25.7.17

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LIII

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LIII

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VI^e

1902

ANNÉE 1902

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (du 6 décembre 1901 au 20 juin 1902), par Léon Dorez.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

LE PUY, IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 6 janvier — 1902

Eugène d'Eichthal, **Socialisme, communisme et collectivisme**, 2ᵉ éd., revue et augmentée. Paris, Guillaumin, 1901, in-12 de 325 pages. Prix : 3 f. 50.

En réimprimant ce volume, M. d'Eichthal ne pouvait évidemment le laisser sous la forme qu'il lui avait donnée en 1892. Dans cet ordre d'idées il se fait, d'une année à l'autre, de tels changements qu'on cesse bientôt d'être au courant. Son travail de remaniement n'a pas porté également sur toutes les parties. Les premiers chapitres ont été à peine retouchés ; c'est tout au plus si, par endroits, un court développement a été ajouté. Les additions les plus étendues commencent à la page 203. Il y a d'abord une trentaine de pages où M. d'E., revenant sur une idée qu'il a déjà exprimée ailleurs, reproche aux socialistes de ne pas tenir compte « de l'élément qui est cependant prédominant dans tous les actes collectifs humains, la direction responsable, chargée de combiner, d'inventer, de gouverner » ; en quoi il exagère peut-être un peu, car les socialistes admettent fort bien des cerveaux dirigeants ; seulement, ils veulent que ces chefs, au lieu de se désigner eux-mêmes, comme aujourd'hui, soient désignés par l'État ou par des groupes sociaux à déterminer. Il leur adresse encore cette critique qu'ils méconnaissent les heureux effets de la concurrence, et il se demande avec inquiétude ce qui arriverait si l'on constituait « une

sorte de *trust* universel entre les mains de l'État, qui serait maître absolu du marché ». On répond à cela que, l'État n'ayant pas la prétention, dans le système socialiste, de faire des bénéfices au détriment des consommateurs, le principal inconvénient de son monopole industriel disparaîtrait. Enfin, M d'Eichthal prétend (et l'objection est grave) que « la répartition entre les ouvriers des fruits du travail, en prenant pour base le travail fourni par chacun, serait grosse de privilèges et de spoliations », si bien que « la soi-disant injustice sociale serait simplement déplacée et d'individuelle deviendrait corporative ». Le chapitre VII est inédit; il traite de la politique suivie par les leaders du socialisme dans les Chambres et dans les élections, et des divisions que suscitent entre eux « les intérêts, les ambitions et les passions ». La conclusion, augmentée de quelques pages destinées à préciser davantage les idées, prouve que l'auteur est demeuré fidèle à ses opinions de 1892. Il n'est pas de ceux qui se contentent de crier anathème contre le collectivisme ; de très bonne foi, il s'efforce de comprendre la doctrine pour en montrer les faiblesses, et il apporte dans sa réfutation, malheureusement un peu sommaire, toutes les qualités d'un esprit lucide, avisé, et exactement informé.

Paul Guiraud.

Max Müller. **Alte Zeiten, alte Freunde.** Autorisierte Uebersetzung von H. Groschke. Gotha, F.-A. Perthes, 1901, pp. iv, 439.

Au soir de sa vie, Max Müller amusait ses loisirs à ressusciter le souvenir des années lointaines et des amitiés disparues. Sa féconde activité, sa curiosité toujours en éveil, la richesse de ses dons naturels, le prestige d'une haute intelligence et le charme d'un esprit séduisant, l'avantage habilement exploité d'une double nationalité, tout concourait à multiplier et à varier les relations de Max Müller. Les rubriques où il s'est plu lui-même à les classer traduisent nettement les aspects essentiels de cette heureuse existence. Les souvenirs de musiciens, de littérateurs, d'altesses et de mendiants se groupent en une seule série. Le lecteur y voit défiler, en des anecdotes choisies avec goût et contées avec art, un grand nombre de personnages célèbres entre 1840 et 1900, soit anglais, soit allemands : Wilhelm Müller, le père de Max Müller, Mendelssohn le musicien, Friedrich Rückert, Tennyson, Darwin, Macaulay, Ruskin, Matthew Arnold, Froude etc., et depuis les princes des petites cours allemandes jusqu'aux trois empereurs. C'est assez pour recommander l'ouvrage au public de langue anglaise ou allemande. Le lecteur français sentira peut-être une déception, surtout s'il se rappelle que Max Müller vint à plusieurs reprises en France, y fut accueilli avec empressement, et songea même un instant

à y faire sa carrière, et qu'il fut le condisciple d'Ernest Renan aux leçons d'Eugène Burnouf, et qu'il assista de ses fenêtres à la Révolution de 1848. Ses souvenirs de Paris se restreignent au baron d'Eckstein, et à deux gamineries à propos des journées de février.

La seconde partie du livre porte comme titre : « Mes amis de l'Inde ». Max Müller n'a jamais visité la terre des brahmanes ; mais son édition du Rig Véda, fruit d'un labeur colossal et d'une science prodigieuse, lui avait valu chez les Hindous une auréole de sainteté ; son adresse à ménager les préjugés, sa volonté arrêtée et nettement exprimée d'idéaliser l'Inde, son autorité sur le public européen le désignaient comme une sorte d'intermédiaire officiel entre les réformateurs hindous et l'Occident. A l'aide de sa correspondance et de ses informations, puisées dans les livres et les journaux ou empruntées aux visiteurs indiens d'Oxford, il esquisse quelques-unes des physionomies les plus intéressantes de l'Inde moderne. Les qualités familières à Max Müller apparaissent à nouveau dans cette série de biographies ; on y retrouve sa maîtrise élégante à exposer clairement les problèmes les plus confus, à promener l'attention à travers les menus détails sans jamais perdre de vue l'ensemble, et aussi sa croyance opiniâtre à la haute valeur éducatrice de l'Inde, à l'importance des problèmes qu'elle a posés et des solutions qu'elle a proposées. La sympathie de parti-pris dévie aisément la simple appréciation vers le panégyrique ; Max Müller ne s'en défend pas ; il avoue sa faiblesse de la meilleure grâce et ne souhaite que de la faire partager au lecteur. Le dernier essai du livre est le triomphe du genre ; une fois de plus, Max Müller revient au Véda, comme au plus cher de ses amis. Les travaux poursuivis en France et en Allemagne depuis un demi-siècle n'ont pas entamé ses convictions solaires ; il reste fidèle au Véda idéal qui charmait sa jeunesse studieuse, il se laisse bercer aux mêmes rêves de pureté primitive, d'innocence pastorale, d'effusions spontanées que la critique sévère des Bergaigne et des Oldenberg a définitivement chassés de la science. Il ne discute pas, il affirme et atteste un sentiment étranger et supérieur à toutes les raisons. La popularité de l'Inde a pu gagner à ces illusions ; les lecteurs que le dernier livre de Max Müller convaincrait en faveur de la « Bible aryenne » feront bien de s'en tenir à son plaidoyer, s'ils veulent s'épargner des déceptions cruelles. La traduction allemande est ornée d'un portrait, tiré spécialement pour elle peu de temps avant la mort de Max Müller.

Sylvain Lévi.

W. Osiander, **Der Hannibalweg.** Berlin, Weidmann, 1900. In-8°.

Il y a en histoire des problèmes dont la destinée paraît être d'être

sans cesse étudiés sans trouver jamais une solution définitive. Tel est leproblèm e que l'on appelle d'habitude le *Passage des Alpes* par Hannibal. Savants et militaires, érudits et tacticiens de tous pays l'ont abordé; plusieurs solutions différentes ont été proposées, mais aucune d'entre elles n'a jusqu'à présent été acceptée par tout le monde. Ne faudrait-il pas en conclure que les documents aujourd'hui connus ne permettent pas de résoudre à fond ce problème toujours renaissant? Tel n'est point l'avis de M. W. Osiander, dont le livre intitulé *der Hannibalweg* pose de nouveau la question et prétend lui donner une réponse décisive.

M. Os. s'efforce de déterminer jour par jour, étape par étape, la marche d'Hannibal depuis l'Ebre jusqu'au Pô ; il insiste de préférence sur la route que le général carthaginois a suivie entre le Rhône et Turin. L'auteur a étudié de très près les textes, essentiels en la matière, de Polybe et de Tite-Live ; en outre, il a parcouru et visité les vallées et les cols des Alpes depuis le grand Saint-Bernard jusqu'au mont Viso ; ce n'est pas seulement de son fauteuil et dans les livres qu'il a préparé et cherché la solution du problème ; c'est sur les lieux même et l'alpenstock à la main. De là, sans doute, beaucoup de précision dans la connaissance et la description des pays qu'Hannibal a traversés ou dû traverser ; mais de là aussi un très réel excès d'exactitude, excès qui consiste à vouloir, d'après les récits de Polybe et de Tite-Live, « reconstruire le tableau de marche » de l'armée d'Hannibal ; pour reconstruire ce tableau, l'auteur affirme que l'armée punique prenait un jour de repos après trois jours de marche, et ses calculs sont en grande partie basés sur cette affirmation. Nous pensons qu'une telle assertion est fort hypothétique, et que les sources antiques ne permettent pas de décrire avec une telle minutie la marche d'Hannibal.

Après avoir ainsi indiqué sa méthode, M. Os. énumère douze conditions auxquelles, d'après les textes, doit nécessairement satisfaire l'itinéraire d'Hannibal. De ces conditions les unes sont fort nettes et ressortent incontestablement des auteurs : il est indéniable, par exemple, qu'Hannibal atteignit, quatre jours après avoir passé le Rhône, une « *insula* » très voisine du pays des Allobroges, ou encore que la première peuplade rencontrée par lui au sortir des Alpes fut celle des *Taurini*. D'autres conditions nous semblent beaucoup plus douteuses : ainsi, l'auteur veut déterminer la superficie du col par lequel Hannibal passa en se fondant sur ce fait que l'armée punique y campa deux fois, à deux places différentes ; et il écarte a priori tous les cols qui ne répondent pas à cette condition. Enfin, voici qui est tout à fait vague : *la montagne doit avoir sa pente la plus abrupte et la plus courte du côté de l'Italie.* Cela est vrai de toutes les Alpes.

Ces conditions posées, M. Os. fait une critique serrée des solutions déjà données. Il montre que les cols du grand Saint-Bernard, du petit

Saint-Bernard, du mont Genèvre, du mont Viso, ne satisfont pas aux douze conditions qu'il a énumérées, et il se prononce très nettement en faveur du col du mont Cenis. D'après lui, Hannibal, venant du sud-ouest par Nîmes et Uzès, passa le Rhône un peu en aval de Pont Saint-Esprit, suivit ensuite la rive gauche du fleuve jusqu'au confluent de l'Isère, remonta la vallée de l'Isère, puis la vallée de son affluent l'Arc, et franchit la chaîne maîtresse des Alpes au col du mont Cenis; de là il redescendit, par une pente des plus raides, dans la vallée d'un affluent de la Doria Riparia, parvint à Suse, enfin gagna Turin. La lecture des pages dans lesquelles M. Os. expose cet itinéraire et s'efforce de montrer qu'il répond à toutes les conditions posées est fort intéressante. Le seul tort, à nos yeux, de cette étude est de vouloir trop prouver, et de ne pas reconnaître qu'il reste et qu'il restera toujours des points obscurs. Par exemple, M. Os. veut à toute force expliquer la phrase si controversée de Tite-Live : « *Sedatis Hannibal certaminibus Allobrogum cum jam Alpes peteret, non recta regione iter instituit, sed ad laevam in Tricastinos flexit, inde per extremam oram Vocontiorum agri tendit in Tricorios haud usquam impedita via, priusquam ad Druentiam flumen pervenit.* » Si l'on se place au confluent de l'Isère et du Rhône et que l'on se tourne vers les Alpes, la gauche est au nord, tandis que le territoire des *Tricastini* se trouvait assez loin vers le sud. M. Os. suppose qu'Hannibal, redoutant une attaque des Romains sur ses derrières, avait placé son camp face au sud, et qu'alors sa gauche était à l'est; mais le texte dit tout autre chose; c'est à gauche de la route directe vers les Alpes, et non à gauche de l'entrée du camp que doit être cherché le territoire des *Tricastini.* Il y a là une première obscurité, qui nous paraît insoluble dans l'état actuel des documents; M. Os. nous permettra de tenir son explication pour puérile. En second lieu, le mot *Druentia*, chez tous les auteurs anciens, désigne la Durance; M. Os. veut qu'il s'agisse ici du Drac, et il tente de prouver que la description donnée par Tite-Live du fleuve appelé *Druentia* correspond mieux au cours du Drac qu'à celui de la Durance. En réalité, il y a ici une seconde obscurité, aussi difficile à éclaircir que la première. Peut-être faut-il croire tout simplement que Tite-Live connaissait fort mal le pays et qu'il a commis quelque erreur ou quelque confusion. En tout cas, sur ce point particulier, M. Os. nous semble avoir oublié le proverbe : « Qui veut trop prouver, ne prouve rien ».

Pour nous résumer, la solution proposée par M. Os. est, dans son ensemble, raisonnable et vraisemblable. Il est très possible qu'Hannibal ait suivi l'itinéraire indiqué; il est même probable qu'il l'a suivi. Mais M. Osiander n'a pas mieux réussi que ses nombreux prédécesseurs à éliminer de son étude tout élément hypothétique, et cela suffit pour que le problème ne soit pas définitivement résolu. Nous ajouterons d'ailleurs qu'à nos yeux il importe peu à l'historien de savoir

par quel col Hannibal a franchi les Alpes. L'acharnement avec lequel on veut résoudre ce problème jusque dans ces moindres détails nous paraît tout à fait hors de proportion avec l'intérêt même du sujet.

J. Toutain.

Aus der Schule des Wulfila, Auxenti Dostorostorensis Epistula de fide, uita et obitu Wulfilae, in Zusammenhang der Dissertatio Maximini contra Ambrosium. Herausgegeben von Friedrich Kauffmann. (*Texte u. Untersuchungen zur altgermanischen Religionsgeschichte*, I). Strassburg, Trübner, 1899, LXV-135 pp. pet. in-4, 1 pl.

Le ms. latin 8907 de Paris présente un aspect curieux. On y lit, sur deux colonnes, en onciale du v^e s., le premier livre du *De fide* de saint Ambroise et les *Gesta Aquileia*, qui forment une espèce de somme contre les Ariens. De trois côtés, dans les marges laissées très amples, une main postérieure a écrit un texte à longue ligne, en demi-onciale; c'est une discussion des assertions orthodoxes. L'ensemble était donc un précieux vademecum de polémique pour un arien; il y trouvait tous les éléments du procès. On a reconnu depuis longtemps dans l'annotation des marges les produits de l'arianisme gothique. Waitz en 1840, Bessell en 1860, ont publié des extraits ou une analyse du manuscrit. Wattenbach en a reproduit une page dans ses *Exempla*. Mais M. Kauffmann est le premier qui ait entrepris de déchiffrer et de publier le manuscrit dans son entier. Le document arien est l'œuvre de Maximinus, l'évêque qui discuta avec saint Augustin en 428; on y trouve incorporée la lettre d'Auxence de Silistria sur la biographie d'Ulfila. M. K. a publié le manuscrit de Paris page par page. Puis, dans une seconde partie, il a tenté de reconstruire le traité de Maximinus. L'œuvre était d'autant plus difficile que l'état du manuscrit rendait la lecture en certains endroits à peu près impossible. Une annotation continue donne les renseignements utiles. Dans son introduction, M. K. a décrit minutieusement le manuscrit, traité de façon très intéressante des citations bibliques, donné sur le concile d'Aquilée, les écrits publiés, les partis en présence, sur Palladius, Secundianus, Maximinus, Auxence et Ulfila, une orientation historique générale. D'après M. K., Ulfila est né en 311 et mort en 383 à 72 ans. M. K. est donc d'accord, sur cette dernière date, avec M. Jostes et d'autres germanistes [1]. Il place le concile d'Aquilée en septembre 381.

M. Kauffmann a rendu un grand service à l'histoire de l'Église et de la théologie en publiant ces textes. On pourra désormais en raisonner avec plus de certitude. Il n'y a qu'à former des vœux pour la prompte continuation de ces nouveaux *Texte und Untersuchungen*.

---

1. *Beiträge zur Geschichte des deutschen Sprache u. Literatur*, XXII ([illegible]), 158 suiv.

On nous promet une édition de l'*Opus imperfectum in Matthaeum* ; elle complétera cette bibliothèque de l'arianisme gotique.

Paul Lejay.

Ruel (Édouard). **Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne.** Paris, Hachette, 1901. Gr. in-8° et LXIV-431 p.

D'où vient que Montaigne, qui effrayait et scandalisait Pascal, ait charmé et ravi Édouard Ruel qui, à aucune époque de sa vie, n'eût goûté les propos du chevalier de Méré ? Est-ce parce qu'aujourd'hui on est moins sûr du scepticisme de Montaigne? Non. Il reste encore pour éloigner de lui la plupart des âmes chastes, la morale de Montaigne qui, Ruel, le dit expressément (p. 420), *n'est certes pas chrétienne.* Mais il s'est rencontré entre lui et Montaigne une singulière conformité de nature. Ruel, comme le philosophe des *Essais*, ne concevait l'art, l'expression de la vérité, que dans la libre fantaisie. Tout ce qui sentait la contrainte, application prolongée, méthode didactique, bibliographie, lui répugnait. Il tenait si peu à produire qu'il n'a laissé qu'un livre, dont encore il a détruit une partie et dont la piété d'un frère a pu seule reconstituer le reste. Jouir délicieusement d'une âme ouverte à toutes les nobles jouissances et la laisser parler à ses heures, tels étaient pour lui le rêve et le secret du génie. Or, jamais nul écrivain n'a plus fait honneur à cette définition que Montaigne. Un autre que son nouveau commentateur eût tout accordé à Montaigne sauf l'art, qui, pour nous, implique tout d'abord une composition savante. Mais l'art est précisément ce que R. lui attribue en première ligne parce que, pour lui, l'art est la vie dans ses caprices plus ou moins volontaires. D'autres moralistes seront aussi profonds, mais à condition de disséquer l'être qu'ils étudient ; les dramaturges reproduisent la complexité de la vie, mais dans des êtres déterminés, c'est-à-dire limités et comme faussés par les circonstances particulières : Montaigne n'a qu'à causer au hasard devant nous et à réfléchir sur les propos qu'il vient d'émettre pour nous faire apercevoir, à travers son propre caractère dont rien ne nous échappe, l'humanité entière qui vit en lui.

Ce que R. appelle scrupule d'artiste chez Montaigne, un autre l'appellerait peut-être calcul d'auteur gentilhomme ou marque d'un siècle qui ne savait pas ce que c'est que composer ; et Sainte Beuve eût ajouté que ce consciencieux peintre de l'humanité était aussi un Gascon. Mais la foi profonde et agissante de R. le rassurait sur la foi de Montaigne et la fréquentation des artistes, un long séjour en Grèce l'avaient disposé à voir le bien dans le beau. Aussi, en admettant qu'il ait outré le souci qu'a eu Montaigne de l'art et de la vie, il l'a certainement mieux mis en lumière que personne.

Une autre originalité, et toute charmante, de ce livre tient à la première. C'est une fraîcheur, une grâce d'imagination qu'on est surpris de rencontrer de nos jours. Quelque chose (pourquoi ne pas le dire?), comme du Xénophon affiné par La Bruyère, attendri par Jean-Jacques et enhardi par Platon. On détacherait bien des maximes de ce livre [1], bien des traits d'une malice sans méchanceté ou d'une émotion pénétrante [2]. Mais surtout il faudrait citer les comparaisons aussi poétiques que justes qu'il invente, qu'il prolonge sans fatigue, pour animer les idées les plus abstraites. Ici encore la Grèce féconde en mythes l'aurait reconnu pour son fils adoptif. On sent d'ailleurs qu'il a longtemps regardé la nature, médité sur ses rapports avec nous. Le passage où il nous décrit en peintre de paysage la croissance du chêne (p. 61-63), nous fait comme assister à la formation de l'esprit de Montaigne. Une jolie page (17-18) sur le vol de divers oiseaux, classe du même coup de la manière la plus heureuse les esprits supérieurs, les talents imparfaits et les lourdauds. Rien de factice dans ces morceaux : l'image et l'idée, loin de s'y nuire, s'éclairent et s'animent réciproquement. Ces métaphores arrivent si bien à leur place, sont si concluantes qu'elles semblent démentir le proverbe qui distingue les comparaisons des raisons. « Plus l'analyse de Montaigne est pénétrante, plus l'expression est vive et sensible. C'est qu'à mesure qu'il analyse, Montaigne se rapproche de la force même qui produit nos actions et du principe d'où part la vie : l'animation de son modèle passe dans son style. Les autres sont plus curieux de décomposer minutieusement les effets de l'activité humaine que de s'attacher à la cause ; ils suivent le cours du fleuve et s'amusent à voir ses eaux tantôt calmes et tranquilles, tantôt agitées par le vent ou arrêtées par quelque obstacle imprévu. Suivant leur humeur alors, ou ils peignent avec les plus heureuses couleurs le bouillonnement des eaux mugissantes ou ils calculent avec finesse et la force du courant et les chances qu'il a de s'élancer par delà l'obstacle ou de s'y briser... Montaigne épie le murmure de la vie au moment même où elle sort des sources de l'âme. L'âme est comme une brodeuse qui couvre une toile de mille dessins variés : les autres décrivent les dessins et comptent les fils ; Montaigne suit des yeux le mouvement de l'aiguille » (p. 102-103).

Le livre, édité avec le plus grand soin, est orné de belles et utiles illustrations parmi lesquelles on ne s'étonnera pas de trouver l'École d'Athènes de Raphaël, quand on aura lu l'appréciation qu'en donne Ruel et qui me paraît être un des plus remarquables morceaux de critique d'art qu'on ait écrits depuis longtemps. Il est orné surtout d'une belle et affectueuse préface de M. Émile Faguet.

Charles Dejob.

---

1. « L'on avoue au besoin qu'on a été trompé cent fois par les hommes pour établir par un argument décisif qu'on ne saurait plus l'être », p. 72.

2. Voy. p. 34, sur la douceur et le charme de la vertu.

Enrico Canevari. **Lo stile del Marino nell' Adone,** ossia **Analisi del secentismo**. Pavia, Frattini, 1901; in-8, 183 pages.

Depuis quelques années la personne et l'œuvre du célèbre chevalier Marin sont l'objet d'études nombreuses en Italie, plusieurs médiocres, quelques-unes vraiment utiles. Le sujet est à l'ordre du jour, et il est à souhaiter qu'il y demeure; car plus d'une question reste à résoudre. Pour nous, Français, il y aurait un incontestable intérêt à déterminer exactement quelles ont été les relations du trop fameux napolitain avec l'hôtel de Rambouillet, et à dire dans quelle mesure il a influé sur la littérature précieuse — beaucoup moins, je crois, qu'on ne le dit communément; mais ce côté du sujet est encore, à l'heure actuelle, absolument intact. Les Italiens ont étudié de préférence les origines et les caractères de cette maladie du goût qu'ils appellent *marinismo* ou *secentismo* : est-ce une importation espagnole, ou un produit naturel de l'esprit italien? Ce problème, comme on l'a justement remarqué, ne pourra être définitivement résolu que lorsqu'on aura fait une analyse minutieuse et scientifique des symptômes de la maladie, observée dans les procédés de style, dans les artifices de rhétorique, etc..., non seulement chez un poète déterminé, mais chez toute une série de poètes italiens et, le cas échéant, espagnols.

M. E. Canevari a eu le louable désir d'entreprendre cette enquête, au moins en ce qui concerne le style de l'*Adone*, c'est-à-dire de l'œuvre la plus caractéristique, la plus représentative du *secentismo*. Sa conclusion est que cette maladie n'est pas d'origine espagnole, qu'elle n'est pas même née, comme on l'a prétendu, d'une réaction contre le pétrarquisme, mais qu'elle est le développement naturel et l'exagération du pétrarquisme. D'autres avaient déjà soutenu cette thèse; le tout est de savoir si M. C. en a victorieusement démontré l'exactitude. Or, il faut bien le dire, malgré tout le soin et la bonne volonté dont il a fait preuve, l'auteur de cette étude n'a pas rendu inutiles de nouvelles recherches. Sans insister ici sur ce que son livre a d'imparfait dans la forme, de superficiel dans certains chapitres, qui n'étaient d'ailleurs pas nécessaires, ce qui manque à M. C. c'est une méthode vraiment scientifique, avec une préparation philologique suffisante. Beaucoup des rapprochements qu'il établit sont peu probants ou même tournent contre sa thèse; par exemple, en ce qui concerne l'allitération et les autres « artifices phonétiques » (c. II), il établit clairement que Marino en a fait un usage inconnu de Pétrarque et de l'Arioste, mais qui fait son apparition chez le Tasse; sans s'émouvoir, il rappelle que Pétrarque a beaucoup joué sur les mots *Laura*, *lauro*, *aura*, *aureo*, etc..., et cela lui suffit; comme si Pétrarque avait inventé ces artifices, et comme si Marino n'avait pas pu en trouver plus près de lui des exemples beaucoup plus nombreux, en France chez Clément Marot, en Espagne, chez Luis de Gongora, et chez bien d'autres encore! Je ne prends ici parti ni pour ni contre la thèse de

M. C. qui peut fort bien être juste; je me contente de dire qu'il n'en a pas démontré la justesse.

Ceux qui reprendront la question pourront cependant consulter avec quelque profit le travail de M. C. pour le grand nombre de faits qu'il a relevés en dépouillant l'*Adone*, et pour l'essai de classification qu'il en a donné.

Henri HAUVETTE.

Les Sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France, par J. J. JUSSERAND, ouvrage orné de 60 reproductions. 1 vol., in-8°. Plon, 1901, 474 pages.

On ne saurait se faire une idée des recherches que représente ce vaste sujet; on peut, toutefois, s'en rendre compte d'après les notes qui « illustrent » le bas des pages du volume de M. Jusserand, mais combien d'ouvrages consultés n'y figurent pas! Et quelle patience il a fallu à l'auteur pour réunir, avec autant de goût que d'érudition, les éléments des neuf chapitres de ce volume très nouveau et très divertissant!

M. J. passe en revue les exercices physiques : maniement des armes, équitation, tournois, joûtes, pas d'armes, lutte, chasse, paume, etc.; il fait un tableau des sports et des mœurs aux XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, et il mêle à son récit de spirituelles réflexions qui lui donnent le piquant de l'actualité.

M. J. examine quelles furent les opinions de nos ancêtres en matière de sport; il indique la part qu'ils réservaient au sport dans la vie ordinaire, et les motifs d'agrément ou d'utilité qui leur ont fait, au cours des siècles, aimer ou négliger certains jeux.

Un raisonnement fort juste nous a ramenés aujourd'hui à la pratique des exercices de plein air. Pas n'était besoin de raisonnement jadis, la nécessité les imposait. Aujourd'hui, comme autrefois, l'enfant naît fragile et entouré de dangers; mais les conditions de la vie ne sont plus les mêmes et les dangers sont différents : c'était jadis le danger d'être tué, c'est maintenant le danger d'échouer aux examens. Le grand point, au temps passé, n'était pas d'être savant, mais d'être fort.

Telle est l'idée générale qui a servi de point de départ à M. J. et qui l'a guidé dans cette étude rétrospective. Ce livre fait grand honneur à l'érudit qu'est M. Jusserand; il a voulu se délasser de travaux plus sérieux en le composant, mais les lecteurs qui attendent impatiemment la suite de son *Histoire littéraire du peuple anglais* ne se plaindront pas de cet intermède.

Casimir STRYIENSKI.

V. V. Sapojnikov, **Katoune i iéia istoki** (La Katoune et ses sources) — 1 vol. in-8° de 271 + 15 p. avec 40 autotypies et 3 cartes. Tosmk, Makouchine, 1901. — 4 roubles.

M. V. Sapojnikov, professeur de botanique à l'Université de Tomsk, entreprit en 1895 une excursion dans l'Altaï pour y recueillir des plantes. Chemin faisant, il prit à l'exploration du groupe montagneux un tel intérêt qu'il crut devoir publier, avec l'aide de son Université, les résultats de son voyage : *Dans l'Altaï* (1897) (en russe). Mis en goût par cette première exploration, le savant professeur en entreprit successivement trois autres, en 1897, 1898 et 1899, et c'est le résultat général de ses quatre voyages qu'il nous offre aujourd'hui dans son livre : *La Katoune et ses sources*. L'importance de cet ouvrage est capitale, car il constitue une véritable révélation de l'état réel du massif central de l'Altaï, sur lequel, jusqu'à présent, les explorateurs n'avaient donné que des renseignements fort incomplets, et çà et là, même erronés. Nous ne pouvons, à notre grand regret, résumer ici dans le détail ce travail si important, mais nous sommes particulièrement heureux de constater que M. Sapojnikov, prenant en considération le petit nombre des géographes étrangers qui savent le russe, a fait en français, à la fin de son livre, une substantielle exposition de ses découvertes.

Le livre est divisé en trois parties. La première, qui est un récit particulièrement attrayant des trois derniers voyages de l'auteur à travers la superbe végétation et les glaciers de l'Altaï, nous permet de suivre le voyageur au jour le jour. Sans s'attarder outre mesure aux détails de la route, M. S. ne néglige pas cependant d'en noter les événements, les émotions, depuis l'apparition d'une bête étrange jusqu'aux chutes mortelles de ses chevaux ou de ses hommes. On se rend compte, en lisant ce simple journal de route, des difficultés et du charme d'un tel voyage. C'est également dans cette première partie que M. S. raconte l'ascension qu'il a faite, les 18-19, 30-31 juillet 1898, de la plus haute cime de l'Altaï : la *Bièloukha*. Il ne s'est élevé, avec ses quatre compagnons, que jusqu'à la selle (4050 m.) qui sépare les deux cimes de la montagne, dont la plus haute mesure 4540 m. ; on ne peut que féliciter l'explorateur de n'avoir pas voulu sacrifier l'intérêt scientifique de son voyage à une simple satisfaction d'alpiniste. Quoi qu'il en soit, M. S. est le premier voyageur qui ait fait l'ascension de la Bièloukha et qui, tant par des mensurations faites à la base que par des observations barométriques, en ait déterminé la hauteur. La Bièloukka est de 1200 mètres plus élevée qu'on ne le croyait jusqu'à présent, et sa cime orienlale n'est inférieure que de 270 m. au sommet du Mont Blanc. Cette grande élévation de la montagne principale des Alpes de Katoune, (comme aussi celle de l'Iik-tou (4200 m.) dans les Alpes de Tchouia) est la raison d'une importante découverte de M. S., à

savoir que, contrairement aux idées reçues, les massifs de l'Altaï contiennent un grand nombre de glaciers, dont quelques-uns sont énormes. C'est à l'étude de ces glaciers que M. S. a donné le plus de soin, et ses résultats contiennent de véritables révélations géologiques et géographiques. Il faudra, désormais, reviser complètement ce qu'on affirmait jusqu'ici sur ce groupe montagneux de l'Altaï où naissent des affluents de trois des plus puissants fleuves de l'Asie : l'Irtyche, l'Obi et l'Yénisséye, et dont on ne connaissait guère que les contreforts avancés.

La deuxième partie du livre est consacrée à une sorte de monographie de la Katoune, qui est, comme on le sait, la branche principale du fleuve Obi. M. S. a suivi la Katoune durant tout son cours de 656 km., sauf sur un trajet de 40 km., où les berges sont impraticables : grâce à cette étude et aux renseignements qu'il y joint sur l'Irtyche Noir, la Sibérie occidentale connaît maintenant dans toute son étendue son puissant système fluvial.

La troisième partie du volume contient une étude botanique de la zone des forêts et de la zone alpestre de l'Altaï. Le livre, où manque, par malheur, une table analytique, contient une table où sont déterminées les hauteurs de 300 points ; puis 40 gravures d'une bonne exécution, reproduisant surtout des photographies de glaciers; enfin, trois cartes, les unes établies, l'autre rectifiée par l'auteur. Cette simple énumération suffit à faire comprendre l'intérêt que présente le livre de M. Sapojnikov et la richesse des matériaux qu'il met à la portée des géographes.

Jules Legras.

Turri (Vittorio). **Dizionario storico manuale della letteratura italiana.** Paravia, Turin, 1900. In-8 de xv-404 p. 4 fr.

M. Turri a eu l'heureuse idée de composer un dictionnaire non seulement onomastique mais méthodique. Il y met donc non seulement les littérateurs, mais les institutions littéraires, les écoles, les querelles célèbres, les genres, les mètres poétiques, etc. On y trouvera, par exemple, des notices sur les principales Académies d'Italie, sur les principaux journaux (le *Caffè*, le *Conciliatore;* v. aussi l'article *Periodici*), sur les *Canti storici*, le *dolce stil nuovo*, la *novellistica*, le *strambotto*, le *nispetto*, le *stornello*. Une autre excellente idée consiste à consacrer un article spécial à chacun des ouvrages célèbres de la littérature italienne, et il ne faut pas entendre uniquement par là les purs chefs d'œuvre, mais les *Reali di Francia*, le *Morgante*, le *Pastor fido*, la *Secchia rapita*, l'*Adone*, etc. De même pour les auteurs il relève et avec raison jusqu'à des noms obscurs, sauf à ne leur donner que quelques lignes. Les articles m'ont paru

composés avec goût, sobres et substantiels ; les courtes bibliographies qui les accompagnent donnent au moins l'essentiel (sauf quelques omissions assez surprenantes pour ce qui touche aux critiques français : M. T. ne cite de M. Gebhart qu'un seul ouvrage et ne prononce pas le nom de M. de Nolhac). En particulier, il me paraît résumer avec élégance les débats des érudits (v. à propos de Dante, de Dino Compagni). Je recommande fort ce très commode et très utile manuel à nos étudiants et à nos érudits.

Pourrais-je toutefois profiter de l'occasion pour dire que l'Italie, depuis quelques années, est admirablement pourvue d'histoire littéraire de toute nature et qu'il serait temps qu'elle se donnât un autre instrument de travail : de bonnes éditions de tous ses classiques ? Assurément elle en a pour quelques-uns et du premier ordre. Mais combien de ses grands écrivains attendent encore le commentaire grammatical, historique, littéraire qui rendra leur commerce tout à fait aisé et profitable ! Sans doute les éditions savantes se débitent lentement, mais quelques libraires italiens ont prouvé qu'ils n'hésitaient pas à entreprendre des publications intéressantes. Les maîtres de la science devraient, je crois, tourner de ce côté quelques-uns de leurs meilleurs élèves.

Charles Dejob.

— Le dictionnaire assyrien de M. Muss-Arnolt (*Assyrisch-englisch-deutsches Handwœrterbuch* ; Berlin, Reuther), en est à sa onzième livraison (*Nabata-nisiqtu*).

— Sous ce titre : *Études sur les Évangiles* (Paris, Welter, 1902 ; in-8, xiv-336 pages), le P. Rose, O. P., publie une série de dissertations critiques et apologétiques, qui ont pour objet l'Évangile tétramorphe, la conception surnaturelle de Jésus, le royaume de Dieu, le Père céleste, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, la Rédemption, le tombeau vide et la résurrection de Jésus. La plupart de ces études ont paru en articles dans la *Revue biblique*.

— M. Hauri, dans sa conférence sur le christianisme primitif et celui d'aujourd'hui (*Das Christentum der Urgemeinde und das der Neuzeit;* Leipzig, Mohr, 1901 ; in-8, 37 pages), reprend la sempiternelle question du rapport de l'Évangile avec la vie, la science, l'art, la civilisation modernes. La grande difficulté reste toujours que l'Évangile est, pour le moins, indifférent à toutes les choses de ce monde. C'est, dit M. H., que les premiers chrétiens croyaient à la *parousie ;* mais l'Évangile, en soi, comme religion morale et spirituelle, est compatible avec tout développement et tout progrès légitime de l'humanité. Sans doute, mais ce n'est pas en tant que primitif, c'est en tant que réalisé par les chrétiens d'aujourd'hui. Et donc il n'y a pas lieu de dire : « Nous, théologiens du pur Évangile, nous pouvons nous accorder avec le monde qui marche. » Chacun peut en faire autant, et il suffit de le vouloir. — A. F.

— La théologie dogmatique de M. Kaftan paraît en troisième édition (Leipzig, Mohr, 1901, in-8, viii-656 pages); on y a fait seulement quelques additions et retouches. Nous renvoyons le lecteur au compte-rendu de la première édition, dans cette *Revue*, an. 1898, t. XLV, p. 117. — A. F.

— La première partie des *Actes du premier congrès international d'histoire des religions*, Paris, 1900, vient de paraître : *Sciences générales* (Paris, E. Leroux, 1901; xxi-246 pp., in-8). Il contient, outre les listes des adhérents, des correspondants, etc., les procès-verbaux des séances générales, les réceptions et fêtes, les procès-verbaux des séances de sections, une lettre de Max Müller, les discours de MM. Albert Réville et Bonet-Maury, ainsi que les conférences suivantes : A. de Gubernatis, *L'Avenir de l'histoire des religions*; E. Senart, *Bouddhisme et Yoga;* A. Sabatier, *La critique biblique et l'histoire des religions ;* I. Goldziher, *Islamisme et Parsisme;* Goblet d'Alviella, *Des rapports historiques entre la religion et la morale;* L. Marillier, *Le folk-lore et la science des religions*; E. Fournier de Flaix, *La statistique des religions à la fin du* XIX*e siècle;* Ch. Carroll Bonney, *Esquisse historique des congrès des religions de Chicago en 1893.* On est pris de regret, en songeant que M. Marillier, à qui le congrès doit tant, n'aura pas vu même ce premier fascicule. — S.

— Le tome II du *Handbuch der Griechischen Etymologie*, de M. Leo Meyer (Leipzig, Hirzel, 1901, in-8, 860 pp.), qui comprend les mots commençant par ι, αι, ει, οι, υ, αυ, ευ, ου, κ (inclus ξ), π (inclus ψ) et τ, paraît moins de six mois après le premier, dont il a été rendu compte dans le corps de la *Revue* (1901, 2, p. 42). C'est assez dire qu'il existait dès lors en manuscrit et que l'auteur n'a pu tirer aucun parti des critiques qui lui ont été adressées, soit ici, soit éventuellement ailleurs. En l'état, il ne paraît pas expédient de répéter, à propos du second volume, les éloges, mitigés de graves réserves, qui ont accueilli le premier, et l'on attendra pour confirmer ceux-là, que M. L. M. ait eu le temps de donner quelque satisfaction à celle-ci. — V. H.

— La sixième édition de la *Grammaire grecque* du professeur B. Gerth (Leipzig, G. Freytag, 1901), ne se distingue de la précédente (V. *Revue*, 1899, I, p. 51), que par quelques suppressions ou additions sans importance. L'addition de la *Rem.*, 193, 3, sur la prétendue assimilation d'un sujet pronominal à un substantif attribut, en genre et en nombre, exemple : οὗτοί εἰσι πολέμιοι, ne me paraît pas heureuse. Il n'y a là une attraction que si l'on pense à notre façon de parler actuelle, allemande ou française. La remarque se trouve d'ailleurs dans beaucoup de grammaires, ce qui ne la rend pas plus juste. — My.

—La *Grammaire grecque* de G. Curtius va toujours en s'améliorant. Les revisions successives de B. Gerth (10e-17e éd.), de von Hartel (17e-22e éd.), avaient tenu jusqu'ici l'ouvrage au courant des progrès de la science; la vingt-troisième édition (Leipzig, G. Freytag, 1902), due à M. Richard Meister, conserve encore les lignes générales du plan et de la méthode, mais les remaniements de la forme sont plus accentués. La rédaction est plus sobre, la disposition des détails plus rationnelle, et l'exposé des règles, gagnant en concision, gagne aussi en clarté. Un changement plus profond se trouve dans la flexion des verbes à radical terminé par une consonne, qui est étudiée d'ensemble d'après la forme du radical verbal, et non d'après le radical des différents temps comme dans les éditions précédentes. M. M. évite ainsi une cause de confusion et revient à la vraie méthode d'enseignement de la grammaire. Le prix a été porté de 2 m. 40 à 3 m. 20. Deux traductions en langues étrangères ont échappé à M. M. : une française par Clairin, 1884, et une italienne par J. Müller, 1876. — My.

— La dixième édition du bon livre pratique de M. Schenkl (*Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Griechische*, Vienne, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1901), est donnée comme une reproduction sans modifications de la neu-

vième. Les différences avec la huitième sont très minimes; mais elles sont raisonnées; c'est ainsi que dans les exercices préparatoires les deux premières phrases du nº VII ont été supprimées, n'ayant aucun rapport avec ce paragraphe, qui roule tout entier sur la syntaxe des propositions dépendant du verbe *craindre*. De même le nº IX, composé des mêmes phrases, présente un meilleur ordre relativement à la syntaxe des propositions suppositives. Le lexique s'est enrichi de quelques mots, dont un avec une faute malheureuse, que des élèves ne pourraient pas vraisemblablement corriger d'eux-mêmes : Gemeinheit Βωμολογία (lire -λοχία). Le renvoi nouveau du nº 80 manque dans le texte. — My.

— M. F.-D. Garofalo a continué, pendant les années 1900-1901, ses travaux aussi nombreux que variés sur l'histoire ancienne. Il a consacré une série d'articles aux voies romaines de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne et de la Bretagne, étudiées surtout d'après l'*Itinéraire d'Antonin*. Dans ces articles il se contente presque uniquement de reproduire les indications et les chiffres fournis par l'Itinéraire; il les discute rarement; du moins il s'efforce de classer géographiquement toutes les données du routier antique. — Deux autres études très courtes ont pour objet l'une, l'histoire de la *Colonia Helvetiorum* ou *Aventicum* sous la domination romaine, l'autre l'histoire de la *Vallis Pœnina* à la même époque. — Dans la *Revue des études grecques*, M. G. a donné des *Observations sur les Galates ou Celtes d'Orient*, qui traitent surtout des invasions gauloises en Grèce, en Macédoine et en Thrace pendant le IIIe siècle avant J.-C. — La *Revue générale du Droit* a de même imprimé de lui un article, intitulé les Νόμοι *de Dracon*, dans lequel il examine avec un réel sens critique et historique la législation attribuée à Dracon. — Enfin, M. G. a fait paraître dans l'*Archivio Giuridico* une étude sur le *fœnus* chez les Romains; il a montré quels ont été à Rome les rapports du taux de l'intérêt d'une part avec la législation sur les dettes, d'autre part avec l'histoire de la monnaie romaine et en particulier de l'as. — Dans tous ces travaux, M. Garofalo se révèle érudit au savoir très étendu, historien bien informé. Mais nous regrettons qu'il se disperse ainsi, et nous lui souhaitons de pouvoir un jour concentrer tous ses efforts et toute sa science, pour nous donner une œuvre plus importante. — J. Toutain.

— Nous avons reçu : *Ausgewaehlte Gedichte des P. Ovidius Naso*, für den Schulgebrauch; herausgegeben von H. S. Sedlmayer, mit 13 Abbildungen. Sechste umgearbeitete Auflage (Leipzig, Freytag, 1902; xxx-220 pp. in-12; prix : 1 Mk. 80). La 5e édition de cette chrestomathie avait été une simple réimpression de la 4e, parue en 1889. M. S. a revisé, dans la 6e, surtout le texte. Il a mis à profit les recherches de M. H. Magnus sur les Métamorphoses et les travaux de M. Ehwald. M. Owen n'est pas nommé dans la préface. M. S. avait-il pu déjà mettre à profit son édition des Tristes parue en 1889? Au reste, cette revision du choix de M. Sedlmayer est soignée. — P. L.

— M. Riccardo Cornali vient de publier le deuxième fascicule d'une édition des *Fastes : P. Ovidio Nasone, I Fasti*; p. II, Lib. III e IV (Torino, Loescher, 1902; 11-147 pp. pet. in-8; prix : 1 80). C'est une édition scolaire, où l'annotateur s'est attaché à indiquer le sens et à ne pas laisser d'obscurités. Elle rendra service pour une lecture cursive du poète. M. C. donne, au reste, les renseignements de mythologie et d'antiquités les plus indispensables et les références aux auteurs et aux calendriers : cette partie du commentaire est faite avec soin et précision. Les notes grammaticales sont rares et remplacées généralement par des notes explicatives. A ce propos, il me faut contredire l'interprétation de IV, 305-306, *Claudia*

Quinta genus Clauso referebat ab alto, nec facies impar nobilitate fuit. M. C. entend : *nec facies Claudiae impar fuit nobilitate* (par la dignité) *faciei Clausi*. C'est le sens indiqué par H. Peter. Il est d'abord invraisemblable. Quand un poète fait l'éloge d'une femme, après qu'il a célébré sa naissance, on attend qu'il loue sa beauté. Peter s'appuie sur VI, 803-804 : *Marcia, sacrifico deductum nomen ab Anco, in qua par facies nobilitate sua est*. Mais ce texte ne jette aucune lumière sur le premier, puisqu'il est seulement un deuxième exemple de la même construction. *Sua*, quel que soit le sens, restera une cheville. Dans ce passage aussi, après la noblesse de l'origine, le poète doit parler de la beauté. Le sens que l'on donne à *nobilitas* est un sens habituel dans les langues modernes : « la noblesse des traits », mais il est inconnu de l'antiquité. *Nobilis*, *nobilitas* ne peuvent signifier que « connu, célèbre », ou « de naissance illustre », par suite, encore ici, « connu ». On ne sort pas des sens impliqués par l'étymologie qui rattache ces mots à *notus*, *nosco*. Il ne reste plus qu'à construire dans les deux textes l'abl. *nobilitate* avec *par* ou *impar*, comme complément : « sa beauté n'était pas disproportionnée (littéralement) à la noblesse de son origine ». On objecte que l'abl. ne se construit pas avec *par*, *impar*. Cette assertion négative ne prouve rien, si ces deux textes sont clairs et ne peuvent s'expliquer autrement. On a d'ailleurs l'analogie de *alius* et de *aeque* : Riemann, *Syntaxe*, § 65, r. 3. Enfin, il y a un troisième exemple de l'ablatif avec *par*, *impar* : Salluste, *Hist.*, IV, 14 M. : *scalas pares mœnium altitudine*. Ce texte est ignoré des commentateurs d'Ovide. L'objection repose sur un fait inexact. M. Cornali, quand son livre aura la seconde édition qu'il mérite, fera donc bien de corriger sa note. — Paul Lejay.

—M. S. Glöckner, dans ses *Quaestiones rhetoricae, historiae artis rhetoricae qualis fuerit aeuo imperatorio capita selecta* (*Breslauer philologische Abhandlungen*, VIII, 2; Breslau, Marcus, 1901 ; viii-115 pp. in-8; prix : 4 Mk. 80), s'est attaché à dégager la personnalité de Minucianus. Il y a, en effet, trois auteurs de ce nom : un médecin, mentionné par Galien (t. XIII, 930 K.), et deux rhéteurs. Minucianus l'ancien vécut vers 150; il avait écrit une τέχνη en deux livres, des προγυμνάσματα des λόγοι διάφοροι, des commentaires sur les discours de Démosthène. Minucianus le jeune, fils du sophiste Nicagoras, Athénien, vivait sous l'empereur Gallien. Suidas a confondu les deux personnages, attribuant au fils de Nicagoras les œuvres de son devancier. M. Glöckner ne sait ce que peuvent être les λόγοι διάφοροι : ne serait-ce pas un ouvrage dans le genre des *Differentiae uerborum*, si fréquents dans la rhétorique latine des derniers temps ? Autour de Minucianus, M. Glöckner a groupé des renseignements sur d'autres rhéteurs : Sopater, Syrianus, Porphyre, Tyrannus, Julien, etc., mais surtout sur Hermogène, l'adversaire de Minucianus. — T.

— M. Wilh. Weinberger publie dans le LI[e] programme du gymnase d'Iglau des *Studien zur Handschriftenkunde* (Veröffentlicht am Schlusse des Schuljahres 1900-1901, Selbstverlag des Gymnasiums ; 16 pp. in-8). Dans une première partie, il réunit un certain nombre de renseignements sur les mss. apportés de Constantinople par Georges Dousa en 1597; il commente la liste publiée par M. Omont, *Revue des études grecques*, X (1897), 66-70, d'après un ms. de Dupuy. La deuxième partie est consacrée à l'identification d'un certain nombre de mss. mentionnés comme perdus, détruits ou non identifiés, dans une liste spéciale dressée par M. Harnack, *Gesch. der altchr. Literatur*, I, 985 suiv. Ce travail est très intéressant et d'une grande utilité. Il est, en effet, fort important de retrouver et de reconnaître les mss que les anciens éditeurs désignaient par les noms des pro-

priétaires ou des villes. Les identifications portent surtout sur des mss. de Clément d'Alexandrie, Athénagore, Eusèbe, Origène, Irénée, Tertullien, Victorin de Pettau, Méthode, Titus de Bostra, Eustathe, Grégoire de Nysse. Un index des noms de mss. et de possesseurs termine cette brochure; il manque un index de noms d'auteurs. P. 11, l, 15, lire Jumièges. — P. L.

— M. C. Mirbt donne une seconde édition, très modifiée et accrue, de ses : *Quellen zur Geschichte des Papsttums u. römischen Katholicismus* (Tübingen u. Leipzig, Mohr, 1901 ; xxii-482 pp. in-8 : prix ; 7 Mk. 50). On trouvera dans ce recueil, classés chronologiquement, les textes et documents relatifs aux questions débattues entre catholiques et protestants : primatie romaine, canon biblique, usage de l'Ecriture, célibat, hérésie, rapports de l'Eglise et de l'Etat, clergé régulier, jésuites, casuistique, etc. D'autres pièces ont un rapport plus ou moins lointain avec ces questions : décisions et conventions sur l'élection des papes et des évêques, symboles, concordats, situation politique et juridique des non-catholiques, Immaculée Conception, arbitrage des Carolines, missions, etc. Enfin, sept appendices sont consacrés aux lois de l'Empire allemand, aux vieux catholiques, au *Los von Rom* autrichien, à la réforme intérieure du clergé français (les personnages mis en causs dans ce paragraphe ne sauraient être présentés comme « catholiques », puisqu'ile sont entrés dans le protestantisme), à la morale des jésuites, aux livres officiels de l'Eglise romaine : pontifical, rituel et bréviaire. Quand on touche à la période moderne, le défaut de recul, et les préoccupations confessionnelles et nationales entrainent le collectionneur en d'assez amusantes erreurs d'appréciation sur l'importance de tels documents auxquels il fait une place inattendue. En revanche, certaines pièces devraient, semble-t-il, figurer dans ce recueil. Il n'y a presque rien sur l'inquisition au moyen-âge, ni sur l'origénisme. Le décret du cardinal de Tournon sur les rites chinois (1704) est cité tout au long ; mais non pas la bulle de Benoît XIV, *Ex quo singulari* (1742), qui a mis fin au débat. M. E. reproduit l'édit de révocation de l'édit de Nantes, mais ne donne pas cet édit. Tel qu'il est, ce recueil rendra service aux historiens par les documents qu'il réunit et par la bibliographie qui y est jointe. Certains travaux français, notamment l'édition Duchesne du *Liber pontificalis*, le livre du même sur *les premiers temps de l'Etat pontifical*, auraient dû être mentionnés plus souvent. On est étonné aussi de ne trouver indiquée d'autre édition pour le *De uiris* de saint Jérôme que Vallarsi. P. 335, l. 45, lire : *puissent ;* 336, l. 31 : *dans tous les ;* 431, l. 19-20, phrase inintelligible ; *ib.* 22, lire : *on se damne.* Le volume se termine par une liste des conciles œcuméniques, une liste chronologique et alphabétique des papes, la table des sources et un index des matières. — P. L.

— Gérard de Montaigu, ce garde du Trésor des chartes, dont M. H.-Fr. Delaborde loue le sens pratique et l'activité (*Les Inventaires du Trésor des chartes dressés par Gérard de Montaigu.* Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXVI. Paris, Imp. nat., libr. C. Klincksieck, 1900. In-4° de 54 pages), prêta serment le 31 décembre 1370; une fois installé, il s'empressa de classer et inventorier les layettes et registres, dont il avait la responsabilité. Il entreprit deux catégories d'ouvrages : 1° un manuel, donnant la table alphabétique des principales matières contenues dans les layettes et la liste des registres cotés numériquement ; 2° un répertoire détaillé des matières contenues dans les pièces des unes et des autres. Cette dernière œuvre resta en suspens ; cependant M. D. y voit l'origine probable du répertoire dit de 1420. Le manuel fut l'objet de remaniements successifs : on en possède cinq états

différents. Le premier texte (JJ 1[11]) remonte au début de l'année 1371 ; il a été recopié en mars et a formé le *Repertorium in grosso* (JJ 1[6]). Ce dernier fut bientôt considéré comme insuffisant et l'année 1371 ne s'était pas écoulée qu'il avait fait place à un troisième, formé de deux livrets distincts (JJ 1[75] et 1[76]) et augmenté d'une préface (JJ 1[7]), qui divisait les registres en trois classes : les *utiles*, les *inutiles* et les *penitus inutiles*. Un quatrième état (JJ 1[24]) fut rédigé entre septembre 1372 et février 1374 et donna plus de développement au répertoire des layettes ; M. D. en extrait une liste bien précieuse de ce que Montaigu appelait les *libri inutiles*. Enfin, le cinquième (JJ 1[75]) dont la première partie a été publiée jadis par M. Teulet et dont la seconde l'est aujourd'hui par M. D., fut composé vers la fin de 1379 ; il ne comprit parmi les registres qne les *libri utiles;* leur liste comprend les 115 premiers numéros actuels de la série JJ des Archives nationales, car il est à remarquer que depuis Gérard de Montaigu leur cote n'a pas été modifiée. — L.-H. Labande.

— M. de Nolhac vient de publier le 5e fascicule du *Château de Versailles*. Il y étudie la construction du premier Trianon (1670), de Clagny (1674 et 1676), de Marly (1679). En réunissant ce 5e fascicule aux quatre premiers parus, il a composé un volume qu'il appelle la *Création de Versailles*, et qui contient en effet l'histoire des travaux jusque vers 1676-1680. Un avis au relieur (qui est en même temps un avis au lecteur) indique suffisamment l'agencement de cette publication particulière — et préliminaire — pour que nous n'insistions pas. Il vaut mieux signaler l'importance des notes, références, etc., qui n'occupent pas moins de 40 pages et qui peuvent rendre service même à d'autres qu'aux historiens de l'art. Sans attendre ce Versailles complet que promet M. de Nolhac, il y aura lieu de revenir plus longuement sur l'ouvrage qu'il donne aujourd'hui, (Bernard, éditeur, Versailles). — H. L.

— Le titre de l'étude que M. P. Wittichen a publiée à Goettingue chez Vandenhœck et Raprecht : *die polnische Politik Preussens*, 1788-1790 (vii-110 pages in-8°), n'en annonce pas tout le contenu. Il est vrai que Hertzberg, qui dirigeait alors la politique prussienne, se préoccupa surtout de la question polonaise. Il voulait, tout en sauvegardant l'existence d'une Pologne amoindrie, reviser le premier partage, au détriment de l'Autriche (qui aurait renoncé à la Galicie) et au profit de la Prusse (qui aurait acquis Danzig, Thorn et d'autres fragments de la République). Mais pour en arriver là, Hertzberg s'engagea dans toute une série de négociations avec l'Angleterre, l'Autriche, la Porte, la Russie, et c'est en somme deux ans de l'histoire diplomatique du Nord que M. W. a dû raconter. Hertzberg échoua, et si complètement qu'il a donné quelquefois l'impression d'une manière d'Albéroni boréal, mégalomane et malhabile. Tel n'est pas l'avis de M. W. Il prend résolument parti pour Hertzberg, il le réhabilite en toute occasion, il rejette sur les autres — avec un entrain qui, par endroits cousine d'allures avec le parti-pris — la responsabilité des insuccès de son héros : bref, il soutient une thèse et là n'est pas le moindre intérêt de son travail. La documentation est consciencieuse ; mais il s'en faut que la lecture soit facilitée par la coupure des chapitres (trop nombreux et parfois si brefs que certains n'ont que deux ou trois pages), par la rupture fréquente de l'ordre chronologique et par le rejet d'une partie des notes en appendice. — G. P.

— M. A. Martinien, à qui nous devons les *Tableaux, par corps et par batailles des officiers tués et blessés pendant les guerres du premier Empire* vient de publier dans la collection des publications de la section historique de l'état-major de

l'armée un *Etat nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés* dans la première partie de la guerre de 1870-1871, du 25 juillet au 29 octobre (Paris, Chapelot, 1902. In-8°, VII et 140 p. avec une préface du lieutenant-colonel Coutanceau). Ce relevé des pertes est intéressant. On peut constater qu'elles ont dépassé le tiers de l'effectif. Sur 11,899 officiers combattants, 4,061 ont été tués ou blessés dans la première partie de la guerre de 1870. Ces chiffres sont éloquents, et ils attestent suffisamment la bravoure et le dévouement des officiers. Dans sa courte et instructive préface, M. le lieutenant-colonel Coutanceau rappelle à ce propos les pertes que fit le corps d'officiers dans les guerres et les grandes batailles du premier Empire : 589 à Austerlitz, 906 à Eylau, 1659 à Wagram, 2,344 à Leipzig ; or, à Frœschwiller où elle avait un effectif moindre, l'armée française a perdu autant d'officiers qu'à Austerlitz, 581 ; à Rezonville, où les troupes ne comptaient que cinq corps incomplets et qui prirent à l'action une part inégale, elles virent tomber 826 officiers. Ce pénible et utile travail fait honneur à M. A. Martinien, et nous comptons qu'il nous donnera prochainement un travail semblable sur les officiers tués ou blessés aux armées de Paris et de province dans les mois de novembre, de décembre et de janvier. — A. C.

— Le 9e volume de la *Französische Uebungs-Bibliothek* (Schiller, *Wilhelm Tell, bearbeitet von Dr. Arthur* Peter. Ehlermann, Dresden 1 m. 70) se recommande, comme tous les ouvrages de cette collection, par la commodité du format et la correction du texte. Une courte notice en allemand sur Schiller et sur la pièce forme l'introduction. Le commentaire historique a été réduit au strict nécessaire, il suffit à peine pour l'intelligence de l'ouvrage. Point d'appréciations littéraires ; en revanche, les notes de traduction et les indications grammaticales abondent. Malheureusement, l'annotateur ne semble avoir qu'une connaissance très superficielle de notre langue. Plusieurs notes sont inintelligibles et gagneraient à être traduites en allemand (cf. note 3 de la page 9, note 8 de la page 19) ; elles fourmillent, presque toutes, d'impropriétés, de germanismes (page 127 note 4. *Jean Muller...*, *à qui Schiller était assez redevable pour son Tell* ; page 123 note 1, *on se servait d'une immense corne de taureau, au lieu de trompe*, etc., etc...) ; on y trouve même des barbarismes (page 63 note 7 faire hiberner). Les notes grammaticales sont ou bien erronées (à plusieurs reprises l'auteur confond le passé indéfini avec le passé défini, cf. page 1 note 8 et page 5 note 11) ou incompréhensibles pour des élèves français (emploi du mot *gérondif* page 18 notes 8 et 9, page 41 note 4, etc... *discours oblique*, au lieu de *indirect* page 5 note 7 ; *dativus ethicus*, page 117 note 1 etc..). Dans ses traductions, M. Peter est incorrect et inexact la plupart du temps, inélégant toujours (cf. page 27 *um meines Frevels willen*, en suite de ma violence ; page 37 : *Verblendeter*, jeune homme ébloui ; page 123 : *Es ist im Lauf*, les voilà en action ; page 125 *Wohl euch dass ihr...*, Dieu soit loué ; page 106 *einige.... weinen auf seine Hand*, baignent ses mains de leurs larmes, etc..., etc...) Un lexique termine le volume. On pourrait y signaler plusieurs inexactitudes (*Unveräusserlich* = inaliénable et non pas inaltérable ; *satellite* traduit mal *Reisige* et encore plus mal *Knecht*, etc...) Il est possible que l'édition de M. P. rende quelques services aux écoliers allemands. Mais le français qu'ils y apprendront est d'une qualité douteuse. Nos jeunes lycéens feront bien de se contenter des éditions françaises : la moins bonne est très supérieure, à tous égards, au travail de M. Peter. — E. Henri Bloch.

— M. Firmin Maillard, dont nous avons déjà signalé les publications, notamment les *Passionnés du livre* (Rev. Crit. mars 1896, p. 238), vient de faire paraître

dans la « Collection du bibliophile parisien » le *Requiem des gens de lettres*. Cette revue anecdotique qu'assaisonnent quelques grains de sel répandus çà et là sur un sujet plutôt macabre, sera bonne à consulter, à titre de témoignage authentique, quand on voudra écrire des biographies littéraires. M. F. M. a connu la plupart des originaux qu'il met en scène et dont il reproduit les opinions touchant leur propre fin. Les 140 pages de ce petit volume mentionnent une multitude de littérateurs, les uns illustres, d'autres fort obscurs, mais intéressants, dont les noms se retrouvent dans un index de douze colonnes. — C. E. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 décembre 1901.

M. de Lasteyrie, président, annonce la mort à Berlin de M. Albrecht Weber, associé étranger de l'Académie, connu par ses travaux sur l'Inde antique.

M. Clermont-Ganneau présente une reproduction de l'inscription hébraïque en mosaïque de l'ancien temple de Kefr-Kenna.

L'Académie procède à l'élection de deux membres de la commission du legs Debrousse. Sont élus MM. Delisle et Paris.

M. Philippe Berger commence la lecture d'un mémoire sur une importante trouvaille d'inscriptions faite aux environs de Saïda, l'ancienne Sidon. Il s'agit de six inscriptions phéniciennes, reproduisant toutes le même texte, qu'on a trouvées successivement dans les soubassements de ruines antiques, utilisées aujourd'hui comme carrière, et qui sont situées en face de Sidon, sur les premiers contreforts du Liban. Après avoir eu longtemps à lutter contre ceux qui contestaient cette découverte, M. Berger a pu démontrer leur authenticité, et, en s'appuyant sur elles, il prouve que ces ruines sont celles du temple d'Esmoun, mentionné sur la célèbre inscription du sarcophage d'Esmounazar, et dont ce roi s'attribuait à tort, paraît-il, la paternité.

M. Louis Havet fait une communication sur des corrections au *de Senectute* de Cicéron.

Séance du 13 décembre 1901.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre les rapports des commissions chargées de proposer des listes de candidats aux places vacantes des correspondants étrangers et nationaux.

M. Collignon communique en seconde lecture un mémoire de M. Helbig sur les cavaliers athéniens.

Séance du 20 décembre 1901.

Sont nommés correspondants étrangers : MM. le duc de Loubat, Harnack, d'Ancona et Imhoof-Blumer.

Sont nommés correspondants nationaux : MM. Pierre Paris, Louis Guibert et le capitaine Espérandieu.

Léon Dorez.

Propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 13 janvier — 1902

Robert SEWELL. **A Forgotten Empire (Vijayanagar), a contribution to the history of India.** London, 1900, pp. XXII et 427.

L'histoire de l'Inde est un écroulement continu d'empires, groupés autour de capitales éphémères; sans cesse des noms nouveaux surgissent, qui jettent un éclat éblouissant pour rentrer brusquement dans les ténèbres définitives. Le royaume de Naringa, et Bisnaga sa capitale, symbolisèrent longtemps à l'imagination des Européens les richesses fabuleuses de l'Inde; voyageurs, géographes, cartographes ne manquaient pas de les enregistrer. Aujourd'hui, leurs syllabes mortes n'évoquent plus rien à nos esprits. Un ancien fonctionnaire de l'administration anglo-indienne, M. Robert Sewell, s'est proposé de retracer l'histoire de cet empire oublié. Archéologue de mérite, et qui a déjà fait brillamment ses preuves, M. S. est aussi familier avec le passé qu'avec le présent du Dekkhan. Il a pris pour base de son étude deux relations portugaises découvertes à la Bibliothèque Nationale de Paris et publiées par M. David Lopes en 1897. L'une et l'autre ont été rédigées dans l'Inde portugaise, sans doute à Goa même, pour être transmises comme des documents sûrs au célèbre historien des Décades, Barros. L'auteur de la première, Domingo Paes (vers 1520) décrit avec une ingénuité pittoresque et abondante le royaume, la capitale et la cour qu'il a visités en observateur pratique et consciencieux. Fernão Nunéz, auteur de la seconde (vers 1535) est surtout un chroniqueur; il expose les progrès de la dynastie de Bisnaga depuis ses ori-

gines, au XIIIe-XIVe siècle, jusqu'à l'avènement d'Acynta Râya (vers 1530). M. S. a traduit intégralement ces deux relations; puis il s'est appliqué à les mettre en œuvre en les comparant avec les témoignages de l'épigraphie sanscrite et les récits musulmans. L'historien peut ainsi se former une appréciation impartiale, à distance des hyperboles des panégyristes brahmaniques et des dépréciations systématiques des chroniqueurs mahométans. Les rois de Vijayanagara (Bisnaga) eurent en somme l'honneur d'arrêter pendant deux siècles les progrès de l'Islam qui avait déjà renversé sur sa route tant de vieilles dynasties, et d'assurer un dernier refuge à la culture traditionnelle de l'Inde. L'arrivée des Portugais, ennemis irréconciliables des « Maures », semblait ouvrir une ère nouvelle de prospérité au royaume hindou; unis contre un ennemi commun, les rois de Vijayanagar et les successeurs de Vasco de Gama se partagèrent le monopole lucratif du commerce du Dekkhan; enrichis par les conquêtes, par le trafic, et l'exploitation des mines de Golconde, les rois de « Bisnaga » élevèrent à profusion des palais et des temples où s'épanouit une dernière fois l'art vraiment hindou : des canaux, des réservoirs fertilisèrent le pays. Vers 1535, l'opulente Vijayanagar apparaît, dans les récits des voyageurs, plus comme une cité de féerie que comme une ville réelle, avec ses pompes resplendissantes, ses fêtes somptueuses, sa cour ruisselante d'or, de diamants et de perles. Trente ans plus tard, Vijayanagar n'était plus qu'un amas de décombres : une coalition de princes musulmans avait fini par triompher de l'irréductible adversaire, et les vainqueurs avaient livré la ville à un pillage et à une destruction systématiques. Des ruines colossales, éparses dans une vaste solitude, marquèrent seules désormais le site de la capitale disparue.

La maladresse et le fanatisme des Portugais avaient secondé la catastrophe. Au lieu de ménager les Hindous pour les opposer aux Musulmans, ils les avaient exaspérés par des agressions injustifiées, des razzias brutales et les persécutions religieuses. Les fureurs de l'Inquisition avaient presque réconcilié la population hindoue avec le régime musulman, moins régulièrement oppressif. Le Portugal ne tarda pas à payer sa faute : isolé en face des états musulmans, privé du plus bienveillant et du plus riche de ses clients, il vit ses comptoirs décliner, et l'activité de Goa s'endormit à jamais. Les vicissitudes du royaume de Vijayanagar se rattachent ainsi étroitement à l'histoire de l'expansion européenne en Extrême-Orient. L'ouvrage de M. Sewell ne peut donc manquer d'intéresser les historiens occidentaux; et c'est pour eux qu'il est fait sans doute. Il y manque pour satisfaire pleinement les indianistes deux chapitres qui semblaient y trouver naturellement place: l'un sur l'archéologie et les monuments de Vijayanagar, l'autre sur le mouvement littéraire que patronnèrent les dynasties locales. Le livre est illustré de photographies et de cartes qui ajoutent à l'agrément et à la clarté du récit.

Sylvain Lévi.

Études sur les Gesta martyrum romains, par Albert DUFOURCQ, ouvrage contenant six gravures hors texte en phototypie (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 83). Paris, Fontemoing, 1900. VIII-441 pp. in-8 Prix : 12 fr. 50.

De manichaeismo apud Latinos, quinto sextoque saeculo, atque de latinis apocryphis libris. Thesim proponebat Albertus DUFOURCQ. Paris, Fontemoing, 1900 ; 112 pp. in-8.

Les saints vénérés à Rome ont leur histoire dans des passions pleines de détails précis. Adon, au IXe siècle, les connaît et, grâce à elles, est fort bien renseigné sur chacun de ces personnages. Au IVe siècle, Damase et ses contemporains ne savent presque rien de la vie et de la mort des mêmes martyrs. Tel est le problème.

Les plus récents historiens des persécutions et de leurs victimes, J.-B. de Rossi, Paul Allard, Le Blant, supposent que les légendes romaines ne sont pas authentiques dans leur forme actuelle, mais qu'elles représentent le développement, liturgique et populaire, d'un germe parfaitement sain et ancien. La tâche de l'historien est donc de dégager le noyau de l'enveloppe parasite. M. Dufourcq croit que les *Gesta martyrum* romains sont l'œuvre originale des clercs du Ve et du VIe siècles, rédigée d'après les données topographiques et monumentales de leur temps et dans les idées de leur milieu ; ils n'avaient pas de documents plus anciens sous la main. Ils ont créé et non remanié. Leurs compositions nous renseignent sur leur temps, mais non pas sur les persécutions et sur les martyrs. L'historien des premiers siècles n'a rien à en tirer. Telle est la thèse.

Dans la première partie de son livre, M. D. établit la parenté de ces légendes : mêmes formules littéraires, même procédé de composition, même pauvreté de moyens et d'analyse, même banalité, même but édifiant et ascétique. Il suffit de les comparer avec une passion bien authentique pour les condamner, comme la vie condamne les méchants artistes.

Cette partie est gâtée par deux chapitres. Celui qui est consacré à la parenté « philologique » des légendes laisse beaucoup à désirer. Bien des faits recueillis sont sans valeur ou ne sont pas présentés sous le jour voulu. P. 49, l. 6 et 7, *nonus est mensis quod*, *anni triginta quod* n'ont rien à voir avec les prépositions : est-ce l'effet d'une transposition de l'alinéa suivant ? *Duri ad credendum* est biblique. « La construction de l'infinitif *s'assouplit* » : expression au moins bizarre. *Dignus* avec l'infinitif se trouve dans Horace, Quintilien, etc. ; *facere* avec l'infinitif, dans Varron. Les nominatifs et accusatifs absolus, cités p. 50, s'expliquent en grande partie par la confusion des finales *-um, -o, -am, -a* ; c'est un fait de phonétique. On est surpris de trouver classés parmi les phénomènes d'accord, une construction comme *eam uterentur*, qui rentre dans la syntaxe des cas et d'ailleurs est archaïque et populaire. Je ne vois pas bien ce qu'est « une sorte d'at-

traction par analogie phonétique ». Les particularités d'ordre des mots, p. 51, n. 3, paraissent s'expliquer par les nécessités de la cadence rythmique; ces textes semblent présenter un *cursus*. Des locutions, comme *generositas nostrae coniunctionis* ou *sermo aedificationis*, ne sont peut-être pas très latines; mais l'une répond à un type fréquent dans la littérature de la décadence (et déjà chez les poètes classiques), l'autre est un sémitisme commun à tous les écrivains ecclésiastiques (*uas electionis*, cité aussi, est tiré de la Bible). En somme, ces cinq ou six pages auraient gagné à être revues par un spécialiste.

Dans un autre chapitre, M. D. suppose qu'il a existé un recueil (et peut-être plusieurs) de ces *Gesta*. Un de ces recueils nous est parvenu, avec des altérations dans un manuscrit de Vienne, *Palat. lat.* 357. Saint Grégoire, en 598, en connaissait une édition. Le premier point, l'existence du ou des recueils, est vraisemblable. Le reste est au moins fort douteux. Je ne puis que renvoyer sur ce point à la discussion des Bollandistes [1].

La seconde partie du livre est une analyse critique des traditions romaines. M. D. les classe topographiquement, les prend l'une après l'autre et en discute les éléments. On comprendra l'intérêt de ces discussions, si l'on songe qu'il s'agit des origines des basiliques romaines. Je signalerai surtout, comme plus caractéristiques, la critique des traditions transtévérines (Pierre et Paul, Calliste, Cécile, Chrysogone) et celle de la légende des saints Jean et Paul. Pour cette dernière, la façon dont M. D. cherche à expliquer la genèse de la légende et son rattachement au nom de Pammachius m'a paru bien compliquée et artificielle. La répartition topographique fait constater que le christianisme, dans Rome, se rattache à quatre ou cinq points centraux, le Transtévère, l'Esquilin et le voisinage, le Palatin, le Célius et l'Aventin. Mais c'est la plus grande partie de la Rome antique, en tout cas la partie la plus vivante et la plus peuplée. On doit cependant remarquer que la neuvième région, une des plus importantes sous l'Empire, ne se trouve pas comprise dans ce périmètre.

La troisième partie est une histoire générale des traditions romaines. D'après M. Dufourcq, elles ont traversé deux périodes d'oubli : les temps paisibles de la fin du Ier siècle et du IIe siècle, le lendemain de la persécution. On n'a dû s'inquiéter de l'histoire des martyrs qu'à la fin du IVe siècle. Nos *Gesta* nous transportent à un temps encore plus récent. Mettant à profit une remarque de M. Duchesne, M. D. montre que la terminologie est celle du Bas-Empire, de la *Notitia* et des documents du même temps. Ils sont donc postérieurs à la division de l'Empire et à la mort de Théodose (395) ; ils sont antérieurs à 595, puisque Grégoire de Tours les a connus. C'est l'église romaine du

1. *Analecta Bollandiana*, XIX (1900), 445 suiv.

VI^e et du VII^e siècles, l'église du *Liber Pontificalis* et de cette renaissance barbare de l'époque ostrogothique, dans laquelle les Gestes nous font vivre.

M. D. suit l'histoire des Gestes après leur rédaction, leur influence sur les idées, sur la littérature, sur les arts. Je signalerai seulement un chapitre très pénétrant sur Grégoire le Grand et la psychologie de ce collecteur de légendes.

Le livre de M. Dufourcq n'est qu'une esquisse. Il ne doit pas être critiqué dans le détail [1]. C'est le plan de travail d'une vie. Et d'abord pour connaître vraiment et à fond les Gestes, il faut les éditer. Nos textes imprimés ne peuvent inspirer aucune confiance. Tel qu'elle est, la présente étude nous donne une orientation générale. On ne peut que désirer la continuation de ces recherches par M. D., dût-il contredire quelques points de son premier travail.

Au cours de son étude sur les *Gesta*, M. Dufourcq avait rencontré les Manichéens, tirant à eux les légendes chrétiennes et faisant circuler des recensions de leur manière. C'est à cette recrudescence du manichéisme qu'il a consacré sa thèse latine. Il détermine l'activité littéraire déployée alors par les hérétiques, recherche leurs églises et raconte leurs persécutions [2]. Ce travail est intéressant, car il nous indique par où le manichéisme a pu se répandre en Occident au moyen âge. Il ne faut pas aller en chercher le germe en Orient. Comme certaines maladies endémiques qui deviennent soudain plus virulentes et épidémiques, le manichéisme a reparu parce qu'il n'avait jamais été éteint.

Paul Lejay.

Publications of the American Academy of political and social science. Philadelphie, American Academy, 8° [3].

E. Cheyney. **The mediaeval manor.** Translation of a typical extent. s. d. 15 p.

Pour donner un exemple concret de la distribution des tenures dans un manoir anglais, l'auteur a choisi le manoir de Borley dans l'Essex et donné, avec une notice explicative, la traduction d'une enquête de 1307.

---

1. A commencer par l'impression qui est déplorable : p. 63 *amébé*, 109 *Dircès*, etc. Je n'ai pas tout noté. — A un autre point de vue, M. D. reçoit déjà des rectifications. Il avait montré un grand dédain pour les rédactions grecques des gestes. M. Pio Franchi de' Cavalieri vient de démontrer que la légende de saint Boniface a d'abord été écrite en grec et que la geste romaine n'est qu'une traduction. C'est l'ancienne thèse exposée en 1890 par M. Duchesne.

2. Voir surtout, pp. 54 et suiv., les dispositions législatives prises contre eux.

3. J'ai à m'excuser auprès des lecteurs de la *Revue critique* d'avoir négligé pendant deux ans de les tenir au courant de cette intéressante série de monographies sociales.

The economic relation of life insurance to Society and State. 1898, 48 p. 8°.

Recueil de deux études présentées à une réunion de l'Académie l'une par M. L. G. Fouse, sur les services rendus par les assurances sur la vie (avec des exemples tirés des États-Unis et d'Angleterre), —l'autre par M. M.-M. Dawson sur l'action sociale de l'assurance. Elles sont suivies des observations de trois membres.

W. E. Burghardt Du Bois. The study of the negro problems. 1898, 29 p.

L'auteur, qui devait l'année suivante publier une très belle monographie sur la population noire de Philadelphie, a indiqué ici les problèmes issus de la transplantation des nègres et de leur affranchissement qui a jeté dans la vie politique et sociale des États-Unis une population nègre pauvre, ignorante et dégradée, et créé contre elle un préjugé qui rend l'assimilation encore plus difficile. Il se borne à esquisser un plan d'études et de réformes.

E. D. Durand. **Political and municipal legislation in 1897,** 1898, 16 p. 8°.
E. D. Durand. **Political and municipal legislation in 1898,** 1899, 17 p. 8°.

M. E. Duna Durand continue la revue annuelle — commencée avec l'année 1895, — des mesures législatives prises par les législatures des différents États. De la masse énorme des lois locales il dégage celles qui portent sur l'organisation politique ou municipale : Constitutions, suffrage, procédure électorale, répression des fraudes électorales, initiative et referendum, recrutement des fonctions (*civil service*), législatures, administration locale, électorat municipal. Les grands événements ont été en 1897 la nouvelle Constitution de Delaware (qui a remplacé celle de 1831), et la charte qui a créé la nouvelle municipalité de « Greater New-York », — en 1898, la revision de la Constitution de Louisiane, la loi municipale pour les villes de l'État de New-York et la charte de San Francisco.

F. Sigel. **Sociology applied to politics. Social Theories and Russian conditions.** 1898. 37 p.

Éloge du régime absolutiste russe et du panslavisme par un fonctionnaire de l'Université russe de Varsovie. Cet article d'apologie gouvernementale, présenté comme l'application d'une soi-disant théorie sociologique (de Gumplovicz), dépare la collection scientifique des Publications de l'Académie.

A. S. Hershey. **Intervention and the recognition of Cuban independence.** 1898, 28 p.

Étude historique des précédents de reconnaissance d'indépendance d'insurgés et des théories de droit international, suivie d'une applica-

tion à la question de Cuba, aboutissant à recommander la reconnaissance d'indépendance comme un bienfait pour Cúba et pour l'Espagne elle-même.

L. S. Rowe. **The municipality and the gas supply. As illustrated by the experience of Philadelphia.** 1898, 28 p.

A propos de la décision de la municipalité de Philadelphie de céder l'entreprise du gaz à une compagnie privée, l'auteur — qui est « professeur d'administration municipale » à l'Université,—étudie les résultats de l'administration du gaz par la municipalité et montre que les plus graves défauts de ce régime n'ont été que des accidents dus à la mauvaise organisation des conseils et ne sont nullement inhérents au système d'entreprise municipale, comme le prouve l'exemple des villes d'Angleterre et d'Écosse. Cette étude est présentée dans une forme claire, précise et tout à fait convaicante.

S. M. Lindsay, **The study and teaching of sociology.** 1898, 48 p. en petit texte.

Rapport sur la réunion annuelle de l'Académie. Le sujet mis en discussion était : « L'étude et l'enseignement de la sociologie. » La séance a commencé par un discours de M. Giddings, professeur de sociologie, auteur d'un manuel de sociologie, sur la valeur pratique de sa spécialité. L'orateur a, dans sa manière abstraite, présenté une apologie de la sociologie qu'il définit « la description scientifique de la société ». et a énuméré ses mérites pratiques : fortifier l'esprit conservateur qui « s'oppose à l'influx rapide d'éléments étrangers » et « résiste à toute hérésie, schisme ou discussion », — déconsidérer les révolutions comme étant l'œuvre de la populace (*mob*) entraînée par « les éléments quasi-criminels de la population, (et par la même occasion déconsidérer aussi les *meetings* religieux de *revival*, — apprendre à juger exactement les « valeurs sociales » et à apercevoir le caractère relatif de toutes les institutions, le but étant de réaliser l'idéal d'égalité, fraternité, liberté.

La lecture a été suivie d'un échange d'observations entre M. G. et M. Rowe sur l'origine de l'action concertée des sociétés, puis d'une discussion sur la nature des *meetings* religieux, à laquelle ont pris part plusieurs membres.

A la dernière séance, l'objet en discussion a été la relation entre sociologie et philanthropie. Mlle M. E. Richmond, de Baltimore, a exposé l'éducation des travailleurs en philanthropie, infirmières, directrices d'écoles maternelles, visiteurs. On a commencé aux Etats-Unis à donner une préparation spéciale en vue des œuvres de charité ; mais il manque aux jeunes gens une connaissance directe de la vie des pauvres ; il faudrait une préparation pratique. Dans la discussn iotrès

instructive qui a suivi, plusieurs membres ont donné des renseignements très intéressants sur les expériences faites en diverses villes.

Une séance a été remplie par la discussion d'une étude de M. Rowe, « sociologie et politique », action des études sociologiques sur la science politique.

Une autre a été consacrée à l'étude des conditions actuelles de l'enseignement des sciences sociales (y compris les sciences financières). Là aussi des détails utiles ont été donnés sur la résistance faite à l'introduction de ces études dans l'enseignement.

Th. K. Urdahl. **The relation of the colonial fee systems to political liberty.** 1898, 10 p.

Résumé d'une portion d'un livre dont il est rendu compte dans la *Revue critique*. Eclaire le conflit de 1765-1770, occasion de l'indépendance des Etats-Unis, en montrant qu'il est la dernière phase d'un conflit permanent entre les colons et les gouverneurs anglais à propos des droits (*fee*) levés sous forme de redevances.

A.-R. Lowell. **Oscillations in politics,** 1898, 19 p.

L'auteur, après avoir étudié historiquement l'alternance des partis au pouvoir (comparé à l'oscillation du pendule) aux États-Unis et en Angleterre, puis dans les pays à régime représentatif, France, Hongrie, Pays-Bas, Belgique, Suisse, Grèce, Canada, est obligé de s'avouer que la théorie de l'oscillation politique ne se vérifie qu'en Angleterre et aux États-Unis. Il essaie alors de la fonder sur l'étude des élections des gouverneurs dans les différents États de l'Union; mais il lui faut exclure les petits États et les États neufs de l'Ouest et les anciens États à esclaves du Sud. Il lui reste dix-huit États, où il croit trouver une certaine constance dans les phénomènes et il en cherche les causes. Je ne crois pas que des constatations mécaniques aussi superficielles puissent rendre compte d'un phénomène aussi complexe et variable que le succès d'un parti. M. Lowell a la bonne foi d'avouer que la condition même de toute sa théorie, la division en deux partis seulement, ne sera peut-être pas le régime des démocraties de l'avenir; elle n'est déjà plus celle des démocraties du présent et même en pays anglais, elle commence à être ébranlée.

H.-H. Powers. **The War as a suggestion of manifest destiny,** 1898, 20 p.

Article impérialiste, écrit sous l'impression des succès de la guerre espagnole, pour montrer que la doctrine de Monroe a fait son temps et que les États-Unis sont obligés d'étendre leur pouvoir sur les Philippines.

Gr.-G. Macleod. **The history of Fiat money and currency inflation in New England from 1620 to 1789,** 1898, 20 p.

Histoire sommaire, mais précise et appuyée sur les textes, des expédients employés par les colons de New England pour obvier à la rareté du numéraire, — permanente pendant toute la période coloniale, — émission de monnaies spéciales, bons du trésor, papier monnaie, billets de banque. La conclusion est nettement hostile à « *l'inflation* ».

R.-P. Falkner. **The development of the Census,** 1898, 29 p.

Étude historique des accroissements graduels d'opérations du recensement décennal des États-Unis, divisée en trois périodes, 1790, 1840, 1850-70, 1880-90. Il en ressort l'utilité de ces accroissements pour les études statistiques et sociales.

R.-Dr Hunt. **The legal status of California 1846-49,** 1889, 20 p.

Au moyen des documents réunis dans la belle collection de H.-H. Bancroft et des actes officiels, l'auteur montre que la Constitution de Californie a été adoptée dans des conditions sans aucun précédent.

Ed.-J. James. **The growth of great cities in area and population,** 1899, 30 p.

M. James, après avoir rappelé le phénomène général de la croissance des grandes villes au XIXe siècle, attire l'attention sur l'insuffisance des données statistiques calculées sur les dénominations administratives et par conséquent conventionnelles. Beaucoup de grandes villes ont autour d'elles des communes constituées en unités administratives et qui pourtant ne forment avec elles qu'une agglomération unique, c'est le cas de New-York, Paris, Vienne, Berlin. C'est sur les chiffres de l'agglomération, non de l'unité centrale qu'il faut établir les calculs et les raisonnements. Mais comment distinguer l'agglomération ? D'après la densité de population. Or, les données sur ce point sont souvent insuffisantes, ainsi que le signale M. James.

Fr.-A. Cleveland. **The final report of the monetary commission,** 1899, 26 p.

Étude critique très intelligente des conclusions de la Convention monétaire réunie à Indianopolis en faveur du maintien de l'étalon d'or. L'auteur montre que la Convention n'a pas répondu à l'argument principal des adversaires de l'étalon d'or ; cet étalon impose à l'entrepreneur qui opère sur un capital emprunté à long terme, une charge supérieure à la valeur qu'il a reçue au début. Il fait ressortir les contradictions internes de la théorie de la Convention sur les billets de banque et conclut très justement que la Convention aurait mieux fait

de publier un recueil de faits sur le numéraire et les banques sans le mélanger à des théories préconçues.

H.-H. Powers. **Wealth and Welfare,** 1899, 95 p.

C'est un traité d'économie politique destiné d'abord à servir d'introduction à un grand ouvrage, que l'auteur n'a pas eu le temps de publier. Mais il se présente sous la forme de remarques et de critiques. Le point de départ est l'idée, juste assurément, que la partie faible dans la science économique, c'est l'étude des facteurs psychiques subjectifs. L'auteur examine donc les explications données de la valeur par différents économistes ; il conclut que l'économie politique a pour but et pour point de départ la recherche du bonheur, par conséquent l'étude de la jouissance. L'étude de la consommation doit donc former une partie de la science économique.

M. Powers montre, par des exemples présentés avec un vigoureux *humour*, l'absurdité des systèmes qui prétendent ramener la vie économique à des considérations de richesse et en exclure les facteurs subjectifs.

Il essaie de donner quelque précision aux mots indispensables pour désigner les faits fondamentaux : bonheur, plaisir, jouissance, consommation, usage. Il cherche comment la jouissance est liée à l'évolution, et réagit contre la tendance téléologique à considérer la jouissance comme le but de l'évolution. Il rappelle que l'économique est l'étude non des choses mais des relations entre les hommes et les choses, et il attire l'attention sur le phénomène mal observé et très important de la transformation des sentiments humains à l'égard des objets ; ce qui pour l'homme a commencé par n'être qu'un instrument pour se procurer sa nourriture, devient peu à peu un objet direct de jouissance, le jardin pour un jardinier, le livre pour un homme d'étude. Le milieu qui attire la sensibilité consiste non plus seulement en objets, mais en trois autres cercles, les souvenirs personnels, la suggestion produite par l'expérience des autres, les sympathies des autres. Ainsi s'agrandit sans cesse le champ des jouissances, avec le champ des activités.

Le travail se termine par un chapitre sur l'introduction de la morale dans la science économique. Après avoir analysé les tendances qui se cachent sous ce nom commun d' « économique éthique » il cherche à établir la relation entre le devoir (fondement de la morale) et le plaisir (fondement de l'économique) ; l'évolution a tendu à « socialiser » l'homme, en donnant l'avantage aux sentiments de sympathie, mais le mouvement a été depuis deux ou trois siècles beaucoup trop rapide pour les instincts anciens d'égoïsme ; en attendant que les instincts altruistes se soient fortifiés, il faut chercher des instincts provisoires pour assurer l'action sociale.

Cet essai est d'une force logique, d'une verve réaliste, d'une fraîcheur d'impression et d'une sincérité qu'on trouve rarement dans les écrits des économistes. C'est l'œuvre d'un maître de la science économique américaine.

Ch. SEIGNOBOS.

Ch.-S. LANGSTROTH et W. STILZ. **Railway cooperation.** An investigation of railway traffic associations and a discussion of the degree and form of cooperation that should be granted competing railways in the U. S. (Publications de l'Université de Pennsylvanie). Philadelphie, Ginn et Cie, 1899, xv-210 p. in-8°.

Le titre suffit presque à indiquer le contenu de ces deux monographies. Ce sont les deux mémoires d'étudiants qui ont reçu le prix fondé par M. Terry en mémoire de son fils. M. Knapp les introduit par un court résumé de la question. Dans quelle mesure est-il avantageux de permettre à des compagnies de chemins de fer de combiner leurs opérations ? Le problème est d'un intérêt pressant aux États-Unis où les chemins de fer sont abandonnés à l'industrie privée et où les entrepreneurs sont suspects de s'entendre surtout aux dépens du public.

M. Langstroth, après avoir examiné les associations qui ont existé, les lois qui les ont interdites et les effets de ces lois, aboutit à cette conclusion qu'on doit non empêcher ces ententes, mais les régler et il discute le projet présenté au Sénat en 1897 à cet effet.

M. Stilz a fait une étude historique plus détaillée ; après quoi il a examiné l'utilité des ententes, montré l'avantage de l'uniformité de classification des transports, discuté la question de la concurrence qui ne lui paraît pas nécessairement avantageuse au public et indiqué les mesures pratiques à prendre.

Ch. SEIGNOBOS.

— Les livraisons 22-23 du tome IV du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. Clermont-Ganneau, viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 62 : La stèle phénicienne d'Amrith. — § 63 : Le culte sur les toits chez les Sémites. — § 64 : Betomarsea-Maioumas et les fêtes orgiaques de Baal-Peor. — § 65 : La mosaïque hébraïque de Kefr Kenna. — § 66 : Lecture rectifiée des inscriptions nos 2245, 2146 et 2009 de Waddington.

— La petite grammaire de l'araméen biblique que M. H. STRACK publia en 1896 fut enlevée si rapidement qu'une seconde édition devenait nécessaire quelques mois après. La troisième édition qui vient de paraître (*Grammatik des Biblisch-Aramäischen mit den nach Handschriften berichtigten Texten und einem Wörterbuch; dritte grossenteils neubearbeitete Auflage.* Leipzig, Hinrichs, 1901, in-8°, 40 et 60 p., 2 fr. 50), montre que ce brillant succès n'a pas encore perdu de son éclat. Le livre, d'un prix modique, s'adresse surtout aux théologiens désireux de compléter leur

étude de l'hébreu biblique en y ajoutant une connaissance suffisante des parties araméennes des livres d'Ezra et de Daniel. La première partie renferme un court historique des dialectes judéo-araméens et une liste des publications auxquelles ces dialectes ont donné lieu (la chrestomathie de Merx et la grammaire de Marti méritaient d'être mentionnées). Puis vient l'exposé, clair et succinct, des phénomènes phonétiques et morphologiques de l'araméen biblique; la syntaxe est laissée de côté. Sous le paragraphe 24 sont groupées toutes les formes verbales. Dans le groupe de la troisième personne du féminin singulier, on ne s'explique pas comment *btélat* représente la même forme que *nèfqat* qui précède. Le targoum d'Esther, I, 1, reproduisant le passage d'Ezra IV, 24, a *btilat* qui donne sans doute la vraie forme ; le mot serait donc à placer plus bas, après *qtilat*. La seconde partie offre à l'étudiant des extraits des livres d'Ezra et de Daniel. Cette chrestomathie a sa raison d'être, quoique la Bible hébraïque soit à la portée de tous. M. Strack a établi le texte et les variantes d'après les meilleurs manuscrits; les derniers extraits portent la vocalisation supralinéaire. Un lexique des mots facilite l'intelligence des textes. — R. D.

— Je ne redirai pas une fois de plus que la bibliographie de M. Victor Chauvin (*Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, publié dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885*), n'a jamais été, et est de moins en moins une bibliographie, ni que c'est un travail excellent. Le fascicule V contient la première partie d'une analyse détaillée de chacun des contes des Mille et une Nuits, Mille et un jours, etc. Avant un résumé où chaque épisode est exposé d'une façon nette et fidèle, M. Ch. donne la liste des manuscrits arabes qui renferment le conte étudié, des textes imprimés et des traductions; puis il énumère les adaptations, les récits analogues, et enfin les études critiques qui lui ont été consacrées. Souvent un détail le conduit à des notes générales de bibliographie folkloriste (par ex. p. 62, 87, etc.). Les contes sont disposés, autant que possible, suivant l'ordre alphabétique des titres français; ils portent des numéros d'ordre qui se rapportent à ceux des tableaux du fascicule IV. Cette disposition a des inconvénients, qu'il semblait d'ailleurs difficile d'éviter. On trouvera donc dans cette partie du travail de M. Chauvin les premiers éléments essentiels de toutes les études qui seront entreprises sur les contes des grands recueils arabes. Sans doute, de nouvelles versions seront publiées ou traduites ; il serait trop long, par exemple, de compléter ici les renseignements qui concernent les Cent une nuits, dont une traduction paraîtra prochainement. D'autres recueils factices de contes existent dans les Bibliothèques publiques et seront ultérieurement publiés. D'autre part, des voyageurs suivant les traces de MM. Basset, Stumme, etc., recueilleront des contes nouveaux. Mais il sera nécessaire de soumettre à une soigneuse critique celles de ces versions modernes, qui pourront avoir été influencées par les éditions imprimées et dont la seule originalité pourra être parfois d'avoir sali les versions déjà écrites par des plaisanteries de mauvais lieu. Le fascicule V s'arrête à la lettre F. — M. G. D.

— La thèse de M. Grant Showerman, *The Great Mother of the Gods* (Extr. du *Bulletin de l'Université de Wisconsin, Phil. and Lit. Series*, vol. 1, n° 3, 1901, pp. 221-333), étudie successivement l'introduction du culte de Cybèle à Rome (pp. 221-229), ses origines orientales (pp. 230-253), son histoire à Rome sous la République (p. 254-268), le culte sous l'Empire (p. 269-290), sa diffusion sous l'Empire (p. 291-303), sa décadence (p. 304-314), son influence sur l'art, la littérature et la religion (p. 315-330). Quatre planches en simili et deux gravures illustrent l'opuscule que complète une table des matières. Le titre est inexact : S. n'étudie

que le culte de Cybèle à Rome, les antécédents orientaux sont négligés et la forme grecque de la religion sacrifiée. Cette restriction une fois faite, les idées sont généralement justes et le ton de l'auteur est mesuré. P. 221-222, il y aurait bien d'autres exemples à donner de la pénétration grecque à Rome, et cela dès l'époque primitive. P. 223, Showerman aurait dû définir les livres Sibyllins. P. 231, la théorie de Ramsay sur la race phrygienne n'est rien moins que prouvée, et il ne faudrait pas abuser, comme le font les anthropologues, de l'hypothèse du « matriarchat ». P. 246, il n'est pas sûr non plus que les Lydiens soient des Sémites et qu'il faille leur attribuer tout ce que peut avoir de sémitisant ou d'oriental le culte de la Grande Mère. P. 249, la route terrestre par la Thrace n'a pas été le chemin primitif qu'ont suivi les religions orientales pour pénétrer en Grèce : pour tout l'ancien monde hellénique, la voie de la mer et des Cyclades a été le trait d'union tout indiqué. P. 261, la correction *Attidis* est rejetée avec raison. P. 265, tous ces détails sur les raisons de la faveur romaine auraient été mieux placés plus haut. P. 280, le taurobolion, l'auteur lui-même en convient, n'est pas spécial au culte de Cybèle. P. 316, il n'est pas exact que l'art grec ait évité de parti pris les représentations de la Grande Mère : je signalerai, à Athènes même, un beau bas-relief de la fin du v^e siècle (*Arch. Zeitung*, 1880, pl. 1). Assez bon travail de vulgarisation. — A. de Ridder.

— M. Antoine Miliarakis, qui avait interrompu, depuis 1884, la série de ses *Mémoires descriptifs sur les Cyclades* (Ὑπομνήματα περιγραφικὰ τῶν Κυκλάδων νήσων κατὰ μέρος), pour s'occuper de la géographie politique des nomes d'Argolide-Corinthie (1886), de Céphalonie (1890) et de l'histoire du royaume de Nicée (1898), continue cette série par un mémoire sur *Kimolos* (Athènes, 1901, 48 pp. et une carte). Kimolos est une petite île d'environ 1700 habitants, située tout près de Milo. L'auteur en étudie, avec la conscience et la compétence qu'on lui connaît, la topographie, les productions, la situation économique et examine ce qu'en ont dit les voyageurs depuis l'antiquité. Cette brochure se termine par des appendices sur la cimolée ou terre de Kimolos, sur les monnaies, sur les noms de personnes de l'île, et par une lettre patriarcale datée de 1675 et relative à un monastère de l'île de Polyaigos, voisine de Kimolos. — H. P.

— On n'explique plus guère le *Pro Plancio* dans nos classes, et, comme édition séparée, je ne connais que celle de M. Holden. Il faut donc être reconnaissant à l'un de nos meilleurs Cicéroniens, M. Herm. Nohl, qui vient de nous donner, de ce discours, chez Freitag (60 pf.), un exemplaire nouveau, avec texte revu, une introduction sommaire, le plan du discours et, à la fin, quelques notes pour expliquer les noms propres et les principales difficultés de fond. Restent, il est vrai, celles de sens, pour lesquelles on compte surtout, je suppose, sur l'enseignement oral. L'emploi de caractères espacés, comme dans le Sénèque de Haase, pour faire ressortir les phrases qui résument un nouveau développement, me paraît ici très heureusement appliqué. Donc, bonne addition à une fort bonne collection. — É. T.

— Parmi les ouvrages publiés par l'université d'Upsal, a paru récemment : *De origine ac ui primigenia gerundii et gerundiui latini*, scripsit P. Persson (Upsaliae, 1900, Almquist et Wiksell; Leipzig, Harrassowitz; 2 ff., 138 pp. in-8). Sur une question si souvent discutée, il est difficile de trouver bien du neuf, et, pour M. P., la situation s'aggrave de ce que les 80 premières pages de sa brochure sont imprimées depuis 1892. Ce sont celles qu'il consacre à l'étymologie des formes gérondives. Il y voit des adjectifs, dérivés du présent du verbe, à l'aide d'un suffixe *-ndo-*. Dans les pp. 85 suiv. l'auteur examine le sens et la valeur de ces formes. Il

y a là des choses excellentes. On y verra, pp. 97 suiv., que, pour remplacer une proposition complétive avec *quod* ou un substantif, l'adjectif en *-ndus* n'est pas moins fréquent que les autres participes ni surtout moins ancien; cp., entre autres textes, Plaute, *Pseud.*, 1045 : *Cor retunsumst oppugnando pectore;* Cic. *De diu.* II, 72 : *Superstitione tollenda religio tollitur.* Ces exemples ont été sans doute déjà cités, mais leur sens est généralement méconnu; et l'on admet encore qu'un tel usage de l'adjectif en *-ndus* n'appartient guère qu'à l'époque impériale. M. P. cite ces passages à l'appui de sa thèse que cet adjectif ne comportait pas, à l'origine, de distinction de sens actif et passif, ni les notions de nécessité, de but, de devoir. Quand ces adjectifs ont été rattachés au système du présent, leur fonction a été surtout de désigner l'action imparfaite au passif; puis diverses nuances modales se sont mêlées au sens passif. Mais l'ancienne indétermination a subsisté dans les constructions gérondives et dans quelques formes isolées : *labundus, oriundus, rotundus, secundus*, etc. C'est en partant de ces quelques formes que M. Persson a cherché à expliquer l'ensemble des gérondifs, en s'appuyant sur des considérations de grammaire comparée. J'avoue qu'il ne m'a pas convaincu. Il est tout aussi arbitraire de partir de ces formes-là que d'autres. Cette espèce de démonstration est de celles qu'on peut retourner comme un gant. Ce qui était primitif dans la première hypothèse, devient succédané dans la seconde, et inversement. Je ne vois pas de raison d'abandonner l'idée d'un participe en *-ndus* à sens moyen primitif. La brochure de M. Persson n'en est pas moins utile, à cause des matériaux qui s'y trouvent soigneusement rassemblés. — P. L.

— M. R. Steiner étudie : *Die Mystik im Aufgange des neuzeitlichen Geisteslebens und ihr Verhältniss zu modernen Weltanschauungen* (Berlin, C. A. Schwetschke u. Sohn; 1901; viii-118 pp. in-8; prix : 2 Mk). Il passe en revue Eckhart, Tauler, Suso, Ruysbroeck, Nicolas de Cûs, Cornelius Agrippa, Paracelse, Val. Weigel et Böhme, Giordano Bruno, J. Scheffler (Angelus Silesius), d'autres encore. Le style est prétentieux. Les analyses sont claires, quoique nécessairement brèves. — M. D.

— Un laborieux érudit, M. Gaetano Cogo, vient de publier *La Guerra di Venezia contro i Turchi 1499-1501* (Venise, Impr. Visentini, 1899, in-8; 192 pp. Extrait du « Nuovo Archivio Veneto », t. XVIII). Sous Bajazet II, qui ne fut pas, sans doute, un homme remarquable et un grand sultan, l'empire turc continua, par la force des choses et la nécessité de frontières naturelles, le développement poursuivi d'une manière si rapide sous le règne glorieux du conquérant de Constantinople. Les grands succès furent pendant cette période des victoires navales qui achevèrent la conquête des mers orientales de l'Europe. Par l'expédition de 1484, le sultan gagna sur le prince Etienne de Moldavie Licostorno ou Kilia et Moncastro, qui lui assuraient la liberté des excursions dévastatrices contre la Pologne. Par la guerre entreprise, de par sa volonté, contre la République vénitienne, il se rendit maître presque absolu de la Morée, en mettant ses soldats à Coron et Modon, à Lépante et Navarin, les places fortes qui en gardaient la côte. Il trouva cette fois dans Venise un adversaire plus faible que jamais. L'histoire de cette guerre est pour la République, qui, naguère encore triomphait des Turcs, une histoire de malheurs et d'humiliations. Deux capitaines de la mer se font battre l'un après l'autre; les places fortes succombent généralement sans avoir opposé une résistance honorable, les patrons des navires, rejetons d'anciennes familles, refusent de commander l'attaque et l'équipage se révolte devant l'ennemi. La décadence des grandes lignées vénitiennes se fait sentir à cette occasion de la manière

la plus évidente et, comme tout le reste des citoyens est écarté du pouvoir, l'Etat, confié uniquement à leurs mains incapables, déchoit avec eux. Il faut la présence de la flotte espagnole, la sombre énergie de Gonzalve de Cordoue, venu trop tard pour des motifs politiques, pour que des victoires partielles rachètent un peu toutec ces défaites. La guerre de 1499 a aussi une importance européenne. On voit se former des projets de croisade, auxquels on veut gagner jusqu'aux princes de l'Orient; les intérêts politiques de Louis XII, de Ferdinand le Catholique, du pape Alexandre s'entrelacent aux actes de cette tragi-comédie, que jouent dans les eaux et sur la côte de la Morée les Vénitiens et le Sultan. M. Cogo s'est bien acquitté de sa tâche. Son récit, très lisible, est fondé sur les informations de première main, si riches, que donne le journal de Sanudo ; mais l'auteur a puisé largement aux inédits de Venise, qu'il reproduit dans ses notes ou dans l'appendice. Il aurait pu recourir aussi à des sources étrangères qui lui auraient fourni des renseignements complémentaires. Et j'espère pouvoir donner bientôt au public les extraits des rapports touchant cette guerre, qui sont conservés dans les archives de Candie, au dépôt des Frari. (Quelques noms turcs devaient être corrigés : ainsi le « Caracassam » des sources vénitiennes est Kara-Hassan, Zauc « un tschaousch », « Missit », un Mezet.) — N. Jorga.

— M. L. C. Bolléa, qui semble avoir un esprit très ouvert dans des directions très différentes, puisqu'il est l'auteur d'nn traité sur le *Mysticisme de saint Bonaventure* et qu'il annonce une étude juridique sur la *procédure pénale des Euménides*, d'après Eschyle, nous envoie un mémoire sur les premiers rapports de la Maison de Savoie avec Genève (*Le prime relazioni fra la Casa di Savoia e Ginevra*, Torino, Clausen, 1901, 92 p. in-8°; prix 3 fr.). Les trois chapitres de son étude, qui s'étend de 926 à 1211, s'occupent successivement des relations des comtes de Savoie avec les comtes du Genevois, avec l'évêque de Genève et avec le territoire de Genève, c'est-à-dire avec les seigneurs féodaux de moindre importance et les ordres monastiques qui y étaient établis. Sans nous apporter des pièces inédites, M. B. a soigneusement utilisé dans son travail les documents mis au jour par les historiens de Suisse et d'Italie et sa brochure forme, pour ainsi dire, l'introduction naturelle du grand travail de M. Edouard Mallet (*Du pouvoir que la Maison de Savoie a exercé dans Genève*) qui a paru, de 1849 à 1852, dans les *Mémoires et documents* de la Société historique de cette ville. Il débute précisément par la seconde des deux dates qui limite le mémoire du jeune savant turinois. — R.

— A l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Martin Luther, M. le pasteur Martin Rade avait entrepris d'écrire une histoire populaire du réformateur allemand. Publiée en livraisons et répandue par un colportage actif, il faut bien qu'elle ait trouvé son public puisqu'elle reparait aujourd'hui en seconde édition, malgré les 2300 pages in-8° qu'elle renferme (*Doktor Martins Luthers Leben, Thaten und Meinungen... dem Volke erzaehlt*, Tubingen, Mohr, 1901, viii, 772, 764, 770 p. 8°; prix : 17 fr.). On peut dire qu'elle est écrite dans un style assez populaire et dans un esprit relativement large et conciliant; mais on a quelque peine pourtant à croire que les paysans thuringiens et saxons aient pu toujours suivre l'exposé de l'auteur et il semble surtout que les centaines de pages extraites des œuvres de Luther auraient pu être supprimées dans un écrit de ce genre, qui forcément ne saurait remplacer jamais, pour un lecteur désireux d'aller aux sources, les biographies scientifiques de Koestlin, de Kuhn, de Kolde, etc. Il est certain qu'on a quelque peine à qualifier de *populaire* un travail aussi volumineux et qu'il faut des connaissances historiques assez développées déjà, pour le comprendre ; les premiers

volumes sont d'ailleurs supérieurs au dernier; il est arrivé à M. Rade ce qui arrive à tous les biographes de Luther, qui ne sont pas avant tout théologiens dans l'âme, c'est que le jeune moine, le professeur de Wittemberg, le champion des nouvelles doctrines, d'avant la guerre des Paysans, l'a mieux inspiré que le dogmaticien vieillissant et le législateur politique trop docile vis à vis des princes protestants de son temps. — R.

— M. Alfred Cartier a fait faire un tirage à part de son intéressant mémoire sur *les idées politiques de Théodore de Bèze* d'après le traité *Du droit des magistrats sur leurs sujets*, paru dans le *Bulletin* de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève (Jullien, 1900, 20 p. 8°). C'est au commencement de l'année 1574, cinq ans avant les *Vindiciae contra tyrannos*, que parut ce petit traité anonyme, qui excita de vifs orages dès son apparition et dans lequel l'auteur inconnu proclamait pour la première fois, dans les temps modernes, la doctrine de la souveraineté du peuple. On l'a attribué successivement à Hubert Languet, à Duplessis-Mornay, à Théodore de Bèze, M. Cartier démontre par des extraits des registres du Conseil de Genève, de juillet et d'août 1573, que le traité est bien du célèbre théologien, mais que, soit par prudence, soit peut-être aussi par manque de sympathie pour ces doctrines trop démocratiques, les « magnifiques seigneurs » du Conseil lui refusèrent le permis d'imprimer; c'est vraisemblablement à Lyon que l'opuscule vit le jour. — R.

— Dans un des derniers fascicules des *Beitraege zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen*, publiés par la librairie Heitz et Mündel, à Strasbourg, M. Karl Engel, professeur au lycée de Colmar, a réuni une série de renseignements intéressants sur la situation militaire de l'ancienne ville libre depuis la capitulation de 1681 jusqu'à la Révolution (*Strassburg als Garnisonsstadt unter dem ancien Regime*, 1901, vi, 146 pp. v°; prix : 5 fr. 65 c.). L'auteur est loin d'avoir épuisé le sujet, surtout pour le xvii^e siècle, qu'il traite fort sommairement; il semble aussi ignorer absolument que les dossiers des archives municipales relatifs aux constructions de casernes avaient déjà été dépouillés, il y a de longues années, dans une série d'articles publiés par M. E. Sigel dans les *Affiches de Strasbourg*, mais son travail reste néanmoins très utile, surtout pour la seconde moitié du xviii^e siècle. On aurait préféré qu'il divisât son étude, où tout se rencontre un peu pêle-mêle, en chapitres chronologiques. En dépouillant les chroniqueurs strasbourgeois déjà publiés, surtout Reisseissen et J. J. Walter, l'auteur aurait pu ajouter encore plus d'un trait au tableau de la situation militaire de Strasbourg, à l'époque de la capitulation; la littérature allemande classique, les drames de Lenz et de Wagner par exemple, auraient d'autre part jeté quelques lueurs sur la vie de garnison au xviii^e siècle. Il aurait mieux valu donner la cote des archives au bas de chaque pièce que de ne citer les sources qu'en bloc, à la fin du travail. — R.

— M. Antoine Kippenberg a eu l'idée, très neuve en tout cas pour un public français, d'écrire l'histoire de la légende bizarre qui s'est attachée aux Pays-Bas et en Allemagne à la personne de François-Henri, comte de Boutteville, devenu duc de Luxembourg, par son mariage avec la dernière héritière de ce nom. Le maréchal de Luxembourg est connu de tout le monde comme un des meilleurs généraux de Louis XIV, lorsque Turenne et Condé eurent disparu des champs de bataille (1628-1695), mais il est moins célèbre comme sorcier. On suivra donc avec intérêt les développements curieux de l'auteur (*Die Sage vom Herzog vom Luxemburg und die historische Persoenlichkeit ihres Traegers*, Leipzig, Engelmann, 1901, viii, 280 pp. in-8°, prix 8 fr. 75 c.) sur la façon dont la légende du pacte de Luxembourg

avec le diable, née dans les pamphlets contemporains parus en Hollande, s'est développée peu à peu dans la littérature populaire allemande, se mélangeant à la légende de Faust et se conservant dans certaines sphères jusqu'au commencement du XIXe siècle. Si M. Kippenberg ne nous apprend rien de neuf au point de vue historique, sur le général et le courtisan, impliqué dans la fameuse affaire des poisons (1679-1680); il est d'autant plus riche en données bibliographiques et littéraires sur le terrain légendaire, et son travail est une contribution très amusante à la fois et très documentée sur un chapitre fort peu connu du *folk-lore* du XVIIe et du XVIIIe siècle. — R.

—La librairie Teubner, à Leipzig, vient de publier le premier fascicule d'un grand travail de M. Félix SALOMON sur William Pitt et son temps (*William Pitt*, 1901, XII, 208 pp. 8°), qui semble devoir atteindre des proportions très considérables et prétend nous donner tout autre chose qu'une simple biographie. Les deux cents premières pages ne constituent en effet (en dehors du récit de l'enfance de l'illustre homme d'État) qu'une vaste introduction générale à l'histoire d'Angleterre et un tableau de son développement tant économique que politique, vers la fin du XVIIIe siècle. L'auteur nous dit avoir recueilli des matériaux nouveaux en grand nombre depuis que l'évêque Tomline, lord Stanhope, lord Rosebery, lord Ashbourne ont publié sur son héros leurs recueils biographiques ou leurs essais, et il promet d'utiliser, mieux qu'ils ne l'ont fait, les pièces qui sont restées ensevelies dans les appendices de leurs volumes. Il convient, d'attendre, pour parler plus en détail de son œuvre, que le premier tome tout au moins soit complet; il nous exposera l'œuvre de Pitt jusqu'à la fin de la *période de paix* (1793). — R.

— M. l'abbé F. UZUREAU a publié, dans les Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, puis en brochure (Angers, Sireaudeau, 1901, 176 p. 8°), les parties d'une statistique de la généralité de Tours, dressée par les soins de l'intendant François-Pierre du Cluzel, marquis de Montpipeau, en 1766, qui se rapportent à l'Anjou. Le *Tableau de la province d'Anjou (1762-1766)* se divise en quatre chapitres concernant l'administration ecclésiastique, militaire, civile, économique et politique. Fait avec soin, sous la direction d'un fonctionnaire éclairé, c'est un document utile pour la connaissance de l'Anjou vers la fin du règne de Louis XV. — R.

— Le même auteur nous envoie un nouveau fragment des Mémoires de François Grandet, maire d'Angers et conseiller au présidial († 1730), dont nous avons déjà parlé ici. C'est le récit de *l'établissement de l'Académie royale des belles-lettres d'Angers* (Sireaudeau, 1901, 12 p. 8°), dont il avait d'ailleurs été question déjà dans la précédente brochure. — R.

— C'est à l'histoire des guerres vendéennes que se rattache une autre brochure de M. l'abbé Uzureau, *Une famille saumuroise pendant la Révolution* (Saumur, Picard, 27 p. 8°). Il nous y raconte les destinées lamentables d'Étienne-Mathurin Sailland d'Épinatz, conseiller à la maréchaussée de Saumur, et des siens. Royaliste fervent, Sailland accepta, lors du triomphe passager des chouans, une place dans le Conseil royaliste de Saumur; proscrit, fugitif, enfin découvert avec femme et enfants chez un curé constitutionnel qui lui offrait généreusement un abri, il fut conduit devant le Comité révolutionnaire d'Angers; Mme Sailland et ses trois filles furent fusillées le 1er février 1794 et leur époux et père guillotiné le 4 mars suivant. — R.

— M. C. LÜLMANN consacre une série d'études aux principaux représentants de la théologie allemande, sous le titre : *Das Bild des Christentums bei den grossen*

deutschen Idealisten, Ein Beitrag zur Geschichte des Christentums (Berlin, C.-A. Schwetschke u. Sohn, 1901; vi-229 pp., in-8; prix 4 mk. 80). Six essais sont uniformément divisés en deux parties : Exposé, critique; chaque partie est subdivisée en un certain nombre de points et de paragraphes. Sont ainsi traités Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schleiermacher. L'essai sur Lessing est aussi partagé en deux parties, mais l'une traite du temps de l'*Aufklärung*, et l'autre, spécialement de Lessing. De nombreuses références précises accompagnent et justifient ces analyses. On peut recommander la lecture du livre de M. Lülmann à qui voudrait s'orienter rapidement sur quelques-uns des grands courants de la pensée religieuse en Allemagne. — M. D.

— La brochure de M. A. Houtin, *La controverse de l'apostolicité des églises de France au* xix*e siècle*, vient d'avoir, au bout d'un an, une deuxième édition, « revue et augmentée » (Paris, Fontemoing; Laval, Goupil; 1901, iii-136 pp., in-8). On ne peut qu'applaudir au succès de ce travail. J'en ai dit tout le bien que j'en pensais (*Revue*, 1901, I, 19); je n'y reviendrai pas. M. Houtin a fait quelques additions et complété son récit. On peut dire que cette controverse est terminée. Elle l'était depuis longtemps pour les historiens. Il restera, sans doute, toujours des réfractaires. Ils auront la place que fait la société moderne aux adversaires du système de Copernic. Une table alphabétique détaillée a été ajoutée à cette édition. — P. L.

— La librairie Fr. Andr. Perthes, de Gotha, vient de nous adresser : *Religiöse Reden* von Dr. Joseph Hubert Reinkens (1902, viii-150 pp., in-8; 1 Mk. 60). Reinkens était, de son vivant, « évêque des vieux catholiques de l'empire allemand ». Il est mort le 4 janvier 1896. Une partie de ces discours ont été recueillis par une dame (« eine altkatholische Dame », je n'ose traduire), et ils avaient été revus par R. lui-même. D'autres étaient imprimés. Ils forment trois séries : sermons et allocutions prononcées en diverses circonstances, allocutions d'ordination, allocutions synodales. La préface est signée par l'auteur du recueil, M. W. Schirmer. Un portrait du prélat sert de frontispice. — S.

— La « librairie de Paris », Firmin Didot et Cie, publie en deux volumes in-12 : *Le Vatican*, par MM. Goyau, Pératé et Fabre : *La papauté et la civilisation, L'histoire et les Arts*, 467 pp.; *Le gouvernement de l'Église, Les palais apostoliques, congrégations, secrétaireries, bibliothèques*; épilogue par le Vicomte Melchior de Vogüé; 306 pp.; s. d. [1901]. On trouvera dans ces deux volumes le texte de l'ouvrage illustré, paru, il y a quelques années, sous le même titre commun. Ce texte n'a subi que des modifications rendues nécessaires par le temps écoulé. C'est ainsi que l'appartement Borgia a pris, dans l'histoire des arts à la cour romaine, la place qui lui revenait. De légères inexactitudes ont été corrigées. Cette mise au point rajeunit l'ouvrage. Les historiens et les étudiants regretteront que l'on n'ait pas profité de l'occasion pour donner à cette édition de travail un appareil de références et de bibliographie, même sommaire. Tel qu'il est, le livre reste une œuvre de science solide et élégante. — S.

— Nous recevons deux brochures de M. Henri Moris, archiviste des Alpes Maritimes (Nice, 1901, in-8°, chacune de 11 pages). Dans l'une, l'auteur prouve, d'après trois procès-verbaux, *l'authenticité des cendres de Marceau transférées de Nice au Panthéon* : ces cendres « extraites » par Bernadotte et données à Emira Marceau, femme de Sergent, furent déposées dans la tombe d'Emira le 16 juin 1834, exhumées le 25 juillet 1889 en présence de Noël Parfait et remises le surlendemain à Alphand (il y a, soit dit en passant, trois poignées ou coffrets de cendres de Marceau : les cendres du Panthéon; celles qui furent offertes par Emira à Maugars,

l'ami d'enfance et l'aide de camp de Marceau, et déposées en 1851 sous le socle de la statue du général; celles que Sergent avait données à son neveu Antoine, habitant à Milan, et que Antoine atteste avoir reçues le 15 janvier 1848). L'autre brochure de M. Moris a pour titre : *Entrée de Bonaparte à Nice.* Elle contient une instruction rédigée en 1805 par l'ingénieur Martinel pour le capitaine Baghetti, ingénieur-géographe, qui fit une gravure intéressante d'après cette instruction. La gravure, ainsi qu'une lithographie signée de J. Victor Adam qui représente le départ des troupes (2 avril 1796), sont jointes à la plaquette de M. Moris. Le savant archiviste a eu soin d'ailleurs de donner en note quelques éclaircissements qui permettent au lecteur de mieux reconnaître le terrain. — A. C.

— La vingt-cinquième édition du livre de Vilmar, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur,* vient de paraître à la librairie Elwert de Marbourg. La dernière édition que Vilmar ait corrigée, est la douzième. Gœdeke a revu la vingt et unième et complété les notes à la fin du volume. M. Ad. Stern a revu en 1885 la vingt-deuxième édition en y ajoutant une continuation qui va de la mort de Gœthe jusqu'à l'époque présente. Cette continuation a été favorablement accueillie du public, et elle paraît pour la quatrième fois dans la vingt-cinquième édition de Vilmar que nous annonçons aujourd'hui. Elle comprend les pages 489-685. M. Stern est, avec M. Bartels et quelques autres, un des critiques qui suivent le mouvement contemporain avec le plus d'attention. Il a ainsi divisé sa matière : introduction; la jeune Allemagne et la lyrique politique; action de la tradition classique et romantique; le soulèvement contre la poésie de tendance; le réalisme poétique; la littérature après 1870, réalisme, naturalisme et décadence; la fin du siècle. Cette « continuation » de M. Stern ne peut manquer d'accroître le succès du Vilmar qui, malgré ses défauts et une certaine étroitesse d'idées, plaît toujours au public allemand par sa clarté, par une certaine vivacité d'exposition et par son patriotisme. — A. C.

— M. Albert Soubies, continuant son *Histoire de la musique*, publie en un joli petit volume in-12 de 80 pages chez Flammarion un précis de la musique en Danemark et en Suède; on y remarquera ce qui regarde la vie musicale de nos jours dans les grandes villes suédoises et à Copenhague. — C.

— On nous écrit d'Athènes : M. G. Hadjidakis vient de publier en un premier volume sous le titre de Γλωσσολογικαὶ Μελέται (*Études glottologiques*) chez Sakellarios différentes monographies parues dans diverses revues en Grèce, en Allemagne et en Russie. Nous signalons les suivantes : étymologie du mot *Morée;* l'Hellénisme des anciens Macédoniens; étymologie des mots Μεσσαρεά, βρέ, γάϊδαρος; la question de la langue néohellénique etc. — Le conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale d'Athènes, M.D. Kambouroglous, a publié (Athènes, librairie française et internationale; Paris, Nilsson), les *Mémoires* du Prince Nicolas Ypsilanti. Ils sont écrits en français. — M. D. P. Paschalis, qui s'occupe de l'histoire de son pays natal, l'île d'Andros, vient de faire paraître (typogr. de l'Hestia 1901) une étude sur *Matthieu patriarche d'Alexandrie*, originaire d'Andros (Ματθαῖος ὁ Ἀνδριος, πάπας καὶ πατριάρχης Ἀλεξανδρείας καὶ πάσης γῆς Αἰγύπτου (1746-1767). — M. J. Vlachoyannis a commencé (Athènes, Vlasto) la publication de ses Ἀθηναϊκὰ Ἀνάλεκτα concernant le rôle que la ville d'Athènes et ses habitants ont joué pendant la guerre de l'indépendance. Il nous donne une *note biographique* (Βιογραφικὸν σημείωμα) sur Panaghis M. Poulos, le Journal de Poulos, son portrait et sa correspondance avec Charles de Heideck (trois lettres de Heideck en français). — Σ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 décembre 1901.

L'Académie procède à l'élection de son président et de son vice-président pour l'année 1902. Sont élus : président, M. Philippe Berger, et vice-président M. Eugène Müntz.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission administrative. Sont élus : MM. Delisle et Croiset.

Travaux littéraires. Sont élus : MM. Delisle, Perrot, Croiset, Barbier de Meynard, Bréal, d'Arbois de Jubainville, Paris, Meyer.

Antiquités de la France. Sont élus : MM. Delisle, Paris, Bertrand, Meyer, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet et de Barthélemy.

Fondation Garnier. Sont élus : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth et Hamy.

Fondation Piot. Sont élus : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Héron de Villefosse, de Lasteyrie, Babelon, Saglio et Collignon.

Prix Gobert. Sont élus : MM. d'Arbois de Jubainville, Longnon, de Barthélemy et Lair.

M. Philippe Berger continue la lecture de son mémoire sur les inscriptions de Saida.

Séance du 3 janvier 1902.

M. R. de Lasteyrie, président sortant, et M. Philippe Berger, élu président pour l'année 1902, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Ecoles françaises d'Athènes : MM. Heuzey, Perrot, Paris, Foucart, Weil, Meyer, Boissier et Collignon.

École française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Clermont-Ganneau, Barth et Hamy.

Prix ordinaire (antiquité classique) : MM. Perrot, Weil, Croiset, Pottier.

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge) : MM. le marquis de Vogüé, Schlumberger, A. de Barthélemy et Babelon.

Prix Louis Fould : MM. Perrot, Saglio, de Lasteyrie et Collignon.

Prix Bordin (commission chargée de déterminer les sujets) : MM. Delisle, Perrot, d'Arbois de Jubainville, Croiset, de Lasteyrie et Cagnat.

Prix Lafont-Mélicoq (Picardie et Ile-de-France) : MM. Delisle, Longnon, de Barthélemy et Lair.

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Senart et Barth.

Prix Delalande Guérineau (Orient) : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Clermont-Ganneau et Derenbourg.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 20 janvier — 1902

R. A. Rhousopoulos. Λεξικὸν ἑλληνογερμανικόν, Athènes, Sakellarios, Leipzig, Haberland, 1900, vi-1080 p., in-8°. Prix : 12 drachmes.

L'ouvrage de M. Rhousopoulos forme le complément du dictionnaire allemand-grec de Jannaris. Il est destiné, dans l'esprit de l'auteur, aux Allemands aussi bien qu'aux Grecs, et il remplacera avantageusement, je crois, le lexique de Kind (1841), un peu vieilli, et celui de Petraris (1897), un peu succinct. La tâche de M. R. se trouvait d'ailleurs simplifiée par les lexiques grecs-français de Vyzantios, de Legrand et de Vlachos. L'auteur n'avait qu'à y cueillir ses mots et à les traduire en allemand. Il est regrettable qu'il ne cite pas dans sa préface l'excellent *Dictionnaire des termes scientifiques et techniques* d'Ipitis dont il paraît ne pas avoir fait usage. On ne s'explique pas non plus pourquoi des noms aussi usuels que βαγόνι, *vagon*, μπακλαβᾶς, *pâte feuilletée aux amandes*, μπάμια, *corne grecque*, *gombeau*, μπάντα, *côté, flanc d'un navire*, μπερμπάντης, *coquin*, etc., etc., qui se trouvent dans les ouvrages utilisés par M. Rhousopoulos, n'ont pas été reproduits par lui. Pour se mettre au goût du jour, l'auteur a ajouté aux mots vulgaires des ν et des augments qui font un effet déplorable : τὸ βάζον, τὸ μπιλλιάρδον, τὸ καπέλλον, τὸ ῥέστον, ἐμπαλώθηκε. L'orthographe adoptée est généralement bonne, sauf par exemple pour νειός et παληός, mais l'ordre alphabétique est à chaque instant rompu : p. 649, 650, 651, 652, etc.

Hubert Pernot.

Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis. Bruxellis, Via « des Ursulines », 14. 1898-1901 ; xxxv-1387 pp., in-8. Prix : 50 fr.

Le dernier fascicule de ce recueil vient de paraître, contenant le supplément. Il comprend surtout des pièces omises ou de nouvelles références aux pièces déjà citées, quelquefois une addition à la des-

cription de ces pièces. Pour ne pas apporter à la numérotation des changements qui gêneraient une réimpression, les pièces nouvelles reçoivent le numéro de la pièce voisine accompagné d'une lettre.

La préface indique les limites qu'ont fixées les Bollandistes. Leur bibliographie est une bibliographie de la *littérature* hagiographique, et non pas une bibliographie des saints; c'est-à-dire que tout document qui ne rentre pas dans ce genre littéraire se trouve, par le fait même, exclu de ces listes. Ainsi, si les vers de Damase avaient fait partie d'un recueil littéraire, conservé comme tel, ils figureraient dans ce catalogue; mais ils étaient destinés à être gravés et ils l'ont été, ils n'y ont pas de place. Cette conception facilitait la tâche et maintenait les auteurs dans l'ordre des textes qu'ils ont l'habitude de manier. C'est aussi pour ces textes qu'on avait un besoin plus grand de catalogue. Il est facile, pour le surplus, de se renseigner ailleurs.

Les auteurs définissent ensuite ce qu'ils entendent par saint : tout personnage honoré d'un culte, ou d'un traitement équivalent [1]. La date est fixée d'après les documents, et quand ceux-ci sont en désaccord, les différentes dates sont juxtaposées. Le jour est celui de la fête dans l'Église latine.

On sait qu'une riche bibliographie accompagne chaque numéro. Ici encore, il fallait se borner, si l'on voulait aboutir. Les Bollandistes nous donnent l'essentiel, et, aussi, d'une manière générale, ce qu'un travailleur isolé aurait de la peine à trouver. Personne ne leur reprochera d'avoir omis toutes les éditions de saint Bernard ou de saint Augustin, ce qui serait fastidieux et inutile, ou les manuscrits des pièces éditées, ou la date de ces pièces, ou tel article de revue qui les concerne. La première qualité d'un répertoire bibliographique est d'exister.

A la suite de la préface, on trouve la bibliographie des ouvrages cités en abrégé.

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit à propos de chaque fascicule. Louer l'information et l'exactitude des Bollandistes est inutile. Ils ont droit à toute notre reconnaissance pour avoir entrepris ce volumineux, aride, mais inappréciable répertoire, et pour l'avoir achevé en un temps aussi court.

Paul Lejay.

---

1. Ils ont laissé de côté la vie et la passion du Christ, qui ne figure que pour des reliques ou autres souvenirs analogues. « Quae prouincia, ajoutent-ils, praeter quam quod extra fines hagiographorum posita est, multo amplius patet quam uulgo creditur, neque satis hactenus est inuestigata, ideoque specialem tractationem omnino postulat. » Pourquoi ne tenteraient-ils pas cette *specialis tractatio* à laquelle ils sont mieux préparés que personne ? Je suis persuadé qu'ils doivent en avoir recueilli déjà les éléments.

Capitaine Oscar CHRISTE. **Rastatt. L'assassinat des ministres français le 28 avril 1799,** d'après les documents inédits des Archives de Vienne, traduit de l'allemand par un ancien officier supérieur. Paris, R. Chapelot et Comp., 1900, IX, 445 p., in-8°. Cartes.

Cent ans après l'événement tragique de la nuit du 28 avril 1799, la question, si controversée, des motifs qui amenèrent l'assassinat de Roberjot et de Bonnier, reste en apparence aussi obscure qu'elle a pu le paraître au lendemain même de l'attentat. On pourrait même dire que les passions politiques et nationales aidant, elle s'est embrouillée davantage à mesure que des historiens de tous les pays, intéressés ou non, en ont fait le sujet de monographies spéciales. Dans cette mêlée, les représentants de la science historique dans notre propre pays ont été jusqu'ici fort peu nombreux, tandis que les écrivains allemands, amis ou adversaires de l'Autriche, ont fourni un contingent formidable de travaux et offert successivement au public les solutions les plus divergentes et les plus contradictoires. Des savants de premier ordre, des érudits consciencieux se sont consacrés avec zèle et passion à la recherche de documents nouveaux, à la discussion des témoignages contemporains et ceux qui s'occupent de cette période de notre histoire connaissent, au moins de nom, les études et même les volumes consacrés à *l'assassinat de Rastatt* par Sybel et par Hüffer, Helfert et Mendelssohn-Bartholdy, Vivenot et Boethlingk, Reichlin-Meldegg et Weber, Obser et bien d'autres [1] encore. Il n'est presque pas de personnage, ayant joué un rôle au Congrès des puissances, qui n'ait été traduit tour à tour devant le tribunal de l'histoire et chargé de ce crime ; l'Autriche, le prince Charles et ses subordonnés, le Directoire, ses délégués, Bonaparte ou Jean Debry, les émigrés, l'Angleterre, le comte Lehrbach, la reine Caroline de Naples, accusations d'autant plus faciles à soutenir que les dossiers principaux de l'affaire avaient depuis longtemps disparu des Archives secrètes de Vienne. Ceux qui ne voulaient point se contenter de suppositions plus ou moins fondées, de présomptions sans preuves certaines, avaient été d'avis de « classer » l'affaire et n'attendaient plus que du hasard la découverte de documents nouveaux qui vinssent apporter « un peu plus de lumière ».

Ces documents, les avons-nous aujourd'hui, dans le volume de M. le capitaine Christe, dont un officier supérieur, resté anonyme, vient de publier une traduction française [2] ? On ne saurait s'étonner

1. M. Christe a consacré son onzième et dernier chapitre aux historiens de l'assassinat de Rastatt; on y trouvera une bibliographie qui n'est pas absolument complète, mais qui ne néglige, semble-t-il, aucun travail vraiment important ; les différents auteurs y sont naturellement mieux ou plus mal traités dans la mesure où ils sont hostiles ou favorables à la manière de voir de l'auteur.

2. Le traducteur n'a fait qu'ajouter çà et là, au bas des pages, quelques notices biographiques et quelques indications renvoyant à des travaux ou à des textes français.

que ce soit un militaire autrichien qui vienne tenter un nouvel et très sérieux effort pour débrouiller l'énigme; il est incontestable, en effet, que, malgré de nombreuses protestations et réfutations antérieures, la majeure partie de l'opinion publique, tant en France qu'au dehors, continue à faire peser ses soupçons sur l'armée des Habsbourg, soit qu'on fasse remonter l'accusation jusqu'au généralissime, soit qu'on se contente d'inculper l'un ou l'autre de ses inférieurs. M. Christe a voulu en avoir le cœur net et a repris l'enquête minutieuse, si souvent déjà commencée sans aboutir à un résultat décisif, accepté par tous. Il a obtenu la permission de fouiller à nouveau les cartons du Ministère de la guerre et des Archives secrètes à Vienne, d'y lever le scellé de certaines pièces, dites secrètes, et c'est de ces recherches persévérantes et partiellement couronnées de succès qu'est sorti le présent volume.

Nous commencerons par dire que si M. C. est un travailleur très consciencieux, c'est également un écrivain de talent qui développe une finesse de psychologue et une verve de logicien qu'on n'attend pas précisément chez un auteur militaire [1]; nous ajouterons que sa sincérité nous paraît entière et complète, encore que ce soit une de ces sincérités subjectives qui ne voit et conçoit que son argumentation propre et non pas toujours celle de l'adversaire; son travail a bien évidemment aussi épuisé les fonds d'archives, en tant qu'ils existaient encore dans les dépôts autrichiens; à tous ces titres, le *Rastatt* de M. C. a droit à l'attention de la critique et du grand public, auquel il offre le récit le plus complet, comme le plus récent d'un épisode qui n'a point cessé de passionner les curieux. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que son argumentation nous ait convaincus ni surtout que nous jugions le débat clos par la publication de son livre. L'incontestable talent déployé par l'auteur ne nous a que mieux fait toucher du doigt certaines invraisemblances de sa thèse (l'innocence absolue des hussards autrichiens) et le peu de créance que méritent ses insinuations indirectes contre Jean Debry, comme auteur ou complice de l'assassinat.

Après nous avoir parlé brièvement de l'activité du Congrès de Rastatt jusqu'à la bataille de Stockach et nous avoir retracé le tableau sommaire du personnel qui s'y trouvait réuni, M. C. entre en plein dans son sujet, au second chapitre, qui traite des opérations militaires du feldmaréchal-lieutenant Kospoth, et des événements afférents, du 26 mars au 28 avril 1799. Nous y signalons tout d'abord des pièces intéressantes nouvelles sur l'expulsion des envoyés français, Alquier, à Munich et Trouvé à Stuttgart, mais surtout quelques documents,

1. Je serais presque tenté de dire, *trop* de finesse psychologique et *trop* de verve dans son style; par moments, on ne peut se défendre d'une légère impatience en présence de certains effets, qui sentent l'avocat plaidant plus que le militaire.

qualifiés jusqu'ici de secrets, empruntés à la correspondance de l'état major autrichien. Nous y voyons le major général Goerger déclarer, le 19 avril, avoir invité Barbaczy « à traiter en ennemis les étrangers qui essaieraient de nous résister ». Ce même jour, M. de Merveldt écrit qu'il a fait savoir à Barbaczy (au cas d'un choc avec les Badois), que « tout incident devait être, le cas échéant, considéré comme un malentendu », ordre facilement applicable, dans la suite, à tout autre incident analogue. Le 20 avril, Kospoth adresse à Merveldt la lettre suivante : « L'affaire doit être engagée et conduite de façon à ce que l'on soit obligé de la considérer comme un malentendu.... Votre Excellence devra donc recommander à ceux qui sont au courant de la chose, de garder à ce sujet le secret le plus absolu, qui leur est imposé... par le soin de leur réputation [1]. » — Qu'était-ce que cette affaire secrète, agencée dès le 20 avril ? M. C. se hâte un peu trop, à notre avis, de s'écrier : « Ces pièces rendent *tout commentaire superflu* ; elles *prouvent d'une façon évidente* qu'il s'agissait *uniquement* de mettre la main sur les archives de la légation française [2]. » A partir du 19 avril, en tout cas, les hussards de Barbaczy se mettent à arrêter tous les diplomates qui se promènent dans les environs de Rastatt, en employant, il est vrai, des « procédés d'une politesse exquise » ; et, sans tenir compte de leurs réclamations, ils enlèvent doucement et tranquillement portefeuilles et papiers à ceux d'entre eux qui en portaient sur eux [3]. Le 23 avril, Barbaczy écrivait à Goerger (pièce secrète nouvelle) : « Les Français ont reçu, paraît-il, l'ordre de rester. Il ne reste plus qu'à attendre les événements. J'envoie à dessein aujourd'hui une patrouille vers Rastatt pour les endormir *et afin d'avoir plus de chance d'arriver au résultat désiré*, ce dont je doute fort, du reste » (p. 64). Et le 28 avril, l'archiduc Charles écrivait de son côté à Kospoth : « Le colonel (Barbaczy) peut répondre aux questions qui lui seraient éventuellement posées, *que l'ambassade française peut quitter Rastatt sans rien avoir à craindre et rentrer en France en toute sécurité.* » Il ajoute qu'on devra « chercher à s'emparer des paquets » de leur correspondance et les envoyer au quartier général. C'est donc bien entendu ; le généralissime autrichien en veut tout au moins à la correspondance diplomatique des plénipotentiaires français.

Or, avant même que la lettre de l'archiduc fût expédiée à son adresse, dans la matinée du 28, le colonel, par un ordre daté de Gerns-

1. Christe, pp. 54-56.

2. C'est nous qui soulignons certains mots, ici et dans la suite de notre article.

3. Cela n'empêchait pas le « loyal » Barbaczy de mentir le lendemain au baron de Münch, en affirmant qu'on ne lui avait point prescrit de faire enlever ces correspondances et en lui exprimant ses regrets de l'incident de la veille. Détail assez curieux ! ce sont précisément les lettres échangées entre Goerger et Barbaczy à ce sujet qui n'ont pu être retrouvées (p. 62).

bach, et porté par le lieutenant Ruziczka, notifiait aux ministres « qu'ils avaient à quitter le territoire de l'armée *dans les vingt-quatre heures* » et cet ordre d'expulsion était reçu par *eux au cours de la journée du 28*. *Presque à la même heure*, le capitaine Burckhardt déclarait au ministre danois Rosenkrantz, qu'il avait donné l'ordre formel à tous ses postes de ne laisser sortir *personne* de toute la nuit et que par suite, si sa voiture se présentait à l'une des portes de la ville, il la ferait dételer (p. 78). Notons bien cette parole et cette attitude du sous-ordre de Barbaczy à ce moment précis. « Quelques instants après », ce même capitaine donne néanmoins « l'ordre de laisser passer *les ministres français et leur suite* » tout en rejetant la requête des ministres allemands qui réclamaient une escorte pour leurs collègues [1]. Vers dix heures du soir, le cortège des six voitures qui contiennent ces derniers et leur suite, se met en mouvement, vers l'endroit, tout proche, où va se perpétrer l'assassinat.

C'est de l'acte même que s'occupe le troisième chapitre, où l'auteur examine les « déclarations de l'ambassade française et les premiers bruits relatifs à l'attentat ». Il commence par nous donner les dépositions de Jean Debry, en appuyant, avec une intention évidente, sur les variantes et les contradictions qu'il croit y remarquer [2]. Puis il analyse le récit de Vincent Laublin, le domestique de Bonnier et la déposition de Sigrist, cocher de Debry. Tous deux racontent qu'ils ont été entourés par des hussards, qui ont crié : « Sortir de voiture, vite ! » et « Halte ! » en *allemand* et qu'un officier a donné l'ordre en allemand, de « hacher ces coquins de patriotes ». Il a beau jeu de mettre ces dépositions en opposition avec celle du ministre survivant qui a dit que les soldats parlaient *français* et qui, une autre fois, accentue même leur mauvaise prononciation française, alors que Sigrist affirme que pas un seul des soldats n'avait parlé le français et que Mlle Debry (qui ne sait ni le magyar ni l'allemand) croit qu'ils parlaient hongrois. On peut, ce me semble, avoir plus de confiance en ces témoins subalternes, qui n'étaient pas inquiets pour leur propre compte, tandis que Debry devait être singulièrement troublé par le danger de mort évident qui

---

1. Plus tard, quand son système d'explications l'exige, M. C. insiste beaucoup (p. 192) sur « les efforts » faits par Burckhardt pour retenir les Français qui s'obstinent à partir ; il n'en a fait aucun *à leur égard ;* il a refusé *aux autres ministres étrangers* la sortie de la ville ; quant à Bonnier et à ses collègues, il les a tranquillement laissés aller à la mort.

2. Il nous le montre successivement errant dans le bois, couché dans un fossé, grimpant sur un arbre (avec un bras blessé) et visiblement il veut inspirer au lecteur une défiance absolue pour ce témoin qu'il nous dépeint aussi grandiloquent que pusillanime. Nous nous bornerons à remarquer, pour le moment, que Debry a eu tout le temps de prendre *successivement* toutes ces attitudes diverses et de plus que le bois aux portes de Rastatt était vraiment assez vaste pour s'y cacher (on n'a qu'à regarder le plan joint à l'ouvrage) bien que l'auteur essaie de faire naître dans notre esprit la conviction contraire.

le menaçait. M. C. en se moquant de ses terreurs et en détaillant ses exagérations, se laisse entraîner à des exagérations en sens contraire, qui montrent combien il est prévenu [1]. Il veut montrer que Debry ne mérite aucune créance puisqu'il dit avoir vu des « corps dépouillés » et une *foule* d'assaillants; mais M. C. accorde lui-même qu'on avait enlevé ses bottes à Roberjot et ses culottes ainsi que son habit à Bonnier (p. 94). D'autres que lui (par exemple le secrétaire Belin) ont vu de « nombreux hussards » à l'œuvre; quelques-uns ont assailli les voyageurs, soit à pied [2], soit à cheval, d'autres sont restés plus en arrière et ont pu être aperçus plus commodément par les cochers sur leur siège que par les personnes dans l'intérieur des voitures; cela explique les divergences des témoins, sur le nombre d'assaillants que chacun d'eux a dit avoir vus, nombre qui varie, en effet, considérablement, de 6 à 15 ou même à 60. On peut croire, sans grand risque de se tromper, que la plupart des témoins de cette agression sauvage étaient troublés à des degrés divers; il n'en est pas moins étonnant que l'auteur tire également parti de leur trouble et de leur sang-froid. S'ils ont eu peur, « on ne saurait attribuer la moindre valeur à leurs témoignages »; s'ils font preuve de sang-froid, ce sont des menteurs [3]. Avec des procédés de ce genre on peut écarter tout témoignage gênant et M. C. ressemble un peu trop à ces juges d'instruction qui, par excès de zèle et par tradition professionnelle, veulent à toute force amener les témoins et les accusés à se couper dans leurs réponses. Tandis que la déposition du moindre soudard valaque doit être crue comme parole d'Évangile, les personnages officiels sont toujours suspects s'ils s'avisent d'incriminer qui que ce soit; il faut voir comment on démolit le témoignage de Boccardi, le ministre de Ligurie, comme absolument sans valeur, d'autant que, là aussi, « son domestique paraît avoir eu à cœur d'éloigner au plus vite ses maîtres de la scène du crime » (p. 110) [4].

---

1. C'est ainsi qu'après avoir cité p. 91, le certificat médical constatant chez Debry, une assez forte estafilade, une blessure sans gravité et deux blessures insignifiantes, il affirme à la p. 93 : « Debry n'avait en réalité aucune blessure. »

2. Où seraient restés leurs chevaux? demande un peu naïvement M. Ch. Rien de plus facile à expliquer, ce me semble; pendant que les hommes chargés du massacre, opéraient, les autres hussards tenaient leurs montures par la bride.

3. L'auteur commence par déclarer (p. 106) que Rosenstiehl n'a point parlé des hussards de Szeckler, alors que sur cette même page il cite lui-même le passage où il les nomme. Mais il explique qu'il ne peut les avoir vus lui-même; c'est son domestique qui le lui a dit, et ce domestique est naturellement un menteur; on insinue même que c'était peut-être un complice, qui a fait se sauver son maître presque de force, pour qu'il ne puisse voir ce qui se passa en réalité. Pendant le même temps, celui de Bonnier retient le sien, pour qu'on puisse le massacrer plus à l'aise! (p. 107). Ajoutons que le valet de chambre de Roberjot est aussi complice et apprécions la discrétion avec laquelle l'auteur déclare là-dessus : « Chacun peut se faire de la conduite des domestiques français l'idée qu'il voudra. » Le germe est semé dans l'esprit du lecteur, et l'on compte bien qu'il y lèvera de lui-même.

4. On rencontre parfois des équivoques presque enfantines. Ainsi Boccardi a vu

De toute son enquête, M. C. ne conserve en définitive que les faits suivants : six meurtriers, huit tout au plus [1], dont un seul à cheval, les autres à pied [2], portant *un seul* flambeau, immédiatement éteint (dans une « nuit exceptionnellement noire ! ») se sont présentés aux portières des voitures, ont appelé Roberjot et Bonnier, n'en voulant qu'à ces deux-là et nullement à Debry ni à quelque autre personne ; ils ont parlé français ou allemand, ou peut-être même les deux langues (p. 113). Ils étaient *excessivement pressés*, et la consommation de l'attentat n'a pris que quelques instants ; or, par qui donc les hussards, si ç'avait été eux, pouvaient-ils redouter d'être découverts et gênés [3] ?. L'endroit aurait d'ailleurs été très mal choisi pour la perpétration d'un crime pareil ; « on s'étonne qu'aucun de ces nombreux hussards n'ait fait remarquer les inconvénients que présentait le choix de l'endroit » [4]. Mais — et voilà le *ceterum censeo* de l'auteur qui reparaît discrètement — l'emplacement était « admirablement choisi,... si les assassins ou tout au moins leurs complices faisaient partie de la suite de l'ambassade française ». Les assassins pouvaient « regagner sûrement et vivement Rastatt par des chemins qui leur étaient bien connus » [5].

---

des hussards galoper à travers champs *pendant qu'on assassinait les ministres*. M. C. se hâte d'en conclure que *les* hussards n'ont rien eu à faire avec l'assassinat (p. 110).

1. Ils n'auraient pas pu avancer en plus grand nombre, à cause de l'étroitesse du chemin ; mais M. C. assure pourtant que les voitures ne tenaient que la moitié de la chaussée; il me semble qu'on peut marcher en colonne, là où passeraient de front deux lourdes berlines de voyage.

2. Le sous-officier Konczack, dans une de ces fameuses dépositions dont nous parlerons tout à l'heure, a pourtant vu « *des gens* à pied et à cheval ».

3. On ne croirait pas, en voyant mettre en ligne cet argument, que l'auteur écrit à cette même page 116 : « D'ailleurs, les hussards couraient, eux aussi, le risque d'être dérangés, même découverts ».

4. Il est au moins étrange qu'on ait besoin de rappeler à un officier que les soldats sous les armes, alors pas plus qu'aujourd'hui, n'étaient admis à présenter des observations de ce genre à leurs supérieurs.

5. Là-dessus répétition de tous les griefs qu'on peut articuler contre le récit de Debry ; il a essayé de faire croire que les assassins n'étaient pas Français, en disant qu'ils parlaient mal cette langue ; il a menti en disant qu'on lui en voulait, ce qui est faux (il a été blessé pourtant !) ; il lui a été « impossible de *déterminer exactement les lieux* où il passa la nuit (par une nuit noire comme un four et un violent orage, alors qu'il était affolé de terreur !) ; il a fourni des renseignements notoirement inexacts sur son retour à Rastatt. Sur ce point l'auteur accumule une profusion de déductions psychologiques pour établir que si Debry avait été réellement attaqué par des hussards, il n'aurait jamais osé se présenter aux portes de la ville où stationnaient quelques-uns d'entre eux ; c'est « matériellement impossible (!) ». On peut pourtant objecter à bon droit qu'il y a quelque différence entre un massacre nocturne et un assassinat en plein jour, quand on fuit les responsabilités ; que par ces portes entraient alors et sortaient des témoins possibles, bourgeois et paysans ; qu'enfin — puisqu'aussi bien l'on tient tant à la psychologie ! — il est un état d'esprit pour les gens moralement et physiquement exténués, où tout leur devient égal, même un danger mortel, pourvu que cela finisse !

A côté des témoignages français, il y en a d'autres; il y a surtout ces diplomates prussiens, personnages superficiels et haineux, le comte Goertz, Dohm, et autres, qui ont été les principaux fauteurs des accusations calomnieuses portées contre les hussards de Barbaczy, alors que, déjà, le 11 mai 1799, le vice-chancelier Colloredo disait, en indiquant la vraie piste, que les auteurs des atrocités commises « étaient des personnages inconnus *qu'on a tout lieu de croire Français* [1] » (p. 141). D'autres diplomates n'ont pas songé davantage, au premier moment, à ces pauvres hussards; M. d'Edelsheim écrivait à son maître, le margrave de Bade, le 29 avril, de grand matin, avant le retour de Debry, mais quand déjà Rosenstiehl et Boccardi étaient revenus, que les assaillants étaient « une troupe de cavaliers ». C'est plus tard seulement, et, « tout permet de le croire, par ordre » qu'ils les ont incriminés (p. 149). La façon dont a été établi le *Rapport authentique* des ministres étrangers, lui enlève d'ailleurs toute importance véritable. Il est certain (pourquoi?) que le 29 avril, comme le 28, on ignorait absolument quels étaient les auteurs du crime; Goertz est jugé par l'aplomb avec lequel il prétend le contraire, le soir même. Les pièces annexes au *Rapport*, par exemple la déclaration de Zabern, ne sont qu'un « fatras d'anecdotes absurdes et insensées » [2].

M. C. veut bien admettre pourtant que « les sauvages Szecklers » aient « fouillé dans quelques poches » ou « trouvé par terre, sur la route, une montre ayant appartenu à l'une des victimes ». Il se peut même « qu'un soldat ait vendu à certaines personnes un objet quelconque venu de cette façon en sa possession » (p. 156) [3]. Mais « c'est précisément parce que les hussards se savaient innocents du meurtre qu'ils ont vendu ouvertement un bien mal acquis. Conclure de ce fait qu'ils sont les assassins, « c'est se moquer de la logique! » D'ailleurs, « que faisait la police badoise », si cette accusation avait eu le moindre fondement [4]?

On n'a pas besoin, fort heureusement, de se mettre si mal avec la

---

1. En admettant même que des troupes formées d'émigrés (il y en avait plusieurs régiments à la solde de l'Autriche) aient opéré l'acte même, la mise en scène pouvait être arrangée avec Barbaczy, dont les hussards Szeckler *laissaient faire d'abord*, puis arrivaient en sauveurs, un peu brutaux; cela expliquerait certaines différences d'attitude relevées par les témoins, sans rien changer au fond de l'affaire.

2. La déclaration de Zabern n'a rien de si « insensé » pourvu qu'on l'interprète simplement et qu'on ne lui fasse pas dire des absurdités, comme celle d'un colonel à cheval devant sa troupe, proclamant d'une voix éclatante: Soldats, vous allez massacrer les ministres français de Rastatt! (p. 157). Il n'y a rien de pareil dans le récit du brave batelier strasbourgeois.

3. Cela n'empêche nullement que ces hussards ne soient « des soldats bien disciplinés et non des pillards » (p. 168).

4. Il me semble que la réponse est bien simple; elle avait peur aussi, — non sans cause — des « sauvages Szecklers » et tâchait de ne point s'attirer à son tour des horions mortels.

logique pour concevoir de graves soupçons, qui furent formulés dès la première heure. M. C. est bien obligé de concéder que les hussards furent dénoncés immédiatement après l'attentat, *avant que Debry fût rentré à Rastatt* (p. 169); il est donc absurde de le désigner comme l'inventeur de cette calomnie. Les représentants des puissances ne se seraient pas rendus tout de suite chez le capitaine Burckhardt, chef de ces hussards, si leur nom n'avait été prononcé dès que la nouvelle de l'attentat parvint à leurs oreilles. Et dans son trouble (ne sachant encore ce qu'il devait dire et n'osant donc mentir), Burckhardt ne songe pas à nier. « C'est un malheureux malentendu; sans contredit, les patrouilles rôdent aux environs pendant la nuit et un pareil malheur peut facilement arriver; les ministres français n'auraient pas dû partir la nuit. » Puis il se fâche, pour n'avoir pas à s'expliquer davantage : « Voulez-vous établir contre moi une inquisition? [1] » — Et Barbaczy, de son côté, écrit dès le 29 avril, *à un moment où il n'est pas encore question de ses hussards* dans la lettre des ministres allemands : « Je ferai arrêter sur-le-champ les scélérats que je dois malheureusement me convaincre avec la plus grande affliction *avoir eu sous mon commandement*, pour la première fois de ma vie » (p. 164) [2]. — C'est plus tard seulement, devant le fameux tribunal de Villingen que les rôles sont assignés, étudiés et les déclarations ultimes arrêtées. Sans doute, « une déposition faite devant les juges doit avoir plus de valeur que tous les protocoles », mais non pas assurément quand le tribunal est juge et partie, quand la raison d'État autorise à s'écarter de la vérité, quand il serait dangereux vis-à-vis de l'opinion publique et fort humiliant, d'avouer un accroc fait au droit des gens; dans de pareilles circonstances on a vu bien des fois des jugements, civils et militaires, qui furent de pures comédies, et je crains fort — pour le dire tout de suite — que celui de Villingen n'ait été que cela [3].

---

1. Si les hussards sont si profondément innocents de tout acte mauvais, pourquoi donc voulaient-ils conduire « les voitures et les infortunés qui s'y trouvaient » *autour de la ville*, au lieu de les y laisser entrer, s'ils n'avaient d'autre mission que de leur enlever leurs papiers? — « Ces carrosses sont notre butin », répondirent-ils au major de Harrant; ce n'est pas un domestique qui l'affirme cette fois, ni un Français, c'est un officier allemand; pourquoi l'auteur ne l'en croirait-il pas? M. C. trouve incompréhensible que les hussards, s'ils avaient été les assassins, eussent voulu garder ces voitures, « leur besogne faite »; mais que de fois nous répète-t-il qu'ils devaient s'emparer des papiers qui s'y trouvaient! Ils ne devaient même faire que cela (p. 173).

2. Je ne me fais pas illusion sur le degré d'affliction éprouvé par Barbaczy, et je ne crois pas du tout, je l'avoue, que « le vieux soldat » était « *torturé* par la pensée que la mort ou la blessure d'un ministre constituait une violation flagrante du droit des gens » (p. 176); mais il fut certainement mal à l'aise au moment d'accomplir sa mission si « extrêmement simple en elle-même ». La façon dont M. C. explique la fameuse apostrophe du colonel, le soir du 28 avril : « Barbaczy, que dira le monde de ta vieille tête? » ne satisfera personne.

3. Quant à affirmer si catégoriquement « qu'un assassinat par malentendu est chose absolument impossible » (p. 166), c'est une question que nous n'avons pas à

L'affaire de Rastatt a fait, comme on pouvait s'y attendre, du bruit dans le monde, beaucoup de bruit, et voici ce qu'écrit l'archiduc Charles à l'empereur, en date du 18 mai 1799, sur cet « incident désagréable et *inattendu* ». « La chose ayant eu lieu, dit-il, je n'ai plus d'autre ressource que *de chercher les voies et moyens de l'expliquer au public de telle façon que des personnes occupant un rang distingué soit à la cour, soit à l'armée, ne puissent être soupçonnées d'y avoir pris une part quelconque* .. Je me vois obligé de te demander une grâce toute particulière en faveur du général Schmidt. Celui-ci, *entraîné par la haine qu'il éprouve contre les Français,* écrivant au lieutenant-colonel Meyer [1],... Meyer a donné au contenu de cette lettre, d'un caractère absolument privé, *une signification particulière*, et de cette façon l'affaire s'est envenimée; chacun des subalternes y ajoutant un peu du sien, il en est résulté fatalement ce malheureux événement. » On ne trouve d'ailleurs, dans la correspondance *interne* du généralissime aucune indignation, aucun regret bien profond de « cette malheureuse étourderie » (p. 181) [2], ni surtout, — et, pour une fois nous sommes d'accord avec l'auteur — la conviction de l'innocence de ses hussards (p. 183). Mais M. Ch. n'accorde pas, bien entendu, que cette impression soit justifiée, même comme erreur fugitive, et par de longues déductions il cherche à prouver que tous ces personnages de l'état-major et du commandement supérieur étaient absolument incapables de donner l'ordre de « houspiller et cogner » les ministres; c'étaient des hommes à manières trop distinguées, et le général Schmidt, « un homme, calme, froid, maître de lui, universellement estimé, dont l'honnêteté et la droiture est connue de tous »! Il faut pourtant bien qu'il ait écrit quelque chose de bien fort dans sa lettre puisque l'archi-

---

discuter ici, puisque, pour nous, il n'y eut pas « malentendu ». Cependant qui ne sait — il faudrait ne pas lire les faits divers de nos journaux — que des attentats par malentendu, confusion de personne, etc., sont encore assez fréquents pour qu'on ait tort de les nier en bloc?

1. Il s'agit de la lettre fameuse adressée par le chef d'état-major général de l'archiduc, le général-major Henri de Schmidt, au lieutenant-colonel Meyer de Heldensfeldt, chef d'état-major de Kospoth, vers le 14 avril 1799, et dans laquelle il n'aurait été question que de *houspiller* un peu les ministres français. On a retrouvé, dans les archives secrètes, d'autres lettres de Schmidt et de Meyer; quant à celle-ci, si particulièrement importante, elle a disparu des dossiers, si jamais on a jugé à propos de l'y déposer.

2. On voit aussi par la lettre de l'archiduc Charles à Merveldt (11 mai 1799) qu'il ne dédaigne pas de « cuisiner » lui-même le vol des dépêches des envoyés français, en ordonnant que l'officier qui restituera les papiers enlevés « devra bien se garder de laisser entendre que tout cela vient de mon quartier général ». — Les pièces y ont donc été lues et copiées ou extraites, ce qui rend au moins inutile la grave discussion de savoir *si* le colonel Barbaczy a exécuté l'ordre à lui donné, de s'emparer des papiers de l'ambassade. Bien entendu, je ne fais aucunement un reproche à l'archiduc de son absence de sentiment ni de scrupules; je me borne à constater un fait.

duc juge nécessaire de solliciter sa grâce auprès de l'empereur François [1]. Quant à nous convaincre que « le rude mais loyal Barbaczy » et le capitaine Burckhardt, « un peu lourd, mais foncièrement honnête » n'auraient jamais « consenti à se prêter à l'exécution d'un pareil ordre, rosser des ministres », M. C. lui-même n'a pu sérieusement espérer y parvenir; « l'énormité de la violation du droit des gens », voilà ce qui était bien indifférent à ces Szeckler « naturellement rudes et brutaux, quelque peu sauvages même » ! — Combien plus simple n'est pas, au premier moment, le langage des principaux intéressés? Ils ne nous donnent pas de longues démonstrations psychologiques, ils n'invoquent pas « la rigidité inflexible de la logique »; Burckhardt, le 29 avril, de très grand matin (1 h. à 1 h. 1/2), alors que rien n'est encore combiné, arrangé, truqué, déclare : « ces deux sous-officiers... entendant les gens qui occupaient les voitures parler français... crurent que ces personnes appartenaient à l'armée [2]. MM. Bonnier et Roberjot ont été tués. Jean Debry, lui aussi, a été sabré ». Il ajoute qu'il a envoyé un officier « chargé de *réprimer l'ardeur exagérée* des patrouilles ». Le dernier mot, d'un euphémisme si heureux, ne semble guère trahir une indignation profonde chez le rédacteur de ce rapport, que le colonel Barbaczy envoie, à deux heures du matin, au major-général Gœrger, avec la note suivante : « Afin de ne pas causer trop de malentendus, et de ne pas provoquer trop de bruit, *j'ai dû lui donner l'ordre de mettre le tout sur le compte de l'obscurité de la nuit* ». L'indignation contre le guet-apens n'est guère — on le voit — plus bruyante chez le « loyal » colonel que chez « l'honnête » Burckhardt, et M. C. a bien raison quand il dit (p. 197), que cette « excuse est pour le moins aussi maladroite que l'essai de justification de Burckhardt » ; seulement, il aura plus de peine à convaincre le lecteur que « rien ne prouve mieux la sincérité de la consternation de Barbaczy, et de Burckhardt que les excuses idiotes, stupides, qu'ils donnent par écrit. » — D'abord, il n'y a dans leurs lettres aucune trace d'une « consternation » sérieuse, quoi qu'en pense l'auteur, puis, si leurs explications sont « idiotes » (ce à quoi nous ne contredisons pas), c'est qu'on ne leur en avait pas encore suggéré de meilleures, et que dans leur propre fonds ils n'en trouvaient point d'autre. Mais Barbaczy a été plus naïvement explicite encore dans son second rapport à ses chefs, toujours en date du 29 avril : « *La chose est consommée* et, *comme il fallait s'y attendre*, j'ai reçu... les plaintes de toutes les léga-

1. Quant à l'argument en général, il est bien inutile d'y répondre. Que de fois, hélas! depuis les guerres de Rome jusqu'à celles de nos jours, des généraux « aux manières distinguées » n'ont-ils pas commis des atrocités qu'ils croyaient excusables ou mêmes nécessaires? Je n'en citerai pas d'exemples, mais on en trouve dans l'histoire de toutes les armées modernes et M. C. les connaît aussi bien que moi.

2. (*Sic*). Aux portes de Rastatt, en carrosse, bien éclairés par des torches!

tions. J'ai cru nécessaire de leur faire la réponse que j'annexe... *afin de jeter provisoirement les bases de notre défense.* Je rejette ainsi l'origine de la catastrophe... sur le fait qu'ils ont voulu partir de nuit et *j'attribue toute l'affaire aux excès des soldats aveuglés par l'avidité du pillage.*» Et il ajoute avec une froide ironie :« J'exprime du reste l'horreur que me cause leur crime ». Dans le postscriptum, il appuie sur ce qu'il vient de dire : *Afin de donner à ce malentendu* TOUTES LES APPARENCES NÉCESSAIRES DE VRAISEMBLANCE ET DE PROBABILITÉ, j'ai dû consentir à accorder une escorte aux Français, *voulant bien marquer de la sorte* qu'il n'y avait pas de préméditation de notre part (p. 201-202).

Nous ne nous arrêterons pas au chapitre suivant qui raconte le départ de l'ambassade française — ou de ce qui en restait — dans la journée du 29 avril, puisqu'il ne se rattache pas intimement à la question que nous discutons ici. Mais force nous est bien de répéter, qu'ici encore, l'auteur déploie une singulière animosité contre Debry et Boccardi, les tournant en ridicule quand il le peut, pour ruiner l'autorité morale de leur témoignage. Il en agit de même vis-à-vis des autorités badoises dont le témoignage est gênant, le major Harrant[1], le capitaine Bothmer, le ministre baron d'Edelsheim, le secrétaire de la légation prussienne, Jordan, etc. C'est que tous ces personnages ont constaté, ce jour-là, la férocité des Szeklers, qui auraient aimé continuer les prouesses de la veille. De plus, les autorités et la population badoises ont eu le double tort de croire à la fois à la culpabilité des hussards et de n'avoir pas « pris une attitude plus ferme » à leur égard, puisqu'elles les croyaient coupables. M. C. n'a pas l'air de se douter que le pauvre margrave Charles-Frédéric n'était pas assez puissant pour se mettre en état de guerre avec l'Autriche dont les troupes campaient tout à l'entour et dominaient déjà dans la cité ; il a déjà fait suffisamment, rien qu'en *commençant* une enquête, pour s'attirer l'inimitié des représentants de l'empereur (p. 218). Barbaczy et Burckhardt interdirent aux gens de Rastatt de s'exprimer « en termes peu gracieux » sur leurs soldats (p. 219)[2].

Revenons à l'archiduc Charles et à son état major ; le 30 avril, le feldmaréchal-lieutenant Kospoth lui adresse les rapports de Barbaczy ; le 1er mai, Charles ordonne qu'il soit fait une instruction de l'affaire par une commission spéciale, mais le mandat de cette commission est singulièrement circonscrit. Elle devra, *avant tout, cher-*

1. Pauvre major ! M. C. lui reproche même des fautes d'omission bien singulières; « si Harrant avait voulu, il aurait pu s'employer à atténuer les suites de l'attentat ». — En ressuscitant les morts ?

2. M. C. raconte cela lui-même, p. 219. Conçoit-on qu'à la page 436, il ait pu écrire ceci : « Impossible de croire que les autorités badoises aient pu voir dans le capitaine Burckhardt un grand chef militaire, ayant le droit de s'immiscer dans leurs affaires. » Le *droit*, non, le *pouvoir* certes, *puisqu'il l'a fait !*

cher à faire ressortir tout ce qui serait de nature à permettre d'attribuer le fait à des négligences, à un concours de circonstances fortuites, qui auraient *provoqué une lutte, une mêlée*, ou bien encore à des imprudences commises par les ministres français » (p. 225). Après cela, l'archiduc pouvait se payer le luxe d'ajouter qu'on devait en outre apporter à cette enquête « une extrême prudence, la plus rigoureuse exactitude, une complète impartialité et la plus grande activité » ; ses subordonnés savaient ce qu'il attendait d'eux et où il fallait chercher ou plutôt *ne pas chercher* la « main mystérieuse qui a dirigé toute l'affaire du crime [1] ». C'est ce qu'ils montrèrent bien dans la procédure, relatée dans le *protocole de Villingen*, et qui les occupa du 7 au 30 mai 1799.

Dès le premier jour, le colonel Barbaczy, revenu à une plus saine appréciation des faits, parle devant les commissaires de la *légende* qui attribue l'attentat à ses hussards ; le crime est pour lui maintenant le résultat « d'une conspiration ourdie par les émigrés ; il en appelle même à son rapport du 1er mai, qui aurait renfermé déjà la même assurance [2]. Au pis aller, ce sont peut-être d'autres hussards, ceux des régiments émigrés de Bercsenyi et Saxe, fondus dans le 13e dragons, qui ont fait le coup, et leurs uniformes « ressemblaient tellement aux nôtres, que j'avais plus d'une fois pris leurs hommes pour des hussards de mon régiment » [3] (p. 247).

1. Lettre de l'archiduc Charles au comte Lehrbach, 5 mai 1799. — Il est bien entendu que je n'entends en aucune façon accuser le généralissime autrichien d'avoir *ordonné* le massacre de Rastatt ; je l'en croirais l'auteur responsable — ce qui n'est pas — que je devrais encore avouer qu'aucun document ne permet d'établir une accusation pareille. Mais autre chose est d'avoir ordonné un acte ou de *connaître la vérité* en ce qui le concerne. — Où M. C. nous semble dépasser vraiment la permission qu'a tout avocat dévoué d'ignorer les pièces de son propre dossier, quand elles le gênent, c'est quand il assure (p. 238) dans les explications de ce chapitre, que le général Schmidt, celui qui avait eu l'idée de prendre les papiers de l'ambassade, qui *avait vu arriver les paquets de dépêches au quartier-général*, qui les avait certainement maniées, qui, peut-être, avait été chargé de les remettre à l'officier envoyé aux avants-postes français, « *ne se doutait pas même de la prise en considération de cette idée*, simplement jetée *dans une lettre particulière* ». Inutile d'examiner, dans le cas présent, si dans une lettre, même particulière, adressée par un officier général à son inférieur, il n'y a pas toujours un *ordre de service !*

2. « Il a été impossible de retrouver ce rapport », dit M. Christe ; cela prouve avec quel soin le dossier fut « écrémé » jadis ; on peut même se demander s'il a jamais existé. En tout cas, on est en droit de dire qu'il ne cadrait pas suffisamment avec la « fable convenue » de Villingen, sans quoi il serait certainement encore aux Archives de Vienne.

3. Nous ne nous sentons pas assez compétents sur le terrain du costume militaire pour exprimer quelque étonnement au sujet de ces dragons exactement costumés comme des hussards ; nous ferons observer seulement que l'hypothèse, émise en seconde ligne par le colonel Barbaczy, laisserait entièrement subsister le *statu quo ;* hussards Bercsenyi ou hussards Szecklers, c'est tout un, puisqu'ils

Mais même dans ces dépositions des officiers, sous-officiers et soldats impliqués dans l'affaire de Rastatt, recueillies en partie trois ou quatre semaines après l'attentat, un examen plus attentif surprend des contradictions formelles avec les faits affirmés d'autre part et fournit la preuve du « truquage » de ces dépositions. Ainsi, pour bien démontrer que les ambassadeurs attaqués et leur suite n'ont pu reconnaître les assaillants pour des hussards, l'auteur insiste à mainte reprise sur le fait qu'ils n'avaient avec eux qu'un *seul* porteur de flambeau ou de torche; du rapport du sous-officier Konczak il appert qu'il y avait *plusieurs* flambeaux, et pas seulement *un seul* (p. 259). Le témoin Költö déclare qu'on avait éteint *les lumières* (p. 285) : « On voyait *quelques lumières* et des hommes s'agiter autour de *plusieurs voitures.* » Les témoins Molnar et Nagy déposent qu'on voyait « *deux lumières* » et des individus, les uns à cheval, les autres à pied, se démener autour de *plusieurs voitures* ». L'affirmation qu'un petit groupe d'hommes, dont *un seul* à cheval, aurait *successivement* attaqué les voitures, est donc également « légendaire ». — On nous a dit que de ces pauvres hussards injustement accusés, aucun ne savait un traître mot de français, et voici que le sous-officier Konczak raconte ingénument qu'une femme dans une des voitures a dit : « Mon Dieu ! » — Pour ce qui est de la véracité des officiers appelés devant les enquêteurs on en peut juger par le fait que le lieutenant Draveczky nie, à l'encontre de l'évidence, et itérativement, que le conseiller de légation Jordan ait accompagné Debry à Rheinau ; s'il mentait sur ce point, pourquoi n'aurait-il pas menti sur autre chose? M. C. peut bien dire que c'est là « un fait dénué de toute importance » (p. 315) ; peut-être, mais ce qui n'est pas « sans importance » c'est qu'on ait essayé de le nier ! Que penser de la déposition du lieutenant de Szentes, qui a été sur les lieux, à l'endroit de l'assassinat, à *minuit*, au *plus tard* (déposition du soldat Sigmund, p. 329) et qui nie catégoriquement qu'il y ait eu là chevaux, voitures, ni autres personnes, vivantes ou mortes, alors que le brigadier Nagy déclare que les hussards ne sont rentrés en ville qu'à *deux heures*, et que l'un d'eux, le témoin Zoltan, *qui marchait derrière Szentes*, dépose avoir vu deux cadavres sur la route (p. 336). Cette fois, la commission elle-même ne put s'empêcher de déclarer les dires du lieutenant peu vraisemblables.

Les témoins entendus, la Commission procède à la partie la plus délicate de sa tâche, à la rédaction des conclusions qui, pour elle, se dégagent de l'enquête. Elle écarte d'abord les plaignants français ; les déclarations des personnes molestées (admirons en passant l'euphémisme) sont tout au plus des *plaintes*, non des *preuves* ; les alléga-

---

étaient également à la solde de l'Autriche et que celle-ci en était également responsable.

tions de personnes notoirement connues comme hostiles à l'Autriche (les diplomates étrangers) perdent, pour ce motif seul, une grande partie de leur valeur. D'ailleurs, comment les occupants des voitures assaillies auraient-ils pu savoir que les agresseurs sont des hussards? Il faisait bien trop sombre! [1]. « Encore plus impossible de constater » que c'étaient précisément des hussards Szeckler, et non pas des gens déguisés, « en admettant même que les meurtriers aient porté l'uniforme des hussards de Szeckler » (p. 341). La présence même des hussards autour des voitures prouve leur innocence; s'ils avaient commis le meurtre, ils se seraient enfuis [2]. Les deux sous-officiers « *n'avaient pas l'intelligence voulue pour perpétrer ce crime* (!) *et n'avaient de plus aucun intérêt à le faire* (!) [3]. Les hussards se sont portés sur le lieu du massacre « en entendant des cris poussés en français » [4], mais ils sont arrivés trop tard. « Le crime pourrait bien avoir été commis grâce au concours des domestiques de ces ministres ». Un de ceux de Bonnier était un émigré ayant servi dans l'armée de Condé. Cependant la Commission ne juge pas à propos de suivre cette piste et d'examiner de plus près cette hypothèse qui, démontrée, aurait pourtant déchargé à jamais des officiers autrichiens d'une accusation pénible à leur honneur; elle conclut assez brusquement: « Il n'y a donc qu'une chose certaine, c'est que les ministres Bonnier et et Roberjot ont été assassinés et que Jean Debry a été blessé [5]. Mais on ignore qui a commis le crime » (p. 349) [6].

1. On ne saurait croire combien de fois cet argument est employé dans notre volume, pour disparaître de nouveau momentanément quand on peut le rétorquer contre l'auteur. Si les hussards avaient voulu tuer Debry, ils l'auraient bien trouvé (p. 179); donc, puisque Debry est nécessairement un menteur, il ne faisait *pas sombre* cette nuit; il faudrait pourtant accorder *le même degré* d'obscurité aux amis et aux ennemis et confesser que puisqu'il faisait trop sombre pour que les Français pussent reconnaître les assaillants, il faisait aussi suffisamment sombre pour que les hussards ne pussent reconnaître un fugitif au milieu des bois.

2. Pourquoi? Qui aurait pu leur faire quelque chose? Les « vaillants domestiques », les diplomates effarés, les quelques Badois de Harrant? Pourquoi surtout se sauver quand on accomplit l'ordre d'un supérieur?

3. Ils avaient *l'intérêt* de pouvoir piller les voitures et d'ailleurs on ne leur donnait ni ne devait aucune explication du motif de l'acte; on l'ordonnait; quant à « l'intelligence voulue » pour donner un coup de sabre, on nous permettra de ne pas l'analyser longuement.

4. Ils le comprennent donc maintenant!

5. On voit que le protocole de Villingen, moins dur que M. Christe, veut bien reconnaître officiellement que Debry a été blessé et qu'il n'a pas absolument tout inventé.

6. On pourrait reprocher à M. C. de ne pas toujours utiliser ou suivre les textes qu'il nous donne. Ainsi, pour prouver que les hussards ne pouvaient pas être portés à verser le sang, il nous affirme, p. 422, qu'ils étaient « avancés en âge ». On n'a pourtant qu'à ouvrir les procès-verbaux de Villingen, pour constater que le hussard Zoltan a 24 ans, Janos 24, Sigmund, 25, le lieutenant Fontana, 27, le brigadier Nagy, 22, Poncz, 27, Molnar, 24, Koeltö, 23, Bardocz, 22 ans; ce ne sont pas là des vieillards!

M. C. après nous avoir ainsi fourni l'analyse des procès-verbaux de l'enquête de Villingen, et avoir déclaré — ce dont nous étions persuadés d'avance — que, s'il y avait trouvé la preuve de la culpabilité des hussards, il ne l'aurait pas cachée, refuse également d'attribuer « la paternité intellectuelle de l'attentat » à Jean Debry, mais avec une hésitation visible, car, pour lui, « il est loin d'être à l'abri de tout soupçon » (p. 364), et il a soin de rappeler les dénonciations fébriles de la pauvre Mme Bonnier contre le collègue de son époux [1]; en même temps il couvre l'ex-plénipotentiaire à Rastatt de sarcasmes, mérités en bonne partie pour l'exploitation théâtrale des dangers qu'il avait courus [2], exploitation souverainement déplacée, soit qu'il s'y soit porté spontanément, soit que le Directoire la lui ait imposée dans le but d'impressionner davantage l'opinion publique [3].

Le 24 mai, pendant que la commission de Villingen siégeait encore, Thugut avait écrit à Cobentzl : « Nous attendons bien tranquillement la fin de l'instruction, et nous sommes bien décidés... de mettre la chose, telle qu'elle est, sous les yeux du monde entier » (p. 374). Le monde attendit et ne vit rien venir ; pourquoi ? C'est ce que nous apprendra la lettre de l'archiduc Charles à l'empereur, du 2 septembre 1799. A cette date, il avait *depuis quatre mois* entre les mains les procès-verbaux d'enquête et il savait aussi ce qu'ils pouvaient valoir aux yeux de la justice et de l'histoire. Et voici ce qu'il disait à François II : « Il n'y a que deux façons d'en finir avec cette affaire :

---

1. L'auteur revient jusqu'au bout à cette culpabilité de Debry qu'il aurait mieux fait, puisqu'elle le hante, d'examiner de très près ; il dit, p. 420 : « Il a peut-être trouvé plus de défenseurs qu'il ne méritait, mais faute de preuves suffisantes, on ne saurait l'accuser formellement d'avoir trempé dans l'assassinat de ses collègues » ; il avait écrit à la page précédente : « Avec ou sans la complicité de Debry, les domestiques des victimes ont pu nouer des relations avec les hussards émigrés des régiments de Bercsenyi. »

2. Cependant, même là, il ne faudrait pas exagérer. Debry parla à ses collègues de ses « vingt-quatre blessures » ; c'était déjà beaucoup trop ; mais il n'a jamais parlé des « quarante-six blessures » que lui prête, d'après une correspondance, la p. 372. — Le manque d'intrépidité de Jean Debry est certes incontestable. Nous savons par M. Léonce Pingaud (*Revue de Paris* du 1er novembre 1898), qu'en avril 1814, étant préfet du Doubs, il fit brûler par son secrétaire, comme des reliques compromettantes, les habits portés le jour de l'attentat et soigneusement conservés jusque là ; mais combien de diplomates n'auraient pas été plus courageux que lui !

3. L'opinion publique en France était très hostile à la reprise de la lutte au dehors ; le Directoire voulait la galvaniser par des procédés assez ridicules. L'opinion publique n'était pas moins montée en Allemagne. Je n'ai pas vérifié si l'on trouverait vraiment dans la correspondance de Schiller et de Gœthe la phrase citée (p. 380) à propos de l'assassinat de Rastatt : « A la bonne heure, on doit assommer ces chiens ! » Je me permets seulement de conclure — pour le cas où l'authenticité de cette « parole ailée » d'un grand poète serait établie — qu'un souhait pareil et l'approbation de l'attentat qui en ressort, ne permettraient guère de croire aux scrupules du *loyal* Barbaczy et de l'*honnête* Burckardt.

1° *présenter au public les faits tels qu'ils se sont réellement passés ;* 2° OU BIEN *s'efforcer de démontrer que ce ne sont pas les hussards de Szekler, mais des étrangers qui ont commis le crime. Mais si l'on adopte le premier moyen, il convient de considérer que l'on sera obligé de lui donner la sanction qu'il comporte.* ON NE SAURAIT EN EFFET PUNIR LES HUSSARDS QUI N'ONT FAIT QU'EXÉCUTER LES ORDRES REÇUS..... Plus je réfléchis sur l'affaire, plus je suis intimement convaincu *qu'il convient plus que jamais de lui donner la tournure et l'aspect le plus favorable et de montrer* QUE NOS SOLDATS NE SONT PAS LES AUTEURS DU CRIME.... Il faut toutefois reconnaître que l'on n'y parviendra pas sans difficulté. Mais il est hors de doute que, pour y arriver, il importe, *sans parler des efforts d'intelligence* qu'il y aura *lieu de faire, d'exiger de tous ceux qui savent quelque chose de l'affaire, qu'ils continuent à garder le silence qu'ils ont observé jusqu'ici* » (p. 383-384).

Cette lettre est nette et précise ; ce n'est pas un sentimental qui tient la plume, mais un homme d'État qui sait ce qu'il veut, qui ne perd pas son temps à d'inutiles regrets, mais qui voit qu'il est temps de conclure et d'enterrer à jamais une affaire fâcheuse pour la réputation des armes de l'Autriche. Son conseil a été suivi ; on a « continué à garder le silence » ; c'est quelquefois une réponse pour qui sait le comprendre. D'autres ont depuis préféré « les efforts d'intelligence qu'il y aurait lieu de faire » ; je ne sais pas s'ils ont quelque motif de se féliciter d'avoir changé de tactique ; pour en douter sérieusement, on n'aurait qu'à lire les curieux efforts d'interprétation de cette lettre de l'archiduc, « manifestement défavorable aux hussards », si claire et si limpide, dans le présent volume (p. 387-394). L'auteur est réduit à supposer que Charles n'avait sur toute l'affaire que « des données incomplètes » (en septembre !), qu'il n'était au courant de rien, que c'est seulement à ce moment qu'il a eu connaissance de la lettre de Schmidt (qu'il mentionne à l'empereur dès le mois de mai), etc. Il affirme que du moment qu'on veut « prendre strictement à la lettre » la dépêche de l'archiduc et « y croire aveuglément », il faut « aller encore bien plus loin et dire que l'action de la justice a pris par ordre la tournure qu'on sait ». Il faut, dans ce cas, « qu'on ait ordonné aux hussards de faire devant la commission des dépositions préparées avec de remarquables raffinements d'habileté, etc. » On a déjà pu voir par ce qui précède, que c'est tout à fait notre manière de voir, sauf que nous ignorons si les dépositions ont été *préparées d'avance* ou si elles ont été *arrangées après coup* par les officiers enquêteurs ; nous avons aussi montré que les « raffinements d'habileté » n'auraient pas été si considérables, puisqu'il restait pas mal d'obscurités et de petites contradictions, voire même des mensonges flagrants, au protocole de Villingen. Quant à l'accès d'indignation contre le critique assez osé pour supposer qu'une « commission composée d'un général, cinq officiers, un auditeur et deux maréchaux des logis chefs » ait

« consenti à contrevenir à l'ordre de l'archiduc », nous le regardons comme absolument superflu, vu que cet ordre leur prescrivait « *avant tout*, de chercher à faire ressortir tout ce qui serait de nature *à permettre d'attribuer le fait à des négligences, à un concours de circonstances fortuites*, etc. » Les membres de la Commission d'enquête, désireux de bien faire et de calmer les scrupules de leur généralissime, ont voulu lui faciliter encore la chose en *niant* tout simplement les faits qu'on les avait chargés *d'excuser ;* il resterait à démontrer — et on ne l'essaiera pas pour cause, — qu'en agissant de la sorte, ils aient véritablement offensé l'archiduc, puisqu'ils lui épargnaient l'ennui de « faire pendre les hussards et fusiller les officiers. — « Il se garda bien de le faire, parce qu'il lui répugnait de commettre une injustice » dit M. Christe ; nous sommes parfaitement d'accord avec lui sur ce point, puisqu'ils n'ont agi, d'après nous [1], que par ordre supérieur; mais nous doutons de l'affirmation suivante qu'il peut « d'autant moins sévir contre eux, qu'il n'est pas convaincu de leur culpabilité ». Pour nous, au contraire, l'archiduc, au moment où il écrit sa dernière lettre à l'empereur François, est parfaitement au courant de la situation. En dehors de sa volonté propre, vaguement ou clairement exprimée, l'idée de s'emparer des papiers de la légation française, de « cogner » un peu par la même occasion sur ces démagogues très désagréables et cassants, est née dans le quartier-général autrichien. Elle a fait son chemin de Schmidt à Meyer, en passant peut-être par Kospoth et Merveldt ; il nous semble en tout cas que la suggestion se soit déjà transformée en un *quasi ordre*, quand elle arrive à Barbaczy ; le colonel la transmet en tout cas comme un *ordre absolu* à ses subordonnés et ces Szeklers, «un peu sauvages» trouvent tout à fait naturel, puisqu'on fait la guerre, de « cogner » sur l'ennemi, et chargés d'une besogne, ils s'efforcent de l'exécuter en conscience. Nous ne prétendons nullement que les témoins appelés à déposer à Villingen aient été précisément les assassins ; il y avait bien des moyens de faire disparaître ceux-ci avant l'enquête et de ne faire comparaître que des gens innocents tout au moins du meurtre. Mais nous disons que les pièces de ce dossier ne nous inspirent aucune confiance et nous sommes en droit de le dire, puisqu'on n'osa pas, pendant près d'un siècle, le livrer à la publicité ; nous constatons qu'un silence absolu se fit sur les événements de la nuit du 28 avril 1799, que Barbaczy et Burckhardt, renvoyés jusque dans les Confins militaires (c'était alors le bout

1. Quant à dire, comme le fait M. C. (p. 423) : « Le fait qu'on n'a pu arracher le moindre aveu à aucun des hussards, le fait qu'on les a renvoyés chez eux sans les punir, suffit pour établir leur pleine et entière innocence », c'est un argument sans aucune valeur scientifique ; c'est bon pour le jury, pas pour le critique. Il faudrait *d'abord* prouver qu'on *voulait* leur « arracher le moindre aveu », puis quelle était la valeur des témoignages de ces témoins triés, choisis, innocents en effet peut-être, tandis que les coupables avaient été mis de côté ou s'étaient enfuis.

du monde civilisé) y furent mis à la retraite, un peu plus tard, sans que leurs brevets de pension fussent livrés à la publicité du journal officiel, et avec un dernier avancement qui n'était pas, je le veux bien, « une récompense pour un crime auquel il était impossible de les contraindre », mais qui ne saurait prouver non plus qu'ils ne l'ont pas commis. Il est impossible, en l'état, d'affirmer *catégoriquement* que l'un des chefs *supérieurs* de l'armée autrichienne ait donné l'ordre d'*assassiner* les ministres français à Rastatt; aucun document ne vient à l'appui d'une affirmation pareille et je ne pense pas qu'on le trouve jamais, non pas cependant « parce que ces documents n'existent pas » (p. 426), mais parce que ces documents n'existent *plus*. M. C. nous a loyalement fourni toutes les pièces qu'il a retrouvées dans les dossiers secrets de Vienne; mais nous savons aussi maintenant, grâce à lui, quelles lacunes ils présentent et combien de pièces ont disparu, qui seraient indispensables pour résoudre cette « indéchiffrable et douloureuse énigme ». Précisément parce que nous éprouvions un sentiment pénible d'assister à l'effort latent, mais soutenu, qu'il fait pour rejeter sur un Français, sur un collègue des victimes, le soupçon de l'attentat, nous avons mieux compris le désir si naturel qui devait animer M. Christe et l'entraîner à démontrer l'innocence des militaires autrichiens inculpés par l'opinion traditionnelle. Nous l'avons donc suivi avec intérêt dans son long et éloquent plaidoyer, et nous nous plaisons à reconnaître qu'il a fait un habile usage de son dossier. Mais l'archiduc Charles avait étudié, lui aussi, le dossier — dossier plus complet de beaucoup que celui que nous possédons aujourd'hui — quand il écrivit la lettre du 2 septembre 1799, qui constitue pour tous ceux qui savent lire un document historique, la présomption la plus frappante de la culpabilité des hussards autrichiens (Szecklers ou Berczenyis) et de leurs chefs tout au moins immédiats [1].

R.

---

1. Je sais bien que l'archiduc Charles écrivait, vingt ans plus tard, en 1819 : « On ignore jusqu'à ce jour quels ont été les auteurs de ce crime. Il appartient à la postérité de découvrir et de dévoiler ce secret. » Mais c'est l'homme d'État qui consigne cette phrase dans ses mémoires pour cacher le secret d'État et si l'illustre tacticien léguait si généreusement le soin de deviner le grand secret à la postérité, c'est qu'il savait déjà sans doute que les cartons des Archives impériales avaient été soigneusement épluchés par des mains discrètes.

Propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 27 janvier — 1902

Mis de la Mazelière. **Quelques notes sur l'histoire de Chine,** avec 8 gravures et une carte ; Paris, Plon, 1901 ; in-8° de 96 pages.

Les notes de M. de la Mazelière sur l'histoire de Chine seront les bienvenues du grand public qui ne sait rien de ce vaste sujet et qui serait d'ailleurs incapable de lire les ouvrages des sinologues. On y apprendra que la Chine est le type du gouvernement patriarcal, qu'elle a connu d'abord le régime féodal sous les *Tcheou*, qu'elle a eu deux grandes époques de gloire sous les *Han* et sous les *T'ang*, enfin qu'elle a commencé à entrer en décadence après la conquête mongole. Quelques analyses de nouvelles et de pièces de théâtre sont prétextes à de petits tableaux de mœurs agréablement dessinés. Ce livre, d'une lecture facile, a toutes les qualités requises pour plaire aux gens du monde. Je vais montrer par quelques exemples pourquoi il ne saurait satisfaire entièrement les hommes de science.

Voici comment M. de la M. résout la question des origines (p. 2) : « Descendues des plateaux de la Mongolie, des familles de pasteurs indépendantes, mais alliées, pénètrent dans le bassin de la Rivière Jaune vers le xxe siècle avant notre ère. » On avait déjà eu l'idée de faire venir les Chinois de la Chaldée, mais M. de la M. est bien le premier auteur, à ma connaissance, qui aille les chercher en Mongolie. Cette hypothèse est d'ailleurs gratuite : les Chinois nous apparaissent dès les temps les plus anciens comme un peuple agricole, et non comme un peuple pasteur, et il n'existe aucun texte qui puisse établir qu'ils soient sortis de la Mongolie. D'une manière plus générale, il est parfaitement oiseux de se demander d'où les Chinois sont partis pour venir en Chine ; les suppositions qu'on fait pour répondre à cette question sont, non seulement fantaisistes, puisqu'elles se placent en dehors du terrain solide des faits, mais encore inutiles, puisqu'elles ne résolvent aucune difficulté ; car enfin, si les Chinois

étaient en Mongolie avant d'être en Chine, où étaient-ils avant d'être en Mongolie? Il faudrait, pour être logique, remonter jusqu'au premier homme qui est lui-même un personnage assez embarrassant. Rien n'est plus vain que les spéculations sur les migrations préhistoriques des peuples.

M. de la M. tient à la Mongolie; il ne connaît qu'une race qui ait joué un certain rôle à côté des Chinois, celle qu'il appelle « les Tartares ». Il y aurait eu lieu cependant de parler aussi de la race tibétaine, de la race thaïe dans le *Yun-nan*, de la race annamite dans les provinces maritimes au sud du *Yang-tse*, et c'est tronquer l'histoire de Chine que de la réduire aux conflits des Chinois avec les nomades du nord. Parmi les Tartares eux-mêmes, on devrait distinguer entre les nations de race turque dans la Mongolie et celles qu'on est convenu d'appeler de race tongouse dans la Mandchourie et le nord de la Corée. Quelque élémentaire que soit un livre, on n'a pas le droit de passer sous silence les admirables découvertes des savants russes qui ont ressuscité les Kagans turcs des bords de l'Orkhon, ni les ingénieuses recherches de M. Hirth qui ont établi la filiation entre les Huns d'Attila et les *Hiong-nou*.

Puisque je cite M. Hirth, si M. de la M. avait lu l'ouvrage de ce sinologue intitulé *China and the Roman Orient*, il ne nous aurait pas parlé (p. 25) des armées chinoises qui, sous les *Han*, s'avancèrent jusqu'à la Caspienne. Les soldats chinois commandés au Ier siècle de notre ère par le célèbre *Pan Tch'ao* n'ont jamais dépassé la Kachgarie; quant à la mission toute pacifique dont fut chargé l'officier *Kan Yng*, elle dut aboutir au golfe Persique et non à la mer Caspienne, et si ce voyage put augmenter les connaissances géographiques des Chinois, il n'étendit en rien leur influence politique.

Les idées de M. de la M. sur l'introduction du bouddhisme en Chine ne sont pas très justes : « Dès le IIe ou le IIIe siècle de l'ère ancienne, nous dit-il (p. 32), les missionnaires bouddhistes s'efforcèrent de convertir la Chine; en 61 après Jésus-Christ, l'empereur *Ming-Ti* embrassa publiquement leurs doctrines. » A part Terrien de Lacouperie, qui avait une imagination créatrice, personne n'a connu ces prétendus missionnaires du IIe ou du IIIe siècle avant J.-C.; tout au plus soutient-on parfois que l'homme d'or trouvé en 121 avant J.-C. chez un roi *Hiong-nou* du *Kan-sou* était une statue bouddhique, et, si cette opinion, d'ailleurs contestable, était admise, elle prouverait simplement que le bouddhisme avait pénétré dès le IIe siècle avant J.-C. chez les populations de race turque; elle ne signifierait rien pour la Chine. Le premier fait certain relatif au bouddhisme chinois est l'enseignement oral de cette religion qui fut donné en l'an 2 avant J.-C. à un ambassadeur de l'empereur *Ngai* chez les *Ta Yue-tche* ou Indoscythes. Quant à l'empereur *Ming*, c'est en l'an 64 de notre ère que, à la suite d'un songe, il envoya chez

les Indoscythes de l'Inde du centre deux émissaires; ceux-ci revinrent trois ans plus tard en ramenant avec eux deux Hindous dont les noms sont restés célèbres et en rapportant des livres saints et une statue du Bouddha. L'empereur *Ming* ne fit d'ailleurs point profession de foi bouddhique ; ce n'est qu'à partir de l'empereur *Hoan* (147-167) que la religion nouvelle fut mise en honneur. Enfin, il importait de montrer le rôle considérable qu'ont joué les pays de l'Asie centrale dans la propagation du bouddhisme ; des fouilles récentes en Kachgarie nous ont révélé dans les cités recouvertes aujourd'hui par les sables toute une ancienne civilisation bouddhique dont on peut suivre ainsi la marche graduelle vers l'Orient. On ne doit donc plus se représenter le bouddhisme comme transplanté subitement de l'Inde en Chine par de hardis missionnaires ; il faut bien plutôt refaire pas à pas les étapes qui, de l'Afghanistan ou de l'Oudyâna, l'amenèrent par Khoten ou Kachgar et Tourfan jusqu'aux portes du Céleste Empire.

Il me serait facile de multiplier ces critiques et de prouver que M. de la M. ne tient pas assez compte des découvertes récentes les plus importantes. Il convient cependant d'être reconnaissant à l'auteur de l'effort qu'il a fait pour tracer sous une forme sobre et élégante et, somme toute, d'une manière suffisamment exacte, les grandes lignes d'une histoire de la Chine.

Ed. CHAVANNES.

H.-R. HALL, **The Oldest Civilization of Greece, Studies of the Mycenæan age,** in-8°. Londres, Nutt, 1901, xxxiv-346 p. Prix : 18 fr. 75.

J'aurais voulu examiner ce livre en détail, mais l'espace me manquerait dans cette *Revue*. Il y aurait, en effet, beaucoup de menues questions à discuter en ce qui touche à l'Égyptologie. Pour en citer un exemple, dans la note même qui précède l'Égypte, M. Hall déclare que le terme *Keftiu* était à proprement parler le nom du pays et non celui du peuple. Or, c'est le contraire qui est vrai : le pays s'appelait *Kafit* ou *Kefit*, plus exactement *Kafaît* ou *Kefaît*, duquel on tirait, par adjonction de la flexion en *i* des ethniques ou des noms d'agent, le terme *Kafaîti-Kefaîti* au pluriel *Kefaatiou* ou comme le transcrivent la plupart des savants *Keftiou*, si bien que *Keftiou* désigne les gens du pays de Kafit, non pas le pays lui-même. La plupart des critiques porteraient sur des points de détail du même genre, qu'il serait facile de modifier, sans qu'aucun changement notable en résultât pour les idées exposées dans l'ouvrage. Celui-ci présente un intérêt considérable au moins pour les Orientalistes, qui ne peuvent pas toujours suivre d'une manière constante le progrès des découvertes accomplies chaque jour dans le domaine Mycénien : c'est une bonne fortune pour

eux de les voir résumées dans un volume élégant d'aspect et très solidement documenté pour le fond, tel que l'est celui-ci.

M. Hall a tracé sur une page spéciale le cadre de cette vieille histoire telle qu'il la conçoit. Il la fait commencer vers 2500 avant J.-C., c'est-à-dire vers l'époque à laquelle il place la XII[e] dynastie Égyptienne. Je crois qu'il a eu tort de se laisser entraîner par la tendance manifestée depuis quelque temps dans l'école de rabaisser par trop les dates de l'histoire d'Égypte, et qu'il serait plus proche de la réalité s'il plaçait vers cette date la XIV[e] dynastie ou la fin de la XIII[e]. Cette modification serait sans importance pour la thèse qu'il défend, car, à tous les points de vue, historique, religieux ou archéologique, les XIII[e] et XIV[e] dynasties ne sont que la continuation de la XII[e]. Je n'ai pas qualité pour juger s'il a raison d'arrêter les débuts de la civilisation mycénienne vers 2500; toutefois, si plus tard, lui ou d'autres venaient à les reculer plus loin, je ne m'en étonnerais pas outre mesure. J'ai toujours pensé qu'en un temps où deux puissances aussi policées que l'Égypte et la Chaldée dominaient sur les côtes méridionale et orientale de l'extrémité du bassin méditerranéen, il était impossible que les peuples établis sur les côtes du Nord, en Asie-Mineure et dans la mer Égée, restassent à l'état de barbarie. Il y avait des vaisseaux de mer en Égypte dès la VI[e] dynastie, et le commerce amenait aux bords du Nil de l'ambre dès la V[e] au moins. Peut-être découvrirons-nous, un jour, dans quelque hypogée, des relations de voyage analogues à celles qui couvrent les murs de plusieurs tombeaux d'Assouan et qui nous ont fait connaître les explorations des princes de Syène dans le désert Libyque, ou sur les côtes de la mer Rouge et jusqu'au Sinaï. Je crois que les tribus des côtes asianiques nous apparaîtront comme possédant déjà une culture moindre sans doute que celle de l'Égypte, mais déjà très relevée.

En résumé, la partie mycénienne du livre est très curieuse pour les Orientalistes, et je suis certain que la partie qui traite des documents Orientaux rendra de grands services aux archéologues qui s'occupent des débuts de l'histoire grecque. Il sera d'ailleurs facile de tenir l'ouvrage au courant des découvertes nouvelles; de celles surtout qui se font en Crète : c'est de la Crète que la solution nous viendra de la plupart des questions que M. Hall a soulevées et agitées de chapitre en chapitre.

G. Maspero.

---

6. — A. Thumb und K. Marbe. **Experimentelle Untersuchungen über die psychologischen Grundlagen der sprachlichen Analogiebildung.** Leipzig, 1901, in-8°, iv-87 p.

Quand l'observation des faits tels que la loi de Verner en germa-

nique ou l'emploi régulier des palatales et des gutturales en indo-iranien, a obligé les linguistes à tenir un compte strict de la constance des lois phonétiques, on a été conduit du même coup à reconnaître l'importance des changements analogiques ; car la régularité phonétique n'apparaît que si l'on tient compte de perturbations variées dont les principales proviennent de l'analogie. Comme l'a fort bien dit M. V. Henry, dans son livre sur l'*Analogie dans la langue grecque*, « l'analogie n'est qu'une des nombreuses formes de l'association des idées » ; mais les recherches des psychologues sur l'association des idées n'ont pas abouti jusqu'à présent à des résultats assez précis ni assez solidement établis pour déterminer l'emploi qu'on peut faire de l'analogie et, si désireux qu'ils soient de ne plus la traiter comme une force capricieuse et fantaisiste, agissant au hasard, les linguistes manquent ici de principes généraux et ne peuvent que tâtonner : l'emploi de l'analogie introduit trop souvent un élément d'arbitraire dans le système si merveilleusement sûr et précis de l'histoire des langues. M. Thumb, le linguiste et helléniste bien connu, a donc fait œuvre éminemment utile en s'associant à un psychologue, M. Marbe, pour instituer des expériences sur les associations qui jouent dans les faits d'analogie le rôle essentiel.

Les expériences ont été fort simples : un mot était prononcé et le sujet devait dire immédiatement quel autre mot celui-ci lui suggérait; on mesurait à chaque fois le temps qui s'écoulait entre l'appel et la réponse. On a constaté ainsi que, le plus souvent, un substantif appelle un substantif, un adjectif un adjectif, etc. ; et, ce qui est plus remarquable et plus important, chaque mot en appelle de préférence un autre, qui se retrouve chez plusieurs sujets ; ainsi à *leicht* sept sujets sur huit ont répondu par *schwer* et à *schwer* six sujets sur huit par *leicht* ; les associations les plus ordinaires sont celles dans lesquelles le temps nécessaire pour réagir est le plus court; les associations moins ordinaires demandent plus de temps; ainsi le temps moyen de réaction pour *schwer* appelant *leicht* est de 1ˢ 46, tandis que la réponse *last* demande 1ˢ 8 et la réponse *eisen* 2ˢ. Il y a donc des associations qui sont plus *rapides* et plus *ordinaires* que les autres. Tel est le résultat général des expériences de M. Marbe.

M. Thumb a tiré des expériences les conclusions linguistiques qu'elles lui ont paru comporter. Ce que les expériences éclairent le plus immédiatement, c'est l'influence qu'exercent les uns sur les autres les mots appartenant à une même catégorie de sens, par exemple les noms indiquant la parenté, et aussi les faits de contamination, par exemple l'association des adjectifs « lourd » et « léger » mise en évidence par les expériences explique l'altération bien connue de lat. *grauis* en *greuis* (fr. *grief*) sous l'influence de *leuis*. Il convient, d'ailleurs, de ne pas conclure trop vite; ainsi le fait que, dans les expériences portant sur les noms de nombre, chaque nombre appelle le suivant (*un* appelle *deux*

deux appelle *trois*, et ainsi de suite) ne permet pas d'affirmer que si le nom de nom bre peut agir sur celui qui précède, l'action inverse ne doive être admise qu'avec réserve : si chaque nom de nombre appelle en général le suivant, c'est que les noms de nombre sont enseignés en ordre à chaque enfant et que cet ordre reste fixé dans la mémoire et se répète instinctivement, mais ceci n'exclut pas que le procédé employé dans la prononciation d'un nom de nombre ne puisse se répéter dans le suivant, au moment même où l'on apprend les noms de nombre dans leur ordre : ἑπτά commençant par un souffle, le nom de nombre suivant commencera aussi par un souffle, d'où ὀκτώ et ἐννέα à Héraclée ; de même le groupe πτ de ἑπτά est reproduit dans ὀπτώ en éléen ; *uth* « huit » en arménien suppose aussi *-optó*, ce qu'on a contesté à tort. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur ces menus faits. Un examen attentif des comptes rendus d'expériences révèle d'ailleurs au lecteur beaucoup de détails curieux et instructifs que les auteurs n'ont pas jugé utile de relever tous. On devra lire la brochure de MM. Thumb et Marbe et pour ce qu'elle apprendra et pour les perspectives nouvelles qu'elle ouvre et surtout pour les règles de méthode que propose M. Thumb. Partant du fait que, pour chaque sujet, il y a dans chaque cas un type d'association dominant, M. Thumb conclut que, à un moment donné, en un lieu donné, on ne peut admettre pour un groupe de formes donné qu'une seule espèce d'action analogique : là où, par exemple, les divers prétérits s'associent entre eux, all. *trug* pourra provoquer *frug*, là où les diverses personnes d'un même temps s'associent entre elles, *du giebst* pourra provoquer *ich gieb*, là où les troisièmes personnes s'associent entre elles *sie gaben* provoquera *sie geben*, au lieu de *sie gebent*, etc. ; mais ces diverses actions ne doivent pas avoir lieu simultanément dans le même dialecte. De même qu'on cherche à déterminer le système articulatoire, on devra chercher à déterminer le système d'associations qui domine à chaque moment, dans chaque dialecte. Ces conclusions — discutables — sur la méthode à suivre dans l'étude des faits d'analogie s'imposent à l'attention de tous les linguistes.

A. Meillet.

Raph. Elisei, **Quæstiones Propertianæ.** Quæstio III. De Urbe Propertii natali, ed. altera. Asisii MCMI. Ex typ. Metastasiana Aloysii Vignati. Gr. in-4°. L. I 25.

Giacomo Giri, **Sopra un luogo di Properzio** (I, 8, 9-16). Estratto dalla Rivista di storia antica. Nuova Serie. Anno VI. Fascicolo 1°, Messina, 1901, 6 p.

Prof. Giovanni Navetta, **Sulla prima elegia di Properzio.** Marsala, 1901, in-8°, 23 p.

Nicolò Pirrone, **L'ultima elegia di Properzio ed i carmi sepolcrali Latini.** Messina, in-8°. 1901, 17 p. — Properzio IV, 11, 65-66. Estratto dalla Rivista di storia antica. Anno V, n° 2, 5 p.

Francesco Vivona, **Studi Properziani.** I. Note critiche. Palermo, Remo Sandron 1901, gr. in-8°, 55 p.

Deux mots d'abord sur le thème choisi par les savants ci-dessus désignés et sur la méthode que presque tous ont suivie.

Il est possible qu'on s'étonne à l'étranger de voir la Sicile s'enflammer brusquement pour Properce. Question de personnes, si je ne me trompe. MM. Sabbadini et Giri ont publié des essais sur la première élégie ; ils ont inspiré à leurs auditeurs le goût du poète ; ceux-ci auront suivi docilement, sans songer au danger de débuter sur un pareil auteur. Comment oublient-ils pourtant que, s'il y a dans Properce maintes réminiscences des beautés de Callimaque et de Philétas, il y a trop chez lui des ombres de Lycophron ? De là cet immense commentaire par lequel on rajuste tant bien que mal les subtilités et les obscurités peut-être volontaires du poète. Un tel caractère ne devrait-il pas mettre en garde les débutants ?

De même pour la méthode. Toujours sévit le mauvais exemple donné jadis par Scaliger. Son influence persiste jusque sur les éditeurs anglais contemporains. Rien n'est si connu cependant que les défauts du système. On relève dans le détail les variations de sentiments et les contradictions du poète, comme si, dans l'amant de Cynthie et en de tels sujets, elles n'étaient pas des plus naturelles. On reconnaît et au besoin l'on suscite dans les élégies du poète des difficultés et, pour y parer, on divise et l'on subdivise les élégies où l'on admet des lacunes : passe pour cela encore ; bien vite on propose telle leçon dont on s'était avisé et qui est la vraie cause de toute l'entreprise ; passe encore ; mais à force d'arguments qu'on tirait autrefois de la logique, qu'on veut tirer maintenant (suivant moi, cela est pis) de la poésie et du sentiment, on épilogue sans fin pour proposer au bout du compte de changer, même de bouleverser l'ordre des vers ; ce qui est chose facile puisque rien n'est aussi mobile que ces distiques et que Properce, moins qu'aucun autre, ne se pique d'user du raisonnement géométrique. Aussi nos chirurgiens-philologues s'en donnent à cœur joie. Malheureusement, cette belle méthode ne produit rien de durable ni même, si j'osais le dire, rien de sérieux. Ce sont purs exercices de virtuoses. Si chacun s'admire, écoutez aussi ce que chacun dit d'autrui. Comment, d'ailleurs, pourrait-il y avoir en tout cela ombre de science, alors que rien n'est contrôlé et que, pour vérifier ces hypothèses, il n'y a pas, il ne saurait y avoir de contre épreuve ? Dans les manuscrits les déplacements de vers ne sont jamais le fait d'interpolateurs ; ils tiennent à des causes matérielles très simples, très connues ; mais de celles-là il n'y en aurait jamais assez pour expliquer toutes les perturbations qu'on a supposées dans notre recueil. Le résultat est qu'en fait tous les savants qui procèdent ainsi, finissent par composer des poèmes avec les vers et plus ou

moins avec les mots de Properce. Grand bien leur fasse! Notons que l'élan dans ce sens est si fort qu'il n'a pu être enrayé par l'édition de Rothstein.

Voilà pour le texte. Mais il y a un autre point qui ne diffère pas beaucoup : dès qu'ils abordent les élégiaques, les savants ou les commentateurs contemporains, sans songer à faire de distinction, entreprennent d'établir avec précision les regestes des amours de leur poète : il a eu tant de maîtresses; il s'est lié, il a rompu, il s'est remis avec une telle à tel moment. On dresse un état et une chronologie en règle. On est en marche vers le certificat médical. Je n'invente rien [1]. Avant de connaître Properce, Cynthie était-elle honnête encore? Lui a-t-elle vraiment résisté? En vérité, nous voilà bien embarqués. Qu'on fasse ces raisonnements avec Catulle, c'est déjà fort dangereux. Mais tabler ainsi sur les odes et épodes d'Horace (nous l'avons vu) et encore sur les poèmes des trois élégiaques, c'est, à mes yeux, pure naïveté ou singulière fantaisie. On n'oublie que ce qu'il y a très sûrement d'imitation et de pure fantaisie et dans ces thèmes et dans ces vers. Singulier retour aussi à la méthode de ces bons grammairiens de l'empire qui commentaient les poètes en prétendant tirer de leurs vers une histoire complète de leur vie; voilà un beau progrès des modernes!

Il était impossible que les brochures dont je vais rendre compte pussent échapper à la mode présente. Elles y cèdent cependant dans une mesure différente.

M. Elisei représente seul le continent à côté des savants Siciliens dont je vais parler. Il reprend en latin une brochure dont j'ai rendu compte autrefois [2]. La nouvelle édition est en progrès marqué sur la précédente. Le latin me paraît en général correct et élégant. S'il y a encombrement de notes et de citations échelonnées, formant chapelet, souvent bien inutiles, du moins le sujet est étudié avec plus de soin et serré de plus près. Il y a toute une réunion curieuse d'inscriptions et de remarques locales [3].

Deux parties : dans la première, énumération des preuves et témoi-

---

1. M. Giov. Navetta : p. 11, note 2 : « Nei due passi prodotti... e in altri, Properzio appare *sparuto e smunto a causa di amore e non per natura*... » Ces poètes se disent maigres; l'étaient-ils vraiment et pourquoi et combien?

2. *Revue* de 1899, I, p. 408. — Voici la réplique que m'adresse ici l'auteur : « alter Transalpinus, aut præpropere pervoluto libello aut nostræ linguæ imperitior, meas animadversiones ex adverso penitus interpretatus est; ...pretium operis ...infirmat eo potissimum quod Asisinas ego sim ». Cela n'est pas très méchant; je ne crois pas en conscience que ce soit juste.

3. En ceci est surtout le prix de la brochure. M. E. donne, d'après la partie inédite du *Corpus* (XI, 2) qui lui a été communiquée par M. E. Bormann, les inscriptions d'Assise où il est question des *Propertii*. L'une de ces inscriptions (sur C. Passennus Fortunatus) a été trouvée récemment dans le même lieu où l'on avait déjà trouvé les autres.

gnages; dans la deuxième, explication des trois passages où Properce parle de son pays. A la brochure est jointe une feuille intitulée : Di alcuni giudizi intorno alla prima edizione. C'est une série d'extraits d'articles ou lettres de savants italiens avec un renvoi à la dernière édition de M. Schanz, le tout dans le ton habituel aux réclames de libraire.

Sous le latin comme sous l'italien il reste dans ce travail un défaut grave dont l'auteur ne se doute guère et que je n'espère pas lui faire sentir. Voici un exemple de la façon dont raisonne M. Elisei : il veut (on devine pourquoi) que la famille de Properce soit noble. Comme nous ne savons rien du fait, pour arriver à son but il prend ce détour : les vers d'Ovide sur lui-même ressemblent tellement à ceux de Properce qu'il a dû imiter son prédécesseur; Ovide parle d'un de ses ancêtres fait chevalier; donc Properce a dû avoir un ascendant du même ordre. Je crains bien que le raisonnement ne soit pas plus solide ici en maint point de la partie archéologique et notamment dans ce qui regarde l'identification des *Perusina sepulcra*.

La brochure annonce, du même auteur, deux autres études sur Properce : Quæstio I : Quonam tempore præ ceteris lib. I, el. I scripta sit. — Quæstio II : Quot libris opus Propertii contineatur, etc. L. I, 50.

L'article de M. Giacomo Giri : *Sopra un luogo di Properzio* (I. 8, 9-16) est une polémique contre la transposition proposée par M. Cartault dans la Revue de philologie de juillet 1900, et une défense de la conjecture (*patiantur*) qu'avait suggérée M. Giri.

Dans son étude sur la première élégie du livre I, M. Giovanni Navetta, professeur à Marsala, se prononce avec M. Giri contre le système de Lachmann, sauf à admettre (contre M. Giri) que la rupture avec Cynthie a dû être causée par une infidélité du poète (III, 16, 9 : *Peccaram*...) [1]. M. N. combat aussi le système mixte d'après lequel le poème se diviserait en deux élégies composées de divers fragments; surtout il lui paraît impossible d'admettre que l'élégie I, 1, telle que nous l'avons, ait été écrite ou rajustée pour servir de préface (*proœmium*) au recueil complet. C'était un point de départ, plutôt douloureux, dans la description des sentiments du poète à l'égard de Cynthie.

M. Nicolò Pirrone défend, contre les objections diverses qu'on a soulevées, le distique : IV (V) 11, 65-66, et il cherche à l'interpréter, tout en remplaçant au v. 66 *tempore* par *funere*. M. P. n'a pas remarqué que dans tous les exemples qu'il cite à l'appui, le substantif est accompagné d'un adjectif. — Je suppose qu'après ce premier essai, l'auteur, mis en goût, a voulu célébrer la *romanarum elegiarum regina*. D'où le second article. C'est plutôt, si je ne me trompe, une

1. M. Sabbadini, Atene e Roma, 1899, p. 26.

étude qui s'adresse aux profanes et par conséquent que nous n'avons pas besoin d'analyser ici. Notons simplement que M. Pirrone soutient que le poème a dû être fait pour être réellement inscrit sur la tombe.

M. Vivona a le mérite de bien connaître la littérature de Properce. Il en a le maniement et je ne vois pas qu'il ait rien omis d'important. Ses théories critiques sont excellentes : ne changer le texte traditionnel ou l'ordre des vers qu'en cas de nécessité (et là-dessus il fait des objections très justes à Lachmann) ; avant tout se bien pénétrer des habitudes du style de Properce, remarquer ses sautes de pensée, ses ellipses ou lacunes volontaires, afin de ne pas gâter maladroitement ce que le poète a cherché et plus ou moins atteint. Ajoutons enfin qu'il est visible que M. V. aime Properce, qu'il sait l'entendre et qu'il a pour cela toute la finesse qui hélas ! manque à tant d'autres. Il refuse sagement de suivre les savants qui veulent supprimer dans nos élégies les vers qui leur paraissent faibles ou recherchés. M. V. répond avec bon sens que le poète est inégal, avant tout fleuri et maniéré, et que la raison donnée, alors même qu'elle est bien appliquée, devrait nous incliner plutôt à conclure pour que contre l'authenticité des vers qu'on met en question. Louons l'excellente remarque de la page 38 sur les difficultés de II, 32. Elles viennent uniquement de ce qu'on prend à la lettre des vers où Properce s'exprime avec une amère ironie, mêlée de sarcasme. C'est une explication heureuse quoique l'ironie me semble moins marquée que ne le dit M. V. Ce qui est tout à fait humain, M. V. voit et fait très bien ressortir le défaut des conjectures ou des explications des autres savants, tandis qu'il s'abuse quelque peu sur la valeur de celles qu'il propose [1]. D'ailleurs, les conjectures personnelles de M. V. sont assez rares [2].

Mais je ne m'accorderais plus avec M. V. quand, infidèle à ses principes et cédant aux influences contemporaines, il veut rejeter comme *spurii* tels vers (II, 9, 23 et 24), pour des raisons qui me paraissent assez faibles, ou lorsque, par de prétendus manques à la logique (dans un poète comme celui-ci ! et quels arguments sont plus subjectifs que ceux-là), et afin de rétablir un bel ordre, il veut déplacer des vers ou séries de vers [3].

M. Vivona annonce une seconde partie où il s'occupera particulièrement du style de Properce et des procédés qu'il affectionne. Nous ne pouvons qu'augurer beaucoup de bien de ce nouveau travail.

---

1. Ainsi p. 21 en haut sur II, 5, 27 : *tua*, « a te favorevole ». Les exemples cités portent entièrement à faux.

2. III, 16, 19, *sacro*.

3. Voir ce qu'il fait (p. 28 au bas), de l'élégie II, 13 et (p. 30), de l'élégie II, 16. — Pourquoi, au lieu des notes isolées et d'incommodes renvois n'avoir pas mis en tête un index bibliographique des éditions, articles et brochures citées ? M. V. eût par là évité tout au moins des répétitions. — Pour compléter l'indication de la note 2 de la p. 15, je répète une fois de plus que l'éditeur anonyme du Properce de la collection Lemaire s'appelait H.-J. Rouxelle.

Il me serait facile, en terminant, de souligner le désaccord qui, sur tant de points, règne entre ces savants du même pays, et je pourrais leur souhaiter de convaincre, s'ils y réussissent, les étrangers et d'être ainsi plus heureux ailleurs que chez eux. J'aime mieux reconnaître et louer leur effort qui est hors de doute et qui mérite, ce me semble, toute notre reconnaissance.

Émile Thomas.

Venturi (A.). **Storia dell' arte italiana.** I. Dai primordi dell' arte cristiana al tempo di Giustiniano. Milano, V. Hœpli, 1901, in-8°, 558 p., 462 gr.

Le premier volume de l'*Histoire de l'art italien* que M. A. Venturi vient de faire paraître est de ceux que les archéologues reçoivent toujours avec la plus vive satisfaction. Ils trouvent, en effet, dans ces manuels, le résumé des découvertes les plus récentes, accompagné d'excellentes gravures, exécutées d'après les meilleurs procédés, qui permettent enfin, sans déplacements et sans crainte d'erreurs, de juger et de comparer des monuments éloignés, dont on n'a malheureusement si souvent que de déplorables interprétations. Aucun travail, mieux que celui-ci, rapproché du précieux *Dictionnaire* de l'abbé Martigny, toujours classique cependant, ne fait mieux saisir les progrès réalisés, à la fin du XIXe siècle, pour le plus grand profit de l'archéologie.

Mais, alors que maintenant nous avons ainsi à notre portée de si parfaits moyens de reproduction, nous sommes en droit de nous montrer très exigeants ; M. V. n'a peut-être pas su mettre en pleine valeur, aussi bien pour lui que pour nous, les admirables matériaux qu'il possédait. Peu d'éditeurs ont, en effet, de plus belles planches qu'Hœpli : l'*Arte*, l'*Arte italiana* sont des mines extrêmement riches, et M. Venturi, directeur de la première de ces *Revues*, pouvait y puiser à pleines mains. A mon avis, dans certains cas, il a beaucoup trop puisé : sous prétexte d'illustrer son volume, il semble l'avoir alourdi ; dans d'autres, au contraire, il a laissé des vides regrettables. Qu'est-il besoin de *cinquante-deux* gravures de détail pour les deux colonnes du *ciborium* de Saint-Marc de Venise, de *vingt-trois* pour la porte de Sainte-Sabine de Rome, de *douze* pour l'arc de Constantin, au total *quatre-vingt-sept*, alors qu'il n'y a pas un de ces admirables fonds de coupes, si intéressants cependant, que les argenteries de Bosco Reale, que les *amula* chrétiennes (données par Blanchini), que les bijoux découverts dans le tombeau de l'impératrice Marie, fille de Stilicon, ne sont même pas mentionnés ? Quant aux étoffes, si rares de cette époque, je ne les vois représentées ici que par des échantillons *orientaux* du VIIIe siècle au moins (F. de Lasteyrie dit même du XVe), lorsque le trésor de la cathédrale de Sens nous a conservé un spéci-

men si admirable, peut-être unique, d'une étoffe *occidentale*, très probablement italienne, du v^e siècle. Que viennent faire enfin ici, dans cette histoire de l'art italien, ces ivoires, ces manuscrits, superbes on ne peut le nier, non pas même d'école byzantine, ce qui pourrait avoir pour Ravenne, par exemple, sa raison d'être, mais exécutés certainement à Constantinople, par des artistes grecs, comme ce diptyque du British Museum (p. 434), comme le merveilleux Dioscoride de Vienne, écrit et illustré pour Julia Anicia, fille d'Anicius Olibrius, comme ces coffrets d'ivoire, publiés naguère par M. G. Schlumberger dans ses superbes volumes sur le x^e siècle byzantin ?

Tous ces défauts tiennent à une seule cause. Ce livre, résumé d'articles d'auteurs très compétents, très illustrés, dont les bois étaient à la disposition de M. Venturi, n'a pas su acquérir, au cours du texte, l'unité personnelle indispensable. Dans un manuel, il faut dire pourquoi on met à telle place une pièce intéressante ; M. V. se borne à exposer les opinions diverses de ceux qui s'en sont occupés. Prenons des exemples : la porte de Sainte-Sabine : nous lisons que les uns la jugent du vi^e siècle, les autres du xi^e, quelques-uns aussi du xiii^e et, avec l'auteur, nous passons. A examiner les sculptures, je crois pourtant que tous ont raison : car, si je suis convaincu que la Crucifixion avec les deux Larrons est une des plus anciennes connues, je crois que la Vierge, voilée à la Duccio (p. 351), est du xiii^e. Je me demande même si l'Ascension d'Élie (p. 353), n'est pas plus récente encore ; M. V. ne se prononce pas (p. 475). Plus loin, voilà la croix de Brescia. Le médaillon dont elle est ornée représente-t-il Galla Placidia, Valentinien III et Honoria ? C'est l'avis qui prévaut au xix^e siècle. Est-ce au contraire le portrait d'Ansa, d'Adelgise, fille de Didier (viii^e s.) et d'Ansilberge, comme le croyait au xviii^e siècle l'abbesse Baidelli ? M. V. ne prend pas parti ; pas plus qu'il ne signale la troisième opinion, celle de Bighelli, qui y voyait la femme de Constance III et ses *fils*. Mais, pour lui, c'est un admirable verre antique.

Il n'y a qu'un malheur : ce ne fut jamais un fonds de coupe. Je suis allé exprès à Brescia ; j'avoue ne pas avoir pu deviner ce que c'est (peut-être une peinture à l'encaustique copte ?) ; en tous cas ce ne fut jamais un verre doré. Puis, il est *impossible* que ce soit Galla Placidia : jamais la femme du médaillon n'a eu quarante-trois ans ; et c'est cependant l'âge qu'elle aurait si nous avions le portrait de Valentinien III ; enfin, il ne faut que la comparer à l'admirable diptyque, si personnel, de Monza. Je m'arrête, n'ayant pas l'intention de refaire tout ce passage ; je me borne à constater que la croix a subi de nombreuses réparations. Qu'on regarde par exemple le Christ central, flanqué de quatre ornements que le xviii^e siècle ne désavouera pas ! En l'examinant sur place, je me rappelai cette chasse de Sion, si fameuse, du viii^e siècle. Lorsque je l'ai tenue dans mes mains, l'authenticité s'en est subitement évanouie. L'inscription était bien du

VIIIe siècle, mais le corps du monument datait du XIIe siècle ; le revers même était formé d'une plaque de lampe de chœur, vénitienne, du XVIIIe siècle. Et nombreux sont les sarcophages, les ivoires, les argenteries qu'il serait possible de discuter.

Mais ce qui est ici surtout exaspérant, après avoir eu entre les mains des ouvrages comme ceux de M. G. Schlumberger qui inscrit si minutieusement au-dessous de chaque gravure une très longue légende explicative, c'est de se trouver en présence de renseignements ainsi donnés : — Venezia, Particolare del ciborio di San Marco : — sans un mot de plus, sans explication du sujet, sans date, et surtout sans renvoi, alors que la gravure de la page 333, par exemple, est commentée p. 478, celle de la page 158, p. 380, et qu'il en est ainsi de toutes. Chaque recherche devient donc un long et pénible travail, qui finit par rebuter le lecteur. Enfin, on voudrait une bibliographie plus serrée, plus à jour. Si l'Allemagne est assez bien traitée, à ce point de vue, il semblerait, à lire M. V., qu'en France on se soit bien peu préoccupé des choses d'Italie ; car si pour les manuscrits, il a bien lu le *Journal des savants*, on ne voit pas que pour les objets d'art il ait songé aux *Monuments Piot*, ou aux *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, pour ne citer que deux des plus importants oublis.

Mais si j'ai parlé des imperfections du volume, qui peuvent vraiment être facilement évitées dans les tomes qui vont suivre, il faut, pour être juste, mettre en valeur, en terminant, les mérites d'un travail destiné, malgré ses défauts, à prendre place dans les livres de chevet.

Le chapitre I est consacré aux débuts de l'art chrétien. Excellents sont les détails des Catacombes, des mosaïques, des fresques qui les décorent, et les Orantes (fig. 15 et 16), les Bons Pasteurs (fig. 24 et 25), les Apôtres de la chapelle de Ste-Restitute à Naples (fig. 104), doivent être classées parmi les pages les plus magistrales et les plus utiles pour l'étude de l'art du IIe au IVe siècle. Plus loin, nous trouvons des fragments d'*opus sectile* de Saint-Ambroise, de la Basilique de Giunio Basso, puis ce sarcophage du IVe siècle, du Musée de Latran, représentant l'Hémorrhoïsse où tant d'auteurs ont prétendu voir le portrait authentique du Christ, le seul original avec celui du monument détruit de Panéâs. Et cela nous amène au chapitre II, à la période Constantinienne, dans laquelle nous aurons à admirer les nombreuses reproductions du *Virgile*, du *Cosmas indicopleustes* et du *Rotulus de Josue* du Vatican, de la *Genèse* de Vienne, du *Codex purpureus* de Rossano, et surtout de l'Homère de l'Ambroisienne de Milan : il est regrettable, par exemple, que M. V. n'ait pas cru devoir nous expliquer la présence ici de ce dernier manuscrit *grec*, par le fait qu'il a été exécuté certainement dans l'Italie méridionale vers 410.

Les chapitres suivants sont occupés par les sarcophages les plus célèbres du Vatican, du Latran, de Ravenne, et par une foule de diptyques, de coffrets, de pyxides, d'ivoires, parmi lesquels on peut

admirer les deux *cathedra* de saint Pierre, de Rome, et de l'évêque Maximien, de Ravenne. Les nombreuses planches de détails qui montrent cette dernière sous toutes ses faces, permettent de rapprocher les différentes pièces dont elle est composée, des ivoires de Tonanger et surtout de Berlin (p. 418) dont elle est assurément bien proche parente.

L'argenterie n'est guère ici réprésentée que par des *missorium*. M. V. les donne tous : plus heureux que moi, je le félicite d'avoir obtenu du directeur du Musée de Genève la permission de donner *en entier* le disque de Valentinien, dont je n'ai jamais été autorisé à reproduire que le sujet central (?). Mais c'est surtout cet admirable coffret de Saint-Nazaire de Milan qu'on est heureux de retrouver ici ; presque une audace de M. V., puisque pas un érudit italien n'avait songé à le regarder, à l'examiner, à l'apprécier, avant que les Allemands et les Français s'en fussent occupés.

Quelques croix, un disque, des monnaies, des camées terminent la série des œuvres d'art de ces six premiers siècles. Si chacun des volumes qui doit suivre est aussi riche, M. Venturi aura fourni aux travailleurs des matériaux incomparables et d'autant plus précieux, que les *Revues*, dont la plupart sont tirés, sont malheureusement si bien ignorées en France que je ne connais à Paris, que la bonne et riche bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, dans laquelle il soit possible de les consulter.

F. de Mély.

J. Loth. **La métrique galloise,** t. I, Paris, Fontemoing, 1900 ; XIII-388 pp. in-8° (Cours de littérature celtique par H. d'Arbois de Jubainville et J. Loth, IX).

Le titre complet de ce beau livre, qui est dédié à M. Whitley Stokes, en indique l'origine et la nature : « Introduction au Livre Noir de Carmarthen et aux vieux poèmes gallois. — La métrique galloise depuis les plus anciens textes jusqu'à nos jours... T. I. La métrique galloise du xve siècle jusqu'à nos jours. » Préparant une édition du *Livre Noir de Carmarthen*, l'auteur, comme il l'explique dans sa Préface, a voulu étudier les poèmes de ce recueil au point de vue de la versification, dans l'espoir de trouver là des indications précieuses pour la critique et l'histoire des textes. C'était un travail ardu et entièrement neuf, malgré les considérations générales de la *Grammatica Celtica* sur ce sujet, et des renseignements plus ou moins exacts épars chez les écrivains gallois. Allant du connu à l'inconnu, M. Loth s'est attaché d'abord à la métrique galloise des xve-xvie siècles. Il l'expose d'après les grammairiens qui, au xvie, l'ont codifiée en entrant dans les plus petits détails ; non toutefois sans contrôler leurs assertions par l'étude attentive des auteurs mêmes. Il ajoute un tableau

rapide de l'évolution ultérieure du vers gallois jusqu'à nos jours. Tel est l'objet du premier volume, le seul paru jusqu'ici; c'est une sorte d'introduction au second, qui sera consacré à la métrique galloise antérieure au xv^e siècle, et aux obscures questions d'origine des systèmes poétiques usités chez les plus anciens Gallois et dans les autres nations celtiques.

Ce premier livre est rempli presque exclusivement de délicates et minutieuses analyses des procédés matériels employés par les bardes gallois. L'auteur s'en est tenu volontairement à cet ordre de faits, déjà suffisamment compliqués et touffus. Cependant son sujet touche en passant à bien des questions linguistiques intéressantes, dont l'une se trouve exposée dans la note 1 de la p. 25. Ainsi l'équivalence admise, au point de vue de l'allitération, entre consonne sourde et consonne sonore suivie d'aspirée ou de *rh* sourd : *t*y, caria*d h*ir; *tr*ugain, caria*d rh*agor, s'appuie sur un fait de prononciation qui a son analogue en breton de France : *map énan* = *mab henan*, *daipromp* = **debrhomp*, *Revue Celtique XI* 181 (cf. irlandais *impu* = **imb-hu*, grec *amphi* de **ambhi*, etc.).

L'habitude et la convention ont une influence énorme sur la façon dont chaque peuple sent et juge les beautés de sa versification, qui pour tout autre seraient souvent des défauts barbares, ou des bagatelles absolument insignifiantes. Il est curieux de voir comment, dans des domaines tout à fait séparés, la sévérité outrée sur la forme poétique s'allie également avec certaines tolérances des moins justifiables en elles-mêmes. Les deux voyelles différentes *y* et *u* rimaient ensemble en gallois (p. 175). C'est ainsi que l'auteur de la *Légende des siècles* a fait rimer *fatiguée* à *gaie*, lui qui eût reculé d'horreur devant la rime de Mardoche, « *idée* avec *fâchée* ». La rime d'un mot avec son composé est d'une remarquable fréquence chez les Gallois (p. 175, 176). Victor Hugo en a moins abusé, sans pourtant éviter toujours ce moyen de rimer richement à peu de frais (*terre, Angleterre*, dans Cromwell, etc.).

La complication excessive de la forme poétique n'est guère conciliable avec les qualités sérieuses du fond. H. de la Villemarqué, après avoir décrit les « instruments de musique » et la « prosodie » qui servaient aux bardes gallois à composer leurs chants, ajoutait cette réflexion : « Il y a donc lieu de s'étonner, non pas des défauts qu'on y trouve, mais des beautés qu'ils renferment » (*Les bardes bretons*, LXXXIIIJ). La même impression se dégage, plus forte encore, des analyses consciencieusement patientes de M. Loth. Mais le remède est appelé par l'excès même du mal. A la versification surchargée d'entraves s'est opposée chez les Bretons d'Angleterre une poésie populaire d'allure libre et dégagée. Et les deux systèmes ont réagi l'un sur l'autre. D'après M. Loth, l'avenir appartient à une forme intermédiaire, sage compromis entre les complications trop

raffinées d'autrefois, et la versification relâchée issue d'une réaction bien légitime. « Il est à prévoir, dit-il, p. 319, que les barrières déjà bien faibles parfois qui séparent les deux systèmes tomberont d'elles-mêmes et qu'il n'y aura plus, en Galles, de poésie *esclave* ou *enchaînée* et de poésie *libre*, mais des poètes plus ou moins *libres*, ou plus ou moins *compliqués*. S'ils sont fidèles au génie de leur langue, une sorte de *cynghanedd* atténuée, plus libre, discrète, tenant compte de l'accentuation et observant la cadence naturelle de la langue, sera toujours un des principaux charmes de cette poésie essentiellement musicale. »

Bien que ce charme spécial à la poésie des Gallois soit intimement lié à leur idiome national, ils ne désespèrent pas de le faire goûter ailleurs. « Qui sait, dit J. Ceiriog Hughes (*Y bardd a'r cerddor*, IV, 12) s'il ne viendra pas un temps où nos *cynghaneddion* les plus harmonieuses se feront en anglais ? Les branches de pommier greffées sur un sauvageon portent, dit-on, des fruits plus doux! » Et il donne comme spécimen de cette poésie anglo-bretonne, l'*englyn* suivant du Dr Emlyn Jones :

Waking of the Harp.

Wake sweet harp, why warp in woe — why linger,
And languish in sorrow :
Why let rough and bluff wind flow
Thy wailings on the willow !

Cette ambition n'a pas trouvé d'écho dans le livre de M. Loth, qui d'ailleurs, après avoir étudié la poésie galloise avec une compétence fort rare, finit par l'apprécier ainsi favorablement (Appendice, p. 380, 381) : « Si la poésie galloise n'a produit aucun homme de génie, elle est représentée, en revanche, par un nombre considérable d'hommes de talent. Un trait commun les distingue : ce sont, à peu près tous, même les plus médiocres, de très habiles versificateurs. Au point de vue de la *musique* du vers, la poésie galloise est incomparable. »

E. Ernault.

— La suite de cet ouvrage vient de paraître (1901); elle porte en sous-titre : « Tome second. La métrique galloise du ixe à la fin du xive siècle. Première partie. Laisses et strophes; *cynghanedd* vocalique ». Les principales divisions du volume sont : « Les laisses monorimes et les systèmes de vers à groupes asymétriques; les strophes; genres isolés, particuliers à un auteur; poèmes à systèmes variés; la *cynghanedd* en général; la *cynghanedd* vocalique par rime finale et interne. »

L'auteur se rend parfaitement compte des difficultés que présente le terrain nouveau où il s'engage. « Ici, dit-il (p. ix), plus de traités

de métrique, ni de témoignages de grammairiens, mais des textes dont bon nombre, les plus importants, à certains égards, ne sont pas datés et qui, la plupart du temps, ne nous sont point parvenus sous leur forme sincère et primitive. » Aussi sa critique avisée est-elle toujours en éveil, pour tenir compte des plus légers indices qui peuvent aider à lire, à interpréter linguistiquement ou historiquement, à scander, enfin, des œuvres bardiques souvent fort obscures, et d'aspect parfois assez divers. La métrique galloise n'est pas restée immuable pendant ces six siècles ; il y avait aussi, dans des poésies du même âge, des différences de forme tenant aux *genres* et aux *écoles*. Le prophétisme n'était pas soumis strictement aux lois des poèmes lyriques ; il en était de même pour les dialogues ou poésies scéniques (p. xv, 300).

M. Loth est arrivé, sur plusieurs points, à d'intéressantes conclusions, comme celles-ci : « Les poèmes en laisses de vers de cinq syllabes sont archaïques au XIIe siècle... Plusieurs des poèmes de Taliesin consacrés à Uryen sont dans ce mètre et peuvent, comme noyau, remonter fort loin, plus haut que le IXe, VIIIe, VIIe siècle... La métrique galloise, dans ses traits essentiels, était fixée au IXe siècle, et... ne s'est pas considérablement modifiée avant la deuxième moitié du XIIe... ; les poèmes remontant comme inspiration et sujets au-delà du IXe siècle ont été, à cette époque, approximativement, refondus et remaniés. Rien n'était d'ailleurs plus logique... La langue a subi, du Ve ou VIIe siècle, une évolution complète. Les finales ont disparu ; l'accent s'est modifié et déplacé, etc. » (p. XVI-XVIII).

Il est rare que les autres versifications celtiques soient considérées dans ce volume, ces sortes de comparaisons étant réservées pour la fin de l'ouvrage. On trouvera pourtant des rapprochements intéressants avec l'irlandais, et le breton armoricain (p. 15, 321-323, 369). Ces dernières auraient pu être multipliées ; ainsi (p. 312) la rime de *l* et *r* se retrouve en Bretagne, cf. *Rev. Celt.* XXI, 141 ; celle de *dd* et *f* (*th* doux et *v*) tient à une affinité phonétique, commune aux deux langues bretonnes, cf. mon *Glossaire moyen-breton*, v. *bez* ; etc.

M. Loth parle même incidemment de la poésie française, p. 298 ; il reproche à M. Becq de Fouquières de n'avoir pas su distinguer entre l'allitération voulue et l'allitération accidentelle (sur ce phénomène en français, cf. *Rev. Celt.*, XXI, 411, où il faut lire : « Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales »). A mon avis, M. L. était tombé dans un défaut contraire, en méconnaissant certaines rimes internes conscientes et voulues en moyen breton ; voir *Rev. Celt.*, XXI, p. 403 et suiv. Parmi les scansions critiquées p. 407 se trouve celle du vers : *Da gouzout scler a huy ve quemeret*, qui est reproduite *Rev. Celt.* XXII, 63, et dans le livre que nous étudions ici, p. 322. Je persiste à croire que les finales des syllabes *ve*, *que-meret* répondent aux rimes internes en *er*, dont la seconde aurait pu aussi bien être en *e*

(*queme-ret*). Une correspondance-inverse se montre dans cet autre vers (206) de *Sainte Nonne :* Me a concl*u* ezeo a *tut* pr*ud*ant, où les deux dernières rimes s'accordent mieux entre elles qu'avec la précédente. Ce n'est pas, d'ailleurs, que je nie l'existence en moyen breton de vers de dix syllabes (4 + 6) n'ayant de rimes internes qu'à l'avant-dernière et à la césure. Seulement l'omission d'une autre rime intermédiaire était une licence exceptionnelle. L'auteur du mystère de sainte Barbe ne se l'est jamais permise quand le mot final a moins de trois syllabes. Encore les vers de ce genre sont-ils plus rares dans son œuvre que je ne l'ai indiqué en la publiant (*Introduction*, VIII) : des rimes internes m'avaient échappé, à moi aussi, par exemple la seconde de Ez grueomp n*y* del*i*berat*i*on, cf. *Rev. Celt.*, XIII, 237, etc.

M. Loth pense que ce type à rime interne unique est le plus ancien. Il peut fort bien avoir raison, et le démontrer dans la partie de son œuvre qui n'a pas encore paru.

E. ERNAULT.

E. WALBERG, **Le Bestiaire de Philippe de Thaün,** texte critique publié avec une introduction, notes et glossaire; Suède (*sic*), Hj. Mœller et Paris, H. Welter, s. d.; in-8° de CXIV-175 p.

L'édition du *Bestiaire* donnée par Th. Wright en 1841, avait le double défaut d'être fort médiocre et presque introuvable. M. W. a donc eu une heureuse idée en publiant de ce curieux et vénérable monument de notre littérature une édition critique. Celle-ci est précédée d'une étude grammaticale très approfondie (un des meilleurs morceaux du genre qui aient été écrits dans ces dernières années), suivie de notes (quelques-unes un peu élémentaires peut-être) où sont relevées les principales particularités syntaxiques, discutés les passages les plus difficiles, pourvue enfin d'un glossaire. Ces diverses parties ont été l'objet, de la part des juges les plus compétents, MM. G. Paris [1] et A. Tobler [2], d'éloges mérités; je m'associe à ces éloges et n'insiste pas.

J'exprimerai, en revanche, le regret que M. W. ait considéré son sujet sous un angle purement grammatical. Sans remonter systématiquement aux sources du texte, il eût dû au moins faire tous les rapprochements qui pouvaient en faciliter l'intelligence; il eût été bon d'indiquer les allusions [3], de citer les passages de l'Écriture qui sont

1. *Romania*, tome XXIX, p. 589.
2. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, tome CV, p. 194.
3. Ainsi il y a, au v. 43, une allusion à la fable du *Lion et de l'Ane chassant ;* une autre au v. 205, à un passage bien connu de l'*Évangile de Nicomède*; une autre aux v. 1295-1296 à un passage de l'*Evangile* de saint Mathieu (VIII, 22). On

traduits ou imités, d'imprimer plus souvent le texte latin du *Physiologue*, presque toujours plus vif et plus clair que la lourde et pénible traduction de Philippe.

Le texte a été le principal objet des soins de M. W. Il est en général fort bien établi (quoique l'incertitude dans la classification des manuscrits lui offrît une base peu solide). Il y a dans un certain nombre de passages, sans parler de ceux qui ont été étudiés par MM. Paris et Tobler, que j'eusse traités autrement que M. Walberg [1].

A. JEANROY.

Ian GEBAUER. **Dictionnaire vieux tchèque.** 1er fascicule (A-boj). Prague, 1901, in-4°, 80 p. (en tchèque). — Prix du fascicule : 4 couronne, (= 4 fr. 20).

M. Gebauer a entrepris de compléter par un dictionnaire du vieux tchèque sa monumentale grammaire historique du tchèque dont le premier volume a paru en 1894. Le premier fascicule vient d'être publié; il est malaisé d'indiquer précisément quelles ont été les intentions de l'auteur; car ce premier fascicule n'est précédé d'aucune préface, ni

---

aimerait à savoir comment *Aaliz* peut, aux yeux de l'auteur, signifier *loenge de Dieu*, et à s'expliquer l'introduction, dans le chapitre de la *Fourmi*, de la parabole des Vierges sages; M. W. pouvait au moins sur ce sujet renvoyer aux explications de M. Mann (*Anglia*, VII, 465).

1. Vers 12 : lire *quant faim a u talent*. Dans les trois manuscrits le vers est trop long; ils me paraissent remonter tous à un archétype déjà fautif, où *talent* avait été remplacé par *mal talent*, parce que le sens primitif du mot (« ardeur, colère ») n'était plus compris. — 52 : point-virgule après ce vers et effacer le point après 54; les vers 53-54 se rattachent, non à ce qui précède, mais à ce qui suit. — 70 : *aate*, traduit par « rapide, flexible » ne donne pas de sens; le mot signifie « convenable » (*adaptum*). — 111 : *u*] ; lire *e* (avec L). — 237 : *pardoner* signifie ici « épargner »; ce sens était à relever. — 431 : la forme *brievement* ne se trouve dans aucun des manuscrits et n'est pas ancienne. Lire : *ore oëz briefment*; sur cet hiatus, voy. l'*Introd*, p. XXXVI. — 675 : le point d'interrogation doit être placé après ce vers, non après le suivant. — 716 : *nen*]; lire *n'en*; *en* se rapporte à *pierre*. — 1055 : *Ethiopie*] ; l. *Ethiope* (vers trop long). — 1372 : d'après sa classification des mss. M. W. devait écrire : *qui nage haut en mer, haut* étant dans I et dans—O. 1430 : *enprent*] ; l. *en prent*; je ne connais pas *enprendre* au sens de « entamer ». — 1512 *dimes*]; pourquoi ne pas admettre la forme *disons*, qui est dans deux manuscrits (L *disum*, C *dison*)? — 1625 : *apriendrat*]; cette forme n'est que dans C ; préférer la forme correcte *apreindrta*, de L (cf. *peindrad* dans O). — 1781 : *tuz*]; pourquoi rétablir ici la déclinaison, si souvent violée? — 2219 : *Arabie*]; l. *Arabe* (vers trop long; cf. 1055). — 2231 : *les prent*]; lire, comme M. G. Paris le propose avec quelque hésitation, l'*esprent*, c'est-à-dire « l'allume »; *le* se rapporte à *sarment*; cf. dans le *Physiologus* : « *De aromatibus ignem sibi incendit*, et, dans le *Bestiaire* de Guillaume (v. 764) : *Od son bec alume le feu*. — 2862 : *lur*]; corr. *lurs* (*lors*). — 2930 : ce vers devrait être entre deux virgules. — 2950 : *ne*] : corr. *nel*. — 2979 : l. *ne larai* [*je*] *briefment ne die*; cf. 431. — 3041 : *deseree*]; l. *desevree*. — 3098. Je ne comprends pas ici le sens de *feeil*. — 3116 : au lieu de *par* suppléer *de*.

même d'une simple liste d'abréviations. Il suffira d'indiquer brièvement le plan de l'ouvrage. Chacun des mots attestés dans les textes tchèques anciens, noms propres aussi bien que noms communs, est cité avec une longue série d'exemples ; le sens est donné d'abord en tchèque moderne, puis en allemand ; ensuite vient le correspondant vieux slave, quand il y a lieu, et enfin une étymologie est parfois indiquée en peu de mots. — On pourrait parfois critiquer M. G. sur son orthographe des mots vieux slaves, par exemple *bez* écrit avec un jer final contre l'usage des plus anciens textes, et sur quelques étymologies, par exemple *banja*, v. tch. *banie* attribué d'après Kluge à une racine imaginaire **bhâ-* « laver », alors que c'est évidemment le mot roman **baneum* (fr. *bain*, ital. *bagno*, etc.), emprunté sous la forme de nominatif pluriel *banea*. Mais les correspondances du vieux slave et les étymologies ne tiennent que fort peu de place dans ce livre dont les citations de textes vieux tchèques sont la partie essentielle. Il y aura lieu de revenir sur cette importante publication quand elle sera plus avancée ; le nom de son auteur, qui est le maître des études de grammaire historique du tchèque, suffit à la recommander.

A. MEILLET.

La déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, par G. JELLINEK, prof. de droit à l'Université de Heidelberg, traduit par G. Fardis, avocat, 1 vol., 1-101, in-8°, Albert Fontemoing, éd. 1902.

L'auteur bien connu de cet opuscule, M. G. Jellinek, y développe un point de vue qui avait déjà été indiqué plusieurs fois en France (notamment par M. Borgeaud) antérieurement à cet écrit : à savoir les origines de la Déclaration de 1789 non seulement dans la Déclaration d'indépendance de l'Amérique, mais bien plutôt dans les Déclarations précédentes des Constitutions des États, depuis celle de Virginie (1776) jusqu'à celle du New-Hampshire (1783) : M. J. cite les paragraphes de ces diverses constitutions en face de ceux de la Déclaration française qui s'en rapprochent le plus. Il y a certainement ressemblance : mais l'influence de Rousseau, que M. J. conteste jusqu'à un certain point, se retrouve dans la forme beaucoup plus métaphysique du document français.

M. Larnaude, professeur à la Faculté de droit de Paris, à qui le traducteur a demandé une préface (on ne sait trop pourquoi), exalte la valeur de la Déclaration de 1789, et trouve qu'elle s'appliquerait même en « régime collectiviste ». Voilà une prévision qui aurait bien étonné les hommes de 1789, qui avaient mis la propriété parmi les droits « naturels et imprescriptibles » du citoyen.

E. D'EICHTHAL.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 3 février — 1902

Histoire de l'art du Japon. Ouvrage publié par la Commission Impériale du Japon à l'Exposition universelle de Paris, 1900. — Paris, Maurice de Brunoff, 1 vol. in-folio.

Sur le point de parler de ce livre, je me sens pris d'un scrupule : il faudrait, pour le faire convenablement, être critique ou historien de l'art, et c'est ce que je ne suis nullement. Et, d'autre part, l'art japonais est à tel point mêlé à la vie, imbu des idées religieuses, modelé par les habitudes et l'état social que, je ne dirai pas pour le pénétrer (ambition irréalisable, je crois, pour un Occidental), mais seulement pour s'arrêter avec fruit devant ses œuvres et les goûter avec intelligence, il faut sans doute connaître un peu le Japon, avoir fréquenté ses habitants, ne pas être étranger à sa langue et à sa littérature. Tel est l'état actuel des études orientales pour l'extrême Asie, champ ouvert trop récemment, mal délimité, à peine défriché partiellement, que nous devrions être à la fois historiens et philologues, philosophes et grammairiens, mathématiciens, artistes et bien d'autres choses encore, pour nous faire un plan en raccourci de l'ensemble des civilisations écloses d'autres cerveaux humains sur l'autre face du globe : vastes aperçus, mais perspectives un peu décourageantes.

En jetant les yeux sur le volume de la Commission Impériale, on est séduit d'abord : reliure sobre et originale, beauté du papier et de l'impression, délicatesse et fini des gravures, qui sont nombreuses, les unes en noir, les autres en couleur, tout est réuni ; et cet aspect extérieur, qui n'est jamais indifférent, l'est encore moins quand il sert d'enveloppe à une Histoire de l'Art. Dans un pareil ouvrage, les planches sont la partie principale, toutes les analyses critiques avec toutes les épithètes laudatives ne remplaçant jamais la simple impression visuelle. Or ici, les planches touchent à la perfection.

Faisons un choix dans ces gravures, suivons la série de celles qui concernent la sculpture, sans tenir compte de la différence des ma-

tières, terre, métal repoussé ou fondu, laque, bois, pâtes composées, porcelaine, ivoire, etc., nous aurons une idée précise de cette branche de l'évolution artistique. Quelques-unes des statues en terre de la planche I, statues presque préhistoriques (car l'histoire, pour les critiques sérieux, ne commence guère que vers le ɪvᵉ siècle p. C.) ont déjà une singulière netteté de lignes, une heureuse harmonie de proportions. Le calme et la pitié sont peints sur le visage de la Kuwan-on (2, pl. III) qui date du vɪᵉ siècle, davantage encore sur celui de l'Amida (pl. X), de la fin du vɪɪᵉ siècle. Au vɪɪɪᵉ siècle, le mouvement se marque, l'énergie s'affirme par le regard, par les rides du front et l'arc de la bouche (pl. XVI), mais la dignité de l'attitude persiste ; la statue de la pl. XVIII (même époque) représente une divinité au visage horrible, mais au corps élancé et harmonieux, véritablement en marche : l'artiste y a renoncé à la convention ancienne de la ligne médiane du corps verticale, non infléchie. Mais cette époque n'a pas perdu la tradition des attitudes reposées, des expressions contemplatives, comme le montre le Brahma de la pl. XIX. La période des Hudihara a plus de fini, plus de splendeur, peut-être moins de sentiment ; mais celle du baku-hu de Kamakura y joint de nouveau et le calme et le caractère ; pour s'en rendre compte, il suffit de regarder les deux statues de la pl. XL (xɪɪɪᵉ siècle) : le personnage religieux accroupi sur un trône, a une vérité simple d'attitude, une expression saisissante de visage qui semblent la réalité même. Un réalisme du même genre est à noter dans nombre d'autres œuvres : je l'ai remarqué dans un personnage, un scribe accroupi beaucoup plus ancien, si je ne me trompe, qui était exposé en 1900 au Pavillon Impérial Japonais parmi tant d'autres trésors ; on le rencontre aussi dans beaucoup de *netuke*, œuvres minuscules, parfois d'un grand sentiment, presque toutes sculptées entre 1650 et 1850 et qui participent à plus d'un caractère des chefs-d'œuvres anciens.

Ce qui ressort de ce bref examen, c'est le développement presque continu de la sculpture depuis l'origine même de l'histoire japonaise, avec des heures de floraison plus parfaite vers le vɪɪɪᵉ et vers le xɪɪɪᵉ siècles.

Un coup d'œil sur l'architecture nous conduira à une conclusion analogue : les monuments qui nous touchent le plus par la simplicité et la grandeur des proportions, ce sont les temples et les pagodes des vɪɪᵉ, vɪɪɪᵉ, ɪxᵉ siècles (pl. VI, fig. 25, fig. 38), les monuments princiers des Asikaga (xvᵉ siècle) tels que le Kin-kaku zi (pl. XLVII). A partir du xvɪᵉ siècle, le bord du toit se renfle souvent au milieu en un auvent lourd, s'harmonisant mal avec les autres courbes qui sont concaves : l'ornementation se multiplie en figures sculptées et peintes qui brisent les lignes et divisent l'impression. Je regrette que les auteurs aient été si avares de représentations des simples monuments sintoïstes et qu'ils ne nous aient pas montré un seul de ces donjons, *ten-siyu*, construits

depuis le XVIe siècle : il y a là deux styles vraiment différents de celui des bonzeries et des palais. Au reste, l'architecture est loin d'offrir la même variété au Japon qu'en Europe : je ne pense pas que cette impression, soit une illusion, née de notre qualité d'étrangers qui nous fait saisir surtout les traits communs, et je crois qu'un Japonais en Occident est frappé de la diversité des styles, gothique et renaissance, grec et byzantin.

La peinture, comme il est juste, tient une large place, si large que je ne puis songer à indiquer son évolution ; l'ornementation (tissus, armes, laques, etc.) n'est pas négligée. Elle apparaît d'un goût simple et élégant dès l'époque préhistorique (fig. 6, 11, 12, etc.) et elle se maintient variée et égale à elle-même presque dans tous les siècles ; l'un des principes les plus constants, c'est l'absence de la symétrie, de cette répétition servile du même motif à droite et à gauche du plan médian ; très souvent on trouve le balancement harmonieux de détails divers, comme on le voit sur la boîte 4 de la pl. XXXV, dans les étagères de la pl. LXVII.

Mais il faut nous arracher à ces planches, à ces chefs-d'œuvre d'un art que beaucoup chez nous apprécient, mais qui, dans certaines de ses manifestations, n'est pas cependant compris par bien des personnes d'un sens artistique développé : pour le goûter pleinement, il faudrait sans doute l'avoir beaucoup pratiqué dans son milieu.

Le texte est malheureusement défiguré par une transcription capricieuse des mots japonais, par des fautes d'impression nombreuses dans les noms propres, par des confusions, qui ne sont, je le veux, que des lapsus, mais qui placent la dynastie des Thang du Xe au XIIIe siècle, qui font parcourir la Chine par Hideyosi vainqueur et qui conduisent des Chinois à Rome avant l'ère chrétienne ; s'il s'agissait des provinces orientales de l'empire romain, il n'y aurait pas à protester. En outre, à côté de répétitions, de formules vagues, il y a, dans plus d'un passage, des développements écourtés, peu compréhensibles pour un lecteur français ; on sent trop la phrase japonaise sous le français et, même en japonais, je doute que cette histoire eût une sérieuse valeur littéraire ; les idées générales sont trop faibles, trop peu exprimées, les caractéristiques des écoles sont insuffisantes, trop nuageuses. Pour commenter dignement ces magnifiques planches, il aurait fallu la plume d'un Lafcadio Hearn.

D'ailleurs, il serait injuste de laisser le lecteur sous cette impression ; la division en périodes est très claire ; en tête de chacune d'elles, un résumé historique net, exact, sauf pour la période primitive dont les légendes sont toujours acceptées comme dogmes, met le lecteur au courant des principaux faits et de leur répercussion sur les arts. Pour chaque école, une liste donne les noms des représentants principaux avec quelques indications biographiques. Les rapports entre l'art du Japon et ceux de la Corée, de la Chine, de l'Inde sont souvent

rappelés et de manière habituellement précise ; les procédés techniques sont indiqués, la situation sociale des artistes et artisans est souvent caractérisée. En dehors de la question purement artistique, il y a donc bien des renseignements à trouver, bien des aperçus ouverts, bien des recherches nouvelles suggérées. Sans doute, ce ne sont que des indications ; mais ce n'est pas un volume qu'il faudrait pour faire intégralement l'histoire artistique du Japon, de cet heureux Empire auquel les divinités des arts n'ont pas cessé de sourire depuis plus de seize siècles.

Maurice Courant.

Histoire des croyances et coutumes, par Fernand Nicolay, Paris, Retaux, 1901 ; trois in-8, viii-393, 548 et 465 pages.

Cet ouvrage est le fruit de longues et consciencieuses recherches ; il est d'une lecture facile, et nombre de gens qui ne seront jamais initiés aux travaux scientifiques sur l'histoire des religions trouveront un enseignement à leur portée dans l'aperçu général que leur offre M. Nicolaÿ. Mais il va sans dire qu'une histoire des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes, si une seule personne pouvait l'écrire, ne tiendrait pas en trois volumes de dimension ordinaire, et que ce serait la matière d'une véritable encyclopédie. Il a donc fallu choisir entre les croyances et les coutumes, grouper sous certaines rubriques un nombre plus ou moins considérable d'indications se rapportant au même objet, et distribuer le tout dans un cadre plus ou moins artificiel. On a suivi « le plan du Décalogue », qui pouvait être commode pour classer des notes, mais qui n'était pas autrement indiqué pour une « histoire ». Le sujet du premier livre, Dieu et les dieux, la prière, les superstitions, est immense, en comparaison de celui qui est traité dans le second livre, à savoir le serment. Dans le premier chapitre, il y a plus d'érudition que d'histoire proprement dite : on paraît à peine s'apercevoir que l'idée de Dieu a eu son développement en Israel et dans le christianisme, et l'on retrouve partout la « notion d'unité divine ». Le culte des ancêtres n'arrive qu'au livre quatrième : « Tes père et mère honoreras ! » En appendice, il est question du transformisme, qui n'est pas précisément une croyance ni une coutume. M. N. le combat avec une certaine modération et commente d'une façon relativement large (je ne dis pas exacte) le premier chapitre de la Genèse. Le livre sixième traite seulement de l'intempérance, du théâtre et du luxe, à travers les âges : on a voulu que l'histoire des coutumes pût être mise dans toutes les mains ; le parti est louable, mais il en résulte que cette histoire racontée devient infiniment plus innocente que la réalité. Le livre septième traite de la propriété, et le livre dixième du vol (pro-

cédés et ruses en usage chez les voleurs de profession) ; le livre neuvième traite des coutumes et cérémonies du mariage depuis les premiers âges. Un peu partout les morceaux d'histoire se mêlent aux anecdotes, à des allusions concernant les faits contemporains, à des polémiques sur des questions actuelles. Ce qui fait l'unité de ce recueil est le point de vue apologétique, presque entièrement perdu de vue, il est vrai, dans certains chapitres, mais qui domine tout l'ensemble et que l'on retrouve parfois au moment où on s'y attend le moins. L'auteur paraît avoir songé à écrire, pour le xx[e] siècle, un *Génie du christianisme* approprié à l'esprit du temps. Il est bien à craindre que le livre soit approprié seulement à une catégorie de lecteurs peu exigeants et déjà convertis. Les plus graves problèmes de l'histoire des religions sont à peine abordés, ou bien ils sont résolus sans que l'on en examine les difficultés ; l'histoire même de la religion juive et celle du christianisme et du culte catholique sont à peine effleurées. On parle, par exemple, du secret de la confession et l'on prouve que la confession n'existait pas chez les Égyptiens, mais l'on ne semble pas soupçonner que le régime de la pénitence ecclésiastique a subi, au cours des siècles, des variations importantes. L'érudition de M. Nicolaÿ est abondante, mais elle a trop de surface pour avoir beaucoup de profondeur.

A. L.

Euphemistic Liturgical Appendices in the Old Testament, by K. J. GRIMM. Leipzig, Hinrichs, 1901 ; gr. in-8, 96 pages.

S. Ephraim's quotations from the Gospel, by F. C. BURKITT (*Texts and Studies,* VII, II), London, Clay, 1901 ; in-8, XII-91 pages.

Le premier de ces travaux est une sérieuse contribution à la critique littéraire et textuelle de l'Ancien Testament. L'auteur étudie un certain nombre de passages qui semblent avoir été ajoutés à diverses parties de l'Écriture en vertu de ce principe, qu'il ne convient pas de terminer un livre, un morceau important, une leçon liturgique, par des mots tristes et de mauvais augure. L'application se fait surtout dans les psaumes et dans les prophéties. Peut-être aurait-on pu observer que, pour les prophéties funestes, il ne s'agissait plus seulement de clore une pièce par une pensée consolante, mais de corriger un oracle menaçant, et que de telles retouches n'étaient pas réclamées seulement par le souci d'amener des mots favorables dans la conclusion des lectures bibliques. Toujours est-il que M. Grimm a fait un recueil de ces paroles propices, et que, dans beaucoup de cas, son opinion paraît bien fondée.

M. Burkitt soulève une question importante pour la critique textuelle du Nouveau Testament : saint Éphrem a-t-il connu la version

Peschitto des Évangiles ? On le croyait communément, et l'on s'autorisait de ce prétendu fait pour affirmer que la vulgate syriaque des Évangiles était antérieure à saint Éphrem, d'aucuns disaient même à la version curetonienne et à la version récemment découverte au Sinaï. Hort a soutenu que la Peschitto des Évangiles syriaques était un texte revisé, comme celui de la vulgate latine. Hort avait-il raison? Un fait significatif, et bien certain celui-là, plaidait pour sa thèse : Éphrem a commenté comme texte officiel des Évangiles le Diatessaron. Mais il aurait pu utiliser la Peschitto des Évangiles séparés. M. Burkitt laisse de côté le commentaire du Diatessaron ; il écarte aussi les œuvres incertaines ou apocryphes ; il fait une critique sérieuse de l'édition romaine des œuvres d'Éphrem, où les citations ont été conformées à la Peschitto; puis, partant des œuvres authentiques, il passe en revue toutes les citations, relativement peu nombreuses, des Évangiles. De cet examen il résulte que le texte d'Éphrem offrait de remarquables coïncidences avec la version curetonienne et la version sinaïtique ; il concorde avec la Peschitto en un petit nombre de cas qui ne supposent pas l'existence de cette version, et il s'écarte parfois de tous les textes connus. Il semble que saint Éphrem s'est servi surtout du Diatessaron (ne fallait-il pas s'y attendre ?), et qu'il s'accorde avec les versions sinaïtique et curetonienne parce qu'elles sont apparentées à ce document. Il est probable que la Peschitto n'existait pas encore au temps de saint Éphrem ; mais rien n'empêche plus de croire que ce soit la version ou la révision attribuée à l'évêque d'Édesse, Rabbula († 435), et que cette version ait été faite pour remplacer dans l'usage de l'Église syrienne le Diatessaron, avec les versions des Évangiles séparés que l'on ne trouvait pas suffisamment fidèles au texte grec.

Alfred Loisy.

L'Agamemnon d'Eschyle. Texte, traduction et commentaires par Paul Regnaud, Dans les *Annales de l'Université de Lyon*. Nouv. Série. II, Droit, Lettres. Fasc. 8. Paris, A. Fontemoing ; Lyon, A Rey. Un vol. in-8° de VII-217 pages.

M. P. Regnaud, l'indianiste connu de l'Université de Lyon, en traduisant Eschyle, ne s'éloigne pas, autant qu'on pourrait le croire, du domaine de ses études : c'est en indianiste qu'il traduit le poète grec. Il y a quelque temps, M. R. publiait une traduction des chœurs de l'*Agamemnon*, et voici les raisons qu'il donnait de cette tentative : « Je reste persuadé... non seulement que les traits les plus caractéristiques du style des chœurs d'Eschyle sont la suite d'une tradition qui remonte à l'époque de l'unité indo-européenne et qui a son point de départ dans les hymnes liturgiques du genre de ceux que les recueils védiques nous ont conservés ; mais je crois aussi que le plus sûr moyen

de résoudre les difficultés d'interprétation que présente presque chaque vers de ces chœurs est d'avoir sans cesse en vue les habitudes d'expression et de pensée de la vieille école rituelle dont les lyriques grecs ont été les légataires les plus directs. La preuve pratique de l'efficacité de cette méthode résulteront, je l'espère, des solutions nouvelles offertes par cette traduction dans la plupart des strophes dont elle a pour but d'élucider le sens ; elles résulteront encore, et surtout, de la justification dans un grand nombre de cas, grâce à l'emploi de cette méthode, de leçons des manuscrits injustement suspectées ou témérairement remplacées par des corrections arbitraires. » C'est dans le même dessein que M. R. après avoir traduit la partie lyrique de l'Agamemnon, a traduit la pièce entière : les figures hardies et brillantes du poète tiennent, indépendamment de son génie propre, à une cause profonde et patrimoniale ; à méconnaître cette habitude héréditaire et constante, on risque de ne pas comprendre le poète ; et c'est ainsi que des critiques ont cru qu'ils pouvaient corriger l'unique manuscrit qui nous soit parvenu d'Eschyle, le Médiceus : ces corrections sont inutiles, avec la méthode imaginée par M. R. on n'a pas à courir les risques d'un redressement fautif. Ainsi cette traduction est à la fois un essai nouveau d'interprétation ; c'est encore une vive polémique contre la critique moderne qui a osé toucher aux leçons du Mediceus.

Mais une réflexion se présente tout d'abord. M. R. veut nous montrer, dans le style d'Eschyle, des particularités très délicates, qui n'avaient pas été remarquées jusqu'ici ; une condition essentielle est que la tradition du texte soit établie de la façon la plus satisfaisante. La thèse que soutient l'auteur comprend la démonstration de l'excellence du Médiceus. On est alors étonné qu'il ait choisi précisément cette tragédie d'Agamemnon, la seule des sept pièces d'Eschyle qui nous sont parvenues, pour laquelle le Mediceus nous fait à peu près complètement défaut. En effet, le cahier qui contenait la plus grande partie de l'Agamemnon a disparu ; nous n'avons plus que le début, les 130 premiers vers, plus un feuillet contenant les vers 1067-1159, soit encore 92 vers, ce qui fait un total de 402 vers sur 1673 que contient la pièce. Ainsi pour les trois quarts de la pièce, il ne peut être question, comme le veut M. Regnaud, du respect dû au Mediceus, puisque, pour toute cette partie, le Mediceus n'existe plus. C'est donc pour des manuscrits notoirement inférieurs que M. R. se met en campagne.

Du reste, il ne faut pas s'exagérer la valeur réelle du Mediceus lui-même. Il est le plus ancien et le meilleur de nos manuscrits : il n'en est pas pour cela exempt de fautes nombreuses et graves. Depuis la Renaissance, depuis l'époque Byzantine même, la philologie s'est donné pour tâche de signaler les fautes de notre tradition manuscrite et de les guérir dans la mesure du possible. Ces fautes sont souvent telles que M. R. lui-même est obligé de les reconnaître, car il accepte

dans son texte bien des corrections des philologues ; ce qui me paraît déjà un argument assez fort contre sa thèse. Mais enfin est-il vrai qu'en essayant de corriger le texte de nos manuscrits la philologie ait fait fausse route ? Les Scaliger, les Casaubon, les Porson, les Hermann, les Cobet, pour ne parler que des morts et des morts les plus illustres, ne savaient pas le sanscrit, mais ils savaient le grec. Est-il vrai qu'ils n'ont rien compris au texte d'Eschyle, et qu'un indianiste seul possédait la clé mystérieuse qui devait nous ouvrir l'entrée de ce domaine fermé jusqu'ici pour nous ?

Évidemment, parmi les conjectures proposées par les critiques, il n'y en a qu'un petit nombre qui soient sûres et évidentes. Cela ne surprendra personne. Le philologue, comme le médecin auquel on l'a souvent comparé, indique le mal, il donne un diagnostic, il montre quelle est la nature du mal, le point précis où il réside ; quelquefois, il peut aller plus loin ; avec le secours de la paléographie, de la grammaire, des renseignements fournis par les commentateurs ou les scholiastes, il peut trouver le remède. Cela peut arriver et cela arrive. En tout cas c'est déjà un service important que de nous avertir que, dans tel passage, nos manuscrits nous ont transmis un texte qui diffère de celui que l'auteur avait écrit. Qu'il y ait eu des excès sur ce point, que certains philologues aient manqué de tact et de mesure, qu'ils aient voulu voir partout des fautes dans nos manuscrits, cela est certain ; quelle est la science qui n'a pas eu à se plaindre du zèle aveugle de quelques-uns de ses adhérents ?

Nous prenons quelques exemples.

V. 758. Aucune difficulté sur le mètre ; il faut une dipodie trochaïque et un spondée [1] ; les manuscrits donnent ce vers que M. R. accepte : γὰρ δύσσεβες ἔργον, c'est-à-dire une mesure qui ne peut en aucune façon s'accommoder au mètre général du morceau et qui est en désaccord complet avec le vers correspondant de la strophe. Nous sommes donc certains qu'Eschyle n'a pas écrit en cet endroit un pareil vers ; nous le savons aussi sûrement que nous savons que Racine n'a pas écrit ainsi le premier vers d'*Athalie* :

Oui, dans son temple je viens adorer l'Eternel.

Peut-on corriger le vers d'Eschyle ? Il faudrait un léger changement pour mettre sur pied le vers de Racine tel que nous l'avons supposé : il faut un changement encore moindre pour rétablir le vers d'Eschyle : il n'y a qu'à écrire, comme l'a proposé Pauw, δύσσεβες γὰρ ἔργον, et l'on a le mètre exigé. — V. 195, au milieu du vers, il faut une dipodie iambique ; les manuscrits donnent et M. R. aussi : ναῶν καί trois longues ; la faute disparaît si l'on écrit νέων τε καί. — V. 1084. Les manuscrits et

1. Je prends les noms les plus simples et je suis la division de Christ, *Metrik der Griechen und Römer*, 2e éd. p. 637).

M. R. donnent : μένει τὸ θεῖον δουλίᾳ παρ' ἐν φρενί. Les mots παρ' ἐν forment sans contestation un assemblage de *verba nihili*. Depuis Schütz, les éditeurs écrivent περ ἐν ; dans sa traduction, M. R. est bien forcé de subir les nécessités du sens [1] ; il écrit : « quoiqu'elle soit captive », ce qui est la traduction [2] de δουλίᾳ περ ἐν φρενί. Peut-on ne pas accepter des corrections aussi simples, aussi évidentes, aussi nécessaires ? Car, enfin, allons-nous supposer qu'Eschyle faisait des vers faux ou qu'il écrivait des mots n'ayant aucun sens ?

V. 730, le mètre est sûr, tripodie dactylique catalectique in duas syllabas ; les manuscrits donnent : μηλοφόνοισιν ἄταις, c'est-à-dire un dactyle, un trochée, un spondée ; il manque donc une syllabe brève pour transformer le trochée en dactyle : M. Weil écrit μ. ἐν ἄταις. Mais un de nos manuscrits donnerait comme glose le mot πολέμοις qui peut mettre sur la voie de la restitution. H. L. Ahrens, l'helléniste célèbre par ses études sur les dialectes grecs, a pensé que le mot ἀυταῖς était dans le manuscrit lu par le glossateur qui l'a expliqué par l'équivalent πολέμοις. Il est certain que, si cette glose existe sur un de nos manuscrits, elle fournit une présomption sérieuse en faveur de la correction proposée. M. R. ne tient aucun compte de ces variantes fournies par les scholiastes ou les grammairiens ; elles sont cependant très précieuses, elles dérivent naturellement d'une autre source que le Mediceus, et, comme elles se trouvent dans des documents qui remontent au XIII[e] ou XII[e] siècle ou même encore plus haut, elles peuvent très bien venir d'une source plus ancienne que le Mediceus. — Le témoignage de l'Etymologicum Magnum nous atteste que, dans l'*Agamemnon*, Eschyle, voulant désigner des signaux de feu disposés comme des courriers de relai en relai, se sert d'une expression empruntée aux Perses (Hérodote VIII, 98) et qu'il dit ἀπ' ἀγγάρου πυρός. Il n'a pas été difficile de trouver, dans la pièce d'Eschyle, la place où se trouvait cette expression ; c'est le vers 282. Tous les éditeurs ont mis dans leur texte ce mot pittoresque, si intéressant ; M. R. garde le mot ἀγγέλου, parce que c'est la leçon des manuscrits ; mais nous savons que les copistes ont l'habitude de remplacer une expression rare, originale, poétique par le mot équivalent de la prose ; ici le témoignage de l'Etymologique a plus de valeur que nos manuscrits.

---

1. Voici quelque chose d'assez piquant. Au v. 990, M. R. ne veut pas accepter la correction ὅμως pour ὅπως ; il est bien obligé pourtant d'écrire dans sa traduction « cependant » ce qui traduit bien ὅμως ; mais il ne veut pas l'avouer et il met en note : En entendant cette conjonction dans ces deux sens (ce pendant cependant), on voit l'inutilité de la substititution de ὅμως à ὅπως d'après Auratus, Weil Wechlein) ». Nous avouons ne pas voir cette inutilité.

2. Notons cependant que la traduction n'est pas rigoureusement exacte ; la phrase d'Eschyle a un sens général : « même dans l'âme d'un esclave, persiste l'inspiration divine. » Cette nuance, qui montre si bien l'idée grecque sur l'esclavage, manque chez M. R.

Nous aurions encore des observations à faire sur des questions de grammaire [1], sur l'emploi exagéré de l'allitération que M. R. prête à Eschyle; mais l'examen de toutes ces questions nous entraînerait trop loin.

Quant aux rapprochement avec les Védas, que faut-il en penser? Est-il vrai que ces vieux hymnes de l'Inde peuvent nous aider à comprendre Eschyle? Est-ce que certains vers du poète grec supposent derrière eux des formules du genre de celles qui remplissent les hymnes du Rig-Véda? Les rapprochements, si souvent indiqués par M. R. entre Eschyle et les Védas, sont-ils bien tels que l'imagine l'auteur? Prenons encore quelques exemples. Dans le récit si pathétique de la mort d'Iphigénie, y a-t-il une réminiscence d'anciens symboles ou d'expressions symboliques? Au vers 208-210, Agamemnon dit qu'il souillera ses mains de père du sang de sa fille; voici la note de Regnaud : « Les expressions du poète rappellent les formules sur lesquelles s'est développé le mythe : les mains (ou les flammes) du feu sacré personnifié en Agamemnon tremperont dans le sang de sa fille, ou dans la libation également personnifiée. » — V. 224, Agamemnon consent à devenir le sacrificateur de sa fille; note du traducteur : « La libation enflammée sous forme féminine (Iphigénie) peut être considérée comme la fille de la libation enflammée sous forme masculine (Agamemnon). » — V. 230, il est question des serviteurs, des ministres, comme traduit Lucrèce, qui saisissent la jeune fille; note de M. Regnaud : « Plusieurs détails rappellent ici les anciennes formules liturgiques d'où ces légendes tirent leur origine; les auxiliaires du père sous les flammes qui saisissent la libation, si souvent comparée à une chèvre et à son lait, l'enveloppent de voiles brillants et (peut-être) lui font changer la position horizontale pour la verticale. » — Un dernier exemple qui nous permettra de voir

---

1. Deux observations seulement. V. 342 : δεῖ γὰρ πρὸς οἴκους νοστίμου σωτηρίας κάμψαι διαύλου θάτερον κῶλον πάλιν. La traduction exacte serait : « Il faut que l'armée tourne (la borne et parcoure) la seconde partie (la seconde jambe) du diaulos pour arriver aux demeures du retour sauveur. » Eschyle est bien plus court, parce qu'il emploie ici une comparaison familière à tous les Grecs. Le diaulos est une course double comprenant l'aller et le retour, en tournant autour de la borne, à l'extrémité de la carrière, opération difficile. M. R. se trompe sur la construction du verbe κάμψαι et il efface toute la comparaison quand il traduit assez singulièrement : « Il faut que l'autre membre des deux étapes (de l'expédition) soit remis en mouvement vers la demeure du retour salutaire ». — V. 1109. La traduction de M. R. pêche encore contre la grammaire : C'est toi qui accompliras (le crime) rendant brillant au moyen d'ablution l'époux ». Et en note : « Allusion au sang dans lequel *baignera* Agamemnon, *après avoir été tué* par Clytemnestre ». Le *participe aoriste* φαιδρύνασα ne peut avoir qu'un sens ici : « après avoir rendu brillant ». Il s'agit du bain dans lequel Agamemnon sera tué; Clytemnestre le lave; ensuite, après l'avoir rendu brillant, elle l'enveloppe du manteau qui paralyse ses mouvements et elle le tue,

combien est faux le rapprochement avec les Védas; nous avons parlé de ces signaux de feu qui annoncèrent à Argos la prise de Troie. Pour M. R. (note 2 de la p. 41), « la prise de Troie n'étant qu'une des formes du mythe de la victoire des éléments actifs du sacrifice sur les obstacles qui s'opposent à leur manifestation, l'embrasement de la ville de Priam est le symbole de l'explosion du feu sacré et par là s'explique qu'il y ait coïncidence entre l'événement et le phénomène igné qui le signale au loin. » M. R. suppose qu'Eschyle reproduit ici une légende en l'accommodant aux circonstances. C'est une erreur, il n'y avait pas de légende sur ce point; c'est Eschyle qui a imaginé ce récit; le symbole n'a rien à faire ici, l'histoire suffit. Le poète décrit un usage des Perses (Hérod. VIII, 98; IX, 3), dont les Grecs eux-mêmes firent leur profit pendant les Guerres médiques (Hérod. VII, 182). Qu'Eschyle, par intuition, par la puissance de son génie, ait retrouvé certains traits de la poésie des Védas, qu'il ait éprouvé et rendu des sensations déjà éprouvées et rondues par les vieux poètes de l'Inde, personne ne le niera. M. Bréal a montré avec quelle netteté et qnelle puissance, Virgile, dans l'épisode de Cacus, avait, lui aussi, retrouvé quelques-unes des plus belles inspirations de cette vieille poésie. Mais vouloir aller plus loin, nous paraît bien chimérique.

Cependant, même quand les Védas ne sont pas en cause, on regrette de trouver dans cette traduction trop de subtilités et d'arbitraire. En voici deux exemples intéressants à propos du même mot σκῆπτρον, dans lequel M. R. ne peut s'empêcher chaque fois de voir un symbole. V. 75, il est question tout simplement des vieillards qui dirigent avec des bâtons leur force pareille à celle des enfants. Note : « Le texte est à double sens ; en tant qu'ils restent éloignés du théâtre de la guerre, quoique ayant de la vigueur, les vieillards la tiennent en respect (la vigueur), l'arrêtent à l'aide de leurs sceptres, instruments et symboles d'autorité; mais en tant que cette vigueur est pareille à celle des enfants et sans efficacité réelle, ils la soutiennent en s'appuyant sur ces mêmes sceptres ou bâtons. » — Le second passage est encore plus piquant. V. 203. Agamemnon et Ménélas viennent d'apprendre qu'Artémis demande qu'Iphigénie soit sacrifiée. Eschyle dit : « les Atrides, frappant la terre de leurs sceptres, ne purent retenir leurs larmes ». Nous accordons qu'ici σκῆπτρον peut avoir le sens de sceptre, mais ce sens suffit. M. R. traduit : « Les Atrides, dont (pourtant) les sceptres frappaient la terre (comme pour lui imposer leur volonté), ne purent s'empêcher de pleurer. » Et il précise en note : « Toute leur puissance ne prévalut pas sur les larmes que leur arrachèrent les exigences de la déesse. Eux qui mènent la terre en quelque sorte à coup de bâton ne purent pourtant pas maîtriser leurs larmes. » Je crois pouvoir indiquer l'origine de cette explication au moins singulière. Pierron, dans sa traduction, cite, d'après Boissonade, le passage suivant de l'histoire de la campagne de Russie par Ph. de Ségur : « Un

officier vint annoncer à Napoléon cette nouvelle désastreuse : l'empereur,frappant la terre de son bâton, lança au ciel un regard furieux. » C'est ce *regard furieux lancé au ciel* par Napoléon, qui est ici la cause de tout le mal. Napoléon, d'après Ph. de Ségur, aurait éprouvé le sentiment que Victor Hugo prêtera plus tard aux officiers de l'empereur, au moment du désastre ; ils

accusaient le destin de lèse-majesté.

Ce sentiment, M. R. le prête, lui, aux Atrides. Nous pouvons assurer à M. R. que, dans le passage d'Eschyle, il n'y a rien qui rappelle ou plutôt qui annonce le vers des *Châtiments*.

Telle est cette traduction, qui témoigne d'un travail considérable, mais qui est viciée dans son principe par des partis-pris systématiques. Le plus grave assurément est l'insouciance vraiment étrange de l'auteur pour les lois de la métrique, et, comme conséquence, des efforts toujours forcément malheureux pour expliquer un texte impossible. Les vers faux abondent dans le texte donné par M. Regnaud. Ces vers se trouvent dans nos manuscrits ; est-ce une raison pour les attribuer à Eschyle? Les copistes byzantins avaient perdu le sens de la métrique des chœurs de la tragédie grecque ; à peine peut-on citer une exception, Triclinius, et encore. Si l'on tient compte de la difficulté d'interprétation que présentent ces chœurs, on est cependant étonné que ces copistes nous aient transmis un texte, dans lequel les fautes sont nombreuses, mais qui nous a conservé d'une façon très exacte l'œuvre dans son ensemble. Rien ne saurait mieux témoigner du soin et du respect que ces moines des couvents byzantins avaient encore pour les œuvres anciennes. M. Regnaud s'imagine que les humanistes de la Renaissance, que les savants modernes, comme Porson, Dindorf, comme M. Weil, se sont appliqués à changer le texte pour le plaisir de le changer. Ce qu'ils ont fait, nous croyons devoir le répéter, c'est de montrer les passages où le texte traditionnel était réellement gâté, inacceptable ; ils ont ensuite essayé de le corriger ; ils y ont réussi quelquefois. Rien de plus naturel et de plus légitime.

Ainsi un vice grave et pour lequel on ne peut alléguer aucune excuse, le mépris des lois de la métrique ; en second lieu, l'abus des explications subtiles, forcées, systématiques ; enfin, et ceci était inévitable de la part d'un auteur qui n'est pas helléniste, une certaine inexpérience des choses du sujet [1], voilà les trois défauts qui se rencontrent à chaque instant dans cet ouvrage. Ils suffisent largement pour ruiner la thèse que l'auteur a voulu soutenir.

Albert MARTIN.

---

1. Par exemple pour l'explication du vers 314, qui est très difficile à comprendre, il ne sait pas que le vrai sens du passage a été trouvé par M. P. Foucart, *Rev. de Phil.* t. XXIII, 1899, pp. 112-116.

Heronis Alexandrini Opera quæ supersunt omnia. (Vol. II, Fasc. I), Heron's von Alexandria Mechanik und Katoptrik, herausgegeben und übergesetzt von L. Nix und W. Schmidt. Im Anhange Excerpte aus Olympiodor, Vitruv, Plinius, Cato, Pseudo-Euklid. Leipzig, Teubner, 1901. XXIX-416 pp. in-16 (avec 101 figures et un fac simile du folio 61 du Vat. Ottobon. lat. 1850).

Ce troisième fascicule de la nouvelle ou plutôt première édition complète des Œuvres de Héron comprend tout d'abord le texte arabe des trois livres des *Mécaniques*, accompagné d'une version allemande, précédé d'une introduction de L. Nix, et suivi du texte grec (également traduit en allemand) des fragments du même ouvrage tirés de la *Dioptra* de Héron, d'Eutocius et de Pappus. Le texte arabe appuyé désormais sur quatre manuscrits est naturellement beaucoup mieux assuré que celui publié en 1893 par M. le baron Carra de Vaux d'après le seul *Leidensis* 983. Mais tandis que M. Nix collationnait à nouveau ce manuscrit, en même temps qu'une copie demandée par la Bibliothèque de Berlin d'un exemplaire qui se trouve au Caire, notre compatriote se chargeait de collationner de son côté deux autres manuscrits dont l'existence avait été signalée depuis son édition, l'un au British-Museum, Add. 23394, l'autre à Constantinople (Aja Sofia, nº 2755). Il collaborait donc en réalité à cette réédition.

Que la version allemande soit d'autre part très sensiblement améliorée par rapport à la traduction française, M. Nix est loin d'en tirer vanité. Il fait bien ressortir au contraire les difficultés de la tâche accomplie par M. Carra de Vaux sur un manuscrit passablement incorrect et très rarement vocalisé. En fait, les rectifications de détail apportées par M. Nix sont très nombreuses et témoignent du soin minutieux qu'il a apporté à son travail. D'un autre côté, il a heureusement débrouillé le sens technique des passages restés obscurs dans la traduction française, et il a restitué à cette occasion les figures nécessaires à l'intelligence du texte. Je citerai en particulier la taille de l'écrou de la vis de pressoir (III, 21). Quant au curieux procédé (I, 18-19) pour la réduction ou l'agrandissement de statues etc., il est arrivé à la même explication que celle que j'ai insérée dans l'article *Géométrie* du *Dictionnaire archéologique* de MM. Saglio et Daremberg.

En résumé, nous pouvons désormais regarder comme acquise pour l'histoire de la science, dans des conditions satisfaisant à toutes les exigences désirables, la connaissance d'un important ouvrage grec, dont, il y a huit ans, on ne savait à peu près rien. Si nous n'en avons le texte original que pour une très minime partie, et si les quatre manuscrits arabes semblent dérivés, indépendamment l'un de l'autre, d'un prototype qui était loin d'être irréprochable, le fait qu'ils permettent, plus d'une fois, de rectifier le texte de Pappus et de se prononcer contre certaines des athétèses de Hultsch, suffit pour nous inspirer une pleine confiance dans la valeur du travail accompli par M. Nix.

J'ajouterai quelques remarques sur la concise et judicieuse introduction qu'il a mise en tête des *Mécaniques* de Héron.

Il a recherché les écrits de cet auteur que mentionnent les bibliographies arabes. A côté du *Barulcus* (c'est-à-dire des *Mécaniques*), à côté des *Pneumatiques*, des *Automates* et des *Bélopoïques*, que nous avons en grec, figurent : 1° « Das Buch der Lösung der Zweifel bei Euklid. » 2° « Das Buch des Verfahrens mit dem Astrolab. » Le premier de ces ouvrages est sans doute, comme le fait remarquer M. Nix, celui qui est utilisé dans le Commentaire d'Anaritius (el Nirizi), et par là il devient probable que les citations de Héron dans ce Commentaire sont de première main, et non pas tirées de Simplicius dont le travail ne se serait pas étendu aux théorèmes d'Euclide. Il semble d'autre part que l'ouvrage de Héron n'aurait pas été rédigé sous la forme hypomnématique proprement dite, mais aurait eu en grec un titre comme : Ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν τοῦ Εὐκλείδου στοιχείων.

Quant à l'autre ouvrage qui resterait à identifier, ne s'agirait-il pas de la *Dioptra ?* En fait, les Arabes ont appliqué l'astrolabe aux opérations d'arpentage, précisément d'après les procédés enseignés dans le Traité de Héron. La *dioptra* de celui-ci était pour eux un astrolabe, tandis qu'en traduisant littéralement le mot grec, ils n'auraient désigné qu'une partie spéciale du même instrument.

D'autre part, M. Nix a bien établi, d'accord avec M. Carra de Vaux, que le titre sous lequel les Arabes ont connu les *Mécaniques* de Héron correspond au grec βαρουλκός. Mais il arrive à la conclusion que ce serait là le véritable titre adopté par Héron ; et comme il est évident que l'introduction du Livre I est perdue, et que le chap. I, 1, lequel décrit l'appareil spécialement désigné par Pappus sous le nom de βαρουλκός, ne fait certainement pas partie du même Traité (car il y aurait en tous cas double emploi avec II, 21), M. Nix admet que ce premier chapitre est un exercice rédigé par un lecteur et qu'un copiste aura cru appartenir à l'ouvrage de Héron. Il me semble difficile d'admettre cette hypothèse, ingénieuse à la vérité, mais qui ne simplifie guère une question obscure et compliquée surtout par l'addition, à la fin de la *Dioptra*, d'une autre rédaction de ce fragment litigieux.

Il est clair, en effet, que Pappus lisait déjà ce fragment en tête des *Mécaniques*, et qu'il le regardait comme étant de Héron. Admettons même, avec M. Nix, qu'il ne faille pas tenir compte de la phrase où Pappus distingue nettement le Βαρουλκός des *Mécaniques*, et que cette phrase soit une interpolation malencontreuse. Qu'y gagnons-nous ? Est-il vraisemblable que Pappus n'ait eu qu'un exemplaire où le préambule de Héron était déjà supprimé comme sans intérêt et où la confusion était possible ? Quelle que soit l'importance que la traction des fardeaux prenne naturellement dans les *Mécaniques*, cet ouvrage ne traite-il pas assez d'autres questions pour qu'on doive regarder le titre de Βαρουλκός comme lui convenant assez mal ? Est-il exact enfin

de dire qu'il est inadmissible que Héron ait traité le même sujet dans deux ouvrages distincts, alors que nous le voyons, par exemple, répéter dans les *Mécaniques* et dans les *Bélopoïques* une même solution du problème des deux moyennes proportionnelles, laquelle n'est d'ailleurs pas de lui, mais d'Apollonius?

De quelque façon que l'on retourne le témoignage de Pappus, il est incontestable qu'il lisait en tête du fragment Ἥρωνος βαρουλκός, comme Costa-ibn-Luca, le traducteur arabe, l'a lu également. Donc c'est à ce fragment que s'applique ce titre, et, puisque le dit fragment ne fait point partie de l'ouvrage qui suit, l'hypothèse la plus simple est que le titre de cet ouvrage n'avait pas été rubriqué ou avait disparu avec le préambule dans l'exemplaire grec de Costa-ibn-Luca, tandis que ce titre existait dans l'exemplaire de Pappus. Est-on obligé de conclure en même temps que le βαρουλκός constituait un traité séparé de quelques pages? Certainement non; ce pouvait être simplement un problème particulier figurant dans un recueil de Σύμμικτα quelconque, d'où il aura été tiré pour être copié en tête des *Mécaniques*, et avec quelques différences, en queue de la *Dioptra*.

Comme *Catoptrique* de Héron d'Alexandrie, W. Schmidt a édité, bien entendu, la version latine connue sous le titre *Claudii Ptolomei de Speculis*. Il a collationné, en dehors de l'édition princeps (Venise, 1518), l'*Amplonianus* qu. 387 et le texte inséré, d'après ce manuscrit, dans les *Anecdota* de Rose, mais il a pris comme base l'*Ottobonianus* 1850, daté de 1269 et que Heiberg considère comme l'original écrit par Guillaume de Morbeek. Toutefois, W. Schmidt n'a pu voir lui-même cet original qu'après l'impression, et ayant reconnu alors que la collation qu'il en avait eue était insuffisante, il a indiqué bon nombre de corrections dans un supplément. En même temps il a donné une reproduction phototypique du reste d'un feuillet de l'Ottobonianus, ce qui correspond au quart de l'opuscule. Il est permis de regretter que cette reproduction n'ait pas été faite pour les trois autres quarts, ce qui eût singulièrement augmenté la valeur de l'édition, en permettant de contrôler les lectures. Ce contrôle est, en effet, parfois nécessaire, comme l'a montré Heiberg dans une recension minutieuse après laquelle il ne me reste à glaner qu'un détail.

P. 340, l. 5-6 : « preparare *sedem volubilem* in qua *conversatur* speculum ». (La leçon des manuscrits, *conservatur*, gr. τηρεῖται, fr. *est observé*, doit être rétablie, comme le remarque Heiberg.) En marge, Guillaume de Morbeek a écrit, correspondant à *sedem volubilem*, les mots grecs στύλον χήσιον et au-dessous la traduction littérale *columpnam fusilem*. Il est clair, comme le remarque W. S., que χήσιον est corrompu ou plutôt que ce n'est que la finale d'un mot dont les premières lettres avaient accidentellement disparu dans l'original grec. W. S. propose de lire χαλκήσιον, comme dans les *Belop.* 88, 5 suiv. En réalité, il s'agit d'un cadre mobile autour d'un axe vertical

(celui de la colonne στῦλος) et dans lequel on pouvait monter le miroir sur un axe horizontal, de façon à permettre de lui faire prendre toutes les positions. La question technique est donc parfaitement résolue, mais la leçon des *Belopoïca* est passablement suspecte. Déjà Victor Prou (*Chirobaliste de Héron*, Not. et Extr. 1877) a proposé de la corriger en καρχήσιον, d'après l'orthographe de Philon et de Vitruve. C'est un terme bien connu du vocabulaire nautique de l'antiquité, qui aura été emprunté par les mécaniciens. Il me semble que l'inscription marginale de l'*Ottobonianus* confirme plutôt cette orthographe; l'original grec devait porter probablement στῦλον (καὶ καρ)χήσιον.

Les extraits qui terminent le volume sont : un fragment de *Catoptrique* tiré du commentaire d'Olympiodore sur les *Météorologiques* (III, 2) d'Aristote; les textes de Vitruve (livre X) relatifs au βαρουλκός, au levier, à la romaine et aux pressoirs; celui de Pline sur les dates des inventions des systèmes de presses connus de son temps, texte décisif pour fixer l'époque où vécut Héron; ceux de Caton (*de Agri cultura*) qui décrivent les presses primitives; enfin les propositions de la *Catoptrique* faussement attribuée à Euclide, qui offrent quelque rapport avec celles de la *Catoptrique* de Héron. Le choix de ces divers morceaux se justifie de lui-même.

Paul Tannery.

Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers, publiée par Auguste Molinier,... Tome II. — Paris, imp. nat., 1900. In-4° de LXXXI-791 pages. (Collection des documents inédits sur l'histoire de France.)

La présente publication fournit une masse de matériaux pour l'histoire, au XIII[e] siècle, des pays qui ont fait partie du patrimoine d'Alfonse de Poitiers et de sa femme Jeanne de Toulouse : c'est-à-dire du comté de Poitou, de la terre d'Auvergne, du comté de Toulouse, d'une partie de l'Albigeois et du Quercy, de l'Agenais, du Rouergue et du comté Venaissin. Ce domaine a été d'ailleurs bien délimité par M. Molinier, dans la savante introduction qui ouvre ce deuxième volume : je ferais peut-être cependant une observation à propos de l'étendue du comté Venaissin, sur laquelle il pourrait y avoir confusion (cf. p. XXIX). Les enclaves signalées dans le sud du département actuel de la Drôme, n'en étaient pas distinctes, elles en faisaient partie intégrante et elles ont continué à le faire jusqu'en 1791.

Alfonse de Poitiers, qui résida presque continuellement dans le nord de la France, tenait à être exactement renseigné sur ce qui se passait dans ses États. Il avait perfectionné le système administratif qu'il y avait trouvé, et il l'avait complété en faisant exercer sur ses agents une surveillance active. Tous devaient lui rendre un compte sérieux de leurs actions et lui-même se réservait les décisions dans la

plupart des affaires. Cette centralisation nécessitait donc une correspondance des plus étendues, dont malheureusement nous n'avons conservé que quelques registres. La série n'est à peu près complète que pour les années 1267 à 1270.

L'introduction de M. A. M. complète sur bien des points et rectifie très souvent les ouvrages parus jusqu'à ce jour sur l'administration du frère de saint Louis, notamment celui de M. Edgar Boutaric. Elle met en bonne lumière le rôle des sénéchaux ou connétables, représentants permanents du comte, des enquêteurs qui parcouraient le pays dans tous les sens, du parlement ou conseil central qui assistait Alfonse de Poitiers. La gestion des finances, le mode de recouvrement des recettes, l'imposition des taxes et des tailles font aussi l'objet de pages fort bien présentées. On y voit que le comte connaissait les ressources de ses sujets, et qu'il savait tirer d'eux le plus de profits possible. Jaloux de ses droits, exigeant pour ses fonctionnaires, il apportait partout une autorité qui contrastait singulièrement avec la faiblesse de son beau-père et qui ne laissa que peu de place au libre jeu des anciennes institutions locales.

Ce deuxième volume contient plus de 600 mandements et lettres missives d'Alfonse de Poitiers, expédiés pendant l'année 1269 et les premiers mois de 1270, plus 300 pièces environ, remontant jusque vers 1250 et conservées ailleurs que dans les recueils réguliers de la correspondance. Tous ces actes sont très convenablement publiés, quoique peut-être avec des notes un peu trop succinctes. Qu'on me permette d'en rectifier quelques-unes, qui concernent spécialement le comté Venaissin.

P. 340, nº 1724 : Pro priore de *Podio lavo*. C'est *Podio lano* qu'il fallait lire, c'est-à-dire Piolenc. Selon M. A. M., il y aurait une faute de copiste pour *Podio alto*, Pujaut, qui dépendait d'Avignon. La faute n'existe certainement pas : Piolenc était du Comtat, et Pujaut est toujours resté en dehors.

P. 348. nº 1735 et note 2 : *Bonus Passus* est bien à identifier avec Bonpas ; il n'y a pas lieu d'en douter.

P. 376 et 403, nºs 1781 et 1808 : *Le castrum Podii Guigonis* que l'éditeur n'a pas pu retrouver sur les cartes, est aujourd'hui Piégon (Drôme, arr. et c. de Nyons). Le *castrum seu villa Sancti Panthaleonis* n'est pas le Saint-Pantaléon du canton de Gordes, qui n'était pas dans le Comtat, mais celui du canton de Grignan, dans la Drôme.

P. 379, nº 1785, note 3 : la convention entre l'évêque et les citoyens d'Avignon, à laquelle il est fait allusion par Alfonse de Poitiers, dans son mandement du 23 juin 1269, n'est assurément pas celle qui suivit le siège de 1226 et qui ne contient aucunement la clause ici rapportée (cf. encore p. 399, nº 1813). Il est vrai qu'elle ne paraît guère avoir laissé de trace dans les histoires d'Avignon, car je ne la trouve signalée par aucun auteur.

— P. 387, nº 1797 : *Serra* est bien Serres ; le « peut-être » de la note 6 est donc à supprimer. — *Crestum* est bien aussi Le Crestet. — *Valoses* ne peut en aucune façon être identifié avec Vaucluse, c'est le Valouse du canton de Nyons. — P. 388, même numéro, *Vasols*, fief du seigneur de Crillon, est Saint-Jean de Vassols et non Saint-Pierre de Vassols (cf. p. 372, nº 1775).

P. 393, nº 1804 : La *bastita Renaldorum*, citée dans cet acte, n'est pas Les Raynauds de la commune d'Uchaux. Jusqu'au XVIIIᵉ siècle, elle est marquée sur toutes les cartes du Comtat entre Bollène et La Palud, sous le nom de la Bastide-des-Raynauds. Aujourd'hui : La Bâtie, commune de Lamotte.

P. 408, nº 1825 : Les frères de Bonpas, dont il est ici question, ne sont pas des Chartreux, mais des religieux, très probablement de l'ordre de S. Augustin, auxquels les Chartreux ne succédèrent qu'en 1320. L.-H. LABANDE.

O. ROHNSTRŒM, **Étude sur Jehan Bodel** (Thèse pour le doctorat). Upsal, Almqvist et Wiksell, 1900, in-8º de XVI-207 p.

Ce livre est extrêmement consciencieux et bien informé : de tout ce qui a été écrit sur Bodel, pas une ligne peut-être n'a échappé à M. Rohnström [1]. Il expose les opinions de ses devanciers avec clarté, les discute avec méthode, se décide en général pour les hypothèses les plus plausibles, qu'il appuie de bonnes raisons ; mais il n'est peut-être pas une question à laquelle il fasse faire un pas définitif. C'est évidemment, en grande partie, la faute du sujet ; mais c'est aussi, sans doute, en quelque mesure, celle d'un esprit plus judicieux qu'original. Il eût suffi sur quelques points de pousser un peu plus avant pour arriver à des conclusions plus précises : de ce que dit M. R., par exemple, sur les diverses versions de la légende de saint Nicolas, se dégage la conclusion que c'est dans la *Vie* de Wace, ou dans un texte très analogue, que Bodel a puisé les éléments de son drame ; mais cela n'est énoncé nettement nulle part. L'étude sur les *Saisnes* est faite d'excellentes dissertations sur des questions diverses, parfois voisines du sujet plutôt qu'inhérentes au sujet [2], mais elle se termine sans que la doctrine propre à l'auteur soit condensée en quelques pages fermes et précises. Avec les matériaux qu'il avait rassemblés [3] et les déductions qu'il en

1. M. R. pousse même trop loin le scrupule bibliographique ; le *Dictionnaire* de Larousse n'est évidemment pas une source à citer.

2. Le chapitre sur « les chants épiques mérovingiens » (p. 123-147), n'est évidemment pas à sa place dans ce livre sur Bodel, ou du moins il s'y trouve, étant donné le sujet, bien des hors-d'œuvre.

3. Parfois même avec trop de scrupule : ainsi de la plupart des allusions aux divers poèmes sur la guerre de Saxe qu'il a recueillies (p. 181-190) ne se dégage rien d'intéressant ; il était donc inutile d'imprimer les textes *in extenso*.

avait tirées. M. R. eut pu, assez aisément, semble-t-il, construire un système cohérent et bien lié. De son étude très précise, et en grande partie nouvelle, de la *Karlamagnus Saga* et de la *Keyser Karl Magnus Kronike* nous concluons que, dans le *Guitalin* antérieur à Jean Bodel, et qui ne comprenait pas encore l'épisode des Hurepois, Roland était le personnage principal : c'était l'absence de Roland qui prolongeait la résistance des Saxons; c'était son arrivée qui mettait fin à la guerre. Un poète postérieur a placé l'action après la mort de Roland, sans doute pour faire une place d'honneur à Baudouin, et a attribué à l'intervention des Hurepois les événements qui s'expliquaient par celle de Roland. Ce poète est-il Bodel? Que ce soit lui ou un trouvère antérieur, pourquoi les Hurepois ont-ils été choisis pour jouer ce rôle? L'incorporation de ce très singulier épisode dans une chanson sur la guerre de Saxe reste mystérieuse. Voilà des questions qui eussent mérité d'être discutées. Sur la forme primitive du poème de Bodel nous n'arrivons non plus à rien de précis : pour M. R. c'est le manuscrit A qui est le plus voisin de l'original, tandis que la version représentée par LT en serait la plus éloignée [1]; mais il s'appuie sur des raisons purement littéraires (allure plus rapide du récit, absence de certaines répétitions, etc.) ; il ne devrait point laisser ignorer que ce système est diamétralement opposé à celui de M. Seippel qui, se fondant sur la comparaison des leçons, voit dans T et L les représentants de deux familles et dans la version de A une contamination de ces deux familles. La question est donc à reprendre.

En somme, on saura gré à M. Rohnström d'avoir réuni et comme filtré toute la « littérature » de son sujet; mais il reste encore beaucoup à faire, et son livre ne donne pas tout ce qu'on eût pu attendre d'une étude si méthodique et si complète.

A. Jeanroy.

Une chaire de médecine au XVe siècle : un professeur à l'Université de Pavie de 1432 à 1472; par le Dr Henri-Maxime Ferrari. Paris, Alcan, 1899, in-8° de VIII-334 pages.

Le travail de M. Ferrari nous paraît témoigner d'un peu d'inexpérience du métier d'historien. Il ne résiste pas toujours à la tentation de faire, à propos de son héros, Jean-Mathieu Ferrari de Grado, un tableau des universités italiennes du XVe siècle, et une histoire de la médecine. Il y a d'autres longueurs; il lui arrive trop souvent, dans le corps de l'ouvrage, de traduire intégralement des documents dont l'original est encore répété à l'appendice, et dont l'intérêt aurait à peine mérité une seule publication. Ce qui est plus grave que ces légers vices de plan, c'est le vague déplorable de beaucoup de réfé-

1. On ne voit pas, d'après ce que dit M. R., si le long épisode qui lui paraît une interpolation de L (laisses 132-157) se trouve aussi dans T ; ce serait là pourtant un renseignement capital pour l'appréciation de ce dernier manuscrit.

rences. Enfin, dans les alentours de son sujet, il échappe à M. F. de fortes inadvertances. P. 179, il semble admettre que les procès de sorcellerie ont commencé au XVI[e] siècle seulement. P. 128, on lit qu'en *1213, Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi des Deux-Siciles,* promulgua une ordonnance sur la dissection; qu'en 1306 Mundini disséqua publiquement un cadavre, mais que dix ans après, donc en 1316, Boniface IV (*sic*) lança un édit « contre ceux qui avaient attenté à la dignité de l'homme ». P. 96, Oribase, qui vivait au V[e] siècle, a été médecin de l'empereur Julien ! — Ces réserves faites, il faut se hâter d'ajouter que le livre de M. Ferrari renferme beaucoup de choses intéressantes. Pour bien l'apprécier, étant donné que la plus grande partie en est consacrée à l'examen de la médecine italienne du XV[e] siècle et spécialement des écrits médicaux de Ferrari de Grado, il faudrait une compétence technique qui manque à l'auteur de ce compte rendu. Mais les simples historiens trouveront dans les nombreux et copieux extraits faits par M. Ferrari des œuvres de son héros nombre de curieux traits de mœurs. On pourra constater, par exemple, à quel point la notion du secret professionnel était étrangère aux médecins de cette époque. A noter, p. 196, la consultation donnée à Louis XI sur les hémorroïdes. — L'ouvrage est illustré de reproductions de gravures du XV[e] siècle.

J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 janvier 1902.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de M. Weber, de Berlin, associé étranger, décédé il y a plus d'un mois.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission du prix de La Grange : MM. Meyer, Paris, Longnon et Picot.

Commission du prix Saintour : MM. Delisle, Paris, Schlumberger, de Lasteyrie.

Commission du prix Estrade-Delcros : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Paris, Barbier de Meynard, Senart, Boissier, Croiset, de Lasteyrie.

Commission du prix Prost : MM. d'Arbois de Jubainville, de Boislisle, Longnon et de Barthélemy.

M. Cagnat dépose sur le bureau la photographie du monument qu'on se propose d'élever à Dakar, en souvenir de P. Blanchet, le regretté explorateur. Le monument est l'œuvre de M. Saladin, et le médaillon est dû à M. Henri Dubois, graveur en médailles.

M. Hamy présente quelques observations au sujet de deux volumes que M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie, vient de faire publier à Berlin. Dans le premier, M. Ed. Seler expose le résultat d'une exploration archéologique qu'il a accomplie aux frais de M. de Loubat, de 1895 à 1897, dans le département de Huehuetenargo. Le second est un commentaire détaillé consacré par le même savant au *Codex Fejervary-Mayer.*

M. Louis Havet expose la méthode suivie par lui dans différentes corrections qu'il propose au texte du *De Senectute* de Cicéron.

M. François Thureau-Dangin fait une communication sur une nouvelle collection de tablettes, découverte par M. de Sarzec à Telloh, au cours de ses fouilles de l'année 1908.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 10 février — 1902

Wilhelm Geiger. **Litteratur und Sprache der Singhalesen.** (Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde, Band I, Heft 10) Strassburg, Karl Trübner, 1901, p. 97.

Le singhalais est-il une langue aryenne ? La question depuis longtemps débattue demeurait indécise. En incorporant un manuel de singhalais dans le Grundriss der Indo-Arischen Philologie, les éditeurs de cette collection admettent que le problème est résolu. Et de fait les conclusions posées par M. Geiger au terme de son excellente monographie semblent définitives. Déjà, dans un mémoire publié en 1897 (Abhand. d. k. bayer. Akad. I Cl. XXI, 2), il avait fondé les principes scientifiques de l'étymologie singhalaise. Cette fois, il aborde et discute la question dans son ensemble. Une revue sommaire, mais substantielle et claire, des documents épigraphiques et littéraires ouvre le volume. Les premières inscriptions singhalaises remontent aux environs de l'ère chrétienne ; l'évolution de la langue s'observe ainsi sur une période de vingt siècles, entrecoupée il est vrai de fâcheuses lacunes. Une analyse délicate et sagace de la phonétique et de la morphologie fait nettement apparaître à la base un original prâcrit ; on peut, et M. G. ne se le dissimule sans doute pas, contester plusieurs des rapprochements et des interprétations qu'il présente ; le résultat d'ensemble n'en est pas moins assuré. Il va sans dire que, si les éléments grammaticaux sont d'origine aryenne, la langue s'est grossie d'emprunts nombreux et variés. Les aborigènes qui occupaient l'île avant l'arrivée du légendaire Vijaya, les immigrants et les conquérants qui n'ont jamais cessé de s'y introduire, Tamouls de l'Inde dravidienne, Arabes, Persans, Portugais, Hollan-

dais, Anglais ont marqué le vocabulaire de leur empreinte ; mais ces apports n'ont pas affecté le fond organique de la langue.

Après avoir démontré l'origine aryenne du singhalais, M. G. pose un problème plus délicat, et qu'on ne saurait prétendre à résoudre encore avec la même précision. D'où venaient les envahisseurs aryens qui apportèrent à Ceylan le prâcrit qui devint ultérieurement le singhalais ? Une tradition dont il ne faudrait pas exagérer la valeur indique la côte du Guzerate comme le point de départ de l'expédition commandée par Vijaya ; d'autre part, certains indices intéressants, mais aussi insuffisants, paraissent relier le singhalais aux langues aryennes de l'Inde occidentale (Sindhi, Gujarati, Marathi). C'est une voie ouverte à de nouvelles recherches, et qui pourra aboutir à des résultats solides quand les beaux travaux poursuivis par M. Grierson ou sous sa direction par le Linguistic Survey of India, mettront à la disposition des grammairiens des matériaux recueillis, classés et élaborés sur le domaine de l'Inde propre, avec le soin et la sûreté que M. Geiger a portés dans l'étude du singhalais.

Sylvain Lévi.

Les études du clergé, par J. Hogan, traduit de l'anglais par A. Boudinhon. Introduction par Mgr l'Archevêque d'Albi. Paris, Lethielleux, 1901 ; in-8°, 575 pages.

Opportunité, par Mgr. Spalding, traduit de l'anglais par F. Klein. Paris, Lethielleux, 1901 ; in-12, 344 pages.

M. Hogan est un des rares Sulpiciens qui, pendant la seconde moitié du xixe siècle, ont ouvert la fenêtre de leur cellule pour voir un peu ce qui se passait dans le monde ; c'était un homme excellent, comme il y en a toujours eu à Saint-Sulpice, et un esprit des plus distingués. Il est mort au moment où son important traité des études ecclésiastiques, publié d'abord en anglais, paraissait en traduction française. Professeur au Séminaire de Paris depuis 1855, supérieur du Séminaire de Boston depuis 1884, M. H. a exercé sur une portion notable du clergé catholique une action discrète mais profonde, et l'on peut dire qu'il a mis dans son ouvrage sa longue expérience, sa largeur de vues et la lumière sereine de son esprit. Ce livre est à signaler dans la *Revue critique*, parce qu'il peut expliquer et qu'il exprime en quelque façon un mouvement intellectuel qui va grandissant dans l'Église catholique, surtout dans l'Église de France, et qui mérite l'attention d'autres personnes que celles qui jusqu'à présent, pour divers motifs, et d'ailleurs sans aucun succès réel, se sont employées à le combattre.

Rien de plus modeste que le plan : ce sont les thèmes connus de l'enseignement ecclésiastique. Mais sur tous les sujets l'auteur propose, avec beaucoup de candeur et de simplicité, en évitant toute

polémique et toute allusion fâcheuse (qualité rare dans la littérature théologique), des vues très sages et très modernes. L'idée dominante est que la théologie, la vraie, est essentiellement progressive. Et dans tous les domaines de la science religieuse, M. H. s'en va, ouvrant doucement les portes. A propos de la philosophie de saint Thomas d'Aquin, qui s'enseigne officiellement dans les séminaires, il dira que « en dehors de la foi religieuse et des vérités évidentes, l'esprit humain est essentiellement libre et incapable de s'assujetir, le voulût-il, à ce qui ne le satisfait pas. » A propos d'apologétique biblique, il montre la ligne de défense se reculant à mesure que les sciences et la critique progressent, et il observe qu'on aurait tort de considérer cette évolution comme finie. A propos de théologie dogmatique, il analyse l'état d'esprit des anciens théologiens qui fondaient des constructions à perte de vue sur l'autorité incontestée de la Bible, des Pères et d'Aristote, et il fait voir ensuite le déchet résultant de l'invasion des méthodes scientifiques sur le terrain de la science sacrée. « Se maintenir en contact avec son temps », tel est le devoir du théologien. Qu'est-ce maintenant que la morale? « L'unique devoir de l'homme est d'être et de faire ce que Dieu veut qu'il soit et qu'il fasse. Or, ce que Dieu veut semble bien être, en résumé et abstraction faite des détails, la conservation et le progrès de l'individu et de la société. » La question biblique est posée avec beaucoup de lucidité, et des opinions que de hautes autorités ecclésiastiques de notre pays ont réprouvées naguère sans autre examen, sont alléguées comme des manifestations non blâmables de la pensée catholique. « A déclamer contre la critique et généralement contre les études qui ont abouti à des conclusions qui lui déplaisent », le théologien « perdrait son temps et sa peine. Tous les genres d'études sont légitimes dans leur sphère. »

Détail qui a son importance : le livre de M. H. a reçu l'*imprimatur* à Rome. S'il ne peut être regardé comme reflétant les opinions communes des théologiens et publicistes catholiques, ni même, l'on pourrait presque dire, ni surtout celles de Saint-Sulpice, ce n'est pas l'œuvre d'un penseur isolé, ou désapprouvé par l'Église. C'est un document de l'histoire du catholicisme à notre époque.

Mentionnons au même titre les discours choisis de Mgr. Spalding, évêque de Peoria, aux États-Unis. Rien ne ressemble moins au sermon classique de Bourdaloue ni même à la conférence romantique de Lacordaire. Ce sont six discours américains, dont le premier a fourni le titre du recueil. Qu'est-ce que la vie ? Une opportunité, c'est-à-dire une occasion de s'élever. Le second, sur l'éducation et l'avenir religieux, a été prêché à Rome, au *Gesu :* on y lit que « toute vérité est orthodoxe et que nous ne saurions rien tant redouter que ce qui mine l'énergie intellectuelle ». L'unité de chaque discours est dans la pensée qui le domine ; elle n'est pas sensible dans le développement, où

les idées se pressent nombreuses, dans un langage imagé, sans être alignées au cordeau. On pourra y prendre une notion exacte du catholicisme américain, c'est-à-dire d'un effort pour adapter le catholicisme aux conditions sociales de notre temps, comme le livre de M. Hogan est un programme d'adaptation à ses conditions intellectuelles.

Alfred Loisy.

The Book of Proverbs in Hebrew, by A. Müller and E. Kautzsch, Leipzig, Hinrichs, 1901 ; in-4, 86 pages.

Das Buch Esther nach der Septuaginta hergestellt, übersetzt und kritisch erklärt, von G. Jahn. Leiden, Brill, 1901 ; in-8°, xv-67 pages.

Die jüdische Schriftgelehrsamkeit zur Zeit Jesu, von O. Holtzmann, Giessen, Ricker, 1901 ; in-8°, 32 pages.

Zwei religionsgeschichtliche Fragen nach ungedruckten griechischen Texten der Strassburger Bibliothek, von R. Reitzenstein. Strassburg, Trübner, 1901 ; in-8°, viii-149 pages.

Les éditeurs de la Bible en couleurs ont renoncé, pour le livre des Proverbes, à la polychromie, bien que l'on n'ait sans doute pas voulu présenter cette compilation comme l'œuvre d'un seul auteur. On s'est contenté d'imprimer en rouge les titres et les introductions (*Prov.* i, 2-7 ; xxii, 17-21). Les travaux antérieurs ont été sagement utilisés pour la critique du texte. Après les notes relatives au texte hébreu, vient un examen complet, très solide, et qui sera fort apprécié, des variantes et additions que l'on trouve dans la version grecque. L'annotation de l'hébreu est très copieuse ; on y passe quelquefois de la critique textuelle à l'exégèse proprement dite ; mais personne ne s'en plaindra, et les commentateurs pourront faire leur profit des notes de M. Haupt sur « l'arbre de vie » (iii, 18), « les pommes d'or » (xxv, 11), etc. La discussion sur l'étymologie du mot *mashal* ne manque pas d'intérêt ; il est probable pourtant que beaucoup hésiteront encore, nonobstant la ressemblance du mot avec l'assyrien *mishlu* « moitié », à admettre que le sens primitif soit « ligne de poésie », ou « vers consistant en deux hémistiches ». N'arrive-t-on pas ainsi au sens de « double » et non à celui de « moitié » ? N'est-ce pas l'idée d'égalité entre deux objets qui serait primitive, et le sens de « moitié » qui serait secondaire ? Le sens de « ligne bipartite » n'est-il pas bien étroit pour justifier toutes les applications du mot hébreu ?

Le texte massorétique d'Esther passe généralement pour très bien conservé, et l'on ne songe pas à s'en étonner, parce que le livre n'est pas ancien. On regarde aussi la version grecque comme très libre, abstraction faite des additions qu'elle renferme. M. Jahn entreprend de prouver que la version grecque représente le vrai texte, et que l'hébreu est altéré et glosé, ou plutôt il reconstitue, par manière de

démonstration, l'hébreu qui correspondrait exactement au grec. S'il était bien établi que toutes les divergences du grec proviennent de l'original qui a servi pour la traduction, il s'ensuivrait que le texte d'Esther n'a été fixé qu'assez tard et qu'il a pu en exister des recensions différentes, comme c'est probablement le cas pour Jérémie. Mais il est fort douteux que M. J. ait fourni cette démonstration. Il propose des lectures qui n'ont jamais dû exister en hébreu. Citons seulement en exemple le dernier verset, *Esth*. x, 3 : « Et Mardochée le juif était le second du roi » *(mishné lammélek)*. On trouve dans le grec : ὁ δὲ Μαρδοχαῖος διεδέχετο τὸν βασιλέα. Et M. J. de lire dans son hébreu : « Et Mardochée régna après le roi » *(mâlak acharé hammélek)*. On aurait corrigé après coup cette leçon trop insolente envers l'histoire. Le malheur est que l'interprète grec n'a fait qu'attribuer au mot *mishné* un sens qui lui est donné aussi dans II *Chron*. xxxi, 12 : « Conaniahu le lévite était leur chef, et Shiméï son frère, le *second*. » Le grec porte : διαδεχόμενος. Pourquoi la même traduction dans Esther supposerait-elle une autre lecture?

La conférence de M. O. Holtzmann résume avec méthode et clarté les renseignements que l'on possède sur les maîtres de la synagogue, les docteurs juifs contemporains de Jésus. Ce qui est dit de leurs fonctions, de leur esprit, de leur action, des rapports de Jésus avec les scribes de son temps, est sagement pensé ; la conclusion générale est que les docteurs de la Loi ont été réellement, et non seulement pour la chronologie, intermédiaires entre les prophètes et l'Évangile.

Les deux documents publiés par M. Reitzenstein, d'après des papyrus de la bibliothèque de Strasbourg, ne manquent pas d'intérêt ; le premier daté du règne d'Antonin, est une autorisation officielle accordée pour la circoncision de prêtres égyptiens ; le second consiste en deux feuillets de manuscrit, remontant au commencement du ɪvᵉ siècle, dont l'un des deux contient un fragment d'une sorte de panégyrique, et l'autre un morceau assez considérable de poème cosmogonique. On saura gré à M. R. d'avoir édité ces textes importants. Le commentaire qu'il y a joint est un peu confus. A propos du premier, il traite de la circoncision chez les Égyptiens, depuis les temps les plus reculés, et aussi chez les Hébreux, qui l'auraient empruntée aux Égyptiens ; il paraît disposé à croire que cette pratique, en Égypte, a toujours été réservée aux prêtres, qu'elle serait d'origine sacerdotale, et que, si elle est devenue universelle chez les Israélites, ce fut pour la consécration permanente des tribus guerrières à leur dieu protecteur. Ces hypothèses peuvent sembler risquées, tant en ce qui concerne l'origine première de la circoncision, qu'en ce qui regarde le rapport direct de la circoncision sacerdotale des Égyptiens et de la circoncision générale des Israélites. Des rapprochements instructifs sont faits à propos du poème cosmogonique et du rôle qu'y joue Hermès; mais après avoir comparé Hermès au dieu égyptien

Toth, M. Reitzenstein passe au Verbe johannique et aux récits de la conception surnaturelle de Jésus dans Matthieu et Luc; l'idée de l'incarnation serait antérieure non seulement à Jean, mais aux deux Synoptiques; la parole de Dieu s'incarnerait à la voix de Gabriel, qui en est le messager. Cette théorie gnostique n'est pas reconnaissable dans Matthieu ni dans Luc, où il n'y a pas trace de parole divine incarnée; elle n'est pas non plus dans le quatrième, qui fait abstraction de la conception virginale et même de l'origine terrestre de Jésus quand il décrit l'incarnation du verbe.

A. L.

Axel W. Ahlberg, **De correptione iambica Plautina quaestiones.** Accedit excursus de genetivo pronominali in *-ius* exeunti. Lundæ MDCCCCI. Möller, in-8°, 95 p.

L'auteur de cette brochure a publié l'an dernier, sur un sujet voisin de celui-ci, un opuscule que je ne connais pas, auquel il se réfère souvent et que je vois ainsi désigné sur le titre : Proceleusmatici; de proceleusmaticis iamborum trochæorumque antiquæ poesis latinæ. Studia metrica et prosodiaca I, II; Lund, 1900. Le débat porte sur ce point : on a reconnu le fait de l'abréviation de la syllabe longue de l'iambe dans un mot iambique ou dans un groupe de deux syllabes formant iambe; mais à quelle cause l'attribuer ? Vient-elle d'une règle de métrique, ou de la langue même, cette abréviation y étant d'usage ordinaire (Skutsch) ? La loi admise par M. Ahlberg comme par M. Skutsch, peut être énoncée ainsi : un iambe ayant l'accent sur la brève ou suivi immédiatement d'une syllabe accentuée, compte comme pyrrhique. Il y a des exceptions apparentes; M. A. les examine en laissant de côté les bisyllabes iambiques et le cas de deux syllabes monosyllabes formant iambe où il n'y a pas de difficulté.

Deux parties : ch. I (iambes abrégés dans le même mot) divisé suivant que les syllabes de l'iambe abrégé sont au commencement, au milieu ou à la fin du mot; ch. II (iambes abrégés entre deux mots), divisé suivant que les syllabes de l'iambe abrégé sont la dernière d'un mot et le premier d'un mot polysyllabe (1[er] cas), ou qu'elles sont formées par un monosyllabe (ou encore un bisyllabe élidé) et la première syllabe d'un mot ayant plus de deux syllabes (2[e] cas); ou encore suivant que les syllabes sont formées par un monosyllabe (ou un bisyllabe abrégé) et la première syllabe d'un mot bisyllabe (3[e] cas). Suit un excursus sur le génitif des pronoms qui se termine en *-ius*.

Les remarques de M. A. sont plutôt d'un conservateur puisqu'il prouve que beaucoup des changements proposés à la tradition sont inutiles : il n'y aurait qu'à admettre, suivant les cas, une autre orthographe, une autre prononciation, une transposition de mots, etc.

M. Ahlberg a dû rencontrer sur son chemin des questions traitées

dans l'introduction des Captifs de M. Lindsay qui ont paru l'an dernier. Mais il ne connaissait pas encore ce livre. Il est vrai qu'il a connu et employé l'ouvrage du même savant sur la langue latine.

Toute son étude est d'ailleurs très claire et très soignée. L'auteur est des mieux renseignés. Il procède partout avec méthode et le lecteur nulle part n'hésitera à souscrire à ses conclusions, il est vrai, très techniques.

É. T.

De danske Runemindesmærker af Lud. F. A. Wimmer. II Bind, Runestenene i Jylland og paa Œerne (undtagen Bornholm). Kbhvn. Gyldendalske Boghandels Forlag, 1899-1901. In-folio de 502 p.

Om Runindskrifterna paa de nyfunna Ardre-Stenarna of Hugo Pipping. (K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala. VII. 3.) In-8° de 70 p. avec 10 pl. et 1 carte. Uppsala-Akademiska Boghandeln, 1901.

L'important ouvrage de M. le Prof. Lud. Wimmer sur les monuments runiques du Danemark est de tous points remarquable. Le premier volume était consacré aux inscriptions ayant un caractère nettement historique; le troisième et le quatrième étant réservés celui-ci aux inscriptions de date plus récente, l'autre à la seule île de Bornholm : le présent volume comprend les pierres runiques du Jutland et des îles, soit 66 dans le Jutland septentrional, 5 dans le Jutland méridional et 24 dans les îles. Sur les 71 pierres du Jutland, 12, qui ont été étudiées dans le 1er vol., sont historiquement datées de 935 aux environs de l'an 1000. Autour de ces 12 toutes les autres se groupent, le plus grand nombre appartenant à la deuxième moitié du xe siècle. Dès 1025, la coutume auparavant si fréquente d'élever des pierres runiques aux morts peu à peu se perd pour faire place à celle de coucher à plat sur les tombes des dalles funéraires. Ces gigantesques blocs de granit bruts qui pittoresquement se dressaient autrefois par tout le pays danois, à la cime des tumuli sous lesquels reposaient les grands du passé, le temps les a renversés et brisés, la charrue les a arrachés : de ci de là très peu sont intacts ; quelques-uns ont été transportés dans les musées, la plupart ont été employés comme matériaux de construction. C'est un outrage infiniment regrettable. Les inscriptions qui recouvrent ces pierres sont, on le comprendra, extrêmement précieuses pour l'étude du vieux-danois : non qu'elles soient très variées, mais parce que les mêmes mots y ont souvent des formes assez différentes. La formule généralement usitée est très simple : « Rævne fit élever ce monument à sa mère Viborg » (Pierre de Bække II, p. 95). Quelquefois, celui qui a gravé les runes se nomme : « Un frère a gravé ces runes à son frère » (Pierre de Egtved, p. 63). Avec le temps l'inscription devient un peu plus longue. C'est d'abord un vœu que l'on exprime : « Puisse cette pierre

conserver longtemps son souvenir! » (Pierre de Egtved) ou : « Que ton repos ne soit jamais troublé! » (Pierre de Asfærg, p. 238) ; puis une constatation des qualités du défunt : « Tore, frère d'Enraade, éleva cette pierre à sa mère et à sa sœur, deux excellentes femmes! » ou une réflexion mélancolique : « Il n'y a pour un fils de plus grand malheur que la mort! » (Pierre de Rimsœ, p. 77). Plus tard encore on ajoute un bref détail : « Aane éleva cette pierre à son fils Askel qui mourut avec Tore à Œresund! » (Pierre de Meilby, p. 216) ou bien : « Askel et ses fils élevèrent cette pierre à leur parent qui fut intendant chez Ketel le Norvégien! » (Pierre de Egaa, p. 220). Plusieurs fois, ce qui indique que, dès lors, le respect de la tombe n'était pas absolu, on trouve une malédiction à l'adresse de celui qui renversera ou déplacera la pierre dans le but de s'en servir pour un autre : « Til Rust vorde den, som vælter denne sten eller drager den bort for at sætte den efter en anden! » (Pierre de Glavendrup, en Fionie, p. 373). Enfin, dans le Jutland aussi bien que dans les îles, tandis que certaines pierres, signées de la croix du Christ, portent une invocation à Dieu, sur d'autres c'est le marteau de Thôr qui apparaît avec l'antique formule païenne : « Que Thôr bénisse ces runes! » (Pierres de Læborg, Jutland, de Glavendrup, Fionie, de Kirkeby, Falster, etc.). Le plus grand nombre de ces pierres n'ont que l'inscription plus ou moins fruste, plus ou moins encadrée ; quelques-unes seulement sont ornées de figures et de dessins : ici, un chevalier avec son gonfanon ; là, un navire à rames avec une rangée de boucliers sur le plat-bord. Parmi ces dernières, la pierre de Snoldelev, en Seeland, occupe une place tout à fait à part. Par les emblèmes qui y figurent : trois cornes à boire enlacées l'une dans l'autre, une svastika et un trou creusé en forme de coupe, comme ceux que l'on remarque au dos de la pierre de Ravnkilde, il semble qu'on ait là une pierre qui, de temps immémorial, a dû servir aux différents cultes des peuples qui ont habité le pays. Il est juste de dire que la soi disant coupe ne serait pour M. F. A. Wimmer qu'une excavation de date récente destinée à recevoir un crampon pour fixer la pierre.

Les pierres récemment découvertes sous l'église d'Ardre en Gotland et dont M. Hugo Pipping, dans le petit volume annoncé ci-dessus, nous donne, avec de fort belles reproductions, une étude très complète, sont, sous le rapport de l'ornementation, infiniment plus intéressantes que les pierres danoises. Sur l'une, à côté d'Odin qui, ceint de l'épée, monte Sleipnir, le divin coursier aux huit jambes, on voit, d'une part, un homme qui, armé de l'épée et de la lance, porte une corne à boire à sa bouche, puis, un autre, transpercé d'un épieu, la main seule de celui qui tient l'épieu étant visible; enfin, la partie inférieure d'une figure humaine. Sur une autre, un homme, saisissant de la main gauche un fugitif sans armes, cherche à le frapper d'une hache qu'il brandit de sa droite. Ce personnage a le pied sur la tête

d'un autre homme. Est-ce la représentation d'un sacrifice? Ces pierres sont-elles les débris d'un vieux temple païen? Cela nous paraît probable et ce serait un fait de nature à jeter un jour tout à fait nouveau sur l'ancienne religion scandinave. Sur une troisième pierre, au milieu de dragons et de serpents entrelacés, un homme est assis : une main reposant sur un socle, il tient dans l'autre un anneau. Dans le coin, en bas, à gauche, un homme à genoux avec une chaîne autour d'une jambe. Enfin, sur la dernière, deux hommes : l'un avec un enfant sur le dos; l'autre, à moitié couché, s'appuie sur le bras droit et a la jambe gauche levée. Le tout, comme plus haut, dans un entrelacement de bêtes et de serpents.

Ces curieuses pierres d'Ardre confirment enfin une supposition que l'on avait faite : c'est que souvent, sinon toujours, les dessins ressortant en relief, on coulait dans le creux des runes une sorte de composition de couleur rouge, grâce à laquelle l'inscription apparaissait plus frappante sur le fond terne du granit.

M. Lud. F. A. Wimmer non seulement nous montre chaque pierre ; mais, point par point, il en fait, pour ainsi dire, la géographie et l'histoire ; il étudie chaque caractère à part, discute tous les mots et au-dessous de la transcription runique, il met la traduction en vieux-danois et en danois moderne.

Son ouvrage, qui rendra aux savants un inappréciable service, en réunissant sous leurs yeux, les précieux débris du passé autrement épars dans tout le pays, assure définitivement ceux-ci contre de nouvelles injures du temps et l'oubli des générations à venir.

Léon Pineau.

W. Fœrster, **Der Karrenritter** (Lancelot) **und das Wilhelmsleben** (Guillaume d'Angleterre) **von Christian von Troyes** ; Halle, Niemeyer, 1899 ; in-8° de CLXXXIV-499 p.

Arthur C. L. Brown, **The round Table before Wace** ; Boston, Athenaeum Press, 1900 (Extrait de Studies and Notes in Philology and Literature, t. VII, p. 183-205).

Avec ce volume M. Fœrster prend congé de Chrétien de Troyes, auquel — il le rappelle avec un légitime orgueil — il a consacré vingt-sept ans de sa vie. Et pourtant cette monumentale édition n'est pas terminée encore : il y manque le plus long de tous les poèmes de Chrétien, le *Perceval*, dont s'est chargé M. Baist, et divers appendices (tableau des rimes, nouvelle étude de la langue) dont M. F. entend également laisser le soin à d'autres collaborateurs. Le volume que nous annonçons comprend deux œuvres assez disparates, le *Lancelot* et le *Guillaume d'Angleterre*, que M. Fœrster, d'après une exacte étude de la langue, attribue décidément à Chrétien et dont il place la composition immédiatement après *Cligès*. Ces deux textes sont

publiés avec le soin, commentés avec la science dont l'éminent éditeur a déjà donné tant de preuves, et l'un et l'autre sont étudiés avec tout le détail désirable dans une Introduction qu'on n'accusera certes pas de pécher par légéreté ou insuffisance ; elle pécherait plutôt par l'excès inverse. A l'Introduction proprement dite font suite deux appendices intitulés, l'un : « L'hypothèse de romans français rimés antérieurs à Chrétien est-elle justifiée » ? (p. LXXXVIII-XCVIII). L'autre : « Le berceau de la poésie arthurienne et l'hypothèse anglo-normande » (p. XCIX-CLII). Celle-ci est une discussion très serrée des arguments produits pour et contre cette célèbre hypothèse (qui émane, comme on le sait, de M. G. Paris). On saura gré à M. F. de ce méthodique exposé qui résume depuis l'origine un débat qui fut si souvent passionné et parfois difficile à suivre ; on lui en saurait davantage encore si ces pages, qui visent pourtant à l'objectivité, étaient écrites avec plus de calme. M. F. semble avoir encore sur le cœur une phrase où M. G. Paris lui a reproché jadis de vouloir à tout prix « ruiner cette odieuse hypothèse ». Pourtant rien ne montre mieux que le ton de cet « appendice » combien ces paroles étaient exactes. M. F. divise sa démonstration en trois parties. Il essaie de prouver d'abord (A) qu'il n'y a pas eu avant Chrétien de poèmes gallois sur Arthur, et même qu'il ne pouvait y en avoir. (Cette dernière proposition au moins, que M. F. du reste ne démontre pas, ne dépasse-t-elle point la mesure et peut-il y avoir en histoire littéraire de ces espèces d'impossibilités métaphysiques ?) En effet, tout, selon lui, parle pour l'origine armoricaine, contre l'origine galloise des légendes arthuriennes. Il s'ingénie à démontrer ensuite (B) qu'il ne reste aucune trace de romans arthuriens anglo-normands antérieurs aux romans français, et que ces romans n'ont pu exister. Il arrive naturellement enfin à la discussion des trois *Mabinogion* apparentés aux récits de Chrétien, et c'est à cette discussion qu'il consacre le plus long de ses trois paragraphes (C). Nous sommes ici sur le terrain des faits, et non plus, comme précédemment, sur celui des probabilités ou des vraisemblances. Or, il faut bien avouer que de la discussion de M. Fœrster, quelque serrée qu'elle soit, ne jaillit pas encore une pleine lumière, et il reste permis aux meilleurs esprits de croire que les auteurs des trois *Mabinogion*, tout en connaissant le texte de Chrétien, avaient aussi à leur disposition d'autres récits [1]. On ne peut disconvenir que les *Mabino-*

---

1. De longues pages sont consacrées à la discussion des arguments de M. Piquet qui, dans sa thèse sur Hartmann von Aue, avait naturellement rencontré cette question sur sa route. Nous cédons ici la parole à notre collaborateur pour une rectification de fait.

[Des allégations de M. F. je ne veux relever que la suivante. M. F. affirme (p. CXLV, note) que le tableau complet des passages signalés par moi p. 183 sqq., se trouve dans le livre de M. Dreyer : *Hartmanns von Aue Erec*, etc... Je ne puis comprendre cette assertion, M. F. ayant fait lui-même le départ des passages qui se rencontrent dans mon ouvrage et non dans celui de M. Dreyer (CXXX, n. 5). Si je

gion présentent un récit plus cohérent, plus intelligible et surtout d'une couleur archaïque autrement marquée que les romans de Chrétien; or, pour expliquer ce caractère, le plus simple est encore de supposer que leurs auteurs connaissaient des narrations plus voisines de la source que celles que Chrétien utilisait, et qu'ils n'essayaient pas, comme celui-ci, de les modifier de parti-pris pour les rendre plus chevaleresques, plus courtoises. Et ces récits, même en les supposant purement oraux, ne suffisent-ils pas à appuyer « l'hypothèse anglo-normande » ? C'est un fait qu'il a été écrit en Angleterre des poèmes sur des traditions celtiques relatives à Tristan, d'autres sur des traditions anglo-saxonnes ; il n'y a vraiment aucune « impossibilité » à ce que les traditions recueillies dans les *Mabinogion* aient également servi de base à des poèmes. D'ailleurs, quand bien même la question des *Mabinogion* serait vidée, il ne s'agirait là que de trois récits arthuriens sur une quarantaine que nous possédons ; tant que les autres n'auront pas été étudiés dans leur géographie, leur onomastique, leurs sources, c'est-à-dire tant qu'on n'en aura pas d'éditions critiques, munies de bonnes introductions, il n'y aura vraiment aucun parti-pris à considérer, je ne dis pas comme plausible, mais comme admissible, l'hypothèse anglo-normande. Qu'elle doive être plus tard remplacée par une autre, cela est possible, mais ce moment ne nous paraît pas encore arrivé. Même si elle devait être abandonnée, il faudrait encore se féliciter qu'elle ait été produite, ne fût-ce qu'à cause des travaux qu'elle a suscités et de la féconde émulation qu'elle a provoquée chez les plus éminents des romanistes et des celtisants. Mais il serait temps vraiment que les résultats de ces travaux fussent présentés avec une sérénité plus digne de la science que les âpres polémiques auxquelles nous avons dû assister.

M. A. C. L. Brown, dans l'opuscule dont le titre précède, se donne comme un adversaire de l'école de M. Fœrster et de la théorie armoricaine. Mais nous ne croyons pas que ses raisonnements produisent un grand nombre de conversions. Il étudie le long morceau que Layamon (qui traduisit Wace vers 1205) ajoute à son modèle et dans lequel il explique l'institution de la Table Ronde par un combat qui se serait élevé à la table d'Arthur à l'occasion d'une question de préséance. Que Layamon ait puisé les éléments de cette curieuse addition dans la tradition galloise, c'est ce qui est vraisemblable *à priori*, puisqu'il écrivait à proximité du pays de Galles. Mais aucun des

n'ai pas énuméré tous les points où nous nous rencontrions, M. Dreyer et moi, c'est que je n'ai eu connaissance de son livre qu'après que mon chapitre était écrit. Voilà pourquoi je me suis borné à indiquer en note les coïncidences les plus importantes et à dire d'une façon générale que M. Dreyer avait « signalé *également* un certain nombre » de concordances. Voilà de plus ce qui détruit l'insinuation de M. Fœrster au sujet des services que m'aurait rendus le travail de M. Dreyer. — F. Piquet.]

arguments invoqués par M. B. ne suffit à transformer cette vraisemblance en certitude. M. B. rappelle que les combats engagés dans les festins sont fréquents dans l'épopée celtique; à quoi on pourrait ajouter qu'ils le sont aussi dans l'épopée germanique, d'où ils ont passé dans plusieurs de nos chansons de geste (dans *les Lorrains* par exemple) ; en outre, les textes qu'il allègue appartiennent à l'Irlande et non au pays de Galles. Le passage connu (cité p. 194) où Posidonius nous raconte que chez les Celtes les mêlées sont fréquentes dans les festins, ne devait pas être allégué ici ; ces mêlées, en effet, n'avaient pas pour cause des querelles de préséance ; c'était, nous dit l'auteur grec, des combats pour rire, des joutes courtoises qui parfois dégénéraient en luttes sanglantes : il n'y a donc là aucun accord « entre des sources aussi largement séparées que l'antiquité classique et la tradition irlandaise », et le rapprochement ne prouve absolument rien. Que la Table Ronde soit une institution vraisemblablement celtique, parce qu'à l'origine les maisons celtiques étaient rondes, c'est là une raison bien faible aussi; elle ne prouverait rien du reste pour l'origine galloise de la légende en question ; M. Brown lui-même dit que l'usage des tables rondes devait être pan-celtique; il était donc tout aussi bien armoricain ; et au commencement du XIIIe siècle, une légende armoricaine avait eu le temps de pénétrer en Galles. Enfin, on ne voit pas bien non plus en quoi la supposition, médiocrement appuyée du reste, que la Table Ronde (comme le bouclier d'Arthur, son épée, etc.) avait à l'origine un caractère magique, confirme l'hypothèse d'une origine galloise. — En somme, cette série de rapprochements aussi érudits qu'ingénieux ne prouve pas grand'-chose.

A. JEANROY.

Paul MILIOUKOV, **Essais sur l'histoire de la civilisation russe,** traduit du russe par P. Dramas et D. Soskice, avec une préface de Lucien Herr. — 1 vol. in-8°, de VIII-300 pp., avec cartes et diagrammes. — Paris, 1901, Giard et Brière, 6 francs.

Les slavisants ne peuvent que saluer avec joie l'apparition en français de celle des œuvres de M. Paul Milioukov qui est la plus populaire en Russie. Comme le dit si justement M. L. Herr dans sa préface, « M. Milioukov est depuis dix ans, en Russie, un des maîtres de la recherche historique et de la pensée critique ». Ses *Essais sur l'histoire de la civilisation russe* ont eu, dans l'original, un succès retentissant, parce qu'ils répondaient précisément à un besoin qu'avait le peuple russe de se reconnaître et de retrouver les racines historiques de la civilisation spéciale d'où il est éclos. C'est donc avant tout une œuvre de vulgarisation : c'est peut-être justement pour cela qu'elle doit plus spécialement attirer notre public. Le plan en est simple et

va en s'élargissant pour ainsi dire : d'abord, la population, ses origines et sa répartition; puis l'évolution économique agraire, industrielle et commerciale; l'évolution de l'État, de l'impôt et de l'administration; la structure sociale; puis, l'église, son origine, son évolution, ses rapports avec la vie intellectuelle et sociale; enfin, l'instruction et le développement intellectuel. Sur toutes ces questions, nul ne pouvait être mieux informé que M. Milioukov, en raison de ses immenses lectures, de sa force de travail, de sa puissance d'assimilation et de son talent d'exposition à la fois vivante et précise. Malheureusement, deux volumes seulement de cette étude ont paru en russe, et le troisième, qui traite de la culture intellectuelle, se poursuit lentement dans la revue *Mir Boji*, au milieu des infortunes sans nombre qui, depuis cinq ans, n'ont pas cessé d'assaillir l'auteur. Pourquoi taire en effet, surtout quand, comme moi, on doit tant, intellectuellement et moralement, à P. Milioukov, que cet éminent professeur est depuis longtemps privé de son contact naturel avec les étudiants, qu'il a été exilé en province, puis toléré malaisément en Bulgarie, et que maintenant enfin, accusé de libéralisme, il attend, dans un exil préalable, le sort que le gouvernement russe voudra bien imposer à l'écrivain qui aime et fait aimer si sainement et si profondément son pays...?

Par malheur, la traduction, supportable par endroits, est, en d'autres parties, positivement lamentable. En général, quand deux écrivains s'unissent pour traduire un livre du russe, c'est que l'un d'eux connaît le russe et mal le français, l'autre, le français et pas du tout le russe. C'est le cas ici. Une étude attentive de cette traduction que, par une piété d'ami, j'aurais souhaitée digne de l'auteur de l'original, m'a amené à cette conclusion que celui des deux traducteurs qui *traduisait* se servait d'une version allemande, ou bien savait médiocrement le russe, ou bien était d'une grande légèreté. En tout cas, ce traducteur ne savait guère le français, et son écriture était si mauvaise que tous les noms propres recopiés innocemment par son collaborateur sont défigurés de la plus triste façon. Voici quelques exemples :

P. 46 : Jansen pour *Ianson*; Fortounateff pour *Fortounatov*; p. 64 : Bordanoff pour *Bogdanov*; Milukoff pour *Milioukov*; Wullenhoff pour *Müllenhoff*; traces ethnographiques pour *traces épigraphiques*; Vamberg pour *Vambéry*; Jomsen pour *Thomsen*; Dewnar Sapolsky pour *Dovnar Zapolski*; Sagraff pour *Zograf*, etc.; p. 145 : Haxhausen pour *Haxthausen*; p. 240 : à Serkouhoff (sur Oxa le nombre des gens, etc., pour : *à Serpoukhov sur l'Oka, le nombre des gens*; p. 151 : Khazan pour *Kazan*, etc.

Pour les contre sens, je me contenterai d'en citer de typiques : p. 64, dans la bibliographie, le mot danois *Sprog* (langues, Sprachen) est pris pour un nom d'auteur, et le titre de l'article de Thomsen est écrit ainsi : Sprog.—*Beröringer mellem de finske og de baltiske* (litanisk-lettiske). Copenhagen, 1890 — au lieu de : Du même. — Berö-

ringer mellem de finske og de baltiske (litauisk-lettiske) Sprog [c'est-à-dire :Berührungen zwischen den finnischen und den baltischen (littauisch-lettischen) Sprachen.] — p. 145 : il y a 50 ans, pour : dans les années *quarante* ; — p. 277 : Il nous faut à présent passer à l'histoire des autres catégories des paysans russes : ceux d'Oudiel et ceux de l'État, etc. — Le traducteur français a pris *oudièl* pour un nom propre, et son erreur se poursuit aux pages suivantes, alors qu'il s'agit ici, en réalité, des *paysans des Domaines* (impériaux).

En somme, cette traduction, pour offrir de la sécurité, aurait besoin d'être revue soigneusement et tous les noms propres d'y être corrigés. Il n'est plus permis, à l'heure actuelle, de faire des traductions du russe sans savoir à la fois le russe et le français, et sans savoir au moins des choses élémentaires sur le pays qu'on veut nous faire connaître.

Jules Legras.

Dr Siegmund Günther. **Geschichte der anorganischen Naturwissenschaften im neunzehnten Jahrhundert.** — Berlin, Georg Bondi, 1901. Gr. in-8, 980 pages.

Ce volume forme le cinquième d'une série qui doit en comprendre onze et dont l'objet est d'exposer toutes les faces de la *Deutschlands Entwicklung* pendant le xixe siècle. Il y a là une grandiose entreprise de librairie, et le seul fait d'avoir pu la tenter dans de telles proportions et la poursuivre avec une telle rapidité d'exécution, est tout à l'honneur de nos voisins d'Outre-Rhin. Mais j'avoue qu'elle me laisse sceptique quant à la valeur du résultat final d'ensemble, comme toutes les entreprises analogues qui exigent de nombreux collaborateurs.

Cette réserve ne porte point sur l'*Histoire des sciences inorganiques*, et j'estime que le travail de M. Siegmund Günther mérite de rester par lui-même, d'autant qu'il rendra sans doute d'inappréciables services à tous ceux qui s'occupent de cette branche de l'histoire pour les temps modernes.

L'auteur a au reste conçu son exposé sur le plan d'une histoire générale, en parlant aussi bien des savants étrangers que des savants allemands. Désormais, la science est trop internationale, les influences réciproques d'un pays sur l'autre dans le domaine scientifique sont trop accusées pour que le point de vue strictement exclusif de l'étranger puisse être maintenu. Cependant, tout historien contemporain sera naturellement plus complet en ce qui concerne les travaux écrits dans sa langue, sortis du milieu intellectuel où il vit. Ce caractère national est peut-être un peu plus accusé dans le volume de M. G. qu'il ne l'eût été si ce volume n'eût point fait partie de la collection Schlenther. Mais, au fond, nul n'a à s'en plaindre.

Voici les titres des vingt-quatre chapitres :

I. État des sciences de la nature à la fin du XVIII^e siècle. — II. L'interrègne de la philosophie de la nature (chapitre particulièrement intéressant, d'ailleurs spécial à l'Allemagne). — III. La mathématique dans le XIX^e siècle. — IV. Alexandre de Humboldt. — V. L'astronomie jusqu'en 1846. — VI. Géodésie et physique terrestre dans la première moitié du siècle. — VII. Minéralogie et cristallographie jusqu'à Bravais. — VIII. La physique dans la période avant la découverte du principe de l'énergie. — IX. La chimie avant la séparation de ses deux branches principales. — X. La géologie de Léopold von Buch à Charles Lyell. — XI. La grande révolution dans la théorie des principes de la science de la nature. — XII. Le développement de l'analyse spectrale. — XIII. L'astronomie dans la deuxième moitié du siècle. — XIV. L'astrophysique. — XV. Les travaux modernes concernant la mécanique. — XVI. Lumière, électricité et magnétisme dans la deuxième moitié du siècle. — XVII. Domaines frontières de la physique moderne. — XVIII. La chimie dans la deuxième moitié du siècle. — XIX. L'émancipation de la physico-chimie. — XX. Minéralogie et pétrographie jusqu'à nos jours. — XXI. Introduction de l'étude scientifique de la terre parmi les sciences de la nature. — XXII. La géologie jusqu'à nos jours. — XXIII. Géodésie et physique terrestre dans la deuxième moitié du siècle. — XXIV. Résumé général et conclusions.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'énorme étendue des connaissances les plus diverses qu'il fallait pour remplir convenablement un tel programme, ni le labeur effrayant que représente son exécution. Avant d'avoir lu l'ouvrage de M. Günther, je ne croyais d'ailleurs réellement pas qu'il fût possible de la mener à bien dans des conditions aussi satisfaisantes, jusqu'à un temps aussi rapproché de nous.

La difficulté de la tâche en pareille matière est visible si l'on compare les premiers chapitres aux derniers. On a vu, en effet, que M. G. a coupé pour chaque science le siècle en deux parties à peu près égales. Cette division est naturelle, car précisément le milieu du siècle a été un « tournant », pour le développement de toutes les branches du grand arbre, aussi bien que pour celui du tronc lui-même. En tous cas, pour raconter la période de 1800 à 1850 ou environ, on a déjà le recul nécessaire; on n'est plus dans la mêlée des théories. Les dix premiers chapitres de M. G. ont donc incontestablement une valeur historique beaucoup plus grande que les derniers; le « tournant » du milieu du siècle, pour un esprit aussi ouvert et aussi bien informé que le sien, était encore relativement aisé à exposer, et il l'a fait également de façon magistrale. Mais, je le répète, ce que je n'espérais pas, même de lui, que j'ai pourtant pu apprécier de longue date, c'est qu'il arrivât à présenter de la fin de notre siècle un tableau aussi net et aussi bien composé, quoique ce ne puisse être qu'une esquisse, et que les

traits, au point de vue historique, ne puissent encore avoir leurs valeurs définitives.

Qu'un volume aussi rempli soit absolument exempt d'inexactitudes, c'est ce que M. G. lui-même n'espère sans doute pas. En tous cas, il ne s'agit que de détails minimes [1] ; les grandes lignes me paraissent pouvoir résister à toute critique.

Par le temps de bibliographomanie qui court, plusieurs trouveront probablement que M. G. a été trop sobre d'indications sur les titres et dates des publications scientifiques.

Je ne suis point de cet avis et je tiens pour l'ancien principe : il y a des livres faits pour être lus, d'autres pour être seulement consultés. La bibliographie des travaux scientifiques du XIX[e] siècle, en tenant compte de l'énorme importance qu'ont prise les recueils périodiques, exigerait d'ailleurs, pour être complète, un volume aussi gros que celui de M. Günther

Je trouve même que ce dernier n'a pas suffisamment évité l'écueil le plus redoutable pour les historiens contemporains ; celui de donner, à l'occasion de travaux spéciaux, de simples listes de noms qui ne peuvent rien représenter au lecteur qui n'est point du métier ; qui dès lors valent au plus comme commencement d'indications bibliographiques sur un domaine particulier. C'est, à mon sens, sortir du cadre de l'histoire : ou bien il faut suffisamment caractériser chaque auteur qu'on est amené à mentionner dans le développement d'une idée, ou bien il vaut mieux le passer sous silence. Mais c'est un contemporain, et il pourrait se blesser ! !..

Je terminerai en faisant deux remarques qui ne touchent pas particulièrement M. Günther. J'ai été plus frappé que jamais en lisant son livre, de la façon dont les Allemands emploient comme termes techniques des synonymes, dont les uns sont empruntés au gréco-latin classique, dont les autres dérivent de radicaux purement germaniques. Il ne faut pas croire à une concurrence entre ces doublets d'origine différentes ; ils servent d'une façon très commode pour éviter les répétions du même mot ; on peut écrire alternativement *Astronomie* et *Sternkunde*, *Photometrie* et *Lichtmessung*. Quelquefois l'étranger est dérouté par des mots moins usuels ; mais l'Allemand lui-même ne l'est-il jamais ? En tous cas, cet usage n'est point d'un bon augure pour l'avenir d'une langue universelle, *esperanto* ou autre.

Ma seconde remarque concerne l'accentuation des noms français dans les ouvrages écrits en langue étrangère. On sait que l'accent dans le corps des mots est particulier à notre langue et que, d'autre part,

---

1. Je n'en relèverai qu'un : Le Verrier est qualifié de « von Hause aus Chemiker ». En réalité, Le Verrier est sorti de l'École polytechnique dans le corps d'ingénieurs auquel j'appartiens, et à l'École d'application des Tabacs, il a effectivement fait quelques travaux de chimie avant de la quitter pour l'Observatoire.

son introduction est relativement récente. Nous avons eu un premier tort en nous mettant à accentuer, parfois à faux, les noms d'hommes qui vivaient à une époque où il n'y avait pas d'accents ; c'est ainsi que nous écrivons Viète (d'après le latin *Vieta*), tandis que l'orthographe véritable est Viette. Mais maintenant les étrangers se mettent à accentuer à leur façon les noms de notre siècle ; c'est ainsi que je relève, dans le *Register* de M. Günther, ceux de Désormes, Nièpce, Sainte-Claire Déville, Tissérand. Je me demande si les lois de l'évolution phonétique et les progrès (?) de l'orthographe n'amèneront pas nos petits neveux à commettre de pareils barbarismes.

J'oubliais de signaler que le volume de M. Günther est illustré de seize portraits de savants, très soignés et très intéressants.

Paul TANNERY.

K. JOËL, **Philosophenwege. Ausblicke und Rückblicke.** Berlin, R. Gaertner (Heyfelder), 1901.

Le recueil d'essais que M. Joël présente sous ce titre au grand public est singulièrement attrayant et agréable à lire. L'auteur est de ceux qui croient que la philosophie ne doit pas être le monopole des érudits et des spécialistes, qu'elle doit exercer une influence vivifiante sur l'époque présente, que le philosophe par conséquent ne doit pas s'enfermer dans sa tour d'ivoire ni se confiner dans des études abstruses inaccessibles au vulgaire, mais qu'il a pour devoir d'aider les hommes de son temps à prendre conscience d'eux-mêmes, à trouver leur voie. Dans l'un des principaux articles du recueil, il définit notre époque : l' « ère de la morale ». Les beaux jours du positivisme sont passés ; l'homme d'aujourd'hui refuse de se cantonner dans l'histoire naturelle ; de la biologie, il s'élève, à travers l'anthropologie, l'ethnographie, la sociologie, jusqu'à l'éthique qui définit les devoirs les plus généraux et les plus hauts de l'homme parvenu à son complet développement. Nous ne bornons plus notre ambition à constater des faits, à chercher ce qui *est ;* nous voulons déterminer ce qui *doit être ;* à côté de la science descriptive, il y a place pour une science normative ; « nous avons plus à faire que de *chercher* la vérité, nous avons à *créer* la vérité » (60). Et M. Joël conclut que l'œuvre de notre temps doit être une synthèse des deux principes qui luttent aujourd'hui pour l'hégémonie, l'idéal *humanitaire* d'un côté, l'idéal *humaniste* de l'autre, l'Amour d'une part, la Force de l'autre. L'un et l'autre ont leur raison d'être : il ne faut pas que la morale socialiste et négative transforme le monde en « un hôpital où de doux et gémissants estropiés seront soignés par d'abstinentes Samaritaines » et il ne faut pas davantage que la morale héroïco-anarchiste de la volonté de puis-

sance aboutisse chez ses défenseurs à un stérile culte du moi. Il est de toute nécessité que l'homme d'aujourd'hui « s'élève au-dessus de cette antithèse morale, de cette double folie de notre époque » (85), qu'il parvienne à concilier, sans rien sacrifier ni de l'un ni de l'autre, les deux éthiques aujourd'hui ennemies de l'amour et de la force, de la pitié et de la volonté de puissance. On remarquera l'analogie des idées de M. J. avec celles développées par Ibsen dans *Rosmersholm* par exemple où le but que poursuit le héros du drame est aussi la synthèse de l'idéal «chrétien» et de l'idéal «païen», l'avènement d'une génération d'hommes anoblis par la culture (*Adelsmenschen*) chez qui la volonté de puissance et la joie de vivre dépouillent tout égoïsme et s'épanouissent en amour désintéressé et en dévouement. — Esprit à la fois pénétrant et large, M. J. caractérise dans ses essais avec beaucoup de justesse, d'équité et de bonheur dans l'expression plusieurs des penseurs qui ont exercé le plus d'influence sur notre temps : Nietzsche (p. 83 s. 243 s., etc.) qu'il juge avec une sympathie clairvoyante et dont il comprend à merveille l'incomparable grandeur comme aussi l'individualisme trop intransigeant (peut-être voit-il en Nietzsche un peu trop exclusivement un *moraliste*, p. 82, et laisse-t-il trop de côté l'*artiste;* mais c'est là un détail) ; — Schopenhauer dont il définit très heureusement le pessimisme ; — Stirner dont il signale la stérilité radicale et qu'il caractérise comme un épigone et non un précurseur, comme l'antipode de l'enthousiaste et affirmatif Fichte ; — Giordano Bruno enfin dont il décrit avec une visible sympathie la belle nature de poète-philosophe et qu'il célèbre comme le philosophe de la Renaissance, comme le génie hautement inspiré qui au moment où s'achève l'ère brillante de l'humanisme et où s'épaissit déjà la nuit de la réaction, incarne, avec une splendeur inouie, toute la joie de vivre enthousiaste de la Renaissance, fait la somme de cette époque glorieuse entre toutes, et meurt, résumant en sa tragique destinée tout le drame de la Renaissance. Dans ce volume d'essais écrits avec beaucoup de verve et d'une plume alerte et fine, M. Joël se montre comme l'un des représentants intéressants de ce mouvement néo-idéaliste si fort dans l'Allemagne contemporaine et qui combat avec une égale énergie l'esprit de réaction, le matérialisme scientifique qui croit avoir trouvé la clef des « énigmes de l'Univers » ou l'agnosticisme des « exacts » qui menace de séparer la science et la vie.

Henri Lichtenberger.

Axel Kock. **Die alt-und neuschwedische Accentuierung** unter Berücksichtigung der anderen nordischen Sprachen (forme le vol. 87 des *Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Völker*). In-8°, xii-298 p. Strasbourg, Trübner, 1901.

M. Axel Kock a fait de l'accent des langues scandinaves son

domaine propre ; après en avoir étudié en détail la nature, la place et l'action phonétique dans toutes les périodes de la langue, il a tenu à résumer les résultats de son travail en un livre écrit en allemand et qui s'adresse par là même à un public plus étendu que ses précédents ouvrages. Il y décrit en détail et avec une minutieuse précision l'état actuel et y développe l'histoire de l'accent suédois, en tenant compte non seulement de la langue littéraire, mais aussi des dialectes et en en rapprochant constamment l'accent norvégien et danois, de telle sorte que le livre fournit un exposé pratiquement complet de toute la question si complexe, mais si intéressante, de l'accent scandinave.

Un premier chapitre est consacré à une description des diverses formes prises par l'accent ; le fait capital est la présence de deux types d'intonation profondément distincts l'un de l'autre. S'il se trouvait encore quelqu'un pour douter de l'absolue indépendance de l'intensité et de la hauteur, ses doutes seraient levés par l'examen de l'intonation 2 du suédois : dans un mot tel que *kammar* dont la première syllabe est intense, avec l'intonation 2, c'est la seconde syllabe qui est aiguë et qui même présente la plus grande acuité qu'on rencontre dans la langue. On verra dans le livre de M. K. tout le détail du jeu de l'intensité et de la hauteur suivant la forme du mot et suivant l'intonation de la première syllabe. Rien n'est plus instructif pour quiconque tient à avoir une idée de la délicatesse et de la complexité de ces questions.

Les principes une fois posés, M. K. expose l'accentuation actuelle des mots simples, puis l'histoire de cette accentuation ; l'accentuation actuelle des composés et de même l'accentuation ancienne ; il termine par un chapitre sur l'accent de phrase. De l'ensemble des faits il résulte cette conclusion générale que l'intonation 1 est celle qui se termine avec la syllabe même que frappe l'accent : c'est celle des anciens monosyllabes, des mots devenus monosyllabiques et des mots où la voyelle de la seconde syllabe est tombée. Au contraire, l'intonation 2 demande nécessairement une syllabe après la syllabe frappée de l'accent d'intensité ; c'est l'intonation normale des dissyllabes, dont la première syllabe est intense (avec une diminution suivie d'une légère augmentation) et la seconde aiguë ; M. K. fait intervenir sans nécessité la question des intonations indo-européennes, p. 110 et suiv., mais repousse, sans doute avec pleine raison, l'hypothèse arbitraire de M. Noreen qui veut voir dans l'accent de hauteur du suédois un reste du ton indo-européen.

La compétence indiscutée de l'auteur garantit assez la solidité du travail ; le lecteur un peu averti reconnaîtra sans peine quels sont les points sur lesquels les conclusions de M. K. sont solides et quels sont ceux sur lesquels l'absence de données suffisantes ne permet pas de dépasser la simple probabilité. La seule critique sur laquelle il importe d'insister ici est la suivante : M. K. semble en général consi-

dérer l'accent germanique comme l'héritier naturel du ton indo-européen (par exemple au § 503 et dans les suivants) alors que les coïncidences qu'on peut observer entre l'un et l'autre sont toutes fortuites et indirectes ; ainsi le fait que le préverbe et le verbe pouvaient tous les deux être accentués en ancien scandinave s'explique par ceci que le préverbe et le verbe pouvaient, suivant les cas, former ou non un mot un : là où il y a unité, c'est le préverbe qui a l'accent, là où il n'y a pas d'unité, c'est le verbe; ceci n'a rien à faire avec l'état indo-européen où le préverbe est tonique ou atone suivant que le verbe est atone ou tonique. Le préverbe germanique *tuz* dont il est ici question au § 436 doit son *z* à la règle générale que toute *s* finale de l'indo-européen est représentée par *z* devant voyelle, sonante ou consonne sonore en germanique, tout comme en indo-iranien et sans doute aussi en slave ; il n'y a nul lieu d'invoquer ici la loi de Verner. Cette critique a une certaine gravité au point de vue indo-européen ; elle en a très peu pour l'interprétation des faits étudiés par M. Axel Kock, dont le livre doit être chaudement recommandé non seulement aux personnes qui étudient les dialectes scandinaves, mais à tous les linguistes curieux des choses de l'accentuation.

A. Meillet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 janvier 1902.

M. le Président annonce la mort de M. Bulliot, d'Autun, correspondant de l'Académie.

M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts écrit qu'il a ouvert un crédit de 10,000 francs pour la continuation des fouilles de Dougga (Tunisie).

M. le Président annonce que l'Académie des beaux-arts a nommé membres de la commission du prix Louis Fould MM. Daumet et Corroyer.

M. Cagnat lit, au nom de M. C. Jullian, une note où le correspondant de l'Académie essaye d'établir que le palais de l'empereur Julien était, non pas les Thermes de Cluny, mais un édifice aujourd'hui disparu de la Cité. — MM. Boissier, Reinach et Babelon présentent quelques observations, particulièrement au sujet de la statue de l'empereur Julien.

M. Philippe Berger achève la lecture de son mémoire sur les inscriptions de Saïda.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de préparer une liste de candidats pour la place d'associé étranger vacante par suite du décès de M. Weber. Sont élus MM. Bréal, Paris, Senart et Boissier.

M. Louis Havet continue la lecture de son mémoire sur la méthode qu'il a suivie pour faire diverses corrections au texte du *de Senectute* de Cicéron.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 17 février — 1902

André Joubin. **La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès.** Thèse pour le Doctorat, présentée à la Faculté des Lettres de Paris. In-8°. Paris, Hachette, 1901.

Le titre du livre en délimite mal le sujet. Car « l'époque de Périclès », c'est un terme fort vague ; et, puisque les « guerres médiques » ont duré pendant toute la première moitié du v° siècle, ce mot, à le bien prendre, ne saurait être considéré comme l'équivalent de « l'Invasion perse en Attique ». L'auteur, dans ses premières pages, a tâché de fixer son programme avec plus de précision ; il n'y a qu'imparfaitement réussi. Il part de l'année 480 et s'arrête quelque part entre 460 et 450 ; cependant il ne tiendra pas compte (p. 8) des artistes qui, postérieurement à 480, représentent encore l'art antérieur à cette date, non plus que de ceux, comme Myron, Polyclète ou Phidias, qui ont débuté avant 450, mais qui appartiennent à l'époque classique. Entre ceux-ci et ceux-là, il reste « la génération qui a formé celle des sculpteurs classiques » (p. 3), « les maîtres des sculpteurs classiques » (p. 1), les « Précurseurs ». Mais je crains que le mot « Précurseurs » (avec un grand P) ne soit qu'un mot d'affiche, une étiquette qui tire l'œil. Les limites où M. Joubin s'est enfermé ne correspondent pas à une période définie du développement de l'art grec. Il n'est pas vrai que « l'année 480 marque dans l'histoire de la sculpture grecque une date précise » (p. 4). A cette date, Athènes et son acropole furent ruinées, oui ; mais combien de villes aussi florissantes qu'Athènes et combien de sanctuaires plus importants que l'Acropole gardèrent intacts leurs temples et leurs trésors artistiques ! En Attique même, va-t-on croire que, par suite du pillage et de l'incendie, l'art s'est transformé du jour au lendemain ? Sans doute, la grande secousse morale qui résulta, pour tout le monde grec, spécialement pour Athènes, des glorieuses victoires de 480 et 479, eut une influence considérable sur l'essor de l'art national. Mais il est enfantin de

s'imaginer que cet essor se produisit instantanément, et que la sculpture grecque, dans l'ensemble, ne se retrouva pas en 478 ce qu'elle était en 481. Le mouvement qui entraîne cette sculpture, dans la décade 480-470, était commencé avant 480 et n'a fait que se poursuivre normalement : ce que nous savons de cette période le démontre clair comme le jour. La date 480, de la façon que l'a entendue M. Joubin, est une date fallacieuse pour l'histoire de l'art; elle ne fait illusion, quelquefois, que parce que l'importante série des sculptures archaïques de l'Acropole s'arrête là, brusquement. Mais un historien est peu excusable de se laisser prendre à cette sorte de piège grossier. Nous verrons tout à l'heure combien M. J. a encore aggravé cette erreur initiale.

L'autre limite du sujet est tellement imprécise que l'on ne peut arriver à la fixer; mais pourquoi elle est telle, cela apparaît fort nettement. M. J. parle tantôt de l'année 460 (p. 4), tantôt de l'année 450 (p. 8), et croit se tirer d'embarras en disant (p. 5) qu'il faut « donner aux dates l'élasticité nécessaire ». La secrète raison de cet embarras est que M. J. ne tenait pas à s'aventurer dans l'étude fort compliquée de la carrière d'un Myron ou d'un Phidias ou d'un Polyclète; il entendait (p. 4) « laisser intacte l'œuvre entière » de ces grands maîtres-là. Or, ces maîtres ont commencé à être connus vers 460 au plus tard[1]; et, dès qu'ils apparaissent, le moyen de les négliger ? Mais, d'autre part, 460 est si près de 480, et le nombre des œuvres à classer dans cette courte période est si minime, qu'on aurait trop bien vu que la tranche arbitrairement découpée par M. J. dans l'histoire de la sculpture au v^e siècle ne constituait pas un sujet propre à une étude d'ensemble. Voilà pourquoi il convenait de « donner aux dates l'élasticité nécessaire ». Et on ne se doute pas combien les dates peuvent devenir élastiques sous la main de M. Joubin ! Car, tout en répétant qu'il ne s'occupe que des « prédécesseurs immédiats de Myron, Polyclète et Phidias » (p. 15), M. J. écrit ceci (p. 4) : « *Pour préciser les idées*, nous considérons les marbres du Parthénon comme les représentants par excellence du style classique, et, par sculpture de la génération antérieure à l'époque classique, nous entendrons les sculptures antérieures au Parthénon. » Or, les grandes sculptures du Parthénon, c'est-à-dire la frise de la cella et les deux frontons, ont été exécutés entre 440 et 432 ou 431, et probablement plus près de 431 que de 440[2]. Ainsi, tout en arrêtant son étude entre 460 et 450,

1. Le *Kyniscos* de Polyclète est de 460 (cf. C. Robert, *Hermes*, 1900, p. 186), et rien ne nous assure que ç'ait été là un début. Phidias, dont Pline met l'*acmé* en 448, que Périclès investit de fonctions si considérables en 447, et dont le *Zeus* est peut-être antérieur à la *Parthénos* (cf. K. Wernicke, *Arch. Anzeiger*, 1898, p. 177), n'a sûrement pas débuté plus tard que Polyclète. Et Myron est encore plus ancien que l'un et l'autre.

2. M. J. a fait une grosse erreur sur la date de ces sculptures, comme nous le verrons plus loin.

M. J. prétendra nous avoir amenés jusqu'à des sculptures qui sont des environs de 435 ! Sans avoir dit un mot de Phidias, il prétendra nous avoir expliqué des œuvres qui sont apparemment les dernières que Phidias ait exécutées ! Et il ne semblera même pas se douter que la marche de l'art a pu être bien plus rapide, et ses conquêtes bien plus importantes pendant les quinze années de 450 à 435 que pendant les trente années précédentes. De telles incohérences préliminaires font mal augurer de la suite.

Prenons cependant le sujet, tel que l'auteur l'a tant bien que mal indiqué. La période entre 480 et 460-450 est, selon M. Joubin, une époque « décisive » (p. 1), une « Renaissance artistique » (p. 6), une « Renaissance [1] nationale » p. 34). C'est l'époque des « Précurseurs », foule obscure et indéterminée, vagues figures sans noms ni dates, mais prodigieuses et telles qu' « on reste confondu devant la grandeur de leur œuvre et la puissance de leur génie » (p. 278). Pour reconstituer cette œuvre et contempler ce génie, il ne faut pas compter sur les textes anciens ; ils n'apprennent rien ; et, dans un premier chapitre (pp. 7-23), qui est une médiocre mosaïque des *Schriftquellen* d'Overbeck et des *Bildhauerinschriften* de Lœwy, M. J. prouve qu'en effet les textes ne lui ont rien appris. Il faut donc ne considérer que les monuments. Mais il n'y a pas lieu de les scruter à fin d'y découvrir des divergences d'esprit et de style, d'où l'on conclurait à l'existence de plusieurs écoles contemporaines, nuançant plus ou moins l'apparente unité de l'art grec. On doit les mettre tous ensemble, d'où qu'ils sortent. Car, d'écoles il n'y en a pas, ou, ce qui revient au même, il n'y en a qu'une seule et unique. On a imaginé une école de Chios, et une d'Argos, et une d'Égine, etc. Quelle erreur ! Avant 480 il n'y avait que l'école ionienne, à laquelle ressortissait tout l'art grec ; et après 480 il n'y a qu'une école encore, mais c'est l'école attique ; un seul idéal : l'idéal attique. — Voilà la *thèse* proprement dite.

Elle est paradoxale et ahurissante. Mais il convient de faire crédit à l'auteur jusqu'au bout de sa démonstration ; et s'il n'y a même pas de démonstration, on peut toujours espérer que, dans le détail, se remontrera quelque heureuse découverte, quelque déduction ingénieuse. J'ai lu, de la première à la dernière ligne, le livre de M. Joubin ; et j'affirme, sans crainte d'être démenti par quiconque aura fait cette lecture avec le même soin, qu'il ne s'y rencontre ni déduction ingénieuse, ni heureuse découverte. Ce n'est pas à dire qu'on n'y remarque rien ; et voici quelques-unes des choses que j'y ai remarquées : P. 2. « Le Parthénon fut *construit entre les années 447 et 438* ». L'année 438 est la date où fut mise en place la grande statue d'Athéna par Phidias ; mais, d'après les fragments de comptes que nous possédons, les travaux du Parthénon durèrent au moins jusques en 432/1. On a de bonnes raisons pour croire que les sculptures prin-

1. M. J. ne sait assurément pas ce que signifie le mot « Renaissance ».

cipales (frise de la cella et frontons) sont postérieures à 438; M. Furtwængler (*Meisterw.*, p. 73) admet, probablement à tort, que la frise était sculptée en 438, mais il ajoute que les frontons sont certainement postérieurs. On devine la raison de l'erreur commise par M. Joubin : il avait intérêt à rapprocher le plus possible les sculptures du Parthénon de la date 460/450, où il arrête son étude. — P. 20. « Menaichmos et Soïdas, artistes *dont nous ne savons rien* ». Ils étaient les auteurs d'une statue chryséléphantine d'Artémis Laphria, dont nous possédons aujourd'hui trois copies en marbre : cf. Studniczka, *Ræm. Mitth.*, 1888, p. 277 ; Milani, *Studi e Materiali*, 1899, p. 119. — P. 90 et ailleurs, M. J. parle maintes fois du crobyle ; mais il fait erreur sur ce genre de coiffure : cf. Studniczka, *Arch. Jahrbuch*, 1896, p. 248. — P. 61-62, M. J. range les statues en deux groupes : « figures au repos et figures en mouvement », et, parmi les figures en mouvement, il classe... les figures assises, l'attitude assise étant « une attitude consécutive au mouvement qui a modifié la station debout ». Ne pourrait-on pas aussi bien classer les figures en mouvement parmi les figures au repos, le mouvement étant de toute nécessité consécutif au repos ? — P. 80-81, dans la catégorie des *athlètes* se rencontre l'Éros de Saint-Pétersbourg, copie d'une figure ailée. — P. 98, M. J. admire le « regard profond » d'une certaine tête en bronze. Les yeux dans cette tête étaient rapportés, et ils manquent aujourd'hui ; c'est l'orbite qui est profonde, non le regard : il est absent. — P. 64-67 et 115-116, M. J. ne sait pas au juste ce qu'est la loi de la frontalité ; cette loi a souffert quantité d'exceptions dès le VI[e] siècle, et en cela consiste précisément une des plus frappantes originalités de l'art grec à ses débuts : cf. Lechat, *Rev. Univ. Midi*, 1895, p. 17-23 ; Bulle, *Berlin. phil. Woch.*, 1900, p. 1035-1043. — P. 109. « Le type aux formes carrées, *opus quadratum.* » M. J. aurait dû indiquer où il a pris ce texte ; *opus quadratum* n'est pas la même chose que *signa quadrata*. — P. 167, M. J. croit que le premier type de Niké, en sculpture, la représentait descendant du ciel, les ailes ouvertes, et qu'Archermos a « *compliqué* encore le problème et poussé l'audace jusqu'à représenter la Victoire en plein vol ». C'est un contresens, et un renversement complet dans la succession des divers types de Niké : cf. Studniczka, *Die Siegesgöttin*, 1898. — P. 280. Je crois qu'appeler Zeus « le plus majestueux des *vieillards* » est une assez forte inexactitude. — P. 273, note 1, on lit, à propos d'une monnaie de Naxos, avec représentation d'un Satyre buveur : « Cf. pour l'origine *attique* de ce type, un vase à surprise en forme de Satyre accroupi, au musée du Louvre. Pottier, *BCH.*, 1895 ». En se reportant à l'article de M. Pottier, on apprend que le vase en question est de fabrication corinthienne, qu'il a été trouvé en Béotie et porte une inscription béotienne. — Pour la dédicace de l'*Aurige* de Delphes, M. J. critique avec désinvolture la très plausible restitu-

tion proposée jadis par M. A. Croiset. Puisque, dit M. J. (p. 145), « ni Pindare, ni Bacchylide, qui ont signalé *toutes* les victoires de Gélon et d'Hiéron,... n'en mettent aucune au compte de Polyzalos, une victoire pythique de Polyzalos reste donc très problématique. » Or, cet argument est fondé sur une erreur ; M. J. a tout brouillé ; la vérité est qu'aucune victoire pythique de Gélon ne nous est connue ; et si M. J. en attribue deux à ce prince (p. 146), c'est qu'il a confondu Gélon avec Hiéron. On constate du même coup que M. J. a mal suivi les raisonnements de M. Homolle, auxquels il se rallie avec empressement (p. 146-147). La restitution nouvelle de M. Homolle suppose une victoire pythique de Gélon *inconnue* de nous, remportée en 482 ou en 478 ; à cette victoire inconnue, hypothétique, M. J. substitue deux victoires certaines (qui sont de Hiéron, il est vrai) ; et il en profite pour dater l'*Aurige* de l'an 477, l'année même où, « par une coïncidence singulière », furent exécutés les *Tyrannoctones* de Critios et Nésiotès. Mais tout cela est faux. Et voilà, je crois, un bel exemple du sérieux avec lequel M. J. conduit ses discussions. — Enfin, dans un autre exemple que voici, on trouvera peut-être que le manque de sérieux est allé jusqu'à l'escamotage. M. J. écrit (p. 246) : « L'influence des sculptures d'Olympie sur celles du Parthénon n'est pas niable. » Et, à l'appui de son dire, M. J. nous cite... deux métopes du Parthénon ! Or, on sait que, dans l'ensemble des sculptures décoratives du Parthénon, les métopes forment une catégorie à part, de bien moins grande valeur, certes, que la frise de la cella et les frontons ; on sait aussi que la fréquente répétition du même sujet, dans ces métopes, et le désir d'en varier les épisodes devaient nécessairement pousser les sculpteurs à profiter des compositions similaires antérieures ; en sorte que tout revient à dire que, pour deux des quatre-vingt-douze métopes du Parthénon, il apparaît que leur auteur ou leurs auteurs connaissaient les frontons d'Olympie : ce qui n'est vraiment pas extraordinaire. Et cela a suffi pour que M. J. assurât avec sérénité (p. 281) que « dans les marbres d'Olympie, nous avons reconnu déjà l'ébauche de la *décoration du Parthénon* » !

Par certaines des observations qui précèdent (lesquelles ne sont qu'un choix), on a pu voir que M. J. a négligé des études non négligeables, qui ont été publiées dans des recueils pourtant fort connus, comme les *Rœm. Mitth.* ou l'*Arch. Jahrbuch*. Ce ne sont point là, malheureusement, les seuls oublis qu'on peut lui reprocher, soit pour les textes, soit pour les monuments. Il est malaisé de comprendre comment M. J. n'a rien dit d'une tête en bronze de l'Acropole (Rhomaïdis, *Mus. d'Ath.*, XVI), un des rares originaux de la sculpture grecque aux environs de 480, auquel M. Furtwiengler, dans un mémoire où M. J. a trouvé beaucoup à prendre, assigne le même auteur qu'à l'original de cet athlète Stéphanos, que M. J. a cependant mis en belle place

(p. 83-87 et note 1 de la p. 87 : cf. Furtwængler, *50e Berlin. Winckelm. progr.*, p. 129, 140-141 et 148). Cette même tête en bronze de l'Acropole, M. Furtwængler, dans ses *Meisterwerke* (p. 80), l'attribue à Hégias, le propre maître de Phidias, un des fameux « Précurseurs », un des rares dont le nom soit connu : voilà un monument qu'on se serait attendu à voir au premier plan dans l'ouvrage de M. J., et on ne l'y trouve nulle part ! — Je ne sais trop comment qualifier les raisons par lesquelles M. J s'est dispensé (p. 212-213) de parler du *Trésor des Athéniens* à Delphes. Les moulages de ces sculptures sont exposés en public depuis des années. M. J. n'avait pas, sans doute, à en faire l'étude complète et détaillée ; mais rien ne le dispensait de leur donner dans son livre le rang et l'importance qui leur revenaient. — Un chapitre (p. 253-276) est réservé aux types monétaires, M. J. prétendant retrouver dans les effigies monétaires de toutes les cités grecques au ve siècle l'empreinte de « l'idéal attique ». Je laisse ce chapitre à étudier aux numismatistes de profession ; mais le premier venu est en état de remarquer que les monnaies d'Athènes, qui auraient dû naturellement y occuper une place considérable, sont expédiées en une page tout juste (p. 256-257), et que M. J. ne connaît pas l'étude de Lermann (*Athenatypen auf griech. Münzen*, 1900), où de longs développements sont consacrés aux monnaies attiques de la première moitié du ve siècle. — Il y a un oubli bien plus grave encore. M. J. ignore jusqu'à l'existence du grand traité de Julius Lange (*Darstellung d. Menschen* etc., trad. Mann, 1899). Que penser d'un historien de « la sculpture grecque entre les Guerres médiques et l'époque de Périclès », qui ignore un des ouvrages les plus importants, et certainement *le plus original*, qui ait jamais été publié sur la sculpture grecque des origines jusqu'à Phidias et Polyclète ; un livre dont un des plus notables chapitres porte sur la période même et le sujet même choisis par M. Joubin ?

M. Joubin, au moment de passer en revue les monuments dont il s'occupe, avertit avec raison que, juger de leurs ressemblances ou différences, c'est affaire « d'appréciation personnelle, de sentiment », de coup d'œil. Il est donc utile d'être renseigné sur ce que vaut le coup d'œil de M. J. et sur la qualité de son jugement. — P. 57-58, M. Joubin, ayant daté les *Tyrannoctones* d'Anténor de l'an 506, tâche à se représenter ce qu'étaient leurs têtes, et il se figure la tête barbue d'Aristogiton sur le modèle de la *tête Rampin*. Or, il est reconnu aujourd'hui que ce marbre n'est pas postérieur à 550. — P. 98-99, M. Joubin assure, comme chose bien connue, que le *Phérécyde* de Madrid offre les plus grandes analogies avec l'*Harmodios* du groupe des *Tyrannoctones* et qu'il a tous « les caractères essentiels du style de Critios ». Je croyais qu'au contraire, dans la restauration du groupe, on se contentait de cette tête faute de mieux, et qu'on la trouvait insuffisamment voisine, pour le style, de la tête d'*Harmodios* : tel

est, du moins, l'avis qu'exprimait récemment encore M. Michaëlis, *Strasburger Antiken*, 1901, p. 25. — P. 138, entre le *Spinario* et une tête archaïque de l'Acropole. M. J. trouve qu'il existe « un air de famille qui tient à l'arrangement des cheveux..., à la netteté incisive des traits ». De la « netteté incisive des traits » je ne dirai rien, ne sachant ce que ces mots signifient dans le cas présent; mais pour l'arrangement des cheveux, il est sûr que les deux têtes n'ont rien de commun, au jugement de tout autre que M. Joubin; cf. Collignon, *Hist. sculpt.*, I, fig. 184 (Éphèbe de l'Acropole), et fig. 215 et 220 (*Spinario*). — P. 176 et 201, tout aussi insoutenable est le rapprochement fait entre la tête de la Vénus de l'Esquilin, aux joues plates, à l'ovale étroit, et la tête, ronde et pleine, de la *Pénélope* de Berlin. — P. 176, dans la Vénus de l'Esquilin, M. J. voit la « la copie *fidèle* d'une œuvre *antérieure à 450* ». P. 159-160, M. J. classe parmi « les plus récentes » des figures archaïques de l'Acropole la statue *xoanisante*, qui en est incontestablement une des plus anciennes. — P. 162-163. Malgré les fortes raisons déjà données par M. Furtwængler, M. J. persiste à voir dans les *Danseuses* d'Herculanum d'excellents bronzes grecs originaux. M. Benndorf vient justement de trancher la question d'une façon définitive : ce ne sont que des copies peu fidèles (cf. *Wien. Jahreshefte*, 1901, p. 181 sqq.). — P. 241, M. J. traite sévèrement, en revanche, les sculptures du temple d'Olympie qu'il considère « comme un travail *de second ordre*, une œuvre de praticiens *sans grande personnalité* ». Il faut plaindre les délicats : M. Joubin, apparemment choqué par certaines négligences dans l'exécution, n'a pas vu... le reste, où éclatent des beautés de premier ordre et où se marque une personnalité singulièrement forte et attachante. M. J. a-t il été, du moins, plus clairvoyant, quand il a cherché les auteurs de ces sculptures? Il ne semble pas; car c'est juste au moment où les indices se multiplient (cf. C. Robert, *Athen. Mitth.*, 1900, p. 325, sqq.; S. Reinach, *Rev. arch.*, 1901, II, p. 158 sqq.) en faveur de l'hypothèse de M. Furtwængler qui a attribué les sculptures d'Olympie à un atelier de Paros, que M. J. vient nous affirmer (p. 246) que « les prêtres d'Olympie (*sic*) ont choisi leurs sculpteurs » dans le groupe des artistes attiques. — N'allons pas plus loin; ne parlons pas de l'attribution des frontons d'Égine à des Attiques également; il est trop certain que, même « après avoir fait un long apprentissage dans les musées et rédigé de nombreux (?) catalogues » (p. 1), M. J. a encore besoin d'aiguiser son coup d'œil et d'affermir son jugement.

De cet amas d'erreurs, de ces preuves trop abondantes de légèreté et peut-être même d'ignorance, il ne saurait résulter assurément que la thèse essentielle de M. Joubin, si paradoxale et suspecte au premier abord, paraisse maintenant plus digne d'être prise au sérieux. Car, comme l'a dit un poète plaisant, « mille revers ne font pas un succès »; pareillement ici, mille erreurs ne font pas un bon argu-

ment. Cette thèse, je l'ai énoncée plus haut; elle se divise en deux propositions : 1° il n'existe pas d'écoles de sculpture, locales ou régionales; 2° à partir de 480, en toute contrée de la Grèce, quels que soient les artistes, c'est l'art attique qu'on retrouve, c'est l'idéal attique qui règne.

La première proposition annule du coup les progrès qui ont été faits depuis cinquante ans dans la connaissance de la sculpture grecque avant Phidias. Ce n'est point pour le plaisir de poser des étiquettes multiples qu'on distingue aujourd'hui entre une école ionienne d'Asie et une école de Chios, entre Égine, Argos et Athènes; c'est parce que l'étude comparée, de plus en plus attentive, de monuments de plus en plus nombreux a fait reconnaître entre eux certaines différences irréductibles. Non pas que ces écoles aient été l'une pour l'autre un monde fermé; de l'une à l'autre se produisaient incessamment des répercussions d'influence; elles n'étaient pas immuables, ni éternelles; et il est très difficile assurément de reconstituer toutes les phases de leur existence. Mais ce n'est point par un chemin aisé que progresse la science. Il est possible aussi qu'on ait mal situé géographiquement certaines de ces écoles, qu'on ait parfois travaillé avec trop de subtilité à en accroître plutôt qu'à en réduire le nombre, qu'on n'ait pas toujours défini nettement des caractères qui leur sont propres. Et ce sont là, en effet, questions fort délicates. Serait-ce ces difficultés mêmes qui ont rebuté M. Joubin? Il est probable; car on chercherait vainement dans son livre les raisons sérieuses pourquoi nous devons désormais « apporter à l'examen des monuments un esprit dégagé du préjugé des écoles d'art régionales » (p. 254). Je n'ai donc pas à défendre des méthodes et des résultats qu'une attaque aussi faible que présomptueuse n'ébranle en rien; il me paraît juste seulement d'étaler ce qu'il y a de faiblesse jointe à la présomption de l'agresseur. — M. J. rappelle en raillant (p. 25) la prétendue école de la Grèce du Nord, qui n'eut qu'une durée éphémère; il aurait pu aussi rappeler l'école de Naxos, à laquelle M. Sauer fut seul à croire. Mais, puisqu'il ne dépend pas d'un archéologue, fût-ce l'un des plus savants, comme Brunn, ou l'un des plus consciencieux, comme M. Sauer, de nous imposer la croyance à une école nouvelle, c'est donc que le mot correspond à des réalités dont on peut discuter? Et si les mêmes savants qui ont relégué dans le royaume des ombres l'école de la Grèce du Nord et l'école de Naxos continuent cependant de croire à l'existence de certaines autres, c'est donc qu'ils ont pour cela des raisons qu'ils jugent bonnes? Comment alors M. J. n'a-t-il pas mis tout son soin à démontrer que leurs raisons ne sont pas bonnes? Là où l'on attendait une discussion précise et serrée, on trouve qu'une parole d'oracle : cela ne compte pas. — M. J. triomphe (p. 24 et 226) de ce que les vases autrefois appelés étrusques se sont trouvés n'être pas étrusques, et de ce que les vases dits mycé-

niens ne proviennent pas tous de Mycènes. Je me ferais scrupule d'affaiblir par un commentaire la beauté de cet argument, dont M. J. est si content. — P. 110, je trouve l'unique tentative de démonstration contre « le préjugé des écoles d'art régionales ». M. J. dit en propres termes que la carrure massive des figures de la prétendue école argienne est une convention qui se rencontre également dans les œuvres les plus sûrement ioniennes. D'où il résulte que M. J. ne fait aucune différence de structure ni d'exécution entre telle figure assise des Branchides et la statue péloponnésienne d'Agémô, entre le guerrier debout du monument des Harpyes et le petit bronze de Ligourio, et qu'il confond sereinement la lourdeur épaisse et molle des sculptures ioniennes d'Asie avec la *statura quadrata compactis firmisque membris* des types de l'école argienne. — P. 268-269, que dire encore d'un argument comme celui-ci : M. Joubin, qui prétend que toute la sculpture grecque du VIe siècle est ionienne et toute la sculpture grecque du Ve siècle est attique, trouve une confirmation de son idée à Delphes, où, « du trésor des Cnidiens au trésor des Athéniens, *le style évolue peu à peu de l'ionisme vers l'atticisme* ». Qu'un monument élevé par Cnide ressortit à l'art ionien d'Asie, cela paraissait jusqu'ici assez naturel; et non moins naturel, qu'un monument élevé par Athènes ressortît à l'art attique. Mais personne ne s'était avisé que ces deux œuvres dussent être attribuées aux Phocidiens : car les paroles de M. Joubin, à moins d'être une absurdité, ne peuvent avoir que ce sens là. Souhaitons que M. J. nous parle plus amplement, quelque jour, des artistes phocidiens auteurs des *Trésors* de Cnide et d'Athènes, et aussi qu'il nous indique les autres monuments delphiques où l'on voit l'ionisme de ces Phocidiens *évoluer peu à peu* vers l'atticisme. — Comme si ce n'était pas assez des arguments de cette sorte pour discréditer sa cause, M. J. est allé jusqu'à des contradictions formelles. Il déclare à maintes reprises qu'il n'existait d'autre école au VIe siècle que l'école ionienne, à laquelle s'est substituée sans transition, au Ve siècle, l'école attique : « Il n'y eut au VIe siècle qu'une seule école d'art,... l'école ionienne » (p. 278); « Au commencement du Ve siècle, dans toute la Grèce, les sculpteurs étaient tous des Ioniens ou des disciples des Ioniens » (p. 34). Et cependant M. J. écrit ceci (p. 268) : « Dans la Grèce propre, nous avons vu, dès le début du Ve siècle, *les petites écoles de sculpture locale* disparaître et se fondre dans une école unique, l'école attique ». Et encore ceci (p. 270) : « L'art attique... absorbe dans la première moitié du Ve siècle *les écoles régionales...* » Il y en avait donc, des écoles d'art régionales!

On voit comment M. J. a su soutenir la première des deux propositions en lesquelles se résume sa thèse. Peut-être sur ce point M. J., qui ne tient pas beaucoup à ses opinions et en prend aisément le contrepied, reconnaîtrait-il de bonne grâce son erreur. Mais, sur la

seconde proposition, il est obligé d'être plus ferme, à moins qu'il ne veuille lui-même prononcer la condamnation totale de son livre. Donc, pour M. J., l'art attique absorbe, au début du v^e^ siècle, toutes les écoles d'art régionales, ou, s'il n'y avait pas d'écoles régionales, s'il n'existait au vi^e^ siècle que la seule école ionienne, « de l'idéal ionien démodé se dégage, vers 480, le nouvel idéal attique » (p. 58). C'est là le point capital et la grande nouveauté de la thèse de M. J. : Athènes, dès le lendemain de Salamine, rayonne d'un tel éclat que ses créations d'art et son idéal artistique s'imposent, sans résistance aucune, à la Grèce tout entière. M. J. revient à satiété sur cette affirmation, et il importe de citer textuellement ses paroles : Athènes devint, tout de suite après Salamine et Mycale, « la véritable capitale de l'hellénisme... Sa population active, avide de gain, s'enrichit rapidement. Avec la richesse, *le goût du luxe* s'accrut. *Les artistes affluèrent*... Il fallut aussi réparer les ruines qu'avaient laissées les Perses... Les partis politiques se disputèrent l'embellissement d'Athènes... Cimon entreprenait la reconstruction de l'Agora et confiait à Polygnote la décoration du Pœcile ; il faisait restaurer les Hermès sacrés... *Partout des temples, des portiques, des statues.* Pendant 50 ans, peintres, sculpteurs, architectes, décorateurs ne chômèrent point. Athènes devint ainsi *le lieu de rendez-vous de tous les artistes de la Grèce*... Telles sont les conclusions *que suggère l'étude des textes* relalifs aux artistes et au *rôle historique* d'Athènes dans la première moitié du v^e^ siècle » (p. 34-35). Et encore : « Nous savons *avec certitude* qu'Athènes était après les guerres médiques *le centre artistique le plus important de la Grèce* » (p. 152). Ou bien : «... Partout la civilisation athénienne se substitua à celle de l'Ionie, après les guerres médiques... Le développement artistique d'un peuple marche de pair avec son expansion économique. *La richesse d'Athènes engendre l'art attique...* » (p. 275-276). Cela survient immédiatement après l'invasion perse, M. J. ne manque pas une occasion de l'affirmer. On lit, par exemple, p. 254 : « Les grandes compositions d'Égine, d'Olympie, de Sélinonte, nous ont déjà montré *le rayonnement de l'art attique...* » Or, M. J. date lui-même les frontons d'Égine « des années qui suivirent *immédiatement* les guerres médiques » (p. 225). Ainsi une nouvelle tradition d'art se forme à Athènes *au lendemain des guerres médiques* » (p. 243), et dès le surlendemain cette tradition s'impose déjà hors de l'Attique. En résumé, tout aussitôt après Salamine et Mycale, prééminence absolue d'Athènes à tous les points de vue : accroissement brusque de sa richesse ; activité fiévreuse de ses ateliers qui attirent à eux tous les sculpteurs grecs ; essor soudain d'une nouvelle « tradition d'art » qui, rapide comme l'éclair, rayonne jusqu'aux extrémités du monde grec et efface tout ce qui n'est pas l'art attique.

Voilà les affirmations de M. J. Voici maintenant les faits, pour l'exposé desquels je me réfère en général à l'historien le plus exact et le

plus complet ; à Busolt, *Griech. Gesch.* III, p. 358 sqq. De 480 à 450 Athènes est dominée par deux préoccupations principales : la poursuite de la guerre avec les Perses et la réfection de la ville, murs d'enceinte, temples et édifices divers. Mais de ces deux objets, le premier est le plus urgent et prime l'autre. La guerre avec les Perses ne sera finie qu'en 449 ; elle n'est pas toujours heureuse[1] ; et elle se complique de la révolte de Naxos en 470, de la guerre faite par Thasos aux colons athéniens de la Thrace en 465, puis, en 457, de la guerre avec les Péloponnésiens. Ces guerres coûtent cher, particulièrement la guerre maritime ; on admet que les 460 talents, versés annuellement par les alliés dans les premiers temps de la Ligue maritime, étaient complètement employés pour l'entretien annuel de 100 trières. Que le commerce de l'Attique se soit beaucoup développé dans cette période, en raison de l'extension de la puissance d'Athènes sur mer, cela peut être accepté *a priori* (et on en a un témoignage intéressant dans la remarquable prospérité de l'industrie des vases peints) ; mais la richesse n'a pas afflué cependant tout de suite. Et l'accroissement de la richesse elle-même n'a pas eu pour résultat immédiat de susciter « le goût du luxe » chez les particuliers ; car nous savons qu'au v^e^ siècle les habitations privées à Athènes étaient d'un aspect mesquin et presque misérable. Quant aux ressources devenues plus abondantes de l'État, elles étaient absorbées par les dépenses de la guerre ; la preuve en est que la reconstruction des murs même de la citadelle a subi d'incroyables lenteurs : c'est seulement en 468, avec le butin fait à l'Eurymédon, qu'on éleva le mur Sud de l'Acropole (mur de Kimon) ; c'est en 457, lorsqu'on redouta une attaque immédiate des Péloponnésiens, que les tambours de colonnes destinés à l'Hécatompédon de Thémistocle furent encastrés dans le mur du Nord, lequel était donc, à cette date, encore bien peu avancé. Nous savons d'ailleurs à peu près quelle fut la part respective de Thémistocle et de Kimon dans les travaux accomplis à Athènes avant ceux de Périclès. Sous l'impulsion de Thémistocle, de 478 à 473, on refait l'enceinte de la ville, les fortifications du Pirée, les Longs Murs, c'est-à-dire les ouvrages de défense les plus nécessaires ; on s'occupe aussi à niveler et élargir l'Acropole, et on y *commence* la construction d'un mur d'enceinte ; enfin on y jette les fondations d'un grand temple nouveau, lequel est interrompu après le bannissement de Thémistocle en 473, et *ne sera repris que par Périclès.* Kimon, lui, néglige l'Acropole, si ce n'est pour ce qui concerne le mur d'enceinte (en 468 et en 457); il s'occupe davantage de la ville proprement dite. Il reconstruit l'Agora, et on lui attribue (sans aucune certitude) le Bouleutérion, le Métrôon, le Portique royal : ce sont là des bâtisses administratives ou d'utilité publique, qu'on ne nous signale pas comme ayant été, à un degré

1. En 456/454, désastre des Athéniens en Egypte ; incendie de la flotte.

quelconque, des œuvres d'art. A quoi s'ajoutent le Pœcile, orné de peintures par Polygnote, le Théseion[1] et l'Anakeion, deux petites chapelles décorées par Polygnote et Micon[2]. Pour ce qui est des œuvres de statuaire ou de sculpture décorative entre 480 et 460, on n'en connaît pas d'autres que celles-ci : le groupe des *Tyrannoctones*, rétabli en 477-476 ; une statue de *Zeus Éleuthérios* près du Portique royal ; et *trois* Hermès érigés en 475 après la prise d'Eïon. — Voilà à quoi se réduit la phrase retentissante de M. J. : « Partout des temples, des portiques, des statues ». — Et pour la même période, les seuls sculpteurs que nous connaissions à Athènes sont Critios et Nésiôtés, Hégias et Calamis. Il apparaît donc que, de 480 à 450, le peu d'argent que laissaient disponible les dépenses militaires fut employé aux fortifications de la ville et de la citadelle, et à quelques constructions d'utilité publique ; à quoi Kimon dut ajouter peut-être, sur sa propre fortune, quelques donations. Après 450, tout changea ; c'est alors que commença le grand essor artistique d'Athènes, en étroite corrélation avec les événements politiques. Périclès conclut la paix avec la Perse en 449 ; la même année est arrêtée la guerre avec les Péloponnésiens, qui sera définitivement close en 446. Il n'y a donc plus à pourvoir aux dépenses militaires ; on peut disposer, pour l'*embellissement* de la ville, des φόροι payés par les alliés ; et Périclès est en mesure de reprendre les grands desseins sur l'Acropole : le temple d'Athéna Niké est construit, probablement à l'occasion de la paix avec la Perse, et le Parthénon est commencé en 447.

Ainsi M. J. s'est fait une idée totalement inexacte de l'état d'Athènes pendant la première moitié du vᵉ siècle ; sa thèse est radicalement fausse. Ajoutons qu'il n'a pu s'apercevoir, dans ces conditions, que l'éclat incomparable de l'art attique après 450 tient justement, pour beaucoup, à ces trente années d'attente, à ce répit forcé, durant lequel la puissance d'Athènes s'est accrue, son orgueil national s'est élargi, les idées sur le plan des monuments à rebâtir se sont précisées, et, où, surtout, Phidias, Ictinos, Callicratès ont eu le temps de grandir et leur génie de mûrir. Ce que fut la sculpture à Athènes, dans cette période, je n'ai pas la place pour le dire ici. Mais elle fut très différente de ce que croit M. J. Elle n'a fait que développer logiquement l'art antérieur à 480, et son principal représentant, Calamis, fut le continuateur exact d'un long passé. A ce passé, non plus qu'à la période où il s'est limité, on doit reconnaître que M. J. n'a rien com-

1. Rien de commun avec le temple conservé sous ce nom.

2. Observons ici que, parmi les constructions qui datent du temps de Kimon, plusieurs ont dû être faites aux frais de Kimon lui-même, qui était personnellement très riche. Si Polygnote a refusé, comme on le raconte, d'être payé pour ses peintures du Pœcile, c'est probablement parce qu'il l'eût été sur la caisse de Kimon, son parent et ami. Car il reste toujours que l'État athénien, à cette époque, était incapable de fortes dépenses pour l'*embellissement* de la ville.

pris. Il a rassemblé des monuments tirés de toutes les régions de la Grèce, lesquels n'ont souvent de commun entre eux que de pouvoir être datés (non pas tous cependant) du second quart du v^e siècle; il les a brièvement commentés, en résumant d'ordinaire ce que le précédent commentateur en avait déjà dit, mais en les pliant tous à son dessein, ou du moins en ayant l'air de les y plier, par la répétition fréquente de phrases du genre de celles-ci : « On reconnaît bien en cela l'art des Précurseurs » ; « telle fut l'œuvre des Précurseurs » ; « on saisit les liens qui unissent les Précurseurs à Phidias, à Myron et à Polyclète ». Mais à quel endroit de son livre M. J. a-t-il confronté avec le *Discobole* ou le *Doryphore* ou l' *Athéna Parthénos* une œuvre quelconque de ses « Précurseurs »? — « Ces illustres artistes, continue M. J. (p. 281), eurent des maîtres et ils leur doivent beaucoup ». Mais en quelle page de son livre M. J. a-t-il fait le compte de ce que Phidias doit à ses maîtres? — Et M. J. termine son dernier développement par cette phrase (p. 282) : « Ainsi, *avant Phidias*, l'hellénisme tout entier avait déjà les regards tournés vers Athènes et puisait, comme à une source pure, *au trésor de ses immortelles créations.* » Mais où sont-elles, ces immortelles créations de l'art athénien, *antérieures à Phidias?* N'apparaît-il pas ici, dans une clarté crue, que M. J. a simplement appliqué aux productions statuaires du temps de Calamis les phrases banales qu'on répète sur le Parthénon, de même qu'il a, d'un bout à l'autre de son ouvrage, confondu l'Athènes de Périclès avec l'Athènes de Thémistocle et de Kimon?

Le livre de M. André Joubin, à le prendre d'ensemble, est fondé sur une complète méconnaissance ou ignorance de l'histoire, — de l'histoire politique aussi bien que de l'histoire de l'art ; — il est pauvrement écrit, et, dans le détail, il abonde en grosses erreurs. C'est un livre franchement mauvais ; et, puisque cela a suffi à l'auteur pour obtenir le grade de Docteur ès-lettres, c'est, en outre, un mauvais exemple, qu'il convenait de dénoncer hautement, crainte que quelqu'un eût la fâcheuse idée de s'en inspirer [1].

Henri LECHAT.

---

1. M. André Joubin, au cours de ses dissertations, m'a adressé personnellement plusieurs critiques. S'il y en a de justes, je les accepte avec humilité; mais il y en a qui sont d'une exactitude contestable, pour ne pas dire mieux. Par exemple, M. J. me reproche (p. 152) d'avoir attribué l'*Aurige* de Delphes à « l'école *argienne* », à un sculpteur « *argien* ». Je n'ai parlé ni d'un sculpteur argien, ni de l'école argienne ; je me suis même expressément défendu de choisir entre les nombreux ateliers doriens (cf. *Rev. ét. gr.*, 1899, p. 183). — M. J. écrit (p. 64, note 2), à propos d'un Apollon du Ptoïon : « M. Lechat se trompe d'au moins une génération en attribuant cette statue aux environs de 450. » Or, la seule indication positive que l'on ait pour dater cette statue consiste dans le caractère épigraphique de la dédicace qu'elle porte gravée sur les jambes ; et M. Foucart a attribué cette inscription au milieu du v^e siècle (cf. *Bull. corr. hell.*, 1887, p. 288). M. J. paraît avoir ignoré jusqu'à l'existence de la note de M. Foucart. — Au sujet de

Friedrich Leo, **Die Griechisch-Rœmische Biographie** nach ihrer litterarischen Form. Teubner, 1901, in-8°, 329 p.

L' « évolution des genres » continue à faire son chemin dans l'histoire de la littérature. Quand ce sera fini, qui se plaindra? Nos voisins partis plus tard n'en sont encore qu'à la description et à l'histoire des genres. M. Peter nous a fait celle de « la lettre » en Grèce et à Rome : voici celle de « la biographie ». Suétone en a pour une bonne part le profit. Serait-il donc à la mode? Nous avons eu l'an dernier le livre de M. Macé sur Suétone [1]; plus récemment des études de M. Schmidt et de M. Ihm sur les manuscrits de Suétone; c'est sûrement un avantage que de voir encore se produire une étude qui porte, il est vrai, non pas tant sur Suétone que sur le genre littéraire par lequel il est connu. Notez la signature qui est celle d'un des meilleurs latinistes de l'Allemagne [2].

Je vois bien dans ce livre un effort très sérieux et je ne doute pas qu'il ne résume de longues études. Mais, tout en reconnaissant l'originalité de maintes parties, je ne pourrais m'empêcher de faire plus d'une objection, tant au choix du sujet, qu'à la méthode, et surtout à la forme adoptée.

D'abord le livre n'est pas composé, et M. L. lui-même prend la peine de nous en avertir.

Dans la courte préface qui est en tête du volume, l'auteur nous dit qu'il n'avait d'abord voulu faire qu'une dissertation sur la forme lit-

l'athlète de Tarse (p. 127), que j'ai tenté d'expliquer comme un *Diadumène* en train de nouer sur sa tête la bandelette des vainqueurs, M. J. m'a fort mal lu et mal compris. J'ai dit que les bandelettes de ce genre se terminaient par des *franges*, et que ces *franges*, roulées et tordues sous la main, pouvaient prendre l'aspect d'un écheveau de ficelle; j'ai dit aussi que ces bandelettes, étant passablement longues, pouvaient se rouler, pour plus de commodité, à la façon de nos bandes de toile pour pansement : on en a un exemple dans un bas-relief de Munich. A cela M. J. répond qu'il n'a « jamais vu, pour sa part, de rouleau de bandes à pansement qui ressemble à un écheveau de ficelle tordu ». Évidemment, M. J. n'a pas compris. M. J. dit, en outre, que l'athlète devrait commencer par appliquer la bandelette, non sur la nuque, mais sur le front, puisqu'elle doit être nouée par derrière : mais la bandelette ne pouvait-elle pas être assez longue pour faire deux fois le tour de la tête? Puis M. J., en croyant relever une erreur de moi (p. 127, note 1), n'a fait qu'aggraver la sienne : M. J. ignore que c'est le cartilage intérieur et non l'ourlet de l'oreille qui est gonflé et déformé chez les lutteurs. Je le prie de comparer l'oreille de son athlète de Tarse (p. 133, fig. 39) avec l'oreille de l'athlète *Verseur d'huile* de Munich, du *Doryphore*, et de tant d'autres! Enfin, il n'est pas exact que la solution présentée par moi, et que j'ai naturellement échafaudée de mon mieux, je l'aie « proposée comme définitive ». Encore une fois, il faut savoir lire! — Etc., etc. — Je ne poursuis pas plus loin la revue de ces critiques. Cela n'a aucun intérêt pour le lecteur et n'en a pas beaucoup pour moi.

1. Voir la *Revue* du 4 mars 1901.

2. Ouvrages précédents de M. Leo : éditions des tragédies de Sénèque, des comédies de Plaute; études sur Plaute; articles de tout genre dans les Revues, surtout dans celle de Gœttingne, etc.

téraire des biographies de Suétone. L'étude s'est peu à peu développée pour devenir le présent livre. On s'explique ainsi le désordre et les défauts qui sautent aux yeux d'abord. Admettra l'excuse qui voudra. Mais il est plaisant, après cela, de voir l'auteur, à diverses reprises[1], rappeler son « plan », et « les limites qu'il n'entend pas dépasser » ; cadre accommodant s'il en fut. Était-il d'ailleurs besoin d'aucun aveu ? Il suffit d'un coup d'œil sur la table des matières[2] pour constater que le souci de l'unité n'est sûrement pas ce qui tracasse l'auteur. Il nous donne en réalité un livre qui commence à Suétone et tourne autour des biographes avec toutes sortes d'excursions. Tout cela a été fait de pièces et de morceaux. Certains chapitres ont aussi le mérite de l'imprévu. Si tout le monde comprend ici la présence de certains noms, je suis bien sûr qu'il n'y aura guère de lecteur qui ne sursaute d'abord en rencontrant le *Brutus* dans cette suite. Même après avoir lu le chapitre, je me demande si ce n'est pas ici un de ces morceaux intercalés après coup (Einschalten) comme ceux que M. L. sait si bien découvrir dans l'histoire Auguste ou ailleurs.

Par le Register, par les titres courants on essayera de remédier aux insuffisances de la table; mais comment corriger les défauts de la forme adoptée délibérément par l'auteur ? On croirait qu'il s'est fait illisible à plaisir ; d'abord en compliquant de son mieux une matière qui n'est pas simple ; en allongeant des phrases sans fin ; en les encombrant de mots étrangers, grecs, latins, brocards ou autres formules dont l'effet est des plus bizarres, mais fort connu aussi. J'en demande pardon à M. Leo ; il n'y a pas à dire ; c'est ainsi, toutes proportions gardées, que parle le Bridoye de Rabelais.

Mais il y a une autre cause d'obscurité bien plus grave qui tient aux habitudes d'exposition de l'auteur. On dirait que pour lui le lecteur est alternativement un patient sur qui l'on peut tout faire passer ou un savant à qui on n'a besoin de rien apprendre. Aucune des deux choses n'est certes vraie ; la dernière l'est peut-être encore moins que l'autre. Nous accabler de numéros de citations, comme on le fait ici régulièrement, équivaut très souvent à nous parler par signes. Pour suivre vraiment M. Leo, il faudrait avoir sur l'instant, présents à l'esprit, non seulement tous les classiques, y compris les polygraphes, Athénée, Suidas, etc., et les auteurs comme Diogène Laerce ou Philo-

---

1. P. 135, à la 1re l. de la note; p. 155 en haut; p. 156 en haut, etc.
2. Seize chapitres alignés dans l'ordre suivant : les Césars de Suétone; biographies littéraires de Suétone ; plans de vies particuliers; Diogène Laerce; les péripatéticiens ; leurs prédécesseurs et leurs analogues ; les Alexandrins; de Varron à Suétone; Plutarque; la forme de la biographie dans Plutarque; Cornélius Népos ; le Brutus de Cicéron ; l'Agricola de Tacite ; les historiens ; les Sophistes ; les Néoplatoniciens ; les biographes des empereurs après Suétone ; la biographie en Grèce et à Rome.

dème; non seulement la littérature courante et les polémiques des revues; mais, et jusque dans le détail, des livres compacts et abstraits comme les cinq volumes de Müller. L'auteur raisonne, mais jamais ou presque jamais ne fait d'analyse. Vraiment pour qui donc M. L. a-t-il écrit?

Le sujet est sans doute fort intéressant : en quoi la biographie diffère-t-elle de l'histoire, par son objet, par son but, par sa forme; quels ont été les types divers de biographies essayées chez les anciens. C'était un beau thème; mais avec M. L. on fait d'abord un détour, et l'on débute par Suétone. M. L. part de cette remarque que Suétone connaissait et qu'il a suivi la tradition dans ses « hommes illustres »; d'autre part qu'en écrivant les Césars, en introduisant, chose toute nouvelle, sur ce terrain politique et non plus littéraire, le schéma et les rubriques habituelles aux écoles, il a voulu non pas faire œuvre historique, car il évite ce domaine; mais qu'avec le style très simple des érudits, il a entendu seulement préparer une sorte de complément aux livres d'annales. Résultat imprévu, quoique incontestable : l'ancienne forme de l'histoire va cesser aussitôt, tandis que les biographies d'empereurs, avec la forme que leur avait donnée le grammairien, prendront sa place. A cette forme nouvelle, au moins telle pour les Romains, s'oppose la forme ancienne de la biographie péripatéticienne dont nous trouvons des exemples assez nombreux dans Plutarque. Elle empruntait ses éléments aux sources historiques, mais en se proposant un but différent : la peinture des caractères et à la suite un progrès moral. Notons encore que la biographie sortant de son domaine propre, à Rome comme en Grèce, avait pris pied dans l'histoire; par Polybe, par Salluste, par Tacite on sait quelle place elle s'y est faite. Dans leur suite historique, les séries et leur caractéristique seraient exactement celles-ci : biographie péripatéticienne : elle est composée, bien écrite et forme un tout; voir Plutarque; biographie alexandrine : ce n'est qu'un recueil de matériaux où l'unité n'est qu'apparente et extérieure. Aucune de ces formes ne cherche à peindre un caractère ou à le suivre dans son développement; Polybe seul l'a tenté. Enfin biographie littéraire ou plutôt d'école : celle-ci se défie du grand style; elle s'applique au détail, comporte des séries de noms de poètes ou de philosophes avec introductions historiques générales : penser aux hommes illustres de Suétone ou aux vies de Diogène Laerce.

Sur le rang hiérarchique de la biographie à l'égard de l'histoire, sur sa destinée sous l'empire, M. L. a des idées originales que, chez nous aussi, (la rencontre est piquante), M. Boissier développait de son côté à peu près au même moment, et presque dans les mêmes termes [1].

Je donne d'abord, d'après M. Leo, ces indications pour qu'on comprenne l'intérêt du sujet. Mais comment ne pas nous souvenir

1. Voir la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1901, p. 270 au bas.

aussitôt que des généralités comme l'histoire de la lettre ou de la biographie, en grande faveur dans notre ancienne critique, étaient jusqu'à ces derniers temps, soigneusement évitées par nos voisins? Non sans raison certainement. On a beau ici les traiter tout autrement qu'on ne faisait chez nous. Ces thèmes ont le très grave inconvénient de rester trop au-dessus et en dehors de nos textes, des faits et des noms connus. On y perd pied à chaque instant, ou bien l'on se traîne sur des parties étudiées de tous temps ; châteaux de cartes ou banalités ; cruelle alternative.

Prenons un des chapitres particuliers du livre, l'un de ceux qui a dû donner le plus de peine à l'auteur, qu'il a développé longuement (50 p.) : le chapitre sur Diogène Laerce. On a bataillé ferme depuis quelque vingt ans en Allemagne sur les sources de ces vies des philosophes. Je me demande si le sujet valait la peine qu'on prend et qu'on a prise ; le résultat final ne ressemble-t-il pas à celui qui consisterait à passer d'un fouillis obscur à un faisceau d'hypothèses parfois plus obscures encore?

Autre danger. M. L. cherche et veut trouver dans les biographies des différences essentielles, ou autrement des types. Son criterium habituel est tiré de la composition des biographies, le schéma, si discuté cependant, de Suétone servant de repère. M. L. note soigneusement les modifications qu'il découvre dans l'ordre des parties, l'absence de quelques-unes, ce qui y est ajouté : criterium des plus dangereux, si je ne me trompe ; car ne consiste-t-il pas à réduire en formules ce qui est la matière nécessaire de toute biographie : comment raconter la vie d'un homme sans passer en revue sa naissance, sa famille, son éducation, sa vie publique, sa vie privée, son caractère, sa mort? Autant vaudrait noter qu'un dictionnaire alphabétique va de A à Z. Et l'ordre de ces parties, cette base sur laquelle s'appuie sans cesse M. Léo, est-il si important? Il semble passim que M. L. devine ces objections ; mais lorsqu'il conclut, il n'en tient plus aucun compte.

En fait, quand il étudie les œuvres de véritables auteurs comme Népos, comme Plutarque, M. L. trouve, dans le même écrivain, des variétés très différentes : grand embarras pour lui qui veut les ramener à l'unité. Il ne servirait à rien de recourir, comme le fait souvent M. L. aux rapprochements avec les ἐγκώμια dérivés d'Isocrate, ou avec les διαδοχαί habituelles aux philosophes : M. L. procède donc par retouches, par raisonnements subtils ; il divise et subdivise : mais alors à quoi donc servait toute la construction hypothétique qui précédait et toute celle qui va suivre? Et aussi que penser d'une méthode qui consiste à vider d'abord le genre des œuvres de talent reconnues ; qui réserve ses préférences aux œuvres médiocres, et aussi à toutes celles qui sont perdues et qu'on peut à l'aise reconstituer? Le titre nous annonçait une étude de la biographie grecque-romaine *dans*

sa forme littéraire; la véritable conclusion de M. L. consiste à écarter toutes les biographies vraiment littéraires et de valeur pour ne voir de caractéristique que ce qu'on trouve ou qu'on imagine trouver dans les autres [1].

Qu'il y ait avec cela dans le livre de M. L. d'excellentes choses, cela est trop clair, et, vu le nom de l'auteur, comment pourrait-il en être autrement? J'aime moins ce qui concerne les classiques, Tacite, Polybe, Cicéron; mais Diogène a été fouillé ici comme jamais il ne l'avait été. Les vues de fonds de M. L. même hypothétiques sont de celles qui plaisent à l'esprit et qui le séduisent vivement. On aime à se représenter, d'après M. Leo, plus ou moins nettement la suite des formes de la biographie avec la différence des dates, des époques, et des hommes. Un assez grand nombre de textes, grecs et latins, sont corrigés d'une manière à la fois prudente et ingénieuse. D'autres passages, commentés par M. Leo, prennent une couleur et un relief qui leur donnent comme une valeur nouvelle. Comme exemple des fines remarques de l'auteur, je cite celle qui concerne la transition familière (οὗτος, *hic*) habituelle à Diogène, à Népos, que Suétone se permet dans les vies littéraires, mais qu'il évite dans les Césars.

Mais en somme je crains que, dans l'ouvrage qui nous est donné, le désordre, le manque de clarté et de simplicité et d'autre part certaines exagérations ne nuisent à l'ensemble; que les bonnes choses ne souffrent du voisinage des autres; celles-ci sont parfois si bien perdues dans le reste qu'on n'ira pas les chercher où elles sont. J'ajoute très sincèrement que ce serait grand dommage pour l'auteur, pour le sujet et pour la science elle-même.

Émile Thomas.

M. le rabbin Michel Mayer a publié sous le titre suivant: *Le monothéisme ou la vérité religieuse* (in-8°, Paris, Durlacher, 1900, xi et 553 p.) un ouvrage de dimensions considérables, contenant le résumé de quatre-vingt-treize conférences; il y a réuni ce qu'il tient pour les données essentielles du dogme, de la morale et du culte israélites. En dehors de l'intérêt que ce traité d'ensemble présente aux coreligionnaires de l'auteur, son livre est un guide sûr, permettant de comprendre l'état d'âme du judaïsme contemporain; rien, en effet, de plus inexact, je dirais même de plus faux, que les idées qui ont cours généralement à cet égard chez les non-israé-

1. Voici quelques objections de détail. Je ne crois pas à l'hypothèse d'une triple rédaction successive dans l'histoire d'Auguste. Par contre je goûte assez l'idée de M. L. d'expliquer bien des bizarreries de cette histoire par la comparaison avec Diogène Laerce où nous en trouvons de très semblables (prétendues lettres, décrets et vers apocryphes, etc.) — Quand les historiens de l'histoire Auguste parlent de leur *curiositas* (p. 271), c'est de leur part non pas modestie, mais simplement une réminiscence de Suétone (Vesp. 1 fin etc. — Lire p. 68 au milieu: ὠτοθλαδίας. — Est-ce par système que M. L. ignore les travaux français? Il ne connaît pas plus le Suétone de M. Macé, que le *De fontibus Diogenis* de V. Egger (1881).

lites. On s'imagine les Juifs, ou rivés à un petit nombre de bizarres et minutieuses observances, ou ramenant la religion à quelques préceptes d'une grande simplicité, sorte de spiritualisme biblique analogue au protestantisme libéral ou au théisme chrétien. Or, si cette seconde appréciation est juste en ce qui touche un petit nombre d'israélites « réformés », dont les opinions confinent à la pure philosophie, le juif « pratiquant », ainsi que le fait voir M. Mayer, est tenu de se conformer aux croyances, aux détails de culte et aux devoirs moraux contenus dans la «loi de Moïse», complétée elle-même et commentée par la tradition, dont le Talmud est l'organe. La « loi orale » possède la même autorité que la « loi écrite »; elle énonce les « principes, règles, préceptes et défenses, servant d'explication et de développement à la loi écrite, remontant également à Moïse, » c'est-à-dire à seize siècles avant l'ère chrétienne, « conservés de mémoire et transmis oralement, de génération en génération, par les prophètes et par les docteurs » jusqu'à leur consignation dans les écrits talmudiques. Si M. Mayer critique quelque part le mot fameux: Hors de l'Eglise, point de salut! — il n'hésite pas à dire : On cesse d'être israélite, on est indigne du nom de fils d'Abraham, si l'on sacrifie, de propos délibéré et sauf la faiblesse inhérente à l'homme, une seule des prescriptions mosaïco-talmudiques. — Cela est très sincère, très franc, mais peu encourageant pour celui qui rêve d'un accord entre les religions monothéistes. Figé depuis dix-huit siècles dans son immobilité, le judaïsme présente à cet égard un phénomène unique; quant à l'assertion historique (?) qui fait rattacher les commentaires des rabbins à la révélation du Sinaï, elle dépasse en exigence les sacrifices que n'importe quelle religion impose à la raison de ses fidèles. — M. V.

— Dans sa brochure *Christentum und Judentum* (Leipzig, Hinrichs, 1898, 29 p. in-8°) M. Dalman, professeur à Leipzig, se montre bien informé; si l'on fait abstraction de son point de vue propre, qui est celui de la foi chrétienne dite évangélique, on doit reconnaître en lui un esprit judicieux. Il se rend bien compte de la distance énorme, de l'abîme, qui sépare le judaïsme tant des croyances protestantes moyennes que du rationalisme philosophique. — M. V.

— M. Michelet, de l'Université de Christiania, publie une conférence dont il a été donné lecture au Congrès de la science des religions tenu à Stockholm en 1897: *Israels Propheten als Træger der Offenbarung* (Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1898, 40 p. in-8°). Ce congrès, d'un caractère mixte, avait pour objet de mettre en lumière les résultats principaux de l'étude des religions au point de vue d'une philosophie religieuse protestante et libérale; nous avons donc affaire ici à un travail apologétique. M. M. a voulu faire ressortir l'inspiration des prophètes d'Israël en mettant en relief ce qu'ils ont d'original et les traits qui les séparent des phénomènes analogues que présentent l'histoire d'Israël, le christianisme et l'étude des religions non-chrétiennes. Il a adopté les vues qui ont le plus généralement cours dans les cercles de l'exégèse protestante sur les prophètes hébreux et l'interprétation de leurs œuvres, et les expose avec clarté et compétence. Ces vues, nous regrettons de devoir le répéter une fois de plus, nous semblent bien peu défendables. En donnant les Amos, les Isaïe, les Jérémie pour des hommes dont le regard pénétrant a discerné les grandes crises politiques du lendemain, M. M. nous paraît engagé dans un cercle vicieux; de pareilles assertions ne peuvent être acceptées que lorsqu'on se trouve en présence de textes positivement authentiques, non suspects de remaniements. Eh bien! les textes prophétiques ne rentrent pas dans cette classe de documents, qui échappent à toute suspicion. M. Michelet n'a fait ici, à proprement parler, ni œuvre d'historien, ni œuvre de critique. Je ne m'accorde avec lui

que sur un point, l'admiration que j'éprouve pour ces pages qu'enflamme et vivifie si souvent la protestation contre le train de ce monde, contre les classes dirigeantes, contre les clergés. — M. V.

— M. Buhl, de Leipzig (*Die socialen Verhæltnisse der Israeliten*, Berlin, Reuther et Reichard, 1899, 130 p. in-8°), s'est proposé d'indiquer sous une forme brève les éléments de l'organisation sociale en Israël d'après les livres bibliques; c'est un résumé consciencieux, mais incolore. — M. V.

— M. P. W. Schmidt, professeur à Bâle, a voulu tirer des trois premiers évangiles une exquisse de l'histoire de Jésus (*Die Geschichte Jesu*, Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1899, viii et 175 p. in-8°), réservant à une prochaine publication l'appareil de ses preuves. Il revient ainsi, après un siècle, au type des vies de Jésus conçu par les âges précédents. On en éprouve un peu de surprise, on est sensible à la simplicité de l'œuvre; mais on ne peut manquer de remarquer que ce type répond à l'état d'esprit de générations qui se souciaient peu des questions de milieu et dont la foi ne réclamait pas d'explications. Reviendrons-nous, à force de complications, à l'âge de l'enfance ? C'est une « vie de Jésus » à l'usage de ce que les protestants appellent les écoles du dimanche, adaptée au niveau et à la curiosité du jeune âge et de ceux auxquels leur défaut d'instruction générale interdit l'étude d'œuvres d'un caractère scientifique et philosophique. — M. V.

— M. Lazare Sainéan, ancien élève de nos écoles, raconte sous le titre : *Une carrière philologique en Roumanie* (Paris, Larousse, 1901 ; 56 p. in-8°), les péripéties de sa naturalisation, c'est-à-dire comment on lui a refusé dans son pays d'origine, en conséquence de la loi appliquée aux israélites, les droits dont il demandait la consécration légale. C'est une assez triste histoire, et ce document va se classer dans les pièces d'un dossier, que les sages s'effraient de voir grossir dans d'effrayantes proportions. Une vieille population, dont dix-huit siècles d'un régime exceptionnel ont fait un groupe presque réfractaire à l'assimilation, des nations modernes subordonnant le droit public à la considération de la foi personnelle !... « Ténèbres et angoisse ! » dirai-je volontiers avec Isaïe (v, 30). — M. V.

— M. Soloweitschik a réuni des données intéressantes sur la situation sociale et économique des ouvriers juifs dans les deux mondes (*Un prolétariat méconnu*, Bruxelles 1898 ; 128 p. in-8°). Il y a là des faits navrants. A côté des fortunes qui s'étalent parfois sous la forme du luxe le plus arrogant, le judaïsme contemporain abrite les plus affreuses misères. Comment en sortir, si l'on ne consent point, de tous les côtés, à des sacrifices très sérieux d'habitudes, de préjugés de situation ? Notre société saura-t-elle absorber le judaïsme, à la fois en brisant sa gangue et en lui ouvrant ses portes ? — M. Vernes.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 24 février — 1902

Le quatrième évangile, son origine et sa valeur historique, par Jean Réville. In-8, Paris, Leroux, 1901 ; viii et 334 p. [1].

Études bibliques, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, Picard, 1901 ; 161 p.

Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, *Picard*, 1901 ; xiv et 213 p.

I.

Les livres d'exégèse biblique qui ne consistent pas en une simple reproduction d'idées connues enveloppées dans une phraséologie conventionnelle, sont rares partout, à plus forte raison dans les pays de langue française, où le groupe de ceux qui sont en mesure d'aborder ces matières avec quelque compétence, — connaissance du sujet, méthode exacte de travail, indépendance, — est tellement restreint et où ce petit groupe de travailleurs ne peut guère trouver les lecteurs auxquels il aurait droit. Et il ne les trouvera pas, tant que les savants qui se consacrent à l'histoire littéraire, à l'histoire des idées philosophiques et morales, à l'histoire générale, ne se décideront pas à rompre en visière avec le lamentable préjugé qui continue de maintenir une

1. On nous excusera de consacrer un article à un livre, dont il a été déjà rendu compte avec la compétence qu'apporte M. Loisy dans tout ce qui sort de sa plume. Nous nous proposons de mettre en lumière des points où il n'a pas touché.

barrière, pour ainsi dire infranchissable, entre les études classiques et les sciences dites sacrées :

... Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Voilà cependant trois œuvres qui, bien qu'émanant d'hommes appartenant aux cercles théologiques, l'un se mouvant dans les eaux du protestantisme libéral, l'autre un des très rares écrivains catholiques qui pratiquent l'exégèse scientifique, mériteraient d'être lues et étudiées à loisir; elles font honneur à leurs auteurs et peuvent soutenir la comparaison avec ce que la science étrangère produit de meilleur.

Le problème du quatrième évangile, dit de saint Jean, n'a pas donné lieu, depuis bien des années, à des œuvres de nature à modifier ou à renouveler les conclusions qui ont été proposées depuis un demi-siècle et dont on trouvera l'essentiel en français dans les ouvrages de Reuss et dans une remarquable monographie du théologien hollandais Scholten, dont M. Albert Réville, père de l'auteur du livre que nous voulons examiner, a donné la traduction [1]. De ces œuvres, à quelques égards définitives, il résultait que, comparé aux trois premiers évangiles, dits synoptiques, celui de saint Jean se distinguait par la subordination des faits, — tant le cadre historique que les discours, — à une théologie spéculative d'une grande hardiesse.

Cependant, et profitant de l'indifférence et de l'ignorance générales, les théologiens conservateurs se sont efforcés de brouiller la question et de jeter la suspicion sur des résultats, que l'on devait tenir pour irrévocablement acquis. Ils ont fait valoir, tour à tour, l'intérêt présenté par les allégations d'apparence historique, notamment en ce qui touche les péripéties finales de la vie de Jésus de Nazareth, et par une série de déclarations dogmatiques, propres à enrichir la doctrine du fondateur du christianisme. M. Renan a eu la faiblesse d'y prêter les mains en quelque mesure, parce qu'il voyait dans le quatrième évangile plus d'un trait propre à figurer dans la reconstitution de la physionomie du prophète-réformateur de Galilée ; M. Sabatier, d'autre part, s'inspirant des concessions où Schleiermacher et son école s'étaient engagés parce qu'ils trouvaient dans l'Évangile selon saint Jean un appui pour leur système théologique particulier, a préconisé, à son tour, une solution mixte. Il en est résulté qu'un des résultats les plus positifs de l'enquête comparative portant sur les quatre évangiles canoniques s'est trouvé compromis. J'ai été heureux de constater, dès le premier coup d'œil jeté sur le nouvel ouvrage de M. Jean Réville, qu'il avait rompu, sans arrière-pensée aucune, avec ces procédés équivoques et que son étude, entreprise dans des conditions louables d'in-

1. Elle méritait plus et mieux que la mention fugitive qu'en fait, dans une courte note, M. J. Réville ; malgré un parti-pris systématique, c'est une œuvre d'une haute originalité.

dépendance, se distinguait par une façon, à plusieurs égards nouvelle, de poser et de résoudre un des plus importants problèmes de la primitive littérature chrétienne. C'est une œuvre solide, sans trop de longueurs malgré que l'auteur soit volontiers diffus, claire, bien ordonnée, d'une langue suffisamment précise et correcte [1].

M. R. caractérise, dans son Introduction, le contraste que forme le quatrième évangile avec ses trois devanciers : ces derniers, « récits plus ou moins populaires de dires et de gestes de Jésus... construits sur un même plan fondamental », le premier, tout autre dans son fond comme dans sa forme. « Ce qui aggrave, remarque-t-il, la portée du contraste, c'est que la tradition ecclésiastique est à peu près unanime à attribuer la rédaction du quatrième évangile à l'apôtre Jean », ce qui serait de nature à donner à cette relation de la vie et de l'enseignement de Jésus une autorité particulière. Voyons maintenant l'objet précis que s'est proposé M. R. en prenant la plume. « Il n'y a pas, écrit-il, notamment en français, de livre qui, tout en procédant selon les exigences de la méthode scientifique,... permette à un homme instruit, non spécialement théologien, de saisir l'ensemble de la question johannique et d'apprécier les raisons pour lesquelles la majorité des hommes compétents repoussent aujourd'hui l'origine directement apostolique du quatrième évangile. C'est ce livre que j'ai l'ambition de faire. Je ne me dissimule pas ce qu'il y a de périlleux dans une pareille entreprise... La principale difficulté, c'est la nécessité d'initier le lecteur à la pensée religieuse et théologique du monde judéo-hellénique ou judéo-alexandrin. Celle-ci pénètre le quatrième évangile. De l'aveu unanime, elle a exercé une action décisive sur la pensée et sur le langage de l'évangéliste. Or, quoique son empreinte soit profondément inscrite dans la première théologie chrétienne, la pensée judéo-hellénique est tellement étrangère à la nôtre qu'il est extrêmement difficile de nous familiariser avec elle à moins d'un commerce prolongé. » M. J. Réville, qui a fait de cette philosophie une étude spéciale et avait déjà consacré deux importants mémoires, l'un au *Logos d'après Philon d'Alexandrie*, l'autre à la *Doctrine du Logos dans le quatrième évangile et dans les œuvres de Philon*, était particulièrement préparé à l'étude qu'il s'est décidé à aborder de front. D'autre part, M. R. fait une distinction, parfaitement justifiée, entre la question d'authenticité au sens étroit du mot (l'apôtre Jean est-il l'auteur de l'évangile ?) et la question d'historicité (le quatrième évangile est-il une relation historiquement fidèle de la vie et de l'enseignement de Jésus ?) ; quant au plan adopté, l'auteur expose en premier lieu la tradition ecclésiastique relative à l'apôtre Jean et à son activité littéraire et la discute ; ensuite vient l'examen spécial des témoignages

1. J'ai noté toutefois et je signale à l'auteur l'emploi des termes *magie*, *magique*, *magisme*, qui reviennent fréquemment avec un sens inconnu de l'usage.

fournis par l'Église primitive en faveur de l'origine johannique de l'évangile. C'est, en quelque sorte, la préface de l'étude analytique et critique de l'écrit lui-même, dont M. R. examine d'abord le prologue ou partie philosophique en le rapprochant de la philosophie de Philon le Juif, puis le corps même en le confrontant, chapitre après chapitre, avec le contenu des évangiles synoptiques ; le chapitre xxi, qui est un appendice, est étudié à part et l'auteur achève sa tâche en dégageant de l'ensemble de ses recherches « une appréciation motivée de la nature du quatrième évangile et de sa valeur historique et morale ».

Nous passerons rapidement sur la première partie, intitulée *La tradition johannique* (p. 1-74) ; la matière est traitée d'une façon très ample, peut-être avec une indulgence excessive pour des renseignements, indications et prétendues preuves qui s'évanouissent dès qu'on les soumet à une vérification. Néanmoins, devant l'importance que quelques uns veulent leur garder, la consciencieuse revue qu'en fait M. Réville n'est pas sans utilité, et sa conclusion n'en a que plus de poids lorsqu'il déclare que, « quand on serre de près les assertions de la tradition ecclésiastique, on constate qu'elles trahissent elles-mêmes l'ignorance profonde des premiers témoins sur les conditions où le IVe évangile fut composé, que jusqu'à la seconde moitié du IIe siècle il n'y a aucune trace de la reconnaissance du IVe évangile comme œuvre de l'apôtre Jean, excepté dans les écoles gnostiques, et que les deux seuls éléments consistants de cette tradition sont, d'une part, que l'évangile fut composé à Éphèse ou dans la région éphésienne, d'autre part, que ce fut un complément spirituel de l'histoire évangélique antérieure, jugée insuffisante par les chrétiens idéalistes grecs. »

M. J. R. a cru devoir consacrer la seconde partie de son ouvrage (p. 75-119) au *Prologue*, c'est-à-dire aux dix-huit premiers versets du chap. 1er. Je ne saurais l'approuver; d'après moi, le corps de l'Évangile commence avec le témoignage de Jean le Baptiste et ce témoignage comprend les versets 6 et suivants. Il ne resterait donc que cinq ou six lignes, qui constituent une simple phrase d'introduction et dont l'idée aurait été suggérée, non pas tant par le début de la *Genèse*, comme on le dit généralement, que par le début de l'Évangile selon S. Marc, que l'auteur du IVe évangile avait certainement sous les yeux. Seulement, au lieu de faire commencer l'Évangile par la mission de Jean le Baptiste et le baptême qui est conféré à Jésus, de façon à faire éclater son caractère surnaturel, sa qualité de Fils de Dieu : « Commencement du Message de Jésus-Christ », pseudo-Jean (en employant cette expression plus brève, je n'entends rien préjuger sur le personnage sous le couvert duquel l'écrivain a voulu se placer) fait remarquer que les origines du Christ-Jésus doivent être placées beaucoup plus haut : « Ce Logos (non pas cette parole, mais cette raison, cet Intellect) que vous savez avoir existé en Dieu de tout temps et avoir

participé à la nature divine, ce Logos qui était en Dieu dès le commencement des choses, par qui tout a été fait, sans qui rien n'a été fait, en qui était la vie générale et spécialement la lumière destinée aux hommes, qui luit dans les ténèbres, mais que les ténèbres n'accueillent pas, eh bien! il est venu un homme, envoyé par Dieu et du nom de Jean pour rendre témoignage sur le dit Logos, sur la dite lumière, afin que tous crussent (pussent croire) par lui, etc. » — Mais pourquoi M. Réville, qui a su faire preuve dans cet ouvrage d'un sens critique si ferme, si éprouvé, sent-il, à son tour, le besoin de se faire pardonner sa hardiesse en se lançant dans les exagérations d'une apologétique banale : « Le prologue du IV^e évangile est une des plus belles pages de la littérature humaine. Rarement auteur a fait tenir autant de grandes pensées en si peu de mots et disposé en un rythme d'une simplicité aussi hardie toute une philosophie de l'histoire, sans nuire en rien à la clarté »? Non, en vérité, il n'y a rien de tout cela dans ce Prologue, dont les idées générales, ainsi que M. R. l'a parfaitement établi, sont empruntées au philonisme et dont le rythme consiste essentiellement dans des reprises constantes, dans des répétitions ou retours en arrière; on croit avancer, on s'imagine découvrir les éléments d'un syllogisme; en réalité on reste sur place, jusqu'au moment où l'auteur, ayant épuisé les façons de dire dont il dispose pour varier une première assertion, passe à une seconde. Je me refuse également à reconnaître dans le Prologue une allusion ou des déclarations relatives à la révélation spéciale du Logos auprès du peuple élu, antérieurement à sa venue dans le monde, notamment dans la loi de Moïse.

Nous abordons ici le corps du livre ou *l'Évangile*, analyse critique et commentaire succinct du IV^e évangile (p. 121-295).

Le plan adopté est des plus clairs. M. R. prend successivement les faits ou épisodes avec les discours et commentaires qui les accompagnent ou auxquels ils servent de prétexte, cherche le sens et démêle la portée que leur reconnaît l'évangéliste et fait voir dans quelle mesure ils reproduisent ou modifient l'œuvre des devanciers de pseudo-Jean.

Le rôle de Jean le Baptiste était emprunté aux évangiles connus de l'Église et familiers à l'écrivain [1]. Réserve faite sur la coupure, à mon sens très fâcheuse, introduite par M. R. entre I, 1-18 et 19-34, je relève des conclusions très heureusement formulées : « L'auteur (pseudo-Jean) ne veut pas faire de spéculation (pure), mais de *l'histoire spirituelle* ou pneumatique à la manière judéo-hellénique ». Cette expression d'*histoire spirituelle*, est-elle de M. R.? L'a-t-il empruntée

1. Je ne puis pas examiner si pseudo-Jean connaissait les trois synoptiques : S. Marc, sans aucun doute, S. Luc, je pense; pour S. Mathieu, j'aurais besoin de compléter mon enquête, — en tout cas, soit S. Mathieu, soit S. Luc, soit leurs sources communes.

à quelqu'un de ses devanciers? Il ne m'importe pas pour la déclarer excellente. On comprend très bien alors que pseudo-Jean ait fait choix de certains faits, les ait tantôt reproduits, tantôt transformés, en ait créé, sans aucun scrupule, de nouveaux de toutes pièces et enfin, sans hésitation ou embarras, les ait audacieusement transposés comme c'est le cas pour la scène dite de purification du Temple, qui a passé de la fin du ministère de Jésus à sa première partie, de la veille de son supplice à ses débuts. Passant en revue des détails de récit qui ont été invoqués comme preuve de souvenirs personnels, M. R. a établi avec force qu'il était hors de propos de parler d'*heures* là où l'on est incapable de noter le *jour*, l'*époque* et le milieu, en sorte que ces détails ne constituent qu'un trompe l'œil. La vocation des premiers disciples (I, 35-51) est déjà un exemple significatif du sans-façon avec lequel pseudo-Jean use de l'œuvre de ses devanciers.

Le miracle fameux des noces de Cana (II, 1-11) a beaucoup ému les commentateurs. Il est donné par pseudo-Jean pour le début des *signes* destinés à faire éclater la gloire du fils de Dieu et M. R. a raison de dire que l'Évangile a traité la tradition évangélique comme Philon faisait pour l'Ancien Testament, la question de la réalité concrète d'un récit n'étant pas faite pour préoccuper un idéaliste alexandrin. M. R. renvoie ici à la déclaration de saint Marc, qui compare l'enseignement de Jésus au vin nouveau qui fait éclater les vieilles outres (II, 22); s'il avait jeté ses regards sur l'épisode qui précède, il y aurait — ou je me trompe fort — découvert la source même où pseudo-Jean a puisé l'idée du miracle qui lui est propre (S. Marc, II, 15 suiv.) C'est un banquet qui a lieu dans la maison du publicain Lévi et auquel Jésus a accepté de prendre part. Une société mêlée s'y trouvait, ce qui provoqua les critiques des rigoristes. Aussitôt après, sur la remarque que ses disciples sont accusés de ne se point plier aux jeûnes habituels, Jésus déclare que les paranymphes (garçons d'honneur) ne peuvent jeûner tant qu'ils ont la satisfaction de conserver l'époux auprès d'eux et il fait la comparaison du vin nouveau qu'on doit éviter de verser dans les vieux vaisseaux qu'il ferait éclater. Tous les éléments du prétendu miracle des noces de Cana ne sont-ils pas ici réunis, prêts à fournir à pseudo-Jean la matière d'un *signe* ou d'une *manifestation symbolique* dans son goût?

De Cana, qu'ignoraient les synoptiques, nous sautons à Jérusalem; M. R. fait ressortir à quelles impossibilités se heurte cette version. Puis viendra cette allégation inattendue, de Jésus baptisant concurremment avec Jean le Baptiste. Je propose de voir ici une réplique de l'ambassade des disciples du Baptiste auprès de Jésus (S. Luc, VII, 18-23)[1].

---

1. M. R. pense, ce qui paraît fondé, que l'auteur a voulu rattacher directement à Jésus l'institution du baptême chrétien.

Pseudo-Jean conduit alors son héros en Samarie pour y prêcher, en des termes qui culminent en la formule admirable que l'on sait : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité », le spiritualisme universaliste de son évangile. M. R. établit solidement que le « ministère samaritain » de Jésus dans le IVe évangile n'a aucun rapport avec celui dont parle saint Luc [1], que le dialogue de Jésus avec son interlocutrice, pris à la lettre, est sans cohérence quelconque, que le récit ne peut comporter qu'une interprétation symbolique, enfin que l'institution d'une « mission universaliste » à la suite de ces faits est sans caractère historique.

J'aurais voulu voir la guérison du fils de l'officier royal (IV, 43 à 54), opérée ainsi que le fameux miracle des noces à Cana (localité qui, bien qu'inconnue des synoptiques, devient chez pseudo-Jean le foyer de l'action de Jésus en Galilée, prenant ainsi la place de Capernaüm), rattachée sans hésitation à la guérison du serviteur du centurion (S. Luc, VII, 2-10). La guérison du paralytique de Béthesda (V, 1 suiv.) n'est, à son tour, que le remaniement de l'épisode du paralytique de Capernaüm (S. Marc, II, 3-12). Il est intéressant de voir pseudo-Jean, après en avoir usé si librement avec le texte de ses devanciers, devenir tout d'un coup et à très peu près le simple copiste de saint Marc (VI, 30 suiv.) en ce qui touche la multiplication des pains et la marche de Jésus sur les eaux. Toutefois M. R. a fait ressortir que cette parenté inattendue n'est pas faite pour donner grand crédit à ses assertions là où il croit devoir se frayer sa voie sans égard pour les récits des autres; mais comment, en voyant pseudo-Jean adopter à tour de rôle une triple attitude à l'endroit de ses devanciers : imitation ou copie, modification ou transformation, création ou invention à l'occasion d'un détail ou comme mise en scène d'une déclaration théorique, — les exégètes préoccupés de rendre compte de la relation mutuelle des trois évangiles synoptiques ne comprennent-ils pas que c'est par cette voie, et par cette voie seule, qu'ils arriveront à rendre compte des transformations opérées pour un même fait par les synoptiques, au lieu de recourir à l'hypothèse, bien invraisemblable, — et sans issue, comme le fait voir un désaccord devenu sans remède, — de documents inconnus, inédits, venus à l'un ou à l'autre par des canaux mystérieux?

J'ai beaucoup goûté le commentaire que donne M. R. du chap. VI, où il fait voir avec force que « la tradition chrétienne de la communion avec le Christ dans l'Eucharistie est greffée par l'évangéliste sur la doctrine que le Logos est la nourriture des âmes pieuses »; je relève une très intéressante appréciation : « Ceux que la communion par la chair et le sang scandalise, (ce ne sont pas les contemporains

1. Au point de vue historique, ce qui n'exclut pas l'hypothèse que l'idée première en ait été prise dans saint Luc.

de Jésus), ce sont les Juifs et les Hellènes de la fin du Ier et du commencement du second siècle, qui ne comprennent rien à ce *mysticisme matérialiste*[1] du repas eucharistique et qui, suivant le degré de leur instruction, s'indignent de ce que des hommes cultivés, imbus de l'idéalisme platonicien, puissent accorder une valeur quelconque à la chair pour assurer la communion avec leur Dieu, ou se répandent en accusations contre l'infamie des chrétiens, qui mangent de la chair humaine comme dans les ignobles repas du légendaire Thyeste. Les apologètes seront obligés de revenir sans cesse sur ce grief, l'un des plus populaires et des plus efficaces contre les chrétiens. » M. Jean Réville a eu ici double mérite ; car l'exégèse protestante, très alarmée de l'usage que l'on peut tirer de ces développements du quatrième évangile en faveur du dogme catholique de l'Eucharistie, nie souvent le sens général de ce texte et prétend même l'écarter du débat par cette raison, un peu sotte, que la sainte Cène n'était pas encore instituée. C'est se rendre bien mal compte du caractère du quatrième évangile et, d'une manière plus générale, des discours placés dans la bouche du personnage surnaturel qu'est le Christ Jésus, fils de Dieu.

La guérison de l'aveugle-né (IX, 1 suiv.) a ses racines dans l'incident rapporté par S. Marc, VIII, 22 suiv.; le fameux miracle de la résurrection de Lazare, qui sert de préface lumineuse au dénouement tragique, n'est que la mise en œuvre de la conclusion de la parabole bien connue du mauvais riche et de Lazare (S. Luc, XVI, 19 suiv.) : « S'ils (les incrédules) n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne croiront pas davantage dans le cas où quelqu'un viendrait à ressusciter des morts. » En effet, les Juifs refusent de se convertir même devant Lazare sortant du tombeau. Ce Lazare de la parabole a, d'ailleurs, été identifié à un personnage historique ou prétendu tel, dont les évangiles synoptiques savent nommer les sœurs et désigner l'habitation. Sur ces points M. R. montre toutefois des hésitations et toute la partie de son œuvre, où il fait voir pseudo-Jean puisant chez ses devanciers les éléments des récits ou épisodes destinés à servir de cadre aux enseignements du Christ, se ressent d'une regrettable incertitude. Il n'a point vu la question dans sa position première et il se borne à en élucider certains détails plutôt qu'il n'en aborde directement l'examen et ne tente de la résoudre intégralement[2].

Je ne saurais m'étendre indéfiniment, quel que soit l'intérêt de cet

1. Expression heureuse autant que hardie. Il me souvient d'avoir, — il y a trente ans, — proposé l'emploi de « substitution matérielle » double ou réciproque pour expliquer la théorie de saint Paul sur la transmutation que la foi opère entre Christ et le fidèle.

2. En m'aidant des éléments déjà réunis, je crois être prochainement en mesure de présenter le tableau des déformations et transformations systématiques par lesquelles pseudo-Jean a abouti au cadre qu'il substitue au plan adopté par ses devanciers.

ouvrage, qui renouvelle et rajeunit un sujet d'une étude aussi suggestive. On sait que pseudo-Jean n'a pas voulu connaître les possessions démoniaques et les passe dédaigneusement sous silence. En revanche il connaît le diable, Satan, maître de ce monde, antagoniste du Christ; M. R. prétend toutefois que « le diable est un hors d'œuvre dans la théologie du IVe évangile » ; il me semble, tout au contraire, qu'il est le principe des ténèbres et du mensonge, opposé au principe de la lumière et de la vérité. Je ne suis pas sûr d'avoir parfaitement saisi sur ce point la pensée de M. Réville[1].

Il est rare que, dans un ouvrage de longue haleine reposant sur de minutieuses études de détail, la lassitude ne se fasse pas sentir; nous ne pourrions faire de plus bel éloge de celui-ci qu'en constatant que la dernière partie de « l'analyse de l'Évangile » qui en constitue le noyau, est traitée avec le même soin que les précédentes. Nous recommandons vivement l'étude des chapitres qui suivent la résurrection de Lazare, traitant des derniers enseignements du Christ avec défiguration et métamorphose totales des épisodes connus par les synoptiques, de l'arrestation de Jésus, de son jugement, de sa condamnation, de la crucifixion, de la mort et de l'ensevelissement, de la chronologie de la passion, de la résurrection du Christ lui-même et de son ascension. Le sujet était des plus difficiles; l'auteur s'est montré au niveau des plus délicats problèmes; je ne verrais guère que des critiques très secondaires à adresser à cette analyse rigoureuse, dominée par des vues d'ensemble très hautes. M. Réville a notamment fait ressortir l'assimilation de Jésus à l'agneau pascal, qui a induit pseudo-Jean à antidater son supplice. Comment se trouve-t-il encore des écrivains pour retenir cette grave divergence comme constituant la preuve d'un souvenir personnel chez l'auteur du IVe Évangile, au lieu que la raison de la substitution du jour même de la Pâque à son lendemain, que proposent les synoptiques, est la marque d'un propos dogmatique qui crève les yeux? Je l'avais reconnu, pour ma part, depuis bien des années et j'applaudis à la démonstration décisive qu'en donne M. R. Pour pseudo-Jean *il ne fallait pas que* Jésus célébrât la Pâque juive avant de marcher au supplice, puisqu'il était lui-même la Pâque chrétienne substituée au sacrifice traditionnel et l'éliminant en s'emparant de sa place. Toute cette critique de la dernière partie de l'œuvre prêtée au Christ par pseudo-Jean est, je le répète, excellente et, dans l'ensemble, peut passer pour définitive.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage est intitulée l'*Évangéliste* (p. 297 à 336). L'auteur y examine si l'Évangile se présenterait plus ou moins directement comme œuvre de l'apôtre Jean et discute les indices fournis à cet égard par le chapitre XXI contenant l'appen-

1. P. 204, l. 15, lisez le cœur de *Judas* et non de Satan ; p. 7, ligne 8, lisez *premier* siècle.

dice. Or, l'appendice attribue la rédaction de l'Évangile au « disciple bien-aimé », sans qu'on sache qui est ce disciple. L'identification avec l'apôtre Jean n'est qu'une hypothèse ultérieure; toutefois, on comprend parfaitement (c'est du moins mon opinion) comment on est arrivé, sans grande hésitation, à désigner ce personnage-là et non pas un autre parmi le petit cercle des disciples intimes. En réalité, l'Évangile a voulu se donner pour l'œuvre du « disciple en esprit et en vérité. » C'est comme s'il avait dit : Vous ne connaissez jusqu'à présent l'Évangile du Christ, de Jésus de Nazareth, fils de Dieu, que sous une forme grossière, inexacte, infidèle, *sensuelle*; je vais vous le donner tel que les *spirituels* doivent l'entendre, spirituel lui-même, tel, en un mot qu'*il serait sorti* du cœur et de la plume du *disciple parfait*, du disciple qui *aurait* puisé dans la communion la plus intime avec son maître la connaissance définitive de sa doctrine, de son œuvre, de son caractère, de son essence, si ce disciple avait existé. — C'est, au point de vue littéraire, une forme intéressante et rare du procédé vulgaire et bien connu de la pseudépigraphie ou pseudonymie, où l'œuvre se recommande par un nom illustre du passé. La date de rédaction serait entre 100 et 125 de notre ère.

M. Réville a soulevé beaucoup de questions de critique littéraire, d'histoire et de philosophie religieuses. Il a fait la lumière sur beaucoup de points demeurés obscurs, il apporte une contribution de haute valeur en un domaine où, depuis la remarquable dissertation de Scholten, trop dominée par des vues systématiques, les travaux originaux se comptent sur les doigts. Nous sommes heureux de le constater publiquement. S'il poursuit ses études dans la même voie, nous serions curieux de le voir s'attaquer directement aux thèses proprement philosophiques que l'on peut tenir pour constitutives de la théologie johannique. En ce qui touche le Saint-Esprit, par exemple, ne se confond-il pas avec le Logos, c'est-à-dire avec le Christ, et, au cas de l'affirmative, pseudo-Jean n'aboutirait-il pas à une conception binaire plutôt que trinitaire ? Les écrits johanniques ont-ils exercé une influence considérable sur le développement général du dogme chrétien ou sont-ils le fait d'une petite école, destinée à aboutir à une opinion sectaire ? M. Jean Réville se meut avec une telle aisance dans ces délicates questions, il en connaît si bien les éléments, que les résultats d'une enquête dirigée par lui sur ces différents points seraient assurément les très bien venus et de nature à servir la science.

Maurice VERNES.

J. Leite de Vasconcellos. **Estudos de philologia mirandesa.** Lisbôa, Imprensa nacional, 1900-1901. Deux vol. in-8° de xx-488 et 344 pages.

Le Même. **Esquisse d'une dialectologie portugaise.** Paris et Lisbonne, Aillaud, 1901. In-8° de 220 pages.

Le Portugal occupe un rang très honorable dans les études romanes, et l'activité qui règne dans ce petit pays tranche heureusement sur l'apathie où se complaît presque tout le reste de la péninsule ibérique. Dans la vaillante phalange des philologues portugais, à côté des Braga, des Coelho, des Caroline Michaelis de Vasconcellos, des Vianna, plus jeune que la plupart de ses compagnons, M. J. Leite de Vasconcellos a conquis une enviable notoriété par vingt années de production ininterrompue dans les branches les plus diverses des disciplines humaines [1]. Docteur en médecine, il a depuis longtemps tiré sa révérence à Hippocrate, après avoir présenté comme dissertation inaugurale à l'École de Porto un mémoire intitulé : *A evolução da lingoagem* : le choix d'un pareil sujet était significatif. De médecin, M. L. de V. s'est fait philosophe, linguiste, numismate, épigraphiste, folkloriste, que sais-je encore ? J'allais ajouter poète, oubliant le *nascuntur poetae* classique ; mais s'il n'avait pas à le devenir, il a su le rester, ce qui est un mérite.

Les *Estudos de philologia mirandesa* ont pour objet le dialecte de Miranda-da-Douro, petite ville de la province de Tras-os-Montes, sur la frontière de l'Espagne, que le pape Paul III érigea en évêché en 1545 [2]. L'auteur avait déjà publié, il y a vingt ans, une brochure de 39 pages intitulée : *O dialecto mirandes*, brochure couronnée en 1883 par la *Société des langues romanes* de Montpellier ; c'est le germe du livre achevé qui vient de voir le jour. Ce dialecte, parlé par une population d'environ 10,000 âmes [3], a ceci de particulier qu'il réunit des caractères phonétiques que se partagent l'espagnol et le portugais : il constitue donc un lien entre ces deux langues et fournit une preuve de plus à l'appui de l'aphorisme célèbre : *Natura non facit saltus*. Le mirandais est d'accord, par exemple, avec le portugais pour changer le groupe initial latin *pl* en *ch*, tandis que l'espagnol le change en *ll*, mais il est d'accord avec l'espagnol pour conserver l'*l* et l'*n* latines intervocaliques, tandis que le portugais les laisse tomber : espagnol *lleno de dolor*, portugais *cheio de dor*, mirandais *cheno de delor*.

M. L. de V. a divisé son livre en cinq parties : I. Histoire externe du mirandais ; II. Grammaire mirandaise (phonétique, morphologie, syntaxe) ; III. Théorie du mirandais ; IV. Traduction en mirandais

---

1. Un *Catalogo das obras de J. Leite de V.* publié en 1897 ne comprend pas moins de 108 articles ; le plus ancien, *Poema da alma*, remonte à l'année 1879.

2. Ne pas confondre avec *Miranda-do-Corvo*, dans la province de Beira.

3. Il faut noter qu'à Miranda même on ne parle pas le mirandais, mais le portugais officiel : il est clair que cet état de choses, dû aux mêmes causes qui font disparaître nos patois locaux devant le français, n'est pas très ancien.

de morceaux choisis de Camões (*Camoniana mirandesa*); V. Vocabulaire étymologique. Un copieux appendice contient, entre autres choses, des textes anciens relatifs à Miranda (trois du XIII[e] siècle, deux du XIV[e], etc.), et des échantillons du folklore de la région. Chaque partie est traitée dans un ton différent, avec une souplesse de talent vraiment digne d'admiration. La première, par exemple, est un morceau achevé d'histoire, au sens le plus large : c'est l'histoire de la Terre de Miranda dans le passé et dans le présent, son histoire naturelle, intellectuelle, sociale, morale, aussi bien que son histoire politique, et c'est aussi l'histoire intime de M. L. de V. dans ses rapports avec la langue, les choses et les gens de Miranda, histoire candide, pleine de confidences délicieuses. Il faut la lire dans le texte portugais pour en jouir pleinement; mais la traduction peut cependant en donner une idée approximative. Je citerai le début :

« Chaque homme a ses dates mémorables : l'un se rappelle qu'il lui est né un fils, l'autre qu'il lui est échu un héritage. Pour moi, le jour où pour la première fois de ma vie j'entendis parler le mirandais constitue un souvenir ineffaçable. C'était un dimanche soir, à Porto, dans le quartier de Cedofeita. Branco de Castro, mon Esprit Saint mirandais, couché sur son lit dans sa petite chambre d'étudiant, récitait des mots, conjuguait des verbes, déclinait des noms; moi, assis sur une chaise, au pied du lit, je notais avec ferveur tout ce que j'entendais : ses paroles étaient pour moi comme les pommes d'or qui, dans un conte populaire bien connu, sortent de la bouche d'une vierge fée quand elle parle à son fiancé. Dans la pièce voisine, des étudiants jouaient de la guitare; ils interrompirent leur concert pour venir écouter eux aussi. Autrefois Orphée, avec le ton de sa lyre, attirait les rochers et arrêtait les cours d'eau; ce jour-là, la musique céda à l'enchantement de la langue de Miranda. »

M. L. de V. ne s'est pas contenté d'interviewer des Mirandais déracinés; il est allé à plusieurs reprises dans le pays même. Bien que le Portugal ne soit pas grand, les moyens de communication y sont si primitifs que ce n'est pas une petite affaire que de se rendre de Lisbonne à Miranda-do-Douro. Notre voyageur a été récompensé de sa peine, non seulement par le fruit scientifique qu'il en a retiré, mais par l'accueil sympathique et cordial qu'il a reçu dès sa première apparition dans le pays : « Mon nom courait de bouche en bouche entre ces villageois simples et primitifs qui s'écriaient pleins d'admiration : *Aquel studante ben aprender la nossa fala!* » Braves villageois, heureuse Terre de Miranda! Il est tel canton de France où les choses se passent autrement; les villageois défiants vont dénoncer l'étudiant à la gendarmerie et le brave Pandore chausse ses bottes pour courir sus à la linguistique.

Les grandes qualités d'artiste que possède M. L. de V. ne font pas tort à sa compétence de linguiste. Je ne puis m'étendre ici sur le côté

technique de son beau livre. Dire que l'auteur est au courant des derniers progrès de la science, ce n'est pas assez dire; sur plus d'un point, il la fait avancer lui-même et avec ses *Estudos de philologia mirandesa* il s'est classé définitivement parmi les maîtres de la philologie romane.

L'*Esquisse d'une dialectologie portugaise* est une thèse pour le doctorat de l'Université de Paris que M. L. de V. a présentée à la Faculté des Lettres au mois de juillet dernier : est-il besoin d'ajouter que la Faculté lui a conféré ce grade avec la mention : *très honorable?* C'est un excellent manuel, que lui seul pouvait écrire [1] et qui est appelé à rendre les plus grands services. Il ne faut pas mesurer l'importance des dialectes portugais au petit espace qu'occupe le Portugal dans la péninsule ibérique, même si l'on y ajoute la Galice, dont le langage est beaucoup plus rapproché du portugais que de l'espagnol. Les Açores, Madère, le Brésil, certaines parties des côtes d'Asie et d'Afrique parlent portugais, comme on sait, et sur bien d'autres points encore, à Diu, à Mahé, à Ceylan, à Macao, à Java, etc., etc., le portugais a donné naissance à des dialectes créoles, dont les *Kreolische Studien* de M. Schuchardt ont depuis longtemps fait entrevoir la valeur linguistique et philosophique. M. Leite de Vasconcellos ne s'est pas borné à une bibliographie méthodique et critique du sujet; il a tenu à esquisser une grammaire comparée des dialectes portugais, et, malgré la complexité du sujet, il a réussi à la traiter d'une façon claire et intéressante.

Antoine THOMAS.

H. LÉONARDON. **Prim.** Paris, Alcan, 1901, 215 pages, in-16.

Le *Prim* que M. Léonardon a donné à la collection des *Ministres et Hommes d'État* ne se recommande pas seulement par la clarté du récit et la sûreté de l'information, mais aussi par deux qualités qui lui donnent une valeur particulière. D'abord, M. L. a su faire un choix raisonné entre les divers épisodes de la vie de Prim. De la stratégie parlementaire du général politicien, de ses évolutions entre les groupes et les unions, des préparatifs de ses pronunciamentos et de l'organisation des « cris » révolutionnaires, M. L. donne l'essentiel, mais pas plus. Par contre, il s'est trouvé qu'à deux reprises Prim a été mêlé à des événements, qui devaient être de grave portée dans l'histoire générale et particulièrement pour la France. Alors M. L.

1. M. L. de V. a commencé en 1884 une série de publications intitulées : *Contribuições para o estudo da Dialectologia portuguesa*; elle compte aujourd'hui plus de 20 fascicules. Il a fondé, en outre, en 1887, la *Revista Lusitana*, où, sous son impulsion, ont paru de nombreuses recherches de dialectologie portugaise.

insiste ; il entre minutieusement dans le détail des dates et des responsabilités. Car, ici, les faits en valent la peine : il s'agit de la participation de l'Espagne à la campagne du Mexique et des origines de la candidature Hohenzollern. On est ainsi presque tenté de dire que le premier mérite du livre de M. L. est qu'il est disproportionné. Et voici le second. M. Léonardon ne dissimule jamais ce que la documentation a encore d'insuffisant en matière d'histoire contemporaine ; quand il se rend compte qu'il n'a pas en mains tous les éléments nécessaires pour affirmer, il avoue son ignorance, et ses conclusions sont du mode interrogatif. Cette prudence critique est d'un historien, et elle paraît d'autant plus méritoire que, par une illusion après tout fort naturelle, plus les événements sont proches, moins nous en voyons l'incertitude.

G. Pariset.

— M. W. Bacher, de Budapest, s'est fait une place très honorable parmi les savants qui s'occupent de la littérature rabbinique par la publication de six volumes intitulés : *Die Agada der Tannaiten* (2 vol.) ; *Die Agada der palaestinischen Amoraeer* (3 vol.) ; *Die Agada der Babylonischen Amoraeer* (1 vol.). Il vient de compléter cet ensemble par un index des citations bibliques contenues dans les six volumes, qui vient de paraître sous ce titre : *Die Agada der Tannaiten und Amoraeer. Bibelstellenregister* (Strasbourg, Trübner ; 1902 ; in-8°, pp. 94. Prix 3 m.). — C.

— La librairie Freytag, de Leipzig, vient d'enrichir ses commentaires à l'usage des élèves d'un nouvel opuscule, dû à M. G. Schneider, professeur au gymnase de Géra : *Schüler-Kommentar zu Platons Apologie des Sokrates und Kriton, nebst den Schlusskapiteln des Phaedon* (1901, VII-76 p.). Ce sont des notes explicatives, souvent de simples traductions, qui dans la pensée de l'auteur doivent exciter l'intérêt de l'élève, lui donner les secours nécessaires pour comprendre le développement des idées, et lui faire prendre goût à la lecture du texte. Elles sont rarement grammaticales, le but de ce genre d'ouvrage n'étant pas de faire étudier la langue en elle-même : « il faut, nous dit-on, lire les auteurs grecs au gymnase pour leur contenu. » Quoi qu'on puisse penser de cette opinion, de petits livres comme celui-ci ne peuvent être qu'utiles, à condition toutefois que l'élève sache déjà suffisamment la langue ; autrement le commentaire pourrait aussi bien, sans grandes modifications, s'adapter à une traduction ; alors il ne s'agit plus de grec. — My.

— Le 30e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* rédigé sous la direction de MM. Daremberg, Saglio et Pottier (LIB-LUD, pp. 1205-1364, Paris, Hachette, *s. d.*) ; contient les articles suivants : *Libertus, Lictor, Limenarcha, Limourgoi, Littus* (sic), *Loca publica, Loca relicta, Logistae* (Ch. Lecrivain) ; *Libitina* (J.-A. Hild) ; *Libra, Librator* (E. Michon) ; *Librarius, Lora, Loramenta, Lorarius, Loricarius, Lorum, Ludi* (G. Lafaye) ; *Libri, Litatio* (A. Bouché-Leclercq) ; *Libum, Lucerna, Lucullia, Ludi publici* (J. Toutain) ; *Liburna, Linter, Lintrarius* (P. Gauckler) ; *Licium, Limbularii, Limbus, Limus, Linea, Lithophoros, Lodix, Lorica* (E. Saglio) ; *Ligna, Lignarius, Lomentum* (A. Jacob) ; *Ligo, Ligula, Lima, Linteum, Linum, Linyphium, Liticen, Lituus, Loculus, Lucus* (H. Thédenat) ; *Limes imperii, Lixa* (R. Cagnat) ; *Limitanei milites* (C. Jullian) ; *Liponautiou graphè*,

Lipostratiou graphè, Lipotaxiou graphè (A. Martin); *Lis, Litis contestatio* (G. Humbert); *Lithobolia, Litra* (F. Lenormant); *Litis aestimatio, Litis contestatio, Locatio conductio* (Ed. Cuq); *Locatio* (L. Beaucher); *Logographos* (O. Navarre); *Lopas, Louter* (E. Pottier); *Lorica, Lucta* (A. de Ridder); *Loutrophoros* (M. Collignon); *Luctus* (P. Gachon); *Lucumo* (J. Martha). — Il n'y a qu'à se féliciter de la marche régulière qui est maintenant imprimée à cette importante entreprise. Mais il se pose un problème aux bibliothécaires et aux personnes qui veulent faire relier les fascicules. Le tome III est en cours de publication. Les deux précédents ont été respectivement divisés en deux parties (A-B et C, 1703 pp.; D-E et F-G, 1716 pp.). La pagination est continue dans chaque tome, mais chaque partie a son titre spécial et la signature des cahiers porte les numéros I à IV pour chacun des quatre volumes que sont en réalité les deux premiers tomes. Le troisième tome est au contraire encore à sa première partie, comme le prouve la signature des cahiers, V. Or, le trentième fascicule atteint la page 1364, et la lettre L n'est pas terminée. Cela nous promet un *demi*-volume qui sera de taille, alors que les 800 pages des autres parties sont déjà une bonne mesure pour la grosseur et le maniement du livre. Il semble qu'on ait eu quelque intention de faire commencer la deuxième partie du tome III avec la lettre K; la demi feuille 99*, peut se détacher et une table de matières (excellente innovation de M. Pottier) a été dressée pour les lettres F-J. Mais on n'a pas publié de feuille de titre et le chiffre V des signatures exclut l'idée de division. De ce train, ira-t-on jusqu'à Z? — L.

— Le n° XXVII de la revue *Hermathena*, publiée par les membres de Trinity Collège à l'université de Dublin (Tome XI, pp. 243-438; Dublin, Hodges et Figgis; Londres, Longmans et Green, 1901; prix : 4 sh. le n°) contient les articles suivants : J. S. Reid, Notes sur Cicéron, *Ad. Atticum* XIV, et Ἄτακτα sur les lettres de Cicéron : on retrouve dans ces articles la compétence et la connaissance du latin de l'éditeur des Académiques; Eagar, Les éléments grecs de l'épître aux Hébreux : étude fort intéressante des idées propres à la philosophie grecque, surtout à Platon et à Aristote, qui se retrouvent dans l'Epître; Purser, Note sur les Annales de Tacite : M. P. fait quelques observations grammaticales (*Baiae* adjectif : on peut comparer *horrea Sulpicia*; *domo* au sens de *domi*) et présente des conjectures vraisemblables; J. S. Smyly, Un fragment de roman grec : restitution et commentaire d'après les publications de Mahaffy et de Wilcken; Bury, Sophocle, *Antig.* 3 suiv., *Œd. Colon.* 547 suiv.; Johnstone, Rapports entre Hor. *Od.* IV, 4 et le livre II de l'Enéide : aucun des rapprochements ne paraît en soi décisif, mais leur réunion est au moins fort curieuse; J. H. Bernard, Les manuscrits grecs utilisés par saint Jérôme : M. B. soutient, contre Wordsworth et White, la thèse que j'ai défendue ici de l'inexistence d'une source différente des manuscrits que nous possédons; à noter le raisonnement, p. 340 : comment expliquer que saint Jérôme, d'accord avec nos manuscrits dans la presque unanimité des cas, n'aurait suivi la recension inconnue que sur quelques points? noter aussi la discussion de Jean, XVI, 13; Ellis, Notes et corrections au *De lingua latina* de Varron : il est inutile d'insister sur la valeur des notes de l'éminent scholar, qui attire l'attention sur un éditeur italien, Canal, fort ignoré et fort injustement; St-Lane-Poole, Note sur un manuscrit arabe du *Durr Almasun* d'Ibrahim B. 'Abd-al-Rahman al Kaysarani; N. J. D. White, Swiftiana in Marsh' library; Exon, Sur les infinitifs en *ere* (le premier *e* est bref) des verbes en *-io* (*capere*) : ces verbes auraient été originairement en *-ire* et devraient leur infinitif avec *e* bref à l'action des brèves abrégeantes à cette occasion, M. E. rattache d'autres accidents à la même cause; très intéres-

sante hypothèse, qui mérite d'être discutée avec soin. — Et dans l'ensemble excellent numéro. — P. L.

—M. Modestov, ancien professeur de littérature latine à l'université de Kiev, vient de faire paraître à la librairie Wolff (Saint-Pétersbourg) le premier volume d'une *Introduction à l'histoire romaine*. Ce volume traite de l'éthnologie préhistorique et des influences civilisatrices à l'époque préromaine en Italie et des commencements de Rome. Pour le rédiger l'auteur a passé trois années en Italie : tout en écrivant en langue russe, il a voulu que les savants français pussent se faire une idée de l'ensemble de ses recherches et il a fait suivre son texte russe d'une vingtaine de pages de résumé en français. Le volume est accompagné de 35 planches archéologiques. — L.

— L'épisode de Sordel de Mantoue dans la *Divine Comédie*, et la célèbre apostrophe à l'Italie qui se place immédiatement après la rencontre du troubadour lombard et de Virgile (*Purgat.* vi), ont fourni à M. Filippo Palleschi le sujet d'une lecture destinée à un public d'élèves, et récemment imprimée avec l'addition de notes assez abondantes (*L'episodio di Sordello e l'apostrofe all'Italia*, Lanciano, 1901 ; in-8°, 60 pages). Peu de passages de la Divine Comédie ont été plus souvent analysés, expliqués, discutés ; M. Palleschi en a fort bien montré la beauté et l'importance, mais sans entrer dans la discussion de certains points particulièrement délicats. Par exemple est-il bien sûr qu'au point de vue d'une composition sévère, l'épisode soit aussi parfait que celui de Farinata, que rappelle justement M. P.? Ce dédoublement du poète qui, au v. 76 du ch. vi, enlève la parole à ses héros pour la prendre et la garder jusqu'à la fin du chant, tandis qu'il joue d'ailleurs un rôle infiniment plus effacé dans l'action de son poème, et qui en outre s'est visiblement représenté lui-même en Sordel, ne constitue-t-il pas une faute de composition ? Ne peut-on relever un défaut d'homogénéité, une fusion insuffisante entre les divers éléments qui constituent l'épisode ? Telle est la question qui reste ouverte après les remarquables études qui ont paru depuis quelques années sur Sordel et son rôle dans la Divine Comédie. M. F. P. ne l'a pas abordée ; et peut-être n'a-t-il pas eu tort, étant donné le public spécial auquel il s'adressait. — H. H.

— Un supplément au catalogue *des Manuscrits de la Bibliothèque de Bordeaux* vient de paraître. Il est l'œuvre de M. Bouchitté, sous-bibliothécaire (Paris, Plon, in-8 de 48 p.) Il renferme 379 numéros. Parmi les manuscrits les plus importants pour l'histoire générale, nous signalons le n° 1501 ; c'est un volume de copies des registres secrets du Parlement de Bordeaux pour les années 1647-1669. Jusqu'ici nous ne possédions, sur l'histoire de la Fronde dans le sud-ouest, aucun document plus compréhensif. Pour le soulèvement de 1650 en particulier, qui intéressa toute la France, les détails nouveaux sont en abondance et complètent sur plus d'un point les mémoires de Lenet. — C. Jullian.

— M. Maurice Courcelle publie dans la collection *Ministres et hommes d'État* (Alcan) un petit volume d'une lecture agréable sur *Benjamin Disraeli* (Lord Beacousfield). On l'excuse d'avoir tracé de l'homme d'état anglais un portrait flatté ; la vie de Disraeli a des côtés merveilleux qui invitent au panégyrique : de race étrangère, pauvre, bizarre d'allures, il s'imposa par la force du talent à une aristocratie dont il finit par diriger et renouveler la politique ; une telle fortune n'évoque-t-elle pas le souvenir à demi légendaire de ce fils d'Israël qui fut premier ministre en Egypte ? Mais, pour grandir le héros, il est moins excusable de rapetisser son entourage ; on regrette que l'appréciation d'Isaac Disraeli, le père de Benjamin,

tienne en deux lignes, et surtout que M. Gladstone soit sacrifié avec désinvolture à son heureux rival. On nous permettra quelques misérables remarques : la Convocation, Assemblée du Clergé anglican, ne peut guère depuis la Réforme s'appeler « un concile provincial » (p. 126). Le mot *Whig* subit au cours du livre de regrettables déformations typographiques. Il faut enfin, pensons-nous, lire (p. 159) dans un discours de Disraëli, esprit *d'initiative* et non *d'entreprise*. — Ch. Bastide.

— Sous le titre de *L'Empire du Milieu*; le climat, le sol, les races, la richesse de la Chine, MM. Élisée et Onésime Reclus viennent de donner un pendant à leur volume sur l'*Afrique australe*, que nous avons signalé ici précédemment. (Libr. Hachette, 1 vol. in-8° carré de 650 p. avec carets nouvelles : prix 10 francs.) Sous une forme typographique très élégante, sans gravures, mais avec quelques cartes techniques, ces volumes sont bourrés de renseignements et de documents précis, nets et donnant le dernier mot de la question sur la plupart des points. Des réflexions neuves, des jugements originaux, leur donnent la vie, avec le style ferme et pittoresque qu'on connaît. Enfin une excellente *bibliographie critique* (due à M. Henri Froidevaux) termine encore très utilement l'ouvrage. — H. de C.

— L'éditeur Privat, de Toulouse, vient de publier une nouvelle édition de la *Grammaire espagnole* de Maréca, par les soins de M. Louis Dubois, l'un des agrégés de la première agrégation d'espagnol qui fut passée l'an dernier (Un vol. in-12 de 315 pages). Cette édition est refondue et considérablement augmentée, mais dans un sens plus pratique qu'érudit, comme il devait être pour les classes. L'exposé est très clair et parle aux yeux grâce à une typographie spéciale ; de plus, l'auteur s'est appliqué à rendre particulièrement nette l'étude de certains côtés de la syntaxe ou de certains verbes aux acceptations multiples. Enfin plusieurs tables seront d'autant plus appréciées des élèves qu'ils ne les trouvaient pas jusqu'à présent : celle des verbes irréguliers notamment. Il y a aussi un index général très pratique. — H. de C.

— La jolie collection des *Villes d'art célèbres*, publiée par l'éditeur H. Laurens et inaugurée l'année dernière par les études sur *Paris* et sur *Bruges et Ypres*, compte à présent son troisième volume avec le *Venise* de M. Pierre Gusman (1 vol. pet. in-4°, illustré de 130 reproductions. Prix : 4 fr. 50). Il est d'une lecture agréable et d'une information suffisante, sans prétention d'ailleurs à l'érudition ni à l'éloquence. Ces petites monographies cherchent, non pas à servir de guide artistique, mais à réunir les impressions multiples qui captivent l'artiste et l'amoureux du beau au contact de ces villes qu'on peut en effet appeler « villes d'art », tant elles renferment d'œuvres célèbres, de monuments et de souvenirs. Aussi l'illustration a-t-elle une importance capitale, et avec les procédés actuels il faut faire parfait : mais vraiment on ne saurait rien reprocher à cette élégante collection sous ce rapport. Le choix des photographies et la netteté de leur rendu sont d'un goût charmant. Souhaitons succès et prompt développement à cette heureuse vulgarisation artistique. — H. de C.

— Le baron de Dalwigk (il ne s'agit pas du ministre hessois) avait accompagné le prince héritier d'Oldenbourg, le futur grand-duc Pierre, dans un voyage à Rome, en Grèce et à Constantinople, en 1850-1851. Sa fille publie aujourd'hui la relation de ce voyage, qui malgré le titre a plus l'apparence d'un journal que d'une correspondance (Freiherr Reinhard v. Dalwigk zu Lichtenfels. *Briefe aus Rom und Athen* (*1850-1851*). Oldenburg und Leipzig, Schwartz, sans date. In-8°, pp. viii, 132). Elle n'est pas sans quelque intérêt, bien qu'elle n'offre pas celui de la nouveauté. L'auteur nous décrit après tant d'autres l'itinéraire et les

excursions ordinaires des touristes italiens, les monuments, les collections d'art, les sciences romaines, les villas et les jardins, les fêtes religieuses, la société italienne, les coutumes populaires, etc., etc. Peu d'observations originales; partout une égale admiration enthousiaste : le mot *herrlich* foisonne dans ces pages. Sur les Allemands rencontrés à Rome, prélats et surtout artistes, il y a seulement quelques renseignements plus particuliers, mais ils sont très secs. La deuxième partie, les notes sur la Grèce, où le séjour fut cependant plus long, est plus faible encore, bien loin même du livre d'About qui a esquissé la même époque. Le prince était à Athènes l'hôte de sa sœur, la reine Amélie, infatigable amazone qui promène ses invités à bride abattue à travers les souvenirs classiques de son royaume. L'historien de l'établissement de la dynastie bavaroise en Grèce pourra puiser dans ces lettres de menus détails. Elles seront peut-être aussi de quelque utilité aux archéologues, en les fixant sur l'état des ruines grecques ou romaines vers 1850; car si Dalwigk n'est pas un observateur sagace ou érudit, il apparaît du moins toujours consciencieux, minutieux (p. 64, notre Poussin s'appelle *Nicolas* et non *Caspar*. La brochure fourmille de fautes d'impression).— L. R.

— Le volume de F. Poppe (*Zwischen Ems und Weser*. Land und Leute in, Oldenburg und Ostfriesland. 2e Auflage — Oldenburg und Leipzig, Schwartz, 1902, in-8° pp. VII, 472), a été écrit par un Oldenbourgeois pour ses compatriotes avant tout, mais, il mérite d'être connu au-delà des petites frontières du grand duché. L'auteur a su intéresser à ce pays si peu attrayant, le plus souvent morne et nu, « comme la main vide d'un gueux ». La division du sol en *Geest*, *Moor* et *Marsch* a fourni le plan naturel du livre. La physionomie originale de chacun de ces paysages différents, landes, tourbières et grasses prairies d'alluvion, est nettement caractérisée, et aussi celle des gens, paysans saxons de l'Ammerland, colons du marais ou riverains frisons de la mer du Nord. M. P. ne se contente pas de décrire le pays et les villes, qui ne sont guère que des villages, d'en signaler les monuments curieux, le plus souvent des églises, d'en montrer les richesses économiques, élevages ou industrie, de nous raconter par le menu la construction des digues avec leurs écluses si ingénieuses : il nous donne aussi l'histoire résumée des provinces dont les vieilles chroniques lui sont familières, décrit et discute les monuments mégalithiques de l'époque préhistorique, note les coutumes nationales, cite beaucoup de dictons populaires, conte des légendes, des anecdotes, parfois savoureuses, des souvenirs personnels. Son livre, écrit avec humour souvent, eût pu être un peu plus concis (il n'y a cependant rien sur la région du Sud); mais l'amour du pays natal entraîne aux larges développements et nous n'avons pas le courage de l'en blâmer. Nous lui ferons un autre reproche : c'est d'avoir publié son volume sans une carte et en outre d'être trop réservé dans l'interprétation des nombreux termes de *platt* : ses lecteurs, même allemands, en seront gênés. Il est fâcheux enfin que cette seconde édition n'ait pas été mise à jour, car la première remonte déjà à 1888. — L. R.

— On connaît l'habile talent de traducteur de M. L. Fulda dont il a donné récemment avec sa version du *Cyrano* de Rostand une preuve si brillante. Sa nouvelle édition des *Chefs d'œuvre de Molière* (*Molières Meisterwerke in deutscher Uebertragung*. — Dritte, vermehrte Auflage. Stuttgart und Berlin, Cotta, 1901, in-8°, p. 534), augmentée de trois pièces (l'*Ecole des maris*, *Amphitryon*, *Le Malade imaginaire*), justifie à présent mieux encore son titre, et si l'on peut différer d'avis sur le choix adopté par le traducteur, on tombera d'accord pour louer les mérites de la traduction. L'emploi du mètre du *Faust* pour rendre Molière était une idée

heureuse : la rime n'est point sacrifiée et l'alexandrin d'un effet odieux en allemand est évité. Les chevilles, les duretés de construction, inséparables de toute traduction en vers, sont rares. La langue est partout naturelle, souple, vive, souvent ngénieuse ; nulle part elle ne sent l'effort, ni ne souffre de la pâleur de la transcription ; c'est le vrai Molière qu'il faut aux planches. De contre-sens, je n'en ai guère relevés, peu graves d'ailleurs ou portant sur quelque détail de costume et des acceptions vieillies du langage. Tout en restant fidèle, M. F. traduit avec une certaine liberté, parfois peut-être un peu excessive ; mais on lui saura gré d'avoir donné, même à ce prix, une traduction vivante. Elle a cependant deux imperfections. Elle est un peu trop modernisée ; sans rechercher un archaïsme déplacé, peut-être eût-il fallu renoncer à des tours et à des termes qui jurent par trop avec le milieu et les personnages. L'autre défaut, commun à toutes les bonnes traductions, est très marqué dans celle-ci, c'est que les effets de l'original sont exagérés ; le trait est trop appuyé, et les scènes prennent quelque chose de vulgaire, accusé encore par le tutoiement allemand ; il y a moins de *Kraftworte* et plus de politesse dans Molière. M. F., dans sa préface qui effleure certains points intéressants, eût dû nous avertir de quelle édition il s'est servi pour sa traduction. La version du *Malade imaginaire* est assez différente du texte de la grande édition Despois, sans parler du mot de la fin qui lui appartient exclusivement. Malgré ces réserves, son Molière reste le meilleur qu'aient les Allemands : mais M. Fulda eût dû nous laisser le soin de le dire. — L. R.

— Il est difficile de penser autant de bien de la traduction de Baudelaire que nous offre M. Stefan George (*Baudelaire. die Blumen des Bösen. Umdichtungen.* Berlin, Bondi), 1901, in-8°, p. 197. Il nous prévient bien qu'il a voulu plutôt *umdichten*, donner une imitation, une transcription poétique, — et c'était peut-être le seul moyen d'aborder cette interprétation périlleuse — mais nous n'avons qu'une traduction, trop souvent littérale et obscure, ou vague et floue, émaillée même de lourds contre-sens (pp. 13, 18, 24, 70, 82, 92, 96, 127, 132, 136, 140, 179). Il y a cependant quelques pièces heureusement rendues. M. G., à qui la langue de son auteur imposait une suffisante torture, s'est mis à l'aise avec sa prosodie : la rime n'a pas toujours été conservée, les nombreux sonnets ont cessé d'être des sonnets, du rythme savant, du vers enfin il n'est presque rien resté. Malgré des mots hardis, — pour ne pas dire des barbarismes — une orthographe simpliste et une ponctuation étrange, malgré une exécution typographique bizarre, je crains bien que le livre de M. George ne donne à ses lecteurs allemands une inexacte idée de Baudelaire. Je dois ajouter que certaines crudités ont été volontairement dissimulées, qu'un assez grand nombre de pièces, et non des moins caractéristiques, comme *Une charogne*, *le Flacon*, etc., manquent à cette traduction dont nous dirions que l'intérêt n'était pas évident, si l'auteur ne déclarait l'avoir faite par plaisir. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 janvier 1902.

M. Boissier communique une lettre de Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, informant l'Académie que le Congrès des sciences historiques, qui devait s'ouvrir à Rome le 3 avril, ne commencera que le 21 de ce mois.

M. le secrétaire perpétuel annonce que M. de Clercq a légué à l'Académie, sous certaines conditions, une somme de 200,000 francs.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. Arthur Evans, conservateur du musée Ashmolean d'Oxford, entretient l'Aca-

démie des fouilles qu'il poursuit depuis deux ans dans l'île de Crète, sur l'emplacement du Labyrinthe de Cnossos. Le palais de Cnossos, dont le déblaiement est aujourd'hui fort avancé, est une extraordinaire construction antérieure au XVI[e] siècle a. C. M. Evans montre des spécimens des peintures murales, des statues et bas-reliefs en plâtre et en stuc qu'il y a découverts. Il présente aussi les photographies d'un damier en ivoire, or et lapis-lazuli, ainsi que de longues inscriptions sur argile, rédigées dans une langue et une écriture également inconnues.

Séance du 31 janvier 1902.

M. le Président donne lecture d'une lettre adressée par M. le comte d'Ormesson, ministre de France à Athènes, à M. le Ministre des Affaires étrangères, et que ce dernier transmet à l'Académie. M. d'Ormesson annonce que le nouveau Ministre de l'instruction publique de Grèce vient de prendre de sérieuses mesures pour la protection des monuments du moyen âge, presque entièrement abandonnés jusqu'ici dans ce pays.

M. Gaston Boissier donne lecture d'une note de M. J.-A. Hild sur une statue d'Athéna, en marbre, découverte à Poitiers. Cette statue, haute de 1 m. 52, admirablement conservée dans ses parties intactes, est malheureusement amputée du bras droit, qui tenait la lance, et aussi de la main gauche qui tenait le bouclier. Des trous de vrille sur les bras, à la hauteur des épaules, au sommet du casque et dans le creux de la main, indiquent que des ornements en bronze, peut-être même le bouclier en cette matière, complétaient le marbre. Le type est celui d'une œuvre archaïque. L'exécution, soignée dans le détail, du costume, des bras et de la main, est poussée jusqu'au raffinement et dénote un archaïsant aussi habile ouvrier qu'homme de goût.

M. Gustave Schlumberger annonce que M. le lieutenant-colonel Marais, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, lui a également adressé une photographie de la statue découverte à Poitiers.

MM. Collignon et Perrot demandent que cette statue soit publiée dans l'un des recueils de l'Académie.

M. R. de Lasteyrie commence la lecture d'une étude sur l'église de Saint-Gilles (Gard).

M. Ernest Babelon communique une note sur une pierre gravée représentant l'empereur Julien et reprend à cette occasion l'étude des portraits de cet empereur.

Séance du 7 février 1902.

Le Congrès international des sciences historiques se tiendra à Rome du 21 au 30 avril. Il sera précédé d'excursions à Venise, Florence et Assise, qui auront lieu du 10 au 20.

M. Gustave Schlumberger entretient l'Académie des résultats de la mission de MM. Perdrizet et Chesnay, mission envoyée en Macédoine, l'été dernier, sur l'initiative de M. le colonel de Bélié. Il s'agissait d'étudier les monuments civils et religieux d'origine byzantine des villes de Serrès et de Melnik, le Melenikion des chroniqueurs grecs du moyen âge, au N.-E. de Salonique, dans la vallée de la Strouma ou Kara-sou, l'ancien fleuve Strymon. MM. Perdrizet et Chesnay ont visité plusieurs églises aussi intéressantes au point de vue des détails de leur architecture qu'à celui des mosaïques et des fresques qui les ornent encore aujourd'hui; ils ont également exploré les trésors de ces églises. Enfin, ils ont minutieusement étudié une belle et vaste maison seigneuriale byzantine. M. Schlumberger présente à l'Académie une série d'aquarelles de M. Chesnay représentant ces monuments.

M. R. de Lasteyrie continue la lecture de son mémoire sur l'église de Saint-Gilles (Gard).

M. R. Cagnat communique une inscription trouvée à Bou-Garah (*Gigthis*) dans les fouilles du Service des antiquités de la Tunisie, que dirige M. Gauckler. Il en résulte que la ville romaine qui s'élevait sur ce point a reçu le droit latin majeur vers la fin du II[e] siècle seulement. — Il annonce, ensuite, que les fouilles du camp de Lambèse viennent d'être terminées par les soins de M. Courmontagne, directeur de la maison centrale de correction, et que le *praetorium* est maintenant entièrement déblayé. — MM. Bouché-Leclercq, Dieulafoy et Saglio présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 3 mars — 1902

Le quatrième évangile, son origine et sa valeur historique, par Jean Réville. In-8, Paris, Leroux, 1901 ; viii et 334 p..

Études bibliques, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, Picard, 1901 ; 161 p.

Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse, par Alfred Loisy. In-8°, Paris, *Picard*, 1901 ; xiv et 213 p.

II.

Je n'ai pas à faire l'éloge de notre collaborateur, M. Alfred Loisy, mais je tiens que les deux derniers travaux sortis de sa plume méritent, eux aussi, plus qu'un compte rendu sommaire. Ce sont des œuvres d'une haute distinction de pensée et de langue ; ce sont des œuvres de science, d'autre part, qui éclairent vivement de grands problèmes et leur font faire un grand pas vers une solution de nature à satisfaire aux exigences des plus difficiles.

Les « Études bibliques » sont formées par la réunion de six articles, qui « ont, sous des titres différents, un objet commun, la conciliation du dogme et de la discipline catholiques avec l'étude scientifique de la Bible. » Ils ont donc, concède l'auteur avec une louable franchise, « un caractère théologique... et une tendance apologétique. » Je voudrais, pour ma part, qu'on pût retrouver dans maint écrit qui affiche des prétentions à l'indépendance, une méthode aussi exacte, des procédés de recherche aussi précis ; je pense avec M. L. que le dogme catholique n'est pas incompatible avec une sérieuse pratique des façons actuelles d'aborder les problèmes touchant l'histoire des livres sacrés et des croyances du judaïsme et du christianisme, là où l'intérêt de la foi n'est pas directement en jeu. Les questions de textes,

d'authenticité des écrits canoniques, d'exégèse, ne peuvent, en définitive, être traitées que d'une seule manière et les règles qui prévalent sur le domaine des littératures profanes sont et demeurent applicables pour le Pentateuque attribué par la tradition à Moïse comme pour les écrits transmis sous le nom de Platon. Ce sont des conditions de fait qui doivent être établies par voie de comparaison exacte. Ainsi, l'objet précis que s'est proposé M. Loisy, est de faire voir aux théologiens qu'ils ne doivent pas se tenir pour liés par des attributions consacrées par un usage plus ou moins constant. S'il pouvait contribuer, par son exemple et son invitation, à élargir les idées — ou plutôt à calmer les appréhensions — qui dominent à cet égard, il rendrait service à tout le monde.

« L'application de la méthode critique à l'étude de l'Écriture sainte, déclare M. L. en tête de l'étude intitulée *La critique biblique*, n'a guère commencé avant le XVII[e] siècle, et c'est seulement dans le nôtre qu'elle a été faite d'une façon complète et définitive. L'exégèse biblique s'est approprié lentement les procédés que l'on suivait dans l'examen des documents profanes. Ceux qui osèrent les premiers discuter les opinions communément reçues touchant l'origine des Livres saints et la valeur des textes qui nous les représentent, étaient loin d'être tous des théologiens exacts. Après avoir prononcé avec respect les noms de Louis Cappel et de Richard Simon, qui sont les maîtres de la critique scripturaire au XVII[e] siècle, il faut bien reconnaître que, dans les temps qui ont suivi, la critique a été souvent un instrument de combat contre la révélation, un moyen de diminuer l'autorité de la Bible. De là vient le discrédit où elle est encore dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, qui n'en connaissent que les abus et qui sont restées étrangères à ses procédés légitimes, à ses progrès, à ses résultats certains. » C'est ce qu'ont avancé, avec de sensibles nuances dans l'expression, des savants tels que Renan et Littré. En somme, l'exégèse biblique pourrait être neutralisée, « laïcisée », si on préfère, dans une très large mesure ; des hommes de tendances différentes, mais nourris dans un égal respect des documents anciens et de leur interprétation exacte, peuvent y travailler en commun, abstraction faite de leurs préférences ou convictions personnelles ; M. J. Réville, qui est fermement attaché au protestantisme libéral, vient de nous en fournir l'exemple, M. Loisy, prêtre catholique, va nous en donner la preuve dans les ouvrages soumis à notre examen.

Tout document littéraire ancien comporte en premier lieu l'établissement du texte par l'étude (collation, comparaison) de ses instruments (manuscrits, versions anciennes) ; il ne saurait y avoir sur ce point deux façons d'agir différentes selon que l'on se trouve en présence d'un document sacré ou profane. Puis vient la discussion de l'*authenticité* des livres, qui s'établit par l'examen des témoignages

intrinsèques (internes) ou extérieurs (externes); là encore, il n'y a pas, il ne saurait y avoir deux méthodes. En troisième lieu, vient l'*interprétation* du document, où la critique a pour auxiliaires indispensables la connaissance des langues, de l'histoire, des institutions de l'antiquité. » Le dogme ne saurait, selon M. Loisy, entreprendre sur le domaine de la critique littéraire, en exigeant de celle-ci qu'elle ne se reconnaisse pas apte à trancher la question de révélation ou inspiration. S'il s'agit simplement de « division du travail », nous n'y contredirons point.

Mais les décrets de Trente renouvelés au concile du Vatican et qui prescrivent l'emploi de la traduction latine dite Vulgate, — qu'en faites-vous? — Une recommandation pratique, qui est un avertissement contre les écarts individuels. Désireux de marquer avec exactitude la position prise par M. Loisy, je me considère comme tenu de reproduire les déclarations suivantes, que je n'ai ni à approuver, ni à improuver : « La recherche critique... peut se mouvoir librement dans les limites fixées par l'autorité de la tradition. Ces limites ne sont pas pour elle un obstacle, mais plutôt un guide sûr, dont les indications seront confirmées par l'évidence des faits. Pour tout ce qui n'a pas trait à l'édification de la doctrine chrétienne, l'exégète catholique est parfaitement libre de suivre les lumières qu'une connaissance plus exacte de l'histoire ancienne projette maintenant sur l'histoire biblique. Nous pouvons affirmer, sans crainte, nonobstant les déclarations intéressées de la critique protestante et rationaliste, que la doctrine catholique laisse à l'exégèse, comme à la critique textuelle et à la critique purement littéraire des écrits bibliques, la faculté de vivre, de croître et de se perfectionner [1]. »

En somme et me plaçant moi-même sur le terrain du pur rationalisme, j'accorde que, tant protestants que catholiques, peuvent *user* d'une liberté réelle en matière de critique biblique, bien que cette liberté soit vue d'assez mauvais œil par les représentants de la doctrine; sous ce rapport, ce sont les mœurs, les préjugés courants qu'il conviendrait avant tout de modifier chez la masse des fidèles et dans la plus grande partie des clergés (y compris les rabbins des israélites), et, très malheureusement, ces préjugés ne se laissent pas volontiers entamer malgré l'apparence contraire qui ressort des progrès dus à l'initiative des facultés de théologie de l'Allemagne protestante [2].

---

1. M. L. Duchesne a récemment apporté à cette thèse une adhésion publique, que sa situation semblerait devoir rendre désormais inattaquable, dans le volume *Un siècle*, etc., revêtu des plus hautes approbations. Aussi doit-on s'étonner de la persistance et de l'acharnement de certaines attaques.

2. Dans ces cercles eux-mêmes, après une période, brillante et féconde, d'émancipation, les marques de lassitude se font sentir. On s'est résolu d'écarter, — par une sorte de *consensus* tacite, — tout ce qui mettrait en danger les dogmes essentiels au maintien des Eglises.

Je n'insisterai pas sur les deux mémoires qui traitent de l'*Histoire du dogme de l'inspiration* et de la *Question biblique dans sa relation avec l'inspiration des Écritures.* Elles sont plutôt du ressort du dogme ; M. L. s'y montre ingénieux, pénétrant et remarquablement clair et lucide, malgré les distinctions délicates où il lui fallait s'engager et où on éprouvera peut-être un peu de difficulté à le suivre, si l'on est tout à fait étranger à cet ordre d'idées. Je n'ai pas à insister non plus sur le mémoire intitulé : *Les onze premiers chapitres de la Genèse*, puisque nous allons nous trouver en présence d'une œuvre d'ensemble, où la pensée de l'auteur a pu se donner libre carrière.

Le plus considérable des travaux ici rassemblés (pp. 79-126) traite des *Opinions catholiques sur l'origine du Pentateuque*, à propos de deux mémoires, présentés à la section des sciences religieuses du Congrès international des savants catholiques, tenu à Fribourg en août 1897, « l'un par un savant anglais, M. le baron von Hugel, l'autre par le R. P. Lagrange, directeur de la *Revue biblique* ». D'après le premier de ces auteurs, l'existence des grands documents, dont la réunion a formé le Pentateuque et Josué, se trouve démontrée par les doubles et triples récits, par les multiples éditions de lois se rapportant au même objet; il a admis, en conséquence, la succession, préconisée par la plupart des critiques, du document jéhoviste, du (premier) élohiste, de l'écrit deutéronomique et du document sacerdotal, consacré essentiellement à la législation du culte. J. et E. (le jéhoviste et l'élohiste) ne se prêtant pas aux tentatives qui ont été faites pour les isoler complètement, il est même préférable de les traiter comme un ensemble, remontant au VIIIe siècle avant notre ère. Le Deutéronome serait de l'époque du roi Josias (dernière partie du VIIe siècle avant notre ère); le grand document rituel, des temps de l'exil ou seulement d'Esdras. La rédaction d'ensemble du Pentateuque + Josué était achevée avant l'an 400. Ce travail d'unification finale n'excluerait pas, d'ailleurs, de légères retouches au IVe et au IIIe siècles avant notre ère. C'est là ce qu'on peut appeler l'état présent de la question dans les cercles de la critique; il me semble que M. Loisy indique assez nettement que ses préférences lui sont acquises. Nous accorderons, en ce qui nous touche personnellement et sur le terrain purement littéraire de la distinction des sources, c'est-à-dire des principaux documents originaux, que l'on peut tenir ces résultats pour définitifs; cependant, nous avons à plusieurs reprises insisté — et nous insisterons à nouveau — sur deux points : 1° De la comparaison de la série Juges + Samuel + Rois avec les Chroniques (Paralipomènes) ressort, la preuve de l'existence de deux éditions de l'Hexateuque, l'une formée en gros par l'amalgame de J + E et de D, l'autre représentant le texte traditionnel, dont ces deux séries ont fait usage, chacune à son tour; 2° Rien n'est moins prouvé que l'attribution de J, de E et de D à telle époque antérieure à la captivité de Babylone, ces divers documents pouvant être tenus

(*devant* être tenus, selon nous), comme datant des temps de la Restauration, de même que le *Priester-Codex* (P ou document rituel), avec cette différence que J + E + D, première édition du Pentateuque + Josué consultée par Juges — Samuel — Rois a pu et dû précéder de quelques générations l'édition traditionnelle, que possédait et pratiquait l'écrivain des Chroniques [1].

En somme, l'honorable savant anglais a cru pouvoir, sans dommage pour sa foi catholique, accepter les données essentielles de l'exégèse contemporaine en ce qui touche le Pentateuque et M. Loisy n'en prend point alarme ; le second des congressistes de Fribourg, le P. Lagrange, sans se prononcer aussi ouvertement, indique les sérieux motifs que l'on a pour ne pas s'en tenir strictement à la thèse traditionnelle de l'authenticité mosaïque du Pentateuque.

Cette seconde étude a été l'objet de vives critiques, notamment de la part du P. Méchineau dans les *Études* des Pères Jésuites. J'apprends par M. L. que le P. Méchineau a cru devoir me mêler au débat. Voici ce qu'en dit M. Loisy : « Le savant jésuite cite... une épigramme de M. Maurice Vernes sur la Bible polychrome de M. Paul Haupt, où chaque source biblique est distinguée par une couleur spéciale. » Et M. L. ajoute que, « si les lecteurs des *Études* savaient que M. M. V. ne traite avec dédain le travail minutieux de la critique documentaire que pour renvoyer la composition de l'Ancien Testament tout entier au temps de la domination persane et de la domination grecque, ils trouveraient peut-être que le P. M. n'est pas assez traditionnel dans le choix de ses autorités. » Et un peu plus loin, je lis encore : « Le P. Méchineau, qui se couvrait du nom de M. Maurice Vernes pour ridiculiser la critique documentaire, etc... » Il est parfaitement vrai que j'ai dénoncé comme un grave abus, de nature à faire le plus grand tort à l'avenir de l'exégèse biblique, le système des sources distribuées en couleurs ; j'y vois peu d'avantage, j'en saisis les inconvénients et les dangers et je ne me refuse pas à renouveler mes critiques soit sur le mode grave, soit en une forme plus vive et plus familière. De là à méconnaître un grand, méritoire et fructueux travail, accompli au prix des veilles les plus ingrates, il y a plus qu'une distance, il y a un abîme. Je maintiens que, quand l'Introduction aux livres de l'A. T. est devenue une marqueterie, une discussion de lignes, de demi-lignes, de mots, de lettres comme c'est le cas pour la seconde édition du Kuenen, il n'y a plus vraiment de critique ; les arbres, selon le proverbe allemand, empêchent de voir la forêt. Les

1. Il est à présumer que les vues, que nous avons été le premier à défendre sur ce point, entreront prochainement dans le courant des opinions reçues, le *Deutéronome* se voyant de plus en plus attaqué. Pour ce qui est des livres prophétiques, voilà *Jérémie* contesté dans les *quatre* cinquièmes de son contenu par le plus récent de ses commentateurs (*Revue critique*, 1901, n° 52) par la brèche ainsi faite, ce qu'on défend encore ne tardera pas à passer.

Bibles polychromes ne valent pas mieux ; la juste mesure à cet égard se trouve, par exemple, dans la traduction allemande de la Bible qu'a dirigée Kautzsch. Il faut que la « haute critique », celle des ensembles, se défende contre l'invasion des discussions de textes, de la « basse critique », volontiers encombrante. Je l'ai déjà dit, je le redirai et, si le P. Méchineau m'a cité exactement, ce dont je n'ai pas de raison de douter — il n'a fait qu'user de son droit. En disant que « je ne traite avec dédain le travail minutieux de la critique documentaire que pour renvoyer la composition de l'Ancien Testament » aux temps de la Restauration, M. Loisy, sans le vouloir assurément, n'a pas présenté ma pensée sous son véritable jour; je le répète, j'admets la distinction des sources, mais je proteste contre sa prétention d'accaparer et d'envahir le domaine de la critique biblique, notamment en ce qui touche le Pentateuque. La raison décisive, enfin, qui m'a déterminé à renvoyer la composition des divers grands documents qui sont à la base du dit livre aux v^e^-iii^e^ siècles avant notre ère, n'est nullement tirée de mon refus de reconnaître leur distinction essentielle, mais de cette circonstance capitale qu'ils s'accordent tous sur la question du monopole du temple de Jérusalem, signe des temps post-exiliens.

Pour en revenir à M. Loisy, il nous montre quelle résistance rencontre chez nous l'adoption des résultats les mieux fondés de la critique biblique, qui est l'objet d'un traitement beaucoup plus libéral de la part des savants de langue anglaise.

Une dernière étude porte sur l'*Évangile selon saint Jean*. Elle est très ingénieuse, très pénétrante. Écrite sous l'empire de pensées et de préoccupations qui ne sont pas celles dont témoigne l'œuvre de M. Jean Réville, elle la complète et peut servir par places à la corriger, notamment en ce qui touche l'interprétation du Prologue, qui avait provoqué de ma part de sérieuses réserves. M. L. s'y montre spécialement théologien sans exclure la critique, tandis que M. Réville était avant tout un critique, faisant sa place aux idées générales. L'association seule des deux points de vue permettra l'intelligence de cette œuvre difficile. — En fermant les *Études bibliques*, je ne tairai pas que bien peu de personnes auraient pu les écrire ; je leur souhaite des lecteurs — parmi ceux (je les crois rares) qui *savent* encore lire, qui *veulent* encore lire. Si profondes, d'ailleurs, que puissent être les divergences entre savants, dont l'un se revendique de la foi chrétienne, dont l'autre professe les opinions philosophiques du pur rationalisme, je crois qu'entre M. L. et moi, il y a — en dehors de l'estime que j'ai pour sa personne et ses travaux et que j'espère qu'il veut bien me rendre en quelque mesure — accord sur la conception de la tâche de la critique biblique, qui ne doit ni se laisser envahir par les matérialités, ni se laisser dominer par les vues du gros sens commun. C'est un chapitre du domaine des idées, qui n'est et ne doit être le lot que de ceux-là seuls qui reconnaissent la valeur durable des idées.

Voilà quinze ans que j'attends l'ouvrage fait pour définir dans les grandes lignes la relation des *Mythes babyloniens* avec la première partie de la Genèse ; M. Loisy, auteur d'un premier essai : *Les mythes chaldéens de la création et du déluge* (1892), après en avoir fait l'objet de son enseignemenl dans un cours libre professé à l'École des Hautes Études, s'est décidé à combler cette lacune ; il nous le donne sous une forme, non pas définitive assurément, mais faite pour montrer que nous sommes sortis de la phase des tâtonnements, des hypothèses aventurées, pour satisfaire aux exigences d'une connaissance reposant sur des documents sérieusement étudiés.

Sur la position générale des questions, M. L. s'exprime ainsi : « Ce que révèle à l'observateur sans parti pris la comparaison des mythes chaldéens avec les premières pages de la Bible, c'est l'origine vraisemblable de certains récits ou de certains éléments de récits, envisagés dans leur structure extérieure et par leur côté descriptif ; c'est aussi la puissante originalité de l'esprit religieux d'Israël, qui a su tirer des vieilles légendes mythologiques de la Chaldée un enseignement moral, en les adaptant à la croyance monothéiste. » Mais le rapport des deux traditions, chaldéenne et israélite, est moins simple qu'on n'avait été d'abord tenté de le croire, « lorsqu'on se représentait les légendes bibliques comme dérivées tout entières et immédiatement de la littérature religieuse des Chaldéens. Il ne saurait plus être question de prendre en bloc les onze ou douze premiers chapitres de la Genèse et d'y retrouver comme une réduction monothéiste des mythes babyloniens actuellement connus. Les critiques se sont aperçus que la base des comparaisons était fort incomplète de part et d'autre, et que les documents dont on dispose, les traditions qu'ils attestent, ne se présentaient pas comme deux séries parallèles dans tout leur développement et symétriques dans chacune de leurs parties constitutives. L'état des textes et leur caractère ne permettaient pas qu'il en fût autrement. »

M. L. explique en termes ingénieux que « le contact des traditions chaldéenne et biblique n'a pas existé seulement en un point de leur histoire et ne s'est pas toujours opéré de la même manière », qu'elles « se sont touchées à des moments différents de leur développement et que les effets de leur conjonction ont été variés, selon que la légende israélite a reproduit, modifié ou contredit le mythe babylonien dont elle dérive. » De l'analyse des textes bibliques et de leur comparaison avec les textes assyriens ou chaldéens, il tire une conclusion négative importante, qui avait pu tout au plus être soupçonnée jusqu'à ce jour, à savoir que « l'idée d'un emprunt général, direct et simultané, que la tradition israélite aurait fait à la tradition chaldéenne, soit par les premiers ancêtres des Hébreux, soit plus tard, par suite des relations qui existèrent entre les empires mésopotamiens et la Palestine, ne supporte plus l'examen. » A cette vue

simpliste doit s'en substituer une autre ; il convient d'admettre désormais que « un long travail d'assimilation et de transformation, beaucoup de temps, probablement aussi des intermédiaires, c'est-à-dire les traditions phénicienne et araméeenne, se sont placés un peu partout entre les mythes chaldéens et la Bible. » De la sorte « le cadre de la comparaison s'élargit, et le rapport des traditions comparées se diversifie à l'infini. Telles légendes, celles des fils de Dieu, de la tour de Babel, ont pu avoir cours en Israël dès les temps les plus reculés ; telle autre, par exemple celle du déluge, a pu ne s'y introduire qu'à une époque relativement récente ; la même légende, anciennement connue, a pu s'enrichir de nouveaux traits par un contact ultérieur avec sa source et le récit d'Eden paraît être dans ce cas. Ce n'est pas seulement la tradition israélite en général, mais chaque légende, qui a eu son développement particulier, dont à peine il nous est donné de conjecturer les principales étapes. La complexité de ces rapports serait plus sensible si la tradition chaldéenne et la tradition primitive d'Israël ne nous étaient point parvenues seulement à l'état de débris ; mais ces débris suffisent à montrer que les deux traditions, nonobstant la dépendance incontestable de la plus récente à l'égard de la plus ancienne, ont eu chacune leur évolution originale. »

Ces citations éclairent le sujet ; elles indiquent suffisamment l'objet précis des recherches entreprises par M. Loisy, elles mettent en évidence le caractère général de ses conclusions.

En ce qui touche les mythes chaldéens, je me range parmi la masse des lecteurs qui ne se permettent pas — ou ne doivent pas se permettre — d'émettre un jugement en des matières, échappant à leur compétence. Je tiens M. L. pour un savant qui a vérifié, compulsé et confronté en conscience tout ce qui a paru à cet égard depuis vingt-cinq ans et était en mesure d'écarter les documents suspects, d'éliminer les matériaux indignes d'entrer en ligne de compte. Il a réuni sous une forme aussi brève que le lui permettait la clarté, la totalité des sources ou textes sur lesquels doit porter le travail de comparaison avec la Bible ; il a dépouillé un nombre considérable d'ouvrages, de monographies, de mémoires et y a pris tout ce qui était de nature à nous intéresser. Son œuvre désormais peut servir de base très largement et très solidement établie — et qui comportera tout au plus d'ici à bien des années, sauf le cas de mise au jour de textes importants non soupçonnés, des compléments tout à fait secondaires.

En ce qui touche les textes bibliques, je me sens plus à mon aise. Et d'abord, à quelle époque les attribuer ? Le récit de la création (Genèse, I, 1-II, 4), la généalogie de Noé par Seth, une des versions du déluge, la généalogie des patriarches postdiluviens, ancêtres d'Abraham, tout cela appartient au document sacerdotal (P), rédigé, selon tous les indices, au v^e^ ou au iv^e^ siècle seulement avant notre ère. Le récit du jardin

de délices, dont l'homme s'est vu expulsé par sa faute, et la plupart des autres morceaux sont attribués au rédacteur jéhoviste; mais je doute qu'on puisse les tenir — et tout particulièrement le plus important, l'apologue de la Chute — pour ayant formé le début d'une œuvre d'ensemble [1]. Je ne vois rien dans tout cela qui nous ramène à l'époque antérieure à la destruction de Jérusalem par les Chaldéens, rien pour quoi il y ait lieu de supposer de vieilles traditions communes, remontant aux âges fabuleux de l'unité (?) de la famille sémitique, rien même pour quoi il convienne d'invoquer la circonstance, soit des rapports historiques du royaume de Juda avec les empires des vallées du Tigre et de l'Euphrate, soit des relations créées par la déportation de l'aristocratie et du clergé de Jérusalem en terre chaldéenne (époque de la captivité de Babylone, VIe siècle avant notre ère). Et maintenant, s'imagine-t-on les représentants du judaïsme, empressés à rapporter avec eux dans le pays de leurs ancêtres, où ils se proposent de reconstituer un état de choses régulier, un ordre social, une foi épurée, un culte sans mélange coupable, rapportant, dis-je, soigneusement de Babylone dans leur bagages, à côté de la « Loi de Moïse », quoi? — le résumé, la substance des traditions, légendes et mythes de la Chaldée? La supposition est tellement étrange qu'on ne saurait s'y arrêter une minute [2].

Reportons-nous maintenant aux considérations de M. Loisy ci-dessus rapportées, notamment à son hypothèse « d'intermédiaires, c'est-à-dire de traditions phénicienne et araméenne, se plaçant un peu partout entre les mythes chaldéens et la Bible ». La question change d'aspect et la solution devient aisée en ce qui touche les grandes lignes. Il y aurait donc eu en Assyrie et en Chaldée, dès les temps les plus anciens, les matériaux d'une riche mythologie, qui, par l'effet des échanges commerciaux, mouvements de population et conquêtes, commencés dès le VIIIe siècle avant notre ère, poursuivis au cours du VIe siècle, et par la suite, sont devenus, sous des formes très variées, très diversifiées, le lot commun des populations établies entre l'Euphrate et la Méditerranée jusqu'à la frontière d'Égypte et ont pu même passer dans les îles et côtes de population et de langue grecques. *C'est dans ce trésor commun, devenu anonyme et banal, qu'Israël aura puisé sans aucun scrupule, soit à partir du Ve siècle et dans les temps qui suivent soit, au besoin et si l'on y tient absolu-*

1. Le récit, plutôt « apologue » du paradis perdu, est presque isolé dans la littérature biblique; il n'est pas sérieusement soutenable d'en placer la rédaction avant les temps du second temple.

2. Ce n'est pas que le génie juif se pique toujours de logique. Dans le chap Ier de *Daniel*, on voit ce personnage et ses amis risquer leur situation privilégiée par de méticuleux scrupules touchant la préparation des aliments en même temps qu'ils sont à l'école des astrologues et magiciens. Dans le beau conte de Joseph, ce héros de la légende, modèle de sa race, use d'une coupe divinatoire, etc.

ment dès une époque plus ancienne, en imprimant à tel de ces récits le caractère de sa propre théologie [1].

Voilà la proposition par laquelle nous complèterons volontiers les déductions, si suggestives, de M. l'abbé Loisy.

Il nous reste à indiquer les divisions principales de l'ouvrage : § 1 la création, le chaos primordial; § 2 le combat du créateur contre le chaos; § 3 l'organisation du monde; § 4 la création de l'homme et de sa destinée; § 5 l'épilogue du poème de la création; § 6 le poème de Gilgamès, Eabani; § 7 le voyage de Gilgamès, Sinapishtim et le déluge; § 8 le séjour de Sinapishtim et la plante de vie; § 9 fin du poème de Gilgamès, remarques générales.

Ce que nous avons dit ne peut donner une idées des richesses contenues en ce volume et qu'une lecture attentive (à défaut d'une table analytique des matières et d'un index détaillé, que nous invitons vivement l'auteur à dresser pour une prochaine édition), peut seule faire découvrir, de la documentation extraordinairement abondante et précise qui, sous la forme modeste et réservée adoptée par l'écrivain, en constitue un répertoire du plus haut prix. Dans son second chapitre, par exemple, M. Loisy a relevé, dans une série de livres bibliques, des éléments mythologiques (combat de Yahvéh contre le monstre Rahab), dont j'ai par lui, pour la première fois, compris l'importance et qui modifient l'aspect de toute une partie des études bibliques. Ce livre, qui tient toutes ses promesses, donne, en somme — et ce sera notre dernier mot — beaucoup plus encore qu'il ne promet.

Maurice VERNES.

G. JAHN, **Sibawaihi's Buch über die Grammatik nach der Ausgabe von H. Derenbourg und dem Commentar des Sîrâfî übersetzt und erklärt und mit Auszügen aus Sîrâfî und anderen Commentaren versehen.** Berlin, Reuther und Reichard, 1894-1900, vol. I : xi-389 et 303 pages; vol. II : xvi-903 et 552 pages.

J'ai pour le Persan, surnommé Sîboûya « le Pommé » ou, comme prononcent les Arabes, Sibawaihi, des entrailles de père. Son nom était connu, Orientaux et Occidentaux saluaient en lui l'auteur du « Livre », de la Bible de la grammaire arabe, mais, faute d'une édition indigène ou européenne, ce maître exotique, mort vers 177 (793), ce législateur d'une langue qui n'était pas la sienne, n'avait d'action sur le monde des savants et des étudiants qu'à travers ses continuateurs et ses interprètes. Silvestre de Sacy, l'ayant entrevu et deviné à la fin de sa carrière, lui a emprunté quelques pages insérées dans son

1. Certaines légendes ont pu exister sous forme orale avant d'être consignées par écrit; on peut imaginer toute espèce de combinaisons.

Anthologie grammaticale arabe (Paris, 1829). Rosen et Guirgass en ont fait quelques courts extraits dans leur *Chrestomathie arabe* de 1876. Ma première incursion dans ce domaine, avant qu'il m'appartînt et que je lui appartinsse pour nombre d'années, remonte à l'édition que j'ai donnée à Gœttingen en 1867 des chapitres sur le pluriel. C'était le prodrome à la publication intégrale du texte arabe, qu'il m'a été accordé d'achever en 1889 [1] et qui a eu le grand honneur de susciter la traduction allemande de M. G. Jahn. Son auteur, qui y a joint un commentaire basé sur celui d'As-Sîrâfî, un Persan comme Sîbawaihi, mort en 368 (978), vient à son tour de terminer son laborieux effort par une trentième et dernière livraison.

Mais ni lui, ni moi, nous ne pourrons considérer notre travail comme définitivement clos tant que les *Indices* nécessaires n'auront pas facilité les recherches à travers ces fourrés inextricables. La table des 571 chapitres, que j'ai dressée, ne fournit pas la nomenclature complète des matières traitées, vu le nombre et l'imprévu des digressions que l'énumération des titres ne permet pas de soupçonner. M. G. J. n'éprouve que du dédain pour les arabisants qui se proposent de consulter le Livre de Sîbawaihi au fur et à mesure de leurs besoins, sans aspirer à le lire en entier pour le méditer et pour s'en imprégner. Cependant il leur fait la concession de leur laisser espérer, sans prendre d'engagement formel, les tables qu'ils réclament et dont la rédaction par le Dr W. Witschel, dès à présent poussée au delà du premier tiers, s'appliquera, non seulement à la traduction allemande, mais encore à mon édition du texte. Voilà un remords dont ma conscience sera heureuse d'être déchargée. Lorsque l'impression sera décidée, je mettrai volontiers à la disposition de l'homme intrépide, qui a entrepris cette tâche aussi utile qu'ingrate, les fiches qui ont été rédigées à mon intention par mon disciple et confrère, M. Mayer Lambert.

M. G. J. conseille à ceux qui, grâce à sa traduction, voudraient s'initier à la manière de Sîbawaihi, d'intervertir la série des chapitres pour faire concorder leur étude avec le classement de nos manuels européens. En effet, le Livre procède en sens inverse de l'ordre auquel nous sommes accoutumés. La syntaxe y précède la théorie des formes qui elle-même est suivie de la phonétique. Ce serait absurde au point de vue pédagogique, mais c'est absolument logique au point de vue expérimental. Le grammairien arabe étudie le phénomène, tel qu'il l'aperçoit, dans sa synthèse, l'analyse et le décompose en ses éléments qu'il en arrive ensuite à disséquer. Il passe ainsi des propositions aux mots et des mots aux lettres, toutes

1. L'édition de Calcutta (1887), reproduction mécanique d'un manuscrit médiocre, a paru entre la première partie de mon tome second (1885) et la deuxième (1889), tout à fait indépendamment de mon texte, qui n'a été reproduit que trop fidèlement à Boûlâk en 1316-1317 (1898-1899).

des consonnes, qu'il réunit d'après leurs organes d'émission. Puisqu'il ne s'agit que de théorie et que personne n'abordera le Livre sans s'y être préparé par quelque teinture de la langue dont les secrets y sont révélés, je ne saisis pas les avantages de ce renversement. Car, si le texte s'explique par la traduction, la traduction (n'en déplaise à M. G. J.) resterait inintelligible sans l'adjonction du texte.

Je souscrirai plutôt à un autre motif, sur lequel l'interprète glisse, mais qui est de sa part un aveu. Il reconnaît, à mots couverts il est vrai, que sa version marche d'un pas plus sûr en avançant et mérite plus de confiance comme guide au milieu et à la fin qu'au début de la route. Ce n'est pas que je veuille incriminer les premières livraisons. L'infériorité que j'admets ne s'applique guère qu'aux généralités exposées dans les sept premiers chapitres, en particulier, à la théorie des terminaisons dans le deuxième. M. Jahn, avant de prendre congé de nous, exprime la joie qu'il éprouve à s'échapper de la prison, où il a été enfermé pendant plus de quinze années; mais il ne renonce pas pour cela à y revenir plus tard, lorsqu'il aura goûté de sa liberté momentanée pour apporter un peu plus de variété à sa production. Nous le suivrons avec sympathie dans cette évolution, en souhaitant qu'un homme de son mérite et de son caractère ait l'épiderme moins sensible, ne s'use pas dans les polémiques, reconnaisse que son œuvre a recueilli autre chose que l'indifférence ou l'hostilité de ses confrères, enfin se résigne à ne compter qu'un petit nombre d'admirateurs, dont l'estime pèse plus que les caprices frivoles de la popularité.

Hartwig Derenbourg.

W. Ridgeway. **The Early age of Greece.** Vol. I. Cambridge, University Press, 1901, gr. in-8. xvi-684 p., avec 154 gravures,

Posée en 1878, à la suite des fouilles de Schliemann dans les tombes royales de l'acropole de Mycènes, la « question mycénienne » n'a fait, depuis, que gagner en importance, au point de s'identifier avec le problème de l'ethnographie primitive du monde grec et même de tout le bassin oriental de la Méditerranée. Après l'Argolide, ç'a été la Thessalie, l'Attique, la Béotie, la Laconie, les îles, la Crète surtout, qui ont fourni aux explorateurs les monuments d'une civilisation identique à celle que les fouilles de Schliemann avaient exhumée à Mycènes et à Tirynthe. On l'a constatée en Asie-Mineure, en Syrie, en Égypte, en Sicile, dans l'Italie méridionale, et, à un degré d'évolution moins avancé, dans le Nord de la presqu'île des Balkans, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire. A quelle date, ou plutôt entre quelles dates se place cette civilisation ? Que doit-elle aux vieilles civilisations de l'Égypte et de la Babylonie ? Quel groupe ethnique en a

été l'auteur ou le propagateur? Les œuvres d'art découvertes à Mycènes et à Pharis, la glyptique, la céramique mycénienne, doivent-elles être attribuées, en tout ou en partie, à l'industrie de peuples non mycéniens? Le fonds de l'épopée homérique est-il mycénien, ou bien l'épopée appartient-elle toute entière à une civilisation postérieure et différente? Autant de sujets de controverse auxquels des découvertes incessantes apportent plutôt des aliments que des solutions.

En 1895, M. Ridgeway intervint dans le débat par un long mémoire intitulé : « Quel peuple a fabriqué les objets dits mycéniens? » L'archéologue anglais procéda par élimination. Il passa en revue les noms des anciens peuples, mentionnés par Homère et par les historiens grecs, auxquels on pourrait songer à faire honneur de l'industrie mycénienne; pour chacun, il se demanda si les limites de son extension géographique ou politique, telles qu'elles sont attestées par les textes, coïncident avec celles que les monuments permettent d'assigner à l'industrie anonyme. La conclusion de cet examen fut que les Mycéniens étaient des Pélasges, autrefois répandus, comme ne l'a été aucun autre peuple, sur la Grèce, la côte asiatique, les Iles et une partie de l'Italie.

L'ouvrage considérable que M. R. publie aujourd'hui est un développement de ce mémoire. La civilisation mycénienne est pélasgique; elle a évolué spontanément, depuis l'époque néolithique, dans les îles et sur les côtes de l'Archipel. Ces Pélasges ne sont ni des Sémites ni des Touraniens; ce sont des Méditerranéens en possession d'une langue aryenne. Cette langue était le grec éolien, ou le parler dont le grec éolien dérive. Vers l'an 1300 av. J.-C., des bandes guerrières, d'origine celto-germanique, les Achéens, pénétrèrent par le nord-ouest dans la presqu'île des Balkans et établirent leur autorité sur les Mycéniens. Aussitôt commença la décadence mycénienne; c'est alors, et non pas après l'invasion dorienne, que la céramique du Dipylon prit naissance. MM. Furtwaengler, Schuchardt, Perrot, etc. se sont donc trompés en qualifiant d'achéenne la civilisation mycénienne; les Achéens d'Homère n'en sont pas les auteurs, mais les destructeurs. Entre la Grèce mycénienne et celle de l'épopée il y a des différences essentielles, impossibles à écarter, comme a essayé de le faire Reichel, par l'hypothèse d'interpolations dans les poèmes homériques. Ces différences sont constituées par l'apport des Achéens, la crémation, des idées nouvelles sur la mort, les armes de fer, le bouclier circulaire, les jambières, la fibule, etc. Or, ce que les Achéens apportèrent ainsi en Grèce était le patrimoine de la civilisation celtique de l'Europe centrale, telle qu'elle nous est surtout connue par la nécropole de Hallstatt. Si les héros d'Homère sont blonds, c'est que l'aristocratie achéenne était blonde, comme il convient à des guerriers celto-germaniques; grâce à leur grande taille et à leurs armes de fer (*noricum ferrum*), ils purent aisément établir leur suprématie sur les Pélasges

restés à l'âge du bronze. L'invasion dorienne ne fut qu'une répétition de l'invasion achéenne ; une fois l'aristocratie achéenne fondue avec les Pélasges, elle perdit sa force de résistance et dut accepter à son tour la suprématie de nouvelles bandes descendant du nord. Enfin, l'épopée homérique s'explique comme le cycle français de Charlemagne, héros germanique célébré dans une langue née du latin. La gloire des chefs achéens fut chantée par des bardes pélasgiques dans l'idiome éolien qui s'était formé en Grèce au cours de l'âge du bronze ; l'hexamètre lui-même est un produit de la civilisation mycénienne. L'éolien pélasgique a marqué son empreinte même sur la littérature postérieure ; les prétendus dorismes de la tragédie attique sont des vestiges du parler pélasgique autrefois commun à l'Attique, à la Béotie et en Péloponnèse.

Ces idées sont trop voisines, dans leur ensemble, de celles que j'ai exposées à maintes reprises depuis 1890, pour que je puisse en contester la vraisemblance. Il est assurément curieux de voir reprendre, au début du xx^e siècle, et cela par un professeur de grec, une thèse analogue à celle des celtomanes du temps de Latour d'Auvergne et de Cambry. Reste à savoir si les choses ont pu se passer aussi simplement que le croit M. Ridgeway. Je ne dirai pas qu'il a réduit outre mesure la part afférente à la Babylonie dans la civilisation méditerranéenne ; il en a fait abstraction comme d'une quantité négligeable. L'Égypte n'est guère mieux partagée et quelques lignes dédaigneuses suffisent à repousser les prétentions des Hittites [1]. Pélasges aryens ou aryanisés [2], Achéens aryens, Doriens aryens, tels sont les seuls éléments ethniques dont M. R. tienne compte ; Sémites et Allophyles sont réduits au rôle de spectateurs. C'est aller bien loin dans la réaction, d'ailleurs légitime, contre le *mirage oriental*. Aussi bien n'est-ce guère le moment de hasarder des assertions dogmatiques, car nous possédons aujourd'hui deux inscriptions en caractères grecs, découvertes dans la Crète orientale, dont nous ne comprenons pas un mot, et deux mille autres inscriptions de Gnosse en caractères inconnus, dont le secret est encore à pénétrer. Si ces textes se révèlent un jour comme de l'éolien archaïque, M. R. sera justement satisfait ; mais que dira-t-il, et que deviendra sa théorie, si l'on y découvre une langue analogue à l'Étrusque de l'Étrurie propre, ou au pseudo-étrusque de l'inscription de Lemnos ? Sans compter qu'on pourrait y découvrir du phénicien, à la grande joie de MM. Helbig et Victor Bérard !

Écrivant, en deux volumes, un ouvrage détaillé sur les origines de la Grèce, M. Ridgeway avait le devoir de passer en revue et de résumer exactement les hypothèses émises à ce sujet depuis les fouilles

1. Aucune mention n'est faite du grand ouvrage du R. P. di Cara, *Gli Hethei-Pelasgi*, t. I, Rome, 1894.

2. Le *processus* d'aryanisation indiqué p. 678-681 est resté pour moi inintelligible.

de Schliemann, d'abord parce qu'une telle analyse eut été fort instructive, puis pour rendre à chacun la part qui lui revient dans le système proposé par lui. Non seulement M. R. n'a pas fait cela, mais je dois constater, avec une pénible surprise, qu'il n'a même pas mentionné l'ouvrage dont les conclusions, en ce qui touche les Mycéniens, se rapprochent le plus des siennes, le beau livre publié dès 1883 par M. Milchhœfer, *Anfaenge der Kunst in Griechenland*. Il s'escrime contre Stephani qui faisait des Mycéniens des Hérules, contre Busolt qui en a fait autrefois des Doriens, contre Helbig qui les croit Phéniciens, contre Perrot et Gardner qui les disent Achéens; mais il ne trouve pas un mot pour rappeler que la théorie pélasgique a été soutenue il y a vingt ans par Milchhœfer et que ce dernier archéologue a parfaitement marqué les différences entre la civilisation mycénienne et celle de l'épopée (voir, en particulier, p. 91 et suiv.). Pour Milchhœfer aussi, les Pélasges ne sont pas des Sémites, comme le croyait Kiepert, mais des Aryens. Si (et j'en suis persuadé) M. R. n'a pas lu les *Anfænge der Kunst*, je ne peux que l'exhorter à en prendre connaissance; cela fait, il trouvera sans doute nécessaire, dès le début de son second volume, de remettre les choses au point. A lire celui-ci, on dirait que M. R. n'a connu les ouvrages de ses prédécesseurs que dans la mesure où il croyait avoir à les réfuter [1].

Après avoir rendu hommage à la netteté d'esprit de M. R. et à la vivacité (je ne dis pas la correction) de son style, je suis dans l'obligation d'ajouter que son information est insuffisante, qu'il travaille trop vite et commet de nombreuses erreurs. Le premier chapitre de son livre (p. 1-79) est un tableau de la distribution géographique des monuments mycéniens. Au lieu de recourir aux documents originaux, notamment aux articles de l'Ἐφημερίς, du *Bulletin de Correspondance Hellénique*, des *Monumenti Antichi*, etc., il a presque exclusivement emprunté les faits qu'il allègue à la traduction de Tsountas par Mannatt et au commentaire de Pausanias par M. Frazer. Voici quelques exemples de son manque d'exactitude et, pour tout dire, de sa légèreté. P. 2, il parle de soixante et une tombes à Mycènes; p. 19, il en compte quatre-vingt. P. 16, il attribue aux céramistes mycéniens l'invention de la couleur appliquée aux vases, alors que le groupe pré-mycénien des vases peints de Kamares est connu depuis plusieurs années. Partout, à plus de vingt reprises, il écrit *Loesche* le nom de M. Loeschcke, au point qu'on se demande s'il connaît les *Mykenische Vasen* de première main. P. 24, il donne des renseignements insuffisants sur le mycénien de Nauplie, faute d'avoir eu recours au Δελτίον, 1892, p. 73 (M. R. ne cite jamais ce recueil). P. 25, il fait la poterie proto-corinthienne antérieure à la poterie mycénienne, singulière hérésie céramogra-

1. On doit regretter, dans ces conditions, le ton que prend M. R. à l'endroit de M. P. Gardner (p. 267).

phique. P. 29, il cite un vase peint qu'il qualifie de pré-mycénien, contredisant ainsi, faute de réflexion, ce qu'il a écrit p. 16. P. 29, il ne connaît pas la collection des vases mycéniens de Céphallénie, conservés à Neuchâtel, les premiers qui aient figuré dans un Musée (*Rev. archéol.*, juill.-août 1900, p. 128; cf. F. v. Duhn, *Heidelb. Jahrb.*, t. I) et ne dit rien de la céramique si importante de cette île. Sur Spata, quelques lignes insignifiantes prouvent qu'il n'a pas lu l'article capital de M. Haussoullier, *Bull. Corr. Hellén.*, t. II, p. 184. M. R. ne connaît pas le beau vase mycénien de Thoricos (*Anthrop.*, 1896, p. 326); il est mal informé des découvertes d'Égine (cf. *ibid.*, p. 328) et répète (p. 47) que la statuette en plomb d'Hissarlik a un *swastika* sur le ventre, bien que l'on ait souvent fait observer que ce détail est une invention de Schliemann (Hoernes, *Urgesch. der bildenden Kunst*, p. 47; M. R. ignore également ce volumineux travail. Les découvertes préhistoriques les plus considérables faites dans l'Archipel, celles de Syros et de Siphnos, n'existent pas pour M. Ridgeway, qui en aurait trouvé l'exposé dans l' Ἐφημερίς, 1899, p. 73-134 ou dans l'*Anthropologie*, 1899, p. 513-521. A la p. 48, où Panticapée est appelée *Pantacapaeum*, M. R. parle d'une figure de « vrai style mycénien » qui aurait été récemment découverte près de Kertch; mais il donne, à l'appui, deux références où il n'est pas question de cette figure. Peut-être a-t-il entendu parler d'une statuette en marbre de style insulaire autrefois signalée par M. Furtwaengler au Musée d'Odessa, où je l'ai vainement cherchée; mais la provenance de cette statuette est inconnue et, comme Odessa est port de mer, elle peut avoir été apportée d'une quelconque des îles grecques. A la p. 57, j'ai trouvé avec surprise la mention d'une hache de bronze découverte à Suria : *probably ancient Nisyrus*. Or, rien n'est plus certain que l'identification de Nisyros, puisque Ross a déjà publié (*Inscr. graec. ined.*, II, 166) une inscription trouvée dans cette île, qui est une lettre du roi Philippe aux Nisyriens. M. R. a emprunté cette malencontreuse expression à un article de M. Walters et n'a pas pris la peine d'ouvrir Smith pour se renseigner. A la p. 68, parlant des villes pélasgiques du Latium, il omet Norba et ne donne que des renseignements vagues; le même chapitre, intitulé *Latium*, comprend la Campanie et la Calabre! Ce qui concerne la Sicile est d'une insuffisance dérisoire; M. R. semble ignorer la série des *Monumenti antichi*. P. 72, il place Alybe en Asie, sans rien savoir de la thèse contraire (*Revue celtique*, 1889, p. 209; ce recueil est de ceux que M. R. ne cite jamais). Il me serait facile de multiplier les observations de ce genre; je ne les adresserais qu'à contre-cœur à un savant de Salamanque ou de Cahors; mais un professeur de Cambridge a le devoir de s'informer aux sources, parce qu'il en a les moyens.

Dans le reste du livre, les erreurs fâcheuses ne sont pas rares.

M. R. dit que les Doriens d'Argos, en 468, firent de Mycènes un désert et que la ville ne se releva jamais de ses ruines; c'est faute d'avoir lu dans l'Ἐφημερίς (1887, p. 156) une inscription de la κώμα τῶν Μυκανέων à l'époque du tyran Nabis. P. 230, il parle de traditions antiques relatives au corail rouge *from the north coast of Africa;* il n'y a aucun texte antique sur le corail africain, comme je l'ai montré dans la *Revue celtique* (1899, p. 12 et suiv.). P. 234, il confond les stations lacustres et les terramares, qui ne sont pas du tout la même chose. P. 244, il écrit ces lignes invraisemblables : « Nous ne possédons pas de restes de la langue phénicienne, excepté quelques inscriptions (*some inscriptions*) et quelques douzaines de lignes dans le *Pœnulus* ». M. R. fera bien d'ouvrir le C. I. S! — P. 250, il revendique l'originalité des Étrusques dans la gravure des miroirs de bronze, opinion abandonnée depuis 1873 au plus tard (voir A. Dumont, dans les *Monuments grecs* de cette année là). P. 251, il parle de vases peints de fabrique étrusque indigène *in the more advanced styles... of high merit.* Ces vases n'existent pas; les imitations étrusques de vases grecs sont misérables. P. 292, M. R. prétend que l'art mycénien s'est formé à l'abri des grands murs de Tirynthe, de Mycènes et de Goulas, sans faire attention à l'objection si juste de M. Helbig, que les types avant-coureurs (*Vorstufen*) de ce style ne se sont jamais rencontrés à Tirynthe, emplacement qui a cependant été fouillé jusqu'au roc. M. R. n'apprécie pas l'importance de la genèse des motifs décoratifs; ainsi il ne dit rien des spirales de la céramique de Butmir, qui présentent cependant une importance capitale pour l'histoire du style curviligne. Le beau catalogue des vases grecs du Louvre par M. Pottier lui est inconnu. P. 410 et ailleurs (par ex. p. 603), M. R. croit que les objets celtiques trouvés à Bibracte proviennent de la bataille livrée par César aux Helvètes et aux Boïens; or, l'ouvrage de Rice Holmes aurait pu lui apprendre que cette bataille a été livrée à 25 kilomètres de Bibracte et que les fouilles de Bibracte ont fait découvrir des magasins et des ateliers, non des armes. A la p. 440, il renchérit sur la même erreur et parle du champ de bataille d'*Alesia, où César défit les Helvètes et les Boïens!* Dans tout ce que M. R. dit des Celtes, on cherche en vain une trace des écrits de M. d'Arbois de Jubainville, de Zeuss, de Müllenhoff; quand il aborde le terrain archéologique, il trahit son ignorance des recherches fondamentales de Tischler. Ce qu'il dit de l'incinération en Gaule, à la p. 505, est singulier. « Suivant Diodore et César, écrit-il, les Gaulois brûlaient leurs morts; mais il est probable que c'était seulement la coutume de la race dominante ». Que M. R. veuille bien me signaler alors les nécropoles gauloises à inhumation contemporaines de la conquête, ou les nécropoles à incinération de la « race dominante » chez les Gaulois de la Champagne. P. 538, il n'est pas vrai que les Hébreux « avaient recours à la crémation dans le cas des victimes de la peste »; le seul passage

qu'on puisse alléguer (Amos, VI, 10) ne parle ni d'une épidémie de peste, ni de crémation (cf. Reuss, I, p. 116).

Venant à propos au moment de l'intérêt si vif provoqué par les découvertes de M. Evans, le livre de M. R. est destiné sans doute à trouver un grand nombre de lecteurs. Malgré les erreurs qu'une révision attentive en ferait aisément disparaître, je crois qu'il rendra de bons services et que les archéologues comme les ethnographes devront désormais compter avec lui. Plusieurs chapitres de pure archéologie, auxquels je n'ai pu faire qu'une allusion rapide, ceux qui concernent l'histoire du bouclier et de la fibule, le travail du bronze et du fer, l'origine de l'étain, sont remplis d'informations intéressantes et quelquefois inédites (notamment les renseignements sur les fibules irlandaises, fournies à M. R. par le savant et modeste M. Coffey). Il y a aussi de l'érudition réelle et de première main dans le long chapitre sur les croyances spiritualistes, qui a pourtant le tort d'être en grande partie étranger au sujet; l'auteur avait fait sur cette question, en 1899, deux leçons à Cambridge et n'a pas voulu qu'elles fussent perdues, en quoi il a eu raison; mais nous sommes bien loin de la Grèce primitive et de Mycènes avec les Arunta d'Australie et les Punyans de Bornéo!

L'ouvrage est dédié à M. Frazer. Cet illustre savant y reconnaîtra son inspiration; puisse-t-il aussi, dans une édition ultérieure, y reconnaître sa précision et son exactitude!

Salomon Reinach.

Gottfried Merzbacher. **Aus den Hochregionen des Kaukasus.** 2 vol. in-8° de XXXVII + 957 p. et 963 p. avec de nombreuses gravures d'après des photographies, et 2 cartes hors texte. — Leipzig, 1901, Duncker et Humblot, 40 mark.

Les deux belles expéditions que M. Gottfried Merzbacher a faites durant les étés de 1891 et 1892, dans les hautes régions du Caucase, n'étaient connues jusqu'ici que par des comptes rendus sommaires : après neuf années de travail, le voyageur vient enfin d'en donner, dans deux magnifiques volumes, le récit détaillé. Disons tout de suite que cet ouvrage constitue une contribution capitale à l'étude de l'orographie caucasienne. Non seulement M. M. a escaladé le premier certains pics encore vierges, comme la pointe principale du Dongous-Oroun (4,468 m.), ou celle de l'Addala-chouogkhœl-mëër (4,140 m.), mais il a, soit par des voies déjà connues, soit par des versants nouveaux, fait l'ascension d'une vingtaine de cîmes dont l'altitude, vérifiée et rectifiée par lui, varie de 4,000 à 5,600 mètres. Son ouvrage nous donne le récit copieux de ces ascensions pour la plupart très pénibles, et dont quelques-unes furent éminemment périlleuses, mais, il nous donne en outre des renseignements de

toute sorte sur les régions caucasiennes parcourues. Ces deux gros volumes peuvent être considérés comme une somme de ce qu'on sait à l'heure actuelle sur deux bons tiers du Caucase. Orographie, hydrographie, géologie, pétrographie, crystallographie, paléontologie, cartographie, ethnographie, — rien ne manque, et tout est traité avec une admirable conscience. Peut-être cette conscience est-elle même un peu excessive, peut-être tant de détails nous rappellent-ils le proverbe allemand « des arbres qui cachent la forêt », mais du moins, à n'en considérer que les résultats, on est ravi de pouvoir retrouver aisément dans cet ouvrage, grâce à une table analytique très complète, le moindre renseignement cherché sur les hautes vallées du Caucase.

L'ouvrage de M. M. contient la reproduction de son carnet de route durant ses deux expéditions, en outre, une infinité de digressions et d'appendices. Si nous nous en tenons au récit du voyage, qui ne commence qu'à la page 241 (lisez 249) du Ier tome, nous voyons que M. M. est parti de Munich le 27 juin 1891, en compagnie de M. Purtscheller et de deux guides. Parvenus à Koutaïs, les voyageurs se dirigèrent vers la Svanétie, c'est-à-dire vers le massif occidental de la chaîne caucasienne, qu'ils explorèrent durant trois mois depuis le pic de la Laïla jusqu'au Kasbek. Revenus à Tiflis au commencement d'octobre, ils se séparèrent. L'année suivante (1892), M. M. entreprit seul, avec deux nouveaux guides, la suite de son exploration, cette fois dans le massif situé à l'est de la route de Géorgie ; il le parcourut durant toute la belle saison depuis le Teboulos-Mta jusqu'au superbe Addala-chouogkhœl, qui domine le Daghestan.

Le récit de M. M. est copieux et captivant : certes, on se passerait aisément des interminables éjaculations philosophico-lyriques où il se complaît lorsqu'il foule un haut sommet; mais il faut reconnaître que, ces digressions mises à part, son ouvrage se lit avec le plus vif intérêt. A la fois alpiniste et géologue, curieux d'ethnographie autant que de paysages nouveaux, M. M. ne laisse guère notre attention inoccupée. S'il escalade une montagne, le détail et les aventures de l'ascension et de la descente nous captivent; s'il redescend dans la vallée, il nous conte, avec une bonne humeur difficilement altérée, les incidents de la route, les relations des tribus entre elles, les coutumes, ses palabres avec les indigènes, et nous décrit les types et les costumes. Enfin, et ce détail a une grande importance, M. M. est un voyageur pratique désireux de faciliter la tâche de ceux qui le suivront. Je ne sais pas de livre de voyage où les détails précis sur l'équipement, les vivres, les prix des aliments, etc., soient donnés avec autant de précision et de compétence.

Si nous ajoutons enfin que les deux volumes de M. Merzbacher sont illustrés de plusieurs centaines de dessins d'après des photographies, et contiennent dans une pochette de la couverture trois fragments

importants de la carte caucasienne de l'État-Major russe à 1 pouce par verste, corrigée et mise à jour par le voyageur, nous aurons fait comprendre à la fois l'importance scientifique et le vif agrément de cette œuvre captivante et savante qui vient prendre place à côté de l'œuvre classique de Freshfield.

Jules LEGRAS.

— Le professeur B. LABANCA, de l'Université de Rome, continue de faire preuve d'une féconde activité sur le terrain des études d'histoire religieuse et d'exégèse biblique. Un de ses collègues résumait en 1899, les fruits de ses peines en ces matières, si nouvelles pour l'Italie, dans une forte brochure : *Gli studi religiosi in Italia ed il prof. B. Labanca* par le professeur Romol oBianchi (Bologne, in-8°, 47 p.). Ce n'est point que l'infatigable travailleur se proposât de déposer la plume, car j'ai sur ma table, datant de 1900 et 1901, les publications suivantes : 1° une importante étude, *La « Vita di Gesù » di Ernesto Renan in Italia*, mémoire destiné au Congrès de l'histoire des Religions de Paris (in-8°, VII et 107 p.) ; 2° *La storia dell' Arte cristiana etc., ultima replica* (in-8°, 36 p.) ; 3° *Intorno alla vita di Gesù Cristo* (in-8°, 9 p.) ; 4° *Della vita di Gesù Cristo di Vito Fornari* (in-8°, 16 p.) ; 5° *Ancora di alcune leggi sulla storia delle scienze* (in-8°, 20 p.) ; 6° *Il Giubileo et la divina commedia* (in-8°, 24 p.) et 7° *La protezione dei missionari* (in-8°, 15 p.). De même qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, une seule bonne volonté serait impuissante à galvaniser des études, que l'influence dogmatique avait proscrites ; mais si l'Italie possédait dix ou douze hommes aussi actifs, aussi compétents, aussi dévoués à leur tâche que M. Labanca, le renouveau des études religieuses serait bientôt une réalité de l'autre côté des Alpes. — M. VERNES.

— Mˡˡᵉ Emmi LEWALD (EMIL ROLAND) vient de publier un nouveau recueil de poésies (*Gedichte. Neue Folge*. Oldenburg und Leipzig, Schwartz, sans date, in-18, p. 95). Ce sont surtout des impressions d'Italie, paysages harmonieux ou mélancoliques, avec le thème classique indéfiniment varié du lied de Mignon. La forme est souple, riche, trop riche peut-être, la composition toujours lâche ; mais l'ensemble du volume est plus satisfaisant que le dernier. — L. R.

— A signaler de M. F. DUKMEYER, *der Zorn Jehovahs, Tragödie in einem Akt* (München, Staegmayer, 1902, in-8°, p. 32), esquisse dramatique d'un petit coin de la vie russe, si familière à l'auteur, qui a silhouetté ici, mais trop hâtivement, un Shylock pétersbourgeois. — L. R.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 10 mars — 1902

Etudes socialistes par M. Jean Jaurès. 1 vol. in-18 I. LXXII, p. 1-274 p. Société d'éditions littéraires et artistiques, éd. 1902.

On pourrait appliquer à l'auteur de ce petit volume ce qu'il dit lui-même de Liebknecht : « Il y a bien des contradictions dans sa pensée. » Elles s'expliquent jusqu'à un certain point dans les études que M. Jaurès a réunies et qui ne sont que des articles de journaux ; publiés au fur et à mesure des incidents de la politique ou des dissidences socialistes, ce sont des écrits de circonstance. Ces contradictions sont plus graves à constater dans l'introduction qui figure en tête du volume et que l'auteur a intitulée : *Question de méthode*. M. J. cherche à y concilier une critique très vive du Marxisme en quelques-unes de ses principales théories, avec le respect de la base même du Marxisme, qui est la lutte de classe et la conception du prolétariat sous forme de catégorie spéciale définitive, ayant sa conscience de classe et intervenant en bloc pour obtenir et réaliser la transformation de la propriété individuelle en propriété collective ou sociale. Or, Marx est beaucoup plus un bloc que le prolétariat, ce mot dont, comme le dit M. J. lui-même, on a voulu faire un mot sacré. Vouloir diviser Marx contre lui-même en acceptant quelques-unes de ses idées et répudiant les autres, c'est le paralyser. Sa puissance a été d'être un engrenage logique. M. J. explique fort bien d'où Marx est parti : la paupérisation fatale, irrémissible, toujours croissante avec le machinisme et le capitalisme, aboutissant à la catastrophe d'un état social incapable d'entretenir son prolétariat, support nécessaire de sa fortune, donc se détruisant lui-même, étant son propre fossoyeur. Seulement, M. J. le constate, avec et après beaucoup d'autres : la paupérisation, prédite par Marx, ne s'est nullement produite ; c'est tout le contraire qui est arrivé, et il faut rectifier sur ce point l'auteur du *Manifeste communiste* et du *Capital* : il faut du même coup rectifier sa théorie catastro-

phique. Il faudrait, si on était logique, rectifier bien d'autres choses, et notamment le dernier principe du socialisme collectiviste auquel M. J. se rattache en désespoir de cause, comme ces croyants désabusés d'une religion à laquelle ils ont cru dans leur jeunesse, qui n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout de leur détachement et s'évertuent à conserver une bribe de croyance à laquelle ils voudraient se retenir. Cette bribe de croyance, c'est pour M. J.. actuellement, l'esprit de classe du prolétariat et la guerre de classe qu'il engendre fatalement : mais ne cherchez pas à définir avec quelque précision ce qu'il entend par là : en entrant dans les développements qu'il donne à sa pensée, on sent que tout y est en sens contraire de cette conception étroite du problème social. Au lieu du prolétariat sans relèvement possible qui, dit-il, était le rêve et l'erreur de Marx, « d'un prolétariat infiniment appauvri et dénué dont il avait besoin pour sa conception dialectique de l'histoire moderne, » M. J. veut et voit un prolétariat allant sans révolution, de réforme partielle en réforme partielle, vers plus de justice et plus de bien être, pénétrant par le suffrage universel au cœur des fonctions électives et de l'Etat, par les syndicats et l'organisation corporative au cœur de la production. Je ne cherche pas ici jusqu'où ces vues sont pratiquement réalisables : mais je dis que si on admet qu'elles se réalisent même très partiellement, elles dérobent au socialisme collectiviste son principe de lutte de classe, puisqu'elles confondent les classes et suppriment entre elles les démarcations, soit de fait soit de sentiment. — Et M. J. le sent si bien de temps en temps qu'il finit par faire siennes les paroles suivantes de Liebknecht : « La démocratie socialiste est le parti de l'ensemble du peuple à l'exception de deux cent mille grands propriétaires, hobereaux, bourgeois et prêtres. » Voilà donc le prolétariat qui est devenu toute la nation productive. Où aller retrouver là l'esprit de classe, et la lutte de classe, et même la propriété collective : car je ne pense pas que M. J. pas plus que Liebknecht, suppose qu'elle soit près d'être acceptée par les millions de membres de la démocratie qui doit comprendre « non seulement la classe ouvrière mais — car il faut toujours étendre et non resserrer — la classe des paysans et la petite bourgeoisie » ; ni que ni les uns ni les autres veuillent que « le grand livre de la dette publique soit anéanti, que les locataires ne payent plus de loyers, que toute rente du sol, tout bénéfice commercial, tout profit industriel soient abolis. »

Pour la classe des paysans, qu'il a l'occasion d'observer dans son pays natal, M. J. est bien obligé de constater qu'elle n'est pas près de se détacher de la « joie de la propriété privée » [1]. Il cons-

---

1. « J'ai à peine besoin de dire, écrit M. J., que ce travail que nos ouvriers agricoles accomplissent pour eux mêmes sur leur minuscule propriété est une douceur et une joie... Il est probable qu'ils éprouveraient comme un manque et une diminu-

tate également que les prévisions qu'on avait faites sur l'impossibilité de concilier l'emploi des machines agricoles avec la propriété divisée, sont peu à peu démontrées erronées par l'expérience. Les meilleures pages de son volume sont celles-là, qui lui sont suggérées par une observation directe des faits sociaux, sans parti pris de doctrine. Dans celles où il veut rester socialiste collectiviste quand même, malgré l'éclat de la forme, et peut-être même à cause de l'éclat de la forme qui, dans son éloquence réelle, est trop souvent fait de métaphores, ou de tours oratoires un peu vagues, on sent la contradiction intime, le désir pris pour des réalités, le sophisme présenté comme argumentation rigoureuse. C'est ce qu'on risque à vouloir concilier l'inconciliable. La meilleure critique de la méthode de M. Jaurès serait celle qu'il adresse lui-même à certains de ses adversaires collectivistes : « Tantôt vous creusez (entre les classes) un abime infranchissable et vertigineux : tantôt vous jetez un pont sur cet abime. En ces manœuvres contradictoires se perd toute la force vive d'un parti »... ou d'un écrivain...

Eugène D'EICHTHAL.

The Jewish Encyclopedia. Vol. I, (*Aach-Apocalyptic Lit.*); New-York, Funk et Wagnalis Company; 1901; grand in-8°, pp. XXXVIII-685.

S'il est vrai, comme on l'a écrit, que l'idée de cette vaste publication soit due à la « sauvage recrudescence de l'antisémisme », il faudrait dire que pour une fois l'antisémitisme a eu d'heureux résultats; car c'est un véritable monument de science et d'érudition qu'il aura fait surgir, à en juger par ce premier volume qui sera suivi de onze autres renfermant la matière d'environ 50 volumes d'un format ordinaire. — L'unité religieuse et ethnographique du peuple juif permet de concevoir le plan d'une entreprise de ce genre, tandis qu'on serait fort embarassé pour fixer les limites d'une Encyclopédie française, ou anglaise, ou allemande. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir les difficultés que suscite le projet si louable d'une Encyclopédie musulmane, auquel cependant les savants les plus distingués apportent un

---

tion vitale s'ils ne retrouvaient plus à voir se dorer les grappes sur quelques ceps à eux, rien qu'à eux, cette joie claire où il y a plus d'intimité que d'égoïsme ». Ce qui n'empêche pas M. J. d'écrire quelques pages plus loin : « l'heure approche où nul ne pourra parler devant le pays du maintien de la propriété individuelle sans se couvrir de ridicule, et se marquer soi-même d'un signe d'infériorité. » Il faut dire que l'auteur, dans une série d'études sur la propriété individuelle qui terminent le volume, considère comme des signes de son abolition des faits d'évolution et comme de mobilisation qui prouvent qu'au contraire la propriété, tout en restant le ressort nécessaire de l'activité humaine, se plie à toutes les nécessités des transformations sociales et scientifiques, et par là réalise dans les faits le seul socialisme pratique et praticable, celui de la diffusion du bien-être.

concours dévoué. L'*Encyclopédie juive* comprend tout ce qui a trait « à l'histoire, à la religion, à la littérature, aux usages du peuple israélite, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ». L'histoire est entendue dans un sens très large : elle embrasse encore la biographie, la sociologie, le folk-lore. Le domaine de la littérature comprend non seulement la littérature biblique, talmudique et rabbinique, mais tous les ouvrages composés par des juifs dans la langue néohébraïque ou dans les langues modernes, et l'histoire littéraire dans le sens le plus étendu du mot. Des articles spéciaux sont consacrés aux doctrines du judaïsme, à ses rapports avec le christianisme, aux sectes et aux pratiques religieuses, à la liturgie, à la philosophie spéculative et à la morale. En un mot, rien de ce qui touche directement ou indirectement au peuple juif n'a été exclu de l'Encyclopédie.—Il ne faudrait pas croire, cependant que l'ouvrage n'ait d'intérêt que pour les juifs. Il intéresse, et au plus haut point, non seulement tous les Orientalistes, mais encore les historiens, les sociologues, les économistes de tous pays, qui y trouveront une mine précieuse de documents ou de renseignements bibliographiques. — Le livre vient d'Amérique : il est imprimé avec le soin qu'on apporte dans ce pays à toutes les publications; des gravures nombreuses et généralement soignées (portraits, monuments, documents, etc.) sont ajoutées au texte : il y en a plus de 300 dans ce premier volume. La rédaction est confiée à un comité dans lequel figurent des savants bien connus; citer les noms est une recommandation suffisante pour l'ouvrage ; ce sont MM. Cyrus Adler, Gotthard Deutsch, Louis Ginzberg, Richard Gottheil, Joseph Jacobs, Marcus et Morris Yastrow, Kaufmann Kohler, Fr. de Sola Mendes, Crawford H. Toy, et Isidore Singer, l'infatigable promoteur de la publication. Ce comité a fait preuve d'indépendance d'esprit en demandant la collaboration des spécialistes sans distinction de nationalité ou de religion. Il est inutile de souhaiter à cette colossale entreprise un succès qui lui est assuré d'avance par les nombreux souscripteurs qu'elle a déjà réunis. Leur liste s'accroîtra encore lorsqu'on verra par ce premier volume que les espérances que faisait concevoir le programme n'ont pas été trompées mais plutôt dépassées. — Parmi les articles les plus remarquables par leur érudition ou leur étendue nous citerons les suivants : *Académies* (W. Bacher); *Accents in Hebrew* (M. L. Margolis) ; *Adam* (J. Mc Curdy, Kohler, Gottheil), *Agricultural colonies* (M. Reinzenstein, H. Rosenthal); *Akiba ben Joseph* (L. Ginzberg) ; *Alexandria* [d'Égypte] (E. Schuerer, Eli Hazan); *Allegorical interpretation* (L. Ginzberg); *Alliance israélite universelle* (J. Bigart); *Alphabet* [hébreu] (Lidzbarski); *Alsace* (R. Reuss); *America* (Adler, A. M. W. Brunner, M. Kayserling, de Sola Mendes); *Amsterdam* (S. Seeligmann); *Angelology* (L. Blau et K. Kohler) ; *Anonymous Works* (I. Broydé); *Antisemitism* (Deutsch); *Apocalypse* (C. C. Torrey); *Apocalyptic Literature* [néohébraïque] (M. Buttenwieser). — Les divisions et subdivi-

sions sont mises en évidence par des manchettes, et chaque article se termine par une bibliographie étendue du sujet traité.

Disons, pour nous résumer d'un mot, que l'Encyclopédie juive nous paraît être jusqu'à présent le type mieux compris et le mieux réussi de ce genre de publications.

J.-B. CHABOT.

Archaeological und ethnological papers of the Peabody Museum. Harvard University. Vol. II. *The Fundamental Principles of old and new world civilizations.* A comparative research based on a study of the ancient Mexican religious, sociological and calendrical systems, by Zelia NUTTALL, honorary special assistant of the Peabody Museum. Cambridge (Mass.), Peabody Museum, 1901, gr. in-8, 602 p., avec 7 planches et 73 gravures dans le texte.

L'auteur de ce gros travail est une dame très érudite à laquelle on doit quelques bons mémoires d'américanisme. Ses amis auraient bien dû la détourner de publier celui-ci ; l'on s'étonne qu'il se soit trouvé une société savante et une Université pour le prendre directement sous leur patronage. Car si le titre suffit à éveiller quelque méfiance, ce sentiment s'efface bientôt pour faire place à de l'ahurissement.

L'idée fondamentale de la thèse de Mme Nuttall, c'est que la croix gammée ou *svastika* est l'image d'*Ursa major*, telle que cette constellation se présentait aux environs de l'an 4000 avant J.-C. La croix gammée n'est pas seulement un symbole cosmogonique ; elle revendique une haute signification morale, celle de la fixité parmi la mobilité universelle des choses. C'est, en outre, un principe d'ordre qui a exercé son influence sur la constitution politique des États, etc.

La croix gammée et les symboles connexes ont passé de l'ancien au nouveau continent par l'effet de nombreuses migrations qui ont eu pour point de départ la côte occidentale de l'Asie. Ainsi s'expliqueraient les ressemblances étonnantes entre la civilisation du vieux monde et celle du nouveau, ressemblances qui ont pour contrepartie des analogies d'ordre linguistique. Voici deux spécimens de ces dernières ; elles rendent, je crois, tout commentaire superflu :

P. 543 : « Est-ce par un simple hasard que le calendrier de *Temistitan* (Mexique) était fondé sur $4 \times 13 = 52$ *divisions* et que, d'autre part, *Themistius* de Byzance, membre d'une école qui proposa d'innombrables projets numériques pour des constitutions idéales, ait occupé l'une des $4 \times 13 = 52$ *préfectures* durant le règne de Constantin ? »

P. 532 : « *Aha-Mena*, le premier souverain historique de l'Égypte, était un constructeur, et le nom d'*Amem*, le dieu des Ammonites, signifiait « le constructeur ». Or, les dictionnaires révèlent qu'en Amérique les peuples parlant le Maya désignent un maître maçon ou un ouvrier par le nom d'*ah-men*. »

Amen ! dirais-je à mon tour, mais non pas *Credo !*

Salomon Reinach.

Thucydidis historiæ, ad optimos codices denuo ab ipso collatos, recensuit C. Hude, t. II, libri v-viii, indices, Lipsiae, Teubner, 1901, p. vi-348, in-8.

Cette édition critique, aujourd'hui achevée, n'a pas seulement le mérite d'être la plus récente, la mieux informée ; elle est vraiment la meilleure que nous possédions encore de Thucydide. Dès 1888, M. C. Hude préludait à ses travaux sur le texte du grand écrivain par un volume de *Commentarii critici*, où déjà s'affirmait une doctrine propre, fondée sur une collation nouvelle et une appréciation, ce semble, plus équitable du manuscrit de Florence, le Laurentianus. Deux ans après, en 1890, paraissait un spécimen d'édition critique, comprenant les trois derniers livres de Thucydide. Mais huit années s'écoulèrent encore avant que l'auteur présentât au public, dans un ouvrage complet, le résultat définitif de ses études. Le tome I, publié en 1898, fut accueilli avec faveur de tout le monde savant ; le tome II mérite les mêmes éloges.

Dans ce second volume, M. H. reste fidèle à son principe ; mais il se défend de toute intransigeance. « Nombre de critiques, dit-il (p. v), et parmi eux quelques-uns dont le jugement a pour moi beaucoup de prix, m'ont reproché d'avoir souvent, par excès d'admiration pour le Laurentianus, rejeté de bonnes leçons du Vaticanus ; plusieurs ont été jusqu'à prétendre que mon opinion sur le Vaticanus était en quelque sorte contredite et réfutée par le fait même que j'adoptais en maints passages les leçons de ce manuscrit. Mais je n'ai jamais nié que le Vaticanus ne dérivât d'une bonne source, et je n'ai pas soutenu davantage qu'il fallût voir des corrections dans toutes les bonnes leçons que ce manuscrit présente à l'exception de tous les autres ; bien plus, j'ai reconnu ce fait, que le Vaticanus s'accorde souvent avec le Laurentianus seul pour donner la vraie leçon. D'autre part, ce manuscrit même de Florence, je ne nie pas qu'il ne soit rempli de fautes et de corrections ; mais qu'on examine avec soin à ce point de vue les livres VII et VIII de Thucydide, on sera forcé d'avouer que le Vaticanus offre beaucoup plus souvent que le Laurentianus des exemples certains de corrections, et les éditeurs mêmes qui s'attachent en principe au Vaticanus ont tant de fois l'obligation de s'en éloigner qu'on s'étonne de ne pas voir leur foi gravement ébranlée. Le plus souvent voici ce qui arrive : la leçon du Laurentianus pouvant se comprendre et se défendre, celle du Vaticanus étant plus spécieuse, la vraisemblance veut que celle-ci vienne d'une correction, plutôt que l'autre d'une erreur. » Dans d'autres cas, M. H. admet qu'on puisse hésiter entre les deux traditions : il préfère alors celle qui, en général, est la plus

pure; mais, dans l'application même de cette méthode, il n'a pas la prétention d'avoir toujours réussi : « cujusvis enim hominis est errare (p. vi). » En présence de telles déclarations, on aurait mauvaise grâce à reprocher encore à M. H. un parti pris qui admet d'aussi justes accommodements.

Sa critique verbale n'est pas moins prudente : plutôt que d'introduire dans son texte des conjectures téméraires, il marque d'une croix les mots qui ne se prêtent pas, selon lui, à une correction probable, et il ne craint pas de faire souvent cet aveu d'impuissance (V, 15, 1 ; 111, 5; VII, 63, 4; 71, 2; 75, 3, etc.....). Plus hardi dans ses notes, il y signale ses propres efforts pour améliorer le texte, ainsi que les conjectures d'autres savants. Mais cette partie du commentaire critique est assurément un peu courte : il faudrait plusieurs gros volumes pour réunir toutes les corrections intéressantes auxquelles a donné lieu le texte de Thucydide. Cependant, à cet égard même, l'édition de M. Hude donne l'essentiel; et surtout, elle fournit à la critique une série de documents plus utiles sans doute que les hypothèses modernes, je veux dire les témoignages anciens (*testimonia*), les citations tirées de divers auteurs : le texte de ces citations figure au bas des pages, et la liste de tous les écrivains mentionnés dans ces citations forme un index particulier à la fin du volume. Un autre index, *Index orthographicus*, permet de contrôler et de discuter toutes les questions orthographiques que soulève la langue de Thucydide.

Am. HAUVETTE.

Altenglisches Elementarbuch, von Dr Karl D. BÜLBRING, O. Professor an der Universität in Bonn. I. Lautlehre. (Sammlung Germanischer Elementarbücher, herausgegeben von Dr W. STREITBERG, IV.) — Heidelberg, C. Winter, 1902. In-8°, xviij-260 pp. Prix : 4 mk. 80.

Ainsi que le fait présumer dès l'abord sa division en deux tomes, dont le Ier seul est publié, la *Grammaire du vieil anglais* [1] de M. Bülbring est construite sur un plan et dans un esprit sensiblement différents de ceux de ses devancières [2]. Ce n'est plus là ce qu'on peut nommer un ouvrage élémentaire, et l'auteur en convient : il espère qu'on ne lui en saura pas mauvais gré ; pour moi, j'en suis sûr. S'il m'est arrivé parfois de regretter le souci d'extrême concision qui avait présidé à la rédaction de certains volumes de l'excellente collection de

1. Je n'écris pas « de l'anglo-saxon », et pour cause, on le verra tout à l'heure. N'était la commodité de l'abréviation « ags », il faudrait décidément, en France, comme on le fait partout ailleurs, reléguer le terme « anglo-saxon » dans la nomenclature linguistique du temps passé. On y viendra.

2. Cf. *Revue critique*, XLIX (1900), p. 109, XLVIII (1899), p. 326, et les références en note de cette dernière page.

M. Streitberg, je ne puis que m'applaudir, et tous les germanistes avec moi, de posséder un livre où sont résumées toutes les découvertes qui ont été réalisées dans le domaine anglais depuis la publication de la *Grammaire anglo-saxonne* de M. Sievers et auxquelles M. Bülbring a pris de sa personne en ces dernières années une si large part. L'auteur et le directeur se sont accordés à penser qu'une phonétique aussi encombrée de menues lois et de menus faits ne pourrait être à la fois complète et claire qu'à la condition de ne lui point ménager l'espace : on n'y saurait voir d'autre inconvénient, sinon que le livre achevé coûtera à l'étudiant deux fois plus cher que chacun des précédents ; mais, si la fin répond au début, il lui remplacera toute une petite bibliothèque.

Le principal mérite de M. Bülbring, c'est d'avoir mis en bonne place chacun des dialectes de la vieille Angleterre et fait cesser l'équivoque que créait jusqu'à présent l'enseignement presque exclusif de la langue du Wessex. Quiconque a essayé de faire suivre à des élèves d'anglais quelque évolution phonétique, même assez simple, me comprendra : il faut à tout moment remettre au point, avertir que tel phénomène constaté en Wessex ne se produit pas, au moins dans les mêmes conditions, en mercien, ou que telle loi angle est inconnue en saxon ; c'est, en petit, comme au temps où l'on s'ingéniait à faire descendre du sanscrit le grec et le latin. Chez M. B. le Wessex devient vraiment ce qu'il est en réalité, l'un des dialectes du groupe anglais ; et, de ce qu'il est de beaucoup le mieux connu, il ne suit point qu'il ait droit à figurer au premier plan. Mais, pour lui enlever cette préséance, il a fallu étudier comme à la loupe les rares documents que l'on possédait de ses congénères, les collationner, les interpréter, se retrouver dans un chaos de graphies nécessairement plus ou moins arbitraires ou même incorrectes, — c'est, je crois, le plus grave écueil de certaines inductions à base trop étroite, — et enfin tenir un compte rigoureux de la chronologie phonétique ; car ce qui est vrai d'un dialecte l'est souvent aussi d'un autre, mais non pas dans le même temps. M. B. n'énonce presque jamais un fait important sans le dater par approximation : rien n'est plus propre, en même temps qu'à orienter l'élève, à lui donner ces habitudes de précision sans lesquelles un grammairien ne deviendra jamais un linguiste.

Il n'importe pas moins, partout où cela est possible, de lui faire comprendre qu'une langue est un ensemble, qu'elle évolue d'ensemble, et non point par fragments isolés : voir, par exemple, le § 90, où toutes les mutations vocaliques indépendantes sont ramenées à un principe unique et général. Il faut enfin qu'il entende la langue parlée à travers les symboles incomplets et obscurs qui nous l'ont conservée : à cet effet, M. B. a multiplié les schèmes de prononciation, au risque même de trop sacrifier à l'hypothèse ; car les manuscrits sont fort loin de la perfection, d'ailleurs relative, du phonographe. Mais il vaut

cent fois mieux encore se représenter un phonème de façon tant soit peu inexacte, que ne pas se le représenter du tout et ne faire que le voir sur le papier.

Mieux venues encore seraient ces restitutions, si parfois une assimilation inquiétante ne les compromettait. J'avoue ne pas saisir ce que l'auteur entend par l'*e* du fr. *état* et de l'al. *Netz* en prononciation de l'Allemagne du sud (§ 30) : l'un est bref et nettement fermé ; l'autre, bref et sensiblement ouvert. Je ne crois pas non plus qu'il soit nécessaire de faire intervenir l'emprunt pour expliquer des faits qui peuvent fort bien rentrer dans la contamination monoglotte : ainsi, en dehors du scandinave *gifa* (p. 196), l'anglais actuel *give*, comme inversement le parfait moyen anglais *yaf*, résulte sans difficulté d'une alternance flexionnelle *yiuen : gaf*, puisque l'anglais *gave* lui-même est une contamination évidente de *gaf* et *gauen*.

L'impression est fort correcte. J'ai relevé une coquille fâcheuse (§ 388) : *ciefes* « Krebse », lire « Kebse » ; mais personne ne s'y trompera.

L'ouvrage, réparti en 27 chapitres, se termine par un index de 30 pages sur trois colonnes. On peut par ce seul détail juger de la richesse des informations qu'il contient. Grâce à M. Bülbring, les assises de l'histoire de la langue anglaise ne laisseront désormais plus rien à désirer.

V. Henry.

Etymologische Parerga, von Hermann Osthoff. Erster Theil. — Leipzig, Hirzel, 1901. In-8, viij-378 pp. Prix : 9 mk.

Maintenant que les grandes lignes de l'étymologie indo-européenne ont pris une forme arrêtée et définitive, c'est naturellement aux menus détails, aux mots encore isolés ou mal rattachés, que s'attaquent les esprits curieux et sagaces : il s'agit de faire rentrer dans le rang ces réfractaires. Mais, à l'inverse de ce qu'on pourrait présupposer, plus ici le terrain se circonscrit, plus il devient dangereux. On n'y peut espérer de découvertes nouvelles, que si l'on sait mettre au service d'une imagination fertile en ressources la connaissance d'une multitude de lexiques divers ; durables, que si cette imagination est sans cesse tenue en bride par le souvenir présent et la scrupuleuse application des lois phonétiques. Peut-être est-il superflu de dire que l'auteur de ce livre remplit à merveille cette double condition.

Ce n'est pas, évidemment, que toutes ses dérivations soient au même degré convaincantes : lorsqu'elle se complaît en ces subtiles analyses, la recherche laisse une large part au jugement subjectif ; mais c'est déjà beaucoup qu'elles soient irréprochables dans la forme et, pour la plupart, séduisantes quant au fond. Il n'en faut pas davantage à qui

feuillette un ouvrage d'étymologie en se répétant à chaque page le μέμνασ' ἀπιστεῖν d'Épicharme et de Mérimée.

Le livre de M. O. se divise en deux parties à peu près égales, respectivement consacrées au règne végétal et au règne animal. Chacune, à son tour, comprend quatre articles : — *Cerês*, le cœur du bois, le chêne et la foi, l'érable; — le chien et le bétail, corne et bêtes à cornes, *wal* et φάλλαινα, *frosch* et *springen*.

Je laisse à penser de quelles digressions, dont aucune n'est hors d'œuvre, un pareil programme peut être semé. Dès le début, au lieu de l'explication, depuis longtemps condamnée, je pense, de *sincêrus* par *sine cêrâ*, nous apprenons à reconnaître κηρός, et subsidiairement al. *wachs* (p. 21), pour ce qu'est, en effet, la cire dans la nature, une « [sé-]crétion » : cf. lat. *crêscô* et al. *wachsen*. Un lat. **cer-men*, dès lors probable, s'il se contamine de **gen-men* déjà postulé par d'autres linguistes, résout avec élégance l'énigme phonétique qui se pose en *germen* (p. 35). Et voici tout à l'heure l'al. *hirse* « millet » (p. 63) qui ne demande qu'à s'apparier à *Cerês*. Du sk. *dâruna* « dur », combiné avec le gr. δρῦς, se déduit aisément le lat. **drûrôs* devenu *dûrus* (p. 114), et l'al. *treue* vient s'y ranger à souhait (p. 119). Plus conjecturale est la dérivation de δένδρον (p. 143), que l'auteur n'avance d'ailleurs que sous réserves. Mais n'est-ce pas une joyeuse surprise, — pour l'étymologiste, qui sait que **kmtóm* « cent » fut autrefois **tkmtóm*, comme pour l'historien de la civilisation, qui se demande quelles furent chez nos pères les premières fonctions du chien domestique, — de pouvoir rattacher le nom du chien à celui du troupeau (**péku*) qu'il était chargé de garder, par l'intermédiaire d'un adjectif **pkuw-ón-* (p. 219) « relatif aux bêtes à laine » ? Je m'arrête : tout le livre y passerait.

Un mérite qui n'est pas moins appréciable chez M. Osthoff que tous les autres, c'est l'étendue de ses lectures et la loyauté de ses citations. On n'imagine pas la quantité de références qui émaillent ses pages. Si je constate qu'il ne lui échappe pas même une modeste note jetée en passant au bas d'un article de la *Revue critique* (p. 323), j'en aurai dit assez pour ceux qui savent combien il est difficile de produire soi-même en se tenant exactement au courant des productions de tous ses confrères [1].

1. Oserai-je, m'autorisant de ce souci d'absolue justice, réclamer une place parmi les linguistes qui ont des premiers enseigné que αὐτός n'est point, de par ses origines, une forme pronominale (p. 293) ? L'article date de loin; mais la réfutation qu'en a publiée M. Bréal ne m'a point ébranlé dans ma conviction : cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et 139. Je suis heureux de la voir aujourd'hui se généraliser sous une forme légèrement modifiée.

V. Henry.

Ulysse Robert, **Heptateuchi partis posterioris versio latina antiquissima e codice Lugdunensi,** (Lyon, Rey et C^ie^, 1900. — 1 volume grand in-4°, XXXVI-164 p.)

On connaît l'histoire du célèbre manuscrit biblique de Lyon, désigné naguère sous le nom de *Pentateuque*, et devenu depuis quelques années un *Heptateuque*. En 1878, M. Léopold Delisle signalait l'existence de 64 feuillets de ce *Codex* à la Bibliothèque de Lyon ; en 1880, le même savant obtenait du comte d'Ashburnham la restitution de 80 feuillets autrefois volés par Libri ; l'année suivante, M. Ulysse Robert publiait une remarquable édition du *Pentateuque* (*Pentateuchi versio latina antiquissima e Codice Lugdunensi*, Paris, 1881). M. Delisle compléta sa découverte en 1895 ; dans un des manuscrits qui figuraient au catalogue de la collection d'un amateur lyonnais, le baron Dauphin de Verna, il devina la suite du *Pentateuque;* avec l'aide de M. Caillemer et de M. Desvernay, il réussit à reconstituer l'*Heptateuque* dans la Bibliothèque de Lyon. Restait à éditer cette dernière partie du *Codex*, qui, avec la fin du *Deutéronome*, contient *Josué* et les *Juges*. M. R. était tout désigné pour cette nouvelle tâche ; il s'en est acquitté avec une conscience admirable. L'Académie de Lyon a pris la publication sous son patronage ; et elle a bien fait les choses.

M. R. a adopté à peu près le même plan que pour le *Pentateuque*. A chaque page, au-dessous du texte biblique, il a placé un double, parfois un triple, commentaire critique : variantes des manuscrits grecs ; fragments ou variantes des manuscrits latins connus, *Codex Wirceburgensis* et *Codex Monacensis* ; enfin, un choix de variantes prises dans les citations des Pères, surtout de Tertullien, de saint Cyprien, de Lucifer de Cagliari, de saint Ambroise, de saint Augustin. L'édition, faite avec beaucoup de soin, est d'un maniement commode ; on regrette seulement que, pour faciliter le contrôle au lecteur, M. R. n'ait pas cru devoir indiquer toujours le renvoi exact aux ouvrages des Pères.

Dans une intéressante et solide *Introduction*, M. R. nous conte d'abord en détail l'histoire de la découverte du manuscrit (p. VII). Puis, il passe à l'examen paléographique (p. XII), étudie l'orthographe et la grammaire du texte (p. XVI), signale les mots rares ou nouveaux (p. XXI), justifie ses conclusions sur l'origine de la version (p. XXII), en montre les rapports plus ou moins étroits avec les fragments des autres manuscrits bibliques déjà publiés, et avec les citations de Lucifer de Cagliari (p. XXV). En terminant, il complète ses recherches antérieures sur les manuscrits grecs : il montre que le manuscrit utilisé par le traducteur semble perdu, et il classe les manuscrits grecs connus dans l'ordre où ils se rapprochent le plus du *Codex Lugdunensis* (p. XXXI). Dans cette dernière partie, peut-être aurait-on pu

établir avec plus de précision un classement des manuscrits par familles.

Ce qui attire le plus l'attention dans cette étude préliminaire, ce sont les pages où M. R. soulève de nouveau la question de l'origine du *Codex Lugdunensis*. On sait que les avis furent très partagés lors de la publication du *Pentateuque*. Pour ne citer que deux des maîtres de la critique, Renan était tenté de donner raison à M. Robert, il écrivait dans son *Marc-Aurèle* (7e édition, p. 446), que la version lui paraissait « africaine »; au contraire, M. Gaston Paris, dans un article très suggestif du *Journal des Savants* (1883, p. 390 et suiv.), inclinait à croire que la traduction a été faite dans le midi de la Gaule, peut-être à Lyon même. M. R. apporte aujourd'hui de nouveaux arguments à l'appui de sa thèse sur l'origine africaine. La comparaison du *Codex Lugdunensis* avec d'autres manuscrits et avec les citations des Pères l'amène à relever deux séries de faits qui nous semblent contradictoires.

D'une part, il montre que le vocabulaire du *Codex* paraît le rattacher à l'Afrique. Il cite une série de mots que contient la version, et qui apparaissent pour la première fois chez des auteurs africains. Sans doute, on pourrait le chicaner sur tel ou tel détail. Par exemple, en contrôlant sa liste, nous avons constaté que deux des mots, au moins, doivent en être rayés : *colliculus*, avant d'être chez Apulée, était chez Martial (XII, 25); *recalcitrare*, avant d'être employé par Arnobe, ou par Cyprien (*De zelo*, 6), l'avait été par Horace (*Sat.*, II, 1, 20). Mais, prise dans l'ensemble, la remarque de M. R. reste vraie : la plupart des mots qu'il cite se montrent pour la première fois chez Apulée ou Tertullien. On hésite pourtant à en tirer une conclusion ferme. Les premiers auteurs chrétiens d'Occident étant presque tous des Africains, il est malaisé de distinguer avec précision ce qui est proprement africain de ce qui est simplement chrétien. Les exemples tirés du vocabulaire d'Apulée sont, en ce sens, plus caractéristiques; mais ici encore, avec un auteur dont le vocabulaire est si riche et si mêlé, on n'est jamais sûr de ne pas prendre un mot populaire pour un mot africain. Cette restriction faite, l'argument de M. R. n'en a pas moins une réelle valeur; s'il ne justifie pas entièrement la thèse, il apporte une vraisemblance, une probabilité.

Mais, d'autre part, M. R. signale de frappantes analogies du *Codex Lugdunensis* avec des textes bibliques qui n'ont rien d'africain. L'*Heptateuque* de Lyon se rapproche souvent du *Codex Wirceburgensis* ou des citations de saint Ambroise; et plus souvent encore, parfois jusqu'à l'identité, il se rapproche du texte biblique de Lucifer de Cagliari. Or, le *Codex Wirceburgensis* ne paraît avoir rien de commun avec l'Afrique; le texte de saint Ambroise est le type même des textes dits *italiens;* quant à Lucifer de Cagliari, il n'est pas d'origine africaine, et ses citations bibliques, quoiqu'on y relève des

leçons africaines, se rapportent nettement au groupe *italien*.

On arrive donc à ce résultat paradoxal. D'après le vocabulaire, le *Codex Lugdunensis* reproduirait un texte *africain ;* d'après les analogies avec les citations des Pères ou les autres manuscrits, il contiendrait un texte *italien*. — C'est peut-être que la question est mal posée.

A vrai dire, nous ne croyons pas que, dans l'état présent de nos connaissances, il soit possible de la résoudre entièrement. L'étude critique des versions antérieures à la Vulgate est loin d'être aussi avancée pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau. Sur l'origine du *Codex Lugdunensis*, on peut relever seulement quelques indices ; et ces indices semblent devoir conduire à une solution intermédiaire.

Sur un point, l'accord est presque fait. M. Gaston Paris a montré (*Journal des Savants*, 1883, p. 397) que, selon toute vraisemblance, le *Codex* a été exécuté dans le midi de la Gaule, et probablement à Lyon. M. Robert est tout disposé à l'accorder (p. XV). Mais l'exécution matérielle du manuscrit ne préjuge rien quant à l'origine de la traduction. Des manuscrits africains passaient aisément en Europe (témoin le texte biblique de Lactance et de Victorin), comme ceux d'Europe sont passés en Afrique dès la fin du IV[e] siècle. Si, comme on le croit, saint Augustin a rapporté de Milan le texte de son *Itala*, rien n'empêche d'admettre qu'une version d'origine africaine ait pu être transcrite à Lyon.

Avant tout, on doit commencer par définir exactement le sens des mots. Augustin est aussi africain que personne ; et pourtant il ne s'est servi que par exception de textes bibliques africains. En termes de critique, un texte *africain*, ce n'est pas un texte usité en Afrique, c'est un texte identique ou étroitement apparenté au texte de saint Cyprien. C'est là pour nous, dans l'état présent de ces études, le criterium unique ; criterium très sûr, d'ailleurs, en raison de l'entière fixité du texte de Cyprien.

La question de l'origine du *Codex Lugdunensis* se ramène donc à celle-ci : quels sont les rapports de cette version avec la Bible de Cyprien? M. R. nous dit que l'évêque de Carthage employait une version « assez différente » de celle du *Codex Lugdunensis ;* et il ajoute : « C'est ou que la nôtre n'existait pas encore alors, ou qu'elle n'était pas beaucoup répandue. » (p. XXVII). M. R. ne croit donc pas qu'il y ait des rapports entre l'*Heptateuque* de Lyon et les citations de Cyprien. Si le fait était exact, ce serait la négation même de sa thèse sur l'origine africaine du *Codex*. Mais le fait est-il exact ? — En comparant le *Codex Lugdunensis* aux fragments correspondants du texte biblique de Cyprien, j'ai été très frappé, au contraire, de rencontrer dans le *Codex* beaucoup de leçons sûrement africaines. Certains passages sont ou identiques ou étroitement apparentés. Voici quelques exemples :

Deuteronom., XXIV, 16 (*Codex Lugdunensis*, p. 26 : Non morien-

tur patres pro filiis, et filii non morientur pro patribus, sed unusquisque in suo peccato morietur. = Cyprien, *Epist.* 55, 27 : Non morientur patres pro filiis, et filii non morientur pro patribus, unusquisque in peccato suo morietur).

Deuteronom., XXXII, 17 (*Codex Lugdunensis*, p. 45 : Sacrificaverunt daemoniis et non Deo. = Cyprien, *Testimon.*, I, 1 : Sacrificaverunt daemoniis et non Deo).

Josué, I, 8 (*Codex Lugdunensis*, p. 53 : Et non recedet liber legis hujus ex opere tuo, et meditaberis in eo die ac nocte. = Cyprien, *Epist.* 74, 2 : Non recedet liber legis hujus ex ore tuo, et meditaberis in eo die et nocte).

Josué, II, 18-19 (*Codex Lugdunensis*, p. 56 : Fratres tuos et omnem domum patris tui colliges ad te in domum tuam. Et erit omnis qui exierit januam domus tuae foris, reus sibi erit. = Cyprien, *De cathol. eccles. unit.*, 8 : Fratres tuos et totam domum patris tui colliges ad te ipsam in domum tuam. Et erit omnis qui exierit ostium domus tuae foras, reus sibi erit).

Judices, II, 11 (*Codex Lugdunensis*, p. 109 : Et fecerunt fili Israhel malignum. = Cyprien, *Testimon.*, I, 1 : Et fecerunt filii Israel malignum).

Dans ces passages, et dans bien d'autres que nous pourrions citer, l'étroite parenté des deux textes est évidente ; et aucun d'eux n'est suspect d'interpolation, puisqu'ils s'écartent également de la Vulgate. — Le *Codex Lugdunensis* renferme donc un assez grand nombre de leçons africaines ; et par là s'expliquent d'elles-mêmes les analogies relevées par M. R. entre le vocabulaire du *Codex* et le vocabulaire des auteurs africains.

Est-ce à dire qu'on doive pour cela rattacher l'*Heptateuque* de Lyon à la famille des textes bibliques africains ? Evidemment, non. Et cela, pour deux raisons.

D'abord, on relève beaucoup de leçons *africaines* dans les textes revisés ou mêlés des siècles suivants, dans la Vulgate du Nouveau Testament, dans les textes dits *italiens*, chez saint Augustin et chez les polémistes de la période vandale ou byzantine. Ceci n'a rien de surprenant. Car les textes *africains* du IIIe siècle sont un des éléments qui ont concouru à la formation des textes bibliques latins depuis le IVe siècle.

De plus, si le *Codex Lugdunensis* se rattache par bien des leçons à la famille africaine, il s'en écarte bien plus souvent encore ; et, si l'on en juge par les omissions et les interversions, il relève fréquemment d'une autre classe de manuscrits grecs. Enfin, comme l'a montré M. Robert, il se rapproche ordinairement du texte biblique de Lucifer de Cagliari ou de saint Ambroise, c'est-à-dire des textes dits *italiens*. Nous sommes donc en présence d'un texte mêlé, ou plutôt revisé, et non d'une traduction tout originale. Sans rien préjuger sur

la question du pays d'origine, nous verrions volontiers, dans la version du *Codex Lugdunensis*, un texte revisé au IVe siècle, d'après plusieurs manuscrits antérieurs, dont l'un était africain. On s'expliquerait bien ainsi le trait dominant de la version du *Codex Lugdunensis* : le mélange de leçons purement *africaines* et de leçons étroitement apparentées aux textes *italiens* de saint Ambroise ou de Lucifer de Cagliari.

En terminant, nous devons remercier M. Robert d'avoir si bien complété sa belle publication de l'*Heptateuque* de Lyon, et d'avoir ainsi mis à la disposition de tous les savants un document d'une si grande valeur pour l'étude de la Bible latine.

Paul MONCEAUX.

Michel Colombe et la sculpture française de son temps, par Paul VITRY, docteur ès-lettres, attaché des Musées Nationaux, Paris, librairie centrale des Beaux-Arts, 1901, in-8°; XXIV-532 p. ; 16 pl. et 203 fig.

Peu de questions, dans l'histoire de l'art français, ont autant d'importance que celle de la transformation subie à la fin du quinzième siècle et durant la première moitié du seizième, de la transition de l'art gothique à l'italianisme. Plusieurs travaux, — dont un livre récent sur lequel il ne nous appartient pas d'insister — lui ont déjà été en partie consacrés; mais leurs auteurs, s'étant limités à des monographies d'artistes ou de provinces, ne l'avaient pas étudiée dans son ensemble; or c'est justement ce qu'a fait M. Vitry, et cela donne à son livre un grand intérêt.

M. V. a divisé son ouvrage en trois parties principales. Dans la première il recherche les « origines gothiques » de la sculpture française, particulièrement dans la région de la Loire, avant 1495 (date du retour de Charles VIII après son expédition de Naples); élargissant la question, et avec raison, il emprunte des arguments à l'architecture, à la peinture, et aux arts industriels. Puis il examine l'état général de la sculpture en France, d'après la dépendance plus ou moins grande des diverses écoles provinciales par rapport à l'influence bourguignonne. — Dans la seconde partie, il trace un tableau très complet des « influences étrangères avant et après 1495 »; il résume ce que nous savons de l'apport italien avant les guerres d'Italie, et suit les progrès de cette pénétration entre 1495 et 1510 environ; puis il analyse plus brièvement l'influence flamande durant cette même période. — La troisième et dernière partie est consacrée à l'école de la Loire et à Michel Colombe. M. V. analyse d'abord le *Sépulcre* de Solesmes dont il détermine avec un sens critique très juste la signification générale dans l'art de la fin du XVe siècle; autour de cet ensemble il groupe quelques œuvres tourangelles, notamment le *Saint Cyr* de Jarzé.

Abordant enfin l'histoire de Michel Colombe, M. V. retrace la biographie du maître, qu'il dégage de plus d'une légende, et étudie ses œuvres actuellement conservées : la médaille de Louis XII (1500), le tombeau de François II de Bretagne à Nantes (1502-1507), et le saint Georges de Gaillon (1508-1509). Les deux derniers chapitres montrent le rayonnement de l'art de Michel Colombe ; l'auteur y traite d'abord des élèves directs du maître, tels que Guillaume Regnault ou Jean de Chartres, puis examine diverses sculptures où son influence se fait sentir, telles que les *Vierges* d'Olivet et d'Ecouen, les *tombeaux* des enfants de Charles VIII, de Louis de Poncher, des cardinaux d'Amboise, et de Louis XII. Enfin il indique l'état de la sculpture française au début du xvi^e^ siècle dans le Bourbonnais, la Bourgogne, la Normandie, l'Ile de France et la Champagne.

Clairement composé et abondamment illustré, ce livre n'a pas seulement le mérite de résumer excellemment ce que l'on sait aujourd'hui sur la sculpture française à l'époque de Michel Colombe ; il est de plus, en un certain sens, véritablement nouveau. Sans doute on n'y trouve pas un grand nombre de monuments inédits (notons cependant le *Saint Cyr* de Jarzé : les *Vierges* de la barte, de la Bourgonnière et de Mesland), et cela n'a rien de surprenant, car de nombreux chercheurs ont étudié depuis longtemps l'art tourangeau. Mais on y trouve, et c'est là ce qui donne pour nous à ce livre une valeur toute spéciale, un tableau complet des rapports entre l'art italien et l'art français au moment de la transition entre le moyen âge et ce que l'on appelle parfois encore la Renaissance. M. V. discute les diverses théories auxquelles cette transformation a donné lieu ; il ne croit pas, bien entendu, que l'art gothique fût épuisé à la fin du xv^e^ siècle et que l'expédition de Charles VIII ait été un bienfait ; mais il refuse également d'admettre que l'influence italienne ait commencée seulement avec François I^er^ et l'école de Fontainebleau ; et il ne souscrit pas davantage à l'opinion de Courajod, qui sacrifiait la première renaissance française, et déclarait que la France était déjà saturée d'italianisme avant 1495. Par un examen attentif des monuments et des faits, il prouve que la pénétration italienne, réelle dès la seconde moitié du xv^e^ siècle, n'a pas eu de résultats certains avant 1510 ou 1515 ; et cette démonstration, habilement conduite, a pour nous une grande importance.

Il n'y aurait que peu de critiques à adresser à cet utile ouvrage. Nous regrettons, par exemple, que M. Vitry, étudiant l'ensemble de l'art français, ait négligé diverses régions, notamment le Languedoc. — De même nous aurions voulu qu'il nous fît connaître le « milieu » tourangeau, plutôt royal et seigneurial que bourgeois, ce qui aiderait à comprendre certains caractères de l'école de la Loire. — Nous n'aimons guère la comparaison, trop fréquente, entre l'art du début du xvi^e^ siècle et celui du xiii^e^, bien qu'elle vienne à l'appui d'une idée

très juste, à savoir que l'art de Michel Colombe se rattache à une tradition purement française, en dehors de l'influence bourguignonne. — Peut-être faudrait-il accorder à l'influence flamande une part un peu moins considérable. — Il faudrait attacher moins d'importance à des monuments aussi médiocres que la *Pitié* d'Autrèche, ou d'un type aussi banal que la *Vierge* de Neuillé-Pont-Pierre. — Nous serions tentés de critiquer l'attribution à Louis Mourier du charmant *Saint Cyr* de Jarzé, car elle ne repose que sur des arguments bien imprécis. — Au contraire l'attribution à Mazzoni du buste de Charles VIII conservé au Bargello nous semble très admissible.

Par le nombre des monuments qui s'y trouvent analysés et reproduits, par l'intérêt des idées générales qui y sont développées, le livre de M. V. mérite la plus sérieuse attention ; c'est l'un des ouvrages les plus importants pour l'histoire de la sculpture française qui aient encore paru, et l'un de ceux qui font le plus d'honneur à l'École du Louvre et à la Sorbonne.

Jean J. MARQUET DE VASSELOT.

MON CHER DIRECTEUR,

Depuis la querelle des Evangiles en Grèce [1], la presse anglaise continue de s'occuper avec un zèle des plus louables, même en y consacrant des articles de fond, de la question du grec moderne [2]. La presse anglaise a raison, car la question est importante ; de sa solution, c'est à savoir du choix qui sera fait entre une langue vivante et un idiome artificiel, dépend l'avenir d'un pays comme la Grèce. Un long article de M. Gennadios, dans le *Times* du 10 janvier, a mis enfin, peut-être sans que l'auteur s'en doute, la question du grec sur son terrain véritable. Un détail le fera voir. Il ne s'agit plus d'une simple querelle sur un mot, mais du débat tout entier.

M. Gennadios accuse un vulgariste — c'est moi-même, il ne s'en cache pas ! — d'avoir fabriqué les mots de Παρθενός et de 'Ορφές, barbarismes, assure-t-il, que jamais le peuple grec n'a pénétrés (no section or class of the Greek people has ever spoken this hybrid lingo nor perpetrated such machine-made barbarisms). En réalité, j'ai recueilli ces deux mots de la bouche même du peuple. Παρθενός m'a été dit par un

---

1. Voir sur la cause de ces troubles qui sont linguistiques d'origine, la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), 1er janvier 1902, p. 19 suiv.

2. J'ai moi-même pris part à ces débats. J'avais envoyé au *Times* un article que j'avais eu soin de traduire en anglais et je lui donnais le choix entre les deux textes. Il me fut répondu, par retour du courrier, que l'article paraîtrait en *français*. Ce qui fut fait, dans le numéro du 10 janvier 1902. Dans une autre occasion, j'avais prié le *Manchester Guardian* de traduire un article que je lui adressais. La traduction et l'insertion eurent lieu dans les vingt-quatre heures. Ce libéralisme et cette courtoisie méritent d'être signalés avec d'autant plus d'éloges que tous ces articles n'avaient rien de ce que nous entendons d'ordinaire par articles de journaux : c'étaient de véritables études, avec des mots grecs imprimés en grec, et quelques unes d'entre elles, dues à des savants de profession, avaient le ton et l'allure des articles que nous sommes habitués à lire dans la *Revue critique* où ils auraient fait très bonne figure.

gardien de l'Acropole, à qui ses chefs répétaient le Παρθενών, cher à M. Gennadios. 'Ορφές m'a été dit par un cocher de Syra, devant qui j'avais tout exprès employé 'Ορφές, pour voir un peu ce qu'il en ferait. J'ai noté ce phénomène et ce renseignement dans bien de mes ouvrages (entre autres, *Essais*, t. II, p. CI-CII; *Asty*, 28 Sept. 1893 ; 28 déc. 1900 ; 26 juillet, 1895 ; Γιὰ τὸ ῥωμαίϊκο θέατρο, 1901, p. 79); mais nous savons que ces messieurs les puristes ne s'informent pas, avant de juger. Du reste, c'est là un point secondaire.

Pourquoi donc ce gardien disait-il Παρθενός pour Παρθενών, et pourquoi ce brave cocher disait-il 'Ορφές pour 'Ορφεύς ? Voilà toute la question.

Chacun sait que le grec ancien n'a jamais dit ni ΠαρθενΟν ni 'ΟρφέΦΣ. Ce sont là des monstruosités. Les puristes cependant prononcent exactement comme je viens d'écrire, sans ω et avec un φ. M. Gennadios a omis de noter ce détail. Il est pourtant de la plus haute importance. Car, si les puristes avaient agi comme dans les langues romanes, ils auraient dit Παρθενώνας et 'Ορφέας, conformant ces termes à la grammaire générale du peuple grec. Le peuple alors n'y eût rien changé. Ils lui présentent, au contraire, des formes inacceptables ; voilà pourquoi le peuple, guidé par un sûr instinct, rétablit des formes normales, quand il entend ΠαρθενΟν ou 'ΟρφέΦΣ, aussi incorrects dans le passé que dans le présent. En trois mots, voici donc la chose : 'Ορφεύς est ancien ; 'Ορφέας, ou, à défaut, 'Ορφές est moderne ; 'Ορφέφς n'est rien du tout.

Or, tous ou presque tous les mots puristes rentrent dans cette catégorie. La question du grec vulgaire ou moderne est, avant tout une question *pratique*. Le purisme lance perpétuellement dans la circulation des mots qu'il prend dans les livres. Ils ne sont donc plus conformes à *l'évolution* séculaire : ils sont, suivant l'expression même de M. Gennadios, *machine-made*. La preuve en est que le peuple est obligé de les refaire constamment. Et il a raison. Car, ce qui s'appelle une langue nationale est, ou les définitions n'ont plus de sens, une langue que tout le monde *peut* parler, lire et écrire. Il n'y a pas à sortir de là.

En résumé, la langue *vulgaire* ou moderne est le développement régulier de l'ancienne, tandis que la langue puriste n'est ni ancienne, ni moderne. Ce point a été scientifiquement établi. Cela suffit, surtout dans cette *Revue*, et je n'ai plus à y revenir.

Je n'insiste pas sur la partie littéraire de l'article de M. Gennadios, car il y en a une et même assez longue. Elle est pourtant à côté du sujet. L'auteur passe en revue les productions littéraires de la Grèce moderne, et il lui arrive la plupart du temps de citer des ouvrages tels que les trois volumes, assez lourds, de Thérianos sur Koray, parce que M. Gennadios confond encore la philologie avec la littérature proprement dite. Il croit volontiers, ainsi qu'on le croit en Grèce, que la littérature et le style sont l'apanage de l'érudition, celle-ci fût-elle contestable comme chez Thérianos. En revanche, Solomos, le grand poète moderne, n'est pas mentionné dans ce long article [1]. Il est vrai que ce poète eut toujours une sainte horreur des puristes. En général, je crains que souvent, dans ces questions, un amour-propre national mal compris, sans compétence spéciale, n'embrouille le fond des choses et ne masque la vérité elle-même.

Croyez, mon cher Directeur, à mes meilleurs sentiments.

Jean Psichari.

Réponse a l'article de M. A. Martin.

(*Revue critique* du 3 février 1902) sur mon ouvrage intitulé l'*Agamemnon* d'Eschyle.

---

1. On trouvera un aperçu, plus impartial, croyons-nous, sur la littérature grecque moderne dans le *Journal de Genève*, du 7 janvier 1902.

Cet article se termine de la manière suivante : « Ainsi un vice grave et pour lequel on ne peut alléguer aucune excuse, le mépris des lois de la métrique; en second lieu l'abus des explications subtiles, forcées, systématiques; enfin, et ceci était inévitable de la part d'un auteur qui n'est pas hélléniste, une certaine inexpérience des choses du sujet, voilà les trois défauts qui se rencontrent à chaque instant dans cet ouvrage. Ils suffisent largement pour ruiner la thèse que l'auteur a voulu soutenir. »

Je réponds. — Parmi les trois chefs d'accusation qui sont dressés contre mon livre, le premier seul est à retenir si l'on remarque qu'il est le seul qui s'appuie sur des faits précis : les deux autres sont aux mains de mon critique affaire d'appréciation toute personnelle et de ceux dont on peut dire qu'à leur propos *grammatici et philologi certant*. Pour s'en tenir donc au premier grief, je ferai observer que les quatre vers que M. Martin invoque pour me reprocher d'avoir négligé la métrique n'ont été rectifiés par les éditeurs qu'au moyen de particules na'pportant aucun changement sensible au sens des passages où elles figurent [1]. Ce qui aurait été réellement probant et de nature à « ruiner » la partie correspondante de ma thèse, c'eût été de montrer, — et mon censeur avait vingt exemples à sa disposition pour le faire si la chose eût été possible, — que ma traduction *textuelle* avait tort contre les corrections plus ou moins arbitraires des éditeurs *là où elles intéressent sérieusement le sens*. M. Martin l'a-t-il fait voir? Je laisse à sa bonne foi le soin de répondre à cette question.

A-t-il mieux atteint son but en visant l'autre partie de ma thèse, à savoir celle qui concerne la mythologie védique et le parti qu'on peut en tirer pour expliquer la mythologie grecque en se fondant sur la communauté d'origine de l'une et de l'autre? Il m'est impossible de voir ce que présente de ruineux pour cette méthode l'argumentation et les citations y relatives de la page 90 de son article. En tous cas, ce qu'il dit à la page d'Eschyle « retrouvant par intuition, par la puissance de son génie, certains traits de la poésie des Védas », éprouvant et rendant « les sensations déjà éprouvées et rendues [2] par les vieux poètes de l'Inde » témoigne avec trop d'éloquence à quel point il est insuffisamment préparé pour comprendre et juger ces questions.

En résumé, M. Martin laisse intacte, ou à peu près, et ma traduction des passages les plus difficiles et les plus controversés de l'*Agamemnon*, et le principe du secours mutuel que la mythologie de l'Inde aryenne et celle de l'ancienne Grèce peuvent se prêter à tour de rôle. Là est l'important et ce que je tiens à constater. En dépit des critiques les moins indulgentes et souvent les moins justifiées, les conséquences de mes théories se déduiront fatalement de leur prémisses, et j'entrevois l'époque prochaine où les hellénistes seront obligés de compter avec les indianistes... à charge de revanche. Mais pourquoi M. Martin semble-t-il avoir pris à tâche de les traiter en frères qui doivent à jamais s'ignorer au grand détriment de l'histoire de la famille indo-européenne et des enseignements si féconds qu'elle révèle?

Remarques de détail. — Au vers 342 je persiste à construire κάμψαι θάτερον κῶλον διαύλου.

Au vers 1109, je n'éprouve aucun embarras à traduire « c'est toi qui achèveras (le crime) après avoir rendu brillant, etc. », en conservant d'ailleurs la même interprétation fondamentale.

Sur le vers 203, M. M. raisonne comme si le texte avait σκῆπτρον et non βάκτρον. — Singulière inadvertance d'un critique si méticuleux. Je puis l'assurer du reste

1. Cette remarque s'applique même au vers 730 si l'on s'en tient à la correction de M. Weil (ἐν ἄταις).

2. N'étant pas exposé ici à corriger Eschyle, je lis « rendues » au lieu de « rondues » et deux lignes plus bas « quelle » au lieu de « quelles ».

que ni Pierron, ni Ph. de Ségur, ni même V. Hugo ne sont pour rien dans le jeu d'idées que j'ai entrevu et dont je maintiens la vraisemblance.

P. 95. Aucun rapport, si ce n'est de contraste, entre la prétendue *intuition* d'Eschyle et la *tradition* mythique que M. Bréal a signalée dans Virgile à propos de l'épisode de Cacus.

Au vers 314, je maintiens comme possible le sens que j'ai indiqué : tous les sens dont il s'agit procèdent d'un même feu qui a circulé de Troie à Argos. Le premier est donc à cet égard le même que le dernier. L'explication de M. Foucart me paraît moins sûre et ne saurait servir à me convaincre « d'inexpérience ».

P. 92. J'ai abusé, d'après M. M. d'explications « subtiles », — Eschyle n'est-il pas subtil ? — « forcées », — oui, dans la mesure et sans jeu de mots, où l'intelligence du texte d'Eschyle exige des *efforts*. — « systématiques », criera-t-on que la mythologie indo-européenne puisse être considérée comme un système ?

Je passe condamnation sur la question de métrique, non pas que je regrette de ne pas avoir redressé les vers faux de l'*Agamemnon*, mais j'aurais pu les indiquer au lecteur. C'est affaire de retouches dont j'espère avoir l'occasion.

Je termine en signalant des questions de la plus haute importance que soulève mon ouvrage et dont mon censeur n'a pas dit mot. Telles sont particulièrement celles qui intéressent le style d'Eschyle, le rôle chez lui de la personnification et celui de ce que j'ai appelé sa mythologie spontanée. Ai-je soutenu là aussi des thèses ruineuses ? [1]

Paul Regnaud.

— Le *Programme* des Conférences de l'École pratique des Hautes-Études, section des Sciences religieuses, pour l'année 1902, vient de paraître (Leroux, édit. ; in-8°, pp. 59). Il est précédé d'une étude sur *L'Implacable Providence de l'Ancien Mexique*, par G. Raynaud. En même temps a paru l'*Annuaire* de l'École des Hautes-Études, section des Sciences historiques et philologiques, pour l'année 1902, précédé d'une étude de M. H. Gaidoz sur *La Réquisition d'amour et le Symbolisme de la pomme* (E. Bouillon, éd.; in-8°; pp. 172).

— La revue arabe *Al-Machriq* (Beirout, Impr. catholique, bi mensuelle; Union postale, 15 fr. par an) vient d'entrer dans sa cinquième année. Son but est de faire pénétrer chez les Orientaux quelques conceptions plus modernes de la littérature, de l'histoire, des sciences. Grâce à la prudente et habile direction du P. L. Cheikho, elle a pris une place importante dans le milieu intellectuel de la Syrie, et nous ne pouvons qu'applaudir à ses succès. Voici le sommaire du premier numéro de l'année 1902 : Le calendrier de l'Église d'Antioche au XIe siècle, d'après Al-Birouni. — Les pensées de « Ali Ibn Abi Taleb ». — Les Mages et la Vierge (poésie). — Notes archéologiques sur le Liban. — Le deuxième centenaire de l'ordre des Mékitaristes. — Les ballons dirigeables. — Bibliographie orientale. — Varia. — Questions et réponses. — J.-B. Ch.

---

1. Nous avons communiqué cette lettre à M. Albert Martin; il estime qu'il n'a pas à répliquer à M. Regnaud; il se contente de renvoyer les lecteurs de la *Revue* à son article du 3 février (A. C.)

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 17 mars — 1902

M. A. Stein. **Preliminary Report on a Journey of Archæological and Topographical Exploration in Chinese Turkestan.** 71 p. et xvi planches. — London, Eyre and Spottiswoode, 1901.

Le Rapport de M. Stein est un grand événement scientifique; il inaugure triomphalement un nouveau domaine de l'indianisme. Les explorateurs de l'Asie Centrale, et surtout M. Sven Hedin, avaient signalé la présence de ruines considérables dans le désert de Takla Makan, aux alentours du pays de Khotan. Des trouvailles retentissantes de manuscrits, entre autres le Dhammapada en caractères Kharosṭrî rapporté par M. Grenard et publié par M. Senart, laissaient espérer d'autres découvertes, d'une portée plus considérable encore. En juin 1900, le gouvernement de l'Inde chargeait M. S. d'une campagne d'exploration archéologique dans le sud du Turkestan chinois. Jamais choix ne fut plus heureux. Etabli de longue date dans le Penjab, familier avec les dialectes hindous et les langues iraniennes, habile comme un pandit à manier le sanscrit, assez initié au turc pour s'en servir avec aisance, orienté depuis longtemps vers la région de Khotan par ses travaux d'archéologie, de philologie, d'histoire sur le Cachemire, montagnard rompu aux passes de l'Himalaya, M. S. devait réussir, si le succès était possible. Le succès a dépassé les plus belles espérances. Le 2 juillet 1901, M. S. rentrait à Londres par la voie du Transcaspien avec douze grandes caisses de reliques, prémices des Pompéi nouveaux reconquis sur les sables du désert. Les matériaux frustes encore attendent l'examen patient et minutieux des spécialistes;

le linguiste, le paléographe, l'historien, le géographe, l'artiste auront à étudier ce trésor. Le Rapport n'est qu'un inventaire sommaire des fouilles et des résultats; mais cet inventaire, allègre comme un chant de victoire, est précis et substantiel comme un mémoire de savant. Parti du Cachemire, M. S. a suivi la route de Gilgit et de Hunza, franchi la passe de Kilik (15,800 pieds), reconnu la passe de Wakhjîr (16,200 pieds), exploré le site de Tâshkurghân, relevé le massif du Muztâgh-Ata et gagné enfin Kachgar. Puis, de Kachgar à Yarkand par Ordam Pâdshâh, et à Khotan. Tandis que l'expédition s'organise, — trop lentement au gré du voyageur —, M. S. assisté d'un topographe hindou opère la triangulation des montagnes de Khotan. De plus, comme il l'a fait déjà depuis la frontière de l'Inde, il contrôle les données du pèlerin chinois Hiouen-tsang, le plus sûr et le plus précieux des guides, fixe plusieurs points douteux de son itinéraire, et recueille aussi les vagues informations des déterreurs de trésors. Enfin le travail des excavations commence. Le premier site visité est Yotkân, trois lieues ouest de Khotan, où M. Grenard a déjà reconnu le site de l'antique Khotan; le sol jonché de débris rend des monnaies locales, avec des légendes chinoises ou indo-kharo*st*rî, des poteries décorées, et même un bas-relief très étroitement apparenté à l'art gréco-bouddhique du Gandhâra. Mais trop de chercheurs d'or ont déjà remué ces couches. M. S. prend la route de Keriya vers l'est pour atteindre le site de Dandân-Uiliq, la vieille ville révélée par M. Sven Hedin. Là les fouilles mettent à jour un temple bouddhique orné de statues, décoré de fresques du même style qu'aux grottes d'Ajanta, des feuilles de manuscrits, les uns en sanscrit, les autres en langue inconnue, mais tous en caractères brâhmî, d'une main du VIIe siècle, et même des documents en chinois datés avec précision de 778, 782, 787 de J.-C. Sans se laisser retenir par ces trouvailles séduisantes, M. S. poursuit sa route vers l'ouest, arrive à Niya, l'ancien Ni-jang de Hiouen-tsang et pénètre résolument à 150 kilomètres plus loin dans le désert glacé, sur la foi de renseignements habilement recueillis. Une ville dort là, engloutie par les sables depuis plus de quinze siècles. C'est une bibliothèque entière, ou peut-être une collection d'archives, sur bois et sur cuivre que M. S. y découvre; tous les documents, sauf un, sont tracés dans cette écriture Kharo*st*rî, qu'on avait cru cantonnée dans le nord-ouest de l'Inde, et qui a tout au contraire ici son domaine propre. L'aspect des caractères rappelle exactement les documents des Kouchans de l'Inde, la numismatique s'arrête de même au temps des Han; enfin des cachets nombreux marquent l'influence de la Bactriane hellénique; une Pallas Athéné, armée de l'égide, et du type classique, sert de sceau à l'un des textes en Kharo*st*rî. Mais on a signalé à M. S. une autre « vieille ville » le long du ruisseau d'Endéré, à plus de 150 kilomètres d'Imâm Jafar Sâdik; il y transporte son camp, un coup de pioche y rend des manuscrits en langue inconnue, mais en

caractères brâhmî, et aussi des textes tibétains. La saison oblige à songer au retour. En approchant de Khotan, par un heureux crochet au nord d'Ak-sipil, M. S. découvre à Rawak un stûpa considérable orné de sculptures colossales de Bouddhas et de saints traitées en style du Gandhâra (indo-grec). Enfin, rentré à Khotan, M. S. prouve par un dernier exploit que le critique chez lui vaut l'explorateur. Depuis plusieurs années, la région de Khotan s'était mise soudain à livrer à l'Occident et à l'Inde un nombre toujours croissant de documents mystérieux, tracés « en langue et en écriture inconnues » et qui par leur évidente parenté avec les caractères connus irritaient et décevaient la curiosité des spécialistes. Les circonstances rapportées à l'appui de ces trouvailles avaient paru suspectes; grâce à sa familiarité avec les pièces authentiques, M. S. passa du soupçon à la certitude du faux; avec l'appui des autorités, il organisa une enquête diligente, réussit à mettre la main sur le fabricant de « vieux textes » et obtint de lui des aveux complets. En même temps que la science est enrichie de magnifiques trésors, elle est débarrassée d'une collection de faux qui ont trop longtemps arrêté l'attention.

Pour apprécier plus complètement encore tout le mérite de M. Stein, il convient de songer au terrible climat qui sévit sur le désert de Takla-makan. Habitué aux chaleurs torrides de l'Inde, M. S. eut à subir le glacial hiver de la Kachgarie, avec des températures de — 20° et — 24°; sans autre abri que la tente des nomades. Après de si rudes et de si glorieux labeurs, le gouvernement de l'Inde n'a pas cru pouvoir accorder à M. S. plus qu'un congé de six semaines, prolongé ensuite d'une période égale. M. Stein a dû rejoindre en octobre le Penjab où des fonctions scolaires le réclamaient. Les collections qu'il a réunies et rapportées sont maintenant à mille lieues de lui, déposées au British Museum où elles risquent de rester stériles. Il est à souhaiter que le gouvernement de l'Inde, fidèle à ses traditions de libéralité éclairée, hâte la mise en œuvre de ces matériaux en accordant à l'heureux découvreur les loisirs nécessaires. L'Asie centrale est le domaine où converge l'attention de tous les orientalistes; l'histoire de l'Asie se noue autour du Pamir; à l'entour et au travers de ce massif ont rayonné les grandes civilisations et les grandes religions du monde. Il serait pénible d'avoir arraché au désert une part de ses secrets antiques pour aller l'enfouir en plein cœur de Londres.

Sylvain Lévi.

Homer Curtis Newton, **The epigraphical evidence for the reigns of Vespasian and Titus** (Tome XVI des *Cornell studies in classical Philology*), New-York 1901, in-8°, 140 p. chez Macmillan.

« Ceux qui étudient l'histoire romaine, dit l'auteur dans sa préface,

ont subi un dommage irréparable du fait que les *Histoires* de Tacite n'ont survécu que fragmentées, s'arrêtant juste à l'avènement de Vespasien. Nous en sommes réduits pour la période suivante aux maigres esquisses de Suétone et de Dion Cassius. Voilà pourquoi les renseignements que nous donnent les inscriptions sur les règnes de Vespasien et de Titus ont une valeur inappréciable. M. H. C. Newton a donc pensé rendre service aux études d'antiquité romaine en réunissant en un seul volume le texte de toutes les inscriptions latines ou grecques qui appartiennent à cette époque. Il les a, naturellement, divisées en un certain nombre de chapitres, prenant pour base de sa division, non la chronologie ou la topographie, mais les différentes catégories de faits auxquels elles se rapportent : Vespasien avant son arrivée à l'Empire ; avènement, *lex de imperio* rendue à cette occasion ; agrandissement du *pomerium*; guerre contre Vitellius, guerre de Judée, expéditions diverses ; envois de colonies ; opérations censoriales ; constructions et dédicaces de monuments; tracés de routes ; activité des collèges pendant le règne de Vespasien et de son fils ; leur déification ; textes relatifs aux princes et princesses de leur famille ; magistrats et soldats de cette époque ; esclaves et affranchis des deux empereurs ; faits divers signalés sur de petites inscriptions sur briques, plomb, marbres, graffites, etc. Pour corriger les inconvénients de ce genre de classification, l'auteur a dressé (p. 131 et suiv.) une table chronologique de tous ces textes. Chaque inscription est suivie de sa date, de bibliographie et souvent d'annotations brèves mais substantielles. Le recueil m'a paru offrir quelques omissions, qu'il sera aisé de réparer dans un appendice ; certains des textes cités ne sont pas pris aux dernières sources (par ex. le n° 29 qui a été republié depuis 1869 : *Athen. Mitth.*. 1896, p. 472) ; mais ce sont là des exceptions. En général le travail est fort estimable ; on le consultera avec fruit toutes les fois qu'on aura à s'occuper de Vespasien et de son temps ; il ne sera pas sans intérêt, non plus, pour l'enseignement de l'épigraphie. Chaque jour la vaillante école de philologie classique d'Amérique nous donne des raisons de l'estimer davantage.

R. Cagnat.

Théodore Reinach, **Histoire des Israélites** depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours. Deuxième édition revue et corrigée ; in-12, Paris, Hachette, 1901, xix-415 p.

Isaac Bloch et Emile Lévy, **Histoire de la Littérature juive** d'après G. Karpelès ; grand in-8°, Paris, Leroux, 1901, 683 p.

« Appelé, un peu à l'improviste, à préparer une deuxième édition de ce petit livre, j'ai décidé, après avoir consulté mes forces, de me borner à une simple remise au point, au lieu de la refonte complète

que certains critiques eussent préférée. » Ainsi s'exprime M. Théodore Reinach en tête de cette seconde édition d'un précis, qui avait reçu un très bon accueil et qu'il était inutile de bouleverser. Néanmoins quelques chapitres ont été refaits en entier, d'autres développés; le travail de remaniement a consisté surtout dans des corrections et l'auteur n'a pas cru devoir reculer devant la tâche délicate, qui consistait à faire entrer dans son cadre les faits contemporains ; il a su s'en tirer avec un tact que ses lecteurs apprécieront.

Le point de vue est, on le sait, celui du rationalisme libéral. M. R. est partisan de l'assimilation de ses coreligionnaires aux sociétés du monde civilisé sans abdication de ce qu'on pourrait appeler les liens de la famille. Pour lui « les lois purement cérémonielles sont de simples pratiques pieuses d'une valeur religieuse toute relative », d'ailleurs « étrangères à l'essence même de la religion prophétique ». Il admet, en conséquence, comme ne devant pas souffrir difficulté, d'une part, que « l'on conserve une partie de ces usages, introduits à des époques bien diverses, comme un souvenir curieux et touchant d'un passé inoubliable, » de l'autre, que « tout ce qui choque le progrès des lumières ou simplement la sociabilité moderne, disparaisse de soi-même par la force des choses. » Pour lui « l'unité morale d'Israël réside aujourd'hui presque uniquement dans le sentiment d'un devoir de charité » des Israélites d'Occident et des Etats-Unis « arrivés à la liberté, à l'instruction, parfois à la fortune », à l'endroit de « leurs coreligionnaires, moins bien partagés, du même pays ou des pays moins avancés. »

Un tableau chronologique, une bibliographie d'un caractère méthodique et débarrassée du fatras qu'on nous sert trop souvent sous ce nom, un index alphabétique et une table des matières bien ordonnée rendent l'emploi du précis de M. R. aussi commode qu'on peut le désirer.

Nous voudrions pouvoir porter un jugement aussi favorable sur le gros volume où deux membres du rabbinat français ont résumé l'ouvrage allemand de Karpelès. C'est trop, en un certain sens ; en un autre sens, c'est trop peu, car le nombre des auteurs et des œuvres passés en revue n'a pas permis de mettre en relief les productions maîtresses, seules dignes de retenir l'attention.

Les auteurs ont réparti leurs matériaux en six périodes, littérature biblique, littérature alexandrine, littérature talmudique, littérature juive hispano-arabe, littérature rabbinique et les temps modernes. L'ouvrage eût été sensiblement allégé, — et n'aurait pas perdu grand'-chose —, si les éditeurs français en avaient sacrifié les deux premières parties, où leur insuffisance est par trop visible.

On sait — ou on ne sait pas — que l'état actuel des esprits dans les communautés juives interdit au clergé de traiter librement des questions bibliques et de tout ce qui s'y rattache ; dans ce cas-là, pourquoi

s'engager sur un domaine où l'on se condamne, à l'avance, au vague et à l'inexactitude? On est vraiment stupéfait quand on voit contester les résultats les plus avérés de l'exégèse biblique, quand, à propos d'une compilation littéraire aussi informe qu'est le *Pentateuque*, par exemple, on lit que cette œuvre, si curieuse et intéressante d'ailleurs à tant d'égards, « se détache comme un tout parfait » et que « la critique littéraire le reconnaît comme un chef-d'œuvre de conception et d'exécution. » De pareilles assertions sont, paraît-il, obligatoires quand le rabbin monte en chaire ou préside à l'instruction religieuse; mais, depuis un siècle que la critique biblique accomplit son grand travail de classement, elles sont devenues intolérables dans une œuvre qui ne s'adresse pas aux croyants, israélites ou autres, exclusivement. Le même embarras, le même esprit de conservatisme rétrograde est sensible dans la dernière partie du volume intitulée : « La science du judaïsme. » — Les préjugés que M. Reinach aspire à voir tomber et qu'il se hâte de reléguer dans le passé, sont plus tenaces qu'il ne se l'imagine[1]. Un singulier exemple de timidité pusillanime nous est encore fourni par l'hésitation des éditeurs français à avouer le caractère peu ancien de la Kabbale, qu'on s'étonnera de voir figurer une première fois dans la période de la littérature talmudique, pour reparaître ensuite à une place plus justifiée[2].

Néanmoins, et contrôlée par l'*Histoire des Israélites* de M. Reinach, l'*Histoire de la littérature juive* pourra rendre des services et nous rendons hommage au zèle que les honorables traducteurs ont apporté à mettre aux mains du public de langue française un nouvel instrument de travail.

Maurice Vernes.

G. Paris. **François Villon.** Paris, Hachette, 1901 ; 1 vol. in-18 de 190 p. (Dans la collection des « Grands Écrivains français »).

De tous les volumes de cette charmante collection, qui, par la nature même des sujets traités, sont plutôt des œuvres d'art que de science, celui-ci est certainement un de ceux qui apportent le plus de nouveau. Tel ne paraît pas être, je dois le dire, l'avis de l'auteur lui-même. Cet ouvrage, dit M. G. Paris, « doit tout ce qu'il a de bon à ceux qui m'ont précédé ». C'est là peut-être la seule inexactitude du livre, et voilà pourquoi je me hâte de la relever. Que l'on compare la

1. Voyez sur ce point le compte rendu du très estimable ouvrage du rabbin Michel Meyer, *Le Monothéisme ou la vérité religieuse*, n° du 17 février 1902, p. 138.

2. Il semble qu'on sacrifierait un des titres de gloire du judaïsme en reconnaissant que ces théories, aussi aventureuses que célèbres, ont été anti-datées de dix siècles; c'est le même préjugé d'amour propre puéril que pour les livres bibliques.

biographie de Villon, telle qu'elle est ici exposée, au tableau qu'en traçait, il y a dix ans, M. Longnon, et l'on verra combien de points ont été éclaircis. Sans doute la plupart des résultats ne sont pas dûs aux recherches personnelles de M. P.; mais il me sera bien permis de rappeler que le plus important de ces résultats avait été prévu et comme prédit par lui. Il avait montré, il y a quinze ans [1], à quelles difficultés on se heurtait en plaçant la condamnation de Villon, en 1455, combien d'obscurités s'évanouissaient au contraire, si on la reportait après la composition du *Grand Testament* (1461). Or, voici précisément qu'une découverte de M. Schwob vient de fixer cette condamnation aux mois de novembre ou décembre 1462 [2]. On s'explique maintenant que Villon, au début du *Testament*, s'attarde à décrire les mauvais moments qu'il a passés dans la prison de Meung et ne dise rien de ceux, beaucoup plus angoissants, qu'il a dû connaître dans celle du Châtelet, et qu'il n'ait point inséré son chef-d'œuvre, la ballade des Pendus, dans son ouvrage capital, celui qu'il voulait évidemment transmettre à la postérité [3]. Puis, si M. P. a trouvé plantés dans la biographie du poète quelques jalons de plus que ses devanciers, avec quel art consommé de prudente et judicieuse induction il a réussi à en remplir les intervalles (en laissant subsister encore, cela va de soi, bien des terrains vagues); le premier, il a essayé de ranger les principales pièces de Villon dans un ordre chronologique, et du simple rapprochement des œuvres ainsi classées, jaillissent, il faut bien le reconnaître, des lumières nouvelles qui éclairent la vie et le caractère de son héros.

Il était plus difficile encore d'être original dans l'appréciation de son œuvre, sur laquelle il semble que, depuis cinquante ans, tout ait été dit et redit. M. P. y a réussi pourtant, grâce à sa connaissance si profonde de la langue et de la littérature du XVe siècle. Il n'a pas seulement montré, en quelques pages fortes et brillantes, à quel point de son évolution en était arrivée la poésie française au moment où Villon parut; il est parvenu, en scrutant les moindres allusions du texte, à retrouver ce que le poète connaissait de la littérature en langue vulgaire, ancienne ou moderne, quels souvenirs lui étaient

---

1. *Romania*, XVI, 573 ss.

2. Voy. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1898, p. 721.

3. Il reste pourtant encore une difficulté que M. G. P. a cru devoir écarter, sans doute pour ne pas alourdir par la discussion un exposé qui devait rester essentiellement narratif. La ballade de l'appel, où Villon fait une claire allusion à la pendaison décrétée contre lui, est adressée à un Garnier « clerc du guichet » (selon le manuscrit de Stockholm) ou geôlier de la Conciergerie; or, ce Garnier, nous dit M. Longnon (*Romania*, XXI, 205 et *Glossaire-Index*, p. 309) avait été remplacé dès le 10 février 1456 par un Jean Papin, qualifié *custos et geolarius consiergerie palatii* et qui exerçait encore ces fonctions en 1470. Mais rien ne prouve que les deux personnages aient occupé exactement les mêmes fonctions : l'un pouvait être, et c'est sans doute ce qu'admet M. P., un subordonné de l'autre.

restés de ses études classiques ou juridiques : le jugement qu'il porte sur son originalité y gagne naturellement en sûreté et en précision [1].

Mais, ce qui a surtout permis à M. P. d'être plus complet et plus précis que ses prédécesseurs, c'est qu'il a pénétré plus avant qu'aucun d'eux dans l'intelligence du texte de Villon; dans les citations seules, ce texte a été souvent amélioré, le sens en a été mieux fixé. Que d'autres expressions éclaircies, que d'allusions élucidées au cours de l'étude biographique ou littéraire! Ce petit volume marque, dans l'interprétation de l'œuvre du poète, un grand progrès sur l'édition, pourtant si méritoire, de M. Longnon, et il n'est pas exagéré de dire qu'il ne sera plus possible de lire Villon sans l'avoir sous les yeux. M. Paris a évidemment entre les mains tous les matériaux d'une édition, qui serait la très bien venue [2]. Ce serait un nouveau service qu'il rendrait à ce pauvre grand poète, dont il vient d'évoquer si puissamment la patibulaire et pourtant attirante physionomie : grâce à cette édition, Villon sortirait enfin d'un cercle très étroit de curieux ou d'érudits, et le vrai public lirait de lui autre chose que deux cents vers, toujours les mêmes. Je ne saurais mieux terminer que par ce souhait.

A. Jeanroy.

Historic doubts as to the execution of Marshal Ney, with numerous illustrations, by James A. Weston. New-York, Whittaker, 1895, VI, 310 p., in-8°.
J. F. Rowe, **Was Marshall Ney in America ?** (Studies in history published by the Dawidson College Historical Association, vol. I, 1898, in-8°.

A la liste déjà longue des *revenants* de l'histoire (Waldemars, Jeannes d'Arc, enfants d'Édouard, Sébastiens, Démétrius, Dauphins de France), il faut ajouter, paraît-il, un nom nouveau, celui du maré-

---

1. Cette originalité est en somme tout entière dans l'accent et le ton et tient à la vivacité d'impressions et à la sincérité du poète, nullement aux thèmes qu'il a développés. Ceux-ci ne remplissent pas seulement les pages des rimeurs antérieurs, ils avaient déjà eu le temps de passer les Alpes et les Pyrénées (voy. Carducci, *Cantilene et ballate*, p. 104 et de Puymaigre, *La Cour littéraire de Jean II*, *passim*, et notamment, t. I, p. 98, 111, 198). Campaux et Sainte-Beuve ont rappelé les nombreux précurseurs de la ballade des Dames du temps jadis; M. Wilmotte (*Revue de Belgique*, 1901) a montré que le sujet des regrets de la Belle Heaumière n'était pas non plus une nouveauté; je ne me souviens pas à ce propos d'avoir vu citer nulle part une ballade d'Eustache Deschamps (*Société des Anciens Textes*, VI, 140) qui s'en rapproche singulièrement : la condition de la femme mise en scène, la brutalité des expressions, le cynisme de la morale (qui est exactement la même), tout s'y retrouve: la ressemblance va si loin qu'il me paraît bien invraisemblable que Villon n'ait pas connu l'œuvre de son devancier.

2. M. P. l'a prouvé non seulement dans ce petit livre, mais dans la très remarquable série d'observations critiques qu'il a récemment publiée sous le titre de *Villoniana* (*Romania*, XXX, 352-90).

chal Ney. Il n'est pas tout à fait *revenu* sur la terre natale, mais il s'est promené, pendant un âge d'homme après sa mort, de l'autre côté de l'Atlantique. Malgré l'évidente bonne foi du Révérend James Weston, ancien major de l'armée confédérée, on hésiterait à parler de son livre dans un recueil scientifique si le seul fait qu'il a fait trouvé des croyants parmi les historiens professionnels des États-Unis, ne montrait la nécessité de protester, au nom de la critique rationnelle, contre les combinaisons fantastiques d'un esprit honnête mais hanté par les plus absurdes chimères.

Les *Doutes historiques sur l'exécution du maréchal Ney* ont paru, il y a quelques années déjà, mais ils nous sont assez récemment parvenus et le contenu du volume est suffisamment original pour qu'on le signale encore aux lecteurs français, ne fût-ce qu'à titre de curiosité. L'auteur commence par raconter, dans ses premiers chapitres, la brillante carrière du maréchal ; nous ne nous y arrêterons pas. Puis il examine longuement la question de savoir s'il a été réellement passé par les armes, et conclut à la négative. « Il n'y avait pas un seul Anglais, dit-il, qui ne frémît d'horreur à la simple pensée qu'un pareil homme pût être mis à mort »; Wellington décida donc qu'il sauverait la vie à son illustre adversaire. C'était un patriote et un ami de la paix ; mais il comprit qu'une rupture ouverte avec Louis XVIII sur un sujet aussi délicat, aurait probablement des suites désastreuses pour le repos de l'Europe. Aussi s'arrangea-t-il en conséquence ; « une exécution apparente répondait à ses intentions, et par là Ney serait en même temps suffisamment puni » [1]. M. W. nous raconte ensuite, avec des détails plus ou moins topiques et fort peu vraisemblables, comment on s'y prit pour simuler la scène tragique de l'avenue de l'Observatoire [2], et comment Ney fut expédié secrètement en Amérique. La majeure partie du volume est consacrée à l'existence transatlantique du maréchal, à dépeindre la carrière d'instituteur et de précepteur dans les deux Carolines, carrière qu'il suivit, jusqu'à sa mort, advenue le 15 novembre 1846. Nous avons sous les yeux les résultats d'une véritable enquête, où des témoins nombreux et convaincus, sinon toujours convaincants, viennent déposer qu'ils ont connu Pierre Stuart Ney (ce dont personne ne s'avisera de douter) et qu'ils ont reconnu ou du moins deviné en lui, grâce à mille traits divers et surtout à certains aveux, l'illustre

1. Ajoutez à cela que Wellington était franc-maçon, Ney également ! (p. 221).

2. M. W. connaît assez mal l'histoire de la France en 1815 et le montre par les observations qu'il fait au sujet de la translation nocturne des restes du maréchal Ney au Père-Lachaise. Pour lui ce fait est une preuve flagrante de la supercherie, comme aussi la fait qu'on n'éleva point de monument sur sa tombe. Il ne sait donc rien de l'agitation fébrile des esprits dans la capitale, de la Terreur Blanche dans le midi, des clameurs de la Chambre introuvable, de la rage des ultras, pour croire possible qu'on eût pu et voulu conduire le corps de Ney, en plein jour, à travers les rues de Paris, en 1816?

maréchal de l'Empire. L'enquêteur, je le répète, est incontestablement sincère, et la plupart des témoins m'ont tout l'air de croire à la vérité de ce qu'ils avancent. Mais, au fond, que prouvent-ils? Uniquement ceci.

A partir de 1819, nous voyons circuler dans de petites localités de la Caroline du Nord et de la Caroline du Sud, un vieux grognard de l'Empire, qui a cherché au loin un abri contre les avanies dont on avait abreuvé, après Waterloo, les « brigands de la Loire. » Il semble ressortir de certaines données, que cet individu, qui s'appelait ou se faisait appeler Pierre Stuart Ney, était arrivé dans l'un des ports méridionaux de l'Union dès l'année 1816 et qu'il s'était préparé d'abord dans la solitude à son métier de professeur, pour lequel sa carrière antérieure ne l'avait pas qualifié [1]. Une fois ferré sur les langues mortes et vivantes et les mathématiques, l'ancien militaire se voue pendant un quart de siècle, à l'éducation des jeunes gens, désireux d'acquérir une instruction un peu plus qu'élémentaire; on le voit transporter ses pénates, d'un des comtés des Carolines à l'autre, au gré des « vocations » pédagogiques qu'on lui adresse. Il paraît s'être fait généralement aimer par ses voisins et par ses élèves, quoiqu'il fût par moments « un vrai tigre du Bengale » (p. 160), et avoir inculqué à ces derniers un esprit d'ordre et de discipline, tout en se montrant débonnaire à leur égard. Il n'avait qu'un seul défaut, c'était de trop aimer le whisky, et il lui arrivait parfois de s'enivrer et de rester couché dans la neige, jusqu'à ce qu'un nègre le relevât en passant (p. 149). On lui trouvait volontiers une certaine ressemblance avec le célèbre maréchal [2]; les plus hardis le questionnaient à propos de son nom, sur une parenté possible; mais ce n'était qu'en état d'ivresse qu'il admettait quelquefois son identité avec son illustre homonyme [3]; dès qu'il avait cuvé son eau-de-vie, il refusait de répondre d'une façon plus catégorique à ses élèves ou à ses amis [4].

Il faisait pourtant par moments certaines confidences vagues,

---

1. D'après d'autres dépositions, il savait tout cela en débarquant.

2. C'est là sans doute — plaisanterie ou flatterie — le point de départ de la légende. En comparant le portrait de Pierre Ney, donné par M. W. avec ceux du maréchal, je ne crois pas qu'un esprit non prévenu perçoive une ressemblance marquée.

3. Cela est dit catégoriquement par le témoin James Erwin : « *Ney never claimed to be the marshall except when under the hallucination produced by drinking.* » Et le témoin Williamson déclare : « *It was exceedingly offensive to Ney to have that title applied to him, except when under influence of drink* » (p. 163).

4. Il a bien dit une fois, en 1841 : « Ils prétendent que j'ai été élevé pour être prêtre catholique romain; c'est un mensonge. Je suis le pauvre vieux maréchal ». Mais un des narrateurs déclare qu'il était également gris à ce moment-là. Je ne vois guère d'affirmation catégorique de sa part que celle dont dépose son médecin, le Dr Locke (p. 223). Deux heures avant sa mort — cela ne tirait donc plus à conséquence — il lui aurait dit : « *I am marshall Ney of France* ». (*sic !*)

avouant un jour qu'il avait été du complot formé pour ramener Napoléon de l'île d'Elbe [1]; il racontait qu'il avait femme et enfants en France, et en 1830, il dit à un de ses amis qu'il avait eu la visite de son fils en Amérique, deux ans auparavant [2]. En 1821, apprenant la mort de l'empereur, il essaya de se couper la gorge; un peu plus tard il brûla tous ses papiers [3]. Vers la fin de sa vie, il rédigea, nous dit-on, ses mémoires, « en consultant souvent l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers » [4]. Malheureusement ce précieux manuscrit, rédigé en *cryptographie* par l'auteur, fut prêté après son décès à un savant de New-York, qui voulait le déchiffrer et il a complètement disparu depuis [5]. Il ne nous reste donc rien de ses œuvres, sinon d'assez nombreuses poésies *anglaises*, acrostiches, odes et madrigaux à de jeunes *misses* sentimentalés, toutes d'une banalité, voir même d'une platitude incontestable, quoi qu'en puisse dire notre auteur et certains témoins qui déposent de ses mérites avec une grandiloquence toute américaine [6].

Les connaissances linguistiques de ce mystérieux exilé volontaire étaient des plus remarquables au dire de son biographe. L'un des témoins, le révérend Jones, déclare que Pierre Ney savait l'écossais, le français, l'italien, l'anglais, le latin, le grec, l'hébreu, le russe et le polonais, et il affirme qu'on mit souvent son savoir à l'épreuve, du moins pour le français, le grec, le latin et l'hébreu; c'était « *a superior hebraïst* » (p. 202). Son grand bonheur était également de résoudre des problèmes mathématiques embrouillés et difficiles (p. 140). C'était d'ailleurs un homme pieux, suivant assiduement le culte du ministre Morrisson, et se montrant « *a firm believer in the Bible.* » (p. 189). — Il s'occupait même parfois de politique et on l'entendit en 1830, ennemi prononcé des *démocrates*, prononcer dans les meetings des discours

---

1. On voit que le pseudo-Ney avait mal étudié sa propre histoire; personne n'a nié qu'en mars 1815 le maréchal ne voulut être fidèle aux Bourbons.

2. C'était l'année où le prince de la Moskowa visita les Etats-Unis.

3. M. W. voit dans cet acte une preuve d'identité, Ney ayant eu peur d'être reconnu; on peut dire tout aussi bien — si *réellement* il y eut *destruction* de papiers — que Pierre Ney en brûla un certain nombre (des papiers quelconques) pour pouvoir expliquer plus tard l'absence de toute pièce d'identité, si on lui demandait jamais d'en produire.

4. Il ne put pas la consulter grandement, le *premier* volume n'ayant paru qu'en 1845 et P. Ney étant mort en 1846.

5. Cette écriture *cryptographique* et *sténographique*, non déchiffrée, est bien commode pour éluder la question de savoir en quelle langue ces mémoires — en admettant qu'ils ont existé, — furent rédigés. Après cela, puisqu'il faisait des vers anglais, le maréchal, d'après M. W. aurait tout aussi bien pu rédiger ses souvenirs dans la langue de Wellington. Il nous raconte qu'en annotant des livres militaires, *son* maréchal Ney y mettait des notes en anglais, comme celle ci : « *Damn Grouchy* ! » Il en donne même des fac-similés.

6. L'un deux déclare: « He was a giant intellectually » et un autre : « *Royalty sat upon his brow and genius claimed him for his own* ». (p. 197).

en faveur des *whigs* « avec un accent plutôt écossais que français. » (p. 193). Cela ne devait pas étonner d'ailleurs les Américains puisqu'il racontait lui-même que sa mère, Isabelle Stuart, était écossaise [1]. Après la Révolution de juillet, il avait coutume de répéter que bientôt Napoléon II serait majeur, que les Français le mettraient sur le trône et qu'il retournerait alors dans son pays; mais en octobre 1832, il déclare à l'un de ses élèves : *Young Napoleon is dead, and with him dies all hope of going back to France*. Comme il avait une grosse somme d'argent (dix mille dollars) à la Banque des Etats-Unis, ce n'était évidemment pas le manque de moyens matériels qui pouvait l'empêcher d'aller embrasser sa femme et ses enfants, tous encore vivants. Il faut voir comment M. W. qui n'a pas évidemment une idée très claire de l'état de l'ancien monde à cette date, explique cette abstention si singulière : *If he had returned at any time previous to 1848, he would have been given over to public vengeance and every Frenchman who aided in his escape would have been shot and hanged* » (p. 237). On voit d'ici le roi Louis-Philippe, issu des barricades, faisant fusiller une seconde fois le héros de la retraite de Moscou, lui qui s'entourait volontiers des débris de l'armée impériale et nommait pair de France le fils aîné de Ney ! [2] M. W. n'a pas compris — ce que son protégé, Pierre Ney, comprenait fort bien — qu'il aurait été infiniment plus difficile à ce dernier de soutenir son rôle de travesti, de l'autre côté de l'Océan où des milliers de témoins avaient connu le vrai Ney, que de continuer à le jouer au milieu des naïfs ruraux des deux Carolines, qui n'y regardaient pas de si près. Son livre se termine par une espèce de confrontation ultime des deux Ménechmes qui s'en partagent les pages, et l'auteur ne doute pas qu'elle ne force les convictions les plus rebelles. Tout d'abord la ressemblance physique est parfaite, puis aussi la ressemblance morale. « *Marshall Ney was.... a good hater, a true friend, grave, dignified,.. a devout worshipper of Freedom, a man of great personal magnetism and immense moral power. Such was Marshall Ney, such was Peter S. Ney.... Marshall Ney worshipped Napoleon, P. S. Ney worshipped Napoleon... Marshall Ney ate sparingly of the plainest and simplest food and required very little sleep or rest... P. S. Ney ate sparingly of the plainest and simplest food and slept but four or five*

1. A peine est-il besoin de rappeler ici que Michel Ney, natif de Sarrelouis, avait pour mère Marguerite Graff, et que M. W. lui-même, qui lui a découvert un autre nom, celui de Catherine Rossmann, n'ose pas plaider en faveur de cette écossaise qui fut probablement la mère de Pierre Ney. Remarquons d'ailleurs que l'auteur, qui visita Sarrelouis en 1891, place cette ville en Lorraine et connaît, en dehors de cette localité, un autre Sarrelouis « in Alsace » (p. 289).

2. Sans doute la Chambre des Pairs refusa de se souffleter elle-même en cassant formellement l'arrêt de décembre 1815, mais M. W. se trompe absolument sur les conséquences de ce refus.

hours... Peter S. Ney used tobacco and drank wine and spirits, sometimes to excess; Marshall Ney used tobacco and drank wine and spirits, though not to excess, so far as I know.... Marshall Ney was thoroughly acquainted with every thing pertaining to the art of war; so was Peter S. Ney... Marshall Ney was the finest fencer of Europe; so Peter S. Ney was a perfect master of the art of fencing.» Sur un point seulement l'identité n'est pas complète. « Moïse, David, César, Frédéric-le-Grand, Napoléon ont tous courtisé la Muse, plusieurs d'entre eux avec un succès complet. » Pierre Ney, lui aussi, a fait des vers que M. W. moins difficile que moi, veut bien qualifier de « *very good poetry*. » Mais le maréchal ? On ne connaît pas le moindre alexandrin sorti de sa plume et l'auteur en est réduit à prétendre, qu'excellant en tant de matières, il aurait pu certainement briller aussi dans le champ clos de la littérature. Il est curieux tout de même que ce talent spécial ne se soit développé chez lui que sur le tard, aux Etats-Unis, en une langue étrangère !

Il n'y a donc au fond, en cette histoire merveilleuse que l'aventure assez banale d'un vétéran de la Grande-Armée allant chercher fortune au-delà de l'Océan [1]; son nom excite la curiosité publique, réveille des sympathies; il se garde bien de les combattre; à quoi bon? Il arrive peu à peu à les encourager par des révélations apparentes, des allusions vagues et lorsqu'il se laisse aller au charme de la bouteille, il s'oublie jusqu'à des affirmations plus précises. Sa culture scientifique paraît grande à ces bons planteurs qui ne sont guère compétents, ses talents militaires incontestables puisqu'il monte bien à cheval et qu'il dessine volontiers des plans de bataille dans le sable avec sa canne; pourquoi ne serait-il pas un maréchal de France? Et quand, de longues années après sa mort, M. W. commence à réunir les éléments de son dossier, la légende est vivace, la seconde génération l'a reçue déjà toute faite de la première, et dépose avec une bonne foi et un entrain qui font la joie de l'enquêteur. Je ne me serais pas arrêté si longuement à un ouvrage dont les conclusions ne sauraient être admises, si l'occasion n'était bonne pour rappeler ici qu'il est un sens critique supérieur absolument nécessaire à l'historien s'il ne veut pas se jeter dans les plus singulières aventures. Il ne s'agit pas seulement de réunir des renseignements nombreux et concordants sur telle ou telle question plus ou moins historique; il faut examiner préalablement s'il est licite seulement, s'il est rationnel de la poser, s'il n'y a pas des invraisemblances primordiales, des impossibilités telles qu'on n'ait pas le droit de croire, un seul instant, à pareille légende. Si M. W. avait bien

---

1. Cet individu peut fort bien s'être appelé Pierre Ney; c'est un nom répandu, encore aujourd'hui, dans le Palatinat, la Prusse rhénane et en Alsace. J'ajouterai même que je suis tout disposé à le considérer comme ayant été au fond un brave homme, entraîné par son entourage plutôt que trompeur délibéré.

voulu réfléchir un peu plus mûrement à toutes ces choses, s'il avait pu sortir surtout de sa peau d'Américain de 1895 pour essayer d'entrer dans celle d'un Français de 1815, s'il s'était rendu compte de la *mentalité* forcée d'un maréchal de l'Empire, s'appelant prince de la Moskowa et jouissant d'une gloire européenne, il aurait compris l'absurdité psychologique de son identification et il n'aurait point écrit son livre. Voyez-vous le héros de tant de champs de bataille fonctionner pendant un quart de siècle, comme maître d'école sans se lasser ni mourir d'ennui, alors qu'il y a des forêts vierges et des prairies à parcourir, que les révolutions succèdent aux révolutions dans l'Amérique du Sud ? Le voyez-vous dictant ses problèmes d'arithmétique, corrigeant des devoirs français, anglais ou latins, rédigeant des contrats de vente pour ses voisins, chantant Jéhovah en mauvais vers anglais, annotant jusqu'aux rares volumes de sa petite bibliothèque (alors qu'il est censé traduire ses sentiments les plus spontanés et les plus intimes) dans l'idiome des vainqueurs de Waterloo ! Comment M. W. a-t-il pu croire qu'un lecteur, doué d'un peu de sens critique, trouverait cela plausible ? Comment surtout a-t-il pu s'imaginer lui-même que le maréchal se soit résigné, après 1830, à mener une existence aussi lamentable et que sa famille (qui, d'après lui, savait où il était) ait eu la cruauté absolument inutile de l'y contraindre ? J'ignore si d'autres organes de la presse scientifique des États-Unis se sont joints à M. Rowe et aux *Studies* du Collège de Davidson pour approuver les conclusions de M. Weston ; il faut espérer, pour la sauvegarde de l'honneur professionnel, qu'il s'en est trouvé d'autres, qui ne l'ont point félicité de sa singulière élucubration.

R.

C. Marmier : **Geschichte und Sprache der Hugenottencolonie Friedrichsdorf am Taunus.** Marburg, N. G. Elwert, 1901 ; un vol. in-8° de IV-136 pages.

Voici une bonne étude, intéressante et bien faite. Il s'agit de cette petite colonie française fondée à la fin du XVII[e] siècle, près de la chaîne du Taunus, sous les auspices de Frédéric II, landgrave de Hesse-Hombourg. A la suite de la fatale révocation de l'Édit de Nantes, quelques familles protestantes émigrèrent là ; en 1687 elles étaient au nombre de trente-six, constituant un premier noyau de population, et venant surtout de Picardie et de Champagne : une dizaine d'années plus tard, d'autres vinrent se joindre à elles, arrivant des mêmes régions, et quelques-unes aussi du midi. Ces Huguenots français conservèrent leurs usages et leur langue ; ils les ont conservés jusqu'aujourd'hui, formant depuis deux cents ans un îlot linguistique perdu au milieu des populations germaniques. Le fait est curieux : il était connu en gros, et avait été signalé depuis longtemps. Mais M. Marmier vient de

l'illustrer d'une façon définitive, en consultant tous les documents, et réunissant toutes les preuves à l'appui. Il n'était que temps. La vitalité ethnique du petit groupe commence à décliner : sur 231 noms de familles que nous ont conservés les registres, il n'en subsiste plus que 13 (4 d'origine picarde, 3 d'origine champenoise). L'idiome aussi tombe peu à peu en désuétude; il ne se mêle pas à l'allemand, il est supplanté par lui; depuis vingt ans surtout, ce puissant rival s'est introduit partout et est devenu la langue officielle. Il faut lire le détail des faits dans l'introduction que M. M. leur a consacrée.

Quant à l'étude elle-même, elle avait un but qui a été parfaitement atteint, et qui était de nous faire connaître l'idiome actuellement parlé à Friedrichsdorf. L'intérêt qui s'en dégage est même d'un ordre plus général qu'on ne serait tenté de le croire d'abord : car enfin, pour peu qu'on y réfléchisse, il ne saurait nous être indifférent de trouver là, perdu dans un petit coin de l'Allemagne, un représentant de l'ancien langage français provincial, qui s'y est perpétué sans se mêler depuis deux siècles au courant de la vie nationale, qui ne s'est guère altéré sans doute, étant donné le caractère traditionnaliste de la population — bref une sorte de langage fossile. Cet écho du français de 1700, qu'aucun phonographe n'a pu malheureusement nous conserver, le voilà peut-être, à condition toutefois de faire le départ de l'évolution qui s'est produite sur place, mais qui paraît en somme avoir été assez restreinte. Je ne sais si M. M. a fait suffisamment ressortir ce genre d'intérêt qu'offre son étude. Peu importe : comme elle est soignée, méthodiquement conduite, il sera toujours facile d'en extraire une contribution à l'histoire générale de la langue française. Je vois par exemple, en ce qui concerne la phonétique, que les protestants de 1687 avaient apporté à Friedrichsdorf une *l* mouillée qui s'est nettement décomposée en *ly*, au lieu de se réduire à *y* comme en France (*travaly* et non pas *travay*); ils ont également conservé le son *oué* à la diphtongue écrite *oi*, et beaucoup d'*é* fermés comme de bons Picards qu'ils étaient en majorité (ainsi *projé*, *paqué*, etc.). Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans cette prononciation, c'est que les voyelles nasales s'y sont maintenues dans une mesure très large et qui semble attester qu'à la fin du XVII^e siècle le phénomène dit de « dénasalisation » n'était point encore très avancé dans le français provincial du Nord-Est (voir p. 38-45, notamment des mots du type *donner*, *gagner*, etc.). L'étude des formes pronominales a été faite par M. M. d'une façon complète et avec le détail qu'elle comporte : je trouve que celle des formes verbales est au contraire un peu brève, mais c'est peut-être faute de matière, et de différences bien profondes avec notre conjugaison normale. En tout cas je trouve que l'auteur a tranché d'une façon trop sommaire (p. 67) ce qui se rapporte aux 3^es pers. pl. comme *il étiont*, *i devont*, *i finissont* : il les attribue simplement à l'influence analogique des 1^res personnes, ce qui est loin d'être sûr, car l'analogie

ne se manifeste pas ordinairement d'une façon aussi simpliste, et on ne peut pas ainsi sauter sans intermédiaire d'une personne du verbe à l'autre. Il y a du reste sur ces formes une toute autre théorie, qui se trouve esquissée dans la grammaire de M. Meyer-Lübke, II, § 139 : je m'étonne que M. M. n'y ait pas au moins renvoyé le lecteur, et ne se soit pas préoccupé non plus de la répartition de ces 3[mes] personnes dans les dialectes des différentes parties de la France. Je ne trouve guère qu'à louer au contraire dans la partie assez considérable (p. 69-105) qui est consacrée à l'exposé des faits de syntaxe : là tous les rapprochements nécessaires, ou peu s'en faut, ont été indiqués. Mais lorsqu'on lit ces pages, on est frappé d'une chose : c'est que si l'on met à part certains traits qui se sont évidemment développés sur place (formation par exemple d'une locution adverbiale *mais c'est que*, devenue un renforcement d'usage constant), tout le reste nous est assez familier; les Huguenots du XVII[e] siècle ont en vérité importé au fond de l'Allemagne, une façon de parler populaire, provinciale si l'on veut, mais qui ne diffère pas beaucoup de celle qu'on relève aujourd'hui dans certains romans de M. Zola. La constatation a son prix, et cela seul, à défaut d'autres témoignages, prouverait, à côté et au-dessous de la floraison de notre langue classique, l'existence aussi d'un usage familier qui a traversé tout le XVIII[e] siècle, mais n'a fait irruption qu'à l'époque de la Révolution et pendant le siècle qui vient de finir. L'étude de M. Marmier se termine par un glossaire contenant environ 500 articles, bien dressé, et où s'étalent des mots dialectaux franchement picards, tels que les verbes *éparvauder*, *engrincher*, *s'enfournaquer*, etc. Je regrette seulement que l'auteur n'ait pas donné dans un appendice quelques textes écrits en « français de Friedrichsdorf » : n'en a-t-il donc pas trouvé, ne fût-ce que quelques fragments de chansons ou de psaumes? Quoi qu'il en soit, son étude est d'un haut intérêt, elle a été faite avec beaucoup de soin, et épuise sans doute à peu près la matière, car il n'est guère probable qu'on trouve maintenant grand chose à y ajouter.

E. BOURCIEZ.

— La librairie Freytag, ayant besoin de doubler ou mieux de remplacer son Quinte-Curce tout élémentaire de H. W. Reich, a eu l'heureuse idée de s'adresser à M. Th. STANGL, connu jusqu'ici par de très bons travaux sur Cicéron et sur les scolies Cicéroniennes. Grâce à lui, la collection aura cette fois de l'auteur une édition vraiment scientifique. L'introduction générale contient, sur Quinte-Curce et sur le caractère de son œuvre, quatre pages où est concentré l'essentiel, et, sur le texte lui-même, quatorze pages où l'on trouvera ce qui intéresse particulièrement les critiques. — M. St. donne (p. XVIII et s.), la liste de conjectures nouvelles ou d'anciennes leçons reprises par M. Sûttner qu'il recommande. Mais il ajoute fort sagement que s'amuser à des conjectures, sur un tel auteur, serait ne pas recon-

naître la gravité de questions tout autrement importantes qui sont posées dès maintenant sur ce sujet. M. St. ne défend pas le stemma de Kinck (1883); mais tout en avouant qu'il s'y trouve quelque exagération, il loue ouvertement l'ingéniosité et la justesse de beaucoup des conjectures du critique danois. — Pour la rareté du fait, je note que l'étude des « clausules rythmiques » et son importance pour l'établissement du texte de Quinte-Curce est ici nettement reconnue. — L'éditeur dont je viens de signaler la dernière œuvre, M. Stangl, jusqu'ici professeur dans un gymnase de Münich, vient d'être nommé à l'Université de Würzbourg. Il avait projeté de justifier le texte qu'il nous donne par un exposé des questions principales de lexicographie, de grammaire, de style qui concernent Quinte-Curce. Ses nouvelles fonctions dont nous devons le féliciter, auront pour nous l'inconvénient de nous faire attendre un peu cette introduction. Espérons que nous l'attendrons moins longtemps que celle du *De Oratore* qui nous est promise depuis 1893. — É. T.

— Dans sa préface à ses *Extraits et Analyses des principaux discours de Cicéron* (Garnier, in-12, 1902, 539 p.), M. de la Ville de Mirmont fait au vieux Ragon des reproches auxquels il n'est personne qui ne souscrive. Le nouveau volume est-il propre pourtant à remplacer l'ancien et répond-il aux idées présentes? Malgré les mérites du livre, j'en doute pour mon compte; si j'entrais dans le détail, j'aurais notamment toutes sortes d'objections à faire aux analyses (surtout pour les questions de droit) et à la forme du commentaire (souvent verbeux; étymologies ou *differentiae verborum* inutiles et pédantesques; digressions nombreuses; renvois, vers la fin, continuels: quel élève s'y reportera? etc.). Il est possible aussi qu'il ne s'agisse ici que d'une entreprise de librairie, auquel cas ce n'est pas notre affaire et j'aurai perdu le temps que j'ai mis à ce livre. — É. T.

— Le tome III du *Handbuch der Griechischen Etymologie* de M. Leo Meyer (Leipzig, Hirzel, 1901, in-8°, 488 pp., 12 mk.) contient les mots qui commencent par les lettres γ, β, δ, ζ, χ, φ, θ. Cf. le présent volume de la *Revue critique*, p. 14. — V. H.

— En même temps que M. Hall faisait paraître son édition de *King Horn* (cf. *Revue critique*, 1901, 2, p. 510), M. O. Hartenstein publiait dans les *Kieler Studien* (fasc. 4) une savante analyse de la légende et des sources de ce poème : *Studien zur Hornsage*, Heidelberg, C. Winter, 1902, in-8°, 152 pp. Il la mène *ab ovo usque ad mala*, depuis la version anglo-normande (en français) jusqu'à l'imitation allemande de Rückert. Il examine particulièrement la question des rapports du poème anglo-normand avec le poème moyen-anglais édité par M. Hall, dont le travail lui est du reste demeuré étranger, et il conclut (p. 125) à l'indépendance réciproque de ces deux versions, en tant que procédant chacune isolément de sources anglaises restées inconnues. Il a apporté à sa bibliographie et à toutes les parties de son œuvre tant de soin et d'exactitude, qu'on ose à peine lui faire observer que Coutances (p. 28) n'a jamais été en Bretagne. — V. H.

— La littérature néo-celtique vient de s'enrichir de trois volumes dont l'importance est considérable. Celui qui a paru le premier est intitulé *Thesaurus palaeohibernicus, A collection of old-irish glosses, scholia, prose and verse*, Vol. I, *Biblical glosses and scholia* par MM. Whitley Stokes et J. Strachan. Les deux textes les plus importants qu'il contient sont les gloses de Milan, huitième siècle, et celles de Würzburg, qui peuvent remonter en partie au septième. Une portion des gloses de Milan a été publiée et traduite en latin par Zeuss, *Grammatica celtica*. M. Ascoli les a fait imprimer toutes sans les traduire. Dans l'édition nouvelle celles dont

la traduction peut offrir quelque difficulté sont traduites en latin au bas des pages. De même une partie des gloses de Würzburg a été publiée et traduite en latin par Zeuss. M. H. Zimmer, *Glossae hibernicae*, les a données intégralement sans traduction. M. Whitley Stokes, *The old Irish glosses*, p. 1-194, en a donné le texte, suivi de la traduction anglaise, p. 238-337. Dans le *Thesaurus*, la traduction anglaise de toutes les gloses qui peuvent présenter une difficulté, se trouve au bas des pages. — Après le Thesaurus ont paru les t. V et VI des *Ancient Laws of Ireland*. Le tome V contient le texte et la traduction anglaise par M. Robert Atkinson de traités de droits inédits jusqu'ici. Le t. VI est rempli par un glossaire des mots contenus dans les cinq volumes qui précèdent. M. R. Atkinson en est aussi l'auteur. C'est un travail d'une grande valeur. On sait la compétence de M. Atkinson et combien sont incomplets les glossaires irlandais publiés jusqu'ici. — H. d'A. de J.

—La *Grimm Library*, dont la collection intéresse souvent la littérature comparée autant que le folk-lore, vient de s'enrichir d'un volume particulièrement précieux à ce double titre. M. G. H. Maynadier, *The Wife of Bath's Tale, its Sources and Analogues* (London, D. Nutt, 1901; in-8° de 222 p.), après avoir rappelé le conte de Chaucer qui fait le centre de son étude, et son pendant chez Gower, passe en revue les analogues irlandais, norrois, français et germaniques de l'aventure contée par la commère de Bath : ces rapprochements lui permettent d'examiner divers points des relations littéraires entre Anglo-Saxons et Celtes, Scandinaves et Celtes, et d'assigner — avec autant de certitude que ces études conjecturales en permettent — une origine irlandaise à la vieille mariée du conte. Un rapprochement avec l'histoire de la Belle et la Bête aurait eu son intérêt. Ajouter à la liste de la p. 196 la *Fée aux Miettes* de Ch. Nodier. — F. B.

— On a eu l'heureuse pensée de réunir quelques-uns des nombreux articles d'un érudit anglais, auteur d'une biographie bien connue d'*Étienne Dolet, le martyr de la Renaissance*. Ces essais de Richard Copley Christie (*Selected Essays and Papers* London, in-8° LXXII-394 pages. Longmans, Green, and C°) étaient tout à fait dignes de former un livre. Les sujets sont surtout relatifs à la Renaissance : Clénard, Pomponace, Giordano Bruno, Giulo Cesare Vanini, les Scaligers, George Buchanan, Sébastien Castillon. M. Christie était un bibliophile émérite; aussi trouve-t-on dans ce volume des études sur la chronologie des Aldes, sur un incunable de Brescia, sur la bibliothèque du marquis de Morante, sur le duc de La Vallière, et sur le chevalier d'Eon, bibliophile, latiniste et théologien, etc. A signaler encore les plagiats de l'abbé Fourmont et un important travail sur les erreurs de la *Biographie Universelle* et la *Nouvelle Biographie générale*. Le volume est précédé d'un *mémoire* sur la vie de Richard Copley Christie par William A. Shaw. — C. S.

— M. Maurice Souriau a publié une édition du *Voyage d'Encausse faict par Messieurs Chappelle et Bachaumont* (Caen, Jouan, 1901; in-8° de 118 p.) qui a l'avantage de reproduire un manuscrit du temps : non le manuscrit original, mais une copie faite probablement, sur l'original, entre le mois d'août 1661 et l'année 1663. Telle est la conclusion à laquelle M. Souriau est amené par l'étude du « Manuscrit Varangot », qui renferme la copie d'autres documents inédits; et son argumentation tient la deuxième partie de la préface qu'il a donnée à ce petit ouvrage. La troisième partie compare les diverses éditions du *Voyage d'Encausse* et examine la valeur littéraire de celui-ci. M. S. semble çà et là tenté de l'exagérer : au moins aurait-il pu marquer, d'un mot, par où des œuvres qui appartiennent à ce même genre du voyage en vers, le *Childe-Harold* de Byron, le *Deutschland* de

Heine, appellent davantage la qualification de « chef-d'œuvre ». Lire Desmahis au lieu de Desmachis p. 55. Faut-il vraiment (p. 57) invoquer le « rien d'agréable ne s'y rencontre » des voyageurs, à l'appui de la thèse qui dénie au XVII[e] siècle le sens du pittoresque ? Le texte mentionne deux lignes plus bas « un petit ruisseau qui serpente à vingt pas du village entre deux saules et des prés les plus verts qu'on se puisse imaginer » : c'est encore plus que, dans la *Princesse de Clèves*, le bout de paysage si souvent cité, « des saules le long d'un petit ruisseau qui coulait derrière la maison ». — F. BALDENSPERGER.

— La réédition, par M. Hipp. Lucas fils, du *Corsaire* d'E. Boulay-Paty et H. Lucas (Paris, Lemerre, 1901 ; in-8° de 108 p.) est justifiée moins par la valeur poétique de cette œuvre que par son intérêt d'histoire littéraire. Ces cinq actes sont en effet une des premières tentatives de drame romantique en vers, et l'influence de Byron s'y rencontre avec l'enthousiasme philhellène et la prédilection du romantisme pour les individualités fatales et exceptionnelles. Ce qui y manque le plus, malgré sa date, c'est le vrai lyrisme et le « panache ». — F. B.

— Aussi infatigable à défendre sur le terrain politique les doctrines du libéralisme qu'à propager en matière d'histoire des religions les résultats d'une critique éclairée, s'appuyant sur une information étendue, M. le comte GOBLET D'ALVIELLA a pris sa part des longs débats qui ont amené nos voisins de Belgique à adopter la Représentation proportionnelle en matière d'élections politiques. Au lendemain même des élections à la Chambre des représentants et au Sénat opérées selon le nouveau mode, il a pensé bien faire de retracer l'historique de la question. Il n'est pas besoin d'insister beaucoup pour faire comprendre l'intérêt qui s'attache au volume intitulé : *La représentation proportionnelle en Belgique, histoire d'une réforme* (in-8°, Bruxelles et Paris, 1900, XI et 175 p.). Les hommes politiques français et tous ceux qui pensent que la politique, elle aussi, consiste — ou devrait consister —, en une grande mesure, dans une connaissance précise des faits et une étude consciencieuse des documents, pourront se renseigner facilement, grâce à un guide aussi sûr, dont on sait la remarquable aptitude à présenter sous la forme la plus accessible à tous les termes des plus délicates questions, sur des théories dont l'importance ne saurait plus être contestée et qui, comme il s'exprime justement, n'avaient jusqu'ici « jamais été essayées sur une aussi vaste échelle ». Au témoignage de M. Goblet, les représentants des différents partis ont déclaré que cette première épreuve avait répondu aux espérances que les uns y attachaient sans donner raison, d'autre part, à certains pronostics fâcheux. Nous croyons qu'il en sera de même partout où l'on prendra le parti de substituer à un mode aussi vicieux que l'élection *selon la majorité*, la représentation *selon la proportion*, c'est-à-dire d'après l'importance et la force respectives des partis en présence.

Il ne manque pas chez nous, bien qu'ils soient quelque peu dispersés, d'hommes soucieux d'échapper au prétendu dilemme du scrutin d'arrondissement et du scrutin par liste de département, par l'application d'un mode plus rationnel, sacrifiant moins volontiers soit d'importantes minorités, soit les scrupules individuels, soit — le cas s'est vu — la majorité elle-même. En Belgique, par exemple, le nouveau mode de scrutin a rappelé à l'existence le parti libéral, qui avait été écrasé entre les conservateurs-catholiques et les socialistes, et cet exemple, de nature à impressionner toute personne capable de comparer et de prévoir, justifie suffisamment l'ardeur avec laquelle les partisans du nouveau mode de scrutin défendent leur conviction quant à la nécessité, quant à l'urgence de la réforme électorale. M. A. SIMON a publié une *Statistique des élections législatives de 1898*, dont les

conclusions l'amènent à préconiser « la réforme électorale par la représentation proportionnelle » (Lyon, 1901, in-4°, 16 p.). C'est un document très utile, aboutissant à des propositions dignes d'être méditées.

D'autre part, M. Séverin DE LA CHAPELLE, dont les spécialistes savent l'ardeur généreuse et apprécient la hauteur de vues, n'a pas consacré, au cours de l'année 1901, moins de quatre études à la question : *Le principe proportionnel dans les élections des conseils généraux et des conseils d'arrondissement* (Guingamp et Paris, 16 p.); *Le suffrage universel, ses deux cadres, ses trois modes de scrutin* (8 p.); *Le problème de la vraie représentation politique* (Extrait de la *Revue politique et parlementaire*, 40 p.); enfin, sous un titre qui pourrait amener une confusion avec un des écrits précédents : *Le suffrage universel, ses deux cadres et ses trois modes de scrutin* (35 p.).

Pour être équitable envers M. de la Chapelle, il est essentiel de comprendre qu'il n'est pas partisan de la « représentation proportionnelle » pure et simple, mais d'un système original, constituant un troisième mode de scrutin, à savoir de la *liste fractionnaire*, dont le principe repose sur des considérations de philosophie politique, inspirées par un catholicisme d'allures démocratiques et libérales. On s'explique que, ne voyant pas clairement le but qu'il se proposait, on ait trouvé que son système était très défectueux. Nous tenons à marquer ce point, pour qu'on ne condamne pas avec une précipitation imméritée des propositions, dont l'auteur est digne qu'on l'écoute. Je doute qu'on entre très volontiers dans les vues de l'honorable écrivain, mais je les voudrais voir discutées avec l'estime qui revient à son caractère, à son désintéressement, à la constante noblesse de la préoccupation qui le guide. Catholique, démocrate et libéral, M. de la Chapelle est un de ces hommes dont s'honore un parti et dont s'honore un pays. — M. VERNES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 février 1902.

M. Philippe Berger, président, fait connaître que M. le Président de la République a l'intention d'inviter tous les membres de l'Institut à la cérémonie du Centenaire de V. Hugo et qu'une tribune spéciale leur sera réservée.

M. le Marquis de Vogüé dépose sur le bureau un rapport dans lequel M. Dussaud rend compte des résultats de la mission qui lui a été confiée par l'Académie et le Ministère de l'Instruction publique. Il a, en compagnie de M. Makler, visité de nouveau le Haouran et le Safa; puis il a poussé une exploration dans les régions presque inconnues situées au S. de la Montagne Druze. Il a relevé 900 textes safaïtiques nouveaux, 16 inscriptions nabatéennes inédites, dont plusieurs datées, des textes grecs, latins et arabes, de curieuses observations sur la frontière militaire de l'Empire romain. M. Dussaud y a ajouté une étude des ruines de la mosquée des Ommiades à Damas.

(*A suivre.*) Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 24 mars — 1902

W. Gemoll. **Schulwörterbuch zu Xenophons** *Anabasis, Hellenika und Memorabilien* (avec 89 figures dans le texte, 2 planches en couleurs et 2 cartes). Leipzig, G. Freytag, 1901; vii-340 p.

Un lexique d'un auteur ou d'un ouvrage d'un auteur est toujours utile quand il est fait avec soin et méthode. L'étudiant y trouve plus facilement que dans un dictionnaire les termes dont il désire connaître l'emploi ou la signification ; il gagne du temps et évite des recherches parfois embarrassantes, étant rapidement informé du seul sens possible d'un mot dans le passage qu'il traduit; il a donc à craindre le minimum d'erreurs possible, et peut par conséquent ne pas refuser la somme d'efforts qu'on a droit d'exiger de lui. Le lexique de M. Gemoll, pour l'*Anabase*, les *Helléniques* et les *Mémorables* de Xénophon répond-il à ce qu'on attend d'un ouvrage de ce genre ? J'ai le regret de dire que non; et je vais le montrer au moins pour les *Mémorables*, le seul traité pour lequel j'ai vérifié. Il est d'abord incomplet : on ne trouvera pas ἀδοξέω, θρίξ, μεριμνάω, ἱλαρός, νόημα, γόμφιος, ἀναδίδωμι, etc. En outre un grand nombre de termes ne sont accompagnés que des abréviations A (Anabase) et H (Helléniques) : ἔλαιον A, Ἕλλην AH, συγγενής AH, Σικελία H, ξίφος AH, Νικήρατος H, μέλας AH, ναύκληρος A, etc. Au mot Σοφοκλῆς on lit seulement « un des 30 tyrans à Athènes H. » Doit-on conclure qu'il n'est pas question du poète tragique dans les *Mémorables*, et qu'on n'y rencontre aucun des mots pourvus de la seule mention A, H, ou AH ? Beaucoup y sont pour-

tant. En revanche plusieurs mots, rarement il est vrai, ne sont accompagnés d'aucune référence : où se trouvent-ils? Dans les trois ouvrages, ou seulement dans un ou deux? Ce sont là, dira-t-on, des oublis involontaires. Soit; mais que penser des nombreuses citations dont on ne donne pas l'origine, les unes isolées, les autres au milieu d'autres munies de leur renvoi? Et comment se reconnaître dans des rédactions identiques, qui pourtant ont une signification différente? Un exemple d'abord de ce dernier cas. Γραμματικός — le sens — πότερον γραμματικώτερον κρίνεις M. Ἀξιοτέκμαρτος — le sens — ἀξιοτεκμαρτότερον τὸ ἔργον M. Comment saurons-nous, avec cette même forme des citations, que pour le premier mot le positif se trouve dans les *Mémorables*, tandis qu'il n'y est pas pour le second? Veut-on ainsi nous faire connaître l'emploi de certains degrés de comparaison? Mais d'autres adjectifs ne sont cités qu'au positif, quand le comparatif ou le superlatif seul se rencontre. Quant au mélange de citations avec ou sans références, il suffit de feuilleter le livre pour en rencontrer; voici par exemple la fin de l'article ἱκανός : « ἱκανῶς adv. — le sens — ἱκ. παρασκευάζειν τὰ πρὸς τὸν βίον, τι τούτων οὐκ *(sic)* ἱκ. ἔπραξαν H. » La première phrase est des *Mémorables*. Enfin le type de nombreux articles est le suivant : « δικαστήριον — le sens — κατηγορεῖν ἐν δικαστηρίῳ H » ou encore « δειπνέω — le sens A — ταῦτα δειπνήσαντες H »; qui saura que ces mots sont dans les *Mémorables?* — Je ne puis rien affirmer pour l'*Anabase* et les *Helléniques*, bien que j'aie pu, pour quelques mots cités seulement avec des exemples de M ou H, constater qu'ils se rencontrent également dans l'*Anabase* (p. ex. ἑτοίμως, ἐπισιτισμός, διμοιρία, Πάριον); mais ce qui est certain, c'est que nous n'avons là qu'un très imparfait *Wörterbuch zu Xenophons Memorabilien* [1].

My.

Demosthenes On the Crown, with critical and explanatory notes, an historical sketch and essays, by W. W. Goodwin. Cambridge, University Press, 1901, ix-368 p.

Les notes critiques de cette édition du Περὶ Στεφάνου reproduisent, dit l'éditeur M. Goodwin, les leçons de dix manuscrits, énumérés et appréciés dans l'un des *Essays* qui terminent le volume. Elles sont utiles à consulter, et permettent de se rendre compte très exactement des principes d'après lesquels le texte est publié. Pour l'intelligence du discours, la connaissance des événements historiques auxquels

1. Je ne suis pas de ceux qui critiqueront l'abondance des figures; j'aurais voulu cependant qu'il y eût des renvois aux mots qu'elles doivent illustrer, comme dans le *Dictionnaire de l'Iliade et de l'Odyssée* de Harder (même librairie), d'où sont reprises, d'ailleurs, une quinzaine de figures.

l'orateur fait allusion est indispensable : M. G. n'a pas négligé cette partie de sa tâche, et un résumé, très précis et suffisamment développé, de l'histoire d'Athènes et de ses rapports avec Philippe, depuis l'avènement de ce prince jusqu'à la bataille de Chéronée, instruit de ce que l'on doit savoir pour comprendre l'argumentation de Démosthène ; quelques points de détail sont traités à part dans huit « essays », parmi lesquels deux exposent la nature du débat. Enfin les notes explicatives sont abondantes, laissent peu de difficultés sans interprétation, et contribueront pour une bonne part à assurer le succès de l'édition. Le texte pourtant, pris en lui-même, peut prêter à la critique. Il a pour base, nécessairement, Σ [1]. Mais si les leçons de Σ méritent la plus grande attention et la plus grande confiance, surtout lorsqu'elles sont confirmées par L, il faut bien reconnaître cependant qu'elles ne sont pas toutes satisfaisantes, et que plusieurs même, principalement données par Σ seul, ne sauraient être approuvées. Je ne parle pas, bien entendu, des fautes évidentes ; mais M. G., qui conserve avec raison, en beaucoup de passages, le texte fourni par Σ, me semble en quelques autres exagérer le respect dû au manuscrit, et en défendre des leçons ou inférieures ou évidemment inadmissibles. Ainsi, d'une part, les mots καὶ γίγνεσθαι 130, omis par la plupart des éditeurs malgré Σ et L, sont bien défendus par un passage des *Grenouilles* (289 sv.) ; 98 ὑμεῖς οἱ πρεσβύτεροι Σ vaut bien autant, sinon mieux, que ὑμῶν L ; 262 κινδύνων manque dans un bon manuscrit ; mais le mot est conservé avec raison à cause de Σ et des autres, et parce qu'il accentue l'ironie ; 266 ὡς φαύλης manque, comme dans Σ et L ; ces mots sont-ils en effet bien utiles ? de même 30 τἀκεῖ, 178 τὸ μέλλον, omis avec Σ ? 144 ὑπακούσατε, auquel on a préféré généralement ἀκούσατε de la vulgate, est justement conservé, soutenu par Platon *Théét.* 162 *d*. En revanche, 89 τοὺς doit être supprimé devant τῶν Περινθίων ; 111 τοσούτῳ ΣL est inférieur à τοσούτου ; 135 ὅτε τούτου μέλλοντος λέγειν ἀπήλασεν ἡ βουλή, leçon de Σ et de L, n'a rien de grec ; 270 πάντων γεγενῆσθαι Σ est défendu par plusieurs critiques, que suit M. G. ; mais le raisonnement est alors bien étrange, quand πάντων αἰτίαν L donne tout dans l'ordre ; 275 φανήσεται ταῦτα πάνθ' οὕτως οὐ μόνον τοῖς νόμοις Σ est à peine intelligible ; 30 ὁμοίως δὲ est insoutenable, quoi qu'on puisse dire. Les manuscrits donnent 203 ἀλλ' οὐκ ἦν ταῦτα τοῖς Ἀθηναίοις πάτρια οὐδ' ἀνεκτὰ οὐδ' ἔμφυτα ; les trois adjectifs ne sont pas trois épithètes distinctes de ταῦτα, mais les deux derniers qualifient πάτρια et sont opposés l'un à l'autre : les traditions des ancêtres sont ou naturelles à la race, ou importées d'ailleurs ; ἀνεκτά est vraisemblablement corrompu. Weil propose διδακτά, qui va bien pour le sens ; mais

1. P. 346, n. 3, M. Goodwin signale une quinzaine d'erreurs ou d'omissions dans la collation de Vömel. — N'ont pas d'accent : 203 διατετέλεκε, 227 n. 3 καθαιρῶσιν, 259 n. 1 τελούση.

on ne voit pas très bien (pour ne pas parler du rythme) comment οὐδὲ διδακτά serait devenu οὐδ' ἀνεκτά. Je lirais οὐδ' ἐπακτὰ οὐδ' ἔμφυτα. Si M. Goodwin me semble animé parfois d'un esprit trop conservateur, je ne saurais cependant désapprouver sa méthode générale : on ne doit s'écarter des bons manuscrits que dans des cas évidents, et un éditeur doit y regarder à deux fois avant de toucher à un texte pour y introduire les expressions que, suivant lui, a dû employer l'auteur.

My.

Lysiæ Orationes recensuit Th. Thalheim. Editio major. Leipzig, Teubner, 1901 ; L-400 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La nouvelle édition de Lysias, qui remplacera dans la bibliothèque Teubnérienne celle de Scheibe, est due à M. Thalheim, dont les travaux sur l'orateur sont bien connus. Elle est faite, comme il convient, sur le Palatinus Heidelb. X (88), source de tous les autres manuscrits, dont les leçons sont soigneusement notées ; et par une innovation qui n'est pas sans utilité, tous les mots où le texte s'écarte de X pour admettre soit une leçon d'un autre manuscrit, soit une correction ou conjecture, sont imprimés en caractères espacés. Les notes critiques donnent, outre les leçons de X qui sont rejetées, les conjectures les plus importantes des savants, et ils sont nombreux, qui se sont occupés du texte de Lysias. M. Thalheim a introduit dans le texte plusieurs de ses conjectures personnelles, dont quelques-unes méritent d'être signalées : 2, 3 ἐν τοῖς τῶν ἀγαθῶν ἐγκωμίοις (ταῖς... γνώμαις X) ; 8, 20 πρῶτος νῦν (πρῶτον μὲν X) ; 12, 51 τὰ πράγματα (μοι ταῦτα X, corrigé déjà de beaucoup de manières moins satisfaisantes); 18, 17 τὰ ἑτέρων (τὰ αὐτῶν X) ; 20, 33 ἦμεν (ἐσμεν X); 21, 26 ζῶν (τῶν X), correction simple et excellente ; 26, 11 ἀξιούμενος... ἄρξει... γενήσεται (ἀξιοῖ μόνος... ἄρχειν... γενέσθαι X), encore une bonne correction, bien que le participe présent puisse inspirer quelques doutes. D'autres améliorations sont dues à des travaux antérieurs : 6, 53 δημότην Blass (δικαστήν X) est sûr; 16, 18 κομᾷ Hamaker (τολμᾷ X) ; 19, 31, ἐρήμη P. Müller (ἐμῇ X) sont des restitutions élégantes et certaines; 24, 17 πρεσβυτέροις Frohberger est préférable à ἑτέροις X. Le texte de M. T. ne s'impose pas cependant toujours avec la même sûreté ; plusieurs des changements qu'il y a apportés lui-même sont fort discutables, et certaines des corrections qu'il y admet d'après d'autres savants ne sembleront pas à tous aussi facilement acceptables. Voici, comme exemples, quelques passages où je ne puis suivre M. Thalheim : 2, 7 Ἀθηναῖοι ἡγησάμενοι ἐκείνους μέν, εἴ τι ἠδίκουν, ἀποθανόντας δίκην ἔχειν τὴν μεγίστην est le texte de X et des autres manuscrits de l' Ἐπιτάφιος; M. Th. donne εἴ τι ἠδικοῦντο, ἀποθανόντων etc., selon une conjecture de Reiske bien inutile; δίκην ἔχειν n'est pas

inconnu dans le sens de *être puni* (Plat. *Resp*. 529 *c*. Xén. *Hell*. 3, 4, 25, cf. δίκην λαμβάνειν avec le même sens Hérodote I, 115); d'ailleurs la construction de ἀποθανόντων manque de clarté. 3, 43 ἐκ παιδιῶν, leçon du Laur. C, est bien à tort préféré à ἐκ παιδικῶν de X; Dobree, choqué avec raison de ce pluriel, proposait παιδιᾶς; mais παιδιά n'est pas ici à sa place, et en outre ne s'accorde pas avec ἐπειδὰν βέλτιον φρονήσωσι. 4, 16-17 le passage semble désespéré; mais comme le sens est évident, les critiques ont cherché à l'envi à refaire le texte; la tentative de M. T. n'est pas plus mauvaise que les autres, mais une expression comme ἴσον ἔχειν ἔν τινι βασανισθέντι est pour le moins bizarre. 12,100 κατεψισμένους ἔσεσθαι Kayser est substitué à καταψηφιεῖσθαι X; la phrase est, j'en conviens, plus régulière; mais combien plus terne et plus languissante! 13, 73 κατεφρόνει avec Cobet; mais καταφρονεῖ est autrement énergique. 19, 57 οὐ μόνον τούτου ἕνεκα (ἕνεκεν X), ἀλλ' ἵνα ἄρχειν κτλ. X; M. Thalheim écrit avec Hertlein μόνου τούτου ἕνεκα ἵνα, tout en préférant οὐδενὸς ἄλλου ἕνεκα ἀλλ' ἵνα; d'autres corrections ont été proposées, dont aucune n'est suffisante, pour la bonne raison que le texte de X est de la dernière clarté. J'arrête ici ces remarques, auxquelles j'en pourrais ajouter bien d'autres. Toutes les éditions appellent des observations de cette nature, et l'on trouve toujours à reprendre même dans les meilleures; telle qu'elle est, celle-ci est un progrès [1].

My.

La Ale sandra di Licofrone, testo, traduzione e commento, par Emanuele Ciaceri. Catane, Giannotta, 1901; xviii-369 p.

L'introduction, le texte, la traduction, le commentaire, l'index des noms propres, sont les cinq parties dont se compose l'édition de l'*Alexandra* de Lycophron, donnée récemment par M. Ciaceri, expressément pour ses compatriotes (p. xii). Du texte il n'y a rien à dire; c'est le texte de Kinkel, dont il s'écarte en une trentaine de passages pour suivre des leçons proposées par d'autres critiques, et quatre fois pour substituer une correction personnelle. La plus importante est νείμαντες (pour δείμαντες) v. 985, que M. C. interprète par *détruire;* mais il faudrait au moins justifier ce sens; et si l'on traduit ainsi νέμειν dans la locution πυρὶ νέμειν, que ne compare pas d'ailleurs M. Ciaceri, il ne faut pas oublier que l'idée de *détruire* est dans le substantif et non dans le verbe; νέμω seul est alors bien difficile à admettre. Le commentaire est plein d'intérêt; M. C. y donne tous les renseignements qui peuvent servir à déterminer les lieux dont parle le poète, et à expliquer les mythes auxquels il fait allusion; commentaire indispensable, car une traduction littérale, quelque

---

1. 30, 7 lire ἐνθυμεῖσθε (ἐθυμ.); 34, 11 αἰσχρόν (αἰσχόν); 12, 4 ὑπό (ὑ.); 6, 4 ἑορτῆς (ἑ.).

valeur qu'elle ait — et celle de M. C. est soigneusement faite [1] — n'est pas suffisante pour faire comprendre le texte obscur de Lycophron. Dans l'introduction, M. C. discute plusieurs questions relatives à l'*Alexandra*, à sa composition, aux allusions historiques qu'elle renferme; c'est un bon chapitre sur l'alexandrinisme. Mais il est un point sur lequel je ne puis me laisser convaincre : M. Ciaceri date le poème des dernières années du IVe siècle ; mais pour cela il est obligé de forcer le sens du vers 1229 γῆς καὶ θαλάσσης σκῆπτρα καὶ μοναρχίαν λαβόντες, où l'on voit communément une allusion aux Romains. Le vers signifierait, pour convenir à la Rome de la fin du IVe siècle, que la puissance romaine « s'étendait sur les villes de l'intérieur et sur les villes maritimes, c'est-à-dire aussi sur les côtes. » On admettra difficilement, je crois, un sens aussi restreint pour des mots aussi nettement exprimés; alors il ne resterait que deux hypothèses, émises l'une et l'autre par la critique moderne : ou bien le vers en question et ceux qui l'entourent auraient été interpolés plus tard, ou bien il faut assigner une date beaucoup plus basse à la composition du poème. On objectera qu'on ne peut dépasser les limites de la vie de Lycophron, qui mourut vers 250. Mais si l'attribution de l'*Alexandra* à Lycophron n'était pas authentique? Cette solution, proposée par Niebuhr, n'a pas, que je sache, acquis droit de cité dans l'histoire littéraire; et pourtant rien qu'un type comme ἐσχάζοσαν (v. 22) est bien surprenant dans la première moitié du IIIe siècle, à plus forte raison à la fin du IVe siècle; dire avec les scholiastes que c'est un chalcidisme ne suffit pas.

My.

Sancti Aureli Augustini, De fide et symbolo, De fide et operibus, De agone christiano, De continentia, De bono coniugali, De sancta uirginitate, De bono uiduitatis, De adulterinis coniugiis, Libri II de mendacio, Contra mendacium, De opere monachorum, De diuinatione daemonum, De cura pro mortuis gerenda, De patientia. Ex recensione I. Zycha (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis, uol. XXXXI, sect. V, pars III. Vindobonae, Pragae, Tempsky, Lipsiae, Freytag. MDCCC. XXXXVI-708 pp. in-8. Prix : 22 Mk.

Les opuscules dont les titres précèdent sont dispersés dans un grand nombre de manuscrits. La brève introduction de M. Zycha indique ces manuscrits et détermine leurs rapports. Il est regrettable que cette

---

1. Elle est parfois trop libre ; p. ex. au vers 306 μήνης ἑλίσσων κύκλον (χρόνος) est bien vaguement rendu par « nel vario succedersi dei mesi », où de plus l'image disparaît. M. C. me semble d'ailleurs comprendre inexactement les deux vers 305-306 καὶ πημάτων ὕψιστον... αὐδηθήσεται. — 336 et note, lire πηγῷ ; note 88 ἐκλοχεύεσθαι ; n. 223 ἑλληνικά; n. 247 Τρωϊκόν ; n. 337 ἀντέδωκεν ; n. 548 χραισμῆσαι ; n. 578 δαιδαλεύτρια; n. 1066 λέοντι ; n. 1391 ληκτηρίαν ; n. 1468 φοιβάστρια.

introduction n'ait pas été munie d'une table des manuscrits cités. J'ai dressé cette table pour mon compte et voici les observations qu'elle me suggère.

M. Z. a désigné en général les manuscrits par leur ancien nom. Tantôt cet ancien nom désigne la provenance la plus anciennement connue, *Floriacensis;* tantôt il représente un possesseur intermédiaire entre le plus ancien et le possesseur actuel : ainsi le manuscrit B. N. lat. 2033 est désigné exclusivement dans M. Z. par l'indication (p. XXII) : « Codex Remensis n. 2033 ». C'est en fait un manuscrit de Saint-Amand conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris. Il faut deviner, par les cotes « Codex Telleriano-Remensis 257, Reg. 3638 » qu'il s'agit d'un des manuscrits qui sont entrés de la bibliothèque de Le Tellier, archevêque de Reims, dans celle du Roi. Tout le monde n'est pas obligé de savoir ces détails; la confusion qui existe déjà dans les références de M. Z. et permet de supposer un défaut de précision chez lui, ne fera que s'accroître auprès d'un lecteur mal averti. De même la plupart des manuscrits de l'ancien fonds de la Bibliothèque nationale sont désignés simplement par l'appellation *Regius.* La formule de la p. XXV : « Codex olim Bigotianus *nunc Regius* n. 2150 signatus » est encore plus extraordinaire. Mais l'embarras devient tout à fait grand, lorsqu'il s'agit des *Floriacenses.* M. Z. en cite trois 159, 165 et 170. Il ne paraît pas se douter que les manuscrits de Fleury ont été dispersés entre plusieurs bibliothèques, notamment Orléans, Paris, Berne et le fonds de la Reine au Vatican. D'après les indications du catalogue du Fonds de Fleury à Orléans, par Cuissard, le n° 159 de M. Z. est le n° 147 de Cuissard ; le n° 165 est le n° 142 ; le n° 170 est le n° 136. Une seule des cotes données par M. Z. correspond à un catalogue : le n° 159 est une cote du catalogue de dom Chazal (d'après une copie de 1763). Si ces identifications sont exactes, la particularité notée, p. XXXVIII, par M. Z. ne s'applique pas à son n° 159, mais c'est son n° 170 qui présente le titre : « Incipit... de monachis qui putant manibus non operandum ». Le manuscrit de Paris, B. N. lat. 13365, est appelé *exclusivement* : « Codex Sangermanensis 13365 »; il en est de même des autres manuscrits parisiens provenant de Saint-Germain-des-Prés.

Les dates des manuscrits ne sont pas toujours indiquées : ainsi pour les manuscrits de Vienne 757 et 723; le manuscrit de Vienne 735, cité pp. 35 et 40, n'est daté que pp. 42 et 44.

M. Z. s'excuse de n'avoir pas donnée de description détaillée à cause du grand nombre de manuscrits employés : 193, suivant son calcul; 124, suivant le mien. Cette excuse est justifiée, mais ne répond pas aux observations précédentes. De plus, il a pris chaque opuscule l'un après l'autre, décrivant les manuscrits, puis les classant. Ce système, déjà critiqué pour le saint Ambroise, présente deux inconvénients, de

détruire les collections anciennes d'ouvrages et d'obliger à des renvois perpétuels. Il fallait distinguer entièrement la description des manuscrits de la classification ; cette dernière ne peut en effet être établie que pour chaque opuscule séparément.

Une autre lacune de cette édition est l'absence de dates pour chacun des opuscules. M. Z. répondra que ce n'était pas son affaire et que c'est besogne de commentateur. Mais le lecteur ne s'occupe pas de ces délimitations diplomatiques entre deux sphères d'influence. L'addition d'un chiffre au haut de la page est une peine légère. C'est une précaution nécessaire dans un volume où sont réunis pêle-mêle des traités qui s'échelonnent de 393 à 421. Tout dernièrement encore, le P. Odilo Rottmanner, l'un des premiers connaisseurs de l'œuvre augustinienne, signalait cette lacune et montrait quelle lumière un simple chiffre faisait dans ce vaste dédale [1].

Ces traités sont conservés, pour la plupart, dans des manuscrits anciens. Le manuscrit de Corbie, B. N. lat. 13367, du vi[e] siècle, contient à lui seul : *De fide et operibus*, *De bono coniugali*, *De sancta uirginitate*, *De bono uiduitatis*, *De opere monachorum*. La même collection, au premier traité près, et avec un autre ordre, se trouve dans le Palat. 210, du vii[e] siècle. Il contient, en revanche, le *De agone christiano*, transmis également par un autre manuscrit de Corbie, actuellement à Saint-Pétersbourg, et que l'on date de la fin du v[e] siècle. Ce dernier manuscrit est le plus ancien de tous ceux qu'a utilisés M. Z. : il est séparé par une centaine d'années seulement du temps de l'œuvre copiée. Les traités *De diuinatione daemonum*, *De patientia*, *De fide et symbolo*, sont fondés sur des manuscrits dont le plus ancien n'est pas antérieur au viii[e] siècle. Les autres écrits n'ont pas de garants plus anciens que le ix[e] siècle.

M. Zycha a cité surtout deux éditions, celle d'Amerbach et celle des Bénédictins. Cette dernière est mentionnée pour le tome VI, paru en 1685. « Haec opuscula t. VI continentur qui anno *1885* (*sic*) in lucem emissus est, non *1886* (*sic*), sicut in prioribus codicum tabulis scripsi ». En voulant corriger une faute en faire deux est vraiment jouer de malheur.

Paul Lejay.

Les Conflits entre la France et l'Empire pendant le Moyen Age par Alfred Leroux, archiviste-bibliothécaire du département de la Haute-Vienne, fasc. XV de la *Bibliothèque de Bibliographies critiques* publiée par la Société des Études historiques. Paris (libr. Picard), in-8° de 73 pp.

Sous l'active impulsion de M. Henri Stein, qui s'est placé rapide-

1. *Revue bénédictine*, XVIII (1901), 257.

ment entre les premiers parmi les bibliographes français, la Bibliothèque de Bibliographies critiques, fondée par la Société des Études historiques, prend une importance nouvelle. Les fascicules se succèdent rapidement et se recommandent à l'attention des érudits, autant par le soin avec lequel ils sont rédigés que par la compétence spéciale des auteurs.

Depuis vingt ans M. Alfred Leroux s'était fait connaître par ses travaux sur les rapports de la France avec l'Allemagne au Moyen âge. Avec patience et succès il a continué ses études, poursuivant le même sillon. Aussi cette bibliographie qui, en trois cents quatre-vingt-un numéros, indique les ouvrages à consulter sur les rapports de la France avec l'Allemagne, résume-t-elle de longs travaux, des études approfondies.

On connaît le plan des bibliographies publiées par la Société des Études historiques. On a été frappé de la difficulté de plus en plus grande où se trouve le travailleur pour se mettre au courant de la littérature — comme disent nos voisins d'outre-Rhin — de la littérature d'un sujet. Au congrès bibliographique près l'Exposition universelle de 1900, M. Richet établissait, d'après des statistiques précises, que là où un lecteur avait un ouvrage à consulter sur une question déterminée en 1850, il avait à en consulter soixante-dix aujourd'hui. Et, d'année en année, les chiffres vont augmentant dans une proportion géométrique. Les bibliographies « critiques » de la Société des Études historiques, quand elles seront devenues aussi nombreuses qu'il est à souhaiter, auront, sur un grand nombre de points, déblayé le terrain [1].

« Sous le terme concis que nous avons adopté, dit M. L. en parlant

---

1. Les bibliographies publiées jusqu'à ce jour sont — dans l'ordre de publication — les suivantes : *la Prise de la Bastille*; *l'Industrie en France avant 1789*, par M. Germain Martin, docteur en droit; *Bossuet*, par Ch. Urbain, docteur ès-lettres; *Franz Schubert*, par Henri de Curzon, docteur ès lettres; *la Guerre de 1870-1871*, par Pierre Lehautcourt; *le Trouvère Adam de la Halle* par Henry Guy, professeur à l'Université de Toulouse; *le Théâtre espagnol*, par Alfr. Morel-Fatio, professeur suppléant au Collège de France et Léo Rouanet; *Lucas Cranach*, par Campbell Dodgson, conservateur au département des estampes du British Museum; *la Colonisation allemande*, par Pierre Decharme, chargé de mission par le Ministère des Colonies; *l'Histoire du Forez et du Roannais* par Maurice Dumoulin; *Jean-Jacques Rousseau*, par Eugène Asse; *Bourdaloue*, par E. Griselle, professeur à l'Université catholique de Lille; *l'Épigraphie latine*, par René Cagnat, membre de l'Institut; *Hoffmann*, par Henri de Curzon; enfin *les Conflits entre la France et l'Allemagne au Moyen âge*, par M. Alfred-Leroux.

Les bibliographies suivantes sont sous presse : *le Droit maritime*, par H. Fromageot, docteur en droit; *la Tapisserie*, par Jules Guiffrey, membre de l'Institut; *les Républiques sud-africaines*, par H. Dehérain, sous-bibliothécaire de l'Institut; *l'Artois*, par J. Chavanon, archiviste du Pas-de-Calais; *la Sigillographie française*, par A. Blanchet, secrétaire de la société de numismatique française; *H. Taine*, par V. Giraud, professeur à l'Université de Fribourg.

du titre qu'il a choisi à sa bibliographie, nous visons les multiples relations politiques de la France avec les pays d'Empire depuis le traité de Verdun (843) jusqu'au traité de Senlis (1493), — en d'autres termes, les antécédents historiques de la question allemande, qui ne naît en réalité qu'avec Maximilien Ier. Ces antécédents, nous les connaissons aujourd'hui dans leur ensemble ; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'érudition ait porté sur les divers points de ce vaste sujet l'attention nécessaire. Il reste plus d'un fait à établir, plus d'un problème à élucider, plus d'un chaînon à renouer dans le développement de cette longue histoire ».

L'auteur montre ainsi, tout en énumérant méthodiquement les titres des ouvrages analysés, les lacunes qui restent à combler et, d'autre part, les études de synthèse qui sont devenues possibles grâce aux travaux antérieurs. Il fait la critique des livres qu'il passe en revue et a soin d'indiquer ceux dont le contenu dépasse la portée du titre, quand on y trouve des indications qu'au premier abord on aurait cru ne pas devoir y rencontrer.

M. Leroux semble persister dans son système qui incorpore à l'Empire le comté de Flandre, la Flandre sous la couronne, qui relevait du roi de France. Dans les classements alphabétiques, les noms flamands commençant par *van* doivent se classer à *van*, et l'on agit ainsi, non seulement en France mais en Belgique même ; pour la France voir les instructions de M. Léopold Delisle, publiées dans le *Bulletin des Bibliothèques et des Archives* (année 1889, p. 129-143), pour la Belgique, voir les tables des *Archives belges*.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

Lettres inédites du Roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar à Marie Leszczynska (1754-1766), publiées avec une étude, des notes et un facsimilé, par Pierre BOYÉ, 1 vol. in-8°, Berger-Levrault, 1901, 178 pages.

M. Pierre Boyé devait bien une revanche à Stanislas Leszczynski. Il la lui donne très galamment. Si une publication pouvait rendre au duc de Lorraine un peu du prestige qu'avait perdu le roi de Pologne, c'était, sans nul doute, celle de ces lettres inédites adressées à sa fille bien aimée.

Cette correspondance est toute une révélation. « A mesure que nous la parcourions, dit M. Boyé, derrière le prince ambitieux et frivole, colère et bonhomme, dévot et sensuel, s'est montré un père égal et sérieux, avec des trésors d'exquise tendresse. » Autant Leszczynski est lourd et obscur quand, solennel, il écrit pour la postérité des pensées et des réflexions qui ne sont pas toujours de lui, autant sa plume se fait alerte quand il parle à son « incomparable Mareczka. » Il est lui-même ; on se surprend à goûter en sa compa-

gnie un réel plaisir. Sur ces feuilles volantes éclate le seul talent que Stanislas n'ait pas songé à s'attribuer et que ses biographes officiels aient omis de proclamer. « Que ce soit, dit M. Boyé, la récompense d'un oubli de soi-même — trop rare chez lui — tout comme un miracle de l'amour paternel, Leszczynski fut bien près d'être un charmant epistolier. »

La réhabilitation est complète, on le voit; d'un juge aussi sévère, quoique certainement très impartial, cette opinion a beaucoup de poids.

Ces cent trente et une lettres sont annotées avec une érudition abondante qui était nécessaire, car il fallait suppléer au laconisme des allusions politiques ou autres; et nul mieux que M. B. n'était préparé à cette tâche. Ajoutons que sa connaissance de la langue polonaise lui a été de quelque secours pour retranscrire, autant que la typographie française le permettait, certaines phrases de ces lettres. Quant à la traduction, elle figure dans les originaux conservés aux archives nationales, Louis XV, après la mort de Marie, ayant eu la curiosité de lire cette correspondance et s'étant fait traduire les passages écrits en polonais. M. Boyé ne signale pas le fait.

Page 107, note 1, il faut lire : Don Carlos succèdera à son *frère*, Ferdinand IV, et non *père*. C'est probablement une faute d'impression [1].

Casimir STRYIENSKI.

E. FELDPAUSCH : **Die Konkordanzgesetze der franzoesischen Sprechsprache und ihre Entwicklung.** Marburg, N. G. Elwert, 1901; un vol. in-8, de 78 pages.

Le travail de M. Feldpausch est honorable, exécuté avec soin et méthode. Il n'offre à vrai dire rien de très neuf ni dans ses résultats, ni même dans la façon dont sont présentés les faits : mais il a le mérite d'avoir groupé des renseignements qui étaient un peu épars, il les rassemble, les met sous les yeux, et par là provoque à la réflexion. Voulant exposer quelles sont les lois d'accord qui subsistent actuellement dans le français parlé entre les éléments de la phrase, l'auteur a bien fait de résumer dans une sorte d'introduction deux importantes questions de phonétique, celles des consonnes finales et de l'*e* devenu muet. Tout dépend de là, ou peu s'en faut. Je m'étonne seulement qu'à propos de l'*e* muet, on ne trouve pas cités ici les travaux très

1. Ces lettres étaient connues des historiens du XVIII[e] siècle; M. de Nolhac, en particulier, s'en est servi pour écrire son volume sur Marie Leszczynska. A propos de cette orthographe du nom de Leszczynski, qui est la vraie, on peut féliciter M. B. d'avoir réagi contre l'usage et d'avoir redonné à ce mot sa physionomie polonaise. Il est à souhaiter que les historiens suivent cet exemple.

intéressants qu'a publiés M. Rydberg sur ce sujet : c'est un oubli. — En réalité, on a quelque peine à concevoir tout ce que nous dérobe, sur la syntaxe véritable de la langue française, notre orthographe traditionnelle, celle qui se perpétue dans nos grammaires classiques. Déjà, à la fin du XVIII[e] siècle, Rivarol faisait à ce sujet certaines remarques judicieuses, un peu perdues dans les notes de son *Discours sur l'Universalité*, mais plus scientifiques à coup sûr que le Discours lui-même. Il y a quelque vingt-cinq ans, A. Darmesteter, de son côté, poussait un cri d'étonnement et presque d'effroi, en s'apercevant que, dans un paradigme comme *j'aime, tu aimes*, etc., les formes *aimons* et *aimez* étaient seules distinctes des autres. Depuis, les transcriptions phonétiques, telles qu'on en rencontre par exemple dans certaines publications de MM. Koschwitz, Clédat, Passy, pour ne pas en nommer d'autres, nous ont habitués à envisager les choses sous ce biais — et c'est ce que fait lui aussi l'auteur du présent opuscule. Ainsi M. F. a raison de faire remarquer qu'il n'y a plus en somme que les adjectifs en *-al* qui aient un pluriel distinct du singulier. Il aurait cependant pu faire observer — puisqu'aussi bien il traite la question au point de vue historique — que jusque vers le milieu sans doute du XVIII[e] siècle la longueur de la voyelle finale maintenait entre les deux nombres une différence disparue depuis. Puis, d'une façon générale, ne s'est-il pas un peu trop contenté de constater des faits matériels? Il est vrai qu'il ne nous avait pas promis davantage, et c'est là ce qu'il a voulu avant tout faire ressortir. N'importe : la contre-partie d'un travail de ce genre serait le relevé de tout ce qui maintient la cohésion entre les éléments du langage, le relevé des conditions au milieu desquelles se trouve le sujet parlant. Il est certain qu'indépendamment du contexte qui nous permet d'ordinaire de distinguer un pluriel d'un singulier, *ils mangent* par exemple de *il mange*, la distinction en elle-même n'a pas disparu de la langue, puisque nous disons *il boit*, mais *ils boivent :* la conjugaison française n'en est donc pas arrivée au stade du verbe anglais et il faut tenir compte de tout un système de proportionnalité qui subsiste inconsciemment dans l'esprit. Ceci touche à la philosophie du langage : M. F. n'a voulu que constater les faits amenés par l'évolution phonétique. On pourrait relever çà et là dans son livre quelques assertions erronées ou du moins contestables : ainsi l'emploi de *ce* pour *cest* devant une initiale consonantique est peut-être un peu plus ancien qu'il n'est dit à la p. 43. Je vois d'autre part que, à la p. 47, le relatif *lequel* est noté comme « absolument inusité » dans la langue parlée : ceci est exagéré; nous disons, ou nous entendons dire tous les jours *une chose sur laquelle je comptais*, etc. Enfin, à la p. 65, *exquis* a été indument placé au milieu d'une liste de participes passés : il n'y aurait droit que par des origines lointaines, mais en français le mot a toujours été un adjectif. Ce sont de très légères

taches. M. Feldpausch a le mérite d'avoir bien classé les faits : quelques-uns se trouvaient déjà à vrai dire dans nos grammaires historiques même élémentaires, mais ses listes sont beaucoup plus amples, dressées avec soin, et le tout sera en somme utile à consulter.

E. BOURCIEZ.

Ch. MARTY-LAVEAUX : **Études de Langue Française** (XVIe et XVIIe siècles). Paris, A. Lemerre, 1901 ; un vol. gr. in-8° de 368 pages (avec un portrait de l'auteur).

Ainsi que le constate si justement M. Léopold Delisle dans sa *Notice biographique et nécrologique*, « Charles Marty-Laveaux, par un excès de modestie, s'est toujours tenu sur les seconds plans : mais les services de genres très variés qu'il a rendus, pour n'être pas connus d'un grand public, n'en sont pas moins réels et ne sauraient être oubliés. » On ne peut mieux dire, et le présent volume a précisément pour but de perpétuer le souvenir de cette activité scientifique qui ne s'est pas démentie pendant plus d'un demi-siècle : on y trouvera réunies des études de longue haleine, et bien connues, servant de préface à des publications considérables; d'autres aussi plus courtes, et qui sont aujourd'hui disséminées dans des recueils peu accessibles. Toutes ces études ont trait à l'histoire de la langue française, toutes sont marquées au coin de cette haute probité scientifique qui était la caractéristique de Marty-Laveaux, empreintes de cette bonhomie souriante qui rend aimables les questions grammaticales elles-mêmes, et qui n'exclut bien entendu ni la variété des connaissances, ni la sûreté précise des jugements. Il ne s'agit pas naturellement de faire ici de ces travaux la critique rétrospective, ni même d'en donner une analyse détaillée : les plus importants sont depuis longtemps familiers à tous ceux qui ont étudié la langue de nos grands classiques, et, si quelques détails y ont un peu vieilli, le fond n'en reste pas moins d'une remarquable solidité. Voici du reste l'énumération complète des différents morceaux qui ont été choisis pour figurer dans le recueil actuel : 1° *De l'Enseignement de notre langue* (p. 7-68), réimpression d'un opuscule de 1872, contemporain du mouvement de renaissance qui se produisit chez nous il y a une trentaine d'années dans les études grammaticales ; opuscule renfermant bien des idées neuves ou justes, et dont plus d'une malheureusement n'a point encore triomphé dans nos livres élémentaires. — 2° *La Langue de la Pléiade* (p. 71-114), morceau détaché de l'introduction à cette magistrale publication en vingt volumes qui a occupé Marty-Laveaux jusqu'à la veille de sa mort, et restera peut-être son titre scientifique le plus incontesté. — 3° *De la Langue de Corneille* (p. 117-178), préface toujours fort utile, faite pour le Lexique de l'édition complète qui parut en 1862. — 4° *La Langue de Racine* (p. 181-

205), morceau plus court, mais non moins solide, publié en tête du Lexique de Paul Mesnard en 1873. — 5° *Essai sur la Langue de La Fontaine* (p. 209-271), étude piquante par endroits, très neuve, très originale surtout pour l'époque où elle parut (en 1853, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*), et qu'il était devenu à peu près impossible de se procurer. — 6° *Molière et les Grammairiens* (p. 275-279), court fragment d'une conférence faite en 1890. — 7° *Précieux et Précieuses* (p. 283-288), article de 1859, se rattachant aux publications de M. Livet. — 8° *Remarques sur l'orthographe française* (p. 291-309), relatives aux fameux cahiers que l'Académie avait composés au XVII^e siècle. — 9° *Philologie comparée sur l'argot* (p. 313-326), article de 1857 contenant des observations sur le livre connu de Francisque Michel. — 10° *Lettre à M. Michel Bréal sur la Sémantique* (p. 329-332), datée du mois de septembre 1886. Viennent enfin des listes bibliographiques copieuses où sont énumérés quatre-vingt-deux études, articles ou comptes rendus; soixante communications faites à l'*Intermédiaire des Chercheurs;* cent communications adressées à diverses sociétés savantes. Tel est le probe et persévérant labeur scientifique que Marty-Laveaux avait commencé dès 1841, à l'âge de dix-huit ans, et qu'il a poursuivi ensuite sans relâche, surtout à partir de 1847 jusqu'en 1899. De ce labeur le volume actuel donne une bonne idée, puisqu'il a réuni sous un format commode la plupart des études maîtresses : tous ceux qui s'intéressent à la langue française voudront avoir ainsi à leur disposition des pages qu'on ne consulte jamais sans profit ni même sans agrément.

E. BOURCIEZ.

— Nous recevons un nouveau fascicule du *Bericht uber die Literatur zur Religionsgeschichte* (extrait du *Theolog.-Jahresherickt* hrsg. von G. Krüger, Berlin, 1901.) On y trouvera une bibliographie soignée et complète des publications relatives à l'Egyptologie, à l'Assyriologie, aux langues arabe, éthiopienne, araméenne, à la paléographie et à l'épigraphie sémitiques (par B. Baentsch). E. Lehmann a étudié au même point de vue ce qui touche aux populations païennes non sémitiques et à l'Islam. — A. M.

— Une traduction allemande des souvenirs autobiographiques de Max Müller vient de paraître sous le titre *Aus meinem Leben* (chez F. Andreas Perthes, Gotha, 1902.) C'est toute la vie du savant, depuis les années d'enfance à Dessau, les années d'école à la *Nikolaischule* de Leipzig, les années d'Université à Leipzig, jusqu'à l'arrivée en Angleterre et l'établissement définitif à Oxford. Le public français s'intéressera surtout au chap. V, consacré au séjour que Max Müller fit à Paris de 1845 à 1846, en quittant l'Allemagne et avant d'aller en Angleterre. Il y suivit les cours de Burnouf, dont il nous fait un curieux portrait, et y noua ses premières relations, qui restèrent suivies, avec Barthélemy Saint-Hilaire, Stanislas Julien, Renan. Le volume est d'un grand intérêt et le texte allemand, dû à M. Groschke, se lit fort agréablement. — A. M.

— M. A. Robert, administrateur de commune mixte dans le département de Constantine, a étudié *quelques stations préhistoriques dans la commune d'Aïn-Melila.* Il y a trouvé des traces du passage de populations primitives et des silex taillés analogues à ceux du Maroc, de Tunisie et d'Egypte. De nombreuses planches reproduisent les aspects des grottes fouillées par l'auteur. (Extrait du *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, vol XXXIV, 1900). — M.

— Je signale dès aujourd'hui, sauf à y revenir quand nous aurons en main un peu plus de l'ouvrage, le premier fascicule du *Lexicon Plautinum* de M. Gonzalez Lodge (Leipzig, Teubner, MCMI). J'ai annoncé, il y a deux ans, une entreprise semblable de M. Waltzing. Un lexique de Plaute est une nécessité et sera bien accueilli. Deux lexiques de Plaute, c'est du luxe. Il serait à désirer que les auteurs s'entendissent. Il faut espérer que nous ne reverrons pas le gaspillage de temps, de forces et d'argent qui a jeté sur le marché trois lexiques de César en même temps. — P. L.

— On a publié sur Julien dans ces dernières années, plusieurs ouvrages destinés aux personnes qui lisent les livres d'histoire sans en faire, mais auxquels les spécialistes peuvent se dispenser de recourir. Par le choix heureux des sources, la lucidité des idées, l'impartialité du jugement, la verve avec laquelle il est écrit, le livre de M. S. Negri (*L'imperatore Giuliano l'apostata, studio storico*. Milan, Hoepli, 1901, 509 p.) se place parmi les meilleures et les plus attrayantes de ces publications. Il comprend une série de chapitres sur les écrivains anciens qui nous font connaître Julien, sur sa vie, sur l'arianisme, sur les idées philosophiques et religieuses de Julien, sur les mesures qu'il prit contre le christianisme, sur l'échec de son entreprise et sur les causes de cet insuccès. Les lecteurs de cet intéressant volume y trouveront en outre une reproduction du buste d'Aurenza, avec une notice sur les avatars de ce portrait de l'apostat. — B.

— M. le docteur C. Chauveau a entrepris un grand ouvrage sur *Le Pharynx*, dont le premier volume, *Anatomie et physiologie*, a seul paru (J. B. Baillière et fils). Parallèlement, il poursuivait l'*Histoire des maladies du pharynx* (avec préface de M. le Dr Du Castel ; I, *Période gréco-romaine et byzantine et période arabe*; II et III, *Moyen-âge occidental et temps modernes*; XVI-302, 418, 608 pp. petit in-8; Paris, J.-B. Baillière et fils, 1901-1902). C'est à la fois une histoire des doctrines, des maladies et des traitements, et un recueil de textes. Les textes et l'histoire sont réunis dans le même volume pour la première partie, antiquité ; pour la seconde, moyen-âge et temps modernes, les textes à eux seuls forment un gros volume (le troisième). Les textes grecs et latins de l'antiquité sont traduits et parfois les traductions sont empruntées à des ouvrages connus (Littré, Daremberg). Les extraits des Arabes sont tirés des traductions latines. Les médecins du moyen-âge et des temps modernes sont cités en latin ou en français, c'est-à-dire le plus souvent dans la langue originale. On a donc là un recueil précieux de matériaux qu'il serait fort difficile et fort long de réunir. Comme le plan est conçu largement et comprend non seulement la pathologie et la thérapeutique du pharynx, mais tous les accidents accessoires : scarlatine, variole, rougeole pharyngées, syphilis buccopharyngée, ces extraits orientent complètement sur les diverses écoles qui se sont succédé depuis les hippocratiques jusqu'à Tissot et Read. Le deuxième volume contient une bibliographie très étendue (33 pages) de l'époque médiévale et des temps modernes. Elle est divisée en deux parties : Historiens de la médecine (Histoires générales. La médecine au moyen-âge, Ecole de Salerne, XVIe et XVIIe siècles, XVIIIe siècle),

Auteurs (ouvrages et éditions ; 1. Moyen-âge : Pré-Arabistes, Salernitains, Arabistes ; 2. Temps modernes : traités de médecine, traités de chirurgie, consultations, lettres médicales, observations, sylloges, diphtérie, variole, rougeole, scarlatine, grippe, syphilis). Ce catalogue rendra de grands services. Le volume consacré à l'antiquité n'a qu'une liste d'éditions. La bibliographie classique est assez outillée pour nous fournir, par ailleurs, sur cette période, tous les renseignements utiles. Au reste, on notera dans cette partie les traces d'une inexpérience bien naturelle ; M. C. cite des incunables ou des Aldines pour quelques textes dont il existe d'excellentes éditions modernes. Mais il ne faut pas s'arrêter à ces légers défauts. L'œuvre doit être prise pour ce qu'elle est en réalité, la tentative d'un médecin très compétent pour débrouiller le chaos de doctrines souvent obscures, jamais rigoureuses. Les historiens sauront désormais ce qu'elles valent et ce qu'elles sont pour la science actuelle. M. Chauvin nous apprend à lire et à pénétrer ces textes. Il le fait avec clarté et une aisance qui les mettent à la portée des profanes. C'était là sa tâche. Je ne formulerai qu'une critique générale. Dans ce livre d'histoire, les dates sont trop rares. Pour la période moderne, la date des observations ou la bibliographie permettent encore souvent de situer chronologiquement les centaines de médecins qui défilent sous les yeux du lecteur. Il n'en est plus de même pour le moyen-âge. Deux chiffres ajoutés à chaque nom nouveau, même avec des points d'interrogation, seraient les bienvenus dans la prochaine édition. Il y a çà et là quelques fautes d'impression : I, 177, *Calumelle* dans le titre courant ; 297 l'Aldine de Galien est de 1525 ; 301, le cyathe vaut 0,0456 ; II, 383, l, 11 lire : Aymeric ; 385, à Walhafrid Strabon, *Pathologie* latine était une faute nécessaire. L'exécution matérielle de ces trois volumes est fort belle. — S.

— La librairie Sijthoff, à Leyde a, comme on le sait, entrepris, sous la direction du savant bibliothécaire de l'université, M. S. de Vries, une collection de reproductions photographiques de manuscrits complets : *Codices graeci et latini, photographice depicti*. Elle annonce, en ce moment : *Tacitus, Pars I. Codex Laurentianus Mediceus 68 I ; Codex Laurentianus Mediceus 68 II*. Ce sont les deux manuscrits sur lesquels repose uniquement notre connaissance des Annales et des Histoires. Chaque partie coûte séparément 200 francs ; les deux réunies, 375 francs. Les introductions seront écrites par M. Enr. Rostagno. A cet égard, nous aurions à adresser une requête à l'éditeur. Pourquoi ne donnerait-il pas un tirage à part de ces introductions, avec une ou deux planches ? Il est certain qu'une telle entreprise ne doit pas enrichir celui qui en fait les frais. Mais ces tirages à part ne nuiraient pas à la souscription et rendraient service aux particuliers dont le budget ne peut subventionner une publication aussi chère. — L.

— Le gouvernement italien fait paraître, depuis le mois de janvier, en phototypie : *Le manuscrit Pisan-Florentin des Pandectes de Justinien*. Ce manuscrit a 1844 pages ; avec l'introduction, la publication atteindra 2,000 pages. Il paraît un fascicule de 200 pages tous les trois mois. La souscription, chez Danesi à Rome, est de 80 lires par fascicule. Sur 100 exemplaires, 70 seulement sont mis dans le commerce. Une commission préside à la publication, ayant à sa tête le maire de Florence et M. Biagi, et, pour secrétaire, M. Rostagno. Une page du manuscrit était jointe au prospectus que nous avons reçu. La reproduction est soignée. Mais elle a déposé sur le prospectus au point que l'on peut y lire le texte à rebours. La planche n'était peut-être pas sèche, à moins que l'encre choisie ne soit pas solide, ce qui serait fâcheux. — L.

— M. A. Houtin étudie : *Les Origines de l'église d'Angers ; La légende de saint*

René (Laval, Goupil, 1901; 79 pp. in-8°; prix : 2 fr.). Dans la première partie, il traite surtout de la hiérarchie et de la constitution de l'église d'Angers d'après les conciles. La deuxième partie, la plus étendue, est consacrée à la légende de saint René. Dans la vie de saint Maurille, évêque d'Angers écrite en 619 par saint Mainbeuf et d'ailleurs sans aucune critique, on racontait que Maurille avait obtenu, par ses prières qu'une femme stérile fût rendue mère. Le fils, voué à l'église, était lui-même devenu évêque d'Angers. Archanald, sur l'ordre de l'évêque Raino, remaniant en 905 la vie due à Mainbeuf, développe cet épisode. L'enfant du miracle meurt sans avoir reçu la confirmation. Sept ans après, Maurille le ressuscite, à la suite de circonstances romanesques. Il le confirma, l'appela *Renatus* et *Renatus* succéda à Maurille. Plus tard, on lui découvrit des reliques. Or le successeur de Maurille s'appelle Thalasius dans les documents authentiques. Avant le xe siècle, la liturgie locale ignore saint René. Aucune église ne lui est consacrée. Le récit d'Archanald a eu pour but de prouver la doctrine, d'ailleurs fausse, de la nécessité du sacrement de confirmation. Quand les comtes d'Anjou devinrent rois de Naples, à la fin du xiiie siècle, ils trouvèrent un saint René dont le corps était vénéré à Sorrente depuis le viie siècle. On ne savait rien de plus sur son compte. Malgré la date différente de leurs fêtes, les deux personnages furent identifiés. A partir de ce moment, la légende s'enrichit des détails les plus précis et des incohérences les plus graves. On raconta même que le corps avait été transféré, à une date inconnue, de Sorrente en Anjou; malheureusement, il a été retrouvé à Sorrente au xviie siècle. Il faut voir, dans la brochure de M. Houtin, les détails de cette merveilleuse histoire et les efforts désespérés des « traditionnistes » pour sauver la légende. Saint René finit par être le plus célèbre des évêques d'Angers. Il accordait notamment la fécondité aux femmes stériles et une heureuse délivrance aux femmes enceintes. A ce titre, Louis XI, Louis XII et Henri III lui furent dévots, avec des fortunes diverses. M. Houtin raconte en terminant comment la critique a détruit la légende; saint René est un des saints dénichés par Launoy. La brochure de M. Houtin est excellente et l'on y retrouvera l'érudition, la netteté, la rigueur et le bon sens dont il a déjà fait preuve en racontant la controverse sur l'apostolicité des églises gallicanes. — Paul Lejay.

— M. E. Karsky, professeur à l'Université de Varsovie, vient de publier dans cette ville (imprimerie de l'état) un essai sur la Paléographie Cyrillique (*otcherk slavianskoï kirillovskoi paleographie*) qui comble une véritable lacune de la littérature slave scientifique. C'est à notre connaissance la première fois que cette paléographie est mise à la portée du public dans un ouvrage clair, d'un format maniable, accompagné de nombreux fac-similés. Le volume n'a été tiré qu'à 200 exemplaires, les grandes bibliothèques publiques feront bien de se le procurer : il y a lieu de croire que l'édition ne tardera pas à être épuisée. — L. L.

—L'édition de la *Nouvelle Atlantide*, de François Bacon, donnée dans la Pitt-Press Series par M. G. C. Moore Smith. (Cambridge, University Press. 1900. 1 vol. in-8°, lvi et 72 p.) est consciencieuse et bien faite. L'introduction, sans être absolument savante, est bien informée : peut-être pourrait-on trouver que les 46 pages du texte de Bacon sont un peu noyées au milieu de ce luxe d'introduction, d'excursus, de glossaire et d'index. Mais après tout c'est un défaut dont on se peut aisément consoler, et puis, à l'heure où les tapageuses découvertes — ou soi-disant telles, — de trop ingénieux déchiffreurs d'italiques veulent assigner à Bacon une place unique dans l'histoire et lui attribuer en même temps qu'une royale origine la paternité d'œuvres multiples et diverses, on ne saurait se plaindre du soin que M. Smith a

apporté à l'édition d'un opuscule qui a tout au moins le mérite d'avoir été certainement écrit par Bacon. — J. Lecoq.

— Les éditions des pièces de Shakspeare données par M. A. W. Verity dans la Pitt-Press Series sont des modèles de précision, de clarté et de concision. Il faut le répéter à propos de chacune des pièces que M. V. édite et en particulier de l'édition toute récente de *Macbeth*. (In-8°, xlviii et 288 p.). De toutes les pièces de Shakspeare le texte de Macbeth est un des moins bien établis, un de ceux qui offrent le plus grand nombre de difficultés. M. V. donne sur tous les points en litige des explications claires et suffisantes : c'est vraiment un modèle d'édition destinée aux classes. — J. L.

— L'édition classique de *Robinson Crusoe* publiée par M. Howard B. Masterman dans la Pitt Press Series (Cambridge University Press, 1900. xii et 308 p.) n'a rien de bien saillant. L'introduction est maigre, pour ne pas dire insuffisante. L'œuvre de De Foe a assez de valeur et d'importance pour que l'éditeur eût pu se donner un peu plus carrière. Les notes au bas des pages sont brèves, et peu abondantes. L'éditeur a modernisé en grande partie l'orthographe, tout en gardant la ponctuation du temps ainsi que la disposition typographique en particulier pour ce qui regarde les capitales au commencement des substantifs; ce qui produit un mélange assez déconcertant. — J. L.

— C'est en Amérique que Thackeray fit la série de conférences sur les humoristes anglais du xviiie siècle que M. W. Lyon Phelps vient d'éditer. (*The English humourists of the Eighteenth Century*. New-York. Henry Holt, 1900. 1 vol. in-8°, xli et 300 p.). L'introduction de M. P. est un peu mince : il y relate sommairement les faits les plus importants et les plus connus de la vie de Thackeray ; un dictionnaire biographique en contiendrait davantage. Je ne vois pas non plus très clairement l'intérêt qu'il y a à reproduire dans une édition du genre de celle-ci un fac-similé du titre de la première édition anglaise et de la première édition américaine du livre de Thackeray : un peu de critique littéraire ferait mieux l'affaire. Il est intéressant de nous donner, comme le fait M. P., des extraits des journaux du temps dans lesquels les conférences de Thackeray sont appréciées. Mais un jugement personnel de l'éditeur n'eût pas été non plus déplacé, et il faut bien reconnaître que M. Phelps s'est soigneusement abstenu de faire œuvre de critique. Dans une édition de ce genre, c'est certainement une modestie exagérée. — J. L.

— Quelques notes sur Paris en 1772-1773, par une jeune et intelligente Genevoise, voilà ce qui est vraiment très intéressant dans le petit volume de Mlle Lucie Achard : *1758-1834. Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* (In-8°, viii et 164 p, Genève, Ch. Eggimann et Cie). Rosalie de Constant nous parle de l'Opéra, de la Comédie française, de Lekain, de Mme Vestris, de Sophie Arnould ; elle fait des emplettes au charnier des Innocents, le *Bon Marché* du xviiie siècle ; elle visite la Muette où l'appartement de Mme du Barry, meublé de damas couleur de rose et blanc, lui semble tout à fait gracieux ; elle se promène *en carrosse* aux Tuileries, sur les boulevards, alors de création assez récente ; elle va à Bicêtre, à la Salpêtrière ; enfin, elle ne manque pas de faire le voyage de Versailles, de Marly et de Saint-Cloud. De curieuses silhouettes passent dans ce récit naïf et charmant : Marie-Antoinette « très jolie, blonde et fort bien faite, elle a un air gai, vif et noble qui plaît beaucoup » ; son époux le Dauphin a une taille médiocre, « il se tient mal, il est brun et pâle et a d'assez beaux yeux noirs » ; la comtesse de Provence, point jolie, elle est « brune, petite et boiteuse » ; Mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire qui « res-

semblent au roi, sont fort grasses et superbement vêtues »; Louis XV, grand, brun, majestueux, mais fatigué et ennuyé; la comtesse du Barry, extrêmement jolie, etc. Et pour finir citons ce trait de mœurs royales; après le grand couvert « on offrit les glaces du dessert aux dames qui étaient là pour voir. Je les trouvai bien bonnes ». — C. S.

— Dans la plaquette *Cine sint Albanesii* (Bucarest, 1901, 11 pp. in-4°), qui reproduit une communication faite à l'Académie roumaine, M. B.-P. HASDEU s'efforce de donner une nouvelle solution à la question si souvent débattue de l'origine des Albanais. D'après lui, les ancêtres des Albanais seraient les tribus daces des Costoboques, Carpes, etc., qu'on rencontre au IIe et au IIIe siècles avant J.-Chr. au sud du Danube et qui se seraient établies, avec le temps, en Illyrie. L'auteur croit avoir prouvé cette thèse jusqu'à l'évidence et cela avec un appareil bibliographique des plus maigres. M. Hasden semble ignorer tout ce qu'on a écrit dans ces derniers temps sur ce sujet; on est étonné de ne pas voir cité dans sa brochure les travaux de Pauli, Hirt, Kretschmer et Pedersen, dont il aurait pu prendre connaissance dans mon *Histoire de la langue roumaine*, t. I, p. 25. Peut-être aurons-nous l'occasion de revenir sur les opinions de l'ingénieux savant lorsqu'il aura publié le travail qu'il nous promet sur l'origine des Roumains. — Ov. DENSUSIANU.

— Dans la collection des *Pages choisies des grands écrivains* que publie la librairie Colin, a paru un *Gœthe* avec notices et annotations par MM. Pierre LASSERRE et Paul BARET (In-8°, XVI et 361 p. 3 fr. 50). On n'a rien donné des poésies lyriques; on a reproduit pour *Werther*, *Egmont* et *Iphigénie*, les traductions de Sevelinges et d'Albert Stapfer; M. Lasserre a traduit les principaux passages de *Faust* et étudié ce poème en une bonne notice de quinze pages; M. Paul Baret a fait les autres traductions et composé l'introduction où il « essaie d'accompagner le lecteur à travers la longue vie du poète ». Cette introduction pouvait être plus soignée, car, si courte qu'elle soit, elle renferme nombre d'erreurs. Le père de Gœthe épousa Mlle Textor en 1748 et non en 1742. Le comte de Thoranc (et non Thorane) était lieutenant de roi, et non « lieutenant-général du roi », et il n'est pas « resté cantonné » dans la maison de Gœthe pendant toute l'occupation française. Gœthe étudia la Magie de Welling et non de *Willmy*. Lorsqu'il connut Herder à Strasbourg, Herder n'était pas encore « superintendant », et à Wetzlar, Kestner était secrétaire de légation près l'envoyé de Hanovre, et non « de l'ambassadeur de Brême ». L'erreur la plus grosse est de faire de Byron le devancier de Gœthe : à Strasbourg, écrit gravement M. Paul Baret, les auteurs favoris de Gœthe sont *Byron*, Shakspeare et Homère! — A. C.

— Le livre que M. Hellmuth MIELKE a consacré récemment au roman allemand du XIXe siècle est un livre utile, plein de détails, plein d'analyses, et nous ne sommes pas étonnés qu'il ait atteint sa troisième édition (*Der deutsche Roman des XIX Jahrhunderts*. Berlin, Schwetschke. In-8°, VIII et 456 p. 4 mark 50). L'auteur expose dans son introduction des idées judicieuses, que le roman est très rarement une œuvre parfaite de tout point, que le romancier n'exerce pas une influence durable, qu'il n'est que l'homme de son temps, qu'il faut par suite dans une histoire du roman longuement parler d'hommes que l'histoire littéraire nomme à peine et quelquefois avec dédain. L'ouvrage est clairement ordonné, nettement divisé, quoique trop strictement astreint à l'ordre chronologique. Il comprend cinq chapitres : d'abord le roman classique et romantique; puis le roman de l'âge de révolution (1830-1848); puis le roman populaire (1848-1870); puis le *Zeitroman* de 1848 à 1870; enfin, le roman du « nouvel empire ». Les appréciations de M. Mielke

sont rarement contestables, et le livre se lit avec d'autant plus d'intérêt que l'auteur sait juger un écrivain ou une œuvre en quelques lignes. Un des meilleurs passages est consacré à Ida de Hahn-Hahn, à Heyse et à Spielhagen. On remarquera pareillement les pages, peut-être trop favorables, mais fort intéressantes et fouillées sur Willibald Alexis. On notera les réflexions sur les romans « transocéaniques », sur le roman historique, sur la femme « qui depuis 1870, en général, donne le ton dans le roman, l'écrit, le lit et s'en fait l'héroïne », sur le naturalisme qui a « fécondé l'esprit littéraire de notre époque. » Mais le critique ne serait-il pas trop sévère pour les *Rothenburger* de Wilbrandt et trop bref sur Rosegger et Anzengruber, et le roman est-il autant qu'il le croit un pionnier de la civilisation? — A. C.

— La librairie Armand Colin met en vente, sous le titre *Les Maîtres de la peinture*, une suite de petites planches en couleur, sans texte, montées sous passe-partout et classées dans cinq cartons en forme de livres petit in-4°. Il faut prendre sans doute cette entreprise comme un spécimen de l'usage qu'on pourrait faire, pour des livres d'art, de ce genre de reproductions, dont le prix, très minime, ne dépasse pas celui des photographies ordinaires. Mais elle peut rendre aussi de vrais services au point de vue de la vulgarisation artistique et de l'enseignement dans les écoles d'art et autres : c'est même évidemment dans ce but que chaque planche est ainsi encartée, afin d'être passée de main en main. Le résultat est agréable, et il n'est pas inutile de pouvoir faire apprécier les tableaux célèbres des Musées d'Europe à peu près dans leur tonalité juste : on a fait d'étonnants progrès en ce sens, depuis quelque temps. (Ainsi présentée, chaque planche revient à moins de un franc. On les vend par cartons de 8, à 8 francs.) — H. DE C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 février 1902 (suite).

M. le Marquis de Vogüé communique des fragments de papyrus récemment découverts par M. Maspero au cours de fouilles exécutées dans l'île d'Éléphantine.

M. Héron de Villefosse annonce une découverte extrêmement intéressante que le R. P. Delattre vient de faire à Carthage dans un puits funéraire, à huit mètres de profondeur. C'est celle d'un sarcophage de marbre blanc orné de peintures. Ce qui en fait le principal intérêt, c'est que le couvercle est orné d'une statue de femme voilée, en très haut relief, qui apparaît sur le monument dans l'attitude des gisants du moyen âge. Cette statue rappelle par sa pose les statues funéraires attiques du IVe siècle et, en particulier, une statue du Louvre qui offre un des plus beaux spécimens de ces statues. Les pieds reposent sur une base rectangulaire, et il est bien évident que le sculpteur a pris pour modèle une femme représentée debout, comme les femmes du célèbre sarcophage des Pleureuses ; on l'a ensuite couchée sur la cuve, ce qui en fait une gisante. — La sépulture avait été déjà violée ; le couvercle était debout contre le mur de la chambre funéraire ; la face de la statue paraît même avoir été mutilée intentionnellement. Les cheveux étaient dorés ; les yeux étaient peints, et le cou était orné d'un collier très délicat figuré par une dorure.

L'Académie accorde à M. Auguste Chevalier, à la demande de M. le Ministre de l'Instruction publique, une subvention de 20,000 francs, sur la fondation Benoît Garnier, pour une mission dans le Chari et au lac Tchad.

MM. le Dr Capitan et l'abbé Breuil présentent les dessins qu'ils ont relevés dans la grotte de Combarelles (Dordogne). Ces gravures, dont la plupart sont recouvertes de stalagmites, remontent incontestablement à l'époque préhistorique dite *magdalénienne*, caractérisée par l'existence du mammouth et du renne en Gaule.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 31 mars — 1902

I. **Ibn-el-athir.** Annales du Maghreb et de l'Espagne, traduites et annotées par E. Fagnan. Un vol. in-8° de 664 pp. Alger, chez Jourdan. 1901.
II. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée **Al Bayano'l-Moghrib,** traduite et annotée par E. Fagnan. Tome I, in-8° de II-519 pp. Alger, Fontana et Cie. 1901.

M. Fagnan, poursuivant l'œuvre qu'il a entreprise de mettre à la portée des historiens et du grand public les travaux, jusqu'ici restés intraduits, quoique pour la plupart édités par des savants européens, des annalistes, des chroniqueurs et des géographes qui ont écrit sur l'Afrique septentrionale, vient de faire paraître presque simultanément deux nouveaux volumes.

Le premier, qu'il a intitulé *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, est, à l'instar de la *Biblioteca arabo-sicula* de Michele Amari, le relevé fait dans le *Kamel fittarikh* d'Ibn el-athir (édition Tornberg, Leyde, 1851-1876) de tous les fragments qui ont trait à l'histoire, alors intimement mêlée de ces contrées, des premières incursions arabes jusqu'à la conquête par les Almohades du Maghreb central et de l'Ifriqyya.

L'autre, compilation d'un marocain du XIIIe siècle de notre ère, nommé Ibn Adhari, duquel on ne sait rien que son nom, porte le titre de *El Bayano'l Moghrib fi akhbar el Maghrib* (le tableau merveilleux des événements du Maghreb). Le texte en a été édité par Dozy (Leyde, 1848-1851) et amélioré par lui en 1883 (Corrections sur le texte du *Bayano-l-Moghrib* d'Ibn Adhari) au moyen du fragment d'Arib con-

servé à la bibliothèque de Gotha. Les faits qui y sont rapportés ont, comme la chronique d'Ibn el-athir, l'invasion musulmane pour point de départ et la première partie, seule parue jusqu'ici, embrasse sensiblement la même période que les extraits du grand annaliste. Le tome second, dont l'apparition est prochaine, est plus spécialement consacré à l'histoire de l'Espagne depuis la conquête jusque vers la fin du pouvoir du célèbre Almanzor (vers 400 de l'hégire). « En somme, dit Dozy, c'est l'histoire la plus détaillée de ce pays qui soit parvenue jusqu'à nous pour cette période. Mais l'auteur, à raison de son origine probable, insiste sur les rapports entre l'Espagne et l'Afrique et nous apprend ainsi maintes choses que nous ne savons que par lui. Il nous a conservé maints extraits de chroniques anciennes dont nous ne connaissons plus que les titres ».

Les deux ouvrages traduits par M. F. sont loin, comme on pourrait le croire *a priori*, de faire double emploi : l'un est le complément de l'autre et il n'y a pas lieu d'être surpris que dans cet ensemble l'apport d'Ibn Adhari, qui écrivait dans son pays, soit plus considérable que celui de l'écrivain oriental, trop éloigné des sources de son ouvrage pour puiser dans les documents et les renseignements de toute nature dont disposait son émule marocain.

La traduction de M. Fagnan est ce qu'elle est toujours : claire et scrupuleusement fidèle. Il l'a accompagnée de notes qui sont comme la critique et le commentaire de ses textes. Très versé dans la connaissance du moyen âge maghrebin, il contrôle avec autorité l'exactitude de ses auteurs et signale à l'occasion celles de leurs assertions qu'il y a lieu de n'accepter que conditionnellement ou même de rejeter tout à fait et fixe, chemin faisant, l'orthographe, trop souvent sacrifiée par les copistes, d'un grand nombre de noms propres. Ces deux ouvrages sont, en résumé, une importante et utile contribution à l'étude de l'histoire du Maghreb.

C. Sonneck.

---

1. **Thesaurus Syriacus,** edidit R. Payne Smith, S. T. P. Fasc. X, pars II. (lettre *taw*, coll. 4361-4516). Oxford, Clarendon Press; 1901; in-f°.
2. **Lexicon syriacum auctore Hassano Bar Bahlule,** edidit et notulis intruxit Rubens Duval. Fasc. sextus et ultimus. Paris, Leroux; 1901; in-4°; pp. xxxix-246.
3. **A Dictionary of the dialects of vernacular Syriac,** as spoken by the eastern Syrians of Kurdistan, north-west Persia, and the plain of Mossoul; by A. J. Maclean, M. A., F. R. G. S.; Oxford, Clarendon Press, 1901; petit in-4°, pp. xxiv-434.
4. **Vocabolario Amarico-Italiano** compilato da Ignazio Guidi; Roma, Casa editrice italiana, 1901; in-4° pp. xvi-918.
5. **Vocabulaire Chaldéen-Arabe** par l'abbé Jacques E. Manna, prof. au séminaire syro-chaldéen à Mossoul. Mossoul, 1901; in-8°, pp. 873.

Par une singulière coïncidence, qui est un heureux indice du pro-

grès des études de philologie sémitique, l'année 1901 a été marquée par l'achèvement ou la publication de toute une série d'ouvrages lexicographiques de première importance; j'espère trouver le loisir de consacrer un plus long article à quelques-uns d'entre eux; mais je ne veux pas tarder plus longtemps à signaler en quelques lignes leur apparition.

I. Le *Thesaurus syriacus*, auquel Payne Smith avait consacré la meilleure partie de sa vie, a eu la bonne fortune de trouver dans la fille et le gendre de l'auteur des savants capables de continuer l'œuvre grandiose que la mort de l'illustre orientaliste laissait inachevée. Cet ouvrage magistral, malgré les défauts et les lacunes inévitables dans un semblable travail, constitue pour la lexicographie syriaque une mine telle qu'il n'en existe pour aucune autre langue sémitique, l'hébreu excepté. C'est un précieux instrument dont il faut parfois user avec discernement, mais qui gardera sa valeur intrinsèque: on pourra le compléter, l'améliorer par des critiques de détail, on ne le remplacera jamais, et il est appelé à servir de base à tous les lexiques futurs, comme il a déjà été utilisé par ceux qui ont paru en ces derniers temps. On nous annonce un fascicule d'*addenda* et de *corrigenda*, qui fera disparaître la majeure partie des défauts qu'on a pu reprocher à l'ouvrage et comblera les lacunes que de nombreuses publications faites en ces derniers temps ont permis de signaler, surtout dans les premiers fascicules. C'est un complément indispensable auquel il faudra joindre un index latin-syriaque. Les éditeurs ne reculeront point devant ce dur labeur qui donnera tout son prix à cette savante publication.

II. La valeur de l'édition du *Lexique de Bar-Bahloul* de M. Duval est mise en relief lorsqu'on en compare le texte avec les gloses citées dans l'ouvrage précédent. Cette comparaison montre combien était nécessaire le travail critique auquel l'éditeur s'est livré si consciencieusement. C'est certainement de cette édition que viendront une bonne partie des corrections du *Thesaurus*. On a parlé ici, à différentes reprises, de l'ouvrage lui-même. Le sixième fascicule qui le termine contient l'*Introduction* et les *Tables*. La partie la plus intéressante de l'Introduction est celle qui traite des *Sources* du Lexique. L'éditeur en donne la liste alphabétique et indique, pour les auteurs allégués rarement, les passages du Dictionnaire où ils sont cités. Des gens très méticuleux trouveront peut-être qu'il aurait dû citer au grand complet tous ces passages même pour les sources les plus fréquentes. Peut-être quelques-uns encore penseront-ils qu'il aurait dû rechercher et noter les passages auxquels Bar-Bahloul a emprunté ses gloses dans les ouvrages qui nous sont parvenus : il y a là la matière d'une étude spéciale, qui ne serait pas sans intérêt, mais qui était hors de propos dans une introduction. A propos de l'origine et de la composition du *Lexique*, l'éditeur donne un aperçu intéressant de l'histoire de la lexicographie chez les Syriens. La description des

manuscrits utilisés termine l'introduction. — Les *Tables* comprennent : 1° un *Index* des mots syriaques et hébreux, classés suivant l'ordre des racines, selon la méthode en usage dans les Dictionnaires scientifiques ; 2° un *Delectus vocum arabicarum* qui aurait pu être beaucoup grossi et qui aurait même dû, je crois, l'être un peu ; 3° un *Index des mots persans* ou d'origine persanne ; 4° un *Index des citations bibliques*. Ceux qui feront un usage fréquent de ces Indices, constateront bien vite un grave inconvénient ; les tables renvoient à la colonne et à la ligne, mais les lignes ne sont pas numérotées dans le texte, et il est incommode d'avoir à les compter soi-même chaque fois. La faute, je le sais, n'en est pas à l'éditeur qui fut le premier à en subir l'inconvénient ; et celui à qui incombe la responsabilité de cette suppression se soucie fort peu des reproches qu'il mérite. Le Lexique de Bar-Bahloul n'est pas un manuel à l'usage des commençants ; c'est un ouvrage d'érudition philologique qu'on pourrait comparer, dans son dessein, sinon dans la perfection de l'exécution, au Dictionnaire de Littré. Les services qu'il a déjà rendus et qu'il rendra feront oublier les petits défauts que je viens de signaler, mais non pas le mérite de l'éditeur qui aurait pu dire en signant sa préface : *Exegi monumentum !*

III. La langue syriaque est encore actuellement la langue vulgaire d'un certain nombre de groupes plus ou moins nombreux de chrétiens orientaux. Les modifications qu'elle a subies varient beaucoup avec les milieux dans lesquels elle est aujourd'hui parlée. On possédait déjà sur ces différents dialectes pris isolément, des travaux philologiques assez considérables, notamment ceux de Prym et Socin sur les dialectes d'Ourmiah et du Tour-'Abdin, de Duval sur celui de Salamas (ouvrage que M. M. aurait dû introduire parmi ses sources), de Sachau sur le dialecte *Fellichi*, de Parisot, sur celui de Maloula aux environs de Damas. Un travail d'ensemble et de comparaison était encore à faire. M. Maclean, après avoir publié en 1895, une grammaire du néosyriaque, qui ne fera pas oublier celle de M. Nœldeke, a continué son œuvre en réunissant dans un Dictionnaire tous les mots des divers dialectes. Ce travail est assurément très utile et rendra certainement de grands services à la philologie comparée. Néanmoins il est loin de satisfaire à tous les desiderata. De fait, il est impraticable pour ceux qui voudraient aborder l'étude des dialectes néosyriens : il faut déjà, pour s'en servir avec profit, être au courant des nombreuses divergences que présentent ces dialectes avec la langue classique[1]. Qu'un étudiant se trouve en présence d'un texte écrit sous la

1. Quelques exemples feront mieux comprendre la nature des inconvénients que nous signalons. La forme régulière *até* « il vient » se prononce *adé*, dans le dialecte de Salamas parlé par les Juifs, et *asé* dans celui de Zacho. Or, on ne trouve dans le dictionnaire ni les formes *ada* ou *asa* = *ata* ; ni, sous la racine *ata*,

dictée, comme peuvent l'être les textes recueillis oralementet, il sera fort embarrassé pour en trouver les mots dans ce dictionnaire. A dire vrai, la tâche de l'éditeur n'était pas facile : les différences entre les dialectes sont trop notables pour pouvoir être classées méthodiquement. Il aurait fallu donner le plus grand nombre possible de formes selon leur ordre alphabétique, avec renvois aux racines. Peut-être même eût-il été préférable de dresser des Lexiques séparés de chaque dialecte. A côté de l'orthographe en caractères chaldéens, la prononciation est indiquée en transcription : ici encore, il y aurait beaucoup à dire et la comparaison avec les publications antérieures montre que l'éditeur est loin d'avoir fait un travail absolument définitif.

IV. Le *ge'ez* ou éthiopien ancien, et classique, si l'on peut ainsi parler, a donné naissance à deux dialectes modernes : le *tigré* qu'on parle depuis Massoua jusqu'à Kassala, et le *tigrây* ou *tigrina*, usité dans le Tigré et les provinces environnantes. Dans tout le centre et le sud de l'Éthiopie on parle une langue qui n'est pas dérivée directement du *ge'ez*, mais d'un dialecte parallèle ; cette langue est l'*amharique* ou *amharina*, aujourd'hui la langue officielle de l'empire éthiopien. Elle a donc un double intérêt : politique et philologique. M. A. d'Abbadie avait autrefois contribué dans une très large mesure par son *Dictionnaire de la langue amarinna* (1881), à faciliter l'étude de ce dialecte, mais les progrès mêmes dont cette publication fut le point de départ en firent ressortir les défauts et les lacunes. M. Guidi, qui avait déjà publié une excellente grammaire amharique et qui est incontestablement l'orientaliste le plus compétent en la matière, vient de compléter son œuvre par la publication du *Vocabolario amarico-italiano*. La chose n'était pas facile. Il n'existe aucun travail indigène de ce genre ; et les modifications profondes introduites dans l'orthographe par la prononciation vulgaire donnent parfois aux mots une physionomie qui permet difficilement de les rattacher à la racine primitive ; à peu près comme dans le néopunique à l'égard de l'hébreu ou du phénicien. Grâce à son érudition et à sa patience, et avec la collaboration d'un indigène instruit, Kefla Ghiorghis, auquel la modestie de l'éditeur fait une part peut-être trop belle dans le mérite de l'ouvrage, M. G. a surmonté ces obstacles et composé un véritable monument lexicographique. Il explique les motifs qui l'ont porté à mettre dans son dictionnaire les noms propres et beaucoup d'observations qui auraient plutôt leur place dans un *Reallexicon*. Tout le monde lui sera reconnaissant d'avoir agi ainsi.

V. Le *Vocabulaire chaldéen-arabe* de l'abbé Manna mérite d'être

l'indication de la prononciation *ada* et *asa*. Dans le premier dialecte le mot *shenta* « sommeil » est devenu *shenda*. Cette seconde forme est donnée sous la première, mais ne se trouve point à sa propre place alphabétique. Je pourrais multiplier ces exemples.

signalé comme un heureux essai d'adaptation des méthodes scientifiques dans le milieu oriental. S'il contribue, comme nous l'espérons, à ranimer parmi ses compatriotes l'étude de leur ancienne langue aujourd'hui trop négligée, ses efforts n'auront point été stériles.

Si les étudiants du xx[e] siècle ne font pas de progrès dans les études de philologie sémitique, ils ne pourront, comme leurs devanciers, s'excuser en alléguant le défaut des instruments de travail. Payne Smith a donné trente-cinq ans de sa vie au *Thesaurus* ; Duval a consacré près de vingt années de labeur assidu à l'édition de *Bar Bahloul;* Guidi a passé douze ans à rédiger son *Vocabulaire*. Non seulement le résultat des efforts, mais l'exemple même, de ces érudits, contribuera à encourager les études sémitiques : c'est un vaste champ déjà défriché ; mais il demande à être cultivé par de nombreux ouvriers qui pourront y semer et y récolter longtemps encore d'abondantes moissons.

J. B. CHABOT

Ed. MEYER, **Geschichte des Alterthums**, 4[ter] Band, Stuttgard und Berlin, 1901. 1 vol. in-8°, vi-666 p.

Les précédents volumes de cette histoire de l'antiquité ont été signalés ici à mesure qu'ils ont paru [1]. Celui que nous annonçons aujourd'hui comprend l'histoire d'Athènes depuis la paix de 446 jusqu'à la capitulation de 404. C'est par conséquent ce qu'on appelle « le siècle de Périclès », c'est-à-dire la période la plus brillante de l'histoire grecque. Il y a grand profit, bien qu'elle ait été plus étudiée qu'aucune autre, à la voir exposée et appréciée dans son ensemble par un historien aussi bien informé et d'un jugement aussi indépendant que l'est M. Ed. Meyer.

Le groupement des faits révèle les mêmes qualités de réflexion, le même don de synthèse qui se manifestaient dans les parties antérieures de l'ouvrage. En neuf chapitres, l'auteur étudie successivement : *l'Achèvement de la démocratie athénienne et de l'empire athénien ; l'Empire athénien sous Périclès ; la Culture de l'époque de Périclès ; l'art, la littérature, la science, la sophistique ; la guerre d'Archidamos* (divisée en deux parties par la mort de Périclès) ; *les conflits intellectuels pendant la guerre, Socrate ; Alcibiade, la guerre de la ligue antilacédémonnienne* (Sonderbundkrieg) *et l'expédition de Sicile ;* enfin *la Chute de l'empire athénien*. Ces titres même marquent bien un des mérites de l'historien. C'est un esprit philosophique, qui sait dégager les choses essentielles. Aussi attentif que personne à l'exactitude des détails, il ne leur attribue pourtant dans l'ensemble que l'importance proportionnelle à laquelle ils ont droit, et il tient à

---

1. Voir le numéro du 15 juillet 1901.

ce qu'après avoir lu son livre on garde l'impression prédominante des grandes choses. Cette tendance rend, il est vrai, l'ouvrage plus instructif qu'attrayant. Ni récits dramatiques, ni portraits animés, ni descriptions pittoresques. Dans ce volume, dont Athènes est l'objet, l'image d'Athènes n'apparaît guère sous son aspect vivant. L'auteur s'adresse à la réflexion, il fait penser, il juge et il invite à juger, mais il n'éveille pas l'imagination. Son livre est profondément sérieux, condensé, bien ordonné, excellent à beaucoup d'égards, mais un peu trop dénué de charme.

Il est impossible, bien entendu, de discuter ici les affirmations et les jugements qui se pressent dans ce gros volume. M. Ed. M. s'y montre égal à lui-même par la science et la méthode. Tous les renseignements amassés peu à peu par le travail collectif des érudits lui ont passé sous les yeux. On sait d'ailleurs que lui-même a étudié bon nombre des questions obscures relatives à cette période dans deux volumes de *Recherches* (*Forschungen zur alten Geschichte*, 2 vol., 1892-1899); il se contente souvent, dans son histoire, de résumer ce qu'il a exposé en détail antérieurement. D'une manière générale, le témoin qu'il interroge de préférence est Thucydide. Après avoir étudié de près les critiques qui ont été adressées au grand historien, il les écarte presque toutes, avec raison. Il montre que la part de l'erreur, chez lui, est en somme aussi petite que possible, et qu'il a été aussi soucieux de vérité qu'il est donné à un homme de l'être. Mais, d'autre part, la façon même dont il le complète fait bien voir, sans qu'il le dise, ce qui manquait à l'historiographie ancienne, même traitée par un homme de génie.

Le jugement sur la démocratie athénienne qui se dégage de l'ensemble du volume est plutôt sévère, au point de vue politique du moins. Je ne crois pas pour ma part qu'il le soit trop. M. Ed. M. avait déjà montré dans le volume précédent comment les réformes postérieures aux guerres médiques avaient détruit dans Athènes le principe même du gouvernement, en remettant la direction des affaires à une multitude mobile et insuffisamment instruite. Le nouveau volume achève la démonstration. De 446 à 429, toute la valeur politique d'Athènes réside dans un homme, Périclès, qui a eu le tort de conquérir le pouvoir par des concessions irréparables, mais qui du moins le garde fermement, grâce à l'autorité de son caractère et de son génie, et qui l'exerce avec une haute intelligence des intérêts de son pays. Lui disparu, tout s'écroule; Athènes n'a plus de gouvernement; et, malgré les ressources dont elle dispose, elle se perd, faute d'un peu de sagesse et d'esprit de suite. Tout cela est d'une vérité frappante. Et il faudrait ajouter que le gouvernement de Périclès lui-même demeure responsable, pour sa part, de fautes que M. Ed. M. relève, mais qu'il attribue plutôt au peuple tout entier. La plus grave est de s'être enfermé dans un particularisme étroit et jaloux, de

n'avoir pas su constituer un empire vraiment acceptable, d'avoir rendu la domination athénienne intolérable, faute d'une conception plus large du droit de cité. Le préjugé contre l'admission d'autres villes grecques dans l'État athénien tenait non pas seulement à une tradition, mais à des considérations d'intérêt des plus mesquines, à ce que le peuple vivait de l'argent des alliés qui lui était distribué sous forme d'indemnités pour l'accomplissement de ses devoirs civiques. Aucun homme d'État n'avait assez d'autorité pour proposer de modifier cet état de choses. Mais, en l'approuvant, au moins tacitement, un chef du peuple, tel que Périclès, n'engageait pas moins sa responsabilité dans une politique fatale.

M. Ed. Meyer, sévère quand il le faut, sait d'ailleurs rendre justice d'autre part à la vraie grandeur d'Athènes. Personne, je crois, n'avait encore mieux indiqué, ni avec une admiration plus éclairée, ce qu'elle a fait pour la science, pour l'affranchissement de l'intelligence, pour la philosophie. L'étude de l'art athénien, sous toutes ses formes, est peut-être moins satisfaisante. L'auteur, par ses habitudes d'esprit, est plus porté à rechercher ce qu'il y a derrière les formes créées par le génie qu'à étudier ces formes elles-mêmes. Ce qui l'intéresse dans les œuvres plastiques ou littéraires, ce sont surtout les idées générales qu'elles expriment. C'est là un point de vue qui n'est juste que partiellement. En appréciant ainsi, on risque de méconnaître dans l'art ce qui est précisément l'art lui-même.

M. Ed. Meyer, dans son avant-propos, annonce l'apparition très prochaine du cinquième volume, qui comprendra la suite de l'histoire grecque de 404 à 355. On ne peut que souhaiter la prompte réalisation de cette promesse.

Maurice Croiset.

Kaerst (Julius), **Geschichte des hellenistischen Zeitalters,** Erster Band, *Die Grundlegung des Hellenismus*, Leipzig, Teubner, s. x-433, in-8.

L'auteur de cette *Histoire de la période hellénistique* s'est préparé à cette vaste entreprise par quinze ans de recherches et de travaux préliminaires. Ses premières études sur l'*Histoire d'Alexandre* remontent, si je ne me trompe, à 1887 ; depuis lors, une série de publications, parues dans les revues savantes, en particulier dans le *Philologus* et le *Rheinisches Museum*, nous ont apporté successivement les résultats partiels d'une enquête poursuivie avec patience et méthode. Tous ces articles, auxquels il faut joindre d'importantes notices dans la *Realencyclopaedie* de Pauly-Wissowa, nous ont permis d'apprécier la manière propre de M. J. Kaerst comme historien de l'antiquité grecque : à l'exemple de MM. Pœhlmann et Beloch, il a le goût des larges synthèses, et se plaît à embrasser d'un coup d'œil plusieurs siècles d'his-

toire; mais la minutie de son information apparaît à chaque page, dans des notes succinctes, où la critique des inscriptions les plus récemment découvertes se mêle à une interprétation solide des textes littéraires. En revanche, la bibliographie des ouvrages modernes ne tient ici presque aucune place, et l'exposé des problèmes les plus contestés affecte même une forme légèrement dogmatique. M. K. ne discute pas : il développe des idées générales, appuyées sur des textes bien établis. Ne nous plaignons pas de ce parti pris : grâce à cette vue un peu haute du sujet, l'auteur a pu, en un volume de dimensions restreintes, parcourir, d'abord, toute l'histoire de l'*État hellénique*, depuis l'origine de la vie politique en Grèce jusqu'au milieu du IVe siècle, puis les progrès de la royauté macédonienne, enfin le règne entier d'Alexandre. Dans le premier de ces trois livres, il définit la conception politique de la cité, en marque le développement historique dans ses rapports avec la philosophie, et il insiste, comme il était naturel, sur les tendances monarchiques et nationales qui commencent à se faire jour même avant l'apparition du monarque macédonien. Cette entrée de Philippe dans l'histoire est un moment solennel : l'auteur énumère avec impartialité les causes et les circonstances qui ont permis à Philippe de s'agrandir aux dépens des places maritimes de la Thrace et de la Chalcidique, puis de s'introduire peu à peu en maître jusqu'au centre de la Grèce. Il marque bien et apprécie avec modération, sinon avec sympathie, le rôle de Démosthène, et, si l'on peut trouver qu'il accorde volontiers trop de confiance aux promesses dont Eschine se fit l'interprète à Athènes dans les négociations sur la paix de Philocrate, du moins ne va-t-il pas jusqu'à nier la supériorité morale du patriotisme de Démosthène. En refusant d'ailleurs à l'éloquent adversaire de Philippe une vue claire des intérêts suprêmes de la nationalité hellénique, il ne fait que constater un fait certain : Démosthène était trop bien le représentant de la cité grecque pour craindre, par exemple, la perspective d'une alliance avec le roi de Perse. Dans ces conditions la cause du particularisme hellénique était perdue d'avance, et M. Kaerst, sans condamner le grand patriote, a bien le droit de ne pas partager ses illusions. Les considérations politiques tiennent naturellement moins de place dans l'exposé des conquêtes d'Alexandre; mais la personnalité de l'auteur ne s'y fait pas moins sentir, dans la composition et le style d'un récit simple et attachant.

Am. HAUVETTE.

Procli Diadochi in Platonis rem publicam commentarii edidit G. KROLL; vol. II. Leipzig, Teubner, 1901; IX-476 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Ce second volume du Proclus de M. Kroll contient les commentaires

sur le λόγος τῶν Μουσῶν du livre VIII, sur une partie du livre IX (le bonheur du juste), sur la division du livre X, et sur le mythe final; cette dernière partie est de beaucoup la plus étendue. Il se termine par un fragment relatif aux objections d'Aristote dans le second livre de la *Politique*, et par les scholies des deux manuscrits qui ont conservé chacun une partie de l'ouvrage, le Laurentianus LXXX, 9 et le Vaticanus gr. 2197. Nous avons donc le commentaire complet sur la *République* de Platon. On se rendra compte des difficultés qu'a éprouvées et souvent heureusement surmontées M. Kroll, si l'on remarque combien de lacunes existent au commencement d'un grand nombre de feuillets de la partie Vaticane, devenus à peu près illisibles, et combien cependant il a pu reconstituer de passages, soit par sa propre pénétration, soit en s'aidant des notes de Morus et d'Angelo Mai entre autres, qui avaient examiné le manuscrit en moins mauvais état. Deux tables, des auteurs cités par Proclus et des mots, complètent cette excellente édition, et trois excursus de M. Hultsch intéresseront spécialement les mathématiciens.

My.

Marc-Aurèle. Pensées, traduction nouvelle, par G. Michaut. Paris, Fontemoing, 1901; xxi-238 p.

Traduire fidèlement ne consiste pas uniquement à reproduire la pensée d'un auteur sans erreurs et sans contre-sens; pour peu que le traducteur sache la langue d'où il traduit, c'est en somme un exercice sans trop de difficultés, surtout s'il existe déjà d'autres traductions qui peuvent servir de guide. Une traduction n'est vraiment fidèle que si elle rend encore la forme et l'allure de la phrase, c'est-à-dire la disposition même des termes et leur nature propre, en même temps que le tour particulier que l'auteur a voulu imprimer à sa pensée. Autrement toute nuance disparaît, la vie de l'original est absente, et l'auteur n'a plus sa personnalité. Tel n'est pas le cas de la nouvelle traduction des *Pensées* de Marc-Aurèle, qu'a publiée l'année dernière M. Michaut. Il a su en effet conserver à ces pensées leur mouvement, rester dans la forme même du texte, en moulant sur lui la phrase française, et lui garder ainsi sa physionomie, comprenant bien que ce qui fait l'intérêt du livre — la doctrine mise à part — c'est précisément l'improvisé, l'irrégulier, l'insolite de la rédaction, et que ce caractère original de chaque note devait se refléter scrupuleusement dans le français. On notera sans doute quelques inexactitudes, quelques impropriétés d'expression; on pourrait même, en cherchant bien, découvrir quelques contre-sens [1]; mais le style de Marc-Aurèle

---

1. IV, 14 ἐνυπέστης, *tu as pris naissance*, et non *tu as subsisté*; IV, 26 *y était*

n'est pas toujours clair ni sa pensée toujours facile à saisir. La traduction de M. Michaut peut être mise au nombre desbonnes traductions ; elles sont rares.

My.

Pitt Press Series. **Q. Horati Flacci** Saturarum liber I edited with introduction and notes by James Gow Litt. D. formerly fellow of Trinity College, Cambridge, master of Nottingham high school. Cambridge at the University Press, 1901, in-12, 120 p.

Aprés les Odes et les Épodes [1], M. Gow publie, avec le même soin et la même méthode, dans la même collection, le premier livre des Satires.

L'introduction contient cinq paragraphes : vie d'Horace ; la satire ; chronologie des satires ; emploi des noms propres dans les satires ; latinité des satires. Dans le commentaire, pour chaque satire, un petit préambule (intitulé *Theme*) résume le sujet du poème. A la différence de l'édition rivale de Palmer (5e éd. en 1896) qui donne en abrégé tout l'apparat critique, on ne trouve ici, au bas des pages, que les leçons véritablement contestées. Rappelons que M. G. a étudié spécialement la question du texte d'Horace dans des travaux antérieurs [2] auxquels on a fait un très bon accueil. A l'édition sont incorporés, pour le texte comme pour l'interprétation, les résultats des travaux récents des savants étrangers (les Français compris). Les Anglais ont ici naturellement la meilleure part ; je n'y trouve pas à redire, quoique je voie citées d'eux des propositions bien improbables [3]. Sur le texte, M. G. semble plutôt disposé à augmenter les doutes que les critiques ont jusqu'ici suggérés [4].

L'édition étant destinée à l'enseignement, la satire I, 1, ne contient ici que 24 vers ; il y a eu parfois des suppressions ; et *mulier* rem-

---

impliqué rend mal συνεκλώθετο ; IV, 32 τέθνηκε κἀκεῖνος ὁ βίος, *cette vie-là est finie aussi ;* j'aurais gardé l'alliance de mots ; IV, 33 *termes de dictionnaire* pour rendre γλωσσήματα est inexact et obscur ; *id.*, *l'oubli les a engloutis :* la métaphore exprimée par κατέχωσε pouvait être rendue dans notre langue ; VI, 13 ἡ περιπόρφυρος, *la pourpre* ne se comprend pas dans le passage ; il s'agit de la *robe prétexte ;* VIII, 20 *se former*, et non *subsister* (συνεστώση) ; IX, 23 *autant qu'il est en lui* est un contre-sens.

1. Voir la *Revue* de 1896, I, p. 404.

2. Voir surtout dans la *Classical Review*, l'année 1890, où un article (p. 337), traite justement des manuscrits d'Horace.

3. Ainsi celles de M. Postgate, I, 113, sur la transposition des mots *Sic...Ut* ; III, 1, velut *si* ; de M. Palmer sur la suppression de IV, 13 et la transposition de IV, 12, etc. M. G. a certainement eu le tort de vouloir être trop moderne et trop de son pays.

4. Voir p. 22, la note critique sur VI, 14.

place le véritable mot d'Horace : III, 107 [1]. — Ci-dessous quelques objections de détail [2].

É. T.

Patres apostolici. Textum recensuit; adnotationibus criticis, exegeticis, historicis illustrauit; uersionem latinam, prolegomena, indices addidit Franciscus Xaverius Funk. Volumen I, Editio II adaucta et emendata. Tubingae, in libraria Henrici Laupp; MCCCCI. clı — 688 pp. in-8. Prix : 10 Mk.

Ce premier volume contient la Didachè, l'Épitre de Barnabé, les deux Epitres de Clément de Rome, les lettres de saint Ignace, la lettre de Polycarpe, le martyre de Polycarpe, les fragments de Papias, de Quadratus, des presbytres, la lettre à Diognète, le Pasteur d'Hermas. En tête, 150 pages présentent l'introduction générale (celle-ci toute nouvelle) et les introductions spéciales à chaque écrit. Une table des citations bibliques et une série d'index des mots terminent le volume.

La première édition remontait à 1878. Elle ne contenait pas la Didachè [3], naturellement ni les fragments de Papias, de Quadratus et des presbytres. Ceux-ci avaient été rejetés dans le deuxième volume. En revanche, le martyre d'Ignace manque ici et sera publié dans le second volume, qui renfermera ainsi tous les textes apocryphes ou d'authenticité incertaine.

La distribution du commentaire a été changée également. L'apparat critique en est séparé et il est beaucoup plus complet que dans la première édition. Les citations bibliques sont aussi distinguées du commentaire.

Il est superflu d'ajouter que texte, notes et introduction ont été revus et mis au point. Dans la première lettre de Clément, la version latine figure parmi les témoins et sert d'appui à des leçons des manus-

---

1. Mais n'est-il pas contradictoire de trouver dans l'Introduction de nombreux renvois aux vers supprimés de I, 1?

2. J'aurais voulu voir dit nettement quelque part que *Épp.* indiquera les Épitres, *Ép.* les Épodes; *C.* les odes. — J'avoue ne pas comprendre l'utilité de la note 1 sur *Maecenas*. C'est trop ou trop peu; de plus cela fait double emploi avec ce qui est en haut de la p. xiii. — Je ne comprends pas ce que veut dire, p. xxii, au milieu : « the two names (*Malthinus* et *Maecenas*) are *not* of identical scansion. » Il y a là certainement une erreur. — La ponctuation adoptée est sûrement mauvaise ou insuffisante à la fin du vers III, 84 et suiv. — A quoi bon citer : p. 17, note, la variante *incubo* avec laquelle le vers serait faux; si l'on n'y voit qu'une faute d'écriture pour *incumbo*, il n'y avait pas besoin vraiment de la relever ici. — P. 80, n. 6, le renvoi à l'Introduction n'est exact que si l'on reporte au § et non à la page. — Heureux les jeunes Anglais si la note de III, 95, leur suffit pour avoir une idée juste du *sponsum !* — P. 11, n. sur 120. pour être clair : il eût fallut dire : Nam ut *scutica*...

3. Elle avait paru depuis dans une édition particulière en 1897.

crits grecs autrefois rejetées en note (p. 100, 101, νομίμοις, et ailleurs). La bibliographie est très complète. Dans les introductions, on trouve la mention de tous les travaux récents. M. Funk a même cité des traductions. J'en profite pour rappeler le plus illustre des traducteurs des Péres, parce qu'il court le risque d'être ignoré des spécialistes. Racine a traduit la lettre de Polycarpe et celle de l'église de Smyrne sur son martyre.

La nouvelle édition de M. Funk maintiendra ce recueil dans l'estime qu'il avait conquise à l'origine. Par tous les renseignements qu'il renferme, par son excellent commentaire surtout, il rendra les plus grands services. On y retrouvera les qualités que je louais naguère chez l'auteur, la pondération et la netteté.

Paul LEJAY.

Schwäbisches Wörterbuch.... von H. FISCHER. II-III. — Tübingen, Laupp 1901, in-4°, pp. 161-480 [1].

Il paraît que cette excellente publication n'a pas rencontré en Allemagne toute la faveur qu'elle méritait ; du moins l'éditeur exprime-t-il la crainte d'être obligé de hausser son prix, faute d'un nombre suffisant de souscripteurs. Il va de soi que la France ne saurait lui en offrir qu'un bien léger appoint ; à chaque pays ses dialectes. Je tiens toutefois à répéter aux rares germanistes de France, aux conservateurs de nos bibliothèques universitaires, aux Alsaciens restés fidèles à la petite patrie comme à la grande, que le *Dictionnaire Souabe* est une œuvre de science et de conscience irréprochables et, en particulier pour ces derniers, une mine de renseignements sur les origines ou l'expansion des mots et des locutions de leur propre dialecte.

Les deux fascicules que j'ai sous les yeux vont de *Alter* à *auskochen*. — P. 167 : le souabe, comme notre alaman, ignore le mot *Amme* « nourrice » ; cf. colmarien *sèyàm* = *Säugamme*. — P. 192 : l'adverbe *àne* = *'anhin* (illatif) est commun aux deux domaines, v. g. colm. *vó vét àne ?* « où veux-tu aller ? » — P. 198 : l'explication de la locution adverbiale *àfànge*, littéralement intraduisible en français (*er vórt àfànge pés* « il commence à se fâcher »), qui m'avait toujours intrigué, me paraît de tout point satisfaisante. — P. 213 : le juxtaposé *àngschtepàng* = *Angst und Bang* est aussi très usité en Alsace. — P. 225, sous *anklopfen*, l'auteur nous donne une ample collection des refrains chantés par les enfants qui vont, entre Noël et le Jour des Rois, frapper à la porte des maisons, pour faire leur collecte de friandises et de menue monnaie ; coutume non moins populaire en deçà du Rhin. — P. 242, je note *Anna Susanna*, prénom de cloche par ono-

1. Cf. *Revue critique*, LII (1901), p. 154.

matopée. — Je me souviens d'avoir, dans mon enfance, entendu parfois dire à un condisciple : « Je l'ai vu sur le dictionnaire, Monsieur. — Dans votre dictionnaire, mon ami », corrigeait le maître. Il m'a fallu attendre jusqu'à ce jour pour avoir la clef de ce germanisme (p. 257) ; nous lisons dans un livre parce qu'il nous faut l'ouvrir et le manier ; le moyen âge lisait *an einem Buche*, qu'il se représentait ouvert sur le lutrin. — P. 287, sous *anzannen*, je vois que l'auteur rapporte comme moi *zännen* à *Zahn*. On m'en a blâmé ; je suis en bonne compagnie. — P. 290 : *anzünden* fait en souabe un participe fort *anzunden*, et de même en Alsace, colm. *åketsónte*. — P. 300, sous *April*, une intéressante collection de dictons ruraux — P. 325 : Arras est en Artois, et non pas en Flandre. — P. 332, l'auteur signale, à peu près dans les mêmes conditions que moi, la contamination de *artig*, *artlich* et *ordentlich*. — P. 344 : *Ast* « branche », devenu *Nast* comme en Alsace. — P. 350 : *Atzel* « pie » est de la Haute-Alsace au moins autant que de la Basse ; et ce n'est que sur des minuties de ce genre qu'on peut çà et là prendre ce beau recueil en défaut.

V. H.

Aucassin et Nicolette, chante-fable du XIIe siècle, mise en français moderne par Gustave Michaut, *avec une préface de* Joseph Bédier. Paris, Fontemoing [1901], in-16 de XLVII-135 p.

L'an dernier M. G. Paris, rendant compte d'une nouvelle édition d'*Aucassin et Nicolette*, publiée en Allemagne, se plaignait que depuis 1878 on n'eût rien fait en France « pour mettre en meilleure lumière cet incomparable joyau de notre ancienne littérature ». C'est sans doute à cette invitation qu'a voulu répondre M. G. Michaut en publiant la présente traduction. Elle est excellente de tous points : précise, fidèle, jusqu'à une littéralité que certains pourront trouver excessive, elle rend admirablement, sans tomber dans une déplaisante affectation d'archaïsme, la couleur de l'original. Quiconque la comparera à celle de Legrand d'Aussy (1779), d'une préciosité laborieuse et d'une banale élégance [1], verra quels progrès ont été accomplis depuis cent ans dans l'art de sentir un vieux texte et dans celui, plus difficile encore, de plier notre langue abstraite et rigide aux grâces enfantines d'une prose naissante. Sans doute M. M. n'a pas élucidé — et il n'y a point visé — les quelques passages qui font depuis si longtemps le désespoir de la critique ; mais il a profité de toutes les corrections et conjectures qui depuis vingt ans ont si notablement amélioré ce précieux texte, qu'on aurait tant de raisons de vouloir sans

1. Celle de Sainte-Palaye (dans *les Amours du bon vieux temps*, Vaucluse et Paris, 1756) plus simple, plus sincèrement naïve, eût été digne d'une mention.

lacunes et sans taches. M. Michaut n'a pas cru devoir déférer à une autre invitation de M. G. Paris, et accompagner sa traduction d'un commentaire suivi; il y a suppléé par une introduction fort bien informée, où l'œuvre est appréciée de la façon la plus juste et la plus délicate. Pour présenter ce joli volume au public, nul n'était mieux qualifié que le charmant et subtil écrivain qui nous a donné récemment, dans son adaptation de *Tristan et Iseut*, un véritable chef-d'œuvre de science exacte et de goût raffiné : M. Bédier a écrit pour lui, en guise de préface, quelques pages exquises, où il a mis son talent de critique et son âme de poète.

A. JEANROY.

ORANO (Domenico); **Il sacco di Roma del MDXXVII: studi e documenti**. Vol. I. *I Ricordi di Marcello Alberini*. Rome, Forzani, 1901. In-4° de 555 p.

L'auteur fait observer que les historiens du sac de Rome de 1527 en ont plutôt étudié les causes et les conséquences politiques qu'il n'en ont approfondi l'histoire interne. La vie économique, littéraire de Rome, ses fortifications, ses rues ont subi, dit-il, à la suite de cet événement, des modifications qu'on n'a point retracées; on n'a pas discuté le chiffre des morts, des maisons détruites, des bibliothèques et archives brûlées, des églises détruites : recherche difficile, car durant les neuf mois que dura le sac, la vie humaine s'étant comme arrêtée, les corporations, les notaires, l'autorité municipale avaient fermé leurs registres. Pourtant, il existe encore des documents. M. Orano entreprend de les publier en six volumes dont le dernier se composera d'illustrations artistiques du temps, reproduites sous la surveillance de MM. Lanciani et A. Venturi. Il commence sa publication par les *Ricordi* de Marcello Alberini, un de ces républicains de la Rome papale comme il en existait encore, fougueux ennemi des hérétiques mais aussi des vices du gouvernement pontifical.

Malheureusement, tout contemporain qu'il est de la catastrophe, Alberini, de l'aveu de M. O. (p. 119) ne nous apprend rien de neuf, sauf quelques anecdotes, quelques détails instructifs sur l'insignifiance des préparatifs de résistance et d'autre part sur les institutions municipales de la Rome d'alors, dans lesquelles il avait passé toute sa vie. De plus, on possède de sa relation un assez grand nombre de copies et M. Gregorovius dans son *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, M. Creighton dans son *Histoire de la papauté pendant la Réforme* l'ont mise à profit. Il semble donc qu'il eût suffi d'en extraire le peu de données intéressantes qu'on n'avait pas encore employées. M. Orano aurait par là tout d'abord ménagé son temps qui est précieux; car l'érudition avec laquelle il annote son livre marque une connaissance profonde de l'époque et de ses historiens. Souhaitons

que dans les prochains volumes il se réserve pour des documents plus dignes de ses doctes commentaires et de la belle exécution typographique de l'ouvrage!

Charles Dejob.

Recueil des Antiquitez et Singularitez de la ville de Rouen, par Taillepied, réimprimé avec une Introduction et des Notes par l'abbé Tougard, Rouen, imprimerie Léon Gy, petit in-8. La première édition est de 1587.

Noël Taillepied naquit vers 1540 à Pontoise où il entra, on ignore à quelle date, dans un couvent de Cordeliers et y fut choisi comme lecteur ou professeur de théologie. Désireux sans doute de se soumettre à la règle plus austère de la congrégation des Capucins, il se retira à cet effet en 1589 à Angers, où il mourut très peu de temps après son arrivée. Voilà à peu près tout ce que l'on sait de cet humble et laborieux moine qui a écrit tantôt en latin, tantôt en français, un grand nombre d'ouvrages dont l'abbé Tougard nous donne la liste dans l'intéressante préface du volume qu'il réédite pour la Société des Bibliophiles rouennais. Mais qu'on ne s'attende pas à trouver dans cet ouvrage même l'apparence de ce que nous appelons « critique historique ». A cette époque, elle était encore loin de naître, et les *Illustrations de Gaule* par Jean Le Maire en sont, avec bien d'autres, la preuve la plus évidente. Il ne faut donc pas s'étonner si Taillepied nous raconte tout d'abord que Magus, fils de Samothes, fut le deuxième roi des Gaulois et en même temps le *bastisseur* de la vieille cité, tandis que Rhomus, le dix-septième roi de Gaule, en aurait été « l'amplificateur ou restaurateur. » Voilà qui explique le nom latin de Rouen, *Rhotomagus*, en changeant Rhomus en Rothon. Une autre étymologie encore ne lui paraît pas trop « diverse ny esloignée de raison ». C'est celle qui ferait dériver Rouen de *rota magorum*, c'est-à-dire roue des sages, « car une compagnie de gens doctes et sçavans congregez ensemble pour les affaires publicques est appelée en latin *corona* ou *rota*, parce qu'ils sont assis à table ronde qui est faite en manière de roue. »

Taillepied n'est pas l'inventeur de ces bizarres et plaisantes étymologies : je les ai rencontrées ailleurs. Il est plus intéressant quand il nous parle des ponts de Seine et d'autres petits ponts de la ville, des nombreux incendies qui la dévastèrent, des fontaines et places publiques, des boucheries et poissonneries, des belles maisons et des rues de l'antique cité. Parmi ces dernières quelques-unes avaient des noms assez pittoresques et qui sentaient leur vieux gaulois, comme rue Pinse-doz, rue Pince-doigts, rue Basse-fesse, rue de tous les Diables. Il nous donne une longue liste des monastères, des églises, des chapelles et de ces nombreuses confréries dont l'argent, dit-il,

« s'emploie trop souvent à faire banquets », et dont néanmoins toutes les cloches de la ville « tinteloient et carillonnoient les fêtes ». Il n'oublie même pas celle des Conards ou Cornards que « présidait un abbé mitré, crossé, traîné solennellement par les rues en un chariot à quatre chevaux le dimanche gras et autres jours des bacchanales ». Viennent ensuite quelques notices biographiques très sommaires, la plupart sur les premiers archevêques de Rouen, sur les ducs de Normandie, qui presque toutes, il faut bien le dire, ne nous apprennent rien de nouveau. Ce que Taillepied aime à raconter plus longuement, et avec une sorte d'allégresse, ce sont les solennités religieuses, comme la procession où est portée la châsse de « Monsieur S. Romain », les fêtes du Puy de la Conception à propos desquelles il enseigne « comment on procède à la louange de la Vierge », et donne trois ou quatre modèles de rondeaux, balades et chants royaux « afin de servir de patron à ceux qui prétendront le prix. » Il mentionne en quelques lignes l'entrée à Rouen de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de Charles IX, tandis qu'il nous fait une longue et curieuse description des funérailles pompeuses du célèbre cardinal Georges d'Amboise. On sait que les protestants, en 1562, ravagèrent, pillèrent la ville de Rouen et profanèrent ses églises : le bon cordelier rapporte simplement le fait, sans un mot de haine ou de colère contre eux, et s'il vient à citer Estienne Pasquier, son contemporain, il le qualifie « d'excellent personnage », ce qui ne lui aurait pas valu les compliments du P. Garasse. En somme, cet ouvrage de Taillepied réédité avec soin par un savant amateur du vieux Rouen, mises à part les légendes qui au fond pourtant contiennent un grain de vérité, ne sera pas une contribution inutile à l'histoire de la capitale de la Normandie.

J'oubliais de noter que Taillepied a dédié son livre à Monseigneur Charles, cardinal de Bourbon, archevesque de Rouen, celui qui joua un rôle assez piteux dans la Sainte-Ligue.

A. DELBOULLE.

Albert VANDAL, **L'odyssée d'un ambassadeur; Les voyages du marquis de Nointel** (1670-1680), p. p. la Société d'histoire diplomatique.—Paris, Plon, 1900, in-8°, XII-355 pages, 4 héliogravures.

L'ambassade de Nointel à Constantinople tient en quelques dates, dont l'énumération est rapide. Nointel s'embarqua le 21 août 1670 à Marseille. Il eut au printemps de 1671 une première entrevue à Andrinople avec le grand vizir Kupruly, une autre au printemps de 1672, et il obtint enfin, dans une troisième audience, le 5 juin 1673, le renouvellement des capitulations, augmentées des quelques privilèges nouveaux, assez maigres à la vérité. Ayant ainsi exécuté les instructions

du roi, il fit pendant dix-sept mois, du 23 septembre 1673 au 20 février 1675, un long voyage à travers l'Archipel, aux Échelles, à Jérusalem (où il fit son entrée solennelle le 15 mars 1674), en Grèce, à Athènes, en Attique, et dans l'Eubée. De retour à Constantinople, il fit reconstruire l'ambassade de France, il y donna des fêtes splendides — la plus brillante eut lieu pour la Saint-Louis de 1676 —, mais il s'endetta et d'autant plus vite que le roi négligeait de lui envoyer son traitement. Il leva sur la nation française de Smyrne uue contribution à valoir sur les fonds qui, de France, ne venaient pas. Cet expédient fut sa perte. Le nouveau vizir Kara-Mustapha traita de haut le diplomate besoigneux, et dans l'audience qu'il lui accorda, le 2 mai 1677, il fit placer le siège de l'ambassadeur au pied de l'estrade sur laquelle Nointel avait eu jusqu'alors le droit de monter. Nointel protesta, mais inutilement. A Versailles, l'événement fut pire. Pendant onze mois, Nointel ne reçut de France « ni une lettre, ni un avis, ni le plus léger secours » et lorsqu'enfin Pomponne rompit ce long silence, ce fut pour confirmer, le 16 janvier 1678, une disgrâce qui n'était que trop prévue. Mais le roi eut la cruauté de maintenir pendant près de deux ans encore à Constantinople l'ambassadeur comme en exil dans son ambassade, et Nointel ne revint à Paris, en 1680, que pour y mourir disgrâcié, ruiné, oublié, le 31 mars 1685. Son succès avait été court et sans lendemain, et son histoire n'a, en somme, rien que d'ordinaire. Car, s'il est exact que l'ancienne France était « fortement gouvernée, rassemblée sous des chefs merveilleusement habiles à discipliner et à organiser ses énergies » (p. 178), il faut convenir tout de même que le cas n'était pas impossible d'ambassadeurs ruinés au service du roi et disgrâciés même quand ils avaient réussi dans leur mission : ce qui n'est peut-être pas le meilleur moyen « d'organiser les énergies ». Malgré tout, la destinée a été douce à Nointel. Elle lui a ménagé une revanche posthume. Elle lui a donné un historien qu'il suffira de nommer pour dire tout ce que « l'odyssée d'un ambassadeur » contient d'érudition aisée, d'exactitude dans le détail précis, de clarté et d'animation vivantes dans le rappel pittoresque du passé. M. Albert Vandal a su fort habilement tirer parti de deux circonstances particulières, qui projettent sur la trame forcément de ton neutre par elle-même, la couleur et le dessin. D'abord Nointel partit pour Constantinople au moment le plus heureux du règne de Louis XIV, à l'une de ces époques si rares dans la vie d'un peuple, où les comparses eux-mêmes jouent les grands hommes, dans la solidarité glorieuse de leur génération. Et, Nointel mis au premier plan, comme il convenait, dans son ambassade, les figurants autour de lui ne sont rien moins que Molière, Lulli et la cérémonie turque du bourgeois gentilhomme; Arnauld, Nicole et les controverses sur la présence réelle; l'érudit Galland et les Mille et une Nuits révélées pour la première fois aux barbares d'Occident; Leibniz avec son étrange et

prophétique projet égyptien, et Colbert, Louvois, Lionne, Pomponne, tant d'autres encore dont les noms fameux, survenant tout naturellement à travers les aventures d'un diplomate obscur, donnent au récit, par le contraste même, un tour inattendu et singlièrement attachant. Au reste, Nointel tient avec aisance la première place. Il a laissé une correspondance considérable, d'un style démodé, mais où abondent les notations primesautières, les détails vus, les remarques amusées d'une curiosité universelle et toujours en éveil. Dans les longues dépêches de Nointel, sous les phrases prétentieuses et redondantes du bel esprit, M. V. a su voir, et nous faire voir, tout l'Islam violent d'autrefois, disparu aujourd'hui pour jamais, et tout l'Orient immobile, qui reste de siècle en siècle perpétuellement semblable à lui-même. Nointel rêvait d'un grand ouvrage qui eût été la description générale, passée et présente, des pays qu'il avait parcourus. Ses lettres en étaient comme la première rédaction. En outre, il avait réuni un « cabinet » d'antiquités; il faisait exécuter des tableaux (que M. V. a retrouvés presque tous et dont il donne la reproduction); ses artistes prenaient pour lui des vues et des copies. C'est ainsi qu'on doit à Nointel le précieux dessin du Parthénon avant qu'une bombe vénitienne l'eût ruiné. Peu à peu les documents de toutes sortes s'accumulaient chez l'ambassadeur. Le livre que projetait Nointel ne fut jamais achevé; mais les fragments en sont restés, ou plutôt, M. V. vient de l'écrire et mieux sans doute que n'eût fait Nointel lui-même. Et peut être, le seul tort de M. V. est-il d'avoir trop bien réalisé le projet de son héros. Il a trop raconté Nointel par Nointel, comme s'il n'existait pas d'autres sources d'informations. Par exemple, Nointel n'était pas seul à intriguer auprès du grand vizir. La France avait, comme aujourd'hui, des rivales et des concurrentes. M. Vandal le sait mieux que personne, et il définit à plusieurs reprises, avec son habituelle netteté, mais toujours incidemment, la situation prépondérante, qu'avaient su prendre les Hollandais et les Anglais. Mais, alors, pourquoi n'a-t-il utilisé, avec les dépêches de Nointel, que les sources et les livres d'origine française? Nul doute que s'il avait consulté les travaux anglais sur l'histoire du commerce dans le Levant, il n'eût été amené, sinon à corriger son exposé — dont on ne saurait vraiment dire qu'il soit inexact — du moins à le compléter, et à le modifier en bien des endroits.

G. Pariset.

— Dans trois articles de la *Nuova Antologia* (16-nov., 1er et 16 déc. 1901), tirés ensuite à part, M. A. d'Ancona passe en revue avec sa verve habituelle les relations successives de Frédéric II de Prusse avec les Italiens qui prêtèrent à son Académie l'éclat de leur nom, à sa politique leur dextérité de diplomates ou à son Trésor leur imagination financière. On voit défiler, entre autres, le célèbre

naturaliste Spallanzani, le comte Marini della Massa qui achète des tableaux pour le roi et s'entremet afin d'obtenir que le pape laisse subsister par exception les Jésuites en Prusse, Algarotti, Lucchesini, Lagrange, Denina, Antonmaria Calzabigi qui introduit la loterie en Prusse et Casanova. On y voit la Prusse, Venise, la France, l'Autriche et J.-J. Rousseau par dessus le marché unir leurs efforts pour ramener sur les scènes de Berlin une actrice qui préférait épouser un lord anglais. Mais surtout on s'intéressera au préambule où M. D'Ancona signale comme le premier signe du réveil de l'Italie à la vie politique, le vif intérêt qu'elle prit à la guerre de la succession d'Autriche et à la guerre de Sept ans. L'opinion se divisait selon les classes sociales et selon les régions : les amis des idées nouvelles, la Vénétie et la Sicile tenaient pour Frédéric, le clergé et les nobles, Bologne et la Lombardie pour Marie-Thérèse, et il naissait tous les jours, en faveur de l'un ou de l'autre, des volumes de vers que M. D'Ancona se défend avec raison d'avoir lus jusqu'au bout. — Ch. Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 février 1902.

Sur le rapport de M. R. de Lasteyrie, au nom de la commission du prix Saintour, l'Académie décerne à M. Charles Diehl un prix de 2,500 francs, pour son ouvrage sur *Justinien et la civilisation byzantine au* VI^e *siècle*, et un prix de 500 francs à M. F. de Mély, pour son étude sur *les reliques de Constantinople au* XIII^e *siècle* et l'ensemble de ses travaux archéologiques.

M. Ernest Babelon fait une communication ayant pour but de démontrer que le portrait de Vercingétorix existe sur les monnaies gauloises qui portent son nom : c'est Vercingétorix roi de la Gaule. Il existe aussi sur les deniers frappés à Rome par L. Hostilius Saserna en l'an 46 a. C. pour célébrer le triomphe de Jules César. Seulement, sur ces derniers Vercingétorix a les traits décharnés et amaigris ; c'est Vercingétorix qui venait de passer six ans dans un cachot avant de figurer dans le triomphe de Jules César, au moment d'être étranglé ou décapité. Par là s'expliquent les différences des deux effigies, la gauloise et la romaine.

M. Gustave Schlumberger lit une note sur un reliquaire byzantin conservé dans l'église du village d'Eyne (Flandre occidentale) et qui lui a été signalé par MM. F. Cumont et P. Bergmans. Ce reliquaire de la vraie Croix porte sur le revers d'une plaque d'or émaillé une légende en vers disant que l'objet a été dédié à la Vierge par une princesse Porphyrogénète du nom de Marie, très probablement une des cinq filles de l'empereur Alexis Comnène, une sœur, par conséquent, du célèbre écrivain Anne Comnène.

M. le D^r E.-T. Hamy fait une communication sur Mecia de Viladestes, cartographe juif majorcain du commencement du XV^e siècle, auteur d'une belle mappemonde datée de 1413 et conservée depuis 1857 à la Bibliothèque nationale.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 7 avril — 1902

Fr. Maria Esteves PEREIRA. **O santo martyr Barlaam.** Estudo de critica historica. Extrait du 48e vol. de l'*Instituto* de Coimbre, 1901, in-4°, p. 33.

Le mémoire que M. Esteves Pereira a publié sur Barlaam renferme une traduction portugaise des actes de ce martyr faite sur le manuscrit grec 807 de la bibliothèque du Vatican. Cette traduction remet en lumière un texte hagiographique que les critiques avaient négligé pour s'attacher de préférence au roman de Barlaam et Joasaph.

L'introduction contient une étude historique bien documentée et digne des précédentes publications de l'éminent orientaliste portugais. Le trait principal qui distingue le martyre de Barlaam forme le dernier acte de ce martyre : la main droite de Barlaam est maintenue sur le feu de l'autel des sacrifices, recouverte d'encens. Les persécuteurs ne doutent pas que Barlaam, en proie à la douleur, n'agite sa main et ne laisse tomber l'encens sur le feu ; ainsi il aura sacrifié aux dieux. Mais le courageux chrétien laisse le feu consumer sa main sans faire un mouvement, et l'espoir de ses bourreaux est déçu.

Le nom de Barlaam se trouve chez les auteurs grecs ; les Syriens connaissaient ce saint sous le nom de Barlâhâ. *Barlâhâ* est, dit-on, formé de *Balaam* qui, dans la version des Septante, répond au nom biblique de *Bil'am* (Nomb. XXII et suiv.). D'un autre côté le syriaque *Barlâhâ* a donné naissance au nom grec *Barlaam*.

Le martyre de Barlaam remonte au IVe siècle de J.-C. Plus tard,

dans la première moitié du VIIe siècle (et non du VIe), un certain Jean, moine du couvent de S. Saba, écrivit le roman édifiant de Barlaam et Joasaph, tiré du livre pehlevi de Joudasaph et Balauhar et de la légende bouddhique du Boddhisatva.

Une autre légende qui, dit-on, dérive du martyre de Barlaam, c'est la légende de *L'homme de Dieu* (ou S. Alexis). Le nom syriaque Barlâhâ (en grec Barlaam) signifie *Fils de Dieu* et, pour des raisons dogmatiques, on l'a changé en *Gabrâ d'alâhâ* (l'homme de Dieu).

D'un autre côté, Mucius Scévola qui, au rapport de Tite-Live, fit brûler sa main droite sur un brasier pour sauver sa patrie, est à rapprocher de Barlaam qui agit de même pour sauver sa foi. La légende de Scévola a été inspirée par une réaction contre l'ancien culte du feu, de même que la légende chrétienne de Barlaam et la légende bouddhique du Boddhisatva. Conclusion : Barlaam n'a jamais existé ; son martyre n'est qu'une adaptation populaire d'une légende dont la forme originale n'est pas connue, mais qui était déjà répandue en Italie au deuxième siècle avant J.-C.

Cette étude historique est séduisante, mais elle semble faire plus de part à l'imagination qu'à la réalité des faits. — 1° Le rapprochement entre le martyr Barlâhâ ou Barlaam et le prophète Bil'am ne repose que sur une vague analogie de noms. — 2° Il n'y a rien de commun entre les actes de Barlaam et le roman de Barlaam et Joasaph ; l'auteur du roman a seulement changé le nom de Balauhar (du roman de Joudasaph et Balauhar) en celui de Barlaam, qui était plus connu et convenait mieux au roman. — 3° La légende de l'homme de Dieu est complètement en dehors des actes de Barlaam ; cette légende serait mieux comparée avec les actes du prince Jean, dont le texte syriaque a été publié par M. Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, I, p. 344. L'homme de Dieu, *Gabrâ d'alâhâ*, est l'épithète d'un prophète (1, Sam. IX, 6-8, dans la Peschittâ) ou d'un saint (Histoire d'Abdalmessîh dans Bedjan, *Acta mart. et sanct.*, I, 173, titre) ; ce nom n'a rien à faire avec celui de Barlâhâ. — 4° Aucun des documents cités dans cette étude, y compris le passage de Tite-Live sur Mucius Scévola, ne vise le culte du feu, et l'influence d'une légende qui se serait formée par réaction contre ce culte ne s'y fait sentir nulle part.

Cette étude, assurément très intéressante, ne suffit pas, selon nous, pour faire rejeter l'authenticité du martyre de Barlaam.

R. D.

George Saint-Clair. **Myths of Greece explained and dated.** London, Williams and Norgate, 1901, 2 vol. in-8°, 797 p.

L'auteur de cet ouvrage se compare à Amphion (p. 17), dont la lyre, comme chacun sait, édifia les remparts de Thèbes. Aux accents de

M. Saint-Clair, qui a su jouer l'air magique, les pierres éparses de la mythologie grecque sont venues d'elles-mêmes se ranger à leur place ; grâce à l'habile musicien, l'édifice est reconstruit, et chacun désormais pourra en admirer la solide unité, l'harmonieuse structure. Ainsi, pour nous servir d'une autre métaphore, le sphinx mythologique qui jusqu'à présent s'était renfermé dans un mutisme dédaigneux, ou qui n'avait ouvert la bouche que pour se moquer des consultants en leur donnant de fausses indications, s'est décidé enfin, au début de ce vingtième siècle, à révéler son secret, son vrai secret, aux oreilles privilégiées d'un honorable savant anglais.

Ce savant a prévu fort sagement, non sans mélancolie, que les critiques, même de bonne volonté, n'iraient peut-être pas jusqu'au bout de son livre. « Gardez-vous de me juger, de me condamner, s'écrie-t-il à plusieurs reprises, avant de m'avoir lu entièrement. » Et cette prétention est en elle-même assurément fort légitime. Nous croyons cependant que, pour apprécier la valeur de l'ouvrage, il n'est pas nécessaire d'avoir fixé les yeux sur chacune des lignes des 780 pages de ces deux volumes. Les trois premiers chapitres en effet qui forment une sorte d'introduction où l'auteur expose ses principes, quelques-uns aussi des chapitres qui suivent où il commence à appliquer ses théories, suffisent amplement à renseigner le lecteur, qui pourra après cela, suivant qu'il aura été convaincu ou non par ce premier exposé, tenir le livre ouvert ou le fermer définitivement. M. St-C. n'a en effet qu'une méthode, toujours la même, pour la variété des mythes; il tient en main une clef unique, une clef maîtresse qui doit ouvrir sans exception toutes les portes. Si l'on s'apercevait qu'il se fait illusion et que les premières serrures où il glisse son merveilleux passe-partout résistent, à quoi bon le suivre auprès des autres?

Quelle est donc la valeur de l'instrument dont il s'est servi ? Il y a trois ans, dans un ouvrage intitulé *Creation's Records discovered in Egypt* [1], il soutenait que les mythes égyptiens, tous apparentés les uns aux autres, racontent uniquement l'histoire des progrès de l'astronomie et des corrections successives du calendrier. Aujourd'hui, il affirme la même chose des fables grecques. Ces fables, où l'on aurait tort de voir des inventions déréglées et incohérentes, qui au contraire sont étroitement liées comme les parties d'un tout, ont été, dit-il, l'œuvre d'un peuple qui avait une connaissance étendue de la science astronomique, et qui a visé, pendant de longs siècles, à l'établissement d'un calendrier correct. « Le secret de la mythologie hellénique est donc une allégorie astronomique. Les faits et phénomènes du ciel ont été en Grèce la base du système religieux. Les prêtres furent astronomes... La mythologie est l'ensemble de leurs annales, une

1. Voir dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. XL (1899), p. 124, le compte rendu de M. Maspero.

histoire religieuse embaumée (p. 16) ». M. St-C. a voulu dérouler les bandelettes de cette momie sacrée : y a-t-il réussi?

Une objection préliminaire se présente aussitôt. A-t-on le droit d'attribuer à cette antiquité reculée où naquirent les mythes grecs la science astronomique, déjà assez avancée, que l'auteur lui prête? Comment, dans le cours des âges suivants, cette science s'est-elle perdue à ce point qu'elle a dû être découverte à nouveau, si bien que les Méton, les Eudoxe de Cnide, les Hipparque, connaissaient le ciel moins exactement que les vieux ancêtres des tribus helléniques, « quatre ou cinq mille ans auparavant » ; car c'est dans ces ténèbres lointaines que M. St-C. plonge un regard assuré! — L'astronomie s'est perdue, répondra-t-il, quand elle est devenue une mythologie, c'est-à-dire quand le langage figuré par lequel elle s'exprimait cessa d'être compris comme tel et fut pris à la lettre. Admettons que les choses se soient ainsi passées; mais M. St-C. ne nous a-t-il pas dit que les prêtres étaient astronomes? Comment donc la connaissance des lois du ciel ne se serait-elle pas conservée au moins dans les sanctuaires? Nous serions ainsi ramenés à cette hypothèse d'une science sacerdotale, qui séduisait Creuzer, mais qui est depuis longtemps abandonnée parce qu'en vérité elle est sans fondement. Ne l'opposons donc pas à M. St-C. qui ne l'a pas mise en avant. On aurait assez d'autres questions à lui poser.

Une des assertions principales est celle-ci : les plus anciens Grecs connaissaient le phénomène de la précession des équinoxes et ses effets; nous devons avoir cela présent à l'esprit, si nous voulons comprendre toute leur mythologie. Où sont les preuves de cette affirmation? Je ne les découvre pas. La phrase qui suit renfermerait-elle une preuve? « La précession des équinoxes a pendant longtemps été attribuée à Hipparque; mais il est maintenant admis par Sir Norman Lockyer et par d'autres qu'Hipparque peut avoir seulement fait revivre une connaissance plus ancienne (p. 106) ». Pour quelles raisons est-ce admis? On aurait aimé à le savoir. Il s'agit d'ailleurs d'une simple possibilité; or, si en effet il n'est pas impossible que la découverte en question soit plus ancienne qu'Hipparque, est-ce un motif pour la faire remonter à ce passé de milliers d'années où les mythes grecs, tous astronomiques d'après l'auteur, ont été créés? Si donc on ne veut pas lui accorder ce point important (et comment le lui accorderait-on?), tout son système est déjà ébranlé.

Il ne le sera guère moins, si l'on se refuse à croire que le Cycle Sothiaque ait été connu des inventeurs des mythes. Il ne suffit pas ici de citer (p. 81) le témoignage de M. Hogarth, qui dans son livre *Authority and Archaeology*, déclare que la Grèce a eu une très ancienne période de civilisation, « qui n'a guère été plus courte dans la mer Égée que dans la vallée du Nil ». Est-ce là un argument? Le Cycle Sothiaque est-il donc un signe nécessaire de haute civilisation? En supposant

que les Grecs l'aient connu d'assez bonne heure, n'auraient-ils pu emprunter aux Égyptiens la connaissance de leur Grande Année ? Or, l'auteur nous dit lui-même (p. 85) que le premier contact connu des Grecs avec les Égyptiens, l'invasion du Delta par les Grecs et les Étrusques, eut lieu sous le règne de Meneptah, fils de Ramsès II, règne qui peut se placer au XIVe siècle avant l'ère chrétienne. Nous voilà bien loin de ces temps très reculés où M. St-C. place l'origine des mythes helléniques. Il se voit donc forcé de supposer que Grecs et Égyptiens, ayant les mêmes cieux à observer et les mêmes problèmes à résoudre, ont suivi la même méthode, et sont arrivés, chacun de leur côté, aux mêmes résultats. Hypothèse pure. Où est la démonstration que nous cherchons ?

La trouverons-nous dans ce que l'auteur nous dit, à diverses reprises, des signes du Zodiaque ? Le résumé qui termine le deuxième volume (p. 777) contient la phrase suivante : « il nous a été révélé qu'à l'époque où les premiers calendriers furent composés, les signes du Zodiaque étaient inventés, et qu'on avait fait de l'équinoxe du printemps le point qui séparait les Gémeaux du Taureau. C'était vers l'an 4436 avant J.-C. » Ne souriez pas. Cette date résulte de calculs astronomiques auxquels, comme moi, vous n'entendez peut-être rien. Pour juger exactement l'entreprise de l'auteur, il faudrait être astronome et helléniste tout ensemble, ce qui est assez rare ; et cette condition difficile à réaliser permettra sans doute à l'auteur de regarder de haut les critiques et de mépriser leurs vaines attaques. Notre incompétence sur ce point est-elle cependant une raison pour nous récuser ? Un calcul, astronomique ou autre, peut être rigoureusement exact en lui-même et reposer sur une base fausse. C'est ce qui semble être arrivé pour le Zodiaque de M. Saint-Clair. De quel droit suppose-t-il que l'invention en est fort ancienne, quand les textes que nous possédons ne permettent pas une pareille hypothèse ? C'est seulement en effet vers l'époque d'Eudoxe, disciple de Platon, que les Grecs placèrent sur la route annuelle du soleil des constellations à figures d'êtres animés, et les monuments où est représenté le Zodiaque sont tous postérieurs à Alexandre [1]. Est-il vraisemblable du reste que la notion de ces signes, bien faits pour frapper l'imagination populaire, ait disparu complètement, pour se retrouver ensuite, on ne sait où ni comment, à la fin de l'époque classique ? Pourquoi, par exemple, n'en voit-on aucune trace dans les *Œuvres et Jours* d'Hésiode, qui cependant se préoccupe des constellations, qui cite Seirios, Orion, Arctouros, les Hyades, les Pléiades, ces dernières sans paraître savoir que ce groupe d'étoiles fait partie du Taureau ? M. St-C. dira que l'origine des signes du Zodiaque est très ancienne, pour cette seule

1. Voir Th. H. Martin, art. *Astronomia* du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, I, p. 484.

raison que ces signes jouent un rôle dans certains mythes grecs. Mais quels sont ces mythes? C'est ici qu'il faut signaler un défaut capital de méthode.

Il est commode, mais très fâcheux, de ne tenir aucun compte des époques historiques et de ne point s'inquiéter de la date des textes. « La constellation du Bélier nous est donnée comme étant le bélier à la toison d'or, le même qui porta Phrixos à travers les airs, et qui précipita Hellé dans l'Hellespont (p. 32) ». Mais qui a dit cela? La source que l'auteur n'indique pas, c'est les *Astronomica* d'Hygin[1]. L'identification remonte peut-être à Ératosthène, cité plus loin par le même Hygin; mais est-elle plus ancienne? Rien ne le prouve. Ce n'est pas le lieu d'établir, ce qui paraît acquis, que la plupart des mythes astronomiques ont été de formation tardive. Si cela est vrai, que signifie, en ce qui est des origines, un texte comme celui d'Hygin? De même, quand l'auteur nous dit que le Capricorne a combattu avec Zeus contre les Titans, il oublie que c'est dans les *Phénomènes* d'Aratus que l'Αἰγοκέρως est mentionné pour la première fois. Oui, le Zodiaque entier est entré dans la mythologie; mais il n'y est entré que fort tard, à l'époque alexandrine.

Si les fondements sur lesquels a bâti l'auteur sont ruineux, que penser de la solidité de sa construction? Il est à craindre qu'après comme avant lui, les pierres mythiques attendent encore, pour s'ajuster, la lyre d'Amphion. On admirera tout au moins sa prodigieuse imagination, l'énergie de son effort poétique, sa ténacité surtout à poursuivre, à travers mille obstacles, en dépit de toute vraisemblance et souvent de toute logique, la vérification d'une hypothèse séduisante, mais invérifiable. Ce livre, malgré les vices de sa méthode, n'est cependant point à mépriser. Outre une connaissance assez exacte des diverses fables de l'antiquité, on y trouvera beaucoup de rapprochements ingénieux, suggestifs, qui donnent à réfléchir. Très peu de personnes, j'imagine, auront le courage de le lire entièrement; beaucoup se laisseront aller à le feuilleter. Ce mérite en effet ne peut lui être refusé de piquer la curiosité et d'appeler sérieusement l'attention sur une catégorie de mythes qui peut-être n'ont pas été jusqu'ici étudiés assez à fond. Les mythes astronomiques, s'ils ne sont pas, comme le veut l'auteur, toute la mythologie, en constituent du moins un chapitre des plus intéressants.

P. Decharme.

Wilhelm Nestle, Euripides der Dichter der griechischen Aufklærung. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1901. Un vol. in-8° de xi-593 p.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, c'est surtout le penseur que

1. Chap. xx.

M. Nestle étudie dans Euripide, peut-être même ne voit-il en lui que le penseur et ignore-t-il le poète. La philosophie tient une grande place dans l'œuvre d'Euripide ; les anciens l'avaient appelé le philosophe de la scène. C'est lui qui a rompu le plus nettement avec le passé ; il combat toutes les erreurs, tous les préjugés légués par les anciens âges, c'est aussi un des précurseurs des temps nouveaux ; nul n'a propagé avec plus d'éclat les idées apportées par les philosophes et par les sophistes, qu'elles concernent la religion, la morale, l'état social ou politique des cités grecques, la physique de l'univers. Tout cela est certain et connu depuis longtemps. La difficulté commence quand on veut, comme le dit M. Decharme (*Euripide et l'esprit de son théâtre*, t. II), déterminer dans quelle mesure Euripide fut un penseur original. A-t-il eu un système philosophique bien coordonné, bien arrêté ? Il est certain qu'il ne faut pas trop presser les textes, qui sont parfois contradictoires. Nous croyons que l'âme d'Euripide était plus complexe que ne l'imagine M. Nestle. Il nous semble qu'il a laissé dans l'ombre quelques-uns des traits originaux du poète. D'abord le désir, on peut dire la manie de vouloir tout expliquer. Ainsi Laius est averti par l'oracle qu'il ne doit pas chercher à avoir des enfants ; mais il aime le plaisir, il aime aussi à boire ; il oublie l'oracle ; et c'est sa femme, la malheureuse Jocaste elle-même, qui raconte cette belle histoire dans un long monologue tout rempli d'horreur tragique. En second lieu l'amour du réalisme. Nulle pièce n'est plus intéressante pour nous que l'*Electre*. De cet épisode le plus terrible peut-être de la sombre légende des Atrides, il fait un drame bourgeois où les traits familiers et vulgaires abondent ; rien de plus piquant que le contraste entre les mœurs que suppose cette légende et les mœurs qu'Euripide prête à ses personnages ; c'est ainsi que Ménélas dit à Oreste qu'au lieu de tuer sa mère Clytemnestre, il aurait dû lui faire un procès. Le dernier trait que nous reprochons à M. N. d'avoir un peu négligé dans l'analyse de ce caractère de poète si riche et si varié, c'est précisément le don poétique. Car Euripide est encore plus poète que philosophe ; comme metteur en scène, comme métricien, il a des idées originales, il veut faire du nouveau ; de là l'emploi des monodies, de là une forme particulière du prologue. Malgré ces réserves, nous reconnaissons que le livre de M. N. a une haute valeur, le sujet est traité avec une grande compétence ; notre intelligence du plus tragique des poètes est en progrès. Nous avons malheureusement à relever ici encore l'ignorance de travaux français ; M. Nestle mentionne l'ouvrage de M. Decharme ; nous doutons qu'il l'ait bien étudié et bien compris. Enfin, dans ce livre qui traite surtout de la philosophie grecque, il est étrange de ne pas voir mentionné l'ouvrage de M. Brochard sur les sceptiques grecs.

Albert MARTIN.

K. Joël. **Der echte und der Xenophontische Sokrates,** t. II. Berlin, Gärtner (Heyfelder), 1901 ; 2 vol. de XXV+1-560 et IX+561-1145 p.

Il y huit ans que la première partie de cet ouvrage a paru. Dans celle-ci, dont les 1145 pages font la matière de deux volumes, M. Joël achève la tâche qu'il s'est proposée, de montrer que le Socrate de Xénophon ne peut être le vrai Socrate, pas plus d'ailleurs que celui de Platon, et qu'il ne faut pas songer à retrouver dans ces deux écrivains un portrait du maître complètement ressemblant. On voit bien Socrate dans les *Mémorables*, qui font le sujet de cette dernière partie; mais quel Socrate? Il faudrait, pour qu'on l'acceptât tel qu'il est présenté, que l'ouvrage de Xénophon eût un caractère historique indiscutable, que les théories qu'il renferme fussent l'expression exacte des doctrines du philosophe, et qu'on y sentît, à travers la personnalité de la forme, l'esprit impersonnel de celui qui a vu et entendu, et qui expose, sans éléments étrangers, à l'abri de toute influence directe ou indirecte, ce qui lui semble être les traits distinctifs et invariables de son héros. M. J. nous montre au contraire que Xénophon n'est rien moins qu'indépendant, et que sa source d'information est loin d'être Socrate lui-même. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement? On ne peut nier sans doute que les *Mémorables* ne contiennent des traits essentiellement socratiques; mais en réalité Xénophon était assez mal qualifié pour être un fidèle témoin. Le temps pendant lequel il fréquenta Socrate ne put pas être bien long, et rien ne prouve que ses relations avec lui aient été très intimes; il quitta Athènes avant la mort de Socrate, et le genre de vie qu'il mène dès lors, son admiration pour Sparte et pour les vertus doriennes peuvent avoir imprimé à ses souvenirs un tour particulier; enfin les *Mémorables* sont un ouvrage de la vieillesse de Xénophon, et à ce titre peuvent n'être qu'un écho affaibli de l'enseignement reçu dans sa jeunesse. Devra-t-on conclure que le Socrate de Xénophon n'est ni vrai ni conforme à l'histoire? A tout le moins ce sont là des présomptions; il serait cependant inadmissible qu'on se prévalût de telles raisons pour refuser toute valeur historique aux récits des *Mémorables*. La thèse changera, au contraire, si des raisons intrinsèques conduisent à un résultat analogue. Or M. J. ne voit pas dans les *Mémorables* une œuvre historiquement documentée; selon lui, ces quatre livres ont été composés par Xénophon plutôt comme un exercice littéraire, et les doctrines qu'ils renferment ne sont pas autre chose que les enseignements de l'école cynique, Xénophon ayant été fortement influencé par Antisthène, soit directement, soit par ses écrits, porté d'ailleurs de ce côté par son caractère, sa philosophie pratique, son activité physique et son laconisme. Les *Mémorables* sont socratiques si l'on veut, mais le Socrate qu'ils nous montrent n'est pas le vrai. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l' « historicité » des *Mémorables* est attaquée ; M. J. connaît et nomme

ceux qui l'ont précédé dans cette voie, en particulier Dümmler, à la mémoire de qui l'ouvrage est dédié. Mais sa thèse principale ne consiste pas à montrer que l'on doit peu s'en rapporter à Xénophon pour prendre une idée exacte de Socrate. Ce n'est là pour lui, en réalité, qu'un point secondaire. Ce qu'il poursuit avant tout, c'est une reconstruction de la socratique cynique, au moyen d'une habile synthèse des traits épars dans Platon et surtout dans Xénophon, un tableau d'ensemble des théories d'Antisthène sur la morale individuelle et la morale sociale, une histoire de la diffusion de ces théories dans les écrits socratiques et post-socratiques, de leur vitalité et de leur influence dans la philosophie et la littérature, en un mot, la réhabilitation du cynisme méconnu. C'est Antisthène, le fils de l'esclave, qui est le trait d'union entre l'ionisme et le dorisme, entre l'intellectuel et le pratique, entre la spéculation et la lutte, entre Ulysse le raisonneur et Héraklès l'homme d'action ; mieux encore, et c'est là une des originalités de ce livre, Antisthène est un précurseur, un initiateur, un émancipateur. Entre le vrai Socrate, le représentant le plus parfait de l'esprit attique, le penseur, le philosophe individualiste, et le Socrate que Xénophon dépeint plus littérairement que réellement, il y a place pour le demi-grec, le philosophe pratique et social, qui, sortant des étroites limites de la Grèce, ne laisse aucune question humaine en dehors de son activité, et dont l'influence incontestable s'est exercée à travers les siècles jusque dans le monde romain et le monde chrétien : c'est Antisthène le cynique, dont le nom a été éclipsé pour la postérité par celui de Socrate (p. 1136). Suivrons-nous M. J. dans ses analyses et ses démonstrations? Il faudrait pour cela de nombreuses pages, et il nous suffit d'avoir donné la substance du livre. Mais si le lecteur ne craint pas de s'engager dans ces longs développements, il tirera profit de sa lecture et n'aura pas perdu son temps. Je ne puis lui garantir qu'il trouvera un égal intérêt partout : la disposition manque d'unité, et il n'est pas du goût de tout le monde de passer trop souvent par des chemins de traverse, surtout quand on ne voit pas où ils conduisent. Avec la méthode d'exposition de M. Joël, on est toujours à un tournant, et lorsqu'on retrouve la grande route, on est quelque peu dépaysé. Il serait trop facile, et peut-être injuste, de reprocher à M. J. des défauts de composition et de proportion qu'il reconnaît lui-même dans sa préface; mais il n'en reste pas moins vrai que, malgré leur intérêt particulier, des morceaux comme ceux relatifs à Dion (p. 391-445) et aux fragments d'Antisthène(?) dans Jamblique (p. 673-704) sont en dehors de la suite logique et historique de l'ouvrage, et que, si les développements sur la fable de Prodikos, sur le banquet des sages et les *Nuées* d'Aristophane ont leur attache dans le sujet même, ils sont poussés au point de ne plus être ce qu'ils devraient être, de simples parenthèses. Sans doute M. Joël ne perd pas de vue son sujet; mais il se rend compte que le lecteur peut s'égarer; de là ce conseil

détourné qu'il lui donne de lire par morceaux séparés, et cette sorte d'appréhension que le recenseur ne se venge sur l'auteur de la peine éprouvée à la lecture (p. xii-xiii). L'ouvrage, dans la multiplicité et la subtilité de ses détails, déroutera sans doute ceux qui ne connaissent Xénophon que par l'impression jadis reçue et par la persistance de la tradition classique; mais l'esprit non prévenu, tout en faisant ses réserves (ne serait-ce qu'à propos du titre), louera les résultats d'ensemble, la largeur de vues de l'auteur, et la pénétration qui lui a permis de mettre en lumière, dans la vie antique, l'un des facteurs d'une évolution individuelle et sociale de l'humanité.

My.

Otto Richter, **Topographie der Stadt Rom,** München, 1901, in-8° chez Beck 411 pages.

Ch. Hülsen, **Wandplan von Rom,** en quatre feuilles; Berlin 1901 chez Reimer.

M. Richter vient de donner dans la collection des manuels d'Iwan von Müller, une deuxième édition de sa *Topographie de Rome*. Il a le droit de faire imprimer sur la couverture qu'elle est augmentée et améliorée; car si le plan est resté le même, les différentes parties ont subi des remaniements très sérieux. Ainsi, l'étude du forum a été tenue au courant des découvertes advenues depuis quinze ans; bien plus, comme par suite de la lenteur de l'impression ce chapitre n'était déjà plus au point au moment où le livre allait paraître, M. R. dans un chapitre complémentaire de quinze pages, a traité des trouvailles les plus récentes, comme celle du soi-disant tombeau de Romulus et de la fontaine de Juturne. De même la description du Palatin a pris de grandes proportions; de même encore celle de toute la partie orientale de Rome, avec le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin : le paragraphe qui concerne cette région a passé de 16 pages qu'il comptait dans la première édition à 67 pages. De même encore l'auteur a ajouté quelques pages pour les voies qui entouraient la ville et pour les tombeaux qui s'y élevaient. Tel qu'il est, le livre peut être vraiment utile à ceux qui étudieront la topographie de Rome; dans son état antérieur il était devenu tout à fait insuffisant. Les plans joints au volume ont dû, naturellement, être remaniés ou développés : plan du Palatin, plan du forum républicain, du forum impérial, des divers forum des empereurs; la carte finale, où Rome moderne et Rome ancienne étaient superposés, avec des couleurs différentes, a été dédoublée, ce qui ne me paraît point une innovation heureuse. Enfin des vues de valeur assez inégale ont été insérées soit dans le texte soit en planches, sans que l'on aperçoive toujours les raisons qui les ont fait choisir à l'exclusion de bien d'autres, qui auraient aussi bien pu trouver place dans le volume. En un pareil sujet, la sélection est bien difficile; une topo-

graphie de Rome, pour être tout à fait complète, demanderait une illustration continue, riche surtout en plans de détail.

La bibliographie est bonne, jusqu'en 1900.

M. Hülsen dont le nom est lié intimement, comme celui de M. Lanciani, à toute étude sur la topographie de Rome, vient de publier, de son côté, une carte murale en quatre feuilles de Rome antique. C'est une carte destinée essentiellement à l'enseignement. Là aussi on trouve reportées les découvertes les plus récentes : la fontaine de Juturne y est à sa place, à côté du temple des Dioscures. Le plan des diverses constructions est largement traité, la masse seule du monument étant indiquée, traversée par des hachures; les détails n'étant notés que par exception, sauf dans le plan spécial du forum et des environs, qui occupe un des angles de la carte d'ensemble. Toute la partie de la ville que couvraient jadis des habitations est marquée par une teinte plate violette; les endroits plantés d'arbres, jardins ou promenades par une teinte verte; les nécropoles par une bande violette bordant à droite et à gauche le tracé des voies. Cette coloration est une trouvaille ingénieuse, qui donne à l'ensemble non point précisément un aspect flatteur, mais une extrême clarté. La carte mesure 1 m. de hauteur sur 1 m. 25 de largeur. L'échelle adoptée est le 1/4250. Naturellement cette carte ne vise pas à remplacer le grand plan de Lanciani dont le but est tout différent.

R. Cagnat.

Vicomte Ch. de La Lande de Calan. **Les personnages de l'Epopée romane.** Redon, imprimeries réunies A. Bouteloup (en dépôt à Paris chez Bouillon), 1900, in-8° de 355 p.

Ce livre est intéressant et curieux; il témoigne de vastes lectures et d'un puissant effort de combinaison et de synthèse : mais il pèche par de graves défauts de fond et de forme.

Le premier est un caractère équivoque et hybride : il semble que l'auteur l'ait commencé avec l'intention de dresser une simple liste des personnages de nos chansons de geste — travail fort utile et qui a été récemment mené à bonne fin par M. E. Langlois, — puis qu'il y ait greffé des recherches sur l'origine des principaux de ces noms, le rapport des textes où ils apparaissent avec l'histoire, et que, emporté par les joies de la découverte ou l'ivresse de l'hypothèse, il ait oublié le premier sujet sans savoir limiter le second. Les listes de noms avec renvois aux textes sont très étendues, mais elles ne sont évidemment pas complètes, et surtout elles ne sont pas utilisables, étant dispersées suivant les exigences de l'exposition historique [1]. Ce sont les

---

1. Un index des noms remédie en partie à cet inconvénient, mais lui-même n'est pas complet, et pour quelques noms il ne renvoie pas à moins de six ou sept passages.

recherches originales qui l'emportent, mais elles sont infiniment trop étendues et conduites d'une bien singulière façon. Ce que M. de Calan prétend nous faire connaître, ce n'est rien moins que le substrat historique de *toutes* les chansons de geste. Quoi ! on discute depuis plus de cinquante ans sur le rapport avec l'histoire du cycle de Guillaume ; dix savants du plus grand mérite y ont usé leurs forces ; les érudits qui, tous les jours, reprennent un point de détail, limitent leur ambition à préciser une date, à assurer une identification : et M. de C. se flatte, d'un coup, en travaillant sur des textes incomplets, mal publiés — et au reste innombrables, — de dire le dernier mot, non seulement sur le cycle de Guillaume, mais sur toute notre ancienne poésie épique, considérée dans ses rapports avec l'histoire ! M. de C. recevrait-il du ciel la vérité toute faite ? Est-ce là de la critique, ou de l'illuminisme ? Il est persuadé que Ganelon est la divinité celtique Gwynwas (p. 87. n.), que Thibaut, l'adversaire de Guillaume, est « un des comtes dont le dévouement assura à Charles le Chauve la couronne de France » (p. 74), que Garin le Lorrain est un compagnon de ce Thibaut, qui « en 840 amena avec lui à Charles le Chauve les contingents de la vallée du Rhône » (p. 41), que Renaut de Montauban n'est autre que Renaut de Poitiers qui « battit en 843 Érispoé, dont notre épopée a fait Ripes de Ribemont » (p. 7 et 208), etc. etc. Au lieu de quatre ou cinq personnages épiques je pourrais en citer cinquante, au sujet desquels M. de C. n'est pas moins affirmatif. Sur quoi fonde-t-il ces affirmations ? Il ne nous le dit pas et nous devons le croire sur parole. Ces personnages des VIIIe et IXe siècles, qui seraient les prototypes de nos héros épiques, nulle part M. de C. n'expose leur histoire, ne montre le rapport de celle-ci avec les textes où il prétend en voir le reflet. Il se contente d'indications vagues et sans garanties. Un tel « était royaliste », tel autre « du parti féodal » ; cela suffit à M. de C. pour les enrôler dans le parti où les engage l'opinion qu'il leur prête — ou quelquefois dans le parti contraire [1]. — Ce sont là des procédés bien sommaires ; l'histoire carolingienne n'est pas tellement claire, elle n'est pas tellement familière à la majorité des philologues, qu'il ne soit utile d'en rappeler les traits que l'on évoque, en fournissant des références précises. Croirait-on que dans ce livre, qui, à chaque pas, fait appel à l'histoire, il n'y a pas une référence de caractère historique, pas un renvoi à Pertz ou à Dom Bouquet, non plus qu'aux historiens modernes ?

En comparaison de ces défauts, on considérera comme fautes vénielles sans doute des analyses imprécises ou peu fidèles [2], une

---

1. « Renaut, qui devrait être un royaliste, est ici (dans *Renaut de Montauban*) représenté comme un rebelle » (P. 208).

2. Voyez par exemple (pp. 32-33) l'analyse du *Couronnement de Louis*. Comment Guillaume a-t-il pu devenir duc d'Aquitaine par son mariage (lequel du reste ne s'effectua point) avec la fille de Gaifier d'Espolice, c'est-à-dire de Spolète ? Guillaume, dit M. de Calan, « tue en champ clos un insolent Northman (plus tard

exposition touffue, que la multiplicité des noms et des détails enchevêtrés rend parfois difficile à suivre, une médiocre disposition des matières [1], une singulière désinvolture à corriger, modifier les noms propres et à assimiler les formes les plus divergentes [2], à voir dans tous les personnages portant le même nom des reflets d'un héros unique [3], enfin une fâcheuse tendance à ces interprétations mythologiques ou symboliques auxquelles on a depuis longtemps à peu près renoncé [4].

Tel qu'il est ce livre mérite d'être lu et étudié ; l'idée générale d'où il est sorti et qui consiste à chercher dans l'histoire des Carolingiens le noyau primitif de la plupart des chansons de geste est évidemment juste — plutôt que nouvelle, — et il pourra se faire que les recherches ultérieures confirment bien des identifications proposées pas M. de C. ; mais il n'aura jamais eu l'honneur d'une démonstration complète et définitive. Il nous fait savoir que ce livre est un fragment détaché « d'une œuvre plus considérable », conçu d'après le même système. M. de Calan servirait mieux la science en reprenant quelques parties de l'édifice qu'il a hâtivement élevé et en les munissant des

---

transformé en Normand ou en Breton) qui était venu défier le roi Louis. » Cet « insolent Northman » (je ne sais ce que signifie la parenthèse) n'est autre qu'Acelin, fils de Richard, duc de Normandie ; il ne défiait pas Louis, mais lui disputait la couronne, et Guillaume ne le tue pas en champ clos, mais dans l'église même où, grâce à la trahison des clercs, il allait se faire couronner.

1. En vertu de laquelle par exemple l'étude du cycle des Lorrains (p. 46-51) est intercalée dans le chapitre sur le cycle de Guillaume.

2. Saint Coine est identifié avec saint Antoine (p. 16, ss.). — « Maugalie, qui est Marsabille dans l'*Octavien* français, est Brandoia ou Brandoria ». (Ibid.) — « Savari est probablement identique à Sohier du Plessis » (p. 57). — Aimeri est une forme méridionale d'Henri (p. 32, ss.). — Que signifient des incises comme « Aragon ou mieux Adrogant » (p. 52) ? Et qui est Adrogant ?

3. Voy. p. 35, tous les Bernart dérivés du personnage de ce nom, qui apparaît comme compagnon de Guillaume.

4. Aimon, père de Renaut « comme l'Hama, Hamo ou Heimi de l'épopée germanique..., est une divinité généralement (?) hostile au héros » (p. 211). « Son caractère surnaturel explique tout (*sic*)..... Son rôle énigmatique dans la *saga* de Charlemagne... à l'égard de Reinbaud (*lis.* de Ripes), dont il est successivement l'adversaire et l'ami, est celui d'un personnage mythologique, comme l'Aimon qui, dans Jacques d'Acqui, délivre Charles captif à Montmélian, grâce à la connivence d'un prétendu comte Anselme, qui recouvre en réalité saint Antoine, comme le transfuge Aimon (Sarrasin converti comme l'était tout à l'heure Anselme, lisez personnage mythologique généralement hostile et parfois sympathique, qui, d'après la chronique de Novalèse guide vers le repaire sarrasin de Fraxinetum les comtes Arduin et Robaud, auquel l'associent les *Lorrains* et *Roland*. » C'est limpide, comme on voit. — Aérofle, Aenré, Martamar, Danebus sont (p. 59) « des pirates scandinaves ou des divinités celto-germaniques » ; il est vrai qu'ils deviennent un peu plus loin (p. 63) « peut-être des personnages réels, peut-être des noms propres courants d'origine germanique. » Mais c'est surtout dans l'*Appendice*, consacré aux héros des romans antérieurs (car son sujet n'a pas encore paru assez vaste à M. de C.) que les identifications hasardées et les interprétations mythologiques dépassent vraiment les limites permises.

substructions et des étais sans lesquels il n'est pas en histoire de construction durable.

A. JEANROY.

O. KITTEL. **Wilhelm von Humboldts geschichtliche Weltanschauung** im Lichte des klassischen Subjektivismus der Denker and Dichter von Königsberg, Iena und Weimar (*Leipziger Studien aus dem Gebiete der Geschichte* hg. von G. Bucholz, K. Lamprecht, E. Marhks, G. Seeliger. VII. Band. 3. Heft) Leipzig, Teubner, 1901, in-8°, pp. VIII, 139.

W. GOERLITZ. **Die historische Forschungsmethode Johann Jakob Maskovs** (Ibid. 4. Heft). Leipzig, Teubner, 1901, in-8°, p. 70.

M. Kittel a sacrifié à un schématisme trop rigoureux dans sa brochure qui donne l'impression d'être écrite plutôt par un philosophe que par un historien ; il s'agit, il est vrai, de philosophie de l'histoire. L'auteur a bien saisi l'évolution de l'esprit allemand entre la Réforme et le classicisme, et montré ce que Humboldt en particulier avait retenu de son éducation rationaliste, de l'influence de Leibnitz, du contact avec les mystiques et les spinozistes, avant de devenir le *Deutsche Hellene* de 1790, le représentant le plus complet peut-être de l'esprit classique dans l'Allemagne de Gœthe. Toute cette introduction est une excellente et claire caractéristique. Dans trois chapitres successifs, non exempts de répétitions et parfois de confusion, M. K. étudie comment cet esprit classique « se réfléchit » dans les idées de Humboldt sur le monde, sur l'humanité et sur la méthode historique. Pour Humboldt l'univers est un tout organique, une œuvre d'art, et l'humanité un organisme également, aux parties solidaires, se développant suivant les lois cachées d'un germe intérieur. M. K. signale au cours de son analyse un parallélisme constant entre la conception scientifique de Gœthe et la conception historique de Humboldt (à ce titre sa brochure ne sera pas inutile aux commentateurs du *Faust*), montrant comment tous deux épris de synthèse ont fondu le principe moderne de causalité avec l'ancien téléologisme. En précisant ce qui sépare Humboldt d'un de ses grands devanciers, Herder, M. K. n'est pas très juste pour le dernier ; il ne fallait pas mettre au compte de Herder (p. 44 et 121) les erreurs de ses adversaires, de Süssmilch en particulier, qu'il réfute justement dans son traité sur l'origine du langage. Humboldt représente en résumé comme la transition entre l'ancienne école historique, où l'individualisme est le facteur essentiel, et l'école nouvelle franchement déterministe, préoccupée de rendre au groupe ce qu'on n'avait longtemps accordé qu'aux individus. L'étude de M. K. est solide, instructive, et par les abondants rapprochements qu'elle nous donne, elle éclaire peut-être plus encore l'évolution intellectuelle de l'époque classique allemande qu'elle n'expose ce qu'annonce son titre, la conception historique de G. de Humboldt.

L'étude de M. Goerlitz, un autre élève de M. Lamprecht, est au contraire exclusivement historique. Il y analyse, d'abord dans les principes généraux, puis dans le détail, la méthode scientifique de Maskov (1689-1761), l'historien-juriste non sans valeur, mais aujourd'hui un peu oublié du vieil empire allemand. M. G. montre comment Maskov conçoit l'histoire de son point de vue de professeur de droit public, l'importance qu'il donne aux faits politiques et aux institutions, son dédain de l'accessoire et de l'anecdote, son souci scrupuleux de la chronologie. Rejetant les légendes et les traditions populaires, il ne veut écrire que d'après les sources, plus préoccupé de les amasser que de les mettre en œuvre, et lorsqu'elles manquent, s'interdisant les conjectures. De longues pages sont consacrées à la manière dont Maskov a entendu le problème de la critique des sources : il met en première ligne les documents officiels ; pour les sources puisées dans les historiens, il s'adresse au moins en principe aux contemporains, subordonne en tout cas leur valeur à leur ancienneté, contrôle leur impartialité, et quand ils sont divisés, les accorde en prenant une opinion moyenne ou même laissant au lecteur le soin de s'en former une ; quant à la question capitale de la genèse des sources, il ne la soupçonne même pas. M. G. a suivi dans le plus grand détail la méthode de travail de son historien, en l'illustrant par de nombreux exemples tirés de ses œuvres. Le dernier volume de l'une d'elles, le troisième de la *Geschichte der Teutschen unter den Carolingern*, resté en manuscrit, est caractérisé dans un appendice.

L. R.

Francis Gribble, Lake Geneva and its literary Landmarks. Londres, Constable, 1901 ; in-8° de x-352 p.

L'auteur se défend d'avoir voulu écrire une histoire littéraire de Genève. Il n'a prétendu donner, dit-il, qu'un livre passant en revue « les hommes et les femmes célèbres, indigènes ou étrangers, dont le nom est associé à la ville et à son lac » : et les écrivains, les réformateurs et les hôtes illustres de la patrie de Rousseau défilent en effet dans ces pages anecdotiques et agrémentées d'illustrations. Sans changer de matière et de titre, l'ouvrage aurait pu devenir une intéressante étude de littérature comparée, si M. Gribble s'était préoccupé de rechercher ce qu'ont pu devoir à Genève les écrivains issus d'elle et les visiteurs qui ont demandé plus que des sensations à cette Cosmopolis lacustre. Si hasardeux qu'il soit de réduire à l'unité des notions de ce genre, il eût été légitime de trouver cette valeur genevoise en littérature dans un contact particulièrement constant des lettres avec la vie politique et sociale. La préférence accordée par M. Gribble à l'anecdote,

outre les *desiderata* qu'elle laisse[1], a ses dangers : c'est, un Rousseau tout négatif qui nous est présenté au chap. XVII; et qui reconnaîtrait, dans le Coppet décrit page 291, ce que Stendhal pouvait un jour appeler « les états généraux de l'opinion européenne? »

F. BALDENSPERGER.

— Les livraisons 25 et 26 terminant le tome IV du *Recueil d'archéologie orientale* publié par M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux. — Sommaire : § 66 : Lecture rectifiée des inscriptions de Waddington. § 67 : Nouvelles observations sur la mosaïque hébraïque de Kefr Kenna. § 68 : Un thiase palmyrénien. § 69 : Le dieu nabatéen Chai' al-Qaum. Additions et rectifications. Table des figures dans le texte. Table des planches hors texte. Table des matières.

— M. BEHRAMJI-MALABARI poursuit avec un zèle infatigable la noble tâche qu'il s'est assignée ; pour secouer la torpeur séculaire de l'Inde, il emprunte tous les moyens d'action que l'activité fiévreuse de l'Occident a mis au service des réformes sociales. Déjà conférencier et journaliste, il vient de créer une Revue mensuelle sous le titre expressif de *East and West* (Bombay, Caxton Printing Works). Le premier numéro a paru en novembre 1901. Esprit pratique de Parsi tempéré par le mysticisme hindou, M. Malabari déclare que sa Revue a « une mission » : elle doit servir d'interprète entre l'Orient et l'Occident, et provoquer une fusion harmonieuse entre les sciences techniques de l'un et la sagesse traditionnelle de l'autre, pour les faire concourir à un idéal de civilisation supérieure. Le programme sera, je le crains, plus difficile à réaliser qu'à tracer ; il se heurte à la difficulté où se sont achoppées déjà bien des réformes : le personnel fait défaut. Où trouver un groupe de collaborateurs autorisés, qui prêchent d'exemple, et qui combinent avec une sympathie sincère des connaissances positives et une critique impartiale ? Les deux premiers numéros, que j'ai sous les yeux, témoignent des difficultés initiales : la Revue oscille encore entre les articles de vaine littérature, les généralités ambitieuses et vagues et les problèmes de la politique anglo-indienne. Telle qu'elle est, elle n'en tient pas moins une place honorable et remplit une fonction utile ; elle apporte au public qui lit l'anglais, naturellement friand de *Magazines*, une lecture instructive et variée qui l'initie à un des aspects du problème indien, en attendant que l'Inde arrive à s'exprimer directement sans passer par l'intermédiaire toujours suspect des fonctionnaires et des babous. — S. L.

— M. G. WEULERSSE (*Chine ancienne et nouvelle. Impressions et réflexions.* Paris, Colin. In-18, XV et 366 pp.) a visité la Chine en touriste, mais en touriste qui sait voir et qui sait écouter. Le livre d'impressions et de réflexions qu'il nous donne est un excellent spécimen de cette littérature du « globe-trotter » qui est

---

1. Lire *Rhône* au lieu de *Rhine* p. 48 ; la *notable and learned English colony* de 1556, les *some hundreds* dont parle M. G. à la p. 93, cela se réduit, suivant une étude de M. Heyer, à 212 individus ; c'est en mai 1701, non en 1703, qu'Addison vint à Genève (p. 148) ; B. Constant mérite mieux que la qualification de *brilliant, though shallow* (p. 300) ; Amiel a été professeur à Genève (p. 342) ; Sainte-Beuve et son « expédition de Lausanne » en 1837 auraient dû être cités, puisque Vaud a sa place dans l'ouvrage.

depuis longtemps florissante en Angleterre, mais qui ne fait guère que commencer de s'acclimater chez nous. M. W. nous décrit successivement Hong-Kong, Canton, Macao, Amay, Fou-Tcheou, Changhai ; de chacune de ces escales il trace un tableau exact et lumineux. A Changhai, le voyageur s'embarque sur un bateau qui remonte le Yangtse jusqu'à Han-Kaou ; cette navigation lui permet d'entrevoir l'intérieur de la Chine, d'esquisser les paysages qui se déroulent comme un panorama mouvant sur les rives, d'indiquer les aspects divers des villes assises au bord du grand fleuve ; parmi ces cités, s'il en est qui, comme Nanking, sont restées réfractaires à l'influence de l'Occident et ont gardé leur ancienne physionomie, d'autres au contraire sont en pleine transformation ; telle est Han-Kaou, futur point d'aboutissement du chemin de fer qui reliera Péking au Yang-Tse ; M. W. nous montre la population cosmopolite d'ingénieurs et de négociants qui se pressent sur les concessions étrangères ; il nous mène sur le tronçon déjà construit de la voie ferrée ; il nous fait pressentir le développement que ne peut manquer de prendre Han-Kaou, centre où viennent aboutir les principales artères commerciales de la Chine. De retour à Changhai, M. W. reprend la mer, et, se dirigeant vers le Nord, il arrive à Tsintan, le nouveau port allemand, qu'on appelle souvent Kiao-Tcheou, du nom d'une préfecture voisine ; il y voit les premiers travaux faits par les Allemands pour aménager leur possession et marque, en quelques pages fort instructives, les traits caractéristiques de leurs méthodes de colonisation. De Tsintan, M. W. passe par Tchefou pour se rendre à T'ientsin et, de là, à Péking. Les troubles qui suivirent l'insurrection des Boxeurs l'empêchèrent de mettre à exécution cette dernière partie de ses projets. Après avoir parcouru la Chine ouverte, M. W. se heurtait ainsi à la Chine qui se ferme ; il apercevait dans toute sa complexité l'inquiétant problème que pose, au commencement du xxe siècle, la rencontre entre l'Extrême-Orient et la civilisation occidentale. Ce problème, il n'a point prétendu le résoudre ; il s'est borné à en dégager les données principales et il s'est demandé quel pouvait et quel devait être le rôle de la France dans les événements qui se préparent. Si son enquête trahit parfois un peu d'inexpérience et de jeunesse, elle n'en est pas moins digne d'être lue et méditée par tous les esprits que préoccupe l'avenir de la France dans le monde. — E. Chavannes.

— M. Gaston Donnet s'est rendu en Chine comme correspondant du *Temps* (*En Chine, 1900-1901*. Paris, Ollendorff. In-18, 380 p.). Il est arrivé à Péking au lendemain du siège des légations ; il s'est promené dans la capitale impériale occupée par les troupes alliées ; il a suivi une colonne expéditionnaire et a pu assister au massacre d'un village rebelle. Il est ensuite redescendu dans le sud et a visité quelques-unes des villes les plus importantes de la côte et du Yang-Tse. Je ne contesterai pas à M. D. son réel talent de journaliste ; il raconte ce qu'il a vu et le fait d'une plume alerte et vigoureuse. Je serai le dernier à lui reprocher son horreur du pédantisme et ce n'est pas moi qui me plaindrai de ne pas retrouver dans ses articles les sempiternelles considérations sur le culte des ancêtres et sur la piété filiale ; je comprends fort bien aussi qu'il ait été agacé par la mine béate que prennent certains sinologues quand ils parlent des vertus chinoises ; mais encore aurait-on pu attendre de lui des jugements moins sommaires et des observations plus profondes ; si M. D. réussit souvent à nous amuser, on peut bien dire qu'il nous instruit rarement. Il n'a vu dans les Chinois que quatre cents millions d'idiots qui sentent mauvais et qui ne feront jamais rien qui vaille ; il trouve grotesque leur littérature qu'il ne connaît pas, et sans originalité leur art qu'il

ignore. Il ne paraît pas même soupçonner l'intérêt que présente l'existence d'une organisation sociale comme celle de la Chine et l'histoire continue de son évolution pendant quatre mille ans. En le lisant, je croyais entendre l'écho des conversations coutumières qui se tiennent dans les clubs d'Extrême-Orient, et si son livre a un intérêt psychologique, ce n'est pas assurément en nous révélant les mystères de l'âme chinoise, c'est bien plutôt en nous montrant l'effet que produit sur l'esprit des Européens moyennement intelligents le contact avec la race jaune qu'ils ne comprendront jamais. — E. CHAVANNES.

— Parmi les papyrus acquis récemment par l'Université de Strasbourg, quelques-uns se rapportent à la médecine grecque. M. KALBFLEISCH vient d'en publier deux, avec reproduction photographique en quatre planches (*Ad scholas* etc., Université de Rostock, semestre d'été, 1901; insunt *Papyri Argentoratenses græcæ;* typis acad. Adlerianis, 12 p. in-4°); ce sont les papyrus numérotés 90 et 1. Le premier contient, autant que l'on peut en juger par ses fragments, des remèdes pour les yeux; le second, mieux conservé, des observations relatives à la fièvre, que l'éditeur attribue avec vraisemblance à un médecin de l'école pneumatique. — MY.

— Les *Cambridge series for schools and training Colleges* viennent de publier deux petits livres qui ne me paraissent guère bons; d'abord un Phèdre (I et II) de M. J. H. FLATHER de Emmanuel College : j'y ai vu non sans stupéfaction (p. XII au bas), que le trochée est indiqué deux fois comme formé de *deux brèves;* puis un César, B. G. I, de M. E. S. SHUCKBURGH. Le même éditeur avait donné, en 1896, aux Pitt Press Series, *The Helvetian war*, B. G. I, 1-19. L'ancien livre est repris ici sans changement, avec les mêmes divergences entre la carte et le texte (Latobrig*i* et Latobrig*es ;* Segusia*vi* et Segusia*ni*); les anciennes fautes d'impression (vers la fin du ch. 4, *su*picio; à la fin du ch. 2, Santo*nos*) sont religieusement conservées. Cela vu, j'ai cessé de lire. — É. T.

— La librairie Freytag nous envoie la 3e partie de son Tite-Live : liv. XXI-XXV, edito *minor* multis locis emendata. Dans une préface de quelques lignes, M. A. ZINGERLE nous avertit qu'il a profité des conjectures et des critiques de Luchs, H. I. Müller, Fügner, G. Heräus, Luterbach, Novak. Pas de notes critiques d'aucun genre; simplement renvoi général aux articles de l'éditeur dans la *Zeitschrift f. d. österr. Gymnasien*, la *Wochenschrift* de Berlin, et les *Wienerstudien*. Donc simple mise au net (et non pour les savants) de travaux antérieurs.— É. T.

— Le 31e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de DAREMBERG et SAGLIO (LUD-MAC, V, pp. 1365-1524; Paris, Hachette, s. d.) contient les articles suivants : *Ludus* (Courbaud); *Luna, Lunus, Maenades* (Ad. Legrand); *Lupercalia, Luperci* (Hild); *Lupus, Maceria, Machaera* (E. Saglio); *Lusoria tabula, Maenianum* (G. Lafaye); *Lustratio* (Bouché-Leclercq); *Lykaia* (G. Fougères); *Lyra* (Th. Reinach); *Lysandria* (Durrbach); *Lytra* (A. Martin); *Macellum* (Thédenat); *Machina* (Navarre); *Mactra, Mafors, Magis* (E. Pottier); *Magia* (Hubert); *Magister, Magister equitum* (Cagnat). — L.

— Fr. Xavier KRAUS est mort à San-Remo le 29 décembre 1901. Nous recevons maintenant : *Zur Erinnerung an Franz Xaver Kraus, im Namen der theologischen Fakultät an der Universität Freiburg i. Br.* von Prof. Karl BRAIG; Fribourg, Herder, 1902; 70 pp. grand in-8e; portrait. — L'activité de Kraus, aussi bien dans le domaine politique que dans le domaine scientifique, est trop connue pour qu'on la rappelle. Il représentait assez bien un gallican allemand, avec toutes les nuances que comporte une telle transposition. C'était un admirateur et un serviteur de l'État allemand réalisé par la Prusse, et ce sentiment définit l'espèce de son indé-

pendance vis-à-vis de l'Église romaine. Il a été entraîné par suite en quelques fâcheuses démarches et en une attitude peu compréhensive des pays latins, surtout de la France et de l'Italie pontificale. Cependant cet Allemand de Trèves avait plus d'un point commun avec ses voisins de l'Ouest. Il était artiste, poète, causeur spirituel ; il aimait les idées générales et les théories brillantes. Rencontre assez rare en Allemagne, Kraus était un essayiste de talent. Il avait les défauts de ces qualités. Parfois, son attention, vouée aux questions d'ensemble, l'abandonnait dans les détails de l'érudition : il n'était pas minutieux et méticuleux, comme tant de ses compatriotes; ses assertions n'étaient pas toujours sûres. Il laisse une œuvre considérable et dont l'originalité est d'avoir réuni l'étude des textes et celle des monuments. Fils d'un peintre et dessinateur, il avait été élevé dans l'amour des arts plastiques. La brochure de M. Braig étudie en lui le prêtre, le professeur, le savant, le politique, l'écrivain, l'homme intime. Elle est assez impartiale, pour un écrit de circonstance. Le style en est un peu diffus. A la fin, une bibliographie de 129 numéros. Les quatre premiers sont des traductions : manuel d'éloquence sacrée, de J. B. van Hemel; La Vie chrétienne de la femme du monde, du P. de Ravignan; Lettres de Lacordaire à un jeune homme sur la vie chrétienne; Marie-Madeleine du P. Lacordaire. Ces quatre traductions trahissent des préoccupations et une crise mystique qui sont vite dépassées. Avec le n° 5, un article sur Gilles de Rome, commencent les travaux sérieux de l'homme fait. On chercherait en vain dans la suite rien qui rappelle ces débuts. Le fait est caractéristique. — M. D.

— *La Traduction néerlandaise inédite du Conseil de Pierre de Fontaines* (Bibliothèque royale de Bruxelles, ms. 16775) par Paul Collinet (Bruxelles, Kiessling, 1901, 14 p. Extrait du tome XI, n° 3, 5e série, des Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique), mérite d'être signalée aux historiens et aux jurisconsultes. Elle leur prouvera non seulement que l'œuvre de P. de Fontaines a été plus répandue qu'on ne le croit communément, puisqu'elle a été traduite en néerlandais, mais encore que cette traduction peut être fort utile pour l'intelligence de certains passages obscurs du Conseil (p. ex. p. 84-85, éd. Marnier). La version a été faite sur un texte différent de ceux qu'a utilisés Marnier. La découverte, car c'en est une, de cette traduction dissimulée sous des titres trompeurs dans l'Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, fait honneur à la perspicacité de M. Collinet. — B.

— Le roman anglais de *Guy of Warwick*, traduction d'un original anglo-normand du commencement du XIIIe siècle, a été conservé dans de nombreuses versions, que J. Zupitza avait en partie publiées et dont il avait commencé l'examen, en vue d'une édition critique. M. M. Weyrauch reprend ici une des parties les plus délicates du travail interrompu par la mort de l'éminent angliciste (*Die mittelenglischen Fassungen der Sage von Guy of Warwick und ihre altfranzösische Vorlage*; Breslau, Marcus, 1901, in-8° de 96 p.; 2e fascicule des *Forschungen zur englischen Sprache und Litteratur*). Il classe, d'une part, les versions anglaises et, d'autre part, les manuscrits de l'original; il croit pouvoir reconstituer les sources françaises de ces versions et conclut que le texte original a été traduit très fidèlement, souvent mot à mot, dans l'une d'elles et quelque peu délayé dans les deux autres. — A. J.

— Bossuet, qui a partagé les idées et tous les préjugés admis par la généralité des théologiens, ses contemporains, a été l'adversaire de l'usure, entendons : du prêt à intérêt. En 1700, à l'assemblée du clergé, il a fait passer une condamnation de la doctrine tolérante, défendue par les jésuites. A ces préoccupations se rat-

tache : *Un fragment inédit de Bossuet sur les prêts et emprunts usuraires des fermiers généraux et des sous-fermiers*, découvert par M. A. Rebelliau à la Bibliothèque de l'Institut et publié dans la *Revue Bossuet* (Paris, de Soye, 1901, 7 pp. in-8°). Ce fragment traite moins du prêt que de l'organisation si défectueuse du système financier pratiqué par l'ancienne monarchie. A noter le conseil de la perception directe des impôts. — S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 février 1902.

M. le gouverneur de l'Indo-Chine informe l'Académie de l'état actuel de l'Ecole française d'Extrême-Orient et des améliorations qu'il a apportées dans l'organisation de cet établissement.

M. Babelon, rapporteur de la commission de la Fondation Piot, annonce que cette commission a accordé les subventions suivantes : à M. Homo, ancien membre de l'Ecole française de Rome, 800 francs pour la continuation de ses recherches sur l'enceinte de Rome vers la fin de l'Empire, et au R. P. Delattre, 3,000 francs pour la continuation de ses fouilles à Carthage.

M. Sophus Bugge, de Christiania, est élu associé étranger en remplacement de M. Albrecht Weber, de Berlin, décédé.

M. R. de Lasteyrie fait une communication sur la porte de Notre-Dame de Paris désignée sous le nom de porte Sainte-Anne.

M. le Président annonce que l'Académie accepte provisoirement le legs à elle fait par M. de Clercq.

Séance du 7 mars 1902.

M. Th. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, écrit à l'Académie pour la prier d'envoyer un délégué à l'inauguration de la section étrangère de cette Ecole.

M. Boissier communique une lettre de Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome, annonçant que le Congrès international des sciences historiques, qui devait avoir lieu à Rome au mois d'avril, a été supprimé par décision du Ministre de l'Instruction publique.

M. Philippe Berger, président, communique une lettre de M. Clédat, membre de l'Institut archéologique français du Caire. M. Clédat a découvert à Baouit une église copte, avec d'importants morceaux de sculpture et de peinture qui donnent de l'art copte une idée beaucoup plus flatteuse que celle que l'on s'en faisait jusqu'ici.

M. Robert de Lasteyrie achève la lecture de son mémoire sur la porte de N.-D. de Paris, dite porte Sainte-Anne.

L'Académie procède à la nomination de deux membres qui feront partie de la commission de réorganisation du *Journal des Savants*. Sont élus MM. Delisle et Croiset.

M. Louis Havet continue à exposer la méthode suivie par lui dans les corrections qu'il propose au texte du *de Senectute* de Cicéron.

M. Bernard Haussoullier présente un petit monument grec découvert à Suse en 1901, par M. de Morgan. C'est un osselet en bronze massif, pesant plus de 93 kilogr. portant sur le plat une inscription grecque boustrophédon de cinq lignes, qui nous apprend qu'il s'agit d'une offrande faite par deux Milésiens à Apollon. Cette offrande provient donc du temple d'Apollon Didyméen, situé sur le territoire de Milet. Or on sait que ce temple a été pillé et incendié par Darius en 494. La découverte à Suse d'une offrande du Didymeion donne raison à Hérodote contre Strabon et Pausanias. Ceux-ci rapportent que le Didymeion a été pillé et incendié par Xerxès en 479 et que ses offrandes ont été transportées à Ecbatane ; Hérodote, mieux informé, nomme Darius et Suse.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 31 mars — 1902

Palaestina und Syrien, Handbuch für Reisende, fünfte verbesserte und vermehrte Auflage. — Leipzig, Baedeker (462 pp. in-8), 1900.

Les éditions de cet excellent guide de Palestine et de Syrie se succèdent avec une rapidité qui nous fait faire un retour mélancolique sur le marasme des publications similaires en France. Voici la cinquième succédant à la quatrième, et ce à trois ans d'intervalle! Cependant, où en est notre guide Hachette?... On n'ose se le demander. Il y a là un signe des temps. La France semble vouloir abandonner de plus en plus à l'activité envahissante de nos concurrents cette terre syrienne où elle avait su pendant de longues années affirmer brillamment sa suprématie morale, intellectuelle et scientifique. Ici aussi, nous sommes en train de passer la main. Nous nous y désintéressons du passé comme du présent. Rien d'étonnant donc si, désormais, les Français vont en être réduits à parcourir la Syrie un guide allemand à la main. Bien sûr, la librairie Baedeker leur facilitera la chose en les dotant prochainement d'une nouvelle édition de ce vade-meum congrûment traduit dans leur propre langue. Ce sera peut-être plus commode, ce n'en sera pas plus glorieux pour eux.

C'est M. Benzinger qui, après la mort de M. Socin, a été chargé de remanier l'ouvrage et de le mettre au point. On a substitué presque partout, aux cartes médiocres et vieillies, des cartes découpées dans celle de Fischer et Guthre, dont on a déjà tiré tant de moutures en Allemagne, et qui, d'ailleurs, est bonne. Celle de l'Arabie Pétrée (p. 136) laisse toujours beaucoup à désirer.

Une lacune incompréhensible, et contre laquelle on a mainte fois

réclamé sans succès, c'est celle qui concerne la Syrie septentrionale. Les cartes de détail s'arrêtent à Tripoli. Alors, les voyageurs qui voudront pousser jusqu'à Alep et Alexandrette, devront marcher au petit bonheur. Si c'est une question d'économie, qui a arrêté l'éditeur, j'avoue que j'aurais préféré deux ou trois feuilles cartographiques de plus à cette grande vue panoramique de Jérusalem qui déploie ses six faces à la page 88. L'extension du réseau cartographique dans l'est est également insuffisante, notamment en ce qui concerne la région de Palmyre pour laquelle on avait cependant maintenant bonne mesure de renseignements géographiques.

Quelques menues observations faites çà et là en parcourant le volume.

— P. 15. *Gezer.* — Ce n'est pas assez de parler d'une façon vague de « Inschriftenfragmenten » ; il n'eût pas coûté beaucoup d'ajouter un mot pour dire qu'il s'agit d'inscriptions bilingues, grecques et hébraïques, complètes, et, ce qui a quelque prix, donnant le nom même de la fameuse ville biblique.

— P. 90. *Tombeau des prophètes.* — Le rédacteur tient toujours bon pour l'origine *juive* de ce vaste polyandrion, malgré la série d'épitaphes chrétiennes que j'y ai découvertes. Il s'appuie sur l'ancienne hypothèse dogmatique que tout *loculus* en forme de *koûk* ou four, est spécifiquement juif — ce qui aujourd'hui est reconnu faux.

— P. 145. *Suk Cheir (= Soûk Kheir).* On s'étonne de voir un géographe biblique aussi bien informé que l'est M. Benzinger maintenir ce toponyme fantastique; la vraie forme est *Soukreir* et *Soukrein* et, à cet état, c'est un candidat sérieux à l'identification avec la *Chikronah* de Josué.

— 139. *Umm Latis,* corriger *Umm Lakis.*

— P. 650. Appeler Philippe d'Aubigny, dont on voit la dalle tombale à l'entrée de l'église du Saint-Sépulcre, un « fränkischer Ritter », sans plus, est d'une imprécision qui frise l'inexactitude, quand on sait qu'il s'agit en réalité (voir mes *Archaeological Researches in Palestine*, t. I, pp. 106-112) d'un personnage historique, de sang français, mais de nationalité anglaise, précepteur d'Henri III, gouverneur des Iles-Normandes, mort et enseveli à Jérusalem en 1246.

— P. 59. *Carmel.* — Parmi les diverses antiquités trouvées sur la montagne sainte, il n'eût pas été superflu de mentionner la plus intéressante peut-être d'entre elles : une dédicace religieuse phénicienne (l'original découvert par ma mère en 1881 est aujourd'hui au Louvre).

— P. 19. *Abou Ghôch, Qariat el-'Enab.* Rien ne prouve que le vocable légendaire de *saint Jérémie,* donné à l'ancienne église des Croisades qu'on voit dans ce village, ait pour origine, comme il est dit, une identification arbitraire de celui-ci avec Anathoth, patrie du prophète. M'est avis que *Jérémie* n'est ici autre chose qu'une déformation

populaire et tardive de *Yearim*[1] (Qiriat), ville biblique marquant une des étapes du retour de l'Arche rendue par les Philistins. Fondée ou non — peu importe — la localisation de Qiriat Yearim à Abou Ghôch était courante à l'époque des Croisés (et même antérieurement) ; c'est postérieurement à cette époque que s'est opérée la transmutation du nom de l'église, car nous savons pertinemment, par un document médiéval du XIIe siècle, que celle-ci était placée, non pas sous l'invocation, du prétendu saint Jérémie, mais sous l'égide du souvenir du séjour de l'Arche. Quant à l'existence en ce point d'un *castellum* romain, existence déclarée invraisemblable, elle vient justement d'être rendue très probable par la découverte récente d'une inscription mentionnant une *vexillatio* de la Xe Légion Fretensis. Elle pouvait, d'ailleurs, être déjà induite du nom significatif que donnent au village les anciens géographes arabes et auquel personne n'a fait attention jusqu'à présent : *Hisn el-'Enab* « la *forteresse* d'el-'Enab ».

— P. CXLIII. Parmi les caractéristiques de l'architecture des Croisés, l'auteur mentionne bien la « taille » spécifique des blocs, dont j'ai établi la loi jadis — et encore le fait-il avec inexactitude en parlant de stries fines *presque horizontales ;* cette dernière position ne s'observe que dans le cas des surfaces courbes horizontales; dans le cas des surfaces courbes *verticales*, les stries se rapprochent de la verticale ; c'est-à-dire, en un mot, qu'elles sont réglées ou à peu près, par la génération de l'élément cylindrique. Au contraire, dans le cas, qui est de beaucoup le plus fréquent, de surfaces planes, — c'est-à-dire de l'appareil courant dont parle l'auteur — les stries se rapprochent sensiblement de la diagonale du rectangle. Pas un mot sur les signes lapidaires ou marques de tâcherons qui, cependant, ont en cette matière, une importance capitale et dont j'ai dressé un tableau, d'un usage assez commode, comprenant près d'un millier de variétés (*Arch. Researches*, t. I, plate facing to page 11).

L'auteur semble avoir pour système de passer sous silence les noms des explorateurs et savants attachés à telle ou telle découverte. Il est à supposer que c'est pour plus de brièveté ; cette mention n'eût pourtant pas grossi tout le volume d'une page et cela eût pu satisfaire la curiosité des lecteurs. On se demande seulement pourquoi, quand il croit, par hasard, de voir déroger à cette règle, qui peut se défendre à condition d'être générale, ce n'est qu'en faveur de compatriotes.

CLERMONT-GANNEAU.

Arthur MAHLER. **Polyklet und seine Schule.** Leipzig, Barth, 1902. In-8°, 159 p., avec 51 gravures.

Travail original, abondant en idées neuves et intéressantes. — P. 6,

1. *Jearim = Jeremias.*

M. Mahler démontre que Polyclète ne peut être élève d'Hagéladas, comme le veut le texte de Pline, car la chronologie s'y oppose; lire *Argeiadae discipulus* (Argeiadas, artiste d'Argos, est connu par la dédicace du monument d'un Syracusain à Olympie, Lœwy, *Inschr.*, 30). — P. 10, Pausanias nomme un frère de Polyclète, Ναυκύδης Μόθωνος; le second nom a provoqué bien des conjectures, auxquelles M. M. paraît avoir mis fin en rappelant le texte d'Hésychius : μόθωνες · παρατρεφόμενοι παιδίσκοι. Le père de Polyclète, Patrocle, aura été un *mothon*, c'est-à-dire un demi-Spartiate, venu de Sicyone et élevé à Sparte sans y jouir des droits de cité. — P. 17, M. M. suppose ingénieusement qu'un des athlètes en bronze d'Herculanum est une imitation du *Ladas* de Myron. — P. 51, le *nudus telo* (et non *talo*) *incessens* serait le modèle de l'éphèbe Westmacott. — P. 58, un des *astragalizontes* serait le modèle du beau bronze du Louvre (coll. *Gréau*, pl. xxxii). — P. 70, l'*Idolino* ne se rattache pas à Polyclète, mais à Phidias. — P. 99, l'Amazone du Capitole dérive de Polyclète, mais celle de Berlin se rattache à Phradmon; si cette hypothèse, appuyée d'une argumentation très solide, trouve créance, il en résultera un enrichissement considérable de notre connaissance de l'art grec classique. Phradmon est postérieur à Polyclète, ce qui explique à merveille le mot de Pline : *venere... in certamen laudatissimi... quanquam diversis aetatibus geniti.* C'est à lui (et non à Euphranor) que M. M. songe à attribuer le Dionysos de Tivoli.

Une des parties les plus neuves et les plus suggestives de ce livre concerne l'influence durable exercée par l'école argienne sur les écoles attiques et hellénistiques; bien des œuvres, jusqu'à présent énigmatiques, s'expliquent par la conception très simple d'un *polyclétisme* persistant. Certaines créations de Polyclète ont été reprises, modifiées, modernisées par les artistes du ive et du iiie siècle; jusqu'à l'époque impériale, les modèles créés par lui n'ont cessé d'agir, de provoquer des imitations et des adaptations. Cette idée, qui n'avait pas encore été développée comme elle le mérite, paraît assurée d'un bel avenir.

M. M. est élève de M. Klein, l'auteur de *Praxiteles*, une des monographies les plus singulièrement écrites que l'on connaisse. Il arrive ainsi que M. M. imite le style de M. Klein, qui est celui des feuilletons de la petite presse viennoise. Cela consiste à dire, par exemple, non pas que l'auteur d'une statue est inconnu, mais qu'elle n'a pas encore soulevé le capuchon de son incognito. M. Mahler n'a qu'à le vouloir pour s'affranchir de ces maniérismes agaçants et pour écrire comme il voit et comme il pense, avec simplicité et justesse.

Salomon Reinach.

---

1. Quelques menues erreurs : P. 10, lire Πολυκλείτου; p. 40, il fallait rapprocher une figure analogue de l'arc de Constantin; p. 71, lire *Gerhard;* p. 74,

M. Hagenmeyer, **Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088-1100.** Innsbruck, Wagner; 488 pp. in-8°.

Tout ce qu'on peut attendre de l'édition la plus soignée se trouve réuni dans ce travail. M. Hagenmeyer publie, dans une édition qui doit être considérée comme définitive, les vingt-trois lettres concernant la première croisade qui lui ont paru d'une incontestable authenticité, et il consacre à l'apparat critique, aux notes et index environ 450 pages.

L'ouvrage contient d'abord une étude des plus approfondies sur chaque lettre en commençant par celle qu'Alexis Comnène aurait adressée au comte de Flandre et à d'autres princes zélés pour le Christ. M. H. apporte de nouveaux arguments pour prouver que cette exhortation est authentique, au moins dans le sens qu'elle provient d'une personne à laquelle l'empereur grec aurait confié la mission de trouver en Occident des défenseurs pour ses États envahis par les « païens » Petchenègues et Turcs. Ils sont parfois ingénieux, mais ils convaincront difficilement ceux qui ne l'étaient pas auparavant, c'est-à-dire le plus grand nombre de ceux qu'intéresse cette question. Avec ses inconséquences et ses erreurs, avec le ton très vague qui la distingue, d'un côté, et de l'autre, le luxe général d'érudition en fait de géographie et de reliques qui en occupe une grande partie, avec les contre-sens psychologiques qui y abondent, avec son allure enfin, qui n'est ni impériale, ni byzantine, elle fait, malgré tout ce qui a été invoqué pour la sauver, l'impression d'un exercice de rhétorique, avec ou sans intentions pieuses. Il est impossible de se faire à l'idée que quelqu'un ayant les moindres attaches à la Cour de Constantinople ait pu faire tenir à son prince, auquel il devait attribuer un caractère divin, un langage si bas. S'imagine-t-on Alexis Comnène parlant, ou laissant parler en son nom, de la préférence qu'il a pour la domination des Francs et de ses dispositions de leur livrer les trésors « cachés » de ses ancêtres et prédécesseurs et même la proie des femmes de son empire !

La seconde section contient les textes mêmes, avec l'indication la plus riche des variantes.

Dans une troisième se trouvent des notes extrêmement copieuses, qui atteignent presque tout ce qui concerne l'expédition. Il y a, en plus, des index excellents et une chronologie détaillée de cette croisade qui

---

n° 16, ajouter *Rép.*, II, 548, 6; n° 33, lire *Paris* et non *London;* p. 111, cette « statuette » est de grandeur naturelle; p. 142, n° 2, ajouter *Rép.*, II, 222, 9. Il y a d'excellentes reproductions de monuments inédits et même de chefs-d'œuvre inconnus. — Cet article était à l'impression quand j'ai lu le compte rendu du livre de M. M. par M. Amelung (*Phil. Woch.*, 1902, p. 270-279). Je tiens à dire que la plupart des critiques de M. Amelung ne me semblent nullement justifiées; quelques-unes reposent sur d'évidents malentendus.

est sans doute aujourd'hui explorée jusqu'aux moindres faits et aux explications les plus secondaires[1].

N. Jorga.

William Heywood, **The « Ensamples » of fra Filippo. A Study of mediaeval Siena.** Sienne, Torrini, 1901, p. x-349.

C'est ce qu'on pourrait appeler une étude d'histoire morale : peinture de mœurs et analyse d'idées morales, — entreprise dans les meilleures conditions qui peuvent rendre une œuvre de ce genre exacte et vivante, puisque le sujet en est restreint : une seule ville, un seul siècle, — et que l'auteur depuis de longues années s'est consacré à l'histoire de cette ville et de cette époque. Selon un procédé fort en usage, et d'ailleurs excellent quand il est appliqué avec prudence, c'est à travers le livre d'un Siennois de ce temps-là que M. Heywood nous fait voir le peuple tout entier, en même temps qu'avec ce qu'on sait d'autre part sur ce peuple, il commente et éclaire ce livre même. Fra Filippo fut un de ces bons moines moralisants, comme l'Italie en produisait encore à la fin du moyen âge, dont la voix, dans les premiers accords de la Renaissance commençante, donnait une note naïve et tant soit peu discordante. Et Sienne précisément, à la fin du xiv[e] et au début du xv[e] siècle, fut le théâtre d'un mouvement religieux et ascétique, qui semble avoir fait de cette cité un centre de réaction contre les idées nouvelles, de même qu'en peinture l'école siennoise conservait plus longtemps que toutes les autres l'inspiration et les procédés des primitifs : Matteo da Siena, Benvenuto di Giovanni font pendant à sainte Catherine, au bienheureux Colombini, à saint Bernardin, à Fra Filippo. C'est le grand mérite de M. H. d'avoir compris ce caractère original de l'âme siennoise. M. Heywood est bien au courant des travaux récents sur l'histoire de Sienne, qui sont chaque année plus nombreux, grâce à l'activité d'excellents érudits toscans. Par contre, il semble ignorer tout à fait les trésors que contient l'archive de Sienne, dont il aurait pu tirer profit. Cela n'empêche pas son livre d'être très agréable et instructif.

Julien Luchaire.

---

1. Une seule observation de faits. La lettre grossièrement fausse du prétendu évêque Laurent de Milkov (qu'on a voulu aussi transposer au xiv[e] siècle) n'est pas adressée aux « prêtres szeklers Kezdi, Szépsi et Orbai » : ce sont des « Sièges », des districts szeklers de Transylvanie.

L'abbé Ambroise LEDRU. **La cathédrale Saint-Julien du Mans, ses évêques, son architecture, son mobilier,** avec six compositions de Lionel Royer et d'Arsène Le Fauvre, 200 photogravures ou dessins dans le texte. — Publié avec la collaboration de Gabriel Fleury. Mamers, Fleury et Dangin, 1900, in-fol. de 510 pages.

On pouvait regretter que la cathédrale du Mans, si originale et si belle, si curieuse au double point de vue de l'art et de l'histoire n'ait jamais été l'objet d'une étude d'ensemble digne de ses multiples mérites. Désormais, on se félicitera, au contraire, qu'elle ait attendu un historien tel que M. l'abbé Ledru. Historien est le terme exact, car le livre est surtout historique et l'on ne saurait de bonne foi en faire un reproche à l'auteur, puisqu'il a pris soin d'énoncer dans son titre les évêques avant l'architecture. A cet ordre de préférence, on pourrait toutefois faire une objection : c'est que l'histoire des évêques a déjà été traitée en de gros livres, tandis que seuls les vitraux et l'ancien jubé de la cathédrale avaient été l'objet d'études archéologiques sérieuses. Mais les gros livres ne sont pas nécessairement respectables, et M. l'abbé L. le prouve précisément en donnant ici, à force de labeur intelligent et loyal, la première bonne histoire des évêques du Mans. Cela suffirait à rendre son livre précieux, et les vrais archéologues s'en plaindront d'autant moins que la partie archéologique est très digne de leur estime ; elle a plusieurs des mêmes qualités : elle est éminemment consciencieuse et rectifie les erreurs des devanciers, et, sans être parfaite, cette partie du livre ne contient ni une erreur grave ni même un défaut très sérieux.

Les renseignements y abondent, car l'auteur, prenant pour point de départ l'histoire des évêques, signale ou étudie au passage tous les monuments de leurs pontificats même en dehors de la cathédrale.

Les passages les plus saillants de la partie historique sont une réhabilitation bien documentée de saint Aldric, l'infirmation du récit du massacre des juifs en 1138, qui semble né dans l'imagination trop fertile de Dom Piolin, la rectification des généalogies de Guillaume de Passavant et de Geoffroy de Loudun.

L'étude archéologique est très complète et presque définitive. L'auteur décrit et illustre d'une coupe curieuse le mur d'enceinte gallo-romain qui passe sous le chœur de l'église ; il étudie les constructions successives de Vulgrin, Arnaud, Hoël, Hildebert et Guillaume de Passavant. — Des croquis pris avec beaucoup d'intelligence et d'exactitude montrent les arcs noyés dans les murs, une colonne noyée dans un pilier, la restitution du triforium du XIe siècle, les marques de tâcherons, la date de 1145 sur un pilier, divers plans, coupes, détails ; il faut signaler comme un excellent dessin d'archéologue celui que l'auteur a fait du tympan du portail central et comme une démonstration sans réplique celui qui fait voir comment la fenêtre de

la façade fut diminuée, loin d'avoir été élargie comme on l'avait prétendu.

C'est à Hoël (1085-1096) que l'auteur attribue cette façade et non à son successeur Hildebert, à qui l'on en faisait honneur, mais comme il le dit lui-même : « entre l'extrême fin du XIe et le début du XIIe siècle il ne peut exister de différence appréciable ». Il doute qu'une nouvelle consécration ait suivi l'incendie de 1134, mais en 1137 un autre incendie nécessita une dernière refaçon de la nef.

Une partie personnelle et nouvelle du travail est la restitution du triforium du XIe siècle et celle du transept à la même époque. L'auteur démontre que la ruine adhérente à l'extrémité nord du transept n'est pas seulement une chapelle, comme on l'avait dit, mais une tour symétrique de celle du nord. C'est là un plan rare, à rapprocher de ceux de Saint-Chef (Isère), la cathédrale d'Angoulême, Saint-Sever (Landes) et les églises disparues de Saint-Martin-de-Tours et Saint-Corneille de Compiègne.

La description de la partie gothique du monument fournit à l'auteur l'occasion de faire d'autres rectifications : il est évident que le chœur (1217 à 1254) est normand et analogue à celui de Coutances, nullement, comme on l'avait prétendu, à celui de Bourges ; l'auteur établit la véritable date des armatures de fer inutiles ou nuisibles dont on a enlaidi les arcs-boutants et dont un architecte célèbre par ses méprises avait fait une pièce à conviction contre les constructeurs du Moyen âge. Elles datent du règne de Louis-Philippe.

Le pittoresque et majestueux chœur à double déambulatoire ; le transept, commencé peu avant 1300 sous la direction de Mathieu Julien et achevé au XVIe siècle, son triforium et le haut de la tour du sud qui datent des XIVe et XVe siècles, les peintures de la chapelle de la Vierge, le jubé du cardinal de Luxembourg, dont on n'a plus que le dessin original, sont décrits et reproduits sous tous leurs aspects. De belles héliogravures directes ou d'après aquarelles, permettent d'apprécier l'effet de chaque morceau du splendide édifice.

En dehors du sujet principal on trouvera dans l'ouvrage des renseignements et des illustrations d'un grand intérêt concernant la crypte ou confession primitive de l'église du Pré (qu'on pourrait comparer à celles de Saint-Apollinaire de Ravenne, de Sainte-Praxède et des Quatre-Saints couronnés à Rome et de Saint-Sauveur de Werden), le suaire de Saint-Bertrand (étoffe persane du VIe siècle) et celui de Saint-Julien, le très ancien crucifix de Coulans, qui remonte plutôt au XIe qu'au Xe siècle, l'émail célèbre de Geoffroy Plantagenet, l'église de la Couture, l'abbaye de l'Epau, bel édifice cistercien du XIIIe siècle.

Quelques-unes des dates proposées pour certains détails de la cathédrale pourraient être discutées, mais pour être peu modifiées.

Le principal défaut du livre tient à ce que l'auteur n'a pas une habi-

tude suffisante du vocabulaire archéologique; il a parfois employé des termes détestables, comme le mot *clerestory* qui n'est pas du français ou hors de leur acception, comme *arcature* pour arcade, *ogive* pour arc brisé.

A part ces quelques réserves, on ne peut que louer l'ouvrage ; il faut louer aussi le caractère de l'auteur, qui sait se tenir au-dessus des préoccupations de parti et des considérations de personnes.

Il a apporté une certaine crânerie à juger ses devanciers même respectés et même vivants. A cet exercice, il a récolté et récoltera encore des rancunes ; il n'a guère de raisons de les craindre, et l'on sait qu'il ne les craint pas. C'est pour cela même qu'à sa place, en rétablissant comme il l'a fait la vérité qui est tout, j'aurais peut-être parfois mis plus de réserve à nommer les personnes.

C. ENLART.

Œuvres complètes de Christiaan Huygens, publiées par la Société Hollandaise des Sciences. Tome IX. Correspondance, 1685-1690. La Haye, Martinus Nijhoff, 1902. 664 pp. gr. in-4.

Je n'ai pas à répéter les éloges, ni les observations générales que j'ai insérées, dans le n° du 13 nov. 1899 de la *Revue*, à propos du Tome VIII de cette publication des Œuvres de Huygens, qui restera comme un des monuments les plus considérables consacrés par notre âge à l'histoire des sciences. Le Tome IX, l'avant dernier de la correspondance, offre un intérêt particulier. Tout d'abord nous voyons clairement dans quelles conditions s'est effectuée la rupture entre Huygens et la France dont il avait été si longtemps l'hôte glorieux. Au moment où, sa santé suffisamment remise, il manifestait l'intention d'aller reprendre son poste à l'Académie des Sciences, on lui écrit, de la part de Louvois, qu'il n'a pas à revenir avant d'en avoir reçu l'ordre. Toutefois, « s'il veut venir reprendre ses hardes, il sera bien venu. » C'était une formule d'exclusion à peine polie, dont Huygens ne se plaignit pas, mais dont il conserva l'amer ressentiment. Quant aux motifs de cette exclusion de la liste des pensionnaires, nous ne sommes pas suffisamment éclairés. Sans aucun doute, la religion de Huygens, après la révocation de l'édit de Nantes, sa nationalité et les attaches de sa famille (son frère Constantin était l'un des secrétaires du stathouder) jouèrent le plus grand rôle. Mais y eut-il des rivalités ou des jalousies scientifiques qui agirent à cette occasion? Le problème reste obscur ; on a parlé de La Hire et aussi de La Chapelle-Bessé, qui représentait Louvois au sein de l'Académie. Mais ce sont précisément les seuls des anciens collègues de Huygens qui continuent à correspondre avec lui, surtout le premier.

Ayant perdu sa position en France, le savant hollandais n'en retrouva

pas dans son pays, quoiqu'il ait cherché à s'en procurer une, même en se chargeant d'occupations administratives. Guillaume d'Orange ne sut pas s'honorer en dédommageant, par quelque sinécure, l'homme qui pouvait encore rendre tant de services à la science. Huygens dut donc se contenter de l'honnête aisance que lui procura l'héritage de son père, mort pendant cette période. Mais les impôts qu'amène la guerre sont si lourds qu'il renonce à vivre dans la maison de campagne paternelle du Hofwyck, et qu'il revient s'établir en garni à la Haye. D'autre part, on voit bien que la question d'argent entrave les recherches qu'il poursuit, de concert avec son frère Constantin, pour la construction de grandes lunettes.

C'est toujours, avec les essais de ses horloges pour la détermination des longitudes en mer, une de ses grandes préoccupations. Mais l'édition des traités qu'il a préparés depuis longtemps passe au premier rang ; il remanie, pour la publication qui doit être faite par La Hire dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, ses anciennes communications. Il fait imprimer en même temps (1690) son *Traité de la lumière* et son *Discours de la cause de la pesanteur*. Détail curieux : les exemplaires qu'il envoie en cadeau en France arrivent aisément à Lille ; mais pour les faire passer de là à Paris, le libraire qui les a reçus ne sait plus comment faire, car la douane de Péronne arrête les livres venant de Hollande. On demande un laissez-passer au lieutenant de police, La Reynie, qui prend deux mois pour répondre que c'est inutile. Cependant les voituriers continuent à refuser de s'en charger, tandis que, comme le remarque La Hire, les ouvrages de Furetière, expressément défendus, se vendaient couramment à Paris.

Je signalerai encore, dans ce tome IX, la preuve explicite que Huygens possédait une notation équivalente à celle de Leibniz pour le calcul infinitésimal, limité au premier degré des différentielles. Il y a là un fait en contradiction formelle avec l'opinion courante sur ce sujet.

Dans les notes des éditeurs, toujours aussi précieuses, il en est une (p. 198, note 2) qui appelle une observation. On y cite un passage d'une lettre de Descartes à Mersenne, du 23 août 1638, où le philosophe annonce qu'il va proposer à Roberval une courbe autre que le galand et pour laquelle l'invention des points ne dépend d'aucune équation cubique. Il est remarqué à ce propos qu'à l'aide d'un changement de variables, on peut, sans équation cubique, construire tous les points du galand (folium de Descartes). Il aurait été bon d'ajouter que Descartes ne l'ignorait nullement et qu'il voulait précisément se moquer de Robervat en lui proposant, sous une autre forme, l'équation de la même courbe [1].

Paul TANNERY.

---

1. Voici enfin quelques fautes d'impression (ou de lecture) que j'ai relevées : P. 151, l. 6 en rem : *codones* (pour *condones*) ; 183, 3, *conferentia* (pour *circumfe-*

Lord ROSEBERY, **Napoléon, la dernière phase,** traduit de l'anglais par Augustin Filon. Paris, Hachette, 1901, XII, 328 p., in-18°. Prix : 3 fr. 50.

Dr CABANÈS, **Napoléon jugé par un Anglais.** Paris, H. VIVIEN, 1901, XV, 492 p. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Celui qui fut autrefois le *leader* du parti libéral anglais tout entier, et qui est aujourd'hui le représentant le plus en vue de l'*impérialisme* libéral de l'autre côté du détroit, occupait depuis quelque temps ses loisirs forcés à des études historiques. Homme d'État distingué dans le passé, et qui reprendra peut-être encore le pouvoir dans l'avenir, lord Rosebery ne pouvait manquer d'attirer l'attention du public, et surtout du public français actuel, en publiant un ouvrage sur la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. C'est au fond ce dernier titre que devrait porter son volume, encore qu'il ne puisse passer pour une histoire complète de l'empereur, de 1815 à 1821 ; il y manque pour cela trop de choses. Il serait injuste d'ailleurs, d'en faire un reproche à l'auteur, car il n'a certainement voulu nous donner qu'une *causerie* critique sur les hommes et les choses de ce temps, inspirée par un sentiment d'équité très honorable, doublement honorable puisqu'il se manifestait sous une plume anglaise au lendemain de Faschoda. L'ancien *premier* a tenu à condamner hautement la façon mesquine dont l'ex-maître du monde fut traité sur son rocher par les représentants brutaux ou pusillanimes d'une aristocratie orgueilleuse et bornée ; il a sans doute aussi éprouvé le besoin — si impérieux, semble-t-il, pour les intelligences contemporaines — de dire son mot sur la figure de l'homme extraordinaire que des préoccupations très diverses, les unes fort légitimes et les autres assez méprisables, maintiennent, plus que jamais, à l'ordre du jour de l'historiographie contemporaine. Après avoir énuméré d'abord et brièvement caractérisé les sources dont il entend faire usage [1], l'auteur nous décrit les principaux personnages du drame de Sainte-Hélène, sans flatter en rien ses compatriotes, Hudson Lowe, plus bête encore que méchant, et son supérieur, lord Bathurst, dont la conduite fut « un mélange de bassesse et de lâcheté » et qui suivit à l'égard du prisonnier « une politique de mouchard et d'harpagon ». Les silhouettes des commissaires des souverains étrangers sont tracées avec esprit ; on nous montre Napoléon chez lui ; nous assistons à ses lectures, à ses occupations diverses ; on nous donne des extraits assez piquants de ses conversa-

rentia); 185, l. dern., D de F (au lieu de D de T, c'est-à-dire Domini de Tschirnhausen); 219, l. 7 en rem., *exeditum* au lieu de *creditum* ; 469, 11, *à* omis après *le Chancelier*. Dans l'Errata (p. 661) sur la p. 213, il faut lire n° 2525 (non 2526) ; la page 347 est indiquée à tort au lieu de la page 351 ; p. 337, l. 9, c'est *er* et, non *en* qui a été imprimé au lieu de *et*.

1. Relevons le mot si vrai pour les écrivains de tous les partis : « Il semble qu'il y ait eu quelque chose dans l'air de Sainte-Hélène qui empêchait la vérité de s'y acclimater. »

tions, et je dois dire que lord Rosebery, juge assez exactement, à mon avis, les opinions politiques de l'empereur, dans le chapitre intitulé *Napoléon et la démocratie* en disant : « Il était bien le fils de la Révolution, mais un fils dont l'unique pensée était d'étrangler sa mère » (p. 259), et en concluant ainsi : « La dictature démocratique... tel est le legs politique définitif de Napoléon. » Il ne s'est pas laissé éblouir non plus par la splendeur éphémère de ces années « où l'Europe était l'enclume sur laquelle descendait le marteau de la France », et il nous montre le conquérant laissant la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, ayant fait ou préparé, pour un avenir prochain, l'unité menaçante de l'Allemagne et de l'Italie, et ayant énervé la patrie, en semant, d'un bout de l'Europe à l'autre, des centaines de milliers de cadavres; néanmoins, son appréciation finale sur le génie politique et militaire de Napoléon reste très impartiale; elle est exprimée en termes fort élevés et bien des Français contemporains ne parleraient pas avec cette sérénité presque sympathique de l'homme que les Liverpool, les Castlereagh et les Bathurst, ces prédécesseurs de lord Rosebery au pouvoir, ont poursuivi jusqu'à sa mort de leurs haines et de leurs rancunes. On peut se demander sans doute si l'auteur n'a pas eu quelque arrière-pensée d'homme politique, ou s'il écrit en simple historien; a-t-il voulu — ce qui serait d'ailleurs parfaitement légitime — gagner des amis à l'Angleterre contemporaine parmi les adversaires de la « perfide Albion d'autrefois » en avouant les fautes passées? Est-ce une avance du futur *premier* de la Grande-Bretagne à l'opinion publique française? L'avenir le dira.

L'ouvrage de M. le Dr Cabanès a cela de commun avec le volume de lord Rosebery qu'il nous fait également connaître l'opinion d'un Anglais sur une partie tout au moins du séjour de Napoléon à Sainte-Hélène. Le titre de son livre est trop vaste et n'oriente pas suffisamment le lecteur. M. C. y a réuni, avec beaucoup d'autres pièces en partie étrangères à son sujet, une traduction française des *Lettres de Sainte-Hélène* du docteur William Warden, chirurgien de la marine britannique, qui furent publiées dès l'année 1816 (p. 1-162); il y a placé en appendice, sous forme de documents justificatifs, des paragraphes sur les tentatives de suicide de Napoléon, sur les blessures de l'empereur, sur la mort de Lannes, sur celles du capitaine Wright et de Toussaint-Louverture.

Viennent ensuite les *Lettres du cap de Bonne-Espérance*, fabriquées à Sainte-Hélène par Las Cases ou par Montholon, et inspirées en tout cas par Napoléon lui-même (p. 233-381). En fait d'autres appendices à cette seconde partie, nous trouvons une note sur Napoléon à table; une autre sur la part que Bonaparte prit à la fin de Pichegru (concluant à nier l'assassinat); une troisième, affirmative cette fois, sur l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

La valeur historique des récits de Warden est, on le sait, assez mé-

diocre; personnage d'une curiosité vraiment impertinente, il posait, — si on voulait l'en croire, — des questions au moins singulières à l'ex-empereur ; malheureusement, pour la vraisemblance de son récit, Napoléon ne savait pas l'anglais, n'ayant jamais pris la peine de s'y mettre sérieusement [1], et Warden ne savait pas le français ; Las Cases qui fonctionnait comme interprète, ne s'est certainement jamais risqué à répéter à son maître certaines de ces interrogations présomptueuses, ni à y répondre, et l'on peut croire que l'homme de lettres qui revit la prose du docteur Warden, avant de la livrer au public, y a mis beaucoup du sien. C'est aussi l'avis de lord Rosebery (p. 36).

R.

W. E. Burghardt du Bois. **The Philadelphia negro. A social study** (Publications de l'Université de Pennsylvanie). Philadelphie, Ginn et C[ie]. 1899, 2 dollars, xx-520 pp.

L'Université de Pensylvanie a fait faire de 1896 à 1898 une enquête détaillée sur la population noire de la ville de Philadelphie, M. Du Bois, que l'Université avait pris à son service pour ce travail, donne ici les résultats de son enquête dans une très belle monographie ; à laquelle M. S. M. Lindsay a fait une courte préface.

La méthode suivie pour cette enquête était parfaitement rationnelle et conforme aux conditions de la critique historique — si souvent négligée dans les travaux de sciences sociales. L'enquête a porté sur la partie la plus importante du phénomène, sur le quartier habité spécialement par les nègres, (il y en avait 9,000) — et sur ces 9,000 l'observation a été poussée jusqu'au détail minutieux, par une étude spéciale de chaque famille de couleur. Les observations étaient consignées sur six feuilles différentes : 1° par famille; 2° par individu; 3° par maison ; 4° par rues ; 5° par établissements et associations; 6° pour les domestiques. — Pour le reste de la ville on s'en est tenu à une enquête générale destinée à servir de contrôle et à éclairer les résultats du travail statistique. L'opération a été faite toute entière par un seul enquêteur pour éviter les différences individuelles d'appréciation. L'enquête sur les domestiques a été faite par M[ll.] J. Eaton et forme un appendice spécial.

Une bibliographie réunit tous les documents législatifs sur la condition des nègres depuis l'origine de la Pensylvanie (1682). Une autre

---

1. De ce que Napoléon ait pu dire à une jeune miss anglaise : *How do you do*? ce n'est pas encore une preuve qu'il comprît et parlât l'anglais. — En tout cas, l'auteur de la traduction ne le sait pas suffisamment, sans quoi il n'aurait pas raconté, p. 356 que l'empereur recevait à l'île d'Elbe tous les pamphlets de l'Europe « par l'entremise de Leghorn ». — Il a pris pour un nom d'homme le nom anglais de la ville de *Livourne*.

indique les ouvrages relatifs à la question générale de la population noire et à la question spéciale des nègres de Philadelphie et les ouvrages des nègres eux-mêmes.

Les résultats statistiques sont donnés sous la forme de tableaux, de graphiques et de deux belles cartes topographiques de la distribution des nègres, maison par maison.

Le travail commence par une histoire sommaire de la population noire de Philadelphie depuis 1638 (avant la conquête anglaise) jusqu'à 1896 et la statistique du mouvement de cette population. Puis vient la description des différents phénomènes sociaux, âge et sexe, mariage, origines, instruction, profession, santé, vie de famille, Église, sociétés privées, criminalité, paupérisme et alcoolisme, — sous forme de statistiques précises sur la population du quartier nègre choisi pour l'enquête, et de remarques simplement descriptives pour les noirs du reste de la ville. Il est difficile de donner un tableau plus complet de la vie d'une population.

Les derniers chapitres sont consacrés à des questions plus générales et d'une portée pratique; le milieu où vit la population noire, les maisons et les amusements, les relations avec les blancs (préjugés de couleur, croisements), le suffrage des nègres, son action sur la politique. Suivant l'usage américain, l'auteur conclut par une application pratique qui est une leçon de morale sur les devoirs respectifs des blancs et des noirs.

Tout le livre respire une bienveillance sincère pour les nègres; l'auteur signale avec insistance le mélange des deux races qui « est un fait, non une théorie », et étudie les familles mixtes (ce sont surtout des blanches mariées à des nègres, 27 sur 33). Après avoir raconté des cas d'ignorance et de vénalité politique des nègres, il insiste sur le caractère conservateur de leurs votes. Sa conclusion est qu'on doit aider le nègre à s'élever au niveau de la civilisation et à réaliser l'idéal républicain de l'égalité de conditions *(opportunity)* pour tous les hommes.

Ch. Seignobos.

Général Canonge : **Traité d'histoire et d'art militaires**[1]. Georges Fanchon, éditeur, 25, rue de Grenelle. Paris, 2 vol. grand in-8°, avec cartes, plans et croquis.

Écrire un résumé de l'histoire militaire de tous les peuples est toujours une tâche délicate, et l'écrire en vue de l'enseignement de nos officiers ne fait que compliquer les difficultés. C'est cependant ce qu'a

1. Cet ouvrage forme le livre VIII de l'*Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires*, publiée sous le patronage de la Réunion des Officiers.

entrepris avec une belle ardeur le général Canonge dont les cours à l'École supérieure de guerre furent naguère si réputés et qui nous a déjà donné, condensé en deux volumes, un magistral récit des campagnes contemporaines.

Nul mieux que le général n'était qualifié pour cette œuvre : non seulement il sait, mais, ce qui est plus difficile, il sait choisir ce qui doit être dit, élaguer ce qui peut être passé sous silence ou ce qui ne peut contribuer à l'instruction pratique des lecteurs ; surtout il sait rajeunir son sujet, présenter les passages les plus arides sous une forme attrayante. On n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, le t. I[er] de sa nouvelle publication qui, par un artifice de librairie d'ailleurs légitime, paraît concurremment avec le t. II, plus actuel et par conséquent plus intéressant pour ceux qui n'ont pas le loisir d'étudier les guerres de l'antiquité.

Il est rare de moderniser les campagnes d'Alexandre, celles d'Annibal et de César plus heureusement qu'a su le faire le général Canonge, éclairant ces évènements lointains selon les documents récemment révélés, y appliquant les plus nouvelles découvertes, les commentant, les expliquant, les comparant avec les évènements plus proches de nous, cherchant à identifier avec soin le terrain de ces anciennes batailles et à retracer leur aspect d'aujourd'hui. Conçue de cette façon, l'histoire ancienne est on ne peut plus vivante et instructive et l'on se reprend à vivre les luttes de Vercingétorix, comme si l'on voyait se dérouler sous nos yeux leur dramatique succession. Le procédé de reconstitution est parfait. Le t. I[er] va actuellement jusqu'à la guerre de Cent-Ans. L'auteur y consacre des pages chaleureuses à Jeanne d'Arc, et malgré son admiration religieuse pour l'héroïne, analyse ses exploits guerriers avec la même impartialité que s'ils émanaient de tout autre chef de bandes de l'époque : s'il voit en Jeanne une envoyée divine, il n'examine ses actes qu'au point de vue prosaïquement terrestre et humain, qui est le seul vrai pour un historien.

Le tome second débute par une étude de la guerre de Crimée. On ne saurait apporter plus de science et de conscience à l'exposé comme à la critique des opérations. L'auteur distribue le blâme et l'éloge avec compétence, avec impartialité, avec une modération dans la forme comme avec une netteté et une vigueur dans le fond qui lui concilient l'estime et la confiance du lecteur. S'il passe rapidement sur les exploits quotidiens du siège de Sébastopol qui témoignent de la haute valeur de l'armée en ce temps-là, la plus belle peut-être, la meilleure qu'ait eue la France, — parce que ces menus épisodes ne constituent pas à proprement parler un enseignement théorique, — en quelles pages lumineuses il retrace les grandes journées d'Inkermann, de Balaklava, du Mamelon-Vert et les assauts contre Malakoff, jusqu'à la crise finale et victorieuse du 8 septembre 1855! Tout cela accompa-

gné de croquis d'une exactitude scrupuleuse pris sur les lieux mêmes, à l'époque même des évènements, par nos officiers.

L'impartialité de l'écrivain apparaît mieux encore dans le récit très clair, très méthodique de la campagne d'Italie. Le général tantôt loue, tantôt blâme Napoléon III. Il émet des appréciations sévères autant que justes sur la conduite de Mac-Mahon à Magenta, et ces sincères critiques ont plus de portée que tant de déclamations. Il avoue, dévoile les trop nombreuses imperfections de l'armée qui n'était plus l'armée de Crimée, et où germaient déjà les ferments de dissolution qui devaient faire d'elle l'armée de 1870.

Vient ensuite l'histoire, un peu trop détaillée peut être, de la guerre de Sécession.

Nous en attendons les conclusions et nous attendons plus impatiemment encore l'exposé de la guerre franco-allemande qui sous la plume du général Canonge, témoin et acteur, ne saurait manquer d'être d'un intérêt puissant et décrite de façon à en faire ressortir tous les enseignements.

Mais dès maintenant l'on peut dire que le général a prouvé combien était utile l'étude raisonnée des guerres d'autrefois et des guerres d'aujourd'hui qui toutes contiennent des leçons bonnes à retenir, même pour ceux qui ne sont pas des professionnels. Son excellent livre répond éloquemment à l'étrange propos que tint jadis devant lui un brillant capitaine qui devint par la suite commandant de corps d'armée et dont il tait discrètement le nom (t. II, p. 97) : « Moi, je ne crois pas à l'art militaire ». Si cet officier lit l'ouvrage du général Canonge, il n'osera plus dire que l'art militaire n'existe pas et ne sert à rien. La démonstration contraire est faite.

Félix Bouvier.

J. Sack. **Monistische Gottes-und Weltanschauung. Versuch einer idealistichen Begründung des Monismus auf dem Boden der Wirklichkeit;** Leipzig, W. Engelmann 1899. In-8° viii et 278 p.

M. Sack esquisse dans ce livre les grandes lignes d'une philosophie, basée en première ligne sur les résultats des sciences naturelles mais qui s'efforce de donner aussi satisfaction à la tendance idéaliste toujours vivante dans l'esprit allemand depuis l'époque de Kant, Fichte et Schelling. Écartant le positivisme et le matérialisme il aboutit à un monisme notablement plus idéaliste, toutefois, que celui de Häckel. L'univers lui apparaît comme un monde spirituel formé des modes de la Substance unique ou Dieu; l'esprit et la matière sont identiques; la matière n'est que le mode sous lequel l'esprit nous apparaît nécessairement (29). Au sein de la conscience universelle ou divine on peut distinguer comme au sein de la conscience humaine trois élé-

ments : la représentation, la volonté, le sentiment. La représentation de Dieu est la perception de tout ce qui se passe dans les êtres individuels; sa volonté est la cause première de tous ces phénomènes; son sentiment se manifeste dans les forces de la nature (38). Ces forces primordiales forment deux groupes, l'un positif comprenant l'association, le mouvement, l'attraction; l'autre négatif comprenant l'individuation, la stabilité, la répulsion. La nature tend ainsi d'une part vers l'association et cela par le mouvement, en vertu de l'attraction; et d'autre part vers l'individuation et cela par la stabilité, en vertu de la répulsion (48). — Partant de ces principes M. S. nous retrace l'évolution entière de l'univers depuis son état primitif jusqu'à l'époque actuelle : il nous fait assister à la naissance successive de la nature inorganique puis des types organiques, de la plante, de l'animal, de l'homme enfin; il nous raconte ensuite l'histoire de l'homme depuis ses origines, la genèse de la pensée, le développement de l'esthétique, de la morale, de la religion. Et il conclut en montrant que le monisme est la religion primitive de l'humanité comme elle est aussi la religion de l'avenir. Affranchi des illusions de l'anthropomorphisme, du mysticisme et du symbolisme, rempli du sentiment sublime de l'infini, de l'idée du Dieu tout puissant et omniscient, de la conscience de sa solidarité avec la nature entière, résigné à l'anéantissement de notre individualité par la mort, mais exempt en revanche des angoisses que cause à l'âme la notion illusoire du péché, l'homme futur marchera à travers la vie avec une joyeuse assurance, et sachant qu'il est une parcelle de Dieu, combattra avec un robuste optimisme le bon combat pour le progrès, contre le mal. — En raison même de l'énormité du sujet qu'il traite, le livre de M. Sack ne peut prétendre ni à l'originalité ni à la nouveauté; les questions sont plutôt effleurées qu'approfondies; et il nous apparaît en définitive surtout comme une sorte de *credo* personnel, comme l'effort après tout méritoire d'un esprit sincère, qui a voulu résumer à grands traits l'image du monde qu'il s'est faite d'après ses lectures et ses réflexions.

H. L.

— Les éditeurs de la librairie dauphinoise de Grenoble, MM. Falque et Perrin, de concert avec l'éditeur de la librairie savoyarde de Moutiers, M. Ducloz, publient, à 1,250 exemplaires numérotés, un magnifique ouvrage de M. John Grand-Carteret, *L'Enseigne, son histoire, sa philosophie, ses particularités, les boutiques, les maisons, la rue, la réclame commerciale à Lyon* (grand in-4°). Comme l'indique le titre, le volume est consacré à Lyon. Paris viendra plus tard. Mais, pour l'instant, aidé de la collaboration de M. Gustave Girrane, le dessinateur lyonnais dont les croquis exacts et précis accompagnent, commentent et inspirent son texte, M. Grand-Carteret présente au public les enseignes, les murs et les boutiques de Lyon. Son livre est un tableau complet, aussi complet que possible,

de la rue lyonnaise. Qu'elle soit de pierre, de bois, de tôle, de calicot, de papier, l'imagerie, telle qu'elle fut à Lyon, est notée ici dans ses changements et ses évolutions. L'auteur ne la considère pas seulement dans le passé; il la fixe telle qu'elle est aujourd'hui, non moins intéressante, non moins curieuse que jadis, car il n'est pas de ville où la réclame — la réclame commerciale et industrielle — n'ait mis au jour autant d'enseignes qu'à Lyon. L'ouvrage vaut à la fois par le texte et par les dessins. Pour le texte, M. Grand-Carteret l'a rédigé avec beaucoup d'esprit et de verve, et il joint à sa façon agréable de représenter les choses une érudition de très bon aloi; il n'a négligé aucun de ses devanciers, Steyert et son catalogue des enseignes lyonnaises qui parut dans le *Magasin pittoresque*, Puitspelu et ses notices humoristiques, Josse, Vingtrinier, Léon Galle, et il termine sa belle publication par une bibliographie de l'enseigne qu'il a dressée après avoir dépouillé tous les travaux des sociétés savantes de province ainsi que les catalogues des ventes de « curiosa » et des musées et grandes bibliothèques. Pour les dessins, ils sont vivants; M. Girrane saisit à merveille la physionomie, si l'on peut dire, de la réclame et il sait présenter d'une façon animée et chaude les enseignes lyonnaises dans leur milieu et dans le décor naturel de la façade, du mur ou de la maison. Aux dessins de l'artiste s'ajoutent du reste de nombreux fac-similés, des cartes-adresses, des étiquettes ornées qui complètent toute cette documentation historique si patiemment et intelligemment colligée par M. Grand-Carteret. — A. C.

— Dans un petit volume, *Le temple grec, histoire sommaire de ses origines et de son développement jusqu'au* v*e* *siècle* (Paris, Leroux, 1902, in-18, III et 134 p.), où plusieurs articles de la *Gazette des Beaux-Arts* ont été réunis et fondus, M. Henri Lechat a voulu « marquer où nous en sommes, au jour présent, de notre connaissance du temple grec ». C'est au temple dorique qu'est consacrée la plus grande partie de l'ouvrage, — 90 pages sur 130. Déjà chez les théoriciens de l'antiquité on trouve le vague soupçon, ou l'obscur souvenir, des origines lointaines de ce temple, qu'ils dérivaient d'une construction en bois. A cette théorie hypothétique, la fortune des fouilles et les recherches des modernes archéologues permettent de substituer l'exposé d'une descendance certaine. Résumant les travaux les plus récents (dont quelques-uns postérieurs au tome VII de l'Histoire de M. Perrot), et complétant sur plusieurs points les observations de ses prédécesseurs, M. Lechat nous montre dans le mégaron mycénien — non pas tout fait de bois, mais où le bois jouait un si grand rôle — le plan de la partie essentielle du temple (prodomos et cella), et la raison d'être des diverses pièces de l'entablement; d'autre part, à la suite de M. Benndorf, il signale dans un très ancien genre de couverture en bois le modèle des toitures de tentes, puis de marbre, qui remplacèrent sur le temple la terrasse du mégaron, et le prototype des acrotères; il explique, d'une façon qui lui est personnelle, l'adjonction à l'édifice primitif de l'opisthodomos et de la peristasis; en face des « survivances » de style qui, dans le temple en pierre, rappellent l'ancienne architecture de bois, il note les changements de formes et de proportions qu'entraîna comme des conséquences la substitution d'une des matières à l'autre; il indique enfin quel soin de la beauté les Grecs apportèrent jusque dans le travail de simples blocs de marbre, avec quel bon sens et quelle mesure ils admirent à décorer leurs temples le peintre et le sculpteur, par quelles habiles précautions ils assurèrent l'harmonie de l'ensemble et pour ainsi dire la vie de l'édifice; par quelles incessantes retouches ils évitèrent la monotonie et parvinrent à « faire toujours nouveau un temple toujours le même ». — Le temple ionique est pour M. Lechat, comme pour

M. Noack, le vrai frère du temple dorique, tous les deux descendant d'une même construction pré-mycénienne dont on a retrouvé la trace à Hissarlik. L'absence de frise est motivée par ce fait que, dans le prototype du temple ionique, la couverture n'était pas une lourde terrasse en terre, que devait soutenir une couche de forts madriers, mais un léger toit à double pente en planches ; l'absence de frise à son tour motive la plus grande sveltesse des colonnes ; et la sveltesse des colonnes explique pourquoi on les appuya sur une base. Un choix de chapiteaux archaïques fait voir ensuite, d'après M. Choisy, comment le motif des volutes dérive de la forme d'un sous-poutre ou sommier en bois qui primitivement surmontait la colonne. A cette étude se rattache une caractéristique de l'ordre ionique, moins fidèle à ses origines que l'ordre dorique, moins scrupuleux dans la suite de ses progrès, moins purement grec à tout prendre, mais dont pourtant les qualités propres, l'élégance et la liberté, ont parfois tempéré heureusement l'austérité dorienne et contribuèrent à la plus haute manifestation du génie architectural de la Grèce, à l'apparition du Parthénon. On voit par cette analyse combien de choses M. Lechat a dites en peu de pages. Ajoutons que l'abondance des informations, la clarté et la précision, ne font pas tout le mérite de son livre ; la forme en est agréable, discrètement pittoresque ; il n'y a pas à craindre qu'elle rebute « les lecteurs de bonne volonté ». — Ph. E. LEGRAND.

— Gassendi nous apprend que la lecture de Vivès et de Charron l'excita à secouer le joug d'Aristote. Né à Valence en 1492, mort à Bruges en 1540, Vivès étudia à Paris, se lia à Louvain avec Érasme, puis avec Thomas Morus qui l'attira en Angleterre où il fut peut-être quelque temps le précepteur de Marie, la fille de Henri VIII. Parmi ses œuvres, on en trouve qui concernent la théologie, la politique, la philosophie et l'histoire de la philosophie, surtout la pédagogie et la psychologie. C'est de la psychologie de Vivès que s'est occupé M. Gerhard HOPPE, (*Die Psychologie des Juan Luis Vives nach den beiden ersten Büchern seiner Schrift* DE ANIMA ET VITA *dargestellet und beurteilt, Ein Beitrag zur Geschichte der Psychologie*, Berlin, Mayer und Müller, 122 p.). Il a cherché ce qu'a pensé Vivès sur les sens, sur l'âme raisonnable, sur la mémoire, l'intelligence et la raison, sur le jugement, le langage, la volonté, le sommeil et les rêves, la mort et l'immortalité, etc. Sur toutes les questions qu'on se posait alors en psychologie, il a rapproché les opinions de Vivès de celles d'Aristote, de Galien, de S. Thomas, de Mélanchthon. La comparaison de ces textes, de dates si différentes, est intéressante pour l'historien de la psychologie. Avec le « *de anima et vita* » Vivès ouvre, dit M. Hoppe, une ère nouvelle ; il fait place à l'expérience et fixe, par exemple, les lois générales de l'association des idées, il prépare la constitution de la psychologie en science indépendante et par la preuve de l'immortalité, dérivée comme un postulat de l'essence de la raison humaine, il anticipe sur les pensées de Kant. — François PICAVET.

— Le volume de la collection « Les Saints », consacré par M. Henri JOLY à la vie de sainte Thérèse (*Sainte Thérèse (1515-1582)*, 2e édit., Paris, Lecoffre, 1902, in-12, 243 p.), est plutôt un essai de psychologie religieuse qu'une étude d'histoire et de critique. La bibliographie qui sert de base à son livre se borne aux œuvres mêmes de la sainte et à quelques ouvrages de ses plus pieux admirateurs. C'est dire que tout le côté mystique et surnaturel de cette vie est accepté en principe par l'auteur sans contestation ni contrôle. Ceci admis, cette petite hagiographie se lit avec agrément. Nous ferons cependant quelque objection au plan adopté par M. H. Joly. Il a repoussé l'ordre chronologique rigoureux, à tort selon nous. Il y

gagne en clarté sur quelques points particuliers, en les isolant, mais tout se tient dans le développement d'une âme et il n'est pas indifférent, nous semble-t-il, dans une étude de ce genre, de détruire le synchronisme des faits. N'est-il pas artificiel par exemple, d'exposer, presque au début, les péripéties et les progrès de la sainte dans les voies du mysticisme, et de rejeter à l'avant-dernier chapitre, l'étude des influences, tantôt contrariantes, tantôt favorables, qu'ont pu exercer sur elle ses confesseurs et ses conseillers religieux ? — H. Léonardon.

— Le livre de M. Hippolyte Parigot sur *Alexandre Dumas père* (Hachette, collection des Grands Écrivains, 1902. In-8°) est un bon livre sans prétention sur notre grand romancier populaire, ancêtre glorieux des Richebourg et des Montépin ; car A. Dumas père reste surtout « debout dans son roman et dans sa majesté », si toutefois quelque chose du passé reste debout avec les nouvelles écoles et les critiques incompréhensifs et hargneux des *Questions historiques*. Une Biographie, bien faite en ce que les qualités et les défauts de l'écrivain découlent de sa vie et de son temps, ouvre le volume. Créole, né d'un soldat, à l'aurore du xix° siècle, en pleine épopée impériale, comme on dit, adorant la force, épris de cet individualisme que prônaient Stendhal et V. Hugo, grand lecteur de W. Scott et de Schiller, sans tendresse, mais sensible, Dumas avait fait de mauvaise études et de bonnes lectures, et surtout avait, au dire de M. Parigot, du génie, ce « tarte à la crême » de tout succès grandiose. Sans système et sans théorie, se livrant à une énergie un peu explosive et à une logique en quelque sorte délirante, il écrit des drames historiques où palpite l'âme de Bonaparte, avec une once de celle d'un Julien Sorel qui se garderait bien de se crucifier par l'analyse ; des drames modernes où dans une société fausse, — elles sont toutes ainsi, — vibrent Antony, « de l'ancien Figaro jeune postérité, » et Richard Darlington, et Kean, et le comte Hermann ; des comédies qui ne sont que des drames mitigés ou des romans en puissance. Et tout ce travail préliminaire aboutit à ces fameux Romans Historiques, partis du *Cyrus* et de *la Clélie*, de notre xvii° siècle, mis à la mode par un retour à Walter Scott, qui apportait, en 1820, des visions aux romantiques, et que Dumas sut animer de passion empoignante. Je n'ignore pas que l'auteur, — et ce n'est pas l'avis de M. P., qui l'aime jusque dans ses verrues, — fut peut être le chef de la fabrique A. Dumas et C^ie^ célébrée par cette mauvaise langue de Mirecourt, et que Maquet, Anicet Bourgeois, Gaillardet ont une certaine part dans l'œuvre ; je sais bien qu'on a voulu faire de cette œuvre une suite d'images d'Épinal violemment enluminées, — c'est la critique des esthètes ; — mais où je me range à l'opinion de M. P., c'est quand il vante la verve inextinguible de cet amuseur sans trêve, de ce romancier intarissable qui a pu engloutir des matériaux de toute provenance, mais qui a su raconter, et se raconter si bien, confiant au succès, et répandant la vie à outrance autour de son outrancière personnalité. Cyrano de son époque, homme de plusieurs livres, — les siens, et ceux aussi de ses collaborateurs volontaires ou non, — il a eu une très puissante influence sur cette France amoureuse de romans de cape et d'épée, qu'il attachait à ses interminables feuilletons, — dont nul ne se plaignait, — à l'heure où un journal américain le citait à côté de Napoléon. Et ce nous fut une joie de retrouver, dans l'étude fouillée, compréhensive et agréable à lire de M. P., les souvenirs, qui nous restent chers, de nos lectures d'antan, et de voir repasser, devant nos yeux, encore éblouis, et Buridan, et les Trois Mousquetaires, et le comte de Monte-Cristo. — Pierre Brun.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 21 avril — 1902

I **Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse,** par Alfred Loisy ; Paris, Picard, 1901 ; in-8°, xiv-212 pages.

II. **Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen d. k. Museen zu Berlin;** Heft XVI, Tempelurkunden aus Telloh, herausgegeben von G. Reisner ; Berlin, Spemann, 1901 ; in-4° ; xviii-58 pages, 155 planches. Prix m. 56.

III. **Die Pflastersteine von Aiburschabu in Babylon** von Dr. Robert Koldewey, mit einer Karte und vier Doppeltafeln ; Leipzig, Hinrichs, 1901, 10 pages in-4° ; prix : M. 4.

I. La comparaison des mythes babyloniens et des premiers chapitres de la Genèse a fourni à M. Loisy la matière d'un livre fort attachant, plein d'idées ingénieuses et de vues souvent nouvelles exposées avec un grand agrément de style. L'auteur, par sa préparation assyriologique et sa haute compétence en matière biblique était particulièrement désigné pour aborder un pareil sujet. Les traditions de Babylone et d'Israël présentent, touchant l'origine des choses, l'organisation du monde, la création de l'homme, sa destinée, l'histoire des premiers âges, des points de contact multiples et d'ordre très divers. L'état fragmentaire dans lequel ont été conservées les deux traditions, la diversité d'origine des éléments qui les composent, les altérations profondes qu'elles ont subies rendent une étude comparée fort difficile, complexe et délicate. On sait de quels éléments différents ont été formés les premiers chapitres de la Genèse. Les récits mythologiques de Babylone présentent généralement plus d'homogénéité. Néanmoins il ne parait pas douteux qu'ils ont subi mainte

transformation avant d'acquérir la forme sous laquelle ils nous sont parvenus. Un exemple bien caractéristique de pareils remaniements est fourni par le récit secondaire de la création. M. L. cherche fort ingénieusement d'ailleurs, à concilier les contradictions dont ce récit est plein : il me semble qu'elles s'expliqueraient beaucoup mieux par l'hypothèse d'un remaniement tardif et maladroit. Un fait sur lequel on n'a pas encore attiré l'attention, la coexistence de vers et de prose, donne à cette hypothèse une assez grande vraisemblance. Si on détache du texte tout ce qui est vers (c'est-à-dire ll. 2-8, 10, 17-18, 31-32 (?), 34 et suiv.) on obtient une narration parfaitement coordonnée et symétrique en cinq strophes de quatre vers [1]. Dans le texte ainsi émondé, Babylone ne figure plus parmi les cités datant de l'origine du monde : seules Nippur, Uruk et Eridu sont mentionnées. C'est là pour ce récit une garantie de très haute antiquité [2].

II. Les textes, publiés par M. Reisner dans le seizième volume de la grande collection éditée par le musée de Berlin, appartiennent à l'époque de la dynastie d'*Ur* ; comptes, inventaires, listes d'offrandes ou contrats, ils proviennent tous de ces archives des temples de *Shirpur-la* qui ont fourni tant de milliers de documents de ce genre. L'intérêt de ces textes, d'ordinaire fort arides, est surtout lexicographique. Aussi saura-t-on grand gré à M. R. d'avoir eu l'heureuse idée de joindre à sa publication un lexique complet, qui constitue un travail fort neuf et original. Ce n'est pas que toutes les lectures et interprétations proposées par l'auteur paraissent également probables : j'aimerais, si la place ne me manquait, pouvoir discuter bien des points avec M. Reisner [3]. Quoi qu'il en soit, ce beau travail se recommande à tous ceux, chaque jour plus nombreux, qui s'attachent à l'étude de la littérature prébabylonienne et est appelé à leur rendre les meilleurs services.

III. L'expédition allemande à Babylone a eu la bonne fortune de

1. Les deux derniers vers manquent, le texte étant mutilé à la fin.

2. Il est vrai que le démiurge est Marduk, le dieu de Babylone ; mais le nom de Marduk aura pu être substitué à quelque autre.

3. Voici par exemple quelques remarques que je soumets à M. R. : p. 2, AB, comme nom de fonction, paraît à supprimer (cf. REC n° 344) ; p. 5, IM-LAH-LAH (IM-PAR-PAR) paraît identique à IM-PAR = *gaṣṣu* « gypse » (cf. IVR 30,13 b) ; p. 9, GA-SHID, lire (DINGIR) GISH-BIL-GA-MES=Gilgames ; p. 26, MU comme nom de fonction = *nukhatimmu* « boulanger » (Zimmern) ; p. 22, GISH-KIN-TI = *kishkattû* (cf. Meissner suppl. p. 105) ; p. 28, NIM ne paraît pas signifier « hoher Beamter » mais « Elamite » ; p. 33, SHAGAN=*shik-ka-tu*, *shap-pa-tu*, cf. 83-1-18, 1830 Obv. I 5, 6 dans PSBA Dec. 1888 et Zimmern, *shurpu* VII, 90 ; p. 35, SHU-UR-ME = *shurmenu* « pin » ; pl. 152, n° 175 le signe mentionné à cette place est probablement SHUDUL = *niru* « le joug ». La forme simple (sans SHU qui précède) est employée dans les cylindres de Gudéa pour DUL = *katâmu* (cf. Cyl., A, XXVII, 7.

retrouver en 1899 et 1900 la célèbre voie sacrée, qui servait à la procession du dieu Marduk. Le second fascicule de la publication de l'*Orient Gesellschaft* contient un mémoire du directeur de l'expédition, M. Koldewey, sur cette intéressante trouvaille. L'*Ai-ibur-shabû* (c'est le nom qu'une inscription de Nabuchodonosor donne à cette voie) était pavé en grandes dalles de pierre calcaire ou de brèche posées sur un lit de brique crue et reliées entre elles par un enduit d'asphalte. Sur chacune de ces dalles était répétée une courte inscription de Nabuchodonosor.

François Thureau-Dangin.

Aperçu de la théologie d'Auguste Sabatier, par Eugène Ménégoz (Extrait de la *Revue chrétienne*). In-8°, Paris, Fischbacher, 1901, 8 p.

Feu Sabatier, dont les lecteurs de la *Revue critique* ont pu apprécier la science exégétique quand il y rendait compte, avec une précision relevée par une langue vive et colorée, des livres relatifs à la critique du Nouveau Testament, s'est fait une réputation justifiée de philosophe religieux par le retentissement qu'a obtenu, en dehors des cercles spécialement protestants, sa remarquable *Esquisse d'une philosophie de la Religion*. L'ouvrage méritait cette fortune par sa chaleur communicative, son information étendue, l'élévation des idées, enfin par une réelle originalité qui s'alliait volontiers au paradoxe. M. Sabatier, en effet, au rebours de ce qu'ont toujours prétendu les dogmatistes de tous les temps et de toutes les églises, cherchait une preuve de la vérité de la doctrine, non dans son unité, son invariabilité, la cohésion solide des différentes parties d'un tout, mais dans ses variations constantes justifiées par une adaptation étroite aux besoins et aux conditions également variables des sociétés. De ce qui avait été généralement tenu pour une faiblesse ou une infirmité, il faisait un titre et une recommandation; de ce qu'on envisageait comme une preuve de vérité, une marque d'impuissance, tout au contraire, et un aveu de stérilité. Je doute que l'avenir ratifie cette manière de voir; M. Sabatier apparaîtra sans doute à la génération qui vient, plutôt comme un très ingénieux apologiste du sentimentalisme religieux qui met la doctrine à l'arrière-plan, que comme un dogmatiste (ou dogmaticien) appelé à retourner les anciennes positions, à bouleverser les cadres traditionnels, en mettant la pointe de la pyramide là où l'on plaçait sa base, sa base là où l'on mettait auparavant sa pointe.

Il n'est pas sans intérêt de soumettre à l'examen le point de départ de la thèse de M. Sabatier en s'aidant du commentaire autorisé que nous fournit un de ses collègues de la Faculté de théologie protestante de Paris, M. Eugène Ménégoz.

D'après M. Ménégoz, deux questions connexes préoccupent le pen-

seur religieux, la question de la *vérité* et la question du *salut*. « Elles ont leur source et leur raison d'être dans deux couples de maux sous lesquels gémit l'humanité : d'une part, l'ignorance et l'erreur et, d'autre part, le péché et la souffrance. Le sentiment pénible de l'ignorance et de l'erreur suscite le besoin de *vérité*, et le sentiment douloureux du péché et de la souffrance donne naissance au besoin du *salut*. »

Cette position des questions surprendra quiconque n'a pas grandi dans des cercles soumis aux influences théologiques. Pour le philosophe rationaliste, autrement dit pour la philosophie sans épithète, l'aiguillon de la *vérité* ou, si l'on préfère, de la *recherche de la vérité* est dans la curiosité, tenue elle-même en haleine par les constants agrandissements du domaine de la connaissance ou science, par la prise de possession de nouveaux territoires, par l'élimination graduelle des erreurs, c'est-à-dire des solutions prématurées, fausses, incomplètes, au profit de solutions plus mûries, mieux pesées, échappant aux objections qu'on est en droit d'opposer aux précédentes. L'ignorance et l'erreur, conditions essentielles de tout développement fondé sur l'emploi d'un instrument perfectible comme la raison, ne pourront, en vérité, passer aux yeux du penseur pour des maux, mais comme des étapes dans l'ascension graduelle vers une connaissance de moins en moins incomplète, de plus en plus débarrassée de ses insuffisances. Il en sera, de même, *mutatis mutandis* du *salut*, si nous donnons à ce terme la seule acception rationnelle qu'il comporte, celle d'une communion ou collaboration de plus en plus consciente ou complète de l'individu avec la vie de l'ensemble, de la société humaine, du monde en général considéré comme un tout organisé ou, si l'on préfère, avec l'âme ou force générale des choses dénommée dieu ou principe divin. Ce n'est assurément pas dans les manquements plus ou moins volontaires à cette loi, dans les regrets et souffrances auxquels ces manquements donneront lieu, que nous désignerons le point de départ de la haute moralité ; mais la vue nette et précise de l'écart encore subsistant entre la réalité et l'idéal, sera pour les âmes bien nées un excitant et un cordial plutôt qu'une raison d'abandonner le grand chemin de la critique ou de l'examen rationnels appliqués tour à tour aux choses de l'intelligence et de la moralité, au profit du mysticisme et du scepticisme, de la double abdication que préconisent les religions positives.

Aussi bien et après avoir dirigé contre le catholicisme et différentes écoles du protestantisme contemporain des critiques assez mordantes, M. M. est bien obligé d'avouer que, pour son regretté collègue comme pour lui-même, « l'idée de religion se confond avec celle de révélation divine », la différence entre eux et les dogmatistes des autres écoles consistant uniquement à « bien déterminer la nature et le mode de cette révélation ».

Sabatier refuse de la placer avec le catholicisme dans l'infaillibilité de l'Église, avec le protestantisme traditionnel dans l'infaillibilité de la Bible, avec telle école contemporaine dans l'infaillibilité du Christ et M. M. fait remarquer justement, en ce qui touche ce dernier point, que, du moment où l'on admet une certaine indépendance de la critique biblique « mettant en suspicion le texte des Évangiles », on met par là même en suspicion les données de ces écrits relatives au Christ ». Cela est vrai.

Il reste alors, dès l'instant où l'on se refuse à entrer franchement dans les rangs des rationalistes, c'est-à-dire à faire purement et simplement œuvre de philosophe, à déclarer en quelles places et en quelles personnes se rencontre la « révélation divine », qui ne pourra plus être « une révélation externe, mais le témoignage interne de l'esprit de Dieu immanent dans l'esprit de l'homme », autrement dit, — et selon une formule employée par la théologie réformée du XVI^e siècle dans un sens assez différent, puisqu'elle était pour eux la préface de l'acceptation des livres de la Bible comme renfermant la Révélation divine infaillible, comme étant la Parole même de Dieu, — le « témoignage intérieur du Saint-Esprit », qui nous fait reconnaître dans l'enseignement des Prophètes, de Jésus-Christ, des Apôtres et des Réformateurs « le roc que ni les flots ni les tempêtes ne peuvent ébranler ».

Ici je dois quelque peu insister, car M. M. proteste qu'il est au cœur même de la question et que sa confraternité théologique lui donne qualité pour rétablir la pensée, trop souvent altérée et mal comprise, de son collègue.

« Le témoignage interne, déclare M. Ménégoz, est la raison dernière de nos convictions religieuses; mais ces convictions, nous les contrôlons, nous les corrigeons, nous les complétons, nous les affermissons par le témoignage que l'esprit de Dieu a rendu et continue à rendre dans la conscience religieuse de nos semblables. De là le devoir d'étudier les manifestations de Dieu dans l'histoire. » Nous renoncerons, d'ailleurs, à la prétention universelle des dogmatistes, qui est de dire ce que Dieu est en soi, nous bornant à rendre par des comparaisons ou des symboles, tels que les mots de père, de juge, de roi, de rocher, de forteresse, « l'impression que produit en nous l'idée de Dieu, née sous l'influence du témoignage du Saint-Esprit », en sorte que « toutes les formules religieuses sont des formules symboliques » et rien de plus, que « la dogmatique elle-même n'est qu'un grand symbolisme ».

Cette concession est, je l'accorde, d'une grande portée puisqu'elle paraît ramener l'idée de Dieu à un simple concept humain; néanmoins je me garderai d'en tirer des conséquences extrêmes puisqu'il est positivement question ici d'une action exercée par Dieu sur la conscience comme donnant naissance au sentiment religieux. La « contingence

des symboles religieux » n'exclut donc pas leur réalité objective, réserve faite sur la formule employée.

En attendant, nous continuons d'être en quête à la fois de la *vérité* et du *salut* puisque nous avons d'emblée renoncé à poursuivre les progrès de la connaissance par l'application des méthodes rationnelles, les satisfactions du sentiment, autrement dit la paix de l'âme, par les voies d'une action morale indépendante des dogmes.

M. M. fait intervenir ici la critique historique, qui tirera au clair les faits concernant le peuple d'Israël, Jésus-Christ et l'Église primitive, et la critique psychologique, qui discernera dans ces manifestations historiques « ce qui constitue la vérité religieuse, la substance de l'Évangile ».

« Les conclusions de Sabatier, déclare-t-il, peuvent se ramener à deux points : il a reconnu en Jésus-Christ, au point de vue religieux et moral, *la manifestation parfaite de Dieu dans l'homme* et il a constaté que l'Évangile du Christ consistait essentiellement dans la prédication du salut *par la foi*, c'est-à-dire *par la repentance et le don du cœur à Dieu*, quelles que soient du reste nos pratiques rituelles, nos œuvres légales, nos croyances théologiques ».

Tâchons de déduire de ces commentaires, dûs à la personne la plus visiblement autorisée pour ramener à ses points essentiels la pensée du regretté Sabatier, une formule qui soit plus en relation avec nos habitudes.

L'ensemble de l'édifice de la dogmatique chrétienne, Trinité, rédemption, inspiration des Écritures, autorité de l'Église, tout cela est sacrifié par MM. Sabatier et Ménégoz et réduit à une formule unique, celle d'un Dieu tout-puissant, père du genre humain, se révélant aux esprits bien disposés et leur conférant la paix de l'âme, dans une série de personnages, qui sont les prophètes hébreux, Jésus de Nazareth, dit le Christ, ses apôtres, les auteurs de la Réformation du XVIe siècle, notamment en Jésus, « manifestation parfaite de Dieu dans l'homme », réalisation de l'accord parfait entre la volonté divine et la volonté humaine.

Si une telle proposition n'avait pas été rajeunie et comme renouvelée par l'ardeur communicative avec laquelle son auteur l'a défendue, je me demande, en vérité, si l'on n'y aurait pas vu tout simplement une tentative désespérée faite par un esprit qui n'a pas su se résigner à sacrifier les souvenirs de sa pieuse éducation, pour échapper aux exigences d'une raison vraiment libérée [1].

Maurice VERNES.

1. A moins que, sur cette base un peu mince : Jésus « manifestation *parfaite* de Dieu » et, par suite, *rédempteur* de l'humanité plongée dans le péché, on n'arrive à reconstruire le dogme chrétien comme *postulat*. Toutes les surprises sont possibles en matière de théologie. Albert Ritzschl est revendiqué aujourd'hui comme chef d'école, et avec une même ardeur, par des hommes appartenant aux nuances les plus opposées du protestantisme, conservatrice ou libérale.

Homer's Odyssey, Books XIII-XXIV, edited with english notes and appendices by D. B. Monro, Oxford, Clarendon Press, 1901, 512 p. in-8.

Les livres I-XII de l'*Odyssée* ont paru jadis, dans cette collection des classiques grecs, par les soins de MM. Riddell et Merry (1re édition 1875, 2me 1885). L'auteur du présent ouvrage a dû suivre, pour l'établissement du texte et des notes, la méthode de ses prédécesseurs ; mais il a joint à l'édition proprement dite une série d'appendices, qui doublent à peu près le volume. Ces dissertations touchent à plusieurs points essentiels de la question homérique. Les deux premières ont trait à l'*Odyssée* elle-même, à ses sources, historiques ou populaires, aux transformations successives du héros principal, à la composition du poème, et à la comparaison de l'*Odyssée* avec l'*Iliade*. Les deux suivantes ont un caractère plus général : elles se rapportent au développement ultérieur du cycle épique, et à l'histoire des poèmes homériques depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Aristarque. Cette revue des traditions anciennes est suivie d'un chapitre où l'auteur semble annoncer des conclusions plus personnelles (*The time and place of Homer*) ; mais cette partie même de sa tâche a quelque chose de timide et de vague. M. Monro, évidemment, se méfie des opinions systématiques, et presque partout il s'applique à réfuter les théories hypothétiques de ses devanciers, plutôt qu'à en proposer de nouvelles ; malheureusement, le problème est de ceux qui comportent encore beaucoup d'hypothèses, et ce n'est pas le résoudre que d'en exposer seulement les données fondamentales. Aussi bien l'auteur a-t-il réservé pour la fin, en guise de conclusion, une étude toute spéciale sur *la maison homérique*. Chacun de ces appendices présente donc un intérêt particulier, mais restreint ; dans leur ensemble, ils ne paraissent pas de nature à faire avancer la question, soit par l'indication d'une méthode générale, soit par l'établissement de quelques faits définitivement acquis à la science.

Am. Hauvette.

D. Detlefsen. Die eigenen Leistungen des **Plinius** für die Geschichte der Künstler. Jahrb. des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts. XVI. 1901. 3. Berlin. Reimer. 92 p. in-4°.

On a souvent étudié et discuté les sources de Pline dans sa revue des artistes anciens. On avait négligé d'en dégager nettement ce qui constitue la contribution personnelle de Pline. Tel est le sujet d'un nouveau travail du savant qui, de nos jours, connaît mieux que personne l'Histoire Naturelle. Voici, au moins en résumé, sa conclusion.

Quand, dans une des énumérations d'objets d'art de Pline, on ne

s'explique l'ordre suivi par lui ni par la chronologie, ni par la suite alphabétique, ni par des raisons tirées de la nature des objets, il faut supposer non pas que Pline suive dans ces passages une source grecque écrite, mais plutôt que le cadre lui était fourni par un catalogue qui énumérait ces objets tels qu'ils étaient dans un lieu donné. Par là on comprend bien des choses qui, sans cela, seraient, de fond et de forme énigmatiques et bizarres. Des indications isolées, surprenantes au premier abord dans les revues de Pline, s'expliquent très bien si l'on admet que Pline les a tirées d'une inscription qu'il lisait sur la statue ou sur la base, ou encore dans un inventaire, ou même qu'il s'est borné à répéter ce qu'il entendait dire autour de lui. Les notices sont souvent très incomplètes; tel artiste sera nommé sans qu'on dise sa patrie ou son temps, son nom est rattaché souvent à une anecdote: tout cela se comprend dès que la mention n'était faite que par occasion.

Presque tous les détails de ce genre donnés par Pline sont antérieurs à 75, année de la fondation du temple de la Paix. Ils sont donc, ce semble, empruntés à un inventaire des objets d'art appartenant aux temples ou aux lieux publics, inventaire qui aura été dressé pendant la censure de Vespasien et de Titus (73). Pline était alors à Rome, dans l'entourage de Vespasien. Il prit part peut-être à ce travail ou du moins il put en avoir communication. C'est là qu'il a puisé les renseignements officiels de toute sorte qu'il nous a conservés : étendue de la ville de Rome, longueur des grandes rues, nombre des portes, division en 14 régions et 265 *Compita Larum*, etc. M. Detlefsen essaie de reconstituer, d'après Pline, une partie de cet inventaire, et d'en retrouver le caractère avec les conséquences qu'on peut tirer de là. Les statues de marbre y étaient distinctes de celles d'airain; c'était là, dans l'inventaire, la principale division. Les objets d'art étaient d'autre part énumérés d'après la place où ils se trouvaient dans les 14 régions de la ville. Pour le livre XXXVI, les deux tiers des notes de Plines viendraient de cette liste des censeurs; la même source aurait fourni à Pline l'indication de trente nouveaux noms de sculpteurs en marbre.

M. D. remarque lui-même que Pline manque, presque au dernier point, du sens artistique. En général pour toute appréciation, il s'en rapporte aux autres. Et nous ne pouvons nous en plaindre, à voir ce qui vient de lui-même. Ainsi ne s'avise-t-il pas d'admirer, et cela le caractérise, que tel groupe est tout d'une pierre. Son jugement d'ordinaire est simplement celui du public (*fama... laudatur*); le plus souvent, il reste anonyme. Pline ne tente pas de l'appuyer d'aucune raison. La meilleure dont il s'avise *passim*, sera que telle œuvre a été honorée de la préférence ou du choix de tel prince, Auguste ou Vespasien.

Ai-je besoin d'ajouter qu'à part l'originalité du point de vue, on retrouve ici les qualités auxquelles M. Detlefsen nous a habitués;

analyse consciencieuse et pénétrante des textes; grande prudence et aussi très grande précision.

É. T.

H. Schwarz. **Das sittliche Leben. Eine Ethik auf psychologischer Grundlage**; Berlin, Reuther u. Reichard, 1901, in-8°, x et 417 p.

M. Schwarz a essayé de résoudre le problème de la morale à l'aide d'une méthode analogue à celle que Kant a appliquée au problème de la connaissance. Kant recherche et étudie les jugements synthétiques *a priori* qui rendent la science possible et conçoit la raison non pas comme purement réceptive et passive mais comme une puissance active qui projette nécessairement sur la réalité extérieure ses lois constitutives. M. S. croit découvrir qu'il existe à cet égard un parallélisme remarquable entre la raison et la volonté. Aux jugements synthétiques de la raison répondent les « actes de préférence » synthétiques de la volonté. Le bien n'est pas une valeur objective, indépendante de nous, vers laquelle il nous faille orienter notre volonté. C'est en vertu de sa constitution même que notre volonté crée une hiérarchie entre les divers ordres de plaisir (*Gefallen*) que nous sommes susceptibles de ressentir, entre les diverses « valeurs » que nous reconnaissons. Or, nous distinguons trois catégories de valeurs capables de nous causer un plaisir ou un déplaisir immédiat : nos états particuliers (*Zustände*) ; notre personnalité ; des choses étrangères à nous (personnes étrangères ; collectivités ; biens idéaux). Entre ces trois catégories, notre volonté établit une hiérarchie : par un double acte synthétique elle donne la préférence 1° à toute « valeur personnelle » (*Personwert*) sur une « valeur d'état » (*Zustandswert*) ; 2° à toute « valeur étrangère » (*Fremdwert*) sur une valeur personnelle ou une valeur d'état. La table des valeurs n'a donc pas d'existence en dehors de nous : elle est constituée par un acte nécessaire de notre volonté. Faire le bien ce n'est donc pas diriger sa volonté vers un certain bien, c'est appliquer, dans chaque cas particulier, cette norme que nous portons en nous; c'est, lorsque des mobiles d'ordre supérieur se trouvent en conflit, faire toujours triompher le mobile supérieur sur le mobile inférieur conformément à la norme constitutive de notre volonté.

L'hypothèse de M. S. est ingénieuse et résout d'une façon assez heureuse plusieurs des difficultés du problème de la morale. Elle explique bien, par exemple, comment la loi morale est *subjective* — en ce sens qu'elle n'est pas imposée du dehors mais créée par un acte de notre volonté — et comment elle est pourtant universelle et absolue — en ce sens qu'elle a sa source dans un acte *nécessaire* de la volonté humaine et qu'elle est par là entièrement soustraite à notre

fantaisie individuelle. De même M. S. échappe au rigorisme kantien, car il admet que l'inclination spontanée et immédiate peut légitimement accompagner et doit nécessairement précéder l'acte moral (la norme, en effet, n'entre en activité que dans le cas où il s'agit de choisir entre deux « plaisirs » d'ordre différents ; donc tant que nous ne ressentons pas d'inclination désintéressée ou altruiste par exemple, le second acte synthétique de la volonté ne peut pas se produire) ; et pourtant il ne tombe pas dans l'hédonisme car dans l'acte moral notre volonté doit obéir non pas aux inclinations mais à la norme et doit être déterminée *uniquement* par le pur sentiment du devoir, c'est-à-dire par la satisfaction que nous éprouvons à nous décider dans chaque cas particulier conformément à la norme. En somme la théorie de M. S. est intéressante et l'on suivra avec intérêt l'auteur dans ses déductions. Peut-être trouvera-t-on qu'elle pêche par une certaine complication de moyens. Pour expliquer les faits moraux M. S. suppose : 1° la faculté innée chez l'homme de ressentir immédiatement des impressions de plaisir ou de déplaisir des *trois* ordres différents ; 2° la norme en vertu de laquelle la volonté accomplit ses actes de préférence synthétiques ; 3° un pouvoir (?) assez mal défini en vertu duquel l'homme est libre d'agir ou non conformément à la norme [1]. Je crois que, même après le livre de M. Schwarz, on reste en droit de se demander si la faculté de trouver un plaisir immédiat à une valeur étrangère *(Fremdwert)* est innée ou acquise, ou encore si la norme en vertu de laquelle nous donnons la préférence aux valeurs supérieures s'est développée dans la conscience humaine en vertu d'une nécessité interne ou simplement sous la pression de circonstances extérieures. Le parallélisme entre les phénomènes de la raison et la volonté auquel M. S. attache une grande importance est une hypothèse possible mais non une certitude. Il est hors de doute que les sciences mathématiques et naturelles forment actuellement un ensemble mieux connu et mieux lié que la science des faits moraux.

1. Il y a dans la théorie de la liberté de M. S. un point obscur et qui mériterait à mon sens d'être précisé. L'homme n'est pas libre d'éprouver ou de ne pas éprouver telle ou telle inclination ; il n'est pas libre non plus de ne pas sentir en lui, quand il est sollicité par des inclinations d'ordre différent, l'action de la norme ; cette norme est identique chez tous les hommes, elle a, d'après M. Schwarz, une puissance causative égale chez tous et cette puissance causative est telle qu'elle peut, dans tous les cas, assurer le triomphe des inclinations d'ordre supérieur sur celles d'ordre inférieur (v. p. 105 et s.). Or qu'est-ce qui fera, dans ces conditions, que la puissance causative de la norme assurera ou non le triomphe des inclinations supérieures ; qu'est-ce qui déterminera cette puissance causative à agir ou à ne pas agir ? Des inclinations ? mais alors que deviennent la liberté humaine et la responsabilité, puisque *la première fois* tout au moins que la norme se fait sentir en nous, nous ne sommes à aucun degré auteurs *responsables* de nos inclinations ? — Un pouvoir spécial et qui n'est ni les inclinations, ni la norme ? ? Mais ce pouvoir demanderait à être défini et j'avoue ne pas trouver suffisamment claire et complète l'explication donnée par M. S. à la p. 106.

M. S. qui constate lui-même la crise de la morale contemporaine ne saurait le nier; et il me paraît aussi certain que l'évidence morale est sujette à des variations individuelles bien plus considérables et bien plus importantes que l'évidence logique ou scientifique. On peut donc admettre l'existence des jugements synthétiques *a priori* sans pour cela croire nécessairement à celle des actes synthétiques de la volonté. Mais ceux-là même qui regardent les résultats de M. Schwarz comme assez hypothétiques et inclinent à croire que la science morale doit être plutôt descriptive et historique que normative, liront avec intérêt et profit ces analyses psychologiques toujours judicieuses, souvent même très pénétrantes et fines.

Henri LICHTENBERGER

— Nous recevons l'*Introduction* d'un travail de longue haleine de M. Irénée LAMERE, professeur agrégé à la faculté de droit de Lyon, sur la *Théorie et pratique de la Conquête dans l'ancien droit* (Paris, A Rousseau, 1902, 84 p. in-8°). — Nous reparlerons de cette étude de droit international, quand nous aurons le corps même de l'ouvrage sous les yeux, qui dans la pensée de l'auteur, semble destiné à apprendre aux historiens « à formation exclusivement littéraire », une foule de choses qu'ils ignorent absolument. « L'histoire juridique de la conquête » c'est, dit-il, « la moitié de l'histoire de l'Europe ». Hélas, c'est aussi celle de l'Afrique et de l'Asie ; mais j'estime que la plupart de ceux qui s'occupent d'histoire avaient quelque soupçon de cette affligeante vérité. — S. T.

— M. Ch. V. LANGLOIS a eu la bonne idée de faire tirer en brochure (*L'Inquisition d'après des travaux récents*, Paris, G. Bellais, 1902, 141 p. in-8°) les articles qu'il avait donnés dans la *Grande Revue* de septembre à novembre dernier, sur les origines et la procédure de l'Inquisition au moyen âge. L'érudit professeur à l'Université de Paris y a résumé dans un tableau complet et précis et avec une lucidité de style parfaite, les données principales des savants travaux spéciaux de MM. Lea, Molinier, Frédéricq, etc., que le grand public n'a guère le temps ni généralement le désir de consulter sur cette matière, si controversée jusqu'à nos jours. M. Langlois aborde son sujet — c'est lui-même qui nous le dit — « avec le plus complet détachement des préjugés », et il le traite avec un sang-froid que certains esprits de trempe plus sentimentale trouveront peut-être excessif, en présence de tous les faits douloureux qu'il raconte. Il y énonce aussi des vérités désagréables, mais utiles à répéter et trop faciles à établir, sur l'intolérance profonde de certains sectaires contemporains, auxquels la force matérielle seule fait défaut, et non pas certes la bonne volonté, pour rétablir à leur profit une Inquisition quelconque, et qu'on peut rencontrer, très semblables au fond, aux pôles les plus opposés de la vie politique, religieuse et sociale. Nous dirons cependant que le désir légitime de paraître impartial aux yeux de tous, amène l'auteur à diminuer bien trop, à notre avis, l'action sociale et l'influence néfaste de l'Inquisition sur la civilisation du moyen âge quand il écrit : « En somme *elle n'a troublé profondément la vie normale de la société du moyen âge que dans quelques provinces de l'Italie du Nord et dans la France du Midi, pendant quelques années* » (p. 84). N'est-ce pas montrer une humeur bien accommodante, que d'accorder que les

populations n'ont pas été *troublées* ni *frappées* par exemple par les hécatombes d'hérétiques opérées sur les bords du Rhin, d'admettre que les procédures féroces d'un Conrad de Marbourg n'ont pas bouleversé *profondément* l'Allemagne de son temps, ou bien encore qu'aux Pays-Bas l'effet de tant de condamnations, du XIII^e au XVI^e siècle, a été vraiment négligeable pour le développement ou le recul intellectuel et moral des masses flamandes? — R.

— M. J. Prinsen vient d'éditer pour la *Société d'histoire* d'Utrecht, les *Collectanea* de Gérard Geldenhauer, de Nimègue (Amsterdam, J. Müller, 1901, LIV, 279 p. in-8°; prix : 11 fr. 25), en y joignant quelques-uns des autres opuscules historiques et littéraires de ce théologien néerlandais. Né en 1482, il entra de bonne heure dans les ordres, étudia à Louvain, devint plus tard *lecteur* et secrétaire de l'évêque d'Utrecht, Philippe de Bourgogne, fut l'ami d'abord et puis l'adversaire d'Érasme et finit par s'intéresser aux doctrines nouvelles après un séjour prolongé à Wittemberg, Strasbourg et Augsbourg. Appelé comme professeur de théologie à l'Université de Marbourg en 1532, il y mourut de la peste en 1540. Ses *Collectanées* (1520-1532) forment une série de notations politico-religieuses, où la chronique contemporaine coudoie pêle-mêle les documents diplomatiques, les notes de voyage et les réminiscences littéraires. Sans être d'une bien grande importance pour l'historien, ces *reliques* de Geldenhauer (elles devaient servir sans doute à la rédaction d'un dernier livre de son *Historia Batavica*) ne laisseront pas de fournir aux curieux quelques détails intéressants pour la connaissance des mœurs et des idées du temps. M. Prinsen, qui avait déjà publié à La Haye, en 1898, une biographie de G. a retrouvé le manuscrit de son dernier travail à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Les textes qu'il y a joints (*Satyrae octo ad verae religionis cultores*, 1515. — *Pompae exequiarum regis Hispaniae Ferdinandi*, 1516 — *Vita Philippi a Burgundia episcopi*, etc., 1529) pourront donner au lecteur une idée de ses capacités comme humaniste, comme poète et comme chroniqueur. — R.

— Une plaquette de M. Jules Camus, extrait de la *Revue Savoisienne*, nous dépeint avec d'intéressants détails, empruntés aux archives de Turin *la Cour du duc Amédée VIII à Rumilly-en-Albanais* (Annecy, Abey, 1902, 55 p. in-8°) après qu'il eut acquis cette localité de Mathilde d'Achaïe, en 1417, peu avant le mariage de cette princesse avec Louis comte palatin du Rhin. On y trouvera le tableau vivant et soigneusement documenté d'une villégiature princière au commencement du XV^e siècle. — R.

— Nous avons reçu quelques nouveaux fascicules des publications de la *Commission historique de la Styrie*, siégeant à Graz. Le n° XIV renferme le catalogue sommaire des documents concernant cette province, trouvés par M. F. de Krones au *Landespraesidialarchiv* et à la Bibliothèque de Salzbourg (*Styriaca und Verwandtes*, 1901, 60 p. in-8°). Le n° XV fournit des *Contributions à l'histoire et à la généalogie de la branche styrienne des Lichtenstein* (1902, 64 p. in-8°) dues à M. Félix Zub, archiviste à Murau; le n° XVI enfin nous donne une notice historique sur les Archives du gouvernement (*K. K. Statthaltereiarchiv*) de Graz et des aperçus sommaires, avec quelques regestes, sur le contenu des 9,000 fascicules qu'on y rencontre encore, après qu'au XVIII^e et au XIX^e siècle, les documents les plus intéressants ont été transportés aux Archives de Vienne; ce travail est dû à M. Antoine Kapper; on n'y remarquera guère que des pièces intéressant l'histoire économique du pays; les dossiers politiques ont été probablement tous expédiés aux dépôts de la capitale. — R.

— M. Gustave Uzielli a fait paraître (*per nozze degli-Uberti-Uzielli*) à Florence

(Spinelli, 1901, 85 p. gr. in-8° avec photographies) une étude sur les entreprises scientifiques, maritimes et coloniales du grand duc Ferdinand Ier; fils du premier grand duc Cosme Ier, il régna de 1587 à 1609 et déploya en faveur des relations extérieures pacifiques de son pays une activité très sérieuse, qui ne laissa pas de donner quelques heureux résultats. Dans cet écrit (*Cenni storici sulle imprese scientifiche, marittime e coloniali di Ferdinando I*) M. U. nous raconte comment son héros, d'abord cardinal à quatorze ans, puis grand duc par la mort de ses aînés, s'intéressa aux progrès des sciences, en faisant imprimer des ouvrages arabes, entreprit des campagnes heureuses sur les côtes barbaresques (son amiral Inghirami s'empara de Bône en 1607) et comment il essaya surtout de créer dans l'Amérique espagnole ou portugaise un empire colonial pour un de ses fils, projet qui d'ailleurs échoua, et dont on peut même s'étonner qu'il ait été conçu, étant donné l'inégalité des forces entre la petite Toscane et le royaume des Espagnes, quelque décrépit qu'il fût. Quand même on ne partagerait pas entièrement l'admiration de l'auteur pour le « *promotore della cultura mondiale* », on parcourra avec intérêt les documents empruntés par lui aux Archives de l'État à Florence. — R.

— Nous avons reçu de M. F. W. Payn un volume d'essais (*Cromwell on foreign affairs, together with four essays on international matters.* London, C. J. Clay and Sons, 1901, VII, 167 p. in-8°) dont deux seulement touchent à l'histoire; le premier, relatif à *Cromwell*, commente un discours que le Protecteur prononça sur les affaires étrangères peu de temps avant sa mort (sans en indiquer d'ailleurs la date); le sixième s'occupe des rapports de *Nelson avec l'amirauté anglaise* et démontre qu'il a rempli supérieurement son devoir patriotique en désobéissant presque toujours aux ordres de ses supérieurs. Les quatre autres traitent du *trafic d'armes et de navires par les neutres*, de *l'intervention d'un État dans les affaires d'un autre État*, de *l'incendie des fermes boërs et du bombardement des villes cotières*, de l'extension des *eaux territoriales* d'un état maritime. Aucune de ces études n'est conçue dans un esprit ni menée avec une méthode purement scientifique; ce sont plutôt des articles de journal, remplis de digressions et d'allusions aux questions du jour et si nous mentionnons ici cet opuscule, c'est plutôt pour signaler l'état d'âme curieux et regrettable de nos voisins d'outre-Manche, car il doit y être bien répandu pour se manifester avec une naïveté si complète jusque dans les dissertations d'un légiste. M. Payn est irrité — cela se comprend — du long insuccès de ses compatriotes dans le sud de l'Afrique; il est plus irrité encore des sympathies générales que l'Europe civilisée accorde à leurs adversaires; mais ce qui l'exaspère par-dessus tout, paraît-il, c'est l'idée que l'Allemagne ait songé méchamment à supplanter l'Angleterre dans les régions aurifères dn Rand, et c'est cette indignation, aussi profonde que sincère, qui lui a fait écrire son principal essai. Cromwell, en ses invectives contre la Maison d'Autriche, les Pays-Bas et le Danemark, n'est que le porte-paroles de l'auteur contre les États actuels de l'Europe, ambitieux, envieux, avides et lâches. S'il souligne le mot de Nelson « *There is no way of dealing with a Frenchman but to knock him down* », on ne pourrait réimprimer à Berlin ce qu'il dit de la « *Kaisermania* » sans s'exposer à un procès de lèse-majesté, et le gouvernement anglais actuel lui-même est invectivé pour sa *candeur* et la « folle mansuétude » (*the insane leniency*) avec laquelle il mène une « guerre à l'eau de rose » contre les « hordes indisciplinées » des Boërs qui ne sont qu'un « *crew of treacherous and fanatical enemies* »; les femmes boërs qui se permettent de fournir des vivres, des munitions, un abri, des avis à leurs époux, leurs frères et leurs fils, sont déclarées *untroubled by*

scruples of honour, which they do not even understand (p. 93). Gladstone et M. John Morley (ce dernier traité de « *paper-constitution bilder and gen-de-lettres* » (*sic !*), M. Stead surtout, le courageux directeur de la *Rewiew of Rewiews*, sont particulièrement maltraités et ce dernier organe est appelé « une citerne nauséabonde de blague antipatriotique ». Il n'est certes pas réjouissant, mais il peut être utile de constater — quand l'occasion nous oblige à le faire — jusqu'à quel point l'amour-propre national surexcité et l'orgueil britannique profondément atteint se font jour jusque dans des élucubrations soi-disant scientifiques; mais ce n'est pas de la sorte qu'on fera revenir l'opinion publique universelle sur le verdict qu'elle n'a cessé d'affirmer depuis plus de trois ans. — E.

— M. l'abbé Joseph Gény, bibliothécaire de la ville de Schlestadt, a trouvé parmi les manuscrits de la collection confiée à ses soins un « Rôle » des compagnies de la milice strasbourgeoise, écrit vers 1670, et ayant appartenu à l'ammeistre François Reisseissen, le chroniqueur bien connu, qui commandait alors ces troupes, comme lieutenant-colonel. Le manuscrit renferme les fac-similés des douze drapeaux des différentes compagnies; M. Gény les a reproduits d'une façon très réussie, en chromolithographie, ainsi que le rôle lui-même, dans le dernier cahier des *Beitraege zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen*, sous le titre, un peu trop général peut-être, *Die Fahnen der Strassburger Bürgerwehr im 17 Jahrhundert* (Strasbourg, Heitz et Mündel, 1902, VIII, 47 p. 8°; prix : 5 fr.) en y joignant quelques pièces analogues (ordonnances et règlements de 1672, etc.) et des observations préliminaires sur l'organisation des milices de la ville libre. Un index des noms de personnes permet de s'orienter rapidement et d'utiliser les données du document principal pour l'histoire particulière des familles strasbourgeoises qui ont fourni les cadres des différentes compagnies. — R.

— C'est une étude très attrayante sur un point spécial de la politique industrielle du grand ministre de Louis XIV que M. P. Boissonade nous a donnée dans *Colbert, son système et les entreprises industrielles d'État en Languedoc 1661-1683* (Toulouse, Éd. Privat, 1902, 47 p. 8°). En s'appuyant sur des pièces en partie inédites, il nous expose tout ce que Colbert a fait pour combattre l'oisiveté des populations et pour stimuler l'esprit d'initiative des classes dirigeantes, qu'il ne jugeait pas capables de faire fleurir, par elles-mêmes, les « arts utiles » dans le midi de la France. Il ne songe pas à dissimuler le côté faible de cette intervention de l'État, le peu de bonne volonté qu'il rencontra chez les uns, le manque trop fréquent de capacité intellectuelle chez les autres, les défaillances des spécialistes chargés de réaliser son programme; il avoue le peu de profit réel qui en résulta souvent pour les classes les plus directement intéressées à la réussite de ces tentatives, subies plutôt que désirées par elles. M. B. n'en conclut pas moins que l'entreprise était viable et que, mieux soutenue et moins contrecarrée plus tard par l'épuisement trop réel des finances du royaume, elle aurait notablement accru la prospérité du Languedoc. C'est un chapitre bien documenté de l'histoire économique de la France au XVIIe siècle. — R.

— M. Georges Loesche, professeur à la faculté de théologie protestante de Vienne, prépare depuis longtemps une histoire détaillée de la Réforme en Autriche. Le mouvement anticlérical (*Los von Rom !*) des dernières années, qui s'est manifesté surtout parmi les populations germaniques de l'empire, l'a amené sans doute à publier tout d'abord un petit résumé sur la matière; on n'y trouvera pas de renvois aux sources (*Geschichte des Protestantismus in Oestreich im Umriss*, Tubingen, Mohr, 1902, 251 p. in-16°; prix : 2 fr. 50 c.), mais on peut se rendre compte à chaque page de la compétence indiscutable de l'auteur. On regrettera seulement

qu'il n'ait pas écrit son livre d'un style un peu plus simple (Kaunitz est « le cocher de l'Europe », Metternich, « le prophète de la Mecque », le Concile du Vatican, « le festin de Balthasar de Rome » etc. » et avec un calme encore plus complet. Sans doute c'est une des pages les plus honteuses de l'histoire de l'intolérance religieuse à travers les siècles, que les récits des persécutions dont les Habsbourgs et l'Église ont accablé les dissidents autrichiens, moraves et bohêmes jusqu'à l'Édit de tolérance de Joseph II, et même, en partie, jusqu'à la Révolution de 1848; mais plus on mettra de mesure à retracer les chapitres de ce long martyrologue, plus on impressionnera favorablement les esprits impartiaux et mieux on fera triompher en Autriche, comme ailleurs, la cause de l'égalité civile et de la liberté pour tous. — R.

— Un élève du Séminaire historique de M. Lamprecht à Leipzig a choisi comme sujet de sa thèse doctorale, les « années d'apprentissage » de Léopold de Ranke (*L. von Ranke's Bildungsjahre und Geschichtsauffassung*, Leipzig, Teubner. 1902, 8°). L'étude de M. Wahan Nalbandian, parue dans les *Leipziger Studien*, est une esquisse biographique, mais surtout un tableau du développement intellectuel de Ranke, et un récit de ses premiers voyages scientifiques à Vienne et en Italie, d'après ses lettres et les notes antobiographiques et autres, réunies par M. Dove dans les deux derniers volumes des *Œuvres complètes*. M. N. s'efforce ensuite d'établir, par l'analyse des préfaces de l'auteur, par certains discours qu'il a prononcés, et surtout par l'étude de la *Weltgeschichte*, ultime et fragmentaire création de sa verte vieillesse, quelle fut la conception générale de l'illustre écrivain sur le but de l'histoire, sur la vraie méthode historique et les devoirs de l'historien. On ne trouvera sans doute dans cet exposé consciencieux rien de bien neuf, rien qui n'ait été dit déjà, ou à peu près, dans l'une ou l'autre des nombreuses études consacrées à Ranke depuis les seize années qu'il a fermé les yeux; néanmoins je m'assure qu'il aurait été frappé de sincères hommages venus de si loin et le travail de M. Nalbandian mérite qu'on s'y arrête, ne fut-ce que parce qu'il nous montre le cas encore rare d'un Arménien dissertant, avec une indiscutable compétence, sur l'historiographie germanique. Quant Ranke inaugura sa brillante carrière, vers 1820, ni lui ni personne sans doute n'aurait cru pareille chose possible et rien que ce petit détail nous montre combien, depuis lors, a progressé l'universalisme de la science et comment s'élargit, malgré tous les obstacles, la culture générale du monde civilisé. — R.

— M. Erich Gritzner nous offre dans ses *Symbole und Wappen des alten deutschen Reiches* (Leipzig, Teubner, 1902, VIII, 132 p. 8°) une contribution à l'histoire de l'art héraldique, singulièrement négligé dans notre siècle démocratique, où la majorité des jeunes historiens sont infiniment plus habiles à déchiffrer une charte ou une dépêche qu'un blason. Son travail, publié dans les *Leipziger Studien* de MM. Buchholtz, Marcks et Lamprecht, reprenant un sujet plus d'une fois traité par ses devanciers, et se livrant par suite, à des controverses assez fréquentes sur des points de détail, se partage en deux parties principales. La première traite des *symboles* de la puissance du Saint-Empire, l'aigle romaine et la croix chrétienne, qui passèrent plus tard dans les armoiries officielles quand le moyen âge se mit à les créer. La seconde s'occupe plus spécialement de l'écusson de l'Empire (*Reichswappen*) et de ses transformations (adjonction d'une seconde tête à l'aigle, qu'il a reperdue parfois dans la suite des temps, etc.) jusqu'en 1806. Un chapitre est également consacré aux diverses *bannières* de l'Empire depuis Charles IV jusqu'à François II, un autre enfin aux *couleurs nationales* (1848). L'auteur a fait des recherches minutieuses dans les historiens et chroniqueurs contemporains du

développement héraldique qu'il raconte et a mis à profit numismates et et sigillographes; si son travail, par la nature même du sujet, ne peut guère passer pour récréatif, on s'accordera du moins à le regarder comme très concienciеux. — R.

— Chez nous, comme en Allemagne, et dans d'autres pays, le nombre de ceux qui s'occupent d'histoire locale est grand, et comme ailleurs, la difficulté pour ces travailleurs modestes mais désireux de se rendre utiles, est grande quand il s'agit de s'orienter, loin des bibliothèques et des archives, sur ce qui a été fait déjà pour éclairer le passé d'une région déterminée, d'un canton, d'une localité plus ou moins considérable. Trop souvent, abandonnés au hasard, ils se fatiguent à refaire une besogne déjà bien faite, ils utilisent des travaux, méritoires à l'époque où ils parurent, mais depuis longtemps dépassés. On faciliterait énormément la tâche de ces chercheurs locaux — et on ferait avancer en même temps l'histoire générale du pays, — en leur fournissant des guides bien faits, des répertoires qui ne seraient pas nécessairement volumineux ni surchargés d'une érudition pédante. On leur ferait ainsi connaître d'avance la littérature historique du sujet et les dépôts publics où ils auraient chance de rencontrer des matériaux inédits. Ces réflexions nous sont inspirées par la lecture d'un petit volume de cent cinquante pages à peine, rédigé par le Dr Karl Brunner, archiviste aux Archives générales du Grand-duché de Bade, à l'usage de ses compatriotes amateurs d'études historiques (*Die Pflege der Heimatgeschichte in Baden*, *Wegweiser für Freunde der badischen Geschichte*, Karlsruhe, Reiff, 1901, 153 p. in-18°; prix : 1 fr. 50 c.). Ceux-ci y trouveront, en dehors d'un aperçu sommaire sur les bibliothèques et les archives, les musées et les collections archéologiques, publiques et privées, du grand-duché, l'indication des associations historiques du pays et de leurs publications, puis, dans une seconde partie, plus spécialement bibliographique, la littérature historique pour l'ensemble du pays, pour les institutions, l'état économique, l'histoire ecclésiastique, celle des bailliages, celle enfin de toutes les communes, pour autant qu'elle a déjà été écrite. Ce serait un exemple à suivre, et nos Sociétés scientifiques rendraient un service des plus appréciables en rédigeant, chacune dans sa sphère, des manuels analogues à celui du Dr Brunner, que nous signalons à tous ceux qui auraient à s'occuper de l'histoire badoise. — R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mars 1902.

L'Université d'Oxford invite l'Académie à se faire représenter aux fêtes qui auront lieu, à l'occasion du 300e anniversaire de la fondation de sa bibliothèque par sir Thomas Bodley.

M. Clermont-Ganneau, à propos de la correspondance, donne communication d'une lettre de M. Kolowsoff, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg annonçant que le Gouvernement russe, après de longues et délicates négociations, a réussi à acquérir l'original du célèbre tarif des douanes palmyrénien et grec, de l'époque d'Hadrien, qui vient d'entrer au Musée impérial de l'Ermitage.

M. Ch. Joret commence la lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. de la Borderie, son prédécesseur.

M. G. Perrot lit une note de Mlle D. Menant sur la mission dont l'Académie l'avait chargée, à l'effet d'étudier le culte mazdéen dans l'Inde.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 28 avril — 1902

L'Énergie française par M. Gabriel Hanotaux. 1 vol. in-18, 1,367 pp. Flammarion, éd. 1902.

L'ancien ministre et l'historien de Richelieu qu'est M. Hanotaux a conservé une qualité rare chez les hommes qui ont fait beaucoup de politique à la fois dans l'histoire et dans la réalité : l'optimisme. Cet optimisme éclate à toutes les pages du petit volume où il a réuni des notes « prises au cours d'un voyage entrepris pour recueillir des renseignements et des documents relatifs à l'histoire du grand cardinal ». « On a dit tant de mal de notre pauvre pays, écrit M. H. que j'ai pris plaisir à en dire du bien. La France vivra parce qu'elle veut vivre. Tout respire en elle la foi, la vitalité, l'*Énergie*... » C'est pourquoi l'auteur a inscrit ce mot en tête de son livre.

Il n'y faut pas chercher une analyse scientifique, ni même méthodique, de nos ressources intellectuelles ou économiques, mais le coup-d'œil d'un homme bon observateur, qui passe vite et juge vite, qui sait, dans chaque chose qu'il voit, ce qu'il y a d'histoire en elle et sous ses apparences actuelles, et qui le rappelle en quelques mots concis. Joignez à cela une plume alerte, trouvant aisément l'image vivante et vibrante, sachant retracer les grands ensembles (comme dans l'Aperçu géographique du début), graver les détails typiques (comme dans la description de Laon), ou inscrire les chiffres exacts (comme dans la notice sur un village : Beaurieux).

Avec de pareils dons l'auteur pourrait et devrait tenter une étude d'ensemble et complète de la France contemporaine : il y apporterait plus de souplesse d'esprit et de connaissance des hommes que Taine, et plus de sûreté de jugement que Michelet, tout en gardant l'éclat

et les qualités plastiques de ces deux écrivains. La profondeur même de son étude le préserverait de certaine précipitation dans l'impression et dans la conclusion qui reste visible dans le volume qu'il nous présente aujourd'hui et qui n'est qu'un résumé de notes ou même de notules, — qu'il ne faudrait donc pas critiquer ni même analyser avec trop de rigueur. Aussi me contenterai-je de signaler au lecteur les études pittoresques ou suggestives de M. H. sur Nîmes, sur Chartres, sur Laon, sur le Creusot, sur la Houille blanche qui est le nom imagé que l'auteur, après l'ingénieur qui l'a inventé (en 1889), donne aux forces hydrauliques exploitées grâce à l'électricité, sur la Normandie et le Havre, sur l'Algérie. En passant en revue les différentes parties du territoire ou de l'existence nationale prises comme des spécimens vivants de l'organisme entier, M. H. retrouve partout, sous des formes très diverses et des apparences parfois contradictoires, des éléments de beauté, de force, de souplesse qui le rendent confiant dans l'avenir. Comme historien, il se rappelle les découragements multipliés de nos pères. Il cite Pasquier qui disait de la France (déjà !) : « Notre France est parvenue à une extrême vieillesse, laquelle l'a faite tellement malade, alangourie et abattue en elle-même, qu'elle sent le mal présent qui la rend flottante, chancelante, et tirant aux derniers traits de la mort. »

Il rappelle toutes nos crises et comme nous en sommes sortis : et cette comparaison du passé avec le présent l'amène à se poser cette question qui forme le sujet de son dernier chapitre : La France est-elle en décadence ?

Grave question et qui pour être traitée avec quelque précision demanderait plus de définitions et de subdivisions que ne s'en accorde l'auteur. Il veut voir d'ensemble, et cela l'amène forcément à des assertions quelque peu hasardeuses. Que le génie de la race par exemple, ne puisse pas disparaître, forgé et martelé qu'il a été en quelque sorte par tant de siècles d'histoire, on l'accordera volontiers à M. Hanotaux : mais cela veut-il dire que notre pays ne sera pas amoindri dans son influence extérieure par la croissance d'autres unités nationales que l'histoire ne connaît que depuis un nombre relativement infime d'années ? M. H. fait bon marché du nombre. A certains points de vue il a raison : mais alors il faut s'entendre sur ce qu'on appelle la grandeur des nations. De même il a des paroles vives contre les économistes sous prétexte que la richesse ne fait pas le bonheur : mais les économistes ne sont pas des moralistes. Ils étudient et enseignent comment la richesse se forme et se distribue, et non jusqu'à quel point il faut la désirer pour être heureux. D'ailleurs le tableau de l'état social que peint M. H. comme étant celui qui lui paraît le plus souhaitable pour une nation, satisferait la plupart des économistes : « Que l'aisance des peuples, comme celle des individus, soit modérée, que les besoins soient satisfaits, les mouvements libres,

toutes les facultés en jeu, qu'une fleur de santé brille sur le visage, que le repos de l'âme soit assis aux foyers, et la solution de la question sociale sera plus proche que si l'on voit s'accroître et monter jusqu'au ciel l'amas fastueux des richesses... » Personne parmi les disciples d'A. Smith ou de J.-B. Say ne le niera : mais cet état de choses est-il pleinement réalisé ? Non : alors il faut bien le compléter par un développement de production.

M. H. compte que les vertus d'activité et d'épargne de la race y pourvoieront et y suffiront. Il s'appuie sur le merveilleux exemple qu'elle a fourni au moment du phylloxéra, sur les chiffres prodigieux de l'économie nationale annuelle, etc. Il y a là en effet de sérieux motifs de confiance. M. H. en puise d'autres dans des considérations plus hasardées. Il aperçoit l'avenir de l'humanité dans l'allégement des moyens de transport de la force ou de l'homme lui-même. — « L'âge de fer ne s'achèvera-t-il pas ? On dirait qu'il s'achève ; et dans ce progrès naissant, la France, mobile et légère, se dirige comme par instinct vers les allégements de demain ». Ces allégements de demain, c'est l'électricité courant des cascades aux foyers, c'est la bicyclette, l'automobile, le navire sous-marin, le ballon dirigeable, la télégraphie sans fil... Pas une de ces découvertes qui se soit faite sans que des Français y aient inscrit leurs noms. Elles nous ouvrent le monde et la France s'y précipite en même temps que l'Europe et souvent en avant d'elle. « Il se fait en Afrique, en Asie, des Frances nouvelles... « Le ministère des Colonies est vraiment le département des Destinées futures... »

La « politique » et l'histoire précise, on le voit, n'ont pas desséché chez M. Hanotaux l'imagination de l'artiste ni même du visionnaire d'avenir. Richelieu, qui avait des horizons, aurait été charmé et surpris que la même plume pût tracer d'une façon magistrale son histoire, écrire des instructions ministérielles aux ambassadeurs et réussir des tableaux où se joue tant de fantaisie sous tant d'observation.

Eugène D'EICHTHAL.

I. — E. L. HICKS and G. F. HILL. **A Manual of greek historical inscriptions**, new and revised edition, Oxford, Clarendon Press, 1901, XXXIV-341 p. in-8°.

II. — W. DITTENBERGER. **Sylloge inscriptionum graecarum** iterum edidit G. D. Volumen tertium, *Indices*, Leipzig, S. Hirzel, 1901, 462 p. in-8°, 14 mark.

I. — La même année a vu paraître la seconde édition de la *Sylloge* de W. Dittenberger et du *Manual* de E. L. Hicks. La première édition de l'ouvrage anglais remontait à 1882. On sait que ce manuel est en réalité un choix d'inscriptions historiques grecques, publiées en caractères courants avec titre, sommaire et commentaire. Ce livre est bien connu en France et je me bornerai à signaler les modifications et améliorations apportées à la première édition.

D'abord M. Hicks, aujourd'hui chanoine de Manchester et fort occupé par sa cure de Saint-Philippe, s'est adjoint un collaborateur. Il a eu la main très heureuse puisqu'il a fait choix de G. F. Hill, du Musée Britannique : numismate et helléniste, M. Hill est l'auteur de deux excellents livres dont il suffira de rappeler les titres (*Sources for greek history*, B. C. 478-431, Oxford, 1897, et *A Handbook of greek and roman coins*, London, 1899). J'ajouterai que le Dr Wilhelm s'est chargé de revoir toutes les épreuves et, dans plus d'un endroit du sommaire, du texte ou du commentaire, nous reconnaîtrons la trace de cette précieuse et discrète collaboration.

Si bien recommandé par ces trois noms, le Manuel se présente avec la belle apparence des livres classiques anglais : il est admirablement imprimé et les caractères grecs surtout ont un air de confort et de gravité qui réjouit les yeux. Le volume a été sensiblement allégé : 342 pages au lieu de 372 et 165 inscriptions au lieu de 206. Pour en arriver là, M. Hicks s'est décidé à un sacrifice qui lui a coûté : la première édition comprenait IX parties, la seconde n'en compte plus que V; la première édition nous conduisait jusqu'à Sylla (80), la seconde s'arrête à la mort d'Alexandre (323). J'avoue que je prends difficilement mon parti de cette mutilation, et je la regrette surtout pour nos étudiants français. On leur donne au collège et dans les Facultés trop de raisons de croire que l'histoire grecque finit à la mort d'Alexandre; dans les livres élémentaires qu'on leur met entre les mains au lycée, dans les programmes des examens qu'ils préparent plus tard à la Faculté, les successeurs d'Alexandre tiennent une place insignifiante, et voici qu'un ouvrage excellent semble les encourager dans une vieille et déplorable erreur! M. H. ne pouvait-il donc gagner quelques pages en supprimant au début ces *Notanda*, qui ne sont plus utiles aujourd'hui; à la fin, cette liste d'archontes athéniens (de 500 à 321), qui manquait à la première édition? Il est vrai qu'un nouveau recueil de W. Dittenberger, les *Inscriptiones graecae Orientis selectae*, comblera bientôt cette lacune.

Tel qu'il est, le livre de M. H. fait honneur à l'école d'épigraphie anglaise. Il peut prendre place à côté de certains travaux remarquables du maître de M. Hicks, Ch. Th. Newton, à qui le Manuel est dédié. On y trouve les mêmes qualités, la même justesse de vue, le même souci de la netteté, la sobriété, l'aversion pour les longues et lourdes références, le même agrément. C'est un modèle d'érudition anglaise. Surtout destiné aux étudiants anglais, le Manuel rendra aussi de grands services en France. Je l'ai moi-même expérimenté dans l'une de mes conférences de l'École des Hautes-Études, le mettant entre les mains des auditeurs, le prenant pour guide de nos recherches et de nos études, et je puis affirmer que tous ont eu plaisir et profit à en user.

Je n'ai pas à dresser la liste des textes que l'auteur a supprimés dans

les V parties conservées, ni celle des textes nouveaux qu'il y a introduits. Pour le choix de ces derniers sa tâche était singulièrement facilitée par les recueils de Michel et de Dittenberger, auxquels il n'a pas manqué de rendre justice. Sommaires et commentaires anciens ont été revisés attentivement et tenus au courant. Je reprocherai pourtant à l'auteur d'avoir, dans le commentaire du n° 5, changé : *My* restored readings.. en *The* r. r..; ces très intéressantes restitutions doivent rester à son nom. Dans le sommaire du même numéro, manque le renvoi à Roberts, p. 172. — Même omission dans le sommaire du n° 9, Roberts n° 291 et p. 362. — Dans le sommaire du n° 10, il valait la peine de renvoyer, comme pour le n° 4, à l'article de Wilhelm, Altattische Schriftdenkmaeler, *Ath. Mitth.* XXIII, 1898, p. 466. — N° 20. l. 25, lire [σ]καπανεύειν au lieu de [σ]καπανεύων. — N° 32 = CIA. I, 9 (Décret relatif à Erythrées), il faut signaler la restitution proposée par Wilhelm pour les l. 33-34. Cf. *Inscr. jurid. gr.*, II. p. 52. — Dans le sommaire du n° 33, M. H. a raison de ne pas affirmer que le transfert du trésor fédéral de Délos à Athènes eut lieu en 454. L'*Anonymus Argentinensis*, l. 4-8, nous apprend qu'il n'eut lieu qu'en 450. Cf. la remarquable étude de Bruno Keil, *An. Argent.*, p. 116 suiv. et l'article pénétrant d'H. Lechat, *Rev. critique*, 1902, p. 132. — N° 35 : un fragment de la loi de Gortyne est-il à sa place au milieu de ces inscriptions historiques? — N° 43. Dans la note sur le poète Sophocle, citer P. Foucart, *Rev. de philologie*, XVII, 1893, p. 1 suiv. — N° 72, comptes de la vente des biens des Hermocopides. L'excellente restitution proposée par Wilhelm pour la l. 10 est à signaler : ἐπικαρπία.., ἢ κεκό[μισται]. Dans le sommaire, ajouter H. Weil, *Rev. des Études grecques*, VI, 1893, p. 317. — Pour en finir avec ces observations de détail, citons un livre anglais, encore inédit, auquel M. H. nous renvoie plus d'une fois et dont il annonce la publication prochaine : *An Introduction to greek Epigraphy*, II, by E. S. Roberts and E. A. Gardner. J'ai rendu compte dans cette Revue du premier volume de Roberts (*The archaic inscriptions and the greek alphabet*, Cambridge, 1887); je ne manquerai pas de rendre compte du second. Cambridge veut, lui aussi, bien mériter de l'épigraphie grecque et nous nous réjouissons de cette bonne nouvelle.

J'ai dit plus haut que la seconde édition du Manuel renfermait une liste des archontes athéniens, de 500 à 321. Il y faut corriger le nom de l'archonte de 450/449: Euthydémos au lieu d'Euthynos. L'*Anonymus Argentinensis* a confirmé la leçon de Diodore, XII, 3. La même correction doit être introduite dans la *Prosopographia attica* de J. Kirchner, I, 1901, s. v. Εὔθυνος, p. 367, n° 5654.

Enfin la seconde édition contient deux Index, au lieu d'un : un Index général, sorte de table analytique très détaillée (p. 325-338) et un Index grec. Là encore le progrès est sensible et l'amélioration sera fort appréciée de tous.

II. — Le troisième volume de la *Sylloge inscriptionum graecarum* de W. Dittenberger ne renferme que des Index, des Tables de concordance et une Table des matières contenues dans les trois volumes ; il complète à merveille l'admirable instrument de travail dont j'ai fait l'éloge ici même. Puisqu'il s'agit encore d'une seconde édition, je me bornerai à signaler les améliorations et additions.

Une table des matières manquait à la première édition. Celle que nous donne W. D. est d'autant plus utile qu'elle guidera le lecteur dans le maniement des Index mêmes. Ceux-ci sont, en effet, très détaillés, très riches en renseignements de toute sorte, mais aussi en divisions et subdivisions. Je m'étais permis de conseiller à l'auteur un autre plan. Il me semblait qu'un index double I *Nomina virorum et mulierum*, II *Notabilia varia* — ou même triple, avec les *Nomina locorum, regionum, civitatium cum ethnicis*, eût rendu les recherches plus faciles. Après réflexion, W. D. est resté fidèle au plan primitif et nous aurions mauvaise grâce à lui en faire un reproche, car plus les divisions et subdivisions sont nombreuses, plus la tâche de l'auteur est compliquée, pénible, fastidieuse. Nous avons donc entre les mains le type achevé de l'Index savant. De fait les chapitres III (*Res ublica*), IV (*Res sacrae*), V (*Grammatica et orthographica*) forment une série de petits manuels d'institutions et de grammaire, une sorte de trésor d'exemples infiniment riche et intéressant. Il ne sera pas difficile au lecteur de s'y orienter, quand il aura pris, avec l'aide de la table des matières, l'habitude des subdivisions, très logiques d'ailleurs, auxquelles s'est arrêté W. D. Une seule critique : les noms des empereurs romains et membres de la famille impériale ne sont pas compris dans l'Index I : *Nomina virorum et mulierum*, sans qu'on devine la raison de cette omission. Puisque ce premier Index renferme des noms romains, pourquoi les empereurs en sont-ils exclus ? Je vois bien pourquoi W. D. a tenu à les citer dans l'Index III, *Res ublica*, p. 188 suiv. : c'est que la traduction grecque de leurs titres ne pouvait manquer dans ce petit manuel d'institutions, mais il eût suffi de donner leurs noms dans l'Index I, où cette omission est regrettable.

Aux Index font suite des Tables de concordance qui manquaient à la première édition et voici la liste des périodiques et recueils qui y sont cités : Sylloge, ed. 1. — Monatsberichte et Sitzungsberichte de l'Académie de Berlin. — Annali et Bullettino dell' Instituto archeologico di Roma. — Ἀθήναιον. — Bechtel, Inschriften des ionischen Dialekts. — Greek Inscriptions in the British Museum. — Bulletin de correspondance hellénique. — Carapanos, Dodone et ses ruines. — Cauer, Delectus ed. 1. — Cavvadias, Fouilles d'Épidaure. — Griech. Dialektinschr. — CIG. — CIA. — Inscr. gr. antiquissimae. — IG Sept. — IG Sic. et Ital. — IG ins. — Δελτίον ἀρχαιολογικόν. — Ἐφημερὶς ἀρχ. — [Hicks, Manual ed. 1]. — Inscr. jurid. gr. — Journ. of Hel-

len. Stud. — Keil, Sylloge inscr. boeotic. — Inschr. von Magnesia am M. — Koumanoudis, Ἐπιγραφαὶ Ἀττικῆς ἐπιτύμβιοι. — Larfeld, Sylloge inscr. boeotic. — Latyschef, Inscr. orae septent. Ponti Euxini. — Le Bas et Foucart, Le Bas et Waddington. — Loewy, Inschr. gr. Bildhauer. — Ch. Michel, Recueil. — Ath. Mitth. — Arch. epigr. Mitth. aus Oesterr. Ung. — Museo ital. di antichità class. — Inschr. von Pergamon. — Φιλίστωρ. — Prott et Ziehen, Leges Graec. sacrae. — Rhangabé, Antiq. hellén. — Revue des Études gr. — Roberts, Introduction to gr. Epigraphy. — Ross, Inscr. gr. inedit. — Viereck, Sermo graecus. — Wescher-Foucart, Inscr. de Delphes. On devine les services que peuvent rendre ces tables et combien il est aisé maintenant d'apprendre si un texte a été inséré dans la *Sylloge*, c'est à dire annoté, commenté par W. Dittenberger, et c'est précisément là ce qu'on veut savoir !

La *Sylloge inscriptionum graecarum* est maintenant complète et parfaite. Il n'est pas, dans le domaine de l'épigraphie grecque, de livre plus justement populaire : c'est, à côté du *CIA.*, le plus beau monument qu'un épigraphiste grec ait élevé dans la seconde moitié du XIXe siècle.

B. HAUSSOULLIER.

Henri-Charles LEA, **Histoire de l'Inquisition au moyen âge,** traduite sur l'exemplaire revu et corrigé de l'auteur par Salomon REINACH, membre de l'Institut, précédée d'une introduction de Paul Frédéricq, professeur à l'Université de Gand. Paris, Société nouvelle de librairie, I, 1900, XL, 631 p. — II, 1901, XIX-682 p. in-18°. Prix : 7 fr. 50.

Il y a quinze ans bientôt que parut en Amérique l'ouvrage de M. Henri-Charles Lea, *A history of the Inquisition of the Middle Ages* (1888). Cette étude capitale sur un sujet qui n'a cessé d'éveiller également la curiosité du grand public, comme l'attention plus sérieuse des historiens, des jurisconsultes et des théologiens, et qui alimente, plus que jamais, après tant de siècles, la polémique quotidienne des journaux, fut accueillie, dès le premier jour, avec une faveur bien méritée, par la critique indépendante en Europe. Elle fut unanime à signaler dans les volumes de l'honorable libraire de Philadelphie, le tableau le plus vaste et le plus impartial à la fois, qu'on eût retracé jusqu'alors de l'origine et du développement d'une institution redoutable, qui jusqu'à l'aurore du XIXe siècle avait travaillé — et trop longtemps réussi — à comprimer la pensée, au prix d'une effroyable consommation de vies humaines et en employant des procédés qui révoltaient la conscience moderne. On admira par quels efforts de patience et de travail M. Lea avait su réunir de l'autre côté de l'Atlantique tant de documents épars, par quel effort, plus grand

encore et plus rare, de volonté, il s'était imposé de comprendre et de s'assimiler les motifs des persécuteurs aussi bien que des persécutés, afin de tenir entre eux la balance plus égale [1]. Son livre, véritable arsenal de documents sur l'Inquisition du moyen âge remplaça bientôt, pour les érudits compétents, les livres incomplets et vieillis, qui depuis l'in-folio de Philippe de Limborch (1692) avaient, jusque dans la première moitié du XIXe siècle, servi de répertoire courant aux passes d'armes des défenseurs de l'Église et de la libre pensée. Plus tard sont venus des travaux de grand mérite qui, spécialement dans notre propre littérature historique, ont entièrement renouvelé certains chapitres tout au moins de ce vaste sujet, l'*Histoire des Cathares ou Albigeois* de Charles Schmidt (1849), l'*Inquisition dans le midi de la France*, de M. Ch. Molinier (1880), l'*Histoire des tribunaux de l'Inquisition en France*, de M. Tanon (1893), pour ne nommer que les plus importants et les plus connus.

On ne peut que remercier pourtant M. Salomon Reinach d'avoir conçu le projet de doter cette littérature d'une version française du grand ouvrage de M. L. La tâche était longue et nullement facile; elle pouvait sembler fastidieuse à un écrivain dont les travaux originaux l'entraînaient dans une direction toute différente et il a fallu certainement un sentiment d'abnégation dicté par la conviction profonde et justifiée de faire œuvre utile, pour l'engager dans cette entreprise ardue, tout seul d'abord, puis avec le concours de M. Créhange. L'auteur a bien voulu s'associer à ce travail, en mettant à la disposition du traducteur français les notes et les corrections réunies depuis la publication de l'original anglais; M. Paul Frédéricq, le savant éditeur du *Corpus documentorum haereticae pravitatis neerlandicae* [2], a rédigé pour le premier volume, de sa plume si compétente, une *Historiographie de l'Inquisition*, et c'est ainsi que le livre de M. Lea se présente au public français avec la valeur d'une édition augmentée et corrigée du texte primitif. L'accueil qu'on lui fera, — ou plutôt qu'on lui a déjà fait —

---

1. Dans une belle lettre de M. Lea à M. S. Reinach, qu'on trouvera dans le second volume, le savant américain, constatant que si certains critiques l'accusaient d'avoir été trop peu impartial vis-à-vis de l'Eglise, d'autres, au contraire l'accusaient d'être trop partial en sa faveur, en tirait la conclusion légitime « qu'il n'avait point dévié de la seule voie qui convienne à un historien, dont le devoir est d'établir aussi exactement que possible la vérité » et il ajoutait qu'il n'avait « pas formulé une seule parole de blâme à l'adresse de ceux qui, en conscience, ont été les auteurs de ces maux. » Et j'avouerai que sur ce point, son équité me semble presque une injustice pour les victimes. Car si beaucoup, sans doute, ont persécuté *par devoir de conscience*, beaucoup aussi — les sources nous permettent de l'affirmer — ont persécuté pour des motifs ignobles, amour du gain, soif de vengeance, ambition féroce, antipathie nationale, et vraiment on leur fait la partie trop belle, en leur permettant de couvrir ces appétits égoïstes du manteau trompeur de la foi religieuse et d'un fanatisme sincère.

2. Voy. *Revue critique*, 25 janvier 1897.

ne saurait être douteux; si l'auteur ni le traducteur ne peuvent espérer convertir en tous points certains esprits rebelles à toute vérité historique, qui n'a point l'estampille officielle de l'Église [1], on peut affirmer du moins que nul esprit impartial et désireux d'équité ne viendra s'inscrire en faux contre l'exposition générale des faits et des doctrines donnée par M. Lea.

Sans doute, on peut différer d'opinion sur tel ou tel point de détail; on pourra contester certaines énonciations [2], interpréter autrement certains faits, appuyer davantage sur des considérations spéciales [3] constater peut-être, dans cet énorme amas de matériaux, quelques erreurs [4], quelques citations fautives [5], telle question que l'auteur n'a pas mise absolument au point [6]. Est-ce à l'auteur, est-ce au traducteur qu'il faut adresser certaines observations sur la forme, parfois singu-

---

1. On ne saurait se flatter évidemment de voir certaines Universités catholiques cesser d'enseigner que l'Eglise a non seulement le droit, mais le devoir (si on lui en laisse les moyens) de punir de mort l'hérésie.

2. M. Lea ne va-t-il pas bien loin, dans son désir de se montrer impartial, en accordant (I, 120) que les influences hérétiques du XIII[e] siècle étaient désastreuses et que « dans ces circonstances la cause de l'orthodoxie n'était autre que celle de la civilisation et du progrès ». Cela peut sembler au moins douteux. On pourrait lui répondre aussi quand il concède, un peu trop en bloc, que beaucoup se portaient vers l'hérésie « pour satisfaire librement à leurs passions désordonnées » que cela n'était guère nécessaire, puisque prêtres et laïques pouvaient se permettre alors, à peu près tout ce qu'ils voulaient, en fait « d'appétits », pourvu qu'ils respectassent le dogme et les cérémonies de l'Église.

3. C'est ainsi que dans les chapitres consacrés à la Bohême et aux Hussites l'auteur n'a peut-être pas assez accentué le caractère *national* du mouvement, qui, plus que tout le reste, a contribué à le faire triompher.

4. Ainsi Frédéric III n'était pas *empereur* en octobre 1443; il n'a reçu la couronne *impériale* qu'en 1452. Albert II n'a jamais porté le titre d'empereur. Personne n'a jamais appelé l'évêque de Strasbourg Jean de Dirpheim, *Jean de Zurich* (II, 444). Le fait qu'il a été pendant quelque temps prévôt de la cathédrale de Zurich s'efface absolument devant son nom de famille (où, d'après d'autres, de celui du lieu de sa naissance) et surtout devant le rang supérieur dans la hiérarchie, comme évêque d'Eichstaedt, qu'il occupait au moment d'être désigné pour le siège de Strasbourg.

5. On pourrait lui reprocher, jusqu'à un certain point, d'employer, pour citer ses textes, de vieilles éditions depuis longtemps remplacées par de meilleures, mais ce serait peut-être trop de sévérité pour un auteur écrivant en Amérique. Néanmoins, on est un peu étonné qu'il n'ait pas consulté son Potthast pour y apprendre qu'on ne cite plus le soi-disant *Albertus Argentinensis* d'après Urstisius (1585), alors que nous avons les excellentes éditions de *Mathias de Neubourg* par Studer (1867) et Huber (1868) et que la Chronique du chapelain de sainte Elisabeth, *Rothe* (pas *Rohte*) qu'il cherche chez Mencke, a été rééditée par M. de Liliencron, à Jéna, en 1859.

6. Ainsi M. Lea, d'après sa note (II, 435), ne connaît évidemment pas les derniers travaux du regretté Aug. Jundt. Il s'appuie encore sur ses *Amis de Dieu*, où il identifiait l'Ami de Dieu de l'Oberland avec Jean de Rutberg. Mais M. J., dans son *Rulman Merswin*, publié en 1890, a retiré tout ce qu'il avait dit à ce sujet et loin qu'on puisse se servir de son récit pour combattre les « assertions erronées » du P. Denifle, il donne entièrement raison sur ce point au savant dominicain.

lière donnée aux noms de personnes et aux noms de lieux? Je ne sais, n'ayant pas en ce moment le texte original sous la main, mais il y aurait là, dans une édition nouvelle, que je souhaite prochaine, un effort à faire pour établir des règles générales et surtout pour les observer [1]. A cette occasion, nous recommanderions aussi volontiers une revision plus minutieuse des épreuves, pour faire disparaître les fautes d'impression que la lassitude du correcteur a laissé subsister, surtout vers la fin du second volume [2].

---

1. Nous laissons volontiers les érudits allemands, hongrois et bohêmes de l'empire austro-hongrois se disputer sur la forme germanique ou tchèque et magyare de leurs localités; nous n'avons aucune raison pour repousser les formes allemandes qui sont généralement bien plus connues; seulement, il faudrait être conséquent et les employer *toujours*, les unes *ou* les autres. Quand on écrit *Fünfkirchen, Stuhlweissenburg, Koenigingraetz*, l'*Amselfeld*, pourquoi écrire *Litomysl, Waradein* et *Mezeriz*, au lieu de *Leutomischl, Grosswardein* et *Gross Meseritsch?* De même, pour les noms de personnes, pourquoi écrire *Giovanni di Salerno* au lieu de *Jean de Salerne, Jean de Mechlin*, au lieu de *Jean de Malines?* Pourquoi l'évêque *Ludwig* de Munster, quand, dans la même phrase, nous avons l'évêque *Bernard* (et pas *Bernhard*) de Paderborn? Pourquoi *Diether* de Cologne au lieu de *Thierry?* — Je ne m'explique pas le *von*, d'apparence nobiliaire, resté dans le texte français si fréquemment (p. ex. la béguine Metza, du village de Westhoffen, *Metza von Westhoven*, les dominicains *Gerhard von Elten, Ludwig von Caliga*, — sans doute *Ludovicus ab Caliga*, un *Botte* ou un *Stiefel* quelconque, *Henri von Stein*, etc.). Ce qui est encore plus bizarre, c'est de voir (II, 540) mentionner le cardinal *Otto Colonna*, une forme allemande pour un Italien dans un texte français, et « la somptueuse Elizabethkirche » (II, 409) de Marbourg.

2. J'en transcris ici quelques-unes, notées au hasard de ma lecture, dans la seconde moitié du second volume :

II, p. 400 lire *Saechsische* pour *Saechsiche* — 403. Il n'y a pas de localité du nom de *Clavelt;* le nom est sans doute déformé. — 406. Il en est de même des noms des comtes d'*Aneberg* et *Lotz;* sans doute il faut lire de *Berg* et de *Looz*. — 411. Il n'y a pas de *Willnsdorf* en Thuringe; probablement il s'agit de *Willersdorf* dans la Hesse supérieure. — 412. On ne peut pas plus dire « le comte Sayn » qu'on ne dirait « le comte Saxe ». — p. 414. Au lieu de *Heing* de *Mullenhein* l. *Heinz* (= *Heinrich*) *de Mullenheim*. Dans toutes les sources strasbourgeoises, le nom de l'inquisiteur tué dans cette ville par ledit Henri de M. s'appelle *Droson* et non *Tors*. — 429. On peut écrire, à l'allemande, *Tritheim*, à la française *Trithème*, mais la forme *Trithem* n'est guère admissible. — 437, lire *Grünes Woerth* pour *Grün Woehrd*. — 453, l. *paepstliche* p. *pabstliche*. — 457. M. Lea ne peut pas avoir écrit : « Le même auteur déclare qu'il y avait (au Concile de Constance) *quatre cent cinquante* filles publiques, mais un recensement officiel *réduit* ce nombre à *sept cents*. » Un des deux *chiffres* est évidemment mal traduit, si ce n'est le *verbe* qui les unit. — 465. l. *Witzleben* p. *Witzeleieven*. — 468. Ici il fallait laisser subsister la forme allemande *Mulhausen*, car c'est de la ville thuringienne qu'il s'agit et non de Mulhouse en Alsace. — 477. l. *Klein-Würbitz* p. *Klein-Wurbiser*. — 483, l. *Lund* p. *Lünden*. — 495. *Zepper* est peut-être *Zeppern* dans le Limbourg. — 508, l. *Brant* p. *Brandt*. — 511. — « Le cardinal Caietano ». On ne peut appeler ainsi le cardinal Thomas de Vio; sans doute certains historiens allemands du XVIe siècle l'appellent *Cajetanus*, de son titre de cardinal-prêtre de Sainte-Marie de Gaëte, mais sans en faire un nom propre véritable, comme ici. — 650. l. *Stuhlweissenburg* p. *Stuhlweissenberg* — 653, l. *Gran* p *Grau* — 676, l. *Untersuchungen* p. *Untersuchen*, etc., etc.

Mais ce sont là, je tiens à le répéter en terminant, des vétilles qui ne sauraient nuire en rien à l'autorité de ce beau travail, que nous espérons voir bientôt achevé par les soins de M. Salomon Reinach et dont l'imposant et solide ensemble résistera certainement aux attaques d'une critique trop intéressée pour qu'on l'en croie désormais sur parole. R.

History of America before Columbus, according to documents and approved authors, by P. de Roo. Philadelphia aud London, J. B. Lippincott company, 1900. 2 vol. in-8°. T. I : *American aborigenes*. L-613 p. avec 1 pl. et 2 cartes; T. II. *European immigrants*, XXIII-613 p. avec 1 pl. et 3 cartes.

Il a deux manières de traiter de l'Amérique précolombienne : l'une consiste à recueillir les faits dans la nature, ou les témoignages écrits dans les documents les plus anciens et les plus sûrs; à les coordonner et à les commenter pour en tirer des déductions et des conclusions. C'est cette méthode analytique que nous avons appliquée depuis plus de 25 ans à la composition d'une trentaine de monographies. En procédant de la sorte au milieu d'innombrables notions anciennes qu'il faut rapprocher de beaucoup de nouvelles, et en s'astreignant à ne jamais émettre une assertion qui ne soit documentée et raisonnée, on ne va ni vite ni loin, mais au moins marche-t-on dans des voies que l'on ouvre aux partisans de l'autre méthode beaucoup plus expéditive. Ceux-ci trouvent plus commode de faire un choix arbitraire entre les différentes opinions pour les arranger à leur façon, sans trop se préoccuper de chercher quelle est la meilleure, mais préférant celles qui cadrent le mieux avec leur système préconçu. Prenant leur bien où ils le trouvent, ils ne daignent pas toujours dire à qui ils l'ont emprunté, ou bien, pour ne pas être accusés de plagiat, ils citent vaguement leur autorité à propos de quelque remarque peu importante au lieu d'avouer simplement, mais plus loyalement, que tout ce chapitre ou ce paragraphe est tiré de telle ou telle source. Il est vrai que les faits historiques sont du domaine public, mais leur agencement et leur démonstration sont le bien du premier qui les a mis en lumière.

M. de Roo a suivi la seconde méthode. A parcourir la liste d'environ trois cents imprimés ou manuscrits qu'il dit avoir consultés, on pourrait croire qu'il les a dépouillés personnellement, mais en le lisant on s'aperçoit bientôt que le plus souvent il ne les tient que de seconde main : au lieu de les disposer logiquement dans ses notes par ordre d'importance ou d'antériorité, il les jette pêle-mêle au bas de la page, sans avoir vérifié les renvois; aussi les erreurs y sont-elles encore plus nombreuses que dans le texte, où elles fourmillent cependant. On ne peut donc jamais se fier à ce qu'il affirme : il faut faire une besogne qui lui incombait, mais qu'il a négligée, c'est-à-dire contrôler chacune de ses assertions.

Nous ne parlons pas des théories [1] : dans une science qui est en voie de formation, elles resteront longtemps contradictoires, mais, à quelque point de vue que l'on se place pour interpréter les faits, on peut se mettre d'accord sur ceux-ci [2]. Trop disposé à se contenter d'à-peu-près, il se réfère, même pour des faits d'une importance capitale, à des compilations modernes, sans recourir aux documents originaux. Il avance par exemple (II, 74) qu'au VIIIe siècle le gaël Virgilius prouvait l'existence des antipodes par les relations régulières des Irlandais avec le

1. Il ne nous appartient pas de contester ou d'approuver certaines d'entre elles, puisque M. de Roo nous a fait la faveur de s'approprier plus ou moins ostensiblement soit l'essence, soit le résumé ou même de longs passages de nos démonstrations relatives au Papas des îles Nordatlantiques et de la grande Irlande, aux Porte-Croix de la Gaspésie, à la Norambègue, à la fondation de l'Évêché du Grœnland, c'est-à-dire le contenu de quatre de nos mémoires, les seuls qu'il connaisse par lui-même ou par des intermédiaires.

2. En tout cas on doit l'être sur les citations; or les *errata* rempliraient bien la moitié de l'un de ses volumes. Il prend *De sacro bosco* pour le titre d'un ouvrage (T. I, p. XXVII et 154), tandis que c'est le nom latinisé de Jean de Halifax ou Holywood [Sacro Bosco]. — Il ne se borne pas à tronquer les passages traduits, ce qui est bien permis quand on en rend fidèlement l'esprit et qu'on ne les met pas entre guillemets; il y ajoute aussi des phrases de son cru sans en prévenir le lecteur (I, 429, les *nonnes* dont ne parle pas l'auteur reproduit). — Il nie l'existence de la circoncision chez les Américains précolombiens (I, 420), tandis qu'elle était pratiquée dans une dizaine de contrées du Mexique et de l'Amérique centrale (Voy. les passages décisifs traduits dans notre mémoire sur *les Pratiques et institutions religieuses d'origine chrétienne chez les Mexicains du moyen âge*. Louvain, 1896, in-8°, pp. 18-20). — Il attribue à Diego de Mercado les notions sur la Grande déesse des Totonacs (I, 425), qui sont dues au P. B. de las Casas, et il ignore qu'elles ont été empruntées à ce dernier (*Aprologética historia*, ch. 121) par Torquemada (*Monarchia indiana*, L. VI, ch. 25 et XV, ch. 49). En reproduisant un passage du *Landnámabók* (Part II, ch. 22), qu'il croit être de Snorré Sturluson, il conteste (II, 39) la traduction de *sæhafi* (driven by a tempest) et rend ce composé par : « sailed across the sea, » sans se douter qu'une variante récente (*sæfari*) pourrait lui donner raison, — ce cas et nombre d'autres témoignent de son ignorance des langues scandinaves qui lui eussent pourtant été si utiles pour écrire longuement sur le Grœnland (II, p. 142-483). De là proviennent beaucoup d'autres erreurs; il affirme (II, p. 415), que la *Peste noire* de 1349-1350 fut portée en Islande et en Grœnland par les rares embarcations qui s'y rendaient; mais précisément il n'y en alla pas pendant ces deux années et les Annales de l'Islande portent en propres termes que cette île ne fut pas atteinte par l'épidémie. — Il se targue (II, 419) d'avoir découvert un document, où Alf se donne comme évêque du Groenland dès 1366, mais on savait déjà qu'il avait été sacré en 1365, et ledit document avait été publié dans divers recueils. — Il admet (II, 354) la fausse leçon *Funkabudhir*, qu'il ne peut naturellement pas expliquer, mais s'il avait eu accès aux *Grœnlands historiske Mindesmærker* (t. I, II, III), ou s'il avait seulement ouvert les *Antiquitates Americanæ* de Rafn, il y aurait trouvé une réponse satisfaisante (p. 306-7). — Il donne (II, 76-77 et 89) deux traductions d'un même texte islandais, qui diffèrent entre elles non seulement par les termes, mais encore par le sens (*ouest* dans l'une; *est* dans l'autre). — Il prend (II, 351) Einar Sokkason le héros d'une saga pour l'auteur de ce récit. — Quand aux innombrables fautes d'orthographe, qu'il nous suffise de signaler : *Aguiar* (I, 93), Crux *discussata* (I, 441), *garthar* (II, 396), *Cordeyro* (II, 488), *Vivier* de Saint-Martin (*passim*) pour *Aguilar*, *decussata*, *garpar*, *Cordeiro*, *Vivien*.

monde transatlantique! ce qui reste à démontrer. Quand il rencontre quelque difficulté, au lieu de remonter aux vraies sources qui aide raient à les trancher, il perd son temps à rapporter l'opinion de tel ou tel écrivain moderne qui ne les a pas non plus consultées.

En résumé, dans l'état actuel de nos connaissances, son ouvrage est par trop compréhensif pour être approfondi, puisqu'il y traite aussi bien de géologie, d'anthropologie, d'ethnographie, que d'archéologie, d'histoire et de géographie. C'est une vaste compilation où il a entassé, suivant un assez bon plan, mais sans critique, les notions, déjà fort nombreuses, recueillies par ses devanciers. Il a rarement essayé d'en ajouter de nouvelles, et il n'a pas fait faire de progrès aux études précolombiennes, si ce n'est en enrichissant la *Grœnlandia christiana* de quelques noms d'évêques *in partibus* ou préconisés par des antipapes. Telle quelle pourtant cette histoire peut rendre des services, d'abord en donnant au grand public, qui n'y regarde pas de si près, quelque idée du sujet, ensuite en faisant connaître, même aux spécialistes des deux mondes, l'existence d'un certain nombre d'ouvrages ou de mémoires qui n'ont pas traversé l'Atlantique. Il est vrai qu'il ne mentionne pas la plupart de ceux qui ont paru depuis une dizaine d'années, même dans les *Comptes rendus des Congrès internationaux des Américanistes*. C'est que sans doute la composition de cet ouvrage (nous ne disons pas l'impression), remonte à cinq ou six ans au moins. Il serait à souhaiter qu'il fût mis à jour, dans une nouvelle édition, très sévèrement revisée d'après les originaux ou les sérieuses monographies qui en tiennent lieu.

E. BEAUVOIS.

I. W. MEYER-LÜBKE : **Einführung in das Studium der Romanischen Sprachwissenschaft.** Heidelberg, Winter, 1901. — 1 vol. in-8°, de x-224 pp.

II. C. VORETZSCH : **Einführung in das Studium der Altfranzœsischen Sprache.** Halle, Niemeyer, 1901. — 1 vol. in-8°, de xiv-258 pp.

Voici deux livres dont le titre n'est pas sans analogie, et qui inaugurent tous les deux des collections de « Livres élémentaires » relatifs à la philologie romane, publiées l'une à Heidelberg, l'autre à Halle. Toutefois, quoiqu'ils se proposent un but sensiblement analogue, ils ont été conçus et exécutés sur un plan assez différent.

I. — Le livre de M. Meyer-Lübke est digne assurément du savant auteur de la Grammaire des Langues romanes : on y retrouve sa maîtrise habituelle, sa dextérité à systématiser les faits, à alléguer quelques exemples rares ou inédits, à retourner une question sous ses diverses faces, et tout cela est fort intéressant. Je me demande néanmoins si, à cause de ses qualités mêmes, ce livre répond pleinement à son titre, s'il est bien fait pour des débutants et propre à gui-

der leurs premiers pas, en dépit des renvois et des références de toute sorte dont il est parsemé : je crois plutôt que pour le goûter tout à fait et en tirer vraiment profit, il faut être déjà au courant de bien des questions, et familier notamment avec les théories de l'auteur. Ce ne sont pas les étudiants, en somme, qui pourront le consulter directement avec fruit et s'en servir comme d'un manuel ; ce sont les maîtres qui pourront en faire passer quelque chose dans leur enseignement. Après une courte introduction sur le groupement et les rapports des langues romanes (pp. 9-24), l'ouvrage se divise en deux livres : le premier, assez bref lui-même (pp. 25-54), traite de la « matière » (*der Stoff*) des langues romanes; les éléments latins, gaulois et germaniques, y sont successivement examinés avec listes de mots à l'appui, et celle qui concerne le celtique est particulièrement intéressante. Quant au second livre, qui forme le fond même de l'ouvrage, il se divise à son tour en deux chapitres, intitulés l'un : *Questions biologiques* (pp. 57-81), et l'autre : *Questions paléontologiques* (pp. 81-206). A dire vrai, je n'aime pas beaucoup ces titres empruntés aux sciences naturelles, je leur trouve quelque chose d'ambitieux et de vieillot, qui nous reporte à ce darwinisme linguistique dont on a si étrangement abusé il y a une vingtaine d'années : il faut laisser cela à M. André Lefèvre, et à quelques autres vulgarisateurs français ou allemands. Je n'ai pas besoin de dire qu'ici le titre des chapitres n'en préjuge pas le contenu : ils sont au contraire remplis de faits précis, et ne se perdent nullement dans les généralités. Le chapitre des *Questions paléontologiques* notamment nous expose les faits antérieurs à l'apparition des langues romanes proprement dites, ce qui a trait au développement du latin vulgaire. Ce sont les problèmes relatifs à la phonétique qui prennent le pas, comme toujours, et occupent la plus large place (voir par exemple une nouvelle discussion très serrée sur le passage de *u* à *ü*, pp. 172-177) : la syntaxe au contraire est à peu près complètement sacrifiée, l'auteur nous explique pourquoi, et nous avait du reste prévenus dans sa préface ; néanmoins les raisons qu'il donne de son abstention ne m'ont qu'à moitié satisfait, et je trouve que la lacune est fâcheuse surtout dans un livre qui veut servir de guide à des débutants. De plus, les faits concernant les formes ont été exposés eux-mêmes d'une façon assez inégale : j'entends qu'on leur a consacré ici des développements d'une longueur très variable, et il y a dans ce manque de proportions voulu, mais malgré tout un peu arbitraire, quelque chose qui justifie ce que je disais précédemment sur le caractère du livre. Ainsi les changements survenus dans la flexion verbale sont résumés d'une façon assez complète ; mais, à propos des noms, pourquoi se borner de parti pris à des indications sur la transformation des neutres ? N'eût-il pas été utile, quoi qu'en dise l'auteur (p. 144), d'envisager un peu les destinées de la déclinaison latine ? Il le fallait d'autant plus

que des théories nouvelles se sont récemment produites à ce sujet, et que, relativement par exemple à l'origine du pluriel italien ou roumain, personne encore, que je sache, n'a réfuté d'une façon péremptoire l'objection considérable faite à l'opinion courante — celle qui admet la substitution mécanique du nominatif aux cas obliques. M. Meyer-Lübke pourrait, il est vrai, répondre qu'il n'a voulu entrer ici dans aucune discussion : il lui suffisait pour son objet d'exposer les faits qu'il considère comme acquis et de les exposer conformément aux doctrines de sa Grammaire. Il s'est donc cantonné dans ses positions d'une façon assez intransigeante, et par les lacunes mêmes de sa bibliographie, évidemment volontaires, il nous fait entendre qu'il ne renonce à rien de ce qu'il a dit. Je ne serais pas trop étonné que le présent ouvrage ne fût une réponse indirecte aux publications de M. Mohl, — précisément parce que ce dernier n'y est pas nommé.

II. — Le livre de M. Voretzsch est conçu tout différemment, comme je l'ai déjà dit. Il a été fait pour initier des élèves à une étude rationnelle de l'ancien français, et répond très exactement au but qu'il se propose. L'auteur y a procédé d'une façon très simple et très didactique à la fois : il a pris la première laisse du *Pèlerinage de Charlemagne*, et en a analysé les mots par le menu (pp. 4-125), n'omettant aucun fait, aucune observation. Comme tout est dans tout, ces 31 vers, examinés à la loupe, lui ont à peu près suffi pour dire ce qu'il y a d'essentiel sur la formation de l'ancien français. Cependant, pour compléter sa collection de faits, il a continué à analyser, mais d'une façon moins serrée, une centaine de vers (laisses II à VIII du même poème), puis d'une façon tout à fait large deux cents vers encore (laisses IX-XV et L-LIV) en se contentant pour ceux-là de notes placées au bas des pages. La gradation est donc bien observée : il est tout naturel qu'à mesure qu'on avance dans une explication de ce genre, les remarques se fassent plus rares, puisqu'on se trouve en présence de faits déjà connus. De plus l'auteur a remédié à ce que son livre aurait d'un peu trop dispersé, en y insérant deux exposés systématiques, l'un traitant de l'évolution générale des sons français jusqu'au début du XII[e] siècle (pp. 126-157), l'autre où sont classés avec renvois à l'appui les faits de phonétique, de morphologie ou de syntaxe (pp. 207-242). Dans ses explications, M. Voretzsch s'est bien gardé d'instituer de trop longues discussions : il donne sur chaque point l'opinion reçue, et en donne même plusieurs lorsque le cas est douteux. Il ne se prononce pas toujours : ainsi p. 50 sur la question du suffixe *-ariu* (question traitée un peu brièvement), ou p. 123 sur celle de la conjonction *que*, provenant de *quid* plutôt que de *quod*, à moins qu'elle ne remonte à *quem*, comme on l'a proposé récemment. Cette façon de procéder s'explique parfaitement par les nécessités de l'enseignement, mais elle ne donne guère prise à la critique. Ce n'est pas que je n'aie rencontré çà et là des affirmations qui ne me parais-

sent sujettes à discussion, et, pour n'en citer qu'une, celle qui veut que *i* et *ü* aient été nasalisés dès le xi[e] siècle d'une façon complète. Je ne crois pas non plus que *amistet* soit la forme analogique par rapport à *amistiet*, comme il est dit p. 194 : l'inverse me paraît plus probable. Mais ce sont là de petits détails : l'ouvrage de M. Voretzsch n'en est pas moins solide dans son ensemble ; il sera un guide aussi commode que profitable et doit être recommandé à tous ceux qui, sans préparation antérieure, désirent acquérir une connaissance scientifique de notre ancienne langue.

E. Bourciez.

Em. Rodhe : **Essais de philologie moderne.** I. Les Grammairiens et le françai s parlé. — II. La méthode mécanique en grammaire. Lund, Gleerup, 1901 ; 2 vol. in-8°, de 183 et 66 pp.

Suédois et professant à Lund, M. Rodhe — dont j'ai déjà signalé ici une très sage étude relative à la *Réforme de la syntaxe française* — possède évidemment notre langue dans ses moindres détails, il la manie avec une aisance et une propriété que beaucoup de Français pourraient lui envier. C'est bien pour cela qu'il n'est pas satisfait de la façon dont on l'enseigne généralement à l'étranger. Les meilleures grammaires destinées à cet enseignement ont un tort grave, celui de tirer des auteurs classiques du xvii[e] siècle la majeure partie des exemples qu'elles allèguent : il s'ensuit qu'elles apprennent à leurs lecteurs comment on écrivait le français il y a deux cents ans, mais non pas comment on le parle aujourd'hui. Or c'est de la langue actuelle qu'il s'agirait avant tout de donner le sens et la connaissance exacte à des écoliers : je suis parfaitement de cet avis, et je ne suis pas fâché en même temps de voir constater des faits de ce genre. Ce n'est donc pas seulement chez nous, comme nous le proclamons peut-être trop souvent, que les langues vivantes s'enseignent d'une façon défectueuse et peu pratique : les gymnases étrangers eux aussi ne sont pas exempts de tout reproche à cet égard. Voilà qui est prouvé par l'analyse exacte et minutieuse de quelques-uns des livres dont on s'y sert. Dans le premier de ses *Essais* M. R. en a pris deux à partie, une grammaire française à l'usage des Suédois, celle de M. Widholm, et une autre à l'usage des Allemands, celle de M. Plattner. Il ne nie pas les mérites sérieux que peuvent avoir et qu'ont en effet ces ouvrages, mais il leur reproche de fausser la réalité en tenant trop peu compte de l'usage actuel, en penchant décidément par le choix de leurs exemples vers l'archaïsme. Ce n'est pas qu'il soit toujours facile de faire un départ entre les deux, de décider que telle expression, telle tournure ne fait plus partie du français vivant : il y faut une attention soutenue, une perspicacité très aiguë : cette perspicacité M. R. la possède, et il l'a

exercée en prenant des notes pendant les séjours qu'il a faits parmi nous, en observant comment parlait la moyenne des Français cultivés. La méthode est bonne : au fond, c'est la seule, et c'est celle qu'employait déjà Vaugelas il y a deux siècles et demi. Mais M. R. ne se dissimule pas que le terrain est glissant, il ne prétend pas ne s'être jamais trompé, et accepte d'avance toutes les rectifications qu'on lui proposera, à la condition qu'elles soient justes. Je ne crois pas qu'on puisse lui en faire beaucoup. Ainsi, examinant dans la grammaire de M. Widholm le chapitre relatif aux pronoms, il a parfaitement raison de constater chemin faisant que des mots comme *point*, *tel*, *nul*, sont à peu près sortis de l'usage : les Français ne les emploient plus en parlant, et les remplacent par *pas*, *pareil*, *aucun*. A propos du dernier de ces mots il y aurait lieu d'ajouter seulement qu'il est encore très vivant dans une expression adverbiale comme *nulle part*. M. R. a raison encore de s'élever à plusieurs reprises contre la lourde tournure *quelque... que*, qui occupe dans nos grammaires une grande place, mais une fort petite dans nos conversations, si tant est qu'on l'y entende encore : nous avons d'autres procédés pour rendre les tours concessifs, et la locution *avoir beau* nous est à cet égard d'une grande ressource. Tout cela est vrai. Je trouve en revanche que M. R. exagère, lorsqu'à propos de la phrase : *Sont-elles malades ? — Elles le sont* (p. 23), il affirme que « aucun étranger, si longtemps qu'il ait séjourné en France, n'a jamais eu l'occasion d'entendre une réponse ainsi formulée ». Nous disons, il me semble, d'une façon très courante : *Les cerises sont-elles mûres ? — Elles ne le sont pas encore... Elles le seront bientôt*, etc. De même, à propos du tour : *Va-t-il à Paris ? — Non, il en vient* (p. 51), M. R. croit constater qu'on commence « à éviter le pronom », et que la tendance du français moderne est de répondre en répétant le mot (*Non, il vient de Paris*), ou en se servant d'une autre expression (*Il vient précisément de là*). Je ne suis pas de cet avis : le premier des tours proposés ici comme substitut est bien négligé ; quant au second, il est absolument gauche et barbare. Nous disons au contraire sans cesse, et le plus naturellement du monde : *Il en vient*, *il en arrive*, etc. Je ne peux pas multiplier ces menues observations de détail : il y en aurait évidemment quelques-unes d'analogues à faire à propos des pages où se trouve examinée la grammaire de M. Plattner. Par exemple, à la p. 93, à propos de l'accord des participes en *-eint* et *-oint*, M. R. dit : « *La chandelle que j'ai éteinte*, est une phrase correcte, mais un peu pédantesque. N'en est-il pas de même de : *La voiture que j'ai rejointe ?* » J'avoue que, pour ma part, je me ferais scrupule de prononcer la seconde de ces phrases, mais non pas la première : ce sont des nuances fort délicates. Enfin, je ne crois pas que l'expression *être à temps de faire quelque chose* soit à bon droit déclarée fautive et archaïque (p. 99) : elle me paraît tout aussi usitée, sinon plus, que *à temps pour*, qui est d'une grande

lourdeur. A la p. 101, l'auteur se demande « si le verbe étrange *arc-en-ciéler* est une construction théorique, ou bien s'il a été lu quelque part. » M. Plattner pourrait lui répondre qu'il l'a lu au chapitre xv du *Numa Roumestan* d'Alphonse Daudet (*Sous des feux de bengale arc-en-cielant jusqu'aux souliers pointus du troubadour*), et qu'on le trouve aussi employé quelquefois dans les poésies de l'école décadente : je ne prétends pas que le mot en soit meilleur pour cela.

Le second opuscule de M. R. n'est pas moins intéressant que le premier, ni moins délicatement pensé : il a pour sous-titre *La méthode mécanique en grammaire*, et dans quelques pages d'introduction pleines d'humour, l'auteur nous a expliqué ce qu'il entendait par là. C'est ce procédé vraiment trop facile, qui consiste à dépouiller un écrivain sans se donner la peine de bien le comprendre, à noter des faits sur des fiches, et à classer ensuite ces fiches tant bien que mal, en les faisant entrer fût-ce de force dans les cadres tout tracés d'une grammaire classique. Y a-t-il là un travail qui soit profitable à l'esprit, et qui puisse en quoi que ce soit faire avancer la science? C'est douteux; et cependant, soit en Allemagne, soit ailleurs, on trouve des thèses de doctorat construites sur ce plan et rédigées d'après cette méthode. Voilà bien le mal. M. R. prend comme type de ce « mécanisme » appliqué à l'étude du français moderne, une thèse récente qui n'est pas dépourvue de mérite, mais qui renferme aussi des erreurs, celle de M. Wandschneider, intitulée *Sprachgebrauch bei Alphonse Daudet.* A vrai dire, il y avait bien de la hardiesse dans le choix fait par M. Wandschneider. Car, voulant étudier la langue française dans le dernier tiers du XIX^e^ siècle, à qui s'était-il adressé ? A un auteur dont le style très fluide offre des grâces et des complications singulières, plein de heurts et de mélanges voulus, d'une souplesse ondoyante et qui va jusqu'à la désarticulation de la phrase, alliant à des archaïsmes les audaces les plus personnelles, les préciosités les plus néologiques, même des tournures dialectales — style dont il est plus facile d'éprouver le charme que d'analyser la trame ou de définir les procédés. De tout cela M. Wandschneider ne s'était rendu compte qu'à demi : d'où certaines erreurs d'interprétation que M. R. a eu raison de relever dans ce travail, sans parler de certaines fautes plus grosses, comme celle qui consiste à faire de *mourir* un verbe transitif (p. 37), ou à ignorer le sens de l'expression *n'en pouvoir plus* (p. 53). D'une façon générale, l'auteur de la thèse allemande s'est mépris à ce style de carnet, de « block-notes », assez fréquemment employé par Daudet, et où il a voulu retrouver des procédés grammaticaux. M. R. le fait remarquer à plusieurs reprises. Ses propres critiques tombent toujours juste, et je n'y vois guère à relever que çà et là quelques hésitations. Lorsqu'il dit que l'expression *tomber des larmes* (p. 37) est « due peut-être à une influence dialectale », il faut effacer le mot *peut-être :* c'est bel et bien un provençalisme

voulu. A propos de la phrase : *Si vous croyez que je vais me laisser mourir... Vite, allons-nous-en* (p. 45), il a raison de constater que nous n'avons pas affaire à une période hypothétique dont *allons-nous-en* serait la proposition principale : il n'en est pas moins vrai que la force affirmative qu'a *si vous croyez* résulte d'une construction de ce genre, mais tronquée, avec ellipse de *vous vous trompez*, ou de quelque chose d'analogue. Il y a ainsi certaines nuances à propos desquelles je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Rodhe : mais elles sont vraiment bien peu nombreuses. Ses critiques, prises dans leur ensemble, dénotent une rare sagacité, doublée de ce talent d'observation dont je parlais plus haut. Plus que n'importe qui, l'auteur de ces opuscules me paraît tout désigné pour nous donner bientôt cette *Grammaire du français parlé*, dont il a un sentiment si vif, et qui se substituerait aux autres — sans inconvénient tant s'en faut — dans les écoles.

E. Bourciez.

Az aesthetika tœrténete (Histoire de l'esthétique) par Béla Janosi. Tome III. De Baumgarten jusqu'à nos jours. Budapest, Académie, 1901. 635 pages.

M. Jánosi termine avec ce volume le travail qui fut couronné par l'Académie hongroise. Le premier tome nous a fait connaître les théories des Grecs sur le beau, le deuxième, celles des Français et des Anglais depuis la Renaissance jusqu'à Diderot (Voy. *Revue*, 1900 nº 34, 1901 nº 42) ; celui-ci est presqu'entièrement consacré aux esthéticiens allemands. En effet, c'est Baumgarten, disciple de Wolff, qui dénomme cette science créée par les écrivains français et anglais et c'est en Allemagne que les philosophes construisent, au cours du XIXᵉ siècle cet édifice dont M. J. nous fait connaître le plan.

La première partie de son volume est plutôt littéraire que philosophique. Tout ce qu'il dit sur Winckelmann, Mendelssohn, Lessing, Herder, Goethe, Schiller, Humboldt et Jean Paul fait partie de l'histoire littéraire. Quoique les doctrines esthétiques de ces créateurs soient analysées avec beaucoup de finesse, elle ne nous apprennent pas beaucoup de nouveau. C'est surtout comme travail d'ensemble que cette partie, largement influencée par l'exposé de Lotze et des biographes de ces grands écrivains, a une certaine valeur. Les chapitres consacrés à Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Herbart, Schopenhauer et Zimmermann traitent avec beaucoup de clarté les idées de ces philosophes, ce qui est un grand mérite. Ce n'est qu'à la page 461 que M. J. arrive aux autres pays de l'Europe où les études esthétiques furent cultivées. Un chapitre est consacré d'abord à la Hongrie. M. Radnai dans son petit volume : *Aesthetikai tœrekvések Magyarorszógon* (Budapest, 1889) n'avait retracé que les travaux faits entre 1772 et 1817 dans ce domaine ; M. J. nous donne un coup d'œil d'en-

semble et nous fait connaître outre Georges Szerdahelyi (1750-1808), premier professeur d'esthétique à l'Université de Budapest, dont les ouvrages : *Aesthetica, sive doctrina boni gustus* (1778) *Imago esthetices* (1780). *Ars poetica generalis* (1783). *Poesis narrativa, Poesis dramatica, ad aestheticam, seu doctrinam boni gustus conformata* (1784) ne passèrent pas inaperçus en Allemagne, les deux Greguss, Schedius, Nyiri, Henszlmann, Szontágh et Erdélyi; il nous promet une étude spéciale sur les esthéticiens contemporains. — Le chapitre consacré à la France (p. 480-491) est un peu court : Cousin, Jouffroy, Pictet, Lévêque et Cherbuliez sont très rapidement expédiés; par contre les ouvrages de Taine et de Guyau sont analysés assez longuement dans le chapitre sur l'esthétique positiviste. Dans cette dernière partie de son travail M. Jánosi a pu se dispenser d'entrer dans le détail, le livre récent de M. Pekar : *Positiv eszthetika* (Budapest, 1897) ayant traité assez abondamment la dernière phase de ces études en Europe.

Les notes (p. 563-608) donnent la bibliographie [1]; un Index facilite les recherches dans ces trois volumes qui offrent au public hongrois la première histoire systématique des études esthétiques.

J. Kont.

Glossarium mediae et infimae latinitatis regni Hungariae. Jussu et auxiliis Academiae litterarum hungaricae, condidit Antonius Bartal. Leipzig, Teubner; Budapest, Franklin. 1901. xxviii et 722 p. de 3 colonnes, 4°. — Prix 50 couronnes.

Le latin est resté en Hongrie jusqu'au commencement du xixe siècle la langue des délibérations politiques, des tribunaux et des écoles. Non seulement il régna en souverain au moyen âge, mais après la Renaissance sous Mathias Corvin, dans la seconde moitié du xve siècle, il devint l'idiome préféré des classes cultivées. Le développement intense du droit magyar, les commencements de l'historiographie au xvie siècle, l'érudition contribuèrent à le maintenir à l'état de langue vivante. Et comme tout organisme vivant, il s'est développé sur le sol hongrois d'après les lois du milieu. Il a emprunté de nombreux vocables au magyar et aux autres langues européennes connues dans le pays, les a changés selon ses besoins et a produit ainsi au cours des siècles des transformations tellement variées qu'on les chercherait en vain chez les peuples où, avec les temps modernes, la langue du pays a remplacé

1. On y constate quelques omissions fâcheuses. Ainsi M. J. cite à propos des grands écrivains leurs principales biographies. Pourquoi oublier alors, à propos de Jean Paul les travaux de Nerrlich et de Firmery, à propos de Winckelmann la biographie de Justi? La thèse de M. Basch sur l'*Esthétique de Kant* et celle de M. Mauxion sur Herbart paraissent ignorées. — Page 486. Charles Lévêque n'a pas professé à la Sorbonne, mais au Collège de France; il est mort en *1900*. Pp. 499, 521 et Index : il faut écrire *Guyau* et non *Guyeau*.

la langue de Rome. Cette richesse du vocabulaire latin spécialement employé en Hongrie a frappé de bonne heure les érudits. Dès 1787 un prix de 100 ducats fut mis au concours pour un *Glossarium mediae et infimae latinitatis hungaricae ecclesiastico-historico-diplomatico-juridico-oeconomico-dicasterialis-philologico-reale,* mais il a fallu attendre plus d'un siècle pour qu'un bon latiniste se charge de dépouiller les nombreux documents et qu'il en tire ce supplément indispensable à Du Cange, Forcellini et Diefenbach.

M. Bartal, membre de l'Académie hongroise, a employé dix-sept ans de sa vie à cette tâche ardue pour laquelle tous les latinistes, mais principalement les historiens, les jurisconsultes et les philologues hongrois lui doivent une grande reconnaisssance. Quant on parcourt la liste des *Fontes* (pp. XXI-XXVIII) on est étonné de la somme de travail qu'il a dû s'imposer. M. B. fait précéder son Glossaire de deux chapitres très intéressants. Dans le premier (*Lineamenta latinitatis regni Hungarie mediae et infimae aetatis*) il définit la méthode suivie dans son travail; dans le second (*De latinitatis regni Hungariae indole naturaque*) il établit la façon dont le latin en Hongrie s'est développé. Les mots latins sont expliqués en latin et les sources sont partout citées; les termes hongrois n'empêcheront pas les latinistes des autres pays de profiter de ce volume. Ils verront, surtout en ce qui concerne le droit, quelle richesse d'informations il contient; ainsi le mot *jus* occupe neuf colonnes, *juramentum,* deux, *processus,* neuf, *feudum,* huit, *actio,* quatre, *litterae,* vingt. En effet, il ne faut pas oublier que le droit magyar, codifié dès 1517 par le célèbre Werböczy, s'est développé sans cesse et n'a pas subi d'influence étrangère. Le Glossaire sera également indispensable à tous ceux qui consultent les *Monumenta Hungariae historica.*

Il va sans dire que même dix-sept ans de travail n'ont permis à M. B. que de compulser les documents imprimés. C'est maintenant aux historiens et aux philologues de compléter le Glossaire quand ils trouveront de nouveaux vocables dans les documents inédits. C'est pourquoi la *Société philologique* et la *Société historique* de Budapest ont lancé dès maintenant un appel à leurs collaborateurs, les invitant à réunir les matériaux d'un *Supplément.* A M. Bartal revient l'honneur d'avoir donné la base des recherches ultérieures; son Glossaire doit trouver place dans toutes les bibliothèques à côté de celui de Du Cange qu'il complète d'une façon magistrale.

J. KONT.

Déryné naplója (Le Journal de Mme Déry) édité par Joseph BAYER. Budapest, Singer et Wolfner (1901), 3 vol. 464, 465, 494 pages, in-8°.

Les Mémoires de l'actrice et chanteuse Mme Déry (1795-1872)

jouissent d'une certaine renommée dans la littérature hongroise. Les débuts et les premiers triomphes de cette grande artiste coïncident avec l'époque héroïque du théâtre magyar. Rien, en effet, n'était plus difficile que la carrière des acteurs au commencement du XIX[e] siècle. Dans la capitale, les troupes allemandes tenaient le haut du pavé; tandis qu'on leur construisait un théâtre permanent dès 1812, les troupes magyares devaient se contenter de la *Rondella*, espèce de bâtisse primitive, où elles végétèrent. Pozsony (Presbourg), Bude, Pest étaient, en somme, des villes allemandes à cette époque. Les troupes magyares coururent donc la province; certaines villes de la Transylvanie et du nord-est de la Hongrie se montrèrent beaucoup plus sympathiques à l'art théâtral que le public de la métropole. Ainsi M[me] Déry, après avoir débuté, en 1810, à Pest avec des appointements de dix-huit florins par mois, se fixe de 1815 à 1819 à Miskolcz; de là elle va à Komarom, Györ (Raab) Sopron, Albe-Royale, Cinq-Églises (Pécs), passe ensuite dix années (1828-1839) à Cassovie (Kassa), ce centre intellectuel du nord-est de la Hongrie où, dès la fin du XVIII[e] siècle, Bacsányi avait fondé une des premières revues littéraires hongroises. Pendant la durée de son engagement, M[me] Déry joua dans de nombreuses villes, partout accueillie avec un grand enthousiasme, car le public voyait en elle l'actrice *nationale* par excellence. Les nombreuses poésies qu'on lui adressa témoignent de cette sympathie; elle les inséra dans ses Mémoires qui sont écrits d'un style vif et fort attrayant. M[me] Déry joua jusqu'en 1852, mais son Journal, commencé en 1869, s'arrête avec l'année 1842; la mort vint la surprendre au milieu de son travail. Très important pour connaître les conditions et la composition des premières troupes, le répertoire et la vie des acteurs entre 1800 et 1840, ce Journal n'était pas resté tout à fait inédit. Coloman Törs en publia un extrait dès 1880, mais M. Bayer, l'historien infatigable du théâtre magyar, nous donne dans ces trois volumes, ornés des portraits des principaux acteurs et actrices, le texte intégral, tel qu'il est conservé à la bibliothèque du Musée national de Budapest. Quelques notes éclaircissent le texte; il est probable que les éditeurs n'ayant pas voulu enfler outre mesure cette édition, n'ont permis que le strict nécessaire. Les pièces mentionnées auraient cependant demandé un commentaire que personne mieux que M. B. ne pourrait donner. Ainsi p. 25, le roman *Erbia* que M[me] Déry lisait avec tant d'intérêt dans son enfance, n'est nullement connu; M. Heinrich en a parlé dernièrement (*Egyet. Philologiai Közlöny*, 1901, p. 787) et a fait connaître l'auteur; de même pour les nombreuses pièces du répertoire presque toutes traduites du français et de l'allemand. Par contre, M. Bayer, a ajouté un index très complet qui rendra de bons services.

J. KONT.

Arany János élete és munkái (La vie et les œuvres de Jean Arany) par Ladislas GYÖNGYÖSY. Budapest, Franklin, 1901. — 392 pages. Avec de nombreuses illustrations.

Petœfi kœltészete (La poésie de Petöfi) par Ivan SZIGETVARI. Budapest, Franklin, 1902. — 91 pages.

Alexander Petœfi's poetische Werke. Deutsch von Josef STEINBACH. Breslau, Schottländer, 1902, XVIII et 1107 pages. — Prix 4 marcs.

Le travail que M. Gyöngyösy a consacré au grand poète hongrois est purement biographique. A peine y trouvons-nous quelques pages de critique sur *Toldi* et sur les *Ballades*. Le mérite du livre est ailleurs. L'auteur a compulsé les archives des communes par où Arany a passé; il a pu établir son arbre généalogique (depuis 1634) et suivre pas à pas les traces du poète de son enfance à sa mort. Né en 1817 à Nagy-Szalonta, dans le comitat de Bihar, Arany y passa ses premières années, il alla ensuite au collège célèbre de Debreczen, la Rome calviniste; s'engagea dans une troupe de comédiens, parcourut le Nord de la Hongrie, revint misérable dans sa ville natale où il fut d'abord maître-adjoint, puis sous-secrétaire de la mairie. Après la Révolution il devint précepteur chez les Tisza, puis il professa au collège de Nagy-Körös, fut appelé dans la capitale comme directeur de la Société littéraire *Kisfaludy*, édita deux revues et devint finalement secrétaire perpétuel de l'Académie. Dans chacune de ces étapes, M. G. a trouvé des documents qui établissent définitivement la vie extérieure du poète. Il est curieux de le voir rectifier même la courte autobiographie qu'Arany a écrite pour son ami Gyulai. Il démontre (p. 56) que le poète s'est trompé en disant que la troupe où il joua s'était disloquée au commencement du mois d'avril 1836. Affiches en main M. G. prouve que ce mois-là elle représenta encore telle ou telle pièce, entre autres la *Tour de Nesle*. Le livre abonde en anecdotes amusantes, surtout sur le préceptorat d'Arany dans la famille Tisza. Tout est puisé aux sources authentiques et constitue une contribution fort importante à la biographie du poète. Cependant pour connaître la valeur littéraire des œuvres d'Arany, il faudra toujours avoir recours au livre classique de M. F. Riedl.

Ce qu'a fait M. Gyöngyösi pour Arany, M. Zoltán Ferenczi l'avait fait pour Petöfi en 1896. Mais quelle que soit la valeur du travail de Ferenczi, — en 3 volumes, — il reste encore beaucoup à dire sur Petöfi au point de vue esthétique et littéraire. M. Paul Gyulai, le doyen des critiques hongrois, a promis depuis longtemps de donner cette étude, mais son cours de l'Université de Budapest sur la poésie de Petöfi ne circule que lithographié. M. Szigetvári avoue qu'il lui doit beaucoup. Son travail se propose d'étudier « le sol et le climat qui ont produit cette fleur merveilleuse qui a nom : la poésie de Petöfi. » Dans six chapitres il étudie le milieu, le lyrisme, la poésie politique, narrative et descriptive du grand poète; il ajoute quelques

pages sur les influences étrangères qu'il a subies. Parmi ces influences celles venues de France occupent la première place ; ce sont les historiens de la Révolution française, notamment Lamartine, les œuvres de Victor Hugo et de Béranger. Ainsi Petöfi écrit le 17 mars 1848 : « Depuis des années ma lecture presque exclusive, mon pain quotidien est l'histoire de la Révolution française, ce nouvel Évangile du monde où le second sauveur de l'humanité, la liberté, fait entendre ses paroles. » Son culte pour Victor Hugo et Béranger dont il a traduit quelques poésies, est notoire.

Initié aux méthodes de la critique esthétique française, M. S. s'applique partout à ne dire que l'essentiel et à suggérer des réflexions. Sa brochure fait souhaiter une étude complète sur les poésies de Petöfi qui complèterait très heureusement l'ouvrage de M. Ferenczi.

Les Allemands possèdent déjà plusieurs traductions partielles de Petöfi ; M. Steinbach a consacré toute sa vie à la traduction en vers des Œuvres poétiques complètes de Petöfi. « Es galt ein Leben ; doch Du warst es wert ! » dit-il dans l'Ode qui précède sa traduction. Disons, en un mot, qu'elle est excellente et que même les Français comprenant suffisamment l'allemand, la préfèreront à la traduction que Desbordes-Valmore et Ujfalvy ont publiée en 1871 à la librairie Lacroix et qui d'ailleurs est épuisée. Malgré les onze cents pages, le volume ne coûte que 4 marcs ; c'est donc une édition populaire par excellence ; elle fera plus pour le premier poète lyrique magyar que de nombreuses études sur sa vie et son œuvre.

J. Kont.

— M. Guido Biagi, le directeur de la Bibliothèque Laurentienne de Florence, vient de publier l'index de la *Nuova Antologia* pour les années 1866-1895, plus les sommaires de 1896-1900 (Rome, Paravia, 1901). Inutile de dire qu'il a fait là une œuvre utile et bien entendue. Mieux vaut résumer les traits dont il peint l'homme qui en 1866 ressuscita le célèbre et patriotique recueil de Vieusseux, Franc. Protonotari, professeur d'économie politique qui trouva sa véritable voie le jour où il s'avisa de faire autre chose que son métier. Protonotari eut la sagesse de ne pas écrire dans sa Revue, l'habileté d'y faire écrire à peu près pour rien les talents naissants et à beaux deniers comptants, mais malgré eux et au pied levé, les hommes célèbres dont l'avis sur la question du jour serait avidement recherché par le public. M. G. Biagi le montre forçant la porte de ces derniers, les surprenant au lit et, sans reprendre haleine, leur arrachant, à force de lamentations, des promesses qu'il ne laissait pas oublier. Il donne enfin quelques détails sur les perfectionnements apportés à la Revue (aujourd'hui, on le sait, illustrée) par M. Maggiorino-Ferraris. — Charles Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 5 mai — 1902

Les Principes ou Essai sur le problème des destinées de l'homme, par l'abbé G. Frémont, docteur en théologie, etc. 1 vol. in-8°, I-VI. 1-431 pp. Librairie Bloud.

L'auteur annonce que ce volume est le second d'une série de quatorze qui doivent paraître successivement. En même temps il remet au quatrième volume « de prouver qu'il existe une solution authentique du problème de nos fins ». Dans celui qu'il publie aujourd'hui il veut seulement démontrer l'importance du rôle que joue le problème des destinées « dans les manifestations de l'activité humaine qui tiennent tout à la fois de l'individu et de la Société, langage, poésie, beaux-arts, haute littérature, histoire et surtout philosophie » (Dans un 1er volume il a voulu démontrer « l'importance universelle et souveraine de ce problème au triple point de vue individuel, familial et social).

Voilà bien des pages écrites ou annoncées pour enfoncer, comme on dit vulgairement, une porte ouverte. Personne, je crois, ne nie, parmi les esprits réfléchis, la gravité du problème des destinées : c'est seulement sur la solution qu'on diffère. Si l'auteur tient dans ses mains « la solution authentique », la logique lui commandait de les ouvrir tout d'abord et de nous livrer cette solution. Les intelligences impartiales auraient examiné les preuves et vérifié une fois de plus si les fins de l'homme peuvent être découvertes et justifiées par le raisonnement.

Le plan que l'abbé F. a suivi l'amène forcément à de longues digressions — assez désordonnées — sur les diverses modalités de la production littéraire et artistique à travers les siècles. Pour la poésie il va d'Homère, « ce réflecteur de toute une civilisation » et d'Eschyle « ce secoueur d'âmes qui a porté la tragédie toute palpitante sur des cîmes enveloppées de flammes et baignées de sang », à Rostand qui « parut et dénoua, en prenant son essor, les longues guirlandes de la poésie religieuse et patriotique sur le cloaque littéraire où les Drumont et les Huysmans eux-mêmes ne dédaignaient pas de salir leurs chaussures. » (Les métaphores de l'auteur ne sont pas toujours d'aussi mauvais aloi, mais il en use trop.) Son examen des œuvres poétiques remplit cent cinquante pages (avec beaucoup de citations) : il n'en consacre que huit à la peinture et à la sculpture — et au fond ne s'occupe que de Michel-Ange — et quinze à la musique où il n'est guère question que de Wagner.

En ce qui concerne l'histoire, on est étonné de voir l'auteur énumérer dans une même phrase à côté d'un Hérodote, d'un Thucydide, d'un Tacite, d'un Mummsen (*sic*)... MM. Pierre de la Gorce et Émile Ollivier parmi ceux qui « fixent dans une langue immortelle le récit des événements ». — On pourrait aussi objecter à la thèse générale de l'auteur— mieux que sur le terrain des productions littéraires ou artistiques—que l'historien peut tout de même remplir sa mission de narrateur exact « sans se préoccuper de la solution vraie des fins suprêmes de l'homme ». Que l'impartialité soit difficile à l'historien comme à tout autre homme, cela ne veut pas dire qu'elle ne puisse exister. Seulement elle ne toucherait guère l'auteur du présent ouvrage qui se montre sévère pour les historiens qui comme Tacite « chancellent sur les principes fondamentaux des Destinées de l'homme. » — « Si Dieu ni l'immortalité ne sont des réalités incontestables, je conteste hardiment, ô Tacite, la valeur de ton mépris pour Tibère et de ton enthousiasme pour Germanicus ! » On pourrait appliquer à M. l'abbé F. la phrase qu'il écrit sur Michelet : « Avez-vous visé le but qu'il vise, cherché passionnément ce que passionnément il cherche, vous êtes du nombre des élus et sa Muse enthousiaste et quelque peu délirante n'aura pour vous que des caresses : mais malheur à vous, si vous ne pensez pas comme lui ! Il vous couchera dans l'Enfer du Dante ! » Dans cet enfer Michelet lui-même se rencontre avec Thiers et avec Taine « cet esprit faux. » Ces damnés seraient probablement assez étonnés de se trouver dans le même sac, ou plutôt dans le même feu, — ou encore dans le même hallali, suivant l'expression de l'auteur : « Je sonne ici l'hallali d'une curée dont Taine et tous ses adeptes seront les trophées magnifiques. » « Et qu'on ne croie pas que ce soit une passion politique ou religieuse étroite qui pousse M. l'abbé F. à de pareilles exagérations de forme. Il est plutôt enclin à la réconciliation de la démocratie avec le catholicisme : il a des paroles sévères pour

les croyants qui la repoussent : il trouve même pour la Révolution des circonstances atténuantes : ce qu'il ne peut admettre, c'est le doute philosophique, et encore moins le positivisme qui s'interdit les problèmes métaphysiques (l'abbé F. dit à tort les problèmes où la certitude expérimentale ne peut se produire). Il rattache à l'influence funeste du positivisme de Taine les « jeunes esprits fluides » comme MM. Barrès et P. Bourget « qui donnent à leurs œuvres les plus dangereuses un blanc-seing justificatif, naïvement teinté de pseudo-christianisme ».

Sous les défauts du penseur et de l'écrivain on sent chez M. l'abbé Frémont une grande sincérité de sentiment et de flamme à la fois religieuse et littéraire qui intéresse malgré tout à son œuvre. Je ne sais cependant si l'intérêt se poursuivrait pendant 14 volumes.

Eugène d'Eichthal.

René Basset. **Nédromah et les Traras.** Paris, Leroux, 1901 (Publications de l'École des Lettres d'Alger, t. XXIV). xvii-238 pp. avec une pl.

Après cinquante ans de conquête effective, on ne connaît encore que très imparfaitement l'histoire locale de l'Algérie et sa géographie linguistique. Si quelques travaux fort estimables (et M. B. cite souvent l'un d'eux, le Tlemcen de M. Canal) ont commencé le travail pour certaines régions plus aisément accessibles, d'autres sont tout à fait inconnues, et partout une enquête méthodique ne peut manquer de fournir des résultats nouveaux qui éclaireront l'histoire générale du Maghreb. Le Nédroma de M. B. en donne un exemple qui pourra servir de modèle [1].

Le pays qu'a étudié l'auteur est une région située au nord-ouest de Tlemcen : elle comprend une ville encore vivante, Nédromah, et une ville morte, Honéin. Elle est particulièrement intéressante par les souvenirs historiques qu'y ont laissés Abd el Moumen, les 'Abd el Ouad et les Béni Merin, par son voisinage du Maroc qui en fait une terre fertile en marabouts, enfin par la persistance d'éléments berbères dans le dialecte de ses habitants. L'auteur a porté son attention sur ces trois points : il a extrait des auteurs arabes et occidentaux tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui sur l'histoire locale, et il a donné une énumération détaillée des nombreux sanctuaires qui sèment de taches blanches les collines pelées des Traras. Le tombeau de Sidi Youcha (Josué) chez les Béni Cha'ban, qui est un lieu de pèle-

---

1. Dans d'autres livres, la *Zenatia du Mzab*, la *Zenatia de l'Ouarsenis*, le *dialecte des Beni Menacer*, etc., M. B. a donné des notices historiques sur les tribus dont il étudiait la langue ; mais ces ouvrages sont surtout des travaux de linguistique.

rinage fréquenté à la fois par les Juifs et par les Musulmans, a fourni à M. B. l'occasion d'une étude sur les tombeaux des prophètes (App. I), où l'on retrouve l'étendue et la sûreté habituelle de son érudition. Il a découvert en outre à Nédromah une plaque tombale qui paraît être le plus ancien monument de l'épigraphie arabe en Algérie. — Tout en jetant au bas des pages, à propos de l'étymologie de divers noms propres, des notes qui seront précieuses aux berbérisants, l'auteur donne, dans l'appendice I, une étude de la toponymie berbère des Traras et un aperçu du vocabulaire des Béni Bou Said : ce dialecte rattache la tribu, qui le parle encore, aux Berbères du Maghreb Central (Haraoua, Ouarsenis, Bel Halima, Achacha, Beni Menacer). — L'app. IV renferme des documents nouveaux sur la légende du sultan El Akhal.

Il est à souhaiter que l'enquête, si bien commencée par M. Basset dans les Traras, soit continuée sur tout le territoire de l'Algérie par l'auteur ou sous sa direction [1].

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Gustav KÖRTING, **Lateinisch-romanisches Wœrterbuch.** 2e éd. augmentée et améliorée. Paderborn, Schöningh, 1901. Gr. in-8e de 1252 colonnes.

La première édition du *Lat.-rom. Wörterb.* a paru en 1891 : sauf erreur, la *Revue critique* ne lui a pas consacré de compte rendu. La deuxième nous fournit l'occasion de combler cette lacune; mais nous n'en abuserons pas. Tous ceux, maîtres et élèves, qui s'intéressent à la philologie romane ont manié le répertoire de M. Körting et savent le genre de services qu'il faut lui demander. C'est un livre dont on peut dire beaucoup de bien et beaucoup de mal, selon le point de vue auquel on se place. Le titre est trompeur. Qui s'aviserait d'aller chercher dans un dictionnaire latin-roman, à l'ordre alphabétique, le basque *achaparra*, le burgonde *adaling*, l'arabe *ad-dâraka*, le néerlandais *afhalen*, le grec αἶσχος, le gothique *aiviski*, ou, ce qui est plus

---

1. P. 12. Ibn Khaldoun (t. VII, p. 394) cite un personnage de Nédromah, Mohammed ben Abd Allah ben 'Abd en Mour Eç Çanhadji, qui fut l'élève des Fils de l'Imam et le cadi des troupes d'Abou l Hassan 'Ali. — P. 15. Ahmed ben A. — ben 'Abd en Rahman ben 'Abd Allah serait mort en 835, d'après une note de mon manuscrit du Bostân. — P. 96, Quand Abou Yaqoub Yousof mit le siège devant Tlemcen, le souverain abd el ouadite 'Othman ben Yaghmoracen avait pour qaid à Honein un Arabe d'Espagne, Ibrahim el Iliyi (d'Ilia en Galice ?), dont le fils Mohammed fut plus tard l'un des maîtres d'Ibn Khaldoun et fit partie de l'entourage des sultans mérinides, Abou l Hassan 'Ali et Abou 'Inan Ibn Kh, t. VII, p. 389. — P. 99. Ibn Khald, parle aussi dans son autobiographie de ce séjour à Honein, t. VII, pp. 432 et 444 et trad. de Slane, pp. 75 et 91. — P. 152. *fort'etto* est employé aussi à Tlemcen, dans le sens de papillon.

extravagant encore, des noms propres comme *Chauvin* (*Nicolas*), *Mac Adam*, *Mansard* (*Jules Hardouin*)? Ils s'y trouvent cependant, tandis qu'on y chercherait en vain *abcessus*, *abdico*, *abjuro*, et maint autre mot latin qui, sous une forme rajeunie, figure dans le vocabulaire de telle ou telle des langues romanes. Cet état de choses singulier tient au but que s'est proposé M. K. Il a voulu constituer un répertoire étymologique des langues romanes, dans l'ordre alphabétique des types qui ont servi de point de départ, en laissant de côté tous les mots dits « savants », sauf ceux qui peuvent donner lieu à quelque remarque importante. Que les types soient latins ou non, il n'en a cure; mais comme le latin est la source la plus abondante du vocabulaire roman, c'est lui qui sert d'étiquette aux autres, et c'est sous son pavillon que s'abrite toute la marchandise. Voilà pourquoi M. K. enregistre *huracan*, mot de la langue des Caraïbes, et exclut des milliers de mots de frappe latine.

Le noyau central du *Lat.-rom. W.* est constitué par le dictionnaire étymologique de Diez. M. K. y a beaucoup ajouté en dépouillant les publications spéciales, particulièrement la *Romania* et la *Zeitschrift für romanische Philologie*. Il serait merveilleux qu'il n'y eût pas des lacunes dans son information, malgré les 10469 articles que comporte son répertoire actuel, tandis que la première édition n'en avait que 8954. Il est très rare pourtant qu'il ait oublié de relever les articles étymologiques publiés sous un titre de nature à attirer l'attention : un oubli inexplicable, dans ce genre, est celui de *coxinum*, car M. P. Meyer a lumineusement montré (*Romania*, XXI, 83), que c'était le type étymologique du français *coussin* et de ses congénères [1]. M. K. ne paraît pas non plus avoir connu le *Prodromus corporis glossariorum latinorum* de Lœwe, paru en 1876 ; il y aurait trouvé beaucoup à prendre, notamment de quoi clarifier son article *cinnus*. Une lecture attentive de la *Grammaire des langues romanes* de M. Meyer-Lübke lui aurait aussi fourni plus d'un article excellent, comme *paramus*, d'où l'espagnol *páramo*, et **pedicullus*, d'où l'italien dialectal *pedegollo* et l'ancien français *pecoul* [2].

Les dépouillements faits en vue de la seconde édition paraissent avoir été un peu hâtifs, et M. K. n'a pas toujours saisi la pensée de

1. Un autre oubli fâcheux est celui de *parthicus*, d'où M. G. Paris a tiré sans l'ombre d'un doute l'ancien français *parche*, parchemin (*Romania*, XXVII, 161). On est étonné aussi de ne pas trouver *thymallus*, d'où l'ital. *temolo*, que Diez explique à tort par un type *thyminus* (Voy. D'Ovidio dans *Zeitschr. für rom. Phil.* VIII, 97).

2. Le dépouillement de la *Revue critique* n'aurait pas non plus été sans profit. Dans le compte rendu publié par le regretté Beauquier de l'édition du médecin Anthimus (1878, premier semestre, p. 105) le provençal *trogan*, *turgan*, etc. qui désigne, selon les lieux, une variété de truite, de goujon, de barbeau ou de vandoise, est fort justement rattaché au latin *trucantus*.

ceux dont il a résumé les conclusions. On a montré dans la *Romania*, que la forme *fremna* « frange », qui figure dans le poème provençal de *Boèce* ne doit pas être corrigée en *fremja*, mais qu'elle représente un développement phonétique spécial du latin *fimbria*, devenu de bonne heure, par métathèse, **frimbia* : M. K. a compris que *fremna* ne venait pas de *fimbria*. Godefroy a cru devoir admettre dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française* le mot *gernemue*, sans pouvoir l'expliquer; on a fait voir que *gernemue* était un nom propre, celui de la ville de *Yarmouth* en Angleterre : M. K. a vite inséré un article *Yarmouth*, oubliant qu'il ne devait pas admettre les noms propres dans son recueil quand l'usage ne les avait pas transformés en noms communs [1].

Mais je m'en voudrais d'insister trop longuement sur les défauts presque inévitables de cette œuvre de patience et d'abnégation scientifique. M. Körting, dont la carrière était déjà si bien remplie, a trouvé le temps et le courage d'ajouter encore à tout ce qu'il avait fait pour la philologie romane en publiant cette seconde édition; ne lui marchandons pas notre reconnaissance.

Antoine Thomas.

Dott. Ugo Levi, **J monumenti più antichi del dialetto di Chioggia.** Venise, Visentini, 1901. In-8° de 84 pages.

M. le Dr U. Lévi annonce l'intention d'étudier successivement, dans leur histoire et leur condition passée et présente, les dialectes de l'estuaire vénète, Chioggia, Sottomarina, Pelestrina, Lio Mazor et Burano. Dans la publication actuelle, il imprime trois anciens statuts de confréries (*mariegola dei galafadi*, *mariegola di santa Croce*, *mariegola dei caleghieri*), en les faisant suivre d'une étude grammaticale et d'un vocabulaire. Le travail est dédié à l'éminent professeur de philologie romane de Padoue, M. Vincenzo Crescini, « letterato geniale, dotto romanista, » et il est tout à fait digne d'un tel patronage. J'y trouve bien peu de chose à redire. P. 52, *aliegro* est expliqué par la contamination de *intiegro;* je crois qu'il remonte directement à **alĕcrus*, forme du latin vulgaire, au lieu de *alacris*, dont l'*ĕ* s'explique par des raisons phonétiques directes. — P. 53, *scuoder* n'aurait pas dû être classé sans crier gare avec les mots qui ont un *ŏ*, puisque le type latin est *excŭtere :* le changement d'*ŭ* en *ŏ* aurait dû être préalablement expliqué. — P. 65, *lavoriero* n'a pas pour base le

---

1. Article n° 10419, où *gerneume* doit être corrigé en *gernemue;* les fautes d'impression sont malheureusement beaucoup plus nombreuses dans la deuxième édition que dans la première.

suffixe *arium*, mais le suffixe artificiel *erium*, conformément à la doctrine de M. Meyer-Lübke, *Gramm. des l. rom.* II, §471.

Antoine THOMAS.

Louis STOUFF, **Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne en 1469.** Paris, Larose, 1901, xxv, 197 pp. in-8°.

Ce mémoire, extrait de la *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*, est une étude consciencieuse et substantielle sur le passé des terres engagées par les archiducs d'Autriche en Alsace, depuis le xive siècle et tout spécialement sur la seigneurie de Florimont (en allem. *Blumenberg*), qui formait une partie du territoire de Belfort actuel. Village insignifiant aujourd'hui, Florimont était alors une petite ville et le chef-lieu d'une demi-douzaine de communes, presque toujours engagée d'ailleurs à quelque créancier pressant, margraves de Bade, comtes de Thierstein, barons de Reinach ou de Bollwiller, etc. La principale et presque unique critique qu'on serait en droit de présenter à l'auteur, c'est d'avoir donné à sa monographie un titre trop général, qui ne permet pas au lecteur de se rendre compte, dès le début, des limites précises du sujet. M. Stouff n'a pas seulement dépouillé, pour nous raconter les destinées de la seigneurie et nous en présenter les maîtres successifs, les fonds des Archives nationales, celles de la Côte-d'Or et du Doubs; il a compulsé les cartons du fonds Scey-Ferrette aux archives municipales de Mulhouse, et a même consulté ceux de Bâle et d'Innsbruck; il expose, de la façon la plus lucide, comment sont nées les prétentions de la Bourgogne sur la Haute-Alsace, en suivant l'histoire du Florimont depuis le mariage de Catherine de Bourgogne avec Léopold d'Autriche (1398) jusqu'à la signature du traité de Saint-Omer (1469), par lequel l'archiduc Sigismond engageait ses terres alsaciennes à Charles le Téméraire. L'auteur a joint en appendice soixante-quatre documents empruntés aux dépôts qu'il a fouillés et qui forment comme un petit cartulaire de la localité dont il s'est constitué l'historien. Son étude n'intéresse pas seulement l'histoire de la Bourgogne et celle de l'Alsace, mais encore celle de l'évêché de Bâle, qui fut mainte fois mêlé aux luttes féodales si fréquentes dans ces parages au xive et au xve siècle[1].

R.

---

1. P. 133, lire *Wartenberg* pour *Wurtemberg*. — P. xx, lire *Queffemme* pour *Quessemme*.

Les protestants d'autrefois. Vie et institutions militaires par Henry Lehr. Paris, G. Fischbacher, 1901, iii, 322 p. in-18. Prix : 3 fr. 30.

Le présent volume est le quatrième de la série des *Protestants d'autrefois* dans laquelle M. Paul de Félice a entrepris de faire revivre les mœurs et les croyances, l'organisation ecclésiastique et les habitudes des huguenots du xvi[e] et surtout du xvii[e] siècle [1]. Il a chargé M. Henry Lehr de traiter la partie de son sujet qui traite de la vie militaire des protestants français, tant à l'époque des guerres de religion, que plus tard, durant la période de calme, qu'ils durent à l'Édit de Nantes, sans oublier non plus le rôle des réfugiés français dans les armées étrangères après le nouvel Édit de 1685. La matière était d'autant plus difficile à traiter qu'il n'existe guère de littérature spéciale sur ce chapitre, et qu'en dépouillant toutes les sources accessibles, mémoires biographiques, dossiers administratifs, papiers de famille, archives du Ministère de la Guerre, l'auteur se trouvait en présence de matériaux assez disparates et surtout très inégalement répartis ; il était, comme il l'a fort justement écrit lui-même, « tantôt presque noyé par le confluent de tant de sources, tantôt obligé de faire parler presque de force des morts qui en savaient long, mais ne voulaient rien dire ». On ne peut donc s'étonner en aucune façon de ce que son livre présente certaines inégalités dans le récit et certaines lacunes aussi, qu'on regrette mais qu'on n'aurait le droit de critiquer que si M. Lehr avait négligé de consulter des documents qu'il aurait pu connaître. Il est évident que des données fragmentaires fournies par les mémoires ou les biographies des grands capitaines huguenots de la seconde moitié du xvi[e] siècle, il est plus que difficile de tirer un tableau d'ensemble, et de nous donner un exposé suffisamment complet des différents rouages et de l'organisation militaire des armées de Coligny ou de Henri de Navarre, comme on le ferait aisément de nos jours pour l'armée contemporaine avec n'importe quel volume dépareillé de l'*Annuaire militaire*. On doit, au contraire, louer M. L. de ce qu'il n'ait pas reculé devant les difficultés de sa tâche, sans s'étonner de ce qu'il n'ait pu la remplir tout entière ; en l'état des sources, nul ne saurait faire mieux que lui et il faudrait que le dépouillement de nos archives départementales et locales fût bien plus avancé, leurs inventaires beaucoup mieux connus, pour qu'on eut quelque chance d'y trouver les pièces nécessaires pour compléter d'une manière notable son utile travail et mieux remplir le cadre qu'il s'est tracé.

M. L. a divisé son ouvrage en trois livres ; dans le premier il nous parle des armées huguenotes, de leur organisation, de leurs capitaines

1. Le premier volume, paru en 1896, s'occupait des temples, services religieux et actes pastoraux, le second, publié en 1898, des pasteurs, de leur vie officielle et de leur vie privée, le troisième enfin, mis au jour en 1899, traitait des Conseils ecclésiastiques, Consistoires, Colloques et Synodes.

et de leurs soldats; il nous dépeint leur vie dans les camps, expose le talent militaire dont ont fait preuve leurs chefs, soit alors, soit bien plus tard, dans la guerre des Camisards. Le second livre s'occupe principalement des généraux (et amiraux) « de la religion » qui se sont signalés dans les armées de Henri IV, de Louis XIII et durant les premières années du règne de Louis XIV; le troisième livre, enfin, nous raconte d'abord comment se formèrent, après la Révocation, les régiments de réfugiés au service des puissances étrangères [1]; puis il nous apprend à connaître — c'est un des chapitres les plus neufs de l'ouvrage — les nombreux soldats et miliciens protestants appelés sous les drapeaux à la fin du XVII[e] et durant le XVIII[e] siècle, la situation qui leur était faite au régiment par le gouvernement et le clergé, pendant leur vie comme à l'article de la mort.

En dehors de la pénurie même de sources, dont l'auteur n'est à aucun degré responsable, le principal reproche qu'on peut lui adresser, c'est de s'être trop souvent appuyé sur des faits *particuliers,* des cas *spéciaux,* pour en tirer des conclusions qui sont discutables, quand il nous les présente comme des vérités *générales* [2]; d'avoir énoncé trop souvent des affirmations qui ne sont pas suffisamment appuyées, à notre avis, de renvois précis à quelque autorité qui les justifie. Pour ne citer qu'un exemple, M. L. nous assure que *l'armée* de Coligny comptait 200,000 hommes (p. 5). On peut admettre au besoin (et encore!) que si tous les *religionnaires* des villes et bourgs de France, en état de porter les armes vers 1570, avaient pu être réunis, ils auraient peut-être atteint ce nombre; mais s'il doit être question *d'armée* au sens véritable du mot, de troupes en campagne, ce sont là des chiffres tout à fait fantastiques; le nombre des combattants à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour, quel était-il? M. L. ne nous le dit pas, parce que nul ne peut le dire avec exactitude, mais il était certainement minime en comparaison de celui qu'il accuse. Plus loin, il nous parlera de la division de cette armée en *corps d'armée* d'après les colloques et les circonscriptions synodales d'une même province, de l'*état-major* permanent qui se trouve à leur tête; il oublie trop, ce me semble, que toute cette organisation existait bien

1. Nous croyons excessives les conclusions de l'auteur sur l'apport fait par les réfugiés français aux armées allemandes. Il dit (p. 267) que « les Prussiens ne sont à peu près pour rien dans la naissance et le développement prodigieux de leur puissance militaire et qu'ils doivent presque tout à ceux qu'ils ont eu le bon esprit d'accueillir à bras ouverts ». J'estime que les qualités maîtresses relevées par M. Lehr, le sens pratique, l'ordre, la méthode, l'esprit militaire existaient en Allemagne avant la venue des réfugiés et que les Brandebourgeois et les Poméraniens, en fait de discipline et d'obéissance, laissaient loin derrière eux les Gascons et les Provençaux de Henri IV et de Louis XIII.

2. On pourrait aussi dire qu'il signale trop comme « coïncidences étranges », ou comme conséquences de l'esprit huguenot, des faits qui s'expliquent par la nature même de l'esprit français ou le développement normal de l'esprit humain.

sur le papier, mais qu'*en fait*, de nombreuses Églises n'ont jamais fourni une enseigne à Coligny ni au roi de Navarre; lui-même écrit quelque part (p. 18) qu'on ne tenait aucun compte des colloques et des synodes en recrutant une armée [1]. Nous avons quelque peine également à partager l'opinion de l'auteur sur la différence foncière qui se remarque, selon lui, entre les chefs militaires catholiques et réformés au xvi[e] siècle, les premiers représentant la routine, les autres un élément personnel et novateur [2]. Je pense qu'il faudrait s'entendre tout d'abord sur l'expression de *grands capitaines* que M. L. prodigue un peu trop; pendant les guerres de religion il se produit beaucoup d'actes de bravoure téméraire et de vaillance rare; on voit fréquemment des surprises dues à la ruse, des résistances tenaces, mais le grand art militaire n'y paraît guère. Les batailles rangées elles-mêmes sont avant tout des chocs et des contre-chocs de masses armées qui ne nécessitent guère et ne nous font point connaître des tacticiens de premier ordre; puis j'avoue ne pas apercevoir plus de routine chez Tavannes ou Monluc que chez Coligny ou La Noue, ni les grands progrès de l'art stratégique accomplis par les efforts d'un Duplessis-Mornay ou d'un Rohan; c'est sur un autre terrain que je croirais devoir signaler leur mérite, sur celui d'une force de résistance morale plus grande, suite naturelle d'une conviction plus profonde et plus individuelle chez beaucoup d'entre eux. Mais cette force morale n'a peut-être pas été aussi universellement répandue qu'on veut bien le dire. Tous les officiers et soldats huguenots n'ont pas été *braves* et *pieux;* M. L. accorde sans doute que cette piété ne fut pas « absolument générale », mais cela ne suffit pas puisque lui-même avouera plus loin que « les armées huguenotes devinrent bientôt aussi pillardes, aussi cruelles que toutes les autres armées du temps « (p. 62).

Ces objections plus générales et quelques remarques de détail d'importance très secondaire [3] ne sauraient nous empêcher de répéter en

---

1. Même différence sans doute entre la *théorie* et la *réalité* dans le chapitre sur l'approvisionnement des armées et forteresses huguenotes; sans doute ces règlements ont été faits *à un moment donné, pour des troupes particulières*; mais peut-on nous prouver que les armées protestantes (tout comme les catholiques d'ailleurs) n'ont pas la plupart du temps « chapardé » le paysan et vécu aux dépens des régions occupées, sans se soucier beaucoup de ces belles ordonnances?

2. M. L. se demande même quelque part si Turenne aurait pu devenir le grand Turenne, s'il était né catholique? J'ai peine à croire que le génie militaire tienne à la religion; Condé et Napoléon étaient bien catholiques aussi.

3. P. 27. Il ne faudrait pas parler de « l'austère morale » de Condé; on sait trop que l'austérité de Louis de Bourbon était fort relative. — P. 111. L'ingénieur Specklin n'a pas muni Strasbourg d'une enceinte bastionnée *au commencement du xvi[e] siècle*, parce qu'il n'est venu au monde qu'en 1536. — P. 179. Est-il bien sûr qu'en 1789 *des régiments entiers* fussent composés de Cévenols protestants? Qu'il y eut un grand nombre de réformés parmi les *Chasseurs des Cévennes*, c'est autre chose. — M. L. trouvera des indications précises sur l'exercice du culte protes-

terminant que l'ouvrage de M. Lehr est un travail d'un sérieux mérite. En abordant, avec ardeur et persévérance, une étude rendue très difficile par l'extrême rareté de sources vraiment utiles il a facilité notablement la tâche à ceux qui viendront après lui ; nous souhaitons qu'il trouve des émules assez nombreux et zélés pour qu'il puisse nous donner lui-même quelque jour une édition augmentée et plus largement documentée de son consciencieux volume.

R.

Die alten Matrikeln der Universitaet Strassburg, 1621 bis 1793, bearbeitet von Gustav C. Knod. Dritter Band : Personen = Ortsregister. Strassburg, Karl Trübner, 1901, III, 559 pp. gr. in-8°. Prix : 18 fr. 75 c.

M. G. Knod vient de terminer par un troisième volume son utile publication des registres matricules de l'ancienne Université de Strasbourg, de 1621 jusqu'à la Révolution [1]. Il nous y donne d'abord l'index alphabétique des milliers de noms d'étudiants conservés dans ces registres, chacun d'eux avec indication de son lieu d'origine et la date de son immatriculation. Dorénavant, il sera bien facile de constater si tel ou tel savant du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, tel ou tel diplomate ou administrateur, a fait une partie de ses études à l'*Argentina* rhénane. Un second index est consacré aux noms de lieux (ils y figurent tout à la fois sous leur forme allemande et sous leur travestissement latin), et sous le nom de chaque localité, l'on rencontrera encore une fois les noms de famille des étudiants originaires de cet endroit, avec un chiffre en parenthèse, indiquant le nombre des individus différents qui portent un même nom [2]. On peut ainsi se rendre facilement compte, à première vue, dans quels territoires du Saint-Empire romain, et dans quels pays limitrophes se recrutait le gros de la clientèle universitaire de Strasbourg et combien les considérations poli-

---

tant pour les soldats des régiments étrangers en garnison en Alsace, dans Maeder, *Notice sur la paroisse réformée de Strasbourg* (p. 107), où sont reproduits en appendice un ordre du lieutenant-général de Saint-André (1752) et un autre de M. de Bergue, commandant de la citadelle (1784), à ce sujet. — Disons enfin que l'auteur aurait pu nommer dans sa *Bibliographie* l'ouvrage de son collègue, feu M. Adolphe Schaeffer, intitulé *Les Huguenots du* XVI[e] *siècle* (Paris, 1870) dont nous rendions compte ici-même, il y a plus de trente ans ; il renferme un chapitre : *Les Huguenots et la guerre* qui est comme une esquisse du sujet traité par M. Lehr *ex professo*.

1. Voy. sur les premiers volumes *Revue critique*, du 1[er] nov. 1897.

2. C'est naturellement la ville de Strasbourg qui présente les séries de noms les plus considérables pour une même famille. On compte par exemple 15 Faust, 14 Boecler, 18 Kolb, 22 Gambs, 22 Roederer, etc. Peu d'exotiques, même à la fin du XVIII[e] siècle ; un Africain du Cap, un Américain de Saint-Domingue, un Asiatique de Java.

tiques, et plus encore les considérations religieuses, influaient sur cette fréquentation. Il faut regretter seulement que ces dernières tables s'étendent, en une seule série, à tout l'ensemble des matricules, au lieu d'être fractionnées en certaines périodes chronologiques. Quelqu'un qui dépouillerait simplement ces séries de noms de lieux, sans se reporter aux dates ou sans connaître de plus près l'histoire politique et intellectuelle de l'Alsace, risquerait d'en tirer des conclusions fort erronées; l'Université du milieu du XVII[e] siècle, avait une tout autre population que celle du XVIII[e]; on y voit beaucoup d'Allemands du nord qui ont presque disparu cent ans plus tard; on n'y rencontre aucun des Français de l'intérieur, ni des Lorrains, ni des enfants de l'Alsace catholique, si nombreux vers 1750. Toujours confessionnelle par le fait de la religion du corps enseignant, l'*Alma mater* strasbourgeoise était, longtemps avant la Révolution, fréquentée par un public des plus mélangés où les catholiques, les grecs orthodoxes, les anglicans, les réformés occupaient une place considérable. Peut-être M. Knod aurait-il pu rappeler ce changement historique notable, en tête même de ses tables [1].

Ajoutons que l'éditeur des matricules strasbourgeoises a conçu le projet de compléter, autant qu'il sera possible, ce catalogue des étudiants de Strasbourg depuis 1621, en recherchant les noms de ceux de la Haute-École et de l'Académie strasbourgeoise qui précéda l'Université proprement dite. Les registres eux-mêmes sont malheureusement depuis longtemps perdus; mais on peut espérer retrouver dans les archives, dans les correspondances du XVI[e] siècle, dans les biographies des hommes de ce temps, bien des indications précises; nous nous faisons un devoir de signaler ici la demande de concours que M. Knod adresse en terminant à tous ceux qui seraient à même de lui fournir une contribution quelconque pour ces listes futures et faciliteraient ainsi ses recherches.

R.

---

1. J'avoue ne pas comprendre très bien l'utilité d'une *seconde* table *des lieux*, qui fait suite à la première et où ceux-ci sont classés d'après les *frontières politiques actuelles de l'Europe;* cela a bien l'avantage — si c'en est un, au point de vue scientifique — de rejeter tous les Alsaciens, ceux du XVIII[e] comme ceux du XVII[e] siècle, et une bonne partie des Lorrains, hors de la rubrique *France* pour les incorporer à l'*Allemagne*, mais n'est-il pas un peu bizarre de voir figurer parmi les étudiants du Strasbourg prérévolutionnaire, des citoyens de pays qui n'existaient pas encore, de la *Roumanie*, de la *Grèce*, du *royaume d'Italie*, etc? On aurait pu abandonner, ce me semble, à chaque lecteur la mise au point de ces listes en ce qui concerne la géographie contemporaine.

Edmond Leclair, **Histoire de la Pharmacie à Lille de 1301 à l'an XI (1803).** Étude historique et critique. Lille, imprimerie Lefebvre-Ducrocq, 1900, in-8°, xxii, 396 pages.

M. Edm. Leclair a été bien inspiré en prenant pour sujet de thèse l'histoire encore inconnue de la pharmacie dans sa ville natale, et l'on peut dire que ce sujet lui a porté bonheur, tant il l'a traité avec science et talent. Sa monographie prendra rang parmi les meilleures que l'on ait en ce genre, et il serait à désirer qu'on en possédât de semblables pour toutes nos grandes villes ; on pourrait alors, et alors seulement, entreprendre d'écrire une histoire complète de la pharmacie en France.

Après un chapitre très court consacré aux « premières mentions des apothicaires à Lille », M. E. L. aborde véritablement son sujet ; il nous montre d'abord ce qu'étaient autrefois, dans cette ville, l'apprentissage, l'enseignement et l'exercice de la pharmacie, et donne, sur chacun de ces points, les renseignements les plus complets ; on lira surtout avec un grand intérét de curiosité ce qui se rapporte aux examens oraux et pratiques, sanction naturelle de l'apprentissage, et surtout à l'étude de la botanique et à l'établissement si laborieux d'un jardin des plantes.— On remarquera en particulier la figure si originale de J.-B. Lestiboudois, professeur de botanique pendant trente-quatre ans et que ni la tourmente révolutionnaire, ni la guerre étrangère ou la vieillesse n'empêchèrent jamais de faire son cours —. Il n'y a pas moins à apprendre dans le chapitre consacré à l'exercice de la pharmacie. Rivalité éternelle des médecins et chirurgiens avec les apothicaires, apparition de la réclame, remèdes infaillibles et universels, établissement et vérification des poids et mesures, etc., voilà quelques-unes des questions, — elles n'ont pas toutes perdu leur actualité —, qui passent successivement sous nos yeux.

Les deux chapitres consacrés aux premières pharmacopées, surtout à celle de 1772, offrent un intérêt tout particulier. Rien de plus instructif que la description de la *Pharmacopœia lillensis* de 1640 et l'énumération des remèdes végétaux qui y sont recommandés. M. E. L. a eu l'heureuse idée d'accompagner l'indication de quelques-uns d'entre eux des vers que leur avait consacrés Lespleigney dans son *Promptuaire*; nous avons ainsi un exposé complet des moyens de guérir, employés du premier tiers du xvi[e] à la moitié du xvii[e] siècle. Le nombre en était considérable ; il fut néanmoins notoirement augmenté, comme le montre la seule inspection de la *Pharmacopée* de 1694, édition augmentée et rendue nécessaire par l'épuisement de la première édition de la *Pharmacopœia lillensis* de 1640. Le succès de la Pharmacopée de 1694 fut grand, si grand même qu'elle fut bien vite épuisée, et qu'une nouvelle édition devint à son tour nécessaire; mais il fallut de longues années de négociations pour qu'elle

parût; bien que revue par le botaniste Lestiboudois et approuvée par de Jussieu lui-même, elle ne vit le jour qu'à la fin de 1772. Le récit de ces négociations est singulièrement amusant, et leur durée est une preuve que les lenteurs administratives remontent haut dans le passé. M. E. L. a eu raison de nous donner en entier les délibérations interminables qui précédèrent la publication si indispensable cependant de la nouvelle pharmacopée. Cette pharmacopée diffère de celle de 1694 par le nombre vraiment incroyable de remèdes d'origine animale qu'elle renfermait. L'apothicaire dut avoir désormais dans son officine des ongles et des cornes d'élan, des dents de sanglier, des yeux d'écrevisse, du sang de bouc desséché, surtout des bézoards, sans parler des momies d'Égypte et du crane d'un homme mort de mort violente. Deux longs chapitres, l'un sur les opérations galéniques, l'autre sur les opérations chimiques, terminaient cette volumineuse pharmacopée, à laquelle le Magistrat, par une ordonnance de 1773, enjoignit aux médecins et aux apothicaires de se conformer.

Après ces curieux chapitres, M. E. L. passe successivement en revue la thériaque et sa préparation en 1669, l'emploi des poisons et des remèdes secrets, ainsi que divers recueils de remèdes particuliers; puis il nous renseigne sur ce qu'étaient les apothicaires du pauvre et des hôpitaux (chap. VIII), ainsi que les apothicaires militaires à Lille avant 1789 (chap. X). Non moins instructif, le chapitre IX nous fait connaître l'organisation et les statuts de la corporation des pharmaciens avant et après 1595 : relations des médecins et des apothicaires, patronne de ceux-ci, obligations corporatives, funérailles des confrères, rien n'y est omis. Il faut signaler encore le dernier chapitre (le XIe), consacré à l'officine elle-même, à son extérieur, comme à son intérieur, ainsi qu'aux ustensiles et récipients en usage. On voit que la curiosité de M. E. L. n'a rien oublié. Mais ce n'est pas tout.

Cette conscienceuse étude est suivie des pièces justificatives, au nombre de soixante-treize, qui ont servi à la faire. Il y en a dans le nombre de fort curieuses. Citons pour exemple les « Statuts » et les « Lettres pour les apothicaires et épiciers de la ville de Lille » (31 mai 1586 et 21 octobre 1595) ; le « Compte de la corporation des Apothicaires et Épiciers » de 1611 ; une « demande de dispense d'apprentissage » ; le « Discours (en latin) prononcé à l'ouverture du Cours de botanique de Lille par Pierre Cointrel » (21 janvier 1745), ainsi que l'Annuaire de ce cours ; un « mémoire » tendant à prouver l'utilité du rétablissement de la leçon de botanique à Lille », et un projet de règlement pour le cours rétabli (7 mars 1770) ; la thèse de botanique de F.-J. Lestiboudois (2 octobre 1777), et celle de Mortelette (16 octobre 1782), enfin des notices sur les auteurs cités d'après le manuscrit de la Bibliothèque 419, intitulé « Scriptores Insulenses ». Je me reprocherais d'oublier une pièce de vers rarissime récitée par les élèves de l'École de Botanique, le 12 octobre 1773, jour de la clôture annuelle du

jardin. Cette pièce, communiquée à l'auteur par le Dr Dorveaux et signée J. Belteau, témoigne sans doute de plus de bonne volonté que de talent poétique ; elle n'en méritait pas moins d'être connue, ne fût-ce que par l'éloge du professeur Lestiboudois et ceux de Tournefort et de Linné qu'on y trouve.

Ce que j'ai dit suffira peut-être pour donner une idée du livre de M. Edmond Leclair ; enrichi de nombreuses et belles illustrations, accompagné d'un double index des termes pharmaceutiques et des noms de personnes, fruit de longues et patientes recherches, écrit d'un style clair et facile, il lui fait le plus grand honneur, et l'on comprend que, malgré son caractère spécial et scientifique, l'Académie française l'ait jugé digne d'une de ses récompenses ; celle-ci ne pouvait être mieux placée.

Ch. J.

— Les livraisons 2-5 du t. V du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de pararaître à la librairie Leroux, et contiennent les articles suivants : § 1, la stèle phénicienne d'Oumm el-'Aouâmid (pl. I-II). § 2. Dannaba et le pays de Job. § 3, Zeus-Hélios et le Baal-Bosor. § 4, Sur quelques inscriptions grecques du Haurân. § 5, Sur quelques noms de lieux de Palestine et de Syrie dans les listes épiscopales de Michel le Syrien. § 6, Légendes romaines et arabes inscrites sur des lampes en terre cuite. § 7, Dédicare phénicienne à Echmoun provenant de Sidon. § 8, Nouveaux bustes funéraires avec inscriptions palmyréniennes. § 9. L'inscription en mosaïque de Beit Sourik (p. III). § 10, Antiquités et inscriptions puniques. § 11, Le Castellum romain de Qariat el-'Enab. § 12, Plaque d'or représentant Esculape, Hygie et Télesphore (pl. III). § 13, Un dépôt de flèches anciennes dans la forteresse de David à Jérusalem. § 14. Le plâtrier Sosibios de Gaza. § 15. Inscription bilingue nabatéo-grecque du Sinaï. — § 16, La hiérarchie sacerdotale à Carthage. § 17. Les possessions de l'abbaye du « Templum Domini » en Terre-Sainte au XIIe siècle. § 18, Le Dieu Mifsenus.

— Sous le titre *On some Ancient and Modern Etymologies*, M. Minton-Warren publie dans les *Transactions of the American Philological Association* (XXXII, p. 110) quelques notes intéressantes : des considérations sur *frāter = fere alter*, dont il y a peu de chose à tirer — croit-il vraiment que la phonétique soit le moins du monde en jeu dans ces calembours par à peu près qui étaient toute la linguistique des anciens ? — une étymologie de *saltem* qui en vaut bien une autre ; et une étymologie de *pēierō* qui part de la forme ancienne du vb. *iūrō*, savoir **iovesō*, mais suppose ensuite la chute assez problématique d'un *u*- consonne, puis d'un *r*. Par quelque biais qu'on la prenne, l'histoire conjecturale de la plupart des mots latins laissera toujours à désirer. — V. H.

— La librairie Sijthoff, de Leyde, a communiqué à la *Revue* la préface qu'a écrite en latin M. Comparetti pour la reproduction photographique du manuscrit de l'Iliade Venet. A Marc. 454. Une photographie y est jointe, celle du fol. 15 v°, contenant A 176-200 (Codices græci et latini photographice depicti, duce Scatone de Vries bibliothecæ Universitatis Leidensis præfecto. Tom. VI : *Homeri Ilias cum scholiis, Codex Venetus A; Marcianus 454.* Præfatus est Domi-

nicus Comparetti. Lugd. Bat. A. W. Sijthoff, 1901 ; xiv p. in-fol. sur deux colonnes). Le célèbre manuscrit est décrit avec le plus grand soin et une exactitude minutieuse ; vient ensuite une étude sur les 12 premiers feuillets, signés *a* + 1-11 (le texte ne commence qu'au feuillet 12), parmi lesquels cinq seulement sont anciens ; quatre de ceux-ci appartenaient à un même quaternion que M. C. reconstitue fort habilement (p. viii, col. 2, le second feuillet de ce quaternion devrait être représenté par une ligne de points ; car il a disparu). L'histoire du manuscrit termine la préface ; on y lit entre autres détails qu'il avait très probablement appartenu au cardinal Bessarion, également possesseur du manuscrit B 453, d'une importance presque égale. Belle préface, digne d'une belle publication. — Dans la description du manuscrit, aux signatures grecques, lire IA et KA au lieu de IΔ et KΔ ; et p. xi, col. 2, au lieu de 1453 lire 1543. — My.

— M. W. Weinberger publie chez Tempsky et Freytag (Vienne, Prague, Leipzig) : *Catalogus catalogorum ; Verzeichniss der Bibliotheken, die aeltere Handschriften lateinischer Kirchenschriftsteller enthalten* (Im Auftrage der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien) ; 1902, 56 pp., gd. in-8° ; prix : 4 mk. Le titre indique bien l'objet de cette bibliographie. Par anciens manuscrits, on entend les manuscrits antérieurs au xiv° siècle. Après une bibliographie générale, les indications sont groupées par pays. M. W. donne des renseignements sommaires sur la formation des bibliothèques modernes et, par suite, énumère la plupart des anciennes qui ont été dispersées. Les livres qui concernent ces bibliothèques anciennes sont indiqués. Pour Paris, M. W. a omis : Franklin, *Anciennes bibliothèques de Paris,* qui est encore à consulter en plus d'une occasion. Une table des noms des manuscrits, c'est-à-dire des anciennes provenances et des noms d'auteurs termine cette utile brochure : *Rehdigerianus* manque à la première, cf. p. 36 et n. 2. Je rappelle que nous avons dans le *Catalogue des livres imprimés mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (rédigé par M. Omont) un ouvrage comparable à celui de M. Weinberger. Ils se complètent mutuellement. — P. L.

— Poursuivant ses fécondes recherches sur les institutions de la Sicile au moyen âge, M. Vito La Mantia publie une nouvelle série de textes sous ce titre développé qui indique suffisamment la nature des documents contenus dans sa nouvelle brochure : « *Testo antico delle Consuetudini di Messina* adottato in Trapani (1331), e seguito da una copia di consuetudini di Messina contenuta nel Ms. della metà del secolo XV della Biblioteca comunale di Palermo, e comparata col testo delle altre consuetudini di Sicilia e con le riforme di Appulo. » Palerme, Giannitrapani ; 58 pages in-8° ; 1901 (la couverture seule porte 1902). — H. H.

— Un vers obscur du Purgatoire de Dante (X, 30) fournit à M. G. Piranesi la matière d'une fort intéressante dissertation et le point de départ d'un système nouveau pour représenter la montagne où Dante a placé le séjour de la pénitence (*Di un passo disputato di Dante e della vera forma del Purgatorio dantesco,* con 10 tavole ; in-8°, 67 pages ; Florence, Lumachi, 1902). Le passage en question est celui où Dante, arrivant sur la première plateforme du Purgatoire, remarque que la paroi rocheuse de cette première région « *dritto di salita aveva manco* ». Beaucoup d'interprètes ont préféré à cette leçon : *dritta,* que donnent certains manuscrits et en ont tiré un sens qui paraît fort satisfaisant : cette paroi étant verticale ne laissait aucun passage pour monter plus haut, contrairement à ce que le poète avait éprouvé jusqu'alors dans l'*Antipurgatorio,* où la roche très à pic, mais irrégulière et présentant de nombreuses saillies, ne l'avait pas empêché de trouver un

chemin; autrement dit, à partir de ce moment, le poète pour monter plus haut, doit recourir aux escaliers qui sont pratiqués dans le roc de distance en distance. M. P. repousse cette explication, maintient *dritto* et interprète : « Dirittezza di salita aveva meno, ertezza avea minore », c'est-à-dire que l'inclinaison de cette paroi de la montagne était moins voisine de la verticale que celle de la portion précédemment parcourue. Une pareille interprétation, il faut l'avouer, ne peut être inspirée que par une opinion préconçue; on ne voit pas comment les mots *dritto di salita* peuvent être synonymes de *ertezza*; il est à croire que M. Piranesi, loin de tirer de ce vers sa conception du Purgatoire, l'interprète dans le sens de son système. La méthode n'est pas excellente, et il est imprudent aussi de s'appuyer sur un vers dont la leçon est mal établie pour étayer tout un raisonnement touchant la sculpture du Purgatoire Dantesque. Dans ces conditions la proposition de M. P. pour modifier la forme couramment admise par les critiques pour la montagne de l'expiation, peut être curieuse, intéressante; mais elle n'a guère que la valeur d'une conception tout à fait personnelle, et elle a le tort de ne pas répondre à toutes les exigences du texte de Dante. Pour discuter utilement ce problème. il faudrait pouvoir mettre quelques croquis sous les yeux des lecteurs, et je renvoie ceux que la question intéresse au *Bulletin italien des Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* (1902). — H. H.

— M. Fritz Holleck-Weithmann aborde, après tant d'autres, la difficile question des sources de *Much Ado about Nothing* (*Zur Quellenfrage von Shakespeares Lustspiel « Much Ado about Nothing »*. Heidelberg, Winter). On sait que, pour la plupart des commentateurs, Shakespeare aurait tiré d'un conte de Bandello, ou de la traduction française de ces contes par Belleforest, l'intrigue tragique de sa pièce (intrigue Claudio-Hero). L'intrigue comique (Beatrice-Benedick) serait dans cette hypothèse une création du poète. On a signalé en outre quelques ressemblances entre un épisode du *Roland Furieux* et la partie sérieuse de la pièce de Shakespeare. Enfin la *Belle Phénicienne* du dramaturge allemand Jacob Ayrer a été rapprochée de *Much Ado*. Après un examen attentif de cette pièce d'Ayrer et d'une autre pièce, une tragi-comédie de Kongehl, M. F, H.-W. arrive aux conclusions suivantes : la comédie de Shakespeare est tirée, non de Bandello, mais d'une ancienne comédie anglaise aujourd'hui perdue, d'ailleurs inspirée directement par le conte italien. Représentée en Allemagne, cette comédie a servi de modèle à Kongehl; quant à Ayrer, il s'est rappelé la comédie anglaise en suivant la traduction de Belleforest, telle que Brand la lui présentait. Dans la pièce perdue, il existait une partie comique, dont il reste des traces chez Ayrer et Kongehl, et qui a donné à Shakespeare l'idée de l'intrigue Beatrice-Benedick. — Ch. Bastide.

— Dans le fascicule XX de la collection intitulée *Palaestra* (*Quellenstudien zu Robert Burns*, Berlin, Mayer et Muller, 1901), M. Ritter étudie les sources des poèmes de Burns écrits de 1773 à 1791. De temps à autre le commentaire s'interrompt; dans la parenthèse qui s'ouvre se glissent de petites dissertations (sur la poésie lyrique en Écosse, sur l'élégie burlesque, sur la pitié pour les bêtes dans la poésie anglaise); une conclusion résume les résultats du travail, les « thèses » soutenues. D'après M. R., Burns est redevable pour ses œuvres, forme comme fond, à ses prédécesseurs écossais et à certains poètes anglais du xviiie siècle. L'influence de Pope entre autres est signalée, non sans raison; car, avec son poème de *Windsor Forest*, le « Boileau de l'Angleterre » se trouve, par l'intermédiaire de Burns, rejoindre les poètes romantiques du xixe siècle. Venant après d'importants travaux, comme les deux volumes de M. Angellier et l'édition de M. Henley, la dissertation

de M. R. n'offre sans doute rien de bien original; c'est une compilation patiente, un recueil d'observations minutieuses et d'ingénieux rapprochements sur lequel pourront s'appuyer de solides généralisations. Reste cependant à expliquer l'intervalle immense qui malgré tout sépare Burns de ses prédécesseurs écossais, des Ferguson et des Ramsay; on a beau dire que le *Cotter's Saturday Night* est inspiré par le *Farmer's Ingle*, le modèle n'en paraît pas moins comme une vague ébauche à côté du tableau achevé; quelque chose ici échappe à l'analyse, c'est le génie même du poète. Apparemment, c'est la seule chose qu'il ne devait pas à d'autres. — Ch. Bastide.

— Un volume par an, tel paraît être le programme que s'est tracé M. A. Loforte-Randi; il l'a suivi de point en point depuis le jour où il publia, en 1898, une étude sur la poésie amoureuse de Léopardi. Chaque année nous apporte un volume de la série qu'il a entreprise sous le titre général de *Nelle letterature straniere;* les auteurs français y coudoient les Anglais, les Américains, les Allemands et les Espagnols (pourquoi pas les Russes?); quatorze ont déjà défilé devant nous en quatre séries, et deux séries sont dès maintenant annoncées comme imminentes. M. L. R. passe de la renaissance aux temps modernes, du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest, avec une légèreté d'acrobate; et cette gymnastique serait vraiment admirable, si l'on en sentait mieux l'utilité. Mais M. L. R. a suffisamment démontré sa souplesse; il devrait s'appliquer à cultiver maintenant la solidité, la pénétration de son esprit. Sa quatrième série (*Pessimisti;* Palerme, Reber, 1902, in-12, 338 pages) m'oblige à renouveler ces remarques, que j'avais eu déjà l'occasion de formuler à propos de la série précédente. Elle contient trois études sur trois hommes aussi différents que possible : Swift, La Rochefoucauld et Schopenhauer. Quand on aura loué l'intelligence et le zèle de l'auteur, les qualités aimables de son style et la variété de ses connaissances, il ne restera plus qu'à dire que tout cela est déplorablement superficiel; on ne conçoit pas l'intérêt qu'il peut y avoir à aligner tant de grands mots et de périodes sonores pour caractériser par exemple la Fronde (p. 161-177); c'est de la vulgarisation grandiloquente, et parfaitement inutile. Au reste, tout le chapitre sur la Rochefoucauld, bien composé et contenant beaucoup de vues justes, est mal venu dans l'ensemble; il n'est pas dans le ton; pour parler dignement de l'auteur des Maximes, il faut un sentiment des nuances et un tact qui font ici défaut. Mais comment pourrait-on s'en montrer surpris? Ces qualités-là ne se trouvent guère sous la plume des improvisateurs. — H. H.

— Le troisième fascicule des *Finnisch-Ugrische Forschungen*, édité par les professeurs E.-N. Setälä et Kaarle Krohn (Helsingfors et Leipzig, Harrassowitz, pp. 147-193 et 185-260) termine le premier volume, qui correspond à l'année 1901. Comme les précédents, il est divisé en deux parties avec paginations différentes : 1° les *études :* Où et quand se sont formés les chants magiques des Finnois, par K. Krohn; termes étrangers pour désigner des défauts corporels, par J. Mikkola; mots germaniques en finnois et en lapon, par E.-A. Tunkelo; bois employé pour les sacrifices par les Lapons de Sompio, par E.-N. Setälä; les finales *-öb* et *-öp* en syrjane et le comparatif en ougro-finnois par Y. Wichmann; 2° les notices critiques, bibliographiques; les correspondances; la liste des cours traitant de matières ougro-finnoises, hors de la Finlande; des nouvelles; de copieuses tables des matières et de noms d'auteurs de l'excellente et précieuse bibliographie ougro-finnoise pour l'année 1900, qui a paru dans le second fascicule (pp. 68-172). Ainsi la Finlande a maintenant trois grands organes périodiques pour la linguistique et l'ethnographie : le *Suomi*, pour les populations ouralo-finnoises; le *Journal de la Société finno-*

ougrienne qui embrasse en outre tous les autres peuples altaïques et même leurs voisins; enfin, les *Forschungen* avec leur *Anzeiger* qui feront bien, croyons-nous, de s'en tenir, comme par le passé, aux peuples ouralo-finnois. Le sujet est assez vaste pour que ces deux recueils parallèles trouvent place à côté du *Suomi* et des *Mémoires de la Société de littérature finnoise*, sans faire double emploi avec eux, leurs articles pouvant être, grâce à leur bièveté, infiniment plus nombreux et variés. Quoi qu'il en soit, voici une nouvelle preuve de la merveilleuse vitalité de cette nation petite, mais laborieuse et tenace qui, moins favorisée de la nature que la Hongrie, marche dignement avec elle, à la tête des populations de sa famille. — L. BEAUVOIS.

— Sous ce titre : *Vatroslav Oblak, ein Beitrag zur Geschichte der Neuesten Slavistik*, M. MURKO publie (Vienne, librairie Adolphe Hölder) la biographie du slaviste V. Oblak né en 1864 à Cilly, mort en 1896 dans cette ville au moment où il allait avoir une chaire à l'Université de Graz. Slovène d'origine comme Kopitar, Miklosich, Krek, V. Oblak a comme eux apporté d'importantes contributions à l'étude de la philologie slave, notamment des langues slovène et bulgare. Une souscription entreprise sur l'initiative de M. Jagic a permis de lui élever un monument dans le cimetière de Cilly. — L. L.

— M. F. BATIOUCHKOV vient de publier à Saint-Pétersbourg un second volume d'*Études critiques sur les contemporains*. L'un des côtés curieux de ses études, ce sont les parallèles que l'auteur se plaît à établir entre les écrivains russes et français. L'une d'entre elles, par exemple, examine la manière dont Balzac, Tchekov et Korolenko ont mis en scène les paysans; une autre compare Pouchkine à Racine et *Athalie* à *Boris Godounov*. D'autres sont entièrement consacrées à des écrivains russes, à Korolenko, à L. Maïkov, à Soloviev, à Riépine. — L. L.

— M. Alexis VESELOVSKY (de Moscou) auquel on doit déjà d'excellents travaux de littérature comparée, a fait paraître à Moscou un volume sur Byron. C'est une biographie qui avait d'abord paru par fragments dans la *Revue d'Europe*. L'auteur a suivi les traces de son poète en Angleterre et en Italie et paraît parfaitement au courant de la littérature de son sujet. On peut regretter qu'il n'ait pas joint à son travail un chapitre spécial sur le byronisme dans la littérature russe. Mais M. Veselovsky pourra nous répondre qu'il a déjà traité ce sujet dans son essai sur *les Influences occidentales dans la littérature russe*. Nous avons signalé ici même la seconde édition de ce travail parue en 1896. — L. L.

— M. G. LANSON avait écrit, dans l'hiver 1900-1901, pour les lecteurs du *Figaro*, une série d'articles où il exposait et commentait les projets de réforme de l'enseignement secondaire. Maintenant que ces réformes vont passer dans la réalité, on ne peut que lui savoir gré d'avoir réuni ces articles en une brochure, *L'Université et la société moderne*. Paris, Colin, 1902, in-18, pp. XI, 122. Le public y trouvera une idée claire de l'orientation générale qu'on veut donner à notre enseignement, en l'adaptant aux besoins de la société moderne. Sur le détail même de la réforme et sa réalisation pratique il lui arrivera de rester perplexe; trop de points ne sont qu'effleurés et l'information du journaliste est restée çà et là insuffisante. Mais si tout le commentaire eût pu être plus critique, il y a dans la brochure une préoccupation essentielle qui en fait l'intérêt et qui a fourni un dernier chapitre plus substantiel, publié celui-ci dans la *Revue internationale de l'Enseignement*. L'auteur y développe ce que doivent être les véritables humanités modernes. Il veut un enseignement classique scientifique, c'est-à-dire débarrassé de l'attirail littéraire et esthétique, moins soucieux d'affiner le goût que d'habituer les esprits

à la méthode dans la recherche du vrai. Sur l'interprétation des textes et sur la place à laisser à l'histoire littéraire sa compétence lui a inspiré d'excellents conseils qu'il y aura profit à suivre, même en y faisant des réserves. — L. R.

— Une nouvelle Revue de l'Enseignement secondaire (*Monatschrift für höhere Schulen*, hergg. von R. Köpke und A. Matthias. 1. Jahrgang. I. Heft. Januar. Berlin, Weidmann, 1902, in-4°, p. 80) s'est fondée au lendemain des réformes qui ont établi en Prusse l'égalité des droits des deux enseignements du Gymnase et de la Realschule, disons classique et moderne, pour employer des mots familiers. Le premier fascicule nous apporte le programme des éditeurs (*Zur Einführung*, pp. 1-10). Ils veulent travailler à apaiser le conflit qui sépare les partisans des deux écoles, offrir aux uns et aux autres un champ de discussion et d'entente, en servant les intérêts supérieurs de l'éducation de la jeunesse, qui devra être une éducation nullement utilitaire, mais désintéressée et élevée, méritant vraiment le nom d'humanité, soit que les intelligences se soient mises à l'école de l'antiquité, soit qu'elles aient été façonnées par la discipline scientifique et l'étude des langues et des littératures modernes. Malgré une réelle impartialité, il n'est pas difficile de voir, en paraissant même ignorer leur situation officielle, de quel côté sont les préférences des éditeurs. L'ambition de la Revue est de conquérir à l'enseignement moderne cette valeur éducative et de haute culture qu'on était trop porté à lui dénier. Ces préoccupations idéales sont intéressantes à signaler chez des voisins qu'on ne veut nous donner que comme des modèles d'utilitarisme. Pour les articles, je me borne à reproduire le sommaire de ce premier fascicule. P. Geyer, *Die Gleichwertigkeit der Gymnasien, Realgymnasien und Oberrealschulen auf dem Gebiete der ethisch bedeutsamsten Lehrfächer*, 11-19. — A. Heubaum, *Die Geschichte des ersten preussischen Schulgesetzentwurfes*, 20-40. — W. Münch, *Die Erziehung zum Urteil*, 40-47. — J. Kreutzer, *Zur römischen Kaisergeschichte*, 47-52. — A. Harnack, *Zur Behandlung der römischen Kaisergeschichte auf der Schule*, 53-56. — J. Caro, *Die Frage der Gymnasial-und Realschulbildung in Frankreich*. 58-60. A la fin (61-78) des comptes rendus surtout analytiques de livres pédagogiques et autres. — L. R.

— C'est avec plaisir que nous annonçons la deuxième édition de la *Bibliographie de l'histoire de Belgique* de M. H. Pirenne, professeur à l'université de Gand (Bruxelles, Lamertin, 1902. In-8°, xvi et 270 pp.). Ce catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages principaux relatifs aux Pays-Bas jusqu'en 1598 et à la Belgique jusqu'en 1830 a déjà rendu de grands services. M. Pirenne l'a remis au point sans changer rien d'important au plan et à la méthode de la première édition. Le précieux ouvrage qui comptait 2084 numéros, en comprend aujourd'hui 2586. Il s'est donc considérablement accru. En outre, de ci de là, M. Pirenne a ajouté des notes aussi brèves que possible. — A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 12 mai — 1902

Das Abendmahl im Zusammenhang mit dem Leben Jesu und der Geschichte des Urchristentums; I Heft : Das Abendmahlsproblem ; II Heft : Das Messianitaets-und Leidensgeheimnis, von A. Schweitzer. Leipzig, Mohr, 1901 ; in-8°, xv-62 et xii-109 pages.

Un des problèmes les plus difficiles que présente l'histoire du christianisme primitif est assurément celui de la cène eucharistique et du lien qui rattache le rite chrétien au dernier repas que Jésus prit avec ses disciples. Les récits évangéliques de la dernière cène ont été rédigés à une époque où la cène des chrétiens avait toute la consistance d'un usage traditionnel, et, dans la pensée des narrateurs, celle-ci faisait suite à celle-là. Il est déjà malaisé de déterminer ce que signifie pour eux l'acte symbolique qu'ils racontent, et plus encore de savoir s'ils n'ont pas introduit dans l'histoire de Jésus certains éléments qui appartiendraient à l'histoire de la tradition. M. Schweitzer commence par discuter les diverses théories qui ont été proposées par les critiques, et il se complaît à les détruire en quelque façon les unes par les autres, celles qui mettent l'essentiel de la cène dans le repas de communauté pouvant rendre compte du rite protochrétien, mais non de la cène du Christ, qui symbolise la passion, et celles qui s'attachent au symbole de la passion expliquant l'acte de Jésus, mais non le repas liturgique des premières communautés. Cette réfutation est fondée en partie, mais elle a déjà quelque chose de systématique. Ce qui l'est plus encore est la théorie personnelle de l'auteur et la façon dont il y adapte l'histoire évangélique. L'acte de Jésus aurait été une parabole mystérieuse (ce que n'ont jamais été les vraies paraboles), que les disciples ne comprirent pas et qui n'était pas faite pour être comprise. Le Christ voulait signifier que par sa mort le festin messianique

devait arriver. M. S. nous dira plus tard comment la cène chrétienne est sortie de cette énigme, et nous n'avons pas à préjuger ce qu'il se réserve de nous apprendre. Son point de départ échappe à la vérification historique. L'idée qu'il prête à Jésus ne ressort pas des textes, et il n'y a pas lieu d'en être étonné, puisque, dans l'hypothèse, les apôtres n'avaient pas compris. Mais une recherche méthodique ne peut partir que de ce que les apôtres ont pensé entendre, et, quand on remonte du quatrième Évangile à Paul et aux Synoptiques, il paraît bien que les premiers chrétiens croyaient communier à Jésus dans la cène, et pensaient renouveler dans cette communion le dernier repas du Christ. Les récits des Synoptiques et de Paul sont fondés sur cette persuasion. Il est bien risqué de faire poser tout cela sur un pur contresens. En s'attaquant aux thèses les plus en faveur auprès des critiques, M. Schweitzer a mis en avant beaucoup d'idées justes, bien qu'il ait manqué rarement de les exagérer. Ainsi la distinction de deux périodes dans le ministère galiléen, l'une toute brillante et l'autre toute d'insuccès, est vigoureusement combattue et devra au moins être atténuée. L'association du point de vue eschatologique avec la perspective de la passion est écrite, en effet, dans les textes de l'institution eucharistique. Si Jésus n'a pas revendiqué publiquement la qualité de Messie, ce n'est pas seulement par prudence, c'est que ce titre n'appartenait tout à fait qu'au Christ de l'eschatologie. Mais il ne faut pas aller jusqu'à dire que Jésus a été son propre précurseur et qu'il a été salué comme tel en entrant à Jérusalem. Il est vrai aussi que le point de vue eschatologique domine tous les discours évangéliques, et que la perspective de la résurrection se confond d'abord avec celle de la parousie : ce n'est pas une raison pour affirmer que le royaume des cieux, bien loin d'être destiné aux générations futures, est avant tout pour les générations passées qui doivent ressusciter. La vérité peut être dans le paradoxe, mais à condition qu'on ne le pousse pas trop loin.

Alfred Loisy.

Im Lande Jahwehs und Jesu, von P. Rohrbach. Leipzig, Mohr, 1901 ; in-8°, 432 pages.

Les impressions de voyage d'un théologien qui argumente contre la théologie dont il se sépare pourraient manquer de fraîcheur et de poésie. Ce n'est pas le cas pour celles de M. P. Rohrbach, dans son livre sur la Palestine. L'auteur a voulu rattacher à la description de certains endroits choisis ses vues sur l'histoire de la religion israélite et de l'Évangile, en y mêlant une critique parfois assez vive des doctrines et opinions traditionnelles. Le tout forme un ensemble qui n'est pas disparate ; l'unité se fait dans un sentiment dominant qui est

l'amour du vrai, avec un ton de franchise qui inspire la sympathie. Certaines conclusions de l'exégèse critique semblent avoir été découvertes il n'y a pas très longtemps par le docte pèlerin, qui n'est pas encore tout à fait à l'aise dans les idées qu'il vient de prendre, ni en état de regarder froidement celles qu'il vient de quitter. Il lui arrive parfois de donner comme fait historique une hypothèse peu sûre. Voici, par exemple, sa façon d'expliquer la présence de deux pierres dans l'arche : la tribu de Joseph, en Égypte, avait une arche avec une seule pierre sacrée ; Moïse, ayant conduit cette tribu au désert, mit aussi dans l'arche la stèle qu'il avait érigée après la vision où Jahvé lui inspira de délivrer ses frères ; et voilà pourquoi il y avait deux pierres dans l'arche. On peut imaginer bien d'autres possibilités. M. R. ne croit pas à la naissance du Christ à Bethléem, mais il veut garder la crèche, et même la société d'ânes et de chameaux dont Luc ne parle pas. Il se déclare scandalisé au plus haut point du miracle de Cana, et il ne paraît pas soupçonner que ce prodige, dans la pensée de l'évangéliste, a un sens dont on peut tirer de l'édification. Au point de vue de l'histoire, ce volume est une œuvre de vulgarisation un peu hâtive ; comme essai de philosophie religieuse, c'est une ébauche assez originale, mais incomplète, et que M. Rohrbach ne manquera probablement pas de retoucher plus d'une fois en sa vie ; l'intérêt principal est dans la psychologie du livre, par la révélation du travail qui se fait dans l'esprit des jeunes théologiens protestants, lorsque, sortant de la dogmatique traditionnelle, ils entrent en contact avec la critique de la Bible.

A. L.

Untersuchungen über die Entstehung des vierten Evangeliums, von J. Grill. Erster Teil, Leipzig, Mohr, 1902 ; in-8°, xii-408 pages.

Ce volume respectable est consacré uniquement au prologue du quatrième Évangile ; on y examine le caractère fondamental du prologue par rapport au livre, et les divers éléments doctrinaux qui y sont entrés, idée du Logos, comparé au Logos de Philon et à la σοφία, idées de la vie et de la lumière, théorie de l'incarnation.

Les deux idées qui dominent tout le quatrième Évangile, à savoir le Christ-vie et le Christ-lumière, sont associées dès les premières lignes à l'idée du Logos ; c'est parce que Jésus est le Logos incarné qu'il est la vie et qu'il est la lumière. Les paroles de Jésus sont caractérisées comme paroles du Logos. Le titre de Fils de l'homme s'applique au Verbe préexistant à l'incarnation ; le Verbe est Fils de Dieu et unique en tant qu'incarné et envoyé. On ne voit pas très bien comment M. G. prouve que les vv. 4-5 du prologue se rapportent au Verbe non incarné, et que la lumière qu'il répandait alors dans le

monde n'était pas la vraie, parce qu'elle brillait dans les ténèbres. Y a-t-il eu un temps où le Verbe n'était pas la vraie lumière et la vraie vie ? Est-ce que cette assertion : « la vie était la lumière des hommes » ne correspond pas à cette autre : « la vraie lumière, qui éclaire tout homme, venait dans le monde », et : « la lumière luit dans l'obscurité » à : « il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » ? M. G. admet que les vv. 9-13 ne peuvent s'entendre que de la manifestation du Verbe incarné : en même temps que Jean prêchait, la vraie lumière est apparue, mais le monde n'a pas reconnu celui qui l'avait fait. Si tel est le sens des vv. 9-13, les vv. 4-5 doivent signifier la même chose en termes abstraits.

Tout en établissant le parallélisme de la doctrine johannique avec celle de Philon, M. G. combat l'intrusion de certaines théories philoniennes dans l'Évangile : il conteste, par exemple, que les « ténèbres » de *Jean*, I, 5, aient rien de commun avec la matière qui serait censée résister à l'action du Verbe. Il définit très bien le point de vue de Philon comme *natürlich-rational*, et celui de Jean comme *Offenbarungs-geschichtlich*, ce qui peut se traduire : d'un côté, la philosophie naturelle ; de l'autre, le fait chrétien. Le Logos philonien est essentiellement la raison absolue, et comme tel d'origine hellénique ; il y a seulement adaptation aux idées et au langage de l'Ancien Testament touchant la parole divine ; mais le Logos est identifié à la Sagesse. Jean n'emprunte pas la théorie philonienne, mais il en procède, il est dans son atmosphère, il se sert de la théorie en la dominant et la dépassant. Il concrétise les abstractions du docteur judéo-alexandrin. Son Verbe est la parole, l'organe de la création et de la révélation, et rejoint ainsi la parole de Dieu dans l'Ancien Testament ; au lieu d'être une abstraction sans personnalité bien déterminée, il est une puissance personnelle ; et ce n'est pas un être intermédiaire, mais il est de nature proprement divine ; il ne sert pas à combler l'abîme qui sépare du monde un Dieu abstrait, car le Dieu de Jean est personnel et vivant ; les relations du Verbe avec Dieu sont de personne à personne. La transcendance de Dieu et du Verbe à l'égard du monde n'est pas extérieure, purement physique, mais c'est une opposition d'ordre intérieur, spirituel et moral, qui n'exclut aucune forme ou degré d'action immédiate dans la nature. Dans ces conditions, il est tout à fait extraordinaire qu'on ne rencontre pas la doctrine de la Sagesse ni même le nom de σοφία dans le quatrième Évangile, bien qu'on le rencontre dans les Synoptiques et surtout dans saint Paul. Le silence de Jean, dit M. Grill, ne peut être un effet du hasard ; il est à croire que la spéculation gnostique avait abusé déjà de la σοφία ; plusieurs systèmes de la gnose en ont fait un éon dégradé ; c'est par répugnance contre le dualisme gnostique et pour prévenir une équivoque trop facile, que l'école johannique, con-

trairement à ce qu'on attendrait, n'a point parlé de la Sagesse. Jean substitue ἀλήθεια à σοφία.

L'analyse des idées de vie et de lumière présente le même intérêt que celle de la conception du Verbe. L'idée fondamentale est celle de vie; la lumière vient en second lieu et comme dérivant de la vie. M. G. examine la notion de la vie chez les anciens philosophes grecs, chez les gnostiques, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament; il discute pareillement la notion de lumière dans la Bible et la notion de gloire. Dans le quatrième Évangile, la notion de la vie est christologique avant d'être sotériologique : c'est parce que le Verbe-Christ est la vie, qu'il communique cette vie éternelle à ceux qui croient en lui; la vie du Verbe se manifeste dans le Christ; elle a sa source dans le Père et devient source de vie pour les fidèles; la résurrection de la chair est impliquée dans cette vie, qui n'est pas une simple connaissance. La lumière est la révélation et la manifestation de la vie qui est dans le Verbe-Christ; cette lumière, qui procède de la vie, la communique; elle n'est pas d'ordre purement intellectuel, mais elle contient un élément moral. En tant que vraie lumière, le Christ est pour les hommes le principe personnel de la connaissance de la vérité religieuse. Ce n'est pas sur la notion de la vie que Jean diffère des Synoptiques, mais en ce que le Christ ne devient pas seulement principe et médiateur de vie par sa résurrection; il est la vie, de toute éternité; il l'était durant son passage sur la terre; au point de vue sotériologique, la différence consiste en ce que la vie éternelle n'est pas seulement un bien promis au fidèle, mais un bien présent et une qualité actuelle.

Le Logos est devenu la vie et la lumière des hommes par l'incarnation : ceci n'a rien de philonien et n'était préparé en aucune façon par Philon; il suffit de rappeler l'opposition irréductible qui, dans le système philonien, existe entre l'être divin et la matière. L'idée de l'incarnation n'a pas été suggérée non plus par les récits de la conception virginale dans Matthieu et dans Luc : pris en eux-mêmes, ces récits n'impliquent ni la préexistence du Christ, ni sa divinité, ni la perfection de son humanité. M. G. conteste, en parlant du témoignage de Jean-Baptiste, que, dans la perspective du quatrième Évangile, l'incarnation se confonde avec la descente de l'esprit divin sur Jésus; il parle du baptême du Christ, sans observer que l'auteur a fait exprès de n'en rien dire et que le baptême est représenté uniquement par cette descente de l'esprit, d'où il résulte, d'après le Précurseur lui-même, c'est-à-dire d'après l'évangéliste, que Jésus est le Fils de Dieu. Derrière le développement sur l'incarnation et le témoignage du Baptiste, dans *Jean*, I, 6-34, il n'y a pas autre chose, en effet, que le récit du baptême dans les Synoptiques, et l'on n'a aucune raison d'alléguer comme parallèle en ce point particulier la mission du Christ préexistant de Paul. Incarnation est synonyme de manifestation terrestre

de la gloire du Verbe. « Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, nous avons vu sa gloire », ce sont les trois éléments coordonnés, on pourrait dire simultanés de la théorie johannique, et l'existence de Jésus avant la descente de l'esprit est comme non avenue pour l'évangéliste, qui visiblement n'en veut rien connaître. Plus importante est la question du rapport de l'incarnation avec les doctrines de l'Inde et de la gnose. Un contact est possible et même vraisemblable ; mais l'idée johannique n'est pas expliquée par là. L'incarnation correspond à l'idée du Verbe-Fils de l'homme, et ce n'est pas une théorie de métaphysique intellectualiste, mais une conception religieuse dont la piété chrétienne avait besoin et que lui a donnée un génie mystique.

Le travail de M. Grill est le fruit de longues et minutieuses recherches ; l'érudition y est abondante et sûre, la critique judicieuse, pénétrante et prudente. Espérons que la suite de cette remarquable étude, qui rend subitement vieilles, quoique non inutiles, celles qui ont paru dans ces dernières années sur le même sujet, ne se fera pas trop attendre.

Alfred Loisy.

T. Macci Plauti Epidicus ; iterum recensuit Georgius Goetz (Comoediarum Plautinarum tomi I fasc. II). Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri ; MCMII. xvi 129 pp., in-8°.

La première édition de l'*Epidicus* avait été donnée en 1878 par M. Goetz. On sait tous les travaux qui ont été accomplis depuis cette date. Pour ne parler que des éditions, nous avons eu celles de M. Ussing et de M. Leo, sans parler de la petite édition Goetz-Schoell. La présente revision a largement profité de ces travaux. De plus le ms. *E*, l'Ambrosianus, n'avait pas encore été collationné, non plus que le Vossianus V, qui contient les 244 premiers vers de la pièce. Du premier, il fallait chercher les variantes dans la préface du Curculion ; du second, dans celle de Casina. La nouvelle édition réunit toutes ces données dispersées.

Cet accroissement de l'apparat et un dépouillement très complet de la bibliographie ont conduit M. G. à prendre pour cette pièce la même disposition que dans les derniers fascicules du Plaute. Un appendice de 27 pages contient les références aux ouvrages modernes et les conjectures proposées. On n'a qu'à comparer quelques pages pour se rendre compte du progrès qui est ici réalisé. Tandis qu'en 1877, les indications étaient assez rares, nous avons maintenant de longues et nombreuses notes. Sans s'astreindre au programme que semble tracer le titre *appendix critica*, M. G. nous donne tout ce qu'il a recueilli. Ces références sont souvent les amorces d'un commentaire explicatif.

Ainsi vers 23 *pellis mellina*, 84 *itaque*, 137 rapprochement avec Properce, 153 désaccord avec le v. 300, 261-2 rapprochement avec Caton, 400 *siris*, etc.

Le texte a été modifié en un assez grand nombre de passages. Suivant la tendance conservatrice qui domine, il a été rapproché de la leçon des manuscrits. Dans ses notes, M. G. dit souvent : « Olim edidi, olim putaui » ; ce sont d'anciennes corrections qu'il abandonne ou qu'il rejette dans l'appendice. Il est intéressant de constater le résultat de vingt-cinq années de travaux. Un coup d'œil sur l'appendice montre combien elles ont été remplies. Tout cet effort aboutit à nous ramener au texte des manuscrits. Nous l'apprécions mieux à mesure que nous connaissons mieux la langue et la métrique de Plaute. Et là où il paraît suspect, l'expérience et la science d'un Plautinisant comme M. Goetz l'arrêtent et lui font préférer un signe de doute à une correction. On trouvera des corrections, bien entendu, dans cette deuxième édition. Mais telle me paraît être l'impression générale que dégage la comparaison des deux textes.

P. IX, l. 12 du bas, lire : *deuastata;* p. XIII, l. 6, la sigle V du manuscrit manque.

Paul LEJAY.

Sagen aus dem alten Irland übersetzt von Rudolf THURNEYSEN. Berlin, Wiegandt u. Grieben, 1901, XII-152 p., gr. in-8°. Prix : 6 Mk.

Ce recueil de *Récits épiques de l'ancienne Irlande* met à la disposition du grand public d'Allemagne des traductions courantes de ces curieux textes celtiques, comme il y en avait déjà pour la France et l'Angleterre. La compétence bien connue de l'auteur en cette difficile matière lui a permis de puiser, en pleine connaissance de cause, dans le riche trésor des légendes héroïques et mythologiques que les lettrés irlandais du haut moyen âge étaient chargés de mettre en œuvre, pour l'amusement et l'instruction des puissants personnages de l'île. Son choix s'est porté sur les pièces suivantes : 1° « Comment fut découpé le cochon du fils des (deux) muets » ; 2° « Pourquoi les fils d'Usrech s'exilèrent » ; 3° « Les guerriers d'Ulster en mal d'enfant » ; 4° « La lutte pour le morceau du héros » ; 5° « La naissance de Setanta » ; 6° « La naissance de Conchobar » ; 7° « La mort de Mess-Gegra et celle de Conchobar » ; 8° « Pourquoi Ark fut surnommé l'Unique » ; 9° « Etain et Alill Anguba » ; 10° « La maladie du chien de Culann (Cûchulainn) » ; 11° « L'assassinat du fils de Ronan » ; 12° « Comment Fraech fit la cour à Finnabir » ; 13° « Comment Snedgus et Mac Riagla voyagèrent sur mer » ; 14° « Vision de Mac Conglinne ».

Ces compositions épiques sont visiblement bien antérieures à

l'an 1100, date approximative du plus ancien manuscrit qui les ait conservées. La prose y est mêlée de parties versifiées et de passages « rhétoriques » en un style d'une complication savante, obscur pour les copistes eux-mêmes. La version de M. Thurneysen ne vise point, dans ces cas surtout, à une exactitude littérale ; les passages en vers sont rendus dans une prose très légèrement rythmée.

Une substantielle introduction, des notices bibliographiques et un index, rédigés avec soin, complètent cet intéressant ouvrage de vulgarisation, qu'on sent écrit par un spécialiste.

E. Ernault.

Henri Sée. **Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge**, Paris, Girard, 1901. xxxvii-638 p.

M. H. Sée était bien préparé par ses travaux antérieurs à tracer un tableau d'ensemble de la condition des classes rurales en France au moyen âge. Ses études sur les classes serviles en Champagne (*Revue historique*, t. 56 et 57) et sur les classes rurales en Bretagne (*Annales de Bretagne*, 1896, t. XI et XII) avaient été justement remarquées. Il a étendu ses observations sur la France entière et, très bien informé, au courant des recherches les plus récentes, très bien documenté, travaillant sur les sources elles-mêmes, il a pu nous donner un exposé clair, méthodique, complet du régime de la propriété foncière et surtout de la situation des paysans au moyen âge. Nous nous plaisons à reconnaître le service qu'il a rendu à la science en mettant au point une foule d'idées trop souvent laissées dans le vague et dans l'imprécision.

Son introduction (p. 1 à 13), quoique touchant à des questions graves, ne doit pas nous arrêter. C'est une simple entrée en matière sur les origines du régime domanial, c'est-à-dire sur l'organisation de la propriété foncière dans la Gaule romaine et sous les Mérovingiens.

L'ouvrage ne commence réellement qu'avec le livre Ier, c'est-à-dire avec l'étude des classes rurales sous les Carolingiens (p. 21 à 123). L'auteur y constate que le bénéfice a son origine dans *le* précaire. La chose n'est pas très sûre, ainsi qu'on peut le voir en se reportant, par exemple, au livre récent de M. Guilhiermoz, sur les origines de la noblesse (1902). Il dit : « *le* précaire de l'époque franque qui dérive sans doute du précaire romain. » Encore un point qui n'est pas établi; M. H. S. aurait trouvé dans le remarquable *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, de M. Esmein, 3e éd., p. 131, une démonstration de nature à infirmer singulièrement sa conjecture. C'est sans doute parce qu'il rattache la *precaria* franque au précaire romain qu'il lui donne, comme à celui-ci, le nom de précaire *au masculin*, con-

trairement à l'usage courant et au langage employé par les textes. Je crains que la formule de la p. 23 : « le précaire peut se transformer en bénéfice ou en tenure » ne paraisse un peu vague; même observation, p. 26, au sujet de la recommandation; on n'entend, d'ordinaire par là que l'acte qui établit la relation personnelle du vasselage et du séniorat. A la p. 59, la formule citée, Zeumer, *Formulae merovingici et karolini aevi*, p. 228, form. 1, porte simplement : *jactante denario*, à propos d'un affranchissement opéré en présence du roi; M. S. traduit : « un dernier est jeté sur l'autel; » c'est ajouter au texte. On peut se demander s'il est légitime de généraliser comme il le fait, les *Capitula ad legem Baiwariorum addita* (Boretius, I, 158) ou plutôt de les interpréter comme il le fait, en y voyant une injonction à l'affranchi *per cartam* de prendre un patron; il y est dit simplement que le roi perçoit une composition de 40 *solidi* en cas de meurtre d'un affranchi *per cartam* qui ne s'est pas choisi de patron. P. 71, à propos des origines du formariage, on s'étonne de ne pas voir citer le traité classique de M. Esmein, *Le mariage en droit canonique*, 1891. Sur les origines de la mainmorte, p. 73, n'aurait-il pas fallu se référer à l'organisation du colonat romain et voir si, au IXe siècle, cette organisation n'avait point persisté (cf. p. 74)? J'ai quelque peine à accepter l'explication que donne M. S. de l'origine des corvées (p. 85). « C'est, dit-il, une nécessité économique qui leur a donné naissance. » Où est cette nécessité et qui empêchait le propriétaire de faire cultiver ses terres par des esclaves, par exemple? Les colons du Bas-Empire ne paraissent pas avoir été soumis à la corvée dans l'intérêt du propriétaire de qui ils tenaient *le* domaine. En faisant de la corvée une pièce essentielle du régime domanial qu'il décrit, M. S. se trouve obligé de fermer les yeux sur les précédents qu'elle a dans le droit public romain. Charge domaniale aussi que le service militaire (p. 92)! Cf. Guilhiermoz. *Essai sur l'origine de la noblesse en France au moyen âge*, 1902, pp. 119-293. Dans la critique que fait M. S. de l'opinion de M. Viollet sur l'origine des banalités (p. 95), il néglige, ce me semble, un fait important : d'après M. Viollet, le four, le moulin banal aurait été créé par des communautés d'hommes libres et le seigneur féodal aurait mis la main sur ces établissements publics; s'il y a eu des communautés de ce genre, des groupes d'hommes libres vivant ensemble, il n'est guère douteux qu'elles n'aient possédé un moulin et un four communs; chaque habitant ne devait pas avoir le sien, c'eût été trop coûteux; les preuves directes ne sont pas indispensables pour établir cela. A mon sens, on peut contester l'existence de ces communautés et par voie de conséquence, celle du four ou du moulin commun; mais si on admet que ces communautés ont existé, la substitution du moulin et du four aux procédés primitifs de broyage du grain et de cuisson du pain entraîne forcément la création d'établissements publics, destinés à pourvoir aux besoins de tout un village.

Par ce côté les banalités se rattachent aux institutions germaniques; ce n'est pas une raison pour ne pas admettre en même temps que le régime domanial romain avait amené leur création dans les régions où il prédominait. On ne voit pas pourquoi les banalités n'auraient pas eu une double origine, romaine et germanique. A cette occasion quelques détails d'ordre purement technique n'auraient pas été de trop; on voudrait savoir ce que représentait de dépenses la construction d'un moulin, ce qu'il pouvait moudre, ce qu'on consommait de blé, etc. D'une manière générale, les renseignements économiques n'occupent pas une assez large place dans un livre où on en fait une si grande (et avec raison) à l'action des causes économiques. On a craint sans doute d'étendre outre mesure un cadre déjà trop vaste. — M. S. accorde trop d'importance au régime domanial pour ne pas faire sienne l'opinion de Fustel de Coulanges au sujet des communaux : à ses yeux ce sont des annexes, des parties intégrantes du grand domaine; les cultivateurs de celui-ci n'en ont que l'usage et non la propriété; ils n'en sont devenus copropriétaires qu'à une époque relativement récente; aussi faut-il se garder de voir dans les communaux si nombreux au moyen âge des vestiges de la propriété collective des temps primitifs. Est-il vrai cependant, comme semble le penser M. Sée, que le régime domanial impliquât comme conséquence forcée l'exploitation des bois et pâturages par voie de concessions à des usagers? Qui empêchait le grand propriétaire de tirer parti lui-même, directement, de cette catégorie de biens? Pourquoi n'aurait-il pas eu des troupeaux lui appartenant en propre? Je ne sais si on ne pourrait pas retourner contre M. S. le reproche qu'il adresse aux partisans de l'opinion qu'il combat, MM. Viollet et Glasson, par exemple. Il se demande s'ils n'ont pas eu le tort de se laisser guider par des idées préconçues, par des théories *a priori* sur l'évolution de la propriété. Ses adversaires lui diront peut-être que son siège était fait. Il en appelle aux textes; il présente un tableau saisissant de l'appropriation des communaux par les seigneurs dans les premiers temps de la féodalité. A quoi ses adversaires répliqueront qu'ils ne nient point sans doute cette mainmise pratiquée par le pouvoir seigneurial sur les communaux, mais qu'ils ont fourni des textes pour l'époque postérieure aux invasions et qu'en dehors des textes, leur thèse ressort avec beaucoup de force de l'enchaînement des faits historiques, qu'elle repose sur des indices graves qui ne sont guère moins probants que des textes positifs.

Avec les livres II et III on passe à l'époque féodale et on étudie successivement la condition des paysans et le régime domanial. Si la condition générale des serfs est bien connue, celle de certaines catégories d'entre eux, les serfs de l'Église, les serfs du roi, les colliberts (cf. E. Mayer, *Deutsche. u. franz. Verfassungsgeschichte*, II, 13 et 15), présente des particularités au sujet desquelles on trouve dans le

livre de M. S. d'utiles précisions (p. 186, 190); j'en dirai autant des hôtes (p. 225), tenanciers libres et privilégiés, au moins en règle générale. Le développement de la classe des vilains ou tenanciers libres proviendrait, d'après M. Sée, p. 224, « dans une forte mesure, de l'extension des modes de tenure qu'on appelle le précaire, le complant, la censive. » N'est-il pas plus exact de dire, à l'inverse, que, les tenanciers libres se multipliant, les tenures du genre du complant et de la censive devinrent plus fréquentes! Rien n'oblige à supposer que tous les paysans libres de l'époque franque ont été asservis; il devait en subsister assez pour constituer un élément important de la population; cet élément s'est accru par suite de l'affranchissement des serfs. Il s'agit donc de rechercher les causes de ce dernier phénomène.

La raison principale est, à nos yeux, d'ordre économique; nous sommes sur ce point de l'avis de M. S. C'est parce que les serfs se sont enrichis qu'ils ont pu s'affranchir; la richesse a été l'échelon qui leur a permis d'atteindre la liberté. Leur affranchissement nous apparaît ainsi comme un expédient fiscal, au moins dans un grand nombre de cas; cette taille arbitraire dont les menace le seigneur, est peu productive; nombre de serfs y échappent en dissimulant leurs ressources; qu'on leur accorde la liberté, ils la paieront à beaux deniers comptants; l'argent ne leur manquera point pour cela. Une fois le mouvement vers la liberté dessiné, lorsqu'il y eut çà et là des centres prospères dotés de franchises, la grande préoccupation des seigneurs fut d'éviter que leurs serfs n'émigrassent vers ces régions qui exerçaient sur eux une attraction bien naturelle; ils sentirent qu'ils ne les retiendraient dans leurs domaines qu'à la condition de leur concéder les privilèges équivalents; la politique acheva ce que la fiscalité avait commencé. Les autres motifs donnés dans les actes d'affranchissement ne sont, la plupart du temps, que de vains prétextes ou des clauses de style, legs de l'époque où existait l'esclavage.

Au sujet du régime domanial dont il est question ensuite, notons d'abord (cf. p. 303) que dans le Languedoc le mot fief a le double sens de fief et de censive; c'est ce qui résulte des articles de la Coutume de Toulouse et de la plupart des autres Coutumes concernant les *feuda*. Les tenures nobles n'en différaient pas moins des tenures roturières. Ce n'est là qu'une observation de détail, mais l'assertion émise, p. 315, me suggère une remarque plus générale et plus importante : « la plupart des droits, dit M. S., qui paraissent dériver d'anciens impôts publics, et, qu'à première vue, l'on dirait issus du démembrement de l'autorité souveraine, sont nés, en réalité, de la constitution économique du domaine. » Il cite, comme exemple, le droit de gîte et il demande aux partisans des théories qu'il combat d'établir que « tous les droits de gîte dérivent de prestations publiques. » Une pareille démonstration est, en effet, très difficile, pour ne pas dire impossible. Mais, là où il y a eu succession ininterrompue

de ces droits, il est malaisé de se défendre de l'idée qu'ils n'ont pas cessé d'exister, que ce sont toujours les mêmes, à cette différence près que le bénéfice en revient à d'autres qu'à ceux qui l'avaient tout d'abord. L'analogie que présentent ici les tonlieux et les péages nous paraît décisive. M. S. affirme bien le caractère exclusivement domanial de ces droits ou redevances dont l'analogie avec les anciens impôts ou charges publiques est indéniable, mais il faudrait établir que le régime domanial ne se conçoit pas sans ces droits et nous doutons qu'il y soit parvenu. Il nous semble qu'il exagère la vertu et les effets du régime domanial et qu'il rabaisse beaucoup trop ceux de la constitution féodale de la société du moyen âge (cf. p. 316 et s., discussion des idées de M. Flach sur l'origine des droits féodaux). Si le paysan est grevé de si lourdes redevances, la faute en est presque uniquement, d'après M. S., à la propriété et à son organisation; mais, par une opposition hardie et difficile à justifier, il croit en même temps que c'est le régime domanial qui a transformé l'esclave antique en tenancier libre, qui a créé la petite propriété paysanne (p. 326). Il aurait ainsi guéri les maux qu'il avait faits. Pour nous, loin d'apercevoir un rapport nécessaire entre le régime domanial et la libre propropriété, nous verrions plutôt dans ce régime un obstacle à l'affranchissement du tenancier. C'est par d'autres causes, celles qui ont ruiné le régime domanial, que nous essaierions d'expliquer le mouvement vers la libre propriété. Qu'on nous comprenne bien, d'ailleurs; nous sommes loin de prétendre que les idées de M. S. ne sont pas dignes d'attention; nous exprimons des doutes sur la solidité de leur démonstration; nous demandons un supplément de preuves à l'appui de ses aperçus systématiques et pour le moment, nous ne nous sentons pas convaincus, tout en rendant pleine justice au mérite de l'œuvre de M. S. Ses théories sur la genèse des droits domaniaux auraient dû lui fournir une base sûre pour la classification de ces droits et il avoue lui-même que cette classification l'a embarrassé; sur certains points elle est difficile à justifier. Comment, par exemple, opposer les droits de mutation aux redevances réelles? ne sont-ils pas dus à raison d'une concession de terre? ne supposent-ils pas de toute nécessité une tenure?

Les nombreux détails sur chacun des droits féodaux offrent un grand intérêt. Cependant, à la page 395, M. S. tranche trop vite une question qu'il sait pourtant fort discutée, celle de la nature originaire du cens; faut-il y voir le prix de la location de la terre ou une redevance sans rapport avec le revenu réel de celle-ci, purement récognitive du droit du seigneur? Pour M. S., c'est un fermage. Un autre érudit, M. Guilhiermoz, dans son livre sur les origines de la noblesse, vient de soutenir la thèse inverse. A propos de la justice domaniale, p. 434 et s., nous aurions à faire les mêmes réserves que pour beaucoup de droits féodaux; M. S. en fait une dépendance exclusive de

la propriété ; ce système nous semble trop absolu ; il n'est vrai qu'à moitié ; la justice domestique du maître sur ses gens sous le Bas-Empire n'a eu qu'une importance secondaire ; il a fallu le mouvement féodal pour lui donner cette grande extension que l'on constate au moyen âge ; des éléments divers se sont mêlés pour composer ce singulier alliage qu'est la justice seigneuriale. Et d'une manière générale, le système de M. S. rend très difficile l'intelligence des changements qui se sont produits en matière de justice et de droits féodaux; comment ce régime domanial si fortement assis aurait-il été attaqué? On ne se l'explique qu'à la condition de considérer que les droits politiques s'y trouvaient comme engagés; c'est du côté politique que se trouvait son point de moindre résistance ; c'est par ce côté qu'on a attaqué, disjoint, désorganisé le bloc.

Ce compte rendu ayant déjà des dimensions anormales, nous n'analyserons pas les chapitres où M. S. cherche à donner un aperçu de la condition matérielle et morale des paysans, ceux où il est question des rentes foncières, des contrats de location, des communautés d'habitants. On ne les lira pas avec moins d'intérêt et de profit que le reste de cet ouvrage où tant de questions importantes sont soulevées et tant de documents mis en œuvre. J. Brissaud.

Cronica Troyana, codice gallego del siglo XIV de la bibliotheca nacional de Madrid con apuntes gramaticales y vocabulario por D. Manuel R. Rodriguez. Publicalo á expensas de la excma diputacion de esta provincia Andrés Martinez Salazar. La Coruña, Imprenta de la Casa de Misericordia, MDCCCC. 2 vol. in-4 de xvi-366 et 370 pages, avec un fac-similé.

Cette magnifique publication fait le plus grand honneur à tous ceux qui y ont pris part, directement ou indirectement, et elle sera accueillie avec reconnaissance par le monde savant. M. Andrés Martínez Salazar, qui s'en est chargé, y a apporté tous ses soins ; il s'est acquitté très honorablement de cette lourde tâche. Le fac-similé d'une page du manuscrit, qui est joint à l'édition, permet d'en contrôler la valeur, et c'est en connaissance de cause que nous en faisons l'éloge [1].

L'introduction donne tous les renseignements bibliographiques désirables. Comme le manuscrit reproduit a une lacune au commencement, l'éditeur a publié en appendice le texte d'un autre manuscrit qui appartient au célèbre écrivain espagnol Menéndez y Pelayo pour la partie qui correspond à cette lacune ; en outre, pour la partie commune, il a donné les variantes au bas des pages.

1. Une collation attentive ne nous a fait découvrir que des vétilles : l. 3, au lieu de *complidos*, il faut lire *compridos* (la syllabe *ri* est représentée par un *i* écrit au-dessus du *p*); l. 15, *tijna* est écrit avec une *n* sans tilde ; l. 31 au lieu de *ancho*, le ms. porte *ancha*, qui est d'ailleurs une faute de scribe pour *ancho*.

La version galicienne de la *Cronica Troyana* a été signalée depuis longtemps, mais avec des erreurs. La remarquable histoire de la littérature portugaise qui fait partie du *Grundriss* de M. Gröber et qui a pour auteurs M. Braga et Mme Michaelis de Vasconcellos répète à ce sujet ce qu'a dit Amador de los Rios, à savoir que le manuscrit en aurait été écrit par Nicolas Gonzales et achevé le 31 décembre 1350 (1388 de l'ère d'Espagne). Or, c'est le manuscrit castillan, d'où dérive le galicien, qui a été achevé à cette date; le texte galicien émane du copiste Fernan Martis (peut-être auteur de la traduction) lequel l'a écrit 23 ans plus tard.

L'éditeur avait espéré pouvoir imprimer en tête de sa publication une étude de M. Menéndez y Pelayo sur les origines et l'influence de la légende de Troie en Espagne; mais cette étude n'étant pas prête, il a dû s'en passer. On le regrettera, assurément; mais il n'est pas mauvais que l'édition princeps de la *Cronica Troyana* ait le caractère exclusif d'un texte de langue. Les notes grammaticales et le vocabulaire en sont au contraire l'accompagnement nécessaire. Ils sont de M. Manuel R. Rodriguez, qui a d'autant plus de mérite d'avoir assumé cette tâche qu'il est aveugle et qu'il a dû recourir aux yeux d'un jeune ami, M. Antonio Angel Longa. Il y a beaucoup de bonnes remarques dans ses *Apuntes gramaticales;* mais on sent trop que l'auteur est autodidacte et étranger aux derniers progrès de la philologie romane. Quant au *Vocabulario*, il a un défaut qui en diminue singulièrement l'utilité : les mots galiciens y sont simplements traduits en castillan, sans aucune référence au texte.

Antoine Thomas.

La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret, docteur en théologie, chanoine, etc. Époque moderne. T. II, xvie siècle, revue littéraire. Paris, A. Picard, 1901, VI, 422 p., in-8°.

Le second volume de M. l'abbé Féret sur l'histoire de la faculté de théologie de Paris au xvie siècle a suivi rapidement le premier; il n'est pas consacré, comme le précédent, à exposer ou à apprécier des faits généraux, mais nous offre un ensemble de notices individuelles, à la fois biographiques et bibliographiques, sur environ cent dix docteurs de la faculté à cette époque, Sorbonnistes, Navarristes, Franciscains, Carmes, Bénédictins, etc., sans compter d'assez nombreux *dii minorum gentium* mentionnés dans les notes. Elles ont certainement coûté à l'auteur de longues et ardues recherches; on lui saura d'autant plus gré d'avoir réuni sur ces personnages tant de renseignements utiles que ce rude labeur ne pouvait guère être récréatif; aussi personne n'avait eu le courage de s'y mettre avant lui, et bien peu, je suppose, auront celui de le contrôler à leur tour. Nous différerions

sans doute d'avis sur bon nombre des jugements élogieux énoncés au cours du volume, mais ne pouvons songer à l'analyser en détail. Nous devons avouer cependant que M. l'abbé Féret nous semble avoir dépensé un peu inutilement un temps précieux et beaucoup de patience, s'il a réellement lu tant de centaines d'in-folios et d'in-quartos qu'il énumère, produits indigestes de la scolastique d'alors, qui se prodigue en polémiques subtiles ou grossières, en traités d'édification bizarres [1], mais laisse à peu près stériles les champs de l'histoire ecclésiastique ou de l'exégèse scientifique. Pour quelques noms un peu plus connus, comme Noël Bède, Josse Clichtove, Claude d'Espence, Palma Cayet, René Benoît, Olivier Maillard, que d'illustres inconnus qui vraiment ne méritaient pas revivre! Je n'ai pas le courage, je l'avoue, de m'associer à l'indignation de M. F. contre le vol criminel de certains de leurs manuscrits qui ont profité, paraît-il, aux étrangers ; « ceux-ci ne cherchent-ils pas toujours *per fas et nefas* à s'enrichir de nos dépouilles » ? L'auteur concède d'ailleurs lui-même en certains passages, que ce « majestueux faisceau d'écrivains » n'a point brillé précisément par la profondeur scientifique [2] ni par le charme du style [3]. Dans la polémique elle-même, quelque virulentes que furent leurs attaques, ces grands docteurs n'ont pas toujours eu le dessus ; qui connaîtrait encore le *Théotime* de Gabriel de Puy-Herbault, si Rabelais, qu'il couvrait d'injures, ne l'avait immortalisé, bien malgré lui, dans le chapitre de *Pantagruel* où il a placé les « enraigez Putherbes » au milieu des enfants de l'Antiphysic ? Il y eut très certainement aussi, parmi eux, des esprits plus calmes et des travailleurs très sérieux [4], moralistes honnêtes, consciencieux éditeurs des Pères ; mais le gros méritait les dures et moqueuses paroles d'Erasme : *Sunt Parisiis aliquot inauspicata ingenia, nata in odium bonarum litterarum ac publicae tranquillitatis.* Ils appartiennent néanmoins au tableau de l'époque et il faut donc se résigner à faire la connaissance de ces « vaillants athlètes » quand on veut se rendre compte de

---

1. Tels le *Cerf spirituel*, les *Allumettes du feu divin*, la *Piscine de patience*, la *Tourterelle de viduité*, le traité de René Benoît sur les causes des maléfices et nœuds d'aiguillettes, les sermons de Raulin sur les causes de la stérilité des femmes, etc.

2. Dans le domaine de l'histoire, quand ils l'ont abordé, ç'a été « tantôt avec l'ardeur passionnée du controversiste, tantôt sans discernement vraiment critique » (p. 411).

3. « Il serait difficile de découvrir parmi les gradués de la faculté des stylistes comparables à Dolet, Ramus, Turnèbe, Louis Meygret, Calvin, Bèze, etc. » (p. 409).

4. Par exemple Gilbert Génébard, « hébraïsant sérieux... fait assez rare parmi nos théologiens. » J'hésite donc à faire remonter à lui (plutôt qu'à l'auteur) le renseignement qu'il avait « traduit la *Brève Chronique des Hébreux* par Sedet Olam Zuta » (p. 344). Ma compétence en hébreu est nulle, mais je me suis laissé dire par un lecteur du présent livre, qui est très compétent, que dans ce passage on aurait pris le Pirée pour un homme, *Seder Olam Zouta* n'étant nullement un nom d'auteur, mais signifiant *Chronicon parvum.*

l'esprit du XVIe siècle. Aussi remercierons nous M. l'abbé Féret de nous avoir notablement facilité la besogne, en rédigeant à l'usage des profanes ce manuel consciencieux, relatant leurs vies et leurs écrits.

R.

L'Isthme et le Canal de Suez, Historique. État actuel par J. CHARLES-ROUX, ancien député. Avec 5 planches, 12 cartes et plans hors texte et 268 gravures. Paris, Hachette et Cie, 1901, 2 vol. gr. in-8e de IV-516 et 550 pages.

L'isthme de Suez est percé depuis hier, mais l'œuvre de Lesseps n'a été que la réalisation récente d'une des pensées les plus lointaines de l'humanité. Les Égyptiens songèrent d'abord à un canal du Nil à la Mer Rouge. Séti Ier commença l'œuvre ; Rhamsès Méiamoun, Nécos II, puis Darius y travaillèrent ; Ptolémée II l'acheva. Ensablé vers l'époque des Antonins, ce canal fut remis en état par le calife Omar (640), mais il cessa d'être utilisé vers le milieu du VIIIe siècle et finit par être à peu près complètement recouvert par les sables.

Cependant les difficultés de la route de terre d'Europe aux Indes par la Syrie et la Mésopotamie, la longueur de celle de mer par le Cap de Bonne-Espérance, ramenèrent, au XVIe siècle, l'attention des esprits sur la possibilité et la nécessité du percement de l'isthme de Suez. Le pape Sixte-Quint, le capitan pacha El Euldj Ali, y songèrent. Un français anonyme le proposa à Richelieu et dès lors la question ne cessa de préoccuper tous les grands esprits de l'Occident. Sous Louis XIV nos ambassadeurs à Constantinople s'employèrent fort à assurer la liberté du commerce par l'isthme, mais ils étaient attentifs surtout à la route de terre. Cependant Leibniz et, plus nettement que lui, un commerçant français, Jacques Savary, émirent de nouveau l'idée de la réunion des deux mers. Au XVIIIe siècle, le marquis d'Argenson, Voltaire, Ali-Bey, la préconisèrent. En 1776, M. de Montigny, envoyé en mission aux Indes, fut chargé d'en examiner la possibilité et, l'année suivante, le baron de Tott en proposait la réalisation au Sultan. A la veille de 1789, Volney en reparlait encore ; elle était, dès ce moment, entrée dans les préoccupations courantes de l'opinion. Durant l'expédition d'Égypte, l'ingénieur Le Père offrit à Bonaparte de rouvrir l'ancien canal. Avec Méhémet-Ali les projets se multiplient. Il faut citer ici les noms de Linant-Bey et de Mougel-Bey, de Waghorn, de Linant de Bellefonds ; il faut citer surtout les Saint-Simoniens.

Tout le chapitre que leur a consacré M. Charles-Roux est à lire. Admirateur — et à juste titre — de M. de Lesseps, l'auteur ne pouvait cependant ni méconnaître ce que celui-ci devait à Enfantin et à ses amis, ni approuver complètement sa conduite à leur égard. Il a surmonté la difficulté avec beaucoup de tact et de droiture, en laissant

la parole à Enfantin lui-même. Celui-ci ne garda de sa déception aucune amertume; songeant à l'œuvre et non pas à lui-même, il dévoila un jour son sentiment intime à Maxime du Camp. « Il importe peu, lui dit-il, que le vieux Prosper Enfantin ait subi une déception, mais il importe que le canal de Suez soit percé et il le sera; c'est pourquoi je remercie Lesseps et je le bénis ».

A ces belles paroles, ceux qui croient à la justice immanente pourraient ajouter une réflexion. En même temps que Suez, les Saint-Simoniens avaient conçu l'idée de Panama; qui sait si ce n'est pas à eux aussi que Lesseps a dû le projet dont l'essai de réalisation a amené, avec tant de désastres privés, les tristesses de ses derniers jours? En ce cas cependant il est permis de penser que la revanche des choses a été trop dure. L'histoire sera plus juste et, pardonnant à un grand homme d'avoir été un homme, elle accordera son admiration à l'exécuteur du canal de Suez, sa respectueuse pitié au vaincu.

Nous n'insisterons pas sur les pages que M. Charles Roux consacre à l'œuvre de Lesseps, à l'histoire du canal depuis son ouverture et à son état actuel. Il faut signaler toutefois l'équité de son jugement dans le départ qu'il fait, à propos des événements à jamais regrettables de 1882, entre la responsabilité propre de M. de Freycinet et celle de la Chambre; il faut signaler aussi dans l'exposé de la situation présente de la Cie de Suez, tout ce qui touche à son œuvre sociale. Elle est inspirée par le souci de l'humanité le plus éclairé, et la création de dispensaires, l'entretien d'un service médical bien organisé, servent non seulement les intérêts de la Compagnie, mais profitent au bon renom de la France.

L'ouvrage de M. Charles-Roux sera encore rendu précieux aux historiens par les documents des annexes et par la bibliographie qui le termine. L'illustration en est remarquable, bien que les clichés fournis par *l'Illustration* et que leur valeur documentaire rend intéressants, déparent un peu l'ensemble par leur usure.

Louis FARGES.

— Le recueil de chansons enfantines, *Kinderlied und Kinderspiel im Kanton Bern* que fait paraître Mme G. ZÜRICHER (Zurich, Cotti, 1902; 168 p., in-8°) forme le deuxième volume que publie la Société des traditions populaires de la Suisse. C'est une collection aussi complète que possible, croyons-nous, de romances, de refrains, de randonnées, de couplets rimés ou allitérés, qui se chantent soit parmi la jeunesse soit entre parents et enfants, dans le canton de Berne. On trouve là quelques-unes de nos rondes enfantines chantées en français, par exemple : « Il était une bergère... » Certaines chansons (v. n° 573 et s.) plaisantent un peu vertement les soldats de la Révolution, confondus avec les Armagnacs; Napoléon est chansonné aussi. Un certain nombre de ces refrains ont cours en Alsace, plus ou moins modifiés; tels sont les nos 58, 76, 171, 257, 307, etc., etc.

Jusqu'au fameux *Hans im Schnokeloch*, le pacha immortalisé par les Strasbourgeois, qui s'est acclimaté au pays de Berne. Au point de vue linguistique, l'ouvrage renferme un grand nombre de termes intéressants. L'auteur n'en a traduit que quelques-uns en note, ceux qu'il a considérés comme trop spéciaux ou difficiles pour les étrangers. Il est regrettable qu'il n'ait pas songé à faire un index comprenant tous les mots particuliers au dialecte, tels que *bänzeli* (agneau), *titteli* (poupée), *gyme* (interstice), *simme* (fleuve), *chlammerhufe* (fourmi), *schiche* (jambe), *guggersur* (surelle), *schileeschelm* (coupe-bourse), *pantófelipudel* (?) etc., etc. Le nombre de ces mots est considérable. Cet oubli, d'ailleurs, pourra être réparé. Il eût été intéressant aussi de signaler les formes archaïques ou singulières comme *verbrunne* (brûlé) et *bin* (jambe), qui caractérisent cet idiome. A ce propos, signalons une série de finales que l'allemand et ses dialectes en général ne connaissent qu'atones et qui, à Brienz, sont sonores et sans doute accentuées : *grossän*, *chlynän* pour *grossen* et *kleinen*. Voici deux expressions qui reviennent fréquemment : *äne täne* et *doppelthee* ou *dupetäne*, corruptions probables du fr. *une deux* et *double deux*; elles existent également en Alsace. L'ouvrage de Mme Züricher se termine par dix pages de musique, où se trouvent notés les airs les plus marquants. Quand il sera complété par un lexique qui en facilitera l'usage, ce recueil sera une mine plus précieuse encore pour les linguistes et les folkloristes. — E. Clarac.

— Le XLIVe fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber va de *Blad* à *blast*, *blust* et comprend, en deux colonnes, les pp. 17-176 du cinquième volume; à remarquer les mots *blöd*, *blag* (plag), *blug*, *blahe*, *blick*, *blueme*, *plamp*, *plan*, *blind*, *plunder*, *blank*, *plapp*, *plarr*, *blas*, *bloss*, *blast*, etc., avec leurs composés.

—La Pitt Press Series de Cambridge vient de s'enrichir d'un nouveau petit volume allemand : *Prinz Eugen von Savoyen, von Heinrich von Sybel edited by* E. C. Quiggin, avec une Introduction historique et un commentaire abondant et consciencieux. (Un volume in-8°, xxvi et 180 p. Cambrige 1902. Prix, relié : 1 sh., 6 d.)

— Le 11e supplément annuel de l'Atlas Schrader, autrement dit *l'Année cartographique* que publie la librairie Hachette (1 fascicule in-folio de 3 cartes avec texte), comprend les modifications géographiques et politiques des années 1899-1900. M. E. Giffault s'est chargé de l'Asie (levés récents et itinéraires en Annam, Turkestan, etc.) ; M. Chesneau a étudié l'Afrique (Congo français, Éthiopie, Haut Zambèse, etc.); M. V. Huot, l'Amérique (zône contestée entre le Chili et l'Argentine et chemins de fer Brésiliens).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mars 1902.

L'Académie sera représentée, à l'inauguration de la section étrangère de l'École française d'Athènes, par M. Roujon, membre de l'Académie des beaux-arts, déjà chargé de représenter cette Compagnie à la même solennité.

M. Ch. Joret continue la lecture de sa notice sur M. de La Borderie, son prédécesseur.

M. Salomon Reinach expose les raisons pour lesquelles il croit que dans les vers de la *Pharsale* de Lucain :

« ..... Si veris magna paratur Fama bonis et si successu nuda remoto Inspicitur

virtus, quidquid laudamus in ullo Majorum *fortuna* fuit .... », le mot *fortuna* doit être remplacé par les mots *sors una*. — M. Bréal pense qu'il faut maintenir la leçon traditionnelle.

Séance du 26 mars 1902.

La Société royale de Londres annonce qu'elle a pris possession de la Direction de l'Association internationale des Académies.

M. Joret continue la lecture de sa notice sur M. de La Borderie, son prédécesseur.

M. Foucart communique, au nom de M. Maspero, une inscription grecque découverte à Memphis. C'est un décret voté par les Iduméens établis dans la ville et la corporation des agents de la police militaire en l'honneur de Dorion, parent du roi et stratège du nome, qui leur avait accordé sa protection.

Séance du 4 avril 1902.

M. Philippe Berger, président, annonce la mort de M. Jules Girard, décédé à Cannes le 30 mars.

La séance est levée en signe de deuil.

Séance du 10 avril 1902.

M. Lair, membre libre, donne lecture de sa notice sur M. Célestin Port, son prédécesseur.

M. Heuzey étudie un bas-relief syrien d'époque gréco-romaine, sur lequel on voit un dieu cavalier, le fouet à la main, vêtu, à l'orientale, d'une tunique à manches et d'un pantalon serré à la cheville, avec un grand carquois suspendu à l'arrière du cheval. La tête nue, imberbe et d'aspect juvénile, entourée d'une chevelure rayonnante, a tout à fait le caractère que la tradition classique donnait aux divinités solaires. L'inscription grecque, gravée sur la plinthe, peut se traduire ainsi: « Au dieu Gennéas, dieu national, Mazabbanas et son fils Marcus ont consacré ce monument, en l'année 507, mois *dystros* (195 ap. J.-C., suivant l'ère des Séleucides). » — M. Heuzey rapproche cette divinité d'un dieu Gennaios, adoré à Emèse sous la forme d'un bétyle ou pierre volante, à Baalbeck sous celle d'un lion. — M. Heuzey passe ensuite en revue plusieurs stèles, dont l'une représente un personnage en costume phénicien de l'époque perse. Une autre porte, au-dessous d'une figure de femme voilée à la grecque, une curieuse décoration symbolique : ce sont deux pleureuses, symétriquement agenouillées, qui versent la libation funéraire sur une plante sacrée formant le milieu du motif. — Des inscriptions, traduites par M. Ledrain, donnent les noms de Baaliathon, fils de Abdmelqarth, de Baalshamar et de son fils Ogbaal, et celui d'une divinité complexe, Moloch-Astarté, déjà connue par la mission de M. Renan.

Séance du 18 avril 1902.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, envoie à l'Académie, avec une longue lettre, les deux derniers fascicules du *Bulletin de correspondance hellénique* (fasc. VII-XII de 1900, et fasc. V-VI de 1901).

M. Eugène Müntz étudie l'histoire des peintures du XIVe siècle qui ornent à Avignon soit N.-D.-des-Doms, soit le Palais des Papes. De récentes recherches lui ont promis de serrer de plus près plusieurs problèmes se rattachant à ces cycles mystérieux. Grâce à des documents d'origine siennoise, négligés par les biographes, on peut pénétrer dans l'intimité du principal des artistes fixés à Avignon : Simone Memmi, le rival de Giotto et l'ami de Pétrarque. M. Müntz fait connaître sa situation de famille, ainsi que sa situation de fortune. Il établit en même temps, à l'aide d'une inscription contemporaine, que l'artiste s'appelait bien Memmi, comme l'a déjà affirmé Vasari, et que tout ce que la critique moderne a écrit contre cette assertion est pure fantaisie. Simone peignait à la fois des fresques monumentales, telles que la *Vierge et le Christ* du portail de N.-D.-des-Doms, conservées jusqu'à nos jours, et des retables de dimensions presques microscopiques, fins comme des miniatures. Un tableau authentique, conservé à Liverpool, et portant la signature *Simon de Senis me fecit*, avec la date 1342 (par conséquent peint à Avignon), permet, par comparaison, de revendiquer définitivement en faveur de Simone la série des scènes de la *Passion*, divisées entre les Musées du Louvre, d'Anvers et de Berlin. Ce sont des chefs-d'œuvre de fini et de sentiment. Le frontispice enluminé par Simone pour le Virgile de son ami Pétrarque a été exécuté vers la même époque. Par contre, les seules peintures que l'on pouvait encore être

tenté d'attribuer à Simone, celles de la chapelle Saint-Jean, au Palais des Papes, jurent trop avec ses ouvrages authentiques pour sortir de son pinceau. Elles sont l'œuvre d'un des nombreux peintres italiens qui se trouvaient à Avignon en même temps que lui. En résumé, Avignon ne possède plus qu'un seul ouvrage authentique de Simone Memmi : la fresque du fronton de N.-D.-des-Doms. — M. Müntz insiste sur l'intérêt qu'il y aurait à faire exécuter, par un des habiles dessinateurs attachés au service des Monuments historiques, un facsimilé de ce débris vénérable, dont les jours sont comptés. Il prie l'Académie de tenter une démarche dans ce sens auprès de M. le directeur des Beaux-Arts.

L'Académie procède à l'élection d'un membre du Conseil supérieur de l'instruction publique en remplacement de M. Jules Girard, décédé. Au deuxième tour de scrutin, M. Bréal est désigné comme candidat aux suffrages des cinq Académies.

L'Académie procède à l'élection d'un délégué à l'Association internationale des Académies. M. Perrot est élu.

L'Académie procède à l'élection d'un délégué à la commission du *Journal des Savants*. M. Delisle est élu.

M. Oppert communique la traduction du commencement du long récit de Gudéa, conservé dans le cylindre A du Musée du Louvre et provenant de Telloh, d'où l'avait rapporté M. de Sarzec. Ce texte remonte à une époque très ancienne, qui n'est pas antérieure au milieu du cinquième millénaire avant l'ère chrétienne. Il est entièrement écrit en sumérien.

Séance du 25 avril 1902.

M. Eugène Müntz communique une lettre où M. l'abbé Gayet, curé d'Andeville (Oise), lui signale des fresques du pontificat de Clément VI, contemporaines par conséquent de celles du Palais des Papes d'Avignon, et qui semblent jusqu'ici avoir échappé à tous les archéologues. Ces fresques, purement ornementales, ont été exécutées sur l'ordre du cardinal de Monfavet.

L'Académie, sur la proposition de la commission de la Fondation Piot, accorde une somme de 2,000 francs à M. Eugène Déprez, qui se rendra à Londres pour y étudier les documents d'archives relatifs à la construction de l'Hôtel du Roi et de la Tour de Londres, et dans lesquels il est fait mention d'artistes français, sous les règnes d'Edouard Ier, d'Edouard II et d'Edouard III.

Le R. P. Séjourné, supérieur du Couvent de Saint-Etienne à Jérusalem, communique plusieurs inscriptions sémitiques et grecques qui lui ont été adressées par les religieux dominicains de l'Ecole Biblique. La plupart des inscriptions sémitiques ont été relevées par les PP. Janssen et Savignac, au cours du voyage d'études qu'ils viennent de faire en dirigeant la caravane actuelle de l'École au Sinaï, avec retour par Akabah et Pétra. On a pu suivre la voie romaine d'Akabah à Maan ; on y a retrouvé des milliaires, dont deux de Trajan. Dix-neuf inscriptions nabatéennes ont été relevées. — Le R. P. Séjourné signale ensuite une nouvelle mosaïque découverte à Madaba et trois inscriptions grecques trouvées à Jérusalem, à Yabra et à Feiran.

M. Léopold Delisle donne lecture de la note suivante : « J'ai eu l'occasion d'exprimer dans le *Journal des Savants*, en septembre 1900, mon opinion sur la valeur des arguments développés par notre correspondant, M. le chanoine Chevalier au sujet du Saint-Suaire de Turin et auxquels les Bollandistes ont donné leur adhésion. A la demande de plusieurs de mes confrères, je crois devoir déclarer que ces arguments me paraissent avoir jusqu'ici conservé leur valeur. »

M. Hamy présente quelques observations sur un ouvrage intitulé : *Codex Nuttall. Fac-simile of an ancient Mexican codex belonging to Lord Zouche of Harynworth.* Peabody Museum (Cambridge, Mass., 1902, in-4°). Il fait remarquer que l'Université Harvard, en publiant ce fac simile, suit l'exemple donné par M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 19 mai — 1902

Grundriss der iranischen Philologie, édité par Wilh. Geiger et Ernst Kuhn. T. I, 1re partie, 3e livraison et 2me partie, 4e livraison. — Strasbourg, Trübner, 1901. Prix : 5 m. 50 pf. et 4 m. 50 pf.

Les deux livraisons qui viennent d'être offertes à la curiosité de l'érudit attiré par l'idée de trouver rassemblés en un seul ouvrage les résultats des études iraniennes durant le xixe siècle terminent chacune une des deux divisions dont se compose, suivant le plan primitif, le premier volume de cette entreprise considérable. Mais ce plan lui-même n'a pas pu être maintenu dans son intégrité, comme l'éditeur l'annonce dans une courte préface. On a renoncé aux sections qui devaient être consacrées à l'ethnographie, aux monnaies et aux pierres gravées, ainsi qu'à la calligraphie. Une indisposition de M. Hübschmann a renvoyé à plus tard l'apparition de la section réservée à l'ossète. L'histoire de la philologie iranienne, déjà traitée en une certaine mesure à propos de l'Avesta et des inscriptions cunéiformes perses, sera remplacée par un travail bibliographique que prépare M. Kuhn. Ces différents suppléments devant être publiés à part, il ne reste donc, pour terminer les deux volumes du *Grundriss*, que la cinquième livraison du tome second, contenant la suite et la fin de l'étude de M. Williams Jackson sur la religion nationale de l'Iran.

La première des deux livraisons actuelles est remplie tout entière par une grammaire du pehlevi des livres rédigée par M. C. Salemann, qui a adopté définitivement l'expression de moyen-persan (*Mittelpersisch*) pour désigner l'idiome dans lequel sont rédigés les documents des Sassanides et la littérature des Parsis, et dont il s'était déjà servi pour ses études parues dans les *Mélanges asiatiques* de Saint-Pétersbourg. L'emploi du mot *pehlevi* était traditionnel dans la science,

mais son emploi abusif, car il était vraiment étrange de voir appeler du nom des Parthes (*parthava* = *pahlav*) l'étage de la langue intermédiaire entre le vieux perse des Achéménides et le persan moderne. On sait que le pehlevi, tel qu'il nous a été transmis, n'a droit tout au plus qu'au titre de *zewârich* conservé dans un passage bien connu du *Fihrist*. Le terme de moyen-persan a l'avantage de mettre fin à la logomachie qui a régné si longtemps dans ces questions obscures, tout en indiquant clairement la position linguistique de cette langue, d'un étage historique intermédiaire. A ce propos, il me sera permis de trouver bien sévère, pour ne pas dire plus, la manière dégagée avec laquelle M. S. traite ma tentative de grouper certains dialectes du nord-ouest sous l'appellation de pehlevi-musulman, pour répondre à l'idée des Persans eux-mêmes, qui appellent pehlevi ces dialectes et non d'autres. Cette dénomination, empruntée à l'usage courant des Orientaux, a été proposée, il ne faut pas l'oublier, à une époque où aucune classification des dialectes du centre de la Perse n'avait encore été tentée. Ce que j'ai dit en tête de ma publication des quatrains de Bâbâ Tâhir 'Uryân ne peut être à aucun degré qualifié de « unmotivirte Namengebung » ; on pouvait tout au moins en retenir ce fait que la dénomination traditionnelle de *pehlevi* ne peut s'appliquer qu'à la branche médique, non à la branche perse.

M. S. explique clairement ce qu'il faut entendre par les mots sémitiques employés en pehlevi et montre une fois de plus que ce sont des idéogrammes conservés par la tradition des scribes depuis l'époque déjà lointaine où toute l'administration, dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate et même sur le reste du territoire du grand empire, était aux mains des Araméens ; seulement, il ne faudrait pas croire que ces braves expéditionnaires ne *lisaient* pas ces idéogrammes en sémitique ; ils l'auraient fait, quand ce n'aurait été que pour ne pas être compris des populations iraniennes qui les entouraient ; les bureaux n'aiment pas admettre les profanes à leurs secrets. Un tableau donné à la fin contient les verbes les plus importants, les pronoms et les particules, présentant l'idéogramme pehlevi en transcription iranienne, en lettres latines (alphabet phonétique de convention, avec mélange de lettres tchèques et d'une seule lettre grecque, le delta), et une traduction en persan moderne. Ce tableau de cent quarante caractères environ n'est destiné qu'à servir d'exemple, car pour avoir la série d'environ mille idéogrammes que connaît le *Fihrist* il faut se reporter aux glossaires de Haug et de West. De même la liste alphabétique de la p. 254, qui donne en face les unes des autres les formes épigraphiques et celles des manuscrits, ne fournit pas d'indications relatives aux ligatures, même les plus usitées.

La seconde de ces deux livraisons contient une table des matières du premier volume, qui est consacré à l'histoire de la langue. Cette table est précédée d'une liste des abréviations qui y sont le plus usi-

tées (pp. 425-427), et qui font ressembler les citations des livres d'érudition allemands à des textes remplis d'idéogrammes suméro-accadiens. Il y a trois index : celui des auteurs cités (pp. 429-432), celui des matières proprement dites (pp. 433-439), et enfin un index alphabétique des mots traités, répartis sous vingt-quatre rubriques, depuis le sanscrit jusqu'au celte, qui a eu l'honneur de voir sept mots cités, deux de plus que l'osque-ombrien. Comme tous les index de ce genre, celui-ci, qui paraît soigneusement fait, est appelé à rendre les plus grands services.

Cl. HUART.

Essai de réforme orthographique internationale en quarante langues par le Dr E. J. STUDER.
Aesus, par H. L.

Vivant au milieu des travaux sérieux si nombreux que produisent aujourd'hui les études de linguistique, je croyais éteinte la race des celtomanes. J'ai tristement appris le contraire en ouvrant les deux volumes dont je viens de copier le titre.

La plus grande partie du livre dû à la plume de M. Studer ne concerne pas les études celtiques, mais dans le chapitre intitulé *Le Celte*, pp. 241-264, il y a presque autant d'erreurs que de pages. Déjà dans le chapitre précédent, voulant par manière de transition traduire un passage de Diodore de Sicile, voici ce que M. Studer fait dire à l'auteur grec :

« Nous lisons dans Diodore de Sicile, livre V, que les Celtes envahirent le pays des Ibères (l'Espagne) par le nord-ouest bien des siècles avant la guerre de Troie ; qu'ils y refoulèrent une partie de la population le long des côtes méditerranéennes jusqu'en Italie, et, après avoir combattu pour la possession du pays, l'habitèrent en commun par consentement de paix et par mariage. » Voici le texte de Diodore de Sicile, l. V, c. 33 : Τὸ παλαιὸν περὶ τῆς χώρας ἀλλήλοις διαπολεμήσαντες, οἵ τε Ἴβηρες καὶ οἱ Κελτοί, καὶ μετὰ ταῦτα διαλυθέντες, καὶ τὴν χώραν κοινῇ κατοικήσαντες, ἔτι δ'ἐπιγαμίας πρὸς ἀλλήλους συνθέμενοι, διὰ τὴν ἐπιμιξίαν ταύτης ἔτυχον τῆς προσηγορίας [Κελτίβηρες]. Dans ce passage il n'est question ni de la guerre de Troie, ni des côtes méditerranéennes, ni de l'Italie. M. Studer y traite Diodore de Sicile comme il traite la langue latine, p. 159, en affirmant que « le latin est sorti du grec et des idiomes barbares ou rustiques », et, p. 161, en écrivant que les Latins « avaient transformé le mot grec ἵκκος en *equus*, parce qu'ils le prononçaient ainsi ».

Il me paraît bien difficile de lire avec calme un ouvrage où l'on rencontre de telles doctrines. Je me suis beaucoup raisonné, j'ai pris à plusieurs reprises la résolution de rester froid. Eh bien, je n'en suis pas venu à bout. Que penser de l'assertion suivante ? On doit consi-

dérer comme erronée la doctrine ainsi formulée par Arsène Darmesteter : « Le français n'est autre chose que le latin populaire dans ses développements séculaires » (p. 242). Et comment garder son sang-froid quand on lit, p. 244 : « les invasions successives des Kymris qui n'étaient que des Celtes ou Cimmériens selon le divin Homère », p. 244. Je voudrais bien savoir où Homère a dit chose pareille. M. S. ne cite pas le passage. Plus bas, p. 245, il avance que suivant Polybe « les Vénètes, établis sur l'Adriatique, étaient des Celtes venus de cette partie de la Gaule qu'on nomme le pays de Vannes », et il renvoie aux *histoires* de Polybe, l. II, c. 17 : or Polybe dans ce chapitre, § 4, dit que les Vénètes de l'Adriatique sont d'autre race que les Celtes, γένος ἄλλο, et, qu'ils parlent une autre langue, γλώττῃ δ'ἀλλοίᾳ χρώμενοι. P. 247 note, nous lisons qu'en Irlande « après l'abolition du sacerdoce gaulois au v[e] siècle saint Patrice brûla plus de 180 volumes contenant des documents importants pour l'histoire des collèges druidiques sous prétexte qu'ils étaient infectés des superstitions du paganisme ». Or, nous savons que les druides en Irlande ont survécu à saint Patrice puisque saint Columba bien postérieur fut en lutte avec eux ; et, quant aux 180 volumes qu'aurait brûlés saint Patrice, j'ignore où le dictionnaire Larousse cité par M. S. a pris cette intéressante indication historique. Le même M. S. affirme, p. 246, que la nation celte comprenait tous les peuples de la Gaule sans exception, et, revenant sur cette thèse, p. 248, il dit que les Gaulois, suivant Strabon, parlaient tous la même langue, « mais quelque peu variée, nuancée » ; à l'appui il cite en latin un passage grec : *eadem non usque quaque lingua utuntur omnes, sed paululum variata*. C'est la traduction d'un membre de phrase, l. IV, c. 1, § 1 ; mais ce membre de phrase est précédé d'un autre où Strabon dit que les Aquitains diffèrent complètement des Gaulois, non seulement par la langue, mais par la forme du corps [1] ; c'est aux habitants du reste de la Gaule que s'applique le passage de Strabon cité par le D[r] Studer.

Le même, p. 257, répète d'après Granier de Cassagnac, cité dans le Dictionnaire Larousse, « que les patois actuels, dont le Celte forme la base et qui servent aux relations des paysans entre eux dans toute la France, de l'Océan aux Alpes et du Rhin aux Pyrénées, sont sensiblement les mêmes que ceux que César trouva établis parmi nos pères, que ceux que Bellovèse porta à Milan, Sigovèse en Asie-Mineure, Brennus à Rome et à Delphes, et qu'ils sont par conséquent bien antérieurs au latin, loin d'être nés de ses débris ». On perdrait son temps à réfuter cette thèse. Que dire enfin de l'assertion qu'après la prise de Rome en 390, les Gaulois sénonais occupèrent cette ville pendant un demi-siècle, p. 264.

1. Τοὺς μὲν Ἀκυιτανοὺς τελέως ἐξηλλαγμένους οὐ τῇ γλώττῃ μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς σώμασιν, ἐμφερεῖς Ἴβηρσι μᾶλλον ἢ Γαλάταις.

L'auteur d'*Aesus* ne cite aucune autorité, pas même celle de Granier de Cassagnac. Voici quelques citations extraites de son livre heureusement peu volumineux, 44 pages in-12.

« Aesus débarrassé de sa désinence latine, c'est Aş, l'unité, l'être en soi.

« Aesus, Hadès : mêmes noms, mêmes attributs.

« Le dolmen ou *table ronde* représente la matière unique.

« Le nom de Pythagoras signifie encore en dialecte breton explication de l'univers, cosmogonie. »

Isara, de *is* « eau », *ar* « or », ancien nom de deux rivières, l'Oise et l'Isère, qui roulaient des sables « d'or ».

Paris veut dire « par ou parmi les eaux ».

« Les Tuatha da Dana, peuples de Diane, nom conservé littéralement en Bretagne dans celui des petits *Duzes de la nuit* ».

« Mont béliard, *Mont de Bel ardent* ».

Je crois qu'en voilà assez.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Eine jakobitische Einleitung in den Psalter von Lic. Dr. G. DIETTRICH; Giessen; J. Ricker; 1901, in-8°, pp. XLVII-167. M. 6. 50.

Daniel de Çalah (village du Tour 'Abdin), écrivain jacobite de la fin du VII[e] siècle, qui devint ensuite évêque de Tella (Constantina), avait composé un commentaire sur les Psaumes fort estimé de ses coreligionnaires. Cet ouvrage considérable fut ensuite abrégé : l'original et l'abrégé nous sont parvenus dans divers manuscrits. Au XIV[e] siècle, ou tout au plus tôt à la fin du XIII[e] siècle, un auteur anonyme compila un nouveau Commentaire du Psautier à l'aide des travaux de Daniel principalement, et de Bar Hébréus [1]. Ce commentaire est précédé d'une introduction assez étendue : c'est celle qui fait l'objet de la publication de M. Diettrich. Il en donne le texte, d'après un manuscrit Syriaque

1. M. D. a eu le tort de croire que le manuscrit Harris contient simplement un abrégé du Commentaire de Daniel de Çalah. Le Psautier est partagé en trois parties contenant chacune 50 Psaumes. A la fin de la première on lit : « Fin de la première partie du Livre des Psaumes, selon que l'a expliqué Daniel de Çalah et *feu* Mar Grégoire le Mafrian » (c'est-à-dire Bar-Hébréeus, mort en 1286). Le mo *tmnoho'* proprement *quietus*, s'emploie le plus souvent en parlant d'un défunt. M. D. traduit : « nach Auslegung des Daniel von Salah. Und zufrieden ist der Maphréyân Mâr Gregorius. » Ce contre-sens est l'origine de toutes les conjectures erronées émises dans sa Préface, sur la date et la nature de l'ouvrage. Il est d'autant plus surprenant que l'auteur cite (p. XXI, n. 1), d'après Payne-Smith, une clausule analogue, qui aurait pu le mettre sur la voie de la véritable interprétation. — Le mot *qatina*, qui est un qualificatif de Daniel (page XVI), doit être pris dans le sens de « sagace » ou « subtil ». On connaît un écrivain nestorien du milieu du VI[e] siècle, appelé Absaham Qatina, c'est-à-dire « Abraham le Subtil » (*Bibl. Or.*, III, 1, 225).

du XVIII[e] siècle, appartenant à M. Harris, de Cambridge, et l'accompagne d'une traduction qui nous a paru fidèle dans les quelques passages que nous avons comparés. Le texte en lui-même est d'ailleurs facile et ne présente de difficulté que dans quelques passages mutilés ou altérés par les copistes. L'intérêt de l'ouvrage réside en ce qu'il nous montre la manière dont les Syriens concevaient la critique biblique à une époque où cette étude était à peine soupçonnée en Occident. M. Diettrich s'est aussi efforcé de rechercher les sources (grecques, pour la plupart) auxquelles l'auteur du Commentaire a puisé et qu'il cite souvent textuellement. Comme appendice, l'éditeur a ajouté les deux premières Homélies du grand Commentaire de Daniel, qui permettent de juger du rapport (fort peu étroit) qu'il y a entre le texte original et la compilation ultérieure. Cette publication est une bonne contribution à l'histoire de l'exégèse chez les Syriens.

J. B. CH.

F.-P. BREMER. **Jurisprudentiae antehadrianae** quae supersunt. Pars altera. Primi post principatum constitutum saeculi juris consulti. Sectio altera. Teubner, 1901, in-8, XXVI-639 p.

Voici la fin de la collection entreprise par M. Bremer dans la Bibliotheca Teubneriana. Elle rendra beaucoup de services. J'en ai, dans le temps, signalé les volumes précédents [1]; à chaque tome nouveau, la méthode a été plus sûre et la disposition plus pratique.

Le dernier, dédié à Mommsen, représente la fin de la seconde partie, ou autrement la réunion des fragments des jurisconsultes de Caligula à la fin du premier siècle [2]. Les noms qui attirent l'œil cette fois sont ceux de C. Cassius Longinus, de Proculus et de Javolenus Priscus. L'auteur n'entendait pas et il dit pourquoi (p. XXII) dépasser le siècle de Hadrien. L'ordre suivi dans toutes les notices est celui-ci qu'on ne peut qu'approuver : origine et charges remplies par le jurisconsulte en question ; à quelle école appartenait-il et quel rang paraît-il y avoir occupé; ses ouvrages juridiques ; sujets traités dans ces ouvrages ; lois et sénatusconsultes cités ; opinions particulières à ce jurisconsulte, et caractère de sa doctrine; autres jurisconsultes cités par lui. Ajoutons des indications négatives qui ont leur prix : par exemple que tel jurisconsulte ne cite pas tel autre ou n'est pas cité par lui. Partout les références utiles. Au bas des pages sont notées les variantes importantes du manuscrit de Florence ou les remaniements que Tribonien a, dans le Digeste, substitués au texte

---

1. Revue de 1897, I, p. 188, et 1899, II, p. 40.
2. M. Br. les a répartis en trois chapitres : d'abord ceux des règnes de Caligula à Vitellius; ceux qui vont de Vespasien à Domitien ; enfin ceux du temps de Nerva et de Trajan.

primitif qu'on rétablit par conjectures. Celles-ci sont dans le texte toujours indiquées typographiquement. Des crochets enferment les mots ou les phrases que les savants ou que M. Br. regarde comme des gloses interpolées par quelques rédacteurs ou par Tribonien [1].

La préface contient, en un latin clair, une bonne revue des publications sur les fragments juridiques depuis la Renaissance. Le fameux passage de Rabelais sur la belle robe, mais à étrange bordure, à laquelle il compare les livres des lois, est ici en bonne lumière. Suit une étude originale et fort intéressante sur les suppressions et les remaniements qu'il semble bien que Tribonien ait fait subir au fameux préambule du Digeste, au fragment de Pomponius. M. Br. nomme enfin les collaborateurs qui l'ont aidé pour ce qui ressort à la philologie [2].

A la fin sous le titre : *Additamenta*, cinq paragraphes intitulés : *veterum sententiæ et libri; incertorum sententiæ et libri; quæ quæruntur vel dubitantur quæque quæsita vel dubitata sunt; quæ recepta sunt, placuerunt, constant similiaque; quod* « dicitur » *vel* « vulgo dicitur » *similiaque*.

En somme, très bonne et très utile publication.

É. T.

Le Credo des chrétiens, Étude religieuse, par Ernest Naville. In 12, Genève, Phil. Dürr et Paris, Fischbacher, 1901 ; XI et 124 pp.

On sait avec quelle chaleur communicative le regretté Sabatier avait développé, d'abord dans une brochure : *De la vie intime des dogmes et de leur puissance d'évolution* (1890), puis dans un volume qui a reçu un accueil très favorable : *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire* (1897), la thèse, assurément nouvelle et audacieuse, qu'une théologie et une religion affirment leur vitalité en modifiant leur contenu et leurs croyances d'après le mouvement contemporain des esprits. C'était une main tendue à la liberté de pensée. Le christianisme, dépouillé de toute allure dogmatique, était ramené à « un état intérieur de l'âme créé par l'Évangile et l'esprit du Christ » et se résumait « dans l'attitude humble et confiante de l'enfant à l'égard de son Père céleste ». — « Tout le reste, dit le biographe autorisé de la *Grande Encyclopédie* auquel nous

1. Passim les italiques sont placées à faux et ne sont que des fautes d'impression; ailleurs elles manquent. Par exemple, p. 294, à la l. 2 du fragment 2, lire *eam*; p. 406, l. 3, lire dimidi*am*, p. 404, au bas, au lieu du texte du ms. *morbus vacaret*, M. Br. adopte, sans que rien ne nous avertisse, la leçon de l'édition princeps : mor*bi* vaca*rent*. Le sens de l'astérisque, dans les fragments de Nératius, bien indiqué p. 288, aurait dû l'être aussi, pour plus de clarté, à la table des sigles.

2. MM. Rich. Heinze, H. Schroeder et Alfr. Pernice.

empruntons nos citations, tout le reste est expression, manifestation extérieure et changeante et ne peut être imposé, au nom d'une autorité extérieure, à la conscience chrétienne, affranchie depuis Luther de toute tradition humaine. » Nous avons récemment entretenu les lecteurs de la *Revue* (numéro du 21 avril 1902, p. 303) de la portée réelle de ces propositions qui, examinées de sang-froid et dépouillées de la séduction d'une habile mise en œuvre, sembleront aussi peu défendables à un dogmatiste exact qu'acceptables d'une philosophie sévère.

En tout état de cause, il ne faut pas croire que cet abandon, peut-être plus apparent que réel, des croyances positives du christianisme au profit d'un vague sentimentalisme rencontre une adhésion empressée chez les coreligionnaires de M. Sabatier, et M. Brunetière, au cours de son récent séjour à Genève, aura pu se convaincre que les conservateurs protestants de la vieille cité calviniste sont beaucoup plus préoccupés d'affirmer leur unité profonde avec les croyances professées par les grandes Églises chrétiennes, que de donner des gages au rationalisme.

Parmi ces conservateurs, M. Ernest Naville occupe une situation éminente, comparable à celle que Guizot occupa dans le protestantisme français, et la haute modestie avec laquelle il entre, à son tour, dans la lice, ne doit pas faire illusion sur la portée considérable de son intervention [1]. Il suffira de courtes citations pour fixer l'opinion à cet égard. « Une église, dit M. Naville, c'est-à-dire une assemblée de croyants, a pour raison d'être un certain nombre d'affirmations qui sont la règle de son enseignement et qu'elle propose à l'acceptation de ceux qui veulent entrer dans son sein. Ces affirmations constituent son *Credo*. » Ici l'auteur rappelle la place exceptionnelle accordée par les Églises d'Occident au Symbole dit *des apôtres*, profession de foi dont les éléments se retrouvent également dans les symboles avoués par les églises orientales, les dits symboles ayant tous pour point de départ la formule première du baptême chrétien, énoncée à l'*Évangile selon saint Mathieu*. « Il importe, continue-t-il, de se bien rendre compte de la nature du *Credo*. C'est une table des matières. Chacun des articles renvoie aux documents dont il offre le résumé : les écrits apostoliques et les grandes manifestations de la pensée chrétienne à travers les âges. *C'est... un lien qui maintient dans une certaine communauté de croyance toutes les grandes Églises chrétiennes. Il faudrait être victime d'un individualisme bien dissolvant pour ne pas éprouver quelque émotion à la pensée que cette profession de foi est prononcée en tant de langues diverses dans toutes les régions du*

1. En dehors de toute polémique et sans autre allusion, sauf erreur, à des vues divergentes (unitarisme, protestantisme libéral) que le simple, mais significatif, terme qu'on trouvera tout à l'heure, d' « individualisme dissolvant ».

globe[1] ». Et encore : « *Les pages suivantes... doivent mettre en lumière les croyances qui demeurent communes à toutes les grandes Églises chrétiennes* ». — « Il est bon, dira aussi M. Naville, de conserver le *Credo* pour base de l'enseignement destiné à tout l'ensemble de la population. »

M. Naville nous offre donc un commentaire pratique et « religieux » du symbole dit des apôtres après nous avoir prévenu, d'autre part, que son étude a été soumise en manuscrit « à des membres des Églises protestantes (calvinistes) de Suisse et de France, de l'Église catholique romaine, de l'Église orthodoxe d'Orient, de l'Église luthérienne, de l'Église épiscopale anglo-américaine et de l'Église morave » et que ces hommes, « jouissant d'une juste considération dans les divers milieux auxquels ils appartiennent », même ceux « qui ont dû prendre des réserves sur quelques-unes de ses parties, ont porté sur son ensemble des jugements de nature à en justifier la publication. » C'est bien réellement le *Credo des chrétiens* que M. N. s'est proposé de mettre en lumière en faisant ressortir l'unité essentielle de la foi professée par toutes les grandes communautés chrétiennes historiques au moyen d'un document également avoué de chacune d'elles[2].

Restait à indiquer le sens dans lequel doivent être entendus plusieurs des articles du *Credo*. Sous ce rapport les protestants contemporains sont souvent, même dans les rangs de l'orthodoxie, en un désaccord formel avec l'interprétation traditionnelle. Il s'agit des points suivants : la descente du Christ aux enfers dans l'intervalle entre la mort et la résurrection afin d'y annoncer l'Évangile aux générations antérieures à l'époque de son incarnation, — la sainte Église catholique ou universelle, — la communion des saints, c'est-à-dire les relations entre les fidèles vivant sur la terre et ceux qui sont devenus par la mort les « habitants du ciel », — enfin la rémission des péchés par le ministère du prêtre ou pasteur. Sur ces quatre points, M. N. s'est efforcé de faire prévaloir une interprétation qui ne fût pas exclusive de l'explication donnée par le catéchisme catholique.

Voilà donc une sorte de manifeste, émanant des cercles conservateurs protestants, signé d'un nom infiniment respectable et qui prêche, non plus le sacrifice des croyances traditionnelles, mais l'union des grandes églises chrétiennes, soit antérieures à la Réforme

1. C'est nous qui soulignons ces déclarations essentielles, ici comme plus bas.

2. Chose étrange ! En lisant l'œuvre de M. Naville il m'est revenu en mémoire un essai très distingué sur la *Notion du catéchisme*, publié, il y a vingt ans, par M. Ménégoz, qui s'est déclaré l'adepte résolu de la thèse de M. Sabatier comme on le voit dans l'article auquel nous avons renvoyé plus haut ; et, dans cet essai, M. Ménégoz préconisait, lui aussi, l'emploi du symbole des apôtres comme d'une « formule consacrée par la tradition de l'Église », dont il n'hésitait pas à dire : « Il n'est pas possible de trouver une formule populaire où la foi chrétienne soit condensée d'une manière aussi parfaite ».

du XVI[e] siècle, soit issues de ce même mouvement, sur un texte qu'elles peuvent avouer toutes au même titre et dans un sens qui est à l'avantage de l'interprétation traditionnelle. Il ne faut pas se dissimuler que ce n'est plus ici la main tendue à la science et à la philosophie rationalistes, mais une proposition très consciente d'elle-même, très méditée et — ai-je besoin de l'ajouter ? — digne de tout respect, une proposition, dis-je, de rapprochement, de réconciliation, d'entente entre le protestantisme orthodoxe ou conservateur et le catholicisme, — proposition qui a d'autant plus de portée qu'elle fait appel non à la spéculation, moins encore à l'érudition théologique et historique, mais aux besoins pratiques et aux exigences de la foi.

Ce fait nous a semblé assez grave pour que nous ayons jugé à propos d'attirer sur lui l'attention comme sur un symptôme d'une grande importance et qui risquait de passer inaperçu en dehors des cercles théologiques.

La situation du protestantisme contemporain reste complexe et ambiguë. Par quelques-uns de ses représentants il se fait moderne, partisan des nouveautés, ami du progrès ; c'est là ce qui frappe tout d'abord. Pour qui regarde de plus près, l'immense majorité des protestants pratiquants est, tout au contraire, conservatrice; ils veulent une foi positive, qui s'affirme dans des documents hautement avoués. Mais ici — et nous déclarons ne pouvoir nous prononcer sur cette question délicate, faute de renseignements suffisants en une matière où les préférences personnelles influent souvent sur la réponse — nous ne saurions dire de quel côté inclinent les conservateurs, ou à un protestantisme biblique, piétiste, hostile à une forte organisation d'Église, anticatholique en un mot, ou à un protestantisme catholicisant. Il est clair que, si les opinions de l'éminent écrivain génevois, sorte de testament religieux par lequel il marque l'étape finale d'une carrière noblement remplie, répondent au sentiment de beaucoup de ses coreligionnaires, on pourrait prévoir, je ne dis pas une fusion ni un retour pur et simple des Églises issues de la Réforme dans le giron catholique et romain, mais un *consortium* permettant dans beaucoup de cas une action commune.

Maurice Vernes.

Walther Schücking. **Der Regierungsantritt. Eine rechtsgeschichtliche und staatsrechtliche Untersuchung.** I. Die Urzeit und die Zeit der Ost-und Westgermanischen Stammesreiche. Leipzig, Veit et C[ie], 1899, VI-202 pages, in-8°.

Le titre de ce travail ne répond pas complètement à son contenu. M. Schücking ne se propose pas seulement, en effet, d'étudier les cérémonies qui marquent, en droit allemand, le début d'un nouveau règne; il consacre une bonne partie de son livre à l'examen des divers

modes par lesquels s'acquiert le pouvoir royal. Il a divisé son volume en deux parties d'étendue fort inégale : la première (pp. 1 à 22) traite de l'époque germanique; la seconde (pp. 23 à 202) est consacrée, au point de vue spécial auquel se place l'auteur, aux royaumes des Vandales, des Ostrogoths, des Wisigoths, des Lombards, des Burgondes, des Francs et des Anglo-Saxons. En dépit de sa brièveté, c'est la première de ces deux parties qui présente le plus vif intérêt. M. S. cherche à y établir, par une analyse très fine de tous les textes connus, le processus de l'élection du roi dans l'antiquité germanique. D'après lui, le candidat était désigné par les chefs (*principes*) de la tribu réunis en conseil, puis présenté par eux à l'assemblée du peuple qui ratifiait leur choix. La cérémonie de l'élévation du roi sur le bouclier (*Schilderhebung*) se rattacherait intimement à cette manière d'agir. Elle n'aurait servi qu'à exposer aux yeux du peuple la personne qui était proposée à ses suffrages. Dès que le candidat royal ainsi affiché devant l'assemblée a été acclamé par elle, il est roi. Son pouvoir est parfait et il n'est besoin pour le consacrer ni de transmission symbolique d'emblèmes de commandement, ni de serments de fidélité.

Il en va tout autrement dans les royaumes formés après les invasions. Ici l'élection disparaît plus ou moins rapidement et avec elle la cérémonie de la *Schilderhebung*, devenue inutile. Dès lors, pour parfaire le pouvoir royal, pour lui donner la force de s'imposer au peuple et de se faire accepter par lui, on a recours à une institution nouvelle : la *Huldigung*. Le souverain se fait désormais prêter un serment de fidélité par ses sujets et ce serment établit entre eux et lui un lien analogue à celui que formait jadis l'élection populaire.

Telles sont les deux thèses principales auxquelles se ramène le travail de M. Schücking. Elles sont exposées avec une clarté parfaite et défendues avec autant d'érudition que d'ingéniosité. On peut se demander pourtant si elles sont définitivement démontrées. L'explication donnée de la *Schilderhebung* se présente certainement sous un aspect très séduisant. Mais est-il vraisemblable que, dans les petites tribus germaniques, les hommes libres constituant l'assemblée n'aient pas connu personnellement le roi à élire et qu'il ait été indispensable de le présenter à leurs yeux avant le vote? N'est-il pas tout aussi naturel de voir dans l'élévation sur le bouclier une cérémonie symbolique par laquelle le peuple se soumet au pouvoir de celui qu'il se donne pour chef? Les expressions employées par Grégoire de Tours en parlant de Clovis (*super se regem constituunt*) se prêtent singulièrement à cette interprétation. Quant à la *Huldigung*, il ne faut pas oublier qu'elle n'apparaît que du jour où les rois barbares ont acquis à côté de leurs sujets germaniques des sujets romains. Établis sur le sol de l'Empire et devenus souverains d'une quantité de provinciaux, les rois ont senti le besoin de se les attacher solidement, et, à l'imitation des Empereurs, ont exigé d'eux, un serment de fidélité auquel ils ont

également soumis les hommes de race germanique [1]. Je suis loin de prétendre que ces circonstances nouvelles suffisent à elles toutes seules pour expliquer la *Huldigung*. Je crois au contraire que les raisons par lesquelles M. Schücking rend compte de son apparition ont une grande valeur. Je lui reprocherai seulement de n'avoir point envisagé le problème dans toute sa complexité et de n'avoir tenu compte que d'une de ses données. Les germanistes s'exagèrent volontiers l'influence exercée par l'élément germanique dans les États barbares fondés sur le sol de l'Empire au v^e et au vi^e siècle. Il semblerait, à les lire, que la romanisation qui s'y est si rapidement emparée de tous les autres domaines de la vie sociale, ait laissé intact celui des institutions [2]. Il importe, semble-t-il, de voir les choses de plus haut et d'envisager à la fois, dans les constitutions des nouveaux royaumes, ce qu'elles ont conservé de germanique et ce qu'elles se sont approprié de romain.

H. Pirenne.

R. Eberstadt. **Der Ursprung des Zunftwesens und die ælteren Handwerkerverbænde des Mittelalters.** Leipzig, Duncker et Humblot, 1900, 201 pp., in-8°.

Ce nouvel ouvrage se rattache intimement au travail publié en 1897 par M. Eberstadt sous le titre de *Magisterium und Fraternitas*. L'auteur s'y est proposé de défendre les points principaux de sa thèse sur l'origine des métiers contre les critiques auxquelles elle a donné lieu. Il a jugé utile de terminer son livre par un chapitre dédié à ses contradicteurs, hommes abominables, animés des intentions les plus noires

1. Les raisons données par M. S. p. 47 contre l'origine romaine du serment sont bien faibles. De plus, quand il affirme que ce serment ne peut être d'origine romaine parce qu'on le retrouve en droit norrois (p. 48), il se met en contradiction avec lui-même. Il affirme, en effet (p. 40 n. 3), que le *Treueid* est inconnu à l'antiquité germanique. Le fait que la *Huldigung* est inconnue chez les Anglo-Saxons, le seul des peuples conquérants qui ait conservé intacte son individualité nationale, fait reconnu excellemment par M. S. (p. 194), aurait dû, ce semble, le porter à accepter, pour les autres États barbares, l'influence romaine.

2. Je retrouve encore chez M. S., comme chez Waitz et comme chez Schroeder, la fameuse raillerie d'Eginhard sur les derniers rois mérovingiens : « quocumque eundum erat carpento ibat, quod bubus junctis et *bubulco rustico more agente* trahebatur », donnée comme une preuve du caractère germanique du pouvoir de ces rois. Je sais bien que cette singulière interprétation peut se réclamer du patronage illustre de Grimm (*Rechtsalterthümer*, p. 262). Mais je doute que les quelques textes sur quoi le grand germaniste l'a appuyée convainquent personne. Il est évident qu'Éginhard se moque de la vie rustique et grossière des rois fainéants et que ni le droit ni la mythologie germaniques n'ont rien à faire en l'occurrence. S'il en était autrement, il faudrait réserver au *bubulcus*, également cité dans le texte du biographe de Charlemagne, une place éminente parmi les grands officiers de la cour.

et dont l'ignorance n'a d'égale que la mauvaise foi. Cette impatience de la critique, qui semble se généraliser depuis quelque temps, atteste les progrès d'une nervosité fâcheuse dans le monde de l'érudition. On est mauvais juge dans sa propre cause, et, à se charger soi-même du soin de condamner ses adversaires, on risque de dénaturer inconsciemment leur pensée et de ne point apprécier avec exactitude la portée de leurs arguments. C'est ce qui est arrivé à M. Eberstadt, dont les *Kritische Einwände* manquent éminemment d'esprit critique et ne nous arrêteront pas plus longtemps [1].

Il est inutile, d'ailleurs, d'insister longuement sur son travail qui reprend des idées déjà connues. Ceux qui ont lu *Magisterium und Fraternitas* en retrouveront ici la substance. M. E. expose avec une clarté parfaite et les ressources de sa vaste érudition la double origine qu'il attribue au métier médiéval : le *magisterium*, provenant des groupements d'artisans non libres du droit domanial, et la *fraternitas* religieuse organisée par l'Église. Je me bornerai à une courte observation à l'égard de chacun de ces deux points.

M. Eberstadt cite, pp. 38 et suiv., un intéressant document, par lequel l'abbé Rodolphe de Saint-Trond remplace, en 1112, par une prestation collective et annuelle de 18 sous, les amendes qui frappaient individuellement jusque là, les boulangers, les brasseurs et les cordonniers [2] de la ville en cas d'*injusta vendicio*. Il fait observer avec raison que ce texte peut expliquer l'origine du cens payé au seigneur par plusieurs métiers. Mais je ne vois point en revanche ce qu'on en peut conclure en faveur de la théorie du *Magisterium*. Le tribunal dont il est question dans la charte n'est pas un tribunal privé, mais un tribunal public, présidé par le *judex* ou *scultetus* de l'abbé, co-seigneur de la ville avec l'évêque de Liège. On ne peut tirer de là aucun renseignement sur la condition des artisans, si ce n'est qu'ils sont soumis aux droits de police industrielle et commerciale du pouvoir public.

C'est encore le cartulaire de Saint-Trond que l'auteur invoque avec complaisance (pp. 40 et 192) pour prouver que les confréries d'artisans doivent leur naissance à l'Église. En 1237, les foulons et les tondeurs de Saint-Trond s'engagèrent à des dons annuels en faveur de l'abbaye, à condition de participer à l'avenir aux services religieux de celle-ci. Le *custos* du monastère fut chargé d'exercer la surveillance sur la nouvelle confrérie. Mais peut-on considérer cette confrérie

1. Sur la nature de la polémique de M. E. voy. G. Von Below, *Literarisches Centralblatt*. 30 juin 1900, col. 1085 et suiv. — P. 190, M. E. me fait soutenir dans le compte rendu que j'ai consacré à son ouvrage (*Revue Historique*, t. LXXI, pp. 365 et suiv.) que les métiers ont été créés d'un seul coup (Die scharfe Fassung, die Pirenne der Lehre von der plötzlichen Entstehung des Zunftwesens gegeben hat etc.). Je me suis borné à dire que le métier est un fait *nouveau*, ce qui est bien différent d'un fait soudain.

2. M. E. traduit inexactement le mot *sutarii* par *Malzhändler*.

comme l'œuvre même de l'Église? Je ne le crois pas. Il importe de remarquer tout d'abord qu'avant 1237 les foulons et les tondeurs formaient déjà une corporation autonome puisqu'ils possédaient des *magistri* nommés par eux-mêmes. De plus, le texte indique clairement que la création de leur confrérie est due à leur initiative et non à celle du monastère. Enfin, dès avant 1237, ils s'étaient groupés en une sorte de société de secours mutuels, puisqu'ils possédaient un hôpital. Dès lors, leur confrérie existait certainement depuis un certain temps déjà quand elle a été associée aux prières du monastère. Ce n'est donc pas celui-ci qui l'a créée, et si le *custos* exerce sur elle une autorité assez étendue, c'est tout simplement que l'abbaye aura exigé cette garantie en retour des avantages religieux qu'elle accordait.

H. Pirenne.

H. Brunner. **Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte.** Leipzig, Duncker und Humblot, 1901, vi-298 pages in-8°.

M. Brunner a soin d'avertir le lecteur que ce livre n'est pas, à proprement parler, un ouvrage nouveau. On peut le considérer comme un tirage à part, mais un tirage à part considérablement remanié et complété (surtout pour la période postérieure à l'époque franque) de l'excellent chapitre consacré par l'auteur aux sources et à l'histoire du droit allemand dans l'Encyclopédie juridique de Holtzendorff, dont la cinquième édition a paru en 1890. On n'y trouvera pas à proprement parler un traité, mais plutôt un précis de cette histoire. Dans son genre, d'ailleurs, ce travail, écrit par un maître, atteint à la perfection et il n'en est point de plus propre à attirer les étudiants vers l'étude du passé juridique de l'Allemagne, fortement négligé, comme on sait, depuis que les nouveaux codes absorbent l'activité de facultés de droit. Il se divise en deux livres d'étendue inégale : l'un relatif à la période antérieure à la réception des droits étrangers, l'autre résumant à grands traits l'évolution subie par le droit allemand depuis cette époque. La bibliographie choisie qui accompagne chacun des 74 paragraphes de l'ouvrage le rend précieux à tous les historiens.

P. H.

Rev. H.-F. Tozer. **An English Commentary on Dante's Divina Commedia.** — Oxford, Clarendon Press, 1901; in-8°, vii-628 pages (8 sh. 6 d.).

L'idée de publier en un volume séparé, sans le texte même du poème, les notes explicatives dont ne saurait guère se passer la Divine Comédie, est fort acceptable en elle-même; elle donne un peu plus

de marge au commentateur, et n'oblige pas l'éditeur à employer des caractères d'une finesse excessive. Aussi en ouvrant ce commentaire assez volumineux, est-on disposé à croire qu'il est plus approfondi et plus savant que ceux que l'on peut communément consulter en compagnie du texte, dans les éditions en un volume du poème. Il n'en est rien ; ce travail, très consciencieux et généralement fort exact, est en somme élémentaire ; c'est presque exclusivement aux lecteurs et étudiants de langue anglaise qu'il est appelé à rendre des services, car une bonne partie du commentaire est constituée par des traductions, d'ailleurs précises, et l'on n'y rencontre aucune longue citation italienne ni latine. M. H.-F. Tozer s'est également interdit, sauf de très rares exceptions, de mentionner et de discuter les diverses interprétations d'un même passage, il ne cite que rarement les variantes, et celles sur lesquelles il s'arrête ne sont pas, tant s'en faut, les plus importantes; les difficultés résultant de l'emploi des allégories sont aplanies sans presque laisser soupçonner à quelles incertitudes elles donnent lieu ; quant aux détails historiques, qu'il faut nécessairement connaître pour comprendre la signification de maint épisode, il les tire de l'excellent *Dante Dictionary* de M. Paget Toynbee, auquel il renvoie le plus souvent. Comme on le voit, ce nouveau commentaire pourra être un guide utile et très suffisamment sûr pour quiconque ne dispose que de la langue anglaise pour aborder la lecture de la Divine Comédie ; les autres amateurs de Dante y trouveront peu à glaner. Au reste, dans la très courte liste des ouvrages dont M. H.-F. T. déclare s'être surtout servi, on ne peut s'empêcher de remarquer avec une sorte de stupeur le petit nombre de livres italiens : seuls les commentaires de Scartazzini et de M. Casini représentent la prodigieuse floraison d'études relatives à Dante parues en Italie depuis une cinquantaine d'années. C'est maigre. Dans ces conditions. l'on ne saurait s'étonner si ce « Commentaire anglais » présente des lacunes que le moindre étudiant italien serait à même de reconnaître — sinon de combler.

Avouons d'ailleurs que M. H.-F. T. est excusable : on ne s'improvise pas commentateur de Dante ; il y faut une préparation spéciale dont sentent surtout l'impérieux besoin ceux qui commencent à l'acquérir. M. H.-F. Tozer ne paraît pas encore en être là ; il se recommande sur le titre de son commentaire, comme l'auteur de « The Islands of the Aegean », de « A History of ancient Geography » etc.... Il pourra désormais ajouter qu'il a fait, sur le poème de Dante, un bon travail d'élève, qui atteste un effort très méritoire et qui dépasse en longueur ce que l'on attend en général d'un débutant ; quant à prendre rang parmi les commentateurs de la Divine Comédie, c'est une autre affaire !

H. H.

Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen West-Deutschland und Italien, mit Ausschluss von Venedig, bearbeitet von Dr Aloys Schulte. Leipzig, Duncker und Humblot, 1900, XXXII, 742, 358 p. gr. in-8°, avec deux cartes : Prix : 37 fr. 50 c.

M. Aloyse Schulte, professeur à l'Université de Breslau, s'était fait connaître déjà par de nombreux travaux de critique médiévale, par sa collaboration au *Cartulaire de Strasbourg* et par une volumineuse biographie du margrave Louis de Bade, l'adversaire du Grand Turc et du Grand Roi; c'est la première fois que nous le rencontrons sur le terrain de l'histoire économique du moyen âge et nous dirons tout d'abord qu'il y débute par une œuvre digne des plus grands éloges. Non seulement, il a réuni, avec un zèle persévérant, des documents nombreux et intéressants, mais il a su les présenter au lecteur avec agrément et méthode. Le titre donné à ses deux volumes indique nettement les limites de son sujet. Ce n'est pas une histoire complète des rapports commerciaux entre le Saint-Empire et la péninsule italienne qu'il a prétendu écrire, mais uniquement celle du commerce de l'Allemagne du sud-ouest avec le Piémont, la Lombardie, etc[1]. Venise et le splendide développement de son trafic reste en dehors de son cadre, la Hanse aussi. Par contre, le tracé des routes commerciales à travers les Alpes occidentales l'amenait forcément à parler du commerce français et l'on trouve en maint chapitre de son ouvrage la preuve qu'il a soigneusement étudié les sources de notre propre histoire économique au moyen âge ; aussi les érudits qui s'en occupent parmi nous y puiseront plus d'un renseignement utile. Les principaux documents que M. Schulte a mis en œuvre sont tirés naturellement, soit des archives publiques et privées d'Allemagne, soit de celles de Suisse et de l'Italie du nord. S'il appelle, trop modestement, son livre « une compilation de matériaux déjà connus en bonne partie », les lecteurs compétents tout au moins, ceux qui savent qu'un texte obscur publié sans commentaire dans un recueil ignoré ou difficilement accessible, n'est pas encore, par cela même, un document acquis à l'histoire, estimeront à sa juste valeur la somme de travail fournie par M. S.

1. L'ouvrage est divisé en *huit* livres; le *premier* est essentiellement géographique et parle des passages alpestres pratiqués dans l'antiquité; le second raconte l'histoire du commerce de transit jusqu'en 1032; c'est l'époque où le Grand-Saint-Bernard et le Septimer étaient les routes les plus fréquentées. *Le troisième* livre continue l'histoire des routes commerciales à travers le moyen âge jusqu'après l'ouverture du passage du Saint-Gothard (vers 1230) et nous donne d'intéressants détails sur les articles de ce commerce. *Le quatrième* livre est consacré à l'étude du trafic métallique, le *cinquième* aux relations commerciales (du moins les plus marquantes) des pays voisins, la France, les Flandres et Venise. Le *sixième* livre est consacré au trafic, le *septième* au commerce des derniers siècles du moyen âge; le *huitième* et dernier étudie spécialement les marchandises importées et exportées, d'après les tarifs du XIVe et du XVe. De nombreux documents inédits sont joints au texte narratif, soit *in extenso*, soit par extraits.

pour établir le tableau net et précis, et très pittoresque en même temps, qu'il a retracé des passages alpestres depuis l'antiquité, de la nature du commerce qui s'y faisait, des conséquences politiques et économiques qui en découlèrent pour les contrées voisines, etc. D'ailleurs, les ignorants seuls peuvent croire que le travail historique le mieux fait puisse être autre chose qu'une *compilation* de matériaux existants, imprimés ou inédits; l'historien n'invente rien, il compare, choisit, élimine, juxtapose et finalement compose, et c'est cette *compilation*, qui donne au lecteur la vue nette et claire de l'ensemble d'une époque ou d'une série de faits connexes que l'érudit, confiné dans les détails d'une question unique, très souvent secondaire et absorbé par les infiniment petits de son sujet, n'a peut-être jamais été capable d'entrevoir, même de loin. On ne s'instruit pas seulement en lisant l'ouvrage de M. S., on le lit avec un vrai plaisir, et quand il affirme certaines choses, on le croit d'autant plus volontiers qu'il sait à l'occasion très franchement confesser son incapacité, au moins momentanée, à nous renseigner sur tel autre point de son sujet. « En fin de compte, dit-il avec raison, tout livre n'est pas écrit pour clore définitivement un chapitre des connaissances humaines, mais pour faire avancer la science, d'une nouvelle étape. » Des recherches plus approfondies, dans les archives des notariats des villes italiennes, assez superficiellement explorées jusqu'ici, à ce point de vue tout spécial, fourniront certainement encore bien des matériaux inédits pour documenter plus en détail, soit l'histoire du commerce lui-même, soit celle des tarifs commerciaux de chaque époque, mais il n'est pas vraisemblable que les résultats généraux consignés dans le livre de M. Schulte soient contredits ou écartés désormais; il restera le point de départ assuré d'études nouvelles, et nous souhaitons que l'auteur continue lui-même à marcher dans une voie où il est arrivé, dès le début, à d'aussi beaux résultats [1].

R.

---

1. Nous joignons ici quelques petites observations de détail : P. 71, lire *vermiculi* pour *vermieuli*. — P. 161, il est question du roi « *Karl der Kühne* » en 1278; c'est sans doute de Philippe-le-Hardi que l'auteur voulait parler. — P. 299, ce n'est pas seulement en 1340 que l'on trouve des négociants italiens établis à Strasbourg; dès 1321, on y trouve un *Rodolphus Lumbartus, nauta argentinensis*. — P. 426. *Rothenkirchen* n'est pas une localité, mais une chapelle, dédiée à Sainte-Hélène et dite *die rothe Kirchen*. — P. 546, lire *Stürler* pour *Türler*. — P. 549, lire *Vaesen* pour *Vacsen*. — P. 604, Pierre de Hundsvelt, Claus Zorn et Walter de Butenheim n'étaient assurément pas des marchands, mais des chevaliers. — P. 726, rapprocher de l'italien *tovaglia* non seulement l'espagnol *toalla*, et l'anglais *towel*, mais encore l'alsacien actuel *zwehl*. — Dans le second volume, p. 321, au mot Hundsfelt, il ne faut pas renvoyer à la page 564, mais à la page 664.

Calmette (Pierre). **Choiseul et Voltaire, d'après les lettres inédites de Choiseul à Voltaire.** Paris, Plon, Nourrit et Cie. Petit in-8e de 300 p.

M. C. publie 46 lettres de Choiseul à Voltaire d'après des copies exécutées entre 1785 et 1786. L'intérêt principal en est de prouver que Voltaire n'a pas menti en disant que le ministre l'avait employé comme intermédiaire officieux pour sonder (sans grande utilité d'ailleurs) les desseins de Frédéric II pendant la guerre de Sept ans; car c'est surtout à ce rôle de Voltaire que se rapportent ces lettres et jusqu'ici on ne possédait pas une ligne à lui adressée par Choiseul. La dignité de Choiseul, par contre, gagne peu à cette publication. Sans doute, pendant la guerre de Sept ans, le chef du cabinet français ne peut pas faire une bien grande figure. Il pourrait du moins s'interdire les plaisanteries obscènes et, même en parlant à la cantonade, un ton de rodomont : pour affirmer sa foi dans la victoire finale, il n'est pas nécessaire de qualifier à tout instant un ennemi victorieux, d'incapable et de poltron qui chante afin de s'étourdir. Le ton ne se relève un peu que dans des lettres postérieures lorsque la vanité de D'Alembert ou les incartades, les palinodies de Voltaire impatientent Choiseul, moins grand seigneur toutefois quand il se pique (p. 178) d'avoir refusé une dotation considérable qu'il avait, paraît-il, fort bien acceptée. M. Calmette a placé ces lettres au milieu d'un commentaire utile, mais où il s'attarde trop souvent sur des incidents étrangers à la question et trop connus; il aurait pu aussi se dispenser de reproduire, dans ses pièces justificatives, des lettres déjà publiées, même quand ses documents lui permettent d'en contester la date.

Charles Dejob.

— Le XXIe volume de la *Société des sciences et arts de Vitry-le-François*, année 1902, contient les articles snivants : E. Jovy, *Tissard et Aléandre* (deuxième, partie de cette contribution à l'histoire des origines des études grecques en France), *Bossuet et la Visitation de Meaux* (d'après quelques lettres circulaires de ce monastère), *Une biographie inédite de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Troyes*; L. Mougin, *Aubert-Roche* et *Variétés iconographiques sur l'arrondissement de Vitry*; L. Vast, *Louis Valentin, médecin en chef des armées françaises à Saint-Domingue en 1793*; abbé Millard, *Saint Chrodegand et le Pertois*, et *Comment Hugues de Montfélix bâtit un château à Vanault;* L. Capitan, *La trouvaille de Frignicourt.*

— M. P. Posener (*Das deutsche Reichsrecht im Verhältniss zum Landesrechte.* Breslau, H. Marcus, 1900, in-8°) étudie, par rapport au nouveau code civil allemand, la situation qui est faite, dans les États fédératifs, aux *Reichsgesetze* et aux *Landesgesetze*. La courte introduction historique par laquelle s'ouvre cette dissertation juridique d'ailleurs intéressante et où sont rapidement passés en revue divers types de confédérations, depuis l'antiquité hellénique jusqu'à l'Empire allemand, ne semble pas suffisante pour la placer dans le ressort de la *Revue critique*. — H. P.

— Puisqu'en France un acte d'initiative n'est point chose banale, il est bon qu'on sache que deux de nos jeunes agrégés, M. H. Bigot du lycée d'Alais et M. Sécheresse du lycée de Rochefort, ont entrepris d'aller donner des conférences à Naples pendant les vacances de Pâques, sans autre précaution que d'emporter quelques lettres qui les accréditaient auprès de deux savants napolitains, MM. Fr. D'Ovidio et Benedetto Croce. Ils ont été accueillis de la manière la plus gracieuse, le Cercle philologique a été mis à leur disposition, une nombreuse assistance où l'on se montrait deux anciens ministres est venue les entendre; et, leur parole aidant, le succès a été vif pour eux et pour notre pays. — Charles. Dejob.

— Sous ce titre : *Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*, M. Charles Saunier a voulu présenter d'ensemble tous les documents originaux de cette question, toujours un peu brûlante, des richesses d'art des musées étrangers, prises et reprises au gré de nos victoires et de nos défaites de 1795 à 1815, Dans son volume, enrichi de douze reproductions d'anciennes gravures, on trouvera surtout des pièces d'archives, empruntées aux Archives Nationales ou à celles de nos musées; il s'est, avec raison, défié des anecdotes équivoques, mais ne s'est pas refusé de vivifier les événements en reconstituant les faits et en mettant en relief certains rapprochements inattendus : tel chef-d'œuvre n'aurait jamais enrichi tel musée étranger sans l'intervention de la France. Les détails donnés sur les collections du Louvre, puis la formation du Musée Napoléon, puis la série des reprises et des négociations auxquelles elles ont donné lieu, enfin la reconstitution du Musée grâce à Denon et à Lavallée, dont il n'était pas superflu de mettre bien en lumière le dévouement et l'attitude admirable, toutes ces pages offrent un grand intérêt, et devront être consultées avec d'autant plus de confiance, nous le répétons, que c'est presque uniquement du document qu'on y trouvera (Paris, Libr. Renouard, H. Laurens éd., 1 vol. in-8° de 190 pages. Prix : 12 fr.)— H. de C.

— La collection de classiques espagnols de la maison Privat à Toulouse, dirigée par MM. Th. Alaux et L. Sagardoy, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, accompagné, comme d'habitude, d'une biographie, de notes et de questionnaires. C'est la *Conquête du Mexique* de *Solis*, en morceaux choisis. Le texte est correct, très clair, et les choix judicieux (Solis, La conquista de Mejico. 1 vol. in-12 de 336 pages).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 mai 1902.

M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts écrit à M. le secrétaire perpétuel que, conformément au désir exprimé par l'Académie, il vient de charger M. Ypermann, peintre attaché à la Commission des monuments historiques, de faire un relevé de la fresque du fronton de Notre-Dame-des-Doms, à Avignon, et de la bordure qui l'entoure.

M. de Vogüé communique, de la part de M. Maspero, trois fragments de papyrus araméens découverts au cours des fouilles de Sakkarah. En déblayant la pyramide d'Ounas, M. Maspero a découvert, dans un des souterrains qui en dépendent, tout un lot de momies d'époque romaine et presque byzantine qui y avaient été déposées. Les Coptes les avaient bouleversées et dépouillées, mais M. Maspero a recueilli beaucoup de fragments de vieux papiers qui avaient servi à les bourrer. Il y avait beaucoup d'hiératique, un peu de démotique, un peu de

grec, et les débris araméens qu'il communique à l'Académie. L'ensemble lui paraît, d'après l'aspect des écritures égyptiennes, remonter au IIe ou IIIe siècle a. C. Les fragments de papyrus araméens semblent aussi appartenir à la même époque. Ils sont malheureusement très mutilés, et M. de Vogüé ne peut encore se prononcer sur leur contenu. L'un est un compte bourré de chiffres; les deux autres proviennent d'un acte ou d'une correspondance.

M. de Vogüé communique ensuite de la part de M. Dussaud un certain nombre de textes provenant de la mission qu'il a remplie sous les auspices de l'Académie et qui forment le complément du rapport qui a été déposé dans une précédente séance.

M. Clermont-Ganneau offre, de la part de M. Jacobsen et de M. Valdemar Schmidt, de Copenhague, un excellent moulage de l'inscription phénicienne gravée sur la belle stèle d'Oumm el-'Aouâmid récemment acquise par la Glyptothèque de Ny Carlsberg.

L'Académie décide qu'il y a lieu de procéder au remplacement de M. Jules Girard et fixe au vendredi 16 mai l'examen des titres des candidats.

M. Ch. Bayet fait un rapport verbal sur la cérémonie de l'inauguration de la section étrangère de l'Ecole française d'Athènes.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Guilhermoz, pour son *Essai sur l'origine de la noblesse en France au moyen âge ;* le second, à M. Poupardin, pour son ouvrage intitulé : *Le royaume de Provence sous les Carolingiens.*

M. Collignon, au nom de la commission du prix Fould, annonce que ce prix a été décerné, par parties égales, à M. G. Durand, pour sa *Monographie de l'église Notre-Dame cathédrale d'Amiens,* t. Ier, et à MM. R. Kœchlin et Marquet de Vasselot, pour leur ouvrage intitulé : *La sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVIe siècle.*

M. Oppert continue la lecture de la traduction du cylindre de Gudéa.

M. Emile Chatelain fait une communication sur divers fragments de manuscrits en onciales du Ve ou VIIe siècle dispersés dans plusieurs bibliothèques de l'Europe : une partie du ms. 1395 de Saint-Gall (le plus précieux pour la Vulgate latine, quoique négligé par les derniers éditeurs anglais), que complètent deux feuilles du monastère bénédictin de Saint-Paul en Carinthie; puis des fragments mutilés d'Origène traduit par Rufin, à Orléans et à Leyde, — et un fragment des Prophètes dont quelques feuillets sont à Orléans et deux au Musæum Meermanno-Westreemianum de La Haye.

Séance du 9 mai 1902.

M. Philippe Berger, président, rappelle les hommages rendus mardi dernier à M. Léopold Delisle, à l'occasion du cinquantenaire de son entrée dans la Société de l'Ecole des Chartes et dans la Société de l'histoire de France, et déclare que l'Académie tout entière s'y associe cordialement.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres de MM. Chavannes, Emile Chatelain, Paul Girard et Noël Valois, qui posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Jules Girard.

Sur le rapport de M. d'Arbois de Jubainville, un prix de 2,000 francs est attribué, sur les arrérages de la fondation Bordin, à MM. Léon Dorez et Germain Lefèvre-Pontalis pour leur édition de la *Chronique d'Antonio Morosini* (4 vol. in-8°).

M. d'Arbois de Jubainville étudie quelques gloses malbergiques de la loi salique et il en propose une restitution et une traduction, en partant des travaux de MM. H. Kern et W. van Hetten. — M. Viollet présente quelques observations.

M. Eugène Müntz communique une note de M. le Dr Vercoutre, de Pont-Audemer, sur le lai d'Aristote. M. Vercoutre signale une représentation de cette scène, datant du début du XVIe siècle, dans la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu d'Issoudun.

M. Oppert continue la lecture de la traduction du cylindre de Gudéa.

M. Leger communique un nouveau mémoire sur la bataille de Crécy, d'après les récits des historiens bohémiens.

M. Espérandieu communique une bague de bronze qu'il a reçue de M. A. Bertrand, membre de la Société d'émulation de l'Allier. Découverte à Néris (Allier) dans un puits romain, avec d'autres objets, elle porte une légende qui a été poinçonnée lettre par lettre, comme celle que M. l'abbé Thédenat a présentée naguère à l'Académie.

M. Gomperz, de Vienne, correspondant étranger de l'Académie, assistait à la séance.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 26 mai — 1902

I. **Assyrische Lesestücke** mit grammatischen Tabellen und vollständigem Glossar, Einführung in die assyrische und babylonische Keilschriftlitteratur bis hinauf zu Hammurabi für Akademischen Gebrauch und Selbstunterricht von Friedrich Delitzsch; vierte durchaus neu bearbeitete Auflage. Leipzig, Hinrichs, 1900, xii-194 pp., in-4°. Prix : M. 18.

II. **The letters and Inscriptions of Hammurabi** King of Babylon about B. C. 2200, to which are added a series of letters of other Kings of the first dynasty of Babylon — by L. W. King. Vol. II. Babylonian texts, continued xviii-137/245 pp. in-8°. Vol. III english translations. lxi-335 pp. in-8°. London, Luzac, 1900.

En rééditant une fois de plus ses *Assyrische Lesestücke* M. Delitzsch a presque entièrement remanié cet ouvrage si familier à tous les assyriologues et dont quatre éditions successives suffisent à affirmer le grand et très légitime succès. Nous ne doutons pas que sous sa forme rajeunie, ce livre continue à rencontrer la même faveur que par le passé. La nouvelle édition — d'un format plus petit et par là même plus commode — contient un grand nombre de textes nouveaux soit assyriens soit babyloniens, tels que des inscriptions ou fragments d'inscriptions de Sargon, Sennachérib, Esarhaddon, ou Assurbanipal, la chronique babylonienne en entier et un choix important de lettres et contrats. Ces textes semblent parfaitement choisis pour familiariser les commençants avec les diverses branches de la littérature cunéiforme. Les deux syllabaires S^a et S^b sont réédités sous une forme plus complète [1] : la reconstitution de S^a est particulièrement intéressante et peut être rapprochée avec fruit de la nouvelle publication des fragments de ce syllabaire dans le tome XI des *Cuneiform*

1. M. D. a omis d'utiliser dans sa reconstitution de Sa le fragment publié par Zimmern ZA IV, p. 394.

texts. Enfin, une large place est faite dans les listes de signes aux formes archaïques et le lexique qui termine le volume est entièrement refondu. Ces importantes additions ou améliorations seront certainement fort bien accueillies. Par contre, on aura peine à comprendre la raison de certaines suppressions : ainsi, on regrettera assurément l'absence dans la nouvelle édition de Sm. 954 et surtout de S[c] et K 40. J'aurais pour ma part préféré le maintien de ces deux importants syllabaires à l'introduction des Mélanges que M. Delitzsch intitule *Auszug aus sonstigen Syllabaren und Vokabularen.*

II. Les deux nouveaux volumes, l'un de textes, l'autre de traductions, publiés par M. King complètent l'importante publication dont nous avons signalé le premier volume il y a trois ans. Les lettres du roi Hammurabi forment la partie principale et la plus intéressante de cet ouvrage qui comprend encore d'autres lettres de l'époque de la première dynastie ainsi que diverses inscriptions de Hammurabi ou de ses successeurs. Ces lettres jettent le jour le plus nouveau sur le fonctionnement intérieur de l'empire babylonien à ses débuts. Elles nous montrent le contrôle royal s'exerçant sur l'administration de la justice, la perception des tributs et impôts, les travaux publics, le recrutement des esclaves, la réglementation du calendrier, etc. M. King résume, dans une excellente introduction, les données fournies par la correspondance de Hammurabi et de ses successeurs sur l'état social et politique de la Babylonie sous le premier empire. Je ne puis signaler ici tous les faits nouveaux dégagés par l'auteur : quelques-uns m'ont paru particulièrement curieux et intéressants. Je citerai, par exemple, l'intervention royale dans la distribution des mois intercalaires, la confusion entre les revenus royaux et ceux des temples, la faculté qui appartenait à tout habitant de l'empire d'en appeler au jugement du roi, l'obligation imposée aux riverains d'un canal d'entretenir la partie du canal qui les borde, etc.

Dans cette correspondance qui a tout entière trait à des questions d'administration intérieure, une lettre parait à M. K. faire exception et se référer à un événement extérieur et militaire. La première publication de cette lettre avait donné lieu à une méprise dont M. K. a fait justice. Mais si, comme M. K. l'a savamment démontré, il n'y est nullement question de Kodorlahomor, doit-on davantage chercher, dans cette lettre adressée par Hammurabi à Sin-idinnam, l'ordre de diriger contre les Élamites une expédition dont l'unique objet aurait été de leur restituer les statues de leurs déesses ? Outre que la nécessité de recourir à la force peut paraître singulière en pareille occasion, il ne semble pas qu'un tel sens soit imposé par le texte. Le nœud de l'interprétation se trouve à la ligne 10 : à cette place le terme *tsâbu* peut-il s'appliquer au peuple ou troupes d'Elam dont il n'a été nullement question, ne désigne-t-il pas plutôt les *tsâbu* dont il est fait mention à la ligne 6, c'est-à-dire les hommes que

Hammurabi avait chargés d'escorter les déesses de Babylone à Larsam? S'il en est ainsi, le verbe *lapâtu* ne pourrait avoir ici le sens « détruire, infliger une défaite ». De plus, la demeure où doivent être placées les déesses désigne-t-elle nécessairement leur demeure primitive en pays d'Élam, n'est-il pas au moins aussi vraisemblable qu'elle désigne la demeure qui leur aurait été préparée à Larsam? Le sens de la lettre pourrait donc être celui-ci : Hammurabi envoie à Sin-idinnam sous une escorte commandée par Inuḫsamar les déesses élamites qui lui ont été assignées en partage. Lorsque les déesses arriveront, Sin-idinnam doit remplacer (? ?) les hommes d'Inuḫsamar par des hommes à lui qui installeront les déesses dans le temple qu'elles doivent occuper à Larsam.

J'aurais encore quelques réserves à faire sur d'autres points et l'auteur me permettra de lui soumettre un petit nombre d'observations de détail [1].

---

1. Ainsi nº LII Obv. 6 et Rev. 8 lire *is-ki-im* et non E-KI-IM. Les deux passages peuvent se traduire, le premier « au sujet d'Apil-Amurru (*sic* cf. Reisner, Hymnen nº 24 Rev. 5/6 et *passim*) fils de Mini-Amurru patesi au service d'Enubi-Marduk dont le champ est tombé en partage à Nabium-Malik... » et le second « donne Apil-Marduk à Nabium-Malik et qu'il cultive comme auparavant le champ dont il paye la rente et qui est tombé en partage à Nabium-Malik. Que Nabium-Malik donne à Enubi-Marduk un patesi de ceux qui sont à son service, en remplacement d'Apil-Amurru ». — Nº XXXVIII Rev. les lignes 3 et 4 peuvent être traduites «... qu'on ne voie ni un vieillard ni un enfant (mais envoie-moi un homme vigoureux etc.) » SHU-GE avec le sens de « vieux » (cf. SHU-GI) est fréquent dans les tablettes de Telloh. — Le titre désigné par l'idéogramme DU-GAB est peut-être à lire *ra-gab* ou *rakabu* « courrier » (au sujet de DU employé pour RA cf. *Rev. d'Hist. et de Littér. relig.*, VI, p. 485, note 3 et pour RA-GAB = *rakabu* cf. Rm. 338 obv. 9 dans Meissner Supplᵗ pl. 21). — Le nom du successeur de *Samsi-iluna* est à lire non *Abêšu'* mais *Abi-ešu'* ou *Abi-ešuḫ* (cf. le nom propre *Ili-ešuḫ* TCl, nº 85, Rev. l. 7). — La lecture des noms de mois *Dûr-abi* et *Dûr-Rammânu* (cités p. xxxvii note) est-elle bien certaine ? Ne pourrait-on lire *Isin-abi* et *Isin-Rammânu* (Pour ce dernier mois *Isin-Immeru* serait encore préférable ; l'idéogramme AN-IM paraissant avoir eu à cette époque la lecture *Immeru ;* cf. nºˢ 65 et 70 des contrats de la première dynastie publiés par Strassm. dans les Actes du congrès de Berlin le même nom propre écrit une fois *Na-ra-am* AN-IM et l'autre fois, par apocope, *Im-me-rum*). — L'interprétation de PA-LUL que M. King m'emprunte p. 256 est certainement inexacte : il faut lire *pa-paḫ* = *papaḫu*. — Page 203, l. 86, lire (d'après la version sémitique) non pas *šig-ga*, mais *igi shag-ga* (pour UD avec la valeur *shag* cf. 82-9-18, 4159 Obv. II, 26). — Page 175, l. 13 le signe GU + GU doit être transcrit *suḫ* cf. VA Th. 244, III, 3 ds. ZA, IX, p. 159. — Nº 95. obv. ll. 7 à 9 doit être traduit « je suis le pasteur qui de Marduk réjouit le cœur » et nº 61 Obv. ll. 11-12 «... le pasteur qui réjouit le cœur de Marduk ». — Page 214, 12, le signe qui figure ici ne peut être rendu par « plantation » ; c'est le signe SHER entièrement différent de SAR qui apparaît dans l'idéogr. de *kirû* (cf. REC, nºˢ 152 et 365). — Est-il bien nécessaire, comme le fait King, p. LXV (après Meissner) de supposer un usurpateur du nom de *Immeru*. Dans les différents passages (formules de serment ou dates) où ce nom apparaît, ne pourrait-il pas s'expliquer comme un nom divin (cf. ci-dessus) : MU (ID) *A-šu-uḫ Im-me-ru-um iḫ-ru-u* peut signifier « année où (le roi) a creusé le canal *Ašuḫ-Immeru* ».

Ce serait, d'ailleurs, manquer à toute justice que d'insister seulement sur ces menues critiques. J'ai au contraire grand plaisir à reconnaître la science, la pénétration et la sûreté de méthode dont M. King a fait preuve dans l'interprétation de ces textes difficiles ; son ouvrage se classe parmi les meilleurs et est de ceux qui font le plus grand honneur à leur auteur.

F. THUREAU-DANGIN.

Israël Lévi. — **L'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira,** texte original hébreu, édité, traduit et commenté, deuxième partie; fasc. II du vol. X de la *Bibliothèque des Hautes Études, sciences religieuses*. Paris, Ernest Leroux, 1901, gr. in-8°, pp. LXX et 243.

Les dernières découvertes qui ont fourni une importante contribution au texte hébreu de l'Ecclésiastique, sont loin d'avoir fait la lumière sur les problèmes qu'avaient soulevés les premiers fragments. On s'accordait à reconnaître que ces fragments représentaient l'original de Jésus, fils de Sira, et voici que le nouvel apport jette le trouble dans les esprits, et les convictions les plus solides sont ébranlées!

Les premiers fragments provenaient d'un même manuscrit et renfermaient les chapitres XXXIX, 15-XLIX, 11 de l'Ecclésiastique; ils ont fait l'objet de la première partie de l'édition critique de M. Israël Lévi (*Bibliothèque des Hautes Études, sciences religieuses*, vol. X, fasc. I, 1898). La deuxième partie qui vient de paraître, traite des nouveaux fragments. Ceux-ci donnent la suite des premiers (XLIX, 12, jusqu'à la fin); ils ont, en outre, III, 6-XVI, 2; des extraits de XVIII, XIX, XX, XXV et XXVI; XXX, 11-XXXIII, 3; XXXV, 9-XXXVIII, 27. La plupart d'eux proviennent du même manuscrit qui avait déjà fourni les ch. XXIX, 15-XLIX, 11, mais quelques-uns sont les restes de trois autres manuscrits. C'est ainsi qu'on possède des doubles pour un certain nombre de passages, et même des triples pour trois versets du ch. XXXVII. Les quatre manuscrits, malgré de nombreuses variantes, procèdent d'un fond commun.

L'introduction très complète et le commentaire approfondi qui font le principal mérite de cette excellente édition, mettent en évidence les bizarreries auxquelles se heurte le lecteur de cet hébreu singulier. La langue y apparaît dégénérée, chargée de rabbinismes ; on y rencontre même des arabismes; nombreux doublets de versets; additions et corrections empruntées à la version grecque et, plus encore, à la version syriaque (on sait que ces deux versions diffèrent notablement et que la syriaque a été traduite directement de l'hébreu) ; des contre-sens et des non-sens occasionnés par des idiotismes syriaques que l'auteur n'a pas compris. Divers détails accessoires conduiraient à dater cet hébreu

postérieurement au VIe siècle de notre ère. Il y a plus; le cantique final était un cantique alphabétique et son arrangement poétique devait être une garantie contre les altérations. Or, dans l'hébreu, comme M. L. l'a très bien établi, ce cantique est une retraduction du syriaque, et il n'y a d'autres vestiges de l'ordre alphabétique que ce qui en est resté dans le syriaque, langue voisine de l'hébreu.

Que conclure de ces faits déconcertants, sinon que l'hébreu n'est pas l'original de Ben Sira, mais une retraduction du syriaque faite par un juif du moyen âge qui a utilisé en même temps la version grecque? C'est l'explication que M. L. avait d'abord soutenue dans plusieurs articles parus dans la *Revue des Études juives*. Depuis, M. L. est revenu, avec une franchise très méritoire, à d'autres sentiments. « Certaines leçons, remarque-t-il, attestées par les versions et les expliquant n'auraient jamais pu être reconstituées, même par un traducteur de génie. » Le fond de l'original hébreu se cache donc dans les fragments retrouvés et, par une étude attentive, on arrive aisément à le découvrir. Les retraductions, additions, corrections et contre-sens sont le fait de copistes. On conçoit que, dans un recueil de proverbes et de pensées morales qui courent les rues, de tels éléments étrangers aient pu s'introduire à l'aide de versions qui jouissaient d'une certaine autorité.

Cependant des difficultés d'un ordre différent ne se laissent pas aplanir sans qu'on ait recours à de nouvelles hypothèses. On est obligé d'admettre qu'il existait deux recensions anciennes de l'hébreu, peut-être même deux éditions que Ben Sira aurait faites de son livre. On doit admettre encore que, au IIIe siècle avant l'ère chrétienne, cet auteur écrivait un hébreu de fort mauvais aloi. En ce qui concerne le cantique final, la retraduction faite d'après le syriaque est expliquée par cette circonstance que ce cantique avait disparu de la recension représentée par les fragments découverts, pour des raisons historiques et religieuses, mais elle était restée dans les recensions que le traducteur grec, le petit-fils de Ben Sira, et le traducteur syriaque avaient sous les yeux.

Autre difficulté : l'hébreu a, après le ch. LI, 12, un psaume qui manque en grec et en syriaque. M. L. explique d'une manière très ingénieuse pourquoi le petit-fils de Ben Sira a supprimé ce psaume dans sa traduction grecque. Les mêmes raisons n'existent pas pour l'auteur chrétien de la version syriaque; il faut donc supposer que ce psaume manquait déjà dans la recension hébraïque que celui-ci traduisait.

La version latine de l'Ecclésiastique que saint Jérôme a insérée dans la Vulgate sans la corriger, comme il le déclare, a été faite sur le grec et elle est d'un faible secours pour la critique des fragments hébreux. Cependant elle donne des leçons conformes à l'hébreu dans quelques versets qui s'éloignent des Septante. L'auteur aurait donc connu l'ori-

ginal hébreu; il aurait connu encore la version syriaque à en juger par d'autres passages. La version latine a déjà été utilisée par Clément d'Alexandrie (mort en 217) dans son *Paedagogus;* conclusion : le syriaque aurait été écrit avant la fin du IIe siècle. M. L. n'ignore pas ce qu'une date aussi reculée a de surprenant pour l'Ecclésiastique qui ne faisait pas partie des livres canoniques de la vulgate syriaque. Nous ne pouvons accepter une pareille conclusion et nous hésitons à croire que le traducteur latin ait consulté, en dehors du grec, l'hébreu et le syriaque. Il semble plus vraisemblable que la recension grecque qu'il traduisait différait, dans ces passages, du texte des manuscrits connus des Septante.

L'impression qui nous est restée de la lecture attentive du livre de M. Lévi, c'est que la question de l'origine des fragments hébreux reste encore ouverte et que ces fragments, qu'on les croie anciens ou non, n'ont plus, pour l'œuvre même de Ben Sira et l'histoire de la langue hébraïque, l'importance qu'on leur attribuait avant les dernières découvertes.

Dans cette seconde partie de sa publication M. Lévi s'est montré encore plus maître de son sujet que dans la première. On admire sa vaste érudition et sa connaissance des classiques grecs. Ce livre demeurera un de ses meilleurs titres à la reconnaissance des savants.

R. D.

Metrische Studien, I. Studien zur hebräischen Metrik. Erster Theil : Untersuchungen, von E. Sievers, Leipzig, Teubner, 1901; gr. in-8°, VIII-399 pages.

Die metrische Stücke des Buches Jeremia, reconstruiert von C. H. Cornill. Leipzig, Hinrichs, 1901; in-8°, XIV-40 pages.

Le travail de M. Sievers est très considérable, et son analyse est poussée jusqu'à la minutie dans un sujet où la matière se dérobe passablement à l'observation. La question est prise de très haut, M. S. commençant par exposer longuement des considérations générales, très approfondies, sur la mesure et le rythme. Il passe ensuite à la critique des divers systèmes de métrique hébraïque qui ont été proposés, et il se prononce, sous certaines réserves, pour le système du mètre réglé par le nombre des accents toniques, avec un nombre variable de syllabes non accentuées. De critique textuelle il n'est guère question; que le texte soit sûr ou non, la métrique fonctionne; elle fonctionne même aussi bien sur des récits généralement considérés comme prosaïques, par exemple l'histoire jéhoviste de la création, les songes de Pharaon, Ruth, Jonas, l'inscription de Mésha, que sur les anciens cantiques; le parallélisme ne compte plus pour rien dans le rythme poétique. Ces dernières conclusions sont fort compromettantes pour la valeur du système. En abandonnant une loi certaine, comme est celle du

parallélisme, afin de suivre une hypothèse métrique, on a toute chance de lâcher la proie pour l'ombre. Qu'il y ait aussi un certain rythme dans la prose, nul ne le contestera; mais il doit y avoir un rythme particulier pour la poésie, et ce rythme doit être fondé sur le parallélisme. Après avoir reproché à Bickell de supprimer des syllabes, M. Sievers réforme aussi, à sa manière, la vocalisation massorétique. Si louables et dignes d'attention que soient ses recherches, on peut craindre que les résultats acquis ne soient pas en proportion d'un si grand effort.

Beaucoup plus modeste d'apparence est l'essai de M. Cornill sur les parties métriques du livre de Jérémie. On devrait plutôt dire les parties strophiques, car M. C. découvre un peu partout des strophes de huit stiques, dont les membres n'ont pas de mesure commune ou proportionnée. Le texte de ces morceaux n'est accompagné d'aucune note, ce qui ne permet guère d'en discuter la constitution rythmique. On conçoit que la délimitation de pièces d'une structure aussi libre ne présente pas trop de garanties. Ainsi le premier morceau comprend *Jér.* I, 14-19; mais le v. 14 dépend si étroitement du v. 13, qu'on ne voit pas comment celui-ci peut être négligé. M. Cornill appuie souvent son analyse métrique sur la version des Septante.

A. L.

Brunn-Bruckmann's *Denkmæler griechischer und rœmischer Sculptur*, fortgeführt und mit erlæuternden Texten versehen von Paul Arndt. Livraisons 101-107. Planches 506-535. — Munich, Verlagsanstalt F. Bruckmann, 1900 et 1901.

La nouvelle série des *Denkmæler* de Brunn-Bruckmann, que j'ai annoncée ici même (*Revue critique*, 29 octobre 1900, p. 323-327), continue à paraître avec une régularité méritoire. Depuis mon précédent compte-rendu, six livraisons nouvelles ont été publiées, avec les planches nos 506 à 535. Ces planches viennent d'être l'objet d'une amélioration matérielle, qui n'est pas à dédaigner. Elles avaient jusqu'ici l'inconvénient, lorsqu'elles étaient entassées, de se noircir le dos les unes des autres. L'éditeur a eu à cœur de remédier à ce défaut, et il informe ses abonnés qu'il croit y avoir réussi. Les notices substantielles de M. Arndt ajoutent singulièrement à la valeur de la publication, elles donnent des sujets une bibliographie complète, une description précise et minutieuse, et elles abondent, à l'occasion, en vues personnelles et en hypothèses fécondes. Enfin, le choix des sujets même est très varié et intéressant; les *Denkmæler* de M. Arndt sont autre chose que les *Denkmæler* de Brunn et nous seront d'un plus grand profit.

Pl. 506. Tête archaïque en bronze, provenant d'Herculanum. Un des rares grands bronzes du musée de Naples qui soit un véritable

original grec (cf. Benndorf, *Wien. Jahreshefte*, 1901, p. 171). La ressemblance, plusieurs fois signalée, avec la Tête de l'Apollon de Piombino est certaine. Autour de ces deux monuments, M. A. en groupe un certain nombre d'autres : le bronze Sciarra, le Poseidôn de Créusis, etc., et il les attribue tous à quelque atelier de Corinthe ou de Sicyone. Devrons-nous faire place à une « école » de Corinthe ou de Sicyone dans l'histoire de la sculpture grecque entre 500 et 450 ? Nous le saurons plus tard ; mais, en attendant, voilà un nouveau groupe de monuments qui est en train de se constituer ; et, quoi qu'en disent certains ignorants, c'est par des groupements de ce genre, résultat d'un sérieux et délicat travail de comparaison, que l'histoire de l'art progresse peu à peu. M. A. incline à penser que le bronze de Naples est un portrait. Je ne le crois pas du tout ; le détail des oreilles placées à une hauteur inégale n'est pas un trait individuel ; ce n'est qu'une incorrection, dont il y a d'autres exemples dans les statues archaïques. — Pl. 507. Statue d'*Héra* (?) à la Kunstakademie de Vienne. M. A. admet l'identification avec Héra, sans en garantir pourtant l'exactitude. La statue n'est pas un original, mais une copie, probablement d'époque romaine, d'après une figure dont le type a dû être créé vers 440-430. — Pl. 508. Belle tête de femme, de style praxitélien, au château de Wœrlitz ; ce n'est d'ailleurs qu'une copie. — Pl. 509. Tête d'un dieu, dans la collection Kaulbach, à Munich ; déjà publiée antérieurement par M. A. (cf. *Rev. ét. gr.*, 1900, p. 396). M. A. croit toujours y reconnaître, plutôt qu'un Asclépios, une divinité du monde souterrain, comme Trophonios. Je penche davantage aujourd'hui à y voir simplement un Asclépios. — Pl. 510. Statue d'*Endymion*, au musée de Stockholm. Il apparaît, au premier regard, que la statue est de la même famille que le *Faune Barberini* (cf. la nouvelle restauration de ce dernier proposée par M. Bulle, *Jahrbuch arch.*, 1901, p. 15) ; et M. A. n'a pas manqué de signaler cette parenté. Mais on ne sait toujours pas où ni à quel moment de l'époque hellénistique ont été créés ces deux types, non plus que celui de l'*Ariadne* ou du *Satyre dormant*, ou de l'*Hermaphrodite endormi*. — Pl. 511 (d'un arrangement bien fâcheux). Statuette d'*Athéna Parthénos*, à Madrid. Excellente copie de la Parthénos de Phidias, au moins pour le corps ; mais le caractère de la tête a été gravement altéré : l'aspect du visage diffère de celui de toutes les autres répliques, et l'ornementation du casque est incomplète et inexacte (cf. Michon, *Monuments Piot*; VII, p. 154 sqq.). — Pl. 512 (aussi mal disposée que la précédente). Statue d'*Athéna*, dite *Minerve au collier*, au Louvre. Postérieurement à M. Arndt, M. Michon a étudié de nouveau, et de très près, cette figure : cf. *Monuments Piot*, VII, p. 159 sqq. — Pl. 513. Fort belle reproduction d'une admirable stèle funéraire attique. M. Th. Reinach (*Gaz. Beaux-Arts*, 1901, I, p. 301) a donné du sujet une interprétation légèrement différente de celle de M. A. Pour la date, je crois qu'on peut descendre jusqu'aux

dix dernières années du v^e siècle : il est vrai que la tête et le torse et le haut de la draperie rappellent d'aussi près que possible la frise de la cella du Parthénon ; mais les plis collés sur la jambe gauche ne rappellent pas moins les *Victoires* de la balustrade du temple d'Athéna Niké. — Pl. 514. Statue en bronze d'un enfant courant, au musée de Madrid. Œuvre de genre, qu'on serait fort excusable d'attribuer d'emblée à l'art italien du xv^e siècle ; mais M. A. affirme qu'elle est bien antique et que c'est même un original grec, tout en reconnaissant d'ailleurs que les traits et le caractère du visage la mettent tout à fait à part, que nous ne pouvons la comparer à rien d'autre, ni l'étiqueter d'un nom quelconque.—Pl.515. Tête d'un *Perse* mourant, à Rome, au Musée des Thermes. Œuvre de l'école de Pergame, magnifique d'exécution ; les yeux, presque clos par la mort, et inégalement clos, sont d'une vérité saisissante. — Pl. 516, Deux bas-reliefs. Le premier, à Leipzig, dans la collection Klinger, rappelle beaucoup par le sujet et par la facture un bas relief de Livadie, jadis conservé dans l'ancienne mosquée de cette ville (cf. *Athen. Mittheil.*, III, p. 317-319), et, par analogie avec celui-ci, on peut se demander si l'attribut porté par la main gauche levée n'était pas un canthare. L'autre marbre, qui est à la villa Albani, serait, d'après M. A., un bas-relief votif représentant Aphrodite ; il ne me paraît pas du tout impossible d'y voir un bas-relief funéraire, représentant une simple mortelle. L'observation de M. A. au sujet du lièvre blotti sous le siège ne tranche nullement la question. — Pl. 517. Fort belle tête, trop peu connue, du British Museum ; copie d'un bronze de la première moitié du v^e siècle. M. Furtwængler (*Meisterwerke*, p. 394) pensait à la fois à Myron et à Phidias, sans l'attribuer cependant ni à l'un ni à l'autre. M. A. se prononce pour Phidias, à cause de la grande ressemblance de cette tête d'homme avec une tête de femme de la collection Barracco (cf. *Meisterw.*, p. 89, fig. 7), dont M. Furtwængler attribuait déjà l'original à Phidias. La ressemblance signalée paraît, en effet, incontestable. Cf. encore une autre tête d'homme barbu, du même genre, à Chatsworth (Furtwængler, *Journ. hell. stud.*, 1901, p. 211, pl. VIII). — Pl. 518. Monument funéraire de Procleidès, au Musée national d'Athènes. — Pl. 519. Statue drapée, provenant d'Érétrie, au Musée national d'Athènes. La statue elle-même ne date que du ii^e siècle av. J.-C. ; mais elle reproduit un type de figure drapée qui a été créé entre 350 et 320 ; elle le cède à peine, pour la beauté de la draperie, au *Sophocle* du Latran. La tête aussi reproduit un type du iv^e siècle, où M. A. ne retrouve que des traits praxitéliens ; il me semble plus juste de dire qu'elle tient à la fois de Praxitèle et de Scopas. — Pl. 520. « *Joueuse d'osselets* » du palais Colonna, à Rome. M. A. énumère les nombreuses répliques de ce même type et les différences entre elles, qui rendent fort malaisée la détermination exacte de leur commun original. Il semble que la création primitive (qui doit remonter au iii^e siècle)

représentait bien une Joueuse d'osselets ; et, très probablement il y avait deux joueuses, se faisant pendant, sur deux socles distincts. Pour la statue Colonna du moins, il est nécessaire de supposer l'existence d'une seconde figure. M. A. signale très justement l'expression vulgaire, populacière, de la tête, d'ailleurs si vivante : elle a, en effet, quelque chose d'une lumineuse petite mendiante de Murillo. — Pl. 521. La « *Coureuse Barberini* », au Vatican. M. A. rattache l'original de cette figure à Myron, mais c'est plutôt par une sorte de divination que pour de matérielles et solides raisons. — Pl. 522. Deux plaques de la frise de la cella du Parthénon (côté Ouest), encore en place. — Pl. 523-524. Statue d'un *Apoxyomène*, aux Uffizi. Une restauration moderne des plus malheureuses a rendu longtemps cette figure méconnaissable. Elle représentait en réalité un athlète tenant dans la main droite son strigile, dont il nettoyait la rigole concave avec le pouce de la main gauche. Une statuette de ce type a été acquise récemment par le musée de Boston : cf. Hartwig, *Wien. Jahreshefte*, 1901, p. 151 sqq. M. A. constate que l'*Apoxyomène* de Florence est très proche parent de l'athlète *Verseur d'huile* de Munich ; les deux statues doivent être du même auteur, mais cet auteur ne serait pas Myron : c'est un artiste inconnu de la fin du v[e] siècle. — Pl. 525. Deux têtes de femme, du Musée national d'Athènes. Elles sont habituellement désignées sous le nom d'Hygieia ; ce nom ne leur convient pas mal, mais n'est pas certain. Ce sont de jolies productions de la sculpture attique du iv[e] siècle, non de premier ordre cependant. — Pl. 526. Trois *Nikés* archaïques : deux, en marbre, au musée de l'Acropole ; une, en bronze, au British Museum. De la première, un marbre finement taillé des environs de l'an 500, M. A. publie une restauration intéressante, mais dont la tête n'est pas tout à fait dans le caractère général de la figure. — Pl. 527. Tête d'athlète, en marbre, au musée du Capitole. Cette tête, qui doit reproduire un type du v[e] siècle, est très curieuse, d'abord par l'aspect de ses grosses lèvres de mulâtre (cf. surtout la vue de profil), puis à cause des bandelettes en cuir qui ceignent le crâne. Ces bandelettes, qu'on ne peut expliquer que comme un système de protection à l'usage des pugilistes, ont été pour M. A. l'occasion de quelques savantes comparaisons qui témoignent une fois de plus de la rare érudition archéologique de l'auteur. — Pl. 528. Bas-relief funéraire, au palais Barberini, à Rome. Monument de Démétria et Pamphilé, au Dipylon. — Pl. 529, Statue d'*Hypnos*, à Madrid. M. A. préfère lui supposer dans la main droite une poignée de pavots plutôt que la corne. Il est d'avis aussi que c'est à Praxitèle, plus qu'à tout autre maître du iv[e] siècle, qu'on doit attribuer la création de l'original en bronze. — Pl. 530. Deux reliefs du temps de Marc-Aurèle sur l'arc de Constantin, à Rome. — Pl. 531. Trois reliefs funéraires, au Musée national d'Athènes : l'un est le très joli fragment connu sous le nom de « tête d'Abdère » ; les deux autres,

provenant de Larissa ou des environs, représentent respectivement un jeune homme debout et une femme debout. A la bibliographie donnée par M. A. pour ces deux derniers monuments, ajouter : Heuzey, *Du principe de la draperie antique*, p. 22, fig. K et L. — Pl. 532. Buste de femme, à Rome, villa Albani. Copie d'une œuvre attique du milieu du v[e] siècle; grandes analogies à la fois dans la construction du visage, l'expression de la physionomie et l'arrangement des cheveux, avec la belle tête de Bologne, où M. Furtwængler a voulu reconnaître la *Lemnia* de Phidias. — Pl. 533. Trois bas-reliefs servant d'en-tête à des inscriptions officielles du IV[e] siècle. — Pl. 534. Statues funéraires représentant des *Esclaves* : les deux premières sont les *Esclaves assises* du musée de Berlin (ancienne collection Sabouroff); l'autre, une *Esclave debout*, est à la Résidence royale de Munich. Ces trois figures sont du milieu du IV[e] siècle et rentrent dans le cycle praxitélien. — Pl. 535. Tête d'un *Centaure* (?), à Rome, Palais des Conservateurs. Copie d'un original à peu près contemporain des sculptures du Grand autel de Pergame. On la désignait jusqu'ici par le nom de *Chiron;* mais M. A. conteste la justesse de cette appellation et il doute même qu'on doive continuer à voir ici un Centaure : il est plus disposé à y reconnaître un Silène. A la bibliographie donnée par M. Arndt, ajouter : Collignon et Pontremoli, *Pergame*, p. 216 (gravure).

Henri LECHAT.

Francesco PETRARCA. **Die Triumphe, in kritischem Texte** herausgegeben von Carl Appel. — Halle a. S., Niemeyer, 1901 ; in-8°, de XLIV-476 pages.

Bien que le texte des Triomphes figure dans l'édition critique des *Rime di Francesco Petrarca* publiée par M. G. Mestica en 1896, aucun de ceux qui feuilletteront seulement l'édition nouvelle annoncée en tête de ces lignes ne pensera que ce travail fût superflu. Pour les *Triomphes*, en effet, M. Mestica n'avait pas sous les yeux, comme pour les poésies lyriques proprement dites, un manuscrit d'une valeur exceptionnelle, représentant en quelque sorte la rédaction définitive voulue par le poète; et le nombre des manuscrits qu'il avait collationnés était insuffisant, si l'on tient compte surtout des problèmes tout particulièrement compliqués qu'il y avait à résoudre. Pétrarque n'a jamais mis la dernière main à cette œuvre de son âge mûr ; il en avait composé les diverses parties à des dates différentes, sans suite, sans même se conformer à un plan bien arrêté; puis il avait essayé de les rapprocher, retouchant ici certains détails de rédaction, comblant là une lacune, modifiant ailleurs une transition, excluant peut-être des morceaux entiers ; mais sans jamais arriver à se satisfaire lui-même, sans se résoudre à dire : voici la rédaction qui annule toutes

les autres. Ajoutez à cela que, suivant son habitude constante, il en avait communiqué à ses amis les différents chapitres à mesure qu'il les avait composés, et que des copies en étaient prises aussitôt ; en sorte que les corrections ultérieures, les « repentirs » du poète, ne pouvaient plus arrêter la diffusion des parties déjà publiées, et ne réussissaient qu'à superposer une rédaction nouvelle aux rédactions antérieures. On comprendra sans peine que, dans ces conditions, les manuscrits des *Triomphes* présentent une extraordinaire confusion, soit quant aux leçons qu'ils contiennent, soit quant à l'ordre des divers chapitres, soit même quant au nombre de ces chapitres ; car, manifestement, certains morceaux ne peuvent pas rentrer dans le plan des *Triomphes.* Pour arriver à voir un peu clair dans cet inextricable fouillis de grands et de petits problèmes, pour distinguer les relations qui existent entre chacun d'eux, et reconstituer l'histoire de cette œuvre fragmentaire, il était indispensable de soumettre à un examen attentif tous les manuscrits connus des *Triomphes ;* et ce n'était pas une petite besogne, car peu de poèmes furent plus goûtés et par suite plus souvent recopiés, au xv^e^ et au xvi^e^ siècle.

M. A. a eu le très grand mérite de ne pas reculer devant cette redoutable entreprise, qu'il a conduite avec une patience et une prudence au-dessus de tout éloge. Il y était d'ailleurs excellemment préparé : dès 1891, il avait publié un essai (Zur Entwickelung italienischer Dichtungen Petrarcas) qui était un acheminement plein de promesses à la grande œuvre aujourd'hui terminée, et depuis lors il a dépouillé et comparé entre eux 250 manuscrits des Triomphes. La méthode qu'il a suivie dans ce travail est clairement exposée (pp. 1-95), en sorte que si jamais ses conclusions doivent être modifiées, il sera facile de voir sur quel point son raisonnement est contestable, et de la sorte son labeur n'aura pas été perdu ; tout manuscrit nouveau des Triomphes qui pourra être découvert (car M. A. ne se pique pas de les avoir tous connus), sera vite classé et estimé à sa juste valeur, grâce aux points critiques que le nouvel éditeur a soigneusement discutés. Hâtons-nous de dire que la découverte d'un manuscrit capable de ruiner tout l'édifice si patiemment élevé par M. A. est fort improbable : il faudrait d'une part que ce manuscrit reflétât très directement les intentions de Pétrarque, et que, de l'autre, il n'eût jamais été recopié, n'eût aucun représentant parmi les 250 manuscrits que M. A. a soumis un examen minutieux. Dans ces conditions, on peut accepter comme à peu près définitif le texte de cette édition critique. Quant aux conclusions plus générales que M. A. formule sur le plan des Triomphes, elles seront sans doute fort discutées, mais elles méritent d'être prises en sérieuse considération, et les arguments sur lesquels elles s'appuient nous ont paru convaincants. Voici en peu de mots ces conclusions : les *Triomphes* ne se composent que de dix chants (*capitoli*), savoir 3 pour le Triomphe de l'Amour, 1 pour le

Triomphe de la Chasteté et autant pour celui de la Mort ; 3 pour le Triomphe de la Renommée, 1 pour celui du Temps et 1 pour celui de l'Éternité. Les chants commençant par les mots *Stanco già di mirar* (Mestica, *Tr. Am.*, IV), *La Notte che segui* (*Tr. Morte*, II) et *Nel cor pien* (Mestica, *Append.*, p. 670), ne rentrent pas dans la composition définitive du poème, bien que l'un d'eux (*La notte*) soit une des plus belles pages qu'ait jamais écrites Pétrarque. Enfin les sept tercets (*Quanti già ne la età*, etc.) accueillis par M. Mestica comme début du Triomphe de la Mort (I), sont à rejeter. Ces conclusions n'empêchent pas M. Appel de publier ces morceaux avec le même soin que les autres, de même qu'il n'a pas manqué de mettre sous nos yeux, face à face, les diverses rédactions que nous possédons de certains passages. Enfin cette édition critique est précédée d'une étude littéraire — moins nouvelle peut-être et moins approfondie que le reste — et accompagnée de remarques sur la langue et sur la versification du poème ; enfin des notes explicatives (pp. 319-397) constituent le commentaire le plus riche que l'on ait encore consacré aux *Triomphes*. Il n'est donc pas exagéré de dire que ce volume est le plus important qui ait paru, depuis longtemps, sur l'œuvre italienne de Pétrarque.

Henri HAUVETTE.

J. GUIRAUD. **L'Église et les Origines de la Renaissance.** Paris, V. Lecoffre ; 1902 ; 1 vol. in-12 de 339 pages.

Le livre de M. Guiraud est avant tout un tableau des arts et des lettres à la cour des papes de 1300 à 1450. Il est d'une exposition simple et claire et se lit avec agrément. On trouvera sans doute que les choses n'y sont pas toujours mises à leur vrai plan et que certains chapitres pouvaient être abrégés : dans un ouvrage si court, l'auteur n'avait pas besoin, par exemple, d'énumérer si minutieusement tous les travaux de construction entrepris par Nicolas V. Mais, en somme, le livre n'en est que plus vivant et, tel quel, on pourra y recourir pour prendre une idée sommaire et très générale de ce que fut, à ses débuts, la Renaissance italienne.

En revanche, les historiens ne devront le consulter qu'avec la plus grande prudence. Il contient d'assez nombreuses erreurs dont chacune est, en elle-même, peu importante, mais qui, toutes ensemble, tendraient à fausser l'impression qu'on peut avoir de cette période historique. M. G. nous parle (pp. 52 et 53) des nombreux manuscrits d'Aristote que les papes ont possédés dès le milieu du XIVe siècle ; il s'agit seulement là de traductions latines faites au moyen âge, et cela devait être dit. A la page 56 il est question « des écoles de langues orientales qui furent fondées et dirigées, à Paris et ailleurs, par des

franciscains et des dominicains ». Or, rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu, à Paris, au XIVe siècle, un enseignement du grec dûment organisé. On lit (p. 62) que Pétrarque a possédé les œuvres de Platon et qu' « il en lut plusieurs dialogues dans le texte original ». Pétrarque nous avoue lui-même qu'il dut renoncer à lire dans le texte le grand philosophe grec [1]. Enfin, je ne sais où M. G. a pris (p. 192) que Leo-Battista Alberti avait écrit en grec son traité de la République florentine. Le fait, d'où qu'il vienne [2], est certainement controuvé.

De même M. G. nous cite à chaque page des marques de l'intérêt que les papes de ce temps-là portaient aux lettres et aux arts, mais ses exemples sont loin d'être tous authentiques. Si Donatello passe à Rome l'année 1433, c'est Eugène IV qui l'y a fait venir (p. 125) et c'est Eugène IV encore qui fait chercher en France, pour exécuter son portrait, notre grand peintre Jean Fouquet (p. 127). Ce ne sont-là que des hypothèses : la première pourrait encore se réclamer d'un texte de Vasari ; la deuxième ne repose sur rien et est depuis longtemps rejetée par les historiens de Fouquet [3].

Si j'ai cité ces deux derniers exemples, c'est qu'on y peut voir la tendance de l'auteur à exagérer le rôle actif de la papauté dans la Renaissance italienne. Elle se manifeste aussi, et presque à chaque page, par des raisonnements tendancieux qu'il convient de dénoncer. Lisez seulement les pages consacrées à Pétrarque : vous y verrez que Pétrarque a dû à l'influence et à la protection de la cour pontificale la plupart des aspirations, des goûts et des sentiments si divers qui se manifestent dans son œuvre et font de lui « le premier homme moderne ». C'est à ses protecteurs de la curie qu'il doit son amour de la nature (pp. 65-66) ! Il y a mieux : « Cet amour, cette poésie des ruines que Pétrarque a si vivement ressentie, les gens d'église de la cour d'Avignon, ses premiers protecteurs, les lui avaient inspirés » (p. 63). N'est-ce pas sur l'invitation de l'évêque de Lombez qu'il vint à Rome pour la première fois ; n'y logea-t-il pas chez les Colonna ? Je ne sais si ces raisons vous paraîtront concluantes ; ce sont, en tout cas, les seules que nous donne M. Guiraud.

A la faveur de ces raisonnements, la thèse du livre s'affirme et se fortifie. Indiquée nettement dès le premier chapitre, elle est développée tout au long dans le dernier [4] et voici comme on peut la résumer :

---

1. Cf. P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 392.

2. M. G. l'a-t-il pris dans les études de Popelin sur Alberti, études qui datent de 1868 ? Il y renvoie, en effet, plus d'une fois, mais semble ignorer les travaux plus récents de Janitschek, que Voigt suffisait pourtant à lui indiquer.

3. Cf. Leprieur, *Jean Fouquet*, dans *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I (1897), p. 39. M. Lafenestre, dans un article tout récent, a montré à son tour ce que cette hypothèse avait d'invraisemblable (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1902, p. 250).

4. Voici, d'ailleurs, le titre de ce chapitre : *Christianisme et paganisme au milieu du XVe siècle*.

jusqu'en 1450, les papes, les cardinaux, les ordres religieux maintiennent en face des sceptiques et des impies que sont les humanistes les principes éternels du vrai christianisme ; ce n'est pas que la cour pontificale soit hostile à la Renaissance ; mais ses faveurs vont surtout à l'humanisme *chrétien ;* c'est en dehors d'elle que se développe l'humanisme *païen*, dont un Pogge est le représentant achevé. Je crois tout à fait arbitraire cette distinction qu'on prétend établir entre deux sortes d'humanisme ; et M. G. est réduit sur ce point à des aveux qui sont instructifs. Car enfin, il nous le dit lui-même, cet infâme Pogge, dont il ne parle qu'avec dégoût, passa presque toute sa vie au service de la curie ; Eugène IV utilisait son talent de pamphlétaire (p. 156) et il lui fit cadeau de nombreux bénéfices (p. 158). Filelfe, que M. G. flétrit pour « la bassesse de son caractère et le dévergondage de sa vie » (p. 239) [1], Filelfe sera-t-il traité différemment ? Il est recherché par Eugène IV, par Nicolas V ; le pieux cardinal Albergati l'admet dans sa familiarité (p. 237). Et il en est de même pour tous les humanistes qui incarnent, pour M. G., les principes les plus détestables du paganisme renaissant : ils sont choyés des papes, intimes avec les cardinaux qui font leurs délices de leurs écrits les plus pernicieux ; personne, dans ce monde de la curie, n'a conscience de leur libertinage d'esprit ou de leur immoralité foncière. Voilà ce que M. G. ne dit pas expressément ; mais ce qu'il est forcé d'avouer en plusieurs endroits.

C'en est assez pour ruiner cette distinction entre l'humanisme chrétien et l'humanisme païen qui lui tient si fort à cœur. En résumé, M. Guiraud nous expose, du point de vue catholique, la part de l'Église dans les origines de la Renaissance. Tout en constatant la parfaite bonne foi de l'auteur et les qualités de son livre, je pense être en droit de dire que sa thèse reste encore à démontrer.

L. DELARUELLE.

P. MARCHOT, **Petite Phonétique du français prélittéraire** (VIe-Xe siècles). Première partie : les voyelles. Fribourg, librairie de l'Université, 1901 ; in-8° de de 39 pages.

L'opuscule de M. Marchot est bref, mais plein de matière, et il soulève une foule de problèmes délicats. Laissons de côté le chapitre Ier, où des *Remarques sur le vocalisme du latin vulgaire de la Gaule du Nord* sont présentées d'une façon intéressante, quoique peut-être un peu décousue : dans le seul chapitre II (*Les voyelles dans le français prélittéraire*, p. 24-39) nous relèverons assez de

---

1. Il est vrai que les faits cités par M. G. pour prouver l'immoralité de Filelfe (p. 237) sont empruntés par lui aux Invectives de Pogge (p. 156).

points de vue nouveaux, et qui exigeraient une discussion plus longue que celle que je puis entreprendre ici. Je déclare tout d'abord qu'il y en a un sur lequel l'auteur me paraît avoir décidément raison : il faut renoncer, je crois bien, à expliquer, comme on l'a généralement fait jusqu'à présent, la transformation de *mercēde* en *merci* par une étape théorique **mercieit*. Cette étape aurait laissé des traces dans les dialectes, soit à l'est, soit à l'ouest, et M. M. insiste très justement là-dessus. Toutefois, je ne me représente pas les faits exactement comme lui : il me semble inutile et même peu conforme à la réalité de supposer des formes intermédiaires * *merceit*, * *merciit*. Mieux vaut partir après tout d'un type * *mercīde*, et admettre pour le latin vulgaire du nord de la Gaule le passage direct à *i* de l'*é* fermé libre accentué, précédé d'une palatale. C'est ce que disait déjà M. Mohl dans ses *Origines Romanes*, publiées en 1900, où je lis à la p. 113 : « En Gaule, au contraire, *cī* pour *cē* est de règle ; le français *cire* ne s'appuie nullement sur le type imaginaire * *cieire*,... mais directement sur la prononciation gauloise * *cīra* pour *cēra*. » Cette opinion aurait pu être rapportée ici.

Une autre question très importante, qu'aborde M. M., est celle du passage de l'*a* libre accentué à *è* : au lieu d'admettre le simple intermédiaire d'un *ä* très ouvert, il émet l'hypothèse d'une diphtongaison, et des étapes successives *aa*, *ää*, *èè*, *è*. Au premier abord, cela ne laisse pas d'être séduisant, quoique n'étant pas absolument neuf : M. G. Paris notamment a l'air d'avoir proposé quelque chose d'analogue dans une note qui est d'ailleurs d'une concision extrême, et qui se trouve à la p. xx de la petite *Chrestomathie* qu'il a publiée en 1897, en collaboration avec M. E. Langlois. Je crains malgré tout que ce ne soit pas la vérité, et jusqu'à nouvel ordre je tiens l'hypothèse de M. M. pour non démontrée. Sur quels arguments l'appuie-t-il ? Sur ce fait, par exemple, qu'on trouve dans la zone de l'Est des formes comme *chanteir*. Mais y sont-elles bien aussi anciennes qu'il a l'air de le croire ? Si oui, je ne vois pas trop pourquoi les produits de l'*é* et de l'*a* accentués ont été différents, et pourquoi le premier seul est passé de *ei* à *oi*. Il y a plus. La façon même dont M. M. envisage le cas où l'*a* est précédé d'une palatale me paraît en contradiction avec la démonstration qu'il veut faire, et surtout avec la façon dont les choses se sont passées dans la zone franco-provençale. Si l'on n'admet l'action de la palatale qu'à une étape *manjèèr* (p. 30) atteinte aussi par *portèèr*, on ne voit plus pourquoi le Lyonnais a conservé *portar* en face de *mangier*. Enfin, si j'ai bien compris les faits exposés avec concision dans cet opuscule, il résulte de la p. 30 que *patre* était *pèèdre* dans le nord de la France vers 850, et de la p. 27 que *pĕtra* y était également *pèèdre* à la même époque : dès lors pourquoi le second aurait-il abouti à *pierre*, tandis que le premier s'est transformé en *père* ? Je m'empresse d'ajouter que cette contradiction, réelle

dans l'exposé de l'auteur, n'en est pas une pour moi : car, malgré les raisons alléguées ici, je persiste à croire que la diphtongaison de *ĕ* en *ié* (ainsi que celle de *ŏ* en *uo*) est fort antérieure à l'époque des Serments de 842. Une des critiques qu'on pourrait adresser à M. M., c'est d'avoir attaché peut-être une importance exagérée à la graphie de ces Serments, qui paraît avoir été encore bien latine, bien traditionnelle : si on la prend pour base absolument sûre de la langue parlée contemporaine, comme aucune des modifications caractéristiques du vocalisme français n'y apparaît, et que, d'autre part, on trouve déjà presque toutes ces modifications notées par le scribe d'*Eulalie*, il s'ensuit qu'on est forcé de grouper dans le court espace d'un demi-siècle, qui sépare les deux textes, un nombre incroyable de changements phonétiques. Les choses ont dû s'espacer plus que cela dans le temps. D'ailleurs, la chronologie adoptée par l'auteur, reste sujette à caution : elle ne s'est pas assez préoccupée de certaines concordances nécessaires, tout en voulant tenir compte (plus qu'il n'est juste sans doute) des termes savants introduits dans la langue. Si on peut lui reprocher d'avoir trop retardé l'apparition de certains phénomènes, on trouvera que d'autres, en revanche, ont été reculés dans le passé d'une façon bien aventureuse. Quelle probabilité, par exemple, y a-t-il que l'effacement des voyelles finales (p. 38) se soit produit « dans le courant du VI^e siècle » ? Et comment, dans cette hypothèse, s'expliquer que *-acu*, * *capu*, soient *-ai*, *chef* en français, tandis qu'ils sont *-ac*, *cap* en provençal ? Il a été dit quelques lignes auparavant, que, précisément elle aussi « la sonorisation des sourdes a lieu dans le courant du VI^e siècle » : on en était donc à ce moment-là au stade *-agu*, *cabu* ; le stade *-ayu*, *covu*, n'a guère dû être atteint dans le nord de la France qu'aux environs de l'an 700, et jusque-là il serait prématuré de songer à un effacement de la finale. Enfin, je ne crois pas non plus que l'*a* final se soit assourdi en *e* féminin dès le VII^e ou le VI^e siècle, et surtout je ne comprends pas du tout la phrase par laquelle se termine l'opuscule, et où il est dit, à propos de ce changement, qu'il « est antérieur à la transformation de *c* + *a* en *tch* » : la contradiction est si flagrante qu'il doit y avoir là quelque faute d'impression. Du reste, M. Marchot, comme il le dit, aura sans doute l'occasion de revenir sur un certain nombre de ces points dans la seconde partie de sa phonétique relative aux consonnes, et qu'il nous promet pour 1902 : je crains que dans la première, désireux de rompre avec les opinions reçues [1], il n'ait un peu donné carrière à des facultés d'in-

---

1. L'information de M. M. n'est cependant pas toujours assez étendue. Ainsi, à propos du changement de *u* en *ü* (p. 36), il croit avoir trouvé un argument « nouveau » dans la non-palatalisation du *c* de *cura*, etc. Cela a déjà été dit, et se trouve indiqué même dans des ouvrages élémentaires comme mon *Précis historique de Phonétique française* (édit. de 1900, p. 84).

vention brillantes, et qu'il n'ait semé des hypothèses ingénieuses sans se préoccuper assez de les faire concorder entre elles. Il n'en reste pas moins que la lecture de son petit livre est intéressante et suggestive.

E. Bourciez.

— M. Fr. Cimmino, professeur de sanscrit à l'Université de Naples, s'est taillé un domaine dans la dramaturgie hindoue : domaine attrayant à coup sûr, bien qu'un peu monotone ; car, à part les quelques chefs-d'œuvre, le théâtre de l'Inde a ignoré l'art de varier ses péripéties. M. C. le sait aussi bien que personne, lui qui consacre aujourd'hui une étude aux relations de style et d'intrigue de la Priyadarçikâ et de la Ratnâvalî : *il terzo Atto del Dramma Indiano Priyadarçika*, Napoli (Accad. Pontan), 1902, in-8°, 18 pp. Il avait publié auparavant un mémoire beaucoup plus détaillé sur *il tipo comico del Vidûshaka* (1895), où se trouvent consignées les plus mémorables saillies de ce *clown* des bords du Gange, accessoire presque obligé de l'action dramatique la plus grave ou même la plus solennelle. Entre temps il a donné la traduction de Vikramôrvaçî, de la Ratnâvalî et du Mâlavikâgnimitra, et il annonce aujourd'hui celle du Nâgânanda, où Bergaigne, entre autres, lui a frayé les voies. Il y prélude par une notice préliminaire : *sul Dramma Nagananda o il Giubilo dei Serpenti*, Napoli (Accad. di Archeologia), 1902, in-4°, 28 pp. Bien servi par ses devanciers, M. C. n'a pourtant point de peine à se distinguer d'eux ; car il dispose d'un instrument qui leur a fait défaut. La souplesse de la langue et de la stance italiennes se prête admirablement à la traduction de cette poésie orientale, dont elle sait suivre tous les contours et reproduire jusqu'aux grâces factices. Je ne serais pas étonné que de tous les lettrés d'Europe, les Italiens fussent le mieux en mesure de goûter le théâtre hindou, tout en le jugeant peut-être avec un peu trop d'indulgence. — V. H.

— Dans un livre intitulé *Ararat und Masis, Studien zur armenischen Altertumskunde und litteratur* (Heidelberg, 1901, in-8°, 104 pp.), M. Fr. Murad s'efforce de localiser en Arménie sur le mont Masis (qu'on nomme en Occident Ararat) la légende de l'arrêt de l'arche de Noé. On ne saurait dire qu'il ait réussi à démontrer la thèse qu'il soutient, car tous les anciens auteurs arméniens ont suivi la tradition sémitique qui fixe l'arrêt de l'arche sur une tout autre montagne. Mais son travail témoigne de beaucoup d'érudition et il est tout plein de remarques ingénieuses. — A. Meillet.

— M. H. Adjarian vient de publier dans le *Recueil ethnographique d'Emin* (institut Lazarev, Moscou) une importante étude sur les *Mots turcs employés par l'arménien* (Moscou et Vagharchapat, 1902, in-8°, viii-381 pp., en arménien). Une introduction étendue expose comment sont traités les mots turcs en arménien et quelle a été l'influence du turc sur l'arménien ; suivent les mots arméniens empruntés au turc, rangés dans l'ordre alphabétique ; chaque mot arménien est accompagné de sa traduction en termes proprement arméniens, puis en français et chaque mot turc d'une transcription en caractères latins ; le livre est donc facile à consulter pour toute personne qui connaît l'alphabet arménien. C'est la première fois que ces emprunts sont réunis et le livre, fait avec la conscience qui caractérise l'auteur et avec une indiscutable compétence, rendra certainement de grands services. — A. M.

— Le quatrième volume des *Textes et recherches* de M. Marr, sur la philologie arméno-géorgienne (édités par la Faculté des langues orientales de l'Université de Pétersbourg, en russe) vient de paraître, en un volume in-8° de XII-114-170 (en géorgien) pp., Pétersbourg, 1902. Il est consacré à une édition et à l'étude de deux poèmes géorgiens du XII[e] siècle. — A. M.

— La conférence de M. F. Delitzsch sur Babylone et la Bible (*Babel und Bibel*; Leipzig, Hinrichs, 1902; in-8°, 52 pages) présente un aperçu très clair et méthodique des données fournies par l'assyriologie à l'exégèse biblique. Le texte contient cinquante illustrations dont les motifs sont depuis longtemps vulgarisés, mais qui n'en sont pas moins bien à leur place. On est un peu surpris de certaines assertions : que le déluge chaldéen aurait été un vrai cyclone, un ras de marée comme on n'en avait jamais vu ; que le monstre Tramat pourrait bien être le serpent d'Eden ; que le vieux mot sémitique usité pour désigner Dieu, *ilu*, signifie « but » (?) et que ce but ne pourrait être qu'unique (? !). — A. L.

— Sous le titre : *Die Irrlehrer im Neuen Testament* (Tübingen, Mohr, 1902; in-8°, 40 pages), M. A. Brückner expose et classe les opinions que les écrivains du Nouveau Testament ont combattues comme fausses. Ces premières hérésies se ramènent à trois chefs : la valeur de la loi, le retour du Christ et la résurrection générale, la christologie. L'analyse sommaire des doctrines est conduite avec beaucoup de clarté, de précision et de méthode. — A. L.

— Le vocabulaire hébreu de M. R. Kraetzschmar (*Hebräisches Vokabular*; Tübingen, Mohr, 1902; gr. in-8°, VII-40 pages) sera fort utile aux commençants. Il présente groupés dans un ordre logique, d'après leur forme grammaticale, les noms et verbes communément usités, et le tableau des pronoms et particules. Ce vocabulaire peut s'adapter à une grammaire quelconque. L'étudiant se l'assimilera facilement et se trouvera par là même en mesure d'aborder plus tôt et avec moins de peine la lecture des textes bibliques. — A. L.

— On trouvera dans la brochure de M. E. Rolffs, *Harnack's Wesen des Christentums und die religiösen Strömungen der Gegenwart* (Leipzig, Hinrichs, 1902; in-8°, 64 pages) un résumé instructif et un examen judicieux du mouvement d'idées provoqué dans le monde protestant, surtout allemand, par les conférences de M. Harnack sur l'essence du christianisme. Le point de vue du critique est le même que celui du savant conférencier et pourrait donner lieu aux mêmes réserves (cf. *Revue* du 24 décembre 1900, p. 502). — A. B.

— Sous ce titre : *Formation des villes, des États, des confédérations et des ligues dans la Grèce ancienne* (Paris, Bouillon, 1901; 66 pp.), M. Francotte, professeur à l'Université de Liège, a essayé de traiter un sujet immense, qui demanderait des développements très étendus : aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit demeuré superficiel. Il n'a pu fournir que des indications, parfois intéressantes, souvent contestables, et généralement un peu obscures. Ce qui fait que la question est chez lui embrouillée, c'est qu'il n'a pas suivi l'ordre chronologique. Les idées des Grecs se sont modifiées avec le temps en ces matières. Il est clair par exemple que le synœcisme de Stiris et de Médéon, des Péréens et des Mélitéens, de Téos et de Lébédos ne nous apprennent pas grand'chose sur les synœcismes primitifs. Il est clair également qu'une ligue comme la ligue achéenne diffère beaucoup de la ligue attico-délienne ou même de la ligue péloponnésienne. L'intérêt de ce travail eût été précisément de montrer la nature et les raisons historiques de ces divergences ; c'est de quoi M. F. ne s'est pas suffisamment préoccupé. — P. G.

— M. Schneider, l'auteur d'un commentaire sur l'*Apologie* et le *Criton* de Platon, à l'usage des classes (Cf. *Revue* du 24 février), vient de publier à la même librairie G. Freytag un commentaire sur l'*Euthyphron* (*Schüler-Kommentar zu Platons Euthyphron*, Leipzig, 1902, IV-40 pp.). Nous y retrouvons la même méthode : traductions fréquentes, interprétations de la pensée, explications sur la suite et le développement du dialogue, peu de notes exclusivement grammaticales. Ainsi le texte sera lu sans qu'il en coûte trop de temps et de fatigue. Le commentaire est précédé de quelques pages indiquant brièvement le but et l'unité du dialogue, la manière dont on doit concevoir la piété, et ce qu'il est bon de connaître de la théorie des idées pour bien suivre le texte. — My.

— M. W. C. Summers a publié dans la petite collection, *Pitt Press Series*, *P. Ouidi Nasonis Metamorphoseon liber VIII*; edited with introduction, notes, vocabulary and index (Cambridge, at the University press; 1901; xx-107 pp. in-18; prix : 1 sh. 6). L'introduction traite d'Ovide, des Métamorphoses, de la langue poétique (principalement dans ce VIIIe livre). Le texte est en principe celui de Korn revu par M. Ehwald, de même que cette édition et celle de M. Magnus ont fourni les éléments du commentaire. L'ensemble est soigné, et les notes, plus nombreuses que dans les éditions allemandes, répondent à toutes les questions que peut se poser l'élève. Voici quelques observations pour témoigner à M. S. l'intérêt que j'ai pris à le lire. — Vers 206-7 : *Nec te spectare Booten aut Helicen iubeo strictumque Orionis ensem*. Korn avait bravement attribué au nord les trois constellations. M. S. fait d'Orion le point de repère du midi. En réalité, cette astronomie est d'origine littéraire. Une énumération plus détaillée se trouve XIII, 292 suiv. et nous reporte expressément à Hom. *Il.* XVIII, 483 suiv. Alors la mention d'Orion et son rapport avec la grande Ourse s'explique : Τό τε σθένος Ὠρίωνος Ἄρκτον θ', ἥ... τ' Ὠρίωνα δοκεύει. L'Ourse « observe » Orion, et inversement ; en d'autres termes, aux temps homériques, Orion sert à trouver ou à vérifier la position de la Grande Ourse. Voilà pourquoi sont associées les deux constellations. Ovide reproduit le groupement, sans peut-être voir bien nettement sa raison. — 640 : *Quo* peut être difficilement un adverbe ; il faut sans doute entendre *quo super* = *super quo* (cf. Riemann, *Syntaxe*, § 110, 1e note). — 730 : *Ius est* s'explique par le sens de *licet*, plutôt que par celui de *potest*. L'indicatif après *sunt quibus* est dû à une raison de symétrie ; dans *sunt quorum forma mutata est*, l'indicatif est régulier parce qu'il y a détermination. — 749 : *Ter quinas*, simple périphrase de *quindecim*, est aussi étranger à la langue ordinaire de la prose que *quinque ter*. — Le volume est terminé par un vocabulaire dans lequel sont rejetées les notices mythologiques, géographiques, etc. — Paul Lejay.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 mai 1902.

M. Eugène Müntz communique une lettre dans laquelle M. le capitaine d'état-major L. Abet signale à l'Académie les fresques du village de Lans-le-Villars, au pied du col du Mont-Cenis. Ce cycle de peintures, admirablement conservé, paraît être du commencement du xve ou de la fin du xive siècle. M. Abet les croit d'un artiste italien, et elles semblent inédites.

L'Académie se forme en comité secret pour discuter les titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Jules Girard.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — **2 juin** — **1902**

A. G Ellis, **Catalogue of arabic books in the British Museum.** Printed by order of the Trustees of the British Museum. London. 1894-1901, 2 vol. in-4°, à 2 col., 986 et 846 col.

Une bibliothèque d'imprimés, fût-elle riche comme le Musée Britannique, sera toujours pauvre par rapport au débordement incessant de la production humaine. Que de trésors entassés sur les rayons d'après l'inventaire que M. Ellis a dressé avec tant de compétence, des livres arabes conservés dans la grande Bibliothèque publique de Londres ! Que de lacunes cependant, dont un supplément nous apprendra qu'elles sont comblées au moins en partie ! Je ne saurais trop recommander les acquisitions systématiques, étudiées, choisies, mûries, réalisées même à des prix élevés, plutôt que les accroissements dus au hasard des dons encombrants, des offres de libraires, des occasions fortuites. D'autre part, il y a fort longtemps que je regrette amèrement l'interdiction qui empêche les dépôts publics de jeter du lest et qui les condamne à garder nombre d'imprimés et même de manuscrits, à l'égard desquels un autodafé dévorant serait une mesure bienfaisante et que l'encombrement rendra nécessaire. Je vivrai peut-être assez longtemps pour assister à une de ces exécutions : de tels incendies volontaires, préparés à la suite d'un triage prudent, me sembleront des feux de joie.

En attendant que le volume promis atténue ou augmente nos regrets de ce qui manque, je signalerai l'inconvénient de rubriques trop compréhensives sous lesquelles sont entassées des matières hétérogènes. Bien que les renvois mis à leurs places corrigent ce défaut, je ne vois pas quel avantage l'auteur a cru recueillir pour ses lecteurs en leur présentant tour à tour, sous le titre général d'Académies (I, col. 115-130), dans une ordonnance géographique, les sociétés savantes locales, les universités, les écoles spéciales, les congrès d'orientalistes,

les bibliothèques publiques, le tout confondu parmi les Académies proprement dites.

D'autre part, si les périodiques ne sont pas dépouillés — ce qui aurait grossi démesurément le catalogue — en revanche les volumes collectifs, où tant de travaux importants sont enfouis, ont été dépecés, afin d'attribuer *suum cuique*. Que de reconnaissance les auteurs doivent à ce récollement qui a mis en circulation les opuscules dans lesquels ils avaient condensé leurs idées sur une question, qui souvent leur tenaient plus à cœur que des monographies plus étendues!

Précision dans les noms d'auteurs, exactitude dans les titres de livres, érudition professionnelle sans pédantisme, connaissance et citation appropriée de la littérature, toutes les qualités du parfait bibliographe, voilà ce que je suis heureux de louer chez M. A. G. Ellis, qui, avec M. G. Margoliouth, continue la tradition de C. Rieu, avant eux serviable aux arabisants.

Hartwig Derenbourg.

A. Thomas. **Mélanges d'étymologie française** (Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, tome XIV). — Paris, F. Alcan, 1902; un vol. in-8° de III-217 pages.

M. Thomas vient de donner une suite très intéressante aux *Essais* déjà publiés par lui en 1898. Dans ce nouveau volume encore il a recueilli, en les revisant, un certain nombre de notices parues dans la *Romania* et en a ajouté pas mal d'autres : l'ensemble forme un total respectable de 259 articles d'une demi-page en moyenne, mais quelques-uns plus développés. L'auteur dit dans sa préface : « C'est peu en comparaison de ce que nous ignorons encore », mais il ne fait que se rendre justice en ajoutant : « C'est quelque chose cependant, surtout si l'on songe à la somme de recherches que suppose la moindre de ces notices. » Et il suffit, en effet, d'ouvrir le volume pour s'apercevoir bien vite que tout a été fouillé, consulté, compulsé — aussi bien le matériel lexicographique antérieur que des pièces d'archives inédites ou des impressions rares du XVIe siècle, curieux livres français, espagnols, italiens. Le labeur a été considérable, et la moisson fait honneur à qui vient de l'engranger. M. Thomas, je n'ai pas besoin de le dire, est passé maître dans ce domaine de l'étymologie, dont il a fait le sien depuis quelques années : il y évolue avec infiniment d'aisance, et il a une méthode excellente (en somme n'est-ce pas la seule ?) qui consiste à vivre toujours en bon accord avec la phonétique. La sémantique peut rendre d'incontestables services, mais il faut savoir « la discipliner et lui inspirer l'esprit de subordination vis-à-vis de la phonétique ». On ne saurait mieux dire, et je ne puis pour ma part qu'abonder en ce sens.

Les mots appartenant à notre langue française courante n'occupent pas une grande place dans ce volume : on n'en trouvera guère plus d'une douzaine. Mais il ne faut pas le regretter, car ce sont des termes dialectaux difficiles, du nord ou du midi parfois, qui ont été passés au crible, et n'ont que bien rarement résisté à cette investigation méthodique. Je voudrais pouvoir donner une idée de la richesse du livre : mais c'est assez difficile, car tout cela ne se prête guère à l'analyse. Citons un peu au hasard, et parmi beaucoup d'autres, quelques-unes de ces étymologies qui sont à la fois brillantes et sûres, semble-t-il. Je trouve par exemple (p. 40) *cagouille*, en gascon *cogolha*, justement rattaché à *cochlea* par l'intermédiaire d'une forme * *coculea*, qui se trouve peut-être dans Plaute, et qui est en tout cas une adaptation du grec très conforme aux habitudes du latin archaïque où δραχμή devient *dracuma*. N'est-il pas ingénieux aussi de voir (p. 65) dans l'ancien adjectif français *enchoistre*, qui signifie « laid », le représentant de *encausticum?* C'est, dit M. Thomas, « un témoin qui a survécu aux querelles esthétiques des artistes gallo-romains et qu'une coterie de peintres ou de sculpteurs, pour qui « peint à l'encaustique » était synonyme de « laid », a fini par imposer au public. » N'est-ce pas par des hypothèses de ce genre qu'on arrive à se replacer vraiment dans le milieu vivant, où a évolué le langage ? Parfois l'étymologie donnée est très simple, mais encore fallait-il la trouver : le mot *coulindrou* (p. 57), qui signifie groseille à Toulouse, n'est qu'une déformation du nom de *Corinthe;* voilà qui est acquis, car les rapprochements faits ici ne laissent à cet égard aucun doute. Je retrouve encore, chemin faisant (p. 27), une étymologie qui m'avait séduit par sa simplicité et sa rigueur phonétique, lorsque je la vis pour la première fois dans la *Romania :* c'est celle qui tire de l'adjectif géographique *balearicus* le mot *baillarge*, nom bien connu dans l'ouest d'une variété d'orge. Mais pourquoi M. Th. a-t-il relégué en note des constatations intéressantes, faites par lui depuis, à savoir que Pline fait l'éloge de l'orge de Carthagène, et qu'il mentionne aussi un *modius balearicus* en usage pour le froment ? Voilà qui méritait certes d'être introduit dans le corps même de la notice. Il me semble bien, à certains traits, que la rédaction dernière des articles a été un peu hâtive, pour un motif ou pour un autre. Ainsi, à la page 23 (art. *auverèche*), je vois constaté un fait très important, à savoir que notre ancien suffixe *-erez* plonge ses racines fort avant dans le passé : la combinaison *arius* + *icius* remonte jusqu'au latin vulgaire, comme le prouvent, dans des textes de basse époque, des formes telles que *capsaricius*, *porcaricius*, *vaccaricia*, etc. Je vais ensuite à la page 49 (art. *charolesse*), j'y retrouve la même constatation, faite en termes à peu près identiques et avec les mêmes exemples à l'appui. Enfin, le fait est encore signalé une troisième fois, à la page 99 (art. *lampresse*), et c'est vraiment trop : il eût suffi de mettre un renvoi dans deux de ces passages. Il est entendu

que ce sont là de très petits détails, et qui n'ont pas trait au fond. Maintenant, M. Th. me permettra de lui soumettre quelques doutes que m'a laissés la lecture de son excellent livre. Je ne parle même pas de la proposition faite (pp. 16-17) « d'admettre entre *ancien* et **antianus* le même rapport qu'entre *chrétien* et *christianus* » : il n'y a là sans doute encore qu'un détail de rédaction un peu obscur, puisqu'enfin nous ne prononçons pas **antien*. Mais je trouve (p. 55) postulé, pour expliquer *copeau*, un type vulgaire **cuspia* à la place du latin class. *cuspis* : j'avoue que **cuspia* ne me sourit qu'à moitié, puis je me demande s'il aurait abouti en français à **coispe*, et n'aurait pas donné plutôt quelque chose comme **cosche ?* Je n'ai pas présent à l'esprit d'exemple capable d'éclaircir la difficulté : mais il doit en exister dans la toponomastique que M. Th. connaît si bien. Autre doute : à la p. 137, le mot *scion* est rattaché hypothétiquement à une racine germanique *ki*. Mais à quelle époque cette racine aurait-elle pénétré en gallo-roman, et si ce n'est, comme il est probable, que pendant la période mérovingienne, n'aurions-nous pas plutôt dans le français proprement dit une forme *chion?* Restent deux verbes qui, depuis bien longtemps déjà, font le désespoir des philologues. A la p. 15 de son livre, M. Th. fait cette déclaration de principe : « Je renonce décidément, pour ma part, à rattacher à une étymologie commune le français *aller*, le provençal *anar*, l'italien *andare*, etc. Ceux qui s'acharnent à cette tâche ferment l'oreille aux leçons de la phonétique qui nous crie : Chacun pour soi ! » Qu'il n'y ait pas de substratum commun entre *aller* et *anar*, voilà qui me paraît en effet probable ; mais qu'il n'y en ait pas entre *anar* et les formes italienne et espagnole, la chose est déjà plus douteuse. Quoi qu'il en soit, M. Th. va bravement chercher comme base au mot provençal un vieux verbe *annare*, que Macrobe nous a conservé dans une formule de prière ; en forçant un peu le sens, il lui fait signifier « durer, vivre pendant l'année », puis il admet qu'à la longue « le mouvement dans l'espace a fini par être assimilé à la progression dans le temps », etc. Tout cela me paraît bien compliqué, et j'avoue que je reste sceptique. L'autre cas embarrassant, c'est celui de notre ancien verbe impersonnel *estovoir*, que M. Tobler a cherché depuis longtemps à expliquer en faisant intervenir la locution *est ues*, transformée en *estuet*, etc. A cette ingénieuse théorie M. Th. croit porter « un coup mortel » en citant ici (p. 73) deux exemples d'une forme méridionale *estober*, empruntés à des chartes Limousines du xiv[e] siècle. Et alors?... Alors, il est forcé d'en venir à l'étrange étymologie proposée par M. Suchier, celle par *stupere ;* il le fait d'ailleurs sans enthousiasme, car il ajoute mélancoliquement : « On en pourrait souhaiter une meilleure, mais je n'en connais pas. » Je le crois sans peine. Mais je refuse, pour ma part, d'accepter *stupere*, car si la phonétique pourrait à la rigueur s'en accommoder (*colŭbra* est bien devenu *colŏbra*), la sémantique

décidément n'en veut à aucun prix. Et puis ce n'est pas tout cela : longtemps avant l'apparition de l'*estober* limousin, l'hypothèse de M. Tobler avait été ruinée par cette simple constatation que l'engadin lui aussi possède son verbe *schtovair*. Et cependant, c'est bien cette hypothèse qui est la bonne, ou du moins je la tiens telle. Seulement, je la recule dans le temps : il ne me paraît pas du tout impossible que, dès l'époque latine, on soit parti de la locution *est opus* pour créer analogiquement là-dessus un infinitif **estopēre*, d'où ensuite **estŏpet*, etc. Cela concilierait tout, et en somme l'analogie en a fait bien d'autres. — Je ne puis que souhaiter en terminant que M. Thomas poursuive ses curieuses investigations, et joigne le plus tôt possible un troisième volume aux deux aînés.

E. Bourciez.

Ἀριστοτέλους περὶ ψυχῆς. *Aristote*, *Traité de l'âme*, traduit et annoté par G. Rodier. Tome I. Texte et traduction. Paris, E. Leroux, 1900. Un vol. in-8° de xvi-263 p. Tome II. Notes. Un vol. in-8 de 585 p.

C'est un ouvrage de 850 pages que M. Rodier publie sur le *Traité de l'âme* d'Aristote. Ce traité est certainement un des plus importants dans l'œuvre du grand philosophe; on n'est donc pas étonné que l'ouvrage de M. R. ait pris un tel développement; on l'est davantage qu'il se soit trouvé quelqu'un pour tenter une telle entreprise et pour la mener à bonne fin.

L'ouvrage comprend le texte grec du traité, une traduction et des notes, un gros volume de notes de 585 pages.

Pour la constitution du texte, M. R. se montre fervent conservateur, nous ne lui en faisons pas un reproche; mais enfin il ne faudrait pas dépasser la mesure. Des derniers éditeurs qui ont publié le *Traité de l'âme*, deux, Trendelenburg et Torstrick, n'avaient pas hésité à proposer des changements assez nombreux dans le texte que donnent nos manuscrits; la plupart de ces changements venant de deux philologues éminents, méritent la plus sérieuse attention ; peut-être cependant étaient-ils allés trop loin; ce qui ne doit pas surprendre si l'on pense à la façon dont était pratiquée la critique verbale quand parurent ces deux éditions [1]. Mais tout récemment, en 1896, a paru dans la collection Teubner une excellente édition du *Traité de l'âme;* l'auteur, M. Biehl, se conformant aux idées dominantes aujourd'hui, s'est montré très réservé et n'a accepté que très peu de changements au texte traditionnel. C'est naturellement le texte de M. Biehl que nous donne M. Rodier; il ne le change le plus souvent que pour rejeter les cor-

---

1. Ed. Trendelenbourg, 1833, 2e éd., revue par Ch. Belger, 1877; éd. Torstrick, 1862.

rections hasardées par son devancier. Le seul progrès que nous ayons à constater, c'est une collation nouvelle du meilleur de nos manuscrits, le Parisinus, anc. fonds grec, n° 1853, du XIIe siècle, désigné ordinairement par la lettre E. Ce manuscrit avait d'ailleurs été collationné récemment par Biehl et Stapfer ; M. R. reconnaît lui-même qu'il n'a trouvé que très peu de chose à glaner après ces deux savants. Il a mis à profit la collation du Vaticanus P, publiée par H. Rabe ; il a connu enfin un nouveau manuscrit récemment signalé à Philippopoli et dont le texte se rapproche de celui du Vaticanus V. Ainsi, au point de vue de la constitution du texte, l'édition nouvelle ne marque pas un progrès. On voit d'ailleurs que ce n'est point de ce côté que se portent les préoccupations de l'auteur ; rien de plus significatif que la façon rapide dont il se débarrasse de la question, en renvoyant aux ouvrages de Biehl et de Torstrick quiconque serait plus curieux de savoir un peu quelque chose. Il nous semble que, dans un ouvrage de cette étendue, deux ou trois pages consacrées à décrire brièvement les manuscrits utilisés n'auraient pas été de trop. Mais nous nous hâtons d'ajouter que, si M. R. n'a pas enrichi l'appareil critique de ce traité, il a du moins su le disposer avec ordre et clarté ; on doit lui être reconnaissant du soin qu'il a apporté à cette partie de sa tâche ; aujourd'hui les matériaux sont à point, bien préparés, à pied d'œuvre, à la disposition de ceux qui, dans la mesure de leurs forces, tenteraient encore de réparer quelques-unes des brèches que le temps a faites dans l'édifice.

Car enfin il faut bien le reconnaître, ce *Traité de l'âme* est des plus difficiles pour nous ; et ce n'est pas seulement à cause de la nature du sujet ; ce n'est pas seulement parce que le style d'Aristote y est plus concis que d'habitude, plus rempli de sous-entendus ; c'est aussi parce que ce traité est, dans l'œuvre d'Aristote, un de ceux qui ont le plus souffert de la négligence des copistes, ou de l'incurie des possesseurs des manuscrits. Évidemment, il ne faut point partir de là pour s'imaginer qu'on peut tout se permettre avec ce texte, supposer à chaque instant une contradiction, un non-sens, indiquer ici une lacune, là un déplacement de feuillets. Le texte dont nous disposons doit être traité avec la plus grande réserve. On dispose cependant de quelques secours qui peuvent servir pour l'améliorer. Quelquefois, une leçon un peu singulière d'un bon manuscrit, ou bien des renseignements fournis par un scholiaste, par un traducteur peuvent nous mettre sur la voie pour retrouver la vraie leçon. Enfin, les variantes mêmes, données par nos diverses sources, nous permettent, si ces sources ont été classées avec méthode, de choisir avec des chances assez grandes de ne pas nous tromper.

Nous prenons deux exemples, et dans ces deux exemples nous nous appuierons sur la traduction même de M. R. pour montrer que le texte grec qu'il donne n'est pas acceptable. P. 32 = 407 a, 9 : Διόπερ οὐδ' ὁ νοῦς οὕτω συνεχής, ἀλλ' ἤτοι ἀμερὴς ἢ οὐχ ὡς μέγεθός τι συνεχής. Traduc-

tion : « C'est pourquoi l'intellect, lui non plus, n'est pas continu de cette façon, [c'est-à-dire comme la grandeur], mais ou bien n'est pas divisible, ou ne l'est pas de la même manière qu'une grandeur [continue]. » Mais ce n'est pas là le sens du grec ; l'auteur traduit comme s'il y avait : ἀλλ'ἤτοι ἀμερὴς ἢ οὐχ [ἀμερὴς] ὡς μέγεθός τι [συνεχές]. Dans le volume des notes, à la page 102, nous trouvons une traduction toute différente : « L'intellect n'est pas continu comme la grandeur : il faut admettre, par suite, ou bien qu'il est indivisible, ou bien que, *s'il est continu*, ce n'est pas de la même façon que la grandeur. » Nous avons, cette fois, une traduction exacte, en acceptant l'addition de ce membre de phrase, *s'il est continu*, que M. R. a mis en italique. Cette addition se justifie-t-elle ? Nous en doutons fort, car, un peu plus haut, l. 7-8, Aristote a affirmé que l'intellect était un et continu, ὁ δὲ νοῦς εἷς καὶ συνεχής. Quelque effort que fasse M. R. pour défendre le texte traditionnel, les objections faites par Trendelenbourg, Biehl, Essen sont très fortes. Toute difficulté disparaîtrait si l'on écrivait : διόπερ ὁ νοῦς συνεχής, ἀλλ' ἤτοι κτλ. La lecture οὐδ' ὁ n'est pas sûre, des manuscrits donnent simplement οὐδέ. On peut supposer que cette négation a été introduite sous l'influence de οὐχ de la phrase précédente, οὕτω aurait ensuite été ajouté pour donner un sens quelconque à cette phrase.

L'autre exemple est à la p. 34 = 407 a, 26. Voici le texte de M. Rodier : Λόγος δὲ πᾶς ὁρισμός ἢ ἀπόδειξις · ἡ μὲν οὖν ἀπόδειξις καὶ ἀπ' ἀρχῆς καὶ ἔχουσά πως τέλος τὸν συλλογισμὸν ἢ τὸ συμπέρασμα. C'est la leçon d'un seul manuscrit, le Parisinus E ; tous les autres ont : αἱ μὲν οὖν ἀποδείξεις [1].... ἔχουσι κτλ. Cette dernière leçon non seulement fait une phrase régulière avec un verbe à un mode personnel, mais elle rétablit l'unité de construction dans *tout* le passage, où *tous* les verbes, qui suivent, se rapportent à αἱ ἀποδείξεις et sont au pluriel, περαινοῦνται, ἀνακάμπτουσι, προσλαμβάνουσαι, εὐθυποροῦσι. Quelle que soit la liberté de style d'Aristote, elle ne va pas jusqu'à de telles licences. Enfin, dans la seconde partie de l'idée, dans la définition de l'ὁρισμός, c'est encore οἱ ὁρσμοί que nous trouvons. Il n'y a donc pas ici à tenir compte de la leçon de l'unique manuscrit E. Mais ce qui montre ici encore la timidité vraiment excessive de M. R., c'est que, dans sa traduction, il écrit : « les démonstrations » ; il traduit par le pluriel. Nous avons ici encore un texte et une traduction qui ne concordent pas ; et cette fois la leçon qu'il n'ose accepter dans le texte, il la suit dans la traduction.

Nous ne méconnaissons pas la valeur de cet ouvrage. Les critiques que nous venons de faire ne touchent, on le voit, qu'à la constitution du texte. Nous ne disons pas que ce texte soit mauvais ; c'est celui de l'édition Biehl, ce qui est, en somme, suffisant. Nous aurions désiré seulement un peu plus de décision de la part de M. R. A quoi

---

1. Nous ne tenons pas compte de variantes légères αἱ μὲν οὖν ou αἱ δέ.

bon rejeter des corrections quand elles sont indispensables et à peu près évidentes ? On doit féliciter M. R. d'avoir donné une traduction. Pour des textes aussi difficiles, un tel secours est indispensable. On remarquera que les guillemets abondent dans ces pages ; ceux qui sont habitués à ce style si concis, si elliptique d'Aristote sauront gré à M. R. d'avoir ajouté dans la traduction ce que le philosophe a laissé sous entendu dans son texte.

Les notes forment un gros volume. C'est pour nous, avec la traduction, la meilleure partie de l'ouvrage. Elles témoignent d'une somme de travail considérable et nous montrent dans M. R. un véritable aristotélicien, digne de continuer la tradition de Ch. Thurot. Quelque développement qu'ait pris ce volume, on désirerait sur certains points quelques explications. Ainsi quel rapport existe-t-il entre la théorie de l'âme qu'Aristote expose l. I, ch. 3 et celle de Platon dans le *Phèdre*, ch. 24 ; il semble qu'Aristote fait allusion à ce passage.

Il aurait été à désirer que l'auteur eût donné un index pour le volume des notes, au moins un index indiquant les choses principales. L'index, composé pour le texte, est fait avec beaucoup de soin et paraît très complet.

En somme, cet ouvrage fait honneur à la science française ; c'est une œuvre sérieuse, nous dirions même austère ; c'est un bon signe pour nos jeunes universités qu'elles produisent des travaux de ce genre. Il faut féliciter, non seulement l'auteur, mais aussi ceux qui lui ont fourni les moyens de mettre son œuvre au jour.

Albert Martin.

La vie de messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux (1604-1680), par [M. l'abbé] L. Bertrand, bibliothécaire au grand séminaire de Bordeaux. Paris, Picard, 1902, 2 vol. in-8° de xii-440-470 pp.

Nous avons souvent, dans la *Revue critique*, parlé des travaux de M. Bertrand, qui est aujourd'hui à la fois le maître et le doyen d'âge des érudits du Sud-Ouest. On retrouvera dans ce dernier ouvrage les mérites que notre maître Tamizey de Larroque ne cessait de louer chez M. Bertrand, la sobriété de l'exposition, l'extraordinaire amour de l'impartialité, la variété des renseignements, l'exactitude impeccable de la documentation. L'excellent Henry de Béthune, qui fut archevêque de Bordeaux de 1648 à 1680, n'était pas un grand homme ; il n'avait ni le tempérament batailleur d'Henry de Sourdis, son prédécesseur, ni l'outrecuidance réformatrice du cardinal François de Sourdis, le frère de ce dernier. Il fit son devoir, honnêtement, courageusement, un peu médiocrement : mais il eut par là même le mérite de ramener l'épiscopat bordelais dans la bonne voie, loin des allures à la mousquetaire que lui avaient données les prélats agités

des temps d'Henri IV et de Louis XIII. Il se dégage de sa vie une impression de calme et de confiance à laquelle le demi-siècle précédent ne nous avait pas habitués de la part des gens d'église. C'est également cette impression qu'a voulu faire ressortir M. l'abbé Bertrand. Il ne fait pas l'apologie de son personnage ; il raconte, simplement, sans phrases, dans un récit d'une trame douce et suivie. Aucune parole inutile, aucune échappée d'allusion [1]. En revanche, une masse compacte et bien disposée de documents. Je n'ai eu, en lisant ce livre, qu'un regret : Béthune a été l'archevêque de Bordeaux pendant la Fronde, il a montré, dans les journées les plus sinistres de 1650, un courage civil qui le fait parfois ressembler à Affre (t. I, p. 303-5) : il me semble que M. B. a été trop court pour cette période de la vie de Béthune. Il y avait à constituer un chapitre, capital pour l'intelligence de l'homme et de son entourage, sur les temps de la Fronde seigneuriale : les éléments de ce chapitre auraient pu être fournis par les mémoires de Lenet et autres, par les papiers consacrés à la Bibliothèque Nationale, par certains documents parlementaires ou paroissiaux. On n'étudiera jamais trop l'histoire bordelaise de mai à octobre 1650. Tous les événements ultérieurs qui ont agité la France, la troisième Fronde, la trahison de Condé, sont en germe dans les événements de ce trimestre bordelais. N'oublions pas que du 1er septembre au 5 octobre, la cour elle-même assiégea Bordeaux. C'est pour cela que j'aurais voulu, dans le livre de M. Bertrand, plus de choses et plus de textes sur cette période, d'autant plus qu'elle mit en pleine lumière les vertus de l'archevêque. En revanche, il n'y a même plus à glaner après M. Bertrand en ce qui concerne l'œuvre intérieure et épiscopale d'Henry de Béthune. Tout cela est de la bonne et probe science, sulpicienne et bénédictine à la fois, et de la pure tradition des Denis de Sainte-Marthe. Mais que j'ai peur, à voir, autour de M. Bertrand, si peu de continuateurs, que cette tradition ne se perde dans l'église de Bordeaux ! M. Bertrand atteint le dernier quart du siècle que j'espère lui voir vivre : mais Allain vient de disparaître : la *Revue* qu'il dirigeait n'existe plus, et je n'aperçois pas, parmi les plus jeunes, ceux que je voudrais désireux de combler les vides. Il importe que le clergé de Bordeaux se hâte de fournir, dans le corps des érudits, des émules ou des successeurs aux plus âgés de ses maîtres. Il y a le *Gallia christiana* à reprendre dans son diocèse. Si mon appel n'était point suspect, je l'adresserais, d'ici, à l'intelligent et courageux cardinal-archevêque, successeur présent d'Henry de Béthune.

Camille JULLIAN.

— Comme complément de l'édition que M. Sedlmayer a donnée des morceaux choisis d'Ovide, la librairie Freytag à Leipzig publie un *Schüler-Kommentar zu*

1. Je me trompe : une seule (t. I, p. 388, n. 1) et que je regrette.

H. S. Sedlmayers ausgewählten Gedichten des Ovidius, par K. A. Schwertassek (2e éd., 1902 ; v-170 pp. in-18 ; prix : 1 mk. 50), et un *Wörterverzeichniss zu* etc., par Hugo Jurenka (1902 ; iv-163 pp. in-18 ; prix : 1 mk. 50). Le commentaire est très élémentaire, comme tous ceux que l'on rédige maintenant en Allemagne pour les gymnases ; il suit pas à pas le texte et abonde en traductions et paraphrases. Cependant çà et là, on pourra profiter des observations de M. S. (par exemple, sur *Met.*, II, 3). P. 21, v. 9, lire *ambiguus*. L'auteur du vocabulaire, M. Jurenka, est l'auteur d'un lexique classique des Métamorphoses, paru en 1898 à la même librairie. — P. L.

— La nouvelle brochure de M. R. Novák, *In Panegyricos latinos studia grammatica et critica* (Ex Ephemeridis *Ceské Museum filologické* uol. VII commentatio seorsum expressa; Pragae, 1901, uendit Storch filius ; 83 pp. in-8°) contient, comme les précédentes, de nombreuses observations dont les grammairiens tireront parti. Après avoir rappelé l'état de la critique et protesté contre les innovations excessives de l'édition Baehrens, M. N. montre que le manuscrit d'Upsal est la source, probablement directe, du manuscrit perdu de Saint-Bertin (connu par Modius). Il traite ensuite des clausules. Les panégyristes recherchent surtout le ditrochée, le trochée suivi d'un crétique, le double crétique complet ou catalectique. Dans un passage que M. N. considère comme corrompu, à cause des clausules dactyliques, XI, 28 (267, 10 B.), je verrais des bribes de vers, comme on en a signalé dans Suétone et d'autres auteurs. Après ces observations et quelques autres, M. N. traite des particularités grammaticales (conjonctions, prépositions, pronoms). P. 14 : il fallait distinguer les cas où se trouvent employés *neue* et *nec*. D'après les textes cités, *nec* se rencontre après une proposition affirmative, *neue* après une proposition négative. En cela, les panégyristes observent scrupuleusement la règle classique ; cf. Riemann, *Syntaxe lat.*, § 268, rem. 3. La deuxième et majeure partie de la brochure est consacrée à des remarques sur des passages particuliers, présentées dans l'ordre du texte. Ici encore, la langue des auteurs donne lieu à bien des indications intéressantes. Souvent M. N. défend le texte des manuscrits contre Baehrens. Il présente aussi des conjectures dont plus d'une mérite d'être admise dans le texte. Je n'en citerai qu'une ; II, 6 (135, 25), il faut lire : *statim itaque <in> Gallias tuas, Caesar, ueniendo uicisti* ; M. R. aurait dû citer le mot du premier César : *Veni, uidi, uici*. Dans beaucoup de cas, M. Novák reprend des conjectures de Baehrens et les adapte à la tradition avec une méthode excellente ; par exemple XI, 2 (245, 30) *sidus exortus <es>* (*sidus es ortus* Baehrens). En résumé, très bon et très utile travail. — P. L.

— Le général de brigade en retraite, Léon Berrier, a occupé les loisirs de la maladie, puis de la retraite, à traduire et à commenter Juvénal ; il est mort avant l'entier achèvement de l'impression, que les soins pieux de la famille ont terminée : *Les Satires de Juvénal, traduites en prose versifiée, avec des notes explicatives* ; tome I, Satires I-VI, xxiv-402 pp. ; tome II, Satires VII-XV, 451 pp. et 2 pl. ; 2 vol. in-8°, Paris, Leroux, 1901. Très sagement, M. B. s'est adressé à d'anciens professeurs à la faculté des lettres de Montpellier pour s'orienter et se renseigner. On est un peu étonné du résultat de cette consultation. B. a vu des manuscrits de Juvénal à Rome et à Paris ; mais il ignore qu'à Montpellier même se trouve le principal manuscrit, la source presque unique du texte. Des travaux récents sur Juvénal, je ne vois guère cité un peu souvent que l'édition d'O. Ribbeck, mais non la brochure du même, *Der echte u. der unechte Juvenal* ; B. attribue les fantaisies critiques du savant allemand à un manuscrit de Saint-Gall qui contient

seulement les scolies. Au reste, ce paradoxe ne méritait pas tant d'honneur. En revanche, B. paraît ne connaître ni Mayor, ni Weidner, ni Friedländer; M. Boissier est cité, je crois, une fois ou deux; M. Hild, nulle part. Aussi B. passe à côté des problèmes sans se douter qu'ils existent, ou les tranche sans prendre garde aux difficultés. Sur la topographie romaine, B. s'est documenté par plusieurs séjours et s'est procuré « quelques ouvrages anciens, ainsi que les œuvres de Nibby et de Canina..., et une brochure de M. Lanciani, sur la découverte faite, en 1883, de l'Atrium de Vesta. » Ces lignes suffisent à juger les notes d'archéologie. Le commentaire pourra fournir des renseignements à qui voudra les contrôler et se rappellera qu'ils sont surtout puisés dans les anciennes éditions, en remontant à partir d'Achaintre (1810) jusqu'à la Renaissance. L'auteur a de la lecture et du bon sens. Enfin la traduction est d'ordinaire aisée et exacte. Ce n'est d'ailleurs pas de la prose versifiée. Berrier, par modestie, a eu tort d'employer pour désigner de véritables vers un terme qui a un autre sens, très précis. En somme, le livre du général Berrier pourra rendre service à un professeur capable de vérifier et de s'informer. — P. L.

— La Société littéraire *Kisfaludy* vient de publier le premier tome d'une *Anthologie de la poésie lyrique française au* XIX^e^ *siècle* (*Anthologia a XIX. század franczia lyrájából*. Budapest, Franklin, 1901, XIII et 440 pages). Nous avons rendu compte du volume de M. Haraszti qui sert d'introduction à cette publication (*Revue*, 1901, n° 26). Ce premier tome va d'André Chénier à Joseph Soulary et contient *quatre* pièces de Chénier, *une* d'Arnault, *deux* de Chateaubriand, *trente-quatre* de Béranger, *une* de Millevoye, *une* de Soumet, *dix-sept* de Lamartine, *une* de Reboul, *sept* de Vigny, *vingt-neuf* de Victor Hugo, *une* de Brizeux, de Sainte-Beuve, de Barbier et d'Arvers, *trois* de Lachambeaudie, *sept* de Gautier, *sept* de Moreau, *dix-huit* de Musset, *deux* de Mme Ackermann et *trois* de Soulary. Les traductions sont faites dans le rythme même des originaux, la langue hongroise pouvant se plier aux exigences de tous les mètres anciens et modernes. Parmi les traducteurs nous trouvons Petőfi qui a traduit quatre pièces de Béranger; Charles Szász, le doyen des traducteurs en vers hongrois, qui a enrichi la littérature hongroise des plus belles pièces de Victor Hugo, de Lamartine, de Vigny et de Béranger. Parmi les jeunes, nous trouvons le plus fréquemment Radó (Musset), Étienne Hegedüs (Lamartine, Ackermann, Soulary), Jánosi, Kozma (Béranger), Vargha (Gautier). M. Haraszti a ajouté vingt pages de notes biographiques à ce recueil qui est un nouveau témoignage des efforts de la Société *Kisfaludy* pour répandre le goût de la poésie française en Hongrie. — J. K.

— La même Société vient de confier à M. David Angyal le soin de recueillir les *Œuvres complètes* du regretté Eugène Péterfy qui fut un de ses membres les plus éminents. Lors de la mort tragique de cet écrivain nous avons dit la perte que les lettres hongroises avaient faite (cf. *Revue*, 1900, n° 27). Dans une préface émue M. Angyal retrace la carrière de Péterfy qui, malgré ses occupations absorbantes comme professeur d'une école réale, a donné des études qui sont parmi les meilleures de la critique magyare. Ce premier volume (*Péterfy Jenő összegyűjtött munkái*. Budapest, Franklin, 1901. LX et 416 pages) débute par trois articles sur les trois grands romanciers magyars : Eötvös, Jókai, Kemény. parus dans la *Budapesti Szemle* en 1881 et qui ont été unanimement salués, quoique celui sur Jókai soit excessivement sévère pour le romancier populaire. Puis viennent des études sur le critique Bajza, sur Antoine Csengery et sur les dernières œuvres de Jean Arany. Vers la fin de sa vie Péterfy a concentré ses eflots pour doter la Hongrie d'une

histoire de la littérature grecque. Il en a publié les premiers chapitres (Homère, les hymnes homériques, Hésiode, le lyrisme grec, l'origine de la tragédie grecque, Eschyle) que nous trouvons réunis dans ce volume. Un second donnera la suite de ces études (Sophocle, Aristophane, les historiens) puis les comptes rendus publiés, pour la plupart, dans la *Budapesti Szemle*. — J. K.

— Les *Mémoires de l'Académie hongroise* pour 1901 contiennent les études suivantes : 1° Jules Gyomlay : *Le texte grec de la donation de St-Étienne à Veszprémvölgy* (*Szent István veszprémvölgyi donatiójának görög szövegéről*, Budapest Académie, 44 pages et un fac-similé). C'est un des rares documents en langue grecque qui nous soient parvenus de l'époque arpadienne; il prouve que des religieuses grecques-orthodoxes furent reçues par St-Étienne en même temps que les moines catholiques. Cette charte de donation est conservée dans une transcription faite sous le roi Coloman, le bibliophile, en 1109. Deux exemplaires sont conservés : l'un dans les Archives du royaume, l'autre au Musée national de Budapest. M. Gyomlay, par une comparaison minutieuse des deux textes, établit que l'exemplaire des Archives n'est qu'une copie sans valeur de celui du Musée National; le copiste n'était pas versé en grec et a commis de nombreuses bévues. Un fac-similé de la charte du Musée est jointe à cette savante dissertation qui modifie sensiblement le mémoire de George Aloïs Szerdahelyi : *Diploma graecum S. Stephani regis monialibus coenobii Vesprimiensis datum*. Bude, 1804, qu'on consultait jusqu'ici à ce sujet. — 2° Charles Vadnay : *Un poème dramatique inconnu de Sigismond Czakó* (*Czakó Zsigmond ismeretlen drámai Költeménye*, 20 pages), Czakó (1820-47) poète de l'École romantique, traducteur de *Marie-Jeanne, une femme du peuple* de D'Ennery, a écrit en 1845 un poème dramatique que ni l'éditeur de ses Œuvres, M. Ferenczy, ni M. Bayer dans son *Histoire du théâtre hongrois*, ne mentionnent. Ce poème a pour titre ces deux dates : 1445-1845 et glorifie d'une part Jean Hunyad, de l'autre le palatin Joseph. M. Vadnay l'avait publié dans le journal littéraire qu'il dirigeait, les *Fővárosi lapok* (1868, 25-28 avril) : il avait passé inaperçu. Nous trouvons dans cette dissertation avec une caractéristique du talent de Czakó, le sujet du poème qui mérite d'être sauvé de l'oubli. — 3° Édouard Mahler : *Contributions à la langue égyptienne* (*Adalékok az egyiptomi nyelvhez*, 12 pages). M. Mahler est actuellement le seul savant hongrois qui s'occupe d'égyptologie. L'Académie fait preuve de beaucoup de sollicitude à son égard en publiant ses études avec des hiéroglyphes que personne en Hongrie, et encore moins à l'étranger, — à cause du commentaire magyar — ne consultera. Le jeune savant étudie dans cette brochure un monument égyptien conservé au Musée national de Budapest : le stèle funéraire de Noferhaut, aide de camp de Thutmosis III; il en reproduit l'inscription, donne la traduction et le commentaire. Les quatre dernières pages de la dissertation roulent sur le sens primitif des mots *sdr* et *wrs* en égyptien, mots étudiés également par H. Schäfer dans la *Zeitschrift für aegyptische Sprache*, tomes XXX et XXXI. — 4° Joseph Szinnyei (père) : *Le premier bibliographe hongrois*. (*Az első magyar bibliographus*, 29 pages). C'est la biographie d'Étienne Sándor, né en 1750, mort en 1815. Originaire d'une famille noble, Sándor fit ses études à Nyitra et s'adonna ensuite à la littérature. Il traduisit en 1777-78 la *Comtesse suédoise* de Gellert : fit des voyages en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre, écrivit un roman d'aventures intitulé : *Histoire d'André Jelki* (1791) et publia douze volumes de *Mélanges* (*Sokféle*, 1791-1808, Győr et Vienne) où l'on trouve des études sur les anciens écrivains hongrois et des traductions d'auteurs français et allemands. Il donna, en outre, les cinq premiers livres des Méta-

morphoses d'Ovide (1792) et l'année suivante ses *Notes de voyage*. Aidé par ses amis Révai, le philologue, Étienne Horvát, l'historien, Virág, le poète, Schedius et Kultsár, publicistes, il fit paraître, en 1803, le premier ouvrage de bibliographie scientifique, la *Magyar Könyvesház* (*Bibliothèque hongroise*, Györ-Raab) où il donne le titre exact de 3621 ouvrages parus depuis le XVI^e siècle jusqu'à 1800. La partie de son ouvrage qui va jusqu'à 1711 est aujourd'hui dépassée de beaucoup par *l'Ancienne bibliothèque hongroise* de Szabó-Hellebrant (4 vol. 1879-98), mais il faut encore le consulter pour la période qui va de 1712 à 1800. — 5° R. Békefi : *L'esclavage en Hongrie sous les Arpad* (*A rabszolgaság Magyarországon az Árpádok alatt*, 40 pages). Il est connu que les Magyars, lors de leur arrivée en Europe, avaient des esclaves dont le nombre augmenta encore lors de la prise de possession du pays et pendant les nombreuses expéditions au cours du X^e siècle. M. Békefi, qui étudie avec tant de zèle l'ancienne civilisation hongroise, a cherché dans les *Monumenta Hungariae historica* les passages qui se rapportent à la condition sociale et juridique de ces esclaves, aux lois pénales qui les frappaient, à leur nombre et aux moyens qu'ils avaient de s'affranchir (libertini). Il constate que, malgré les progrès du christianisme aux XII^e et XIII^e siècles, non seulement les nobles, mais aussi le clergé avaient des esclaves qu'on considérait comme du bétail dont on trafiquait. Ce trafic était même très prospère ; Sarrazins et Juifs en étaient les intermédiaires, mais il était défendu à ces derniers d'avoir des esclaves à leur service. Les noms que les esclaves portaient sont très caractéristiques : Sordide, Aventureux, Hôte, Indigestion, Laid, Obtus, Orphelin, Miracle, Vendredi, Samedi, Noël, Pâques, etc. — 6° Le même : *Les statuts de la Faculté de droit de Bologne aux* XIV^e *et* XV^e *siècles* (*A bolognai jogi egyetem XIV és XV századi statutumai*, 88 pages). Dans ses recherches sur la vie scolaire de l'ancienne Hongrie, M. B. a découvert à la bibliothèque du chapitre de Pozsony un manuscrit du XIV^e siècle qui contient les statuts de la Faculté de droit de Bologne élaborés en 1347. Ces statuts furent rédigés par le jurisconsulte Jean Andreae avec la collaboration de quatorze conseillers choisis parmi les étudiants. Un de ces étudiants était Hongrois : Jacques, doyen de l'église de Nógrád. A la même époque, un des recteurs de l'Université de Bologne, celui des *Ultramontains*, c'est-à-dire des étudiants étrangers, était également Hongrois : Nicolas, doyen de Nyitra. A l'aide de ce manuscrit, M. B. nous fait connaître le régime auquel les professeurs et les élèves — parmi ceux-ci des hommes adultes, souvent de hauts dignitaires de l'Église — étaient soumis ; le système d'enseignement du droit, les différentes charges et l'organisation intérieure de la célèbre Université fréquentée, aussi bien que celle de Paris, par de nombreux Magyars. Il est intéressant de savoir que le recteur des Ultramontains fut élu tous les ans parmi les *Nations* étrangères dans l'ordre suivant : la première année parmi les étudiants de France, d'Espagne, de Provence et d'Angleterre ; la deuxième année parmi ceux de Picardie, de Bourgogne, de Poitiers, de Tours, du Mans, de Châlons, de *Hongrie* et de *Pologne* ; la troisième année parmi les étudiants allemands ; tous les vingt et un ans on choisit un tchèque. — 7° Samuel Borovszky : *La colonisation d'un pacha turc. Contributions à l'histoire de l'Alföld au* XVII^e *siècle* (*Egy alajbég telepitései*, 23 pages). Pendant la campagne de 1596 les Turcs dévastèrent complètement la contrée située entre le Körös et la Maros. Les villes de Hódmezö-Vásárhely, de Makó et toutes les communes avoisinantes étaient en ruines et désertes. C'est alors que le pacha (bég) Ali qui commandait en 1640 la garnison turque de Csanád, repeupla cette contrée en y établissant des pâtres serbes, mais ces colons furent de nouveau dispersés en 1686, lorsque la contrée fut dévastée par un khan tartare. M. Borovszky, dont les

recherches sur l'histoire locale de l'Alföld sont si appréciées, énumère d'après les chartes une centaine de localités qui durent leur prospérité momentanée à ce pacha turc. — 8° Gabriel Téglás : *Études sur l'organisation militaire du sud-est de la Dacie* (*Tanulmányok Dácia délkeleti hadi szervezetéről*. 37 pages et 4 tables). La topographie et l'épigraphie de l'ancienne province de la Dacie doit beaucoup aux recherches et aux fouilles de M. Téglás. Dans cette étude, le distingué archéologue nous présente en neuf paragraphes le *castrum* de Rozsnyó, surnommé *Erdenburg* et démontre son importance au point de vue stratégique. Ce castrum était situé à l'entrée du défilé de Törcsvár qui a joué un rôle important dans l'histoire du commerce et des communications depuis l'époque romaine jusqu'aux temps modernes. Törcsvár se trouve dans le comitat de Fogaras et appartient à la ville de Brassó. — 9° Joseph Csoma : *L'étude des blasons hongrois* (*A nemzetségi czimerek tanulmánya*, 23 pages). Malgré le grand nombre de familles nobles — M. Wertner en énumère 230 — on ne peut démontrer, pour l'époque arpadienne, que vingt-cinq blasons, appartenant pour la plupart à quelques familles étrangères qui s'étaient établies en Hongrie dès le XIe siècle et à la plus haute noblesse magyare. La petite noblesse n'avait pas alors de blason particulier; ce n'est qu'au XIVe siècle, sous le règne des Anjou, qu'elle fut pourvue d'armoiries spéciales. Cependant, à la fin du XVe siècle, toutes les familles nobles n'en avaient pas encore. Ce fait est prouvé par le *Tripartitum juris consuetudinarii incl. regni Hungariae* de Werböczy rédigé à cette époque, et où nous lisons : « Nobiles si etiam seu insignia nobilitaria, aut literas super armorum figuris et collationibus editas non habent etc. » — Mentionnons, à propos de cette dissertation, que M. Fejérpataky, directeur des Archives du Musée national, vient de publier avec l'appui de la Société héraldique et généalogique, le premier fascicule des *Monumenta Hungariae heraldica* Budapest, Ranschburg. 1901). — J. K.

— La Commission historique de l'Académie hongroise fait copier depuis des années dans les différentes archives de l'Europe les documents qui touchent de près ou de loin à l'histoire de Hongrie. Les plus importants sont publiés intégralement dans les *Monumenta Hungariae historica* ; ceux qui n'intéressent que quelques érudits sont mis à leur disposition. M. L. Ováry vient de donner le troisième fascicule du registre de ces copies. (*A magyar tud. Akadémia történelmi bizottságának oklevél-másolatai*. Budapest, Académie, 1901, 392 pages). Les documents analysés sont au nombre de 2192 et se rapportent au XVIIe siècle (1600-1697). M. Ováry donne en quelques lignes le contenu de chaque document et ajoute le nom des Archives d'où il est tiré. La plupart de ces actes ont trait aux princes de Transylvanie (Bethlen, les Rákoczy, Apafi), à la famille Zrinyi, à Nádasdi et à Wesselényi. On trouve dans ce fascicule l'analyse des rapports de Chiaromanni, agent de Parme à la Cour de Vienne (1659-73), de Pierre Foscarini, ambassadeur de Venise à Constantinople (1633-36), de son successeur Contarini (1637-41) et de Jean Soranzo, envoyé de Venise à Prague (1606-07 et 1644-50). — J. K.

— M. Alexandre Márki, professeur à l'Université de Kolozsvár (Transylvanie), nous envoie deux brochures, l'une en français, l'autre en hongrois. La première : *Les Jacobins hongrois* (17 pages), est une communication faite au Congrès d'histoire comparée de 1900. M. Márki met surtout en relief le caractère du mouvement libéral connu sous le nom de « Conjuration de Martinovics » et l'exécution des principaux coupables (20 mai 1795). Son enquête ne s'appuie pas sur des documents nouveaux; tout ce que les archives austro-hongroises ont pu fournir, a été utilisé par Mgr Fraknói dans sa magistrale étude : *Martinovics és társainak összees-*

küvése (1880). M. Márki juge cependant ces conjurés en homme libéral. Malgré les recherches des savants magyars, les relations de Martinovics avec le Comité de salut public restent obscures. Nous n'avons, en effet, que les dépositions du révolutionnaire hongrois devant la police de Vienne au moment de son arrestation. Aucun document des Archives françaises n'est venu jusqu'ici confirmer ses relations avec la Convention. Le commissaire Moreau (p. 10) mentionné dans cette déposition est inconnu. Il y avait bien trois Moreau qui firent partie de la Convention : Moreau de l'Yonne, Moreau de Châlon et Moreau de la Meuse, mais aucun d'eux ne fit un voyage à Vienne. Il est très probable que le chef des Jacobins hongrois n'était en rapport direct qu'avec Forster, et c'est par Forster que la Convention a voulu agir sur la Hongrie. — La deuxième brochure intéresse l'enseignement de la géographie historique (*Történeti fali térképeink*, Budapest, 1901, 15 pages). La Hongrie, tributaire jusqu'en 1890 de l'Allemagne pour ses cartes géographiques, s'est heureusement émancipée grâce à l'initiative du ministre de l'instruction publique, M. Csáky, et de l'établissement cartographique Kogutowicz qui a exécuté, jusqu'ici, dix-neuf cartes pour l'enseignement de l'histoire hongroise et bon nombre d'atlas. Il y a là une tentative heureuse qui aura peut-être son écho en France où l'on transcrit encore les noms géographiques magyars d'après les cartes allemandes. Il n'en était pas toujours ainsi. Le chroniqueur Eudes de Deuil qui accompagna Louis VII en Terre-Sainte et passa par la Hongrie, parle dans son Itinéraire « de la célèbre ville d'Estrigun »; il a donc employé le terme magyar (Esztergom, Strigonie) et non le mot allemand : Gran. Lorsqu'au moment de l'alliance de Louis XIV avec les Mécontents hongrois, quelques historiens français nous initièrent au pays des Magyars, ils employaient des noms purement français. Ils disent : *Strigonie* et non *Gran*, *Albe-Royale* et non *Stuhlweissenburg*, *Tyrnavie* et non *Tyrnau*, *Cinq-Églises* et non *Fünfkirchen*, *Cassovie* et non *Kaschau*. Cet usage devra prévaloir encore aujourd'hui dans nos manuels d'histoire et de géographie.— J. K.

— Sous le titre : *Magyar Voltaire, magyar Enczíklopédistak* (Le Voltaire hongrois, les Encyclopédistes hongrois, 251 pages), M. Joseph Marton, professeur au lycée des piaristes à Nagy-Szombat (Tyrnavie), vient de réunir deux dissertations insérées dans le palmarès de cet établissement. Il faut remarquer d'où nous vient ce travail pour l'apprécier à sa juste valeur. Tyrnavie fut longtemps la citadelle des Jésuites de Hongrie d'où ils observaient avec inquiétude le moindre souffle libéral venu de France. Les Jésuites ont quitté le lycée, mais leur esprit y domine. C'est déjà une entreprise très honorable de la part d'un piariste de rendre justice à ces écrivains magyars qui, vers la fin du règne de Marie-Thérèse, voulurent régénérer la littérature hongroise à l'aide des œuvres de Voltaire et des Encyclopédistes. M. Marton ne dénigre pas systématiquement, mais toutes les fois qu'il peut asséner un coup aux écrivains français, il n'y manque pas. Il est pourtant forcé de constater qu'aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue politique et social l'influence française de 1772 jusque vers 1800 fut bienfaisante puisqu'elle éveilla une nation de sa léthargie. M. Marton n'est pas assez versé dans la littérature française pour nous dire pourquoi tel ou tel modèle agit sur les écrivains hongrois plutôt qu'un autre. Mais son travail témoigne d'une grande application; il a bien profité des études de Beöthy, de Ballagi, de Fraknói, de Marczali et connaît Taine et Sorel. — J. K.

— La Commission de philologie classique de l'Académie hongroise poursuit ses publications en donnant le texte et la traduction des principaux écrivains grecs et

latins. M. Jean Csengeri auquel nous devons une excellente traduction de Properce vient d'enrichir ce recueil d'un Catulle (*Catullus versei*. Budapest, Franklin, 1901, LXVIII et 295 pages). M. Csengeri a publié, il y a vingt ans, la première traduction en vers de Catulle; il l'a revue, corrigée et complétée et nous donne aujourd'hui, dans une Introduction substantielle, la Vie de son poète, une appréciation de son génie poétique et un chapitre sur les manuscrits. Nous voyons partout citées, à côté des publications savantes allemandes, celles qu'on a faites en France sur le lyrique romain. Puis vient le texte d'après l'édition Haupt-Vahlen, corrigé quelquefois à l'aide de l'édition de Schulze. En face du texte, la traduction se lit très agréablement. Les morceaux lyriques sont rendus dans le rythme hongrois avec la rime, ceux qui ont une allure épique dans le rythme de l'original. Les notes (p. 189-292) s'adressent surtout aux étudiants des Universités et aux érudits. — J. K.

— La traduction de l'Iliade, par le poète Alexandre Baksay (*Homérosz Iliásza*. Budapest, Académie, 1901, 563 pages) est une tentative pour remplacer les anciennes traductions en hexamètres par une version où domine le rythme national. Nous avons là des strophes de quatre ou de six vers de douze syllabes avec des rimes paires. L'ancien hexamètre hongrois, porté au plus haut point de sa perfection par les épopées de Vörösmarty entre 1825 et 1840, cultivé encore par Czuczor, Garay et les poètes académiques, semble aujourd'hui délaissé. Il rend pourtant à merveille toutes les nuances de l'original antique. Malgré le tour de force exécuté par Baksay, sa traduction ne serre pas de très près le texte homérique; elle devient souvent trop populaire, presque triviale. Dans ce volume, il n'y a ni introduction, ni notes; c'est une lecture pour tous ceux qui veulent connaître l'épopée homérique sans avoir recours à l'original. — J. K.

— M. B. Munkácsi, après avoir consacré bon nombre d'articles dans les *Nyelvtudományi Közlemények* aux *Éléments aryens et caucasiques dans les langues finno-hongroises*, publie le premier volume de son enquête. (*Arja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben*. Tome I. Budapest, Académie, 1901. VII et 672 pages). Dans l'Introduction (117 pages) M. Munkácsy retrace l'historique de la question traitée. Il fait ressortir que depuis Jean Eberhard Fischer (*De origine Ungrorum*, 1756) jusqu'aux travaux récents de Tomaschek, les savants qui se sont occupés du groupe finno-hongrois, ont constaté qu'il y a de nombreux vocables dans ces langues qui ne peuvent s'expliquer que par une origine aryenne. On suppose que ces vocables se sont introduits à une époque où les tribus ougriennes étaient encore voisines des Iraniens. M. M. traite ensuite 397 mots magyars, les compare avec les mots identiques du groupe ougrien et cite le mot d'origine aryenne d'où il dérive. Dans une première tentative de ce genre, tout ne peut pas être prouvé jusqu'à l'évidence, mais le commentaire linguistique sur chaque vocable pourra guider les philologues. L'auteur réserve pour un second volume les éléments aryens qui ne se retrouvent que dans les langues parentes au hongrois (finnois, ostïak, vogoul, tchérémisse, mordvine etc.). — J. K.

— Après trois années de travail MM. Simonyi et Balassa viennent de donner la seconde partie de leur Dictionnaire allemand-hongrois (*Német és magyar szótár*. Tome II. Hongrois-allemand. Budapest, Franklin, 1902, 423 pages, in-8°, à 3 colonnes). La première partie a fait ses preuves; la seconde, particulièrement destinée aux étrangers qui veulent lire les textes hongrois, montre les mêmes qualités: un sens pédagogique très sûr, une grande adresse dans la traduction des nombreux hungarismes, un choix judicieux. Certains articles (comme : *ad*, *all*, les

composés de *bele, élet, jog, kéz, nagy*), montrent beaucoup de recherches de détail. L'impression est claire, mais on regrette les nombreux errata relevés à la fin du volume. Ce dictionnaire est appelé à occuper la première place parmi les ouvrages similaires publiés en Hongrie. — J. K.

— Le *Nyelvör* (Gardien de la langue) a terminé les trente premières années de sa carrière. Fondé par Szarvas, dirigé actuellement par M. Sigismond Simonyi, il a rendu et continue à rendre d'éminents services. Dans un article récent (15 déc. 1901) son directeur jette un coup d'œil sur les résultats obtenus; il peut dire avec une fierté légitime que son périodique a puissamment contribué à l'élaboration du *Dictionnaire historique de la langue hongroise* (de Szarvas et Simonyi) au *Dictionnaire des patois* (de Szinnyei fils) et à la création de la Phonétique hongroise. Par sa critique souvent acerbe cette Revue a exercé une influence salutaire sur le style des journalistes qui jusque là avaient tellement maltraité la langue. Le *Nyelvör* est lu dans les coins les plus reculés du pays et le nombre de ses collaborateurs — 172 — montre que la cause de la pureté de la langue nationale, ses anciennes richesses, les données du folklore intéressent de nombreux travailleurs. — J. K.

— La *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti közlemények*) a publié, en 1901, plusieurs articles de fonds qui méritent d'être signalés. C'est d'abord un tableau d'ensemble sur *l'époque de Vörösmarty* (1800-55) de Jules Sebestyén, tracé à l'occasion du centenaire de la naissance du grand poète, et une série d'articles de Morvay sur *Jean Fekete* (1740-1803), soldat et écrivain libéral, dont plusieurs ouvrages ont paru en français. B. Radvánszky publie les poésies inédites de *Gaspard Madách*, (cet ancêtre du célèbre auteur de la *Tragédie de l'homme*, était un disciple de Rimay ; ses poésies religieuses sont, en grande partie, traduites du tchèque). Coloman Szily fait connaître une *Satire contre les néologues* de 1795. J. Hegedüs combat l'opinion de Richard Förster, d'après laquelle le XII° discours attribué à Themistios, serait l'œuvre de l'érudit hongrois André Dudith. A. Zsilinszky qui étudie avec tant de soin les sources des poésies d'Arany, démontre celles des petits poèmes historiques ; Z. Ferenczy parle de *Petöfi et l'Alföld*, la grande plaine hongroise dont Petöfi est le plus illustre chantre. Parmi les documents inédits nous ne mentionnerons que les lettres de quelques savants hollandais à leurs confrères et disciples magyars de la fin du XVII° et du commencement du XVIII° siècles. Ces lettres, publiées par J. Zoványi, sont en latin. — J. K.

— Le XXXI° volume des *Nyelvtudományi Közlemények* (1901) contient la dernière étude du regretté Ignace Halasz (1855-1901) : *La morphologie de la langue des Lapons du Sud*, A. Horger fait connaître *Le dialecte de Halmágy*, B. Munkácsi donne son huitième article sur les *Anciennes croyances des Vogouls;* le philologue russe S. Patkanov continue son *Vocabulaire des Ostiaks de l'Irtisch*. Les comptes rendus sur les dernières publications philologiques et linguistiques sont très détaillés. — J. K.

— De même que les philologues finnois ont lancé les *Finnisch-ugrische Forschungen* pour faire pénétrer les études sur le groupe ougrien dans la science linguistique européenne, deux philologues magyars MM. Ignace Kunos et Bernard Munkácsi publient, depuis 1900, une *Revue orientale pour les études ouralo-altaïques* (Budapest, Leipzig chez Harrassowitz, 4 fasc. par an). On accepte des articles en magyar, en français, en allemand, en anglais, en italien et en russe, mais la plupart sont en français et en allemand. Les fascicules de 1901 publient des études de G. Kuun (*Gurdezi sur les Turcs*) de Vámbéry (*Der orientalische Ursprung von Shylock*, avec un complément de R. Basset (*L'origine orientale de Shylock*);

J. Halévy (*L'étroite parenté des noms de nombre turco-ougriens*); Hirth (*Hunnenforschungen*); Hüsing (*Die Urbevölkerung Irans*); Katona, (*Die Literatur der magyarischen Volksmärchen*); Kunos, (*Spuren der Türkenherrschaft im ungarischen Wortschatze*); Laufer (*Zur Entstehung des Genitifs der altaischen Sprachen*); *Paasonen* (*Beiträge zur Kenntniss der Religion und des Cultus der Tscheremissen*): Thomsen (*Sur le système des consonnes dans la langue ouigoure*). Dans la *Revue des écoles orientales* M. Huart donne l'organisation de l'École des langues orientales vivantes de Paris, Bonelli celle de Naples, Kühnert celle de Vienne et Nerinex celle de Louvain. — J. K.

— L'*Annuaire de la société littéraire israélite de Hongrie* (*Evkönyv*. Kiadja az izr. magyar irodalmi társulat, Budapest, 1902, 368 pages) contient, outre les actes de la Société (800 membres), quelques nouvelles et poésies dont le sujet est tiré de la vie juive, les travaux scientifiques suivants: J. Acsady : *Les Juifs dans l'ancienne Hongrie* (les rois de la dynastie arpadienne les ont constamment protégés); A. Fodor : *Les lois de Moïse sur le droit privé*; H. Bloch : *Opinions des hommes d'États, du clergé et des écrivains russes sur les Juifs*. (D'après un ouvrage russe dont un seul exemplaire est parvenu au British Museum en 1891; Scholz l'a traduit en allemand en 1900). T. Kobor : *Emile Makai*. A. Perls : *Le monde du Maschal* (Le chien); J. Kunos : *Contribution à l'origine orientale du Marchand de Venise*; L. Kecskeméti : *Le prophète Amos*; L. Blau : *L'Élection d'Israël*; B. Bernstein : *L'impôt de tolérance dans le comitat de Vas* (il était en 1760 de 30.000 florins, en 1772 de 50.000, en 1778 de 80.000, en 1812 de 160.000 florins); B. Heller : *Le judaïsme à l'Exposition universelle de 1900*; J. Steinherz : *La doctrine juive sur la vie d'au-delà d'après Maïmonide*; B. Lörincz : *Les monuments juifs* d'après le premier fascicule des *Mittheilungen der Gesellschaft zur Erforschung jüdischer Denkmäler*. Francfort, 1900); S. Rosenberg : *Nathan le Sage*; S. Krausz : *Monuments romains sur les juifs de Pannonie* (Commentaire de deux inscriptions latines, Corp. Inscript. Lat. III. 3687 et 3327, qui prouvent l'existence des Juifs dans l'ancienne Pannonie. Les deux inscriptions sont, d'ailleurs, citées dans l'article de M. Th. Reinach : *Judaei*; Dict. des antiquités grecques et romaines). — J. K.

— M. Joseph Vincze vient de publier deux brochures sur les romanciers de la *Jeune Hongrie*. Dans le groupe compact de ces écrivains, M. Vincze a surtout choisi ceux qui, moins accessibles aux influences étrangères, se sont proposés de nous montrer la vie du peuple hongrois, telle qu'elle se manifeste dans la société polie de la capitale et dans le monde plus rude et plus primitif des campagnes. La première de ces brochures est entièrement consacrés à *Coloman Mikszáth* (*Mikszáth munkái*, Budapest, Hornyánszky. 41 pages). L'auteur des *Contes slovaques*, des *Bons Palócz* et du *Parapluie de Saint-Pierre* n'est pas un inconnu en France; plusieurs de ses esquisses et de ses romans ont été traduits et goûtés chez nous. M. Vincze voit en lui le peintre le plus réaliste de la vie des campagnards, des hobereaux du comitat, et aussi de la corruption parlementaire. En quelques traits frappants il nous présente ce talent vigoureux, aujourd'hui sans conteste le chef des romanciers magyars. — La seconde brochure passe en revue une douzaine de *Nouvellistes populaires*. (*Népies elbeszélők*, Ibidem, 45 pages), parmi eux, Charles Eötvös, qui, après trente ans de travail au parlement et dans la presse, s'est enfin décidé à réunir ses œuvres d'imagination où la vie de province est rendue avec tant de sincérité. Son *Voyage autour du lac Balaton* s'est placé d'emblée parmi les livres les plus originaux de la Jeune Hongrie. Nous trouvons encore dans cette brochure quelques pages bien étudiées sur Jakab, Tömörkény, Móra, Petelei,

Thury, Bársony, le peintre vigoureux de la vie des chasseurs, Benedek dont nous avons annoncé le bel ouvrage sur la vie du peuple hongrois, et sur Gárdonyi. — J. K.

— Lors du dernier congrès des éditeurs à Leipzig, le délégué hongrois, M. V. Ranschburg a chaudement plaidé l'adhésion de la Hongrie à la convention de Berne. Comme l'Autriche, les Etats-Unis, les Pays-Bas et la Russie, la Hongrie se soustrait, en partie, aux droits pour la traduction des auteurs étrangers. M. Ranschburg dans la brochure intéressante qu'il publie à ce sujet (*A... berni egyezmény vonatkozással Magyarországra*, Budapest, Hoffmann, 1901, 91 pages) établit que l'entrée de la Hongrie dans le concert des autres peuples civilisés, ne coûterait pas plus de 25.000 couronnes par an, car les romanciers et les dramaturges étrangers touchent même actuellement certains droits pour les traductions. Il est intéressant d'apprendre par cette brochure, qui retrace au public hongrois l'histoire et le développement de la Convention de Berne et montre ses effets pour la Hongrie, qu'en 1897, le nombre des romans traduits en magyar montait à 1356 feuilles de 16 pages. Neuf dixièmes de ces romans sont d'origine française. Si le projet de M. Ranschburg a chance d'être accepté, c'est donc, en première ligne, la France qui en profiterait. Dans l'Appendice nous trouvons le texte français complet de la Convention avec la traduction magyare. — J. K,

— La vie de sainte Elisabeth de Hongrie a attiré de bonne heure les historiens français. Dès 1607, nous pouvons enregistrer l'opuscule de P. de Mathieu, conseiller et historiographe de sa Majesté : *Elizabeth fille du roy d'Hongrie* (sic), dédié à « Elizabeth première fille de France ». Sans rien dire des hagiographes, nous rappelons seulement l'ouvrage classique de Montalembert : *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*. M. E. Horn vient de raconter de nouveau la vie de cette sainte femme (*Sainte Elisabeth de Hongrie*. Paris, Perrin, 1902, VII et 288 pages). Sainte Elisabeth était la fille du roi André II ; elle épousa Louis, margrave de Thuringe. Née en 1207, morte en 1231, Elisabeth a donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; son souvenir est resté vivace à Marbourg jusqu'à la Réforme. En six chapitres M. Horn raconte l'enfance et les fiançailles de la princesse magyare, sa vie conjugale, son veuvage, son séjour à Marbourg, sa mort et sa canonisation, son culte jusqu'en 1526. L'ouvrage a un but nettement apologétique et n'a rien de scientifique. Les cinquante-quatre miracles attribués à la Sainte sont énumérés avec beaucoup de complaisance. Il aurait mieux valu éclaircir les rapports de sainte Elisabeth avec Villard de Honnecourt, cet architecte français que le roi Béla IV avait appelé en Hongrie pour construire la cathédrale de Cassovie. Cette cathédrale était sous l'invocation de la princesse. Quicherat (*Notice sur l'Album de Villard de Honnecourt*, *Revue archéologique*, 1849, et *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, II, 1886) a démontré que les offrandes de sainte Elisabeth servirent précisément à payer les travaux de reconstruction de N.-D. de Cambray, travaux commencés en 1227 sous la direction présumée de Villard de Honnecourt. — J. K.

— Nous recevons le premier numéro d'une nouvelle revue, qui, quoique nouvelle, paraît devoir être utile : *Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft* (6 fasc. et 10 mk. par an ; Berlin W. 35, B. Behr), publiée par L. Jellinek. Les rubriques de ce premier fascicule (33 pp. in-8°) sont les suivantes : Bibliographie, dictionnaires, revues ; esthétique, histoire de l'art, architecture, sculpture, peinture, arts graphiques (gravure, imprimerie, etc. y compris la photographie et l'art du livre) ; arts décoratifs. Le dépouillement comprend à la fois les livres et les articles de revues. — D.

— Dans la collection des manuels Hoepli vient de paraître : *Elementi di etica*, di Giovanni Vidari (Milan, U. Hœpli, 1902 ; xvi-345 pp. in-16). L'ouvrage est divisé en deux parties : les fondements de l'éthique, la doctrine morale ; chacune de ces parties en deux sections : 1° les fondements historico-sociologiques (coutume, famille, classes, état, réflexion philosophique) ; 2° les fondements psycho-sociologiques (conscience, sentiment moral, volonté, caractère moral) ; 3° l'idéal moral (solidarité et liberté, personnalité morale, justice) ; 4° la vie morale (vie individuelle, vie de famille, vie sociale, vie dans l'état, vie dans l'humanité. — S.

— M. Pierre Batiffol vient de recueillir divers articles sous le titre de : *Études d'histoire et de théologie positive* (Paris, Lecoffre, 1902 ; viii-313 pp. in-12 ; prix : 3 fr. 50). On y trouvera traités les sujets suivants : L'arcane ; Les origines de la pénitence (Hermas et le problème moral au IIe siècle ; Le décret de Calliste ; La crise novatienne ; Pénitenciers et pénitents ; Discussion théologique) ; La hiérarchie primitive ; L'agape. — M. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 mai 1902.

L'Académie accepte définitivement le legs qui lui a été fait par Mlle Marie Pellechet.

M. Paul Girard écrit à M. le Secrétaire perpétuel pour l'informer qu'il retire sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Jules Girard.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Jules Girard, décédé. 31 membres sont présents ; la majorité est de 16. Ont obtenu :

	MM. Chatelain	Chavannes	Valois
1er tour	8	12	11
2e tour	2	12	17

M. Noël Valois, archiviste honoraire aux Archives nationales, ayant obtenu la majorité des suffrages, est élu membre ordinaire de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République,

M. Babelon annonce, au nom de la commission du prix Duchalais (numismatique du moyen âge), qu'il n'y a pas lieu de décerner le prix cette année, mais qu'une mention honorable est accordée au seul ouvrage envoyé au concours : *Les jetons tourangeaux*, par M. le comte Charles de Beaumont.

M. Oppert continue la lecture de son mémoire sur le cylindre de Gudéa.

M. Foucart lit un mémoire intitulé : *Les premières années de la province d'Asie.*

M. Théodore Reinach communique un ostracon qu'il a rapporté d'Égypte et sur lequel sont inscrites quatorze lignes d'un dialogue grec en prose rhythmée. Les interlocuteurs sont un ivrogne amoureux et un ami qui cherche à le calmer. Ce dialogue paraît remonter à l'époque alexandrine et doit être rapproché d'un fragment sur papyrus publié par Grenfell sous le titre de *Monologue de l'amante abandonnée.*

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 9 juin — 1902

Giov. OBERZINER. **Le Guerre di Augusto contro i popoli Alpini,** Roma, Lœscher, 1900, in-4°, 237 pp., avec un appendice intitulé *Carte Geografiche*, 14 pp. et 5 cartes en couleurs.

« Le véritable titre de cet ouvrage devrait être non pas : *Les guerres d'Auguste contre les populations alpestres*, mais bien : *Histoire de la chaîne des Alpes dans l'antiquité* ; le lecteur constatera en effet que dans ce livre sont exposés tous les faits qui intéressent les populations des Alpes depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire romain. » Cette phrase, par laquelle débute la très courte préface mise en tête du volume, est l'exacte expression de la vérité. M. Oberziner a choisi un titre qui ne donne pas une idée juste de son œuvre. Bien loin de se borner aux guerres dirigées par Auguste contre les peuples qui habitaient les Alpes depuis la Méditerranée jusqu'à l'Adriatique, il a étendu ses recherches à toute l'histoire ancienne de ces tribus belliqueuses. Le plan qu'il a suivi dans chacune des grandes divisions de son ouvrage est des plus nets. Il étudie d'abord la géographie antique de la région, s'efforçant d'identifier les noms de montagnes, de fleuves, de villes, de tribus, que mentionnent les auteurs et les documents de l'époque romaine. A la géographie succède l'ethnographie ; M. O. a effleuré quelques-uns des problèmes les plus délicats que soulève l'histoire de l'Italie septentrionale, en particulier le problème de l'extension des Ligures, le problème de l'origine ou du moins de l'habitat primitif des Étrusques, le problème des migrations gauloises à travers la chaîne des Alpes. Après la géographie et l'ethnographie, l'auteur aborde l'histoire proprement dite, dans laquelle il distingue le plus souvent trois périodes : avant Auguste ; sous Auguste ; après Auguste. De l'époque antérieure à Auguste, ce que M. O. retient surtout, ce sont les guerres

de conquête ou de répression faites par les Romains contre les diverses tribus alpestres ; de l'époque d'Auguste et des premiers siècles de l'ère chrétienne, ce sont les faits militaires, l'organisation administrative, la construction des routes à la fois stratégiques et commerciales qui traversaient la chaîne des Alpes vers l'ouest, le nord et l'est.

Pour écrire cette histoire des Alpes dans l'antiquité, l'auteur a puisé à toutes les sources antiques : l'archéologie préhistorique, dont les découvertes récentes dans toute l'Italie septentrionale ont projeté tant de lueurs sur l'histoire et l'ethnographie la plus ancienne de ces régions ; les textes des historiens et des géographes grecs et romains ; les inscriptions, dont la moisson a été si féconde, sinon au cœur même des Alpes, du moins dans la plupart des vallées qui descendent du massif soit vers le Rhône et la Méditerranée, soit vers la plaine du Pô ; les routiers antiques, Table de Peutinger, Itinéraire d'Antonin, Vases Apollinaires, Anonyme de Ravenne, etc. : tous ces documents ont été étudiés, scrutés, utilisés par M. O. avec beaucoup de méthode et de conscience. A ces renseignements, qui datent de l'antiquité même, M. O. en a joint d'autres d'une époque un peu plus récente. Les noms, que portaient certaines localités au moyen âge, lui ont fourni des arguments pour fixer l'emplacement de certaines tribus alpestres ; les délimitations de plusieurs diocèses lui ont servi à déterminer le territoire de telles ou telles cités antiques. Ici la méthode est moins sûre ; les résultats ainsi obtenus doivent être examinés et contrôlés de très près. M. O. s'est aussi appliqué à connaître les travaux des savants et des érudits modernes, qui ont traité avant lui tout ou partie de son sujet ; il les a signalés dans un chapitre de son Introduction, qui est sans doute complet, mais qui donne trop l'impression d'un simple catalogue, d'une énumération un peu fastidieuse. Enfin, pour faciliter la lecture de son livre, où l'histoire est inséparable de la géographie, l'auteur a eu l'excellente idée d'ajouter au texte cinq cartes à grande échelle, qu'il a publiées en un fascicule séparé. L'œuvre de M. O. est donc, en résumé, une œuvre très sérieuse, très importante ; c'est le fruit de longues, savantes et parfois minutieuses recherches. Elle lui fait grand honneur.

Ce n'est pas à dire que nous l'approuvions dans toutes ses parties et que nous n'ayons pas quelques objections à lui opposer. Dans le récit des diverses guerres entreprises par Auguste contre les peuples alpestres, l'auteur a tenu à suivre l'ordre chronologique. Conformément à ce principe, les divers chapitres du livre se succèdent dans l'ordre suivant : I. Guerres contre les Salassi ; II. Guerres contre les Lepontii, les Vennoneti, les Camunni, les Triumplini ; III. Guerre contre les Reti ; IV. Guerres contre les Ligures des Alpes Maritimes ; V. Guerre contre les peuples des Alpes Cottiennes et des Alpes Grées ; VI. Guerres contre les peuples des Alpes Orientales. Il en

résulte que l'auteur nous conduit d'abord dans les Alpes centrales, dans la partie de la chaîne qui s'étend depuis le Mont-Blanc jusqu'au-delà du Brenner, pour nous mener ensuite dans les Alpes Occidentales et de là nous transporter à l'autre extrémité de la chaîne dans les Alpes Carniques et Juliennes. Nous pensons qu'en cette matière l'ordre chronologique s'imposait moins que l'ordre géographique. Il n'y a aucun rapport de cause à effet entre les diverses parties de l'œuvre accomplie par Auguste. L'histoire de cette œuvre n'eût point été faussée si M. O. avait exposé les guerres faites et les mesures prises dans les Alpes occidentales, avant de raconter l'expédition dirigée contre les Salassi et le traitement cruel infligé à ce peuple, ou réciproquement s'il avait commencé par l'histoire des Alpes orientales pour finir par celle des Ligures voisins de la Méditerranée. L'adoption de l'ordre chronologique était d'autant moins nécessaire, qu'en réalité les guerres d'Auguste ne constituent qu'une partie du sujet; elles ne jouent même qu'un rôle très secondaire dans certains chapitres du livre, par exemple en ce qui concerne les Ligures des Alpes Maritimes, les habitants du Frioul et de l'Istrie. Nous aurions préféré de beaucoup que l'auteur suivît l'ordre géographique.

Nous avons dit plus haut que, pour l'époque d'Auguste et pour les premiers siècles de l'ère chrétienne, M. O. s'était attaché presque exclusivement à nous raconter les expéditions militaires, à nous exposer la nouvelle organisation administrative donnée par Auguste aux confins septentrionaux de l'Italie, à nous montrer le tracé des grandes voies romaines. Il y a dans cette partie de son œuvre une lacune grave, que nous avons eu déjà l'occasion de remarquer chez d'autres historiens de l'empire romain. Nulle part, M. O. n'a pensé à rechercher quelles avaient été les transformations sociales, économiques, intellectuelles et morales provoquées dans les régions alpestres par la conquête romaine. Les tribus qui habitaient ces régions n'ont-elles subi aucun changement? Sans doute quelques-unes d'entre elles, comme les Ligures et les Salassi ont été soit presque exterminées soit vendues comme esclaves ou transportées au loin. Mais les autres sont demeurées sur leur territoire. Que sont-elles devenues, à la suite et par l'effet de la conquête romaine? Ont-elles éprouvé, et dans quelle mesure, l'influence de la civilisation romaine? Quelle part ont eu les anciens habitants, à côté des colons romains, dans le développement et la prospérité de cités comme Augusta Praetoria (Aoste), Comum (Côme), Tridentum (Trente), Aquileia (Aquilée), Tergeste (Trieste), Pola? Dans le chapitre qu'il a consacré aux Vennoneti et à leurs guerres contre les Romains, M. O. cite (p. 52, n. 20) un texte d'Ennodius, célébrant la fertilité et la richesse de la Valteline ou vallée supérieure de l'Adda. Tel n'était point, semble-t-il, l'aspect de ce pays avant l'ère chrétienne. Il aurait été intéressant de montrer comment, sous l'empire romain, s'étaient épanouies toutes ces richesses agri-

coles, et si l'honneur de cette transformation devait être attribué à des colons romains ou aux Venonneti eux-mêmes? M. O. ne paraît pas avoir pensé un seul instant à cette partie si importante de son sujet. Et nous avons le droit de le lui reprocher, puisqu'il nous a avertis qu'il avait voulu exposer l'histoire de ces régions jusqu'à la chute de l'empire romain. A propos de la vallée située au N. de Trente et connue sous le nom de *Valle di Non*, l'auteur nous dit qu'aucune autre vallée secondaire du massif alpestre n'a conservé des traces aussi nombreuses de l'époque romaine : mais il ne tire absolument aucun parti de ces documents. L'histoire de ces régions après la conquête romaine se résume, pour lui, dans l'organisation administrative et la construction du réseau routier. C'est une conception, à nos yeux, trop étroite et presque inexacte.

Si nous devons remercier M. O. d'avoir joint des cartes à son texte, nous pouvons cependant regretter que ces cartes soient incomplètes. Carte I (Provincia delle Alpi Maritime) : les noms des deux grandes tribus des *Vediantii* et des *Albici* ont été oubliés. — Carte II (Provincie delle Alpi Pennine, Graie, etc) : manque le nom de la grande tribu des *Ceutrones*. — carte III (Regione Reto-Italica) : le nom de la tribu des *Stoeni* est mal placé ; d'après le texte même (p. 58), il devrait se trouver non pas au N. du Val Trompie, mais au N. du lac d'Idro, autour de la ville de *Stonos*. — Carte V (Regione Carnica e Istriana) : le nom de la station de *Caprae* mentionnée par l'Anonyme de Ravenne entre Tergeste et Piranum manque sur la carte.

A ces critiques générales, il nous serait possible d'ajouter quelques observations sur des points de détail à propos desquels nous ne sommes point d'accord avec M. Oberziner. Mais, en admettant que ces observations fussent toutes justifiées, elles ne présenteraient qu'un intérêt des plus restreints. Nous préférons terminer en louant l'érudition très étendue de l'auteur, en le félicitant de la conscience, du soin, du talent d'exposition avec lesquels il a écrit son livre, en le remerciant d'avoir groupé en un seul ouvrage, d'une lecture aussi agréable qu'instructive, la plus grande partie des renseignements que les documents antiques renferment sur une longue période de l'histoire des régions alpestres.

J. Toutain

Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge, par J. Firmery. Paris, Fontemoing. — Lyon, A. Rey, 1901 (Annales de l'Université de Lyon. Nouvelle série, II, fasc. 8). In-8°, 150 pp. 5 fr.

Dans une attentive étude M. Firmery aborde une question souvent

agitée. On sait que la plupart des œuvres courtoises de la littérature allemande médiévale sont nées sous l'inspiration d'ouvrages français, que les poètes allemands imitaient ou traduisaient plus ou moins librement. Depuis longtemps les critiques, surtout en Allemagne, ont comparé les imitations avec les originaux et cette comparaison a été, comme le rappelle M. Firmery, trop souvent partiale au profit de l'auteur allemand. C'est contre cette tendance fâcheuse que M. F. veut réagir. Cependant, depuis l'époque déjà lointaine de Massmann, que M. F. est un peu trop enclin à charger des péchés d'Israël, on a fait des progrès, et bien restreint est le nombre des germanistes réfractaires à l'idée de la supériorité de nos grands poètes sur leurs imitateurs [1]. Est-ce à dire que M. F. ait fait œuvre vaine en mettant en lumière les mérites des écrivains français et en démontrant combien est étroite la dépendance de leurs imitateurs? Non, certes. Il est des vérités qu'il est bon de répéter de temps à autre. M. F. a d'ailleurs apporté de nouveaux arguments et mis en lumière quelques faits méconnus. Il a soumis à une sévère analyse certains passages allemands trop complaisamment considérés comme des améliorations au texte français; il a remarqué, chose à peu près inaperçue encore, que des idées portées à l'actif de l'imitateur parce qu'on ne les rencontrait pas dans le texte au point correspondant du récit étaient cependant la propriété des poètes français, attendu qu'elles se trouvent soit auparavant, soit plus loin dans l'original, soit même dans une autre œuvre française; enfin son essai de dégager les principes généraux qui ont présidé aux modifications apportées au texte par les imitateurs est une tentative intéressante.

Si la thèse de M. F. est en soi très juste, il est à craindre cependant qu'il n'en ait, peut-être à dessein, exagéré la portée. Le lecteur de son ouvrage emportera vraisemblablement l'idée que les œuvres examinées, c'est-à-dire l'*Énéide* de Veldeke, le *Chevalier au lion* d'Hartmann d'Aue et le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg, sont, surtout l'*Énéide*, que M. F. appelle une « traduction misérable » p. 50, de médiocres ouvrages au regard des œuvres françaises qui les ont inspirés. Cette défavorable impression est causée par deux raisons. Tout d'abord le mot traduction, avec le sens que nous lui attribuons aujourd'hui, peut aisément faire prendre le change. Il y a lieu, si l'on veut se montrer équitable envers les « traducteurs » allemands, de se rappeler que l'invention du sujet était considérée au moyen âge comme un petit mérite. Que de fois l'auteur, soit allemand, soit français, prétend à tort ou à raison, conter une histoire véridique et se fait gloire de reproduire fidèlement une matière ancienne! Veldeke, Hartmann et Gottfried apportent, suivant l'usage, un scrupuleux souci à ne pas s'écarter du récit authentique, ou qu'ils tiennent pour tel. Ils insistent

1. V. *Litt. Centralblatt*, 1898, nº 40, p. 1622, à propos de Hartmann d'Aue.

sur leur devoir de retracer la version exacte lorsqu'ils se trouvent en présence de données divergentes, ce qui est le cas pour Gottfried. On ne peut donc leur faire un reproche de s'être astreints à suivre de près leur original dans la narration des événements. En second lieu on pourra croire, si l'on adopte les conclusions de M. Firmery, que les modifications assez nombreuses apportées par ces « traducteurs » dans les détails sont sans importance ou malheureuses ; en quoi on s'égarera. Lorsque M. F. affirme que les poètes courtois allemands du XIIIe siècle « ne faisaient pas autre chose que ce qu'ont fait longtemps après, entre 1760 et 1800 les nombreux traducteurs français des œuvres de Haller, de Gellert, de Gessner, de Wieland, de Zachariae, de Lichtwehr et de bien d'autres » p. 109, il va certainement trop loin. Trouverait-on chez ces traducteurs dont parle M. F. l'équivalent des si nombreuses altérations et additions de détails, de motifs nouveaux, de réflexions, de descriptions qu'apportent les auteurs allemands à leur texte, et, pour ne citer qu'un exemple, des 200 vers dans lesquels Gottfried juge les auteurs de son temps [1] ? Quant à la valeur de ces altérations, si je pense avec M. F. qu'on l'a beaucoup exagérée et si je l'approuve de s'élever contre le dogme de « l'approfondissement psycholologique », il me semble injuste de ne voir dans les additions faites au texte que des « amplifications ». Je reprends après M. F. la comparaison du fragment du *Tristan* français publié dans les *Archives des missions littéraires et scientifiques* [2] (V, p. 97 sq.) et du *Tristan* de Gottfried, et, dans un bref passage dont M. F. ne s'est servi que pour montrer les analogies des deux textes, je constate au profit de Gottfried : 1° une description, v. 18199-18211 ; 2° une comparaison, v. 18212-18215 ; 3° une allusion leste, v. 18218 ; 4° l'intervention d'un motif nouveau (crainte exprimée par Iseut que Tristan ne vienne à la trahir encore [3], et encore ne tiens-je pas compte d'une modification d'incident (absence du nain chez Gottfried, v. 18182 sqq.) ni des effusions de tendresse des amants, que M. F. qualifie, bien durement à mon avis, d'interminables discours. Il y a donc ici plus qu'une amplification.

Il me reste, pour en finir avec ces questions générales à signaler, une critique en apparence fort juste de M. F. Il blâme l'habitude qu'ont prise les écrivains modernes de se servir des œuvres des traducteurs pour en dégager la conception que ceux-ci se faisaient de l'honneur et

---

1. V. *Tristan*, V, 4619 à 4817.

2. Il est admis généralement et fort vraisemblable, étant donné la concordance de la *Saga de Tristram* (V. éd. Kölbing, chap. LXVII), que ce fragment reproduit la physionomie de l'original utilisé par Gottfried : la comparaison instituée par M. F. et reprise par moi est donc légitime. V. aussi F. Vetter : *La légende de Tristran* (Marburg, 1882), p. 32.

3. Ce motif pourrait, il est vrai, se trouver plus loin dans le poème dont le fragment est conservé : mais la chose est peu probable si l'on considère qu'il manque dans la *Saga*, qui serre ici de très près le texte français.

de l'amour et de leur demander des documents sur la vie et les mœurs de leurs contemporains. Il est évident que lorsque nous nous trouvons en présence d'un texte exactement rendu, nous pouvons croire que l'œuvre allemande reflète les idées du poète français. Mais il arrive, surtout dans les passages où il s'agit précisément d'amour, d'honneur ou de mœurs, que l'auteur allemand a modifié sa donnée : quoi de plus légitime alors que d'admettre que c'est sa propre manière de voir, que ce sont les mœurs de ses contemporains qu'il nous révèle [1] ! Les exemples abondent, même chez Hartmann [2]. D'autre part, si l'auteur allemand n'a pas modifié son original, c'est le plus souvent parce que la conception des choses de ce dernier concorde avec la sienne, en sorte que dans les cas où la comparaison n'est pas possible, ce qui se présente pour Gottfried, Wolfram, etc., on risque peu de se tromper en pensant que le traducteur expose généralement et ses idées et les mœurs de son époque.

Le livre de M. F. contient d'intéressantes remarques de détail. Je me borne à citer son instructive découverte du fameux jeu de mots de Gottfried sur *lameir* dans le *Cligès*. Déjà M. Golther (*Die Sage von Tristan und Isolde*, p. 65 n. 1) avait pressenti que Gottfried n'était pas l'auteur de ce jeu de mots et invoqué un exemple que M. Heinzel a relevé dans l'*Eracle* [3]. Le rapprochement de M. F. est une nouvelle et décisive preuve contre Gottfried [4].

Si je suis d'accord avec M. F. sur bien des points particuliers, j'ai cependant quelques réserves à faire. Je m'étonne que M. F. estime que, si Hartmann d'Aue donne des indications précises de temps et de lieu alors que Chrétien de Troyes, son modèle, se tient dans le vague, c'est parce qu'il y a été contraint par les nécessités de la rime. On se demande s'il est nécessaire d'attribuer à la rime ce rôle tyrannique, et pourquoi c'est justement ce genre d'additions qui fournit la rime au poète. Il a, par exemple, adopté pour rimer avec *bî* le mot *drî* [5] ; pourquoi n'a-t-il pas choisi d'autres rimes telles que *vrî*, *ʒwî* et surtout *sî*, qui chez lui rime presque constamment avec *bî ?* S'il a préféré *drî* et si l'on réfléchit que dans d'autres passages il s'efforce également de préciser sa donnée, je pense qu'on peut sans témérité affirmer qu'il a obéi en cela à une tendance de son esprit et qu'il n'est que juste d'en

1. C'est ainsi que M. F. lui-même voit, avec infiniment de raison dans un développement de Hartmann, « un document pour les idées courtoises et pour le tempérament doux et sage de l'auteur », p. 89.

2. J'en ai recueilli un certain nombre dans mon *Étude sur Hartmann d'Aue*. V. notamment pp. 328-330.

3. V. aussi Hertz (*Tristan und Isolde* [3], p. 532 sq.).

4. Il faut dire aussi que les Chap. III (De la courtoisie et de la décence dans la peinture de l'amour) et IV (Sur le *Lancelot* en prose de Fueterer) de l'ouvrage de M. F. contiennent d'utiles observations.

5. *Iv*. 553 sq.

tenir compte dans l'appréciation de son talent. Ailleurs, M. F. constate avec raison que dans l'*Énéide* de Veldeke on commence à sentir le désir de l'auteur de renchérir sur la courtoisie de son modèle, que cette préoccupation s'accentue dans l'*Ivain* de Hartmann, enfin qu'elle éclate dans l'*Erec* du même poète, ainsi que dans le *Tristan* de Gottfried. Comme l'*Énéide* a été écrite avant les œuvres de Hartmann et que le *Tristan* est le dernier venu de ces poèmes, il semble naturel d'admettre que le caractère courtois s'est développé suivant une progression qui a été croissant avec le temps et que, par suite, l'*Erec* de Hartmann a suivi et non précédé son *Ivain*, opinion confirmée d'ailleurs par le mode plus libre de traduction et la présence plus fréquente des mots français dans *Erec* que dans *Ivain*. Pour M. F. au contraire, c'est là une raison de croire à l'antériorité d'*Erec* et il motive sa manière de voir en supposant que Hartmann, lorsqu'il composait son *Erec*, venait de découvrir les mœurs courtoises et que c'est afin d'en donner une idée complète à ses compatriotes qu'il les a présentées avec tant d'insistance. Il me semble que cette hypothèse est réfutée par l'examen du *Grégoire*, œuvre postérieure à *Erec* et cependant si remplie de courtoisie et si vibrante d'enthousiasme chevaleresque. Enfin, on peut douter que l'influence des poètes français sur les auteurs allemands ait été, au point de vue de la langue, aussi grande que le pense M. F. Du fait que telle particularité de style se rencontre à la fois dans la poésie française et dans la poésie allemande, on n'en peut conclure qu'elle soit passée de celle-là dans celle-ci. L'allitération par exemple ne peut être revendiquée comme une importation française : elle est en effet le principe même de la poésie germanique et on en trouve de nombreux exemples dans la poésie populaire [1].

Ce compte rendu semblera bien long. L'importance des idées auxquelles a touché M. F. et la valeur de son ouvrage m'ont paru mériter ce développement.

F. Piquet.

Louis Stouff. **Les comtes de Bourgogne et leurs villes domaniales.** Étude sur le régime communal, forme de l'exploitation seigneuriale d'après le cartulaire de la ville d'Arbois, suivie du texte de ce cartulaire, de pièces annexes, de notes et de tables. Paris, Larose et Forcel, 1899, in-8°, 102 et 219 pages.

Ce long titre indique suffisamment le point de vue adopté par

---

1. Encore quelques menues observations. *Ameiren* et *amûren* n'est pas un jeu de mots sur *amer* et *la mer*, p. 119. Les deux mots allemands, réunis aux vers 12069 et 14914, sont formés sur les mots français *amer-aimer* et *amor-amur-amour* : ils n'ont donc rien à voir ni avec *amer* ni avec *la mer*. On ne comprend pas bien pourquoi M. F. écrit Hartmann *von* Aue, Wolfram *von* Eschenbach, etc. au lieu de Hartmann *d'*Aue, Wolfram *d'*Eschenbach (qui se trouve d'ailleurs p. 100) etc., alors qu'il emploie les formes Dietrich *de* Bern, p. 86, et Hermann *de* Thuringe p. 54. Enfin, la graphie *Ywein*, p. 100, est sans doute une faute d'impression.

l'auteur à l'égard de son sujet. Selon lui, l'affranchissement des communautés d'habitants du comté de Bourgogne n'a eu pour but et pour résultat que le profit du seigneur et il n'y faut voir qu'une forme de l'exploitation domaniale. Malgré son exagération, cette thèse n'est pas sans présenter une bonne part de vérité et M. Stouff eût pu certainement écrire un travail fort instructif s'il avait davantage fouillé son sujet. Il s'est borné à en exposer rapidement certains côtés sous forme d'introduction aux textes inédits qui occupent la plus grande partie de son volume. Le lecteur ne trouvera point d'ailleurs, dans ce livre, une étude sur les villes domaniales du comté de Bourgogne. Il n'y est question que de la seule ville d'Arbois. C'est à elle aussi que se rapportent les nombreux documents publiés par M. Stouff. Ces documents consistent en un cartulaire d'Arbois dressé en 1384 et un certain nombre de pièces annexes et de notes, provenant soit des archives de la Côte-d'Or, soit des archives d'Arbois. On regrettera que l'auteur n'ait pas rangé ces textes suivant l'ordre chronologique au lieu de les répartir en trois compartiments différents. Mais il faut reconnaître qu'un bon nombre d'entre eux présentent un vif intérêt pour l'étude de la condition des personnes et des terres ainsi que pour celle du régime économique au XIII^e et au XIV^e siècle dans un coin de la Bourgogne et que la transcription en a été faite avec beaucoup de soin.

H. P.

Dom H. Dijon, **L'Église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné, Histoire et archéologie**; Grenoble, Falque et Perrin; Paris, Picard; 1902. XII-385-LXXXIX pp. pet. in-4°; 100 gravures.

C'est avant tout un beau livre que s'est proposé de faire Dom Dijon. Aussi faut-il en louer l'exécution, les nombreuses photogravures, le papier et le caractère. Les besoins de la décoration ont même entraîné en des répétitions; le tympan et les archivoltes du grand portail fournissent quinze gravures : après une vue en trois parties dont deux eussent suffi, nous avons séparément le voussoir, les archivoltes extérieurs, l'archivolte intérieure et le tympan, et neuf vues de détail des archivoltes.

On admet assez généralement aujourd'hui que cette église a été construite au XII^e siècle. Dom D. conteste cette date. « A l'exception peut-être et seulement des assises inférieures de son abside, l'église actuelle de Saint-Antoine, presque tout entière, n'a été construite qu'à partir du XIII^e siècle » (p. 36). Cette thèse est appuyée d'arguments tirés de l'architecture et paraît solide. L'édifice commencé vers 1080 et consacré par Calixte II en 1119, a été presque entièrement reconstruit. D'ailleurs, cette reconstruction marcha lentement. L'abside presque

terminée en 1251 ne reçoit son achèvement que vers 1342. Le travail a subi des interruptions, dont une de quarante-sept ans. Le gros œuvre, sauf la dernière travée de la façade, est exécuté dans la seconde moitié du XIVe siècle. Le XVe siècle est le temps de la grande façade et d'un mur monumental, le gros mur, qui soutient la terrasse où s'élève l'église.

Non seulement Dom Dijon a raconté ce lent travail, il fait l'historique des nombreuses chapelles qui entouraient l'église, le récit des visites princières, la description des objets d'art, des fresques, des châsses.

L'église fut dévastée méthodiquement par les huguenots à partir de 1562. Le bourg comptait beaucoup de huguenots, et ce furent les habitants qui pillèrent les objets précieux, ruinèrent les édifices, saccagèrent les archives. Le pays se trouvait d'ailleurs un des centres de la lutte. Il fut pris et repris. L'abbaye subit ainsi quatre invasions violentes, sans parler des passages de bandes, plus ou moins funestes. Ces malheurs furent réparés au cours du XVIIe siècle. Mais la Révolution déchaîna de nouveaux pillages. Au XIXe siècle, des curés vendirent des grilles en fer forgé et un aigle servant de lutrin, firent marteler des restes de sculpture, débitèrent un escalier de marbre. Puis, la commission des monuments historiques s'empara de l'édifice et y dépensa 30,000 francs en réparations.

Un appendice, comprenant treize notes ou pièces justificatives, termine le volume.

S.

Inventaire archéologique de Gand. Catalogue descriptif et illustré des monuments, œuvres d'art et documents antérieurs à 1830, publié par la Société d'histoire et d'archéologie de Gand. Gand, N. Heins, 1897-1901, 20 fascicules in-4°. — Prix : 35 francs.

Ces vingt fascicules forment la première série de cet inventaire, composé d'un nombre indéterminé de fiches consacrées chacune à un objet spécial et contenant, « outre une description rédigée par un spécialiste, un croquis destiné à raviver le souvenir ou à exciter la curiosité ». Car, en Belgique comme partout, la plupart des richesses artistiques sont mal connues, insuffisamment reproduites, et beaucoup d'œuvres intéressantes demeurent encore ignorées. L'heureuse innovation de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand, dont les efforts persévérants ont abouti à un résultat déjà appréciable, est secondée d'ailleurs par une subvention du gouvernement.

Tous les objets reconnus dignes de figurer dans l'inventaire archéologique ne sont pas inédits ; mais tous ont une valeur intrinsèque qui explique leur présence dans ce groupement varié. M. H. van

Duyse nous y parle d'orfèvrerie, d'armures, de broderies; MM. Snoeck et Lacquet, d'instruments de musique; MM. Diegerick et Bergmans, de reliures et d'impressions anciennes; M. Gilleman, de tapisseries; MM. Willem et Maeterlinck, de peintures; MM. Van der Haeghen et Pirenne, de chartes et de sceaux; MM. van Biesbroeck et van Verweke, de sculptures; MM. Claeys et Heins, de constructions civiles; MM. Cloquet et de Waele, de constructions militaires; d'autres encore d'émaux, de costumes, de faïences, de dinanderies, de miniatures, de médailles, de plombs, d'inscriptions. Le tout est emprunté aux musées, collections particulières, monuments publics, bibliothèques et archives de la ville de Gand.

Parmi les reproductions de peintures, je citerai plus particulièrement les fresques de Saint-Bavon (XII[e] siècle), deux portraits par Guillaume Key (XVI[e] siècle), un portrait de femme par Franz Hals, plusieurs tableaux de G. de Crayer, de Jordaens, de Van Dijck, de Boeyermans, de J.-B. de Champagne; parmi les sculptures, des fragments de fonts baptismaux romans, une dalle tumulaire (XIII[e] s.), celle d'Hubert van Eyck, le monument funéraire de Marguerite de Ghistele († 1431), une mise au tombeau datée de 1607, la chaire de Saint-Bavon (1741-1745), et jusqu'à un buste du général Bonaparte par E. L. Corbet (œuvre signée dont il y a une répétition au musée de Versailles). Les arts industriels et décoratifs sont également représentés par de nombreux et précieux spécimens d'époques variées.

Les notices sont généralement bonnes et d'une sage brièveté; un bon index permet de retrouver facilement chacune d'elles, malgré une fâcheuse omission (les 100 premières fiches n'ont pas été numérotées et leur stabilité n'est pas contrôlable tant que le volume n'a pas été relié); les illustrations sont faites tantôt d'après une photographie (quelques-unes assez défectueuses), tantôt d'après un dessin de M. Arm. Heins. Nous ne voulons pas nier le mérite de l'artiste, qui a fait de son mieux; mais dans beaucoup de cas une reproduction directe eût été bien préférable à un travail personnel, si exact qu'il soit.

Cette critique n'empêche pas l'*Inventaire archéologique de Gand* d'être une œuvre utile et consciencieuse, qui est publiée régulièrement, grâce au zèle de M. Paul Bergmans, l'âme de la publication; et la Société d'histoire et d'archéologie de Gand peut en être fière à bon droit.

H. S.

Les Le Mannier, peintres officiels de la Cour des Valois au XVI[e] **siècle,** par Étienne MOREAU-NÉLATON. Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1901; in-4° de VI-49 pp. avec fig. et 12 pl. hors texte.

Charmante plaquette qui a déjà pour elle l'attrait de la nouveauté. Cherchez dans un dictionnaire des peintres ou dans une encyclopédie

des beaux-arts le nom de Le Mannier, vous ne le trouverez pas. Ils furent deux cependant, Germain et Éloy, deux frères sans doute ; ils travaillèrent beaucoup pour la Cour ; ils figurent en bonne place dans les *Comptes des bâtiments* publiés par le comte L. de Laborde.

En rapprochant ces brèves mentions de quelques fragments de la correspondance de Catherine de Médicis, de plusieurs comptes royaux et d'extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, M. Moreau-Nélaton pense être parvenu, non sans talent, non sans ingéniosité, à créer aux deux Le Mannier plus qu'un état-civil, un magnifique album de crayons exquis, restés jusqu'ici anonymes et dont il revendique pour eux la paternité. Le portrait de François II, de 1547, est comme le type « capable de servir d'étalon dans l'étude » de leur œuvre. Les autres sont Élisabeth, fille de Henri II (vers 1549), François II (1552), Marie Stuart (1552), Charles IX (1552), François II (1559), Henri II (s. d.), Jean de Humières, le dauphin François fils de François Ier [à rapprocher d'une peinture conservée au musée d'Anvers].

Après 1559, on n'entend plus parler de ces deux artistes. Leur vie est peu connue ; leurs œuvres le seront davantage, grâce aux recherches érudites de M. Moreau-Nélaton qui montre excellemment combien leur faire est éloigné de la manière de Clouet. J'omets de dire que tous ces crayons, autant de chefs-d'œuvre, font partie du Musée Condé à Chantilly. Nous les admirerons d'autant plus qu'ils ont désormais leur paternité reconnue, tant il est vrai qu'aujourd'hui l'on « s'accommode mal de l'impersonnalité d'une œuvre d'art ».

H. S.

A. Chauvin. **Le Père Gratry** (1805-1872) : l'homme et l'œuvre, d'après des documents inédits. — Un vol. in-8° de viii-480 pp. Paris, Bloud, 1901.

Ce livre est le résultat de recherches patientes poursuivies durant quatre années consécutives, et nul n'était mieux préparé à ce travail que le très distingué supérieur de l'École Massillon, un lettré délicat, un éducateur, et par conséquent un philosophe. La tâche était singulièrement difficile, car il était impossible à l'historien de ne pas faire des réserves. Malgré sa profonde vénération pour son père spirituel, le P. Chauvin sentait bien que Gratry ne sera jamais un candidat aux honneurs de la canonisation, et dans sa grande loyauté il a déclaré qu'il parlerait des « faiblesses, des fautes, des erreurs et des imperfections » de son héros. Quelle délicatesse de touche il fallait avoir pour aborder, quand on n'a pas l'indépendance absolue d'un historien laïque, tant de questions épineuses ! L'incrédulité de l'adolescence, les visions qui amenèrent une transformation complète, la lutte contre Vacherot à l'École Normale, les dissentiments avec le

P. Pététot et avec d'autres oratoriens, le retour du moine à la vie séculière, la vigoureuse campagne contre l'infaillibilité pontificale, que d'écueils sur lesquels un historien vulgaire pouvait se briser! Le P. Chauvin a su échapper à tous ces périls, et cela parce qu'il a regardé droit devant lui, parce qu'il a été parfaitement sincère, je dirais parfaitement naïf si j'étais sûr que le mot fût pris pour un éloge. Il a fait une belle et bonne étude biographique; il a rendu un grand service à la mémoire de son maître, pour lequel « l'équitable avenir » semblait fort peu disposé à « se soulever », comme aurait dit Boileau.

Le plan de l'ouvrage est habilement conçu, et l'on n'éprouve aucune peine à suivre le P. Gratry à travers les diverses périodes de sa vie; des réflexions judicieuses, des commentaires considérés comme indispensables, des citations bien choisies et enfin des jugements partiels coupent agréablement le récit d'événements qui n'ont pas en eux-mêmes, le P. C. l'a bien senti, une très grande importance. Par manière de conclusion, l'auteur de ce livre cherche à exalter Gratry comme philosophe, comme moraliste, comme écrivain. Il n'hésite pas à le placer sur la même ligne que Montaigne, Malebranche, Michelet et Lamennais; mais il comprend, sans trop oser se l'avouer, que tout le monde ne sera pas de cet avis, et c'est pour cela qu'il ajoute : « Les titres littéraires du P. Gratry, si brillants qu'on les juge, sont après tout ses moindres titres. » Ses titres véritables à l'admiration du P. Ch. ce sont les qualités de son grand cœur, c'est la noblesse et l'élévation de ses sentiments, sa droiture, son dévouement absolu à ce qu'il croyait être le vrai et le bien. Sur ce chapitre, personne ne contredira l'historien, quelques-uns peut-être partageront son enthousiasme. Mais on peut être assuré que d'autres feront des réserves, et moi-même qui me souviens d'avoir été un moment fasciné, il y a quarante ans, lorsque je lus les *Sources* dès leur apparition, et surtout lorsque je suivis les conférences du P. Gratry dans la chapelle des catéchismes à Saint-Étienne-du-Mont, j'avoue que je ne retrouve plus les enthousiasmes de jadis. Il y avait chez le P. Gratry une sensibilité maladive, un nervosisme qui ne lui permettait pas de se tenir en repos, une tendance au mysticisme parfois inquiétante, et un peu, je le crains, de la bizarrerie d'un J.-J. Rousseau. Et d'abord il y a trop de visions ou de révélations nocturnes dans la vie du P. Gratry. Personne n'est choqué en lisant dans la biographie de Pascal le récit de la vision du 23 novembre. Mais que le P. Gratry ait eu des visions de ce genre à 17 ans 1/2, voilà qui nous surprend un peu, d'autant plus que ce jeune illuminé n'en était pas à ses débuts. « Une nuit, dit-il dans ses *Souvenirs*, en un instant, le sens du génie latin me fut donné. En réfléchissant à une phrase latine, je compris tout à coup l'esprit de cette langue! » N'en déplaise au P. Gratry et à son historien, cela n'est pas vrai, et cette première vision détruit par avance l'effet des

autres. Même après la seconde, le néophyte n'avait que du mépris pour le clergé. *Aegri somnia*, diront les sceptiques, et je ne les contredirai pas. P. 12, il y a contre les professeurs du collège Henri IV des imputations graves, des accusations presque odieuses, et je ne comprends pas que le P. Gratry ait imprimé cela, car il existe des almanachs de l'Université royale, et l'on pourrait retrouver les noms des fonctionnaires incriminés. Il fallait ou nommer, ou se taire, et l'on a tout lieu de croire que l'imagination malade du jeune écolier a pris ses illusions pour des réalités.

Ce défaut d'équilibre entre les facultés du P. Gratry s'est fait sentir d'un bout à l'autre de sa vie, et c'est à lui que sont imputables ses fautes et ses erreurs. Il faut bien avouer que dans l'affaire Vacherot il eut les torts les plus graves ; il manqua aux plus vulgaires convenances en attaquant dans la presse un honnête homme, un collègue, dont il brisa irrémédiablement la carrière. En lisant bien entre les lignes on voit que l'oratoire reconstitué par le P. Gratry ne tarda pas à être quelque peu divisé ; au lieu de se plier à la règle commune, Gratry exigea que la règle fût modifiée pour lui seul, pour satisfaire ses manies, ses caprices. Toujours agité, toujours inquiet, il fit beaucoup souffrir ses plus chers amis, et le P. Pététot plus que tous les autres.

Ce n'est pourtant pas à cette agitation fâcheuse que j'attribuerai le dernier acte de la vie active du P. Gratry, sa lutte de 1870 contre les ultramontains. Le P. Ch. éprouve quelque embarras à raconter cet épisode, mais comme il est lui-même imbu des principes ultramontains, il s'en tire aussi habilement que possible, en blâmant les paroles et les actes, mais en proclamant la loyauté et la bonne foi du coupable. Mais c'est ici, et ici seulement, qu'on peut défendre le P. Gratry. Ce grand chrétien s'émut quand il vit un concile général prêt à déclarer que les conciles généraux n'avaient été que des rouages inutiles, puisque le grand définisseur et l'arbitre suprême des questions dogmatiques, c'est le pape infaillible. Il savait que le premier de tous les dogmes catholiques est le suivant : il ne peut pas y avoir de dogme nouveau. Il se rappelait ce mot de saint Paul : « Si un envoyé du Très-Haut, un ambassadeur officiel, un ange enfin ou un second messie, venait annoncer une doctrine nouvelle, il faudrait lui dire anathème. » Enfin il n'ignorait pas que les décisions des conciles de Constance et de Bâle étaient à cet égard d'une netteté absolue, et que les papes les plus audacieux n'avaient pas osé noter d'hérésie, au nom de leur infaillibilité même, la doctrine qui leur refusait à tout jamais l'infaillibilité. Poussé par Dupanloup, Gratry qui fut lui-même assez pusillanime pour se retrancher derrière la question d'opportunité, se jeta dans la bataille avec la fougue qui le caractérisait, sachant bien qu'il allait au devant des outrages et des calomnies infâmes. Voilà ce que le P. Ch. n'a pas vu, et c'est à mon gré le grand acte, l'acte héroïque de la vie du P. Gratry.

Mais, chose curieuse, ce profond logicien ne fit pas valoir les arguments d'une logique si serrée qu'il aurait pu emprunter à l'admirable *Defensio* de Bossuet, notamment le dilemme relatif à Eugène IV. Il se jeta à corps perdu dans les menues questions d'histoire, et comme il n'avait pas la science d'un Tillemont, il se fit battre sur quelques points de détail, et dut passer bien vite de l'offensive à la défensive. Bientôt même il se réduisit au silence, comme tant d'autres, et malgré l'opposition de cent quarante évêques (excusez du peu), l'infaillibilité fut proclamée, dit le P. Chauvin, « le 18 juillet, au milieu d'un orage affreux, au milieu des éclairs et des tonnerres qui faisaient dire à la majorité : Nous sommes au Sinaï ! » Moins de vingt-quatre heures après éclatait sur l'Europe cet autre orage affreux qui s'appelle la guerre franco-allemande, et le premier effet de cette effroyable tempête, ce fut la destruction du pouvoir temporel, que les ultramontains prétendaient bien ériger aussi en dogme de l'Église.

Le P. Gratry, qui ne s'était pas, comme le trop habile Dupanloup, réservé une porte de sortie, fut bien longtemps sans adhérer à la déclaration conciliaire. Qu'il me suffise de dire que quand il se rétracta, quatorze ou quinze mois plus tard, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Rongé par un affreux cancer, il ne se résignait pas à mourir ; il n'avait pas la sérénité d'un Pascal ou d'un Bersot ; il « tenait à la vie », ce sont ses propres expressions ; il « avait un grand goût pour la vie. » Que valent au juste, dans ces conditions-là, les désaveus et les rétractations d'un mourant auquel ses amis et ses ennemis, coalisés ensemble, ne laissaient pas un moment de répit ?

Durant les trente années qui suivirent sa mort, le P. Gratry fut presque complètement oublié ; je doute qu'il revive et que l'on songe jamais à lui ériger une statue ; il ne passera pas inconnu, parce qu'il a été de l'Académie française, c'est peut-être le plus sûr de ses titres à l'immortalité. Du moins le P. Chauvin aura eu la satisfaction de pouvoir lui élever le plus beau de tous les monuments, un bon livre fait par un homme de talent et par un homme de cœur.

A. GAZIER.

Albert HOUTIN. **La question biblique chez les Catholiques de France au XIXe siècle.** In-8°, IV-324 p. Paris, Picard, 1902.

Le fait capital de l'histoire du catholicisme français, pendant les deux dernières décades du XIXe siècle, est ce que le R. P. Fontaine déplorait naguère sous le vocable d' « infiltration protestante ». Il ne s'agit pas, bien entendu, de la doctrine même du protestantisme, avec les négations qu'elle comporte dans le domaine de la théologie, mais de l'indépendance en matière d'exégèse biblique et de l'ensemble des résultats, en partie incontestables, auxquels la critique est arrivée dans

les écoles allemandes. Jusque vers 1880, c'est à peine si quelques traductions et des travaux d'inspiration germanique, dus pour la plupart à des protestants français, avaient initié une petite fraction du clergé catholique aux tendances et à la méthode de l'exégèse nouvelle. Mais, depuis cette époque, on a vu grandir en France une génération de théologiens sachant l'allemand et puisant leur science là où elle s'est constituée, c'est-à-dire dans les œuvres des théologiens protestants. L'exégèse proprement catholique étant, un peu partout, faible et surannée, il était inévitable que l'exégèse d'origine protestante, c'est-à-dire indépendante, tendît à prendre sa place ; il était inévitable aussi que certains théologiens catholiques essayassent de mettre en harmonie, au prix de sacrifices devenus nécessaires, les doctrines de l'Église romaine avec les résultats de l'exégèse dissidente ; enfin, on pouvait prévoir que les représentants attardés de l'ancienne apologétique crieraient au scandale et au schisme. Tout cela s'est produit de nos jours et M. Houtin a été bien inspiré en le racontant.

Dans un livre publié en 1878, *Le grand péril de l'Église de France*, Mgr Bougaud déclarait que l'apologétique chrétienne (lisez *catholique*) était « affaiblie et presque nulle depuis deux siècles ». Cette faiblesse et cette nullité n'ont jamais été plus déplorables qu'au début du XIX^e^ siècle, lors du réveil du catholicisme après la crise révolutionnaire. Ce qu'on put trouver de mieux, pour répondre aux objections des incrédules sur le premier chapitre de la Genèse, fut la théorie (d'origine protestante) qui identifie les jours de la Création à des périodes. L'Église s'inquiéta successivement des progrès de toutes les sciences qui semblaient empiéter sur son domaine, astronomie, géologie, anthropologie, égyptologie ; elle essaya d'abord de faire échec à la vérité, puis déclara, par ses interprètes autorisés, qu'elle s'en accommodait à merveille et prétendait conserver toutes ses positions. Cette politique de concordisme à outrance ne pouvait durer qu'un temps, car la vérité finit toujours par avoir raison et le jour vint où l'apologétique, faute d'avoir su battre en retraite par échelons, se trouva en pleine déroute et discréditée. M. H. a exposé avec détail les diverses systèmes, également puérils, auxquels les apologistes du XIX^e^ siècle eurent recours pour concilier, avec la Genèse, les résultats les plus certains des sciences naturelles, au lieu d'aborder hardiment, comme on le faisait en Allemagne, la question de l'historicité des Livres Saints et de la nature de l'inspiration divine qu'il convient d'y reconnaître. Quant aux travaux conçus dans une pensée différente, quelque sérieux et sincères qu'ils fussent, le clergé préférait les ignorer. « Il ne voulait pas, dit M. Houtin, distinguer la part de l'exégèse biblique de celle du panthéisme et de l'hégélianisme. On croyait plus à propos de combattre les individualités que les erreurs. » Et M. H. cite la page éloquente où Edgar Quinet exhortait l'Église de France à discuter les doctrines qu'elle n'adoptait pas : « Répondez sans tergiverser, s'écriait-il, mais aussi sans

calomnier personne! » On préféra tergiverser — et calomnier. « Sous le Second Empire, écrit M. Houtin, le clergé s'était reposé dans une fausse sécurité. Au lieu d'employer les immenses ressources dont il jouissait pour se remettre à la tête du mouvement scientifique, *il ne se servit de sa puissance que pour tracasser des individualités gênantes.* » Ai-je dit que M. H. appartient lui-même au clergé catholique? Il ne le déclare point, mais on s'en aperçoit à sa compétence.

Les apologies qui se produisirent de 1840 à 1858 ne sont que des paraphrases de celles du XVIIIe siècle. « En examinant l'apologétique de Roselly de Lorgues et celle d'Auguste Nicolas, on y reconnaît celle du vieux Bergier... Il n'y a rien là d'une pensée vraiment scientifique ; il y a même décadence au point de vue théologique. » L'ouvrage de l'abbé Glaize, *Les livres saints vengés* (1845), « qui fut regardé pendant plus de trente ans, par les catholiques de France, comme la réponse à l'exégèse impie, ne traite en rien des difficultés soulevées par la critique contemporaine ». On réédita encore ce livre en 1874. C'était « une curieuse tactique qui devait laisser le clergé de France dans l'ignorance d'œuvres capitales. » Lorsque Dollfus et Nefftzer, en 1858, avec la *Revue germanique*, et Renan, un peu plus tard, avec la *Vie de Jésus*, firent pénétrer en France quelques idées familières à l'exégèse protestante, personne, dans le clergé catholique, n'était préparé à répondre; on eut recours aux injures, faute de raisons.

Pour trouver, dans l'Église de France, la trace d'un esprit nouveau, il faut descendre jusque vers 1880, époque des brillants débuts de l'abbé Duchesne. «Il heurta des orgueils diocésains en appréciant à leur juste valeur, non point des traditions nationales, mais des conceptions enfantines et malhonnêtes qu'une réaction anticritique, aussi puissante qu'intolérante, avait remises en honneur. Il s'exprima pareillement sur la question biblique d'une manière très nouvelle. Ses adversaires n'arrivèrent pas à le réfuter, mais ils agirent de telle sorte que l'administration diocésaine suspendit son cours pendant un an et que M. Icard, supérieur-général de Saint-Sulpice, défendit aux élèves du séminaire d'assister à ses leçons » (p. 99). L'abbé Duchesne, dégoûté, ne tarda pas à s'occuper d'autre chose : « Comme l'enseignement de son cours d'histoire lui avait déjà causé suffisamment d'ennuis, on le vit bientôt disparaître de la dispute biblique. Il nia même énergiquement certaines opinions avancées pour lesquelles dom Chamard l'avait dénoncé à la France entière » (p. 157). Cela n'est pas tout à fait exact. L'abbé Duchesne nia avoir tenu certains propos sur le Pentateuque, mais il n'a jamais, que je sache, affirmé que le Pentateuque fût l'œuvre de Moïse. On peut nier avoir dit une chose sans affirmer qu'on pense le contraire. La réponse de l'abbé Duchesne à dom Chamard comporte un *distinguo* qui paraît avoir échappé à la finesse habituelle de M. Houtin.

Duchesne *genuit* Loisy. M. H. a raconté, avec autant de tact que

de précision, les épreuves qu'une orthodoxie étroite et ignorante a infligées à notre savant collaborateur. Très sympathique à cet exégète instruit et diligent, M. H. ne cherche pourtant pas à dissimuler les reproches qu'on a pu lui adresser dans le camp libéral ; il a reproduit, à ce sujet, une page bien spirituelle tirée d'un article anonyme de la *Contemporary Rewiev* (oct. 1892) : « M. Loisy n'est jamais assez critique et assez scientifique pour oublier qu'il est un théologien, ayant une cause à entendre et un client à défendre. Il est le critique catholique du criticisme biblique. Les tours de force qu'il a accomplis dans ce genre sont simplement merveilleux. Il a manipulé les épineuses questions de l'âge de la loi mosaïque et des sources de l'Hexateuque avec le soin minutieux d'une paysanne rassemblant des œufs frais pondus. » — La citation que fait M. H. est beaucoup plus longue; elle constitue, dans son ensemble, une critique à laquelle il semble bien souscrire, puisqu'il ne l'écarte pas. Il est curieux de constater que M. l'abbé Loisy a fait, à son tour, des reproches analogues à la *Revue Biblique*, parlant des « petits défauts » qui « l'ont aidée à vivre dans son milieu » et signalant sa « réserve un peu gauche » (cf. *Rev. Bibl.*, 1901, p. 631). D'où l'on peut conclure qu'en théologie, à moins d'avoir le goût du martyre ou celui du scandale, c'est toujours au voisin que l'on demande d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Cependant l'abbé Loisy et la *Revue biblique* doivent également être loués de leur réserve. D'abord, c'est une qualité qui sied à des gens bien élevés ; ensuite, l'influence salutaire et libératrice des écrits destinés au clergé est à ce prix ; enfin, il est peut-être utile de rappeler que la vérité, suivant le mot de Renan, est dans les nuances et que la recherche des nuances, recommandée à l'historien et au psychologue, ne peut être équitablement interdite à l'exégète ou au théologien.

Fondée en 1892 et devenue bientôt le plus important organe de l'exégèse bien informée (je n'ose écrire *libérale*, car cette épithète ne convient pas à tous ses articles), la *Revue Biblique* a joué un rôle dont M. H. n'apprécie peut-être pas toute l'importance. Le fait est qu'elle se publie (sauf erreur) à douze cents exemplaires et que la diffusion des idées de l'exégèse « protestante » dans les milieux catholiques même les plus humbles n'a jamais eu d'instrument plus efficace. On en a fait un crime à la *Revue*, qui a récemment cru devoir se défendre par la plume de son directeur, le R. P. Lagrange : « Il est devenu très difficile, écrivait-il l'an dernier, de rendre compte des ouvrages protestants. Parce que nous avons cru reconnaître dans M. Harnack les accents d'une âme religieuse, nous avons été flétris en plusieurs langues par le R. P. Fonck, S. J..... Nous ne croyons pas nécessaire d'opposer une réfutation à chaque point qui paraîtrait choquant pour les opinions courantes. Les recensions deviendraient impraticables, et cependant *ce sont les catholiques surtout qui sont intéressés à savoir quels mou-*

vements en sens divers se produisent dans la critique protestante. » On ne saurait mieux dire ni attester plus clairement combien les temps sont changés. L'ignorance et l'incuriosité ne sont plus de mode; voilà pourquoi la critique dite protestante pénètre dans le domaine catholique. Autrefois, on en médisait sans l'exposer; aujourd'hui, on l'expose sans se faire un devoir d'en toujours médire. C'est un gain sérieux pour l'honnêteté scientifique en général et pour les études bibliques en particulier.

Bien entendu, M. H. raconte avec tous les développements nécessaires l'histoire de l'Encyclique *Providentissimus*, des controverses qui l'ont précédée et qui l'ont suivie. A vrai dire, l'influence de ce document sur les études d'exégèse a été très faible; les libéraux s'échappèrent par la tangente et leurs adversaires cherchèrent en vain, pour les écraser, le passage décisif qui n'y est point. « Il devint promptement évident, écrit M. H., avec sa réserve toujours expressive, que si le Souverain Pontife voulait que ses directions fussent suivies, il serait bientôt dans la nécessité de les affirmer de nouveau. » M. H. semble presque reprocher à l'abbé Loisy d'avoir « tourné le sens de l'Encyclique » (p. 259). Mais ce sens est-il donc si évident? Tout au plus peut-il être question d'une tendance. D'ailleurs, M. H. ne nous dit point ce qu'il eût fallu faire en présence d'un document qui, pris à la lettre et servilement, tuerait la recherche scientifique, et qui, interprété librement, mais sans *mala fides*, laisse les choses en l'état. Rome semble avoir prouvé, tout récemment, qu'elle n'en veut pas à ceux qui se sont inclinés très bas et ont passé outre. Un dignitaire du clergé français ayant demandé la condamnation de certain livre, on lui répondit en nommant une commission internationale de savants pour étudier les questions bibliques (décembre 1901). Or, ce livre est tel que si les interprètes rigoureux de l'Encyclique, comme le R. P. Brandi, étaient dans le vrai, il eût fallu le condamner sans hésitation. Donc — et je me permets de signaler cet argument à M. H. — le moyen dilatoire employé à Rome équivaut à une approbation de ceux qui interprètent l'Encyclique *lato sensu*. Je ne vois pas ce qu'on y peut objecter.

L'ouvrage de M. Houtin est des plus estimables. Il est écrit avec une élégance soutenue, très exactement informé, d'une parfaite urbanité de ton, sans la moindre trace d'*odium theologicum*. C'est tout au plus si, de loin en loin, l'auteur se fâche, comme lorsqu'il dénonce (p. 204) les « colossales naïvetés » de l'abbé Meignan, qui fut, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le mauvais génie de l'exégèse catholique en France. Presque toujours, il se contente d'exposer et de rapprocher les faits, laissant au lecteur le soin de conclure, même lorsqu'il s'agit d'audacieux défis au bon sens et à la bonne foi. Ses idées personnelles ressortent plutôt de l'ensemble de son livre que des réflexions qu'il y a semées. Toutefois, en terminant, il a exprimé son opinion sans

ambages en déclarant que la critique scripturaire était aujourd'hui sécularisée, en France comme ailleurs, et qu'elle était devenue « positive ». Reste à savoir si la conception même d'une critique sécularisée, s'appliquant aux écrits sur lesquels repose l'édifice entier du christianisme, est compatible avec le principe d'autorité dont s'inspire, depuis quinze siècles, l'Église romaine. La question est nettement posée; il paraît certain que le xx[e] siècle y répondra.

Salomon REINACH.

— Dom H. LECLERCQ, bénédictin français du prieuré de Farnborough (Angleterre), vient de publier : *Les Martyrs, Recueil de pièces authentiques depuis les origines du christianisme jusqu'au xx[e] siècle* ; I, *Les temps néroniens et le* II[e] *siècle* (Paris, Oudin, 1902 ; cxi-229 pages in-18; prix : 3 fr. 50). Une longue introduction étudie et groupe les renseignements sur les persécutions de l'empire romain en général et sur la procédure. En tête des passions « authentiques » figurent celles du Christ et de saint Étienne ; la dernière pièce est la passion des saintes Perpétue et Félicité. L'appendice contient des récits, comme les actes de sainte Thècle, de saint André, de sainte Félicité et de ses sept fils. Le tout est traduit en français, avec courtes notices et renvois aux éditions des originaux. Tel quel, le livre sera utile. Un peu plus de sévérité, moins de tendresse pour des apocryphes et des niaiseries auraient été désirables. Mais on poursuit à la fois l'édification et l'enseignement, deux fins qui sont loin d'être au même point. — M. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 mai 1902.

M. le Président de la Société centrale des architectes français écrit à M. le Secrétaire perpétuel pour lui annoncer que cette Société, conformément à la désignation de l'Académie, décerne sa médaille annuelle à M. Merlin, membre de l'École française de Rome, pour ses fouilles à Dougga (Tunisie).

M. Noël Valois, élu membre ordinaire en remplacement de M. Jules Girard, décédé et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Estrade-Delcros (8,000 fr.). A l'unanimité des suffrages, ce prix est décerné à M. le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Académie, pour l'ensemble de ses travaux historiques.

M. Louis Leger achève la lecture de son mémoire sur la bataille de Crécy. Il communique la traduction d'un fragment de chronique rimée, jusqu'ici inconnu en France, inséré par l'historien Lupacz, dans son *Histoire de Charles IV*, publiée à Prague, en langue tchèque, en 1584 et réimprimée dans cette ville en 1848. Ce fragment mentionne un certain nombre de guerriers tchèques et allemands qui ont pris part à la bataille. M. Leger donne quelques détails sur ces personnages inconnus jusqu'aujourd'hui des historiens de la guerre de Cent ans.

M. Foucart commence la lecture d'un mémoire sur les premières années de la province d'Asie. Après avoir discuté l'authenticité du testament d'Attale III, il expose en quoi consistait la succession ; il établit l'existence d'une clause donnant la liberté aux villes grecques du royaume; puis il explique les raisons qui ont pu conduire le roi de Pergame à instituer le peuple romain comme héritier.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 16 juin — 1902

Carl ROBERT. **Studien zur Ilias.** Mit Beitrægen von Fr. BECHTEL. Berlin, Weidmann, 1901; VIII-591 p.

Les études homériques sont toujours en faveur; leur intérêt est d'ailleurs, à tous les points de vue, tellement visible qu'elles ne seront pas sans doute abandonnées de sitôt. Ce que l'on cherche surtout actuellement, c'est à dégager le noyau primitif des poèmes homériques de tout ce qui y fut ajouté postérieurement, à retrouver la composition initiale au milieu des développements de toute sorte qui en se soudant à elle ont produit sa forme actuelle, à reconstituer en un mot l'œuvre du poète, quel qu'il en soit — on le nommera toujours Homère — qui le premier a chanté la colère d'Achille et les aventures d'Ulysse. S'il existe encore, au commencement de ce siècle, des esprits qui croient à l'unité de l'Iliade et de l'Odyssée, ils sont certes bien rares; ce sont des traditionalistes convaincus, dans l'opinion desquels, je pense, entre une large part de sentiment; mais la critique n'est pas sentimentale, et quand le doute l'a une fois envahie, il n'y a plus pour elle de moyen terme : elle doit ou se déclarer incompétente, ou résoudre les questions dans un sens ou dans l'autre. La méthode générale est pour tous la même; on analyse l'Iliade (c'est de l'Iliade qu'il est ici question) morceau par morceau, vers par vers; on discerne ce qui lui est étranger, et que l'on retranche, et on la reconstruit avec ce qui reste; on pense avoir ainsi le monument original. Mais si la méthode est la même, les instruments ne sont pas identiques; je veux dire que les critériums sur lesquels on peut s'appuyer, pour décider de l'originalité de tel ou tel passage, sont assez nombreux, et que les critiques, suivant leur tempérament ou leur compétence spéciale, leur accordent plus ou moins de valeur. Il en résulte, et ce ne peut être autrement, que le texte primitif n'est pas le même pour tous. Il en résulte encore autre chose, que la critique ne doit pas perdre de vue :

on commence sans esprit de système; on interroge, sans parti pris, tous les témoins que fournit le texte, selon le côté où sont dirigées les premières recherches; on obtient des solutions positives, et il en sera toujours ainsi, étant donnés le développement chronologique et la forme actuelle de l'Iliade. Mais on ne saurait s'en tenir là; après l'analyse, de quelque principe qu'elle parte, il reste des incohérences, des lacunes, *membra disjecta;* et c'est alors qu'interviennent les hypothèses, souvent séduisantes; on les considère de bonne foi comme scientifiquement démontrées; et l'esprit de combinaison se donne carrière. Les *Studien zur Ilias* de M. Carl Robert — ouvrage de maître — sont peut-être plus exemptes que d'autres travaux analogues de ces écarts d'imagination. A prendre le livre dans son ensemble, on ne peut rien lire qui soit mieux ordonné, mieux équilibré, qui s'appuie sur des bases plus solides et sur un principe plus incontestable. L'armure mycénienne et l'armure ionienne sont essentiellement dissemblables dans toutes leurs parties; les boucliers principalement, n'aurait-on pas les monuments anciens pour en juger, sont caractérisés dans Homère d'une façon toute différente. Par suite, le maniement des armes, les parades, la nature des blessures ne peuvent être identiques, suivant que nous avons affaire avec l'un ou l'autre des deux équipements. Les traits mycéniens seront antiques, les descriptions ioniennes ne sauraient appartenir au poème primitif. Voilà donc un critérium d'une importance considérable, et cette première partie est un modèle de discussion. Ce n'est pas pourtant qu'elle ne laisse place à quelques doutes. On peut s'étonner, par exemple, que l'adjectif τερμιόεσσα ait été remplacé si régulièrement, sauf une fois, par πάντοσ' ἐίση, même où il s'agit en toute certitude du bouclier mycénien. Si cette dernière épithète avait dû insister sur le contraste entre les deux boucliers (p. 4), la substitution eût été plus difficile dans ce dernier cas; et l'on se demandera si la signification de « arrondi » attribuée généralement à πάντοσ' ἐίση doit être admise sans plus d'examen [1]. Que deviendra alors cette partie de l'argumentation, si l'épithète « égal de toutes parts » ne signifie pas « de dimensions égales entre elles », à peu près comme εὔκυκλος, mais « de partout égal au guerrier », c'est-à-dire « le couvrant tout entier »? Mais ceci ne touche pas au principe, et la différence d'armement est bien un sûr point de départ pour reconnaître, au moins en partie, les plus anciens morceaux de l'Iliade. Un second signe d'originalité est la langue. M. R. analyse successivement, dans la seconde partie de son ouvrage, les diverses parties de notre Iliade, en prenant pour point central de sa discussion la mort de Patrocle. Les indices dialectaux s'y combinent avec les considérations tirées de l'armement pour déterminer le degré d'ancienneté des épisodes, en

---

1. N'oublions pas qu'on n'est pas complètement d'accord sur le sens de ce mot, pas plus d'ailleurs que sur celui de τερμιόεσσα.

vertu des principes suivants : L'équipement mycénien et le dialecte éolien d'une part, de l'autre l'armure ionienne et le dialecte ionien sont accouplés (p. 74); l'armure mycénienne et le dialecte ionien s'excluent mutuellement (p. 180); quand des formes ou épithètes ioniennes se rencontrent dans des passages où il est question d'armes évidemment mycéniennes, on peut les considérer comme substituées à de plus anciennes. On voit comment les recherches progressent méthodiquement, bien qu'ici encore il y ait lieu de faire des réserves; car M. R. ajoute cet autre axiome : Là où le critérium tiré des armes fait défaut, la preuve tirée du dialecte peut le remplacer (p. 75). Or pour quiconque sait comment et par suite de quels remaniements successifs s'est produite l'Iliade actuelle, il ne peut y avoir d'hésitation sur ce point, à savoir que la présence de formes ioniennes n'est pas une preuve de la postériorité du fond. M. R. remarque ce fait « surprenant », que tous les morceaux qui se révèlent archéologiquement comme mycéniens se laissent rétablir avec la plus grande facilité en dialecte éolien, et c'est là en effet une confirmation des résultats obtenus dans la première partie; mais cela ne donne pas un poids particulier aux arguments tirés du dialecte seul, et dans le fait un grand nombre d'ionismes peuvent être, et ont été expulsés, même en des passages d'origine évidemment ionienne. Il est donc préférable de regarder ce moyen d'épreuve comme secondaire, alors qu'il n'est pas soutenu par d'autres considérations. Un troisième mode de contrôle, enfin, est employé par M. Robert; il examine si les faits de l'Iliade, étant donné ce qui se dégage peu à peu comme acquis à l'œuvre primitive, sont conformes à ce qui a dû se passer; c'est le critérium tiré de la composition et de la suite des idées. Alors, comme le reconnaît M. R. lui-même, on est sur le sentier glissant de l'hypothèse (p. 252); le goût personnel entre en jeu, et la critique devient subjective. Rien n'est plus autorisé ; mais l'appréciation devient subjective, elle aussi, et je ne saurais m'engager dans cette voie. Je dois cependant citer quelques exemples. P. 253 : « La quadruple rencontre d'Ajax avec Hector en exige, comme une nécessité poétique, une cinquième et dernière, dans laquelle Ajax est définitivement vaincu. Tous les chefs des Achéens doivent d'abord être mis hors de combat, avant qu'Achille réapparaisse en personne sur le champ de bataille; cela encore me semble une nécessité poétique. » P. 255 sv. : « Le poète de l'Iliade primitive avait l'idée que la mort d'Achille suivait immédiatement celle d'Hector.... La mort d'Achille est pour l'Iliade primitive la conclusion si nécessaire de l'action, qu'elle peut à peine avoir manqué dans le poème. » Est-ce vraiment si nécessaire? Et le mot αὐτίκα Σ 96 suffit-il pour justifier l'hypothèse? En admettant même que la mort d'Achille soit une conséquence immédiate de celle d'Hector, quel droit avons-nous de conclure que l'ancien poète en a fait la fin de son œuvre, et ne peut-on concevoir une Iliade qui comprenne la querelle d'Achille avec Aga-

memnon, son éloignement du combat, sa rentrée en scène pour venger la mort de Patrocle, et qui se termine par sa vengeance effective sur le meurtrier de son ami? Si l'auteur de l'"Εκτορος ἀναίρεσις sait exactement où et comment Achille mourra, ce n'est pas « nécessairement » parce qu'il tire ces détails d'un poème plus ancien (p. 256); il peut aussi bien les avoir connus par les légendes et les traditions relatives au héros. Il y a ainsi dans cette seconde partie plusieurs autres combinaisons très habiles et très spécieuses; c'est une raison de plus pour qu'on les soumette à un examen très réfléchi. Qu'on soit convaincu, mais qu'on ne se laisse pas séduire.

De ce qui suit j'ai peu à dire; ce sont en quelque sorte des conclusions obtenues par les deux premières parties. La troisième donne, remise en éolien par M. Bechtel, les morceaux que M. R. attribue à l'ancienne Iliade, dans leur suite présumée; le texte est suivi de quelques pages sur les dieux et les héros qui paraissent dans cette première forme du poème. La dernière partie étudie notre Iliade actuelle, en la serrant de plus en plus près, et en détermine les couches successives, les additions, les intercalations et les remaniements. Toutes ces modifications au texte antique sont dues à des causes diverses, finement analysées par M. Robert, notamment au désir qu'avaient leurs auteurs de célébrer les hauts faits de certaines familles, celles d'Énée et d'Anténor, par exemple, ou encore à l'idée qu'ils eurent de développer en un poème distinct un épisode dont ils trouvaient le germe dans l'Iliade originale. Et maintenant, quel jugement d'ensemble pourrons-nous porter sur les *Studien zur Ilias?* Si l'on examine d'abord la composition, l'ouvrage de M. R. est un des meilleurs qui aient paru sur ce sujet : la position du problème, l'enchaînement des grandes lignes, la marche progressive de l'argumentation sont dignes de tous les éloges; l'intérêt ne languit pas un instant, et, ce qui n'est pas un mince mérite dans un ensemble si compact, la clarté en est la qualité dominante. Si l'on regarde ensuite les résultats, ils donnent lieu à une double appréciation : l'Iliade primitive, obtenue par la seule force des principes posés, est bien certainement, à quelques vers près, l'œuvre d'un poète unique — disons Homère. Mais d'une part il est des morceaux de notre Iliade actuelle qui en sont détachés trop violemment, et pour des raisons où le goût personnel tient trop de place; d'autre part, le plan primitif, tel qu'il est exposé pp. 266-271, comporte un développement et des épisodes qui font honneur à l'ingéniosité et à l'esprit de combinaison de M. Robert, mais dont la présence dans le poème primitif (pour quelques-uns du moins) n'est rien moins que démontrée. C'est une Iliade, ou plutôt une Achilléide (p. 354), à la fois plus courte et plus étendue : œuvre à coup sûr intéressante, et reconstruite avec une science incontestable. Mais que penserait Homère? Ceci, à mon sens du moins : Que de choses les savants me font dire, auxquelles je n'ai jamais songé!

My.

O. Crusius. **Erwin Rohde, ein biographischer Versuch.** Tübingen und Leipzig, Mohr. 1902. In-8°, vi-296 p.

L'Allemagne dans le dernier quart du xix° siècle a produit peu de philologues de la valeur d'Erwin Rohde. Il n'a pas eu la longue fécondité et l'originalité parfois un peu tapageuse de certains de ses rivaux, mais il aurait pu dire, quand il mourut en 1898 dans toute la force de l'âge et du talent (à cinquante-trois ans), qu'il laissait « deux filles immortelles », s'il était jamais permis de parler d'immortalité à propos d'une science dont les chefs-d'œuvre mêmes vieillissent en trente ans. Il y en a à peine vingt-cinq que le *Roman grec* a vu le jour, et que de modifications il faudrait déjà apporter à la chronologie de cet ouvrage en présence de trouvailles comme celles de la *Ninopédie* et du papyrus de *Chariton!* Quant à la *Psyché*, même dans la seconde édition (posthume) que l'auteur a eu le temps de préparer, il n'est pas tenu un compte suffisant des découvertes et des ingénieux rapprochements du *folklorisme;* les religions dionysiaques y conservent aussi une physionomie exotique qui les fait apparaître à tort comme un hors-d'œuvre dans l'histoire de la pensée grecque. Malgré ces réserves, ce sont là deux ouvrages vraiment achevés, fruits d'une longue méditation et d'une composition habile; on y admire l'alliance bien rare de l'érudition, du sens littéraire et de l'esprit philolosophique; le style même, alerte et nerveux, est d'un écrivain de race.

Ces qualités de premier ordre se retrouvent dans la plupart des essais de Rohde et jusque dans les comptes rendus, peu nombreux, sortis de sa plume. Il est tel de ces articles, comme celui sur les sources de la *Vie de Pythagore* par Jamblique, qui est plus fécond en résultats que bien des gros livres et qui a ouvert à la recherche de tout nouveaux horizons. On doit donc remercier un éditeur entreprenant d'avoir tiré de la nécropole des collections de Revues savantes les plus intéressants parmi les *Petits écrits* de Rohde et de les avoir groupés en deux volumes qui seront souvent lus et cités. C'est comme supplément à cette publication que M. Crusius a rédigé la biographie de celui qui fut quelque temps son collègue et qui resta son ami. Fondée sur le dépouillement scrupuleux de la correspondance de Rohde, cette biographie est une œuvre de rare conscience, où l'affection, qu'on sent percer à chaque ligne, ne trouble pas la rectitude et la fermeté des appréciations.

A vrai dire, la vie d'Erwin Rohde n'offre pas au biographe une matière bien fertile ni des épisodes bien saillants. Elle fut, comme celle de la plupart des savants allemands, une existence un peu nomade — car ils changent aussi fréquemment de garnison comme professeurs que comme étudiants — un peu isolée du monde réel et du mouvement social, partagée entre les devoirs professionnels, beaucoup plus absorbants que chez nous, le souci de l avancement, à peu près aussi vif, les

calmes joies du foyer, quelques voyages consacrés à l'art ou à la nature, la lecture, la production scientifique, la correspondance avec de rares amis. Rohde n'a jamais joué ni cherché à jouer un rôle public. Bismarckien et conservateur en politique, sceptique résigné en religion, décidé à ne jamais dire que la vérité mais à ne pas la crier tout entière, il laisse apercevoir peu de traces de ces origines républicaines (il était né à Hambourg) qui ont marqué d'une si profonde empreinte l'œuvre de son contemporain Holm, par exemple; tout au plus expliquent-elles son peu de goût et d'aptitude pour les choses militaires, qui le fit résister à la tentation de s'enrôler en 1870.

Ce qu'il y a de plus individuel peut-être dans cette physionomie grave, c'est le culte passionné de Rohde pour la musique. Il ne fut jamais qu'un faible amateur, mais un amateur ému de toute son âme. Richard Wagner, dont il fit la connaissance personnelle, l'avait conquis tout jeune; il lui voua un culte fervent et durable, et longtemps Bayreuth partagea avec l'Italie l'emploi de ses vacances. L'enthousiasme commun pour Wagner et pour Schopenhauer fut aussi le premier lien entre Rohde et Nietzsche. Ils se connurent sur les bancs de l'Université, à Leipzig (1867), où tous deux étaient élèves de Ritschl. Leur amitié, tout de suite très vive, survécut à leur séparation et à la divergence de plus en plus marquée de l'un vers la philologie pure, de l'autre vers la philosophie morale. Il en résulta un commerce épistolaire dont M. C. donne d'intéressants spécimens, en attendant la publication intégrale de la correspondance de Nietzsche. L'esprit ardent, mobile, romantique de l'inventeur de l' « Uebermensch » exerçait sur Rohde une véritable fascination. Il suivit l'évolution littéraire et philosophique de son ami avec admiration d'abord (à propos de la *Naissance de la tragédie* il rompit des lances contre Wilamowitz), bientôt avec inquiétude, puis avec stupéfaction. Enfin ce fut la rupture, occasionnée par une appréciation vive et probablement injuste de Rohde sur l'œuvre de Taine, que Nietzsche releva avec une acrimonie déjà maladive (1887). Après la folie déclarée de Nietzsche, Rohde retrouva dans ses papiers la lettre, source de ce douloureux malentendu, et la détruisit. Peu à peu cependant la blessure s'était cicatrisée; on ne s'explique donc guère que dans la *Psyché* Rohde ait évité de prononcer le nom de son ancien ami, même lorsqu'il se rencontrait avec lui sur des points aussi importants que l'interprétation des mystères dionysiaques par l'aspiration (collective ou individuelle, peu importe) vers l'immortalité. Il nous semble que M. C. explique insuffisamment (p. 189) cette omission. Il est joli de parler de la pudeur de l'amitié, du désir d'éviter des polémiques avec une raison naufragée etc., mais ces délicatesses n'excluaient pas l'aveu d'une rencontre ou d'un emprunt, et la probité littéraire le commandait.

Quoique l'amitié et même l'amitié passionnée, on le voit, ait tenu dans la vie de Rohde une assez grande place, ce savant ne paraît pas

avoir été d'une nature aimable. Tantôt jalousement renfermé, tantôt sarcastique et paradoxal, d'abord assez roide, très rarement gai et exubérant, il resta une énigme pour beaucoup de ses contemporains et même de ses collègues. Peut-être son biographe passe-t-il un peu vite sur les raisons physiologiques qui ont dû, de bonne heure, décider le pli de son caractère. En tout cas, aimable ou non, Rohde fut une nature droite, loyale, incapable d'une compromission ou d'une vulgarité; ce fut aussi un esprit largement ouvert, une sensibilité discrète, mais fine et vibrante. Les extraits de sa correspondance, de ses journaux de voyage, les cahiers de pensées détachées (*Cogitata*) qui appartiennent à sa jeunesse, tous ces documents que reproduit M. C. dans l'appendice de son volume ne peuvent que fortifier cette impression. Il y a là des pages qui méritaient d'être sauvées de l'oubli et où reparaît, sous le philologue, effrayé de sa propre érudition, le poète mort jeune qu'il avait dans le cœur. Remercions M. Crusius d'avoir préservé ces fragments et de les avoir si bien encadrés. Ils font presque aimer l'homme et mieux connaître le savant.

Théodore Reinach.

Geschichte der Niederlande von P. J. Blok, verdeutscht von O. G. Houtrouw. Erster Band (bis 1300), Gotha, F. A. Perthes, 1901, viii, 457 p. in-8° Prix : 15 fr.

Nous avons déjà parlé deux fois dans la Revue de l'ouvrage du savant professeur de Leyde, à propos de la traduction ou plutôt de l'adaptation anglaise de son *Histoire des Pays-Bas* par M. Bierstadt et Mlle Putnam, publiée à New-York. Les travailleurs qui ne savent ni le hollandais ni l'anglais seront heureux d'apprendre que le récit de M. Blok leur devient accessible par une traduction allemande faite sous les yeux de l'auteur même, par son compatriote, M. le pasteur Houtrouw, de Neermor [1]. L'excellent ouvrage que nous avons recommandé à l'attention de nos lecteurs est incorporé de la sorte à la grande collection des *Histoires des peuples européens*, commencée, dès avant 1830, sous la direction de Heeren et Uckert, et toujours encore citée de préférence sous leur nom, bien que plusieurs générations de savants se soient succédé déjà dans la rédaction de ses différentes parties [2]. Grâce à l'énergique impulsion donnée depuis quelques années à l'entreprise par son nouveau directeur, M. le professeur

1. Les sources sont partout indiquées (elles faisaient défaut dans la traduction anglaise) et de la sorte le livre pourra être plus utilement consulté par les érudits. Les 457 pages du présent volume correspondent à la page 1-251 du tome I de l'adaptation Putnam; on voit la différence.

2. L'éditeur offre les cent vingt volumes parus au prix de rabais de 875 fr. — ce qui est bien cher pour la valeur scientifique actuelle de beaucoup d'entre les ouvrages de la collection.

Lamprecht, les monographies, en partie depuis longtemps arrêtées [1], vont — nous promet-on — être achevées dans quelques années, et la collection s'enrichira, de plus, d'histoires spéciales des principaux territoires allemands et de monographies relatives à divers pays en dehors de l'Europe. Peut-être serait-il plus utile, avant d'aller si loin, de reprendre certaines parties plus importantes, absolument vieillies aujourd'hui, telles que la *France* de MM. A. E. Schmidt et Wachsmuth, et l'*Allemagne* de J. C. Pfitzer, qui parurent il y a soixante ans et qui déparent vraiment un ensemble où l'on rencontre tant de travaux d'un sérieux mérite.

R.

Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns und der Hexenverfolgung im Mittelalter, von Joseph Hansen, Bonn, Georgi, 1901, xi-703 p. in-8°.

Le présent volume n'est qu'un supplément, pour ainsi dire, ou mieux un recueil de pièces justificatives du grand travail de l'auteur, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter* (München, Oldenburg, 1900) paru récemment et qui a eu un succès mérité dans le monde scientifique, mais dont nous n'avons point à nous occuper ici. Il contient d'abord quarante-six bulles pontificales, promulguées de 1258 à 1526, relativement à la sorcellerie; puis soixante-seize analyses (avec extraits) plus ou moins détaillées, d'écrits consacrés par des théologiens et des jurisconsultes à la même matière, depuis Arnaud de Villeneuve (vers 1300) jusqu'à Francisco Pegna (vers 1575). Parmi les études séparées qui suivent [2], nous signalons comme la plus intéressante, la notice sur le *Malleus maleficarum* et ses deux auteurs, Henri Institoris et Jacques Sprenger, dans laquelle M. Hansen nous fournit de nombreux et curieux renseignements, tout à fait nouveaux, sur ces deux célèbres inquisiteurs et sur la part qu'il faut faire à chacun dans la rédaction de l'œuvre commune, ce monument de l'ineptie fanatique du moyen âge à son déclin. Le *Répertoire des procès de sorcellerie, jugés de 1240 à 1540*, tant par l'Inquisition que devant les tribunaux laïques, est un premier essai de statistique, nécessairement encore bien incomplet, mais qui servira dorénavant de base utile aux recherches nouvelles des érudits locaux. Signalons enfin l'appendice dû à M. le professeur J. Franck, de Bonn, et qui traite longuement

---

1. Ainsi l'*Espagne* avec six volumes (et trois auteurs différents) n'est pas encore arrivé à la fin du xv^e^ siècle; la *Suède*, avec six volumes, reste stationnaire au commencement du xviii^e^; le *Danemark*, avec quatre volumes, s'arrête en 1559; l'*Angleterre*, avec dix volumes, ne dépasse pas 1812, etc.

2. M. Hansen y examine, entre autres, pourquoi la plupart des procès de sorcellerie ont été dirigés contre des femmes et y traite de *La vauderie au* xv^e^ *siècle*.

l'histoire du mot *Hexe* à travers le moyen âge et qui intéressera à la fois les philologues et les historiens. Tout en remerciant M. Hansen du zèle et de l'érudition mis à réunir tant de documents en partie rares, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque honte, en fermant ce gros volume de sept cents pages, tout bourré d'absurdités, et en se disant qu'il existe encore, au début du xx[e] siècle, des fanatiques pour les répandre et des imbéciles pour les croire[1].

R.

Registres du Conseil de Genève. Tome premier (du 26 février 1409 au 6 février 1461) publié par Émile Rivoire. Genève, Henri Kündig, 1900, xi 558 p. grand in-8° (Prix : 20 fr.).

Le volume mis au jour par M. Rivoire met en train l'une des publications les plus importantes qui se puisse faire pour l'histoire de Genève, celle des Registres de son Conseil, pour autant que les archives les ont conservées. Cette tâche, entreprise sous les auspices de la *Société d'histoire et d'archéologie* de cette ville, sera longue et forcément bien aride par parties, mais elle sera fort utile pour tous les travailleurs qui n'ont pas le temps ni les moyens d'aller feuilleter et déchiffrer les originaux sur place, et, du moment que les dépenses en peuvent être couvertes, il est de tout point préférable de donner les registres au complet plutôt que d'y opérer un triage, et de ne livrer aux érudits que des extraits ; ils risqueraient de ne pas répondre aux desiderata si divergents des érudits[2].

Les premiers registres du Conseil de Genève sont rédigés en latin et le resteront jusqu'au moment de la Réforme; ce sont les quatre premiers d'une longue série que M. R. nous offre aujourd'hui avec le concours de MM. Louis Dufour-Vernes, Covelle et A. Cartier. Le tome I embrasse les années 1409 à 1417, le tome II *a* les années 1428 à 1431 ; le tome II *b* les années 1442 à 1447; le tome III les années 1457-1458; le tome IV les années 1459 à 1461. On voit qu'il y a des lacunes notables pour la première moitié du xv[e] siècle. L'éditeur a conservé l'orthographe des textes originaux (qui varie beaucoup selon les différents secrétaires et greffiers qui ont tenu la plume[3]), mais en

---

1. P. 124 lire *Chatelain* pour *Chatelein.*

2. J'entends pour toute la période vraiment intéressante *actuellement* pour l'histoire générale, c'est-à-dire pour le xv[e], le xvi[e] et peut-être la première moitié du xvii[e] siècles.

3. Ce n'est pas seulement leur orthographe, mais le caractère de ces scribes qui se révèle dans les procès-verbaux ; celui de l'année 1430-1431, par exemple, se facilite parfois singulièrement la tâche en écrivant sous telle date : *Parvum fuit factum* ou sous telle autre *Parvum fuit actum*, ou *Parvum ut supra* ou même *Adhuc minus* (pp. 134-135). Sans doute on n'ouvrait pas alors la séance par la lecture du procès-verbal.

améliorant la ponctuation et en supprimant les majuscules; il a également mis en marge la pagination des registres eux-mêmes. Un index des noms propres se trouve à la fin du volume, ainsi qu'un trop court glossaire latin français [1]. Nous regrettons beaucoup l'absence absolue de notes; M. Rivoire dit bien « que pour être vraiment utiles, elles auraient dû être si nombreuses et si étendues qu'elles auraient retardé indéfiniment l'impression du texte », mais cet argument ne nous a qu'à moitié convaincus. Un érudit genevois aurait pu, sur beaucoup de points, et sans travail trop prolongé, fournir aux travailleurs du dehors une foule de renseignements, au moins sommaires, ou d'éclaircissements, qu'ils ne sauront où se procurer ailleurs.

On ne trouve encore guère de questions politiques abordées dans ce premier tome du recueil; c'est à peine si l'on peut citer certaines frictions avec le duc de Savoie et l'évêque de Genève [2]; mais on y relèvera toute une série de notes curieuses pour l'histoire des mœurs, pour celle de l'administration locale, l'archéologie genevoise, etc. [3]. Quand commencera l'âge des grandes luttes pour la cité du Léman, les volumes des *Registres* deviendront encore bien plus intéressants et j'espère qu'on ne nous les fera pas trop longtemps attendre.

R.

Histoire de l'Université de Genève par Charles Borgeaud, professeur aux facultés de droit et de lettres. T. I. L'Académie de Calvin, 1559-1798. Genève, Georg et Comp. 1900, xvi, 662 p. in-folio, avec nombreuses planches gravées (Prix : 70 fr.).

Les beaux livres ne sont plus rares de nos jours; les éditeurs accordent généreusement le concours des artistes aux écrivains scientifiques et littéraires; ils comptent même parfois sur les « images » pour faire accepter le texte. Aussi n'est-il pas si fréquent que les beaux livres soient aussi de bons livres; on peut appliquer, avec pleine justice, ces deux adjectifs au volume de M. Charles Borgeaud.

Les réimpressions de M. M. Fick (*L'Ordre du Collège de Genève*, les *Leges Academiae Genevensis*, le *Livre du Recteur*) ainsi que les notices plus ou moins détaillées d'Amiel (1859), Cellérier (1872)

---

1. C'est un latin absolument *sui generis* que celui d'Allamand Vulliet et de ses collègues et le petit vocabulaire ne suffit pas pour vous expliquer telle locution ou tel mot. Qu'est-ce qu'un « *brodiour* », un « *serallio* », un « *choucqaterius* », un *troctanus* »? Que signifie « *arbam auroram anunciare* » etc., etc.?

2. Par exemple la singulière histoire de ce clerc accusé de sodomie, François de Castagnoles, que le lieutenant du vice-domne, Annequin Coppin, se refuse à juger, et auquel s'intéressent l'évêque et le duc de Milan (1460).

3. Voy. par exemple les règlements défendant de chauffer là « ubi non esset bonum caminum » (1429) ou le vote sur le maintien d'une maison de tolérance, malgré les protestations du prieur de Saint-Victor (1428), etc.

Bouvier (1878) et Heyer (1898) ont orienté d'une façon générale le public sur l'origine et les développements de l'enseignement supérieur et secondaire à Genève, mais l'œuvre monumentale de M. B. laisse naturellement bien loin derrière lui toute la littérature antérieure, par l'ampleur et l'exactitude des renseignements fournis, par les lumières nouvelles que projette sa critique pénétrante, sur la naissance et les débuts de l'Académie genevoise, par l'esprit à la fois sympathique et pourtant très libre, dans lequel il apprécie et juge les hommes et les choses du temps passé. C'est un travail dont l'importance dépasse notablement le cadre d'une histoire d'Université ordinaire, pour célèbre qu'elle soit; nous trouvons ici l'histoire intellectuelle et scientifique tout entière de Genève, du xvi[e] au xix[e] siècle et soit qu'il se rattache aux idées de la Réforme, soit qu'il leur soit hostile, nul ne peut ignorer quel foyer puissant de la pensée humaine, a été, dès l'origine, l'Académie fondée sur les bords du Léman et quel rôle elle a joué plus tard, en des temps moins théologiques, dans l'histoire des sciences. M. B. a eu le double mérite de nous retracer son histoire avec une érudition qui n'a point reculé devant les recherches les plus minutieuses, d'une plume alerte et d'un style simple et lucide. Sans négliger le détail pittoresque, il n'a jamais perdu de vue les traits généraux de son sujet, il a su les faire ressortir avec bonheur, et satisfaire à la fois le penseur et l'érudit sans fatiguer inutilement le simple amateur et le grand public [1].

L'ouvrage du savant professeur genevois aura deux volumes; le premier raconte la vieille Académie de Calvin, depuis sa création jusqu'à la crise révolutionnaire, le second la nouvelle Université du xix[e] siècle, héritière légitime et pourtant si dissemblable, sur tant de points, de l'École du xvi[e]. C'est le premier volume, le plus difficile à écrire assurément, dont nous avons à rendre compte aujourd'hui. Les sources en étaient disséminées un peu partout, des archives de Turin à celles de Londres et de Hanovre, comme on le verra par l'introduction de l'auteur; il a réuni ses matériaux à Paris, comme à Bâle et à Strasbourg, mais, bien entendu, surtout à Genève où les Archives de l'État, la Bibliothèque de la ville, celle de la Vénérable Compagnie des pasteurs, et plus d'une collection particulière, lui ont fourni une ample moisson de renseignements nouveaux.

Les débuts de l'enseignement classique à Genève peuvent être datés soit du privilège de l'empereur Charles IV (1365), soit de la bulle du pape Martin V (1418); mais, en réalité, c'est à une époque bien postérieure qu'il convient de ramener la véritable origine de l'Académie. Genève n'avait toujours qu'un enseignement purement secon-

---

1. J'entends des amateurs et un public sérieux comme celui de Genève, attiré d'ailleurs par l'intérêt patriotique; je ne voudrais pas faire croire que l'in-folio de M. Borgeaud se feuillette comme un nouveau roman.

daire dans son Collège de la Rive, quand Calvin, de retour d'un voyage de Strasbourg (1556), où il avait vu fonctionner avec un immense succès la Haute-École de Jean Sturm, proposa la création d'un établissement semblable à Genève, dont les deux divisions satisferaient à la fois aux besoins de l'enseignement supérieur et secondaire. Il fut non seulement le créateur, mais encore le législateur de cette Académie ouverte le 5 juin 1559, et il lui imprima, dès le premier jour, son cachet spécial; il en fit à la fois la citadelle de la foi nouvelle et un centre scientifique destiné à attirer de toutes parts les esprits avides de savoir, afin de faire rayonner ensuite au loin, grâce à ses disciples, l'influence de la Réforme. M. B. a très bien défini ce rôle de Calvin dans l'École; quelque court qu'ait été le laps de temps qui s'est écoulé de 1559 à sa mort, il lui a donné un caractère international; il l'a empêché de se localiser, de s'adapter aux besoins trop restreints d'un territoire minuscule; il l'a dominé sans doute de son esprit impérieux, mais il lui a procuré pourtant une certaine autonomie, parce qu'il ne voulait pas que, ni le Conseil, ni la Compagnie des pasteurs n'exerçassent un contrôle trop suivi dans une sphère où il se croyait le droit d'exercer l'influence suprême.

Calvin disparu, l'histoire de l'Académie de Genève se résume pour de longues années dans la personne de Théodore de Bèze [1]. Nous voyons alors s'accentuer peu à peu la main mise de l'autorité civile sur l'École. Le maître avait été, si l'on peut dire, un *clérical*; le disciple fut avant tout un *politique;* n'ayant pas eu à soutenir de lutte contre le pouvoir du magistrat, il s'en défiait beaucoup moins, dit M. Borgeaud, et nous ajouterons qu'il n'était pas de taille à lutter contre lui, comme l'avait osé Calvin. Mais il sut intéresser Genève à cette création, presque de luxe en apparence, et lui donner ainsi une réputation brillante par toute l'Europe hérétique. L'étude du droit et de la médecine furent introduits, Zanchi, Ramus, Hotman, Scaliger, plus tard Casaubon et Denis Godefroy, enseignèrent plus ou moins longtemps dans ses chaires et y attirèrent des auditeurs de tous les pays. A cette période de prospérité succède au XVII[e] siècle une période de décadence, ce que l'auteur appelle *le règne de la théologie;* les personnalités marquantes sont écartées par les jalousies locales, par les querelles et les taquineries théologiques, par la médiocrité matérielle aussi des situations académiques. Ce n'est guère que vers 1670 qu'un nouveau courant d'idées plus larges se fait sentir dans l'École lors des discussions entre François Turretini et Louis Tronchin. Ce courant s'accentue sous le scholarchat de Jean-Robert Chouet, le nouveau professeur de philosophie, qui effarouche l'orthodoxie maîtresse en introduisant à

1. Dans la grande crise de 1586-1587, alors que presque tous les professeurs durent être congédiés, le vieux Bèze fut réellement le dernier point d'appui et le sauveur de l'École.

Genève l'étude de Descartes et de Gassendi et qui eut P. Bayle pour élève. Avec lui commence, si l'on veut, *l'ère des philosophes*. La rigide cité calvinienne se métamorphose lentement au contact de Voltaire et des philosophes français; Burlamaqui y enseigne avec éclat le droit naturel; les théologiens Benedict Pictet et J. Vernet, le médecin Tronchin, le savant naturaliste H. B. de Saussure donnent une réputation nouvelle à cette Académie que Jefferson songe un instant à transplanter en Amérique, lors de l'annexion à la république française en 1798.

Ce n'est pas seulement l'histoire des idées que nous raconte ainsi M. Borgeaud, et le développement de la science; on trouvera dans son livre de très intéressants chapitres sur les mœurs et les usages de la jeunesse académique. L'illustration du volume est supérieure; aucun sacrifice à la fantaisie de l'artiste; mais une trentaine de magnifiques portraits hors texte (Calvin, Hotman, Scaliger, Casaubon, D. Godefroy, Th. de Bèze, Ezéchiel Spanheim, Burlamaqui, etc. etc.) en héliogravure, d'après les toiles originales; de nombreux fac-similés d'autographes et de placards rares; des vues, des ex-libris, des armoiries, font de l'*Académie de Calvin* un véritable album de la vieille Genève intellectuelle et scientifique et concourent de la sorte à rehausser la sérieuse valeur du livre de M. Borgeaud.

R.

La France au milieu du XVIIe siècle (1648-1661) d'après la correspondance de Gui Patin, extraits publiés avec une notice bibliographique par Armand Brette et une introduction par Edme Champion. Paris, A. Colin, 1901, XXXI. 384 p. in-18° (prix : 4 fr.).

M. A. Brette, qui nous avait déjà donné des extraits analogues du Journal de M. d'Argenson pour le XVIIIe siècle, a eu l'idée de prendre dans l'édition de la correspondance de Gui Patin, le célèbre et grincheux doyen de la faculté de médecine de Paris, donnée par Réveillé-Parise, une série de lettres ou d'extraits de lettres, relatives à l'époque de la Fronde et au ministère de Mazarin; il en a composé comme un tableau des mœurs et une espèce de chronique du temps, en nous présentant d'ailleurs son travail, comme œuvre « non d'érudition mais de vulgarisation ». On peut discuter assurément l'utilité d'une entreprise de ce genre, qui n'exempte pas l'érudit du recours à la correspondance complète; on peut se demander aussi pourquoi des années 1630 à 1672, limites extrêmes de cette dernière, M. Brette n'a choisi que les douze années indiquées sur le titre de son livre; mais il est certain qu'on ne parcourt pas sans un certain plaisir les épîtres souvent mordantes de notre médecin, encore que les notes explicatives ne nous semblent pas partout suffisantes pour en bien comprendre le

texte [1]. Il y a trop de détails encore que le grand public trouvera médiocrement attrayants, et la difficulté de se reconnaître parmi la foule des personnages absolument oubliés de nos jours, paralysera le zèle même des érudits. On hésitera d'ailleurs plus que jamais à se servir de Gui-Patin comme d'une source historique, après avoir lu l'introduction si sévère — je ne dis pas qu'elle soit injuste — de M. Edme Champion et ses dires ne seront admis que lorsqu'on pourra les corroborer d'un autre témoignage. Le titre *La France au milieu du* XVII[e] *siècle* nous semble aussi bien ambitieux ; si l'on tenait à placer un énoncé général au-dessus du nom de Gui-Patin, celui de *Paris de 1648 à 1661* aurait largement suffi et encore aurait-il dépassé le cadre du tableau, car ces racontars médicaux et autres ne nous donnent qu'un petit coin, passablement bourgeois, du Paris d'alors ; ils sont curieux surtout par l'extrême liberté avec laquelle l'acrimonieux docteur s'exprime sur les hommes et les choses ; il devait être bien sûr de la discrétion de ses correspondants !

R.

A. Bourquin et J.-J. Salverda de Grave : **Grammaire Française, à l'usage des Néerlandais**. Leide, Kapteijn, 1901. — Un vol. in-8° de x-142 pages.

La nouvelle *Grammaire française* de MM. Bourquin et Salvedra de Grave rendra-t-elle de notables services aux Hollandais, auxquels de par son titre elle semble destinée, je l'ignore : ce qui est certain, c'est qu'elle mériterait de trouver aussi beaucoup de lecteurs en France. Le titre, en effet, ne doit pas ici faire illusion : je trouve bien çà et là dans le volume quelques points de comparaison indiqués avec le néerlandais, mais, quoique j'aie le regret d'ignorer cet idiome, je ne pense pas qu'ils suffisent à épuiser la matière. Donc ce n'est point dans ces rapprochements assez clairsemés qu'est l'intérêt du livre, et ce n'est pas de ce point de vue que j'entends le juger. Nous avons là bel et bien une « grammaire française » dans toute la force du terme : que vaut-elle ? Elle se divise en deux parties : une *morphologie* qui va de la page 5 à la page 64, et une *syntaxe* qui occupe le reste du volume. Il n'est à peu près rien dit ici de l'orthographe et des sons, sans doute parce que les auteurs ont précédemment publié à part un *Précis de Phonétique française, à l'usage des Néerlandais*. De la partie morphologique du présent livre je ne vois pas grand' chose à dire, et j'avouerai même qu'elle ne m'a satisfait qu'à moitié. J'y remarque une tentative pour classer les verbes français, faite « à l'usage de ceux qui ne savent pas le latin » : toute classification de

1. Il y a, d'ailleurs, d'assez nombreuses fautes d'impression ; c'est ainsi qu'on lit quelque part que Colbert est « un secondaz Marin ».

ce genre est artificielle, d'une utilité contestable, et somme toute assez obscure. Quant au reste de l'exposé des formes, il m'a paru se modeler plus ou moins sur l'*Elementarbuch des gesprochenen Franzoesisch* de Beyer et Passy, sans en avoir probablement la valeur pratique. J'ai hâte d'arriver à la syntaxe, qui, d'après moi, est la partie vraiment neuve et originale de ce petit livre, excellente à bien des égards, quoique susceptible encore de quelques retouches et de certaines additions. D'abord, ce n'est pas un mince mérite d'avoir su faire tenir l'essentiel en quatre-vingts pages, dont l'impression est large, nette, et dont les détails typographiques sont en général heureusement choisis [1]. Puis, par dessus tout, ce qu'il y a dans ces pages, c'est une analyse très serrée de la phrase française, des groupes qui la constituent, et de la façon dont s'ordonnent ces groupes. On voit bien — ne fût-ce qu'à l'emploi d'une terminologie rigoureuse et acceptable dans son ensemble — que les auteurs ont mûrement réfléchi sur leur sujet ; on sent aussi qu'ils sont au courant des discussions délicates qui ont eu lieu ces derniers temps, qu'ils connaissent par exemple l'opuscule de M. Ries et même ceux de M. C. Svédelius. Ils ont largement profité du dernier volume de la Grammaire de M. Meyer-Lübke, mais cela en toute indépendance, condensant la matière avec une précision méthodique qui égale, si elle ne la surpasse celle de Delbœuf et Roersch dans leur excellente grammaire à l'usage de l'enseignement moyen en Belgique.

Il est bien difficile de résumer une analyse déjà si serrée par elle-même, et qu'il faut avoir sous les yeux pour en goûter l'ordonnance. Je ne l'entreprendrai pas ici ; je dois me contenter de quelques observations. Et tout d'abord, dans leur grand désir de condenser les choses, les auteurs n'ont-ils pas commis quelques oublis ? Lorsqu'à la p. 67 ils étudient la forme interrogative de la phrase, ils se contentent de dire qu'elle est marquée le plus souvent par un changement de construction et quelquefois pas un changement de ton (*a-t-il perdu son père ? il a perdu son père ?*). Cela vraiment ne saurait suffire. Nous avons en français une troisième forme, et qui est de beaucoup la plus fréquente (*est-ce qu'il a perdu son père ?*) : autrement dit le groupe *est-ce que* en est venu à fonctionner comme particule interrogative, et ne pas le signaler c'est commettre un oubli grave. Ailleurs, s'il n'y a pas oubli proprement dit, les ressources de la langue n'ont cependant pas toujours été assez mises en relief. Ainsi je trouve une ligne (exactement une ligne, la dernière de la p. 91) consacrée incidemment à l'emploi de *on* comme sujet indéterminé du verbe : étant donnée l'importance qu'a prise cette tournure dans notre stylistique,

1. Je ferai exception pour la distinction établie entre certains groupes (pp. 108-111) à l'aide de caractères italiques dont le corps est trop voisin : il y a là quelque chose qui ne frappe pas l'œil.

c'est vraiment fort peu. Je sais bien que les auteurs ont pris le terme de « grammaire » dans un sens très strict, et nous ont avertis au début de leur préface qu' « une grammaire n'est ni une espèce de dictionnaire, ni un recueil d'expressions idiomatiques ». Soit. Je ne refuse pas de les suivre sur le terrain ainsi délimité, et je prétends alors que, en dehors de toute question de vocabulaire, ils auraient dû admettre à la p. 95, parmi « les verbes qui entrent en groupe avec un infinitif pour exprimer des rapports temporels » l'expression *je suis en train de* : c'est actuellement le véritable présent duratif du français, comparable à l'anglais *I am smoking*. De même, à la p. 140, puisqu'ils ont signalé le tour concessif qui repose sur l'emploi du seul subjonctif, pourquoi n'avoir pas cité celui qui peut se construire à l'aide de *avoir beau*? Des expressions du genre de celles-ci n'ont pas trait seulement à la stylistique, elles ont acquis une valeur pleinement grammaticale puisqu'elles traduisent certaines formes de la pensée, et c'est bien en cela que consiste ce que certains linguistes appellent d'une façon un peu abstraite « la conversion de l'élément matériel en élément formel ». Pour en revenir à la locution en cause, nous disons aujourd'hui : *il a beau être riche, il n'est pas heureux*, et nous ne disons plus guère, quoique nous l'écrivions toujours : *quelque riche qu'il soit, il n'est pas heureux*. M. Rodhe, dans les essais récents et si pénétrants qu'il a publiés sur le français moderne, a fait remarquer avec justesse que le fameux tour *quelque... que* est décidément un archaïsme, quoique s'étalant avec un grand luxe d'exemples dans toutes nos grammaires. Or, ici une question se pose : dans la leur, quel est l'usage qu'ont cherché à analyser MM. Bourquin et Salverda? Est-ce l'usage parlé, ou l'usage écrit? Ils ont un peu oscillé, se rapprochant tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et je ne leur en fais pas un crime, car le départ est singulièrement délicat. En principe, il semble bien que le français parlé ait été leur objectif, car ils ont relégué dans les remarques et imprimé en petits caractères beaucoup de faits se rapportant à la langue écrite. Mais ils sont loin d'avoir été toujours fidèles à ce dessein. Ainsi il ne faudrait pas, comme ils le font à la p. 101, ranger *il fait bon* parmi les locutions avec lesquelles l'infinitif s'emploie sans *de* : la véritable tendance au contraire est de dire *il fait bon d'être son ami*. En revanche, je n'attribuerais pas seulement à la langue littéraire (p. 142) l'emploi de *ne* dans les phrases comparatives d'inégalité : *il est plus riche qu'on ne croit* est toujours le tour très ordinairement usité en parlant. Enfin, par-dessus tout, il eût fallu éliminer certains exemples, comme celui-ci que je relève à la p. 138 : *Posé que cela soit permis*. Que nous importe que la phrase soit de Corneille (dans la préface de *Mélite*), et que le Dictionnaire général l'ait encore enregistrée, sans la taxer d'archaïsme, ce qui est un tort! Elle n'en produit pas moins un singulier effet sur l'oreille, et jamais, au grand jamais, on ne s'exprime aujourd'hui de la sorte. — Il est

temps de s'arrêter. Je pourrais bien faire remarquer encore qu'à force d'être concis, ce livre en prend parfois un aspect un peu schématique ; ainsi, à propos des pronoms personnels employés comme compléments indirects (p. 81), c'est très bien de donner des exemples des différents cas qui peuvent se produire : *il lui parle* et *il pense à lui*, mais c'est un peu sec ; et pourquoi *lui* dans un cas, *à lui* dans l'autre ? La distinction est délicate et valait sans doute la peine d'être signalée. Toutes ces remarques ne sont pas faites, tant s'en faut, pour diminuer le mérite du livre de MM. Bourquin et Salverda de Grave : elles leur prouveront seulement que je l'ai lu avec un vif intérêt, et ils en tiendront le compte qu'ils voudront pour une édition ultérieure. Leur grammaire en est digne à tous égards.

E. BOURCIEZ.

— Dans un article sur le *De correptione iambica Plautina* de M. Axel W. AHLBERG (1902, I, p. 106) j'avais exprimé le regret de ne pas connaître un opuscule du même auteur sur les Procéleusmatiques des iambes et des trochées dans l'ancienne poésie latine (Lund, 1900). M. A. m'a fait la gracieuseté de me l'envoyer, sous la forme nouvelle qu'il a donnée à son travail, maintenant remanié et complété surtout d'après les travaux de Léo, Lindsay et Skutsch (*De Proceleusmaticis iamborum trochaeorumque antiquae scaenicae poesis Latinae studia metrica et prosodiaca*, Lund, Hjalmar Möller). Principales questions traitées : comment distribuer en pieds forts et pieds faibles les syllabes du procéleusmatique ? Quand admettra-t on la synizèse, l'abréviation iambique ? Y a-t-il rencontre de l'accent avec l'ictus ? La nouveauté de la thèse se trouve dans la seconde partie que vient d'ajouter l'auteur et où, contrairement à l'opinion courante, il défend (surtout contre Ritschl) la légitimité de procéleusmatiques trochaïques (c'est-à-dire de ceux où l'accent tombera sur la première des quatre brèves). Ici, et c'est la différence marquée entre ces procéleusmatiques et ceux qu'on appelle iambiques (accent portant sur la troisième brève), l'usage n'est plus le même d'un auteur à l'autre ; assez fréquents dans Plaute, les procéleusmatiques trochaïques sont rares et contestables dans Terence et dans les fragments. Aussi M. A. procède-t-il ici en distinguant soigneusement les auteurs. Statistiques complètes, une bonne méthode et beaucoup de clarté. — E. T.

— Il n'est pas un romaniste, ou plutôt pas une personne s'occupant de l'histoire de notre langue qui n'ait continuellement l'occasion de feuilleter ces admirables *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik* de M. A. TOBLER, devenus le fondement nécessaire de toute étude de syntaxe historique du français. L'auteur vient d'en réimprimer (Leipzig, Hirzel, 1902) la première série, parue en 1886. Il n'y a ajouté aucun article nouveau, mais enrichi tous les anciens d'exemples et surtout de remarques nouvelles. Nous donnerons une idée suffisante de l'importance de ces additions en disant que le volume a passé de 238 pages à 306 ; quant à leur nature, on peut aisément s'en rendre compte en comparant l'*Index* analytique à celui de la première édition : cet *Index*, complètement remanié par son auteur, M. A. Schulze, s'est amplifié du double ; aujourd'hui, tout à fait complet, il rendra ce précieux volume plus facile encore à consulter que celui qu'il remplace. — A. J.

— Dans un volume intitulé *Les gloses françaises (loazim) de Gerschom de Metz*, Paris, Durlacher, 1902, in-8° de 76 pp. M. Louis Brandin publie et examine au point de vue phonétique et étymologique les gloses des manuscrits de Gerschom de Metz. Cet ouvrage est intéressant par son objet puisqu'il nous met en présence de formes offertes par le lorrain du x° et xi° siècle, et instructif par les résultats auxquels l'auteur est arrivé. Je ne puis parler de la transcription des gloses, toute compétence me faisant défaut pour en apprécier l'exactitude, mais on constate que les recherches étymologiques ont été conduites avec méthode et diligence. Je signale à M. B. les mots dialectaux lorrains suivants qui appuient ses déductions : *harés* (à propos de *aréste*, p. 39), *bacon* (v. p. 41), *broś* (v. p. 42, qui a le sens de cheville et péjorativement s'applique à dent), *couvís* (v. p. 46), *antièr'* (v. p. 33 = étalon), *houmlon* (v. p. 51), *puré* (v. p. 63) et r[é]té (v. p. 64). A propos de *karenk* (v. p. 44) ne peut-on songer comme étymon au germanique *hring-*? Je relève quelques légères erreurs au sujet de mots germaniques. Le mot gotique *baurt*, cité p. 51, doit être corrigé en *baúrd*. De même, le mot ancien haut allemand *huta* (p. 52) doit faire place à *hutta-huttea*, dont on ne peut rapprocher le got. *héthjo* (qui doit être écrit avec *é* et non *e*). Enfin, le français *bande* est issu non d'un germ. *binda* mais d'une forme *band-* (v. got. *bandi*, norr. *band*, etc.) de sorte que *bendèles* (p. 42) doit être expliqué autrement que par **bindella*. — F. P.

— Une nouvelle revue de folklore, *Hessische Blätter für Volkskunde*, dirigée par M. Adolphe Strack, publie sous les auspices d'une société locale son premier fascicule, à Giessen, librairie Otto Kindt, 1 mark 50. Deux articles surtout, outre quelques autres de moindre étendue, méritent de fixer l'attention : folklore de la Haute-Hesse et Quatrains Hessois; car ils contiennent quantité de formulettes, en prose rythmée ou en vers, d'un grand intérêt à la fois pour le linguiste, l'historien des superstitions et l'amateur de poésie populaire. J'y relève (p. 18) un usage assez étrange : si quelqu'un est venu faire visite à une accouchée, elle ne doit pas le suivre des yeux quand il s'en va. Pourquoi? Dans le folklore ordinaire, c'est l'accouchée qui est infectée de maléfice, et conséquemment ce serait le visiteur qui devrait éviter de se retourner vers elle en la quittant. La prescription ancienne a-t-elle été accidentellement intervertie? Ou bien est-ce une précaution charitable que s'impose envers son visiteur l'accouchée qui a le mauvais œil? C'est le plus probable; car, si l'accouchée regarde un cortège nuptial, la fête finira mal (Wuttke § 277). Touchant mélange de croyances sauvages et de sympathie toute chrétienne. — V. H.

— Le nouveau volume du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse* (XXI° année, fascicules 241-247, janvier-juillet 1901, Bastia, Ollagnier) est, cette fois encore, l'œuvre du savant abbé Letteron. L'infatigable chercheur y publie la *correspondance des agents de France à Gênes avec le ministère* du 28 février 1730 au 30 décembre 1741. Tous les documents qu'il donne, ont été tirés des archives du ministère des affaires étrangères. Ce sont des lettres de nos envoyés, notamment de M. de Campredon, et des réponses de Maurepas, Angervilliers, Amelot qui indiquent à l'agent les résolutions du Conseil royal. L'éditeur dit fort bien dans sa trop courte introduction que le lecteur corse éprouvera, en parcourant ces documents, quelque chose de l'émotion et de la fierté que ressentirent les Athéniens à la représentation des *Perses* d'Eschyle : « transportés d'Athènes à Suse, les vainqueurs de Salamine et de Platée contemplaient avec un orgueil légitime le deuil et la désolation que leur bravoure avait portés au sein des familles perses et jusque dans le palais du Grand Roi. » De même le lecteur

corse se croira transporté à Gênes. La correspondance reproduite par M. Letteron montre presque au jour le jour les difficultés de tout genre dans lesquelles se débat la République génoise, le désarroi qui règne dans ses Conseils, les infinies disputes et l'incapacité absolue de ses sénateurs, sa politique faite de détours et de faux-fuyants, la terreur folle de ses soldats qui se réfugiaient dans les églises plutôt que de s'embarquer pour la Corse. L'historien trouvera dans le volume nombre de renseignemements intéressants sur la campagne à laquelle s'attache le nom de Wachtendonck, sur le roi Théodore, sur la mission de M. de Boissieux. Il faudrait relever au passage plusieurs appréciations curieuses. C'est ainsi que le vice-consul de France à Bastia, d'Angelo, écrit à Campredon que les chefs corses ont élu un roi de carnaval (le baron de Neuhoff) pour n'être pas inquiétés par les puissances étrangères, pour « avoir la bride sur le col » (p. 277). C'est ainsi que s'agite déjà dans les délibérations du ministère et dans le monde de nos diplomates la question de la Corse. Faut-il occuper l'île pour quelque temps ou la garder à jamais? « C'est, écrit Campredon à Maurepas (p. 389), un pays excellent, mais il ne sera jamais d'aucune utilité aux Génois par le défaut de leur gouvernement, fruit d'un esprit de rapine, dont il est impossible qu'ils se corrigent. Il serait bien à souhaiter qu'il leur prît envie de s'en accommoder avec le Roi. Quel relief la possession de cette île ne donnerait-elle pas à la couronne de France! » M. de Boissieux fait les mêmes réflexions : « Rien, dit-il au cardinal Fleury, n'est si digne de votre pitié que l'état affreux où ce malheureux pays est réduit; quelle félicité pour lui, si le Roi voulait le mettre au nombre de ses provinces! J'assure Votre Éminence que ce ne serait pas une des moindres par sa position et la quantité de soldats et de denrées qu'elle fournirait » (p. 411). Ajoutons, en terminant, que nous avons trouvé dans cette publication la source authentique du mot célèbre d'un génois sur la Corse : « Un jour, rapporte M. de Jonville (p. 487), le secrétaire de la République me dit qu'il serait à souhaiter que cette île pût être quelques jours sous l'eau pour en faire périr tous les habitants. » P. 575, lire Hildburghausen et non *Ilburgaussen*. — A. C.

— La brochure de M. Henri Coulon, *La nuit du 4 août 1789* (Paris, Ollendorf. 1902. 166 pp.) est une dissertation d'avocat destinée à prouver que la nuit du 4 août est la date la plus pure de la Révolution et que les pouvoirs publics devraient la déclarer fériée de préférence au 14 juillet. Le sous-titre « étude historique » est injustifié. L'auteur se borne à mettre bout à bout des citations de toute nature, dont il n'indique que rarement la source et qu'il ne songe guère à critiquer. Ces citations sont reliées entre elles par des considérations banales ou par des exclamations plus ou moins éloquentes (par exemple p. 109). En somme, cette brochure, qui n'apporte rien de nouveau, ne servira qu'à grossir la foule des écrits inutiles. — A. M.

— M. Alphonse Aulard a publié une troisième série de ses *Études et leçons sur la Révolution française* (Paris, Alcan. In-8°, 313 pp. 3 fr. 50). On y trouvera les morceaux suivants : I. L'*histoire provinciale de la France contemporaine* (discours prononcé à la séance générale du Congrès des société savantes du 9 juin 1900); II. *Le tutoiement pendant la Révolution*. III. *La convention nationale de Monaco*. IV. *La diplomatie du premier comité de salut public* (ce sont les articles parus dans la revue *La Révolution française* en 1900 avant la publication de la partie correspondante de l'ouvrage de M. Sorel, et on les accueillera volontiers dans leur ensemble; car ils renferment de nombreux et intéressants extraits de la correspondance diplomatique de 1793). V. *La querelle de la* Marseillaise *et du* Réveil

du peuple; VI. *Bonaparte et les poignards des Cinq Cents* (démontre la fable du coup de poignard); VII. *La liberté individuelle sous Napoléon Ier*.

— M. Aulard vient de faire paraître presque en même temps le tome cinquième et dernier de *Paris pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire, recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris* (Paris, Cerf, Noblet, Quantin. 1902. In-8°, 925 pp.). Ce volume concerne la période comprise entre le 21 juillet 1798 et le 10 novembre 1799; il se termine par une table alphabétique générale (pp. 791-924) qui sera fort utile.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 juin 1902.

M. Salomon Reinach communique, de la part de Hamdi-bey, directeur du Musée de Constantinople, les photographies de trois grandes statues en marbre et d'une magnifique tête de femme découvertes en février 1902 à Aïdin (Tralles) et transportées au Musée de Constantinople. Les statues sont celles d'une nymphe, d'un athlète au repos et d'une canéphore. Cette dernière est particulièrement intéressante en ce qu'elle permet de compléter une statue tout à fait analogue découverte à Cherchell (Algérie).

M. Hartwig Derenbourg annonce, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau, que cette commission a partagé également le prix, du montant de 1,000 francs, entre M. Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège, pour le tome Ier de sa *Bibliographie des ouvrages arabes depuis 1810*, et M. Israël Lévi, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, pour son édition avec traduction française du texte hébreu nouvellement découvert de l'*Ecclésiastique*.

Sur le rapport de M. Barbier de Meynard, la commission du prix Stanislas Julien a décerné les deux tiers du prix, soit 1,000 francs, à M. de Groot, pour le quatrième volume de son ouvrage intitulé *The religious system of China*, et l'autre tiers, 500 francs, à M. le capitaine Lacroix, auteur d'un travail sur la numismatique annamite.

M. Oppert achève la lecture de sa traduction du commencement du cylindre de Gudéa.

M. Héron de Villefosse communique une note du R. P. Delattre sur la découverte d'un quatrième sarcophage en marbre blanc dans les fouilles de la nécropole punique voisine de Sainte-Monique, à Carthage. Comme les précédents, ce sarcophage est orné de fines peintures où dominent le rouge et le bleu. Sur la cuve on retrouve encore la trace des oves, des rais de cœur et des encadrements. Sur le fronton du couvercle on reconnaît les mêmes ornements au milieu desquels apparaît une peinture représentant Scylla, figurée de face, les bras étendus, le corps se terminant par des avant-corps de chiens hurlants. Le tout est d'une grande finesse.

M. Salomon Reinach lit un mémoire sur le moulage en plâtre des statues antiques et le Sérapis d'Alexandrie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 23 juin — 1902

The Tadhkiratu 'sh-shu'ara (« Memoirs of the poets ») of Dawlatsháh bin 'Ala'u 'd-dawla Bakhtisháh al-ghâzi of Samarqand, edited in the original persian with prefaces and indices by Edward G. BROWNE. Londres et Leyde, 1901.

Pendant que les Timourides régnaient en Perse et que le sultan Bâber s'apprêtait à aller fonder dans l'Inde l'empire des Grands-Mogols, vivait tranquillement, au fond du Khorasan, un petit propriétaire foncier tout occupé de mettre ses terres en valeur et utilisant ses loisirs à rassembler des biographies de poètes persans. C'était Daulet-Châh, dont le père Alâ ed-Daula avait été gouverneur d'Isféraîn et ami intime de Châh-Rokh, fils de Tamerlan ; quant à lui, tournant délibérément le dos à la carrière du pouvoir et des honneurs, il se tenait dans la retraite, se plaignant de ses dettes et de sa pauvreté, et poursuivi par le collecteur d'impôts. Il avait cinquante ans quand il commença à rédiger son *Tadhkirat ech-cho'ará*, qui est la plus ancienne histoire littéraire de la Perse moderne que l'on connaisse, bien qu'elle ne remonte qu'à la fin du XVe siècle (1487) ; elle est la première d'une série complète d'ouvrages de ce genre qui se terminent en 1878 avec le *Medjma' el-Fosahá* de Riza-Qouly-Khân. La première ? pas tout à fait. Elle avait été précédée du *Lobáb el-Albáb* d''Aufi et du *Manâqib ech-cho'ará* d'Abou-Tâhir el-Khâtoûni; mais le premier, excessivement rare (il n'en existe que deux manuscrits connus

en Europe), n'est guère qu'une anthologie poétique presque sans détails biographiques ni dates, et le second est aujourd'hui complètement introuvable. Dans ces conditions, l'ouvrage de Daulet-châh, très répandu et dont toute collection de manuscrits persans comprend un exemplaire, méritait les honneurs de l'impression, et nous devons être reconnaissants à M. Ed. G. B. d'y avoir consacré ses peines et son infatigable labeur.

Le *Tadhkira* était connu depuis longtemps ; il avait été utilisé en 1818 par Hammer pour sa *Geschichte der schönen Redekünste Persiens* et en 1846 par sir Gore Ouseley dans ses *Bibliographical Notices ;* il avait fourni la matière de biographies parues en tête d'éditions d'œuvres poétiques publiées isolément ; le texte en avait enfin été lithographié à Bombay en 1887. M. B. se donne la peine d'expliquer longuement les raisons qui lui ont fait choisir Daulet-châh pour être le premier volume d'une série de publications que nous lui souhaitons longue, et qui répondent peut-être à des objections faites réellement. Il n'était pas nécessaire de tellement insister, une édition orientale n'a que la valeur du manuscrit qui a servi à l'éditeur, quelquefois moins encore, à cause des fautes d'impression ou des corrections, le plus souvent fâcheuses, de ce dernier : et il était vraiment désirable qu'une bonne édition critique mît aux mains de l'étudiant un texte qu'il fallait jusqu'ici consulter en manuscrit ou dans une édition peu accessible. Il est dommage que les nécessités de la publication aient obligé M. B. de renvoyer à un supplément futur sa liste de variantes, qui aurait permis de contrôler dès maintenant l'établissement et la valeur des diverses leçons.

Il est certain que la date relativement basse à laquelle écrivit Daulet-châh enlève beaucoup de valeur à ses anecdotes ; car enfin c'est lui qui a accrédité un bon nombre des circonstances merveilleuses et amplifiées qui entourent la légende de Firdausi, telle qu'elle a été donnée par Mohl en tête de sa publication du *Livre des Rois*. On sait, d'après les travaux de MM. Ethé et Nœldeke, que Nizhâm ed-dîn 'Aroûdhî de Samarqand, auteur du *Tchahâr-Maqâla* (traduit en anglais par M. Browne), visita la tombe de Firdausi, à Toûs, cent ans environ après la mort du grand poète, et raconte d'une façon plus croyable la fameuse histoire de ses rapports avec le sultan Mahmoud le Ghaznévide, l'anecdote des vingt mille (et non soixante mille) pièces d'argent distribuées aux employés du bain, et l'envoi tardif de ballots d'indigo, butin probablement rapporté de l'Inde, de la valeur de soixante mille pièces d'or, entrant par une porte de la ville tandis que le cortège funèbre du poète sortait par l'autre. Il est probable qu'il y a beaucoup d'enjolivements de ce genre dans les autres biographies ; mais en attendant le *Lobâb el-albâb* d' 'Aufî dont M. B. nous promet une édition, nous sommes forcés de nous contenter de ce que Daulet-châh a bien voulu nous dire.

Trois tables complètent l'édition : un index des noms d'hommes, où l'on regrette qu'un signe spécial n'indique pas la page où est donnée la notice biographique du poète, en dehors des endroits où il est seulement cité, une table géographique des noms de lieux et de tribus, et un tableau alphabétique des ouvrages cités. Une préface en style persan des plus élégants prouve que le savant éditeur manie aussi bien la langue de Sa'di que la sienne propre. A signaler en passant une légère confusion : la troisième classe de l'ordre impérial du Lion et du Soleil (p. 11), correspond au grade de commandeur et les insignes se portent au cou, en sautoir; *zib-é çadr* est erroné, il faut *zib-é guerdèn*, comme le portent les brevets quand ils sont correctement établis. — Je ne reprocherai pas à M. G. d'avoir imprimé *bovèd* pour *bèvèd*; la première forme a pour elle un usage presque général en Perse et l'autorité de l'*Endjumèn-ârâï-Nâçirî*; cependant les puristes préfèrent la seconde, la seule admissible étymologiquement. — Après s'être demandé si le nom du poète Pindâr de Réï devait être lu Bundâr (*Biographies of Persian Poets* d'après le *Tarîkh Gozîdé*, dans le journal de la *Royal Asiatic Society*, octobre 1900, p. 23 du tirage à part), M. Browne a conservé finalement la lecture adoptée par Daulet-châh (p. 42). — Malgré les soins apportés par l'éditeur à la correction des épreuves, il s'est encore glissé quelques erreurs provenant de cette difficile question des points diacritiques; ainsi le point qui surmonte la lettre z s'est fréquemment cassé au tirage, notamment p. 35, ligne 21, et *passim*. Dans la préface persane, p. 5, l. 14, au lieu de *naqîsè*, lisez *nafîsè*; p. 6, l. 15, *khiqqèt*, lisez *khiffèt*. P. 10, l. 13, *'aqab-nèmânèd* est une forme usuelle et vulgaire de la conversation pour *dèr-'aqab*. Dans le corps de l'ouvrage : p. 54, l. 17, *yâqtî*, lisez *yâftî*. Dans le vers suivant, le *hamzè* de *tchèï* devrait être placé sur le *hâ*. — P. 31, Roûdagî est plutôt Roûdakî, à cause de Roûdak (le petit ruisseau), lieu de naissance de cet ancêtre de la poésie persane. — P. 79, l. 10. *Lillâhi dourrou qâïlihi*, lisez *darrou*. — P. 403, l. 10, l'*élif* de *bâ* est cassé. — P. 464, l. 2. Je pense que *nèt* est une faute d'impression pour *nè*.

Cl. Huart.

Bernhard Berenson. **The study and criticism of italian art.** London, George Bell, 1901. In-8°, xiv-152 pp., avec 43 planches.

Les sept mémoires réunis dans ce volume ont paru de 1891 à 1901 dans diverses revues, les uns en anglais, les autres en français. Tous contiennent des faits nouveaux ou des idées originales ; la valeur en est d'ailleurs rehaussée par l'illustration, qui reproduit nombre de tableaux inédits ou peu connus. Dans la préface, l'auteur s'excuse d'avoir réimprimé quelques essais juvéniles, mais il le fait avec une

modestie *sui generis* : « Bien que cet article ait été écrit il y a plus de dix ans, lit-on à la p. VI, il prouve que je connaissais déjà Corrège mieux que la plupart des autres écrivains, etc. ». Ce sont là des compliments qu'il vaut mieux se laisser faire par autrui.

I. *Vasari à la lumière de publications récentes*. Amusant article sur l'Hérodote de l'art italien, bavard, inexact, partial, mais doué d'un sentiment infaillible du détail piquant. Le livre d'Antonio Billi, écrit à la fin du XVe siècle et publié en 1891 par M. Frey, est une source commune de l'*Anonimo Magliabecchiano* et de Vasari. On peut dès lors constater avec précision la naissance et le développement de certaines légendes. C'est Billi qui a raconté le premier l'histoire de la Madone de Cimabué portée en triomphe à Sainte-Marie-Nouvelle. Le Cimabué de Vasari, sorte d'« Adam de la peinture », est un mythe; en revanche, la personnalité de Giotto était déjà fixée au XIVe siècle. Le rapport établi par le mythe entre lui et Cimabué est dû au rapprochement de leurs noms dans un passage de Dante. Quant à l'histoire de la découverte du génie de Giotto par Cimabué, qui l'aperçut dessinant des brebis, elle paraît d'abord, vers 1450 seulement, dans Ghiberti. Resterait à chercher l'origine de ce conte, ce que M. B. n'a pas fait; peut-être la trouverait-on dans une œuvre d'art mal interprétée, où un berger assis aurait été considéré comme le portrait du jeune Giotto.

II. *Les images visuelles de Dante*. M. B. insiste sur le caractère plastique des descriptions de Dante; les peintures de Giotto et de Duccio permettent de se faire une idée des images qui se présentaient à son esprit et de son idéal de beauté.

III. *Corrège à Dresde*. Influence du romantisme sur la popularité de Corrège. M. B. étudie particulièrement la jeunesse de l'artiste, formé par Bianchi, Francia, Costa et Dosso, dont l'influence se retrouve dans la *Nativité* (coll. Crespi), la *Sainte Famille* (Hampton Court), le *Christ prenant congé de sa mère* (coll. Benson), l'*Adoration des Mages* (Brera). C'est une fine observation (p. 38) que les chefs-d'œuvre de Corrège sont pleins de cette émotion tendue et sensuelle (*high-strung sensuous emotion*) qui fait songer à une musique de violons.

IV. *Le quatrième centenaire de Corrège*. Nouvelles observations sur ce peintre « essentiellement émotionnel et lyrique », comparable à Shelley et à Keats comme Michel-Ange à Shakespeare, Titien à Milton. Ici, dans l'histoire du développement du génie de Corrège, il n'est plus question de Bianchi, sans qu'aucune note vienne nous expliquer pourquoi.

V. *Amico di Sandro*. Au lieu de dire d'une série de tableaux florentins qu'ils sont du « maître de la Vierge et l'Enfant de la collection Austen à Horsmonden », ce qui a l'inconvénient d'être un peu long, M. B. a imaginé de qualifier cet artiste inconnu d'*Amico di Sandro*,

« ami de Botticelli ». L'idée est ingénieuse et a fait fortune ; j'ai déjà entendu attribuer un tableau sans signature à l'*Amico di Bouguereau*. Mais si M. B. a eu raison d'essayer de constituer une personnalité provisoire à son *Amico*, les photogravures (très intéressantes) qu'il a réunies de ses œuvres éveillent l'idée de deux ou trois *Amici*, et non d'un seul. D'ailleurs, dans les collections où ces tableaux figurent, ils sont attribués d'ordinaire à quatre artistes, les deux Lippi, Botticelli et Ghirlandajo. Le peintre unique postulé par M. B. aurait été vraiment bien inégal. M. Horne a depuis suggéré l'idée que l'*Amico* s'appelait Berto Linaiulo, peintre cité par Billi, par l'*Anonimo* et par Vasari ; mettons que ce fut *il primo Amico* et attendons de connaître les noms des autres.

VI. *Copies d'après des originaux perdus de Giorgione*. Très important mémoire, consacré à une série de tableaux un peu faibles d'exécution, mais où se révèlent tous les caractères de la composition et du coloris de Giorgione. On peut se demander toutefois si M. Cook n'a pas eu raison, dans son *Giorgione*, de considérer plusieurs de ces prétendues copies comme des originaux plus ou moins altérés. La destruction de tant de peintures d'un artiste si célèbre de son vivant, alors que les copies auraient survécu, est chose plus facile à affirmer qu'à expliquer.

VII. *La peinture vénitienne avant Titien*. Compte rendu critique, rempli de remarques et d'attributions originales, de l'exposition de 1898 à la *New Gallery*, où tant d'œuvres importantes de l'école vénitienne se sont trouvées réunies. L'article est accompagné d'une douzaine de planches d'après des tableaux vénitiens dont on ne trouve pas de reproduction dans le commerce.

Comme les précédents volumes du même auteur, celui-ci témoigne d'une connaissance approfondie et précise des écoles d'Italie antérieures à l'éclectisme ; mais l'érudition monumentale n'est que la moindre qualité de M. Berenson. La principale est le don de voir avec intensité, de saisir l'éloquence des menus détails significatifs, et cependant de savoir dominer les détails pour s'élever à une vue d'ensemble sur la psychologie des artistes et des écoles d'art.

Salomon Reinach.

G. Lacour-Gayet. **La marine militaire de la France sous le règne de Louis XV.** x, 561 pp. in-8°. H. Champion, 1902.

Cet excellent livre est une édition refondue et augmentée des conférences faites par l'auteur à l'École supérieure de marine. Les archives de la marine y ont été mises largement à contribution, et l'on y trouvera les renseignements techniques les plus précis sur l'état de la flotte au XVIIIe siècle, tant au point de vue du matériel que du personnel. Le

premier ministre de Louis XV pour la marine, Maurepas, s'initia à ses fonctions de 1715 à 1723 et fut titulaire de 1723 à 1749; malgré sa réputation légendaire de légèreté, Maurepas fut un administrateur intelligent, clairvoyant, aimant son métier et sut réaliser d'importantes réformes; il fut disgrâcié au moment où l'on aurait eu le plus besoin de son expérience pour la préparation de la guerre maritime. Après lui, de 1749 à 1761, cinq ministres se succèdent, Bouillé, Machault, Moras, Massiac, Berryer. Machault imprima à la marine la plus vigoureuse impulsion de 1754 à 1757, mais il fut remplacé par des incapables au plus fort de la guerre de Sept Ans. De 1761 à 1771 le duc de Choiseul et le comte de Praslin relevèrent les arsenaux, reconstruisirent la flotte, assurèrent un bon recrutement des cadres; le dernier ministre de Louis XV, Boynes (1771-1774), détruisit partiellement par des réformes aventureuses les bons résultats obtenus. L'étude de ces ministères est la partie la plus neuve du livre de M. Lacour-Gayet; les opérations maritimes des deux grandes guerres y sont naturellement décrites avec minutie et présentées au lecteur avec une grande clarté. Les deux derniers chapitres sont consacrés aux projets de descente en Angleterre élaborés sous le ministère Choiseul : on consacra beaucoup de temps et d'argent à des enquêtes approfondies sur les meilleurs points d'atterrissement en Angleterre, de départ en France; on fit le compte exact des vaisseaux d'escorte nécessaires, des transports à utiliser, des troupes à embarquer; Louis XV s'en préoccupa lui-même et employa à ces missions le comte de Broglie, le fameux diplomate du secret du roi. Ces plans et ces rapports ne furent jamais utilisés : du moins était-il utile de les analyser et de montrer, comme l'a fait M. Lacour-Gayet, que de Louis XIV à Bonaparte le projet d'un débarquement en Angleterre fut présent à l'esprit de tous.

A. Moret.

Casimir Stryienski. **La mère des trois derniers Bourbons, Marie Josèphe de Saxe et la cour de Louis XV,** d'après des documents inédits, vii-424 pp. in-8° avec un portrait en héliogravure. — Plon-Nourrit, 1902.

Les documents nouveaux qui ont permis à M. Stryienski de mettre en lumière la figure de la mère de Louis XVI, Charles X et Louis XVIII, restée jusqu'ici au second plan de l'histoire, sont de nombreuses lettres de la Dauphine à son frère Xavier de Saxe, et beaucoup de dépêches inédites des ambassadeurs de Saxe en France et de France en Pologne et en Saxe. M. S. prend la princesse Marie-Josèphe au moment de son mariage avec le fils de Louis XV (1747) : elle avait alors quinze ans; par son caractère enjoué, son éducation très soignée, son tact intelligent, plutôt que par sa beauté qui était

médiocre, elle sut peu à peu se gagner l'affection de son mari resté longtemps inconsolable de la mort de sa première femme l'infante Marie-Thérèse, fille de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse. Plus rapidement encore elle s'imposa à la cour sceptique et galante de Louis XV ; elle gagna très vite le cœur de son beau-père, qui ne lui ménage pas les égards et les attentions. Absorbée par l'éducation de ses enfants, elle se consacre entièrement à la vie de famille ; une grande douleur lui fut réservée : en 1761, son fils aîné, le duc de Bourgogne, qui donnait les plus belles espérances, mourut des suites d'une opération chirurgicale rendue nécessaire après un accident. La Dauphine ne semble pas avoir été distraite de ses préoccupations domestiques par la politique : une seule fois elle se mêla aux intrigues à la mode, mais c'était au profit de son frère bien-aimé, Xavier de Saxe. Ce prince fort médiocre d'esprit et de caractère, ne trouvant pas à se faire une situation sortable, espérait obtenir de gré ou de force que son père Auguste III se désistât en sa faveur du trône de Pologne : la Dauphine, par dévouement fraternel, s'intéressa à ses intrigues, s'aboucha avec des émissaires ; il y eut pendant quelques années (1756-1761) un « secret de la Dauphine » parallèlement au secret du roi. « Louis XV fut au courant de ses intrigues et, sans les favoriser, ne les entrava point. » Par malheur, les lettres de la Dauphine à Xavier furent saisies dans les bagages de ce prince après la déroute de Minden (1759) et la cour de Londres fit parvenir ces documents à Varsovie. Il en résulta une brouille entre Auguste et son fils et désormais la Dauphine se désintéressa de la politique. — Marie-Josèphe mourut en 1767, survivant de deux ans au Dauphin. Elle avait contribué à donner à la cour de Louis XV un peu de cette dignité domestique, qui lui manquait fort par la faute du roi. On est cependant frappé, à la lecture du livre de M. Stryienski, de l'agrément et de la bonté qu'apportait Louis XV dans ses rapports avec ses enfants (à part le Dauphin) et petits-enfants : les joies domestiques n'étaient pas sans attraits pour lui, mais il se laissait trop facilement entraîner à d'autres plaisirs. Ce ne sera pas un des moindres mérites du livre plein d'agrément de M. Stryienski de nous avoir mieux fait connaître ce qu'était la vie de famille à la cour de Louis XV.

A. Moret.

F. Calmettes. **Leconte de Lisle et ses Amis,** Paris, in-12, II-345 pp., Perrin, 1902.

L'auteur prend soin, dès le début, de nous informer d'abord qu'il a voulu faire l'histoire d'un demi-siècle littéraire, puis qu'il « n'écrit pas une étude, mais des souvenirs sur les faits qu'il tient soit des témoins ou des rares confidents de la vie du poète, soit du poète lui-même ».

Et, par ainsi, il nous met en même temps à l'aise et dans l'embarras. Comment pourrions-nous, en effet, analyser ici une telle période, racontée avec un semblable mépris de la critique scientifique? Mais, d'autre part, comment oserait-on nous accuser de n'avoir pas « eu de la complaisance », — telle la Philis d'Oronte, — pour un écrivain qui a rassemblé en un gros volume tous *les potins chez la portière ?*

Dans ce flot de souvenirs, la biographie et l'étude des œuvres du poète se noient en quelque manière, et l'on parle de bien des gens et de bien des choses, — parents, amis, connaissances, relations, — sans ordre et aussi sans contrôle. Il est vrai que M. Calmettes enregistre quelque part, au fond d'une note, sa peur du « document décevant ». Que dire au lecteur de l'héroïque Cressot, du laid Bénézit, du faux émeutier de Flotte; et des tentatives de phalanstère, avec Toussenel, sous l'égide de Blanqui; et du mysticisme de Louis Ménard; et de la souveraineté littéraire de Louise Colet? Comment l'entretenir, autrement que par prétérition, de Baudelaire le méphistophéliste; et de la Brasserie des Martyrs; et de Catulle Mendès qui semblait un Christ du Nord, et qui groupait autour de lui, à *la Revue Fantaisiste*, Gozlan, Monselet, Noriac, Asselineau, Scholl, Cladel, Daudet; et de Marras, qui tonnait du thorax, et qui, comme L. X. de Ricard et la plupart des autres, venait de notre Midi; et de Léon Dierx, qui ressemblait à Leconte de Lisle et qui a l'âme si haute; et de Villiers de l'Isle Adam, incomplet sublime, original dans tous les sens du terme, et côtoyeur du chaos mental, qui mettait si bas la prose rythmée de F. Coppée? Hérédia, France, Banville, des illustres; Barracand, Mérat, Cazalis, des oubliés, se coudoient en ce bousculant cinématographe. Et Verlaine, plus déréglé qu'harmonieux; et Mallarmé, au paroxysme de l'abscons! Et les attaques au génie de V. Hugo, au style de Musset et de Lamartine, avec la pauvreté persistante du ménage de Leconte de Lisle, auquel Foucque vint proposer d'écrire des chansons pour Thérésa! Et les jugements piquants, tels celui sur J. Lemaître, « un garçon d'esprit, qui arrive à proférer des choses bêtes »; et celui sur Émile Zola, « souilleur littéraire, » écrivant « des pages de honte plaquées, comme des taches de sanie, sur une robuste structure », sanglier sans rien de sauvage. Il n'est pas jusqu'à Desbarolles qui ne vienne jouer des mains en ce pandaemonium, où Glatigny apportait un relent du *Roman Comique*, Silvestre ses paysages lunaires, Henri Houssaye sa douce honnêteté, Aicard sa grâce précieuse.

Et le livre de M. Calmettes est intéressant, encore que gonflé d'inutilités au milieu de petits faits anecdotiques assez curieux, — sans ordre et sans plan, comme un *Menagiana*, avec de ci de là des pièces de menue monnaie historique du bon coin, — ayant les qualités et aussi les défauts du reportage et de l'interview, même la maladresse de compromettre son héros pour une révélation piquante : Leconte de

Lisle émargeant aux fonds secrets de l'Empire. Ce qui vaut le plus en cette œuvre disparate, c'est d'essayer de détruire cette sotte réputation d'impassible, faite trop longtemps au poète, qui fut souvent sans contredit un douloureux sensitif, et de conclure en nous montrant « le lutteur invaincu de l'idéal, la pure conscience de poésie, » qui honora vraiment, dans la mesure de ses forces, un demi-siècle littéraire, non des moindres.

Pierre Brun.

G. Th. Fechner. **Das Büchlein vom Leben nach dem Tode**, 4ᵉ éd. Hamburg u. Leipzig, L. Voss, 1900.

Cette réimpression de ce petit traité de Fechner coïncidant avec les nouvelles éditions de *Nanna oder des Seelenleben der Pflanzen* (2ᵉ éd. 1899) et de *Zendavesta oder über die Dinge des Himmels und des Jenseits* (2ᵉ éd. 1901) est un symptôme bien significatif de l'intérêt nouveau avec lequel notre époque de néo-romantisme considère aujourd'hui les essais théosophiques de Fechner qui, au moment de leur publication, de 1836 à 1851, en pleine période de matérialisme scientifique, avaient passé presque inaperçus.

H. L.

G. von Mayr. **Die Pflicht im Wirtschaftsleben**; Tübingen, Laupp, 1900.

La brochure de M. de Mayr est une protestation contre le pessimisme moral professé par les adeptes du « matérialisme économique » qui tendent à « réduire l'homme à l'état de bête du troupeau de la vie économique » (7), à n'estimer toutes les manifestations de la vie humaine qu'en raison de leur utilité économique et à proclamer avec M. Werner Sombart que « la recherche de la moralité au détriment du progrès économique est le commencement de la fin » (9). M. de M. cherche à réfuter cette théorie qu'il juge dangereuse et anti-sociale en montrant l'importance du droit et de la morale usuelle (*Sitte*) dans les trois principaux problèmes de l'économie politique, la consommation, la production et la répartition des biens. Il fait voir en particulier le rôle que les considérations éthiques jouent dans la législation qui tend à chaque instant à faire prévaloir des fins morales sur des intérêts étroitement utilitaires. Et il conclut à la nécessité de développer par l'éducation la notion du devoir moral dans la vie économique.

H. L.

G. Karo. **Auf dem Wege zur Wahrheit. Für Suchende** ; Tübingen und Leipzig, Mohr 1901.

Le petit livre de M. Karo est un exposé populaire de philosophie chrétienne conçu dans un esprit de sincère libéralisme et de large tolérance. L'auteur affirme que le plus grand ennemi du christianisme n'est ni l'incrédulité ni le scepticisme, mais l'autoritarisme en matière de foi, et « qu'une église ne mérite pas de vivre si elle ne sait pas respirer au grand air de la liberté ». Son point de vue se rapproche beaucoup, comme il le dit du reste dans sa préface, des idées de Richard Rothe, le représentant le plus éminent de l'école dite de la conciliation. Comme Rothe, M. K. voit dans le développement autonome de l'*esprit* et dans son affranchissement progressif des éléments matériels auxquels il est primitivement lié le but final où tend l'humanité, l'idéal suprême réalisé par le second Adam, Jésus-Christ en qui s'incarne pleinement l'Esprit immortel, semblable à Dieu, définitivement dégagé de la matière. On lit avec un certain intérêt ce livre dont la valeur scientifique est peut-être problématique, mais où la pensée spéculative s'allie curieusement, et selon des proportions assez difficiles à déterminer avec précision, avec l'intuition religieuse.

H. L.

Kurd Lasswitz. **Wirklichkeiten. Beiträge zum Weltverständnis**; Berlin, Felber, 1900.

C'est une conception du monde et une profession de foi que nous expose M. Lasswitz dans ce volume écrit avec chaleur, d'une plume alerte et sans aucun pédantisme scolastique. Il repousse d'une part l'idéalisme qui veut expliquer le mouvement par « l'âme du monde » c'est-à-dire par le fait de la conscience de soi. L'univers tel qu'il apparaît à la connaissance est constitué par une multiplicité de systèmes toujours plus complexes — atomes, molécules, corps, planètes, systèmes solaires, organismes, plantes, animaux ou hommes — dont l'unité réelle est constituée par la loi qui détermine les relations réciproques de leurs parties entre elles ; cet univers est un mécanisme nécessaire dans toutes ses parties et pourrait exister sans qu'il y eut d'être conscient, d'esprit, ni d'âme. Mais M. L. repousse d'autre part l'hypothèse matérialiste qui prétend expliquer l'âme par le mouvement; de la combinaison mécanique des atômes il est impossible de faire jaillir à aucun moment la conscience vivante. Nous constatons que l'évolution universelle ne consiste pas seulement dans l'unité de la loi, mais qu'elle est aussi « unité vécue dans la conscience d'esprits individuels » ; il nous apparaît que les unités dont se compose l'univers ou en tout cas certaines de ces unités au moins sont douées de

conscience, qu'elles *sont* et se *sentent être* en même temps. Notre corps est un de ces systèmes, une de ces unités; et nous savons d'expérience certaine et immédiate qu'il est conscient de son unité. Or, c'est dans ce sentiment immédiat et inconditionné de notre existence que M. L. voit le centre même de notre vie supérieure. Tout ce que je sais des autres et tout ce que les autres peuvent savoir de moi est relatif, tout ce que je suis en tant qu'objet de connaissance possible est éphémère et périssable. Mais le sentiment *que* je suis est absolu. Ce sentiment se sait supérieur à la nécessité universelle, il se prescrit librement une loi, il dit : « il faut » ou « je dois être ». Chaque moi, par le fait qu'il a conscience d'être, affirme ce même « je dois être ». Or cette volonté absolue ressentie par la multiplicité des *moi* individuels d'accomplir un seul et même « devoir » inconditionné n'est autre chose que la loi morale. Lorsque l'homme a pris conscience de cette loi morale il devient une *personnalité morale*. Et en cette qualité il est impérissable, car il n'est pas soumis au temps, il est une forme de cette loi intemporelle antérieure à tout univers réel et qui prescrit *que* le monde *doit être*, il est une parcelle du vouloir absolu et infini, qui se donne à lui-même sa loi, et ne voit dans l'univers qu'un moyen pour réaliser la personnalité morale. On suivra avec intérêt M. Lasswitz dans l'exposé de ses théories qui rappellent tantôt Fechner tantôt Fichte et qui nous apparaissent comme un nouveau et intéressant symptôme de ce besoin métaphysique qui se manifeste en ce moment avec tant de force parmi les artistes et les penseurs allemands.

H. L.

Karl Chr. Fr. KRAUSE. **Der Menschheitbund** nebst Anhang und Nachtraegen aus dem handschriftlichen Nachlasse hgg. von R. Vetter; Berlin, Felber, 1900, 1 vol. in-8°.

On sait que l'une des convictions les plus chères de Krause est son idée que l'humanité évolue nécessairement vers une alliance générale de tous les hommes (*Menschheitbund*) au dessus de laquelle il rêvait même une alliance universelle de toutes les créatures du système solaire, alliance par laquelle se réaliserait la destinée suprême de l'humanité qui est la communauté d'existence avec tous les êtres doués de raison et avec Dieu. Ce volume, qui continue la longue série d'œuvres inédites de Krause qui se publie depuis 1882, est ainsi consacré à l'un des problèmes qui ont le plus passionné ce curieux et original philosophe.

H. L.

L. Goldschmidt. **Marginalien und Register zu Kants Kritik der reinen Vernunft** von G. S. A. Mellin. Neuherausgegeben und mit einer Begleitschrift *Zur Würdigung der Kritik der reinen Vernunft* versehen; Gothe. Thienemann, 1900.

L. Goldschmidt. **Kantkritik oder Kantstudium**; Gotha, Thienemann, 1901.

« Kant, dit M. Goldschmidt, est le premier philosophe qu'on ne puisse traiter ni au point de vue historique ni de haut en bas ». Il faut, selon lui, lire la *Critique de la Raison pure* de la même manière qu'on lit un ouvrage de mathématique, avec la conviction qu'on y trouvera une vérité non point relative et historique, mais définitive, éternelle, absolue, et ne pas cesser son étude avant d'avoir *compris*, c'est-à-dire reconnu l'exactitude scientifique et rigoureuse de toutes les propositions de Kant. « Pour réussir dans ce travail d'assimilation, il est nécessaire, si l'on en croit M. Goldschmidt, de mettre de côté tout ce qui a été écrit sur Kant pour se plonger exclusivement dans l'étude même du texte. En vue de cette étude toute objective un seul livre peut rendre des services réels, ce sont les *Notes marginales* et le lexique de Mellin qui datent de 1794 et dont Kant lui-même a reconnu la valeur exceptionnelle. Les notes constituent une sorte de résumé qui permet, au cours d'une lecture, de se remémorer rapidement l'enchaînement des idées et de déterminer tout de suite la place de tel ou tel développement dans le plan d'ensemble; le lexique fournit rapidement tous les textes importants concernant une question donnée. Il est hors de doute que M. G. a rendu un réel service aux lecteurs de la *Critique de la raison pure* en rééditant cet opuscule peu connu et réellement utile. — Plus discutable est la valeur de la partie originale des deux volumes de M. Goldschmidt. Il combat avec une extrême vivacité l'interprétation que donne M. Paulsen des idées maîtresses de Kant dans son étude bien connue de 1898; il trouve réuni dans ce livre, dit-il, « tout ce qu'on a jamais opposé de critiques injustes et inintelligentes à l'œuvre et à la personnalité de Kant » et affirme que c'en serait fait à jamais de l'autorité qui s'attache au nom de Kant si cette critique était le moins du monde fondée. Il voit en M. Paulsen le type de ces demi-philosophes qui prétendent juger Kant avant de l'avoir compris et se permettent de parler de la valeur « historique » de son système sans se douter que Kant, en évitant le double écueil du dogmatisme métaphysique qui se perd dans les nuages et du scepticisme confus qui se donne des airs profonds en discutant à perte de vue sur des possibilités dénuées de toute vraisemblance, a jeté les bases inébranlables de *toute* philosophie véritablement scientifique. On lira non sans profit — non sans quelque peine, aussi, d'ailleurs — cette apologie de la pure doctrine Kantienne; et M. Goldschmidt a mille fois raison de recommander la lecture directe et attentive de Kant lui-même; mais je doute qu'il conver-

tisse beaucoup de lecteurs à son robuste dogmatisme non plus qu'à l'opinion vraiment trop désavantageuse qu'il se fait de la probité scientifique de ses confrères en Kantisme.

H. H.

— La seconde édition du traité de morale de M. W. Herrmann (*Ethik* ; Tübingen, Mohr, 1901 ; in-8°, xii-204 pages) a suivi de très près la première (cf. *Revue* du 15 avril 1901, p. 298), qu'elle reproduit avec de très légères modifications.

— Dans sa conférence sur la valeur durable de l'Ancien Testament (*Die bleibende Bedeutung des Alten Testaments*; Tübingen, Mohr, 1902 ; in-8°, 38 pages), M. E. Kautzsch répond à certaines attaques venues de divers côtés, même de théologiens qui ont proposé de faire servir le Nouveau Testament seul à l'éducation chrétienne ; il commence par faire la part du feu, abandonnant la théorie « mécanique » de l'inspiration et de la vérité absolue de l'Écriture entière ; il fait valoir, en le ramenant à sa juste mesure, le mérite accessoire de l'Ancien Testament envisagé comme document littéraire ; il insiste principalement sur la haute signification morale et religieuse de l'ensemble ; mais il laisse entendre, en finissant, que l'on ne sait pas utiliser la meilleure partie, les écrits prophétiques. L'emploi de la Bible comme moyen d'éducation et d'édification morale n'est plus chose si simple ni si facile qu'on le croyait jadis. C'est ce qui résulte du plaidoyer de M. Kautzsch, nonobstant la justesse de ses conclusions. — A. F.

— Le volume nouveau (fascicules 248-249) du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse* contient, outre un appendice, une étude de 268 pages, *Genova e la Corsica, 1358-1378*. Cette étude a pour auteur M. le général Ugo Assereto. Elle avait déjà paru dans le *Journal historique et littéraire de la Ligurie*, puis à part, et l'abbé Letteron en avait rendu compte dans notre *Revue*. Ce beau travail sur les rapports de Gênes et de la Corse au milieu du xiv° siècle est reproduit aujourd'hui par le Bulletin bastiais avec quelques modifications et de savantes notes qui en augmentent la valeur. Grâce à l'excellente monographie du général appuyée sur d'irréfutables documents, la figure de Sambucuccio d'Alando sort enfin de la légende pour entrer dans l'histoire. — A. C.

— M. Jacques Parmentier a fait tirer à part la traduction du mystère de la papesse Jeanne qu'il avait publiée dans la *Revue des langues vivantes* (*Le Mystère de la papesse Jeanne en Allemagne*. Paris, Didier. In-8° ; 36 pp.). Il donne d'abord un rapide aperçu du drame (pp. 3-5) ; puis il traduit le drame qui s'intitule, comme on sait, *Un beau jeu de dame Jutta*, et qui fut écrit en 1480 par le prêtre Theodorich Schernberg (pp. 5-35) ; quelques observations historiques sur la légende terminent ce travail qui ne peut manquer d'être utilement consulté. — A. C.

— On lit avec le plus vif intérêt l'étude de quarante pages que M. Eugène Müntz vient de publier dans la *Revue d'Alsace* sur la petite ville de Wœrth et qu'il a fait tirer à part (*Une ville de la Basse-Alsace à l'époque de la guerre de Trente Ans, Wœrth*. Rixheim, impr. Sutter). M. Müntz a puisé surtout dans les registres paroissiaux de la ville qui ont été rédigés par les pasteurs et qui sont aujourd'hui conservés à la mairie. Il dresse la liste de ces pasteurs, puis retrace les vicissitudes de Wœrth dans l'antiquité, au moyen âge et au xvi° siècle. C'est au xvi° siècle que la comtesse Elsa de Deux-Ponts Bitche réside à Wœrth, que le

comte Jacques des Deux-Ponts Bitche-Lichtenberg reconstruit le château, que le mariage de la fille de Jacques avec un comte de Hanau-Lichtenberg fait entrer Wœrth dans la famille des Hanau. La région semble alors avoir été très prospère. Mais durant la guerre de Trente Ans Wœrth souffre d'horribles calamités. M. Müntz laisse la parole aux documents, et si brèves, si laconiques que soient les notes qu'il a consultées, on devine, comme il dit, des atrocités comparables à celles que raconte l'auteur du *Simplicissimus* : pendant plusieurs années Wœrth fut complètement désert et les orties poussaient dans les maisons! Mais il y a dans ce travail d'autres détails moins tristes : par exemple, sur l'organisation ecclésiastique et la vie religieuse de ce temps-là, sur les mariages, sur les admonestations que les pasteurs adressaient aux mariées mal famées, sur la sorcellerie. Quelques traits sont piquants : en 1622, le pasteur consigne sur le livre des décès la mort d'un nommé Gall Meyer « ein gottloser Hoffdiener und *Schwab darzue* ». Cet attachant et curieux essai, que les historiens de l'Alsace et de la guerre de Trente Ans ne pourront négliger, se termine par quelques notes sur Gersdorf, la voisine de Wœrth. — A. C.

— M. Albert Waddington, professeur à l'Université de Lyon, a été chargé de publier dans le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, le volume relatif à la *Prusse* (civ-628 pages, grand in-8°, chez Alcan, 1901). L'auteur de *l'Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern* était tout désigné au choix de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères. L'introduction et les notes dont il a encadré le texte des instructions envoyées à Berlin sont une nouvelle preuve de sa science et de la compétence spéciale qu'il possède sur l'histoire diplomatique de la Prusse. Il est permis de faire des réserves sur la conception même du recueil — car, en bonne critique, les instructions qu'on publie n'ont pas la même valeur que les dépêches qu'on laisse inédites, et dont un inventaire analytique n'eût pas été impossible —. Mais on ne saurait nier que la collection soit éditée dans les conditions les plus satisfaisantes, et elle devient d'autant plus précieuse qu'elle prend plus d'ampleur. Le volume de M. W. est en tous points digne des précédents. Tout au plus pourrait-on regretter quelque disproportion dans l'Introduction. Du moins, il nous a semblé que les huit pages où M. W. résume la période diplomatique qui va de 1756 à 1789, contrastaient par leur brièveté avec l'ampleur de quelques-uns des développements précédents. — G. P.

— On pourrait aisément, sur quelques points de détail, chercher chicane au *Sieyès* que M. Albéric Neton a publié chez Perrin en un volume in-8° de 460 pages « d'après des documents inédits ». Les références sont sporadiques et trop souvent imprécises; le livre n'a pas de tables alphabétiques; on regrette que l'auteur n'ait pas cru devoir donner un portrait de Sieyès et un fac-similé de son écriture ; les idées politiques de Sieyès ne sont nulle part étudiées d'ensemble, mais seulement à propos de chacune des déclarations du célèbre théoricien, de sorte qu'on a quelque peine à se rendre compte en quoi consistait le « système » de Sieyès, sous quelles influences ou par réaction contre quelles doctrines il s'est développé. Le récit de quelques incidents particulièrement intéressants, notamment des relations de Sieyès avec Bonaparte autour du 18 brumaire, aurait pu être « poussé » plus en détail : toutes les sources actuellement publiées ne semblent pas avoir été utilisées. Sur la mission de Sieyès à Berlin, le sommaire du mémoire que M. Louis Debidour a soutenu à l'École normale supérieure en décembre 1897 pour le diplôme

d'études (*Positions des mémoires présentés à l'École normale supérieure* ...sessions de 1897, 1898 et 1899, p. 1 à 10) est à certains égards plus instructif que le chapitre correspondant du livre de M. N. (pp. 313-352). Mais ces défectuosités ont leur compensation, et largement. M. N. s'est livré à des recherches étendues. Il écrit avec une chaleur communicative. Surtout, il a pour Sieyès cette sympathie clairvoyante, qui est à mi-chemin de l'enthousiasme et du dénigrement, et qui aide à comprendre aussi bien qu'à juger. L'admirable *Notice*, si pénétrante dans sa sobriété, que Mignet avait lue à l'Académie des sciences morales le 28 décembre 1836, n'était qu'une esquisse. Un livre restait à écrire. Le *Sieyès* de M. Neton n'est pas indigne de la préface anticipée qu'en a donné Mignet. — G. P.

— On sait que de 1848 à 1850, le général Koch a publié, sous le titre de *Mémoires de Massena*, « rédigés d'après les documents qu'il a laissés et sur ceux du dépôt de la Guerre et du dépôt des Fortifications » une biographie militaire de « l'Enfant chéri de la Victoire ». Ce travail considérable (il n'a pas moins de 7 vol. in-8° et un atlas) est clair, méthodique, rédigé avec soin, compétence et autorité. Il passait jusqu'à présent pour excellent. Tel n'est pas l'avis de M. Édouard Gachot. Après avoir passé « deux mois d'un travail assidu » à « l'examen des archives du prince » d'Essling (petit-fils de Massena), il s'est convaincu que « Koch n'a fait qu'effleurer le trésor », et il a résolu de donner une nouvelle *Histoire militaire de Massena*, dont le premier volume, portant comme sous-titre : *La première campagne d'Italie, 1795 à 1798*, a paru chez Perrin (1901, in-8° de xx-405 pages, avec gravures, plans et cartes, mais sans table alphabétique). La méthode de M. Gachot a déjà été appréciée dans la *Revue critique* (n° du 12 juin 1899) : elle est restée sensiblement la même ici. Quant à décider jusqu'à quel point l'histoire militaire de Massena « présente, comme l'annonce M. Gachot p. ix, un nouveau Bonaparte et un nouveau Massena », il paraît nécessaire d'attendre que la suite du travail ait paru. Notons cependant dès à présent que M. Gachot a pu travailler aux archives de la Guerre, à Vienne ; qu'il a exploré plusieurs dépôts italiens ; qu'il n'a pas négligé les fonds parisiens des archives nationales et de la Guerre; qu'il s'est donné la peine de « visiter tous les champs de bataille » et de « parcourir les chemins que suivirent les soldats de Bonaparte », bref, qu'il s'est efforcé de donner à son ouvrage une documentation aussi riche et variée que possible. — G. P.

— M. Auguste Boppe a fait tirer à part la notice intéressante et très fournie qu'il a publiée dans le « Carnet de la sabretache » sur *Le régiment albanais* (Berger-Levrault, in-8°, 31 pp.). Ce régiment que le colonel Minot essaya, sous la direction du général Donzelot, d'organiser dans les îles Ioniennes, a compté dans ses rangs la plupart des héros de l'indépendance grecque, Botzaris, Fotto Tzavella et autres palikares et chefs d'Armatoles dont les noms devinrent célèbres. Ces guerriers parurent, il est vrai, de médiocres soldats ; leur indiscipline égalait leur courage; mais Russes, Anglais, agents du sultan, émissaires du pacha de Janina cherchaient tour à tour à les corrompre, et Donzelot n'avait pas assez d'argent pour les retenir. On remarquera dans le travail de M. Boppe, outre une foule de curieux renseignements, les détails qu'il apporte sur le brave Andruzzi « véritable type de l'Albanais loyal et chevaleresque » et qui « serait devenu le véritable chef du régiment albanais sans les circonstances tragiques qui amenèrent sa fin prématurée » (p. 13). — A. C.

— Nous recevons une autre brochure de M. A. Boppe, *Les consulats du Levant, Smyrne* (Berger-Levrault. In-8°, 32 pp.). Il y retrace les destinées de ce consulat en

établissant la liste des consuls depuis le premier titulaire, Claude Rigon, jusqu'au titulaire actuel. Les notices qu'il consacre à chacun de ces agents sont aussi complètes que possible, — on remarque dans le nombre Gaspard de Fontenu, les deux Peyssonnel, Laumond, Jeanbon Saint-André, Choderlos (frère de Laclos), Fourcade, Félix de Beaujour, Pierre David, — et nous y trouvons non seulement des dates, mais des faits intéressants et d'attachantes citations. A la suite des consuls de Smyrne, M. A. Boppe énumère les consuls de Satalie (consulat qui date de 1676 et qui fut supprimé en 1814). Cette plaquette semble être le premier fascicule d'une publication sur les consulats du Levant, et l'on saura gré à l'auteur de dresser ces listes qui n'existaient pas jusqu'ici et qui formeront une contribution utile à l'histoire de notre ministère des affaires étrangères. — A. C.

— Sir John G. Bourinot a récemment donné à la collection que fonda le professeur Prothero sous le titre de *Cambridge historical Series* un *Canada under British Rule, 1760-1900* (avec 8 cartes, Cambridge, at the University Press; London, C. J. Clay. in-8° de xi-346 pp.). Ce nouvel ouvrage du célèbre historien-juriste ne fait pas double emploi avec le *Canada* qu'il avait précédemment publié, en 1897, dans la collection bien connue de *The Story of the Nations* (London, T. Fisher Unwin). Dans *Canada*, M. Bourinot consacrait près de trois cents pages (sur 449) aux origines et à la période française de l'histoire de son pays. Celle-ci n'occupe plus qu'une cinquantaine de pages, en fait d'introduction, dans *Canada under British Rule*. Ainsi, bien que formant chacun un tout complet, les deux ouvrages peuvent être considérés comme se faisant suite l'un à l'autre. Il est à peine besoin de rappeler au public français la haute compétence, l'impartialité et le talent d'exposition de M. B. Disons seulement que, muni de tables alphabétiques, de notices bibliographiques et de cartes, son manuel en partie double est d'un maniement très commode et constitue à l'heure présente de beaucoup le meilleur exposé général d'histoire canadienne. Une édition française en serait désirable. — G. P.

— Dans une conférence, tirée à part, sur *Les leçons de l'histoire* (Paris, Ollendorff. In-8°, 26 pp., o fr. 50), M. Gabriel Monod se demande si l'étude de l'histoire a pour nous une utilité pratique, si elle nous donne des leçons dont nous puissions profiter pour la vie publique et la vie privée. On a dit que son mérite, c'est de ne servir à rien et qu'elle n'est pas plus une école qu'un tribunal, qu'elle ne nous offre qu'une leçon de scepticisme, qu'elle nous présente le spectacle immoral de la vertu persécutée et du vice impuni. M. Monod s'élève contre cette vue pessimiste de l'histoire. Il montre que l'histoire n'est pas aussi incertaine qu'on le prétend, que nous pouvons tirer d'elle des leçons de politique et de philosophie, qu'elle nous apprend à « unir au respect du passé le désir du progrès », à nous « éloigner également de l'esprit de réaction et de l'esprit de révolution ». Il prouve que l'histoire ne nous enseigne pas à mépriser le droit, que, si elle n'est pas une école de morale, elle est « le laboratoire de la morale », qu'elle présente d'autres spectacles que le spectacle du triomphe de la force brutale, qu'elle nous fait voir la faiblesse venant à bout de la violence et « les revanches de la justice immanente sur les succès temporaires du crime ». La thèse de M. Monod, illustrée par des rapprochements nombreux et des exemples saisissants, est exposée avec beaucoup de force et d'éloquence. On ne peut qu'approuver les dernières pages où l'auteur insiste avec une généreuse émotion sur le patriotisme que l'histoire peut inspirer à une nation, sur le véritable patriotisme qui « fait concorder le développement de la patrie avec le développement général de l'humanité », sur

le rôle de la France et de ses enfants qui doivent, sans pratiquer un « exclusivisme farouche », sans être intolérants et sectaires, rester citoyens français et travailler à la puissance du pays. — A. C.

— La collection des *Geisteshelden*, assez semblable à nos *Grands écrivains français* et aux *English Men of Letters*, mais plus compréhensive puisque tous les pays et tous les genres de supériorité intellectuelle s'y trouvent représentés, vient de s'enrichir d'une biographie de *Molière* par M. H. Schneegans (Berlin, Hofmann, 1902 ; in-16 de 261 pp.). Ces huit chapitres valent par un résumé adroit de la vie et de l'œuvre de Molière et par une vulgarisation agréable et sérieuse, plutôt que par la découverte de points de vue nouveaux. La mise à profit de travaux antérieurs y est même, çà et là, un peu trop directe : c'est ainsi que l'analyse du *Médecin volant*, p. 32, est la traduction à peu près littérale de l'analyse de M. Le Breton (Petit de Julleville, V, p. 16). Les origines non-classiques du répertoire de Molière sont réduites trop étroitement à la comédie italienne, au détriment de la tradition gauloise. C'est Pompée, non Sertorius, qui prononçait l'impérieuse réplique citée p. 109, et le texte était «... je parle, *allez*, obéissez ! » Sheridan pourrait être cité p. 253. — F. Baldensperger.

— Sous ce titre, *Les Années de retraite de M. Guizot* (Hachette, 1902, in-16 de xxxv-306 pp.). M. Ch. de Loménie publie les lettres adressées à M. et Mme Lenormant par l'ancien ministre de Louis-Philippe, réfugié en Angleterre après la Révolution de février, installé ensuite, à partir de 1849, dans sa propriété du Val-Richer : retraite laborieuse d'un homme qui ne voudrait pas « mourir les mains pleines », et qui conserve jusqu'à la fin une singulière activité d'esprit. « J'ai eu trois vies, écrit-il le 1er octobre 1865, une littéraire, une politique, une religieuse. » En effet, tandis que son attitude vis-à-vis des choses politiques est le plus souvent celle d'un « spectateur curieux, quoique désintéressé », préoccupé surtout de « dire la vérité à droite et à gauche », le Guizot « unioniste », rêvant d'une réconciliation entre les Églises chrétiennes, est infatigable durant ces vingt années. Une lettre adressée à M. de Loménie par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, et insérée en tête de l'avant-propos, rend hommage à cette préoccupation et au caractère de l'ancien homme d'État. Mais quelle dignité rigide dans le style de ces lettres, même des plus enjouées ! Le style « terne, gris et protestant » de Guizot, disait Victor Hugo : il y a vraiment quelque roideur dans ces lettres d'un homme qui rougit d'un calembour et qui hésite à n'être pas conservateur jusque dans ses imparfaits du subjonctif. — F. Baldensperger.

— A égalité de mérite et de longévité, il y aurait toujours avantage, pour un très grand homme, à être le contemporain strict d'un siècle et à ne pas enjamber, comme Fontenelle, Gœthe ou Chateaubriand, deux à la fois de ces divisions centennales. Victor Hugo joint, à tant de caractères et de supériorités qui l'ont rendu « représentatif » d'un passé récent, le parallélisme de son existence avec le déroulement du xixe siècle presque entier. M. Constant de Tours, dans *le Siècle de Victor Hugo raconté par son œuvre* (Paris, Soc. franç. d'éditions d'art, 1902 ; in-16 de 272 pp.) passe en revue les grands événements de ce siècle, tels que les éclaire et les commente l'œuvre de V. Hugo : chronologie ingénieuse qui fait saillir côte à côte les principaux événements du xixe siècle et les dates importantes de la vie et de l'activité du poète. Le grand défaut de ce procédé, c'est de réduire l'œuvre intellectuelle du xixe siècle à la littérature et à la politique, fécondes en synchronismes avec la carrière de V. Hugo, et de ne point faire à la science et à la philosophie la part qui leur reviennent. Dans le résumé de la page 270, Hugo

est trop uniquement identifié au poète des *Châtiments* et à l'exilé de Guernesey. *Torquemada* devrait être rejeté à sa date de composition, plutôt que d'être examiné à la date de 1843 (p. 136). *Cromwell* a été publié en décembre, non en octobre 1827 (p. 49). A quoi bon (p. 77) le récit des premières amours de Louis-Philippe ? La légende de « l'enfant sublime » (p. 30) est abandonnée depuis assez longtemps. — F. B.

— Le centenaire de Victor Hugo a vu naitre bien des publications hâtives, mal faites et inutiles : tout cédait devant l'actualité. Mais il en fut d'heureuses aussi, et je compte comme telle celle que M. F. Brunetière a eu l'idée de faire avec les leçons rédigées à l'École normale supérieure, deuxième année de Lettres, en l'année 1900-1901, non par lui-même, mais par ses élèves (*Victor Hugo*, 2 vol. in-12; Hachette). L'éminent critique-professeur a tracé le plan, très général et très simple, en 22 chapitres, et dix élèves se sont partagé la besogne, traitant les uns deux, les autres trois des thèmes indiqués, qui embrassent la vie, l'œuvre surtout, et l'influence du grand poète, comme aussi le milieu où son génie se développa. L'idée était ingénieuse et nouvelle : à cet âge, chacun a son opinion à soi, qui n'emprunte que peu à celle du maître et s'appuie sur d'abondantes lectures et de personnelles réflexions. M. Brunetière déclare que c'est ce qu'il exige de ses élèves, avant tout, l'expression d'une opinion personnelle, fût-ce une hérésie. Il résulte de l'ensemble de ces travaux et de ces opinions, non seulement un livre varié et intéressant à toutes sortes d'égards, mais un document : le jugement d'une génération qui naissait à peine quand Victor Hugo est mort, qui ne l'a pas connu et n'a rien subi des préférences ou des préventions de nos générations précédentes, et qui est donc pour lui comme le commencement de la postérité. Mais il faut encore compter un avantage et un résultat, c'est l'exemple que donne une pareille entreprise. Les Normaliens sont une sorte d'élite d'ouvriers littéraires, entourée de toutes les facilités, dotée de tous les outils imaginables. A combien de travaux utiles ne pourrait-on pas atteler ainsi leur collaboration intelligente et active ? M. Brunetière indique l'idée et regrette de ne l'avoir pas eue plus tôt : je crois qu'elle sera féconde en effet et pourra porter ses fruits. — H. de C.

— En général, on étudie plutôt la dogmatique de Schleiermacher que sa philosophie religieuse. Et pourtant la théologie du grand rénovateur de la dogmatique allemande au commencement du xixe siècle repose sur des convictions philosophiques arrêtées et précises. Sa dogmatique n'est parfaitement intelligible que si l'on connaît la philosophie religieuse dont elle dépend. C'est cette philosophie religieuse que M. Eugène Huber (*Die Entwicklung des Religionsbegriffs bei Schleiermacher*, Leipzig, Dietrich, 1901, viii 315 pp.) a voulu nous présenter. Dans une première partie, il a réuni toutes les affirmations de Schleiermacher sur l'essence de la religion et sur le sentiment religieux en général. Il nous montre ainsi comment s'est lentement développée cette conception de la religion, depuis la première édition des « *Discours sur la Religion* » (1799) jusqu'aux « *Lettres à Lücke* » (1829). Dans cette première partie, qui est la plus considérable de l'ouvrage, tous les matériaux ont été réunis pour ceux qui voudront se faire, par les textes, une idée exacte de la philosophie religieuse de Schleiermacher; et, quand on songe aux nombreux ouvrages où ces textes étaient éparpillés, on reconnaîtra que M. H. a rendu un vrai service aux historiens de la théologie allemande en les groupant ainsi par ordre chronologique. Mais ce n'est là que la première partie de la tâche qui s'imposait à M. H. Après nous avoir présenté les *textes* relatifs à la philosophie religieuse de Schleiermacher, il fallait esquisser les *résultats* de cette étude. C'est ce que M. H. a essayé

de faire dans la seconde partie de son livre. Il expose d'une façon nette et précise les rapports de Schleiermacher avec la métaphysique de son temps (II, chap. I), ses prémisses psychologiques (ch. II), les particularités de sa méthode (ch. III), sa conception de l'essence de la religion (ch. IV) et de la personnalité divine (ch. V). Enfin il étudie les rapports de la religion de Schleiermacher avec le dogme, l'imagination, la science théologique. Il ressort de l'étude de M. H. que Schleiermacher a commencé par adopter la philosophie religieuse de Kant. Ce sont des expériences religieuses personnelles dans la vie active, autant que l'influence des Frères Moraves, qui lui ont permis de dépasser le « *moralisme* » de la « *Critique de la Raison pratique* ». Mais les deux tendances, le *criticisme* de Kant et le *mysticisme* des Frères Moraves, traversent tout le système de Schleiermacher. Ce travail par lequel M. Huber débute dans la littérature théologique de notre époque, fait honneur à la conscience et à la patience de son auteur. Si comme cela est fréquent chez les débutants, le développement est parfois un peu lourd et traînant, la méthode générale, qui est celle de nos maîtres communs, MM. O. Pfleiderer et Kaftan, est excellente. Après avoir guidé M. Huber à travers les nombreux documents dont il a dégagé la philosophie religieuse de Schleiermacher, elle permettra certainement au jeune historien de nous donner d'autres travaux plus personnels et non moins utiles. — Henri SCHOEN.

— M. Horst STEPHAN (*Die Lehre Schleiermachers von der Erlösung*, Tubingue et Leipzig, Mohr, 1901, VII, 180 pp. M. 3, 60) n'est ni un disciple de Ritschl ou de Harnack, ni un élève de Pfleiderer, ni un partisan de Frank ou de Kähler. Il n'appartient ni à l'École de Gœttingue, ni au libéralisme avancé, ni à l'ancienne orthodoxie. Il a suivi les cours de M. Kirn, le sympathique et accueillant professeur de Leipzig. Sa méthode se rapproche de celle de la « *théologie de la Conciliation* » (*Vermittelungstheologie*). Le travail, très consciencieux et très bien écrit, par lequel il débute dans la théologie allemande, étudie, d'après Schleiermacher, le but de la *rédemption* et *les moyens de s'approprier le salut*. Il met en pleine lumière les deux tendances qui traversent toute la sotériologie de Schleiermacher : d'une part, la conviction selon laquelle l'essentiel, dans l'œuvre du salut, est la vie religieuse *personnelle*, résultat du sentiment de notre dépendance vis-à-vis de Dieu ; d'autre part, la tendance de Schleiermacher à ramener, avec la plupart de ses contemporains, le particulier au général, l'effort personnel et individuel à la force immanente de Dieu. Par cette adaptation aux tendances de son époque, Schleiermacher risquait de compromettre sa thèse première, celle-là même qu'il avait placée au centre de sa dogmatique ; car le Christ et les croyants risquaient de devenir des instruments passifs de la volonté divine et la vie religieuse ressemblait trop à un processus naturel. Baur, le disciple de Hegel et le célèbre chef de l'école de Tubingue, avait combattu la première thèse de Schleiermacher, pour aboutir, en théologie comme en philosophie, à un monisme voisin du panthéisme de Spinoza. Ce que Baur élimine, c'est précisément ce que M. St. voudrait conserver ; ce que le chef de l'école de Tubingue développe, c'est ce que le jeune critique rejette résolument. Pour M. St. la partie faible de la dogmatique de Schleiermacher est précisément cette adaptation à la métaphysique de l'époque, dans laquelle Baur trouvait « le salut de la dogmatique allemande » et le « summum culmen de la sagesse ». — Henri SCHOEN.

— M. A. PERRAULT-DABOT, archiviste de la Commission des Monuments historiques, et auteur de plusieurs ouvrages sur l'art et l'archéologie du moyen âge qui furent très remarqués, vient de publier en une élégante plaquette une petite mono-

graphie substantielle de la *Tour de Jean sans peur*, seul reste de l'Hôtel de Bourgogne, qui s'élève encore à Paris rue-Étienne-Marcel, et que des travaux récents ont un peu dégagée et consolidée. Des documents précis et d'excellentes photographies soit d'après le monument, avant et après les travaux, soit d'après les dessins et plans inédits de l'architecte Bérard (conservés aux Archives de la Commission des Monuments historiques), donnent un vif attrait à ce souvenir parisien (Henri Laurens, éditeur; brochure in-8°). — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 juin 1902.

M. de Mély communique toutes les plus anciennes représentations du Christ qu'il a pu réunir. Il les a classées chronologiquement et, grâce à des découvertes très récentes, comme la statue de Psammatia de Constantinople (IIIe siècle), acquise par le Musée de Berlin, comme la fresque copte de Baouit (Haute-Egypte), découverte il y a quelques mois par M. Clédat, il a pu établir que jusqu'en 325 le Christ a toujours été représenté imberbe et que, si cette tradition persiste encore pendant deux siècles en Occident, aussitôt après le rêve de Constantin qu'il faut rapprocher du groupe de l'Hémorroïsse de Panéas décrit par Eusèbe, les peintres orientaux représentent officiellement le Christ avec une barbe. Le plus ancien exemple de la nouvelle iconographie est certainement la coupe émaillée de Constantin au Musée Britannique. — M. de Mély rappelle ensuite, mais sans prendre parti, la théorie de M. Cecil Torr qui, en présence de ces images primitives, suppose que le Christ fut crucifié à 21 ans.

M. Paul Viollet annonce que la Commission des Antiquités nationales a décerné les récompenses suivantes: 1re médaille, M. Pallu de Lessert, pour ses *Fastes des provinces africaines sous la domination romaine*; 2e médaille, M. le chanoine Porée, pour son *Histoire de l'abbaye du Bec;* 3e médaille, M. Calmette, pour son étude sur la *Diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve*. M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sera, en outre, saisi d'une proposition tendant à autoriser l'Académie à décerner une quatrième médaille, qui serait accordée à M. Charles de Lasteyrie, pour son ouvrage sur l'*Abbaye de Saint-Martial de Limoges*.

La Commission a de plus décerné les mentions suivantes: 1re mention, M. l'abbé Chomton, *Histoire de l'église Saint-Bénigne de Dijon;* 2e mention, MM. Gauthier et de Sainte-Agathe, *Obituaire du chapitre métropolitain de Besançon;* 3e mention, M. l'abbé Dubarrat, *Missel de Bayonne de 1543*; 4e mention, M. Cazalis de Fondouce, *L'Hérault aux temps préhistoriques; La cachette du fondeur de Launac:* 5e mention, M. Roger Rodière, *Les corps saints de Montreuil*; 6e mention, M. le chanoine Auvergne, *Histoire de Morestel*.

M. Lair annonce que la Commission du prix de Lafons-Mélicocq a attribué un prix de 1,200 francs à M. Levillain, pour ses *Etudes critiques sur les chartes carolingiennes de l'abbaye de Corbie*, et un prix de 600 francs à M. Depoin, pour son *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de MM. Auguste Audollent et Ruprich-Robert, un rapport sur les fouilles exécutées au sommet du Puy-de-Dôme pendant l'été de 1901. Elles ont permis de constater au Nord, sur le flanc de la colline supérieure, l'existence d'un mur épais de soutènement dans lequel on a voulu reconnaître, sans doute un peu prématurément, le piédestal du gigantesque Mercure de Zénodore. Dès aujourd'hui, il semble prouvé, par l'architecture, les bijoux et les monnaies, que la durée du temple de Mercure Dumias s'est prolongée au-delà du terme qu'on lui assigne d'ordinaire sur la foi de Grégoire de Tours.

L'Académie procède à l'élection d'un délégué à chacun des deux Congrès des Orientalistes qui auront prochainement lieu à Hanoï et à Hambourg. Sont élus M. Senart pour Hanoï, et M. Berger pour Hambourg.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 26 — 30 juin — 1902

Kurze vergleichende Grammatik der Indogermanischen Sprachen. Auf Grund des fünfbändigen « Grundrisses der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen von K. Brugmann und B. Delbrück » verfasst von Karl Brugmann. — Erste Lieferung : Einleitung und Lautlehre. — Strasbourg, Trübner, 1902. In-8º, vj-280 pp. Prix : 7 mk.

Le résumé de grammaire comparée de M. Brugmann doit comprendre, en 45 feuilles d'impression environ, l'ensemble de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe indo-européennes. L'auteur compte pouvoir en publier la dernière livraison au printemps de l'année prochaine. S'il y réussit, il aura réalisé un véritable tour de force. Sinon, il n'aura point de scrupule à se faire de nous imposer un plus long délai : il nous a donné, dans son *Grundriss*, de quoi prendre patience.

Le présent volume, consacré à la phonétique, suit sensiblement l'ordre général d'exposition du *Grundriss*. Mais il va s'en dire que, si M. B. a pu enfermer la matière de 1,000 pages en moins de 300, il n'y est parvenu qu'au prix d'indispensables et méritoires sacrifices. Le principal a consisté à reléguer à l'arrière-plan les langues qui n'intéressent pas les humanités classiques ou du moins ne se survivent plus aujourd'hui par une large expansion de descendance : l'arménien, l'albanais, le baltique, même l'avestique et le celte, n'apparaissent ici que pour prendre, dans la classification introductive, le rang qui leur convient, et çà et là pour éclairer, par des exemples d'ailleurs nombreux et savamment choisis, les phénomènes constatés dans le passage du parler proethnique aux idiomes de première importance qui en sont issus, — sanscrit, grec, latin, germanique et slave. — — Sur les autres domaines, les étudiants reçoivent néanmoins, à titre accessoire, toute l'orientation strictement nécessaire.

On ne saurait trop les avertir que l'extrême brièveté de l'ouvrage exigera de leur part un sérieux travail personnel, dont ils apprécieront ultérieurement la fécondité. Dans un résumé de ce genre, chaque

phrase porte, et l'auteur se répète le moins possible : il faut donc que le lecteur s'attache à bien pénétrer sa pensée, à délimiter nettement le champ d'action de chacune des lois formulées, et, pour cela, qu'il revienne souvent en arrière, qu'il se transporte docilement de paragraphe en paragraphe suivant les innombrables références dont le livre est semé. A ce prix, la nouvelle grammaire lui tiendra amplement lieu du *Grundriss*, moyennant qu'il se trouve en mesure de le consulter de temps à autre dans quelque bibliothèque publique.

De toutes les découvertes, en effet, ou plutôt de toutes les hypothèses dignes de mention dont s'est enrichie la linguistique dans ces cinq dernières années, aucune ne paraît avoir échappé à l'information de M. Brugmann, qui y a d'ailleurs apporté lui-même son large contingent. La toute récente *Grammaire Latine* de M. F. Sommer, notamment, figure avec honneur parmi ses citations. Il faut seulement regretter que la belle étude de M. Vendryès n'ait point paru à temps pour lui faire réformer — peut-être — sa théorie de l'accentuation latine.

V. Henry.

Collignon et Couve. **Catalogue des vases peints du Musée National d'Athènes.** 85e fascicule de la Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome. Paris, Fontemoing, 1902. In-8°, pp. I-IX, 1-671.

Lorsque Couve, mon regretté camarade, mourut à Leysin le 31 octobre 1900, il laissait inachevée une histoire de la céramique corinthienne dont M. Collignon nous donnera sans doute prochainement les chapitres terminés. Il y soutenait, contre M. Pottier, que le répertoire des potiers corinthiens ne s'enrichit pas en passant du simple au composé, des motifs linéaires à la reproduction de la figure humaine : suivant lui, et pour des raisons qu'il n'a pu toutes expliquer, la céramique corinthienne aurait pris d'un seul coup ses motifs à l'Orient hellénique. Le catalogue qui nous est présenté aujourd'hui est une œuvre de moindre envergure, mais qui ne laissera pas de rendre les plus grands services. Couve y travailla dès son arrivée à Athènes en 1891, il revint en mission l'achever en 1895, et, quand il mourut, l'ouvrage était presque terminé : il n'y manquait que la dernière main, que, malheureusement, il n'a pu lui donner.

Si l'on ne consulte que le titre, le catalogue n'est pas une œuvre originale. C'est la simple mise au point de l'ouvrage antérieur de M. Collignon. Ce dernier, en 1877, avait décrit et classé les 821 vases qui composaient alors la collection de la Société archéologique. Depuis, les séries athéniennes s'étaient singulièrement enrichies : l'annexion de l'ancien fonds du Ministère, le transfert au Musée Central, les fouilles de Vourva, d'Érétrie, du Cabirion avaient fait du

musée sur presque tous les points l'un des plus riches, sur certains points le seul riche des musées d'Europe. Dans ce dernier quart de siècle, la science céramographique avait d'ailleurs progressé : les découvertes de l'Acropole, celles de Marathon et de Naucratis avaient posé, sans les résoudre, des problèmes nouveaux et modifié la teneur des hypothèses sur lesquelles se fait, tant bien que mal, l'accord des archéologues. Bref, comme M. Collignon en convient loyalement dans sa préface, le classement des vases qu'il avait étudiés était à refaire, et il restait près de deux fois le même nombre de vases à classer et à décrire, soit en tout 1998 numéros. Couve se mit courageusement à l'ouvrage, et il suffit de feuilleter son catalogue pour juger de la conscience qu'il mit à le composer. Non seulement il n'a décrit aucun vase qu'il ne l'ait tenu en main et étudié de près, mais il a revu soigneusement, et sans les accepter jamais que sous bénéfice d'inventaire, les descriptions et les jugements antérieurs. C'est par suite du même scrupule qu'il a évité dans les cas douteux les hypothèses mythologiques, faciles à émettre et dangereuses par leur séduction même, car elles risquent d'égarer un lecteur non prévenu : peut-être a-t-il poussé sur ce point la réserve un peu loin [1], mais c'est volontairement qu'il l'a fait, non par négligence ou par ignorance. Les vases sont classés historiquement, et, dans chaque subdivision, rangés par formes : les groupements peuvent paraître trop nombreux, mais Couve, s'il eût vécu, les aurait sans doute expliqués et justifiés par de courtes notices. De même il aurait évité une certaine monotonie dans l'emploi des épithètes laudatives et aurait donné par endroits plus de précision à la description, prêté plus d'attention encore aux détails techniques et à l'étude des procédés matériels. Son intention était, je le sais, d'illustrer abondamment son catalogue : il est fâcheux que ce complément indispensable du livre lui fasse aujourd'hui défaut. MM. Homolle et Collignon tiendront à honneur de joindre des dessins et des planches aux tables qui nous sont promises dans un prochain supplément.

P. 42 (199), plutôt un tapis qu'un baldaquin. P. 53 (222), certainement un lion. P. 85 (350), un arc (?) au lieu d'une lyre. P. 112 (466), l'hypothèse de M. Wolters est à rejeter et les lions sont des lionnes. P. 128 (491), non un tigre : une panthère, ou, peut-être même, une lionne. P. 138 (531), sirène barbue. P. 146 (557), le costume « oriental » devrait être précisé. P. 156, c'est une question de savoir si ces vases sont attico-corinthiens : il y a d'excellentes raisons pour qu'on les appelle plutôt « attico-ioniens ». P. 166 (614), le peintre n'avait aucune intention de caricature. P. 187 (645), la coupe ne paraît pas corinthienne. P. 191 (651), l'aurige n'est pas féminin.

1. P. 207 (673), Dionysos. P. 263 (829), de même. P. 267 (836), Artémis et Dionysos, etc.

P. 197 (660) et passim, un silène, non un satyre. P. 203 (668), sûrement un aryballe. P. 216, les vases signés ne doivent pas former une catégorie à part. P. 222 (707), au lieu de la « mitre phrygienne », lire une alopekis. P. 235 (751), le revers paraît une scène mythologique. P. 239 (761), faut-il lire διαλλοδρόμο[υ ἆθλον] ? P. 259 (818), vase ionien. P. 282 (871), Encélade. P. 293 (915), ni Héraklès, ni, semble-t-il, Dionysos. P. 301 (951), Énée et Anchise. P. 307 (965), Thésée et le taureau de Marathon. P. 310 (970), peut-être Héraklès et les Kerkopes. P. 323 (1025), Eros. P. 327 (1043), ἀγκύλη. P. 338 (1088), deux autres alabastrons semblables au musée du Louvre. P. 370 (1178), Zeus et Ganymède. P. 389 (1220), au revers, Kéléos (?). P. 405 (1245), Eos et Kephalos. P. 408 (1253), même sujet. P. 416 (1269), détail de technique que nous retrouvons sur les vases italiotes à peintures rouges exécutées sur le fond noir. P. 423 (1286), un sauteur, non un nageur. P. 450 (1387), Artemis. P. 467 (1458), oves sur la phiale. P. 471 (1478), tir du javelot à cheval, pratiqué aux Heraia d'Argos. P. 472 (1482), intéressant pour l'histoire du costume. P. 512 (1598) et passim, un thyrse. P. 514 (1610), Pygmée et grue. P. 517 (1625), à rapprocher de l'Athéna « mélancolique ». P. 528 (1655), le trait n'est pas jaune, mais le noir a jauni. P. 531 (1663), le renvoi au catalogue de Collignon ne devrait pas être à la bibliographie. P. 543 (1688), sûrement une femme. P. 572 (1798), Couve met justement en garde contre l'inexactitude des planches de Chaplain. P. 591 (1854), griffon à tête de lion, souvent représenté sur les vases de Crimée et de Cyrénaïque. P. 599 (1870), Athéna et Aphrodite. P. 629 (1931), Thésée et le taureau. P. 654 (1968), peut-être y aurait-il d'autres identifications à proposer.

La préface, due à M. Collignon, fait de Couve le plus juste éloge. Là ne s'est pas bornée la collaboration de M. Collignon. Il avait donné le premier essai de l'ouvrage : il l'a revu pour l'impression et a pu compléter les indications bibliographiques.

A. de Ridder.

Die Gesetze der Angelsachsen herausgegeben im Auftrage der Savigny-Stiftung von F. Liebermann. Erster Band : Text und Uebersetzung. Erste Lieferung, 1891 (191 p.); zweite Lieferung, 1899 (p. 191 à 371). Halle a. S. Max Niemeyer.

On doit à M. F. Liebermann d'importantes publications sur les lois anglo-saxonnes [1] *Quadripartitus* (1114), 1891 ; *Leges Henrici primi*

1. Sans compter d'autres études de caractère un peu différent comme : *Matrosenstellung aus Landgütern der Kirche London um 1000* (*Archiv f. das Stud. der neueren Sprachen*, CIV, 1/2, 17) ; *zur Geschichte Byrtnoths, des Helden von Maldon* (*Ibid.* CI, 1/2, 15) ; *De accusatoribus aus Pseudo-Isidor* (*Deutsch. Zeitschr. f. Kirchenr.* 1900, n° 111), etc. Add. *Monum. Germaniae histor.* t. 27, 28, et cf. sur ses *Unedirte Anglonormanische Geschichtsquellen*, Pauli, *Gœtting. Gelehrte Anzeigen*, 1879, p. 1427 et Bémont, *Rev. histor.* 1881, 16, p. 204.

(avant 1118), dans les *Transactions of the R. historical society*, 1894; *Ueber die Leges Anglorum saeculo XIII ineunte Londoniis collectae*, 1894[1]; *Ueber Pseudo-Cnuti constitutiones de foresta*, 1894; *Consiliatio Cnuti* (XIIe s.), 1895; *Ueber die Leges Edwardi Confessoris*, 1896; *Die angelsaechsische Verordnung über die Dunsaete* (Archiv für das Studium der neueren Sprachen, t. 102, fasc. 3 et 4); *Ueber die Leis Willelme* (*Ibid.*, t. 106, p. 113-138, 1901); *Ueber das englische Rechtsbuch Leges Henrici*, 1901[2]. Il n'est pas inutile d'en dire quelques mots avant de parler de l'édition critique des Lois anglo-saxonnes qu'il publie en ce moment; les divers documents qu'il a étudiés auparavant s'y retrouvent, en effet, et complètent très utilement les vieux textes. Ces documents sont des œuvres postérieures à la conquête de l'Angleterre par les Normands. Des compilateurs obscurs, dont les noms ne nous sont point parvenus, les ont composés dans le but de faire connaître aux fonctionnaires normands les lois anglo-saxonnes. Suivant un usage assez répandu à une époque dénuée de critique, dans le but de leur donner plus d'autorité, ils ont assez souvent mis leurs travaux sous le nom d'un roi célèbre; c'est ainsi que nous avons eu de fausses constitutions de Cnut, des lois d'Édouard le Confesseur, de Guillaume le Conquérant ou d'Henri Ier. L'érudition moderne ne s'y est pas trompée; elle n'a pas hésité à reconnaître que ces œuvres n'avaient rien d'officiel. Elle est parvenue — et c'est dans une large mesure aux recherches de M. L. que ce résultat est dû, — à déterminer leur date approximative, à en rectifier le texte, à en reconnaître les sources. On peut distinguer dans cette série de recueils juridiques dus aux mêmes besoins trois groupes, l'un comprenant des travaux partiels sur les lois anglo-saxonnes, l'autre des travaux d'ensemble, un troisième donnant des textes mêlés d'origine diverse.

Au groupe des travaux d'ensemble appartiennent le *Quadripartitus* et les *Leges Henrici*. Le *Quadripartitus* qui, comme son nom l'indique, devait comprendre quatre parties ou livres, mais dont nous ne possédons que les deux premiers livres, a été composé en 1114; il contient une traduction latine (parfois peu exacte) des lois anglo-saxonnes depuis Alfred le Grand. M. L. en a donné le premier une édition critique, en utilisant quarante-huit manuscrits; mais ce livre n'était pas inconnu avant lui et Du Cange en avait emprunté des extraits pour son Glossaire à la chronique de Brompton. Les *Leges Henrici* sont une œuvre plus personnelle; aux éléments anglo-saxons l'auteur a joint des matériaux tirés des lois franques (Loi Salique *emendata* et L. *Ribuaria*) et des Capitulaires, ainsi que des recueils canoniques composés

---

1. Cf. Bémont, *Rev. critique*, 1894, p. 191.

2. Cf. sur ces travaux divers articles de K. Maurer, *Kritische Vierteljahrschrift*, *Neue Folge*, 17, p. 338; *Englische Studien*, 1892, p. 114-400; 1893, p. 445; 1894, p. 120; 1895, p. 57; 1896, p. 74.

en France comme les Fausses Décrétales ou la Panormie d'Yves de Chartres; il n'a connu ni le Décret de Gratien, ni, semble-t-il, celui de Burchard de Worms. M. L. en place la composition entre 1110 et 1118; elle est postérieure à 1110, parce que l'on y a utilisé une forme primitive du *Quadripartitus* qui ne peut guère remonter plus haut que cette année; elle est antérieure à 1118, parce que la reine Mathilde, morte en 1118, y est supposée vivante. — Vers la même époque se placent des compilations portant seulement sur une partie de la législation anglo-saxonne, la plus récente, les lois de Cnut. La première en date (vers 1110) est une traduction latine assez fidèle des lois de Cnut à laquelle M. L. a donné la dénomination d'*Instituta Cnuti* (d'après certaines expressions du texte) afin de la distinguer des autres traductions anciennes contenues dans le *Quadripartitus* et dans les *Leges Henrici* (cf. *Trans. of the R. histor. Soc.* VII, 1893, 77); c'est l'*Antiqua legum Canuti Versio* de l'éd. Kolderup-Rosenvinge, *Anniversaria Universitatis Havniensis*, 1826 (Cf. Schmid, *Gesetze der Angelsachsen*, pp. 250 et 425, App. 20) M. L. a retrouvé une autre version latine de ces lois et, en l'éditant, l'a appelé *Consiliatio Cnuti* (d'après les termes du début). M. L. la place vers la même époque que les *Instituta* et le *Quadripartitus*. Il date de 1184 (environ) une prétendue ordonnance de Cnut sur les forêts royales. — Les *Leges Edwardi Confessoris*, compilation privée rédigée vers la fin du règne d'Henri I, ne méritent pas trop de confiance, à cause de l'esprit dans lequel elles ont été écrites; l'auteur est hostile aux Danois, partant aux lois de Cnut et son patriotisme l'égare parfois. Enfin les Lois de Guillaume le Conquérant offrent cette particularité de nous être parvenues sous une double forme, dans un texte latin et un texte français; il semble bien démontré aujourd'hui que la forme française est antérieure à l'autre; telle est l'opinion de M. L. et celle de M. Matzke qui vient d'en donner une édition (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, chez Picard, 1899; cf. préface de M. Bémont, p. XII et Liebermann, *Ueber die Leis Willelme*, n^os^ 6 et s.). M. Matzke date ce recueil du milieu du XII^e^ siècle (peut-être vers 1150; *Ibid.*, p. LII). Sur ce point M. L. n'est pas entièrement d'accord avec lui; en s'aidant de la philologie et de l'histoire, il établit que le texte latin est de l'année 1200 environ et le texte français antérieur à 1140, postérieur à 1090, se place probablement entre 1100 et 1120 (*op. c.*, n° 54 : *die Abfassungszeit der Leis 1090-1040, wahrscheinlich 1100-1120, bleibt etwas unsicher*; cf. n° 25).

Les travaux de M. L. que nous venons de passser en revue et dont les résultats sont acceptés en général par MM. Pollock et Maitland, dans leur remarquable *History of english law before the time of Edward I*, 1895 (cf. t. I, pp. 75 et s.), annonçaient une édition critique des lois anglo-saxonnes destinée à remplacer celles dont on se servait jusqu'ici, en particulier celle de Schmid (2^e^ éd. 1858; en réalité, 1^re^ éd.,

car la première partie seule avait paru en 1832 et lorsqu'il donna son œuvre complète, Schmid opéra une refonte de ce qui avait été publié). Ce dernier n'avait guère fait que reproduire l'édition de Thorpe, 1840 (Price et Thorpe, *Ancient Laws and Instit. of England*); n'ayant pas travaillé sur les textes eux-mêmes, il n'était pas parvenu à éviter complètement les mauvaises leçons.

M. L. a collationné de nouveau les manuscrits déjà connus et en a utilisé quelques-uns dont on ne s'était pas encore servi. Il avait projeté tout d'abord de donner un texte unique en rejetant parmi les variantes les leçons des manuscrits qui s'en écartaient. L'expérience lui a démontré que cette méthode, bonne en général, était inapplicable au cas actuel. Les variantes devenaient trop nombreuses et il était de toute nécessité de les multiplier dans l'intérêt des études philologiques. En outre, il n'était pas toujours possible de rattacher les manuscrits à un seul d'entre eux (sauf pour les lois d'Alfred); en effet, chaque évêque, ealdorman ou sheriff devait rapporter du *Witenagemot* un exemplaire des lois qui y avaient été approuvées; ces exemplaires différaient forcément entre eux et étaient aussi authentiques les uns que les autres. Ajoutons, pour mieux faire comprendre la difficulté de la tâche de l'éditeur que les manuscrits anglo-saxons sont très différents les uns des autres, deux scribes du même siècle donnant au hasard, sans règle, tantôt l'un, tantôt l'autre, des formes diverses. Ces considérations ont amené M. L. à reproduire parallèlement le texte des anciens manuscrits; il en donne ainsi une édition synoptique qui se distingue beaucoup de celle de Schmid, même en faisant abstraction des corrections dues à l'examen des manuscrits. En regard du texte anglo-saxon se trouvent les passages correspondants des versions latines du *Quadripartitus*, des *Instituta Cnuti* et de la *Consiliatio Cnuti*. M. L. y a joint une traduction allemande, à l'exemple de Schmid, de manière à faciliter l'intelligence de ces textes obscurs. Parmi les variantes il a rejeté les lecons que l'on trouve dans l'édition de Lambarde (1568) où ont été utilisés, à ce qui semble, des manuscrits perdus. Les manuscrits ont été reproduits avec une scrupuleuse fidélité; M. L. va jusqu'à maintenir le signe 7 qui veut dire *et*, parce qu'il peut s'interpréter autrement (*and*, *ond*, etc.). Il a suivi, en général, les divisions de Schmid qu'il indique en marge et entre parenthèses. On trouvera les indications nécessaires pour se servir de l'édition de M. L. dans un article de la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, *German. Abth.* 1898, p. 174. Il est fâcheux que cet article n'ait pas été placé en tête du premier fascicule de l'œuvre de M. Liebermann; il en aurait beaucoup facilité l'usage; c'est un guide indispensable pour s'orienter au milieu de ces pages compliquées où on trouve des caractères gras, des italiques, des caractères minuscules, etc., et où l'emploi de chacun d'eux a sa raison d'être. M. L. se propose de nous donner de plus amples explications à ce sujet dans la partie de son œuvre qui

n'a pas encore été publiée et qui contiendra une Introduction, une description des manuscrits et un Glossaire-Index. Lorsqu'elle paraîtra, nous reviendrons sur l'œuvre tout entière. En attendant, empruntons à l'article dont nous venons de parler l'indication des passages principaux de la première livraison où l'édition de M. L. apporte des corrections importantes à celles qui l'ont précédée : Aethelberht Prologue; 1; 5; 6; 7; 18; 21; 30; 31; 50; 54; 58; 63; 77; 84; Hlothaer Prologue; 1; 3; 5; 7; 10; 12; Wihtraed Prologue; Prol. 3; 1; 9; 10; 11; 19; Aelfred, Rubriques; Prol. 11; 12; 14; 17; 25; 27; 29; 33; 35; 40; 41; 47; 48; 49, 7; 49, 9; Aelfred, 1; 2, 1; 11, 4; 35, 3; 37; 41; 42, 4; 49; Ine, 9; 13; 28, 1; 31; 36; 37; 42; 43; 54; 59, 1; 62; 67; 74, 1; 76; Aelfred et Guthrum, 1; Eadward après l'acquisition du domaine de Guthrum, Prologue; 2; 6, 5; 11; Eadward, I, Prol.; 1; II, 1, 1; Aethelstan, II, 1; 2, 2; 9; 16; 22, 2; 25, 1; V, Prol. 1; IV, 6; VI, Prol.; 3; 4; 5; 6, 3 et 4; 8, 1 et 8; Eadmund, II, Prol.; 4. Nous regrettons de n'avoir pas une liste analogue pour les lois postérieures, en particulier pour celles de Cnut. Que M. L. nous permette aussi de lui exprimer le désir qu'il prodigue moins les abréviations (il en est trop qui deviennent de vraies énigmes : *Abt* pour Aethelbert, *Af* pour Aelfred; *As* pour Aethelstan, etc.); à moins de manier aussi souvent que lui les lois anglo-saxonnes, on se trouve dans la nécessité de consulter à chaque instant la clef des abréviations, ce qui entraîne une perte de temps. Par ailleurs, cette œuvre considérable, où l'auteur a mis tant de conscience, ne mérite que des éloges. Elle est destinée, par son format, à prendre place à côté de l'édition des capitulaires de Boretius-Krause ou de celle des Formules de Zeumer; par sa valeur, elle ne déparera point cette collection, car nul n'a poussé plus loin que M. Liebermann le souci de l'exactitude scrupuleuse et la curiosité du détail qui distinguent les travaux de l'érudition moderne[1].

J. Brissaud.

Louis Leger. **La mythologie slave.** Paris, Leroux, 1901. In-8°, xix-248 pp.

Il faut être reconnaissant à M. Leger d'avoir développé dans ce volume l'excellent article sur la mythologie slave qu'il avait publié, en 1880, dans l'*Encyclopédie* de Lichtenberger. Le sujet n'avait jamais été traité avec détail dans notre langue ; même dans les pays slaves, il n'existe pas d'ouvrage autorisé dont il y ait lieu d'attendre une traduction.

1. Son édition des lois anglo-saxonnes a déjà servi de base à des dissertations comme celles de Wroblewski, *Ueber die Sprache Cnuts*, et de Karaus, *Ueber die Sprache Aethelreds*.

M. L. a écarté le folklore, du moins en principe, et s'est attaché à la mythologie proprement dite, c'est-à-dire au panthéon. Or, nous sommes singulièrement mal renseignés sur les divinités slaves. La plupart des textes développés, dus à des chroniqueurs qui ont raconté la conversion des Slaves au christianisme, manquent de vraisemblance ou de précision. Quant aux monuments figurés, ceux qu'on a le plus souvent reproduits sont d'audacieuses falsifications du XVIII^e siècle ; le reste, à l'exception d'une idole découverte en Galicie, est insignifiant ou d'origine contestable. M. L. a donc été obligé de faire un livre avec des éléments clairsemés et de qualité médiocre ; félicitons-le de n'avoir pas reculé devant cette tâche ingrate et de s'en être acquitté avec le tact scientifique dont il est coutumier.

Après une introduction bibliographique, l'auteur aborde l'étude des sources de la mythologie slave, chroniqueurs indigènes, chroniqueurs étrangers, monuments figurés, langues ; les documents apocryphes (idoles de Prellwitz, poèmes bohêmes, serbes, etc.) sont énumérés et écartés en dernier lieu. Le chapitre suivant est consacré au dieu suprême dont parlent Procope et Helmold ; il n'est pas certain que le dieu s'appelât *Perunŭ*, puisqu'il est question de Dieu tout court, à côté de Perunŭ, dans un traité de 945. Toutefois, chez les Russes, Perunŭ paraît bien avoir été l'équivalent du Zeus grec. M. L. distingue les deux panthéons russe et baltique, le premier dominé par Perunŭ, le second par Svantovit. Perunŭ signifie *foudre ;* le dieu ainsi désigné était figuré sous les traits d'un homme tenant une pierre à feu ; son temple était entouré de chênes sacrés. Il présente, par suite, une incontestable analogie avec le Zeus de Dodone et avec le dieu-chêne des Celtes et des Germains. M. L. a évité tout rapprochement entre la mythologie slave et celles des peuples voisins; on peut trouver qu'à cet égard il a poussé la discrétion trop loin. Ainsi Perunŭ rappelle naturellement *Perkunas*, le dieu lithuanien du tonnerre, bien qu'on n'ait pas encore réussi à établir un lien phonétique entre les formes Perkunas et Perunŭ (cf. *Journal of the anthropological Institute*, 1900, p. 27). Le nom de Perkunas, au sujet duquel Mannhardt a publié un intéressant mémoire (*Zeitschr. für Ethnol.*, t. VII, p. 317), ne figure pas à l'index de M. Leger.

Svantovit était le grand dieu des Slaves du littoral baltique ; saint Vit a hérité de son nom et de sa puissance. M. L. a fort bien montré que l'hypothèse inverse, admise par plusieurs slavisants, est inadmissible. L'idole de Svantovit, comme celles de plusieurs divinités slaves, était polycéphale ; il y a là encore un trait de ressemblance entre les conceptions des Slaves et celles des Celtes. Le nom de Svantovit pourrait signifier « forte voix », puisqu'il était, dit Helmold, *efficax in responsis* (oracles) ; cette explication, proposée par M. Leger, est ingénieuse, mais il l'abandonne plus loin (p. 212) pour celle de M. Jagić, qui rattache ce nom et ses congénères à la racine *vi*, combattre.

L'idole découverte en 1848 dans le Zbrucz, en Galicie, ressemble assez à celle de Svantovit que décrit Saxo ; je crois que M. L. a tort d'en suspecter l'authenticité, car il y a, dans cette figure très complexe, des éléments auxquels un faussaire n'aurait pas songé.

A côté de Svantovit, les chroniques mentionnent *Rugievit*, dieu guerrier à sept visages, *Porevit*, dieu sans armes à cinq têtes, *Gerovit*, autre dieu guerrier dont le temple renfermait un bouclier d'une grandeur énorme. Il peut paraître singulier qu'on n'ait conservé aucune image de ces dieux ; mais il est probable que chacun d'eux n'en avait qu'une, ou n'en avait qu'un très petit nombre, qui furent détruites avec acharnement par le christianisme vainqueur. L'idée que chaque dieu doit être représenté par une longue série de monuments appartient à une phase avancée de l'évolution religieuse ; dans les religions primitives, l'idole est locale comme le dieu lui-même et l'on ne fait pas plus de copies de ces idoles qu'on n'en a fait, en Palestine, de l'arche sainte des Hébreux.

Volosu, dieu des troupeaux, figure à côté de Perunŭ et se retrouve en Bohême sous la forme *Veles ;* saint Blaise a hérité de lui, comme saint Vit de Svantovit. L'identification, ici, porte également sur les attributs du personnage mythique, car saint Blaise est le protecteur des troupeaux. M. L. a écrit des pages suggestives sur le dieu *Trojanu*, dont la légende s'est confondue en partie avec celle de l'empereur Trajan. Tzetzès, au XII[e] siècle, rapporte une tradition qui attribue à Trajan des oreilles de bouc ; or, dans un conte serbe, le tsar Trajan est figuré avec des yeux de chèvre ; un conte bulgare lui prête des oreilles d'âne. M. L. admet, avec M. Jagić, que Trajan est devenu dieu ou démon chez les Slaves du sud, précisément parce que le nom du conquérant de la Dacie s'était attaché aux ruines les plus imposantes des pays danubiens. J'avoue que cela me semble invraisemblable ; j'aime mieux croire à une confusion de légendes produite par une ressemblance accidentelle de noms.

Dans le système baltique, l'un des dieux principaux, après Svantovit, est *Triglav*, dieu tricéphale, τρικάρηνος, à propos duquel on s'attendrait à voir citer le *Trigaranus* des Celtes. Parmi les accessoires de son culte figurait un chêne et un cheval sacré, qui rendait des oracles (à rapprocher des chevaux prophètes de l'*Iliade*). M. L. n'est pas convaincu de l'existence du dieu *Radegast*, dont le nom pourrait désigner seulement une localité ; on ne voit pas, cependant, pourquoi Adam de Brême se serait trompé en disant que Radegast est le prince des démons de Rhetra, ville principale des Rhetarii.

Plus loin, M. L. a réuni les maigres informations qui concernent les déesses, les dieux domestiques, les divinités du destin, les nymphes, etc. Ces dernières, dites *Vilas*, sont particulièrement intéressantes parce qu'elles appartiennent à une couche mythologique plus ancienne que les nymphes du paganisme classique. Ce ne sont pas

des divinités gracieuses, mais redoutables, comme les Nymphes primitives dont le pouvoir malfaisant a laissé une trace dans le mot νυμφόληπτος, cité fort à propos par M. Leger. Les Vilas « noient les jeunes gens qui se baignent dans leurs cours d'eau, font périr ceux qui troublent leurs sources ou se permettent d'y puiser sans permission. » La même conception est au fond du mythe d'Hylas; mais, sous les rayons du génie grec, les cruelles sont devenues des amoureuses.

Les *Rusalkas*, chez les Slaves du Nord, jouent le même rôle que les Vilas chez les Slaves du Sud. Après d'autres savants, M. L. tire leur nom du grec byzantin ῥουσάλια, latin *rosaria ;* ce serait un nom de fête devenu celui d'un personnage légendaire, comme chez nous le *Petit Noël* identifié à Jésus. L'analogie fortuite avec le mot *ruslo*, ruisseau, aurait fait identifier les Rusalkas à des nymphes des eaux. Je ne suis pas slavisant, mais je me méfie — pour en avoir vu les fâcheux effets dans le domaine celtique — des tentatives faites pour expliquer par des noms grecs ou romains ceux des divinités populaires de l'Europe centrale. Il faudra chercher autre chose.

Les deux derniers chapitres traitent du culte (sacrifices, temples, idoles, bois sacrés, sources, oracles) et des idées des Slaves sur la vie d'outretombe. Il y a là quantité de remarques intéressantes dont les philologues pourront faire leur profit et qui doivent être particulièrement recommandées à ceux qui étudient les faits généraux des religions antiques. Au sujet des croyances à la vie future, M. L. cite un texte capital de Cosmas de Prague; mais il le commente peut-être trop brièvement. Un détail très curieux est la mention de rites bacchiques accomplis sur les tombes par des acteurs masqués (*induti faciem larvis ; lavis* est une faute d'impression, p. 199). Partout où l'on trouve ces mascarades, en Amérique et en Australie comme dans l'ancien monde, il s'agit de la célébration de mystères ; or, il est important de constater, dans ce passage, le lien existant entre les mystères dramatiques et le culte des morts.

Les figures annexées à l'ouvrage de M. L. sont empruntées à l'*Archiv für Anthropologie;* vu la rareté et l'intérêt des monuments slaves, ou supposés tels, des phototypies n'auraient pas été superflues. Pour les idoles de Bamberg (p. 225), M. Leger aurait dû recourir à la publication soignée de Lindenschmit dans les *Alterthümer unsrer heidnischen Vorzeit.* A la p. 232, l'auteur mentionne « l'ouvrage intitulé *Schlesiens Vorzeit*, que je ne connais pas et dont j'ignore l'auteur ». Il s'agit, non d'une monographie, mais d'un recueil de travaux, dont le tome V a paru en 1892.

Salomon Reinach.

A. Maulvault. **Répertoire alphabétique des personnes et des choses de Port-Royal.** Un vol. in-8° de 281 pp. Paris, Champion, 1902.

Cet ouvrage est composé de deux parties absolument distinctes, une étude historique et une table alphabétique très développée. De l'étude historique je n'ai rien à dire, bien qu'elle ait été faite avec beaucoup de soin par un enthousiaste; l'auteur est un pasteur protestant, et l'on sait que Port-Royal a toujours repoussé avec la plus grande énergie les avances que lui faisaient les protestants. C'est donc le répertoire proprement dit qui doit nous occuper. L'idée en est assez heureuse, car ceux qui s'intéressent à l'histoire du Jansénisme sont bien souvent désappointés quand ils consultent l'excellent index qui forme le dernier volume du Port-Royal de Sainte-Beuve. Ils voudraient savoir à quelles sources on peut puiser pour étudier telle ou telle partie d'une histoire si complexe, et toujours les indications fournies sont insuffisantes. M. M. a compris qu'il y avait quelque chose à faire, et il faut le féliciter d'être entré dans cette voie. Mais son travail est bien loin d'être définitif; il présente de nombreuses lacunes, il est gâté par beaucoup d'erreurs; ce n'est à vrai dire que le canevas ou l'avant-projet d'un ouvrage qui devra être beaucoup plus complet et composé d'après une méthode plus rigoureuse. Ce répertoire paraît être l'œuvre d'un homme qui connaît bien Port-Royal, qui a chez lui une bibliothèque port-royaliste assez riche et qui a pris plaisir à en dresser le catalogue. Mais on dirait aussi que M. M. n'est pas sorti de son cabinet, et qu'il n'a jamais cherché à savoir s'il y avait sur la question d'autres documents, à lui inconnus.

Ainsi s'expliquent les incroyables lacunes de ce répertoire; on n'y trouve même pas mentionnés les recueils de lettres de Saint-Cyran, d'Arnauld, de Sacy, de la Mère Angélique, d'Arnauld d'Andilly, etc. J'y ai cherché en vain la Vie de M[me] de Longueville par Villefore, les curieux Mémoires d'Arnauld d'Andilly, la vie de Nicole par Goujet, etc. A l'article *Pascal* on dit : voyez *Provinciales*, et à l'article *Provinciales*, ceci est stupéfiant, on trouve *deux lignes* qui renvoient le lecteur aux Mémoires de Du Fossé! Inutile de chercher dans ce Répertoire les articles Boileau Despréaux, Retz, Rancé, Bouhours; l'article Nicole et l'article Arnauld sont absolument sacrifiés; la Paix de Clément IX a mérité une note de 3 lignes; et tout à coup, à propos des Réflexions morales de Quesnel c'est une surabondance de renseignements que l'on ne s'explique guère.

Faut-il ajouter que les fautes d'impression sont très nombreuses, et qu'il y a des erreurs graves? Ainsi l'histoire des Nouvelles ecclésiastiques (pp. 94 et 211) est fausse. M. M. dit qu'elles parurent de 1713 à 1793, et que les Annales de la religion les continuèrent de 1793 à 1803. Les Nouvelles ecclésiastiques parurent jusqu'en 1803; les Annales sont une publication toute française, relative à l'histoire

du clergé constitutionnel, et ses dix-huit volumes, si difficiles à rencontrer, vont de 1795 à 1803. P. 90, les Ruines de Grégoire sont indiquées comme étant de 1809 ; l'édition de 1801 n'est évidemment pas dans la bibliothèque de M. Maulvault.

A vrai dire, ce Répertoire n'est qu'une ébauche, et l'on doit conseiller à M. M. de reprendre ce travail en sous-œuvre ; après quelques années de recherches méthodiques, il pourrait nous donner un Répertoire vraiment digne de ce nom. Mais il devrait alors adopter une disposition typographique différente, et guider le lecteur d'une manière plus sûre. Si je cherche l'article de la mère du Fargis, abbesse de Port-Royal, je ne le trouve ni à Fargis, ni à du Fargis ; je le rencontre par hasard à... Marie de Sainte-Madeleine ! Et c'est ainsi d'un bout à l'autre du livre. L'index du Port-Royal de Sainte-Beuve est à cet égard un petit chef-d'œuvre ; M. M. ferait bien de l'étudier à fond et de s'en inspirer.

A. G.

Correspondance de Pasquier Quesnel, prêtre de l'Oratoire, sur les affaires politiques et religieuses de son temps, publiée avec des notes par Mme Albert Le Roy. 2 vol. in-8° de xiv-429 et 464 pp. Paris, Perrin, 1900.

Sainte Beuve n'avait pas beaucoup de sympathie pour Quesnel, parce qu'il lui reprochait d'incarner pour ainsi dire en lui ce jansénisme du xviiie siècle dont il n'aurait voulu être l'historien « ni pour tout l'or du monde, ni pour toutes les promesses du ciel ». L'auteur de Port-Royal reconnaissait pourtant que la correspondance du célèbre oratorien avait une réelle valeur. Il connaissait de lui des lettres au P. Dubreuil, et il disait après en avoir cité quelques fragments : « Je trouve de très agréables choses dans ces lettres, des pensées et des vues... nombre de faits intéressants, de particularités sur les hommes et sur les livres nouveaux... Elles sont spirituelles, assez piquantes, mêlées d'onction... » Il est donc évident que la publication entreprise par Mme Albert Le Roy est utile, et l'on doit en remercier l'éditeur de ces deux gros volumes. L'étude de ces lettres permettra de mieux connaître sur certains points demeurés encore obscurs l'histoire politique, religieuse et littéraire du grand règne ; on trouvera même dans cette correspondance quelques pages exquises (tome I, pp. 68, 70, 289, sur l'éducation des filles). Il y en a d'admirables, ne serait-ce que la lettre à l'abbé Nicaise du 22 janvier 1693 (t. I, p. 245).

On y voit (I, 417 ; II, 134) le grand fonds de modération de ce courageux lutteur : « Si le diable dort un peu, dit-il avec un charmant sourire, il ne faut pas le réveiller. » On peut remarquer aussi le loyalisme de ce prétendu révolté ; l'éloge qu'il fait de Louis XIV le 10 avril 1693 (t. I, 256) est un des plus forts qu'on puisse citer, et ce

n'est pas la flagornerie qui l'a dicté. Apprenant le 15 octobre 1694 que l'on parle d'un homme qu'on met à la tête du parti janséniste, Quesnel déclare simplement (t. I, 327) qu'il faut laisser tomber tout cela. « Comme il n'y a point de parti, il n'y a point de chef. Nous sommes tous soldats de J.-C., obligés à combattre pour lui et pour son Église, et à défendre la vérité, chacun en sa manière et selon son talent. » Les amateurs de curiosités ne seront pas fâchés d'apprendre (t. I, p. 45) que Racine est mort d'une appendicite, et que Quesnel ne le croyait pas du tout disgracié en mars 1699. Cette publication, accompagnée d'un bon index, est donc d'une incontestable utilité, et à cet égard elle mérite de grands éloges.

Mais la critique n'en est pas moins obligée de faire des réserves assez fortes qui tendront à diminuer la valeur scientifique du travail de Mme Albert Le Roy. Et d'abord il y a les inévitables fautes d'impression (pontifiex *auris* illius, lisez *anni*, p. 375 du tome I). Symptôme grave, il s'en est glissé jusque sur la couverture (Correspondance... publiée*s*). Il y a de plus les fautes de lecture et de transcription, et je crains qu'elles ne soient nombreuses. Quelques-unes sont doublement regrettables, car elles entraînent à leur suite une annotation erronée et tendancieuse. Qui ne serait révolté en voyant Quesnel *damner* la pauvre Fontanges parce que Louis XIV l'a rendue mère? Mme A. L. R. proteste (I, 22, note 2) : « Sinon *damnée*, du moins tuée, car elle mourut des suites de couches... » Or le bon Quesnel parlait de *Mlle* de Fontanges, « qu'on m'a dit que l'on appelait maintenant *Mme* de Fontanges. La naissance d'un petit prince l'a dit-on, DAMÉE, — c'est-à-dire fait appeler *Madame !* P. 26, une note encore plus erronée fait mention de M. de Matignon, successeur de Bossuet à Condom, alors qu'il s'agit de Bossuet en personne, l'évêque (ancien) de Condom. Une confusion du même genre a fait écrire naguère bien des sottises sur les prétendues prodigalités de Bossuet. Pour tout dire en un mot, l'établissement du texte ne me paraît pas présenter des garanties suffisantes et l'annotation pourrait être plus riche.

Mais ce qui est bien autrement inquiétant, c'est la façon même dont cette publication a été conçue et exécutée. On croirait, en lisant Mme L. R. qu'avant elle il n'avait pas encore été publié de lettres de Quesnel et qu'en dehors des archives d'Amerstfoort on n'en trouverait ni autographes ni copies. Or il en existe à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, pour ne citer que celle-là, 2 vol. in-4°, et surtout il a été publié en 1721-1723, précisément par les soins du P. Le Courayer, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, 3 volumes de Lettres de Quesnel.

Il fallait, ce me semble, parler de cette publication, peut-être lui emprunter quelques lettres en disant à qui elles étaient adressées, et dire que la publication nouvelle se compose de Lettres demeurées inédites, et non d'une Correspondance complète. Enfin ce mot de

correspondance n'est pas juste, car il s'agit en réalité d'un *Choix de lettres.* Mme A. L. R. a fait des suppressions, elle a éliminé des lettres entières ; mais le lecteur aurait peut-être regret à ces éliminations et à ces suppressions dont la cause ne lui est pas connue, puisque l'on a conservé des lettres entières où il n'est question ni de politique, ni d'histoire, mais seulement de théologie.

C'est pour toutes ces raisons que la publication de Mme Le Roy, intéressante et utile à coup sûr, ne me paraît pas avoir l'importance qu'on serait tenté de lui attribuer. Trop savante pour les mondains, elle est trop mondaine pour les savants.

A. G.

Edmond Seligman. **La justice en France pendant la Révolution** (1789-1792). Un vol. in-8° de xi-600 pp. Paris, Plon. 1901.

Le titre de cet ouvrage n'est pas sans causer au lecteur une certaine surprise; M. Seligman annonce en effet un tableau de la Justice en France durant la période révolutionnaire, et aussitôt il semble ajouter que la Révolution finit pour lui en 1792. Évidemment il ne s'est pas expliqué d'une manière assez claire. Ses deux premiers chapitres ont de même le grave inconvénient de nous faire connaître longuement l'organisation judiciaire de l'ancien Régime; ce n'est guère qu'à la page 118, après trois grands chapitres d'introduction. qu'il entre dans le vif de son sujet. Mais une fois là il se meut avec aisance au milieu des innombrables documents qu'il a consultés; et si la confusion primordiale ne disparaît pas entièrement, du moins on lit avec plaisir bien des pages intéressantes et instructives sur le rôle des notaires et des avocats, sur l'institution du jury, sur quelques crimes passionnels, et sur les 83 louisettes ou guillotines commandées précipitamment au nom de la justice et de l'humanité.

Des appendices en nombre très suffisant, une bibliographie très complète, et surtout un bon index permettent de s'orienter au milieu de ce dédale; en définitive si le livre de M. Seligman n'a pas les qualités que l'on peut exiger de la science française, il n'en est pas moins un excellent appoint à l'étude de la réorganisation judiciaire tentée par la Constituante.

A. G.

Paul Stapfer. **Des réputations littéraires.** Essais de morale et d'histoire. Deuxième série. Paris, Fischbacher, 1901, in-12, p. 432.

M. Paul Stapfer vient de donner une deuxième série à son premier volume des *Réputations littéraires.* Cette façon de revenir sur le sujet

indique suffisamment comment l'auteur le conçoit. Il n'a pas voulu faire une enquête scientifique sur une question infiniment complexe et d'un intérêt très vif; il a cédé simplement au besoin de nous donner ses impressions personnelles, ne ménageant ni les confidences ni les épanchements, ni la polémique ni l'apologie. Son livre est donc de ceux qui provoquent la discussion et même l'irritent, sans grand profit pour personne. Il est encore plus difficile de l'analyser, bien que les idées principales s'en dégagent facilement, car elles reviennent avec de nombreuses variations. Les voici en quelques mots. Le public — et là-dessus un livre était à écrire — le public n'existe pas; ce qu'on appelle ainsi est un troupeau bêlant, sot écho de quelques autorités. Le succès d'une œuvre n'est dû qu'à la réclame, et la plus grossière est la meilleure. Les réputations littéraires sont à la merci de la mode et, comme elles, le goût a ses révolutions. L'ambition d'un auteur de défier ces révolutions est pure illusion. Les conclusions de M. St. sont donc pessimistes, et même aigres, malgré l'esprit qu'il sème à profusion. M. St. qui nous entretient beaucoup de lui-même et de ses livres, de ses mécomptes d'auteur et de ses chimères d'écrivain, en un amusant manège de désinvolture, de franchise, d'impertinence affectée et de rancœur, donne surtout dans le *Galgenhumor*; il y a d'autres types plus aimables de l'humour suisse. D'ailleurs, pourquoi toute cette coquetterie pour nous persuader qu'il est méconnu ou oublié? nous n'en croyons rien, il le sait bien. Quant à tous les menus faits sur lesquels s'appuie sa démonstration, ils ont été recueillis un peu au hasard de lectures de journaux et de revues; beaucoup sont contestables, quelques-uns sont des lieux communs, d'autres sont outrés, la plupart se prêteraient à une interprétation toute différente, et à les discuter tous sérieusement, quand ils le méritent, la thèse de M. St. serait singulièrement infirmée [1]. Et puis il y en a trop : en trois pages, je relève les opinions, réflexions ou aphorismes de Guyau, Tocqueville, Élisabeth Browning, Balzac, Taine, Delacroix, Hippolyte Flandrin et M^lle Mars. On est comme au moulin, et cette poussière de menus arguments flotte partout, voltige, tombe, s'accumule et déguise la réalité sans la cacher. Le livre fermé, on garde l'impression d'une causerie spirituelle, demi-paradoxale, demi-juste, et de l'auteur le souvenir d'un esprit moins irrité encore par les déboires de l'impression que consolé par le plaisir d'écrire.

L. Roustan.

1. En voici quelques exemples : p. 49, Marbot est une autorité bien peu sûre; p. 223, Porcon de La Barbinais (et non *Porcon du Babinais*), le Régulus français, n'est pas un inconnu : les manuels eux-mêmes content son histoire; p. 247, malgré le passage de Gœthe qui, dans la version citée d'après Crépet, est rempli de contre-sens et ressemble à peine à l'original, du Bartas n'est pas célèbre en Allemagne; p. 248, la réputation exagérée de Gessner n'était pas bornée à la France, etc.

H. SCHNEEGANS. **Molière** (Geisteshelden. 42. Bd.). Berlin, Hofmann, 1902, in-18, p. 261 (avec un portrait). Prix : Mk. 2.40.

La collection des *Geisteshelden* s'est enrichie d'un *Molière*, pour lequel M. Schneegans a écrit, après tant d'autres, une scrupuleuse biographie. Il s'est proposé de suivre la carrière littéraire de Molière, en insistant sur l'évolution de son talent, la genèse de chacune de ses pièces, les emprunts qu'on y surprend, les liens qui les rattachent à la société contemporaine, l'accueil qu'elles ont reçu et surtout la façon dont s'y reflète la personnalité de l'auteur. Mais, quelle que soit la légitimité de la méthode, encore que M. Sch. en ait abusé un peu, lorsqu'il s'agit d'une œuvre aussi largement humaine que celle de Molière, n'est-ce pas vraiment la rapetisser? A tous égards, d'ailleurs, le point de vue de M. Sch. me semble trop étroit et peu propre à faire sentir ce que doit représenter pour le public allemand Molière, en compagnie de ces *führende Geister* où sa place était en effet marquée. M. Sch. juge que les ouvrages de ses prédécesseurs, les Moliéristes allemands, Lotheissen et Mahrenholtz, manquent de perspective. mais lui-même non plus n'a pas vu d'assez haut. Tout n'est pas dit avec de courtes analyses de l'action et des personnages, des remarques d'ailleurs justes sur la composition, les artifices dramatiques du poète, les conditions de la scène et du milieu. Toute cette documentation précise nous renseigne sur l'œuvre, mais nous arrête trop à la surface, Le livre donne l'impression d'un cours s'adressant à des étudiants ou d'un manuel résumant en un style parfois lâché les résultats actuels des études sur Molière. Mais ce qui constitue l'originalité de notre grand comique, le caractère de son théâtre, l'essence de sa plaisanterie, l'aspect demi-tragique de tant de ses créations, sa philosophie, sa morale, sa pédagogie, sa poétique, sa langue (M. Sch. est totalement muet sur ce dernier point), tout cela méritait une étude approfondie. Aucun auteur chez nous n'a provoqué des interprétations si différentes, chez les critiques comme chez les comédiens, et tant de matériaux ne s'accumulent que « lorsque les rois bâtissent ». Aucun auteur non plus n'est entré davantage par ses mots, ses situations, ses caractères, dans le domaine public et cette popularité aussi devait être étudiée. M. Sch. a cité avec raison le jugement de Gœthe qui a senti Molière et l'a aimé, on le devine; il aurait pu y trouver les principales lignes d'un plan pour un livre qui aurait voulu être plus qu'un répertoire commode.

En dehors de cette question de méthode, je ferai à M. Sch. quelques critiques de détail. Les généralités du début sur l'esprit français et l'évolution de notre littérature sentent la convention et sont très contestables. Le bref examen de la comédie avant et après Molière présente des lacunes et des jugements inexacts (p. 250, sur Regnard, Dancourt). P. 50, il fallait rappeler à propos de Mignard le poème sur

la Gloire du Val-de-Grâce; il y a en général trop peu sur les amis de Molière. P. 85, la Fronde était finie depuis dix ans. P. 87, l'arrestation de Fouquet est mal présentée. P. 142 et suiv., le tableau de la médecine est chargé, et il y manque des noms célèbres, comme celui de Fagon. A propos d'*Amphitryon*, il eût fallu au moins nommer l'imitation de Kleist. A l'appendice bibliographique, qui est bien fait, ajouter : Ehrhard, *Les Comédies de Molière en Allemagne*, Paris, 1888, et la troisième édition augmentée (1901) de la traduction de Fulda. — M. Sch. émet souvent des jugements littéraires qui surprendraient en France. En voici quelques-uns entre beaucoup : p. 139, l'Elvire de *don Juan* est « le caractère de femme le plus attachant et le plus émouvant »; p. 156, le *Misanthrope* laisse froid; p. 180, *George Dandin* manque de « justice poétique »; p. 188, le caractère d'Harpagon est invraisemblable; p. 227, la Gretchen de *Faust* est infiniment plus poétique que Henriette des *Femmes savantes* : qui songe donc à les comparer? p. 249, Molière n'est pas moins profond observateur que Corneille; etc. — Enfin, quelques inadvertances : p. 109, le vers cité de *Sertorius* est faux; il faut lire : je suis maître, je parle : *allez*, obéissez; p. 228, une citation inexacte de la traduction de Fulda (pourquoi n'avoir pas adopté ailleurs aussi cette même traduction?). On lit, p. 83, *Pelisson*; p. 170, *Rohaut*, pour Rohault; p. 184, *Boirobert*; p. 218, maître *de* plaisirs; p. 236, *Bélie*, pour Béline.

L. Roustan.

James Fitzmaurice-Kelly. **A History of Spanish Literature.** Londres, W. Heinemann, 1898, in-8°. 423 p.

Historia de la literatura espanola desde los origenes hasta el año 1900, por Jaime Fitzmaurice-Kelly, traducida del inglés y anotada por Adolfo Bonilla y San Martin, con un estudio preliminar por Marcelino Menéndez y Pelayo. Madrid, Moreno. s. d. [1901], in-8° xlii-608 pp.

L'Histoire de la littérature espagnole de M. Fitzmaurice-Kelly est un livre qui rendra service. L'ouvrage de Ticknor, si méritoire pour l'époque, mais déjà vieux d'un demi siècle, se trouve sensiblement en retard, comme il est naturel, sur l'état actuel de la science, et depuis son apparition les travaux des philologues sur la littérature espagnole du moyen âge ont si bien renouvelé le sujet que pour cette période Ticknor ne doit plus être consulté sans précautions. Le livre de M. F.-K. n'a pas les vastes proportions de l'œuvre de l'érudit américain, mais son auteur est en général bien informé et — sans doute à quelques légères exceptions près — connaît les plus récentes études sur tous les grands chapitres de l'histoire littéraire de l'Espagne. Sous ce rapport, l'édition espagnole de M. Bonilla, qui en passant de l'anglais au castillan a subi en même temps quelques corrections de la

part de l'auteur et du traducteur, se trouve préférable sur divers points de détail, et notamment pour la partie relative au moyen âge, à l'édition primitive. Sous sa forme succincte, mais cependant d'une lecture agréable, le livre de M. Fitzmaurice-Kelly est donc pour le moment le plus exact *précis* de littérature espagnole existant. A ceux qui seraient désireux de pousser plus loin l'étude de telle ou telle période, des notes de bibliographie critique, placées à la fin du volume, donneront des indications utiles, pouvant servir de point de départ à des recherches approfondies.

H. Léonardon.

— Au cours d'une « croisière » scientifique M. Ch. Diehl (*En Méditerranée, promenades de l'histoire et d'art.* Paris, Colin, 1901; 281 pp. in-8°), a eu l'occasion de visiter une partie des rives de la Méditerranée, où se sont passés de grands événements historiques, dont il nous avait donné des récits dans des ouvrages aussi solides qu'attrayants par leur style. Pour arriver à Jérusalem, il a touché aux rivages de la Dalmatie, à Spalato, à Raguse; il a gravi, en chemin, les côtes de la Montagne Sainte de l'Athos; il a eu le temps de jeter un regard à Constantinople, la Rome de l'Orient restée impériale sous la domination païenne des Turcs; il a abordé à Rhodes, où les souvenirs du passé vivent encore dans la misère banale du présent et à Famaguste où il n'y a guère que ce passé, dont l'esprit s'élève encore de monuments conservés presque entièrement dans leur triste inutilité. Le livre se complète par des notes sur la Bosnie et l'Herzégovine, par une exposition très intéressante de l'histoire et des résultats des fouilles à Delphes. M. D. a passé trop vite pour avoir pu bien connaître l'état actuel des villes dont il nous entretient, mais il ne se propose que de faire passer dans notre âme la forte impression qu'il a ressentie devant leur aspect si différent. Et, comme elles vivent toutes surtout parce qu'elles ont été, cela fournit l'occasion au savant de réunir à une évocation une autre : celle du passé, romain, byzantin, franc, que rappellent à chaque pas des traces ineffaçables. Mais il fallait avoir les qualités d'un artiste pour fondre ensemble tous ces éléments, pour faire disparaître certaines faiblesses de l'information et certaines hésitations du jugement, naturelles quand on parle de choses entrevues. M. Diehl y a réussi complètement, et son livre contient tant de choses bien vues, tant d'observations originales et justes, qu'il donne du nouveau pour tous les lecteurs. Et, avec cela, il ne faut pas y chercher longuement, pour trouver des pages de cette vraie et haute poésie historique, qui ne se dégage de l'étude du passé que pour quelques âmes privilégiées. — M. Jorga.

— Le troisième et dernier volume du recueil des conférences d'histoire faites à l'École de Saint-Cyr vient de paraître à la librairie Chapelot (*L'armée à travers les âges, 3e série. Les Mémoires,* in-8°, 408 pp. 3 fr.). Il renferme les conférences de l'année 1900 : *le soldat grec* et *le soldat romain* par M. Guiraud; *La chanson de Roland* et *les mémoires militaires du règne de Louis XIV*, par M. Lehugeur; *Les chroniqueurs français*, par M. Coville; *Le maréchal de Monluc*, par M. Gebhart; *Les mémoires militaires de la Révolution*, par M. Chuquet; *Les mémoires militaires de l'Empire*, par M. Vandal; *L'émir Abd-el-Kader*, par M. Rambaud; *Le XIXe siècle, le roman*, par M. Sorel.

— *Norske Gaardnavne, af O. Rygh. Kristiania.* Cammermeyer, 1901. In-8° de

xiii-443 pp. Ce volume, que vient d'éditer M. K. Rygh d'après le manuscrit de O. Rygh, conservé aux Archives du Royaume, contient tous les noms géographiques du district de Trondjem sud avec toutes indications sur leurs anciennes formes écrites et sur la prononciation actuelle, ainsi que l'explication de leur signification. Ce travail, extrêmement consciencieux, est appelé à rendre bien des services aux spécialistes. Chez nous, il pourrait être le point de départ d'une curieuse comparaison entre les noms de lieux en France et dans les pays scandinaves. Les mots composés avec des noms de personnes ou de divinités sont particulièrement intéressants : quiconque s'occupe de la légende divine ou héroïque des anciens Scandinaves, ne doit plus les ignorer. L'ouvrage se termine par 4 index : 1° des noms de fermes et de paroisses ; 2° des noms de rivières, chutes d'eau, lacs, fjords, détroits et îles ; 3° des mots composés avec des noms de personnes et de divinités ; 4° des noms composés rangés d'après le deuxième composant. — L. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juin 1902.

M. Salomon Reinach présente, de la part d'Hamdi-bey, directeur du Musée de Constantinople, la photographie d'un important bas-relief dont vient de s'enrichir cette collection. Il représente Euripide assis sur un siège, recevant en présence de Dionysos un masque tragique que lui offre une Muse désignée sous le nom de *Skènè*. M. Reinach donne des raisons pour admettre l'authenticité de ce bas-relief, œuvre d'une école dite néo-attique qui, vers le début de l'ère romaine impériale, a produit des sculptures analogues à celle de Canova et inspirées du même goût.

M. Babelon annonce que la Commission de la Fondation Piot propose d'allouer à M. Degrand, consul de France à Philippopoli, une subvention de 200 fr., à l'effet de continuer les fouilles par lui commencées, aux frais de l'Académie, à Iamboli et dans d'autres localités de la Thrace ; — à MM. Audollent et Ruprich-Robert, une subvention de 1,000 francs, pour les aider à continuer les fouilles du temple de Mercure Dumias au Puy-de-Dôme. — L'Académie approuve les propositions de la commission.

M. A. de Barthélemy annonce que la commission du prix Prost a décerné ce prix à M. l'abbé Eugène Martin, pour son *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié.*

M. Emile Picot annonce que la commission du prix de La Grange a décerné ce prix à M. Gaston Raynaud, pour l'édition des *Œuvres d'Eustache Deschamps*, édition commencée par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire (10 vol. in-8°).

La Commission du prix Volney (linguistique) a décerné les récompenses suivantes : 1,000 fr. à MM. Scheil et C. Fossey, pour leur *Grammaire assyrienne ;* 500 francs à M. Emile Ernault, pour ses *Etudes sur la langue bretonne ;* 500 francs à M. Lazar-Saineanu, pour son ouvrage sur *Les influences orientales sur la langue et la culture roumaine*.

M. Cagnat lit, de la part de M. Gauckler, une note sur un poste militaire romain du Sud tunisien ; une inscription trouvée dans les déblais en donne le nom : *centenarius* (s.-e. *burgus*) *Tibubuci*. M. Gauckler croit que les *burgi centenarii* étaient des postes commandés par un centurion.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur trois nouveaux cachets de l'époque des rois de Juda.

M. Delamare communique un nouveau décret de la confédération des Cyclades. La confédération intervient en faveur des habitants d'Hérakleia, pour leur assurer la libre jouissance de leurs pâturages, et interdit d'y amener paître des chèvres des autres îles.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 1 Trente-sixième année 6 janvier 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 8, octobre : Heck, Simon Simonides, sa vie et ses œuvres, II, 1594-1629. — Commission de l'histoire de l'art. — Zakrzewski, La bulle pour l'archevêché de Gniezno (1136).

Literarisches Centralblatt, n° 51-52 : Toy, The Book of proverbs. — Stephan, Die Lehre Schleiermachers von der Erlösung. — Adickes, Kant contra Haeckel. — Mon. Germ. hist. III, 1. Heinrici II et Arduini diplomata. — L. M. Hartmann, Römer und Longobarden bis zur Teilung Italiens. — Heck, Die Gemeinfreien der karolingischen Volksrechte (très important). — Lamprecht, Zur jungsten deutschen Vergangenheit, I. Tonkunst, Bildende Kunst, Dichtung, Weltanschauung (intéressant et instructif). — Nestle, Landschaftliches aus dem Zschopauthale. — Diwan aus Centralasien, p. Socin. — Caland, Altindisches Zauberritual, Kausika sutra. — Samml. der griech. Dialectinschriften, p. Collitz u. Bechtel, IV, 2. Wortregister. — Die Fragm. der Libri VIII Miraculorum des Caesarius von Heisterbach, p. A. Meister. — Hughes, Thomas and others, the Misfortunes of Arthur, p. Grumbine. — Churchill, Richard the third up to Shakespeare. — Heyse, Deutsche Grammatik, 26e éd. p. Lyon. — Venturi, Storia dell' arte italiana, I. Dai primordi dell' arte cristiana al tempo di Giustiniano. — Hübler, Friedrich der Grosse als Pädagog, 2e éd.

Deutschr Litteriturzeitung, n° 50 : Gregory, Textkritik des Neuen Testamentes. I. — Lasch, Die Theologie der Pariser Schule. — Grzymisch. Spinozas Lehren von der Ewigkeit und Unsterblichkeit. — M. v. Strasżewski, Ideen zur Philosophie der Geschichte der Philosophie. — Worms, Die Lehre von der Anfangslosigkeit der Welt bei den mittelalterlichen arabischen Philosophen des Orients und ihre Bekämpfung durch die arabischen Theologen. — Falk, Bibelstudien, Bibelhandschriften und Bibeldrucke in Mainz vom achten Jahrhundert bis zur Gegenwart. — Dahn, Das herrschende Schulsystem und die nationale Schulreform. — Erman und Krebs, Aus den Papyrus der königlichen Museen. — Delafosse, Manuel de la langue haoussa. — Manuelis Philae carmina inedita ed. Ae. Martini. — Mesk, Satz und Vers im elegischen Distichon der Griechen. — L. Geiger, Das junge Deutschland und die preussische Zensur. — Hammer, Das Substantivum in Schillers Uebersetzung Der Neffe als Onkel. — Hengesbach, Readings on Shakspeare. — Rigal, Le Théâtre français avant la période classique. — E. da Arrioga, Lexicon etimologico naturalista y popular del Balbino neto. — Luckenbach, Abbildungen zur alten Geschichte. — Mendlheimer, Die Symmorieneinrichtung zur Zeit des Demosthenes und seine Reformvorschläge. — M. Heyne, Das deutsche Nahrungswesen von den ältesten geschichtlichen Zeiten bis zum 16. Jahr. — Vedel, By og Borger i Middelalderen. — Bonet-Maury, Histoire de la Liberté de Conscience en France depuis l'Edit de Nantes jusqu'à juillet 1870. — Funck-Brentano, La mort de la reine. — Poertner, Das biblische Paradies. — Navarra, China und die Chinesen. — Curran, Francis A. Walker und seine hauptsächlichtsten Theorien. — Handbuch der Wirthschaftskunde Deutschlands. I. Bd. — Mendelssohn-Bartholdy, Grenzen des Rechtskraft. — Der Psalter Erzbischof Egberts Trier. Hist. krit. Untersuch. v. H. V. Sauerland, kunstgeschichtl. Untersuch. von A. Haseloff. — Wolff, Lionardo da Vinci als Aesthetiker.

— N° 51-52 : Grützmacher, Hieronymus. I. — Römische Quartal-

schrift für christliche Alterthumskunde und für Kirchengeschichte. Hgb. von A. de Waal u. St. Ehses. — Michiels, L'origine de l'épiscopat. — Hahn, Tyconius-Studien. — Jonas Cohn, Allgemeine Aesthetik. — Eck, Aus den grossen Tagen der deutschen Philosophie. — Eisler, Das Bewusstsein der Aussenwelt. — Buchholtz, Die Volksbiblioteken und Lesehallen der Stadt Berlin, 1850-1900. — Klussmann, Die Entwicklung des Hamburgischen Vorlesungswesens. — Paulsen, Der höhere Lehrerstand. — P. de Saint-Victor, Die beiden Masken. Tragödie-Komödie. — Okasaki, Geschichte der japanischen Nationallitteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. — King, The History of the Brahmani Dynasty. — Jul. Wolff, De clausulis Ciceronianis. — Consbruch, Znr Ueberlieferung von Hephaestions ἐγχειρίδιον περὶ μέτρων. — Lebreton, Caesariana Syntaxis quatenus a Ciceroniana differat. — Kopp, Deutsches Volks und Studentenlied in vorklassischer Zeit. — Schneidewin, Veit Valentin. — Wyplel, Die Geschichte des Räubers Louis Mandrin als Quelle zur Ahnfrau. — Lühr, Die drei Cambridger Spiele vom Parnass (1598-1603) in ihren litterarischen Beziehungen. — Rossmann, Ein Studienaufenthalt in Paris. — Hecker, Il piccolo Italiano. — Knoke, Ein Urtheil über das Varuslager im Habichtswalde, geprüft. — Marina, Romanenthum und Germanenthum in ihren ersten Berührungen mit einander. — Heck, Die Gemeinfreien der karolingischen Volksrechte. — Vogt, Die Reichspolitik des Erzbischofs Balduin von Trier in den Jahren 1328-1334. — Poten, Das preussische Heer vor 100 Jahren. — Nürnberger, Der Kirchenstaat und Piemont (1850-1870). — Ambrosoli, Atene. — Notices sur la Finlande, p. à l'occasion de l'exposition universelle à Paris, avec préface de L. Mechelin. — Pestalozza, La vita economica Ateniese dalla fine del secolo VII alla fine del IV secolo avanti Cristo. — Stauber, Das Haus Fugger. — Tesch, Katechismus der Verfassung und Verwaltung des preussischen Staates und des deutschen Reiches. — Gogitschayschwili, Das Gewerbe in Georgien unter besonderer Berücksichtigung der primitiven Betriebsformen.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 2 Trente-sixième année 13 janvier 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1547 : JAEGER, Ibsen, a critical biography, trad. PAYNE. — VERNON-HARCOURT, From stage to cross. — J. W. THOMAS, Intuitive suggestion. — T. A. COOK, An anthology of humorous verse. — KENYON, Hall Caine the man and the novelist. — WALKER, The West Indies and the Empire. — Sully Prudhomme.

The Athenaeum, n° 3870 : CLOWES, The royal navy, a history from the earliest times to the present, VI. — St. CYRES, François de Fenelon ; SANDERS, Fenelon, his friends and his enemies ; Marquis de VOGÜÉ, Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvilliers. — Hist. mss. commission, report on the mss. of the corporation of Beverley. — GRUNDY, The Great Persian war. — VAN DYKE, The Desert. — The text of Charles Lamb (Hutchinson). — The old English date of vespertinal events (Anscombe). — A lost tract of Milton (R. Garnett). — VILLARI, Giovanni Segantini. — King Lear, p. CRAIG.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

TRAITÉ DES MONNAIES
GRECQUES ET ROMAINES

PAR

ERNEST BABELON
Membre de l'Institut
Conservateur du Cabinet des Médailles et Antiques

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE ET DOCTRINE

TOME PREMIER

Un fort volume grand in-8 à 2 colonnes, figures dans le texte.
Prix . . . . 30 fr. »

PUBLICATIONS DE M. ERNEST BABELON

CATALOGUE DES CAMÉES de la Bibliothèque nationale. Un fort vol. grand in-8, et un album de 76 pl. en un carton . . 40 fr. »

LES COLLECTIONS DE MONNAIES ANCIENNES, leur utilité scientifique. In-18 de luxe, avec figures. . . . . 5 fr. »

INTRODUCTION AU CATALOGUE DES CAMÉES antiques de la Bibliothèque nationale. In-8 de 180 pages. . . . . 5 fr. »

La gravure des camées. — Les camées antiques. — Les camées modernes. — Origines et formation de la collection.

COLLECTION PAUVERT DE LA CHAPELLE. Intailles et camées, donnés au Département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. In-8, avec 10 planches. . . . . 7 fr. 50

GUIDE ILLUSTRÉ AU CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES. I. Antiques et objets d'art. In-18, nombr. fig. . . . . 5 fr. »

CATALOGUE DES BRONZES ANTIQUES de la Bibliothèque nationale. Grand in-8 de 800 p. illustré de 1.100 dessins . . 40 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 3 Trente-sixième année 20 janvier 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, janvier-février 1902 : DUMOULIN, Le gouvernement de Théodoric et la domination des Ostrogoths en Italie, d'après les œuvres d'Ennodius (1er *article*). — F. DE NAVENNE, Pier Luigi Farnèse (*suite et fin*). — G. CAUDRILLIER, Le Complot de l'An XII. 3e *partie* : Mehée de la Touche à Londres. — A. WADDINGTON, Un mémoire inédit sur la cour de Berlin en 1688. — *Correspondance*. Lettre de M Al.-D. XÉNOPOL. — *Bulletin historique* : France, XVIe et XVIIe siècles, par H. HAUSER ; Epoque contemporaine, par A. LICHTENBERGER et G. MONOD. — Allemagne. Epoque moderne, par M. PHILIPPSON. — *Comptes rendus critiques* (ouvrages de MM. Vacher de Lapouge, Ed. Meyer, Francotte, O' Connor Morris, Negri, G. Millet, Hume, Willert, Hueffer, Lottin, C. D. Wright et Bry).

Revue d'histoire et de littérature religieuses, 1902, n° 1 : A. BOUDINHON, La *Missa paenitentium* dans l'ancienne discipline d'Occident. — Henry COCHIN, Le frère de Pétrarque et le livre du *Repos des religieux*, IV. — Paul FOURNIER, Etudes sur les pénitentiels, II, le pénitentiel Vallicellanum secundum. — Paul LEJAY, Saint-Bénigne de Dijon.

The Academy, n° 1548 : H. BRADLEY, The Oxford English Dictionary, Lap-Leisurely. — CAMPAGNAC, The Cambridge Platonists. — SLADEN, In Sicily, 1896-1900. — ALRIDGE, The Sherbro and its Hinderland. — DIGBY, Prosperous British India, a revelation from official records. — Maxime Görki.

The Athenaeum, n° 3071 : EDWARDS, Wales. — M' TAGGART, Studies in Hegelian Cosmology. — STONE, The history of Mary I, Queen of England. — FOUNTAIN, The Great Deserts and Forests of North America. — ABBOTT, A history and description of Roman political institutions ; E. de RUGGIERO, Il consolato e i poteri pubblici in Roma. — Theological history and literature. — Books of travel. — William Brenchley Rye. — Report on the Beverley historical mss. — BELCHER, and MACARTNEY, Later renaissance architecture in England. — Coronation music of the past.

Literarisches Centralblatt, n° 1 : Tetraevang sanctum p. PUSEY and GWILLIAM. — NUIT, La philosophie de la nature chez les anciens. — JORGA, Studi e documente en privire la storia rominilor, I, II. — Gourgaud, Napoleons Gedanken und Erinnerungen. — Briefe von Stägemann an Oelsner 1818-1819, p. RÜHL. — Max Müller, Alte Zeiten u. Freunde (cf. *Revue*, n° 1). — KLUSSMANN, Die Entwicklung des Hamburgischen Vorlesungswesens. — PURTSCHELLER, Ueber Fels und Firn. — OSTHOFF, Vom Suppletivwesen der indogerm. Sprachen. — SIEVERS, Metrische Studien, I, Studien zur hebräischen Metrik, 1, Untersuchungen. — ROEMER, Der literarischaesthetische Bildungsstand des attischen Theaterpublikums (soigné). — Beowulf aud the battle of Finnsburg, trad. HALL. — BENECKE, Wörterbuch zu Hartmanns Iwein, 3e ed. — GREULICH, Platens Literaturkomödien, eine literarhistorische Untersuchung. — MURRAY, SMITH and WALTERS, Excavations in Cyprus.

Deutsche Literaturzeitung, n° 1 : J. RÉVILLE, Le Quatrième Evangile, son origine et sa valeur historique. — K. v. HASE, Die psychologische Begründung der religiösen Weltanschauung im 19. Jahrh. — GROSS, Glaube, Theologie und Kirche. — L. v. KUNOWSKY, Ein Volk von Genies. — TURKHEIM, Zur Psychologie des Willem. — P. FERET, La Faculté de Théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres.

II. — Fischer, Kurzer Lehrplan für den lateinischen Unterricht. — Scheftelowitz, Arisches im Alten Testament. I. — Hartmann, Das Buch Ruth in der Midrasch-Litteratur. — Krumbacher, Ein dialogischer Threnos auf den Fall von Konstantinopel. — Lodge, Lexicon Plautinum. I. — Hemme, Kleines Verzeichniss griechisch-deutscher Fremd-und Lehnwörter. — Sahr, Das deutsche Volkslied. — Kaltschmidt, Wörterbuch der deutschen Schrift-und Umgangssprache sowie der wichtigsten Fremdwörter. — Murray, The Evolution of English Lexicography. — Ruel, Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne. — Wunderer, Polybius-Forschungen. II. — Anton, Die Mysterien von Eleusis. — Wellhausen, Die religiös-politischen Oppositionsparteien im alten Islam. — Pingaud, Bernadotte, Napoléon et les Bourbons (1797-1844). — Mell, Die Anfänge der Bauernbefreiung in Steiermark unter Maria Theresia und Josef II. — Scherman u. Krauss, Allgemeine Methode der Volkskunde. Bericht über Erscheinungen in den Jahren 1890-1897. — Seytter, Uebersichtskarte der Bodenkultur des Königreichs Württemberg. — Hein, Die Römer im Kampfe um den Besitz. — Weissenborn, Die Elbzölle und Elbstapelplätze im Mittelalter. — Assmann, Die unbestellten Zusendungen. — W. Wiegand, Zur Geschichte der Hohkönigsburg. — Die Sammlung des Königl. Sächsischen Alterthums-Vereins zu Dresden in ihren Hauptwerken. Hgb. von O. Wanckel. Text von E. Flechsig. — E. Jacobsen, Lyra philosophica.

Museum, n° 11 : Thumb und Marbe, Experiment. Untersuch. über die psycholog. Grundlagen der sprachl. Analogiebildung (Heymans). — Pierson-Kuiper, Het Hellenisme, afl. 3 (E. O. Houtsma). — Kornemann, Zur Geschichte der antiken Herrscherkulte (De Visser). — Schwally, Semit. Kriegsaltertümer I (Wildeboer). — Holthausen, Altsächsisches Elementarbuch (Van Helten). — Kyd, Spanish Tragedy, hrsg. von Schick (Logeman). — Willrich, Judaica (Liezenberg). — Lamprecht, Zur jöngsten deutschen Vergangenheit, I (Blok). — Kloeke, Schoolatlas der geheele aarde (Zondervan).

OUVRAGES ARABES PUBLIÉS A TUNIS

Ibn Abi Dinar. *Kitab ul Munis fi Achbâri Tunis*. Histoire de Tunis et de ses princes, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait son livre (vers 1100 A. H.). Tunis, 1286 (1869). In-8, 304 pages......... 10 fr. »

Ibn Zafer. *Solwan el Mutâ*. Les Consolations du prince (traduits par Amari sous le titre : *Conforti politici*). Tunis, 1279 (1862). In-8, 102 p. 4 fr. »

Sultan Mousa ben Yousouf Abou Hammou ben Ziân el Abd el Wâdi. *Wasitat el Solouk*. Moyen de conduite pour les Rois. Tunis, 1279 (1862). In-8. 4 fr. »

Manaqib oul Aimmat il Arba'. Vies des quatre Imams. Tunis, 1285 (1868). In-8... 1 fr. 50

El Amalyat el Amma. Traité de jurisprudence malékite. In-8.... 10 fr. »

Ez Zecchechi. Histoire des dynasties Almohade et Hafsite de Tunis. In-8... 5 fr. »

Abou Naja. Notes sur le commentaire de l'Adjaroumiah par Sidi Khaled. In-8... 4 fr. »

Poème en l'honneur de Mahomet et de ses descendants. In-8...... 1 fr. 50

Enseignement de l'étudiant et moyen d'apprendre. In-8.......... 1 fr. 50

OUVRAGES ARABES

Aben Pascualis. *Assila* (Dictionarium bibliographicum)... arabice nunc primum edidit et indicibus instruxit Fr. Codera. *Matriti*, 1883, un tome en 2 vol. in-8, dem. mar... 10 fr. »

Cheikh Abou Leis Nasres Samarqandy. *Boustan oul-Arifin*. Traité de morale. Kazan, 1880, gr. in-8, dem. mar.............................. 8 fr. »

Abou Youssouf. *Kitab oul Kharadj*. Traité de jurisprudence. Boulaq, 1302 (1885), pet. in-4, dem. mar.................................. 5 fr. »

Abou Zeyd Abderrahman. *Kitab el-Ouechchah*. Observations critiques sur le Sihah. *Boulaq*, 1281 (1864). In-8, dem. bas...................... 3 fr. »

Aboul-Ala el-Ma'arri. *Charh et-tenwir*. Commentaire du poème *Saqt ez-zend* d'Aboul-Ala el-Ma'arri. Boulaq, 1286 (1869). 2 tom. en 1 vol. pet. in-fol., bas... 4 fr. »

Aboul-Hussein Ahmed el-Baghdady el-Qoudoury. Moukhtasar el-Qouudoury. Préceptes religieux. Kazan, 1880. In-8, toile.................. 3 fr. »

Feth ibh Khaqan. *Qalaïd el-Iqyan*. Biographies des gens de lettres, jurisconsultes, etc. Le Caire, 1283 (1866). Gr. dem. veau fauve........ 9 fr. »

Mohammed Morteza. *Tadj el-Arous*. Commentaire du Qamous. Le Caire, 1287 (1870). 5 vol. in-folio, reliure orientale, basane rouge...,...... 50 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 4 Trente-sixième année 27 janvier 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 91 : Lettres du roi Louis XVIII, du duc d'Angoulême et du duc de Berry, 1792-1800. — Documents relatifs à Mirabeau, souvenirs du valet chambre Legrain (suite). — Lettres de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame Adélaïde (fin). — Un mariage à l'église sans participation de prêtre (1743). — Projet de statue à élever au premier consul.

The Academy, n° 1549 : Scudder, James Russell Lowell, a biography. — Paul, The life of Gladstone. — Jordan, Moral nerve and the error of literary verdicts. — Mahan, Types of naval officers. — Milburn, A study of modern Anglicanism. — Wallau, Unofficial despatches ; Stiegler, Le tour du monde en 63 jours ; Meehan, Famous houses of Both and district ; Beazeley, The dawn of modern geography. — The decline of oratory : And the Disraeli tradition. — The poetic Leg.

The Athenaeum, n° 3872 : Mac Lehose, The last days of the French monarchy. — Pearse, Annals of Christ's Hospital. — Oertel, Lectures on the study of language. — Digby, Prosperous British India, a revelation from official records. — Corvo, Chronicles of the house of Borgia. — The Royal Historical Society. — Report on the Beverley historical mss. — Emendation in Milton's Samson. — Kristeller, Mantegna ; Maud Cruttwell, Mantegna. — Strachey, Raphael ; Rea, Donatello.

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Frey, Die zweim. röm. Gefangenschaft und das Todesjahr des Apostels Paulus. — Seeberg, Die Theologie des Joh. Duns Scotus. — Grisar, Gesch. Roms und der Päpste im Mittelalter, I. Rom beim Ausgang der antiken Welt (deux sujets traités à la fois ; la chose n'était pas désirable). — Brunner, Gesch. des Reformation des Klosters und Stiftlandes Waldsassen. — Rabenlechner, Der Bauernkrieg in Steiermark, 1525. — Zimmermann, Das Verfassungsprojekt des Grossherzogs Peter Leopold von Toscana. — Thumb u. Marbe, Experim. Untersuchungen über die psychol. Grundlagen der sprachl. Analogiebildung. — Gloeckner, Quaestiones rhetoricae. — Jürgens, Die Epistolae Ho-Elianae, ein Beitrag zur englischen Literaturgeschichte. — Grigorovitza, Libussa in der deutschen Literatur. — Alte Meister, 3-5. — Suida, Die Genredarstellungen Dürers. — G. Hermann, Die deutsche Caricatur im XIX Jahrhundert (très intéressant et instructif).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 2 : Origenes Werke, III. Bd. hgb. von E. Klostermann. — Dreyer, Zur undogmatischen Glaubenslehre. — Stumpf, Entwicklungsgedanke in der gegenwärtigen Philosophie. — Espenberger, Die Philosophie des Petrus Lombardus und ihre Stellung im 12. Jahrh. — Kühtmann, Maine de Biran. — Reicke, Der Gelehrte in der deutschen Vergangenheit. — Bötte, Immanuel Kants Erziehungslehre. — Edelheim, Beiträge zur Geschichte der Sozialpädagogik. — Lidzbarski, Ephemeris für semitische Epigraphik. I, 2. — Karst, Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen. — Marré, Die Sprache der Hausa. — Festschrift Johannes Vahlen zum siebzigsten Geburtstag gewidmet. — Curschmann, Die Inversion der römischen Eigennamen I. — Schaer, Die altdeutschen Fechter und Spielleute. — L. Geiger, Therese Huber, 1764-1829. — Firmery, Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge. — Gaebel, Beiträge zur Technik der Erzählung in den Romanen Walter Scotts. — Don Guillen de Castro, Ingratitud por amor, Ed. by H. A. Rennert. — Feldspauch, Die Konkordanzgesetze

der französischen Sprechsprache und ihre Entwicklung. — Cuntz, Polybios und sein Werk. — H. Bloch, Geistesleben im Elsass zur Karolingerzeit. — Lavisse, Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution. II, 2. III, 1, 2. — Schutte, Der Apenninpass der Monte Bardone und die deutschen Kaiser. — Roth, Augsburgs Reformationsgeschichte 1517-1530. 2. Aufl. — Philippson, Der Grosse Kurfürst Friedrich Wilhelm von Brandenburg. 2. Th. — E. Schöne, Der Fläming. — Hubler, Bayerisch-Schwaben und Neuburg und seine Nachbargebiete. — O. Schwarz und Strutz, Der Staatshaushalt und die Finanzen Preussens. I, 7. — Loria, Die Soziologie. — Kitzinger, Ort und Zeit der Handlung im Strafrecht. — Lobe, Die Form der Rechtsgeschäfte.

N° 3 Trente-sixième année 3 février 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4 : Ch. Dejob, Les professions et l'opinion publique dans la littérature française. — Vianey, Bruscambille et les poésies burlesques. — Bonnefon, Turgot et Devaines. — Huguet, Quelques sources de Notre-Dame de Paris (fin). — Lettres de Buffon et de Maupertuis à Jalabert (Ritter) ; quelques observations sur les mots composés à propos des œuvres poétiques du chanoine Loys Papon (Godefroy) ; Quelques lettres inédites ou perdues de Châteaubriand (Giraud) ; L'affaire Voltaire-Jore (Duchemin) ; A propos de deux lettres de George Sand (Bonnefon) ; Joachim du Bellay et les Rime diverse di molti eccellentiss. autori (Vaganay) ; Historique du mot Patrie (Delboulle). — *Comptes rendus :* Boutroux, Pascal (Michaut) ; Dupont, La Motte (Potez) ; Spoelberch de Lovenjoul, La genèse d'un roman de Balzac, les paysans ; Sainte-Beuve inconnu ; Chauvin, Le Père Gratry.

Revue celtique, n° 4 : Ernault, Etudes bretonnes. — Whitley Stokes, The Destruction of Dâ Derga's Hostel, IV. — Loth, Corrections, au point de vue métrique, au Livre Noir de Carmarthen. — S. Reinach, Le mot orbis dans le latin de l'Empire à propos de l'orbis altus des Druides. — Chronique. — Périodiques. — Ernault, Table des principaux mots étudiés dans le tome XXII.

Revue de philologie française, n° 4 : Clédat, La place de l'adjectif en français. — Guerlin de Guer, Des perturbateurs linguistiques. — Yvon, Sur l'emploi du mot « indéfini » en grammaire française. — Clédat, « C'est son père tout craché » ; Sur la réduction de l'initial + y à y. — *Comptes rendus :* Bolte, Veterator und Advocatus (Fabia) ; Friedwagner, Frau von Staël's Anteil an der romantischen Bewegung in Frankreich (Baldensperger) ; Michaut, Aucassin et Nicolette, trad. française moderne (L. Clédat).

Annales du Midi, n° 53, janvier 1902 : Boissonnade, Colbert, son système et les entreprises d'Etat en Languedoc 1661-1683. — Dauzat et Tardieu, Le livre des comptes des consuls d'Herment 1398-1399. — *Comptes rendus :* M[lle] Massau, Bijtrage tot de boordeeling van den Willehalm (Salverda de Grave) ; Sée, Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge (Meynial) ; Blanc, Le vassal du duc d'Anjou et l'ordonnance du 25 avril 1380 ; Dufau de Maluquer, Rôle des feux du comte de Foix (Dubarat).

Revue d'Alsace, janvier-février : Hanauer, Jean Setzer, imprimeur polémiste de Haguenau, 1523-1532. — Dubruel, Fulrad, abbé de Saint-Denis. — Hoffmann, Les premières municipalités de la Haute-Alsace (suite). — Beuchot, L'abbé Maimbourg et le fondateur des sœurs de Ribauvillé. — Louvot, Six lettres inédites d'Oberlin. — *Bibliographie :* Bazin, Les Oberlé ; Thierry-Mieg, Le mur celtique de Sainte-Odile ; Matthis, Aus Niederbronns alten Zeiten.

Annales des sciences politiques, janvier 1902 : Boutmy, Les Etats-Unis et l'impérialisme. — P. de Laveleye, Les entreprises belges à l'étranger, I. — M. B., L'armée russe, I (avec deux cartes). — P. Matter, Les aliénés criminels. — F. Maury, Envers autrefois et aujourd'hui : Le présent. — D. Zolla, Chronique des questions agricoles (1901). — Analyses et comptes rendus.

The Academy and Literature, n° 1550 : Graham, Scottish men of letters

in the XVIII[e] century. — WALLER and BARROW, Cardinal Newman; WHYTE, Newman-Constance; HILL, Jane Austen. — BELLOC, Robespierre. — GRIERSON, The Celtic temperament and other essays; ALLGOOD, China War; HEWITH, The mythmaking age; J. THOMAS, The Pantheon at Rome. — The new teaching. — Ways of seeing things. — Shakspeare as prosewriter.

The Athenaeum, n° 3873 : WILKINS, Caroline the Illustrious. — HAYWARD, The ethical philosophy of Sidgwick.—Memorials of W.C.Lake-Dean of Durham. — GLOVER, Live and letters in the IV Century. — KRAFFT, A travers le Turkestan russe. — Books on China. — The mss. and unpublished work of the late C. J. W. Gibb. — Chaucer's Fortune. — The Jaggard Press. — EVANS, The Mycenean tree and pillar cult.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1902, n° 1 : REDACTION, Rückblick und Ausblick. — L. FONCK, Höhere Parabelkritik. — C.-A. KNELLER, Petrus Bischof von Rom, I. — I. K. ZENNER, Psalmen-studien. — Chr. PESCH, Die Inspiration, III. — F. SCHMID, Die Zauberei u. die Bibel. — J. PEJSKA, Repromissio beim Ehehinderniss des Verbrechens. — Recensionen. — Analekten.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : STAHL, Patristische Untersuchungen. — Quellen zur Gesch. der Stadt Wien. III, 1, Grundbücher. I. Die aeltesten Kaufbücher 1368-1388. — LANE-POOLE, A history of Egypte in the middle ages (attachant). — BORGHI, Il patriotismo di Atto Vannucci nella vita e nelle opere. — LOIR, Etudes d'histoire maritime. — HAUSRATH, Zur Erinnerung an Treitschke. — Memoirs of the Poets of Dawlatshah p. BROWNE. — ZIELINSKI, Die Behandlung gleichzeitiger Ereignisse im antiken Epos, I. — Pindari carmina, rec. O. SCHROEDER. — FELDPAUSCH, Die Konkordanzgesetze der franz. Sprechsprache und ihre Entwicklung. — LEVI, Storia della letteratura inglese, I, II. — Ricarda HUCH, Blütezeit der Romantik, 2[e] ed. — Gœthes Briefe, p. VON DER HELLEN, I, 1764-1779. — Brunn-Bruckmanns Denkmäler griech. und röm. Sculptur, p. ARNDT, CVI, CVII. — SALOMAN, Die Venus von Milo und die mitgefundenen Hermen. — DELPY, Die Legende von der heiligen Ursula in der Kölner Malerschule. — BELLERMANN, Der Contrapunct. — POSSART, Welches System der Scenerie ist am besten geeignet für die Darstellung verwandlungsreicher klassischer Dramen? — OLTMANNS, Form und Farbe.

Deutsche Literaturzeitung, n° 3 : Die religiöse Entwicklung der Menschheit im Spiegel der Weltlitteratur, hgb. von L. WEBER. — KAUTZSCH, Die bleibende Bedeutung des Alten Testaments. — BRAUDE, Die Elemente der reinen Wahrnehmung. — URBACH, Leibnizens Rechtfertigung des Uebels in der besten Welt. — GEMOLL, Mit Gott für Kaiser und Reich. Ansprachen und Schulreden. — SCHROEDER, Heilig sei mir die Sonne. Montagsansprachen. — GANSBERG, Plauderstunden. Schilderungen für den ersten Unterricht. — HOMMEL, Aufsätze und Abhandlungen. II. — RAYNAUD, L'implacable Providence de l'ancien Mexique. — M. TULLI CICERONIS Epistulae ad familiares. Rec. L. Cl. Purser. — SCHAUFFLER, Zeugnisse zur Germania des Tacitus aus der altnordischen und angelsächsischen Dichtung. — Erich SCHMIDT, Charakteristiken. Zweite Reihe. — SYDOW, Burkart von Hohenfels und seine Lieder. — Th. VETTER, Litterarische Beziehungen zwischen England und der Schweiz im Reformations-

zeitalter. — WOHLRAB, Aesthetische Erklärung von Shakespeares Coriolan. — RODHE, La nouvelle réforme de l'orthographe et de la syntaxe françaises. — LOTSCH, Wörterbuch zu modernen französischen Schriftstellern. — BURY, A History of Greece to the death of Alexander the Great. — FRANCOTTE, La législation athénienne sur les distinctions honorifiques. — Fr. v. KRONES, Leonor von Portugal, Gemahlin Kaiser Friedrichs III., des steirischen Habsburgers (1436-1467). — LAIR, Etude critique sur divers textes des Xe et XIe siècles. — MADELIN, Fouché (1759-1820). — J. de CROZALS, L'Unité italienne (1815-1870). — OMMEN, Die Kriegführung des Erzherzogs Karl. — DROOGMANS, Notices sur le Bas-Congo. — LENK, Die glacialen und postglacialen Bildungen des Prienthals. — K. von HEGEL, Vergrösserung und Sondergemeinden der deutschen Sätdte im Mittelalter. — HARTMANN, Die gemeindliche Arbeitsvermittlung in Bayern. — Chr. MEURER, Bayerisches Kirchenvermögensrecht. II. Bayerisches Pfründerecht. II. — Das deutsche Urheber-und Verlagsrecht erl. von E. Müller. — O. von der PFORDTEN, Werden und Wesen des historischen Dramas. — DETTMER, Streifzüge durch das Gebiet alter und neuer Tonkunst.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot,

N° 6 Trente-sixième année 10 février 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Correspondance archéologique, n° 95-96 : Chavanon, Compte d'expédition du corsaire l'Aventure 1763. — Momméja, L'abbé Barthélemy et l'âge de pierre; De quelques sépultures barbares fouillées au moyen âge. — Lelong, Bibliographie des travaux de Célestin Port (fin). — Vial et Capon, Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au Parlement 1784-1787. — *Questions ;* Sculpture ancienne à déterminer. — Chronique (ouvrages nouveaux, périodiques, etc.).

Le Bibliographe moderne, juillet-octobre 1901, nos 28-29 : Marichal, Les archives des départements lorrains et l'administration des domaines. — Morin, Michel Félix, imprimeur. — Van Ortroy, Bibliographie de l'œuvre de Pierre Apian (fin). — Stein, Un atelier typographique à Senlis au début du xve siècle. — Lumbroso, Le cinquième congrès de la Société bibliographique italienne. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus :* Ehrhard, Die altchristliche Literatur; Brière et Caron, Répert. méthod. de l'hist. moderne et contemp. de la France, 1899; Gross, The sources and literature of English history to about 1485; Begouen, Bibliogr. de l'hist. de la Tunisie; Morel-Fatio, Salazar; Goovaerts, Ecrivains, artistes et savants de l'ordre de Prémontré; Apponyi, Ungarica; Vanbianchi, Autografi in Italia; Dziatzko, Beitraege, VI; Bianu et Hodos, Bibliografia romanesca veche, I-III.

Revue de l'instruction publique en Belgique, 1901, n° 6 : Fr. Cumont, L'école française d'Athènes. — Ouvrages de MM. Ch. Huit, C. Robert, Navarre, Max C. P. Schmidt, G. Landgraf, H. Schiller, Ed. Meyer, B. Niese, Homo, G. Voisin, F. Curschmann, P. Richard, Du Bled, Doniol, Chartier, Windenberger, A. Hamon, Ch. Delmont, Parigot, Poiry, May, de Pouvourville, Meirschaut. — Chronique. — Nécrologie.

The Academy, n° 1551 : Wilkins, Caroline the illustrious, Queen-Consort of George II. — C. M. Smith, The autobiography of Lieut. General Sir Harry Smith; Memorials of W. C. Lake, dean of Durham. — W. M. Rossetti, Gabriele Rossetti, a versified autobiography, translated and supplemented. — W. A. Spencer, Bishop Butler. — Bridges, Milton's prosody; W. J. Stone, Classical metres in English verse. — Lady Newdigate, Cavalier and Puritan. — Riis, The making of an American. — Ch. F. Smith, Mary Rich, countess of Warwick. — Mrs Little, The Land of the blue gown. — Spender, Two winters in Norway. — Maxwell, With the Ophir round the Empire. — Lord Durham, A report on Canada. — Hart, The foundations of American foreign policy. — The reviewer and his conscience. — Aubrey de Vere. — The music of fairy-land. — Monarchs as sitters. — The British Academy.

The Athenaeum, n° 3874 : Clear, Letters on life. — Fremantle, The book of the rifle. — Saint-Martin in the fields, the accounts of the churchwardens 1525-1603, p. Kitto. — Johnson, The Isle of Shamrock. — Eggleston, The transit of civilisation. — Theology. — English history. — Chronicles of the Borgias. — Aubrey de Vere. — Welsh words for colour (Rivers). — Lady Dilke, French furniture and decoration in the XVIII century (Marquet de Vasselot).

Literarisches Centralblatt, n° 4 : Patres apostolici, prolegomena indices, p. Funk, 2e éd. — Bibliotheca hagiogr. latina, p. Bollandiani. VI, Silvester-Zoticus. — Kregher, Die Weisheit der Brahmanen und das Christentum. — Hall, The oldest civilisation of Greece (cf. *Revue*, n° 3). — Urkundenbuch der Statd Budweis p. Köpl, I, 1, 1251-1391.

— Doeberl, Bayern und Frankreich, vornehmlich unter Kurfürst Ferdinand-Maria (soigné et impartial). — Bergfahrten von Norman-Neruda. — Gummere, The beginnings of poetry (savant). — Isaac Bloch, et E. Lévy, Hist. de la littérature juive d'après Karpeles. — C. Schneider, Schülerkommentar zu Platons Apologie. — Morel-Fatio, Salazar (sûr et méthodique). — Falconer, The shipwreck, a poem by a sailor, 1762, p. Friedrich.— Brueckner, Gesch. der polnischen Literatur (le premier et le meilleur ouvrage allemand sur le sujet). — Chodowiecki und Lichtenberg, p. Focke. — Aubert, Der Dornauszieher auf dem Kapitol und die Kunstarchaeologie. — Boock, Methode des deutschen Unterrichts in den unteren und mittleren Klassen hoeherer Lehranstalten.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4 : Koeberle, Natur und Geist nach der Auffassung des alten Testaments. — Julius, Die griechischen Danielzusätze und ihre kanonische Haltung. — The Works of George Berkeley, ed. by G. Sampson. — The Works of George Berkeley ed. by A. C. Fraser. — Rehmke, Die Seele des Menschen. — Thédenat, Une carrière universitaire, Jean-Félix Nourrisson. — Hausrath, Geschichte der theologischen Fakultät zu Heidelberg in neunzehnten Jahrhundert. — Tews, Die Entwicklung des preussischen Volksschulwesens in dem Jahrzehnt 1886-1896. — Schrader, Die Keilinschriften und das Alte Testament. 3. Aufl. Neu bearbeitet von H. Zimmern und H. Winckler. — W. Geiger, Dipavamsa und Mahavamsa, die beiden Chroniken der Insel Ceylon. — Wilson, The Use of the Simple for the Compound Verb in Juvenal. — Lohr, Ein Gang durch die Ruinen Roms. — Edm. Lange, Xenophon. — Pappritz, Marius und Sulla. — Hachtmann, Pergamon, eine Pflanzstätte hellenischer Kunst, — Vollbrecht, Das Säkularfest des Augustus. — Böhrig, Die Probleme der Hebbelschen Tragödien. — Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft. hgb. von C. Glossy. XI. Jahrg. — Kuhnke, Die alitterirende Langzeile in der mittelenglischen Romanze. Sir Gawayn and the green Knight. — Hecker. Boccaccio-Funde. — Guyon, Grammatica, esercizii e vocabolario della lingua slovena. — P. van den Ven, S. Jérôme et la vie du moine Malchus le Captif. — Ett. de Ruggiero, Il consolato e i poteri pubblici in Roma. — Overmann, Die Stadtrechte der Grafschaft Mark. I. — Sembritzki, Geschichte der kgl. preussischen See-und Handelsstadt Memel. — Die katholische Kirche unserer Zeit und ihre Diener. Bd. III bearb. von P.-M. Baumgarten. — Orsi, Italia moderna. — Köppen, Versuch einer Klassifikation der Klimate, vorzugsweise nach ihren Beziehungen zur Pflanzenwelt. — O. Richter, Topographie der Stadt Rom. 2. Aufl. — Sägmüller, Lehrbuch des katholischen Kirchenrechts. I. — Buomberger, Die schweizerische Ehegesetzgebung im Lichte der Statistik. — K. Lange, Das Wesen der Kunst.

Altpreussische Monatschrift, VII et VIII, octobre-décembre 1901 : Reicke, Briefe von Timotheus Gisevius an L.-E. Borowski (suite). — Perlbach, Zur Vorgesch. des Bischofs Johannes I Clare von Samland 1310-1320. — Sommerfeldt, Aus dem Franzosenjahre 1807, drei Miscellen auf Grund archiv. Materials. — R. B. Ein Besuch Lupin's bei Kant. — *Kritiken und Referate :* Beiträge zur Naturkunde Preussens, hrsg. von der phys. oekon-Gesellschaft zu Königsberg ; Simson, Der Artushof in Danzig u. seine Brüderschaften, die Banken ; Paoli, Grundriss zu Vorlesungen über latein. Paläographie und Urkundenlehre, III ; Schickert, Wasserwege und Deichwesen in der Memel-Niederung ; Blodan, Oberland, Ermeland, Natangen und Barten.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot,

N° 7 Trente-sixième année 17 février 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études historiques, janvier-février : TABOURNEL, Considérations sur la guerre de Sept Ans, manuscrit du prince Henri de Prusse. — PEYRE, Une amie de L'Hospital et de Ronsard, Marguerite de Parme, duchesse de Berry, duchesse de Savoie (suite). — Spyridon PAPPAS, Un point d'histoire ignoré, l'agence de commerce français d'Ancone, 1799. — DUVERNOY, Actes de saint Louis aux archives de Meurthe-et-Moselle. — *Comptes rendus :* LAMEIRE, Théorie et pratique de l'ancien droit; COLIN, Le projet de débarquement de 1743-1744; BOYÉ, Lettres inédites de Stanislas à Marie Lesczynska; E. DAUDET, La conspiration de Pichegru et les complots royalistes du Midi et de l'Est; PRENTOUT, L'île de France sous Decaen.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 9, novembre 1901 : A. BRÜCKNER. Les versions polonaises des fables d'Esope. — WINDAKIEWICZ, Le théâtre populaire dans l'ancienne Pologne. — CZERMAK, Le parlementarisme en Lithuanie avant l'union de Lublin. — KETRZYNSKI, Ce que savaient sur les Slaves leurs premiers historiens Procope et Jordanes. — ZAKRZEWSKI, Les donations en faveur de Christian, évêque de Prusse, 1217-1224. — KETRZYNSKI, Le pallium des évêques polonais au XI^e siècle.

The Academy, n° 1552 : ROSE, The life of Napoleon I. — HOBHOUSE, Mind in evolution. — The University Sang-Book. — FORD, The art of folly. — Macmillan's Guides; The Western Mediterranean; The Eastern Mediterranean; Palestine and Egypt. — A. W. ROBINSON, The personal life of the clergy; A. H. SMITH, China in convulsion. — English and French fiction in the 19 century. — Ben Jonson's prose. — Bacon v. Shakspeare (H. Fielding).

The Athenaeum, n° 3875 : J. BRYCE, Studies in history and jurisprudence. — G. C. MOORE SMITH, The autobiography of lieut. general Sir Henry Smith Bart, of Aliwal. — H. DE WINDT, Finland as it is. — Frantz FUNCK-BRENTANO, L'affaire du collier d'après de nouveaux documents; The Diamond Necklace, authorized translation by H. S. EDWARDS. — Correspondance de Sigismond Krosinski et de Henry Reeve, pref. de J. KALLENBACH. — HOWISON, The limits of evolution and other essays; J. W. THOMAS, Intuitive suggestion a new theory on the evolution of the mind. — Chronicles of the Borgias. — Napoleon's letters to Josephine (Hall). — The Jaggard Press. — Prof. A. B. Davidson. — The Universities and modern science. — Welsh words for colour (E. Alban). — ROOSES, Dutch painters of the XIX century; HOPPIN, Great epochs in art history; etc.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : E. HUBER, Die Entwicklung des Religionsbegriffs bei Schleiermacher. — RÜBEL, Reichshoefe im Lippe = Ruhr = und Diemelgebiet. — Lettres de M^{me} Reinhard à sa mère 1798-1815. — Briefe der Madame Jerome Bonaparte, deutsch von PERL. — CERONE, Li-hon-Clâng e la politica Cinese nella seconda metà del secolo XIX. — P. LEROY-BEAULIEU, Les nouvelles sociétés anglo-saxonnes, Australie et Nouvelle-Zélande (riche en pensées et brillamment écrit. — T. A. MEYER, Das Stilgesetz der Poesie. — Procli Diadochi in Platonis rem publicam commentarii, p. KROLL, II. — C. PASCAL, Studi sugli scrittori latini, Ennio, Cicerone, Livio, Orazio, Tibullo. — G. PELLISSIER, Le mouvement littéraire contemporain (très distingué). — ZACCARIA, L'elemento germanico nella lingua italiana (utile). — Das angelsächsische Runenkästchen aus

Auzon, p. Victor. — Kraeger, C. F. Meyer, Quellen und Wandlungen seiner Gedichte (solide). — Athena revue, XIII, 2-4. — Amersdorffer, Kritische studien uber das Venezianische Skizzenbuch. — Die Erziehung des Volkes auf den Gebieten der Kunst und Wissenschaft, Vorberichte und Verhandlungen der IX Konferenz vom 23 und 24 April 1900.

Deutsche Literaturzeitung, n° 5; Fiebig, Der Menschensohn Jesu Selbstbezeichnung. — Ausgewählte Martyrerakten, hgb. von R. Knopf. — Bartlet, The apostolic age. — Leder, Untersuchungen über Augustins Erkenntnisstheorie. — Mezes, Ethics, descriptive and explanatory. — E. Schultze, Freie offentliche Bibliotheken, Volksbibliotheken und Lesehallen. — Clasen, Der evangelisch-christliche Glaube. Willmamn, Das prager pädagogische Universitätsseminar im ersten Vierteljahrhundert seines Bestehens. — H. Hoffmann, Die Lautwissenschaft (Phonetik) und ihre Verwendung beim muttersprachlichen Unterrichte in der Schule. — Diwan des Farazdak. Zweite Hälfte B. — Zettersteen, Verzeichniss der hebräischen und aramäischen Handschriften der kgl. Univ.-Bibliothek zu Upsala. — Hilgard, Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam. — Osc. Schmidt, Lukians Satiren gegen den Glauben seiner Zeit. — Gerstenberg, Aus Weimars nachklassischer Zeit. — Veit, Ostdorfer Studien. I. II. — J. Ruskin, Ausgewählte Werke. II. III. — L. Stein, Untersuchungen über die Proverbios morales von Santob de Carrion mit besonderem Hinweis auf die Quellen und Parallelen. — Somborn, Das venezianische Volkslied : Die Villotta. — Hardy, König Asoka. — Wulfmeyer, Stätten germanischer Freiheitskämpfe und Götterheime bei Bielefeld. — Perry, Saint Louis (Louis IX. of France). — Kröner, Wahl und Krönung der deutschen Kaiser und Könige in Italien. — Hüffer, Quellen zur Geschichte des Krieges von 1800. 2. Halbbd. — Jaurès, La Constituante (1789-1791). — Dellenbaugh, The North-Americans of yesterday. Berlin. — Merzbacher, Aus den Hochregionen des Kaukasus. — Loening, Grundzüge der Verfassung des deutschen Reiches. — Jentsch, Friedrich List. — Lambert, La tradition romaine sur la succession des formes du testament devant l'histoire comparative. — Weis-Liebersdorf, Das Jubeljahr 1500 in der Augsburger Kunst. II. — Klein, Arnold Böcklin.

Euphorion, VIII, 3-4 : (Vienne Fromme). Kopp, Die niederrheinische Liederhandschrift, 1574. — Hauffen, Fischart-Studien. VI. Die Verdeutschung politischer Flugschriften aus Frankreich, den Niederlandin und der Schweiz. 1 Der Reveilli Matui 1575. 2. Oeffentliches Ausschreiben der übelbefriedigten stände in Frankoeich, 1575. 3. Le vrai patriot, das ist getreues Ermahven 1579 und audere Fluschriften aus den Niederlanden. 4 Die merkliche franz. Zeitung vom nevgestifteten Ritteronden vom Keiligen geist 1579. 5. Die Friedensartikel zu Flex. 1581. 6. Der unvernünftige Bonnstratl sixti v, 1586. 7. Kuvze Beschreibung des Einfalls in die grafschaft Mümpelgard. 1588. — Borkowski, Zur Gesch. der fruchtbringenden Gessellschaft. — Jess, Ueber die Behandlung des Reims bei gellert. — Erich Schmidt, Quellen und Parallelen zu Lessing. — Ischer, Neve Mitteilungen über Zimmermann. — Bruno Kaiser, Studien zu Bürger : 1. Des armen suschens Traum. 2. Von der popularität der poesie. 3. Zur Behrzigung an die philosophunculos. 4. Burgers erste Aufsätze über die Verdeutschung Homers. — Schücking, Scehs Briefe N. C. Boies. — Wukadinovic, Eine quelle von Schillers Kälabern. — O. Harnack, Zur prosascene des Faust. — Lessing-Dilg, Bemerkungen zu Grillparzers Bane-

banus. — R. M. MEYER, Nichts metr als sechs Schüsseln : 1. Breite Bettelsuppen. 2. Goettinger Wuerste. 3. Senf nach dem Mittag. 4. Kartoffelkomödien. 5. Die essbaren Fische. 6. Butter und Käse. — Miscellen : POHL, Zu Fischarts Flohhatz ; KOPP, Nuchträge zu den Kleinigkeiten. — DISTEL, Müllner über seinen König Yugurd an Böttiger. — WIKKOWSKI UND FRANKEN, Nadhträge zu Euphorion 8, 350. — KOMORZYNSKI, Börne über Schikaneder. — Recensionen und Referate à V. DER PFORDTEN, Werden u. Wesen des hist. Dramas ; VISCHER, Shakespeare-Vorträge 2. Macbeth, übers F. T. VISCHER, Schulausgabe von CONRAD ; MAY, Die Behandlung der sagl von Eginhard und Emma ; HOCK, Die Vampyrsagen und ihre Verwendung in der deutschen Literatur ; Neue Gottsched-Literatur (WOLFF, WANIEK, REICHEL) ; WITTEKINDT, J. C. Krüger ; MORRIS, Kleists Reise nach Würzbung ; KLEIN-HATTINGEN, Das Liebesteben Hölderlius, Lenaus, Heines ; KREITAN, A. E. vom Droste Hülshoff (Beilagen : 1. Gedicht fur den grundstein des Vorwerks Hellesen ; 2. Aus einem Briefe der Rätin Caroline Lombard an chr. Schluter) ; SIENKS-BARTELS, Klaus Groth. — HAUFFEN, Bibliographie Zeitschriften. — Nachrichten. — DELBRÜCK Rud, Haym. — Nachträge. — SPINA, Register.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot,

N° 8 Trente-sixième année 24 février 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle revue rétrospective, n° 92, 10 février : Deux volontaires de Sambre-et-Meuse, Lettres de Maurin à Dessalles, 1792-1797. — Documents relatifs à Mirabeau, souvenirs de Legrain, valet de chambre de Mirabeau (suite). — Lettres de Louis XVIII, du duc d'Angoulême et du duc de Berry, 1792-1800 (fin). — Le débarquement à Cannes, 1815.

The Academy, n° 1553 : PACKARD, Lamarck, the founder of evolution. — PIENAAR, With Steyn and De Wet. — TUEKWELL, Kinglake. — HASSALL, The French people. — VAN DYKE, The Desert. — Sir M. E. Grant DUFF, The Victorian Anthology. — O. M. EDWARDS, Wales. — GRAHAM, Roman Africa. — A site in Moorfields. — English and French fiction in the XIX century.

The Athenaeum, n° 3876 : ROSE, The life of Napoleon I. — The cambridge platonists, being selections from the writings of Whichcote, J. Smith and Culverwel. — SLADEN, In Sicily. — G. W. FOREST, Sepoys generals, Wellington to Roberts. — TURBERVILL, Ewenny Priory. — Odyssey XIII-XXIV, p. MONRO. — Essays on the teaching of history ; The CROWN PRINCE OF SIAM, The war of the Polish succession. — Lewis Sergeant (not. nécr.). — The Linguistic Survey of India. — FOSTER, Some feudal coats of arms.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : UZIELLI, L'orazione della misura di Cristo. — BRAUNSBERGER, Rückblick auf das Kathol. Ordenswesen im 19 Jahrh. — COLLINS, Epitome der synteth. Philosophie Herbert Spencers. — NUTTALL, The fundam. principles of old and new world civilizations. — M. HEYNE, Das deutsche Nahrungswesen bis 16 Jahrh. (excellent). — MUNCH, Koebstadstyrelsen : Danmark fra Kristian IV til enevœldens ophor, 1619-1848, 1-2. — BITTERAUF, Die Kurbayerische Politik im siebenj. Kriege. — Von ZEDLITZ UND NEUKIRCH, Dreissig Jahre preussischer Finanz = und Steuerpolitik. — RATZEL, Die Erde und das Leben. — FÖRSTEMANN, Commentar zur Mayahandschrift. — M. TRAUTMANN, Kleine Lautlehre des Deutschen, Französischen und Englischen (bon). — VAN DAM, W. Shakespeare prosody and text, an essay in criticism (manqué). — WOLFF, Zwölf Jahre im literarischen Kampf (titre prétentieux et pourquoi reproduire de si courts articles ?). — Der römische Limes in Oesterreich, II. — Ruskin, Wege zur Kurst, III, trad. FEIS. — PFALZ, Ein Knabenleben vor sechzig Jahren Pälagogische Betrachtung eigener Erlebnisse. — Who's who in America, a biographical dictionary of notable living men aud women in the United States, 1901-1902, p. J. W. LEONARD.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6 : A. DORNER, Grundriss der Ency klopä die der Theologie. — J. RÉVILLE, La valeur du témoignage historique du Pasteur d'Hermas. — W. WUNDT, Völkerpsychologie. — SCHIELER, Giordano Bruno, der Dichter-Philosoph und Märtyrer der Geistesfreiheit. — LASHE, Schleiermachers Lehre von der Volkschule. — A. FRANTZ, Ueber die Aufgaben der Erziehung in höheren Schulen. — Glossarium latino-arabicum ex unico qui exstat codice Leidensi ed. SEYBOLD. — NYROP, Eufemisme. — F. DÜMMLER, Kleine Schriften. 3 Bde. — MÜHL, Quomodo Plutarchus Chaeronensis de poetis scaenicis Graecorum iudicaverit. — PIPPING, Om Runinskrifterna pä de nyfunna Ardre-Stenarna. — HATFIELD and Hochbaum, The Influence of the American Revolution upon German Literature. — CUSHMAN, The Devil and the Vice in the english dramatic literature before Shakespeare. — G. KRÜGER, Schwierigkeiten des Englischen. —

MARCHOT, Petite phonétique du français prélittéraire. I. — DUCROS, Les Encyclopédistes. Vol. I. — Fr. KAMPERS, Alexander der Grosse und die Idee des Weltimperiums in Prophetie und Sage (très remarquable). — BODEWIG, Ein Trevererdorf im Coblenzer Stadtwalde. — SPILLMANN, Die englischen Märtyrer unter Heinrich VIII. und Elisabeth (1535-1583). I. II. (de nouveaux détails). — ROTT, Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés. I. — FRIEDRICH, Die Anwendung der kartographischen Darstellungsmittel auf wirthschaftsgeographischen Karten. — RABOT, Les variations de longueur des glaciers dans les régions arctiques et boréales. — ROSENFELD, Die Geschichte des Berliner Vereins zur Besserung der Strafgefangenen 1827-1900. — TORNOW, Die wirthschaftliche Entwicklung der Philippinen. — Deutsche Medizin im 19. Jahrhundert. Hgb. von C. A. Ewal dund C. Posner. — Annales du service des antiquités de l'Egypte. II, 1-2. — Selenka, Der Schmuck des Menschen.

PUBLICATIONS DE M. J.-B. CHABOT :

Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens ; 1895 ; in-8° ; pp. 278. (Avec carte et planche.) .... 15 fr.

Quatrième partie de la Chronique de Denys de Tell Mahré, texte et trad. ; 1895 ; in-8°, pp. XX-247 et XLII-206 .... 25 fr.

Ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Inscriptions (Prix Bordin).

Theodori Mopsuesteni *Commentarius in Evangelium Johannis*, t. I, textus syriacus ; 1897 ; pp. VIII-412 in 8° .... 20 fr.

Notes d'Épigraphie et d'Archéologie orientales, fasc. I-IV ; 1897-1901 ; pp. 180. (Avec 6 pl.) .... 6 fr.

Le Livre de la chasteté de Jésus-denah, texte et trad. Ouvrage contenant l'historique des principaux couvents de la Mésopotamie ; 1896 ; pp. 84-67. in-8° .... 7 fr. 50

Histoire du moine R. Youssef Bousnaya, écrite par Jean Bar Kaldoun, traduite du syriaque. 1900. in-8° pp. 248 ...... 7 fr. 50

L'École de Nisibe, ses statuts, son histoire ; 1896 ; pp. 55 in-8° .... 2 fr. 50

Notice sur les nouveaux mss. syriaques de la Bibl. nationale (nos 289-334) ; 1896 ; in-4°, pp. 20 .... 3 fr.

Notice sur les mss. syriaques de Jérusalem ; 1894 ; pp. 47, in-4° .... 2 fr. 50

De S. Isaaci Ninivitæ vita et scriptis ; 1892 ; in-8° ...... 5 fr.

La Légende de Mar Bassus, texte et trad. ; 1893 ; pp. XVI-72 5 fr.

Vie de Mar Youssef Ier, patr. des Chaldéens (1681-1695) ; pp. 29, in-8° .... 1 fr. 50

Vie de Jésus-Sabran, par Jésus-Yahb d'Adiabène, texte et introduction ; précédé d'un *Rapport sur une mission en Italie* ; 1897 ; pp. 108, in-8° .... 5 fr.

Notice sur une mappemonde syrienne du XIIIe siècle ; 1898 ; pp. 19 ; — *Notes complémentaires*, pp. 15. (Avec 2 pl.) .. 2 fr. 50

Lettre du catholicos Mar Aba II, texte et trad. ; 1899 ; pp. 42 .... 2 fr. 50

Regulæ monasticæ *sæc. VI ab Abraham et Dadjesu conditæ*, texte et trad. ; 1898 ; pp. 49, in-8° .... 1 fr. 50

Éloge du patriarche nestorien Denha Ier ; texte et trad, ; 1895 ; pp. 32, in-8° .... 1 fr. 50

Pierre l'Ibérien, év. monophysite de Mayouma (Gaza) ; 1895 ; pp. 32, in-8° .... 1 fr. 50

Notice sur Yézidis, texte et trad. ; 1896 ; pp. 37, in-8° .... 1 fr. 50

Trois homélies de Proclus, év. de Constantinople, texte syr. ; 1896 ; pp. 22, in-8° .... 1 fr. 50

Lettre de Bar-Hébréus au catholicos Denha Ier, texte et trad. française ; 1898 ; pp. 56, in-8° .... 2 fr. 50

Index analytique du *Recueil des Inscrip. Gr. et Latines de Syrie* de Waddington ; 1897 ; in-f°, pp. 23 .... 4 fr.

Recueil des Synodes nestoriens, texte syriaque et trad. française, dans les **Notices et Extraits des manuscrits** publiés par l'Acad. des Inscriptions (t. XXXVII) *(sous presse)*.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 9 Trente-sixième année 3 mars 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy and Literature, n° 1554 : Hensman, Cecil Rhodes. — The Reminiscences of Sir Barrington Beaumont. — J. R. Green, Oxford studies ; Ten Brink, The language and metre of Chaucer. — English and French fiction in the XIX century, III. — The Deserted Village.

The Athenaeum, n° 3877 : Murray and Bradley, A New English Dictionary on historical principles, Lap-Leisurely. — J. Wilson, A history of the county of Cumberland ; W. Page, A history of the county of Hersford. — Green, Oxford studies, Studies in Oxford history. — Baillie, The Oriental Club and Hanover square. — The private Memoirs of Madame Roland, p. E. G. Johnson. — H. Jackson, Texts to illustrate the history of Greek philosophy ; The works of Nettleship, p. Bradley and Benson ; Balfour, Foundations of belief ; Grote, Exploratio philosophiae. — Mme Rattazzi. — Sepoy generals (Forrest). Sir Harry Smith's autobiography. — Tvo alleged quotations (from). Dante by Robert Greene (Toynbee). — The Hardwick Hall tapestry at the Victoria and Albert Museum. — Vincenzo Foppa, some new acts (C. J. Froulkes).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7 : Jacoby, Neutestamentliche Ethik. — Franz, Religion, Illusionen, Intellektualismus. — Trede, Wunderglaube im Heidenthum und in der alten Kirche. — Schäfer, Die Philosophie des Heraklit von Ephesos und die moderne Heraklitforschung (pas de recherches originales). — Lourié, La philosophie russe contemporaine (sera le bienvenu). — Willenbücher, Guyau's soziologische Aesthetik. I. — Bauch. Die Einführung der Melanchthonischen Deklamationen und andere gleichzeitige Reformen an der Universitat zu Wittenberg. — Heidsiek, Das Taubstummembildungswesen in den Vereinigten Staaten Nord-amerikas. — G. Jacob, Das Schattentheater, in seiner Wanderung vom Morgenland zum Abendland. — Comte de Landberg, Etudes sur les dialectes de l'Arabie méridionale. I. — J. Lebreton, S. J., Etudes sur la langue et la grammaire de Cicéron (clair, réfléchi, indépendant). — Krumbacher, Umarbeitungen bei Romanos. — Aumüller, Vergleichung der drei Aristotelischen Ethiken. — Firmery, Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge (à recommander). — Gottschick. Boner und seine lateinischen Vorlagen. — Koeppel, Zur Semasiologie des Englischen. — Shakespeares Julius Cäsar hgb. von H. Schmitt. — Schneegans, Molière. — Pellissier, Etudes de littérature contemporaine. II. — Gelzer, Sextus Julius Africanus und die Byzantinische Chronographie. II, 2 (excellent). — Greenidge, Roman public life. — Hume, The spanish people. — Felten, Forschungen zur Geschichte Ludwigs des Bayern. — Duc de Broglie, Le dernier bienfait de la monarchie. — Bréhier, L'Egypte de 1798 à 1900. — Foulke, Maya. — Schweizerische Bergbahnen. — Meyer, Das parlamentarische Wahlrecht. — C. Gurlitt, Geschichte der Kunst.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : Encyclopaedia biblica, p. Cheyne and Black, II. E-K. Regula antiqua fratrum et sororum de poenitentia seu tertii ordinis sancti Francisci p. P. Sabatier. — Handschriftenproben des XVI Jahrh. nach Strasburger Originalen p. Ficker und Winckelmann. I. Tafel 1-46. — Justi, Heissisches Trachtenbuch, 1-2. — Urkundliche Beiträge und Forschungen zur Geschichte des preuss. Heeres, hrsg. vom Grossen Generalstabe, kriegsgesch. Abth. II, 1 et 2. I. Jany, Die anfänge der alten Armee, 1 ; 2. Briefe preussischer Soldaten aus den Feldzügen 1756 und 1757 und über die Schlachten bei

Lobositz und Prag. — Pfülf, Hermann von Mallinckrodt, 2e ed. — M. A. Stein, Preliminary report on a journey of archaeological and topographical exploration in Chinese Turkestan. — Heilborn, Der agent provocateur, eine strafrechtliche Studie. — Bibliogr. des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885 p. V. Chauvin. V. Les Mille et une nuits. — Propertii cormina p. Phillimore. — Fragmenta Burana p. W. Meyer (modèle de travail scientifique par l'étendue des points de vue, la profondeur des recherches et la sûre maîtrise du sujet). — Bertoni, Pietro Aretino e le sue opere (bon travail d'ensemhle d'après les plus récentes recherches).— Sokoll, Lehrbuch der altenglischen (angelsächsischen) Sprache (manuel où les qualités l'emportent de beaucoup sur les défauts). — Bellermann, Schiller (très bon pour la jeunesse allemande et la maison allemande). — Benndorf, Die sächsische Volkskunde als Lehrstoff in der Volksschule. — Mathesius, Die neuere kirchliche Baukunst in England. — Johanna Luise Heiberg, Ein Leben in der Erinnerung noch einmal durchlebt, frei nach dem Dänischen. —Langguth, Die Bilanz der akademischen Bildung.

Museum, n° 12, et dernier (la revue cesse sa publication) : Riemann et Gœlzer, Grammaire comparée du grec et du latin, I (Bierma). — Vergilius' Aeneis, vert. door Chaillet (Koster). — Vollgraff, De Ovidi mythopoeia quaestiones sex (E. O. Houtsma). — Konig, Fünf neue arabische Landschaftnamen im A. T. (de Goeje). — Die litteraturen des Ostens, VI (M. Th. Houtsma). — Persian historical texts, ed. by Browne (M. Th. Houtsma). — Wieder, De Schriftuurlijke Liedekens (van Slee). — Genestetiana, vertit Hartman (Kruijtbosch). — Herrmann. Jahrmarktsfest zu Plundersweilern (Kossmann). — Stokes and Strachan, Thesaurus Paleohibernicus, I (H. Kern). — Mau, Pompeji im Leben und Kunst (Boissevain). — Jaesche, Die Hauptstufen der Weltgeschichte (Jelgersma). — D'Avenel, La noblesse française sous Richelieu (Kramer). — De Stoppelaar, Balthasar de Moucheron (Heeres). — Johanna Naber, Prinsessen van Oranje en hare dochters in Frankrijk (Blok). — Wellhausen, Die religiös-politischen Oppositionsparteien im alten Islam (de Goeje). — Festschrift zur Feier des 150 jahrigen Bestehens der Kön. Ges. der Wiss. zu Gottingen (v. Haarst). — Kaakebeen, Bekn. Nederl. spraakleer (Talen). — Schijfsma, Algem. geschiedenis na 1713 (Bannier).

L'ART COPTE

ÉCOLE D'ALEXANDRIE — ARCHITECTURE MONASTIQUE — SCULPTURE
PEINTURE — ART SOMPTUAIRE

Par A. GAYET

Un beau volume grand in-8, richement illustré . . . . . . 20 fr. »

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES. — TOME XIII

LE THÉATRE AU JAPON

SES RAPPORTS AVEC LES CULTES LOCAUX

Par Alexandre BÉNAZET

Un volume in-8, illustré . . . . 7 fr. 50

LES ARYAS DE GALILÉE

ET LES ORIGINES ARYENNES DU CHRISTIANISME

Par le Comte G. DE LAFONT

Première partie. In-8. . . . . 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXXVI

MEGHADUTA

LE NUAGE MESSAGER

POÈME HINDOU DE KALIDASA

Traduction française par A. GUÉRINOT

Un volume in-18 . . . . 2 fr. 50

CH. DE PANIAGUA

LES TEMPS HÉROIQUES
ÉTUDE PRÉHISTORIQUE

D'APRÈS LES ORIGINES INDO-EUROPÉENNES

Un fort volume in-8 de 900 pages. . . . . 12 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 10 Trente-sixième année 10 mars 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 61, nov.-déc. : *Partie administrative.* — *Partie littéraire :* H. Lechat, Bulletin archéologique. — A. Hauvette, Actes de l'association.

Correspondance historique et archéologique, n° 97 : Vial et Capon, Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au parlement 1784-1787 (suite). — Transport à titre de rente fait par Germaine Durand, veuve de Germain Pillon à Eustache Duguet, maître boulanger à Nantes, d'une maison située dans la dite ville, vers 1612. — Momméja, Un sceau matric incrusté d'argente. — *Réponses :* Archéologie sociale : les médailles de mendicité à Lodève. — Chronique, ouvrages nouveaux, périodiques, etc.

Bulletin italien, n° 1 : E. Landry, Frère Élie de Cortone, d'après un ouvrage récent. — H. Hauvette, Laure de Noves. — E. Picot, Les Italiens en France au xvi^e siècle (3^e article). — *Questions d'enseignement :* Rapport sur l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1901 (A. Morel-Fatio). — Concours d'italien de 1902. — L'Enseignement de la langue et de la littérature italiennes dans les Universités. — *Bibliographie :* Treitl-Stiftung der k. Akademie der Wissenschaften : Vorläufige Berichte der Balkan-Commission (Bourciez). — A. Barine, Saint François d'Assise et la Légende des trois compagnons (Landry). — Strenna dantesca, compilata da O. Bacci e G. L. Passerini (Bouvy). — Mari, Riassunto e dizionarietto di Ritmica italiana (H.). — F. Petrarca, Die Triumphe, herausg. von C. Appel ; E. Proto, Sulla composizione dei « Trionfi » (H. Hauvette). — Gebhart, Conteurs florentins du Moyen Age (Landry). — Zaccagnini, L'elemento satirico nei poemi eroicomici e burleschi italiani (Dejob). — A. Poggiolini, Un poeta scapigliato : Marco Lamberti (Bouvy).

Annales de l'est, n° 1, janvier 1902 : A. Collignon, Pétrone et le roman des temps néroniens. — A. Bergerot, L'organisation et le régime intérieur du chapitre de Remiremont du xiii^e au xviii^e siècle (suite) — Dantzer, La querelle des investitures dans les évêchés de Metz, Toul et Verdun. — Thiaucourt, Campaux. — Comptes rendus : Bardy, Miscellanées, 9^e ; Roserot, Répertoire historique de la Haute-Marne. — Périodiques et Sociétés savantes.

Romania, n° 121, janvier 1902 : A. Thomas, Problèmes philologiques. — Grandgent, Dante et St Paul. — Rajna, L'episodio delle questioni d'amore nel Filocolo di Boccaccio. — Sainéan, Les éléments orientaux en roumain (suite). — Mélanges : Une fable à retrouver. (G. P.) — Per un passo del romanzo Flamenca (Mussafia). — Fragment d'un mystère français (P. M.) — Surquier (A. Delboulle). — Loincel (A. Delboulle). — Huterel (C. Joret). — Roum. datina, indatina (Densusianu). — It. a bizzeffe (De Gregorio). — Dérivés parisiens de mome (E. Rolland). — Corrections : sur Sone de Nansai (G. P.) — Comptes rendus : Zaccaria, Gli elementi germanici nell' italiano (Cipriani) ; Pillet, Das fableau von den Trois bossus ménestrels (G. P.) ; Registres consulaires de Saint-Flour, p. Boudet (P. M.).

The Academy and Literature, n° 1555 : Kenyon, Handbook to the textual criticism of the New Testament ; Spencer, Did Moses write the Pentateuch after all ; The twentieth century New Testament. — Lord Ronald Gower, Old diaries, 1881-1901. — The national game. — A note on humour (Street).

The Athenaeum, n° 3878 : Gummere, The beginnings of poetry. —

V. Hugo, Postcriptum de ma vie. — Graham, Scottish men of letters in the xviii century. — Select pleas of the Forests, p. Turner. — Scudder, Lowell. — Seeck, Der Untergang der antiken Welt, II. — Egyptological books. — Spanish literature. — English philology. — Lord Dufferin. — Francis Hindes Groome. — Lanciani, New tales of Old Rome, The destruction of ancient Rome.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 8 : Hollmann, Die Bedeutung des Todes Jesu nach seinen eigenen Aussagen. — Lemme, Die Busse nach Schrift, Bekenntniss und Erfahrung. — Gottfried Kögel, Rudolf Kögel. Bd. II. — Küthmann, Maine de Biran. — Muirhead, Chapters from Aristotle's Ethics, — Otto, Lehrgang der Zukunftsschule nach psychologischen Experimenten für Eltern, Erzieher und Lehrer dargestellt.— Diwan aus Centralarabien. Ges., übs. und erl. von A. Socin. Hgb. von H. Stumme. III (très bon). — Studi glottologici italiani diretti da G. de Gregorio. II. — Allain, Pline le Jeune et ses héritiers. I. (manque de critique). — Fragmenta Burana. Hgb. von Wilhelm Meyer aus Speyer. (de nouveaux faits et résultats). — Stockmair, Ist die Schrift Agesilas ein Werk Xenophons? — Schlaikjer, Berliner Kämpfe. — Woerner, Gerhart Hauptmann. 2. Aufl. — Brunhes, Ruskin et la Bible (attachant, fait avec soin et amour). — Hartmann, Sheridan's School for Scandal. — Träger, Milton's Paradise Regained. — Söhring, Werke bildender Kunst in altfranzösischen Epen. — Morel-Fatio, Ambrosio de Salazar et l'Etude de l'Espagnol en France sous Louis XIII. — Macé, Essai sur Suétone. — Höffler, Entwicklung der kommunalen Verfassung und Verwaltung der Stadt Aachen bis zum Jahre 1450. — Lechner, Zur Geschichte König Wenzels bis 1387. — Clemen, Beiträge zur Reformationsgeschichte aus Büchern und Handschriften der Zwickauer Rathsschulbibliothek. 2 (sera le bienvenu). — Bremer, Ethnographie der germanischen Stämme (manque de méthode). — Barnabé, Le mont Thabor. — Petrusevskij, Der Aufstand des Wat Tyler (important). — Kurth, Die Bedeutung des Wassernetzes der Provinz Posen für die Entwicklung ihres Verkehrs. — Sehling, Zur Lehre von den Willensmängeln im kanonischen Recht. — Mathias, Beiträge zur Erklärung der germanischen Gottesurtheile. — A. Meyer, Das Stilgesetz der Poesie.

Literarisches Centralblatt, nº 8 : U. Chevalier, Le saint suaire de Lirey-Chambéry-Turin. — Schrempf, Luther. — H. Schiller, Weltgeschichte, II, III (beaucoup de fautes, grandes et petites). — Das aelteste Decanatbuch der phil. Facultät an der Univ. Frankfurt a. O. II. — Thédenat, Nourrisson. — Friedrich, Döllinger (recommandable). — Lessenthin, Das Riesengebirg im Winter. — W. Geiger, Literatur und Sprache der Singhalesen (solide). — Baumgartner, Die latein. und griech. Literatur der christl. Völker. — Le diable prédicateur trad. Rouanet. — Katalog öfver kongl. bibliotekets fornisländska och fornnovska handskrifter p. Gödel. — Bossert, Hist. de la litt. allemande (très louable). — Rivoire, Le origini dell architettura lombarda.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 11 Trente-sixième année 17 mars 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 94 : Cottin, Document relatif à Mirabeau. IV Mirabeau mystificateur, 1780. — Les dernières années de la marquise de Mounier, souvenirs du docteur Ysabeau 1778-1789. — Procès-verbal d'autopsie, acte de naissance et de décès de Mme de Monnier. — Acte de décès de M. de Poterat. — Testament de Mme de Monnier. — Deux volontaires de Sambre et Meuse, lettres de Maurin et de Rouvière à Dessalles, 1792-1797. — Mme Ristori et sa cordonnière, 1869.

The Academy and Literature, n° 1556 : The Comedies of Aristophanes, frogs, ecclesiazusae, edited, translated and explained by B. B. Rogers. — Kidd, Principles of Western civilisation. — Mellone, Leaders of religious thought in the XIX century. — Rait, Five Stuart princesses, Margaret of Scotland, Elizabeth of Bohemia, Mary of Orange, Henrietta of Orleans, Sophia of Hannover. — A sailor of King George, the journals of Captain Frederick Hoffman, 1793-1814, p. Bevan and Wolryche-Whitmore. — Tudor and Stuart love-songs, p. Briscoe; Perkins, Giotto; M. Doughty, A foot through the Kashmir villages. S. R. Gardiner. — Byron in Chancery Lane.

The Athenaeum, n° 3879 : Legg, English coronation records; Maclean. The great solemnity ot the coronation of the King and Queen of England. — Skaw, Selected essays and papers of R. C. Christie. — Lord Ronald Gower, Old diaries, 1881-1891. — Hobhouse, Mind in evolution. — Crow, Arabic manual; miss C. Sorabji, Love and life bekind the Purdah. — H. Samuel, Liberalism. — S. R. Gardiner. — Chaucer's Pseustis and Glascurion (Skeat). — Ballads (A. Lang). — New glimpses of Poe (Ingram). — Charles Kent. — Sepoy generals. — Rivoira, Le origini della architettura lombarda, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 9 : The Book of Proverbs. Critical Edition of the Hebrew Text by A. Müller and E. Kautzsch. — Herner, Ist der zweite Dekalog älter als das Bundesbuch? — Funk, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 4. Aufl. — Dahlmann, Der Idealismus der Indischen Religionsphilosophie im Zeitalter der Opfermystik. — Bowditch, Memoranda on the Maya Calendars. — Huvelin, Les tablettes magiques et le droit Romain. — Eitrem, Zur Ilias-Analyse. — Tyrrell, Anthology of Latin Poetry. — Litzmann, Ibsens Dramen. — Hillscher, Die Verfasserfrage im althochdeutschen Tatian. — Wülfing, Die Syntax in den Werken Alfreds des Grossen. II, 2. — Wollaeger, Studien über Swinburnes poetischen Stil. — Liese, Der altfranzösische Roman « Athis et Prophilias » verglichen mit einer Erzählung von Boccaccio (X, 8). — Schröder, Dante und die höhere Schule. — Prasek, Forschungen zur Geschichte des Alterthums. III. — Herrmann, Erläuterungen zu den ersten neun Büchern der Dänischen Geschichte des Saxo Grammaticus. I. Th. — Graf François Gabriel de Bray, Aus dem Leben eines Diplomaten alter Schule; Graf Otto von Bray-Steinburg, Denkwürdigkeiten aus seinem Leben. — P. Rohrback, Im Lande Jahwehs und Jesu. — B. Sundstral, Aus dem Lande der Karaiben. — P. Bienkowski, De simulacris barbararum gentium apud Romanos.

Literarisches Centralblatt, n° 9 : Hegler, Sebastian Francks latein. Paraphrase der deutschen Theologie. — Silbernagl, Die Kirchenpolit. und religiösen Zustände im XIX Jahrh. — Volkelt, Schopenhauer. — Helmolt, Weltgeschichte, III. — Basler Biographien, I. — Chro-

nik des Bernhard Wyss, p. Finsler. — Rob. von Mohl, Erinnerungen 1799-1895. — Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900. — Ule, Der Würmsee. — Nausester, Denken, Sprechen und Lehren, I, Die Grammatik. — Marx, Hilfsbüchlein für die Aussprache der latein. Vokale in positionlangen Silben. — Albalat, La formation du style par l'assimilation des auteurs. — O. von Heinemann, Die Handschriften der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel, II. Die Augusteischen Hs. IV. — Priebsch, Deutsche Handschriften in England, II. Das British Museum, mit einem Anhang über die Guildhall-Bibliothek. — Monumenti antichi pubb. per cura della reale Accademia dei Lincei, IX, X, XI. — Reich, Kunst und Moral, eine aesthetische Untersuchung. — Dreydorff, Quousque tandem, ein ernstes Wort wider den alttestamentlichen Geschichtsunterricht.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 12 Trente-sixième année 24 mars 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, mars-avril : Maurice Dumoulin. Le gouvernement de Théodoric et la domination des Ostrogoths en Italie, d'après les œuvres d'Ennodius (*Second article*). — Paul Mantoux. Talleyrand en 1830. — Paul Robiquet. Un sous-pacificateur de la Vendée : le général d'Hédouville. — Correspondance. Lettre de M. Jean Guiraud. — *Bulletin historique :* Questions d'enseignement, par Gabriel Monod, de l'Institut. — France. Publications relatives au moyen âge, par M. Aug. Molinier. — Epoque contemporaine, par G. Monod. — Comptes rendus critiques (ouvrages de MM. Ciccotti ; Drumann ; Liebenam ; Dufourcq ; Rhys et Beinmor-Jones ; Le Strange ; Ch. Lefebvre ; abbé Landry ; Miret y Sans ; Sabbadini ; May de Diesbach ; Blok et Muller ; Léonardon.

Bulletin hispanique, janvier-mars : D. Paris, L'Idole de Miqueldi, à Durango. — C. Jullian, Notes ibériques : Villes-Neuves ibériques de la Gaule. — E. Hübner, Inscriptions latines d'Espagne : Nouvelles inscriptions de Tortose ; L'inscription métrique d'Oviedo. — A. Morel-Fatio, Les défenseurs de la Comedia. — *Bibliographie :* A. Blazquez, Descripción de España (C. J.). — M. Rodriguez et A. Martinez, Crónica troyana (A. M.-F.). — P. Boronat, Los Moriscos españoles (A. M.-F.). — F. Pedrell, Emporio cientifico é histórico de organografia (A. M.-F.). — J. Fritzmaurice-Kelly et A. Bonilla, Historia de la literatura española (A. M.-F.). — H. Léonardon, Prim (A. M.-F.). — A. Echeverria, Voces usadas en Chile (E. M.). — J. Marti, Estudios histórico-artisticos ; A. Ludwig, Jean Rotrous « Cosroès » ; M. de Toro et M. Roso, Nuevo diccionario ; F. Corona Bustamente, Diccionario español-francés. — R. Altamira, Historia de España ; J. Somoza, Inventario de un Jovellanista ; Conde de Cedillo, Toledo en el siglo XVI. — R. Torres, Carácter de la conquista y colonización en las islas Canarias ; C. Haebler, Typographie ibérique du xv^e^ siècle. — J. Leite de Vasconcellos, Esquisse d'une dialectologie portugaise ; A. Thomas, Mélanges d'étymologie française. — Agrégation : Extrait du rapport sur l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1901 (A. Morel-Fatio). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique. — Planche : I. L'idole de Miqueldo, à Durango (Espagne).

Academy and Litterature, n° 1557 : Sir Herbert Maxwell, A history of the house of Douglas. — Greenough and Kittredge, Words and their ways in English speech. — Who's who in America, a biographical dictionary of notable living men and women of the United States. — Macnab, A ride in Marocco ; Cary, Travel in Tibet ; Wood-Martin, Traces of the elder faiths of Ireland ; etc.

Athenaeum, n° 3880 : Nichols, The Epistles of Erasmus (« a very able and a very interesting contribution to the critical study of the Renaissance »). — Ottley, A short history of the Hebrews to the Roman period. — Howells, Heroines of fiction. — Max Muller, My autobiography, a fragment ; Last essays, second series. — Petrie, Napoleon's campaign in Poland ; Comte de La Bédoyère, Le maréchal Ney. — Suell, The age of Chaucer ; Terence, Andria, p. Fairebough ; Aeschylus, Eumenides, p. Barnett. — Some later reminiscences of Dr S. R. Gardiner. — Henry VIII's coronation Oath. — Sepoy generals. — Lord Avebury, The scenery of England and the causes to which it is due.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10 : EHRHARD, Der Katholizismus und das 20. Jahrhundert. — GILL, Untersuchungen über die Entstehung des vierten Evangeliums. — GABLERS, Kritik des Bewusstseins. Eine Vorschule zu Hegels Wissenschaft der Logik. — WILLE, Ueber die psycho-physiologischen und pathologischen Beziehungen des Gedächtnisses. — BERICHT, über die 10. Jahresversammlung der American Psychological Association. — ZIEGLER, Allgemeine Pädagogik. — HERGT, Beiträge zur Geschichte des deutschen Unterrichts an den humanistischen Gymnasien des Königreichs Bayern. I. — STRACK, Grammatik des Biblisch-Aramäischen. 3 Aufl. — TAKAKUSU, A Pali Chrestomathy. — KRUMBACHER, Romanos und Kyriakos. — MARCHIANO, L'origine della favola grecae i suoi rapporti con le favole orientali. — The Elegies of Maximianus ed. by Webster. — SCHNEIDER, Jean Pauls Altersdichtung Fibel und Komet. — FRIEDMANN, Das deutsche Drama des 19. Jahrh.s in seinen Hauptvertretern. I. — RAUTNER, Georg Lillos The Christian Hero und dessen Rival Plays. — FIERLINGER, Shakespeare in Frankreich. — Coleccion de Autos, Farsas, y Coloquios del siglo XVI publ. par L. ROUANET, 3 (excellent). — HICKS and HILL, Amanual of Greek historical inscriptions (très recommandable). — Margherita ANCONA, Claudio II e gli usurpatori. — GRISAR, Geschichte Roms und der Päpste im Mittelalter. I (une foule de détails). — STOUFF, Les origines de l'annexion de la Haute-Alsace à la Bourgogne en 1469. — GOOCH, Annals of Politics and Culture, 1492-1899 (utile). — EHRHARD, L'Abassade du prince-coadjuteur Louis de Rohan à la cour de Vienne (1771-74). — F. MINUTILLI, Soluzione grafica di alcuni problemi di geographia matematica. — Gratzy Edler von WARDENGG, Repertorium zu J. W. Freiherrn von Valvasors « Die Ehre des Herzogthums Kram » (1689). — W. STEIN, Beiträge zur Geschichte der deutschen Hanse bis um die Mitte des 15. Jahrrh.s. (très instructif et important). — MANNHEIMER, Die Bildungsfrage als soziales Problem. — SARRE, Denkmäler persischer Baukunst. Geschichtliche Untersuchung und Aufnahme muhammedanischer Backsteinbauten in Vorderasien und Persien. Unter Mitwirkung von Bruno Schulz und Georg Krecker.

Literarisches Centralblatt, n° 10 : BEEK, Erindringer fra mit liv. — TIELE, Hoofdtrekken der godsdienstwetenschap. — MARQUART, Eransahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenaci. — RÖHRICHT, Geschichte des ersten Kreuzzuges (simple, clair, attachant). — F. HERMANN, Das Interim in Hessen, ein Beitrag zur Reformationsgeschichte. — RACHFAHL, Deutschland, König Friedrich Wilhelm IV und die Berliner Märzrevolution (bon, utile, non sans soulever des objections). — KRAHMER, Russland in Asien, V. — LEO, Die griech. röm. Biographie nach ihrer literarischer Form. (cf. *Revue*, n° 7). — W. MEYER, Fortunat (le plus important travail sur le sujet depuis l'édition de Leo). — FATH, L'influence de la science sur la littérature française dans la seconde moitié du XIX[e] siècle (intéressant). — WOHLRAB, Aesthetische Erklärung von Shakspeares Hamlet (erroné). — Gustav Freytag, Vermischte aufsätze, p. ELSTER, I. — Briefe von Anzengruber, p. BETTELHEIM. — Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde, III, 10, JOLY, Medicin (« Il n'y aura qu'une voix de reconnaissance et de gratitude parmi les philologues comme parmi les médecins qui considèrent leur science avec les yeux de la science »).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 13 Trente-sixième année 31 mars 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, mars-avril : A. Ingold, Las troubles de Landser il y a quelque cent ans. — Danzas, Les châteaux de S. Hippolyte, XI-XIV. — E. Keller, S. Nicolas ou un prieuré dans les Vosges. — Beuchot, Les origines de la congrégation des sœurs de Ribauvillé (fin). — *Correspondances :* Le bailli Hell et la revue des études juives (X.) La chronique de Hartmannsweiller (E. Clarac). — *Bibliographie :* Funck-Brentano, L'affaire du collier, La mort de la reine ; Laussedat, La délimitation de la frontière franco-allemande. — *Supplément :* table générale des matières, 8e feuille.

Academy and Literature, n° 1558 : The Garden of Kama and other love-lyrics from India, arranged in verse by Laurence Hope. — State Trials, p. Stephen, III and IV. — The Diary of Samuel Teldon, p. Thomas Wright. — E. Engel, A history of English literature. — Lord Avebury, The scenery of England and the causes to which it is due. — Colquhoun, The mastery of the Pacific. — Sutro, Women in love. — Dinsmore, The teachings of Dante. — The nobody in history. — The father of Dailies. — Concerning favourites. — Art : The men of 1830.

The Athenaeum, n° 3881 : Crawley, The mystic rose, a study of primitive marriage. — Mahan, Types of naval officers, drawn from the history of the Bristish navy. — Macnab, A ride in Marocco. — Cardiff Records, being materials for a history of the county borough from the earliest times, p. J. H. Matthews, III. — Russian literature : Bain, Peter III ; Perris, Tolstoi, a book of extracts ; Gorki, The Orloff couple and Malva. — Local history. — B. F. Stevens.— Ballads (A. Lang.) — A new Strassburg historical Greek papyrus (Seymour de Ricci). — Chaucer and Theodolus (W. H. White). — Menpes Japan. a record in colour. —Roman Britain in 1901 (Haverfield).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11 : Cremer, Das Wesen des Christenthums. — Nikel, Die Wiederherstellung des jüdischen Gemeinwesens nach dem babylonischen Exil. — Kalthoff, Die Philosophie der Griechen auf kulturgeschichtlicher Grundlage dargestellt (recommandable). — Durand (de Gros), Questions de Philosophie morale et sociale. — Steiger, Dreiundfünfzig Jahre Buchhändler in Deutschland und Amerika. — Richter, Reden und Aufsätze (livre de famille). — Walter, Die Reform des neusprachlichen Unterrichts auf Schule und Universität. Mit einem Nachwort von W. Viëtor. — W. Geiger, Litteratur und Sprache der Singhalesen (faits bien rangés et finement expliqués). — Blochet, Etudes sur l'histoire religieuse de l'Iran. — Hauptversammlung des American Archaeological Institutes. — Statius, Achilleis. Ed. Alfr. Klotz (très bon). — Wecklein, Platonische Studien. — Guglielmino, L'« iteratio » nell' Eneide. — Mendheim, Johann Ludwig Uhland (petit livre qui contient l'essentiel). — W. Schoof, Die deutschen Verwandtschaftsnamen. — Weyrauch, Die mittelenglischen Fassungen der Sage von Guy of Warwick und ihre altfranzösische Vorlage. — Kühn, Ueber die Verfasserschaft der in Horstmanns Library of early English writers Band I und II, R. Rolle de Hampole, enthaltenen lyrischen Gedichte. — J. Leite de Vasconcellos, Estudos de philologia mirandesa. — Bourier, Ueber die Quellen der ersten 14 Bücher des Johannes Maladas. — Mathias, Ueber Pytheas von Massilia und die ältesten Nachrichten von den Germanen. — Bigoni, Una fonte per la storia del regno di Sicilia. Il Carmen di Pietro da Eholi. — Salvémini, Studi storici. — Barclay, Euphormio.

Nebst Euphormios Selbstvertheidigung und dem Spiegel des menschlichen Geistes. Uebs. von G. Waltz. — VANDAL, Les voyages du Marquis de Nointel, 1670-1680. — LOEVINSON, Giuseppe Garibaldi e la sua Legione nello Stato Romano 1848-49, I. — ERRERA, L'época delle grande scoperte geografiche. — M. Robinson WRIGHT, The New Brazil. — E. v. MEIER, Hannoversche Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte 1680-1866 (très soigné et très fourni). — J. v. RENAULD, Die finanzielle Mobilmachung der deutschen Wehrkraft. — QUELLENSAMMLUNG ZUM DEUTSCHEN REICHSSTAATSRECHT. Zusammengest. von H. Triepel. — H. THODEN VAN VELZEN, Aesthetische Betrachtungen. C. MEY, Der Meistergesang in Geschichte und Kunst. — G. HAUPTMANN, Der rote Hahn.

Literarisches Centralblatt, n° 11 : ZAHN, Grundriss des neutest. Kanons. — WEINSTEIN, Zur Genesis der Agada, II, die alexandrinische Agada. — KÜHTMANN, Maine de Biran. — K. J. NEUMANN, Hippolytus von Rom, I (détaillé). — H. C. NEWTON, The epigraphical evidence for the reigns of Vespasian and Titus (cf. *Revue*, n° 11). — MARKI, Matyos Kiraly emlekkönyv. (magnifique publication où l'on remarquera une étude d'Eugène Müntz sur Mathias Corvinus et la Renaissance ; cette étude est « genussreich »). — M. PHILIPPSON, Der grosse Kurfürst F. W. von Brandenburg, II, 1660-1679 (travail extrêmement recommandable). — KULLNYI, Szeged uj kora (livre très attachant sur Szegedin). — DUSSAUD et MACLER, Voyage archéologique au Safâ et dans le Djebel Ed-Drûz ; LITTMANN, Zur Entzifferung der Safâ. — Inschriften. (1° très précieux recueil de matériaux ; 2° instructif et sagace). — Dionysius of Halicarnassus, the three literary letters, p. Rhys ROBERTS (très méritoire). — ROHDE, Kleine Schriften, deux vol. — Molieres Meisterwerke, trad. FULDA (cf. *Revue*, n° 8). — BEHAGHEL, Die deutsche Sprache, 2e ed. — SAUERLAND und HASELOFF, Der Psalter Erzbischof Egberts von Trier. — KÜNSTLE und BEYERLE, Die Pfarrkirche S. Peter und Paul in Reichenau. — Niederzell. — LEGERLOTZ, Der deutsche Aufsatz.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 14 Trente-sixième année 7 avril 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, mars 1902 : Stourm, L'œuvre financière du Consulat. — René Henry, La campagne de Calchas dans la *Fortnightly Review* contre une entente anglo-allemande pour un accord anglo-russe. — Imbart de la Tour, La liberté de l'assistance privée. — W. Beaumont, La Prusse et les Polonais. — Paul de Laveleye, Les entreprises belges à l'étranger, l'Etat du Congo. — Ch. de Calan, La race et le milieu (*fin*). O. Festy : Chronique des questions ouvrières (1901). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Correspondance historique et archéologique, n° 98, février 1902 : P. Cottin, Une maison de discipline à Paris en 1780, Sophie de Monnier chez Mlle Douay. — Momméja, Commentaire archéologique sur un vers de Victor Hugo. — Vial et Caron, Journal d'un bourgeois de Popincourt avocat au Parlement 1784-1787 (suite). — *Question* : Vautier, Le Palais et le Châtelet de Paris.

Academy and Literature, n° 1559 : Mead, The Gospels and the Gospel. — Conway, The domain of art. — Frances Gerard, A Grand Duchess and her court (Amélie de Saxe-Weimar). — Duignan, Notes on Staffordshire place-names. — Mackinder, Britain and the British seas ; Webb, Industrial democracy.

Athenaeum, n° 3882 : Castiglione, The Book of the Courtier, transl. Opdyke ; Smeaton, The Medici and the Italian Renaissance. — Rigg, Select plays, starrs and other records from the Rolls of the Exchequer of the Jews, 1220-1284. — Capes, Rural life in Hampshire. — Dictionnaire de l'Académie française, réimpression de la 1re édition par Paul Dupont, professeur à l'Université de Lille. — Recent biography. — A new Palaeographical society. — The jubilee of Owens College. — G. Macdonald, Catalogue of Greek coins in the Hunterian Collection, University of Glasgow ; Lowry, Christian art and archaeology, being a handbook to the monuments of the Early Church.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12 : Theologie und Kirchenwesen. — Cornill, Die metrischen Stücke des Buches Jeremia rekonstruirt. — Schweitzer, Das Abendmahl in Zusammenhang mit dem Leben Jesu und der Geschichte des Urchristenthums. I. II. — Pfeilschifter, Die authentische Ausgabe der Evangelien-Homilien Gregors des Grossen. — Hart, Zukunftsland. 2 : Die neue Welterkenntniss. — W. Pastor, Im Geiste Fechners. — Zoneff und Meumann, Ueber Begleiterscheinungen psychischer Vorgänge in Athem und Puls. I. — Spitta, Das deutsche Volk und seine nationale Erziehung. — Burgerstein, Notizen zur Hygiene des Unterrichts und des Lehrerberufs. — Praetorius, Das Targum zum Buch der Richter in jemenischer Ueberlieferung. — Dom J. Parisot, Rapport sur une mission scientifique en Turquie d'Asie. — Reichel, Homerische Waffen. — Stowasser, Kleine Beiträge zur lateinischen Grammatik. VII-XI. — Woerner, Fausts Ende (clair).—Zielinski, Die Tragodie des Glaubens. Betrachtungen zu Immermanns Merlin (bon). — Winkler, Studien in nederlandsche Namenkunde. — Carpenter, Selections from the Poetry of Lord Byron. — Cornford, English Composition. — Parigot, Alexandre Dumas père (spirituel). — A Selection from the Comedies of Marivaux, ed. by E. W. Olmsted. — Seignobos, La Méthode historique appliquée aux sciences sociales (très méritoire et sagace). — Pomtow, Delphische Chronologie. — Graf von Hoensbroech, Das

Papstthum in seiner sozial-kulturellen Wirksamkeit. I (d'une mince valeur scientifique). — KUSCINSKI, Les Députés de l'Assemblée législative de 1791. — GIESENHAGEN, Auf Java und Sumatra (très recommandable). — KIENITZ und WAGNER, Litteratur der Landes- und Volkskunde des Grossherzogthums Baden. — CROON, Zur Entstehun5 des Zunftwesens. — NOSSIG, Revision des Sozialismus. I. — STRZYGOWSKI, Orient oder Rom. (très suggestif, multa et multum).

Literarisches Centralblatt, n° 12 : SCHEEL, Augustin über Christs Person und werke ; HERTLING, Augustin. — Necrologium des Klosters Clarenthal, p. OTTO. — BERGENGRÜN, David Hansemann. — Die alten Matrikeln der Univ. Strassburg, p. KNOD, III. — LAVISSE, et RAMBAUD, Hist. générale, XII. — SCHANTZ, Ost=und Südafrika. — DELBRUCK, Grundfragen der Sprachforschung mit Rucksicht auf Wundts Sprachpsychologie (très long art. de Ph. Wegener). — SPIEGELBERG, Die demotischen Papyrus der Strassburg Bibliothek hrsg. und erläutert. — O. von FRIESEN, Till den nordiska Sprakhistorien. — FRIEDMANN, Grammatica teresca. — REICHEL, Homerische Waffen, 2e ed. — GÖTZ, Eine Orientreise.

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

Publiés sous la direction de M. J. de MORGAN

Tome I

Fouilles à Suse en 1897-98 et 1898-99

Par J. de MORGAN, G. LAMPRE et J. JÉQUIER

In-4, planches en héliogravure et en chromolithographie.. 50 fr. »

Tome II

TEXTES ÉLAMITES-SÉMITIQUES

Par V. SCHEIL

Première série. In-4, accompagné de 24 planch. en héliogr. 50 fr. »

Tome III

TEXTES ÉLAMITES-ANZANITES

Par V. SCHEIL

Première série. In-4, accompagné de 33 planc. hors texte. 50 fr. »

Tome IV (sous presse)

J. DE MORGAN

Directeur général du service des Antiquités de l'Égypte

RECHERCHES SUR LES ORIGINES DE L'ÉGYPTE

I. — L'AGE DE LA PIERRE ET LES MÉTAUX

Un beau vol. in-8, avec nombreux dessins et 11 planches en couleur. . . . . 20 fr. »

II. — ETHNOGRAPHIE PRÉHISTORIQUE ET TOMBEAU ROYAL DE NÉGADAH

Un beau vol. in-8, avec 900 dessins et planches. . . . . . 25 fr. »

J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES

Tome I. — LES PREMIERS AGES DES MÉTAUX DANS L'ARMÉNIE RUSSE

Tome II. — RECHERCHES SUR LES ORIGINES DES PEUPLES DU CAUCASE

2 vol. grand in-8, nombreuses cartes, planches et dessins. 25 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot,

N° 15 Trente-sixième année 14 avril 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)
MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 3 : Dom Hugues Gaïsser, Les Hirmi de Pâques dans l'office de l'Eglise grecque. — Quittard, Les années de jeunesse de J.-P. Rameau. — Expert, Le Printemps de Claude Lejeune, xvi[e] siècle. — Lectures musicales, notes sur François Couperin, dit Le Grand. — F. de Maesschalck, Documents inédits sur Ockeghem. — Combarieu, Les principaux systèmes d'esthétique musicale, les idées de M. Th. Ribot. — E. d'Harcourt, Symphonie moderne. — Bourgault-Ducoudray, Promenades et visites musicales. — Laloy, La Société nationale. — J. C. La rentrée de M. Colonne. — Théâtres, concerts, nouvelles publications musicales, bibliographie générale pour l'histoire de la musique.

Revue des études anciennes, 1902, n° 1 : Ph. Legrand, A quelle espèce de publicité Hérondas destinait-il ses Mimes? — Fr. Cumont, Note sur deux fragments épiques relatifs aux guerres de Dioclétien. — C. Jullian, Paris, date de l'enceinte gallo-romaine; L'inscription d'Hasparren. — G. Gassies, Autel gaulois à Sérapis. — J.-P. Waltzing, Le Vulcain des Gésates. — P. Paris, L'idole de Miqueldi, à Durango. — *Bibliographie :*

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 2 : J. Labourt, Le christianisme dans l'empire des Perses, I, Histoire extérieure. — P. Fournier, Etudes sur les pénitentiels, III, Le pénitentiel Casinense. — J. Turmel, Le dogme du péché originel dans saint Augustin, II, Essence et propagation du péché originel. — G. Morin, Origine de la formule pseudo-augustinienne : « In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas. » — H. Cochin, Le frère de Pétrarque, Note chronologique. — A. Loisy, Chronique biblique, Origines chrétiennes, Religions d'Israël. — Ch. Michel, Religion romaine, Superstitions des peuples classiques. — P. Lejay, Ancienne philologie chrétienne. Les symboles, la liturgie.

The Academy and Literature, n° 1560 : W. M. Alexander, Demonic possession in the N. T. — Marston, Sketches of some booksellers of the time of D[r] Samuel Johnson. — Sir George Young, Poems from Victor Hugo. — Ingram, Human nature and morals, according to Auguste Comte. — Dicey, The story of the Khedivate; A.-M. Thomas, Denmark, past and present; Innes, A short history of the British in India. — The King of worldlings. — Flaubert in the fields and on the shore. — The science of the religions and the Bible. — The mystic-rose (A. Lang). — Shakspeare-Bacon. — Prayer-book English.

The Athenaeum, n° 3883 : Hall and Neal, The ancient ruins of Rhodesia; Keane, The gold of Ophir, whence brought and by whom? — Kidd, Principles of Western civilisation — Frances Gerard, Anna-Amalia of Saxe-Weimar. — Letters received by the East India Company from its servants in the East, V, 1617, january-june, p. W. Foster. — E. Engel, A history of English literature. transl. Bent. — Books on London — China — Dante and Herodotus (E. Sullivan). — Coronation records (Ramsay). — Cromwell and Henry Vaughan (Chambers). — The poems in the Graye Ms. (Gollancz). — Thomas Lodge's Rosalynd (W. Roberts). — Holmes, Constable; Freeman, Italian sculpture of the Renaissance.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : Dilger, Die Erlösung des Menschen nach Hinduismus und Christenthum. — Preuss, Die Entwicklung des Schriftprinzips bei Luther bis zur Leipziger Disputation. — Meffert, Der heilige Alfons von Liguori, der Kirchenlehrer und

Apologet des 18. Jahrhs. — WUNDT, Fechner. — WILLMANN, Philosophische Propädeutik. I. — CAUER, Der Plan des Reformgymnasiums. Was verspricht er? und was droht er? — MUFF, Humanistische und realistische Bildung. — Das Manava-Çrauta-Sutra hgb. von Friedr. Knauer. II. — BACHER, Die Agada der Tannaiten und Amoräer. — Le duc de la TRÉMOÏLLE, Notice sur la vie de Joachim Menant. — EHRLICH, Die Nomina auf -ευς (bon). — Ψυχάρης, Γιά τὸ Ῥωμαίϊκο θέατρο. — MACCARI, Osservazioni ad Orazio. I. — ROETHE, Brentanos « Ponce de Leon »; Cl. BRENTANO, Valeria oder Vaterlist. Hgb. von R. Steig. — KRAUSS, Leitfaden der deutschen Poetik. 2 Aufl. — FÖRSTER, Beowulf-Materialien. — GREENOUGH and KITTREDGE, Words and their Ways in English Speech. — OLIVIER DE LA MARCHE, Le Triumphe des Dames. Hgb. von Julia Kalbfleisch-Benas. — GRAMMONT, Le patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard. — SMITH, Asoka, the Buddhist Emperor of India. — Acta tirolensia II : I. Theil der Südtiroler Notariats-Imbreviaturen des 13. Jahrh.s. Hgb. von H. von Voltelini. — HAMPE, Beiträge zur Geschichte Kaiser Friedrichs II. — MOLTKE in seinen Briefen. — HIRSCH, Die Wahl Johann Sobieskis zum König von Polen 1674. — SARASIN, Entwurf einer geographisch-geologischen Beschreibung der Insel Ceylon. — BÖHM von BÖHMERSHEIM, Geschichte der Moränenkunde. — FAULHABER, Ueber Handel und Gewerbe der beiden Städte Brandenburg im 14. u. 15. Jahrh. — TILLE, Getreide als Geld. — MAGNUS, Die Augenheilkunde der Alten. — B. BRETHOLZ, Die Pfarrkirche St. Jakob in Brünn.

Literarisches Centralblatt, n° 13 : B. WEISS, Die Apostelgeschichte. — G. DIETTRICH, Eine jakobitische Einleitung in den Psalter. — Urkunden zur städtischen Verfassungsgesch. von KEUTGEN, II. — GERBER, Zur gesch. des Stadtwaldes von Freiburg i. B. — Krause, ein deutsches Soldatenleben, Tagebücher und Briefe p. GROLMAN (intéressant pour la guerre de 1870). — VIDARI, La presente vita italiana politica e sociale (utile et instructif). — TILLE, Aus Englands Flegeljahren. — GILSON, L'étude du droit romain. — LITTMANN, Arabische Schattenspiele (bon). — Demetrii Cydonii de contemnenda morte oratio p. DECKELMANN. — METHAER, Unters. zur latein. Tempus = und Moduslehre. — BRADLEY, A commentary on Tennyson's In Memoriam. — F. SAUER, Orthographie-Willkür und Orthographie-Reform. — SCHWALLY, Semitische Kriegsaltertümer, I. Der heilige Krieg im alten Israel (savant). — ROSENBERG, Handbuch der Kunstgeschichte. — W. de BOCK, Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Egypte chrétienne. — SCHUR, Von dem Sinn und der Schönheit der japanischen Kunst.

N° 16 Trente-sixième année 21 avril 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études historiques, mars-avril : M. Marion, Etat des classes rurales au xviiie siècle dans la généralité de Bordeaux. — Peyre, Une amie de L'Hospital et de Ronsard, Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie (suite). — Froidevaux, Le gouvernement de Flacourt à Madagascar. — Ouvrages nouveaux (A. Molinier, Lea, Ruel, Brette, Pocquet, Morvan, Misermont, Marcaggi, Obser, La Bédoyère, Courcelle, de Chambrier, comte Fleury, Jordell).

Le Bibliographe moderne, novembre-décembre 1901 : Ch. Schmidt, La bibliothèque de Trianon a-t-elle été transportée à sainte Hélène? (non). — Stein, Destruction des archives de l'ordre du Saint-Esprit en 1792. — Blochet, Inventaire sommaire des manuscrits persans de la Bibliothèque nationale de Paris (suite). — Stein, Fondation de papeteries près de Troyes au xve siècle. — Les manuscrits des bibliothèques publiques et le droit de l'Etat. — Nécrologie (Dozy et D. Blanchet). — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres, France et étranger. — *Comptes rendus :* Delaborde, Les inventaires du Trésor des Chartes dressés par Gerard de Montaigu ; Bazeries, Les chiffres secrets dévoilés ; Vanderhaeghen, Bibliotheca Erasmiana ; Lachèvre, Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700, I ; Bolton, A select bibliography of chemistry ; Roserot, Répertoire historique de la Haute-Marne ; Stiavelli, Saggio di una bibliografia pesciatina ; Brito Aranha, Bibliographie des ouvrages portugais ; Cvijic, Pregled geografske literature a Balkanskorn Polewstroy, IV ; Derenbourg, Les manuscrits arabes de la collection Schefer à la Bibliothèque nationale ; P. de Fleury, Origines et développement de l'imprimerie à Angoulême ; Likhatcheff, Paleografitcheskoè Znatchénié bumajnikh vodyanikh znakov ; Heitz, Filigranes des papiers contenus dans les archives de la ville de Strasbourg.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 10, décembre 1901 : Rozwadowski, Etudes sur les noms des cours d'eau slaves, I, bassin de la Vistule. — Miodonski, Philippi Callimachi et Gregorii Sanocei carminum ineditorum corollarium. — Kutrzeba, L'organisation des tribunaux en Pologne au moyen âge, IX-XI.

N° 1, janvier 1902 : Compte rendu de la séance du 5 décembre 1901 de la commission de l'histoire de l'art. — Kutrzeba, Le commerce de Cracovie au moyen âge envisagé au point de vue des relations commerciales de la Pologne avec l'étranger.

N° 2, février 1902 : Kawczynski, Le chevalier au cygne, poème français du xiie siècle et ses rapports avec les poèmes du cycle de la 1re croisade : I. La chanson d'Antioche, les chétifs, la conquête de Jérusalem ; II. La chanson du chevalier au cygne et de Godefroy de Bouillon. — Ketrzynski, Une biographie perdue de S. Adalbert.

Academy and Literature, n° 1561 : Clara Morris, Life on the stage, my personal experiences and recollections. — Fletcher, English book collectors. — Huddilston, Lessons from Greek pottery. — The Ancestor, a quarterly review of county and family history, heraldry and antiquities. — Stead, Japan, our new alley ; Ordish, Annual record of the London Topographical Society ; Thomson, China and the powers ; Harmer, The story of Burma. — Wilkie Collins and his mantle, a personal predilection (Waugh). — Goldsmith's prose (F. Thomson). — The facts about hypnotism (Legge). — Prayer-book Englis (Hutton et Butterfield). — Velasquez (Anderson).

The Athenaeum, n° 3884 : Fifty years at East Brent, the letters of G. A. Denison. — SEEBOHM, Tribal Custom in Anglo-Saxon law. — HENSON, Cross-Bench views of current church questions. — The Pension Book of Gray's Inn 1569-1669, p. FLETCHER. — Some unpublished letters of Horace Walpole, p. Sir Spencer Walpole. — Victor Hugo, Dernière Gerbe. — Classical philology : GILES, A short manual of comparative philology for classical students; RIEMANN et GOELZER, Grammaire comparée du grec et du latin ; Transactions of the American Philological Association, vol. XXXI ; Harvard Studies in classical philology, vol. XII. — Anthropology and folklore : WOOD-MARTIN, Traces of the elder faiths of Ireland, a folklore sketch, a handbook of Irish prechristian traditions ; GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Les cérémonies du mariage chez les indigènes de l'Algérie. — Theology. — Two passing notices of Shakspeare and Milton in the early XVIII century. — Dante and Herodotus. — Fudge. — The Himyarites in Rhodesia and Madagascar. — The Henry White library. — Tolstoy's astronomy (Dole). — HADDON, Head-hunters, black, white and brown. — Sir Walter ARMSTRONG, Sir Henry Roeburn. — FORRER, Biographical dictionary of medallists, coin, gem and seal engravers, I, a. D. — Notes from Rome (Lanciani).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14 : WREDE, Das Messiasgeheimniss in den Evangelien. — KESSLER, Der Charakter des Volkes Israel im Urtheil des Propheten Jeremia. — HOPPE, Das Verhältniss Jean Pauls zur Philosophie seiner Zeit. — SCHULTZE, Der ontologische Gottesbeweis. — FRITZE, Biographisch-bibliographisches Verzeichniss der Lehrer des Joachimsthalschen Gymnasiums von der Gründung der Anstalt bis 1826. — REICKE, Lehrer und Unterrichtswesen in der deutschen Vergangenheit (populaire). — STOY, Staat, Schule und Erziehunsgsanstalt. — Aegyptische Inschriften aus den Königlichen Museen zu Berlin. I. — BAUMSTARK, Die Petrus und Paulusakten in der litterarischen Ueberlieferung der syrischen Kirche. — THÜLIN, De optativo iterativo apud Thucydidem. — SCHMIDT, Lukians Satiren gegen den Glauben seiner Zeit. (sans valeur scientifique). — WILPERT, Das schema Pindaricum und ähnliche grammatische Konstruktionen. — SABBADINI, Una biografia medievale di Vergilio. — BESLER, Die Forbacher Mundart und ihre französischen Bestandtheile. — SCHOTTELIUS, Friedens Sieg. Hgb. von Fr. E. Koldewey. — WERNEKE, Sprachreform und Doppelwörter. — RITTER, Quellenstudien zu Robert Burns 1773-1791. — HORTON-SMITH, Hymn by Lord Macaulay. — LAMPRECHT, Die mundartlichen Worte in den Romanen und Erzählungen von A. Theuriet. — STROTTÖTER, La vie journalière. — CRAMER, Rheinische Ortsnamen aus vorrömischer und römischer Zeit. — NEGRI, L'Imperatore Giuliano l'Apostata. — Hohenlohisches Urkundenbuch. Hgb. von K. Weller. II. — SCHMIDT, Ueber die Ernennung des Bonifatius zum Metropoliten von Köln. — Comte DE REISET, Les débuts de l'indépendance italienne. — Mention, L'armée de l'ancien régime. — DAIBER, Eine Australien und Südseefahrt. — REINHARD, Topographisch - historische Studien über die Pässe und Strassen in den Walliser, Tessiner und Bündner Alpen. — Aus dem litterarischen Nachlass von Karl MARX, Friedrich Engels und Ferdinand LASSALLE. Hgb. von Frz. Mehring. I. u. IV. — OELSNER, Volkswirthschaftskunde. — SWARZENSKI, Die Regensburger Buchmalerei des X. und XI Jahrh.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot,

N° 17 Trente-sixième année 28 avril 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 99, mars : MOMMÉJA, Les âges de la pierre, du bronze et du fer dans les écrits antérieurs aux publications des préhistoriens scandinaves. — VIAL et CAPON, Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au Parlement, 1784-1787 (suite). — *Question* : Marie Leczinska au château de Bondy.

Annales du Midi, avril : G. PARISET, L'établissement de la Primatie de Bourges, I. — J. CALMETTE, Les marquis de Gothie sous Charles le Chauve. — TEULIÉ et ROSSI, L'anthologie provençale de maître Ferrari de Ferrare (suite). — JULLIAN, Questions de topographie et de toponymie méridionales, I, à propos des transformations des étangs des Landes. — DUCAMIN, Encore un dicton gascon dans Montaigne. — *Comptes rendus critiques* : BERTONI, Nuove rime di Sordello di Goito ; SAVJ-LOPEZ, La novella provenzale del pappagallo ; P. A. BECKER, Marguerite, duchesse d'Alençon et Briçonnet, évêque de Meaux ; HERMANN, Rimes de Pierre de Laval ; BRUN-DURAND, Dictionnaire biographique et biblio-iconographique de la Drôme ; DUBARAT, La Réforme en Béarn, procès-verbal des biens saisis.

The Academy and Literature, n° 1562 : Leigh Hunt, The Old Court Suburb, p. A. DOBSON. — George DOUGLAS, Diversions of a country gentlemen. — SHERMAN, What is Shakspeare, an introduction to the great plays. — MARILLIER, University Magazines and their makers. — CARPENTER, Iolaus, an anthology of friendship ; WEBB, History of trade unionism. — Paris on Oxford. — Browning's footman ancestor.

The Athenaeum, n° 3885 : Historical essays, by members of the Owens College, Manchester, p. TAIT. — INNES, A short history of the British in India. — MESKIN, The Moors. — LAMARRE, Histoire de la littérature latine depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement républicain. — Religions societies' publications. — Educational literature. — Coronation records. — Sir Aston Cokain's works. — The Strawberry Hill Press. — ROYES, Indian Land cessions of the United States. — Queen Elizabeth and music.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15 : ELLIS, Catalogue of Arabic books in the British Museum. — Annuaire du Collège de France. Ire année. — TROELTSCH, Die Absolutheit des Christenthums und die Religionsgeschichte. — AIKEN, The Dhamma of Gotoma, the Buddha, and the Gospel of Jesus, the Christ.— Jahresversammlung der American. Society of Biblical Literature and Exegesis. — Kants Briefwechsel. 1 u. 2. — FOUCAULT, La Psychophysique. — U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Griechisches Lesebuch (sera très utile). — HINSDALE, The Art of Study. — G. v. d. GABELENTZ, Die Sprachwissenschaft. 2. Aufl. Hgb. von A. Graf v. d. Schulenburg. — Kitāb al-noqat waldawair, « Das Buch der Punkte und Kreise » hgb. von Chr. F. Seybold. — Rastrapala Paripreeha, p. p. L. Finot. — Herakleitos von Ephesos. Griechisch und Deutsch von H. Diels (très important). — J. HARTMAN, Genestetiana sive Petri de Genestet poetae neerlandici Carmina Selecta latine vertit. — HÜTTINGER, Studia in Boetii carmina collata. — SCHNABEL, Die Insel Felsenburg. I. Th. Hgb. v. H. Ullrich. — BESSON, Hauptmann. — NORDBY, The influence of Old Norse literature upon English literature. — POUND, The Comparison of Adjectives in English in the 15 th and 16 th century. — BONVESIN DA RIVA, Il libro delle tre Scritture e il Volgare della Vanità. — MADDALENA, Uno scenario inedito. — A. HILLEBRANDT, Altindien und die Kultur des Ostens (pénétrante étude). — L. FRIEDLAENDER, Darstel-

lungen aus der Sittengeschichte Roms. 7. Aufl. — Beiträge zur alten Geschichte, hgb. von C. P. Lehmann. I, 1. 2. — Savva, Moskauer Zaren und byzantinische Basileusen (important). — Taylor, The classical heritage of the Middle Ages. — Anhang zu den Gedanken und Erinnerungen von Otto Fürst von Bismarck. — Poggiolini, Ammiratori e giuridici della rivoluzione francese. — Bigelow, Die Völker im kolonialen Wettstreit. Deutsch von Ph. Woker. — Danmarks Kultur ved Aar 1900, udg. af Carlsen. Olrik og Starcke. — Uhlirz, Das Gewerbe (1208-1527). — Weyl, The passenger traffic of railways. — Ritter v. Renauld, Die finanzielle Mobilmachung der deutschen Wehrkraft. — Baty, The Laws of Law. — Weisbach, Pesellino und die Romantik der Renaissance. — L. de Veyran, Histoire de la peinture de marine. Peintres et dessinateurs de la mer. — W. Churchill, The Crisis.

Literarisches Centralblatt, nos 14-15 : Theologischer Jahresbericht, 1900. — König, Fünf neue arabische Landschaftsnamen im A. T. beleuchtet. — Wendt, Die Lehre Jesu. — Hegel, Vorlesungen über die Philosophie der Religion, p. Bolland. — Blok, Gesch. der Niederlande, I. — Günther, Das Zeitalter der Entdeckungen (petit ouvrage populaire). — Platzhoff, Ernest Renan (estimable). — Léonardon, Prim (très bon). — Kaludi, Das Ansiedelungswesen in der Bukowina. — Schulten, Die Mosaikkarte von Madaba. — Mauthner, Beitraege zu einer Kritik der Sprache ; Finck, Die Klassification der Sprachen. — Lysiae orat. p. Thalheim (à saluer avec joie). — Heer, Der hist. Wert der Vita Commodi in der Sammlung der Scriptores hist. Aug. — Briefe Ciceros und seiner Zeitgenossen, p. O. Schmidt, I, Jahre 67-80. (répond à toutes les exigences). — Schneegans, Moliere (bon, inférieur à Lotheissen, meilleur que Mahrenholtz au point de vue du style). — L. L. Schücking, Stoffliche Beziehungen der englischen Komödie zur italienischen bis Lilly. — Ehrhard, Grillparzer, trad. allem. — Pantheons-Ausgabe, p. Pniower : Faust, I, Kleist, Kohlhaas. — Gœthes Faust, p. U. Buurmann. — U. Buurmann, Erläut. und Aufsätze zu Gœthes Faust. — Gœthes ausgew. Gedichte, p. O. Harnack. — Florenz, Japanische Mythologie. — Dümmler, Kleine Schriften. — Von Kügelgen, Gerhard von Kügelgen als Porträt = und Historienmaler. — Wels-Liebsdorf, Das Jubeljahr 1500 in der Augsburger Kunst. — Mayrhofer, Bach-Studien. — Pinloche, L'enseignement secondaire en Allemagne.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

Publiés sous la direction de J. DE MORGAN, délégué général

Tome I. *Fouilles à Suse* en 1897-98, par J. de Morgan, G. Lampre et G. Jéquier. In-4, planches en héliogravure et en chromotypographie. Prix. . . . . 50 fr. »

Tome II. *Textes Elamites-Sémitiques*, par V. Scheil. O. P. 1re série. In-4°, 24 planches en héliogravure. Prix. . . . . 50 fr. »

Tome III. *Textes Elamites-Anzanites*, par V. Scheil. O. P. 1re série. In-4°, 33 planches en héliogravure. Prix. . . . . 50 fr. »

Tome IV. *Textes Elamites-sémitiques*, par V. Scheil. O. P. 2e série. In-4°, planches hors textes *(sous presse)*.

Tome V. *Textes Elamites-Ansanites*, par V. Scheil. O. P. In-4°, avec planches hors texte *(en préparation)*.

Tome VI. *Etudes archéologiques*. In-4°, avec planches hors texte (*en préparation*).

J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE 1889-91

Vol. I et II. *Études géographiques*, par J. de Morgan.

Tome I. In-4°, nombreuses planches et figures. Prix. 40 fr. »

Tome II. In-4°, 130 pl. hors texte. Prix. . . . . 60 fr. »

Vol. III. *Études géologiques et paléontologiques*.

Ire partie. *Géologie et paléontologie*, par J. de Morgan et H. Douville (*sous presse*).

IIe partie. *Echinides*, par G. Cotteau et V. Gauthier. 15 fr. »

Vol. IV. *Archéologie*, par J. de Morgan. In-4°, nombreuses planches et figures. Prix. . . . . 60 fr. »

Vol. V. *Études linguistiques*, par J. de Morgan. (*Sous presse*.)

Atlas des cartes. Rives Méridionales de la mer Caspienne, Kurdistan Central, Elam, en un carton in-folio. Prix . . . . . . 15 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 18 Trente-sixième année 5 mai 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, nº 1, janvier : DOTTIN, Une version irlandaise du Dialogue du corps et de l'âme attribué à Robert Grosseteste. — STRACHAN, The Vienne fragments of Bede. — Th. REINACH, L'Hercule gaulois à Salins. — GAROFALO, Sul census sotto l'impero romano, specialmente nelle Gallie; Sui Galati dell' Asia Minore. — LEITE DE VASCONCELLOS, Les Celtes de la Lusitanie portugaise. — W. STOKES, Notes on the martyrology of Oengus. — Chronique. — Périodiques.

Revue de philologie française et de littérature, 1-2, 1er et 2e trimestres 1902 : VIGNON, Les patois de la région lyonnaise : les pronoms régimes de la 1re et de la 2e personne du singulier et le pronom réfléchi. — CLÉDAT, La négation dite explétive. — BASTIN, Omission de ne explétif. — BALDENSPERGER, Une définition de la poésie romantique par Ch. de Villers. — Anna AHLSTRÖM, La réforme de l'orthographe, réponse à M. Em. Rohde. — YVON et CLÉDAT, Sur l'emploi du mot « indéfini » en grammaire française ; les pronoms dits indéfinis. — YVON, Sur la place de l'adjectif en français. — *Comptes rendus* : MALMSTEDT, Sur les propositions relatives doubles (Clédat) ; LANGLOIS et COVILLE, Chapitres littéraires de la grande Histoire de France (L. C.).

Nouvelle Revue rétrospective, nº 14, 10 avril 1902 : Souvenirs de l'abbé Vallet, député de Gien à la Constituante. — Toussaint-Louverture au fort de Joux, 1802. — Mort de Marceau (1796 : journal de Souhait, (mais déjà publié par Maze, Marceau, sa vie, sa correspondance, p. 391). — Un projet de colonne rostrale à Toulon (1830). — Souvenirs de Legrain, valet de chambre de Mirabeau (suite).

Academy and Literature, nº 1563 : PASTON, Little Memoirs of the XIX century. — Religio laici, a series of studies adressed to laymen. — DYER, A history of modern Europe, 3e ed. — SHEPPARD, The old royal palace of Whitehall. — KNOX, Buller's campaign, with the Natal field force of 1900. — LENNOX, Chalmers of New Guinea, missionary, pioneer, martyr. — The origin of life (Legge). — The Raven, the Parrot and the Pidgin (Jackdaw).

Athenaeum, nº 3886 : DICEY, The story of the Khedivate. — EDWARDS, Sir William White, for six years ambassador at Constantinople, his life and correspondence. — NICHOLSON, Principles of political economy, III, books IV and V. — Autobiography of Sir Walter Besant, pref. by SPRIGGE. — Th. A. FISCHER, The Scots in Germany, being a contribution towards the history of the Scot Abroad. — Scotsch history. — Pitt and General Miranda (Hall). — Sir Aston Cokain's works (Candy). — HICKS and HILL, A manual of Greek historical inscriptions. — Souvenirs de M. Delaunay de la Comédie Française, recueillis par le comte FLEURY.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 16 : H. BLOCH, Ein karolingischer Bibliothekskatalog aus Kloster Murbach. — BRAUNHOLTZ, Books of Reference for Students and Teachers of French. — SCHAEFER, Das Passah-Mazzoth-Fest. — H. ZIMMER, Pelagius in Irland. (de très grande valeur). — LABANCA, La « Vita di Gesù » di Ernesto Renan in Italia. — Jahresversammlung der « American Society of Biblical Literature and Exegesis ». — UEBERHORST, Das Komische. — MASSARANI, Storia e Fisiologia dell'Arte di Ridere. — SERGI, La psiche nelle fenomeni di vita. — NATORP, Pädagogische Psychologie in Leitsätzen zu Vorträgen gehalten im Kursus wissenschaftlicher Vorlesungen für Lehrer und Lehrerinnen zu Marburg 1901. — VIAL, L'Enseignement secondaire et la Démocratie. — JENSEN, Das Gilgamis-Epos und Homer. (ni preuves

ni méthode). — QUANDT, Nachricht von der Arawackischen Sprache hgb. von J. Platzmann. — Harvard Studies in Classical Philology. Vol. XII. — LUDWICH, Die Homervulgata als voralexandrinisch erwiesen. — NAVARRE, Essai sur la rhétorique grecque avant Aristote. — GOETHES BRIEFE, Hgb. von E. von der Hellen. I. — GOETHE-BRIEFE, Hgb. von Ph. Stein. — MORTENSEN, Studier over aeldre dansk versbygning. — BÜLBRING, Altenglisches Elementarbuch I. — MAYOR, Chapters on English Metre. — BONVESIN DA RIVA, Il libro delle tre Scritture e il Volgare della Vanita [Schl.]. — MOTT, The Provençal Lyric. — SAMTER, Familienfeste der Griechen und Römer. — KLETT, Zu Xenophons Leben. — KUNZE, Zur Kunde des deutschen Privatlebens in der Zeit der salischen Kaiser. — HETZENECKER, Studien zur Reichs-und Kirchenpolitik des Würzburger Hochstiftes zu den Zeiten Kaiser Ludwigs des Bayern (1333-1347). — Comte DE REISET, La guerre de Crimée et la cour de Napoléon III. — FISCHER, Die Entdeckungen der Normannen in Amerika (sera le bienvenu). — GALLOIS, Les Andes de Patagonie. — REHM, Das landesherrliche Haus, sein Begriff und die Zugehörigkeit zu ihm (soigné et sagace). — SINZHEIMER, Die Arbeiterwohnungsfrage. — LEHFELDT, Einführung in die Kunstgeschichte der thuringischen Staaten.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : G. KÖGEL, Rudolf Kögel. — Die unveränderte Augsburgische Konfession p. TSCHACKERT. — H. SCHWARZ, Das sittliche Leben. — J. FISCHER, Die Entdeckungen der Normannen in Amerika (vastes et profondes connaissances). — FREISEN, Landeshospital, Kapuzinessenkloster, Genossenschaft der Barmherzigen Schwestern zu Paderborn. — Anhang der Gedanken und Erinn, von Bismarck. — FRIEDJUNG, Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland 1859 bis 1866, 3e éd. (très détaillé, soigneusement revu et digne de son succès). — Wiggers, Aus meinem Leben. — MERZBACHER, Aus den Hochregionen des Kaukasus. — R. SCHWINDT, Deutsche Buchhändler, deutsche Buchdrucker. — ROSENBERG, Lehrbuch der samaritanischen Sprache und Literatur (augmente le nombre des livres inutiles). — WAITZ, Das pseudotertullianische Gedicht adversus Marcionem. — Otto Ribbeck, ein Bild seines Lebens. — WUNDERLICH, Der deutsche Satzbau, 2e éd. — Verlagscatalog der Göschenschen Buchhandlung in Leipzig, 1785-1901. — K. LANGE, Das Wesen der Kunst. — P. SOURIAU, L'imagination de l'artiste. — H. MENDELSSOHN, Böcklin (pénétrant et instructif).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 19 Trente-sixième année 12 mai 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue :* Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de critique musicales, avril : J. C., L'exécution de la messe de Bach en si mineur, au Conservatoire. — L. Schneidfr, M. Claude Debussy. — A. Coquard, La troupe Jolicœur. — A. Giraudet, La déclamation lyrique et l'enseignement du chant. — Quittard, Les années de jeunesse de Rameau (suite). — J. C. Notes sur François Couperin, les organistes et les ménétriers au XVIII[e] siècle (suite). — O. Klauwell, Théodore Gouvy. — J. Combarieu, Esthétique, les émotions abstraites d'après Th. Ribot (suite). — G. I. La société des compositeurs ; Les honoraires des musiciens ; Nouvelles publications ; Bibliographie pour l'étude du théâtre lyrique en France. — Dom Hugues Gaïsser, Musique religieuse, réponse au P. Thibaut.

Annales de l'Est, nº 2 : Bahon, L'Ecole de Heidelberg et le premier romantisme allemand. — R. de Souhesmes, La criminalité en Lorraine d'après les lettres de rémission (suite). — Reybel, La question d'Alsace et de Brisach, 1635-1639. — Krantz, Campaux. — Léon Germain, Des Godins de Souhesmes. — *Comptes rendus critiques* : Gebhart, Conteurs florentins ; Thierry-Mieg, Le mur de Sainte-Odile ; Baudot, Les princesses Yolande et les ducs de Bar de la famille des Valois. — Hauviller, Analecta Argentinensia, I ; Frankreich und Elsass im 17 u. 18 Jahrh. — J. Lévy, Bockenheim (Saarunion). — Walter, Rufach zur Zeit des dreissigjährigen Krieges. — Boyé, Lettres de Stanislas. — Chuquet, L'Alsace en 1814. — Souvenirs de Reiset, I-II. — Heydenreich. Die Belagerung von Hüningen, 1813-1814. — Chaney, Vie du P. Romain Hinderer. — Rais, La représentation des aristocraties dans les chambres hautes en France, 1789-1815. — Das Reichsland Elsass-Lothringen, 4-5. — Badel, Dictionnaire historique des rues de Lunéville ; Huit jours dans les Vosges. — Bardy, Miscellanées, X. — Statistisches Jahrbuch für das deutsche Reich. — Puton, Une station gallo-romaine à Dommartin-lez-Remiremont.

Bulletin hispanique, 2[me] livraison : H. Dessau, Le préteur L. Cornélius Pusio. — P. Perdrizet, Une recherche à faire à Rosas. — E. Martinenche, Quelques mots sur la « Célestine ». — H. Léonardon, Relation du voyage fait en 1679 au devant et à la suite de la reine Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II. — E. Mérimée, Les Poésies lyriques de Quintana. — *Variétés* : Ferrer les oies (A. M.-F.). — *Agrégation :* Notes au Poema de Fernán Gonzáles (C. Pitollet et E. Mérimée) ; Sur un procédé de style de Francisco de Melo (G. Cirot). — *Bibliographie :* J. Rossellô et Obrador y Bennassar, Obras de Ramón Lull (A. M.-F.) ; Cancionero de Juan Alvarez Gato (A. M.-F.) ; C. Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo español (A. M.-F.) ; E. Carrara, Studio sul teatro ispano-veneto di Carlo Gozzi (E. Bouvy) ; Juan Valera, Florilegio de poesias castellanas del siglo XIX (A. M.-F.) ; Curial y Guelfa, novela catalana publicada per Ant. Rubió y Lluch. ; B. Poupardin, Deux ouvrages inconnus de Fernand de Cordoue ; J. D. M. Ford, A Spanish Anthology ; E. Cotarelo, Lope de Rueda ; J. Fitzmaurice-Kelly et N. Maccoll, The complete Works of Miguel de Cervantes ; Fr. Rodriguez-Marin, El Loaysa de « El celoso extremeño » ; A. Tomillo et C. Pérez Pastor, Proceso de Lope de Vega por libelos. — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique.

Academy and Literature, nº 1564 : Encyclopaedia biblica, p. Cheyne

and BLACK. — MACDONAGH, Parliament, its romance, its comedy, its pathos. — MEAKIN, The Moors. — MAITLAND, Music in the XIX century, I. English Music. — FAIRWEATHER, Origen and Greek patristic theology. — Other new books : SHERREN, The Wessex of romance ; Miss FINDLAY, The spindle-side of Scottish songs ; PUECH, Sant John Chrysostome ; MOORE, The Commonwealth of Australia ; HOGARTH, The Nearer East. — The persistence of Byron.

Athenaeum, n° 3887 : THEAL, The beginning of South African history. — Sir Hubert MAXWELL, A history of the house of Douglas. — BAILLIE, A introduction to Hegel's system. — HAPGOOD, George Washington ; LIVINGSTON, Israel Putnam. — SPENCE, Early christianity and paganism, a. D. 64 to the place of the Church in the fourth century, a narration mainly based upon contemporary records and remains. — Military literature. — Books on the coronation. — Books on the war. — Anthropological inaccuracy (A. Lang). — The Himyarites in Rhodesia and Madagascar (Prideaux). — A notice of Milton in Italian. — American clergy, XVIII century. — Frank R. Stockton (not. nécr.). — HOPE, The Abbey of St. Mary in Furness. — French art of the XVIII Century at the Guildhall. — Iseult's Tower.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : GOLDSCHMIDT, Die litterarische Gesellschaft zu Hamburg. — L. KELLER, Die Deutschen Gesellschaften des 18. Jahrhunderts und die moralischen Wochenschriften. — O. HOLTZMANN, Leben Jesu. — Der Dialog des Adamantius περι της εἰς θεον ὀρθης πιστεως. Hgb. von W. H. van de Sande Bakhuyzen. — MITCHELL The World before Abraham. — WOBBERMIN, Theologie und Metaphysik. — A. LEVY's Philosophie der Form. — Frz. SCHMIDT, Ueber den Reiz des Unterrichtens. — HOFFMANN, Zur Methodik des griechischen Grammatikunterrichts. — ZAPLETAL, Grammatica linguae Hebraicae. — LITTMANN, Arabische Schattenspiele. — L. HERBST, Zu Thukydides. III. — E. P. MORRIS, On Principles and Methods in Latin Syntax. — HEINLEIN, Hegesipps Rede περὶ Ἀλοννήσου verglichen mit den Demosthenischen Reden. — VOGT, Die Ortsnamen auf -seifen, -siefen, -siepen, -siek, -seih. — LEITHAEUSER, Bergische Ortsnamen. — DENICKE, Die mittelalterlichen Lehrgedichte Winsbeke und Winsbekin in kulturgeschichtlicher Beleuchtung. — SHINDLER, On certain aspects of recent English Literature. — A. HERRMANN, The Forraye of Gadderis. The Wowis. — E. RODHE, La méthode mécanique en grammaire (un peu étroit). — FRASER and Squair, A french grammar. — CICCOTTI, La guerra e la pace nel mondo antico. — ALLARD, Le christianisme et l'empire romain de Néron à Théodose. — Die Zürcher Stadtbücher des XIV. und XV. Jahrhunderts. Hgb. von H. Zeller-Werdmüller, II, — STÜCKELBERG, Geschichte der Reliquien in der Schweiz. — Venetianische Depeschen vom Kaiserhofe. II, 1. Bearb. von A. F. Pribram (utile). — SOMMERFELDT, Gehlweiden und Gross-Rominten in Urkunden und Akten des 16. bis 19. Jahrhunderts.—BERG, Enea de' Piccolomini (Papst Pius II.) in seiner Bedeutung als Geograph (esquisse d'un grand et prochain travail). — HUTTER, Wanderungen und Forschungen im Nord-Hinterlande von Kamerun. — GELBHAUS, Nehemias und seine sozialpolitischen Bestrebungen. — G. BLONDEL, La France et le Marché du Monde. — Selim Khan Keun de Hoogerwoerd, Kritische Studien zur Einführung in das Recht des Islam. — GUMMERE, The Beginnings of Poetry. — MAHLER, Polyket und seine Schule.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : HEINRICI, Die Bergpredigt. — FUNK, Lehrbuch der Kirchengesch. 4e éd. — CHWOLSON, Die Blutanklage

und sonstige mittelalt. Beschuldigungen der Juden (bon, quoique long et parfois inexact). — Bretholz, Die pfarrkirche St Jakob in Brünn. — Sir John Bourinot, Canada under British rule, 1760-1900. — O. Waltz, Die Denkwürdigkeiten Kaisers Karls V. — Robert von Keudell, Fürst und Fürstin Bismarck, Erinnerungen aus den Jahren 1846-1872 (important). — Zabel, Europäische Fahrten. — Comte de Landberg, Etude sur les dialectes de l'Arabie méridionale, I. — Kammer, Ein aesthet. Kommentar zu Homers Ilias, 2e éd.; Sitzler, Ein aesthet. Kommentar zu Homers Odyssee. — Typographie ibérique du xve siècle, reprod. en facsimilé de tous les caractères typographiques employés en Espagne et en Portugal jusqu'à 1500, avec notes critiques et biographiques par Conrad Haebler, 1 et 2. — Anecdota Oxoniensia, old English glosses chiefly unpublished, p. A. S. Napier. — Uhlands sämmtliche Werke, p. Holthof. — Duden, Vollst. Orthogr. Wörterbuch der deutschen Sprache; Orthogr. Wörterbuch der deutschen Sprache. — Samter, Familienfeste der Griechen und Römer. — Messer, Die Reformbewegung auf dem Gebiete des preussischen Gymnasialwesens 1882-1901.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Trente-sixième année 19 mai 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e^

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin 1902 : Maurice Dumoulin, Le gouvernement de Théodoric, d'après les œuvres d'Ennodius (*Suite et fin*). — G. Desdevises du Dezert, Le Conseil de Castille au xviii^e siècle. *Premier article.* — Louis Halphen, Une théorie récente sur la chronique du Pseudo-Frédégaire. — Paul Marmottan, Lucien Bonaparte et Napoléon en 1807. — Eug. d'Eichthal, Condition de la classe ouvrière en Angleterre (1828). Notes prises par Gustave d'Eichthal. — L. Eisenmann, M. André Chéradame et la Question d'Autriche. — *Bulletin historique :* France. Publications relatives à l'histoire de la Grèce, de 1892 à 1902, par Gustave Fougères. — xviii^e et xix^e siècles, par Rod. Reuss. — Allemagne et Autriche. Travaux relatifs à l'histoire grecque, 1898-1900. *Troisième article.* — *Correspondance.* Lettre de M. l'abbé Ulysse Chevalier. — *Comptes rendus critiques :* ouvrages de MM. Jullian, Schlumberger, Balari y Jovany, Seippel, Jean Martin, de la Poulaine, L. Bamberger, Sayous, Ditfurth, Kœnig, Engerand et Saski. — *Publications périodiques et Sociétés savantes.* — *Chronique et Bibliographie.*

Revue de l'histoire des religions, n° 1 : Ed. Montet, Les confréries religieuses de l'Islam marocain — M. Mauss, L'enseignement de l'histoire des religions des peuples non civilisés à l'Ecole des hautes études. — F. Picavet, L'Averroïsme et les Averroïstes du xiii^e siècle, d'après le De Unitate intellectus de saint Thomas. — A. Réville, Tiele. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

The Academy and Literature, n° 1565 : Beers, A history of English romanticism in the XIX century. — Bain, Peter III, emperor of Russia, the story of a crisis and a crime. — Brownell, Victorian prose masters; Munro, Lord Kelvin. — Faust at the Lyceum.

The Athenaeum, n° 3888 : Brown, History of Scotland, III from the accession of Mary Stewart to the Revolution of 1889. — Encyclopaedia biblica, p. Cheyne and Black, III. — Hopkins, The great epic of India. — Barnard, Companion to English history, middle ages. — Naval literature. — Books of travel. — Coleridge and Bowles, the socalled sonnet on Count Rumford (Hutchinson). — A text correction in Chaucer. — Jacks, James Watt. — Architectural literature.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Bauch, Die Anfänge des Humanismus in Ingolstadt. — Keussen, Beiträge zur Geschichte der Kölner Universität. — König, Neueste Prinzipien der alttestamentlichen Kritik geprüft. — A. Harnack, Sokrates und die alte Kirche. — Boyer, Die Eschatologie des Buches Job. — Dwelshauvers, Henrik Ibsen et le Pessimisme. — Eine kleine Hütte. Lebensanschauung von Kamo No Chomel. Uebers. von D. Itchikawa. — Ziegler, Zur Metaphysik des Tragischen. — Paulsen, Der höhere Lehrerstand und seine Stellung in der gelehrten Welt. — Müller, Fort mit den Schulprogrammen! — Ware, Educational Foundations of Trade and Industry. — Torbiörnsson, Die gemeinslavische Liquidametathese (utile). — Macdonell, A Sanskrit Grammar for Beginners. — Robert, Studien zur Ilias (important). — Anabasis ed. Pantazides. — Krükl, Leben und Werke des elsässischen Schriftstellers Anton von Klein (neuf). — Hartenstein, Studien zur Hornsage. — Jürgens, Die « Epistolae Ho-Elianae ». — Polacco, Tavole schematiche della Divina Commedia di Dante Alighieri. — Marsillac, Les vraies origines de la langue française. — Büttner-Wobst, Beiträge zu Polybios. — Newton, The epigraphical evidence for the reigns of Vespasien and Titus. — A. Molinier, Les

sources de l'histoire de France, I. — Chone, Die Handelsbeziehungen Kaiser Friedrichs II. zu den Seestädten Venedig, Pisa, Genua. — Weicker, Die Stellung der Kurfürsten zur Wahl Karls V. im Jahre 1519. — Das Reichsland, hgb. von G. Koehler. 1. Jahrg. Heft 1. — Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und Herzegowina, hgb. von M. Hoernes. VIII. Bd. — Fr. Graf zu Sayn-Wittgenstein-Berleburg, Reisebilder aus Sizilien und Korfu. — A. von Kostanecki, Der wirthschaftliche Werth vom Standpunkt der geschichtlichen Forschung. — Schmelzle, Der Staatshaushalt des Herzogthums Bayern im 18. Jahrh. — Wenger, Rechtshistorische Papyrusstudien.

Literarisches Centralblatt, n° 18 : Niese, Kritik der beiden Makkabäerbücher (de grande valeur).— System. Sammlung kirchlicher Erlaesse der Erzdiözese München-Freising, p. Saedt. — Saenger, J. S. Mill. — Anonymus Argentensis. p. Keil (modèle de recherche). — Sahm, Gesch. der Stadt Creuzburg. — Freystedt (K. v.), Erinner. aus dem Hofleben, p. Obser (intéressant). — A. von Eberstein, Erlebtes aus den Kriegen 1864, 1866 u. 1870 (souvent remarquable). — Von Caemmerer, Magenta (méritoire et instructif). — Kellner, Hesperische Bilderbogen. — Reinisch, Die Somalisprache, II, Wörterbuch. — Die Drusenschrift, Kitab alnoqat waldawair, Das Buch der Punkte und Kreise, p. Seybold. — E. Koch, Unterrichtsbriefe für das Selbststudium der altgriech. Sprache, 36 Briefe (excellent guide). — Cappelli, Lexicon abbreviaturarum, Wörterbuch latein. und italien. Abkürzungen (indispensable pour les lecteurs de manuscrits latins et italiens). — Schofield, Chaucer's franklin's dale. — Rahmer, H. Heine's Krankheit und Leidensgeschichte (définitif). — Steinmann, Antonio da Viterbo (livre très méthodique et fort soigné sur ce peintre ombrien).

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 2 : Kneller, S. Petrus Bischof von Rom, 2. — N. Paulus, Marcus von Weida. — E. Michael, Beiträge zur Geschichte des mittelalterl. Staatsrechtes. — L. Fonck, Zur neuesten Parabelauslegung. — M. Hofmann, Der Katholicismus im 20. Jht. nach Prof. Ehrhard. — Recensionen. — Analekten. — Kleine Mittheilungen.

LA REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE. 1902

Janvier. L. Bénédite. Félix Buhot. — Une plaquette de Chaplain. — H. Bouchot. La femme anglaise et ses peintres. — L. de Fourcaud. Emile Gallé. — M. Demaison. Le château de Bussy. — Em. Dacier. Les portraits de l'enfant.— Bibliographie.

Février. L. Bénédite. Alexandre Falguière.—G. Migeon. Le legs Adolphe de Rothschild aux Musées du Louvre et de Cluny. — H. Bouchot. La femme anglaise et ses peintres. — G. Guiffrey. Le legs Tomy Thiéry au Musée du Louvre. — G. Maçon. Les Arts dans la Maison de Condé. — J. Chantavoine. Une faculté des arts. — Em. Dacier. A travers le Turkestan russe. — Bibliographie.

Mars. J. de Boisjolin. Le Musée Carnavalet. — H. Bouchot. La femme anglaise et ses peintres. — L. de Fourcaud. Emile Gallé. — G. Migeon. Le legs Adolphe de Rothschild. — H. Beraldi. Les graveurs du xx[e] siècle : Decisy, graveur et peintre. — G. Maçon. Les arts dans la Maison de Condé. — E. Müntz. La peinture sur verre en Italie. — Bibliographie.

Avril. P. Lafond. Des portraits de fous, de nains, de phénomènes en Espagne. — H. Bouchot. La femme anglaise et ses peintres. — A. Rivoire. H. de Toulouse-Lautrec. — J. de Boisjolin. Le Musée Carnavalet. — Lesigne. La porte de Mars à Reims. — Em. Dacier. L'exposition de la gravure sur bois. — F. Courboin. Portraits par Gonzalès Coques au Musée de Cassel. — Bibliographie.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 21 Trente-sixième année 26 mai 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy and Literature, n° 1566 : Herbert Spencer, Facts and comments. — Calvin Thomas, The life and works of Schiller. — Vaux, Church folklore, a record of some postreformation usages in the English church now mostly obsolete. — Lord Granville Gordon, Sporting reminiscences. — Brooke-Hunt, The story of Westminster Abbey. — Rhyme in the drama. — Bret Harte. — The truth about an author, chapters in autobiography, III. — The birthplace of the European (Legge). — The Raven and the Parrot.

Tue Athenaeum, n° 3889 : Stead, Japan our new ally. — Sir Henry Jenkins, British rule and juridiction beyond the seas. — Schelling, The English chronicle play. — Ladd, Philosophy of conduct. — Bret Harte. — Coronation records. — Spenser's Visions of Petrarch (J.-J. Jusserand). — Anthropological inaccuracy (Macdougall). — Naval efficiency.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19 : Don Martino de Zilva Wickremasinghe, Catalogue of the Sinhalese Printed Books in the Library of the British Museum. — Keysser, Mittheilungen über die Stadtbibliothek in Coeln. — Eusebius' Werke. I. Bd. Hgb. von I. A. Heikel. — Kruske, Johannes a Lasco und der Sacramentsstreit. — Karppe, Etude sur les origines et la nature du Zohar. — Alice Gardner, Studies in John the Scot (Erigena). — A. Schmitt, Zwei noch unbenützte Handschriften des Joannes Scotus Erigena. — Bowack, Observations on Method in Moral Science. — Lesebuch aus Gustav Freytags Werken, p. W. Scheel. — Bernès, La réforme de l'enseignement secondaire. — Grierson, Note on the Principal Rajasthani Dialects. — Glover, Jewish Laws and Customs. — R. Schneider, Commentarius criticus et exegeticus in Apollonii Dyscoli scripta minora. — Kalb, De duodeseptuagesimo carmine Catulli. — Houben, Gutzkow-Funde. — Koch, Ueber den Versbau in Goethes Iphigenie. — A New English Dictionary on historical principles. Ed. by J. A. H. Murray and H. Bradley. IV and V. — Porter and Clarke, Shakespeare Studies. Macbeth. — M. Albert, Les théâtres de la Foire (1660-1789). — Jaberg, Pejorative Bedeutungsentwicklung im Französischen. — Costanzi, Quaestiones chronologicae. — Nobili-Vitelleschi, Della storia civile a politica del papato dal primo secolo dell'era cristiana fino all'imperatore Teodosio. — Fischnaler, Urkunden-Regesten aus dem Stadtarchiv in Sterzing. — Lloyd, Wales and the Coming of the Normans (1039-1093). — Headlam, Bismarck and the foundation of the German Empire. — Capasso, La politica di Papa Paolo III e l'Italia, I. — Sapper, Das nördliche Mittelamerika nebst einem Ausflug nach dem Hochland von Anahuac; Mittelamerikanische Reisen und Studien aus den Jahren 1888-1900. — Carbajal, La Patagonia. — Schulte, Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien (cf. *Revue*, n° 20). — Jaurès, Action socialiste. — Bäumler, Die Entwicklung der Medizin einst und jetzt. — Warburg, Bildnisskunst und florentinisches Bürgerthum. I.

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Dilger, Die Erlösung des Menschen nach Hinduismus und Christentum. — Eberhard, Der Katholicismus und das XX Jahrhundert. — Wundt, Völkerpsychologie, I. Die Sprache, 2. — Lamprecht, Deutsche Geschichte, I, 3e ed. — Chr. Meyer, Biographische und kulturgesch. Essays (intéressant). — Heigel (K. von), Neue geschichtliche Essays. — B. von Simson, Eduard

von Simson. — K. Fischer, Grossherzog Karl Alexander von Sachsen. — Chemin, De Paris aux mines d'or de l'Australie occidentale. — Boutmy, Eléments d'une psychologie politique du peuple américain. — Ellis, Catalogue of Arabic books in the British Museum, II. — Cassii Dionis Coccejani hist. rom. p. Boissevain, III. — Horaz, Sermonen. deutsch von Bardt, 2e ed; Oden in Reimstrophen verdeutscht von Staedler; Ausgew. Lieder, deutsch von H. von Wedel. — Frithjofs Saga ins fraekna, p. Larsson. — Consenius, Lessing und die Vossische Zeitung. — Kippenberg, Die Sage vom Herzog von Luxemburg. — Lehnert, Das Porzellan. — Achelis, Die Wandlungen der Pädagogik.

Altpreussische Monatsschrift, 1-2, janvier-février : Ernst Wichert (not. nécr.). — Goldschmidt, Kant Orthodoxie und kritische Freidenker. — Perlbach, Zur Gesch. des aeltesten Grossgrundbesitzes im Deutschordenslande Preussen. — Halling, Ein Brief Argelanders. — *Kritiken und Referate*; Altdanzig (Ehrenberg); Th. A. Fischer, The Scots in Germany (Sembritzki); Tetzner, Die Slawen in Deutschland. *Mittheilungen und Anhang* : Zu Christian Donalitius (Tetzner); Verschreibung über einen Krug in Lenken, 1562 (Conrad); Ein Bericht über das im Kloster zu Rastenburg vorhandeneGeld und Silbergerät (Conrad); Wie man Krankheiten bespricht (Goldstein). — Zum Krambambulilied (Kuhnert).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 3 : Morawski, Parallelismoi sive de locutionum aliquot fatis et usu apud auctores graecos necnon latinos. — Pawlicki, A propos de la Jewish Encyclopaedia, I.

CATALOGUE

DE

L'Estampe Japonaise

COLLECTION HAYASHI

ESTAMPES

DESSINS, LIVRES ILLUSTRÉS

UN FORT VOLUME FORMAT 0,30×0,22

Plus de 100 gravures hors texte

Comprenant au moins 250 reproductions

(HÉLIOGRAVURE, PHOTOTYPIE, PHOTOGRAVURE)

Planche en couleurs

LA VENTE PUBLIQUE DE LA COLLECTION

AURA LIEU A L'HOTEL DROUOT, A PARIS

Les 2 juin et jours suivants

Chez S. BING, rue de Provence, 22, à Paris

PRIX DU CATALOGUE

Avant le 10 juin.. 20 fr. »
Après le 10 juin.. 50 fr. »

M. ERNEST LEROUX, Éditeur, 28, rue, Bonaparte, reçoit les commandes pour ce Catalogue et les commissions pour la vente.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Trente-sixième année 2 juin 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin italien, n° 2 : H. HAUVETTE, La Forme du Purgatoire dantesque, à propos de deux publications récentes. — E. BOUVY, Sur une Version italienne de la fable : Le Meunier, son Fils et l'Ane. — E. PICOT, Les Italiens en France au XVI[e] siècle (4[e] article). — *Questions d'enseignement* : L'Enseignement de l'italien dans les Universités françaises en 1902. Les Jurys d'italien en 1902. — *Bibliographie* : A. THOMAS, Mélanges d'Etymologie française (E. Bourciez). — PAGET TOYNBEE, Dante Studies and Researches (A. M.-F.). — M. SCHERILLO, Il nome della Beatrice amata da Dante (A. Oriol). — P. VIGO, Le Danze macabre in Italia (A. M.-F.). — C. RICCI, Michel-Ange (J. de Crozals). — G. CAPONI, Di Alessandro Pazzi e delle sue Tragedie metriche (H. Hauvette). — Itinéraire de Jérôme Maurand, d'Antibes à Constantinople (1544), texte italien, traduction et notes par L. DOREZ (P. Perdrizet). — E. CARRARA, Studio sul Teatro ispano-veneto di Carlo Gozzi (E. Bouvy). — A. FOA, L'Amore in Ugo Foscolo (1795-1807) (M. Paoli). — A. CHUQUET, Stendhal-Beyle (A. M.-F.). — Chronique.

Revue d'Alsace, mai-juin : E. MÜNTZ, Wœrth. — HANAUER, Brabach, imprimeur de Haguenau. — HOFFMANN, Les premières municipalités de la Haute-Alsace (suite). — DUBRUEL, Fuldrad (fin). — MUNSCH, Le commandant Cicille. — Le P. Gratry. — *Bibliographie* : STÜCKELBERG, Gesch. der Reliquien in der Schweiz ; GÉNY, Die Fahnen der Strassburger Bürgerwehr ; RAESS, Mgr André Raess et l'œuvre de la propagation de la foi.

The Academy and Literature, n° 1567 : ELLIS, Life of Richard Wagner, II. — Ch. Lamb, Elia and the last essays of Elia, p. LUCAS. — HUTCHISON, The Cynic's breviary, maxims and Anecdotes from Nicolas de Chamfort. — London's mystery of change. — The truth about an author, chapters in autobiography, IV. — Classes of novelists (E. Garnett). — The Raven and its shadow.

The Athenaeum, n° 3890 : COLQHOUN, The mustery of the Pacific. — FLETCHER, English book collectors. — DIXON, Trinity college, Dublin. — Duc de BROGLIE, Le dernier bienfait de la monarchie. — Books on Dante. — The Gowrie conspiracy (A. Lang). — The astrology of Chaucer (Garnett), — Naval efficiency. — The Calendar of Shepherds (Thurston). — The Fountaine library. — MACKINDER, Britain and the British seas. — Books on artists.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : FREUND, Aus der deutschen Gesellschaft des 18. Jahrhunderts. Nach Stammbuchblättern. — Esra, Nehemia und Esther übers. und erklärt von C. Siegfried. — MENZIES, The earliest gospel. — HOLTZMANN, Die jüdische Schriftgelehrsamkeit zur Zeit Jesu. — Palästinischer Diwan, hgb. von G. H. Dalman. — DUFF, A Hebrew Grammar. — ROEMER, Homerische Gestalten und Gestaltungen (très recommandable). — The Captivi of Plautus ed. by G. E. Barber. — The Captivi of Plautus ed. by W. M. Lindsay. — CONSOLI, Il neologismo negli scritti di Plinio il Giovane. — LANGENBERG, Quellen und Forschungen zur Geschichte der deutschen Mystik (matériaux ordonnés avec trop peu de soin). — LEGOUIS, Quel fut le premier composé par Chaucer des deux prologues de la Légende des Femmes exemplaires ? — SCHÜCKING, Studien über die stofflichen Beziehungen der englischen Komödie zur italienischen bis Lilly. — Bonvesin da la Riva, Il Libro delle tre Scritture e i volgari delle false scuse e delle vanità. Pubbl. di L. Biadene. — RIDGEWAY, The early age of Greece.

I. — SCHMIDT, Realistische Chrestomathie aus der Litteratur des klassischen Alterthums. III. — Deutsche Geschichtsblätter, hgb. von A. Tille. — H. LEO, Untersuchungen zur Besiedelungs-und Wirthschaftsgeschichte thüringischen Osterlandes in der Zeit des früheren Mittelalters. — HAYM, Aus meinem Leben. — Comte de la BÉDOYÈRE, Le maréchal Ney. — GROSSE, Die beiden Afrikaforscher Johann Ernst Hebenstreit und Christian Gottlieb Ludwig, hir Leben und ihre Reise. — FESTSCHRIFT des geographischen Seminars an der Univ. Breslau zum 13, deutschen Geographenkrongresse. — J. DELAFOSSE, Théorie de l'ordre. — P. WEBER, Die Iweinbilder aus dem 13. Jahrhundert im Hessenhofe zu Schmalkalden.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : GOLTZ, Das Gebet in der aeltesten Christenheit (méritoire). — LASCH, Die Theologie der Pariser Schule, Kritik des Symbolo-Fideismus. — de GOEJE, Memoir sur la conquête de la Syrie par les Arabes (important). — Die Meister des deutschen Briefes, in einer Auswahl p. KLAIBER und LYON. — H. von POSCHINGER, Fürst Bismarck und der Bundesrat, V. Der Bundesrat des Deutschen Reiches, 1881-1900. — Aus Lasker's Nachlass, p. CAHN. — Don Martino de Zilva Wickremasinghe, Catalogue of the Singhalese printed books in the library of the British Museum (utile). — Barclay, Euphormio, übers. G. WALTZ. — W. von WURZBACH, Lope de Vega und seine Komödien (tout à fait louable, et n'omet rien d'important). — M. HARLAND, Hannah More (soigné). — HOUBEN, Gutzkow-Funde. — Gœthe-Briefe p. P. STEIN. — Haltern und die Ausgrabungen au der Lippee — SCHMITZ, Drei Kaiserdenkmäler. — ALTENBURG, Die Arbeit im Dienste der Gemeinschaft.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VIe)

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

TOME IX, 3e FASCICULE

LES MUSULMANS A MADAGASCAR
ET AUX ILES COMORES

Par Gabriel FERRAND

Troisième partie. Antankarana, Sakalava, Migrations arabes. In-8.................................... 7 fr. 50

TOME XVI, 3e PARTIE

ÉTUDES SUR LES LANGUES DU HAUT ZAMBÈZE

Par E. JACOTTET

III. Textes Louyi, contes, légendes, superstitions et vocabulaires. Fascicule 2. In-8.............................. 7 fr. 50

NOTES SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE
DU GANDHARA

COMMENTAIRE A UN CHAPITRE DE HIUEN-TSANG

PAR A. FOUCHER

In-8, 20 dessins par H. Parmentier.................... 2fr.50

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

INVENTAIRES MOBILIERS

COLLECTIONS D'INVENTAIRES ET EXTRAITS DES COMPTES DES DUCS DE BOURGOGNE DE LA MAISON DE VALOIS

Publiés par Bernard PROST

Tome I. Philippe le Hardi. Ier fascicule (1363-1371). In-8. 7 fr. 50

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME XXX, 1re PARTIE

L'AILE NORD DU PYLONE D'AMÉNOPHIS III
A KARNAK

Par G. LEGRAIN et Edouard NAVILLE

Un volume in-4, accompagné de 17 planches............ 12 fr. »

PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

TOME XXV

LE TEMPLE GREC

HISTOIRE SOMMAIRE DE SES ORIGINES ET DE SON DÉVELOPPEMENT JUSQU'AU Ve SIÈCLE AVANT J.-C.

Par Henri LECHAT

Un volume in-18, illustré.............................. 5 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 23 Trente-sixième année 9 juin 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1, janvier-mars : JORET, Mme de Staël et Berlin. — LAUMONIER, Chronologie et variantes des poésies de Ronsard. — *Mélanges :* Quelques documents inédits relatifs à la « connaissance de Dieu et de soi-même » par Bossuet (Urbain); Note sur un passage du 3e Dialogue du Cymbalum Mundi (Harmand); Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve, des débuts au 31 décembre 1830 (Michaut); Balzac et Théophile (Ritter); La correspondance du duc de Noailles, suite (L. G. Pélissier); Vivre et mourir en roi (Ritter). — *Comptes rendus :* DUCROS, Les encyclopédistes (Lanson); NAZELLE, Vinet critique de Pascal (Droz); THOMAS, Young (Cézamian).

Nouvelle revue rétrospective, n° 95, 10 mai 1902 : Loredan Larchey (notice sur l'infatigable travailleur qui fut « un honnête homme dans toute la force du terme »). — La guerre de 1870 et la commune, journal d'un officier d'état-major (journal du colonel Godélier, du 13 au 26 août, à suivre). — Souvenirs de l'abbé Vallet, député de Gien à la Constituante (suite). — Souvenirs de Legrain, valet de chambre de Mirabeau (fin). — Pièces diverses concernant Mirabeau.

Correspondance historique et archéologique, avril 1902 : DESLANDRES, Un mémoire inédit sur les relations franco-algériennes à la fin du XVIIIe siècle. — MOMMÉJA, Les âges de la pierre, du bronze et du fer dans les écrits antérieurs aux publications des préhistoriens scandinaves (suite). — VIAL et CAPON, Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au Parlement, 1784-1787 (suite). — Ouvrages nouveaux, périodiques et comptes rendus.

The Academy and Litterature, n° 1568 : SICHEL, Bolingbroke and his times, II. — MILNE, The epistles of Atkins. — Sir Henry THOMPSON, The unknown god. — Fr. M. STEELE, The Convents of Great Britoin. — FRASER, The real Siberia. — MAN, Papal aims and papal claims; VERITAS, The German empire of today; HURD, Naval efficiency, the warreadiness of the fleet; NORMAN, Martello Tower in China; GASKIN, Caedmon; SETON, Maximilian I, Holy Roman Emperor. — Humour. — The truth about an author, chapters in autobiography, V. — Rodin and French sculpture. — The future of writing.

The Athenaeum, n° 3891 : Works of Byron, poetry, V, p. COLERIDGE. — Cervantes, Exemplary novels, I and II, transl. MACCOLL. — REID, William Black, novelist, a biography. — MERRIMAN, Life and letters of Cromwell. — MACHEN, Hieroglyphics. — Theological literature (SELWYN, St-Luke the Prophet; P. GARDNER, A historic view of the New Testament; PETERS, The Old Testament and the new Scholarship. — J. M. ROBERTSON, A short history of christianity). — African philology. — Bret Harte. — Hobson's Choice. — MALDEN, A history of Surrey; ADKINS and SERJEANTSON, A history of Northamptonshire. — Notes from Athens (Lambros). — WOOLDRIDGE, The Oxford History of music, J. The polyphonic period, 1. — Shakspeare, Julius Caesar, p. M. MACMILLAN, Edinburgh Folio, p. Grant RICHARDS, Lois Grosvenor HUFFORD, Shakespeare in tale and verse.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21 : Die Inkunabeln Nassauischer Bibliotheken verz. von G. Zedler. — HAEBLER, Typographie ibérique au XVe siècle. — HÖPFL, O. S. B., höhere Bibelkritik. Die unveränderte Confessio Augustana, herausgegeben von P. Tschackert. — Jahrbuch des Vereins für die evangelische Kirchengeschichte der Grafschaft

Mark. 3. Jahrg. : 1901. — LECHARTIER, David Hume moraliste et sociologue. — FERTÉ, Rollin, sa vie, ses œuvres et l'Université de son temps. — Rathgeber für Einführung der erziehlichen Knabenhandarbeit. — ROSENBERG, Lehrbuch der samaritanischen Sprache und Litteratur. — J. BLOCH et E. LÉVY, Histoire de la littérature juive. — BETHE, Homer und die Heldensage. Die Sage vom Troischen Kriege (habile). — MACCARI, Osservazioni ad Orazio. I. — SCHNEIDER, Schillers Entwicklungsgang und die Bedeutung der Kenntniss desselben für das Verständniss seiner Werke (faux). — SÜTTERLIN, Die deutsche Sprache der Gegenwart. — Hing Horn ed. by J. Hall. — WYATT, An Elementary Old English Reader. — Kristian von Troyes, Cliges hgb. von W. Förster. 2. Aufl. — MARCHESAN, Della vita e delle opere di Lorenzo da Ponte. — DETLEFSEN, Die Beschreibung Italiens in der Naturalis Historia des Plinius und ihre Quellen. — HODGSON, The early history of Venice from the foundation to the conquest of Constantinople a. d. 1204 (bon). — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim hgb. von R. Doebner. — KEHR, Ergänzungen zu Falco von Benevent. — SCHULTZE, Königsberg und Ostpreussen zu Anfang 1813 (Journal intéressant). — J. DE CHAMBRIER, La Cour et la Société du second empire. — Bericht über die neuere Litteratur zur deutschen Landeskunde hgb. von A. Kirchhoff und K. Hassert. I. — Atlas de Finlande. — RÉVAI, Grundbedingungen der gesellschaftlichen Wohlfahrt. — MACKINTOSH, From Comte to Benjamin Kidd. — Frz. KLEIN, Zeit. und Geistesströmungen im Prozess. — GOTTSTEIN, Geschichte der Hygiene im 19. Jahrhundert. — MEY, Der Meistergesang in Geschichte und Kunst (sans valeur).

Literarisches Centralblatt, n° 21 : CORNILL, Die metrischen Stücke des Buches Jeremia rekonstruirt. — FALK, Bibelstudien, Bibelhandschriften und Bibeldrucke in Mainz. — STEUERNAGEL, Die Einwanderung der israel. Stämme in Kanaan. — PÖHLMANN, Gesch. des antiken Kommunismus und Sozialismus (histoire de la question sociale dans l'antiquité, et non histoire du socialisme ; ne répond pas absolument à l'attente que le titre excitait). — WEJLE, Sveriges politik met Polen 1630-1635 (très détaillé). — Polit. Korresp. Karl Friedrichs von Baden, V, p. OBSER (fin de cette publication que l'éditeur peut regarder avec une légitime satisfaction). — PENZLER, Graf Wilhelm, Bismarck (ouvrage intéressant, quoique diffus, sur le père du chancelier). — FOREL, Handbuch der deutschen Seekunde. — LUZAC, Semitic texts and translations, I-III (soigné et solide). — Demosthenes on the crown, p. GOODWIN. — Index librorum saeculo XV impressorum quorum exempla possidet bibliotheca regia Hafniensis. — Coleccion de autos, farsas coloquios del siglo XVI p. ROUANET. — Macbeth, übers. Fr. VISCHER, P. H. CONRAD. — VALENTIN (Veit), Die Klassische Walpurgisnacht (remarquable). — WÖLFFLIN, Die klassische Kunst, 2e éd. — Listzt, Biefe an die Fürstin Sayn-Wittgenstein. — J. KOHLER, Vom Lebenspfad, gesammelte Essays.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 24 Trente-sixième année 16 juin 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, mai 1902 : M. B., L'armée russe (fin), les troupes russes en Asie. — P. LAVAGNE, La politique financière de l'empire anglo-indien, I. — P. DE LAVELEYE, Les entreprises belges à l'étranger, l'Etat du Congo (fin). — Christian SCHEFER, La politique coloniale de la première Restauration, l'exécution. — P. HENRY, L'hospitalité de nuit à Paris, I. — A. V., L'œuvre de la commission industrielle américaine. — G. SALAUN, Chronique législative (1901). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

The Academy and Literature, n° 1569 : LOVETT, James Chalmers. — CUSHING, Zuni folk tales. — VIZETELLY, Bluebard, an account of Comorre the Cursed and Gilles de Rais. — The prose works of Jonathan Swift, p. Temple SCOTT, vol. IX. — Alice TERTON, Lights and shadows in a hospital. — NIELD, A guide to the best historical novels and tales ; BARNARD, Companion to English history, middle ages ; J. NEWTON, Captain John Brown ; TRAILL and MANN, Social England, a record of the progress of the people ; W. MARTIN, Gerard Dou. — The truth about an author, chapters in autobiography, VI. — The speaking of verse (A. Symons). — What is sleep ? — Edgar Allan Poe (O' Sullivan).

The Athenaeum, n° 3892 : NORMAN, All the Russia, travels and studies. — RUSSELL, An onlooker's note-book. — Dangerous trades. — MORVAN, Les chouans de la Mayenne. — NEWMAN, The politics of Aristotle, vol. III-IV. — HENDERSON, A short history of Germany ; C. THOMAS, The life and works of Schiller. — Gourjean Bay. — Bibliography of Landor.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22 : Věstnik slovanské filologie a starozitnosti vydávaji L. Niederle, F. Pastrnek, J. Polivka, J. Zubaty. — Rud. SCHMIDT, Deutsche Buchhändler, deutsche Buchdrucker. — JACKSON, Huldreich Zwingli, the Reformer of German Switzerland, 1484-1531 (très solide). — SCHELL, Apologie des Christenthums. I. Bd. : Religion und Offenbarung. — WENDT, Die Lehre Jesu. 2. Aufl. — DESCARTES, Meditationes de prima philosophia. Uebs. und hgb. von C. GÜTTLER. — Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht, hgb. von M. Kaluza, E. Koschwitz, G. Thurau. I, 1. — Th. FRITZSCH, Ernst Christian Trapp. — E. FÖRSTEMANN, Kommentar zur Mayahandschrift der Königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden (beaucoup de brillants résultats). — Afrikanische Studien. Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen an der Univ. Berlin. IV, 3. — KUKULA, Tatians sogenannte Apologie. — EISSFELDT, Ueber Quellen und Vorbilder des P. Papinius Statius. — Das Waltharilied von Ekkehard von St Gallen, übs. und hgb. von H. Drees. (manqué). — PAUTSCH, Grammatik der Mundart von Kieslingswalde, Kr. Habelschwerdt. I. — BEHAGHEL, Die deutsche Sprache. 2. Aufl. — OPITZ, Shakespeare als Charakterdichter. — JESPERSEN, Ergänzungsheft zu Spoken English. — G. MICHAUT, Les époques de la pensée de Pascal (utile). — CASTELNUOVO, Scelta di racconti e bozzetti, hgb. von H. Ungemach. — HAPPEL, Die religiösen und philosophischen Grundanschauungen der Inder (inégal et trop souvent contestable). — VAILHÉ, Répertoire alphabétique des monastères de Palestine. — GOELLER, König Sigismunds Kirchenpolitik vom Tode Bonifaz' IX. bis zur Berufung des Konstanzer Konzils (1404-1413) (esti-

mable). — P. de Lacy JOHNSTONE, Muhammad and his Power. — W. von HASSELL, Geschichte des Königreichs Hannover. 2. Th. 2. Abth. — WÄTJEN, Die erste englische Revolution und die öffentliche Meinung in Deutschland. — HOFFMANN-KRAYER, Die Volkskunde als Wissenschaft. — STEIN, Preliminary Report on a Journey of archaeological and topographical exploration in Chinese Turkestan. — SOKOLOWSKY, Menschenkunde, eine Naturgeschichte sämmtlicher Völkerrassen der Erde, ein Handbuch für Jedermann. 2. Aufl. — Jurisprudentiae Antehadrianae quae supersunt ed. F. P. Bremer. II, 2 (cf. *Revue*, nº 20). — BEYER, Schuldenwesen der Stadt Breslau im 14. und 15. Jahrh., mit besonderer Berücksichtigung der Verschuldung durch Rentenverkauf. — C. D. WRIGHT, L'évolution industrielle des Etats-Unis. Trad. p. F. Lepelletier. — SCHATZ, Die griechischen Götter und die menschlichen Missgeburten. — CAPART, Recueil de monuments égyptiens (n'est pas absolument satisfaisant, mais rendra des services).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 25 Trente-sixième année 23 juin 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, nos 62-63, jan.-avril : M. Bréal, A M. Ascoli : Χρόνος? Ηίθεος. — E. Michon, La Vénus de Milo. — Th. Reinach, Apollon Kendrisos et Apollon Patrôos en Thrace. — G. Doublet, Les souvenirs de Photakos. — T. R., Nouveaux fragments de Sappho. — *Chronique :* Th. Reinach, Bulletin épigraphique. — *Correspondance :* Lettre de M. Ch. Ravaisson — Mollien. — Bibliographie.

Revue des études anciennes, n° 2 : V. Chapot, Sur quelques inscriptions d'Acmonia de Phrygie. — P. Perdrizet, Inscriptions d'Eolide; Sur un graffite latin de Délos. — F. Antoine, Discussion de quelques passages des Captifs, d'après la théorie de la parataxe. — C. Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise. — H. de la Ville de Mirmont, L'astrologie chez les Gallo-Romains. — G. Gassies, Un bronze de l'école de Polyclète trouvé à Meaux. — H. Dessau, Le préteur L. Cornelius Piso. — Chronique. — Bibliographie.

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 5, mai : Combarieu, Francis Planté. — L. Schneider, Pelléas et Mélisande (Debussy). — Jean Chantavoine, Orsola (P. et L. Hillemacher); Feuersnot (R. Strauss). — Chilesotti, Chansons françaises du xvie siècle. — Laloy, Tomas Luis de Victoria (édition F. Pedrell). — Quittard, La jeunesse de Rameau (fin). — Giraudet, La déclamation lyrique de l'enseignement du chant. — Combarieu, Esthétique musicale, VI. Le formalisme. — Festivals wagnériens; Concerts; Cours et conférences de musique; Publications nouvelles; notes biographiques : le motet français au xviie siècle; exercices pratiques. — Prélude du 3e acte d'Orsola (texte musical réduit pour piano).

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 1 : A. Bayot, Les éléments romans du néerlandais. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Nausester, L. Meyer, Zuretti, Demoulin, Gaspar, Neil, Van den Ven, A. Molinier, Cartellieri, Dimitresco, Fr. Funck-Brentano, Marsillac, Chamard, H. Marion et Dereux, Dubrulle, A. Croiset, R. Alexandre. — Chronique, actes officiels, nécrologie, périodiques.

Literarisches Centralblatt, n° 22 : Gregory, Textkritik des N. T., II. — Geylers von Kaysersberg Ars moriendi aus dem Jahre 1497, p. Hoch. — Kierkegaard, Ausgew. Reden, trad. Julie von Reimke. — Hoppe, Die Psychologie des Vives. — Menzel, Untersuchungen zum Sokratesprozesse (long art. de Thumser). — Deutsche Geschichtsblätter. — Loesche, Gesch. des protestantismus in Oesterreich. (court, mais utile). — Von Quarto zum Volturno, Tagebuch von Abba, einer der Tausend. — Wachs, Schlaglichter auf Ostasien und den Pacific. — Leonardo da Vinci, Il codice Atlantico nella biblioteca Ambrosiana di Milano, trascrizione di Primati. — Macleau, A dictionary of the dialects of vernacular Syriac (à accueillir avec gratitude et admiration). — M. Hoffmann, Böckh. — Dekkers Fortunatus, p. H. Scherer. — Sagen aus dem alten Irlands übers. Thurneysen. — Rothe, Brentano's Ponce de Leon; Brentano, Valeria, p. Steig. — Wotke, V. E. Milde als Paedagog.

Euphorion (Vienne et Leipzig, Fromme), IXe volume, 1er fascicule : Seuffert, Björnstjerne Björnsons Schauspiel Ueber unsere Kraft. — Kopp, Die niederrheinische Liederhandschrift 1574. — Nagel, Helena in der Faustsage, — Spitzer, Freiherr von Schönaich und das Prinzip der Korrektheit in der Dichtkunst. — Jacoby, Die Frankfurter Gelehrten Anzeigen und Christian Garve. — Steig, Einiges von und über Schiller : 1 Von einer verschollenen Handschrift des Fiesco 2.

Schillers Waidspruch. — GEIGER, Bettina von Arnim Mitarbeiterin an einem historischen Werke. — TIELO, Strachwitz episch-lyrisches Nordland und Romanzen und Historien : 1. Sigurd Schlangentöter; 2. Das Lied von der armen Königin. 3. Das Lied vom falschen Grafen. 4. Türkische Justiz. 5. Sonst und jetzt. 6. Wie ein gefangener Hornist sich ein Land erblies. 7. Der gefangene Admiral. — *Miszellen :* CONSENTIUS, Zur Textkritik von Klopstocks Salem = Ode. — REKO, Ovid bei Geibel. — ZINGERLE, Zu einer Handzeichnung Baldungs. — Ein Brief Gœthes an Z. Werner. — *Recensionen und Referate :* LINDNER, Geschichtsphilosophie (R. M. Meyer); EULING, Kaufringer (Jellinek); VISCHER, Shakspeare. — Vorträge (Kronstein); von STOCKMAYER, Das deutsche Soldatenstück des XVIII Jahrh. (Schlösser); MORRIS, Gœthe-Studien (Michels); LUBLINSKI, Literatur und Gesellschaft im XIX Jahrh. (Zeitz); BERENDT, Schiller-Wagner (Komorzynski); WERNER, Vollendete und Ringende (Maync); SCHULTZ, Görres (Steig); KRAEGER, C. F. Meyer (R. M. Meyer); SÜTTERLIN, Die deutsche Sprache der Gegenwart (Weidling). — Bibliographie (journaux et livres; courtes anayses des livres suivants) : KNORTZ, Poetischer Hausschatz der Amerikaner; WEDDIGEN, Byrons Einfluss; KLEE, Deutsche Literaturgeschichte; SAUER, Die deutschen Säculardichtungen; BUSSE, Gesch. der deutschen Dichtung im XIX Jahrh.; DÄHNHARDT, Heimatklänge aus deutschen Gauen; BERG, Neue Essays; GERSTENBERG, Aus Weimars nachclassischer Zeit; SCHMIDT, Charakteristiken, I, 2ᵉ éd.; LOESCHE, Gesch. des Protestantismus in Oesterreich; Luthers Werke, XXIII : HOFFMANN-KRAYER, Die Volkskunde der Wissenschaft.; BARAGIOLA, Il canto popolare tedesco; ZÜRICHER, Kinderlied im Kanton Bern; Egerländer Volkslieder; SKLAREK, Ungarische Volksmärchen; JAEGER, Die Comedy vom jüngsten Gericht; KOHLSCHMIDT, Der evangelische Pfarrer in moderner Dichtung; Eberlin von Günzburg, Sämtliche Schriften, III, p. ENDERS; HARNACK, Gœthe in der Epoche seiner Vollendung, 2ᵉ éd.; Gœthes Werke, I, 13, 2; 23; 40; III, 12; IV, 22, 24, 25; Gœthes Werke, p. GEIGER; FOCKE, Chodiowecki und Lichtenberg; Freytag, Vermischte Aufsätze, p. ELSTER; Wartenegg, Erinn. an Grillparzer; Hamerling, p. RABENLECHNER; Jacobowski, Ausklang, Stumme Welt, Im Lichte des Lebens; Preseren, Poesien, p. VIDIC, Stifter, I, p. SAUER, XIV, p. HORCICKA; Uhland, p. HOLTHOFF.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS, VIe

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

TOME I. — **Neufchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté** (1702-1713), d'après les documents inédits des archives de Paris, Berlin et Neufchâtel, par Emile Bourgeois. In-8, carte. 5 fr.

TOME II. — **Science et psychologie**. Nouvelles œuvres de Maine de Biran, publiées avec une introduction par Alexis Bertrand, professeur de philosophie. In-8, fac-similé................ 5 fr.

TOME III. — **La Chanson de Roland**, traduction archaïque et rythmée, par Léon Clédat, doyen de l'Université. In-8.... 5 fr.

TOME IV. — **Le Nouveau Testament**, traduit au XIIIe siècle, en langue provençale, suivi d'un rituel cathare. Reproduction photolithographique du *Manuscrit de Lyon*, publiée avec une nouvelle édition du rituel par L. Clédat, doyen de l'Université. In-8. 30 fr.

TOME V. — **Mélanges grecs**, par Ch. Cucuel et F. Allègre, maîtres de conférences. — Œuvres complètes de l'orateur Antiphon (traduction). — Une scène des *Grenouilles* d'Aristophane. In-8.. 3 fr.

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION ORIENTALE

PHONÉTIQUE HISTORIQUE et comparée du sanskrit et du zend, par Paul Regnaud. In-8.................................. 5 fr.

L'ÉVOLUTION D'UN MYTHE. Açvins et Dioscures, par Ch. Renel. In-8... 6 fr.

ÉTUDES VÉDIQUES ET POST-VÉDIQUES. I. L'énigme védique et les énigmes de l'Hymne 1164 du Rig-Véda. Texte et traduction. — La Katha-Upanishad. Texte et traduction. — Traduction des parties lyriques de l'*Agamemnon* d'Eschyle, par Paul Regnaud. In-8. 7 fr. 50

BHARATIYA NATYA ÇASTRAM. Traité de Bharata sur le théâtre. Texte sanskrit. Edition critique, par J. Grosset. Préface de M. Paul Regnaud. Première partie : Texte et variantes. Table analytique. In-8.. 15 fr.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE L'IDÉE DE DIEU, d'après le Rig-Véda, par A. Guérinot. In-8.......................... 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

Nº 26 Trente-sixième année 30 juin 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Correspondance historique et archéologique, mai : Bournon, Actes d'état civil de quelques Blésois célèbres. — Momméja, Les âges de la pierre, du bronze et du fer dans les écrits antérieurs aux publications des préhistoriens scandinaves (fin). — Vial et Capon, Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au Parlement, 1784-1787 (suite). — *Questions* : Storelli, Mathurin-Guillaume-Recoquillé de Bainville, conseiller à la cour des monnaies. — *Réponses* : A. Thomas, Le Sauvage du Roi.

Revue des études historiques, mai-juin : M. Marion, État des classes rurales au xviii^e siècle dans la généralité de Bordeaux (suite). — E. de Perceval, Un épisode de la vie des frères Faucher, la province en 1814. — Deslandres, Le théâtre de la foire à Paris. — Peyre, Marguerite de France, duchesse de Berry, duchesse de Savoie. — *Comptes rendus* (Horn, Elisabeth de Hongrie; Monnier, Le Quattrocento; Rott, La représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses; Lacour-Gayet, La marine sous Louis XV; Stryienski, La mère des trois derniers Bourbons; Coquelle, L'alliance franco-hollandaise contre l'Angleterre, 1735-1788; Jusserand, Les sports dans l'ancienne France; B. des Portes, Charette et la guerre de Vendée; Bonaparte en Egypte; Souvenirs du capitaine Desbœufs; duc de Conegliano, Le maréchal Moncey; duc de Broglie, Le dernier bienfait de la monarchie; Marbeau, Le charme de l'histoire; H. Cordier, Hist. des relations de la Chine avec les puissance occidentales; Vavasseur, *Mélanges* : De la Brunetière, La souveraineté du peuple en France.

The Academy, n° 1570 : Norman, All the Russias. — Carnegie, The Empire of Business. — Tourist Supplement : Tompkins, Hertfordshire; Lane-Poole, Cairo; Collingwood, The lake countries; etc. — Coronation guides and handbooks. — The truth about an author, VII.

— N° 1571 : Leslie Stephen, George Eliot. — Tarver, Tiberius the tyrant. — Recollections of Dublin. — On South Africa. — The truth about an author, VIII. — On the Acropolis.

The Athenaeum, n° 3893 : Lilly, India and its problems. — Recollections of Dublin. — Merry, The green country. — The new volumes of the Encyclopaedia Brit. I. Aachen-Australia. — H. Spencer, Facts and comments. — Roby, Essays on the law in Cicero's private orationes; Maranca, Il tribunato della plebe. — Beers, History of romanticism in the XIX century. — *Oriental literatur* : Bendersen, Pali reader; Monier-Williams, A sanskrit-english dictionary; Macdonell, Sanskrit Grammar; Willmore, The spoken Arabic in Egypt. — Mediaeval literature : Bémont, Rôles gascons, II. — Extant copies of the Shakespeare first folio. — A friend of Charles Lamb (Lucas). — The graduates' memorial building in Trinity College, Dublin. — « Robin Hoode his death » (Ker). — Williamson, Francia.

— N° 3894 : Murray and Bradley, A new English dictionary on historical principles, leisureness-lief. — Letters of César de Saussure to his family, p. M^me Van Muyden. — Hanna, The Scotch-Irish or the Scot in North Britain, North Ireland and North America. — Chesterton, The Defendant. — The Cholphori of Aeschylus, p. Tucker. — Theological literature. — Travel. — The marriage of the Duke of Clarence with Violante Visconti, I (Bromby). — Gourjean bay (Vizetelly). — Keats' ms of the Cap and Bells.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23 : Von Zittel Rückblick auf die Gründung und die Entwickelung der K. bayerischen Akademie der Wissenschaften im 19. Jahrh. — Kurt Schmidt, Stenographisches Repetitorium. II. — Schreiner, Elysium und Hades. — Weiffenbach, Die Frage der Wiederkunft Jesu. — Loesche, Geschichte des Protestantismus in Oesterreich (cf. *Revue*, n° 16). — Orr, The early church, its history and literature. — P. v. Gizycki, Der neue Adel. — Naville, Les philosophies négatives. P. de Coubertin, Notes sur l'éducation publique. — P. Horn, Geschichte der persischen Litteratur (bon). — Willmore, The Spoken Arabic of Egypt. — Showerman, The Great Mother of the Gods. — Kan, De Jovis Dolicheni cultu (cf. *Revue*, 1901, n° 39). — Boysen, Sammlung neugriechischer Gedichte und Studie über den Hellenismus. — Cagnat, Bibliographie critique de l'épigraphie latine. — Thomas, The Life and Works of Friedrich Schiller (manqué). — Boucke, Wort und Bedeutung in Gœthes Sprache. — Schmeding, Wortbildung bei Carlyle. — Victor Hugo. Leçons faites à l'Ecole Normale Supérieure sous la direction de F. Brunetière (cf. *Revue*, n° 25). — Hoppner, Der Wandel in den religiösen Anschauungen Manzonis. — Cuntz, Polybius und sein Werk (important). — Oberziner, Origine della plebe romana. — Rheinische Urbare. I. Bd, hgb. von B. Hilliger. — Balzani, Le cronache italiane nel medio evo. 2 a ediz. — Wiegand, Friedrich der Grosse (très louable). — V. Duruy, Notes et Souvenirs 1811-1894 (cf. *Revue*, 1901, n° 50). — A. Martinien, Etat nominatif par affaires et par corps des officiers tués ou blessés dans la première partie de la guerre de 1870-1871 (cf. *Revue*, n° 1). — Musil, Kusejr 'Amra und andere Schlösser östlich von Moab. I. — Baron von Falkenegg, Abessinien. — Goto, Die japanische Seeschiffahrt. — Neumann, Rembrandt.

N° 24 : Weinberger, Bericht über Paläographie und Handschriftenkunde (1897-1900). — Bibliotheca Erasmiana. Bibliographie des œuvres d'Érasme. Vol. I-III. — Delitzsch, Das Buch Hiob neuübersetzt und kurz erklärt. — Elementa christianae religionis. Auctore Andrea Hyperio. Neu hgb. von W. Caspari. — Weiss, Ueber die Kraft. Björnsons Drama und das religiöse Problem. — Urbach, Leibnizens Rechtfertigung des Uebels in der besten Welt. — Bos, Psychologie de la croyance. — Helm, Volkslatein. Mit einer Vorrede von H. Diels. — Giese, Zum Abschluss des Geschichtsunterrichts. — Nyrop. Ordenes Liv. (adaptation de Darmesteter « Vie des mots », mais manque de clarté). — W. St. Clair-Tisdall, Modern Persian Conversation Grammar (bon). — Festschrift der Univ. Strassburg zur 46. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner. — Sommer, Handbuch der lateinischen Laut. und Formenlehre. — Bidez, Deux versions grecques inédites de la vie de Paul de Thèbes. — V. Cucheval, Cicéron orateur. — Friedrich Hebbel, Sämmtliche Werke. Hist.-krit. Ausg. von R. M. Werner, Bd. 3-5. 9. — Selections from Gœthe's Poems. by Harris. — Schelling, The English chronicle play. — Heichen, Charles Dickens. Sein Leben und seine Werke. — Salvioni, La Divina Commedia, l'Orlando furioso, la Gerusalemme liberata, nelle versioni e nei travestimenti dialettali a stampa (méritoire). — P. Glachant, André Chénier critique et critiqué. — Radet, L'histoire et l'œuvre de l'école française d'Athènes. — Markl, Das Falschmünzerwesen während der Regierung Claudius II. Gothicus. — Leroux, Les conflits entre la France et l'Empire pendant le moyen âge (cf. *Revue*, n° 12). — Binder, Die Hegemonie der Prager im Hussitenkriege. — Das Amt Plauen im Anfang des 16. Jahrunderts und das Erbbuch

vom Jahre 1506. Hgb. von C. v. Raab. — Gény, Die Fahnen der Strassburger Bürgerwehr im 17. Jahrh. (cf. *Revue*, n° 16). — Uzureau, Le Tableau de la province d'Anjou (1762-1766). — Neumann, Führer durch die Städte Nancy, Lille, Caen, Tours, Montpellier, Grenoble, Besançon. — Lampe, Der mittelamerikanische Kanal. — Mitteis, Zur Geschichte der Erbpacht im Alterthum (sagace). — De Seilhac, Syndicats ouvriers, Fédérations, Bourses du travail. — Gross, Der Raritätenbetrug.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Rahlfs, Die Berliner Handschrift des sahidischen Psalters. — Hoare, The volution ot the English Bible.— Heyfelder, Klassicismus und Naturalismus bei Fr. T. Vischer. — Leder, Augustins Erkenntnisstheorie. — Hardy, König Asoka, Indiens Kultur in der Blütezeit des Buddhismus (remarquable). — Prosopographia Attica, p. Kirchner, I (8959 noms de personnes). — Cerfberr, Essai sur le mouvement social et intellectuel en France depuis 1789 (instructif et digne d'être lu et médité). — Die Getreidehandelspolitik und Kriegsmagazinverwaltung Brandenburg-Preussens bis 1740, p. Schmoller u. Nandé. — Eusebius Werke, I, p. Heikel (mérite de grands éloges). — Malein, Martial (en russe, mais à ne pas négliger). — Marmier, Gesch. und Sprache der Huguenottenkolonie Friedrichsdorf (cf. *Revue*, n° 11). — Grettis saga Asmundarsonar, p. Boer. — Riemann. Gœthes Romantechnik (bon). — O. Richter, Topographie der Stadt Rom, 2e éd. — Mayr, Die vorgesch. Denkmäler von Malta. — Wolff, Lionardo da Vivei als Aesthetiker (cf. *Revue*, 1901, n° 39). — Nestler, Der Kapellmeister Naumann aus Blasewitz.

N° 24 : Realencyclopädie für protest. Theologie u. Kirche, X. — Schwanenflügel, Jakob Peter Mynster. — Osiander, Der Hannibalweg (cf. *Revue*, n° 1). — Des Marez, La lettre de foire à Ypres au xiiie siècle. — Mell, Die Anfänge der Bauernbefreiung in Steiermark. — Spahn, Der Grosse Kurfürst (remarquable surtout par la forme). — Boutmy, Essai d'une psychologie politique du peuple anglais (cf. *Revue*, 1902, n° 25). — China, Schilderungen aus Leben und Geschichte, p. Kürschner.—J. Brandes, Beschrijving der Javaansche, Balineesche en sasaksche Handschriften aangetroffen in de nalatenschap van Dr. van der Tunk. — Blass, Die Rhythmen der attischen Kunstprosa, Isokrates, Demosthenes. Platon. — Crusius, Rohde (cf. *Revue*, n° 24). — Voretzsch, Einführung in das Studium der altfr. Sprache (cf. *Revue*, n° 17). — Rodhe, La nouvelle réforme de l'orthographe ; Les grammaires et le français parlé ; La méthode mécanique en grammaire (cf. *Revue*, n° 17). — De La Marche, Le triomphe des dames p. Julia Kalbfleisch-Benas.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LIV

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. A. CHUQUET

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LIV

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VI^e

—

1902

ANNÉE 1902

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des lettres françaises et étrangères.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Academy.
Athenaeum.

LE PUY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 7 juillet — 1902

L'Anarchisme par Paul Eltzbacher, docteur en droit, adjoint au tribunal et privat docent à Halle. Traduit par Otto Karmin. 1 vol. in-18° 417 p. Giard et Brière éd., Paris 1902.

Le présent livre est un louable effort pour mettre un peu d'ordre dans l'anarchie de l'*anarchisme* et tâcher de préciser les doctrines d'hommes qui ne se sont jamais piqués de beaucoup de précision. Les représentants de l'anarchisme que l'auteur a cherché à résumer et à clarifier sont Godwin, Proudhon, Stirner, Bakounine, Kropotkine, Tucker, Tolstoï. Il a voulu, suivant un plan méthodique uniforme, retrouver dans chacun de ces écrivains, la base ou le point de départ de leurs doctrines, leurs idées sur le droit, sur l'État, sur la propriété, et enfin sur la réalisation, autrement dit sur les moyens pratiques d'application ou de révolution. Malheureusement, il l'a fait avec une lourdeur et parfois un pédantisme de forme qui rendent la lecture de son volume difficile. Le traducteur n'a pas contribué à aplanir cette difficulté. Il écrit quelquefois un français bizarre : « Le lecteur saura avec quelles doctrines il aura à s'occuper... » (ce qui est de l'allemand) — (p. 401), — et quelques lignes plus bas : « Il faut étudier l'anarchisme sans parti pris... mais nous ne pouvons nous attendre à un résultat que si nous cessons aussi bien d'errer plus longtemps dans la nuit du scepticisme juro-philosophique que de chercher à l'éclairer avec la lanterne du dogmatisme ; — il s'agit de fixer nos regards sur l'astre dirigeant du criticisme... », etc.

La volonté de l'auteur, qu'on aperçoit sous ces expressions défectueuses, de rester un analyste exact, impartial et objectif de théories plutôt confuses, est éminemment louable ; d'autant que sa

tâche n'est pas facilitée par l'incohérence presque constante des écrivains qu'il résume. Ceux-ci même peuvent-ils se prêter à un dépouillement aussi rigoureux et méthodique que celui que leur impose M. Eltzbacher? Je crois que si Tolstoï et Kropotkine se sont, dans des lettres ou articles que rappelle le traducteur, déclarés satisfaits de l'analyse que l'auteur allemand avait présentée de leur pensée, d'autres, comme Proudhon, auraient été étonnés de la simplification et de la cohésion données à l'ensemble de leur œuvre — simplification et cohésion qui sont souvent obtenues en ne tenant compte que d'une partie des ouvrages des auteurs — (par exemple pour Proudhon les œuvres de 1848 à 1851) : — de sorte que bien que M. E. fasse beaucoup de citations littérales, on se demande si l'idée d'ensemble qui résulte de son analyse est toujours bien conforme à l'entière réalité.

Quoi qu'il en soit, une fois son travail de pur analyste terminé, M. E. a voulu procéder à une classification générale édifiée sur les mêmes fondements que son enquête inductive. Il trouve qu'au point de vue de « *la base* » les sept doctrines qu'il a résumées n'ont rien de commun. Il les range en deux catégories : les unes *génétiques* (Bakounine et Kropotkine), les autres *critiques :* mais celles-ci se subdivisent elles-mêmes en deux sous-catégories, les unes *idéalistes* (Proudhon et Tolstoï), les autres *eudémonistes* (Godwin, Stirner et Tucker). Enfin, les doctrines eudémonistes elles-mêmes se distinguent en *altruistes* (Godwin) et *égoïstes* (Stirner et Tucker).

Au point de vue du *droit*, les sept doctrines diffèrent également : les uns sont *anomistes* (Godwin, Stirner, Tolstoï); les autres *nomistes*, avec des subdivisions entre elles. Au point de vue du rôle de l'État, si elles s'accordent pour condamner ce dernier, elles diffèrent dans son remplacement, les unes étant *spontanéistes*, les autres *fédéralistes*. Par rapport à la propriété, l'auteur les divise en *indominisies* et *dominisies*, celles-ci se subdivisant en *individualistes*, *collectivistes* et *communistes*. Enfin, au point de vue de la réalisation, l'auteur propose la division en *réformistes*, *rénitentes* et *révolutionnaires*. On voit combien ces classifications, justes sur certains points, sont laborieuses et artificielles sur d'autres. On se demande au milieu de toutes ces diversités ce qui reste de commun entre les différentes doctrines dites *anarchistes*, et M. E. ne répond pas nettement sur ce point. « On nous a montré, dit-il, les régimes les plus différents pour remplacer l'État dans l'avenir. Et la transition de l'État vers ces nouveaux régimes nous a été indiquée des façons les plus diverses. » Le fait est exact, mais ne suffit pas à établir la caractéristique par laquelle on peut distinguer l'anarchisme des autres plans artificiels de transformation sociale.

A notre avis, cette caractéristique — et l'on peut regretter que l'auteur, dans son désir de rester purement objectif (je ne propose rien, je ne suppose rien, j'expose, dit-il dans son épigraphe) ne l'indique pas suffisamment—, c'est l'exagération allant jusqu'à l'enfantillage dans la mé-

connaissance des conditions réelles de la nature humaine. Tous les régimes dits socialistes ou communistes sont entachés de méconnaissance de cette sorte : mais tous cherchent à laisser dans leurs systèmes factices subsister au moins quelques-uns des principes d'organisation sociale qui sont résultés de l'expérience séculaire de l'humanité. Les auteurs dits *anarchistes* substituent un simple rêve, souvent un rêve d'enfant, aux données de l'histoire et refont, quelquefois avec un grand talent, le monde réel d'après les visions de leur cervelle ou les désirs de leur cœur. Cette vision ou ce désir diffère suivant chaque auteur. D'après Godwin, l'État sera remplacé par une vie sociale basée sur le fait que le bonheur de tous sera la loi pour chacun; pour Stirner, c'est le bonheur individuel qui sera la loi pour chacun ; Tolstoï fait de l'amour le remplaçant du droit ; Proudhon accepte l'existence d'un contrat mais qui reste volontaire... Tous aboutissent par des voies diverses à la suppression de l'État (ce que l'auteur traduit par cette définition, la plus générale qu'il donne de l'anarchisme : L'anarchisme est la négation juro-philosophique de l'État), mais en le remplaçant par de simples hypothèses sur les sentiments altruistes des hommes. Ces mêmes hypothèses, d'ailleurs différentes dans leur modalité suivant les auteurs, leur servent à régler la question de la propriété... en la supprimant ou la transformant plus ou moins radicalement. Mêmes conjectures au sujet des moyens de réalisation, tantôt insurrectionnels, tantôt comptant exclusivement sur l'évolution.

Il reste du livre de M. Eltzbacher un résumé intéressant de doctrines qu'il peut être fastidieux d'aller chercher dans les textes originaux au milieu de développements prolixes ou de contradictions et de fantaisies sans limites. Quant aux essais de classification rigoureuse de l'auteur, ils prouvent dans son esprit un vif besoin de clarté logique et un grand amour de la méthode (mal servis par l'expression), mais ils s'appliquent difficilement à des théories aussi fuyantes que celles qu'il a voulu analyser. En tous cas, la façon même dont il les a divisées et subdivisées en mettant en relief leurs désaccords et leurs divergences prouve combien peu ces théories, réunies sous un nom commun par un lien assez artificiel, constituent un corps de doctrines : ce qui explique la divergence des définitions de l'anarchisme que l'auteur, non sans ironie, a recueillies dans différents écrivains et citées dans son introduction. Quand on a terminé la lecture de son ouvrage, on n'est pas beaucoup plus avancé qu'auparavant au point de vue de la définition de l'anarchisme, ou plutôt on sait qu'il est impossible à définir. C'est peut-être, après tout, ce qu'a voulu l'auteur.

Eugène d'Eichthal.

Julius SCHULTZ. **Das Lied vom Zorn Achills,** aus unserer Ilias hergestellt und in deutsche Nibelungenzeilen übertragen. Berlin, Wiegandt et Grieben, 1901 ; CIX-78 pp.

Le même : **Zur Ilias-Kritik** (Prolegomena) ; progr. Sophien-Real-Gymnasium à Berlin. Berlin, Gärtner (Heyfelder), 1900 ; 30 pp. in-4°.

A. FICK. **Das alte Lied vom Zorne Achills** (Urmenis), aus der Ilias ausgeschieden und metrisch übersetzt. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1902 ; VIII-130 pp.

L'Iliade primitive, restituée par M. Schultz, professeur au Sophien-Real-Gymnasium de Berlin, a été traduite par lui en vers dans le mètre des Nibelungen. Je ne suis pas compétent pour les juger et ne veux m'occuper ici que de ce qui concerne la question homérique, toujours résolue, et en réalité toujours à résoudre. La méthode grâce à laquelle M. Sch. pense avoir obtenu le vrai poème de « la colère d'Achille » est celle qui est suivie généralement par les critiques : il s'agit toujours de débarrasser notre Iliade actuelle de ce qui peut avoir été ajouté au noyau primitif. C'est là un travail préparatoire, qui doit précéder toute discussion sur la question des origines, et dont les principes, avant d'être exposés avec détails, l'ont été plus sobrement dans le programme intitulé *Zur Ilias-Kritik*. Les indices auxquels on reconnaîtra les développements postérieurs, le délayage, le remplissage, en un mot tout le travail d'origine rhapsodique sont rangés par M. Sch. sous différents chefs ; mais ils peuvent se ramener à une formule unique : cela ne se tient pas. Tel vers s'encadre mal dans le contexte ; tel développement est sans objet ; un morceau n'est là que pour faire parade de la science du rédacteur, ou pour préparer habilement ce qui va suivre ; un passage n'a pour but que de souder ensemble plusieurs parties, ou de pourvoir un chant d'une fin mieux appropriée ; un autre enfin dénote une facture différente, ou est en contradiction avec le reste. Excellents principes, et très fondés ; mais regardons de plus près et demandons-nous, pour un passage quelconque soumis à cette critique, par quel mot il devra être caractérisé, dans le cas où il ne sera pas considéré comme authentique. Je n'en vois pas d'autre que « suspect » ; or, condamner un simple « suspect » est illégitime, et il arrive d'ailleurs que pour le plus grand nombre des morceaux ainsi « suspectés » la défense est non moins rationnelle que l'attaque. C'est qu'en effet il ne suffit pas de donner les raisons d'une athétèse ; il est indispensable que ces raisons aient une force démonstrative. On dira peut-être que la critique des textes n'exige pas des démonstrations mathématiques, que l'appréciation d'un passage se fait de nombreuses petites preuves qui se corroborent mutuellement et qu'il y a des indices dont on ne peut méconnaître la valeur. Telles sont les considérations archéologiques, linguistiques, chronologiques ; elles ont évidemment une grande force ; et pourtant M. Sch. insiste très justement sur ce qui doit en affaiblir la portée

(p. XI sv., LIX sv., LXXVI sv., XCII sv.). Le poème seul, et la manière dont il est composé, peut nous fournir des critériums certains; les doubles rédactions, les vers empruntés d'ailleurs, les parallélismes de tout genre sont donc pour lui les marques les plus claires de l'action rhapsodique. C'est ainsi que le problème est posé, et c'est une manière qui en vaut une autre; mais il se trouve que c'est elle qui laisse le plus de place au goût personnel et au sentiment esthétique de chacun; et M. Sch. est amené souvent, bien qu'il s'en défende (p. XV, cf. *Progr.*, p. 5), à se contenter de simples hypothèses. Il suppose, par exemple, qu'on a pu poser la question, à propos de la querelle initiale, pourquoi Achille ne tue pas Agamemnon, et qu'un rhapsode a donné la réponse : c'est que les dieux l'en ont empêché; d'où suppression des vers A 188-224. Pure imagination, à mon sens; mais je ne puis m'arrêter sur des points de détail. Après avoir analysé l'Iliade actuelle et en avoir rejeté les vers et les passages qui, selon lui, ne cadrent pas avec ce qu'a dû écrire l'auteur de l'Iliade primitive, M. Schultz, dans une seconde partie, reconstitue le poème en partant de la querelle des rois. Bien qu'ici encore certaines constructions manquent de preuves directes, M. Sch. me semble être entièrement dans le vrai en refusant de considérer la Πρεσβεία comme postérieure, et en ne se prononçant pas d'une manière formelle contre certains passages de l'entrevue d'Hector et d'Andromaque. Les arguments de la plupart des critiques, contre ces passages, me paraissent plus spécieux que péremptoires, et pour l'*Ambassade* les raisonnements de M. Sch. (p. XXXVII, *Progr.* p. 17) sont supérieurs à tous ceux que l'on a pu diriger en sens contraire. La fin de cette seconde partie établit les rapports chronologiques entre le poème primitif et ses additions successives, ainsi qu'un bref résumé de la formation de l'Iliade actuelle. Dans une troisième partie enfin, intitulée simplement *Betrachtungen*, M. Sch. s'occupe de certaines questions de chronologie, de géographie et d'archéologie soulevées par l'Iliade, sans les traiter à fond cependant (on notera l'essai de localisation géographique des diverses parties, § 2; Homère est originaire de la Troade). En résumé, l'ouvrage de M. Schultz, malgré quelques redites, qui tiennent évidemment à son plan, est d'une lecture intéressante, et j'en pourrais citer beaucoup de pages où l'on suit l'auteur avec plaisir; le plaisant est çà et là mêlé au sévère, et l'on voit que M. Sch. n'est point un savant morose. Mais qui nous donnera la vérité ? Où est le critique qui saura se dégager absolument de ses opinions et de son goût propres, pour ne s'attacher qu'à des preuves formellement intrinsèques ? La question homérique n'a guère avancé avec M. Schultz, et je ne saurais mieux conclure qu'en le citant lui-même, p. XI : « Lachmann, v. Wilamowitz, Niese, Grote, Kirchhoff, Kammer, Düntzer — j'ajoute M. Schultz — écrivent tous sensément et ont tous d'excellents principes; chacun d'eux, lu à part, séduirait un

saint; les lire l'un après l'autre n'engendre que vertige, pesanteur de tête et scepticisme. » C'est peut-être exagéré, mais il y a quelque chose de vrai.

Je serai bref sur le travail de M. Fick. Pour lui, la primitive Iliade se divisait en quatre livres, chaque livre en deux chants, chaque chant, dans sa forme régulière, en vingt-deux strophes de onze vers. Mais ils ne sont pas tous réguliers; le premier et le septième ont chacun trois strophes (33 vers) de plus, le quatrième et le sixième chacun trois strophes (33 vers) de moins, de sorte que le nombre des strophes, pour chacun des quatre livres, est 47, 41, 41, 47, et le nombre des vers 47 × 11, 41 × 11, 41 × 11, 47 × 11. « La preuve en est que si l'ensemble du contenu nécessaire de l'ancienne épopée se laisse comprendre dans ces cadres, c'est que le poète doit y avoir déjà enfermé sa poésie » (p. 86). Pour quelqu'un qui manie si bien les nombres, le raisonnement n'est guère mathématique. Le lecteur est, je pense, suffisamment éclairé : le problème homérique est ardu, mais « le nombre est le sauveur » (p. VII). Je n'ai pas à juger la traduction en vers; je cite seulement M. Fick, p. VII : « Qu'on essaie seulement de lire avec les élèves le poème de la colère d'Achille, tel qu'il est dans la présente traduction; ils n'éprouveront pas cette envie de dormir contre laquelle — on le sait d'expérience — les leçons consacrées à Homère ont ordinairement à lutter. » Γένοιτο !

My.

The Iliad of Homer, books IX and X, edited with introduction and notes by Lawson. Cambridge, University Press, 1902, XXXII-100 pp. (*Pitt Press series*).
The Memorabilia of Xenophon, book II, edited with introduction and notes by Edwards. Cambridge, University Press, 1901; XLIII-98 pp. (*Pitt Press series*).
The Anabasis of Xenophon, book I, edited with introduction, notes and vocabulary by Edwards. Cambridge, University Press, 1901; XXIV-119 pp. (*Cambridge series for schools and training colleges*).

Dans la collection de textes classiques *Pitt Press series* viennent d'être publiés, par les soins de M. Lawson, les chants IX et X de l'Iliade, l'*Ambassade* et la *Dolonie*. Le texte est celui de la collection Teubner; l'introduction expose brièvement la formation de l'Iliade, ou plutôt quelques-unes des hypothèses mises en avant pour l'expliquer. En ce qui concerne le chant IX, M. Lawson, bien qu'il n'exprime pas formellement sa pensée, semble le considérer comme une partie du poème primitif. Ce qui suit, sur la langue et la métrique d'Homère, est purement empirique; il ne faut pas dire (p. XXVII) qu'une *voyelle* brève devient longue par position. Un dernier paragraphe, sur l'armure homérique, est trop sommaire et manque de précision (le sens primitif de τρυφάλεια n'est pas « à *trois* cimiers »). On louera la manière dont l'annotation a été comprise; elle touche en effet à tous les passages

pour lesquels l'élève a besoin d'un guide, rend compte des formes et des constructions, donne le sens des expressions difficiles, et renseigne à l'occasion sur les mœurs et les usages homériques. Si l'exactitude des théories laisse parfois à désirer (p. 62 explication erronée des formes barbares dues à la diectase; p. 58 singulière étymologie de φίλος; selon quelle loi σF devient-il φ?), ces notes sont néanmoins pleines de bonnes réflexions et bien appropriées à leur but.

M. Edwards, qui a déjà publié dans la même collection plusieurs chants d'Homère et les deux premiers livres des *Helléniques* de Xénophon, y donne maintenant le second livre des *Mémorables.* C'est le texte courant, moins quelques passages, sans modifications sensibles. M. E. aurait dû nous dire quel texte a servi de base à son édition et en quoi il s'en écarte. Il préfère 1, 22 la leçon d'un manuscrit τεθρυμμένην εἰς πολυσαρκίαν à la vulgate τεθραμμένην, à tort; τρέφω, *épaissir*, convient parfaitement ici; 1, 34 διῴκει (conj. personnelle? texte διώκει, corrigé par d'autres en διοικεῖ ou διῄει); mais l'imparfait, quoi qu'en dise l'éditeur, est bien moins supportable que le présent, et l'on ne peut hésiter qu'entre διώκει et διοικεῖ, bien que la vulgate n'ait rien d'inexplicable. Dans l'introduction, claire et bien rédigée, les élèves trouveront tout ce qu'ils doivent savoir sur la vie de Xénophon et sur le caractère des *Mémorables.* Dans les notes, qui sont généralement bonnes, la théorie grammaticale manque parfois de sûreté : 3, 11 sv. les optatifs construits avec ὁπότε, en incise dans les propositions hypothétiques εἰ βούλοιο, ne sont pas dus à une attraction ; ὁπότε ἀποδημοίης, par exemple, est suppositif au même titre que εἰ βούλοιο; car le sens exact est « si tu allais en voyage, et que tu voulusses... »; ὁπότε ἀποδημεῖς, non moins correct d'ailleurs, donnerait un sens différent. 7, 12 « l'aoriste ἐωνήθην a toujours le sens actif » est sans doute une inadvertance; lisez *passif.* Le participe ὄντα 3, 10 n'est pas concessif; il indique une supposition. M. Edwards, qui cite volontiers les Écritures, aurait pu, à propos de 7, 1 χρὴ δὲ τοῦ βάρους μεταδιδόναι τοῖς φίλοις, citer Saint-Paul, *Gal.* 6, 2 ἀλλήλων τὸ βάρος βαστάζετε. Je ne puis voir à quoi répond le maigre index des mots grecs; pourquoi n'y trouve-t-on pas ἀντωφελεῖν, par exemple, puisqu'il donne ἀντευεργετεῖν? ni des mots qui ne sont qu'une fois dans les *Mémorables,* comme καταδουλοῦσθαι? ni des mots encore plus utiles à signaler, comme ἀγυμνάστως, qui ne se trouvent pas ailleurs? En revanche, on y voit κατακοιμίζειν, qui est dans un passage supprimé. Un index ainsi compris est totalement inutile.

Dans une autre collection, M. Edwards publie les livres I-VI de l'*Anabase* (le livre VII ne sera pas publié); nous avons le premier entre les mains. L'introduction n'est pas autre chose que la reproduction du premier chapitre de l'introduction de l'édition mentionnée ci-dessus, augmentée de quelques détails sur la marche de Cyrus et sur la bataille de Counaxa. L'édition étant destinée à des élèves moins avancés, elle est accompagnée d'un vocabulaire, et les notes sont le

plus souvent explicatives. Pour plusieurs passages, ici comme dans le livre II des *Mémorables*, elles reproduisent la traduction de M. Dakyns, pour laquelle M. Edwards professe une admiration sans bornes; je dois dire cependant que cette traduction, à en juger par les fragments cités, ne serre pas toujours le texte d'assez près. Ce qui intéressera certainement les élèves, ce sont les descriptions tirées de l'ouvrage d'Ainsworth, *Travels in the track of the Ten Thousand*, que M. Edwards a largement mis à contribution; c'est là une excellente idée.

My.

Erwin Rohde. **Kleine Schriften.** Erster Band : Beiträge zur Chronologie, Quellenkunde und Geschichte der griechischen Litteratur. Zweiter Band : Beiträge zur Geschichte des Romans und der Novelle, zur Sagen-, Märchen- und Alterthumskunde (Mit Zusätzen aus den Handexemplaren des Verfassers). Tubingue et Leipzig, Mohr (Paul Siebeck); 2 vol. de xxxi-436 et 481 pp. Prix : 30 fr.

C'est un peu une mode, actuellement, de réunir en volumes les articles publiés par un savant dans différentes revues. Des amis ou des disciples prennent le soin pieux de donner au public, après la mort de l'auteur, un recueil de ses meilleures productions, les rendant ainsi plus accessibles sous la forme d'un livre, et plus faciles à se procurer que les périodiques parfois peu répandus où ils ont été publiés pour la première fois. Lorsqu'il s'agit d'articles disparates, touchant à différentes branches de la philologie, et n'ayant guère d'autre intérêt que celui de l'actualité, la nécessité d'un pareil recueil se fait peu sentir; la mémoire de l'auteur n'en reçoit pas un lustre bien nouveau; et si, comme il arrive quelquefois, l'auteur est encore vivant, il est permis de croire que la vanité est plus en jeu que le souci de l'intérêt général, tout en comprenant fort bien que, sollicité par d'indiscrets admirateurs, on ne se refuse pas la satisfaction de réunir en un tout des opuscules d'ailleurs trop disséminés. Il en va autrement lorsqu'un écrivain a attaché son nom à des travaux importants et de longue haleine, qui ont élargi nos connaissances, fait progresser la science, et marqué dans l'histoire de la philologie. Il est rare, en effet, qu'un ouvrage supérieur, fruit de longues études et de patientes recherches, épuise le sujet choisi et traité; le souci même de la composition empêche un auteur qui sait écrire de développer d'une façon disproportionnée plusieurs points d'intérêt secondaire (ou n'ayant qu'un rapport éloigné avec le fond même du sujet), dont il réserve les détails pour des occasions ultérieures; en outre, les travaux préliminaires sont souvent l'objet d'articles pour ainsi dire préparatoires, qui, conçus à un point de vue différent, rentreraient mal dans le plan définitif. Il est utile alors que ces articles épars soient

rassemblés : ils éclairent des points laissés dans l'ombre, ils aident à comprendre le système de l'auteur et à mieux pénétrer sa pensée ; ce sont en quelque sorte des efflorescences de l'œuvre principale, qui la précisent et la complètent, en même temps qu'elles sont les témoins d'une activité toujours en éveil suivant un but une fois déterminé. C'est pour cette raison que l'on sera reconnaissant à M. Schöll d'avoir publié les articles d'Erwin Rohde [1], mort il y a quelques années ; et c'est pour cette raison également que le second volume, selon moi, offre plus d'intérêt que le premier. Ce n'est pas que celui-ci ne renferme d'importants morceaux, plus importants même par leur développement que la plupart des morceaux du second volume, par exemple les *Etudes chronologiques sur l'histoire littéraire grecque*, où sont réunis et discutés les renseignements fournis par les anciens sur l'époque d'Homère, et les articles sur γέγονε *dans Suidas* et sur *la date du Théétète ;* mais ces morceaux, comme presque tous ceux de ce volume, traitent de questions chronologiques et par suite se rapportent moins directement aux travaux d'où sont sortis les deux grands ouvrages de Rohde, *Psyché* et *le Roman grec*. Le second volume, au contraire, renferme, à peu d'exceptions près, des articles relatifs à l'histoire du roman et de la mythologie populaire des anciens Grecs ; c'est par eux surtout que l'on comprendra l'étendue des recherches de Rohde, la richesse de son information et la sûreté de sa critique dans cette partie de la philologie dont il avait fait, pour ainsi dire, son domaine particulier. C'est à l'éloge de l'éditeur d'avoir compris que les articles recueillis devaient être groupés de la sorte, plutôt que reproduits suivant leur ordre de date, par exemple, ou encore suivant la nature des recueils où ils ont été insérés ; il a atténué ainsi, autant qu'il est possible, l'impression de décousu qui est inséparable de ce genre de publications.

My.

Die Fragmente der sikelischen Aerzte Akron, Philistion, und des Diokles von Karystos, herausgegeben von M. Wellmann. Berlin, Weidmann, 1901 ; 254 pp. (Fragmentsammlung der griechischen Aerzte, t. I).

Le nom de M. Max Wellmann n'est pas inconnu de nos lecteurs, non plus que ses recherches sur l'histoire de la médecine grecque ; il a été parlé ici même de son livre *Die pneumatische Schule* et d'un important article *Das älteste Kräuterbuch der Griechen*, dans lequel il attribue le plus ancien traité de botanique médicale à Dioklès de

1. Un choix seulement ; les articles de critique verbale, notamment, ont été exclus ; les notes de la préface, p. xii sqq., disent le nécessaire à ce sujet. La plupart des recensions de Rohde ont également été laissées de côté, bien que M. Schöll semble regretter de n'avoir pu les admettre dans le recueil.

Karystos. C'est de ce célèbre médecin du IVe siècle, que les Athéniens appelaient *un autre Hippocrate*, que M. W. s'occupe dans le présent ouvrage. Il a entrepris en effet, avec la collaboration de M. Fredrich, la publication des fragments des médecins grecs antérieurs à l'époque alexandrine, et ce premier volume comprend les fragments de Dioklès, avec ceux de deux médecins siciliens, Acron d'Agrigente et Philistion de Locres [1]. Ces fragments sont précédés de deux dissertations, dans lesquelles M. W. expose le système de Dioklès et ses rapports intimes avec l'école sicilienne d'Empédocle, dont les principes étaient l'opposition du froid et du chaud, du sec et de l'humide, et surtout la théorie du *pneuma*. Ce sont les conséquences tirées de ces principes qui constituent la divergence entre ces médecins et l'école de Cos, à savoir que le siège de l'âme est dans le cœur ou dans le diaphragme et non dans le cerveau, que la respiration se fait non seulement par le nez et la bouche, mais aussi par les pores, qu'il y a seulement quatre espèces de fièvre, continue, quotidienne, tierce et quarte, comme il n'y a que quatre éléments et quatre humeurs correspondantes, etc. Il est à remarquer que Platon, qui d'ailleurs avait connu Philistion à Syracuse, reproduit à peu près les mêmes doctrines dans le *Timée*, et que, s'il ne connaît pas la distinction des veines et des artères, comme Dioklès, il est, pour l'ensemble de ses assertions, en conformité avec l'école sicilienne en ce qui concerne la respiration, l'origine des fièvres, et le centre de la circulation du sang. Cet enseignement du premier médecin grec qui ait écrit en attique, M. W. l'a heureusement reconstitué, autant qu'il était possible, d'après les fragments jusqu'ici connus, cela va sans dire, mais surtout grâce à la publication récente des *Anecdota medica* de M. R. Fuchs, le traducteur allemand d'Hippocrate. Cette publication, qui a jeté une nouvelle lumière sur les doctrines physiologiques et étiologiques de Dioklès, est venue confirmer l'hypothèse qu'un fragment médical publié jadis par Neuenar (1532) — quelque chose comme des *placita medicorum* — a pour source indirecte Dioklès; c'est ce que M. W. démontre d'une manière irréfutable, par une comparaison suivie entre les *Anecdota* et ce fragment, qu'il attribue à Vindicianus, le maître du médecin Priscien. Il le publie d'ailleurs à nouveau, à la suite des fragments de Dioklès, beaucoup plus correctement, d'après le manuscrit unique de Bruxelles. Au cours de ces études, M. W. est amené à se demander si déjà au temps de Dioklès existait une collection d'écrits hippocratiques; on sait qu'un grand nombre de ces écrits ne sont pas d'Hippocrate lui-même. La réponse à cette question est affirmative, et Dioklès, en effet, connaissait un certain nombre de ces

1. Philistion, de Locres, est dit sicilien dans les πίναξι de Callimaque (Diog. Laert.), parce qu'il appartient à l'école sicilienne fondée par Empédocle (p. 68, cf. p. 110).

traités. Mais M. W. va plus loin et admet, comme déjà le pensait V. Rose, que Dioklès fut le créateur de ce *corpus* (p. 54), dans lequel il réunit tous les écrits connus alors sous le nom d'Hippocrate, sans trop se préoccuper, du reste, si leur contenu était conforme aux théories fondamentales du maître. Ce n'est là qu'une hypothèse qui repose uniquement sur ces faits, que Dioklès avait à sa disposition un recueil d'ouvrages hippocratiques, et qu'il n'était pas trop éloigné de l'époque d'Hippocrate; elle ne peut donc, jusqu'ici, être considérée comme démontrée. Au contraire, la discussion spéciale sur le περὶ καρδίης est probante: cet opuscule, remarquable par les connaissances anatomiques dont fait preuve son auteur, est dû à quelque médecin de l'école sicilienne. — Cet ouvrage de M. Wellmann est un excellent début pour la nouvelle collection, qui comprendra encore quatre volumes.

My.

Heinrich Georgii. **Die antike Vergilkritik** in den Bukolika und Georgika. Leipzig, Weicher, 1902, 120 pp. in-8°.

M. Georgii, professeur à Stuttgart, a écrit, il y a quelque dix ans, un bon ouvrage sur les scolies de l'*Énéide*[1]. Il complète aujourd'hui son œuvre en l'étendant aux Bucoliques et aux Géorgiques. L'ordre est celui des vers des poèmes[2].

En tête, huit pages d'introduction. L'auteur y explique qu'il avait attendu jusqu'ici, pour publier ses remarques, afin de pouvoir connaître et employer l'édition de M. Hagen, comprenant les *Explanationes* de Philargyrius sur les Bucoliques, la *brevis expositio* aux Géorgiques, le commentaire de Probus sur les deux poèmes, enfin les scolies de Vérone. M. G. a en main les bonnes feuilles du texte de M. Hagen, mais non ses prolégomènes. Il entreprend, sans plus tarder, de finir son premier livre, et il débute par une excellente caractéristique des divers recueils de scolies, avec une appréciation de la valeur de leurs sources, les formules qu'ils affectionnent, etc. Tout cela très neuf surtout en ce qui concerne les *Explanationes* ou scolies du Vaticanus. M. G. les examine à part et démontre que, contrairement à l'opinion de Thilo, les *quæstiones* qu'elles contiennent ne sont pas sans valeur; elles ne sont certes pas plus mauvaises que celles qu'ont conservées les scolies de Daniel, et l'on y trouve parfois la trace des mêmes objections que celles qu'on lit dans les scolies de Vérone. Par contre, les exagérations de M. Hagen sur la valeur des scolies de Berne sont réfutées.

---

1. Voir la *Revue* du 11 avril 1892.
2. La numérotation des pages est celle du *Philol. Ergänzungsband* IX.

M. G. critique de près l'édition des *Scholia Bernensia*, et les divergences avec M. Hagen reviennent ici presque à chaque page.

De la présente publication, comme de toutes les études sur les scolies, ressort l'importance pratique qu'il faut attacher à certaines formules : *et bene*, dans Servius, sert d'en tête à des résumés de *solutiones;* car les passages qui débutent ainsi ne peuvent le plus souvent donner lieu raisonnablement à aucune exclamation admirative; ces mots sont donc une réponse à quelque critique qu'il faut dégager. Les formules parallèles sont : *verum est... Notatur a Criticis... Quomodo... At qui.* Notons en passant, que plus d'une fois M. G. donne, en fin de compte, raison aux grammairiens, le poète ayant été réellement maladroit ou obscur (par exemple Buc. II, 63; X, 22; Georg. III, 148 fin etc.). *Sicut dictum est* sert à renvoyer à une scolie précédente, dans les scolies de Daniel; tandis que, dans Servius, la formule est : *ut diximus;* on trouve *et aliter* en tête d'une scolie additionnelle dans les *Scholia Vaticana* (mais pas dans Daniel); *id est*, devant les gloses, dans les *Explanationes;* la forme de Quaestiones ou de tours interrogatifs, pour de simples explications ,se trouve dans le *Vaticanus* etc.

Passim beaucoup de restitutions aux scolies de Vérone, aussi des conjectures sur la forme et sur le sens des scolies de Berne; parfois aussi d'heureuses conjectures sur le texte même du poète (comme p. 295 en haut, G. III, 82, albis *ex* (et non *et*) gilbo). A l'occasion, des remarques importantes : ainsi pour G. III, 5, p. 293, une preuve que Macrobe n'a pas dû employer le commentaire de Servius. — Surprise qui n'a rien de désagréable, mais à laquelle nous ne sommes pas habitués dans les livres allemands : on trouvera cité ici, et fort à propos, du Boileau (p. 227 au bas) et du La Fontaine (p. 300 au milieu).

M. G. a l'avantage très précieux de posséder parfaitement le corps des scolies de Virgile. Il connaît les habitudes des grammairiens, le tour de leurs critiques et de leurs justifications; par là dans des mots que nous trouvons simplement plats ou obscurs, il devine avec sagacité des intentions ou des indications très curieuses sur les raisonnements plus ou moins subtils où se complaisait l'ancienne école.

Je suis bien sûr cependant que maint profane, après avoir lu quelques pages de M. Georgii, ne cachera pas sa déception : « N'était-ce que cela, la critique savante du premier siècle ? et ces grands érudits ne voyaient pas autre chose dans leur poète »! Renvoyons ces censeurs aux commentaires contemporains : qu'ils s'assurent d'abord qu'on n'y retrouve pas, sous d'autres formes, des faiblesses ou des bizarreries toutes pareilles. Faut-il aller bien loin pour rencontrer autour des grands poèmes, comme autour des lois romaines, la fameuse « bordure »?

Un index contient l'essentiel du présent livre et aussi du précédent sur l'*Énéide*. Auparavant liste des corrections au texte des scolies. Terminons par cette bonne nouvelle que M. Georgii va publier, sous

une forme qui réponde aux exigences de notre temps, le commentaire de Tib. Donat sur l'*Énéide*. Il y a préludé par un programme de Stuttgart de 1893.

Émile Thomas.

Des **P. Cornelius Tacitus** Lebenschreibung des Julius **Agricola**. Für den Schulgebrauch herausgegeben von Heinrich Smolka Gymnasial Direktor in Gleiwitz. Mit I Abbildung und I Karte von Britannien. Preis steif broschiert 60 Pf. Leipzig, Freytag, 1902, in-12, 52 pp.

Cornelii Taciti **Germania, Agricola, Dialogus** de Oratoribus. K potrebe Skolni vydal Robert Novak. Druhé vydani. V Praze. Storch, 1902, in-8°, xii-96 p.

Je ne fais que mentionner le premier opuscule, édition élémentaire dont le texte, sauf quelques divergences et une autre orthographe, repose sur celui de Joh. Müller. Le second au contraire, de M. Novák, sera partout l'objet d'études attentives; en somme il le mérite.

J'ai signalé autrefois (1889, I, p. 443) la première édition du même recueil. Les changements consistent : 1° dans l'addition d'une préface de neuf pages (en tchèque) sur le développement de l'histoire à Rome de Tite-Live à Tacite; 2° en quelques retouches au texte; 3° dans un remaniement complet de l'*Adnotatio Critica* qui, malgré les additions, est ici un peu plus courte. Je dois ajouter que, faute de connaître les *Analecta Tacitea*, publiées à Prague 1897 (Museum tchèque de philologie) et auxquelles M. N. renvoie plus de fois, il se pourra qu'en tel ou tel passage, je n'aie pas bien compris l'auteur.

La préface tout élémentaire est sûrement destinée aux élèves. Mais ce n'est pas à eux que s'adresse l'*Adnotatio* qu'on ne peut comprendre, surtout pour le dialogue, qu'en ayant sous la main les plus récentes éditions. Entendons que le titre « à l'usage des classes » est purement conventionnel. A l'apparat se trouvent mêlés, d'une manière un peu bizarre, mais non sans profit pour nous, d'utiles rapprochements. Passim des conjectures déjà publiées dans la Listy fil. hongroise; d'une manière générale, beaucoup de changements. M. N. n'est pas de ces savants qui persistent longtemps dans les mêmes vues. Ceux qui l'auraient suivi autrefois auront l'ennui de se voir ici bien souvent abandonnés par lui-même.

Pour la Germanie, je remarquerai seulement que M. N. élève des doutes sur plus d'un mot et plus d'une expression, sans que ces doutes paraissent toujours bien fondés. — Le nom de Tacite est cette fois supprimé en tête du dialogue; au début des variantes, M. N. nous avertit qu'il a reconnu dans l'ouvrage l'élocution de Quintilien; ce serait à Quintilien ou à un Tacite, imitateur de Quintilien, qu'il faudrait attribuer le dialogue. Cette vue de fonds entraîne un changement dans la constitution du texte, puisque la norme n'est plus la même. C'est à l'usage de Quintilien que partout se réfère maintenant

M. Novák, et c'est pour lui, d'une manière générale, une raison de revenir à la recension traditionnelle en bien des passages. M. N. annonce d'ailleurs un travail plus développé sur ce sujet. M. N. est fier et, non sans raison, de ce que plusieurs de ses conjectures ont été, dans le dialogue, adoptées par M. John, d'autres par Peterson. — Dans l'*Agricola* sont visées les leçons du manuscrit de Tolède récemment publiées par le Dr O. Leuze de Tubingue. On ne peut pas dire que M. N. ne soit pas au courant. Mais il aurait dû dire qu'on trouvera la collation du nouveau manuscrit au supplément du *Philologus*, VIII, 4, pp. 315-556, et que M. Gudemon l'a résumée dans la *Classical Review* de février 1902, p. 37. Les lecteurs seront sûrement reconnaissants à M. N. de ses citations du *Toletanus*; parmi ces variantes, il y en a d'excellentes ; 26, *nonanis* (pour *Romanis*) une vraie *lectio palmaris ;* 36, *quatuor* Batavorum etc. M. N. a eu le plaisir de voir confirmée par le manuscrit une de ses anciennes conjectures : 15, plus impetus *felicibus*. Cette partie du recueil est, ce me semble, la plus intéressante ; j'y relève la remarque que : Agr.9, *haud semper — eligit*, est un sénaire qui a pu venir de la marge. Mais le doute jeté sur 27, *hæc* (devant *bellorum*) me paraît bien peu vraisemblable.

En résumé, on trouvera ici comme dans tous les ouvrages de M. Novák, avec des idées qui ont leur prix, des défauts et des méprises qu'on ne peut s'empêcher de regretter. Défaut principal : sous prétexte d'écarter des obscurités, M. N. remplace les expressions originales de l'auteur par des tours faibles ou même par des platitudes [1]. Tel admirateur de Tacite se plaindra, que M. N. lui ait souvent massacré son auteur. — Il faut encore s'accommoder des bizarreries de l'apparat : *ed. I*, pour désigner la première édition de M. N. comme si elle faisait date ; *cod.* après un lemme, pour nous avertir que cette fois M. N. abandonne une de ses anciennes conjectures par cette raison très neuve que la leçon est telle dans les manuscrits ; enfin l'astérisque, qui (cela n'est pas indiqué cette fois et à tort) devrait avertir qu'il s'agit de conjectures personnelles à M. Novák, se trouve ici plus d'une fois à côté de très légers remaniements ou de corrections depuis longtemps acceptées de tout le monde.

Donc au lecteur de faire dans le présent livre le triage nécessaire [2].

Émile Thomas.

---

1. L'impression est très correcte. Cependant dans l'apparat, p.90, 3e l. avant le bas, écrire man*um* (et non man*us*), faute qui était déjà dans la première édition. P. 91 au milieu, devant *hæc bellorum* est tombé : 27, indication du nouveau chapitre. Même p. à la 4e l. avant le bas, lire : 32 devant *deserent*. P. 92, *Agr.* 43, la note sur *habitu* devait venir à la fin du chapitre. P. 94, vers le milieu, est tombé : 17, devant *Catone*.

1. Ainsi *Agric.* II, *eorum* superstition*es*, au lieu de superstition*um persuasione;* 12, *solertiam* au lieu de *avaritiam ;* au début de 33, *vincitis* au lieu de

Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard, depuis les origines jusqu'à la mort de Pierre Toussain (1524-1573) par John VIÉNOT, docteur en théologie. Montbéliard, Imprimerie montbéliardaise, 1900, xx, 356, 358 pp. in-8°, avec cartes et portraits (Prix : 20 fr.).

M. J. Viénot, actuellement chargé de cours à la faculté de théologie protestante de Paris, et dont nous avons signalé jadis l'intéressant travail sur la *Vie religieuse au pays de Montbéliard au* XVIII^e *siècle* [1], raconte dans le présent ouvrage l'histoire de la Réforme de ce comté, opérée vers le milieu du XVI^e siècle par les princes de la maison de Wurtemberg auxquels ce coin de terre comtoise appartint jusqu'à la Révolution. Le premier des deux volumes est consacré au récit lui-même, le second est rempli tout entier par les pièces justificatives, inédites pour la plupart, réunies par l'auteur dans les archives locales et celles du dehors. C'est un récit d'un caractère tout scientifique [2] et qui fixe dans ses détails, pour la première fois, un chapitre intéressant de l'histoire religieuse de notre pays; après avoir décrit la situation politique et religieuse de cette enclave du Saint-Empire romain-germanique au moment de la Réforme, l'auteur nous montre les premiers essais faits par Guillaume Farel pour y annoncer la « bonne nouvelle » [3], puis surtout l'activité plus fructueuse de Pierre Toussain, qu'on peut appeler à bon droit *le réformateur du pays de Montbéliard*, encore qu'en fin de compte, il ait été finalement vaincu par ses adversaires et que la tendance réformée ait dû y céder la place à la dogmatique luthérienne [4]. C'est de 1540 que date la première organisation du culte nouveau, mais encore plusieurs années plus tard nous voyons dans la petite capitale du comté des gens qui « rendent grâce à Dieu de ce que l'ancienne religion soit rétablie » quand ils s'imaginent, par suite d'une erreur, entendre sonner l'Angelus, et jusqu'en 1576, quatorze années après que la sei-

---

vicistis etc. Des corrections, en apparence fondées sur l'usage classique : 7 *gratia* [*om.* cum]; 13, *adulatione* [*om.* cum] me paraissent supprimer des hardiesses de style, voulues par l'écrivain.

1. Voy. *Revue critique*, 16 novembre 1896.

2. M. Viénot a fait trop d'honneur, à mon avis, au lourd et indigeste pamphlet de M. l'abbé Tournier, *Le protestantisme dans le pays de Montbéliard*, en le citant si souvent pour le réfuter. Un écrivain qui s'acharne à calomnier le patriotisme de ses concitoyens, comme le fait cet auteur, ne mérite vraiment pas qu'on s'occupe de lui dans un travail scientifique.

3. Peut-être M. Viénot admire-t-il un peu trop Farel, rude et hardi jouteur, mais insupportable collègue et voisin ; s'il avait dû vivre avec lui, il aurait écrit sans doute, comme Bedrot à Myconius, en octobre 1541 : « *Acerbitas hominis intempestivior et nobis displicet*. » Et à ce moment l'âge avait déjà quelque peu calmé ses ardeurs!

4. Toussain eut l'honneur de se ranger, dans l'affaire de Servet, du côté de Castellion contre Farel et Calvin, et il excita leur colère en n'admettant point la prédestination, puis il s'attira la haine des théologiens de Stuttgart, qui le trouvèrent trop réformé et réussirent à détruire son influence.

gneurie d'Héricourt eût été « évangelisée », on y rencontre des catholiques qui — chose bien rare alors, de part et d'autre ! — n'y étaient point inquiétés.

On suivra volontiers l'auteur dans ses intéressants tableaux des mœurs et des usages, de la situation intellectuelle et matérielle des populations montbéliardaises, tels qu'il les a reconstitués, grâce aux registres des consistoires, aux *visitations* des inspecteurs ecclésiastiques, etc.[1]. On le suivra aussi, mais avec une satisfaction médiocre au milieu des trop nombreuses querelles théologiques qui forment un des traits les plus caractéristiques de l'époque et dont l'âpreté fatigue d'autant plus que nous saisissons moins bien, dans notre mentalité moderne, l'objet même de ces virulentes disputes.

M. Viénot arrête son récit au mois de mars 1573, alors que le luthéranisme intolérant triomphe définitivement dans le pays de Montbéliard pour y maintenir pendant longtemps une tyrannie spirituelle qui laisse bien peu de liberté à la pensée humaine[2]. Il reste maintenant à l'auteur une lacune à combler entre ses deux grands ouvrages; je n'ose l'engager à consacrer à la fin du XVI[e] et au XVII[e] siècle, une étude aussi détaillée que celle qu'il vient de mettre au jour; le côté théologique du récit ne présenterait guère d'attraits, je le crains, ni pour lui, ni pour le lecteur; mais il y aurait certainement d'intéressants détails à réunir sur la vie civile et religieuse de cette petite principauté protestante, perdue au milieu de ses voisins catholiques, pendant les guerres de la Ligue, celle de Trente Ans, l'occupation française sous Louis XIV, etc. et nul ne nous semble plus désigné que lui pour achever ce cycle d'histoire locale, qui mènerait ainsi le lecteur de la Réforme à la Révolution.

Parmi les cent soixante-un documents du second volume, empruntés soit aux Archives nationales, soit à la grande collection Simler à Zurich, soit aux Archives de Besançon, Bâle et Neufchâtel, nous

---

1. Il me semble que dans les données de M. V. quelques-unes soient assez contradictoires; ainsi p. 192, les pasteurs nous disent que « la plupart des sujets sont tout débauchez... adonnés à tout vice et péché » et un peu plus loin (p. 239) nous apprenons qu'on ne voit chez eux « aucune méchanceté contraire à la parole de Dieu » et qu'ils ne font pas d'autres scandales « si ce n'est qu'ils jurent contre leurs bestes ». Comment croire à un changement si radical de 1552 à 1560? Il semblerait également qu'il est bien difficile de faire concorder le fait que lors d'une *visite*, en 1559, plusieurs pasteurs n'avaient pas même une Bible entre les mains, mais seulement un *abrégé* de l'histoire sainte, et cette autre affirmation que « les livres théologiques passaient de mains en mains », ce qui semblerait indiquer un grand zèle pour la lecture et quelque chose comme une « librairie circulante » moderne.

2. « Toutes les fois, dit M. Viénot, que le principe du recrutement dogmatique sera sévèrement appliqué dans nos églises, il amènera avec lui le règne d'une lamentable médiocrité d'esprit et de caractère. » Cela se vérifie dans l'État tout aussi bien que dans les Églises et l'on ne saurait trop appuyer sur cette leçon de choses.

signalerons surtout la correspondance de Mathias Erb, surintendant de l'église de Riquewihr (Alsace) avec Toussain et le prince Georges de Wurtemberg. Une bonne *Bibliographie* clôt le volume [1].

R.

La noblesse française sous Richelieu, par le vicomte G. d'Avenel. Paris, A. Colin, 1901, 361 pp. in-8°. Prix : 3 fr. 50 c.

M. le vicomte d'Avenel a repris dans son grand ouvrage, *Richelieu et la monarchie française*, couronné par l'Académie française, il y a une dizaine d'années, les chapitres relatifs à la noblesse et à son rôle de plus en plus effacé devant la royauté de plus en plus puissante et bientôt toute-puissante ; il en a fait le présent volume qu'il intitule *étude d'histoire sociale*. C'est une intéressante et spirituelle causerie, sans renvois aux sources, dont le grand public n'a cure, mais bien documentée, comme on devait s'y attendre de la part d'un érudit qui a longtemps et soigneusement étudié le terrain, sur lequel il se meut avec aisance. Peut-être a-t-il accentué un peu trop, çà et là, les cas exceptionnels, qui figurent parmi ses exemples, mais dans l'ensemble on ne peut dire qu'il ait idéalisé la classe sociale dont il nous retrace le portrait au moment où elle perd toute son importance politique. Il nous la montre à la ville et dans ses terres, aux camps et dans les salons, peu riche en général, encore fortement empreinte, au début du règne, de la barbarie des mœurs d'autrefois, écartée des emplois civils et judiciaires (qu'elle remplirait mal d'ailleurs, n'y étant point préparée), admise seulement dans la domesticité de la Cour (où elle se ruine) et à l'armée, où du moins elle peut faire encore œuvre utile, en versant son sang pour la patrie [2]. En dehors des camps, elle traîne une existence assez monotone dans une oisiveté forcée, s'appauvrissant à mesure que baisse le revenu de ses terres et que s'accroît son

---

1. J'ajoute quelques menues observations de détail. P. 29, l. *Rappoltstein* ou mieux la forme française *Ribeaupierre*, au lieu de *Rappoltsheim*. — P. 41, la note *6* devrait être la note *1* de la p. 41. — P. 48, Peut-on parler, dès juin 1531, d'une « fournaise parisienne » d'où Toussain ait pu se croire forcer de déguerpir ? — En 1532, il n'y avait point encore de paroisse française à Strasbourg. — P. 188, Charles-Quint n'a pas « dû signer à Passau le célèbre traité » ; c'est le roi Ferdinand, qui a négocié et signé le document de 1552. Ce traité ne donnait pas surtout « le libre et entier exercice du culte protestant dans toute l'étendue de l'Empire », mais — ce qui était bien différent — il permettait aux États, princes et villes libres, de l'exercer *sur leur territoire*.

2. Et même là nous constatons une décadence rapide; quelle triste apparence n'offre pas l'arrière-ban de la noblesse lorsqu'on le convoque en 1674 pour la campagne d'Alsace ! Il faut lire la *Relation de l'arrière-ban de Bourgogne* rédigée par Claude Joly et publiée à Paris, en 1836, pour se rendre compte de l'indiscipline, de la lâcheté même, en tout cas de l'incapacité professionnelle de cette masse arrachée à ses foyers.

besoin de luxe; privée de toute influence sur les affaires de l'État, elle se cramponne à ses privilèges sociaux, elle les exagère et creuse ainsi, toujours plus profond, le fossé qui la sépare des forces agissantes du pays, l'Administration, le Capital et le Tiers-État. Si bien que la question se pose, comme le dit excellemment l'auteur : « Puisqu'elle ne gouverne plus, à quoi sert-elle ? Et si elle ne sert à rien, pourquoi existe-t-elle ? » C'est à cette question que répondra la Révolution de 1789, faite par la bourgeoisie, comme une révolution semblable répondra tôt ou tard à la question toute pareille de l'avenir à l'égard de Tiers, si celui-ci s'obstine à marcher dans l'ornière tracée par ceux qu'il a vaincus.

On pourrait discuter certaines affirmations de l'auteur; quand il dit, par exemple, que « tout vilain qui devenait homme de guerre devenait noble *ipso facto* » et que « dans tout pays un brave pouvait être fait chevalier, quelle que fût son origine » je penche à croire qu'il pose en *fait général*, ce qui *a pu se produire* en de rares occasions *exceptionnelles*. Certes les gens des communes se sont vaillamment battus à Bouvines ; qui donc a songé à les armer *chevaliers?* Les fidèles hommes d'armes d'un baron d'Angleterre ou du Saint-Empire n'ont pas eu plus fréquemment que ceux des barons de France cette promotion extraordinaire, quand ils sortaient de la plèbe ; pour pouvoir admettre le contraire, il faudrait non pas un, non pas une dizaine, mais des centaines d'exemples ; où sont-ils ? Sans doute, en des temps d'interrègne et de guerre civile, il est arrivé que des gars hardis, des brigands (pour trancher le mot) se sont établis dans le château fort de quelque famille éteinte ou massacrée par eux, et que l'un d'eux a pris le nom du château, s'est imposé à ses voisins, a transmis son titre et ses biens à ses descendants, s'il n'a pas été vaincu à son tour par plus puissant que lui, mais ce n'est pas là vraiment un acte régulier à citer, ni un *cursus honorum* bien conforme aux traditions.

Un autre point sur lequel nous ne serions pas entièrement d'accord avec M. d'Avenel, c'est celui où, comparant la noblesse de 1620 à celle de 1660, il marque, très justement d'ailleurs, l'énorme différence existant entre les Guise, les Nevers, les Nemours, les Bouillon de la première époque et les Mortemart, les Créqui, les Noailles de la seconde. Ces derniers sont de simples gentilshommes et leurs ancêtres n'ont jamais été que cela; ils vivaient dans un temps où le roi créait des ducs à la douzaine (il y en eut 37, pour être absolument exact, de 1642 à 1785). Les autres ne tenaient nullement, quoiqu'en pense l'auteur, « toute leur grandeur » des souverains français ; ils sont de maison souveraine. Guise prétend remonter, par les Lorrains, jusqu'à Charlemagne ; Nevers et Nemours sont de la maison de Mantoue, de la maison de Savoie ; Bouillon est lui-même prince souverain dans Sedan. Un pareil passé, dans une société toute aristocratique, donne

forcément une bien autre ampleur d'attitude, et Richelieu, malgré sa toute-puissance, s'est bien gardé d'empêcher cette haute noblesse princière, pourvu qu'elle ne fût pas traîtresse, de jouer un rôle important, au moins décoratif, et d'exploiter le pays au profit de ses appétits. Que de faveurs et de concessions faites par exemple à Henri de Condé, le plus égoïste des hommes et le plus nul, sauf dans l'art de grapiller les richesses de la France, pour l'attacher à sa fortune!

On se laisserait aller volontiers à discuter encore sur l'un ou l'autre point de ce livre aimable et suggestif, mais cela nous mènerait trop loin et nous devons nous arrêter ici en le recommandant encore une fois à l'attention sympathique de nos lecteurs [1].

R.

Allemannische Gedichte von Johann Peter HEBEL, auf Grundlage der Heimatsmundart des Dichters fur Schule und Haus herausgegeben von Otto HEILIG. — Heidelberg, C. Winter, 1902. In-8°, xvj-138 pp. Prix (cartonné) : 1 mk. 20.

Les exquises poésies villageoises de Hebel méritaient cette édition, à la fois populaire et scientifique, qui, à la faveur du bas prix, ne pourra manquer de se répandre en pays allemands et partout où l'on sait apprécier la littérature allemande. Ce que nous en donne M. Heilig est une anthologie composée avec beaucoup de goût : l'édition d'Arau 1835, que j'ai sous les yeux, comprend quarante-cinq pièces; la sienne vingt-huit seulement, mais les meilleures et les moins suspectes de contamination étrangère. Il a supprimé les tirades à prétentions philosophiques, auxquelles le patois se prête assez mal (*die Vergänglichkeit*), les doubles emplois, comme le *Wächter in der Mitternacht* (très inférieur au *Wächter* tout court), et les petites pièces de circonstance, parmi lesquelles il faut cependant regretter *der Storch*. J'avoue ne pas saisir la raison qui l'a porté à exclure *der Jenner*, cette peinture si vive et, en finale, si sainement émue du dur hiver rural.

Le texte critique de Hebel, emprunté à M. Behaghel, est accompagné d'une transcription phonétique, très suffisamment précise pour en enseigner la prononciation correcte à un lecteur même peu au courant des dialectes alamans. Je ne dirai pas que je n'y aie point trouvé quelques sujets d'étonnement, comme, par exemple, la longue ouverte de la première syllabe de *Herrlichkeit* (p. 35); mais je ne saurais

---

1. P. 46. On ne peut pas davantage dire *lord Herbert Cherbury* qu'on ne dirait *le duc Noailles* ou *le duc Broglie*. Le *of Cherbury* est de rigueur. — P. 63. C'est la première fois que j'entends dire que Henri III possédait la bravoure « à un haut degré »; les scènes de Blois en 1588 ne le prouvent guère. — P. 113. Les comtes de *Hollach* n'ont rien à faire avec les comtes de *Hohenlohe;* les uns sont d'origine westphalienne, les autres de souche franconienne.

m'ériger en juge de ces sortes de nuances. Une courte introduction, où l'éditeur revendique, — avec raison, je crois, — l'authenticité du dialecte de Hebel [1], un aperçu phonétique, trois pages de notes qui portent surtout sur les différences constatées entre son idiome et le langage actuel de Hausen (vallée de la Wiese), où il a composé ses poésies, enfin l'indispensable lexique des idiotismes locaux, tout cela forme un ensemble qui pour le grand public n'a pas besoin de complément. Pour les germanistes, M. Heilig se propose d'y joindre ultérieurement un index, un dictionnaire étymologique, et une grammaire du dialecte de Hausen. On souhaite à son entreprise le succès qui n'y saurait faillir.

V. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juin 1902.

M. Edmond Pottier annonce, au nom de la commission du Prix ordinaire, que cette commission a attribué une récompense de 1,500 francs à l'auteur de l'unique mémoire déposé. La question mise au concours était la suivante : « Etudier, à l'aide des documents littéraires et des monuments figurés, les vieilles épopées grecques autres que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. »

Sur le rapport de M. le Dr Hamy, M. Parmentier, membre de l'École française d'Extrême-Orient, est autorisé à prolonger son séjour pendant une nouvelle année.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur la légende de la pierre qui servait d'oreiller au patriarche Jacob, laissée par ses descendants en Egypte, puis emportée par la fille d'un roi d'Egypte, mariée à un Grec, jusqu'en Espagne, où ils fondèrent la ville de *Brigantia* là où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle. Leurs descendants, à leur tour, passèrent avec la pierre en Irlande, et c'est sur elle qu'on installa pendant plusieurs siècles les rois suprêmes d'Irlande. Puis elle fut transportée en Ecosse, de là à Westminster, et c'est sur elle qu'est posé le trône où sont assis les rois d'Angleterre lors de leur couronnement. Cette pierre a été, dit-on, jadis à Tara, ville capitale de l'Irlande jusque vers la fin du VIe siècle p. C. Récemment, un nommé Groome s'est mis en tête de retrouver à Tara l'arche d'alliance et les tables mosaïques de la loi contenues dans cette arche, afin de les offrir au roi d'Angleterre. Avec l'autorisation de M. Gustavus Villiers Briscoe, il enlève en ce moment les remparts de terre qui sont les seuls débris des palais habités jusque vers 565 p. C. par les rois suprêmes d'Irlande. Lord Russell, propriétaire d'une autre portion de la colline de Tara, a refusé de s'associer à cet acte de vandalisme.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur le mont Hermon et son dieu.

M. Pierre Jouguet rend compte de ses deux récentes missions au Fayoûm et signale à l'attention de l'Académie divers monuments, notamment des papyrus, qu'il a découverts au cours de fouilles dans des nécropoles de ce pays.

Sont désignés comme lecteurs : pour la séance publique annuelle de l'Académie, M. Lair ; pour la séance des cinq Académies, M. Joret.

Léon Dorez.

---

1. Une preuve que j'en puis donner, c'est qu'une petite pièce de Hebel, comme le *Morgenstern*, transposée en haut-alsacien — ce qui n'est pas difficile, — sera immédiatement comprise et fort goûtée d'un auditoire populaire. Naturellement, lorqu'il écrit en hexamètres, il se guinde parfois sans le vouloir, et sa langue prend alors un caractère artificiel et déplaisant; mais ces dissonances sont bien rares.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 14 juillet — 1902

Georg Huth. **Neun Mahaban Inschriften;** — Entzifferung, Uebersetzung, Erklärung. — Berlin W. Spemann, 1901; viii-19 pages in-folio (Publication du Musée royal de Berlin pour la connaissance des peuples).

Ces neuf inscriptions font partie d'un groupe de textes épigraphiques, en trois écritures différentes, récemment découverts au nord de Peichawer et d'Attock, sur la rive droite de l'Indus, dans la partie nord-ouest du Pendjab, publiés et décrits, d'après les renseignements fournis par le major Deane, dans le Journal asiatique de Paris (1894) par M. E. Senart, dans celui du Bengale, par M. A. M. Stein, de Lahore.

Les dites inscriptions ont déjà donné lieu à deux communications de M. Huth (14 février et 5 mars 1901). Dans la présente publication, le lecteur trouvera, pour chaque inscription : 1° la reproduction photographique du monument dans sa grandeur originale; 2° une transcription, lettre par lettre et mot par mot (lettres et mots étant accompagnés de numéros qui servent de points de repère); 3° le texte avec une version allemande littérale et interlinéaire (où les numéros de mots sont reproduits, et les suffixes, qui expriment les rapports grammaticaux, détachés et indiqués par un système d'abréviations);

4° une traduction soignée en allemand où les sous-entendus sont rétablis et quelques explications ajoutées.

Ces inscriptions, provenant de quatre localités distinctes d'une même région, sont toutes — sauf une seule, « monument » (*suin*) de victoire élevé à « Dieu suprême », — uniformément sépulcrales, invitant les « amis, compagnons, membres de la tribu », à pleurer et glorifier le défunt. Les morts dont on mène deuil sont naturellement des personnages importants, ayant les noms ou les titres de *Asd, Ami, Su-aga;* l'un d'eux est le *baksi* (magicien) Asur. Le ton général de ces épitaphes et la mention répétée du nom d'Allah, leur assigne une origine musulmane; toutefois, la présence d'un *baksi*, et la mention de « libations » et de « paroles salutaires » prouvent qu'il s'agit d'une population originairement chamaniste, qui avait conservé des restes de son culte primitif.

On y trouve le nom d'un peuple, dont l'invasion avait été repoussée, — les *Kuitad;* et l'on se demande s'il s'agit ici des Chinois ou de quelque autre peuple, tel que les Karakitai.

Le dernier mot n'est pas dit sur ces inscriptions; reste encore des incertitudes; la lecture même est parfois douteuse. Le texte s'interprète à l'aide de la lexicographie turke et ouïgoure; mais la place que la langue dans laquelle il est rédigé, doit occuper dans les dialectes turks reste à déterminer. M. Huth continue ses savantes et instructives recherches.

L. FEER.

The Journey of William of Rubruk to the eastern parts of the world 1253-55 as narrated by himself-translated by William Woodville ROCKHILL. London 1900 : in-8° LVI, 304 pages (Issued by the Hakluyt Society).

Les tentatives hardies des explorateurs modernes de l'Asie centrale ne font pas oublier les anciens, ces moines, qui, au milieu du XIIe siècle, à une époque des plus troublées, à travers des difficultés et des périls plus graves que ceux d'aujourd'hui, ouvrirent l'ère de ces lointains voyages. Loin de là! l'intérêt que leurs travaux inspirent semble plutôt s'accroître, et les relations qu'ils nous ont laissées reçoivent des récits contemporains comme un regain de nouveauté. Preuve en soit le volume que nous annonçons ici.

La Société anglaise qui l'a publiée a été fondée en 1846 pour « l'impression de voyages et d'excursions rares et non encore publiés ». La dénomination de Hakluyt qu'elle a adoptée est le nom de l'érudit qui, en 1630, fut l'auteur de la première publication relative à Rubruqui; et c'est précisément le célèbre envoyé de saint Louis qui est le héros de ce volume, œuvre de M. Rockhill, bien préparé par ses propres pérégrinations autant que par ses études à l'accomplissement d'une pareille tâche.

Dans une Introduction de 32 pages (XIII-XLIV) M. R. s'attache à faire connaître « ce que l'Europe occidentale savait sur les Mongols »; il donne des détails sur les personnages qui jouèrent un rôle dans les relations des princes Chrétiens avec les Mongols, sur ce que l'on sait de leur origine, de leur caractère, de leur œuvre, sur la destinée de leurs écrits. Bien que l'envoyé de saint Louis fasse le principal objet de son travail, M. R. ne sépare pas de lui l'envoyé du Pape Innocent IV qui l'a précédé de peu d'années; il donne d'abord le récit de son voyage tel qu'il se lit dans l'*Historia Mongolorum* et tel que le raconte Benoît de Pologne, compagnon de cet envoyé, que nous appelons Jean du Plan de Carpin. M. R. le désigne par son nom italien de Piano de Carpine, et l'appelle aussi « frère Jean ». Quant à Rubruqui, M. R. le désigne par le nom de William of Rubruck et l'appelle aussi « frère Guillaume ». Il le considère comme français, étant de Rubruck dans la Flandre française, plutôt que de Rusbruck près Bruxelles.

La traduction que M. R. nous donne du voyage de du Plan de Carpin est faite sur le texte que d'Avezac en a publié pour la société de Géographie de Paris en 1838 : c'est la dernière partie de l'édition d'Avezac; et les pages de cette édition sont indiquées dans la traduction anglaise. Pour l'*Itinerarium* de Rubruqui, M. Rockhill s'est servi du texte publié en 1839 par Francisque Michel et Thomas Wright; mais il a consulté les manuscrits qui en existent. Il n'y a pas trouvé « de variantes de quelque importance ». Toutes ces traductions sont soigneusement et richement annotées. Un index très complet (pp. 283-304) termine le volume; les pages XLV-LVI fournissent la liste des ouvrages consultés par l'auteur.

Le lecteur trouvera aux pages XLV-XLVI, les étapes du voyage de « frère Guillaume » depuis son départ de Constantinople (7 mai 1253) jusqu'à son retour à Tripoli de Syrie (15 août 1255). Une carte d'Asie très claire, enfermée dans une poche de la couverture, présente les *Itinéraires* des deux voyageurs tracés par deux lignes rouges : celle qui se rapporte à l'envoyé du Pape est pointillée; celle qui concerne l'envoyé du roi de France est continue.

Volume très soigné, très intéressant et instructif, qui n'est pas à proprement parler, une révélation, mais résume, complète et précise les renseignements désirables sur un événement connu et célèbre.

L. FEER.

Die Reden Gotamo Buddho's aus der mittleren Sammlung **Majjhimanikâyo** des *Pâli-Kanons* zum ersten Mal übersetzt von Karl Eugen NEUMANN. *Zweiter Band.* Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1900. Gr. in-8°; XV-689 pages.

Il y a quatre ans [1] nous rendions compte du premier volume de la

1. Voir *Revue critique*, août 1897, pages 102-103.

traduction allemande de la compilation pâlie intitulée *Majjhima-nikâyo* par M. K.-E. Neumann ; nous annonçons aujourd'hui le second volume de ce grand travail, qui a paru comme son aîné en cinq livraisons, comprenant la deuxième section du recueil, divisé, ainsi que nous l'avons expliqué, en trois « cinquantaines ». Ces « discours » portent donc les numéros 51-100.

Ces cinq livraisons nouvelles, dont l'exécution matérielle ne laisse rien à désirer, et qui sont presque une édition de luxe, comme celles qui les ont précédées, par la netteté du caractère et la beauté de l'impression, se recommandent par les mêmes qualités, spécialement par la fidélité de la traduction et le soin de reproduire le texte avec la plus parfaite exactitude. M. N. prévient son lecteur qu'il lui donne une traduction simple, n'ajoutant rien au texte, n'en retranchant rien, et ne visant qu'à une reproduction parfaitement exacte ; et il tient parole. Nous avons déjà constaté, à propos du premier volume et des autres traductions de M. N., ce trait caractéristique ; nous avons la satisfaction de le constater de nouveau.

Nous avons, dans l'article précité, présenté quelques observations sur le parti pris par M. Neumann de ne jamais reproduire de termes indiens dans sa traduction, de donner aux expressions les plus techniques un équivalent allemand ; nous ne répéterons pas ces critiques, quoique le savant traducteur, comme on devait s'y attendre, persiste dans son système ; mais nous persistons à croire qu'il y a là de l'exagération.

Ce soin de n'offrir aux lecteurs que des termes parfaitement intelligibles, de ne lui parler que sa langue, et d'éviter toute expression en langue étrangère, n'empêche pas M. N. de citer dans les notes mises au bas des pages, des phrases ou des mots pâlis, sanskrits, prâkrits, aussi bien que du grec et du latin. Il a donc en vue dans son travail deux clans de lecteurs, le grand public, auquel la traduction est spécialement destinée, et le public savant qui, tout en profitant de l'interprétation fournie par la traduction, trouve dans les notes des rapprochements instructifs et intéressants.

Pour faciliter les recherches et l'étude de cet enseignement bouddhique, M. Neumann, comme dans son premier volume indique, en marge, les pages du texte, celles de l'édition Tecneke-jas qu'au discours 76e, celles de l'édition publiée par le roi de Siam, à partir du discours 77. De plus des Index variés et bien fournis, au nombre de douze et occupant les trente dernières pages du volume, permettent au lecteur de se reporter aux passages où telle et telle question est traitée, tel ou tel renseignement donné. Ces Index sont classés et distribués, à quelques différences près, comme les quinze Index du premier volume.

Dans la préface de quinze pages, mises en tête du volume. M. N. nous présente le Majjhima-Nikâyo comme la compilation qui repré-

sente le mieux l'enseignement authentique de « Gotamo Buddho »; c'est pour cela qu'il l'a choisie comme champ de travail. L'enseignement qui s'y trouve correspondrait selon lui, plus que tout autre recueil à la période primitive, où la distinction bien tranchée entre la « doctrine » (*Sutta*), la « discipline » (Vinaya), la « métaphysique » (Abhidhamma), n'était pas encore faite, où il n'y avait qu'un seul Pitaka, comprenant le Sutta et le Vinaya étroitement unis, dans leur simplicité primitive, non encore altérés par les superfétations ultérieures. Il reconnaît toutefois que cette simplicité primitive n'est pas d'une pureté absolue; il signale dans un de ces discours l'immixtion de la légende, dans plusieurs autres, des emprunts faits aux doctrines qui ont précédé l'éclosion du Bouddhisme, et des notions d'origine étrangère à l'enseignement du Buddha, dont l'introduction résulte des fluctuations inévitables à un enseignement conservé par la tradition orale. Malgré tout, c'est là qu'il trouve, dans son expression la plus exacte, la parole du Buddha. Il tergiverse un instant sur la solidité de l'œuvre de Gotama, qui, en dépit des apparences, n'a cessé d'exercer une puissante influence sur l'esprit indien, influence qui s'est propagée en dehors de l'Inde. M. N. paraît ne pas désespérer de la voir se faire sentir en Europe; et le souhaiter, bien qu'il reconnaisse qu'il y faudra du temps.

Qu'on désire ou qu'on ne désire pas l'extension du Bouddhisme, quiconque s'intéresse à l'histoire des religions, et au développement de l'esprit humain, doit remercier M. Neumann du soin qu'il prend de mettre à la portée des savants et du grand public une importante série des discours attribués à « Gotamo Buddho » et souhaiter l'heureuse terminaison du grand travail dont il a déjà accompli les deux tiers [1].

L. Feer.

Beitræge zur alten Geschichte, herausgegeben von C. F. Lehmann, Bd, I, heft 2, Leipzig, Dieterich, 1901. Prix : 8 mk.

La tentative de M. C. F. Lehmann mérite l'attention et les encouragements de la critique : à côté des revues spéciales, chaque jour plus

---

1. Au moment de publier ces comptes rendus, nous apprenons la mort de notre collaborateur. Attaché de longue date au Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, M. Feer y avait rendu de réels services par la richesse de son érudition linguistique qui embrassait l'ensemble des langues littéraires de l'Extrême-Orient, et par une complaisance qui n'était jamais en défaut. La plupart de ses travaux ont paru dans le *Journal asiatique*, les *Annales du Musée Guimet* et la collection de la *Pali Text Society*. La *Revue critique* perd en lui un collaborateur de longue date qui a fait connaître à ses lecteurs un grand nombre de publications importantes sur l'histoire, la géographie et les religions du monde hindou et du monde chinois. (A. C.)

nombreuses, il a pensé qu'il y avait place encore pour une publication périodique qui comprît à la fois des études sur l'astronomie babylonienne, par exemple, sur les cultes de Théra et sur les *Histoires* de Tacite. Au risque de ne satisfaire pleinement ni les orientalistes ni les hellénistes ni les latinistes, il est demeuré fidèle à cette conception légitime, mais un peu abandonnée aujourd'hui, d'une histoire ancienne embrassant l'Orient, la Grèce et Rome. Il s'est imposé, en outre, une autre condition assez lourde, qui est de n'accepter aucun compte rendu de livre : excellente mesure, mais qui, en exigeant des collaborateurs un effort continu de production personnelle, nuira peut-être à la régularité de la publication. Des trois fascicules annoncés pour 1902, je ne sache pas qu'aucun ait encore paru [1]. Examinons toujours le volume publié en 1901.

Les deux articles de MM. Ginzel et Lehmann ont pour sujet, l'un, les calculs babyloniens sur le cours du soleil et de la lune et sur la marche des étoiles, l'autre, l'histoire de *Sammuramat* (la Sémiramis des documents assyriens) ; mais ces deux orientalistes ont soin de rattacher leurs recherches soit à l'astronomie grecque, soit aux données d'Hérodote et des autres historiens sur Sémiramis. La seconde de ces études, en particulier, est du plus haut intérêt : l'auteur y insiste sur l'importance historique de *Sammuramat* dans l'histoire de la religion assyrienne (introduction du dieu babylonien *Nabû*, *Nebo*), et sur la source où a puisé Hérodote (la tradition du temple de *Nebo* à *Borsippa*, près de Babylone, et non celle du temple de *Bêl-Marduk*, à Babylone même). — L'article de M. Hiller von Gærtringen, *Die Gœtterkulte von Thera*, repose tout entier sur le résultat des fouilles qu'il a pratiquées lui-même dans cette île : c'est une revue complète des divinités dont le nom figure dans les inscriptions ou dont la trace apparaît encore dans les monuments. — Deux études de M. Beloch se rapportent à l'histoire de la période hellénistique (*Zur Geschichte des pyrrhischen Krieges* et *Die Schlacht bei Kos*). — Quatre mémoires enfin traitent de sujets relatifs à l'histoire romaine : Holzapfel, *Die drei ältesten römischen Tribus ;* Rostowzew, *Der Ursprung des Kolonats;* Münzer, *Die Entstehung der Historien des Tacitus*, et Kornemann, *Die Zahl der gallischen civitates in der römischen Kaiserzeit.* Ce dernier article est accompagné d'un tableau synoptique qui contient la liste des cités gauloises à six époques différentes de l'empire romain.

Am. HAUVETTE.

---

1. Je m'étais, heureusement, trompé dans mes prévisions. Les fascicules III du t. I, et I du t. II viennent de paraître. J'en rendrai compte prochainement.

Ludwig Schmidt, **Geschichte der Wandalen** (1 vol. in-8° de 202 pp. — Leipzig, Teubner, 1901).

Ce livre comble une lacune importante dans l'histoire de l'ancienne Afrique. L'exploration systématique de l'Algérie et de la Tunisie, la publication d'innombrables documents, beaucoup de savantes monographies, et, depuis quelques années, plusieurs ouvrages d'ensemble ont jeté une vive lumière sur l'état social, économique, religieux et politique, de l'Afrique romaine et de l'Afrique byzantine. Mais, sur l'Afrique vandale, on en restait aux travaux vieillis et superficiels de Papencordt ou de Yanoski. Pour la première fois, M. Schmidt attaque ce sujet avec toutes les ressources de la critique moderne.

Son ouvrage est solide et fort intéressant. Dans un premier livre, où il a repris et complété un mémoire qu'il avait publié en 1888, il résume avec précision le peu que l'on sait sur les Vandales avant leur passage en Afrique, sur leurs invasions en Gaule ou en Espagne, sur leurs institutions primitives. Les deux livres suivants sont consacrés à l'histoire officielle du royaume africain sous Genséric (livre II), et sous ses successeurs (livre III). Enfin, le livre IV traite de l'histoire intérieure de ce royaume : situation respective des diverses races, conditions économiques, institutions politiques et militaires, justice et finances, attitude de l'Église, civilisation du temps.

Ce dernier livre est assurément le plus neuf ; mais on le voudrait encore plus complet. M. S. tire bon parti des textes d'auteurs, et il est en général au courant des récentes découvertes ou des publications de l'archéologie française ; pourtant son enquête sur la civilisation vandale paraît un peu écourtée. Il aurait pu tirer davantage des inscriptions de cette période, qui sont fort nombreuses, et des monuments figurés. Il néglige ou traite trop sommairement plusieurs questions essentielles : limites de l'occupation vandale aux diverses époques, condition légale de la population romaine, attitude des indigènes et constitution de principautés berbères indépendantes, persécutions religieuses contre les catholiques, persistance du Donatisme. Il serait surtout intéressant de préciser quelles ont été les relations des Berbères avec les Vandales, et dans quelle mesure les papes ou les empereurs ont encouragé la résistance de l'Église africaine.

On regrette aussi que M. S. ait expédié si sommairement la littérature et ait consacré une seule page à l'art de l'époque vandale. Les polémistes du temps, Dracontius, Victor de Vita et les documents d'Église, les poètes de cour dont les œuvres nous ont été conservées en partie dans l'*Anthologie de Carthage*, méritaient d'être étudiés de plus près, même pour l'intelligence des faits historiques.

Enfin, l'art de cette époque nous est beaucoup moins inconnu que ne paraît le croire M. Schmidt. Un grand nombre des églises d'Algérie ou de Tunisie, une centaine peut-être, datent de ce temps. On a

découvert aussi beaucoup de sculptures fort curieuses, qui attestent une conception particulière de l'ornementation végétale. Les bijoux, les armes, les ustensiles vandales ne manquent pas non plus dans les collections africaines ; et l'on en a publié déjà bien des specimens dans les albums de la *Description de l'Afrique du Nord*. Tout cela méritait attention. Après la rupture forcée avec Rome, un art assez original s'est développé dans le royaume vandale.

Le travail de M. Schmidt est donc à compléter sur quelques points. L'auteur n'en a pas moins le mérite d'avoir été le premier à ouvrir sur l'Afrique vandale une enquête vraiment scientifique; et il nous apporte un cadre tout prêt pour les futures découvertes.

Paul Monceaux.

Gino Arias. **Le Istituzioni giuridiche medievali nella Divina Commedia.** — Firenze, Lumachi; vi-240 pages, in-16; 1901.

Parmi les multiples aspects sous lesquels a été examinée l'œuvre de Dante, celui-ci est un des moins rebattus : Dante juriste. Seule une monographie de V. Lomonaco (1872) y avait déjà été consacrée. Le jeune auteur qui reprend ce sujet avec une méthode plus scientifique et une information plus précise, est un historien du droit dont les premières publications ont déjà hautement attesté la valeur. Son volume dantesque ne doit donc pas être confondu avec la multitude d'opuscules qu'un zèle souvent indiscret inspire chaque année aux modernes commentateurs de la Divine Comédie. Pour l'en distinguer, il suffirait de cette particularité : le livre de M. Arias est le premier ouvrage qui ait été récompensé par le prix Villari, fondé il y a peu d'années par les amis, les élèves et les admirateurs de cet illustre maître, lorsque l'on célébra le quarantième anniversaire de son fécond enseignement.

Le volume de M. A. se compose d'une assez longue série de chapitres et de paragraphes courts et précis, ordonnés suivant la nature des questions juridiques qui y sont abordées, et dont chacun contient le commentaire d'un ou de plusieurs passages du poème, avec l'exposé des coutumes qui s'y reflètent et qui les expliquent. Cette revue de tous les textes juridiques de la Divine Comédie a son unité et sa conclusion générale; l'idée qui s'en dégage est que Dante, dans le domaine du droit comme dans tous les autres, appartient à une période de transition presque entièrement achevée; on y trouve encore quelques restes d'institutions appartenant à une époque déjà lointaine, et l'on y voit apparaître certaines idées, certaines conceptions, qui annoncent une ère nouvelle dans l'histoire de la pensée italienne. Ce petit volume a donc sa place marquée dans la bibliothèque de tout lecteur de Dante. On pourrait seulement souhaiter que la consulta-

tion en fût rendue plus aisée et plus rapide par un index des passages de la Divine Comédie qui y sont cités et commentés ; c'est là une bien mince lacune, que M. Arias aura sans doute bientôt l'occasion de combler.

H. H.

Carlo Bertani, **Pietro Aretino e le sue opere.** Sondrio, E. Quadrio, 1901 ; in-8°, xi-405 pages.

Voici sur le célèbre Arétin un nouveau volume, dont on peut dire sans complaisance que le besoin se faisait sentir. Depuis un certain nombre d'années, les études sur le fameux pamphlétaire se sont singulièrement multipliées, en particulier sur sa vie ; bien des points obscurs ont été éclaircis, bien des légendes ont été réduites à néant, et cette étrange figure d'Italien de la Renaissance est peu à peu sortie du domaine de la fantaisie pour entrer dans celui de l'histoire. Il était nécessaire que tous les éléments d'information, dispersés dans des opuscules ou dans les revues, fussent réunis, complétés et présentés au public en un corps organisé. D'autres avant M. Bertani avaient essayé de faire revivre l'Arétin dans une étude synthétique, où se seraient reflétés tous les aspects du personnage ; mais il leur avait manqué cet esprit scientifique, ce souci de l'information complète, de l'exactitude minutieuse, et surtout de l'impartialité, qui sont, plus que jamais en un pareil sujet, indispensables. Ces qualités, à défaut peut-être de plus brillantes, M. B. les possède à un haut degré, et c'est ce qui lui a permis de faire œuvre vraiment utile. Avec une patience et une méthode au-dessus de tout éloge, il a rassemblé tous les renseignements publiés, il en a ajouté quelques-uns que lui ont fourni ses recherches personnelles ; il a rapproché, contrôlé, discuté, et il se trouve avoir ainsi composé une biographie de l'Arétin qui, à l'heure actuelle, est l'expression parfaitement exacte de nos connaissances sur l'une des personnalités les plus singulières du xvie siècle. Il faut bien qu'on le sache : quiconque aura désormais à porter un jugement sur le caractère ou sur les actes de l'Arétin, devra nécessairement commencer par consulter le travail de M. Bertani, quitte à tirer parfois des faits des conclusions un peu différentes de celles du nouveau biographe. En effet, quoiqu'il se défende, et de très bonne fois assurément d'avoir voulu composer une apologie, M. B. ne sait pas toujours se garder d'une bienveillance peut-être excessive à l'égard de son héros. Réduire à néant une légende inventée à plaisir par la haine et la calomnie, en y opposant des faits soigneusement contrôlés, c'est faire d'excellente besogne, et M. B. s'en est tiré avec honneur ; mais il lui arrive aussi d'excuser, de justifier l'Arétin par de simples hypothèses, et de retourner contre les ennemis du pamphlétaire les insinuations dont celui-ci

n'a que trop souvent été victime [1]. Mais tout ce qui relève de l'appréciation personnelle se laisse aisément distinguer de ce qui est du domaine des faits, et par suite l'indulgence de M. B. dans ses jugements et ses interprétations n'ôte rien à la valeur de son œuvre. Il met sous nos yeux toutes les pièces du procès, il nous permet donc de discuter ses conclusions; c'est l'essentiel.

La seconde partie, sur les œuvres de l'Arétin, est quelque peu écourtée; les 160 pages, qui y sont consacrées, témoignent des mêmes qualités précieuses que la biographie, mais sont notoirement insuffisantes pour rendre compte de la place considérable qu'occupe l'Arétin dans le mouvement littéraire du XVIe siècle, par ses essais dans les genres les plus variés. La critique littéraire proprement dite est plus difficile à traiter que la critique historique; M. Bertani dont ce volume est, croyons-nous, le début, s'y sent visiblement moins à son aise. Cela n'empêche pas qu'il n'y fasse preuve d'un jugement solide, et, tout compte fait, cet ouvrage de début contient beaucoup mieux que des promesses.

Henri HAUVETTE.

Les Grands écrivains de la France. — Molière, tomes XII et XIII. Lexique de la langue de Molière. 2 vol. in-8° de CCXXXI-512 et de 648 pages. — Paris, Hachette, 1900.

Avec ces deux beaux volumes, dont on est redevable à MM. Arthur et Paul Desfeuilles, se trouve terminée la magnifique édition de Molière de MM. Eugène Despois et Paul Mesnard. Ce *Lexique*, fait avec un soin minutieux, me paraît excellent à bien des égards, et il rendra certainement les services qu'on en pouvait attendre. Tous les mots employés ou créés par Molière ont été notés; c'est presque une nomenclature comme ces Concordances de la Bible qui jadis étaient si utiles aux prédicateurs ou aux théologiens. On pourrait presque se demander s'il n'y a pas de ce côté un peu d'excès.

---

1. Je citerai comme caractéristique à cet égard tout le chapitre sur l'Arétin et Clément VII (pp. 36-70), en particulier l'histoire des démêlés du poète avec Giberti. — Non seulement M. B. laisse éclater presque à chaque page son indulgence pour l'Arétin, ce dont personne ne lui fera un crime impardonnable, mais il n'aime pas que l'on juge son héros avec moins d'indulgence que lui; ne relève-t-il pas « le solite ezagerazioni sul Nostro » (p. 3, note 7) dans un article où je protestais ici même, il y a six ans, contre une inopportune réédition des calomnies dont l'Arétin a été l'objet depuis plus de trois siècles? Cette critique inoffensive et discrète est loin de m'offenser; mais elle montre combien M. B. est chatouilleux à l'endroit de son auteur favori. Je lui opposerai simplement le jugement d'une des revues les plus autorisées d'Italie, qui signalait dans mon article de la *Revue critique* mes « considerazioni ben altrimenti ponderate » (*Giorn. Storico della lett. ital.* t. 28 (1896), p. 283). Ni détracteur ni apologiste, telle me paraît être la formule dont tout critique doit s'inspirer; et à cet égard je suis sûr d'être d'accord avec M. B,

Une autre observation qui se présente à l'esprit, — ce n'est pas une critique, car MM. D. n'étaient pas libres de faire autrement qu'ils n'ont fait, — c'est que ce Lexique ne forme pas un tout indépendant; il serait impossible de s'en servir si l'on n'avait à sa disposition les onze volumes du Molière Despois-Mesnard. Les mots sont enregistrés avec le sens que Molière leur a donné, et les références sont parfaitement exactes. Mais si la signification de ces mots donne lieu à des explications détaillées ou à des discussions, le lecteur est renvoyé à tel ou tel tome de l'édition Despois-Mesnard. Par exemple, si je rencontre le mot *Cabinet*, je songe tout de suite au vers d'Alceste qui a donné lieu a tant de commentaires, et MM. D. me disent tout simplement d'aller voir au tome V et au tome X à telles et telles pages. Si je veux une explication sur le mot *Carême-prenant*, qui a deux sens très différents quoique dérivés l'un de l'autre, il me faut aller au tome VIII pp. 102 et 103, et c'est toujours ainsi. Combien de lecteurs obéiront à ces injonctions et iront consulter les passages indiqués? Ainsi les deux énormes volumes de MM. D. ne se suffisent pas à eux-mêmes; il y faut joindre les onze volumes du texte de Molière, il y faut joindre aussi le *Lexique comparé* publié par M. Livet en 1895.

Un autre inconvénient de la méthode suivie par MM. D., ce sont les renvois de mot à mot dont la raison d'être n'apparaît pas toujours clairement. Ainsi au mot *Achevé*, je suis tout surpris de ne pas trouver ce vers célèbre du Misanthrope :

Cléonte au levé,
Madame, a bien paru *ridicule achevé*.

Mais à la fin de l'article il y a un renvoi : Voyez RIDICULE, COQUETTE. Pourquoi ce renvoi puisque *Achevé* pourrait être associé aussi bien à des mots comme *Avare*, *Hypocrite*, *Fourbe*, etc.? La preuve en est que le Lexique comparé de Livet donne les exemples suivants : *Ane achevé, fripon achevé, tyran achevé*, etc. C'est évidemment à *Ridicule* et à *Coquette* que le renvoi aurait eu sa raison d'être.

Je ne vois pas non plus pourquoi on me renvoie de *Comète* à *Arc-en-ciel*, *d'Arabe* à *Juif*, etc. Ces derniers renvois n'ont même pas l'avantage de faire gagner de la place. Parfois il n'y a ni citations ni renvois, ainsi l'on est surpris de ne trouver ni à *Dévot* ni à *S'emporter* le fameux vers

Ah! vous êtes dévot et vous vous emportez!

Mais cela n'empêche pas que le Lexique de MM. Desfeuilles ne soit un instrument de travail bien utile, car il permettra d'étudier à fond l'admirable langue de Molière, et une édition comme celle de MM. Despois-Mesnard exigeait ce complément indispensable.

A. GAZIER.

Vilh. Thomsen. **Sprogvidenskabens Historie en kortfattet Fremstilling.** København, Gad, 1902. In-4°, 87 pp.

A ce sobre et impartial résumé de l'histoire de la linguistique depuis Pâṇini jusqu'à nos jours, je ne vois guère qu'une critique à adresser : le nom de l'auteur n'y figure que dans le titre. C'est assez dire qu'il ne fait pas à M. V. Thomsen la place qui lui revient dans les découvertes de ce dernier quart de siècle. Heureusement ses contemporains la lui réservent, et dans son propre pays aussi bien qu'à l'étranger. Il est de ces justes au mérite éclatant et prospère, à qui justice est rendue de leur vivant.

V. H.

Eduard Castle. **Nicolaus Lenau.** Zur Jahrhundertfeier seiner Geburt. Leipzig, Hesse, 1902, p. 120, in-18.

On ne se défie pas sans raison des livres provoqués par les centenaires. En voici un qui fait exception : il est solide, précis, complet, vraiment scientifique. Je crains presque qu'il ne le soit trop. J'entends que sous cette forme condensée à l'extrême, qui parfois amène des obscurités de style ou d'involontaires effets plaisants (p. 65), la mince plaquette risque de n'être pas lue de tous les lecteurs avec le profit que M. Castle est en droit d'attendre. Elle veut trop agir par suggestion et suppose un public déjà bien renseigné. Dans toutes ces lignes qu'elle indique sans en omettre, les plus importantes ne ressortiront peut-être pas assez. Il y a cependant un élément de la vie de Lenau — et il est essentiel — qui a reçu tout le développement désirable : ce sont ses passions successives ; je note, sans la discuter, l'indulgence très affirmative de l'auteur pour Sophie. Pour l'œuvre poétique qui eût pu être traitée avec plus d'ampleur, il y a à signaler d'intéressants rapprochements avec Heine. Sur plusieurs questions de détail, je serais en désaccord avec M. Castle, mais je ne peux en aborder ici la discussion ; je me permettrai de signaler quelques points. M. C. tranche bien vite la question, après tout complexe, des origines de Lenau. Le milieu souabe a été un peu négligé et méritait de nous être présenté avec plus de sympathie. P. 47, Duden, dans son ouvrage sur l'Amérique, n'est pas purement fantaisiste. P. 48, le *Schutt* de Grün est de 1836, et non de 1835. Sur le *Faust* remanié de 1840, il fallait mentionner l'influence capitale de Martensen. P. 91, les dates pour Caroline Unger et Fr. Sabatier sont inexactes ; voir l'article de M. Hartwig dans la *deutsche Rundschau* de mai 1897 qui donne pour l'une 1803-1877, pour l'autre 1818-1891. Je relève aussi quelques lapsus : p. 86, *Puyclaurens* pour Puylaurens ; p. 95, *Daunon* pour Daunou ; p. 96, *Lavour* pour Lavaur. Les notes (pp. 108-115), conte-

nant des références auxquelles il y aurait quelques minimes additions à faire, un index, neuf portraits et le fac-similé d'une poésie ajoutent encore au mérite de ce Lenau *in nuce*.

L. ROUSTAN.

— M. Louis LEGER a lu l'an dernier à la séance annuelle des cinq académies un travail sur *La bataille de Crécy d'après les récits bohémiens*. Il a développé ce travail dans un mémoire lu récemment à l'Académie des Inscriptions. A la suite de ces communications de M. Leger, un comité s'est formé à Paris pour élever sur le champ de bataille de Crécy un monument commémoratif de la mort de Jean de Bohême. Ce comité a pour président M. LEGER, pour vice-président, M. Émile PICOT, pour trésorier M. Jules LAIR (11, rue Croix des Petits-Champs). Un autre comité a été constitué à Amiens, président M. Durand, archiviste de la Somme; trésorier, M. Dournel, de la Société des antiquaires de Picardie. Un troisième comité, constitué à Abbeville, a pour président M. J. Vayson, président de la Société d'émulation, et pour trésorier M. le chanoine Mille. La municipalité de Prague a envoyé à M. Leger une souscription de mille couronnes (1,049 francs) pour le monument de Crécy.

— M. Théodore LINDNER, professeur à l'Université de Halle, et connu surtout par une bonne histoire de l'Allemagne sous le règne de Wenceslas, se propose de publier une nouvelle *Histoire Universelle*. Sous le titre de *Philosophie de l'histoire* (*Geschichtsphilosophie, Einleitung zu einer Weltgeschichte seit der Voelkerwanderung*, Stuttgart, Cotta, 1902, XII, 206 pp.. in-8°; prix : 5 fr.), il vient d'en publier séparément l'introduction, divisée en dix chapitres. Ils traitent successivement du principe de stabilité (*Beharrung*) et de mouvement (*Veraenderung*) en histoire, des idées et de leurs origines, du rôle des masses et de celui des individus prééminents, des peuples et des nations. L'auteur étudie plus particulièrement le rôle des trois grands groupes ethniques qui ont constitué notre histoire moderne, et leurs manifestations vitales, les causes et le *processus* du développement historique, tout en déclarant qu'il est impossible d'en fixer les lois; il proclame qu'il n'y a pas de divisions à établir dans l'histoire, car elle est *une*. Il n'y a pas de fatalisme non plus dans l'histoire (*Kein Muss*). On trouvera mainte idée suggestive dans les pages de M. Lindner, mais aussi quelques autres assez contestables et l'on ne peut s'empêcher de trouver, au sortir de la lecture de son volume — et de plusieurs autres — que la spéculation métaphysique envahit un peu trop, de nos jours, le domaine de l'histoire proprement dite et tend à l'entraîner dans des régions où elle se perd dans le vague et l'abstraction, sans profit visible pour la science. — E.

— L'œuvre d'un des plus anciens chroniqueurs latins de la Pologne, de l'évêque Baudoin de Kruszwica, avait été l'objet d'un mémoire de M. Max GUMPLOWICZ, publié en 1895 dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Vienne. La biographie, fort obscure, du personnage restait à faire. M. Gumplowicz, agrégé à l'Université viennoise, est mort avant de pouvoir mettre au jour lui-même le résultat de ses dernières recherches qui viennent de paraître dans le bulletin de la *Société historique de la province de Posen*, et en tirage à part (*Leben und Schicksale Balduins, Bischofs von Kruschwitz* (*1066-1145*), Posen, Jolowicz, 1902, 63 pp. in-8°). L'auteur prétend y démontrer que cet évêque, dont on ne sait presque rien d'ailleurs,

et qui n'occupa son siège que pendant fort peu d'années, est identique avec un tout autre Baudoin, ce comte de Hainaut qui prit part à la première croisade, et disparaît après la prise d'Antioche en 1099; identique aussi avec un troisième Baudoin, que nous trouvons cardinal à Rome en 1137 et qui mourut archevêque de Pise en 1145. M. G. fait preuve d'une remarquable sagacité dans les déductions multiples par lesquelles il essaie de rendre probables ou du moins plausibles ces métamorphoses successives, auxquelles il a fini par croire de très bonne foi; il semble impossible pourtant qu'une telle substitution ou transformation ait pu s'opérer dans les régions élevées de la société d'alors sans qu'aucune source, flamande, polonaise ou italienne, en eût parlé d'une façon plus explicite. Il nous paraît en conséquence peu probable que la critique compétente adopte les avatars successifs proposés par M. G. pour son héros. — E.

— M. Henri Boehmer vient d'établir, par une enquête minutieuse et conduite d'après les règles les plus correctes de la critique externe et interne, la fausseté d'une série de privilèges pontificaux prétendument accordés au siège de Cantorbéry depuis Boniface IV jusqu'à Jean XII, et qui furent produits par l'archevêque Lanfranc au synode de Windsor en 1072. Souvent déjà suspectés, soit par Jaffé, soit par Stubbs et récemment encore par Plummer, ces documents inventés en partie de toutes pièces ou falsifiés en partie, pour bien établir la suprématie du siège de Cantorbéry sur celui d'York, doivent être définitivement rayés de la liste des pièces historiques; M. Boehmer démontre par une série de déductions ingénieuses comment l'ambitieux primat a été amené à procéder à ces faux, à quelle date ils ont été fabriqués (entre le 8 avril et le 27 mai 1072) et conclut à sa parfaite responsabilité pour cet acte de fraude, tout en concédant qu'il n'en a probablement ressenti aucun remords; il y a dans son travail un excellent paragraphe, d'intérêt général, sur la mentalité des faussaires pieux si nombreux au moyen âge. Il n'est guère vraisemblable qu'un admirateur, même passionné, du politique éminent que fut Lanfranc, vienne s'inscrire en faux contre les conclusions de l'auteur, tant elles sont soigneusement motivées. — E.

— M. Germain Lefèvre-Pontalis vient de mettre au jour le quatrième et dernier tome de la *Chronique d'Antonio Morosini*, dont il avait entrepris de donner, avec le concours de M. Léon Dorez, les extraits intéressant notre histoire nationale dans la collection de la *Société de l'histoire de France* (Paris, Renouard, t. IV, 1902. 460 pp. in-8°), et dont nous signalions tout récemment le troisième volume, M. L.-P. nous y fournit une étude très fouillée sur Antonio Morosini, sur sa vie publique, sur la haute valeur de son œuvre, qui comprend près de deux cents pages. L'original du manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne, une copie plus moderne à celle de Venise. Il comprend, à vrai dire, deux ouvrages différents, la *Chronique* proprement dite (dont les premiers feuillets sont perdus), qui embrasse les années 1202 à 1404, et le *Diario*, journal commencé le 10 avril 1404 et qui s'arrête (car les derniers feuillets du manuscrit font également défaut) actuellement au 20 novembre 1433. L'éditeur a joint à ce morceau, capital pour l'historiographie vénitienne au moyen âge, une série d'appendices, puis encore une vingtaine d'*annexes* aux tomes I-III, relatives pour la plupart à Jeanne d'arc. Une table alphabétique détaillée clôt le volume. — R.

— M. S. Issleib nous envoie le tirage à part d'une étude parue d'abord dans le *Neues Archiv fur saechsische Geschichte* (Dresde, Baensch, tom. XXIII, 63 pp. in-8°), relative aux rapports entre le margrave Jean de Brandebourg-Custrin et l'électeur Maurice de Saxe, dans les années qui suivirent la guerre de Smalkalde

et l'Intérim d'Augsbourg. Il nous raconte en détail, principalement d'après les archives de Dresde, les entrevues qui eurent lieu entre les deux princes à Dresde, en février 1551, puis à Torgau, en mai de la même année, et où furent débattues dans l'intimité la possibilité, puis les conditions d'une alliance contre l'Empereur et avec la couronne de France; on lira surtout avec intérêt le tableau des conférences de Lochau (sept. 1551), auxquelles prit part l'évêque de Bayonne, Jean de Fresse, envoyé de Henri II, et le récit des malentendus plus ou moins volontaires qui finirent par y séparer les deux princes allemands et à les brouiller au point que l'un devint le rebelle victorieux que l'on sait, tandis que l'autre allait combattre la France aux gages de ce même Charles-Quint contre lequel il complotait naguère. — R.

— M. Alcuin HOLLAENDER, auquel on doit déjà toute une série d'opuscules sur l'histoire de Strasbourg pendant la seconde moitié du XVIe siècle, a puisé dans les archives de cette ville et dans les sources imprimées un ensemble de données curieuses sur une tentative de surprise contre la petite république, tramée en 1579 par les Guise et les Espagnols (*Ein Anschlag gegen die Unabhaengigkeit Strassburg's im Jahre 1579*, extrait de la *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*, Heidelberg, Winter, vol. XVII). Cet essai *d'escalade*, organisé par Robert de Heu, sire de Malroy, sans doute avec la complicité latente du comte palatin Jean-George de la Petite-Pierre, mais dénoncé de différents côtés au Magistrat (entre autres par le roi de France) n'aboutit pas plus alors que n'ont abouti de nombreux projets analogues, médités par les Espagnols ou les Impériaux au cours du demi-siècle suivant. Ce qui fait, à notre avis, l'intérêt principal de cet épisode, c'est l'attitude curieuse que prit à cette occasion le célèbre comte palatin Jean-Casimir, tant vis-à-vis de Strasbourg que vis-à-vis de son cousin de Veldence et des cours de France et de Lorraine; le rôle de ce maître intrigant, tel que nous le dépeint ici M. Hollaender, d'après des documents inédits, contraste singulièrement avec l'opinion courante de la plupart des historiens modernes, assez favorables d'ordinaire et même admiratifs à l'égard de ce personnage. — R.

— Nous avons reçu le tome deuxième du livre de M. Italo RAULICH sur le duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier, qui, à en juger par le seul volume que nous connaissions, semble un ouvrage de sérieuse valeur (*Storia di Carlo-Emmanuele I duca di Savoia*, vol. II. Milano, Hoepli, 1902, XVI, 449 pp. in-18; prix : 6 fr.). Ses dimensions permettront à l'auteur de suivre dans tous ses détails la carrière si remplie et la politique aventureuse du prince, qui pendant tant d'années fut un voisin si incommode et si dangereux pour les princes et les gouvernements de France, de Suisse et d'Italie, et ne resta étranger à aucune des grandes intrigues politiques de son temps. Ce second volume embrasse la période décennale, qui s'étend depuis la guerre de Saluces jusqu'à la paix de Vervins (1588-1598); on y raconte la troisième guerre contre Genève, l'entreprise de Provence, les luttes soutenues dans les Alpes contre Lesdiguières et Henri IV, jusqu'au moment où Charles-Emmanuel finit par comprendre qu'il ne serait pas le plus fort de ce côté-là et préféra s'arranger avec la France à Vervins, pour tenter de s'élargir ensuite du côté de l'Italie. Les archives de Turin, de Venise, du Vatican, celles aussi de Simancas ont fourni des documents nouveaux à l'auteur. Ajoutons qu'on ne trouvera dans ce volume que les faits de politique extérieure; l'histoire interne de la Savoie est réservée pour un volume à part. — R.

— Tous les historiens qui s'occupent de l'histoire du XVIe au XVIIIe siècle ont eu

l'occasion de feuilleter les *Relations* des diplomates vénitiens que J. Fiedler et Alfred d'Arneth ont publiées à Vienne de 1863 à 1870. La nouvelle série des *Dépêches vénitiennes envoyées de la Cour impériale*, parue sous les auspices de l'Académie impériale par les soins de MM. J. Stich et J. Turba, depuis 1889, est peut-être non moins connue. M. Alfred-Francis PRIBRAM, professeur à l'Université viennoise, vient d'inaugurer une seconde subdivision de ces *Dispacci di Germania* (*Venetianischen Depesche vom Kaiserhofe*, herausgegeben von der K. Akademie der Wissenschaften, Zweite Abtheilung, I, Wien, Gerolds Sohn, 1901, XXIII, 729 pp. in-8°), en mettant au jour les communications des deux envoyés de la République, Giovanni Battista Nani, l'historien bien connu, et Alvise Molin, qui s'étendent du 2 avril 1657 au 23 juillet 1661, c'est-à-dire sur les débuts du long règne de Léopold Ier. M. Pribram ne nous a point donné le texte complet de leur correspondance diplomatique. Il explique avec raison que les notes hebdomadaires des deux personnages n'ont pas une égale importance pour les différents points de la carte d'Europe dont ils relatent les affaires, n'étant souvent que de simples *nouvelles à la main* dont on retrouve la substance dans les gros in-folios narratifs de l'époque, le *Theatrum Europaeum*, etc. Ce n'est guère que pour les régions où Venise a des intérêts majeurs à défendre que ses ambassadeurs font des efforts sérieux pour obtenir, par l'intrigue, par la persuasion, par la corruption même, des détails précis sur la situation politique et surtout sur les dessous des affaires traitées à la cour de Vienne. Aussi l'éditeur a-t-il consacré la plus grande partie de son volume aux dépêches relatives à la Hongrie, à la péninsule balkanique et notamment à Constantinople, en y joignant celles de Simon Reniger, le résident autrichien auprès de la Sublime Porte. Cependant on trouvera dans notre recueil quelques détails intéressants, sinon toujours nouveaux, sur la politique de Mazarin et du jeune Louis XIV, sur les personnages et les intrigues de la cour de Vienne, etc. Une table des matières, très détaillée, due à M. Édouard Jérusalem, permet aux travailleurs de s'orienter facilement dans ces sept cents pages d'impression compacte. C'est ainsi que l'on trouvera, p. 675 et suivantes, tout ce qui a rapport à notre pays, clairement et systématiquement groupé sous le vocable *Frankreich*. — R.

— Les questions économiques envahissent de plus en plus, dans l'histoire générale et dans l'histoire de la civilisation, le domaine réservé trop exclusivement autrefois à l'histoire politique; depuis un quart de siècle, en Allemagne surtout, sous l'impulsion de M. G. Schmoller et de son école, l'examen des données de la statistique, les recherches relatives à la production, au rôle du capital font, même pour l'époque du moyen âge, une concurrence sérieuse à l'étude des courants nationaux ou religieux. Comme c'est en Italie que le mouvement industriel se produisit avec le plus de précocité, dès le XIIIe siècle, il n'est pas étonnant que ce soit dans ce pays même qu'on aille scruter les problèmes du capitalisme et de la main-d'œuvre au moyen âge. De là les monographies de M. le comte BIGLIO D'AJANO sur l'industrie de la soie à Venise, celle de M. SIEVEKING sur l'industrie séricole à Gênes, celles enfin de M. Alfred DOREN sur Florence. Dès 1897 M. Doren avait publié son volume sur l'organisation et le développement des corporations d'arts et métiers à Florence, au XIIIe et au XIVe siècle; il vient de mettre au jour un nouveau travail, aussi savant que volumineux, dans lequel il s'occupe spécialement de l'industrie lainière de cette ville (*Die Florentiner Wolltuchindustrie vom vierzehnten bis zum sechzehnten, ein Beitrag zur Geschichte des modernen Kapitalismus*. Stuttgart, Cotta, 1901, XXII-583 pp. in-8°). On voit qu'il a fouillé pendant de longues années les

archives de l'État et les collections municipales; mais il faudrait être un fabricant pour le suivre avec fruit dans tous les détails technologiques sur la fabrication des étoffes, un négociant et un banquier pour apprécier et contrôler tous les chapitres relatifs aux divers aspects économiques du sujet, aux comptoirs, aux magasins, aux entreprôts, ceux qui nous mènent chez les courtiers et les commissionnaires, chez les entrepreneurs, chez les ouvriers en fabrique et à domicile, etc. Aussi, nous bornerons-nous à recommander aux hisroriens la lecture attentive du chapitre VIII, où l'auteur a réuni les considérations générales sur l'histoire politique de Florence qui se dégagent pour lui de l'examen minutieux d'une branche de son activité économique. On peut s'y rendre compte combien plus variée encore, mais aussi combien plus difficile et compliquée va devenir au xx^e siècle la tâche de l'historien; le cadre de ses études devient chaque jour plus vaste, en même temps qu'il est obligé de tenir compte désormais, dans la détermination des événements historiques, de l'action de facteurs dont il dépréciait encore volontiers l'importance, et que ses devanciers ignoraient même complètement. — E.

— M. E. Charvériat, dans son volume sur *Jean-Louis d'Erlach* (Lyon, Rey, 1902, 152 pp. in-18) n'a guère fait que résumer la volumineuse biographie que M. Auguste de Gonzenbach nous a donnée, il y a quelque vingt ans, du lieutenant et du successeur de Bernard de Weimar à Brisach. L'ouvrage de l'historien bernois, ceux de Roese et de M. Gustave Droysen sur le jeune prince saxon, lui ont fourni tous les matériaux de son travail, résumé lucide aux jugements généralement équitables. On doit s'étonner pourtant que, du moment où il choisissait un pareil sujet, il ne l'ait pas fouillé un peu davantage, surtout en abordant le seul chapitre vraiment intéressant — à un point de vue plus général — de la vie publique d'Erlach, celui de ses négociations avec la cour de France après la mort subite de son chef. — R.

— Nous recevons un nouveau volume de la *Cambridge Historical Series*, éditée par M. G. W. Prothero, et dont nous avons déjà parlé ici, à propos de l'histoire de France de M. Grant. C'est le second volume de l'*Histoire d'Écosse*, due à M. P. Hume Brown (Cambridge, University Press, 1902, xiv, 464 pp. in-18 avec cartes. Prix : 7 fr. 50). Ce tome s'étend de l'avènement de Marie Stuart à la Révolution de 1689, et s'occupe par conséquent d'une période de l'histoire écossaise particulièrement difficile à retracer. C'est un résumé forcément assez court, mais néanmoins très substantiel, très impartial aussi au point de vue politique et religieux, et qui ne laissera pas d'intéresser même un spécialiste, malgré la brièveté du récit, parce qu'on sent partout que l'auteur connaît à fond les recoins de son sujet et qu'il lui serait facile d'entrer dans tous les détails de chaque groupe de faits au lieu d'en esquisser seulement les contours. On pourra constater surtout, par la lecture des trois chapitres sur Marie Stuart, avec quel soin le professeur d'Edimbourg s'est gardé contre toute exagération, dans un sens ou dans l'autre, et la stricte équité de son récit n'est pas moins sensible — pour tout lecteur impartial, s'entend — lorsqu'il nous fait assister aux luttes de l'Église d'Écosse et de la Couronne dans la seconde moitié du xvi^e siècle ou qu'il nous raconte le règne de Charles I^{er} et les deux Révolutions. P. 69, il y a un *lapsus* de plume à signaler; la régente Marie de Lorraine, n'était pas la sœur de *Henri*, mais de *François* de Guise. — R.

— Le mémoire de M. F. W. Head sur les Stuarts, de 1660 à 1748 (*The fallen Stuarts*, Cambridge, University Press, 1901, xi-356 pp. in-18) a été couronné par l'Université de Cambridge et publié par ses soins dans la série des *Cambridge historical Essays*. C'est le travail consciencieux d'un homme de talent, qui s'est

appliqué à rapporter toutes les péripéties de l'histoire lamentable et trop souvent mesquine de la dynastie exilée, depuis le grand-père, Jacques II, jusqu'au petit-fils, Charles-Édouard, à la politique générale du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il a voulu démontrer comment, selon le groupement des États et l'antagonisme variables des nations rivales, l'équilibre européen a été affecté par la question de la restauration des Stuarts. La démonstration est sans contredit habile ; mais on ne peut s'empêcher de croire que M. Head, poursuivant son idée dominante et poursuivi par elle, n'ait parfois exagéré assez notablement l'importance de ce facteur dans les conflits entre les grandes puissances du continent, conflits qui donnèrent successivement à l'Angleterre protestante la suprématie dans la Méditerranée, dans la Baltique, la mer du Nord et la Manche. Par contre, l'auteur a bien raison de dire que le rôle des Stuarts était terminé du vivant même des derniers rejetons de la race, à partir de l'heure où Georges III montait sur le trône, roi national, lui aussi, né sur le sol de la patrie. Il est regrettable que l'inadvertance du correcteur ait laissé subsister un assez grand nombre de *coquilles* dans l'orthographe des noms de personnes et de lieux. — R.

— Parmi les nombreuses publications de circonstance amenées par le jubilé cinquantenaire de l'avènement du grand-duc Frédéric de Bade, on doit mentionner, comme présentant un intérêt durable, la *Festschrift* publiée par le directeur-général et les fonctionnaires du *General-Landes-Archiv* de Carlsruhe (Heidelberg, Winter, 1902, II-203 pp. in-8°; prix : 2 fr. 50). Nous signalons particulièrement dans ce recueil collectif les études suivantes à nos lecteurs : le récit d'un voyage du margrave Frédéric-Charles de Bade, fait en Suisse en 1775, récit rédigé par le professeur Bockmann, l'un de ses compagnons de route, et copieusement annoté par M. de Weech ; l'étude de M. K. Obser sur les relations de Voltaire avec la margravine Caroline-Louise, et sur la visite que lui fit le poète à Carlsruhe, en 1758 ; le mémoire de M. Brunner sur l'éducation du margrave Georges-Frédéric de Bade-Durlach, l'un des héros des débuts de la guerre de Trente ans. On y lira surtou avec intérêt les détails sur son séjour à Dôle et à Besançon ; tous les sujets traités dans ce volume l'ont été à l'aide des dossiers conservés aux Archives générales du grand-duché. — R.

— M. Paul Holzhausen qui publiait, il y a deux ans, une brochure intéressante sur le *Premier Consul et ses visiteurs allemands* (Bonn, 1901) vient de consacrer un nouvel opuscule à la mort de Napoléon et à l'impression qu'elle produisit sur le public européen, telle qu'on en trouve la notation dans la presse politique du moment et dans la littérature poétique contemporaine. Dans les quatre chapitres de son travail (*Napoleons Tod im Spiegel der zeitgenoessischen Presse und Dichtung*, Francfort, Diesterweg, 1902, VIII-117 pp. in-8°) intitulés *Le prisonnier de Sainte-Hélène*, *Voix de la presse*, *Poètes étrangers*, *Poètes allemands*, M. H., s'il n'a point épuisé la matière, a réuni cependant de nombreux et bien curieux témoignages du mouvement de l'opinion publique en 1821 et de l'élan presque universel qui poussa tous les poètes marquants de l'époque — sans compter une légion d'inconnus et d'oubliés — Byron et Pouschkine, Lamartine et Victor Hugo, Béranger et Manzoni, Grillparzer et Chamisso, Immermann et Heine, à payer un tribut plus ou moins explicite d'hommages ou du moins de souvenirs au dompteur, enfin vaincu par la mort, de l'Europe et de la Révolution. Son travail est d'ailleurs écrit dans un esprit de largeur et d'impartialité que l'on a plaisir à constater. — R.

— M. Dopsch, professeur à l'Université de Vienne, vient de publier une édition revue et passablement augmentée du manuel de son défunt collègue, Alphonse

Huber (✝ 1898), *Oestreichische Reichsgeschichte, Geschichte der Staatenbildung und des œffentlichen Rechts* (Wien, Tempski, 1901, XII, 372 pp. in-8°; prix: 10 fr.). Cet ouvrage, premier essai d'ensemble sur une matière récemment introduite dans le tableau des études des facultés autrichiennes, avait eu, lors de son apparition, en 1894, un légitime succès, et pour l'apprécier équitablement il ne faut pas oublier que c'est avant tout un guide pour l'étudiant en droit, auquel le professeur ajoutera les développements nécessaires. M. D. a surtout augmenté les chapitres relatifs à la Bohême et à la Hongrie dans les temps plus anciens. L'ouvrage est partagé en cinq périodes: la première (935-1526) expose la formation des territoires et de leur droit public, séparément par chaque parcelle de la future monarchie austro-hongroise; la seconde (1526-1740) nous présente la suite de ce développement dans l'unité réalisée par les Habsbourgs; la troisième est consacrée aux règnes bureaucratiques de Marie-Thérèse, de Joseph II et Léopold II (1740-1792); la quatrième, à l'ère des coalitions européennes contre la France et à la Restauration (1792-1848); la cinquième enfin nous retrace la genèse de la situation actuelle (1848-1898). Ce dernier livre est beaucoup trop court; il ne comprend guère qu'une quarantaine de pages, et en particulier tout le mouvement (tantôt centralisateur, tantôt particulariste), si complexe de l'Autriche contemporaine, toutes les mutations incessantes dans son organisme constitutionnel, de 1859 à 1896, sont résumées en *vingt* pages. Il est impossible de se faire une idée nette et précise des détails de la Constitution actuelle, de l'organisation administrative des provinces, etc. Peut-être ces matières ne rentrent-elles plus dans le cadre officiel du cours auquel ont dû songer, avant tout, les savants rédacteurs du présent manuel; mais il est certain qu'un étranger désireux d'informations, en prenant en main leur volume, sera quelque peu déçu en constatant combien chichement M. Dopsch a mesuré la place aux événements des trente dernières années. — R.

— M. G. Des Marez nous envoie la leçon d'ouverture de son cours d'histoire du droit à l'Université de Bruxelles prononcée le 4 mars 1902 (Bruxelles, Lefèvre, 1902, 22 pp. in-8°). Le savant économiste belge y expose *la conception sociale et économique de l'histoire du droit*, et les divergences qui se sont produites à ce sujet entre les jurisconsultes et les historiens d'abord, puis entre les historiens eux-mêmes (controverse entre K. Lamprecht et D. Schaefer, etc.). M. Des Marez est d'avis que cette conception est déterminée sans doute par les circonstances économiques, mais d'une façon très variable, selon le degré de civilisation d'une époque. Plus cette civilisation sera avancée, raffinée, plus l'influence juridique s'accentuera au détriment de l'influence économique. Il faut éclairer le droit par l'histoire et considérer aussi le droit comme l'une des sources de cette dernière. — E.

— M. Eugène Marbeau, qui se défend, trop modestement, « d'être un historien » a réuni dans un volume au titre un peu vague (*Le Charme de l'histoire, études diverses*, Paris, A. Picard, 1902, VI, 387 pp. in-8°) des lectures faites à la *Société des études historiques* sur des ouvrages dont il était chargé de rendre compte. Ce sont des notes prises au courant de la plume par un esprit judicieux et pondéré, qui tantôt se plaît à formuler des vérités théoriques, comme dans le discours sur le *Charme de l'histoire*, ou dans le rapport *du Droit sur les documents historiques*, et tantôt suivra M. Wiesener dans une appréciation de la politique de Granvelle aux Pays-Bas, ou tirera des *Mémoires* de Dufort de Cheverny, l'introducteur des ambassadeurs sous Louis XV, un agréable tableau de la société au XVIII[e] siècle. A côté de notices biographiques sur Treilhard, sur Denis Cochin, sur M[me] Pape-Car-

pentier, nous signalerons encore un fragment auto-biographique de l'auteur, déjà publié d'ailleurs par le *Revue des Deux-Mondes*, et relatif à son attitude comme maître des requêtes sous l'Empire et rapporteur au Conseil d'État de la demande du maréchal Magnan, grand-maître de la franc-maçonnerie française, tendant à faire déclarer le Grand-Orient d'utilité publique (1863). La littérature proprement dite est représentée dans ce volume par une étude sur les *Contes de Perrault* et par un parallèle ingénieux entre les *Maximes* de La Rochefoucauld et les *Pensées* de la comtesse Diane, sur la fortune, le courage et l'amour où se marque la différence sociale des deux siècles et leur divergence morale. — N.

— La Revue suédoise « *Sprak och Stil* » (Uppsala, 1901), dont nous annoncions, il y a quelques mois, l'apparition, nous envoie ses fascicules 2, 3 et 4, dans lesquels nous signalons, entre autres, les articles de M. Susy Silfverbrand sur l'emploi de *sig* et *sin* en suédois moderne ; —de M. Anna C. Paues sur quelques noms propres anglais en suédois ; — et de Elias Grip sur la langue de la conversation à la fin du XVIIIe siècle. — L. P.

— La librairie Gyldendal, de Copenhague, continue la publication du Dictionnaire anglo-dano-norvégien de Brynildsen (Fasc. 11-14), que nous ne saurions trop recommander, tant le système de prononciation figurée de l'anglais, qu'y a adopté M. O. Jespersen, nous semble pratique. — L. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 juillet 1902.

M. Clermont-Ganneau commente un fragment d'inscription grecque récemment découvert dans les ruines de l'antique Bersabée, sur la frontière Sud de la Palestine. Il montre que ce fragment doit appartenir à un grand édit impérial de l'époque byzantine, disposé en forme de tableau à plusieurs colonnes, et qui fixait le paiement de certaines redevances. Il contient de précieux renseignements sur la géographie et l'organisation administrative de la Palestine.

M. Perrot donne lecture d'un mémoire de Mlle D. Menant sur différentes cérémonies du culte mazdéen et présente des photographies où sont représentées toutes les phases du grand office du yasna.

M. Desplagnes, lieutenant d'infanterie coloniale, expose les résultats des fouilles qu'il a faites l'an dernier dans les nombreux *tumuli* de la région située entre Tombouctou et Goundam. Il y a trouvé une grande quantité de poteries à dessins géométriques, des colliers, des anneaux, des figurines en terre cuite ou en cuivre et d'autres objets antérieurs à l'islamisme, qui font penser à ceux des anciennes populations berbères du Nord et des peuplades nègres de la Guinée.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 21 juillet — 1902

Dr. Joh. FLEMMING. **Das Buch Henoch,** æthiopischer Text; vol. VII, fasc. 1 des *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, pp. XV et 172. Prix : 11 m.

En 1901, M. Flemming publiait dans les *Griechische Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, en collaboration avec M. Radermacher, une traduction allemande du Livre d'Hénoch basée sur le texte éthiopien et les fragments de la version grecque retrouvée en Égypte. Les fragments grecs étaient réimprimés en face de la traduction des trente-deux premiers chapitres qu'ils comprennent. Le texte éthiopien est l'objet du livre qui vient de paraître dans une collection différente. Il eût certainement été préférable que texte et traduction fussent réunis dans un seul volume; les répétitions, fatales dans une double introduction, auraient été évitées; les notes au bas des pages auraient gagné en homogénéité. En outre, c'est un sérieux inconvénient que de traduire un texte qui n'est pas encore définitivement établi; M. F. est le premier à le reconnaître et il s'en excuse. Lorsqu'il travaillait à sa traduction, il n'avait pas encore les éléments complets pour constituer le texte éthiopien. Depuis, d'heureuses circonstances lui ont permis d'entreprendre cette tâche et de la mener à bonne fin. Du reste, M. F. a remédié à l'inconvénient que nous rappelons en donnant une liste des corrections de la traduction à la fin de l'introduction au texte, pp. XIII-XV.

La version éthiopienne du Livre d'Hénoch, faite au Vᵉ ou VIᵉ siècle de notre ère sur la version grecque de ce livre, est conservée dans de nombreux manuscrits, grâce à la considération dont cet apocryphe jouit dans l'Église éthiopienne qui l'a reçu dans le canon des livres bibliques. Les manuscrits connus jusqu'à ce jour sont au nombre de vingt-six; M. F. en a collationné quatorze et il a laissé de côté les

douze autres qui ne présentent aucun intérêt particulier. Laurence qui publia à Oxford, en 1838, l'*editio princeps* de cette version, n'avait entre les mains qu'un seul manuscrit ; une seconde édition, de beaucoup supérieure à la première, fut faite par Dillmann à Leipzig en 1851 d'après cinq manuscrits.

La comparaison des manuscrits éthiopiens avec les fragments grecs découverts depuis ces deux éditions, a conduit M. F. à des résultats qui semblent définitifs. Ces manuscrits se divisent en deux groupes : le premier groupe qui comprend quatre manuscrits anciens et un moderne, représente l'ancienne version éthiopienne, tandis que le second groupe, composé de manuscrits modernes, reproduit une recension postérieure. Cette distinction établie, la méthode à suivre pour constituer le texte éthiopien était tout indiquée : le premier groupe forme la base de l'édition de M. Flemming. Si les manuscrits de ce groupe ne diffèrent pas entre eux, pas de difficulté. S'ils présentent des variantes, M. F. adopte la leçon qui répond à la version grecque dans les parties où celle-ci est conservée. Il est rare que la leçon grecque n'existe que dans des manuscrits modernes. Parfois cependant elle ne se trouve dans aucun des manuscrits connus ; dans ce cas, M. F. reproduit le texte des manuscrits anciens, alors même qu'ils seraient fautifs, mais il en signale l'incorrection dans l'apparat critique.

Quant aux parties où le grec manque et qui forment environ les quatre cinquièmes du Livre d'Hénoch, le choix est plus embarrassant là où il y a divergence entre les représentants de l'ancienne version éthiopienne. M. F. s'en rapporte généralement au ms. G (ms. Orient. 485 du Musée britannique), le meilleur de tous ; dans quelques passages, cependant, il lui préfère d'autres autorités, même des manuscrits modernes qui donnent parfois de bonnes leçons.

On comprend quelle supériorité cette méthode, suivie avec un sens critique, assure à la nouvelle édition sur ses devancières pour lesquelles les mêmes éléments de recherches n'existaient pas encore. Les cinq manuscrits que Dillmann consultait en 1851 sont modernes et appartiennent au second groupe. Ils contiennent le texte retravaillé de la recension, et offrent, de plus, une mauvaise orthographe que le regretté savant était obligé de garder. On sait combien l'orthographe varie pour un certain nombre de lettres éthiopiennes qui, distinctes primitivement, ont été ensuite confondues dans la prononciation et l'écriture. Grâce aux manuscrits les plus anciens, M. F. a pu rétablir les formes exactes des mots ; c'est un précieux avantage, car le Livre d'Hénoch est un des livres les plus recherchés pour l'étude de la langue éthiopienne, et Dillmann en a tiré de nombreuses citations pour sa grammaire et son lexique éthiopiens.

L'apparat critique, très complet, occupe environ la moitié de la page au-dessous du texte ; il renferme les variantes soigneusement

recueillies, et il est un utile contrôle pour le texte reçu; au point de vue de l'étude de la langue, il a également son importance.

Cette édition répond à tous les *desiderata*, et nous partageons l'avis de M. Flemming qui estime que, si de nouveaux fragments grecs ou même la totalité de la version grecque étaient retrouvés, le texte éthiopien ainsi reconstitué fournirait tous les éléments nécessaires pour l'élucidation et l'explication du nouveau fonds grec.

Le livre est imprimé très convenablement, les types éthiopiens sont ceux de la chrestomathie de Dillmann. R. D.

F. Duemmler, **Kleine Schriften**; t. I : Zur griechischen Philosophie; t. II : Philologische Beiträge; t. III : Archaeologische Aufsätze. Leipzig, Hirzel, 1901; 3 vol. de xxxiv-vi-356, viii-550 et viii-374 pp.

La mort prématurée de F. Dümmler (1859-1896), professeur à l'Université de Bâle, fut un malheur pour la science. Doué d'une grande puissance de travail et d'assimilitation, et en même temps d'une rare activité, il avait dirigé ses recherches du côté de l'antiquité grecque, dont il avait un sens profond et sûr; les *Akademika*, le seul livre qu'il ait publié (1889), avaient immédiatement mis en vue le nom de l'auteur, et lui avaient fait une place parmi les connaisseurs des écoles socratiques. Mais il n'eut pas le temps de mettre en œuvre les matériaux qu'il avait réunis pour un grand ouvrage sur l'histoire de la civilisation grecque, dont quelques chapitres seulement furent achevés; du moins ses nombreux articles dans diverses revues, plusieurs dissertations parues séparément, et ce qu'il a laissé sans pouvoir y mettre la dernière main, montrent suffisamment quelle autorité il aurait pu acquérir dans le domaine qu'il s'était choisi. Ce sont ces articles que les amis de D. ont recueillis et publiés en trois volumes; ils doivent être, dit l'auteur de l'introduction générale, M. Studniczka, un monument littéraire qui donnera une idée d'ensemble de cette vie si courte et si remplie par le travail, et en même temps fera pressentir ce dont une fin trop prompte nous a privés. Ainsi compris, le recueil devait être complet : les éditeurs n'ont exclu que quelques recensions, trois notes très brèves sur des vases, et les articles publiés dans Pauly-Wissowa, sauf l'article *Athena*, une des dernières productions de Dümmler. Le tome I, précédé d'une courte préface de M. Joël, contient les articles originaux et les comptes rendus qui se rapportent à la philosophie grecque; le tome II, avec quelques mots d'introduction signés O. Kern, renferme les dissertations plus spécialement philologiques, relatives à la religion, à la mythologie et à la littérature grecques, et quelques articles d'épigraphie [1]; le

1. Était-il bien utile de les republier? Certaines inscriptions d'Amorgos, par exemple, ont été depuis mieux lues et mieux interprétées, et l'éditeur a négligé d'en faire la remarque.

tome III, enfin, donne les études archéologiques ; l'avertissement est signé J. Böhlau. Chaque volume est accompagné d'index qui renvoient en même temps aux *Akademika*. Dans ces trois volumes, qui intéressent également l'helléniste, il est certain qu'on trouvera des théories inexactes et des morceaux de moindre valeur. Si par exemple, dans le premier, les dissertations sur Antisthène sont originales et ingénieuses, si la discussion sur l'*Agésilas* montre bien les attaches de Xénophon avec l'école cynique, un article comme celui qui tente de déterminer la date de quelques dialogues platoniciens d'après les discours d'Isocrate est certainement bien plus dans le vague, et dans son ensemble bien plus conjectural que probant ; et d'une manière générale, malgré le mérite des études sur Platon, les travaux philologiques et archéologiques de D. me semblent avoir donné à la science des résultats plus sûrs et plus positifs que ses recherches philosophiques. C'est ce dont on se convaincra facilement par la lecture du tome III, où se montre plus particulièrement la finesse d'appréciation de l'auteur ; bien que l'on ait pu, dans certains articles, relever quelques hypothèses hasardées [1], l'ensemble du volume n'en présente pas moins une foule de bonnes observations, et notamment les essais sur les nécropoles et les céramiques de l'île de Chypre pourront toujours être consultés avec fruit. Le tome II, le plus considérable, est aussi le plus intéressant, par la variété des sujets, et parce qu'il renferme quatre articles inédits : *Der Zorn der Hera in Dichtung, Sage und Kunst* ; *Gesetzgeber und Propheten in Griechenland ; Das griechische Weihgeschenk*, et un important fragment sur la royauté hellénique. Les trois premiers sont des morceaux académiques, composés en vue de la lecture publique ; dissertations élégantes dans leur forme, mais forcément un peu superficielles, destinées, par leur genre même, bien plutôt à charmer l'esprit de l'auditeur qu'à exposer ou confirmer un point de doctrine ; je m'imagine volontiers que la troisième a été particulièrement goûtée. Le fragment sur la royauté hellénique étudie la valeur de la *Politique* d'Aristote au point de vue de la constitution de l'état, examine les diverses formes de βασιλεία qui y sont analysées, et pose la question de savoir si Aristote a raison de considérer la royauté homérique comme la plus ancienne royauté grecque, et d'y rattacher toutes les autres constitutions. La réponse à cette question doit être donnée d'abord par l'étude de la constitution à l'époque des épopées homériques et de la valeur des épopées comme document, ensuite par des recherches sur la royauté et la plus ancienne constitution dans l'Hellade, c'est-à-dire sur la royauté spartiate. L'ouvrage est incomplet, et une critique de ces quatre chapitres serait ici d'autant moins à

1. Par exemple l'hypothèse d'une fabrique *pontique* pour un certain groupe de vases importés en Italie par les Phocéens ou les Corinthiens. (*Ueber eine Klasse griechischer Vasen mit schwarzen Figuren.*)

sa place que l'éditeur avertit en note que Dümmler aurait certainement modifié son point de vue s'il eût connu la dissertation de Töpffer sur la constitution de Lycurgue.

My.

Anonymus Argentinensis. Fragmente zur Geschichte der Perikleischen Athen aus einem Strassburger Papyrus, herausgegeben und erläutert von Bruno Keil. Strasbourg, Trübner, 1902. Un vol. in-8° de x-341. p. Prix 10 m.

Familienfeste der Griechen und Römer von Ernst Samter. Berlin, Reimer, 1901. Un vol, in-8° de vi-128 p. Prix 3 m.

G. F. Schömann. **Griechische Alterthümer.** 4° éd. par J. H. Lipsius. Vol. II. Berlin, Weidmann, 1902. Un vol. grand in-8° de viii-644 p. Prix 14 m.

Le n° 84 de la collection de Papyrus des la Bibliothèque de Strasbourg contient un fragment d'un auteur anonyme grec qui fournit les renseignements suivants : 1. Création de deux épistates et mention de la constructon du Parthénon dix ans après les guerres médiques; 2. Transport du trésor de Délos à Athènes sous l'archontat d'Euthydème, en 450, et cela sur la proposition de Périclès; ce trésor se montait alors à 5,000 talents fournis par le tribut des alliés, tel que l'avait établi Aristide; 3. Construction de cent galères; 4. détails sur l'organisation des tribunaux. Il semble à première vue que ces fragments tronqués ne nous apprennent rien de bien important, sauf ce qui concerne le trésor de Délos. Il n'en est rien. M. B. est arrivé à des résultats véritablement considérables, grâce aux combinaisons et aux rapprochements qu'il a su trouver. Il faut bien se garder de croire qu'il n'y ait là qu'une construction arbitraire et fantaisiste : l'hypothèse joue naturellement un rôle dans les arrangements de M. K., mais beaucoup moins qu'on ne le croirait. Dans les mains d'un savant qui connaîtrait moins sûrement que lui l'histoire de cette période, si obscure pour nous, qu'on appelle la pentécontaétie, ce fragment aurait donné probablement peu de chose. Assurément nous n'acceptons pas toutes les explications données par l'auteur; en particulier ce qu'il dit de la cavalerie et de la marine athénienne avant les guerres médiques ne nous paraît pas satisfaisant; la question des naucraries est reprise par l'auteur, sans succès d'ailleurs, ce qui n'étonnera pas quiconque est au courant ds la question. Mais, malgré ces réserves, il n'en faut pas moins reconnaître que l'ouvrage de M. K. est un des bons livres qui aient paru dans ces dernières années sur l'histoire de l'organisation de l'état athénien [1].

La part de l'hypothèse est plus considérable dans l'ouvrage de M. Samter. L'auteur se propose d'expliquer certains rites du mariage, des funérailles, etc., en Grèce et en Italie, en les rapprochant des

---

1. P. 58, n. 2. il faut écrire Martha, *Les Sacerdoces Athéniens*.

usages analogues qui ont pu nous être signalés dans d'autres pays, en Roumanie, en Serbie, en Suisse, en Russie, etc., etc. Sur la coutume qui consistait à couvrir de divers fruits la mariée, quand elle entrait dans la maison de son époux, M. S. fournit une explication très plausible.

Le second volume de la réimpression du manuel de Schömann vient de paraître. Il mérite les mêmes éloges que nous avons adressés au premier[1]. On est étonné que la révision et l'impression de ce volume ait pris cinq ans. Ces retards ont permis à l'auteur de profiter des dernières découvertes faites sur un sujet aussi intéressant que les antiquités religieuses de la Grèce. C'est ainsi qu'il a pu connaître l'*Anonymus Argentinensis* dont nous parlons en tête de cet article. On peut se demander cependant si M. L. a rajeuni l'ouvrage autant que cela était désirable. Assurément le Manuel de Schömann est un livre qu'on lit plutôt qu'un livre qu'on consulte; toute la valeur de l'ouvrage n'est pas dans les références, comme c'est le cas pour d'autres manuels. Il faut reconnaître que, sur certains points, l'information de l'auteur aurait pu être plus abondante et plus moderne[2]. Tel qu'il est, l'ouvrage est un des livres dont la lecture doit être tout particulièrement recommandée à nos étudiants.

Albert MARTIN.

A.-H.-J. GREENIDGE. **Roman public life**. Londres, 1902, in-8. xx-483 p. chez Macmillan.

Ce volume fait partie de la collection des manuels d'archéologie et d'antiquités éditée par la maison Macmillan. Il ne diffère pas sensiblement des traités d'institutions romaines que nous avons vus éclore depuis une dizaine d'années ; et il ne saurait point en différer, autrement que par des détails, les questions étant les mêmes et la doctrine ayant été à peu près fixée dans ses traits généraux. Ce nouveau manuel est d'ailleurs docte, consciencieux, correct; le plan est sage,

1. Voir le nº du 3 janvier 1898.

2. P. 62, il n'est pas sûr que les chars aient fait 12 fois le tour de l'hippodrome à Olympie; Pindare dit qu'ils tournaient 12 fois la borne; peut-être faut-il tenir compte des deux bornes de l'hippodrome; dans ce cas, les chars n'auraient fait que six fois le tour; c'est l'opinion de Wernicke, et P. Stengel est hésitant.— On aurait pu donner une idée du développement chronologique des jeux équestres ; le programme ne fut réellement complet à Olympie qu'en 256 avant J.-C., c'est-à-dire après l'époque classique. On aurait pu au moins mentionner l'Aphésis d'Olympie.— P. 276, n. 2, le renvoi, qui était faux, *Dem. c. Tim.* 144, a été mal corrigé, 145; il faut 149. La condamnation portée par Westermann contre ce serment des héliastes a été attaquée par Fränkel, Dareste; ce texte n'est assurément pas la transcription rigoureusement exacte du serment, mais on ne peut pas dire que ce document est l'œuvre d'un faussaire; voir ce que dit M. H. Weil à ce passage du discours de Démosthène.

le développement régulier. On y trouvera, comme dans tous les autres, les aperçus habituels sur l'origine de la cité romaine, sur l'organisation de la famille primitive, sur la constitution républicaine, le sénat, le principat, la dyarchie, etc. La partie sacrifiée est la bibliographie ; c'est celle qui fait l'importance d'autres ouvrages analogues : celui de Willems, que l'auteur a bien fait de signaler ; celui de M. Bouché-Leclercq qu'il a injustement omis ; celui de M. Schiller, puisque M. Greenidge a cru devoir en parler. Ici, elle occupe tout juste dix pages, au début ; nulle part on ne trouve, en note, des renvois à des ouvrages ou à des dissertations spéciales. Il est donc impossible d'aller au delà des faits ou des opinions émises par l'auteur, encore moins de savoir où il a puisé les théories qu'il épouse, quelles sont celles qu'il rejette : il faut le croire sur parole. D'aucuns penseront peut-être que ce n'est pas là le but d'un manuel, qui est essentiellement un outil de travail, une base de recherches. Dois-je ajouter que nous sommes, ce me semble, abondamment pourvus déjà de *handbuch*, *handbook* ou traités d'institutions romaines et qu'il y aurait mieux à faire, pour les professeurs et les érudits, que de recommencer constamment le même livre, comme pour les éditeurs de tous les pays, que de réimprimer les mêmes choses ?

Quumque superba foret Babylon spolianda tropaeis,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos !

R. C.

La légende chevaleresque de **Tristan et Iseult.** Essai de littérature comparée, par A. Bossert. Paris, Hachette, 1902. In-8°, vi-280 pp. 3 fr. 50.

C'est à M. Bossert que revient le mérite d'avoir démontré, dès 1865, que le *Tristan* de Gottfried de Strasbourg est une imitation du *Tristan* du poète anglo-normand Thomas. Dans un livre « formé d'études anciennes et nouvelles », M. B. revient sur la légende de Tristan, dont il présente « le développement en France, en Angleterre, en Allemagne et jusque dans le Nord scandinave ».

Pour tenir cette promesse, faite dans sa préface, M. B., après avoir analysé le *Tristan* de Gottfried [1], le compare avec le *Tristan* anglais et avec les fragments de Thomas [2]. Il jette un coup d'œil sur les autres formes de la légende (Béroul, Eilhart d'Oberg, romans en prose), puis il examine la destinée de la légende chez les continuateurs de

---

1. Dans cette analyse, je relève une légère inexactitude. Tristan ne gagne pas l'amitié des chasseurs cornouaillais « en leur enseignant des airs bretons », comme il est dit p. 77. C'est plus tard seulement, à la cour du roi Marc, que le jeune étranger révèle sa connaissance des *lais*.

2. L'indication des éditions du *Tristan* de Gottfried, p. 63, note 2, omet la 3e édition du poème donnée par R. Bechstein en 1890.

Gottfried et dans la littérature moderne, arrêtant surtout son attention sur Wagner. A ces études il joint des considérations soit générales, parmi lesquelles il faut signaler un tableau du développement de la poésie épique et une vue d'ensemble sur l'origine de la poésie chevaleresque, soit particulières à la légende, telle la délicate esquisse du caractère de l'amour dans le *Tristan*.

C'est le *Tristan* de Gottfried qui forme la partie essentielle de l'étude de M. B. Il s'est efforcé de faire comprendre cette œuvre si attachante en l'analysant assez longuement et en traduisant les passages les plus caractéristiques. L'analyse est faite avec soin et la traduction a pour objet essentiel de donner l'impression de l'original sans s'attacher à une scrupuleuse fidélité[1].

M. B. s'est défendu d'épuiser le « vaste sujet » qu'il a abordé. Il s'est proposé seulement d'en « tracer les lignes principales ». Aussi serait-on mal venu à lui faire un reproche d'avoir glissé le plus souvent sur les questions soulevées[2] et laissé de côté nombre de points de détail intéressant l'origine de la légende et sa diffusion dans la littérature européenne. On aurait également tort de lui demander, au sujet de Gottfried, de son talent et de ses rapports avec son original, une étude approfondie et minutieuse qui aurait exigé un tout autre cadre que son « mince volume »[3]. Les érudits ne chercheront donc pas dans cet ouvrage ce que l'auteur s'est délibérément abstenu d'y mettre. Mais le public non initié à la littérature du moyen âge lira avec profit et intérêt cet exposé sommaire et élégant des questions relatives à la légende de Tristan[4].

F. Piquet.

---

1. Il me paraît que la liberté permise vis-à-vis du texte dans une traduction de ce genre va parfois un peu loin. C'est ainsi que *ein wort... daȥ man ûȥ der bühsen nimt* (v. 7948) est rendu par « tous les effets préparés » (p. 57), ce qui laisse dans l'ombre le mot *bühsen*, si important à divers égards. De même la comparaison du Christ avec une manche (v. 15740) n'est pas traduite par « se plie comme une étoffe dont on s'habille » (p. 103) puisque le sens est : tourne au vent comme une manche. De même enfin « ... que les inquiétudes qu'il éprouvait lui venaient de là » (p. 70) n'équivaut pas à ... *waere sô nâhe gênde ein swaere* (v. 917 sq.) dont la signification est : ... que l'amour était un si douloureux tourment.

2. Le chapitre intitulé : Le merveilleux des poèmes de *Tristan*, par exemple, relève certains traits de merveilleux sans les signaler tous. On n'y trouve ni Urgan avec son remède magique, v. 16104 sqq., ni Petitcrû et son origine féerique, v. 15810 sqq., ni le songe de Mériadoc, v. 13515 sqq., qui est tout aussi intéressant, parce qu'il a le même caractère que le songe d'Iseut la Sage.

3. Une comparaison détaillée du texte de Gottfried avec la *Saga* d'une part, avec le fragment publié dans les *Archives des missions littéraires et scientifiques* (dont M. B. ne dit que quelques mots, p. 150, note 1) de l'autre, aurait heureusement complété la comparaison avec *Sir Tristrem* et achevé de mettre en évidence les traits caractéristiques du talent de Gottfried. Mais encore une fois c'eût été là un travail fort long et qui ne rentrait pas dans le plan de M. B.

4. On est surpris de voir M. B. paraitre ajouter foi à la déclaration de Gaufrei de Monmouth, d'après laquelle ce dernier aurait puisé les éléments de son *Historia*

Pierre Brun. **Autour du dix-septième siècle.** Grenoble, librairie dauphinoise, H. Falque et F. Perrin, 1901, un vol. in-16 de VII-408 pp.

Sous ce titre un peu vague, *Autour du dix-septième siècle*, M. Pierre Brun, auteur d'une thèse distinguée sur Savinien de Cyrano Bergerac, a réuni en volume, « soigneusement » révisées et corrigées, une douzaine d'études littéraires qu'il avait déjà fait paraître en diverses revues, mondaines ou savantes.

Il faut tout d'abord mettre à part la dernière de ces études, que les érudits ont pu lire dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, et qui tranche sur le reste de l'ouvrage par son caractère sèchement analytique non moins que par son étendue. C'est une incursion *à travers les manuscrits inédits de Tallemant des Réaux*, trois volumes de composition assez disparate que conserve la Bibliothèque municipale de La Rochelle. De ces papiers, où les œuvres propres de Tallemant se mêlent aux pièces en prose et en vers par lui recueillies, M. B. a montré tout ce qu'on peut tirer, non seulement pour mieux connaître l'anecdotier souvent cynique des *Historiettes*, auteur insoupçonné d'une tragédie d'*Œdipe*, — mais encore et surtout pour démêler plus sûrement, en pénétrant dans certains de ses « dessous », la véritable physionomie, politique et religieuse, littéraire et sociale, de ce qu'on est convenu d'appeler le grand siècle.

Les autres études sont plus resserrées, plus synthétiques — et plus vivantes. M. B. a voulu, nous dit-il (p. VI), indiquer « l'intérêt qu'offrirait l'étude de la préciosité, du burlesque, du libertinage, et de l'alliage à doses inégales de ces trois éléments hétérogènes, mais non contradictoires, dans les auteurs de second ordre ». A vrai dire, dans le livre de M. B., on ne voit nulle part très bien cet « alliage », si ce n'est peut-être dans son étude sur *Adrien de Montluc, comte de Carmain, dit Cramail*, un type curieux de gentilhomme littérateur à cette époque; mais en revanche, considérés isolément, les trois défauts particuliers du XVII^e^ siècle sont bien mis en lumière. Le morceau sur *Dassoucy* vaut plus qu'un simple « portrait » individuel : il contient une excellente définition du *burlesque* (pp. 52-53). Et j'en dirai autant du morceau sur *Pavillon*, où sont finement détaillés les traits constitutifs de la *préciosité* (pp. 212-213). Au *libertinage* appartiennent, avec l'étude d'ensemble sur *les libertins*, qui ouvre le volume, les croquis détachés où l'auteur analyse, dans *Ninon de Lenclos* et *l'abbé de*

---

regum Britanniae « à une source populaire », p. 33. Je ne crois pas qu'il soit exact de dire que « le frère Robert (auteur de la *Saga*) moralise volontiers et parfois hors de propos », p. 160. Pour la partie où la comparaison avec Gottfried est possible, c'est-à-dire pour les deux tiers environ de l'ouvrage, je n'ai relevé, hors l'exemple cité par M.B., quelques réflexions sans grande importance (ex. chap. XXIII, XXVII, LIII), aucune sentence qui ne soit déjà dans Gottfried, par conséquent dans l'original, alors qu'il existe de nombreux cas du contraire.

Chaulieu, les divers éléments du libertinage de pensée et de mœurs. On ne sait trop dans quelle catégorie faire rentrer les pages où M. B. nous expose, d'après ses *Lettres philologiques*, les idées littéraires et pédagogiques de *Roland Desmarets*, le frère aujourd'hui très obscur du fameux Saint-Sorlin, — ni celles qu'il consacre à *Pierre Bertrand de Mérigon*, professeur totalement oublié de langues hébraïque et grecque en l'université de Paris, — ni même celles qui font revivre en Boursault, connu comme homme et comme poète, un lointain précurseur du journalisme contemporain. Mais il n'importe : le cadre ici nous est de peu. L'essentiel est que M. B., en redonnant un peu de vie à tous ces disparus, nous ait montré le trait vraiment original de chacun d'eux. A cet égard, son œuvre est d'une instructive lecture. La série des individus dans lesquels il incarne un *type* de l'époque se présente à nos yeux bien nette et bien vivante, et tel de ses portraits, celui de *Maynard* par exemple, le type de l'*homme de lettres*, personnel, vaniteux, quémandeur, mécontent, ayant en dégoût la province, épris d'honneurs et de réclame, — celui surtout de *Saint-Amant*, un type remarquable de *goinfre*, qui ne vit que pour la « crevaille », se détache avec un relief véritablement saisissant. Les médaillons de M. B. sont bien « à couleurs vives », et c'est là ce qui donne à son livre un intérêt si savoureux.

Pourtant, je ferai mes réserves. Il me paraît qu'à force d'avoir fréquenté les recoins du grand siècle, M. B. a quelque tendance à vouloir l'absorber, l'englober tout entier dans ce qui fait l'objet de ses ordinaires préoccupations. L'étude sur les libertins est à ce point de vue singulièrement significative. Dans cette longue, trop longue énumération de libres esprits, assez arbitrairement groupés en trois principales classes, — libertins du monde, libertins philosophes, libertins politiques, — M. B. fait rentrer tout le xvii^e siècle, ou peu s'en faut. Libertins, Patru l'avocat, et le sceptique Huet, évêque d'Avranches, et Mme de Sévigné, la liseuse de Montaigne, — sans compter Vauban, et Boisguillebert, et le doux Fénelon lui-même. Je me demande alors ce qui peut bien rester du xvii^e siècle en dehors du libertinage, une fois réservés Pascal et Bossuet et Boileau. Encore Pascal est-il honoré du titre de « libertin » (p. 20) pour avoir écrit les *Provinciales*. Par contre, M. B. est sévère pour l'auteur des *Pensées*, « formidablement faible et bas sublimement » (p. 17), comme il l'est pour Bossuet, pour Massillon, pour tous ceux qui ont combattu le libertinage et les libertins. Semblablement, il ne pardonne pas au législateur de l'*Art Poétique* ses attaques aussi « virulentes » qu' « inconsidérées » contre le genre burlesque (p. 59), et c'est avec une joie maligne qu'il confond « Nicolas » parmi les « critiques myopes » qui n'ont voulu voir du grand siècle que les « perruques poudrées » et les « raffinés sentiments » (p. 51). Il y a là du parti pris, c'est évident, et je préfère M. B.

quand il rend aux auteurs secondaires la justice qui convient, sans manquer aux écrivains « impérissables ».

On aurait tort de juger le style de M. B. d'après cette phrase un peu pénible et prétentieuse de la préface, sur les « oubliés » et les « méconnus » (p. v) : « Certes, avant ces dernières années, ils ont bénéficié d'une quelconque condescendance, en laquelle entrait un peu du dédain héréditaire ; toutefois, il fut temps sans doute que, depuis deux ou trois lustres, la mode, cette déesse sans athéiste, vint au secours des modestes érudits qui ouvraient de ce côté une route à explorer. Cette route, — on m'accordera la faculté de l'écrire,— j'y suis entré en pionnier, alors que je m'efforçais à ériger le buste de ce S. de Cyrano Bergerac, que, depuis, le théâtre a fait à travers le monde connu et acclamé. » Que le lecteur se rassure et passe outre. M. B., Dieu merci, n'est pas coutumier de ce genre d'écrire, et son style, pour être un peu tendu parfois, n'en est pas moins de franche allure, très incisif, très coloré, bien personnel. Je l'ai déjà dit et je le redis : les portraits sont enlevés d'une touche vigoureuse, et je ne saurais mieux exprimer ma pensée qu'en disant qu'ils m'ont rappelé par instants la manière de Th. Gautier dans ses *Grotesques*.

Une critique en terminant. Je ne sais pourquoi M. B., « comptant sur l'intelligence des lecteurs » (p. vi), a confondu de parti pris avec son texte, sans les placer entre guillemets, la plupart de ses citations. Je ne vois pas ce qu'on y gagne. Si c'est pour éviter l'appareil scientifique, je crois que c'est là une erreur. Les guillemets, en pareils cas, sont des garants d'exactitude. D'autre part, comme M. B., dans ses transcriptions, conserve scrupuleusement la graphie des auteurs qu'il cite, rien n'est plus disparate et plus désagréable que de voir ainsi, dans la même phrase, sans que rien fasse le départ, l'orthographe moderne et l'orthographe ancienne.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est d'un réel profit. M. B. écrit quelque part, dans son étude sur Boursault : « Ce xvii^e siècle, qu'on veut voir si *un*, a été une période troublée par des divergences, des dissentiments et des polémiques de tout ordre » (pp. 140-141). Rien de plus juste et de mieux dit, et si depuis longtemps nous n'en étions certains, M. B., par son nouveau livre, nous aurait démontré clairement la vérité de cette idée. Remercions-le, du moins, de l'avoir une fois de plus fortement confirmée.

Henri Chamard.

Éléments d'une Psychologie politique du Peuple américain, par Émile Boutmy, membre de l'Institut, in-12, 366 p. Paris, Armand Colin. 1902.

M. Boutmy appartient à une école d'historiens et de philosophes pour laquelle l'analyse ne vaut qu'à la condition d'être complétée par

la synthèse. L'étude psychologique d'un peuple suppose, en effet, une double opération de l'esprit ; il ne suffit pas d'examiner trait par trait la physionomie du peuple, il faut ensuite la recomposer en son entier. Une pareille tâche demande, outre les qualités spéciales au savant, des audaces d'homme d'imagination et de penseur. Ces *Éléments d'une Psychologie politique du Peuple américain* sont comme la suite de l'*Essai d'une Psychologie politique du Peuple anglais* paru l'année dernière [1]. Après la métropole, il convenait d'étudier l'ancienne colonie, devenue métropole à son tour, rameau puissant détaché du tronc et qui menace de l'étouffer sous l'exubérance de sa floraison. Le mot *Éléments* qui figure dans le titre à la place du mot *Essai* implique sans doute dans la pensée de l'auteur que cette nouvelle étude est moins achevée que la première. Tel qu'il est, fait d'articles détachés, écrits à diverses époques, mais corrigés à la lumière des événements récents et habilement fondus, le livre est des plus précieux pour ceux qui cherchent à se renseigner sur une nation appelée dès maintenant à influer sur les destinées de la démocratie en Europe, et qui préfèrent à une compilation de documents et de statistiques, photographie exacte, il est vrai, mais morte, un portrait vivant où le burin tenu par une main d'artiste a su glisser sur le trait secondaire, pour enfoncer le trait dominant.

Dans un chapitre préliminaire où M. B. passe en revue les ouvrages sur l'Amérique qui font autorité, surtout l'admirable livre de Tocqueville et le grand travail de Bryce, M. B. expose sa méthode. Après avoir étudié « l'individu », cellule isolée dans le grand corps politique, puis le « milieu », c'est-à-dire le pays, il voudrait observer « la rencontre, le choc, l'adaptation entre cet homme et ce milieu ». Le pays est un immense territoire inoccupé, que l'homme est tout d'abord obligé de mettre en valeur. La société américaine, avant donc d'être historique ou politique, sera économique. Cette loi, il faudrait en vérifier les effets dans les divers départements d'ordre spéculatif, philosophie, arts, sciences ; c'est d'elle que doivent dépendre la constitution de la famille et l'organisation de la propriété ; c'est sous son impulsion que les hommes se groupent en associations, fondent des églises, des universités, des villes ; ce sont ses effets que l'on observe dans chaque rouage des états de la fédération et de l'État américain lui-même.

Cette méthode est appliquée dans quatre chapitres successifs : dans un premier chapitre, l'auteur étudie la population et les divers éléments qui la composent, Puritains de la Nouvelle-Angleterre, immigrants du XIX^e siècle, noirs émancipés. Un second chapitre consacré à la nation et à la patrie explique l'idéal patriotique. Le caractère américain porte l'empreinte que lui ont donnée les pèlerins de la

1. Voir *Revue Critique*, 24 juin 1901, pp. 493-496.

Mayflower; dans l'édifice composite qu'est la nation américaine, le puritanisme est le ciment qui relie encore les divers matériaux ; les Américains modernes sont unis, par une communauté non de sentiments religieux, mais de traditions et d'ambitions, dont l'origine remonte au XVII[e] siècle. Pour le Puritain qui abandonnait alors l'Angleterre sans esprit de retour, l'idéal semble avoir été d'organiser une société nouvelle qui pût servir de modèle aux sociétés européennes. D'essence « démocratique et populaire [1] », elle offrirait le spectacle nouveau « d'une nation sans roi et d'une église sans évêque ». Or l'Américain d'aujourd'hui, d'après M. B., « se considère comme ayant charge de faire voir au monde le type d'une société nouvelle : une grande démocratie, sage, puissante et prospère ».

Vraie démocratie en effet, puisque l'État en Amérique n'a eu pour se former, ainsi que M. B. l'explique dans son troisième chapitre, ni le prestige d'une royauté, ni le danger et la gloire des luttes extérieures. C'est l'individu qui a construit l'État graduellement. On assiste à ces pactes sociaux que les publicistes du XVII[e] siècle reculaient aux premiers temps de l'humanité. Un groupe d'hommes a fondé la *township*, la cité; d'un groupe de cités qui font alliance sort l'état ; et la fédération des divers états a formé enfin l'État américain.

Si la note admirative a dominé jusqu'ici, la note critique apparaît quand l'auteur aborde en détail l'organisation du gouvernement. Or, le but que se propose M. B. n'est ni de résumer, ni de commenter M. Bryce, il étudie « les notions comparées de l'État en France et en Amérique ». Ce troisième chapitre est donc le centre, le point principal de son travail. Pour M. B., les Américains ont un gouvernement détestable et nous commettrions la plus lourde des erreurs en leur empruntant sans examen quelque particularité constitutionnelle. Seule une société économique, jeune et vigoureuse, s'accommode d'une pareille constitution : « la vigne américaine n'est pas exempte de phylloxéra, mais elle le nourrit sans dépérir » ; nous savons trop bien que nos vignobles n'y ont pas résisté.

Quels sont les défauts de cette constitution? Son incohérence et son impuissance. L'auteur a multiplié les exemples. Un seul nous suffira : la législature des états possède tous les pouvoirs qui ne sont pas mentionnés expressément dans la charte d'une ville. Elle joue par conséquent, vis-à-vis de cette ville, le rôle d'une administration supérieure ; seulement elle ne dispose d'aucun argent pour la renseigner ; son pouvoir s'exerce au hasard de ses votes ; et ce n'est pas toujours une Providence céleste qui dirige ce hasard. Une compagnie de tramways veut-elle obtenir une concession ? Les principaux intéressés, c'est-à-

1. Le mot est de Roger Williams, le fondateur de Rhode Island (*Rhode Island Records* I, 112. Voir *Gooch. Eng. democ. ideas in the XVII th. century* p. 85).

dire les habitants, sur lesquels retombera la charge éventuelle des taxes que peut entraîner la concession, ne sont ni consultés ni prévenus. Un petit groupe de politiciens a pris l'affaire en mains. Ils n'ont besoin pour réussir que d'un vote de la législature obtenu par les artifices que supposent les mœurs parlementaires américaines. « Ainsi aucun pouvoir n'est chez lui à sa place et dans son rôle. Chacun fait autre chose que ce qu'il est apte à faire. On ne peut donc pas s'imaginer un gouvernement plus faible et plus entravé. »

Le quatrième chapitre est consacré à la religion et à l'idéal. M. B. y critique avec une certaine sévérité l'ouvrage de M. C. Jannet, *Les États-Unis contemporains*, et dénonce l'erreur courante en France des progrès de l'Église catholique aux Etats-Unis. « Le catholicisme est surtout la religion des Irlandais et des Franco-Canadiens, qui l'apportent avec eux et la gardent fidèlement. Il paraît s'accroître juste dans la mesure de leur immigration ». Il est vrai que l'action du puritanisme, en tant que doctrine religieuse, va en s'affaiblissant, comme pour l'Anglais du XVIII[e] siècle, la religion pour l'Américain moderne, dépouille son élément mystique, se réduit à des préceptes moraux [1].

Le dernier chapitre sur l'impérialisme américain est une des choses les plus fortes que M. B. ait écrites. « L'impérialisme est un état psychologique qui a commencé à paraître en Europe vers 1860. L'Allemagne l'a éprouvé la première ; puis il a gagné l'Angleterre, la France, et a enfin traversé l'Atlantique pour s'épanouir aux Etats-Unis. » Ce sont là des paroles de philosophe, capable d'observer les événements à une hauteur et à une distance où la vision est d'autant plus nette qu'elle n'embrasse que les contours généraux des objets. L'impérialisme européen présente trois caractères : « un désir extraordinaire » de conquête et de domination, une croyance mystique aux destinées providentielles de la nation (surtout en Allemagne et en Angleterre), la glorification de l'armée (surtout en Allemagne et en France). L'impérialisme américain revêt un caractère tout différent : la convoitise existe et le sentiment d'une supériorité qui paraît à certains moments de l'infatuation, mais l'élément mystique et le culte de l'armée sont absents.

L'impérialisme, en Amérique comme en Angleterre, provient de la soudaine prépondérance politique d'éléments incultes et grossiers. Les États de l'Ouest, peuplés d'immigrants, exigent des hommes d'état la même politique de conquête brutale que la populace anglaise à laquelle des lois récentes ont accordé le droit de suffrage.

---

1. Parlant des baptistes et des méthodistes, M. Boutmy ajoute : « Longtemps persécutés et traqués, entrés en scène plus d'un siècle après les presbytériens et les congrégationnalistes, etc. » (p. 300). Il y a ici une légère erreur. Les Baptistes paraissent dans les colonies américaines dès le règne de Charles I[er], plus d'un siècle par conséquent avant les méthodistes. Le plus illustre de ces Baptistes, Roger Williams, arriva en Amérique en 1631.

Des moralistes assez mal informés ont prédit à l'Amérique le châtiment de sa convoitise : l'impérialisme doit fortifier le pouvoir exécutif et l'armée. Déjà ils entrevoient dans le Nouveau Monde les excès d'une dictature militaire. M. B. montre l'inanité de ces prédictions, et son livre se termine sur une note optimiste, que justifie d'ailleurs assez l'humeur confiante du peuple américain.

M. B. dit au début de son livre que le régime parlementaire suppose pour bien fonctionner une oligarchie et que les Américains seuls sont en train de résoudre le problème d'une démocratie parlementaire. Il nous invite donc à observer leur œuvre. Son appel semble avoir été entendu. Les remarquables ouvrages de M. W. Wilson sur le *Gouvernement congressionnel*, de M. Bryce sur la *République américaine* viennent d'être traduits, comme nous l'apprend M. Bouvier, le distingué professeur de la Faculté de Droit de Lyon, dans une brochure fort intéressante (*Études et documents sur le droit public américain*. Paris. Pichon. 31 pp.) « Je n'insisterai pas, dit-il en parlant du droit public américain, sur la nécessité de connaître très exactement un pareil sujet ». L'ouvrage de M. Boutmy est la meilleure introduction à cette étude, parce que l'esprit y trouve des idées directrices sans lesquelles il risque de se perdre dans le détail.

Ch. BASTIDE.

La lettre du **Complément du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par Frédéric GODEFROY. 98e, 99e et 100e fascicules. Librairie Emile Bouillon, Paris.

Beaucoup de mots que tous les dictionnaires donnent avec un historique insuffisant et même sans historique ne figurent pas dans ces trois fascicules. J'en citerai un certain nombre, non pour critiquer les laborieux continuateurs de Godefroy, mais pour montrer combien leurs lectures doivent être nombreuses et variées afin de faire moins d'omissions. C'est avec plaisir que nous les avons vus mettre à contribution Jean de Vignay, Raoul de Presles, et bien d'autres vieux auteurs inconnus à Godefroy, qui m'ont servi à enrichir l'historique du *Dictionnaire général*, mais ils s'y sont pris trop tardivement. Les mots suivants, qui manquent à la lettre S, sont plus ou moins antérieurs au XVIe siècle, comme : « Sablonnier, vendeur de sablon, salébreux, que donne Littré avec un ex. de Fénelon, sadinet (XIVe s.), salivaire, salleran, sampang, sanctifiant (XIVe s.), sang-froid au lieu de froid-sang, santon (1512), sarde, sarisse, scélératesse, sénatorial, sensément (XIVe s.), servilité, siccatif (1531), socialement, soi-disant (XVe s.), soierie (1404), date à remarquer, sommiste, sondeur, qui a dû être en usage depuis longtemps, car on trouve en 1394 : « Trois ancres, une longe *sonderesse* ». Ajoutons encore : Soucrillon (1447), sous-chantre (1499,) souchever, sous-ferme, sous-fermier, sous-principal, sous-tendu

(1556), stellaire, stimulation (1330), stupéfiant, subordonner (xv^e s.) employé par Chastellain, subsistant, substitutif, sudation (1547), ces deux derniers donnés comme néologismes par le *Dict. général;* sud-ouester, supprimable, suppéditer, fréquent au xvi^e s., au sens de « fournir », et que Darmesteter a cru être très moderne dans cette acception. On trouve suréminent, surnaturel dès le xv^e s., sursis, en 1335. Entre les mots savants proprement dits, manquent encore ceux-ci : savantissime, scélotyrbe, schène, scorpène, sémantique sous la forme *symantique*, mot qui a fait fortune grâce à M. Bréal, qui l'a ressuscité de nos jours; sémiotique, sotadique, sphériste, sphérule, stellionataire, stercoral, et, ce qui surprendra peut-être, synallagmatique en 1603. Quelques-uns de ces mots ont été admis comme sardanapalisme, sardanapalique, scatophage, stichomantie : est-ce qu'ils y avaient plus de droit que salomonique, sodomisme, spermophage, galophage, hylophage, sycomantie, sternomancie?

J'arrive maintenant aux mots dont l'historique ne remonte pas assez haut. On rencontre au xii^e s. : sablonnière, saigneur, sandale, savant, « Par le spirit Dieu mult sunt savant », adjectif fréquemment employé avant le xvi^e s.; scapulaire, semainier, septante, serein, adj., session, sybille, siphon au sens de trombe, sourciller, subreption et susdit.

Au xiii^e s. : saurage, scribe, secte, sensiblement, spatule, spécialité, suscription.

Au xiv^e s. : sagace, salique, salubre, saphirin, scillitique, sciure, sculpter, secrétion, ségréger, septièmement, sertir, simoniaque, sinistrement, social au sens moderne, socratique, sodomitique, sollicitation, sortable, sous-chevron, splendide, stable, stigmate, stoïque, subjugation (1327), subside (1328), subsistance, subvenir, succinctement, suggérer, suspens (en), synecdoche.

Au xv^e s. : Saper, scandaleux, sédentaire, serin, sexte, sonant, souchet, souris², spode, supportable, surdité. Pour le xvi^e s., j'omets beaucoup de mots dont il y a des exemples plus ou moins antérieurs à ceux qui sont cités dans le *Complément*, comme sacrificateur en 1512, soutien en 1526, sangiac en 1546, sapeur employé par Ronsard longtemps avant 1588, etc. Je dirai seulement qu'on trouve un demi-siècle avant Cotgrave : saleté, sabbatique, sandaraque, saugrenu, scinque, sébile, stalle, sectile, sévir, sous-maître. J'ai du plaisir à dire qu'après avoir lu et relu les nombreux articles contenus dans ces trois fascicules, j'en ai trouvé très peu qui soient à corriger ou à compléter. *Sablonner :* l'exemple extrait de La Curne « sablonner des lices », que Littré reproduit aussi en essayant de l'expliquer, n'est pas admissible. Il faut lire, d'après l'édition donnée par Prost : « Le trezorier du dit seigneur qui a payé la façon du champ applanyer, unyr et *sabellonner*, des lices, des chaffaux, etc. » Les citations de La Curne ont très souvent besoin d'être vérifiées sur les textes. *Sacrer :* « sacrant maints vœux à son nom immortel ».

— *Saison :* « pour la saison chacier avant », pour tuer le temps. — La « grise saison », la vieillesse. — *Saligot :* il fallait ici corriger l'article du Dictionnaire où Godefroy a expliqué ce mot par « salaison ». — *Salpêtre*, fém. : ung sol pour livre sur la salpetre ». — *Salutation*, au sens religieux de « salut » : « les choses nécessaires à ta salutation spirituelle ». — *Sanglier*, machine de guerre : « l'engin appelé saingler. — Vieil engin appelé sanglier ». — *Sanguin :* « gaules de sanguin. — Nous pouvons lier de genestes, de sanguins, de bouleau ». — *Savate :* « Jouer à la savatte parmi les rues ou à frappe-main. — Les fermiers de la vicomté sont tenus de faire mettre en bon état les banquarts, les savattes et cordages servants au dit poids ». J'avoue que *savatte* dans le dernier ex. est pour moi très obscur. — *Saupoudrer :* manquent les formes surpouldrer, suppoudrer. — *Sauter*, subst. : « et va presque imitant le sauter d'un bouffon ». — *Savonnier, ère :* « lanaria, l'herbe au foulon, ou l'herbe savonnière ». — *Sauvage :* » grans caillaux sauvages dont nous feismes taillier gamais ». — *Sauvagine :* « en ce transmarchement les arbres perdent leur sauvagine et malice ». — *Saupiquet*, propos libre, salé : « Contes un peu gras en saupiquez ». — *Scrupule*, s. f. : « ces sottes scrupules », écrit Branthôme. — *Scrutin :* l'ex. cité n'est pas de J. Bouchet, mais de Colin Bucher; au sens actuel, j'ai un ex. de ce mot à la date de 1594. — *Seigle* est souvent féminin au XVI^e^ s. : « frappez dessus comme sur seigle verde », est-il dit dans Rabelais. — « Le froment, la seigle. — La seigle blanche ». — *Sembler*, comparer : « ki petit et tort menton ont sunt envieus et chiaus puet on a sierpent sembler ». — *Sente*, moyen : « comment de parler trouva sente ». — *Sentir :* « sentir le hareng pourry », sentir le huguenot. — *Sergent* désigne je ne sais quel meuble de cuisine : « deux serjans a rost et deuz grans broches de fer ».— *Serre-tête :* « ornement perleus qu'ils nomment serre-testes ». — *Singe*, agrès de navire, ce qui est une très vague explication : « des singes, cabestans, tours et guindaulx ». — *Somnolent*, qui invite au sommeil : « lict somnolent, lict venerable ». — *Sorcier, ère*, adj. : « oraisons sorcieres. — Une main sorciere », adjectif plusieurs fois aussi employé par Ronsard. — *Souffler :* « l'un allumant ses vains fourneaux... souffle en deux mois le meilleur de son bien ». — *Souhait :* « elle estoit si belle et si gracieuse que droit souhet ». — *Souillon, onne :* « une villageoise et souillonne ». — *Sourd :* « quand on les charpente (l'orme et le fresne), ils se trouvent molz et sourdz à la doloire ». — *Sourdaud :* « Le dict nombre sourdault ». — *Soutane :* « prendre la soutane à la romaine », c'est-à-dire la soutane qui n'allait que jusqu'aux genoux. — *Spectacle :* « un exspectacle pour lire, bordé de leton. — Sphère, masc. : le royal sphere ne peut perir pour un corps retrograde ». — *Stigmate*, fém. : « Celuy que Dieu avoit tant aimé qu'il l'a honoré de ses saintes stigmates ». — *Strapontin*, extrapontain dans Branthôme. — *Sucrin :* « plasfornés, popelins, succrins et tartinerie de four ».

A. DELBOULLE.

GIANNINI (Giovanni). **Canti popolari toscani scelti e annotati.** Florence, Barbèra, 1902. In-32 de XXVII-493 p. 2 fr. 25.

Le recueil de M. G. se rapporte à un ordre d'études très en faveur de nos jours par tout pays, mais surtout en Italie, où l'esprit régional redouble la curiosité pour la vie populaire. On possède depuis assez longtemps des collections spéciales aux diverses contrées de la péninsule, même à la Sardaigne dont les folkloristes n'attendaient d'abord rien ; il y a, du reste, aussi une anthologie extraite, et fort judicieusement, de tous les dialectes par Mlle Eugenia Levi, sous le titre de *Fiorita di Canti tradizionali del popolo italiano* (Florence, Bemporad, 1895).

M. G. était particulièrement désigné pour nous donner la fleur des chants de la Toscane, car voici quinze ans qu'il les étudie. Son recueil est des plus attrayants, et il a tâché de le rendre aussi instructif qu'agréable. D'abord dans ses notes (que malheureusement il rejette à la fin de chacune des divisions du volume), il explique les formes ou locutions qui s'écartent de l'usage général, quoiqu'il semble que le peuple toscan ait eu le bon goût, dans ses chants, de ne point se complaire comme les bourgeois de Florence à ces expressions qui n'ont cours que dans un rayon de quelques kilomètres. Il indique la commune où a été recueilli chaque morceau et les ressemblances avec des chants d'autres provinces d'Italie.

Je lui adresserai seulement quelques critiques. Glissons sur un premier point : on aimerait à savoir à quelle époque remontent ceux de ces chants dont on peut retrouver la trace dans le passé ; mais il serait peut-être injuste de reprocher à M. G. de ne pas s'être imposé ce surcroit de labeur. Au contraire, son plan eût pu être aisément modifié. Il nous donne une idée charmante mais incomplète du peuple toscan. Ses villageois expriment l'amour avec une simplicité exquise, même quand elle est ingénieuse (pour la naïveté touchante, v. les nos 79, 90, 91, 102, 203 ; pour la finesse, v. les nos 15, 16, 67, 72, 341, 344, 447, 504) ; rarement passionnés, ils sont plus rarement encore maniérés ou emphatiques. Mais enfin l'amour s'exprime-t-il toujours avec cette pureté et d'autre part occupe-t-il toute leur âme ? Sur le premier point, M. G. a certes fort bien fait d'écarter tout ce qui eût choqué la bienséance, et quelque part, à propos des *indovinelli*, il reconnaît qu'en Toscane comme ailleurs ils donnent à plaisir un air d'obscénité à des sens très innocents. Seulement, il eût fallu tout d'abord avertir nettement le lecteur et ajouter qu'en fait, dans la poésie populaire de la Toscane, la trivialité n'est pas plus absente que la licence ; la vraie originalité en consiste, non à être toujours irrépréhensible, mais à l'être quand elle le veut. Sur le deuxième point, M. G. nous dit incidemment que les chants narratifs de la Toscane proviennent de la France, de la Catalogne ou tout au plus du Piémont : observation fort juste et qui

fait souvenir que l'Italie a traduit ou paraphrasé pendant deux siècles nos poèmes épiques avant d'en composer d'originaux. Mais ne souhaiterait-on pas de savoir ce que les grands événements de ce siècle ont inspiré au peuple toscan? Sans doute une chanson politique est une pièce de circonstance qu'on oublie bientôt, mais elle a son prix. M. G. nous en donne une (nº 195) où une amoureuse sollicite de l'avancement et surtout des soins pour son fiancé, de complexion délicate, que réclame Victor-Emmanuel, *qui veut la meilleure jeunesse du pays :* est-ce seulement sur ce ton que la Toscane a parlé des *pattrie battaglie ?* ce n'est pas probable. De même, dans les morceaux qu'a choisis M. G., il n'est presque jamais parlé des travaux du laboureur; la femme aimée n'est réellement une paysanne que dans les pièces notées 1, 238, 252, 412. Au contraire, dans les chants populaires de la Romagne, les allusions à la vie des champs sont assez fréquentes. Ce contraste tient-il à la réalité ou aux préférences de M. G.? Il eût été bon de le dire. En supprimant un certain nombre de pièces d'amour assez insignifiantes, on eût pu en citer d'autres, de caractères variés, qui auraient ajouté à l'intérêt littéraire l'intérêt ethnographique.

M. G. a du moins fait preuve de science, de goût, et son recueil, qu'on feuillette avec beaucoup de plaisir, fait sentir en un instant la différence qui sépare la poésie populaire italienne de la nôtre qui tient moins à l'expression élégante et davantage à l'art de suivre un récit ou de présenter une idée sous diverses faces.

Charles Dejob.

— Mme M. Vessélovski a donné (Moscou, 1901) une jolie traduction du *Rouet des Brumes* de Georges Rodenbach, précédée d'une étude brève, mais juste que M. G. Vessélovski a consacrée au poète du *Silence*. — J. L.

— Le nom de Maxime Gorki fait prime sur le marché russe. Durant plusieurs mois de 1901, il fut impossible de se procurer, un peu loin des capitales, tel volume de ses œuvres. La troisième édition (à fort tirage) des œuvres complètes en 4 volumes a paru à Saint-Pétersbourg à la fin de 1901. Les éléments dont on dispose maintenant sont suffisants pour se faire une idée de ce romancier dont ses compatriotes se sont subitement engoués comme nous avons fait de Senkièvitch. La qualité maîtresse de Gorki semble consister dans un réalisme très orné et très arrangé. Son principal défaut réside dans la monotonie, et dans le perpétuel souci de souligner une philosophie de la vie chez ses moindres personnages; en outre, son interminable et ennuyeux roman *Foma Gordièev* montre bien qu'il n'a pas la vigueur d'esprit nécessaire pour concevoir une œuvre étendue. Mais, en revanche, quelles jolies choses que *Tchelkache; Sur le radeau;* et même que *les Gens d'expérience* (*Les Vagabonds*)! — J. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juillet 1902.

M. Salomon Reinach essaye de montrer que la mort d'Orphée, mis en pièces par les femmes de Thrace, a tous les caractères d'une légende fondée sur un sacrifice rituel. L'antiquité a connu des traditions analogues où le héros divin est non seulement déchiré, mais dévoré pour être ensuite pleuré par ceux mêmes qui l'ont mis à mort, et ressusciter avec les attributs d'un dieu. De ces héros, le plus semblable à Orphée est Dyonisos Zagreus, qui appartient aussi à la mythologie de la Thrace: Zagreus, sous la forme d'un jeune taureau, est déchiré et dévoré par les Titans. Là paraît le caractère primitif de ces histoires de sacrifices dont la victime est un animal sacré; la substitution d'un homme à l'animal est l'effet d'une exégèse postérieure, qui n'admettait plus, du moins dans la même mesure, le caractère sacré des animaux. C'est le sacrifice rituel du bouc (*tragos*), suivi de lamentations, qui a été l'origine de la *tragédie* antique. Or, dans les cérémonies de ce genre, les fidèles avaient coutume d'imiter, en se déguisant, l'animal sacré qu'ils sacrifiaient. Si l'on applique cette observation au mythe d'Orphée, on remarquera que, dans les monuments figurés, Orphée porte une dépouille de renard et que les femmes thraces qui le sacrifient s'appellent *bassarides*, parce qu'elles portaient des peaux de renard (*bassareus* signifiait *renard* en thrace). Donc, si Dionysos est un taureau, Orphée est un renard, et le point de départ du mythe est le sacrifice du renard, *totem* rituel des Bassarides de la Thrace.

M. Bouché-Leclercq commence la lecture de son mémoire sur l'origine du culte de Sérapis.

M. Gsell signale une découverte récemment faite près de N'gaous (département de Constantine), par M. Jacquetton, administrateur de la commune mixte des Ouled-Soltane. Sous l'autel d'une chapelle chrétienne, M. Jacquetton a trouvé trois vases et un curieux coffret en marbre qui, comme l'attestent les inscriptions accompagnant ces objets, contenaient des reliques de saint Julien, de saint Laurent, de saint Félix et de saint Pasteur. Ces reliques furent déposées en cet endroit, en l'année 581, par Colombus, évêque de l'*ecclesia Nicivensis*, c'est-à-dire de l'église de N'gaous.

M. Edmond Pottier commence la lecture d'une notice sur les fragments d'un vase grec trouvé à Suse, dans les fouilles de M. de Morgan.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 28 juillet — 1902

Johannes Kirchner. **Prosopographia attica.** Tome I (A à K). Berlin. Reimer in-8° de 603 p. Prix : 24 m.

M. Kirchner s'est proposé de dresser la liste de tous les Athéniens (et Athéniennes) qui ont vécu dans l'intervalle compris entre l'institution de l'archontat décennal et l'empire romain. Cette liste contient, pour les lettres A-K, un total de 8,959 noms, relevés dans les auteurs, dans les inscriptions et sur les monnaies. Quelques-uns ne devraient peut-être pas y figurer ; car, lorsque le démotique du personnage n'est mentionné nulle part, il est parfois difficile de savoir si l'on se trouve en présence d'un citoyen d'Athènes. Mais, dit M. K., « errare hic illic maluimus quam homines, quorum origo attica nobis quodammodo probata videretur, ab hoc onomastico segregare. » Par contre, je me demande pour quel motif il a exclu des gens comme Artémis ἐ[κ Π]ε[ι]ραιῶς (CIA, II, 834b, col. I, 64) ou Héracleidès ἐκ Σκαμ[β]ωνιδῶν (IV 2, 834b, col. I, 17). J'ajoute d'ailleurs que ces omissions sont excessivement rares.

Pour la plupart de ces individus, le nom seul est connu. Mais il y en a aussi un grand nombre auxquels il a été possible de consacrer une notice étendue. Dans ce cas, M. K. ne s'est pas cru obligé de donner une biographie complète de l'homme, et d'autre part il ne s'est pas contenté de réunir les principales références. Entre les deux systèmes, il a adopté un moyen terme. Sa préoccupation s'est surtout portée sur la chronologie. Il s'est appliqué à déterminer la date de la naissance, de la mort et des principaux événements de la vie de chacun. Il ne pouvait naturellement entrer dans des discussions approfondies sur tous ces points ; il s'est borné à signaler les textes essentiels, ainsi que les ouvrages modernes où ils sont élucidés, et il y a joint sa propre

solution. A ce titre, l'ouvrage rendra des services inappréciables. C'est un instrument de travail nécessaire pour quiconque étudiera désormais les choses d'Athènes. Il offre sans doute les inconvéniens que présentent tous les répertoires biographiques; dans les questions controversées, on ne sera peut-être pas toujours de l'avis de l'auteur; mais comme il fournit lui-même tous ou presque tous les éléments du problème, rien ne sera plus aisé que de le rectifier, s'il y a lieu. La qualité fondamentale d'un livre de cette nature, c'est l'exactitude jusque dans les plus petits détails; elle existe ici au plus haut degré. Je ne l'ai pas rencontrée une seule fois en défaut dans les articles que j'ai eu l'occasion d'examiner.

Paul Guiraud.

Herondæ Mimiambi; accedunt Phœnicis Coronistæ, Mattii Mimiamborum fragmenta; tertium edidit O. Crusius. Editio minor. Leipzig, Teubner, 1900; 96 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Cette troisième édition des *Mimes* d'Hérondas, donnée par M. Crusius — ou plutôt cette réimpression de la seconde[1] — ne peut avoir son entière valeur que grâce à l'édition *major*, où M. C. doit expliquer et justifier ses corrections et ses restitutions. Elle n'en a pas moins son intérêt et donne lieu à des comparaisons fort instructives. Le déchiffrement du papyrus n'a pas toujours été facile, et la restitution des passages mutilés, qui sont nombreux dans certains mimes, a donné beaucoup de mal aux éditeurs et aux critiques. M. C. est un de ceux qui ont le plus fait pour Hérondas; il a fouillé le texte dans ses moindres détails, il a été l'un des premiers à en donner une bonne édition, il a étudié les personnages, la mise en scène et le développement de chaque morceau, retouchant, modifiant et perfectionnant, pour arriver, si possible, à la mise au point définitive. C'est ce qui fait que cette édition diffère sensiblement de la première; le texte lui-même, je veux dire ce que donne la lecture du papyrus, a subi des changements notables, et les restitutions, là où le goût et l'imagination sont en jeu, sont presque entièrement nouvelles. Le principe général de M. C. est actuellement de rétablir les formes ioniennes, c'est-à-dire qu'en présence d'une forme attique dans le manuscrit il suppose, le plus souvent, une faute du copiste et n'hésite pas à corriger; il admet par conséquent la plupart des corrections déjà proposées, quand elles répondent à ce principe, et à plus forte raison les corrections d'anciennes mains. Nous lisons maintenant I 1 ὄψῃ, I 7 ἀμμίῃ, I 85 σεῦ, III 36 μέζον, V 54 δραμοῦσα, etc. Il y a là une importante question. Nulle difficulté pour des pseu-

---

1. On a supprimé la préface et les indices, sauf celui des noms propres; c'est regrettable.

doïonismes comme ὀρχμεῦσα et IV 89 τεμεῦσα, IV 42 χατασκεύσῃ; de même, lorsqu'il s'agit d'une forme comme τρίς (acc.) I 40 etc., on peut s'appuyer sur le papyrus avec d'autant plus de sûreté que c'est la forme originale, bien que l'ionien use régulièrement du nom. τρεῖς en fonction d'accusatif, cf. τρεῖς I 80. Mais à propos des formes comme ὄψῃ et V 6 βούλῃ, il y a lieu de se demander si l'influence attique n'avait pas donné droit de cité, dans toute la langue, à ὄψει et βούλει (pap. ΟΨΙ, ΒΟΥΛΙ); or, il est certain que la langue d'Hérondas est entamée par l'attique, ce qui n'a rien de surprenant. Si des fautes comme ἡμέραν V 5 ou φρονοῦντα VII 129 doivent être attribuées au copiste, il est bien improbable qu'il soit responsable de tous les atticismes que l'on rencontre; ou alors il ne faut pas conserver V 46 et 78 ὤν ni VII 4 φιλῶ, ni peut-être V 21 μνᾶς, bien que cette forme soit attestée par une inscription de Thasos. Ce qui prouve encore qu'il faut y regarder de près, ce sont des formes comme σαυτήν, σαυτῆς à côté de σεωυτήν, ἑωυτόν, ou bien ποίου II 28, τείχη IV 7, τέσσαρας VII 102, εἰς *pass.*, etc.; toute forme ionienne donnée par le papyrus demande une étude spéciale. Il n'y a pas de moyen terme : ou l'on supposera, comme M. Meister par exemple, qu'Hérondas a écrit en un ionien parfaitement pur, ou l'on admettra l'influence de l'attique. La première hypothèse simplifie la question, il est vrai; mais, étant donnée l'époque d'Hérondas, la seconde me semble préférable. La difficulté de publication est alors plus grande, car il y aura toujours à déterminer dans quelle mesure l'attique peut avoir empiété sur l'ionien; le papyrus doit décider, et l'usage d'Hérondas, et l'épigraphie[1]. Parmi les retouches les plus importantes, il faut signaler la distribution des rôles dans le mime IV, d'après W. Schulze, où les interlocutrices sont Philé et Kynno ; chacune a sa servante, l'une Kokkalé, l'autre Kydilla, personnages muets. Pour les autres conjectures, en particulier celles des mimes VII et VIII, qui sont par endroits très mutilés, on les trouvera ingénieuses, trop ingénieuses peut-être; je ne puis me prononcer sans être mieux informé.

My.

F. Solmsen. **Untersuchungen zur griechischen Laut-und Verslehre.** Strasbourg, Trübner, 1901, VII-322 p.

On peut toujours s'attendre à trouver, dans un livre de M. Solmsen, des observations intéressantes, d'ingénieuses combinaisons et de séduisantes théories; on est toujours sûr de s'y instruire, que l'on soit ou non convaincu par ses discussions. Dans le présent volume, dédié

1. Dans les conjectures, cependant, il ne faut admettre que l'ionien; II 15 ἐρῶ, VII 45 ἀργοῦσ' sont à rejeter; VIII 21 τηρέουσ' n'est pas conforme à l'usage d'Hérondas. — V 51 j'écrirais τείσεις (pap. TICIC).

au professeur Fortunatov de Moscou, il s'agit de l'allongement d'une brève dans certaines successions de syllabes, dans l'ancienne épopée grecque, et en second lieu de quelques phénomènes de métrique et de phonétique dus à la présence du digamma. Les conclusions auxquelles est arrivé M. S. sont d'une part : En présence d'un allongement régulier de ◡ ◡ ◡ ‿ en –́ ◡ ◡–, un autre allongement, à savoir ◡ –́ ◡ ◡, est permis lorsque le mot en question vient à se trouver immédiatement avant la césure bucolique (p. 6), type διίφιλος ; de même pour une série ◡ ◡ ◡ ◡ ◡, qui devient dans la même position ◡ ◡ –́ ◡ ◡ (μαχεούμενος = μαχεόμενος). D'autre part : Le digamma initial n'a jamais eu la propriété d'allonger une finale précédente terminée par une consonne, à la thésis ; et à cette place l'absence de l'allongement par position n'autorise pas à conclure que le digamma était devenu muet (p. 157) ; la raison en est (p. 161) d'abord que cette lettre n'est pas une spirante, mais une semi-voyelle, ensuite que la syllabe précédant le digamma était prononcée avec moins d'intensité qu'à l'arsis, où en pareil cas le F fait position. Ce sont les deux théories capitales de l'ouvrage. Je ne puis en exposer le développement : il faudrait entrer dans la critique des nombreux détails sur lesquels s'appuie M. S. Je me borne à noter combien le second principe, déjà entrevu par Hartel, est important pour la critique homérique. Pour le premier, je ne suis pas plus convaincu par M. S. que je ne l'ai été par M. Danielsson (V. *Revue*, t. XLV, p. 453). L'allongement d'une brève dans des positions déterminées ne peut être nié, et M. S. l'a amplement démontré ; mais je ne saurais admettre qu'il soit dû uniquement à des nécessités métriques ; il dépend de causes antérieures, qui sont du ressort de la phonétique, ou doivent être rattachées à l'analogie. En d'autres termes, si une brève devient longue en poésie, c'est qu'elle peut le devenir en dehors du mètre. Cette réserve faite, je me plais à reconnaître que l'ouvrage, du commencement à la fin, est du plus haut intérêt ; il faudrait appeler l'attention sur chaque page. Signalons, à titre d'exemples, les discussions sur τάγηνον — τήγανον (p. 44 sv.), δείελος — *δεελός — *δευσελός (87 sv.), ἱερός (147 sv.), αὖλαξ et autres formes du même mot (258 sv.), et particulièrement les lumineuses explications des formes οἰέτεας = ὀ-Fέτεας (96 sv.) et ἀνῶ = πτίσσω (p. 272 sv.) avec la conjecture ἀφανεῖ pour ἀφαύει Aristophane *Chev.* 394. Non moins que la métrique, la science étymologique sera redevable à ce nouveau travail de M. Solmsen.

My.

J. von Heyden-Zielewicz. **Prolegomena in Pseudocelli de universi natura libellum**. Breslau, Marcus, 1901, 77 p. (Breslauer philologische Abhandlungen, herausgegeben von R. Fœrster, t. VIII, fasc. 3).

Cette dissertation est un essai sur les théories philosophiques

d'Ocellus de Lucanie et sur les sources auxquelles il les a puisées. On sait que l'opuscule περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως n'est pas l'œuvre de cet antique pythagoricien, mais qu'il a été composé probablement au premier siècle avant notre ère, et qu'il n'a que des rapports très éloignés, si même il en a, avec l'ancien pythagorisme; certains points de doctrine, par exemple dans ce qui touche à la physique du monde, y sont plutôt opposés. M. von Heyden-Zielewicz a donc eu raison de chercher les sources de cet opuscule dans les écrits philosophiques d'autres écoles, et il montre avec beaucoup de vraisemblance, par de nombreuses comparaisons, que l'auteur de ce petit traité, qui est loin d'être sans intérêt, s'inspire tantôt des doctrines éléates, tantôt et le plus souvent des théories aristotéliciennes, en puisant soit directement dans Aristote, soit dans un auteur péripatéticien. Ces résultats, je dois le dire, étaient déjà connus; M. von Heyden-Zielewicz a eu le mérite de préciser et de compléter la démonstration.

My.

Hubert Demoulin. **Épiménide de Crète.** Bruxelles, Lamertin, 1901. 139 p. (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et des lettres de l'université de Liège, fasc. XII).

Avec cet ouvrage de M. Demoulin, nous sommes au pays de la fable; il essaie de déterminer ce qu'il y a d'historique et de légendaire dans les récits assez confus que nous a laissés l'antiquité sur le Crétois Épiménide. Tout, en effet, dans ces renseignements, est contradictoire: le nom du père d'Épiménide est différent suivant les auteurs; de même la ville de Crète où il est né; de même encore la date de sa venue à Athènes, et les causes de ce voyage. Les modernes n'ont pu parvenir à débrouiller ce chaos, malgré leurs efforts. C'est qu'il n'y a vraiment pas où s'appuyer. L'indication la plus sérieuse est peut-être celle de Platon, *Lois* 642 *d*, selon laquelle Épiménide serait venu à Athènes en 500[1]; mais elle est inconciliable, provisoirement du moins, avec l'ensemble des biographies, qui d'ailleurs ne concordent pas entre elles. M. D. s'appuie sur la Πολιτεία Ἀθηναίων d'Aristote, qui démontre, dit-il, qu'Épiménide vint purifier Athènes avant Dracon, après l'affaire des Cylonides; il doit pourtant connaître les doutes presque universellement soulevés par les passages auxquels il fait allusion. « En résumé, conclut-il (p. 136), de la vie d'Épiménide un seul fait est absolument certain: c'est son arrivée à Athènes [vers l'an 625 avant notre ère]; il purifia alors la ville [du sacrilège cylonien]. » Ce que je mets entre crochets dans la citation n'est rien moins que démontré. Malgré un plan qui l'oblige à se répéter fréquemment,

1. Je ne vois rien d'ironique dans ἀτεχνῶς *Lois* 677 *d*; le mot est simplement opposé à ὡς ἔπος εἰπεῖν qui précède.

M. Demoulin n'a pas écrit un livre sans mérite. S'il n'a pas fait la lumière sur le devin crétois, il a réuni tous les témoignages de l'antiquité sur Épiménide [1], expliqué le développement des traditions qui le concernent, et montré dans son étude sur la vie d'Épiménide par Diogène Laërce, quelles étaient les sources du compilateur; c'est la meilleure partie de l'ouvrage.

My.

Le Trésor de Boscoréale, p. p. Héron de Villefosse. Grand in-4° de 292-xxxvi pl. Paris, Leroux, 1899-1902. Fondation Piot, t. V. Dédié à M. E. de Rothschild.

Voici, raconte M. Héron de Villefosse, dans quelles circonstances a été découvert le trésor d'argent de Boscoréale. Le 19 septembre 1894, M. Vincenzo de Prisco, propriétaire d'un domaine à Boscoréale, à 2 ou 3 kilomètres de Pompéi, commença à fouiller les constructions antiques qu'il y avait rencontrées : la veille de Pâques, 13 avril 1895, les bâtisses de la villa romaine étant toutes dégagées, les fouilles ne présentant plus qu'un médiocre intérêt, les ouvriers furent payés, et on se disposait à les congédier jusqu'après les fêtes. Cependant, comme la journée n'était point finie, on les occupa à vider le puits du pressoir antique. L'un d'eux, Michele, y descendit. A un moment donné, il remonta, se plaignant d'être indisposé, à cause du « mauvais air » : personne ne songea à descendre après lui, et chacun se retira. Sauf Michele, qui, resté seul avec M. de Prisco, lui raconta ce qu'il avait vu. La nuit venue, tous deux descendirent avec une lanterne et des paniers, et enlevèrent du puits le trésor. Le lendemain, il était en lieu sûr. Un mois après, il était, en grande partie, à Paris. C'est ainsi que fut déjouée l'excessive surveillance du gouvernement italien.

Le 24 juin, M. Edmond de Rothschild écrivait au directeur des Musées : « Ayant appris par MM. Schlumberger et de Villefosse le haut intérêt qu'il y avait pour la science archéologique à conserver en France le trésor de Boscoréale, j'ai fait l'acquisition de ce trésor dans l'intention de l'offrir au Louvre ». M. de Rothschild donnait 95 pièces; mais son exemple fut contagieux : MM. Warren, américain, Tyszkiewicz, polonais, C. et E. Canessa, italiens, en ont donné 7 autres. Il reste chez M. de Rothschild 6 pièces, dont les deux vases historiques; le Musée britannique en possède 1 : ce qui porte à 109 le nombre de morceaux connus de ce trésor. Le trésor de Hildesheim se composait de 70 pièces, celui de Bernay (trésor de temple), de 69 [2]. —

1. Il n'eût pas été inutile pour le lecteur d'avoir ces textes en appendice.
2. Cf. H. Thédenat et H. de Villefosse, *Les Trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule.*

C'est ce trésor de Boscoréale que M. H. de V. vient d'éditer, sous les auspices de l'Académie des Inscriptions, dans les *Monuments et Mémoires* de la Fondation Piot.

La première et longtemps la plus célèbre de toutes ces pièces est une phiale ornée d'un buste symbolique de ville ou de province, coiffé de la dépouille d'un éléphant : on y a vu tout de suite la personnification de la ville d'Alexandrie, et M. de V. avait accepté lui-même cette hypothèse (p. 39) ; il la repousse aujourd'hui (p. 177), et regarde cette figure comme l'emblème de la province d'Afrique : les rapprochements qu'il apporte m'ont paru concluants, et doivent être, en outre, signalés à tous ceux qu'intéresse l'iconographie symbolique des provinces romaines[1] ; du reste, l'Afrique, coiffée de la même manière, reparait dans un des vases historiques de la collection E. de Rothschild (p. 137). — Vient ensuite une phiale ornée d'un buste d'homme, que M. de V. rapproche de cette *imago argentea* que Trimalcion faisait passer à la ronde et que ses convives baisaient tour à tour (Pétrone, LX) : le trésor de Boscoréale est en effet un commentaire figuré, parfois très exact, du *Satyricon*. — Les miroirs d'argent, outre leur mérite propre, ont l'avantage de nous faire connaître, presqu'à coup sûr, que le propriétaire de la ville était une femme, cette *Maxima* dont le nom revient 47 fois sur les pièces du trésor[2] : la signature de l'un de ces miroirs, *M. Domitius Polygnos fece*, nous reporte à la première génération de l'ère chrétienne. — Viennent ensuite : les aiguières ornées de Victoires sacrifiant à Minerve, les écuelles aux Amours, les écuelles (si fines) aux branches d'oliviers, les canthares aux feuilles de platanes, les canthares aux grues[3] et aux cigognes, etc. — Une place à part doit être faite, dans ce groupe, à la paire des gobelets aux squelettes, qui donnent peut-être la plus curieuse de ces représentations macabres chères à la petite sculpture antique. M. de V. les étudie très longuement, en cherchant à retrouver, dans les textes anciens, les pensées philosophiques dont ont pu s'inspirer les artistes ; là encore Trimalcion fournit, avec son squelette d'argent, la meilleure allusion (*Satyr.*, XXXIV) *: Heu ? heu ? nos miseros ? quam totus homuncio nil est !*[4].

1. Voyez notamment la lampe de la collection Baione, que décrit et reproduit M. de Villefosse (p. 181), où Rome Panthée est entourée des mêmes attributs divins que le buste de l'Afrique de Boscoréale : ce qui exclut l'idée que l'Égypte en eût le monopole. — M. de Villefosse croit que cette lampe, comme la phiale, avaient une véritable « vertu talismanique ». — Resterait à savoir pourquoi le propriétaire de Boscoréale avait choisi l'Afrique comme porte-symbole.

2. Le buste d'une femme, détachée de son support, fut trouvé dans une armoire (p. 46).

3. Ici le paysage est niliaque. Je me souviens avoir lu quelque part le compte rendu d'un travail sur la flore et la faune figurées au trésor de Boscoréale. Ni M. de Villefosse ni moi n'avons pu retrouver ce compte rendu, ni le travail.

4. M. de Villefosse a raison de rapprocher de ces représentations bachico-philosophiques, celles, érotico-philosophiques, du vase d'Herstall.

Les deux pièces qui ont la plus grande valeur, non pas peut-être artistique [1], mais historique, sont celles qui appartiennent à M. de Rothschild, et que M. de V. a publiées en dernier lieu.

N° 104. — A : *Cortège consulaire (*ou *triomphal) ;* B : *Sacrifice.* Les deux scènes se font suite et ont pour centre ou pour but commun le Capitole, très facile à reconnaître. — M. de V. écarte l'hypothèse d'un triomphe, vu l'absence de captifs ou de trophées : la première scène est l'inauguration du consulat, la seconde, la prise des auspices avant le départ pour la guerre ; il s'agit, dans les deux scènes, de Tibère, consul en — 13 et chargé en — 12 de l'*imperium* en Pannonie.

N° 103. — A: *Auguste maître* et pacificateur de l'univers : Livie, sous une forme divine, lui présente la victoire ; derrière l'empereur, Agrippa lui présente sept personnes [2], sans doute symboles des provinces (l'une, l'Afrique, bien reconnaissable à sa dépouille d'éléphant). — B : *Auguste recevant la soumission des Barbares* : ils sont figurés, amenés par un jeune général (Drusus ?); sous la forme d'hommes à longue barbe, libres, qui présentent leurs enfants au prince : le premier de ces enfants, aux cheveux bouclés, les mains tendues, regarde Auguste avec confiance. M. de V. songe à une soumission de Germains [3], mais il se refuse (p. 156) à « reconnaître un épisode connu et déterminé. » Je serais volontiers plus audacieux que lui : les habitudes artistiques des Romains les entraînèrent assez à reproduire des scènes déterminées plutôt que des thèmes banaux. Or, en l'an 13-12, eurent lieu précisément, en Germanie, des faits importants, notamment des soumissions de chefs : quelques-uns de ces fils de chefs ont dû être envoyés à Rome, comme otages ou hôtes, et pour y recevoir l'éducation latine sous la tutelle d'Auguste et le nom de *Julius :* ce fut le cas d'Arminius. C'est une scène de ce genre que représente le vase n° 103, et l'un de ces enfants qui paraissent remis à l'empereur est peut-être Arminius lui-même [4]. Je livre mon hypothèse pour ce qu'elle vaut.

Ces deux vases sont donc contemporains, et la présence d'Agrippa [5], mort vers le 19 mars 12, le *processus consularis* de Tibère, permet-

---

1. Voyez cependant le n° 104.

2. Cette intervention d'Agrippa à la tête des provinces soumises, est le commentaire et la confirmation de ce qu'a supposé sur son rôle M. Mommsen (*Res gestae,* 2e éd., p. 164) : *Demonstrat jus ei permissum ad universam rem Romanam pariter porrigi.*

3. Plutôt que de Parthes, l'envoi d'otages par les Parthes se plaçant en — 20. — En tout cas l'expression de ces figures correspond bien, comme le dit M. de V., à celle du monument d'Ancyre (VI, 5) : *Amicitiam nostram per [liberorum] suorum pignora petens.*

4. Arminius paraît être né vers — 18-16 (cf. Wissowa, t. II, col. 1191).

5. Il revint à Rome en — 13, et peut-être la scène 103, A, est-elle une allusion à ce retour.

traient de les dater de l'année 13. Ils sont, si je peux dire, le résumé de l'histoire extérieure de l'empire pendant cette année.

Il est possible qu'on ajoute quelques faits au commentaire donné par M. de V. Mais enfin, dans leurs lignes essentielles, c'est lui qui aura toujours arrêté le caractère et marqué la valeur [1] de ces deux grandes scènes historiques, les plus importantes que nous ait livrées l'archéologie figurée avec l'*Ara Pacis*, les camées de Paris et de Vienne, la cuirasse de la statue de Prima Porta. Encore, par le nombre, la variété et la précision des détails, il me semble que les deux vases de Rothschild ont l'avantage [2].

M. de V. a tenté d'établir un rapprochement plus intime avec l'*Ara Pacis* : celle-ci aurait inspiré les scènes du n° 103 (Auguste). C'est possible ; mais (M. de V. l'avoue lui-même) nous connaissons assez mal l'*Ara Pacis*. — Il ne serait pas impossible que le point de départ de ces sujets fût, non pas sculptural, mais pictural, et à chercher dans les tableaux exposés au jour du triomphe. — En tout cas, originaux au début, ces motifs devaient devenir rapidement vulgaires, et M. de V. a remarqué que les quatre scènes des vases 103 et 104 se retrouvent, en réplique, sur les reliefs de Marc-Aurèle (cf. p. 167).

Par l'importance et le nombre des sujets traités, la valeur des pièces et la beauté des héliogravures Dujardin qui les reproduisent, par la sûreté de la science de M. H. de V., complète, sobre et prudente, cette publication est donc une date importante dans l'histoire de l'art romain. Je ne sais qui l'on doit plus féliciter (sans oublier Michele et M. de Prisco), M. de Rothschild qui a donné le trésor à la France, l'Institut qui l'a publié dans un cadre magnifique, M. Héron de Villefosse qui l'a animé des ressources de son érudition.

Camille JULLIAN.

Paul VIOLLET. **Les Communes françaises au Moyen-Age**. Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome XXXVI. Paris, Impr. nationale. (Klincksieck). MDCCCC. 159 p.

Ce mémoire est un chapitre détaché et développé de l'*Histoire des Institutions politiques et administratives de la France* dont M. Paul Viollet a commencé la publication en 1890 et dont tous les curieux de notre ancienne histoire attendent impatiemment la fin. A défaut de celle-ci, souhaitons de voir se multiplier les *excursus* du genre du présent Mémoire ou de celui qu'il a publié dans le t. 34 des Mémoires de l'Académie des inscriptions sur la Loi Salique envisagée comme

---

1. M. de Villefosse est trop modeste dans les réserves qu'il exprime p. 168.
2. Au point de vue artistique, le taureau immolé du n° 104 est, dit justement M. de Villefosse, de facture et de mouvement admirables.

loi de succession au trône. Le problème historique auquel s'attaque aujourd'hui M. V., le mouvement communal, a fait l'objet de nombreux travaux, monographies ou ouvrages d'ensemble. Il n'en est guère dont M. V. n'a su tirer parti. A chaque page on rencontre quelques-uns de ces détails typiques surpris dans de minces études d'histoire locale et qui sont autrement suggestifs que nos formules livresques. L'érudition que cette mise en œuvre suppose, loin d'étouffer les vues personnelles et les aperçus originaux, semble les susciter en leur fournissant d'inattendus points de départ. C'est dire que la dissertation de M. V. est loin de faire double emploi avec les travaux qui l'ont précédée et qui ont le même caractère général, par exemple avec les *Communes françaises à l'époque des Capétiens directs* de M. Luchaire (1890).

M. V. rejette la définition courante de la commune, celle de Du Cange (*Glossarium med. et infim. latinit.* ed. Henschel, v° *commune*): *incolarum urbis aut oppidi universitas, domino vel rege concedente, sacramento invicem certisque legibus astricta*. Il lui reproche de mettre en relief l'idée d'entente réciproque confirmée par serment et non l'idée de personne morale avec des mandataires ou représentants permanents. La conjuration, l'accord des bourgeois pour lutter contre l'oppression dont ils souffrent, lui apparaît comme un élément embryologique et caduc, un des traits de la commune primitive ; à ses yeux, l'essence de la commune est dans le droit d'avoir une représentation permanente ; c'est ce qui fait la commune du XII^e siècle aussi bien que la commune de la période secondaire du moyen âge ou même la commune moderne [1]. Ainsi qu'il le fait remarquer, Beaumanoir, au XIII^e siècle, oppose les majeurs et jurés des villes de commune aux procureurs temporaires ou *establis* des *viles bateices*.

Selon M. V., le régime communal aurait commencé par être démocratique et une évolution remarquable aurait mis les communes sous la domination d'une oligarchie bourgeoise. D'autres trouvent l'aristocratie à l'origine de ce régime. C'est que la genèse des communes a été diverse. Le moyen âge nous apparaît comme un vaste champ d'expériences sociales où surgissent, au gré d'un accident, d'un hasard, les petits états féodaux. Il faut faire grande la part de l'imprévu dans leur formation. Sous ces réserves, il semble bien que dans l'âge héroïque des communes il y eût un plus grand nombre de ce que nous appellerions des citoyens actifs ; le corps politique est allé se restreignant. Mais ceci n'exclut pas la possibilité d'une autre hypothèse : l'action d'une aristocratie urbaine au moment de la formation des communes ; sans cette aristocratie, elles ne se seraient pas constituées ; elle fut comme le germe qui mit en mouvement les forces

1. Cf. Esmein, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, 3e édition, p. 303.

urbaines ; à elle seule, elle aurait été impuissante, elle dut s'allier avec les autres éléments de la population pour lutter contre l'ennemi commun. Ainsi s'explique, sans doute, le fait que le corps politique communal eut, au début, une assez large base (Luchaire, *op. c.* p. 207).

A ces observations générales nous devrions joindre bien des remarques de détail, signaler les précédents du régime communal relevés par M. V. (p. 24), les renseignements nombreux au sujet des communes méridionales (tirés en grande partie des belles recherches de M. Dognon, *Les Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc*, 1800), les cessions de prévôté en Angleterre (p. 37), les riches détails sur la composition des communes, la situation des clercs et des nobles, les autorités communales, les précisions au sujet de certaines villes comme Tournai, Rouen, Montpellier, Nîmes, Albi, Toulouse, Reims, Amiens, Saint-Omer, Paris. Mais nous y renonçons, car il faudrait dire trop ou trop peu. Constatons simplement que, si on réunissait en une vaste publication les travaux récents sur les communes, le mémoire de M. Viollet en serait l'introduction naturelle; elle dispenserait ceux qui veulent s'en tenir aux vues générales de lire le reste et elle permettrait aux autres de se reconnaître au milieu de ce dédale de renseignements particuliers.

J. Brissaud.

Histoire de l'administration parisienne au XIX^e siècle, par Alfred des Cilleuls; Paris, Champion, 3 vol. in-8° (Introduction. L'échevinage. L'Administration intermédiaire; t. I. Période 1800-1830; t. II. Période 1830-1870).

Les marchands de l'eau. Hanse parisienne et Compagnie française, par Emile Picarda; Paris, Emile Bouillon, 1901, in-8°.

I. La première de ces deux publications, « l'histoire de l'administration parisienne au XIX^e siècle », traite un sujet des plus nouveaux. Un volume qui sert d'introduction a d'ailleurs pour objet l'administration antérieure à 1800; mais, même pour cette période, tout au moins pour celle qui s'étend du moyen âge à la Révolution, les ouvrages parus jusqu'ici exposaient seulement quelle était l'organisation administrative et n'expliquaient pas, en la critiquant, son fonctionnement. C'est ce fonctionnement que M. D. C. étudie, des origines à 1870, et pour le faire, peu d'érudits étaient aussi bien préparés que lui par une série de publications et d'études spéciales. L'histoire administrative aujourd'hui encore est un peu négligée. Tandis que des monographies sont consacrées aux moindres sujets archéologiques, les questions relatives à la façon dont les administrations anciennes ont fonctionné intéressent un nombre de personnes très restreint, et il faut bien dire que, si elles sortent du cercle ordinaire des recherches des érudits, c'est en partie

à cause de leur difficulté même. Quand on en écrit l'histoire, les administrations sont trop souvent considérées en quelque sorte par le côté extérieur, on décrit ce qu'elles étaient, indiquant surtout leur origine, leur développement chronologique, leur décadence, plutôt qu'on ne les étudie à fond en elles-mêmes et par la comparaison, à un point de vue à la fois juridique et philosophique. Mais, si le grand mérite de cet ouvrage est d'avoir de l'originalité, il présente précisément l'inconvénient de n'être qu'une étude des branches diverses de l'administration. Pour profiter réellement de sa lecture, il est bon de savoir au préalable à peu près ce qu'étaient le prévôt des marchands, le prévôt de Paris, et les différents pouvoirs administratifs. Il y est question de la levée du séquestre des offices municipaux au xv^e siècle (Intr., p. 19), alors qu'on n'avait dit nullement qu'il eût été mis. Cette façon de faire est encore explicable, en ce qui concerne la partie préliminaire, qui n'est qu'une introduction; malheureusement il en est assez souvent de même dans la suite de l'ouvrage, où il arrive à M. D. C. d'écrire comme si ses lecteurs savaient toutes sortes de choses qu'ils ne sont pas tenus de savoir. Il parle de la Caisse de Poissy comme si elle était bien connue (I, 27). Il désigne par leurs noms des administrateurs sans faire comprendre qui ils sont en indiquant leurs titres (t. II, 200); cf. 522, 708 et 709). Un défaut différent, mais du même ordre, que je ne relève qu'accessoirement, parce qu'il est léger, c'est, pour la dernière période, l'abus des allusions d'allure mystérieuse (II, 374, 567, 569, 574, 680).

A considérer le plan général et les proportions des diverses parties, je ne puis pas ne pas remarquer que le chapitre qui traite de l'époque révolutionnaire est vraiment trop court. L'auteur, je le sais bien, estime qu'il s'agit là d'une période de désorganisation. Mais, puisque le régime financier a été assuré, puisqu'on le voit reconnaître avec loyauté, rectifiant une opinion assez répandue, que « l'administration préfectorale naissante n'eut point à subir du fait de celle qui l'avait précédée d'embarras de nature à entraver sa marche » (I, 48), ne pourrait-il pas se rendre compte qu'il est dans son jugement tout au moins trop sévère? Je tiens à noter qu'il a bien vu le rôle étendu que le Bureau Central a joué. En ce qui concerne le xix^e siècle, M. D. C. distingue cinq périodes : consulat et empire, monarchie traditionnelle, monarchie parlementaire, seconde république, présidence princière et second empire. Je me demande s'il n'eût pas été bien préférable de tirer les divisions de l'histoire même de l'administration parisienne plutôt que de la politique. Ainsi par exemple 1834 est une date administrative pour Paris, non 1830, et de même 1860, non 1852. Pour chaque division on trouve après quelques renseignements sommaires sur ce qu'était le corps municipal de l'époque une étude sur les finances, sur la charge de la Ville envers l'Etat et sur les divers services municipaux. Parmi les opinions intéressantes, les nombreuses appréciations que renferme cet ouvrage, je citerai celles qui portent sur les points sui-

vants : l'institution de deux préfectures présentée comme un retour à l'ancien régime (I, 3), la critique de l'administration impériale en matière financière (I, 81, 84), l'exploitation de la Ville de Paris en matière de dépenses de police (I, 92), les halles et marchés de Paris replacés pendant le Consulat et l'Empire sous le régime administratif d'avant la Révolution (I, 116), les revirements à courts intervalles des vues de Napoléon I (I, 134), le manque de sincérité de l'Etat en ce qui a trait à la Préfecture de Police (I. 252), la situation exceptionnelle d'Haussmann pour ainsi dire indépendant des ministres et qui tenta de créer un ministère de Paris (II, 212-213), le despotisme du second empire (II, 353), les rivalités d'administrateurs tels qu'Alphand et que Belgrand (II, 339), le caractère coûteux de la transformation de Paris (II, 384).

Pour chaque période un chapitre spécial contient un résumé. Mais, malgré l'existence de ces résumés, l'ouvrage paraît manquer un peu de vues générales ; l'étude y est trop fragmentée. Toutefois l'auteur, qui se plaît aux détails, doit être félicité pour avoir rejeté en note les preuves et tous les renseignements par trop secondaires. De là le grand développement des notes qui constituent la moitié de la publication. L'une d'elles a plus de quatre pages (nº 394). Elles sont même souvent plus curieuses à lire que le texte auquel elles se rapportent. Les anecdotes y sont abondantes pour toute la dernière période, pendant laquelle M. D. C. a été un témoin, et, en raison de sa qualité d'administrateur, son récit acquiert en partie le caractère de mémoires; il apprécie des hommes qu'il a connus; il raconte des anecdotes où il joue son rôle ou figure comme témoin (II, 551, 567; cf. 589, 664) et il le fait avec des détails des plus personnels (666, 710). Il va jusqu'à donner dans l'annotation son opinion sur la médecine telle qu'elle est pratiquée (687-89). Il y prend quelquefois le ton d'un polémiste (I, 435; cf. 706; II, 424, 447); on s'intéresse à lire l'exposé qu'il fait, en note particulièrement, d'excès de pouvoirs (II, 476; cf. 90), d'erreurs du Corps législatif (II, 445), ou de la Cour de cassation (II, 584). C'est trop souvent dans l'annotation que figurent les dates (nᵒˢ 876, 884). De même on ne s'attend guère à trouver dans les notes plus de six pages sur le parc de Monceaux (II, 560-566). Je signale celles où il fournit des renseignements biographiques minutieux sur le préfet de police Dubois (I, 359), parle des voitures de louage (I, 362), dénonce l'équivoque volontaire qu'on rencontre dans les actes du Consulat et de l'Empire (I, 402), complète l'étude parue sur Frochot (I, 418), critique l'administration de Napoléon III (II, 708), indique l'irrégularité d'opérations financières d'Haussmann (II, 602), le montre indisposant les grands corps de l'Etat (II, 703).

En somme, on peut trouver qu'il manque d'indulgence dans ses appréciations. Mais il faut ajouter cependant qu'il met en relief « les magnifiques résultats de l'administration de Chabrol » (I, 224; cf. 306,

319). Quant à l'étendue de ses recherches historiques, M. D. C. est un travailleur trop consciencieux pour qu'il soit aisé de mentionner des documents qu'il n'ait point vus. Peut-être n'a-t-il pas eu connaissance d'un rapport sur la création du « bureau spécial des archives et de la statistique » qui date de 1817 (Arch. nat., cote F[1] I 377); il n'a d'ailleurs rien dit des services d'archives, de bibliothèque et de travaux historiques. Il me permettra de regretter de plus que les archives de la Seine n'aient pas été utilisées par lui aussi complètement qu'il aurait pu le faire. Je lui adresserai ensuite une critique d'ordre général. S'il a puisé aux sources, il ne paraît pas avoir prêté assez d'attention aux imprimés. Sans doute il renvoie parfois à des publications (II, 472) et il donne même, sans qu'on voie bien pourquoi, toute une bibliographie pour le bois de Boulogne (II, 555). Mais quelle raison a-t-il de passer sous silence des travaux tels que ceux de M. Cauwès sur les rentes de l'Hôtel de Ville et de MM. Saint-Julien et Bienaymé sur l'octroi de Paris? S'il n'a voulu citer qu'un minimum d'ouvrages de référence, il en résulte que son travail sera en un certain sens à vérifier et à compléter à l'aide des imprimés contemporains des documents manuscrits. J'estime qu'un auteur a le droit de ne pas se servir de toutes les sources, à condition seulement de bien expliquer, ce que M. D. C. n'a pas fait, quelles ont été les siennes. Comme exemple d'ancien imprimé digne de remarque en l'espèce, je noterai le suivant : Considérations sur la direction des travaux de Paris, par A. V. Picolet, architecte (Paris, 1816, in-8°), publication dirigée contre l'administration du directeur Bruyère. A propos de la documentation, je lui ferai aussi un grief de ne pas avoir expressément signalé où se trouvent d'une part les chartes, d'autre part les délibérations municipales qu'il cite (Introd., p. 136-37; I, 514). N'est-il pas juste d'ajouter enfin qu'une table alphabétique aurait mieux valu que les longs sommaires des chapitres et qu'elle seule aurait pu faciliter beaucoup les recherches dans ce remarquable ouvrage[1].

II. Le sujet traité par M. Picarda comme thèse de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes est beaucoup plus particulier : *Les Marchands de l'eau*, à Paris. C'est une étude sur l'histoire de la hanse parisienne et sur la juridiction des marchands, et il est curieux que cette étude, en tant que juridique, n'ait pas été faite plus tôt. Les origines de la hanse, au contraire, avaient été recherchées déjà par d'assez nombreux auteurs, parce qu'elles se confondent avec celles de la municipalité parisienne. Aussi, bien qu'il s'agisse ici d'histoire commerciale et non

---

1. Je ne veux relever qu'en note une certaine tendance à ne pas respecter suffisamment l'orthographe des noms propres : Lebœuf pour Lebeuf (Intr., p. II), Rittier pour Rittiez (id., 137), Tuetet (138), Boislile (143); et parfois quelque négligence dans le style (ainsi « à concurrence de », I, 472 ; que celle, II, 224; celui ou ceux afférents, 457, 464 ; renfermement 109, cohérie ?, 69, retardatif, 54, ce mot ne voulant pas dire simplement qui retarde).

d'histoire administrative, peut-on s'étonner que M. P. n'ait pas cru devoir rappeler par un mot cette communauté d'origines. Au moins aurait-il dû noter que la charte de 1220 a donné un caractère municipal à la hanse, comme l'a bien établi M. des Cilleuls dans son étude sur le Parloir aux bourgeois et dans l'Introduction de son Histoire de l'administration parisienne (note 25). S'il ne cite pas ce dernier ouvrage, il n'a du reste pas renvoyé davantage aux travaux de Rud. Eberstadt, au livre de K. Hegel, Städte und Gilden, à celui de Fr. Morel, Les juridictions commerciales au moyen âge. Il ne pouvait même guère ne pas mentionner l'étude de Guilmoto sur les droits de navigation de la Seine. Ne vaudrait-il pas mieux aussi, dans une thèse des Hautes-Etudes, chercher à mentionner les manuscrits qui peuvent former un complément de la bibliographie? L'auteur aurait pu citer ainsi d'abord le mémoire avec pièces sur le droit de hanse appartenant à la Ville de Paris, conservé à la Bibliothèque Nationale, dans la collection Moreau (vol. 1061, f. 1-59), puis les quatre registres des « compagnies françaises de la prévôté des marchands de Paris » (1449-1561), qui font partie de la même collection (nos 1062-65). Cette lacune dans les recherches qui ont été faites est importante. Et, le serait-elle moins, il me semblerait toujours regrettable qu'une publication n'épuise pas pour ainsi dire un sujet, même au point de vue des sources secondaires, quand il est spécial véritablement.

Ces critiques sont d'un caractère général. L'ouvrage de M. P. étant sérieusement composé, je ne ferai, pour ce qui est de l'exécution dans le détail, qu'un petit nombre d'observations. Après avoir solidement démontré comment rien ne prouve que la hanse se rattache aux nautes de l'époque romaine, M. P. exprime l'avis qu'elle a pu se constituer à la fin du IXe siècle ou au commencement du Xe. Or, en somme, la marchandise de l'eau n'apparaît pour la première fois avec ses « coutumes » que dans l'acte de 1170 (cartul. de Paris par Lasteyrie, p. 404), où il est dit, il est vrai, que le roi confirme des privilèges qui existaient bien antérieurement à Louis VI. Comme l'acte de 1121 (Lasteyrie, p. 213) n'a pas un caractère de généralité et qu'il est un peu vague, comme il ne faut pas s'appuyer davantage sur l'acte de 1141 qui ne s'applique peut-être pas à la marchandise de l'eau, la prudence conseille de s'en tenir, pour ses origines, aux données de l'acte de 1170. En traitant ce même sujet, M. D. C. a voulu, ainsi que les juristes font souvent, interpréter trop rigoureusement des textes anciens. Il se trouve d'ailleurs qu'il oppose pour en tirer des conclusions différentes au sujet de la réglementation à ces époques un acte de 779 ou 903 à un autre de 1119, alors que ce dernier est la confirmation de celui que M. de Lasteyrie a publié dans son cartulaire avec la date du 9 septembre 814.

On constate d'autre part dans ce travail quelques omissions. M. P. ne fait pas mention des lettres de committimus obtenues par la hanse

en 1324 (cf. D. C., p. 10). Il n'a pas mentionné non plus le droit que les anciens échevins avaient de faire partie de la hanse (cf. D. C., p. 17). Il ne dit rien de la confirmation de ses privilèges (cf. D. C., p. 15). Il n'a pas indiqué la distinction qu'on a faite de grande et de petite hanse. Puis la définition imaginée pour désigner les marchandises auxquelles s'appliquaient les droits de hanse est compliquée (p. 35-38). Ne pourrait-on pas dire simplement que pour faire acte de marchand il fallait être un vendeur de profession, un commerçant exerçant son commerce habituel? Je reprocherai encore à M. P. d'avoir expliqué trop tardivement, après qu'il en avait parlé déjà, ce qu'était « la compagnie française » (p. 57). Il aurait dû dire nettement que la hanse, en tant que droit, disparut seulement avec l'ancien régime. Enfin, quoiqu'il étudie la compétence et la procédure du Parloir aux bourgeois, on ne voit pas d'une façon assez claire ce qu'est cette institution. C'était à la fois le siège de la hanse et de la municipalité, dit M. des Cilleuls (p. 9); si l'on y gérait les intérêts de la hanse, sans parler même de ceux de la ville, il ne faut donc pas entendre par là uniquement un tribunal. D'un autre côté, il importe de se rendre compte que ce tribunal n'était pas un tribunal de commerce, autrement dit un démembrement de la juridiction civile, qu'il ne doit pas être comparé à la juridiction consulaire, n'ayant jamais été commercial que peut-être par accident; sa juridiction était corporative et de police; c'est sur quoi M. Morel a insisté avec raison. M. P. a montré aussi que le Parloir avait la justice de l'eau sans caractère arbitral (p. 65-67); mais sa rédaction ici est un peu obscure.

En résumé, cette publication étant une thèse, je dois dire, après l'avoir critiquée, que l'auteur n'a pas manqué d'y faire preuve de qualités très réelles [1].

Marius Barroux.

J. Kont. **Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie (1772-1896)**. iv-509 pages, in-8, Paris. Ernest Leroux, éditeur, 1902.

L'histoire de l'Europe contemporaine ne présente guère de fait plus remarquable que celui du développement de la nationalité magyare. Au commencement du siècle, elle semblait destinée à se fondre dans l'Allemagne et même après la révolution de 1848, le gouvernement de Vienne espérait la germaniser. Elle avait à lutter contre les races hostiles qui habitent avec elle le royaume de Saint-Étienne et le combat qu'elle soutenait était d'autant plus inégal qu'elle avait contre elle la bourgeoisie, qui était en grande partie d'origine étran-

1. Le nom bien connu de l'érudit qui a fait paraître le Traité de la Police doit être orthographié : De Lamare (et non Delamarre, p. 8 et 9).

gère et que le peuple, ignorant et à demi barbare, semblait ne devoir prendre aucun intérêt à la renaissance nationale. Il a suffi cependant aux patriotes magyars d'un demi siècle pour conquérir dans la monarchie des Halsbourgs une influence prépondérante, pour s'assimiler les classes riches et pour réduire à une complète impuissance les Slovaques, les Serbes et les Roumains. Il y aurait sans doute plus d'une réserve à faire à propos des moyens qui ont été employés par les Magyars pour atteindre leur but et il est permis de se demander s'il n'eût pas été plus sage de respecter les droits des autres nationalités. Dans tous les cas, il est incontestable qu'ils ont témoigné de rares qualités d'intelligence politique et de vigueur intellectuelle et morale et il est certain que cette Renaissance magyare mérite une étude attentive,

M. Kont, dont le nom est déjà bien connu de tous ceux qui s'intéressent aux choses de Hongrie, nous donne un chapitre de cette étude dans le livre qu'il publie sous le nom d'*Influence de la littérature française en Hongrie*, mais qui en réalité dépasse un peu son titre de manière à nous présenter vraiment une histoire générale de la pensée magyare.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction historique consacrée aux rapports de la France et de la Hongrie jusqu'au XVIIIe siècle. Après la paix de Szathmar et l'établissement définitif de la dynastie des Habsbourgs, la littérature hongroise disparaît jusqu'au moment où Bessenyei, le chef de l'Ecole française, disciple de Voltaire et des encyclopédistes, la tire de sa léthargie. C'est aussi l'écho des revendications françaises qu'on entend quand la diète de 1790 proteste contre les usurpations de Joseph II, et, si la majorité des Magyars, effrayée par la Révolution, ne tarde pas à abandonner ses exigences par crainte de perdre ses privilèges, quelques radicaux ne renoncent pas à leur *rêve* de liberté ; les plus hardis d'entre eux expient sur l'échafaud leurs audaces de pensée et le pays retombe sous la lourde férule de François Ier.

Les relations avec la France sont presque complètement interrompues par les guerres napoléoniennes et l'école de Kazinczy demande son inspiration à Weimar et au romantisme allemand. Mais, pendant la Restauration, les écrivains magyars sont de nouveau attirés par Paris et depuis lors, les moindres nuances de la pensée littéraire française se reflètent dans la vie littéraire de Budapest. Les poètes lyriques connaissent de très près nos auteurs même quand leurs œuvres sont directement puisées aux sources nationales. Les romanciers et surtout les dramaturges imitent successivement les maîtres de notre théâtre et les auteurs préférés du public parisien. Jusqu'à aujourd'hui les sympathies des écrivains magyars nous sont demeurées fidèles et cela s'explique en partie, ainsi que l'indique M. K. en terminant, par

la place très large qu'accordent à notre langue les programmes de l'enseignement.

Pourquoi M. K. a-t-il laissé de côté à peu près complètement l'histoire, la critique et surtout l'éloquence politique, dont l'histoire est si glorieuse en Hongrie? Sans doute pour nous ménager un second volume qui est nécessaire.

Dans un ensemble aussi vaste, il est impossible qu'il n'y ait pas matière à discussion. M. K. parle des écrivains hongrois avec une sympathie très naturelle, mais peut-être un peu trop uniforme. La Hongrie a fait de tels progrès qu'elle n'a plus besoin d'éloges de complaisance; à toutes les époques, les hommes réellement supérieurs sont rares et les écrivains magyars avaient jusqu'à hier à lutter contre de telles difficultés qu'il serait injuste d'attendre d'eux des œuvres de premier ordre; beaucoup, des plus réputés, ne sont que de bons ouvriers de lettres qu'il eût fallu sacrifier pour ne conserver que les plus représentatifs.

Il est permis de se demander si l'influence française a toujours été aussi prépondérante et surtout aussi directe que le prétend M. K. J'incline, pour ma part, à croire que les écrivains magyars ont surtout emprunté à la France leurs procédés, mais que sur les points essentiels et pour le fond même de leur pensée, ils sont avant tout les élèves de Herder et des romantiques allemands.

Mais ce ne sont là que des questions de nuance, des appréciations sur lesquelles la discussion demeurera longtemps ouverte. Ce qui est certain en revanche, c'est que le livre de M. Kont est un précieux répertoire de renseignements, dressé avec beaucoup de conscience et de rigueur et qui suppose un travail considérable; ce ne serait peut-être pas beaucoup dire que d'affirmer que personne autre n'eut été, en France, capable d'écrire un livre semblable; mais les Français s'étonnent de lui voir une connaissance si sûre et si étendue de la littérature française et les Magyars seront surpris qu'il ait pu suivre d'aussi près le mouvement des esprits à Budapest. Son livre paraît quelquefois un peu lent, mais il est solide; il sera consulté avec fruit par tous ceux qui voudront étudier l'histoire de l'influence française en Europe et il ne pourra être négligé par aucun des écrivains qui s'occupent de la littérature hongroise.

E. Denis.

Faguet (Emile). **La politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire.** Paris, Soc. fr. d'impr. et de libr., 1902. In-18 de vi-297 p. 3 fr. 50.

A être un esprit libre, il n'y a pas aujourd'hui un grand mérite ni une grande originalité; ce qui met M. F. à part, c'est qu'il est un esprit libre libéral. De là sa pénétrante sympathie pour Montesquieu, le héros de son nouveau volume. Jamais on n'avait mieux montré jusqu'où

Montesquieu a poussé l'horreur du despotisme et avec quelle sagacité il le prévient. Jamais on n'avait mieux prouvé que, chez lui, l'esprit de caste n'est au fond qu'un amour jaloux de la liberté, qu'il a été en réalité le vrai républicain du XVIII^e siècle. Je ne vois qu'une seule réserve à faire dans les pages qu'il lui consacre : il me semble que le passage cité p. 47-8 prouve que Montesquieu n'entend pas toujours par la vertu nécessaire aux républiques le simple patriotisme et que d'autre part c'est pour n'avoir pas assez tenu à la vertu sans épithète et à la gravité que Montesquieu n'a pas eu tout l'ascendant que son génie méritait; moins sémillant, moins érotique, il n'eût pas prêté à l'accusation de faire de l'esprit sur les lois. A propos de son panégyrique du divorce, M. F. dit finement : « Le divorce est le signe que sur deux êtres il y en a au moins un, plus souvent deux, qui ne sont pas nés pour le mariage, pour ses sacrifices, et, en d'autres termes, pour la vie sérieuse. » C'est dire qne le divorce ne cache pas seulement *le regret du célibat, le retour au célibat;* car, à ce compte, la séparation eût suffi.

On pourrait peut-être faire plus de réserves à propos de Voltaire et de Rousseau. Quoique Voltaire (et M. F. le prouve admirablement) n'aimât qu'à demi la liberté de conscience, c'est pourtant grâce à lui plus qu'à personne que nous en avons réellement joui durant de longues périodes du siècle dernier. Or, cette vérité banale s'obscurcit un peu dans le livre de M. F. De même, il oublie par moments un trait qu'il a parfaitement démêlé et qui sépare nettement Jean-Jacques des Montagnards, savoir que si Rousseau est fanatique comme eux de la souveraineté populaire, s'il eût probablement accepté un de leurs moyens de gouvernement, la guillotine en permanence, il eût au contraire réprouvé les autres, sans lesquels le premier devenait d'une application impossible, j'entends la presse officieuse et les clubs officieux ; Rousseau fractionne la société en individus qu'il soumet tyranniquement à la volonté générale, mais il veille avec un soin méticuleux à la formation spontanée de cette volonté; il supprime pour cela toute entente préalable, toute discussion, et, par suite, tout moyen d'éclairer, mais aussi d'embrigader ou d'intimider les citoyens. Enfin il n'est pas juste d'appeler l'ouvrier l'esclave et la victime de la civilisation (p. 99) ni de dire que l'égalité des droits n'est rien sans l'égalité des fortunes (p. 290); car d'un côté la civilisation a donné aux artisans un confortable et une hygiène jadis inconnus ; il y a toujours eu des gens bien logés, bien vêtus et bien nourris ; mais c'est seulement dans les Etats très civilisés que l'ouvrier a part à ces avantages ; d'un autre côté l'égalité devant la loi n'est pas seulement précieuse en elle-même : on peut s'en rapporter aux démagogues du soin d'apprendre à l'électeur ce que peut lui valoir son bulletin de vote.

Mais ces critiques portent sur des phrases perdues dans un ensemble plein de solidité dont il serait facile de détacher d'excellentes maximes

ou définitions (« Ce qui fait un peuple, ce sont ses traditions et ses souvenirs; mais, c'est pour beaucoup, l'instinct de la lutte pour la vie; car l'instinct de la lutte pour la vie, c'est l'instinct de la vie elle-même. » — « Rousseau, homme à formules précises et à développements fuyants...»), des remarques frappantes (« On ne peut pas savoir si Rousseau applique son système à l'universalité des individus composant un peuple ou seulement à un certain nombre de ces individus, et par conséquent *on ne saura jamais si Rousseau a été démocrate ou aristocrate* »), la démonstration, qu'il faut lire tout entière, de la nécessité des corps intermédiaires pour maintenir les droits des particuliers (448-9), les divers passages où il prouve que ce sont les chrétiens qui, par la distinction du spirituel et du temporel, ont pour la première fois fondé les droits de l'individu (notamment p. 198), la partie de sa conclusion où il montre que Voltaire a pour ainsi dire dicté les cahiers de 1789 et Montesquieu la Déclaration des droits de l'homme.

Il serait curieux aussi de montrer l'étendue des connaissances dont se nourrit la pensée de M. F. Personne ne fait moins étalage d'érudition; pourtant il sait, et dans le détail, tout ce que son sujet veut qu'il sache, par exemple l'histoire de ces parlements dont on ne relève quelquefois que les vues souvent intéressées. Jusque dans le passage où il reproche aux chrétiens de n'avoir pas rompu avec le judaïsme (ce qu'ils ne pouvaient faire sans renoncer à un de leurs arguments en faveur de la divinité du Christ), on remarquera combien il connaît la Bible, l'histoire de l'influence de la Bible, les différentes tactiques des divers chefs de l'Eglise dans leurs rapports avec l'esprit païen et la place à part tenue dans Israël par les prophètes.

M. F., dans son dernier ouvrage, avait annoncé qu'il abandonnait les études de politique. Il a fort bien fait de revenir à des problèmes dont l'examen a doublé, en les fondant mieux ensemble, l'esprit acéré et la mâle vigueur qui composent son talent. Le présent livre, à la différence du précédent, se termine par des réflexions pessimistes: raison de plus pour M. F., qui sait se faire lire, d'essayer de se faire écouter.

Charles Dejob.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 4 août — 1902

Paolo Emilio PAVOLINI. *Mahâbhârata.* Episodi scelti e tradotti, collegati col racconto dell'intero poema. (Biblioteca dei Popoli, diretta da Giovanni PASCOLI. I.) — Milan, Palerme et Naples, R. Sandron, 1902. In-8, xxxij-314 pp. Prix : 3 fr.

Qui se sent le courage et le loisir de lire le Mahâbhârata — 110,000 stances ! — dans l'original ou en traduction ? Et quel lettré pourtant ne serait heureux de posséder, autrement que sous forme de tables des matières, un exact résumé de ce poème plus fameux que connu ? M. Pavolini, et comme sanscritiste, et comme littérateur italien, était mieux en mesure que personne de condescendre à ce désir. Mais, craignant à bon droit qu'un simple résumé, si élégant fût-il, ne parût trop sec et trop monotone, il y a encadré de larges extraits du poème lui-même : le conte de Çibi, du bouddhisme avant la lettre ; le touchant épisode de Sâvitrî, l'Alceste hindoue ; plusieurs fragments de l'admirable Bhagavad-Gîtâ, et notamment l'apothéose de *Krsna*; des discours de guerriers, pleins de sagesse, d'héroïsme ou de fanfaronnades : tout ce qu'il fallait, en un mot, pour donner, dans les grandes lignes, une idée juste de cette œuvre complexe et de la société qui en put faire ses délices [1].

M. Pavolini suit pas à pas l'ordre des 18 chants du Mahâbhârata, en en indiquant les divisions essentielles, mais non pas les vers ; sauf

1. Mais M. P. a tort (p. 295, au bas) d'emboîter le pas à M. Geldner, en s'écriant « Voilà qui est bien caractéristique de la basse moralité des brâhmanes ! » Il s'agit (p. 14, l. 14-16, corriger ainsi la référence inexacte) d'un brâhmane qui répond au roi des serpents : « C'est pour gagner mes honoraires que je m'en vais guérir cet homme mordu d'un serpent ; si tu m'assures des honoraires égaux, je m'en retourne et je l'abandonne à son sort. » Que conclure de là, sinon que tous les hommes distingués de l'Inde ancienne n'étaient pas incorruptibles ? Je me suis laissé dire qu'il en pourrait être de même de ceux de l'Europe contemporaine.

toutefois pour les chants XII-XIII [1], où le lecteur lui saura gré d'être averti que Bhîsma mourant, plus hérissé de flèches qu'une pelote d'aiguilles, trouve encore le temps et la force de réciter aux Pân*d*avas près de 20,000 stances de teneur variée. Je crois qu'il n'eût pas été mauvais d'étendre ce genre de comput à l'ouvrage entier : étant donné le caractère arbitraire de l'amplification, c'était le seul moyen, pour qui n'a pas le texte entre les mains, de se rendre compte de la longueur proportionnelle de chacune des parties.

L'auteur a joint à son livre un petit lexique de termes techniques, une esquisse de carte de l'Inde ancienne, une généalogie des Kauravas et des Pân*d*avas, et 18 frontispices tout à fait hindous.

V. H.

V. Bérard, **Les Phéniciens et l'Odyssée,** tome Ier. — Paris, A. Colin, 1902, VII-591 pages, in-4°.

La tradition historique enseigne et personne, je crois, ne songe à contester sérieusement que les Phéniciens aient exploité la Méditerranée et débarqué sur presque toutes ses côtes. Mais les traces, ou du moins les traces anciennes, de leur commerce et de leur colonisation ont à peu près disparu. Le bassin de la Méditerranée occidentale présente aux temps historiques tout un monde de colonies phéniciennes, mais dans les pays grecs les établissements des Phéniciens n'ont laissé que de vagues souvenirs, les indices de leur influence sont discutables et les preuves que les archéologues sont en état d'en donner ne sont pas des plus topiques. M. V. Bérard a entrepris depuis déjà quelques années non seulement de retrouver les vestiges des Phéniciens mais de reconstituer et d'expliquer l'histoire de leur commerce et même de dresser la carte de leurs navigations. Il a commencé par un livre sur l'*Origine des Cultes Arcadiens*, où il montrait les Phéniciens traversant le Péloponèse par route de terre pour éviter les tempêtes du Taygète et fréquentant le sanctuaire du Lycée. Il a continué par une longue série d'articles dans les *Annales de géographie*, la *Revue archéologique* et la *Revue historique*. Le présent livre où on les retrouve achevés et insérés doit parfaire l'ouvrage. L'auteur nous y démontre donc que les Phéniciens ont eu des établissements sur des côtes où la venue et leur influence ont été oubliées ensuite et que ces établissements ont laissé des traces apparentes; c'est une première thèse. La

1. On ne voit pas bien pourquoi les stances gnomiques qui appartiennent au Çânti-Parva sont rangées sous la rubrique de l'Anuçâsana-Parva. Une note, toutefois, en avertit le lecteur. — Les notes, en général, sont suffisantes malgré leur sobriété, et fort exactes. Mais il ne faudrait pas laisser croire (p. 301) que le monosyllabe sacré *ôm* procède de la contraction effective de $a + u + m$. Ces fantaisies sont bonnes pour le Gôpatha-Brâhma*n*a. Disons : « ... est *censé* procéder... »

deuxième thèse est que l'Odyssée est un témoin presque direct ou du moins le témoignage littéraire le plus direct de cette colonisation phénicienne. Il ne s'agit encore ici d'ailleurs encore que de la Télémaquie et du récit d'Ulysse. M. B. se met sous l'invocation de Strabon dont il cite deux phrases pour commencer. « Si Homère décrivit exactement les contrées, tant de la mer intérieure que de la mer extérieure, c'est qu'il tenait sa science des Phéniciens;..... les Phéniciens conquérants de la Libye et de l'Ibérie avaient été ses maîtres. » M. B. a voulu se convaincre par ses yeux de l'exactitude des descriptions homériques. Il a parcouru lui-même une partie des côtes où il suppose que le poète a mené son héros. Il a retrouvé Charybde et Scylla, l'île du Cyclope et celle d'Alkinoos, et il nous a rapporté de ce périple un Homère illustré de photographies instantanées, ce qui est agréablement original. L'Odyssée ainsi commentée et comparée vers par vers tantôt aux *Instructions Nautiques*, tantôt aux récits des voyageurs français, italiens et anglais du XVII[e] siècle doit nous apparaître comme la transposition poétique d'un périple phénicien semblable au périple d'Hannon, prototype de Scylax, d'Avienus, de Scymnus de Chios et du périple de la mer Érythrée. La démonstration spéciale de cette seconde thèse est renvoyée au deuxième volume. Dans celui-ci l'évidence se prépare. Ne demandons pas davantage. M. B. démontre simplement que les sites homériques déjà étudiés, Pylos, la route de Phères, l'île de Calypso et d'Alkinoos sont des points de relâche, des stations ou des voies phéniciennes et d'autre part que les noms propres et les termes descriptifs d'Homère correspondent au vocabulaire et à l'onomastique du périple hypothétique en d'autres termes qu'Homère a vu par les yeux du navigateur phénicien. Nous n'avons donc à considérer ici cette question des sources d'Homère, qu'en tant qu'elle est éclairée par la solution du problème général de la colonisation phénicienne.

M. B. a eu des prédécesseurs auxquels il rend pleine justice. Depuis le vieux Bochart jusqu'à Gruppe, sans oublier Movers, on a proposé en fait de rapprochements mythologiques et d'étymologies tout ce qu'il était possible d'imaginer et plus qu'il n'était raisonnable. Les listes de Muss-Arnolt et de Lewy constituent un premier travail d'une grande valeur. L'originalité de M. B. est dans le caractère systématique et scientifique de son argumentation. C'est ce que, malheureusement, le plan discursif qu'il a adopté, sa manière un peu large et brillante mettent moins bien en lumière que ne le ferait un procédé d'exposition plus serré et plus ennuyeux. Il fait valoir deux séries d'arguments, les uns tirés de la configuration des lieux, les autres de l'étymologie des noms. Ces arguments, il les range respectivement sous les deux chefs de topologie et de toponymie. Si M. B. prend la peine de les désigner par des noms abstraits dont le premier est de son invention, c'est qu'il ne considère pas ses raisons comme d'ingénieuses

réflexions, isolées et valant chacune pour soi, destinées à encadrer des preuves d'ordre historique, sinon à y suppléer ; il montre au contraire qu'elles sont enchaînées systématiquement, qu'elles fournissent respectivement une évidence spéciale et que les conclusions déduites ont un caractère de nécessité. Il me paraît utile d'insister sur ce point, étant donné surtout que le travail de M. B. touche à un problème d'histoire d'un intérêt assez général et que partant il lui arrivera sans doute d'être très discuté et par plusieurs espèces de spécialistes. La discussion risque de s'égarer si elle ne porte pas tout d'abord sur les principes généraux de la méthode. Ajoutons que les objections que doivent soulever un grand nombre de ses applications ne peuvent pas infirmer les conclusions générales.

En somme, M. B. applique dans sa topologie la solution d'un problème d'histoire des arguments familiers à une autre branche d'études, l'anthropogéographie. C'est un des postulats de cette science qu'il y a des relations nécessaires, susceptibles de s'exprimer en lois entre la constitution et les besoins des groupes humains, la forme de leurs établissements et la configuration des lieux. On constatera par exemple que quand une ville n'a pas atteint une importance suffisante pour durer par elle-même et vivre en soi, elle ne survit pas aux raisons qui ont déterminé sa fondation. Les villes se déplacent suivant les conditions de la vie générale, et suivant les courants commerciaux. L'archipel est semé de vielles villes (Ἀστυπάλαια, pp. 31 sqq.). La crainte des pirates étrangers avait éloigné vers l'intérieur les établissements indigènes. Quant aux comptoirs commerciaux ils font face aux routes du commerce et, quand la direction du commerce change, changent avec elle. Ainsi les vieux ports de Lindos, Kamyros et Ialysos cédèrent la place à Rhodes. Il va de soi que les comptoirs d'une nation de commerçants qui exploitent les côtes sans songer à pénétrer dans l'intérieur ne seront pas les mêmes que les colonies d'une nation de cultivateurs et de conquérants qui cherchent des terres ; la Syracuse phénicienne est en un îlot, celle des Grecs s'étale sur la grande terre. Le comptoir des Vénitiens ou des Phéniciens s'installera sur un rocher bien protégé du côté de la terre ferme et fortifié surtout contre les barbares de l'intérieur, comme la ville d'Alkinoos, ce sera une guette avec de bonnes vues, bien à l'abri d'un coup de main. D'autre part le port étranger se tiendra à l'écart des villes indigènes, à distance du débouché des vallées. Si les gens de l'intérieur ont une marine, ils établissent au contraire le port à la bouche du fleuve ou aussi près que la nature le permet de la bouche du fleuve, ainsi Livourne est un port toscan tandis que Piombino (Populonium) est un port étranger. En Grèce, suivant que le commerce sera grec ou étranger le grand entrepôt sera continental ou insulaire ; le Pirée alternera avec Syra ou Délos. Il faut observer en outre qu'une marine à voiles, n'employant que de petits bâtiments, aura besoin d'un plus

grand nombre d'escales qu'une marine mieux pourvue ; on devra donc trouver un port phénicien et un port de séjour permettant l'attente partout où les courants sont dangereux et les vents instables, au revers des caps, à l'entrée des détroits. Par la même raison on est conduit à préférer dans bien des cas la route de terre qui évite les traversées dangereuses ; on devra donc pouvoir jalonner au passage des isthmes des routes phéniciennes : route de Pylos à Sparte, d'Oropos à Éleusis, d'Adramyttium à Cyzique, d'Argos à Sicyonne, routes protégées par des stations étrangères et coupées par des péages indigènes (Mycènes, Troie). De ces observations on peut conclure que de l'aspect d'un habitat humain, il est possible d'induire « les conditions qui l'ont fait naître, le genre et la période de civilisation auxquels il faut le rapporter. »

Pour compléter les principes de topologie dégagés par M. Bérard, il importe de mettre en lumière une loi de répartition des établissements que l'on pourrait appeler la loi des thalassocraties. Les marines qui se sont développées sur les bords de la Méditerranée paraissent avoir de tout temps tendu à l'exploitation entière du bassin. Il s'agit ici d'ailleurs d'un phénomène économique général. Elles ne sont arrêtées dans leur expansion que par les marines concurrentes. Le moindre changement des conditions locales dont dépend leur prospérité amène des perturbations sensibles de l'équilibre général. Bref la marine favorisée peut faire la loi aux autres ; elle impose à ses concurrents, à ses associés, à ses correspondants ses habitudes et son langage. L'histoire de la Méditerranée nous présente donc une suite ininterrompue de thalassocraties ; les anciens, qui avaient constaté le phénomène, en comptaient jusqu'à 17. Il s'ensuit encore une fois que nous devons trouver les traces des Phéniciens dans toute l'étendue du bassin.

L'étude des *Thalassocraties* modernes éclaire la toponymie comme la topologie de M. B. par le grand nombre des points de comparaison qu'elle lui fournit. Il y a dans l'onomastique méditerranéenne des couches de noms grecs, arabes, italiens et francs, témoins des navigations passées et parmi eux un nombre suffisant de doubles noms, de fausses étymologies, de noms déplacés, de noms grécisés et italianisés pour nous autoriser à chercher leurs pendants dans le trésor des noms antérieurs. Il va de soi que les Phéniciens ont donné des noms aux côtes qu'ils ont visitées. Pour ne pas s'en étonner, il suffit de se rendre compte que les accidents du terrain ne sont pas nécessairement étiquetés, sans raisons apparentes, comme sur les cartes. Les lieux ne sont pas nommés en raison de leur importance absolue, mais en raison de l'importance relative qu'ils ont pour celui qui les nomme. On a observé, et il est facile de vérifier, que les montagnards ne nomment guère que les vallées tandis que les crêtes et les pics sont nommés par les gens de la plaine. En somme la toponymie

donne des vues de pays. Il y a des chances pour que deux marines différentes ne nomment pas les mêmes lieux. Il en résulte des complications où nous voyons les géographes acculés. Observons en outre que bon nombre de noms géographiques à noms connus, ne sont pas des noms populaires, mais des noms savants ou techniques transcrits par les cartes, les géographes ou les pilotes. Notre propre expérience nous apprend que la carte impose ses noms et même ses bévues. Ceci posé, le jeu des étymologies n'intervient chez M. B. que très discrètement et à titre de vérification.

Une partie des étymologies proposées sont vérifiées par ce que M. B. appelle la règle des doublets. Un grand nombre d'îles, de villes et d'accidents géographiques du bassin de la Méditerranée et de l'archipel en particulier ont un double nom, l'un intelligible en grec et l'autre dépourvu de sens. La liste suivante montre qu'un nombre respectable d'entre eux sont des équivalents sémitiques de leurs doublets grecs. On s'étonnera peut-être de trouver cette liste si courte.

P. 341 sqq. Κάσος = Ἄχνη = קש, l'écume.
Ῥήνεια = Κελάδουσσα = רנה, le tumulte.
Ὠλίαρος (Antiparos) = Ὑλήεσσα (Paros) = על־יער, le mont de la forêt.
Πάξος (pour Paros) = Πλατεῖα = פס, la table.
Ἄμοργος = Αἰγιάλη — Ψυχία = מרגע, le reposoir (LXX, ἀνάψυξις).
Μερόπη (Siphnos, peut-être pour Syros) = Ἄκις = מרפא, la guérison.
Rousadir = Μεγάλη ἄκρα = רשׁאדר, la grande tête.
Énosim (côte de Sardaigne) = Ἱεράκιον = l'île des Éperviers.
Μεγύρα, Μεάρα = Grotta Santa = מערה, la grotte.
Ἀλόπη (source) = Φιλότης = אלופה, amitié.
Αἰαίη = νῆσος Κίρκης = איאיה, l'île de l'épervier.
Σόλοι = Αἴπεια = סלע, rocher.
Σόλυμα (ὄρος) = Κλίμαξ = סלמה, échelle.
Μασίκυτος = Στενά = מאוקות, défilés.
Κύθηρα = Σκάνδεια = כתר, le bonnet.
Κάλαμοι (Kalamata) = Ἀβία = אבה, roseau.
Ἴδα = Δακτή = ידא, doigt.
Θήρα = Καλλίστη = תארא, la belle.
Abila = Ἄτλας = עבל, porter un fardeau.

Quelques-uns de ces doublets sont déjà spécialisés, l'un désignant l'île, l'autre l'échelle, l'un la chaîne de montagnes, l'autre un pic. Si l'on suppose que la spécialisation a pu être plus complète encore on pourra constituer d'autres égalités du même type. Ainsi, en Élide, la rivière *Neda* a pour affluent le *Lumax* sur les bords duquel la légende dit que Rhéa fut lavée par les nymphes après son accouchement ; or, καθάρσις = λῦμα = נדה, impureté ; ajoutons que la rivière coule au pied de *Phigalie* (פגל, chose impure) et que près de là se trouvaient les bassins de *Lepreon*, la ville de Lépreux. De même :

Hispania = νῆσος Καλύψους = איצ-פן, l'île de la cachette, l'île au trésor.
'Ανεμούριον = Ποικίλη Πέτρα = הסקלה הנמורה, la roche tigrée.
'Αμβρυσος = Κυπάρισσος = הברוש, le cyprès.

M. B. va plus loin et justifie son étymologie de Μινώα (מנוחה, le reposoir) et de Salamine (rac. שלם, sauver) par la mention dans les périples orientaux d'une νῆσος εἰρήνης et d'un λιμὴν Σωτηρίας. Dans certains cas où manque l'équivalent l'étymologie est confirmée par la description ; ainsi la Χιμαίρα (חימרה, bouillonnement) est une bouche volcanique. La description peut se résumer dans une apposition ou une épithète, susceptible de fournir un nom propre. Ainsi
'Αταβύριος = ὁ ὄμφαλος = חטבור; le nombril.
Καρια, acropole de Mégare = קריה, la ville.
Ἰνω, la source = עין, la source.
Σκύλλα πετραίη = סצרלה, la roche.
Εὐρώπη, σκοτεινὴ χώρα τῆς δύσεως (Hesych.) = ערב, le couchant.
Κράγος, πέτρα περίκρημνος προς θαλαττη קרעים, pans de roche.

D'autre part le doublet, disparu de l'onomastique géographique se retrouve dans les légendes locales. Ainsi.
Σάμος : Σάμος et Κράνιος fils de Κέφαλος = שמה, la haute.
Νάγιδος ὑπὸ τοῦ Νάγιδος κυβερνήτου = נגיד, le pilote.

Nous trouvons des exemples typiques de la manière dont une série de mythes peuvent s'analyser à ce point de vue dans un long chapitre sur les mythes de Mégare (*Une station étrangère*, pp. 192 sqq.). On observe non seulement que le nom de lieu devient nom de personne, mais encore que les différents éléments d'un nom étranger donnent naissance à des êtres distincts dont la relation dérive de la relation grammaticale des termes originaux. Ainsi de סרלת אברים, la roche aux oiseaux, on tire *Scylla* fille d'*Abrotè*, de ציר צלמון (= Πέτραι ἀπότομοι), on fait *Tyro* fille de *Salmoneus*. A Mégare le mythe des jumeaux *Learchos* et *Melikertes*, qui devient *Palemon*, dieu marin dérive du nom divin מלקרה בל המון (בל המון =*Learchos*, le chef du peuple). Le doublet peut se composer d'éléments fort hétérogènes ; ainsi c'est du rapprochement de la légende du navire pétrifié des Phéniciens et du nom de Κόρκυρα μέλαινα que l'auteur tire d'une part l'identification de Korcyre et de Σχερίη et leur étymologie : ברכרה שחרה=le vaisseau noir. Ainsi soutenu, M. B. peut risquer un certain nombre, mais un petit nombre d'étymologies sans autre justification que leur vraisemblance : *Temesa*, la fonderie, תמש ; *Scriphos*, la fonderie, צרף ; *Siphnos*, la mine, צפן, etc. Cette liste n'est pas longue, mais il est probable que les sémitisants la raccourciraient encore. M. B. leur donne beau jeu en appuyant ses conjectures de considérations phonétiques où il est inexpérimenté. Dans l'ignorance profonde où nous sommes de la langue des navigateurs phéniciens et des dialectes de leurs clients, la phonétique risque de se perdre dans le brouillard. L'argument des doublets a beaucoup de valeur et il eût mieux valu s'y tenir. En réunissant

ses deux séries de données, M. B. nous montre les Phéniciens exploitant les mines du Laurion, les pêcheries de pourpre du Péloponèse, pénétrant du golfe de Crissa au centre de la Béotie, gagnant le fond de l'Adriatique, peut-être sur la route de l'Ambre, remontant le long de la mer Tyrrhénienne pour chercher l'étain de la Ligurie, franchissant les colonnes d'Hercule en longeant la côte africaine où ils utilisent la grotte de Perejil (Kalypso).

A l'aide d'Homère et des Francs, corsaires ou voyageurs, Paul Lucas, Tournefort et autres, M. B. anime le tableau schématique des navigations phéniciennes. Il nous donne une image intéressante de l'organisme complexe que constitue une grande marine commerciale antique, avec ses arsenaux, ses entrepôts, ses escales, ses factoreries, ses manufactures, ses marchés, ses clients, ses correspondants, ses corsaires, ses parasites, ses faux-ménages, ses dieux de la tempête et des transactions, sa division du travail et la multiplicité de ses opérations. Les Phéniciens fournissent la Grèce de camelote brillante et et de bijoux de pacotille, d'objets d'art en métal ou en émail (*Kyanos*), d'étoffes de lin, de boissons fermentées (p. 403). On s'aperçoit ici combien M. Bérard a tort de faire fi des archéologues. Il nous fournit la meilleure réponse aux critiques qu'il leur adresse quand il essaie de caractériser les mœurs des gens de la mer et d'énumérer les pièces de leur équipement pourvues de noms d'origine sémitique (ὀθόνη, tissu de lin ; אטון ; φᾶρος, grand voile, פאר ; les λῖτα, toiles, לוט ; γαυλός, cruche, גולה ; ξίφος, épée, סייפה ; γωρυτός, carquois, חרוט ; σάκος, bouclier, סך, abri de terre). Mais l'étude qu'il fait ainsi du costume, des rhythmes, des instruments caractéristiques, restera incomplète si elle n'arrive à encadrer et à éclairer une étude du matériel archéologique. Les données archéologiques ont en outre cet intérêt qu'elles font entrevoir une série de navigations méditerranéennes au milieu desquelles les navigations phéniciennes viennent se placer. Elles pourront fournir un supplément soit de comparaisons soit de preuves directes, qu'il est nécessaire d'interpréter d'ailleurs, de nature à faire mieux juger de l'étendue et de la profondeur de l'action des Phéniciens. Pour le moment nous ne les voyons encore qu'à la surface du monde grec. Nous souhaitons que le deuxième volume réponde aux *desiderata*.

V. Hubert.

I. **Der Pharos von Alexandria** von F. Adler ; Berlin, 1901 ; in-fol., 16 pages, 3 planches.

II. **Das Mausoleum zu Halikarnass** von F. Adler ; Berlin, 1900 ; in-fol., 12 pages, 5 planches.

I. — Ce mémoire est un essai de restitution du phare d'Alexan-

drie. M. Adler raconte la fondation de la ville, puis la construction du phare, d'après les sources assez maigres qui sont parvenues jusqu'à nous. Il en fixe l'achèvement vers l'année 280, indépendamment de M. Perdrizet, qui est arrivé, de son côté, à la même date. En passant, il traite de fable absurde (*albernes Märchen*) le récit de Lucien sur la supercherie de Sostrate ; la critique est sévère, car le conte de Lucien, si c'en est un, ne manque pas de finesse. M. A. retrace l'histoire du phare sous les Romains, les Byzantins et les Arabes, jusqu'à sa ruine complète au XIV[e] siècle et sa demi-résurrection sous la forme d'un château bâti, à la fin du XV[e] siècle, par le sultan Qâyt-bây, château qui s'élève encore à l'entrée du port oriental. Puis M. A. passe en revue les éléments d'une restitution figurée : descriptions antiques et médiévales, monnaies romaines à l'effigie du phare et représentations sculptées sur divers monuments. A cet inventaire succède la restitution même du phare, emplacement, formes et dimensions ; j'y reviendrai tout à l'heure. La monographie s'achève par une notice biographique sur l'architecte, Sostrate de Cnide, utilisant les récentes découvertes épigraphiques, et par un aperçu sur la valeur historique et monumentale du phare. Trois planches soigneusement gravées illustrent les conclusions de l'auteur et plusieurs dessins enrichissent son texte court, mais nourri.

Il y a deux parts à faire dans ce travail : la critique des sources et la restitution pratique et figurée ; la première s'adresse à l'historien, la seconde à l'architecte. Disons d'abord que l'ordonnance gagnerait à être un peu plus serrée. Le premier paragraphe, qui devrait s'en tenir strictement à l'histoire, contient déjà des fragments descriptifs dont la place était mieux indiquée dans les paragraphes suivants. A regarder de plus près, on s'aperçoit d'un défaut plus grave, parce qu'il est inhérent à la méthode qui consiste à restituer un édifice disparu, avec plans, coupe et élévations à l'échelle, sur des documents forcément insuffisants, malgré tout le soin que l'auteur apporte à les étudier ; commençons par les sources.

Un grand mérite de M. Adler, c'est d'avoir reconnu, l'un des premiers, la valeur des sources arabes sur le phare. Il les déclare à bon droit indispensables pour un essai de restitution (p. 6), en ajoutant toutefois qu'il ne faut s'en servir qu'avec une grande prudence. Ces derniers mots pouvant s'appliquer à tous les témoignages oraux ou écrits, je ne vois, pour en faire honneur aux seuls auteurs arabes, d'autre raison qu'un reflet du vieux préjugé qui consistait à les ignorer tout simplement. En réalité, malgré leurs erreurs et leurs lacunes, les sources arabes sur le phare sont incomparablement plus riches et plus précises que les sources antiques. L'auteur en tire un très bon parti ; sans lui reprocher de passer sous silence des auteurs peu importants, tels qu'Ibn al-Faqîh, Ibn al-Wardi ou Khalîl Zâhiri, on voudrait voir cités ici, sinon les récits trop fabuleux de Mas'ûdi

dans ses *Prairies d'or*, du moins la description curieuse de Dimachqi, la mesure de hauteur donnée par Abu l-fidâ', celles d'Ibn Mutawwadj dans Suyûti, enfin le long chapitre de Maqrîzi. Malgré ses impardonnables obscurités, ce morceau, que la traduction de M. Bouriant vient de rendre accessible à tout le monde, est capital pour l'histoire du phare. Même les sources citées ne sont peut-être pas toujours exactement comprises ; je le dis sans aucune intention de reproche, sachant par expérience à quelles difficultés l'on s'y heurte. Ainsi, les colonnes brisées signalés par 'Abd al-Latîf au bord de la mer (p. 6) provenaient, comme il le dit lui-même, des environs de la colonne de Pompée et ce passage n'a rien à voir avec le phare. Enfin, sans exiger toute la littérature moderne, on voudrait trouver mention des beaux travaux de la *Description de l'Égypte ;* on va voir sur quel point cet oubli se fait surtout sentir.

Malgré quelques lacunes, cette consciencieuse étude des sources donne une idée générale de ce qu'était le phare d'Alexandrie ; peut-elle servir de base à la reconstruction graphique de tous les détails de l'édifice ? Deux ou trois exemples feront voir à quel point ce problème est délicat, dès qu'on cherche à préciser, par le dessein, les indications vagues et souvent contradictoires des auteurs.

Commençons par une question fort simple, en apparence : la hauteur du phare. Ya'qûbi la fixe à 175 et Mas'ûdi à 230 coudées ; ils écrivent à moins d'un demi-siècle d'intervalle et rien ne fait supposer que le phare ait changé de hauteur d'une époque à l'autre. M. A. s'en tire (p. 10) en supposant que le premier emploie la coudée noire de 0 m. 49 et le second, la petite coudée de 0 m. 37, ce qui fait ressortir la hauteur, dans les deux cas, à 85 mètres, en négligeant les fractions ; le résultat serait parfait, si ces auteurs nommaient la coudée qu'ils emploient. Même s'il est exact, il ne donne pas la hauteur du phare antique, puisqu'il semble avéré qu'il a été rabaissé dès l'époque byzantine. C'est ici qu'intervient (p. 11) une indication de Josèphe, qui permettrait de fixer la hauteur du phare antique à environ 120 mètres, par un calcul indirect basé sur le rayon de courbure de la terre. M. A. prend la moyenne et s'arrête à 110 mètres pour son épure, en observant que les calculs de Mahmoud Bey l'ont conduit au même résultat ; malgré (ou à cause de) cette coïncidence, on éprouve une vague inquiétude à voir ce chiffre traduit en élévation.

Pour calculer la longueur d'un côté du phare, M. A. part (p. 10) de la mesure faite par Ibn Djubair, qui a trouvé 50 et quelques coudées. Disons d'abord qu'Ibn Djubair, dans le texte cité de Wright, parle de *brasses* (*bâ'*) et non de *coudées* (*dhirâ'*), ce qui est très différent. Il est vrai que dans le texte de Maqrîzi, qui cite Ibn Djubair, on lit *coudées* et cette leçon est évidemment la bonne ; du moins cette remarque eût-elle donné à M. A. l'occasion de citer une fois Maqrîzi. Pour traduire ce chiffre, M. A. suppose qu'Ibn Djubair « a mesuré à la hau-

teur de la première terrasse, parce que la base du phare était entourée de maisons » et que sa coudée est celle de o m. 37, « généralement employée au XIIe siècle. » Puis il ajoute l'épaisseur des murs, dans l'idée qu'Ibn Djubair a mesuré dans œuvre ; à l'aide de ces suppositions, il admet comme assuré (*gesichert*) que le sommet du premier étage avait 22 mètres de côté, hors œuvre. Mais nous ne sommes pas au bout : en calculant l'empatement des murs, d'après les monnaies romaines, M. A. trouve 25 m. 20 pour le côté du phare à la base du tronc de pyramide, soit au niveau du seuil de la porte, et 32 m. 80 au sol, en supposant un talus de 60° entre le sol et le seuil de la porte, dont il fixe la hauteur à 7 m. 40, sur une indication d'Ibn Mutawwadj, qui donne 20 coudées (calculées à o m. 37).

M. A. avait déjà fait graver ses planches quand il a eu connaissance de la mesure de Ibn Batûtah : 140 empans pour un côté du phare. Il suppose que le voyageur l'a mesuré à sa base « parce que les maisons qui l'entouraient avaient disparu au XIVe siècle ; » puis, en donnant à son empan la valeur o m. 18, il arrive au même chiffre de 25 m. 20 pour le côté du phare au niveau du seuil, soit 32 m. 80 sur le sol. J'ai bien peur que tous ces calculs ne reposent sur le postulat que le phare mesurait à sa base 32 m. 80 = 100 pieds grecs = un plèthre carré (p. 11). Le rôle important que jouent les chiffres et les rapports simples dans l'architecture antique permet de supposer que Sostrate a fait entrer dans son épure le plèthre carré. Mais cette *hypothèse* n'est pas *prouvée* par les indications forcément élastiques des auteurs arabes ; en aucun cas, on ne saurait en *déduire* tout le détail des profils de l'édifice. Le point d'appui le plus solide pour sa thèse du plèthre carré, M. A. semble l'ignorer : c'est le texte d'Ibn Iyâs disant que le château de Qâyt-bây est bâti *sur les fondations du phare antique*, texte à rapprocher, non du château tout entier de Qâyt-bây, mais de son *donjon* carré, dont le côté, sur le plan soigneusement coté de la *Description de l'Égypte*, mesure exactement *trente mètres*[1]. M. A. cite bien le passage d'Ibn Iyâs (p. 7), mais comme il voit que le château tout entier est trop grand pour s'élever sur les fondations du phare, il suppose qu'il s'élève sur les fondations du *castrum* qui entourait le phare (voir sa note 38). S'il avait connu le plan coté de la *Description*, il aurait vu, sans doute, une relation frappante entre les

1. Et non 31 mètres, comme je l'ai dit en discutant ce problème, à propos des fondations du phare ; voir *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*, I, pp. 473 à 489. Ce chiffre de 30, que je viens de vérifier sur le plan de la *Description*, mais qu'il faudrait contrôler sur place, se rapproche encore plus des données d'Ibn Djubair et d'Ibn Batûtah, d'après mes calculs. Sans donner une grande valeur à ces derniers, je me borne à rappeler que je suis parti d'une donnée *réelle*, le côté du donjon de Qâyt-bây, que j'ai choisi, pour Ibn Djubair, une des coudées *égyptiennes*, enfin que ce travail ne vise qu'à retrouver les *fondations* du phare sous le donjon de Qâyt-bây.

mesures arabes du côté du phare et la longueur réelle du côté du donjon de Qâyt-bây. Dès lors, les mots d'Ibn Iyâs prennent un sens précis : c'est le *donjon* de Qâyt-bây qui s'élève *sur les fondations du phare*. Quant au château tout entier, il s'élève peut-être sur les fondations du *castrum ;* mais c'est une simple hypothèse, car M. A. ne cite aucun texte précis sur ce *castrum*. Il suppose bien, d'après une phrase obscure de Lucien, qu'il avait 164 mètres de côté (p. 10), mais quoiqu'il en dise dans sa note 38, cette mesure ne peut s'appliquer au château de Qâyt-bây, quadrilatère irrégulier dont le plus long côté, sur le plan coté de la *Description*, ne dépasse pas 150 mètres.

Même à supposer que l'enceinte du château représente celle d'un ancien *castrum*, on ne voit pas pourquoi M. A. place le phare au milieu de son front nord, à cheval sur la courtine, alors que le donjon de Qâyt-bây est à l'*intérieur* du château. Ici encore, M. A. oublie un curieux élément d'information : je veux parler de cette tradition du moyen âge, qu'on suit du VIIe au XVIe siècle, d'après laquelle le phare portait sur des voûtes et ces voûtes sur des *crabes* en métal ou en verre, probablement en bronze. En discutant cette tradition d'après les sources arabes et latines, pour réfuter l'interprétation que Quicherat voulait donner au mot *cancer* (croisée d'ogives), j'ai montré qu'il y avait peut-être, sous ces voûtes, un vide destiné à livrer passage aux flots de la mer. Un texte de Procope de Gaza, cité par M. A. (p. 6), montre l'empereur Anastase Ier faisant reprendre en sous-œuvre les substructions du phare ébranlées par les flots. Ces indices étaient trop vagues pour être traduits dans une épure ; du moins ne semblent-ils pas favorables à l'hypothèse d'un vaste *castrum* entourant le pied de l'édifice, qui paraît avoir plongé plus directement dans la mer.

Je crois en avoir assez dit pour montrer que les sources, malgré tout le talent que M. A. met à les faire parler, permettent à peine de retracer les grandes lignes du phare. Après cela, je ne vois guère le moyen de discuter les détails précis restitués dans les élévations, la coupe et les plans de chaque étage, enfin dans le fonctionnement et la disposition du fanal. Le phare de M. A. est un bel édifice, qui ressemble probablement à l'original ; est-ce en tout point le phare de Sostrate ? Si l'on veut se contenter d'en retrouver quelque vestige, la première chose à faire est de fouiller *sous les angles du donjon* du château de Qâyt-bây.

Si j'ai souligné les points discutables de ce travail, c'est qu'il en valait la peine. La tentative méritoire de M. Adler nous vaut, du moins, une monographie bien documentée et riche en aperçus nouveaux [1].

---

1. P. 6 : Ibn Khurdâdbeh n'était pas tunisien, mais bien les deux garants qu'il cite à propos du phare ; voir l'éd. de Gœje, p. 87. — P. 7 : Buka, lire Rukn. — Pp. 8 et 10 : Mustawag, lire Mutawwag. — P. 9 : Pool, lire Poole.

II. — L'autre mémoire est un nouvel essai de restitution du Mausolée. Conçu sur le même plan que celui du phare, il s'inspire de la même méthode, avec cette nuance qu'ici les sources écrites sont plus rares, mais les vestiges conservés plus nombreux. Il ne peut être ici question de comparer cet essai à tous ceux qui l'ont précédé (M. Adler en compte une trentaine); il suffit de dire qu'à un texte court, mais soigneusement documenté, comprenant un historique, un essai de restitution et un exposé des modèles et des imitations du Mausolée, sont jointes cinq planches gravées, avec élévations, plan, coupe et détails, d'après les textes, les fouilles de Newton et les débris conservés à Londres.

Max van BERCHEM.

Stephane GSELL, **Les monuments antiques de l'Algérie,** 2 vol. in-8°, 290 et 447 pp. illustrat. dans le texte et planches hors texte. Paris, Fontemoing, 1901.

Le premier volume du beau livre de M. Gsell est consacré aux monuments indigènes et aux monuments romains de l'Algérie, le second volume aux monuments chrétiens. Des planches hors texte, dont quelques-unes sont excellentes, nous montrent ces étonnantes ruines et la nudité grandiose des paysages où elles se dressent. Le texte est un modèle de sobriété et de précision. Toute hypothèse, toute légende est écartée au profit de la seule vérité. On acquiert au cours de cette lecture une confiance absolue dans le savoir, la méthode, la netteté d'esprit de M. Gsell.

Il ne sera pas inutile de signaler aux archéologues qui étudient l'art du moyen âge l'intérêt qu'offre pour eux le second volume. Ils y trouveront la description d'un très grand nombre d'édifices chrétiens élevés du IVe au VIIe siècle par les catholiques ou par les donatistes. On sait combien sont rares, en dehors de l'Italie et de quelques régions de l'Orient, les monuments de cette époque. M. G. nous en fait connaître d'un seul coup 169. Jamais, depuis le temps où M. le marquis de Vogüé publia son livre sur la Syrie, pareille richesse n'avait été offerte aux érudits. Il est vrai que les églises de l'Algérie sont beaucoup moins bien conservées que celles du Hauran. La plupart du temps quelques tronçons de colonnes en indiquent seuls la place. Il faut faire des fouilles pour en retrouver le plan. Néanmoins en observant minutieusement ces débris, où se rencontrent des clefs de voûtes et des fragments de charpentes calcinées, il n'est pas impossible de reconstituer l'église tout entière.

Le plan de ces églises diffère assez sensiblement de celui des basiliques de Rome. Elles n'ont pas de transepts et sont rarement précédées d'un atrium. Les absides ne sont en demi-cercle qu'à l'intérieur; à l'extérieur elles sont souvent enfermées dans un massif de maçon-

nerie qui les fait paraître rectangulaires. Deux sacristies carrées flanquent ordinairement l'abside. Aucune de ces églises ne semble avoir reçu de voûte sur la nef. C'est en Tunisie seulement qu'on rencontre quelques églises dont on peut dire avec certitude qu'elles ont été voûtées : particularité infiniment intéressante pour l'historien de l'art roman. En Algérie, les bas-côtés seuls furent parfois, semble-t-il, recouverts d'une suite de voûtes d'arêtes. Les tribunes sont très rares.

Tous ces caractères, et quelques autres de moindre importance, permettent de rattacher ces édifices, non pas, comme on aurait pu le croire, à ceux de Rome, mais à l'architecture chrétienne de l'Égypte et de la Syrie. C'est là un résultat très intéressant. La démonstration deviendra plus complète encore quand M. Gsell aura publié le troisième volume de son travail qui doit être consacré à la décoration des églises. Ce ne sera pas assurément le moins intéressant des trois. L'œuvre une fois terminée sera, dans le domaine de l'archéologie, une des plus remarquables qu'on ait entreprise depuis longtemps.

Émile Male.

Encyclopædia Biblica. A Dictionary of the Bible, edited by T. K. Cheyne and J. Sutherland Black. Part III. (L-P) coll. 2689-3988. London, 1902; Adam and Charles Black, grand in-8° 20 sh.

Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de cet ouvrage, de son esprit et de sa méthode, et nous avons signalé son incontestable utilité, tout en faisant quelques réserves sur les opinions émises par certains collaborateurs appartenant à l'école hypercritique (cf. *Revue critique*, 1901, t. LII, p. 265). La rapidité avec laquelle se poursuit la publication nous permet de croire que nous serons bientôt en possession de l'œuvre complète.

La tendance à trop verser dans les déductions théologiques est moins sensible dans cette partie ; non que la méthode ait été modifiée, mais parce que les sujets traités n'y prêtaient pas autant. Parmi les articles les plus importants, je signalerai les suivants : *Lord's Prayer* (Nestle) ; *Mesha* (Driver) ; *Ministry* (Schmiedel) ; *Names*, 1re partie (Nöldeke) ; *Moses* et *Paradise* (Cheyne) ; *Old-Christian Literature* (van Manen); *Poetical Liter.* (Duhm) ; *Prophetical Lit.* ; *Paul* (Hatch et v. Manen) ; les articles historico-géographiques : *Moab*, *Palestine*, *Persia*, *Phœnicia* ; les articles consacrés à chacun des livres bibliques et spécialement celui des *Psaumes* (R. Smith et Cheyne).

Les éditeurs de cette savante publication feraient chose utile à plus d'un lecteur, s'ils plaçaient à la fin de leur ouvrage un index alphabétique français-anglais (et même allemand-anglais) des titres des différents articles de l'Encyclopædia. Si pour beaucoup de mots l'hésitation n'est pas possible, il en est cependant un bon nombre dont l'iden-

tification demande quelque réflexion; plusieurs personnes seront peut-être obligées de recourir au dictionnaire pour se rappeler qu'il faut chercher *novice* à *neophyte*, *paon* à *Peacock*, *plomb* à *Lead*, etc. Un index comme celui que j'indique faciliterait aux lecteurs français l'usage de l'Encyclopédie.

Ils en ont d'autant plus besoin qu'ils ne sont pas à la veille d'avoir un *Dictionnaire de la Bible*, à en juger par la lenteur extraordinaire avec laquelle se poursuit la publication commencée sous ce titre, il y a onze ans, et qui n'en est encore qu'à la lettre J. Il est vrai que l'esprit peu scientifique et la méthode arriérée de l'ouvrage ne sont guère faits pour exciter nos regrets de ne pas le voir paraître; l'ignorance affectée ou réelle des questions soulevées par la critique moderne, l'opiniâtreté avec laquelle on y défend des théories insoutenables, encore qu'elles n'aient rien à voir avec la doctrine catholique (par exemple l'interprétation du mot *jour* par « période », l'unité d'auteur des deux parties d'Isaie, etc.), l'insertion d'une foule de choses qui ne touchent que de loin à la Bible, en font une œuvre inutile et condamnée d'avance à l'oubli. L'éditeur sera sans doute seul à en tirer quelque profit. Je lisais récemment dans une apologie de ce Dictionnaire (*Revue du Clergé français*, 15 avril 1902) que ses rédacteurs ont pris « la seule position qui fût possible à l'heure présente » et que « quant à son *caractère scientifique*, on s'est efforcé de le proportionner au degré de préparation des lecteurs français ». C'est peu flatteur pour « les lecteurs » et pour le clergé en particulier. Mais, à supposer qu'il en fût ainsi, c'est, semble-t-il, une besogne peu honorable pour les rédacteurs que de s'ingénier à entretenir une semblable ignorance, au lieu de s'appliquer à la dissiper.

J.-B. Chabot.

Maurice Lair. **L'impérialisme allemand,** 1 vol. in-18, I, 341 p. Librairie Armand Colin 1502.

Après le livre de M. Bérard sur l'*Angleterre* et l'*Impérialisme*, et certainement inspiré de ce brillant modèle, voici venir un volume sur l'*Impérialisme allemand*.

Je reprocherai à son auteur, M. Maurice Lair, un tour d'imagination et un style trop lyriques dans un sujet qui demanderait beaucoup de précision et de sang-froid dans l'observation. Ce n'est pas la première fois que je constate combien l'étude de l'*Impérialisme* suscite chez ceux qui s'y livrent comme une sorte de *greater style*, dès qu'ils parlent de la *greater Britannia* ou *Germania*. Ici c'est de cette dernière qu'il s'agit : mais l'auteur a tout d'abord jeté un coup d'œil sur l'impérialisme des différentes branches de la race anglo-saxonne, Angleterre, États-Unis qui, avec celui de l'Allemagne, — le premier

en date et celui de la Russie — forment ce faisceau d'impérialismes naissants ou croissants qui nous englobent et provoquent les pensées ou les préoccupations de l'observateur politique.

Suivant son tempérament et selon qu'il est de dispositions optimistes ou pessimistes, celui-ci se réjouit ou s'alarme du développement qu'a pris le nationalisme sous sa nouvelle forme plus ou moins mondiale, c'est-à-dire en tant qu'effort des grandes puissances de la partie la plus civilisée de la planète pour étendre leur influence au-delà de leurs frontières, et les unes se tailler un empire colonial, les autres, assurer des débouchés à leur commerce et à leur population. Il y a là un travail d'extension de races et d'intérêts qui, évidemment, ne se fait pas et ne se fera pas sans luttes, qui peut-être engendrera des luttes sanglantes, qui peut-être ne suscitera entre puissances que des compétitions ardentes mais pacifiques dans leurs procédés. C'est le grand secret de l'avenir, et les données nous manquent pour savoir de quelle façon le problème se résoudra. Ce dont on peut être sûr, c'est qu'il fournira des aliments à l'intérêt de vivre de nos neveux et arrière-neveux, pour peu que leur curiosité des choses humaines ne s'éteigne pas. Quant aux prévisions dans un sens ou dans l'autre qu'on trouve dans bon nombre d'ouvrages contemporains, et notamment dans celui de M. Lair, elles me paraissent assez vaines, et d'ailleurs elles reposent souvent sur des études de chiffres et de faits assez superficielles et dans lesquelles il y a beaucoup de redites et d'assertions qui passent d'un livre à l'autre sans vérifications suffisantes. En général, pour tout ce qui touche l'étranger, nous vivons en France sur des phrases à effets qui durent quelques années, puis font place à d'autres aperçus. Je retrouve chez M. L. trop de phrases de ce genre ; je retrouve trop souvent surtout cette idée fausse que Voltaire citait comme un axiome et qui défraye au fond tant de nos jugements, qu'une nation ne peut s'enrichir sans qu'une autre s'appauvrisse. Chacun suit avec anxiété les progrès industriels de l'Allemagne, ou de la Russie, ou de l'Amérique, suivant que ses sympathies vont à l'un ou l'autre de ces empires, et voit d'avance ruinés les compétiteurs du peuple préféré. C'est toujours une *inondation* de produits d'au-delà les frontières qui vient tomber sur les malheureux consommateurs et leur fournir des vivres ou des objets d'existence à bon marché. « Un temps arrivera, s'écrie M. L. où les États européens pourront regretter d'avoir si bien équipé l'ours moscovite. Déjà les gigantesques puits de naphte du Caucase expédient aux ports anglais et belges des navires-citernes chargés de combustible liquide ; déjà les immenses forêts de l'empire voient leurs arbres séculaires tomber sous la hache, s'en aller en charpentes et en meubles, les grains russes ont appris (!) la route de Marseille... » Puis, quand il s'agit de l'Amérique, c'est un tableau encore plus lyrique de la « marée irrésistible » qui submerge ou va submerger la

vieille Europe sous des afflux monstrueux de produits manufacturés et transportés par de gigantesques *trusts*... Dans tout cela on n'oublie qu'une chose : c'est que les produits s'échangent contre des produits, et que si la Russie ou l'Amérique vendent beaucoup, elles achèteront nécessairement beaucoup et que ce sera définitivement au grand avantage des échangistes. Il faudrait parler en économiste des choses économiques, mais le sens économique est ce qu'on trouve trop rarement dans la littérature politique courante quand elle traite des rapports commerciaux internationaux.

M. L. n'échappe pas à ce défaut. Il cite beaucoup de statistiques et de chiffres, mais pas toujours avec un discernement suffisant des coëfficients de grandeur, ni des causes de variations dans les quantités. Dans l'*inondation* américaine il cite par exemple au même rang « les machines agricoles, les locomotives, le pétrole, les bicyclettes, les appareils de photographie et d'électricité, les instruments de musique... » La France voit s'élever cette marée irrésistible en dix années de 40 millions de dollars à 100. (Sur un chiffre total d'importations de plus de trois milliards de francs ce n'est pas encore terrifiant et surtout il ne faut pas oublier que sur les 500 millions d'importation américaine il y a près de 450 millions de matières premières ou de produits alimentaires (cotons 203 millions, cuivre 59, pétrole 41, etc.)

Quand il arrive à l'Allemagne qui est l'objet principal de son livre, M. L. serre de plus près son sujet. Il a lu beaucoup de documents et il connaît à fond l'évolution économique et politique de nos voisins d'Outre-Rhin depuis 1870. Il la résume en termes instructifs pour le lecteur, quoique presque toujours revêtus d'une forme trop imagée qui met en quelque défiance contre les jugements de l'auteur. L'ours moscovite, l'oncle Sam, John Bull, Herr Doctor, l'araignée germanique, etc., etc., jouent dans son livre un rôle excessif et transforment trop les phénomènes de développement industriel et économique qui se produisent dans le monde entier, — qui sont le résultat inévitable et heureux du progrès scientifique et de l'augmentation de la population — en une sorte de drame à quatre ou cinq personnages se livrant les uns contre les autres à de terribles et ténébreuses machinations. Nous sommes toujours pleins de l'idée romaine : à qui appartiendra l'empire du monde ? Il n'est pas mauvais que les peuples se le demandent, afin de maintenir leur rang dans le monde ; mais il est probable que le monde — encore moins dans le futur que dans le passé — n'appartiendra à personne exclusivement et qu'il y aura place dans l'atelier international pour tous ceux qui voudront et sauront travailler. Peu à peu nous nous apercevrons qu'il est puéril d'envisager sous le même jour la conquête de la prépondérance par les armes et le développement industriel. Dans le premier cas on peut dire que ceci tue nécessairement cela. Dans le second le profit de l'un,

contrairement à ce que disait Montaigne, fait le plus souvent le profit de l'autre, à condition que l'*autre* comprenne bien son intérêt.

Ces réserves faites, nous applaudissons au mouvement dont M. Lair se signale comme un des représentants éclairés et qui pousse nos publicistes à regarder par dessus les frontières ce qui se passe au dehors. Ils peuvent se tromper, et l'ironie des choses déjouera plus d'une de leurs prévisions. Il vaut encore mieux être le jouet de quelques illusions ou victime de quelques erreurs que de fermer les yeux sur le tourbillon du monde, et se confiner à nos incidents de boulevard ou de parlement. A ce point de vue les générations qui ont mûri depuis 1870 sont en notoire progrès sur leurs aînées. Elles ont ouvert en grand leurs fenêtres sur la planète.

Eugène d'EICHTHAL.

— La maison Alinari, de Florence, vient de commencer la publication de la *Divine Comédie* illustrée par des artistes modernes (*La Divina Commedia nuovamente illustrata da artisti italiani;* vol. I. *Inferno;* gr. in-4° de XVIII-140 pages, 1902). Cette entreprise n'intéresserait que médiocrement les lecteurs de cette *Revue*, si la *Società Dantesca*, qui travaille à réunir les éléments d'une édition critique du divin poème, n'avait fait accepter à l'éditeur une idée fort ingénieuse : au lieu de répéter le texte de la vulgate, pourquoi ne pas commencer à introduire dans l'œuvre du poète quelques-unes des corrections que les recherches actuellement faites sur les manuscrits permettent de considérer comme à peu près nécessaires? C'est là un essai fort délicat et fort intéressant; la réalisation en a été confiée aux soins de M. G. Vandelli, le plus actif collaborateur de la Société dantesque dans la grande entreprise de l'édition critique. On ne peut prétendre porter un jugement, en quelques mots, sur cette tentative dont l'intérêt n'échappera à personne; du moins fallait-il la signaler. — H. H.

— M. Fredrik Wulff, professeur à l'Université de Lund, traducteur de la *Vita Nuova* de Dante en suédois, s'occupe présentement de Pétrarque. Diverses communications, faites en 1901-1902 à plusieurs revues, témoignent de la grande activité qu'il déploie dans ce domaine ; la plupart sont rédigées en français, heureusement! Outre quelques notes critiques sur la canzone *Che debb' io far* (*Lunds Universitats Arsskrift*, Band, 38, 1, 1) et trois sonnets (*Fran Filologiska Föreningen i Lund*, II, 1902), ou encore une traduction suédoise de la canzone *Italia mia*, précédée d'une conférence sur Pétrarque (prononcée devant les étudiants de Lund en novembre 1901), deux articles méritent d'être signalés tout particulièrement. L'un, en italien, a été inséré dans la *Rivista d'Italia* du 15 octobre 1901 (*L'Amorosa reggia del Petrarca*); le savant professeur y raconte comment, au cours d'un voyage en Provence, il a découvert l'endroit où a vécu Laure, où elle est ensevelie, où Pétrarque l'a aimée. Ses conclusions ont été fortement attaquées dans la même revue par M. E. Sicardi (15 janvier 1902). Nous n'entrerons pas ici dans cette polémique, mais il est évident que M. Wulff voudrait révolutionner la critique de l'œuvre de Pétrarque. L'autre article, qui vaut encore plus la peine d'être retenu, ne sera pas moins vivement discuté : l'intrépide critique s'y prononce contre l'authenticité de la note réputée autographe de Pétrarque, sur l'une des feuilles de garde d'un

Virgile conservé aujourd'hui à l'Ambrosienne, et relative, comme on sait, à Laure. La question est grave; M. W. promet d'y revenir et de la traiter à fond; il faut donc attendre (voir *Nyfilologiska Sällskapets i Stockholm Publikation*, 1901). — H. H.

— M. Broussolle réunit dans un agréable et coquet volume, *La critique mystique et Fra Angelico* (Paris, Oudin, 1902, 175 pages), deux articles publiés d'abord dans l'*Université catholique* de Lyon; l'auteur, admirateur clairvoyant du doux moine de Fiesole, s'attache à démontrer que Fra Angelico ne fut pas un simple mystique, dont la main était conduite, lorsqu'il peignait, par les anges, ministres de la grâce divine, mais bien un artiste, qui travailla sans cesse à perfectionner sa manière, et dont le talent se développa, se modifia aussi avec les années. Il paraît que cette thèse a paru hérétique et a fait scandale auprès des représentants de la « critique mystique »; elle nous semble, quant à nous, tout à fait naturelle; mais il y a plaisir à l'entendre développer par un homme de goût, bien informé, très épris de son sujet. Inutile de chicaner M. B. sur quelques appréciations de détail, fort secondaires d'ailleurs; c'est son droit d'avoir une admiration sans bornes pour le suave Fra Angelico, et même pour ce sec et froid Pérugin — plus je vais, plus cette impression se fortifie en moi — qui a fait de la peinture religieuse un simple métier, une série de procédés mécaniques; on peut seulement regretter qu'il ne fasse pas plus de cas du talent si dramatique et vigoureux de Giotto, dont la puissance me frappe davantage à chaque nouvelle rencontre avec ses œuvres. Les mystiques, quelque charme qui se dégage de leurs meilleures œuvres, n'occupent pas une place comparable dans l'histoire de la peinture italienne. — H. H.

— M. P. Peteut (*Jean-Baptiste Dubos*. Thèse de doctorat. Tramelan, Lachmann-Vuille, 1902, p. 98, in-8°) a tenté une réhabilitation de l'abbé Dubos, qu'il veut nous donner pour un philosophe plein d'idées originales et fécondes qui ont renouvelé la critique au dix-huitième siècle. On ne distingue pas toujours assez dans la thèse de M. P. si c'est au point de vue historique qu'il se place pour apprécier cette originalité de son auteur, qui peut s'admettre, à la condition de la réduire à de plus modestes proportions, ou s'il la juge au contraire d'un point de vue absolu, et alors il paraît bien difficile même de défendre une esthétique aussi pauvre. Le sujet, d'ailleurs, écrit dans une langue peu soignée, est plutôt esquissé que traité et à peine documenté. Il eût fallu insister avant tout sur le genre d'éducation et d'expérience artistiques qui a inspiré à l'abbé Dubos ses Réflexions; ce que dit M. P. de l'art contemporain reste dans le vague et le conventionnel. Le chapitre sur l'influence de Dubos en Allemagne vaut mieux, mais il est aussi trop sommaire. — L. R.

— Une troisième édition du *Tonnelier de Nuremberg* de Hoffmann, publiée avec une notice et un commentaire par M. Alfred Bauer, a paru à la librairie Hachette; elle a été revue et augmentée de nouvelles notes (voir p. 197-200, où l'on remarquera surtout la note « accusatif pour datif de lieu »). — C.

— M. Arthur Reed Ropes vient de publier dans la collection Pitt Press Series une édition scolaire du roman d'Erckmann-Chatrian, *Madame Thérèse*, où l'introduction et les notes sont faites avec le même soin et la même correction diligente que dans les précédentes éditions qu'il a données du *Blocus* et de *Waterloo*. — C.

— MM. Kaluza, Koschwitz et Thurau, de l'Université de Königsberg, entreprennent la direction d'une revue nouvelle : *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, Berlin, Weidmann, 4 fascicules = 24 feuilles par an, 8 mk. Le 1er fascicule du tome Ier contient les articles suivants : Koschwitz, la réforme de l'enseignement des langues vivantes à l'école et à l'Université (s'élève avec beaucoup de

force et d'autorité contre l'empirisme béat que la France, elle aussi, connaît trop bien, et qui, après avoir ruiné chez nous les humanités, menace de ravaler l'enseignement des langues modernes à un savoir de commis-voyageur et de garçon d'hôtel); Kaluza, M. Sweet et la soi-disant méthode réformatrice (voir mon article de la *Revue critique*, XLIX, p. 78); Thurau, V. Hugo, poète du foyer et de l'école; Graz, la lecture à l'école; Delmer, les Universités d'Australie et l'enseignement des langues vivantes (en anglais); Lescoeur, la division et l'organisation du territoire français (en français); Baumann, peut-on parler de génitif et de datif dans l'enseignement du français? Viennent ensuite des communications diverses, résumés de périodiques et comptes rendus d'ouvrages, où je cueille cette gemme anonyme (p. 91) : « [M. P. Bourget] n'est plus un représentant de l'esprit moderne; il est maintenant catholique sans restriction. » D'abord, tel n'est pas l'avis des fervents qui lui demandent s'il a fait ses Pâques. Ensuite on s'étonne de rencontrer cette aimable antithèse de l'esprit moderne et du catholicisme ailleurs que dans les colonnes des lumineux organes qui s'intitulent *L'Aurore* et *La Lanterne*. — V. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 juillet 1902

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur la mort d'Orphée. — MM. Weil, Pottier et Bréal présentent quelques observations.

M. Bouché-Leclercq achève la lecture de son mémoire sur l'origine du culte de Sérapis. Le culte de Sérapis n'a été qu'une adaptation d'un culte memphite, celui d'Osiris-Apis, adaptation accomplie sous le règne et par la volonté de Ptolémée Ier Soter. Parmi les traditions, d'ailleurs discordantes, relatives à l'importation de la statue de Sérapis, il n'en est aucune qui mérite confiance. Celle qui fait venir la statue de Sinope est très probablement une invention du grammairien Apion, vulgarisée par Plutarque et Tacite. La statue, œuvre de Bryaxis, a dû être d'abord un Asklépios, introduit à Alexandrie par Ptolémée II Philadelphe.

Séance du 25 juillet 1902

M. Pottier communique une note sur un fragment de vase grec trouvé par M. de Morgan dans les fouilles de Suse. On peut le reconstituer assez exactement, en le comparant à un très beau vase plastique du Musée britannique qui représente un Sphinx. Le vase de Suse avait la forme d'un cheval, et entre les jambes de l'animal était peinte sur fond blanc une amazone vaincue. La technique et le style permettent de le ranger parmi les vases fabriqués à Athènes même, dans la première moitié du ve siècle. On peut supposer, d'après le sujet même, que cette œuvre industrielle a peut-être commémoré, comme d'autres monuments d'Athènes et de Delphes, sous une forme allégorique, la défaite des Perses à Marathon en 490, et que, prise lors du sac d'Athènes, en 480, par un soldat de Xerxès, elle aura été emportée à Suse.

M. Emile Mâle fait une communication relative à l'influence de la *Bible des pauvres* et du *Speculum humanæ salvationis* sur l'art du xve et du xvie siècle. Il montre que les artistes qui ont composé les cartons des tapisseries de la Chaise-Dieu et de celles de l'Histoire de la Vierge à la cathédrale de Reims ont copié tantot l'un, tantôt l'autre de ces livres. Il fait remarquer aussi que les premiers imprimeurs français empruntent soit à la *Bible des pauvres*, soit au *Speculum* les figures symboliques qui ornent les marges de leurs livres d'Heures.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur la mort d'Orphée.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 11 août — 1902

Begriff und Begriffe der Kindersprache, von Dr Phil. Wilhelm AMENT (Sammlung von Abhandlungen aus dem Gebiete der pädagogischen Psychologie und Physiologie, herausgegeben von H. SCHILLER und Th. ZIEHEN, V, 4). — Berlin, Reuther et Reichard, 1902. In-8, vj-85 pp. Prix 2 mk.

Il est ennuyeux de se répéter et de mauvais goût de se citer. C'est pourquoi j'évite le plus possible de rendre compte des ouvrages qui traitent de questions sur lesquelles s'est portée autrefois ma propre attention et dont j'ai dit tout ce que je croyais avoir à dire. On m'excusera, pour cette fois, de déroger à la règle que je me suis imposée; et peut-être l'auteur du présent livre, qui ignore les miens, ne dédaignera-t-il pas le secours qu'ils lui apportaient par avance dans sa controverse avec M. Wundt.

La première assise de l'éternel problème de l'origine du langage est évidemment la question de savoir si l'enfant au berceau crée lui-même sa langue ou la reçoit d'autrui. Or cette question préjudicielle, ainsi que le remarque M. Ament, est encombrée et obscurcie de quantité de malentendus, dont j'ai essayé avant lui de la dégager dans mes *Antinomies linguistiques* par la distinction du « langage transmis » et du « langage appris ». En fait, l'enfant n'invente rien : lorsqu'il exprime sa faim en disant *ham* et avançant la tête, ce n'est que geste impulsif (p. 40); s'il crée un mot par onomatopée, ce n'est que pure imitation; car il n'y a aucune raison pour qu'il n'imite pas les bruits extérieurs tout aussi bien que le parler de sa mère ou de sa nourrice (p. 41). Reste le cas où un de ses mots nous paraît inexplicable; mais alors il ne nous faut accuser que notre ignorance, soit observation insuffisante ou insuffisant pouvoir d'analyse. Preyer n'avait constaté, chez la

petite fille qui lui servit de sujet, aucun mot dont il ne pût indiquer la provenance, excepté *vola* pour *Marie* (la bonne); et encore se croyait-il en mesure de le rapporter à la réponse de celle-ci lorsqu'on l'appelait, « *ja* | *wohl, ja* | *wohl* » (p. 33). De même, M. Deville déclarant ne pas comprendre pourquoi Suzanne s'était obstinée, jusqu'à un âge assez avancé, à appeler le savon *mené*, j'ai suggéré qu'apparemment on l'avait deux ou trois fois débarbouillée en lui disant que c'était pour l'em*mener* pro*mener*. Bien plus : dans mon *Langage Martien*, étudiant la langue créée de toutes pièces, — sincérité ou semi-simulation mise à part, — par une adulte en état second de somnambulisme spontané, j'ai démontré par induction aussi rigoureuse que possible que, sauf un résidu insignifiant, tous les mots de cette langue devaient ou pouvaient s'expliquer par emprunt aux idiomes connus peu ou prou du sujet (français, allemand, magyar et sanscrit). Ainsi voilà qui semble bien entendu : il n'y a pas pour le langage de génération spontanée.

A cette proposition fondée sur les faits, on peut opposer deux objections essentielles : l'une, également de fait ; l'autre, de pure théorie.

Il y a, dit-on, des exemples incontestables de mots créés arbitrairement, sans qu'aucun précédent les autorisât ou les suggérât : ainsi, le mot *gaz* (p. 45). — Pure logomachie, répondrai-je : de ce que le créateur ignorait lui-même le précédent qui l'avait déterminé, il ne s'ensuit point qu'il n'y en eût pas. M. Kluge (s. v.) a beau nous donner *Gas* pour une *willkürliche Schöpfung* de van Helmont; M. Thomas (Dict. Hatzfeld) est bien plus proche de la vérité, lorsqu'il conjecture que le grand alchimiste a songé, consciemment ou non, au mot *Geest* « esprit », pour désigner un corps en quelque sorte incorporel. Si ce n'est à celui-là, c'est à un autre, il n'importe : nous ne le saurons jamais ; mais ce qui est sûr, c'est que, pour que ces trois phonèmes se soient présentés plutôt que tous autres, et dans cet ordre *g a s* plutôt qu'en tout autre, à l'esprit de van Helmont, il a fallu une association d'idées, au moins fortuite et momentanée, entre l'objet qu'il s'agissait de dénommer et quelque représentation phonétique antérieure enfouie au tréfond de sa subconscience.

L'objection théorique est beaucoup plus grave : si l'homme n'invente rien, comment donc, à l'origine, a-t-il inventé le langage ? car enfin, l'imitation de ses semblables étant ici hors de cause, force est bien de convenir que le langage ne se compose pas exclusivement d'éjaculations instinctives et d'onomatopées, et que l'idiome même le plus rudimentaire suppose une relation arbitraire établie dans la plupart des cas entre le signe et la chose signifiée. — A cela aussi je crois avoir répondu dans mes deux essais, et particulièrement dans le dernier, p. 142 sq. « ... L'usage de la parole commence par un inconscient bavardage, vaguement intelligible peut-être pour le sujet parlant, mais à coup sûr intraduisible par lui et pour les autres..... Tout langage

commence par un gargouillis de mots, entre lesquels et sous lesquels le sujet n'apprend que plus tard à faire un choix et à mettre un sens précis..... Ce que nous nommons langage suivi a dû débuter par une éjaculation de sons quelconques, appropriés naturellement à l'organe qui les émettait, mélopée très probablement allitérante et assonante, gymnastique pulmonaire et labiale, sous laquelle le sujet ne mettait sans doute, et sûrement ne cherchait encore à faire comprendre à ses semblables aucun rudiment d'idée.... » Mais, l'idée qui n'y était point, ou à peine, ceux-ci ont cru la comprendre; et, en la comprenant, ils l'ont précisée dans leur esprit et, par contre-coup, dans celui du sujet; et ainsi, par une éducation réciproque et combien de fois séculaire! la relation s'est établie, le chaos s'est débrouillé, un langage est né. Je ne dis pas que tout cela soit simple; mais rien n'est simple en matière d'origines.

Telle est bien aussi la pensée de M. Ament, et il en tire dans l'application une conséquence qui m'avait échappé, sans doute parce qu'au point de vue spécial où je m'étais placé elle n'était qu'accessoire : si l'enfant, apprenant à parler, remplace tels sons par tels autres, un *k* par un *t*, un *r* par un *l*, ce n'est point qu'il soit *encore incapable* de prononcer les phonèmes en question : c'est qu'*il n'en est plus capable*, ceux-ci se présentant à son organe dans des liaisons insolites qui le déconcertent (p. 52). Le paradoxe n'est qu'apparent : il n'est guère d'enfant, en effet, qui, entre huit et douze mois, n'ait articulé accidentellement une gutturale profonde ou un *r* uvulaire; mais le même sujet qui aura spontanément et de bonne heure éjaculé la syllabe *krá* pourra rester longtemps rebelle à prononcer correctement *cravate*. M. A. va jusqu'à écrire (p. 54) que, dès ses premiers balbutiements, l'enfant est apte à émettre tous les sons. Prenons garde, ici, aux formules trop générales et aux malentendus dont par ailleurs l'auteur sait si bien faire justice. Tous les sons de toutes les langues imaginables? Toutes les émissions possibles du gosier humain? J'en doute fort, et j'estime que ce n'est point là du tout ce qu'il a voulu dire. Mais alors, tous les phonèmes de sa langue maternelle? Tout ce dont il a hérité obscurément, par l'effet de la conformation de son appareil buccal, déterminée à son tour par celle de l'organe de ses parents et de ses ancêtres? A la bonne heure, et voilà qui revient encore à ma doctrine du « langage transmis » : la phonétique nationale existe en puissance dans la bouche de l'enfant, comme la syntaxe nationale dans son cerveau.

Parti de semblables prémisses, s'étonnera-t-on que M. Ament termine son ouvrage (p. 79), par la considération sur laquelle se clôt mon *Langage Martien*, par l'évocation du principe selon lequel l'ontogénèse reproduirait la phylogénèse? Je crains même que dans l'application il ne le pousse jusqu'à une fâcheuse outrance : l'enfant allemand qui prononce *smuz* pour *Schmutz* retrouverait par un ata-

visme latent la phonétique du moyen-haut-allemand. A ce compte, il faudrait que, plus jeune encore, il eût prononcé *smut*, forme d'avant la seconde mutation consonnantique; et l'on ne devrait pas désespérer de recueillir un jour, dans ses premières tentatives d'imitation, la restitution prégermanique ou indo-européenne. Modérons nos ambitions. C'est pour nous surtout, dont il ne soupçonnait pas la venue, que Pascal semble avoir écrit : « Il faut dire en gros : cela se fait par figure et mouvement; car cela est vrai. Mais de dire quelles, et composer la machine, cela est ridicule; car cela est inutile, et incertain, et pénible ».

V. Henry.

Diderot. **Paradoxe sur le comédien**, édition critique avec introduction, notes, fac-simile, par Ernest Dupuy. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie 1902, 179 pp.

Une introduction très modeste, mais très précise, nous met à même d'apprécier la valeur de cette édition, la première vraiment critique du *Paradoxe*. Elle s'adresse « aux lecteurs que les recherches minutieuses ne rebutent pas ». Ces lecteurs seront d'autant plus nombreux que les lettrés trouveront ici leur compte aussi bien que les érudits.

C'est en 1830 que furent édités à Paris, chez Paulin, les quatre volumes posthumes de Diderot intitulés *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits*. Auparavant, le libraire Sautelet en avait détaché le *Paradoxe* (*Paradoxe sur le comédien*, ouvrage posthume de Diderot, Paris, Sautelet et Cie, rue Richelieu, n° 4, 1830). Cette première édition fut reproduite par celle de MM. Assézat et Tourneux, qui écrivaient dans leur notice : « Naigeon devait, croyons-nous, en avoir connaissance. Le catalogue de vente des livres de sa sœur, Mme Dufour de Villeneuve (1820) porte en effet cette mention : *n° 45, Paradoxes, copie d'un ouvrage de Diderot de la main de M. Naigeon, in-4° de 44 pages.* Si ce manuscrit n'est point le *Paradoxe sur le comédien*, nous ne savons ce que ce peut être, n'ayant pu recueillir aucun renseignement sur l'acheteur de ce numéro lors de la vente en question. » Or, « le hasard le plus singulier (ce hasard a été assez intelligent pour bien choisir son homme) fit tomber, il y a quelques années, entre les mains de M. Ernest Dupuy un manuscrit in-4° de 36 pages, incomplet, couvert en plusieurs endroits de ratures et de surcharges. C'était le manuscrit en vain cherché par Assézat et Tourneux; mais ce manuscrit, loin d'être une « copie » d'un ouvrage de Diderot, en était un audacieux remaniement.

On lit dans la *Correspondance* de Grimm (15 octobre et 1er novembre 1770), deux lettres où Diderot répond à un très médiocre ouvrage, *Garrick ou les acteurs anglais, ouvrage contenant des réflexions sur*

l'art dramatique, sur l'art de la représentation et sur le jeu des acteurs, traduit de l'anglais par Antonio Sticoti, acteur (Paris, Lacombe, 1769, sans nom d'auteur). Assézat et Tourneux avaient connaissance de ces deux lettres de Diderot ; mais ils n'y voyaient qu'une occasion de montrer « de quelle façon Diderot travaillait et comment on l'a trop souvent accusé à tort d'écrire d'inspiration et de ne se point relire. » Cet éloge devient plaisant, si l'on admet, après la démonstration de M. Dupuy, que le remaniement de Naigeon n'est qu'une plate amplification et une altération impudente du texte primitif de Diderot. Et il semble bien qu'il faille désormais l'admettre. Du moins, on l'admettra si l'on se contente de la certitude morale. Et j'ai bien peur que les plus exigeants en fait de certitude scientifique ne soient réduits à se contenter de ce très haut degré de vraisemblance auquel atteint la démonstration de M. Ernest Dupuy.

Il s'attache à prouver, non seulement que Naigeon a pu, mais qu'il a dû gâter, en l'amplifiant, un morceau dont l'ordonnance première était logique, l'expression rapide et lumineuse. Ruptures de sens, répétitions abusives, citations pédantesques, emprunts faits à Diderot lui-même et à ses contemporains, emprunts faits — ce qui est plus probant — à la *Correspondance* de Grimm, aux *Mémoires* de la Clairon, à la *Vie de Diderot* par sa fille Mme de Vandeul, ouvrages dont la publication est postérieure, tout concourt, lorsqu'on étudie les textes comparés et les fac-simile que nous soumet M. E. Dupuy, à nous convaincre, non pas, sans doute, que Diderot n'a pas autorisé ce remaniement (d'avance, dans son *Essai sur la vie de Sénèque le philosophe*, il avait fait Naigeon le maître d'approuver, de contredire, d'ajouter, de retrancher toute chose à son gré dans ses œuvres), mais qu'il n'a pu le contrôler. D'ailleurs, certaines façons de penser et d'écrire sont du pur Naigeon. Là-dessus, point de doute, ou, tout au moins, une probabilité équivalant à la certitude, à cette certitude toute relative qui peut devenir certitude absolue pour les lecteurs familiers de Diderot.

L'*Introduction* si ingénieuse et si serrée de M. Ernest Dupuy (XXIII pp.), appuyée d'exemples bien choisis, suffirait à éclairer le lecteur instruit. Les vingt-sept premières pages de la première partie achèveraient de le persuader. Il faut, en effet, distinguer, ce me semble, entre les deux lettres de Diderot publiées dans la *Correspondance* de Grimm. La seconde (p. 28 à 74) est tellement différente du texte Naigeon, que des questions autrement complexes se poseraient à ce sujet. Mais la première n'est qu'une copie amplifiée, et c'est là que le procédé de l'amplificateur et la médiocrité de l'écrivain peuvent être saisis sur le vif. Quelques exemples : P. 5, 6, 9, 20, 21, 49, le procédé du dialogue dramatique encadrant la dissertation. — P. 7 : Corr. Grimm : « Les mots ne peuvent jamais être les signes absolus d'une idée. — Man. Naigeon : Les mots ne sont et ne peuvent être que des

signes approchés d'une pensée »... — P. 8, la comparaison entre les vers de Racine et les serpents de Laocoon. — P. 9, très curieuse combinaison des procédés de composition et de style les plus divers, couronnée par une sorte d'aveu naïf de l'impuissance où l'on est d'enchaîner mieux ses raisons.— P. 11 : « La chaleur a son commencement, son milieu, sa fin...... La chaleur a son progrès, ses élans, ses rémissions, son commencement, son milieu, son extrême » (A cette même page, le fonds « inépuisable » de la nature, devient, chez Naigeon, le fonds « impérissable »). — P. 18-19, occasion, plus curieuse encore, d'un rapprochement de détail : « Leçon apprise d'avance....., leçon recordée d'avance. — Il va changer de chemise... Il va changer de linge. — Voir toute la p. 19, où l'on trouve, d'ailleurs, Naigeon déclamateur irréligieux aussi bien que rhéteur. — P. 25 : « C'est ce qui ne peut être évité que par une tête de glace... Cette abnégation de soi n'est possible qu'à une tête de fer ». — Voyez aussi, p. 12, 13, 22, les métaphores singulièrement amenées des « fantômes » et des « spectres ». Tous ces procédés de style paraissent trahir deux choses : une certaine pauvreté de l'imagination qui recourt sans cesse aux mêmes artifices ; un certain manque de justesse dans l'esprit et de précision dans le style.

Le lecteur intelligent se met donc bientôt d'accord avec l'éditeur. Cela établi, tout est-il établi, de façon rigoureuse et définitive ? Je n'oserais le garantir. On voit clairement que Naigeon, ami et disciple de Diderot pendant près de trente ans, un de ces amis dangereux et de ces disciples compromettants dont leurs amis et leurs maîtres n'ont pas lieu d'être fiers, a cru qu'aucun manuscrit de Diderot ne pouvait être imprimé dans l'état où il l'avait laissé ; qu'il fallait donc corriger « son ton domestique et familier, qui est mauvais ». On voit encore que Diderot, dans sa libérale insouciance, l'avait autorisé, presque invité à le faire. On voit bien enfin que M. Ernest Dupuy pose, avec netteté, avec loyauté, les questions essentielles (pp. XIII, XXIX, XXXIII). Mais on sent aussi que la question est engagée plutôt que résolue. Bien poser une question, ce n'est pas tout à fait la résoudre d'avance, car il est des questions insolubles, mais c'est du moins en rendre la solution certaine si cette solution est possible. Voilà le grand service que M. Ernest Dupuy aura rendu à la science. Avant lui, il n'y avait pas là de problème ; il y en a un aujourd'hui. Ce problème est à la fois particulier et général : en tant que problème particulier au *Paradoxe*, il est à moitié résolu ; en tant que problème s'étendant à l'œuvre entière de Diderot, il n'est que posé. Mais désormais il s'impose, sous sa double forme.

S'il était purement critique, il serait douteux que l'enquête à laquelle M. Ernest Dupuy convie les érudits pût donner, pour les autres œuvres, des résultats plus décisifs que les résultats obtenus par lui-même pour le *Paradoxe*, car le témoignage personnel de Diderot

serait nécessaire, et, selon toute apparence, fera toujours défaut. Mais la solution préalable du problème moral est indispensable peut-être à la solution du problème critique. Or, c'est écarter le problème moral qu'écrire (p. XIII) : « Est-ce en vertu d'une autorisation semblable que Naigeon s'est arrogé le droit de corriger et d'amplifier la dissertation sur l'art du comédien ? Aucun document ne permet de le dire. *Mais il importe peu que Diderot ait donné carte blanche à Naigeon pour le remaniement de son ouvrage*, si l'étude attentive de ce remaniement met le lecteur en état d'affirmer que Diderot n'en a jamais pris connaissance. » Ceci, la fine et solide argumentation de M. Ernest Dupuy le rend tout au moins probable ; mais le reste n'est pas indifférent, pour l'éclaircissement de la difficulté principale aussi bien que pour l'honneur de Naigeon. Qu'était-ce, au juste, que cet exécuteur testamentaire de Diderot ? Capable de conquérir l'absolue confiance d'un homme à qui les amis ne manquaient pas, capable même — que M. Ernest Dupuy me pardonne de hasarder cette hérésie — de compléter le texte de son maître, d'un vrai maître, par des additions qui ne sont pas toutes si fort indignes de lui, n'a-t-il été que présomptueux et indiscret ? ou faut-il voir en lui un falsificateur de parti pris, un malfaiteur littéraire ? M. Dupuy sait très bien, mais n'a pas cru devoir rappeler que Catherine II a offert, inconsciemment, une sorte de prime aux arrangeurs peu scrupuleux en promettant d'acheter tous les manuscrits de Diderot qui lui seraient apportés. Voilà qui doit nous inspirer quelques inquiétudes au sujet d'autres manuscrits que ceux du *Paradoxe.* Mais voilà aussi qui nous oblige à rechercher de plus près quel homme fut ce Naigeon, quels mobiles ont pu le déterminer, en quelle mesure on peut le retrouver dans les œuvres attribuées jusqu'ici au seul Diderot. La destinée de celui-ci est cruelle : pour être sûr de le bien connaître et de ne pas l'admirer à faux, il va falloir approfondir la vie et l'œuvre de Naigeon ; tâche plus fastidieuse encore qu'étendue. Je n'ose proposer à M. Ernest Dupuy un labeur si ingrat : ce serait mal le récompenser d'un livre si suggestif. Au surplus, dès à présent, ce livre même, tout sévère qu'il est pour Naigeon, lui ouvre l'avenir : il ne sera plus permis de l'ignorer.

Félix HÉMON.

La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire, par Émile FAGUET, de l'Académie française, 1 vol. 1-297 p. Société française d'imprimerie et de librairie, éd. 1902.

M. Faguet, qui est un infatigable travailleur et d'une puissance de production vraiment étourdissante, fait aujourd'hui sa *Politique tirée de* Montesquieu, de Rousseau et de Voltaire. Ce n'est pas naturellement une politique homogène qu'il extrait de ces trois auteurs :

au contraire il les met en perpétuelle contradiction l'un avec l'autre et montre quel triple courant divergent est né de leurs pensées et se retrouve à chaque instant sous les vagues ou les tempêtes de notre politique générale depuis la Révolution. Pour définir ces courants et rattacher nettement chacun d'eux à l'un des trois grands écrivains du XVIII[e] siècle, il est forcé à pas mal de simplifications et de synthèses qui auraient parfois étonné les auteurs qu'il analyse et qui ne se piquaient peut-être pas d'autant de logique qu'il leur en attribue. Il serait parfois aussi facile de mettre Rousseau, ou Voltaire, en contradiction avec eux-mêmes (et d'ailleurs M. F. ne manque pas de l'indiquer) que Voltaire avec Rousseau ou réciproquement. « Rousseau, écrit avec justesse M. F. est d'autant plus insaisissable qu'à certains moments on croit pleinement le saisir et qu'il vous échappe ensuite par des contradictions qu'il reconnaît, qu'il promet de résoudre et qu'il ne résout point ». Quant à Voltaire, il le juge « rien moins que systématique dans ses idées politiques et pouvant être accusé même de les avoir eues quelque peu flottantes ». Montesquieu, lui, est plus cohérent, mais il est difficile à pénétrer parce qu'il dit rarement sa pensée d'une façon complète et claire, soit par prudence de caractère, soit par élégance d'un esprit qui a beaucoup aimé l'allégorie et parfois les rébus ; — parce qu'il a beaucoup parlé de l'Angleterre politique qu'il connaissait insuffisamment et jugeait souvent mal [1] en pensant tout le temps à la France qu'il connaissait bien, mais dont il ne voulait pas désigner avec trop de précision les organes constitutionnels, destinés, dans son esprit, à contrôler et contenir le pouvoir monarchique.

Malgré ces difficultés d'analyse ou d'interprétation, M. F. s'est proposé de consulter chacun de ses trois auteurs sur les questions vitales de l'organisation politique d'une nation. Voici la liste des questions qu'il a dressée et l'interrogatoire auquel il soumet les trois penseurs : l'idée de patrie, la liberté, l'autorité, socialisme et individualisme, centralisation et décentralisation (comme ces mots auraient fait sauter des écrivains du XVIII[e] siècle !), le pouvoir judiciaire, l'État et les Églises, l'État et l'éducation, l'État et l'armée, Réformes administratives et de législation.

C'est, on le voit, un examen complet, et il faut admirer la patience et la pénétration d'esprit avec lesquelles l'auteur a poursuivi jusqu'au fond de la pensée des trois célèbres publicistes leur façon d'envisager les problèmes sur lesquels il voulait les interviewer. Les résultats de son enquête me paraissent en général d'accord avec une saine interprétation des textes : mais pour les rendre saisissables et saisissants, M. F., à mon avis, tire trop vers nous des esprits qui après tout sont

---

1. Nous avons essayé de le montrer en ce qui concerne le jeu des pouvoirs dans un chap. de notre vol. *Souveraineté du peuple et gouvernement* (1895).

éloignés de nous de cent cinquante ans, lesquels au point de vue de la marche des idées et des faits peuvent bien compter double. Vouloir retrouver dans Montesquieu ou dans Rousseau la racine de certains de nos principes ou préjugés politiques, la chose est possible et légitime : mais vouloir incarner et comme définir en eux chacune de nos conceptions sociales contemporaines, et par suite chacun de nos partis en action ou en germe, cela touche au paradoxe. Le premier danger d'une tentative de ce genre, c'est de s'exposer à donner aux mots employés par des écrivains aussi lointains un sens différent de celui où ils en ont usé, et d'élargir en quelque sorte ces mots de tout l'affluent de faits ou d'idées dû à cent cinquante ans de vie politique et sociale. M. F. n'a pas toujours évité le péril, par exemple en ce qui concerne les « corps intermédiaires » de Montesquieu. Pour Montesquieu c'était évidemment des corps privilégiés : M. F. y voit l'équivalent de nos associations libres contemporaines. Pour un peu, dès que deux individus se grouperaient, M. F. déclarerait qu'ils forment un corps intermédiaire, puisqu'ils ne sont plus l'unité. Il tombe presque dans l'erreur (peut-être voulue) où sont tombés les hommes de 1791 qui ont assimilé les groupements libres aux anciennes corporations, et ont tâché de les détruire ou de les prohiber par les mêmes proscriptions. M. F. au contraire les défend, et il a raison, mais il a tort de s'appuyer pour cela sur Montesquieu qui envisageait tout autre chose.

Je crains que la vision continuelle du temps présent, « des questions politiques qui nous préoccupent, qui nous divisent et nous ruinent depuis cent vingt ans » n'ait souvent et inconsciemment empêché M. F. de réaliser aussi complètement qu'il l'aurait voulu le programme qu'il s'était posé dans son Avant-Propos : « Il y aura plus de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau que de moi dans ce qui suit ». On sent que la politique était toute faite dans son esprit avant la consultation des ancêtres, et qu'il a, malgré lui, cherché dans cette consultation moins des lumières que des arguments en faveur de ses préférences et de ses antipathies. Il cite cependant impartialement de longs passages de ses auteurs, patiemment recueillis dans leurs œuvres et classés suivant le questionnaire qu'il a dressé — et ce n'est pas la partie la moins intéressante de son livre. Dans Voltaire surtout, il a fait des fouilles curieuses et revivifié des pages un peu enfouies dans l'énormité de ses écrits [1]. Mais est-il vraiment possible d'extraire de Voltaire une doctrine politique cohérente? M. F. s'évertue — non sans malice — à en faire un monarchiste absolutiste et avant tout antilibéral parce qu'il poursuit de sa haine l'intolérance de l'Église et des corps privilégiés, et que l'Église et les corps privilégiés sont des

1. Les citations seraient encore plus intéressantes si M. F. indiquait plus souvent d'où il les tire.

« pouvoirs intermédiaires », et que les pouvoirs intermédiaires sont pour M. F. (comme pour Montesquieu) les conditions même et la garantie de toute liberté (M. F. va presque jusqu'à accepter la vénalité des charges pour assurer leur indépendance!). Là encore l'auteur ne reste pas assez sur le terrain historique, où d'ailleurs plusieurs de ses appréciations seraient très contestables [1]. Il arrive par un ingénieux détour à identifier « le roi de Voltaire » avec l'idéal de la démocratie qui serait le despotisme de l'État, incarnation d'une majorité en nombre, sans contrôle, sans frein, en réalité le pur Jacobinisme. Dans son chapitre final M. F. développe cette thèse paradoxale. Il montre Montesquieu toujours invoqué par les vrais libéraux [2], incompris par la démocratie, et incompréhensible à la démocratie; Rousseau invoqué par les démocrates mais impraticable ; Voltaire s'incarnant « dans la majorité anonyme, c'est-à-dire les hommes à idées flottantes et discontinues » qui forment la grande masse électorale. La France, dit-il, est gouvernée depuis environ un demi-siècle par la pensée de Voltaire... « La majorité est devenue républicaine avec des défiances à l'endroit du développement de l'idée égalitaire et surtout de son dernier développement, logique et irréfutable, qui est le communisme : mais elle a bien compris qu'en attendant cet événement, et pour le retarder en amusant le tapis, une république n'a absolument rien à faire que la guerre aux anciennes classes dirigeantes et au christianisme ». Conséquence finale : l'État-roi, le rêve de Voltaire, qu'il apercevait sous forme d'un monarque éclairé, et qui se réalise actuellement sous les apparences d'un pouvoir parlementaire. Apparences seulement, dit M. F. : le Parlement dépend déjà et dépendra bientôt complètement du gouvernement. Tout devient place ou fonction de l'État. Les Français se croient libres, ils votent... : « le gouvernement, quand il voudra, les fera voter comme il voudra, comme il fait juger ses juges comme il veut qu'ils jugent. Il suffira d'une surveillance bien faite et d'une sévérité bien conduite, qui produiront l'intimidation nécessaire ». —

1. Une des plus singulières, est le reproche que M. F., à propos de Voltaire, fait aux chrétiens de s'être rattachés à l'Ancien Testament et aux juifs! « La faute irréparable des chrétiens a été de ne pas couper le câble, de ne pas rompre toute tradition du juif à eux et de se réclamer au contraire de l'Ancien Testament comme de leur fondement et de leur titre. *Ce fut une aberration*... Ils firent dire à Jésus (*sic*) : « Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir »... Je ne sais pourquoi ils voulaient... que l'histoire d'un petit peuple peu intéressant fût l'annonce, la prédiction et l'image tracée à l'avance du peuple roi spirituel de l'Univers par la grandeur de la conception religieuse... » Et ce n'est pas là chez M. F. une simple boutade d'anti-sémitisme d'avant l'Évangile : il développe son idée en plusieurs pages et sérieusement : « être moitié juifs, moitié chrétiens, associer Moïse et Jésus... c'est là qu'est l'erreur énorme et c'est là qu'est le danger », etc., etc... Pourquoi, aussi, Jésus a-t-il eu la singulière idée de naître en Judée ?

2. M. F. indique bien comment ce qui est vraiment libéral dans les *Déclarations des droits* de la révolution vient de Montesquieu, ou est d'accord avec Montesquieu et se trouve en contradiction avec ce qu'on y a introduit de Rousseau.

« Un président du Conseil des ministres, souverain absolu ; comme décoration brillante et majestueuse, un Parlement et un suffrage universel : voilà l'État de demain... » Et nous voici retournés au despotisme monarchique pur et simple qui est la philosophie politique de Voltaire. Elle sera réalisée. — « L'avenir appartient au roi Voltaire. Il appartient aussi au roi de Voltaire ».

Ce sont les derniers mots du livre de M. Faguet. Dans ce qui de ce livre n'est pas pure analyse ou citations, et qui est à proprement parler du Faguet, il y a du bon, de l'excellent, — et aussi les paradoxes d'un esprit, parfois d'un esprit de parti, qui semble influencé, excité, ou énervé par certains incidents de la politique contemporaine[1].

Eugène d'Eichthal.

Adalbert Wahl. **Die Notabelnversammlung von 1787 ; Studien zur Vorgeschichte der Franzœsischen Revolution.** Freiburg i. B., Tübingen u. Leipzig, Mohr (Paul Siebeck), 1899-1901, 2 volumes in-8°, de iv-103 et viii-168 pages.

Après MM. Glagau et Roloff, dont la *Revue Critique* a signalé les travaux en leur temps, M. Adalbert Wahl, privat-docent à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, vient de s'adjoindre, comme une recrue nouvelle, au groupe des travailleurs allemands spécialisés dans l'histoire de la période révolutionnaire et qui s'honore de la tradition glorieuse des Ranke et des Sybel. Dès à présent, il semble que M. Wahl veuille se spécialiser dans sa spécialité : du moins, les travaux qu'il a publiés se rapportent tous aux préliminaires du grand mouvement de 89, sur lesquels il reste en effet beaucoup à apprendre. Feu Aimé Chérest, dans son très estimable et consciencieux ouvrage d'ensemble sur la *Chute de l'ancien régime* n'a pu que déblayer le terrain : on a maintenant à reprendre les questions en détail, une à une, et tel est, paraît-il, le projet de M. W. Ajoutons que l'auteur a très heureusement choisi les sujets auxquels il s'est attaché de préférence. Tous méritaient une étude particulière et rien que par la liste qu'il en a dressée, M. W. a donné la preuve, non pas seulement de la connaissance étendue qu'il a des dernières années du règne de Louis XVI, mais aussi de beaucoup de finesse et de pénétration. Car ce n'est pas chose aisée de discerner, dans le chaos des faits, la question qui vaut qu'on s'y arrête. Les monographies de M. W. se groupent assez nettement en deux catégories. Les unes

---

1. M. F. p. 106, dit à propos du *Mondain* de Voltaire, qu'il ignore quel est l'auteur de « *l'Ordre essentiel des Sociétés* », l'ouvrage cependant bien des fois cité de Lemercier de la Rivière. (Voir entre autres L. de Lavergne, *Les Économistes français du* XVIII^e *siècle*, p. 183).

racontent certains épisodes particuliers, les autres sont consacrées à la discussion de chiffres ou de textes, afin de déterminer leur valeur critique.

L'*Assemblée des Notables de 1787* (publiée en 1899), l'article intitulé *Necker et la convocation des États-Généraux* (dans les *Studien*, p. 113-144), auquel on peut joindre *la Réaction de 1781* (dans la *Historische Vierteljahrschrift* de 1898), se rapportent au premier groupe. Aucune de ces études ne constitue à vrai dire une de ces monographies solides et définitives qui seules font réellement progresser la science et dont les compatriotes de M. W. ont donné tant et de si parfaits modèles. Prenons pour exemple les *Notables de 1787* : c'est, du reste, de beaucoup le plus long et le plus détaillé des travaux de M. W. Pour renouveler le récit de Chérest (t. I, p. 81-232), il est de toute évidence qu'il fallait d'abord se munir d'une documentation plus étendue. M. W. a utilisé le texte complet de deux dépêches diplomatiques déjà connues par ailleurs : rien de plus. Aux archives nationales, l'inventaire sommaire de 1891 indique sur les Notables de 1787 plusieurs séries que Chérest ne paraît pas avoir dépouillées : M. W. n'a pas pris le soin de s'en assurer, bien qu'il soit venu à Paris. On trouve à la Bibliothèque nationale (et au Musée britannique), un certain nombre de brochures suscitées par l'assemblée de 1787 : il est possible qu'elles soient sans grande importance, encore fallait-il en avertir le lecteur ; Chérest ne les cite pas, M. W. non plus. Enfin, Chérest est à peu près muet sur ce qu'on pouvait appeler l'histoire provinciale des Notables de 1787 : M. W. fait comme son prédécesseur. Dans ces conditions, il est permis de conclure qu'une monographie des Notables de 1787 est encore à écrire. Le récit de M. W. n'est pourtant pas sans utilité. On y notera quelques rectifications de détail, quelques remarques complémentaires et surtout (là est son principal mérite) plus de réserve critique à l'égard des sources narratives. Peut-être même M. W. pousse-t-il un peu trop loin l'exclusion des mémoires du temps, où Chérest, au contraire, a largement puisé. Mais finalement, le récit de M. W. n'annule pas celui de Chérest.

Beaucoup plus remarquables nous apparaissent les monographies du second groupe. Elles sont au nombre de quatre : sur *les Cahiers de doléances* des paroisses de Paris hors-les-murs (*Studien*, p. 1-59), sur la levée de la *taille* dans la généralité de Paris sous Louis XVI (p. 60-90), sur *Arthur Young* et ses voyages en France (p. 91-112), sur le feudiste *Renauldon* et son traité des droits seigneuriaux (p. 145-168). Ici, M. W. est sur son terrain de prédilection, comme on a pu le deviner par ce qui vient d'être dit des sources de ses *Notables*, et il possède en effet, à un très haut degré, l'acuité du jugement, la clarté d'esprit et l'originalité de pensée, qui sont indispensables en ces études toujours si délicates de critique des sources. Est-ce à dire que les con-

clusions de M. W. peuvent être acceptées telles quelles ? Il s'en faut. Un nouvel exemple permettra de s'en rendre compte.

La plus importante des études critiques de M. W. est celle qui est consacrée aux *Cahiers de doléances.* On sait que, d'après l'estimation de M. Champion, les cahiers ont été au nombre d'environ cinquante mille, et les historiens français sont à peu près unanimes à les considérer, dans leur ensemble, comme des documents de premier ordre. Il n'en existe jusqu'à présent qu'une seule collection générale, celle des *Archives Parlementaires.* Elle ne donne le texte que d'un peu plus de douze cents cahiers, et sous une forme très défectueuse. D'autres cahiers ont été publiés depuis, et beaucoup sont encore inédits, sinon définitivement perdus. Que fait M. W. ? Il prend les *Archives Parlementaires.* Sur le texte qu'il y trouve, il applique les règles de critique minutieuse qui sont d'usage pour les documents de l'antiquité et du moyen âge ; il rapproche des passages, il argumente sur des mots, discute sur le total d'une addition, applique les préceptes les plus sains de la logique formelle et il arrive, au cours de ces opérations, à formuler plusieurs remarques particulières fort intéressantes à coup sûr, mais dont par malheur les plus substantielles avaient depuis longtemps été indiquées par Chérest ou M. Champion. Or, le texte des *Archives Parlementaires* est fautif. M. W. le sait, il le dit ; mais il n'en a cure. Il pouvait sans doute, à Paris, retrouver les textes exacts, sinon même des cahiers inédits. Mais M. W. ne travaille pas sur l'inédit ; il ne connaît que les textes imprimés. Consentira-t-il au moins à prendre connaissance des documents imprimés dans les collections spécialement faites à l'usage des historiens ? Par exemple, on ne peut évidemment apprécier les conditions dans lesquelles les cahiers ont été rédigés, si on ne lit attentivement la volumineuse publication de M. Armand Brette dans la *Collection des documents inédits.* M. W. ne s'en est pas préoccupé. Il appliquera la règle « quisquis praesumitur bonus, donec probetur contrarium », mais il n'ouvrira pas le *Recueil de documents relatifs à la convocation des États-Généraux de 1789.* Il y aurait appris, ne fût-ce que dans l'introduction [1], comment se pose, actuellement et en fait, la question critique des cahiers de doléances. Mais Mavidal et Laurent lui suffisent. Du moins, il va en faire une étude approfondie ? Détrompons-nous. M. W. laissera de côté tous les cahiers du clergé et de la noblesse. Restent les cahiers du Tiers : c'est encore une assez grosse besogne. Non : M. W. se contentera d'un exemple. Alors cet exemple sera choisi avec une prudence toute particulière. S'il s'agit de la valeur critique des cahiers des campagnes, on étudiera une région typique, où les faits que l'on constatera pourront très probablement se retrouver dans

1. T. I, p. LXIX, sqq. « Idée de la nature, du plan et de l'importance d'un recueil des cahiers de 1789, dont le présent recueil pourrait être la préface ».

plusieurs autres régions à peu près semblables; on prendra garde que la vie économique n'y soit pas exceptionnelle, ni la vie politique; on notera que les conditions faites à la banlieue d'une grande cité sont toujours très particulières, et plus encore, en France, s'il s'agit de la banlieue de Paris. Cela va de soi. Et M. W. se détermine pour les communes rurales de... Paris hors-les-murs.

De là, des conclusions générales qui, si peu probantes qu'elles soient pour l'ensemble des cahiers, doivent pourtant être retenues; car, nous le répétons, les travaux de M. W. sont très loin d'être indifférents, malgré leurs trop évidentes défectuosités de méthode et d'information. M. W. distingue entre les cahiers originaux et ceux qui ont été établis sur des modèles préparés d'avance. Les premiers renseignent sur quelques doléances locales, mais ne suffisent pas à connaître l'état exact des faits. La valeur des seconds est moindre encore. Ils n'apprennent ni quelle était la situation de la France en 1789, ni quelles étaient ses doléances et ses projets de réformes. « Nous ne pourrons plus appeler les cahiers le « cri de la nation », écrit M. W., p. 24, mais nous devons voir en eux un appel émané de crieurs professionnels, appel que la nation a, il est vrai, souscrit ensuite. » Ces cahiers nous montrent « comment dans l'esprit des paysans ont été préparées d'avance et artificiellement, les dispositions qui les ont poussés au vol et au meurtre » (p. 25). Les cahiers n'ont donc nullement la valeur qu'on leur attribue en France. Quant à la Révolution elle-même, il n'en faut pas non plus être dupe. « La sacro-sainte Révolution n'était pas nécessaire ». Cette formule a paru à M. W. si frappante et si vraie qu'il a éprouvé le besoin de la donner au seuil de son premier volume (*Notabelnversammlung, Vorwort*), en guise de profession de foi.

Il la cite en français, avec sa référence, qu'il était aisé de vérifier : les renvois de M. W. sont, en effet, toujours exacts et précis. Donc, M. Rouxel, rendant compte dans le *Journal des Économistes* du 15 mai 1899 des « principales publications économiques en langue française » s'exprime ainsi, p. 208 (nous mettons en italique le passage reproduit par M. W.) : « On passe ordinairement pour un réac (sic) quand on ose dire *que la sacro-sainte révolution n'était pas nécessaire, que les réformes sociales étaient commencées et se seraient continuées sans elle*, que la preuve s'en trouve dans l'exemple des autres États restés monarchistes. Nous sommes donc heureux de voir un républicain de vieille roche, M. C. Pelletan, soutenir à son tour cette opinion dans la *Revue des Revues* ». En d'autres termes, l'idée qui est ici exprimée, peut-être avec quelque ironie à l'égard des « républicains de vieille roche », mais sans équivoque possible, est que les Français n'ont pas, ou ne devraient pas avoir la superstition de la Révolution. Or, M. W. déclare, dans la préface de son second volume (*Studien, Vorwort*) qu'il n'espère pas que ses études soient en état

« de corriger en quelque manière le parti-pris (*Einseitigkeit*) des Français : chez eux, la discipline politique est trop raide, et les historiens, comme les autres, y sont trop complètement assujettis ». Voilà qui est assez piquant, certes, mais non précisément comme l'entendait M. W., puisqu'il se trouve par une fâcheuse coïncidence que le texte qu'il dénature en le tronquant dans sa première préface est en contradiction formelle avec l'affirmation générale qu'il porte dans sa seconde préface.

Quoi qu'il en soit, tous les historiens français qui n'ont pas l'idée préconçue que la Révolution française n'était pas nécessaire, sont « tendancieux » Et il fait beau voir avec quelle maëstria M. W. les exécute en bloc (*Notabelnversammlung*, p. 1-2), avec quelle âpreté, même avec quel mépris[1], il critique Chérest chaque fois qu'il croit en trouver l'occasion. Pour les préliminaires de l'assemblée des Notables « toute l'historiographie française est remarquablement en retard » sur Ranke. Treitschke l'a déclaré : on n'est pas capable, en France, de voir les choses « de haut ». M. Wahl va jusqu'à donner avec une gravité vraiment plaisante une leçon de français à Tocqueville (sur le sens du mot : jurisconsulte, *Studien*, p. 147, n. 1). Il y a beaucoup de jeunesse dans ces allures tranchantes.

G. PARISET.

— Nous recevons d'un de nos collaborateurs la rectification suivante : « Est-il permis d'écrire dans la *Revue critique*, 1902, I, 489 : « Une révélation piquante ; « Leconte de Lisle émergeant aux fonds secrets de l'empire »? Cette révélation date de l'époque du siège ; la pension de Leconte de Lisle est mentionnée dans les *Papiers des Tuileries* (p. 143). Mais cette pension n'était pas payée sur les fonds secrets : elle l'était, comme tant d'autres, sur la cassette impériale. Je sais de source certaine qu'elle avait été demandée et obtenue, *à l'insu de Leconte*, par sa vieille amie républicaine, Mme Cornu, dont la réconciliation avec Napoléon III, son ami d'enfance, est exactement datée par les conversations de Nassau Senior (5 mars 1863) ».

— Dans une intéressante brochure : *Arabien vor dem Islam* (der alte Orient. 3e Jahrgang. H. 1. Leipzig, Hinrichs, 1901. 35 pp., 60 pl.). M. Otto WEBER résume avec clarté les connaissances que l'on possède actuellement sur l'Arabie antéislamique. La péninsule a été, dans l'antiquité, le centre des mouvements de peuples qui ont donné aux Sémites une influence prépondérante sur le développement social de l'Asie antérieure. Mais l'historien en avait été réduit, jusqu'aux dernières années, aux sources littéraires classiques ou arabes et aux ins-

---

1. *Studien*, p. 138, n. 2 et 3. Vérification faite, nous croyons que M. Wahl n'a pas bien compris ce que Chérest a voulu dire, et le passage dont M. W. se permet de prétendre qu'il constitue « une affirmation inventée gratuitement », « à peine digne de mention », nous paraît au contraire très justifiable. En tout cas, le texte cité par M. Wahl lui donne certainement tort. Cf. Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers-État?* édition Champion, p. 52-53.

criptions cunéiformes, qui ne lui fournissaient que des renseignements vagues ou indirects; il possède actuellement des moyens d'information directe, grâce aux riches récoltes épigraphiques, que divers savants, et avant tous J. Halévy et Glaser, ont faites dans l'Arabie méridionale : M. O. W. attend, avec une légitime impatience, la publication des textes que Glaser a si heureusement recueillis et conservés. On trouvera dans les dernières pages du mémoire de M. O. W. un excellent exposé des résultats que l'on peut tirer des inscriptions actuellement connues, au double point de vue de la religion et de l'histoire. — M. G. D.

— M. Alois Musil vient de donner dans le tome CXLIV des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne une intéressante notice intitulée *Kusejr 'Amra und andere Schlœsser œstlich von Moab*. C'est le journal de voyage d'une exploration faite par l'auteur en juin 1898 dans les régions inexplorées du désert de Syrie. Il s'y aventura avec une rare énergie et une audace qui n'était pas sans danger et y fit d'importantes découvertes. Au mois de juillet 1900, dans une nouvelle exploration, il put lever un certain nombre de plans et mieux étudier les monuments. La publication de ces documents est une véritable révélation pour les archéologues. La description du château de 'Amra, avec ses curieuses fresques en assez bon état de conservation, est fort intéressante. Il est à souhaiter dans l'intérêt de la science que l'auteur puisse poursuivre des recherches si fructueuses. — J. B. C.

— Le nº 20 de la *Revue critique*, paru le 19 mai dernier, rend compte d'une brochure intitulée *Aesus* dont l'auteur avait signé des deux initiales H. L. Tout fier du succès de cet opuscule, M. H. L. vient d'en publier deux autres sous le même titre, et en signant il remplace la seconde initiale par un nom de famille complet : Lizeray. La seconde de ces deux nouvelles brochures, intitulée *Aesus*, 3ᵉ partie, débute ainsi : « Pythagore était un druide, puisque d'après le témoi« gnage d'Ammien Marcellin, il établit les statuts de cette communauté. Les « Druides n'auraient pas laissé ce soin à un étranger. Ammien Marcellin ajoute « que les Druides scrutaient la série ». Voici le texte d'Ammien Marcellin, l. XV, c. 9, § 8 : « Per haec loca hominibus paulatim excultis viguere studia laudabi« lium doctrinarum inchoata per bardos et euhagis (*lisez* uates) et drasidas (*lisez* « druidas). Et bardi quidem fortia uirorum illustrium facta heroicis composita « uersibus cum dulcibus lyrae modulis cantitarunt; euhages (*lisez* uates) uero « scrutantes seriem et sublimia naturae pandere conabantur; inter eos *drasidae* « (*lisez* druidae) ingeniis celsiores, ut auctoritas Pythagorae decrevit, sodaliciis « adstricti consortiis, quaestionibus occultarum rerum altarumque erecti sunt ». Les lecteurs de la *Revue critique* apprécieront ce que vaut la traduction de M. Lizeray. Plus bas, p. 35, nous lisons que le français *série* vient du grec Σείριος, d'où vient aussi le français « sire », expliqué à tort par le latin *senior*. Le mot sirène aurait la même origine, lit-on à la même page. Ces citations suffisent pour donner une idée de la méthode de M. H. Lizeray et de la valeur de ses doctrines dont la nouveauté ne peut être contestée. M. Lizeray a suivi mon cours. Il croit que je suis arriéré et cocasse. Lui n'est sûrement pas arriéré. — H. d'Arbois de Jubainville.

— Le fascicule I du tome II des *Finnisch-Ugrische Forschungen* (Helsingfors 1902) contient les articles suivants : K. Krohn, *Nécrologie Lönnrot;* O. Kallas, *Les collections de runes d'Esthonie;* K. B. Wiklund, l'*ā et l'ū lapons en syllabe atone;* J.-J. Mikkola, *Emprunts finno-slaves*, etc. : en tout 80 pages ; plus 27 pages de recensions et 20 d'avis divers formulés sur la transcription phonétique des langues ougro-finnoises. Dans une note finale, M. G. Schmidt propose de faire le

mot *Kalevala* invariablement du neutre, en quoi il est d'accord avec l'usage français qui l'a toujours fait masculin. — V. H.

— L'Institut Lazarev de Moscou continue avec activité la publication de ses excellents travaux d'orientalisme (*Trudy po vostokovédéniju*). Trois nouveaux fascicules ont paru récemment. Le directeur de l'Institut, M. Vsevolod Miller, donne dans le septième (Moscou, 1901, in-8°, 53-III pp.) la morphologie du dialecte judéo-tat (dialecte iranien du Caucase) : cette étude est purement descriptive et non plus comparative, comme la phonétique du même dialecte exposée par l'auteur dans le troisième cahier de la collection. M. N. Ashmarin, dans le fascicule IV, esquisse l'activité littéraire des Tatars musulmans de Kazan, de 1880 à 1895 (Moscou, 1901, VI-58 pp.). Enfin M. Khakhanov dans le fascicule IX, édite, traduit et étudie une version géorgienne de l'histoire de Barlaam et Josaphat, sous le titre de *Balvar et Jodaraf* (Moscou, 1902, XV-32 pp. et 2 feuilles de fac-simile du manuscrit géorgien). D'autres fascicules, notamment le 4e et le 8e non encore parus, sont sous presse. Tous ces travaux ont le grand mérite d'apporter à l'orientalisme des matériaux nouveaux correctement présentés et déjà prêts à être utilisés. — A. Meillet.

— Un compte rendu annuel des publications relatives à la philologie slave manquait encore. MM. Niederle, Pastrnek, Polivka et Zubaty ont entrepris de combler cette lacune et ils y ont pleinement réussi avec leur *Indicateur de la philologie et de l'archéologie slaves* (*Věstnik slovanské filologie a starožitnosti*, I. Prague, 1901, in-8°, II-262 pp.). M. Zubaty s'est chargé de la grammaire comparée et des langues baltiques, M. Pastrnek des langues slaves et de la philologie du vieux slave, M. Polivka des littératures slaves et M. Niederle de l'archéologie. Les résumés de travaux sont rédigés en tchèque, mais, comme tous les titres sont reproduits dans leur forme originale, cette bibliographie peut être utile même aux personnes qui ne lisent pas le tchèque. Il est à souhaiter que cette utile entreprise obtienne le succès qu'elle mérite. — A. Meillet.

— L'ouvrage intitulé *Chapters on Greek Metric*, par M. Thomas Dwight Goodell, professeur de grec à Yale University (New-York, Scribner's sons, Londres, Arnold, 1901 ; 251 pp.) est très suggestif. Parfaitement informé, l'auteur, s'appuyant sur les théoriciens anciens, etudie le rythme en grec et analyse les pieds et les mètres d'une façon très subtile. Le livre n'a rien de pédantesque malgré sa forme scientifique et son érudition ; et M. G. sait, dans ses premiers chapitres, relever l'aridité de la discussion par d'intéressantes comparaisons avec la mélodie populaire et la mus que moderne. La partie spécialement technique du sujet est traitée avec clarté et compétence ; la théorie du pied est fouillée et ingénieuse, et le dernier chapitre, sur les mètres mélangés et composés, renferme d'excellentes observations. On pourra n'être pas toujours d'accord avec l'auteur, et l'on trouvera peut-être qu'il force parfois l'interprétation des textes ; mais son livre provoque la réflexion et la discussion, et c'est bien quelque chose. — My.

— Le recueil de textes grecs publié à la librairie Teubner (*Florilegium græcum in usum primi gymnasiorum ordinis, collectum a philologis Afranis*), qui comprenait déjà dix fascicules, vient de s'augmenter d'une nouvelle série de cinq fascicules, nos XI-XV, de 64 pages chacun (Leipzig, 1901) ; le premier (XI) est précédé d'une dédicace à M. Th. Vogel et d'un avertissement de deux pages, dont, par parenthèse, le latin pourrait être meilleur et plus clair. Le choix de ces morceaux, destinés à la lecture, sans aucune note, n'a en lui-même rien qui soit criticable ; mais la disposition, dans quelques-uns des fascicules, est parfois singulière. Dans

le fasc. XV l'homélie de saint Basile sur la lecture des auteurs profanes voisine avec Procope et Priscus; dans le fasc. XIII, qui doit, nous dit-on, « illustrare vitam privatam Græcorum », on ne voit guère ce que vient faire le récit d'Er le Pamphylien entre Théophraste et Alciphron d'une part, Pausanias et Strabon de l'autre ; et l'on y rencontre un théorème d'Euclide à côté du discours de Lysias contre Diogiton. Il était facile de mieux faire ; et des morceaux choisis ne sont pas nécessairement un pêle-mêle. — My.

— M. A. T. Walker a présenté à l'université de Chicago comme thèse de doctorat : *The sequence of tenses in Latin, a study based on Caesar's Gallic war* (printed also in the Kansas University Quarterly, vol. VII, n° 4; Laurence, Kansas, 1899; 52 pp. in-8°). Il a fait le relevé de tous les exemples et les cite par leur référence sauf le premier de chaque série qui est souvent reproduit dans le texte. Cette disposition n'est pas faite pour faciliter l'étude. Mais ce qui rend le travail à peu près inutile, c'est que les références sont groupées d'après la nature des temps, non d'après celle des propositions. Il m'est impossible de discuter un travail que je devrais commencer d'abord par refaire. — P. L.

— On a retrouvé, dans la reliure du ms. 321 de Cracovie, des fragments d'un ancien manuscrit de Lucain. M. Passowicz a identifié un nouveau fragment intercalé dans le même volume (*Eos*, V, 120). On a ainsi 204 vers appartenant au livre IX de la Pharsale. L'écriture paraît être du x[e]-xi[e] siècle. M. St. Witkowski vient de donner un relevé complet des variantes et des gloses : *De Lucani schedis Cracoviensibus* (Seorsim impressum ex libro : *Symbolae in honorem Ludovici Cwiklinski* ; Leopoli, 1902, sumptibus auctoris ; 16 pp. in-8°). Il établit ensuite une comparaison de ces fragments avec les manuscrits connus. Il semble que le manuscrit perdu était apparenté avec le *V(ossianus)* Q 51 et l'*A(shburnhamensis)*, plus avec le premier qu'avec le second. Quelques leçons particulières paraissent dues à des conjectures. L'étude de M. Witkowski est très soignée et rendra service. — P. L.

— Le vol. XXXII des *Transactions and Proceedings of the American philological association, 1901* (Boston, Ginn et C[e] ; 217-CLXXXIV pp. in-8° ; paru en 1902), contient les mémoires suivants : B. I. Wheeler, *The causes of uniformity in phonetic change* : l'image du son ancien joue le plus grand rôle dans l'extension des innovations phonétiques. — E. B. Clapp, *Pindar's accusative constructions* : classification et discussion des exemples. — E. T. Merrill, *Some observations on the arch of Trajan at Beneventum* : discussion sur les diverses hypothèses proposées au sujet des bas-reliefs. — J. E. Harry, *A misunderstood passage in Aeschylus* : dans Eschyle, *Prom.* 119, ὁρᾶτε est un indicatif, non un impératif ; étude de l'emploi des formes ὅρα, ὁρᾶτε dans la littérature. — S. B. Franklin, *Public appropriation for individual offerings and sacrifices in Greece* : discussion sur Eschines, 3, 187 (εἰς θυσίαν καὶ ἀναθήματα) et le décret trouvé de l'Acropole et publié par Ziebarth, *Mittheilungen des d. Instituts in Athen*, XXIII (1898), p. 27 (cf. H. von Prott, *ib.*, XXV, 34). — M. H. Morgan, *Greek and Roman rain-gods and rain-charms.* Il y en a fort peu ; chez les Grecs, d'Homère à Théophraste, il n'est pas question de prière à Zeus ὕων. Lycophron et la Chronique de Paros parlent pour la première fois d'un culte de ce genre ; mais ils visent des mythes (Molpis, Deucalion), et non des faits contemporains. Le premier témoignage sur un culte contemporain est celui de Philochore (Athénée, p. 656 *a*) sur le culte des saisons à Athènes. La procession en l'honneur de Zeus Hyetios, à Cos (Collitz 3718), le rit du char et de la prière, à Crannon, en Thessalie (Antigonus, *Hist. Mirab.*, 15) sont les deux seuls

autres exemples avant l'ère chrétienne. Après l'ère chrétienne, on a la prière des Athéniens dans Marc-Aurèle (*Comm.* 5, 7), une inscription de Phrygie (Koerte dans les *Mittheil. d. arch. Inst., athen. Abth.*, 1900, p. 421), le culte de Zeus Ombrios ou Apemios sur le Parnès (Paus. I, 32, 2), de Zeus et de Héra à Arachnaeum (*ib.*, II, 25, 9), un rit magique en Arcadie (*ib.*, VIII, 38, 4). C'est tout pour la Grèce, car les mentions de Zeus Hyetios à Lébadée et à Argos, de Zeus Ombrios sur le mont Hymette, dans Pausanias, ne prouvent pas l'existence d'un culte. Aussi peu de témoignages chez les Latins. Virgile (*Georg.* I, 157) et Ovide (*Fast.* I, 681) indiquent que les cultivateurs priaient pour avoir la pluie, ce qui est confirmé par l'inscription *Ioui Pluuiali* (*C. I. L.*, IX, 524). Le rit du *Manalis lapis* est le seul que décrivent les auteurs latins (Festus, p. 2, 93; Nonius, p. 547). Pétrone mentionne une procession de matrones, pour obtenir la pluie de Jupiter (c. 44), et Tertullien (*Apol.*, 40; De *iei.*, 16) décrit une procession analogue, les *Nudipedalia*, accompagnée de sacrifices à Jupiter. Le culte d'une grande divinité avec rapport à la pluie est donc rare et peut être rattaché à des influences orientales. Ces pratiques étaient remplacées par le culte des Nymphes et des fontaines. — M. Warren, *On some ancient and modern etymologies*. De *iouestod*, de l'inscription du forum (*Revue*, 1901, I, 134, l. 15), on peut tirer un primitif *perioueso*, qui explique *periero, peiero*, par les intermédiaires *periueso* et *periuero*. Mais qu'est-ce que *iouestod* ? doit-on lire *iouestod* ? En tout cas, M. W. attire l'attention sur ce que les formes sans *r* de *periero* paraissent mal attestées dans Plaute ; elles appartiendraient au latin des derniers temps. M. W. passe ensuite à *soror* et *frater* et dégage les enseignements que comportent pour le linguiste moderne les étymologies fausses de Labéon et de Nigidius Figulus, *seorsum* et *fere alter;* il y avait une prononciation locale de *alter* qui rapprochait le mot de *ater*. Ainsi se trouve justifiée l'explication donnée par Deecke et par M. Mohl, de *dies ater* au sens de *dies nouus*. *Saltem* paraît être formé de *si altem; altem = alitem*, adverbe tiré de *alius* sur le même type que *item*. Dans une note additionnelle, M. Warren montre que *frequenter* est employé dès l'époque archaïque. — Ch. D. Adams, *The case of Harpalos :* les sources, la chronologie, Démosthène et l'affaire d'Harpale, la culpabilité de Démosthène; M. Adams incline à croire l'accusation mal fondée. — R. B. Steele, *Anaphora and chiasmus in Livy :* liste des anaphores d'après le mot répété; il y a 1,257 chiasmes dans Tite-Live ; étude de cette figure d'après les parties du discours. Les adverbes, noms et verbes sont fréquents dans le chiasme, rares dans l'anaphore. — G. Hempl, *The variant runes on the Franks Casket.* — C. P. Biu, *Greek* θεωρός *and* θεωρία : sens et emploi. — H. C. Elmer, *On the subjunctive with Forsitan.* Ce subjonctif est celui de l'interrogation indirecte, non le subjonctif potentiel, comme l'a soutenu M. Hale. M. Elmer a parfaitement raison. Cf. d'ailleurs Riemann, *Syntaxe latine,* § 173, v. 3 (4e édition, pp. 278 et 279). A mon avis, la meilleure preuve est dans le fait que *fortasse* est toujours employé avec un indicatif, au moins jusqu'au temps de Martial; ainsi, quand les Latins exprimaient l'éventualité par un adverbe, ils évitaient de l'exprimer une seconde fois par le potentiel. Le subjonctif après *forsitan* n'est donc pas un potentiel. Il est d'ailleurs arbitraire de séparer *forsitan* de *nescio an*, *haud scio an*. — A la suite de ces douze mémoires reproduits *in extenso,* on trouve le compte rendu de trois congrès ou sessions, tenues en 1900 et 1901. On m'excusera si je n'indique pas, même rapidement, les sujets des travaux analysés; ils sont au nombre de 68. Le relevé des titres prendrait à lui seul une page de la *Revue*. Il n'y a qu'à se féliciter d'une activité si féconde et à en louer la Société philologique américaine. — P. Lejay.

— Nous avons annoncé dernièrement, dans la collection Hoepli, un manuel de morale par M. Guido Villa. Il est l'auteur d'un grand ouvrage : *Psicologia contemporanea*, paru en 1899. Cet ouvrage vient d'être traduit en allemand : *Einleitung in die Psychologie der Gegenwart* von Guido Villa ; nach einer Neubearbeitung der ursprünglischen Ausgabe aus dem Italienischen übersetzt von Chr. D. Pflaum ; Leipzig, Teubner, 1902 ; xii-484 pp. in-8 ; prix : 10 Mk. La préface nous apprend que le livre est complètement remanié et que nous avons affaire en réalité à une nouvelle édition. Il sera très utile pour se faire une idée exacte des nouvelles tendances et des systèmes de la psychologie moderne. M. Villa a fait une très grande place à l'analyse et à l'histoire des doctrines, non seulement dans un chapitre spécial, mais aussi dans l'exposé même de la théorie. Aussi l'index des noms de personnes comprend-il plus de 4 pages à deux colonnes de petit texte. — S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er août 1902.

M. Barbier de Meynard offre à l'Académie, au nom de M. Huart, l'estampage d'une inscription turque provenant de la mosquée de Pékin, qui avait été confiée par feu M. Devéria à M. Huart.

M. Michel Bréal commente quelques mots grecs et latins. — MM. Weil, Reinach, Clermont-Ganneau, Bouché-Leclercq et Ph. Berger présentent diverses observations.

M. Salomon Reinach essaye d'établir, à l'aide de documents nouveaux, que cette célèbre statue est bien plus fortement restaurée qu'on ne le pensait. Un dessin d'un artiste français, daté de 1576, paraît prouver qu'à cette époque elle était privée des deux bras et des deux jambes et que le dauphin aujourd'hui placé à gauche de la déesse n'avait pas encore été sculpté. D'autre part, depuis cette époque, la tête de la Vénus a été l'objet d'un grattage qui en a gravement altéré le caractère. La signature d'artiste gravée sur la base a déjà été reconnue apocryphe au xviiie siècle ; M. Reinach a lieu de croire qu'elle est la copie un peu modifiée d'une inscription authentique connue au xvie siècle, mais qui n'était pas, à ce qu'il semble, la signature de l'auteur de la Vénus.

M. Ph. Berger annonce que le R. P. Delattre a découvert deux nouvelles inscriptions puniques dans les fouilles de Carthage. Elles seront l'objet d'une prochaine communication.

M. Léon Dorez lit une note sur un manuscrit récemment acquis par la Bibliothèque nationale et contenant des copies à la sanguine de plusieurs cartons de tableaux et aussi de plusieurs esquisses de Léonard de Vinci, esquisses qui se retrouvent toutes ou presque toutes dans le célèbre *Codex Atlanticus*, de Milan. Ce manuscrit, très probablement exécuté à Milan et conservé dans cette ville jusqu'au xviiie siècle, renferme deux traités de mathématiques dont le premier au moins a été utilisé par Léonard. Les dessins, qui sont sans doute l'œuvre d'un des élèves du grand artiste, ont été exécutés dans le premier quart du xvie siècle. Ils apportent de nouveaux éléments à la question de l'authenticité de certaines peintures contestées de Léonard. — M. Salomon Reinach ajoute que ce manuscrit soulèvera des discussions passionnées.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 18 août — 1902

E. Naville. **The Temple of Deir el Bahari**, IVth Part, Plates lxxxvii-cxvii : *The Shrine of Hathor and the Southern Hall of Offerings* (XIXth Memoir of the *Egypt Exploration Fund*). Londres, Kegan Paul, Quaritch, Asher, 1902, in-f°, 11 p. et 31 pl.

La publication de M. Naville suit son cours lentement mais sûrement. Les planches contenues dans ce volume, le quatrième de la série, ont été exécutées comme les précédentes par M. Carter et elles présentent partout la même élégance et la même fermeté de dessin. Je noterai toutefois qu'au moins dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, la reproduction des originaux est loin d'offrir autant de netteté que dans les volumes précédents. Le photographe et l'imprimeur n'ont pas apporté à leur œuvre autant de soin qu'ils auraient dû, et, dans plus d'un endroit les traits un peu faibles des hiéroglyphes et des figures ou sont à peine sensibles ou ont disparu entièrement : il y a telle planche qu'il faut regarder de loin pour que l'ensemble s'y recompose et que les textes y deviennent facilement déchiffrables.

Les portions du temple reproduites dans ce quatrième volume sont le sanctuaire d'Hathor et la Salle méridionale des offrandes. Le Sanctuaire d'Hathor paraît avoir été à l'origine une grotte consacrée à la déesse. Les tableaux des tombes thébaines de la XVII[e] à la XXI[e] dynastie nous montrent souvent le mort arrivant à la montagne dans l'intérieur de laquelle se creuse son tombeau : une vache, la vache d'Hathor, ou quelquefois même la déesse en sa forme de femme, sort à mi-corps de la porte rocheuse et reçoit les prières du nouveau venu en attendant l'instant de l'introduire dans le monde au-delà. Divers indices m'ont toujours fait penser que cette cavité ou cette fente où la bonne déesse se cachait à demi était située à un point précis de la montagne thébaine, et qu'elle devait se trouver dans l'enceinte de Déir-el-Baharî. Était-ce la chapelle centrale ou cette chapelle méridionale dont M. N. publie l'ensemble dans les planches lxxxvii-cvi ? La question demanderait à être examinée avec quelque détail avant de recevoir une

solution. De toute manière, M. N. a reconnu fort bien que les tableaux gravés sur les parois exprimaient la volonté très nette d'identifier la reine avec la déesse et de la faire participer aux honneurs qu'Hathor recevait parmi les vivants, comme parmi les morts. Ils sont la suite naturelle de ceux qui étaient tracés sur d'autres parties du temple, et où l'on racontait comment Hashopsouîtou avait été reconnue reine d'Égypte et divinité terrestre par l'ennéade thébaine : elle vient maintenant prendre la même investiture auprès de sa mère Hathor, la maîtresse du site qu'elle avait choisi pour y élever sa chapelle funéraire. Les galères royales l'amènent en pompe, par le Nil et par quelque canal jusqu'à faible distance de la montagne, et une escorte de soldats, accompagnée d'une foule d'hommes dansants et criants, court sur les berges parallèlement à la flotille. La reine, toujours vêtue comme un homme et la barbe au menton, pénètre dans le sanctuaire où la vache d'Hathor lui fait grand accueil. La bête familière lèche la main du souverain, puis elle lui tend son pis gonflé de lait. J'ai signalé déjà par ailleurs le rite d'allaitement usité en Égypte pour les adoptions : les déesses présentaient leur sein au roi et par là même se déclaraient sa mère. Hashopsouîtou, pour avoir tété Hathor, devenait le fils d'Hathor, puis, par extension Hathor elle-même, avec laquelle elle partageait désormais la possession du sanctuaire méridional. Cette cérémonie terminée, elle était reine d'Égypte de par l'adoption d'Hathor, comme elle l'avait été auparavant, de par l'adoption des autres dieux.

M. N. insiste à plusieurs reprises sur ce fait que la reine est souvent remplacée ou accompagnée dans les représentations par l'écran arrondi à long manche qui servait d'ombrelle aux souverains et qu'on nommait *khaibît*, l'*ombre*. Il voit dans cet emblème une forme matérielle du *double*. Cette ombrelle est représentée, dans l'un des bateaux de la flotille, comme appuyée contre le siège royal lequel demeure vide. « Le trône et l'ombrelle sont, dit-il, substitués à la per« sonne qui devait s'asseoir là, ou plutôt au *double* qui suit si souvent « les rois et les reines dans les scènes religieuses ». M. N. a parfaitement raison, et les exemples qu'il cite ailleurs dans son mémoire sur l'édicule découvert à Karnak par M. Legrain, sont des plus convaincants. Il y a toutefois un point qu'il n'a point touché dans son exposition et c'était l'origine de l'emblème. J'ai indiqué ailleurs qu'à une époque très ancienne, le casse-tête en bois nommé *sakhimou* avait été choisi pour servir de support, après la mort, à la survivance de l'individu qui l'avait possédé : il était devenu ainsi l'emblème matériel et comme le corps de cette survivance, et il avait fini par désigner les images quelconques en pierres ou en bois auxquelles on attachait les *doubles* des hommes ou des dieux. Il semble bien que quelque chose d'analogue se passe pour l'ombrelle. Cet objet, qui était un insigne d'autorité, puisqu'on le portait depuis la plus haute antiquité derrière

les rois, les nobles et les personnes de rang élevé, fut considéré comme représentant également quelque chose du maître auquel il avait appartenu. Ce quelque chose était l'*ombre noire*, cette ombre que le corps projetait pendant la vie et que l'ombrelle projetait sur le corps. Un être, pour être complet, doit se composer de corps et d'ombre, et l'homme aurait été incomplet dans l'autre monde, si on l'y avait vu sans cette ombre qu'il avait possédée dans ce monde ci. L'ombrelle fut donc considérée comme figurant l'ombre de l'homme auquel elle avait appartenu, et elle devint, de même que le casse-tête, un support de la personnalité humaine. Toutefois, elle n'est pas, comme le dit M. N., un remplaçant du *double*. Le *double* en effet était une image colorée de l'individu, une image droite et indépendante, tandis que l'ombre était une silhouette noire et sans existence propre. Si d'ailleurs on regarde les scènes figurées, on y reconnaît que les images et les symboles du *double* sont, non pas *remplacés* par l'ombrelle, mais *accompagnés* d'elle. L'ombrelle n'était donc pas l'équivalence du *double*, mais un de ses attributs, et cette constatation de son rôle nous permet de définir l'idée qu'on se faisait d'elle. Le *double* n'aurait pas été la contrepartie fidèle de son homme s'il avait été dépourvu d'ombre, et d'autre part sa nature particulière ne lui permettait pas d'en projeter une par lui-même : en lui adjoignant l'ombrelle à laquelle l'ombre du vivant été attachée par les rites, on lui fournissait le moyen de recouvrer une ombre et de compléter ainsi la personnalité humaine.

La Salle des offrandes contient la représentation des rites du sacrifice funéraire, avec les prières qui les rendaient efficaces. Prières et rites sont empruntés au plus vieux fond du cérémonial égyptien, et cette circonstance porte M. N. à soupçonner la reine de goût pour l'archaïsme. Les faits ne me paraissent pas comporter cette interprétation. La reine n'est pas allé rechercher ces ceremonies antiques dans un rituel tombé en désuétude, mais c'étaient celles qu'on célébrait de toute antiquité pour la mise au tombeau des gens de haute classe. Je ne verrai entre ce qui se passa pour elle et ce qui se passait pour ses sujets qu'une seule différence : au lieu qu'on célébrait pour ceux-ci un service abrégé plus ou moins selon leur fortune, elle eut le service le plus développé qui se pouvait avoir, celui qui était le privilège presque exclusif des souverains et dont le formulaire est gravé dans les pyramides de la V[e] et de la VI[e] dynasties. Le détail des scènes est fort intéressant, et l'interprétation que M. Naville en a donnée les éclaire très heureusement : je crois pourtant qu'un long mémoire serait nécessaire pour en mettre le détail en pleine valeur, et j'espère pouvoir publier ce mémoire quelque jour.

G. MASPERO.

W. M. Flinders Petrie. **The Royal Tombs of the Earliest Dynasties, 1901**, Part II, with Chapter by F. Ll. Griffith, M. A., F. S. A., being the Twenty-First Memoir of the Egypt Exploration Fund. Londres, Kegan Paul, Quaritch, Asher, 1901, in-4°, viii-60 p. et lxiii pl.

La seconde année des fouilles de M. Petrie dans la nécropole archaïque d'Abydos a été presque aussi heureuse que la première. Les monuments sont sortis de terre en abondance, et, dans la masse, quelques-uns d'un intérêt singulier, ainsi ces quatre admirables bracelets qu'il a recueillis au bras d'une momie de femme. La diversité n'est pas grande parmi eux, et ce sont toujours les mêmes chapeaux d'amphore, les mêmes fragments de vases, les mêmes tablettes d'ivoire ou de bois, les mêmes stèles royales ou privées aûxquelles nous sommes accoutumés depuis l'exploration d'Amélineau. Les légendes non plus ne varient guère, et nous en sommes toujours à attendre une inscription développée qui nous permette de saisir complètement en quoi le système hiéroglyphique des Thinites différait de celui des Memphites. Toutefois, si brèves que soient les formules inscrites sur ces débris, elles représentent jusqu'à présent les seuls témoignages contemporains qui nous soient parvenus de ces premiers Pharaons connus de l'Égypte, et comme tels, elles ont pour nous une valeur inappréciable.

M. P. les a reproduites avec un soin admirable, et il nous a rendu par là un service que tout le monde se plaît à reconnaître. Il les a interprétées, et là un dissentiment se creuse entre lui et d'autres égyptologues. Il a maintenu toutes les identifications qu'il avait proposées pour les noms de double déjà découverts, ainsi que la répartition qu'il avait faite de ces souverains entre une dynastie *zéro* qu'il créait de toutes pièces et la première dynastie manéthonienne; il a même poussé plus loin la reconstruction, et il nous arrive cette année avec un classement presque complet de la II^e dynastie :

Monuments	Liste de Séti I^er	Manéthon
Hotep-ahoui	*Bazau*	Bokhos
Ra-neb	*Kakau*	Kaiêkhos
Neteren	*Baneteren*	Binothris
Perabsen	*Uaznes*	Tlas.
(*Khasekhem*)	*Senda*	Séthénés
(*Kara*)	....	Khairês
Khasekhemui	*Zaza*	Neferkhérés

Les raisons de ces classements ne sont pas des plus convaincantes. M. P. admet, et je crois qu'il a raison, tant d'après le témoignage de la statue n° 1 de Gizèh que d'après les découvertes récentes de Sakkarah, — que les tros rois qui ont pour noms de double Hotpou-sakhmoui (= Hotep-ahaui), Ra-nibou et Noutirni, se sont succédés dans

l'ordre qu'il indique, après quoi il ajoute : « Le seul lien qui les « réunit à la liste de Séti Ier consiste en ce que, s'ils sont les succes- « seurs immédiats du roi Qa (qui termina la Ire dynastie), Neteren « est le roi Baneteren de la liste. Comme il n'y a pas de fait qui s'y « oppose, cela peut s'accepter. Après eux, vient Perabsen qui, par « conséquent, serait le Uaznes de la liste de Séti. Devant Khasekhemui « doit probablement se placer Khasekhem, dont des statues et des « vases furent trouvés à Hiérakônpolis ; s'il en est ainsi, il serait le « Senda de la liste, Sethenes de Manéthon. Alors, il ne reste plus « qu'un nom dans la dynastie, Zaza d'après la liste de Séti Ier, pour « être celui de Khâsekhemui. Or, il semble y avoir quelque raison « que ce roi ait été le dernier prince des dynasties Thinites, puis- « qu'on ne connaît à Abydos aucune tombe postérieure à la sienne. « De plus, nous rencontrons dans sa tombe des sceaux au nom de la « reine, *mère de rois*, Hapenmaat. Elle semble avoir été adorée pen- « dant toute la durée de la IIIe dynastie, et par suite, avoir été l'aïeule « divinisée de cette dynastie » (p. 6). Il y a, dans tout ce raisonne- ment, trop d'hypothèses pour trop peu de faits positifs.

Que les trois rois dont les noms de double se lisent Hotpou-sakhmoui, Rânibou et Noutirni, se soient succédés dans cet ordre, j'ai déjà dit que je le considérais comme certain, mais d'abord appartien-nent-ils à la IIe dynastie ? A bien y regarder, le seul argument que M. P. en donne, c'est le semblant d'assonance qu'il y a entre le nom de double Neteren-Noutirni et le nom Banuteren que nous four-nit la liste de Séti Ier. Et si Banuteren est le Nuteren des mo-numents, on peut dire que les trois souverains en question sont les trois premiers rois de la IIe dynastie. Toutefois, il y a à l'identifi-cation de Noutirni avec Banoutirni, une difficulté que M. P. ne paraît pas avoir prévue. Quand même la lecture Banoutirni serait préférable à celle de Banoutêrou que donne la Table de Sakkarah, Banoutirni n'est pas un nom de même qualité que Noutirni. La liste d'Abydos n'admet pas en effet les *noms de doubles* des rois qu'elle cite, elle n'admet que leurs *noms propres* : le seul fait que Banoutirni y figure suffit à prouver qu'il n'a rien de commun avec *Noutirni*, lequel est un *nom de double*, et, par suite que *Noutirni* et *Banoutirni* sont deux personnages différents. L'argument de M. P. repose, on le voit, sur une assomption inadmissible jusqu'à nouvel ordre. J'ajoute qu'un document auquel il n'a point songé nous oblige à reculer le roi Nou-tirni assez bas dans la série et à le compter dans la IIIe dynastie plutôt que dans la IIe. Il est nommé sur le monument de Palerme que M. Pellegrini a publié, et une partie de ses annales religieuses nous a été conservée sur ce monument : or, la position qu'il y occupe ne permet guère, malgré la mutilation, de le placer à beaucoup plus de quatre ou cinq règnes en avant de Sanofroui, qui figure également sur le document. J'inclinerai donc à le classer parmi les premiers Pha-

raons de la IIIe dynastie, ou tout au plus parmi les derniers de la IIe, non loin de Khâsakhmoui dont le nom est formé comme celui de son deuxième prédécesseur Hotpou-sakhmoui.

Ce n'est là jusqu'à présent qu'une hypothèse que j'émets sous toute réserve : un fait, que M. P. a découvert lui-même, paraît démontrer qu'en tout cas, la place assignée aux trois souverains Hotpou-sakhmoui, Rânibou et Noutirni au début de la IIe dynastie ne saurait leur être maintenue. Sur plusieurs monuments, le nom qu'on lit provisoirement Narmirou est écrit avec l'un seulement des deux signes qui le composent, et, dans d'autres cas, tandis que le poisson *nârou* est enfermé dans la maison de double, le second signe, celui qu'on rend par *mer*, *mirou*, est tracé en dehors et au-dessous, montrant ainsi que le poisson était le *nom de double*, l'autre signe le *nom propre* (pl. xiii, nos 91, 92). M. Georges Foucart, guidé par le style des monuments, avait déjà placé le roi ainsi nommé parmi ceux de la IIe dynastie, et essayé de reconnaître dans les hiéroglyphes le Bouzaou de la liste de Séti Ier, le Boêthos de Manéthon. M. Naville, reprenant la même idée, fut frappé de la ressemblance que présente le deuxième signe avec le déterminatif qui accompagne les lettres Bouzaou sur la table d'Abydos ; *Nârou* serait le *nom de double*, Bouzaou le *nom propre*, et nous aurions ainsi le premier souverain de la IIe dynastie. J'avoue que je ne verrais pas grand chose à reprocher dans le raisonnement de Naville, si dans d'autres documents le nom de double du roi Hotpousakhmoui n'était pas écrit en abrégé Hotpou. Il faut donc attendre encore d'autres preuves avant de prendre parti dans une question aussi délicate ; il me paraît toutefois possible d'admettre la conjecture jusqu'à nouvel ordre. Ce serait un des rois de la soi-disant dynastie *O* qui retrouverait sa place traditionnelle dans la lignée des Pharaons; du même coup Hotpou-sakhmoui, Rânibou et Noutirni seraient délogés de celle que M. P. leur avait imposée pour les motifs que j'ai dits.

Il y aurait encore bien des réserves à faire sur la nature des inscriptions où M. P. reconnaît des noms royaux, et par suite des radiations à opérer dans sa suite de Pharaons. Je ne suis pas convaincu qu'il y ait eu un Pharaon Sama ou Sma, par exemple, mais c'est là une question qui ne pouvait être discutée utilement que dans une revue d'égyptologie. Aussi bien le monde que M. Amélineau, M. de Morgan et M. Petrie nous ont ouvert est si peu exploré encore que les plus habiles ne doivent éprouver aucun étonnement ni aucune honte à s'y égarer : il leur arrivera à tous plus d'une fois d'y prendre le Pirée pour un homme. Les inscriptions ont été soumises à un examen minutieux par M. Griffith et par un de ses élèves, M. Thomson. Ici encore l'incertitude est grande, à cause du genre même du texte auquel nous avons à faire. On sait combien les titres de l'époque classique de l'Égypte nous sont malaisés à comprendre : qu'est-ce de ceux de l'épo-

que thinite? Il me semble qu'un titre tel que *Khorp-noubiou*, doit être traduit *chef des fondeurs* et non *chef des nageurs*. J'ai appelé, il y a longtemps, l'attention sur la légende des *Forgerons d'Horus*. Les gens qui travaillaient les métaux devaient occuper un haut rang dans le conseil des premiers Pharaons, comme les forgerons de l'Afrique actuelle et pour les mêmes raisons. Plus loin, M. Griffith ou M. Thompson traduit le titre *Kharpou hir-abou* par *ruling in the King's heart;* mais *kharpou* dans ces titres est suivi ordinairement d'un nom de métier ou d'office, et il serait plus conforme à l'analogie de traduire ici *chef de ceux qui sont au cœur* du roi ou d'un endroit, quel que soit l'emploi ou la qualité exprimés par le groupe *hir-abou*. Plus loin, M. Griffith se demande si le groupe *sakhmoui*, qui entre dans le *nom de double* de plusieurs rois, ne devrait pas être entendu des *deux couronnes* de la Haute et de la Basse Égypte (p. 54). Les deux *sakhimou* ou les *deux casse-têtes* sont ici Horus et Set-Typhon, représentés chacun par le casse-tête du nom de Sakhimou. J'ai consacré quelques heures de mon dernier cours au Collège de France, en 1899, à montrer qu'une des formes, les moins étudiées jusqu'à présent de la personnalité humaine chez les Égyptiens, celle qui s'appelait *sakhimou*, aurait été à l'origine le casse-tête en bois *sakhimou*, cette arme primitive devenue un emblême de rang et de dignité. Cette arme, mise sur ou dans la tombe du mort au moment des funérailles, y servait de support à sa survivance, comme firent plus tard les *statues de double :* l'âme qui avait animé le corps pendant la vie, animait désormais le casse-tête et durait tant que celui-ci durait. A mesure que les concepts de l'autre vie se multiplièrent, le concept du *sakhimou* s'effaça ; le terme finit par devenir une expression de nature générale qui désigne la forme matérielle à laquelle l'âme, le double, le lumineux, le cœur étaient forcés de s'attacher afin de persister. C'est un phénomène du même genre qui, attachant à la hache l'âme des dieux, fait de la hache à tranchant de pierre l'expression courante de l'idée de *dieu*. Les conceptions analogues qui ont cours chez d'autres peuples anciens ou modernes sont bien connues, et j'espère, quand le temps me le permettra, répandre cette étude. On voit suffisamment, dès à présent, pour quels motifs je ne pense pas qu'il y ait lieu d'adopter sur ce point la conjecture de M. Griffith.

Le moment n'est pas venu de discuter à fond toutes les idées énoncées ou développées dans ce livre. La découverte de documents du même genre à Sakkarah, sous la pyramide d'Ounas, montre que nous sommes à peine au début de ce genre de recherches, et qu'il y aurait quelque imprudence à établir sur les faits trop peu nombreux qui sont venus au jour dans ces dernières années des théories trop compliquées. Prenons donc le second volume de M. P. pour ce qu'il est, pour un recueil de faits auxquels l'auteur a joint les explications que la réflexion lui a suggérées sur le moment. Les faits resteront acquis,

et c'est là le grand mérite de M. Petrie. Il en sera des théories ce qu'il en a été de beaucoup d'autres : les faits qui viendront par la suite n'en laisseront subsister peut-être qu'une partie, si même ils laissent subsister celle-là.

G. MASPERO.

Manuelis Philæ carmina inedita ex cod. C VII 7 bibl. nat. Taurinensis et cod. 160 bibl. publ. Cremonensis edidit Æ. MARTINI. Naples, typis academicis, 1900 ; XV-240 p. grand in-4° (Extr. des *Atti* dell' Accad. di Archeologia, Lettere e Belle Arti, vol. XX).

Un grand nombre de vers de Manuel Philès sont déjà connus ; M. Martini en augmente la collection par ce volume, où il donne des morceaux pour la plupart inédits (quelques-uns avaient déjà été publiés d'après d'autres manuscrits par Miller), qu'il a découverts dans un manuscrit de Turin et dans un manuscrit de Crémone. Quémandeur et flagorneur, versificateur prolixe et monotone, Philès n'inspire pas un bien vif intérêt ; certaines de ses œuvres, cependant, ne sont pas sans mérite, et parmi celles qui sont publiées dans ce volume, il en est qui fournissent des renseignements utiles sur son époque. M. M. le remarque avec raison dans sa préface, et le montre encore mieux dans les notes qui accompagnent chaque morceau. La publication est faite avec soin ; un excellent index facilite les recherches ; des addenda, dus en partie à M. P. Maas, de Munich, corrigent des fautes d'impression et rectifient des vers faux. Il reste néanmoins encore des observations à faire sur le texte ; en voici quelques-unes : 3, 1 ἀλλά est suspect, ne pouvant avoir la dernière brève devant γλ, qui fait toujours position, et ὁ φίλος ne peut être une fin de vers ; on peut lire καὶ γλυκὺς ὁ σὸς φίλος, cf. 39, 2. — 10, 10 Κρής n'est ni un chien (Miller) ni un taureau (Festa), mais un cheval : « que ce soit un cheval de Crète ou un cheval ailé comme Pégase » ; les chevaux crétois étaient renommés pour leur rapidité, κραιπνοὶ θέειν Opp. *Cyn.* 301. — 76, 6 la fin de vers μετὰ ψύχος ἔαρ pèche contre le mètre ; lire ψύχους [1] ; aussi bien le sens est-il « printemps au milieu de l'hiver » et non « après l'hiver », comme l'indique d'ailleurs φῶς ἐν ζόφῳ qui précède. — 76, 273 l'accentuation νάπυ, corrigée dans les addenda en νᾶπυ, peut être conservée ; un vers de Philès se termine par ce mot, περὶ ζ. ἰδιότ. 602. — 76, 281 εὐτεχνῶς est suspect ; la seconde syllabe doit être brève, et χν fait toujours position ; lire un adverbe comme εὐπρεπῶς, ou peut-être, comme 47. 7 ἀσφαλῶς καὶ κοσμίως ; il s'agit d'un cavalier en selle. — 91, 10 φθόρου doit être considéré comme un adjectif, et non comme un substantif équivalent à φθορᾶς (v. index), cf. 93, 23. — 91, 18 le vers n'a pas

1. Ce n'est peut-être qu'une erreur typographique.

besoin de correction. — 93, 12 l'hémistiche faux καὶ τέκνων ὅμιλος est corrigé, dans les addenda, par M. Maas en καὶ τῶν τέκνων ὅμιλος, ce qui est inadmissible, τέκνων ne pouvant faire que deux longues, comme toujours ; et par M. Martini en καὶ φιλτάτων ὅμιλος, excellent pour le sens et pour le mètre ; j'estime cependant qu'on restera plus près du manuscrit en lisant καὶ τεκνίων ὅμιλος. — P. 238, l. 6 il n'est pas exact de dire que le mot ἀτεχνῶς est *toujours* au second pied ; v. par exemple 80, 66 où il est au quatrième [1].

My.

Études sur la langue et la grammaire de Cicéron; thèse présentée à la faculté des lettres de l'université de Paris par Jules Lebreton. Paris, Hachette, 1901 ; xxviii-471 pp. in-8°.

Caesariana syntaxis quatenus a Ciceroniana differat. Thesim facultati litterarum universitatis Parisiensis proponebat Iulius Lebreton. Paris, Hachette, 1901 ; vii-118 pp. in-8°.

Les deux thèses du P. Lebreton forment un ensemble de science solide et précise. Elles ne sont pas et elles ne pouvaient pas être un répertoire complet de toutes les parties de la syntaxe. Au lieu de viser à une étude générale et forcément superficielle, l'auteur a préféré prendre quelques points et les pousser à fond. Riemann avait donné l'exemple de cette méthode dans son livre sur Tite-Live. Le P. L. ne pouvait choisir un meilleur modèle.

Le premier chapitre est consacré à la syntaxe d'accord. Quand le verbe a plusieurs sujets au singulier, l'accord avec le plus rapproché est général, si les sujets sont des noms de choses ou des noms mélangés (choses et personnes, collectifs et noms d'individus). Le P. L. distingue entre les noms de choses, les abstraits et les concrets ; mais la statistique des exceptions, c'est-à-dire des emplois du pluriel, prouve que cette distinction n'a pas de conséquence pour l'accord. On a en effet les chiffres suivants :

	Abstraits	Concrets
Discours	1 (?)	5
Rhétorique	3	2
Philosophie	13	12
Lettres	2	3

L'écart est insignifiant en regard des milliers de phrases où le verbe est au singulier. Les 13 exemples des œuvres philosophiques

1. Lire 2, 43 ἀνεπίπτον ; 11, 14 ἐκβιάζῃς ; 43, 78 et 72, 16 ἐσμόν ; 75, 16 πρᾶττε ; 76, 39 ὑπ' ; 80, 73 ταλαιπώρων. — 17, 1 πατῆρας ; M. Martini se donne beaucoup de peine pour trouver un sens à ce mot inconnu ; or le mot est corrompu, comme on le voit par sa place dans le vers.

s'expliquent, d'après Anz, parce que les notions abstraites acquièrent une individualité, une personnalité dans les discussions philosophiques. Le P. L. accepte cette explication. Mais les 12 exemples de pluriel avec des sujets concrets prouvent que l'individualité des entités abstraites n'a rien à voir en cette affaire. Quand les sujets sont exclusivement des noms de personnes, le pluriel est la règle ; l'accord avec le plus proche ne se rencontre que si l'attribut est placé en tête ou après un seul sujet, ou quand les sujets agissent séparément ou sont présentés comme agissant séparément.

L'étude de l'accord du démonstratif ou du relatif sujet avec l'attribut prouve que la règle enseignée maintenant est à peu près absolue dans Cicéron quand le substantif est un mot latin.

Dans ce cas, le P. L. ne fait que confirmer et préciser des résultats déjà connus, mais auxquels manquait l'appui d'un dépouillement complet et méthodique des textes. De même, il démontre que Cicéron est, de tous les écrivains latins, celui qui a le plus employé de substantifs abstraits au pluriel. Je citerai encore, comme des suppléments à nos connaissances plutôt que comme des acquisitions nouvelles, ce que dit le P. L. des noms collectifs, de l'affaiblissement du sens démonstratif des pronoms, du génitif des pronoms personnels, de l'emploi libre de *quisque*, des deux impératifs, du futur antérieur dans les propositions indépendantes (*uidero*), des formes passées passives avec *fui* ou *sum*, de *cum... tum...*, de l'infinitif dans les propositions subordonnées du discours indirect, de l'omission du sujet de la proposition infinitive, de l'emploi de *ab ;* de *que*, *ue*, *ne* après un *e* bref.

Voici des points qui me paraissent plus neufs. Dans deux propositions relatives coordonnées (cf. Riemann, *Syntaxe*, § 17), le deuxième relatif n'est remplacé par un démonstratif que dans Cicéron et moins souvent qu'il n'est répété (p. 100). — *Ipse*, dans certaines conditions, peut être le remplaçant du réfléchi (p. 131).— La force transitive dans Cicéron, c'est-à-dire l'emploi transitif et intransitif des verbes, est pour la première fois étudiée dans un chapitre très approfondi (pp. 150-185). La distinction entre *possum*, « je pourrais », et *poteram*, « j'aurais pu », tend à s'effacer dans Cicéron, et *poteram* (*debebam*, etc.) se substitue à *possum* (*debeo*, etc.) : 46 exemples de l'imparfait répartis à peu près également sauf pour les œuvres de rhétorique, qui n'en présentent que trois (p. 281). Il faut ajouter que les listes dressées par le P. L. attestent un fait que les grammaires ne mentionnent pas explicitement ; cet usage particulier de l'indicatif des verbes *possum*, *debeo*, etc., se rencontre aussi bien dans les propositions subordonnées que dans les principales. — L'emploi de *quam* au lieu de *quam ut*, « trop pour », après un comparatif, est appuyé par deux exemples, *De Or.*, II, 161 et *Phil.*, IX, 9 (p. 291). — Il faut considérer comme les acquisitions les plus précieuses de la science la réfu-

tation d'une théorie fausse ; les idées fausses sont plus funestes que l'ignorance. Aussi doit-on mettre parmi les dissertations les plus importantes du P. L. la réfutation des singulières théories émises par M. Elmer sur le mode de la défense en latin (prohibitif). Les 13 pages consacrées par le P. L. à cette réfutation (293-306) donnent, entre tant de choses excellentes, un modèle de discussion claire et solide. — A la suite, une courte page (306) nous montre la présence de l'impératif dans les propositions relatives ; mais alors, le relatif est un lien de coordination. — Pp. 309 suiv., le P. L. esquisse une théorie très séduisante des origines du subjonctif dans les relatives consécutives ; il le rapproche du futur ou du subjonctif éventuels en grec. — Après *cum* exprimant l'équivalence, l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif ne pourraient servir qu'à marquer l'enchaînement des faits ; mais dans Cicéron, l'imparfait ne se trouve qu'une fois et le plus-que-parfait est sans exemple connu (pp. 331 et 334). — Lorsque *cum... tum...* sont chacun suivis d'un verbe, *cum* est une conjonction de subordination (p. 345, remarque). — Après *antequam* ou *priusquam* exprimant un fait qui se répète dans le présent, on a régulièrement le parfait de l'indicatif (p. 346). — Noter la remarque, p. 350, sur la différence de la 2^e^ personne du subjonctif avec sens indéfini (« on ») et de la 2^e^ personne de l'indicatif (adversaire réel, quoique fictif) ; elle est de simple bon sens, mais le bon sens n'est pas toujours la qualité des savants. — Le P. L. a repris les statistiques de M. Blase sur la période conditionnelle. Il a mis dans le classement des exemples beaucoup plus de finesse et de justesse d'esprit. Aussi peut-on opérer sur ses chiffres. Le type *si sit... sit* se trouve 202 fois ; le type *si sit... est* ou *erit*, 35 ou 36 fois. Je ne vois pas, dès lors, comment le P. L. peut appeler le premier « une création de la langue savante ». La grande quantité des exemples dans les œuvres philosophiques (122) prouve que cette construction était amenée là plus souvent qu'ailleurs par la discussion dialectique ; remarquer que les types irréguliers sont plus fréquents aussi dans les mêmes œuvres (16 sur un total de 35 ou 36). — Le P. L. démontre que l'indicatif dans les propositions subordonnées du style indirect se rencontre en toute circonstance (p. 365) ; ici reparaît l'explication par anacoluthe que nous signalerons à propos des temps. Mais il faudrait nous dire maintenant quand le subjonctif est nécessaire.

J'ai laissé de côté jusqu'ici le chapitre consacré à la concordance des temps. Son importance et son étendue (70 pages) exigent pour lui une discussion particulière.

La base des règles courantes est la distinction entre le temps relatif et le temps absolu. Les grammairiens allemands, à la suite de Lattmann, et le P. Lebreton, disent que le temps est exprimé d'une façon absolue quand il est exprimé par rapport au moment où l'on parle (*eum exercitum quem* accepit, *amisit = accepit exercitum*) ; le temps

est exprimé d'une façon relative quand il est exprimé par rapport au temps de la principale (*eum exercitum quem* acceperat, *amisit*).

En partant de ces définitions, le P. L. dénonce une « erreur grave » de Riemann. Au subjonctif, dit Riemann (4e édition, p. 416), « le fait même d'employer soit une des formes passées (*scriberem*, *scripsissem*), soit une des formes non passées (*scribam*, *scripserim*), indique que l'ensemble de la phrase, et par conséquent la proposition subjonctive elle-même, appartient ou n'appartient pas au passé, par rapport au moment où l'on parle ; le temps de la proposition subordonnée est donc indiqué ici, dans une certaine mesure du moins, d'une façon absolue. » Pour le P. Lebreton, au contraire, *scriberem*, etc. exprime le temps relatif par opposition à *scribam*, etc.

On me permettra de défendre ou, du moins, d'expliquer brièvement la pensée de Riemann.

A l'indicatif, le rapport des temps se présente sous un double aspect. 1° Le latin, en général, est exact à maintenir dans une même sphère temporelle (présent, passé, futur) les diverses propositions d'une même phrase : *Naturam si* sequemur *ducem*, *nunquam* aberrabimus (en fr. : « Si nous *suivons* ») ; cf. Riemann, *Syntaxe*, § 149, où divers cas sont confondus [1]. Cette sphère temporelle est déterminée par rapport au temps de celui qui parle. 2° Dans une même sphère temporelle, le rapport du temps de la proposition subordonnée avec celui de la principale est aussi en latin plus exactement exprimé qu'en français : *quicquid* petieris *tibi dabitur ;* cf. *ib.*, § 138 (où le dernier alinéa qui ramène la fatale distinction de l'aoriste et du parfait complique inutilement des faits simples).

Ainsi dans les exemples précédents, il y a d'abord à déterminer la sphère temporelle de toute la phrase, et alors, pour reprendre des expressions que Riemann n'applique qu'au subjonctif, on indiquera que l'ensemble de la phrase, et par conséquent la proposition subordonnée elle-même, appartient ou n'appartient pas au présent de l'écrivain, au passé, au futur. Le temps de la proposition subordonnée se trouvera indiqué, par suite, dans une certaine mesure, d'une façon absolue. Ce sera ici le futur. D'autre part, comme le rapport de la subordonnée à la principale est marqué par le choix de l'un des futurs, la même forme pourra, en même temps, exprimer la relativité. *Sequemur*, *petieris* sont absolus en tant que futurs ; ils sont relatifs en tant que futur présent, futur antérieur.

Ces distinctions, que Riemann a eu le tort de ne pas établir pour l'indicatif, nous n'avons plus maintenant qu'à les transporter au subjonctif. La première série des temps, *scribam*, *scripserim*, place l'action dans la sphère du présent (ou du futur) par rapport à l'écrivain ;

---

1. Cette question, sauf pour l'emploi du futur, ne me paraît pas encore avoir été bien élucidée.

la deuxième série, *scriberem*, *scripsissem*, dans la sphère du passé. Il y aura concordance des temps, c'est-à-dire maintien de toute la phrase dans une même sphère temporelle, si la subordonnée est au présent après une principale au présent, au passé après un passé. L'exemple de Cicéron, cité par Riemann, p. 421 : *Quanta conscientiae uis* esset *ostendit* (*Cat.*, 3, 11), est un exemple de concordance des temps. Toute la phrase est transportée dans le passé de l'orateur par l'emploi de *esset*, et cela, malgré la logique analytique. La puissance du remords est un fait général ; en français, nous disons : « Il montra quel est le pouvoir du remords ». Notre phrase est analytique ; les deux propositions sont traitées comme des assertions presque indépendantes. Mais en latin, on ne sort pas du moment de l'expérience ; on a vu ce pouvoir dans le passé et on exprime ce pouvoir au passé, sans égard à la généralité de la vérité abstraite. Nous retrouvons là deux traits, que l'on dit, à tort ou à raison, être des caractères propres de la langue latine : la recherche du concret et l'esprit de synthèse. *Esset* : cela est passé par rapport à l'orateur, parce qu'il ne se met pas en peine de savoir si cela est toujours vrai. Il pense seulement à Lentulus et à son trouble dans une journée mémorable. L'expression du temps par rapport à *ostendit*, le temps relatif, consiste dans le choix de *esset*, par opposition à *fuisset*; « *esset* est relatif à *ostendit;* il marque le rapport de simultanéité qui existe entre cette vérité générale et ce fait passé. » Ces lignes du P. L. (p. 214) sont exactes.

Je n'ajouterai pas avec lui : « Le temps absolu serait *sit* ». Les grammairiens allemands et le P. L. opposent le temps absolu au temps relatif de manière à ce qu'ils s'excluent. Pour Riemann, l'absolu et le relatif sont deux points de vue différents d'une même idée.

Il suit de là que Riemann n'a pas donné de nom à *sit* dans une construction comme : *quanta sit ostendit*. C'est, simplement, une violation de la règle de la concordance des temps, comme *fuisset* serait une violation de la loi du rapport des temps.

Il suit de là aussi que, d'un mode à l'autre, on comparera, comme des faits de même nature, le choix de *sequemur* ou *petieris* avec celui de *esset* ou *fuisset*, et d'autre part celui de *sequemur* ou *sequimur* avec celui de *esset* ou *sit*.

Ces explications portent sur une définition. Mais les questions de définition sont importantes, et je crois, en particulier, l'idée de Riemann juste et féconde.

Le P. L. me paraît donc avoir eu tort de suivre Lattmann en appelant concordance des temps à l'indicatif l'emploi de *petieris* subordonné à *dabitur*, verbe principal, et concordance des temps au subjonctif l'emploi de *esset* subordonné au passé *ostendit*.

Il n'en reste pas moins que les deux questions ainsi juxtaposées sont fort bien étudiées par le P. Lebreton. Grâce à lui, elles font de

grands progrès. Je ne parlerai de l'emploi des temps à l'indicatif que pour signaler une question à étudier. La relativité des temps n'est pas seulement exprimée dans la phrase, du verbe de la subordonnée à celui de la principale. Elle l'est aussi dans les propositions indépendantes. Riemann, p. 214, n. 1, considère cet emploi comme exceptionnel. Le P. L. en cite trois exemples dans un cas particulier. Il y aurait lieu de poursuivre les recherches, en y comprenant le jeu des temps dans le récit.

Pour le subjonctif, le P. L. distingue les propositions subordonnées qui échappent ordinairement à la concordance des temps, celles qui y sont souvent soustraites, celles enfin qui y sont ordinairement soumises. Dans ce dernier groupe, le P. L. considère deux cas, le verbe principal indépendant (au présent ou au passé) et le verbe principal dépendant. Cette classification est tout empirique et commode pour la recherche et le premier dépouillement des faits. Je regrette que le P. L. n'ait tenté nulle part de donner quelques conclusions générales, telles qu'on peut les déduire de son exposé. Je vais l'essayer ; mais, comme je le ferai brièvement, on est prié de se reporter au livre pour mettre les distinctions et les nuances que je suis forcé de supprimer ici.

On peut dire que sont soustraites, plus ou moins complètement, à la règle de concordance, les parenthèses (relatives et autres); les propositions conditionnelles (cas omis par le P. Lebreton, mais supposé par lui), y compris les comparatives conditionnelles dépendant d'une particule contenant *si* isolé (*ut si*, etc. ; cf. p. 225) et les comparatives ironiques (après *quasi uero*, etc., *ib.*) ; les propositions causales ou adversatives dépendant de *qui* et de *cum*. La concordance des temps n'est guère observée dans les propositions consécutives que pour marquer le lien étroit des propositions et pour ne pas présenter la conséquence comme un fait isolé ayant une valeur par lui-même (p. 230, mais voir les détails donnés pp. 226 suiv.). Ce dernier point a de l'importance, car il confirme la conception qui est au fond de la notion du temps absolu d'après Riemann. Avec la concordance au passé, toute la phrase est transportée dans le passé et forme un tout. Le contraire pose les deux propositions dans une certaine indépendance logique. Nous avons le même phénomène, dans les mêmes conditions, après *cum* causal ou adversatif. La concordance est observée pour marquer que la subordonnée fait partie de la pensée du sujet de la principale (p. 236).

En dehors des cas énumérés, la concordance des temps est soumise à un certain nombre d'influences perturbatrices générales, même dans les propositions où elle est habituelle. 1° La nécessité d'exprimer l'idée d'irréalité entraîne la suspension de la règle pour toute espèce de propositions (pp. 224, 238, 252 [cf. Riemann, *Synt.*. § 236, r. VII, *d* et *e*, qui n'est pas cité], 253) ; quand il y a irréel dans l'une des pro-

positions, l'autre peut être énoncée sans égard à l'emploi de l'imparfait ou du plus-que-parfait. 2° La contagion d'une forme voisine peut amener une forme semblable, soit que l'on attende la concordance (pp. 248 et 260), soit que l'on attende le désaccord (cas de l'irréel, pp. 237 et 254). 3° La place de la proposition joue un rôle dans le choix du temps, surtout pour la question indirecte (pp. 259-260) ou avec un verbe principal au présent historique (p. 239). 4° Le prétérit latin correspond à l'aoriste et au parfait grec. De cette indistinction résulte une liberté à peu près complète quand le verbe principal est au prétérit (pp. 255 et 259). Le P. L. s'est efforcé, bien à tort, d'établir une différence. On peut donc effacer des grammaires latines la distinction grecque de l'aoriste et du parfait ; car sa principale raison d'être paraissait se trouver dans les règles de la concordance des temps. 5° Enfin le P. L. fait la part assez large à l'anacoluthe (pp. 250 et 260).

Sous la réserve de ces exceptions, la concordance des temps est habituelle dans les propositions temporelles qui comportent le subjonctif, dans les causales dépendant de *quod* ou de *quia*, dans les comparatives non conditionnelles dépendant de *quasi* ou de *tanquam*, dans les finales, dans les complétives avec *ut*, dans l'interrogation indirecte, dans le discours indirect [1].

Reste le cas d'une proposition subordonnée à une subordonnée ; c'est une catégorie bien distincte : le plan du P. L. est illogique sur ce point. Alors le temps est le même que si le verbe principal était indépendant. Le P. L. revient donc à la règle de Reusch et de Dräger. Il n'ajoute rien d'essentiel à ses devanciers.

Le résultat de toutes ces règles, pour le discours indirect, est le mélange forcé des divers temps. Le P. L. l'établit pour Cicéron d'une manière évidente. Cependant ses listes d'exemples comportent deux observations. Cicéron ne s'attache pas, comme César, à préparer le passage d'une série de temps à l'autre par une forme intermédiaire (participe, infinitif) ; cf. Riemann, *Syntaxe*, p. 423 et Meusel, *Beiträge*, p. 360. C'est là une différence de la syntaxe de Cicéron d'avec celle de César que le P. L. n'a pas signalée. Autre point important. Ce mélange est surtout fréquent dans les ouvrages philosophiques. En dehors de projets de sénatusconsultes et de motions législatives, où Cicéron se conforme aux habitudes du style officiel, il y en a seulement cinq exemples dans les discours, deux dans les Verrines (1, 157 ; 2, 20), deux dans le *Pro Tullio* (38 et 39), un dans le *Pro Marcello* (96-97), en somme, quatre fois sur cinq dans des discours de jeunesse.

---

1. Cette énumération est fondée sur le silence du P. L. dans ses précédentes distinctions. Il ne la donne nulle part, à tort, et il est possible qu'un point ou deux soient contestables.

Telles sont les conséquences des recherches du P. L. sur la concordance des temps. Il valait la peine de les dégager. On peut en mesurer la portée.

La dernière observation me conduit à une critique générale du livre et spéciale de l'introduction. On distingue aujourd'hui soigneusement les diverses époques de la langue de Cicéron et les divers genres auxquels elle a été employée. Le P. L. proteste et défend la thèse de l'unité. Je suis sûr qu'il l'entend *cum grano salis*. Mais des lecteurs inexpérimentés ou ignorants peuvent s'y tromper. La méthode, inaugurée par MM. Wölfflin, Hellmuth, Landgraf, suivie d'ailleurs par Riemann, est la seule féconde. On doit la perfectionner, non en creusant un fossé de plus en plus profond entre les discours et les autres ouvrages, mais en subdivisant les groupes reconnus, et en allant toujours par des distinctions de plus en plus ténues vers une statistique qui n'est plus à la fin que l'analyse des cas particuliers classés chronologiquement. D'ailleurs, tel groupe, comme les discours, ne se distingue pas de tel autre, comme les lettres, parce qu'on ne rencontre pas du tout ici telle construction usitée là. C'est surtout une question de proportion. Il est évident qu'un écrivain ne peut pas entièrement s'abstraire de la langue familière, d'autant plus que, dans certains cas, un tour populaire peut être employé pour produire un effet cherché. Mais quand on a un rapport de 3 à 15, on peut bien dire que Cicéron ne parle pas tout à fait la même langue en toute circonstance.

Le P. L. lui-même fait quelquefois de ces comparaisons. Je regrette seulement qu'il n'en ait pas usé toutes les fois qu'il pouvait; ainsi p. 225 (concordance après *proinde quasi*, etc.). Voici quelques chiffres intéressants que je relève d'après les listes d'exemples. Le relatif, représentant l'expression française « celui de », avec un génitif ne se trouve dans les discours que deux fois dans les Verrines et une fois dans les Philippiques. Le présent est employé au lieu du futur après *si* (Riemann, *Syntaxe*, § 149, r. 1), 4 fois dans les discours, 6 fois dans les œuvres philosophiques, et 14 fois dans les lettres. A noter que sur les quatre exemples des discours, celui du *Pro Flacco*, 106, est cité à tort. Le verbe principal est au présent; toute la période se trouve donc transportée au présent, par une figure de rhétorique naturelle dans une péroraison. C'est tout autre chose que l'emploi familier du futur que présentent surtout les lettres. La substitution du démonstratif au relatif, dans une proposition coordonnée à une relative (Riemann, § 17), se trouve 3 fois dans les discours et seulement dans les Philippiques, 4 fois dans les œuvres de rhétorique, 3 fois dans les lettres, 10 fois dans les œuvres philosophiques. Le subjonctif parfait dans les défenses (*ne repudiaris*) a 6 exemples dans les discours, 1 dans les œuvres de rhétorique, 11 dans les œuvres philosophiques et 26 dans les lettres; la majeure partie (18) se rencontre

dans les lettres à Atticus. Faute d'une statistique comparative, on ne sait que penser de l'emploi de l'infinitif dans le discours indirect après *qui* servant de simple liaison (p. 372) ; il faudrait avoir la liste des subjonctifs.

C'est le principal défaut de cet excellent livre, quoique il ne soit pas constant (voir p. 345 et ailleurs). Une des préoccupations du P. L. est de montrer que nos règles sont trop strictes. La distinction entre les catégories d'ouvrages prouve souvent que la règle courante est, en somme, vérifiée par les discours. Au contraire, les œuvres philosophiques paraissent, à l'extrême opposé, caractérisées par une grande liberté et l'extension de constructions rares ou exceptionnelles (cf. p. 94 et ci-dessus) [1].

---

1. Il est regrettable que le P. L. ne se soit pas affranchi de la ponctuation allemande dans les citations latines. — P. 77 (exemples de noms de ville pris au sens collectif), *De leg.*, II, 36 : *Athenae* est personnifié, mais n'est pas synonyme d'*Athenienses* ; *De rep.*, II, 7, *Carthaginem*, *Corinthum*, ainsi que *Spartam*, *De off.*, II, 77, peuvent désigner la ville matérielle avec son contenu, comme ailleurs on a *theatrum* ou *cauea*. Dans la plupart des textes cités à cette page, le nom des habitants n'aurait pas eu du tout le même sens que celui de la ville. — Pp. 90-91 : Cic., *Or.* 4 : « In poetis non Homero soli locus est... aut Archilocho aut Sophocli aut Pindaro, sed horum uel secundis uel *infra secundos.* » Dans tous les exemples connus de Cicéron, une expression prépositionnelle jouant le rôle d'un substantif, οἱ μετὰ τοὺς δευτέρους, n'est employée qu'avec le sens d'un nominatif ou d'un accusatif. Aussi Riemann a-t-il expliqué ici même, *Rev. cr.*, 1881, II, 177, la locution de l'*Orator* par : *Est etiam locus infra secundos.* Le P. Lebreton, à la suite de Sandys, préfère entendre : *Eis qui infra secundos sunt*. La raison de symétrie sur laquelle il s'appuie n'est pas décisive ; Cicéron aura plutôt manqué à la symétrie qu'à une habitude constante de syntaxe. Le P. L. cite aussi l'imitation de Columelle, *praef.* 29 : « Latiae Musae non solos adytis suis Accium et Vergilium recepere, sed eorum et proximis et *procul a secundis* sacras concessere sedes ». Columelle a manifestement compris la phrase de Cicéron comme Sandys et le P. Lebreton ; mais cela n'est pas aussi important qu'on peut le croire. Il a appliqué à Cicéron une syntaxe devenue fréquente de son temps ; il l'a lu avec les yeux d'un contemporain de Sénèque. — P. 110, *Pro Marc.*, 32 : *pro aliis* s'oppose à *de me ipse* et doit signifier littéralement « pour autrui » ; le sens de « les autres » résulte seulement du contexte. — P. 140, *Ad Att.*, VII, 11, 1 : *Sibi habeat suam fortunam.* Cette phrase me paraît appartenir à un groupe de formules créées d'après un même type général : la formule de répudiation (*tuas res tibi habeto*), une formule de conjuration (*suis se teneant Nocturnae*, Pétr. 64), une formule d'imprécation (*teneas tuis te*, Hor., *Sat.*, II, 3, 324 ; cf. Zielinski, *Philologus*, LX [1901], 6). Les deux derniers exemples montrent que le datif n'est pas amené par la locution *suus sibi*. — P. 289, ajouter aux exemples de *possem* « j'aurais pu », *De diu.*, II, 24, cité par Draeger. — P. 300, n. 2, le renvoi à *The Classical review* est faux ; *ib.*, lire : Hor. *Sat.*, 2, 3, 88. — P. 369, n. 2 : l'indicatif avec *dum* dans le discours indirect se rencontre-t-il ailleurs qu'après un verbe au présent (*dic, uidete, iudico*) ? — P. 410, dans quelques exemples cités (*Tusc.* 4, 82 ; *De or.*, 1, 207 ; *De fin.*, 1, 12), *ab* me paraît avoir le sens de « sous le rapport de ». D'autres s'expliquent par la périphrase abstraite d'un mot concret qualifié (*a consensu ciuitatis* = *ab omni ciuitate*, *Phil.*, 14, 13) : ce serait une question à étudier, non plus dans Cicéron (cf. p. 41), mais comparativement chez tous les auteurs. — Je laisse complètement de côté, dans cet article, le chapitre du gérondif et de l'adjectif en *-ndus*.

Je dirai peu de choses de la thèse latine ; je ne voudrais pas abuser plus longtemps de la patience du lecteur. Le P. L. y étudie surtout l'emploi des parties du discours : substantifs, pronoms, prépositions, adverbes, particules. Il traite aussi de quelques points de la syntaxe des cas (accusatif, datif, ablatif), des temps (présent pour le futur, imparfait dans les propositions conditionnelles et consécutives, temps composés), des modes (subjonctif de répétition, subjonctif sans conjonction, infinitif complétif, participe au lieu du substantif verbal), de la construction personnelle ou impersonnelle. En général, César se montre beaucoup plus sévère que Cicéron. Déjà les recherches de M. Meusel avaient établi cette conclusion pour plus d'un point. La thèse du P. L. ajoute de nouvelles preuves et étend à d'autres séries de faits le même jugement. On ne pourra plus dire que le purisme de César se révèle surtout dans le vocabulaire [1].

Quand, il y a plusieurs années, le P. Lebreton vint me trouver avec un gros carton plein de listes d'exemples et que je luis dis d'en faire une thèse, mon conseil d'abord lui parut hardi. Il l'a suivi et je ne suppose pas qu'il s'en repente.

Paul LEJAY.

L'Œuvre sociale de la Révolution française. Paris, Fontemoing, s. d. (1901). In-8, VII-461 pages.

L'Œuvre sociale de la Révolution française est composée de la juxtaposition de six monographies : *sur les Idées maîtresses de la Révolution*, par M. Émile Faguet, de l'Académie française ; sur *le Socialisme et la Révolution*, par M. André Lichtenberger ; sur les *Doctrines de l'Éducation révolutionnaire*, par M. Maurice Wolff; sur la *Pro-*

---

1. P. 6, aj. *De or.*, 3, 199 : *Oratio quae* quadam mediocritate *laudatur.* — Pp. 37 suiv. : la plupart des exemples cités du subjonctif de répétition me paraissent s'expliquer autrement ; je reviendrai ailleurs sur cette question. — P. 87, 3° : une grande partie des exemples de Cicéron cités ici pourraient être mis hors de cause ; il n'y est pas question d'une matière avec laquelle on fait un objet en lui donnant une forme nouvelle (« une statue d'or »), mais il y a substitution complète d'un objet à un autre (*de tua* pecunia nauem *aedificatam*) ; dans les inscriptions, la préposition *de* est ordinaire pour indiquer l'origine des fonds, de là les abréviations courantes *d*(*e*) *p*(*ecunia*) *p*(*ublica*), *d*(*e*) *p*(*ecunia*) *s*(*ua*), *d*(*e*) *s*(*uo*). — P. 92, 2 *a*, voir dans Schmalz, *Antibarbarus*, v° *pro*, les exemples de *utilis pro*. — P. 93, *P. Sest.* 78, *pro exspectata aedilitate*, « en considération de » ; cp. *pro tempore* dans César. — Peut-être eût-il été utile de signaler l'emploi de *circiter* dans Cés. *B. g.*, I, 50, 2 ; cf. Meusel, *Beiträge*, 289. — Il ne semble pas que le P. Lebreton ait connu ou utilisé l'index de Meusel et surtout ses *Beiträge*, base essentielle de toute étude sur la langue de César. — Çà et là l'usage des autres auteurs eût éclairé celui de César et de Cicéron et permis de mettre en relief les points caractéristiques ; mais cette ignorance, toute relative, est la rançon nécessaire de recherches aussi approfondies.

priété foncière et les Paysans, par M. Ph. Sagnac; sur *la Révolution et le Clergé*, par M. L. Cahen, sur l'*Armée et la Convention*, par M. Lévy-Schneider. Il est certain que l'œuvre politique de la Révolution est aujourd'hui mieux connue que son œuvre sociale, et c'était une idée heureuse, dont il faut remercier les auteurs, d'avoir voulu résumer pour le grand public ce que la Révolution a fait au point de vue social. Mais six chapitres seulement suffisaient-ils? Et les deux derniers tout au moins — sur le clergé et sur l'armée — ne sont-ils pas, par leur objet, « politiques » autant que « sociaux »? Le sujet n'est pas présenté dans son ensemble. « Une unité cependant apparaîtra au lecteur, dit M. M. Wolff, qui a signé l'avant-propos, c'est l'unité qui résulte d'une même méthode de recherches ». Ici encore, on regrette de ne pouvoir acquiescer. Par son philosophisme — et peut-être aussi par sa philosophie — le premier mémoire contraste avec les cinq autres.

Les idées maîtresses de la Révolution, écrit M. Faguet dans le style qui lui est propre, « à mon avis se réduisent à la vérité à une seule... Cette idée unique..., c'est l'idée d'égalité (p. 3, cf. p. 7, 8, 9, 13). Laissez cette idée prendre conscience d'elle-même... vous voyez cette idée grandir, se débrouiller, monter sans cesse, jusqu'à dominer et offusquer les simples idées pratiques de meilleure législation et meilleure administration, et devenir comme l'idée maîtresse, comme le « principe » qui anime les esprits et les maîtrise... Et cette idée, après avoir été, non l'idée initiale, mais l'idée essentielle de la Révolution, devient l'idée maîtresse et, peu s'en faut, l'idée unique de la démocratie du XIXe siècle. Cette idée a comme deux faces... Chez les uns elle naît du sentiment de l'envie, chez les autres elle naît du sentiment de la justice... Et toujours est-il que l'idée d'égalité a été l'idée maîtresse, et j'ai presque envie de dire l'idée-matrice de la Révolution française ». Et l'analyse se poursuit, au grand plaisir du lecteur, car elle est fort intéressante. Il arrive même à M. Faguet de citer quelques faits. La Révolution — comme du reste tout événement historique — est si complexe, qu'on y trouve toujours tous les faits qu'on cherche. Avec une douzaine d'autres faits saillants, un autre écrivain construira aussi aisément, mais non certes plus brillamment que M. Faguet, une autre thèse sur la liberté dans la Révolution, sur la propriété, ou la religion, ou la patrie, ou tout autre concept général, au choix. Ce sont là jeux qui plaisent au goût français.

Les lecteurs de la *Revue critique* connaissent les discussions auxquelles ont donné lieu les travaux de M. André Lichtenberger et qui ont eu leur prolongement jusque dans la presse périodique. La question est de savoir jusqu'à quel point la Révolution française a été socialiste. « En d'autres termes, dans quelle mesure les hommes de ce temps ont-ils conçu que l'État avait le droit et le devoir de modifier la propriété individuelle dans une intention égalitaire ou commu-

niste ? » (p. 65). La réponse de M. André Lichtenberger nous a paru probante. Ceux-là même qui la contesteront, reconnaîtront qu'elle est remarquablement bien venue, claire et solide d'aspect. — Le style oratoire de M. Wolff a allongé peut-être à l'excès un mémoire sur l'éducation révolutionnaire, où l'on trouvera d'utiles indications, à la condition qu'on se donne la peine de les rechercher sous le balancement des périodes. — La thèse de doctorat ès-lettres que M. Ph. Sagnac a soutenue en 1898 sur *la Législation civile de la Révolution française*, a eu un retentissement mérité. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle marque une date dans l'histoire des études relatives à la Révolution française. Pourtant, M. Sagnac n'a pas été le premier à s'occuper de l'histoire sociale de la Révolution, et son livre n'est rien moins que définitif : il constitue plutôt un programme d'études qu'un système de conclusions élaborées de telle façon que rien ne serait à y changer. Mais c'est une synthèse, hardie et lumineuse, des « principes » et de la législation révolutionnaire sur « la propriété », « les personnes et les familles » de 1789 à 1795 et de 1795 à 1804. Par là, M. Sagnac a véritablement fait œuvre d'initiateur. Il a délimité dans toute son étendue le champ à explorer, et il en a dressé une triangulation provisoire. Il arrive souvent en histoire, et l'on pourrait en citer plusieurs exemples caractéristiques, que la synthèse a inauguré des études nouvelles, par anticipation sur la synthèse finale qui doit les clôturer. M. Sagnac était donc particulièrement bien qualifié pour étudier dans l'*Œuvre sociale de la Révolution* la propriété foncière et les paysans de 1789 à 1793. Son travail est mieux qu'un résumé des chapitres correspondants de sa thèse. C'est une charpente nouvelle, en partie faite de matériaux nouveaux. — Les deux derniers chapitres, sur le clergé et sur l'armée — sont l'un et l'autre consciencieux et instructifs. Le travail de M. Lévy-Schneider nous a paru, cependant, plus personnel que celui de M. Cahen. Il est aussi plus développé : il tient à lui seul le quart du volume et ne dépasse pas le 9 thermidor. La description, très remarquable, que M. Lévy-Schneider trace ici de l'armée révolutionnaire fait pendant au tableau qu'il a donné de la marine sous la Convention, dans sa monumentale thèse de doctorat sur *Jeanbon Saint-André* (1901).

G. PARISET.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 25 août — 1902

G. LEGRAIN ET Edouard NAVILLE. **L'aile Nord du Pylone d'Aménôphis III à Karnak.** (Annales du Musée Guimet, t. XXX, 1re partie), 1902, Leroux, in-4°, 22 p. et 17 planches.

En 1897, M. Legrain mit au jour, vers l'angle extérieur nord-est de la Salle Hypostyle de Karnak, au point où le mur de Séti Ier rejoint l'ancien pylone d'Aménôthès III, les débris d'un petit édifice construit sous Ramsès III avec des matériaux empruntés à des édifices antérieurs. Il y découvrit dans la masse de beaux blocs en grès rouge du Gebel Ahmar, qui portaient sur l'une au moins de leurs faces des bas-reliefs au nom de Thoutmosis III et de la reine Hatshopsouîtou. Le nombre en est encore trop peu considérable pour qu'on puisse rétablir la chapelle à laquelle ils appartenaient, mais, disjoints et mutilés qu'ils sont, les représentations y sont si curieuses que M. Naville leur a consacré un mémoire entier.

Elles se rattachent à deux ordres d'idées bien distinctes. La première série met en jeu la reine vivante. On l'y voit, dans la cérémonie de délimitation de l'aire de la chapelle, courant la rame et le vase à libation à la main, après quoi elle fait l'offrande de l'eau et de l'encens aux dieux Minou et Amonrasonthîr et elle leur présente tour à tour des anneaux de jambe, des bracelets, l'objet nommé *âbou* ; enfin, elle leur fait le sacrifice obligatoire des quatre bovidés. Elle est toujours figurée comme un homme avec le jupon court, les sceptres, les couronnes, la barbe postiche attachée au menton, mais dans les légendes les mots qui la désignent et les pronons qui se rapportent à elle sont toujours au féminin. Il y a pourtant une exception pour cer-

tains mots tels que *soutonou.* Celui-là, même appliqué à la reine demeure masculin, si bien qu'on rencontre, dans les phrases où il se trouve, un mélange bizarre de formes masculines et féminines pour désigner le souverain. Ainsi, la plus importante de ces scènes, celle qui nous montre les deux célèbres obélisques de Kannak dressés devant Amon, est décrite ainsi : *Soutonou ẓosef sâhâ takhonoui ouroui ni-tef-es...* qu'on doit traduire littéralement LE *roi* LUI-*même érige deux grands obélisques au père d'*ELLE... C'était d'ailleurs l'habitude de la reine en pareil cas, et nous avons d'autres exemples plus compliqués d'une semblable phraséologie. L'édifice n'était pas achevé au moment où la reine mourut, car sur plusieurs tableaux de la même série, l'offrande est faite par son neveu et successeur Thoutmôsis III, et tous ceux de la seconde série paraissent avoir trait à l'enterrement de Hatshopsouîtou. Dans les uns, celle-ci est représentée sous forme d'Osiris-momie ; dans un autre, on voit Thoutmôsis III pilotant la barque qui la conduit au tombeau (pl. xv).

On sait quelles controverses la question de succession des trois premiers Thoutmôsis a soulevées dans ces derniers temps parmi les égyptologues. M. Sethe, étudiant les monuments de l'époque sur les copies de Lepsius, a cru y retrouver la trace de révolutions qui auraient fait passer Thoutmôsis Ier et Thoutmôsis III sur le trône à plusieurs reprises, avant que le dernier s'y implantât définitivement. Les documents découverts par M. Legrain, sans apporter d'éléments très décisifs dans l'espèce, nous fournissent néanmoins quelques indices intéressants. Ils nous prouvent, par exemple, que Thoutmôsis III, loin de faire marteler l'image de sa tante, lui rendait les honneurs royaux et achevait les constructions qu'elle avait commencées sans y rien effacer. Si donc l'ère des *persécutions*, pour parler comme M. Sethe, s'ouvre sous Thoutmôsis III, ce n'est pas au début du règne de ce dernier qu'elle commence, mais beaucoup plus tard. Les savants qui ont suivi la discussion comprendront aisément quelle est la valeur de cette constatation.

G. MASPERO.

W. E. CRUM. **Coptic Ostraca from the Collections of the Egypt Exploration Fund, the Cairo Museum and others**, with a contribution by the Rev. F. E. Brightman, Special Extra-Publication of the *Egypt Exploration Fund*. Londres, Kegan-Paul, Quaritch, Asher, 1902, in-4° XXII-99-125 p. et 2 pl.

Les *Ostraca* rassemblés par M. Crum et publiés par lui sont un peu moins de six cents. La plupart ont été recueillis à Thèbes, mais un assez grand nombre proviennent de diverses autres localités de l'Égypte. Ils couvrent le domaine presque entier de la littérature copte, textes bibliques et liturgiques, fragments d'homélies et de commentaires sur les livres saints, lettres d'évêques, d'abbés, de simples

moines, documents ecclésiastiques, actes juridiques et administratifs, reçus, quittances, bref, toutes les pièces qui peuvent nous informer sur la vie journalière du peuple égyptien à l'époque byzantine et durant les premiers temps de l'époque arabe. La plus grande partie en est conçue, ainsi qu'il convient, dans l'idiome thébain, mais un certain nombre sont dans l'un des dialectes de la Moyenne Égypte.

Le tout est fort curieux à étudier et pour l'histoire économique ou religieuse du pays, et pour la philologie copte. Par malheur, les textes ne sont pas toujours d'intelligence facile. En premier lieu, les lacunes y abondent produites, les unes par les cassures de l'ostracon, les autres par la disparition de l'encre au cours des siècles; et puis notre connaissance actuelle du lexique copte est si restreinte que beaucoup de mots se rencontrent qu'on n'avait jamais vus auparavant. Cela est vrai surtout pour les textes qui se rapportent aux occupations ou au matériel de la vie courante : la Bible, qui est la source principale où nos lexicographes ont puisé, n'en contenait qu'un petit nombre, et nous sommes souvent fort embarrassés en présence de ceux que nous découvrons. M. C., très prudent, parfois même un peu trop prudent, ne s'est pas risqué à les interpréter, même lorsque le contexte leur prêtait un sens plausible. Sans doute, il faut éviter l'affirmation audacieuse et se garder de l'imagination en pareille matière, mais une conjecture honnête, avancée discrètement, n'a rien qui doive effrayer, quand même d'autres documents obligeraient plus tard à la retirer. La conjecture d'un savant aussi versé que M. C. l'est dans la science du copte populaire, serait toujours la bienvenue et stimulerait l'esprit du lecteur. Dans l'état actuel, les notices qu'il a données de chacun des ostraca et les courts commentaires qu'il y a joints irritent souvent la curiosité plus qu'il ne la satisfont, malgré l'ingéniosité et la sûreté de beaucoup de ses informations.

Les copies sont presque toutes de la main de M. C. et elles paraissent être d'une exactitude remarquable, si j'en juge par celles qu'il m'a été possible de comparer aux originaux dans les collections de Gizèh. Il est regrettable que, dans les notices M. C., n'ait pas pu faire usage de l'alphabet copte et qu'il ait transcrit les phrases ou les mots qu'il distingue en une italique courante mêlée de caractères de convention : il faut parfois retranscrire sa transcription en copte pour se rendre compte de ce qu'on a sous les yeux. Ce sont là toutefois des inconvénients, somme toute, assez légers, et qui n'enlèvent rien au mérite de l'ouvrage. Si M. Crum a abordé son sujet timidement parfois, du moins, l'a-t-il traité avec une rigueur toute scientifique, et les résultats qu'il a obtenus font de son livre l'ouvrage le plus important qui ait paru cette année sur la langue copte.

G. Maspero.

W. Spiegelberg. **Die Demotische Papyrus der Strassburger Bibliothek,** mit 17 Lichtdrucktafeln in Mappe und 6 Abbildungen in Text. Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1902, in-f°, 17 pl. avec un texte in-4°, 52 p.

L'étude du démotique a été longtemps le monopole des rares savants installés dans les conservations des Musées européens, et plus d'un égyptologue dut, après l'avoir abordée, y renoncer du tout faute de pouvoir avoir accès aux collections dites publiques. Les facilités de reproduction que la photographie a fournies pour ces textes qu'on ne pouvait autrefois déchiffrer fructueusement que sur les originaux, et aussi l'abondance toujours croissante des documents, ont décidé plusieurs des recrues nouvelles à se consacrer à cette branche de notre science. M. Spiegelberg est en train d'y passer maître comme M. Griffith, et nous avons lieu d'espérer beaucoup s'il persévère dans la voie où il vient de s'engager si brillamment.

Les papyrus de la Bibliothèque de Strasbourg ne contiennent aucune œuvre littéraire de valeur. M. S. y a trouvé quelques fragments d'un hymne thébain à Amon et c'est tout : le reste n'est que contrats et pièces d'administration. L'aire de temps que couvrent ces documents est considérable ; elle s'étend du règne de Psammétique III à celui de l'empereur Hadrien, c'est-à-dire de la fin du vi^e siècle avant J.-C., au milieu du ii^e siècle après J.-C. Pendant ce temps, l'aspect de l'écriture a changé beaucoup et la rédaction des formules s'est modifiée non moins que l'écriture : c'est donc une étude de paléographie que M. S. a dû faire pour les déchiffrer en même temps qu'une étude de droit, et il a réussi aussi bien dans l'une que dans l'autre. Les contrats les plus anciens ne sont encore qu'un hiératique très défiguré par la précipitation du scribe qui l'écrivait, mais les groupes primitifs sont encore reconnaissables presque partout : il me semble que M. S. éprouve parfois trop de scrupules à reconnaître des mots fort clairs et à les traduire. Sans doute, il ne faut pas se lancer à l'aventure à travers ces textes embrouillés et les rendre au hasard, mais entre la dérivation sans règle et l'excès de timidité, il y a un terme moyen qu'un savant aussi avisé que l'est M. S. définirait aisément s'il le voulait : l'égyptologie ne serait pas arrivée au point où elle en est, si les premières générations d'égyptologues s'étaient montrées aussi timorées que l'est une partie de la génération actuelle.

M. S. a très bien démêlé les différences qu'il y a entre les formules des époques ptolémaïque et romaine, et il a établi avec beaucoup de bonheur le cadre juridique de chacune d'elles : il me semble que j'aurais été plus affirmatif que lui sur certains points qu'il laisse douteux, mais l'ensemble de ses traductions est assez complet malgré tout pour que les légistes non égyptologues puissent trouver en elles une matière mieux préparée pour l'étude qu'elle ne l'était précédemment. Je me bornerai à lui poser une question sur un point où nul doute ne

paraît s'être présenté à son esprit. Le début des quittances de l'époque ptolémaïque contient, à plusieurs reprises, un membre de phrase, *metri hêt-i n pahat*, et *hêt-i metri amou*, qu'on traduit depuis Révillout, je crois, par *mon cœur est content de l'argent...* et par *mon cœur en est content.* La formule *metri hêt-i* suggère aussitôt un rapprochement avec le *chapitre du cœur* dans le *Livre des Morts* : là, le *cœur* est adjuré de ne point *porter témoignage* contre son maître devant le tribunal Osirien, et le mot employé pour cela est également *metri*. Ne voudrait-il pas mieux traduire la phrase démotique en donnant au mot *metri* son sens habituel de *témoin*, porter témoignage? La quittance commençait : « Tu as donné, et *mon cœur rend témoignage* de l'argent..... », et plus loin : « J'ai reçu de toi le prix en argent de ces « choses, complètement et sans défaut, ce dont *mon cœur* rend témoi- « gnage. » J'ai déjà proposé le sens il y a longtemps, mais à une époque où peu de savants s'occupaient du démotique, et cette conjecture est demeurée perdue comme bien d'autres du même genre. Peut-être M. S. trouvera-t-il quelque utilité à l'examiner.

Il semble résulter de divers passages du texte que M. Spiegelberg prépare une édition complète des Papyrus démotiques de Berlin. La collection est beaucoup plus riche et l'œuvre sera plus considérable : la lecture du présent volume en facilitera grandement l'étude et permettra aux Égyptologues de se familiariser au préalable avec les différentes formes de textes démotiques qu'ils y rencontreront.

G. Maspero.

The Choephori of Aeschylus, with critical Notes, Commentary, Translation and a recension of the Scholia by T. G. Tucker, Cambridge, at the University Press, 1901. Un vol. in-8° de civ-318 pp. Prix : 12 sh. 6.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. **Euripidis fabulae.** Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Gilbertus Murray. Tomus I. Oxford, Clarendon Press. Un vol. in-12 de 350 pp.

Euripidis Fabulae. Ediderunt R. Prinz et N. Wecklein. Vol. I. Pars III. *Hecuba*. Editio altera quam curavit N. Wecklein. Leipzig, Teubner, 1901. Un vol. in-8° de 67 pp.

L'édition des *Choéphores* de M. T. G. Tucker est faite d'après le modèle que M. Jebb a inauguré en Angleterre avec sa grande édition de Sophocle. Ces éditions comprennent une longue introduction, un commentaire critique et exégétique très développé, une traduction en anglais. M. T. a donné en plus une recension des scholies. Cela ne lui a point paru suffisant. Comme il a l'esprit inventif et amoureux des nouveautés, il a imaginé des procédés matériels, tels que des renvois d'une forme particulière, tels que l'emploi des lettres capitales dans le texte grec pour les passages où la leçon du Laurentianus est rejetée. Tout cela est évidemment pour faciliter la tâche du lecteur. On ne peut être que reconnaissant à M. T. de tant d'attentions.

M. T. a publié en 1889 une édition des *Suppliantes* : il est donc familier avec la critique d'Eschyle. Sa compétence est incontestable; sur presque tous les points sa science est abondante, et, en général, de bon aloi; il a de plus une grande indépendance de jugement et l'esprit libre de tout respect aveugle de la tradition. Ces qualités ne sont pas sans quelque excès. L'esprit d'indépendance et de finesse de M. T. dégénère assez souvent en subtilités et même en bizarreries. C'est un peu la tendance de la philologie anglaise à notre époque. Elle aime courir les aventures; elle évite les chemins frayés et elle ne redoute pas de s'égarer, pourvu qu'elle aille quelque part où l'on ne soit pas allé avant elle. Nous sommes loin de penser que, malgré des excès et des erreurs, l'école anglaise n'ait pas rendu des services; elle en aurait rendu davantage si elle avait possédé un peu plus de ce bon sens pondéré qui est une des meilleures qualités de celui qu'on peut regarder comme le chef de cette école, M. Jebb. Il est évident que ce n'est pas de ce côté que penche M. Tucker. Ainsi sur cette tragédie des *Chaephores*, il y a une question assez délicate dont on s'était déjà préoccupé dans l'antiquité. Comment faut-il juger les moyens que le poète a employés pour amener la reconnaissance d'Oreste et d'Électre? Que penser de cette idée émise par Eschyle que les membres d'une même famille, à quelque sexe qu'ils appartiennent, doivent se reconnaître à la couleur ou à la finesse des cheveux et à la forme des pieds? Jusqu'à ces dernières années on n'avait vu là qu'une naïveté du vieux poète. Assez récemment des essais d'explication se sont produits : M. Verrall expose que les Atrides, étant des Asiatiques, avaient les cheveux différents de ceux des Hellènes; M. Wilamowitz allègue le libre développement que la pratique de la gymnastique donnait aux organes du corps, en particulier au pied qu'on n'avait pas encore songé à enfermer étroitement sous prétexte de le protéger. M. T. va encore plus loin. Il a retrouvé un article, qui était passé bien inaperçu jusqu'ici, d'un savant qui, comme archéologue, a rendu à Pompei de grands services, M. Mau. Cet article [1] avait pour objet de montrer que le passage de l'*Électre* d'Euripide, consacré à la critique d'Eschyle, c'est-à-dire les vers 518-544, était l'œuvre d'un interpolateur. Fort de cet appui, et en faisant quelques emprunts à M. Verrall, M. T. a construit un système : c'est Stésichore qui le premier aurait eu l'idée d'amener la reconnaissance du frère et de la sœur par la mèche de cheveux et par les empreintes des pieds. L'invention était si jolie qu'Eschyle la prit à Stésichore, et seul un interpolateur d'assez basse époque pouvait en faire la critique; Euripide, lui, était incapable d'une telle irrévérence. Apparemment il n'est pas coutumier du fait; dans les *Phéniciennes*, dans les *Suppliantes*, il a montré combien il était soucieux de ménager le vieux poète qu'on lui opposait comme un rival.

---

1. Paru dans les *Commentationes in honorem Theod. Mommsen.*

On ne sera pas surpris de trouver de telles subtilités dans les corrections proposées par M. T. et dans ses explications. Un trait particulier de la critique verbale de M. T. est la tendance à créer des mots nouveaux, des formes qui n'existent pas, ainsi v. 278, γεννῷ ; 416, φανίσαι ; 542, ἠμφωπλίζετο ; 630, φόήποτε, etc., etc. Quant aux explications forcées, les moins acceptables ont souvent pour objet de défendre le texte traditionnel, et c'est curieux de voir ce critique, qui prend facilement ses aises avec la tradition des manuscrits [1], se tourmenter l'esprit pour défendre une mauvaise leçon de ces manuscrits contre une correction considérée jusqu'ici comme certaine. Ainsi au v. 15 la correction de Casaubon μειλίγματα justifiée par *Perses* 613 : de même 129, φθιτοῖς correction de Hermann contre βροτοῖς. Il y a heureusement autre chose que ces excès [2] dans l'ouvrage que nous examinons. Nous avons indiqué plus haut les qualités qui le recommandent et qui en font un secours utile pour une des pièces les plus intéressantes et les plus difficiles d'Eschyle.

D'Eschyle nous passons à Euripide. La collection des classiques grecs d'Oxford va s'enrichir d'une édition de ce dernier poète. Le premier volume vient de paraître. Il contient le *Cyclope*, *Alceste*, *Médée*, les *Héraclides*, *Hippolyte*, *Andromaque*, *Hécube*. Les pièces seront donc rangées d'après l'ordre chronologique, approximativement du moins dans bien des cas. L'édition comprendra quatre volumes dont un pour les fragments et les indices. Rien de plus commode que ces volumes ; tout y est clair, net, bien disposé ; le texte paraît constitué d'une façon satisfaisante ; les corrections sont assez peu nombreuses ; les notes critiques, au bas des pages, ce qui est excellent, donnent le nécessaire. Sur un point nous ferons une objection. Pourquoi ne pas avoir laissé aux manuscrits les lettres représentatives choisies par Kirchhoff ? La grande édition Prinz-Wecklein, l'édition Weil, presque toutes les éditions d'Euripide ont adopté ces lettres. Je sais bien que M. Ed. Schwarz, en éditant les scholies d'Euripide, a cru devoir faire un changement ; il a eu tort, et ceux qui l'imitent ont tort également. Ce changement n'a d'autre résultat que de causer de l'embarras et de la confusion.

L'édition d'*Hécube* de M. Wecklein mérite les mêmes éloges que les autres pièces déjà parues dans cette grande édition. La première édition de l'*Hécube* avait été donnée par Prinz en 1883 ; elle a seulement 56 pages. L'édition nouvelle comprend 13 pages de plus qui sont consacrées à un *Appendix coniecturas minus probabiles continens*. Ce n'est pas la partie la moins intéressante pour le lecteur, ni celle qui a coûté le moins de peine à l'éditeur. Albert MARTIN.

---

1. Les corrections faites au texte par M. T. sont indiquées dans la préface pp. LXXXV-LXXXIX.

2. Au v. 71, la correction φοιβαίνοντες serait assez séduisante ; le mot a été relevé par Hésychius ; 730, τοῦ στέγους au lieu de τοὺς ξένους est à signaler.

René Dollot. **Les origines de la neutralité de la Belgique et le Système de la Barrière (1609-1830).** Préface de M. Emile Bourgeois. Paris, Alcan, 1902. In-8, xxv-570 pages.

L'indépendance des Provinces-Unies a posé en Europe une question belge. Placés entre la France et la Hollande qui grandissaient l'une et l'autre en force et en ambition, éloignés de l'Espagne dont, au contraire, la décadence devenait de plus en plus visible, les Pays-Bas catholiques ne semblaient pas devoir rester longtemps dans la situation qui leur était faite. A deux reprises, en 1632 et en 1635, Richelieu fut amené à s'occuper d'eux. Les principes qu'il formula à cette occasion sont du plus haut intérêt. Le cardinal n'était partisan, ni d'une annexion de la Belgique à la France, ni d'une annexion à la Hollande, il n'admettait le partage entre la France et la Hollande que comme un pis-aller. Pourtant, la France et la Hollande étaient alors en bons termes et d'intelligence contre l'Espagne. Mais il est dangereux, pour la paix, que deux États puissants deviennent voisins. En conséquence, le roi de France et les Provinces-Unies ne devaient « prétendre aucune autre chose de toutes les provinces qui étaient sous la domination du roi d'Espagne, que deux ou trois places, chacun pour gage et pour lien de l'union et de la paix qui devaient être par la suite entre les trois États ». « Ils gagneraient assez, ajoutait Richelieu, s'ils délivraient les provinces de la sujétion de l'Espagne et leur donnaient moyen de former un corps d'État libre ». Et « les provinces catholiques, qui lors feraient un corps d'État, ne dépendant que de soi-même, auraient trop d'intérêt à conserver la France et les Hollandais en union pour qu'il pût arriver brouillerie entre eux [1]». C'est ainsi que deux cents ans d'avance, Richelieu a prévu la Belgique contemporaine. Au contraire, Mazarin fut annexionniste de propos délibéré, depuis janvier 1646. Louis XIV fut annexionniste, pendant presque tout son règne, et peut-être encore en février 1701. Ni l'un ni l'autre ne réussirent. Ils n'acquirent, très péniblement, que la bande méridionale des Pays-Bas, et, tout bien pesé, l'un des plus étranges paradoxes de l'histoire de France est que Bruxelles ne soit pas devenue française, comme Arras ou Lille. Les vrais continuateurs de Richelieu sont les Hollandais, et les Hollandais obtinrent gain de cause. Ils ne voulurent pas être voisins de la France. Dès l'époque des traités de 1648, leur désir constant est « qu'il y ait une barrière entre leur État et le nôtre (la France) » [2]. En 1658 avec Mazarin, en

1. Voy. Dollot, p. 56-57.

2. Journal du congrès de Munster, par François Ogier, aumônier du comte d'Avaux, p. p. Boppe, 1893, p. 171. Ce texte est le premier en date de ceux que cite M. D., où l'on trouve non seulement l'idée, mais le mot même de *Barrière*. Richelieu employait l'expression de « barre entre nous et les Hollandais » (Dollot, p. 98 et 56).

1663-1664, puis en 1668-1670 avec Louis XIV, Jean de Witt négocia pour le « cantonnement » des Pays-Bas, c'est-à-dire pour une organisation indépendante, analogue à celle des cantons suisses. Le point tournant de l'histoire de la question belge semble se placer vers 1670-1673. Au commencement de 1670, Witt proposa une dernière fois son système de cantonnement ; en juillet 1672, lors du début triomphal de la guerre de Hollande, Louis XIV, en repoussant les propositions des États généraux aux abois, laissa passer la dernière occasion favorable d'assurer à la France la possession de la Belgique ; l'année suivante, aux conférences de Cologne, après la constitution de la Grande-Alliance, les Hollandais sont déjà revenus au principe de la Barrière, et dorénavant ils s'y tiennent ferme. Les Pays-Bas restèrent à l'Espagne (puisqu'aussi bien l'Espagne et la Hollande sont alliées contre la France) ; l'idée du cantonnement est abandonnée ; mais les Pays-Bas ne passeront pas à la France, ils feront barrière entre la France et la Hollande, et la France n'étendra pas ses frontières jusqu'aux Provinces-Unies. Les traités de Nimègue et de Ryswick affermirent le principe de la Barrière. La guerre de succession d'Espagne le compléta. Le désastre de Ramillies livra aux armées coalisées presque toute la Belgique (1706) et les Espagnols, maintenant alliés de la France, ne possédèrent plus que quelques places aux deux extrémités du pays (Nieuport sur le littoral, Luxembourg, Namur et Charleroi d'autre part). Les Anglais et les Hollandais, à frais communs, occupèrent les Pays-Bas. En 1709 et en 1713, par les deux traités, dits de la Barrière, ils s'entendirent pour l'organisation de leur conquête. Entre temps, les Anglais s'étaient réconciliés avec la France, et avaient retiré leurs troupes (1712). La paix d'Utrecht céda les Pays-Bas à l'Autriche (1713). Mais les Hollandais en étaient, de fait, les seuls maîtres. Pour prendre possession de la Belgique, l'Autriche dût reconnaître le traité de la Barrière (1715). Désormais, le principe de la Barrière fut garanti par le système des places de la Barrière. En rendant la Belgique à l'Autriche, les États-Généraux ne l'évacuèrent pas complètement. De la mer à la Meuse, la frontière française resta bordée et surveillée par une ligne de places fortes, occupées par les Hollandais et constituant la « Barrière »[1]. En outre, la situation des Provinces Unies aux bouches de l'Escaut était consolidée; le commerce d'Anvers, comme celui de toute la Belgique, demeurait plus que jamais sacrifié aux intérêts hollandais.

1. Ainsi, le mot de Barrière a deux sens très distincts. Le système des places de la Barrière est un complément du principe de la Barrière, mais le principe de la Barrière n'impliquait pas forcément le système des places de la Barrière. M. D. n'insiste nulle part avec précision sur cette distinction fondamentale. De là, une réelle obscurité dans certains passages. Et, pour achever la confusion, M. D. fait de temps en temps allusion à une « barrière intérieure » (p. 243, 406), sur laquelle il ne s'explique pas nettement.

La co-souveraineté austro-hollandaise, succéda ainsi au condominium militaire anglo-hollandais de 1706 à 1712. Le régime nouveau dura jusqu'en 1782, date de l'évacuation définitive des garnisons hollandaises; mais ni Charles VI, ni Joseph II ne purent briser la sujétion économique de la Belgique à la Hollande. Par contre, ils ne firent rien pour diminuer l'autonomie des Pays-Bas qui eurent jusqu'à une diplomatie propre. Il arriva même que la France maintint son ministre à la cour de Bruxelles alors qu'elle était en guerre avec la cour de Vienne, à cause de la succession de Pologne. Le système des places de la Barrière garantissait donc à la Belgique une quasi-neutralité et une demi-indépendance. Certes, il n'a pas la beauté juridique. Il n'est pas simple, ni clair. Il combine en les unissant, deux tendances contraires qui, dissociées, réaliseront l'émancipation définitive d'une Belgique neutralisée, aussi bien que l'annexion de la Belgique à la Hollande. Il est bâtard. Mais il a vécu. Donc il était viable[1]. Et surtout, il a donné une solution à la question belge d'autrefois. Dès 1715, la France renonce à l'annexion. La Belgique cessa d'être le champ de bataille de l'Europe occidentale. Sauf en 1744-1748, elle ne subit plus d'invasion étrangère. La double servitude qui la subordonnait à l'Autriche et à la Hollande, la libéra de la guerre. Puis les troubles de 1787, suivis en 1790 de la proclamation d'indépendance des « Etats belgiques unis », ouvrirent la crise révolutionnaire. Quand celle-ci prit fin, on vit se développer, avec une logique remarquable, les germes contraires que renfermait le système des places de la Barrière, et la Belgique, d'abord annexée à la Hollande pour constituer l'éphémère royaume des Pays-Bas (1814), reçut enfin de l'Europe, après la révolution de 1830, la garantie de son indépendance et de sa neutralité. On voit par cet aperçu, si incomplet qu'il soit, le nombre et l'impor-

1. Quoi qu'en dise M. D., qui, dans son appréciation du système des places de la Barrière, ne consigne guère que des critiques, surtout juridiques et parfois très vives. Par exemple, p. 243, M. Dollot dit que l'idée de barrière « n'est qu'une altération désastreuse » de l'idée de neutralité, p. 407, il démontre « l'absurdité du système », p. 422, il « achève de le condamner » en le « stigmatisant ». — Sur les origines de ce procédé si curieux de places fortes enclavées à l'étranger et de rôle à la fois défensif et offensif, M. D. insiste avec raison (p. 149-153) sur le cas de Rheinberg, au XVII[e] siècle (le cas de Ravenstein est moins concluant puisque Ravenstein est au contraire une enclave étrangère en terre batave); mais le rapprochement qu'il établit avec les cantons suisses et surtout avec les dépendances continentales de l'Angleterre (Calais, Dunkerque), ne nous a pas paru très probant. C'est en Allemagne qu'il fallait chercher les origines des places-barrières. La géographie politique des États prussiens, par exemple, au début du XVIII[e] siècle en fournit plusieurs exemples caractéristiques. Du reste, la place de Rheinberg ne fut-elle pas une enclave hollandaise en terre allemande? Pendant la guerre de succession d'Espagne, ce fut bien, semble-t-il, à Limbourg dès 1703 (ainsi que l'établit M. D. p. 353-357) qu'a été organisé le régime d'occupation militaire qui servira de précédent, pour 1709, au système des places de la Barrière.

tance des questions traitées par M. D.[1]. Son livre est certainement un des plus intéressants et à tout prendre, un des plus remarquables qui aient paru depuis longtemps en histoire diplomatique.

Non qu'il soit sans défauts. En fait, il se décompose, à peu près également, eu deux ouvrages qui sont de méthode et de valeur très différentes. D'une part, M. D. a raconté en détail, d'après les textes, et le plus souvent d'après les pièces d'archives elles-mêmes, les négociations relatives à la Barrière. Cette partie de son œuvre est excellente. Sans doute, M. D. n'apporte pas de nouveauté retentissante, mais il a rendu ce grand service d'exposer pour la première fois au public français la question belge, telle qu'elle s'est posée en droit des gens, dans une évolution plus que deux fois centenaire. Peut-être les commentaires juridiques de M. D. ne paraîtront-ils pas toujours convaincants. Beaucoup ne sont, au fond, que de simples paralogismes anachroniques[2]. Mais le lecteur n'a pas trop à s'en plaindre. Les raisonnements inexacts sont parfois les plus profitables, puisqu'il a fallu réfléchir pour en chercher le point faible. Chez M. D., l'historien et le juriste ne sont pas toujours absolument d'accord ; mais sans leur collaboration constante, l'auteur n'aurait pu, comme il a fait, retrouver jusque dans leurs origines les plus lointaines, les éléments d'une question contemporaine de droit international. — C'est l'historien seul qui est en jeu dans la seconde portion de l'ouvrage. M. D. a cru devoir, en effet, raconter, souvent de manière assez détaillée, les événements particuliers au cours desquels se sont produits les projets et les négociations qui concernent la Belgique. L'intention était louable, mais un rappel très bref eût suffi, croyons-nous, pour placer à chaque

1. Outre les visées intermittentes de l'Angleterre sur le littoral des Pays-Bas, il faudrait mentionner encore les nombreux projets qui ont été agités pendant que la question belge était ouverte. Voici les principaux : 1644, constitution d'un royaume belge en faveur de Gaston d'Orléans ; 1644, mariage franco-espagnol qui eût donné la Belgique à la France ; 1648, ligue entre les Pays-Bas du sud et les Pays-Bas du nord (ou Provinces Unies) ; 1658 et environs, cession de la Belgique par l'Espagne à l'Autriche ; 1668 et 1688, échange des Pays-Bas contre le Roussillon ; 1684 et années suivantes, création d'une souveraineté aux Pays-Bas en faveur de l'électeur de Bavière (projet repris en 1784-1785 sous la forme d'un échange de la Bavière contre les Pays-Bas érigés en royaume d'Austrasie). Plusieurs de ces projets sont en relation étroite avec les négociations relatives à la succession d'Espagne. Un fait significatif (que M. D. a omis de mettre en lumière), est que pendant tout le temps que fonctionna le système des places de la Barrière, les projets cessèrent : la question belge était close.

2. M. D. résume ainsi sa doctrine, p. 99 : « Nous rencontrons dans l'histoire des origines de la neutralité de la Belgique, une série de conceptions juridiques qui, par une évolution anormale et singulière, vont du parfait à l'imparfait. De l'idée de neutralité entrevue sous Richelieu, nous passons à celle d'État-tampon qui lui est inférieure comme institution politique pour aboutir à celle de Barrière qui n'a la valeur ni de la première, ni de la seconde ». Pas un mot dans cette phrase qui ne nous semble — même après une lecture attentive du livre de M. D. — plus ou moins sujet à contestation.

moment, la question belge dans son milieu historique. M. D. a voulu mieux faire. Son volume en a doublé d'étendue, sans y beaucoup gagner. Ici, le récit n'est plus de première main. C'est un résumé du résumé. Et les ouvrages qu'utilise M. D. sont forcément inégaux. Tous à peu près, sont de langue française. M. D. déclare lui-même qu'il ne sait pas le hollandais, il ne mentionne dans sa bibliographie qu'un seul livre anglais, et il ne lui arrive pas une seule fois de transcrire sans quelque inexactitude les titres ou citations des trois ou quatre ouvrages allemands qu'il a choisis, comme au hasard, parmi tant d'autres au moins aussi importants. M. D. est donc très mal informé des textes étrangers, dont la connaissance est pourtant absolument indispensable en histoire diplomatique. Il en résulte, entre autres conséquences fâcheuses, que M. D. a rarement eu occasion de se placer, comme il est nécessaire, au point de vue étranger, pour comprendre la diplomatie étrangère. Le contraste est frappant de ses appréciations, suivant qu'elles se rapportent aux hommes d'État français ou aux politiques des autres pays [1]. Mais ce ne sont là que des critiques qui, pas plus que les trop nombreuses petites défectuosités d'exécution [2], n'atteignent le sujet propre du livre et la valeur de l'exposé qu'en a donné M. Dollot.

G. Pariset.

H. Berton. **L'évolution constitutionnelle du second Empire** (Doctrines, textes, histoire). Paris, Alcan, 1900, 770 pp. in-8°.

L'auteur nous informe que lorsqu'il a soumis l'idée de son ouvrage

1. Un seul exemple : p. 253, Louis XIV laisse ses troupes dans les places qu'il aurait dû évacuer conformément au traité qui venait d'être signé : pas un mot de blâme ; rien ne paraît plus naturel à M. D. ; p. 241, les Hollandais agissent exactement comme le roi de France : leur conduite est une « scandaleuse violation de la parole donnée », leur « raisonnement déconcerte par l'impudence ».

2. L'orthographe des noms propres n'est fixée ni pour les personnes (p. 39, Berruyer, p. 40, Berruier ; p. 74, Duplessis, p. 75, Du Plessis, etc.) ni surtout pour les localités (p. 90, l. 5 : Dunkerke, l. 22 : Dunkerque ; p. 83, Mardih, p. 89, Mardyck, sur la carte : Mardick ; on a en outre Moerdyck, p. 369, Maerdyck, p. 407 et Maesyck sur la carte ; p. 139, Berg-Saint-Vinox, p. 158, Bergues-Saint-Vinoc ; p. 46, Maestricht, p. 95, Maëstricht, etc.). Si M. D. avait dressé une table alphabétique, il aurait non seulement rendu service à ses lecteurs, mais il se serait aussi évité ces variations. Les fautes d'impression abondent et quelques-unes peuvent induire en erreur : p. xvii, *F*lammermont, p. 98, l. 13 : anti, *lire* archi ; p. 139, l. 8, Saint-Vincent, *lire* Saint-Venant, l. 14 Invy, *lire* Ivoi, Chavaney, *lire* Chavancy (le texte cité dans cette page n'est qu'une analyse et non une reproduction de l'original), p. 248, Russie, *lire* Prusse. Pour les dates : p. 72, l. 2 : 164*3* ; p. 89, l. 11 du bas : 164*5* ; p. 127, l. 3 : 164*9* ; p. 362, l. 6 : *mai* ; p. 369, l. 6 : 170*9* ; p. 374, l. 11 du bas : 171*2* ; p. 380, l. 5 du bas : *11* avril ; p. 429, l. 12 : *18* octobre ; p. 541, l. 1 et 547 l. 19 : 165*8*, etc.

à M. Esmein, ce maître éminent « l'accueillit avec un peu d'inquiétude ». C'était une idée louable assurément d'étudier historiquement l'évolution de la constitution du second Empire; bien qu'elle soit beaucoup moins « obscurcie par la mauvaise foi des partis, que M. Berton ne l'imagine. C'est une idée juste que « les textes constitutionnels, même complétés par les lois en décrets, ne suffisent pas pour connaître les institutions et qu'il faut savoir dans quel temps et par quels hommes elles ont été élevées et modifiées ». Mais on pouvait se demander si M. B. avait l'expérience historique, la connaissance des phénomènes sociaux et la force de pensée nécessaires pour un pareil travail. Et l'on peut douter que le résultat ait dissipé les inquiétudes de M. Esmein.

Le livre est très gros. Il est divisé en trois parties chronologiques : Empire autoritaire (1852-1860), De l'Empire autoritaire à l'Empire libéral (1860-1870), Empire libéral (1870). L'étude juridique des textes est combinée avec l'exposé historique, suivant un plan parfois difficile à saisir. La première et la troisième partie sont plutôt des analyses de l'organisation et du fonctionnement du régime, l'une au commencement, l'autre à la fin de l'Empire. La deuxième partie est plutôt une histoire des partis d'opposition, des influences qui ont agi sur le gouvernement et des décisions de Napoléon III; de façon que l'étude des lois de 1868 se trouve renvoyée à l'année 1870. L'analyse des institutions est faite suivant des divisions conventionnelles : Pouvoir constituant, le peuple et le sénat. — Pouvoir législatif. — Pouvoir exécutif, l'Empereur. — Pouvoir exécutif, le gouvernement. — Pouvoir exécutif, autorités administratives et judiciaires. — Pouvoir exécutif, son fonctionnement. — Dans l'étude historique la moitié (4) des chapitres porte un même titre « Le réveil de l'opposition » avec les sous-titres : « Causes nationales.— Les anciens partis.— Au corps législatif. — Les hésitations du pays. »

Les institutions sont décrites et les faits sont racontés assez exactement. L'auteur paraît s'être passionné pour son sujet et avoir bien compris le caractère de ce gouvernement. S'il avait pu mettre en ordre ses connaissances et ses idées et surtout concentrer en 300 pages ce qu'il a étalé en 750, s'il avait eu le courage de renoncer aux réflexions, aux dissertations, aux ornements oratoires, aux formules à effet, il aurait pu écrire un livre qui — sans rien apporter de nouveau à la science — rendrait au moins service au public; car il n'existe aucun exposé d'ensemble de l'histoire constitutionnelle de l'Empire.

Il ne paraît pas que M. B. fût mûr pour un travail de ce genre. Voici comment il décrit sa méthode : « Il s'agit de prendre le droit constitutionnel pour centre et pour noyau de l'œuvre et de ramener à lui tous les faits de l'histoire politique. Il s'agit de demander à celui-là les principes directeurs, à celle-ci le sens de ces principes. Il s'agit d'étudier l'histoire politique en fonction du droit constitutionnel. De

la sorte seulement l'on connaîtra bien l'histoire constitutionnelle d'un pays ou d'un régime, cette histoire qui seule contente un esprit philosophique parce qu'elle seule, ne se bornant pas à commenter les textes et à photographier les faits, classe, ordonne, relie, généralise et enseigne. Si l'on applique cette méthode au second Empire il convient de chercher d'abord les principes de son action dans le texte des constitutions et des sénatus-consultes, de juger abstraitement ces principes et de bien fixer de quelle doctrine ils sont l'expression ou à quelle doctrine ils conduisent, de les étudier enfin dans leur application selon les textes constitutionnels ou quasi-constitutionnels qui en portent la marque. Mais aussi il convient de grouper autour d'eux tous les faits et de toute nature de l'histoire politique qui ont découlé de ces principes ou qui ont réagi sur eux. — Si l'on y réussit, de l'amas confus des textes et de la multitude des faits se dégageront les grandes pensées du règne, et son histoire constitutionnelle nous apprendra à quelles lois obéit sa destinée et quelles réflexions elle impose. »

Si M. B. avait quelque expérience de l'histoire, il aurait cherché les « principes de l'action » de Napoléon dans ses idées personnelles et dans les conditions pratiques de son gouvernement plutôt que dans le texte des constitutions et il n'essaierait pas de faire découler des principes les faits de l'histoire politique. Ces procédés d'abstraction juridique ne donnent aucune connaissance précise des actes, des conceptions et des conditions réelles. Pour une société très rapprochée de nous les faits restent intelligibles parce qu'ils ont été très analogues à ceux que nous voyons encore se produire ; nous nous représentons sans peine les procédés de pression du deuxième Empire. Mais les abstractions dont on recouvre ces réalités ne nous les rendent pas plus intelligibles ; au contraire. Les juristes, quand ils résument en formules abstraites les pratiques et les précédents d'un régime, satisfont à un besoin pratique ; ils fournissent des règles pour la solution des cas imprévus. Mais à quoi sert de réduire en règles un régime qui ne fonctionne plus ? Il n'a plus qu'un intérêt historique, il ne reste plus qu'à constater dans quelles conditions il s'est formé, modifié et détruit.

L'auteur a eu l'avantage d'être en rapport personnel avec un des hommes politiques les plus importants de cette période, M. Émile Ollivier, qui lui a communiqué, sinon des faits nouveaux, du moins quelques-unes des intentions de son gouvernement. Mais il semble que la reconnaissance envers une personnalité si notoire a paralysé ses facultés critiques. Et c'est la conception historique de M. E. Ollivier que M. B. s'est laissé imposer, peut-être à son insu. « L'Empire autoritaire sort de l'abstraction, dit-il, l'Empire libéral de l'empirisme. La théorie de l'un a présidé à son organisation, la théorie de l'autre ne s'est dégagée qu'après son achèvement » (p. 6). L'Empire libéral (celui du ministère Ollivier), réalisait « ce que souhaitaient

alors... tous les hommes de liberté ; un gouvernement représentatif fondé sur la volonté populaire » (p. 740), il « gagnait en durée ce qu'il perdait en puissance »... Les populations réclamaient avant tout le repos...; vaincus par cette passivité... les partis désarmeraient... partis de droite et de gauche. » M. B., sans s'en apercevoir, expose ici le rêve de M. E. Ollivier : une monarchie bonapartiste parlementaire et populaire. « Ce que fait la monarchie anglaise, pourquoi l'empire libéral ne l'eût-il pas fait aussi bien? et pourquoi, méritant la même gratitude, n'en eût-il pas tiré le même profit ! »

M. Berton, comme M. Ollivier, ne paraît pas se rendre compte de la puissance du sentiment dans la vie politique de la France ; s'il veut mesurer la force du sentiment républicain et de la haine accumulée par le coup d'État et le régime de compression de l'Empire autoritaire, qu'il lise l'*Histoire du parti républicain en France* de M. G. Weill et se demande pourquoi en 18 ans aucun républicain ne s'est rallié à l'Empire, sauf le seul M. E. Ollivier.

Il serait facile aussi de contester la thèse fondamentale sur le caractère de l'évolution constitutionnelle de l'Empire et de soutenir même la thèse inverse. Ce n'est pas l'Empire autoritaire qui sort de « l'abstraction » et l'Empire libéral de « l'empirisme ». C'est au contraire l'Empire libéral qui a été une concession aux doctrines abstraites de l'école libérale ; c'est la monarchie impérialiste parlementaire qui a été l'application de la théorie parlementaire abstraite. L'Empire autoritaire était le produit de « l'empirisme » ; il est né de l'alliance de la bourgeoisie et du clergé contre les républicains démocrates, il reposait sur une coalition des intérêts qui se croyaient menacés, il s'est appuyé sur la force matérielle de l'armée ; il s'est organisé par une combinaison d'expédients empiriques, tels que le régime de la presse, la candidature officielle, la surveillance des suspects, l'action personnelle des préfets ; sa forme même était un retour à une tradition historique, le gouvernement personnel du premier consul assisté d'un Conseil d'État et de ministres chefs de service. « L'abstraction », c'est-à-dire la théorie du pouvoir constituant, n'était qu'un décor insignifiant. C'est seulement quand Napoléon III s'est laissé persuader d'ajouter à cette construction empirique la façade parlementaire du ministère Ollivier que « l'abstraction » a pris place dans la vie politique réelle. La théorie libérale parlementaire aurait-elle fini par dissoudre les institutions empiriques de l'Empire autoritaire ? La combinaison tentée en 1870 aurait-elle abouti à un régime viable, si la guerre n'était venu couper court à toute cette expérience ? C'est une de ces questions qu'il est oiseux de poser, puisqu'il n'existe aucun moyen d'y répondre.

Ch. Seignobos.

— L'ouvrage de M. Karl Bucher, *Arbeit und Rythmus*, (Leipzig, Teubner, 1902, in-8°, 455 pages), est avant tout philosophique : c'est une étude approfondie sur le travail qui nous apparaît comme une loi de nature acceptée sans contrainte par tous les hommes, comme une condition non seulement de la vie, mais du bonheur. L'argument fondamental de ceux qui ont traité ce sujet (Lafargue, *Le droit à la paresse*; Lippert, *Kulturgeschichte der Menschheit*) et dont l'avis est tout différent, est que les peuples primitifs et les sauvages d'aujourd'hui ne se décident à travailler qu'à contre-cœur. M. B. fait une distinction essentielle entre le travail commandé, régulier, et le travail libre; autant les sauvages mettent de l'entrain à travailler à leur guise, autant ils ont horreur de la corvée, et c'est ce qui explique l'échec des nombreuses tentatives faites pour coordonner leurs forces en vue d'une production déterminée. Même la pratique de l'esclavage, d'après M. B., suppose chez l'exploiteur, au début du moins, un certain déploiement d'activité et les qualités de travail qu'il cherche à développer chez ses semblables pour en tirer parti et finir par ne rien faire. L'auteur conçoit le travail de l'homme comme lié intimement au rythme; le frontispice de son livre représente précisément un groupe de quatre femmes pétrissant le pain aux sons de la flûte (reproduction d'une terre cuite trouvée dans les fouilles de Thèbes et conservée au musée du Louvre). Au rythme naturel des mouvements du corps et des sons inarticulés qui les accompagnent, au rythme des outils a succédé le rythme artificiel, chant et musique. L'auteur croit pouvoir admettre que partout le processus a été le même, et un certain nombre des chants renfermés dans l'ouvrage viennent à l'appui de sa thèse : origine de l'idée du rythme dans les mouvements du corps; création de refrains d'abord simplement rythmés et dépourvus de sens (v. les nos 104, 175 et 184); puis improvisations poétiques sur l'origine et l'objet mêmes du travail, ensuite sur le caractère, les besoins et la condition des travailleurs et enfin sur des objets quelconques. L'action du rythme consiste à régler, à économiser et à alléger le travail. Ce rôle est savamment développé par l'auteur : il nous montre le parti qu'a su en tirer l'industrie (voir l'histoire du planteur américain, p. 233) et illustre ce point de vue à l'aide d'une foule de documents intéressants. Le rythme dans le travail ne pouvait guère s'étudier que dans les chants des peuples primitifs ou sauvages. C'est dire que dans la collection de chants publiée par M. B. il ne faut pas chercher beaucoup de chefs-d'œuvre d'imagination; et pourtant il est des chansons nègres qui ne manquent pas de saveur poétique (cf. le chant bengalais, p. 72). M. B. conclut qu'à l'origine travail, musique et poésie n'ont dû faire qu'un, mais que l'élément fondamental fut le travail, tandis que musique et poésie n'étaient qu'accessoires, le caractère commun de ces trois éléments étant le rythme, essence de la musique et de la poésie antiques. C'est donc aux mouvements rythmés, produits par l'énergie humaine, et en particulier à ceux du travail proprement dit que l'auteur fait remonter l'origine de la poésie. Cette conclusion donne à l'ouvrage une portée bien plus grande qu'on ne l'attendait et que M. B. ne paraît l'avoir prévu lui-même. L'argumentation est solide, la thèse bien soutenue, quoique certaines idées paraissent trop systématiques; ainsi l'on se demande si l'auteur n'a pas été entraîné trop loin par l'amour de son sujet en faisant naître la conception première des rythmes prosodiques de la cadence des outils, tels que marteaux, fléaux, etc. (v. p. 353). Le dernier chapitre est une excellente étude du rythme au point de vue économique. Un appendice donne la musique de quelques chansons de travail caractérisant les cinq parties du monde. Au point de vue psychologique et ethnologique, le livre de M. B. abonde en documents instructifs puisés aux meilleures sources. L'auteur a su en faire un si bon choix et les présenter en une

langue si claire et si concise qu'ils restent attrayants jusqu'au bout. Aussi ne faut-il pas s'étonner que *Arbeit und Rythmus*, tout savant qu'il est, soit arrivé à sa troisième édition depuis 1897. Celle-ci apporte une soixantaine de textes nouveaux portant pricipalement sur les Etats-Unis d'Amérique et conçus en anglais nègre ; cette langue, qui rend ces chansons particulièrement curieuses, les fait comparer à celles que chantent en français les nègres de la Louisiane. — E. Clarac.

— La petite étude de miss Winifred Faraday, *The Divine Mythology of the North*, (London, Nutt) s'adresse au grand public, et l'auteur n'a voulu et n'a pu faire qu'un exposé très sommaire de la mythologie du Nord : aussi miss F. se contente, après quelques indications générales sur les chants eddiques, de donner de chacun d'eux un rapide résumé. De ci de là cependant s'y trouvent intercalés quelques aperçus, quelques jugements, qui suffisent à montrer l'intérêt profond et varié de cette vieille poésie religieuse des anciens Scandinaves, En bien des points nous ne partageons pas les idées de miss Faraday ; mais nous avons été heureux de constater qu'au lieu d'admettre que ces chants soient le produit tardif d'une double influence classique et chrétienne, elle les attribue à l'âge païen et croit à la possibilité de leur origine populaire : ce qui est absolument notre conviction (cf. nos *Vieux Chants pop. scandinaves*. II. p. 66, 118, 131, 135). — L. Pineau.

— M. Victor du Bled continue la série de ses études sur la société française du XVIe au XXe siècle (3e série XVIIe siècle. Paris, Perrin, in-16, XXII-328 pp.). Cette fois, c'est avec *les Diplomates* que nous faisons connaissance, et même une ample connaissance : car l'auteur ne leur consacre pas moins des deux tiers de son nouveau volume. Il ne s'est d'ailleurs pas borné, comme on le croirait d'après le sous-titre, aux hommes et aux choses du XVIIe siècle. Sous prétexte qu'il aborde « un sujet d'ordre général qu'il vaut mieux traiter d'un seul coup » (p. XI), il a cru devoir englober dans sa laborieuse enquête sur notre société mondaine des diplomates de tous siècles et de tous pays ; et devant nos yeux qu'éblouit souvent, il faut bien le dire, un pareil kaléidoscope, défilent tour à tour ambassadeurs vénitiens et nonces pontificaux, Spanheim et Kaunitz, l'abbé Galiani et lord Chesterfield, Grimm et Franklin, Bernis et Ségur, Narbonne et Talleyrand, Metternich et Bismarck. M. du B. ne se lasse point de nous remémorer ce qui a fait d'eux des « hommes du monde », leurs subtiles attaques et leurs fines ripostes, tous leurs traits d'esprit et tous leurs bons mots. La dernière partie de l'ouvrage nous ramène au XVIIe siècle. L'auteur, après Victor Cousin, fréquente avec amour *les grandes dames de la Fronde* (Mme de Chevreuse, Mme de Longueville, Anne de Gonzague), et, guidé par Saint-Simon, il nous fait voir ce qu'étaient sous Louis XIV *la cour, les courtisans, les favoris*. On a déjà dans cette *Revue* (5 novembre 1900 et 23 décembre 1901) suffisamment relevé les défauts de M. du B., pour n'avoir plus à critiquer cette absence à peu près complète d'idées directrices, ce dédain fâcheux de la composition, cette profusion d'anecdotes acceptées sans contrôle et redites sans méthode, ce style qui vise toujours au brillant. J'aime mieux signaler au lecteur l'intérêt de la *préface*. Pour une fois, M. du B. s'est permis une synthèse : en quelques pages, il a retracé largement, et non sans bonheur, l'évolution politique et sociale de l'aristocratie française depuis le XIIIe siècle jusqu'à l'époque actuelle. — Henri Chamard.

— M. A. Guillois a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans le « Bulletin du bibliophile » et où il reproduit des *notes inédites de Sainte-Beuve sur un exemplaire de la 1re édition des œuvres d'André Chénier*. On lit ces pages avec intérêt ; elles montrent les procédés de travail du grand critique et prouvent une fois de plus la conscience, l'application, le labeur de Chénier : Sainte-Beuve explique cer-

tains passages du poète, les apprécie d'un coup de crayon, les corrige, et, surtout, signale les imitations antiques qui, comme il disait, sortent à chaque pas. — A. C.

— Le travail de M. Otto Baensch (*Johann Heinrich Lamberts Philosophie und seine Stellung zu Kant*. Tübingue et Leipzig, Mohr, 1902. 103 p.) rétablit les vrais rapports de Lambert avec Kant, rapports dénaturés par Riehl, Zimmermann, même par Lepsius et surtout par Bartholmess. Ces écrivains ont essayé, à tort, de faire de Lambert le précurseur de Kant. Bartholmess va jusqu'à dire « que le langage philosophique de Kant est presque tout entier l'ouvrage de Lambert » et que « si l'on avait mieux connu les écrits de Lambert, on n'aurait ni tant loué ni si fort blâmé dans Kant ce qui appartenait à son devancier et à l'un de ses maîtres. » M. B. prouve que le mathématicien de Mulhouse, loin d'avoir pressenti et préparé les théories kantiennes, n'y a rien compris lorsque leur auteur les lui communiqua, et ne fut, au contraire, qu'un des derniers imitateurs de Descartes, Spinoza, Leibniz et Wolff dans la vaine tentative d'appliquer la méthode mathématique à la métaphysique. (On sait qu'il a démontré l'incommensurabilité du rapport de la circonférence au diamètre, trouvé, en étudiant les orbites des comètes, un théorème simple qui porte son nom, et qu'un de ses travaux a donné naissance à la série dite de Lagrange.) Après avoir exposé la philosophie de Lambert dans une première partie qui comprend les deux tiers de sa brochure, M. Baensch retrace les relations personnelles entre Lambert et Kant surtout à l'aide de cinq lettres échangées entre eux de 1765 à 1770. Ces relations furent plutôt froides du côté de Kant, bien qu'il s'exagérât la valeur philosophique de son correspondant, comme il ressort de ses lettres à Jean Bernoulli. — Th. Schœll.

— M. Hans Vaihinger expose dans son livre *Nietzsche als Philosoph* (Berlin, Reuther et Reichard, 1902, 105 p., 2e éd.) aussi impartialement que possible les théories Nietzchéennes, sans les critiquer ni les apprécier. Les initiés n'auront rien à y apprendre. Cependant le groupement original et clair des idées les intéressera. Après avoir réfuté les objections courantes et défini les qualités éminentes de l'écrivain, M. V. série à un septuple point de vue ses tendances caractéristiques : antimoralisme, antisocialisme, antidémocratisme, antiféminisme, antiintellectualisme, antipessimisme, antichristianisme. Puis il formule le principe fondamental de Nietzsche emprunté à Darwin, et montre comment ce principe unique donna naissance successivement aux sept tendances de ci-dessus. Enfin il esquisse la théorie du surhomme, en ayant soin de distinguer (ce que souvent on a omis de faire) le surhomme historique, toujours discutable, du surhomme idéal de l'avenir, qui est le but vers lequel tend tout le système. En somme, la sympathie perce sous l'exposé, si objectif qu'il s'efforce d'être et quoiqu'il reconnaisse hautement (p. 104) les graves dangers du nietzschéisme pour les lecteurs dénués de maturité philosophique, et en compare les effets subversifs à de la dynamite intellectuelle et morale. Nous reprocherons cependant à l'auteur un ton parfois trop pédantesque et une méthode un peu doctorale. Nietzsche mérite d'être traité en artiste et en poète et non en scolastique. Le paragraphe (p. 38) relatif à ses prédécesseurs est écrit avec soin; raison de plus de nous étonner que La Rochefoucauld, Pascal et surtout Montaigne soient aussi peu nommés que Bismarck parmi les surhommes historiques (p. 96), car Montaigne n'est nommé qu'au passage (p. 40) au même titre qu'Agrippa de Nettesheim ; ce n'est pas assez, et M. Kalthoff, dans *Nietzsche und die Kulturprobleme unsrer Zeit* (Berlin, Schwetschke, 1900, p. 28 et suiv.), avait montré avec évidence les rapports étroits qui unissent Nietzsche à Montaigne. Et, si Nietzsche est le Montaigne allemand et fin de siècle, Bismarck n'est-il pas le

surhomme qui asservit à ses fins personnelles, je ne dirai pas ses semblables (ce serait un terme archi-antinietzschéen), mais le troupeau humain, et qui sait imposer sa volonté à la vie et à l'histoire ? Et n'est-ce pas l'antipathie inspirée à Nietzsche par l'œuvre du grand chancelier qui l'a empêché même de proférer son nom ? D'autre part M. Vaihinger ne cite ni Aug. Comte ni Spencer parmi les inspirateurs de Nietzsche, alors qu'il admet pourtant une période nettement positiviste (p. 48) dans le développement de son héros. Par contre, il nous semble relever avec raison deux facteurs de ce développement qui ont été souvent négligés : le fait que, jusqu'à la fin, N. a jugé les choses en philosophe classique (p. 47), puis l'influence du ciel méditerranéen et du climat niçois, sans laquelle N. n'aurait pas réussi *sich so vollständig loszureissen* (p. 6). Cette brochure de M. Vaihinger est surtout caractéristique comme symptôme de l'intérêt croissant que l'Allemagne elle-même commence à prendre à son grand démolisseur. — Th. Schœll.

— Le recueil que M. H. Bloch, professeur agrégé au lycée de Charleville, vient de publier sous le titre de *Pages choisies de littérature allemande depuis les origines jusqu'à nos jours* (Paris, Garnier. In-8°, VII et 812 p.) est fait avec conscience, avec soin et compétence. M. Bloch a divisé son sujet en neuf périodes; il apprécie chacune de ces périodes, analyse les œuvres les plus considérables et en donne des extraits accompagnés de notes ; il ajoute quelques indications bibliographiques. Par la solidité des notices, par la justesse des jugements qui témoignent d'une considérable lecture et d'un esprit pénétrant, par le choix des morceaux et leur commentaire, par les aperçus chronologiques qui terminent chaque période, le livre l'emporte de beaucoup sur les publications analogues ; on peut dire que c'est le meilleur recueil de ce genre que nous ayons en France, et on souhaiterait qu'il fût entre les mains de tous nos élèves. Les maîtres même trouveront beaucoup à rapprendre et à apprendre dans cet instructif volume. — A. C.

— M. Erich Berneker, professeur à l'Université allemande de Prague, vient de publier à Strasbourg, chez Trübner, un recueil qui sera le bienvenu de tous ceux qui s'intéressent à l'étude des langues slaves : *Slavische Chrestomathie mit Glossaren* (un vol. in-8° de IX, 484 pages). Il existait déjà un certain nombre d'ouvrages dont les auteurs avaient groupé quelques spécimens des diverses langues slaves, mais aucun de ces recueils n'a été entrepris sur des bases aussi larges et avec une exécution aussi soignée que celui de M. Berneker. Il donne successivement — en accompagnant chaque langue d'un glossaire et en présentant pour chacune d'elles des specimens des principaux dialectes — des textes cyrilliques, russes, petit-russes, bulgares, serbo-croates, slovènes, tchèques, slovaques, polonais, serbes de Lusace et polabes. Le livre rendra certainement de grands services. — L.

— Nous avons déjà signalé la collection nouvelle de l'éditeur Laurens, les *Villes d'art célèbres*, si coquettement entreprise. Dans des conditions analogues, mais un format un peu moindre, il fait paraître une autre collection sous le nom *Les Grands Artistes*, texte concis, illustration nombreuse et bien choisie. Voici déjà *Albert Dürer*, dû à M. Auguste Marguillier ; *Raphaël*, œuvre de M. E. Muntz ; et *Watteau*, qu'a écrit M. Gabriel Séailles ; d'autres sont sous presse. Le plan est très simple, comme il convient quand on n'a que 125 pages de marge, gravures comprises, mais ces petites monographies s'intitulent « biographies critiques », et elles n'ont pas tort, car c'est bien cela qu'il y avait à faire : l'essentiel sur la vie de l'artiste, l'essentiel sur ses œuvres, et un jugement d'ensemble prouvant qu'on a vécu suffisamment dans l'intimité de l'un et des autres pour en avoir conçu quelques idées personnelles. Il est à souhaiter que l'éditeur et les auteurs de ces jolis volu-

mes tiennent la main à ce que le caractère de la collection reste tel. Ces trois premiers sont d'une lecture agréable, d'une information suffisante et contiennent des idées personnelles; c'est tout ce qu'on peut demander de mieux, avec l'illustration, qui est naturellement photographique et comporte un bon choix de 24 planches hors texte. — H. de C.

— Sous le titre général de *La Caricature en Angleterre*, M. Augustin Filon a complété d'anciens articles parus voici longtemps dans la *Revue des Deux Mondes*, des études sur Hogarth, Rowlandson, Gillray et la caricature politique, et il a fait du tout une très complète et attachante monographie. Remontant jusqu'au moyen âge, il a montré la race anglaise naturellement portée à ce genre de manifestation de l'esprit, la satire et la caricature, le symbolisme comique, l'allusion politique. Puis, après cette période plus artistique qui nous conduit jusqu'au roi Georges III, cette « caricature vivante », et à l'histoire et la philosophie de la mode dans les croquis satiriques, jusqu'à la violence insensée, affolée des caricatures politiques contre Napoléon et contre la France, il étudie la transformation du genre avec les livres illustrés, puis les revues, avec Cruikshank, avec Leech. C'est l'histoire d'une évolution complète depuis « l'instinct » jusqu'à « la tradition » et « l'éclectisme ». Tout cela est exposé avec une vraie maîtrise de style et de couleur, en même temps qu'une particulière légèreté de main, qualités qui n'étonneront pas tous ceux qui savent combien M. A. Filon a pénétré la vie anglaise et sait en faire revivre dans ses études le mouvement et la chaleur extraordinaires. Huit photogravures ornent le texte : elles auraient pu, semble-t-il, être choisies plus caractéristiques. (Paris, Hachette, éd. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.). — H. de C.

— Nous avons signalé plus d'une fois ici les petits volumes successivement parus dans la collection des classiques espagnols publiée chez l'éditeur Garnier sous la direction de M. F. Mérimée. Il y manquait jusqu'à présent ces *Morceaux choisis* que comporte toute collection de textes pour l'étude d'une langue vivante. Mais on a eu la bonne idée de ne pas les donner en bloc, en un seul recueil : trois recueils gradués de dificulté se succèderont, dont voici le premier. C'est à M. C. Pitollet, un élève de M. Mérimée, que le choix est dû, et il nous paraît fort judicieux. Des textes, courts, mais suffisamment significatifs, pris dans les auteurs modernes, y sont mêlés de coupures de journaux tout usuelles mais utiles pour se familiariser avec le maniement de la langue : faits divers, programmes, annonces même. Des notes éclaircissent les difficultés principales. — H. de C.

— M. Paul Regnaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Lyon, fait paraître à la librairie parisienne de Fontemoing, par livraisons, un *Dictionnaire étymologique de la langue allemande, sur le plan de celui de M. Kluge, mais d'après les principes nouveaux de la méthode évolutionniste*. Trois livraisons ont déjà paru; (p. XII et 1-128); la première, qui contient la préface et les abréviations, va de *Aal* à *Berg;* la deuxième, de *bergen* à *durch;* la troisième, de *dürfen* à *gaffen*.

— Nous ne faisons qu'annoncer le deuxième volume de la *Geschichte Belgiens* de M. Henri Pirenne. Ce volume paraît en allemand avant de paraître en français, comme l'indique du reste le sous-titre du livre : *Uebertragung des französischen Manuskripts von Fritz* Arnheim (Gotha, Perthes. In-8°, XXXIII et 594 p.) Nous reviendrons sur l'ouvrage lorsqu'il sera publié en langue française.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 1er septembre — 1902

Abulkâsim ein bagdâder Sittenbild, *mit Anmerkungen herausgegeben von Adam* Mez. Heidelberg, 1902. Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, in-8°, lxix et 146 pp. de texte arabe.

L'auteur de ce singulier ouvrage est un soi-disant poète nommé Abou'l-Motahher Mohammed El-Azdi, un inconnu qui se réclame d'écrivains justement célèbres tels que Ibn el-Haddjadj, El-Djahez et d'autres illustrations littéraires des iiie et ive siècles de l'hégire. Son nom et son livre ne sont cités nulle part. Seul un polygraphe arabe semble l'avoir rencontré et lui attribue un ouvrage de littérature, autant qu'il est permis d'en juger par le titre toujours vague des œuvres de ce genre. Cet Abou'l-Motahher appartient sans doute à la fin du ive siècle de l'ère musulmane ou au commencement du siècle suivant ; il résidait à Isfahân sa patrie, et partageait probablement les préjugés religieux et la haine de ses compatriotes contre la population sunnite de l'Irak.

Le silence qui a régné pendant sept ou huit siècles sur son livre s'explique par le mépris qu'il dut inspirer aux écoles littéraires, pourtant peu rigoristes, du monde musulman. C'est un pamphlet, un triste pamphlet, plein de peintures révoltantes, de scènes immondes qui provoquent le dégoût dès les premières pages ; c'est ignoble et ennuyeux, la monotonie dans l'obscène. On ne peut lui dénier cependant quelque virtuosité de style : comme El-Djahez, comme Hamadani, il cherche à relever le trivial du sujet par le raffinement du langage et à dissimuler l'ordure sous les fleurs d'une rhétorique à

outrance. Mais le dévergondance d'esprit, qui chez ses modèles n'est que l'exception, est pour lui la règle.

Le thème peut se raconter en deux mots. Le héros, personnage inventé de toute pièce et qui porte le surnom méprisé d'*Abou'l-Kâsim*, est invité chez un riche habitant de Bagdad qui traite les beaux esprits de la ville. Là, pendant une journée entière, — car dans cette parodie burlesque, la règle classique de l'unité de lieu et de temps est observée — il se livre à tous les débordements de gestes et de paroles que le sadisme oriental a pu enfanter. Tout cela défie traduction et commentaire.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'auteur a des prétentions de moraliste. Il se glorifie dans sa préface de donner un tableau de mœurs et d'avoir réuni dans la personne de son Abou'l-Kâsim les différents types des classes qui formaient la population de la capitale. Odieuse peinture, si elle était vraie; mais gardons-nous de la tenir pour telle. Si corrompu que fût le centre de l'empire des Abbassides, si profondément que la démoralisation eût pénétré dans la société musulmane avilie par le despotisme des Khalifes, terrorisée par la milice turque déjà maîtresse de l'État, malgré tous ces signes de décadence, il serait injuste de croire à la sincérité du peintre. Les scènes qu'il retrace, invraisemblables même à Gomorrhe, sont enfantées dans le délire d'une imagination hantée par d'inavouables visions.

Quel profit tirer d'une pareille évocation? un seul peut-être : la valeur lexicographique. Il y a là en effet toute une technologie tirée de la vie réelle, une énumération à l'infini de bijoux, vêtements de prix, meubles, mets raffinés, fruits et friandises dont on chercherait vainement la définition dans les meilleurs dictionnaires indigènes, sans en excepter le *Tadj* et le *Lisân*. C'est par là seulement que la complicité de l'éditeur devient excusable et, jusqu'à un certain point, méritoire. Dieu me garde de méconnaître les efforts de M. Mez pour l'accomplir en conscience. Il a dépouillé toutes les productions des écrivains humoristiques de l'époque, Ibn el-Haddjadj dans le manuscrit de Copenhague, El-Khârezmi dans ses Lettres, Hamadâni dans ses fameuses séances (*Makâmât*). Mais, hélas, en dépit de ce labeur opiniâtre, les neuf dixièmes des termes techniques restent sans explication, et les quelques pages réunies sous la rubrique de *Verzeichniss der in den Wörterbüchern fehlenden Ausdrücke*, sont pour le lecteur une source de déceptions. Ajoutons qu'il ne pouvait en être autrement en l'absence de gloses qui auraient rendu à ces passages énigmatiques le même service que les gloses de Chérichi et de Motarrezi aux rébus de Hariri.

M. M. est d'ailleurs trop sobre de renseignements sur les sources de son édition. Il nous dit, il est vrai, que son manuscrit est unique — et nous en savons trop bien la cause — mais quelques détails sur l'âge, la provenance, l'authenticité et la valeur de cette copie n'eus-

sent pas été de trop. Qu'une publication si dénuée de secours soit une tâche de confiance (*Vertrauenssache*), nous n'y contredisons pas, mais nous lui accorderions plus de crédit, si au lieu de références lointaines, l'éditeur avait plus souvent emprunté aux auteurs mis par lui à contribution, des exemples, des comparaisons d'où aurait jailli la lumière. En outre, il aurait pu, en multipliant les signes de vocalisation, faire connaître son opinion personnelle dans les passages les plus difficiles.

Mais à quoi bon ces critiques de détail à propos d'un document qui, pour l'honneur de la littérature arabe et le bon renom de l'orientalisme, n'aurait dû jamais être tiré de l'oubli où le dédain public l'avait relégué ? Il est bien entendu d'ailleurs que cette condamnation ne s'adresse qu'à l'ouvrage arabe. Nous reconnaissons volontiers que M. Mez possède une préparation solide, une sûreté d'intuition, un esprit alerte et pénétrant, tout un ensemble de qualités qui, appliquées à une plus digne entreprise, donneraient les meilleurs résultats. C'est une revanche à prendre : il la doit au public, il se la doit plus encore à lui-même.

B. M.

Luigi Silvio FIGHIERA. **La lingua e la grammatica di C. Crispo Sallustio.** Savona, tipografia D. Bertolotto e c. 1900, 279 pp., in-8°.

Après une introduction sur les archaïsmes et les vulgarismes de Salluste, M. Fighiera relève et discute les particularités grammaticales de l'auteur dans l'ordre ordinaire. Son travail me paraît soigné et complet. M. F. connaît la bibliographie récente de Salluste[1]. Il paraît moins bien renseigné sur les études relatives à des chapitres particuliers de grammaire latine. Ces lacunes sont excusables à cause de la difficulté de trouver certaines brochures étrangères.

Voici quelques observations de détail. P. 22 : M. F. ne se demande pas dans quelle mesure des formes recomposées (*superiactis*) ou non assimilées (*ad probo*) peuvent être le fait des copistes et non de Salluste. — P. 116 : *utrique*, au lieu de *uterque*, se trouve en outre dans Horace, *Sat.* II, 3, 284. L'exemple du *Pro Mur.* 26, rentre dans une autre catégorie. — P. 187 : on savait que la concordance des temps avec un présent historique se fait dans Salluste d'après la même règle que dans Cicéron et César (Riemann, *Syntaxe*, § 236, r. 2 et la note). L'unique exception relevée par M. F. peut s'expliquer ; *Iug.* 103, 3 : *Eos..., si* placeat, *Romam legatos ire iubet* : Salluste a gardé le temps du discours direct : *si placet*. — P. 191 : Salluste garde fréquemment l'indicatif dans les propositions subordonnées du discours indirect.

1. Cependant je ne crois pas qu'il ait cité les *Sallustiana* de Kunze.

Ce résultat est à comparer avec celui auquel le P. Lebreton est arrivé pour Cicéron. — P. 193 : noter un exemple de *possem* au lieu de *possum*, *Cat.* 7, 7. — P. 194 : autre constatation utile : la 2e personne singulier du présent du subjonctif au lieu de l'impératif, *Cat.* 35, 6. — P. 195 : le subjonctif seul après *cauere*, *censere*, ne doit pas s'expliquer par une ellipse. — P. 197, le subjonctif après *dum* : *conspici dum tale facinus faceret* (*Cat.* 7, 6), me paraît s'expliquer par la subordination à un infinitif. — P. 198 : le subjonctif après *quanquam* : *quanquam et possis et delicta corrigas*, est le subjonctif de la 2e personne indéterminée (« on »); cf. Riemann, *Syntaxe*, § 162, rem. 1 cp. avec § 161, r. 4. — P. 206 : l'emploi d'un participe quelconque au lieu d'un substantif verbal (*alii deprehensi* = *aliorum deprehensio*) est un usage bien plus ancien que Cicéron. — P. 211 : le gerondif en *-do* me paraît désigner l'instrument dans les exemples cités, et non pas remplacer une proposition avec *dum*.

J'aurais voulu que M. F. reprît à la fin la question des archaïsmes et des vulgarismes et donnât le tableau complet des particularités grammaticales classées à ce double point de vue. Ces deux caractères du style de Salluste ont été exagérés et on a voulu les trouver là où ils n'ont que faire. De plus, je crois qu'ils sont l'effet d'une tendance beaucoup plus générale, le mélange des couleurs, ou, si l'on veut, le mélange des styles. La grande originalité de Salluste, dans la littérature latine, est d'avoir créé l'histoire comme genre littéraire. Jusque-là, les Romains ont connu des annalistes, des érudits, des mémorialistes: Caton, Varron, César. Salluste a voulu leur donner ce qu'Hérodote, Thucydide, Xénophon avaient donné aux Grecs : l'histoire. Il devait donc créer le style de l'histoire. C'était une tâche embarrassante. Il n'existait pas d'autre style d'art que celui de Cicéron, lequel était bien oratoire. Salluste a cherché ailleurs. Il a emprunté l'esprit de son récit et les éléments de son style à Thucydide : l'abstraction, l'archaïsme, les tours familiers, les expressions poétiques se trouvaient déjà mêlés dans le modèle. Prenant pour point d'appui l'écrivain qui paraissait correspondre chez les Latins à Thucydide, Caton le censeur, Salluste a mélangé dans son élocution tout ce qui pouvait la relever et la distinguer de la prose oratoire. Ainsi s'expliquent ces métaphores poétiques que signalaient les Anciens à côté des néologismes et des archaïsmes. L'ensemble est composite et artificiel. M. Fighiera aurait dû tenter de nous le montrer dans sa conclusion.

Mais son livre fait preuve d'une grande conscience. Certains chapitres, comme celui du vocabulaire (pp. 31-74), sont excellents, et partout l'on sent le latiniste attentif et averti [1].

Paul Lejay.

---

1. A propos des « hellénismes » de S., M. Fighiera a trouvé la note juste, p. 113.

Emile Thomas, **Pétrone, L'envers de la société romaine;** deuxième édition, revue et considérablement augmentée. Paris, Fontemoing, 1902, VIII-239 pp. in-18.

M. Émile Thomas avait publié en 1892 une brochure sur Pétrone intitulée : *L'envers de la Société romaine*. Il en donne une seconde édition chez un autre éditeur. Les figures qui l'ornaient ont disparu. Le livre en revanche s'est accru d'additions qui sont les bienvenues.

D'abord un préambule contenant les témoignages des anciens, les chapitres connus du livre XVI des Annales de Tacite, un sommaire détaillé du roman, chapitre par chapitre. A la fin, « diverses études sur Pétrone », comme l'annonce le titre. Il convient d'y insister puisqu'aussi bien les chapitres publiés en 1892 sont reproduits avec des changements insignifiants [1].

De la première et de la troisième études, sur les travaux récents et la transmission du texte, il n'y a qu'à louer la prudence, la solidité et la clarté. Peut-être cependant, dans un livre écrit en France pour des Français, n'eût-il pas été inutile de mentionner les quelques pages de M. Pichon sur Pétrone dans sa *Littérature latine* (pp. 509 et 583). Puisque M. T. s'adresse au grand public, un récit de la fraude de Nodot et du succès qu'elle obtint auprès des académiciens d'Arles et de Nîmes, aurait prévenu contre toute méprise : et cet incident n'est pas le moins amusant de l'histoire du *Satiricon*. Aussi bien, la controverse qui s'engagea sur le fragment de Trau reste à étudier. La supercherie de Nodot n'en est qu'un épisode; car il a profité certainement des doutes émis sur le Pétrone authentique pour fabriquer et accréditer sa rhapsodie. On pourrait même se demander s'il n'y a pas vu d'abord un jeu d'esprit sans portée.

Le deuxième chapitre a pour titre : « Les clausules métriques dans Pétrone. » M. Th. conclut que l'on ne peut rien tirer de cette méthode pour l'établissement du texte et pour la solution des problèmes de détail. Mais on ne voit pas bien comment il est arrivé à cette conclusion. Il parle de « prétendues règles », et en même temps, il semble les accepter comme point de départ. On dirait même qu'il ait trouvé trop de clausules. L'attitude est ambiguë. L'on est un peu déconcerté par cette façon de s'avancer, puis de reculer, par ce commencement d'attaque, suivi aussitôt d'un mouvement de retraite au moment où le lecteur croit tenir un jugement ferme. Si M. T. ne veut pas entendre parler des clausules, qu'il n'en parle pas; ou s'il ne croit pas à la prose métrique, qu'il le dise; même sans donner ses raisons, il peut être sûr que son avis sera écouté avec attention et respect, comme d'un des hommes qui connaissent le mieux Cicéron. Il faut ajouter que l'on

1. Sur cette partie, voir l'article de M. Paul Thomas, dans la *Revue*, 1893, I, 220.

éprouve la même gêne, quand on lit certains jugements portés sur des contemporains. Ainsi la cinquième étude est une critique très fine et très discrète de *Quo Vadis :* trop discrète, car il y a maintes réticences, et vraiment c'est de la discrétion mal employée. On peut bien dire de ce célèbre roman tout le mal qu'on en pense. L'inconvénient de ces critiques à demi poussées est qu'on n'y mette plus que l'auteur et qu'on ne les achève en forçant le trait.

Il me reste à parler de la quatrième étude : Pétrone et le roman grec. C'est la plus longue. On la connaissait déja par la *Revue de l'instruction publique en Belgique* qui l'avait donnée.

M. T. y reprend une thèse exposée en 1899 par M. R. Heinze dans l'*Hermes*. M. Heinze suppose qu'il a dû exister des romans satiriques grecs, et, parmi ceux-ci, des parodies de romans d'amour. Le *Satiricon* se rattache à ce groupe, restitué par conjecture. M. T. admet cette hypothèse et la complète. Dans le *Satiricon*, « on sent un persiflage continu dont le roman d'amour traditionnel fait avant tout les frais... Aussi revoyons-nous ici la suite des incidents qui se déroulent d'habitude dans ces récits : tempête, songes prophétiques, oracle, visite à un temple ou à une pinacothèque, déguisements inutiles et rencontre subite d'ennemis; séparations, enlèvements, captivités, serments vrais, et, à l'occasion, faux serments; menaces et tentatives de suicide; d'habitude à la fin, reconnaissances, réunion et mariage des amants. » (Pp. 209-210). La thèse est intéressante et M. T. la développe ingénieusement. Est-elle bien solide? Quand elle parut sous sa première forme, dans l'*Hermes*, elle m'avait semblé fort hypothétique. Les efforts de M. T. ne modifient pas mon impression.

Je vois bien, de part et d'autre, les mêmes épisodes, des cadres semblables. Mais supposons qu'il n'y ait jamais eu, à aucune époque, de roman grec, Pétrone aurait-il pu concevoir le sien autrement? Voulant peindre certaines mœurs et certaine classe, pouvait-il s'y prendre différemment? Est-ce que le roman picaresque, à certains égards si voisin du *Satiricon*, n'est pas surtout un roman d'aventures? Et de tels héros peuvent-ils avoir dans la vie autre chose que des « aventures »? Si l'on ajoute à ces nécessités de fond, l'influence de l'épopée, trop diminuée par M. Heinze, et qui domine toute la littérature ancienne, on conviendra que la similitude du cadre est une question bien secondaire. Avec l'hypothèse de la parodie, on ne va pas d'ailleurs très loin dans l'explication du *Satiricon*. Prenons le souper de Trimalcion. Admettons que l'auteur en ait puisé l'idée dans le récit de quelque repas luxueux. Combien la large fresque dépasse l'esquisse qu'elle prétendrait ridiculiser! Et ce n'est pas l'idée d'un festin qui est ici moquée, mais tout le détail, la mise en scène, les personnages, les conversations. L'on sent que si Pétrone raille, ce n'est pas un modèle littéraire, répété dans le passé à autant d'exemplaires qu'on le voudra; c'est la réalité, le faste d'un parvenu qui se tend vers la somptuosité des grands

sans y atteindre [1], la fatuité des importants de province, les potins de petite ville, les tics et les bassesses des gens de rien. Il n'y a plus de parodie, s'il y en a jamais eu, mais le persiflage d'un grand seigneur homme du monde, curieux et méprisant. Je retiens donc le mot de persiflage, mais je l'applique autrement.

A ne considérer que le *Satiricon*, l'hypothèse de M. Heinze est assez inutile. Il faut de plus constater la fragilité de son fondement. Pour expliquer les fragments conservés de Pétrone, on suppose par conjecture, non un ouvrage, mais deux groupes d'ouvrages grecs, un roman d'amour, analogue à celui que nous connaissons; puis la parodie dudit roman d'amour. Ces hypothèses sont possibles, mais comme elles ne paraissent pas indispensables, on pourrait peut-être attendre pour les formuler. Elles sont possibles; cependant elles supposent que le roman de Tatius et d'Héliodore dérive par imitation de cette première floraison du roman érotique. Or, Rohde a montré comment Chariton, Héliodore, Tatius et autres se rattachent à la nouvelle sophistique g ecque, *du* II[e] *siècle de notre ère*, et procèdent, par suite, d'un mouvement d'idée qui commençait à peine au temps de Pétrone [2].

Je ne repousse nullement l'hypothèse de parodies partielles : en dehors des véritables questions religieuses et des affaires publiques, Pétrone ne paraît s'être abstenu d'aucun genre d'irrévérence. Mais vouloir introduire un système dans la plus souple et la plus vivante des peintures me semble une faute de goût et une erreur d'histoire littéraire.

Avant de terminer, signalons un rapprochement que M. T. n'avait pas eu le temps de faire. Dans le n° 4 de l'*Hermes* de 1901 (pp. 364 suiv.), M. C. Robert a donné un commentaire tout à fait neuf d'une frise peinte dans la maison de la Farnésine. Il y voit l'illustration d'un roman de voyage. Les héros sont au nombre de deux; on les arrête, ils sont traduits devant un roi; la nuit, on leur vole leurs vêtements dans la rue; à la cour d'un autre roi, l'un d'eux parvient à une haute dignité; on voit aussi une scène de lecture où parade un poète couronné. En somme, ici encore, nous avons des aventures, et quelques-unes se rapprochent de celles du *Satiricon*. M. Heinze verra peut-être dans cette interprétation la confirmation de sa théorie. Je m'abstiendrai plutôt d'en rien conclure : on a vite épuisé les incidents de la vie humaine.

Il vaudrait mieux, peut-être, au lieu de s'engager dans des hypo-

---

1. Noter les très justes et très intéressantes réflexions de M. T., pp. 127 suiv., sur la fortune de Trimalcion.

2. M. T. semble admettre cette idée de Rohde, cf. p. 205. — L'objection subsiste, même en supposant Chariton plus ancien qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. A la suite de découvertes de papyrus, on le fait remonter maintenant jusqu'aux environs de l'an 100 de notre ère.

thèses invérifiables, tâcher de tirer du connu tout le possible. M. Paul Thomas, dans son compte rendu, avait indiqué l'influence sur Pétrone de la poésie satirique et dramatique des Latins. C'est une voie accessible.

En tout cas, le livre de M. Émile Thomas est le plus piquant des guides. Il éveille la curiosité, provoque la controverse, incite à la recherche. J'ai cru, en le discutant, lui rendre le plus sincère des hommages. Nos lecteurs connaissent trop le talent et l'érudition de l'auteur pour que j'aie besoin de m'appesantir dans la banalité des éloges.

Paul Lejay.

Untersuchungen zur lateinischen Tempus- und Moduslehre, mit besonderer Berücksichtigung des Unterrichtes. Von Rudolf Methner. Berlin, Weidmann, 1901, vi-313 pp. petit in-8°. Prix : 6 Mk.

M. Methner veut introduire dans l'enseignement grammatical du latin des simplifications fondées scientifiquement. Tel est l'objet de son livre.

Le premier principe que pose M. M. est que les temps en latin ne désignent pas plus qu'en grec ou en allemand le rapport temporel de deux actions. Voilà certes une grande simplification. Dans Cicéron, *Man.*, 19 : *Tum cum in Asia res magnas permulti* amiserant, *scimus Romae solutione impedita fidem concidisse*, on explique *amiserant*, d'après les règles ordinaires, comme l'expression d'une action antérieure à celle de *concidisse*. Pour M. M., *amiserant* exprime simplement l'état résultant d'un événement passé. Mais je ne vois pas bien comment il analyserait cette phrase de Cicéron, *Tusc*. 1, 26 : *Melius ea quae* erant *uera, cernebat*. De plus, il est forcé d'admettre en trois circonstances l'expression du temps de la subordonnée par rapport à celui de la principale (p. 30 suiv.). La simplification n'est pas plus réalisée que l'exactitude par cette tentative. Retenons cependant un détail de la discussion. M. M. propose d'introduire dans l'étude des formes temporelles un paragraphe consacré à l'emploi « achronistique » ; par exemple, pour le présent de l'indicatif avec *dum* (p. 13). C'est là en effet un usage tout à fait particulier. Mais il faut remarquer que ces propositions ont leur verbe pétrifié à un mode comme à un temps donné. Elles correspondent, dans la syntaxe, à ce que sont les adverbes parmi les formes casuelles.

J'ai voulu montrer par l'analyse des deux premiers chapitres l'utilité et la faiblesse d'un livre comme celui de M. M. Il nous oblige à nous rendre compte de nos idées en les soumettant à la discussion et en orientant les recherches dans des directions nouvelles. Mais ces discussions, fondées sur des matériaux connus, conduisent souvent à des impasses et obligent à reprendre la grande route. Il en va tout

autrement des travaux de détail, où par le rapprochement et la recherche de tous les exemples accessibles, on tente d'arriver à un résultat purement objectif. On est alors toujours payé de ses peines. Ces travaux paraissent exclusivement savants. Mais en même temps qu'ils font progresser la science, ils nous forcent à corriger nos livres d'enseignement. Le progrès pédagogique n'est réalisable que par un progrès scientifique.

Dans le troisième chapitre, M. M. distingue le parfait présent (parfait grec) et le parfait historique (aoriste), et étend cette distinction au futur et au plus-que-parfait. Voilà qui n'est pas nouveau ni simple, et perpétue, en l'étendant, la fâcheuse conception hellénistique des temps latins. Le quatrième chapitre est consacré au subjonctif. M. M. y ramène tout à l'idée de volonté. Le potentiel s'explique même ainsi : « Je veux que ce soit possible. » Cette conception unitaire d'un mode dont les origines sont complexes me paraît difficile à accorder avec l'histoire. De plus, comment se fait-il que *non*, et non pas *ne*, est la négation du potentiel et de l'irréel ? Je me rapprocherais davantage de M. M. sur la question de l'irréel : je crois que la théorie actuelle est une théorie philosophique et nullement une théorie grammaticale. En revanche, le subjonctif après *forsitan* est pour moi un subjonctif de l'interrogation indirecte (cf. Riemann, *Syntaxe lat.*, § 173, r. 3), non un potentiel (pp. 121 et 124). Dans les chapitres V et VI (formes nominales du verbe, concordance des temps), nous retrouvons la préoccupation qu'a M. M. de restreindre ou de nier les distinctions faites dans nos grammaires.

La partie consacrée aux modes ne contient que deux chapitres, sur les modes dans les propositions temporelles et sur les modes dans les propositions relatives. C'est encore le même mélange de théories contestables et de détails intéressants. M. M. n'atteint pas davantage le but pédagogique qu'il poursuit. Ainsi, pour lui, les divers emplois de *cum* se réduisent à deux : *cum* temporel avec l'indicatif (question « quand ? »), et *cum* circonstanciel ou descriptif avec le subjonctif (question : « dans quelles circonstances ? » pp. 219, 225, 273). Je veux bien, et l'on reconnaît dans cette distinction une influence dont M. M. se défend un peu, celle de M. Hale. Mais ces deux notions abstraites suffisent-elles aux enfants ? Ils demandent des prescriptions concrètes, particulières, applicables immédiatement. Aussi M. M. est-il forcé d'ajouter à son énoncé diverses traductions de *cum*. Et voilà la porte rouverte aux distinctions qu'il raille chez les autres (pp. 208 suiv.) : *cum temporale, coincidens, iteratiuum, inuersum, historicum, causale, concessiuum, aduersatiuum !*

Si je crois que M. M. n'a pas atteint son but, je rends hommage au travail et à l'effort intellectuel que suppose son livre. Un maître tirera toujours un profit à le lire. Le sujet n'offre plus, il est vrai, beaucoup d'intérêt chez nous. La simplification des études latines va être

réalisée, dans la France officielle, par leur suppression ; car les parents n'auront pas la cruauté de faire passer leurs enfants par le plus rude chemin. L'Église catholique aura bientôt le monopole de ces études : les questions discutées par M. Methner deviendront des questions confessionnelles. Paul Lejay.

Lucie Félix Faure. **Les femmes dans l'œuvre de Dante.** Paris, Perrin, 1902, in-16, 320 pages.

Si l'on excepte Béatrice, qui occupe la place que chacun sait dans la vie, dans la pensée et dans l'œuvre entière de Dante, les rôles de femme n'ont qu'une importance fort secondaire dans la Divine Comédie ; à vouloir les considérer à part — et nulle mieux qu'une femme n'était qualifiée pour entreprendre cette étude partielle — on risque fort de n'apercevoir aussi et de ne faire voir qu'un côté, et le moindre, de l'œuvre du farouche exilé. Quand on a évoqué Francesca, la Pia, Matelda, mettons encore Sapia, Piccarda et Cunizza, il ne reste plus qu'à rappeler des inconnues comme la « Donna pietosa » et Gentucca, des créatures irréelles comme Manto, ou encore à substituer à l'analyse de la pensée de Dante des méditations d'un tour purement personnel. Mlle Lucie Félix Faure a demandé le sujet de ses méditations presque autant à la théologie du *Convivio* qu'à la poésie de la Divine Comédie. Ce caractère mystique du livre que nous avons sous les yeux explique encore la prédilection de l'auteur pour les personnages et les scènes du Purgatoire ou du Paradis ; visiblement la poésie de l'Enfer, la sévérité, l' « injustice » même du poète pour certains papes, l'ont mise mal à l'aise ; la célèbre figure de Francesca, qui n'exprime que la passion sans repentir, sans autre désir que la possession éternelle de son amant, ne lui a pas inspiré un de ses bons chapitres. Le point de vue n'est assurément pas celui auquel la critique historique ou simplement littéraire nous a accoutumés. Il n'est que juste de dire cependant que Mlle Lucie Félix Faure est bien informée, et que son livre témoigne de vastes lectures, en particulier dans sa longue introduction. Une critique sévère — « injuste » même, comme Dante à l'égard des papes — pourrait tout au plus remarquer que cette reprise d'idées en somme bien connues était à peine nécessaire, puisqu'il ne s'agissait de les renouveler sur aucun point. H. H.

Itinerary of king Edward the first throughout his reign, A.-D. 1272-1307 ; by Henry Gough. Paisley, Alex. Gardner, 1900. 2 vol. viii-175 et 317 pages, in-4°.

Il n'est aucun des lecteurs de cette *Revue* qui ne sache l'importance

de semblables travaux, quand ils sont exécutés avec méthode. C'est le cas pour l'Itinéraire d'Édouard Ier. M. Gough avait à sa disposition les belles séries d'archives du P. Record Office qui lui fournirent en abondance les matériaux dont il avait besoin ; il en a dressé la liste à la fin de chacun de ses deux volumes. En tête, il a publié le texte d'un calendrier rédigé dans les premières années du xive siècle pour l'usage du prieuré de la Sainte-Trinité à Knaresborough, comté d'York, afin de donner « une idée juste de l'année ecclésiastique telle qu'elle était comptée pendant le règne d'Édouard Ier ». Puis la mention des séjours du roi est soigneusement placée à la suite de chaque jour des années de règne, avec l'indication des sources où M. G. a puisé son renseignement, les noms de lieux étant, autant qu'il était possible, donnés sous leur forme moderne. — Cette nomenclature rendra de grands services aux historiens, aux diplomatistes. Pour l'Angleterre on peut le suivre avec confiance; mais M. G. n'a pas pris le même soin pour identifier le nom des localités où Edouard Ier séjourna pendant ses visites en France, et surtout durant les trois années qu'il passa dans son duché de Gascogne (1286-1289). Le tome II des *Rôles gascons*, s'il avait paru plus tôt, aurait pu lui épargner quelques erreurs. Ainsi, à la date des 17 et 18 septembre 1286, des lettres royales sont datées de « Nancrans » ; c'est Nancras (Charente-Inférieure, arrondissement de Saintes, canton de Saujon); le 6 février 1287, le roi était à Blanquefort (Gironde, chef-lieu de canton) ; le 12 février, à Lamarque (Gironde, arrondissement de Bordeaux). Quatre jours après, on nous dit qu'il est à « Plancoet » en Bretagne, ce qui est matériellement impossible. « Usete » (26-28 mars) ne présente aucune difficulté, car c'est Uzeste, canton de Villandraut. Bourg-la-Reine (4 mai) n'est pas, que je sache, une localité de Gascogne; c'est La Bastide Chalosse, autrefois Labastide-la-Reine (Landes, canton d'Hagetmau). « Camperianum » près de Bordeaux, est Camparrian; et, quand l'on constate que le roi est, le 6 juillet, à Saint-Sever, on devrait savoir qu'il ne pouvait se trouver le lendemain à Oléron ; l'auteur n'a pas reconnu ici Oloron, qui était pourtant une ville épiscopale. Bellegarde (2 octobre 1289) est la même localité que Bonnegarde (19 novembre 1288); il eût fallu le dire. « Genestan » (21 mai 1188) ne saurait être Genestan près de Nantes ; c'est Geneste, près de Blanquefort ; de même « Camfrancum » (28 octobre 1288) n'est pas « Camperan » (*sic*) en Gascogne, mais Camfranc, situé sur le versant espagnol des Pyrénées. « Moringes » (20 janvier 1289) est Mourenx (Basses-Pyrénées). Si le roi était à Condac (ou Condat), c'est-à-dire à Libourne, le 13 juin 1289, il ne pouvait pas être le lendemain à Dax ; M. G. a lu sur le manuscrit « Aquis. », sans reconnaître le mot « Aquistris », qui désigne Guîtres ; le 16 juin, le roi était à Barbezieux (« Barberen » n'existe pas) et à Pons (« Pounz » est une forme surannée).

J'en ai assez dit, trop peut-être. Il est clair qu'avant de hasarder

telle de ces identifications, M. G. n'a pas regardé une carte d'assez près. On trouvera encore, du moins chez nous, que placer une localité dans son ancienne province (exemple Lavardac en Gascogne, Agen en Guyenne, Vendôme en Orléanais *sic*, etc.) est plus qu'insuffisant. Bien qu'au temps d'Édouard Ier il n'y eût en France ni départements, ni arrondissements, ni cantons, nous n'avons plus aujourd'hui d'autre moyen pratique pour retrouver sûrement une localité que de dire le canton ou l'arrondissement où elle se trouve. Le *Dictionnaire des Postes* est la loi et les prophètes. Je le dis, parce que nos voisins d'outre Manche n'en sont pas toujours convaincus, et l'on a pu surprendre de regrettables hésitations à cet égard même parmi les rédacteurs des excellents *Calendars* qui paraissent sous la direction aussi active qu'éclairée de sir Maxwell Lyte.

Si fondées que soient ces critiques, je ne voudrais pas laisser oublier que la partie de l'Itinéraire d'Édouard Ier relative à la France est de beaucoup la moindre de ce gros travail et que mes critiques ne sauraient s'appliquer aux noms de lieu anglais, écossais ou gallois. Ici M. Gough est un guide sûr. On y retrouve la maîtrise avec laquelle l'auteur a publié les Documents sur l'expédition d'Écosse de 1298, qu'il nous a donnés il y a quatorze ans.

Ch. Bémont.

Roger de Goeij. **Le Rythmique du Combat du Cid contre les Mores :** *le Cid de Pierre Corneille*. — Paris, Fischbacher, et Bruxelles, Bulens, janvier 1902, 15 pages et 4 tableaux. Prix : 5 fr.

Cette brochure intéressante associe à un essai de notation rythmique du récit de don Rodrigue un développement théorique qui eût gagné à être écrit en meilleur français.

De la notation, j'ai peu de chose à dire : en général, je suis d'accord avec l'auteur, à cela près qu'il admet presque toujours un trop grand repos à la césure. Il pousse même la superstition de la coupe médiane jusqu'à scander « A se rendre moi-même.... en vain je les convie », ce qui, à mon humble avis, fait un gros non-sens. Je récite : « A se rendre... moi-même, en vain, je les convie »; et, si le rythme est rompu, tant pis pour le rythme; il n'a d'autre office que d'obéir au mouvement de la pensée.

Mais la thèse essentielle de M. de Goeij, c'est que le rythme du récit est celui « de la vague de marée », et que Corneille l'a consciemment et merveilleusement reproduit. Si, comme je le pense avec lui, Corneille est un grand poète lyrique, les deux propositions me paraissent incompatibles : le poète entend des rythmes chanter dans sa mémoire, et le grand poète trouve d'instinct, sans presque le chercher, celui qu'appelle l'inspiration de l'heure présente; mais de se dire

« je vais imiter tel rythme naturel », c'est affaire à un métricien émérite, ou à un habile versificateur, ou à qui l'on voudra enfin, sauf à un vrai poète. Si Corneille a vraiment imité le mouvement de la vague de marée, c'est qu'il l'avait dans l'oreille sans le savoir : on l'aurait beaucoup étonné en le lui apprenant [1].

V. H.

Max Batt. **The treatment of nature in German literature**, from Günther to the appearance of Gœthe's Werther. Chicago, University Press. 1902, In-8°, 112 p.

Cette dissertation que M. Batt a présentée à l'Université de Chicago pour obtenir le titre de docteur, témoigne d'une lecture considérable. L'auteur consacre d'abord quelques pages au xvii[e] siècle et il juge avec raison que les descriptions de la nature sont alors « conventionnelles » (p. 14), notamment chez Opitz, mais non chez Spee, Dach et Fleming. Puis, dans un deuxième chapitre, il aborde le xviii[e] siècle ; il caractérise Günther, Brockes, Haller, Hagedorn, les anacréontiques, Wieland, Kleist, Zachariae, Gessner, Klopstock, les bardes, Herder, l'Union de Gœttingue (qu'il a tort de nommer le *Hainbund* et qu'il faut appeler soit le *Hain* soit le *Bund*), Gœthe ; mais si ses appréciations sont justes et ses citations, souvent topiques, tout cela n'est-il pas un peu mêlé et confus ? Le troisième chapitre est vraiment intéressant : M. Batt a eu l'idée ingénieuse de chercher dans les correspondances du xviii[e] siècle comment s'exprime le sentiment de la nature ; il trouve qu'avant 1750 « les lettres ont peu à faire avec la nature, et après 1750, beaucoup » (p. 89). Il traite, dans un quatrième chapitre, des relations de voyage ; là encore, il fait des citations curieuses, et certains voyageurs, comme Forster, lui inspirent de bonnes observations. Quatre pages de conclusion et cinq pages de bibliographie terminent cette étude consciencieuse.

A. C.

Capitaine Demiau, du 143[e] d'infanterie. **Guibert et son temps**. Albi, Corbière et Julien. Paris, Gougy. 1901, in-8°, 51 p.

Guibert mérite un livre. En attendant qu'il ait le loisir de composer ce livre, M. le capitaine Demiau publie sur l'auteur de l'*Essai général de tactique* cette brochure de cinquante pages qu'on lira avec

---

1. J'ajoute un argument de fait : si Corneille avait eu pareille intention, soyons persuadés qu'il n'aurait pas failli à nous le dire dans ses délicieux *Examens* où il se confesse avec toute l'ingénuité du génie.

intérêt, mais que lui-même qualifie d'ébauche. Il a divisé son sujet en trois parties. Il retrace d'abord la vie de Guibert (p. 8, lire Ponte-Novo et non *Porto-Nuovo*). Puis il expose son œuvre, les réformes où son influence s'est fait sentir (effectif, organisation générale de l'armée, discipline, tactique). Enfin, il examine « les résultats de l'œuvre » et il assure que Guibert a eu une profonde influence sur Napoléon. Mais il a tort de croire que Bonaparte eut pour professeurs à l'École militaire les deux Keralio (p. 43). Ce qui est certain, c'est que le lieutenant Bonaparte savait que Guibert avait été colonel de la légion corse, et il écrit dans un cahier de notes que Guibert a fait une préface fort hardie à son *Traité de tactique* ainsi qu'une tragédie sur le *Connétable de Bourbon*.

A. C.

Un ambassadeur russe à Turin, 1792-1793, dépêches de S. E. le prince Alexandre Bélosselsky de Bélozersk, publiées par la princesse Lise Troubetzkoi, née princesse Bélosselsky de Bélozersk. Paris, Leroux. 1901, in-8° 154 p.

On trouvera dans ce recueil les dépêches que le grand-père de la princesse Troubetzkoï, le prince Bélosselsky, ambassadeur de Russie à Turin en 1792, envoyait à son gouvernement. On aurait dû nous dire dans la préface que les unes sont en russe, les autres en français, et nous espérons que les dépêches en langue russe ont été traduites exactement. Quoi qu'il en soit, elles seront utiles à l'historien. Le prince mande à Pétersbourg les événements de Paris d'après les gazettes et les récits des voyageurs, et il lui arrive de modifier les choses, même de les russifier. Il rapporte qu'au surlendemain du 20 juin, Louis XVI aurait dit à Petion, du ton d'un tsar « Tais-toi, tu es un hypocrite ! » Il assure — en 1792 ! — que Marseille a proclamé son indépendance et que sept départements du midi veulent se séparer du reste de la France. Dans sa haine contre la démocratie, il qualifie les Français de peuple lâche et absurde. Mais il a parfois des réflexions justes. Il remarque que le manifeste de Brunswick a produit la rage au lieu de la crainte, que la France ressemble à une vaste fourmilière irritée, que les alliés pourront la vaincre, mais non la dompter. Ce qui fait l'intérêt du volume, c'est la peinture de la cour sarde, de son outrecuidance et de l'effarement, de la terreur panique qui la saisit lorsque Montesquiou et Anselme envahissent la Savoie et le comté de Nice. Le prince Bélosselsky a entendu le roi de Sardaigne comparer les Français à des brigands et à des bêtes féroces ; il a vu ce même roi abattu, désespéré, et il décrit avec la verve de l'indignation la fuite honteuse des Sardes qui reculent et tombent les uns contre les autres comme des capucins de cartes, de ces Sardes qui naguère se moquaient des sans-culottes et se vantaient de n'en faire qu'une bouchée : voilà, dit-il à diverses reprises, le fruit de la faiblesse du gouvernement, de

l'imprévoyance du roi, de la légèreté du ministère, de l'ignorance des officiers et des généraux[1].

A. C.

Le conventionnel Philippeaux, par Paul MAUTOUCHET. Paris, Bellais, 1900, in-8°, XLII et 108 p.

L'ouvrage de M. Mautouchet sur le conventionnel Philippeaux est fait avec soin et conscience. L'auteur étudie de la façon la plus détaillée et la plus complète la vie de ce conventionnel qui joua un rôle si considérable dans une des plus critiques périodes de la Révolution. Nous voyons Philippeaux, avocat au Mans, souhaiter des réformes, les demander dans ses écrits, applaudir à la Constituante qui les entreprend ; nous le voyons se déroyaliser peu à peu, s'élever contre la monarchie qu'il respectait d'abord, et son journal qui reproduit cette évolution d'idées, nous fait comprendre les dispositions d'une bonne partie de la France qui, comme lui, après avoir aimé le roi, le suspecta, le détesta et le combattit. Nous le voyons ensuite siéger à la Convention. Ici encore, il évolue. Il incline d'abord vers les Girondins, tout en restant indépendant, tout en se gardant d'appartenir à un parti, et en assurant qu'il sera toujours un « observateur impartial ». Mais insensiblement il se rapproche de la Montagne, sans toutefois s'inféoder à elle ; il craint de se laisser aveugler par la passion et il veut se préserver, dit-il, des préventions et de l'engouement. M. M. expose la part que son héros qui, comme il dit, est un travailleur, prend à l'œuvre économique et sociale de l'Assemblée, les mesures qu'il propose pour assurer les subsistances, les efforts qu'il fait pour admettre le partage égal des successions. Mais le fait décisif dans la vie politique de Philippeaux et qui tient une grande place dans l'histoire de la guerre de Vendée, c'est sa mission de trois mois et demi dans les départements du Centre et de l'Ouest. Il ne put garder le silence à la vue des maux et des abus de toute sorte qui frappèrent son regard ; il dénonça hautement et sans crainte ce qu'il voyait de « scandaleux » et de « criant » ; il déclara qu'il fallait « extirper la gangrène » (p. 165), « purger l'armée de tous les éléments vicieux » ; il désapprouva la direction qu'on donnait à la guerre ; il entra en lutte avec les représentants et les généraux qui le contredisaient. Même sa mission terminée, il continua d'accuser ceux qui lui semblaient être les auteurs des défaites républicaines. Mais lui aussi, fut attaqué par

---

1. Les noms propres qui abondent sont presque toujours orthographiés avec correction ; lire pourtant p. 79, La Porte et non *la Porta*; p. 101 Chapareillan, et non *Caparillan* ; p. 146, 149, 150, de Vins et non *de Winz*, p. 152 Utelle et non *Utel*.

ses adversaires, et ses adversaires eurent le dessus, parce qu'il avait mis en cause le Comité de salut public. M. M. nous fait voir comment l'infortuné fut enlacé dans un réseau d'intrigues, comment il se débattit en vain dans les mailles du filet qui l'enveloppait, comment il succomba sous les dénonciations des clubs, sous les insultes des journaux, des placards et des pamphlets, sous les invectives de Levasseur et de Choudieu, sous l'inimitié toute puissante de Robespierre. Car, bien que Philippeaux se soit élevé contre les hébertistes et qu'il ait inculpé surtout Ronsin et Vincent, Robespierre le tient pour son ennemi personnel : Philippeaux a osé dénoncer le Comité de salut public, a osé en appeler à la Convention « pour qu'elle observe et juge », a osé dire que le Comité devenait le complice des coupables dont il assurait l'impunité. Après avoir immolé les hébertistes, Robespierre immole donc Philippeaux ; il lui en veut de ses accusations précises, formelles et qu'il sent fondées. Peu importe que Philippeaux partage les idées religieuses de Robespierre, le félicite de sa campagne contre l'athéisme, lui affirme son amour pour la République : Robespierre hait Philippeaux ; Philippeaux, dit-il, a voulu nuire aux « autorités les plus dévouées à la cause du peuple », et « se constitue le dénonciateur du Comité ». Et Philippeaux entraîna Danton et les Dantonistes dans sa chute : Desmoulins avait loué son « cher et brave collègue Philippeaux » ; Danton avait recommandé les mémoires de Philippeaux en blâmant le Comité de « perpétuer la guerre » ; ils épousaient donc la querelle de Philippeaux, et cette sorte d'alliance qu'ils avaient faite avec lui, fut, dit M. M. avec raison, pour beaucoup dans leur perte. M. Mautouchet a composé son ouvrage d'après toutes les sources : le journal le *Défenseur de la Vérité* que Philippeaux publiait chaque semaine, ses discours, comptes rendus et pamphlets, et une foule de documents manuscrits et imprimés (cf. la Bibliographie p. XXIII-XLII) ; pas une pièce importante ne lui a échappé ; son travail est d'ailleurs très clair, très nettement disposé, et sa sympathie pour Philippeaux ne l'empêche pas d'être impartial ; on ne peut que le remercier et le féliciter de cet excellent travail.

A. C.

Les généraux Aubert du Bayet, Carra Saint-Cyr et Charpentier. Correspondances et notices biographiques 1757-1834, avec trois portraits, par le comte DE FAZI DU BAYET. Paris, Champion, 1902, in-8°, XXXIII et 350 p.

Aubert du Bayet, le défenseur de Mayence, le combattant de la Vendée, l'ancien ministre de la guerre, était ambassadeur à Constantinople lorsqu'il mourût le 27 frimaire an VI ; sa veuve épousa le général Carra Saint-Cyr, et sa fille, le général Charpentier. Voilà pourquoi M. le comte de Fazi du Bayet a uni dans son volume ces trois géné-

raux. La publication qu'il nous offre ne sera pas inutile à l'histoire. Elle comprend non seulement des notices biographiques, mais des documents inédits. Tout d'abord, la correspondance intime de du Bayet avec sa femme : incarcéré sous la Terreur, le général écrit à Mme du Bayet des lettres touchantes et lui raconte, entre autres détails, qu'il « se nourrit des mâles conceptions de Young » ; plus tard, il lui donne des conseils sur le règlement de ses affaires, voire sur sa toilette, et lui indique comment elle pourra le rejoindre à Constantinople. Des pièces diverses accompagnent cette correspondance : quelques-unes concernent la guerre de Vendée et les opérations de du Bayet en Bretagne ; d'autres, l'ambassade de Constantinople. Dans la partie du volume relative à Carra Saint-Cyr et à Charpentier, il n'y a guère à signaler qu'une réfutation d'un passage des Mémoires de Bourrienne sur la première évacuation de Hambourg : dans cet écrit (p. 307-314) Carra Saint-Cyr accuse Bourrienne de mauvaise foi et d' « impudente calomnie ». Il faut remercier M. de Fazi du Bayet d'avoir livré à la publicité ses papiers de famille qui nous font mieux connaître le brave et chevaleresque du Bayet[1].

A. C.

Lieutenant Lottin. **Un chef d'état-major sous la Révolution, le général de Billy,** d'après sa correspondance et ses papiers. Avec un portrait et une carte. Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8°, x et 209 p.

Jean-Louis de Billy, né à Dreux en 1763, était professeur de mathématiques à Paris lorsqu'il s'enrôla en 1789 dans l'artillerie de la garde nationale. Élu en 1792 capitaine des canonniers du bataillon des Pères Nazareth, puis adjudant d'artillerie, il fut chargé par Santerre des fonctions d'adjudant général de l'artillerie, et ensuite du commandement des compagnies de canonniers dirigées sur Châlons. Il s'éleva ainsi de grade en grade, et en 1795 il était chef d'état-major de Kléber et de Marceau. Sa carrière méritait d'être étudiée. Il a été le principal auxiliaire de plusieurs généraux d'armée, et sa tâche était très compliquée à cause du manque d'instruction et d'intelligence d'un grand nombre de chefs subalternes. On le voit, à certains instants, tout en s'instruisant lui-même, assumer les responsabilités du commandement. Son activité tenait du prodige, et M. Lottin assure que « c'était

---

1. P. 7, du Bayet « fut nommé commandant en chef » ; il fallait ajouter *de la ville de Worms* ; — *id.* il ne fut pas « chargé de la défense de Mayence » où commandait Doyré ; il avait sous ses ordres les troupes de la garnison — ; lire p. 102, Maribon-Montaut (et non *Maribaud-Montant*) ; p. 168 et 237, Verninac (et non *Vernissac* et *Verminac*) ; p. 211, Pille (et non *Pill*) ; p. 214, Gillet et Marec (et non *Gillot* et *Marat*) ; p. 222, Boissy (et non *Roipig*) ; p. 225, il n'y a pas de membre du Comité qui se nomme *Pironaux*.

un service écrasant » (p. 13), un « surmenage inouï » (p. 71), mais que Billy était « un homme de fer » (p. 77), qu'au milieu des souffrances de la campagne du Hundsrück, il restait l'âme du corps dont Marceau était la tête (p. 131). Aussi Billy fut-il, après la mort de Marceau, le chef d'état-major de Championnet et de Gouvion Saint-Cyr. Blessé à Zurich, il vint à Paris diriger la troisième division du ministère de la guerre. Après la suppression de cette division, il alla faire, comme général de brigade, la campagne de Hohenlinden. Il eût été sans doute un des meilleurs lieutenants de Napoléon; il s'était distingué à Austerlitz; mais il fut tué à Auerstaedt. On sait que l'empereur nomma *quai de Billy* « le quai sur lequel le pont d'Iéna doit s'appuyer du côté de Chaillot » (décret du 3 novembre 1807). M. L. qui a eu en main les papiers du général, nous communique les pièces les plus importantes, et notamment celles qui concernent la campagne du Hundsrück. A cet égard, son livre sera donc utilement consulté. Mais M. Lottin insiste aussi, et avec raison, sur le fonctionnement du service d'état-major dans les armées de la Révolution ; à cet autre point de vue, son étude sera profitable et on lui pardonnera nombre de menues incorrections [1], un peu de désordre dans la composition et des expressions risquées [2].

A. C.

---

1. Que dans les documents l'auteur respecte l'orthographe adoptée par Billy, passe; mais il ne doit pas écrire dans le texte *Lautreck* pour Lauterecken (p. 85 et 89). *Alzenis* pour Alzey, *Mouchel* pour Moschel (p. 86), *Lefèvre* pour Lefebvre (p. 145), *Schlacter* pour Schlachter (p. 51), etc. Et d'ailleurs, il était de son devoir de donner ses documents purs de fautes ; ce n'est pas au lecteur à faire ce travail de rectification et à peiner sur la carte ; que coûtait-il à M. Lottin de changer tant de noms estropiés ? Il l'a compris un instant, et en certains endroits du registre d'ordres qu'il copie, il tâche d'identifier les noms, mais il se trompe souvent : p. 51, il veut qu'Argenthal soit *Ariendall*, or Argenthal est exact ; — *id.* lorsqu'il rapporte que la colonne Schlachter (il écrit *Schlacletd !*) passe par « Kolweiller » pour se poster à « Eckweiller », il met en note que « Kolweiller », c'est *Ollweiler* et « Eckweiller », *Weiler;* or, il faut lire soit Ohlweiler soit plutôt Gehlweiler et Eckweiler — p. 52, il propose de lire au lieu de « Schômeberg » *Schonneberg* ; or, il faut lire Schöneberg ; — p. 53, il lit *Bouknau* au lieu de « Bucgen », et c'est Bockenau qu'il faut lire, etc.

2. P. 44, « cette génération sublime, exubérante de courage », n'est-ce pas exagéré, et, plus haut, ne voyons-nous pas Billy en Vendée s'indigner — et le mot est à retenir — de la conduite « de tant d'hommes ignobles dans cette guerre impie » (p. 17) ? — P. 130, « l'instruction de Billy était immense », n'est-ce pas trop dire ? — P. 158-172, trop de phrases sur l' « évolution », la « doctrine », etc. : les généraux voulaient « achever leur synthèse philosophique » (p. 162); les réquisitionnaires ont « agi plutôt sous l'influence d'un réflexe que par déduction logique » (*id.*); « le courage est une synthèse » (p. 167) ; « le rôle joué par Billy dans le drame de l'évolution » (p. 172) ; ces expressions détonnent dans une étude d'histoire militaire.

Les étapes d'un soldat de l'Empire (1800-1815) Souvenirs du capitaine Desbœufs, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par Charles Desbœufs, son petit-fils. Paris, Picard, 1901, in-8°, xii et 224 p.

Le capitaine Desbœufs était né à Elne. Il s'engagea en 1799, à dix-huit ans. Caporal en 1803, sergent en 1807, sous-lieutenant en 1809, lieutenant en 1812, capitaine en 1813, il prit sa retraite à trente-deux ans[1]. Il écrivit ses mémoires vers 1836. Ils se lisent avec intérêt, car ils fourmillent d'anecdotes et de traits de mœurs, et ils font revivre, comme dit l'éditeur, la physionomie des régiments et la vie quotidienne des soldats de Napoléon. Ce qui nous a frappé surtout, c'est le récit de l'existence de Desbœufs en Italie ; le jeune soldat subit alors les pires vicissitudes, et il souhaitait un jour de vieillir tout à coup de dix ans (p. 41). Dans la campagne de 1805, il fut au passage de l'Adige. L'année suivante il séjourna en Dalmatie. En 1807, il combat les Morlaques. En 1809, il assiste sous les ordres de Marmont aux affaires de Zrmanja et de Gospitch, puis à la bataille de Wagram et à celle de Znaïm. En 1811, dans la guerre d'Espagne, il se distingue par sa bravoure et ses chefs le placent toujours aux postes les plus dangereux : il commande à Fuentès — où il fait des économies qui lui permirent plus tard de quitter le service et de se marier (p. 161) — et à Huesca, la seconde ville de l'Aragon. Assiégé dans Huesca ou plutôt dans le couvent crénelé du Castillo par Mina, puis par Chapalongara, il réussit à fuir avec sa petite garnison et à franchir les Pyrénées par des sentiers où jamais troupe n'avait paru (p. 192). Il fallut alors défendre le territoire français, disputer les passages de la Nève et de la Bidouze, lutter autour de Toulouse, et là s'arrête le journal de Desbœufs. Mais il le termine avec regret : « les souvenirs de ces quinze années de vie aventureuse, de ces jours de gloire et de désastre, de tous ces héros d'une époque mémorable, de ces beaux régiments qui ne sont plus, viennent sans cesse hanter mon esprit » (p. 215).

A. C.

Les guerres d'Espagne sous Napoléon, par E. Guillon. Paris, Plon. 1902. In-8°, v et 364 p., 3 fr. 50.

M. Guillon a voulu faire l'histoire des guerres d'Espagne, la détacher ainsi de l'ensemble des autres guerres napoléoniennes, et la raconter, dit-il, d'une façon claire, rapide et sommaire, sans prétention technique ni théorie. Il y a réussi. Il a rendu la couleur de cette longue et singulière lutte, et il en a retracé nettement les vicissitudes. Son résumé sera très utile, d'autant qu'il a voyagé en Espagne, visité quel-

1. Et non à trente ans, comme on lit dans l'introduction.

ques champs de bataille, et plus d'une fois, à la Corogne, au jardin de San-Carlos où se trouve le tombeau de sir John Moore, il a « évoqué la campagne de 1809 et senti monter autour de lui dans le silence la mélancolie de ces souvenirs » (p. 108). On remarquera surtout les détails qu'il donne sur l'histoire intérieure de l'Espagne et sur les chefs des guerillas [1].

A. C.

F. Kircheisen. **Bibliographie Napoléonienne**. Paris, Chapelot. 1902. In-8°, v et 188 p., 12 fr.

On peut critiquer cette Bibliographie ; on y trouve des fautes d'impression ; on s'étonne que certains ouvrages n'y figurent pas. Mais l'auteur nous la présente comme un « travail préparatoire » et un « extrait de sa collection qui comprend plus de 30,000 ouvrages ». Il faut donc, sans récriminer, l'accepter telle quelle, et, de fait elle sera utile. Le plan est le suivant : 1re partie, la personne de Napoléon, sa vie, sa famille ; 2e partie, histoire politique et intérieure de la France ; 3e partie, relations internationales (guerres et diplomatie de 1796 à 1815) ; 4e partie, l'Europe pendant le règne de Napoléon ; 5e partie, mémoires, correspondances, biographies ; 6e partie ou appendice, ouvrages contenant des critiques sur les Mémoires. Une table alphabétique (où manquent les noms des éditeurs de textes comme Lecestre et Brotonne) termine le volume qui, répétons-le, rendra des services, notamment parce qu'il cite nombre d'ouvrages étrangers et qu'il embrasse l'histoire de tous les états de l'Europe. Seulement, il eût fallu l'intituler *Essai de bibliographie* ou *Choix d'ouvrages concernant Napoléon et son époque.*

A. C.

---

1. P. 42, la nouvelle édition de Rocca est, non de 1866, mais de 1887. — P. 80, Victor n'est pas « un ancien tambour ». — P. 103, Lefebvre-Desnouettes ne fut pas « prisonnier plusieurs années ». — P. 297, Franceschi-Delonne n'était pas un « ancien prix de Rome pour la sculpture ».

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 8 septembre — 1902

A. Erman. **Zaubersprüche für Mutter und Kind, aus dem Papyrus 3027 des Berliner Museum** (aus den Abhandlungen der Kœnigl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin vom Jahre 1901). Berlin, 1901, G. Reimer, in-4°, 52 p. et 2 pl.

Le papyrus que M. Erman vient de transcrire et de traduire contient deux séries de formules différentes, dont les unes ont trait aux enfants nouveau-nés, les autres sont bonnes pour les jeunes mères. Le texte est incomplet du commencement et de la fin, des lacunes le coupent çà et là dans les parties conservées, et la nature même du sujet le rend obscur à des modernes. M. E. en a néanmoins tiré bon parti, ainsi qu'on devait s'y attendre, et il a résolu presque toutes les difficultés qui s'y rencontrent. S'il a laissé çà et là quelque chose à faire à ceux qui viendront après lui, c'est que l'étrangeté des idées l'a troublé malgré lui, et qu'il a éprouvé une timidité assez naturelle à suivre la pensée du praticien égyptien jusqu'aux extrêmes de l'absurde. C'est à quoi pourtant il faut savoir se résoudre lorsqu'on entreprend d'interpréter ces ouvrages demi-populaires, qui sont déjà si nombreux dans nos musées à côté des traités de médecine d'allure à peu près scientifique.

La plupart des formules du premier genre sont destinées à protéger les enfants contre la maladie nommée *nashou*, et contre la maladie nommée *toumouîtou*. Ce qu'étaient ces maladies, il est difficile de le dire avec précision, mais les Égyptiens les avaient personnifiées selon leur usage, et les considéraient comme causées par la présence

soit des mauvais esprits qui portent leurs noms, soit des revenants, morts ou mortes, qui sont l'origine de la plupart des infirmités humaines. M. E. paraît n'admettre qu'avec hésitation et comme une conception nouvelle ce rôle des morts. Il est pourtant vieux dans notre science, depuis le jour où Chabas l'indiqua pour la première fois en 1855 dans sa note sur les esprits possesseurs, et il y a beau temps déjà qu'on a reconnu « *l'ennemi et l'ennemie, le mort et la morte, celui-ci et celle-là* » dans les passages de nos formules pour lesquels il propose ce sens. La spécification des deux genres est due, comme dans la formule latine *sive deus, sive dea*, à l'ignorance bien naturelle où les vivants étaient d'ordinaire du sexe de l'être invisible qui les menaçaient : en doublant ainsi l'invocation, ils paraient à toute résistance qui aurait pu venir d'une seule attribution de genre. Certaines recettes de notre document tracent un tableau pittoresque de l'action de ces êtres maudits. « Évanouis-toi, [mort] qui viens « dans les ténèbres, qui entres en tapinois, dont le nez est en arrière et « la face détournée, [évanouis-toi] frustré de ce pourquoi tu es venu ! « — Évanouis-toi, [morte] qui viens dans les ténèbres, qui entres en « tapinois, dont le nez est en arrière et la face obverse, [évanouis-toi] « frustrée de ce pourquoi tu es venue ! Que si tu es venue pour flairer « [*i. e.* baiser] cet enfant, je ne te permets pas de le flairer. Que si tu « es venue pour apaiser les cris [litt. pour le silence], je ne te permets « pas d'apaiser ses cris ! Que si tu es venue, pour le fauder, je ne « permets pas qu'il soit faudé ! Que si tu viens pour le prendre, je ne « permets pas que tu me le prennes. Je lui ai fait des charmes contre « toi avec de la laitue (OUB *T.* P, ÔB *M.* PI, *lactuca*) qui point, avec « des aulx qui te font mal, avec du miel doux aux hommes, répu- « gnant aux morts, avec des épines du mormyre, avec une tresse de « filasse, avec l'arête dorsale d'un *latus*. » Il est curieux de voir combien la superstition des mères ou des nourrices égyptiennes est identique à celle des mères et des nourrices européennes de nos jours. La paysanne bretonne ou picarde craint comme l'Égyptienne antique le lutin ou le revenant qui viennent sucer l'âme de l'enfant dans un baiser, ou qui le bercent lorsqu'il crie la nuit et l'endorment d'un sommeil d'où il ne se réveillera plus, ou le faudent de telle façon qu'il en soit tout meurtri sans que pourtant on voit sur son corps la trace des meurtrissures, ou qui l'enlèvent pour le garder avec eux ou pour le dévorer. On défendait le nourrisson par des charmes faciles à se procurer, feuille de laitue, gousse d'ail, miel, arêtes et piquants de poissons, corde ou tresse de filasse. Toute incantation exige comme sceau ou comme instrument durable une amulette dont la nature varie, ou un collier de perles enfilées qu'on passe au cou de l'enfant : le collier d'ambre de nos bébés est probablement le terme auquel ont abouti les colliers magiques qu'on attachait au cou des bébés égyptiens et de tous les bébés dans le monde antique.

La seconde partie de l'ouvrage, qui est d'un scribe différent, contient la manière de préparer les charmes qui protègeront l'enfant pendant la grossesse et aussitôt après la naissance. Ils sont d'un usage moins restreint que les précédents, mais ils procèdent des mêmes idées. Voici par exemple un chapitre de [fabriquer] un *lien* pour un enfant. « O petit oiseau, as-tu chanté dans le nid ? Es-tu brûlant dans « les cépées ? Ta mère n'est pas avec toi ; tu n'as pas de sœur pour « t'éventer, pas de nourrice pour te faire des charmes ! Qu'on m'ap- « porte des perles longues d'or, des perles d'améthyste, un chaton de « bague en pierre sur lequel sont gravés un crocodile et une main « pour repousser et pour détruire celle qui se plaît à brûler les mem- « bres [de l'enfant], pour repousser cet ennemi ou cette ennemie « infernale. Évanouis-toi, [ennemi, devant] ce charme. — Dire cette « formule sur des perles longues d'or, sur des perles rondes d'amé- « thyste, sur un chaton avec crocodile et main, noués sur un brin de « fil charmé, et mis au cou de l'enfant. » L'écrivain, qui avait sans doute expérimenté la recette, a mis en note à la fin *bon*. Il avait sans doute expérimenté la recette et elle avait réussi à écarter la fièvre de l'enfant. Comme il arrive souvent, à force de répéter ces grimoires, on en perdait le sens de vue et on finissait par ne plus avoir que des enfilades de mots à peu près incompréhensibles. C'est le cas d'une formulette qui devait être fort usitée, puisqu'on devait la répéter matin et soir au lever et au coucher du soleil, afin de chasser les revenants dangereux. Elle figure quatre fois dans notre manuscrit, et c'est heureux car chaque version en est si altérée que nous aurions éprouvé de la peine à en rétablir le sens partout, si elle avait été isolée. « Formule à déclamer sur l'enfant, le matin — Tu te lèves, o Shou, tu « te lèves, o Râ ! Que si tu vois le mort venant contre [l'enfant] un « tel, né d'une telle, ou la morte,— la femme qui nuit où elle se trouve, « — méditant quelque [mauvais] dessein, que celle-ci ne prenne l'en- « fant dans ses bras ! « Il m'a sauvé, mon maître Râ ! » [dit alors] une « telle, je ne te donne pas [mon enfant], je ne donne pas mon [cher] « fardeau au voleur ou à la voleuse ; [mais] la main [qui est gravée « sur] le chaton de sa bague (litt. ma main sur toi du chaton) est un « charme pour toi, et vois, moi je te garde ! — Dire cette formule sur « un chaton où est gravée une main et qu'on a charmé ; le nouer de « sept nœuds, un le matin, puis un autre le soir, jusqu'à ce qu'on ait « fait les sept nœuds. »

L'intérêt que présente ce document n'est pas confiné, on le voit, aux seuls égyptologues : les savants qui s'occupent des superstitions populaires de tous les temps et de tous les pays y trouveront leur compte. Ils doivent donc remercier M. Erman de nous l'avoir fait connaître et sous une forme si claire qu'ils pourront l'utiliser en toute sécurité.

G. Maspero.

J. H. Breasted, **a New Chapter in the Life of Thoutmose III** (forme le fascic. 2 du t. II des *Untersuchungen zur Geschichte und Alterthumskunde Ægyptens* de Sethe), Leipzig, Hinrichs, 1900, in-4°, 31 pp.

M. Breasted a eu le mérite de rappeler l'attention des savants sur une inscription de Karnak, jadis publiée par Mariette, E. de Rougé et Brugsch, et qui a trait à l'avènement de Thoutmôsis III. Il l'a rétablie, autant que faire se peut dans l'état de mutilation du texte, il l'a traduite, commentée, et il en a déduit les conclusions historiques suivantes. Thoutmôsis III, fils d'une certaine Isis qui n'appartenait pas à la famille royale, n'avait aucun droit direct sur la couronne : il fut destiné au sacerdoce dès sa jeunessse et devint prophète au temple d'Amon à Karnak. *C'est alors qu'il épousa l'héritière réelle du trône Hatshepsouîtou*, dont le père Thoutmôsis Ier ne régnait qu'en vertu de son mariage avec la princesse Ahmasi, fille d'Aménôthès Ier et de Ahhotpou. *Peu après son mariage la mère de celle-ci, la reine Ahmasi, mourut, et par suite, Thoutmôsis III se trouva avoir des droits au trône, supérieurs à ceux de Thoutmôsis Ier du chef de sa femme. Il capta la faveur du sacerdoce d'Amon, et il obtint l'appui de celui-ci pour un coup de théâtre, sans analogue dans l'histoire d'Égypte : à propos d'une fête du dieu, ils firent les préparatifs de son installation, le posèrent dans une des salles du temple sur le parcours de la procession, puis, quand Thoutmôsis Ier qui ne se doutait de rien parut, le dieu rendit un oracle qui proclamait roi contre lui le jeune Thoutmôsis III. Thoutmôsis Ier, pris au dépourvu, dut abandonner la partie, et le règne de Thoutmôsis III commença.* A l'exemple de M. Breasted, j'ai mis en italiques tout ce qui, dans le récit qu'il fait de ces événements, me paraît être la part de l'imagination et ne pas sortir nécessairement des données du texte égyptien.

Il est toujours délicat d'utiliser des documents aussi endommagés que l'est l'inscription de Karnak : on a trop de tendance a mettre dans les lacunes des faits importants, dont il n'est point question dans les parties conservées du texte. Ici, M. Breasted, convaincu par avance de la justesse des théories de M. Sethe sur la succession des trois premiers Thoutmôsis, n'a pas eu de peine à en retrouver la confirmation dans le récit incomplet et fort obscur des événements racontés par l'inscription. Il a de plus été surpris par l'indication de certaines idées et par l'application de certaines coutumes antiques dont l'étrangeté est souvent une cause d'erreur pour les modernes : il a pris pour un coup de théâtre sans analogue, dans l'histoire d'Égypte, ce qui n'était fort probablement qu'une des formalités usuelles à l'avènement des souverains. Les faits mentionnés dans l'inscription sont simplement ceux-ci. Thoutmôsis III, comme beaucoup de princes royaux qui ne paraissaient pas appelés à régner comme Khâmoisît au temps

de Ramsès II, par exemple, fut destiné au sacerdoce et mis dans le temple d'Amon, probablement avec l'intention d'avoir un prince de sang royal à la tête du clergé le plus puissant de l'Égypte. Il était là depuis son enfance, lorsqu'un jour de fête, au moment où un souverain dont le nom est perdu, parcourait processionnellement le temple, il fut posté sur le chemin de la procession et, au moment où la pompe défila devant lui, désigné par la statue du dieu lui-même pour être sacré roi, ce qui fut fait promptement : l'inscription ne dit rien qui nous autorise à croire ou que le Pharaon régnant ignorât les intentions du dieu, ou qu'il fut obligé de céder la place au Pharaon nouveau. On voit, par ce résumé du texte, ce que l'interprétation de M. B. a ajouté au simple récit des faits.

Si maintenant, en essayant de faire entrer les détails que l'inscription fournit dans le cadre des événements connus de l'époque, je veux tirer des conclusions à mon tour, je ne vois rien qui justifie l'hypothèse du coup d'état supposé par M. Breasted. Aucune expression du texte ne permet de soupçonner qu'il y ait eu un complot heureux dans le temple, quelque chose comme la tragédie d'Athalie à Jérusalem, mais l'allure même du morceau où l'on rencontre la phraséologie ordinaire à l'époque montre qu'il s'agit d'une scène convenue et réglée par l'étiquette ordinaire. La succession au trône était enveloppée à Thèbes de conceptions et d'un appareil que nous commençons à peine à soupçonner par quelques endroits : il était convenu, par exemple, qu'au moins dans de certains cas, l'héritier légitime de la couronne, prince ou princesse, était le produit d'une théogamie et qu'Amon descendait du ciel pour venir l'engendrer dans le sein de la reine. C'était là une fiction admise de tous et qui ne surprenait personne chez les anciens, mais quelle peine avons-nous eue à la réaliser lorsque nous avons commencé à expliquer les documents hiéroglyphiques ! Il est certain aussi, par des exemples comme celui des Pharaons Harmhabi et Thoutmôsis IV, probablement aussi Ramsès III, que, dans d'autres cas encore mal définis, vraisemblablement quand le personnage avait une mère étrangère ou alliée de loin à la famille solaire, le dieu Amon ou un autre intervenait lui-même et désignait l'héritier du pouvoir. On en a la preuve directe pour le royaume d'Éthiopie, où la *Stèle de l'Intronisation* nous donne le cérémonial suivi, le défilé des *frères royaux* devant la statue du dieu et la façon dont cette statue *saisit* celui des *frères royaux* qui doit être roi : on sait que le royaume d'Éthiopie est la continuation du royaume thébain, au moins en ce qui concerne les mœurs et la religion, et une coutume de ce genre à Napata dérive presque nécessairement d'une ancienne coutume de Thèbes au moins pour l'ensemble. Chose curieuse, la tradition classique avait gardé le souvenir de cette élection du Pharaon de Thèbes, et j'ai eu occasion, il y a vingt cinq ans déjà, de citer le récit que Synésius fait, dans son *Égyptien*, de l'élection d'Osiris comme roi d'Égypte à

Thèbes : l'évêque cyrénéen a certainement puisé le récit qu'il fait dans quelque bon auteur de l'époque des Ptolémées. En résumé, il me paraît que l'inscription de Karnak nous offre le tableau d'un fait d'usage courant, l'élection d'un Pharaon par le dieu, non pas à l'insu du Pharaon régnant, mais avec sa connivence : c'est l'association au trône de Thoutmôsis III, par le souverain qui le précéda au pouvoir et qui, n'ayant pas d'héritier entièrement légitime, eut recours au procédé employé lorsqu'il n'y avait que des princes du sang à droits incomplets ou douteux.

Et maintenant qui est ce Pharaon ? Pour M. Breasted, qui croit aux théories de M. Sethe, c'est Thoutmôsis Ier, pour ceux qui, comme Naville et comme moi, s'en réfèrent au témoignage immédiat des monuments, ce n'est pas Thoutmôsis Ier, c'est Thoutmôsis II ou bien la reine Hatshepsoùitou, mais plus probablement Thoutmôsis II. C'est là un point sur lequel j'aurai l'occasion de revenir longuement par ailleurs. Pour le moment, après avoir démontré ce qui me paraît être le côté faible du mémoire de M. Breasted, je me bornerai à faire ressortir les qualités brillantes d'égyptologue dont il a donné la preuve, et à souhaiter qu'il s'émancipe promptement de ce qu'il peut y avoir d'outré dans l'enseignement des maîtres éminents dont il a été l'élève à Berlin.

G. Maspero.

Handbuch der Griechischen Etymologie, von Leo Meyer. IV : σ, ν, μ, ρ, λ. — Leipzig, Hirzel, 1902. In-8, 608 pp. Prix : 14 mk.

Ce volume termine le considérable ouvrage de M. L. Meyer. Du moins je le suppose ; car l'éditeur ne nous en informe pas, et il ne nous dit pas non plus, — ce que je lui demandais il y a longtemps déjà [1], — s'il se propose d'y adjoindre un index alphabétique, que rendrait bien nécessaire l'ordre fantaisiste où y sont rangées les têtes d'articles. En somme, il est évident que le manuscrit tout entier était livré à l'impression, *ne varietur*, avant la publication du tome Ier, et que toutes les limes de la critique devaient s'émousser sur ce rocher de bronze. Des défauts et des mérites généraux de l'œuvre, je n'ai dès lors plus rien à dire, et je dois me borner, dans le détail, à un triage discret.

P. 2-3, σῆν « cribler » : M. L. M. aurait pu apprendre par le Dictionnaire de M. Prellwitz que l'initiale n'est ni *ky* ni *ty*, mais bien *tw*. — P. 41, σήμερον : puisque l'att. a τήμερον, il est difficile de croire que l'initiale ait été *ty*, et l'allemand * *hiu tagu* indique nettement un groupe *ky*. — P. 103, σκόλαξ : j'ai indiqué dans mon *Lexique Breton* les références celtiques, — P. 116, σπένδω : on s'étonne d'avoir lu tout

1. *Revue critique*, LII (1901), p. 42.

l'article sans trouver mention de *spondēre*. — P. 119, σπολάς : a tout l'air de dépendre de στέλλω, et dans ce cas n'aurait rien de commun avec *spolia*, qui au surplus pourrait être un emprunt. — P. 137, στέαρ : la longue de στέατος indique à n'en pas douter un ancien * στῆαρ, et le rapprochement avec rac. *sthā* est une pure plaisanterie : cf. σταῖς, irl. *tais* et br. *tôaz* « pâte ». — P. 145, στέργω : il est inimaginable de donner ce mot pour isolé, alors que toutes les langues celtiques le possèdent; cf. irl. *serc* « amour ». — P. 195, σχίειν : où lit-on pareille forme? — P. 206, σφάζω appellerait du moins le rapprochement de φάσγανον. — P. 216, σφίγξ est sûrement grec, puisqu'il n'est pas égyptien, et que ce sont les Grecs qui ont infligé ce singulier nom aux statues colossales d'Égypte. — P. 221, σμάραγδος : emprunt certain; il n'en coûtait pas une ligne de plus de citer sk. *marakata*. — P. 233, νέος : « ungewisser Herkunft »; ce n'est pourtant pas une aveugle témérité que de le rattacher au radical *nu-* « maintenant », sk. *nûnám* (et cf. *nû-tana* « nouveau »), gr. νῦν, lat. *nunc*, all. *nun*, etc. — P. 241 : me croira-t-on, si je dis que M. L. M. explique l'all. *uns* par chute de la voyelle dans un mot comme sk. *nas* ou lat. *nôs*, après quoi l'*u* s'y est préfixé en qualité de voyelle euphonique? — P. 248, νέκταρ : c'est peine perdue que de détacher un suffixe -ταρ dans cet emprunt sémitique reconnu de longue date. — P. 269, νῆσος : le celtique et le latin indiquent tout autre chose qu'une dérivation de νάειν [1]. — P. 299, μήκετι : faut-il se torturer l'esprit pour comprendre que le k de ce mot est sorti de οὐκέτι? quant à celui-ci, il est étymologique [2]. — P. 310, μέταλλον : emprunt sémitique [3]. — P. 361, μοῦσα : la séduisante dérivation de * μοντ- = lat. *mont-*, « nymphe des montagnes » (le Parnasse et l'Hélicon), proposée par M. Wackernagel, méritait mieux qu'un dédaigneux silence. — P. 376, μῶνυξ : l'auteur, qui pourtant doit connaître l'équation μία = * σμ-ια, ne souffle mot de la restitution parallèle * σμ-ωνυχ-. — P. 381 : μνᾶσθαι « rechercher une femme » n'est pas le même mot que μνᾶσθαι « se souvenir »; cf. βάνα et sk. *gnâ* « femme », soit donc * βνα- devenu * μνα-. — P. 414 : M. L. M. juge « insolite » l'accentuation de μυρίοι, πλησίος, ἀντίος; or, ces trois mots sont précisément les étais les plus solides de la loi suivant laquelle un oxyton dactylique devient paroxyton. — P. 426, μέλαθρον : le quasi-doublet dialectal κμέλεθρον est cité, mais rien de plus, rien absolument du got. *himil* « ciel », qui sûrement a dû commencer par signifier « plafond ». — P. 461 : ce n'est pas tant la consonne que la voyelle qui s'oppose au rapprochement de ῥίπτω et got. *wairpan* « jeter »; car enfin le π peut provenir de quelque accident d'assimilation; et même sans cela il n'est loi de Grimm qui tienne contre la synonymie de ῥέπειν et *werfen*. — P. 499, λέων : n'est

1. V. Henry, *Dict. Br.*, s. v. *énez*.
2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 379.
3. *Revue critique*, LI (1901), p. 65.

pas « vermuthlich », mais visiblement, un emprunt « ungriechisch », mais, en précisant, sémitique; hebr. *lbî'*, etc. — P. 525 : lat. *lepidus* ne se rattache en tout cas que de bien loin à λέπειν « peler », puisqu'il est à *lepor* comme *calidus* à *calor*. — P. 541, λίτρα : il est à peu près certain que ce mot sicilien est emprunté à l'italique et nous atteste la prononciation anté-latine * *lithrâ* devenue lat. *libra*. — P. 553, λαβ- : en présence du parfait εἴληφα, c'est vraiment trop de scrupule phonétique que d'omettre le sk. *rábhatê labhatê*. — P. 596-598, le contraste de vocalisme et d'accentuation unit étroitement λιμήν à λείμων, et l'on n'en saurait, ce semble, séparer λίμνη.

M. L. Meyer a cru servir la science et, dans un sens, il l'a incontestablement servie, moins encore en lui fournissant un répertoire d'une prodigieuse richesse, qu'en lui rappelant les progrès qu'elle a accomplis depuis trente ans et qu'il méconnaît.

V. Henry.

Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors, III. Helsingfors, Wentzel Hagelstam [1902], un vol. in-12, de 576 pages.

On s'occupe beaucoup d'études romanes et germaniques en Finlande. Le présent volume en est la preuve, et il donne aussi en appendice une *Liste des travaux sur les langues et littératures modernes, publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande de 1897 à 1901* : cette liste ne comprend pas moins de cent trente numéros, ce qui forme un ensemble respectable pour une période de quatre années. Quant au tome III de la Société néo-philologique de Helsingfors, il se compose de huit mémoires, tous intéressants, bien faits, et portant sur des sujets variés.

M. U. Lindelöf s'occupe d'abord du manuscrit *Junius 27* de la Bodléienne d'Oxford (p. 1-73) ; ce manuscrit, qui remonte au xe siècle, et qui a été plus tard entre les mains d'Isaac Vossius, contient d'importantes gloses anglo-saxonnes sur les Psaumes. Ce sont ces gloses que publie M. L., en les faisant suivre d'un commentaire linguistique.— M. Hugo Palander traite ensuite de l'influence du français sur la langue allemande pendant le xiie siècle (p. 75-204). C'est un sujet qui, ces derniers temps, avait été déjà plusieurs fois abordé soit en Allemagne, soit en France. M. P. l'a conçu d'une façon sévère, mais très précise : il a été sobre de considérations générales (elles avaient été présentées par ses devanciers), mais en revanche il a dressé des statistiques à peu près définitives, semble-t-il, et auxquelles il faudra désormais se reporter. Une première liste comprend l'ensemble des trois cents mots français qui avaient pénétré à cette époque en allemand ; d'autres viennent ensuite, qui répartissent la matière en tenant compte des régions, des dialectes, des différents auteurs. On y voit, par

exemple, que dans son seul *Iwein* Hartmann von Aue n'a pas employé moins de cinquante mots français; Heinrich von Veldeke en a employé jusqu'à soixante-quinze dans son *Eneide* : toutes ces constatations ont leur prix. — M. U. Lindelöf, avant de se vouer aux études germaniques, avait collationné jadis le texte des chansons attribuées à Gautier d'Épinal : il en donne ici une édition critique (p. 205-320), avec l'aide de M. A. Wallensköld qui a déjà publié celles de Conon de Béthune. Quoique dépourvue d'introduction historique, la présente édition est fort complète, elle fournit sur la classification des manuscrits, sur la langue et la versification des chansons, tous les renseignements désirables : en somme, sur 23 pièces, 15 peuvent être vraisemblablement attribuées à Gautier d'Épinal, 8 restent d'origine incertaine. Cette poésie courtoise du début du XIII[e] siècle est un peu grêle, mais elle ne manque pas cependant d'un certain charme. — Dans ses remarques *A propos de Victor Hugo* (p. 321-342), M. J. Poirot démontre pièces en mains que notre grand poète : 1° a imité dans quelques passages de *Han d'Islande* Schiller et Joseph de Maistre; 2° qu'il s'est imité lui-même en peignant le Nemrod de la *Fin de Satan.* Suit une description très minutieuse du manuscrit des *Voix Intérieures*, et des variantes qu'on peut y glaner. — Quant au *Conte de l'Ile-poisson* de M. J. Runeberg (p. 343-395), c'est un travail fait jadis pour la conférence de M. Gaston Paris à l'École des Hautes Études : nous y trouvons un bon spécimen de la méthode chère aux folkloristes, celle qui consiste à poursuivre un épisode donné à travers tous les siècles et toutes les civilisations, à en dessiner une sorte de schéma idéal par l'élimination de tous les traits accessoires. Ici nous partons du *Zend Avesta* pour aboutir au *Saint-Brendan*, en passant par les *Mille et une Nuits* et le *Physiologus* : je ne dis pas que tout cela soit toujours absolument certain, mais c'est à coup sûr fort ingénieux, un peu kaléidoscopique. — M. T. E. Karsten nous offre ensuite (p. 396-442) une contribution à l'étymologie germanique. Les mots étudiés sont : all. mod. *drohen*, *sehnen*; mha. *stunz*; got. *wis*; ags. *dwaescan*. — Puis voici de nouveau un texte français du moyen âge : c'est une *Vie de Saint Quentin* (p. 443-526), en vers alexandrins, formant 189 quatrains dont chacun a une rime unique. M. Werner Söderhjelm a découvert ce poème perdu dans le ms. fr. 23117 de la Bibliothèque Nationale : il le publie pour la première fois, et par une étude attentive des formes et des rimes arrive à établir qu'il a dû être composé vers 1300 par un Picard. Ajoutons que l'œuvre n'a qu'une valeur littéraire plutôt faible : les vers en sont prosaïques et parfois même insipides. Mais c'est toujours un texte.

Le présent volume se termine enfin par un mémoire de M. J. Poirot sur *Deux questions de Phonétique française* (p. 527-568), et j'aimerais à y insister, si je ne craignais d'allonger outre mesure ce compte rendu. Même en laissant de côté la première question (relative aux

explosives labiales), je dois dire un mot au moins de la seconde qui est une *Contribution à l'étude de l'e muet* (p. 540 et ss.). Les pages qu'a écrites M. P. sur ce sujet sont vraiment fort curieuses, elles sont neuves, et si l'auteur, comme il le dit modestement, doit son point de départ à une observation de M. Sievers, l'éminent phonéticien allemand, il n'en a pas moins le mérite d'avoir transformé les données d'un problème depuis si longtemps débattu. Evidemment, en ce qui concerne la nature de ce mystérieux *e* muet et de son rôle dans la prononciation normale du français actuel, on n'en était plus tout à fait au fameux mot de Rivarol, y constatant « le dernier écho de la vibration sonore d'un corps » : cette ingénieuse définition est très littéraire, mais elle l'est trop, et résulte d'une impression imparfaitement soumise à l'analyse. On était assez généralement d'accord pour reconnaître que l'*e*, tout en ne se faisant plus entendre, avait pour résultat d'allonger la voyelle contiguë. M. P. le prouve en se servant de la méthode de mensuration de Rousselot : tandis que la voyelle finale de *chanté*, par exemple, se prononce en un dixième et demi de seconde, celle de *chantée* en demandera deux dixièmes et demi, etc. Mais il y a plus : ces voyelles n'ont pas non plus la même qualité, l'une étant tendue, tandis que l'autre est relâchée ; et enfin la distinction capitale qui existe entre elles, c'est une distinction de tonalité. Prononcez deux phrases comme *mon ami Monsieur X.*, et d'autre part, *mon amie Madame X.*, vous avez dans le premier cas une voyelle *i* émise sur une note bien plus élevée que dans le second. L'observation est parfaitement exacte, chacun peut la vérifier journellement. Est-ce tout ? Non, car cela doit s'étendre aux cas où la voyelle, au lieu d'être contiguë à l'*e* muet en est séparé par une consonne, et l'*a* de *balle* n'a pas lui non plus la même tonalité que celui de *bal*. Ces nuances sont très délicates, je l'accorde, un peu fugitives et peut-être en train de disparaître : cependant elles existent encore. De ces prémisses M. P. tire déjà des conclusions sur les changements de tonalité qui correspondent à l'expression de certains sentiments ; sur les véritables différences qu'il y a entre la prononciation française du Midi et celle du Nord ; enfin sur l'intonation qui distingue quelques formes grammaticales. Entre parenthèses, il ferait bien, à propos de ces dernières, de ne point chercher à établir une différence entre *il aima* et *qu'il aimât* (p. 557) : ce sont là deux formes également périmées, qui n'existent plus dans le français parlé, et pour lesquelles on ne peut aboutir par conséquent qu'à des observations artificielles. D'ailleurs toute cette dernière partie du mémoire indique et soulève de nombreuses questions, sans avoir la prétention de les vider : mais M. Poirot nous dit qu'il les reprendra et tâchera de leur donner tout le développement qu'elles comportent. On doit souhaiter qu'il tienne sa promesse le plus tôt possible, car il y a bien de la sagacité dans ce premier essai,

et je ne sais pas si depuis l'ouvrage de Pierson on avait rien écrit d'aussi suggestif sur l'élément musical du langage.

E. BOURCIEZ.

A. ROUSSEL. **Un évêque assermenté (1790-1802)** ; Le Coz évêque d'Ille-et-Vilaine, métropolitain du Nord-Ouest. Un vol. in-8° de VII-565 p. Paris, Lethielleux (sans date).

Correspondance de Le Coz évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine, publiée pour la Société d'Histoire contemporaine par le P. Roussel, de l'Oratoire. Un vol. in-8° de XIV-429 p., Paris, Picard, 1901.

On peut juger par le seul titre de ces deux ouvrages du progrès qu'ont fait dans ces dernières années les études historiques relatives à la période révolutionnaire. L'évêque assermenté dont la vie sacerdotale est racontée aujourd'hui par le P. Roussel, prêtre de l'Oratoire et ultramontain déterminé, n'était pas le premier venu. Évêque métropolitain du Nord-Ouest c'est-à-dire archevêque de Rennes, il présida successivement les deux conciles de 1797 et de 1801, et le Concordat le *transféra*, sans consécration nouvelle, sans pénitence et sans rétractation, de l'évêché de Rennes à l'archevêché de Besançon. Et pourtant le P. R. déclare dans son avant-propos qu'il veut parler de lui avec « indifférence », sans se constituer « son ami ou son ennemi, son panégyriste ou son détracteur ». Au lieu de lui appliquer comme le faisaient ses devanciers, les épithètes de loup, d'intrus, de jureur, voire même de gredin, le nouvel historien veut bien considérer comme un honnête homme ce coryphée du clergé constitutionnel. C'est en cela surtout que ce livre me paraît intéressant, car il se distingue des histoires si passionnées et si injustes des Crétineau-Joly, des Ludovic Sciout, et de quelques autres encore. Il faut en savoir gré au P. R., mais lui a-t-il été possible d'écrire une telle histoire sans prévention et sans parti pris ? Des études de ce genre peuvent-elles être entreprises par des ecclésiastiques adversaires déclarés des doctrines de l'ancienne église gallicane ? L'adhésion qu'ils donnent *a priori* aux anathèmes de Pie VI ne les empêche-t-elle pas de juger les hommes et les choses avec cette impartialité sans laquelle, dit le P. R. lui-même, « la plume de l'écrivain se déconsidère, quand elle ne va pas jusqu'à se déshonorer ? » Telles sont les questions que le lecteur doit commencer par se poser, et dès lors il ne demandera aux ouvrages de cette nature que des faits, des matériaux pouvant servir aux historiens futurs. Le livre du P. R. me paraît appelé à rendre ce genre de services ; il est bon à consulter, avec précaution, mais il est loin d'être définitif, et il n'empêchera pas un nouveau biographe de tenter une étude plus vraiment impartiale et plus complète.

Malgré son étendue, l'ouvrage du P. R. me paraît offrir de nombreuses lacunes. Ainsi je n'y vois pas ce qu'on y cherchera certaine-

ment, des indications précises sur l'état du diocèse de Rennes de 1791 à 1794, et sur le rôle politico-religieux de Le Coz, président des deux conciles de 1797 et de 1801, si intéressants pour l'histoire religieuse de la Révolution. Les statistiques font défaut, alors que les chiffres ont une si grande importance en ces matières, et qu'il y a intérêt à connaître le nombre approximatif des assermentés et celui des réfractaires aux différentes époques, en 1791, en 1795, en 1801. Je ne trouve même pas chez le P. R. une bibliographie complète des nombreuses publications de Le Coz, un évêque qui imprimait très volontiers.

Ce qui me paraît plus regrettable, car cela dénote chez le nouvel historien un manque absolu d'impartialité, c'est le ton léger, presque folâtre, de certaines pages destinées à faire connaître ce que nous appelons, nous autres profanes, les crimes, les atrocités des chouans. Il y a, p. 308, quelques lignes bien malheureuses sur les mobiles bretons de 1871 dont les balles « se plaisaient à perforer la poitrine et plus souvent le dos des communards ; » et j'ai peine à comprendre qu'un historien « indifférent » se résigne à parler des chouans, « ces implacables justiciers de Dieu » comme le P. R. l'a fait p. 242. Il raconte gaîment que ces brigands allaient la nuit chez les curés constitutionnels accusés ou simplement soupçonnés de délation, et qu'ils les priaient de venir en toute hâte assister quelque mourant. « Le pauvre *jureur*, sans défiance et tout heureux de voir que *ses* paroissiens recouraient enfin à son ministère, se levait et suivait ses guides. Après avoir passé le bourg, dans le coin du premier champ venu, ceux-ci déclaraient au malheureux que le moribond c'était lui-même, et qu'il se dépêchât de réciter son acte de contrition, car il n'avait plus qu'un instant à vivre ; puis, ramassant leurs fusils cachés dans la haie voisine, ils le fusillaient sans écouter ses plaintes, ni se laisser attendrir par ses lamentations...... » L'assassinat de l'évêque Audrein, ou plutôt « l'exécution du pauvre Audrein après un jugement sans doute un peu sommaire » (p. 407) est raconté sur ce même ton qui fait peine au lecteur ; et si je crois devoir citer ces exemples, c'est pour montrer qu'avec les meilleures intentions du monde les hommes les plus doux se laissent entraîner quand ils sont engagés dans les querelles de parti. Aux yeux du P. R. Le Coz est assurément un honnête homme, mais c'est un naïf, peut-être un niais que le gallicanisme a engagé dans une voie mauvaise, et qui a fait cause commune avec de bien vilaines gens.

Ce n'est pas ainsi que doit être traitée l'histoire religieuse de la Révolution, et les ecclésiastiques qui l'étudient devraient tâcher de n'être pas plus papistes que le pape. Ils devraient savoir que Pie VII avait déclaré, étant évêque d'Imola, que s'il avait été français, il aurait accepté la Constitution civile du clergé. Ils devraient se rappeler surtout que douze prélats constitutionnels ont été, comme je le disais en commençant, transférés par le pape à de nouveaux sièges, et quels sièges ? Versailles, Strasbourg, Besançon, Toulouse, ce qui suffirait

à laver de tout crime le haut clergé constitutionnel. Chez quelques-uns de ses membres, chez Le Coz en particulier, les vertus sacerdotales étaient jointes au patriotisme le plus ardent, et c'est ce que le P. R. ne me paraît pas avoir assez mis en lumière.

Cependant il a fait une œuvre utile, et surtout il a donné un bon exemple. Quand nous aurons une douzaine de monographies semblables, on sera bien près de connaître la vérité sur l'histoire religieuse de la Révolution française.

— La Correspondance de Le Coz comprend environ cent quatre-vingt lettres écrites par ce prélat entre les années 1790 et 1802 ; elle est intéressante et instructive. Elle a été publiée par les soins de la Société d'histoire contemporaine, et c'est M. Boulay de la Meurthe qui en a été le commissaire responsable. Aussi le commentaire historique est-il complet, sobre, impartial. Je n'y vois guère à relever qu'une erreur, et elle est bien peu importante : On y lit, p. 65, note 2, que Gobel déposa sa croix et sa calotte sur le bureau de l'assemblée ; c'est une erreur absolue, car il s'agit de la Législative, et non de la Convention où Gobel abdiqua en novembre 1793. C'est probablement de Torné qu'il est question dans la lettre de Le Coz.

A. Gazier.

Annales de l'Institut international de sociologie, publiées sous la direction de René Worms. T. VIII : Le matérialisme historique ou économique (travaux des années 1900 et 1901), 1 vol. in-8°, 1-338 pp. Giard et Brière, éd. 1902.

Il semble qu'en sociologie les systèmes dépendent beaucoup de l'ordre de métaphores qu'on emploie pour définir et expliquer les phénomènes sociaux. Prise dans l'ordre architectural l'image de la société aboutit facilement à l'idée d'un édifice avec base, infrastructure et superstructure. Comparée à un fruit elle se présente à l'esprit comme ayant un noyau, un contenu, une enveloppe, etc. ; — et ce sont les deux images qui ont été employées concurremment et non sans beaucoup de discussions sur les détails, par les auteurs ou les partisans de la théorie du matérialisme historique ou économique. C'est une théorie forcément simpliste. Si on avait recouru à une comparaison avec un arbre et sa souche, on serait arrivé à l'idée de racines puisant dans des couches différentes les sucs nécessaires à assurer la croissance et le développement du végétal entier, qui par là même aurait eu pour sources des éléments de nature diverse : et par une métaphore de ce genre on se serait rapproché davantage de la réalité d'une organisation sociale nécessairement complexe.

Le plus sûr serait de renoncer à toute métaphore — (on sait combien l'*organicisme* a été à juste titre battu en brèche) — et de rechercher simplement par une étude purement historique et analytique

l'ordre et la succession des phénomènes sociaux ; mais ce serait renoncer à cette apparence d'unité et de synthèse qui est si séduisante en matière sociologique. Ce serait renoncer du même coup à cet enchaînement logique d'aspect rigoureux qui d'une conclusion sociologique aboutit à une conclusion socialiste, et veut imposer celle-ci au nom d'une dialectique impérieuse. Au fond c'est ce passage qu'ont prétendu effectuer, en partant d'Adam Smith et des physiocrates, K. Marx et ceux qui lui ont emprunté sa doctrine du matérialisme économique. A Smith avait fait une observation (plus ou moins exacte) de l'état social qui a précédé l'organisation capitaliste. Marx reprenant sa conclusion, l'étendant au moyen de la dialectique hégélienne, la projette en quelque sorte dans l'avenir, en prouvant que l'état capitalistique renferme les germes de sa propre destruction, et doit par conséquent, grâce au prolétariat constitué en parti d'action, revenir au communisme. Le matérialisme économique n'est plus dans ses mains une méthode désintéressée d'étude sociale, mais une chaîne hors de laquelle il n'est plus permis de sortir et qui d'anneau en anneau, par un engrenage fatal, conduit forcément la société à un avenir prévu et démontré. On conçoit dès lors de quelle importance le matérialisme historique est pour les écrivains à tendances collectivistes. « C'est par ces deux grandes découvertes, a écrit Engels, la conception matérialiste de l'histoire et la découverte du secret de la production capitaliste au moyen de la plus-value, que le socialisme est devenu une science. »

Laissant de côté cette seconde théorie dont l'inanité a été plus d'une fois démontrée et qui remonte à une mauvaise théorie de la valeur, l'*Institut international de sociologie* a cru devoir consacrer son congrès de 1900 à la question du matérialisme historique. Pendant trois séances et demie le congrès a discuté cette question ; après le congrès, plusieurs membres absents ou silencieux ont envoyé leur opinion écrite : de cette double source est né le volume de comptes rendus qui nous est aujourd'hui présenté et qui ne manque pas d'intérêt, bien qu'il y ait forcément un certain désordre, beaucoup de répétitions et aussi de malentendus dans un recueil de ce genre. Le désordre vient de l'absence de définitions préalables précises. M. de Kellès-Krauz qui avait été chargé du rapport initial a tenté cependant de louables efforts pour préciser le sujet : mais il ne l'a pas fait sous une forme très accessible. On peut en juger par la phrase suivante, qui en même temps indiquera combien est conjectural et contestable le point de départ de toute la doctrine : « Le mode de production détermine toute la vie sociale, parce que à l'origine toute l'activité individuelle et volontaire des hommes dans la société, sans en excepter les manifestations comprises sous les termes « art » « philosophie » et « religion » primitifs, a pour unique but et objet la conservation de la vie et la satisfaction des besoins essentiels, et que plus tard lorsque

apparaissent se diversifiant et se compliquant, l'un après l'autre, d'innombrables et toujours nouveaux besoins matériels et spirituels, d'une part (condition négative) chacun d'eux ne peut naître qu'au moment où la richesse matérielle de la société le permet, d'autre part (détermination positive et beaucoup plus importante) chacun de ces besoins ne peut être satisfait (et on peut considérer comme certain que la manière de satisfaire, ou de pouvoir, ou de ne pas pouvoir satisfaire un besoin, détermine sa qualité même), chacun de ces besoins ne peut être satisfait que par les moyens mis à la disposition des hommes par le mode de production et de telle manière que la satisfaction des besoins matériels essentiels, du moins des besoins de ceux qui comptent dans chaque société donnée, n'en souffre aucun dommage appréciable, si indirect fût-il, mais qu'au contraire dans la plupart des cas, dans tous les cas importants, elle en soit favorisée. » Et pour éclaircir sa pensée, M. de Kellès-Krauz use de l'image architecturale : « On peut se représenter la société comme un bâtiment à plusieurs étages se supportant respectivement... Chacune des couches de la vie sociale est *basique* vis-à-vis de l'ordre des phénomènes *formel* qui lui est superposé : on peut développer tous les phénomènes sociaux en une série suivant *leur ordre de formalité* (secondaire, tertiaire, etc.) vis-à-vis de l'outillage productif social. Cette série a été diversement construite par Engels, de Greef, Labriola ; il reste encore beaucoup à faire pour qu'elle soit bien étudiée... »

Des sociologues de différentes nationalités ont pris part au débat, les Italiens avec beaucoup de métaphorisme dans la forme, les Français avec clarté, mais en se faisant plus d'une fois reprocher par M. de Kellès-Krauz, dans sa réplique, qu'ils n'étaient pas dans le sujet. La plupart, notamment MM. Fouillée, Tarde, R. Worms, ont fait des objections, des réserves ou des critiques. M. Loria a surenchéri sur l'auteur du rapport en poursuivant la thèse de Marx dans toutes ses conséquences religieuses, morales, esthétiques. « Les grandes créations de l'art au moyen âge étaient dues aux sublimes impulsions de la foi : mais l'intimité et la puissance extraordinaires de la foi à cette époque était à leur tour le résultat de la nécessité de contenir les éléments antagonistes s'agitant en milieu d'un système social déséquilibré. Et après cela il n'est pas absurde d'affirmer que même dans les créations les plus sublimes de l'art chrétien, parmi les aiguilles fantastiques des cathédrales gothiques, ou sur les figures séraphiques des saints et des martyrs, on voit poindre les traits cabalistiques et le satanique sourire du facteur économique... » Engels, on le sait, et M. Loria le rappelle sans l'approuver, avait affirmé que la crémation des morts a été remplacée par leur inhumation, par cela seul que l'épuisement des forêts avait renchéri le bois !

M. Novicow, dans un jugement bref, mais juste, me paraît avoir défini exactement le matérialisme historique « une méthode de

recherche féconde, pourvu qu'elle ne soit pas exclusive ni absolue. » Au fond c'est celle qu'ont suivie Montesquieu, A. Smith, Buckle, que Saint-Simon et Aug. Comte ont, à des points de vue différents, essayé de systématiser. Marx tout en l'enrichissant par des vues de détail profondes ou ingénieuses, l'a gâtée en la convertissant en machine de guerre. Sous ce rapport les faits eux-mêmes l'ont bien affaiblie : ils ont été en général en contradiction avec ceux que Marx avait déclarés devoir sortir fatalement du capitalisme. Ceux qui aujourd'hui encore veulent tirer de la doctrine des conclusions absolues au sujet de l'avenir social se tromperont comme Marx s'est trompé. Il y a non seulement dans l'ensemble de l'organisme social, mais même dans son développement purement industriel et scientifique, celui-ci régissant celui-là, plus d'inconnues que n'en peut résoudre d'avance la prévision humaine. Le communisme, par exemple, qui apparaît à plusieurs socialistes la formule fatale de la société d'avenir, par une rétrogadation vers un état primitif, est-il conciliable avec le progrès des moyens de communication qui tend à l'établissement d'un marché mondial ? Les communismes locaux, ou même nationaux, ne remédieraient en rien aux soi-disant maux du capitalisme et de la rentabilité. Les activités individuelles en seraient engourdies, et les groupes mal favorisés par la nature, le climat ou les conditions générales, seraient d'autant plus écrasés par les groupes mieux partagés. Ou bien il faudrait imaginer le communisme universel avec un état-major général de production et de distribution, égalisant partout par des compensations les supériorités et les infériorités. Quelle tâche ! et quelle Providence y suffirait ?

Eugène d'Eichthal.

— Sous ce titre : *Œstliche Kulturelemente in Abendland* M. Georges Jacob publie une conférence de vulgarisation faite à Erlangen le 4 février 1902. Il s'étend particulièrement sur l'origine orientale de l'alphabet, des signes de numération, de la fabrication du papier, et sur l'usage de l'imprimerie en Chine longtemps avant que cet art ne fût connu en Europe (Berlin, Mayer und Müller, 1902, grand in-8°, pp. 24). — J.-B. Ch.

— Les deuxième et troisième fascicules de la collection *Der Alte Orient* (3e année, 1901), comprennent une dissertation de M. Hugo Winckler sur la *conception du ciel et du monde chez les Babyloniens*, considérée comme base de la mythologie de tous les peuples (Hinrichs, pp. 62, 1 m. 20). Le quatrième fascicule est consacré à une étude du docteur Alfred Wiedemann sur « *La littérature amusante des anciens Égyptiens* » : chants populaires, chants d'amour, fables, voyages d'aventures, etc. (Hinrichs, pp. 32, 60 pf.). — Ch.

— M. V. Collins, représenté à Paris par la librairie H. Champion, publie : *A Catalogue of all the Publications (so far as they can be traced) of the Late Prince* L.-L. Bonaparte, *to Aid to the Comparative Study of European Languages*. Le prince, ayant la conviction d'accumuler des documents beaucoup plus intéressants

pour les linguistes de l'avenir que pour ses contemporains, avait conservé intacts des ballots entiers de ses œuvres : il en résulte que la plupart des ouvrages relevés au catalogue sont en vente à prix marqués et en assez grand nombre. Langues néo-latines, celtiques, finno-ougriennes, et surtout — cela va sans dire — dialectes euscariens, il y a de tout dans ce monument composite de la prodigieuse activité d'un travailleur qui a su faire le meilleur emploi de sa fortune et de ses loisirs. — V. H.

— Faut-il anathématiser ou bénir les honnêtes relieurs des premiers temps de l'imprimerie? Il est certain qu'ils ont gâché plus d'une feuille de manuscrit précieux ; mais encore nous en ont-ils conservé quelques-unes, qui sans eux auraient à jamais sombré dans la boîte aux ordures. C'est l'histoire du fragment publié aujourd'hui, dans les *Transactions of the Cambridge Philological Society*, par M. Eirikr Magnusson : *Old Danish Version of the Legend of St-Christina in collotype facsimile*, London C.-J. Clay, 1902, in-8°, 36 pp. cotées (151-) 186 et 4 pp. non cotées. La feuille servait de couverture intérieure à une Bible de Venise 1519 qui faisait partie du fonds Ashburnham. L'écriture est fort belle et très nettement reproduite; la langue, curieuse et au plus tard du XIVe siècle, probablement antérieure; une transcription, un commentaire philologique et un vocabulaire-index en facilitent la lecture et l'interprétation. — V. H.

— *La Revue Bourdaloue* paraît depuis le 1er janvier 1902, aux bureaux de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, 77, rue Nationale, Lille. Le succès de la *Revue Bossuet* empêchait les jésuites de dormir, et ils se sont empressés de fonder ce nouveau recueil dont le besoin ne paraissait pas bien urgent. La rédaction est exclusivement composée de jésuites, bien qu'un seul affiche cette qualité sur la couverture : c'est assez dire dans quel esprit elle sera dirigée. La Revue porte comme sous-titre : « *Sermons inédits, Lettres, Documents, Bibliographie* ». Il semble que quelques volumes suffiraient amplement pour réunir tout cela. Mais se pouvait-il que Bourdaloue parût inférieur à Bossuet ! — C. T.

— Le troisième et dernier volume des *Mémoires du chevalier de Quincy* publiés pour la Société de l'histoire de France par M. Lecestre (Paris, Renouard, 1901, in-8°, XXIII p.) est aussi intéressant que les deux volumes précédents. Il traite, en quatre chapitres, des campagnes de 1710, de 1711, de 1712 et de 1713 et, comme antérieurement, l'éditeur y a mis des notes instructives sur les lieux et les personnages que cite le chevalier. Il se termine par un appendice relatif à Quincy et par une table alphabétique des matières qui nous a parue très copieuse et fort bien faite. La notice préliminaire que M. L. nous avait promise et qui doit être placée en tête du tome premier, est jointe à ce volume. M. Lecestre y expose avec détail la généalogie des Quincy et y retrace la vie de son auteur. Mais on appréciera surtout le jugement qu'il porte sur les *Mémoires*. Il montre que l'œuvre a été rédigée entre 1738 et 1745, et que Quincy a consulté, outre sa mémoire et ses notes personnelles, l'*Histoire militaire* que son frère aîné avait publiée en 1724. En somme, si le style de Quincy est un peu lâché et parfois lourd et diffus, son livre se lit facilement. Il n'a pas une valeur historique considérable et ce n'est pas un document de premier ordre. Mais Quincy ne raconte guère que ce qu'il a vu, et il y a dans son récit des anecdotes curieuses, des détails piquants et des traits de mœurs de tout genre qui donneront une juste idée de la vie d'un officier à la fin du règne de Louis XIV. — A. C.

— Nous recevons deux numéros ou fascicules des *Germanic Studies* de la Columbia University. L'un est consacré à Ossian en Allemagne (*Ossian in Germany*,

1901, in-8°, 157 p.) et a pour auteur M. Rudolf Tombo. Mais ce travail n'est qu'un commencement ; M. Tombo donne d'abord une bibliographie des traductions et imitations d'Ossian ; puis il rend compte de l'accueil qui fut fait en Allemagne aux poèmes ossianiques et retrace l'influence d'Ossian sur Klopstock et les bardes (Gerstenberg, Denis, Kretschmann, etc.) ; il compte étudier plus tard la même influence sur Herder, Gœthe, Schiller, les poètes de Gœttingue et les romantiques. L'autre fascicule, de M. Arthur Remy, a pour titre *The influence of India and Persia on the poetry of Germany* (1901, in-8°, 81 p.). Il est fait avec beaucoup de soin, beaucoup de conscience, et il témoigne de vastes lectures. En outre, il est nettement divisé. Après avoir parlé de l'Inde et de la Perse dans la littérature du moyen âge (il oublie, soit dit en passant, l'*Alexandre* de Lamprecht) et dans celles des siècles suivants. (Olearius, Gryphius, etc.), M. Remy passe en revue les grands écrivains qui se sont tournés vers l'Orient : Herder, Gœthe, Schiller, les Schlegel, Platen, Rückert, — qui a la part du lion (p. 38-56) — Heine, Bodenstedt (p. 64-71), quelques moindres poètes (p. 72-73) et Schack. Un dernier chapitre, le treizième, contient une conclusion (p. 79-81) sur cet « oriental movement » de la poésie allemande. Le travail de M. Remy qui renferme nombre d'aperçus intéressants et de rapprochements curieux, sera longtemps consulté. — A. C.

—Le travail de M. Francisque Mège sur *La Grande Peur* (Clermont-Ferrand, Bouy, 1901, in-8°, 103 p.) renferme une foule de détails intéressants, tirés des archives municipales et des correspondances du temps ou empruntés à la tradition orale. L'auteur montre d'abord ce que fut *la dernière année de la province d'Auvergne* et comment la grande peur se produisit, la panique qui se répandit partout, les hommes s'armant et s'en allant à la découverte, les femmes fuyant avec les enfants après avoir jeté leur argent dans un puits et enfoui ce qu'elles avaient de plus précieux soit dans le jardin, soit derrière des fagots ou au fond du fumier. Il recherche ensuite comment la grande peur peut être expliquée ; ce ne fut pas un complot et la suite d'intrigues, comme on le crut alors ; ce fut un mouvement spontané, le résultat du « choc » que causa la nouvelle de la prise de la Bastille. M. Mège expose enfin à quoi aboutit la grande peur, à la formation de la « nation », aux milices bourgeoises ou gardes nationales, aux comités permanents, aux fédérations locales qui amenèrent la fédération générale de 1790. Cette monographie, la plus complète qu'on ait sur le sujet, — et sur un sujet important et fort peu connu — ne peut manquer d'être bien accueillie. — A. C.

— M^me^ la baronne Durand de Fontmagne — c'était alors M^lle^ Drummond de Melfort — cousine de notre ancien ambassadeur à Constantinople, M. Thouvenel, dont elle avait accompagné la famille, publie aujourd'hui les souvenirs de ses deux années de séjour en Orient (1856-1858). Ces notes, si longtemps gardées en manuscrit, ont donné la matière d'un volume (*Un séjour à l'ambassade de France à Constantinople sous le second Empire*, Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18, p. 316) dont la fraîcheur d'impressions et la curiosité amusée de la jeune fille font le principal agrément. Il y a de jolis et lumineux paysages, de spirituels croquis de scènes de mœurs, où l'on sent une main qui tenait aussi souvent le crayon et le pinceau que la plume. Le livre n'est pas d'ailleurs borné aux turqueries. Il contient aussi d'intéressants détails sur le monde diplomatique de Constantinople, européen et turc, des anecdotes, des souvenirs sur la récente guerre de Crimée, un curieux chapitre sur le faux départ de notre représentant dans l'été de 1857. Tout cela est bien un peu en surface et nous livre plus les dehors que les dessous de la diplomatie. Mais nous avons maintenant pour démêler ces intrigues le volume de

M. L. Thouvenel (*Trois années de la question d'Orient*, Paris, 1897) auquel celui-ci ajoute un aimable complément. (A signaler çà et là quelques vétilles: P. 68, l'île de Métélin s'appelle plutôt Mytilène; p. 158, Erasme et les étacistes sont bien injustement malmenés; p. 185, l'origine du Phanar s'explique d'habitude d'une façon plus simple; p. 191, l'Atmeideh fût bâtie par Achmet I[er] et non par Achmet III; p. 211, qu'est-ce que la muraille *de porcelaine* de Chine? Enfin des noms propres mal transcrits : *Radcliffe* pour Redcliffe, *Wildenbrück* pour Wildenbruch, *Richtoffen* pour Richthofen. — L.R.

— Dans le *Carnet de campagne d'un aide-major* (Paris, Plon, in-8°, 332 p., 3 fr. 50), M. le docteur Challan de Belval raconte ses souvenirs de la guerre franco-allemande où il a servi du 15 juillet 1870 au 1[er] mars 1871. Il appartint d'abord à la division Guyot de Lesparre et il a vu la surprise de Beaumont et la bataille de Sedan ; il était avec la brigade Abbatucci lorsque le 1[er] septembre, à deux heures de l'après-midi, elle se reporta en avant à travers haies et fossés. Il rejoignit ensuite l'armée de la Loire; il vit Coulmiers, Villepion, Loigny; plus d'une fois, sous une pluie de fer et de feu, il a pansé les blessés français et allemands. On lit son livre avec intérêt; il renferme nombre d'anecdotes intéressantes et de détails curieux notamment sur les marches du corps commandé par le général de Failly et sur les armées de la province où manquait l'énergie autant que la discipline (p. 225). — A. C.

— Nous recevons le fascicule IV du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. H. Fischer, col. 481-640, qui va de *auskommen* à *Bärenhaut* (mais il faut tenir compte de ce que le *b* et le *p* ne font qu'une seule rubrique), Tübingen, Laupp, 1902. Ainsi qu'il l'avait fait pressentir, l'éditeur s'est vu dans la nécessité d'élever le prix de souscription de la livraison, moins toutefois qu'il ne s'en était réservé la faculté par sa première circulaire : fixé à titre d'essai à mk. 2 50, ce prix est aujourd'hui définitivement porté à mk. 3, pour les trois livraisons déjà parues comme pour celle-ci et toutes les suivantes. — Col. 56 B : la prononciation de *pack* par *ph*, surtout dans la locution populaire *phàk ti* « f... le camp ! » m'avait étonné lorsque je composais mon lexique du colmarien, et je l'avais attribuée à une emphase expiratoire spéciale. Il paraît que c'est tout simplement la prononciation en *ph* de l'allemand littéraire, légitime ici parce que le mot est un emprunt tardif qui est venu de la langue des gens instruits. — Col. 613 : dans le même ouvrage, j'ai eu tort d'attribuer le genre masculin (alsacien) du mot *bank* à une influence française, puisque ce genre est également souabe; en fait, il procède du moyen-haut-allemand, mais tend à disparaître devant l'expansion de l'allemand classique. — Col. 628, l'alsacien, lui non plus, ne connaît pour le « carton » d'autre nom que le composé *pàpetèkl*, et la première fois de ma vie que j'ai lu le mot *pappe*, je ne l'ai pas compris; car je ne l'avais jamais entendu qu'au sens de « bouillie à manger ». — Parmi les emprunts les plus curieux au français, je signale : col. 511, *ausschosieren* « trier » = choisir ; col. 568, *badaschér* « voyageur en chemin de fer » = *passager* ; col. 578, *paien* « payer » (tacétieux) ; col. 626, *babirmaschè* « carton-pâte » = *papier mâché*. Dans *baladeren* « babiller » (col. 581), outre ce que l'auteur conjecture, il semble y avoir un peu de tout, du français *ballade* et jusqu'à de l'espagnol *palabra*. — V. H.

— M. P. Marchot vient de publier, à l'époque fixée, la fin de sa *Petite phonétique du Français prélittéraire*, dont la première partie a été ici même l'objet d'un compte rendu (*Revue critique*, 1902, I p. 415 et ss.). Cette seconde partie relative aux consonnes offre, comme l'autre, un grand nombre de remarques et d'hypo-

thèses intéressantes. Ce qui est dit notamment de la chute des voyelles atones non initiales devant l'accent (à propos de la sonorisation des sourdes intervocaliques, § 53) mérite d'être pris en sérieuse considération : toutefois l'auteur a tort de ne pas tenir compte des réactions qu'ont évidemment exercées les unes sur les autres des formes comme *vindicare, vindicat*, ou *collocat, collocare*, etc. M. P. est revenu (dans un erratum au § 47) sur la date erronée et trop ancienne qu'il avait assignée à l'effacement des voyelles finales : l'objection lui avait été faite ici. En revanche il persiste à admettre que l'*a* atone s'est affaibli en *e* dès le VI[e] siècle : cette supposition, assez gratuite, l'amène à dire que *caballum* a d'abord été *kevallo*, d'où ensuite *tcheval*, et tout cela ne me paraît rien moins que prouvé. Un certain nombre d'observations de détails seraient à faire : en voici une au hasard. Je ne pense pas que personne soit encore tenté de tirer le mot *biais* d'un latin **biface* (comme il est dit à la p. 66) : la phonétique provençale s'y oppose absolument. J'ai indiqué il y a deux ans, je crois, la seule étymologie possible, qui est tout simplement l'adjectif *bifarius*, ou, pour mieux dire, un type vulgaire * *bifasius* en rapport direct avec le grec διφάσιος. — E. B.

— Il a déjà été rendu compte ici (*Revue critique*, 1901, I, p. 156 et ss.) des études que M. Vignon consacre aux pronoms dans les *Patois de la région lyonnaise*. Les cinq nouveaux articles publiés par lui dans les tomes XIV, XV et XVI de la *Revue de Philologie française* ont encore trait aux pronoms sujets ; le dernier seul aborde les pronoms régimes de la 1[re] et de la 2[e] personne du singulier. Tous ces articles sont consciencieux et renferment des faits patiemment classés : on les consultera avec fruit, quoiqu'on se perde parfois un peu dans le détail, et que les conclusions de l'auteur ne ressortent pas toujours assez nettement. M. V. aurait dû citer plus fréquemment de petites phrases types, et son exposé en eût reçu quelque lumière : je songeais à cela en lisant l'étude sur les tournures interrogatives si intéressantes qui correspondent au français populaire *j'aime-ti*, et qui ont pris une si grande extension dans toute cette région du Sud-Est. Sur ce point, comme sur tant d'autres, les divers fascicules de l'*Atlas linguistique de la France*, à mesure qu'ils paraîtront, vont nous apporter des renseignements complémentaires qui seront précieux, même après les études spéciales du genre de celle-ci. — E. B.

— M. S. Karppe, docteur ès-lettres, a publié à la librairie Alcan dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine des *Essais de critique et d'histoire de philosophie* (In-8°, 224 p., 3 fr. 75). Ces essais sont les suivants : I. Philon et la patristique. II. Quelques mots touchant le groupement des idées autour du christianisme naissant. III. La morale de Maïmonide et la morale de Spinoza. IV. La morale du « juste milieu » dans Maïmonide. V. L'idée de nécessité chez Averroès et Spinoza. VI. Monothéisme et monisme. VII. De la part qui revient à Richard Simon et à Spinoza dans l'histoire de la critique biblique. VIII. Herder, précurseur de Darwin. IX. Le spinozisme de Gœthe.

— M. Louis Leger vient de publier à la librairie Hachette la 2[me] série du *Monde slave*. Ce volume, le huitième d'une série de mélanges commencée il y a trente ans par l'auteur, comprend des études sur *les Bohémiens* à Crécy, *l'Histoire de Pologne, la Pologne napoléonienne, Mickiewicz en Suisse, Alexandre Pouchkine, Les origines de la Russie, Les manuscrits slaves, l'Evangéliaire slavon de Reims, l'Art de voyager en Russie.*

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — **15 septembre** — **1902**

Ueber die Grantharecension des Mahâbhârata. (Epische Studien I.) Von Heinrich Lüders. (Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, phil. -hist. Kl., N. F., IV, 6.) — Berlin, Weidmann, 1901. In-4° (iv-), 92 pp. Prix : 6 mk.

La critique d'un texte aussi formidable d'étendue et souvent aussi intolérable de monotonie que celui du Mahâbhârata, ne saurait avancer qu'à pas très lents, et l'on ne peut assez admirer la patience des pionniers qui s'y engagent. Depuis que Burnell a appelé l'attention sur les manuscrits du sud de l'Inde, M. Winternitz et M. Lüders lui-même en ont publié de courts spécimens. Aujourd'hui ce dernier nous en donne des fragments plus étendus : les treize premières sections du chant IV (Virâ*t*aparvan), et des extraits des chants X (la Surprise nocturne), XI (les Lamentations) et XII (la Consolation intérieure). Sa prédilection pour le premier est justifiée : le séjour des Pâ*nd*avas à la cour du roi Virâ*t*a est un prétexte à récits variés, amusants et même gaillards, qui ont valu à cette partie de l'épopée une popularité toute spéciale ; on la récitait de préférence dans les fêtes et les assemblées, et ainsi, passant de bouche en bouche, à travers des gens de climats et de langages divers, elle était plus que toute autre sujette à s'altérer ou à se surcharger d'ornements adventices. Aussi les variantes, par rapport à la Vulgate de Bombay, sont-elles considérables : on en jugera par le seul nombre des stances, 519 contre 290 pour les treize sections publiées, soit près du double. Il va de soi que ni l'une ni l'autre ne représente le texte original, et qu'en bien des cas on ne saurait même avec une probabilité approximative décider si c'est la nâgarî qui abrège ou le grantha qui amplifie. Néanmoins l'auteur relève avec sagacité nombre

de cas où les leçons de ce dernier texte lui semblent meilleures, et nous laisse entrevoir, pour un avenir encore bien lointain, la possibilité d'établir une édition critique où la grande épopée hindoue apparaisse dégagée des remaniements bâtards que les derniers siècles littéraires lui ont infligés.

V. H.

Thucydidis, **Historiae.** Recensuit C. Hude. Vol. II, libri V-VIII, editio maior. Lipsiae, Teubner, 1901, 378 p. in-12°.

J'ai rendu compte, cette année même (*Revue critique*, 10 mars 1902), d'une édition des mêmes livres V-VIII de Thucydide, publiée par le même savant C. Hude, à la même librairie Teubner. Une rapide comparaison des deux textes me confirme dans l'idée que l'auteur n'a fait qu'adapter son travail au caractère de deux collections différentes : dans l'édition in-8°, les notes critiques, et surtout les *testimonia veterum*, tenaient plus de place ; dans celle-ci, l'*apparatus criticus* se réduit à l'essentiel. M. Hude nous donne le tome II de cette édition in-12° avant le tome I : nous n'avons donc ici, avec le texte, qu'un *Index nominum propriorum* ; la préface sera sans doute en tête du 1er volume. Il faut remercier l'éditeur Teubner d'avoir mis ainsi à la portée du public savant, sous un format plus commode et à un prix moins élevé, une excellente édition, la meilleure que nous ayons aujourd'hui, de Thucydide.

Am. Hauvette.

Thulin (Carl). **De optativo iterativo apud Thucydidem** (extrait d'un volume de mélanges en l'honneur du professeur M. Weibull). Lundæ, 1901, 51 p., in-8°.

L'auteur a publié récemment une étude *de obliqua oratione apud Thucydidem* dans les *Acta Universitatis Lundensis*, t. XXXVII (1901). C'est un essai du même genre qu'il nous donne aujourd'hui sur l'optatif itératif dans Thucydide. Le principal mérite de cet opuscule consiste dans des statistiques bien faites, fondées sur l'excellente édition de Hude. Le malheur est que les meilleures éditions ne sauraient guère nous donner sur ce point une certitude absolue : la confusion est trop facile dans les manuscrits entre les terminaisons verbales des différents modes, pour qu'il n'y ait jamais doute sur l'emploi de telle ou telle forme.

Am. Hauvette.

EGGER (Max.). **Denys d'Halicarnasse**, thèse présentée pour le doctorat de l'Université de Paris (Faculté des Lettres), Paris, Picard, 1902, XIII-306 p., in-8.

Il y a beaucoup à louer dans cet ouvrage ; et les qualités que j'y veux apprécier d'abord sont de celles qu'on ne saurait trop recommander aux futurs docteurs de nos Universités françaises. Le livre de M. Max Egger est d'une correction matérielle presque irréprochable : c'est un plaisir, devenu assez rare, que de lire des textes grecs aussi correctement imprimés ; l'auteur a donné à l'exécution typographique de son travail un soin remarquable, et il a obtenu de son imprimeur une variété, une élégance de caractères, qui n'est jamais à dédaigner. Mais le zèle de M. E. ne se marque pas moins dans la composition et le style de son livre : tout y est d'une ordonnance claire, ferme, précise, et le lecteur garde, de l'ensemble comme de chaque partie, une impression nette. Un autre mérite encore, et qui touche cette fois au fond du sujet, me semble digne d'être noté : dans l'œuvre de Denys d'Halicarnasse, M. E. a voulu montrer surtout l'enchaînement logique ou chronologique des divers traités, et par là il a réussi souvent à nous éclairer sur les circonstances et les dispositions particulières qui ont présidé à la composition de tel ou tel écrit. C'est là sans doute un résultat qui a sa valeur ; mais Denys d'Halicarnasse n'est pas un penseur assez original pour que cette étude exclusive de ses traités de rhétorique suffise à nous le faire bien comprendre, et M. E. lui-même a eu si bien ce sentiment, qu'il a donné comme sous-titre à sa thèse : *Essai sur la critique littéraire et la rhétorique chez les Grecs au siècle d'Auguste*. Malheureusement, cette partie essentielle du sujet fait presque entièrement défaut : loin d'expliquer Denys d'Halicarnasse par ses prédécesseurs, anciens ou immédiats, par ses contemporains et ses successeurs, M. Egger ne sort guère d'une analyse exacte, mais sèche et étroite, des œuvres qu'il a choisies pour l'objet propre de son étude, et il ne recherche ni l'originalité de ces théories littéraires, ni leur provenance, ni leur influence sur les grammairiens ultérieurs. Je sais bien que les textes sont rares ; mais l'histoire de la critique littéraire et de la rhétorique, au temps d'Auguste, n'est pourtant pas réduite au seul témoignage de Denys, et bien d'autres écrits nous sont connus, au moins partiellement, qui pourraient lui être utilement comparés. Sans parler des adaptations latines de cette rhétorique grecque si familière aux contemporains de Cicéron, ne sait-on pas que se place précisément vers la même date, soit un peu avant soit un peu après Auguste, ce traité *de l'Élocution*, περὶ ἑρμηνείας, qui nous est parvenu sous le nom de Démétrius de Phalère ? D'autres comparaisons encore auraient pu se présenter à l'esprit de l'auteur, et ces aperçus rapides, ces coups d'œil jetés sur les alentours du sujet, auraient, ce semble, rehaussé l'intérêt du livre.

Am. HAUVETTE.

Casimirus Morawski, **Rhetorum romanorum Ampullae.** Cracuoiae, apud bibliopolam societatis litterariae Polonicae, 1901; 20 pp. in-8°.

Casimirus Morawski. **Parallelismoi siue de locutionum aliquot usu et fatis apud auctores graecos nec non latinos.** Cracoiuae, apud bibliopolam societatis librariae polonicae, 1902, 23 pp. in-8°.

Le genre de recherches dont M. Morawski s'est fait une spécialité est connu ; il suit à travers la littérature latine les *sententiae* traditionnelles, transmises par les écoles de rhétorique.

Dans la première brochure, il passe en revue, entre autres, les types suivants : *Causa illis uiuendi fuit fortiter mori* (Sén. *Suas.* 7, 4) ; *per ipsas cicatrices percussa es* (Sén., *Cons. Helu.*, 15, 4) ; *nocentem facere* (Sén., *Controu.* 9, 4, 10) (*aliquod facinus*) *innocentia est* ; *parum ad mortes nostra terra late patet* (Pl., *N. H.*, 19, 6) ; *uincere peius erat* (Lucain, 7, 706) ; *captum capere ;* l'emploi de *argumentum*, de *quota pars*. Il montre l'influence de la rhétorique sur les tragédies de Sénèque, sur Lucain, Tacite, Pline le jeune, Pline l'Ancien, Manilius. Il étudie enfin, chez les poètes, la comparaison d'une ville considérable, comme Rome, avec ses humbles débuts (Ov., *Fastes*, I, 243, etc.). — P. 2, on pourrait rapprocher, comme ayant quelque analogie, l'expression de Juvénal, 8, 84 : *Propter uitam uiuendi perdere causas.*

Dans la deuxième brochure, M. M. remonte au père de la rhétorique, à Gorgias. Il suit la fortune du mot raillé par l'auteur du Traité sur le Sublime : γῦπες ἔμψυχοι τάφοι. Il rattache à Gorgias les hyperboles relatives à l'expédition de Xerxès en Grèce : ὁ τὸν Ἄθω διορύξας, ὁ τὸν Ἑλλήσποντον ζεύξας. La comparaison d'un homme vaillant à une tour ou à une muraille remonte encore plus haut, à Homère. Le mot de Cornélie, mère des Gracques, pourrait servir de pendant : le fils enfant est la parure de sa mère, homme fait, son rempart. M. M. recueille les formules inspirées par l'idée que l'on ne meurt qu'une fois. Les dernières pages forment un supplément aux précédentes études. En terminant, M. M. montre l'influence de la rhétorique sur les tragédies de Sénèque.

Il est à désirer que M. Morawski poursuive et complète ces études et nous donne le livre d'ensemble que seul il est en possession de nous donner. Il faudrait combler enfin une des lacunes de notre outillage ; à côté des dictionnaires de mots, nous avons besoin des dictionnaires d'idées [1].

Paul Lejay.

1. Pourquoi M. M. emploie-t-il *nec non* et prend-il le mot *auctores* dans un sens inconnu au latin classique?

On principles and methods in Latin syntax, by E. P. Morris, professor of Latin in Yale university. New-York, Charles Scribner's sons; London, Edward Arnold, 1901, XI-232 pp. in-8°. Prix : 2 sh.

Ce volume fait partie des « Yale bicentennial publications ».

M. Morris s'est proposé d'étudier quelques points de syntaxe générale en se fondant sur la syntaxe latine, particulièrement sur la syntaxe de Plaute.

Le premier chapitre est une esquisse historique des études de syntaxe depuis le milieu du XIXe siècle. M. M. indique les divers courants qui ont porté les philologues. On est un peu étonné que, dans cette revue où sont mentionnées maintes brochures, méritoires mais sans grande portée, le nom de Riemann ne figure même pas. La lacune est de taille.

Les chapitres suivants étudient le groupement des concepts, les moyens d'exprimer les relations, le procédé d'adaptation des mots à l'expression des relations, l'expression des relations par des mots isolés (prépositions, conjonctions), la parataxe, les conjonctions de subordination en latin, le groupement des mots; un dernier chapitre est intitulé: forme, fonction et classification.

On trouvera dans ce livre un résumé clair et personnel d'idées connues. Les chapitres sur la parataxe et les conjonctions m'ont particulièrement intéressé. M. M. fait observer que les conjonctions remontent en général à une époque où la signification des formes casuelles n'était pas encore tout à fait précise. Ce qu'il dit de *quamuis*, pp. 167-168 et ailleurs, est obscur; cf. Riemann, *Syntaxe*, § 201. M. M. propose trois classifications des conjonctions; chacune a ses défauts. Dans une syntaxe historique, le meilleur serait un classement historique. On court le risque avec les classements logiques d'arriver à des résultats choquants : dans celui que préfère M. M., *quamuis* vient au deuxième rang. Le dernier chapitre a pour objet le plan général de la syntaxe; je ne reviendrai pas sur ce sujet que j'ai traité ici à propos de la Syntaxe latine de M. Schmalz (*Revue*, 1900, I, 102). Je crois que, dans tout son livre, M. Morris aurait pu tirer un meilleur parti de l'*Essai de sémantique* de M. Bréal.

Paul Lejay.

The Captiui of Plautus. Edited with introduction, apparatus criticus and commentary, by W. M. Lindsay. London, Methuen and Co, 1900, 2 ff., 384 pp., in-8. Prix : 10 sh. 6.

On sait les grands services rendus par M. Lindsay à la critique de Plaute. Turnèbe s'était servi d'un manuscrit, du IXe-Xe siècle probablement, qui provenait du monastère de Sainte-Colombe, à Sens. Le manuscrit a disparu. On n'en connaissait que les citations faites par Turnèbe dans ses *Aduersaria*. M. L. a eu la bonne fortune de décou-

vrir dans une édition du XVIe siècle, à la Bodléienne, une collation partielle de ce manuscrit (*Persa*, *Poenulus ; Pseudolus*, 730 à la fin ; *Rudens*, 1-790 ; *Bacchides* 35-80, 570-650, 810-900). Auparavant, il avait étudié la tradition du texte dans une brochure publiée à Oxford. (*Palatine text of Plautus*, 1896). Comme toujours, les découvertes les plus heureuses n'arrivent qu'à ceux qui sont préparés à les faire.

Tous ces résultats sont résumés de la façon la plus claire dans l'introduction. Mais l'étude des manuscrits ne fait que la première et la plus courte partie de cette introduction. M. L. traite ensuite, et avec grand détail, de la prosodie et de la métrique. Il faut joindre à ces deux parties un appendice, sur le rôle de l'accentuation dans l'ancienne versification latine. On sait que M. L. croit à un rôle de l'accent dans les phénomènes prosodiques, phonétiques et métriques ; il suppose un accent latin de nature expiratoire. Sur ces deux points, je ne puis ici que formuler une divergence. Quelle que soit l'opinion du lecteur, il sera satisfait de trouver, réunis en un bref espace, les faits sur lesquels M. L. établit son opinion.

Cette partie du livre, 120 pages environ, peut être considérée comme une introduction générale au théâtre de Plaute. L'introduction à la pièce même n'a que deux pages. Le commentaire est au contraire fort développé. On y retrouve encore d'assez nombreuses notes de prosodie et de métrique. D'autres notes discutent les leçons des manuscrits que M. L. a collationnés à nouveau. L'éditeur montre un jugement très sain. Il ne veut pas douter d'un texte, quand il est formellement attesté par Nonius (cf. v. 426), et vraiment cela nous change, quand on a si longtemps rencontré « stolidus Nonius » dans les travaux allemands. Mais la partie la plus considérable est formée par les observations grammaticales. Elles sont excellentes et telles qu'on peut les attendre d'un connaisseur et d'un savant comme M. L. Çà et là, on pourrait désirer plus de détails : 139, *ne fle*, ne me paraît pas « a common construction » ; 531, *malum*, il faudrait donner le sens, si bien éclairci par M. C. Martha ; 653, *capti ceperunt*, renvoyer maintenant à C. Morawski, *Ampullae*, p. 14. Mais on a très souvent une véritable étude sur une construction dans Plaute : 28, *si* avec le verbe *posse* ; 149, *animum induco* ; 164, *opus est* avec l'acc. ; 329, *animum aduorto* ; etc. V. 517, M. Lindsay éclaircit un sens de *spernere* par l'ancien usage de « to spurn ». Ailleurs il ne s'est pas refusé des rapprochements avec la littérature anglaise, et il a eu raison (486, citation du *Marchand de Venise* ; cf. 142, 604, etc.).

En résumé, cette édition est digne de servir de modèle. Pour les étudiants, elle est la meilleure introduction à l'étude de Plaute [1].

Paul Lejay.

---

1. La collation nouvelle que M. Lindsay a faite des manuscrits a surtout servi à des renseignements orthographiques. Je note l'épel *qum*, introduit dans le texte, v. 143.

A. Mau. **Katalog der Bibliothek des Kaiserlich-Deutschen Archaeologischen Instituts in Rom.** T. II, Rome, 1902, in-8°, 615 pages, chez Loescher.

Le second volume du catalogue de la bibliothèque de l'Institut archéologique allemand contient la liste des livres relatifs aux choses antiques énumérées par classes : ouvrages généraux sur l'archéologie, ouvrages spéciaux relatifs à l'architecture, aux petits monuments, à la plastique, à la sculpture en ronde-bosse, aux bas-reliefs, aux terres cuites, aux peintures, aux mosaïques, à l'épigraphie, à la numismatique, aux antiquités proprement dites (religion, mythologie, droit, organisation militaire, vie privée, etc.), enfin aux monuments et à l'histoire du christianisme. Une longue table alphabétique clôt le volume, où chaque nom d'auteur est suivi de la liste de ses ouvrages avec renvoi, pour le titre complet, aux pages du catalogue. Je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit à propos du tome I[er]. La bibliothèque de l'Institut allemand étant merveilleusement fournie, ce catalogue est, en somme, une bibliographie de l'archéologie gréco-romaine ; il est bien peu des livres vraiment utiles à consulter sur chaque question qui n'y figurent pas.

R. C.

Hrotsvithae opera. Recensuit et emendauit Paulus de Winterfeld. Berolini, apud Weidmannos, mcmii. xxiv-552 pp. in-8°. (Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum ex Monumentis Germaniae historicis separatim editi).

M. de Winterfeld s'occupe de Hrotsvit depuis une dizaine d'années. Entre temps, il a publié des poètes de l'époque carolingienne. Une nouvelle édition de Hrotsvit ne pouvait être placée en de meilleures mains.

On sait que les œuvres de cette religieuse forment trois groupes : des poèmes tirés de la légende et de l'hagiographie que l'on pourrait appeler des épyllies sacrés ; les célèbres poèmes dramatiques ; enfin deux récits épiques, tirés cette fois de l'histoire locale et moderne, les *Gesta Ottonis* et les *Primordia coenobii Gandeshemensis.*

Sauf pour ce dernier ouvrage, toute l'édition repose sur un manuscrit de Saint-Emmerand de Ratisbonne, aujourd'hui à Munich, lat. 14485. C'est le manuscrit dont s'est servi Conrad Celtes ; M. de W. croit qu'il a été copié et envoyé à Saint-Emmerand par ordre de Gerberg, l'abbesse et l'amie de Hrotsvit. Il est, en tout cas, de la fin du x° siècle ou des premières années du xi°.

Il n'y a plus de manuscrit des *Primordia ;* on est obligé de s'en tenir à l'édition de Leuckfeld, contrôlée par quelques témoignages secondaires.

La première partie, les épyllies sacrés, s'est formée par accumula-

tion, et Hrotsvit en a fait des recueils successifs, de plus en plus étendus. M. de W. a fort bien démêlé cette histoire dans la préface.

Un double apparat court au bas du texte ; avec l'apparat critique, fort soigné, nous avons le recueil des modèles et des sources d'expression. Comme Hrotsvit se répète ou s'imite elle-même assez souvent, cette partie contient beaucoup de renvois d'une partie à l'autre. Le texte des drames est publié avec l'indication de la fin des côla, et avec les cercles qui, dans *Gallicanus*, marquent la division en scènes.

Voici quelques observations. P. 75, *Theophilus*, v. 454-455 : ces vers sont une combinaison du texte de Prudence, cité par M. de Winterfeld, et de la formule du *Benedicite : Nos et haec tua dona benedicat dextera Christi ;* le passage est une paraphrase du *Benedicite* destinée à introduire la lecture de table. — L'expression : *Pax romana*, qui se trouve au moins deux fois dans *Gallicanus* est empruntée aux écrivains de l'Empire ; cp. Sén. *De clem*, I, 1, 4, 8 ; Pline, *N. H*, XVII, 1, 1. — P. 110, 10 : *sudore* peut avoir été suggéré par la locution connue, (*sine*) *sudore et sanguine ;* H. l'emploie à faux, comme plus haut, p. 109, 22, la formule *manibus pedibusque*. — 114, 32, lire : *sed tis in omnibus praeceptis*. — 115, 11 : *Deus det prouentum* ; cp. les expressions de saint Paul, *Deus incrementum dedit*, etc., *Cor*. I, 3, 6 et 7 ; II, 9, 10. — 115, 19 : *Vulgo dicitur quod dilecti socius et ipse sit dilectus ;* c'est le proverbe français : les amis de nos amis sont aussi nos amis. — 127, 26 : noter le sens de *inutilis*, « nuisible », si fréquent chez les médecins. — 131, 31 : *Duritiam cordis* ; expression biblique, Mt. 19, 8 ; Mc. 10, 5 ; 16, 14. — 141, 35 : *O factum bene :* cf. Ter. *Andr*. 105. — 147, 24 : *Idem uelle, idem nolle* : pensée souvent exprimée (Salluste, *Cat*. 20, 4 ; etc. : cf. Otto, dans l'*Archiv* de Wölfflin, V, 386), que l'on pourrait peut-être ici rattacher à l'imitation d'Agius, avec d'autres emprunts (cf. Weyman, *Archiv*, VIII, 24) ; mais Agius a : *unum*. — 150, 36 : *Peiora prioribus apposuit ;* cp. Mt. 12, 45 : *Fiunt nouissima hominis illius peiora prioribus ;* et Lc. 11, 26. — 157, 16 : *Diabolicum est in peccatis durare*, c'est la deuxième partie d'un proverbe vulgaire : *perseuerare diabolicum ;* le rapprochement avec Jérôme, *Adu. Ruf*., 3, 33, n'est pas exact pour ce point. — 158, 6 : *Quatinus superhabundet diuina gratia, ubi superhabundauit facinorum abominatio ;* cp. saint Paul, *Rom*., 5, 20 : *Ubi autem abundauit delictum, superabundauit gratia*. La forte théorie de saint Paul est d'ailleurs ici rabaissée à la moralité vulgaire de la prédication. — 172, 37 (et 151, 19) : *Subitoque non comparuit ;* cf. *Reg*., III, 20, 40.

Je ne puis, en terminant, dissimuler l'impression que m'a produite une lecture attentive des drames de Hrotsvit. Les idées enfantines [1],

1. P. 112, 4. Constantin veut promettre la main de sa fille, Constantia, au païen Gallicanus pour qu'il sauve l'empire. Constantia a fait vœu de virginité, avec

la brusquerie des péripéties [1], l'immoralité naïve [2], le comique inconscient [3], placent ces drames bien au-dessous des pièces de collège. La clarté du style et une certaine aisance de dialogue ne rachètent pas assez la pauvreté du fonds. Ces œuvres témoignent éloquemment de ce que devenaient les restes de la civilisation au moyen âge [4]. Hrotsvit pastiche Térence sans le comprendre et dans un esprit de niaiserie. Quand on veut mesurer la grandeur de la Renaissance et la fécondité de la culture humaniste, on n'a qu'à lire sans parti-pris une œuvre quelconque du moyen âge.

Il ne faut pas cependant regretter la peine prise par M. Paul de Winterfeld. Son édition est un modèle de précision. De très riches index forment plus de la moitié du volume. Tous ces secours permettent d'étudier Hrotsvit à tous les points de vue. Pour bien des auteurs classiques, nous n'avons pas encore l'instrument de travail, commode et perfectionné, que nous trouvons dans cette édition.

Paul LEJAY.

---

l'approbation de son père, qui ne l'a pas oublié. Constantin veut cependant que l'on promette sa main à Gallicanus. Constantia : « Quid, si uictor reuertetur, mihi erit agendum ». Constantia : « Reor omnipatrem, prius esse inuocandum quo ab huiusmodi intentione Gallicani reuocet animum ». — P. 119, 31 : les tribuns, qui avaient fui devant l'ennemi, échappent au châtiment en se faisant chrétiens.

1. Ebert a signalé l'invraisemblable rapidité de l'action. Mais, dans une même scène, la rapidité est encore plus grande et vraiment choquante, quand un personnage, sur un incident insignifiant, se range à un parti inattendu. Telle est la conversion de la courtisane Thaïs, à la simple mention de la présence de Dieu (p. 170, 15). La conversion de Gallicanus est aussi bien subite.

2. Constantia engage son père dans une promesse qu'ils ne tiendront pas et dans une véritable supercherie vis-à-vis de Gallicanus (p. 112, 18, je ponctuerais : *Simula prudenter, peracta expeditione*...). Abraham accepte, sur la demande de la famille, la garde d'une enfant de sept ans : « Sed eius gazas pauperibus erogare decreui » ; et son voisin, le moine Effrem approuve : « Despectio temporalium condecet animum caelo intentum » (148, 7).

3. Pendant que la pupille d'Abraham s'évade de sa cellule, le moine est absorbé dans des visions : « Draco mirae magnitudinis nimiique foetoris, rapido impetu adueniens, candidulam secus me columbam repperiens cepit, deuorauit, subitoque non comparuit. » P. 151, 17. — Le dialogue où l'ermite Pafnuce disserte de la musique n'est pas exempt de ces traits involontaires : 164, 10 ; 165, 30. — Toute la première partie du drame *Abraham* ne peut manquer de procurer à un lecteur moderne une douce gaîté. La donnée, qui est celle de la fille mal gardée, contraste de manière amusante avec la gravité du milieu et des personnages. La bonne sœur qu'était Hrotsvit n'y a rien vu. — Quelques-uns des défauts relevés ci-dessus remontent aux récits hagiographiques découpés par Hrotsvit ; mais elle en a pris la responsabilité.

4. Voir, par exemple, ce que devient l'idée de l'harmonie des sphères, *Pafnutius*, 164 suiv. Le disciple demande pourquoi on ne l'entend pas ; Pafnuce donne diverses raisons : « Sunt etiam qui dicunt quod spera tam iocundum, tam dulcem efferat sonum ut, si audiretur, omnes in commune homines, semet ipsis neglectis omnibusque postpositis studiis, ducentem sonum ab oriente sequerentur in occidentem. » Et le disciple, de dire avec sagesse : « Praestat ut non audiatur ».

Les préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate; Mémoire posthume de Samuel Berger. Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ire série, tome XI, 2e partie. Paris, imprimerie nationale; librairie C. Klincksieck, MDCCCCII, 78 pp., in-4°. Prix 3 fr. 50.

Ce dernier mémoire du regretté Samuel Berger est un dernier service rendu par lui à la science.

Une première partie a pour titre : Les préfaces de la Vulgate. On sait que, en tête des livres bibliques, se trouvent des préfaces. Ces introductions, dues à saint Jérôme, à Isidore de Séville, à Priscillien, à Raban Maur, à d'autres encore, forment un groupe important et original dans la littérature chrétienne. Quelques-unes, comme les arguments des quatre évangiles, nous font remonter aux débuts de la littérature chrétienne latine et aux plus anciennes manifestations de l'hérésie dans l'Église romaine. Grâce aux préfaces de saint Jérôme, nous pouvons suivre la chronologie de la composition de la Vulgate. A côté de ces morceaux, on trouve dans les Bibles du moyen âge tout un pullulement d'apocryphes, dont bien peu offrent quelque intérêt. S. Berger suit le classement et le choix de ces documents à travers les éditions principales de la Bible, celles d'Alcuin, de l'Université de Paris, les *Correctoria* des dominicains, les traductions du XVIe siècle jusqu'à la Bible de Sixte V.

La deuxième partie du mémoire est le « Relevé des rubriques et des premiers mots des préfaces des livres de la Bible d'après les manuscrits de la Vulgate ». Après chaque *initium*, on trouve les cotes et les dates des manuscrits principaux qui contiennent la pièce.

Un appendice renferme les tables : ouvrages cités, abréviations, manuscrits à date certaine, manuscrits à date approximative. Il n'est pas besoin de faire remarquer l'intérêt que les deux dernières tables présentent aux paléographes, comme celui de tout le travail pour les bibliothécaires.

La dernière œuvre de Samuel Berger est une œuvre utile, solide et désintéressée. Elle donne la meilleure image du savant consciencieux et de l'érudit serviable dont nous ressentirons longtemps la perte.

Paul Lejay.

Hilde-Gudrun. Eine sagen-und literargeschichtliche Untersuchung, von Friedrich Panzer. Halle a. S., Niemeyer. In-8°, XI-452 pp., 12 mk.

Si la thèse de Lachmann, qui voyait dans le *Nibelungenlied* une superposition de poèmes d'âges différents, est aujourd'hui fortement ébranlée, il ne paraissait pas jusqu'à ces derniers temps que la théorie analogue relative à *Gudrun* dût avoir le même sort. Les sagaces tra-

vaux de Müllenhoff, pour ne citer que le plus important des critiques qui se sont voués à cette tâche, semblaient avoir mis hors de doute que le poème de *Gudrun* est formé d'une partie ancienne, à laquelle furent incorporées plus tard un nombre considérable de strophes nouvelles. M. Panzer croit au contraire, et il s'efforce de le démontrer, que *Gudrun* est un poème d'une parfaite unité et composé par un seul individu. Les arguments de M. P. sont de deux ordres : ils s'appuient sur la forme du poème et sur l'origine de la légende.

Les observations de M. P. sur la langue, la métrique, le style, la composition et les caractères aboutissent toutes à la même conclusion : *Gudrun* a été écrit d'un seul jet. Bien que M. P. ait négligé de porter son attention sur certains points, tels que la présence des mots étrangers (dont l'importance a été mise en relief par M. Martin dans sa nouvelle édition de *Gudrun*, p. XXIX sq.) les allitérations, les antithèses, etc., on peut dire cependant que les résultats auxquels il est arrivé méritent la plus sérieuse considération et emporteront la conviction de nombreux lecteurs.

Si M. P., dans la seconde partie de son livre, qui est de beaucoup la plus importante, a un peu perdu de vue la démonstration entreprise, il ne l'a cependant pas oubliée. Les recherches sur l'origine des faits présentés dans *Gudrun* l'ont entraîné dans de vastes études de folk-lore et de légende comparée. Passant en revue les divers motifs de *Gudrun*, il fait voir les rapports que présentent les légendes réunies dans ce poème avec les contes ou chansons populaires, les romans byzantins, les légendes anciennes, les récits et poèmes français, allemands et norrois du moyen âge (*Goldener*, *Südeli*, *Apollonius de Tyr*, *Salomon*, *Jourdain de Blaie*, *Saint Brandan*, *Rother*, *Orendel*, *Biterolf*, etc.) et montre comment s'est constituée l'œuvre allemande sous les influences les plus diverses[1]. L'un des principaux résultats de ces laborieuses investigations est la démonstration de l'unité de *Gudrun* ; les emprunts signalés par M. P. se poursuivant logiquement dans les strophes authentiques et les strophes considérées comme intercalées, il faut admettre qu'une seule intelligence a fondu les éléments disparates dont se compose le poème. Mais ce n'est pas là le seul fruit des recherches de M. P. Au cours de son travail, avec une vaste érudition et une rare perspicacité, il a éclairé certains points obscurs de la légende et redressé nombre d'opinions erronées. Intéressante est sa tentative de démontrer pour *Gudrun*, comme on l'a fait pour le *Nibe-*

1. M. Panzer dit avec raison, p. 274, que l'enlèvement de Tristan par les marchands norvégiens n'a qu'un vague rapport avec l'enlèvement d'Hilde. Mais la légende de *Tristan* offre en un autre endroit un point de comparaison avec cette donnée. C'est la *quête* d'Iseut par Tristan, le déguisement de ce dernier en marchand, les libéralités, le tribut au roi et surtout la question que se pose Tristan dans la *Saga*, se demandant « s'il doit attirer Iseut sur le vaisseau pour s'enfuir ensuite avec elle » (*Gottfr.* v. 8684 ss., *Saga*, chap. XXXIV).

lungenlied (v. surtout Fr. Kauffmann : Z. f. d. Phil. 31, p. 50 sqq.) qu'il y a une étroite relation entre les poèmes médiévaux et les contes populaires, ceux-ci présentant souvent la forme la moins altérée, ce qui ruine la théorie de l'origine norroise. Un autre point important du travail de M. P. est l'apport de la preuve que la chanson dite *Ballade des Shetland* n'a rien à voir avec la légende de Hilde-Gudrun.

M. Panzer ne peut évidemment espérer que tous les rapprochements, si nombreux dans son travail, seront unanimement acceptés, ni que sa théorie de l'unité de *Gudrun* sera admise sans conteste (M. Martin a déjà déclaré qu'il persistait dans ses anciennes opinions); mais quelles que soient les critiques de détail qu'on pourra lui adresser et quelque succès qu'ait sa thèse, il n'en reste pas moins que son livre a fait faire un grand pas à la *Gudrunforschung*.

F. Piquet.

Altnordische Sagabibliothek, IX. **Fridhthjofs saga ins frœkna** herausgegeben von Ludwig Larsson. Halle a. S., Max Niemeyer, 1901, in-8° de XXIV-56 p., br. 2 M.

Palæstra, XXIII. **The Constance saga**, by A.-B. Gough. Berlin, Mayer u. Müller, 1902, in-8° de 84 p., br. 2 M. 50.

De toutes les sagas l'une des plus connues chez nous, tout au moins de nom, est bien celle de Fridhthjofr, ce joli roman d'amour de la fin du XIII° ou du commencement du XIV° siècle. Repose-t-il sur un fait historique? Si M. Larsson assure que non, M. Finnur Jonsson est moins affirmatif. Quoi qu'il en soit, c'est un petit chef-d'œuvre autant pour la clarté et la simplicité de l'exposition que pour la vérité des caractères : il mériterait d'être apprécié en France. Nous n'avons pas à redire le soin qui distingue les éditions de la « Altnordische Bibliothek ». M. Ludwig Larsson a fait précéder la sienne d'une introduction dans laquelle, après avoir résumé le sujet, il en fait l'historique et traite des manuscrits, de l'âge, de la composition de la saga, ainsi que de ses rapports avec le poème de Tegnér ; enfin il indique les différentes éditions et traductions. Il y a ajouté un double index des noms propres de personnes et de lieux. De nombreuses notes, au bas de chaque page, facilitent la lecture du texte.

La « Constance saga » est cette histoire bien célèbre d'une jeune fille qui, repoussée par les siens, arrive dans un pays étranger, dont elle épouse le prince. Pendant une absence de son mari, elle est faussement accusée d'avoir mis au monde un monstre et bannie avec son enfant. Finalement, son innocence est reconnue. Ce thème, qui se retrouve dans tant de contes, a inspiré maint auteur du XII° au XIV° siècle ; en outre, il a été en Angleterre plusieurs fois associé à des traditions historiques : c'est dire de quel intérêt en est l'étude. M. A.-B.

Gough, dans la première partie de son travail, après avoir exposé les relations réciproques des versions littéraires, dont il donne une liste et la classification, et avoir comparé entre eux les différents contes européens qui ont ce même sujet, en dresse un arbre généalogique dont la racine serait « a prehistoric Anglian folk-tale ». Dans la seconde partie il étudie les rapports du conte et de l'histoire, notamment dans la saga northumbrienne d'Ælla et Eadwine et dans la très ancienne saga d'Offa et Trytho, où se retrouvent des personnages du Beówulf. C'est une savante dissertation que celle de M. Gough et, quoiqu'un peu touffue, fort intéressante. Il n'y a pas de conclusion : sans doute, parce qu'il ne pouvait pas y en avoir. Comme l'auteur, nous exprimons le vœu que quelque mythologue ou folkloriste nous dise bientôt l'origine de ce conte et nous en donne l'explication : il semble qu'un de ces vieux mythes solaires si honnis pourrait bien encore se cacher là-dessous !

Léon Pineau.

Troels Lund. **Sunhedsbegreber i Norden i det 16. Aarhundrede**. Kbhvn. Det Schubotheske Forlag, 1900. 1 vol. petit in-8 de 271 p. Br. 4 Kr.; rel. 5 Kr. 25.
Kristoffer Nyrop. **Ordenes Liv**. Id., 1901, 1 vol. de 239 p.
Chaque volume orné du portrait de l'auteur par P. S. Krœyer.

La maison Schuboth de Copenhague a entrepris sous le titre général de « Kultur-Bibliothek », en un élégant format, sur beau papier et admirablement imprimée, une collection dont nous avons le plaisir d'annoncer ci-dessus les deux premiers volumes.

M. Troels Lund est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter ou de faire son éloge. Son nouveau livre n'est pas inférieur à ses nombreux et savants travaux antérieurs sur le moyen âge scandinave. Après avoir brièvement exposé comment les Égyptiens, les Grecs et les Romains, puis les Arabes ont successivement compris la santé, et comment de leurs conceptions très diverses tout naturellement s'explique la variété des remèdes qu'ils employaient, il dit ce qu'à leur tour les Scandinaves du xvi^{e} siècle en ont pensé et cite quelques-unes des mille façons bizarres qu'ils avaient alors de soigner les maladies : montrant au milieu de tout cela les louables efforts des Paracelse et des Tyge de Brahe pour arriver à la vérité. M. Troels Lund se demande si nous sommes aujourd'hui beaucoup plus avancés qu'au xvi^{e} siècle ? Sans doute, les conditions hygiéniques se sont bien améliorées ; cependant, elles sont loin d'être parfaites encore. Des maladies ont disparu ; d'autres sont survenues : et, conclue-t-il non sans malice, il est tant de façons différentes et souvent opposées de soigner la même que ce n'est guère que merveilleuse chance quand le patient en réchappe.

« Les mots ne signifient naturellement, mais à plaisir ». Sur cet apophthegme de Rabelais, qu'il a inscrit en tête du deuxième volume de la « Kultur-Bibliothek », M. Kristoffer Nyrop, avec la clarté et l'esprit qui sont deux de ses plus brillantes qualités, nous raconte toute la vie des mots : comment par la synecdoche, la litote, l'antiphrase, etc., etc., ceux-ci en sont venus à signifier tout autre chose que ce qu'ils exprimaient à l'origine. Mais ce sont là affaires de grammairien et je passe. Je ne veux m'arrêter qu'aux derniers chapitres, ceux où l'auteur, par des exemples typiques, montre non seulement l'importance de l'harmonie phonétique dans le style, mais son influence sur l'emploi et la valeur même de certains mots. Cette influence est particulièrement frappante dans le parler populaire. On lui doit des croyances superstitieuses en grand nombre ainsi que les formulettes enfantines, le langage des fleurs et le culte de certains saints : pourquoi, autrement, saint Expedivit serait-il le patron des causes pressées et « l'Expéditionnaire de la très sainte Vierge » ? et saint Claude guérirait-il la claudication, comme saint Clou les abcès ? A remarquer que cela n'existe pas qu'en France. En Allemagne, c'est pour la même raison que saint Augustinus est invoqué pour les maladies d'yeux, « Augenkrankheiten », et santa Rosa pour l'érésipèle, « die Rose ».

M. Kristoffer Nyrop dit n'avoir eu d'autre but que d'attirer l'attention du grand public sur la sémasiologie ou sémantique et de montrer l'intérêt qu'il y aurait à attribuer à cette science assez nouvelle une place plus importante dans l'enseignement. Il est regrettable qu'il n'y ait pas une édition française de son livre. Aussi bien pourquoi ne nous la donnerait-il pas lui-même ?

Léon Pineau.

R. F. Arnold. **Geschichte der deutschen Polenlitteratur.** Halle, Niemeyer, 1900, I Band, 298 pages.

L'ouvrage de M. Arnold nous présente sous une forme aussi dégagée que possible de tout fatras, de toute érudition indigeste, l'histoire des œuvres écrites en allemand par des Allemands installés en Pologne, ou naturalisés Polonais, — ou même par des Polonais comme Stanislas Ponatiowski. Ce premier volume, divisé en quinze chapitres, dont le premier a pour titre : *Moyen âge et réformation*, s'arrête après le troisième partage de la Pologne. Naturellement l'auteur développe avec abondance la période où la Pologne, déchirée par l'anarchie et incapable de dépouiller tout à fait l'esprit du moyen âge, devient la proie de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Il s'efforce de mettre en relief les impressions causées en Allemagne par ces événements

qu'on a nommés des forfaits historiques, de nous montrer quel lien étroit unit, vers 1770 surtout, l'histoire et la littérature, quelle forme a adoptée chez des écrivains, comme Schubart, par exemple, la pitié pour la douleur des Polonais et l'admiration quand même pour la force triomphante, enfin dans quelle mesure la pensée allemande a été mêlée à la discussion des grands problèmes politiques et sociaux soulevés par les discordes intérieures et la chute de la Pologne. Les deux grands courants qui dominent la littérature polonaise au XVIII[e] siècle, d'une part l'influence exercée par les écrivains de la période d'émancipation et de lumière, et d'autre part, comme en manière de réaction, le « Rousseauisme », ont été mis en pleine lumière par M. A., et c'est à notre sens, la partie la plus intéressante du livre. Il faut louer aussi l'art avec lequel les œuvres isolées sont rattachées au mouvement général des idées et comment, entre autres, est expliquée par une filiation directe avec les théories émises par l'auteur du *Contrat social*, la constitution polonaise du 3 mai 1791. Dans l'ensemble, ouvrage solide, étagé sur des sources indiscutables. M. A. met tout son amour propre d'historien à être strictement objectif et déclare que dans le partage de la Pologne, c'est l'Autriche qui a joué le rôle le plus sympathique. Pour la Prusse, il n'ose se prononcer d'une manière aussi absolue, mais il semble, comme malgré lui, entraîné à partager l'opinion de Moltke qui se résume en ces mots : « L'excès de la liberté et celui de l'esclavage ont détruit l'indépendance de la Pologne ». Peut-être insiste-t-il trop sur cette idée ; peut-être rend-il les Polonais plus coupables qu'ils ne sont de leurs propres malheurs. C'est bien de croire qu'ils ont été châtiés par une Némésis ; il n'eût pas été puéril de croire aussi, d'un autre côté, à un tribunal universel de l'histoire universelle (*ein Weltgericht der Weltgeschichte*). Dans un second volume M. Arnold se propose de parler de l'influence du romantisme et d'étudier le développement de la littérature polonaise-allemande jusqu'en 1848 et même 1863. Le mérite du premier volume fait bien augurer de celui qui suivra.

C. Senil.

Duc de Broglie. **Le dernier bienfait de la monarchie.** Paris, C. Lévy, 331 pp. in-8°.

Sous ce titre tendancieux, le duc de Broglie a raconté l'histoire de la création du royaume de Belgique dans cette forme académique, solennelle et prolixe qui plaisait à son public. Cette œuvre posthume est un recueil d'articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*; elle paraît sans avertissement d'aucun genre, sans indications précises de sources, sans bibliographie. Elle s'adresse au public académique, non aux historiens, et ne relève guère que de la critique littéraire.

L'histoire du royaume des Pays-Bas depuis 1815, qui forme le chapitre premier (pp. 1-83) n'est qu'une revue sommaire sans aucune valeur originale. — La partie personnelle du travail se réduit aux trois chapitres sur la conférence de Londres et l'élection du duc de Nemours; (l'étude s'arrête à ce moment). Sur ces épisodes d'histoire diplomatique le duc de B. a apporté quelques détails inconnus, quelques-uns tirés de ses souvenirs, la plupart extraits des papiers encore inédits de Talleyrand et de la correspondance entre Louis-Philippe et sa sœur [1] qu'il avait en sa possession. De Louis-Philippe lui-même, il tenait le récit de l'entrevue entre le roi et Bresson où le roi, ayant laissé parler le diplomate, le renvoya sans lui donner d'instructions précises; ce qui lui permit de faire croire aux Belges qu'il accepterait l'élection de son fils et lui donna l'avantage de pouvoir la refuser.

Mais ces souvenirs personnels, rien n'indique à quelle époque ils ont été notés. Et les documents inédits (des papiers de Talleyrand ou des archives des affaires étrangères (?) sont cités parfois de façon qu'il soit impossible de les identifier [2].

Les références sont rédigées dans une forme qui indique ou une grande inexpérience historique ou le dédain pour tout appareil de preuves. P. 113, note 1. A propos de la conclusion de la paix d'Andrinople l'auteur, au lieu de rappeler le rôle bien connu de l'envoyé prussien, se réfère à un article de Droysen en ces termes (note 1) : « Nous trouvons ce détail dans un écrit auquel le célèbre Droysen a attaché son nom (*sic*) et dont le but évident a été de montrer que la politique d'indépendance et d'hostilité contre l'Autriche et la Diète... avait été inaugurée... dès 1830 (*Zeitschrift für Preussische Geschichte und Landeskunde*, Berlin, 1874). — P. 147, n. 1. « Souvenirs tirés des papiers de Stockmar « c'est le *Denkwürdigkeiten*. Id., n. 2. « Droysen, document (*sic*) déjà cité; « c'est l'article indiqué plus haut. — P. 150, n. 1. « Archives des affaires étrangères. — Le prince de Polignac au baron Mortier chargé d'affaires de France à Berlin, déc. 1829. — P. 159, n. 1, même rubrique, oct. 1830 ».

Il est impossible de découvrir suivant quelle règle l'auteur a déterminé les affirmations qui lui semblaient exiger une référence. La discussion critique des témoignages est également très irrégulière. Une discussion méthodique eût été pourtant d'autant plus nécessaire que cette étude consiste exclusivement en détails de négociations diplomatiques difficiles à contrôler et qu'une bonne partie n'est connue que par un homme aussi suspect que Talleyrand. Ch. Seignobos.

1. Il y fait une allusion p. 260.

2. P. 240. Dépêches de M. de Bourgoing (déc. 1831). — P. 244. Extraits de trois lettres sans aucune référence. — P. 268. Corresp. du duc de Dalberg avec Talleyrand, janvier 1831, *passim*. — P. 303. Talleyrand à Madame Adélaïde, 22 janvier 1838 (*sic*). — P. 305. Citations d'une lettre de Lamartine, sans référence.

Ch. Renouvier. **Uchronie (L'Utopie dans l'histoire).** Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être, 2e édition. Alcan, 1901, xvi-413 pp. in-8°.

En rééditant ce livre étrange, vieux d'un demi-siècle, M. Renouvier n'a pas eu la charité d'y joindre une notice pour expliquer dans quelles conditions il l'a composé autrefois et à quelle conception il correspondait. Il a tenu à lui laisser la forme mystérieuse et romantique — un peu démodée aujourd'hui — d'un manuscrit anonyme écrit vers 1600 par un moine victime de l'inquisition, publié avec 3 appendices écrits par 3 dépositaires successifs du manuscrit 1° au xviie siècle, 2° vers 1658, 3° en 1709 et 1713.

Tout le monde connaît au moins de nom l'*Uchronie*. On sait que c'est une plaisanterie en 400 pages, œuvre d'un des philosophes les plus originaux et les plus profonds de son temps. C'est l'histoire imaginaire de ce qui serait arrivé en Europe si Marc-Aurèle avait eu des successeurs capables de faire les réformes nécessaires, si l'Europe avait évité l'invasion des Barbares et le régime ecclésiastique du moyen âge. L'auteur admet qu'elle aurait gagné plusieurs siècles et que la civilisation aurait atteint dès le xvie siècle le point où elle est aujourd'hui. A l'*Uchronie* exposée dans le manuscrit les *Appendices* opposent la réalité telle qu'elle s'est déroulée.

L'*Uchronie* est un procédé littéraire pour présenter une doctrine métaphysique indiquée dans les 5 pages d'une « Postface de l'éditeur ». Il s'agit de démontrer que le déterminisme est une illusion, qu'il aurait pu arriver autre chose que ce qui est arrivé et que le cours des événements dépend de l'usage que l'homme fait de sa liberté. La thèse n'est pas exposée en termes si vulgaires, (ce n'est pas la manière de M. Renouvier). Mais je ne pense pas trahir sa pensée en la traduisant [1].

Ce n'est pas le lieu dans la *Revue critique* de discuter en détail la doctrine de la liberté humaine. Mais puisqu'on a appelé l'histoire en témoignage, je me permettrai d'indiquer comment la question se pose pour les historiens.

L'histoire ne fait connaître que l'évolution qui s'est réellement produite, elle n'apporte donc aucun appui au « fatalisme », si on prend le mot au sens oriental, à ce fatalisme fondé sur la croyance, parfois inconsciente, à l'action d'une puissance surnaturelle qui veille à l'exécution rigoureuse de ses décrets préétablis. « Cela devait arriver

---

1. Il parle p. 411 des moyens de « rendre un grand changement historique concevable et probable sous la simple condition d'un changement supposé de quelques volontés » et p. 412 il espère qu'il « aura forcé l'esprit à s'arrêter un moment à la pensée des possibles qui ne se sont pas réalisés... Il aura combattu et qui sait? peut-être ébranlé les préjugés dont le fatalisme ouvert ou déguisé est la racine. »

fatalement » équivaut à dire : « Cela serait arrivé quand même les conditions auraient été différentes ». Proposition qui a un sens très clair si elle équivaut à : « Cela était écrit » ou « Allah l'a voulu », car alors le Destin ou Allah est conçu comme une force supérieure qui annule toutes les autres conditions, l'événement ne peut être modifié puisqu'il est le résultat d'une force toute-puissante. Dans toute conception scientifique au contraire cette proposition est dépourvue de sens, car elle devrait se formuler ainsi : « Le même effet se produirait quand même les causes de cet effet ne se seraient pas produites ».

L'historien ne peut donc pas refuser d'admettre que, si une partie des conditions avait changé, le résultat aurait été différent ; pas plus que le géologue ne contestera que l'érosion d'une vallée aurait été différente si le courant de l'inondation avait été détourné dans une autre direction,— ce qu'un tronc d'arbre suffisait à produire. Un changement de personnes dans le gouvernement impérial aurait suffi peut-être aussi à amener une transformation, sinon radicale, du moins appréciable sur l'évolution de la société romaine. Ce serait une affirmation ultra-scientifique de déclarer qu'un changement de direction ne peut rien changer à la série des événements.

Mais l'histoire ne nous montre que la série des « possibles » qui se sont réalisés. Elle ne nous apprend pas si ces possibles étaient possibles autrement qu'en un sens subjectif, c'est-à-dire concevables pour notre intelligence et s'ils pouvaient être réalisés *dans les conditions* qui existaient réellement. Elle nous dit encore moins que ces possibles hypothétiques aient dépendu de « quelques volontés ». La position même de la question exclut toute intervention de la volonté, à plus forte raison de la liberté humaine. Car l'histoire pose la question exactement dans les mêmes termes que toute autre science de l'évolution. La géologie, la paléontologie botanique et zoologique disent également : La distribution actuelle des terrains, des flores et des faunes est le résultat d'une série de conditions ; si quelques-unes de ces conditions avaient manqué, le résultat serait autre. Il n'est question ici ni de liberté ni de volonté. Et même en histoire on pourrait éliminer cet élément en ne considérant que les phénomènes matériels indépendants de la « volonté ». Il suffirait de modifier très légèrement les données de l'*Uchronie* : Marc-Aurèle n'a besoin de faire aucun acte de volonté, il ne déshérite pas son fils Commode ; c'est Commode qui reçoit sur la tête une tuile indépendante de toute volonté ; l'Empire passe à un général honnête qui réalise les réformes prescrites par Marc-Aurèle ; et l'*Uchronie* se déroule toute pareille.

Ch. Seignobos.

— Les livraisons 7, 8, 9 du tome V du *Recueil d'Archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 22, Épigraphie gréco-romaine de Palmyre. — § 23, Inscriptions néo-puniques. — § 24, Orotal et Dusarès. — § 25, Archéologie et topographie de Palestine. — § 26, Trois nouveaux cachets israélites archaïques. — § 27, Inscriptions grecques de Bersabée.

— « L'exégèse rationaliste de la mythologie, telle que l'ont essayée les anciens, témoigne en général d'un médiocre génie et presque toujours d'une complète méconnaissance de la véritable nature du mythe ; mais elle ne saurait être à nos yeux dénuée d'intérêt, puisque les plus grands esprits de l'antiquité, un Hérodote et un Thucydide, un Platon et un Aristote, paraissent avoir été dominés par les idées que systématisèrent plus tard les représentants officiels du rationalisme, les Évhémère et les Paléphate. » Tel est le point de vue auquel s'est placé M. F. WIPPRECHT, dans un supplément au programme du progymnase de Donaueschingen : *Zur Entwicklung der Rationalistischen Mythendeutung bei den Griechen*, I, Tübingen, Laupp, 1902, in-4°, 46 pp. L'auteur s'efforce de remonter aux premières origines des conceptions qu'un âge plus réfléchi substitua aux naïves légendes jusqu'alors acceptées par la foule. Les premiers « généalogistes », Phérécyde, Acusilas, Hécatée même, bien qu'il ait conscience des droits de la critique subjective, se bornent à refondre les mythes, selon l'exemple que leur en avaient donné les poètes, mais sans la moindre intention d'en éliminer le merveilleux. Le rationalisme ne commence à poindre que chez Hérodote : le mythe y devient un fait historique, et tout ce qui en répugne aux lois de la nature s'efface ou s'atténue. La tendance s'accentue dans Thucydide, pour qui les hommes, et non les dieux, sont les acteurs et les moteurs des contingences historiques. Mais elle s'exagère et se corrompt aussitôt avec Hérodore d'Héraclée : la recherche sincère devient recherche d'afféterie et de subtilité ; l'explication ne vaut plus par l'ensemble quasi-historique où elle s'encadre, mais par le degré plus ou moins grand d'ingéniosité qui en marque le détail, et la voie est préparée à l'évhémérisme, ce burlesque et voltairien contre-pied de toute science et de toute méthode. — V. H.

— Le tome II du *Livre de la Création et de l'histoire* d'Abou-Zéïd Ahmed ben Sahl el-Balkhî, publié et traduit par M. Ch. HUART, comprend les chapitres VII, VIII et IX « consacrés à la cosmologie, à la psychologie et à l'eschatologie, telles qu'on les entendait dans les écoles du monde musulman au milieu du X^e siècle de notre ère ». Voici le titre de ces trois chapitres : Ch. VII, De la création du ciel et de la terre et de ce qui s'y trouve. Ch. VIII, Apparition d'Adam et dispersion de sa postérité. Ch. IX, Des troubles et des événements qui marqueront le lever de la dernière heure, la fin du monde et la disparition de l'univers ; et de la nécessité de la résurrection (Paris, Leroux, 1901, in-8°, pp. X-220-241 ; tome XVII, IV^e série, des Publications de l'École des Langues orientales vivantes).

— Le titre donné par M. Charles BUTTIN, à l'étude qu'il a publiée en 1901 dans la *Revue savoisienne : Notes sur les armures à l'épreuve* (à part, Annecy, impr. Abry, in-8° de 100 pages) est trop modeste, car il est difficile d'apporter plus d'érudition et de donner plus de renseignements nouveaux dans une pareille matière. Il ne s'est pas contenté en effet de décrire les moyens qui ont été usités pour vérifier si telle ou telle pièce d'armement pouvait résister aux pièces des arbalétriers ou aux balles des arquebusiers et des mousquetaires, il ne lui a pas davantage suffi d'indiquer à quelles marques on reconnait les épreuves, mais il a

encore cité une quantité de textes relatifs à son sujet et il a expliqué chemin faisant des expressions techniques, pour l'intelligence desquelles on restait indécis. Signalons aux archéologues l'interprétation, que je crois exacte, des termes « de toute botte » et « de botte cassée », En somme, excellente petite publication. — L.-H. LABANDE.

— *Note sur une charte de Robert II de Jérusalem,* tel est le titre d'une étude diplomatique et historique fort bien rédigée, que M. G. DES MAREZ a publiée à Bruxelles en 1901 (librairie Kiessling et C^ie^, in-8° de 32 p., extrait du t. XI, n° 3, v^e^ série des *Bulletins de la Commission royale de Belgique*). Cette charte déjà connue et dont les termes avaient été reproduits dans une bulle d'Innocent IV (30 mars 1254), avait accordé à l'église Saint-Donatien de Bruges des privilèges de juridiction et lui avait apporté la confirmation de droits sur certains biens. Comme M. Des Marez a pu avoir l'original en mains, il en a profité pour en donner le texte exact et présenter sur la forme et le fonds un certain nombre d'observations des plus judicieuses. — L.-H. L.

LETTRE DE M. ADALBERT WAHL.

Monsieur le Directeur, M. G. Pariset, dans une critique assez sévère de deux de mes écrits, publiée dans le numéro du 11 août de la *Revue Critique*, finit par m'adresser le reproche ridicule, que je donne à Tocqueville une leçon de français. Je regrette d'avoir à donner à mon critique une leçon d'allemand. S'il connaissait à fond notre langue, il aurait vu — comme vous, Monsieur, le ferez sans doute en jetant un coup d'œil sur le passage en question, (*Études*, p. 147, note 1) — qu'il ne s'agit pas là de la signification du mot « jurisconsulte », mais de la qualité de ceux à qui le célèbre Tocqueville, par une légère erreur, l'applique. La même observation est à faire sur toutes ou presque toutes les autres remarques critiques de M. Pariset : par exemple s'il connaissait à fond notre langue ou bien s'il avait lu attentivement ce que j'ai écrit, il aurait trouvé (*Notables* p. 159) les raisons pour lesquelles j'ai pu négliger les séries des Archives Nationales [utilisées déjà par Ranke, et qui ne contiennent en substance que la même chose que l'imprimé de 1787-1788, si souvent cité, mais jamais étudié ou même lu avant mes *Notables*]. De même, il aurait vu (*Études*, p. VI et 3 sqq.), pourquoi j'ai pris pour base de mon travail (*Études* n° 1) les cahiers de Paris-Hors-Les-Murs, et pourquoi l'édition des Archives Parlementaires était absolument suffisante pour le but que je m'étais proposé et que je crois avoir atteint.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

D^r^ A. WAHL,
Privatdocent à l'Université
de Fribourg en Brisgau.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 22 septembre — 1902

Das Wesen des Christenthums, von A. Harnack. Akademische Ausgabe. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8, iv-189 pages.

L'Essence du christianisme. Traduction française du précédent ouvrage. Paris Fischbacher, 1902, in-8, 320 pages.

Die Absolutheit des Christenthums und die Religionsgeschichte, von E. Troeltsch. Tübingen, Mohr, 1902, in-8, xxiii-129 pages.

Gewissensfragen. von R. Wimmer. Tübingen, Mohr, 1902, in-8, 108 pages.

La *Revue critique* (n° du 24 décembre 1900) a déjà signalé à ses lecteurs les seize conférences de M. Harnack sur l'essence du christianisme. Une édition « académique » (lisez : à bon marché, 1 mk.) et une traduction française viennent de paraître simultanément et mettent ce livre à la portée d'un plus grand nombre de personnes. L'édition allemande reproduit le texte déjà connu. La traduction française a été consciencieusement faite, mais elle est parfois d'une langue un peu incorrecte, et elle est obscure ou inexacte en certains endroits. Exemple (p. 33) : « Deux des Évangiles nous présentent en vérité une préhistoire (histoire de la naissance), mais nous pouvons la tenir pour nulle, car bien qu'elle contienne des choses dignes de foi, nous devons les considérer à l'égard de notre but comme dépourvues de sens. » M. H. a écrit : « Deux Évangiles contiennent, à la vérité, une préhistoire (histoire de la naissance), mais nous pouvons la négliger (*unbeachtet lassen*) ; car, quand même elle contiendrait des choses

plus croyables qu'elle n'en contient réellement (*Glaubwürdigeres als sie wirklich enthaelt*), elle serait sans aucune signification pour notre but. » La phrase de l'original était déjà tournée de façon à ne pas froisser le lecteur par une négation directe de l'historicité de la *Vorgeschichte*; l'interprète enchérit sur cette réserve de pure forme, en introduisant une réserve de fait et en affirmant l'historicité partielle. S'il y a une seconde édition, le traducteur fera sagement de revoir son œuvre dans le détail.

Il me paraît de plus en plus clair que la thèse fondamentale de M. H., à savoir, que le christianisme consiste essentiellement dans la foi au Dieu père, est trop exclusive, artificielle, et qu'elle est contredite par l'histoire, sur laquelle on voudrait l'appuyer. L'Évangile se résume en un mot : le royaume ou le règne de Dieu. C'est le royaume que Jésus prêche, et non la foi au Père. Cette foi est impliquée dans la conception du royaume ; mais le royaume, et par conséquent la religion de Jésus, est essentiellement une espérance. Le royaume est à venir ; il est censé prochain ; l'Évangile le prépare ; mais on ne peut dire que le royaume soit tout à fait présent dans l'Évangile. Tous les textes clairs et authentiques établissent la notion eschatologique du royaume. Pour prouver que le règne de Dieu est quelque chose d'intérieur à l'homme et d'acquis par la foi au Père, on va chercher un texte de Luc (xvii, 21) assez équivoque, car il peut se traduire : « Le royaume de Dieu est parmi vous » ou bien « en vous », et qui a surtout l'inconvénient d'appartenir uniquement au troisième Évangile et à son développement rédactionnel, où il faut faire la part de l'évangéliste. C'est ce texte douteux que l'on préfère à la masse des textes certains, d'où il résulte que le royaume n'est rien moins que l'idée d'une religion individualiste, mais qu'il est avant tout l'espérance d'une justice et d'un bonheur perpétuel réalisés dans une société d'élus. Que ce soit là une conception symbolique relativement à nous, et que cette conception n'ait pu se maintenir dans sa forme première, ce n'est pas raison pour chercher ailleurs l'essence du christianisme. Il ne faut pas oublier que le royaume des cieux devait se réaliser sur la terre. La formule abstraite de l'Évangile serait donc : espoir assuré d'une justice et d'un bonheur parfaits, que les âmes de bonne volonté préparent en commun, en attendant qu'il plaise à Dieu de les leur faire goûter éternellement. En dehors de cette espérance l'historien ne voit pas de christianisme, et il ne voit pas non plus de Christ. Le Christ de l'histoire est le messager de cette espérance ; il se donne comme l'instrument providentiel de sa réalisation. Déplaçant l'essence du christianisme, M. H. déplace la conscience du Christ. Celle-ci consisterait dans la conscience filiale, laquelle serait la connaissance du Dieu père. Et pour étayer cette thèse, on n'a encore qu'un texte, qui, cette fois, se trouve dans Matthieu (xi, 27) et dans Luc (x, 22) : « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni le Père si

ce n'est le Fils. » Ce texte ne prouve pas seulement que « la connaissance de Dieu est la sphère où se meut la filiation divine », car il ne s'agit pas de la simple connaissance du Dieu père, mais d'une connaissance réciproque et d'une relation transcendante. Si le passage est authentique, il prouve plus que ne veut M. H.; s'il représente une pensée de la tradition, il ne prouve plus rien pour la thèse, et l'on restera en présence des autres textes qui mettent le caractère propre de la filiation divine de Jésus dans sa fonction messianique. Jésus est fils de Dieu en tant que son représentant, agent du royaume, témoin et garant de la grande espérance, non pas en tant que révélateur de la religion du Père. L'idée de son rôle implique un ministère social, et non seulement une connaissance individuelle communiquée à d'autres individus.

Bien qu'il ne traite qu'une seule question et ne la perde jamais de vue en la développant, M. E. Troeltsch est assez difficile à suivre. Un style plus lucide permettrait aux lecteurs de rendre meilleure justice à la puissance incontestable de sa pensée et à la solidité de ses aperçus. Sa critique de l'ancienne conception dogmatique et apologétique de l'histoire religieuse est tout à fait remarquable; de même celle des systèmes mis en avant par Schleiermacher et Hegel, de l'idée d'absolu appliquée à la religion. A la différence de M. Harnack, qui n'hésite pas à dire que le christianisme est la religion même, l'auteur affirme très nettement que « la construction du christianisme comme religion absolue est impossible au point de vue historique, et avec les moyens de l'histoire ». L'histoire ne connaît aucune idée générale d'où elle puisse dériver le contenu et la suite du réel ; le réel est conditionné, particulier, individuel. Et M. T. de montrer jusqu'à quel point l'Évangile, à sa source même, est ainsi conditionné, comme il l'a été et l'est encore dans son développement. Démêler le noyau absolu de l'écorce relative est une entreprise irréalisable, pour cette raison fort simple, que l'on ne sort jamais du relatif. « L'histoire n'est pas une place pour les religions absolues et les personnalités absolues. Ces associations de mots impliquent contradiction ». Mais il ne faut pas avoir peur du mot « relatif », car sous l'individuel et le conditionné agissent des « valeurs » de portée générale. Rien n'empêche même de considérer comme durables les principales acquisitions de l'ordre scientifique, artistique, social, religieux. Les grandes « valeurs » de l'ordre spirituel sont comparables entre elles ; la comparaison révèle ce qu'elles ont de commun, l'espèce de but ou d'idéal qui flotte en quelque sorte devant l'activité individuelle qui les réalise imparfaitement. Le but est pour l'homme comme une réalité supérieure, principe des efforts qu'il fait pour l'atteindre. Finalement M. T. déclare que le point de vue historique n'exclut pas, et qu'il inclut, mais comme affaire de conviction personnelle en des choses qui n'admettent pas l'évidence mathématique, la reconnaissance du christianisme comme

la plus haute vérité religieuse, et que cette façon d'envisager le christianisme peut être un fondement suffisant pour la foi et la vie chrétiennes. Il y aurait quelque intérêt à comparer cette théorie de la connaissance religieuse avec celle du plus grand (on pourrait presque dire le seul) théologien catholique du XIX[e] siècle, Newman. On trouverait entre les deux des analogies frappantes, et d'autant plus significatives que M. Troeltsch n'a sans doute jamais lu Newman.

L'ouvrage de M. Wimmer est aussi d'un grand intérêt, mais les problèmes religieux y sont moins discutés en eux-mêmes que par rapport à la conduite à tenir vis-à-vis de la communauté, de l'Église officielle et de son culte, par un protestant dont la pensée n'est pas satisfaite par la théologie traditionnelle. C'est une série de lettres, écrites d'un style très clair, d'un ton pénétrant; document très instructif de psychologie religieuse.

A. B.

Die Bücher Ezra und Nehemia, von C. Holzhey. München, Lentner, 1902, in-8, 68 pages.

Die Hauptprobleme der Leben Jesu Forschung, von O. Schmiedel. Tübingen, Mohr, 1902, in-8, IV-72 pages.

La brochure de M. Holzhey contient une bonne analyse littéraire et historique d'Esdras-Néhémie, mais non une discussion critique de ce livre. Ainsi la question, si controversée depuis quelques années, du rapport de la mission d'Esdras avec celle de Néhémie, n'est pas examinée ni même indiquée. Une idée qui paraît juste, et qui, en tout cas, mérite l'attention des exégètes, domine ce travail : le compilateur d'Esdras-Néhémie aurait été non seulement préoccupé de ce qui regardait le temple et le culte, et peu soucieux de tout le reste, mais il aurait pensé aussi à justifier l'exclusion des Samaritains et à polémiser indirectement entre eux. Il a passé délibérément sous silence les fautes et les déconvenues des chefs religieux de la communauté, et il a retouché selon ses propres idées l'édit de Cyrus et les autres documents officiels qu'il reproduit.

M. O. Schmiedel a voulu donner un aperçu raisonné des principaux problèmes que soulève maintenant la critique des Évangiles relativement à la vie de Jésus. Après avoir réfuté brièvement l'opinion radicale qui conteste jusqu'à l'existence du Christ et l'authenticité de toutes les Épîtres de Paul, il discute la question des sources et d'abord celle du quatrième Évangile. Il se prononce résolument contre l'origine johannique et le caractère historique de ce livre; il en apprécie exactement le caractère allégorique; mais on peut hésiter à le suivre dans l'identification de Nathanaël à l'apôtre Paul. La date de 130-140 doit être aussi un peu trop tardive. Le caractère des Synoptiques est bien

défini. La part d'allégorie qui est entrée dans les récits est peut-être exagérée, et l'auteur affirme trop absolument que la tradition a parfois changé, sans s'en apercevoir, des métaphores en faits. La portée symbolique de certains récits paraît avoir été perçue des évangélistes, par exemple dans la multiplication des pains, et ailleurs encore, où la pensée des narrateurs semble flotter entre l'idéal et le réel. M. S. place avant 70 la rédaction des *Logia* et du proto-Marc; vers 70, celle de la source ébionite (?) de Luc; vers 80, Marc; vers 90, la compilation de Matthieu, et vers 120 sa rédaction définitive; vers 100, Luc. Ces dates ne peuvent être qu'approximatives. Il paraît très vraisemblable que Marc lui-même n'est pas un écrit d'une seule venue, bien qu'il ait acquis sa forme traditionnelle avant les deux autres Synoptiques. La rapidité de son exposé conduit M. S. à formuler des jugements un peu absolus sur certains sujets importants, tels que les miracles, la résurrection de Jésus. L'on peut apprendre beaucoup sur ce dernier point dans les Synoptiques et le dernier chapitre de Jean, nonobstant les divergences des récits; et le témoignage de Paul, que M. S. dit être le seul historique, serait peu intelligible sans les Évangiles. Paul (I *Cor.* xv, 4) dit que Jésus est ressuscité le troisième jour, « selon les Écritures » : cette préoccupation de l'argument scripturaire n'est pas précisément d'un historien; et ce que Marc et Matthieu laissent entendre par la fuite des apôtres et le rendez-vous en Galilée vaut les renseignements de Paul, les complète certainement, et les éclaire. En ce qui regarde la cène, le Fils de l'homme, le royaume de Dieu, M. S. fixe l'état des questions d'après les plus récents travaux. Il rejette la conception purement immanente ou purement transcendante du royaume, les deux points de vue ayant été associés dans la réalité. Il tend néanmoins à restreindre le point de vue eschatologique, trouvant dans les paraboles et dans le Discours de la montagne « beaucoup de choses » qui ne seraient pas en rapport avec la perspective apocalyptique. Ces choses-là seraient à examiner dans le détail. Mais il semble bien que dans toutes les paraboles, sans exception, et dans tout l'enseignement authentique de Jésus, l'idée du royaume en tant que présent est subordonnée à celle de sa consommation. La moisson, dans les paraboles de la semence, le développement final du sénevé, la fermentation par l'effet du levain correspondent à l'accomplissement du royaume, et ne sont pas en dehors du point de vue schatologique. On peut retrouver du « purement humain » et de « l'éternellement valable » dans la prédication de Jésus sans lui retirer sa couleur native, ce qui l'a faite vivante dans le milieu et le temps où elle s'est produite. Que Jésus ait commencé par se croire le prophète du royaume, et que ses succès l'aient amené à se croire Messie, c'est ce que les textes ne permettent guère d'affirmer. Il peut y avoir quelque convention dans le récit du baptême; mais ce récit prouve du moins que la tradition la plus ancienne rattachait

à cette circonstance l'entrée de Jésus dans la pleine conscience de son rôle. Au lieu de supposer que la scène de la transfiguration aurait influencé celle du baptême, on pourrait tout aussi bien admettre le contraire pour les paroles du Père céleste; car il n'est pas très probable que le récit de la transfiguration ait pris une consistance définitive dans la tradition évangélique avant celui du baptême.

Alfred Loisy.

Das Buch Jesaia übersetzt und erklärt von B. Duhm. (*Handkommentar z. A. T.* III, 1). Zweite Auflage. Gœttingen, Vandenhœck, 1902, gr. in-8°, xxii-446 pages.
Die Bücher Esra und Nehemia erklärt von A. Bertholet (*Kurzer Hand-Commentar z. A. T.*, Lief. 17). Tübingen, Mohr, 1902, gr. in-8°, viii-112 pages.
Das Buch Hiob neu übersetzt und kurz erklärt von F. Delitzsch. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, 179 pages.
Der echte Hiob, von E. Müller, Hannover, Rehtmeyer, 1902, in-8°, 40 pages.

Le commentaire de M. Duhm a fait époque dans l'exégèse d'Isaïe. La première édition a paru il y a dix ans, et l'auteur s'excuse fort agréablement de n'avoir pas donné hospitalité dans la seconde à toutes les opinions et hypothèses qui ont été émises depuis ce temps-là dans les nombreux écrits publiés sur le même sujet. Il est certain que le développement de la littérature exégétique oblige le commentateur à faire un choix. La présente édition n'en contient pas moins nombre de compléments utiles et des retouches de détail; comme on a pris de plus petits caractères pour imprimer la traduction, le volume garde à peu près les mêmes proportions, mais l'aspect du texte est moins flatteur pour les yeux.

Des hypothèses très diverses se sont produites en ces derniers temps au sujet d'Esdras-Néhémie, soit en ce qui concerne la valeur des données contenues dans ces livres, soit en ce qui regarde leur interprétation, la chronologie des faits, le rapport de la mission d'Esdras avec celle de Néhémie. M. Bertholet résume avec beaucoup de clarté tout ce travail critique, puis il procède lui-même à l'analyse des documents; il maintient l'authenticité des mémoires d'Esdras et de Néhémie, sauf des modifications rédactionnelles qui sont, en grande partie, antérieures à la compilation définitive; il admet aussi l'authenticité, souvent contestée, des lettres reproduites en araméen dans le livre d'Esdras. Son opinion sur le III[e] livre d'Esdras est à considérer. Ce livre ne serait pas une traduction faite d'un seul jet; il représenterait, pour une partie de son contenu, un texte plus ancien, meilleur et autrement distribué que le texte massorétique; mais il aurait été revisé ensuite d'après celui-ci. Les jugements opposés que l'on a portés sur cet apocryphe seraient de la sorte conciliés. L'enchaînement des faits serait à prendre comme il suit: en 538, édit de Cyrus et retour d'exilés sous la conduite de Sesbassar, peut-être un fils de Jéchonias; le tem-

ple est reconstruit sous Darius, et achevé en 516, Zorobabel ayant succédé comme gouverneur à Sesbassar; sous Artaxerxès I^er, une tentative de reconstruction aboutit à faire détruire l'enceinte de Jérusalem, et c'est alors que se place la mission de Néhémie, en l'an 20 du règne (445 av. J.-C.); la mission d'Esdras se placerait vers 430, entre les deux séjours de Néhémie; alors aurait eu lieu la promulgation de la Loi; on ne sait comment se termina l'activité d'Esdras à Jérusalem, et ce n'est peut-être pas sans intention que le récit en est demeuré incomplet. Cette combinaison présente certains avantages. N'a-t-elle pas aussi quelques inconvénients? En lisant la relation de ce qui s'est passé durant le second séjour de Néhémie, se douterait-on que la réforme d'Esdras vient seulement d'avoir lieu? Mais l'état des documents ne permet que des conjectures. Dans le commentaire, M. Bertholet donne une attention particulière à la critique du texte; la critique littéraire est conduite avec beaucoup de sagacité; l'explication historique est très érudite dans sa concision. Le dictionnaire des noms propres, qui se trouve à la fin du volume, sera bien accueilli.

M. Delitzsch a voulu étudier le livre de Job comme si l'on venait de le découvrir, et que ni la tradition ni la critique ne s'en fussent encore occupées. Le procédé n'est pas à la portée de tout le monde, et il peut avoir des inconvénients, même pour un orientaliste aussi consommé que M. D. Il est aisé de dire que les Septante ne sont pas, pour la critique des textes bibliques, un auxiliaire aussi précieux qu'on le croit volontiers maintenant; mais il ne faudrait pas oublier que, pour le livre de Job, la version grecque primitive se présentait comme une recension très différente de l'hébreu traditionnel. La question de ce rapport peut être négligée, mais elle ne devrait pas l'être; elle n'en existe pas moins, car il n'est pas sûr qu'on l'ait résolue d'une façon définitive. Est-il si nécessaire de s'abstraire de toute tradition interprétative et du travail d'autrui? Le peut-on même autant qu'on le voudrait, et le fait-on réellement? Hâtons-nous d'ajouter qu'un tel essai, tenté par un homme très compétent, offre certains avantages, et qu'il peut contenir plus de nouveauté utile qu'un commentaire où l'on ne fait que prendre, en quelque sorte, la suite de l'exégèse courante.

En ce qui regarde la composition du livre, M. D. pense que les discours de Job et de ses amis sont postérieurs au récit (I-II, XLII, 7-17) qui les encadre. Ils auraient été substitués à des discours en prose où les amis du patriarche ne parlaient pas plus sagement que sa femme et où Job était moins hardi que dans les discours poétiques. Cette conclusion se fonde sur le passage (XLII, 7) où Iahvé dit que les amis n'ont pas parlé si bien que Job. Elle ne s'impose pas; et s'il est vraisemblable que la légende est plus ancienne que les discours, il est peut-être risqué d'affirmer que, dans sa forme actuelle et spécialement dans la manière de présenter les trois amis, elle n'est pas adaptée aux discours. Les dialogues seraient « le Cantique des cantiques au pessi-

misme ». M. D. en retire, comme ayant été ajoutés après coup, le chap. xxviii, les discours d'Élihu (xxxii-xxxvii), les descriptions de l'autruche (xxxix, 13-18), de l'hippopotame et du crocodile (xl, 15-xli, 26). Il y a sans doute quelque exagération à dire que le discours de Iahvé ne corrige qu'en apparence le pessimisme du poème. L'auteur n'est pas moins sincère dans ce discours que dans les autres ; pour sauver la justice de Iahvé, il se réfugie dans le mystère, c'est-à-dire qu'il croit à la justice divine, et qu'il est incapable de le démontrer ; le pessimisme de sa raison est très réellement combattu par l'inspiration de sa conscience religieuse, par sa foi. La traduction de M. D. est soignée, de lecture facile, et ne contient, est-il besoin de le dire ? que ce qu'on est habitué à trouver dans le livre de Job, avec une somme de divergences dans les détails beaucoup moindre que la préface n'aurait pu le faire craindre. Le commentaire philologique est renvoyé à la fin du volume, et renferme de précieuses remarques sur le vocabulaire, la langue, l'état du texte (que M. Delitzsch juge très favorablement, tout en y pratiquant d'assez nombreuses corrections), certaines locutions particulières. Pour ces dernières remarques, qui constituent la majeure partie du commentaire, l'auteur fait un excellent usage de l'assyrien. En somme, œuvre de mérite et contribution importante à l'exégèse de Job.

Le travail de M. Müller est d'une originalité moins solide. L'on y établit, en cinq ou six pages, que Job a vécu plus de 1500 ans avant l'ère chrétienne (il ne connaît que la création, le déluge, la ruine de Sodome et aucune légende plus récente ?!), et il préludait à l'athéisme en soutenant que Dieu est injuste (*David Strauss der Urzeit*); son livre consistait dans *Job*, i, 1-4, 13-19, ii-7*b*-8, 11-12 ; iii-xxxi, et finissait à l'endroit où on lit maintenant : « Fin des discours de Job ». Tout le reste a été ajouté postérieurement, à des époques différentes, et M. Müller ne s'y intéresse guère. Il donne la traduction de son Job primitif, sans s'occuper autrement du parallélisme dans les discours, et sans la moindre note. La traduction, d'ailleurs, est toujours claire et assez fidèle, sauf quelques libertés (par exemple, xix, 20, Job se plaint d'avoir perdu toutes ses dents). Faute de preuves, la thèse générale échappe à la discussion.

Alfred Loisy.

Die Verwandschaft der jüdisch-christlichen mit der parsischen Eschatologie, von E. Bœcklen. Gœttingen, Vandenhœck. 1902, in-8, 150 pages.

La question traitée dans cette brochure est agitée depuis longtemps, sans que l'on soit arrivé à des conclusions indiscutables. M. Böcklen ne prétend pas la résoudre, mais seulement l'exposer, et l'on doit dire qu'il y a réussi. Le rapport des deux eschatologies, judéochrétienne et

mazdéenne, est établi par un rapprochement fort détaillé de textes groupés sous quatre chefs principaux : la mort, le sort de l'individu après la mort, le sort final du monde, les légendes paradisiaques qui tournent à l'eschatologie. De ces quatre points, le deuxième et le troisième sont ceux qui comportaient le plus grand développement. Il résulte du tableau ainsi tracé que le problème, comme il arrive d'ordinaire, est beaucoup plus complexe que ne l'avaient cru ceux qui l'ont soulevé d'abord. La date incertaine de l'Avesta est une difficulté. Le défaut de renseignements directs sur les rapports des Juifs avec les Perses en est une autre. Certaines analogies semblent frappantes ; les différences ne le sont pas moins, non seulement dans des détails caractéristiques, comme la trompette de la résurrection, qui tient une grande place dans l'eschatologie juive, chrétienne et islamique, et manque tout à fait dans le parsisme, mais dans des doctrines importantes, comme celle du Messie, dont le sauveur avestique se rapproche plutôt par certains traits extérieurs que pour l'idée fondamentale. Il faut évidemment tenir compte des ressemblances et des différences pour apprécier à sa juste valeur l'influence iranienne dans le développement de l'eschatologie juive. M. Boecklen estime, peut-être avec raison, que M. Soederblom, dans son remarquable ouvrage, *La vie future d'après le Mazdéisme*, est trop enclin à réduire au minimum et les ressemblances et l'influence. Celle-ci paraît être l'explication la plus naturelle de celles-là ; mais ce n'est qu'une hypothèse, et l'auteur se demande, pour finir, et sans conclure, s'il n'y aurait pas d'autres possibilités.

A. L.

E. Babelon. **Traité des monnaies grecques et romaines.** Première partie : Théorie et doctrine. Tome I. Paris, Leroux, 1901, in-4°, 1206 p. Prix : 40 fr.

Malgré la valeur que conserve encore la *Doctrina Nummorum veterum* d'Eckhel, François Lenormant avait entrepris un travail d'ensemble sur la *Monnaie dans l'antiquité*. De cet ouvrage trois volumes seulement parurent en 1878-1879, et la mort empêcha l'auteur d'achever sa tâche. Il faut espérer que M. Babelon sera plus heureux. Le traité dont il nous donne le tome premier s'annonce comme devant avoir des proportions considérables. Il sera divisé en deux parties, dont l'une, en trois volumes, étudiera « au point de vue didactique et synthétique, toutes les questions relatives à la numismatique » ancienne, et dont l'autre contiendra la description historique. « Chaque province, chaque ville, chaque dynastie royale y aura son livre, son chapitre ou son paragraphe, suivant son importance. Toutes les monnaies principales y seront décrites, classées et accompagnées, quand il y aura lieu, d'un court commentaire expliquant les types et les légen-

des. Une série de planches sera annexée à chaque volume et dans le texte même on notera jusqu'aux prix marchands des pièces. »

L'objet du présent volume est nettement déterminé par M. B. en ces termes : « C'est une introduction générale, qui définit la science numismatique et résume son histoire, donne la nomenclature raisonnée des espèces connues des Grecs et des Romains, indique les systèmes en usage dans l'antiquité pour compter la monnaie, analyse les manipulations techniques du métal, d'abord dans la mine, puis dans l'usine d'affinage, enfin dans l'atelier monétaire. »

On est confondu de la masse énorme de renseignements qu'il renferme. M. B. possède à fond son sujet. Je doute qu'aucun document ancien, qu'aucun ouvrage moderne, qu'aucun article de revue lui ait échappé. Il s'appuie constamment sur l'érudition d'autrui, mais sans jamais s'y asservir. Il discute librement les hypothèses de ses devanciers; il opte entre elles, lorsqu'il a des raisons d'adhérer à l'une ou à l'autre, et, s'il n'a pas de motifs de préférence, il suspend son jugement. Il n'est pas pour les opinions aventureuses ni pour les brillantes conjectures. La marque essentielle de son esprit est la prudence, la rectitude et le bon sens. L'exposition est d'une lucidité parfaite. Quand il emploie une expression technique, il ne manque pas d'en donner la signification. Les questions les plus arides et les plus compliquées acquièrent sous sa plume une clarté qui permet à tout le monde de les comprendre et même d'y trouver un certain agrément, si bien que cet ouvrage d'une science si vaste et si profonde est aussi un modèle de vulgarisation. L'abondance et l'exactitude des références sont poussées jusqu'à la minutie. Enfin, un index très riche et très méthodique facilite singulièrement les recherches. Nous n'avons en somme qu'un vœu à exprimer, c'est que M. Babelon continue et achève son œuvre absolument dans le même esprit et avec le même bonheur.

Paul Guiraud.

K. P. R. Neville. **The case-construction after the comparative in Latin.** Macmillan, 1901, 4 ff. et 87 p., in-8. Prix, cartonné : 60 c.

L'université Cornell, d'Ithaca (New-York), a publié sous ce titre le nº XV des *Cornell Studies in classical philology*. Comme les précédents travaux dont j'ai eu le plaisir de rendre compte, ce mémoire est une étude assez solide et fort claire. Il y a à Ithaca une école active de philologie latine et je crois ne pas trop m'avancer en en félicitant tout particulièrement M. Ch.-E. Bennett.

Le travail de M. Neville est un dépouillement de la littérature latine antérieure à l'Empire. Il aboutit aux conclusions suivantes. 1º *Quam* est toujours employé après le comparatif quand ce comparatif n'est

pas en accord avec un nominatif ou un accusatif constituant le premier terme de la comparaison. 2° *Quam* est employé régulièrement quand le deuxième terme est modifié par une incise; quand l'un des deux est modifié par le génitif d'un nom ou d'un pronom ou par un adjectif; quand l'adjectif au comparatif est modifié par un ablatif de différence ou par un datif; quand le comparatif est formé à l'aide de *magis;* quand le comparatif est en accord avec l'accusatif sujet d'une proposition infinitive affirmative; quand le comparatif est un adverbe, excepté dans certaines expressions numérales et dans certaines formules (cf. 5°). 3° On a tantôt *quam* tantôt l'ablatif, quand le comparatif est en accord, soit avec un accusatif complément direct dans une phrase affirmative, soit avec un nominatif constituant le premier terme de la comparaison (cp. 1°). 4° L'ablatif est régulièrement employé dans les phrases négatives d'un caractère général (excepté dans le cas du 1°), dans les questions oratoires, dans les expressions proverbiales. 5° L'ablatif est toujours usité dans *alius alio* et avec *opinione, spe, expectatione, aequo, iusto*. Les résultats indiqués sous le 2° et le 4° sont particulièrement intéressants.

On pourrait reprocher à M. N. une classification un peu mécanique. Il y a deux points à distinguer dans la syntaxe du comparatif: la construction du complément et la symétrie de la construction. L'ablatif, quand il est employé, est symétrique du mot qualifié par le comparatif. Les expressions du type *citius opinione* sont des exceptions à la symétrie de la construction. Il en est de même dans nombre de phrases avec *quam;* ainsi, Cic. *De sen.* 68 : *Senex est eo meliore condicione quam adulescens.* Ce qui est comparé ce n'est pas *condicio* et *adulescens*, mais *condicio senis* et *condicio adulescentis*. Il y a lieu de distinguer les phrases de ce genre, où il y a une ellipse (ici de *est condicione*), d'avec celles où *quam* est suivi du véritable complément du comparatif : *Si equum meliorem habeat quam tuus est* (*De inu.* I, 52). C'est pour cela qu'il faut séparer, contrairement à l'avis de M. N. (p. 5), cette phrase de celles qu'il cite en même temps (*causam habet meliorem quam tu*, *P. Lig.*, 10, etc.), et la placer avec celles qu'il a groupées pp. 32 et suiv. (par ex. Tér. *Ht.* 354 : *Mea res minor quam tua*).

Cette distinction découle du principe de symétrie des deux termes. Quand on compare des circonstances différentes par le moyen d'un terme commun, *condicio,* ce terme se trouve au premier plan de la phrase, et les circonstances lui sont rattachées sous forme de déterminations : *senis, adulescentis.* On a de même, forcément avec *quam : partem Numidiae specie quam usu potiorem* (Sal. *Iug.* 16, 5) ; *exercitus lingua quam manu promptior* (*ib.* 44, 1) ; *senior seni similior quam puero* (Var, *L. L.* X, 4 ; cp. *ib.* : *Vir uiro similior quam uir mulieri :* la répétition du mot marque bien qu'il s'agit du même objet placé dans des rapports différents). Par là, aussi, s'explique la pre-

mière partie de la seconde règle de M. N. Quand l'un des membre des la comparaison est accompagné d'une détermination, la comparaison porte souvent principalement sur la détermination ; dans : *Nequius nil est quam egens consili seruos* (Plt., *Bacch.*, 651), l'idée qualifiée *nequius* n'est pas celle de *seruos*, mais celle de *seruos* en tant que *egens consili*. Il y a donc encore ici un défaut de symétrie. Dans l'expression de Térence citée plus haut (*Ht.* 354), les deux termes sont *res* en tant que *mea* et *res* en tant que *tua*. Une même idée, *res*, est commune ; on ne la compare pas à elle-même, mais on compare deux circonstances particulières de cette idée générale.

J'ajoute que, sur ce point, les conclusions de M. N. sont attaquables. Il faudrait étudier de nouveau la question. On trouvera pp. 42-43 un certain nombre de phrases où l'ablatif est usité quand l'un des deux termes est accompagné d'une détermination. M. N. paraît ne s'en apercevoir que pour un seul exemple. Il y en a bien d'autres, et M. N. abrège ses citations de manière excessive, ce qui peut tromper. Je noterai, dans Cic. : *Quod uoluptatibus* quibusdam (omis par M. N.) *iucundius* (*Fin.* 2, 48) ; domini *morte ipsa tristius* (*Mil.* 59). Si l'on ajoute les exemples cités de Caton et de Varron, quatre de Cicéron, deux de Salluste, un de Catulle, il ne reste plus dans la liste de M. N. que cinq exemples de Cicéron environ, et un de Catulle. Les onze autres devront être ajoutés aux « exceptions » des pp. 26 suiv.

Il faudrait rechercher aussi dans quelle mesure on a le même cas après *quam* qu'avant. C'est une question fort intéressante, parce qu'elle touche à l'histoire d'un des caractères généraux du latin. Il est évident que : *Non multo minorem quam Laelium*, est plus « synthétique » que : ...*quam Laelius*. Ici, M. N. ne nous fournit rien qu'un recueil de textes. Quand Cicéron, *De fin.* I, 2 (Neville, p. 25) dit : *Vt propemodum iustioribus utamur illis qui omnino auocent a philosophia, quam his qui rebus infinitis modum constituant ;* il ne semble pas qu'il aurait pu dire aussi : *quam hi ; his* est sous la dépendance de *utamur*, comme *illis*. De même, on expliquera, *Pro Mil.* 34 : *Me suffragatore meliore utebatur quam Clodio ;* Sall., *Ep. Pompei ad sen.*, 4 : *fateor me ad hoc bellum maiore studio quam consilio profectum.* Il faudrait, en conséquence, paraphraser autrement qu'on ne le fait un vers bien connu d'Horace, *Ep.*, I, 10, 11 : *Pane egeo iam mellitis potiore placentis*. On dit que cette construction, dont on ne cite pas de second exemple, équivaut à *potiore quam mellitae placentae sunt* [1]. La construction conforme aux habitudes de la langue ne serait-elle pas plutôt : *potiore quam mellitis placentis ?* Remarquez que *egeo* et *utor* appartiennent, comme verbes de sens opposé, à une même catégorie sémantique et grammaticale. Alors je me demande si l'on ne

1. M. Neville n'avait ni à citer ni à discuter ce texte, qui est en dehors des limites chronologiques de son étude.

peut pas écrire le vers d'Horace, avec un très léger changement : *Pane egeo quam mellitis potiore placentis*[1].

Ces réflexions, à côté du mémoire de M. Neville, prouvent au moins l'intérêt que j'ai pris à le lire. Il rendra service aux latinistes.

Paul LEJAY.

G. SAULNIER DE LA PINELAIS. **Les gens du roi au Parlement de Bretagne 1553-1790.** Rennes, Pihon et Hoommay, Paris, Picard, 1902, 1 vol. in-8, XVII-468 p.

Après avoir étudié *le Barreau*, M. Saulnier de la Pinelais passe aux gens du roi du Parlement de Bretagne. Ce n'est pas qu'il y ait de bien grandes différences entre les gens du roi du Parlement de Bretagne et ceux des autres Parlements du royaume ; et, malgré ses très consciencieuses recherches dans les Archives d'Ille-et-Vilaine et la Bibliothèque de Rennes, M. de la P. ne nous apprend rien d'inconnu sur l'histoire et le rôle du parquet breton. Les documents, dit-il lui-même, « ne revêtent pas de particularités vraiment essentielles distinguant les gens du roi à Rennes de leurs collègues du dehors ». Un embryon de ministère public paraît avoir existé, sous la forme des procureurs ducaux, dans les différentes cours ou Barres de la Bretagne du XIV^e^ siècle ; au XV^e^ apparaît même « un procureur général de Bretagne » ; le rôle de ces magistrats s'accroît avec le temps dans le duché comme dans le royaume ; il s'accroît encore après l'union de 1532 ; il est capital lors de la réformation de la coutume en 1539. Mais leurs attributions restent mal définies, même après l'édit d'érection du Parlement de Bretagne de 1553. La seule chose qu'il y ait de spécifiquement bretonne dans cet édit, c'est la répartition des offices d'avocats-généraux entre « originaires » et « non-originaires ». Encore cette particularité finit-elle par disparaître. On donne, à plusieurs reprises, des accrocs à la règle, et elle fut définitivement abolie en 1714.

Aussi faut-il chercher surtout dans ce livre, à propos de Bretagne, une étude — et une bonne étude — sur l'histoire générale du ministère public. M. de la P. montre que le rôle des « gens du roi » est plus considérable que ne le font d'ordinaire les historiens de nos Parlements. Ils occupaient une situation mixte assez bizarre, entre le roi,

1. Un autre vers d'Horace a quelque analogie avec celui des Epîtres, *Sat.* I, 10, 55 : *De se loquitur non ut maiore reprensis* (ent. : *ut de non maiore quam ii quos reprehendit*). On a raison de ne pas le citer ; car le second terme, *reprensis*, ne peut être soumis à la même influence que *maiore*, celle de la préposition *de ; maiore quam repensis* serait un non-sens. — D'ailleurs, Hor. construit très librement le complément du comparatif ; l'abl. n'est pas rare après l'adverbe : *Se seruo melius uestiret* (*Sat.* I, 1. 97) ; *Spectaret populum ludis attentius* (*Ep.* II, 1, 197) ; *Plus laudatore nouetur* (*A. p.*, 433).

dont ils étaient les mandataires, et « le Parlement, dont ils relevaient étroitement et qui, lui aussi, « représentait l'autorité royale », autorité résumée surtout dans la redoutable personne de M. le Premier.

Parmi les « gens du roi », bien que la préséance appartienne légalement aux avocats généraux, nous ne tardons pas à voir le procureur général jouer en réalité le rôle de chef. Si la législation ne lui donne qu'un rôle secondaire dans les affaires criminelles, il prend une part éminente à l'action disciplinaire et à l'élaboration de ces « arrêts de règlement » qui font de chaque Parlement, pour l'étendue de son ressort, un véritable pouvoir législatif et en même temps administratif.

A côté des institutions, les hommes. C'est là que le sujet aurait pu prendre une saveur plus spécialement bretonne. Mais cette partie du livre est loin d'être la plus importante ; elle se compose de quelques notes sur les avocats-généraux, et d'un court chapitre sur le plus célèbre d'entre eux, la Chalotais[1]. M. de la Pinelais a-t-il craint de s'aventurer ici sur un terrain brûlant, où les cendres sont mal éteintes ? — En résumé, si ce livre nous apprend peu de choses sur le Parlement de Bretagne, c'est un bon travail sur les « gens du roi ».

H. Hauser.

A. D. Xénopol. **Les principes fondamentaux de l'histoire.** Paris, E. Leroux, 1899. vi-348 pp., gr. in-8°.

Depuis deux ans au moins que je dois à la *Revue critique* le compte rendu du livre de M. Xénopol, je m'y suis repris à trois fois et chaque fois je me suis arrêté sans parvenir à l'écrire. Les lecteurs de cette *Revue* savent que M. X. est un érudit solide et un historien habile dans son art. Je m'étais réjoui de voir une question fondamentale de méthode, si souvent obscurcie par les métaphysiciens et les amateurs, traitée à fond par un historien de métier. Comme l'auteur, je pense qu'il est dangereux pour l'histoire de laisser formuler « sa méthode et ses principes par les philosophes et les naturalistes ».

Dans la partie historique de cet ouvrage j'ai retrouvé en effet les habitudes d'information complète et d'analyse exacte que M. X. apporte dans tous ses travaux. Les 250 premières pages sont consacrées surtout à discuter les théories émises sur le caractère et le but de l'histoire, sur les facteurs de l'évolution et les lois sociologiques ; toutes les doctrines, tous les systèmes de philosophie de l'histoire et de sociologie sont exposés fidèlement et critiqués dans un esprit scientifique. Tout ce qu'on pourra reprocher à M. X. c'est d'avoir trop bien fait les choses, d'avoir pris la peine de discuter les compi-

---

1. Il manque à la bibliographie : H. Carré, *La Chalotais et le duc d'Aiguillon*.

lations de quelques amateurs avec autant de soin que les systèmes originaux. N'a-t-il pas fait trop d'honneur à B. Kidd, à MM. Lavollée, Bourdeau, Yves Guyot [1]?

Le système personnel de l'auteur est exposé surtout dans les derniers chapitres. J'aurais eu un vif désir de le résumer et de le discuter. Mais j'ai dû m'avouer, après un examen renouvelé, que j'en suis incapable. Les propositions essentielles, « les lois fondamentales », établies par l'analyse de M. X. sont formulées dans une langue tantôt abstraite tantôt métaphorique, que je ne comprends pas. Je prends donc le parti de les reproduire textuellement.

« I. La force de l'*évolution* manifeste son action par les lois suivantes dans la sphère du développement intellectuel :

1° Le progrès de l'esprit humain est constant et il n'est pas possible de lui assigner une limite;

2° Le progrès, quoique constant, n'est pas continu ; il procède par vagues qui avancent puis reculent pour avancer de nouveau plus loin que... les précédentes ;

3° L'évolution ne juxtapose pas seulement les formes nouvelles aux anciennes, elle les y greffe ;

4° L'évolution des formes de l'esprit se fait par le haut et de haut en bas.

II. La force du *milieu intellectuel* donne naissance aux lois suivantes :

1° Il y a toujours une correspondance entre les faits intellectuels et l'état général des esprits, loi qui a comme corollaire la suivante : Le changement du milieu intellectuel entraîne toujours un changement dans les faits de l'esprit qu'il entoure.

2° La vérité seule n'est pas soumise à l'influence du milieu ; elle ne change pas avec ce dernier.

III. La force de l'*expansion* donne naissance aux lois suivantes :

1° L'expansion est d'autant plus puissante qu'elle s'étend davantage dans l'espace et surtout dans le temps ;

2° L'expansion procède comme l'évolution par vagues progressives ou régressives. Les vagues de l'expansion ne concordent pas toujours avec celles, de même nature, de l'évolution.

IV. La *lutte pour l'existence* peut donner lieu à ces deux lois :

1° Elle a pour conséquence la disparition de l'élément vaincu, lorsqu'il ne peut être assimilé par l'élément vainqueur ;

2° Elle donne naissance à de nouveaux produits intellectuels lorsque les éléments entre lesquels elle se livre peuvent entrer en combinaison.

---

1. L'article de M. A. Mater (et non pas Matter) signalé p. 344 est d'un de mes élèves qui a fait ses études historiques après l'avoir écrit et ne considère plus qu'en souriant cette œuvre d'adolescence. — Taine s'appelait Hippolyte, non pas Henri.

V. La *réaction contre l'action* peut être formulée dans la loi que : La réaction est en proportion inverse de l'action.

VI. La force de l'*imitation* produit les lois suivantes :

1° L'imitation empêche le progrès, lorsqu'elle s'applique aux formes existantes ; elle le favorise lorsqu'elle s'applique aux idées nouvelles ;

2° L'imitation ne donne naissance à des successions historiques que lorsqu'elle s'applique à des éléments successifs, par conséquent dissemblables ;

3° L'imitation consciente passe à l'inconscient lorsque le développement s'arrête et que les faits deviennent coexistants.

VII. La force de l'*individualité* se manifeste par les lois :

1° Toute personnalité humaine imprime au mouvement qu'elle provoque le sceau de son individualité. Cette empreinte est d'autant plus forte que la personnalité est plus marquante ;

2° L'action du génie, lorsqu'elle résume la tendance de son époque, accélère l'évolution ; lorsqu'elle agit en sens contraire, elle la retarde ;

3° Les génies scientifiques ne font qu'accélérer la découverte de la vérité. La science ne peut avoir une signature individuelle.

VIII. Le hasard n'étant pas une force proprement dite, quoique générateur de faits historiques, ne peut donner naissance à des lois de développement. »

« Il n'y a pas d'évolutions parallèles semblables. L'évolution de la même forme ne se répète jamais dans le temps d'une façon identique. Chaque évolution est une forme unique et caractéristique ».

« Les faits historiques sont d'autant plus constants et leurs causes sont d'autant plus intrinsèques qu'ils sont le produit d'une généralité plus ou moins étendue ; ils deviennent d'autant plus contingents et leurs causes d'autant plus extrinsèques qu'ils sont déterminés par l'intervention de personnalités plus marquantes ou par celles du hasard. »

Plusieurs de ces propositions sont évidentes et je n'en vois aucune qui me paraisse fausse — dans la mesure où je la comprends. Mais je n'aperçois pas l'usage qu'on en peut faire. Je crains qu'elles ne soient que la traduction en langage conventionnel de notions de sens commun. Je ne sais si l'on peut atteindre la précision nécessaire à une loi tant qu'on opère avec des termes aussi mal définis que : « progrès, milieu intellectuel, expansion, élément, action, réaction, individualité, génie, personalités ». Et je me demande si ces formules peuvent être considérées comme des lois.

Ch. Seignobos.

Matériaux pour servir à l'histoire d'une femme et d'une société. Le portefeuille de la comtesse d'Albany 1806-1824, lettres mises en ordre et publiées avec un portrait, par Léon-G. Pélissier. Paris, Fontemoing, 1902. In-8°, xxviii et 726 p.

Ce livre dédié à M. Frédéric Masson, « docteur ès sciences napoléoniennes », est attachant et utile à la fois. M. L.-G. Pélissier y a recueilli les lettres des correspondants de la comtesse d'Albany que possède la bibliothèque de Montpellier. Ces lettres datent des années 1803 à 1824. Le laborieux éditeur ne les a pas reproduites toutes. Plusieurs n'étaient guère intéressantes, et il les a d'ailleurs analysées dans son inventaire du fonds Fabre-Albany. D'autres, signées de noms illustres, ont été déjà publiées, par exemple dans les deux volumes que Reumont a consacrés à la biographie de Mme d'Albany, dans un recueil spécial dû à Saint-René Taillandier, etc. M. L.-G. P. ne donne donc dans le présent recueil que trois cent cinquante lettres sur plusieurs centaines et n'y fait figurer que cinquante correspondants sur quatre-vingt-dix. On remarquera le caractère cosmopolite de la correspondance, et M. L.-G. P. a raison de croire qu'elle présente des aspects assez variés de l'état des esprits en Europe pendant les vingt premières années du siècle dernier. Notons aussi, avec M. L.-G. P. l'incohérence de ce *carteggio* et la médiocrité intellectuelle de ses divers auteurs — cette médiocrité des familiers de la comtesse d'Albany permet d'ailleurs d'apprécier au juste la valeur et l'importance politique de son salon et de son influence. — Mais l'histoire trouvera dans les lettres de ces « médiocres » nombre de renseignements. Nous avons lu, en particulier, avec intérêt celles de Mme de Souza et de la vieille Mme de Maltzam qui « rappelle dans le décor du Paris impérial les grâces surannées et le libertinage philosophique de Versailles. » M. L.-G. Pélissier annote cette correspondance, et ses notes sont instructives. Il a pris la peine fort louable de dresser une table chronologique des lettres avec sommaire détaillé et un index alphabétique. On ne peut que lui savoir gré de sa publication [1].

A. C.

Jean Pauls Briefwechsel mit seiner Frau und Christian Otto, hrsg. von Paul Nerrlich. Berlin, Weidmann. 1902. In-8°, xvi et 350 p., 7 mark.

Cette nouvelle et fort méritoire publication de M. Nerrlich ne peut manquer d'intéresser les amis de Jean-Paul. Elle contient 208 lettres. 69 sont inédites. M. N. publie de nouveau les autres parce qu'elles

1. P. 20, le Lombard cité dans la lettre de Mme de Maltzam est, non pas Lombard de Langres, mais Lombard le Prussien. — P. 42, lire au lieu de *Brün-Munster* Brun-Munter et p. 616, au lieu de *Fossigny*, Faucigny.

sont inexactement reproduites dans les quatre volumes de la correspondance donnée de 1829 à 1833 par Ernest Förster. Comme M. N. le montre dans sa préface, Förster avait changé certains mots, soit par inadvertance (comme *unerträglich* pour *unerklärlich*), soit par pruderie (comme *Frau* pour *Kebshälfte*). M. Nerrlich a revu avec le plus grand soin le manuscrit des lettres et il rétablit le texte. En outre, il fait connaître les noms que Förster avait laissés en blanc ou indiqués seulement par des initiales. Sa publication comprend deux parties : la première, « Jean-Paul à Otto », va de 1790 à 1809 ; la seconde, « Le mariage et les voyages », de 1800 à 1824. Elle se termine par une suite de notes relatives au texte et dont beaucoup sont très instructives dans leur brièveté, ainsi que par un index très soigné.

A. C.

— La librairie E. Loescher et Cie, de Rome, vient de publier deux brochures. La première, *Una Pergamena del 1280 contenente un codicillo al testamento di Raniero da Calboli*, par Luisa Atti Astolfi (in-4° de 22 pages), a pour but de mettre au jour une pièce intéressante concernant ce Raniero, « onore della casa da Calboli », célébré par Dante. Podestat de Forli, puis de Faenza, de Parme et de Ravenne, Raniero joua un certain rôle dans les luttes gibelines et guelfes de la seconde moitié du XIIIe siècle. L'éditeur a fort convenablement présenté ce personnage ; même ses observations sur la forme et l'écriture du codicille sont peut-être trop minutieuses. — La deuxième brochure est un *Corporis Chartarum Italiae specimen*, rédigé par M. Ludwig Hartmann. Le projet de réunir en *Corpus* toutes les chartes de l'Italie antérieures au XIIIe siècle, est certainement très séduisant et doit être encouragé. La forme même que veut lui donner M. Hartmann pour la partie postérieure à la proclamation de l'empire de Charlemagne, appelle des objections. Il propose en effet de diviser les documents par province et pour chaque catégorie de chartes d'établir le formulaire avec ses variantes principales. Au lieu de publier le texte complet de chaque pièce, on se bornerait à remplacer toutes les formules par un numéro ou une lettre alphabétique renvoyant au formulaire général. L'idée est belle en théorie; mise à exécution, elle réduirait considérablement les frais d'édition; mais elle a le malheur de réduire les documents à de véritables formules algébriques; la pratique en serait pénible et amènerait certainement bien des mécomptes. — L.-H. Labande.

— On sait combien il est difficile de s'orienter dans ce dédale qu'on appelle les archives du Vatican. Aussi le R. P. Louis Guérard fait-il œuvre utile en mettant les lecteurs de sa *Petite introduction aux inventaires des archives du Vatican* (Rome, Spithöver, Paris, A. Picard, 1901, in-8° de 39 pages), à même de profiter de son expérience. Après avoir indiqué en quoi consiste l'inventaire de De Pretis (dont il donne un extrait des rubriques générales), il passe en revue les principaux fonds : registres de bulles, brefs et suppliques; archives de la Chambre apostolique; fonds du château Saint-Ange ; *Miscellánea* ; archives de la secrétairerie d'Etat; fonds Borghèse. Pour toutes ces séries, il mentionne les guides ou inventaires que doivent consulter les chercheurs. Enfin, il donne un aperçu très exact de ce que sont les fameux répertoires de Garampi. Conclusion : il est extrêmement

difficile, pour ne pas dire impossible, de connaître tous les documents qui existent au Vatican sur un sujet déterminé. Tous les inventaires sont en effet incomplets ; certains fonds ont été à peine fouillés. Pourquoi une équipe d'archivistes n'entreprendrait-elle pas un répertoire suffisamment détaillé, portant sur l'ensemble de ces archives ? N'est-ce pas là une œuvre essentielle ? — L.-H. Labande.

— Le premier fascicule des *Registres de Martin IV* (1281-1285), publiés ou analysés par les membres de l'École française de Rome, a paru avec la date d'avril 1901 (Paris, A. Fontemoing, in-4° de 112 pages). Il comprend les bulles de toute la première année de ce pontificat, les communes et une partie des lettres curiales de la seconde année ; en tout 276 numéros. Ces actes sont édités selon la méthode bien connue ; il n'y a donc pas lieu d'insister sur ce point. Pendant ces deux premières années passées tout entières à Orvieto et Montefiascone le rôle de Martin IV ne paraît pas avoir été bien saillant : on le voit préoccupé de plaire à la maison de France, dont il confirme tous les privilèges (numéros 36 à 53, 56, 63 à 69), et dont il cultive les membres les plus influents (numéros 57 à 61, 70 à 73) ; il ratifie encore les conventions entre le roi des Romains et Charles d'Anjou, roi de Sicile (numéro 11), commence l'enquête de la canonisation de Louis IX (numéros 84, 85), etc. Mais ses plus grands soucis sont la croisade, à laquelle Charles d'Anjou servira de chef, et la levée des décimes en Angleterre, en Ecosse, en France, en Italie, en Allemagne, en Norvège, qui permettront le passage en Terre-Sainte (numéros 29 à 34, 54, 55, 74 à 76, 79, 81, 86, 87, 116, 117, 119 à 121, 140, 141, 143 à 145, 150 à 152, 154, 157, 161, 248, 272). La dernière curiale publiée (très importante) est relative au procès engagé contre le roi d'Aragon. — L.-H. L.

— M. L.-G. Pélissier, professeur à l'université de Montpellier, a publié il y a quelques mois une étude *Sur les dates de trois lettres inédites de Jean Lascaris, ambassadeur de France à Venise* (*1504-1509*) dans les mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1re série, t. XI, 1re partie (et à part, librairie C. Klincksieck, 1901, in 4° de 42 pages). Ces trois lettres sont les épaves de la correspondance diplomatique de l'illustre humaniste grec : elles sont conservées dans le fonds Dupuy de la Bibliothèque nationale. Elles ne portent pas la date de l'année, mais par un raisonnement très suivi M. P. a démontré qu'elles sont des 20 août 1505, 21 novembre 1507, et 11 juillet 1508. Nommé ambassadeur par l'influence de son protecteur le cardinal d'Amboise, au moment où se signaient les traités de Blois (22 septembre 1504), Lascaris arrivait deux mois après à Venise, où manquant bien souvent d'instructions précises, et destiné à masquer par sa présence les négociations entreprises par Louis XII contre la Seigneurie, il eut surtout à jouer le rôle d'observateur et à maintenir les Vénitiens dans l'illusion de l'alliance française, à laquelle il croyait lui-même. Sa mission prit fin après la conclusion du traité de Cambrai (10 décembre 1509) : il quitta Venise le 30 janvier suivant. Le mémoire que lui consacre M. L.-G. P. dénote une connaissance approfondie des menées diplomatiques de cette époque ; il constitue une excellente contribution à l'histoire des relations de la France avec la République de Venise ; il met surtout en lumière un côté jusqu'ici peu connu de la physionomie de Lascaris. — L.-H. L.

— *Matthieu Lansbert, l'inventeur du célèbre Almanach*, tel est le titre d'une petite publication in-16° (30 pages) que M. Léon Béthune a donnée à Liège en 1901 (impr. H. Vaillant-Carmanne). L'auteur n'a pas de peine à montrer que l'inventeur du fameux almanach en question n'a rien de commun avec le Philips Van Lamsbergh, mort à Midellebourgh en 1632 ; il établit aussi facilement que la

transformation du nom de Lansbert en Laensbergh a été le fait du scribe, qui a copié le privilège octroyé par le prince de Liège à l'imprimeur de l'almanach; mais il a été moins heureux dans la détermination de la personnalité de Matthieu Lansbert. S'il faut en croire la légende mise au bas de son portrait, l'astronome aurait été chanoine de Saint-Barthélemy de Liège et professeur de philosophie (remarquer que l'étude du ciel et des astres rentrait alors dans la philosophie). Comment a-t-on pu avoir l'idée de proposer son identification avec un notaire de Liège, marié et peut-être père de famille? C'est absolument inadmissible. — L.-H. Labande.

Lettre de M. des Cilleuls.

On vient de m'envoyer le numéro de la *Revue critique* du 28 juillet dernier, contenant l'article de M. Marius Barroux, sur mon *Histoire de l'Administration parisienne*.

Ce compte rendu renferme des appréciations personnelles, que je n'ai point la prétention de discuter, et des reproches qui auraient pour base les règles du langage et ma narration des faits.

Je passe condamnation sur les griefs controversables de grammaire, pour m'en tenir aux expressions que bannit, sans motif, M. Barroux.

1° « retardatif »; ce mot, dans le sens attribué, est au dictionnaire de l'Académie, édition Boiste revue par Charles Nodier; la critique passe au dessus de ma tête;

2° « cohérie »; le terme n'est ni un archaïsme, ni un néologisme, ni, encore moins, un barbarisme : quoiqu'ancien, il reste usité dans la langue juridique;

3° « renfermement ». Je m'étonne qu'un archiviste aussi distingué que M. Barroux ne connaisse pas un mot qu'on trouve, au xvii[e] siècle, dans une foule d'actes sur la répression de la mendicité.

Voilà pour les règles : passons aux faits.

Avec la manière dont s'exprime M. Barroux, on doit croire que l'administration de Chabrol a, seule, trouvé grâce devant moi : or, il n'en est rien.

Pour la période révolutionnaire, les registres de la municipalité élue, en 1790, et qui fut renversée au 10 août 1792, ont été détruits en 1871; comment décerner l'éloge ou le blâme à des actes disparus? Pour la période directoriale, j'ai, de mon mieux, utilisé les comptes rendus des Administrateurs du département de la Seine, en faisant valoir les difficultés contre lesquelles on se débattait alors.

Dans le résumé qui termine chaque période, j'ai successivement mis en relief les mérites de Frochot, de Rambuteau, Armand Marrast, Berger et Haussmann. A l'égard de ce dernier, le fait se trouve attesté :

1° Par M. Arthur Chuquet, dans son rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, sur le concours pour le prix Berger;

2° Par M. le comte de Franqueville, président de la même Académie, dans son discours à la séance annuelle de 1901.

Un historien, s'il « manque d'indulgence », n'est jamais dispensé de justice, et l'accusation implicite, que tend à faire peser sur moi M. Barroux, devait m'émouvoir d'autant plus qu'elle semble donner un caractère ironique au passage où l'on me représente comme « un écrivain consciencieux » — à l'équité près!

Alfred des Cilleuls,
Membre du Comité des travaux historiques.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 29 septembre — 1902

Comte G. de Lafont. **Les Aryas de Galilée et les origines aryennes du christianisme**. Première partie. Paris, Leroux, 1902, in-8°, xii et 258 p.

L'auteur s'est proposé, en s'aidant des résultats de la science des religions et, d'une façon plus générale, des branches d'études qui ont pris un développement extraordinaire au cours du xix[e] siècle, linguistique, philologie comparée, archéologie préhistorique et protohistorique, anthropologie, etc., de résoudre un problème qui s'est posé devant son esprit et lui semble de première importance. Le christianisme est-il un produit de la race sémitique ou de la race dite aryenne ou indo européenne? La personne du Christ lui-même appartient-elle aux Juifs ou bien aux Aryas? Jésus de Nazareth aurait été, d'après lui, de race aryenne parce que la population de la Galilée, à laquelle il appartient, était elle-même aryenne. Mais, dit-il, « je ne borne pas cette étude à vouloir démontrer que les Galiléens étaient des Aryas... Ce sont les origines aryennes du christianisme que je désire étudiei et, sur ce terrain, il me sera facile de faire la preuve que la plupart des doctrines, des dogmes, des croyances et des rites du christianisme ont leur source dans les religions aryennes de l'antiquité. »

Dans la première partie, que nous avons sous les yeux, M. de Lafont s'est proposé de montrer, « d'une part, l'évolution religieuse dans l'esprit humain, et les doctrines, croyances, institutions qui en sont sorties dans les deux branches les plus importantes de la race humaine, les Sémites et les Aryas; » de l'autre, de signaler « les migrations des principaux peuples aryens en Palestine et en Asie Mineure, dès les

temps les plus reculés dont l'histoire fasse mention. » Dans la suite, il étudiera les institutions et croyances religieuses du christianisme d'après le Nouveau Testament et les premiers pères de l'Eglise à l'effet de démontrer, par la comparaison, que « ce n'est pas dans l'Ancien Testament des Juifs, mais bien dans les religions antérieures de la famille indo-européenne que leur origine se retrouve. »

La question est légitime, bien qu'elle ne semble point posée par l'état actuel des recherches de cet ordre. L'érudition de M. de L. malgré sa visible bonne volonté, ne semblera malheureusement pas au niveau des plus récentes publications. Sa confiance dans des synthèses, qui ont été singulièrement ébranlées au cours des vingt dernières années, reste entière ; le mélange des données anthropologiques et ethnographiques avec les conclusions résultant de l'étude des textes relatifs à l'évolution des idées, des rites et des croyances, ôte beaucoup de leur valeur aux déductions de l'auteur.

Les deux premiers chapitres sont ceux qui ont trait le plus directement à la thèse soutenue par ce livre ; M. de L. après avoir établi que des peuples aryens ont, à différentes reprises, séjourné en Syrie et en Palestine durant de longues périodes, prétend retrouver, particulièrement en Galilée, un élément non sémite mêlé aux Israélites de vraie race. C'est à celui-là qu'appartiendrait Jésus. D'autre part, à partir du v[e] siècle avant notre ère, l'influence aryenne s'exerça d'une façon incontestable par les Mèdes, les Persans et la conquête grecque.

Qu'il y ait là des données, dont l'historien des idées doive tenir compte, nous ne le contesterons pas ; mais il nous est difficile de tenir pour une démonstration l'argumentation quelque peu diffuse de l'auteur, où se trouvent mêlés des éléments de provenance et de valeur très différentes.

Que les Israélites représentent un rameau absolument authentique du tronc sémitique, que la doctrine juive ancienne n'ait pas subi des influences persanes ou grecques, qu'il n'y ait pas lieu d'admettre dans le christianisme primitif la trace et la marque d'idées et rites de provenance hellénique, nous ne le prétendons certainement pas ; mais il eût été désirable, dans l'intérêt même de sa thèse, que M. de Lafont délimitât plus exactement son sujet et fit choix, en même temps que de matériaux mieux vérifiés, d'un plan plus sévère.

Maurice Vernes.

Textkritik des Neuen Testamentes, von C. R. Gregory. Zweiter Band. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, p. 479-993.

Codex 1 of the Gospels and its allies, by Kirsopp Lake (*Texts and Studies*, VII, 3). Cambridge, University Press, 1902, in-8°. lxxvi-201 pages.

Jesus Christus und Paulus, von P. Feine. Leipzig, Hinrichs, 1902, in-8°, viii-309 pages.

Le second volume de l'important ouvrage que publie M. Gregory

sur la critique du Nouveau Testament traite des anciennes versions, des écrivains ecclésiastiques et de l'histoire de la critique. Comme pour le précédent volume (cf. *Revue* du 6 mai 1901), les matériaux sont pris des *Prolegomena* rédigés par le même auteur pour l'édition critique du Nouveau Testament de Tischendorf. Il va sans dire que l'on trouve çà et là des compléments utiles, soit dans les considérations générales sur l'origine des versions et l'emploi des témoignages ecclésiastiques, soit dans les indications bibliographiques et l'appréciation des plus récents travaux ou éditions critiques.

M. K. Lake a étudié un groupe assez remarquable de manuscrits minuscules des Évangiles, dont le principal est celui qui porte le nº 1 dans l'apparat critique de Tischendorf-Gregory ; les manuscrits apparentés sont au nombre de trois : 118, 131, 209. Le texte du ms. 1 est publié intégralement ; les variantes des trois autres sont indiquées au bas des pages. Une introduction très érudite contient la description et l'histoire des manuscrits, l'examen de leurs relations, des considérations sur le caractère de leur archétype, le tout complété par des listes de leçons qui appuient les conclusions de l'auteur. Bien que ces manuscrits ne soient pas anciens (M. L. rapporte le ms. 1 au XIIe siècle ; les autres sont du XIIIe et du XIVe), leur texte se distingue par de notables particularités ; il a plusieurs points de contact avec celui des manuscrit Vatican et Sinaïtique, un certain nombre avec les anciens manuscrits latins, et quelques-uns avec le texte syriaque ancien (entre autres, le nom de« Jésus Barabbas », dans *Matth.* XXII, 16-17) ; c'est le texte de Marc qui présente le plus de variantes. Dans le ms. 1 la finale deutéracanonique vient en supplément, précédée d'une note critique qui est aussi en marge du ms. 209. Le ms. 1 renvoie la section de la Femme adultère à la fin du quatrième Évangile. La famille de manuscrits que M. Lake nous fait connaître méritait le soin qu'il en a pris, et ce nouveau volume des *Texts and Studies* est une excellente contribution à la critique du texte évangélique.

C'est un sujet fort complexe que celui du rapport où Paul et sa doctrine se trouvent vis à vis de Jésus et de l'Évangile. M. Feine a traité cette question dans le plus grand détail, avec une méthode sévère et une érudition sûre. La tendance de sa critique est conservatrice. Beaucoup penseront certainement qu'il met plus de paulinisme dans l'Évangile qu'il n'y en a en réalité, et peut-être se tromperont-ils, pour ce qui regarde l'interprétation des textes ; ils pourraient avoir raison, sur certains points, en ce qui concerne l'enseignement personnel du Christ. L'ouvrage comprend deux parties : discussion de l'idée que Paul se faisait de sa dépendance à l'égard de Jésus ; examen de cette dépendance, d'après les sources. La seconde partie est naturellement la plus considérable ; l'auteur expose d'abord les problèmes de la vie de Jésus (conscience messianique, Jésus et l'Ancien Testament, signification de la mort de Jésus, le paulinisme de Marc) ; puis il com-

pare l'enseignement évangélique et l'enseignement paulinien touchant Dieu, le royaume céleste, le salut, les biens de ce monde, le Fils de l'homme, la cène, le baptême, la Loi, la justification, l'Esprit, la mission des disciples, les données historiques de la vie de Jésus. On aurait pu facilement, avec un meilleur ordre, éviter quelques répétitions.

Il est impossible d'analyser et de critiquer ici la longue et minutieuse collation de textes à laquelle s'est livré M. F. Quelques remarques donneront une idée de l'esprit qui a présidé à ses recherches, et des réserves qu'il y a lieu de faire sur un assez grand nombre de ses conclusions. Arguer de ce que, d'après Marc, les apôtres n'ont pas compris le Christ avant sa mort, pour soutenir qu'ils ne sont devenus vraiment apôtres, comme Paul lui-même, que par mission du Christ ressuscité, est une façon par trop *paulinienne* d'envisager la question. Les apôtres galiléens ne l'entendaient pas ainsi. Ce que dit Marc de leur inintelligence pourrait être une marque de paulinisme ; en tout cas, c'est une vue passablement systématique, et qui trahit, pour le moins, la conscience vague que l'auteur avait d'un fait assez significatif pour l'historien, à savoir que l'impression immédiate produite sur les apôtres par l'enseignement et les miracles de Jésus, n'avait pas été ce qu'on aurait pu croire d'après la façon dont on se les représentait, au bout de trente ou quarante ans de prédication chrétienne. Mais ce fait n'a pas grand chose à voir avec les origines de l'apostolat. Les prétentions de Paul ont été justifiées surtout par ses succès. Un trait peu contestable d'influence paulinienne dans Marc est le but que le second Évangile assigne aux paraboles, ou plutôt l'un des buts, puisque le texte traditionnel en énonce deux : Jésus parlait en paraboles pour instruire ses auditeurs « selon qu'ils pouvaient entendre » (IV, 33) ; il parlait en paraboles pour que les Juifs ne le comprissent pas, et pour ne pas compromettre l'effet de la réprobation décrétée contre eux (IV, 11-12). Le deuxième but est tout à fait conforme à la théologie de Paul, et l'on ne peut y voir qu'une conception dogmatique, superposée à l'enseignement de Jésus. L'idée d'une sentence d'endurcissement proclamée par Jésus lui-même, après la parabole du Semeur, peut ne pas sembler contradictoire à un théologien, et M. F. admet cette idée ; mais pour l'historien les deux ordres de pensées ne sont pas compatibles dans le même esprit et au même moment ; ils sont d'ailleurs assez discernables et séparables pour la critique, dans la rédaction de l'Évangile. Le récit fondamental suppose que les paraboles étaient assez claires, et montre Jésus étonné de ce que les apôtres ne les comprissent pas ; c'est en vertu d'une autre conception, nullement historique, des paraboles, que l'on y voit des écrits à clef, profondément mystérieux, inintelligibles pour les auditeurs et aptes à prévenir la conversion de gens qui sont destinés à l'enfer. Il ne devrait pas être nécessaire de prouver que cette conception n'a pas été celle de Jésus.

La discussion des textes concernant la cène eucharistique est excellente dans l'ensemble : on y explique fort bien que Paul croit à une communion réelle avec le Christ glorifié, et que les écrits évangéliques concordent avec Paul. Cependant le problème initial n'est pas élucidé ; il est, en quelque façon, supprimé, l'auteur se contentant d'affirmer que l'idée de Paul et des évangélistes a dû être celle du Christ, parce que le temps manque pour l'évolution qu'admettent beaucoup de critiques. Cette assertion peut être vraie en partie, c'est-à-dire que le point de départ et les éléments de la croyance devront remonter à la circonstance indiquée par les récits traditionnels. Il ne paraît pas moins incontestable que le rite ecclésiastique a influencé les récits. M. Feine dit que les apôtres n'ont pleinement saisi la pensée de Jésus qu'après la résurrection. Il aurait pu insister sur ce point. Le christianisme est sorti du travail intense qui s'est accompli durant les quelques semaines au bout desquelles on retrouve les apôtres convaincus de la résurrection de leur Maître, et pratiquant avec leurs adeptes le rite de la fraction du pain. Les critiques qui cherchent de tous les côtés l'origine de la cène ecclésiastique n'auraient-ils pas trouvé une piste meilleure que celles qu'ils poursuivent, s'ils avaient apprécié convenablement le rapport qui existe, dans la primitive tradition chrétienne et même dans les textes bibliques, entre la foi au Christ ressuscité et la foi eucharistique? Les deux ne semblent pas avoir grandi indépendamment l'une de l'autre. Mais on n'a pas d'égard à ce fait quand on discute leur formation : les théologiens catholiques et les luthériens conservateurs sont habitués à résoudre la distinction de cette double foi en une sorte de séparation originelle ; les autres sont trop aisément persuadés d'avance que les apôtres n'ont pas pu avoir l'idée, que ces théologiens n'acceptent pas pour eux-mêmes, d'une communion réelle au Christ glorieux, au Christ esprit, dans les conditions vaguement indiquées par les paroles solennelles du dernier repas.

Alfred Loisy.

Metrische Studien. I. Studien zur hebræischen Metrik, zweiter Theil : Textproben, von Eduard Sievers. Leipzig, Teubner, 1901 ; in-4°, pp. 403-599.

Psalmenprobleme. Untersuchungen über Metrika, Strophik und Paseq des Psalmenbuches, von Hubert Grimme (*Collectanea friburgensia.* N. F. III), Fribourg, Weith, 1902, in-8°, vii-205 pages.

M. Sievers complète son important travail sur la métrique biblique par la publication d'un nombre considérable de morceaux rythmés pris dans les diverses parties de la Bible hébraïque. Il donne le texte sans points-voyelles, mais distribué conformément à la coupe rythmique, et, en regard, la transcription en caractères ordinaires, avec

l'accentuation métrique. Ce ne sont encore que des morceaux choisis; mais les pièces poétiques contenues dans les livres historiques, quelques chapitres des prophètes, de Job, des Proverbes, de l'Ecclésiaste, un certain nombre de Psaumes, le Cantique des Cantiques et les quatre premières Lamentations y ont trouvé place. Œuvre de longue patience, et qui mériterait d'être définitive si le sujet le permettait. L'auteur se borne généralement à accentuer le texte traditionnel en suivant les indications du parallélisme. Il en résulte que le rythme de certains morceaux, par exemple dans les discours de Job, paraît extraordinairement capricieux par endroits et très régulier ailleurs. N'est-il pas bien difficile de fonder la métrique sur une base solide si l'on ne soumet d'abord le texte a une critique attentive ? Le commencement de l'histoire de Jonas est cité en exemple de récit rythmé ; mais on peut craindre que l'hagiographe ne se soit pas douté qu'il écrivait en mesure.

L'essai de M. Grimme a pour objet les Psaumes, matière tout indiquée pour les recherches métriques. On y trouve d'abord un exposé général du système que l'auteur croit être le vrai : ce système prend pour base la vocalisation et l'accentuation massorétiques ; c'est la syllabe accentuée (*Hebung*), alternant avec la ou les syllabes non accentuées (*Senkung*), qui fait tout le rythme du vers ; les vers d'un même morceau ont la même mesure, c'est-à-dire le même nombre de syllabes accentuées. Si la mesure n'est pas constante, il y a lieu de suspecter le texte traditionnel. On propose une série d'exemples où la métrique exige des corrections, que l'on exécute. Quelques-unes au moins de ces corrections semblent fort contestables. Ainsi, *Ps.* II, 12 : « baisez *le maître* », pour signifier « les pieds du maître », avec le mot très rare *gebir*, remplaçant *bar*. L'hébreu n'est pas bon, mais la restitution vaut-elle mieux ? D'autres sont plus satisfaisantes, et comme elles portent souvent sur des passages d'interprétation difficile, elles seront toujours bienvenues comme conjectures. Ces notes formant la majeure partie de l'ouvrage, et s'étendant sur tout le psautier, la critique de détail en est impossible ici. L'ensemble constitue un travail fort méritoire, si incertaines que soient inévitablement un grand nombre de conclusions. La méthode suivie n'est nullement arbitraire, bien que l'on puisse avoir moins de confiance que M. Grimme dans plusieurs de ses évaluations métriques. Un chapitre important et remarquable de son étude est le relevé des psaumes non homogènes, des psaumes compilés par juxtaposition des pièces différant de mètre et d'origine. La liste en est assez longue. On pourrait souhaiter que l'analyse des morceaux vînt corroborer les indications de la métrique. Le caractère composite de ces psaumes mêlés résulte en partie de gloses, en parties de confusions involontaires, en partie, et principalement, d'additions et de combinaisons voulues. L'affinité de certains compléments, dans les psaumes du premier livre, est signalée à bon

droit comme l'indice d'une sorte de révision et d'adaptation qui aurait été faite d'abord pour cette partie de la collection. M. G. pense que le mètre peut, jusqu'à un certain point, servir à dater les morceaux. L'idée mérite considération ; mais là encore il serait bon de ne pas mettre en avant la métrique toute seule. En ce qui regarde la strophique, l'auteur se montre extrêmement circonspect : les textes sont plus altérés que ne permettent de le constater le témoignage des versions et la métrique du vers. C'est là un fait grave, s'il est vrai, et qui est de conséquence pour toute la métrique biblique. On ne nous en donne pas moins une longue liste de psaumes, avec le schéma de leur division. Cette statistique se trouverait bien d'être appuyée par un texte sous les yeux du lecteur. Dans l'ensemble, les idées et conclusions de M. Grimme gagneraient certainement à être présentées en forme un peu moins algébrique. Tel qu'il est, et quelques réserves que l'on puisse faire sur les détails, son livre est une œuvre de grande valeur ; l'on souhaiterait y voir l'annonce d'un commentaire des psaumes où sa théorie générale et ses conclusions particulières trouveraient une justification plus sensible, et qui profiterait en même temps du secours très réel que la métrique apporte à l'exégèse.

Alfred Loisy.

Saint Paul et la cité chrétienne, par l'abbé C. Calippe. Paris, Bloud, 1902 ; in-12, xi-313 pages.

Livre bien fait, bien écrit, sans prétention scientifique ni parti pris anticritique. L'auteur a étudié saint Paul dans les commentateurs catholiques, bien qu'il connaisse et utilise un peu le livre de A. Sabatier. Ce qui l'intéresse est moins la vie de l'Apôtre, dont il trace une esquisse sommaire, que sa doctrine, et dans la doctrine certains éléments qui, pour saint Paul, étaient accessoires, ou qui ne lui sont pas personnels, ou qui n'existent même chez lui qu'à l'état rudimentaire : la famille, le travail, la propriété, l'État, la ville antique, la mutualité, l'autorité, l'unité, le développement. Saint Paul serait étonné lui-même d'avoir enseigné tant de choses. Mais il faut reconnaître que si M. Calippe a pris surtout dans les Épitres ce qui est pour lui d'intérêt actuel, sans s'inquiéter autrement de l'importance relative des idées au point de vue du christianisme primitif, il ne sollicite pas trop les textes et reste généralement dans la limite des conceptions pauliniennes. Cet ouvrage montre que l'on peut tirer beaucoup de la tradition catholique pour l'interprétation historique des Épitres ; mais il prouve aussi, par ses lacunes, que l'on ne peut pas négliger impunément les résultats certains, et élémentaires, de la critique. Les quelques pages concernant la théologie proprement dite et la christologie pauliniennes sont tout à fait insuffisantes ; et comme on y introduit les don-

nées de l'Épître aux Hébreux, elles contiennent beaucoup d'idées qui n'appartiennent pas à l'enseignement de Paul. L'Épître aux Hébreux est citée ainsi, sans la moindre hésitation, un peu partout. En l'an de grâce 1902, cela n'est plus permis à un historien, quand même il serait aussi théologien, et soucieux avant tout de connaître les idées de Paul sur un sujet qui n'a pas autrement préoccupé l'Apôtre, à savoir l'organisation chrétienne de la société.

A. L.

Brown (Robert), **Mr Gladstone as i knew him and other Essays,** London, Williams and Norgate, 1902, 287 pp. in-8.

A en juger d'après la nomenclature de ses précédents ouvrages, M. Robert Brown s'occupe d'histoire religieuse, d'astronomie ancienne et de mythologie comparée. C'est au même ordre d'études, en dépit des apparences, que se rattache le livre que nous avons sous les yeux : dans la vie de M. Gladstone, l'auteur ne rappelle que les circonstances où le grand homme d'État n'a pas dédaigné de témoigner quelque intérêt, par lettre ou dans une conversation privée, à des écrits sur *le dieu Poseidon* ou sur l'*Influence sémitique dans la mythologie grecque*. Ces témoignages et ces souvenirs, M. B. les place en tête de son nouveau volume, moins encore, ce semble, pour se faire valoir lui-même que pour rehausser la gloire de M. Gladstone. Je comprends moins la raison d'être d'un article intitulé *The general election of 1900 and after*, et je m'étonne de voir le volume s'achever par une pièce de vers sur la reine Victoria, C'est que M. Brown est poète en même temps que savant : les citations fréquentes qu'il fait lui-même de ses écrits antérieurs, notamment de son étude sur *Tellis and Kleobeia,* affectent volontiers la forme poétique. Ici pourtant c'est en prose qu'il a composé sur Sappho une « rêverie », et un essai sur *Samuel et Teiresias*. A vrai dire, tout cela n'est qu'accessoire dans un livre qui contient avant tout d'importantes *Études sur Pausanias*. Avec beaucoup de conviction, l'auteur défend une thèse, la même ou à peu près que M. Victor Bérard dans l'*Origine des cultes arcadiens*, et il fait ressortir, par une série de démonstrations minutieuses (pp. 93-235), le mérite particulier de Pausanias comme témoin des influences orientales sur la religion grecque. Il y a là un travail sérieux, et, je crois, solide, qu'on ne s'attend pas d'abord à trouver sous le titre de cet ouvrage.

Am. Hauvette.

Demetrii Phalerei qui dicitur *De Elocutione* libellus. Praefatus recensuit adnotavitque L. Radermacher. Lipsiae, Teubner, 1901, xvi-132 pp., in-8.

Aucun savant peut-être n'était plus apte que M. Radermacher à

publier et à commenter ce précieux écrit. Initié par ses travaux antérieurs sur le texte et la langue de Denys d'Halicarnasse à l'histoire de la rhétorique grecque, il pouvait mieux que personne contribuer à déterminer la date de ce traité, à en marquer la place dans le développement de la critique littéraire, à en établir le texte véritable, par une comparaison avec le style des écrivains contemporains. Aussi n'a-t-il pas manqué de produire une œuvre originale, même après les travaux dont le περὶ ἑρμηνείας a été l'objet jusque dans ces années dernières. Le point essentiel était de donner au texte une base nouvelle, ou du moins plus solide que par le passé, en revisant le manuscrit de Paris 1741. C'est à quoi M. R. a travaillé pendant l'été de l'année 1896, et ces recherches paléographiques ont eu pour effet de mieux définir la nature des corrections qu'avait signalées, dans un précédent travail, le savant philologue H. Schenkl : M. R. attribue ces leçons de seconde main, non à l'initiative personnelle d'un correcteur, mais à une tradition distincte de la première. A cette collation complète du manuscrit principal, M. R. a joint l'étude partielle d'un manuscrit récemment entré à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise (X, 34), et il en a tiré des indications certaines sur la parenté étroite de ce manuscrit avec ceux que nous possédions déjà. Dans les *Adnotationes*, M. R. n'a pas essayé d'exposer tout au long, à l'usage des étudiants, les questions que soulève ce livre. Il n'a pas refait pour son compte le commentaire explicatif de Schneider, de Gœlles, de Spengel et d'autres. Il a songé surtout aux savants déjà versés dans la connaissance de la rhétorique grecque, et il a recueilli pour eux tous les textes qui lui paraissaient jeter quelque jour sur les études particulières de l'auteur du περὶ ἑρμηνείας. Dans cette enquête approfondie, M. Radermacher devait donner une attention spéciale aux questions de langue et de style : ses notes, à cet égard, abondent en remarques du plus haut intérêt. A ces remarques se rattachent en partie les conclusions sur la date du Pseudo-Démétrius de Phalère. L'écrivain qui a composé le περὶ ἑρμηνείας est de ceux qui échappent encore à l'influence de l'atticisme triomphant; mais il n'est pas de beaucoup antérieur à cette époque, et une allusion évidente à un mot de Strabon permet de le placer, en fin de compte, dans le premier siècle de notre ère.

Am. Hauvette.

Salvemini. **Studi storici.** Un vol, in-8° 169 pp. Firenze. tip. Galileiana, 1901.

Ce nouveau livre du savant auteur des mémoires sur la *Dignità cavalleresca nel comune di Firenze* et *Magnati e popolani in Firenze dal 1280 al 1295* est trop peu caractérisé par son titre. M. Salvemini qui abandonne aujourd'hui ces études de Florence médiévale où il est passé maître, réunit sous ce titre modeste quatre mémoires relatifs à

l'histoire du moyen âge italien où l'on retrouvera toute sa sagacité et son érudition. Il suffira de les énumérer ici.

I. *Un comune rurale nel secolo* XIII. Étude sur la commune de Tintinnano au XIII[e] siècle. (La Rocca di Tinninnano di Val d'Orcia, possession de l'abbaye de San Salvatore di monte Amiata, fief des Tignori vers 1170, vendu à la commune de Sienne en 1250). La première charte de la population est la *charta libertatis* de 1207 : M. S. part de là pour étudier la situation des paysans (juridique et économique) sous les communes italiennes, et la commune de Tintinnano sous la domination siennoise, jusqu'en 1297, date de la concession de son statuto. Très bonne contribution à l'histoire du développement communal et économique de la Toscane.

II. *Le lotte fra stato e chiesa nei Communi italiani durante il secolo* XIII. L'auteur commence par définir la nature du sentiment religieux en Italie au XIII[e] siècle : l'Italie y est très religieuse, mais d'une foi indépendante à l'égard des papes (damnés par Dante, brûlés en effigie à Pérouse, etc.). On ne peut donc attribuer à des motifs d'incrédulité ou d'anticléricalisme la lutte soutenue contre l'église par les communes italiennes dès leur naissance : elle est née de la nécessité « de se constituer en organismes parfaitement autonomes et de s'assurer l'exercice illimité de la souveraineté en supprimant la souveraineté concurrente de l'Église ». On ne saurait mieux dire. M. Salvemini recherche ensuite les causes de ces luttes, puis les étudie à Fano, Acqui, Plaisance, Modène, Reggio, Pistoia, Padoue, Sienne, et avec plus de détails à Verceil, où un grave conflit coupé de révoltes à main armée et d'excommunications dura de 1198 à 1254, à Florence, où des questions de juridictions et de dîmes se débattirent de 1280 à 1327 et se résolurent en faveur de la commune, et enfin à Parme, « la commune où la lutte au XIII[e] siècle a été la plus intense et la plus continue ». M. S. a savamment coordonné dans ce mémoire les recherches antérieures de Raumer (Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit), et de Ruffini, (*Lineamenti* storici delle relazioni fra lo stato a la chiesa), et y a ajouté les résultats des siennes propres, C'est un bon tableau de la question.

III. *L'abolizione del l'ordine dei Templari*. Étude critique et histoire du débat historique sur l'innocence ou la culpabilité des Templiers, dont il indique l'importance au début surtout pour la connaissance du caractère de Clément V et de Philippe le Bel et le jugement à porter sur eux. (A ce propos, jugement original sur ce dernier, « il primo per tempo, non ultimo certo per merito fra i grandi tiranni del Rinascimento »). Il note d'abord le désaccord des chroniqueurs contemporains et des historiens modernes sur la question, la lumière apportée par la publication des procès et autres documents, de Michelet (1841-1851) à Delisle, De Curzon, et aux registres de Clément V (1885-1888), et la discussion de ces documents dans les ouvrages de Schottmuller, Prutz et Lea. Vient ensuite l'exposé des théories opposées de Loiseleur

et Prutz, qui admettent la culpabilité, de Lea qui croit à l'innocence, et de Gmelin (1893) qui confirme Lea. M. Salvemini conclut aussi (en s'appuyant aussi sur les études de Ch. V. Langlois et de Rigault) à l'innocence des Templiers. Peu d'originalité dans cette étude surtout analytique et bibliographique, mais un bon et judicieux exposé de cette célèbre polémique historique, qu'il croit définitivement tranchée.

IV. *La teoria di Bartolo da Sassoferrato sulle costituzioni politiche.* Bartolo (1314-1357) est intéressant pour avoir le premier abandonné la méthode a priori en matière de science politique et introduit la notion de la relativité dans la science politique, dans son petit traité *De regimine civitatis*, composé vers la fin de sa vie. Ce traité est resté presque oublié par les divers historiens de la science politique. M. Salvemini en donne un résumé clair et substantiel, en recherche les sources (le Digeste, le glossaire d'Accurse, la Politique d'Aristote, et surtout les constitutions communales contemporaines), et étudie les ressemblances que peuvent présenter avec le traité de Bartolo *l'Esprit des lois*, le *Contrat social*, et divers projets de constitutions publiés pendant la Révolution française, notamment *l'Acéphocratie* de Billand-Varenne, et même les théories de Tocqueville. Il reconnaît cependant que Bartolo n'a pas eu d'action directe sur ces écrivains qui ne le connaissaient même pas de nom probablement. Mais c'est lui accorder déjà trop d'importance que de dire que la littérature constitutionnelle moderne se meut sans le savoir sur un terrain dont les frontières ont été fixées dès le XIVe siècle par l'intelligence vraiment géniale de B. da Sassoferrato. Opinion exagérée, mais exhumation intéressante à titre de curiosité.

Léon G. PÉLISSIER.

VAGANAY (Hugues). **Le sonnet en Italie et en France au XVIe siècle.** 1er fascicule. Lyon. Au siège des Facultés catholiques, 1902. In-8° non paginé.

M. Vaganay est un dévôt du sonnet : il en réimprime de vieux recueils, il a écrit la bibliographie des sonnets français du XIXe siècle, des sonnets relatifs aux saints, il va donner celle des sonnets italiens de *proposta e risposta*, des sonnets espagnols antérieurs à 1700. En ce moment, il achève l'étude dont le titre figure en tête de cet article et aujourd'hui il ne nous donne que la première partie d'un catalogue chronologique des sonnets italiens et français du XVIe siècle. Il ne pouvait imaginer un meilleur moyen de nous inspirer confiance dans le travail qu'il annonce, car ce tableau atteste les recherches les plus étendues et les plus méthodiques. Ç'aurait déjà été une lourde tâche que de classer tous les recueils signalés par les bibliographes, mentionnés dans les catalogues de libraires ou découverts par M. V. Mais

il a fait plus ; il relève tout ouvrage du temps pour peu qu'il contienne un sonnet ; puis, dans les livres qui en contiennent de différents auteurs, il fait la part de chacun ; il fait aussi celle des destinataires ; et ces deux dernières parties de l'ouvrage auront, grâce aux tables qu'il nous promet, une importance toute particulière pour l'histoire littéraire, qu'il s'agisse de publier les œuvres complètes d'un poète ou d'étudier sa vie. Je ne parle pas des services que M. Vaganay rend à l'histoire comparée des littératures néo-latines ; ils sont trop évidents.

L'ouvrage, qui paraît sous les auspices des Facultés catholiques de Lyon, a été luxueusement imprimé par la maison Protat de Mâcon. Il n'est pas paginé pour permettre les intercalations.

Charles Dejob.

B. Pocquet. **Le duc d'Aiguillon et La Chalotais.** T. III, Paris, Perrin, 1902, 1 vol. gr. in-8°, 656 p.

Dans ses deux premiers volumes, dont il a déjà été rendu compte dans cette revue, M. Pocquet avait poussé le récit de l'affaire de Bretagne jusqu'à l'évocation par le roi du procès des parlementaires bretons et aux lettres patentes du 22 décembre 1766. Tout en déclarant ne pas vouloir trouver de coupables, Louis XV exilait La Chalotais et ses coaccusés et prenait l'engagement de ne jamais leur rendre sa confiance. Cette solution bâtarde ne devait satisfaire personne. Dès le lendemain, les partisans du procureur général de Rennes recommençaient la lutte. Ils voulaient obtenir sa complète réhabilitation et en même temps se venger de ses tout puissants adversaires, notamment du duc d'Aiguillon. C'est le récit de leurs efforts et finalement de leur victoire qui remplit le troisième volume de M. P. L'auteur expose avec exactitude — un peu longuement peut-être — les réclamations que firent entendre les États de Bretagne et les divers Parlements de France contre la mesure royale. Il nous raconte comment les « chalotistes » passèrent de la défense à l'attaque, et, à travers les émouvantes péripéties de l'affaire des assemblées secrètes des jésuites, puis de la prétendue tentative d'empoisonnement contre La Chalotais, il en arrive à l'histoire du fameux procès d'Aiguillon, cause première de la dissolution par Maupeou des Parlements de France. M. P., après une sérieuse étude des pièces, reconnaît qu'on ne peut affirmer avec certitude la culpabilité du gouverneur de Bretagne, accusé de subornation de témoins contre La Chalotais. Par contre l'infamie de son agent, le subdélégué Audouart, lui semble incontestable : les dépositions si concordantes et si accablantes des témoins les plus divers laissent peu de doutes à cet égard. M. P. avoue que les partisans du procureur général se sont laissé parfois entraîner un peu loin dans la fièvre de la lutte. Il

n'en a que plus d'autorité pour proclamer légitime la réhabilitation de La Chalotais dès l'avènement de Louis XVI. Ce magistrat reçut alors les réparations les plus flatteuses pour son amour propre. Il fut rétabli, ainsi que son fils, dans sa charge de procureur général. La terre de Caradeuc fut érigée en marquisat, on lui accorda des dédommagements pécuniaires pour toutes les pertes qu'il avait subies durant sa détention et son exil. Le retour des exilés fut salué par les Bretons des plus chaleureuses acclamations : la réhabilitation était complète. Est-ce trop s'avancer que de conclure avec M. P., que le roi Louis XVI voulait ainsi reconnaître l'innocence des magistrats bretons, injustement persécutés ? Une si solennelle réparation vient s'ajouter aux nombreuses preuves que M. P. avait déjà données dans ses précédents volumes de leur non-culpabilité. La Chalotais avait toujours refusé de demander sa grâce : « Je veux justice et ne ferai rien pour avoir grâce », avait-il dit. Fort du témoignage de sa conscience, il repoussa à maintes reprises les offres les plus séduisantes qui lui furent faites par le gouvernement pour l'amener à la résignation et au silence. Il obtint enfin cette justice qu'il réclamait, et la postérité n'a aucune raison pour être d'un autre avis que les contemporains qui virent en lui un honnête homme, victime d'injustes calomnies. Tout ce qu'on peut dire, c'est que son rival le duc d'Aiguillon a été à son tour trop sévèrement jugé par l'histoire. Il ne manquait pas de talents et son plus grand tort fut de se faire l'instrument de haines particulières et des visées despotiques des ministres de Louis XV.

M. P. a donc bien fait de reprendre l'étude de cette affaire de Bretagne, qui, comme l'affaire du Collier, nous montre à nu l'anarchie au milieu de laquelle s'agitait l'Ancien Régime à la veille de la Révolution. Le seul regret qu'on puisse exprimer est que, dans son désir de donner toutes ses preuves, il n'ait pu se résigner à condenser en un seul volume — au lieu de trois — son décisif plaidoyer en faveur de La Chalotais et de ses coaccusés. Pourquoi, d'autre part, M. Pocquet n'a-t-il pas donné à son étude une conclusion où il aurait montré la place et l'intérêt du petit drame qu'il nous raconte dans l'histoire générale du XVIII[e] siècle ?

Georges GAZIER.

A. BERNARD. **Le Sermon au XVIII[e] siècle**. Paris, Fontemoing, 1901, 1 vol. in-8°, 608 p.

Jusqu'à ces derniers temps, presque tous les critiques, à la suite de l'abbé Maury, ont sévèrement jugé l'éloquence religieuse du XVIII[e] siècle. Ils ont répété qu'elle était mondaine et séculière, que l'exposé d'une morale plus philosophique que religieuse faisait le sujet de tous les sermons. Pour eux, les prédicateurs invoquaient alors l'autorité

des auteurs profanes de préférence à celle des textes sacrés ou des Pères de l'Église : rougissant de prononcer le nom de Jésus-Christ, ils se contentaient de parler timidement du « législateur des chrétiens ». Leur seule préoccupation était de gagner les suffrages des élégantes dames qui goûtaient par dessus tout le genre maniéré et fleuri des petits abbés de cour. Déjà quelques écrivains, ayant eu la curiosité de jeter un coup d'œil sur ces sermons si méprisés, osèrent dire que ce jugement leur paraissait injuste et erroné. M. A. Bernard vient de se livrer à une enquête des plus consciencieuses pour savoir ce qu'il en fallait penser, et de là est sortie cette volumineuse thèse de 600 p. qui lui a valu le grade de docteur ès-lettres. Les conclusions se distinguent par leur nouveauté. Il établit, d'une façon indiscutable, que les orateurs sacrés du XVIII[e] siècle, sauf quelques rares exceptions à la fin du siècle, furent aussi préoccupés que leurs prédécesseurs d'exposer et de développer les vérités fondamentales de la religion. Sans doute, ils ont souvent traité dans la chaire des questions de morale ; mais n'est-ce pas que la société de leur temps, plus dissolue qu'incrédule, avait surtout besoin d'être rappelée à l'observation des préceptes du Décalogue? Cette morale, du reste, les orateurs sacrés ne la séparaient nullement, comme on l'a voulu faire depuis, du dogme catholique : l'Evangile et la Bible étaient toujours la source première de leur inspiration.

M. B. montre que, parmi les orateurs de ce temps, quelques-uns méritent, au point de vue purement littéraire, d'être tirés de l'oubli. Il cite notamment les deux frères André et Gaspard Terrasson, le P. de Neuville, dont il s'exagère peut-être la valeur, les abbés Poulle et Beauvais, ce dernier déjà connu par ses remarquables oraisons funèbres, et enfin ce curieux personnage de Torné qui, plus tard, membre de la Législative, puis évêque constitutionnel du Cher, apostasia après s'être marié, mais qui alors tonnait du haut de la chaire contre l'incrédulité. Assurément, aucun de ces sermonnaires ne mérite d'être placé à côté des Bossuet, des Bourdaloue et des Massillon : ils manquent d'originalité et leur imitation maladroite des orateurs du siècle précédent est parfois choquante. Leur style est affecté et souvent prétentieux : la décadence en un mot est indéniable. Mais n'en est-il pas de même au XVIII[e] siècle dans tous les genres que le XVII[e] siècle avait élevés si haut? L'éloquence religieuse n'est pas alors inférieure à l'éloquence judiciaire et politique, et les noms que nous avons cités ne sont pas indignes de figurer dans une histoire littéraire au deuxième rang, au même titre que ceux de Crébillon, Destouches, Regnard, Dancourt ou J.-B. Rousseau.

Le grand intérêt du livre de M. B. est d'avoir mis en lumière ce fait incontestable. Est-ce à dire qu'il ait écrit sur le sermon au XVIII[e] siècle un livre définitif? Nous ne le croyons pas et c'était au reste assez difficile, en traitant un sujet encore à peu près complètement inex-

ploré. La division de l'histoire de la prédication en cinq périodes de 1718 à 1789, périodes divisées le plus souvent sans raisons bien probantes, déroute et fatigue le lecteur. Elle entraîne à des redites fâcheuses, les orateurs sont étudiés à plusieurs reprises, suivant les diverses époques qu'ils ont traversées. Il en résulte que l'on n'a plus sur leur œuvre et sur leur valeur littéraire qu'une impression confuse. M. B. a lu un nombre considérable de sermons, il en a transcrit beaucoup d'extraits, mais peut-être n'a-t-il pas toujours choisi les plus caractéristiques : tel morceau qu'il cite avec éloges a paru à d'autres bons juges déclamatoire ou banal. On a l'impression, en lisant cet ouvrage consciencieux, que l'auteur n'a pas toujours dominé son sujet. Il n'en est pas moins vrai que son mérite est grand d'avoir voulu réagir contre un dénigrement systématique, que M. Bernard a apporté des conclusions originales fondées sur une sérieuse étude des textes, et que quiconque voudra désormais étudier le sermon au XVIIIe siècle devra recourir à son livre.

G. G.

— Sous le titre d'*Histoire singulière et véridique de cinq bustes en marbre offerts à la ville de Troyes par Grosley et exécutés par le sculpteur Louis-Claude Vassé* (Paris, Champion, 1902, in-8° de 127 pages), M. J. Pierre narre les tribulations, les injures, les calomnies, etc., auxquelles se trouva en lutte un généreux donateur, qui avait voulu rendre hommage à quelques-uns de ses plus illustres concitoyens et rappeler leur souvenir à la postérité. Grosley avait d'abord commandé dix bustes au sculpteur Vassé, mais vu l'accueil que reçurent les cinq premiers (ceux de Pierre Mignard, de François Girardin, de Pierre Pithou, de Jean Passerat et du P. Lecointe), il fut découragé par l'hostilité et le mauvais vouloir de ceux à qui il destinait ses libéralités, et n'alla pas plus loin, « tant il est difficile, comme l'a dit un de ses biographes, de faire du bien aux hommes et à jamais impossible d'être prophète dans sa propre patrie ». Ces bustes ont fini par être enlevés du grand salon de l'hôtel de ville de Troyes, où Grosley avait voulu qu'ils fussent placés à perpétuité, mais où ils ont souffert toute espèce d'avaries ; ils sont aujourd'hui exposés, avec celui du donateur (juste retour des choses d'ici-bas), au Musée de la même ville. — L.-H. Labande.

— Ce furent les écrits de Mme de Staël et surtout deux articles insérés par elle dans la *Biblioteca italiana*, qui firent éclater en Italie la querelle du romantisme. J'ai signalé le fait et rapidement esquissé l'histoire de cette polémique dans *Madame de Staël et l'Italie*, M. Al. Luzio en a depuis traité dans un important article sur Gius. Acerli : M. G. Muoni (*Ludovico di Breme e le prime polemiche intorno a Madama di Stael ed el romanticismo in Italia*. Milan, 1902, in-8° di 99 p.), revient sur la question pour l'année 1816, donne de plus amples analyses des articles et brochures qui s'y rapportent et ajoute de nouveaux détails. D'autre part, il groupe de nombreux passages empruntés à la correspondance de la duchesse d'Albany, de Foscolo, de Mme de Staël, de Stendhal, de S. Pellico, pour donner un aperçu du caractère de Ludovico di Breme, le fougueux champion de Madame de Staël. Il se propose de reprendre un jour la question d'ensemble, et l'on sent en

effet qu'il n'a encore que recueilli des matériaux. Souhaitons seulement que, sur ce sujet qui n'est plus neuf, l'intérêt de ses conclusions le dédommage de sa longue patience! — Charles Dejob.

— Nous recommandons à nos professeurs l'édition que Mme Emma Boghen Conigliani donne de la *Famiglia dell' Antiquario* de Goldoni (Turin, Paravia, 1902, in-8e de 107 p.), en particulier pour le soin avec lequel Mme B. C. relève les gallicismes qui abondent chez Goldoni comme chez la plupart des autres Italiens de la seconde moitié du xviiie siècle; les équivalents qu'elle y substitue en note apprendront à leurs élèves à ne plus transporter nos locutions dans la langue qu'ils étudient. Je regrette seulement, et même pour les élèves italiens, que Mme B. C., à propos de la partie en dialecte, n'ait pas donné la clef des principales formes du parler vénitien; à supposer même qu'un écolier romain ou sicilien lise couramment le vénitien, il eût été utile d'appeler son attention sur une syntaxe qui s'éloigne sensiblement de l'usage commun; il est vrai qu'on a de sérieux motifs en Italie pour ne pas trop fixer l'esprit de la jeunesse sur les dialectes. Les notes historiques (en particulier sur les monnaies et sur les masques) et les notes littéraires sont judicieuses et intéressantes. Pour les rapprochements avec d'autres pièces de Goldoni, il aurait été bon de ne pas se borner à les indiquer: des analyses de quelques lignes auraient ouvert aux jeunes gens une vue un peu plus étendue sur un vaste répertoire que la *Famiglia dell' Antiquario* ne peut évidemment représenter à elle toute seule. Mais il faut compter dans cette sorte de publication avec les exigences des libraires et se rappeler que chez nous les éditions scolaires pèchent souvent par le défaut opposé. Mme B. C. en dit assez pour prouver son goût et son érudition qui s'étend même à tout ce qui a été écrit chez nous sur Goldoni. — Charles Dejob.

— La société archéologique et historique de l'Orléanais vient de publier le vingt-huitième volume de ses mémoires (633 p., gr. in-8o). Entre autres travaux d'histoire et d'archéologie locale où sont relatées d'intéressantes fouilles exécutées à Orléans, nous signalerons les documents inédits sur les guerres de religion dans l'Orléanais, recueillis par MM. Baguenault de Puchesse, L. Auvray et Bernard de Lacombe, première série, 1560-1565. — C. E. R.

— La brochure de M. Ch. R. Henderson (*Die ökonomische Lage der Collegien im Staate Illinois, Nord-Amerika*. Inaugural-Dissertation. Leipzig, Liebisch, 1902, p. 59, in-8o) étudie la situation assez critique de ces écoles d'outre-mer, demi-lycées et demi-universités. La concurrence des établissements de l'Etat, les nouvelles exigences de la vie sociale et la diminution des revenus de ces vieilles fondations religieuses ont mis les plus faibles d'entre elles dans l'alternative de périr ou de se transformer. Après avoir esquissé l'évolution de ces institutions d'un autre âge, pesé leurs chances problématiques de durée, souligné l'esprit conservateur et classique qu'elles représentent dans l'enseignement en face des tendances utilitaires des écoles publiques, signalé leurs mérites et leurs lacunes, l'auteur examine les réformes qui pourraient rendre un peu de force à beaucoup de ces organismes appauvris et condamnés à disparaître. Si locale qu'elle soit, l'étude de M. H. n'en reste pas moins une contribution utile à l'histoire de l'éducation en Amérique. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 août 1902.

M. Clermont-Ganneau indique les rectifications à faire à quelques inscriptions grecques de Syrie mal interprétées jusqu'ici.

M. Collignon donne lecture d'une note sur une tête féminine en marbre appartenant au musée du Louvre et découverte à Tralles. Il y reconnaît le fragment d'une statue funéraire de type attique et montre l'intérêt de ce monument pour l'étude des influences attiques sur les écoles de l'Asie-Mineure.

M. Héron de Villefosse présente un rapport du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, sur les fouilles de la nécropole voisine de la colline Sainte-Monique, à Carthage. Il s'agit de la découverte d'un cinquième sarcophage de marbre blanc, orné de peintures comme les précédents. Les couleurs employées sont le rouge, le jaune, le bleu et le noir. Les rampants des frontons sont ornés d'oves, et le champ est rempli par deux monstres cornus, ailés, disposés symétriquement, tournés l'un vers l'autre, une patte de devant levée. La queue de ces animaux fantastiques, au corps de lion, se prolonge en rinceaux jusque dans les angles du fronton. Le couvercle conserve l'empreinte de deux objets de forme arrondie, qui y avaient été déposés au moment de l'inhumation. — Outre les photographies qui sont jointes à ce rapport, le R. P. Delattre envoie la photographie d'une longue épitaphe trouvée dans les mêmes fouilles. Cette épitaphe était gravée sur le tombeau d'une femme carthaginoise descendant de plusieurs rabs.

Séance du 13 août 1902.

M. Clermont-Ganneau communique, de la part de M. Grenard, vice-consul de France à Siwas (Asie-Mineure), les photographies d'une grande inscription hittite, découverte à Palangah et gravée sur une sorte de fût de colonne en granit orné de sculptures. Les caractères du texte, qui est d'une étendue considérable, sont gravés en creux et non en relief, contrairement à l'usage ordinairement suivi dans cette écriture encore mystérieuse. A côté se trouvent deux grands lions en pierre, de style également hittite. Cette inscription a été transportée à Siwas et vient, sur les instances de M. Grenard, d'être expédiée à Constantinople.

M. Clermont-Ganneau fait ensuite passer sous les yeux de ses confrères, de la part des RR. PP. Prosper et Barnabé d'Alsace, de la Custodie franciscaine de Jérusalem, les photographies et les copies de deux inscriptions grecques chrétiennes qui viennent d'être découvertes sur le sommet du mont des Oliviers. La première de ces inscriptions, qui est en mosaïque et fait partie d'un grand pavement d'une vingtaine de mètres de superficie est, d'après les déchiffrements de M. Clermont-Ganneau, l'épitaphe collective d'Eusèbe, prêtre, de Théodore, diacre, et des quatre moines, Eugène, Elpidios, Euphratus et Agathonicos, devant appartenir à l'un des nombreux monastères qui, à l'époque byzantine, couvraient le mont des Oliviers. — La seconde, qui est gravée sur un bloc de pierre calcaire et rédigée en grec barbare, présente une curieuse abréviation du mot *Pentecôte*. Cette inscription serait l'épitaphe d'un certain Josépios, se disant prêtre du sanctuaire nouvellement fondé de l'*Apparition de l'Ange*. M. Clermont-Ganneau montre, par une série de rapprochements historiques et archéologiques, qu'il s'agit d'un sanctuaire marquant le lieu voisin de l'Ascension, où, d'après une vieille légende, un ange serait apparu à la Vierge, une palme à la main, pour lui annoncer sa mort prochaine. Si elle a été trouvée *in situ*, cete seconde inscription permettrait de préciser ce lieu dont parlent plusieurs anciens pèlerins, mais qui avait été perdu de vue par la tradition moderne.

M. Oppert communique deux textes arithmétiques trouvés par le R. P. Scheil et composés de carrés et de rectangles, dont l'ensemble fournit une série de chiffres cycliques.

M. Salomon Reinach rappelle qu'on a signalé à Milo, en 1877, la découverte de toute une collection de statues de marbre, parmi lesquelles se trouvaient un Poseidon colossal et un fragment d'une grande statue équestre. Le musée du Louvre possède depuis 1900 un moulage de Poseidon qui a été déposé au musée d'Athènes; mais la statue équestre avait disparu et était restée inédite. M. Reinach vient de

recevoir de M. Schiff, l'un des membres de l'école d'Athènes, une photographie de cette statue qui, jusqu'en 1901, était demeurée couchée dans le sable du rivage. A cette époque, elle a été transportée à Athènes par les soins du ministre, M. Staïs, qu'une tempête avait obligé de relâcher à Milo. La base de cette statue équestre qui s'est conservée en partie porte une dédicace des environs de l'an 200 après Jésus-Christ; comme, à cette date, il y avait encore dans l'île une école de marbriers capables d'exécuter de très grandes statues dans un style digne de la belle époque, il y a donc lieu de considérer le Poseidon de Milo, découvert en même temps, non comme une œuvre hellénique ou alexandrine, mais comme la copie tardive d'un original grec qui avait pu être enlevé de l'île par les Romains.

Dans une note sur les reclus du Serapeum de Memphis, M. Bouché-Leclercq se propose uniquement de spécifier le sens du mot κατοχοί, remis en question tout récemment à propos de discussion sur les origines du monachisme chrétien. Il se prononce pour le sens usuel de *reclus* et contre le sens de *possédés* que voudraient lui substituer des érudits préoccupés d'assimiler κατοχοί à *fanatici*.

Séance du 22 août.

M. Salomon Reinach s'efforce de mettre en lumière des caractères distinctifs du style de Phidias, en particulier dans le modelé et le dessin distraits du visage. Le point de départ obligé d'une étude de ce genre est l'admirable tête du fronton occidental du Parthénon qui appartient à la famille de Laborde, à Paris, et dont la partie supérieure est intacte. Les observations de détail suggérées par cette tête sont confirmées par les quelques têtes bien conservées des métopes et de la frise du Parthénon et permettent de reconnaître, parmi les copies antiques qui remplissent nos musées, des œuvres apparentées à celle-là. De ce nombre est une grosse statue en bronze, découverte à Paris même, près de l'église Saint-Eustache, au XVII^e siècle, et exposée à la Bibliothèque nationale. Après avoir attiré l'attention de l'Académie sur des têtes du style de Phidias conservées à Oxford, à Londres, à Dresde et à Corneto, M. Reinach exprime le regret que les études du détail soient encore si difficiles par suite du petit nombre des grandes photographies d'après l'antique et l'insuffisance de nos musées de moulages.

M. Clermont-Ganneau signale, dans le groupe d'antiquités phéniciennes dont le musée du Louvre vient de faire l'acquisition, une inscription phénicienne de trois lignes qu'on avait proposé de traduire ainsi : « A Baaliation, fils d'*Abdmelkart*, homme de *Moloch Astarté* ». M. Clermont-Ganneau démontre que cette lecture est erronée et doit être ainsi modifiée : « A Baaliaton, fils de *Abdhor, prêtre* de *Malak Astarté.* » Le nom *Abdhor* signifie en effet *serviteur d'Horus*, et manifeste les attaches du personnage avec le milieu égyptien. De plus, le défunt était prêtre de cette énigmatique divinité, Malak Astarté, dont le culte était très populaire à Tyr, et dont le nom, avec son caractère binaire, rappelle, à plus d'un égard, l'entité mythologiques que les Grecs appelaient Hermaphroditos.

M. Edmond Pottier lit une note sur un canthare de terre émaillée, d'époque gréco-romaine, donné au musée du Louvre par M. Paul Gaudin. La technique comporte une double polychromie, en brun et en vert clair, des formes d'anses ciselées indiquant une imitation directe de la métallurgie. Le sujet lui-même est à rapprocher des deux célèbres gobelets de Bosco Reale qu'on appelle les *Vases aux squelettes*. Mais ce qui fait ici la nouveauté du sujet, c'est le motif de danse qui ne se trouvait pas jusqu'à présent sur les monuments similaires. C'est donc un document important pour l'étude des origines antiques de la *Danse des morts* ou *Danse macabre* représentée sur de nombreux monuments du moyen âge.

Séance du 29 août 1902.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Auguste Audollent, professeur à la faculté des lettres de l'université de Clermont-Ferrand, une note relative aux résultats obtenus pendant la dernière campagne de fouilles exécutées au sommet du Puy-de-Dôme. Ces recherches ont été poursuivies à l'aide d'une subvention fournie par l'Académie sur les ressources du legs Piot. Grâce à ce subside, M. Audollent, assisté de M. Ruprich-Robert, architecte, a pu entreprendre, autour du temple de Mercure Dumias, une exploration assez étendue, qui a révélé la présence, à l'ouest du grand sanctuaire, d'une série de murs sans lien apparent entre eux, mais tous d'une basse époque, et dont la structure rappelle souvent celle des constructions byzantines dans l'Afrique romaine. Leurs caractères principaux sont l'absence d'appareil régulier et l'emploi de matériaux déjà utilisés dans des édifices antérieurs. L'existence de ces murs confirme donc les conclusions de

MM. Audollent et Ruprich-Robert sur la survivance du grand temple des Arvernes après le milieu du troisième siècle, où l'on place généralement sa destruction définitive. Le long mur de soutènement de la colline qui domine la montagne a été dégagé encore sur une quarantaine de mètres au delà du point où les fouilles avaient été arrêtées en 1901. Il ne semble pas que ce mur se prolonge plus loin. Mais la découverte la plus importante à laquelle les recherches ont abouti est celle d'un édifice absolument ignoré, qui occupe une petite plate-forme sur le flanc oriental du Puy-de-Dôme et qui, si l'on en juge par la régularité de sa construction, est d'un temps assez rapproché de la fondation même du sanctuaire de Mercure. Le plan est bien celui d'un temple, mais aucune inscription n'a révélé la divinité qui devait y être adorée. M. Audollent mentionne encore un long dallage, sur la colline du sommet, à proximité de la chapelle de Saint-Barnabé; une colonne cannelée, en cipolin, intacte au moment où elle fut exhumée; une base et un chapiteau de colonne en domite. Ces derniers morceaux proviennent, le premier de la route que les explorateurs ont sondée à plus de 4 mètres au-dessous du sol; les autres, d'une fouille au pied d'un des murs postérieurs (à l'ouest) dont il a été question ci-dessus. Parmi les nombreux objets découverts, il convient de citer: environ deux cents monnaies romaines, la plupart des deux premiers siècles, quelques-unes en argent, un Néron en or; un lot de pièces du moyen âge, exhumées près de la chapelle de Saint-Barnabé; une série de fibules très variées, parmi lesquelles il en est de bien conservées et offrant un caractère vraiment artistique; de nombreux vases en poterie rouge vernissée à figures en relief, dont on a pu reconstituer quelques-uns; quelques fragments d'inscriptions mutilées, sur l'un desquels on lit [*deo Mercur*] IO; des morceaux de marbre vert et rouge, taillés et pouvant donner une idée de la décoration mosaïque du temple. Tous ces objets fournissent, comme on le voit, de précieux éléments d'information sur l'histoire et la structure du célèbre monument qui s'élevait jadis au sommet du Puy-de-Dôme.

M. Clermont-Ganneau donne une nouvelle interprétation d'une inscription trouvée sur un bas-relief de Syrie, récemment acquis par le musée du Louvre.

M. Edmond Pottier, dans une notice sur un aryballe à tête de femme appartenant au musée du Louvre, étudie la technique et les sujets de ce monument et le rapproche d'un très beau lécythe proto-corinthien appartenant au Musée Britannique, dont il semble être le pendant. Il est permis de croire, d'après des documents nouveaux, que cette fabrication, dont le centre est encore inconnu, pourrait être d'origine argienne. En tous cas, elle a subi de très fortes influences venues d'Ionie.

M. Michel Bréal commence la lecture d'un mémoire sur la langue des XII Tables.

Séance du 5 septembre 1902.

M. S. Reinach donne lecture d'une lettre de M. Emile Cartailhac, correspondant de l'Institut, annonçant la découverte de gravures et de peintures préhistoriques dans une caverne du département de la Haute-Garonne. Ces gravures et peintures sont analogues à celles qui ont été trouvées dans la grotte de Combarelles en Périgord.

M. Reinach annonce ensuite que la plus belle collection connue d'objets de l'âge du renne, comprenant un grand nombre de gravures, de sculptures et de peintures qu'on a pu admirer au Palais du Trocadéro en 1900, vient d'être donnée au Musée de Saint-Germain par M. Edouard Piette, qui a mis trente ans à la former. Grâce à cette généreuse donation, le Musée de Saint-Germain se trouve être désormais non seulement le plus riche en antiquités de l'âge du renne, mais le seul où toutes les séries d'objets et d'usage de cette époque soient représentées d'une manière complète. Une salle spéciale du Musée, qui portera le nom du donateur, sera consacrée le plus tôt possible à l'exposition de cette magnifique collection.

M. Michel Bréal achève la lecture de sa communication sur la loi des XII Tables. Des doutes ayant été récemment exprimés au sujet de l'antiquité et de l'authenticité de ce document, M. Bréal a cru devoir en soumettre la langue à un nouvel examen. Cette langue est archaïque, plus archaïque qu'on ne le croit communément. Beaucoup de termes ont été mal compris, avaient cessé d'être compris dès l'époque de Varron et de Cicéron. M. Bréal donne un certain nombre d'exemples: *vindex*, *assiduus*, *proletarius*, *carmen*, *fraus*, *venenum*, *hostis*, *orare*, etc. La grammaire et la syntaxe présentent d'autres signes d'antiquité. M. Bréal signale un certain nombre de gloses, qui n'avaient pas été reconnues jusqu'à présent, et qu'on a regardées à tort comme faisant partie du texte. Enfin l'existence de ces Tables ne peut être révoquée en doute, puisque des écrivains nous disent sur quelle Table se trouvait telle ou telle prescription. — MM. Boissier et Reinach ajoutent quelques observations.

M. Collignon lit une étude sur un buste en terre cuite du Musée de Bruxelles,

dont la photographie lui a été communiquée par M. Franz Cumont. Ce texte, exécuté à peu près grandeur nature, représente une femme drapée dans un voile, suivant le type consacré pour les bustes funéraires. Il a été trouvé à Smyrne, et a fait partie de la collection Misthos. Certains indices permettent de croire que le visage de la jeune femme a été modelé d'après un moule pris après la mort et retouché. C'est un procédé qui paraît dériver du moulage sur le vif, dont l'invention est attribuée à Lysistratos de Sicyone, et certains masques funéraires de bronze de l'époque romaine prouvent qu'il était d'usage assez courant. A un autre point de vue, le buste de Bruxelles est un intéressant spécimen de la statuaire en terre cuite au début de l'époque impériale. — MM. Reinach et Müntz ajoutent quelques observations.

M. le Dr Hamy communique, de la part du capitaine Normand, une note sur de nouvelles inscriptions découvertes aux abords de Figuig. Ces gravures sur roche sont en grande majorité exécutées d'un trait lisse et profond de 5 millièmes de millimètres, et probablement à l'aide d'instruments en pierre, dont on trouve de grandes quantités dans toute la région. Les figures représentées sont des animaux, éléphants, antilopes, autruches, etc. D'autres traits d'origine plus récente, qui tranchent en plus clair sur le fond sombre de la roche, ont eu pour auteurs des indigènes qui ont tracé sur les anciennes figures des sentences religieuses, dont M. Normand a relevé la liste. — M. Reinach présente quelques observations au sujet des éléphants d'Afrique.

Séance du 12 septembre 1902.

M. A. Héron de Villefosse annonce que le R. P. Delattre a découvert, le 9 août dernier, dans ses fouilles de Carthage, un sixième sarcophage de marbre blanc, orné de peintures décoratives. Le défunt y repose encore noyé dans un bain de résine qui remplit la cuve jusqu'au bord; il a été transporté dans cet état au Musée Lavigerie. Sur les grands et les petits côtés le sarcophage est orné de panneaux peints : sur un fond rouge, un buste sortant d'une fleur donne naissance à droite et à gauche à une tige ondulée dont chaque courbe engendre un rinceau qui se répète alternativement en sens inverse pour se terminer par une guirlande et un buste contre l'encadrement. Le jaune et le bleu dominent dans ce décor. La baguette qui entoure les panneaux porte une ligne continue de perles bleues. Cette découverte offre un très grand intérêt et démontre une fois de plus l'importance des fouilles que le P. Delattre poursuit depuis tant d'années avec une persévérance infatigable. — MM. Boissier et Maspero présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach étudie la formule du baptême des adultes où il est question de renoncer à Satan et à ses pompes. Ce dernier mot est entendu aujourd'hui comme signifiant les vanités mondaines. A l'origine, il signifiait tout autre chose. Tertullien ne parle pas des *pompes* du diable, mais de sa *pompe*. Or le grec *pompé* et le latin *pompa* signifient *escorte, cortège*, et les anciennes formules baptismales mentionnent la renonciation à Satan et à ses anges. La pompe de Satan, ce sont les milliers de démons subalternes qui composent son armée, alors que les anges déchus sont ses lieutenants, son état-major. Ainsi le néophyte qui embrassait le christianisme renonçait à Satan et à tout son entourage. Plus tard, on négligea, dans la formule, de mentionner les anges déchus; alors le mot *pompe* cessa d'être compris et tendit à prendre, au pluriel, la signification qu'il a encore aujourd'hui. — MM. Boissier, Clermont-Ganneau et le R. P. Thédenat présentent quelques observations.

M. Philippe Berger, président, annonce qu'il vient d'être informé que le prochain Congrès des Orientalistes (1904) aura lieu à Alger.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 6 octobre — 1902

Rousselot. **Principes de phonétique expérimentale.** Deuxième partie. Analyse physiologique de la parole, I. in-8°, p. 331-640. Paris, 1901, Prix, 15 fr.

En publiant, en 1897, la première partie de cet ouvrage [1], l'éditeur annonçait que tout serait terminé à la fin de 1898. En fait, la seconde partie n'a paru qu'à la fin de 1901 et elle sera suivie d'une troisième : c'est que l'auteur, en rédigeant cette seconde partie, a senti le besoin de donner à son exposition un tout autre développement qu'il ne l'avait prévu ; il a fait de nouvelles expériences dans le laboratoire qui lui a été confié au Collège de France, il a pu utiliser des expériences faites par d'autres personnes et il a été ainsi mis à même de passer en revue presque toutes les questions qui se posent aux phonéticiens et de montrer quels services peut rendre en chaque cas la phonétique expérimentale. — On trouvera, dans ce volume, des analyses des divers phonèmes d'où il résulte immédiatement que nul phonème n'est simple et qu'une voyelle par exemple, loin d'être une tenue identique à elle-même d'un bout à l'autre, comprend plusieurs moments successifs et varie à tous les points de vue : hauteur, intensité, timbre ; on verra comment s'exécute le passage d'un phonème à un autre et qu'il n'y a pas d'instant précis où cesse la consonne et où commence la voyelle d'une syllabe ou inversement; on apprendra à connaître les fonctions du larynx, du voile du palais, et combien sont variés et complexes les problèmes relatifs à la qualité sonore ou sourde, nasale ou non nasale

1. Voir la *Revue critique* du 28 février 1898.

des divers phonèmes. On ne saurait entrer dans le détail de tous ces faits sans tracés et sans caractères de transcription. Les linguistes devront lire avec attention un livre qui ne renouvellera pas d'une manière fondamentale l'idée qu'ils se font de la phonétique, qui n'est nullement révolutionnaire, comme on pourrait être tenté de le croire au premier abord, mais qui précisera sur une infinité de points leurs notions, qui leur fournira des définitions exactes, qui les mettra à même de substituer dans leur pensée les mouvements articulatoires et les sons aux lettres que leur éducation de philologues les a trop habitués à considérer, et qui surtout leur donnera le moyen de refaire et de contrôler les expériences faites et d'en instituer de nouvelles. Il est bien entendu que les expériences décrites, analysées et discutées dans le livre sont seulement des exemples servant à illustrer les divers procédés expérimentaux et que, avant d'être utilisées pour décrire la phonétique d'une langue donnée, la plupart devraient être reprises avec des sujets variés et étudiées à tous points de vue. M. l'abbé Rousselot a écrit des *Principes de phonétique expérimentale* et non pas un traité de phonétique. Mais tel qu'il est, l'ouvrage est d'un singulier intérêt; pour avoir attendu quelques années la suite promise, les lecteurs n'auront du moins pas été déçus dans leurs espérances.

A. Meillet.

Wolfgang Passow. **Studien zum Parthenon.** (Philologische Untersuchungen herausgegeben von A. Kiessling und U. von Wilamowitz.) In-8°, xi-65 p. avec figures. Berlin, Weidmann, 1902.

Outre une courte notice sur la disposition des métopes du Parthénon et la symétrie de leurs motifs, ce fascicule contient deux mémoires importants qui aboutissent à des résultats nouveaux.

I. Le manuel des antiquités grecques d'Hermann-Blümner enseigne que les Grecs n'avaient pas de parure spéciale pour la tête, que le bandeau ou la *taenia* n'était que la marque d'une victoire remportée dans un concours. A l'encontre de cette doctrine, M. W. Passow a prouvé que les vainqueurs aux jeux recevaient des couronnes, non des bandeaux — que des bandeaux leur étaient offerts, à titre complémentaire, par leurs amis, entre autres cadeaux utiles ou agréables — enfin que les éphèbes, dans l'art grec, sont toujours représentés avec un bandeau, bien que cet article de toilette soit quelquefois invisible, parce qu'il était indiqué en couleur seulement et a disparu. Cette théorie avait été entrevue par Stephani (*Compte rendu* pour 1874, p. 141), mais il ne l'avait pas développée; on peut la qualifier de nouvelle en même temps que d'ingénieuse et de vraisemblable.

II. Tout le monde a remarqué que les chevaux de la frise du Par-

thénon sont trop petits par rapport aux hommes (d'un tiers environ). On en a généralement conclu que les chevaux attiques étaient de faible stature. M. P. a démontré, par le passage de Xénophon qui concerne les diverses manières de sauter en selle, que le cheval attique était, au contraire, assez grand, atteignant ou dépassant la hauteur de 1 m. 60, et il a confirmé ce résultat par l'étude des vases peints. La petitesse des chevaux du Parthénon s'explique par le désir naturel de l'artiste de respecter la loi de l'*isoképhalie*, c'est-à-dire de faire en sorte que les têtes des personnages, montés ou non montés, se trouvent sur une même ligne horizontale. L'allure des chevaux du Parthénon est, suivant M. P., très conventionnelle; mais comme il ne connaissait, sur cette question, ni les études de Muybridge, ni celles du colonel Duhousset, ni les miennes, je crois qu'il n'a pas rendu justice à Phidias. L'usage des « instantanés » lui aurait fait admirer, dans les chevaux du Parthénon, un pressentiment étonnamment exact du premier temps du galop *réel*, tel que la photographie l'a fait retrouver de nos jours, après que l'art l'eut oublié pendant dix-huit siècles (cf. *Rev. archéol.*, 1901, I, p. 27 et suiv.). Mais M. P. a fait d'excellentes observations sur les encolures renversées de ces chevaux attiques, et a expliqué cette singularité par l'usage des mors « torturants » dont on se servait à cette époque; la condition d'un « cheval du Parthénon » était peu enviable et la coquetterie de son allure était achetée au prix de vives souffrances. Enfin, l'auteur a examiné les peintures de vases où l'on a cru reconnaître des chevaux marqués sur le flanc d'un *san* ou d'un *koppa*, désignant leurs haras d'origine. Il a rappelé que, d'après le témoignage d'Aristote, les chevaux réformés étaient marqués au fer sur la ganache et qu'il n'est pas question d'une autre marque; le κοππατίας et le σαμφόρας des *Nuées* d'Aristophane doivent s'expliquer autrement. Les marques signalées dans les peintures de vases ne se rencontrent pas seulement sur des chevaux ordinaires, mais sur Pégase et des Centaures. En réalité, ce ne sont que des indications stylisées et maladroites de l'os de la hanche, qui se trouvent exclusivement dans la céramique à figures noires pour faciliter la lecture de la forme.

L'auteur de ce livre original, né en 1863, fut élève de M. de Wilamowitz à Goettingue et professeur au gymnase prussien de Hirschberg. En 1886, il publia une dissertation remarquée, *de crimine* βουλεύσεως. Le gouvernement ayant institué, en 1889, un cours archéologique de vacances à Berlin (*archaeologischer Ferienkursus*), le jeune professeur le suivit et se prit d'enthousiasme pour l'archéologie figurée. Dès lors, dans son trou de Hirschberg, il y consacra ses loisirs, d'ailleurs parcimonieusement mesurés. Deux ans après, en proie à d'atroces migraines, résultant sans doute d'un néoplasme dans le cerveau, il se tua, laissant un petit volume prêt pour l'impression. M. de Wilamowitz en a surveillé la publication et a ajouté quelques obser-

vations savantes ; surtout, il l'a fait précéder de quelques pages émues, où le cœur d'un homme excellent transparaît sous le cuir du philologue.

Quelques semaines avant de se libérer d'un coup de pistolet, M. Passow avait écrit lui-même une courte introduction à son livre. Elle se termine par des remerciements que je ne savais pas avoir mérités de lui, car j'ignorais son existence. Il me voulait du bien pour la publication de mes *Répertoires*, qui lui avaient permis de connaître, au fond de sa province, quelques milliers de monuments figurés. Cet hommage posthume m'a beaucoup touché ; on me pardonnera de le dire.

Salomon Reinach.

Franz Cumont. **Les mystères de Mithra.** Deuxième édition revue, contenant 22 figures et une carte. In-8, xviii-189 pp. Paris, Fontemoing, 1902.

Une nouvelle édition *revue* d'un bon livre est facilement un excellent livre : tel est le cas de cet exposé de la religion de Mithra, par le savant auteur du grand ouvrage en deux volumes in-4° où il a paru d'abord. Je n'exagère pas en disant que le *Mithra* de M. Cumont est le plus beau travail sur un chapitre de mythologie antique qui ait jamais été publié, et que le court volume où il en a condensé les résultats est une des lectures les plus attachantes et les plus instructives qui soient. M. C. n'est pas seulement un érudit de grande envergure, mais un écrivain ; il est, à ma connaissance, le premier savant belge auquel on puisse, sans restriction, adresser cet éloge. Voici, par exemple, comment il termine un ingénieux chapitre où il montre le mazdéisme transformant la conception du César romain plus efficacement que l'exemple des Ptolémées et des Séleucides, faisant de l'empereur le protégé et le frère du Soleil, et l'investissant d'un prestige égal à celui de la divinité elle-même : « On peut dire que ces chimères théocratiques survécurent à la chute des idoles, et que la vénération des foules, aussi bien que le cérémonial de la cour, ne cessèrent point de considérer la personne du souverain comme d'une essence surhumaine. Aurélien avait essayé d'instituer une religion officielle assez large pour embrasser tous les cultes de ses états, et qui aurait servi, comme chez les Perses, de justification et de soutien à l'absolutisme impérial. Cette tentative échoua, grâce surtout à l'opposition irréductible des chrétiens. Mais l'alliance du trône et de l'autel, que les Césars du iiie siècle avaient rêvée, se réalisa sous une autre forme et, par un étrange retour des choses, l'Église fut appelée à soutenir l'édifice dont elle avait ébranlé les bases. L'œuvre que les prêtres de Sérapis, de Baal et de Mithra avaient préparée, s'acheva sans eux et contre eux ; mais ils n'en avaient pas moins prêché les premiers en Occident la

divinité des rois et avaient été ainsi les initiateurs d'un mouvement dont les répercussions devaient se prolonger à l'infini. » (p. 86-87) Ce sont là des idées justes et profondes, exprimées avec une vigoureuse lucidité.

M. C. déclare que lorsqu'on s'occupe du culte de Mithra, il faut savoir pratiquer *l'ars nesciendi* et fait observer qu'avec beaucoup de monuments et peu de textes, nous sommes dans la situation de l'exégète qui voudrait reconstituer la doctrine et la légende chrétienne d'après les sculptures des porches de nos cathédrales. On peut espérer que le nombre toujours croissant des bas-reliefs mithriaques permettra de compléter, sur bien des points, les résultats auxquels M. C. s'est arrêté. Déjà M. Toutain a fait valoir des arguments, tirés des monuments eux-mêmes, à l'appui d'interprétations en partie nouvelles (*Rev. de l'hist. des relig.*, 1902, p. 141.) A cet égard, il n'y a pas lieu de décourager la multiplication des hypothèses; le mot de plus d'une de ces énigmes graphiques pourra s'offrir même au chercheur le plus novice. Toutefois, on ne doit pas perdre de vue que les représentations d'un rite de sacrifice ne sont pas nécessairement des épisodes de la légende divine et qu'à l'époque tardive des bas-reliefs mithriaques, l'art romain faisait une large part à des motifs purement décoratifs, qui peuvent induire une exégèse trop rigoureuse en erreur.

Traitant du mithraïsme dans son ensemble, M. C. ne pouvait omettre de répondre à ces deux questions : Comment se fait-il que le mithraïsme ressemble si étrangement au christianisme ? Pourquoi le christianisme a-t-il fini par l'emporter sur le mithraïsme ? — Sur le premier point, il admet une solution éclectique : beaucoup d'analogies s'expliquent par la communauté de l'origine orientale des deux religions; la légende du héros iranien a fait des emprunts à celle de Jésus, mais, en revanche, la liturgie chrétienne a pu s'inspirer de celle de Mithra. Sur le second point, il me paraît avoir touché juste : le christianisme avait, sur le mithraïsme, ce grand avantage de rompre ouvertement, implacablement avec l'ancien paganisme. Cette intransigeance lui valut des persécutions, mais, les persécutions finies, lui assura la victoire définitive, celle qui s'achève par la disparition du vaincu. Je crois même que cette disparition fut plus complète que ne le croit M. Cumont, aux yeux duquel le manichéisme du moyen âge serait une survivance du mithraïsme. Le dualisme, du moins dans l'Europe occidentale, me semble avoir été bien plutôt une continuation des hérésies gnostiques et le résultat presque inévitable de la comparaison des deux Testaments par des gens à qui l'idée de l'évolution était étrangère. Le dualisme est si bien cela que les modernes et même nos contemporains y échappent difficilement lorsqu'ils se mêlent, sans préparation suffisante, de lire les Écritures. La graine du manichéisme médiéval est bien venue d'Orient, mais c'est en terre chrétienne qu'elle s'est implantée et qu'elle a grandi.

Quant à la question des similitudes si frappantes entre le christianisme et le mithraïsme, il ne semble pas qu'on puisse la résoudre en alléguant des emprunts, car Tertullien, qui constate la chose, l'attribue à la malignité de Satan et Julien n'aurait pas négligé d'accuser le christianisme de plagiat, si cette accusation avait eu chance d'être admise. A moins de se contenter de raisons vagues sur l'analogie nécessaire de deux religions à un même moment de l'évolution de l'humanité (explication qui ne vaut que pour la morale religieuse), force est d'admettre une source commune, à laquelle le christianisme et le mithraïsme ont emprunté l'un et l'autre. Cette source ne peut guère être que la religion d'Atys et d'Adonis, si répandue et si influente en Asie. Ce fut, pendant toute la durée de l'Empire romain, une religion populaire, dont, par suite, nous ne savons que peu de chose. Mais les religions qui deviennent officielles, comme le mithraïsme et le christianisme, naissent toujours de religions populaires; il en est d'elles, à cet égard, comme des langues écrites, qui sont des patois auxquels la fortune a souri.

M. Cumont a peut-être insisté à tort sur le caractère « militaire » du mithraïsme (pp. 33, 118). Asssurément, il a surtout été propagé par les soldats, mais ce n'était pas en raison de leur métier. Le catholicisme n'est pas une religion maritime parce que les populations de nos côtes sont restées catholiques. La diffusion du mithraïsme dans l'Empire romain a été le fait des esclaves et des soldats recrutés dans les pays où cette religion florissait et tout naturellement disposés à la répandre. Ce n'est pas plus une religion militaire qu'une religion servile : c'est une régression vers un mysticisme sacrificiel, sous-jacent au paganisme gréco-romain, et plus séduisant en même temps que plus grossier.

Salomon Reinach.

Die Attischen Frauennamen nach ihrem Systeme dargestellt, von F. Bechtel. — Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1902. In-8, viij-144 pp. Prix : 5 mk.

L'auteur avait projeté une étude générale de l'onomastique féminine chez les Grecs; s'il s'est restreint à l'Attique, c'est que seules les épitaphes attiques lui donnaient le moyen de distinguer les bourgeoises des irrégulières, — esclaves, affranchies, courtisanes, — condition indispensable d'une classification scientifique des noms propres.

La première partie de l'ouvrage contient le catalogue de tous les noms composés, — et accessoirement leurs hypocoristiques, — rangés sous la double rubrique des termes composants. — M. Bechtel aboutit à cette conclusion (p. 38) que, dans ce domaine, il n'y a point, à proprement parler, d'onomastique féminine : en ce sens que les noms de femmes se construisent exactement des mêmes éléments que ceux

d'hommes, et non d'autres, et ne sont en réalité que des noms propres d'hommes, primitivement adjectifs, mis au féminin.

Tout différemment en est-il de la catégorie étudiée dans la seconde partie, celle qu'il faudrait appeler « mononyme ». L'auteur y distingue les sous-classes suivantes : 1° nom appellatif; 2° adjectif; 3° nom pris au calendrier; 4° nom dédicatoire; 5° ethnique; 6° nom emprunté à la position sociale; 7° nom métonymique. Et cette dernière, à elle seule, comporte maintes variétés : noms de dieux et déesses, d'héroïnes, de héros de contes, de personnages historiques, d'animaux, de plantes, de minéraux, etc. Sur l'origine de ces vocables et les allusions plus ou moins piquantes qu'ils recèlent, M. Bechtel, moins astreint à la brièveté qu'il ne l'était dans le grand ouvrage de M. Fick [1], s'est répandu en considérations toujours ingénieuses, parfois humoristiques, et convaincantes pour la plupart.

V. H.

Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch. Von Friedrich Blass. Zweite, verbesserte und vermehrte Auflage. — Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1902. In-8, xij-348 pp. Prix 5 mk. 40.

La première édition de ce livre (1896) comptait 329 pages. On ne saurait donc dire que la seconde soit « considérablement augmentée ». Mais c'est qu'elle ne pouvait point l'être, tant l'ouvrage était déjà complet dans sa sobre économie et harmonieux en ses proportions. M. Blass s'est contenté,—avec raison, je crois, — d'y insérer quelques additions de détail et d'y corriger les inévitables lapsus : non point tous, semble-t-il, car la fausse référence à Luc 21.15 de la première édition est reproduite dans celle-ci (p. 149, l. 4, lire « 21.25 »). Heureux l'auteur à qui l'on ne peut reprocher que pareilles peccadilles!

La méthode de M. B. présente toutes les grandes qualités, et aussi les petites lacunes qu'on doit s'attendre à rencontrer chez un philologue éminent qui se défie un peu trop de la grammaire comparée. Les faits grammaticaux sont admirablement observés et classés; l'explication, parfois, en est un peu superficielle, faute de remonter assez haut dans le passé. C'est ainsi que l'attraction dite inverse (p. 178) — le substantif de la proposition principale construit dans la proposition relative et au même cas que le relatif qui s'y rapporte — s'éclaire d'un jour tout nouveau lorsqu'on ne se borne pas à en constater l'usage en grec classique : cette tournure a dû appartenir, sous une forme quelconque, à une langue plus ancienne, et c'est à titre de legs ancestral que l'ont reçue et développée le grec et le sanscrit. Ce qui, dans ces langues cultivées et ordonnées, paraîtrait bizarrerie ou inexplicable

1. Cf. *Revue critique*, XXXVIII (1894), p. 147.

afféterie de langage, n'offre plus rien de déconcertant, si on le reporte à ces temps lointains où le départ entre les deux propositions principale et relative n'existait encore qu'à l'état de vague ébauche. Prenons, au contraire, un exemple de dégénérescence grammaticale : n'est-ce pas se contenter à trop bon marché, que d'attribuer la mort du superlatif (p. 34) à la disparition de la catégorie du duel ? Le latin n'a pas de duel, et pourtant il distingue rigoureusement le superlatif du comparatif. Ainsi font l'anglais et l'allemand, qui ont perdu le duel depuis 1500 ans ou davantage. Là où effectivement la disparition du duel est en cause, c'est l'inverse qui semble s'être produit : je veux dire que le comparatif a été supplanté par le superlatif, à en juger par la substitution courante de τίς à πότερος (p. 180). Pour moi, le triomphe du comparatif sur le superlatif dans le grec du Nouveau Testament n'est purement et simplement qu'un hébraïsme [1].

M. Blass, en collationnant pour sa grammaire, non seulement les meilleures éditions, mais encore les leçons des meilleurs manuscrits, a mis entre les mains des hellénistes un incomparable instrument d'étude et de consultation, et on l'en louerait ici davantage si depuis six ans il n'avait recueilli maint autre suffrage plus autorisé.

V. H.

Les notices cadastrales de Terwel sur les villages de la frontière de Champagne en 1657, par M. Roger Graffin, membre de l'Académie de Reims, avec la collaboration de MM. Henri Jadart et Paul Laurent, archiviste du département des Ardennes, Paris, Picard, 1902, in-8°, 164 pp.

En 1656, Fabert, alors gouverneur de Sedan, proposait à Mazarin de faire reviser l'assiette de la taille dans les élections de Reims, de Rethel et de Sainte-Menehould. Il fallait, disait-il, prendre une autre voie que celle des élus pour répartir l'impôt, parce que la corruption était extrême chez ces officiers établis pour les tailles, et mieux valait employer un « homme de bien » qui déterminerait la force de chaque lieu par la grandeur de son territoire et le nombre de ses habitants. « Cela, ajoutait Fabert, est proprement le cadastre que le cardinal de Richelieu avait tant souhaité d'établir dans les lieux de la taille. » Le projet de Fabert fut accepté, et un « homme de bien », Terwel, commissaire-général pour la discipline, subsistance, logement et paiement des troupes de Champagne, eut mission de l'exécuter. Ainsi, cinquante ans avant que Vauban publie son *Projet d'une dîme royale qui supprime la taille* et deux siècles avant l'établissement de notre cadastre moderne, Fabert propose une réforme capitale dans l'assiette de l'im-

---

1. L'*n* du type latin *Crescens* (p. 32) n'était pas seulement « wenig gesprochen », mais tout à fait amui avec allongement compensatoire.

pôt. La routine, la résistance des élus, l'opposition de la Cour des Aides firent échouer la tentative. Néanmoins, le travail de Terwel a son mérite. Son enquête, dressée sur les lieux au commencement de 1657, fut minutieuse. Elle est conservée à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et ce sont ces *Notices cadastrales* que MM. Graffin, Jadart et Laurent publient aujourd'hui. Édouard de Barthélemy les avait analysées en 1883 et 1884 dans les *Travaux* de l'Académie de Reims. Nos trois érudits champenois les ont reproduites entièrement et on leur saura gré de cette reproduction intégrale. Terwel relève les noms des seigneurs laïques et ecclésiastiques de chaque village; il indique des lieux aujourd'hui disparus; il mentionne les métiers et les moyens d'existence des habitants, et ses renseignements s'étendent à 530 communes, hameaux, cours ou fermes du département des Ardennes, ainsi qu'à 30 localités de la Meuse, de la Marne et de l'Aisne. Voici comment procéda Terwel dans sa tournée, ou, ainsi qu'il s'exprime, dans sa procession. Il interrogeait deux ou trois habitants et leur faisait affirmer par serment et signer, comme il dit, « l'étendue du terroir labourable et la fertilité, la quantité des prés, les vignobles, bois, aisances ou usages communs, ce qui est affermé ou en propre aux habitants, le nombre des charrues, le nombre d'habitants et ménages pleins ou à demi, leur commerce, ce qu'ils paient aux ennemis ». Terwel ne trouva pas toujours les éclaircissements qu'il désirait : en certains endroits, les gens refusèrent tout renseignement, dans la crainte d'une surtaxe. Mais son enquête fournit nombre de détails intéressants. Nous connaissons désormais les chiffres des impôts et des contributions qui, en 1656, pesaient sur la population des vallées de l'Aisne et de la Meuse, et nous voyons que chaque ville, en général, payait, outre la taille, une sorte de tribut ou de rançon à deux bureaux ennemis, à Montmédy, à Rocroi — et l'on sait qu'alors un *Rocroi* signifie un brigand (« Les Rocrois, gens sans conscience », a dit La Fontaine). — Aussi les villages vendaient-ils leurs biens communaux, leurs « aisances » ou même leurs cloches. Beaucoup d'entre eux avaient été brûlés en partie; très souvent Terwel inscrit dans son carnet cette mention : « la moitié ou le tiers ou le quart brûlé » ou encore : « restent dix, vingt, trente maisons ». Les trois éditeurs ont fait la biographie de ce Terwel jusqu'alors presque inconnu. C'était un Allemand qui eut en 1661 ses lettres de naturalité; il s'engagea de bonne heure, se signala par sa bravoure et, peu à peu s'éleva jusqu'à la charge de maréchal des logis des armées et d'intendant des places de la Meuse; il mourut à Sedan le 16 février 1678.

A. C.

Rome, Naples et le Directoire, armistices et traités (1796-1797), par M. Joseph du Teil. Paris, Plon. 1902, in-8°, 8 fr.

M. du Teil a entrepris de faire l'histoire des négociations engagées durant la campagne de 1796-1797 entre la France et les puissances du sud de l'Italie, Rome et Naples. Il a consulté l'étude du marquis Maresca sur Naples, le *Spicilegio* où Mgr Carini a donné la correspondance du chevalier d'Azara, les travaux de MM. Séché et Sciout, les documents de nos dépôts d'archives et les mémoires du temps. Son ouvrage qui comprend une introduction et trois parties, est très minutieux et très complet. L'introduction expose les relations de la France avec les deux Siciles et le Saint-Siège depuis la Révolution. La première partie montre comment Bonaparte dicte à Rome et à Naples des armistices qu'il impose ensuite au Directoire, car il est déjà « le centre de tout ». La deuxième partie nous transporte dans le Directoire qui forme deux partis : les intransigeants, Reubell, La Réveillère-Lépeaux et Barras, et les modérés, Carnot et Le Tourneur. Grâce à Bonaparte, les modérés l'emportent souvent sur les intransigeants, et, finalement, après la rupture des pourparlers avec l'envoyé de Pie VI, le Directoire consent non seulement à traiter avec Naples, mais à laisser au général en chef la mission de conclure avec Rome. La troisième partie retrace le triomphe des intransigeants du Directoire. Absorbé par la lutte contre les Autrichiens et désireux d'ailleurs, comme il dit, d'être le sauveur et non le destructeur du Saint-Siège, Bonaparte a fait au pontife des ouvertures pacifiques ; puis, lorsqu'il a marché sur Rome, il s'est arrêté à Tolentino, en mettant de côté, selon l'expression de Clarke, la gloriole d'entrer dans la ville ; puis, après le traité où il n'est pas question de religion, il a demandé ou plutôt redemandé un bref de pacification qu'il semble sur le point d'obtenir. Mais le 18 fructidor éclate : Bonaparte, n'ayant plus Carnot pour le seconder, abandonne les projets de concordat qu'il roule dans son esprit, et les triumvirs du Directoire, maîtres désormais, appliquent sans obstacle la politique outrancière qui doit aboutir à la proclamation de la république romaine et de la république parthénopéenne. La publication de M. du Teil a une grande valeur et bien qu'elle eût pu être allégée par endroits, c'est une des meilleures études d'histoire diplomatique qui aient paru récemment. Parmi les personnages dont M. du Teil rapporte les démarches, reproduit les conversations, et cite la correspondance, outre Bonaparte et les Directeurs, deux sont surtout attachants, le prince de Belmonte-Pignatelli et Cacault. Le prince Belmonte, plénipotentiaire de Naples, intervient dans le traité de Tolentino, et le rôle qu'il joue alors est mis pour la première fois en relief (c'est d'ailleurs au petit-neveu du prince, naguère chargé d'affaires à Paris et aujourd'hui nonce apostolique à Bruxelles, que M. du Teil a dédié son ouvrage). Quant à Cacault qui fut notre agent à Rome et qui s'intitu-

lait un révolutionnaire corrigé, il remplit sa mission avec tact, il sait satisfaire à la fois Bonaparte et le Directoire, il déploie par instants une sagacité merveilleuse; c'est ainsi que dans une lettre du 9 mai 1796 il prévoit toutes les phases de la campagne.

A. C.

Ernest Daudet. **La Conjuration de Pichegru et les complots royalistes du Midi et de l'Est**, 1795-1797, d'après des documents inédits. Paris, Plon xxiv-394 pages in-8°.

Il faut louer M. E. Daudet d'avoir replacé la conjuration de Pichegru dans son milieu. Il a bien montré qu'elle n'était qu'un anneau de la chaîne des complots royalistes qui faillirent renverser la République en l'an IV et l'an V. La partie la plus intéressante et aussi la moins contestable de son récit est précisément celle où il retrace l'action des principaux agents du Roi dans l'Est et dans le Midi : Imbert-Colomès, Levasseur, Lamothe, Surville, Allier, Tessonnet, Bésignan, etc. Le lecteur, friand de portraits hauts en couleur et de romanesques aventures, y trouvera son compte, aussi bien, d'ailleurs, que l'historien. Celui-ci regrettera cependant que M. Daudet n'ait pas mis dans une lumière suffisante la liaison de ces différents complots avec celui de Pichegru. Mais il retiendra (le point est important) que partout les royalistes s'efforçaient de corrompre les généraux républicains, qu'au moment même où ils négociaient la trahison du commandant de l'armée de Rhin-et-Moselle, ils réussissaient à s'assurer le concours du général Ferrand à Besançon, et ils croyaient pouvoir gagner à bref délai Kellermann, qui commandait l'armée des Alpes. De l'ensemble des faits racontés, de l'aveu des chefs royalistes[1], ressort cettte impression que la République courut les plus graves dangers pendant les deux premières années du Directoire. On est alors en droit de demander à M. D. comment il peut affirmer dans son introduction (p. II) que le coup d'Etat du 18 fructidor ne fut destiné qu'en apparence à sauver la République contre les entreprises des royalistes, mais en réalité à satisfaire seulement les intérêts personnels des trois Directeurs : La Révellière, Reubell et Barras. M. D. annonce qu'il prépare un livre sur le 18 fructidor (p. 276). Il sera curieux de connaître les raisons qu'il ne manquera pas de donner à l'appui de cette opinion.

En attendant, on comprend que M. D. ait considéré ce premier point comme acquis. Il en avait besoin pour appuyer cette autre thèse qui fait précisément l'objet de son livre et qu'il n'a nullement démontrée,

1. Sur les moyens d'action des royalistes et sur leurs espérances, voir notamment la lettre de Tessonnet à Wickham du 21 sep. 1795 (p. 117 et suiv.) et la lettre de Condé au même (p. 226).

disons-le tout de suite : A l'en croire, la trahison de Pichegru est une légende, légende créée par le Directoire pour légitimer le coup d'Etat (p. III). Il n'est pas vrai que Pichegru ait oublié à aucun moment ses devoirs de soldat. Aussi longtemps qu'il a commandé l'armée, tous ses actes ont été inspirés par les motifs les plus purs, etc.

M. D. avoue cependant (p. 110 et p. 258) que Pichegru n'a pas fermé l'oreille aux propositions des royalistes, qu'il a promis son concours au Roi dans le but de favoriser la « Restauration ». Comment M. D. concilie-t-il de pareilles promesses avec l'accomplissement des devoirs militaires ? Il se borne à affirmer que le concours de Pichegru fut tout platonique. Qu'importe ! si cela est vrai, la trahison était néanmoins voulue, et il est permis d'ailleurs de supposer qu'elle a eu un commencement d'exécution, car l'argumentation de M. D. pour prouver le contraire est loin d'être concluante.

Comment procède-t-il en effet? Il cite et analyse longuement les témoignages des agents royalistes Fauche-Borel, Montgaillard, Demougé, etc. (leurs rapports contemporains des événements et leurs mémoires postérieurs) et il y relève — sans trop de peine — des contradictions, des inexactitudes, etc. Il montre encore que la plupart de ces agents, envoyés par Condé auprès de Pichegru, furent des hommes peu scrupuleux, d'une moralité très douteuse, que tous ont eu intérêt à faire croire à Condé que leurs négociations réussissaient quand bien même elles échouaient complètement et il conclut que, ces agents ayant menti dans certaines circonstances, leurs dires intéressés ne méritent aucune créance. — Quiconque sait où se recrute d'ordinaire le personnel de l'espionnage ne sera sans doute pas surpris que les agents de Condé aient ressemblé à tous les autres. Mais s'ensuit-il que leur témoignage doive être rejeté en bloc ? La conséquence est forcée, car si M. D. a pu mettre en relief les points où ils se contredisent, il aurait pu tout aussi bien mettre en évidence ceux où ils s'accordent et où ils disent manifestement la vérité. En tout cas il est difficile d'admettre qu'ils aient toujours menti et que deux ans durant ils soient parvenus à tromper le prince de Condé sur les véritables intentions de Pichegru et sur sa conduite réelle.

Mais admettons pour l'instant la thèse de M. D. Ecartons toute la masse imposante des témoignages des espions chargés de corrompre Pichegru. Il reste contre ce dernier des charges accablantes. Il reste la lettre écrite à Condé par le colonel autrichien baron Vincent, le 28 décembre 1795 [1]. Venu au camp français pour conclure un armistice, Vincent s'est entretenu avec Pichegru, lui a montré une lettre de Condé et en a reçu cette réponse : « Pour le moment la chose est impossible, *le prince de Condé sait la manière dont je pense, que je suis*

---

1. Publiée par M. D., p. 109.

disposé à tout faire pour lui. Mais je n'ai personne à qui me fier. Mon armée n'est pas à la hauteur des circonstances dans le bon sens. Il faut attendre tout du temps. » En dépit de toutes les interprétations, de ce témoignage accablant (dont M. D. ne songe pas d'ailleurs à nier la parfaite authenticité), il résulte que Pichegru, à cette date, était bien un traître, qu'il s'était mis en relations avec le chef des émigrés, qu'il lui faisait savoir sa façon de penser, qu'il se disait disposé à *tout faire* en faveur de la monarchie qu'il avait juré de combattre. La trahison arrêtée dans son esprit, il n'attendait plus que le moment favorable pour passer aux actes. Il reste encore contre Pichegru ses propres aveux : le silence qu'il a gardé jusqu'à la mort sur l'accusation infamante, les billets qu'il a écrits à Condé et qui se trouvent aujourd'hui aux archives de Chantilly [1]. Cela suffit largement pour repousser l'apologie de M. D.

Il s'en faut du reste qu'on doive écarter en bloc les témoignages des agents royalistes. Quand Fauche-Borel par exemple rappelle dans une lettre à Wurmser que Pichegru « a *écrit*, reçu des sommes d'argent, *envoyé des personnes de confiance*... [2] », il ne peut pas mentir, car son correspondant était à même de contrôler ses affirmations, ayant été probablement en rapports avec « ces personnes de confiance » envoyées par Pichegru.

Enfin la méthode de M. D. est loin d'inspirer confiance. Par crainte de pédantisme, sans doute, il n'indique jamais de références et se borne à donner à la fin du volume une liste très sommaire des sources consultées. M. Caudrillier a pu lui reprocher justement une documentation insuffisante [3]. Il n'a pas connu, en effet, les mémoires manuscrits de Legrand, Abbatucci, Desaix; il n'a pas fait usage du dossier de Fauche dans la série F. des Archives Nationales; il n'a pas consulté la correspondance de Wickham et de Crawford avec leur cour, de Clerfayt, de Wurmser, de l'archiduc Charles avec l'Empereur. On peut relever dans son livre des omissions graves. Il passe sous silence les missions de Fauche et de Demougé auprès de Pichegru en oct., nov. et déc. 1795. On regrette qu'il n'ait pas le goût de la précision, qu'il écrive par ex. (p. 128) la *direction départementale* du Doubs au lieu de l'*administration centrale*. Son manque de précision se traduit par des inexactitudes particulièrement nombreuses dans son récit des opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle, récit d'ailleurs superficiel et confus. Ces inexactitudes sont plus graves encore quand elles amènent l'auteur à accuser le Directoire d'avoir fait œuvre de faussaire alors

1. M. D. croit qu'il n'existe qu'un seul autographe de Pichegru à Chantilly, mais M. Caudrillier affirme qu'il en a vu plusieurs (*Révolution française* du 14 février 1902).

2. P. 221.

3. *Révolution française*, article cité.

qu'en réalité le seul coupable en l'affaire est M. D. lui-même, qui ne cite pas exactement les textes[1].

En somme on a l'impression, en lisant ce livre, qu'il a été fait très vite. Albert Mathiez.

Pecorini-Manzoni (Emilio). **Stefano Türr ed il risorgimento italiano.** Catanzaro, typog. nouvelle, 1902. In-8° de 209 pp.

Bien que ce livre soit plutôt un ouvrage de circonstance que d'érudition, il importe de le signaler, non seulement parce qu'il est écrit dans un esprit très favorable à la France, mais parce qu'il résume la vie d'un homme qui unit au courage le plus chevaleresque un sens politique qu'on trouve rarement chez ceux que le sort a comme lui arrachés à leur patrie et jetés dans les révolutions étrangères. Né hongrois en 1825, soldat de l'Autriche en 1840, il passe à l'armée piémontaise en 1849, s'offre après le désastre de Novare aux Badois révoltés, sert comme volontaire en Crimée et devient enfin un des premiers lieutenants de Garibaldi dans l'expédition des Mille. Qui ne croirait qu'il va s'unir alors aux plus violents des amis du dictateur pour porter les choses à l'extrême ? Car l'érection des Deux-Siciles en République indépendante, l'attaque des États pontificaux se lient dans la pensée des Mazzinistes à une marche sur la Vénétie demeurée autrichienne et cette marche assurerait la revanche de la Hongrie sur l'Autriche. Mais ce brillant officier comprend mieux les nécessités de la politique que les conspirateurs, que les publicistes braves, dévoués, mais sectaires, qui entourent Garibaldi. Son esprit délié n'excelle pas seulement aux ruses de guerre (v. p. 15-16 comment il remplace à Orbitello les munitions égarées des Mille) ; il démasque la folie d'un plan de campagne qui compromettrait le passé, le présent et l'avenir. Plût au ciel qu'en 1870, le gouvernement français, quand le général Türr lui prêchait la sagesse, eût su l'en croire comme Garibaldi avait fini par le faire ! Et puisse sa verte vieillesse être encore longtemps fertile en conseils judicieux et efficaces !

On remarquera aux pp. 14-19 l'histoire du faux télégramme fabriqué par Crispi pour couper court aux hésitations qui retardèrent l'expédition des Mille et p. 20 le rappel de la réfutation trop souvent oubliée que le général Türr a opposée à la légende du vaisseau anglais protégeant la descente de Garibaldi à Marsala.

Charles Dejob.

---

1. M. D. accuse le Directoire d'avoir affiché sur les murs de Paris une conversation de Montgaillard comme une lettre de Pichegru écrite de sa main (p. IX-XI). L'affiche du Directoire portait au contraire, conformément à la vérité : « Pièce trouvée dans le portefeuille de D'Autraigues et écrite de sa main ».

Ad. Rentner. **Die Verfassung der Vereinigten Staaten von America übersetzt und kurz erlaütert.** Tubingen et Leipzig, Mohr, 1901, VII-184 pp. in-8°.

Ce n'est pas seulement une traduction et un commentaire de la Constitution des États-Unis, très commode pour le public allemand. Une *Introduction* de 33 pages raconte l'histoire de la constitution et des amendements. Une vue d'ensemble (pp. 34-39) expose le plan et les idées fondamentales de la Constitution.

On ne saurait exiger des idées nouvelles sur une question si parfaitement approfondie par tant d'auteurs américains. M. Rentner n'a pas la prétention de rivaliser avec le commentaire juridique de Foster. Il a voulu seulement « présenter au lecteur à grands traits la structure intérieure des États-Unis et lui en faire connaître les lois et les coutumes les plus essentielles ». Il l'a fait avec précision et intelligence. Les explications détaillées qu'il a jointes à chaque paragraphe du texte officiel sont nettes et claires, elles forment un tableau complet de l'organisation fédérale, non seulement telle qu'elle l'était à l'origine, mais telle que l'ont faite les lois successives. Quelques-uns de ces commentaires (loi de finances, vote du Président, élection du Président, nomination des fonctionnaires, compétence des tribunaux fédéraux, administration des territoires) prennent l'importance de petites dissertations spéciales.

L'auteur n'a pas suivi exclusivement l'interprétation fédéraliste de Holst, il a cherché à se maintenir en dehors des systèmes ; ce qu'il expose, c'est l'interprétation commune à tous les partis.

Ce travail est donc en tout point digne d'éloges. Mais parmi les Allemands qui ne savent pas l'anglais s'en trouvera-t-il assez pour lui fournir un public ?

Ch. Seignobos.

H. G. Schmidt. **Die Lehre vom Tyrannenmord.** Ein Kapitel aus der Rechtsphilosophie. Tubingen, Mohr, 1901, 141 pp. in-8°.

L'auteur été amené par ses travaux sur la contre-réforme en France à étudier la doctrine du tyrannicide, et il est remonté jusqu'à l'antiquité pour en chercher les origines. Il étudie successivement les Grecs, la Bible, les écrivains du moyen âge, les jésuites, les réformateurs, Bodin, Grotius et Hobbes; puis il revient aux monarchonaques, Languet (qu'il admet sans discussion comme auteur du *Vindiciae contra tyrannos*), Buchanan, Milton ; enfin il examine les Anglais de la fin du XVII^e siècle, Rousseau et au XIX^e siècle ce qu'il appelle « Nihilisme et anarchisme ». C'est une revue rapide et superficielle sans caractère scientifique, sans analyse précise des conditions historiques où se sont produites les différentes doctrines.

Ch. Seignobos.

Les débats de la Commission de 1849 sur la liberté de l'enseignement, par H. de Lacombe. Nouvelle édition, 1 vol. in-18, l. vii-i, 344 pp. Téqui libraire édit.

A l'instigation de Mgr. Dupanloup, M. de Lacombe avait, en 1899, publié une première édition de ces Débats de la Commission extra-parlementaire de 1849 d'où sortit la loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement. Cette édition et d'autres qui suivirent ayant été épuisées, M. de L. en publie une nouvelle, à laquelle il a joint des extraits de la discussion parlementaire et des commentaires sur la loi de 1850. Le volume est divisé en deux parties, l'une qui concerne l'enseignement primaire, l'autre l'enseignement secondaire.

C'est un document historique intéressant et que nous n'examinerons ici que du point de vue purement historique. Les discussions de la Commission relative à l'enseignement primaire prouvent le véritable affolement dans lequel les événements de février et de juin avaient jeté M. Thiers et une bonne partie de la bourgeoisie libérale. Le socialisme, à leurs yeux, était presque tout entier sorti de l'enseignement primaire organisé par la loi de 1833. M. Thiers déclarait qu'il y avait en France 43,000 instituteurs qui étaient devenus des « anticurés, des curés du socialisme et de l'athéisme ». Il voulait remettre entièrement l'enseignement primaire aux mains du clergé (p. 84) ; et sur l'observation faite par un certain nombre de représentants de celui-ci qu'il n'était pas en situation matérielle de pourvoir à l'enseignement dans toutes les écoles, il demandait qu'au moins « le clergé fût chargé de l'enseignement primaire, partout où cela est possible » ; il voulait la suppression des écoles normales, la surveillance de l'instruction par le clergé, l'exemption du brevet pour les membres des congrégations; des subventions budgétaires assurées à ces derniers, etc. « Persuadé, disait-il, que les congrégations religieuses peuvent être un puissant auxiliaire pour revenir au bien, je n'hésite pas à proposer tous les moyens d'activer leur développement... Il ne nous est pas permis de sommeiller en des circonstances aussi graves. Condé seul peut dormir la veille de Rocroi » (p. 42). Mgr Dupanloup et Montalembert allaient moins loin en apparence que M. Thiers. Ils demandaient seulement que les entraves fussent brisées;... « et vous verrez, disait Montalembert, s'accroître rapidement ces congrégations enseignantes pour lesquelles je ne demande qu'un seul privilège, l'assimilation de la lettre d'obédience aux brevets ».

M. Thiers fut moins facile à convaincre en ce qui concernait l'enseignement secondaire. Il eut des paroles vives contre ceux qui attaquaient l'Université et les droits de l'État : il déclara ouvertement qu'il en avait voulu au clergé de son hostilité contre la monarchie de juillet, et il ne cacha pas son peu de sympathie pour les Jésuites, auxquels il pensait qu'on cherchait à rouvrir les portes de l'enseignement sous le

nom de « congrégations reconnues par l'Église ». Il fut à la fin désarmé par son désir d'une alliance avec le clergé au point de vue social, par l'habileté de Mgr Dupanloup et aussi, — on croit le deviner dans ses paroles — par la conviction où il était que l'enseignement congréganiste ne se développerait pas en France à côté des établissement universitaires. « Croyez-vous, disait-il (p. 278), que les congrégations éléveront beaucoup de collèges?... Je ne crois pas à l'action puissante des congrégations dans l'enseignement, pas même à celle des Jésuites. »

La loi Falloux, comme on l'appelle, écrit M. de Lacombe, pourrait s'appeler aussi la loi Thiers, tant il l'avait épousée avec ardeur, tant il la défendit courageusement, ayant réplique à tout, intervenant dans une seule séance jusqu'à cinquante fois dans la discussion, prononçant trois grands discours qui... entraînèrent, en faveur de la loi, la formation d'une majorité énorme ».

M. Thiers pouvait sans doute, au point de vue libéral, invoquer de bonnes raisons en faveur de ce qu'on a appelé la liberté de l'enseignement (quoique dans cette liberté une forte partie de ses partisans y compris M. Thiers, déclarât qu'il ne pouvait pas s'agir de la liberté « d'écoles Raspail ou Proudhon »); mais on ne peut pas dire qu'au point de vue des faits ses prévisions fussent bien fondées. Après les avoir reproduites, M. de Lacombe a soin de rappeler que contrairement à ce que croyait M. Thiers, — et à ce que croyaient aussi des ultramontains opposés à la loi — « d'après la statistique officielle, en dehors des établissements créés par les congrégations reconnues ou par celles simplement autorisées à l'enseignement, 88 maisons d'éducation religieuse et libre, — dont 27 tenues par les Jésuites — s'élevaient en 1899 sur notre sol de France, grâce à la loi Falloux ».

Eugène d'Eichthal.

La raison d'État par Léon de Montesquiou, 1 vol. in-18, 147 pp. librairie Plon, 1902.

Bien que se réclamant ouvertement du *Credo quia absurdum* (p. 21), M. de Montesquiou aime à raisonner, et il raisonne à la façon du Rousseau du *Contrat social* : « Raison d'État, bien public, intérêt de société ou volonté générale, autant de synonymes. La volonté générale étant en effet la volonté de vivre ne peut vouloir que ce qui fait vivre, que ce qui est l'intérêt de la société. Est-il de l'intérêt de la société que le gouvernement soit indépendant de la volonté du nombre : seul le gouvernement qui sera indépendant de la volonté du nombre sera donc l'expression de la volonté générale... Donc la raison est d'accord avec la raison d'État pour ranger la démocratie, cette forme inférieure des sociétés, à son rang de régression mentale (l'expression est de Bourget), et pour réclamer la monarchie. »

Par des raisonnements du même genre, Rousseau était arrivé à la conclusion absolument opposée. Il pensait que la volonté générale ne pouvait pas se tromper sur l'intérêt général, et toute la doctrine démocratique en découlait. La vérité, prouvée par l'histoire, est que les volontés particulières ou générales se trompent également, et qu'on ne peut baser aucun système social sur des spéculations arbitraires. L'ordre social vit d'empirisme et d'enchaînement historique, et les théoriciens qui croient avoir raison dans leurs livres, ont, sans le concours des événements, peu d'influence sur les destinées des peuples. M. de M. veut bien admettre que certains souverains héréditaires ont pu commettre des erreurs ou des fautes, malgré que l'intérêt de leur puissance fût de n'en pas commettre : mais, dit-il aux peuples, vous avez chance qu'un souverain comprenne son intérêt et par suite gouverne bien, tandis que la démocratie étant forcément anarchique ne pourra jamais organiser, donc ne pourra jamais bien gouverner. Le tout est de s'entendre sur les prémisses. Il en est comme de la liberté que M. de Montesquiou définit d'une façon particulière « Être libre c'est avoir le pouvoir de réaliser ses volontés..., en tant que ces volontés ne sont désorganisatrices ni de soi-même ni de la société... Vous avez la volonté de vous enivrer. Prétendrez-vous que votre liberté consistera à pouvoir vous enivrer? Je pense bien plutôt qu'en vous empêchant de vous enivrer on vous contraint à rester libre... » Où ne peut-on aboutir par les raisonnements en détournant ainsi les mots de leur sens usuel? Ce sont à proprement parler des logomachies.

Eugène D'EICHTHAL.

—Au moment du renouveau littéraire les écrivains hongrois se virent obligés de former de nombreux vocables pour rendre les idées nouvelles. Les membres de l'*École Française*, de même que ceux qui s'inspirèrent des chefs-d'œuvre de la littérature allemande, avaient à lutter contre la pauvreté de l'idiome magyar. Le vocabulaire philosophique et esthétique, celui même de la vie sociale et politique étaient en grande partie à créer. Plusieurs générations d'écrivains ont travaillé, depuis 1770 jusque vers 1820, dans ce sens. La néologie (*nyelvujítás*) a divisé les hommes de lettres en deux camps hostiles : les néologues eurent comme chefs Kazinczy et le fondateur de la grammaire historique magyare, Révai; les puristes (*orthologus*) se recrutaient surtout parmi les membres de l'*École populaire*; leur grammairien était Verseghy et leur code la « Grammaire de Debreczen ». Les brochures des maîtres et des disciples parurent coup sur coup, mais finalement la victoire resta aux néologues. L'Académie, fondée en 1825, adopta les vues de Kazinczy et de Révai. Il ne faut cependant pas croire que tout ce que cette époque a créé ait obtenu droit de cité; des milliers de vocables ont disparu, mais ce qui en resta est encore assez considérable. L'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, M. Coloman Szily, nous donne dans le *Dictionnaire de la néologie hongroise* (*A magyar nyelvujítás szótárá*. Budapest, Hornyánszky, 1902, xv et 403 pp. in-8°) un véritable

travail de bénédictin. Il a groupé dans l'ordre alphabétique à peu près 4,000 mots qui avec les composés et les dérivés montent au nombre de 12,000; il a démontré, à propos de chaque mot, chez quel écrivain, dans quel dictionnaire, dans quel journal le terme se trouve pour la première fois. Il a même compulsé les procès-verbaux des séances de l'Académie où l'on discutait souvent sur tel ou tel terme nouveau. Nous voyons dans ce Dictionnaire les procédés employés par les hardis novateurs et combien de vocables qu'on croyait très anciens, ne remontent en réalité qu'au commencement du XIX[e] siècle. Grâce à ce travail, auquel l'auteur a ajouté la liste des principaux suffixes, on suit, étape par étape, le travail des néologues, travail dont on parle souvent, mais que personne jusqu'ici n'a examiné dans tous ses détails. Ce Dictionnaire est en même temps une contribution très précieuse à l'histoire de la lexicologie magyare que M. Szily ne tardera pas à nous donner avant de couronner ses travaux linguistiques par le « Grand Dictionnaire » que l'Académie l'a chargé d'élaborer. — J. KONT.

— L'éloge académique a eu trois grands représentants en Hongrie : François Kölcsey (1790-1838), Joseph Eötvös (1813-1871) et Paul Gyulai (né en 1826). Les *Éloges* de ce dernier, depuis longtemps classiques (*Emlékbeszédek* par Paul GYULAI. Budapest, Franklin, 1902. Deux volumes, 450 et 445 pages, in-8°), sont parmi les meilleures productions de la critique littéraire magyare. C'est en artiste que M. Gyulai évoque la carrière des écrivains, qu'il trace en traits définitifs leur caractéristique et lègue leur mémoire à la postérité. Un premier recueil de ces morceaux achevés parut en un volume. Aujourd'hui l'éminent critique et poète fait réimprimer les anciens essais et ajoute quelques nouveaux éloges, discours et notices nécrologiques écrits de 1880 jusqu'en 1900. Le recueil nous semble définitif, car M. Gyulai qui a renoncé à la présidence de la Société *Kisfaludy* et a abandonné la chaire à l'Université qu'il a illustrée depuis la mort de Toldy, ne prendra plus guère la parole dans les séances solennelles des sociétés littéraires où ces Éloges furent prononcés. Le premier, celui de Kazinczy, remonte à 1859 lorsque la Hongrie, opprimée par la réaction autrichienne, célébra le centenaire du grand réformateur de la langue, du hardi champion des belles lettres; les autres furent lus à l'Académie et à la Société *Kisfaludy*. Il est difficile de faire un choix, car tout est excellent dans ces volumes. Cependant les éloges des écrivains avec lesquels Gyulai était en communion d'idées, se distinguent par une chaleur communicative vraiment remarquable. Personne n'a mieux caractérisé le grand romancier Kemény ou le poète national, Jean Arany; personne n'a mieux parlé de Vörösmarty ou du grand réformateur Széchenyi. Aux quatorze essais du premier volume, M. Gyulai a ajouté les belles introductions dont il a fait précéder les *Œuvres* de Maurice Lukács, un « gentilhomme de lettres » et de Ladislas Arany, l'auteur du « Héros de de la Fée Morgane ». Nous trouvons également les discours d'ouverture des séances solennelles de la Société *Kisfaludy* où il a traité les questions littéraires et esthétiques à l'ordre du jour (*La poésie et la culture littéraire; la langue nationale et Max Müller; les traductions; l'influence de la littérature sur le développement national; l'art et les mœurs; le théâtre; l'éloquence: la pureté de la langue; l'élément historique dans la poésie; les journaux; les feuilletons*) et prononcé ces courtes nécrologies, semblables aux médaillons des grands artistes. Parmi ces dernières, nous relevons celle qu'il consacra au regretté Sayous, qui fut membre étranger de la Société *Kisfaludy*. — J. KONT.

— M. Guillaume HUSZÁR, professeur de littérature française à l'École polytechnique de Budapest, nous envoie une brochure sur *Honoré de Balzac* (Budapest,

Athenaeum, 1902, 53 pages) où il retrace avec beaucoup de précision la vie du grand romancier. Les trente premières pages sont consacrées à la biographie, le reste contient une analyse esthétique de la *Comédie humaine* où l'auteur s'est inspiré principalement de l'étude de Taine. P. 17. *Ausztralia* est probablement une faute d'impression pour *Ausztria* (Autriche). — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 septembre 1902.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations au sujet du dernier sarcophage découvert par le R. P. Delattre dans ses fouilles de Carthage.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur le batr éthiopien et la livre d'or.

M. H. Dufour, chargé par le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient de réunir les éléments d'une étude sur les bas-reliefs du Bayon, dans l'ancienne ville khmère d'Angkor-Thôm, présente une série de photographies de ceux de ces bas-reliefs qui se développent sur la face Est de la deuxième enceinte et un plan général du monument.

M. Salomon Reinach commente les bas-reliefs qui ornent deux coffrets de pierre qui ont passé de la collection du duc de Blacas au Musée britannique. Il montre que les explications qu'on en a proposées sont inadmissibles et que l'interprétation de ces mystérieux monuments reste à découvrir. Un bas-relief de style analogue, découvert dans un puits à La Condamine et conservé au Musée de Monaco, n'est pas moins inintelligible, mais contribue à mettre hors de doute l'authenticité des coffrets du duc de Blacas. M. S. Reinach présente des photographies de ces monuments, qu'il se propose de publier prochainement pour rappeler sur eux l'attention des archéologues et des orientalistes. — MM. Müntz, Héron de Villefosse, Babelon et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Séance du 26 septembre 1902.

L'Académie décide que sa séance publique annuelle aura lieu le vendredi 14 novembre.

M. Ph. Berger, président, annonce la mort de M. Dümmler, directeur des *Monumenta Germaniæ*, correspondant de l'Académie depuis 1900.

M. Joret communique le mémoire sur la correspondance de Millin et de Bœttiger, dont il donnera lecture à la séance publique annuelle des cinq Académies.

Le R. P. Lagrange expose qu'on a récemment découvert, près de Beit-Djebrin (Palestine), entre Jérusalem et Gaza, deux hypogées très remarquables. De nombreuses inscriptions grecques permettent de conclure que cette nécropole appartenait d'abord à une colonie de Sidoniens établis à Marésa à l'époque macédonienne et qu'elle a servi ensuite aux Iduméens habitant le pays. Des peintures représentent les animaux les plus rares et les plus appréciés, et divers sujets relatifs au culte, un berbère, des coqs, des vases, des trépieds et des pyrées. Le culte était nettement païen. On voit à quel point l'hellénisme avait pénétré si près de Jérusalem avant la conquête de Jean Hyrcan qui força les Iduméens à adopter la circoncision. Des photographies par les soins de MM. Peters et Tiersch, et des aquarelles exécutées par les RR. PP. Vincent et Savignac permettent de juger en détail de ce monument. — MM. Weil et Clermont-Ganneau présentent quelques observations relatives à une inscription métrique de cette nécropole.

Le R. P. Lagrange donne ensuite, à la prière de M. Ph. Berger, quelques détails sur les inscriptions et les monuments découverts dans les fouilles du temple d'Eshmoun, à Saïda. — MM. Reinach et Berger présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 13 octobre — 1902

Kitâb al-Mahasin val-masâvi (le livre des beautés et des laideurs) herausgegeben von Dr F. Schwally-Giessen, 1900-1902). Ricker'sche Verlagsbuchhandlung, 3 fascic. gr. in-8° xvi et 647 p. de texte arabe.

En rendant compte d'un document portant le même titre et publié il y a deux ans (*Revue critique*, 1900, II, p. 274), j'ai dit ce qu'il fallait entendre par cet intitulé bizarre que l'éditeur M. van Vloten avait traduit d'une façon un peu vague par « livre des beautés et des antithèses ». Ce sont des mélanges de morale et de littérature où chaque qualité est mise en regard du défaut correspondant, la générosité opposée à l'avarice, le courage à la lâcheté, et ainsi de suite, avec un grand renfort de traits historiques ou légendaires confirmant la thèse, ou pour mieux dire, la série d'antithèses qui sont le fond de l'ouvrage. Ce genre de dissertation paraît avoir eu une certaine vogue aux belles époques de la littérature arabe ; aussi doit-on faire bon accueil à l'édition très soigneusement élaborée que M. Schwally, professeur de langues sémitiques à Giessen, vient de nous donner d'un document du même ordre et qui paraît même l'emporter sur celui d'El-Djahez, publié à Leyde en 1900, par la variété et la richesse de ses informations [1].

Malgré ses persévérantes recherches. M. S. n'a pu recueillir presque

1. Tous les chapitres n'ont cependant pas le même mérite d'originalité et d'inédit; voir entre autres la section des proverbes et dictons, pp. 485 et suiv.

aucune indication biographique sur l'auteur. On n'en connaît guère que le nom *Mohammed ben Ibrahim* et le surnom ethnique *El-Beïhaki* c'est-à-dire originaire du district de Beïhak, dans le voisinage de Neïsapour, la ville moderne de Mechhed dans le Khorassan.

D'après une note du catalogue des manuscrits arabes de Leyde on pourrait croire qu'il était fils du savant chroniqueur Yakoubi dont on doit une belle édition à M. de Goeje, mais rien ne confirme cette conjecture. D'une curieuse anecdote racontée par Beïhaki lui-même, M. S. conclut avec assez de vraisemblance que cet auteur vivait sous le règne du khalife abbaside El-Mouktadir-billah, c'est-à-dire au commencement du xe siècle de notre ère. Cette donnée s'accorderait ainsi avec l'opinion de M. van Vloten sur l'origine commune des deux traités et l'existence d'une source, aujourd'hui perdue, où ils auraient puisé l'un et l'autre. C'est, je crois, la seule hypothèse acceptable.

M. S. n'a eu à sa disposition que deux copies dont l'une est incomplète, et peut-être son entreprise eût-elle été téméraire, s'il n'avait trouvé dans le texte d'El-Djahez une rédaction souvent littérale qui lui a permis de combler maintes lacunes, maintes fausses leçons dues à l'ignorance des scribes. Son édition est donc aussi correcte qu'elle pouvait l'être en l'absence d'autres documents. Il faut lui savoir gré aussi d'avoir, en vocalisant les citations poétiques, indiqué au lecteur comment on pouvait en expliquer les difficultés. Le savant professeur de Giessen est bon grammairien, parfois même un peu rigoriste. Pourquoi, par exemple, persiste-t-il à proscrire l'emploi de l'*élif* dans le mot *ibn* au commencement de la ligne ? L'usage en pareil cas mérite d'être respecté.

Avec une louable sincérité, M. S. s'excuse, à la fin de sa préface, de n'avoir pas donné à son travail le luxe d'appareil critique et de références qu'il comportait. Réduit aux maigres ressources de la Bibliothèque de Giessen, sans doute il ne pouvait faire mieux : nous pensions cependant que la facilité des communications bibliographiques entre les différents centres scientifiques de l'Allemagne tendait de plus en plus à supprimer les distances. — Une étude sur le groupe des écrits relatifs aux contrastes ou antithèses dont je parlais en commençant, devait paraître en tête du texte arabe, dont M. S. ne paraît pas avoir calculé au préalable l'étendue avec précision. La crainte de grossir outre mesure son livre, peut-être aussi les injonctions de la maison de vente ont-elles contraint le savant éditeur à sacrifier l'introduction promise. C'est d'autant plus fâcheux qu'un prospectus de librairie inséré dans le IIIe fascicule paru tout récemment annonçait « *eine erschöpfende literarhistorische Einleitung*. »

Pour les mêmes causes et plus regrettable encore est l'omission d'un index. C'est, je le reconnais, une besogne ingrate et qui ne peut sans danger être confiée à un auxiliaire, mais elle s'impose aujourd'hui comme le complément indispensable de toute bonne édition de textes

orientaux. Une simple liste des titres de chapitres ne le remplacera jamais. Dans cet amalgame de récits de toute provenance où abondent les *isnad* [1], les noms propres d'hommes et de lieux, le lecteur a absolument besoin d'être guidé pour ne pas dépenser son temps en de pénibles recherches. Deux feuilles en petit texte tout au plus auraient suffi pour combler cette lacune préjudiciable, il faut en convenir, à la publicité d'un document qui se recommande surtout par la diversité et l'abondance des détails. Est-il d'ailleurs besoin de rappeler qu'en Orient on se préoccupe médiocrement de méthode dans la coordination d'un livre, et certes Beïhaki ne fait pas exception à la règle : malgré quelques velléités de classement dans l'ordre des chapitres, il passe « du grave au doux, du plaisant au sévère » avec une désinvolture qui fera regretter davantage le secours de tables analytiques rigoureusement dressées.

Ces réserves faites, il est juste de souhaiter la bienvenue à un texte fort rare qui, par son âge et les autorités sur lesquelles il repose, fournit à l'histoire politique, sociale et littéraire des Arabes une foule de données d'un véritable intérêt. Je recommande surtout à l'attention des érudits les premiers chapitres consacrés au Prophète, aux quatre khalifes orthodoxes, aux Alides, etc. — plus loin, de curieux extraits d'anciens poèmes, — des épisodes historiques comme celui de l'anneau enlevé à un général chinois fait prisonnier dans le Turkestan au xe siècle (pp. 501-504), enfin divers récits inédits qui complètent utilement les relations du *Livre des Chansons* (Aghany), du *Kitab el-'Ikd* et d'autres recueils littéraires de l'époque classique. M. Schwally, en mettant à la disposition des recherches de l'érudition un écrit d'ancienne date dont la lecture est attrayante en même temps qu'instructive, a bien mérité des études orientales et contribué à leur bon renom autant qu'à leurs progrès.

B. M.

John Garstang, **El Arabah : a Cemetery of the Middle Kingdom; Survey of the Old Kingdom Temenos; Graffiti from the Temple of Seti,** with notes by Percy E. Newberry, On the Hieroglyphic Inscriptions, and by J. Grafton Milne. On the Greek Graffiti (Egypt Exploration Account, 1900). — Londres, Quaritch, 1901, in-4°, viii 49 p. et XL planches et plans.

C'est un début, et un début qui promet. M. Garstang avait été chargé par M. Petrie de fouiller la partie de la nécropole d'Abydos qui s'étend entre Omm el-Gaâb et la Chounet ez-Zébîb; il nous donne dans ce volume le résultat de ses travaux auquel il a joint le relevé du grand

---

1. C'est-à-dire la série des témoignages sur lesquels s'appuie une tradition ou un récit. On constate des lacunes dans les listes données par Beïhaki ; voir un exemple caractéristique, p. 259, *in fine*.

téménos au milieu duquel le temple d'Osiris s'élevait, et la copie de quelques-uns des graffiti grecs du temple de Séti Ier. Il ne pouvait résulter de tout cela qu'un livre composite, manquant un peu d'unité, mais abondant en détails intéressants. Les tombeaux explorés par M. G. appartiennent surtout aux temps du premier empire thébain, mais on y trouve mêlées des tombes en moins grand nombre de beaucoup d'autres époques plus anciennes ou plus récentes. Dans une ville comme Abydos, dont l'histoire remontait jusqu'aux âges préhistoriques et s'était continuée jusqu'à la période copte, les générations qui se succédaient ne pouvaient faire autrement que d'utiliser à plusieurs reprises les terrains réservés aux morts. Au bout de quelques années, les cimetières remplis étaient négligés par les gardiens et les tombes qu'ils renfermaient, après avoir été pillées par les voleurs, se recouvraient de sable assez promptement; au bout de quelques siècles, ils n'étaient plus que de véritables terrains vagues, sur lesquels on reportait le trop-plein des cimetières nouveaux, encombrés à leur tour par l'afflux incessant des momies. La XVIIIe et la XIXe dynasties se superposèrent à la XIIe, la XXIIe à la XIXe, les Saites aux Bubastites, les Gréco-Romains aux Saites, sans scrupule et sans méthode, si bien qu'à explorer ce qu'il appelle la nécropole d'El-Arabah, M. G. a passé en revue l'histoire d'Égypte presque entière.

Le monument le plus important qu'il en ait tiré est la stèle d'un certain Sovkoukhou (?), fils d'Atiou, et surnommé Zaaou, le crêpelé. Ce personnage appartenait à un corps de police spécial, qui répondait probablement à ce qu'on appelle les gardes-côtes dans l'Égypte actuelle, c'est-à-dire les soldats chargés de surveiller les confins du désert et des terres cultivées sur les deux rives du Nil, à l'effet de prévenir les attaques des Bédouins. Il était le grand garde-côte de la ville, de Thèbes probablement comme M. Newberry l'a vu [1], mais il n'était arrivé à ce rang éminent qu'après une longue carrière militaire. Ses fonctions l'amenaient dans beaucoup de localités, et il paraît avoir tenu à laisser une trace de son passage dans les principales au moins d'entre elles : se trouvant à la seconde cataracte en l'an IX d'Amenemhaît III [2], il y inscrivit son proscymène sur les rochers de Semnèh, et lors d'un séjour qu'il fit à Abydos sous Ousirtasen III probablement, il y consacra la stèle que M. G. a découverte, près de l'*Escalier du Dieu Grand*, selon l'habitude des visiteurs d'alors. Il s'y est représenté recevant l'hommage de sa famille et de quelques amis, et comme, heureusement pour nous, il manquait de modestie, il y a raconté son histoire. L'inscription, à qui la moitié inférieure de la stèle avait été réservée, était si développée qu'il fallut lui attribuer une portion du registre moyen qui d'abord devait contenir un texte religieux. Elle

1. Garstang, *El-Arabah*, p. 32 note 1.
2. Lepsius, *Denkm.* II, 139, 6.

remplit tout cet espace et déborda légèrement sur la marge. Est-elle achevée ? On peut en douter, et notre homme aurait peut-être eu d'autres exploits à nous raconter, si la place le lui avait permis. « Je naquis, dit il, en l'an XXVII, sous la Majesté d'Amenemhaît II. Lorsque la Majesté d'Ousirtasen III se leva avec la double couronne sur le trône de l'Horus des vivants, Sa Majesté me fit » — il avait alors vingt-cinq ans environ — « être suivant d'armes à côté de Sa Majesté [1], avec six hommes du palais, et comme je fus assidu dans mon service [2] à côté de Sa Majesté, elle me promut *Suivant du prince*, et elle me donna soixante hommes. Lorsque Sa Majesté alla au Sud pour renverser les Nomades de Nubie, je saisis un nègre d'Alakkaf [3] à côté de mon poste [4], puis je descendis au Nord avec six *Suivants* du palais, si bien que Sa Majesté me promut inspecteur des *Suivants* et me donna cent hommes en récompense. Lorsque Sa Majesté alla au Nord pour renverser les Manatiou, et qu'elle eut atteint le canton nommé Sakemem, Sa Majesté donna le signal du retour vers le palais; alors Sakemem courut [après nous] avec Lotanou l'abattu, et comme moi je faisais l'arrière-garde de l'armée, je menai la grosse infanterie [5] au combat contre les Asiatiques. Voici que je saisis à bras le corps un Asiatique, je le fis désarmer par deux fantassins [6]; je n'allai pas pour combattre en détournant la face, et je ne tournai point mon dos à l'Asiatique, mais par la vie d'Ousirtasen, je n'ai dit que la vérité! et voici que l'Asiatique me livra un boumerang d'électrum pour ma main, un arc et un poignard décorés d'électrum, ainsi que ces armes. » C'est un duel à la façon de celui qui est décrit dans la biographie de Sinouhît. Il est malheureux que le nom de la localité soit un peu incertain de lecture. Sakemem ou Sakemme, rappellerait assez la Sichem cananéenne, et il est probable que les Pharaons de la XIIe Dynastie durent pénétrer jusque là plus d'une fois; toutefois la lecture Sakemkem est possible, quoique moins probable, et il vaut mieux ne pas pousser plus loin l'indication. Notre inscription nous fournit la première preuve

---

1. M. Newberry lit *m-khit er gasoui honou-f* qu'il traduit *after him and by the side of His Majesty*. *Katou m aha m-khit*, est un de ces titres formés avec *m-khit* rejeté à la fin de l'expression, et qu'on rencontre dans les textes de l'empire Memphite surtout. La traduction littérale serait : « Sa Majesté me fit être (*agere*) *suivant le travail de combat à côté d'elle*. »

2. *Sopdou-ni*, litt. : je fus *muni* », à côté du roi.

3. *Sakhonou* signifie littéralement *embrasser, saisir à pleins bras* : il s'agit d'un corps à corps, à la suite duquel Zaaou, très vigoureux, fait prisonnier son nègre.

4. *Nouît-i*, litt. mon *domaine*, ma *ville*, c'est probablement la hutte ou la tente de Zaaou; il semble avoir surpris un nègre qui s'approchait sournoisement de l'endroit où il veillait sur le roi.

5. Newberry rend *Anoukhou-nou-mashaou* par officiers. C'est, je crois, une expression du même type que *Ankhouitou-nou-nouît*, et signifiant le soldat à fief, le timariote qui formait le fond de la grosse infanterie égyptienne.

6. Litt. : « Je fis prendre ses armes, à savoir deux fantassins. »

incontestable d'une expédition en Syrie sous la XII[e] Dynastie, et c'est ce qui fait d'elle un monument des plus précieux.

La description des monuments est minutieuse et soigneusement conduite; les planches sont d'une exécution suffisante. M. Garstang a fait ses preuves comme explorateur, il lui reste à les faire comme Égyptologue déchiffrant et comme historien : les matériaux qu'il a recueillis lui-même lui offrent une occasion excellente de nous montrer ce qu'il peut faire dans le cabinet.

G. Maspero.

Charles Diehl. **Justinien et la civilisation byzantine au VI[e] siècle.** In-4°, XL-696 pp., avec nombreuses pl. et grav. dans le texte. Paris, Leroux, 1901 [1].

Une monographie historique semble bâtie sur le sable quand elle ne débute pas par une étude critique des sources. Le fait qu'un livre est richement illustré et peut être offert en cadeau d'étrennes ne dispense pas l'auteur de cette obligation scientifique. M. Diehl l'a tout naturellement compris. Il a commencé par étudier Procope et son «antipathie préalable pour l'œuvre de Justinien ». Cette expression très exacte et très fine nous prépare à entendre que les *Anecdota* sont authentiques, ce dont, pour ma part, je m'étonne qu'on ait si souvent douté. « Il y a dans ce pamphlet des mensonges évidents et de pures sottises ; et pourtant toute vérité n'en est point absente » (p. XVII). On ne saurait mieux dire ; ces paroles s'appliqueraient aussi bien à un livre comme les *Mémoires* de Viel-Castel, qui, si l'on en eût prié, aurait certes écrit à la gloire du second Empire des livres aussi élogieux que les *Édifices* et les *Guerres* de Procope. Ce que M. D. dit plus loin d'Agathias, de Malalas, de Jean Lydus et de bien d'autres n'est pas moins juste et réfléchi ; les sources latines et orientales sont également énumérées et appréciées avec un sentiment personnel de leur valeur, un impeccable savoir bibliographique.

On a reproché, aimablement d'ailleurs, à M. D. d'avoir divisé sa vaste monographie en chapitres dont chacun forme presque un tout en lui-même. Je voudrais savoir comment, sans tomber dans une confusion inextricable, il aurait pu procéder autrement. Le plan qu'il a adopté est non seulement logique, mais *littéraire ;* comme chaque chapitre a son intérêt particulier, son commencement et sa fin, on peut les lire dans l'ordre que l'on veut sans être obligé de se reporter de l'un à l'autre. Si cette disposition a trouvé des critiques (il y en a toujours), on peut prédire qu'elle trouvera encore plus d'imitateurs, et le souhaiter.

---

1. Je rougis en transcrivant ce millésime et je demande pardon à l'auteur d'avoir tant différé à parler de son beau livre, alors que M. Krumbacher en publiait déjà un long éloge dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung* du 14 octobre 1901.

Le chapitre Ier, l'*Empereur Justinien*, est un portrait très étudié de cet homme extraordinaire, romain et chrétien jusqu'aux moëlles, profondément convaincu de sa mission et de ses devoirs. Pour Théodora, l'héroïne du chapitre II, M. D. dit comme M. Henry Houssaye : *Testis unus, testis nullus* ; les histoires macabres ou obscènes de Procope le laissent sceptique. Du reste, « ce qui nous intéresse de Théodora, ce n'est point la courtisane, c'est la souveraine » ; et là-dessus, nous sommes assez informés pour juger son caractère « despotique et dur », en même temps que « ses qualités éminentes d'homme d'État ». Voici maintenant le palais, la cour, les ministres de Justinien ; c'est le chapitre III, où les descriptions topographiques vives et précises se mêlent heureusement à un tableau de la vie aulique de Byzance. M. D. — est-il besoin de le remarquer? — n'en dit pas, à ce sujet, plus que les textes ; citant partout ses sources, avec une exactitude de philologue, il ne se permet ni broderies faciles, ni bavardage à côté.

Le terrain ainsi préparé et déblayé, l'auteur aborde, avec le livre II, la politique extérieure de Justinien. Le chapitre II, relatif à l'œuvre militaire, débute par une étude générale, intéressante et neuve, sur l'armée byzantine, sa composition, sa tactique, son incurable et funeste indiscipline. Ce ramassis d'hommes toujours à la veille de déserter n'a jamais valu que par ses chefs ; heureusement pour Justinien, il eut Bélisaire et Narsès, ce dernier fort délaissé par l'histoire (qui n'aime pas les eunuques), mais supérieur, au jugement de M. Diehl, à son plus célèbre rival. L'histoire des guerres byzantines, racontée avec détail, devient bien vite ennuyeuse ; M. D. a su être bref (chap. III) en exposant les conquêtes de l'Afrique, de l'Italie, de l'Espagne, qui furent des guerres offensives, et les luttes défensives contre les Perses, les Huns et les Slaves. Le tableau des grands travaux d'architecture militaire entrepris pour couvrir les frontières de l'Empire remplit le chapitre IV ; M. D. est là sur un terrain où il s'est montré naguère explorateur aussi perspicace qu'infatigable. L'œuvre législative (chap. V) a peut-être été traitée un peu brièvement ; mais il fallait bien résumer de haut cet immense travail de codification et personne n'ira chercher dans un livre d'histoire générale les mêmes développements que dans une histoire du droit romain. L'œuvre administrative, moins connue, est, dans une monographie de Justinien, plus intéressante, car la part qu'il prit à la réorganisation de l'Empire fut plus directe et plus personnelle. M. D. ne se fait pas d'ailleurs d'illusions : les bonnes intentions de l'Empereur restèrent stériles, parce que ce grand guerrier et ce grand bâtisseur avait toujours besoin d'argent et devait, pour s'en procurer, tantôt pactiser avec les vieux abus, tantôt en favoriser de nouveaux.

Le chapitre VII est consacré à l'œuvre religieuse, dont Justinien, pour son malheur, crut aussi devoir s'occuper sans cesse, alors que Théodora, favorable aux monophysites, s'en mêlait audacieusement

de son côté. « Il aimait la théologie pour elle-même », dit M. Diehl, et « avait la rage de persuader ». Cette « rage » se manifesta par des persécutions atroces. Mais « malgré la ténacité de ses tentatives, les résultats obtenus furent nuls ou déplorables ». Au prix de quels déchirements, de quel gaspillage de forces vives, M. D. l'a très clairement raconté.

La diplomatie de Justinien (chap. VIII) valait mieux que sa théologie, mais n'était pas moins grosse de périls pour l'avenir, car elle flattait les Barbares et, sous couleur de les concilier, éveillait ou aiguisait leurs convoitises. Après tout, cependant, c'est cette politique tortueuse, et non la prétendue valeur des armes byzantines, qui devait assurer une durée si longue au tronc pourri ; l'exemple n'en fut pas perdu pour les successeurs de Justinien et la tradition en était encore vivante au temps des Croisades. Si la fourberie de Byzance finit par la perdre, elle l'avait d'abord sauvée pendant huit siècles.

A ce propos, pourquoi M. Diehl, qui voit les choses si nettement, a-t-il parlé, à la fin de sa préface, de la « grande injustice historique dont Byzance a été la victime ? » (p. IX). Ne lui semble-t-il pas que l'on ait assez joué cet air de flûte ? Le spectacle qu'offre la Turquie depuis trois siècles, la Chine depuis mille ans et davantage, ne suffit-il pas à prouver que le fait, pour un Empire, d'avoir duré, ne préjuge en rien ni des qualités de son gouvernement, ni de sa force organique ? On demande quelle idée nouvelle, quelle invention féconde est sortie de la Byzance impériale, ce qu'elle a ajouté au patrimoine de l'humanité. Certes, elle en a conservé la plus belle part, et c'est quelque chose ; mais cela, personne ne l'a jamais contesté. Où donc est l'injustice historique ? Nous en reviendrons peut-être, mieux informés, au jugement de Voltaire et de Gibbon.

Le livre III est un exposé très vivant de la civilisation byzantine au VIe siècle. M. D. nous conduit successivement à l'hippodrome, à Sainte-Sophie, dans les grands monastères, pour y étudier la vie des hommes, leurs croyances, leurs vices et leurs passions. Mais il n'y avait pas, à Byzance, que des oisifs et des contemplatifs : voici les commerçants (chap. IV), autrefois sous la dépendance des Perses et que Justinien eut le mérite d'en affranchir. On voudrait en savoir davantage, par exemple sur la culture des céréales, sur l'approvisionnement de Constantinople, sur la condition des ouvriers ; mais ce sont là les parties les plus obscures de l'histoire byzantine. Plus loin, nous jetons un regard sur les restes du paganisme, que Justinien persécuta jusque dans son agonie, et nous assistons aux derniers jours de cette glorieuse université d'Athènes, que l'empereur supprima brutalement, alors qu'elle se disposait à mourir en paix. D'Athènes nous passons à Antioche et à la Syrie, où les Perses de Chosroès portèrent le fer et le feu ; là florissait une civilisation originale dont on commence seulement à reconnaître l'influence sur celle de l'Europe. Voici

maintenant l'Italie. Rome, « où la population de marbre égalait presque la population de chair », suivant l'expression de Cassiodore, fut, plus encore qu'Athènes, victime de la politique ambitieuse de Justinien ; c'est alors, sous les coups d'une guerre effroyable de vingt ans, que fut consommée la ruine définitive de la Rome antique. Il faut lire ces terribles épisodes, la défense de Rome contre Vitigès, la prise et la reprise de la ville par Totila, enfin le succès chèrement payé de Narsès qui, en 522, ne put reconquérir que des décombres. Comme toujours au moyen âge, les désastres profitèrent à la papauté. « Parmi les ruines de l'ancienne Rome, seule l'Église demeurait debout, seule elle apparaissait agissante et vivante » (p. 627). L'heure approchait où, grâce à l'alliance des Francs, elle allait secouer le joug du césaropapisme byzantin et réaliser presque, à son profit, le rêve de la monarchie universelle.

Le jugement final de M. D. sur Justinien est inspiré d'une sage modération. Cet homme subit l'obsession des souvenirs historiques qui étaient toujours présents à son esprit et qui le poussaient sans cesse en avant. Héritier des Césars païens et des Césars chrétiens, il voulut tout embrasser, tout réformer, temporel et spirituel. Comment lui reprocher ses ambitions colossales qui étaient la fatalité de sa situation et de sa grandeur? Comment aussi ne pas admirer l'indomptable énergie avec laquelle il travailla à les satisfaire? En somme, il échoua, mais il donna au monde un grand spectacle. M. D. croit que le vice originel de son règne fut la mauvaise administration financière. Mais ce vice même n'était qu'une conséquence du vice essentiel de l'Empire d'Orient, l'absence d'institutions représentatives et d'un contrepoids organisé à la volonté du maître. Ce qui a perdu Byzance, comme ce qui perd la Turquie, c'est le despotisme oriental, que les pays d'Europe n'avaient guère connu avant Dioclétien et dont ils n'ont pas encore réussi tous à s'affranchir.

Le livre de M. D. est excellemment écrit et l'illustration en est de haute valeur. Parmi les monuments reproduits à profusion, toujours avec des indications précises sur leur provenance et leur date, il y en a de très importants qui étaient inédits, miniatures de la Bible syriaque de Florence, du Cosmas du Vatican, diptyque de Rome, ivoires byzantins exposés en 1900 au Petit Palais, mosaïques de Parenzo en Istrie, etc. Mais le grand mérite de cette illustration, c'est de venir à sa place, de ne point offrir d'éléments étrangers à l'époque de Justinien, de ses prédécesseurs ou successeurs immédiats. Quel progrès, à cet égard, depuis les grandes *Histoires* à images de Duruy, qui ont cependant eu le mérite de donner l'exemple ! J'ai eu le premier, il y a près de quinze ans, l'idée, apparemment assez bonne, que des monographies d'histoire byzantine devaient aussi être illustrées, afin de tenir lieu de ce *Corpus* des monuments byzantins dont nous attendrons longtemps l'achèvement. Le succès des premières publi-

cations de ce genre, entreprises par M. Schlumberger et la maison Didot, est sans doute pour quelque chose dans celle que nous a donnée M. Diehl ; mais on peut dire de celle-là que l'illustration n'en est que le moindre mérite, car c'est, dans toute la force d'une expression affaiblie par l'usage, l'œuvre d'un historien.

Salomon Reinach.

Maurice Delafosse. **Essai de manuel de la langue agni,** Paris, 1901, in-8°, lib. André, xiv-226 pages et une carte. 5 fr.
— **Essai de manuel pratique de la langue mandé ou mandingue,** Paris, 1901, lib. E. Leroux, II-304 pp., in-4° et une carte, 15 fr. (forme le tome XIV de la IIIe série des *Publications de l'Écoles des Langues Orientales*).
— **Manuel de la langue haoussa,** Paris, lib. Maisonneuve, xiv-134 pp. in-12.

L'occupation par la France de territoires étendus dans l'Afrique occidentale, la nécessité de connaître les langues des populations qu'on a désormais à administrer, ont donné un nouvel essor à des études qui, jusque là, étaient demeurées, sauf de rares exceptions, le domaine de l'activité des missionnaires catholiques et protestants. Sans méconnaître les services rendus par eux, on ne saurait contester que le but spécial qu'ils se proposaient n'étaient pas toujours favorable à l'esprit de recherches scientifiques : la peine et le temps employés à traduire plus ou moins correctement la Bible et le Nouveau Testament ou plusieurs de leurs parties, d'innombrables Prayer-books, recueils de cantiques, catéchismes, histoires saintes, Imitations de J. C., eussent été plus profitables à la linguistique, voire même à la connaissance pratique de ces langues, si on s'était appliqué à recueillir des textes réellement indigènes, à multiplier les observations grammaticales et à enrichir le dictionnaire. Certains l'ont fait, et entre autres pour le wolof, le haoussa, le timné, le bornou, le bambara, le veï, le yorouba. Mais quiconque s'est vu dans la nécessité d'aborder une langue de la Guinée ou du Soudan sans autre ressource qu'une version bonne ou mauvaise de tout ou partie d'un livre de l'Ancien Testament ou du Nouveau, sans toujours pouvoir s'aider d'une courte et incomplète notice grammaticale ou d'un vocabulaire parfois inexact et toujours insuffisant, comprendra la portée de mes observations.

Parmi les ouvrages que l'on doit placer au premier rang dans cet ordre de recherches, il faut signaler ceux de M. Delafosse [1]. Administrateur adjoint des colonies, il a pu joindre la pratique à la théorie, et les textes que contiennent ses grammaires ont le mérite de ne pas être écrits dans une langue trop souvent artificielle comme les ouvrages

1. Outre ceux dont il est question ici, il faut mentionner son *Manuel dahoméen*, Paris, 1894, in-18, Leroux éd. et son *Essai sur le peuple et la langue Sara*, Paris, 1898, in-8°, André, éd.

religieux que je citais plus haut. Les trois volumes dont je vais parler appartiennent à trois domaines linguistiques différents parmi ceux qui existent en territoire français.

« La langue agni est parlée d'une façon générale dans toute la partie de la côte d'Ivoire s'étendant du Bandama à l'Ouest jusqu'à la frontière anglaise à l'Est. Le nombre des indigènes parlant l'agni peut être évalué sans exagération à trois millions; le Baoulé à lui seul renfermant environ deux millions d'habitants ». Ces quelques lignes de la préface indiquent l'importance de l'agni. A défaut de dictionnaire, l'auteur a intercalé dans son résumé de grammaire des listes de mots qui en tiennent provisoirement lieu. Je signalerai dans la cinquième partie le chapitre consacré aux salutations et aux formules de politesse. Pour qui connaît l'esprit méticuleux des noirs en matière d'étiquette, ces pages sont d'une extrême importance. La chrestomathie, recueillie sur place, comprend des légendes, des contes et des chansons dont les folk-loristes pourront faire leur profit. La septième partie est consacrée à l'étude de la place de l'agni dans la famille à laquelle appartient l'achanti (a-santé). Par ses recherches personnelles, M. D. établit que cette famille comprend les groupes suivants : *gā*, servant de transition entre l'agni-achanti et l'*éhoué* (ewhe) du Dahomey : le groupe du N. O. (*Lobi* et *Kong*) le groupe *nta* constitué par l'élément primitif ; le groupe *gwá*, mélange du *nta* avec le *lè* et le *gourouñga;* l'*akā* qui a aussi pour base le *nta;* le *zema*, l'*agni*, le *kwa-kwa*. L'histoire des Agni, d'après les données combinées de la tradition, des rapports des voyageurs modernes et de la linguistique, est ce que nous avons de plus complet sur ce sujet, même en tenant compte de l'ouvrage d'Ellis qui n'est pas sans mérite[1]. Une comparaison de vocabulaires permet de saisir les rapports de l'agni avec les différentes langues de ce groupe et des groupes voisins. Une carte indique les pays où ils se parlent et l'ouvrage se termine par une bibliographie à laquelle je ne trouve à faire que les additions suivantes :

Jesu amanehenu nè owu hō asem (la passion de Jésus) s. l. n. d. petit in-8.

Du Paty de Clam, *Étude sur les indigènes du Baoulé*. Paris, I.-N. 1899, in-8°.

Le livre mentionné à la fin de la liste (*Primer in the Tshi language*) est plus ancien que ne l'indique la date citée par M. Delafosse (1897), l'édition de cette année est la cinquième. La deuxième et la troisième édition que je possède, sont de 1872 et de 1882, la quatrième est de 1889. Ce *Primer* a été suivi des ouvrages complémentaires suivants : *Twi kenkan nhōma* II, *Reading book in the tshi* (*chwee*) *language for the second year*. Bâle, 1901 (1re éd. ?). — *Twi kenkan nhōma* IV.

---

1. *The Tshi-speaking peoples of the Goldcoast of West Africa*, Londres, 1887, in-8°.

Reading book in the tshi (chwee) language for the higher classes of the vernacular schools (1re éd.). Bâle 1892, in-8° [1].

Les populations parlant les langues du groupe mandé ou mandingue-bambara sont les plus nombreuses du Soudan occidental et du Sénégal et s'étendent même jusqu'en Guinée. C'est un des principaux dialectes de cette dernière branche, le dyoula, que M. Delafosse étudie dans ce volume avec le soin et la connaissance que je signalais plus haut. Le dialecte des Dyoula appartient au groupe de *tan* qu'on pourrait nommer septentrional et qui comprend, entre autres, le bamana ou bambara, le malinkhé, le soninkhé, le ouassoulonkhé, le manianka, le vaï et le sangaran, en opposition au groupe de *fou* ou groupe méridional dont le sôsô est le représentant le plus connu. Les Dyoulas occupent au nord de la Guinée toute la région, depuis la rive gauche de la Volta noire jusqu'aux principaux affluents de droite du haut Niger. Jusqu'à présent, ce dialecte n'était connu que de nom.

Après avoir étudié l'origine et l'habitat des principales familles des Dyoulas, l'auteur expose suffisamment en détail les formes grammaticales et consacre un chapitre, et non le moins important, aux formules compliquées de politesse et de salutation. Suit un vocabulaire des noms et des verbes et, comme chrestomathie, l'histoire de Samory qui n'est pas seulement un document linguistique, mais encore un document historique dont les données confirment les détails fournis par MM. Péroz, Binger et Melvil dans les pages qu'ils ont consacrées à l'Attila nègre. La quatrième partie est un essai d'étude comparée des principaux dialectes mandé. Déjà Steinthal avait ouvert la voie dans son admirable *Mande-neger Sprache* (Berlin, 1867, in-8°). Mais il ne disposait pas, sauf pour le vaï, de documents nombreux ni toujours exacts. L'ouvrage du capitaine Rambaud, *La langue mandé* (Paris, 1896 in-8°) la complète heureusement et, à côté de ces travaux, vient se placer l'étude de M. D. qui porte sur un plus grand nombre de langues : malinkhé, le ouassoulonkhé, le bamana ou bambara, le khassonkhé, le vaï [2], le sidianka, le manianka, le sidianka, le soninkhé, tous appartenant au groupe de *tan* [3]. La comparaison plus succincte des langues du groupe de *fou*, fait bien ressortir la place du dyoula dans cette famille. P. 220, M. D. mentionne un certain nombre de langues côtières desquelles il dit que « la question est encore débattue de savoir si l'on doit, ou non, les rattacher à la famille mandé ». La négation me paraît s'imposer pour celles d'entre elles que j'ai eu l'occasion d'étudier sur place ou à l'aide des documents

1. Il doit y avoir un troisième cours, mais je n'ai pas réussi à me le procurer.

2. C'est l'occasion de rappeler que M. Delafosse a publié un intéressant travail sur cette population qui arriva à se créer un alphabet original : *Les Vaï, leur langue et leur système d'écriture*. Paris, 1899, in-8°.

3. Il faut y ajouter le sangaran (sâgarã) parlé sur le Haut-Niger et dont j'ai recueilli un vocabulaire à Victoria, sur le Rio Nunez.

fournis par Nyländer et Schlenker : le temné (timné ou timine) le boullom, le baga et le landouman, forment un groupe indépendant, dont feraient partie, d'après mes informateurs indigènes, le limba, le kaloum, le cherbro (mampoua?) et le kisi. Le mandjak et le bram sont également apparentés entre eux. Le bidyago (Bissâo?) et le biafade (Biafare) des Diola de Bouba, quoique parlés aussi dans l'archipel des Bissagos, en diffèrent complètement de même qu'ils diffèrent entre eux : le biafade pourrait être de la même famille que le nalou. Quant à la théorie émise par MM. Grimal de Guirandon et Krause, d'après laquelle il faudrait voir dans ces langues, et particulièrement le timné et le biafade, des langues bantou ou bantoïdes, elle ne me paraît pas acceptable. La formation du pluriel par des changements ou des additions de préfixes n'est pas spéciale au groupe bantou; je l'ai retrouvée, par exemple, en sérère-none et on sait qu'elle existe en wolof et en peul. La bibliographie qui termine le volume est très complète : il faut y ajouter, en ce qui concerne le mende, le vocabulaire de Schön : *Vocabulary of the mende language,* Londres S. P. C. K., 1884 in-8° et un *First book in the mende language* (*Hala Goloé Mende Yiahû*) Londres, S. P. C. K., 1900 in-12. Mais c'est avec surprise que j'ai trouvé mentionné, à l'article sôsô (p. 299) l'ouvrage d'Endemann : *Versuch einer Grammatik des Sotho*, Berlin, 1876 in-8°. M. D. n'a sans doute pas vu le volume et a été trompé par une homophonie apparente. Le sotho (ou sesouto) est une langue bantou [1] du sud de l'Afrique et n'a rien de commun avec la famille mandé. Comme le précédent volume, celui-ci est terminé par une carte linguistique.

Avec le troisième ouvrage, nous entrons en plein Soudan. Le haoussa—qui a subi dans sa grammaire et même dans son vocabulaire une très grande influence hamitique, au point qu'on a pu le classer quelquefois parmi les langues de cette famille — est par excellence la langue commerciale du Soudan. Sans aller jusqu'à prétendre, comme le fait un auteur célébré par M. Delafosse, qu'un jour viendra où quatre langues seules seront parlées en Afrique, l'anglais, l'arabe, le souahili et le haoussa, il est bien certain que la connaissance de cette langue est la plus importante pour quiconque est appelé à voyager ou résider au Soudan. L'auteur nous donne ici, non plus une étude scientifique de la race et de l'idiôme, mais un manuel élémentaire et pratique dont la plus grande partie est formée par la chrestomatie empruntée aux publications de Schön et de Robinson. Je ferai des réserves sur les éloges attribués par M. Delafosse à ce

1. Cf. Meinhoff, *Die Bedeutung des Sotho für die Erforschung der Bantu Sprache*, *Seidel Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen*, t. II, 1895, pp. 150-167. Endemann a encore publié sur le sotho un recueil de chants : *Texte von Gesängen der Sotho*. Büttner *Zeitschrift für afrikanische Sprachen*, t. I, 1887-1888, pp. 64-71.

dernier. Son dictionnaire, en particulier, ne me paraît pas être « le plus complet qui existe de la langue haoussa » (p. xiv). Comme l'a parfaitement fait remarquer un critique compétent : « Le dictionnaire de Robinson, paraît beaucoup plus maigre que celui de Schön : on y cherchera vainement les nombreuses phrases et définitions en langue haoussa qui se trouvent ici (chez Schön) pour éclaircir le sens d'un mot, et qui sont si désirables [1] ». L'impertinence injustifiée avec laquelle M. Robinson juge ses prédécesseurs [2] est rabaissée par la même critique qui établit, avec preuves à l'appui, l'ignorance de M. Robinson en fait d'arabe. Le seul mérite de ce dictionnaire, c'est qu'il détermine l'état actuel de la prononciation en pays haoussa. Quant à ses textes, on ne peut que s'associer au jugement porté par un autre africaniste de mérite : « Autant les premiers textes (ceux de Schön) ont de la valeur, autant en sont dépourvus les derniers (ceux de Robinson), dans lesquels on trouve plus d'un millier de fautes, en partie d'une espèce incroyable » [3]. Sous une forme concise, l'exposé de grammaire de M. Delafosse contient ce qu'il est essentiel de connaître. La chrestomatie, accompagnée d'un glossaire, renferme un nombre de textes suffisants et bien choisis. Peut-être ce manuel aurait-il une portée plus pratique si l'auteur y avait joint quelques dialogues dont l'excellent *Hausa Reading-book* de Schön lui fournissait le modèle [4].

A la bibliographie on peut ajouter le vocabulaire et les textes qui occupent les pages 41-61 du *Progress of the african mission* (Londres, novembre 1851) et l'esquisse grammaticale donnée par Schön dans le tome XIV, 2e partie du *Journal of the Royal asiatic Society ; Grammatical sketch of the hausa language*, 42 p. in-8°.

Le meilleur éloge que je puisse faire de ces trois volumes, c'est d'exprimer le souhait qu'ils soient promptement suivis d'autres qui contribueront, comme ceux-ci l'ont fait, à nous faire mieux connaître les races et les langues de notre domaine colonial africain, et qui ne rendront pas moins de services à la science qu'à la France.

René Basset.

Réponse de M. Pariset a la lettre de M. Wahl (n° 37, p. 220).

Ce n'est pas une impropriété d'expression, que M. Wahl a prétendu reprocher à Tocqueville, mais une inexactitude d'expression, comme si une impropriété n'était

---

1. Lippert, *Bibliographische Anzeigen*, ap. *Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen zu Berlin*, IVe année, fasc. III, 1901, p. 280.
2. *Haussa-land*, Londres, 1894, in-8°.
3. G. Ad. Krause, *Beitraege zum Märchenschatz der Afrikaner. Globus*, t. LXXII, 16 oct. 1897, p. 229.
4. Cette lacune peut se combler grâce au *Manuel pratique de langue haoussa* de Dirr. Paris, E. Leroux, 1895, in-12.

pas toujours, en fait, une inexactitude verbale. En s'expliquant, M. Wahl s'enferre, et peut-être sera-t-il étonné d'apprendre qu'un jurisconsulte ne représente pas, en français, un personnage d'une « qualité » nettement hiérarchisée, ayant panonceau sur la rue ou sardine sur la manche, comme l'huissier ou l'aspirant caporal, par exemple ; de sorte qu'en tout état de cause, pour le fond et pour la forme, Tocqueville était parfaitement fondé à qualifier un feudiste de jurisconsulte. Quant au reste, je ne puis que renvoyer à mon compte rendu, comme M. Wahl à son livre, en constatant toutefois que la lettre de M. Wahl a laissé mon article intact. Mais puisqu'il a plu à M. Wahl de m'inculper, avec sa bonne grâce coutumière à l'égard des Français, d'ignorance, de négligence et de ridicule, parce que nous ne sommes pas d'accord sur une question de méthode, je peux bien me donner le plaisir de rappeler que mon article « sévère » n'était pas avare d'éloges, tant s'en faut. Et je persiste à croire que c'est donner à un historien la meilleure marque de l'estime qu'on a pour ses travaux et de l'attention qu'on leur porte, que d'en discuter, en toute sincérité, la méthode et les conclusions, au lieu d'en annoncer sommairement la publication, comme j'aurais pu, à moindres frais.

G. Pariset.

— Les livraisons 10 et 11 du tome V du *Recueil d'Archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 27, Inscriptions grecques de Bersabée (*fin*). — § 28, Le stratège et phylarque Odainathos. — § 29, Un prêtre de Malak-Astarté. — § 30. Le dieu de Mazabbanas. — § 30. Deux nouvelles inscriptions grecques du Mont des Oliviers (la première a déjà été publiée dans la *Revue biblique*). — § 32, Inscriptions grecques de Mzérib, Naoua, Salkhad. — § 33, Un Thraseas nabatéen. — § 34, Le magistros Théodore Carandénos (*à suivre*).

— M. Wellhausen (*Gött. gel. Anzeigen*, 1902, II) a critiqué un peu sévèrement et doctoralement l'édition que M. G. Jahn a faite du texte hébreu d'Esther reconstitué d'après les Septante. M. Praetorius (dans la même revue) a eu quelques paroles non élogieuses pour la traduction de Sibavaihi dont M. Jahn est l'auteur (sur l'édition d'Esther, cf. *Revue* du 10 février 1902, p. 104, et pour la traduction de Sibavaihi, le numéro du 3 mars 1902, p. 170). M. Jahn a cru devoir répondre en détail aux critiques de M. Wellhausen et relever plus lestement les propos de M. Praetorius. Les deux réponses forment une brochure apologético-polémique intitulée : *Beitræge zur Beurtheilung der Septuaginta. Eine Würdigung Wellhausenscher Textkritik. Mit einem Anhang : Antwort auf Praetorius' Allerneuestes über meine Erklærung des Sibavaihi* (Leiden, Brill, 1902, in-8°, 52 pages). Lecture fatigante. — A. L.

— De son côté, M. F. Praetorius a vu critiquer par M. Gregory son hypothèse sur l'origine des accents hébreux (cf. *Revue* du 15 avril 1901, p. 297) : d'où publication d'une brochure reproduisant les deux articles, assez courts, de M. Gregory (*Lit. Centralblatt*, 1er juin 1901 ; *Theol. Literaturzeitung*, 26 octobre 1901), avec des notes rectificatives. Polémique plus courtoise que dans le cas précédent; discussion précise; le problème de l'origine des accents est mieux défini, mais n'avance pas autrement. — A. L.

— Dans sa conférence sur le bouddhisme et le christianisme (*Buddhismus und Christenthum ;* Tübingen, Mohr, 1902 ; in-8°, IV-64 pages), M. A. Bertholet se montre bien informé. Son but est beaucoup moins de discuter la question, assez obscure mais secondaire, de l'influence possible du bouddhisme sur le christia-

« extérieure » du drame de Gœthe en France, notoriété, interprétations, influence, n'est point prise en considération ; il s'agit spécialement du degré de fidélité et d'ingéniosité atteint par les divers traducteurs français. Ces confrontations, qui ne manquent pas d'intérêt, ont le tort de préférer trop décidément l'exactitude du rendu à l'aisance de la traduction : d'où, par exemple, un jugement sur la version Sabatier dont l'enthousiasme peut paraître excessif. Même en négligeant de propos délibéré l'histoire extérieure de *Faust* en France, M[lle] Langkavel aurait pu expliquer certaines différences dans les traductions par les aspects successifs où le drame de Gœthe est apparu à ses lecteurs français. Il n'est pas indifférent de noter, page 1, que le *Faust* de Klinger avait été traduit en français (Amsterdam, 1798). Une mention pouvait être faite des plus intéressants fragments de traductions en vers par J. J. Ampère, Louise Colet, Amiel, etc. — F. Baldensperger.

— M. l'abbé Émile Deberre consacre un fort volume à *la Vie littéraire à Dijon au* xviii[e] *siècle* (Paris, Picard, 1902; in-8° de 413 pp.). Un bon quart de l'ouvrage est attribué aux documents nouveaux dont l'auteur a pu se servir : un mémoire de 1763 sur la réorganisation de l'enseignement au collège de Dijon, quelques lettres inédites de Voltaire à de Brosses et au notaire Girod, la seconde rédaction du *Discours sur le style* de Buffon, etc. Quant à l'exposé lui-même, il lui arrive de faire songer çà et là à une phrase que l'auteur emploie dans son introduction et dans sa conclusion : « Dijon était la ville par excellence des bibliothèques, on y fit surtout œuvre de bibliographie. » Pareil à ces Dijonnais dont M. l'abbé Deberre nous dit qu'ils « mirent dans leur travail plus d'ardeur que d'ordre », il a fait un effort louable pour donner de la cohésion et de l'unité à un sujet qui risquait sans doute de s'émietter et de se disperser. Il n'est pas sûr que le plan qu'il a adopté, en étudiant successivement l'instruction à Dijon au xviii[e] siècle, la littérature, l'histoire et les sciences, fût le plus conforme à la nature même du sujet : c'est ainsi que vingt pages du chapitre préliminaire, consacrées à la réforme scolaire de 1763, ne touchent nullement les lettrés ou les savants dont il est question plus loin. Sans doute une autre disposition de ses intéressants matériaux aurait-elle permis à l'auteur de faire mieux apparaître ce qui fait, au fond, l'intérêt et l'importance de cette phase de la vie littéraire provinciale : le contact de plus en plus fort de l'humanisme, de la tradition intellectuelle, avec l'esprit philosophique et scientifique. C'est là, au point de vue de l'histoire générale, ce qu'on aurait voulu voir dégager plus nettement ; de même qu'à considérer la psychologie de nos provinces, on eût souhaité un « bilan » plus net de l'apport bourguignon à l'œuvre intellectuelle de la France au xviii[e] siècle. Il va sans dire que les recherches de M. D. touchent, d'ailleurs, par tant de points à la littérature générale, à l'histoire des sciences, à la pédagogie, à la littérature comparée, que son livre n'a pas qu'un intérêt local ou régional. La mention de Béat de Muralt, p. 101, entre 1725 et 1740, semble faire croire que les *Lettres sur les Anglais et sur les Français* sont de cette époque, alors qu'elles furent écrites à la fin du xvii[e] siècle. Une singulière allusion, p. 244, au rôle de Stanislas dans l'affaire des *Philosophes* ; et *le Cercle ou la soirée à la mode* de Poinsinet confondu avec le *Cercle ou les Originaux* de Palissot. — F. Baldensperger.

— Il est peu de genres littéraires dont la nature et l'origine aient suscité autant de commentaires que la *nouvelle* ; et il est mieux de noter que la plupart des grandes littératures en font volontiers un produit spécifiquement national. M. H. Seidel Canby, *The Short Story* (*Yale Studies in English*, New-York, 1902, 30 pp. in-8°) ne prétend point annexer à l'Amérique de N. Hawthorne ce genre littéraire,

mais il entend le différencier du roman et du conte plus profondément que l'esthétique n'a coutume de le faire. La nouvelle, selon lui, ne diffère pas du roman par sa moindre longueur seulement, mais parce qu'au lieu de « raconter » et de chercher sa fin dans la narration même, elle tend à suggérer une impression, à déterminer une atmosphère. Une ingénieuse démonstration appuie cette hypothèse sur la nature de la nouvelle, et il est certain que les romantiques allemands, que Nodier, Maupassant, Hawthorne et Poe s'en accommodent à merveille ; dira-t-on qu'il en est de même de Tourguenief, de Mérimée et de G. Keller ? Il y aurait surtout, semble-t-il, une distinction de mots à faire : telle nouvelle est véritablement un roman en raccourci, telle autre s'efforce de créer cette « unité d'impression » dont M. C. fait la caractéristique du genre tout entier. — F. B.

— Mlle Eug. Lévi, connue par un élégant recueil de poésies populaires de toutes les provinces de l'Italie, que la *Revue critique* mentionnait naguère, publie aujourd'hui une 4e édition sagement diminuée et sagement augmentée d'une éphéméride où chaque page est illustrée d'une citation de Dante. Tantôt c'est une allusion à la fête, au saint du jour, à un événement historique. tantôt c'est une simple pensée. Le titre même est emprunté à Dante : *Di pensier in pensier* (Florence, Lumachi; 2 fr. 75). Le succès de cette anthologie originale, prédit par les meilleurs juges, fait honneur à la dévotion des Italiens pour Dante. Qui sait si elle ne donnera pas chez nous à plus d'un lettré ou d'une personne du monde la tentation d'apprendre tous les jours trois ou quatre vers de l'Alighieri ? — Ch. Dejob.

— Signalons une nouvelle édition française des Pitt Press Series : l'*Histoire d'un conscrit de 1813*, par Erckmann-Chatrian, avec introduction, cartes et notes par M. Arthur Reed Ropes. Elle est faite avec le même soin que les éditions des textes précédents. Voici toutefois quelques corrections à faire : pp. 75, 83, 85, le colonel dont il est question, s'appelait Zaepffel et non *Zapfel* ; — p. 198, Mayence appartenait à la France depuis 1797 et non depuis 1795; — p. 222, Gémeau ne fut lieutenant-colonel qu'en 1823, et en 1813 il était chef de bataillon ou, comme dit avec raison Erckmann-Chatrian, commandant (M. Ropes a mal lu une note de *l'Alsace en 1814*) ; — pp. 81 et 125, la Finckmatt a embarrassé M. Ropes, et nous le comprenons : c'est qu'Erckmann-Chatrian, dans le premier passage, soit par inadvertance, soit parce qu'il lui plaît ainsi, donne à la caserne d'Erfurt le même nom qu'à la caserne de Strasbourg; dans le second passage, il s'agit, cette fois, de la caserne de Strasbourg qui contenait évidemment une prison ou un violon (mais il est inexact de dire que la Finckmatt était une prison et d'ajouter que le mot « prairie de pinsons » s'applique ironiquement à la prison « où des jeunes gens trop vifs avaient à s'ébattre ») ; — p. 122, encore une étymologie malheureuse : le *rikevir*, dit M. Ropes, dérive probablement de l'allemand *riechen wir* et c'est un « nick-name » pour un vin d'un fin bouquet; le rikevir ou riquewihr est tout simplement le vin de Riquewihr ou Reichenweier. — A. C.

— Un correspondant nous écrit d'Athènes : « Les publications historiques se suivent et se pressent. Permettez-moi de vous signaler les livres suivants : *Archives historiques de Denys Rhomas* (Ἱστορικὸν Ἀρχεῖον Διονυσίου Ῥώμα) par D. Gr. Cambouroglou (tome I, 1819-1825. Athènes, typ. Corinna, 1901) : ce sont des lettres et documents du comte D. Rhomas, de Zante, un des hommes généreux qui ont le plus fait pour soutenir la guerre de l'indépendance grecque, ainsi que des lettres des correspondants de Rhomas. Viennent ensuite les *Archives de l'histoire grecque moderne* (Ἀρχεῖα τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς ἱστορίας) publiés par

J. Vlachoyannis. Le premier volume (Athènes, Vlasto, 1901) contient les *Archives d'Athènes*. De ces *Archives* font partie le *Journal* de Christidis et de Monastériotis (1826), celui de Caroris (1826-1827), de Poulos (qui a été aussi publié à part), les *Mémoires* de A. Georgantas, des documents du général Gouras (1822-1826) et autres notables d'Athènes. De plus, M. A. Miliarakis vient de publier (Athènes, Sakellarios, 1902) une étude historique et généalogique sur la *famille Mamona* (Οἰκογένεια Μαμωνᾶ) depuis 1248 jusqu'à 1902. D'autre part, la Bibliothèque Marasli nous a donné deux volumes de l'*Histoire de la Grèce sous les Romains* de Hertzberg, traduits par le prof. P. Carolidès. »

— La Société *Kisfaludy* a édité rapidement le second volume des Œuvres complètes d'Eugène Péterfy (V. *Revue*, 1902, n° 22). Ce volume (*Péterfy Jenő összegyüjtött munkái*. II. Budapest, Franklin, 1902, 506 pages) donne la suite des études sur les poètes dramatiques grecs : Sophocle, Euripide, Aristophane, sur les philosophes : Socrate, Platon, le Gorgias, Philèbe, sur les historiens : débuts de l'historiographie, Hérodote, Thucydide, Xénophon. Autant de chapitres de l'Histoire de la littérature grecque que Péterfy prépara dans les dernières années de sa vie. Le reste du volume se compose d'études sur différents poètes et écrivains, à propos de certains ouvrages. Ainsi l'étude magistrale sur Dante (pp. 264-342) fut écrite après la publication de la traduction hongroise de l'*Enfer* par Charles Szász (1885). Les trois études sur Taine (Les philosophes français du xixe siècle, Histoire de la littérature anglaise, Le gouvernement révolutionnaire) sont un tribut de l'écrivain magyar au grand critique et historien français qui a peut-être exercé la plus grande influence sur lui. Des pages sur Tennyson, Emerson, Ruskin, Ibsen, Wagner et une belle étude sur la *Tragédie*, terminent ce volume qui atteste la largeur de vue, le style brillant et incisif de cet écrivain enlevé trop tôt à la littérature magyare. — Page 121, l'éditeur aurait dû corriger un lapsus. Ce n'est pas Heine qui a appelé Aristophane « ein ungezogener Liebling der Grazien » mais bien Gœthe. — J. K.

— M. Jean Váczy continue la publication de l'énorme *Correspondance de François Kazinczy*, éditée par l'Académie. Le tome XI qui vient de paraître contient les lettres du 1er avril 1813 au 31 juillet 1814 (*Kazinczy Ferencz levelezése*. Budapest, 1901. xxxiii-578 pages in-8°). L'introduction donne le résumé du volume et le commentaire historique, tandis que les notes rejetées à la fin (pp. 497-552) éclaircissent certains détails d'histoire littéraire. A signaler la lettre de Kazinczy à Cserey (n° 2,526) où l'écrivain magyare stigmatise la conduite de Moreau et reproche à Bernadotte son ingratitude envers Napoléon ; la lettre 2,547 qui donne en post-scriptum une élégie latine sur la mort de Moreau qui commence par ces vers : « Librabat belli sortem nutuque regebat — Effusas acies Moreau, dum concidit ictus — Fulmine tormenti. Vultus avertite vestros — Dique, deaeque, quibus cara est germanica tellus » ; la lettre 2,633 sur l'état politique de la France en 1814. — J. K.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 20 octobre — 1902

N. de G. Davies, **The Rock Tombs of Sheikh Saïd,** being the X[th] Memoir of the Archæological Survey of Egypt, Special publication of the Egypte Exploration Fund, — Londres, Kegan Paul, Trench, Trübner and C° 1901, in-4°, xii-46 p. et 34 planches.

Les tombeaux de Sheikh Said présentent un intérêt particulier pour les Égyptologues : ils appartiennent, en effet, à la fin de la v° dynastie et aux dynasties suivantes, si bien qu'ils nous montrent un peu ce que l'Égypte était vers les premiers temps de cette période obscure, qui s'étend entre l'empire Memphite et l'empire Thébain de la XII° Dynastie. Les seuls rois dont ils portent les noms sont malheureusement ceux de la VI° Dynastie, si bien que nous n'apprenons rien sur la succession des Pharaons ; nous y saisissons toutefois l'origine d'une de ces grandes familles féodales qui se partagèrent l'Égypte moyenne sous les Héracléopolitains et dont l'influence fut si forte encore sous les Amenemhaît et sous les Ousirtasen : c'est un gain réel pour l'histoire. Ceux de ces tombeaux que M. Davies a décrits sont au nombre de 102, plus ou moins ruinés. La plupart d'entre eux sont entièrement nus, et parmi ceux qui portèrent jadis des inscriptions, il n'y en a aucun qui n'ait eu à souffrir des chercheurs de trésors ou des marchands d'antiquités. Le peu qui en avait été publié jusqu'à présent se trouve dans les *Denkmæler* de Lepsius et dans les *Monuments* de Prisse d'Avennes ; toutefois des portions considérables de scènes et de textes se rencontrent dans les papiers inédits de Hay, de Wilkinson et de Nestor Lhôte. M. D. a complété ses copies au moyen des copies antérieures ; les seuls documents qui lui aient échappé sont ceux que Nestor Lhôte avait rapportés, et cela est fâcheux, car il aurait pu compléter et corriger à leur aide les textes médiocrement reproduits par Lepsius. Son ouvrage, tout en nous donnant plus qu'on ne voit actuellement sur la muraille, ne nous fournit donc pas tout ce qu'il était possible de savoir sur les hypogées de Sheikh Said.

Le présent volume contient la reproduction, la description et l'explication de dix de ces tombeaux. Le plus important est celui d'un certain Oueririni, qui, étant prêtre du roi Niousirrî, a dû vivre vers la fin de la V^e Dynastie. Il exerçait dans le nome du *Lièvre*, c'est-à-dire dans la principauté d'Hermopolis, des fonctions variées, dont la signification n'est pas encore aussi clairement établie qu'on le souhaiterait, mais dont l'ensemble faisait de lui un seigneur féodal d'assez haute allure. Il avait un fief à lui, comme le prouve son titre de *Haqou-Haît*, régent du château, mais ce fief n'était pas le nome entier d'Hermopolis, car, en ce cas, nous rencontrerions parmi son protocole la mention des hauts sacerdoces hermopolitains et le titre *Grand Seigneur du Lièvre* qui était obligatoire. Il avait l'autorité administrative et le pouvoir civil et militaire indiqués respectivement par les titres de *Mirou Ouapouîtou*, chef des rescrits, et de *Samou-to*, conducteur du pays, il était enfin administrateur des domaines nouveaux, *Mirou nouîtou maouîtou*, mais que représente cette charge? Il peut en être de ces *Domaines nouveaux* ce qu'il en est chez nous des *Bourgneuf*, *Chateauneuf*, *Villeneuve*, *Neuville*, *Neuchatel*, et ainsi de suite, qui furent *neufs* il y a longtemps et qui ont gardé dans leur vieillesse le brevet de nouveauté qui leur fut attribué au moment de leur fondation ou de leur agrandissement. Ces *domaines neufs* se trouvaient, autant que nous pouvons en juger jusqu'à présent, dans les trois ou quatre nomes du milieu de la moyenne Égypte, ceux du Lièvre, de la Gazelle et du Chacal, et certains indices me portent à penser qu'ils se trouvaient de préférence sur la rive droite du Nil, même qu'ils couvraient le meilleur des terres cultivables de la portion de l'Égypte située à l'Est du fleuve. Le Nil, dans cette partie de son cours, tantôt se rapproche de la montagne Arabique jusqu'à la raser, et tantôt s'en éloigne : selon les siècles, il laisse sur cette rive quelques mètres à peine de terre cultivable ou des bandes qui peuvent atteindre plus d'un kilomètre de largeur. J'ai eu l'occasion d'indiquer que, vers la XII^e Dynastie, il ne passait pas au pied même de la colline de Beni-Hassan, mais qu'il avait son lit beaucoup plus loin vers l'Ouest qu'il ne l'a aujourd'hui, si bien que la principauté de Khnoumhotpou devait occuper la moitié environ du nome de la Gazelle. Il m'est venu à l'esprit que la création des *domaines nouveaux* devait répondre à un fait de ce genre : un changement de cours du fleuve ayant amené à la rive droite, de Mellaouî à Miniêh et au-delà, des terrains qui jusqu'alors avaient été sur la rive gauche, ces terrains constituèrent ce qu'on appela les *domaines nouveaux* dans chacun des nomes intéressés : on s'expliquerait alors pourquoi le titre d'*Administrateur des domaines nouveaux* est attribué si souvent à des personnages qui semblent avoir exercé leur autorité sur les régions Est de la vallée. Quoi qu'il en soit de cette explication, Ouêririni remplissait dans le nome du Lièvre la charge exprimée par ce titre, mais il n'était pas lui-même le prince du Lièvre.

Il ne semble pas que son père Sarfouka l'ait été plus que lui. Sarfouka était simplement administrateur de châteaux, guide du pays, administrateur des domaines nouveaux, Chef des rescrits, et prêtre des deux rois Khéops et Ousirkaf ; il était de plus administrateur des nomes de la Moyenne Égypte et du Sud, ce qui semble lui assigner, en outre de ses dignités féodales, des fonctions royales. Je me suis demandé si nous n'aurions pas affaire à des sortes de baillis exerçant l'autorité pour le compte du souverain. Les Pharaons possédaient des domaines dans l'Égypte entière, et il fallait bien qu'ils eussent des officiers spéciaux pour administrer ces domaines dans chaque nome : Sarfouka et Ouêririni auraient été les baillis du roi dans le nome du Lièvre, et l'on s'expliquerait ainsi pourquoi, de même qu'au tombeau de Khounas, on voit les esclaves royaux prendre part à leur moisson.

Un second groupe de tombes appartient à des contemporains de la VIe Dynastie, Marouî, Ouîou, Tetiânoukhou et Hapeî. Le premier d'entre eux, Marouî, est régent du château de Teti et du château de Papi Ier, ce qui nous oblige à reculer sa mort jusque dans le règne de ce prince pour le moins. Ouêririni ayant vécu sous Niousirrî, comme on l'a vu, et peut-être sous les successeurs de ce Pharaon, c'est, d'après ce que nous connaissons de l'histoire de cette époque, de soixante à quatre-vingt années d'intervalle qu'il convient d'admettre entre Ouêririni et Marouî. Appartenaient-ils à la même famille, et Marouî était-il le petit-fils ou l'arrière petit-fils d'Ouêririni ? Nous l'ignorons, mais les Égyptiens eux-mêmes semblent avoir supposé qu'il en était ainsi ; lorsque les princes du Lièvre de la XIe Dynastie restaurèrent les tombes de nos personnages, ils les considérèrent tous comme étant leurs propres ancêtres et, par conséquent, comme appartenant tous à la même famille. De toute manière, il semble que Marouî ait eu plus d'autorité qu'Ouêririni, car, aux titres de ce dernier, il en joint d'autres assez relevés, ceux d'homme au collier du roi, d'ami unique, d'homme au rouleau en chef, de Samou primat de la garderobe, et ainsi de suite. La faveur royale s'était répandue sur lui, aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir son fils Ouîou promu enfin à la dignité de Grand chef du nome du Lièvre. Ce fils dut vivre sous Papi Ier et sous ses deux successeurs Métésouphis Ier et Papi II, bien qu'on ne rencontre actuellement aucun cartouche royal dans ce qui subsiste de son tombeau. Son protocole est curieux à détailler. Il est Chévetaine *Hâ*, administrateur du Sud, homme au collier du roi, Régent de château, ami unique, homme au rouleau, le premier après le roi au palais, enfin le Grand-Chef du Lièvre ; en d'autres termes, il est prince d'Hermopolis. Toutefois une chose frappe, quand l'on compare ce protocole avec celui des princes d'Hermopolis du premier empire thébain, l'absence des titres religieux qui faisaient de ces derniers les chefs des religions hermopolitaines. Il semble bien, et c'est là une conclusion qu'on pourrait tirer de l'étude des autres tombeaux

contemporains de la Moyenne Égypte, que les princes de cette époque n'avaient pas encore la plénitude de pouvoir que nous reconnaissons aux princes du premier empire thébain. La royauté égyptienne était trop forte sous la VI^e dynastie pour permettre aux seigneurs une autorité très étendue : le sacerdoce de Thot n'était pas encore l'apanage presque obligatoire des barons locaux, et les princes d'Hermopolis n'étaient encore, comme leurs voisins, que les chefs pour le roi d'une des grandes cités de l'Égypte. Les autres tombes de la même époque nous montrent d'ailleurs à côté de lui des personnages moindres, mais dont l'influence ne devait pas laisser de limiter quelque peu la sienne, ainsi ce Tétianoukhou surnommé Imouthès qui était Administrateur des domaines nouveaux et régent du château de Papi, c'est-à-dire, probablement, chef de la partie du nome hermopolitain située sur la rive orientale du Nil.

Tels sont les personnages. Les tombeaux sont décorés d'après les poncifs en usage partout sous la V^e et la VI^e Dynastie. Ce sont les scènes ordinaires de l'offrande et des opérations de vie civile ou religieuse qui préparent l'offrande, la culture des terres, l'élève des bestiaux, les métiers mis en jeu par la constitution du mobilier funéraire, la construction des barques et la représentation des bateaux qui conduisent le mort à sa demeure dernière. Le tout est fort mutilé et les inscriptions seraient souvent intraduisibles si la plupart d'entre elles ne reparaissaient pas souvent dans les tombeaux memphites. Çà et là, on distingue quelques expressions et quelques scènes nouvelles. Ainsi, au tombeau d'Ouêririni, des cuisiniers préparent des viandes variées ; l'un d'eux prenant des mains d'un autre je ne vois pas bien quel objet, lui dit : *Ma-k houâ-ni-s*, « eh toi ! passe-moi cela ! » (pl. X). Au tombeau de Marouî, les gens qui amenaient des hyènes en cadeau au défunt *sakhpit houtît*, échangeaient des discours « Fais-la marcher ? » « Fais marcher l'hyène ! » dont une partie a été copiée peu clairement par M. D. et est inintelligible (pl. XX). Ce sont là des cas très rares, et l'on peut dire dès à présent que la décoration de ces tombeaux n'ajoutera pas grand chose à ce que nous savions déjà de ces formules anciennes. M. D. a traduit à peu près tout ce qui était traduisible et d'une façon exacte le plus souvent. Comme d'ordinaire, ce qui lui a échappé, c'est le sens technique de certaines expressions religieuses, même lorsque le contexte indiquait clairement la nuance. Ainsi Tetianoukhou parle sur sa stèle des *Khouou akîrou natiou ma khrinoutir rakhouou khaitou*, ce que M. D. rend « the excellent Spirits who are « in the underworld, them who have knowledge of things ». La traduction exacte *instruits*, *savants* pour le terme *akîrou*, quand même elle n'aurait pas été proposée depuis longtemps, était suggérée nettement par la glose rare que le rédacteur a ajoutée au texte ordinaire : *rakhouou khaitou*, ceux qui *savent les choses*. Les *khouou akîrou* sont les *lumineux instruits* de ce qu'il y a dans l'autre monde et des gestes

ainsi que des formules nécessaires pour en parcourir les voies sans risquer d'être emprisonné ou tué par les ennemis.

L'exécution matérielle de l'ouvrage est fort bonne, bien que l'abondance des traits coupés que M. D. a employés pour marquer les mutilations des originaux fasse papilloter les planches sous les yeux. Les plans sont dressés avec grand soin, et ce qui reste de l'ornementation a été recueilli aussi complètement que possible. Les tombeaux de Sheïkh Saïd ont rendu sous le crayon habile de M. Davies tout ce qu'ils pouvaient rendre encore.

G. MASPERO.

N. G. POLITIS. Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παροιμίαι, t. III (Bibl. Marasli, n^{os} 146-149, suppl. 5). Athènes, Sakellarios, 1901, 686 p.

La grande publication entreprise par M. Politis s'augmente d'un volume chaque année ; le tome III, qui va de βαγγελισμός à γλύφω, a paru à la fin de l'an dernier. M. P. ne cesse de recevoir des communications de tout genre ; il lui en parvient de tous les points du monde grec, et cette incessante collaboration fait vraiment de son œuvre une œuvre nationale. Il se tient aussi au courant des publications étrangères, et étend ainsi le champ de ses recherches, ne voulant rien négliger de ce qui peut lui apporter quelque secours pour les comparaisons qu'il établit entre les proverbes grecs et ceux des autres peuples. Aussi suis-je surpris de ne pas voir citée, dans l'index des abréviations qu'il donne au commencement de ce volume (p. 13-16), la *Mélusine*, où il trouverait tant de proverbes populaires intéressants, et qui lui a été signalée de deux côtés différents, dans cette *Revue* et dans la *Revue des Universités du Midi*. Le moment ne me paraît pas encore venu d'examiner dans les détails le plan suivi par M. Politis ; et cependant, plus la publication avance, plus on a d'occasions de se demander pourquoi un proverbe est mis sous tel titre plutôt que sous tel autre. Voici par exemple deux proverbes : ὁ λύκος κι' ἂν γεράσῃ τὴν ὀμπλὴν δὲν τὴν ἀλλάσσει, et ὁ γέρος κι' ἂν ἐγέρασε κι' ἄλλαξε τὸ μαλλί του, μηδὲ τὴ γνώμη τ' ἄλλαξε μηδὲ τὴν κεφαλή του ; le premier est rangé sous γερνῶ, le second sous γέρος. Un troisième dit : ὁ λύκος κι' ἂν ἐγέρασε κι' ἄλλαξε etc. (Συλλ. κρητ. ἐπιστ.), et manque dans ce volume. Nous le trouverons ailleurs sans doute, probablement sous le mot λύκος, où les deux premiers renvoient ; mais il semble bien que l'on saisirait mieux le rapport de ces trois proverbes de même sens, s'ils étaient réunis sous la rubrique γερνῶ, ou tout au moins sous ἀλλάσσω. De toute façon les deux derniers ne peuvent être séparés. Quelques observations, pour montrer à M. P. avec quel intérêt son ouvrage est accueilli. Je lis dans les Ἄτακτα, II, p. 64, le proverbe chydaïque, dit Koraïs, πρώτη βουκία εἶν' ἀρίδα, la première bouchée sert de tarière, c'est-à-dire l'appé-

tit vient en mangeant. Je ne le trouve ni sous βοῦκκα, ni sous ἀρίδα, qui manque. Ajouter au proverbe γινάτι 4, cité seulement d'après Vénizélos, qu'il se dit également en Crète, sous cette forme : τὸ πεῖσμα βγάνει πρίσμα καὶ τὸ γινάτι μάτι (*Lett. crét.*). Le suivant aurait pu figurer sous βελόνι : δὲν θὰ χάσῃ ἡ Βενετιὰ βελόνι. Pour notre langue, ajouter à βελόνι 1 : On jetterait une épingle qu'elle ne tomberait pas à terre ; à βοήθεια 1 : Un peu d'aide fait grand bien ; à γέλιο 7 : Rire jaune. Le proverbe γεννῶ 11 rappelle la fable du mulet se vantant de sa généalogie ; les kiradjis de Chypre ne manquent pas, au contraire, lorsque l'animal ne se conduit pas à leur gré, de lui rappeler la bassesse de son extraction par cette phrase : ὁ γάαρος εἶναι ἡ μάννα σου. M. P. trouve souvent des analogies avec les textes anciens ; par exemple, à propos du proverbe βάλ' ἐδῶ καὶ βάλ' ἐκεῖ, il compare les paroles de Battaros dans le πορνοβοσκός d'Hérondas (v. 79 sv.) : ἐρᾷς ...Μυρτάλης, ...ἐγὼ δὲ πυρῶν · ταῦτα δοὺς ἐκεῖν' ἕξεις. On peut ajouter Aristénète I, 14 : ὑμεῖς μὲν ὀρέγεσθε κάλλους, ἐγὼ δὲ (la courtisane) χρημάτων ἐρῶ · οὐκοῦν ἀνεπιφθόνως τοὺς ἀλλήλων θεραπεύσωμεν πόθους. Pour γιατρεύω 3, cfr. Esch. *Prom.* 473 sv. : κακὸς δ' ἰατρὸς ὥς τις ἐς νόσον πεσὼν ἀθυμεῖς καὶ σεαυτὸν οὐκ ἔχεις εὑρεῖν ὁποίοις φαρμάκοις ἰάσιμος. Chacun peut ainsi compléter à sa façon l'ouvrage de M. Politis ; mais personne ne songera à lui reprocher des oublis inévitables dans un si vaste travail.

My.

Alciphronis rhetoris epistularum libri IV. Annotatione critica instruxit M. A. Schepers. Groningue, Wolters, 1901 ; XLIII-164 pp.

Donner une édition d'un auteur grec pour obtenir le grade de docteur, voilà qui n'a rien de banal ; il est vrai que l'éditeur, M. Schepers, est Hollandais, et que sa thèse a été soutenue à l'Université de Groningue. Ces deux cents pages représentent beaucoup plus d'efforts et de recherches que certaines de nos volumineuses thèses, où le travail est sans doute méritoire, mais où le véritable apport à la science est souvent noyé au milieu de longs développements qui n'apprennent rien de nouveau. Il serait peut-être temps de revenir à des thèses plus sobres. Dans sa préface, M. Sch. traite de l'époque d'Alciphron, de la nature de ses lettres, de la langue, des manuscrits et des éditions. Il admet comme date, avec Reich, la fin du second siècle, et proteste avec raison contre les opinions de Kock, qui ne veut voir dans certaines lettres que des tirades empruntées aux comiques et mises en prose, et de Volkmann, pour lequel Alciphron ne serait qu'un plagiaire inintelligent. Il n'est peut-être pas d'écrivain qui ait été l'objet d'appréciations aussi disparates, aussi bien pour le fond que pour la forme de ses lettres ; et en ce qui concerne sa langue, c'est-à-dire le texte lui-même, les éditeurs et les critiques sont loin d'être toujours d'accord. M. Sch. suit une voie

moyenne, en considérant Alciphron comme un excellent atticiste, dont l'atticisme n'a cependant rien d'intransigeant. Cela signifie qu'en présence de formes et de locutions de la κοινή, nettement attestées par les bons manuscrits, M. Sch. les considère comme écrites par Alciphron lui-même, et non comme des intrusions des copistes, et qu'il ne se croit pas obligé de les corriger sous le vain prétexte d'obtenir une langue plus pure. La question des manuscrits est donc d'une grande importance, et les observations de M. Sch. montrent avec la dernière évidence combien il était nécessaire de les collationner plus sérieusement; et ceci ne s'applique pas seulement à Alciphron, mais à la plupart de ces auteurs rarement publiés, dont le texte a grand besoin d'être revu. C'est donc un réel service que M. Sch. a rendu aux lettres grecques en donnant cette édition accompagnée d'abondantes notes critiques, appuyée sur de soigneuses collations, et qui constitue un sensible progrès sur les éditions précédentes. Alciphron n'avait pas d'ailleurs été publié depuis Hercher (*Epistologr. gr.* Didot 1873) et malgré les mérites de cette édition il y avait encore beaucoup à faire. Il en est de même pour d'autres épistolographes, comme on l'a montré récemment pour Julien et pour Synésius. Un autre avantage, enfin, de cette nouvelle édition est que les lettres d'Alciphron sont divisées en quatre livres d'après leur nature : Epistolæ piscatoriæ, rusticæ, parasiticæ, amatoriæ. Wagner et après lui Passow (Ersch et Gruber) avaient déjà vu que la division ordinaire en trois livres était peu satisfaisante; M. Sch. a reconnu en outre que les manuscrits les meilleurs et les plus anciens confirment cette manière de voir, et il les a suivis, d'accord ainsi avec la raison. Je dois maintenant apporter quelques restrictions à ces éloges : j'ai deux critiques principales à adresser à M. Schepers. L'une a rapport à son étude des manuscrits. Ils sont suffisamment décrits, individuellement; mais leur groupement manque de précision. Les familles sont indiquées, ainsi que la valeur absolue de chaque manuscrit; on ne voit pas assez nettement leur valeur relative, et la question de leur origine aurait pu être traitée d'une façon plus claire; un tableau schématique n'eût pas été superflu. Il est juste de dire, cependant, que M. Schepers, à la fin de sa préface, indique sur quels manuscrits il s'appuie principalement pour publier chacun des quatre livres. La seconde critique touche à l'établissement du texte. Les manuscrits d'Alciphron, même les meilleurs, sont loin d'être exempts de fautes, et souvent même ces fautes sont grossières; il y a donc lieu à corrections et à conjectures. Le point délicat, en pareil cas, est toujours de déterminer si véritablement il y a faute. Or M. Schepers, qui pourtant se refuse fréquemment à suivre les critiques antérieurs, par exemple lorsqu'il s'agit de rétablir des formes plus attiques (en quoi il a grandement raison), me semble parfois trop audacieux. Il lui arrive, soit de son propre mouvement, soit en faisant son profit d'observations déjà faites par d'autres, de modifier un texte

très acceptable à tous les points de vue, pour introduire ce que réclame le sens prétendu vrai ; de là des substitutions, des suppressions, des admissions de lacunes, etc. : méthode périlleuse au plus haut degré, et qui, à mon avis, ne doit être employée qu'en désespoir de cause. Je n'en veux donner que deux exemples : I 11 [III 1 Hercher] 4 μιγήσομαι *codd.* M. Sch. corrige avec Naber en γαμήσομαι, parce que, dit-il, « non cupit Glaucippe μίγνυσθαι τῷ... ἐφήβῳ, sed ei γαμεῖσθαι ». Mais si Alciphron a voulu μιγήσομαι, qu'avons-nous à dire ? Et si l'on estime que μιγήσομαι donne un sens excellent, qui aura raison ? Evidemment c'est celui qui aura pour lui l'autorité des manuscrits, et par suite γαμήσομαι sera une modification arbitraire. II 38 [III 40] 4 ἀνδραποδίζοντας ἀπὸ τοῦ φρονεῖν *codd.* ; ἀφρονεῖν Reiske, φροντίζειν Meineke, [ἀπὸ τοῦ φρονεῖν] Hercher. Pour M. Sch. φρονεῖν et ἀφρονεῖν ne valent rien, φροντίζειν paraît meilleur, mais ἀπό est médiocre, au lieu de διά ; le mieux serait de suivre Hercher. M. Sch. n'a pas cependant osé toucher au texte pour y retrouver le sens qu'il désire ; et c'est heureux, car nous aurions perdu une locution originale et hardie, mais dont le sens n'est pas douteux. Je ne veux pas pour le moment aller plus loin ; j'ai l'intention d'examiner prochainement, à propos de cette nouvelle édition d'Alciphron, plusieurs passages du texte, et de montrer précisément qu'entre le goût personnel et la tradition manuscrite, c'est toujours celle-ci le meilleur guide. J'entends par là : 1° qu'un texte sans faute ne doit pas être déclaré corrompu pour la seule raison qu'on n'y voit pas le sens désiré ; et 2° que dans un texte fautif la vraie leçon se retrouvera bien plus sûrement par l'étude et la comparaison des variantes que par la recherche d'un sens soi-disant mieux approprié. J'exprime un regret en terminant : c'est que M. Schepers n'ait pas ajouté un *index verborum ;* c'est surtout pour ces écrivains post-classiques qu'il est utile, je dirais volontiers indispensable [1].

My.

Ch. Pfister. **Histoire de Nancy.** T. I, avec 153 gravures dans le texte, 30 hors texte, 3 planches, dont 2 en couleurs, et 3 plans. Berger-Levrault, 1 vol. in-4° de 750 p.

Dès 1896, M. Pfister publiait un volume sur l'histoire de Nancy (jusqu'en 1508 aussi). « Mais, dit-il dans sa préface actuelle, notre premier imprimeur ne disposait pas de la variété de caractères nécessaires à un ouvrage, assez compliqué en somme ; puis il fallait repro-

---

1. Ajouter à l'erratum : p. 82, l. 6 lire πρινίνῳ ; 138, 11 Αἰγυπτίων ; 153, 14 καλλωπιζόμεθα ; 43, 6 d'en bas, dans les notes, lire *Theocr.* au lieu de *Theophr.* ; 88, 8 d'en bas, la note « verbum διαγείρειν aliunde quod sciam ignotum est » est exacte ; mais il s'agit de διεγείρειν, qui est très connu, et non de διαγείρειν.

duire par l'image les monuments de la cité, les anciennes chartes, les monnaies. » Bref, à la suite d'une démarche de M. Krantz, doyen de la Faculté des lettres, le Conseil municipal de Nancy « décida d'inscrire à son budget une somme de 10,000 francs pour les trois volumes que notre ouvrage doit comprendre ». En conséquence, « le sujet a été remis à l'étude, les archives ont été consultées, nous avons découvert de nombreux documents inédits, et le texte a été remanié, surtout dans les premiers chapitres, à peu près complètement. Il a été en outre considérablement augmenté [1]; en réalité, nous offrons à nos lecteurs un ouvrage nouveau. » La préface nous renseigne aussi sur la méthode suivie dans la rédaction de l'*Histoire de Nancy*. Cette méthode consiste à combiner l'ordre topographique, « que préféreront les habitants de la ville, pressés d'être renseignés sur les monuments devant lesquels ils passent », et l'ordre chronologique, « auquel les vrais historiens s'attacheront toujours ». Par suite de cette combinaison des deux méthodes, « chaque fois que nous avons mentionné la construction d'un édifice, nous nous sommes arrêtés, nous l'avons décrit en toutes ses parties, et nous en avons exposé les transformations successives jusqu'à nos jours. Cette conciliation ne va pas sans quelques inconvénients que nous n'avons point tenté de dissimuler. Mais le lecteur mettra la chose au point et prendra dans ces pages ce qu'il lui faut; l'essentiel est qu'il y trouve ce qu'il y cherche. » La préface explique encore la place, en apparence disproportionnée, que Charles le Téméraire occupe dans le récit. « Nous nous sommes efforcé de mettre en lumière le rôle de Nancy dans l'histoire de la Lorraine. Et même comme, à l'époque des guerres bourguignonnes, ce rôle devient tout à fait prépondérant, nous nous sommes peut-être trop attardé, au gré de quelques-uns, à raconter toutes les péripéties de cette lutte. Qu'on nous excuse à cause de l'intérêt tragique présenté par ces événements, *que nous racontons pour la première fois en Lorraine avec l'aide des chroniques suisses et alsaciennes* [2]. » Enfin la préface nous apprend ce que renfermeront les deux autres tomes ; M. P. pensait d'abord consacrer un volume à chacune des trois périodes closes par les années 1588 (fondation de la Ville-Neuve), 1633 (arrivée des Français) et par la Révolution. Mais ces périodes, qui s'imposent à l'historien par la netteté de leurs limites, sont d'étendue trop inégale, pour que la première n'empiète pas sur le tome II, qui, lui du moins, s'arrêtera à la fin de la seconde période. Quant au tome III, peut-être ne suffira-t-il pas à montrer « la ville occupée à trois reprises par les Français qui la traitent en ennemie..., sa déplorable décadence au XVII[e] siècle, et son relèvement avec Léopold, Stanislas et le régime français ».

1. De LXIII-423 à XXIV-750 p.
2. C'est nous qui soulignons. M. Pfister examine la valeur de ces chroniques, p. 470 à 474, et en donne des extraits p. 512 à 525.

Enfin, « l'histoire de Nancy sous la Révolution et... ses destinées jusqu'à la fin de l'occupation allemande en 1873 » fera, « si nos forces ne nous trahissent pas », l'objet d'un travail subséquent et particulier.

Le tome I embrasse vingt chapitres, dont la valeur, sensiblement égale au point de vue intrinsèque, sera appréciée très inégalement, selon que le lecteur sera un archéologue, un Nancéien, un historien profane, un historien ecclésiastique ou un amateur de l'histoire de l'art. Comme nous ne pouvons ici envisager l'œuvre sous ces aspects divers, plaçons-nous simplement sur le terrain de l'histoire générale.

I. Avant l'époque romaine, le territoire de Nancy n'était pas habité. Mais sur les côteaux de la Meurthe vivait une population industrieuse. Elle a laissé des armes et des ustensiles en pierre, en bronze et en fer, des monnaies [1], une muraille cyclopéenne, un retranchement calciné. Déjà, pour désigner le *lieu-dit* où s'élèvera notre cité, est formé le mot de *Nanciacus*. Des Gallo-Romains ont des établissements prospères autour de Nancy. C'est sous les Mérovingiens qu'apparaît une population fixe à Nancy même, où elle enterrait ses morts à l'extrémité du faubourg Saint-Jean dans un cimetière découvert en avril 1895. Et ce qui permet d'affirmer que Nancy portait alors son nom actuel, c'est l'existence, à la Bibliothèque nationale, d'un tiers de sou en or (*triens*) mérovingien, qui porte, très lisible, la légende *Nanciaco*. Sa banlieue s'étendait de la Meurthe au Petit-Arbois et du ruisseau de Brichambeau aux portes Notre-Dame, et resta telle jusqu'en 1590, époque où le village de Saint-Dizier fut détruit et son ban réuni à celui de la ville.

II. Le premier document original qui porte le nom de Nancy est de 1073. La période qui va de là jusqu'au grand incendie de 1218 ne peut se caractériser que par les constatations suivantes : 1° Nancy est souvent le séjour des ducs, qui y possèdent un palais et un atelier monétaire; 2° plusieurs personnages portent le qualificatif *de Nanceio* [2]; 3° autour de la ville s'élèvent d'importants établissements religieux. Elle forme un *castrum* ou ville fortifiée, et tend, presque par la force des choses, à devenir la capitale du duché, qui, divisé en trois groupes, devait nécessairement avoir son chef-lieu dans le groupe du milieu. Or, ce dernier n'avait pas de ville notable. « La capitale sera donc une ville sans tradition, une ville neuve créée autour de quelque résidence princière. » Ainsi, dès le XII[e] siècle, Nancy a le caractère qu'elle conserva jusqu'à la Révolution, et est une *résidence*.

---

1. Nous nous permettrons de modifier légèrement le texte pour l'écourter, mais sans en retrancher rien d'essentiel, ni trahir la pensée de l'auteur.

2. Qui ne signifie point : seigneur propriétaire de Nancy. Cette interprétation a donné naissance à « une légende qui a obscurci toute l'histoire des origines de la ville » (p. 71) et à l'hypothèse de deux châteaux de Nancy. Une autre légende détruite par M. Pfister est celle du prétendu siège de 1132 (p. 115).

Déjà y habitent de hauts fonctionnaires et une série de nobles. La vie du petit duché se concentre ici, et elle est déjà active.

III. Mais en 1218, la comtesse Blanche de Champagne et le comte Henri II de Bar, appelés par l'empereur Frédéric II qui assiégeait le duc Thiébaut de Lorraine dans le château d'Amance, entrèrent à Nancy, qui était sur leur chemin, sans trouver de résistance, y passèrent la nuit, puis ordonnèrent de la livrer aux flammes; il semble que le palais et toutes les maisons furent brûlés. La ville ne tarda pas à se relever, mais cessa pendant un certain temps d'appartenir directement aux ducs. Elle fut assignée comme douaire à diverses duchesses, Agnès de Bar, veuve de Ferry II, Gertrude de Dagsbourg, veuve de Thiébaut I, Marguerite de Champagne, veuve de Ferry III.

IV. Un des actes les plus importants dans l'histoire de Nancy, est la *Loi de Beaumont*, ainsi nommée, parce que le duc Ferri III concéda la loi et la franchise de Beaumont-en-Argonne aux bourgeois de Nancy, de Saint-Nicolas-de-Port, de Lunéville, de Gerbéviller et d'Amance, cités auxquelles le comte de Champagne, roi de Navarre, Thiébaut V, garantit cet acte, à telles enseignes « que Ferri reconnut à Thiébaut le droit de le forcer à tenir ses engagements ». La charte, qui se composait de trois titres (les deux premiers sont perdus, le 3e est du 25 mars 1266), contient trois sortes de clauses : elle détermine la manière dont la ville sera gouvernée par des fonctionnaires qui lui sont propres, limite les droits que le seigneur peut lever sur les habitants et fixe la coutume sur certains points. Quelques articles sont de véritables règlements de droit civil ou criminel. Les règlements portent sur le duel judiciaire et les épreuves, les pierres de scandale, les sentences prononcées contre les bêtes; ils furent modifiés par la rédaction des coutumes en 1519 et 1594; néanmoins, il faut toujours remonter à cette charte qui, quoiqu'aucun document ne la mentionne plus, « a laissé son empreinte dans toute la constitution de Nancy; supprimez-la et l'histoire de Nancy prendrait un cours différent ». En général, le long règne de Ferri III (1251-1303) a marqué dans l'histoire de la cité.

V. *Jeanne d'Arc à Nancy*. « Elle venait d'entendre ses voix et s'était rendue à Vaucouleurs. Baudricourt avait envoyé un messager à Chinon. Pendant qu'on attendait son retour, en janvier 1429, Jeanne fit quelques excursions auprès des lieux consacrés. C'est à ce moment que se place son voyage à Nancy. Le duc Charles II lui-même semble l'avoir fait venir pour se faire guérir par elle de la maladie qui devait l'emporter deux ans plus tard. Elle arriva sous la conduite de son cousin germain Durand Lassois, ne réussit pas à faire renoncer Charles II à ses amours illégitimes, mais le gagna du moins à la cause française. Elle aurait voulu qu'il lui donnât son gendre, René d'Anjou, âgé alors de vingt ans et qui venait de s'illustrer contre le comte de Vaudémont et la ville de Metz, pour la conduire à Chinon. Elle n'obtint rien

immédiatement; mais aussitôt après ses premières victoires, René, de l'assentiment du duc, se déclara pour la France et... réunit ses troupes à celles du Français Barbazan, pour chasser les ennemis des places qu'ils occupaient encore en Champagne. Charles écouta Jeanne avec cet étonnement que causent les êtres surnaturels, avec de la sympathie et de la crainte, lui donna 4 francs, pour l'indemniser de son voyage et lui fit présent d'un cheval, sur lequel sans doute, elle revint à Vaucouleurs, où elle était le 13 février. Quant à la lance qu'elle aurait courue sur la place du château, d'après la *Chronique de Lorraine*, rien n'autorise à y croire, jusqu'au jour où l'on trouverait une preuve nouvelle. »

VI. *Charles VII à Nancy en 1444*. Invité par René d'Anjou, qui était maintenant duc de Lorraine, à unir ses forces aux siennes pour assiéger Metz, le roi de France « saisit cette occasion avec empressement. La trêve qu'il avait signée avec le roi d'Angleterre rendait libres toutes les compagnies de routiers et d'écorcheurs ». Voulait-il simplement occuper hors du pays l'activité de ces dangereux auxiliaires? Ou bien répandre dans la Lorraine entière l'influence française? M. P. croit avec des écrivains allemands qu'il a eu le désir du Rhin (*Rheingelüst*). Mais ce désir ne venait qu'en seconde ligne. Quoi qu'il en soit, parti de Langres en août avec René à la tête de tous ses écorcheurs (sauf ceux que son fils Louis emmenait en Suisse), il passa près de Domrémy, fit le 11 septembre son entrée à Épinal, qu'il déclara réuni à la couronne [1] et arriva le 20 à Nancy où il séjourna jusqu'à la fin d'avril, tout en dirigeant la guerre contre Metz. « Nancy présentait alors un aspect tout à fait animé. Tous les hauts personnages de la cour vinrent dans cette cité, qui jamais n'a vu un tel concours de princes et de souverains. Il y avait à la fin dans nos murs les reines d'Angleterre, de France et de Sicile (la duchesse de Lorraine), et la Dauphine, sans compter d'autres princesses », dont chacune était entourée de dames de compagnie, de filles d'honneur aux costumes éclatants. Parmi les dames qui forment cortège à la duchesse de Lorraine se trouve précisément une demoiselle belle entre toutes; on l'appelle la demoiselle de Fromenteau; mais son nom est Agnès Sorel. Dès 1443, Charles VII l'a remarquée, et à Nancy même la liaison devint publique [2]. Tous les chroniqueurs de l'époque sont remplis du récit des fêtes qui eurent lieu à Nancy, — dont le nom ne se trouve pas une seule fois dans la chronique de Froissart. — Deux mariages princiers y furent célébrés. Ferri, le fils aîné du comte Antoine de Vaudémont, épousa Yolande, fille aînée du roi René; et de cette

1. Après Vaucouleurs, Épinal fut la première ville de la région lorraine annexée directement à la France.

2. Ainsi, remarque M. Pfister, c'est tard qu'Agnès exerce son empire sur Charles; on voit combien est fausse la légende d'après laquelle cette femme aurait provoqué le *réveil* du roi.

union devait naître René II, le héros de la guerre contre le Téméraire. D'autre part, le marquis de Suffolk vint épouser, au nom de Henri VI, la sœur de Yolande, Marguerite, l'héroïne de Shakspeare. Mais ce long séjour à Nancy ne s'était pas écoulé exclusivement en plaisirs. Charles VII y forma une véritable ligue du Rhin, exerçant déjà sur les princes allemands l'influence qu'eurent Louis XIV et Napoléon. Bien plus, un des actes les plus importants de son règne est daté de Nancy. Quand les écorcheurs furent revenus de Metz, le connétable de Richemont licencia les plus mauvais et répartit les autres en 15 compagnies de 100 lances. Une ordonnance royale approuva cette formation de compagnies d'élite, qu'on appellera plus tard les compagnies d'ordonnance. Ainsi, « Nancy a été le berceau de l'armée française ».

VII. *René II et Charles le Téméraire*. Cinq chapitres, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, soit près de 200 pages, sont consacrés à l'épopée bourguignonne et à ses souvenirs. Nous n'hésiterions pas à qualifier le récit de définitif, s'il existait quelque chose de définitif. Le ch. XIII va de l'entrée de René à Nancy (4 août 1473) aux États généraux du 18 décembre 1475; il raconte le premier siège de la ville. Le chapitre XIV commence au départ de Charles pour Granson et s'arrête à celui de René, qui va chercher des soldats en Suisse : il traite de la reprise de Nancy par René. Le chapitre XV embrasse la période du 22 octobre 1476 au 4 janvier 1477, c'est-à-dire le second siège de Nancy par le Téméraire, les efforts de René pour gagner l'aide des Suisses et son retour à la tête de l'armée de secours. Le chapitre XVI décrit la bataille du 5 janvier. Le chapitre XVII étudie les souvenirs artistiques et littéraires de la bataille, la Croix de Bourgogne, l'écusson ducal, la croix de Lorraine et le chardon de Nancy, les tapisseries de Charles et la procession des Rois, qui, interdite pendant les diverses occupations françaises, se fit pour la dernière fois en 1733 : « symbole de l'indépendance du duché, elle avait vécu avec elle. » Nous ne pouvons songer à suivre M. P. dans toutes les péripéties de cette lutte suprême, qu'il caractérise en ces termes (p. 511) : « Cette bataille si aisément gagnée, ce petit événement de guerre, eut des conséquences immenses, avant tout la chute du royaume de Bourgogne. Elle a fait disparaître la Bourgogne et fortifié la France : ce sont les conséquences immédiates. Elle a préparé la puissance de Charles-Quint et la lutte formidable de la France contre les Habsbourg : ce sont les conséquences lointaines. C'est de cette date que la Lorraine a été vraiment connue de l'Europe. Le nom de ce petit peuple contre lequel était venu se briser le grand duc d'Occident, ira désormais de pair avec celui des plus grandes nations. Précisément, peu après, la Lorraine se complète par la réunion définitive du Barrois. L'unité territoriale était consommée et ouvrait la perspective d'un glorieux avenir ».

Il convient de mentionner, au point de vue de l'histoire générale, le dernier chapitre, qui suit René II jusqu'à sa mort et montre l'aspect de Nancy en 1508 : « C'était encore une petite ville, et le chiffre de la population ne devait guère dépasser 5,000 habitants. Des remparts enserraient la cité... Dans l'intérieur de ces remparts se dressaient déjà une série d'églises et de monuments civils. Le duc a une demeure splendide. De nombreux gentilshommes y possèdent de beaux hôtels; on cite déjà la demeure des Châtelet, des Lenoncourt, des Haraucourt, d'Oswald de Thierstein. Et, à côté de la noblesse, la bourgeoisie déploie souvent un véritable faste. Les artisans se groupent en corporations, et grande est leur activité. Nancy est déjà vantée pour sa beauté. René lui a donné d'enviables privilèges; de nombreux étrangers sollicitent l'honneur d'y être admis et bientôt elle sera trop petite pour contenir ses habitants. »

Ce bel ouvrage se termine par 15 pages d'additions et rectifications, un index alphabétique des noms propres de personnes et de lieux, une table des gravures, et une table des matières très détaillée qui résume le texte presque page par page et oriente le lecteur très rapidement [1].

Disons-le en toute sincérité, Nancy a lieu d'être fière et de se dire heureuse d'avoir trouvé un historien comme M. Pfister; car, pour notre génération et même pour la suivante, son histoire est faite. Et c'est, en vérité, un beau rôle que cette ville a joué comme capitale de la Lorraine indépendante et qu'elle joue aujourd'hui comme cité frontière, comme avant-garde de la France militaire aussi bien que de la France universitaire. Tout, jusqu'à son absence de long passé, concourt à embellir ce rôle qui n'a connu encore ni éclipse ni époque de décadence. C'est un développement ascendant et admirablement continu qu'elle fournit depuis sa naissance au XI^e siècle. Nous la félicitons du hasard propice qui, il y a dix-huit ans, amena M. Pfister dans ses murs et nous souhaitons à nos grandes villes de France un biographe aussi dévoué et aussi compétent.

Th. Schoell.

---

1. Il faudrait une rare compétence ou une rare suffisance pour apprécier les chapitres consacrés à la vie strictement locale. Ils forment comme une série de monographies spéciales et se laissent aisément détacher des parties générales, ce sont : II. Le prieuré de Lay et le chapitre de Bouxières-aux-Dames. — IV. Le prieuré de Notre-Dame. La Commanderie de Saint-Jean. L'abbaye de Clairlieu. — VII. L'hôpital Saint-Julien. — VIII. La collégiale Saint-Georges. — XII. La paroisse et l'église Saint-Evre. — Plus des fragments de chapitres tels que Le couvent des Dames Prêcheresses (VI) et L'hôpital Notre-Dame (X).

Maurice HERBETTE, **Une ambassade turque sous le Directoire.** Paris, Perrin, 1902, in-8°, 343 pages.

Depuis 1534, la France entretient un ambassadeur auprès de la Sublime-Porte. La Turquie ne réciproqua que tout à la fin du XVIII° siècle. Esséid-Ali-Effendi fut le premier diplomate ottoman accrédité de façon régulière et permanente en France. Il arriva à Marseille le 15 mai 1797, à Paris le 13 juillet, et fut reçu en audience solennelle par le Directoire le 28 juillet. De Marseille à Paris, puis à Paris même, le Turc excita, suivant l'expression de M. Herbette, une véritable « émeute de curiosité ». Son gros turban et sa longue barbe firent fureur. Les belles dames s'habillèrent en « odalisques », avec des « bonnets turcs » et des « chapeaux-turbans ». Chez les orfèvres, le croissant devint bijou. Aux bals, dans les banquets, les théâtres, les jardins publics et les promenades, Esséid-Ali s'exhibait volontiers. Il passait pour irrésistible. « C'est une belle chose qu'un ambassadeur ottoman », écrivait un journaliste, qui se rappelait sans doute (M. H. aurait pu le noter) la jolie lettre de Rica à Ibben : « Ah ! Ah ! Monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? » Hélas ! Esséid-Ali n'était que Turc, et on le lui fit bien voir. L'expédition d'Égypte commença. L'ambassadeur ne put rien contre ; il ne manquait cependant pas de finesse, mais il avait affaire à trop forte partie. Et ce Turc de tête devint tête de Turc. Le 2 septembre 1798, Ruffin, le chargé d'affaires de la République à Constantinople, était emprisonné aux Sept-Tours, où il resta jusqu'en 1801. Esséid-Ali ne fut alors plus qu'un otage auprès du Directoire. Il ne reçut plus d'invitation officielle. Il demanda l'autorisation de partir : elle lui fut refusée. La police le surveilla. Il était, en fait, prisonnier politique à Paris. Il se terra ; on l'oublia, et si complètement qu'il parut un revenant quand il partit enfin. Le jour où il reçut son audience de congé du Premier Consul, le 14 juillet 1802, après avoir négocié les préliminaires de paix entre la France et la Turquie (signés à Paris le 9 octobre 1801), il y avait beau temps qu'il n'existait plus pour les Parisiens. Son ambassade pourtant n'a pas été inutile. Elle nous aura valu un livre charmant, écrit avec agrément et avec soin. Recherches d'archives, dépouillement des pièces imprimées, reproduction d'estampes, références précises, pièces justificatives, index alphabétique : M. H. n'a rien négligé pour parfaire la documentation de son récit. Il nous renseigne sur deux questions, dont la rencontre est amusante : sur l'histoire de la mode et sur l'histoire diplomatique. La mode est frivole et mystérieuse : elle est mystérieuse parce qu'on ne l'a pas encore étudiée, et on ne l'a pas encore étudiée parce qu'elle est frivole. L'ambassade d'Esséid-Ali a créé une mode : la « turquerie » du costume sous le Directoire, et cette mode n'est pas née seulement du hasard ou de l'arbitraire des couturiers,

contrairement à l'idée, trop simpliste, qu'on a généralement des causes des variations du costume. On pourrait même regretter que M. H. n'ait pas ici serré son sujet de plus près. Parce que Esséid-Ali n'a été « à la mode » que pendant quelques semaines, il ne s'ensuit pas nécessairement que la « mode turque » n'ait pas duré plus longtemps. Au point de vue diplomatique, M. Herbette fournit d'intéressants détails sur les relations de la France avec la Turquie et sur les origines de la campagne d'Égypte : détails fragmentaires sans doute, mais qui ont leur importance pour l'histoire générale. De plus en plus il apparaît, en effet, que l'expédition d'Égypte donne la clé des conceptions politiques de Napoléon. « C'est en Égypte qu'il faut attaquer l'Angleterre », écrivait-il le 16 août 1797, et si plus tard il a conquis l'Europe, ce n'est peut-être encore que pour « attaquer l'Angleterre ».

G. PARISET.

Louis MADELIN. **Fouché (1759-1820).** Paris, Plon, 1901, 2 volumes in-8°, de xxxiv-529 et 568 pages. 15 fr.

Le *Fouché* de M. Madelin a eu, dès son apparition, un succès très vif et très justifié. L'énigmatique personnalité de Fouché et l'ignorance où l'on était jusqu'à présent de son action réelle dont on soupçonnait cependant qu'elle avait été de premier ordre à certains « tournants » de notre histoire ; le talent littéraire de l'auteur, son souci de la forme et le charme d'un style qui dissimule ce que les développements ont parfois d'un peu longuet ; l'étendue et la sûreté méthodique des recherches dans les archives françaises et étrangères ; le goût qu'on a maintenant pour les études révolutionnaires et napoléoniennes; toutes ces causes, et d'autres encore, ont valu à l'œuvre de M. M. l'accueil le plus flatteur, aussi bien chez les historiens de profession, au jury de doctorat à la Sorbonne, que chez les gens du monde et dans la presse périodique. Qu'ensuite, si M. M. manifeste par endroits quelque subjectivisme ; que s'il montre, presque partout dans son ouvrage et malgré ses efforts d'impartialité, trop de complaisance pour son triste héros ; que s'il ne se rend pas compte de tout ce qu'il y a de vil en Fouché, et d'avilissant dans un régime de police comme celui que le Premier Empire fit subir à la France ; que s'il professe sur la Restauration une doctrine qui peut paraître pour le moins très contestable, peu importe, au fond. C'est un fait constant que dans une monographie, les opinions personnelles de l'auteur quel qu'il soit et ses aperçus généraux n'ont que peu d'importance ; et une biographie, même très étendue, ne sera jamais qu'une monographie. L'essentiel est que l'auteur donne des faits, nombreux et certains. Si donc il arrivait que par une heureuse destinée, bien rare pour les thèses de doctorat, mais qui n'aurait en l'espèce rien que de mérité, le *Fouché* de M. Madelin

eût les honneurs d'une réédition, nous souhaiterions, non pas que l'auteur modifiât l'allure générale de son livre : elle est d'une si belle venue qu'il y aurait presque dommage à y rien changer, mais seulement que dans le détail certains faits soient vérifiés de plus près. Voici quelques exemples.

Tome I, page 3, M. M. dit que Fouché est né le 21 mai 1759 et il cite les registres paroissiaux conservés aux archives municipales du Pellerin (près Nantes). Mais il ne donne pas le texte de l'acte de baptême, ni tous les prénoms de Fouché. Or, nous apprenons au même endroit que Fouché a eu un frère cadet, né l'année suivante, en 1760, mais dont on ne nous donne aucun des prénoms. D'autre part, Fouché a déclaré lui-même, officiellement, et à deux reprises au moins, être né en 1760, le 27 mai (voy. p. 5, n. 4 et p. 92, n. 1). Donc Fouché aurait usurpé l'état-civil de son frère. Pourquoi se serait-il ainsi rajeuni ? D'autant plus qu'il parut toujours plus vieux que son âge (voy. p. 216, l. 18). Ne serait-ce pas plutôt que M. M. se serait trompé ? Subsidiairement, il eût été utile de rechercher sur quels témoignages les biographies antérieures font naître Fouché le 29 mai 1753, le 19 septembre 1754 ou le 29 mai 1763. — P. 5, l. 17 et p. 32, l. 7. Les Jésuites ont été supprimés par édit de novembre 1764 et non en 1762. — P. 13, l. 14 du bas : année, *lire* trimestre (sept. 1787 à début 1788, cf. p. 11, l. 20 et p. 14, l. 17). — P. 16, cf. pp. 158 et 163 ; M. M. admet que Fouché « promit le mariage » à Charlotte Robespierre, et « fit plus tard tort à son serment ». Nous estimons que sans tomber dans les exagérations de la critique négative, ces fiançailles n'ont jamais eu réellement lieu. L'unique témoignage allégué est suspect; il comporte une impossibilité chronologique que M. M. signale lui-même (p. 16, n. 5). En outre, il est probable que, sans la Révolution, Fouché n'eût jamais convolé, et il est certain qu'il n'était pas homme à épouser une fille pauvre. — P. 19, l. 1 et p. 151, l. 13 du bas : Lebon, *lire* Le Bon. — La même loi est datée du 19 août 1892 (p. 26, l. 2 du bas), du 18 août 1791 (p. 45, l. 7 du bas) et du 18 août 1792 (p. 46, l. 8). — P. 34, M. M. parle de la personne de Fouché « dont le physique a quelque chose de repoussant ». Pourquoi n'avoir pas donné un portrait de Fouché ? — P. 47, l. dernière, p. 48, l. 7, p. 49, l. 11 du bas, et passim : emploi peu scientifique des mots *jacobin*, *ultra-jacobin*. — Condorcet est un « fanatique », p. 43, l. 13 ; il devient un modéré, p. 50, l. dernière. — P. 53, l. 10 du bas, p. 60, l. 6 du bas, etc. : Billaud-Varennes, *lire* Billaud-Varenne. — Il semble qu'il y ait quelque exagération dans le communisme de Fouché, tel qu'il est exposé p. 68. Par exemple, comp. l'analyse du discours de Nantes (avril 1793), p. 68, l. 11 du bas et p. 73, l. 4-5. Aux 40 écus de rente réclamés par Fouché pour les républicains, il faut joindre « du fer et du pain », c'est-à-dire tout au moins la subsistance matérielle. — P. 97, l. 8 du bas : Charrette, *lire* Charette. — P. 108 ; la négation

de l'immortalité de l'âme n'est pas forcément un athéisme, et il y a plus de littérature que de précision philosophique et historique dans telle phrase sur « le pays catholique privé de son Dieu » (p. 109, l. 10 du bas et passim). — P. 111, n. 1 : 123, *lire* 113. — P. 111, n. 2 : 1er novembre, *lire* 3 novembre. Le récit de M. M. n'est pas exactement conforme au texte du *Moniteur*. — P. 126-128; les détails les plus pittoresques du récit de M. M. ne se trouvent pas dans le rapport de Collot, Fouché (et Laporte), mais dans Guillon de Montléon, qui est très tendancieux et dont l'emploi réclamait des réserves critiques. — P. 145, n. 1 : 16 ventôse, *lire* 26 ventôse. — P. 148, l. 3 : 4 avril, *lire* 6 avril. Il est regrettable que M. M. ne se soit pas donné la peine de transcrire avec régularité, suivant la notation usuelle, les dates du calendrier révolutionnaire; il ne le fait que par exception, et pas toujours avec exactitude. — Il y a contradiction de date entre les pp. 148, l. 3 (où il faut lire *6 avril* au lieu de *4 avril*), 148, l. 14 du bas, 152, l. 1 (où il faut lire *6 avril* au lieu de *8 avril* ou *19 germinal* au lieu de *17 germinal*), 153, l. 14 et 154, l. 13. — Autre contradiction p. 149, l. 3 du bas, et p. 150, n. 1. Le 21 frimaire an III correspond au 11 décembre 1794, le 21 floréal an III au 10 mai 1795; cf. p. 150, l. 8. — P. 152 et suiv. Le chapitre intitulé *Thermidor* donne par endroits l'impression d'un travail de seconde main. M. M. cite Hamel et d'Héricault, mais il utilise le second plutôt que le premier. Il fait état, sans assez de précautions, de plusieurs témoignages postérieurs au 9 thermidor et plus ou moins suspects. La critique devait être ici plus pénétrante. Le rôle de Fouché dans les antécédents du 9 thermidor nous paraît avoir été quelque peu exagéré et nous ne tenons pas pour démontré que Fouché soit devenu « réellement sinon le chef, du moins l'agent le plus actif » de la « grande conspiration » contre Robespierre (voy. p. 161). Il nous semble au contraire que Fouché a, suivant son habitude, joué double jeu, et que jusqu'au dernier moment, il a tenté de se rapprocher de Robespierre (voy. p. 178), tout en agissant contre lui. — P. 159, l. 1 dernière, cf. pp. 169 et 178. Fouché a été nominativement dénoncé par Robespierre dans son fameux discours du 8 thermidor. Voy. Buchez et Roux, t. XXXIII, p. 446 (cf. p. 436) : « Non Chaumette, non Fouché, le mort n'est point un sommeil éternel! » Le texte porte : Fauchet, ce qui est évidemment une erreur pour : Fouché (la correction est sous-entendue dans Hamel, *Thermidor*, p. 253, n. 1). M. M. semble ne pas connaître ce texte important (surtout dans l'hypothèse d'une brouille définitive entre Fouché et Robespierre) ou du moins il n'en tire aucun parti. — P. 168, l. 4-5; la fête de l'Être suprême eut lieu le 20 prairial an II (8 juin 1794); la loi est du 22 prairial. — P. 189, l. 3 du bas : 21 mai, *lire* 20 mai. — P. 190, l. 9 : 8 juin, *lire* 7 juin. — P. 204 et suiv. L'obscure mission de Fouché à Narbonne, que M. M. raconte *après* le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), se place, d'après les dates de

M. M. lui-même, bien *avant* vendémiaire, avant même que, le 7 juin, les gens de la Nièvre n'eussent commencé les dénonciations contre Fouché. Il était déjà question du voyage de Fouché dans le Midi le 26 novembre 1794 (voy. p. 205, n. 1), mais le départ n'eut lieu que vers la fin de décembre 1794 ou le début de janvier 1795, puisque le 9 décembre 1794 Fouché datait encore une lettre de Paris (p. 204, n. 5). D'autre part, on voit que Fouché était à Paris quand son cas fut discuté dans la séance du 9 août 1795 (p. 195). Or, p. 206, l. 1-2, M. M. suppose que Fouché est *encore* dans le Languedoc en mars 1796 et p. 207 et n. 3, il le montre *déjà* de retour à Paris et envoyé de là en exil à Montmorency le 31 décembre 1795. Toute cette chronologie est à revoir de près. Fouché n'aurait-il pas fait *deux* voyages dans le Midi? — P. 208, l. 4 : Lecointre, *lire* Le Cointre. — P. 229, l. dernière : 5 juillet, *lire* 4 juillet. — P. 230, l. 12 du bas : 8 juillet, *lire* 7 juillet. — P. 243, l. 13 : 19 janvier, *lire* 16 janvier (cf. p. 54). De même, p. 49, l. 7 du bas : 21 janvier, *lire* 16 janvier. — P. 260, l. 8 : 28 fructidor an VII (14 août) *lire* thermidor et 15 août. — La loi portant organisation de la police générale est datée du 17 ventôse an VIII (c'est-à-dire du 8 mars 1800), p. 287, l. 17 (cf. p. 462, l. 10 du bas) ; du 7 ventôse an VIII (7 mars 1800 : erreur pour 26 février, le 7 mars correspond au 16 ventôse), p. 288, l. 7 et du 7 nivôse p. 289, l. 12 du bas. — L'ouvrage a vingt-huit chapitres, et les remarques qui précèdent ne s'appliquent qu'aux dix premiers (les seuls que nous ayons eu occasion de lire plume en main). Il eût donc été aussi facile d'en allonger la liste qu'il sera facile à M. Madelin de la supprimer. Documenté comme il est, ce ne sera qu'un jeu pour lui d'opérer la revision désirée : un jeu de patience, mais un jeu nécessaire.

G. Pariset.

— La ville de Kolozsvár (Transylvanie) vient de célébrer le 200e anniversaire de la mort d'un de ses enfants : Nicolas Tótfalusi Kiss (1650-1702). Comme beaucoup d'humanistes magyars, Tótfalusi, poussé par la soif de la science, était allé en Hollande, y avait acquis une certaine renommée et revint dans son pays où il mourut dans la misère. Tótfalusi était imprimeur ; il s'installa à Amsterdam et son officine devint tellement célèbre que le pape et plusieurs princes italiens le chargèrent de leur commande. Revenu à Kolozsvár il se vit attaqué à cause de l'impression de la Bible et le clan des orthodoxes lui fit subir des tortures morales. Comme Robert Estienne dut se défendre en pareille circonstance par sa brochure : *Les censures des théologiens de Paris par lesquelles ils ont faussement condamné les Bibles imprimées par Robert Estienne* (1552), Tótfalusi lança également une *Défense* (*Tótfalusi K. Miklosnak.... Mentsége*, Kolozsvár, 1698). Il ne reste que deux exemplaires de cette brochure que son auteur dut rétracter publiquement. M. F. Gyalui, bibliothécaire du Musée Transylvanien, nous en donne aujourd'hui une réimpression très soignée avec deux fac-similés (IX-81 pages, Kolozsvár, 1902). Mentionnons que Tótfalusi a trouvé son biographe en Louis

Dézsi qui lui a consacré un beau volume dans les « Monographies historiques » et que MM. Csernátoni et Gyalui qui ont le plus contribué à l'érection du petit monument sur sa tombe, ont été secondés par la Société des imprimeurs magyars. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 octobre 1902.

Le prochain congrès des Orientalistes aura bien lieu à Alger, mais en avril 1905, et non pas en avril 1904.

M. Clermont-Ganneau présente la pierre milliaire qu'il a été autorisé à acquérir au nom de l'Académie. Cette pierre porte le plus ancien spécimen connu d'écriture arabe. — M. Barbier de Meynard ajoute quelques observations.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur le mot *centenarium* d'après le Talmud. — M. Weil présente quelques observations.

M. Babelon propose, au nom de la commission de la fondation Eugène Piot, d'accorder à M. Emile Cartailhac, de Toulouse, correspondant de l'Académie, une subvention de 500 francs pour couvrir une partie des frais d'un voyage d'exploration archéologique qu'il a le dessein d'effectuer en Espagne, dans la province de Santander, où on lui a signalé des grottes avec peintures et sculptures préhistoriques. — L'Académie adopte la proposition de la commission.

M. Salomon Reinach lit un mémoire où il essaie de démontrer que les légendes grecques relatives aux peines éternelles subies par certains personnages de la fable dans les enfers s'expliquent uniquement par l'interprétation erronée de très anciennes peintures. Ces peintures, que M. Reinach appelle des *images funéraires*, représentaient les morts illustres soit dans leurs occupations familières, soit dans la crise qui avait mis fin à leur existence terrestre. Lorsque la situation ainsi figurée sembla pénible, on y vit un châtiment, et on suppose qu'il se renouvelait sans cesse. Par exemple Sisyphe, le fondateur de Corinthe, avait laissé une réputation d'habileté extraordinaire; on lui attribuait la construction d'un grand palais, le Sisyphéion, situé presque au sommet de la montagne qui domine Corinthe. Sur son image funéraire, il figurait roulant une pierre énorme jusqu'à cette hauteur: c'était un hommage rendu à sa force et à son adresse. Une génération postérieure y vit la représentation d'un supplice et, comme ce supplice devait être perpétuel, imagina que le rocher de Sisyphe roulait sans cesse jusqu'en bas de la montagne au moment où Sisyphe l'avait amené près du sommet. Toutes les légendes de l'Enfer hellénique se sont formées de même, et M. S. Reinach montre que la plus ancienne description de l'Enfer chrétien, celle de l'*Apocalypse de saint Pierre*, renferme des traits qui s'expliquent également par l'interprétation erronée des tableaux païens. — MM. Bréal, Reinach et Wallon présentent quelques observations.

Séance du 10 octobre 1902.

L'Académie désigne MM. Bréal, Oppert, Hamy et S. Reinach comme membres du jury qui décernera en 1903 le prix quinquennal (5,000 francs) fondé par M. Angrand près la Bibliothèque nationale, pour être attribué au meilleur ouvrage sur l'histoire, l'ethnographie, l'archéologie ou la linguistique des races indigènes de l'Amérique antérieurement à Christophe Colomb.

M. Lair communique un mémoire sur la captivité de Pouqueville en Morée, qu'il lira à la prochaine séance publique annuelle de l'Académie.

M. Babelon lit une note sur un *exagium solidi* de l'époque constantinienne découvert à Carthage par le R. P. Delattre. Ce poids porte l'inscription : *Usuales integri solidi tres*. Le terme *d'usualis solidus* désigne le sou d'or qui était taillé à raison de 72 dans une livre d'or et pesait 4 gr. 55. D'autres *exagia* qu'on n'avait pas réussi à interpréter jusqu'ici portent aussi la formule *usuales solidi*, abrégée de diverses manières ; elle servait à distinguer le sou de 4 gr. 55, du sou de 3 gr. 89 taillé à 84 à la livre et qu'on appelait le *solidus gallicus*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 27 octobre — 1902

J. MARQUART. **Eransahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i.** Mit historisch-Kritischem kommentar und historischen und topographischen Excursen. Berlin, Weidmann, 1901, 358 p. in-4°. (Abhandlungen der Kön. Ges, d. Wiss. zu Göttingen. Philol. hist. Klasse. Neue Folge Band III nro. 2.)

Le travail de M. Marquart est d'une richesse qui défie l'analyse. M. M. a pris comme point de départ, on serait tenté de dire, comme prétexte, le chapitre du Pseudo-Moïse de Khorène sur les pays d'Iran, qui comprend une simple liste de provinces avec une description très sommaire. Il en établit un texte critique et en donne la traduction. Sur ce travail, qui occupe à peine dix-huit pages, M. M. a composé un commentaire monumental en trois cents pages. La philologie iranienne a son Saumaise. Chacun des noms mentionnés par le Pseudo-Moïse est illustré d'éclaircissements empruntés aux langues classiques, sémitiques, iraniennes, touraniennes, également accessibles à l'érudition polyglotte de M. Marquart. Mais c'est surtout aux régions frontières qu'il s'intéresse, par où l'Iran confine et se mêle à l'histoire générale du monde. Jamais, en particulier, les peuples de l'Asie centrale, mobiles, vagabonds, insaisissables au point de déconcerter l'histoire trop lente, n'ont été l'objet d'une enquête aussi large, aussi fournie, aussi minutieuse, aussi riche de résultats. Cette érudition formidable est au service d'une critique sûre, audacieuse sans témérité, sagace et clairvoyante. Si le livre laisse pourtant l'impression d'un tableau confus, la faute en incombe aux seuls matériaux, et de plus aux faits mêmes. Les migrations incessantes provoquaient sans cesse des changements linguistiques et des révolutions politiques, où se sont empêtrés à l'envi les annalistes chinois, les historiens grecs et

latins, les chroniqueurs arméniens et byzantins. La lumière ne jaillira qu'au jour où l'Asie Centrale sera définitivement ouverte aux fouilles des archéologues. Le volume de M. M. abonde en trouvailles de détail, imprévues et fécondes, qu'un spécialiste seul peut apprécier à leur valeur; longtemps il restera un guide indispensable à toutes les catégories des travailleurs qui se déploient autour du domaine iranien; M. Marquart leur en a encore aplani l'accès par une table des matières développée et par d'excellents index.

Sylvain Lévi.

1° — Hanns Oertel. **Lectures on the study of language.** New-York et Londres, 1901, in-8° xviii-346 p. (font partie des livres publiés par les professeurs de Yale University à l'occasion du deuxième centenaire de la fondation de cette université).

2°. — W. Wundt, **Sprachgeschichte und Sprachpsychologie** mit Rücksicht auf B. Delbrücks. « Grundfragen der Sprachforschung ». Leipzig, 1901, in-8°, 110 p.

Les deux ouvrages dont le titre est rapproché ici, ont des caractères et des objets fort différents. L'un est un livre de vulgarisation où sont exposés les principes les plus généraux de la linguistique, l'autre est une réponse très courtoise de M. Wundt à la critique également courtoise qu'a faite M. Delbrück de son grand ouvrage sur la *Langue* (v. la *Revue* du 14 octobre 1901). Mais tous deux s'inspirent d'une même idée et — il est permis de le dire — d'une même idée fausse. M. Oertel, qui est un philologue, exprime cette idée avec la ferveur et la brutalité raide d'un converti : « La linguistique est l'étude psychologique des faits du langage... Ainsi conçue, elle n'est pas une science séparée qu'on doive opposer d'une part à la psychologie, de l'autre à la grammaire historique descriptive; elle forme une partie du domaine général de la psychologie. » M. Wundt, qui est psychologue, s'est exprimé avec beaucoup plus de réserve, mais sa pensée est au fond la même dans une certaine mesure. — C'est oublier que, si la linguistique a en effet à se servir de la psychologie, elle doit recourir également à la pure physiologie, à l'histoire proprement dite et à la sociologie : ce n'est que par un examen attentif de la physiologie de l'articulation que le linguiste peut arriver à concevoir quelle est la structure phonétique d'une langue et comment évoluent les phonèmes; ce n'est qu'en tenant compte de tous les accidents historiques qu'il peut déterminer les actions multiples qui précipitent ou entravent le développement naturel de chaque idiome; ce n'est qu'en envisageant ce qui est propre au groupe social et non pas à l'individu qu'il peut fixer d'une manière exacte les conditions d'équilibre des langues. M. O. est indianiste et M. W. philosophe; aucun linguiste ayant pratiqué l'étude technique des langues ne saurait souscrire à leurs vues.

Il est inutile d'ajouter que la brochure de M. W. a une tout autre portée que le livre de M. Oertel. L'illustre auteur y reprend les principales critiques de M. Delbrück ; il défend et précise souvent ses idées avec beaucoup de vigueur et de clarté. Sur certaines questions spéciales, comme par exemple sa théorie bizarre sur les mutations consonantiques qui seraient dues à une accélération de l'élocution, il ne convaincra évidemment pas les linguistes. A d'autres égards la discussion porte à faux, ainsi quand il reproche à M. Delbrück de méconnaître l'importance des langues de peuples de civilisation inférieure : personne ne conteste que ces langues ont pour les linguistes une importance capitale, et des travaux comme le remarquable ouvrage de M. Meinhof sur la phonétique du bantou méritent toute leur attention ; mais il importe d'user ici d'une critique tout aussi sévère que pour les langues indo-européennes, et c'est ce que M. W. n'a certainement pas fait dans son ouvrage. Dans l'ensemble, la réponse de M. W. est du plus vif intérêt. Sur quelques points elle renferme la meilleure des critiques du livre de M. Oertel ; ainsi, p. 60 et suiv., M. W. montre nettement que les principales innovations linguistiques ne peuvent pas s'expliquer par l'imitation générale de changements individuels : un changement individuel ne peut se répandre que si les causes qui l'ont produit chez un individu agissent aussi chez les autres individus du même groupe et il doit, par suite, se produire indépendamment chez plusieurs personnes (il serait plus juste de dire : chez tous les individus placés dans les mêmes conditions) ; c'est le principe essentiel sur lequel repose toute la linguistique. M. O. l'a méconnu d'un bout à l'autre de son livre.

Il y aurait lieu d'ailleurs de discuter presque sur tous les points avec M. O. C'est par des faits d'imitation qu'il explique l'extension de la plupart des innovations linguistiques ; sûrement à tort, car s'il est vrai que la substitution de formes littéraires aux formes patoises se fait par imitation (ainsi la substitution du français littéraire et parisien *wa* au patois *we* dans les mots comme *voit*, *loi*, etc.), on ne saurait expliquer de même d'autres innovations qui se produisent indépendamment dans chaque localité, par exemple le passage de *l* mouillée à yod dans les divers parlers français : on ne saurait répéter assez qu'il y a là deux faits d'espèces différentes. — Ayant ainsi posé le problème, M. O. devait méconnaître l'importance des changements de langues ; il fait figurer les « mélanges de races » au nombre des quatre causes de changements phonétiques qu'il énumère et conteste, p. 190 et suiv. Mais, tout d'abord, ce n'est pas précisément la *race* qui est en cause ici : l'essentiel est qu'une population change de langue, qu'elle soit ou non de race vraiment une ; en second lieu, en pareil cas, la morphologie et la syntaxe sont au moins aussi intéressées que la phonétique ; ceci posé, si l'on tient compte de toutes les particularités, on ne peut manquer de reconnaître aux changements

de langues qui ont lieu dans une population ou dans une partie d'une population une importance capitale, quoiqu'il soit très souvent impossible pour bien des raisons de marquer dans le détail en quoi consistent les influences exercées.

La discussion de toutes ces idées entraînerait trop loin, et le livre de M. O. est si superficiel qu'il ne prête pas à poser les questions d'une manière vraiment rigoureuse. Pour ne rien dire du cas où il cite des livres qu'il n'a pas lus, comme l'*Atlas linguistique de la France* de M. Gilliéron dont il ne pouvait connaître que le prospectus de souscription, il n'a certainement pas vu le fond des ouvrages proprement linguistiques auxquels il renvoie ; si, par exemple, il avait bien étudié le remarquable ouvrage de M. Grammont sur la dissimilation qu'il cite, p. 232, il n'aurait pas vu un abîme entre le changement et la disparition d'un phonème par dissimilation, car M. Grammont a justement montré que les deux faits résultent, en dernière analyse, d'une même sorte de changement. Même les faits de détail, quoique M. O. en mentionne assez peu, ne sont examinés que par leur surface la plus extérieure : la prononciation *batiser* du latin *baptisare* en français sert, p. 202, d'exemple d'altération de consonne devant une consonne ayant un autre point d'articulation : or, le mot est visiblement savant et sa prononciation, qui remonte aux plus anciens temps de la langue, est une simple conséquence de l'absence totale du groupe *pt* en français : il n'y a pas de raison de croire qu'un Français ait jamais prononcé un *p* dans *baptiser*. Pour illustrer la difficulté avec laquelle sont perçus les mots d'une langue étrangère, M. O. cite le fait que le nom du poète allemand *Schiller* est estropié en *giller* et *gille* dans des textes parlementaires français de 1792, mais la chuintante initiale de *Schiller* existe abondamment en français et rien n'empêchait par suite un Français de l'entendre; il y a eu plutôt influence du nom *Gille* sans doute familier au secrétaire qui a commis la faute.

L'ouvrage de M. Oertel ne saurait donc être recommandé aux personnes qui voudraient prendre une idée des grandes questions de la linguistique : il risquerait de leur faire prendre des explications rationalistes et des observations de « bon sens » pour des doctrines scientifiques. Mais comme il ne les fera jamais pénétrer au fond même des choses, il est permis de prévoir qu'il aura un assez grand succès.

A. Meillet.

Eusebius Kirchengeschichte, Buch VI und VII, aus dem Armenischen übersetzt, von Erwin Preuschen; Leipzig, J. C. Hinrichs; 1902 (*Texte u. Untersuchungen*, Neue Folge, VII, 3; der ganzen Reihe, XXII, 3). xxii-109 pp. in-8. Prix 4 Mk.

L'an dernier, M. Nestle nous donnait une traduction allemande de

la version syriaque de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Aujourd'hui, M. Preuschen traduit en allemand, de la version arménienne, les deux livres qui manquent à la version syriaque. Le texte lui-même a été publié à Venise en 1877 par le P. A. Djarean, des mékhitaristes, d'après un manuscrit du XVII[e]-XVIII[e] siècle, qui est le meilleur de ceux que l'on connait. M. Merx a démontré que la version arménienne est une traduction de la version syriaque; c'est une traduction servile, à ce point que son auteur a plié aux constructions et aux tours d'une langue sémitique une langue indo-européenne et admis des irrégularités inconnues aux écrivains originaux de l'Arménie. Un mot syriaque est, autant que possible, rendu par un même mot arménien. Deux mots arméniens sont employés pour traduire un seul mot syriaque, quand chacun d'eux ne le rendrait pas exactement. La valeur critique de la version arménienne doit être mesurée, par conséquent, à celle de la version syriaque, en tenant compte des imperfections inévitables dans une retraduction d'une langue sémitique à une langue indo-européenne. La date de la version arménienne peut être placée vers 420.

La traduction allemande de M. P. est accompagnée de quelques notes. M. Preuschen y discute les divergences de l'arménien avec le grec ou le syriaque et y recherche l'origine de certaines fautes. Dans l'ensemble, son travail sera très utile pour la critique et l'intelligence d'un texte aussi difficile que l'Histoire ecclésiastique. Peu à peu, nos moyens de contrôle et d'information se multiplient et resserrent le champ de nos incertitudes. L'édition du texte grec et de la version de Rufin, que l'on nous promet encore pour cette année, achèvera l'œuvre entreprise avec tant de désintéressement par les théologiens allemands.

Paul Lejay.

G.-T. Rivoira. **Le Origini della Architettura lombarda e delle sue principali Derivazioni nei Paesi d'Oltr'Alpe.** T. I. Rome. Lœscher, 1901. VIII-371. Un vol. gr. in-4°.

Ce livre est certainement un des plus suggestifs qui aient été consacrés à l'architecture chrétienne primitive. Il a sa place marquée à côté de celui du regretté Cattaneo [1], dont il combat d'ailleurs sans relâche les conclusions.

Le but principal de M. Rivoira, c'est l'histoire de l'architecture lombarde, qui prit naissance sous le roi Autaris (583-590). Mais, chemin faisant, il a éclairé une foule de problèmes, tant de l'histoire de l'architecture romaine du Bas-Empire, que de celle de l'architecture ravennate. C'est sur ce préambule que j'insisterai de préférence.

---

1. *L'Architecture en Italie du* VI[e] *au* IX[e] *siècle*. Venise, 1890.

Avant tout ingénieur et architecte, M. R. s'est plus occupé de constater des détails de construction et de faire des rapprochements spéciaux, que de poser des lois générales. Son travail aura besoin d'être repris et développé. Mais dès à présent, sous sa forme actuelle, que d'erreurs ne rectifie-t-il pas, quel vaste champ n'ouvre-t-il pas aux études sur l'architecture du Bas-Empire! L'auteur n'a reculé devant aucune dépense, devant aucune fatigue, pour se procurer des reproductions directes de monuments jusqu'ici inaccessibles. L'Orient byzantin, notamment, lui a fourni une ample moisson. Enfin, il s'est attaché, non seulement au plan des monuments, mais encore à leur structure ; et ce n'est pas sans un vif intérêt que l'on verra ses reproductions des poteries employées dans la construction des coupoles. L'ornementation aussi a tenté sa curiosité : il a réussi à retrouver dans des sculptures étrusques quelques-uns des motifs mis en œuvre par les artistes chrétiens.

Le pivot du livre de M. R. c'est une admiration sans bornes pour la science et la vitalité de l'architecture romaine [1]. Il lui semble qu'il était facile à ces maîtres en l'art de bâtir, même pendant le Bas-Empire, de se renouveler et d'enrichir les sanctuaires chrétiens de toutes les innovations dont on fait d'ordinaire honneur aux Byzantins : telles les coupoles. Mais il n'est pas à nier que les recherches récentes aient porté un coup à sa théorie de la suprématie romaine. Postérieurement à la publication de son premier volume, un archéologue allemand, le Dr Félix Witting, a consacré aux basiliques chrétiennes primitives un mémoire d'un vif intérêt [2], où il incline à faire à l'Orient une place des plus larges.

Mais écoutons la profession de foi de l'ingénieur-archéologue : « Sans nier, dit-il — ce serait folie — la part qui revient à l'Orient dans la genèse des arts occidentaux, je ne crois pas, comme le font beaucoup, que depuis l'époque à laquelle Honorius transporta le siège de l'Empire à Ravenne (404) jusqu'à la chute du royaume lombard (774), toutes les fois que l'Italie voulait produire une œuvre qui ne fût pas d'une exécution grossière, elle se trouvât dans la nécessité de recourir aux artistes orientaux, soit peintres, mosaïstes, orfèvres, sculpteurs, soit architectes et constructeurs. » M. R. ajoute qu'il est persuadé, au contraire, que les ouvrages d'architecture doivent être attribués aux artistes nationaux, ceux de sculpture, à savoir ceux d'un style nettement byzantin, exécutés aux temps de Théodoric (493-526)

---

1. Le récent travail de M. Nardini-Despotti-Mospignotti sur le Baptistère de Florence (1902) n'aurait pas manqué de confirmer M. Rivoira dans sa théorie. On sait que M. Nardini revendique hardiment, pour les premiers siècles du christianisme, cet édifice énigmatique, généralement attribué jusqu'ici à la période romane.

2. *Die Anfänge christlicher Architektur. Gedanken über Wesen und Entstehung der christlichen Basilika*. Strasbourg, 1902.

et de Justinien (527-565), à des artistes grecs, réserve faite d'une part très modeste en faveur des tailleurs de pierre de Ravenne; quant aux sculptures dont la force et le style ne font que rappeler les Byzantins (« bizanti-neggianti »), elles sont l'œuvre d'artistes nationaux et en premier lieu d'artistes originaires de Ravenne. » Conséquent avec lui-même, M. R. distingue entre le style romano-ravennate et le style byzantino-ravennate.

Le point de départ du système de M. Rivoira, c'est la basilique de Saint-Jean-l'Évangéliste à Ravenne (425 et années suivantes); il en compare successivement les éléments aux modèles byzantins encore existants. On y trouve, entre autres, le plus ancien exemple — à date certaine — de chapiteaux surmontés de « pulvini », en forme de pyramides tronquées et renversées, motif également cher aux Ravennates et aux Byzantins. A Constantinople, au contraire, le piédestal de l'obélisque de Thotmès III, placé par Théodose le Grand dans l'Hippodrome, montre une arcade supportée par des chapiteaux privés de tailloirs. Il en est de même de la basilique de Saint-Jean-Baptiste, au couvent de Studius dans la même cité; les chapiteaux continuent à y supporter directement l'architrave. On voit une disposition analogue dans les mosaïques de l'église de Saint-Georges à Salonique.

L'argumentation de M. R. serait parfaite s'il parvenait à démontrer que les monuments actuellement conservés sont les seuls qu'ait produits l'Orient. Mais on devine combien d'autres édifices — aujourd'hui détruits — devraient être pris en considération.

J'en dirai autant du passage où l'auteur rappelle que, longtemps avant que Sainte-Sophie de Constantinople prît naissance, Ravenne vit s'élever la basilique de Saint-Pierre-in-Classe, celle de Saint-Jean-l'Évangéliste, déjà citée, la chapelle de Saint-Pierre-Chrisologue (433-449), le mausolée de Placidie (440), la basilique de Saint-François (« San Pier Maggiore », 433-458), enfin le baptistère de Néon (449-458). Ici encore, il faut tenir compte des nombreux monuments similaires élevés en Orient et disparus au cours des siècles.

En résumé, d'après M. R., il n'existerait pas, dans l'Empire byzantin, de chapiteaux à tailloirs antérieurs à ceux de Ravenne. C'est de cette ville que les tailloirs se seraient répandus en Italie et au dehors. (A Rome, les tailloirs font leur apparition dans les deux églises de Saint-Étienne, sur la voie Latine et sur le Cœlius.) Quant au chapiteau cubique, qui a pris naissance en Orient dans la seconde moitié du v^e siècle, il procèderait également des modèles de Ravenne.

Pareillement, le système des fausses arcades, destinées à orner l'extérieur des monuments, était couramment usité en Italie, sans que l'on eût besoin de faire appel aux Orientaux. Les Ravennates, dit M. Rivoira, n'empruntèrent pas ce genre de décoration aux Byzantins, comme on l'a soutenu, vu que ce fut seulement au v^e siècle que

ceux-ci commencèrent à orner de « dents de scies » le couronnement de leurs édifices religieux.

On a cru jusqu'ici que la construction de Saint-Vital procède uniquement de modèles grecs. M. R. y voit le mélange d'éléments byzantins et d'éléments païens ou chrétiens, tant de Ravenne que de Rome. Il invoque à l'appui le baptistère de Néon, le baptistère du Latran, le nymphée de Minerva Medica.

Prenons maintenant la basilique byzantine, à voûte centrale, qui apparaît au temps de Justinien. M. Choisy en place le berceau en Ionie, M. Rivoira, au contraire, la croit originaire de la Macédoine et plus spécialement de Salonique, qui, même après la fondation de Constantinople, fut la vraie capitale de la Grèce.

L'ornementation à son tour a donné lieu à d'intéressantes observations. M. R. montre que le motif des compartiments carrés renfermant, soit des figures de saints, soit des quadrupèdes, des volatiles, des poissons, procède des sculptures étrusques, où l'on voit des cerfs, des boucs, des aigles, des chevaux, des lions, des hommes ou des monstres encadrés de même. Sans remonter si haut, on peut rappeler que les Romains aussi avaient peuplé leurs mosaïques de figures analogues. N'est-il pas plus simple d'admettre que les Italiens ont puisé dans leur propre fonds, au lieu de supposer sans cesse une intervention du dehors, c'est-à-dire l'influence byzantine ? C'est ainsi que les entrelacs se trouvent déjà sur une tombe étrusque du Musée de Corneto.

Plus compliqué est le problème que soulèvent les cinq bas-reliefs incrustés sur la façade antérieure de l'église de la Vierge Georgogico à Athènes (vulgairement appelée cathédrale). On y voit des griffons qui becquètent une pomme de pin, des oiseaux qui luttent avec des serpents à tête de chien, des lions qui mordent leur propre dos, des sphinx ailés à tête humaine, des sphinx flanquant un arbre conventionnel et surmontés de sphinx sans ailes, enfin un lion qui déchire un agneau.

C'est sur ces bas-reliefs, employés comme matériaux de construction, que Cattaneo s'est fondé pour soutenir que de pareilles représentations étaient en vogue dans les églises orientales dès le VIIIe siècle, tandis qu'elles étaient tout à fait nouvelles dans les églises occidentales.

Or, M. R. affirme que ces bas-reliefs — attribués au VIIIe siècle par Cattaneo — proviennent en réalité d'un temple gréco-égyptien — peut-être un Serapeum — adjacent à l'église. Nulle part ailleurs en Grèce, affirme-t-il, ces monstres bizarres et fantastiques ne se rencontrent.

Sans vouloir me prononcer, je ferai observer que les bas-reliefs en question offrent une grande ressemblance avec les sculptures sassanites, ce qui les place à une époque relativement basse.

Revenons à Ravenne. D'après M. Rivoira, le prétendu palais de Théodoric serait un corps de garde, ajouté au VIIIe siècle. Mais M. Venturi [1] a fait observer avec raison que ce bâtiment n'a pas le caractère d'un ouvrage défensif, que les chapiteaux des « pieds droits » de la porte d'entrée, signalés par M. R. lui-même, comme exécutés sur place, ont la croix à monogramme et les feuilles d'acanthe sylvestre qu'on ne trouve plus au VIIIe siècle.

Au témoignage de M. Rivoira, l'École ravennate aurait continué à produire postérieurement au VIe siècle; on lui devrait, entre autres, la construction de l'église Santa-Maria-in-Valle à Cividale. Mais, ici encore, M. Venturi l'a combattu, en objectant que vers la fin du siècle en question l'art de Ravenne semble avoir clos son cycle.

Malgré son parti-pris contre l'art byzantin, M. R. revendique en faveur d'artistes de ces régions l'ambon de la basilique de Saint-Apollinaire nouveau, dont il oppose les ornements géométriques aux ornements zoomorphiques de la chaire de Saint-Maximin et des ambons de Saints-Jean-et-Paul, Saint-Jean-l'Évangéliste et Sainte-Agnès de la même ville.

A l'architecture ravennate (à partir de 404) M. R. oppose l'architecture lombarde (à partir de 583). Il est inadmissible, déclare-t-il, que les Lombards aient eu recours aux artistes grecs et cela pour une cause bien simple : c'est que les Grecs étaient ennemis jurés des Lombards, qu'il n'y eut en quelque sorte jamais de trêve entre eux. Aussi les Lombards préféraient-ils faire appel à leurs propres sujets. Par contre, il est vraisemblable que, désireux comme ils l'étaient de s'emparer de Ravenne, surtout sous Luitprand, qui occupa cette ville un moment, ils se servissent du secours des artistes ravennates. Il est en outre admissible que plus d'un de ces artistes émigrât en Lombardie, après la chute de l'Exarchat.

Les autres chapitres de ce volume si nourri et si indépendant sont consacrés à l'architecture proto-lombarde, depuis le temps du roi Autaris jusqu'à la chute du royaume lombard [2]; à l'architecture de l'Empire franc au temps de Charlemagne ; à l'architecture en Dalmatie au temps de Charlemagne et à l'architecture proto-lombarde depuis la conquête de Charlemagne jusqu'à l'apparition du style lombard.

Alors même que l'on ne partage pas sur tous les points les vues de l'auteur italien, il est impossible de ne pas rendre hommage à son esprit critique, à l'habileté de ses rapprochements, à l'ingéniosité de ses déductions. C'est dire que nous attendons avec impatience le second volume de cet ouvrage ; par cela même qu'il appelle la discus-

---

1. *L'Arte*, 1901, p. 345.
2. La thèse de M. Rivoira, sur l'organisation des « maestri comacini » en collèges ou corporations, à partir du VIIe siècle, a été également combattue par M. Venturi (*L'Arte*, 1901, p. 345).

sion il fera faire un sensible progrès aux études sur l'architecture de l'antiquité chrétienne et du haut moyen âge.

Eugène Müntz.

Histoire de la marine française. I. Les Origines. II. La guerre de Cent ans, révolution maritime, par Charles de la Roncière,... — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1899-1900, 2 vol. in-8° de 532 et 558 pages.

Les deux premiers volumes de cet excellent ouvrage ont été jugés dignes l'un après l'autre de la plus haute distinction que puisse décerner l'Académie des inscriptions et belles-lettres : il n'y a pas de meilleur éloge à leur adresser et je suis heureux de souscrire à la décision d'un jury aussi compétent.

Jamais en effet on ne s'était tant aperçu, maintenant que l'on possède cette *Histoire de la marine française*, de l'insuffisance des livres autrefois publiés sur ce sujet : c'est dire que M. de la Roncière a comblé une lacune dans la connaissance de nos fastes nationaux. Recherches approfondies, critique des sources, abondance de documents diplomatiques ou narratifs, science technique, exposé judicieux des faits, style souple et élégant, telles sont les principales qualités de ces deux volumes.

Le tome Ier est spécialement consacré aux origines de la marine française et entame le récit des expéditions navales pendant la guerre de Cent ans. M. de la R. étudie tout d'abord la marine gallo-romaine et expose, d'après les textes et les auteurs anciens, les batailles navales qui se sont livrées près des côtes de la Gaule depuis les temps les plus reculés, c'est-à-dire depuis le vie siècle avant l'ère chrétienne ; il narre les voyages d'explorations commerciales et la lutte des Marseillais contre les Romains. C'est ensuite la conquête romaine, la résistance opposée aux vainqueurs par les Venètes, les expéditions organisées par Jules César contre les peuples de la Grande-Bretagne. Puis c'est la nuit noire, et dans nos annales franques, il n'est plus question de la mer jusqu'au temps de Charlemagne, aux pirateries des Normands et des Musulmans, auxquelles le grand empereur et ses faibles successeurs essaient de résister. L'organisation des flottes normandes, qui a exercé dans l'avenir de notre marine une très grosse influence, donne lieu à un chapitre des plus intéressants, où sont marqués les origines scandinaves de notre langue maritime du Ponant.

Après la conquête de l'Angleterre, viennent les croisades ; leur préparation, le roulis des navires, le transport des croisés, les combats soutenus contre les flottes arabes, le commerce entretenu avec les infidèles par les Génois, les Languedociens et les Marseillais, la création du port d'Aigues-Mortes, etc. forment un nouveau chapitre bourré de faits et de documents.

Voici maintenant les guerres désastreuses de Philippe III le Hardi contre le roi d'Aragon, l'expédition franco-vénitienne en Orient, destinée à appuyer les prétentions de Charles de Valois à l'empire de Constantinople, les croisades préparées par les rois Philippe V, Charles IV ou Philippe VI et avortant par la rouerie ou le mauvais vouloir des Vénitiens. Toute une période de notre histoire nationale étant ainsi close, M. de la R. revient en arrière et étudie en détail la marine des croisades, son armement, son équipage, la vie à bord surtout.

Mais pendant que nos marins de la Méditerranée allaient combattre et mourir pour la foi chrétienne, ceux de l'Océan et de la Manche commençaient à soutenir l'honneur du nom français et à entrer en rivalité avec les descendants des anciens Normands, maîtres de l'Angleterre et de la plupart de nos provinces occidentales. Philippe-Auguste ne fut pas toujours heureux ; mais il eut cependant le bonheur de reconquérir la Normandie et le Poitou, et son fils put équiper une flotte, descendre en Angleterre et porter la guerre chez nos ennemis. Cette expédition finit par un désastre, on le sait, mais elle avait donné des preuves de l'habileté et de l'énergie de nos marins ou de nos corsaires, qui dans le cours du XIII[e] siècle continuèrent à tenir les Anglais en échec. Philippe le Bel recommença la guerre, créa une marine d'État, projeta une nouvelle descente en Angleterre et établit le blocus continental, que cinq siècles plus tard Napoléon I[er] devait renouveler, sans plus de succès d'ailleurs.

Désormais, c'est contre l'Angleterre que se tourne l'effort de la royauté française ; les guerres flamandes et les campagnes maritimes des flottes françaises et génoises ne sont que le prélude de la lutte gigantesque qui allait s'ouvrir sous Philippe VI. La seconde partie du tome I[er] de M. de la R. et la première partie du tome II sont entièrement consacrées à la guerre de Cent ans et au récit des exploits vraiment merveilleux de nos marins. Il n'est pas besoin d'entrer dans le détail, de rappeler ici les campagnes d'Écosse, de Flandre ou de Bretagne, les descentes opérées sur les côtes anglaises, le ravitaillement des places assiégées ; tout est à lire dans l'ouvrage de M. de la Roncière. On y trouvera le récit d'une foule de faits, qui étaient jusqu'ici plus soupçonnés que connus, et l'on admirera avec lui l'endurance et l'héroïsme des vaillants soldats, qui combattaient sur mer pour la défense de notre patrie.

La guerre de Cent ans n'était pas terminée que nos capitaines au long cours entreprenaient des voyages d'exploration : l'amiral de France, Louis d'Espagne, se faisait investir par le pape des îles Fortunées et organisait une expédition sur les côtes d'Afrique. Gadifer de la Salle et Jean de Béthencourt s'établissaient dans les Canaries. Pendant le même temps, les flottes méditerranéennes ne restaient pas inactives : Louis de Bourbon imposait, dès 1390, un tribut aux Barbaresques, le maréchal Boucicaut soutenait notre domination dans la

rivière de Gênes, conduisait une escadre dans les Dardanelles, protégeait Constantinople, s'attaquait aux Musulmans à Chypre et en Syrie, luttait victorieusement contre les Génois et les Vénitiens, faisait occuper Livourne et Pise et multipliait les victoires, mais hélas ! sans résultat bien appréciable.

C'était à la veille des plus terribles désastres de la guerre de Cent ans ; mais, quand l'ennemi fut repoussé de partout et que le sol français fut délivré, le rôle de nos capitaines de la Méditerranée reprit avec succès : Jacques Cœur réorganisa notre commerce maritime, Gênes fut réoccupée par nos troupes, la campagne de Catalogne nous valut le Roussillon et la Cerdagne, de nouvelles expéditions furent lancées en Orient, Louis XI projeta une compagnie générale de navigation dans le Levant.

Les guerres d'Italie et la découverte du Nouveau Monde amenèrent une révolution dans la marine. M. de la Roncière s'arrête là. Il le fait en montrant quelle était, à la fin du moyen âge, l'organisation de nos amirautés de France, de Guyenne, de Bretagne et du Levant, en exposant l'état de nos flottes, leur composition, leur équipage, leur artillerie, leurs procédés de navigation, les instruments nautiques dont ils étaient pourvus, la protection qu'ils trouvaient sur nos côtes, avec les ports, sémaphores, phares, fanaux, etc. Le voilà prêt maintenant à aborder l'histoire de la marine française pendant les temps modernes.

Il l'écrira, j'en suis persuadé, avec cette science, cette érudition et cette maîtrise qu'on a pu reconnaître dans ses deux premiers volumes. Ceux-ci offrent, je l'ai dit, le plus grand intérêt et enrichissent grandement notre bagage historique. En fallait-il davantage pour mériter par deux fois le grand prix Gobert ?

L.-H. Labande.

Gaston Maugras, **Le duc et la duchesse de Choiseul, leur vie intime, leurs amis et leur temps.** Paris, in-8°, avec des gravures hors texte et un portrait en héliogravure, viii-473 pp., Plon-Nourrit, 1902.

M. Maugras continue la série de ses ouvrages sur « la fin d'une société », qui est celle du xviii^e siècle. Sa nouvelle œuvre a les défauts inhérents au genre, que l'on peut déguiser à force d'adresse, mais jamais supprimer complètement, je veux dire qu'elle sent l'huile de l'érudition et la poudre des archives, qu'elle ressemble ou bien aux pièces à tiroir de la commedia dell' arte, ou aux histoires nestoriennes du vieil Hérodote, — car les faits s'y enchevêtrent et s'y entrecroisent un peu au hasard, — et surtout qu'elle manque d'idée générale et conductrice, — car elle garde les allures poncives de la monographie vieillotte, double il est vrai ici, — ce qui n'est pas une circonstance atténuante, — mais peu intéressante au point de vue du progrès

qu'elle fait faire à l'esprit du lecteur. Par contre, elle a les qualités de ce même genre, et abonde en renseignements dont il convient de retenir quelques-uns.

Mme de Choiseul, la petite Crozat, fille d'un très riche partisan, « philosophe en paniers », avait été assez mal accueillie par l'aristocratique famille de son mari, « une des figures les plus sympathiques du XVIIIe siècle, » qu'il a « personnifié » en quelque façon. Ambassadeur, d'abord à Rome, par la grâce de Mme de Pompadour avec laquelle il s'était politiquement réconcilié, le duc mena grand train dans le palais Cesarini, fort bien secondé par sa ravissante femme, et éblouit les Romains, consacrant son fonds avec son revenu à conserver la réputation de notre patrie, et toute son intelligence à faire respecter nos droits par le pape Benoît XIV. Il fit bonne figure, reçut ses amis parmi lesquels l'abbé Barthélemy, Greuze, Guiard, en un cercle que présidait Mme de Choiseul, et négocia avec adresse à propos de la bulle Unigenitus. Nommé ensuite ambassadeur à Vienne, il gagna l'estime et l'affection de l'impératrice Marie-Thérèse et travailla avec un zèle et une ardeur qu'on n'aurait pu attendre de ce galant spirituel, de ce mari détestable au point de vue de la fidélité, de ce léger talon-rouge.

M. M. nous introduit, — par des tiroirs, — dans l'intimité de Voltaire, qui chanta la duchesse en petits vers, du baron de Gleichen, de Mme du Deffand, dont il nous raconte des *histoires*, — puis nous montre Choiseul, ministre combattant les jésuites, dont il paraît triompher malgré la reine et le dauphin, luttant contre la nouvelle favorite, Mme du Barry, « la coquine qui lui cause beaucoup d'embarras, » — et nous mène jusqu'à la mort de la duchesse et à la disgrâce du duc.

Ce livre est gentiment écrit, sans effort de style; passablement composé, sans effort de plan; consciencieusement documenté d'après les archives publiques et particulières; et, à l'en croire, l'auteur « a eu un charme infini » à son travail. Voilà qui est parfait! L'excellente maison Plon-Nourrit l'a bien imprimé et mieux illustré encore. Bref, nous avons là un bon manuel historique, — ce qui n'est pas d'un mérite mince. Mais quand donc M. Maugras se décidera-t-il à nous donner de l'histoire vivante, sans rien de thésiforme, comme..... ? Mettez là le nom que vous voudrez!

Pierre Brun.

Paul Darmstædter. **Das Grossherzogtum Frankfurt.** Ein Kulturbild aus der Rheinbundszeit. Francfort, J. Baer et Cie. 1901. 1 vol. in-8°. XI-414 p. (avec carte).

Des monographies apparaissent, depuis quelques années, qui per-

mettront de connaître un jour, d'une manière complète, l'histoire de l'influence française en Allemagne; grâce à ces travaux de détail on saura ce que Napoléon et ses préfets ont apporté de nouveau dans chacun des états créés en 1806, les réformes qu'ils ont introduites dans ces pays subitement éveillés par la France « à la vie politique moderne » (suivant l'expression de Treitschke); et c'est aussi seulement par ces travaux que l'on pourra connaître l'influence, bonne ou mauvaise suivant les régions, du Blocus continental. Mais l'heure n'est pas venue d'une synthèse et il faut encore quelques livres analogues à celui de M. Darmstædter avant de le faire.

Après le trop court résumé de Gœcke sur le Grand-Duché de Berg, après les remarquables travaux de Gœcke et Ilgen sur le royaume de Westphalie, de Thimme sur le Hanovre, après les études économiques provoquées par le professeur Buchholz de Leipzig, voici un livre solide, bien pensé et bien ordonné, sur le Grand-Duché de Francfort. L'auteur doit être loué, surtout, d'avoir groupé les faits logiquement et d'avoir donné la place qui leur convient aux deux questions, à mon avis essentielles, l'influence juridique (code civil, abolition du servage), et l'influence économique (Blocus continental, tarif de Trianon). Et il faut lui savoir gré d'avoir dégagé, parmi les idées nouvelles venues de France, celles que la réaction ne tarda pas à étouffer et celles qui « restèrent intactes et n'ont jamais cessé depuis lors d'être agissantes dans la vie politique allemande ». Il a ainsi tenu les promesses de son titre; il a présenté un « Kulturbild ».

Ch. Schmidt.

René Blachez, **Bonchamps et l'insurrection vendéenne**, 1760-1793, d'après les documents originaux. Perrin, viii-362, carte.

Si on en excepte le premier chapitre qui est une monographie de Bonchamps avant la Révolution, ce livre est une étude générale sur la première partie de l'insurrection vendéenne appelée la Grande Guerre. En dépit de tous les efforts de l'auteur pour faire de son héros un tacticien émérite et pour l'élever bien au-dessus de tous les autres chefs rebelles, la figure de Bonchamps n'apparaît dans le récit qu'au second plan. On voit bien qu'il prit part à tel ou tel combat mais on discerne mal qu'il ait joué dans les événements le rôle décisif que lui prête son biographe.

M. B. nous avertit qu'il a voulu être impartial, « qu'il a dû écarter nombre de légendes, rectifier et rétablir plusieurs faits que la passion politique avait altérés ou contestés..., etc. » (VII). L'intention est louable, mais il s'en faut qu'elle ait été pleinement réalisée. Reconnaissons d'ailleurs qu'il était difficile qu'il en fût autrement. M. B. habite, dit-il, le canton même où commandait Bonchamps, il a vécu

« au milieu des descendants de ses officiers et de ses soldats » et — bien qu'il s'en défende — il partage les sentiments de ce milieu social.

Je relève dans son ouvrage les omissions graves et significatives. Il décrit en détail « les dragonnades révolutionnaires » qui accompagnèrent l'application de la constitution civile du clergé — et à l'en croire, ce serait l'unique cause du soulèvement qui aurait été tout spontané — mais il ne dit rien, absolument rien des troubles d'août 1792 à Bressuire, rien de la conjuration de la Rouarie où M. C. Port a vu l'origine véritable de l'insurrection, — rien de l'action des valets des nobles dans les premières révoltes, — rien de l'horrible tactique des Vendéens qui poussaient devant eux au moment du combat leurs otages patriotes liés deux par deux, même les femmes et les enfants, afin de mettre leurs adversaires dans la situation de tuer les leurs ou de se rendre [1].

M. B. ne pèche pas seulement par omission. Les opinions anti-cléricales des bourgeois de 89 sont pour lui des « préjugés » (p. 76). Si les patriotes se rassemblent pour repousser les rebelles au début de l'insurrection, ils sont guidés, d'après M. Blachez, autant par « l'amour du butin » que par leur haine des aristocrates [2]. En revanche, si l'auteur est amené à parler des excès malheureusement trop réels des Vendéens, il se montre plein d'indulgence. Cela l'expose d'ailleurs à des contradictions. C'est ainsi qu'il écrit (p. 117) après le récit de la prise de Saint-Florent, que les Vendéens, la pre mière fureur du combat calmée, n'avaient ni pillé les maisons ni maltraité les habitants, alors que précédemment dans ce récit même il avoue (p. 112) qu'après s'être rendus maîtres du terrain (la fureur du combat calmée par conséquent) « les plus acharnés fouillaient et saccageaient les demeures des patriotes ». — Résume-t-il l'œuvre de la Révolution au début de 93, il accumule pour la juger les épithètes les plus déclamatoires et les plus injustes : « Dans l'administration la tyrannie, dans les finances le gaspillage et le discrédit, l'augmentation des impôts et l'aggravation des dettes, dans l'industrie le chômage, dans le commerce la ruine, la confiscation de la moitié du sol et la dépréciation de l'autre; partout le désordre et la famine, tel était le bilan des trois premières années du *gouvernement révolutionnaire* » (pp. 102-103). M. B. ignore apparemment que cette expression « le gouvernement révolutionnaire » s'applique exclusivement à la terreur et qu'on ne saurait sans faire violence à la vérité faire commencer la Terreur en 1790.

Il était inévitable qu'avec une pareille méthode historique, M. B.

1. Voir Port, *Légende de Cathelineau*, pp. 30 et suiv. Comparez dans Port (p. 35) et dans Blachez (p. 120) le récit de la prise de Cholet, le récit de la prise de Chalonnes (Port, 40, Blachez, 127), etc.

2. « Ils s'enrichiraient en exterminant les ennemis de la nation et sauveraient la patrie en buvant du vin d'Anjou » (pp. 130-131).

fût amené à entrer en polémique avec M. Célestin Port, l'historien rouge de la Vendée angevine. Dans une série d'appendices, M. B. s'attache à réfuter les conclusions de ce dernier notamment sur l'origine du soulèvement, sur la valeur des mémoires vendéens, sur la légende de Cathelineau, etc. Les démonstrations ne m'ont pas paru convaincantes. Il m'a semblé que pour avoir plus facilement raison de son adversaire M. B. ne présentait pas ses arguments dans toute leur force. Par exemple quand M. Port soutient que la légende, d'après laquelle Cathelineau aurait été le premier généralissime des Vendéens, a été inventée de toutes pièces par le curé Cantiteau du Pin-en-Mauges, il donne entre autres raisons très fortes la presque similitude de la note de Bourniseaux écrite en 1802 avec le manuscrit de Cantiteau; — à lire M. B. on ne retrouve pas cet argument de M. Port et il n'y est pas répondu (note E II). La chose valait pourtant la peine d'être discutée.

De même M. B. trouve « oiseuse » (p. 339) la question de savoir si Cathelineau mourut le 4 ou le 14 juillet. Pourtant M. Port avait bien montré de quelle importance était la substitution de la deuxième de ces dates à la première dans la thèse du curé Cantiteau. — De même encore, M. B. a-t-il le droit d'écrire qu'après la mort de Cathelineau le conseil supérieur de Chatillon arrêta la convocation d'une assemblée pour la nomination d'un « *nouveau* général en chef » (p. 230), quand le texte de cette convocation que nous possédons parle simplement de « la nomination d'un général en chef » [1]?. — Racontant avec force détails dramatiques la scène des prisonniers républicains de Saint-Florent que Bonchamps aurait sauvés du dernier supplice à son lit de mort, M. B. écrit que ces prisonniers étaient « entassés dans la vieille abbaye sous la menace de canons chargés à mitraille » (p. 303); — or, dans la déposition d'un de ces prisonniers publiée par C. Port (p. 319), il est dit au contraire que « les prisonniers restèrent depuis les huit heures du matin jusqu'à 6 heures du soir sur les bords de la rivière (la Loire) ». Le détail n'est pas sans importance quand on songe que l'authenticité de l'acte chevaleresque attribué à Bonchamps a été plus d'une fois contestée. Qu'il l'ignore ou non, M. B. ne fait aucune mention de la déposition du prisonnier républicain et on en est réduit à accuser sa documentation ou sa critique.

Ces réserves faites, qui étaient nécessaires, je suis à l'aise pour dire que le livre de M. Blachez est en général bien composé, clairement écrit, d'une lecture facile. C'est le résumé le plus bref et le plus nourri qui ait été publié jusqu'ici sur la *Grande guerre* et à ce titre il rendra des services. On consultera avec fruit la carte qui ferme le volume et les nombreux croquis de bataille qui l'agrémentent. J'espère qu'une

---

1. Port, 152.

nouvelle édition fera disparaître les trop nombreuses fautes d'impression de la première [1]. Albert MATHIEZ.

Mémoires du général d'Andigné, publiés, avec introduction et notes, par Ed. BIRÉ. Paris, Plon, 1900-1901, 2 volumes in-8° de 461 et 434 pages, avec 2 planches. 15 fr.

Les *Mémoires du général d'Andigné* se composent de cinq fragments, très inégaux d'intérêt et d'étendue. Le second, qui est de beaucoup le plus long et le plus important, se rapporte à la Chouannerie (1795-1800). On peut y joindre le quatrième, intitulé par l'éditeur « la Restauration et les Cent jours », où d'Andigné raconte la nouvelle Chouannerie qu'il organisa lors du retour de l'île d'Elbe. Des travaux récents ont éclairé, peu à peu, les guerres de Vendée; mais sur la Chouannerie, il reste encore beaucoup à apprendre. Les Mémoires de d'Andigné y contribueront. L'auteur sait voir et comprendre, il a le jugement ferme et il donne des faits précis. Parfois le cadre s'élargit, et quelques passages sont intéressants pour l'histoire générale aussi bien que pour la Chouannerie. C'est ainsi qu'en 1799, d'Andigné et Hyde de Neuville eurent une entrevue avec Bonaparte. Certains détails en étaient déjà connus par ailleurs; la relation de d'Andigné les confirme et les complète. Les « conversations » de Bonaparte sont presque toujours très caractéristiques. Grâce à l'appoint des Mémoires napoléoniens récemment édités, elles forment dès à présent une série à peu près continue, et qui méritera quelque jour d'être réunie en un recueil spécial. Le récit de d'Andigné y figurera en bonne place.

Entre l'ancienne et la nouvelle Chouannerie s'intercale un troisième fragment, que l'éditeur appelle « les Prisons et l'Exil » (1800-1814). En fait, les années d'exil (1804-1814) sont à peine mentionnées, tandis qu'au contraire d'Andigné fait, en grand détail, l'histoire de ses prisons et de ses deux évasions (du fort de Joux, le 15 août 1802 et de la citadelle de Besançon le 3 juillet 1804). Il donne une idée de la situation faite aux prisonniers politiques sous le Consulat, et ses Mémoires restent utiles au point de vue historique. Mais l'auteur insiste surtout sur les évasions. Ici l'intérêt change. Un récit d'évasion est toujours pittoresque, dramatique ou amusant. C'est un « fait divers », fécond en péripéties pacifiques et dangereuses : si le prisonnier ne courait aucun risque, l'aventure serait trop facile; si le sang coule, la fuite est compromise. Les évasions de d'Andigné méritent de devenir classiques. Les ressorts de montre taillées en limes, les paniers à double fond, les cordes habilement dressées, les orages et les nuits noires : rien n'y manque. La véracité de d'Andigné est prouvée par le journal

---

1. P. 63, l. 18, partriotiques pour patriotiques; p. 86, l. 19, les prêtres *assermentés* pour *insermentés* ; p. 178, l. 23, Tiff*an*ges pour Tiff*au*ges ; p. 239, l. 2, cour forcé pour cour*s*; p. 318, l. 28, Dou*ai* pour Doué, etc.

de Suzannet — un compagnon de captivité, — et par les pièces d'archives que M. Biré publie en appendice. Peut-être convient-il de noter que la seconde évasion fit l'objet d'un rapport spécial à Napoléon, tant il semblait que d'Andigné fût dangereux, puisqu'il était si difficile à garder. Ce rapport est du reste fort court, et volontairement peu exact, afin de couvrir les responsabilités. Il porte que « le nommé Dandigné s'est évadé des prisons de la citadelle de Besançon dans la nuit du 13 au 14 messidor (an XII). Il a profité du bruit occasionné par un orage accompagné de coups de tonnerre pour scier les barreaux de sa fenêtre. La gendarmerie a été aussitôt envoyée sur les traces ». (Arch. nat., AF. IV, 1155, dossier 4, pièce 25).

En tête et à la fin des Mémoires, un premier et un cinquième fragment relatent les années de jeunesse de d'Andigné, et ses campagnes dans la marine royale d'avant 1789, son rôle après la révolution de 1830 et sa « quatorzième » prison. D'Andigné étant né en 1765 et mort en 1857, il s'en faut que ses Mémoires constituent une autobiographie complète; mais ils sont, en somme, intéressants et variés. M. Ed. Biré les a édités avec tout le soin désirable. Dans une introduction développée, il indique à quelle date et dans quelles conditions les divers fragments des Mémoires ont été rédigés, il complète la biographie du général et il nous renseigne sur ses proches. L'annotation est instructive, mais partiale. Des documents complémentaires sont donnés en appendice, et une utile table alphabétique termine l'ouvrage.

G. Pariset.

Victor Henry. **Le langage martien.** Étude analytique de la genèse d'une langue dans un cas de glossolalie somnambulique. Paris, chez Maisonneuve. 1901, 182 pp. in-8°.

On sait que M. Flournoy a consacré deux curieux livres (*Des Indes à la planète Mars*, Paris, 1900, et *Nouvelles Observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*. Genève, 1902) à l'étude d'un médium spirite, Mlle Smith, qui, dans son rêve somnambulique, a cru successivement incarner la reine Marie-Antoinette au xviiie siècle, une princesse indoue du xve siècle, et enfin s'est cru transportée dans les planètes Mars et Uranus. Flournoy a sans doute épuisé l'étude psychologique de ses visions. Des savants autorisés ont analysé le jargon « sanscritoïde », par lequel elle essayait de soutenir son rôle de princesse indoue. M. Henry a abordé l'étude plus difficile du langage qu'elle croit entendre dans les révélations qui lui sont faites touchant la planète Mars, et il a apporté à l'identification de ce langage « martien » créé de toutes pièces par Mlle Smith dans son sommeil, une infinie patience, une sagacité judicieusement inventive, un savoir auquel n'échappe aucun idiome.

Il ne faut pas croire qu'une étude sur « une langue qui n'existe pas » (p. 8), n'offre qu'un intérêt de curiosité. Un problème très impor-

tant de pathologie mentale est ici posé ; et, ce qui importe plus encore, le trouble pathologique des fonctions éclaire, par grossissement, la nature des opérations normales. La fabrication de toutes pièces, dans le moi subliminal, d'une langue nouvelle permet quelques conjectures sur la phylogénèse général du langage humain.

Le résultat absolument convaincant des recherches de M. Henry, est que « le martien de Mlle Smith n'est fait que de souvenirs linguistiques, combinés, réfractés, gauchis, altérés en divers sens ». Dans cette langue en apparence neuve, et que le sujet ne croit pas comprendre, mais qu'il se fait traduire par un savant apparu dans ses visions, il y a du français surtout (109 mots), un peu d'allemand (24 mots), des réminiscences magyares (56 mots), quelques mots anglais (3) et quelques formes sanscritoïdes. Les procédés de déformation dont use le sujet se classent aisément.

Ce sont d'abord des procédés de jargonnement enfantin ou argotique ; et ces procédés sont ceux qui intéressent le moins. Ils supposent « un effort de volonté, et qui dit volonté, dit nécessairement, du moins dans l'état actuel de nos connaissances psychologique, arbitraire et caprice » (p. 28). Transporter des voyelles du grave à l'aigu, simplifier les diphtongues, échanger les consonnes sourdes contre les sonores, les liquides contre les nasales, zézayer les chuintantes, substituer aux consonnes d'un mot celles qui les précèdent ou les suivent dans l'ordre alphabétique, ajouter aux mots des suffixes (*-che*, *-en*, *-ei*, *-ié;* Ex. : *médache* « madame » ; *métiche*, « monsieur ») sans signification précise, c'est jargonner ; c'est se faire un jeu des éléments verbaux, dans une intention de déguisement qui, pour être subconsciente, n'en est pas moins attribuable à une volonté qui suit une suggestion très logique.

Ailleurs, les faits sont plutôt de ceux qui se retrouvent tout pareils dans une linguistique normale. Toute langue offre des variations par métathèse, associe des mots par allitération et assonance, comme le martien de Mlle Smith. Ainsi son idiome factice oscille entre deux tendances contraires, celle qui la pousse à multiplier les procédés de déguisement faciles, mais capricieux, de l'argot; celle qui l'amène à faire inconsciemment, même quand elle croit inventer, comme ont toujours fait les langues qu'elle a apprises. Pourtant il est vrai de dire qu'au lieu de procéder instinctivement, elle se rappelle trop souvent et trop nettement des choses dont beaucoup sommeillaient dans son moi subliminal, mais qui néanmoins avaient été assimilées consciemment. Sa grammaire notamment, « monstrueuse » à force de servilité à reproduire celle du français (p. 41), indigente, au point d'emprunter au français les signes extérieurs de ses flexions, et d'en décalquer toute la syntaxe, est trop visiblement un simple souvenir. D'autre part, au contraire, sa sémantique par le mécanisme de ses métonymies, de ses associations, de ses suggestions sémantiques, offre un exemple vivant de la façon dont procède toute langue, spontanément.

Le point essentiel était de vérifier si une langue constituée de toutes pièces par une personne plongée — par définition — dans l'inconscience, diffère ou ne diffère pas par ses procédés de la constitution des langues normales. Cette vérification, bien que partielle, est acquise dans une large mesure. Mlle Smith crée ses variations phonétiques, sémantiques, ses procédés morphologiques comme les langues normales. La théorie de l'inconscience des procédés linguistiques reçoit de ce fait une confirmation expérimentale éclatante. L'espérance que M. H. avait un jour exprimée (*Antinomies linguistiques*, p. 41) de voir cette vérification acquise par les expériences d'hypnotisme, est pleinement réalisée. Le fait même que Mlle Smith, au moment où elle croit parler une langue neuve, parle encore avec ses souvenirs, prouve à tout le moins que l'homme, quand il le voudrait, ne peut inventer une langue (p. 140). C'est là un résultat précieux, mais, répétons-le, partiel. Il est regrettable que le sujet, sur lequel les observations ont été faites, soit trop instruit, trop cultivé; « c'est un moi subconscient trop encombré de souvenirs conscients, linguistiques, littéraires, scolaires » (p. 139). Un jour il se pourra qu'un sujet plus inculte retourne réellement par l'état hypnotique, jusqu'à la condition de la première humanité parlante, jusqu'à un passé inconnu de nous, mais qui vit encore en nous, inscrit dans l'organisme, ataviquement. Alors les procédés primitifs du langage, que l'on conjecture par inférence aujourd'hui, se pourront étudier expérimentalement. Mais MM. Flournoy et Henry nous auront fourni la méthode de cette observation.

Je crois que le travail de M. H. est à peine criticable dans le détail, tant il a mis de sévérité à nuancer lui-même les degrés de la certitude ou de l'incertitude de ses résultats. Il me paraîtrait que *biga* « enfant ». peut venir du français *gamin*, par métathèse argotique et changement du seuil de prononciation de la labiale, aussi aisément que du magyar *fia; buzi*, « moyen » peut venir par abréviation de l'anglais *business* sans plus de difficulté psychologique que du français *issue*. Les noms de *Ramié* et d'*Astanié*, dont M. H. explique si élégamment la synonymie (le français *rameau* donnant en allemand *Ast*), pourraient provenir de ce qu'on transfère à deux personnages masculins le nom même de *Marie-Antoinette*, emprunté au premier cycle hypnotique de Mlle Smith. On aurait ainsi, d'abord par une métathèse commune chez elle, le nom de *Ramié*, auquel se joindrait aisément le parallèle jargonnant **Antané;* puis l'influence sémantique du mot *Ramié*, venant à s'exercer, produirait en effet la mutation *Astané*. Mais ce qu'on mettrait à la place des résultats de M. Henry serait à peine plus sûr.

Charles Andler.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 3 novembre — 1902

Tetraeuangelium sanctum juxta Simplicem syrorum versionem ad fidem codicum, massoræ, editionum denuo recognitum. Lectionum suppellectilem quam conquisiverat Ph. Edw. Pusey, auxit, digessit, edidit G. H. Gwilliam, S. T. B. Accedunt capitulorum notatio, concordantiarum tabulæ, translatio latina, annotationes. Oxonii, e typographeo Clarendoniano; 1901; pet. in-4°; xvi-608. Prix : 2 livr. 2 sh.

M. Gwilliam a rendu un très grand service aux études syriaques, et en même temps aux théologiens, en consacrant un long et patient labeur à l'achèvement de cette édition critique des Évangiles, commencée par Pusey. La première édition syriaque du Nouveau Testament fut imprimée à Vienne (Autriche) en 1555, par les soins de Widmanstadt. Elle a servi de base à toutes les éditions postérieures, notamment à celle du Gutbir (1664) qui fut réimprimée plusieurs fois, et remplit longtemps l'office de chrestomathie syriaque, grâce au lexique que l'éditeur y avait ajouté.

En 1709, Leusden et Schaaff donnèrent une nouvelle édition (réimprimée en 1717) à laquelle ce dernier joignit un *Lexicon concordantiale* qui, aujourd'hui encore, rend de grands services. Samuel Lee donna en 1826, pour la Société biblique, une édition complète de la Bible syriaque, dont le Nouveau Testament fut imprimé séparément. Mais ces ouvrages devenus assez rares (sauf les éditions de Gutbir) étaient loin de satisfaire aux exigences des érudits. On attendait toujours une bonne édition, munie de l'apparat critique désirable et basée sur les nombreux manuscrits aujourd'hui connus. Pusey avait projeté de remplir cette tâche : la mort ne le lui a pas permis de mener

son dessein à bonne fin. Son œuvre a été complétée et achevée par M. Gwilliam, grâce à la munificence de l'imprimerie universitaire d'Oxford, qui a déjà rendu tant de services aux études orientales et qui vient de se créer un nouveau titre à la reconnaissance des savants par les sacrifices qu'elle s'est imposée pour cette édition.

L'édition est basée sur quarante-deux manuscrits (dont le plus grand nombre appartient au British Museum) qui ont été collationnés en totalité ou en partie. Il résulte de cette collation que l'édition princeps représentait un très bon texte, et que depuis le VI[e] siècle, époque à laquelle paraît remonter le manuscrit sur lequel fut faite la copie utilisée par Widmanstadt, ce texte n'a subi que des modifications tout à fait accidentelles et sans importance ; d'autre part, la collation des manuscrits d'origine nestorienne établit que la recension, conforme dans les deux églises syriennes, nous est parvenue telle qu'elle existait avant leur séparation, c'est-à-dire avant le milieu du V[e] siècle. Comme il est très vraisemblable que la Peschitto des Évangiles représente la recension de Rabboula, évêque d'Édesse (411-435), ainsi que l'a établi récemment M. Burkitt, on est en droit de conclure que cette version est le témoin autorisé d'un manuscrit grec de la fin du IV[e] siècle.

Pour en revenir à l'édition de M. G., disons qu'elle satisfait pleinement les espérances que son prospectus avait fait concevoir. Le texte est imprimé avec un élégant caractère jacobite; il est entièrement vocalisé ; néanmoins la plupart des points diacritiques ont été conservés ; la double prononciation des lettres *bgdkft* a été constamment notée ; les variantes sont toutes placées au bas des pages ; la vocalisation nestorienne est également indiquée lorsqu'elle diffère de celle des syriens occidentaux. Ceux-là seuls qui ont eu à faire imprimer des textes syriaques vocalisés comprendront quel pénible et fastidieux labeur M. G. s'est imposé, sous le rapport de la typographique. L'impression, malgré ces complications, est fort correcte ; je n'ai pas rencontré de faute dans les quatre ou cinq chapitres que j'ai lus à ce point de vue. M. G. ajoute à chaque page les tables harmoniques des anciens manuscrits ; en marge, est notée la division par chapitres (les versets sont marqués dans le texte), outre celle par sections et canons, selon l'usage des Syriens. — En tête de l'édition on trouve la traduction syriaque (avec version latine) de la lettre d'Eusèbe à Carpianus contenant les canons de concordance. — Enfin, pour l'usage des théologiens qui ignorent le syriaque, l'éditeur a refondu la version latine de Schaaf, l'a adaptée à son édition, a donné aux noms propres leur physionomie syriaque, et a intercalé cette version dans le texte, page à page.

L'édition de M. Gwilliam est une œuvre modèle : il est à souhaiter qu'elle serve de type à une édition similaire des autres livres du Nouveau Testament d'abord et de l'Ancien ensuite. Maintenant qu'il est

établi que les variantes ne sont pas très considérables, une pareille œuvre pourrait être assez facilement réalisée par la collaboration de divers savants qui collationneraient chacun les manuscrits de son pays : les uns pour un livre, les autres pour un autre. La grande difficulté serait peut-être de trouver un éditeur. Mais il y a assurément là une œuvre scientifique digne des efforts et des encouragements d'une société savante qui pourrait en assumer l'entreprise et à laquelle le concours des orientalistes ne ferait certainement pas défaut.

J.-B. CHABOT.

The meaning of Homoousios in the « Constantinopolitan » Creed, by J. F. BETHUNE-BAKER; *Texts and Studies*, contributions to Biblical and Patristic literature, edited by J. A. ROBINSON, vol. VII, n° 1. Cambridge, at the university press; London, C. J. Clay and sons. 1901. VII-83 pp. in-8°. Prix : 3 sh.

On croyait autrefois que la formule de Nicée sur le rapport du Christ avec Dieu, l'ὁμοούσιος, avait fini par triompher et était devenue la formule orthodoxe. Aujourd'hui, on donne habituellement en Allemagne un enseignement différent. L'ὁμοούσιος l'a bien emporté sur les formules rivales, notamment sur l'ὁμοιούσιος. Mais on lui a donné, par la suite, un sens qu'Athanase et les Pères de Nicée n'auraient pas accepté, un sens voisin de l'ὁμοιούσιος. Il faudrait donc distinguer deux formes de l'orthodoxie, l'ancienne, que représentent le concile de Nicée, les Latins et les Alexandrins, et la nouvelle, l'orthodoxie d'Antioche, des Cappadociens et des Asiatiques. Cette distinction se fonde principalement sur ce que, d'une part, les mots οὐσία et ὑπόστασις, synonymes pour les rédacteurs du Credo de Nicée, ont reçu des sens différents; et que, d'autre part, les mots du symbole de Nicée : ἐκ τῆς οὐσίας τοῦ πατρός, ont disparu du symbole dit de Constantinople. Aussi le mot ὁμοούσιος indique-t-il simplement désormais, non plus l'unité de substance, mais l'égalité ou la similitude de substance. Telle est la thèse soutenue et développée par M. Harnack, adoptée sans objection par M. Loofs et proposée, dès 1867, par M. Zahn.

M. J. F. Bethune-Baker a voulu l'examiner de près et en reprendre tous les termes. Pour cela, il est remonté à l'origine de la théologie nicéenne. Il est de plus en plus admis que cette théologie n'est pas d'origine grecque. Les Grecs, pour démêler et formuler avec précision les rapports du Père et du Fils, étaient embarrassés par la richesse même de leur langue. Trop de termes voisins, séparés par des nuances, rendaient possibles les confusions et les équivoques. Le latin avait seulement trois mots : *substantia, natura, persona*. Dès les premiers ouvrages latins sur les matières théologiques, nous voyons le mot *substantia*, les expressions *eiusdem substantiae, unius substantiae, unius et eiusdem substantiae* définir le mode de divinité propre au

Fils. On les trouve dans la vieille traduction latine d'Irénée et dans Tertullien. C'est Tertullien qui, dans le *De anima*, distingue les deux mots qui seuls pouvaient être l'occasion d'amphilologie, *substantia* et *natura* (*De an.* 32) ; de même, *Adu. Prax.* 26, il distingue la *substantia* et les *accidentia* ou *proprietates uniuscuiusque substantiae*. Par suite, il formule, très exactement, l'unité divine en trois personnes, et la dualité de substances dans l'unique personne du Christ : *Adu. Prax.*, 2, 12, 26, 27. D'autre part, il affirme que le Fils procède de l'essence du Père (ἐκ τῆς οὐσίας τοῦ πατρός) : *Filium non aliunde deduco, sed de substantia Patris* (*Adu. Prax.*, 4). M. B. fait remarquer, avec raison, que Tertullien transporte à la Divinité des notions juridiques : la substance ou propriété, le fonds ; la personnalité légale ; et aussi la condition, *status :* les trois personnes divines sont *in uno statu*.

Les idées et les formules de Tertullien furent acceptées en Occident ; nous les voyons à Rome reprises et défendues dans le *De Trinitate* de Novatien. Denys de Rome propose l'*unius substantiae* à l'adhésion de Denys d'Alexandrie, et la discussion qui s'ensuit prépare les voies à l'acceptation postérieure de l'ὁμοούσιος par l'église d'Alexandrie. Vers le même temps, Origène soutient la doctrine et emploie peut-être le terme. Mais en 269, l'ὁμοούσιος est condamné, avec Paul de Samosate, dans un concile à Antioche. Les renseignements que nous avons sur cet incident dans Athanase, Hilaire et Basile ne sont pas très clairs. En tout cas, il est certain que le mot avait été considéré comme équivoque ou condamné comme pris dans un sens hétérodoxe. Près de cinquante ans s'écoulent. L'ὁμοούσιος reparaît dans la querelle arienne ; il est défendu et expliqué par saint Athanase et ses partisans : il ne peut y avoir de doute sur le sens qu'ils lui donnent.

Alors commence une seconde période, sur laquelle porte vraiment le débat. M. Harnack attribue, dans le changement subi par le sens d'ὁμοούσιος, une grande part à l'influence de Basile d'Ancyre. Cet évêque avait adopté la formule ὅμοιος κατὰ πάντα. Mais l'explication qu'il en donne et que rapporte Epiphane (*Adu. Haer.*, LXXIII, 12-22), prouve que Basile n'exclut rien et qu'il entend la similitude κατὰ τὸ εἶναι καὶ κατὰ τὸ ὑφεστάναι καὶ κατὰ τὸ ὑπάρχειν. Si l'on veut alors se rejeter sur Mélèce et les Mélèciens et leur attribuer la paternité de la « nouvelle » orthodoxie, on se heurte à une semblable difficulté. Les explications de Mélèce (cf. Socrate, *Hist. eccl.*, III, 25) et l'adhésion aux décisions romaines dans le synode d'Antioche de 379 prouvent dans quel sens a pu s'exercer cette influence. Enfin M. B. étudie les Cappadociens, et tout particulièrement saint Basile. La comparaison des textes et l'analyse des sens donnés aux mots οὐσία, ὑπόστασις, φύσις, ἰδιώματα, prouvent que les Cappadociens n'ont pas eu d'autre doctrine que saint Athanase.

Reste une dernière difficulté. Les mots ἐκ τῆς οὐσίας (τοῦ πατρός) ont disparu du symbole nouveau. M. B. montre qu'ils étaient une précau-

tion contre les ariens, qu'ils formaient une tautologie avec l'ὁμοούσιος, et que, le jour où le péril arien a disparu, ils devaient tomber en désuétude.

Quatre notes additionnelles sont consacrées à l'histoire des mots *substantia*, *persona* et πρόσωπον, οὐσία et ὑπόστασις, τὸ ὑποκείμενον.

Un post-scriptum a pour objet l'*Harleianus* dont Cotelier s'est servi pour éditer la correspondance, probablement apocryphe [1], de Basile de Césarée et d'Apollinaire. M. B. pense que c'est un manuscrit ayant appartenu à l'évêque français Achille de Harlay, non pas à Robert Harley, comte d'Oxford.

Il faut louer M. Bethune-Baker de la clarté, de la précision, de l'exactitude de sa discussion, et aussi de son bon sens et de son calme. C'est seulement en quelques lignes, et dans la conclusion, qu'il note l'invraisemblance de la thèse proposée par Zahn. La seule critique que j'aurais à faire porterait sur la forme des citations. Elles sont toutes traduites, ce qui abrège la discussion en indiquant quel sens on leur donne. Mais, en une matière où le texte et les mots eux-mêmes importent avant tout, on voudrait avoir sous les yeux la teneur originale des passages.

Paul LEJAY.

Trésor des chartes du comté de Rethel publié par ordre de S. A. I. le prince Albert Ier par Gustave SAIGE et Henri LACAILLE. Tome Ier, 1081-1328. Imprimerie de Monaco, 1902. In-4°, VI et 858 pp.

On sait que M. Saige, chargé par le prince Charles III de classer les archives du palais de Monaco, a retrouvé les chartes du comté de Rethel que l'on croyait perdues et que l'abbé de Marolles avait inventoriées de 1638 à 1641. Il commence aujourd'hui, avec M. Lacaille, la publication des précieux documents. 515 pièces dont 282 entièrement inédites, paraissent dans ce premier tome. Elles se rapportent aux dates comprises entre 1081 et 1328 ; le volume s'arrête, par conséquent, à l'époque où la mort de Jeanne de Rethel fit passer l'héritage des anciens comtes dans la maison de Flandre. Parmi ces documents, beaucoup sont rédigés en français. Les éditeurs en ont reproduit rigoureusement l'orthographe, même lorsque les mots ou les noms propres étaient répétés plusieurs fois sous des formes différentes. Il leur a semblé qu'ayant affaire à des pièces de chancellerie et non à des monuments littéraires, ils n'avaient pas le droit, dans la première édition d'un texte français du XIIIe siècle, de modifier les variantes des

1. M. B. incline vers cette conclusion, p. 40 ; voir, sur ce sujet, la discussion, dans le même sens, de M. Voisin, dans un livre paru en même temps que celui de M. B., *L'Apollinarisme*, Louvain et Paris, 1901, pp. 237 suiv.

scribes : ces variantes auront un grand intérêt pour les philologues, et il y a, par exemple, une comparaison instructive à faire entre les deux textes de la sentence arbitrale du sire de Joinville en 1259, l'un émanant d'un scribe de Rethel et l'autre du secrétaire de Joinville. Ajoutons que sur 282 chartes originales en langue vulgaire, 104 appartiennent aux années 1229-1300 et que, sur ces 104, 70 sont antérieures à 1260. Il faut aussi signaler l'importance sigillographique du fonds de Rethel : les éditeurs décrivent avec détail dans ce volume 221 sceaux inédits, en notant par des caractères bas de casse les lettres onciales des légendes. Dans l'introduction, les éditeurs étudient la destinée des archives du comté de Rethel et racontent d'une façon claire, intéressante et aussi complète que possible, les vicissitudes par lesquelles elles ont passé pour arriver finalement, en grande partie, au palais de Monaco. Ils attirent l'attention des érudits sur quelques points particuliers, par exemple sur les trois textes de la charte de fondation du prieuré de Novy (ils ont reproduit le texte que Pierre Camart, l'homme de son temps qui connaissait le mieux les fonds d'archives de la région, a transcrit dans son histoire manuscrite du Rethelois et ils placent sous le texte de Camart les textes dits de Novy et de la Grande Sauve), et sur la donation de Saint-Pierre de Mézières. Le second volume contiendra la table générale des noms et des matières ; toutefois, une table chronologique et analytique, jointe aux documents de ce premier tome (pp. 791-857) facilite les recherches. Bref, l'apparition depuis longtemps annoncée de cet ouvrage ne peut qu'être saluée avec joie, et les travailleurs sauront le plus grand gré à MM. Saige et Lacaille de mettre à leur disposition un fonds d'archives d'une si grande valeur.

A. C.

H. Hüffer. **Quellen zur Gesch. des Zeitalters der franz. Revolution. I.** *Kriege von 1799 u. 1800.* Zweiter Band, *1800, zweites Heft.* Leipzig, Teubner, 1901. In-8°, IX et 589 pp.

C'est la seconde section de la seconde partie du grand ouvrage que nous avons annoncé l'an dernier (cf. *Revue*, 1901, n° 45). M. Hüffer nous avait donné dans la première section des sources très précieuses, au nombre de cinq, les deux rédactions de la relation de Stutterheim — qui est décidément Joseph, et non Charles de Stutterheim (M. Hüffer a découvert depuis que Joseph seul avait servi dans l'état-major et qu'il était chef de l'état-major du général Ott), — deux relations de Neipperg et un récit de Hohenzollern. Il a publié depuis les documents (*Aktenstücke*) sur l'histoire de la guerre de 1800. Ces documents (lettres de Mélas et de ses lieutenants, du comte Tige, de l'empereur, de l'archiduc Charles, etc.) sont au nombre de 283, sans

compter ceux qui figurent à la fin du volume, sous la rubrique « additions et corrections ». Là encore, comme pour l'année 1799, M. Hüffer, ne pouvant reproduire des milliers de dépêches, a dû faire un choix; il ne donne que les pièces les plus importantes, par exemple, celles qui montrent pourquoi le plan d'envahir la Rivière en février fut différé jusqu'en avril; pourquoi Assareto, de même que Lahoz, l'année précédente, devint de républicain ardent l'ennemi acharné des Français; comment les premières nouvelles de la descente de Bonaparte sont arrivées au quartier général autrichien; comment l'aile gauche commandée par Ott et Hohenzollern poursuit et achève le siège de Gênes tandis que Mélas se tourne vers Turin avec une partie de l'aile droite; comment se produit le choc de Marengo. Mais toutes ces pièces rectifient ou complètent les sources déjà connues, voire les relations détaillées de Stutterheim et de Neipperg et l'étude soignée du capitaine Mras. En outre, M. H. fait connaître quelques documents sur la bataille de Hohenlinden et sur le siège du château de Bard. Une table des noms de personnes, dressée par M. Hölscher, rendra de grands services, et il ne nous reste qu'à remercier M. Hüffer et à le féliciter chaudement d'avoir mené à si bonne fin la publication de cette *Quellensammlung* qui renferme tant de documents importants et inconnus, recueillis et classés avec tant de labeur et de soin.

A. C.

Ludwig Geiger. **Dichter und Frauen, Abhandlungen und Mitteilungen.** Neue Sammlung. Berlin, Paetel, 1899. In-8°, 327 pp. 6 mark.

— **Friedrich der Grosse.** Berlin, Behr, 1902. In-8°, LX et 84 pp. (16e vol. des « Deutsche Literaturdenkmale des 18 u. 19 Jahrhunderts »).

— **Gœthes Leben und Werke**. Leipzig, Hesse (sans date). In-8°, 200 pp.

— **Gœthe Jahrbuch. XXIII** Band. Frankfurt am Main, Rütten et Lœning, 1902. In-8°, VI et 327 pp.

Le volume *Poètes et femmes* que M. Geiger a publié en 1899, porte le même titre qu'un volume paru en 1896 à la même librairie, et il traite pareillement de l'histoire littéraire du XVIIIe et du XIXe siècle. Mais, comme l'indique le sous-titre, ce n'est pas une suite; c'est un « nouveau recueil »; il contient, non plus des conférences, mais de véritables études, non plus des études déjà imprimées, mais des travaux inédits, au moins pour la plupart, non plus des exposés et des récits, mais des documents accompagnés de commentaires et formant toutefois un texte continu. Ces documents seront accueillis avec gratitude, et nombre d'entre eux ont une grande valeur, apportent avec eux des lumières nouvelles, témoignent une fois encore de l'ardeur studieuse de M. G. et de son effort sincère, constant d'approfondir la vérité (cf. p. VIII). Le volume contient neuf études : 1° sur Thérèse

Huber (M. G. insiste sur quelques points qu'il n'avait pas touchés dans sa biographie, notamment sur les rapports de l'héroïne avec sa mère, Thérèse Weiss, et avec l'irrésistible Meyer de Bramstedt [1]); 2° une longue lettre de Thérèse à sa fille sur la fameuse Caroline (avec des détails sur les rapports de G. Schlegel et de Huber et une lettre intéressante de Du Vau sur Schlegel) [2]; 3° lettres de Dorothée à G. Schlegel et réponse de ce dernier qui se montre, comme dit M. Geiger, froid et insensible lorsqu'il s'agit d'élever un monument à son frère et qui ne s'occupe que de ses petites affaires, de la satisfaction de sa folle vanité (pp. 168-169); 4° poésies inédites de Caroline de Günderode; 5° *Rose-Marie Assing*, sœur de Varnhagen d'Ense; 6° *Ernestine Reiske; 7° Henriette de Lüttwitz* (Gœthe l'aurait, dit-on, demandée vainement en mariage; ce n'est là qu'une tradition de famille qui ne mérite pas confiance); 8° *George Sand et Alfred de Musset* (la publication entière de la vérité aurait, dit M. Geiger, mieux servi leur mémoire); 9° *Otto Roquette* (la meilleure étude, et la plus complète, qu'on ait sur l'aimable écrivain).

M. G. avait publié en 1883 une excellente édition du petit écrit de Frédéric II, *De la littérature allemande*. Cette publication eut du succès et, M. G. l'ignore peut-être, un peu grâce à nous, Français; elle figura sur les programmes de l'agrégation. Il a donc fallu faire une deuxième édition. Or, depuis 1883, bien des travaux (Krause, Simon, Xanthippus, Suphan, Berger. Gärtner, Reimann, P. Meyer, Kohlmann) avaient paru sur les rapports de Frédéric II avec la littérature allemande. M. G. a, par suite, remanié son introduction et l'a augmentée du double: il parle, cette fois, de d'Alembert et de Grimm; il reproduit des témoignages de Müller, de Gleim, de Hamann, de Herder, etc.; il ajoute aux réfutations du factum celles de Tralles, de Rehberg, de Gomperz et de Rauquil-Lieutaud; il rappelle des vers de Klopstock et un article de Wieland; il cite les comptes rendus des revues contemporaines; il insiste sur la réponse que Gœthe voulait faire à Frédéric et sur la traduction de la brochure royale que Hertzberg fit confier à Dohm. Cette traduction paraît d'ailleurs dans cette deuxième édition à la suite du texte français, et l'on a eu raison de la donner puisqu'elle est rare et qu'elle a un caractère semi officiel.

L'infatigable savant fait paraître en même temps dans la collection des classiques de Max Hesse une édition complète de Gœthe en quarante-quatre volumes. Il nous a envoyé son introduction, tirée à part. C'est un morceau remarquable, ne serait-ce que par la disposition des matières. Après avoir retracé la vie du grand écrivain, M. G. exa-

---

1. P. 51, Meyer serait parti, d'après M. G. quelques jours avant le 5 mars 1788; pourtant, une lettre du 20 juin, adressée à Soemmerring et publiée par Hettner, dit que Meyer partira le surlendemain.

2. P. 123, Simonde est évidemment Sismondi; quant à Blacan, ne serait-ce pas Jordan?

mine son œuvre sous huit rubriques : politique ; religion ; lyrique ; art ; drames ; épopées et récits ; histoire ; lettres, entretiens, journaux. A cet ingénieux et original arrangement se joint l'intérêt de l'exposition, la justice, la finesse des appréciations (voir par exemple le jugement sur les lettres de Gœthe et sur ses correspondants, pp, 161-193) et cette exactitude, cette précision qu'on trouve dane tous les travaux de M. Geiger. Inutile d'ajouter qu'il connaît et qu'il a utilisé la « littérature de Gœthe » ; nul ne la connaît mieux que le directeur du *Gœthe Jahrbuch. ;* il cite d'ailleurs à la dernière page les principaux livres qu'il a consultés. Bref, cette étude sur Gœthe, complète à tout point de vue, et très agréable à lire, est une des productions les plus réussies de M. Geiger et mériterait d'être traduite en français [1].

Nous ajouterons à ce compte rendu quelques lignes sur l'Annuaire que M. G. dirige, sur le *Gœthe-Jahrbuch* de 1902. On trouve dans ce volume des lettres inédites du poète et de ses amis, de Preller, de Charles-Auguste, de la grande duchesse Louise, de Marie Paulowna, du roi Louis de Bavière, de la duchesse de Cumberland, d'Antonie Brentano, de Clémentine Cuvier (ajoutons les deux morceaux, l'un dicté, l'autre écrit par le grand-duc Charles-Alexandre de Weimar, pp. 63-68, lequel retrace avec émotion l' « influence bienfaisante de Gœthe sur la maison régnante »). M. Geiger publie avec un commentaire intéressant la correspondance de Henri Meyer et de Böttiger. M. Th. Vogel fait, à propos des « jugements de Gœthe sur Schiller », quelques remarques curieuses sur les deux écrivains et particulièrement sur Schiller. M. Rod. Krauss étudie les rapports de Schubart et de Gœthe. M. Kruse retrace les relations des Lortzing avec Gœthe. M. Max Morris expose le rôle de Méphisto dans la seconde pertie de *Faust*. M. Dalmeyda compare le *Tasse* de Gœthe et le *Chatterton* de Vigny. M. H. Funck commente les portraits de Gœthe donnés par Lavater. Signalons encore les *Mélanges* (à remarquer la lettre de Metzger à Ring sur la « soutenance » de Gœthe et les renseignements sur Meyer de Lindau et autres amis du jeune Francfortois, pp. 218-221), la *Chronique* (notices nécrologiques de Redlich, de Joseph, de Herman Grimm et de Düntzer) et la bibliographie.

A. C.

Politische Correspondenz Karl Friedrichs von Baden 1783-1806. Herausgegeben von der Badischen Historischen Kommission, bearb. von B. Erdmannsdörffer und K. Obser. V. Band (1804-1806) bearbeitet von K. Obser. Heidelberg, Winter, 1901, gr. in-8° LXI et 758 S. 25 mark.

Freiin Karoline von Freystedt, **Erinnerungen aus dem Hofleben,** mit zwei Bildern der Margräfin Amalie von Baden, hrsg. von Karl Obser, Heidelberg, Winter, 1902. In-8°, XVI et 234 p. 6 mark.

---

1. J'aurais voulu qu'il mentionne dans les pages sur *Hermann et Dorothée* les souvenirs de la guerre de 1796.

Voltaires Beziehungen zu der Markgræfin Karoline Louise von Baden-Durlach und dem Karlsruher Hofe (tirage à part de la Festschrift des Archives grand ducales à l'occasion du 50e jubilé du grand-duc). Heidelberg, Winter, 1902. In-8°.

Zur Geschichte der Karlsruher Gemældegalerie, François Boucher und Markgräfin Karoline Luise (tirage à part de la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, XVIIe vol., 2e fasc.)

Le cinquième et dernier volume de la *Correspondance de Charles-Frédéric de Bade*, édité par M. Obser et dédié pieusement par lui à Erdmannsdörffer, s'ajoute dignement aux quatre tomes précédents. M. Obser a divisé la matière en trois parties : 1° avant la guerre de 1805 ; 2° la guerre de 1805 ; 3° après la paix de Presbourg. La première partie est la plus intéressante. Parmi les pièces qu'elle renferme, les unes concernent le drame d'Ettenheim, l'émotion que l'arrestation du duc d'Enghien inspire à la cour de Bade, l'embarras de la diète, l'attitude de l'Autriche et de la Prusse qui finissent par enterrer l'affaire. Les autres se rapportent aux fêtes de Mayence, au voyage des princes à Paris (l'Électeur de Bade ne veut pas « donner prise à un gouvernement violent et querelleur », p. 149), à la « successibilité » des comtes de Hochberg. — On voit dans la deuxième partie comment Bade regimbe d'abord contre l'alliance défensive proposée par la France, puis, prend parti dans la crainte de Napoléon et sur les instances de Didelot et surtout de Thiard (voir l'instruction de Talleyrand à Thiard (pp. 257-261 et les rapports de ce personnage au ministre); mais la paix ne donne pas à Bade les accroissements rêvés, et, comme dit Reitzenstein, elle est fort au-dessous des espérances (p. 428). — La troisième partie, la plus neuve, ce nous semble, et la plus abondante en matériaux utiles, est relative au traité de Munich et au Congrès de médiation, à la formation de la confédération du Rhin et à la mission heureuse de Reitzenstein qui croit que les projets du roi de Wurtemberg tendent « à la destruction de la maison de Bade « (p. 579) et qui obtient enfin ce que Bade désire (un peu parce que Stéphanie dit hardiment à Napoléon que Bade manque d'embonpoint, p. 610). — M. O. a donné tous ses soins à ce cinquième volume et il y a porté ses qualités d'exactitude, de précision et de netteté. Tout y est à louer : les sommaires des dépêches (dont M. O. ne donne que l'essentiel), les notes brèves et toujours profitables, une introduction claire et vigoureuse.

Tout en terminant si bien la publication de la *Correspondance de Charles-Frédéric de Bade*, M. O. a fait paraître d'intéressants mémoires de Caroline de Freystedt, *Souvenirs de la vie de cour*. Ces Mémoires sont écrits avec beaucoup de vivacité ; l'auteur se montre presque toujours bien informé, et il s'efforce visiblement de dire la vérité. C'est ainsi que malgré sa sympathie et son respect pour Amélie de Bade, Mme de F. ne cache pas les petites faiblesses de la margrave ; elle rend justice à Stéphanie que la margrave n'aimait pas ; elle ne s'at-

tache ni à l'un ni à l'autre des partis qui divisaient le monde de Carlsruhe. Elle ne fait pas de politique; elle décrit la vie de cour et les personnages qu'elle a connus, surtout la princesse dont elle était devenue l'amie et la confidente, cette margrave Amélie dont Massias, Czartoryski, Varnhagen ont loué la « grande raison », la « haute réputation de sagesse et d'esprit », la fermeté de caractère ». On sait que la margrave avait marié ses filles à Pétersbourg, à Stockholm, à Munich, à Brunswick, à Darmstadt. Ses filles, ses gendres, l'empereur Alexandre, le malheureux roi de Suède Gustave, le roi Max-Joseph de Bavière, le duc de Brunswick-Oels et ses fils, Charles et Guillaume, d'autres encore, Frédéric-Guillaume III de Prusse, Napoléon, Stéphanie, Mme de Krüdener, Capo d'Istrias, se présentent à nous dans les souvenirs de Mme de Freystedt. La margrave ose combattre la politique de Napoléon; elle ose s'opposer au mariage du prince héréditaire avec Stéphanie de Beauharnais : « Si du moins, dit-elle à Napoléon, « elle était de votre sang, de votre famille ! » — « Eh bien, je l'adopte », réplique Napoléon. L'éditeur a d'ailleurs rehaussé par des notes précises et par un copieux index la valeur de son texte.

Avec la margrave Amélie et Henriette-Caroline, celle qu'on a nommée la grande landgrave, la margrave Caroline-Louise de Bade, première femme de Charles-Frédéric et tante de la margrave Amélie, est une des femmes les plus remarquables qui soient sorties de la maison de Hesse au XVIIIe siècle. Elle savait le latin; elle aimait les lettres et les arts; elle recevait tous les quinze jours, de Paris, des *Gazettes écrites* où Mme Morand l'informait, à la façon de Grimm, des nouveautés littéraires; on l'a surnommée la Pallas hessoise, *Pallas Hassiaca.* Elle connut Voltaire, elle le reçut à sa cour, elle entretint une correspondance avec lui, elle se disait son élève. M. O. raconte, d'une façon intéressante, ces relations de la landgrave avec le grand écrivain, ces jours passés par Voltaire à Carlsruhe et qui font « un mémorable événement dans l'histoire de la maison de Bade ». Il publie, en outre, à la suite de son étude, d'après les originaux, les lettres de Voltaire et de la margrave; quelques-unes sont inédites; les autres, déjà connues, paraissent telles quelles, sans retouches ni retranchements.

Il est encore question de la margrave Caroline-Louise dans l'étude de M. Obser sur la galerie de Carlsruhe. Il y a dans cette galerie deux pastorales de Boucher (nos 480 et 479) qui sont de 1760. Le 4 décembre 1759, le banquier Eberts, agent de la princesse à Paris, lui proposait ces deux tableaux, chacun au prix de cinquante louis; « ce serait un petit composé de grâces, de tendresse, d'ingénuité et de goût ». La margrave accepta les deux « jolis morceaux » à condition que Boucher y mettrait un ou deux animaux; « l'on me dit qu'il les

fait supérieurement bien », et lorsqu'ils arrivèrent, elle félicita Boucher et l'assura qu'il avait « réellement enrichi son cabinet ».

A. C.

Ludwig Salomon, **Geschichte des deutschen Zeitungswesens.** Zweiter Band. Die deutschen Zeitungen während der Fremdherrschaft, 1792-1814. Napoleon I und die deutsche Presse. Oldenburg und Leipzig, Schulze. 1902. In-8°, 272 pp. 3 mark.

Ce deuxième volume est bien supérieur au premier; il est plus solide, plus neuf, plus personnel; il a coûté beaucoup de temps et de peine à l'auteur qui a dû explorer nombre d'archives et feuilleter nombre de journaux. Ce n'est pas qu'il existe encore beaucoup d'exemplaires des revues et gazettes de l'époque révolutionnaire et impériale. Certaines comme le *Courrier de Barmen*, sont absolument introuvables; d'autres, tout à fait dépareillées et informes. L'*Echo der Berge*, un des journaux les plus répandus à Düsseldorf et qui eut longue vie, a disparu; il en reste onze numéros conservés aux archives royales de la ville, et s'ils subsistent encore, c'est parce qu'un amateur de chevaux les avait mis de côté à cause des annonces des maquignons. La matière est clairement divisée. Dans la première partie, qu'il intitule « La première étape de l'invasion française », M. Salomon étudie en trois chapitres la presse allemande sur la rive gauche du Rhin avant 1806, puis les journaux, puis les revues jusqu'en 1806 : les feuilles qui paraissent à Mayence, à Cologne, à Coblenz (le *Rothes Blatt* et le *Rübezahl* de Görres), à Aix-la-Chapelle, à Clèves, à Crefeld, à Bonn; celles qui se publièrent dans le reste de l'Allemagne et notamment l'*Allgemeine Zeitung* de Cotta; les revues, l'*Archiv der Zeit*, l'*Eunomia*, le *Kynosarges*, surtout *London und Paris*, le *Freimüthige* de Kotzebue et Merkel, l'*Elysium und Tartarus* de Falk, passent sucessivement devant nous. La seconde partie de l'ouvrage, de beaucoup la plus importante et la plus fournie, est consacrée à l'époque napoléonienne. Elle comprend six chapitres : Napoléon et la presse; la presse dans l'Allemagne devenue française; la presse dans les territoires de la confédération du Rhin; la presse en Prusse ; la presse en Autriche ; les revues à l'époque napoléonienne. Il y a dans cette partie une foule de détails et de citations. On lira surtout avec profit les pages relatives aux journaux de Hambourg qui perdent dès lors « leur situation dominante » (p. 101) et à ceux de Francfort, à l'*Allgemeine Zeitung*, au *Mercure souabe*, au *Moniteur westphalien*, à la *Leipziger Zeitung*, au journal que Becker rédigeait à Gotha, et, dans le chapitre qui traite de la Prusse, aux attaques de la *Gazette de Voss* contre les officiers prussiens, au *Télégraphe* de Lange où dans un dialogue des morts, Frédéric II admirait Napoléon et disait qu'il ne rougissait pas d'adorer un

plus grand que lui (p. 183), aux *Abendblätter* d'Henri de Kleist et d'Adam Müller, à la *Gazette de Silésie*, à celle de Königsberg, à celle de Stettin. Mentionnons encore dans le chapitre sur la presse autrichienne ce que dit M. S. de Gentz et du *Beobachter* et dans le chapitre sur les revues l'appréciation du *Morgenblatt*, du *Phöbus*, de la *Zeitung für Einsiedler*, et des revues politiques, celles qui excitèrent le patriotisme (l'*Hausfreund* de Heinsius, le *Vaterland* de Gubitz, les *Feuerbrände* de Cölln, le *Museum* de Perthes) et celles qui servaient les idées napoléoniennes (le *Rheinischer Bund* de Winkopp et le *Jason* de Bentzel-Sternau auquel Hebel collabora). M. S. conclut que sous Napoléon, pas une feuille allemande n'a pu, même de la façon la plus modeste, exprimer sa propre opinion et que les journaux de ce temps-là sont des caricatures et des trompe-l'œil (p. 263). Son livre n'est pas assez étoffé; un peu court et mince, il tourne trop à la nomenclature; il n'insiste pas suffisamment sur certains points [1] et ne renferme pas assez d'extraits de ces rares et rarissimes journaux. Mais ce deuxième tome de son histoire de la presse allemande est utile, intéressant, et on lui saura gré et de la table des noms propres et de la liste alphabétique des journaux qu'on trouve à la fin du volume.

A. C.

F. Kirchmayer, **La caduta della Republica aristocratica e la lotta dei soldati di Napoleone colla flotta russa, i Montenegrini e Crivosciani pel possesso delle bocche di Cattaro.** Zara, Vitaliani e Figi. 1900. In-8°, 219 pp.

Ce livre est écrit en deux langues : sur une page, l'italien ; en regard, l'allemand, et il y a très peu de différences entre les deux textes. L'auteur, M. Kirchmayer, a consulté tous les ouvrages sur la matière, notamment Erber et Pisani. Il mêle volontiers à son récit des descriptions pittoresques et son récit est animé, intéressant, semé parfois de traits ou de réflexions qui piquent la curiosité. Il dira, par exemple, que Napoléon voulait peut-être faire d'un de ses parents un prince de Raguse, de même qu'un romancier de nos jours a fait du protagoniste de ses *Rois en exil* un prince de Raguse, et, à la même page (p. 18-19) il montre les Monténégrins qui, du haut de leurs montagnes, jettent volontiers leurs regards vers la mer pour voir « la voile du drapeau moscovite, visible seulement à leurs yeux de faucon ». Il ne cache pas sa sympathie pour l'aristocratie ragusaine qui sut gouverner si longtemps ce petit état, ce *staterello*, avec modération, sagesse et justice, qui produisit en des temps divers une pléiade de lettrés, de poètes, d'hommes de science et « d'hommes d'état », qui — ajoute

---

1. Il faudrait citer, par exemple, non seulement le *Berlin* de L. Geiger, mais le *Lombard* de H. Hüffer.

M. K. avec un peu d'exagération — rappelait la République de Platon (p. 217). Il ne peut parler sans enthousiasme de cette Raguse, de cette ville de Saint-Blaise qui, « par les souvenirs de son passé, exerce toujours un grand charme et qui, comme David, a repoussé pendant près de treize siècles les assauts des Goliath. » On lira donc sans ennui, et non sans profit, cette étude sur la chute de Raguse, comment en 1806 l'agent de la France, Bruère, était aimé dans la ville, comment, au contraire, le consul de Russie, Fonton, méritait d'être comparé à un ours (p. 33), comment Lauriston occupa Raguse, le siège qu'il soutint contre les Russes et les Monténégrins, les ravages horribles commis par les assiégeants, l'apparition soudaine de Molitor qui débloque la cité, l'arrivée de Marmont, les soulèvements, les fusillades — car « l'épopée napoléonienne a laissé en Dalmatie, comme ailleurs, une large trace de ruines et de sang » (p. 166), — la journée du 30 janvier 1808 qui fut le dernier jour de la République, le colonel Delort criant au comte Sorgo qu'il n'y a plus de sénateurs (p. 185), le territoire annexé à l'Illyrie. Un personnage remarquable de ce récit, c'est le Vladika de Monténégro, Pierre I^er^, qui un instant s'établit à Cattaro et se rend maître des Bouches, le remuant Vladika dont le rêve politique a causé tant de maux à la Dalmatie méridionale (p. 219); c'est au Vladika, dit M. Kirchmayer, qu'incombe la faute de tous les malheurs arrivés à Raguse et à Cattaro (p. 135), et l'on notera à ce propos les renseignements qu'il a tirés de l'historien monténégrin Milakovich sur le dénouement du siège de Raguse (p. 131) [1].

A. C.

Histoire de Napoléon par Désiré Lacroix, petit-fils d'un officier de la Grande Armée. Illustré de 75 vignettes et portraits. Paris, Garnier, 1902. In-8°, VIII et 679 pp. 3 fr. 50.

Le livre ne coûte pas cher : 700 pages pour 3 fr. 50. Mais c'est une apologie de Napoléon qui a, pour toute préface, la pièce de Béranger « On parlera de sa gloire... » Le récit, assez bien mené, rapide, clair, sent trop le manuel. L'auteur n'a pu évidemment consulter toute la littérature napoléonienne et nous ne l'en blâmons pas; toutefois il a un faible pour le *Mémorial* et, s'il avait lu attentivement les plus récentes publications, il eût commis moins d'inexactitudes et d'erreurs. Il n'aurait pas dit, par exemple, que Bonaparte fut reçu le premier à l'examen d'artillerie (p. 49) et qu'au 18 brumaire le grenadier Thomé et un autre reçurent des coups de poignard (p. 285) [1].

A. C.

---

1. P. 175, lire *des nôtres* et non *de notre*.

1. P. 19, « l'illustrissime » Giubega, ce mot ne suffit pas pour apprendre au lecteur qui était le parrain de Napoléon; — p. 36, Des Mazis étudia à Rebais et non à Brienne; — *id.*, il n'y a pas de Dangeais à Brienne; — p. 45, *Chevallée*, lire le

Un allié de Napoléon, Frédéric-Auguste, 1763-1827, par André Bonnefons. Paris, Perrin, 1902. In-8°, xxiii et 514 pp. 7 fr. 50.

M. Bonnefons a fait un bon livre, un peu long et terne par instants, mais très consciencieux, très fouillé, intéressant, impartial d'ailleurs, et qu'un Français devait faire. Certaines sources lui ont échappé et l'on voudrait d'autres références, d'autres notes que la liste des huit ouvrages consultés qui ouvre le volume. Mais il a puisé aux sources principales, essentielles, aux archives des affaires étrangères à Paris et aux archives saxonnes. Il divise son livre en quinze chapitres : coup d'œil sur la Saxe avant 1789 ; la Saxe sous la Révolution ; les relations de la Saxe avec la France sous le Directoire, le Consulat et les premières années de l'Empire; la Saxe devenue comme une province prussienne ; la crise de 1806 et le traité de Posen ; l'alliance française et Frédéric-Auguste, grand-duc de Varsovie ; la guerre de 1809 ; le ministère de Senfft ; la crise de 1813 ; la Saxe au congrès de Vienne. Tout cela est solide, net, juste, et l'auteur montre bien d'un bout à l'autre de son livre comment ce bon électeur si tranquille, si timide, si épris du repos, fut peu à peu entraîné dans le tourbillon ; comment cet irrésolu dut se résoudre ; comment cet inactif dut agir ; comment ce pacifique dut toujours faire la guerre. M. André Bonnefons a marqué ces contrastes d'une façon piquante, et il rend un légitime hommage à ce roi aux intentions pures qui voulut toujours, sans toujours y réussir, le bonheur de son peuple [1].

A. C.

---

chevalier (c'est-à-dire Lucien Bonaparte); — p. 55, le Marescot de Valence n'est pas le futur général Marescot; — p. 67, Gassendi ne fut pas le « capitaine de compagnie » de Bonaparte; — p. 91, qui est *Aulers*, camarade de Bonaparte ? Serait-ce Boubers ? — p. 96, il y avait quatre et non *huit* bataillons de volontaires corses ; — p. 97, le récit de l'affaire d'Ajaccio est absolument inexact; — p. 101, Moydier, et non Bonaparte, commandait l'artillerie; — p. 102-103, Paoli n'était pas aussi traître que le croit l'auteur; — p. 106, Bonaparte n'alla pas à Vouges; — p. 110, l'aide-de-camp de Carteaux s'appelle Alméras et non *Dalmaras*; — p. 139, la mesure qui frappait Bonaparte n'était pas « un acte d'ignorance et d'ingratitude »; — p. 264, Phélipeaux n'était pas à Brienne; — p. 382 lire Schulenbourg pour *Schulimbourg*; — p. 576, Montcabrié pour *Montaubrié*, etc.

1. P. 38, qu'est-ce que « le fief de Wittelbach » ? et pourquoi insister si peu sur l'Union des princes ? — P. 41, qu'est-ce que « l'atteinte portée en Alsace à Xavier », et ces mots suffisent-ils ? — P. 50, à propos de Mirabeau, il fallait rappeler brièvement ce qu'il dit de la Saxe dans la *Monarchie prussienne*. — P. 51, l'électeur, dit M. Bonnefons, n'était guère renseigné sur le plan de Pilnitz ; M. B. ne connaît-il pas la lettre du comte d'Artois à Frédéric-Auguste (20 août 1791) : « L'Empereur a bien voulu approuver que je me rende à Dresde en même temps qu'il sera à Pilnitz avec le roi de Prusse: cette réunion sera décisive » ? et la lettre de l'empereur Léopold annonçant à l'électeur qu'il charge le comte Hartig de lui communiquer « les dernières négociations et démarches les plus importantes » ? — P. 55, en 1792 François II n'est pas empereur d'*Autriche*. — Pp. 89-95, il eût

Frantz Schultz. **Joseph Görres** als Herausgeber, Literarhistoriker, Kritiker im Zusammenhange mit der jüngeren Romantik dargestellt (12e volume de la collection Palaestra). Berlin, Mayer et Müller, 1902. In-8°, x et 248 pp. 7 mark 50.

Il ne s'agit dans ce travail que de Görres littérateur et romantique : le Görres politique est laissé de côté, et on le regrettera, car l'auteur est de taille à traiter le sujet entier : souhaitons qu'il le fasse un jour comme il semble en avoir le désir, et qu'il nous donne une grande biographie qui épuise la matière et nous montre Görres sous tous ses aspects. Il a divisé son livre en trois chapitres : I. De la Révolution au romantisme : II. Heidelberg, Görres et le jeune romantisme ; III. Görres éditeur et critique. On remarquera au premier chapitre les pages que M. Schultz consacre aux articles publiés par Görres dans une revue munichoise, l'*Aurore* d'Aretin (M. S. a du reste publié le recueil de ces articles pour la Société de Görres). On lit avec intérêt dans le deuxième chapitre le récit des relations de Görres avec Arnim et Brentano. Le troisième chapitre est le plus important : M. S. analyse et apprécie les œuvres de Görres, les *Teutschen Volksbücher*, les articles sur le *Wunderhorn*, sur les poésies du moyen âge (et il remarque très impartialement que son héros ne comprenait pas tout ce qui était forme, style, rhythme, fine nuance d'expression, p. 153), sur la légende héroïque, sur le Gral, etc. Il y a dans cette étude une foule de détails intéressants, recueillis avec soin, et d'un bout à l'autre, le travail témoigne d'un esprit exact, judicieux, imbu d'une bonne méthode.

A. C.

Deutsche Thalia, Jahrbuch für das gesammte Bühnenwesen, hrsg. von Dr. F. Arnold Mayer. I Band. Wien und Leipzig, Braumüller, 1902. In-8°, vii et 553 pp.

M. Arnold Mayer commence la publication d'un Annuaire du théâtre qu'il nomme la *Thalie allemande*. Il compte faire paraître chaque année un volume « sérieux et reposant sur une base scientifique », lequel sera consacré au théâtre, à son histoire, à sa critique, à sa pratique. Le volume de 1902 que nous annonçons, comprend donc trois grandes parties : histoire, critique, pratique. La première partie renferme les études suivantes : Élisabeth Mentzel, *Madame Fiala ;* A. Fritz, *Les époux Haizinger à Paris et la première représentation de Fidelio en 1829 ;* E. Ebstein, *Huit lettres inédites*

---

fallu citer les *Mémoires* de Lavallette (II, 3) : il raconte qu'il n'a même pas vu Frédéric-Auguste. — P. 226, c'est, non pas en 1792, mais en 1791 et même en 1790, que Frédéric-Auguste reçut l'offre de la couronne de Pologne. — P. 282, lire Dörnberg et non *Darnberg*.

d'Élise Hahn à Soden ; H. Rollett, *Raimund acteur* ; M. Jacobs, *Rod. Dressoir* ; A. de Hanstein. *Édouard Devrient et Albert Lindner* ; E. Maddalena, *Modena dans le rôle de Wallenstein* ; R. Fürst, *Trois prologues du* XVIIIe *siècle*. — La deuxième partie, intitulée « Le théâtre du présent » se compose de comptes rendus critiques de l'année théâtrale ; après une introduction de M. A. Köster, MM. M. Jacobs, H. Welti et K. Krebs étudient la « saison » de 1901 à *Berlin* ; M. Walzel, à *Berne* ; M. Max Koch, à *Breslau* ; MM. Deetjen et D. Schultz, à *Leipzig* ; MM. Legband, Sulger-Gebing et Ehlers, à *Munich* ; MM. Adler et Batka, à *Prague* ; M. R Krauss, à *Stuttgart* ; M. O. Francke, à *Weimar* ; MM. Arnold Mayer, Horner et Graf, à *Vienne* ; M. Trog, à *Zurich* et à *Bâle*. Puis viennent les comptes rendus du théâtre étranger. M. V. Andersen s'est chargé du Danemark ; M. W. Archer, de l'Angleterre ; M. de Freitas Branco, du Portugal ; M. Bonilla y San Martin, de l'Espagne ; M. E. Kraus, du théâtre tchèque. Trois critiques se sont partagé la France et l'Italie : ce sont pour la France MM. Faguet (*le théâtre national*), Athys (*les théâtres de Paris et de la province*) et Coolus (*Mme Réjane*), et pour l'Italie MM. Morello (*le Drame national*), Bracco (*Acteurs et art dramatique*) et d'Arienzo (*L'opéra moderne*). — La troisième partie, relative à la pratique de la scène, offre les articles suivants : W. Bormann, *Notre scène dramatique* ; E. Kilian, *De l'affiche* ; F. Gregori, *Une bibliothèque de théâtre* ; J. Altmann, *Écoles théâtrales d'État* ; S. Mekler, *La résurrection de la scène antique*. — A ces trois parties essentielles se joignent une quatrième partie, nécrologie (*Götze*, par M. Krebs ; *Karlweis*, par M. Sittenberger ; *Swoboda*, par M. Winds ; *Teuber*, par M. Zeidler ; *Agnès Wallner*, par M. J. Landau ; *Buchanan*, par M. Oswald ; *Croizette* et *Got*, par M. Sarradin ; *Alexandre Parodi*, par son fils Dominique Parodi) et une cinquième partie, littérature du théâtre en 1901, due à M. A.-L. Jellinek (elle nous paraît bien disposée, bien fournie et elle relève les articles de revues aussi bien que les livres). — Cette simple énumération des articles suffit à elle seule pour donner une idée du volume. Il y en a pour tous les goûts, pour ceux qui aiment le passé et pour ceux qui ne se plaisent qu'aux œuvres du présent, pour les amis de l'art allemand et pour ceux qui goûtent plus volontiers le théâtre étranger, pour les critiques et les historiens, les acteurs et les auteurs, les amateurs et les simples lecteurs. Les collaborateurs de M. Arnold Mayer sont déjà connus du public, pour la plupart, et leur nom nous garantit leur compétence. Tous suivent plus ou moins dans leur travail la même méthode. Il est donc évident qu'un semblable recueil, s'il peut être continué, rendra les plus grands services ; ce sera, comme le désire l'éditeur, un organe « sérieux et reposant sur une base scientifique », ou, selon une autre de ses expressions, un *Jahresbericht*, un compte rendu annuel pour le théâtre ; nous faisons tous nos vœux pour que la *Thalie allemande*

réussisse et qu'elle ait, après ce brillant et solide début, bien des volumes encore[1].

A. C.

Phonétique annamite (Dialecte du Haut-Annam) par L. CADIÈRE. Paris, Leroux 1902 ; in-8°, pp. XIII-113.

Après des notions élémentaires sur la prononciation de l'annamite et une brève introduction, le livre comprend trois parties :

I. Modifications des voyelles (modifications naturelles, modifications volontaires). — II. Modifications des consonnes. — III. Modifications des accents. Suivent quatre appendices sur les modifications dans les noms de nombre, les mots doubles, les cas de substitution de lettres, remarques générales sur le dialecte, — et un index alphabétique. — M. Cadière, missionnaire dans les trois provinces dont il étudie le dialecte, était bien placé pour connaître son sujet, et huit ans de séjour l'ont familiarisé avec la langue annamite; il s'est, de plus, servi utilement des ouvrages publiés jusqu'ici : dictionnaires de Taberd, Theurel, Génibrel, essais de MM. Aymonnier, Nordemann, etc. Le travail, premier de ce genre, est sérieusement traité ; il témoigne de recherches étendues et d'observations minutieuses. L'auteur fait des rapprochements intéressants et suggestifs entre le dialecte qu'il étudie, le chinois et le sino-annamite. On peut, toutefois, regretter que ces rapprochements n'aient pas été plus nombreux et plus suivis. M. C. se cantonne trop, en général, dans les provinces qu'il habite. Entre le Delta tonkinois et les trois provinces qui environnent Hué s'étendent trois autres provinces, provinces de transition, où le sino-annamite se transforme — d'aucuns diraient : se déforme. Certaines façons de s'exprimer, traitées de patois dans le Nord, deviennent plus reçues, même dans la classe lettrée, à mesure que l'on descend vers le sud. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de caractères spéciaux d'imprimerie, donner des exemples. En étudiant ce degressus, l'auteur aurait trouvé réponse à plusieurs des problèmes qu'il se pose sans les résoudre ou sans donner de solution satisfaisante. Peut-être aurait-il aussi, de cette manière, évité la tendance trop systématique de son livre. C'est perdre sa peine, en effet, que de chercher une raison logique à toutes les transformations de voyelles ou de consonnes : comme tous les peuples, les Annamites ont leurs Basques et leurs Parisiens, leurs Lyonnais et leurs Auvergnats, leurs Savoyards et leurs Normands. Vouloir tout réduire en système est une prétention excessive. Nous n'aurions pas cherché si loin pour expliquer la trans-

---

1. P. 525, lire Soubies et non *Soubise*.

formation du *cái* en *ké* suivant qu'il s'agit de l'adjectif démonstratif ou de l'article : la rapidité avec laquelle on prononce l'article suffit à rendre compte de cette transformation, surtout si l'on note que l'emploi de *ké* est d'origine populaire.

Nous ne voudrions pas que ces critiques de détail fassent oublier la réelle valeur de l'étude publiée par M. Cadière. L'ouvrage est consciencieux ; il témoigne de sérieuses qualités. Nous souhaitons au contraire que le sillon s'ouvre plus largement. Des études comme celle-ci feront beaucoup pour la connaissance de plus en plus scientifique de la langue annamite.

A. VILLIEN.

Lettre de M. Xénopol.

M. Seignobos (voir *Revue*, n° 38) ayant lu mon livre un peu trop couramment, croit que mon « système personnel » consiste à formuler des lois pour le développement des faits successifs, quand mon livre a précisément pour but de combattre cette thèse et de démontrer qu'il n'existe des lois de développement que pour la partie absolument abstraite de la succession et que toute tentative de formuler des lois réelles, des lois qui régissent la manifestation du phénomène successif et par suite des lois de causation qui les expliquent, ne saurait aboutir à aucun résultat (*Principes fondamentaux de l'histoire*, p. 201). Les lois abstraites ne sont, en effet, pour la plupart, que « la traduction en langage conventionnel de notions de sens commun ». L'histoire n'en peut tirer aucun profit. C'est précisément pour démontrer cette vérité et pour prouver que l'histoire ne se développe que dans des séries *uniques et particulières*, que j'ai écrit mon étude. La critique de M. Seignobos ne touche même pas à l'idée maîtresse du livre.

XÉNOPOL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 octobre 1902.

M. Philippe Berger, président, communique deux lettres du R. P. Delattre, dont la première contient la copie d'une courte inscription écrite à l'encre noire sur une amphore sortie d'une sépulture punique, puis annonce la découverte d'un vase d'argile contenant plus de 4,000 menues pièces de bronze, presque toutes du IVe siècle, depuis Constantin le Grand jusqu'à Arcadius et Honorius, et celle d'une nouvelle série de poids en pierre lithographique. — Dans la seconde lettre, le R. P. Delattre envoie à M. Berger la copie d'une épitaphe punique trouvée à Carthage.

L'Académie procède à la nomination des commissions des prix Bordin (Orient) et Delalande-Guérineau (moyen-âge). Sont élus :

Prix Bordin : MM. Bréal, Barbier de Meynard, Clermont-Ganneau et Derenbourg.

Prix Delalande-Guérineau : MM. Delisle, Longnon, Lair et Valois.

M. Clédat présente une série d'aquarelles représentant les peintures qu'il a découvertes à Baouit, au sud d'Hermopolis Magna, dans une nécropole ou peut-être un couvent enseveli dans les sables depuis la conquête musulmane. Ces peintures peuvent être datées du Ve au XIIe siècle. — M. Maspero insiste sur l'importance de cette découverte et sur les difficultés qu'a dû surmonter M. Clédat. — MM. Perrot et Maspero échangent quelques observations sur le style de ces peintures.

Séance du 24 octobre 1902.

M. Héron de Villefosse rappelle que, le 17 décembre 1897, il a annoncé à l'Académie l'importante découverte de Coligny. Grâce à M. Paul Dissard, conservateur des Musées de Lyon, les fragments du calendrier celtique gravé sur une table de bronze et les débris de la statue virile avaient pu être acquis pour une somme modique. La statue, reconstituée par M. A. André, est maintenant un magnifique morceau auquel il ne manque plus que la partie supérieure du crâne, fondue à part, et l'avant-bras gauche. Elle représente un dieu imberbe, à la chevelure abondante et bouclée, entièrement nu, debout, le bras droit levé, avec un geste plein de noblesse et de dignité. Les attributs ont malheureusement disparu. — M. Paul Dissard offre à l'Académie une photographie de la statue dans son état actuel.

Parmi les sujets proposés pour 1904 par M. Bouché-Leclercq, au nom de la commission du Prix ordinaire, l'Académie choisit, au scrutin, celui qui est ainsi énoncé : *La préfecture du Prétoire au* IVe *siècle.*

Au nom de la commission du prix Bordin ordinaire, M. Hartwig Derenbourg annonce que ce prix sera décerné, en 1904, au meilleur ouvrage relatif à l'Orient, publié depuis le 1er janvier 1901. — Le prix extraordinaire biennal de 3,000 fr., institué sur les arrérages de la fondation Bordin, sera décerné en 1903 au meilleur ouvrage d'érudition orientale publié dans les cinq dernières années. — Même programme pour le prix Saintour en 1903 (ouvrages publiés depuis le 1er janvier 1900).

M. Noël Valois, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau, annonce que ce prix sera décerné en 1904, comme il avait été annoncé précédemment, au meilleur ouvrage concernant le moyen âge ou la Renaissance.

M. E. Cartailhac, en remerciant l'Académie de la subvention qu'elle lui a accordée, écrit d'Altamira pour donner quelques détails sur les recherches qu'il a commencées, avec M. l'abbé Breuil, dans la grotte de cette localité, et sur les animaux préhistoriques qui y sont peints.

M. Clermont-Ganneau rappelle qu'on a récemment découvert auprès de Sidon, dans un ancien temple du dieu Echmoun (l'Esculape phénicien), des inscriptions phéniciennes dont deux viennent d'entrer au Musée du Louvre. Elles contiennent en substance la dédicace, plusieurs fois répétée, de ce sanctuaire par le roi Bodastoreth, petit-fils du roi Echmounazar II dont le Louvre possède depuis longtemps le magnifique sarcophage avec une longue épitaphe. Les nouvelles inscriptions, publiées d'une façon indépendante par M. Philippe Berger et par le R. P. Lagrange, contiennent un passage extrêmement difficile qui a été lu et expliqué d'une façon tout à fait divergente par les deux éditeurs. Le premier y a vu une série de titres et d'épithètes, en partie mythologiques, qualifiant la ville de Sidon considérée comme une sorte de divinité. Le second croit y reconnaître la mention d'un héros éponyme de Sidon qui y jouerait également un rôle mythologique très important. — M. Clermont-Ganneau reprend à son tour l'explication de ce passage si controversé. Après avoir proposé quelques rectifications de lecture matérielle, il s'applique à montrer que nous avons là tout simplement une série de noms de localités, plus ou moins voisines de Sidon, et sur lesquelles s'étendait le pouvoir du roi Bodastoreth. C'est une énumération purement géographique, dont l'intercalation dans le texte devient dès lors fort naturelle ; elle équivaut à cette formule : « roi de Sidon *et autres lieux* ». Cette explication donne en même temps la clef de deux passages de l'épitaphe du roi Echmounazar, demeurés jusqu'ici fort obscurs. Là aussi, il s'agit du nom d'une localité des environs de Sidon où le roi défunt avait élevé des temples à Astarté et à Echmoun. On a voulu tirer des nouvelles inscriptions de Bodastoreth des conclusions chronologiques, d'après lesquelles son règne, celui de son grand-père Echmounazar Ier, et ceux de ses prédécesseurs immédiats (son oncle Tabnit et son cousin germain Echmounazar II) seraient à placer à l'époque perse. M. Clermont-Ganneau persiste à croire, comme il a essayé de l'établir autrefois, que cette petite dynastie sidonienne est postérieure à Alexandre, et que le suzerain dont Echmounazar II parle sous le titre de *Adon melakim* (« seigneur des rois ou des royautés »), n'est pas le roi de Perse, mais un Ptolémée. L'ancêtre de la dynastie, Echmounazar I, ne serait autre, à son avis, que le fameux Abdalonyme replacé par Alexandre sur le trône de ses pères dans les circonstances romanesques que racontent les historiens grecs. C'est ce qu'il se propose de démontrer dans la prochaine séance.

M. Philippe Berger se félicite de voir M. Clermont-Ganneau admettre sans réserve l'authenticité de ces inscriptions, si longtemps contestée. Il croit, d'une manière générale, que M. Clermont-Ganneau a fait faire un grand pas à l'interprétation du passage contesté.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 10 novembre — 1902

Die Genealogie des Koenigs Jojachin und seiner Nachkommen in geschichtlicher Beleuchtung, von J. W. ROTHSTEIN. Berlin, Reuther, 1902, in-8, 162 pages.

Die Poesie und die poetischen Bücher des Alten Testaments, von E. KAUTZSCH. Tübingen, Mohr, 1902, in-8°, VII-109 pages.

Ishodâdh's Stellung in der Auslegungschichte des Alten Testamentes, von G. DIETTRICH (*Beihefte zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, VI). Giessen, Ricker, 1902, in-8°, LXV-163 pages.

M. Rothstein s'est mis en frais de conjectures ingénieuses pour expliquer, d'après les noms des fils de Joiachin, en quelles circonstances et à quelles dates ils avaient vu le jour : rien de plus fragile que ces déductions. Il est possible que Pedaia, « Iahvé délivre », soit né quand le roi captif recouvra sa liberté; mais ce nom ne pouvait-il pas exprimer une espérance aussi bien qu'un fait accompli? L'identification de Pedaia à Sheshbassar n'est aussi qu'une hypothèse gratuite. Zorobabel aurait été le fils de Pedaia, comme le dit la Chronique, et non de Shealtiel, comme le dit Haggée. M. R. veut que Shealtiel, né dans les premiers temps de la captivité, soit mort sans postérité bien avant la naissance de Pedaia, et il s'efforce de diminuer l'autorité d'Haggée. Mais il se heurte à une autre difficulté : le Chroniqueur lui-même, dans Esdras, dit que Zorobabel était fils de Shealtiel; il aurait donc oublié la généalogie rapportée au début de sa compilation. M. Rothstein suppose des retouches dans le texte. Le système va ainsi se développant, une conjecture appelant l'autre, sans qu'une probabilité sérieuse vienne les appuyer. L'hypothèse d'une erreur accidentelle dans la liste de I *Chron.* III, 17-24, est assurément plus vraisemblable et moins risquée

que toute la série qu'on est obligé d'imaginer pour l'écarter. On hésitera longtemps à reconstituer l'histoire de Zorobabel d'après les noms de ses fils, et à penser que Dieu appelle ce prince « mon serviteur », dans Haggée et Zacharie, par allusion au « Serviteur de Iahvé », dans la seconde partie d'Isaïe; de même, on admettra difficilement que le livre d'Isaïe ne manque pas d'unité, que la description du « Serviteur de Iahvé » concerne le Messie davidique et que la rédaction définitive d'Isaïe remonte aux environs de l'an 450 avant notre ère.

Le livre de M. Kautzsch est sans prétentions, mais non sans valeur : c'est un exposé, très clair et méthodique, des connaissances générales que l'on peut avoir aujourd'hui touchant la poésie et les livres poétiques de l'Ancien Testament. L'auteur nous avertit que ses conférences ont été prononcées devant un auditoire cultivé mais « laïque ». Donc œuvre de vulgarisation, par un savant des plus compétents, et qui peut être lue facilement (le profit ne fait pas doute) par les non spécialistes. M. Kautzsch est un critique modéré, un peu en défiance contre les hypothèses trop nouvelles. Par exemple, en ce qui regarde Job, il se refuse à admettre que le récit en prose soit plus ancien que les discours poétiques, et les preuves qu'il allègue ne sont pas à dédaigner.

L'œuvre exégétique d'Ishodadh (Jésudad), évêque de Haditha, auteur nestorien du IX^e siècle, mérite d'être étudiée, autant qu'on en peut juger par les extraits et les parties que publie M. Diettrich : notes sur Osée, Joël, Jonas, Zacharie IX-XIV, d'après un manuscrit du British Museum (or. 4524). Le texte syriaque de ces morceaux est accompagné d'une traduction allemande et de notes critiques, principalement de références aux œuvres de Théodore de Mopsueste. L'introduction, très érudite, est d'un particulier intérêt. Ishodadh a commenté l'Ancien Testament tout entier, selon le canon nestorien : manquent la Chronique, Esdras-Néhémie, Esther. Il cite, dans ses commentaires, un grand nombre d'auteurs, notamment quelques Syriens dont les œuvres jusqu'à présent n'étaient pas connues; il exploite largement Théodore de Mopsueste et fournit beaucoup de fragments nouveaux du célèbre exégète ; il est d'ailleurs éclectique et il associe à l'exégèse littérale de l'école d'Antioche les allégories des Alexandrins; il cite Origène, Denys l'Aréopagite, Basile, les deux Grégoire, même Cyrille d'Alexandrie; ce caractère de son œuvre lui a valu d'être accueilli chez les monophysites, dont les grands exégètes, Denys Bar-Salibi et Bar-Hebraeus, l'ont mis à contribution; c'est par lui que ces deux commentateurs ont connu Théodore de Mopsueste. M. Diettrich pense qu'Ishodadh employait, à côté de la Peschito et de la version syro-hexaplane de Paul de Tella, une version syriaque de l'Ancien Testament qui avait été faite sur le grec de Lucien. Inutile d'observer que ces conclusions ne sont pas sans importance pour l'histoire des textes et de l'exégèse biblique.

Alfred LOISY.

I.— **Èrânshahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i;** mit historisch-kritischem Kommentar, und historischen und topographischen Excursen, von Dr J. MARQUART, Privatdozenten in Tübingen (Abhandlungen der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Neue Folge, B. III, nº 2). Berlin, Weidmansche Buchhandlung, 1901, in-4º; pp. 358.

II. — **Die Alte Landschaft Babylonien** nach den Arabischen Geographen, von Dr Maximilian STRECK, Privat docenten an der Universität München. Part. I et II; Leide, Brill; 1900-1901, in-8º; pp. 333.

I. — Le titre choisi par M. Marquart ne donne pas une idée suffisante de cet important ouvrage dont nous nous bornerons à présenter une courte analyse, ne pouvant suivre l'auteur dans la discussion des multiples documents arméniens, grecs, latins, syriaques [1], arabes, persans, turcs, et même chinois, qu'il a mis en œuvre et utilisés pour son commentaire. En réalité, le texte géographique de Moïse de Chorène, qui occupe à peine 8 pages, a servi de thème à la savante dissertation de M. Marquart. Ce texte comprend deux parties : une simple énumération des provinces de la « terre de Perse » au nombre de 67 ; et une description des pays d'après Ptolémée. — M. M., après avoir donné la traduction de la première partie, reprend individuellement chacune des provinces énumérées et traite sommairement, avec beaucoup d'érudition, de sa dénomination, de ses limites, de son histoire. On est surpris de la somme de travail que représente cette étude, et de l'abondance des documents qui y sont accumulés.

On pourrait trouver que l'étude est trop générale, et que la détermination des régions semble parfois manquer un peu de la précision topographique qu'on aimerait à rencontrer toujours dans ces sortes de travaux. La nature même du texte — une simple énumération, comme je l'ai dit — qui sert de base au commentaire en est sans doute la cause principale. La division en deux parties a eu pour résultat d'amener certaines répétitions inutiles, des citations qui font double emploi. Mais l'on pardonnera facilement ces légers inconvénients dont l'auteur n'est pas entièrement responsable, et qu'il a cherché à éviter en se bornant à annoter la traduction de la seconde partie.

Une bonne moitié de volume (pp. 165-305) est consacrée à trois dissertations intitulées : *Die armenischen Markgrafen* (pp. 165-178); *Zur histor. Topographie von Kermân und Mûkrân* (pp. 179-198);

1. Quelques notes en passant à propos de ceux-ci : p. 37, *Raxwad*, est à rapprocher du syr. *Rûkût* (*Notices des manuscrits*, t. XXXVII, p. 88, l. 17); — p. 43, l'identification de l'île de *Darai* avec *Deirin* proposée par M. Guidi, n'est pas absolument prouvée; — p. 43, n. 1, *Rai* ne doit pas être corrigé en *Darai*, mais en *Radani*; — p. 76. l. 28. La paléographie demande que l'on corrige de préférence *Marûlrûd* (= Merw er-Roud); — p. 78, n. 4; la leçon *Qadistan* ne doit pas nécessairement être corrigée en *Qadishastan*; — p. 114, n. 1, *Paidangaran* ne se trouve mentionnée entre Rêw-ardashîr et Mazôn que par hasard, dans la liste de M. Guidi; dans le texte, ces noms sont à plusieurs pages de distance. Il s'agit de la même région dans les trois cas.

Toxáristán (pp. 199-305). C'est surtout dans ce dernier *Exkurs* que M. M. a recours aux sources chinoises [1]. Cette partie de son travail est très importante, car le sujet n'avait pas encore été traité, que nous sachions, avec autant de méthode dans son ensemble.

On voit que l'étude de l'auteur ne porte pas seulement sur l'Iran, mais sur toute la Perse actuelle et une partie de l'Afghanistan. — Des tables très développées (pp. 325-358) permettent de puiser assez facilement [2] à cette mine. L'ouvrage de M. Marquart prendra place à côté du petit livre de M. Hoffmann : *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, si précieux pour l'étude de la géographie de la Mésopotamie et de la Perse orientale : il le complétera sur bien des points. Les nombreux rapprochements de textes qu'il a faits en ce qui concerne les noms propres, fournissent en outre des termes de comparaison fort intéressants au point de vue philologique. On peut dire sans exagération que l'auteur nous a donné une œuvre de première importance.

II. — On sait qu'un certain nombre d'écrivains arabes du IXe au XIVe siècle de notre ère, nous ont laissé des écrits géographiques assez considérables, les uns sous forme de dictionnaire, les autres sous forme de descriptions ou de narrations de voyage. Beaucoup de ces ouvrages ont été réunis dans la précieuse *Bibliotheca geographorum arabicorum* de M. de Goeje.

Une traduction d'ensemble qui mettrait cette collection à la portée des géographes et des historiens non-arabisants, est encore à tenter. En attendant, on est heureux de rencontrer des travaux partiels, comme celui de M. Streck, qui vulgarisent les notions renfermées dans ces ouvrages. L'auteur s'est proposé de décrire la Babylonie. Il a partagé son étude en deux parties : dans la première, il a réuni les notions générales concernant cette région, et il y a joint un exposé du système des canaux de l'Iraq. Dans la seconde, il donne la description particulière des pays et des villes. Le premier chapitre, qui occupe plus de 120 pages, est consacré à Bagdad. Le chapitre II, donne la description du cours du Tigre depuis Takrit jusqu'à Bagdad, et le chapitre III, de Bagdad à Wâsit. Le troisième fascicule contiendra la suite de l'ouvrage, auquel l'auteur joindra, nous l'espérons, des tables détaillées et une carte. Le meilleur éloge qu'on puisse faire de ce travail est de rappeler qu'il a pour base un mémoire couronné par la Faculté de

---

1. En ce qui concerne les documents chinois, voir la recension élogieuse de M. Chavannes, dans le *Journ. asiat.*, nov.-déc. 1901, pp. 550-558.

2. Quoique les tables soient très développées j'ai remarqué l'absence de plusieurs noms, entre autres *Çaimara* (pp. 20, 94). La multiplicité des formes (souvent cinq ou six) pour le nom d'une même localité est aussi un inconvénient qui aurait pu être atténué par des renvois aux différentes orthographes.—Une carte géographique, même schématique, aurait été fort désirable.

philosophie de Leipzig, qui avait mis au concours l'étude des noms de lieux de l'anciennne Babylonie d'après les géographes arabes.

J.-B. CHABOT.

U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. **Griechisches Lesebuch**; t. I Text; t. II Erläuterungen. Berlin, Weidmann, 1902. Chaque tome en 2 fascicules de XI-179, IV + 181-402 pp. et IV-126, IV + 127-270 pp.

Les morceaux choisis d'auteurs grecs publiés par M. von Wilamowitz-Moellendorff se distinguent d'autres recueils du même genre en ce qu'ils ne comportent pas de poésie, étant destinés aux classes supérieures, dans lesquelles Homère et les tragiques sont supposés connus. Mais le cadre en est très vaste; il comprend, sauf cette exception, l'ensemble de la littérature grecque, et, ce qui n'est pas moins caractéristique, les auteurs à proprement parler classiques n'y tiennent qu'une place restreinte. C'est que M. von W. a voulu que l'élève trouvât dans ce livre toute la pensée grecque et pût ainsi se familiariser aussi bien avec la politique qu'avec l'histoire, avec la médecine et les mathématiques qu'avec la philosophie, avec les documents que nous connaissons par les inscriptions et les papyrus qu'avec les œuvres purement littéraires conservées par les manuscrits. Je m'abstiens de critiquer le choix des morceaux, l'ouvrage, à cause de son but pratique, n'étant pas appréciable au point de vue de notre enseignement. Je regretterais cependant, si un livre analogue était fait pour les lycées de France, l'absence de quelques pages de Pausanias, des descriptions faites par un Grec me semblant utiles pour l'étude de l'esprit grec ; et je n'hésiterais pas à y admettre une nouvelle section comprenant des morceaux spécialement relatifs aux mœurs et à la vie privée. Les deux fascicules de texte sont accompagnés de deux fascicules de notes et d'explications précieuses. Je ne crois pas que M. von Wilamowitz ait manqué une seule occasion d'instruire les élèves par des remarques sur la langue, sur le sens des termes, surtout des termes post-classiques, sur les usages, sur tout ce qui doit, en un mot, aider à comprendre et à interpréter les textes. L'ouvrage en prend une valeur toute particulière; et si les élèves des gymnases allemands, entre les mains desquels est mis ce recueil, ne savent pas y trouver des encouragements pour l'étude du grec, c'est qu'ils méconnaîtront la peine que se donnent leurs éducateurs pour la leur faciliter. En quoi ils auront tort : négliger la langue grecque et ses productions, c'est rabaisser le niveau de la culture intellectuelle.

MY.

Der isländische Bauernhof u. sein Betrieb zur Sagazeit nach den Quellen dargestellt von Dr E. Dagobert Schönfeld. In-8° de xvi-286 pp. Strasbourg, K. Trübner, 1902. Pr. 8 m.

En ce 31e volume des « Quellen u. Forschungen zur Sprach u. Culturgeschichte der germanischen Völker » M. le Dr E. D. Schönfeld expose, d'après les renseignements tirés des sagas, ce qu'était l'exploitation rurale en Islande aux temps qui suivirent immédiatement l'occupation de cette île. Après nous avoir montré la ferme et présenté ses habitants, nous initiant à leur vie et à leurs travaux, il nous donne une infinité de curieux détails en une série de chapitres sur les animaux domestiques depuis le chien et le chat, par les chevaux, les bœufs, les moutons, les chèvres et les porcs, jusqu'à l'ours apprivoisé. Beaucoup de ces animaux jouaient un rôle important dans la religion et la magie. C'étaient, aux fêtes de Freyr, des courses et, peut-être, des combats de chevaux; et au banquet du dieu, de même qu'à ceux d'Odin et de Thôr, un cheval blanc qu'on immolait et dont les fidèles se partageaient les chairs. En général, le cheval passait pour être l'interprète de la divinité (cf. Tac. Germ. 10). Sa tête, au sommet d'un toit protégeait la maison ; fixée, la gueule ouverte, au bout d'une perche, elle était pour l'ennemi, dans la direction duquel elle était tournée, une menace d'autant plus terrible que s'y joignait la force des runes, « ramme runer »...

Tout cela, certes, constitue une lecture intéressante et que nous recommandons comme une excellente introduction à l'étude des sagas, en général. Néanmoins, il nous semble que M. le Dr Schönfeld a terminé son livre bien à court : nous aurions aimé à y trouver comme conclusion soit un court résumé, soit quelques considérations ou comparaisons historiques que le sujet comporte. Ce que nous lui reprochons surtout, c'est le manque d'index analytique alphabétique (des matières et des mots islandais cités). Nous souhaitons à l'auteur une nouvelle édition dans laquelle il puisse réparer cet oubli.

Léon Pineau.

Paul Hermann. **Erläuterungen zu den ersten neun Büchern der Dänischen Geschichte des Saxo grammaticus**. Erster Theil. *Uebersetzung*. Mit einer Karte. Leipzig, 1901. Verlag von Wilh. Engelmann. In-8° de vi-508 pp. Pr. 7 m.

Il y a trois ans M. P. Hermann, dans la préface à son intéressante mythologie allemande, dont j'ai rendu compte ici même (1899, n° 21), en même temps qu'il annonçait une mythologie scandinave, faisait espérer, entre temps et comme préparation à celle-ci, un ouvrage sur les « Gesta Danorum » de Saxo Grammaticus. Il en donne aujour-

d'hui la première partie, qui contient la traduction des neuf premiers livres, c'est-à-dire de ceux consacrés aux temps anciens. Après la traduction anglaise de MM. Elton-Powell, publiée en 1894 sous les auspices de la *Folk-Lore Society*, la critique allemande avait, à plusieurs reprises, exprimé le regret qu'il n'y eût pas en Allemagne une seule traduction de cette œuvre si curieuse et de toute première importance pour l'histoire littéraire et religieuse des pays scandinaves. En 1899-1900, M. H. Jantzen voulut combler cette lacune. Mais sa traduction, assure M. P. Hermann, ne rend pas le texte avec une suffisante fidélité; et outre des erreurs matérielles, elle a le tort, à l'exemple de la traduction anglaise, de laisser en prose les nombreux vers qui sont une des originalités de Saxo : aussi M. P. H. n'a-t-il pas hésité, à si peu d'intervalle, à en faire paraître une nouvelle, dans laquelle, tout en ne faisant aucune violence à la langue allemande, il s'efforce de conserver les traits caractéristiques de l'original et de rendre les vers dans leur mètre même. C'est là un travail considérable et absolument méritoire. Non que cette traduction des vers, si habile qu'elle soit, me plaise beaucoup. Franchement, les hexamètres allemands rappellent bien peu les hexamètres latins. Mais est-ce la faute du traducteur ? Moins que de la langue même qui a tant de peine à se plier à une métrique, qui, en réalité, lui est foncièrement étrangère. J'aime infiniment mieux la prose de M. P. Hermann. Tout en restant, en général, très claire, elle reproduit les passages les plus difficiles de Saxo — et il y en a — avec une remarquable fidélité et de sens et de style. Je signalerai cependant, de ci de là, quelques erreurs ou négligences. Ce sont des fautes d'impression, pp. 62, 265, 283, 320, 399, 423; p. 315, « um seinen Bruder zu rächen », le texte porte « in ulcionem fratrum » — la traduction anglaise a, du reste, fait la même faute; p. 353, l. 20. au lieu de « Harald wollte... » il faut lire « Ring wollte ». Certains passages aussi sont traduits un peu librement, p. ex., p. 19, ces deux vers : « Quoue paratur — Prestite bellum ? » « Wessen Gebote — Folgt ihr zur Reise ? » Une omission m'a frappé : p. 143, l. 21, le « quod si aquis frangeris » du texte manque dans la traduction. Plusieurs fois le sens ne m'a pas paru très exactement suivi. Saxo dit, p. 23 : « Quibus superatis fugientem Hadingum predictus senex ad penates suos equo deuehendum curauit, ibique suauissime pocionis beneficio recreatum uegeciori corporis firmitate constaturum predixit ». M. P. H. comprend : « Dort erquickte er ihn durch einen süssen Trank und weissagte ihm, dass ihm dadurch fortan eine frischere Körperkraft Festigkeit verleihen werde ». De même la traduction anglaise. Sans doute, c'est le sens qui vient tout d'abord à l'esprit; mais le latin peut signifier aussi qu'il a été prédit par le vieillard à Hading qu'un certain breuvage plus tard lui donnerait de nouvelles forces : or, d'après le contexte, ce dernier sens seul, à mon avis, est possible. Enfin, n'est-ce pas un contre-sens tout à fait que

de traduire ce vers : « Quid stupetis, qui relictum me colore cernitis ? » par « Sagt, was staunt Ihr, die Ihr farblos, bleich und elend mich erblickt » (p. 218) ? Sinon un contre-sens, alors une étrange liberté de construction. Tout cela est peu de chose assurément et il suffira d'une révision attentive, en vue d'une nouvelle édition, pour que cette traduction, devenue impeccable, demeure définitive. Avec la collaboration de M. le Prof. Dr C. Knabe, de Torgau, M. P. Hermann a mis à la fin de son livre un appendice sur la langue et le style de Saxo : les modèles latins qu'il imite, le nombre et la valeur des emprunts qu'il leur fait, la nature des mètres qu'il emploie ; suit un index des noms propres. Mais, c'est surtout la seconde partie de son ouvrage, consacrée aux « Erläuterungen », qui promet d'être intéressante et qu'il faut souhaiter de voir paraître bientôt. Peut-être auraije l'occasion de parler alors plus longuement de Saxo.

Léon Pineau.

Ferdinando Gabotto. **Cartario di Pinerolo fino all' anno 1300.** [Extrait du deuxième volume de la *Biblioteca della società Storica Subalpina*]. Un vol. in-8°, 304 pp. Pinerolo, Tipogr. Chiantore Mascarelli, 1899.

— Un millennio di Storia eporediense (356-1357) [Extrait du quatrième volume de la *Biblioteca della Società Storica* Subalpina]. Un vol. in-8°, 424 pp. Pinerolo, tip. Chiantore Mascarelli, 1900.

M. Gabotto continue, avec la fondation et la direction de la bibliothèque de la société d'histoire subalpine, l'œuvre entreprise par lui avec le *Bollettino Subalpino* et avec l'organisation des Congrès historiques subalpins qui se tiennent chaque année au mois de septembre à tour de rôle dans les vieilles villes historiques du Piémont, Aoste, Ivrée, Pignerol, Cuneo, etc. Sous son impulsion les archives s'ouvrent et les documents s'impriment. Lui-même ne s'en tient pas à la seule direction du travail des autres : il est le plus actif et le plus infatigable de ses propres ouvriers, et il remplit de ses publications les volumes de la Bibliothèque comme les livraisons du Bollettino. Tout n'y est pas parfait sans doute, ni peut-être même excellent, et certains de ces mémoires portent, dans les négligences du style et les lourdeurs ou les surcharges de la composition, les traces d'une hâte évidente, parfois un peu fébrile. Mais je la pardonne volontiers à cette fougueuse activité, à ce désir inlassable de mettre à la disposition des érudits le plus grand nombre de documents possibles et de défricher la plus grande étendue possible de terrain historique. Il y a de meilleurs stylistes et il y a des livres plus clairs et moins touffus : il n'y a pas d'auteur qui ait fait plus en si peu de temps pour l'histoire de son pays.

Les deux volumes ci-dessus sont relatifs : l'un à Pignerol, l'autre à Ivrée ; celui-ci est un mémoire, celui-là une publication de textes. L'un

et l'autre sont des chapitres de cette histoire médiévale du Piémont où M. G. est maître passé.

Le cartulaire de Pignerol contient 187 documents publiés avec grand soin. M. G. indique avec précision pour chacun la provenance, la situation actuelle, les sources subsistantes, fait souvent des observations critiques et spécifie la *méthode de publication*, conformément aux règles minutieuses promulguées pour les travaux de ce genre par l'*Istituto Storico Italiano*. Ces 187 documents, dit M. G., représentent « tout le matériel documentaire relatif à la ville de Pignerol depuis la première mention de son nom jusqu'en 1300 », en laissant toutefois de côté ceux des documents du XIIIe siècle qui commencent des séries, comme les *Conti della Castellania di P.* ou les *Registri della Curia Civile e Criminale*. L'histoire primitive de P. ayant été liée étroitement à celle de l'évêché de Turin et de diverses abbayes piémontaises, beaucoup de documents relatifs à ces corps ecclésiastiques sont reproduits ici dans une érudite introduction. M. G. analyse brièvement les origines de la commune de Pignerol, indique ce qui reste de ses anciennes archives, et comment s'est formé au moyen âge le Cartario dont il n'a été conservé que des débris et qu'il vient de reconstituer. La dernière partie est relative aux travaux dont le cartulaire a été l'objet au XVIIe et au XVIIIe siècle. (De Levis, Garola, l'*Accademia del Chisone*, Alliandi). Il manque à ce volume une table des matières et des index, au moins onomastique et toponomastique, sans lesquels les recherches y seront difficiles et rebutantes.

Une table manque aussi au long mémoire intitulé *Un millennio di storia eporediese* où M. Gabotto a étudié l'histoire d'Ivrée de 356 à 1357. Elle y serait cependant indispensable pour se débrouiller dans cette dissertation compacte. Ce n'est pas une histoire suivie, qu'il est prématuré de vouloir écrire, dit l'auteur, tant que les recueils de matériaux qu'on commence à établir seront inachevés, et avant que divers points encore obscurs aient été illustrés de monographies particulières. C'est seulement une *Introduction à la recherche des documents médiévaux d'Ivrée*. L'auteur néglige donc ici les épisodes connus, d'autres qu'il se réserve de traiter ou de faire traiter dans la même Biblioteca : il se borne à étudier ici certaines questions sur lesquelles les documents sont déjà tous réunis et suffisamment abondants. Le premier de ces épisodes est l'histoire d'Ivrée dans le haut moyen âge (356-1094), où est surtout remarquable ce qu'il dit des évêques d'Ivrée du Ve au VIIIe siècle, d'Ivrée, duché lombard et comté franc, et le tableau des origines de la seigneurie épiscopale au XIe siècle. Le chapitre II est relatif à Ivrée sous le régime épiscopal et communal (1095 à 1238) M. G. y fait avec beaucoup d'érudition (manquant parfois de clarté) l'histoire de l'apparition et du développement de la commune ; il insiste sur la lutte d'Ivrée avec les comtes de Biandrate et la réorganisation par les évêques Pietro et Oberto de la *comune d'Ivrea e del Canavese* ».

— Puis vient (chapitre III) la fin du régime communal et épiscopal à Ivrée et l'apparition des premières seigneuries (1238-1313) : la domination de Corrado di S. Sebastiano, « procurator et electus ecclesiae eporediensis », les donations nominales à la maison comtale de Savoie, les luttes des Valperga et des San Martino, l'« *eletto* » Frédéric de Front et l'origine de la seigneurie de Montferrat et enfin la soumission volontaire d'Ivrée aux princes de Savoie-Acaia. — Dans la première moitié du xiv^e siècle (1313-1357 ; chapitre iv), Ivrée devient une possession savoyarde, non sans difficultés ni hésitations : M. G. indique la série des conspirations au profit des comtes de Provence et de Montferrat, la domination anarchique des compagnies d'aventure, l'occupation d'Ivrée par Jean II Paléologue et le condominium du comte de Savoie et du marquis de Montferrat, et enfin l'établissement définitif du pouvoir du comte Vert. Malgré les réserves de M. Gabotto, c'est sinon un tableau partout également poussé et définitif, du moins une esquisse suffisante et fort utile de l'histoire d'Ivrée qu'il a écrite ici. L'intérêt du volume est augmenté encore par des excursus sur les évêques d'Ivrée (1358-1457), sur les relations des évêques d'Ivrée avec les comtes de Savoie (1357-1412), et une longue et importante suite des comptes de l'*Archivio Camerale di Torino* relatifs à Ivrée. Ces deux publications, avec des mérites divers, font grand honneur en somme au jeune professeur turinois.

L.-G. Pélissier.

Statuts d'hôtels-Dieu et de léproseries. Recueil de textes du xii^e au xiv^e siècle, publiés par Léon Le Grand,... — Paris, A. Picard et fils, 1901. In-8° de xxix-286 pages. Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.

C'est vraiment un recueil fort intéressant que celui qui est ici présenté. Il deviendra indispensable à tous ceux qui auront à traiter des questions d'assistance publique au moyen âge et il permettra d'avoir une idée très nette des hôpitaux et léproseries qui couvraient le sol de la France aux xii^e, xiii^e et xiv^e siècles.

Il y a lieu d'abord de s'arrêter à la savante introduction que l'éditeur a mise en tête de son volume. Il y indique ce qu'il faut entendre par la règle de saint Augustin, sous laquelle vivaient les religieux hospitaliers, il y montre l'influence qu'ont exercée d'une part les statuts donnés par le grand-maître Raymond du Puis à l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, d'autre part les constitutions dominicaines ; il y détermine les différentes séries d'établissements qui ont vécu à peu près sous le même régime, enfin il y caractérise en quelques traits heureux les léproseries, auxquelles était imposée une véritable règle religieuse.

Les documents qu'il a insérés dans sa publication ne sont certainement pas tous inédits ; mais, épars dans des revues ou recueils divers, leur recherche présentait quelquefois des obstacles, qui n'existeront plus maintenant. Ils sont naturellement divisés en deux catégories bien distinctes : les statuts des hôtels-Dieu et ceux des léproseries. De grandes différences, on le sait, existaient entre ces deux espèces d'établissements. Les premiers possédaient une association de frères et de sœurs réunis pour le service des malades : ceux-ci étaient considérés comme les véritables maîtres de la maison et tous les statuts ordonnent de leur témoigner la plus grande déférence et le dévouement le plus complet ; dans les léproseries, sains et malades formaient à eux tous une congrégation religieuse, dont le chef était quelquefois lui-même lépreux. Les malades étaient reçus et soignés gratuitement dans les hôpitaux ; on ne leur demandait pas non plus de certificat d'origine. Il suffisait qu'ils fussent pauvres, et quelquefois que leurs infirmités ne fussent pas incurables. Au contraire, les maladreries étaient beaucoup plus fermées. Elles n'étaient établies que pour les gens de la localité, riches et pauvres, qui devaient apporter à la maison leurs biens. A l'origine, ils étaient reçus d'abord à l'essai et si le régime ne leur plaisait pas, ils étaient libres de sortir ; passé un certain délai, ils ne pouvaient plus reprendre leur apport.

Il y aurait beaucoup à dire sur la condition des malades et des lépreux, qui est révélée par les statuts ici publiés : ce n'est pas le lieu. Il faut se contenter de signaler la façon tout à fait remarquable dont M. Le Grand a compris sa tâche. Il n'avait pas à éditer tous les statuts connus : il se serait exposé à des redites plutôt fastidieuses ; il n'a donc donné que les types les plus importants et les plus anciens, ceux d'après lesquels les autres se sont formés. A l'exception de ceux d'Aubrac et du Puy, ils appartiennent tous, du moins ceux qui concernent les Hôtels-Dieu, à la région du nord, depuis Angers, Le Mans et Troyes jusqu'à Lille et Cambrai, et plutôt encore aux pays de l'ouest qu'à ceux de l'est. Des 13 règlements de léproseries, il n'y en a encore que deux qui soient du midi : ceux de Montpellier et de Brives près Le Puy. Il est extraordinaire de constater combien peu se sont conservées les anciennes constitutions des établissements méridionaux ! Et pourtant la charité était autant développée dans le midi que dans le nord ; mais les archives y ont été tellement malmenées !

Chacun de ces documents est précédé d'une notice historique sur la maison qu'ils intéressent, et, quand il y a lieu, d'une étude critique sur la date à laquelle ils remontent. Des notes très nombreuses expliquent encore le texte ou établissent des rapprochements nécessaires avec d'autres statuts ou règles ; enfin une table détaillée donne la nomenclature des principales matières traitées. Tout cela est digne d'éloges et je suis heureux d'avoir à le constater.

L.-H. Labande.

Le Palais de justice de Nimes. Notice historique et descriptive sur les édifices judiciaires nimois, de la basilique romaine au palais actuel... par Michel Jouve. — Nimes, Debroas-Duplan, 1901, in-8° de 179 pages.

Le livre de M. Jouve a pour but principal de raconter la construction et de donner la description détaillée du palais de justice qui existe actuellement à Nimes. L'auteur ne pouvait pas aborder ce sujet sans faire l'historique des monuments qui l'ont précédé au même endroit : c'est, dans l'antiquité, la basilique des *quatuorviri juridicundo*, dont on a retrouvé des substructions et divers motifs de décoration : c'est, au moyen âge, la curie royale, bâtie par le sénéchal de Beaucaire et de Nimes, à côté du château des Arênes, où se rendait la justice des vicomtes. Cette maison du roi, successivement agrandie et modifiée selon les habitudes d'autrefois, se composait au XVIe siècle d'un amas de constructions, presque adossées aux remparts et d'un usage des plus mal commodes. Quand Henri II créa le présidial, on tenta, mais en vain, le transfert de la cour de justice : il fallut rester dans ce quartier infect, où sévissaient constamment des épidémies. Vers la fin de l'ancien régime, la partie voisine du rempart est démolie, l'air et la lumière pénètrent à flot, des dégagements s'opèrent. La Révolution arrête les travaux ; mieux que cela même, elle aliène les terrains voisins du palais, sur lesquels on comptait pouvoir s'agrandir ; les bâtiments du tribunal risquent encore une fois d'être étouffés au milieu de nouvelles constructions.

Arrive l'Empire. Nîmes est le siège d'une juridiction trop importante, pour qu'on n'élève pas à la place des anciennes masures un monument plus convenable. L'ingénieur Charles Durand en reçut la commande ; mais on restreignit ses plans et il ne put donner à son œuvre l'étendue qui lui était nécessaire : il éleva cependant, dès 1805. un palais, qui par un portique gréco-romain donnait sur l'Esplanade, mais la destinée de ce nouveau temple de la justice devait être très courte. On reconnut promptement qu'il fallait lui donner l'ampleur qui lui manquait, et en 1838, on posa la première pierre de l'édifice actuel, qui est dû à l'architecte Gaston Bourdon. Le monument de Charles Durand disparut tout entier, au grand désespoir de l'artiste encore vivant.

Telle est la partie historique du livre de M. Jouve ; vient ensuite la description du palais actuel, dont nous ne pouvons que signaler la précision. Dans les annexes jointes à ce récit, à remarquer les notices biographiques sur les architectes et artistes qui ont édifié ou décoré les deux derniers monuments, le tableau des magistrats de la cour d'appel depuis 1811 et la liste des bâtonniers de l'ordre des avocats depuis 1812.

L.-H. Labande.

La naissance, le mariage et le décès. Mœurs et coutumes, usages anciens, croyances et superstitions dans le sud-ouest de la France, par P. Cuzacq,... — Paris, H. Champion, 1902. In-12 de 201 pages.

Voici un ouvrage qui aurait pu offrir le plus grand intérêt, s'il avait fait l'objet de plus de recherches et s'il avait été mieux présenté. Il y avait d'abord à distinguer les coutumes juridiques et prescriptions de l'ancien droit local, des croyances et superstitions : ce sont là deux choses entièrement différentes, qu'il ne fallait pas mêler.

Dans la première série rentraient les nombreux textes que l'auteur a extraits des anciennes législations locales et qu'il a intercalés dans son récit ; ces textes devaient être exactement datés, puis classés chronologiquement et par région. On pourrait en ajouter beaucoup d'autres et le dépouillement des registres des notaires, surtout de ceux qui remontent aux époques les plus anciennes, fournirait des matériaux encore plus abondants : les fiançailles, les contrats intervenus entre époux, les promesses de vivre en paix l'un avec l'autre, les séparations amiables, les traités entre filles-mères et séducteurs, les rachats d'adultères, les reconnaissances d'enfants bâtards, les légitimations, les louages de nourrices, les engagements pris par des médecins pour rendre les femmes fécondes, etc., ont fait dans le midi, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, l'objet de nombreux actes passés par devant les notaires. Cette mine est à exploiter par tous ceux qui veulent pénétrer dans l'intimité des gens d'autrefois.

La seconde série devait être consacrée spécialement aux habitudes superstitieuses et aux croyances que j'appellerai fétichistes. Là encore, il y avait lieu de classer tous les éléments par région, en tâchant de découvrir jusqu'à quelle époque on peut les suivre. Il y avait en même temps, pour faire œuvre scientifique, à rechercher de quelle origine proviennent ces diverses superstitions.

Malgré ces lacunes et ce défaut de coordination, on doit reconnaître que le livre de M. Cuzacq offre beaucoup de renseignements et fournit des détails précieux aussi bien à l'historien qu'au folkloriste. Prenons-le donc tel qu'il est : en le feuilletant, on trouvera à chaque page, malgré quelques hors-d'œuvre, des faits curieux. Puisse l'auteur poursuivre son enquête, en lui donnant des bases plus solides, et nous présenter, dans une seconde édition, un ouvrage que se disputeront tous les curieux des choses du passé.

L.-H. Labande.

Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres. XIII. **Mélanges d'histoire du moyen âge**, publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire. — Paris, F. Alcan, 1901. In-8° de 185 pages.

Ce volume, digne en tous points de ses devanciers, s'ouvre par une

Note additionnelle aux études sur quelques manuscrits de Rome et de Paris, qui avaient été publiées dans un fascicule précédent par M. A. Luchaire et dont on avait rendu compte ici même. Cette *Note*, fruit de nouvelles recherches à Paris, précise et complète les informations données sur les *Miracula Sancti Dionysii* et les *Gesta Dagoberti*, ainsi que sur les recueils épistolaires de l'abbaye de Saint-Victor.

« La critique pénétrante » de M. Halphen (c'est le terme qu'emploie à juste raison M. A. L. pour présenter le travail de son élève) s'est attachée à un difficile problème : dans une *Étude sur l'authenticité du fragment de chronique attribué à Foulque le Réchin*, le jeune étudiant de la Faculté des lettres répond victorieusement aux objections présentées par Mabille, dans son *Introduction aux chroniques des comtes d'Anjou*, contre cette authenticité. Il commence par distinguer dans le fragment deux parties : la première a été écrite en 1096 et le chroniqueur n'y parle que de l'histoire des comtes d'Anjou. La seconde est relative à la première croisade et fut rédigée en 1098. Ces deux parties diffèrent autant par la forme que par le fond ; la première seule serait de Foulque le Réchin. M. Halphen note en effet tous les renseignements historiques qui y sont mentionnés sur les comtes d'Anjou, jusques et y compris Foulque lui-même, leurs possessions, leurs fondations de châteaux, etc. ; il les contrôle, autant que cela a été permis, par les documents diplomatiques contemporains, il démontre que les détails contenus dans ce fragment sont suffisamment exacts pour qu'ils ne soient pas l'œuvre d'un faussaire. D'autre part, la richesse des informations du chroniqueur sur l'Anjou et ses comtes, connaissances qui ne se révèlent au même degré dans aucun auteur de la même époque, amène à croire que la phrase du début, où Foulque se donne comme narrateur des faits de ses aïeux, est absolument vraie. Il n'y a qu'à souscrire à une telle conclusion.

M. G.-A. Hückel a fait porter son examen sur les *Poèmes satiriques d'Adalbéron*, ces « documents énigmatiques du XIe siècle, dont l'obscucurité avait fait jusqu'ici le désespoir des érudits ». Comme introduction, il trace le tableau de l'opposition du clergé séculier sous le roi Robert, protecteur du clergé régulier réformé par les abbés de Cluny. Adalbéron, évêque de Laon, dont le rôle politique et les intrigues sont ici marqués nettement, est le chef de cette opposition et s'attaque avec violence à la royauté et à ses conseillers. Il entre dans la polémique de pamphlets qui sévit alors : il écrit d'abord le *Rythmus satiricus*, chanson sur Landry de Nevers, un des fidèles de la cour de France. M. Hückel, en interprêtant le poème, indique ce qu'était en réalité ce personnage ; il a encouru les colères du parti conservateur ou des évêques, et Adalbéron, qui en trace un portrait des plus méchants, lui prête les intentions les plus perfides. Les explications données par M. Hückel, bien que très justes pour la plupart, ne satisfont pas entièrement (il est si

difficile de deviner les énigmes du texte d'Adalbéron !), surtout celle qu'il propose pour ces vers :

Dolis armatus justifer,
Henrico tollit feminam.

Il s'agit des bouleversements que projèterait Landry à la cour: « Ce grand justicier, traduit M. Hückel, il agit tout armé de ruses : au prince Henri il enlève sa gouvernante. » Il est vrai qu'il fait suivre ce dernier mot d'un point d'interrogation. Cette traduction est impossible, et l'objection qu'on doit tirer de l'enlèvement de sa femme à cet Henri suffit à écarter l'opinion, d'après laquelle il s'agirait ici du jeune Henri, alors âgé de 12 à 15 ans, fils du roi Robert. Je reconnais cependant qu'il est extrêmement difficile d'interpréter ce passage et de le rapporter à un personnage historique. — Relevons encore une erreur de citation à la page 80, où le chanoine historien Godefroy Hermant est appelé Geoffoi Humann.

Le *Carmen ad Rotbertum regem*, où Adalbéron se met en scène, dialoguant avec le roi Robert II, n'offre pas moins de difficultés. C'est une satire des mœurs de la société clunisienne et un programme de gouvernement proposé par le parti conservateur; c'est surtout une récrimination d'Adalbéron, indigné d'être exclu des affaires. Son poème a permis à M. Hückel de présenter les caractères et la situation de la royauté, de l'Église et de l'État, tels que les voit Adalbéron, de tracer le tableau de la société clunisienne et d'esquisser la théorie traditionnelle de l'organisation de l'Église et du gouvernement. Adalbéron y préconise la primauté de l'ordre ecclésiastique sur l'ordre laïque et l'indépendance de l'Église vis-à-vis de la loi humaine, qui régit les nobles et les serfs; puis, vient le plan des réformes proposées par l'évêque de Laon dans la politique royale. A la suite de cette étude très savante, M. Hückel donne le texte même du *Carmen*, qu'il accompagne d'une élégante traduction française et des explications que réclament les obscurités ou ambiguités du poète. — En appendice, il publie encore pour la première fois le poème théologique *De Summa fidei*, adressé par Adalbéron de Laon au roi Robert; puis, il reproduit un opuscule dialectique, en prose cette fois, composé sous la forme d'une lettre que le même prélat aurait adressée à Foulques, évêque d'Amiens.

Ces travaux, d'une haute valeur scientifique, témoignent de l'excellent enseignement donné à ses conférences de la Faculté des lettres de Paris par M. Achille Luchaire : ils font le plus grand honneur aussi bien au maître qu'aux élèves.

L.-H. LABANDE.

La Chronique de Saint-Hubert dite *Cantatorium*, le livre second des *Miracula Sancti Huberti* et la *Vita Theodorici, abbatis Andaginensis*. Observations sur l'attribution de ces trois œuvres à Lambert le Jeune, moine de Saint-Hubert, par Alfred Cauchie,... — Bruxelles, libr. Kiessling et Cie, 1901. In-8° de 86 pages. (Extrait du t. XI, n° 2, 5e série, des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*).

Une thèse récente de M. Karl Hanquet, soutenue devant l'Université de Liège, a ramené l'attention sur ces trois récits dont l'importance pour la Belgique et la querelle des investitures était bien connue. M. Hanquet, après l'érudit allemand Paul Krollik, avait affirmé que l'auteur du *Cantatorium* était Lambert le Jeune, écolâtre et chantre à Saint-Hubert, puis écolâtre à Saint-Remy de Reims et enfin assistant de l'abbé Wired, usurpateur de Saint-Hubert contre le grégorien Thierry II; ce même Lambert le Jeune aurait été aussi très probablement l'auteur du livre second des *Miracula* et de la *Vita Theodorici*.

M. A. Cauchie qui, jadis, s'était élevé contre la certitude de ces attributions, reprend à fond la question; dans son mémoire critique, il examine, les unes après les autres, les raisons que l'on a fait valoir en faveur de la thèse de MM. Krollik et Hanquet, et il arrive à cette conclusion qu'il est évidemment possible que Lambert le Jeune ait été l'auteur du *Cantatorium;* mais il n'y a pas de preuve formelle et il ne serait pas non plus inadmissible qu'un autre des moines lettrés de St-Hubert, s'inspirant tout à la fois des idées grégoriennes et des intérêts de son abbaye, ait écrit la chronique. La question doit donc, selon M. Cauchie, rester indécise.

Elle ne l'est plus pour les deux autres récits : le savant professeur de l'Université de Louvain démontre en effet, d'une façon à peu près indiscutable, que les *Miracula*, antérieurs au *Cantatorium*, ne peuvent pas être du même auteur. Lambert le Jeune n'a certainement pas écrit ce livre, qui a été composé à Saint-Hubert, alors que l'écolâtre se trouvait à Reims : les *Miracula* ont été rédigés avant 1096. Quant à la *Vita Theodorici, abbatis Andaginensis* (Thierry Ier, abbé de Saint-Hubert de 1055 à 1086), cette « biographie des plus attachantes » a pu être adressée à Lambert le Jeune, alors qu'il se trouvait à Reims et écrite à son exhortation; cependant il paraît bien qu'elle ait été l'œuvre non d'un moine de Saint-Hubert, mais d'un religieux de Saint-Laurent-de-Liège.

Cette dissertation de M. Cauchie est un modèle de critique fine et pénétrante et l'on a grand plaisir à suivre un raisonnement conduit avec une logique aussi serrée et une érudition aussi étendue.

L.-H. Labande.

Albert Lefaivre. **Les Magyars pendant la domination ottomane (1526-1722).** Paris, Perrin, 2 vol. de 441 et 460 pp., in-8°

Depuis quelque temps il ne se publie généralement que de mauvais ouvrages concernant l'histoire de la Hongrie. Ils sont mauvais par l'esprit de parti qui les inspire : on n'a guère que des plaidoiries d'un enthousiasme ridicule ou bien des dénégations plus ou moins féroces dans la question dominante des mérites historiques de ce peuple magyar, qui a, comme tous les autres peuples, ses qualités et ses défauts. Ensuite, ces livres pèchent presque sans exception par la pauvreté des renseignements et par le manque de critique.

Le travail de M. Lefaivre, imposant par ses dehors — deux gros volumes, formant ensemble un millier de pages ! — ne se distingue des publications qui l'ont précédé — le lourd factum naïf de M. Bertha, journaliste, par exemple — que par l'allure vive du style et par la chaleur mise par l'auteur à défendre sa thèse. C'est un de ces livres agréables qui ne peuvent servir malheureusement à rien.

La thèse de M. L. est que les Magyars ont été toujours un peuple turbulent qui n'a pas voulu reconnaître, jusqu'à nos jours, les bienfaits dont l'a comblé l'Autriche charitable et civilisatrice. C'est pour rétablir la vérité sur ce point que M. L. s'est donné la peine de visiter « les archives secrètes de la Burg » à Vienne, celles de Cassovie et de lire tant de documents authentiques « qui forment la base de son étude ». Car il n'a pas voulu seulement « combler une lacune dans notre littérature », mais détruire en même temps une conception erronée touchant le passé de la Hongrie.

Cette thèse est certainement exagérée, fausse, ainsi que l'est du reste l'opinion contraire, que les historiens magyars cherchent à répandre, par tous les moyens, dans la presse scientifique étrangère. Les Magyars ont opprimé, dans la mesure de leur force, les nationalités conquises, et ce n'est pas, sans doute, un phénomène rare dans le développement de l'histoire. En revanche, l'Autriche, forte de ses droits dynastiques, résultant d'un traité de famille, a cherché sans relâche à réunir la Hongrie entière sous sa domination, pour le seul profit de la maison des Habsbourg, de la noblesse de cour et de la classe nombreuse des fonctionnaires de langue allemande. La résistance des Magyars contre cette tentative de détruire leur manière d'être, de les incorporer à une civilisation étrangère est tout aussi naturelle et digne d'éloges que la résistance opiniâtre qu'opposent les Roumains et les Slaves de la Hongrie contre les tendances envahissantes des maîtres actuels de l'Etat, ces Magyars, les persécutés de la veille.

Mais on peut écrire un excellent livre, tout en soutenant une thèse,

qui s'éloigne de la vérité. Malheureusement ce n'est pas le cas pour l'ouvrage de M. L. En effet, l'information est d'une extraordinaire insuffisance, la critique manque partout et absolument et l'auteur n'était guère préparé pour aborder un sujet si difficile pour quiconque ne connaît point par soi-même le pays et ses habitants.

Depuis cinquante ans, une quantité énorme de matériaux ont été publiés pour servir à une nouvelle histoire de la Hongrie. L'Etat a fait des sacrifices, qui s'expliquent seulement par cette exagération du patriotisme qui distingue avant tout les Magyars ; les grandes familles ont fait paraître les documents les plus importants contenus dans leurs archives ; à Pest même et dans la province on s'est empressé de faire imprimer tant bien que mal — souvent très mal — tout ce qui paraissait avoir quelque importance historique. L'Académie magyare s'est montré d'une fécondité sans égale, livrant sans cesse au public des volumes inombrables, dont bien peu sont, naturellement, au niveau de la science.

En outre, l'histoire de la Hongrie est étroitement liée à celle de la maison des Habsbourg, et les historiens de l'autre côté de la Leitha ont fourni aussi une part considérable à cette œuvre de rénovation. L'ancienne Hongrie a eu des relations de chaque moment avec les États roumains et slaves du voisinage, et une importante renaissance historique s'est produite pendant le siècle passé dans les pays des Carpates et du Danube : une grande partie des résultats atteints touche la Hongrie et il n'est pas permis à celui qui veut en écrire l'histoire de les négliger.

Il faut donc pour entreprendre un travail comme celui de M. L., qui embrasse presque trois siècles de la vie du peuple magyar, la connaissance du hongrois, de l'allemand, du roumain et des langues slaves du Sud. Il faut lire avec attention, avec cette attention fatigante que réclame la lecture des documents mal publiés, des matériaux énormes. Après cela on peut penser à rédiger l'histoire de la Hongrie pendant la domination des Turcs, ou plutôt pendant l'époque de la domination et de la souveraineté ottomane dans certaines provinces de l'ancien royaume hongrois.

M. L. était si pressé de formuler et de démontrer sa thèse qu'il n'a presque rien lu. Une grande partie de son premier volume n'est autre chose que la reproduction parfois mot à mot ou bien le résumé de la « Geschichte von Ungarn » de Fessler, qu'il traite un peu cavalièrement dans sa préface [1], tout en s'y rapportant quelquefois. La traduction est parfois très peu fidèle (il lui arrive de traduire : Geschützmeister « par « canons » I, p. 25) ». Ailleurs, il amplifie pour les besoins du style les citations de sources que donne Fessler (par exem-

1. Sayous est accusé de n'avoir donné « que la paraphrase ou le résumé de Fessler ». Sayous aussi !

ple, dans la conversation de Laszky avec le grand vizir). Pour varier et enrichir son exposition, M. L. recourt à Istvanffy[1], un compilateur, dans lequel il lui a semblé reconnaître une source de première main, digne d'être utilisée à l'égal de Fessler, autre « source ». Arrivant au siège de Vienne par Soliman le Magnifique, M. L. récite, comme d'habitude, son Fessler, qu'il n'est pas besoin de citer, mais, à la fin, il accroche une note pour nous faire savoir que « toutes les péripéties de ce siège mémorable sont racontées avec les détails les plus intéressants et les plus techniques par le lieutenant-général Kupelwieser » : M. L. paraît avoir vu le livre de M. Kupelwieser, mais il s'imagine qu'un travailleur sérieux qui emploie les sources mêmes, pourrait trouver des renseignements précieux dans l'écrit de cet officier, et je l'assure qu'il se trompe. Dans une autre note s'étale la découverte que pour avoir une idée nette de l'histoire des Saxons de Transylvanie il faut voir « les importantes archives condensées sous ce titre [je garde l'orthographe de M. L.] : Quellen der olsterreichen Geschichte ». Or, il n'y a dans les *Quellen* de l'Académie de Vienne que quelques volumes de chroniques et documents ayant rapport à l'histoire de Transylvanie.

M. L. accepte tout ce que lui dit son Fessler et les « sources » subsidiaires. Pour donner un seul exemple, il lui arrive de parler — *horribile dictu !* — de 3,000 hommes empalés ou brûlés à petit feu pendant la campagne contre les Turcs en 1595.

Avec cela, il ajoute sans cesse des jugements, des éclaircissements et de ces coquilles, qui font sourire quiconque connaît un peu ce dont il s'agit. Pour nous arrêter à cette campagne de 1595, on trouve : le prince « Mogilav », ce qui signifie Mogila ou Movila ; le boyard « Étienne Rasvan », ce qui veut dire le boyard « Rasvan » dont le nom comme prince fut Étienne ; on apprend un grand massacre des Juifs à Bucarest, alors que le prince fit tuer seulement ses créanciers, pour la plupart Turcs ; on découvre les villes de « Flok » « Hirsovo », « Hirsov ». Sinan, le grand-vizir, paraît ; il se porte avec son armée sur le nord de la « Valachie » et se voit pris à revers par Michel dans les environs « *de cette ville* (?!) » ; etc.

Enfin, il est impossible de trouver tant d'orthographes erronées de noms propres que dans ce livre, qui restera un modèle dans ce genre : bien peu de noms hongrois, turcs, roumains, noms de personnes ou de dignités (j'ai trouvé un « tchaouk », pour « tchaouch ») ont échappé à cette impitoyable mutilation digne des temps atroces que raconte M. Lefaivre.

---

1. Giovio ou Jove devient, avec ce même Istvanffy et Verancius (Verancsics), orthographié selon les pages, où on découvre son nom (d'après Fessler, évidemment), un historien... hongrois. T. I, p. 78, n. 2 : « Les historiens hongrois des XVIe et XVIIe siècles : Veransics (*sic !*) ; Jovius et Istvanffy. Tous trois ont écrit en latin. »

Je dois avertir que ce qui est dit ici se rapporte uniquement au premier volume : l'ayant parcouru, je n'ai pas eu le courage d'ouvrir le second [1].

N. JORGA.

— Supposez que le latin fût perdu corps et biens, y compris toutes les langues néo-latines, et qu'il ne surnageât du désastre que le seul français, représenté toutefois par une abondante documentation dès l'époque des serments de Strasbourg : comment faudrait-il s'y prendre pour faire saisir à un esprit quelque peu réfléchi et au courant des méthodes le lien ténu qui unirait encore le français au grec, au sanscrit, aux langues germaniques ? Tel est le problème que s'est posé M. MEILLET, à propos d'une langue orientale placée exactement dans les conditions ci-dessus et qu'il a fort élégamment résolu. Son *Esquisse d'une Grammaire comparée de l'Arménien classique* (Vienne, imprimerie des Mékhitaristes, 1903, in-8, xx-116 pp., 6 fr.) est un livre sur lequel la *Revue critique* devra nécessairement revenir avec plus de détail, mais qu'il faut dès à présent signaler comme la première œuvre d'ensemble qui ait paru en aucun pays, sur la structure grammaticale de l'arménien ramenée au prototype indo-européen, et comme un résumé, aussi clair dans la forme que solide et circonspect dans le fond, des intéressants problèmes linguistiques qu'implique cette comparaison. — V. H.

— L'Académie hongroise, voulant donner au public lettré le résultat des dernières recherches sur l'histoire d'Autriche, a fait traduire de l'ouvrage magistrale d'Alphonse HUBER la partie qui va de l'époque la plus ancienne jusqu'à la bataille de Mohács (1526), année où les Habsbourg devinrent les maîtres de la Hongrie (*Ausztria törtenete*, traduit par Louis BARÓTI, Budapest, Académie, 1899-1901. 3 volumes de 528, 575 et 529 pages). Huber qui a publié plusieurs travaux sur l'histoire magyare et qui, à cet effet, avait appris le hongrois, est un des rares historiens de l'Autriche qui ont jugé équitablement les Magyars. Partout il laisse parler les sources et n'est pas aveuglé par la haine des races. Le traducteur a pu utiliser l'exemplaire où Huber avait noté certaines corrections. Cette traduction peut donc être considérée comme une édition revue et corrigée. — J. K.

---

1. Mais j'ai entrevu un renvoi au « remarquable ouvrage » de M. Chéradame. Ces deux écrivains appartiennent à la même école. M. Chéradame ne manquera pas, dans la nouvelle édition, qu'il aura sans doute, de sa « Question d'Autriche » de renvoyer au « remarquable ouvrage » de M. Lefaivre.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 17 novembre — 1902

Cassii Dionis Cocceiani Historiarum romanarum quæ supersunt edidit U. Ph. Boissevain, vol. III. Berlin, Weidmann, 1901, xviii-800 p.

Le troisième volume de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius termine la publication de M. Boissevain ; il contient les livres 61-80, ou plutôt la reconstitution de ces livres, par le moyen de Xiphilin et autres abréviateurs, dans lesquels on retrouve le texte de Dion. Les deux derniers livres, à savoir la presque totalité du livre 79 et environ le tiers du livre 80, nous ont été conservés directement par un très ancien manuscrit, du vi^{me} siècle au plus tard, le Vaticanus 1288, dont M. Boissevain a publié une collation en 1885 dans la *Mnemosyne*, N. S. t. XIII, et dont trois planches photographiques reproduisent des spécimens. A la fin sont ajoutés l'épitomé de Xiphilin et divers excerpta, avec le passage de Photius relatif à Dion. Ainsi est achevé ce grand ouvrage, fruit de longues études et de patientes recherches, qui suffirait pour mériter à son auteur la reconnaissance des hellénistes et des historiens. Malgré les critiques, parfois injustes, qui lui ont été adressées, il restera comme le monument d'un travail virilement accompli, et comme un exemple de ce que peut la science unie à une ferme volonté [1].

My.

1. M. Boissevain termine sa préface par une véhémente tirade contre l'Angleterre, à propos de sa conduite à l'égard des Boers ; quelque respectables que soient ces sentiments, je ne saurais approuver que l'on mêle ainsi la politique à la science.

E. Stengel. **Das altfranzœsische Rolandslied,** *kritische Ausgabe.*—Band I : *Text. Varianten apparat und vollstændiges Namenverzeichnis.* Leipzig. Th. Weicher, 1900; in-8° de IX-404 p.

M. Stengel, que ne rebutent pas, on le voit, les plus longs et les plus ardus travaux, vient de s'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de tous les romanistes. Grâce à MM. Kœlbing et Fœrster on avait déjà, comme chacun le sait, la reproduction diplomatique de tous les manuscrits français du *Roland;* mais dans cette reproduction *in extenso* il était souvent difficile de retrouver le passage étudié. Quant aux rédactions étrangères, elles étaient dispersées et quelques-unes presque inaccessibles. C'est donc un grand service que M. St. nous a rendu en réunissant tous ces documents épars sous une forme condensée et commode, dont la disposition matérielle fait grand honneur à son ingéniosité [1]. Pour la première fois on va pouvoir aisément faire profiter la critique du texte des versions galloise, néerlandaise et allemande [2].

Mais M. St. n'a pas seulement voulu fournir une collection de matériaux et permettre à chacun de se faire un système et de constituer, suivant ce système, un texte de *Roland ;* il a voulu constituer lui-même ce texte, sans se dissimuler du reste ce qu'il y aura toujours, dans les résultats de ce travail, de nécessairement hypothétique. Quelle est la valeur de ce texte? C'est ce qu'il est difficile et prématuré de dire, M. St. ne nous ayant fait connaître que très sommairement (p. IX) les principes qui l'ont guidé. Il faudra attendre, pour les discuter, qu'il les ait, — c'est ce qu'il fera dans un second volume, — exposés en détail. Il admet que V^4 (le célèbre ms. franco-vénitien) appartient à la même rédaction que O, mais qu'il a aussi subi l'influence d'un ms. voisin de T, c'est-à-dire qu'il se rapproche, en certains passages, de la famille des mss. en vers. Tant qu'on n'aura pas précisé ces emprunts, ce ms. ne pourra servir à départager les autres, et il perd ainsi presque toute valeur pour la critique.

Il me semble, à première vue, que M. St. a été un peu hardi : il n'hésite pas, par exemple, à admettre des vers ou des leçons qui ne sont ni dans O ni dans V^4 et ne se trouvent par conséquent que dans

1. La lettre désignant chaque rédaction est suivie du numéro du vers ou de la ligne, ce qui rend la vérification très facile.

2. Il est regrettable que M. St. ait dû donner la version de la *Karlamagnus saga* en suédois, au lieu de la traduire en allemand ou en anglais. Il a laissé de côté, comme fournissant trop peu à la critique du texte, la *Spagna*, les rédactions italiennes et le *Galien*. Mais il eût été utile, ce me semble, de donner sur les versions utilisées et leurs différents textes quelques indications sommaires, ou du moins de renvoyer aux livres où on peut trouver ces indications ; nous n'apprenons même pas, à nous en tenir au volume de M. St., la valeur de plusieurs de ses sigles, nB, nb, ns, nsC, etc.

des versions rimées ou des rédactions étrangères [1]. Mais il donnera plus tard les raisons de ces décisions, et c'est alors qu'il y aura lieu de les examimer.

Le texte pris comme base est naturellement celui de O. J'avoue que je ne vois pas pourquoi M. St. a cru devoir en modifier la graphie sur quelques points, et sur quelques points seulement, pourquoi, par exemple, puisqu'il conservait l'*u* (pour *o* fermé), il a partout remplacé l'*e* anglo-normand par *ié*.

Le volume se termine par une table des noms propres contenus dans le texte critique (avec les principales variantes des diverses versions) qui rendra de très grands services. Le second comprendra une *Introduction* étendue, un *Commentaire* philologique et un *Glossaire* complet. Nous souhaitons à M. Stengel le courage et les forces nécessaires pour mener à bien, dans le plus bref délai possible, cette immense et si intéressante entreprise.

A. JEANROY.

Relation de Terre-Sainte (1533-1534), par Greffin Affagart, publiée avec une introduction et des notes par J. CHAVANON, archiviste paléographe. Paris, Lecoffre; 1902; in-8°, pp. XXVIII-242.

Greffin Affagart est un petit seigneur manceau qui fit deux fois le pèlerinage de Terre-Sainte, en 1519 et en 1533. Il nous a laissé une relation de son second voyage qu'il fit en compagnie de Bonav. Brochard, cordelier de Bernay [2]. La relation, peu intéressante en elle-même, ne contient pas le moindre renseignement inédit sur la Palestine [3]; et je crois bien que c'est ce manque d'intérêt, plus que sa lon-

1. Par ex. au v. 3, il renonce à la leçon de O (qui est aussi, à peu près, celle de V[4] : *tres qu'en la mer cunquist la terre altaigne* pour lui substituer celle de CV : *cunquis la terre jusque la mer altegne*, bien que celle-ci ne soit pas nettement appuyée par les versions étrangères, très vagues en cet endroit; à la leçon de CV, qui donne un simple cliché, je préférerais celle de OV[4], où l'on peut voir un souvenir d'une impression directe des faits : le pays conquis par Charlemagne était montagneux. — De même au v. 4 la leçon adoptée : *borc ne castel ne trueve qu'il ne plagne* ne me paraît pas suffisamment appuyée par les mss. rimés, qui ont pu changer la leçon de O pour obtenir une rime; ici encore les versions étrangères sont vagues. Il en est de même, au v. 24, de la leçon *recercelet le chief*, et de bien d'autres.

2. Quelques écrivains ont confondu ce Brochard avec le dominicain Brocard, du XIV[e] siècle (et non du XIII[e]); mais contrairement à ce que dit l'éditeur (p. VIII, n. 4), Rœhricht n'est pas du nombre. Il signale lui-même la confusion (*Bibl. geogr.*, pp. 183, 74).

3. Un détail d'actualité. En passant à Chambéry (en 1533) il voulut voir le saint Suaire : « Mais aucuns dyent qu'il a esté brullé, et de faiçt nous veismes les vestiges du feu qui avoyt esté mys à la chapelle. Les autres disoient que la duchesse l'avoyt prins pour porter en Espaigne, et, pour couvrir son faict, avoyt faict mettre le feu en ladite chapelle, et comment que ce soyt, depuys n'a esté monstré. » (p. 6).

gueur, qui l'a fait négliger par les érudits. En tout cas elle n'aurait rien perdu à attendre un éditeur plus au courant de la palestinologie. Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on lit dans la préface (où l'auteur a réuni ce qu'il a pu découvrir sur la famille d'Affagart) qu'« Emaulx » (c'est-à-dire Emmaüs) est « aujourd'hui Homs » ville qui se trouve à plus de 80 lieues au nord. Dans le cours de l'ouvrage on rencontre des fautes de lecture considérables, qui parfois forment de jolis coq à l'âne; par exemple, p. 30 : « Le pays est sous la seigneurie de Troyes », lisez : « troys », c'est-à-dire du Turc, des Grecs et des Vénitiens; p. 230 : « En ce lieu disna la fille de Jacob », au lieu de : « Dina, fille de Jacob ». p. 217 : « région de Capole », pour Décapole. L'éditeur dit, p. 150, n. 1, qu'« il est inutile de relever les erreurs et confusions que fait Affagart ». C'est un aveu d'incompétence qui ressortait suffisamment de l'édition; des notes rectificatives ou explicatives eussent été plus utiles que la plupart de celles qu'on trouve dans le volume [1]. De nombreuses fautes d'impression ajoutent encore à la médiocrité de l'ouvrage [2].

J.-B. Chabot.

Chevalier (Le Chanoine U.). **L'abjuration de Jeanne d'Arc, au cimetière de Saint-Ouen, et l'authenticité de sa formule.** Paris, Picard, 1902, gr. in-8° de 88 pp.

Le procès de la canonisation de Jeanne d'Arc subit un moment d'arrêt, vraiment bien étrange.

---

1. Au lieu de notes comme celles-ci : après *Hystrie*, en note : « Istrie »; après *Diodorus Siculus*, en note : « Diodore de Sicile »; après *Yturea*, en note : « Iturée » (p. 150); p. 182, après *Marath*, en note : « Lacs amers et puits de Moïse. » (*sic!*); au lieu de ces notes, dis-je, et de beaucoup d'autres du même genre, il eut été préférable, ce semble, de noter que *Sainct-Sable* (p. 52) est *Ramleh* d'Égypte; que *Béti*, est *Bettir* (p. 116) que *saint Pelasge* (p. 112) doit se lire « sainte Pélagie »; que s. Clémat (p. 201) est Jean *Climax*; etc. *Capharnakin* n'est pas Kefr Kanna (p. 235, n. 2), mais *Capharnahum*. Tout autre que notre éditeur aurait reconnu dans le grand couvent (p. 118) dont l'histoire l'a frappé (p. XVIII), le monastère de Saint-Sabas.

2. P. x, l. 6, lisez 1448 au lieu de *1848*; p. XII, lisez 1585, au lieu de *1855*; p. XIX, le lac dont l'auteur ne donne pas le nom ne s'appelle pas Bahr-Hélou, mais *Bahr-Hilleh*; *ibid.*, lire : l'arbre *sous* lequel reposait Abraham (et non pas *sur*); p. XXIII, lire *caché* (et non *cachée*); p. 12 l. antepen. : *paircte*, lire *paincte*; p. 17, l. 1, *lucz*, lire : *lutz*; p. 61, *Dalida*, lire : *Dalila*; p. 71, l. 15, *dessus*, lire : *dessous*; p. 90, l. 28, *foy*, lire : *soy*; p. 99, effacer la ligne 24; p. 104, l. 4, lire *Siloé*, au lieu de *Silo*, qui est à dix lieues de là; p. 125, l. 23, *Galgata*, lire *Galgala*; p. 130, n. 1; le prophète « Abarut » n'est pas *Baruch* mais *Habacuc*; p. 147, l. ult.; « Ramatha et Ramathain dont était ..., Helcana. Le père de Samuel est du même lieu », lire : « ...Helcana, le père de Samuel, est du même lieu. » p. 186, l. 5; *moles*, lire : *nobles*; p. 210, l. 20, *voulloyt*, lire : *soulloyt*; p. 219, l. 5, la tribu de « *Gard* », lire : *Gad*; etc.

A en croire certain polémiste, malheureusement parfois bien informé des choses de Rome, les raisons, celles qu'on ne donne pas — seraient attristantes. Mais, comme les apparences doivent demeurer sauves, les retards volontaires se dissimulent derrière une prétendue abjuration de la bonne Lorraine, qui empêcherait, — mais là, radicalement, — la canonisation.

Et M. le chanoine U. Chevalier, dont la savante plume sait porter aux faux savants et aux mauvais vouloirs de si rudes coups, n'a pas hésité, en bon Français, à mettre au point cette page de notre histoire nationale, à montrer que ce dernier acte, si gravement reproché à la Pucelle, à celle qui avait chassé l'étranger de notre territoire, existait surtout pour ceux qui ne voulaient pas permettre la glorification de l'héroïne qui symbolise pour tous l'âme de la Patrie.

Et fort bien, il nous précise que cet acte d'abjuration, si long, si captieux, au bas duquel la Pucelle — qui ne sut ni lire ni écrire pourtant — mit sa croix, ne fut jamais celui que Massieu, De la Chambre, Taquel, Monnet, Migiet, déclarèrent avoir été lu et accepté par l'accusée, devant la menace du bûcher.

Bien plus, on ne saurait se refuser à admettre que Jeanne ne crut jamais signer qu'une cédule, — et encore n'y mit-elle qu'un signe rond en guise de moquerie, — par laquelle, par crainte du feu, et devant le bourreau prêt avec sa charette, suivant la déclaration du témoin Manchon, elle déclarait simplement qu'elle se soumettait au jugement de l'Église et jurait de ne plus porter l'habit d'homme, qu'il lui fallut cependant reprendre pour se défendre contre ceux qui tentaient de lui faire violence.

Aujourd'hui, à la dernière phrase de M. le chanoine U. Chevalier, qui termine en demandant à ses lecteurs si son enquête sur ce sujet lugubre et angoissant a été sagement conduite, on peut sans crainte répondre affirmativement, en exprimant l'espoir que Rome, se souvenant du passé et dégagée de toute arrière-pensée, voudra nous permettre enfin de placer aux baies de nos cathédrales celle que l'évêque Cauchon, poussé par le cardinal d'Angleterre, Henri de Beaufort, et par les évêques de Thérouanne, de Noyon et de Norwich, firent monter sur le bûcher le 30 mai 1431, pour n'avoir jamais, même dans les plus sombres heures, désespéré de la France.

F. de Mély.

G. B. Prunai, **Siena,** una Città del Quattrocento, 8°, pp. 115. Firenze, F. Lumachi, 1902.

Ce petit volume, d'allure élégante, orné de nombreuses et bonnes gravures, doit être accueilli avec remerciements, tant sont rares encore les travaux sur la lointaine et merveilleuse cité de la Vierge. Le

volume publié l'an dernier dans la collection Knackfuss avait donné de sérieuses satisfactions aux admirateurs de l'art siennois. M. Prunai s'attache surtout à nous montrer la valeur pittoresque de Sienne. En des phrases poétiques et enthousiastes, un peu prétentieuses, il nous promène aimablement autour de ses gravures. Il ne nous apprend rien de nouveau, mais il n'a pas eu, je pense, d'autre intention que de ramasser des renseignements que le public ne sait pas où trouver, et d'être un peu plus abondant et élégant que les guides. Il n'est pas toujours aussi précis qu'eux, en quoi il a grand tort; quelques notes bibliographiques, et une table des matières auraient rendu service même aux touristes; il aurait fait ainsi un petit livre utile, au lieu d'une plaquette simplement agréable à parcourir. Je ne lui reprocherai pas de répéter les vieilles erreurs sur Sienne gibeline, fidèle et romanesque alliée de l'empereur, ou sur Catherine Benincasa rédemptrice de la Papauté : de trop graves historiens s'en sont fait avant lui l'écho. Mais je lui en veux de n'avoir pas toujours bon goût, par exemple de trouver beau le détestable « Provenzano Salvani » de Cassioli. Il aurait mieux fait de reproduire un ou deux compartiments de la Tavola de Duccio, qui est une œuvre extraordinaire.

Julien Luchaire.

C. Jireček. **Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters**; première partie; Vienne, 1901, in-8; 103 pp. (tirage à part des « Denkschriften de l'Académie de Vienne).

Il y avait au moyen âge dans les villes d'origine lointaine de la Dalmatie une population parlant l'italien et le slave, employant la première de ces langues, d'usage presque général pour la vie politique et littéraire, mais n'ayant pas oublié encore un autre langage roman, dont la dernière trace vient à peine de disparaître, dans le siècle passé. Cet ancien langage des ancêtres, des bourgeois du littoral avant les invasions et l'envahissement des barbares, maîtres des cités après l'avoir été des campagnes, n'avait pas de nom, et les étrangers qui l'entendaient parler avec surprise n'en trouvaient aucun pour le lui donner : c'était le « langage spécial », la *lingua propria* des indigènes antérieurs aux Slaves, « un autre parler vulgaire ». Au xv[e] siècle, on le tolérait encore dans les harangues et les discussions pendant les procès, bien qu'il n'arrivât guère aux honneurs littéraires. Puis la déchéance suivit son cours, et bien tard, vers la fin de ce souvenir archaïque, c'était une langue secrète, de quelques vieillards, qui s'en servaient pour ne pas être compris par leurs descendants. C'est ce qu'il fallait pour qu'elle disparût complètement.

Aujourd'hui la conscience slave s'affirme de plus en plus dans les villes dalmates, dont Zara seule reste fidèle au culte de l'italia-

nisme, qu'elle devra abandonner aussi, car les nécessités nationales sont plus fortes que les sentiments de piété et de reconnaissance envers ceux qui ont établi une civilisation. Dans les montagnes, l'élément roman est depuis longtemps perdu. Les « Vlachi » des montagnes qui menaient leurs troupeaux et transportaient les marchandises des Ragusans et de leurs voisins de la côte, ont dû abandonner dès la fin du moyen âge presque totalement leur langue, qui était un des dialectes roumains, ces « Vlachi » étant eux-mêmes des Roumains jetés au loin par le caprice des invasions. Ils se sont slavisés, ne gardant que dans leurs noms une trace du passé.

Il valait bien la peine d'étudier la prospérité ancienne et la déchéance lente de cet élément roman de Dalmatie. Mais, pour mener à bonne fin ces recherches intéressantes, il fallait réunir à une connaissance très solide et très complète de tout ce qui touche aux antiquités de la péninsule balkanique l'exploration personnelle et patiente des archives que les villes dalmates ont conservées parfois avec un soin admirable. Peu de personnes auraient été en mesure de surmonter cette difficulté, et c'est ce qui explique pourquoi un sujet aussi intéressant n'a pas été traité jusqu'ici d'une manière plus étendue et approfondie.

M. Jirecek est un maître en ce qui concerne la vie des siècles passés dans les Balkans, et elle lui est familière chez tous les peuples qui s'y trouvent accumulés et sous tous les rapports. Rien ne lui a échappé dans ses longues recherches aux archives de Raguse, qui sont, pour ainsi dire, sa propriété scientifique. Il était indiqué pour écrire une histoire complète de la Dalmatie, comme il l'est aussi pour nous donner, après son histoire des Bulgares, qui est un chef-d'œuvre, l'histoire des Serbes, leurs voisins et rivaux. Ce qu'il publie aujourd'hui est un des chapitres les plus intéressants qu'on puisse écrire sur la Dalmatie du moyen âge.

L'historien et le philologue y trouveront chacun du profit. Pour ce dernier, M. Jirecek donne des renseignements nombreux et inconnus jusqu'ici sur le roman de Dalmatie.

Une seconde partie doit suivre, et nous en souhaitons l'apparition prochaine.

N. JORGA.

Grégoire G. TOCILESCU, **Monuments épigraphiques et sculpturaux du Musée national de Bucarest**; première partie; Bucarest, 1902; 488 pp. gr. in-8°, 4 planches.

L'auteur de ce catalogue des monuments antiques conservés au Musée archéologique de Bucarest, est directeur de ce Musée et professeur à l'Université. Il est connu à l'étranger par les résultats, quelquefois heureux, des fouilles qu'il a depuis longtemps entreprises sur plusieurs points du territoire de la Roumanie.

Ce catalogue ne contribuera cependant pas beaucoup à le faire apprécier par d'autres que le grand public roumain. Il manque, en effet, d'ordre, de mesure et de sérieux.

D'abord, pourquoi distribuer toute la collection en deux parties, que sépare seulement le hasard de la date où telle ou telle pierre est entrée au Musée? Le premier volume ne contient que le catalogue de ce qui se trouvait dans la collection avant 1881. C'est peut-être alors que l'auteur a été nommé directeur du Musée, mais l'événement, aussi important qu'il soit, ne justifie pas une division erronée.

Chaque article donne une reproduction schématique, qui est pour la plupart des cas inutile, la lecture de l'inscription, souvent sa traduction en roumain — comme si un catalogue archéologique pouvait être un ouvrage de vulgarisation — et des notes explicatives. Ces notes ne se trouvent que rarement à leur place : elles ne sont pas, en effet, les renseignements indispensables, les explications nouvelles qui peuvent profiter aux lecteurs habituels d'un ouvrage de cette espèce, mais bien des conférences, des fragments de cours, etc., qui ont été raccordés tant bien que mal au livre. Que dire, en effet, de la dissertation, d'apparence si docte, sur l'éclairage dans l'antiquité, sur les *nomina* et *cognomina* chez les Romains, sur les dignitaires d'une légion quelconque, sur les douanes de l'Illyrique, et ainsi de suite? Tout cela prend énormément de place sans profit aucun.

Les notes sont prodiguées partout, mais les citations ne paraissent pas provenir d'une étude personnelle des textes. Ainsi, les trois passages de Tacite, cités à la page 25, note 3, ne se rapportent pas tous à la milice provinciale; le renvoi à Polybe pour la castramétation des Romains est aussi insuffisant que prétentieux et il ne correspond pas, et on pourrait abonder dans ce sens. On constate partout, avec regret, l'intention de présenter ce catalogue comme le fruit de longues recherches, ce qu'il n'est pas en réalité, et de provoquer par un appareil d'érudition à bon marché les sentiments d'admiration d'un public incompétent.

Les théories personnelles de l'auteur sont trop facilement construites. L'auteur arrive ainsi à présenter le dieu Sabazius comme la divinité dominante en Dace après la conquête romaine, et cela en se fondant sur la fréquente adoration du « Liber pater » ; la mention de Drubetis comme *flavia* lui suggère l'idée que Trajan s'est borné à consolider seulement dans ces régions une conquête antérieure, alors qu'il faut penser seulement à l'occupation passagère d'un point important sur la rive barbare du fleuve-frontière, etc.

L'orthographe des mots grecs est véritablement inexcusable, et les erreurs sont trop fréquentes pour les attribuer aux typographes de Bucarest, qui n'impriment pas mal. J'ai découvert même des lectures comme : Ἀριστοκράτος Ἀριστόκρατης. Quand il y a une traduction roumaine des textes grecs, on peut être sûr d'y trouver des inexactitudes.

Enfin, certaines réflexions de M. Tocilescu méritent de ne pas rester ensevelies dans un livre écrit en roumain. Ainsi, on peut lire à la page 395 : « En observant le fer de Celei [il s'agit d'un fer à marquer les chevaux], avec ses lettres en relief, on doit s'étonner que la découverte de l'imprimerie ait si longtemps tardé à se produire dans la raison des hommes [*sic*]; parce qu'une marque comme celle-ci représente une petite planche typographique, ayant les lettres fixes, au lieu de les avoir mobiles et de pouvoir, par conséquent, les ranger ainsi qu'on le voudrait ». Ou bien, p. 400 : « la mort a été toujours le premier maître et éducateur du genre humain. Les tombeaux ont fait naître la première idée de patrie, le saint amour et le combat héroïque pour la patrie, parce que les tombeaux cachent aux survivants les êtres les plus chers et les cachent pour toujours ».

Nous souhaitons, en finissant, que des travaux de cette espèce soient publiés dans une langue généralement connue, pour trouver l'accueil qu'ils méritent. Il est vraiment caractéristique que certains savants de mon pays publient en roumain sur des questions d'intérêt général et en français sur ce qui touche uniquement l'histoire, très mal connue à l'étranger, de leur peuple. Cela pourrait donner naissance à des commentaires désagréables.

N. Jorga.

Un diplomate français à la cour de Catherine II. — Journal intime du chevalier de Corberon, p. p. Labande. Paris, Plon, 2 vol. in-8.

Disciple de Rousseau, amant de la nature et de la simplicité des mœurs, cœur vertueux et sensible, moraliste légèrement déclamateur, franc-maçon, et au besoin alchimiste, enfin prussophile et anglomane, M. le chevalier de Corberon est bien de son temps. Il ne paraît pas avoir vu en Russie la société idéale qu'il pouvait espérer de rencontrer dans une nation tard venue au monde de la civilisation européenne. Corberon trouve le peuple sauvage et grossier, les gens du monde jaloux et superficiels : « Ils ont de belles manchettes et pas de chemise ». La grande Catherine, pas philosophe du tout, n'obéit qu'à un seul sentiment, l'amour propre, et son héritier le grand duc Paul, est sans caractère. Le portrait n'est pas flatté.

Secrétaire du ministre Juigné dès la fin de 1775, chargé d'affaires de novembre 1777 à juillet 1780 jusqu'à l'arrivée de Vérac, qu'il critique autant que Juigné, Corberon devait quitter la Russie pour occuper à Deux-Ponts le poste de ministre du roi. C'est un observateur sévère malgré ses succès de société au théâtre de salon, au bal, aux petits soupers. Au monde il préférait la vie de famille, et, loin de se laisser séduire par les grâces passagères des belles dames, il rechercha sagement en mariage une jeune fille d'origine allemande, qu'il épousa après son voyage.

La présente publication, qui est précédée d'une excellente introduction due à la plume de M. Labande, ne donne pas les dépêches diplomatiques de Corberon. C'est un journal intime écrit sous la forme recherchée de lettres fictives. A la longue la lecture en devient monotone. Le récit constamment répété de visites et de soupers, toujours les mêmes, ne présente quelque intérêt nouveau qu'aux occasions suivantes : l'arrivée du prince Henri en 1776, la mort de la première grande duchesse Paul, la trop aimable princesse de Hesse, le mariage de la seconde, née Wurttemberg, la visite du roi de Suède, le voyage de l'empereur Joseph II, la visite presque inaperçue de Frédéric-Guillaume de Prusse que Corberon admire quand même.

Ici et là on voit passer l'indolent Panine, l'orgueilleux Orlof, Potemkine, Ostermann, Alopeus, un travailleur celui-là, et Grimm, le prince de Ligne, le consul français Lesseps, le major suisse Hotze, tous personnages plus ou moins intéressants, sans oublier le Genevois Pictet qui, après avoir vécu douze ans dans la familiarité d'Orlof, fut à même de fournir à Corberon les renseignements dont il avait besoin pour sa mission en Russie. Quelques épisodes, entre autres la protection que Corberon accorde à un duelliste réfugié à l'ambassade, la description du palais, du musée, de l'académie, des remarques sur le *Werther* de Gœthe et sur les goûts de bibliophile du comte d'Artois, méritent d'être relevés. Ce journal, qui va de 1775 à 1780, se trouve interrompu durant une ou deux périodes, notamment la plus intéressante, celle ou Corberon, chargé d'affaires, eut à tenir tête au diplomate anglais Harris, plus tard lord Malmesbury. C'était au temps de la paix de Teschen et de la convention d'Aïn Ali Qavaq.

Comme on voit, ces deux forts volumes, ne donnant que des renseignements mondains à l'exclusion des nouvelles politiques, peuvent paraître d'une étoffe un peu mince. Ils contiennent pourtant des détails curieux et font bien connaître un personnage qui fut à l'occasion un diplomate de caractère et de mérite [1].

De Crue.

---

1. Soit dans le texte, soit dans les notes, où l'éditeur montre une confiance absolue dans l'œuvre de M. Waliszewski, on nous permettra de relever de petites erreurs : t. I, p. 90 n. 1. L'académicien Jean-François de La Harpe, correspondant littéraire de Paul Ier, ne doit pas être confondu avec Frédéric-César de La Harpe, le précepteur d'Alexandre Ier. Je rappelle que cette famille vaudoise a donné à la fin du XVIIIe siècle un troisième personnage célèbre, le général français Amédée de La Harpe; — p. 99, n. 1. La famille Narychkine, une des premières de la Russie, mettait de la coquetterie à ne pas porter de titre, de comte ou autre ; — p. 168, n. 1. Le Genevois Lefort n'était pas « le grand amiral de Russie ». Il était le premier général du régiment d'élite ; son grade d'amiral n'est que secondaire; — p. 238, n. 1, et p. 245. Peut-on affirmer, même sur la foi des *Mémoires* dits de Catherine, qu'Alexis Razoumovski fut le mari de l'impératrice Elisabeth, et Serge Soltykof, le père de Paul Ier? — pp. 259 et 354. Marie Feodorovna, seconde femme de Paul Ier, était fille de Frédéric-Eugène de Wurttemberg et non de Charles-Eugène. Les deux

Armand Brette. **Histoire des édifices où ont siégé les Assemblées parlementaires de la Révolution française et de la première République.** Paris, Champion, 1902. In-4°, xcii et 359 pp.

Alexandre Tuetey. **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française.** Tome IV. Paris, Imprimerie nouvelle, 1902. In-4°, lxxxvii et 730 pp.

Louis Tuetey. **Procès-verbaux de la Commission des monuments (1790-1794)**, publiés et annotés. Tome I. Paris, Charavay, 1902. In-8°, lxvi et 374 pp.

L'infatigable M. Brette, ce chercheur si consciencieux, si exact, si sagace, publie le premier tome d'un grand et superbe ouvrage consacré à l'histoire des édifices où siégèrent les assemblées parlementaires de la Révolution française et de la première République. Il est impossible d'analyser ce volume. Disons simplement que M. B. donne d'abord dans l'introduction sur les locaux où siégèrent les États Généraux tous les détails qu'il a pu trouver et qu'ensuite, en trois chapitres, il nous transporte à Versailles (procession du 4 mai 1789, hôtel des Menus Plaisirs et dépendances, salle du Jeu de Paume, église des Récollets, église Saint-Louis) et à Paris, dans la grande salle de l'archevêché et dans la salle du Manège (où la Constituante siégea dès le 9 novembre 1789, où la Législative siégea constamment, où la Convention siégea jusqu'au 9 mai 1793). L'introduction et les trois chapitres foisonnent de détails de toute sorte. Aussi, pas un historien de la Révolution ne devra négliger le nouveau travail de M. Brette. Quoi, par exemple, de plus instructif que le récit de la journée du 10 août ? (pp. 235-250). Et n'est-il pas important pour qui veut comprendre l'influence du public sur la Législative et la Convention, de connaître l'installation de la salle du Manège et de ses tribunes ? Les amateurs de l'histoire parisienne trouveront aussi leur profit dans ce livre ; ils y verront ce que devint l'archevêché après qu'il eut été quitté par l'assemblée, ce qu'était d'abord le Manège et comment il fut approprié pour le parlement, etc. La valeur de l'ouvrage est rehaussée par des illustrations assez bien venues et surtout par les plans des Menus et du Manège. Le second tome du précieux recueil comprendra pareillement trois chapitres depuis le moment (10 mai 1793) où la Convention s'établit aux Tuileries dans la salle des Machines jusqu'à la fin du Consulat.

Nous avons dit assez de bien du *Répertoire* de M. Alexandre Tuetey pour annoncer brièvement le sixième volume, l'avant-dernier des volumes que le savant archiviste consacre à la Législative. Le tome se compose de six chapitres : police et esprit public (clubs, pam-

frères Charles-Eugène et Frédéric-Eugène épousèrent l'un, une Brandebourg-Baireuth, l'autre une Brandebourg-Schwedt, toutes deux nièces, par leurs mères, de Frédéric le Grand. Marie Feodorovna est la petite nièce du roi de Prusse, et non sa nièce à la mode de Bretagne.—T. II, p. 310, n, 2. Munich n'est pas Bavarois, malgré son nom. Il est d'Oldenbourg.

phlets, prisons, etc.); garde nationale; assistance publique; instruction, beaux-arts, théâtres; travaux publics et voirie; finances et domaine. En tête du volume M. Alex. Tuetey a mis une de ces solides et utiles introductions dont il est coutumier; à l'aide des documents qu'il a eus entre les mains et surtout des procès-verbaux rédigés par les commissaires de police des sections, il étudie les prisons de Paris en 1792 et nous donne sur l'existence intime des détenus des détails d'une terrible, d'une horrible précision : « Lorsque je jette les yeux sur le régime des prisons, disait Grandpré en 1796, je ne vois que des infortunés périssant de froid, de misère et de faim, accablés sous le pénible fardeau d'une oisiveté continuelle, se vautrant sur une paille infecte, livrés à toutes les horreurs du désespoir et invoquant à grands cris la mort comme un bienfait ». A tous les éloges que mérite M. Alex. Tuetey pour son introduction et pour le soin, la patience, la persévérance qu'il met à recueillir tant de documents, joignons le vœu qu'il puisse publier bientôt le septième volume et entamer le huitième, c'est-à-dire la Convention. Le Conseil municipal de Paris, espérons-le, continuera à encourager et à soutenir le modeste érudit qui rend à l'histoire parisienne un si grand service.

Le fils de M. Alexandre Tuetey, M. Louis Tuetey, s'est déjà fait connaître par un livre sur le maréchal Serurier. Il nous donne aujourd'hui le tome premier des *Procès-verbaux de la Commission des monuments* qui de novembre 1790 à mars 1794 veilla à la conservation des richesses de l'art national. Le tome contient les procès-verbaux des séances de cette commission depuis le 8 novembre 1790 jusqu'au 27 août 1793. Il témoigne d'un très grand soin et d'un souci scrupuleux d'exactitude. M. Louis Tuetey a résumé en tête de chaque procès-verbal les questions discutées ou résolues pendant la séance et il a mis au bas des pages une foule de notes, courtes et précises, sur les personnages et les faits mentionnés. Dans sa préface il retrace l'origine, la composition et le fonctionnement de la commission, l'œuvre qu'elle a accomplie et où les travaux de recherche et d'inventaire tiennent une place prépondérante, le soin (malheureusement tardif) qu'elle prit de prévenir d'aveugles destructions par un triage raisonné des documents, les mesures qu'elle prescrivit pour la conservation des bibliothèques, la surveillance qu'elle exerça sur le dépôt provisoire des Petits-Augustins — à noter surtout les pages consacrées à la fidèle collaboration de Lenoir et de Leblond — ses rapports avec la commission du Museum, la façon dont elle présida à l'installation des objets d'art qui provenaient des émigrés dans l'hôtel de Nesle. Cette esquisse historique ainsi que la publication à laquelle elle sert de préambule, sera très utile et nous attendons avec confiance le second tome que le jeune chercheur va tirer des papiers de la commission des monuments et de la commission des arts.

A. C.

Jean MORVAN. **Les chouans dans la Mayenne, 1792-1796.** Paris, Calmann Lévy. 1901, VII et 429 pp.

Le livre de M. Morvan a été fait avec soin et avec la passion du vrai. Il comprend onze chapitres, dont une conclusion. Après avoir décrit la Mayenne de 1789 à 1793, fait la psychologie des chouans et des « bleus », l'auteur examine ce que fut ce département sous les divers commandements : commandement de Rossignol, commandement de Dumas, premier commandement de Hoche, commandement de Dubayet, second commandement de Hoche. Il montre que la chouannerie de la Mayenne fut amenée par la réquisition à laquelle la moitié des jeunes gens se déroba, par les passages des Vendéens et aussi par la participation de ces gens d'aventure que la désorganisation de la gabelle et de la contrebande du sel laissait sans moyens d'existence. Les chouans furent faibles tant que la Terreur régna ; après le 9 thermidor, ils se renforcèrent, et il fallut finalement leur céder à demi ; ils avaient lutté et presque triomphé, tant parce que les généraux des « bleus » n'avaient pas fait le genre de guerre convenable que parce que les représentants avaient à tout instant entravé le commandement. Bref, de 1792 à 1796, le pays avait été ruiné sans résultat. Il y a dans l'ouvrage de M. Morvan une foule de détails curieux puisés aux sources originales, et d'ailleurs bien présentés. Il ne se borne pas à raconter, à exposer ; il aime à scruter les états d'âme, et il s'arrêtera volontiers à mettre face à face dans un interrogatoire le Jacobin borné et le Mayennais craintif (p. 176). On lit notamment avec le plus vif intérêt les pages qu'il consacre à ces bandes de chouans qui ne sont que des « agglomérations de bandits » (p. 98) aux généraux, surtout à Hoche dont il trace un curieux portrait, non pourtant sans exagérations (Hoche, parent de Werther et frère de René), ni sans contradictions, et aux soldats républicains qui « subirent la désagrégation environnante » et « dégénérèrent en instrument d'anarchie » (p. 123) parce qu'ils n'avaient que des officiers inhabiles ou incapables. Par l'abondance des faits tirés des archives, par la franchise et l'indépendance des jugements, par la claire disposition du sujet et l'agrément d'un style qui ne manque pas de recherche, le travail de M. Morvan mérite d'être placé en très bon rang parmi les publications dont la chouannerie a été l'objet [1].

A. C.

---

1. Lire p. 99 Krieg et non *Kricq*, et p. 120, Bertèche et non *La Bretèche*. Quelques expressions détonent : p. 210, « talentueux » et p. 223, « l'hystérie de la guillotine ». Pp. 95 et 251, le même fait, à propos de Humbert, est cité deux fois.

Alfred Lallié. **J.-B. Carrier, représentant du Cantal à la Convention, 1756-1794,** d'après de nouveaux documents. Paris, Perrin, 1901. In-8°, 462 pp, 7 fr. 50.

Un livre de M. Lallié ne peut être négligeable, et celui-ci qui est le complément des études entreprises par l'auteur depuis nombre d'années sur la Terreur nantaise, comptera parmi les œuvres les plus solides et les plus fouillées dont les représentants du peuple ont été l'objet. Non qu'il soit « excellent », comme l'a dit un historien qui a traité le même sujet et que M. L. avait d'ailleurs, lui aussi, qualifié d'excellent (p. 325). On fera mainte critique à M. Lallié. L'élection de Carrier a-t-elle été le résultat de la volonté divine qui la permit? (p. 14). Faut-il croire que « le niveau moral et intellectuel de la Convention et des Comités n'était pas fort élevé » ? (p. 26). Est-il bien sûr que la « déportation radicale » projetée était une noyade? (p. 39). Moulin de Douai en voulait-il aux patriotes de Nantes parce qu'ils avaient « été, au moment du siège, les témoins de sa lâcheté » ? (p. 294). Jeanbon Saint-André a-t-il dit qu'il fallait, pour établir solidement la République, « réduire la population de plus de moitié » (p. 276), et M. L. devait-il s'en rapporter sur ce point à l'unique témoignage de La Revellière? Devait-il pareillement, sur la foi du seul Prudhomme, attribuer à Le Bon le trait de cruauté raffinée qu'il mentionne à la p. 281 ? Il y a donc un peu de parti-pris dans ce livre, et l'auteur a, ce semble, entrepris sa tâche avec le dessein prémédité de flétrir et Carrier et la Convention et le Comité. M. L. aurait mieux fait d'étudier Carrier à fond et de nous expliquer son cas. Il juge Carrier peu intéressant et lui trouve l'intelligence médiocre et une raison qui « n'était pas des plus saines ». Mais il a lu et il cite (p. 75) la lettre du 12 novembre 1793 — et non du 2 novembre — que Carrier écrivit d'Angers au Comité. Cette lettre n'est-elle pas une des plus remarquables qu'ait jamais écrites un représentant du peuple? L'homme qui apprécie les soldats et les généraux, qui fait un si grand éloge de la garnison de Mayence, qui trouve Chalbos trop lent, Rossignol dépourvu de talent, Kléber plein de sang-froid, de bravoure et de connaissances militaires, Vimeux estimable, Beaupuy impétueux et intelligent, Marigny aussi actif que taciturne, est-il médiocre? Certes, Carrier a, comme beaucoup d'autres, été égaré par le vertige de la toute-puissance. Il était homme de premier mouvement, et dans cette lettre du 12 novembre il parle de sa *sauvage* sincérité ; il y avait en lui du sauvage et du primitif. Il ne faut pas oublier toutefois l'influence que la guerre de Vendée a eue sur son moral ; elle l'a mis comme hors de lui ; elle l'a jeté dans une exaltation folle qui paraît déjà dans cette lettre du 12 novembre ; après avoir vu les soldats qui manquent de pain et de souliers, il se rend près des commissaires des guerres et des préposés aux vivres et « fait pleuvoir sur eux en un moment reproches

violents, coups et destitutions » ; il jure d'exterminer les « brigands » et de les exterminer promptement ; dans la rage de la lutte, il voudrait que toutes les propriétés des ennemis deviennent la proie des flammes et il applaudit aux troupes qui ne laissent que des ruines sur leur chemin. Voilà ce qu'il fallait montrer dans Carrier, montrer comment chez lui le délire, le crime a eu ses degrés. M. Lallié a d'ailleurs fait un livre très instructif et on ne peut qu'être de son avis sur beaucoup de points. S'il ne semble pas avoir connu le grand ouvrage de Chassin, il apporte de l'inédit : il a consulté dans la collection G. Bord les notes prises par Villenave au procès de Carrier et il a eu communication de la correspondance du docteur Laënnec. Il montre que Carrier trouva dès son arrivée à Nantes parmi les gens en place soit d'abominables scélérats, soit des administrateurs pusillanimes, insouciants et incapables de résister à ce proconsul. Il prouve que Carrier a été le « bouc émissaire », qu'on l'a regardé comme plus coupable à lui seul que ses autres collègues. Il a raison de dire que le Comité est responsable des horreurs commises par Carrier, et, si l'on peut objecter que le Comité était trop loin, qu'il fut averti trop tard et qu'il devait à cause de la distance et sous le poids de sa besogne s'en remettre aux représentants, Babeuf a justement remarqué que des monstres comme Carrier et Le Bon n'exercent leurs ravages dans la société que lorsque « ceux qui se mêlent de la régir, y consentent ».

A. C.

Le conventionnel Jeanbon Saint-André, par L. Lévy-Schneider. Paris, Alcan, 1901. In-8°, 2 vol. 1,167 pages.

Le livre de M. Lévy-Schneider est un de ces excellents livres auxquels il faut consacrer trois lignes ou plusieurs pages. L'auteur dont nous aurions dû annoncer l'ouvrage depuis longtemps,nous permettra de prendre le premier parti et de dire simplement que son travail est absolument remarquable. Il a tout lu et tout vu, ou à peu près tout : qui est jamais complet ? — et il a passé de longues années à recueillir des matériaux à Montauban. à Brest, à Toulon, aux Archives de la marine et aux Archives nationales, dans les collections privées. Aussi ce *Jeanbon Saint-André* est-il une vraie mine de renseignements et, à beaucoup d'égards, une histoire de la Révolution : tout en faisant la biographie d'un personnage, et parce que ce personnage a joué un rôle important, M. L.-S. a fait, sur nombre de points, l'histoire d'une époque. Ce livre est indispensable à quiconque voudra connaître à fond le protestantisme à la veille de la Révolution (Jeanbon était pasteur et avait pris comme pasteur du Désert le nom de guerre Saint-André), la Révolution dans une ville de province de 1789 à 1792 (Jeanbon était alors à Montauban), la marine de la Terreur (Jeanbon

fut en quelque sorte son organisateur), le Comité de salut public (Jeanbon en fut membre), la réaction thermidorienne et une foule d'autres questions auxquelles M. Lévy-Schneider a dû toucher et qu'il s'est efforcé d'élucider en passant. On ne saurait donc trop louer cette importante et imposante étude : la minutie et l'étendue des recherches, l'abondance des détails, la nouveauté des résultats, l'amour de la vérité qu'elle respire d'un bout à l'autre, lui ont déjà valu de vifs éloges auxquels nous sommes heureux d'ajouter les nôtres ; comme l'a dit un de nos collaborateurs, elle est monumentale, et l'auteur a raison de ne pas réclamer une statue pour son héros qui pourtant « travailla d'une si belle énergie pour que nos flottes fussent victorieuses » : sa statue, c'est cette admirable biographie où en près de douze cents pages, sans prolixité cependant et sans longueurs, avec justesse, avec impartialité, il a fait revivre un des plus énergiques et intelligents conventionnels.

A. C.

J. G. Alger, **Paris in 1789-1794,** Farewell letters of victims of the guillotine. London, Georges Allen, 1902. In-8°, vii et 551 p.

Ce livre est un recueil d'articles et d'études. Il comprend douze chapitres : 1° le Paris de la Révolution et ce qui en reste ; 2° les députations aux assemblées (la députation de Cloots, les étrangers à la barre, les ambassadeurs, etc.) ; 3° la commune de Paris ; 4° les sections ; 5° Paris au jour le jour, janvier-juin 1794 ; 6° la vie de Paris ; 7° *Amor omnia vincit* (épisodes d'amour et de tendresse ; Villenave et Mme Tasset, Mmes Roland et Buzot, correspondance des émigrés, Roucher et sa fille) ; 8° la colonie anglaise à Paris ; 9° et 10° documents sur les prisons (le tribunal révolutionnaire et les lettres d'adieu des victimes de la guillotine) ; 11° la chute de Robespierre ; 12° la destinée des révolutionnaires. Un index des noms et quatre appendices où l'on remarquera deux articles sur la profanation des tombes et sur les phrases révolutionnaires, terminent cet attachant volume. L'auteur est un homme de goût et de grand savoir ; il sait exposer les faits sous une forme agréable et il est un de nos plus profonds connaisseurs de la Révolution ; il ne cite pas toujours ses sources, mais il se tient, comme on dit, au courant, il n'a ignoré ni négligé aucune publication importante, et ce lui est tâche aisée de corriger, dans son quatrième appendice, les erreurs de Carlyle. Sur la plupart des points il n'apprendra rien aux historiens et aux amateurs de la période révolutionnaire ; mais il aura le mérite d'avoir groupé tous les renseignements sur certains sujets, et il s'est livré dans quelques-uns de ses chapitres à des recherches originales. Il ne se contente pas de dépouiller les mémoires du temps, et Schmidt, et Dauban ; il a exploré les archives nationales

et fouillé dans les cartons du tribunal révolutionnaire. Aussi fournit-il parfois de curieux détails. On lui reprochera le titre de son volume : il n'y a pas dans cet ouvrage, si gros qu'il soit, tout le Paris de 1789 à 1794, et le sous-titre « lettres d'adieu des victimes de la guillotine » est un trompe l'œil, puisque ces lettres ne forment qu'un chapitre de la publication. Mais tout cela se lit avec intérêt et profit ; on accueillera notamment avec reconnaissance les notices sur les compatriotes de l'auteur [1].

A. C.

Les relations diplomatiques de la France et de la République helvétique 1798-1803, recueil de documents tirés des archives de Paris, publiés par Émile DUNANT. Bâle, Geering, 1901. In-8°, CXXXV et 706 p., 20 fr. (19e vol. des *Quellen zur Schweizer Geschichte*).

On fera tout d'abord deux critiques à M. Dunant : l'une, légère, pourquoi n'a-t-il pas mis à côté de la date républicaine des dépêches qu'il publie, la date grégorienne ? — l'autre, plus grave : pourquoi s'est-il avisé de donner ses documents, non pas à la suite les uns des autres, selon l'ordre chronologique, mais suivant les dépôts qu'il a explorés ? Il divise son recueil en quatorze sections, et chaque section en deux paragraphes ; or, le premier paragraphe de chaque section contient l'analyse d'un volume du fonds des Affaires étrangères, et le second paragraphe, les documents des archives nationales qui se rapportent à la même période. Lisons la section I : le paragraphe I contient l'analyse du tome 466 du fonds suisse (p. 1-34), et le paragraphe II, les documents des cartons AF III, 83, 85 et 86 (p. 35-49) ; mais si dans le paragraphe II, à la page 35, vous voyez une lettre de Mengaud à Talleyrand du 16 ventose VI, vous êtes forcé de vous

1. P. 11, légères inexactitudes dans les prix et accessits du concours général remportés par Robespierre, Desmoulins et Chénier ; Robespierre eut, en 1775, non trois premiers prix, mais le 2e prix de vers latins, le 2e prix de version latine et le 3e accessit de version grecque ; — p. 99, l'ambassadeur de Venise se nommait, non *Guerini*, mais Quirini ; — p. 281, Suard a refusé asile à Condorcet, non à cause d'une rivalité d'amour, mais par peur et lâcheté ; — p. 337, l'affaire Paine-Johnson-Marat n'est pas clairement racontée, et rien ne prouve que la tentative de Johnson fut un « sham suicide » ; — pp. 436-437, lire Tabouillot et non *Tabouiller* ; — p. 461, lire Clauzel et non *Clansel* ; — p. 487, lire plutôt Perrochel que *Perruchut*, Fournier que *Fourrier* (cf. Welschinger, p. 295) et « Dugommier writes on the way... » ne concorde pas avec le texte de Welschinger (p. 296) « excite la défiance par sa manière... » ; — p. 476, Napoléon a donné à Charlotte Robespierre, non pas une pension de 3,600 francs, mais « 600 francs une fois payés et 150 francs par mois » ; — p. 492, dire Vaublanc plutôt que *Vienot* ; — p. 517, Barnave et Vergniaud n'étaient pas mariés ; — p. 527, le mot de Vergniaud a été inspiré par un vers du *Guillaume Tell* de Lemierre ; — p. 529, il fallait noter l'emploi du mot « révolution » dans l'*Esprit des lois* ; — p. 542 (index), il fallait mettre Cappon à *Chateauthierry* et ne pas dire que le « mouton » Carency est une princesse.

reporter à la page 5 pour relire une lettre écrite le même jour par le même Mengaud au Directoire. L'éditeur répondra peut-être que sa double classification a le mérite d'offrir d'abord la correspondance ministérielle, puis la correspondance gouvernementale. Mais il est évident,—et nous n'insistons pas davantage—que le meilleur procédé, et le plus clair, était, comme on le fait d'ordinaire, d'imprimer toutes les lettres de Mengaud, jour par jour, en indiquant à la fin du texte, entre crochets, la provenance du document. Cela dit, il ne nous reste plus qu'à louer le travail de M. Dunant. Il a fait — et c'est, dit-il, sa seule ambition (p. xv) — un véritable complément au recueil, dressé par Strickler, des *Actes de la République helvétique*. Il ne reproduit que les documents inédits, les documents purement diplomatiques, non pas les documents militaires et administratifs : instructions et lettres de Talleyrand, lettres des ministres résidant en Suisse, correspondance des commissaires du Directoire, tels que Le Carlier et Rapinat, rapports des agents du premier consul comme Adrien Lezay et le général Rapp. Toutes les pièces d'archives, au nombre de 1681, les unes analysées, les autres publiées in extenso, (les premières sont en gros caractères et les secondes, en petits caractères), selon le même système que dans les *Actes de la République helvétique*, ont été réparties en quatorze sections. C'est trop, et il eût été facile de réduire à sept le nombre de ces sections, puisqu'il y a eu sept ministres ou chargés d'affaires de France (Mengaud, Bignon, Perrochel, Pichon, Reinhard, Verninac, Ney), dans la période qu'étudiait M. Dunant ; mais, comme on l'a vu, le premier paragraphe de chaque section contenant un tome du fonds des Affaires étrangères, il a fallu faire autant de sections qu'on a consulté de tomes. L'inconvénient est d'ailleurs mince, et compensé par une habile disposition des titres qui indiquent l'époque au recto et le nom du ministre au verso. Il y a peu de notes (elles figurent à la fin de chaque pièce et non au bas des pages), mais elles sont toujours utiles, si courtes qu'elles soient. La table alphabétique des noms de personnes et de lieux ainsi que la table chronologique des documents basée sur la concordance des deux calendriers seront consultées avec profit. Mais ce dont il faut surtout féliciter M. Dunant, sans perdre de vue la peine et le temps que lui a coûté sa moisson parisienne, c'est l'introduction qu'il a mise en tête de son volume. Il retrace d'abord la constitution et l'organisation de la République helvétique, puis les missions, mission de Rapinat (mai-octobre 1798), mission de Perrochel (octobre 1798-novembre 1799), intérim de Pichon (novembre 1799-février 1800), mission de Reinhard (février 1800-septembre 1801), mission de Verninac (septembre 1801-octobre 1802), mission du général Ney et la consulte suisse à Paris (octobre 1802-mars 1803). Cet exposé est à la fois très net et très complet.

A. C.

Léonce Grasilier, **Aventuriers politiques sous le Consulat et l'Empire.** Le baron de Kolli. Le comte Pagowski. Paris, Ollendorf, 1902. In-8°, 452 p., 7 fr. 50.

Nous ferons tout d'abord un reproche, non à l'auteur, mais aux éditeurs. Il est trop évident qu'ils ont voulu, coûte que coûte, publier un volume à 7 fr. 50, et vraiment, le livre est trop cher. Il se lit d'ailleurs avec agrément. L'étude sur Pagowski est la moins attachante, et il semblerait qu'elle serve un peu de remplissage, qu'elle ne soit là que pour grossir l'ouvrage. Ce Pagowski est du reste un détraqué, un braque qui n'inspire pas la moindre sympathie. En revanche, l'étude sur le baron de Kolli mérite d'être consultée et renferme nombre de détails curieux. Nous n'avons pas à la résumer ici. Mais l'histoire que nous conte M. Grasilier captivera tous ceux qui la liront; c'est, pour lui prendre ses expressions, un roman suivi d'une comédie à laquelle succède un mélodrame et tout cela, la liaison de Kolli avec Mme de Bonneval, son séjour à la Trappe, la rencontre qu'il fait de Saint-Bonnet, son voyage à Londres, ses entrevues avec lord Wellesley et le duc de Kent, le plan qu'il conçoit pour enlever Ferdinand VII, son départ, son débarquement dans la baie de Quiberon, son arrivée à Paris et son arrestation, son interrogatoire et son incarcération au donjon de Vincennes, la comédie jouée par Napoléon et Fouché, la mission d'un faux Kolli à Valençay, l'accueil que lui font les princes espagnols, l'article du *Moniteur* et l'émotion de la presse anglaise, la destinée ultérieure de Kolli, tout cela, narré d'après les pièces originales, forme un des plus intéressants récits d'aventures qui soient. M. Grasilier se qualifie de « fureteur d'archives et de bibliothèques »; des « fureteurs » comme lui sont rares et ils rendent à l'histoire de grands services [1].

A. C.

Le maréchal Canrobert, Souvenirs d'un siècle par Germain Bapst. Tome second. Napoléon III et sa cour. La guerre de Crimée. Paris, Plon, 1902. In-8°, 576 p. 7 fr. 50.

Ce second tome est plus attachant que le premier et M. Bapst y déploie davantage tout son talent. Comme l'indique le sous-titre, il comprend deux parties. Dans l'une, le maréchal Canrobert et son biographe nous parlent de Napoléon III et de la cour impériale; dans l'autre, de la guerre de Crimée (on se rappelle le procédé de M. Bapst; tantôt il donne la parole au maréchal dont il a transcrit les conversations, tantôt il s'exprime en son propre nom et se sert des documents manuscrits et des témoignages oraux qu'il a recueillis). La guerre de Crimée tient à elle seule les deux tiers du volume et

---

1. P. 336 « le libraire Nicolas »; lire *Nicolai.*

offre une lecture du plus vif intérêt. De tous les récits dont cette guerre a été l'objet, celui-là est sûrement un des plus dramatiques, des plus saisissants. L'auteur est allé sur les lieux ; il a lu les correspondances de l'époque, causé non seulement avec Canrobert, mais avec d'autres auteurs et témoins de l'expédition ; il sait brosser un portrait, évoquer un paysage, saisir le trait essentiel. Il a fait revivre les misères de l'expédition de la Dobroutcha et de la vie des assiégeants de Sébastopol ; il a décrit avec verve, avec autant de verve que de vérité, les batailles de l'Alma, de Balaclava, d'Inkermann, la prise du Mamelon Vert et celle de Malakoff ; il a dessiné d'un ferme crayon les figures de Saint-Arnaud et de Pélissier ; il a finement analysé les qualités et les défauts des alliés, la différence d'habitudes des deux états-majors français et anglais. A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 octobre 1902.

M. Philippe Berger, président, annonce la mort de M. Eugène Müntz, membre ordinaire de l'Académie, décédé à Paris le 30 octobre. Il retrace la vie et la carrière trop courtes du défunt.

M. Berger annonce ensuite la mort de M. Louis Blancard, ancien archiviste du département des Bouches-du-Rhône, correspondant de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

Séance du 7 novembre 1902.

M. Clermont-Ganneau déclare qu'il n'a jamais douté de l'authenticité des inscriptions du temple d'Echmoun à Saïda.

M. Héron de Villefosse communique un télégramme du R. P. Delattre, conçu en ces termes : « La Goulette, 5 novembre, 2 h. 10 soir. Avons trouvé deux épitaphes de prêtresses et sarcophages marbre à couvercle anthropoïde représentant un prêtre comme sur l'ossuaire que vous connaissez, sculpture gréco-phénicienne. Lettre partie hier. » Le R. P. Delattre fait allusion, dans cette dépêche, au sarcophage de pierre trouvé en 1898 dans la nécropole punique de Bordj-Djédid et dont le couvercle portait, sculpté en assez haut relief, un personnage barbu et drapé, couché sur le dos.

M. Georges Perrot annonce que M. le duc de Loubat a bien voulu mettre à sa disposition une somme de 10,000 francs, dont il l'a laissé libre de disposer à son gré, en faveur des études d'archéologie classique. M. Perrot a cru répondre aux intentions du donateur en transmettant cette somme à M. Homolle, directeur de l'École d'Athènes, qui l'emploiera probablement à faire des fouilles soit à Délos, soit à Corfou. M. Ph. Berger, président, et M. Homolle adressent leurs remerciements à M. le duc de Loubat et à M. Perrot.

M. Cagnat annonce, de la part de M. Paul Gauckler, la découverte du Capitole de la ville romaine de *Saia major*, en Tunisie. L'inscription de la façade a été retrouvée.

M. Paul Jamot étudie deux petits monuments béotiens relatifs au culte de Déméter. L'un, qui a été trouvé dans les fouilles de Thespies, est un bas-relief portant une inscription votive : on y voit Déméter associée avec Hêraklès. L'autre, qui provient de Thèbes et appartient depuis peu au Musée du Louvre, est une statuette d'argile, d'assez grandes dimensions, qui offre une image curieuse de l'association connue de Déméter et de Dionysos. La déesse est figurée assise sur une panthère, dans l'attitude qui est souvent attribuée à Dionysos lui-même.

M. Clermont-Ganneau continue sa communication sur les inscriptions de fondation du temple d'Echmoun à Saïda. Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 24 novembre — 1902

Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine Meillet par ses élèves, D. Barbelenet, G. Dottin, R. Gauthiot, M. Grammont, A. Laronde, M. Niedermann, J. Vendryes, avec un avant-propos par P. Boyer. — Paris, Klincksieck, 1902. In-8e, viij-134 pp.

Les études linguistiques attestent hautement leur vitalité en France, malgré le peu d'encouragement qu'elles y rencontrent : tous les auteurs de ce recueil sont Français, à l'exception de M. Niedermann, Suisse d'origine, qui, venu parmi nous chercher un complément d'instruction philologique, enseigne aujourd'hui dans un gymnase de la Suisse française.

Ce qui frappe au premier abord, c'est l'unité de vues qui règne entre eux : une discipline commune, en respectant toutefois les idées et les aptitudes de chacun, a orienté leurs recherches isolées; ce ne sont point simplement des travailleurs, c'est une équipe. Chez tous, on remarque la même préoccupation des conclusions générales à induire de faits particuliers minutieusement observés; chez tous, la même répugnance pour la spéculation dans le vide. Ils ne se demandent pas comment les Indo-Européens accentuaient leurs mots à une époque où leur langage nous est moins accessible que la géographie de la planète Mars; et volontiers, au contraire, ils abaissent leurs regards sur les périodes historiques les plus récentes, persuadés que le présent nous est en linguistique le plus sûr garant du passé.

I. Sous le titre « Questions d'aspect », M. Barbelenet a écrit deux notules intéressantes. Dans l'une, il constate que les verbes composés avec le préfixe *con-* n'ont pas, en général, d'imparfait chez Térence : preuve indirecte de la valeur perfective de ces verbes, sinon encore

actuellement vivante, du moins accusée à l'état d'inconscience. Dans l'autre, il fait ressortir les nuances d'aspect verbal que trahissent certaines tournures du français contemporain.

II. De l'étude de M. Dottin, « l'Évolution de la Déclinaison Irlandaise », il ressort que le vieil-irlandais, une fois dégagé de ses obscurités graphiques, est sensiblement moins éloigné des dialectes modernes qu'il ne le semble au premier abord. On ne saurait suivre l'auteur dans le détail; mais il en faut retenir, notamment p. 38 sq., un jeu curieux d'analogies grammaticales.

III. Les observations de M. Gauthiot « sur le degré zéro [1] » sont d'excellente psychologie linguistique, bien que de rédaction un peu pénible, et déparées par quelques fautes d'impression en sanscrit. On devine quelle subtilité d'analyse est nécessaire pour dégager ce que la conscience ou la subconscience du sujet parlant perçoit réellement dans des alternances du type πέτεσθαι πτέσθαι, à peine moins significatives, semble-t-il, à ses yeux, que celles du degré normal au degré fléchi.

IV. Si je dis du mémoire de M. Grammont, « Observations sur le langage des enfants », qu'il est la perle du recueil, j'ai bien peur qu'on ne me soupçonne d'être... joaillier : c'est que, avec sa petite fille à nourrice italienne, parlant le français avec accent italien quoique elle n'ait commencé à parler qu'un mois après le départ de sa nourrice (p. 73 sq.), il me paraît apporter une confirmation décisive à une doctrine que j'ai enseignée de tout temps, l'existence du langage en puissance bien avant qu'il ne se révèle en acte. Je n'insiste pas : on sait de quelle importance sont les observations sur le langage enfantin, et ce qu'elles peuvent valoir de surcroît lorsqu'elles sont conduites par un observateur doublé d'un linguiste [2].

V. L'article de M. Laronde, « les Formations Verbales de la première Chronique de Novgorod », est un travail de pure statistique, mais aboutit à donner une idée nette de la formation du verbe russe à une date donnée, la plus ancienne, ou peu s'en faut, où le russe soit vraiment attesté. Le départ des formes mortes et des formes vivantes est très heureusement établi.

VI. M. Niedermann, coutumier d'étymologie latine, en offre quelques spécimens, et déploie notamment une très méritoire initiative en

---

1. Le motif de cette terminologie, en même temps que l'esprit de l'essai, se résume dans la note de la p. 54 : « On voit maintenant pourquoi nous avons choisi le terme de « degré zéro » (*Nullstufe*), dont le sens est précis. Il a pu être primitivement un « degré réduit » (*Schwundstufe*), mais nous n'en savons rien. » — Si l'auteur est curieux (p. 50, n.) d'une possibilité de synthèse entre la flexion indo-européenne et la flexion sémitique, je me permets de le renvoyer à mon *Esq. Morph.* I = *Muséon*, I, p. 492.

2. M. Grammont est profès en dissimilation et l'analyse des processus théoriques qui ont donné naissance à l'enfantin *cotuc* = *du sucre* est une merveille d'ingénieuse précision (p. 64 sq.).

puisant à même les glossaires une documentation que les textes littéraires nous ont jusqu'à présent refusée [1].

VII. M. Vendryes, dans ses « Réflexions sur les Lois phonétiques », marque nettement les deux moments essentiels de l'étude phonétique : recherche des lois générales qui valent pour toutes les langues, et des tendances particulières à chacune. Pour une fois l'ordre alphabétique a eu de l'esprit : c'était bien là le mémoire qui devait clore et résumer le volume.

En somme, nous avons en France une école linguistique, et ces jeunes gens entendent qu'on le sache : ils ont raison. Ils veulent aussi qu'on en reporte l'honneur à leur maître, à peine plus âgé qu'eux, qui a su grouper autour de lui tant d'ardeurs scientifiques et de reconnaissantes sympathies. La linguistique passe pout une étude aride. A tout le moins on voit qu'elle ne dessèche pas le cœur.

V. Henry.

Saint Hilaire, par le P. Largent (collection « Les Saints »). Paris, Lecoffre, 1902, 185 pp. in-12. Prix : 2 fr.

Le P. Largent a raconté dans une langue facile la vie de saint Hilaire de Poitiers et analysé ses écrits. Je note les observations suivantes. P. 37 : le passage du *De synodis* sur l'arianisme dans la province d'Asie ne semble pas être une hyperbole. — P. 41 : sur l'histoire de l'*homoousios* avant et après Nicée, il faut maintenant citer Bethune-Baker ; cf. *Revue*, 343. — P. 50 : *inoffenso pede*, « sans péril, » paraît inexact. — P. 55 : sur l'allégorie de la perle, cf. Usener dans *Teologische Abhandlungen Carl von Weizsäcker gewidmet*, Fribourg, 1892, p. 201. — P. 69 : parler des « habitudes obséquieuses qui prévalaient en Orient » à propos du rôle de l'empereur dans les conciles donne une idée insuffisante; cf. Funk, *Abhandlungen*, I, 39 et 87. — P. 74, la citation sur l'insuffisance de l'Écriture aurait dû être faite p. 48, pour atténuer un éloge trop absolu. — P. 84, sur la chute de Libère, le P. L. paraît hésitant et cherche à éviter une décision en citant les écrivains pour et contre; même attitude sans netteté, dans la discussion de certaines formules théologiques d'Hilaire, pp. 155, 159 (où l'on rapporte une explication après avoir cité les « paroles sévères » de Petau qui la condamnent), 160. — P. 104 : la citation est intéressante et méritait d'être soulignée autrement que par un rapprochement avec le concordat. Le P. L. n'a pas vu l'originalité de l'attitude prise par Hilaire. Cet évêque déplore la condition faite à l'Église par l'État; il rejette la protection et l'alliance du pouvoir civil contre les juifs et

---

1. Voir surtout *genta* « gendre » (p. 109).

les païens aussi bien que contre les ariens : cet appui, qui soutient tantôt les uns et tantôt les autres, lui paraît aussi dangereux que contraire à la mission de l'Église. Nous avons là une réaction et la protestation de la pensée occidentale contre la conception « érastianiste » de l'Église que tout l'Orient admettait. Voir encore la citation des pp. 29-30, tirée d'un autre ouvrage d'Hilaire. — P. 109 : les « fortes paroles » d'Hilaire sont affaiblies par le commentaire édifiant du P. Largent. — P. 131 : l'analyse des procédés littéraires et du style est superficielle et composée trop exclusivement d'appréciations empruntées. — Pp. 140 suiv., il ne faut pas chercher à atténuer, plus ou moins adroitement, le subordinatianisme des auteurs chrétiens. — P. 163 : la citation de Bossuet est un paralogisme, bien caractéristique d'une certaine attitude intellectuelle. On pourrait le transposer ainsi : les textes des physiciens parlant de l'horreur du vide avant la découverte de Torricelli doivent être interprétés dans le sens de ces découvertes, parce que, « la question n'étant pas agitée, ces auteurs s'exprimaient sans précaution et parlaient avec sécurité, croyant qu'on les entendait dans un bon sens ». — P. 163 : un texte « précieux » en faveur du péché originel, cité d'après saint Augustin comme d'Hilaire, est rapporté, p. 128, à une traduction d'Origène faite par Hilaire ; dès lors, il semble que la portée du passage est un peu différente. — P. 168 : la distinction des deux tables n'est pas particulière à l'évêque de Poitiers. — La biographie d'Hilaire par Fortunat est souvent citée ; il eût été utile d'en faire la critique ; voir la note embarrassée de Tillemont, VII, 745, et surtout la préface de M. B. Krusch, dans l'édition des *Monumenta Germaniae*. — Le volume d'Hilaire publié dans la collection viennoise n'est pas mentionné à la bibliographie [1].

Paul Lejay.

Études byzantines, Constantin V, empereur des Romains (740-775), par Alfred Lombard (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris, XVI) ; avec une préface de Ch. Diehl. Paris, Félix Alcan, 1902 ; iii-175 pp. in-8.

Livre intéressant et solide. Le héros est Constantin Copronyme. Quel que soit le sens et le fondement de ce surnom, M. Lombard eût bien fait de le comprendre dans le titre. Au public peu familiarisé avec la succession des empereurs byzantins, c'eût été rappeler la querelle des images.

La solidité du livre repose sur une sérieuse étude des sources. Les principales sont la *Chronographie* de Théophane (entre 810 et 815) et le *Breuiarium* du patriarche Nicéphore (entre 806 et 829) d'une part,

1. Il y a des fautes d'impression : p. 56 : « on ne la perd pas », répété ; 57, l. 4, lire : pitié ; 69, l. 4, lire : homoousios ; 86, dernière l., lire : homoiousios.

et d'autre part une littérature théologique considérable, comprenant les pièces de la polémique religieuse et les vies de saints, martyrs de la persécution iconoclaste, notamment la vie de saint Étienne le jeune, rédigée en 808. M. L. se défie, avec raison, des sources ecclésiastiques. La haine dont la mémoire du Copronyme a été poursuivie, a fait naître une véritable légende, légende vague, composée surtout d'épithètes infamantes et d'accusations générales.

Aussi M. L. s'est-il pris d'enthousiasme et a poursuivi la réhabilitation de Constantin V. Il démontre, avec vraisemblance, qu'il a remporté de véritables succès sur les Arabes et les Bulgares. L'empereur a été moins heureux en Occident. Sous son règne, Rome et l'exarchat furent définitivement perdus pour les Byzantins. Ils parurent s'en inquiéter médiocrement. Leurs chroniqueurs, si prompts à saisir le moindre échec du Copronyme, se taisent sur l'Italie. Les vues des empereurs et de leurs sujets se tournaient d'un autre côté. « Ils abandonnaient à leurs destinées les populations que l'éloignement détachait de plus en plus de Constantinople. En revanche, ils cherchaient à grouper plus fortement autour de Byzance les populations directement soumises à l'empire » (p. 80). C'est le temps où l'Empire romain devient un état asiatique.

L'administration intérieure de Constantin V ne paraît avoir eu rien de remarquable. Les réformes que codifient l'*Ecloga*, les codes rural et nautique, sont dues à l'initiative de son père, Léon III. Constantin a pratiqué ces transplantations de populations qui étaient une tradition de la politique byzantine : rien de neuf non plus, si ce n'est le but religieux qu'il pouvait poursuivre.

Les deux chapitres les plus intéressants du livre ont pour sujet la querelle des images. M. L. apporte ici du nouveau.

Il établit d'abord que Constantin V n'a pas poursuivi en cette affaire l'abaissement et la restriction de l'influence monastique ou l'établissement de la supériorité du pouvoir civil sur l'Église. Ces idées, toutes modernes, n'entraient pas dans la tête d'un empereur au VIIIe siècle. Constantin était théologien et agissait en théologien qui porte le glaive. Cela est très bien vu. Je ne sais si M. L. n'est pas tombé dans une erreur analogue à celle qu'il réfute, en croyant que Constantin a voulu « purifier » la religion. M. L. a montré la différence entre les procédés de Léon III et ceux de Constantin. Mais Constantin a eu beau recevoir l'éducation complète qui manquait à son père. C'est un cerveau étroit, le cerveau d'un parvenu intellectuel. Son raisonnement va droit devant lui, dans l'abstrait. Il n'entend rien aux conciliations et aux distinctions familières aux esprits qui résument plusieurs générations de vieille culture. Aussi, Constantin part de la proscription des images; il continue par l'interdiction du culte des saints; il retire aux saints leur titre et appelle la Panagia Théotokos, tout court, l'église Saint-Étienne, l'église Étienne; il veut enfin enle-

ver à la Vierge son titre de mère de Dieu. Tout cela se tient. M. L. paraît douter que l'empereur ait débaptisé les églises et les saints (p. 118); mais ce trait est trop dans la ligne des raisonnements faits par l'empereur pour que nous en doutions. M. L. raconte, d'après Théophane (p. 118), une anecdote où nous voyons l'empereur demandant si l'on ne pourrait pas appeler la Vierge seulement mère de Jésus, et le patriarche effrayé et suppliant; c'est un incident caractéristique. Là, nous avons en présence la pure logique abstraite du demi-théologien et la tradition religieuse de l'homme d'Église. Au fond, le peuple qui confond l'image avec la personne représentée, l'intercesseur avec Dieu, et l'empereur qui condamne à la fois l'image et l'intercesseur procèdent dans le même esprit simpliste et la même incompréhension des nuances. C'est encore rester dans ce que M. L. appelle la foule ignorante, que de se porter à l'excès opposé. La superstition du barbare incomplètement civilisé se réveille au moment de la mort : rongé par le charbon, brûlé de fièvre, Constantin se croit poursuivi par les saints et ordonne à son entourage de chanter des hymnes à la Vierge qu'il avait poursuivie. Ce caractère énergique et intéressant est parfaitement un.

Mais en dehors de ces développements ultérieurs, les dispositions iconomaques de Léon III et de son fils avaient une origine; M. L. la trouve dans l'origine même de la famille : elle était du pays des Pauliciens. En tout cas, sa famille était syrienne, et cela ne peut être négligé. Il faudrait rechercher quels appuis la doctrine iconomaque a pu trouver dans le tempérament religieux des Syriens et dans leurs spéculations théologiques. Mais l'origine des opinions de Léon III est probablement très simple. Il arrivait de province, d'un pays perdu; on n'était pas encore si loin du paganisme qu'on se complût aux statues et aux peintures. Il tombe à Constantinople, en pleine floraison d'icônes. Avec les sentiments d'un Epiphane (Hieron., *Ep.* 51, 8) ou d'un Augustin (*De mor. ec. cath.* I, 34, 8), il se scandalise et réagit. Aussi bien dans l'histoire de la querelle, M. L. sépare trop des autres chapitres celui du Copronyme. Il eût été bon de remonter plus haut, peut-être jusqu'au concile d'Elvire, et de voir ce qui suivra, la froideur que Charlemagne et le clergé franc montreront à l'égard des décisions pontificales.

Tel quel cependant, le récit de M. L. est lucide et consciencieux. Il semble avoir à bon droit diminué la rigueur et l'étendue de la persécution. Mais, quand il parle de l'attachement gardé aux images par la fraction ignorante et superstitieuse du peuple, il ne cite aucun fait probant. D'après ce qu'il rapporte (pp. 132, 158, 167, 21, etc.), il semble qu'au contraire la réforme plaisait à la foule.

M. L. témoigne d'une certaine inexpérience dans les matières théologiques. P. 118 et 137, il parle de la « divinité de Marie », au lieu de la maternité divine; p. 119, de l'hérésie de Nestorius, « qui dis-

tinguait en Christ deux natures »; il allègue p. 151, comme une preuve de l'impuissance des autorités ecclésiastiques vis à vis des moines, la condamnation des évêques, prêtres et diacres par les canons à la déposition, celle des moines et des laïcs à l'excommunication : mais sauf quelques exceptions, les moines n'appartenaient pas au clergé. Il cite une plainte des chefs ecclésiastiques contre les moines : on recourt plutôt aux moines qu'aux prêtres pour la confession (p. 150). M. L. effleure ici une question très importante et qu'il paraît ne pas soupçonner : la propagation de la confession par les moines qui, sans ordination, revendiquent le pouvoir d'absoudre. La pratique de la confession est probablement d'origine monastique en Orient comme en Occident ; en tout cas, le rôle des moines a soulevé de grands débats. Cf. Holl, *Enthusiasmus u. Bussgewalt bei griechischem Moenchtum*, 1898, pp. 225 suiv.—P. 151, n. 6, le titre de *protomartyr* peut avoir été donné à saint Etienne le jeune d'une manière approximative, pour l'assimiler à saint Etienne, diacre. — P. 122, dans l'analyse des considérants dogmatiques formulés par le concile d'Hiéria, M. Lombard omet celui qui se fonde sur l'Eucharistie.

Il manque une carte de l'Empire byzantin sous Constantin V.

Paul Lejay.

Estudios histórico-artisticos relativos principalmente à Valladolid, basados en la investigacion de diversos archivos, par D. José Marti y Monso... Valladolid, L. Miñou, 1901, in-4° de xviii-700 pp. à 2 col. ; nombreuses illustrations. — 30 pesetas.

Les études critiques et les recherches documentaires appliquées à l'histoire de l'art ont donné en Espagne, depuis près d'un demi-siècle, des résultats fort remarquables. Je n'indiquerai que pour mémoire le livre récent de M. de Beruete sur Velasquez, et les monographies parfois excellentes que publient chaque jour diverses revues, malheureusement peu accessibles aux lecteurs étrangers. Mais il faudrait, pour trouver un ouvrage comparable à celui dont nous allons parler, remonter jusqu'en 1870, année où M. Zarco del Valle fit paraître dans le tome LV de la *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España* une importante série comprenant, outre le manuscrit du P. Arques Jover, quantité de pièces retrouvées dans les archives de Simancas, de la cathédrale de Tolède, du palais royal de Madrid, ou extraites de collections particulières. J'insiste à dessein sur ce travail, qui mériterait d'être plus généralement connu et plus souvent consulté. Les documents que M. Martí y Monsó offre aujourd'hui au public, après plusieurs années de recherches, n'ont pas une valeur moindre, tout en étant infiniment plus nombreux et plus étendus. Ils embrassent, en effet, une période aussi vaste que possible : du xiᵉ au xixᵉ siècle. Cette

publication met en lumière certains artistes à peine mentionnés ou même tout à fait inconnus auparavant, tels que Diego Valentin Diaz, Inocencio Berruguete, Benito Rabuyate, Gregorio Martinez, etc. Elle vient enrichir, et compléter en bien des cas, la biographie des maîtres les plus célèbres de la bonne époque castillane : Biguerny, désigné jusqu'à ce jour sous les noms de Vigarni ou de Felipe de Borgoña, Alonso Berruguete, Juan de Juni, Francisco Giralte, Gregorio Hernandez, et maint autre. Bien des œuvres, d'attribution fausse ou douteuse, se trouvent de ce fait restituées à leurs auteurs; bien des hypothèses, élevées peu à peu au rang de vérités indiscutables, restent réduites à néant. Ceci équivaut à dire que plusieurs chapitres de l'histoire de l'ait espagnol, et non des moins caractéristiques, demandent à être écrits sur de nouvelles bases.

On ne saurait assez louer la méthode suivie par M. M. y M. dans la composition d'un ouvrage aussi vaste. Chaque sujet est traité séparément. L'auteur résume d'abord, avec tous les détails nécessaires, ce qu'on en savait avant lui. Il transcrit ensuite ses trouvailles personnelles. Ce sont, en général, des documents extraits des archives publiques ou des protocoles de notaires, abrégés lorsqu'il y a lieu, ou reproduits intégralement, mais toujours avec un respect absolu de l'original. L'orthographe, les abréviations même ont été conservées; les signatures principales sont données en fac-simile. Un critique d'art a compris combien était indispensable cette exactitude minutieuse, à laquelle les érudits de profession ne peuvent se plier, en Espagne. Enfin, des commentaires abondants guident le lecteur à travers ce dédale de pièces officielles ou administratives. Ces commentaires, rédigés avec une intelligence très nette et une haute impartialité, offrent une nouvelle preuve du soin extrême apporté à ce travail. On peut se convaincre en les lisant que les déductions de l'auteur sont toujours justes et conformes à la raison. Son esprit ne se laisse jamais égarer et ne se perd pas en considérations superflues : il note, avec preuves à l'appui, des dates, des faits, des rapprochements, que d'autres pourront revêtir à leur gré d'une forme plus brillante. Ce gros livre contient, en effet, la matière de plusieurs volumes et d'innombrables articles de revue. Il est de ceux que l'on n'est plus en droit d'ignorer. Remercions M. Martí y Monsó de ne l'avoir pas démembré, et de nous livrer ainsi le résultat de ses recherches, sans en rien distraire, avec une générosité des plus rares. Son œuvre, moins étendue que celle de Cean Bermudez, lui est certainement supérieure par la sûreté des informations. Elle a, de plus, l'avantage d'être illustrée à profusion d'après les dessins de l'auteur et d'après des clichés photographiques dont quelques-uns, il faut bien en convenir, laissent malheureusement à désirer. Je veux espérer que cette première série d'*Estudios histórico-artísticos* sera bientôt suivie d'une seconde, et qu'elle excitera le zèle des critiques d'art espagnols. Écrire sur chaque

province de la Péninsule un livre d'égale valeur, ce serait élever à l'art national un monument sans pareil.

Léo ROUANET.

Rollin, sa vie, ses œuvres et l'Université de son temps, par H. FERTÉ. Paris, Hachette, 1902. IX-503 pp. in-8.

Cet ouvrage est divisé en cinq livres : Vie de Rollin. Organisation de l'Université, l'Université avant Rollin, Œuvres pédagogiques, Œuvres historiques. Ce plan est singulier. Le livre consacré à l'organisation de l'Université eût été plus naturellement placé en tête, comme introduction et fondu avec le livre suivant. Sous ce titre, l'Université avant Rollin, M. Ferté parle des Jésuites, des Oratoriens, de Port-Royal, de Locke, il n'y a guère que le premier chapitre où il soit vraiment question de l'Université et il s'agit seulement de l'Université au XVII^e siècle. La période antérieure, est touchée incidemment; M. F. eût pu simplement renvoyer à Rashdall, *Universities of Europe in the middle ages*, vol. I, pp. 271 suiv. Enfin, par une singularité dernière, l'appendice contient un chapitre sur Rollin et J.-B. Rousseau et un autre sur l'histoire du Collège de Beauvais. Ce livre est fait de pièces et de morceaux.

Le défaut de plan a entraîné l'auteur à d'assez nombreuses redites. Le style est un peu gris et diffus. Malgré ces défauts, l'ouvrage de M. F. rendra service parce qu'il contient des recherches consciencieuses. Voici quelques observations.

P. 9 : il n'y a pas que les prêtres tenus au bréviaire ; si Rollin était bénéficier, quoique simple clerc, il devait le dire. — Pp. 14-15 et 26 : les éloges donnés à Louis XIV pour sa politique à l'égard des protestants étaient très sincères de la part de Rollin ; ils peuvent choquer un moderne, mais ils étaient d'accord avec les idées et les sentiments du temps. — P. 44, l. 10 : un « casuiste » ne peut trouver d'erreurs de doctrine dans des livres qui ne concernent pas la morale. — P. 52 : « des hommes pieux et savants ne s'étudiant qu'à conserver à l'enfant son innocence et à le préserver de tout ce qui pouvait lui porter atteinte », telle est la définition du mot « jansénistes ». Évidemment, tout est de s'entendre. — P. 54 : M. F. place les controversistes retors parmi les adversaires du *parti ;* n'y en avait-il pas quelques-uns dans le *parti ?* — P. 100, l. 3 : « Essentiellement ecclésiastique à son origine, l'Université de Paris dépendait du pape ». Cette phrase paraît confondre deux choses; une institution ne dépend pas du pape par le fait seul qu'elle est ecclésiastique, surtout au moyen âge. — P. 101, l. 3 : l'idée et le terme de grand séminaire s'appliquent difficilement à l'Université, quoique un Collège puisse être qualifié ainsi. — P. 113, l. 10 : il n'y a certainement pas à la fin de la lettre du roi à Pourchot,

rédigée par Pontchartrain, et citée d'après Jourdain, p. 273 : « Car tel est notre *bon* plaisir. » — P. 123 : M. F. parle des ordres religieux qui font concurrence au clergé *régulier;* la même expression paraît encore désigner le clergé *séculier* à la p. 176. — P. 124 ; M. F. attribue au caractère ecclésiastique des collèges l'absence d'air et de lumière. Les habitations privées, au XVII[e] siècle, étaient-elles mieux partagées, surtout celles qui étaient un peu anciennes ? — P. 128 : je ne comprends pas ce que veut dire M. F. : « Des cours de philosophie scolastique, *seul* enseignement public » au moyen âge dans l'Université de Paris. — P. 172 : parmi les livres scolaires dus aux jésuites du XVII[e] siècle, nous apprécions encore le Virgile du P. de la Rue et l'Horace de Sanadon. Ce chapitre aurait besoin de quelques dates et de renseignements précis sur le *Ratio studiorum;* il fallait voir l'édition critique qui en a été donnée dans les *Monumenta Germaniae paedagogica.* — P. 173 : l'usage des chries est condamné bien sommairement ; un pédagogue qui fut en même temps un vrai philologue, Seyffert, n'a pas dédaigné de composer un recueil de chries. — P. 176; dans la liste des congrégations religieuses (et non pas des ordres religieux), donnée en note, les prêtres de la Mission (Lazaristes) sont omis. — P. 182 : la phrase citée comme exemple d'emphase chez les Oratoriens est composée de métaphores usuelles dans la langue religieuse : le bain de la pénitence, le sacrifice de l'Agneau. — P. 185 : les innovations de Port-Royal sont surfaites. La méthode pouvait être excellente pour quelques élèves d'élite, mais elle n'a jamais été appliquée à un grand collège. Une partie de ces nouveautés étaient déjà pratiquées ailleurs. De 1638 à 1643, le P. Thomassin, le futur auteur de l'*Ancienne et Nouvelle discipline de l'Église*, enseignait la grammaire et les humunités à Pézenas, la rhétorique à Troyes et à Marseille. « Étant extrêmement réglé et exact, dit le P. Bougerel, il trouvait encore du temps après le devoir ordinaire, pour donner à ses écoliers une teinture du blazon, de la géographie et de l'histoire, et pour leur apprendre les premiers principes des langues italienne et espagnole. » (*Vie du P. Thomassin*, en tête de l'édition française de 1725 de l'*Anc. et Nouv. Disc.*, p. 2). L'originalité de Port-Royal, d'après l'exposé de M. F., paraît avoir surtout consisté dans la suppression du thème et des vers français et latins ; ce sont des réformes discutables. Mais il faut reconnaître dans la pédagogie de Port-Royal des idées de détail qui sont ingénieuses. — P. 194 : les maîtres de Port-Royal ont expurgé les textes anciens ; mais, si c'est un mérite, ils ont été bien surpassés par les Jésuites. — Pp. 197 suiv. : le chapitre sur Fleury est excellent ; il met bien en lumière la valeur de ce pédagogue, le plus original de tout le XVII[e] siècle, et qu'il y a profit à lire, même aujourd'hui. — P. 213 : je ne crois pas que les modes sportives soient limitées de notre temps à l'éducation de « la classe riche ». — P. 319 : l'expression « le sexe » n'est pas spéciale à la langue janséniste ; elle est

courante chez les écrivains français de morale chrétienne et de spiritualité. — P. 346 : il est difficile de ne pas approuver le jugement porté par Rollin sur Regulus et surtout sur Socrate. De telles critiques étaient seules capables de faire contrepoids à l'admiration extrême que les livres de Rollin pouvaient inspirer pour l'antiquité [1].

De ce livre se dégage une conclusion nette. Rollin était un honnête humaniste chrétien. Assez faible d'esprit pour s'édifier aux scènes des convulsionnaires, il est un témoin moyen de la culture intellectuelle répandue parmi ses contemporains. La critique lui est absolument étrangère, aussi bien qu'aux autres maîtres du XVII[e] siècle. Sur la prononciation du grec et du latin, il a des remarques dont la naïveté philologique est aggravée par les réflexions de M. Ferté (p. 311). Sa méthode d'explication est même inférieure, à cet égard, à celle des jésuites; elle est toute formelle, et je n'y vois pas figurer le troisième point du P. Jouvency : « explication de ce qui se rapporte à l'érudition, à l'histoire, aux mœurs des peuples, etc. » (p. 310). Il n'a pas l'idée que la méthode et les recherches d'un Tillemont, d'un Petau, d'un Mabillon doivent former les dessous profonds et solides de l'enseignement scolaire. Mais il pénètre les vieilles histoires d'une morale, non pas républicaine, mais chrétienne. Mais « le courant sûr et facile de son récit », sa narration « pleine, simple et tranquille » reposent et calment. Mais, à défaut de couleur locale et de subtilités psychologiques, il fait ressentir à ses lecteurs un peu de la sérénité qui est le meilleur de l'âme antique.

Léon SERVIEN.

Publications de la section historique de l'état-major de l'armée.

C. DE LA JONQUIÈRE, **La bataille de Jemappes**, avec trois cartes hors texte. Paris, Chapelot, 1902. In-8°. 253 p. 6 fr.

J. COLIN, **Campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat.** Tome premier. Paris, Chapelot, 1902. In-8°. 564 pages, avec quatre cartes, 12 fr.

E. DESBRIÈRE, 1793-1805. **Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques.** Tome troisième. Paris, Chapelot, 1902. In-8°, 639 p., avec 26 croquis, cartes et dessins, 15 fr. Tome quatrième en deux volumes, I[re] et II[e] parties, 1-353 p.; III[e] partie, 357-834 p.

P. C. ALOMBERT et J. COLIN. **La campagne de 1805 en Allemagne.** Tome premier, en deux volumes. Paris, Chapelot, 1902. In-8°, VI et 746 p. (texte), 152 p. (documents annexes et cartes), 20 fr.

BALAGNY, **Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne**, 1808-1809. Tome premier, avec 14 cartes, plans et croquis. Paris, Berger-Levrault, 1902. In-8°, XIII et 482 p. 12 fr.

G. FABRY, **Campagne de Russie.** Tome III. Opérations militaires, 1-10 août. (Smolensk.) Paris, Gougy, 1902. In-8°, XXVII et 614 p. et 217 p. d'annexes. 18 fr.

---

1. Dans son jugement sur Socrate, d'ailleurs, Rollin n'est que l'écho des Pères de l'Église; cf. Tertullien, *De anima*, I; Lactance, *Institut.*, III, 20, 16.

— **Journal des opérations des III[e] et V[e] corps en 1813.** Paris, Chapelot, 1902. In-8°, 201 p.

La guerre de 1870-1871. Paris, Chapelot, 1901-1902, sept fascicules in-8°, I, 115 p. II, 117 p. III, 221, p. IV, 276 p. V, 374 p. VI, 195 p. VII, 279 et 186 p.

La section historique de l'état-major-général de l'armée poursuit avec zèle les travaux qu'elle avait commencés et ces travaux éclairent d'un jour nouveau l'histoire des campagnes de la République et de l'Empire par la publication des pièces originales, des lettres des journaux, des registres d'ordre, des documents qui, seuls, font connaître exactement les faits et leurs causes, qui, seuls, révèlent la pensée du commandement.

M. le capitaine de La Jonquière reproduit ou résume dans son livre *La bataille de Jemappes* les documents de la Guerre et des archives nationales, les *Mémoires* de Dumouriez, le travail du capitaine Christen, etc. Il montre d'abord comment fut résolue et préparée l'invasion de la Belgique. Puis il expose les mouvements des troupes exécutés de part et d'autre, retrace avec grand détail les opérations préliminaires, et enfin étudie de la façon la plus minutieuse et la plus complète, autant que le permettent les textes français et autrichiens, la bataille de Jemappes. Il remarque très justement que cette bataille a été une attaque de front, précédée par une violente canonnade; sans doute, malgré l'énorme consommation qu'on peut évaluer à deux cents coups par pièce, le tir de l'artillerie française n'a pas produit un grand effet matériel contre les redoutes et les Autrichiens qui les garnissaient; mais il eut une action morale, il « ébranla la défense dans une mesure suffisante pour permettre à l'infanterie d'exécuter son attaque, à l'arme blanche, presque sans tirer un coup de fusil ». Jemappes a donc été une véritable « poussée en avant », et, conclut M. de La Jonquière, cette action marque l'avènement d'un nouveau système de guerre, nouveau moins par les formes que par l'esprit; d'autres méthodes surgissent, se confirment par l'expérience, se modifient sous l'influence du génie des chefs, et c'est la campagne de Belgique qui « a permis de marcher dans la voie où devaient être fixées ces méthodes, car elle a fourni à l'armée nouvelle l'occasion de donner la mesure, inconnue jusqu'alors, de sa puissance offensive » [1].

M. le capitaine Colin veut mettre en lumière la partie stratégique et tactique de la campagne de 1793 en Alsace et dans le Palatinat, et il consacre un premier volume aux opérations qui précèdent l'arrivée de Hoche. Après un aperçu géographique où il insère un intéressant mémoire d'un officier de l'ancien régime sur la Lauter et les Vosges (pp. 6-11), il montre quelle était au mois d'août 1793 la valeur des

1. Lire p. 53, Carrion et non *Ducarion*; p. 165, Moellendorf et non *Mellendorf*, p. 166, Desponchès et non *Desponchets*; p. 233, Dufresse et non *Dufrene*; j'aurais voulu plus de détails sur Bertèche (p. 151).

armées républicaines et il insiste sur le règlement de manœuvres qu'elles appliquaient alors, sur l'insuffisance des officiers, sur le manque d'armes et de chevaux, sur le mauvais fonctionnement des services administratifs, etc. : il y a là nombre de pièces importantes colligées avec grand soin et très intelligemment commentées. Puis il donne le tableau des forces et il décrit la prise du Ketterich (voir le rapport de Reubell à Pully, p. 121-124), le combat de Jockgrim et de Bergzabern, la levée en masse, la tentative de Niffer, le bombardement de Vieux-Brisach, l'attaque de Kehl, le combat de Nothweiler et celui de Pirmasens, la désorganisation de l'armée de la Moselle qui n'avait plus ni commandement, ni discipline, ni force morale et n'offrait plus qu'un plastron inerte (p. 444), la situation plus déplorable encore de l'armée du Rhin, qui, après l'attaque des lignes de Wissembourg, se retire sous les murs de Strasbourg dans le plus grand désordre. M. Colin a reproduit dans ce volume une foule de lettres et de témoignages qu'il a très bien classés et qu'il accompagne de réflexions suggestives. On remarquera surtout ce qu'il dit du rôle des représentants et de l'attitude des « agricoles » ainsi que les observations qu'il fait au passage sur la conduite des opérations, sur Moreaux, sur Desaix [1], etc.

M. le commandant Desbrière a terminé son considérable travail sur les *Projets et tentatives de débarquement aux îles britanniques* par deux volumes, le troisième et le quatrième, où manquent un peu les vues d'ensemble et les clairs résumés, mais qui sont très remarquables par l'abondance des détails techniques. Il est impossible de les résumer, tant ils contiennent de faits et de documents. Disons seulement que M. D. montre fort bien comment, après des tâtonnements, des erreurs, de vaines démonstrations, Bonaparte fut peu à peu amené à transformer ses projets. Dès l'automne de 1803, le Consul comprend qu'il ne pourra passer la Manche que s'il a le *sea-power*, la supériorité militaire absolue. Il a fait une flottille; il a 2,000 bateaux plats montés par plus de cent mille soldats, et des soldats d'élite; mais il ne peut rien tenter si ses vaisseaux ne lui ouvrent pas la voie; l'action de la flottille est subordonnée au succès de la marine de haut bord; ce qu'il a réussi à construire et à rassembler, canonnières, caïques, péniches, bateaux, c'est un moyen de transport, non un engin de guerre; encore ces bâtiments sont-ils loin de la perfection. Mais Bonaparte ne demande le passage libre que pendant huit heures (ce qui est trop peu, et Ganteaume, avec raison, demandait quarante-huit heures). Or, il ne peut ni ne veut prendre le commandement d'une armée navale; l'opération décisive sera donc confiée à un autre, à un marin. Ce marin, ce sera La Touche-Tréville, et c'est en mai 1804 que Napoléon pro-

1. Desaix était aide-de-camp, non du maréchal de Broglie, mais de Victor de Broglie (p. 27).

pose à La Touche de se porter de Toulon par Cadix et Rochefort sur Cherbourg; c'est en juillet 1804 qu'il projette de faire venir l'amiral devant Boulogne dans le courant de septembre (IV, 11). Napoléon est à ce moment, comme dit M. D., maître de la question; il a élaboré un plan audacieux, profond toutefois, riche en promesses, digne de réussir; il applique résolument son génie à résoudre le problème de l'invasion, en tenant compte des données de la question. Mais « ce ne fut qu'un éclair ». La flottille déjà réduite à l'impuissance pendant l'hiver de 1803 à cause de l'insécurité du mouillage et du danger de tenir en rade un nombre de navires supérieur au nombre de ceux qui devaient rentrer au port en cas de danger, la flottille cause à Napoléon de nouveaux déboires; elle essuie des coups de vent; elle sort seize fois, et sa rentrée au port est marquée sept fois par des incidents graves; assez sérieuse dans la défensive avec l'appui des batteries de côtes, elle est nulle au point de vue offensif; la concentration de ses divisions se fait avec une peine extrême, parce que les Anglais augmentent leurs forces et redoublent leur surveillance; malgré des escarmouches quelquefois heureuses, les divisions de la mer du Nord et de la Manche ne rallient Boulogne qu'après d'infinies difficultés; la division de l'Océan ne réussit à envoyer que 35 bâtiments sur 230. Voilà pour la flottille. Quant aux escadres, celle de Brest manque de matelots et n'a aucune instruction technique (IV, p. 168); celle d'Aix et celle du Ferrol restent immobiles; celle de Toulon est plus active, mais inférieure en nombre à la flotte de Nelson, et le 18 août, La Touche-Tréville meurt. Ici commence ce que M. D. nomme la période d'abandon. L'été est passé; une guerre continentale s'annonce; Napoléon renonce à l'invasion de l'Angleterre, abandonne les travaux des ports de la Manche, suspend la concentration de la flottille. Le 29 septembre, il ordonne d'envoyer aux Antilles les escadres de Toulon et de Rochefort; il ne vise plus qu'à prendre ou à détruire de petites colonies anglaises. Mais l'Espagne entre dans la lutte et la paix du continent semble assurée par les déclarations de l'Autriche; Napoléon revient en mars 1805 à son projet de descente : si Missiessy, sorti de Rochefort, est déjà aux Antilles, Villeneuve qui n'a pu sortir de Toulon, ira débloquer Cadix, Ganteaume sortira de Brest pour débloquer le Ferrol, tous deux se joindront à la Martinique où ils retrouveront Missiessy et reviendront ensemble balayer la Manche et ouvrir le passage à la flottille. Tel est le plan de Napoléon. Mais, dit M. D., l'empereur a une autre idée : cette force navale qui sera sous les ordres de Ganteaume, rencontrera sûrement les Anglais, et d'ailleurs, Napoléon lui ordonne plus tard de rechercher le combat; si Ganteaume est vainqueur, Napoléon est maître de la mer; si Ganteaume est vaincu, il porte la responsabilité de l'échec, et Napoléon, nullement amoindri dans son prestige, se retourne contre l'Autriche (IV, 371). Tout devait d'ailleurs tourner autrement. Missiessy ne reçut pas l'ordre

de rester à la Martinique et revint à Rochefort, Ganteaume ne put sortir de Brest, et Villeneuve, qui réussit à quitter Toulon et à traverser l'Océan, n'eut pas connaissance des instructions impériales. Il y eut alors un nouveau plan de Napoléon : Allemand qui remplaçait Missiessy, dut paraître sur les côtes d'Irlande et ensuite devant le Ferrol, puis il eut contre-ordre de rester à Rochefort ; mais ce contre-ordre arriva lorsqu'il était parti et il erra sur les mers sans qu'on sut au juste où il était (IV, 667). Quant à Villeneuve, menacé aux Antilles par Nelson, il repartit pour l'Europe, débloqua le Ferrol et se rendit à Cadix ; c'était l'ordre de l'Empereur : si le grand dessein échoue, « mouiller de préférence dans le port de Cadix. » Villeneuve savait qu'Allemand était sorti de Rochefort et il avait délivré le Ferrol ; il se crut couvert et autorisé à ne pas se porter sur Brest. Et il fit bien ; quand même il eût été rejoint par Ganteaume, il n'aurait pu forcer le passage de la Manche ni vaincre la flotte anglaise : il suffit de lire sa lettre navrante du 6 août 1805 sur l'état de ses vaisseaux et de ses équipages (IV, p. 776). Mais Napoléon avait-il abandonné le projet de descente, comme on l'a dit, parce que Villeneuve se portait sur Cadix ? Quand Villeneuve victorieux serait arrivé à Boulogne, ce ne pouvait être au plus tôt que le 25 août ; or, le 23, commençait le mouvement de la Grande Armée. Napoléon prétendit que Villeneuve avait fait manquer l'invasion de l'Angleterre, avait fait échouer son grand projet ; mais, après avoir lu l'ouvrage de M. Desbrière et ce pêle-mêle d'ordres, de contre-ordres et de combinaisons parfois incohérentes ou contradictoires, qui reconnaîtra ce grand, ce sublime projet? Napoléon, ici encore, a créé une légende [1].

Le tome Ier de la *Campagne de 1805 en Allemagne*, par MM. Alombert et Colin, est plus qu'un recueil de documents. Cette fois, la méthode adoptée par l'état-major a été quelque peu modifiée. On a séparé les documents du commentaire et l'on présente et présentera pour chaque partie de la campagne les pièces originales, non pas une à une, mais en bloc, par une introduction qui appellera l'attention sur les points essentiels ou inédits. Après cette introduction qui donne au lecteur une vue d'ensemble, viennent et viendront les pièces originales. Le premier volume que nous annonçons comprend deux parties : les *Préliminaires de la guerre* et la *Grande Armée*. La première partie est une étude rapide d'histoire générale ; elle montre la

---

1. Il y aurait beaucoup encore à citer dans ce livre plein de choses. Nous ne mentionnerons ici que ce qui concerne Fulton (III, p. 30-315) ; il est certain qu'en 1803 le bateau à vapeur que Fulton essaya sur la Seine était une curiosité scientifique et non un engin de guerre qui pût immédiatement servir. Quelques noms propres ont été estropiés : III, 65, *Harweln* pour Hameln ; 191, *Tirley* pour Tirlet ; *Fouché* pour Foucher ; 192, *Quardia* pour Guardia ; 197, *Gérard* pour Girard ; 214 et 231, le même personnage est appelé *Mauffrai*, puis *Mauffroy* ; IV, 346, *Villaels* pour Villach et qu'est-ce que le comte *Philippe* (ajoutez Cobenzl), etc.

guerre inévitable, montre Napoléon, convaincu deux et trois ans à l'avance qu'il lui faut attaquer l'Autriche sur l'Inn, non sur l'Adige et en finir avec elle avant l'arrivée des Russes, résolu par suite à imposer son alliance à Bade, à la Bavière et au Wurtemberg, désirant s'unir à la Prusse, et enfin, en août 1805, lorsqu'il est sûr que les Autrichiens forment leurs camps et que les Russes s'ébranlent, se décidant à la guerre. La deuxième partie, intitulée *La Grande Armée*, se compose, comme nous l'avons dit, de documents et d'une introduction. On voit dans l'introduction Napoléon précipiter le départ de ses troupes, multiplier ses ordres, ses instructions; mais ce qu'on doit y remarquer davantage, c'est le détail donné sur l'organisation de l'armée et des commandements, sur le personnel, sur la façon dont la marine est mise en mouvement. On apprend, par exemple, que la moitié de l'armée, et, en outre, les sous-officiers et les officiers, a fait la guerre; que les généraux et les colonels sont très jeunes; les chefs de bataillons et d'escadrons, assez jeunes encore; les officiers subalternes, vieux, solides, expérimentés. On est exactement renseigné sur le service d'état-major, et sur une réforme très importante qui s'accomplit alors, la séparation nette entre le cabinet du major-général Berthier et les trois services, service courant, service des itinéraires et camps, services topographiques dirigés par les trois aides-majors généraux, Andréossy qui est chef de l'état-major général, Mathieu Dumas qui est qualifié de maréchal des logis et Sanson. D'autres particularités sont intéressantes à relever : l'état-major général est pourvu de cartes, mais les maréchaux et les généraux n'en reçoivent pas et ils se fourniront dans le commerce comme ils pourront. Cette introduction si neuve, si instructive, est due à M. Colin. Les documents ont été rassemblés en grande partie par M. Alombert; le sagace, savant et infatigable capitaine Colin a complété et classé le recueil.

M. le commandant Balagny entreprend d'après les documents français et les documents espagnols du dépôt de la guerre à Madrid (sans oublier la correspondance de sir John Moore), l'étude des opérations dirigées par Napoléon en Espagne dans les deux derniers mois de 1808 et le mois de janvier 1809. Le tome premier qu'il publie, sous le titre *Durango, Burgos, Espinosa*, embrasse l'ensemble des faits de guerre qui se sont produits avant l'arrivée de l'Empereur, la marche sur Burgos, et les opérations en Biscaye jusqu'au milieu de novembre 1808. L'auteur retrace d'abord les mesures prises par Napoléon pour réorganiser l'armée d'Espagne, et il fait voir, à ce propos, que la guerre de la péninsule transforma l'armée en augmentant le nombre des formations provisoires et des conscrits. Vient ensuite le récit des mouvements du roi Joseph qui se retire sur l'Èbre, se renforce et, sur l'ordre de son frère, se laisse aborder sur ses flancs par les Espagnols qui croient le couper de ses communications avec la France et que l'empereur compte bien écraser dès son arrivée en tombant sur une

de leurs ailes, en les assaillant par Orduna tandis qu'ils s'engagent au-delà de Bilbao. Mais le 31 octobre, malgré la défense du roi, le maréchal Lefebvre, au lieu de laisser l'armée de Galice s'aventurer plus avant, l'attaque à Durango et la repousse. Napoléon ne peut plus exécuter la manœuvre projetée ; il frappe pourtant un grand coup. Il envoie Soult avec le 2e corps sur Burgos, et Soult, vainqueur à Gamonal de l'armée d'Estramadure, entre à Burgos le 10 novembre et disperse, les jours suivants, à Reinosa une partie de l'armée de Galice tandis que Victor et Lefebvre mettent l'autre partie en déroute à Espinosa.

M. le lieutenant Fabry continue sa publication sur *la campagne de Russie*. Dans son tome troisième qu'il intitule *Smolensk* il étudie les opérations militaires des dix premiers jours du mois d'août. Il a consulté non seulement les archives de la guerre et les archives nationales, mais encore les archives de Stuttgart, de Dresde, de Vienne, de Munich, et il en a tiré d'abondantes informations sur la part que les contingents wurtembergeois, saxons, autrichiens et bavarois prirent alors à la campagne (c'est le moment où le corps de Schwarzenberg se porte à l'aide de Reymer dont une brigade a été battue à Kobrin et où Oudinot, renforcé par le corps bavarois, marche contre Wittgenstein), et il donne une traduction complète du *Journal* de la division Preysing. Mais ce qui importe, c'est la manœuvre de Smolensk. Dans la préface, M. le lieutenant-colonel Coutanceau, chef de la section historique, examine de près, d'après les documents réunis par M. Fabry, cette manœuvre que Napoléon comparait à celle de Landshut et que Clausewitz a jugée incompréhensible. En résumé, au 1er août, Napoléon voulait donner quelques jours de repos à l'armée ; mais le 6 au plus tard, lorsqu'il connut, sinon les emplacements exacts, du moins la force des deux armées de Barclay et de Bagration, lorsqu'il sut qu'elles s'étaient retirées sur Smolensk, il eut la pensée de les joindre et de les vaincre si elles faisaient tête. Il comptait marcher par la rive gauche du Dnieper, enlever Smolensk et après avoir débouché de cette ville, battre les ennemis. Son mouvement devait commencer le 11. Mais le 7 les Russes prenaient l'offensive et le 8 avait lieu l'attaque de Platov à Inkovo. Napoléon était « surpris stratégiquement » et il attribua d'abord cette affaire à la témérité de Sebastiani. Toutefois il avait depuis longtemps décidé d'accepter la bataille que les Russes lui offriraient; il employa le 9 et le 10 à concentrer l'armée sur le centre. Le 10 au matin il apprenait qu'un officier de lanciers avait la veille, avec dix hommes, poussé une reconnaissance à une lieue des avant-postes sur la route de Smolensk et « n'avait pas eu connaissance de l'ennemi ». Napoléon se fia au rapport de cette patrouille qui fut bientôt confirmé par d'autres rapports; sûr que l'ennemi se retirait entièrement, il donna le 10, au soir, les ordres définitifs d'exécution : marcher sur Rasasna. Il agit donc d'après une idée préconçue. Sans doute, conclut M. Coutanceau, « il visa un coup d'éclat

grandiose lui donnant simultanément le triple avantage de l'effroi moral causé par la prise de Smolensk, de la bataille par surprise imposée à l'adversaire, enfin du débouché soudain et imprévu de la totalité de sa masse sur la ligne de retraite de l'ennemi. La manœuvre fut admirablement ordonnée, la surprise réussit; seule, la ténacité russe eut raison d'une stratégie géniale qui défia la fortune par sa tension extrême et sa tendance systématique à jouer tout son gain sur une seule carte jusqu'à ce que la banque saute ».

M. Fabry publie en même temps le *Journal* des opérations du 3e et du 5e corps pendant la campagne de 1813. Ce journal, trouvé dans les archives du prince Murat, est un document de premier ordre. Il a été rédigé par le colonel Koch, attaché à l'état-major de Ney. On y suit jour par jour les mouvements des divisions et on y trouve d'importants renseignements sur ce 3e corps, un des plus beaux et des plus nombreux de l'armée, qui joua un rôle essentiel à Lutzen et à Bautzen puisqu'il perdit la moitié de son effectif. On y remarquera surtout les critiques que le colonel Koch adresse à Macdonald (p. 62), le regret qu'il exprime du départ de Ney « sous la conduite duquel le 3e corps se croyait invincible » (p. 54), l'éloge qu'il fait de Delmas et de Ricard (voir p. 27 le mot de Delmas au colonel qui lui demande des cartouches), le jugement qu'il porte sur la défection de Jomini. « Jomini, dit-il (p. 44), n'était pas homme à méditer le crime, son caractère ardent et léger s'y opposait, mais il n'avait pas de principes, voilà ce qui l'a perdu ». A la suite de ce *Journal*, la section historique a joint un précis des opérations du 5e corps que Lauriston commandait et qui combattit presque toujours avec le 3e corps ainsi qu'un mémoire où le général Puthod justifie sa conduite à La Katzbach [1].

Bien que le nom de l'officier qui rédige la *Guerre de 1870-1871* ne figure pas sur le titre, il mérite d'être cité ici, et sans qu'on lui marchande l'éloge. Cet officier est M. Ernest Picard, capitaine d'artillerie. Il suit l'ordre chronologique et raconte la guerre journée par journée. Sept fascicules de son travail ont paru jusqu'ici. Dans le premier, il publie le mémoire rédigé en 1867 par le général Frossard (ce mémoire prévoit les deux débouchés de l'ennemi et l'utilisation de la transversale de Bitche), une lettre du maréchal Lebœuf qui propose d'enlever Sarrelouis par un coup de main, la longue mais trop tardive instruction adressée le 23 juillet par l'empereur au ministre et la série de renseignements qui arrivaient à l'état-major par les soins du commandant Samuel et du capitaine Jung : de ces renseignements, remarque M. Picard, l'empereur pouvait conclure le 29 juillet qu'il y avait à Mayence une masse centrale poussant deux antennes, l'une vers la Sarre, l'autre vers la Lauter, et dès lors il n'avait qu'à abandon-

1. Il est très regrettable que les noms de lieux soient si mal orthographiés dans le *Journal* de Koch.

ner l'offensive et à opposer aux ennemis, à Forbach et à Wœrth, deux avant-gardes stratégiques entre lesquelles eût manœuvré en lignes intérieures sa masse principale. Le deuxième fascicule est consacré aux journées du 28 et 29 juillet : il contient surtout des journaux de marche et la suite des bulletins de renseignements. On voit dans le troisième fascicule (30 et 31 juillet) l'empereur renoncer à son plan d'attaque par Maxau et entre les deux projets de Lebœuf et de Frossard, le projet offensif sur Sarrelouis et le projet défensif à Cadenbronn, envisager, comme toujours, une solution intermédiaire, une reconnaissance offensive sur Sarrebrück, et pourtant, comme dit M. Picard, il avait encore le 30 juillet une belle occasion de prendre l'offensive et, cette occasion, les renseignements reçus la faisaient très nettement ressortir : tomber sur les détachements de couverture à Sarrebrück et à Sarrelouis que Steinmetz aurait sûrement soutenus et battre Steinmetz qui avait deux fois moins de monde. Le quatrième fascicule traite des journées des 1er et 2 août : préparation de l'opération sur Sarrebrück, reconnaissances journalières qui rentrent toujours sans avoir rien vu, et, en revanche, résultats importants obtenus par le service des renseignements, combat livré par le 2e corps. Le cinquième fascicule retrace les mouvements de la journée du 3 août et le combat qui eut lieu le 4 à Wissembourg ; le récit de ce combat est très détaillé et suivi de longues considérations. La journée du 5 août où, malgré le sanglant avertissement de Wissembourg, le grand quartier général français ne semble pas se rendre compte de l'imminence du péril, forme l'objet du sixième fascicule. Le septième fascicule est relatif à la journée du 6 août en Alsace, c'est-à-dire à Frœschwiller. L'auteur raconte d'abord la bataille (préliminaires, engagements des avant-gardes, engagement général) ; puis il porte un jugement sur les mouvements de la IIIe armée et de l'armée française d'Alsace ; enfin il dit ce qu'ont fait dans cette journée le 5e corps (Failly) et le 7e corps (Douay). Comme on le voit, chacun de ces fascicules comprend deux parties : documents et texte. La partie « documents annexes » sera très précieuse, elle renferme une foule de documents inédits, et par exemple, pour la journée de Frœschwiller, que de pièces intéressantes : non seulement les journaux de marche et les historiques des régiments, mais le fragment des *Souvenirs* de Mac-Mahon, le journal du comte de Leusse (maire de Reichshoffen), les rapports de l'artillerie et les notes de témoins, comme celles du général Pédoya ! Pour le texte, il est fait avec grand soin et on y trouve, comme nous l'avons déjà indiqué, outre un récit précis et complet, des appréciations utiles et souvent neuves. C'est ainsi qu'on nous montre (III, 25), les motifs véritables du déploiement stratégique de l'armée du Rhin : elle fut disposée d'après les indications de l'archiduc Albert, et l'empereur croyait qu'il aurait toujours le loisir de serrer les corps sur l'un d'eux ; il y parvint en effet pour les 2e, 3e et 4e corps et Mac-

Mahon pouvait à Frœschwiller réunir le 5e corps au 1er; mais pourquoi le 7e corps ne fut-il pas organisé à temps et pourquoi la garde fut-elle maintenue à Metz et le 6e corps à Châlons? Signalons encore les aperçus instructifs sur la doctrine du haut commandement depuis l'adoption du fusil modèle 1866 (IV, 17) : nos généraux croyaient que l'avantage appartenait à la défense et attribuaient une trop grande valeur au terrain. Citons enfin les enseignements auxquels peut donner lieu le combat de Sarrebrück et les considérations sur Wissembourg et sur Frœschwiller. L'auteur relève les fautes de l'ennemi, sa précipitation et son impatience fébrile, la confusion qui régnait dans son infanterie après l'attaque, la mollesse de sa cavalerie, celle des Bavarois, celle du prince royal qui ne dut la victoire du 6 août qu'à son artillerie; mais il relève aussi, très impartialement, les fautes des Français, et il est justement sévère pour Mac-Mahon. Tels quels, ces sept fascicules inaugurent dignement l'histoire de la guerre de 1870 que l'état-major français devait nous donner et par la quantité des pièces nouvelles qu'elle apporte, par la mise en œuvre de tous les documents connus jusqu'ici, par la clarté du récit et sa minutie, par la justesse et la sagacité des jugements, cette histoire, lorsqu'elle sera terminée, vaudra, et largement, l'histoire de l'état-major prussien.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 14 novembre 1902.

Ordre des lectures :

1° Discours de M. Philippe Berger, président, annonçant les prix décernés en 1902 et les sujets des prix proposés ;

2° Notice historique sur la vie et les travaux de M. Jacques-Auguste-Adolphe Regnier, membre ordinaire de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel ;

3° Le Journal de la captivité de l'académicien Pouqueville, par M. Jules Lair, membre libre de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 1er décembre — 1902

H. Stumme, **Arabisch Persisch und Türkisch in den Grundzügen der Laut- und Formenlehre, ohne Anwendung der arabischen Schrift,** Leipzig. Heinrichs'sche Buchhandlung, 1902, in-8°, 63 p.

C'est une idée ingénieuse et d'une incontestable utilité pratique qui a donné naissance à ce petit Manuel où les trois principales langues musulmanes, la diversité de leur origine, leur génie propre, leur mécanisme grammatical, les différences caractéristiques de leur syntaxe sont esquissés en un petit nombre de pages avec une concision qui n'exclut rien d'essentiel.

En présence du nombre relativement considérable des mots empruntés à l'arabe, au persan et au turc — surtout à l'arabe — par la technologie des sciences, chimie, médecine, astronomie, etc. M. S. s'est demandé si l'explication plus ou moins exacte qui en est donnée dans les dictionnaires et les Encyclopédies est de nature à satisfaire la curiosité des savants étrangers aux études orientales. Ils y trouvent bien la provenance et l'historique du mot, ses déformations en passant de la forme écrite au langage vulgaire, sa prononciation et quelques autres explications sommaires. Mais s'ils veulent aller plus loin, si, dans l'intérêt de leurs recherches scientifiques, ils tiennent à se rendre compte plus exactement de ces emprunts linguistiques, ils se trouvent arrêtés dès le début par les difficultés inhérentes aux alphabets orientaux et renoncent à une étude aussi aride. C'est pour leur venir en aide que ce petit livre a été composé. Le plan en est très méthodique et très simple, identique pour les trois sections, celle de l'arabe, du persan et du turc : tout ce qui concerne la phonétique, la morphologie, les règles indispensables de la grammaire y est coordonné de

main de maître, puis vient un texte court et facile destiné à résumer ces règles et à mettre en son vrai jour le caractère de chacune des trois langues. Tout y est donné en transcription seulement. L'arabe occupe la place d'honneur, et il ne pouvait en être autrement autant pour son importance intrinsèque que, par suite de l'envahissement qu'il a exercé sur les deux autres. M. S. est là sur son véritable terrain : les remarquables travaux dont on lui est redevable sur les dialectes et la poésie populaire de l'Afrique du nord prouvent combien il est autorisé à traiter les questions de langue arabe. Ce qui ne veut pas dire que le néo-persan et le turc osmanli lui sont moins familiers, mais peut-être aurait-il pu leur donner un cadre moins resserré. Au surplus, si riche qu'il soit de son propre fonds, il a voulu assurer plus de précision à son travail en puisant à d'excellentes sources comme sont les traités spéciaux de Socin, Caspari et Wahrmund.

On trouverait peu de choses à reprendre dans l'exposé de la grammaire persane, peut-être çà et là une prononciation inusitée comme *pidèr* « père » au lieu de *pèdèr;* une explication incomplète, par exemple la forme *be-bérèm* considérée exclusivement comme ayant le sens du futur bien qu'elle ait aussi la valeur du subjonctif; enfin l'omission de l'autre futur avec l'auxiliaire *khâsten*, comme *khahèm bûrd*, « je porterai », qui est d'un emploi non moins fréquent. Tout cela n'est pas grave.

Dans la 3e section « Türkischer Teil », M. S. me permettra de lui présenter quelques critiques qui, à la vérité, n'ont pas beaucoup plus d'importance.

P. 50. Il n'est pas tout à fait exact de dire que le *n* sourd (*Sagher noun*) se prononce à Constantinople comme un *n* ordinaire, le son nasal *ng* y est oblitéré, mais reconnaissable encore pour une oreille exercée : aussi serait-il bon dans la transcription de cette lettre de lui conserver un signe particulier : *ñ* ou *ṅ*.

Page 51 § 91 *a*. Je ne m'explique pas cette assertion que le turc n'observe pas ordinairement le redoublement des consonnes dans les mots étrangers : la vérité est que si le *techdid* est rarement employé dans l'écriture, la prononciation le conserve dans la plupart des cas.

P. 53, tableau de la déclinaison, le mot *bûrûn* « nez » se prononce aux cas obliques, *bûrûnEñ*, *bûrûna*, *bùrûnE* et non *bûrnûm*, etc.

P. 55. Il aurait mieux valu mentionner parmi les particules formatives des noms, les suffixes *djè* et *dja*, de préférence à *tchè* et *tcha* qui n'en sont que le durcissement : *turktchè* est formé de la même manière que *firansizdjè* et *aktchè*, comme *karadja*.

Ibid. § 9. Le double diminutif se prononce invariablement *djEgaz*, que le mot appartienne à la classe faible ou à la classe forte.

P. 59 § 118. Le seul passif usité du verbe *âramak* « chercher » est *âranElmak*, ce qui empêche de le confondre avec le réfléchi *âranmak*.

Le système de transcription employé par M. S. est celui de ses

précédents ouvrages, tout aussi exact mais avec moins de complications, parce que ici l'auteur n'avait pas à noter les nuances délicates de l'accentuation et de la tonalité. Enfin l'impression et la correction ne laissent rien à désirer, ce qui n'est pas un mince mérite dans un livre où les mots étrangers fourmillent à chaque page. Puisse le travail si consciencieux et si complet dans ses minces proportions du savant professeur de Leipzig aller à ceux auxquels il est spécialement destiné et contribuer ainsi au bon renom des études orientales dont il rend l'accès plus facile et à un plus grand nombre de travailleurs!

B. M.

Die Sagenstoffe des *R*gveda und die indische Itihâsatradition, von Emil Sieg, I. — Stuttgart, Kohlhammer, 1902. In-8, vj-151 pp.

Je voudrais ne tempérer d'aucune réserve les éloges que mérite l'intéressante tentative de M. Sieg. Mais je suis bien obligé de constater que son information n'a point embrassé avec une équité irréprochable le domaine qu'elle s'était assigné. Amour-propre à part, on conçoit qu'il ne me soit point agréable de lui voir réclamer une enquête sur le mot *taná* (p. 64, n. 3), sans mentionner l'initiative que j'ai prise à cet égard [1], et surtout esquisser un vague rapprochement de *púr* et *púramdhi* (p. 33, n. 4), sans paraître se douter que j'ai, voilà bien six ans, soupçonné entre ces deux mots un lien beaucoup plus étroit et plus défini [2].

M. S. se proclame élève de M. Geldner: c'est dire qu'il accorde à la tradition hindoue une valeur considérable pour l'exégèse des textes védiques. A la lueur de cette tradition, il s'est efforcé de reconstituer quelques-unes des légendes dont il faut nécessairement supposer la prose intercalée parmi les vers dialogués dont se composent certains hymnes du Rig-Véda. Il va de soi que l'esprit de son étude trahit une grande partialité pour ce mode d'interprétation : il va jusqu'à écrire que « partout » (p. 16) l'exégèse étymologique est artificielle et subjective, celle des légendiers naturelle et authentique ; mais ce n'est point à moi, qui serais presque tenté de renverser la proposition, de le reprendre sur ce point.

Ce que je comprends moins bien, c'est la manière dont il se figure la conservation de cette antique littérature : il aurait existé, dès l'époque des Brâhma*n*as une sorte de « 5e Véda » exclusivement composé de récits en prose (p. 33). Mais voyons. Les Brâhma*n*as, à cette époque lointaine, étaient-ils déjà écrits ? si oui, comment se fait-il que

---

1. *Antithèse Védique* = *Revue de Linguistique*, XXXI, p. 91.

2. Si ma conjecture lui semblait trop hardie, c'était une raison de plus de la citer, puisqu'il l'atténuait : *Vedica*, I = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 97.

le texte intact des Itihâsas ne nous soit point parvenu en même temps et au même titre que celui des Brâhmanas et des Mantras dont ils formaient le complément intégrant ? si non, comment, le jour où l'on a fixé par l'écriture le texte des Brâhmanas, n'en a-t-on pas fait autant de ces respectables traditions ? On ne s'en souvenait donc plus ? Il faut convenir que ce seul soupçon projette un jour fâcheux, soit sur l'importance que les écoles hindoues attachaient à ce « 5e Véda », soit sur la crédibilité des fragments épars qui en ont survécu dans des ouvrages de pure fantaisie et de date très sensiblement postérieure.

Mais, le principe de M. S. une fois admis, on se plaît à reconnaître qu'il l'applique avec une rare habileté et un fort agréable talent de déduction aux hymnes et aux légendes qu'il prétend expliquer les uns par les autres.

I. L'hymne dit des Çârngas (X. 142) est interprété par la légende de l'incendie du bois Khândava (Mahâbh. I. 222 sq.) : l'argumentation est convaincante, et l'on ne peut guère rien objecter contre les ressemblances relevées, sinon qu'une situation identique devait suggérer à des poètes différents des invocations très analogues [1].

II. Çyâvâçva Âtreyya. — Pourquoi M. S. omet-il de mentionner V. 64. 7, où deux dieux, Mitra et Varuna, sont priés de porter, ou d'apporter, ou d'entretenir le fils d'Arcanânas, c'est-à-dire ce même Çyâvâçva ? Comment concevoir pareille supplication, si ce personnage n'est qu'un vulgaire mortel ? et son nom n'implique-t-il pas le héros d'un mythe solaire ?

III. Vrsha Jâna (V. 2). — Je renvoie à ce que j'ai dit ailleurs des deux premières stances de ce petit chef-d'œuvre [2].

IV. Vâmadêva Gautama : diverses légendes. — Entre autres, l'obscur et fameux hymne de la naissance d'Indra (IV. 18) serait essentiellement un dialogue entre Vâmadêva et Aditi [3].

V. Agastya, Indra et les Maruts.

VI. Dêvâpi et Çamtanu (X. 98).

Toutes les saines méthodes sont bien venues, même au prix de quelque outrance, pour se diriger dans le dédale du Véda, et l'on ne peut qu'encourager M. Sieg à poursuivre ses savantes et ingénieuses explorations.

V. Henry.

---

1. Notons toutefois que, quand M. S. traduit *pravát* par « wasser » (p. 49), il semble admettre *as a matter of course* un sens que M. Pischel est jusqu'à présent, je crois, à peu près le seul à enseigner.

2. *Vedica*, 12 = *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 89.

3. Voir l'itihâsa que j'ai induit de la st. 13 : *Vedica*, 6 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 246.

Nuova Raccolta di Classici latini con note italiane, XVII. PLAUTO. I Captivi col commento di *Carlo Pascal.* Remo Sandron, Milan-Palerme-Naples, 1902, petit in-8°, 113 p.

La nouvelle collection de classiques latins, avec notes en Italien, dont fait partie ce Plaute, contient déjà 16 volumes où l'on retrouve parmi les éditeurs des noms bien connus de nous : Ramorino (Annales I et II), Vivona (les Tristes), Pietro Rasi (Horace, Odes et Epodes); on annonce encore d'autres volumes de MM. Giri (César, B. G.), Nencini (Andrienne), etc. Ces noms, comme aussi le présent spécimen, me font très bien augurer de l'avenir de cette bibliothèque. Je n'ai plus à présenter aux lecteurs de la *Revue critique* M. Carlo Pascal, professeur autrefois à Milan, maintenant à l'Université de Catane. Sa brochure sur l'incendie de Rome l'a fait surtout connaître à l'étranger; mais il avait auparavant beaucoup écrit dans la Rivista et ailleurs, et sur les sujets les plus divers : Cicéron, Virgile, Lucrèce, Ovide, etc.

Ses Captifs, sans prétendre à l'originalité, me paraissent faits avec soin et conscience. Comme par bien d'autres travaux, on voit par celui-ci que nos voisins savent s'éclairer à fond sur les sujets qu'ils traitent, et que, tout en consultant les autres, ils gardent à l'occasion leur indépendance. On trouvera ici des emprunts réguliers, répétés et avoués à Brix, à Cocchia, aux rédacteurs des Studemund's Studien, à Gröber (Commentationes Wölfflianæ), à Langen et à tous ceux qui en Italie et ailleurs se sont occupés de Plaute. Les divergences avec l'édition Gœtz-Schœll (une cinquantaine) sont énumérées, p. IV, M. P. reproche à ces éditeurs un conservatisme excessif. A la fin en appendice : Epicharme et les Captifs (extrait de la Riv. di Filologia, XXIX, 1); une citation de Nonius (v° pilleus); une note sur les publications parues pendant l'impression du livre; éditions, sommaire des mètres; additions et corrections [1].

Le côté faible de cette édition méritoire serait d'abord qu'elle a dû être rédigée avec quelque hâte; d'où fautes d'impression et de très bizarres désaccords entre le texte et le lemme ou le sens de la note correspondante (v. 196; 479; 821, etc.). Mais surtout il y a ambiguité dans la méthode, l'auteur n'ayant pas su, ce semble, choisir entre le caractère d'une édition proprement classique et celui d'une édition destinée aux savants. Il y a ici bien trop de citations, trop de polémique, trop de références [2] à des études très techniques, le tout très souvent peu clair parce que la place manquait à M. P. ou parce qu'il énumère

1. Pourquoi dans le tableau des mètres (p. 112), les disposer par mètres et non dans l'ordre des numéros?

2. L'excès est avoué par l'auteur. Par exemple, p. 6, prol. 22, on trouvera cinq références, mais M. P. convient qu'une seule peut être raisonnablement rapprochée du texte. — Que viennent faire tant de renvois au Corpus?

les noms ou les opinions des savants, sans rien dire de leurs raisons, qui étaient cependant ce qui importe. Mais il se peut qu'un tel défaut soit pour beaucoup de lecteurs très excusable et même très louable[1].

É. T.

E. Vacandard, **Vie de saint Ouen, évêque de Rouen (641-684),** *Étude d'histoire mérovingienne*. Paris, Lecoffre, 1902. xxi-394 pp. et 1 pl. in-8. Prix : 6 fr.

Ouvrage solide et qu'une série d'articles sur les questions mérovingiennes ont préparé de longue date ; on regrette de ne pas en trouver la liste complète.

Après une introduction bibliographique et un chapitre sur l'enfance, M. Vacandard nous montre saint Ouen à la cour de Clovis II, puis à celle de Dagobert Ier ; et, après l'élection et l'ordination, saint Ouen évêque dans sa ville épiscopale, dans son diocèse, au milieu des fondations monastiques, dans son action sur l'Église et sur l'État. Un dernier chapitre traite de la vie posthume de saint Ouen, son culte, ses reliques, ses écrits, sa légende.

M. V. se meut avec une grande aisance dans les textes, vies de saints, diplômes, canons conciliaires, histoires et chroniques. Il ne connaît pas moins bien les travaux modernes. Il apporte à cette étude un esprit judicieux et averti. Son sens critique peut se juger à ce qu'il dit de la confession (pp. 45 et 153) et du rôle des moines (pp. 180, 183, 185 ; cp. p. 140 sur le rôle du clergé séculier) ; il est curieux de noter que, dès cette époque, l'institut monastique a besoin de réformateurs (pp. 158, 169. 209). P. 66, l'exemption concédée au monastère de Jérusalem (Rebais) par Faron, l'évêque diocésain (Meaux), est bien extraordinaire. Il était interdit à quiconque, clerc ou laïc, même à l'évêque diocésain, de pénétrer dans le cloître, et l'abbé avait la faculté de choisir le prélat qui exercerait à Jérusalem les fonctions épiscopales. Une telle exemption est en contradiction manifeste avec la législation canonique de l'époque, avec les textes mêmes que M. V. cite ailleurs : concile d'Orléans, de 511, can. 19 (p. 188), concile d'Arles, de 554, can. 3 (p. 189), concile de Châlon, sous Clovis II, can. 15 (p. 226). M. V. croit la charte authentique (p. 64, n. 1) ; il signale cependant des incorrections dans les signatures (p. 67, n. 1). Elle a pu être interpolée. — P. 173, M. V. ne s'est pas posé la question de l'authenticité et des éléments constitutifs du pénitentiel dit de saint Colomban ; cf. Fournier, *Revue d'hist. et de littérature*

---

1. Parfois dans le texte sont reçues des conjectures bien peu vraisemblables (par exemple 519, *auxilium exitiost*). — 850, il eût fallu noter le calembour sur *esse*. — Bien bizarre erreur de sens : 473, *reddant* expliqué par *vomant*. — Au v. 259, lire tibi *nos* ; 361, meo*que*, etc.

religieuses, VI (1901), 293. — Pp. 175 suiv., on ne peut plus guère se référer exclusivement à Holste pour la règle de saint Benoît. — P. 194 et 360, dans le poème d'Ansbert, l. 18 suiv., la préoccupation du jugement prochain trahit des idées millénaristes, dont M. V. ne nous dit rien. *Operare manus non cesset, ut sonat littera caf :* c'est prier les bras en croix. — P. 293, Filibert n'avait pas de pardon à demander. — P. 304, n., il n'est pas prouvé que la formule de la *Vita A : die Ascensionis Domini*, ne vise pas la fête fixe de l'Ascension dans le rit gallican, plus explicitement datée dans les vies *B* et *C* par : *tertio nonas mai.*

La planche reproduit le rythme acrostiche d'Ansbert en l'honneur de saint Ouen, d'après le manuscrit de Karlsruhe *Augiensis* CLXIV du IXe siècle.

D'excellentes tables alphabétiques terminent le volume.

J'ai mentionné tout à l'heure les pages de M. Vacandard sur la confession. C'est une des questions qu'il connaît le mieux. L'occasion est bonne pour exprimer le souhait de voir ses articles sur la pénitence réunis et coordonnés en un ouvrage qui nous manque en France[1].

Paul Lejay.

De incubatione capita quattuor. Scripsit Ludouicus Deubner. Accedit laudatio in miracula sancti hieromartyris Therapontis e codice Messanensi denuo edita. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MCM. 138 pp. in-8.

Les trois premiers chapitres de cette dissertation paraissent avoir été écrits pour servir d'introduction au quatrième. M. Deubner y étudie la terminologie des anciens en matière d'oniromantique, et spécialement les mots qui désignent l'incubation. L'incubation est le procédé par lequel on cherche une révélation divine en couchant dans le temple du dieu et en provoquant ainsi le songe ou la vision indicatrice. M. D. réunit les aspects que comporte cette révélation : voix entendues, souffles agréables, lumière mystérieuse, brusque apparition (ἐφίστασθαι) ; aspect doux, jeune et beau de l'être surnaturel[2] ; odeur agréable, disparition subite (ἀποπέτεσθαι, ἀφανὴς γίγνεσθαι). Les rits qui provoquent de telles apparitions sont le jeûne ; l'abstinence de certains légumes, de viande, de certains poissons, de vin ; la continence, l'éloignement des bains, l'onction, l'ablution et le bain, la nudité ; les vêtements de lin, blancs ou couleur pourpre ; les couronnes, les lumières, etc. Enfin M. D. passe en revue les symboles,

1. Je ne compte pas les deux brochures qu'il vient de faire paraître ; ce qu'il nous faut, c'est un vrai livre.

2. Cp. deux articles dans la *Mnemosyne* de 1901, sur les signes auxquels on reconnaît les dieux.

animaux ou autres objets, qui ont une influence particulière pour l'heureux succès de l'opération.

Le chapitre III, sur les vers 1234-1283 de l'Iphigénie en Tauride et sur l'histoire de l'oracle de Delphes peut passer pour un hors d'œuvre.

Le chapitre IV est intitulé : *De incubatione christiana*, et a plus de cinquante pages. M. D. montre d'abord par quelques exemples détachés que l'incubation a passé du culte païen au culte des saints. Puis il étudie en détail quatre cas particuliers. Il relève dans les témoignages relatifs à ces quatre cas les mêmes procédés qu'il a constatés chez les païens. Les cas étudiés concernent saint Michel archange, honoré surtout par l'incubation dans le Sosthenium, près Byzance, qui y a remplacé un dieu païen inconnu ; les saints Côme et Damien, substitués à Byzance dans le rôle des Dioscures, et qui doivent sans doute uniquement à cette circonstance leur titre de médecins ; les saints Cyrus et Jean, dans le bourg égyptien de Menuthis, près de Canope, dont le culte paraît avoir été créé de toutes pièces par saint Cyrille d'Alexandrie, à l'imitation des saints Côme et Damien, pour effacer le souvenir et la tradition des miracles médicaux attribués à un sanctuaire d'Isis ; enfin, sainte Thècle, qui a expulsé le dieu chthonien Sarpédon de son sanctuaire à Séleucie, mais pas au point de détruire complètement son souvenir. Ce dernier cas est d'autant plus intéressant que Sarpédon avait été déjà officiellement remplacé par Apollon : Diodore et Zosime parlent d'un oracle d'Apollon. Mais le populaire continuait à invoquer Sarpédon. Nous saisissons sur le vif la persistance des cultes et des traditions primitives.

A ces quatre exemples, M. D. en joint un cinquième : Thérapon, dont l'éloge avait été publié par les Bollandistes d'après un manuscrit du XI[e] siècle ; M. D. en donne une nouvelle édition, grâce à la copie d'un manuscrit de Messine, du XII[e] siècle, faite autrefois par M. M. Bonnet. L'édition des Bollandistes était presque inintelligible. Celle de M. D. est très soignée ; l'observation des clausules dactyliques lui a été d'un grand secours. Thérapon est un martyr de l'île de Chypre dont le corps fut transporté à Constantinople, lors de l'invasion sarrasine, et déposé dans un sanctuaire des Blachernes. Il guérit et rend des oracles par l'incubation, comme les précédents.

L'ouvrage de M. Deubner a un grand intérêt. On lui saura gré des textes et des usages qu'il a recueillis avec tant de soin. Il a fait quelques rapprochements entre les rits de l'incubation et d'autres rits. Puisque l'incubation se rencontre surtout dans le culte des dieux chthoniens ou infernaux, on pourrait peut-être citer les rits des funérailles chrétiennes : dans le rituel grec, le corps reçoit une onction, usage d'ailleurs très ancien (cf. Horace, *Epode*, 17, 11, etc.); certains ituels latins ont des oraisons *post lauationem corporis* (Sacramentaire de Bergame, éd. des Bénédictins, n. 1507-1508). Ainsi nous retrou-

vons l'onction et le bain (cf. Deubner, pp. 20 et 22). D'autre part, l'interdiction du bain est à comparer (p. 17) avec l'interdiction du bain pendant la semaine de Pâques aux néophytes baptisés (Tertullien, *De cor. mil.*, 3). Je ne relève pas les diverses abstinences, le symbolisme des couleurs, l'usage des vêtements de lin, qui appartiennent au folk-lore général.

Paul Lejay.

La tapisserie de Bayeux. Étude archéologique et critique, par A. Marignan. Paris, Leroux, 1902 : un vol. in-18, xxvi-195 pp.

Un chercheur, d'une érudition fort variée et d'une ingéniosité rare, qualités auxquelles je me plais à rendre hommage — M. Marignan — s'est donné pour mission, depuis quelque temps, de reviser la chronologie des monuments du moyen âge. Il ne lui en coûte pas de les rajeunir d'un siècle, de deux, voire de trois, car c'est dans une véritable fontaine de Jouvence qu'il a entrepris de plonger nos cathédrales, leurs sculptures et jusqu'aux ouvrages exécutés à l'aide de broches ou d'aiguilles. Pour aujourd'hui, en effet, c'est à un ouvrage appartenant à cette dernière catégorie — à la tapisserie de Bayeux — qu'il s'attaque. La prochaine fournée, ou plutôt la prochaine ondée, doit comprendre — c'est lui-même qui nous en informe — les fresques de Saint-Savin, les productions de l'École de bronze de Hildesheim, les portes de Vérone, les candélabres de Capoue, de Saint-Paul-Hors-les-Murs, de Gaëte, etc., etc.

Rien de plus méritoire que de telles enquêtes, qui vont à l'encontre de toute tradition. Encore faut-il qu'elles soient menées avec un scrupule excessif, sinon elles tournent au paradoxe. Il n'est pas admissible que, sur un simple soupçon, toutes les dates soient bouleversées. M. M. a raison de se défier de ses prédécesseurs, voire les plus autorisés : c'est le commencement de la sagesse. Mais ne ferait-il pas mieux encore de se défier quelque peu de ses propres lumières et de son goût pour les conjectures à sensation !

Prenons la tapisserie ou plutôt la broderie de Bayeux, sujet de son dernier volume. Les archéologues les plus clairvoyants y avaient vu jusqu'ici un ouvrage de la fin du xi^e^ siècle, postérieur de peu d'années seulement à la conquête de l'Angleterre, dont ce poème à l'aiguille illustre les principaux épisodes. Le style même des compositions, non moins que les types, leur avaient semblé d'une évidence indiscutable. Que de présomptions d'une haute antiquité, rien que dans le choix du sujet ! Ne savons-nous pas que, dès le x^e^ siècle, la duchesse de Northumberland avait fait exécuter une tenture sur laquelle étaient retracés les exploits de son époux ? Un peu plus tard, en 1107, Baudri de Bourgueil, dans un poème dédié à la propre fille de Guillaume le

Conquérant, ne décrit-il pas une autre tenture représentant la conquête de l'Angleterre, dans des données analogues, sinon identiques, à celles de la tapisserie de Bayeux?

Rien de tout cela n'a fléchi M. Marignan. Se fondant sur des rencontres, plus ou moins fortuites, entre le *Roman de Rou*, de Robert Wace, et les légendes de la tapisserie, il a décrété que c'était après ce poème, c'est-à-dire après 1170-1171, qu'il fallait placer l'exécution de la tenture, dont les scènes, à l'entendre, dérivaient en droite ligne de l'œuvre de Wace.

Heureusement, si les archéologues ont sommeillé (témoin les critiques de plusieurs de nos meilleures revues spéciales, qui ont accepté, les yeux fermés, les dates mises en avant par M. Marignan), les philologues veillaient. Le plus éminent d'entre eux, M. Gaston Paris, a pris à tâche de discuter une thèse si grosse de conséquences et, dans cette discussion, d'ailleurs des plus courtoises, il a pulvérisé, l'un après l'autre, tous les arguments produits par le fougueux novateur [1]. Il faut ajouter que M. M. avait, en passant, contesté la date généralement assignée à la *Chanson de Roland*, date qui le gênait, et avait tenté d'en placer la rédaction après la première croisade.

Rappelons sommairement les objections de M. Paris. Il affirme que les noms et les détails contenus dans les légendes de la tapisserie, et inconnus à Wace, prouvent tout simplement que l' « impresario » de la tapisserie a eu des renseignements particuliers. Il insiste ensuite sur les différences entre le *Roman de Rou* et la tenture et montre que celle-ci a toutes les apparences d'un témoignage indépendant. Un siècle après la conquête, ajoute-t-il, on ne comprendrait plus quel intérêt auraient pu présenter de tels renseignements. Enfin, ainsi qu'il le fait très justement remarquer, si M. M. a bien établi que les costumes, les armures, les usages représentés sur la tenture sont attestés au XII[e] siècle, il ne s'ensuit nullement qu'ils n'existassent pas déjà au XI[e].

Essayons maintenant de ramener la discussion dans les limites de l'archéologie, ou plutôt de l'histoire de l'art, dont la tapisserie de Bayeux relève au premier chef.

C'est ici que la méthode adoptée par M. M. prête plus particulièrement le flanc. Au lieu de commencer par rapprocher, comme de raison, cette étoffe des tissus similaires, soit brodés, soit tissés à l'aide de lisses, il écarte de propos délibéré tous ces points de comparaison. S'il n'y avait pas de l'outrecuidance à se citer soi-même, je rappellerais certain mien volume — bien modeste — où j'ai fait connaître jadis une série de tapisseries des XI[e] et XII[e] siècles, mais on ne manquerait pas de m'accuser de plaider « pro domo ». Heureusement, depuis, M. Lessing, directeur du Musée des Arts industriels de Berlin, a republié, cette fois en superbes chromolithographies, quelques-unes des

1. *Romania*, t. XXX, p. 404 et suiv.

tapisseries en question, notamment celle de la chapelle du château de Quedlimbourg, illustrant le *Mariage de Mercure avec la Philologie*. C'est un monument de la fin du XII^e^ siècle, ou, au plus tard, des toutes premières années du XIII^e^ (elle a été exécutée par l'abbesse Agnès, qui gouverna le couvent de 1186 à 1203). Or, ici, tout est en contradiction avec la tapisserie de Bayeux : l'ordonnance, non moins que le choix des types, où perce un sentiment très vif de la beauté classique, à tel point que l'on se demande si l'abbesse n'aurait pas eu sous les yeux quelque manuscrit enluminé des premiers siècles (remarquons, entre autres, le geste dit de l'orateur, qui est propre à beaucoup de figures).

Si les tapisseries du dôme de Halberstadt (le *Christ bénissant*, le *Sacrifice d'Abraham*), contemporaines ou peu s'en faut, de celles de Quedlimbourg, n'offrent pas la même liberté, en revanche elles n'en jurent pas moins avec la tapisserie de Bayeux.

Que M. M. examine en outre la broderie du XII^e^ siècle, avec les *Scènes de la vie du Christ*, conservée au Musée d'art industriel de Berlin (Lessing, pl. 8) : il se convaincra qu'un abîme la sépare, elle aussi, de la tapisserie de Bayeux. Et cependant d'après sa thèse, les deux tissus seraient contemporains! Dans le morceau de Berlin règne déjà la sévère discipline imposée par le style roman.

Non moins grande est la contradiction entre le style de la tapisserie de Bayeux et les peintures, vitraux, miniatures de la fin du XII^e^ siècle; eux aussi sont inconciliables, pour le style comme pour les types, avec le précieux tissu du musée de Bayeux.

Ainsi voilà une œuvre d'art dont le style, le caractère, la facture, la technique, fournissent les points de repère chronologiques les plus sérieux et rien de tout cela n'a intéressé M. Marignan ! Il n'y a même pas pris garde. Par contre, il s'est acharné sur certains détails, en quelque sorte extrinsèques du costume, le harnachement, les éperons, etc. Comme si, pour ces époques reculées, nous possédions la série ininterrompue des règlements sur les uniformes et l'armement! L'on ne saurait assez insister sur le danger d'un tel système.

Ce qui eût dû frapper M. M. et le faire douter de la justesse de son diagnostic, c'est la sauvagerie même de la composition. Alors que, dans l'art roman de la fin du XII^e^ siècle, tout est discipline et pondération, par suite de la prépondérance de l'architecture, ici tout est asymétrie. De même les types se rapprochent de ceux des miniatures des IX^e^ et X^e^ siècles, non de ceux de l'époque romane : ce sont de grands visages à moustaches (seul le roi Édouard et deux personnages accessoires portent la barbe; pl. I, XXX, XXXII), plus ou moins hébétés; la

1. Lessing, *Wandteppiche*, pl. I et suiv. — Cf. Marquet de Vasselot dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1898, t. II, p. 316. — Soil, *Tapisseries conservées à Quedlimbourg*, pp. 11-17.

taille est démesurément longue; les attitudes sont vacillantes et aucune figure ne pose d'aplomb (il en est de même des portes de bronze de Hildesheim, dont M. M. conteste également la date). Que nous sommes loin encore de la fermeté, mêlée d'un peu de raideur, propre à la peinture romane vers le déclin du XII^e siècle! Bref, M. Marignan, en tentant de rejeter la tapisserie en pleine période romane, a méconnu au premier chef les caractères inhérents à ce style.

C'est parce qu'il importe de ne pas laisser propager de telles erreurs — déjà une série de périodiques avides de nouveautés les ont accueillies triomphalement — que l'auteur des présentes lignes se décide à mettre le public en garde contre une conjecture qui ne repose sur aucune base scientifique. Une fois ce que l'on peut appeler l'hypercritique introduite dans le domaine de l'histoire de l'art, adieu toute investigation sérieuse, tout progrès normal. Ce n'est point par des tours de force d'ingéniosité que l'on fait avancer la science, c'est en multipliant les critères, en éclairant la question sous ses faces les plus diverses, non moins qu'en se défiant de sa propre clairvoyance.

Il y a là en outre une question de méthode, au sujet de laquelle il importe de protester. L'École à laquelle appartient M. M. a pour habitude de s'attacher à un détail quelconque, d'ordinaire insignifiant, pour en tirer une série incalculable de déductions, au lieu de regarder en face l'œuvre d'art elle-même. Dans la présente étude, qui se qualifie d'archéologique, aucun monument d'art n'est invoqué, sauf pour le costume et l'armement! M. M. se contente de rapprocher les légendes de la tapisserie de celles du *Roman de Rou*, puis il passe brusquement à l'étude de différentes classes de la société et de la vie de tous les jours, sans même essayer d'analyser les caractères les plus élémentaires du monument qu'il a sous les yeux.

Quelle perturbation des procédés aussi subjectifs ont jetée dans l'histoire de l'art, nous le savons par l'exemple de certain critique fameux qui prenait pour base de ses attributions de tableaux, la forme de l'oreille ou des ongles! Un autre critique — cette fois un Allemand — finit, de son côté, par se persuader, en étudiant à la loupe les fioritures jetées par Rembrandt sur ses tableaux, que tous ces tableaux portaient la signature de Bol et sortaient de son pinceau!

Après cette protestation, que j'avais le strict devoir de formuler au nom de l'histoire de l'art, il y aurait de l'injustice à ne point signaler les qualités très réelles qui distinguent le volume de M. Marignan, non moins que le soin avec lequel il a compulsé tous les textes pouvant offrir quelque éclaircissement. Il y a déployé toutes les ressources imaginables pour aboutir, en fin de compte, à un cercle vicieux. Quel dommage que tant de savoir et d'imagination aient été consacrés

à soutenir ce qui n'est en somme qu'une pure pétition de principes[1] !

Eugène Müntz.

Paget Toynbee, **Dante Studies and researches.** Londres, Methuen, 1902, in-8°, VIII-359 pages (10 sh. 6).

H. J. Chaytor, **The troubadours of Dante.** Oxford, Clarendon Press, 1902, in-8°, XXXVI-242 pages (5 sh. 6).

Les publications dantesques se multiplient avec une extraordinaire rapidité en Angleterre. Les lecteurs de cette *Revue* savent déjà qu'elles sont souvent de valeur inégale ; mais celles qui portent le nom de M. Paget Toynbee sont toujours les bienvenues : il en est peu de plus utiles, peu où se manifeste une science plus solide avec une méthode plus sévère.

Son nouveau volume d'études et de recherches sur Dante est la réunion de très nombreux articles publiés depuis quelques années dans la *Romania*, le *Giornale Storico della lett. ital.*, l'*Academy* et d'autres recueils moins facilement accessibles. Il est du plus grand intérêt pour les lecteurs de Dante de posséder sous une forme plus maniable toutes ces notes qui contiennent toujours, même les plus courtes, la discussion d'un petit problème ou simplement la constatation d'un fait précis. Le présent volume n'en renferme pas moins de cinquante-quatre ; parmi les plus importantes je citerai : Dante et le roman de Lancelot (p. 1-37), les emprunts de Dante à Albert le Grand (p. 38-55) et à Alfraganus (56-77), le compte-rendu de l'édition critique du *De Vulg.-Eloq.* (p. 157-193), Benvenuto da Imola (p. 216-239), etc... Mais, je le répète, les discussions les plus brèves ne sont pas les moins précieuses, sur le roi « Giovane » (p. 253-255, et p. 286) ou sur la couleur que Dante appelle *perso* (p. 307-314), par exemple. Pour permettre à ses lecteurs de trouver facilement dans son volume ce qu'il contient, M. P. T. l'a fait suivre de deux index, l'un des noms propres, des sujets traités et des simples mots expliqués, l'autre des passages de Dante dont ces pages forment le commentaire ; c'est le complément indispensable d'un livre de ce genre.

Le volume de M. Chaytor, annoncé en tête de ces lignes, est d'une conception fort curieuse : c'est une chrestomathie du provençal des troubadours, où ne sont accueillis que des textes ayant quelque rapport avec Dante et son œuvre, soit par les idées qu'ils contiennent, soit surtout parce que les noms de leurs auteurs sont cités par le poète

---

1. Eugène Müntz nous avait envoyé cet article quelques jours avant sa mort, et nous ne publions pas sans une vive émotion ces dernières lignes de notre cher et regretté collaborateur. (*Réd.*)

italien. On y trouve donc « Las penas dels Yferns », des poésies de Peire d'Alvernhe, Bertrand de Born, Giraut de Bornelh, Arnaut Daniel, Folquet de Marselha, Aimeric de Belenoi, Aimeric de Pegulhan et Sordello, plus deux courtes pièces de Bernart de Ventadorn; le tout est suivi de notes, d'un résumé de phonétique et de grammaire provençale, et d'un glossaire. L'auteur annonce qu'il n'a voulu faire qu'une œuvre de vulgarisation, sans prétendre à l'originalité, et, dans cette mesure, son travail est appelé à rendre de réels services. Mais n'est-il pas fort intéressant de voir la place que Dante tend à prendre de plus en plus dans les études romanes chez nos voisins d'outre-Manche? Non seulement Dante semble résumer aux yeux des Anglais toute la littérature italienne; non seulement c'est à propos de Dante que des savants comme M. P. Toynbee ont acquis une connaissance profonde de la littérature du XIII^e et du XIV^e siècle, en latin et en langues vulgaires; voici qu'un ingénieux vulgarisateur invite ses compatriotes à étudier la littérature provençale, mais seulement dans la mesure où elle a quelque rapport avec la Divine Comédie! Les vieux poètes de Provence sont en quelque sorte confisqués par le grand Florentin : ils deviennent les « troubadours de Dante ».

H. H.

Oscar Hecker, **Boccaccio-Funde**; Stücke aus der bislang verschollenen Bibliothek des Dichters...; mit 22 Tafeln. — Braunschweig, Westermann, 1902; gr. in-8°; xv-320 pages.

Depuis le jour où parut à Trieste, en 1879, le gros volume de M. A. Hortis intitulé *Studi sulle opere latine del Boccaccio*, l'œuvre latine du célèbre conteur et son activité d'humaniste n'avaient été l'objet d'aucune étude aussi étendue, aussi approfondie, aussi neuve que celle dont je viens de transcrire le titre. M. Hecker a dédié son livre à M. Hortis; il a voulu s'acquitter ainsi de ce qu'il considérait comme un devoir de reconnaissance; mais cette dédicace se trouve avoir une autre signification plus haute : l'ouvrage de M. Hecker continue et complète celui de M. Hortis. On verra comment, si l'on veut bien suivre l'analyse succincte de ce volume.

Les recherches entreprises par M. Hecker, il y a déjà de longues années, lui ont été suggérées par quelques découvertes d'une incontestable importance — le titre l'indique — sur les livres ayant appartenu à Boccace, et en particulier sur quelques manuscrits autographes du conteur-humaniste. Deux ou trois autographes irrécusables de Boccace étaient déjà connus : un Térence de la Laurentienne (38, 17), un « Zibaldone » ou recueil de pièces diverses, en prose et en vers, à la même bibliothèque (29, 8), pour ne rien dire d'autres manuscrits réputés autographes, mais seulement sur la foi de témoi-

gnages fort contestables. M. H. a entrepris de rechercher méthodiquement, dans les bibliothèques de Florence, tous les manuscrits qui ont pu appartenir à Boccace, et il a eu pour faire cette enquête un guide précieux, dans l'inventaire, dressé en 1450-51, de la « libreria parva » du couvent de S. Spirito à Florence [1]. Cette portion de la bibliothèque des moines de S. Spirito renfermait les livres provenant de la succession de Boccace, qui d'abord avaient été légués par le conteur à son ami fra Martino da Signa. Les descriptions précises fournies par cet inventaire ont permis à M. H. d'y reconnaître de la façon la plus certaine quelques manuscrits aujourd'hui conservés à Florence : les satires et les épîtres d'Horace (Laur., 35, 5), un Juvénal (Ibid., 34, 39), un Lucain (ibid., 35, 23), les *Pontiques* d'Ovide (Ibid., 36, 32), le *Compendiloquium de vita et dictis illustrium philosophorum* de fra Giovanni Gallico (Riccard. 1230) [2]. Ces divers manuscrits ne portent aucune trace de l'écriture de Boccace, ou ce sont des traces insignifiantes; les suivants au contraire contiennent de nombreuses annotations autographes, ou même ont été copiés de sa main : les Héroïdes d'Ovide (Riccard, 489 ; nombreuses notes marginales de Boccace), la *Thébaïde* de Stace (Laur. 38, 6 ; quelques feuillets, qui manquaient apparemment, ont été remplacés et copiés par Boccace) ; un Apulée (Laur. 54, 32 ; entièrement de la main du conteur, comme le Térence 38, 17). Ces diverses identifications ont fourni à M. H. l'occasion de réunir tous les renseignements que nous possédons — ils sont à la vérité assez minces — sur les livres de Boccace, sur la formation et sur la destinée de sa bibliothèque.

La recherche des livres ayant appartenu au célèbre conteur a conduit M. H. à une découverte d'une bien autre importance, celle de deux manuscrits qui firent partie de la « libreria parva », entièrement écris de la main du conteur, et qui renferment le texte de deux œuvres latines de Boccace lui-même, son *Bucolicum carmen* (Riccard. 1232) et sa *Genealogia deorum gentilium* (Laur. 52, 9). Comme ces deux manuscrits portent presque à chaque page des traces de corrections et de remaniements — grattages, surcharges, additions marginales, parfois considérables —, la découverte acquiert un incontestable intérêt : elle permet de surprendre sur le vif la méthode de travail de Boccace, et de reconstituer l'histoire de l'œuvre qui coûta le plus d'efforts à ce patient érudit, et qui lui assure, à elle seule, une place

1. Cet inventaire, contenu dans un manuscrit Ashburnham (aujourd'hui à la Laurentienne), a été publié par A. Goldmann dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, IV, 4 (1887). M. Hecker a soigneusement revu le texte de cet inventaire sur le manuscrit et apporte (p. 38, et suiv.), d'assez nombreuses corrections à la publication de A. Goldmann.

2. On peut ajouter les tragédies de Sénèque (Riccard. 527), dont M. H. toujours très scrupuleux, ne donne pas l'identification comme certaine ; mais elle est infiniment probable.

distinguée parmi les promoteurs de l'humanisme, à côté de Pétrarque.

Le *Bucolium Carmen* est une des moindres productions de l'activité littéraire de Boccace en latin. M. H. n'a cru devoir publier, avec toutes les corrections de l'auteur, qu'une seule des seize églogues qui le composent, la quatorzième. Personne ne songera à le lui reprocher, car c'est bien la seule de ces allégories, généralement obscures et maladroites, où l'on reconnaisse une inspiration personnelle, une émotion sincère; et ce spécimen suffit largement pour nous donner une idée exacte du travail de révision auquel le poète a soumis ses essais dans le genre bucolique. M. H. aborde d'ailleurs, dans des notes fort nourries, toutes les questions de chronologie et de biographie qui se rattachent plus ou moins directement à l'interprétation des églogues. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre par le menu toutes ces discussions; qu'il suffise de dire, sans aucune intention critique, que ces nouvelles recherches confirment sur plusieurs points, et ne modifient profondément sur aucun, les conclusions les plus récemment proposées sur ces sujets.

C'est, comme il est naturel, la description, l'analyse et les extraits du manuscrit original de la *Genealogia* qui occupent la plus grande partie du volume (p. 93 à la fin). Par une étude minutieuse des très nombreuses corrections et additions contenues dans les marges ou sur les espaces grattés, M. H. arrive à distinguer trois périodes dans l'exécution de ce manuscrit : d'abord les livres I à XIII furent copiés, à peu près sans interruption, à partir de 1363 ; puis les livres XIV-XV, d'un accent plus personnel, non compris dans le plan primitif, furent ajoutés, en même temps, quelques additions furent faites dans les treize premiers livres : tout cela aurait été fait entre novembre 1366 et février 1367; enfin l'auteur ne cessa d'apporter de nouvelles et nombreuses améliorations de toute espèce à son œuvre, jusqu'à l'été de 1373. Ce n'est pas tout: une comparaison du manuscrit original avec le texte que l'on peut appeler « la vulgate » de la *Genealogia*, montre qu'il a existé deux rédactions de cette œuvre, et que l'exemplaire remanié par Boccace représentait déjà la seconde. De cette rédaction revisée, jusqu'ici inédite, M. H. publie de copieux extraits : les préambules de chacun des treize premiers livres, et les livres XIV-XV intégralement, avec un abondant commentaire et un index permettant de faire une étude approfondie du texte de Boccace, même au point de vue de la latinité.

Cette rapide analyse donne une idée très insuffisante de l'immense labeur que représente ce volume, et des trésors d'érudition, de patience, d'ingéniosité, de pénétration qu'il renferme, en particulier dans les notes. M. H. a eu l'heureuse idée de donner, à la suite de sa table, une liste des principales questions abordées incidemment au cours de sa discussion. C'est encore trop peu : il faudrait une analyse détaillée,

ou mieux un index de tous les problèmes, petits ou grands, qui sont agités dans ces 320 pages de texte serré. A moins de les lire entièrement, il est impossible d'en avoir une idée. Tous ces problèmes, presque sans exception, ont trait à l'histoire extérieure de l'œuvre latine de Boccace, surtout par rapport à la biographie de l'auteur, à ses relations avec Pétrarque et avec quelques autres de ses contemporains. Cet aspect de la question était nouveau ; M. Hortis n'avait pas été en mesure de le traiter. Voilà donc une lacune comblée, et il n'est pas exagéré de dire que quiconque aura désormais à traiter de la vie de Boccace durant les dernières années de sa vie, et des débuts de l'humanisme à Florence au XIV[e] siècle, devra nécessairement avoir sous la main et consulter sans cesse le nouveau livre de M. O. Hecker. Vingt-deux reproductions très réussies de l'écriture de Boccace terminent et complètent fort heureusement ce beau volume.

Henri HAUVETTE.

Henry HARRISSE. **Les Premiers incunables bâlois et leurs dérivés : Toulouse, Lyon, Vienne-en-Dauphiné, Spire, Eltvil, etc., 1471-1484**, 2[e] édition, Paris A. Claudin, 1902, in-8° de 74 pages.

M. Henry Harrisse publie, selon son expression, un « essai de synthèse typographique ». Frappé de la ressemblance de certaines impressions qu'on retrouve au XV[e] siècle et dont plusieurs auteurs (entre autres la regrettée M[lle] M. Pellechet) avaient essayé d'expliquer la diffusion et d'indiquer le rapport, il a tenté déterminer le prototype qui avait donné naissance à ces différentes variétés. Il l'a trouvé à Bâle dans l'atelier de Wenssler et Biel, qui l'ont employé vers 1472 pour leur édition des *Epistolae* de Gasparino Barzizza, de Bergame. Il en a suivi les dérivés à travers les ateliers de Flach, de Bernhart Richel et de Michel Wenssler, à Bâle ; de Heinrich Turner, à Toulouse (il élimine de cette ville Martin Huss) ; de Hans Schilling, plus connu sous le nom de Jean Solidi, à Vienne-en-Dauphiné ; d'Éberhard Frommolt, dans une ville indéterminée ; de Martin Huss et de Jean Siber, à Lyon ; de Pierre Drack, à Spire. Malgré plusieurs lacunes dans ses recherches, malgré le grand nombre d'hypothèses auxquelles M. H. H. a eu recours, et dont quelques-unes sont inacceptables (exemple la traduction par *Henricus Turner de Basilea, magister hujus operis*, des fameuses lettres HTDBMHO qui se trouvent au colophon de l'édition toulousaine du *De sponsalibus* ; il est impossible de l'admettre, au moins pour les trois dernières lettres), malgré tout, dis-je, son entreprise est fort intéressante. L'œuvre n'est pas définitive, mais elle fait faire un grand pas à cette question, si difficile et si controversée, de la filiation des différents types d'imprimerie.

L.-H. LABANDE.

Histoire de Saint-Étienne-à-Arne, par J.-N. Isidore Louis. Reims, Michaud, 1902. In-8°, 608 p.

Le petit village de Saint-Étienne-à-Arne n'a pas fait grand bruit dans le monde. Mais le gros livre que lui a consacré M. Louis, est une des meilleures études d'histoire locale que nous ayons, et il a été couronné par l'Académie de Reims qui lui a décerné la plus haute récompense de son concours de 1900. L'auteur a épuisé la matière ; pas un détail ne lui a échappé ; il n'a négligé aucune source, archives nationales, archives de Reims et des Ardennes, archives des comtes de Rethel conservées à Monaco, etc. Il traite de la constitution de la couronne, des divisions du sol, des droits féodaux et des juridictions multiples qui se partageaient le pays ; il fait l'histoire du prieuré qui dépendait de l'abbaye de Belval, de la chapelle de Saint-Willibrod, du château et de ses seigneurs ; il décrit l'ancienne église de Notre-Dame de l'Annonciation et la nouvelle église ; il fournit les détails les plus complets sur la bataille improprement appelée bataille de Rethel où Turenne, alors factieux et passé au service de l'Espagne, fut battu par le maréchal de Plessis-Praslin, et il revendique avec raison, ce nous semble, pour Saint-Étienne-à-Arne le nom de cette bataille, puisque la hauteur du Blanc-Mont que Turenne occupait, est à égale distance de Saint-Étienne et de Sommepy ; il étudie avec beaucoup de soin la période révolutionnaire et il énumère toutes les réquisitions qui pesèrent alors sur Saint-Étienne ; il retrace les épreuves subies par ses compatriotes en 1870-1871 et il rappelle qu'à la fin d'août des officiers de l'armée de Châlons lui avouaient qu'ils couraient à un désastre. Ses derniers chapitres sont particulièrement intéressants ; M. Louis y parle de la langue, des coutumes et des mœurs du village, il y donne une liste des notabilités locales. M. Louis, ancien professeur au Lycée de Charleville, est mort avant de livrer à l'impression sa consciencieuse *Histoire ;* mais ce travail auquel il avait consacré vingt années de sa vie, a une réelle valeur et ne méritait pas de rester dans l'oubli.

A. C.

Marcel Monnier, **Itinéraires à travers l'Asie,** un album gr. in-4°, de 28 planches, — et 1 vol. in-18°, de 248 pp. avec nombr. phothog. — Paris, 1900 (pour 1901), Plon-Nourrit.

M. Marcel Monnier, lorsqu'il explore, en touriste au long cours, quelque pays nouveau, ne se contente pas de noter au passage les mille détails dont il condensera la vision dans ses livres : il s'amuse en outre à lever le tracé de son voyage. C'est ainsi qu'en opérant l'énorme *Tour d'Asie* dont il a déjà conté dans deux volumes une partie des

émotions, il couvrait ses carnets de précieux levés à la boussole. La vue de ces carnets avait charmé l'éminent cartographe J. Hansen : il entreprit de les mettre au point, et, grâce au concours de la Société de Géographie et du Ministère de l'Instruction publique, son beau travail vient d'être publié.

Il se compose de 28 feuilles comprenant un parcours de 13,343 kilomètres divisé en quatre étapes. D'abord, le cours du Yang-tsé, de I-Tchang à Tchoung-King, puis la suite du voyage jusqu'à Man-hao sur le Fleuve Rouge. En second lieu, une traversée de la Corée, de Séoul à Wou-san. Puis, l'itinéraire de M. M. depuis Ourga, jusqu'à Samarcande, en passant par Kobdo, Biisk et Vierny. Enfin, près de 4,000 kilomètres en Perse et Asie Mineure, depuis Askabad jusqu'à Recht.

Ces itinéraires n'offrent pas seulement un intérêt de premier ordre pour les géographes de profession ; ils constituent en outre un complément exact et richement varié du récit du voyage. Ajoutons que M. Monnier a joint à ce volume de planches un livret explicatif contenant un exact relevé de toutes les étapes, de toutes les distances partielles, de toutes les particularités de la route suivie ou des villes rencontrées, et enfin un très grand nombre de curieuses photographies. Ce livret est à lui seul un travail important qui rendra des services. Par malheur, l'orthographe des noms, pour la partie sibérienne que nous avons pu contrôler, laisse souvent à désirer. Cela tient à diverses erreurs de transcription et à ce fait que les gens du pays écorchent souvent les noms des stations. Nous en rétablissons ci-dessous un certain nombre [1].

Jules Legras.

— Les livraisons 12-13 du t. V du *Recueil d'archéologie orientale*, publié par M. Clermont-Ganneau, viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : §§ 35, *Fiches et notules* : Ἔρως — Aroûs — Ἰαείβας = Yahîba — Ἰεειβας ? — 'Immadiyahou et Emmanuel — Un thiase palmyrénien — La dédicace à Châi'al-Qaum — Hâ illên — Inscription en mosaïque du Mont des Oliviers — Le monastère de Mélanie — Le sanctuaire de l'apparition de l'Ange — Le Caroubier des Dix-Djebel el-Khamar — Le Palmier de la Vierge — L'Idole de « Jalousie », Qinian, Tammouz et Adonis — Οἱ κοπιῶντες — Carandênos. — § 36, le prétendu *batr* éthiopien et le livre d'or. — § 37, le *Centenarium* dans le Talmud. — § 38, le lac de Catoric. — § 39, *Fiches et notules :* le dieu Sadykos, père de Sidon (*à suivre*).

---

1. Pour plus de brièveté, nous donnerons le nom de la station, au lieu de l'adjectif féminin que les feuilles officielles en dérivent pour le faire accorder avec le mot : *stantsia* (station) : ex. : Zméinogorsk*aya* (s. e. *stantsia*). Page 142, Chémonaievsk ; p. 144, Talitzy, Oziorny ; p. 145, Oulougouzk, Arkalyk, Ekrékeïsk, Altine-Koul, Srédné-Ayagousk, Oukounyne ; p. 147, Saraboulak ; 157, Tchaldavar, Moldybaye ; 158, Vouisokoyé, etc.

— Notre collaborateur, M. B. Haussoullier, vient de faire paraître le premier volume de ses *Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion* (Paris, Bouillon, 1902, xxxii-323 pages). Ce volume qui forme le 138e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études* sera prochainement suivi d'un second où seront publiés les comptes de la construction du Didymeion.

— Le nouveau fascicule de la *Société* des sciences historiques et naturelles de la Corse forme le volume III des Procès-verbaux des Etats de Corse, il contient le *Procès-verbal de l'Assemblée générale des Etats de Corse convoquée à Bastia le 25 mai 1779* (Bastia, Ollagnier, 1902. In-8°, 176 p.). Les deux premiers volumes avaient été édités par Antoine de Morati, mort l'an dernier. C'est M. l'abbé Letteron qui continue la publication. On remarquera que dans cette session de 1779 (séance du 4 juin), les Etats de Corse décidèrent d'exécuter sans retard la volonté de la précédente assemblée, depuis approuvée par le roi, de placer sur la façade de la maison des Douze une pierre de marbre avec une inscription qui conserverait à la postérité le souvenir des services rendus à la Corse par un « chef aussi respectable » que Marbeuf (p. 88-89). Dans cette même session, les États envoyèrent comme députés à la cour, Doria, évêque d'Ajaccio, pour le clergé, Damien Giubega pour la noblesse et Pierre Rigo pour le tiers-état (p. 50-51). — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 novembre 1902.

M. A. Héron de Villefosse présente la photographie du magnifique sarcophage que le R. P. Delattre vient de découvrir dans ses fouilles de Carthage. Le couvercle est orné d'une statue en relief représentant un prêtre carthaginois, à longue barbe, tenant une cassette, la main droite ouverte et tournée en dehors. La tête est particulièrement belle et intéressante ; elle était rehaussée de peintures ; celle des yeux s'est encore conservée ; elle donne à la physionomie de ce personnage une vie et une animation extraordinaire. Dans un long rapport joint à cet envoi, le R. P. Delattre donne des renseignements très précis sur tout ce qui était placé dans le sarcophage même, à côté du défunt.

M. Philippe Berger, président, dit que les deux nouvelles inscriptions funéraires découvertes par le R. P. Delattre, très différentes de caractère épigraphique, présentent cet intérêt qu'elles sont toutes deux, ainsi que le P. Delattre l'a bien vu, des épitaphes de prêtresses. La première est gravée à l'intérieur d'un cartouche ; la gravure est fine ; c'est la belle paléographie des inscriptions officielles de Carthage. En voici la traduction : *Tombeau d'Arisatbaal la prêtresse, femme de Melqarthillec.* La seconde est d'une écriture beaucoup plus négligée. Elle est aussi gravée sur un cartouche et porte ces mots : *Tombeau de Hotallat, la prêtresse, fille de Magon, fils de Bodmelqart, femme d'Asmelek, fils de Bodmelqart.* On remarquera que le titre de prêtresse n'est accompagnée, ni pour l'une ni pour l'autre, d'aucun nom divin indiquant à quel culte elles étaient attachées ; mais, d'autre part, ces inscriptions montrent que ces deux prêtresses étaient mariées. C'est là un fait intéressant pour l'histoire de la religion carthaginoise.

M. Clermont-Ganneau communique des photographies accompagnant une lettre datée de Jérusalem, 19 octobre 1902, où le R. P. Germer-Durand annonce qu'il a acquis les deux bustes représentés pour le Musée de N.-D. de France : un buste archaïque en basalte, trouvé à Kérac, et une figurine en terre cuite, découverte dans les environs d'Artouf.

M. Noël Valois donne lecture de sa notice sur la vie et les ouvrages de M. Jules Girard, auquel il a succédé comme membre ordinaire de l'Académie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 8 décembre — 1902

Genuinae relationes inter Sedem apostolicam et Assyriorum orientalium seu Chaldæorum ecclesiam nunc majori ex parte primum editæ, historicisque adnotationibus illustratæ cura et studio Rev. Abbatis SAMUELIS GIAMIL, ecclesiæ babylon. archidiaconi et patriarchæ chaldæorum procuratoris generalis. Romæ; Erm. Loescher, 1902; in-8°; p. XLVIII-648 : Prix 20 L.

Mgr. S. Giamil a réuni dans ce volume la série presque complète[1] des documents officiels échangés entre le Saint-Siège et l'Église des Chaldéens. Ce nom de « Chaldéens » a été adopté par les groupes nestoriens convertis au catholicisme, lors de leur union avec l'Église romaine. Beaucoup de ces documents étaient déjà connus et publiés dans divers recueils; on est heureux de les trouver réunis dans un même volume; les autres sont tirés des archives du Vatican et de la Propagande. Quelques-uns sont imprimés en syriaque. Savoir : la profession de foi du patriarche 'Abdisho V (1562); deux pièces composées en l'honneur du pape Paul V par Gabriel, métrop. de Hassan-Kepha (1616); la profession de foi adressée par ce pape au patriarche de Babylone (1617); lettre du patriarche Siméon V à Clément X (1670); autobiographie du patriarche Joseph II (1703), et traité théologique du même patriarche; profession de foi du patriarche Timothée-Joseph IV (1759); Histoire de Soulaka, premier patriarche catholique (1552); lettre d'Élias VI à Grégoire XIII, et profession

1. J'ignore pourquoi l'éditeur a laissé de côté certains documents, par exemple l'encyclique du 1er septembre 1876, qui menace d'excommunication le patriarche Audo et les évêques ordonnés par lui; la constitution *Cum ecclesiastica disciplina* contre laquelle ce patriarche protestait, non sans apparence de raison; et quelques autres pièces qui auraient été fort utiles pour l'intelligence des événements.

de foi du même patriarche (1585, et non pas 1553) ; lettres d'Élias VII (1610) au pape Paul V, et aux Frères mineurs d'Alep. Le second Appendice (pages 552-629) est consacré à l'histoire de l'église syrienne du Malabar. On y trouve plusieurs documents inédits intéressants. — Les commentaires que l'éditeur a ajoutés aux documents, surtout les notes géographiques, manquent souvent de précision et d'exactitude [1]. La correction typographique laisse beaucoup à désirer.

On est frappé en lisant ces documents de voir dans quelle ignorance du véritable état des églises orientales se trouvaient les prélats romains de la Propagande, et avec quelle inconcevable maladresse ils ont conduit les négociations en vue de l'union de ces églises. Un exemple entre beaucoup d'autres : la bulle pontificale *Reversurus* (1867) ayant causé un schisme parmi les Arméniens, à cause des innovations qu'elle exigeait dans l'élection des évêques, la Propagande ne trouva rien de mieux que d'appliquer les mêmes règles aux Chaldéens deux ans plus tard : aussi obtint-elle le même résultat. On pourrait citer bien d'autres fautes de ce genre, imputables à l'ignorance des mœurs, des usages et des traditions des Orientaux, et à la déplorable tendance [2], aujourd'hui un peu modérée, de latiniser ces Églises, dont les rites et les coutumes sont tout au moins aussi antiques et aussi respectables que ceux de l'Église romaine.

J.-B. Chabot.

Sohrab and Rustem the epic Theme of a Combat between Father and Son, a Study of its Genesis and Use in Literature and Popular Tradition by Murray Anthony Potter.

Ce volume est le nº 14 de la *Grimm's Library* publiée par la maison David Nutt sous l'intelligente direction de M. Alfred Nutt. Bien des gens savent que le combat du père et du fils est un sujet traité en Perse dans le Shah Nameh où les deux champions s'appellent Sohrab et Rustem, dans la plus ancienne littérature de l'Allemagne où leurs noms sont Hildebrand et Hadubrand, dans celle de l'Irlande où le héros Cûchulainn a pour adversaire son fils Conlaech. M. M. A. Potter a trouvé le même thème dans l'ancienne littérature de la Grèce,

1. Parmi les inexactitudes géographiques j'ai relevé les suivantes : p. 545, n. 2, *Mahozé*, ne signifie pas « provincia », mais « *civitates* » ; p. 545, n. 5, le rapprochement entre la ville biblique *Achad* et *Nisibe* n'a aucun fondement ; p. 547, n. 3, *Zabæ* ne signifie pas *duo flumina*, mais *flumina*, et ne désigne pas la région « entre le grand et le petit Zâb », mais la région entre le Tigre et l'Euphrate, au S.-E. de Badgad, arrosée par de nombreux *canaux* : de là son nom.

2. Il est juste de dire que les papes, et notamment Benoît XIV, se sont toujours élevés contre cette tendance ; mais en pratique leurs instructions ont été souvent méconnues par les missionnaires.

dans la littérature des Arabes, dans celle des Hindous, en Russie, en Amérique dans la Guyane anglaise, en Océanie dans la Nouvelle-Zélande, etc., etc., il en étudie les variantes, en recherche l'origine. Les doctrines qu'il expose, sur les rapports de ce thème avec l'hypothèse de la matriarchie primitive, antérieure à l'établissement de la puissance paternelle, et avec l'éxogamie, pourront paraître contestables aux érudits qui considèrent la matriarchie comme inconciliable avec la théorie primitive du droit de guerre privée, et même du devoir de guerre privée quand il y a un meurtre à venger.

H. d'A. de J.

Arthur Kleinclausz, **L'empire carolingien. Ses origines et ses transformations,** 1 vol. in-8° de xvi-611 pages. Paris, Hachette, 1902.

Quomodo primi duces Capetianae stirpis Burgundiae res gesserunt, 1032-1162, 1 vol. in-8° de viii-116 pages, Dijon.

A. — Dans cet ouvrage, d'érudition très solide et de lecture fort agréable, M. Kleinclausz se propose de faire l'histoire d'une idée : l'idée d'empire. A la suite de quelles circonstances Charlemagne se fit-il couronner Empereur dans la basilique Saint-Pierre de Rome, le jour de Noël 800, et quels faits préparent et annoncent ce grand événement ? Puis comment l'Empereur et son entourage concevaient-ils cette nouvelle dignité impériale ? Enfin de quelle manière cette conception de l'Empire s'est-elle modifiée et altérée après Charles jusqu'au jour où s'établit le « saint empire romain germanique ? » M. Kleinclausz nous le dira dans les trois parties de son livre qu'il nous faut parcourir et discuter successivement avec lui.

I. — La première partie de son travail, « les Origines », s'ouvre avec l'année 476, où Odoacre renverse Romulus Augustule, et elle nous mène jusqu'au couronnement de l'année 800. Et l'auteur nous conduit tour à tour à la cour de Constantinople, auprès de l'évêque de Rome, en Afrique, en Espagne, en Italie et en Gaule. Nous admirons son étude solide des chroniqueurs de tous les pays ; il manie les textes grecs et latins avec une véritable aisance; nous sommes frappés de quelques passages lestement enlevés ; mais, peut-être son idée générale ne se dégage-t-elle pas avec netteté de tous ces morceaux excellents. Cette idée, si nous ne nous trompons, est la suivante.

Dans l'intervalle entre 476 et 800, il faut distinguer deux périodes principales. Jusque vers le milieu du VI^e siècle, l'Empereur de Constantinople reste le chef nominal de l'Occident. L'Italie sous Odoacre continue d'être considérée comme une province impériale ; et même, quand règne le roi des Ostrogoths Théodoric, il reste dans la péninsule de nombreux partisans de l'Empire. L'Espagne et l'Afrique sous les Wisigoths et les Vandales ariens se tournent volontiers vers Cons-

tantinople et on vit, particulièrement en Afrique, « les empereurs intervenir fréquemment entre les anciens habitants et les nouveaux maîtres des pays » (p. 45). En Gaule, « les descendants de Clovis et de Gondebaud font parade d'un amour respectueux pour les descendants d'Auguste » (p. 57); les papes de leur côté « donnent à la cité des rives du Bosphore le titre de capitale » (p. 60); et ainsi l'Empire continue de subsister moralement. L'unité matérielle même tend à se rétablir quand Justinien conquiert l'Afrique, l'Italie et une partie de l'Espagne. Le christianisme est un lien entre toutes les parties de cet empire. L'Empire est tout dévoué à l'orthodoxie; il maintient la vraie foi au dedans; et, au dehors, en étendant ses frontières, il propage la religion du Christ.

Mais voici que vers le milieu du VIe siècle, les Italiens et les Africains, accablés d'impôts, se plaignent avec vivacité du joug byzantin. Les Francs font en Italie la guerre aux empereurs grecs; les Espagnols, après la conversion de Reccared, n'ont plus que mépris pour les Byzantins; ils prennent conscience de leur force et leurs écrivains placent le nom goth bien au-dessus du nom romain. Si l'Empereur a perdu sa puissance et son prestige, c'est qu'il est devenu hérétique. Justinien a soutenu la doctrine d'Eutychès; Constant II a voulu imposer le *Typus;* Léon l'Isaurien, en promulguant en 725 son édit contre les images, a consommé la rupture. A l'Orient hellénique, toujours prêt à suivre le βασιλευς dans ses erreurs, s'opposa l'Occident latin, toujours fidèle à la vraie foi et ayant son représentant et son porte-parole et parfois son martyr dans l'évêque de Rome, dont chaque jour augmente l'influence. Un véritable antagonisme est ainsi créée; les Occidentaux, à un certain moment, vers 730, songent à y mettre un terme; toute l'Italie, nous dit un texte curieux sur lequel M. K. a raison d'insister, édifiée sur la méchanceté de l'Empereur (Léon), résolut d'élire un empereur à elle et qu'elle conduirait à Constantinople. En 800 enfin, on profite en Occident de ce que à Constantinople régnait une femme Irène — ce qui était chose inouïe — pour élire Empereur Charlemagne, qui était le fidèle serviteur de l'Église et avait propagé au loin le christianisme.

Nous avons supprimé toutes les atténuations que M. K. a apportées à sa thèse et nous lui avons donné une rigueur contre laquelle il s'inscrira peut-être en faux. Dans l'ensemble, la thèse est bien conçue et elle atteste l'historien, celui qui interprète rigoureusement les textes et aussi celui qui sait considérer les vastes horizons. Nous ne l'acceptons pourtant pas tout entière; et nous sommes obligé de faire les réserves suivantes.

M. Kleinclausz paraît, dans son premier chapitre, adopter l'opinion d'après laquelle les empereurs auraient gardé une prééminence sur les royaumes barbares de l'Occident; Gondebaud, Clovis, n'auraient eu qu'une autorité déléguée, et, à la suite de M. Gasquet, il cite

p. 57-59 toutes les relations amicales qu'entretinrent rois francs et empereurs de Byzance. Mais on trouvera la contre-partie un peu loin, pp. 97-98 où sont énumérées les relations hostiles entre ces princes. Or, chronologiquement, les faits cités s'enchevêtrent les uns dans les autres; il n'y a pas à parler de deux périodes distinctes; M. K. a séparé les événements par un véritable artifice; et il a usé de façon générale, pour tous les états occidentaux, d'un procédé semblable. La vérité nous semble être que l'Occident n'a pas entretenu avec l'Orient des rapports systématiquement favorables ou hostiles dans deux époques différentes; mais que ces rapports ont sans cesse varié selon les circonstances, selon les pays, selon les rois qui les gouvernaient. Surtout nous ne pensons pas que, malgré certaines lettres ampoulées, et certaines formules de respect, tous les rois barbares aient reconnu, pendant un certain temps, une suzeraineté même morale aux empereurs byzantins; les rois francs ont gouverné leurs sujets barbares et gallo-romains parce qu'ils étaient les rois, par droit de naissance et par droit de conquête. L' « idée impériale » n'a pas eu, selon nous, à l'époque mérovingienne l'importance que M. K. lui attribue.

Nous ne pensons pas, non plus, que, dans une seconde période, l'Occident se soit en quelque sorte groupé tout entier contre l'Orient et qu'il y ait eu comme une unité de toutes les nations occidentales. Les faits que M. Kleinclausz nous cite, si intéressants qu'ils soient, ne sont pas concluants : ce sont les clercs de l'église de Milan qui remettent à un officier mérovingien le récit des souffrances du pape Vigile; c'est le pape Martin qui envoie à des princes mérovingiens le procès-verbal du synode contre le monothélisme; ce sont quelques plaintes arrachées à des prêtres gaulois par les persécutions de l'église d'Afrique. Mais ces faits, d'ailleurs très peu nombreux, prouvent l'unité de croyance de l'Église occidentale et la déférence que cette église a pour le pape; ils ne prouvent rien pour la conception de l'Empire. Les royaumes barbares vivent en fait isolés; l'unité politique de l'Occident est détruite; et seules les conquêtes de Charlemagne créeront à nouveau cette unité; seules elles rendront possible la restauration de l'Empire. La renaissance littéraire est un autre facteur important dans l'histoire de cette restauration. Grâce à la lecture des auteurs anciens, particulièrement de Suétone, les esprits furent remplis des souvenirs de la Rome impériale; il y a certainement un peu de pédantisme dans les faits qui se sont passés à Rome en décembre 800. A notre avis, l'idée impériale n'a subsisté que de façon très vague de 476 à 768; elle n'est devenue précise et nette qu'après les guerres de Charles et la renaissance classique. M. K. a cherché trop loin les origines de l'empire carolingiens.

Le rôle du pape a été considérable dans toute la suite des événements qui ont amené la restauration de l'Empire; et peut-être

M. Kleinclausz, contrairement à ce qu'on présumerait d'après sa thèse générale, atténue-t-il trop l'importance des faits où la papauté est mêlée. Il nous montre le souverain pontife trop timoré, s'efforçant de garder toujours de bonnes relations avec Byzance et redoutant une rupture. L'appel qu'adressa en 739 le pape Grégoire III à Charles Martel reste à nos yeux un événement très grave et les contemporains se doutaient de cette gravité : « *quod antea nullis auditis aut visis temporibus fuit* », dit le continuateur de Frédégaire. Grégoire III offrait bien de rompre avec Byzance et il apportait à Charles la domination sur Rome. La suite du texte du chroniqueur est absolument formelle « *ut a partibus imperatoris recederet et romanum consultum Carlo sanciret* ». Charles ne put répondre à l'appel du pape ; mais son fils Pépin accéda à la demande du pape Étienne II en 754 ; il prit le titre de patrice des Romains que l'évêque de Rome lui avait conféré; et cet événement eut pour conséquence la rupture complète avec Constantinople, les deux expéditions du roi en Italie, la création des états pontificaux. Quoi qu'en dise M. K., après Bayet et Diehl, nous restons convaincu qu'Étienne a agi à l'insu de l'empereur d'Orient et malgré l'empereur ; en conférant le titre de patrice, et non de patrice tout court, mais de *patricius Romanorum* [1], il a commis une usurpation et reconnu Pépin comme protecteur de la ville de Rome, comme l'avait jadis été l'exarque de Ravenne. En 800, Charles changea ce titre en celui d'empereur, *romanum gubernans imperium*, plus vaste et plus général.

Sur les faits qui précèdent le couronnement de Charlemagne, M. Kleinclausz donne les détails les plus précis. Nous approuvons tout ce qu'il nous dit sur l'entrée de Charles à Rome le 2 avril 774, sur la nouvelle *promissio* faite d'après le même formulaire (*ad instar*) que celle de Pépin, sur les deux voyages de Charles à Rome de 781 et 787, sur la politique d'Hadrien Ier et la révolte des Romains contre Léon III en 799. Peut-être penche-t-il trop à croire avec Wilhelm Sickel à une élection formelle de Charles à l'Empire par les Romains ; le pape n'en était plus à compter ses usurpations. Peut-être aussi attache-t-il trop d'importance à la fameuse phrase d'Einhard : « Charles affirma que s'il avait pu prévoir le dessein du pape, il ne serait pas entré dans l'église ce jour-là, bien que ce fût la principale fête de l'année. » Les évêques, une fois élus, avaient l'habitude de se sauver dans les bois, soi-disant pour échapper au fardeau de l'épiscopat qu'ils avaient sollicité ; le roi Charles, au moment d'entreprendre l'Empire, multiplia les témoignages extérieurs d'humilité.

II. — C'était, en effet, un véritable sacerdoce que cet empire qui

1. Le *patricius Romanorum* avait le *consulatum romanum* dont il est question dans le texte du continuateur de Fredegaire. Grégoire III appelle Charles Martel *patrice* dans une lettre à saint Boniface.

était créé. Comment Charlemagne le conçut, quelle haute idée il se fit des nouveaux devoirs que ce titre lui imposait. M. K. nous le dit dans la seconde partie de son livre. Il nous expose aussi quelles furent les opinions des contemporains sur la restauration de l'empire récent ; et il nous apporte une série de citations fort bien choisies. Cette partie de son ouvrage est en tous points excellente, et nous nous rallions à toutes ses conclusions. Après la création de l'Empire, Charles développa certaines institutions ; il exigea un nouveau serment à l'Empereur et donna aux *missi dominici* une importance plus grande. Son intention était de transporter l'Empire à son fils aîné et c'est pour de simples considérations politiques qu'il n'en est pas question dans le *divisio regnorum* de 806 ; en fait, en 813, Charles donna la couronne à l'unique fils qui lui restait, Louis. Le titre impérial romain était bien lié à la possession de Rome ; mais c'était un titre extra-territorial. Il conféra à Charles une sorte de prééminence sur tout le monde chrétien ; « c'est une institution morale tendant à faire l'unité du monde par la foi et la pratique obligatoire des vertus publiques et privées. » Ajoutons que cette magistrature impériale est exercée par les Francs. Elle est leur possession propre ; on ne dit point empire romain franc, comme on dira empire romain germanique ; mais déjà on trouve chez certains contemporains le terme : *Francorum imperium*.

III. — Comment l'idée impériale se transforma-t-elle après la mort de Charles et quelles furent les destinées ultérieures de l'Empire ? M. K. nous dit comment par l'*ordinatio imperii* de 817 l'unité impériale fut maintenue ; le fils aîné de Louis, Lothaire, doit recevoir le titre impérial ; ses frères, Pépin et Louis, ne doivent avoir que de petits royaumes subordonnés à celui de Lothaire ; malheureusement Louis le Pieux brisa l'acte de 817, pour donner quelques provinces à un nouveau fils qui lui venait de naître, le futur Charles-le-Chauve, et ce fut l'origine de grands maux. M. K. expose les misères du règne de Louis le Pieux ; mais nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec lui dans l'appréciation des événements. Il prend vraiment trop à la lettre les protestations de Wala et d'Agobard en faveur de l'unité impériale ; l'acte de 817 ne fut pour eux qu'un prétexte ; en réalité, ces personnages poursuivaient d'autres visées, le triomphe de l'aristocratie, la persécution des Juifs, l'indépendance de l'Église qu'ils veulent soustraire à tout contrôle de l'État ; dans leur ligue, entrent les éléments les plus divers et les plus hétéroclites. En réalité, ces hommes, en abaissant Louis, ont humilié l'Empire et ruiné l'idée impériale (M. K. a vu cette vérité et l'a exposée en une belle page, p. 328). Trop indulgent pour eux, M. K. l'est aussi pour leur instrument, le roi Lothaire. Passe encore qu'il lui reconnaisse des qualités d'intelligence administrative ; mais qu'il vante sa « loyauté, son amour de la famille » (p. 364), qu'il lui fasse presque un reproche d'avoir trop aimé son père, p. 326, nous ne comprenons pas ; nous

songeons à l'épouvantable scène de Saint-Médard de Soissons où Louis a lu en public, devant Lothaire et forcé par lui, la liste de ses méfaits; et nous nous rappelons l'anathème biblique prononcé contre le fils qui découvre la nudité de son père.

Au régime de l'unité succéda, après le pacte de Verdun, le régime de la concorde ou, pour mieux dire, celui de la fraternité. Les trois fils de Louis le Pieux qui se sont partagé le royaume sont égaux entre eux; mais ils se réunissent souvent en des congrès, afin de prendre des mesures générales pour le salut et l'administration de l'Empire. Pourtant l'aîné Lothaire garde le titre d'empereur; et il semble bien qu'il essaie d'avoir une prééminence morale sur les autres royaumes en faisant reconnaître comme vicaire des Gaules l'archevêque de Metz Drogon. Après la mort de Lothaire en 855, même les congrès communs disparaissent. L'empereur Louis II, fils de Lothaire, ne quitte pas l'Italie; et quand, après sa mort, Charles le Chauve revendique la couronne impériale, c'est en Italie et à Rome qu'il va la chercher. Dès lors elle parut comme inséparable de la couronne royale d'Italie; l'empereur était désigné par les grands italiens et romains; bien plus, la dignité impériale résulte de l'onction conférée par le pape. Toute cette évolution de l'idée impériale est très bien indiquée par M. Kleinclausz; nous sommes aussi pleinement d'accord avec lui sur les portraits qu'il trace de Louis II et de Charles le Chauve; il a enfin rendu à ce dernier la justice qui lui était due. Les érudits auront aussi à tenir grand compte des observations de M. K. sur le *Libellus de imperatoria potestate* et sur ce qu'il appelle le pacte de Pontion.

En niant l'authenticité de la lettre de Louis II à l'empereur Basile, qui nous a été conservée par l'auteur de la *Chronicon salernitanum* et en essayant de placer le faux à l'année 879 et de l'attribuer à Anastase le Bibliothécaire, M. K. a soulevé un problème curieux, mais il n'a pas forcé notre conviction. Ses arguments diplomatiques comme ceux qu'il tire des événements mêmes cités dans la lettre nous paraissent insuffisants; y a-t-il donc tant de différence entre la conception impériale, telle qu'elle existait en l'année 871, date de la lettre, et telle qu'elle fut créée en 875, lors du couronnement de Charles le Chauve? On pourrait plutôt, à notre avis, voir dans la théorie formulée par cette lettre un acheminement à celle que le pape Jean VIII fera triompher. Ainsi considérée comme *transition*, la lettre présente un vif intérêt et appellerait un ample commentaire. M. K. a encadré dans sa discussion le récit des faits qui ont amené le couronnement à l'Empire de Charles le Gros, le 12 février 881, et il nous a dit comment le rôle du pape devint toujours prépondérant dans la nomination impériale; c'est lui qui appelle le prince que les grands d'Italie élisent roi et qui est ensuite couronné empereur.

Une série de chapitres racontent ensuite la fin lamentable de l'empire carolingien. Ils exposent les efforts impuissants de l'épileptique

Charles le Gros, dont on loue du reste les bonnes intentions, et la vaine cérémonie qui, en février 896, fit du bâtard Arnulf un empereur romain. Mais ils nous disent aussi que la légende du grand Charles hanta de plus en plus les imaginations et que l'empire restauré par lui apparut aux malheureuses populations de la fin du IXe et du début du Xe siècle comme un véritable idéal de paix et de bonheur. On conçoit que les souverains allemands aient voulu prendre Charles pour modèle; mais quand, en février 962, Othon prit la couronne impériale, ce n'est point à Charlemagne et au couronnement de 800 qu'il nous fait songer, mais à Charles le Chauve, à la fois roi d'Italie et empereur et allant à Rome demander à Jean VIII, l'onction.

M. K. a suivi ainsi l'idée impériale dans ses origines, dans sa signification, dans ses transformations; il a parlé moins des événements qu'il connaît pourtant fort bien, que des principes. Il a réussi dans la belle tâche qu'il a assumée. Nous avons dû faire quelques réserves; comment pourrait-on s'entendre sur les questions si délicates qu'il a soulevées en si grand nombre? Mais, sur le mérite très réel de ce beau livre, il y aura accord unanime chez les historiens [1].

B. L'ouvrage de M. K. est une thèse française qui lui a valu avec honneur en Sorbonne le titre de docteur, et la thèse française a été accompagnée d'une thèse latine. Celle-ci est consacrée aux premiers ducs capétiens de la maison de Bourgogne : Robert Ier (1032-1076), Hugue Ier (1076-1079), Eude Ier (1079-1102), Hugue II (1102-1142) et Eude II (1142-1162). M. Kleinclausz s'efforce plutôt de nous décrire les institutions du duché que de raconter les faits, à la suite d'Ernest Petit. Il recherche la nature du pouvoir ducal et son

---

1. Voici quelques petits lapsus. Les *régestes* de Böhmer-Mühlbucher ne sont pas cités d'après la nouvelle édition; même observation pour Wattenbach. — P. 2. L'édit de Caracalla est de 211. — P. 61, la lettre de Grégoire le Grand citée se trouve *Epistolae*, VIII, 4, éd. Ewald et Hartmann, II, p. 5. Du reste, M. K. a tort de tirer de ce fait particulier une règle générale. — P. 97, les expéditions de Buccelin et Leutharis se placent sous le règne de Theodebald et non sous celui de Théodebert. — P. 99, les événements de Constantinople sont racontés non brièvement, mais longuement chez le Pseudo-Frédégaire; la cause en est aux sources dont disposait le chroniqueur. — P. 130, les rois Anglos-Saxons n'étaient-ils pas sacrés? — P. 142. On traduit : *devotus sanctae ecclesiae defensor* par défenseur dévoué du *siège apostolique :* traduction tendancieuse. — P. 145, lire 2 avril 774 au lieu de 24 avril. — P. 177, *Sancta sanctorum* semble être mis pour *Scala sancta*. — 180, lire Hildebald archichapelain. — 181, Otton de Freising au lieu de Otton de Frisingue. — P. 264, on dit à tort que les *proceres* étaient peu nombreux à la cour de Charlemagne. — P. 297, citer les lettres de Frothaire de Toul d'après l'édition des *Monumenta*, in-4°. — P. 338, n. 1, le jugement sur Nithard me paraît trop sévère. — P. 348, qu'on écrive décidément Fontenoy-en-Puisaye, au lieu de Fontanet. — P. 389, écrire Pitres sur la Seine, non loin de l'endroit où le fleuve reçoit l'Eure et l'Andelle. — P. 443, Paul Diacre était originaire du Frioul. — P. 527, Colesbourg en Alsace est Colmar. — P. 555, au lieu de 2 février 963 lire 962.

mode de transmission; il nous dit les relations des ducs avec le clergé et la noblesse; il expose les rapports d'Eude II avec le roi de France Louis VII. Toutes les questions posées sont résolues avec sagacité; peut-être eût-il été possible d'en approfondir quelques-unes; quelles étaient les limites exactes du duché au XIe et XIIe siècle? Quelles étaient, en dehors de Dijon, les possessions propres du duc? On pourrait aussi discuter davantage sur les origines du duché de Bourgogne avec Richard le Justicier, le roi Raoul, Hugue le Noir et Hugue le Blanc; mais c'est là un autre sujet que nous signalons volontiers à un candidat, en quête de thèse latine.

Ch. Pfister.

Charles-le-Téméraire et la Ligue de Constance, par E. Toutey, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1902, 475 p. in-8°.

Ancien élève de l'École de Saint-Cloud, M. Toutey a présenté ce travail à la Faculté des Lettres de Paris pour sa thèse de doctorat. Il faut le féliciter tout d'abord d'avoir trouvé, au milieu d'études absorbantes d'un tout autre genre, la force de volonté nécessaire pour poursuivre les recherches scientifiques préliminaires à son étude. C'est un sujet bien souvent traité, durant les quarante dernières années, que l'histoire de la catastrophe du dernier des ducs de Bourgogne; il était évidemment difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver beaucoup d'aperçus nouveaux ou de faits inédits après les ouvrages de Foster Kirk, Rott, Gingins-La-Sarraz, Ochsenbein, Bernoulli, Nerlinger, Witte, etc., etc. Mais l'ouvrage de M. T. a le mérite incontestable d'avoir consciencieusement étudié les sources, d'avoir porté un jugement généralement équitable sur les hommes et les choses de ce temps, et d'avoir mis ou remis au point, pour le public français, *la question bourguignonne*, d'après les recherches les plus récentes et les plus autorisées des auteurs allemands, alsaciens, suisses et autres.

M. T. a divisé son travail en quatre livres; dans le premier il examine les causes de la coalition formée contre Charles le Téméraire; dans le second, il raconte la formation de la ligue offensive et défensive contre le duc; le troisième est consacré aux luttes contre l'Empire et le duc de Lorraine; dans le dernier nous assistons aux étapes successives de la lutte décisive qui se termine par la défaite de Nancy. Sans doute l'auteur exagère en comparant les conférences de Constance, Fribourg et Zurich (1474-1478) où se rencontrèrent et s'entendirent les ennemis du duc aux congrès de Westphalie, d'Utrecht et de Vienne, et en affirment qu'ils y « posèrent le problème de l'équilibre européen »; on a peine à croire qu'ils aient eu des visées aussi vastes et nombre des coalisés ne se doutaient guère de l'exis-

tence de problème [1]. Mais M. T. n'en a pas moins raison d'insister sur les conséquences, en partie imprévues, de la disparition de l'*état-tampon* qu'était alors la Bourgogne sur la carte de notre continent; derrière les épisodes brillants et patriotiques de cette dernière guerre de chevaliers, si souvent et si justement célébrés par les chroniqueurs et les poètes populaires de la Suisse et de l'Allemagne, il y a les évolutions de la diplomatie cauteleuse de Louis XI et de Frédéric III, les visées très matérielles des hommes d'État d'alors et le commencement de la grande lutte pour les rives rhénanes qui va remplir les quatre siècles suivants.

Je disais plus haut que l'auteur avait étudié soigneusement les sources et suivi d'ordinaire les meilleurs parmi ses devanciers; je dois faire exception cependant pour l'un de ses garants, auquel il a eu le tort de bien trop se fier et qui lui a fait commettre des erreurs regrettables, c'est le livre du vicomte Théodore de Bussierre sur Charles le Téméraire, qu'il a suivi surtout, je suppose, parce qu'il écrivait en français, et qu'il le savait Alsacien. Mais cet écrivain, l'un des polygraphes les moins pénétrés d'esprit critique et les moins impartiaux qui aient jamais tenu une plume, ne mérite que rarement créance, soit qu'il juge par lui-même, soit même qu'il cite des textes qu'il n'a pas pu ou voulu comprendre. C'est en le copiant que M. T. a commis la majeure partie des erreurs relevées au cours de son récit [2]. Les noms propres étrangers (personnes et localités) sont aussi quelque peu maltraités [3] et la *Bibliographie*, qui clot le volume, aurait gagné à être moins abondante et mieux triée, débarrassée d'indications erronnées ou sans

---

1. Ce que l'on comprend encore moins, c'est le rôle attribué à la France « de produire au jour et de faire passer dans les faits ce sage et désintéressé principe d'équilibre », alors que de Louis XI à Henri II et de Louis XIII à Napoléon Ier, elle n'a cessé de s'étendre, au détriment de ses voisins orientaux, dans la mesure de ses forces (p. 432). Je ne formule aucun blâme, bien entendu, mais je constate un fait.

2. P. 20. Le château d'Ortenberg n'est pas « aux portes de Strasbourg ». — P. 21. La Régence d'Ensisheim n'était pas « une émanation de la féodalité alsacienne » mais un organe administratif tout moderne alors, créé par les archiducs en Alsace. — Comment le chroniqueur Kœnigshoven, mort vers 1420, aurait-il pu donner dans son récit une lettre de Hagenbach, à peine né à cette date? — P. 103. L'anecdote graveleuse des femmes exhibées par Hagenbach à leurs maris, est tout à fait mal narrée; ces derniers n'avaient pas les « yeux bandés », mais ils devaient reconnaître autre chose que la figure de leurs épouses. — P. 332. « Les chroniqueurs *du temps*... les Alsaciens Kœnigshoven, Trausch, Wencker fournissent des chiffres... ». — J'ai déjà dit que K. était mort vers 1420; T. et W. appartiennent à la première et à la seconde moitié du XVIIe siècle; comment les citer à l'appui de faits appartenant à l'année 1475?

3. P. 27, lire *Lahr* pour *Sahr*. — P. 45, l. *Wyttenbach*, p. *Wytenback*. — P. 103, l. *Schilter* p. *Schulter*. — P. 145, l. l'*Ochsenfeld* p. *Ochsenfels*. — P. 425. l. *Segesser* p. *Segenne*. — P. 467, l. 1866 p. 1366 et *Herzog* p. *Hergog* — P. 468, l. *Matthaei* p. *Natthaei*, etc., etc.

véritable rapport avec le sujet [1]. Mais ces réserves faites — et elles devaient l'être, — je me plais à répéter que le volume de M. Toutey sera d'une utilité sérieuse pour les historiens français qui, sans étudier eux-mêmes les sources, voudront avoir une idée précise de l'importance de l'épisode bourguignonne pour notre histoire générale au xv^e siècle.

R.

H. Suchier et A. Birch-Hirschfeld, **Geschichte der franzœsischen Litteratur von den ælteston Zeiten bis zur Gegenwart,** mit etwa 150 Abbildungen im Text, 23 Tafeln in Farbendruck, Kupferætzung und Holzschnitt und 12 Faksimile-Beilagen. Leipzig et Vienne, Verlag des Bibliographischen Instituts, 1900; petit in-4° de xii-733 p.

La suite de ce bel ouvrage, dont j'aurais dû annoncer plus tôt l'achèvement, n'a pas démenti — au contraire — les promesses du début (voy. *Revue critique* du 11 juin 1901) : Nos voisins possèdent maintenant une histoire de notre littérature qui, par l'ampleur et la sûreté de l'information, aussi bien que l'habileté de la mise en œuvre n'a rien à envier aux meilleurs des ouvrages similaires publiés chez nous. Si l'on voulait, en face de ceux-ci, caractériser d'un mot le livre de MM. S. et B.-H., on pourrait dire qu'il est plus objectif. Il semble que les auteurs aient mis leur coquetterie à s'effacer derrière leur sujet, que leur souci ait été d'instruire plutôt que d'éblouir, ou même de captiver ; peu de théories, de généralisations, mais beaucoup de faits et de jugements de détail, bien ordonnés, en général, et bien présentés. N'y a-t-il pas eu quelque excès en ce sens? Peut-être. Les auteurs insistent dans leur *Avant-propos* sur la nécessité de relier l'histoire littéraire à l'histoire politique et sociale et d'expliquer l'une par l'autre. C'est fort bien dit, mais il me semble qu'ils ont parfois, dans la pratique, oublié leur propre principe. Ce défaut est compensé par une extrême précision dans le détail. C'est une excellente idée que celle de faire précéder les appréciations de brèves analyses (imprimées en plus

---

1. A quoi bon y insérer des études de simple vulgarisation ou des *Histoires universelles* comme celle de Cantu? Pourquoi citer l'insignifiante *Histoire de Mulhouse* de Lasablière, alors qu'on laisse de côté, celle infiniment meilleure, de Graf, et même la *Chronique mulhousienne* de Petri? L'*Alsatia illustrata* de Schoepflin n'a pas paru de 1772 à 1775, mais de 1751 à 1761. L'auteur a évidemment confondu avec l'*Alsatia diplomatica* du même auteur. — Ce n'est pas Silbermann, l'*imprimeur* du volume, mais Strobel et L. Schnéegans qui ont édité dans le *Code diplomatique de la ville de Strasbourg* des fragments de récits relatifs aux guerres de Bourgogne; le volume où ils figurent n'a d'ailleurs point paru en 1843 mais en 1848. — Enfin, que dire d'une citation bibliographique ainsi conçue : « *Strassburger Chroniken* (Herzog, Kœnigshofen, Trausch, Wencker, *vide Pertz, Monumenta German. Hist. 1826*, folio » quand on sait que jamais ni Pertz, ni aucun de ses successeurs, n'a édité, ni en 1826, ni plus tard, la moindre ligne d'aucun des quatre auteurs alsaciens du xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, énumérés ici?

petit texte)[1] : quand on écrit à l'usage du grand public ou de la jeunesse, il ne faut jamais supposer trop de choses connues; et ceux-là même qui savent — ne pouvant tout savoir et tout retenir, — recourront souvent, j'en suis sûr, à ces analyses qui sont des modèles de sobriété et d'exactitude. Peut-être, à des lecteurs français du moins, paraîtront-elles un peu nombreuses pour la période classique (c'est beaucoup par exemple de raconter sept pièces de Racine); pour le moyen âge au contraire, on ne se plaindrait pas d'en trouver davantage encore.

Malgré ce caractère commun, les deux parties du livre ont leur physionomie propre. La première (des origines à 1515) rédigée par M. Suchier, me paraît plus originale et témoigner d'une maîtrise plus absolue du sujet, d'une intimité plus profonde avec les œuvres. Il n'est pas un chapitre où M. S. n'apporte le résultat d'études personnelles, pas un sujet où il n'exprime, sous une forme qu'on voudrait moins concise, des vues intéressantes et neuves : de sorte que son livre, destiné aux gens du monde, devra être consulté avec le plus grand soin par les spécialistes[2]. Pourquoi faut-il que ces brillantes et solides qualités s'associent — au moins dans une partie assez considérable — à un défaut auquel seront sensibles surtout les lecteurs français, qui ne mettent rien au dessus d'une belle et claire ordonnance? Le plan est médiocre : c'est, comme l'a dit M. G. Paris[3], un compromis entre deux systèmes contraires, la division par genres et la division par périodes : certains genres, comme l'épopée et le théâtre, sont étudiés de leur origine à leur extinction[4], l'étude des autres, au contraire, est morcelée suivant les exigences d'une division chronologique et topographique un peu compliquée. M. S. s'est évidemment laissé entraîner par un louable souci de la précision et de l'exactitude; mais les inconvénients du système l'emportent sur ses avantages. Je n'insiste pas sur celui-ci (compensé en partie par un riche *Index* alphabétique) que les recherches sont rendues plus difficiles au lecteur (lequel n'est pas tenu de connaître la date exacte des ouvrages sur lesquels il veut se renseigner); je regrette surtout l'émiettement de certains grands sujets, le roman breton, par exemple,

1. Dans la seconde partie du livre, le principe n'a pas été appliqué avec une suffisante rigueur : aux analyses proprement dites se mêlent parfois des renseignements biographiques et même des appréciations.

2. Ceux-ci regretteront vivement que M. S., pour rester fidèle au plan de la collection, ait dû s'interdire tout renvoi et toute note bibliographique. Cet appendice nécessaire sera, nous dit-on (p. VII), publié ultérieurement; nous souhaitons que cette publication soit prochaine.

3. *Journal des Savants*, 1901, p. 648.

4. M. S. a aussi consacré un chapitre à part, tout à fait excellent, à la littérature provençale, qu'il a rattachée à la littérature française; c'est là une innovation très heureuse et qui mériterait d'être imitée.

qui, à cause de leur complexité même, eussent gagné à être traités de suite et dans leur ensemble; l'accumulation en un petit nombre de pages de genres disparates et d'œuvres sans rapport entre elles, fatigue et déconcerte [1].

Le livre de M. S. a été l'objet, de la part de M. G. Paris, d'un examen approfondi (*Journal des Savants*, oct. nov. et déc. 1901), où l'éminent médiéviste a relevé quelques inexactitudes de détail et signalé les points sur lesquels il différait d'opinion avec l'auteur; de plus savants que moi trouveraient difficilement à ajouter quelque chose à cette magistrale critique; je dois donc me contenter d'y renvoyer, en rejetant en note quelques menues observations sur le chapitre relatif à la poésie lyrique [2].

On ne retrouve pas ce défaut dans la partie traitée par M. B.-H., laquelle ne présentait pas non plus les mêmes difficultés. Les divisions y sont plus nettes; l'exposition peut-être plus animée et plus brillante; mais, si je dois dire toute ma pensée, les appréciations m'y ont paru moins personnelles. On pouvait espérer trouver chez un critique étranger plus de vues nouvelles, différentes de celles auxquelles nous ont habitués nos compatriotes. Les jugements de M. B.-H. coïncident presque constamment avec ceux de nos critiques en vogue, notamment ceux de MM. Brunetière, Lemaître et Faguet; parfois même on retrouve l'écho de certains mémorables « éreintements »

---

1. Ce défaut, je dois le dire, n'est guère sensible que dans le chapitre V, divisé en quatre compartiments symétriques, consacrés à la prose et à la poésie, de 1066 à 1204, dans les possessions des rois anglais et dans le domaine royal. J'ajoute que la répartition des matières dans ces diverses subdivisions est assez arbitraire, car il y a une foule d'œuvres dont nous ignorons la date et la patrie exactes. M. G. Paris a assez longuement insisté sur ce défaut, en apportant des preuves (art. cité, p. 699) pour qu'il soit inutile d'y revenir.

2. On aurait, pour la chanson (p. 176), un moyen commode de constater l'influence méridionale dans la *Durchreimung*, c'est-à-dire le maintien de la même rime d'un bout de la pièce à l'autre; mais il y a de bonnes raisons de croire que même au Midi, le système des *coblas unissonans* a été précédé par celui des *coblas doblas*; plusieurs pièces de B. de Ventadour sont construites d'après ce dernier. — L'héritage poétique de Gace Brûlé (p. 181) consisterait en 90 pièces environ; je crois que le chiffre des pièces authentiques, dans l'édition critique, ne dépassera guère la soixantaine. — G. de Dargies (p. 182) aurait échangé avec Richart de Semilli deux jeux partis; ce renseignement est donné par l'*Histoire littéraire* (xxiii, 573) qui citait elle-même Fauchet. L'une de ces pièces est certainement le n° 1282, entre Gautier de Dargies et de Richart, où il n'y a pas de raison de voir Richart de Semilli; l'autre (encore inédit), qui n'a pas été retrouvé par P. Paris, est probablement le n° 1290, échangé entre un Richart et un Gautier, tous deux qualifiés « maître » (en rubrique) et qui ne doivent être par conséquent ni l'un ni l'autre des personnages allégués par M. S. — Une ou deux vétilles encore. Bertrand, évêque de Metz, mourut, non en 1210 (p. 154), mais le 6 avril 1212 (*Gallia christiana*, XIII, 754). — Lemaire de Belges mourut, non avant 1520 (p. 267), mais en 1524 (Voy. *Revue critique*, 1901, II, 491). — Je ne trouve Philippe de Mézières ni dans le corps du volume, ni à l'*Index*.

que la postérité ne ratifiera certainement pas [1]. Quand M. B.-H. s'écarte des opinions admises, c'est pour en exprimer de bien vagues ou bien contestables : c'est ne pas caractériser suffisamment Vigny que de le dire « trop proche par l'âme (*innerlich*) de Lamartine » (p. 623). Il est dit, à propos de la Préface de *Cromwell* que V. Hugo, « comme Français (c'est-à dire comme tous les Français) est rationaliste et classique » : passe encore pour la première épithète ; mais que signifie la seconde? « Ce que Lamartine avait commencé, V. Hugo l'acheva » (p. 644) : cela n'est ni clair ni juste. Comment peut-on rattacher (p. 706) à Heine, le plus « émotif » des poètes, les Parnassiens, qui se font de l'insensibilité un point d'honneur, et Richepin à Baudelaire (ibid.) ? Je dois dire aussi que le détail ne me paraît pas dans cette partie, avoir été surveillé avec un soin suffisant : beaucoup de noms propres, de titres d'ouvrages ont été assez maltraités, quelques dates altérées [2]. Les lacunes, à peu près inévitables dans un ouvrage de ce genre, ne sont heureusement ni nombreuses, ni graves [3].

Je me reprocherais de ne pas dire un mot de l'illustration, qui est vraiment merveilleuse ; les reproductions en couleur ne sont pa moins remarquables que celles de la grande *Histoire* publiée par Petit de Julleville et nous avons ici en plus une quantité de gravures (portraits, fac-similés d'autographes, etc.) qui font de ce livre un véritable album d'histoire littéraire. Nous souhaitons que ce nouvel

---

1. Le jugement sur V. Hugo et les œuvres de sa vieillesse (p. 705) est trop visiblement inspiré par deux articles bien connus de M. J. Lemaître (*Les Contemporains*, 4e série) qui avait du reste pris soin d'avertir (p. 140, n.) que c'étaient là des « articles de polémique, rendant surtout des impressions d'un jour ».

2. Salmon, Macrin (avec virgule, p, 315); Jean Borderie (p. 321); Quintili Horatian (p. 345); Saint Evrémond (p. 388); Du Vergiers (p. 395); Madame *de* Guyon (Jeanne-Marie Bouvière) p. 442); Mlle Lespinasse (p. 561); Bertrand et Raton, ou *l'art de se conjurer* (l. *de conspirer*) p. 643); Paul *de* Féval (p. 656); *Ma*dame de Monsoreau; Pli*k* et Plo*k* (p. 654); Rouge et Noir (p. 666); P. Bonnétain (p. 687); Jules *Le Maitre* (ibid.); *Une* cruelle Énigme (p. 690); Leconte *d'Isle* (p. 692); l'art prêcheu*x* (p. 708); la Récolte des Fleurs (p. 708; la faute d'impression est aggravée par la traduction); Marly le *Bri* (p. 712). Les dates de la mort de Mignet, Laromiguière (p. 615), Lamartine (p. 619) sont inexactes. L'*Intelligence* de Taine est de 1870, non de 1875; il fallait citer, du même, non l'*Essai sur les Fables de la Fontaine*, mais le remaniement de ce livre paru en 1861 sous le titre définitif de *La Fontaine et ses fables* (p. 670); il ne serait pas inutile d'avertir que le nom de J.-H. Rosny cache deux auteurs. — Gassendi (p. 394) n'a jamais été jésuite.

3. Voici les principales (ce sont surtout, comme on va le voir, les orateurs, moralistes et critiques qui ont été sacrifiés) : Dufaure, Dupanloup, Mme de Girardin, L'Hospital, Lacordaire, Meigret, Mignet, Montalembert, Nisard, Palissy, Palsgrave, Vauquelin de la Fresnaye (d'après l'*Index* alphabétique). — On se demande à quelle limite exacte s'est arrêté M. B. H. : d'après le titre du dernier chapitre, ce serait à 1890, et il semble qu'à partir de là il ne s'astreigne plus à un exposé méthodique; mais d'autre part il cite une quantité d'œuvres postérieures à cette date.

attrait, joint à l'extrême modicité du prix, assure à ce superbe ouvrage, non seulement en Allemagne, mais aussi chez nous, toute la diffusion dont il est digne.

A. Jeanroy.

M. H. Weil, **Le prince Eugène et Murat, 1813-1814. Opérations militaires, négociations diplomatiques.** Paris, Fontemoing, 1902, 5 volumes in-8. Avec cartes.

Voici un gros ouvrage sérieux, impartial et consciencieux, de 2646 pages, sur la campagne de 1813-1814 en Italie. S'il fallait refaire, avec le même plan et le même souci du détail, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, trois cent mille pages ne suffiraient pas. Je me hâte de dire que ses dimensions volumineuses sont le seul défaut que je trouve à cet excellent ouvrage.

Les « napoléonisants » viennent de former deux écoles distinctes et séparées (je ne parle que des travailleurs sérieux, car les romans historiques, les pamphlets, les résumés, les rééditions et les mémoires « fabriqués » ne comptent pas). La première école étudie une époque d'après des sources inexplorées ou mal connues, d'après des documents inédits, d'après des recherches nouvelles dans les archives privées et publiques ; puis, de tout ce matériel de travail, elle extrait de quoi former un ouvrage nouveau, personnel, apportant à l'histoire une contribution utile et complète sur un point déterminé.

L'autre école publie les documents contemporains dans leur ordre chronologique ou géographique, en se contentant de relier les différentes pièces avec quelques lignes de texte explicatif et de mettre au bas des pages quelques notes biographiques toutes les fois qu'on rencontre, dans le texte des documents, un personnage nouveau. Cela est plutôt de la chronique que de l'histoire; c'est un rassemblement de matériaux utiles aux futurs écrivains plutôt qu'un ouvrage définitif. Toutefois, on ne saurait mettre en doute la très grande utilité des publications consciencieuses et érudites de cette école d'éditeurs. Ils bâtissent des édifices qui resteront *aere perennius*.

C'est à cette deuxième école de « napoléonisants », qu'appartient M. le commandant Henry Weil. Ce qui le caractérise, c'est d'être patient comme un bénédictin et travailleur comme pas un. Il a fort bien fait d'étudier en détail et dans leur ensemble les opérations militaires qui, d'août 1813 à avril 1814, ont eu pour théâtre le Tyrol, les provinces illyriennes, la Haute-Italie, l'Istrie et la Dalmatie jusqu'aux bouches de Cattaro. C'est, en effet, de toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, la seule qui était restée jusqu'ici injustement plongée dans l'ombre et presque dans l'oubli. En dehors des *Mémoires du Prince Eugène*, publiés par Du Casse et traduits *avec beaucoup d'addi-*

tions, par César Cantù en italien, nous ne possédions, avant l'ouvrage de M. Weil, que l'*Histoire de la Campagne d'Italie* par le général Guillaume de Vaudoncourt, qu'il ne faut consulter que sous bénéfice d'inventaire. Thiers et Koch n'ont donné qu'un exposé sommaire, et, en allemand, il n'y a que la *Vie de Bellegarde* par Smola, le *Prince Eugène*, par Schneidawind, le précis exact et sec de Sporschil, et le *Journal* du baron von Welden. En italien, la *Storia della Milizia Cisalpino Italiana* du baron Zanoli est le seul ouvrage digne d'être cité [1]. En essayant de reconstituer l'histoire des derniers mois de la domination française en Italie à l'aide de la correspondance et des rapports des généraux et des hommes d'État français, italiens, autrichiens, anglais et napolitains, M. H. Weil a réellement comblé une lacune. Ses cinq volumes sont le résultat de dix années de recherches et de travail : on ne pourrait en dire autant de beaucoup d'ouvrages.

Cette Campagne peu connue de huit mois ne nous donne en somme qu'une bataille (celle du Mincio), et onze combats : tout le reste n'est qu'une liste de petits engagements, d'escarmouches et de petites opérations exécutées par des colonnes volantes : mais M. Weil raconte tout, car il sait qu'il faut éviter *les conclusions incomplètes, parce qu'elles sont basées sur des données insuffisantes* (*Général Dragomirow*).

Mais ce n'est pas seulement au point de vue exclusivement militaire que la campagne d'Italie de 1813 à 1814 présente un intérêt qu'on avait trop négligé jusqu'ici. Les événements politiques, qui se sont succédé au cours de ces huit à neuf mois, y occupent une place si considérable, ont pesé d'un tel poids sur la marche même des opérations, qu'ils méritaient à eux seuls de faire l'objet d'une étude à laquelle, à cause du caractère particulièrement délicat des questions qui s'y rattachent, mais surtout en raison des glorieux états de service, de la triste fin du brillant soldat que son ambition et les détestables conseils de son entourage le plus proche ont conduit à sa perte (le roi Joachim Murat), M. Weil n'a pas osé (il l'avoue dans son *Avant-Propos*) donner à cette étude tous les développements qu'elle comporte. Mais l'impartialité de l'historien ne lui permet aucun compromis avec sa conscience; tout en respectant sa mémoire (n'oublions pas que c'est un soldat qui écrit) il comprend combien la faute de Murat est impardonnable; il parle donc franchement de *sa lamentable évolution*, de *sa faiblesse*, de *son orgueil*, de *son aveuglement*. Quant à nous, qu'il nous soit permis de garder notre opinion : il est fort heureux que Murat soit mort fusillé au Pizzo, à la suite de son héroïque folie; sa fin

---

1. Les *Souvenirs du général César de Laugier* sont curieux, mais il n'en existe qu'un seul exemplaire, à la *Nationale* de Florence, consulté et cité par le professeur d'Ancona dans son beau et récent volume « Ricordi ed Affetti », Milan, 1902.

glorieuse peut seule faire oublier sa conduite honteuse : il fut tout aussi mauvais comme beau-frère et comme ami que comme français.

M. Weil considère comme *terrain trop glissant* (p. IX) les troubles de Milan, les promesses fallacieuses faites par Lord Bentinck aux Génois, l'œuvre néfaste du Congrès de Vienne, la politique italienne de Metternich, etc. Nous ne comprenons pas ce scrupule ; en Italie, il y a quelques mois, sans trouver le terrain trop glissant, un des meilleurs élèves de Villari, le professur Franc. Lemmi, a publié un volume sur *La Restaurazione Austriaca a Milano nel 1814* (Bologne, Zanichelli éditeur, 1902) où il montre qu'heureusement l'époque est venue de tout dire et de soulever tous les voiles[1].

La plus brillante qualité de M. H. Weil est d'avoir réussi dans son dessein de n'être ni apologiste, ni panégyriste des uns, ni détracteur, ni accusateur systématique des autres, et de restituer leur physionomie réelle aux événements et aux hommes qui s'y sont trouvés mêlés.

L'ouvrage débute par un aperçu de la politique suivie par l'Autriche pour s'affranchir des conséquences désastreuses de Wagram et pour passer insensiblement, grâce à l'habileté de Metternich, de la position de vaincue à celle d'alliée, puis de médiatrice, et enfin d'assaillante. Pendant cette période, M. W. montre le mécontentement grandissant sous l'excitation de l'Autriche et de l'Angleterre. Enfin, il expose dans le premier volume les opérations entreprises du 17 août au 7 septembre 1813 par le prince Eugène contre Hiller. Ces manœuvres avaient eu pour conséquence la marche du gros de l'armée d'Italie sur Villach, la reprise de cette ville, enfin l'enlèvement, par le vice-roi, de la position de Freistritz, ce qui avait forcé Hiller à repasser sur la rive gauche de la Drave après avoir coupé le pont de Hollembourg.

Dans le deuxième volume, après avoir exposé l'affaire de Tersain, où Bellotti montra toute son insuffisance, l'auteur explique ce qui amena Eugène à se porter sur Laybach et à se dégarnir sur la Drave. Voyant cet affaiblissement, Hiller prend l'offensive par sa droite ; le 19 septembre 1813 il franchit la Drave et s'empare du Loible, de Hollenbrunn et de Rosegg ; la nuit du 19 au 20 Verdier abandonne Villach et se retire sur Arnoldstein ; le vice-roi concentre ses efforts sur la défense des passages menant à l'Isonzo par Laybach et Tarvis. Bientôt, le vice-roi doit se replier en arrière ; le 25, Grenier est à Postioma, tandis que l'ennemi est déjà à Bassano et Castelfranco. Grenier essaye de fixer l'ennemi sur Bassano, le prince Eugène gagne le Tagliamento, puis la Piave et enfin l'Adige. Hiller a, d'autre part, fait capituler Trieste et garde la défensive sur le haut Adige. Durant ces événements, Nugent avait pris Trieste, et la Dalmatie avait été envahie.

Le troisième volume relate avec une documentation nouvelle, pré-

---

1. M. Lemmi est trop sévère pour Frédéric Confalonieri. M. le professeur d'Ancona va, à ce propos, lui donner bientôt la réplique, nous dit-on.

cise et fort nourrie l'entrée de Murat dans la coalition ; elle détruit d'une façon péremptoire et décisive l'échafaudage dressé, en défense de Murat, par M. Franc. Guardione dans son livre *G. Murat in Italia* (Palerme, Reber, 1899), qui est plutôt un panégyrique rhétorique que l'ouvrage d'un historien sérieux.

Le tome IV raconte la bataille du Mincio, la déclaration de guerre de Murat (5 février-15 février 1814) signifiée par le générel Millet au général Vignolle, la dernière phase de la campagne, les opérations sur la rive droite du Pô, jusqu'à la rentrée de Murat à Naples (2 mai). Il faut lire là-dessus les *Paralipomeni della Batracomiomachia* de Léopardi ; ces vers sanglants sont bien dirigés contre les sujets du Roi Joachim, ainsi que le professeur Cassarà de Palerme l'a dit le premier, et que M. Giov. Mestica répéta *après* lui dans son *Manuale* [1].

Le cinquième volume contient des documents (proclamations, lettres, dépêches, extraits) et une richissime bibliographie, où nous regrettons de ne pas trouver une publication documentée de M. Fontanarosa de Naples : *Dalla Corrispondenza d'un plenipotenziario di Gioacchino Murat nel 1813, Il Duca di Carignano* [ambassadeur de Naples à Paris]. Ces dépêches adressées au Marquis (depuis Duc) de Gallo, ministre napolitain des affaires étrangères, se trouvent au *Grande Archivio di Stato* de Naples [2], et viennent d'être publiées par M. Fontanarosa dans la brochure (du reste mal faite et embrouillée) : *Studi sul Decennio francese in Napoli, 1806-1815, 2ª edizione*, (Napoli, Detken e Rocholl, 1901).

Somme toute, avec de pareils documents, l'auteur aurait pu nous donner un ou deux volumes concis, vivants et pittoresques ; il a préféré — c'était son droit — en extraire un livre technique de plus de deux mille pages. Mais le savant spécialiste, écartant d'avance une objection qui lui a été faite aussi par M. Marcel Ballot du *Figaro*, nous avertit modestement qu'il a borné son champ aux opérations militaires et aux pièces diplomatiques.

« Une sorte de *journal de marche en partie double* nous y retrace le magnifique effort du Prince Eugène disputant pied à pied aux troupes autrichiennes les territoires mal défendus que l'Empereur lui avait confiés ; et on nous y explique aussi, avec une réserve attristée, l'attitude odieuse de Murat. Aussi peut-on dire que ce livre *d'exactitude et de bonne foi*, puisé aux sources les plus authentiques, inspiré par le seul souci de la vérité, se recommande à tous les curieux de stratégie rétrospective ». M. W. a donc pleinement atteint son but et la sérieuse compétence dont il ne cesse de faire preuve au cours de cet immense

1. Le professeur Pagnotti de Spoleto vient de publier un travail historique très érudit sur ce poème allégorique léopardien : on ne saurait adopter toutes ses conclusions.

2. Segreteria Affari Esteri, fas. 248-249, anno 1813, *Francia*.

travail est d'un manœuvrier formé à bonne école, d'un théoricien initié à la classique tradition des Jomini ou des Dragomirow.

L'ouvrage de M. Weil a donné lieu à un très bel article du professeur Giuseppe Roberti : *Gli ultimi mesi del « Bello italo Regno »* (*Illustrazione Italiana*, 1902, p. 216), et à un compte rendu très intéressant de M. E. Ledrain [1].

Albert Lumbroso.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 novembre 1902.

M. Héron de Villefosse communique le télégramme suivant du R. P. Delattre : « Nouvelles découvertes intéressantes; dans une chambre, deux sarcophages anthropoïdes, prêtre de travail grec et prêtresse coiffée à l'égyptienne avec stéphane et vêtement peint doré, colombe dans main droite. »

L'Académie procède à la nomination de deux commissions chargées de présenter des candidats, l'une pour les places vacantes de correspondants nationaux, l'autre pour les places vacantes de correspondants étrangers. Sont élus :

Commission pour les candidats nationaux : MM. Delisle, Héron de Villefosse, de Barthélemy, Babelon.

Commission pour les candidats étrangers : MM. Perrot, Paris, Senart, Leger.

M. Maxime Collignon présente un ouvrage intitulé : *Mélanges Perrot*, dédié à M. Georges Perrot par ses élèves, ses amis, et ses admirateurs. M. Ph. Berger, président, offre à M. Perrot les félicitations de l'Académie.

M. Salomon Reinach continue la lecture de sa communication sur Sisyphe aux enfers.

M. Homolle communique les estampages et la reproduction de deux stèles funéraires découvertes au Musée de Thèbes par M. Wollgraff, membre étranger de l'Ecole française d'Athènes. Ces deux monuments appartiennent depuis plusieurs années au Musée, mais personne n'avait encore remarqué qu'ils étaient tous les deux décorés de figures.

Léon Dorez.

---

1. « Rien n'égale la minutieuse et large documentation de la prose et des cartes de M. Weil... Nous avons, parfaitement marquées dans des dépêches de Fouché les causes de la trahison de Murat ».

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 15 décembre — 1902

Edouard Lambert, professeur d'histoire du droit à l'Université de Lyon. La question de l'*authenticité des* XII *tables* et les **Annales Maximi.** Extrait de la Nouvelle revue historique de droit français et étranger, mars-avril 1902. Larose, 52 p. in-8°.

Je mets tout de suite sous les yeux du lecteur la conclusion de cet article qui a eu quelque retentissement : d'après M. L. (p. 21) beaucoup d'indices « font craindre que les maximes de lois décemvirales... n'aient été rassemblées et classées en tables *que pendant la première moitié du* II*e siècle*, peut-être par S. Ælius Paetus [1] ». Comme M. L. n'ignore pas que ce système a contre lui un grave témoignage, celui des Fastes qui interrompent, pour 303 et 304, la liste des magistratures normales, il en vient vite à nier la valeur même des Fastes et de tout ce qui reste des *Annales Maximi*. Alors même que le grand pontife aurait soigneusement noté le nom des magistrats, l'incendie gaulois aurait, nous dit M. L., détruit, pour la première partie, ces documents qu'on aurait dû reconstituer « avec le seul secours de la mémoire humaine [2] ».

Bref, *Annales*, Fastes, tout cela ne compte pas, et non seulement Virginie et Appius, mais tables et décemvirs n'ont été que fiction. Du

1. P. 52, à la fin de l'article : « Les origines véritables du prétendu code décemviral demeurent obscures. Mais, du moins, paraît-il ressortir... que *nous sommes en présence de brocards* ou de maximes de jurisprudence, certainement archaïques, mais peut-être d'inégale antiquité *qui n'ont été rassemblés en un unique conglomérat* et immobilisés par l'écriture *que vers le début du second siècle.* »

2. M. L. oublie que, d'après la tradition, le Capitole avec ses défenseurs et ses édifices, donc avec les tables qu'ils contenaient peut-être, avait échappé au désastre.

tout il ne reste rien, d'autant mieux que cela n'a jamais eu une authentique réalité.

Dans le pays de Beaufort, et au xx^e siècle, ne fleurit certes pas un conservatisme obstiné ; l'écho des travaux de M. Ettore Pais est bien venu jusqu'à nous : n'empêche que le seul énoncé d'une thèse pareille nous fasse d'abord sursauter. Pourquoi ? Sans doute d'abord à cause de l'importance du changement : au lieu du « code original et novateur », que nous voyions dans les douze tables, n'avoir plus qu'une « constatation de coutumes préexistantes, » c'est une chute et de l'un à l'autre il y a loin. La tradition nous parlait bien d'anciennes lois incorporées dans les douze tables [1] ; mais l'hypothèse nouvelle est tout autre. Nous avons aussi le sentiment que de toutes les fables, si fables il y a, celle-ci est une des plus anciennes, une de celles qui ont pris corps le plus tôt et où nous croyons trouver la plus grande somme de réalité. Nous sacrifierons volontiers tous les témoignages d'ordre inférieur ; ne parlons pas d'Aurélius Victor, ni de Vopiscus ; laissons ce pauvre Pomponius, la bête noire de la nouvelle critique [2]; oublions Aulu-Gelle et Festus ; mais après eux voici les meilleurs esprits, les plus grands noms de l'antiquité, Cicéron, Varron, Pline qui citent des mots, des formules empruntées aux douze tables, et il nous faut admettre qu'ils étaient dupes et qu'ils ont pris de pauvres brocards de pédants légistes pour des textes archaïques et vénérables. Pouvait-il cependant y avoir plus forte erreur ? Plutarque (*Def. Orac.*, I fin) ne veut pas qu'on prétende toucher aux fables comme à une vieille peinture. S'il y a fable ici, on pourrait presque soutenir qu'on peut la toucher, et il est étrange que ce soit celle-là qu'on s'évertue justement à évaporer.

Mais voyons les raisons de M. L. Pour toute une partie, il y a ajournement. M. L. a renoncé à s'attarder ici « à l'analyse des arguments tirés de l'histoire comparative, quoiqu'ils aient largement contribué à fixer sa conviction ». Il compte les reprendre ailleurs (p. 28, note). Je ne connais pas plusieurs des recueils que cite. M. L. J'ai relu cependant l'*Exode*, où il est question des « deux tables de la loi hébraïque », et j'avoue qu'en fait de comparaison, je n'ai guère vu que des différences. Mais là-dessus faisons crédit à l'auteur. Voici pour le présent les arguments qu'il fait valoir. Celui-ci d'abord qui est bien de notre temps, quoiqu'il ne soit pas entièrement nouveau : qu'on ne sait même pas sur quelle matière étaient gravées ces prétendues lois, bois, ivoire ou bronze (p. 7). Les textes ne sont pas d'accord. Matière ou mieux lois imaginaires,

---

1. Pomponius, 24 : jus quod ipse (Appius) *ex vetere jure in* XII *tabulas transtulerat.* Contra Muirhead, tr. p. 625 en bas.

2. M. L. ne manque pas de le dénoncer (p. 4, n. 1 et p. 11 en haut) comme « souvent pris en flagrant délit de mensonge ».

conclut M. Lambert. Il souligne aussi les divergences des traditions, les contradictions, les différences de noms propres (où n'existent pas de telles variantes quand un sujet est repris par les auteurs les plus divers et aux époques les plus différentes? Ne sont-elles pas de règle ?) Autre raison (p. 20) tirée des incertitudes que prouve la lettre de Cicéron à Atticus (VI, 1, 8) sur l'époque de Gn. Flavius ; mais ne pourrait-on simplement en conclure que Cicéron connaissait médiocrement, et certes moins bien qu'Atticus [1], le détail de l'histoire romaine ? Enfin, cette raison que le « style et la langue des XII tables sont d'une concision poussée à l'extrême, comme celle des adages qu'une longue circulation a déjà usés et polis, tandis que les premières lois romaines conservées par les inscriptions ou par la littérature latine sont d'une rédaction presque aussi verbeuse et cauteleuse que celle d'un *statut* anglais » (p. 23). [2]. L'argument est peut-être le meilleur de ceux qu'on met en avant, quoiqu'il y ait bien à répliquer, et ceci notamment qu'on relèverait partout la même différence entre un code et la plupart des lois particulières. Nous ne pouvons d'autre part nous empêcher, nous philologues, d'admirer l'ardeur que M. L. met à démontrer que nos fragments ressemblent bien trop, par le vocabulaire et par la syntaxe, à la langue de Plaute et à celle de ses contemporains. Ils sont intelligibles, tandis qu'historiquement, ces lois devraient être aussi inextricables que le chant des Arvales ou celui des Saliens. L'exigence est aimable et des plus modestes, et pour une loi, le résultat eût été on ne peut plus pratique [3].

Toute la seconde partie de l'article porte sur la valeur des Annales et indirectement sur celle des Fastes. Je ne puis me résoudre à suivre, M. L. dans sa conclusion générale. Malgré les corrections de détail, le fonds solide de l'histoire primitive sera toujours pour nous, comme autrefois pour Niebuhr, à chercher dans la chronologie : c'est « l'armature » sur laquelle repose tout le reste. Les retouches n'ont ici

---

1. Quoique M. L. ne fasse que résumer l'opinion de Cichorius, c'est sûrement une assez forte exagération ici (p. 34) que de parler du « recueil récent et suspect d'Atticus ». L'objection à faire à Cichorius saute aux yeux. Vous reprochez à l'auteur des Fastes d'avoir complété sa liste en ajoutant, par conjecture et plutôt au hasard, pronoms, surnoms, indications de père et aïeul, etc. Pour imputer cela à Atticus, il faudrait tout autre chose qu'une hypothèse, appuyée sur combien de postulats. En faire un D'Hozier faussaire, provisoirement n'est pas permis.

2. « Le style des XII tables n'est pas le style habituel du législateur, mais celui du traditionniste ou du prophète (!) » (ibid.) « Les XII tables n'ont pas la physionomie générale de l'œuvre législative, ni même de la consolidation officielle de coutumes. Elles ont l'apparence extérieure d'un recueil de brocards juridiques » (p. 24).

3. Je rappelle aussi les remarques si curieuses de Schöll, au chapitre IV de ses prolégomènes, sur les caractères de la langue dans nos fragments : partout emploi de la 3e (et non de la 2e) personne ; sujet et régime direct souvent sous-entendus ; *quis* pour *qui* (et non *si quis*) ; manque ou extrême rareté de l'ablatif absolu ; rareté des conjonctions, etc. : tout cela n'est-il pas significatif ?

qu'une importance secondaire. Aussitôt après les dates et les listes de magistrats viendront les textes de lois et les formules religieuses. C'est un ordre quasi forcé.

En général, M. L. me paraît avoir le tort de raisonner *de obscuro per obscurius*. Il s'agit des douze tables dont nous avons tout au moins des fragments (dans Bruns 25 pages), et, pour nous éclairer, il nous renvoie aux *leges regiæ*, au *jus Papirianum*, aux *Annales* de Scévola dont nous ne savons presque rien. Entre tous ces documents, c'est là ce qui nous frappe d'abord, M. L. ne distingue pas, et il se plaint qu'on ne transporte pas ici les critiques qui ont ruiné l'autorité des lois royales et du droit papirien. Mais un cas n'est pas l'autre. Raisonner encore sur ce que nous avons de Caton, d'Ennius, des anciens chroniqueurs, comme s'il s'agissait d'œuvres complètes, n'est-ce pas se tromper soi-même à plaisir ? Nous renvoyer aux index de ces fragments, argumenter d'après ce qu'ils contiennent et ce qu'ils omettent est parfaitement vain [1]. Ne pas perdre non plus de vue le caractère purement négatif de cette critique ; M. L. croit avoir réussi à ébranler les points fixes auxquels s'attachait l'histoire de la période primitive ; les XII tables, les Fastes capitolins : devrons-nous donc nous résigner pour cette époque à tout ignorer? Quand nous aurons tout accordé à cet hypercritisme, qu'aurons-nous gagné? Simplement quelques difficultés de plus. Il me semble que tout autre est l'impression que laisse par exemple après elle la lecture de Schwegler.

M. L. raille la méthode de ses adversaires qui acceptent les textes « comme paroles d'évangile », qui demandent au lecteur un ou plusieurs « actes de foi », qui dans les textes « lisent entre les lignes » comme s'ils étaient « doués du don de seconde vue ». Mais n'y a-t-il pas de l'autre côté un excès dont les suites ne sont pas moins fâcheuses ? Et n'est-ce pas là où il se jette ?

Tout cela ne m'empêche pas de reconnaître que la brochure de M. L. se lit avec intérêt, que l'érudition y est solide, plutôt luxuriante [2] : qu'avec lui on apprend ; qu'il nous force à réfléchir et à voir où nous en sommes et sur quoi nous nous appuyons : je doute seulement que M. L. ait jusqu'ici vraiment réussi à décrocher de la tradition les fameuses XII Tables. Ont-elles même été par lui tellement secouées [3] ?

Émile Thomas.

---

1. M. L. le sait lui-même parfaitement puisque je lis, p. 27 au bas : « les monuments de la littérature de la fin du IIIe et du IIe siècle sont *trop peu riches* pour qu'il soit possible d'en tirer toutes les données nécessaires à la pleine solution de notre problème... Je dois tenir compte de cette cause inévitable d'erreur » (?).

2. La discussion sur le caractère et l'étendue de la compilation de Scévola p. 40 et suiv. me paraît très bien conduite.

3. Je ne crois pas que le texte de Diomède, visé p. 46, autorise à conclure comme le fait M. L. et que le témoignage de ce grammairien « vaille largement celui de

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensis. *M. Tulli Ciceronis* epistulae. Vol. III. Epistulae ad Quintum fratrem, Commentariolum petitionis, Epistulae ad M. Brutum, Pseudo-Ciceronis epistula ad Octavianum, Fragmenta epistularum. Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Ludovicus Claude PURSER collegii sanctae et individuae Trinitatis juxta Dublin socius. Oxonii e typographeo Clarendoniano. Londini et novi Eboraci apud Henricum Frowde. Petit in-8°, 3 sh.

J'ai déjà eu occasion [1] de parler de la très belle et très bonne collection de classiques qu'on inaugure à Oxford. Voici un nouveau Cicéron. Rien qu'à la signature, nous pouvions juger de sa valeur, l'éditeur étant le collaborateur de M. Tyrrell dans la belle édition anglaise de la correspondance qui vient seulement d'être achevée.

Toutes les lettres et les fragments se trouvaient déjà dans la grande édition ; mais nous avons ici comme œuvre nouvelle le *Commentariolum petitionis*. Au bas des pages quelques conjectures très prudentes, souvent très ingénieuses de l'éditeur. De très courtes notes avec rapprochements, sans être proprement critiques, servent à justifier le texte. Deux index de noms propres : le premier portant sur les lettres à Quintus et le *Commentariolum ;* le second sur les lettres à Brutus et à Octavien et sur les fragments.

On a grand plaisir à lire ici en pleine clarté ces lettres qui ne sont pas toutes ni toujours faciles, et il est bien sûr que cette édition correcte, commode sera désormais indispensable. Le texte n'est pas exactement celui de la grande édition. Ici ressort mieux la tradition du Mediceus, même avec ses fautes. L'apparat du *Commentariolum* me paraît très soigné. Il a l'avantage de donner partout les leçons de l'Harleianus (XIe s.) que Bücheler ne connaissait pas et dont Müller ne donne qu'un choix assez maigre.

J'avoue ne pas goûter, dans la collection, et d'autres aussi ne goûtent guère, le système d'après lequel toute pagination étant supprimée, en haut des pages est simplement rappelé le chapitre et le paragraphe de chaque ouvrage. Ce qui serait tolérable dans des livres étendus, l'est beaucoup moins dans cette suite de lettres et d'opuscules. Ajou-

---

Servius ». Ce texte aurait dû être cité en entier au bas de la page 37 et l'on aurait ainsi compris ce qui est dit là des « Annales publiques ». — A la suite des travaux allemands qu'il analyse, M. L. se laisse entraîner à des digressions qui nuisent à son exposé : ainsi, p. 49, ce qui concerne Salluste. — Ibid. Nous n'avons pas présentement de « dictionnaires historiques », ni assez de textes pour arriver sur le point visé à une conclusion utile. De même en ce qui concerne les 80 livres de Scévola rapprochés de ceux de Tite-Live (p. 42), alors que l'étendue du rouleau (*liber*) ne peut être déterminée. — Aussi, toute la discussion sur l'anecdote rapportée par Aulu-Gelle paraîtra assez peu concluante à qui se souvient qu'il y a nombre d'anecdotes dans notre Festus, que l'*Epitome* de Tite-Live en était pleine et que les sèches *Periochae* qui nous restent, en contiennent encore un bon nombre. — Le réviseur de Teuffel s'appelle Schwab*e* et non Schwab*be*.

1. *Revue*, de 1901, II, p. 108.

tons qu'il a fallu, pour l'apparat critique, numéroter les lignes de chaque page ; ce qui, à l'incommodité, joint une inconséquence.

Je dois encore ajouter une restriction à tous les éloges qui précèdent : si l'éditeur est parfaitement au courant, si la préface précise fort bien les questions controversées, si les brèves notes critiques sont très commodes, cependant nous ne voyons pas qu'ici, comme autrefois dans les discours de M. Clark, le texte et les notes reposent sur des recherches nouvelles.

Ci-dessous quelques critiques de détail [1].

Emile THOMAS.

N. WELTER, **Theodor Aubanel, ein provenzalischer Sänger der Schœnheit.** Marburg, Elwert, 1902 ; in-12 de 223 p.

Depuis longtemps le mouvement félibréen est en Allemagne l'objet d'une sympathique curiosité. Parmi les écrivains qui auront le plus contribué à le faire connaître, il faudra placer au premier rang à côté de MM. Koschwitz et Bertuch, M. N. Welter. Le livre sur Mistral, qu'il publiait il y a trois ans (*Frédéri Mistral, der Dichter der Provence*, Marburg, 1899) était fort remarquable, mais il ne pouvait prétendre à épuiser une si riche matière. Son *Aubanel*, au contraire, paraît bien près d'être définitif ; au moins n'aura-t-on pas, d'ici longtemps, l'idée de le recommencer.

Le plan en est excellent : M. W. commence par retracer, en la replaçant dans son cadre, la biographie de son héros ; puis il étudie, en autant de chapitres, ses recueils lyriques et ses drames [2]. Ces diverses parties sont aussi solidement documentées qu'agréablement écrites : l'auteur ne s'est pas contenté de résumer l'excellent volume de M. Legré et de dépouiller les lettres publiées (à Duret, à « Mignon ») ; il a obtenu des renseignements particuliers du confident le plus intime du poète et de son propre fils et utilisé quelques-unes de ses lettres encore inédites. Aussi a-t-il pu non seulement nous raconter la vie extérieure d'Aubanel, mais encore, — et c'est la partie la plus

---

1. Comme fautes d'impression graves, je n'ai vu que *Comm.*, 16 fin, l. 16, l'omission de *aut* entre *sodalitatis* et *alicujus*; *Ad Brut.*, II, 5, 5, l. 28, lire *Hic* au lieu de *His*. Au tableau des manuscrits sont omis à tort, dans la lettre à Octavien, FH pour lesquels il faut se reporter à la première note. Aucune explication pour la sigle P, *Ad Brut.*, I, 8, 1, l. 9 et II[a], 3, l. 23. *Comm.*, 6, 21, à la fin de l'apparat, au lieu de *B* lire *Bücheler*. *Fragm. Epist.*, III, *ad Caesarem*, aux notes, écrire comme avantdernier mot : Mer*cier*. Deux pages plus loin à l'apparat critique, 16, ad (*vel* ad) est à rectifier en écrivant d'un côté ou de l'autre *at*.

2. Il n'a pas consacré de chapitre particulier au recueil posthume *Le reire-soulèu*, et avec raison ; ce volume n'a pas, comme ses aînés, de physionomie propre et la plupart des pièces qu'il renferme pouvaient être rattachées à des circonstances déjà exposées.

curieuse du livre, — nous renseigner sur les sentiments qui lui ont dicté ses principales œuvres, les circonstances qui en ont accompagné la composition et la publication. Peut-être même a-t-il poussé un peu loin le scrupule, et insisté, ce semble, plus qu'il n'eût convenu, sur certains épisodes pénibles, par exemple sur cette fameuse brouille entre Aubanel et Roumanille, dont il n'est que trop aisé de deviner les causes : à une complète incompatibilité de tempéraments, encore avivée peut-être par un peu de jalousie littéraire, vinrent s'ajouter de mesquines rivalités de boutique entre les deux libraires. Y eut-il de la part de l'un cet acte de félonie dont l'autre s'est plaint si amèrement ? C'est ce que n'ont jamais voulu dire leurs amis communs ; et il eût mieux valu sans doute imiter un silence si respectable que de rappeler, ne fût-ce que très discrètement, des hypothèses et des racontars que rien actuellement ne permet de vérifier.

L'analyse des œuvres n'a pas en son genre moins de valeur que la biographie. M. W. a compris, il a senti Aubanel en poète ; il a su se faire, pour apprécier cette poésie étincelante et sensuelle, une âme méridionale ; ses traductions, assurent les juges compétents, reproduisent admirablement la couleur, le mouvement et le rythme de l'original. Peut-être cet enthousiasme, qui donne tant de chaleur au style de M. W. et tant de vie à son exposition, a-t-il quelque peu offusqué le regard du critique : il me semble que j'aurais fait, à l'exemple de M. Lintilhac, des réserves plus expresses sur certaines pièces qui ne sont que de purs exercices de forme et détonnent à côté de tant d'autres si vibrantes et si passionnées [1].

A. Jeanroy.

Bertana (Emilio). **V. Alfieri studiato nella vita, nel pensiero e nell' arte, con lettere e documenti inediti, ritratti e fac-simile.** Turin, Loescher, 1902. In-8° de VII-547 pp. 9 francs.

Ce livre pourrait bien faire du bruit et même soulever de vives protestations. A supposer que les griefs fussent légitimes, ce que je ne crois pas, encore faudrait-il tenir compte à l'auteur d'avoir affronté une grande question et hasardé un gros volume. Il est peut-être plus prudent et certainement plus facile de multiplier d'irréprochables monographies où l'on échappe à l'erreur par l'étroitesse du sujet

---

1. On regrette que M. W. n'ait pas été, en ce qui concerne la bibliographie, aussi exact et complet que sur tout le reste ; il aurait bien fait de donner la liste et la date des œuvres d'Aubanel publiées séparément avant 1860 et d'indiquer sa part de collaboration au recueil collectif des *Prouvençalo* et aux premières années de l'*Armana prouvençau*. — A la Bibliographie il aurait pu citer un article de J. Véran (*La femme dans l'œuvre d'Aubanel*, dans *Revue des langues romanes*, juillet-août 1901).

autant que par la conscience des recherches ; seulement de petits faits certains ne font pas toujours plus avancer la science que des vues générales même discutables ; tel critique sévère ne s'aperçoit pas qu'il doit aux auteurs qu'il réfute de mieux comprendre les vérités qu'il a défendues contre eux. D'ailleurs, M. Bertana s'était donné le droit, par une soigneuse préparation, d'aborder ce grand sujet ; on connaît ses nombreux travaux sur la poésie lyrique, satirique, dramatique du xviii^{e} siècle. Son érudition est ici, comme autrefois, toujours en éveil; il connaît tous les écrits relatifs à sa matière, même ceux qu ont paru pendant l'impression du volume. (On trouvera de curieux détails sur tout ce qu'il était interdit à un noble piémontais de faire sans la permission du roi, sur l'autocratie laborieuse et dévouée de la maison de Savoie, p. 283 sqq.; sur les premiers bégaiements du patriotisme italien au xviii^{e} siècle, pp. 255-369 ; sur les pamphlets anti-français du temps de la Révolution, p. 528 ; p. 576, on apprendra qu'un ancien capitaine de dragons français mit, sur une scène de Turin, l'éloge de Napoléon dans la bouche d'Alfieri !)

Ce que M. B. doit surtout craindre, c'est qu'on ne lise trop vite son titre et qu'on n'en infère qu'il entend étudier le génie d'Alfieri sous toutes ses faces. Les Italiens qui commettraient cette inadvertance la lui feraient assurément payer cher ; car il est certain que le livre, dans l'ensemble, n'est pas trop à la gloire d'Alfieri, quoique l'auteur lui rende fréquemment hommage et accorde même à ses sonnets une importance qu'on ne leur reconnaît pas d'ordinaire ; si donc l'on se persuade que l'auteur a voulu donner toute sa pensée sur Alfieri, on criera au sacrilège. Il eût été aisé à M. B. de prévenir l'équivoque en exprimant tout d'abord avec force et ampleur son admiration, sa gratitude d'Italien pour le grand *astigiano*, puis en expliquant qu'il se limitait à étudier l'homme et ses faiblesses. Car, ainsi entendu, son livre est irréprochable et convaincant. Il a décidément raison, je ne dis pas contre quelques sages qui en Italie comme ailleurs démêlent parfaitement ce qui se cache sous les airs impérieux d'Alfieri, mais contre la multitude des lettrés qui lui attribue sans conteste la qualité dont il se targuait, l'énergie. « J'ai voulu », disait Alfieri. « J'ai voulu vouloir » aurait été plus juste. Il a fait comme un homme qui enseignerait une science afin de l'apprendre. On ne l'avait jamais aussi bien démontré. M. B. fait très justement observer que la volonté d'Alfieri ne s'est pleinement exercée que dans l'intérieur de son cabinet. Lui qui rugissait à l'idée d'être enfermé dans sa maison, il s'est enfermé dans sa bibliothèque, doublant exprès le poids des chaînes forgées par quelques maîtres de l'art et n'ouvrant que malgré lui son âme à la vie sociale. Il a triomphé de son indolence native et a réussi à être un grand écrivain. Mais il n'a jamais possédé la vraie énergie, qui ne vit pas seulement de fougue, mais de calme, de prévoyance, de suite ; il la confondait avec le ressentiment, l'âpreté, l'amertume.

Il déclame comme Rousseau pour se faire croire qu'il s'appartient. Il ne comprend que par intervalles que, pour être libre, il faut s'affranchir d'abord de ses passions. M. B. fait spirituellement observer qu'Alfieri n'a jamais aimé que des femmes mariées ; mais, très justement sévère pour Mme d'Albany (p. 203, 204, 234, 235 ; v. surtout p. 219 à propos du valet de chambre Elia), il appelle *insofferente d'infigimenti* une autre maîtresse d'Alfieri dont la vie conjugale ne fut qu'un impudent mensonge. Du moins il décrit fort bien tous les effets de cette faiblesse primordiale, ses irrésolutions (v. l'histoire de la cession de ses biens à sa sœur), les contradictions de ses traités politiques. Alfieri se croit le plus sincère des hommes et, dans sa biographie, il arrange les faits ; les rapports d'agents sardes publiés par M. Perrero prouvent qu'il ne voyageait pas tout à fait, comme il le prétend, les yeux fermés ; il n'est nullement établi qu'il se soit interdit dès sa jeunesse le commerce des écrivains français ; il ne dut pas ressentir aussi profondément qu'il le dit l'indignité de lady Ligonnier, puisqu'il en a tiré un récit burlesque (p. 81-82) ; sa rupture avec l'héroïne de la *terza rete* n'a pas dû non plus être fort tragique, puisque dans ses notes journalières il la raconte sur un ton léger ; il affirme que pour s'empêcher d'aller rejoindre la belle, il coupa sa queue de cheveux ; il pourrait bien se faire qu'il ne l'ait coupée qu'en imagination (p. 100 sqq.) ; et remarquons qu'il altère des faits dont ses tiroirs lui offriraient le récit authentique. Pouvait-il d'ailleurs, quand il refusait d'une façon insultante de se laisser agréger à l'Académie de Turin, oublier qu'il était Arcade ? [1] A une véracité insuffisante, il joint une prudence excessive. Non seulement il ne reprend pas de service dans l'armée piémontaise quand ces Français qu'il a fini par détester envahissent sa patrie, mais il attend l'année 1789 pour publier la *Congiura dei Pazzi* et l'*America libera ;* si l'*Etruria vendicata*, la *Tirannide*, le *Del principe e delle lettere* avaient paru à Kehl en 1787-1788, c'est contre son intention ; le *Misogallo* n'a été imprimé qu'après sa mort. Il s'est au surplus reproché à lui-même en beaux vers de n'avoir pas toujours eu la hardiesse qu'il rêvait (p. 381).

Mais rappelons-nous ce mot d'un opéra comique : « Faut-il qu'il ait du courage pour se battre avec une peur pareille ! » L'énergie d'Alfieri, médiocre en soi, n'en reste pas moins surprenante si l'on se reporte au temps. Comparez-le, non pas au *Sardanapale* de Parini,

1. Sur certains points, on pourrait le défendre contre M. B. Qui sait si ce n'est pas d'accord avec lui, et pour assoupir l'affaire, que le chargé d'affaires sarde de Londres déclare que dans le duel d'Alfieri et du mari de la dame anglaise personne n'a été blessé ? (Il est fâcheux, à ce propos, que M. B. n'ait pas retrouvé les journaux anglais qui parlaient de ce scandale). — Je ne crois pas non plus qu'Alfieri ait cultivé chez Mme d'Albany l'espérance de la mort de Charles Édouard (p. 263) : les mots, « nos deux âmes ne sont suspendues qu'à un seul et léger fil » peuvent signifier simplement : « Nos âmes ne tiennent qu'à un souffle. »

mais à Parini lui-même qui, selon M. Carducci, eut toujours un talon dans l'Arcadie, qui a fait des vers obscènes et des vers de complaisance, que la présence des Autrichiens à Milan gênait si peu! Alfieri ressemble parfois à un enfant volontaire plutôt qu'à un homme vraiment fort, mais c'est que l'Italie renaissait à peine. M. B. l'entend bien ainsi : son seul tort est de ne pas le dire expressément. Il suffit, pour compléter sa pensée, d'appliquer à l'œuvre entière d'Alfieri ce jugement sur ses sonnets : « Depuis Michel-Ange, Dante n'avait pas eu de plus digne élève ». Si Napoléon a trouvé en Italie tant de vaillants soldats, c'est à ce lieutenant si vite retiré du service, qu'il le doit.

Il faudrait un autre article pour montrer l'importance du livre relativement à l'histoire littéraire proprement dite. M. B. appuie d'une savante étude mes remarques sur les rapports du théâtre d'Alfieri avec celui de Voltaire ; aux pp. 467 sqq. on trouvera de fines réflexions sur la ressemblance d'Alfieri avec ses propres personnages ; et, en joignant mainte observation sur le caractère d'Alfieri, sur sa façon de se peindre à l'analyse de ses sonnets, on composerait sans peine aux frais de M. Bertana un excellent chapitre sur l'âme romantique du dernier champion illustre des trois unités.

Charles Dejob.

Croce (Benedetto). **Relazioni dei patrioti napoletani col Direttorio e col Consolato e l'idea dell' unità italiana (1799-1801).** In-8° de 126 pages. Naples, Pierro, 1902. 2 fr.

M. Croce vient à peine de publier un important ouvrage qui se relie dans sa pensée à des vues judicieuses d'application immédiate (*Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale*. Milan, Sandron) ; et il nous donne une nouvelle monographie sur la république parthénopéenne dont il a plusieurs fois éclairé la dramatique histoire. Les papiers de Fr. Ant. Ciaja et de Ces. Paribelli (récemment acquis par la société historique de Naples) qu'il y dépouille, intéresseront surtout les Italiens par le courage, l'abnégation de deux de leurs concitoyens ; mais pour nous, ils nous apportent des lumières assez nouvelles sur la conduite peut-être trop décriée des agents du Directoire. Certes, on y trouve des malédictions contre l'entourage de Championnet, contre la *horde dévastatrice* (p. 55, 63) de Faipoult, qui, en quittant Naples, emporte *l'exécration de toute l'Italie et de tous les bons Français* (p. 58). Mais, et M. C. ne s'y est pas trompé, Naples voit dans les commissaires français, non pas des voleurs, mais les agents d'instructions impitoyables. Moitié par sa faute, moitié par celle des circonstances, le Directoire n'a pas d'argent ; il lui en faut et il en fait prendre partout. Tout en gémissant et en protestant, les patriotes napolitains ont confiance dans les généraux français. Ils

apprécient tour à tour l'indulgence de Championnet, l'énergie de Macdonald : « Le départ de Championnet, dit le frère de Ciaja, est fort regretté; mais j'espère, bien plus, je suis sûr que Macdonald pourra en faire oublier la douleur » (p. 27). Ils sont pleins d'estime pour Abrial qui *montre les meilleures intentions* (p. 39), qui est un *homme simple, très éclairé et pourvu des plus belles qualités* (p. 42; v. aussi p. 57). Notez que ces témoignages proviennent de lettres intimes. Les républicains de Naples expriment quelquefois avec emphase leur haine contre les Bourbons (p. 26), mais ils expriment avec la simplicité la plus touchante et leur impuissance à satisfaire toutes les exigences des Français et leur dévouement pour eux. Ils écrivent au Directoire : « Avec le temps, la reconnaissance nationale pourra s'étendre même au-delà de ce qu'on nous réclame : pour le moment, tout est pour nous un grand sacrifice. Qu'on n'étouffe pas dans sa faiblesse un germe qui, en se développant, donnera un jour des fruits abondants. Il faut obtenir que tous les agents de la *république mère* reçoivent une invitation à ménager présentement chez nous les fortunes particulières et la fortune publique (p. 25)..... Porcia disait à Brutus qu'elle voulait partager, non pas seulement son lit, mais son sort : nous autres Italiens, nous ne voulons pas davantage être les simples et inutiles spectateurs des batailles de vos guerriers; nous voulons partager leurs périls, leurs avantages et leur gloire (p. 70). » Cette généreuse émulation était si grande qu'ils espérèrent se défendre seuls quand la France dut rappeler ses troupes (p. 61, 62); s'ils n'y réussirent pas, on sait avec quel courage ils montèrent à l'échafaud.

M. C. signale en outre (p. 117 sqq.) des notes historiques sur Championnet rédigées par C. Paribelli pour Rousselin de St-Albin qui n'en a presque rien su tirer. Il donne de curieux et fâcheux détails sur Méjan (p. 92-99), sur la façon dont une députation de la république parthénopéenne fut reçue par Talleyrand (p. 52), sur la détresse joyeusement supportée de la légion italienne partant pour Marengo (p. 88). On remarquera aussi que, tout en pressant la conquête de la Sicile, les républicains de Naples auraient volontiers cédé l'île pour les États du pape (p. 33).

Charles DEJOB.

I. Dr DORVEAUX : **Essai sur les « Lettres testimoniales »**, délivrées en 1646 à Jean-Bernard Turrel de Dijon, serviteur apothicaire à Montpellier. Dijon, 1901, in-8°, 7 pages.

II. **Déclaration des abvz et tromperies que font les apothicaires, fort utile et nécessaire à ung chacun studieux et curieux de sa santé,** composée par Maistre Lisset Benancio (Sébastien Colin). Nouvelle édition revue, corrigée et annotée, précédée d'une notice sur la vie et les œuvres de Sébastien Colin. Paris, Welter, 1901, xxii, 88 pages.

III. **Une thèse de Pharmacie soutenue à Metz, et un Mémoire d'apothicaire** pour Paul Ferry (1666-1669). Dijon, 1902, in-8, 13 pages.

M. le Dr Paul Dorveaux poursuit, avec une ardeur infatigable, ses publications relatives à l'histoire de la Pharmacie et des Pharmaciens à l'époque de la Renaissance et au XVIIe siècle. Les études, dont on vient de lire le titre, en sont une nouvelle preuve. Malgré sa brièveté, la première a une réelle importance, car elle nous fait connaître à quel genre d'épreuves étaient soumis à Montpellier les apothicaires qui désiraient obtenir leurs « Lettres testimoniales » ou certificat d'aptitude; l'élève pharmacien, dans cette ville, était astreint à suivre, tout en servant un maître, les cours de pharmacie et de matière médicale, faits par les professeurs de l'Université, et il ne pouvait être admis à les suivre qu'après un examen passé devant les « jurés et consuls », qui, ses études terminées, l'examinaient de nouveau « tant sur la théorie que pratique » ; c'est alors seulement que lui étaient délivrées les Lettres de capacité signées par ses professeurs, quatre maîtres jurés et les apothicaires qu'il avait servis. Les lettres délivrées à J.-B. Turrel, dont M. D. a publié le texte et le facsimile nous montrent avec quel soin ces diverses formalités étaient remplies à Montpellier. L'on comprend aussi l'estime toute particulière que l'on avait pour les études de pharmacie faites dans cette ville.

III. On ne connaissait que deux thèses de pharmacie survenues au XVIIe siècle, l'une à Montpellier en 1620, et l'autre, en 1684, à Aix, M. P. a eu aussi grand raison d'en publier une troisième, soutenue, elle, à Metz en 1677, par Jacques Peltre, et dont un heureux hasard lui a révélé l'existence; ce n'est pas qu'elle ait une grande valeur scientifique, il s'en faut; mais elle nous permet de nous faire une idée de ce que pouvaient être à cette époque les connaissances médicales d'un pharmacien. Il faut convenir qu'elles n'étaient pas grandes, et la question que J. Peltre examine en terminant, et si le coral (!) est une plante, nous donne aussi une assez mince idée de ses connaissances en botanique. Il s'est borné presque à transcrire la description du corail donnée par le voyageur Tavernier [1], et la conclusion à laquelle il arrive que « le coral (!) est une plante qui tient de la nature des minéraux » montre qu'il n'en savait pas plus sur ce sujet que le marchand voyageur. Le mémoire curieux des remèdes fournis par la veuve de J. Peltre de 1666 à 1669 au ministre protestant de Metz, Paul Ferry, imprimé à la suite de la thèse par M. P. D., rap-

1. M. P. Dorveaux me semble avoir exagéré ce que l'histoire de la matière médicale doit à Tavernier, et il s'est trompé en faisant mourir, d'après la *France protestante*, le célèbre voyageur à Copenhague. Tavernier est mort à Smolensk, comme je l'ai montré autrefois dans la *Revue de Géographie*, mai 1889 (*Le voyageur Tavernier* (1670-1689). Paris, Bouillon, 1889, in-8, p. 37).

pelle, comme il le remarque, « les parties » de M. Fleurant, dans le *Malade imaginaire;* cela seul suffit pour en justifier la publication.

II. La *Déclaration des abvz et tromperies* de Sébastien Colin offre un intérêt historique et philologique qu'on ne trouve ni dans les *Lettres testimoniales* de J.-B. Turrel, ni dans la thèse de J. Peltre; c'est un monument important de la langue du xvi[e] siècle, en même temps qu'une satire trop véridique, qui nous révèle les tromperies auxquelles se livraient trop souvent, sur la nature et la valeur des remèdes, les pharmaciens ou barbiers à cette époque. L'auteur, médecin, et animé peut-être du peu d'estime qu'ont eue si longtemps les médecins pour les apothicaires, s'était caché sous un pseudonyme resté longtemps inconnu, mais qui ne nuisit pas au succès de son pamphlet, quelque défiguré que celui-ci ait été par les premiers imprimeurs. Publié d'abord à Tours, puis à Lyon et à Rouen, il fut traduit en latin et même en allemand, imité en Italie et en Angleterre. Cette vogue prolongée ne doit pas surprendre. En dépit de quelques exagérations, S. Colin signalait des « abuz et tromperies » trop véritables pour qu'on ne lût pas son livre avec plaisir. Aussi M. P. D. a-t-il eu grand raison de nous donner une nouvelle édition de cet écrit curieux et presque introuvable. Il a apporté à cette publication son soin et sa perspicacité habituels. Après nous avoir fait connaître le peu que nous apprennent les contemporains de S. Colin, indiqué les différents écrits de ce médecin instruit et diligent, il a reproduit le texte de sa Déclaration avec une exactitude que ne présente aucune des éditions anciennes, dont le texte est presque constamment corrompu. Ce n'est qu'à force d'hypothèses ingénieuses et grâce à une connaissance approfondie de la langue médicale du xvi[e] siècle que M. P. D. y est parvenu; ses efforts, pour rétablir la version primitive, ont été couronnés d'un succès complet, et on ne peut qu'accepter les diverses leçons qu'il propose, et qui toutes reposent sur la comparaison du texte de S. Colin avec celui des auteurs qu'il cite ou qu'il suit, ainsi que sur une connaissance complète de l'ancienne thérapeutique. Par cette nouvelle publication, fruit d'un travail aussi consciencieux que long et pénible, le savant bibliothécaire de l'Ecole supérieure de pharmacie s'est acquis de nouveaux droits à la reconnaissance des amis de notre vieille langue et des études pharmacologiques.

Ch. J.

Claudius Aulagnon, **La Sibérie économique.** — 1 vol. in-8°, de xii + 230 pp., avec 23 photog. et 6 croquis de cartes. Paris, Guillaumin, 1901.

Le livre de M. Aulagnon est un des plus sérieux et des mieux informés qui aient paru en France sur la Sibérie. Ce n'est pas une de ces études à vol d'oiseau, comme on en lit souvent dans les Bulletins des

Sociétés de Géographie, et dans lesquelles un voyageur dont toute l'activité industrielle s'est bornée à détacher des coupons de valeurs, s'écrie avec indignation : « Comment, la Sibérie est ouverte, elle contient des métaux, du bois, du bétail; elle a besoin de produits manufacturés, et vous autres Français, mes frères, vous ne vous y lancez point! » M. A. n'est pas un théoricien, mais un économiste pratique. Lorsqu'il examine de la houille, il songe avec précision à son emploi et à ses débouchés; quand il visite une grande meunerie, il sait juger le genre de travail et la qualité des meules; quand il dit à ses compatriotes : « Il y a de l'argent à gagner en Sibérie, » il étudie le moyen de s'y prendre, les groupements favorables d'hommes et de marchandises, et il n'omet pas de donner des détails sur les *usages commerciaux*. En un mot, M. A. parle en homme compétent et en homme pratique des industries et des denrées qu'il a vues en Sibérie. Son livre n'est pas divertissant comme un journal de route; mais il est précis, prudent et bien informé. M. A. est le type de ces hommes que l'on devrait nommer *Conseillers du commerce extérieur de la France*, parce que, outre de bons avis théoriques, ils sauraient donner de précieuses indications pratiques.

M. A. a visité la Sibérie à une époque doublement critique, en 1900. D'abord, la mobilisation provoquée par l'expédition de Chine causait de grandes perturbations; puis la famine régnait dans une partie du pays. Mais d'autre part, des transformations capitales s'opéraient ou commençaient à s'opérer au-delà de l'Oural : d'abord, les machines agricoles pénétraient dans les steppes occidentales et jusque chez les Kirghizes nomades; puis l'industrie du beurre, âgée de quatre ans à peine, atteignait déjà un chiffre d'exportation d'environ 20,000 tonnes, (en 1901, 32,000 tonnes!): puis, l'extraction de la houille commençait à se faire un peu partout et d'une façon rémunératrice; enfin, on parlait déjà du prochain achèvement du Transsibérien et de ses conséquences probables. Sur toutes ces questions et sur vingt autres de moindre importance, le livre nous donne des renseignements et des chiffres. Quand au Transsibérien, M. A. lui consacre (p. 58 sq.) quelques pages excellentes : il montre d'une façon irréfutable, par des chiffres, que le colossal chemin de fer ne saurait avoir comme voie de transit l'importance que les touristes — et les Russes même — lui attribuent. De Berlin à Dalni ou Vladivostok, M. A. compte cinquante jours en grande vitesse et une centaine de jours en petite vitesse lorsque le chemin de fer sera complètement achevé. On perdrait ainsi de vingt à cinquante jours sur le temps de transport par mer; en outre, les frais seraient au moins doublés. En réalité, la vitesse du transport est dès maintenant assez considérable pour permettre avec succès le transport des thés; mais les conclusions générales de M. A. sur l'inutilité du Transsibérien comme voie de transit n'en subsistent pas moins.

Le ton général du volume nous semble légèrement optimiste; mais du moins, ce n'est pas là cet optimisme stéréotypé du globe-trotter qui ne se rend pas compte des conditions dans lesquelles une entreprise a chance de réussir. M. Aulagnon, d'ailleurs, a très bien vu que la seule chose que nous puissions tenter, c'est de faire en Sibérie du commerce d'importation, et d'exportation. C'est la vérité même. Combien de voyageurs français vantent, par exemple, les mines d'or de Sibérie! Or, même sur la Léna, dans les placers les plus riches, l'or est produit presque à perte : les seuls gains sont réalisés sur les marchandises vendues aux ouvriers; ne serait-ce pas folie que de lancer dans de pareilles industries de nouvelles victimes [1]? M. A. n'y a eu garde, et sa réserve prudente n'est pas un des moindres mérites de son excellent ouvrage.

Jules Legras.

J. Machat, **Le développement économique de la Russie.** — 1 vol. in-18° de xvi-311 pp., avec 4 cartes et 10 diagrammes. Paris, A. Collin, 1902, 4 fr.

Le livre de M. Machat est un faible essai de « vulgarisation ». L'auteur ignore personnellement le pays dont il parle. En outre, il ne fait preuve d'aucune critique à l'égard des sources où il puise. L'ouvrage se présente comme un résumé léger, un extrait au dixième, à peu près, de l'énorme publication officielle intitulée : *la Russie à la fin du* xix^e^ *siècle*, composée par un groupe de fonctionnaires russes que M. Kovalevski (celui du ministère — non l'économiste) avait mobilisés pour chanter à l'exposition de 1900 la gloire de l'Empire russe. M. M. surenchérit encore sur ces louanges, et fait de son livre une manifestation de franco-russisme. Est-il besoin de lui dire qu'il faut se servir avec prudence des publications du genre de celle qu'il a résumée? Faut-il ajouter que les livres enthousiastes sur l'avenir économique de la Russie sont dangereux pour nous? Les volumes pourtant fort bien faits, de M. Verstraete, ont eu une influence néfaste et ont fait perdre des millions : on n'en dira pas autant du livre de M. Machat, mais il est toujours bon de répéter que de telles œuvres superficielles et sans critique risquent d'abuser notre public sur la valeur des entreprises industrielles et des fonds russes [2].

Jules Legras.

---

1. Quelques fautes d'impression et quelques erreurs de détail seront aisément corrigées dans la 2[e] édition que nous croyons en préparation : par ex. : *le* pour *la* volost (p. 69); p. 42, cette affirmation que « le Transsibérien a été construit avec de l'acier ouralien »; c'est la version officielle; en réalité, les rails étaient surtout de provenance belge. Etc., etc.

2. Nous relèverons au courant de la plume quelques erreurs qui feront voir combien l'information de M. Machat est légère. P. 18. « On peut remarquer, avec raison, que la civilisation russe ne se trouve pas, *en somme*, aussi avancée que

Nicolas-On, **Histoire du développement économique de la Russie depuis l'affranchissement des serfs,** traduit du russe par *Gg*, 1 vol. in-8, VII + 523 pp. + 16 tableaux. Paris, Giard et Brière, 1902, 12 francs.

Il ne peut entrer dans notre esprit l'intention de comparer, ne fût-ce qu'un instant, le volume naïf de M. Machat au livre considérable de M. Nicolas-On qui porte presque le même titre. Le livre de M. Machat reproduit avec docilité l'optimisme officiel des Russes à l'usage de l'étranger; M. N. O., qui est un économiste russe de profession, est obligé de se dissimuler derrière un pseu-

---

celle des grandes puissances de l'Europe. » Cet *en somme* vaut son pesant d'or! — P. 19. « La conversion du papier monnaie en roubles-or vient à peine d'y être achevée. » M. M. ne sait pas sans doute qu'on a différé le retrait du papier, qu'on en inonde la Sibérie orientale et la Mandchourie et qu'il a reparu même en Europe. — P. 20. « Le budget se chiffre officiellement depuis plus de dix années par un excédent de recettes. » M. M. n'a qu'à lire par exemple *le Pour et le Contre*, 1902. Nos 3 et suivants, pour se rendre compte de la façon dont sont fabriqués ces trompe-l'œil, les excédents du budget russe. — P. 48, série de coquilles par suite d'un relevé trop hâtif du livre officiel russe : *Mines d'Egachine* pour Egorchine; *Poulodar* pour Pavlodar; « Cette mine *a produit* en 1900 130,000 tonnes de houille »; le livre officiel russe dit, p. 328 : « *On espère* qu'en 1900, il en *sera* extrait 130,000 tonnes ». Cela montre bien la tendance optimiste de M. Machat. — P. 235. « Aucun travail systématique d'amélioration des cours d'eau n'a été entrepris en Russie ». Cette affirmation téméraire surprendrait bien les hydrotechniciens russes! — P. 246. M. M. semble croire que le chemin de fer de Perm à Kotlas sert de débouché à l'Oural et aux « terres à seigle de Viatka ». L'Oural n'a que faire du débouché de la mer Blanche. En réalité, cette voie ferrée est destinée à défendre la Russie contre les blés sibériens. — P. 250. « Pour les marchandises a été souvent négligé le confortable des wagons à voyageurs. » Si j'entends bien, cela veut dire que les wagons à voyageurs ont souvent reçu une installation peu confortable parce que tout l'effort portait sur le transport des marchandises. Or, que M. M. parcoure 500 kilomètres sur un chemin de fer russe, et il verra si le « confortable » y a été négligé! — P. 253. M. M. semble appartenir comme les *Débats* au nombre de ces rares Français qui trouvent naturel et même approuvent le parjure d'où est sorti le coup d'État finlandais : cela est triste. — P. 259. M. M. voit, grâce aux brise-glaces genre Ermak, « Arkhaugel aux portes de la mer du nord, même en plein mois de janvier ». Il ne réfléchit pas que, même si la rivière était praticable d'Arkhaugel jusqu'à la mer, aucun navire n'oserait se risquer parmi les ice-bergs flottants qui encombrent la mer Blanche en hiver. Quant à l'Océan Glacial, il ne gèle pas, à l'ouest de la Nouvelle-Zemble. — P. 302. « Les Allemands avaient en 1901, dans la Sibérie Orientale, deux maisons de commerce contre une russe et une américaine. » Où M. M. a-t-il puisé cette stupéfiante nouvelle? Il n'y a en réalité, dans la Sibérie orientale, qu'une grosse maison de commerce allemande : la maison Kunst et Albers. Dans chaque ville se trouvent par contre plusieurs maisons russes. — P. 306. M. M. semble croire que le « Tsar peut distribuer la main-d'œuvre comme il lui plaît, selon les besoins de la mise en valeur et de la colonisation ». Cette idée bizarre ne pouvait germer qu'en France. Non! le Tsar tout puissant n'est pourtant pas capable de déplacer la main-d'œuvre : c'est celle-ci qui se déplace toute seule : tout au plus peut-on la canaliser... et encore! Depuis 1861, il n'y a plus de serfs en Russie : faut-il le répéter ici!...

donyme pour développer librement ses conclusions attristées. Oui, malgré toute sa splendeur apparente, la situation économique de la Russie est loin d'être florissante : les kilomètres de rails ont beau s'ajouter les uns aux autres (et nul plus que nous n'admire la rapidité de ces phénoménales constructions), le succès de presse qu'obtiennent le Transsibérien et le remarquable ministre qui en a été l'âme, n'empêche pas que depuis 10 ans, les famines s'abattent implacables sur les parties les plus riches du pays russe. Le gouvernement a eu beau organiser d'une façon intelligente l'émigration en Sibérie, grâce à l'impulsion donnée par un homme d'État de premier ordre, M. A. de Koulomzine, à tout un personnel intègre et dévoué : cette émigration ne résout pas la question de la misère. Comme le fait remarquer M. N. O. pour une période antérieure, la colonisation de la Sibérie ne fait que reculer la crise. De fait, nous voyons à l'heure actuelle le gouvernement russe contraint de s'occuper de la famine à la fois dans ses provinces européennes et au fond de l'Asie.

M. Nicolas-On a cherché à montrer dans le détail, par des exemples appropriés, l'origine et le développement de cette immense crise économique qui étreint la Russie contemporaine. Disons tout de suite que son livre est bien russe, c'est-à-dire pesant, lent, n'offrant au lecteur attentif aucune aide pour le dispenser d'un effort, et rappelant d'un peu trop près, sans toujours la dominer, l'énorme masse de documents que l'auteur a dû compulser. En un mot, il n'est pas tout à fait mis au point. Mais, en revanche, quelle puissance d'information, et comme on est heureux de suivre pas à pas ces lentes démonstrations et ces déductions, même quand on ne les approuve pas entièrement!

L'ouvrage se compose de deux parties de longueur très inégale : la première qui se rapporte surtout aux années *soixante-dix* (1870-1880), contient une brève étude de l'essor économique de la Russie au moment où, délivrée du servage, elle a voulu se mettre à la hauteur de ses « sœurs ainées » les puissances d'Europe. Nous voyons naitre les chemins de fer et les banques, et l'auteur démontre que son pays, « au lieu de s'appliquer de toutes ses forces au développement de la production même, a donné tous ses soins au développement des résultats de la production, à savoir les résultats de la production capitaliste : les chemins de fer et les banques », p. 37.

La deuxième partie qui ne dépasse guère les années 1892-1893, s'efforce de démontrer avec un luxe inouï de détails comment le capitalisme, une fois en possession de ces deux puissants moyens d'action, les a employés de façon à écraser de plus en plus la population agricole. Les deux principaux exemples choisis sont ceux du commerce du blé (spécialité de Saint-Pétersbourg) et de l'industrie textile (spécialité de Moscou). M. N.-O. nous montre les paysans russes obligés de vendre leur blé tous à peu près à la même époque (ce qui a pour effet d'en abaisser le prix), pour se procurer l'argent néces-

saire au paiement des impôts considérables qui pèsent sur eux. Ce blé, acheté par les spéculateurs du Nord, est ou bien exporté, ou bien conservé pour être, au printemps, revendu aux producteurs avec un énorme bénéfice.

D'autre part, la grande industrie textile (M. N.-O. n'a pas parlé en détail d'autres industries, faute de documents assez sérieux), en accaparant les moyens de production des cotonnades, tue la petite industrie à domicile. Les paysans désertent leurs métiers, et sont dès lors obligés de se procurer de l'argent pour se vêtir; or, pour se procurer de l'argent, ils sont obligés de vendre une nouvelle partie de leur récolte. Certes, ils ont ainsi davantage de temps libre; mais comme le climat où ils vivent est tel que leurs travaux agricoles sont condensés dans l'espace de six à sept mois, ils n'ont que faire de ce surcroit de liberté qu'ils sont contraints d'acheter par un nouveau sacrifice. Il suit de là que le développement de l'industrie, lié aux oscillations des marchés étrangers, impose aux paysans la nécessité de renoncer à une portion de plus en plus considérable de leur récolte.

Nous ne saurions suivre ici M. N.-O. dans toutes ses démonstrations : qu'il nous suffise de signaler entre autres les fortes pages qu'il consacre aux mesures de protectionisme (ch. XXVI et suiv.), et à l'explication de ce fait que les recettes de l'État augmentent, bien que les paysans s'appauvrissent et bien que, vers 1892, l'auteur estime à une dizaine de millions le nombre des individus que le machinisme a privés de leur métier (ch. XXIII et p. 408).

La conclusion de M. N. O. est simple : il voit se désagréger peu à peu la *commune* que n'avait pu entamer aucune des vicissitudes subies par la Russie à travers les siècles, et il lui semble inévitable que, à la place du capitalisme, il arrive un moment où « avec l'activité consciente et rationnelle des classes aujourd'hui déshéritées, la société entrera dans la voie de l'union de l'industrie de fabrication et de l'agriculture entre les mains des producteurs immédiats »... c'est-à-dire, un moment où se réalisera « une vaste production socialisée ». Ce jour n'est peut-être pas tout prochain, et le paysan russe aura peut-être d'ici là le temps d'oublier les habitudes patriarcales au milieu desquelles le développement « capitaliste » l'a surpris désarmé. En tout cas, si la solution est lointaine, le problème n'en est pas moins posé d'une façon vigoureuse et savante.

Le traducteur M. Gg. a fait œuvre pie en faisant passer dans notre langue ce gros volume déjà traduit en allemand : peut-être eût-il pu mettre un peu plus de dextérité et de grâce dans son travail. Il semble qu'il ait parfois obscurci des phrases déjà bien longues et bien confuses de l'original par une phraséologie bizarre telle que celle-ci : « Sans parler même que... » (p. 497) ou : « Le produit du travail le plus productif contient le moins de travail humain... » (p. 379) etc.

Sans avoir l'original sous les yeux, il nous semble que, à la page 154, le mot *orge* soit mis chaque fois pour le mot *seigle* : autrement, toute cette page serait inexacte. Ailleurs, p. 354, l'expression « thé *baïcha* » est incompréhensible pour nous : il faut traduire en France *baïkhovy tchaï* par *thé en feuilles* ou par *thé*, tout court, puisque nous ne connaissons pas le thé en briques.

Jules LEGRAS.

— Les livraisons 14-17 du t. V du *Recueil d'Archéologie Orientale* de M. CLERMONT-GANNEAU viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 39. *Fiches et Notules :* Chartimas, patrie de Didon. *Bené Marzeha.* Confréries religieuses carthaginoises. La Cène. La fête phénicienne du Marzeah. *Barad* ou *deber?* — § 40. Inscriptions grecques de Sidon et environ. — § 41. Les inscriptions phéniciennes du temple d'Echmoun à Sidon. — § 42. Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque du livre de Josué ? (*A suivre*).

— La Société d'histoire et d'archéologie de Gand entreprend une collection de « publications extraordinaires » (*buitengewone uitgaven*) dont le premier volume vient de paraître. C'est une nouvelle édition de la *Chronique rimée des troubles de Flandre en 1379-1380* (Gand, Sifler et Vuylsteke, 1902, in-8°, 62 p.). La *Chronique* avait déjà été publiée par Le Glay (Lille, 1842), mais à cent vingt-cinq exemplaires. M. H. PIRENNE la reproduit de nouveau, d'après le manuscrit, et il montre qu'elle ne mérite pas d'être négligée, qu'elle complète et précise en bien des points les données que d'autres sources (*Chronicum comitum Flandrensium*, *Ancienne chronique de Flandre*, Froissard) apportent sur la guerre civile de 1379. Il analyse l'état d'âme de l'auteur, partisan de Louis de Male, ennemi des tisserands et des grandes communes, et cherche à deviner qui c'était : peut-être un clerc de la chancellerie puisqu'il dédie son récit à Philippe le Hardi ; peut-être un Brugeois puisqu'il connaît à fond les événements dont Bruges fut le théâtre ; sûrement un Flamand, puisqu'il dit que sa langue est *flamengue*. Quoique Flamand, ce personnage a écrit son œuvre en français ; il a fait une chronique rimée, sans doute à l'imitation des *Spiegel historiael* et des *Rijmkronijken ;* mais il n'a ni talent ni style ; sa langue est incorrecte, embarrassée, obscure. M. P. a, dans son introduction, résumé la *Chronique* ou plutôt le fragment minime que nous avons de la *Chronique*, en insistant sur les passages difficiles. Il décrit en outre le manuscrit qui est à Gand. Vient ensuite le texte. M. Pirenne le donne tel quel, en conservant l'orthographe du scribe, mais accentuant les mots et ponctuant les phrases, rectifiant les mauvaises lectures de Le Glay, rétablissant un vers que son devancier avait omis, mettant au bas des pages des notes sobres et précises où il rappelle les passages parallèles des chroniques contemporaines et cite des documents d'archives. — A. C.

— Signalons en même temps un tirage à part d'un intéressant article de M. PIRENNE (tome LXXI, n° 2 des « Bulletins de la commission royale d'histoire de Belgique ») sur *une bulle fausse de Nicolas I pour le monastère de Saint-Pierre à Gand*. Cette bulle est évidemment fausse, puisqu'elle mentionne un empereur Charles, alors que Nicolas I a vécu sous Louis II. Mais elle se conforme aux habitudes de la chancellerie pontificale du IX° siècle ; elle a des formules très correctes ; elle cite deux fonctionnaires, le notaire Sophronius et le primicier Tiberius, qu'on

trouve souvent dans les bulles de Nicolas I. Le faussaire avait donc dû, comme l'a conjecturé Holder-Egger, travaillé d'après un acte authentique. M. Pirenne prouve que cet acte, c'est le privilège octroyé par Nicolas I le 28 avril 863, à l'abbaye française de Saint-Denis sur la demande de Charles le Chauve : il indique tout ce que la bulle fausse a textuellement emprunté à la bulle authentique, et il montre à ce propos avec une grande finesse quels étaient les procédés employés au moyen âge pour la fabrication des actes. Somme toute, les faussaires étaient passablement maladroits et naïfs ; mais ils comptaient avec raison sur l'ignorance de leurs contemporains en matière d'histoire générale — et, en effet, la bulle dont il s'agit ici, a passé pour authentique durant des siècles — et ils avaient soin de ne pas se mettre en contradiction avec les traditions locales. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 décembre 1903.

M. Omont présente quelques remarques au sujet de fragments d'un ancien manuscrit grec de l'Evangile de saint Marc, copié en lettres onciales d'or sur parchemin pourpré, jusqu'ici attribué au v^{e} siècle, et qui ne paraît pas antérieur au IX^{e} siècle.

M. Héron de Villefosse communique les photographies des sarcophages de Carthage dont il a annoncé la découverte à la précédente séance d'après une dépêche du R. P. Delattre. Le prêtre, représenté étendu sur son sarcophage, est d'une exécution soignée ; la tête est entourée d'une bandelette ; il porte à l'oreille gauche un anneau doré ; l'avant-bras droit se détache presque entièrement du couvercle. Le sarcophage de la prêtresse est une pièce merveilleuse ; la tête est absolument grecque et rappelle les plus belles têtes féminines des stèles attiques. Le costume est égyptien ; c'est une pièce d'étoffe légère et symétriquement plissée qui laisse à découvert le haut de la gorge ; elle est retenue au dessus des seins par deux fibules qui paraissent se rattacher à un collier et au dessous par une ceinture. A partir des hanches, le corps disparaît sous deux grandes ailes d'oiseau qui l'enveloppent étroitement. La tête est surmontée d'un voile court qui laisse voir les cheveux frisés au fer au dessus des tempes et retombant sur les épaules en longues boucles. Au dessus du voile un oiseau accouvé complète la coiffure. Ce qui augmente encore l'intérêt de la nouvelle découverte du R. P. Delattre, c'est que cette statue de prêtresse est entièrement peinte et rehaussée des plus vives couleurs. Les yeux sont peints ; les oreilles sont ornées de pendants dorés de style grec ; deux lignes de perles dorées sur le cou simulent un double collier ; la ceinture est dorée. Le haut de la poitrine est ornée de trois bandes, celle du milieu rouge vif, les deux autres noires ou bleu foncé ; ces larges bandes qui passent sous la double gaine qui renferme les cheveux, sont cernées d'un filet d'or. Le bras droit porte un bracelet doré. Ces sarcophages malheureusement ont déjà été visités dans l'antiquité. Chaque couvercle porte, près de la tête de la statue, un trou de grandeur suffisante pour pouvoir atteindre les objets précieux contenus dans la cuve.

L'Académie accepte définitivement le legs qui lui a été fait par M. de Clercq.

L'Académie déclare vacante la place de membre ordinaire qu'occupait M. Eugène Müntz, décédé il y a plus d'un mois. La discussion des titres des candidats est fixée au 16 janvier.

L'Académie présente comme candidats à la chaire d'arménien vacante à l'Ecole des langues orientales vivantes : en première ligne, M. Meillet ; en seconde ligne, M. Macler.

M. Salomon Reinach continue la lecture de son mémoire sur Sisyphe aux enfers.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 22 décembre — 1902

Theologische Abhandlungen, Eine Festgabe zum 17 mai 1902 für Heinrich Holtzmann, Dargebracht von W. Nowack, P. Lobstein, F. Spitta, E. Lucius, J. Smend, J. Ficker, E. Mayer, G. Beer, G. Anrich. Tübingen u. Leipzig, J. C. B. Mohr, 1902; 297 pp. in-8. Prix : 8 Mk. 60.

Ce recueil offert à M. Holtzmann par ses collègues à l'occasion de ses soixante-dix ans comprend les articles suivants. G. Beer, *Der biblische Hades.* Très intéressante étude où les folk-loristes et les théologiens trouveront également leur bien (sur l'ange de la mort, sur le culte chthonien chez les Juifs, sur la vénération des sources et des serpents, etc.). — W. Nowack, *Die Zukunftshoffnungen Israels in der assyrischen Zeit.* Chez les prophètes de cette époque, l'idée du jugement est l'idée centrale ; les espérances messianiques sont « à la périphérie »; les idées d'organisation temporelles ne leur sont pas étrangères. — Fr. Spitta, *Das Magnificat, ein Psalm der Maria und nicht der Elisabeth.* — G. Anrich, *Clemens u. Origenes als Begründer der Lehre von Fegfeuer.* La conception des deux auteurs est sortie de la doctrine platonicienne, qui, elle-même se rattache à l'orphisme. Origène admet, comme Platon, des incarnations successives, mais il les place dans une série de mondes, avec des temps de peines, et tout ce développement conduit à l'ἀποκατάστασις πάντων. Clément d'Alexandrie conçoit plus simplement une échelle, d'abord de peines et de purifications, puis de services et de bonheurs ; l'âme passe par une hiérarchie analogue à la hiérarchie ecclésiastique, hiérarchie qui se poursuit et va jusqu'à comprendre les degrés d'ange

et d'archange. Le feu qui, d'après les idées antiques, doit détruire le monde devient un πῦρ καθάρσιον ; il survient, déterminé non plus par les constellations, mais par la méchanceté et l'impureté de l'homme. Ces idées sont mêlées par Origène à celles qu'il emprunte à saint Paul, I *Cor.* III, 12-15, Mais cette conception d'Origène est déjà distincte de celle du dévelopement continu proposée par Clément et qu'il admet aussi. Enfin une troisième forme de l'au-delà est celle des incarnations successives. Ces trois formes se rencontrent dans Origène, distinctes ou mélangées. Il y a dans cet ensemble une complexité et un tissu de contradictions réelles et apparentes. L'idée fondamentale est celle d'un progrès après la mort. Cette idée a été abandonnée par la spéculation postérieure, et la notion d'un feu purificateur, encore obscure et mêlée, devient l'axe des théories d'Augustin et des scolastiques, — E. Lucius, *Das mönchische Leben des vierten u. fünften Jahrhunderts in der Beleuchtung seiner Vertreter und Gönner.* Tableau composé de traits empruntés aux auteurs grecs et latins. On peut comparer : Besse, *La vie des premiers moines gallo-romains*, dans la *Revue bénédictine* de Maredsous, XVIII (1901), 262-279. M. Lucius ne paraît pas connaître l'excellent livre de M. Ladeuze sur Pakhôme et la vie monastique. — P. Lobstein, *Zum evangelischen Lebensideal in seiner lutherischen und reformierten Ausprägung.* — E. W. Mayer, *Ueber die Aufgaben der Dogmatik.* — J. Smend, *Zur Frage der Kultusrede.* Plusieurs idées sont développées ici, entre autres les deux axiomes : le culte a tué le sermon, le sermon a tué le culte. Le premier de ces axiomes est prouvé notamment par l'exemple de l'Église catholique. M. M. ne paraît pas très bien renseigné sur ce qui s'y passe. L'obligation de prêcher, et de prêcher à la messe paroissiale, est formulée dans tous les statuts diocésains, et cette règle est exactement observée. M. M. n'aurait qu'à acheter un numéro d'une *Semaine religieuse* comme celle de Paris ; il se convaincrait facilement qu'il y a, le dimanche, une quantité de sermons variés dans toutes les paroisses. Des juges sérieux trouvent même qu'il se fait un véritable abus de parole. L'obligation d'assister à la messe et l'obligation de s'instruire des vérités chrétiennes sont deux obligations également strictes dans l'Église catholique. Si l'on insiste moins sur la seconde que sur la première, c'est que, dans la pratique, la seconde est satisfaite en même temps que la première, par le sermon dominical. — J. Ficker, *Das Konstanzer Bekenntniss für den Reichstag zu Augsburg 1530.* Long exposé des circonstances dans lesquelles a été rédigé ce document et caractère de cette profession de foi.

P. L.

Tropaire-prosier de l'abbaye Saint-Martin de Montauriol, publié d'après le manuscrit original (XIe-XIIIe siècles), par l'abbé Camille Daux; avec deux planches phototypiques. Paris, Picard, 1901. LIII-210 pp. in-8. (*Bibliothèque liturgique* publiée par Ulysse Chevalier, tome IX.)

Le manuscrit publié par M. Daux appartenait au chanoine Stéphen Morelot de Dijon. On ne nous dit pas en quelles mains il a passé depuis sa mort.

Il comprend deux parties qui ont été réunies artificiellement, mais à une date ancienne. La première est un tropaire. Elle contient deux séries de tropes, les petits tropes, que l'on greffait sur les introïts, les offertoires et les communions; et les grands tropes, ceux du *Kyrie*, des *Sanctus* et *Agnus*, du *Gloria*; en tout, 302 tropes. A l'intérieur de chacune de ces subdivisions, les pièces se succèdent dans l'ordre de l'année liturgique. Nous avons donc là un recueil classé, ce qui est assez rare dans cette catégorie de documents, et qui suppose un ou plusieurs manuscrits antérieurs; car les tropes ont dû être transcrits d'abord au fur et à mesure de leur composition. Ce manuscrit représente donc déjà un certain état de l'évolution. Dans cette première partie, les blancs ont été utilisés pour la copie de diverses pièces, proses, séquences, hymnes, tropes. Ces additions portent le chiffre des morceaux à 358. A la fin du tropaire, se trouvent groupées les mélodies notées sur l'*a* final du dernier *Alleluia* du Graduel. Ces vocalises servaient de transition entre le graduel et la prose ou la séquence.

La deuxième partie du manuscrit contient plus de 160 proses, dont le corps principal est classé d'après le cours de l'année liturgique.

M. D. date le tropaire du commencement du XIe siècle et le prosier de la fin du XIIe.

Le tropaire a été compilé pour le monastère de Montauriol, près Montauban, dans le diocèse de Cahors. Le prosier peut avoir été écrit à Moissac.

L'édition du texte paraît soignée. Des références aux tropaires publiés par M. Frere dans son édition du tropaire de Winchester et au *Repertorum hymnologicum* de M. Ul. Chevalier facilitent les comparaisons.

Des tables très complètes terminent le volume.

Paul Lejay.

Jessie L. Weston. **The Legend of Sir Lancelot du Lac, studies upon its Origin, Development and Position in the Arthurian Romantic Cycle.** Londres, 1901; in-8° de XII-252 pp. (Grimm Library, n° 12).

Ce livre se compose de deux parties, l'une que l'on pourrait appeler

constructive et l'autre documentaire. La première est consacrée à l'exposé d'un système, fort ingénieux et habilement construit, sur l'origine et le développement de la légende de Lancelot : en voici un bref résumé.

Mlle Weston constate d'abord que cette légende apparaît tardivement (il n'y en a pas de traces avant Chrétien de Troyes) et qu'elle ne se distingue par aucun trait vraiment caractéristique ; il est impossible d'y retrouver aucun résidu historique ou mythologique, comme dans celles d'Artus ou de Gauvain ; les exploits attribués à Lancelot l'avaient été antérieurement à d'autres héros ou sont d'une banalité telle qu'ils ont pu sortir de la plus pauvre imagination. Parmi ces traits les deux plus importants sont le récit de son enfance chez la Dame du Lac et de ses amours avec la reine Guenièvre. Le premier n'est pas absolument original : c'est un lieu commun de la mythologie celtique que le séjour d'un mortel au « pays de féerie », et la façon dont Lancelot, quand il est sorti de ce pays, est initié à la vie chevaleresque rappelle singulièrement un des épisodes les plus connus de la légende de Perceval. Quant à sa passion pour Guenièvre, elle est réglée par les lois de l'amour « courtois » en ce qu'il a de plus impersonnel et de plus banal. Cette légende nous apparaît donc comme une création peu ancienne et essentiellement littéraire. Elle semble avoir passé par les mêmes phases que la plupart des autres légendes de la Table Ronde : Lancelot, chanté d'abord dans des lais isolés, est ensuite devenu le héros de longs romans biographiques, dont le plus ancien, le *Lanzelet* [1], n'est encore qu'un chapelet de lais, fort mal rattachés entre eux. L'épisode le plus intéressant de l'histoire de la légende, c'est son immixtion dans celle du Saint-Graal. Dans les plus anciens récits connus sur le Graal le conquérant du vase sacré était Perceval ; un jour vint où, Lancelot ayant éclipsé celui-ci, on fut tenté de le substituer à lui. Mais son caractère profane, le nombre de ses aventures amoureuses, sa liaison coupable avec Guenièvre surtout le rendaient fort impropre à ce rôle : on imagina alors de faire de lui, sinon le conquérant du Graal, au moins le père de ce conquérant. Il eut pour fils Galaad, le héros vierge, qui, dans le groupe de récits attribués à G. Map, a définitivement évincé Perceval. Mais la fusion de ces deux légendes essentiellement différentes, l'une toute mondaine et courtoise, l'autre toute mystique, n'alla point sans nécessiter de nombreux remaniements et des raccords de tout genre, et les deux cycles en sortirent profondément altérés. Mlle W. ne pouvait éviter l'épineuse question de ces remaniements, et c'est ainsi qu'elle est amenée à discuter, sur la formation des romans en prose, l'hypothèse de M. Wechssler et à lui en substituer une autre, au reste beaucoup plus vraisemblable, sinon très claire dans tous ses détails.

1. M. G. Paris a donné de ce roman une longue et très claire analyse (*Romania*, X, 472-476) qui eût pu permettre à Mlle W. d'abréger sensiblement la sienne.

Ce système nous paraît en somme fort plausible et acceptable dans ses grandes lignes : chemin faisant, Mlle W. met en relief et affermit solidement quelques points qui ne sont pas sans importance pour l'histoire générale de la « matière de Bretagne », à savoir, par exemple, que les plus anciennes traditions arthuriennes sont, non seulement historiques ou romanesques, mais mythiques, qu'elles étaient déjà, au moment où Chrétien les recueillit, fort altérées, souvent inintelligibles, et que c'est surtout par des études de folk-lore comparé que l'on pourra retrouver leur sens, que les poèmes de Chrétien, enfin, supposent une longue élaboration antérieure des thèmes qui y sont traités. On trouvera aussi sur quelques points de détail des indications intéressantes, notamment sur la relation entre *Morien* et *Tristan* (p. 37 ss.) ou encore (pp. 26-29) sur celle entre le *Lanzelet* et le *Parzival* (Mlle W. laisse aux germanistes le soin de trancher la question de priorité).

Il est évident qu'il y a dans des recherches si étendues et si difficiles bien des points obscurs et quelques hypothèses insuffisamment appuyées : on ne s'explique pas bien comment, si la légende de Lancelot était si pauvre et si banale, elle en arriva à éclipser celle beaucoup plus intéressant de Perceval, ni comment on eut l'idée de substituer à celui-ci, dont le caractère s'accommodait assez bien à sa mission, un héros aussi peu mystique que Lancelot. On pourrait chercher les raisons de ce fait singulier dans le retentissement d'une grande œuvre poétique qui aurait mis tout à coup Lancelot au premier rang. Mais celle-ci ne saurait guère être que le *Chevalier à la Charrette* ; or ce poème paraît avoir eu précisément assez peu de succès [1]. — L'hypothèse sur l'histoire primitive de Guenièvre me paraît compliquée et assez peu vraisemblable : dans les plus anciennes traditions, l'amant de la reine aurait été Gauvain, remplacé plus tard par Modred (pp. 109-110). Il ne me paraît même pas démontré que l'infidélité de Guenièvre à son mari ait fait partie des plus anciens récits : elle résulte, dit Mlle W., de l'accord entre les chroniqueurs et les traditions galloises. Mais que sont exactement ces traditions ? On ne nous le dit pas. S'il s'agit de celles recueillies par M. Rhys, elles paraissent bien modernes pour être probantes [2].

On voit que ce volume a de quoi séduire ceux qui se plaisent aux belles et savantes constructions ; à ceux qui préfèrent quelques faits solidement établis et les minutieuses recherches de détail, Mlle W. a aussi fait leur part. Elle nous donne en appendice (pp. 215-247) une analyse de la partie du *Lancelot* néerlandais qui n'avait pas été étu-

1. Voy. Fœrster, *Der Karrenritter*, Introd., p. XLV.

2. Il s'agit sans doute de celles que Layamon est censé avoir recueillies dans les passages qu'il a ajoutés à Wace (voy. dans la *Revue* du 10 février 1902, mon article sur la brochure de M. A. Brown). Encore eût-il été bon de l'indiquer clairement.

diée par M. G. Paris, rendant ainsi un signalé service à ceux qu'effraient les dimensions ou qu'embarrasse la langue de cette énorme compilation. Dans le corps même du volume (pp. 147-205) elle a comparé pour un certain nombre de passages caractéristiques six versions différentes du *Lancelot* : elle croit pouvoir affirmer que deux de ces versions (le *Lancelot* hollandais et l'édition gothique de 1533) représentent une famille de manuscrits jusqu'ici négligée et digne d'une sérieuse considération. De plus, elle s'est aperçue, au cours de cette recherche, que l'analyse d'une de ces versions (l'éd. gothique de 1513) donnée jadis par le Dr Sommer fourmille de contre-sens et de bévues de toutes sortes [1]; il en résulte que l'étude de ce savant sur les sources de Malory (basée en partie sur cette analyse) est complètement à refaire, ainsi que les travaux de ceux qui avaient cru pouvoir accepter ses résultats comme acquis [2].

A. JEANROY.

Handschriften des sechzehnten Jahrhunderts nach Strassburger Originalien, von Dr Johannes Ficker, Professor an der Universitaet Strassburg und Dr Otto Winckelmann, Archivar der Stadt Strassburg. Bd., I, Tafel 1-46 (zur politischen Geschichte), Strassburg, Karl Trübner, 1902, xv, 106 p. et 46 planches in-folio. (Prix : 50 francs.)

Ce bel album se présente à la fois comme un recueil d'utiles notices biographiques et comme un instrument de travail plus utile encore pour les études paléographiques. En effet, si d'assez nombreux travaux analogues, et des manuels spéciaux servent à initier les commençants au déchiffrement des écritures de la période du moyen âge, il n'existe guère de littérature *ad hoc* pour les temps modernes, ni en France, ni en Allemagne. On ne peut donc que féliciter les deux éditeurs d'avoir choisi un territoire nettement délimité, celui de la ville libre et de l'évêché de Strasbourg, une époque précise, le XVIe siècle, et d'avoir réuni, dans ce double cadre, une abondante série d'autographes, non pas seulement d'hommes plus ou moins célèbres, mais de toutes les écritures typiques qu'ils ont rencontrées soit dans les archives politiques, soit dans les collections particulières [3]. M. M. Ficker et Winckelmann espèrent que leur exemple sera suivi et que l'on aura, peu à peu, toute

---

1. La démonstration a été complétée par M. Walter W. Graz dans un compte rendu du livre de Mlle W. (*Folk-lore*, XII [1901], p. 491 ss.

2. C'est le cas, par exemple, pour une partie de la récente introduction de M. Fœrster à son éd. du *Chevalier à la Charrette* (pp. XXX-XLI).

3. Je me permettrai même le regret que les éditeurs ne soient pas allés encore un peu plus loin, en choisissant dans les archives de Strasbourg des spécimens d'écritures tout à fait plébéiennes, suppliques de bourgeois et d'artisans, rapports sommaires d'éclaireurs militaires, réclamations de paysans, etc. Leur recueil est encore trop *aristocratique*.

une série de monographies paléographiques pareilles pour les différentes régions du Saint-Empire romain. Cette collection — si elle se constitue jamais — ne pouvait guère mieux s'inaugurer pour le XVI[e] siècle que par Strasbourg dont on connaît l'importance hors ligne pour cette époque, comme centre politique, intellectuel et religieux. Les éditeurs ne se sont pas bornés à choisir leurs spécimens aux archives locales, archives du département, de la ville, de Saint-Thomas, mais ils sont allés en chercher encore dans d'autres dépôts de l'Alsace, de l'Allemagne et de la Suisse. En face de chaque fac-similé[1] on a placé une notice biographique sur l'écrivain, souvent plus détaillée, souvent aussi très laconique quand il était impossible de rien dire de précis sur son compte[2]; un certain nombre de reproductions d'écritures de chancellerie, pour être anonymes, n'en seront pas moins utiles, d'abord parce qu'on les rencontre souvent, puis, elles permettront dorénavant de reconnaître des documents de provenance strasbourgeoise, mais non signés, dans des archives étrangères. Comme chaque planche est accompagnée de la reproduction *in extenso* du manuscrit donnant en *impression courante* la solution de tous les *sigles* et abréviations du temps, elles pourront servir, chacune à part, aux exercices de déchiffrement dans les Séminaires historiques, pour l'allemand comme pour le latin, et tel jeune aspirant auteur pourra se préparer par leur examen détaillé à la lecture d'une correspondance encore inédite, ou au dépouillement des procès-verbaux d'un corps ecclésiastique ou politique quelconque.

La première série des *Handschriftenproben*, la seule parue jusqu'ici, renferme les autographes d'une centaine de personnes d'ordre administratif et politique; elle est due principalement à M. l'archiviste Winckelmann, tandis que M. Ficker, professeur à la faculté de théologie, s'est consacré aux théologiens, aux savants, aux réformateurs, dont les écritures seront réunies dans le second et dernier volume. Ils ont été aidés dans leur tâche par M. G. Knod, qui connaît à fond les humanistes alsaciens du XVI[e] siècle, et par M. Schorbach, pour qui la bibliographie des incunables strasbourgeois n'a plus guère de secrets. C'est un travail qui fait grand honneur à l'intelligence comme à la patience de ses auteurs et qui mérite d'être accueilli avec reconnaissance par tous ceux que leurs études appellent à déchiffrer les écritures, souvent affreuses, des hommes du temps de la Réforme. Ils savent trop bien que, dans la fièvre du grand bouleversement de la société politique et religieuse d'alors, ceux-ci n'avaient guère le temps

1. Les planches, dues pour la plupart à l'établissement Kraemer, de Kehl, sont généralement fort bien réussies.

2. On trouvera néanmoins bien des renseignements nouveaux, surtout sur le personnel de la chancellerie épiscopale et sur celui des secrétaires des Conseils permanents de la République strasbourgeoise, dont l'influence fut parfois très considérable, dès le XVI[e] siècle.

de faire de la calligraphie et qu'ils semblent s'être appliqués parfois, non sans succès, à se rendre absolument illisibles[1].

R.

Henri IV et les députés de Genève, Chevalier et Chapeaurouge, par Francis de Crue, professeur à l'Université de Genève. (Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome XXV, 1902, 1 vol. in-8°.)

Le biographe d'Anne de Montmorency, l'auteur du *Parti des politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy* nous a fourni, dans le présent tirage à part des Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, une contribution fort intéressante à l'histoire des relations diplomatiques de la petite république helvétique avec la cour de France, d'après les dossiers conservés soit aux archives de Genève, soit à celles des affaires étrangères et à la Bibliothèque nationale de Paris.

La protection de la cité par le roi était réglée depuis le traité de Soleure, signé en 1579 ; elle était sérieusement assurée depuis le mois d'avril 1589, où Nicolas de Harlay avait conclu avec les syndics et le Conseil de Genève l'arrangement connu sous le nom du « contrat de Sancy ». Henri IV hérita de la situation du protecteur dès le mois d'août, mais sans se presser de ratifier le traité dont les obligations auraient lourdement pesé sur son trésor toujours à sec. Genève se trouvait dans une situation financière analogue, et s'efforçait de s'assurer un appui matériel contre le voisin si dangereux de Savoie. De là nombre de voyages en cour, exécutés par des agents ou députés, qui, sans caractère diplomatique proprement dit, et dans des conditions d'existence plus que modestes[2], venaient solliciter la bienveillance royale : Jean de Normandie (1589), Paul Chevalier (1592), François de Chapeaurouge, dit Dauphin (1597) parurent ainsi successivement auprès de Henri IV pour traiter avec lui surtout de questions financières, emprunts à faire eux-mêmes ou à se faire rembourser par le monarque. Ce furent toujours des missions exclusivement politiques auxquelles la question religieuse ne fut, pour ainsi dire, jamais

---

1. J'ajoute ici quelques menues observations de détail. Il est assez singulier de renvoyer (p. VII), le lecteur « pour mieux s'orienter », à l'ouvrage d'Eheberg, *Verfassungsgeschichte der Stadt Strassburg*, qu'on nous promet depuis plus de vingt ans, il est vrai, mais dont les appendices seuls ont paru jusqu'ici. — P. X, lire *E.* Muller pour *C.* Muller. — P. 2, à propos de Conrad de Duntzenheim, comme p. 42, à propos de J. Fréd. Sessler, on aurait pu mentionner leur activité comme chroniqueurs alsaciens. — P. 45. Le chancelier épiscopal Joseph Bilonius vivait encore après 1609, car il est mentionné en 1615, lors du procès de sorcellerie, intenté à sa malheureuse belle-mère, à Saverne.

2. On allouait à l'un d'eux, pour frais de représentation et pour se sustenter, cinq francs de notre monnaie d'aujourd'hui, par jour.

mêlée ; les délégués de Genève n'ont jamais entretenu des relations avec les Églises réformées de France et se sont prudemment tenus à l'écart de leurs synodes. Leur mission fut d'ailleurs rarement agréable ; toujours à courir après le monarque guerroyant d'un bout à l'autre du royaume, peu donneur de son naturel et préparant alors son abjuration solennelle. Chevalier surtout eut une existence assez pénible et mourut de fatigue et de dysenterie à Paris en mai 1597. Chapeaurouge eut la vie un peu moins dure, mais il ne réussit pas à obtenir, en 1600, pour sa patrie le pays de Gex que Henri IV préféra garder pour lui, bien que la république l'eut conquis par son argent et ses mercenaires onze ans auparavant. Tout ce qu'il put atteindre, fut la démolition du fort de Sainte-Catherine et l'écartement de la route d'étapes des Espagnols vers la Franche-Comté. Le chapitre le plus important du livre de M. de Crue est celui relatif à la fameuse *Escalade* (22 décembre 1602) et à l'attitude du roi de France à ce moment périlleux. Grâce à sa médiation le duc de Savoie consentit en juillet 1603 au traité de Saint-Julien, qui assurait la paix perpétuelle à Genève, sans désarmer d'ailleurs ses soupçons ; ceux-ci se portèrent aussi parfois sur Henri IV lui-même, tandis que le roi ne se gênait pas pour déclarer que les Genevois étaient des quémandeurs bien fréquents et bien indiscrets. Néanmoins l'accord entre les deux parties était trop nécessaire et trop utile à l'une et à l'autre, pour que le monarque « ondoyant et divers, faux bonhomme » (p. 424), ne se sentit pas obligé de maintenir l'indépendance de la république. Il lui a été maintes fois un très sérieux appui contre les menaces et les embûches du dehors et, le 14 mai 1610 encore, il disait à Anjorrant de Soully : « Assurés messieurs de Genève que je ne quitteray jamais mes anciens serviteurs pour de nouveaux amis ! » Quelques heures après, il tombait sous le poignard de Ravaillac.

On trouvera dans les dépêches de Chevalier, comme dans celles de Chapeaurouge des détails intéressants sur la cour royale, moins cependant qu'on pourrait en attendre ; ils n'étaient pas personnages assez notables pour frayer de pair avec les grands seigneurs et dignitaires et bien qu'ils s'intitulassent eux-mêmes « Magnifiques seigneurs », on leur faisait comprendre parfois qu'ils étaient de bien petits sires, comme le chancelier Hurault de Chiverny qui criait à l'un d'eux : « Dépêchez, j'ai affaire ! [1] »

R.

L'impôt sur le revenu au XVIIIe siècle, principalement en Guyenne, par Marcel Marion, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux. Toulouse, Privat, Paris, A. Picard, 1901, XV, 247 p. In-8°; prix : 6 f.

A l'heure où l'établissement d'un impôt sur le revenu préoccupe

---

1. P. 157, ne faut-il pas lire *prépose* pour *propose*?

plus que jamais l'opinion publique en France, il n'est pas étonnant que les historiens, eux aussi, après les économistes et les politiciens, se mettent à étudier « cette institution très ancienne, déjà très impopulaire avant 1789, abolie par la Révolution et ressuscitée par le parti qui se pique d'être le plus fidèle à son esprit et aux traditions révolutionnaires ». Si la lutte est des plus vives de nos jours, entre les adhérents et les adversaires des projets actuels, elle ne l'était pas moins, au XVIII[e] siècle, entre les théoriciens de l'impôt sur LE REVENU, appelé alors *taille* ou *capitation*, et ceux de l'impôt sur LES REVENUS, représenté pour lors par le *dixième* ou le *vingtième*. La seule différence entre les deux époques est que la *taille* était alors unanimement maudite par ces mêmes petits contribuables qui applaudissent aujourd'hui à la proposition d'un impôt *global et progressif*, puisqu'ils s'imaginent, un peu naïvement peut-être, que cette contribution nouvelle ne frappera que les couches aisées de la société contemporaine.

M. Marion a partagé son étude, établie sur des sources en partie inédites, en deux parties. Dans la première, il examine en détail, dans le cadre précis d'une administration provinciale, la nature de l'*impôt sur le revenu*, tel qu'il existait alors, et ses variétés diverses (taille personnelle, réelle, capitation). Il nous le montre sans cesse remanié, tarifié par des intendants habiles et consciencieux (de Tourny en Guyenne, Turgot en Poitou), afin d'arriver à « la réalité » de l'impôt et à la suppression de l'arbitraire [1], mais sans que leurs efforts partiels — et parfois maladroits — aient pu amener les résultats satisfaisants, vainement réclamés encore, sous Louis XVI, par les Assemblées provinciales, jusqu'à ce qu'enfin la Révolution vînt consommer une œuvre, assurément tentée par quelques-uns, mais qui ne pouvait aboutir sous la monarchie absolue, celle-ci étant, de son essence, « l'inégalité même et l'arbitraire [2] ».

La deuxième partie du travail de M. M. est consacrée à l'impôt sur les revenus, dixièmes et vingtièmes, à son organisation primitive et sa

---

1. M. Marion cite des exemples vraiment scandaleux de la façon dont les représentants même de la loi fraudaient le fisc ; le président de Ségur, qui avait 160,000 livres de revenus, osait en déclarer 6,000 en 1734. L'intendant de Guyenne le taxe alors à 16,000; il cria si bien et se démena si fort en cour, qu'en 1745 il est de nouveau taxé à 5,000 livres, et descend même, en 1748, à 4,000 livres. En 1751, le Conseil du Roi, plus énergique, fixe ses revenus à 100,000 livres; dès 1757, il est de nouveau descendu à 70,000 livres. En 1779, le duc de Duras refusait de payer ses vingtièmes *depuis cinq ans*, sous prétexte qu'il avait présenté une requête en diminution, sans aucune pièce justificative d'ailleurs. Et néanmoins le ministre le déchargea, par mesure gracieuse, de la moitié de l'impôt.

2. Il faut remarquer surtout ce que dit l'auteur sur le rôle des Parlements dans ces questions financières; on ne peut que qualifier leur attitude d'hypocrisie en les voyant attaquer âprement les impôts existants et profiter dans la plus large mesure des iniquités du *statu quo*. « Jamais peut-être, dit M. M., l'odieux égoïsme des privilégiés ne s'étala avec plus de naïveté et de cynisme » (p. 189).

perception, aux modifications successives qu'il subit au XVIIIe siècle, sous Louis XV et Louis XVI, et jusqu'au moment où l'Assemblée Constituante réorganisa les impositions publiques. En soi, l'impôt du vingtième n'était pas mauvais, mais il rencontra l'hostilité violente des classes privilégiées de la société qui cherchaient à reporter sur les autres tout le poids des charges publiques. L'auteur n'a pas assez accentué peut-être ce fait, ou du moins son importance pour la disposition des esprits à l'heure présente. Le souvenir de cette attitude incivique et purement égoïste est resté profondément gravé dans la mémoire des masses, et dans la répugnance actuelle de la bourgeoisie contre tout impôt sur le revenu, celles-ci ne voient que la continuation du vieil égoïsme des privilégiés, vaincus jadis par le tiers. Il est sans doute équitable de conclure avec l'auteur à ce que « l'impôt ne puisse jamais devenir entre les mains des partis un instrument d'oppression, de guerre sociale et, par cela même, de ruine sociale, en reprenant dans l'arsenal de la fiscalité de l'ancien régime, l'impôt personnel et arbitraire », mais l'histoire ne saurait se dissimuler d'autre part que certaines attitudes historiques provoquent, parfois à longue échéance, des revanches fatales. Le gros de la population regardera d'ailleurs toujours — je le crains bien — quelle que soit la forme de l'impôt levé par les gouvernants, « l'exercice de l'autorité pour les contributions comme la loi du plus fort, à laquelle il n'y a pas d'autre raison de céder que l'impuissance de résister ». Turgot l'écrivait, il y a bien longtemps déjà et je ne vois pas que dans nos démocraties modernes, les convictions aient beaucoup changé là-dessus. Tous sont d'accord pour vider les caisses de l'État à leur profit et petit est le nombre de ceux qui ne récriminent ou ne se lamentent pas quand on les sollicite, plus ou moins péremptoirement, de les remplir [1].

R.

Les Jésuites à Poitiers (1604-1762), par Joseph Delfour, docteur ès-lettres. Paris, Hachette, 1902, LXXV, 396 p. in-32 avec planches.

La thèse de M. Delfour, dédiée à la mémoire de son maître regretté, M. Petit de Julleville, est une étude copieusement documentée, dont les éléments ont été empruntés aux Archives de la Vienne (registres universitaires, délibérations du Conseil de Ville, fondations, donations testamentaires, mémoires des facultés contre les RR. PP., procès-verbaux de visite des Collèges, arrêts du Parlement, correspondances

---

1. Nous recommandons à l'attention des économistes et des historiens une discrète apologie de l'abbé Terray (p. 196), « ministre banqueroutier et prêtre dépravé » mais opérateur financier habile, auquel M. M. accorde au moins des éloges relatifs que sa mémoire n'était pas habituée à recueillir jusqu'ici.

administratives, comptes financiers, etc.) ou bien à de nombreux manuscrits de la Bibliothèque municipale de Poitiers, et de celle de la *Société des Antiquaires de l'Ouest*. Son travail se divise en deux parties; la première raconte l'histoire du Collège de 1607 à 1762, la seconde entre dans les détails multiples de l'organisation de la maison des Jésuites à Poitiers, de leur administration financière et de leur enseignement.

On peut dire que, dans ses traits généraux, le livre de M. D. ne nous apprend rien d'absolument imprévu ni même de nouveau; mais il ajoute une série de faits précis et nombreux à des milliers d'autres que nous connaissons déjà, et dans le cadre spécial que l'auteur s'est tracé, il confirme, une fois de plus, les impressions générales que l'histoire impartiale a recueillies, depuis longtemps déjà, sur les agissements doctrinaux et les méthodes pédagogiques de la célèbre Compagnie. Les Révérends Pères sont venus à Poitiers, vers 1570, comme ils arrivaient alors un peu partout, pour prêcher contre l'hérésie [1]; dans cette ville importante alors [2] et célèbre par son Université et fière de ses littérateurs et de ses savants [3], ils ont débuté modestement, sans trouver d'abord grande faveur, ni auprès de la bourgeoisie, ni auprès des facultés, ni auprès des autres ordres religieux et du clergé séculier [4]; mais, soutenus par le Saint-Siège et la royauté, ils n'en sont pas moins arrivés à conquérir d'abord le droit d'enseignement (1607), puis à supplanter, dans une certaine mesure, l'Université et ses collèges, à gagner ensuite les classes aisées, à recueillir des donations de plus en plus considérables, et à se rendre indispensables dans les couches supérieures de la société poitevine, en flattant ses vanités mondaines et en donnant à la jeunesse aristocratique ce vernis d'éducation élégante qui leur vaut encore leur vogue d'aujourd'hui. Dotés richement par Louis XIV, lors de son passage à Poitiers, en 1652, ils jouissaient, dès 1655, de plus de 21,000 livres de rente. Ce qui frappe le plus chez ces administrateurs si habiles à acquérir, c'est leur inaptitude à conserver leurs biens, si l'on en croit les exemples nombreux et topiques fournis par l'auteur. Cependant l'on peut admettre une explication moins humiliante pour l'habileté administrative des RR. Pères, et non moins documentée par notre récit; on y voit l'art consommé avec lequel ils savent dissimuler au gouvernement pour-

1. Quand le P. Maldonat arriva dans la ville en 1570, M. D. mentionne le séjour de Calvin « quelques années auparavant » (p. 7). Mais il y avait alors plus de trente ans que le réformateur avait séjourné à Poitiers.

2. Poitiers était, d'après Scaliger, « l'âme qui vivifie le corps de la France »!

3. Il est vrai que beaucoup de ces grands hommes sont profondément ignorés aujourd'hui et M. D. les surfait un peu par amour-propre local; qui connaît, par exemple, Babinot « le célèbre auteur de la *Messiade*? »

4. M. D. a pertinemment réfuté la légende qui les montre accueillis et fêtés par une population enthousiaste, dès l'origine. Encore en 1622, l'évêque, M. de La Roche-Posay, les interdit *a divinis*.

tant bien paternel du Grand Roi les acquisitions récentes faites par eux dans la cité (p. 239-242). Ils n'y avaient pas que des amis d'ailleurs, et leur expulsion en 1762, fut vue, dit notre auteur, « d'un œil favorable par la bourgeoisie et le clergé » (p. 195)[1].

Les chapitres relatifs à l'enseignement des Jésuites, à leur théâtre, leurs exercices publics et leurs fêtes, n'apprendront rien de bien nouveau à qui connait cette littérature spéciale; tout cela est d'une monotonie curieuse; d'un bout de l'Europe catholique à l'autre, le système scolaire, une fois établi, s'applique avec une régularité, pour ainsi dire, automatique. Poitiers n'a vu d'ailleurs, dans son Collège, ni des professeurs particulièrement renommés, sauf peut-être le P. Garasse, ni des élèves bien célèbres, si ce n'est Guez de Balzac ou Dom Rivet, le créateur de l'*Histoire littéraire de la France*. Sur un point cependant, l'équité nous oblige à prendre la défense des Jésuites de Poitiers, quand l'auteur leur reproche d'avoir négligé l'enseignement de la langue nationale dans leur programme, ou d'avoir écarté de leur *philosophie* les théories de Descartes, Leibnitz, Spinoza et Locke ; d'avoir négligé enfin certaines disciplines, comme l'histoire et la géographie (p. 269). M. D. ne s'est pas rendu compte qu'il en était partout de même en Europe, au XVIIIe siècle, dans les pays protestants, comme dans les pays catholiques; on n'enseignait pas davantage l'allemand, par exemple, dans les écoles luthériennes secondaires du Saint-Empire romain, et c'est très tard que des leçons d'histoire proprement dites ont été portées au programme d'études des plus célèbres gymnases d'Allemagne. Le ton général de l'ouvrage, pour n'être pas fort sympathique à la Compagnie, ne s'écarte pas, d'ailleurs, de la modération plus que jamais recommandable en pareille matière[2].

R.

Un homme d'État italien, Joseph de Maistre et la politique de la maison de Savoie, par J. Mandoul, docteur ès lettres. Paris, F. Alcan, 1900, 363 p. in-8.

Il y a deux hommes en Joseph de Maistre, le théoricien farouche

---

1. On remarquera l'habileté des membres de l'Ordre dissous à soustraire leur avoir au fisc royal, en vendant sous main tout ce qu'on pouvait faire disparaître, meubles et immeubles, à leurs protecteurs et leurs protégés et amis ; l'auteur donne là-dessus maint détail curieux qui nous reporte à des faits passés sous nos yeux au XXe siècle.

2. Nous relevons ici quelques erreurs et fautes d'impression notées à la lecture. — P. XVIII. Le président Gabriel Rolland fut guillotiné en 1794 et non en 1774. On a d'ailleurs quelque peine à croire que Robespierre ait songé à venger les Révérends Pères. — P. XLVIII. Lire *Ortelius* pour *Orteluis*. — P. 41. Dire que Richelieu était « fortement teinté de jansénisme », peut sembler hardi quand on se rappelle ses démêlés avec Edmond Richer et Saint-Cyran. — P. 62, figure un sieur de Chessé, d'une longévité remarquable ; il signe un acte de vente en 1608 et meurt en 1730! — P. 148, l. *Xaverii* p. *Xavedii*. — P. 161, l. *La Vrillière* p. *Lavrillière*.

et paradoxal du *Pape* ou des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dont tout lecteur, imbu des idées modernes, ne peut relire une page sans ressentir un mouvement de colère ou de tristesse, puis le diplomate habile, le patriote sincère, dont l'attitude, si digne dans la misère, si courageuse dans l'adversité, force le respect de ceux-là même qui ne lui pardonnent pas ses principes. On s'est occupé surtout, jusqu'ici, du premier, soit pour l'admirer, soit pour le combattre; M. Mandoul a pensé qu'il serait plus intéressant et plus utile d'initier le public français aux efforts et aux aspirations du second. Il nous raconte, dans une solide et substantielle thèse de doctorat, la carrière de Joseph de Maistre comme fonctionnaire de l'ordre administratif et judiciaire, comme représentant au dehors de cette maison de Savoie, la plus lamentable, à ce moment, de toutes les vieilles dynasties que la Révolution et l'Empire déplacèrent ou firent disparaître pour un temps de la carte de l'Europe.

Le livre de M. Mandoul, richement documenté, soit grâce aux papiers et aux correspondances de J. de Maistre lui-même, antérieurement publiés déjà, soit par de copieux emprunts aux dossiers inédits des Archives de Turin, est intéressant surtout par les chapitres racontant le long séjour de son héros à la cour de Russie. C'est un bien douloureux spectacle de voir cet homme de cœur et d'esprit — car il ne manquait ni de l'un ni de l'autre, malgré certaines apparences — se débattre au milieu des chicanes mesquines et des soucis d'ordre matériel que ne cessèrent de lui infliger, du fond de leur île de Sardaigne, le somnolent Victor-Emmanuel et ses tristes conseillers, alors que, seul pourtant, ou à peu près, ce gentilhomme sans autres ressources que son indomptable énergie, s'efforçait de conserver à son maître l'appui du seul monarque qui s'intéressât alors aux trônes légitimes, l'empereur Alexandre I^er^. Et dans ce long et dur exil à Saint-Pétersbourg, où tout lui fait défaut, l'argent, nerf de l'existence, et jusqu'à la vaine apparence des titres et des honneurs, nous le voyons rêver non seulement une restauration d'ancien régime, mais travailler à de nouvelles combinaisons politiques qui, tout en délivrant l'Italie de la tyrannie napoléonienne, ne l'abandonnaient pas à celle des Habsbourgs, mais tenaient à y créer une position de plus en plus influente à la maison de Savoie. On peut voir une ironie moqueuse du sort, ou bien une punition méritée de la Providence — selon la philosophie de l'histoire qu'on professe — dans le fait que ce champion des plus absurdes théories réactionnaires finit par passer, à cause de ces projets généreux, du moins aux yeux des courtisans de Cagliari et de leur vieux monarque imbécile, pour un libéral compromettant, pour un enthousiaste ridicule, voire même pour un jacobin dangereux. J'incline à croire qu'il eût reculé, comme beaucoup de ses compatriotes, pourtant plus avancés que lui, devant l'emploi des moyens révolutionnaires par lesquels s'opéra le *risorgimento* de

l'Italie en 1848 et en 1859, et j'estime que l'auteur s'exagère peut-être un peu sa capacité d'adaptation aux idées dont est sorti le royaume unitaire actuel. Mais il n'en est pas moins vrai — M. Mandoul l'a démontré, à mon avis, d'une façon irrécusable — que Joseph de Maistre, par certaines de ces énonciations intimes, par certains projets qu'il proposa d'une façon plus officielle, fut véritablement, tout au moins dans une certaine mesure, le précurseur des Gioberti, des Massimo d'Azeglio, des Cavour ; sa réputation de conservateur intransigeant en souffrira peut-être, son renom comme patriote italien ne peut qu'y grandir [1].

R.

A. Liéby. **Étude sur le théâtre de Marie-Joseph Chénier** [Thèse de doctorat]. — Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, un vol. in-8° de 514 pp.

Tous ceux qui s'intéressent aux choses de la Révolution et qui sont curieux de savoir comment l'esprit de cette époque a pu agir ou réagir sur la façon d'entendre le théâtre, tous ceux aussi qui, se plaçant au seul point de vue littéraire, voudront connaître par un exemple précis les derniers efforts que tenta, pour se renouveler avant sa fin prochaine, la forme d'art qui fut la tragédie classique, liront avec profit la très sérieuse étude que M. Liéby vient de consacrer au théâtre de Marie-Joseph Chénier. Signaler au lecteur ce double intérêt du nouvel ouvrage, c'est indiquer le plan que l'auteur a suivi. M. L., se faisant tour à tour historien et critique, a considéré les tragédies de M.-J. Chénier successivement sous deux aspects : 1° dans leurs rapports avec le *moment politique* qui les a vues paraître ; 2° dans leurs rapports avec le *moment littéraire* où elles se sont produites. Cette division, pour nette et tranchée qu'elle soit, ne va pas sans inconvénients : c'est ainsi, par exemple, qu'il arrive à l'auteur, à propos notamment de *Charles IX*, de revenir dans sa deuxième partie sur des idées qu'il a déjà développées dans la première. Pourtant, ces redites sont l'exception. Prise dans son ensemble, l'œuvre se tient un peu compacte et peut-être un peu lourde, mais solide après tout et suffisamment une, malgré son apparente dualité. Si les innovations littéraires de M.-J. Chénier, de l'aveu même de M. L., nous intéressent moins que ses inspirations politiques, la faute n'en est

---

1. Nous joignons ici quelques petites observations de détail : les mêmes textes sont répétés p. 54 (note 2) et p. 56 (note 4). — P. 74. Lire *Nowosiltzow* pour *Nowosiltzkow*. — P. 80, l. d'*Hédouville* p. *Hédonville*. — P. 93. Xavier de Maistre est appelé le *père* de Joseph. — P. 141, il est question de *l'île* de Botany-Bay, sans que cette incorrection géographique de J. de M. soit rectifiée par l'auteur. — P. 301, l. *quod Deus avertat!* p. *Q. D. acestat!* — P. 303. Au lieu de *Blakenfeld* lire *Blankenfelde*.

certes pas à son historien, qui a tiré de son sujet tout ce qu'il pouvait contenir.

On ne saurait trop louer M. L. de la minutieuse probité qu'il a mise dans son ouvrage. Toute la première partie, qui nous donne l'histoire des pièces de M.-J. Chénier et de leur fortune pendant la tourmente révolutionnaire, de 1789 à 1794, est un exemple remarquable de documentation patiente et méthodique. L'auteur a voulu nous montrer que ce qui fit le succès de M.-J. Chénier auprès des hommes de 89 et de 92; c'est que, souverainement souple à profiter des circonstances, il sut être plus que tout autre « le poète de la Révolution », et que dans le moule de la tragédie, élargi déjà par Voltaire pour recevoir ses revendications de philosophe et sa prédication laïque, il versa les passions politiques du moment, la haine toute brûlante du « fanatisme » et de la « tyrannie ». Cette idée n'est pas neuve sans doute, mais les recherches si diligentes, si consciencieuses et si complètes de M. L. la font saillir avec un plein relief. — La seconde partie de l'œuvre atteste, elle aussi, beaucoup de labeur. Dans une série de chapitres, qu'on voudrait liés entre eux un peu plus fortement, les pièces de M.-J. Chénier sont étudiées dans leurs rapports avec la tragédie de Voltaire et le drame de Diderot, avec les modèles étrangers — anglais, italiens, allemands — dont l'auteur a pu s'inspirer, avec le théâtre grec enfin, devenu, comme on sait, à la fin du XVIIIe siècle l'objet d'un culte tout nouveau. A travers toutes ces pièces, M. L. s'attache à reconnaître et démêler les divers courants qui, dès lors, acheminaient la littérature dramatique vers une régénération.

Ce qu'on voit le moins bien dans la thèse de M. L., ce sont les causes pour lesquelles le théâtre de M.-J. Chénier est tombé dans l'oubli. Ces causes sont multiples sans doute : c'est d'abord sa conception même de la tragédie comme une œuvre de politique, ce qui condamnait cette œuvre à vieillir en même temps que les passions qui lui servaient d'aliment; et c'est aussi la timidité de ses innovations, la faiblesse de structure de ses drames, le manque de psychologie des personnages, le factice des peintures, l'extrême médiocrité du style, souvent déclamatoire, toujours lâché, pâteux, sans couleur et sans vie. Tout cela, certes, on le devine, quand on a lu M. L. : mais j'aurais voulu qu'il nous le dît lui-même et qu'il nous marquât très précisément, en manière de conclusion, l'ensemble des causes qui de bonne heure ont fait de ce théâtre un monceau de ruines.

J'aurais aussi voulu que M. L. fût moins ménager de ses analyses. Il a trop supposé connu de ses lecteurs le théâtre qu'il étudiait. C'est avoir de nous trop bonne opinion. Si humiliant que soit cet aveu d'ignorance, il faut pourtant bien dire ce qui est : combien de gens, même parmi ceux dont c'est le métier d'approfondir le passé littéraire, ont lu d'un bout à l'autre les pièces de M.-J. Chénier! M. L.

nous eût rendu service en nous donnant plus souvent qu'il n'a fait, un petit argument de ces pièces. Faute à lui d'avoir pris cette élémentaire, mais indispensable précaution, nous avons quelque peine à le suivre dans les considérations qu'il développe à propos de ces œuvres et de leurs origines, et dans les rapprochements, — un peu longs, à mon sens, — qu'il établit entre elles et les œuvres similaires.

La thèse de M. L. n'a pas moins de 500 pages. C'est beaucoup, semble-t-il ; et pourtant ce n'est pas assez. Je m'explique : sans contester aucunement à M. L. le droit qu'il avait de circonscrire à son gré son sujet, j'aurais mieux aimé pour ma part qu'il réduisît son étude sur le théâtre et qu'il nous fit bénéficier, pendant qu'il y était, d'une monographie complète de M.-J. Chénier. Personne, à coup sûr, n'était mieux préparé que lui pour l'écrire. Et je crois bien que tous nous y aurions gagné. M. L. d'abord : concentrée davantage, allégée d'un certain nombre de développements qui n'apparaissent pas indispensables, son étude sur le théâtre aurait eu plus de netteté, de vigueur et d'éclat. Et nous, nous aurions eu cette bonne fortune de connaître, autrement que par des traits épars et qu'il nous faut relier, la vie de l'auteur de *Calas*, sa psychologie intellectuelle et morale, sa valeur comme poète lyrique. Lorsqu'il s'agit d'écrivains aussi « secondaires » que M.-J. Chénier, peut-être y aurait-il avantage, dans les thèses de doctorat, à les embrasser tout entiers, en épuisant le sujet d'un seul coup, autant qu'on peut épuiser un sujet.

Mais encore une fois, ce sont là des regrets purement personnels, et puisque M. Liéby n'a pas cru devoir nous donner davantage, sachons-lui gré de nous avoir autant donné, en ajoutant à l'histoire de la littérature révolutionnaire une si savante et si précieuse contribution.

Henri Chamard.

Pierre Lehautcourt, **Histoire de la guerre 1870-71**. In-8°, tome Ier, les origines, VII et 414 p. Tome II, les deux adversaires, premières opérations, VIII et 480 p. Paris, Berger-Levrault, 1901-1902. Chaque volume, 6 fr.

M. Pierre Lehautcourt a déjà composé huit tomes sur la *Défense nationale en 1870-1871*. Il entame aujourd'hui la guerre de l'Empire par deux volumes, les *Origines* et *les deux adversaires, premières opérations*. Le premier volume expose ce que fut la politique impériale, les fautes qu'elle commit (alliance prusso-italienne, essai d'intervention après la campagne de Bohême, affaire du Luxembourg, incident Hohenzollern) et les vices de l'état militaire, les illusions que les ministres se faisaient sur la mobilisation, les tentatives de réformes, etc. Tout cela avait été dit avant l'auteur ; mais tout cela n'avait pas encore été classé, retracé avec la même ampleur, le même ordre et

le même ensemble. Le deuxième volume, un peu long et par endroits trop développé (il aurait mieux valu ne consacrer qu'un seul volume, le premier, à toute la partie considérations, et dès le deuxième, aborder les faits de guerre), montre l'état moral et matériel des deux peuples et des deux armées ; il y a là une foule de détails tirés de toutes parts et rassemblés avec art. On louera particulièrement les pages relatives à l'Allemagne, à l'organisation de l'armée prussienne, aux études et plans de Moltke. Grâce aux documents publiés naguère dans la *Revue d'histoire* par la section historique de l'état-major, l'auteur a pu raconter plus exactement et avec plus de détail que ses devanciers les événements des derniers jours de juillet et des deux premiers jours d'août : faiblesse de la « couverture » allemande, premières tendances des Français à la défensive, projets d'offensive, combat de Sarrebruck, mouvements et démonstrations de l'ennemi.

A. C.

— La troisième partie du tome II du *Catalogue of the Library of the India Office* (Londres, 1902, 151-54-13-14 pp.) comprend le hindi, le panjabi, le pushtu (afghan) et le sindhi : chaque fois avec index alphabétiques des titres d'ouvrages et des noms d'auteurs. Il est superflu de louer le soin minutieux avec lequel sont relevées et décrites ces intéressantes collections ; toutefois il doit être permis à une revue française de regretter la mutilation orthographique du nom de James Darmesteter (pushtu, p. 1 et 12). — V. H.

— Nous savions déjà que le méchant Pogge était l'auteur des œuvres de Tacite. Mais M. Robert Baldauf (?), de Bâle, nous en apprend de belles dans : *Historie und Kritik, einige kritische Bemerkungen, IV, Das Altertum, C. Metrik u. Prosa* (Bâle, Reinhardt, 99 pp., format album). « Homère, Eschyle, Sophocle, Pindare, Aristote sont tous les enfants d'un même siècle ; leur pays n'est certainement pas la vieille Hellade, mais l'Italie du xiv^e et du xv^e siècles ; nos Grecs et nos Romains sont les humanistes italiens... L'histoire des Grecs et des Romains est une falsification générale de l'humanisme italien, l'histoire sur papyrus et parchemin une falsification totale, l'histoire sur marbre, bronze, etc., une falsification presque totale... Toute l'histoire des peuples européens est une création systématique jusqu'au xiii^e siècle, et jusqu'à la Réforme, une falsification partielle... Mais le plus grand œuvre de l'humanisme est la falsification de la Bible, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. » Dans quelle erreur avons-nous vécu jusqu'à présent ? Je donne à mon abjuration la large publicité de la *Revue critique*. Mais quels géants que ces hommes de la Renaissance ! Comme l'a dit l'un d'eux en songeant à M. Baldauf : *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris*. — P. L.

— *Les derniers desseins de Henri IV*, tel est le titre d'une étude que M. F. De Crue a publié dans le compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques et tirée à part (In-8°, 35 p.). Il a, pour la composer, analysé et résumé les lettres inédites de Jacob Anjorrant, député de Genève à la cour de France. Ces dépêches nous montrent Henri IV, résolu en mai 1610 à envoyer un corps de secours à Clèves, à surveiller de la frontière les premières opérations et à intervenir bientôt dans la guerre générale qui serait provoquée par l'expédition de Lombardie. Alliée de la

Savoie et des Grisons dans les Alpes, alliée des princes allemands sur le Rhin, renforcée par les contingents suisses, sûre ou à peu près d'entraîner bientôt avec elle l'Angleterre et la Hollande, la France aurait sans doute gagné la partie. La Lombardie revenait alors au duc de Savoie, l'Allemagne était délivrée des archiducs d'Autriche, Henri IV prenait la couronne impériale. Voilà, selon Anjorrant, le grand dessein du roi. La correspondance du député genevois nous montre aussi que Sully était alors supplanté par Villeroy, que Villeroy et Lesdiguières poussaient le monarque à la guerre d'Italie que Sully désapprouvait, que Henri IV tenait parole aux princes allemands et au duc de Savoie unis à lui par des traités, surtout qu'il désirait forcer les archiducs à lui rendre le prince de Condé, son premier prince du sang, qui avait fui en terre d'Espagne, et la princesse de Condé dont il était amoureux fou. — A. C.

— *Le czar à Dunkerque, 1717*, tel est le titre d'une brochure de 92 pages que M. le baron Joseph du Teil a publiée pour l'Union Faulconnier de Dunkerque, sur le voyage de Pierre le Grand. L'auteur se place au point de vue strictement local. Il ne retrace l'itinéraire du tsar que de Zuydcoote sur la frontière française à Beaumont. Mais en glanant dans les archives, il a trouvé nombre de détails inédits. Les archives des affaires étrangères lui ont fourni des lettres du comte d'Hérouville, commandant pour le roi à Dunkerque, du subdélégué de l'intendant en cette ville, M. Vernimmen, du prince Kourakin, ambassadeur de Moscovie en Hollande; — les archives de la guerre, la minute des ordres donnés par le Conseil de la guerre pour assurer l'escorte du souverain sur tout son parcours (M. du Teil a pu ainsi reconstituer la liste des régiments qui rendirent les honneurs au tsar); — les archives de la marine et des dépôts locaux, le journal du séjour que fit Pierre à Dunkerque et à Calais ainsi que la mention officielle de son passage à Abbeville et à Beauvais. M. du Teil a poussé, en outre, une pointe dans l'histoire diplomatique. Grâce à la correspondance du marquis de Châteauneuf, notre représentant en Hollande, et du comte de Rottembourg, notre ambassadeur à Berlin, il établit que le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I, voulut alors faire, lui aussi, le voyage de Paris. Ce monarque désirait, avant de traiter de la paix du Nord avec la France et la Russie, s'immiscer comme quatrième dans la Triple Alliance récemment conclue à La Haye entre la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies. Le tsar avait eu vent de ce dessein; il le déjoua en devançant Frédéric-Guillaume à Paris. P. 20-21, ne fallait-il pas dire que Liboy fut envoyé à Dunkerque à cause de ses attaches avec Liège et les Pays-Bas, et ne doit-on pas lire Jemeppe et Bossu au lieu de *Jemepes* et de *Boffu*? — A. C.

— M. Marius Barroux a publié le second fascicule de son *Inventaire sommaire des archives de la Seine* (Paris, Dupont, 1901, In-4° à 2 colonnes, pp. 117-237). Ce second fascicule est consacré à la période du Directoire. Il comprend les documents des douze arrondissements; après les arrondissements en général viennent les arrondissements, chacun à leur tour (1° fonds général; 2° papiers particuliers du commissaire du Directoire), puis les communes annexées (Belleville, Bercy, Charonne, Passy, Vaugirard). Un troisième fascicule comprendra une table générale alphabétique et terminera fort utilement ce précieux travail dont les chercheurs sauront à M. Barroux le plus grand gré. — A. C.

— M. Albert Malet vient de faire paraître le tome II du recueil de documents intitulé *Louis XVIII et les Cent jours à Gand* (Paris, Picard, publications de la société d'histoire contemporaine. In-8° xv et 314 pp.). Ce tome témoigne d'un soin extrême; les traductions qu'il renferme sont très exactes, et l'index biogra-

phique et géographique qui le termine, sera fort utile. Les documents contenus dans le volume sont d'ailleurs de grand intérêt. Ce sont les lettres de Sir Charles Stuart et du général von der Goltz, représentants des cours de Londres et de Berlin auprès de Louis XVIII à Gand pendant les Cent jours. M. M. y a joint quelques lettres inédites de lord Castlereagh, de Provost et du baron de Binder (on sait que Provost était chargé d'affaires et Binder, ministre plénipotentiaire d'Autriche auprès du roi des Pays-Bas). Les lettres de sir Charles Stuart sont très précieuses : pratique, sensé, exposant les faits avec une exactitude scrupuleuse et raisonnant sur leurs conséquences, calculant le profit qu'on peut tirer des mesures proposées ou prises, homme d'affaires avant tout, adressant à certains jours, le 16 mai par exemple, jusqu'à dix dépêches à son gouvernement, tel est sir Charles Stuart, et sa correspondance montre bien le rôle essentiel que joue alors l'Angleterre. La correspondance de Goltz est bien différente. Il écrit en français, et sir Charles Stuart en anglais (soit dit en passant on nous donne à la fois le texte anglais et la traduction française). Il se pique de bien conter, il aime l'anecdote et le trait pittoresque, il tâche de rendre le ton et les termes mêmes des conversations. Il est plus curieux que sir Charles Stuart et il obtient de Guizot un Mémoire sur l'état de la France (p. 249). Militaire, il s'occupe surtout du militaire, des effectifs français, de la défense organisée à la frontière, et il est en rapports suivis avec Clarke qui lui fournit hélas ! nombre de rapports d'espions et de déserteurs. — A. C.

— M. Victor Giraud a fait paraître dans la « Bibliothèque des bibliographies critiques » publiées par la Société des études historiques (Paris, Picard. In-8°, 81 pp.) un *Taine* qu'il nous faut annoncer au moins brièvement. M. G. classe d'abord les manuscrits. Il énumère ensuite les articles et livres de Taine publiés du vivant de l'auteur, et l'on remarquera que parmi les « articles » bon nombre n'ont pas été recueillis en volume. Puis viennent les ouvrages posthumes, les fragments de la correspondance, les travaux sur Taine en France et à l'étranger (études d'ensemble, études particulières, études sur tel point ou tel aspect spécial de la doctrine et de l'œuvre). L'utile et consciencieuse bibliographie se termine par un index alphabétique où l'on trouvera les noms de ceux qui ont écrit sur Taine et qui sont cités dans la dernière partie de la plaquette. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 décembre 1902.

M. Philippe Berger, président, annonce la mort de M. Alexandre Bertrand, membre ordinaire de l'Académie, et retrace la longue carrière scientifique du défunt.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 28 décembre — 1902

Der alttestamentlische Unterbau des Reiches Gottes, von J. Boehmer. Leipzig, Hinrichs, 1902; in-8, v.-236 pages.

The study of the Gospels, by J. Armitage Robinson, Longmans, London, 1902, in-8, xi-161 pages.

Das Messiasgeheimnis in den Evangelien, von W. Wrede, Göttingen, Vandenhoeck, 1901; in-8, xiii-294 pages.

M. Böhmer s'est efforcé d'analyser l'idée du royaume de Dieu dans l'Ancien Testament, depuis les origines jusqu'à Daniel. Il se propose d'en étudier plus tard le développement dans la littérature non canonique. Les origines sont fort obscures, et peut-être l'auteur, qui s'appuie d'ailleurs constamment sur un examen méticuleux des sources, a-t-il parfois dépassé, dans ses conclusions, les limites de ce qu'on peut savoir. Il prend l'idée du dieu-roi (*mélék*), commune aux peuples sémitiques, et il en suit l'évolution en Israël : l'idée primitive est celle d'une puissance redoutable et cruelle; combattue par la notion qui s'attache au nom de Iahvé, elle est reprise ultérieurement, ou plutôt le titre royal est repris pour signifier la puissance bienveillante du Dieu juste, protecteur des faibles, conformément à l'idéal de la royauté israélite. Les péripéties de la lutte entre ces deux formes de l'idée, dans les temps antérieurs aux prophètes, ne se dégagent pas nettement des textes, et il n'est pas autrement prouvé que l'idéal du roi juste et bienfaisant soit tout à fait propre à Israël. On trouverait facilement ailleurs des rois qui sont pasteurs de peuples, et qui se vantent d'aimer la justice et le droit. Les écrits prophétiques et les Psaumes fournissent à la discussion une matière plus solide que les noms propres qu'on trouve dans les livres historiques. M. Böhmer en a tiré bon parti, et son histoire du règne de Iahvé, depuis Amos jusqu'à Daniel, est fort instructive.

L'ouvrage de M. A. Robinson est une sorte d'introduction à l'étude des Évangiles. Œuvre de vulgarisation, mais bien informée, bien ordonnée, facile à lire, et conçue dans un esprit de critique modérée. On peut trouver que le développement de la tradition synoptique y est ramené à des termes trop simples; que la même valeur historique est attribuée trop indistinctement à tous ses éléments; enfin, que l'origine apostolique du quatrième Évangile est défendue par d'assez faibles moyens. L'auteur note le passage de Marc (xiii, 32) et celui de Matthieu (xi, 27) où Jésus est dit « Fils » absolument, pour montrer l'accord fondamental qui existe dans les plus anciens documents synoptiques et l'Évangile de Jean. Le fait est que les passages dont il s'agit supposent une conception transcendante de la filiation divine ; mais ils ont beaucoup de chances de n'appartenir pas au fond primitif de Marc et des *Lagia*; ils forment, comme la christologie de Paul, un degré intermédiaire entre la réalité de l'histoire et la théologie de Jean. De même, la parole qui se lit dans Matthieu (xxiii, 37), et où l'on trouve une allusion aux fréquents voyages de Jésus à Jérusalem, paraît empruntée, comme les versets précédents, à un livre où l'on mettait en scène la Sagesse de Dieu (cf. Luc, xi, 19) reprochant à Israël ses ingratitudes. L'attribution de ces paroles au Christ donne à supposer qu'on l'identifiait déjà avec la Sagesse, ce qui est une conception analogue à celle de Jean. La même identification paraît être au fond de Matth. xi, 25-30, où Jésus dit de lui-même ce que l'auteur de l'Ecclésiastique (li, 17, 23-27) dit de la Sagesse divine. Il est bien inutile d'observer que Jésus a dû aller plusieurs fois à Jérusalem et y avouer sa qualité de Messie, qu'il dissimulait en Galilée. Vu les circonstances, il n'a pu faire cet aveu qu'une fois, une telle prétention devant attirer immédiatement sur lui l'attention du sanhédrin et l'intervention de l'autorité romaine. Dans la réalité, Jésus ne s'est pas ouvertement déclaré Messie, même à Jérusalem, avant d'être interrogé par Caïphe; mais il avait laissé entendre, par ses paroles et par ses actes, qu'il était l'envoyé de Dieu.

D'après M. Wrede, Jésus lui-même n'aurait pas songé à se dire Messie. L'idée du secret messianique, qui domine l'Évangile de Marc, ne serait qu'un moyen de voiler un fait embarrassant pour l'apologétique primitive, à savoir, que le Christ ne serait jamais avoué tel, ni en public ni devant ses disciples. Il est sûr que le récit du second Évangile soulève de graves objections. La confession de Pierre (Marc, viii, 27-30) semble être le point culminant de la prédication évangélique ; à ce moment Jésus est reconnu comme Messie par ses disciples, mais il ne veut pas que ceux-ci parlent de leur foi à d'autres. Néanmoins, depuis le commencement, les possédés l'ont salué « Fils de Dieu »; lui-même s'est dit « Fils de l'homme », c'est-à-dire Messie, en d'autres occasions. Une contradiction perpétuelle se remarque entre les manifestations messianiques et les précautions que Jésus prend pour en détruire l'effet. Les apôtres eux-mêmes sont supposés

ne pas comprendre des prophéties très claires touchant la passion et la résurrection. Leur inintelligence est visiblement une thèse dogmatique de Marc, et cette thèse doit être en rapport avec le secret du Messie. N'est-ce pas que, le ministère de Jésus n'ayant rien eu de messianique, la tradition aurait anticipé la gloire du Christ, devenu tel par la résurrection, dans les récits du baptême, de la transfiguration, les déclarations des possédés, celles de Jésus lui-même, et que, d'autre part, pour faire droit à l'histoire, elle aurait voulu expliquer pourquoi Jésus n'avait pas été reconnu comme Messie avant sa mort, en le montrant réservé sur ce point et en alléguant l'inintelligence des apôtres, incapables de le comprendre comme Messie avant la résurrection, qui leur vaut le don de l'Esprit divin ?

Les difficultés que présente le récit de Marc ont été fort nettement exposées par M. Wrede; mais on voit moins bien le fondement critique de la solution qu'il y apporte, et qui augmente plutôt la confusion des données évangéliques. S'il est un point ferme dans la tradition, c'est que Jésus a été condamné comme « roi des Juifs », c'est-à-dire Messie. Il serait arbitraire de soutenir qu'il a bien été accusé et condamné en cette qualité, mais qu'il n'avait pas donné lieu à l'accusation ni fait d'aveu devant ses juges. Jésus s'est donc comporté de telle sorte à Jérusalem, qu'on a pu, la délation de Judas aidant, le mettre en jugement comme prétendu Messie. Il s'était rendu à Jérusalem pour y faire ce qu'il y fit, se proposer comme Christ, au risque de la mort. Il se croyait donc Messie, et la confession de Pierre, la reconnaissance de Jésus comme Christ par ses disciples, n'a rien que de conforme à la vraisemblance historique. On n'a même aucune raison sérieuse de contester que Jésus se soit cru Messie quand il commença à prêcher l'Évangile; au contraire, la conscience de sa vocation rend compte du parti qu'il prend d'annoncer l'avènement prochain du royaume des cieux. Quant aux incohérences, apparentes ou réelles, du récit évangélique, elles s'évanouissent devant une meilleure appréciation des faits, ou s'expliquent par le caractère composite de la rédaction de Marc.

L'idée du Messie, comme celle du royaume des cieux, a un caractère essentiellement eschatologique. Le Messie n'est pas le prédicateur, mais le président du royaume céleste. Tant que le royaume n'est pas arrivé, Jésus n'est Christ qu'en expectative et non en exercice; s'il s'était donné publiquement pour le Messie, sa condition actuelle aurait contredit sa prétention. Il est naturel cependant que les disciples aient deviné son secret et qu'il les y ait même aidés; que, dans sa tentative suprême sur Jérusalem, il ait agi et parlé avec plus de liberté qu'en Galilée, prévoyant la consommation imminente de sa destinée; qu'il ait répondu à Caïphe, l'adjurant de dire s'il était vraiment le Christ : « Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance, etc. » Cette réponse montre assez clairement que Jésus

est le Messie *parce qu*'il doit bientôt s'asseoir à la droite de Dieu et venir sur les nuées, avec le royaume des cieux. Les lignes générales du récit de Marc sont donc à maintenir comme historiques. Mais il y a lieu, pour ce qui est des faits particuliers allégués par M. Wrede, de distinguer entre les différentes parties et les différentes couches de la rédaction. Le second Évangile n'est pas un écrit d'une seule venue, ni une œuvre entièrement homogène. On discerne bien dans l'ensemble une sorte de schéma chronologique, de récit simple, et qui, à l'origine, devait être suivi; mais dans le livre actuel, le fil en est souvent coupé par l'intercalation de morceaux qui n'ont aucun rapport avec leur contexte et qui peuvent n'être pas à leur place historique, ou bien avoir été conçus dans un autre esprit que le fond primitif. Il arrive aussi que certaines anecdotes semblent pourvues d'un commentaire ou de compléments surajoutés : par exemple, la déclaration sur le but des paraboles, entre la fable du Semeur et son explication; l'explication de la parole (Marc, vii, 15) : « Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais ce qui sort de lui »; l'annonce de la passion et la scène qui suivent la confession de Pierre, etc., etc. Les prophéties de la passion et de la résurrection, qui ne sont pas formulées en discours de Jésus, sont calquées sur la catéchèse apostolique. Ce qui est dit de l'inintelligence des apôtres peut signifier à peu près ce que veut M. Wrede, à savoir, qu'ils ne comprirent qu'après la résurrection certaines choses dont ils n'auraient pu d'ailleurs se douter auparavant. Il semble que le dernier rédacteur, plus ou moins imbu des doctrines de Paul, veut faire entendre que les apôtres galiléens avaient bien l'idée commmune du Messie, mais qu'ils furent lents à comprendre le mystère de la mort et de la résurrection du Christ. Il peut y avoir également quelque vue systématique dans le témoignage que les possédés sont censés rendre perpétuellement à Jésus.

M. Wrede aura eu le mérite d'attirer l'attention des critiques sur un problème qu'ils affectaient presque de ne pas regarder. Mais il a trop donné à la conjecture, et il a oublié lui-même qu'une analyse minutieuse du second Évangile, en tant qu'œuvre littéraire, était la condition préalable de toute hypothèse solide.

Alfred Loisy.

L'Apollinarisme; étude historique, littéraire et dogmatique sur le début des controverses christologiques au ive siècle; dissertation présentée à la faculté de théologie de l'université de Louvain pour l'obtention du grade de docteur, par Guillaume Voisin. Paris. A. Fontemoing; Louvain, J. van Linthout. 1901, 429 pp. in-8.

On était encore en pleine controverse trinitaire, quand l'attention des théologiens et des évêques fut attirée sur des doctrines nouvelles. Le mouvement suscité par la controverse arienne avait amené la pré-

cision dans les rapports du Fils avec le Père. Mais il restait à définir la personne même du Christ; car, s'il était Dieu, il fallait expliquer comment il pouvait être aussi un homme. L'arianisme avait à peu près supprimé le problème. Puisque le Verbe était une divinité inférieure, les Ariens supposaient qu'il était directement uni à un corps, et qu'il tenait la place de l'âme. Cette solution pouvait les satisfaire et découlait de leurs principes. Après la condamnation de l'arianisme, le problème se posait dans toute sa difficulté.

Un jeune ami d'Athanase tenta de le résoudre. Apollinaire le jeune était né entre 300 et 310 à Laodicée de Syrie. Il était fils d'Apollinaire l'ancien, un alexandrin, qui enseignait la grammaire à Laodicée. Son fils y professa la rhétorique. Tous deux furent suspects aux évêques qui se succédèrent à Laodicée et qui avaient embrassé le parti d'Arius. Enfin, au concile tenu en 362 à Alexandrie, Apollinaire le jeune figurait en qualité d'évêque de Laodicée. Il y avait en même temps un autre évêque à Laodicée, nommé Pélage. Il avait été élu comme Mélèce d'Antioche, par le parti semi-arien. Mélèce ayant passé au camp des orthodoxes, les évêques de son groupe le suivirent pour ne pas être privés de leur siège par Jovien, de sorte que Pélage rentra dans l'orthodoxie au moment où son concurrent en sortait.

La doctrine d'Apollinaire fut longtemps secrète et mal connue. Elle demeurait une opinion controversable, maintenue dans un cercle restreint. Elle se produit en 362, au concile d'Alexandrie; Athanase et les évêques l'écartèrent par une profession de foi; personne ne fut condamné. Apollinaire continua cependant à la propager. C'était un homme austère, tourné vers la dévotion. Il répandait des instructions populaires, de courts exposés à la fois pleins d'onction, d'allusions à l'Écriture et à la liturgie. L'erreur ne s'y glissait que comme une défense de l'unité du Christ. En même temps, il est vrai, il soutenait une controverse contre les Antiochiens, Diodore et Flavien; mais c'était une controverse d'école et une controverse locale. Enfin, en 374, Épiphane dénonce la nouvelle hérésie dans l'*Ancoratus*. Ce fut le signal d'une polémique générale. Un incident, qui eut pour résultat de créer dans l'église d'Antioche un troisième évêque, acheva d'attirer l'attention. Un disciple d'Apollinaire, Vital, fut sacré par son maître et se mit à la tête des apollinaristes de la ville, en regard des deux autres évêques rivaux, Mélèce et Paulin. Vers le même temps, Apollinaire fit évêque de Béryte encore un de ses disciples, Timothée. En 377, Apollinaire et ses partisans furent condamnés par le concile de Rome. Dès lors, la querelle se poursuit et l'hérésie s'étend. Grégoire de Nazianze, Amphiloque d'Iconium la réfutèrent. Mais la mort d'Apollinaire lui porta un coup décisif (vers 383). Théodose la proscrivit. Les apollinaristes se divisèrent eux-mêmes en deux écoles. Après 400, ils sont isolés et rares. Après le concile de Chalcédoine, ils avaient disparu.

Le récit de ces événements forme la première partie du livre de M. Voisin. La troisième est un exposé de la doctrine apollinariste. Le maître s'était proposé d'expliquer le mode d'union entre l'humanité et la divinité du Christ. Partant des données fournies par la psychologie aristotélicienne, il avait d'abord affirmé que la divinité du Verbe était l'âme dans la personne du Christ. C'était nier l'existence d'une âme humaine dans le Christ. Mais la polémique avec les antiochiens l'amena à une théorie un peu différente. Il adopte une division triple de l'homme, tel qu'il la trouvait dans la liturgie et dans les écrivains ecclésiastiques, surtout en Égypte : πνεῦμα, ψυχή, σάρξ [1]. Le Verbe divin était le πνεῦμα de la personne du Christ qui avait pris un corps et une âme animale. Dans la théorie complète d'Apollinaire, « la Divinité et la chair ne sont pas deux éléments constitutifs d'une nature nouvelle; mais cette même nature que le Verbe possédait avant sa venue en ce monde, se trouve dans un état nouveau; elle est composée, parce qu'elle s'est adjoint un corps, c'est-à-dire un instrument visible par lequel elle agit. A ce titre, la chair fait partie de l'essence du Christ, elle est συνουσιωμένη à la Divinité » (p. 281) [2].

M. V. a démêlé très ingénieusement les influences qui se sont exercées sur Apollinaire : l'influence piétiste et unitaire d'Alexandrie, la patrie de son père et d'Athanase, son ami; l'influence rationaliste, positive, dialectique et aristotélicienne de l'école d'Antioche. S'il a lutté contre cette école et la division qu'elle mettait dans la personne du Christ, il lui a emprunté à la fois sa méthode et sa philosophie.

Les écrits d'Apollinaire ont en partie disparu. D'autres ont survécu, grâce à une des plus célèbres fraudes de l'antiquité. Après la mort du maître, les apollinaristes modérés, qui prétendaient rester en communion avec l'Église, mirent ces ouvrages sous des noms vénérables. Les premiers ouvrages d'Apollinaire se prêtaient à cette supercherie. Elle réussit parfaitement. Moins de cinquante ans après la mort de l'hérésiarque, on vit un Cyrille d'Alexandrie citer avec confiance comme d'Athanase, du pape Jules ou de Grégoire le Thaumaturge, les écrits d'Apollinaire. Cyrille donna son adhésion à une formule célèbre et clairement monophysiste : Μία φύσις τοῦ θεοῦ Λόγου σεσαρκωμένη. M. V. dit avec un grand sérieux (p. 155) : « Les théolo-

1. Cf. F. E. Brightmann, *Journal of theological studies*, II (1901), 273; article que n'a pas connu M. V.

2. La doctrine d'Apollinaire est donc le monophysisme. Bien qu'elle ait servi d'appui et comme de préparation à l'hérésie d'Eutychès et de ses partisans, elle en était assez différente. Eutychès, au contraire, admettait deux natures avant leur union dans le Christ. Après l'union, il n'y en avait plus qu'une, la nature humaine étant subordonnée à la nature divine et en devenant comme une simple dépendance; la nature divine absorbait, en quelque sorte, dans son infinité, la nature humaine. Voir les explications de M. Voisin, pp. 232 suiv.

giens l'ont maintenue, même après qu'on en eut reconnu la véritable provenance, mais en l'expliquant dans le sens orthodoxe que Cyrille lui donnait. » Admirable souplesse de ces esprits qu'on se figure rigides et incapables d'évolution! La fraude fut découverte, non pas par un travail critique, comme le suppose charitablement M. V., mais par un besoin de polémique théologique. Dans les controverses monophysites, Eutychès et ses partisans citaient de bonne foi ces ouvrages. Leurs adversaires finirent par se demander s'ils avaient contre eux de telles autorités. On chercha et enfin on trouva des exemplaires portant le nom d'Apollinaire ou des citations dans les écrits de ses disciples. Au VIe siècle, la provenance de ces ouvrages fut démontrée.

M. V. considère comme authentiques : la lettre à Jovien attribuée à Athanase, le Περὶ τῆς σαρκώσεως mis sous le même nom, les sept lettres attribuées au pape Jules, le fragment attribué au pape Félix, le Κατὰ μέρος πίστις. Sont probablement d'Apollinaire : la profession de foi contre Paul de Samosate, le traité Ὅτι εἷς ὁ Χριστός. Ne sont pas d'Apollinaire : la correspondance avec saint Basile, le prétendu Ἀντιρρητικὸς κατ' Εὐνομίου, le prétendu Περὶ Τριάδος, les dialogues trinitaires.

Dans ces discussions, M. V. s'est trouvé en présence de M. Draeseke. On sait que ce savant s'est beaucoup occupé d'Apollinaire et qu'il a recherché ses ouvrages. C'était un travail considérable. Malheureusement, on y sentait un esprit systématique et confus. M. V. a tiré les questions au clair. Qu'il s'agisse soit de la place et de l'importance de l'Ἀπόδειξις, soit de l'attribution de tel ou tel morceau à Apollinaire, M. V. se décide par les raisons les plus solides et par des vues tout objectives. Après cet examen sérieux, il ne reste guère des hypothèses et des idées de M. Draeseke [1]. M. Voisin apporte une solution à des problèmes difficiles. Il a écrit pour longtemps un des chapitres les plus intéressants et les plus obscurs de l'histoire du dogme.

Paul LEJAY.

C. VORETZSCH. **Epische Studien. Beitræge zur franzœsischen Heldensage und Heldendichtung.** Erstes Heft : Die Composition des Huon von Bordeaux nebst kritischen Bemerkungen über Begriff und Bedeutung der Sage. Halle, 1900, in-8e de XIV et 420 p.

Ce livre est sans contredit un des plus intéressants et des plus importants qui aient paru depuis plusieurs années sur notre ancienne

1. Il reste au moins l'édition des fragments d'Apollinaire; mais cette édition est loin d'être parfaite et les systèmes de M. Draeseke l'ont gâtée. Pourquoi M. V. n'entreprendrait-il pas de la refaire? Il faudrait alors recourir aux manuscrits, ce que n'a pu faire M. Draeseke.

poésie épique. Dans une introduction générale, fort bien à sa place en tête de la série d'études annoncées, M. Voretzsch traite la question des origines de celle-ci et de la part qu'il faut faire dans sa formation à la tradition orale ou écrite. Il y revient, pour les préciser, sur les idées qu'il avait déjà exprimées ailleurs, et y combat les objections auxquelles elles avaient donné lieu [1]. Il maintient son système, que j'ai brièvement exposé ici [2], et qu'il suffira de rappeler en quelques mots : entre le fait historique et l'épopée, qui n'en peut sortir directement, il cherche, comme tous ceux qui se sont occupés de la question, une transition. Cette transition est formée, selon lui, par la « légende », qui, de très bonne heure, s'empare de l'événement, le transforme, y mêle des éléments romanesques ou folkloriques, et le transmet, déjà agrandi et mûr pour l'élaboration littéraire, au poète qui doit le chanter. A ceux qui objectent, comme M. G. Paris, qu'une tradition orale d'origine historique s'éteint promptement, et ne dépasse guère la génération qui a assisté à l'événement, il répond que le souvenir brut du fait ou du héros peut se conserver longtemps, grâce à la gangue de scories mythiques dont il est vite enveloppé. Toute cette discussion, dirigée tour à tour contre MM. G. Paris, Gröber, Rajna et Schneegans, est intéressante et fort bien conduite ; M. V. me paraît y mettre hors de doute l'existence de cette « Légende héroïque » à laquelle il attache tant d'importance ; mais la façon même dont s'opère la fusion entre la fiction et l'histoire, le milieu où elle s'accomplit, son auteur responsable (l'imagination populaire ou un jongleur opérant arbitrairement), tout cela reste assez mystérieux, et il me semble qu'il y a là beaucoup de peine dépensée à propos de questions actuellement insolubles : nous sommes ici en pleine « embryologie » épique, c'est-à-dire sur un terrain où l'hypothèse est encore prématurée ; les plus ingénieuses font beaucoup moins avancer la question que ces études précises, positives, dont M. V. lui-même a donné d'excellents spécimens dans son livre sur *Ogier* et dans celui que nous annonçons.

Passons donc à ce livre lui-même, qui a pour sujet la « composition de *Huon de Bordeaux* ». M. V. commence par éliminer du poème toutes les scènes ou épisodes accessoires et en déterminer les sources ; nous suivons, pour ainsi dire, dans toutes les phases de son travail, le jongleur du XIII[e] siècle [3] ; nous le voyons, par des emprunts de toutes

---

1. Le chapitre III (p. 31-47) est la reproduction d'un article paru dans l'*Allgemeine Zeitung* de Munich, en réponse à un article de M. Ed. Schneegans sur la « Légende héroïque » de l'auteur. C'est le seul morceau de ce volume qui ne fût pas inédit. Je saisis cette occasion pour signaler une traduction, par M. B. Jofé, de cet opuscule, remanié à cette occasion par l'auteur (Bruxelles, 1901 ; extrait de la *Revue de l'Univ. de Bruxelles*).

2. *Revue* du 8 juillet 1895, n° 306.

3. M. V. accepte, avec raison, ce me semble, la date proposée par M. Friedwagner (vers 1200).

sortes, enrichir et varier son sujet, et finalement transformer une chanson de geste en un roman d'aventures. Là est la partie vraiment neuve et solide du livre; il a fallu pour écrire ces trois chapitres (p. 122-236) une connaissance de notre ancienne littérature et une délicatesse de critique dont on ne saurait trop féliciter l'auteur [1].

Les épisodes accessoires une fois élagués, M. V. se trouve en présence de deux thèmes, qui, originairement, comme on l'a depuis longtemps reconnu, n'ont rien à faire l'un avec l'autre : le premier comprend l'agression de Huon par Charlot, le meurtre du traître et l'exil du héros, le second, le récit de ses merveilleuse aventures en Orient et son retour. Comment ces deux thèmes se sont-ils formés, puis fondus? On ne peut répondre à cette question que par une construction hypothétique. Celle de M. V. est fort élégante, séduisante même et acceptable dans son ensemble; je devrai pourtant, comme on le verra, faire des réserves sur quelques détails.

Comme M. G. Paris, dont il ne se sépare pas ici sensiblement, M. V. admet que le second est emprunté à une légende germanique, dont *Ortnit* est issu indépendamment; dans cette légende, le voyage du héros est une *Brautfart* et son protecteur surnaturel n'est autre que son père (ce qui explique les étranges faiblesses d'Oberon pour son incorrigible protégé) [2]. Quant à la première partie, elle n'a pas, comme l'avait pensé M. Longnon, de source historique; elle remonte à un poème, plus ancien d'une cinquantaine d'années, correspondant aux vers 1-2469 du poème actuel.

M. V. admet en effet que, pour ces deux thèmes essentiels, notre

---

1. On pourra naturellement contester quelques-uns des emprunts admis par M. V. et en signaler quelques autres. La scène de la pendaison du jongleur, délivré au dernier moment par Huon (p. 173) me parait inspirée, non d'*Anseïs*, mais de *Renaut de Montauban*, où le long épisode de la pendaison manquée de Richard (p. 256-79) me paraît avoir une autre importance et avoir dû frapper plus vivement les esprits que la scène correspondante dans *Anseïs*. — La description des pays merveilleux traversés par Huon (pp. 169 et 341) doit être inspirée surtout par le *Roman d'Alexandre*. C'est de là que proviennent la fontaine de Jouvence et celle qui rend aux femmes leur virginité (*Huon*, pp. 165-166; P. Meyer, *Légende d'Alexandre*, II, 181-183). Dans *Huon*, le château de Dunostre (p. 141) est défendu par deux batteurs dont les fléaux écraseraient quiconque tenterait de passer; il y a dans les romans bretons des scènes semblables, mais elles peuvent elles-mêmes provenir du *Roman d'Alexandre* (P. Meyer, II, 181) : ce merveilleux mécanique, en effet, est en général d'origine byzantine. *Alexandre* connalt aussi un motif analogue à celui de la « coupe enchantée » (P. Meyer, II, 199), mais je n'ose me prononcer sur son origine.

2. On sait que le poème d'*Ortnit* a pour suite celui de *Wolfdietrich*, qui, d'autre part, se rattache à celui de *Hugdietrich*. M. Voreztsch, qui est aussi à l'aise sur le terrain de l'épopée germanique que sur celui de l'épopée française, discute longuement les relations de ces trois poèmes entre eux. Il conclut que ceux de *Hugdietrich* et *Wolfdietrich*, qui ont une base historique, n'ont été rattachés que tardivement à la légende d'*Ortnit* et n'ont pas influé sur son développement. Je puis donc ne pas m'occuper ici de toute cette partie du livre (pp. 275-341).

auteur a puisé, non dans des récits oraux, mais dans des poèmes. Sur quoi s'appuie-t-il en ce qui concerne le second? A peu près uniquement sur ce fait que le nom d'Oberon se trouve déjà, antérieurement à la composition de notre poème, dans Bodel; mais Bodel, originaire de la même région que l'auteur de Huon, ne pouvait-il lui-même connaître ce nom par un récit oral circulant dans ce pays? Quant au prétendu poème du XII^e^ siècle (*Urhuon*) qui aurait servi de modèle à la première partie, M. V. en conclut l'existence de quelques vers fameux, empruntés à un prologue, tardivement ajouté à une rédaction de la chanson des *Lorrains* dans un manuscrit de Turin (écrit en 1311); nous y voyons Huon tuer, non Charlot, mais « un comte, en la salle, à Paris », puis se réfugier en Lombardie, chez un comte Guinemer dont il séduit la fille. Malgré l'autorité de M. G. Paris, qui a depuis longtemps soutenu ce système [1], malgré les ingénieux arguments dont l'a fortifié M. V., j'avoue que je ne saurais m'y rattacher. L'auteur du prologue des *Lorrains* est un de ces rimeurs, affligés de la manie cyclique, qui se livrent aux plus extravagantes fantaisies généalogiques pour rattacher entre elles les grandes familles épiques. Ne s'avise-t-il pas de faire descendre la lignée lorraine de saint Séverin (évêque de Cologne au V^e^ s.), frère de saint Bertin (VII-VIII^e^ s.), tous deux frères de sainte Hélène et de Titus, et fils de Vespasien? Le Guinemer que va servir Huon est lui-même fils de saint Bertin,

> Qui les foires cria et establi,
> Chelles de Troies, de Bar et de Lagni.

Ce prétendu résumé d'une ancienne chanson me paraît, comme jadis à Léon Gautier, provenir d'une confusion faite par ce compilateur entre le début de *Huon*, qu'il avait sans doute lu à la hâte, et un épisode bien connu d'*Ogier* [2]. Huon, dans le Prologue, tue Charlot, fils de l'empereur; Ogier, ne pouvant rien contre Charlot, qu'on a dérobé à ses coups, tue Lohier, neveu de l'impératrice; tous deux s'enfuient en Lombardie. Ogier avait antérieurement séduit la fille de Guimer, châtelaine de Saint-Omer, et en avait eu un fils; c'est en Lombardie que Huon séduit la fille du comte Guinener et en a un fils. L'identité des deux histoires, sauf la transposition des événements, me paraît indéniable. Je la conclus surtout de la présence d'un personnage identique; je ne doute pas en effet que (malgré l'étymologie différente) le Guinemer de *Huon* ne soit identique au Guimer d'*Ogier*. Comment s'expliquer, autrement que par cette identité, que ce Guinemer soit précisément placé en Lombardie et qu'il soit précisément

---

1. Voyez notamment *Romania*, XXIX, 214.

2. Dans un récent compte rendu, M. Ph. A. Becker s'est aussi prononcé très énergiquement en faveur de la théorie de L. Gautier (*Zeitschrift für rom. Phil.*, XXV, 374).

aussi de Saint-Omer (puisqu'il est fils de saint Bertin [1]) ? Je ne puis vraiment me figurer ce qu'eût été ce poème, où l'on eût vu réparaître deux personnages d'*Ogier* (l'un sous son propre nom) dans le rôle même qu'ils y jouent, et cela à une époque et dans un pays ou l'histoire d'Ogier était dans toutes les mémoires [2]. Était-ce bien la peine de créer un héros nouveau pour en faire une doublure d'un héros si fameux ? Et cette histoire même, qui n'est manifestement que le début d'une action, pouvait-elle suffire à tout un poème [3] ?

J'accepterais donc le système de M. V., mais en attribuant au rédacteur du poème actuel ce qu'il attribue à deux auteurs antérieurs ; ce serait cet auteur qui aurait trouvé, dans son pays même, confinant au domaine germanique [4], la *Brautfartsage* dont est sortie toute la seconde partie de son œuvre ; et pour motiver ce voyage lointain il aurait imaginé de prêter à son héros une aventure très analogue à celle d'Ogier. M. Voreztsch est porté, sur la foi de ses nombreux emprunts, à lui refuser toute originalité : mais en fallait-il, pour associer ces deux thèmes, une bien forte dose? L'idée même d'utiliser un épisode d'*Ogier* pouvait lui être suggérée par *Renaut de Montauban*, dont il avait déjà mis un épisode à contribution.

A. JEANROY.

Xavier LÉON. **La Philosophie de Fichte,** 1 vol. in-8°, XVII et 524 pp. Paris. Alcan 1902.

Le bel ouvrage de M. X. Léon est en première ligne un exposé systématique de la doctrine qui se dégage des grands ouvrages métaphysiques de Fichte. A ce point de vue il ne laisse pas grand chose à désirer. Il est difficile, d'abord, — et ce n'est pas un mince mérite —, d'être plus clair en parlant de Fichte que ne l'a été M. L. et l'on ne peut qu'admirer le tour de force qu'il a accompli, par exemple, en présentant sous une forme intelligible les développements si abstrus de la seconde philosophie de Fichte. L'exposé de M. L. est, d'autre part,

1. On sait que les poètes auxquels nous devons *Ogier* et *Huon* sont tous deux de Saint-Omer ou des environs.

2. Le Comte tué « en la salle à Paris » ne peut être que Lohier, dont notre compilateur aura oublié le nom. Il est vrai que dans *Ogier* la scène se passe à Laon ; mais on sait que Laon et Paris alternent suivant les diverses rédactions. Puis notre auteur avait besoin d'une assonance en *i*.

3. M. Voreztsch, naturellement, ne méconnaît pas l'étroite ressemblance entre les deux récits, et suppose entre eux le rapport inverse ; l'épisode d'Ogier viendrait du Huon primitif : mais il est très vraisemblable que la légende d'Ogier, telle que nous la connaissons, avec la scène des échecs et par conséquent la présence de Baudoin, était déjà constituée à l'époque assez tardive (milieu du XII° siècle) où M. V. place la composition de son « Urhuon ».

4. Cf. G. Paris, *Poèmes et légendes du moyen âge*, p. 82.

aussi exact et complet qu'on peut le souhaiter; les éléments essentiels du système, en particulier les trois principes qui contiennent en germe toute la doctrine de Fichte sont analysés avec une ampleur et une précision des plus remarquables; enfin l'édifice grandiose des idées de Fichte me semble plus « construit » dans le livre de M. L. que dans l'ouvrage classique de M. Kuno Fischer où l'auteur s'attarde parfois à de longues analyses des divers ouvrages de Fichte au lieu de nous donner une synthèse méthodique de ses idées. Dans l'ouvrage de M. Léon, la doctrine de Fichte se présente à nous comme un édifice grandiose, d'une admirable ordonnance et d'une rigoureuse unité. M. L. tient, en effet, pour l'unité logique du développement de la pensée de Fichte et présente sa « seconde philosophie » non pas comme une doctrine nouvelle en contradiction avec les principes essentiels de la première Théorie de la Science, mais comme le complément, la contre-partie et la vérification de cette première exposition. La thèse soutenue par M. L. me paraît d'ailleurs ingénieuse et plus intéressante à développer que la thèse opposée. Le contraste entre les deux philosophies de Fichte est, en effet, trop visible, trop apparent pour qu'il ne soit pas plus important d'expliquer comment Fichte lui-même a pu affirmer la continuité absolue et l'unité rigoureuse de son développement philosophique que de marquer avec trop d'insistance l'évolution qui s'est accomplie dans ses idées. — Au total on trouvera chez M. L. une description rigoureusement objective, impartiale et précise du système de Fichte, de cette théorie de la Science qu'il regardait comme l'expression définitive de la vérité spéculative et le prélude d'une réforme sociale, morale et religieuse de l'humanité. M. L nous montre admirablement ce qu'est la philosophie de Fichte en tant que construction logique. Le seul regret que laisse son livre, c'est qu'il ait peut-être limité un peu plus étroitement que nous ne l'eussions souhaité le champ de ses investigations.

Et d'abord le problème historique que soulève la philosophie de Fichte n'est étudié que partiellement. M. L. s'est donné pour tâche de montrer que la philosophie de Fichte n'est pas une simple spéculation téméraire ou le jeu d'une fantaisie individuelle, mais « un développement nécessaire de la tradition historique, et comme l'achèvement de la pensée critique, inaugurée par le doute provisoire et le *Cogito* de Descartes, fondée d'une manière durable par Kant. » Avec beaucoup de sagacité et de tact, et sans dissimuler les divergences profondes qui existent entre la pensée de Kant et celle de Fichte tant au point de vue de la théorie de la connaissance qu'au point de vue des idées sociales, morales et religieuses, M. L. fait voir le lien de continuité historique qui existe entre la doctrine du maître et celle du disciple et cherche à établir que dans tous les domaines, même dans ceux où (comme dans la philosophie religieuse par exemple) Fichte semble le plus s'écarter

de Kant, il reste néanmoins fidèle, en dernière analyse, à l'esprit même du Kantisme et ne fait, somme toute, que développer des germes qui se trouvaient dans la doctrine Kantienne. De même que M. L. donnait raison à Fichte quand celui-ci affirmait n'avoir jamais varié dans ses iées philosophiques, il tient aussi pour exacte cette autre déclaration bien connue de Fichte : « J'ai déjà dit et je répète que mon système n'est rien d'autre que celui de Kant, c'est-à-dire qu'il exprime le même point de vue, quoique dans sa marche il soit absolument indépendant de l'exposition Kantienne ». Cette thèse que M. L. appuie par des analyses très fines et des rapprochements fort intéresssants est l'une des parties les plus attachantes et les plus réussies de son livre. — Mais elle n'épuise pas le problème historique qui se pose à propos de Fichte. Sans doute Fichte se rattache à Kant et, par Kant, au grand mouvement philosophique inauguré par Descartes. Mais avant lui ou en même temps que lui d'autres penseurs comme Reinhold, Schulze, Maïmon, Beck, Jacobi avaient entrepris de repenser et de continuer à leur manière la doctrine Kantienne; il eût été intéressant de noter les lois générales suivant lesquelles s'est effectuée cette décomposition du Kantisme et de préciser la place qu'occupe Fichte dans cette évolution. Il eût été intéressant de voir M. L. reprendre et contrôler les indications données sur ce sujet par M. Kuno Fischer et l'on regrette qu'il ait exclu de son programme cette question, peut-être aride à certains égards, mais à coup sûr importante pour l'histoire des idées de Fichte. — On pouvait, de plus, chercher à situer Fichte non plus seulement dans l'histoire de la philosophie, mais dans celle de la culture allemande en général, envisager son système non plus comme construction logique mais comme produit d'une époque déterminée, d'un milieu particulier, comme manifestation de l'esprit romantique naissant, étudier les liens complexes qui rattachent Fichte à ce grand mouvement religieux intellectuel, artistique et moral dont les représentants les plus connus sont les Schlegel, Schleiermacher, Novalis ou Tieck. Or, M. L. a bien, dans sa conclusion, indiqué les rapports de Fichte, avec la conscience d'aujourd'hui, mais il n'a pas entrepris de montrer ce que Fichte doit à ses contemporains et ce qu'il a été pour eux.

Enfin tout système philosophique, même le plus impersonnel et le plus scolastique en apparence, peut être considéré comme une confession individuelle et subjective, une profession de foi de son auteur. Et la doctrine de Fichte eût mérité plus que toute autre d'être envisagée de ce point de vue. Il est bien connu en effet que Fichte a toujours considéré la tâche du philosophe, du « Savant » comme un véritable apostolat et qu'il voyait dans sa philosophie non pas la révélation d'une vérité abstraite et purement théorique, mais une exhortation à l'action, un effort vers la réalisation de la Liberté. M. L. a insisté à diverses reprises, dans son étude, sur ce trait distinctif de la philosophie de

Fichte. Mais son livre, pourtant, ne nous montre pas d'une façon vivante à quel point la doctrine de Fichte est l'expression même de sa personnalité. Il exclut de son étude la biographie du philosophe, l'analyse psychologique de son caractère; il passe presque entièrement sous silence des ouvrages d'un caractère plus pratique comme les célèbres *Discours à la nation allemande*. L'originalité de Fichte fut d'être un spéculatif et un « héros » et d'être *à la fois* l'un et l'autre. M. L. s'est borné à nous faire connaître le spéculatif. C'était son droit, mais son livre eût été d'une vérité plus large et plus humaine si à côté du théoricien il avait fait revivre le « héros » qui fut une des plus nobles incarnations du génie de sa race. Le bonheur même avec lequel M. L. s'est acquitté de sa tâche volontairement limitée nous fait regretter davantage qu'il ne nous ait pas donné, au lieu d'une image partielle, le portrait complet et vivant d'un penseur qu'il aime et comprend si bien.

Quelques remarques de détail pour finir. — P. 11. Il est peu probable que Fichte, avant d'avoir connu Kant, ait été « un lecteur passionné » de Spinoza, ni même qu'il se soit occupé spécialement de ce philosophe, cf. Kabitz, *Entwicklungsgesch. der Fichteschen Wissenschaftslehre*, Berlin 1902, p. 6. — P. 105 : au lieu de « une note des *Grundlage* », il faudrait « une note de la *Grundlage* ». — P. 517. Au lieu de : « 1800. Schleiermacher publie... sa *Lucinde* » il serait infiniment préférable de mettre « ses *Lettres familières sur la Lucinde de Schlegel* ». On ne voit d'ailleurs pas pourquoi M. Léon note en 1800 l'apparition des *Lettres* alors qu'il ne mentionne pas en 1799 la publication de la *Lucinde* elle-même.

Henri LICHTENBERGER.

Jean LEMOINE et André LICHTENBERGER. **De La Vallière à Montespan,** un vol. in-8° de x-391 pages avec un portrait en héliogravure et deux en photogravure. Paris, Calmann Lévy.

L'ouvrage de MM. Lemoine et Lichtenberger pourrait être présenté comme le développement, sur nouveaux frais, de deux ou trois chapitres du beau livre consacré par M. Lair à Mme de La Vallière. La correspondance de Louis XIV à la Bibliothèque nationale, celle des Condé à Chantilly, de Louvois au ministère de la Guerre, des ambassadeurs anglais au Record Office, quelques archives notariales, etc., ont fourni aux deux collaborateurs de quoi renouveler en partie l'histoire de l'abandon de La Vallière par Louis XIV et de son remplacement dans la faveur royale par Mme de Montespan. Ce ne sont toutefois ni Mme de La Vallière ni Mme de Montespan qui tiennent ici les premiers rôles. Cette étude serait aussi bien intitulée : « Frère et mari de favorites », car, pour deux bons tiers au moins, elle consiste dans les

biographies du frère de la duchesse et du mari de la marquise. Si les noms de ces deux hommes sont fameux, leurs vies n'avaient pas encore été étudiées en détail ni leurs caractères suffisamment mis en lumière; il était intéressant de ressusciter leurs personnages et de faire à chacun d'eux sa part définitive dans les événements extra-conjugaux auxquels ils doivent tout ce qu'ils ont et à peu près tout ce qu'ils méritent de notoriété. Pour ce qui est des favorites, MM. L. et L. n'ont guère sorti la première de la pénombre qu'elle aimait; sans se faire les défenseurs déterminés de la seconde, il semble bien qu'ils lui ont trouvé quelques circonstances atténuantes dont la plus notable est son mari.

Lieutenant de roi à Amboise, cornette de la compagnie de chevau-légers du Dauphin, mestre-de-camp de Dauphin-Cavalerie, brigadier, enfin gouverneur du Bourbonnais, le marquis de La Vallière fut un officier assez brillant, mais bien plus encore un courtisan avisé et un solliciteur sans vergogne. L'exploitation d'une sœur précieuse par un frère toujours besoigneux, voilà qui résume le plus clair de son existence; il en fit sa carrière. De la faveur de cette sœur il tira tout ce qu'il put et par là contribua, bien sans le vouloir, à détacher le roi de la favorite. La duchesse demandait peu pour elle-même, beaucoup d'autres en revanche lui demandaient beaucoup et, comme elle ne savait pas dire non, « la plus désintéressée des maîtresses devint une des plus onéreuses pour le Trésor ». La bienveillance du roi et la complaisance des ministres finirent par se lasser. MM. L. et L. insistent fort sur cette circonstance dans leur récit de la disgrâce et, à l'appui, nous livrent de bien piquantes révélations sur le « rôle des placets ».

La physionomie du marquis de Montespan n'est pas plus sympathique que celle du marquis de La Vallière; même le frère de Louise eut quelques côtés aimables qui manquèrent à l'époux d'Athénaïs. On a souvent représenté ce dernier comme le type historique de l'honnête homme malheureux en ménage, mais plein de dignité dans son malheur, comme une sorte d'Alceste intransigeant en matière d'honneur conjugal jusqu'à refuser bruyamment « un partage avec Jupiter ». D'après MM. L. et L. il faudrait en rabattre sur son compte, ils ne lui laissent d'Alceste que l'humeur grincheuse sans la vertu. Sa violente rupture avec sa femme, son irritation qui faillit se traduire, aux dépens du roi, de la façon réaliste qu'a rapportée Saint-Simon, le deuil théâtral qu'on dit qu'il fit prendre à ses enfants, tout cela lui aurait été inspiré moins par le ressentiment de l'outrage que par le dépit de n'avoir pas reçu la compensation honnête à laquelle il s'attendait. Dès le début de la passion royale la marquise elle-même l'avait averti du danger commun; il fit la sourde oreille. Quand il se décida à éclater, le mal était fait. Plus tard, la séparation légale prononcée, il souffrit tranquillement que sa femme payât ses dettes à lui de son argent à elle, qui était l'argent du roi. Plus tard encore on le voit, à la

Cour, jouant avec les deux princesses filles de l'adultère et leur baisant les mains.

Il s'en faut qu'il ait été un mari modèle et qu'il se soit refusé des consolations. Il en prit même parfois assez bas. D'une aventure peu honorable qu'il eut en Roussillon il ne se tira qu'en se sauvant en Espagne. Rentré en France, il réside alternativement dans le Midi où il mène joyeuse existence et à Paris où MM. L. et L. ont retrouvé ses logis successifs. Il songea un moment à faire rompre son mariage par le pape; en ayant été dissuadé par Louvois qui lui fit craindre, pour lui et pour son fils, le jeune marquis d'Antin, les effets d'une nouvelle colère du maître, il chercha et trouva un dérivatif à son humeur entreprenante dans la passion des procès. On a parlé d'un rapprochement qui aurait été tenté entre les deux époux : MM. Lemoine et Lichtenberger n'y croient pas.

Toutes ces histoires sont peu édifiantes et la haute société du XVII[e] siècle n'en sort pas très glorifiée, elles nous sont du moins contées joliment. On va jusqu'au bout sans la tentation de passer une page, grâce à un talent d'exposition dont le seul inconvénient est de trop dissimuler sous un vernis très littéraire une abondante et solide documentation. Quelques lecteurs méticuleux pourront signaler, au passage, ici quelques références incomplètes, là quelques phrases d'une construction un peu hâtive, d'une allure un peu familière. Aussi bien les deux collaborateurs semblent s'être entendus pour ne pas se poser sollennelement en vengeurs de la morale outragée et c'est presque toujours par l'ironie qu'ils ont traité leurs pauvres héros. Si la morale y perd quelque chose, c'est si peu que rien; le livre y gagne beaucoup en agrément.

Félix Brun.

Stéfane-Pol. **Autour de Robespierre. Le conventionnel Le Bas** d'après des documents inédits et les mémoires de sa veuve. Préface de Victorien Sardou. Paris, Flammarion, 1901. In-8°, xxvi et 340 p. 7 fr. 50.

L'auteur ne s'est pas contenté de reproduire les documents que lui a fournis la famille de Le Bas ; il a consulté les imprimés, il a exploré les archives, et l'on doit reconnaître qu'il a pris de la peine pour éclairer et compléter les pièces qu'il nous communique. Ces pièces font toutefois la plus grande valeur du livre. Non qu'elles soient très importantes et que l'histoire générale en tire jamais grand profit ; les plus précieuses étaient d'ailleurs connues par Hamel et par la *Correspondance* de Le Bas publiée en 1837. Mais, comme l'indique bien le titre, elles nous transportent « autour de Robespierre » ; elles nous introduisent dans l'intérieur de la famille Duplay et nous font voir, pour parler avec M. Stéfane-Pol, Philippe Le Bas, « fils dévoué,

patriote enthousiaste, ami fidèle, amoureux par surcroît » (p. 54). Nous apprenons au juste qui était Duplay; nous connaissons sa famille, son fils qui n'avait pas dix-huit ans lorsque Babeuf eut l'idée singulière de l'indiquer parmi les futurs fonctionnaires comme ministre des finances, et ses quatre filles, Éléonore qui fut aimée de Robespierre, Sophie, Victoire, Élisabeth qui épousa Le Bas. L'auteur publie un manuscrit de Mme Le Bas (p. 102-150) où il y a des pages tout à fait charmantes sur l'amour du jeune conventionnel et de la plus jeune des demoiselles Duplay, et d'autres pages, très navrantes, celles-là, sur la misère de la pauvre veuve après thermidor. Il a étudié les missions de Le Bas, sans apporter rien de nouveau, et on ne peut lui en faire un crime, puisque le sujet a été minutieusment traité avant lui. Mais s'il a utilisé *Hoche et la lutte pour l'Alsace* et le *Carnot* de Charavay, il n'a pas tiré parti d'un travail récent sur l'*École de Mars* et du Recueil Aulard, il a écourté le récit des dernières missions dans le Nord et il a sacrifié évidemment la partie purement historique à la partie biographique. Enfin, il reproche à Hamel un enthousiasme intransigeant (p. 260); lui-même n'est-il pas un peu trop enthousiaste et de Robespierre et de Le Bas [1]?

A. C.

Gustave Reynier. **La vie universitaire dans l'ancienne Espagne** (t. III de la *Bibliothèque espagnole*). Paris, Alphonse Picard et fils, 1902, in-12 de VII-222 pp. — 3 fr. 50.

Dans la première partie de ce livre M. R. nous montre ce que fut la vie universitaire à Salamanque vers la fin du XVIe siècle. On y trouve décrits en détail les faits et gestes de l'étudiant, depuis le jour où il venait, frais émoulu de sa province, s'immatriculer sur les registres des Écoles, jusqu'à celui où il s'entendait enfin proclamer docteur avec le cérémonial d'usage. Nous parcourons avec lui les cloîtres et les amphithéâtres; nous assistons à ses travaux, comme aussi à ses plaisirs; aux privations et aux épreuves qu'il lui fallait souvent supporter. Mais, à côté de l'écolier famélique et picaresque, vêtu d'une soutanelle râpée, toujours à l'affût de repues franches et de tours pen-

---

1. Lire p. 31 « sur Auve » et non *sur Aube*; — p. 45, Paine et non *Payne*, Enlart et non *Eulard*; — p. 23, les vingt-deux, Gensonné, Brissot, et non *les deux Gensonné, Brissot*; — p. 143-145, Rovère et non *Rovert*; — p. 154-145, Ernouf et non *Burnouf* (c'est l'Ernouf cité plus loin, à la p. 163); — p. 166, ajouter *Rühl* à la liste des membres du Comité; — p. 169, lire Carlenc et non *Carles*; — p. 174, il est inexact de dire que Bouchotte a *prescrit* aux représentants; — p. 194, lire Neumann et non *Neuman*, Teterel et non *Tebrel*; — p. 218, Treuttel et non *Teutrel*; — p. 219, Grandreng et non *Granran*; — p. 220, Merbes et non *Merle* (cf. p. 255); — p. 251, Cousolre et non *Colsore*; — p. 291, Bertèche et non *Labretèche*.

dables, voici le jeune gentilhomme qui a maison montée et livrée à ses couleurs : un cuisinier veille à la délicatesse de sa table et un laquais est chargé de lui retenir aux cours les meilleures places. Les mauvais garçons fuyant l'école et vivant d'expédients ont pour correctif les élèves studieux qui, sortis parfois de très bas, conquièrent à force de volonté leurs grades universitaires, et certains même une haute position sociale. Ces types si divers, leurs mœurs, leurs sentiments, leurs privilèges, sont reconstitués avec autant de verve que de vérité, d'après les écrits d'auteurs contemporains.

La seconde partie est une histoire abrégée des Universités espagnoles depuis leur origine, au XII^e siècle, jusqu'à leur déclin, vers le milieu du XVIII^e. Plusieurs chapitres méritent particulièrement d'être signalés. Entre autres, celui où l'Université d'Alcalà est comparée à celle de Salamanque dont elle différait si essentiellement; le chapitre consacré aux Universités « silvestres », sujet éternel de plaisanteries chez les vieux romanciers espagnols; celui, enfin, où sont étudiés en quelques pages très substantielles le mouvement intellectuel de la renaissance en Espagne et les progrès de l'enseignement. A toutes ces questions, de nature assez aride, M. R. a su donner de l'intérêt et de la vie. Son livre résume, sous une forme attrayante, beaucoup d'idées et de renseignements qu'on aurait grand peine à chercher dans des ouvrages spéciaux. Il sera d'une lecture agréable pour tout le monde, en même temps que le guide le plus sûr pour quiconque voudrait approfondir un sujet à peu près ignoré en France jusqu'à ce jour.

Léo ROUANET.

Paul BASTIER. **La mère de Gœthe** d'après sa correspondance. Paris, Perrin, 1902, in-18, p. 264.

M. Bastier a voulu tirer des lettres de la mère de Gœthe un livre amusant et il contentera, je crois, les amateurs de littérature anecdotique. Est-il donc bien utile de lui reprocher les faits inexacts, les jugements risqués et le peu de documentation de son essai [1] ? Je crains seulement qu'avec toute l'admiration outrée que lui a inspirée son auteur il n'en donne une fausse idée. Il a recueilli dans ces lettres tant de détails vulgaires et mesquins que *Frau Aja* nous apparaît surtout comme une provinciale de Kotzebue et nous lasse enfin avec

1. P. 10, il y a bien d'autres Souabes illustres : Kepler, Schubart, Schelling sont oubliés; p. 16 et passim, M. B. écrit partout *francfourtois* pour francfortois; p. 22, la famille paternelle de Gœthe n'est pas d'origine prussienne; le père n'est d'ailleurs que caricaturé; p. 106, la diète de l'Empire ne siégeait pas à Francfort; p. 140 Augereau occupe Francfort en janvier et non en février 1806; p. 186, le drame d'*Eugénie* s'appelle habituellement *la Fille naturelle*; p. 192, M^e de Stein avait sept ans et non *cinq* ans de plus que Gœthe; etc.

sa philosophie de Sancho Pansa en jupon. Il y avait plus à dire sur ses relations littéraires, sur l'intérêt qu'elle a porté aux œuvres de son fils, car c'est par là avant tout qu'elle nous touche et qu'elle mérite une statue, si l'on veut. Les lettres sont bien traduites, mais un peu arrangées, et la version exagère visiblement la saveur de l'original (p. 249, tout un passage à propos de *bescheissen* est interprété à faux). La publication d'une traduction intégrale de ces lettres, si elle n'était pas inutile pour un public français, aurait donné de la mère de Gœthe un portrait plus juste et on ne verrait pas en elle avec M. Bastier « la première épistolière de l'Allemagne » ; il y en a d'autres.

L. ROUSTAN.

—M. Richard-M. MEYER, professeur à l'Université de Berlin, a publié un *Grundriss der neueren deutschen Litteraturgeschichte* (Berlin, Bondi. In-8°, xv et 218 p. 6 marks) qui rendra de grands services. Il sait qu'il n'est pas complet, et il se justifie à l'avance, dans une spirituelle préface, du reproche qu'on pourrait lui faire à ce sujet. Nous le blâmerons seulement d'avoir si peu cité la *deutsche Rundschau*. P. 156, le *Keller* de Baldensperger est de 1899 et non de 1893. P. 205, une œuvre de Richard Voss, *Die neuen Römer*, est citée deux fois de suite. Mais M. R.-M. Meyer a raison de dire qu'il a fait œuvre scientifique; son manuel comble une lacune et sera, comme il s'exprime, un utile auxiliaire. — A. C.

— La librairie Berger-Levrault vient de publier sous le titre de *La guerre sud-africaine* (In-8°, xix et 608 p. avec deux portraits de l'auteur et quinze cartes ou croquis) les articles consacrés par le capitaine GILBERT aux opérations des Anglais et des Boers. L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première, intitulée *Données initiales*, l'auteur décrit le théâtre de la guerre, et retrace l'état militaire des deux partis. Dans la seconde partie il expose ce que furent les opérations depuis la mobilisation et concentration des forces anglaises jusqu'à la délivrance de Ladysmith. Des conclusions sur l'enseignement que la guerre de demain aurait à tirer de la guerre d'hier terminent le volume. On a nommé Gilbert (qui fut major de la première promotion de l'École supérieure de guerre, mais que la paralysie cloua sur son fauteuil en 1884 et que la mort enleva le 29 octobre 1901) le plus grand penseur de l'armée française. L'expression n'est pas exagérée. Dans ce volume, comme le dit en sa préface le général BONNAL, Gilbert a su, grâce à sa perspicacité et malgré des informations vagues et incomplètes, discerner le fort et le faible des belligérants, saisir la nature intime des opérations, comparer les événements entre eux et en montrer les causes profondes, faire voir comment telle ou telle erreur pouvait être évitée et quelle solution s'imposait. L'éditeur a joint à la courte préface du général Bonnal une intéressante notice de M. Charles MALO sur la vie et les ouvrages de Gilbert. — A. C.

— Presque en même temps paraît à la librairie Chapelot le tome premier d'une publication du 2e bureau de l'État-major de l'armée, *la Guerre sud-africaine* par le capitaine FOURNIER (In-8°, 222 et 67 p. avec 9 cartes et croquis, 6 fr.). Bien des documents qui ont échappé aux recherches particulières et que l'état-major a pu centraliser, renseignements diplomatiques, rapports des généraux, livres bleus du gouvernement britannique, études publiées par des officiers anglais et des correspondants militaires, communications d'ingénieurs et d'agents

qui ont séjourné au Transvaal, rapports des officiers français et étrangers détachés près des armées belligérantes (on sait que les rapports des attachés russes et américains ont été publiés), ont été utilisés dans la publication de M. Fournier. Ce premier volume comprend deux parties. Dans la première, l'auteur traite des origines du conflit. Il retrace rapidement la première guerre de l'indépendance (1877), l'arrivée et le développement toujours croissant des Uitlanders, leurs revendications, le raid Jameson; puis il étudie la région du Transvaal pour mieux faire comprendre au lecteur les opérations et il expose les forces des deux partis, leurs plans de campagne, le mode de mobilisation et de transport des effectifs anglais dans l'Afrique du sud. La seconde partie du volume est consacrée aux faits de guerre : elle commence par le récit des événements qui se déroulèrent dans le Haut-Natal, et l'auteur, en racontant ces premiers combats, montre combien l'imprévue résistance des Boers dut inquiéter l'armée anglaise, malgré les succès, d'ailleurs relatifs, qu'elle avait remportés. M. Fournier, selon la méthode de l'état-major de l'armée, cite en leur entier la plupart des documents sur lesquels il s'appuie, et il fournit ainsi à ceux qui s'intéressent aux choses de la guerre et à la lutte du peuple boer une source sûre d'information. — A. C.

— MM. P. Caron et Ph. Sagnac, directeurs de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avaient préparé pour le congrès de Rome un mémoire sur l'*État actuel des études d'histoire moderne en France*. Un peu prématurément (puisqu'après tout l'on nous promet le congrès pour Pâques prochaines), ils se sont décidés à le publier (Paris, *Revue d'hist. mod. et cont.*, 1902, in-8°, 91 p.). Ils étudient dans une première partie l'organisation du travail, le rôle de l'Institut, des Sociétés, des Universités, les périodiques, les bibliographies. C'est un bon exposé, utile surtout pour les étrangers et les non-spécialistes. Beaucoup plus intéressante pour les spécialistes est la seconde partie, « examen rapide de l'état des travaux entrepris ou à entreprendre dans les différentes « spécialités » de l'histoire moderne de la France ». En effet MM. P. C. et Ph. S. ne se sont pas bornés à mentionner, pour chaque ordre de matières (le plan suivi est, à peu de choses près, celui du troisième *Répertoire méthodique* annuel), les ouvrages récents ; ils indiquent encore les *ouvrages en préparation*. Puissent ces indications nous épargner à l'avenir le fâcheux et trop fréquent spectacle de deux, trois érudits qui s'attellent, à l'insu l'un de l'autre, au même sujet. Je sais bien que tous les ouvrages ici annoncés ne verront peut-être pas tous le jour, car les auteurs ne tiennent pas toujours toutes leurs promesses. MM. P. C. et Ph. S. n'en ont pas moins rendu un grand service à cette organisation des études d'histoire moderne dont, avec tous les travailleurs sérieux, ils déplorent l'état rudimentaire. La troisième partie traite de l'esprit qui anime actuellement l'historiographie française. Il est regrettable que ce mémoire n'ait pu être lu devant une assemblée internationale. — H.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 27 — Trente-sixième année — 7 juillet 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, nº 1572 : J. HASTINGS, A dictionary of the Bible, IV, Pleroma-Zuzim. — H. S. EDWARDS, Sir William White. — Lilian SMYTHE, The Guardian of Marie Antoinette. — An onlooker's note-book. — F. M. HUEFFER, Rossetti ; A. BRÉAL, Rembrandt ; J. A. MANSON, Landseer. — WHITE, Glimpses of William IV and Queen Adelaïde. — The truth about an author, chapters in autobiography, X.

The Athenaeum, nº 3895 : HASTINGS, A Dictionary of the Bible, IV. — TARVER, Tiberius the tyrant. — Lilian SMYTHE, The guardian of Marie Antoinette. — POWELL-COTTON, A sporting trip through Abyssinia. — Coleccion de autos, farsas y coloquios del siglo XVI, p. ROUANET ; ALTAMIRA, Historia de Espana y de la civilizacion espanola. — A new reading in the Convito of Dante (Moore). — An early poem of Ruskin. — James VI, Balmerino and the Pape. — The Algonkin element in the English. — The wars of Alexander. — A new variorum edition of Shakespeare, p. H. H. FURNESS. XIII, Twelfth night or what you will.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 25 : Books on education in the library of Columbia University. — H. DERENBOURG, Les manuscrits arabes de la collection Schefer à la Bibliothèque nationale. — Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. Hgb. von A. Hauck. 9. u. 10. Bd. — CALVINO, Evangelische Bestrebungen in Italien. — DREWS, Eduard von Hartmanns philosophisches System im Grundriss. — GOMPERZ, Ueber den Begriff des sittlichen Ideals. — THUMSER, Erziehung und Unterricht. — ASBACH, Das Düsseldorfer Lyceum unter bairischer und französischer Herrschaft (1805-1813). — PLATZMANN, Das Anonyme Wörterbuch Tupi-Deutsch und Deutsch-Tupi. — STRONG, The Doctrine of the perfect One or the Law of Piety. — TORP, Lykische Beiträge. V. — S. BUGGE, Lykische Studien. II. — The Idylls of Theocritus ed. by Cholmeley. — Briefe aus der Frühzeit der deutschen Philologie an Georg Friedrich Benecke. Hgb. von R. Baier. — KOHLSCHMIDT, Der evangelische Pfarrer in moderner Dichtung. — M. THOMAS, Le poète Edward Young (très détaillé). — JOUFFRET, De Hugo à Mistral (conférences attachantes). — NAZELLE, Etude sur Alexandre Vinet critique de Pascal. — ATHANASIADES, Die Begründung des orthodoxen Staates durch Kaiser Theodosius den Grossen (clair). — PATON, The early history of Syria and Palestine. — GOLUBINSKIJ, Istorija russkoj cerkvi. I, 1. 2. Aufl. (remarquable). — GÜNTER, Das Restitutionsedikt von 1629 und die katholische Restauration Altwirtembergs (très soigné). — H. CORDIER, Histoire des Relations de la Chine avec les Puissances occidentales. II. — HASSERT, Die Polarforschung. — HAGENA, Jeverland bis zum Jahre 1500. — BÖHME, Gutsherrlich-bäuerliche Verhältnisse in Ostpreussen während der Reformzeit von 1770 bis 1830. — CANDERLIER, Les lois de la population et leur application à la Belgique. — STEINITZ, Der Verantwortlichkeitsgedanke im XIX. Jahrhundert. — Ch. JORET, La Flore de l'Inde d'après les écrivains grecs. — Jahrbuch des Schlesischen Museums für Kunstgewerbe und Alterthümer. Hgb. von K. Masner und H. Seger.

KOHLER (Ch.). Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des Croisades. Tome I. In-8. . . . . 12 fr. »

Un nouveau récit de l'invention des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, à Hébron. — Translation de reliques de Jérusalem à Oviedo. — Histoire anonyme des rois de Jérusalem (1099-1187). — Traité du recouvrement de la Terre Sainte adressé vers l'an 1295 à Philippe-le-Bel, par Galvano de Levanto, médecin génois. — Documents inédits concernant l'Orient latin, etc.

— Chartes de l'abbaye de N.-D., de l'abbaye de Josaphat, analyses et extraits. In-8. . . . . 5 fr. »

MACHAUT (Guillaume de), La prise d'Alexandrie, ou Chronique du roi Pierre Ier de Lusignan, publiée par M. de Mas Latrie. In-8. . . . . 12 fr. »

MARRAST (Augustin). Esquisses byzantines. In-18. . . . . 3 fr. 50

MÉLY (F. de). Les reliques de la Sainte Couronne d'épines, d'Aix-la-Chapelle et de Saint-Denis. In-8. 1 fr. »

PAPADOPOULOS KERAMEUS. Documents grecs pour servir à l'histoire de la quatrième Croisade (Liturgie et reliques). In-8. . . . . 1 fr. »

PASSAGIIS (de) in Terram Sanctam. Reproduction en héliogravure du manuscrit de Venise. Grand in-folio. . . . . 50 fr. »

QUINTI BELLI SACRI scriptores minores, edid. R. Rœhricht. In-8.... 12 fr. »

REY (E.-G.). Les colonies franques de Syrie aux XIIe et XIIIe siècles. In-8, gravures et plans. . . . . 8 fr. »

— Les Seigneurs de Barut. — Les Seigneurs de Mont-Réal et de la terre d'Outre le Jourdain. In-8. . . . . 1 fr. »

— Résumé chronologique de l'histoire des Princes d'Antioche. In-8.... 2 fr. »

— Les dignitaires de la principauté d'Antioche, grands officiers et patriarches (XIe-XIIIe siècles). In-8. 2 fr. »

RIANT (Le comte), de l'Institut. Études sur l'histoire de l'église de Bethléem. 2 vol. in-8. . . . . 22 fr. »

SAUVAIRE (H.). Histoire de Jérusalem et d'Hébron depuis Abraham jusqu'à la fin du XVe siècle de J.-C. Fragments de la chronique de Moudjir-ed-Dyn, traduits sur le texte arabe. In-8. 10 fr. »

SCHLUMBERGER (G.), de l'Institut. Les principauté franques du Levant au moyen âge, d'après les plus récentes découvertes de la numismatique. In-8, figures. . . . . 5 fr. »

— Numismatique de l'Orient latin. In-4, avec 19 planches en héliogravure (*Epuisé*). 150 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 175 fr. »

— Supplément et index. In-4, avec 2 planches et 1 carte. . . . . 15 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 20 fr. »

— Sigillographie de l'Empire Byzantin. In-4, avec 1100 dessins....... 100 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 140 fr. »

TESSIER (Jules), professeur à la Faculté des Lettres de Caen. Quatrième Croisade. La diversion sur Zara et Constantinople. In-8. . . . . 7 fr. 50

TESTIMONIA MINORA de Quinto Bello Sacro, edid. R. Rœhricht. In-8... 12 fr. »

VLASTO (E.-A.). 1453. Les derniers jours de Constantinople. Avec préface de M. Emile Burnouf. In-8. 4 fr. »

REVUE DE L'ORIENT LATIN. *Trimestrielle.*

Abonnement : 25 francs.

Collection complète. Tomes I à VIII.................................. 200 fr.

PUBLICATIONS RELATIVES AUX CROISADES

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

N° 2[illegible] Trente-sixième année 14 juillet 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, n° 2 : J. Toutain, La légende de Mithra étudiée surtout dans les bas-reliefs mithriaques. — V. Bugiel, La démonologie du peuple polonais. — A. Barth, Bulletin des religions de l'Inde, I. — I. Goldziher, Nouvelles contributions à l'hagiologie de l'Islam. — Correspondance. — Revue des livres. — Chronique.

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 6 : Le Conservatoire national de musique et de déclamation, par un ancien professeur du Conservatoire. — Vincent d'Indy, A propos du prix de Rome. Le régionalisme musical.—R. Rolland, La musique et l'histoire générale.—R. d'Avril, M. Le Guy Ropartz et la musique à Nancy. — J. Combarieu, Esthétique musicale. — Les études musicales : I. L'Epitre à M. de Nivert (F. Combarieu); II. Le Pantaléon (P. Glachant). — Théâtres et concerts; nouvelles publications; notes bibliographiques (2 grav.). — Laloy, Exercices pratiques. — Les idées heureuses, de François Couperin (texte musical avec gravure). — Informations.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 5, mai 1902 : Chotkowski, Le retour et l'abolition de la Compagnie de Jésus en Galicie, 1820-1848.— Boratynski, Etienne Bathory et le plan d'une ligue contre les Turcs.

Academy, n° 1573 : Sir Harry Johnston, The Uganda protectorate.— Oman, A history of the peninsular war, I. — Lilly : India and its problems. — Borry, A hundred years of Irish history. — The historical novel. — Gervase Markham, journalist. — The truth about an author, XI. The question of censorship (A. Symons).

Athenaeum, n° 3896 : Mrs A. Murray-Smith, The roll-call of Westminster Abbey. — Baldwin, Dictionary of philosophy and psychology. — Hazlitt, Shakespear. — Einstein, The Italian Renaissance in England. — Sichel, Bolingbroke and his times, the sequel. — Adams and Stephens, Select documents of English constitutional history. — Payn, Cromwell on foreign affairs. — Senks, Edward Plantagenet, the English Justinian. — The quatrains of Omar Khayyam.— French Memoirs.— Lord Acton. — The marriage of the duke of Clarence with Violante Visconti, II (Bromby). — Samuel Butler. — Packard, Lamarck, the founder of evolution.—P. de Nolhac, La création de Versailles d'après les sources inédites, études sur les origines et les premières transformations du château et des jardins. — Cafaggiolo. The restoration of the Erechtheum.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : Akten des 5. internationalen Kongresses katholischer Gelehrten zu München vom 24.—28. Sept. 1900. — Grautoff, Die Entwickelung der modernen Buchkunst in Deutschland. — Graf Baudissin, Einleitung in die Bücher des A. T. s. — Naegle, Die Eucharistielehre des heiligen Johannes Chrysostomus, des Doctor Eucharistiae. — Weizsæcker, Untersuchungen über die evangelische Geschichte, ihre Quellen und den Gang ihrer Entwickelung.— 2. Aufl. H. Von Salisch, Forstästhetik 2. Aufl.—Van Biervliet, Etudes de Psychologie. — Wychgram, Von der Leitung unserer Schulen. — Nallino, L'Arabo parlato in Egitto. — Florenz, Neue Bewegungen zur japanischen Schriftreform. — Mellén, De Ius fabula capita selecta (peu remarquable). — Joviani Pontani Carmina ed. B. Soldati. — Bielecki, Les mots composés dans Eschyle et dans Aristophane. — Laut-und Formenlehre der Altgermanischen Dialekte hgb. von F. Dieter. II. — Fries, Goethes Achilleis. — Nelle, Das Wortspiel im englis-

chen Drama des 16. Jahrhunderts vor Shakespeare. — GUTERMANN, Shakespeare und die Antike.— NORDAU, Zeitgenössische Franzosen.— OLIVIER, Les comédiens français dans les cours d'Allemagne au XVIII^e siècle. I. — WISSOWA, Religion und Kultus der Römer (marque un grand progrès). — JAHRBUCH der Gesellschaft für lothringische Geschichte im Zeitalter der Hohenstaufen II (ne répond pas à l'attente du critique). — KNEPPER, Jacob Wimpfeling (1450-1528). — P. CALMETTES, Choiseul et Voltaire. — SCHURTZ, Altersklassen und Männerbünde. — ZEMMRICH, Sprachgrenze und Deutschthum in Böhmen.— ECKERT, Rheinschiffahrt im 19. Jahrhundert (méritoire). — DIX, Deutschland auf den Hochstrassen des Weltwirthschaftsverkehrs. — KOHLER, Einführung in die Rechtswissenschaft.— ODOBESCO, Le trésor d'or de Petrossa.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : Die paulinisches Briefe u. der Hebraerbrief p. B. WEISS, 2^e ed. — BAUMSTARK, Die Petrus = und Paulusakten in der literar. Ueberlieferung der Syrischen Kirche. — BASSERMANN, Zur Frage des Unionskatechismus. — KAMPERS, Alexander der Grosse und die Idee des Weltimperiums in Prophetie unp Sage (remarquable). — DAVIDSOHN, Forschungen zur Geschichte von Florenz, III. XIII und XIV Jahrb. I, Regesten unedierter Urkunden zur Gesch. von Handel, Gewerbe und Zunftwesen; II. Die Schwarzen und die Weissen (à continuer). — Die Matrikel der Univ. Rostock, IV, 1694-1747, p. HOFMEISTER. — SCHOVELIN, Fra den danske Handels empire. — HOLZHAUSEN, Napoleons Tod im Spiegel der zeitgenössischen Presse und Dichtung. — SAMOSCH, Spanische Kriegs = und Friedensbilder. — Demetrii Phalerei de elocutione libellus, p. RADERMACHER (excellent). — THURAU, Der Refrain in der franz. Chanson (résout certaines questions et en pose d'autres, livre fécond). — Thomas Kyd's works, p. BOAS. — Grabbes werke, I, p. GRISEBACH. — Hebbels Briefe, p. R. M. WERNER. — HAMILTON, Die Darstellung der Anbetung der heiligen drei Könige in der toskanischen Malerei von Giotto bis Lionardo. — Thayer, Beethovens Leben, 2^e ed. p. DEITERS. — KOSERITZ, Deutscher Volkskalender für Brasilien.

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Handcommentar zum N. T. I, 1, die Synoptiker, p. HOLTZMANN, 3^e éd. — Acta martyrum selecta, p. O. V. GEBHARDT. — SCHURER, Gesch. des jüdischen Volkes in zeitalter J. C. 3^e und 4^e ed. I. Einleitung und polit. gesch. — TARVER, Tiberius the tyrant (Tibère a été sûrement au second rang comme général et politique, et il est le meilleur représentant de la race). — KUNZE, Zur Kunde des deutschen Privatlebens in der Zeit der salischen Kaiser (bon). — Briefwechsel des Herzogs Christoph von Wirtemberg, p. V. ERNST. 1553-1554.— Die Behördenorganisation und die allgemeine Staatsverwaltung Preussens im XVIII Jahrhundert, III VI. — KELLNER, Ein jahr in England. — Deutsche Erde, p. LANGHANS. — MORRIS, On principles and methods in Latin syntax (mérite d'être étudié avec soin). — Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis, p. ODER. — Le dict. de l'Académie française, réimp. Dupont (indispensable). — REICHEL, Kleines Gottscheds Wörterbuch, Mitteil. der deutschen Gesellschaft zur Erforschung vaterl. Sprache und Altertümer in Leipzig, IX, 2.— Jean-Pauls Briefwechsel mit seiner Frau und Otto, p. NERRLICH.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° [illegible]9 Trente-sixième année 21 juillet 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, juillet-août 1902 : A. Bouché-Leclercq, La Question d'Orient au temps de Cicéron, *1er article.* — G. Desdevises du Dezert, Le Conseil de Castille au xviiie siècle; *suite et fin.* — Alfred Bourguet, Le duc de Choiseul et la Hollande, *1er article.* — A. Cans, Lettres de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, à la comtesse de Gramont, 1776-1789, *1er article.* — P. Marmottan, Lucien Bonaparte à Florence (17 avril-5 nov. 1808). — *Bulletin historique* : France, Antiquités latines, par C. Jullian. — Epoque contemporaine, par A. Lichtenberger. — Publications diverses, par G. Monod. — Allemagne et Autriche, Travaux relatifs à l'histoire grecque, 1898-1900, *suite et fin*, par Ad. Bauer. — *Correspondance* : La réunion de la Corse à Gênes. Lettre de M. Colonna de Cesari Rocca. — *Comptes rendus critiques* : Ouvrages de MM. Babelon, Diehl, Hashagen, Cauchie, Magnocavallo, Keutgen, von Below, Boos, Schuster, Uhlirz, Bruhat, Brandi, Glagau, Weicker, Leonard, Felix, Graffin, Mohammed Seghir ben Yousef de Beja, Philippson, Hauser.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 97 : La guerre de 1870 et la Commune, journal d'un officier d'état-major (suite). — Souvenirs de l'abbé Vallet, député de Gien à l'assemblée constituante (suite). — Documents relatifs à Mirabeau, pièces diverses. — Un monument à Rouget de Lisle en 1843, lettres du général baron Blein à David d'Angers.

Academy and Literature, n° 1574 : Aug. Birrell, Hazlitt. — B.-T. Washington, up from slavery. — Carmichael, The life of J.-W. Walshe. — E. Thomas, Horae solitariae. — Webb, The mystery of William Shakespeare. — Higgin, Spanish life in town and country. — The eternal dreamer. — The « Indian Shakespeare ». — Diversions in O. — The trusth about an author, chapters in autobiography, XII. — Monna Vanna. — What is memory!

The Athenaeum, n° 3897 : Continental literature. — Lovett, Chalmers, his autobiography and letters; Lennox, James Chalmers of New Guinea. — Scottish Text Society publications. — Intercessory services at St Paul's. — Lord Acton.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27 : Maas, Bibliographie des Bürgerlichen Rechts. — Lachèvre, Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700. — Delitzsch, Babel und Bibel. — A. van Veldhuizen. De brief van Barnabas. — Dugas, Psychologie du Rire. — Richter, Kant-Aussprüche. — Sallwürk, Die didaktischen Normalformen. — Das Buch Henoch hgb. von J. Flemming und L. Radermacher; Das Buch Henoch. Aethiopischer Text. Hgb. von J. Flemming. — Blatt, Quaestiones philologicae sanscritae. — Demetrii Phalerei de elocutione libellus. Rec. L. Radermacher (soigné). — Statius Silvae übs. von R. Sebicht. — Hessisches Dichterbuch. 3. Aufl. Hgb. von W. Schoof. — W. Schoof, Die deutsche Dichtung in Hessen. — Pipping, Gotländska Studier. — Bergau, Quelle und Verfasser der vengeance of goddesdeth. — Gosse, Walt Whitman. Deutsch von Berta Franz. — Atlas linguistique de la France, p. p. J. Gilliéron et E. Edmont, I, (rendra les plus grands services). — Mackensie, Dante's References to Aesop. — Der römische Limes in Oesterreich, II. — K. Voigt, Beiträge zur Diplomatik der langobardischen Fürsten von Benevent, Capua und Salerno (seit 774). — Horn, Sainte Elisabeth de Hongrie. — Politische Correspondenz Karl Friedrichs von Baden 1783-1806. 5, Bd. bearb. von K. Obser.

— CERONI, Li-hon-ciang. — COMBANAIRE, Au pays des coupeurs de têtes, à travers Bornéo. — KRÜMMEL, Der Ocean, 2. — SCHREUER, Zur Verfassungsgeschichte der böhmischen Sagenzeit. — SAINT-LÉON, Le Compagnonnage. — BREWER, Die Unterscheidung der Klagen nach attischem Recht und die Echtheit der Gesetze in §§ 47 und 113 der demosthenischen Midiana. — EVANS, The Palace of Knossos (très solide est bien illustré).

Literarisches Centralblatt, n° 27 : Ein Original Dokument aus der Diokletianischen Christenverfolgung, papyrus 713 des British Museums, p. DEISSMANN. — I. BARTH, Babel und israelitisches Religionswesen (art. de Nöldeke). — BOURNE, Essay in historical criticism. — Haym, Aus meinem Leben Erinnerungen (désappointé). — ROSE, The life of Napoleon I (rien de nouveau, malgré la mention « New materials from the British official records »). — FOY, Die Paesse der Sudeten. — COLLIGNON, Pergame (très solidement et élégamment composé). — RUHLAND, Die eleusinischen Göttinnen (très soigné). — GZAUTOFF, Die Entwicklung der modernen Buchkunst in Deutschland. — BERGEMANN, Soziale Pädagogik. — Vorschriffen für die Katalogsarbeiten der K. K. Hofbibliotheken, I, Nominal-Katalog, 1. — RUSKIN, Die Königin der Luft.

Le Puy, imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-sixième année 28 juillet 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, juillet 1902 : Boutmy, La déclaration des droits de l'homme et du citoyen et M. Jellinek. — Raphaël-Georges Lévy, Les finances du Japon. — J. Silvestre, La France à Kouang-Tchéou-Ouan. — Hamelle, L'homme qui vient, Lord Rosebery. — E. d'Eichthal, Les finances du Consulat. — Charles Mourey, Chronique coloniale (1901). — *Analyses et comptes rendus* : livres de MM. Lavollée, Martin Saint-Léon, Bonfils-Fauchille, Flour de Saint-Genis, Lecarpentier).

Correspondance historique et archéologique, juin, n° 102 : Vial et Capon, Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au Parlement, 1784-1787 (suite). — Lacaille, Quelques tapisseries conservées au Palais Mazarin en 1694. — *Questions* : F. L. La famille des Ranchin. — *Réponse* : Trudon des Ormes et Planchenault, Mathurin-Guillaume Recoquillé de Bainville, conseiller à la Cour des monnaies.

Revue de philologie française, fascicule 3, 3e trimestre 1902 : Clédat, Essais de sémantique, 1. La famille du verbe céder ; 2. Les formules négatives. — *Comptes rendus* : Lefèvre, Catalogue félibréen et du midi de la France (L. Vignon) ; Feldpausch, Die Konkordanzgesetze der franz. Sprechsprache (Yvon). — Lettre de M. Friedwagner et réponse de M. Baldensperger.

Annales du Midi, n° 55, juillet 1902 : G. Pariset, L'établissement de la primatie de Bourges (fin). — A. de Cazenove, Campagnes de Rohan en Languedoc, 1621-1629. — *Mélanges et documents* : Poupardin, Une charte inédite de Bernard Plantevelue ; Guy et Jeanroy, Le poème trilingue de Du Bartas. — *Comptes rendus* : Zenker, Die Lieder Peires von Auvergne ; Dijon, L'église abbatiale de S. Antoine en Dauphiné ; Saige et de Dienne, Documents historiques relatifs à la vicomté de Carlat.

Revue d'Alsace, juillet-août : Reuss, Une médaille alsatique, documents inédits relatifs à la célébration de la fête séculaire de la réunion de Strasbourg à la France. — E. Keller, Saint-Nicolas, un prieuré dans les Vosges (fin). — Liblin et Gasser, La chronique de Hartmanswiller, 1811-1814. — Angel Ingold, Les troubles de Landser il y a cent ans. — Livres nouveaux (Schmidlin, Ursprung und Entfaltung der habsburgischen Rechte im Oberelsass ; Vte de Reiset, Souvenirs du général de Reiset ; Laugel, Louis Schutzenberger ; Bardy, G. Save ; Boll, Les conditions du développement de l'industrie hôtelière dans les Vosges).

Le Bibliographe moderne, nos 31-32, janvier-avril 1902 : Haebler, Le soi-disant Cusianus de 1443 et les Cusianus allemands. — Roserot, Catalogue des actes royaux conservés dans les archives de la Haute-Marne. — Stein, Inventaire de la bibliothèque du connétable d'Albret à Sully-sur-Loire (1409) ; Documents relatifs à la nouvelle édition de la *Gallia christiana* (1656). — Jadart, Le dossier de l'Evangéliaire slave à la bibliothèque de Reims. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes rendus* : Warschauer, Die städtischen Archive in der Provinz Posen ; Van Neuss, Inventaires sommaires des archives de l'Etat en Belgique, dépôt de Hasselt ; Chauvin, Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, 1800-1885, V ; Brun-Durand, Dictionnaire de la Drôme, II ; Brunner, Die Pflege der Heimatsgeschichte in Baden ; Wrong und Zang-

TON, Review of historical publications relating to Canada, 1900-1901; PHILIPPS, A list of maps of America in the library of congress; VAN DEN GHEYN, Catalogue des mss. de la Bibliothèque royale de Belgique, I; VILLETARD, Catalogue et description des mss. de Montpellier provenant du département de l'Yonne; BOFARULL Y SANS, La heraldica en la filigrana del papel; UN BIBLIOPHILE, Liste des lieux d'impression en Europe.

Academy and Literature, n° 1575 : The fascination of London; STREET, A book of essays; MITTON, Chelsea; SLADEN, London and its leaders; COOK, London and environs; London and district. — WHITE, The doctrine and literature of the Kabalah. — MAIR, Plato's dream of wheels. — CAMPBELL, Siam in the XX century. — Clara E. COLLET, Educated working women. — Letters received by the East India Company from its servants in the East, VI, p. FOSTER. — The tenth Muse in Oxford. — Clio in distress. — Leigh Hunt. — The truth about an author, chapters in autobiography, XIII. — Cartoons, caricatures and Rossetti. — The pottery of primitive man (Legge). — Ch. Reade.

The Athenaeum, n° 3898 : FIRTH, Cromwell's army. — Six Oxford tutors, Contentio Veritatis, essays in constructive theology. — GREENOUGH and KITTREDGE, Words and their ways in English speech. — CROCKETT, The Scott country; FLEMING, Ancient castles and mansions of Stirling nobility. — The Knights of Aristophanes, p. NEIL; Frogs, Ecclesiazusae, p. B. B. ROGERS. — Writings on the war. — The Plowman tale (Bradley). — The firefly in Italy (Hunter-Blair). — Chatham and the capture of Havana 1762. — John Clare's library (Warner). — Bibliography of Landor. — CUST, A description of the sketch-book of Sir Anthony Van Dyck, used by him in Italy, 1621-1627, and preserved in the collection of the Duke of Devonshire at Chatsworth. — HUDDILSTON, Lessons from Greek pottery; MONKHOUSE, A history and description of Chinese porcelaine. — Egyptian antiquities at University College. — GLASENAPP, Life of Richard Wagner, trad. A. Ellis.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28 : Oriens Christianus Römische Halbjahrhefte für die Kunde des christlichen Orients. I. — DOBSCHÜTZ, Die urchristlichen Gemeinden (clair et solide). — EHRHARD, Liberaler Katholizismus? — STEINECKE, Zinzendorf und der Katholizismus. — B. JANOSI, Geschichte der Aesthetik. II. — Al Mu'tazilah : being an extract from the Kitâbu-l Milal wa-n Niḥal by âl Mahdî lidîn Aḥmad b. Yaḥyâ b. al Murtada ed. by T. W. Arnold. — PETRONIUS, Cena Trimalchionis. Ed. Waters. (bon). — Taciti Germania, Agricola, Dialogus de oratoribus p. Novák (cf. *Revue*, n° 27). — BATT, The treatment of nature in German litterature from Günther to the appearance of Goethe's Werther. — Brynildsen og Magnussen, Engelsk-Dansk-Norsk Ordbog. Ud. af O. Jespersen. — Kate Oelsner-Petersen, The sources of the Parson's tale. — BOERNER, Lehrbuch der französischen Sprache. Ausgabe D. I. Abth. — ETTMAYER, Lombardisch-Ladinisches aus Südtirol. — BONDROIT, Les precariae verbo regis avant le concile de Leptinnes. — Die Fragmente der Libri VIII Miraculorum des Caesarius von Heisterbach. Hgb. von A. Meister (louable). — SCHEFFER-BOICHORST, Zu den Paderborner Annalen. — BUCHWALD, Doktor Martin Luther (bon livre pour la famille). — WALISZEWSKI, La dernière des Romanov. Elisabeth I. Impératrice de Russie. 1741-1762 (très intéressant, mais n'est pas d'une grande portée, dédaigne

trop les sources russes). — De Parceval, Un épisode de la vie des frères Faucher : la province 1814. — Lampert, Die Völker der Erde. — Die Getreidehandelspolitik und Kriegsmagazinverwaltung Brandenburg-Preussens bis 1740. Darstellung und statistische Beilagen von W. Naudé. (travail énorme qui épuise le sujet). — G. Pauli, Hans Sebald Beham.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : Rose, Etude sur les Évangiles. — Zimmer, Pelagius in Irland (très remarquable). — Ausgew. Märtyreracten p. Knopf. — Lohmann, Im Kloster zu Sis, ein Beitrag zur Gesch. der Bezieh. zwischen dem deutschen Reiche und Armenien im Mittelalter (impressions de l'auteur et d'autres sur la Cilicie). — Duhr, Die Jesuiten an den deutschen Fürstenhöfen des 16 Jahrh. (d'après des documents inédits). — Urk. und Actenstücke zur gesch. des kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, 17, p. Brode. — Kanter, Die Entwickl des Handels mit gebrauchsfertigen Waaren 1750-1886. — Streck, Die alte Landschaft Bebylonien nach den arabischen Geographen, 1-2. — Divan des Farazdok, zweite Hälfte B, nach Bouchers copie der Constantinopler Hanschrift p. Hell. — Scholia in Dionysii Thracis artem grammaticam p. Hilgard (très louable). — Raccolta di studi critici dedicata ad Aless. d'Ancona. — Tobler, Vermischte Beitraege zur franz. Grammatik, I, 2e ed. (cf. *Revue*, n° 24). — Einstein, The Italian Renaissance in England (bon). — Klöpper, Shakspeare-Realien, Altenglands Kulturleben im Spiegel von Shakspeares Dichtungen (trop de citations et d'erreurs, mais peut être remanié et sera utile). — Zedler, Gutenberg-Forschungen (bien fait, mais n'apporte en somme que peu d'observations d'importance secondaire). — Rudolf Haym zum Gedächtnis, neue Briefe von Karoline von Humboldt, p. Leitzmann. — Floerke, Zehn Jahre mit Böcklin. — Ziehen, Ueber die Verbindung der sprachlichen mit der sachlichen Belehrung.

Altpreussische Monatsschrift, 3e et 4e fascicules, avril-juin 1902 : Max Jacobi, Nicolaus von Cusa und Leonardo da Vinci, zwei Vorläufer des Coppernicus. — Sommerfeldt, Aus dem Franzosenjahre 1807, II. Die Schlusskatastrophe bei Königsberg vom Juin 1807. — Reicke, Briefe von Gisevius an Borowski. — L. Goldschmidt, Zum Ende der Kantphilologie. — Perlbach, Verzeichniss der Schriften Ernst Strehlke's. — Kritiken und Referate : A. Hoffmann, Kant, ein Lebensbild nach Darstellungen seiner Zeitgenossen. — Zweck, Samland, Pregelthal und Frischingthal. — Zühlke, Bludan, und Zweck, Karte von Ostpreussen. — Mitteilungen und Anhang : Eine Bücherauction in der Königsberger Schlossbibliothek ; Universitätschronik 1902. — Zur Berichtigung von Halling's Artikel.

LE PUY, IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

N° 31 Trente-sixième année 4 août 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, n° 1576 : Encyclopaedia Britannica, vol. 25, 26, 27. — Magnus, Introduction to poetry. — Oman, Seven Roman statesmen of the later Republic. — The preferential anthology. — Reader and writer. — The truth about an author, chapters in autobiography, XIV. — Coquelin and Molière, some aspects (A. Symons). — The Brook (Conway). — The pottery of primitive man (F. Thompson).

Athenaeum, n° 3899 : Sir Harry Johnston, The Uganda Protectorate. — James, The varieties of religious experience. — Brenan, A history of the house of Percy. — Charlevoix, History and description of New France, transl. Shea. — Harper, The Holysread road. — Anthropology and folklore. — African philology. — Palestine and the Jews. — The disbanding of the Cromwellian army (Firth). — The firefly in Italy (Birdwood et Garnett). — Robert Cromwell (S. C. Lomas). — The housel of earth (Jiriczek). — The livre d'heures of the Duke of Clarence's mother-in-law (Maas). — The marriage and burial ceremonies of the old Persians (Kingsmill). — Art history and biography. — Head, Catalogue of the Greek coins of Lydia. — Maitland, English music in the XIX century.

Deutsche Litteraturzeitung, Gurlitt, Erinnerungen an Ernst Curtius. — Krüger, Verfasser-und Vornamen-ermittelung. — The Book of Psalms. With introduction and notes by A. F. Kirkpatrick. — Thomaes Hemerken a Kempis, Canonici Regularis Ordinis S. Augustini, Orationes et Meditationes d. Vita Christi rec. Mich. J. Pohl. — Loofs, Die Trinitätslehre Marcells von Ancyra und ihr Verhältniss zur älteren Tradition. — Jörges, Die Lehre von den Empfindungen bei Descartes. — Queyrat, La logique chez l'enfant et sa culture. — Paulsen, Die deutschen Universitäten und das Universitätsstudium. — F. Schmidt, Jugenderziehung im Jugendstil. — Raynaud, L'implacable providence de l'ancien Mexique. — Worsfeld, On the exercise of judgement in literature. — Krumbacher, Die Moskauer Sammlung mittelgriechischer Sprichwörter. — Zuretti, Omero, L'Iliade, commentata. — M. Egger, Denys d'Halicarnasse. — Ranisch, Die Gautrekssaga in zwei Fassungen. — J. Wagner, Der Name « Strinz ». — Holthausen, Die Quelle des mittelenglischen Gedichtes « Lob der Frauen ». — Zeitler, Die Kunstphilosophie von Taine. — B. Meyer, Matteo Bandello. — Ridgeway, The early age of Greece. — Becker, Beiträge zur Geschichte Aegyptens unter dem Islam. — Darpe, Coesfelder Urkundenbuch I. — Arthur Lévy, Napoléon et la paix (travail de dilettante). — Rose, Our food supply in the Napoleonic war. — Hutter, Wanderungen und Forschungen im Nord-Hinterland von Kamerun (une foule de détails). — Sapper, Die geographische Bedeutung der mittelamerikanischen Vulkane. — Inama-Sternegg, Deutsche Wirthschaftsgeschichte in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters. II. (très bon).

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Schweitzer, Das Abendmahl. — Schultze, Meditatio futurae vitae, ihr Begriff im System Calvins (cf. *Revue*, 1901, n° 41). — Horneffer, Nietzsche. — Pflugk-Harttung, Die Bullen der Päpste bis zum Ende des XII Jahrh. (vieilli). — Christmann, Melanchtons Haltung im schmalkaldischen Kriege (solide). — Reiset, Mes souvenirs. — Grossfürst Nicolaj Michajlowitsch, Die Fürsten Dolgorukij. — Giesenhagen, Auf Java und Suma-

tra. — Bacher, Ein hebräisch-persisches Wörterbuch aus dem XIV Jahrh. (très intéressant; cf. *Revue*, 1901, n° 40). — Stahlin, Die Stellung der Poesie in der platonischen Philosophie. — Beitraege zur roman. und engl. Philologie, Festgabe für Wendelin Foerster. — Petersen, The sources of The Parson's tale. — Ilges, Ernst Ortlepp. — Boucke, Wort und Bedeutung in Gœthe's Sprache (très soigné). — Castle, Lenau (cf. *Revue*, n° 28). — Lanciani, Storia degli scavi di Roma, I (premier volume d'un manuel qui sera unique en son genre). — Mau, Katalog der Bibliothek des deutschen Instituts zu Rom. — Weisbach, Pesellino und die Romantik der Renaissance. — Graul, Die Krisis im Kunstgewerbe.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 32 Trente-sixième année 11 août 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, avril-juin 1902 : P. et V. Glachant, Le manuscrit de Ruy-Blas à la Bibliothèque nationale. — H. Guy, Les sources françaises de Ronsard. — Latreille, Sainte-Beuve et Vigny. — Mélanges : Une édition du Génie du Christianisme (V. Giraud); Bernardin de Saint-Pierre, ses deux femmes et ses enfants (Largemain); Les correspondants du duc de Noailles (L.-G. Pélissier). — Comptes-rendus : Claudin, Hist. de l'imprimerie en France au xve et au xvie siècle; Schneegans, Molière; Lafoscade, Le théâtre de Musset; Brunetière, V. Hugo; Ferté, Rollin; Morel-Fatio, Lope de Vega; G. Hermann, Rimes de Pierre de Laval.

Revue celtique, n° 2, avril 1902 : Loth, Notes étymologiques bretonnes. — Ernault, Chansons populaires de la Basse-Bretagne. — D'Arbois de Jubainville, La déclinaison celtique des noms. — Loth, Etudes corniques, II, textes inédits en cornique moderne. — Strachan, Ro with the imperfect indicative in Irish. — Loth, Mélanges, I, Une correction au livre de Taliesin; II, Eured; III, Aula Quiriaca = Les Guiriac. — Ernault, Bibliographie, Mélusine. — Chronique. — Périodiques.

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 7, juillet 1902 : Dr Wagner, Le ms. 383 de la bibliothèque de Saint-Gall. — L. Schneider, La collaboration musicale, les frères Hillemacher et la partition d'Orsola. — Paul Glachant, Victor Hugo et la musique. — Quittard, Michel-Richard de Lalande, 1657-1726. — Tiersot, La dédicace des Troyens, lettres inédites de Berlioz. — Laloy, Lectures musicales, Palestrina et Victor Hugo; Exercices d'analyse. — Z., Au Conservatoire. — Périodiques, Notes bibliographiques, Informations.

Annales de l'Est, n° 3, juillet : R. de Souhesmes, Etude sur la criminalité en Lorraine d'après des lettres de rémission (suite). — Reybell, La question d'Alsace et de Brisach, 1635-1639 (suite). — Géant, Etude sur le règne de Charles II, duc de Lorraine, 1390-1431. — Comptes-rendus critiques : Martin et Lienhart, Wörterbuch der elsässischen Mundarten; Ch. Schmidt, Wörterbuch der Strassburger Mundart. Historisches Wörterbuch der elsässischen Mundart; Liétard, La population des Vosges; Pfister, Hist. de Nancy, I; Sauerland, Vatikanische Urkunden und Regesten zur Gesch. Lothringens; L. Champion, Jeanne d'Arc écuyère; M. de Pange, Le pays de Jeanne d'Arc, le fief et l'arrière-fief; Stouff, La description de plusieurs forteresses des seigneuries de Charles le Téméraire en Alsace par maître Mongin Courtault; Boos, Gesch. der Stadt Worms, 1-2; Rocholl, Studien über den Feldzug des grossen Kurfürsten gegen Frankreich im Elsass, Herzog Georg von Würtemberg u. die Reformation im Oberelsass; Portal, Chr. Moucherel de Toul et l'orgue de la cathédrale d'Albi; A.-D. Sankt Morand bei Altkirch; von Jan, Erzählungen aus dem Wasgau; Guerber, Um den Odilienberg; Reiset, Mes souvenirs, 1-2; Thomas, Young.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 6, juin 1902 : Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art (22 mars). — L. Abraham, Sur la juridiction des évêques de Leubus dans la Petite-Russie. — O. Balzer, Contributions à l'histoire des sources du droit polonais.

Academy and Litterature, 26 juillet : Paulsen, Kant. — Dyce, A glossary of the words of Shakspeare. — Cody, Selections from the world's greatest short stories. — Hutton, Studies in the Lives of the Saints.

— WATT, Terrors of the Law-Hustle. — The trush about an author, chapters in autobiography, XV.

Athenaeum, 26 juillet, SYKES, The Thouzand Miles in Persia or eight years in Iran. — POLLARD, Henri VIII. — MURRAY and BRADLEY, A new English dictionary on historical principles, VII, o-onomastic. — LAURIE, Scottish philosophy in its national development. — WASHINGTON, Up from slavery, an autobiography. — Theological literature. — State papers and calendars. — Recent works on Plato. — Kegan Paul. — Samoan sacred animals. — Edmund Pyle. — From the fleet in the fifties. — The firefly in Italy. — The reminiscences of Frederick Goodall.— Two catalogues (de READ et de DALTON).— The Labyrinth and the palace of Cnossos (Evans). — Beethoven and Clementi.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36 : REIMER, Georg Andreas Reimer. — GREENWOD, Edward Edwards. — Tetraevangelium Sanctum iuxta simplicem syrorum versionem ed. Gwilliam. — ANTILEGOMENA. Die Reste der ausserkanonischen Evangelien und urchristlichen Ueberlieferungen hgb. und übersetzt von PREUSCHEN. — SCHLAFFER, Die Brüder Alfonso und Juan de Valdés. — WOLFROMM, La Question des Méthodes; CESCA, La Scuola Secondaria; SADLER, Education in Germany. — BARTH, Zum Gedächtniss des Nikolaus Cusanus. — WORMS, Das erste Buch Mosis in der Untertertia. — Der Diwan des 'Umar ibn Abi Rebi'a nach den Handschriften zu Cairo und Leiden hgb. von P. Schwarz. — Cassii Dionis Cocceiani Historiarum romanorum quae supersunt ed. V. Ph. Boissevain, III (toujours très méritoire). — ECKELS, Ὥστε as an index of style in the orators. — Germanistische Abhandlungen Hermann Paul zum 17. März 1902 dargebracht. — SCHIFFMANN, Zur Erklärung des neuhochdeutschen eu. — FISCHER, Goldsmiths Vicar of Wakefield. — L. LAFOSCADE, Le Théâtre d'Alfred de Musset. — F. CALMETTES, Leconte de Lisle et ses amis (cf. *Revue*, n° 25). — MOINEVILLE, Deux Campagnes de César. — Mémoires de Philippe de Comynes p. MANDROT, I.—G. ARIAS, Studi e Documenti di storia del dirito. — KUHL, Bonapartes erster Feldzug 1796, der Ausgangspunkt moderner Kriegführung. — TRAUTMANN, Aus altbayerischen Stammbüchern. — PÈNE-SIEFERT, Jaunes et Blancs en Chine. Les Jaunes. — PEUCKER, Drei Thesen zum Ausbau der theoretischen Kartographie, I. — J. FUEHRER, Ein altchristliches Hypogeum im Bereiche der Vigna Cassia bei Syracus.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : JOHN, Das Buch Esther. — CLEMEN, Beiträge zur Reformationsgeschichte aus Zwickau. — SCHOEN, Lotze (solide). — TAYLOR, The classical heritage of the middle ages (quelques remarques instructives). — Les relations diplom. de la France et de la république helvétique, p. DUMANT. — PAULSEN, Die deutschen Universitäten und das Universitätsstudium (écrit avec un chaud amour de l'Université). — LAMPERT, Die Völker der Erde. — ARDOUIN-DUMAZET, Voyage en France, 23e série. — v. D. GABELENTZ, Die Sprachwissenschaft, 2e éd. — HARTMANN, Kleine deutsche Sprachlehre für Araber. — CLAIR-DISTALI, Modern Persian conversation-grammar. — JANELL, Quaestiones Platonicae. — SOMMER, Handbuch der latein. Laut = und Formenlehre (très bon livre). — Augustini retractationum libri duo, p. KNÖLL. — REITTERER, Leben und Werke Peter Pindars (Dr John Wolcot). — Gœthes Werke, p. HEINEMANN, 7, 8, 12, 13. — EREMITA, Die moderne Richtung und die Kunst. — Hinrichs' Fünfjahrs — Catalog.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 33 Trente-sixième année 18 août 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, 2 août : KINGSFORD, Henry V. — FYFE, Submarine Warfare. — REED, Bacon our Shakespeare; Bacon and Shakespeare Parallelisms. — NEILSON, Sir Hew of Eglintoun, Huchown of the Awle Ryale, — The prose century. — The truth about an author, chapters in autobiography, XVI. — Japanese pictures in Whitechapel.

Athenaeum, 2 août : HALDAN, Education and Empire. — The Mabinogion, mediaeval Welsh romances, translated by lady Charlotte GUEST, with notes by A. NUTT; Cuchulain of Muirthemne, the story of the men of the red branche of Ulster, arranged and put in English by lady GREGORY, with a preface by YEATS. — Pearl FINCH, History of Burley-on-the Hill, Rutland. — Gregorovius, History of the city of Rome in the middle ages, translated by Annie HAMILTON, vol. VIII. — BELLOC, Robespierre. — Local history. — Oriental literature. — Books for tourists. — Classical literature. — A friend of Nelson.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31 : Chronik und Stamm der Pfalzgrafen bei Rhein und Herzoge in Bayern, 1501, die älteste gedruckte bayerische Chronik, zugleich der älteste Druck der Stadt Landshut in Bayern, in Facsimiledruck hgb. von LEIDINGER. — A. HOFFMANN, Rationalistisch-theologischer Traktat. I. — KRÜGER, Bibliographie der theologischen Litteratur für 1900. — LEMME, Das Wesen des Christenthums und die Zukunftsreligion. — v. KÜGELGEN, Luthers Auffassung der Gottheit Christi. — O. LORENZ, Die Evangelien nach Matthäus, Markus, Lukas sachlich geordnet. — STEINTHAL, Aus den Geschichten früherer Existenzen Buddhas. — M. HARTMANN, Zentralasiatisches aus Stambul. — FAIRBANKS, A study of the Greek paean (bon). — LINDSAY, Nonius Marcellus. — JONSSON, Det norsk-islandske skjaldesprog omtrent 800-1300. — WELTRICH, Wilhelm Hertz. — Deile, Klingers und Grillparzers Medea miteinander und mit den antiken Vorbildern des Euripides und Seneca verglichen. — BOER, Die Béowulfssage. — A. BARINE, La jeunesse de la Grande Mademoiselle (habilement fait). — F. LINDNER, Ueber die Beziehungen des « Ortnit » zu Huon von Bordeaux. — Kouang-si, Traduction de documents historiques, géographiques et administratifs par J. BEAUVAIS. — A. BOUCHÉ-LECLERCQ, La question d'Orient au temps de Cicéron I. — Ernestinische Landtagsakten. Bd. I : Die Landtage von 1487-1532, p. BURKHARDT. — L. ABRAHAM, Die Jurisdiktion der Bischöfe von Leubus in Kleinrussland. — E. DAUDET, La conjuration de Pichegru et les complots royalistes du midi et de l'est 1795-1797 (manque trop souvent d'exactitude et de précision). — TROCASE, Le règne de François-Joseph Ier, Empereur-Koi d'Autriche-Hongrie (utile). — F. FÖRTER. Kritischer Weigweiser durch die neuere deutsche historische Litteratur. — BEAZLEY, The dawn of modern Geography. — C. de MELLO, Les lois de la géographie I. — GERBER, Beitrag zur Geschichte des Stadtwaldes von Freiburg i. B. — Käthe SCHIRMACHER, Frauenarbeit in Frankreich. — O. OPET und W. von BLUME, Das Familienrecht. I. — MONCHAMP, Une lettre perdue de Descartes. — W. SCHMIDT, Leonardo da Vinci und Heron von Alexandria. — Eremita, Die moderne Richtung und die Kunst.

Literarisches Centralblatt, n° 31 : BACON, An introd. to the N. T.; VINCENT, A history of the textual criticism of the N. T. — Ch. V. LANGLOIS, L'Inquisition d'après des travaux récents (cf. *Revue*, n° 16. —

Tümmel, Die Vorsagung der Kirchlichen Bestattungsfeier. — Hessische Landtagsakten, p. Glagan, I, 1508-1521. — Terry, The Chevalier de Saint-George and the Jacobite mouvements (cf. *Revue*, 1901, nº 33). — Morvan, Les chouans de la Mayenne. — Foucart, Bautzen. — Leroy de la Marche, Souvenirs du Transvaal (cf. *Revue*, 1901, nº 43. — Aegypt. Inschriften, I. — Bruchstücke indischer Schauspiele, p. Kielhorn. — Neusprachliche Reformbibliothek. — Buchetmann, Rotrou's Antigone-Nova légende Anglie, p. Horstman. — Die Ienaer Liederhandschrift, I et II. — Angelus Silesius, Heilige Seelenlust, p. Ellinger. —H. Brockhaus, Forschungen über Florentiner Kunstwerke.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 34 Trente-sixième année 25 août 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, nos 122-123, avril-juillet : Cançao de Sancta Fides de Agen, texte provençal p. p. Leite de Vasconcellos. — Philipon, Les accusatifs en on et en ain — La vie et la translation de saint Jacques le Majeur, mise en prose d'un poème perdu p. p. P. Meyer. — Salvioni, Etymologie. — Candrea-Hecht, Etymologies roumaines. — Piaget, La Belle dame sans merci et ses imitations (suite). — Delboulle, Mots rares et obscurs de l'ancien français. — *Mélanges* : Satire en vers rythmiques sur la légende de saint Brandan (P. M.). — Poème en quatrains sur la pécheresse de l'Evangile (P. M.). — Flamenca 2761 sgg. (Mussafia). — Les premières ébauches de Pétrarque après le 19 mai 1348 (Wulff). — Caule et ses dérivés ; Crane (A. Delboulle). — Ancien fr. fauterne (A. Thomas). — Ganelon et le breton ganas (Loth). — *Comptes rendus* : Meyer-Lübke, Einf. in das Studium der roman. Sprachw. (Roques) ; Förster et Koschwitz, Altfr. Uebungsbuch (P. M.) ; Ennecerus, Versbau der aeltesten franz. Lieder (François) ; Marignan, La tapisserie de Bayeux (G. P.) : Kristian von Troyes, Cligès, p. Förster (Mettrop) ; Groeber, Altfr. Glossen (Salmon) ; Kemna, Der Begriff Schiff in franz. (A. Thomas) ; Cipriani, Etudes sur quelques noms propres d'origine germanique (A. Thomas) ; Gautier d'Epinal, Chansons, p. Lindelöf et Wallensköld (Jeanroy) ; Richard von Semilli, Gedichte, p. Steffens (Jeanroy) ; Uppsater i romansk filologi tillägnade P. A. Geijer (G. P.).

Revue des études historiques, juillet-août : Cottin, Les dernières pages du roman de Mirabeau et de Sophie (1281). — M. Marion, Etat des classes rurales au xviiie siècle dans la généralité de Bordeaux (suite). — Laborde-Milaa, La Boétie et Montaigne. — H. de Lettre, Les idées politiques et sociales du vice-président des Etats-Unis Calhoun. — *Ouvrages analysés* : Vacandard, Vie de saint Ouen ; Rodière, Les corps saints de Montreuil ; Dom Dijon, L'Eglise de Saint-Antoine ; Chavanon, Relation de Terre-Sainte par Greffin Affagart ; Sackebant, Fénelon et le séminaire de Cambrai ; Maugras, Le duc et la duchesse de Choiseul ; Herbette, Une ambassade turque sous le Directoire ; Ledos, Lacordaire ; Reiset, Mes souvenirs ; Du Bled, La société française du xvie au xxe siècle ; Juglar, Le style dans l'art et sa signification historique ; Flour de Saint-Genis, La propriété rurale en France ; Soubies et Carette, Les républiques parlementaires.

Nouvelle revue rétrospective, n° 98, 10 août : La Martinique et les Antilles au xviie siècle, relation du P. Jean Hallay (1657). — Contre le gaspillage du papier (1793). — Souvenirs de l'abbé Vallet, député de Gien à la Constituante. — La guerre de 1870 et la Commune, journal d'un officier d'état-major (suite).

Academy and Litterature, 9 août : Goodrich-River, Outer Isles. — Vizetelly, The warrior woman. — Leyland, Dispatches and letters relating to the blocade of Brest, 1802-1805. — Memoirs of Sir Edward Blount, p. Reid. — Binyon, Catalogue of drawings by British artists, and artists of foreign origin working in Britain, III. — Wright and Smith, Parliament past and present, I. — Mr Barney Maguire's account of the coronation 1838, annotated 1902. — Robinson Crusoe. — Hookway's. — On crossing stage to right (A. Symons). — Alois Aggera, artist. — Weighing the worlds. — George Darley.

Athenaeum, 9 août : Sir Richard Temple, Progress of India, Japan

and China in the century. — Augustine BIRRELL, William Hazlitt. — SERJEANTSON, A history of the church of All Saints, Northampton. — SIDGWICK, Philosophy, the scope and relations. — Taine, sa vie et sa correspondance, I. — Assyriological books (publications de MM. JOHNS, HARPER, KINGS, JEREMIAS). — Bibliographical litterature (ouvrages de MM. GREENWOOD et WHEATLEY). — Educational literature. — Ecclesiastical history (MALDEN, The canonisation of Saint Osmund; Francesca STEELE, The convents of Great Britain; DE GRAY BIRCH, A history of Neath abbey; HORE, The history of Dunbrody Abbey). — Books about Spain (livres de M. REYNIER et de miss HIGGIN). — The grave of Chaucer (Hales). — The Imprimerie Nationale (W. Roberts). — Edmund Pyle. — Dantesque, dantist, etc. in the New English Dictionary (P. Toynbee). — The points at issue between Henry II and Becket. — Shakspeare, a seventeenth — century allusion (E. Scott). A STEIN, Chinese Turkestan; KEANE, Ancient Peruvian art. — Notes from Rome (Lanciani). — George Dalziel.

Deutsche Litteraturzeitung n° 32 : KÖSTER, Festrede zur fünfhundertjährigen Geburtsfeier Johannes Gutenbergs. — BAENTSCH und LEHMANN, Bericht über die Litteratur zur Religionsgeschichte ausschliesslich des Christenthums aus dem Jahre 1900. — Evangelium secundum Matthaeum ed. Fr. Blass. — FEDDERSEN, Jesus und die sozialen Dinge. — RUBIN, Die Ethik Senecas in ihrem Verhältniss zur älteren und mittleren Stoa (bon). — PFALZ, Ein Knabenleben vor 60 Jahren. — Das Tonalamatl der Aubinschen Sammlung hgb. von Ed. Seler. — Codex Fejérvary-Mayer hgb. von Ed. Seler. — Cikshasamuccaya by Çantideva ed. by C. Bendall. P. III. — FRANKE, De Pallada epigrammatographo (très utile). — EYMER, Ueber Collectanea zur Liviuslektüre. — BECK, Die Amberger Parcifal-Fragmente und ihre Berliner und Aspersdorfer Ergänzungen. — CONSENTIUS, Lessing und die Vossische Zeitung. — REMY, Influence of India and Persia on the poetry of Germany. — CHAUCER, The pardoner's prologue and tale, ed. by J. KOCH. — EICHHOFF, Der Weg zu Shakespeare. — LEFÈVRE, Catalogue félibréen et du Midi de la France. — ZIEGLER, Die Königsgleichnisse des Midrasch beleuchtet durch die römische Kaiserzeit. — HASSALL, The french people (trop d'arbitraire). — Sebastian Lotzers Schriften. Hgb. von A. Goetze. — KRUDEWIG, Der Lange Landtag zu Düsseldorf, 1591. — C. von METZSCH-REICHENBACH, Briefe sächsischer Offiziere aus den Kriegsjahren 1809 und 1812. — Die österreichisch-ungarische Monarchie in Wort und Bild. Lief. 354-397. — TIESSEN, China, das Reich der 18 Provinzen. — D. FOUQUET, Contribution à l'étude de la céramique orientale.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : FUNK, Die apostolischen Väter. — Hyperius, trad. ACHELIS u. SACHSSE. — REIBNITZ, Gesch. der Herren von Reibnitz. — R. BERGMANN, Gesch. der ostpr. Stände und Steuern 1688-1701 (soigné). — Urk. der Stadt Hildesheim, VIII. — BRUNNER, Die Pflege der Heimatgesch. in Baden (cf. *Revue*, n° 16). — Königsberg und Ostpreussen zu Anfang 1813, ein Tagebuch, p. M. SCHULZE. — B. STERN, Abdul-Hamid. — BÄR, Verwaltungsgesch. des Regierungsbezirles Osnabrück. — ZONDERVAN, Allgem. Kartenkunde. — BOOCK, Sprachästhetik. — EICHNER, Warum lernen wir die alten Sprachen? — SLEUMER, Die Dramen Victor Hugo's (jugement reflechi). — KOEPPEL, Spelling-pronunciations. — PRAHL, Das deutsche Studentenlied (bonne brochure). — GAEDERTZ, Was ich am Wege fand (recueil d'essais et de souvenirs). — C. SCHUCHHARDT, Atlas vorgesch. Befestigungen in Niedersachsen. — H. RIEMANN, Gesch. der Musik seit Beethoven 1800-1900 (très estimable).

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

N° 35 Trente-sixième année 1er septembre 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Correspondance historique et archéologique, juillet 1902 : VIAL et CAPON, Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au Parlement 1784-1787 (suite). — POUPARDIN, Une ancienne description du trésor de Saint-Denis. — BRIÈRE, Le buste de Raynal par Espercieux au musée de Versailles. — BOURNON, Création d'un emploi de copiste pour les textes orientaux à la Bibliothèque du Roi. — *Questions :* Un sculpteur peu connu. — *Réponses :* PORTAL, La famille des Ranchin.

Bulletin hispanique, 3e livraison : PELAYO QUINTERO et P. PARIS, Antiquités de Cabeza del Griego. — SAROÏHANDY, Remarques sur la phonétique du ç et du z en ancien espagnol. — CUERVO, Un caso de aparente falta de concordancia. — SERRANO Y SANZ, Comedia del Pobre honrado de Guillem de Castro. — H. LÉONARDON, Relation du voyage fait en 1679 au-devant et à la suite de la reine Marie-Louise d'Orléans, femme de Charles II (suite). — *Variétés :* Une lettre de Marchena (A. M.-F.). — Roso (A. M.-F.). — Literatura popular. Mas cantares populares toledanos (J. Moraleda y Esteban). — L'Ateneo de Madrid en 1902 (Legentil). — *Bibliographie :* Actas de las Cortes de Castilla (Boissonnade). — BONILLA Y SAN MARTIN, Clarorum hispaniensium epistolae (A. M.-F.). — Articles des Revues françaises et étrangères. — Chronique. — *Planche :* II. Antéfixes ibériques en terre cuite de Cabeza del Griego.

Bulletin italien, n° 3 : H. HAUVETTE, Sur un Quatrain géographique de Pétrarque. — DEJOB, Les limites du génie de Machiavel. — BOUVY, La « Merope » de Maffei en France et la « Mérope » de Voltaire en Italie. Notes bibliographiques. — M. PAOLI, Giovanni Pascoli. — *Mélanges et documents :* H. HAUVETTE, Une nouvelle lettre de Marguerite de Navarre en italien. — *Questions d'enseignement :* Concours de 1902 ; sujets de compositions. — *Bibliographie :* FOUILLÉE, Quelques traits psychologiques du caractère italien (Bouvy). — A. DE GUBERTANIS, Su le orme di Dante (Oriol). — ROY, Etudes sur le Théâtre français du XIVe et du XVe siècle : la Comédie sans titre (Bouvy). — CHITI, Scipione Forteguerri il Carteromaco (L.-G. Pélissier). — BERTANI, Pietro Aretino e le sue opere (Barou). — V. ROSSI, Storia della Letteratura italiana, vol. III, l'Età moderna (Bouvy). — CANEVARI, Lo stile del Marino nell' Adone ossia analisi del Secentismo (Barou). — DALLA SANTA, Il Viaggio di Gustavo III, re di Svezia, negli Stati veneti e nella Dominante 1784 (L.-G. Pélissier. — DE SANCTIS, Un emulo di Alfieri (Bouvy). — MESTICA, Studi Leopardiani (H.). — Chronique.

Academy and Literature, 16 août : MACKENZIE, The American invaders. — STURT, Personal idealism. — Lockhart., Life of W. Scott, IV. — MYERS, Immigration of the Irish quakers in Pennsylvania. — The Ancestor, a quarterly review. — BARING-GOULD, Britanny. — CHILD, Stratford-on-Avon and the Shakespeare century. — A period of great funerals. — In Titian's country. — The beginnings of religion (F. Legge).

Athenaeum, 16 août : CREIGHTON, Thoughts on education. — FRASER, The real Siberia. — Encyclopaedia britannica, II, III, Aus-Eld. — BELLOC, The path to Rome. — MONROE, Sourcebook of the history of education, Greek and Roman period. — HUYSMANS, De tout. — Schoolbooks. — Theological literature. — Translations. — Historical books (ouvrages de Hertz, L. Dale, Hassall, Watson, Lindsey). — Philology (WRIGHT, English Dialect Dictionary, XI-XIV). — The coronation of

Edward VII and Alexandra. — Lamb and the Utilitarians, the Confessions of a Drunkard (Hutchinson). — Grass widow (Grier). — BELL, Rembrandt; Auguste BRÉAL, Rembrandt.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33 : HIS, Zur Vorgeschichte des deutschen Kartells und der internationalen Assoziation der Akademien. — GARDNER, A historic view of the New Testament. — EGER, Luthers Anschauungen vom Beruf. — HAPPEL, Das Buch des Propheten Nahum. — DEWEY, The School and Society. — BÄHRE, Die University Extension Summer Meetings in England. — FLORENZ, Japanische Mythologie. Nihongi « Zeitalter der Götter ». — G. JAHN, Das Buch Esther. — BOLLE, Die Bühne des Sophokles. (contestable). — THULIN, De obliqua oratione apud Thucydidem (soigné). — Quintiliani Institutionis oratoriae liber decimus comment. da F. Calonghi. — BÜHRING, Das Kürenberg-Liederbuch nach dem gegenwärtigen Stande der Forschung. I (bon). — PICK, Faust in Erfurt, — ELSTER, War Heine französischer Bürger ? (non Heine n'était pas citoyen français). — MEINDL, Sir George Etheredge, sein Leben, seine Zeit und seine Dramen (rien de neuf). — GOUGH, The Constance Saga. — CHAYTOR, The Troubadours of Dante (mauvais). — MADDALENA, Intorno alla famiglia dell' Antiquario di Carlo Goldoni. — KUHLMANN, De veterum historicorum in Augustini de civitate dei libro primo, altero, tertio vestigiis. — LOHMANN, Im Kloster zu Sis. Ein Beitrag zu der Geschichte der Beziehungen zwischen dem deutschen Reiche und Armenien im Mittelalter (utile). — W. SCHULTE, Die Entwicklung der Parochialverfassung und des höheren Schulwesens Schlesiens im Mittelalter. — GRUBER, Giuseppe Mazzini, Massoneria e Rivoluzione (répétitions, longueurs, enfonce des portes ouvertes, a parfois le ton d'un pamphlet). — FRIESEN, Die Lage in Sachsen während der schwedischen Invasion 1706 und 1707 und der Friede von Altranstädt. — RICHTHOFEN, Chrysanthemum und Drache. Vor und während der Kriegszeit in Ostasien. — Kurze Beschreibung der Republik Chile. — Th. CAMPANELLA, Der Sonnenstaat. Uebs. von Wessely. — BAASCH, Die Organisation des alten Land-Fuhr und-Frachtwesens in Hamburg. — BODE, Goethes Aesthetik (livre de bonne intention, dédié au lecteur moyen).

Literarisches Centralblatt, n° 33 : EHRLICH, Mikrâ-ki-Peschutô. — WILLRICH, Judaica (très instructif). — PIRENNE, Bibliogr. de l'hist. de Belgique, II. — PEISKER, Forsch. zur Social = und Wirtschaftsgesch. der Slawen, III, Die serbische Zadruga. — Van Hardenbrock Gedenkschriften, p. KRÄMER. — Fürstin SHAHOVSKOY, Drei russische Frauengestalten, trad. F. ARNOLD. — DESBŒUFS, Les étapes d'un soldat de l'Empire. — Moltke in seinen Briefen. — SEIDEL, Grammatik der japan. Umgangssprache (très utile). — Aeschylus, the Choephori, p. TUCKER (cf. *Revue*, n° 34). — WISTEN, Les constructions gérondives absolues dans Cervantes. — SCHÜLT, Jack Straw (assez bon). — VETTER, Liter. Bezieh. zwischen England und der Schweiz im Reformations-zeitalter (abondant et attachant). — R. M. MEYER, Grundriss der neueren deutschen Literaturgeschichte.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 36 Trente-sixième année 8 septembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, 23 août : KITTON, Dickens. — Sheridan's plays, p. RAL. — BRENAN, A history of the house of Percy. — COBB, The rise of religious liberty in America. — The price of realism (Symons).

Athenaeum, n° 3904, 23 août : VILLARI, Le invasioni barbariche in Italia; HODGSON, The early history of Venise. — Life of Dean Granville. — Dispatches and letters relating to the blockade of Brest, 1803-1805, p. LEYLAND, II — The Temple Bible. — Leslie STEPHEN, George Eliot. — OWAN, Seven Roman statesmen. — Arvède BARINE, Le roman de la grande Mademoiselle. – Books of travels.—Short stories. — Sports and pastimes. — Guidebooks (Cecil HEADLAM, The story of Chartres). — The Harrow panels bearing Sheridan's and Byron's names. — The house of Douglas. — The Agincourt chaplain. — The pistill of Susan. — A friend of Nelson. — CUST, The pavement masters of Siena ; HASTINGS, Siena, its architecture and its art.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : GUTENBERG-GESELLSCHAFT. Erster Jahresbericht. — ZEDLER, Die älteste Gutenberg-type. — CLAUDIN, Histoire de l'Imprimerie en France. — SZENTIRAS, [Die heilige Schrift.] I. II. — FISCHER, Zur Geschichte der evangelischen Beichte. I. — GIGOT, A special introduction to the study of Old Testament. — H. TAINE. Sa vie et sa correspondance. Correspondance de jeunesse, 1847-1853. — ZIEHEN, Das Verhältniss der Herbartschen Psychologie zur physiologischen-experimentellen Psychologie. — FESTER, Beiträge zur Geschichte der Universität Erlangen. — PRAETORIUS, Die Uebernahme der frühmittelgriechischen Neumen durch die Juden. — Ostasiatische Studien, red. von Arendt und Lange. — SKUTSCH, Aus Vergils Frühzeit (attachant par une exposition vive et par des résultats surprenants et acceptables en leurs points essentiels. — THIEL, Iuvenalis graecissans sive de vocibus graecis apud Iuvenalem. — BENEDICT, Die Gudrunsage in der neueren deutschen Litteratur (bon). — KLEIN-HATTINGEN, Das Liebesleben Hölderlins, Lenaus, Heines (rien de neuf). — SCHAUB, Thackerays Entwicklung zum Schriftsteller. — VIDOSSICH, Studi sul dialetto triestino. — FORD, The old spanish sibilants. — O. SCHRADER, Reallexikon der indo-germanischen Alterthumskunde (beau et utile). — Beiträge zur alten Geschichte, hgb. von LEHMANN, II, 1, 2. — WERMINGHOFF, Die Beschlüsse des Aachener Konzils 816. — BALAGNY, Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809). I. — OIDTMANN, Das Linnicher Geschlecht van weyrdt. — GERLAND, Ueber Vertheilung, Einrichtung und Verbindung der Erdbebenstationen im deutschen Reich. — SCHÖNFELD, Der isländische Bauernhof und sein Betrieb zur Sagazeit nach den Quellen dargestellt.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : LIECHTENHAN, Die Offenbarung im Gnosticismus. — KALTHOFF, Die Philosophie der Griechen (peu profond). — Jean GUIRAUD, L'Eglise et les origines de la Renaissance (contestable). — H. SCHILLER, Weltgeschichte, IV. Neuzeit (n'est pas meilleur que les précédents volumes ; disposition malheureuse, inexactitudes, obscurités, défauts de style). — KLASE, Der Einfall von Krockow in Hinterpommern 1643. — OBERNDORFT, Erinn. der Baronin Bechtolsheim geb. Bueil (on ne perd pas beaucoup à ne pas lire ce livre). — Répertoire méthodique de l'hist. moderne, 1899, p. BRIÈRE et CARON. — A. PHILIPPSON, Beitraege zur Kenntnis der griechischen Inseln. — GRIMME, Mètres et strophes dans les fragments hébreux du ms. A. de l'Ecclésiastique; Ecclesiasticus in formam ori-

ginalem redactus a SCHLEGL. — Max SCHMIDT, Realistische Chrestomathie aus der Literatur des klassischen Altertums, III. — OEFTERING, Heliodor und seine Bedeutung für die Literatur (matériaux abondants). — LOFORTE-RANDI, Nelle letterature stranieri, IV, Pessimisti. — FINCK, Die Araner Mundart. — Sammlung bibliothekwissenschaftlicher Arbeiten, p. DZIATZKO, XV. — Ungarische Volksmärchen, trad. Elis. SKLAREK. — Arx Athenarum a Pausania descripta p. JOHN et MICHAELIS, ed. III. — PHILIPPI, Die Blüte der Malerei in Holland. — KÖRTE, Laute und Lautenmusik bis zur Mitte des XVI Jahrh. — H. GOLDSCHMIDT, Studien zur Geschichte der italienischen Oper im XVII Jahrhundert.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES

SÉRIE IN-8°

I. — **Le Rig-Véda** et les origines de la mythologie indo-européenne, par Paul Regnaud. Première partie. In-8.......................... 12 fr. »
II. — **Les Lois de Manou**, traduites par Strehly. In-8........... 12 fr. »
III. — **Coffre à trésor attribué au Shogoun Iyé-Yoshi** (1838-1853). Etude héraldique et historique, par L. de Milloué et S. Kawamoura. In-8, figures.. 10 fr. »
IV. — **Recherches sur le bouddhisme**, par Minayeff, traduit du russe par Assier de Pompignan. Introduction par Em. Senart, de l'Institut. In-8.. 10 fr. »
V. — **Voyage dans le Laos**, par Étienne Aymonnier. Première partie. In-8, avec 32 cartes.. 16 fr. »
VI. — Seconde partie. In-8. 22 cartes.......................... 16 fr. »
VII. — **Les Parsis.** Histoire des communautés zoroastriennes, par D. Menant. Première partie. In-8, fig. et 21 planches................ 20 fr. »
Couronné par l'Académie Française. — Prix Marcellin Guérin.
VIII. — **Si-Do-In-Dzou.** Gestes de l'officiant dans les cérémonies mystiques des sectes Tendaï et Singon (Bouddhisme japonais), d'après le commentaire de M. Horiou-Toki, supérieur du temple de Mitani-Dji. Traduit du japonais par S. Kawamoura. Introduction et annotation, par L. de Milloué. In-8, 18 planches et reproduction fac-similé du texte....... 15 fr. »
IX. — **La Vie future**, d'après le mazdéisme, à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions. Etude d'eschatologie comparée, par Nathan Sœderblom. In-8 .... 7 fr. 50
X. — **Bod Youl** ou **Tibet**, par L. de Milloué. *(Sous presse.)*
XI-XII. — **Histoire du bouddhisme dans l'Inde**, par H. Kern, professeur à l'Université de Leyde. Traduit du Néerlandais par M. Gédéon Huet, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. 2 volumes in-8. *(Sous presse.)*.. 20 fr. »
XIII. — **Le Théâtre au Japon**, ses rapports avec les cultes locaux, par A. Bénazet. In-8, illustré.......................... 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

SÉRIE DE VOLUMES IN-18 A 3 FR. 50

I. — **Les Moines égyptiens**, par E. Amélineau. In-18, illustré.
II. — **Précis de l'histoire des religions.** — Première partie : Religions de l'Inde, par L. de Milloué. In-18, illustré de 21 planches.
III. — **Les Hétéens.** — Histoire d'un Empire oublié, par H. Sayce. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré de 4 planches et de 15 dessins dans le texte.
IV. — **Les symboles, les emblèmes et les accessoires du culte chez les Annamites**, par G. Dumoutier. In-18, illustré de 35 dessins annamites.
V. — **Les Yézidis.** Les adorateurs du diable, par J. Menant, de l'Institut. In-18, illustré.
VI. — **Le culte des morts** dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel Bouinais et Paulus. In-18.
VII. — **Résumé de l'histoire de l'Egypte**, par E. Amélineau. In-18.
VIII. — **Le bois sec refleuri**, roman coréen, traduit en français par Hong Tjyong-ou. In-18.
IX. — **La Saga de Nial**, traduite en français pour la première fois par R. Dareste, de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation. In-18.
X. — **Les castes dans l'Inde.** Les faits et le système, par Em. Senart, de l'Institut. In-18.
XI. — **Introduction à la philosophie védanta.** Trois conférences faites à l'Institut Royal en mars 1894, par F. Max Müller, membre de l'Institut. Traduit de l'anglais, avec autorisation de l'auteur, par M. Léon Sorg.
XII. — **Conférences au Musée Guimet**, par L. de Milloué (1898-1899). Préface par Em. Guimet. In-18.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 37 Trente-sixième année 15 septembre 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de critique musicales, n° 8 : L. T. Parysatis. — P. Glachant, Victor Hugo et la musique. — P. J. Thibaut, La musique des Mehlévis. — Quittard. J.-P. Westhoff. — L. Schneider, Le premier concours du Conservatoire. — J. C. Etudes d'esthétique musicales, VII, La musique et le langage d'après Herbert Spencer. — Laloy, Exercices d'analyse. — Informations.

Academy and Literature, 30 août 1902 : Life and letters of Taine. — Pfungst, A German Buddhist, a biographical sketch. — Anstey, A Bayard from Bengal. — The Jewish Encyclopaedia, II. Apocrypha. — Benash. — The unprofessional writer. — Nietzsche on tragedy.

Athenaeum, 30 août : Paul, Matthew Arnold. — Morris, The Welsh wars of Edward I. — Dixon, History of the Church of England from the abolition of the Roman jurisdiction, V and VI, 1558-1570. — St Maur, Annals of the Seymours. — Davidson, The testament of an empire-builder. — Fowler, A history of Ancient Greek literature. — Dyer, Modern Europe, 1453-1900, 3e ed. p. Hassall. — American history : Helen Ainstie Smith, The thirteen Colonies; Hart, American history told by contemporaries; Lowery, The Spanish settlements within the present limites of the United States; Woolley, The reconstruction of Georgia. — Philological books : Grenfell and Hunt, Classical fragments and documents of the Ptolemaic, Roman and Byzantine periods; Owen, Notes on the history and text of our early English Bible. — Theological literature : Duff, The theology and ethic of the Hebrews; Paton, The early history of Syria and Palestine; Eleonor Gregory, An introd. to Christian mysticism; Saunders, Harnack and his Oxford critics. — School. books (Wilamowitz, Griech. Lesebuch ; Greenough and Kittredge, Select orations and letters of Cicero; Lobban, The School Anthology; Wilmot-Buxton, Makers of Europe; Ball, Elements of Greek. — Canadian history. — Norwegian books. — The Journal des savants. — The grave of Chaucer. — An Italian list of English monasteries. — The world is but a vanity. — The first book printed by Europeans in the East. — The Hohenzollern candidature. — The climates and baths of Great Britain. — Perkins, Giotto. — Brotanek, Die englischen Maskenspiele; Segall, Corneille and the Spanish drama.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 35 : Holzmann und Bohatta, Deutsches Anonymen-Lexikon 1501-1850, I. — Neubert-Drobisch, Moritz Wilhelm Drobisch. — Von der Goltz, Das Gebet in der ältesten Christenheit. — Lippelt, Quae fuerint Iustini martyris Ἀπομνημονεύματα quaque ratione cum forma evangeliorum syro-latina cohaeserint. — Schiefer, Schuld und Sünde in der Baruch-Apokalypse. — G. Hoppe, Vives. — Jastrow, Fact and Fable in Psychology. — Verhandlungen der 46. Versammlung Deutscher Philologen und Schulmänner in Strassburg 1901. — Deile, Vergleichende Darstellung der platonischen und aristotelischen Pädagogik. — Pavolini. Mahâbhârata. — Spencer, Grammar of the Ibo Language. — Maas, Studien zum poetischen Plural bei den Römern. (utile). — Jüthner, Der Gymnastikos der Philostratos. — Gaudig, Heinrich von Kleist (bon). Heusler, Der Dialog in der altgermanischen erzählenden Dichtung. — Knapp, Die Ausbreitung des flektirten Genitivs auf -*s* im Mittelenglischen. — Voretzsch, La Légende Héroïque Française. Trad. de B. Jofé. — Bernardin, La comédie italienne et les théâtres de la Foire

et du Boulevard. — Forrer, Zur Ur- und Frühgeschichte Elsass-Lothringens. — Gercke. Die Ueberlieferung des Diogenes Laertios. — Caro, Städtische Erbleihe zur Karolingerzeit. — D'Haucour, La conspiration de Cinq-Mars d'après des Documents inédits. — Eug. Schneider, Stuttgart im Bauernkrieg. — Sven von Hedin, Uebersicht meiner Reisen in Zentralasien 1899-1902. — H. Brockhaus, Forschungen über Florentiner Kunstwerke.

Literarisches Centralblatt, n° 35 : Dieckmann, Die christliche Lehre von der Gnade. — Trede, Wunderglaube im Heldentum und in der alten Kirche. — Weller, Württemberg in der deutschen Gesch. (étude de 65 pages). — Euf. von Adlersfeld-Ballestrem, Ahnentafeln zur Gesch. europ. Dynastien. — Loevinson, Garibaldi e la sua legione 1848-1849 (très soigné et fait d'après les sources). — Heimer, La Gardie's ambassad till Frankrike 1646. — Rössler, Ausgew, Aufsätze. — Ambrosius, Die Volksdichte am deutschen Niederrhein. — W. H. Thomas, The American Negro. — Jespersen, Sprogundervisning (apologie claire et vigoureuse de la nouvelle méthode). — Heyden-Zielewicz, Prolegomena in Pseudocelli de universi natura libellum (fait avec grand soin). — The Dunbar Anthology, p. Arber. — Stokes u. Windisch, Irische Texte. 4e série, I. — Gertrud Züricher, Kinderlied u. Kinderspiel im Kankon Bern. — Zielinski, Die Tragödie des Glaubens; Dectjen, Immermanns Kaiser Friedrich der Zweite. — Krükl, Leben und Werke des elsäss. Schriftstellers Anton von Klein. — Kluge, Rotwelsch I. Rotwelsches Quellenbuch (très important). — Prestel, Des Vitruvius Basilika zu Fanum Fortunae (remarquable). — Ruskin, Vortraege über Kunst, Sechs Morgen in Florenz.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Avril (baron d'). Protection des chrétiens dans le Levant. In-8........ 1 fr. 50

Barth (A.), de l'Institut. Bulletin des religions de l'Inde.

I. Védisme et ancien Brahmanisme. In-8........................ 2 fr. 50

II. Brahmanisme. In-8.. 1 fr. 50

III. Bouddhisme. In-8.. 2 fr. »

IV-V. Jaïnisme. Hindouisme. In-8............................. 3 fr. 50

Besse (Dom J.). Les diverses sortes de moines en Orient avant le concile de Chalcédoine (451). In-8.. 1 fr. 50

Bonet-Mauky (G.). Les premiers témoignages de l'introduction du christianisme en Russie. In-8.. 1 fr. 25

Bugiel (V.). La démonologie du peuple polonais. In-8.................. 1 fr. 25

Cumont (F.). Notice sur deux bas-reliefs mithriaques. In-8, pl......... 1 fr. 50

— Le dieu Orotalt d'Hérodote. In-8.. 1 fr. »

Ebersolt (Jean). Les Actes de saint Jacques et les Actes d'Aquilas, publiés d'après deux manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale. In-8.............. 3 fr. 50

Foucart (G.). Sur le culte des statues funéraires dans l'ancienne Égypte. In-8.. 3 fr. »

Goblet d'Alviella. Des rapports historiques entre la religion et la morale. In-8.. 1 fr. »

— De l'emploi de la méthode comparative dans l'étude des phénomènes religieux. In-8.. 1 fr. »

Goldziher. Nouvelles contributions à l'hagiologie de l'Islam. In-8..... 1 fr. »

Henry (V.). Bouddhisme et positivisme. In-8........................ 1 fr. »

Huart (C.). Sur les variations de certains dogmes de l'islamisme aux trois premiers siècles de l'hégire. In-8........................ 1 fr. »

Mély (F. de). Histoire d'un Suaire. Le saint Suaire d'Enxobregas. In-8, fig. 1 fr. 25

Monceaux (Paul). Examen critique des documents relatifs au martyr de saint-Cyprien. In-8.. 1 fr. 50

— Païens judaïsants. Essai d'explication d'un inscription africaine. In-8. 1 fr. 50

Montet (E.). De la notion de divinité contenue dans les mots Elohim, Eloah, El et Iaheweh. In-8.. 1 fr. 25

— Les confréries religieuses de l'islam marocain, leur rôle politique, religieux et social. In-8.. 2 fr. »

Moon Conard. Les idées des Indiens Algonquins relatives à la vie d'outre-tombe. In-8.. 2 fr. 50

Oltramarre (P.). L'évolutionisme et l'histoire des religions. In-8...... 1 fr. »

Picavet (F.). L'averroïsme et les averroïstes du XIIIe siècle, d'après le *De Unitate intellectus contra Averroistas* de saint Thomas d'Aquin. In-8...... 1 fr. 25

Pienpenbring (C.). Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus. In-8.. 2 fr. 50

Pinches (Th. G.). Observations sur la religion des Babyloniens 2000 av. J.-C. In-8.. 1 fr. 50

Price (Ira M.). Le Panthéon de Goudéa. In-8........................ 1 fr. 25

Réville (Jean). La situation actuelle de l'enseignement de l'histoire des religions. In-8.. 1 fr. »

Ricci (S. de). Le sacrifice salé (Marc, IX, 49). In-8.................. 1 fr. »

Rosny (L. de). Le Bouddha a-t-il existé ? In-8........................ 2 fr. »

Sabatier (A.). La critique biblique et l'histoire des religions. In-8..... 1 fr. »

Senart (Em.), de l'Institut. Bouddhisme et Yoga. In-8.................. 1 fr. 50

Snouck Hurgronje. Les confréries religieuses, la Mecque et le pan-islamisme. In-8.. 1 fr. 50

Torr (Cecil). Jésus et saint Jean dans l'art et suivant la chronologie. In-8. 1 fr. »

Toutain (J.). La légende de Mithra, étudiée surtout dans les bas-reliefs mithriaques. In-8.. 1 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

N° 38 Trente-sixième année 22 septembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, septembre-octobre 1902 : A. Bouché-Leclercq, La question d'Orient au temps de Cicéron (suite et fin). — Paul Matter, La Prusse au temps de Bismarck. La Révolution de 1848. 1er article. — E. Blochet, Les relations diplomatiques des Hohenstaufen avec les sultans d'Egypte. — A. Cans, Lettres de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, à la comtesse de Gramont, 1776-1789 ; suite. — A. Largemain, Un épisode de la vie de Bernardin de Saint-Pierre, 1765. — Bulletin historique. : France, Nécrologie : R. de Maulde. — Questions d'enseignement et d'administration (G. Monod). — Moyen âge (Aug. Molinier). — Temps modernes (G. Monod). — Belgique, 1899-1901 (E. Hubert, 1re partie). — Comptes rendus critiques (Davidsohn ; Danvila et Burguero ; Shaw ; Japikse ; Wahl ; Poulet ; Hueffer ; Dobresco ; Kaufmann ; Dunlop ; Miret y Sans ; Ch. Benoist ; Welschinger).

Academy and Literature, n° 1583, 6 septembre : Davidson, Alexandre Dumas père, his life and works. — Hall, Human evolution. — Halsey, Our literary deluge and some of its deeper waters. — Hymns of the faith (Dhammapada) transl. Edmunds. — The old and new in Ireland. — Flemish primitives at Bruges. — The future organization of society (Legge).

Athenaeum, n° 3906, 6 septembre : Davidson, Alexandre Dumas père. — Chamber's Cyclopaedia of English literature, new edition by David Patrick. — Bennett, Archbishop Rotherham. — Count Lützow, History of Prague. — Extracts from the records of the company of hostmen of Newcastle -upon-Tyne. — Kenworthy, Tolstoi. — The ethical treatises of Berachya, p. Gollancz. — Lavisse, Histoire de France, Bloch, I, Luchaire, II. — Plummer, Alfred the Great ; Bowker, The King Alfred Millenary. — Sir William Charley, The Holy City, Athens and Egypt. — Books on the Far East. — The Patent and Close Rolls. — Greek philosophy. — The new English Academy. — The marriage of the Duke of Clarence with Violante Visconti (J. Humphreys). — Dr. Angus. — The Heroica of Philostratus, I (Bromby). — The Hohenzollern candidature (Headlam). — The discovery of Australia and the name America (Petherick). — Graham, Roman Africa. — Notes from Rome (Lanciani).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36 : Deberre, La Vie littéraire à Dijon au xviiie siècle. — Morin, Les Briden. Imprimeurs et libraires à Troyes. — Schmiedel, Die Hauptprobleme der Leben Jesu-Forschung. — Plitt, Grundriss der Symbolik. 4. Aufl. hgb. von Victor Schultze. — Mc Giffert, The Apostles' creed. — J. Royce, The World and the Individual. II : Nature, Man and the Moral Order. — Brahn, Experimentelle Beiträge zur Gefühlslehre. I. — Heyck, Deutsche Burschenschaft. — Resch, Der Streit um die klassische Bildung. — The Mankhakosa ed. by Theodor Zachariae. — Th. Zachariae, Epilegomena zu der Ausgabe des Mankhakos'a. — Thompson, On traces of an indefinite article in Assyrian. — Moeller, Studia Maniliana (soigné et méritoire). — Jugendgedichte des Humanisten Johannes Caselius. Hgb. von Koldewey. — Hentze, Die Formen der Begrüssung in den homerischen Gedichten. — Fischer, Schwäbisches Wörterbuch. 1-3. — Mosapp, Charlotte von Schiller. 2. Aufl. — Greulich, Platens Litteratur-Komödien. — Holleck-Weithmann, Zur Quellenfrage von Much ado about nothing. — Holthausen, Das Spiel der Weber von

Coventry. I. — Welter, Theodor Aubanel, ein provenzalischer Sänger der Schönheit. — Brossmer, Aigar et Maurin ; chanson de geste. — Atlas, vorgeschichtlicher Befestigungen in Niedersachsen. H. I-III bearb. von Aug. von Oppermann, H. IV-VII bearb. von C. Schuchhardt. — Hirschfeld, Der Grundbesitz der römischen Kaiser in den ersten drei Jahrhunderten. — Lea, Histoire de l'Inquisition au Moyen âge, trad. p. S. Reinach. II. — W. Stein, Burgund und Hanse. — Kolde, D. Joh. Teuschlein und der erste Reformationsversuch in Rothenburg. — Luckwaldt, Die englisch-preussische Allianz von 1788. — Vignaud, La Lettre et la Carte de Toscanelli. — Walther, Geologische Heimathkunde von Thüringen. — Maier, Der Verband der Glacéhandschuchmacher und verwandten Arbeiter Deutschlands 1869-1900. — L. Stein, Autorität. Ihr Ursprung, ihre Begründung und ihre Begrenzung. — Berg, Getreidepreise und Kriminalität in Deutschland seit 1882. — Huygens, Œuvres complètes. IX. — W. Ebstein, Die Krankheiten im Feldzuge gegen Russland (1812). — Papageorgiu, Un édit de l'empereur Justinien II en faveur de la basilique même. — Liebermann, Jozef Israels.

Literarisches Centralblatt, n° 36 : Holzinger, Das Buch Josua. — Das Frommel-Gedenkwerk. — Baldwin, Dictionary of philosophy and psychology. — Urkundenbuch der Stadt Frankfurt, I, 974-1314, p. Lau. — Gruber, Mazzini (clérical). — Elster, Gesch. des stehenden Truppen im Herzogtum Braunschweig-Wolfenbüttel, II. 1714-1806. — Daiber, Eine Australien = und Südseefahrt. — Zapletal, Grammatica linguae hebraicae (bon travail d'ensemble). — Chatzidakis, Ἐλέγχοι καὶ κρίσεις. — Franz, Shakspeare — Grammatik, II. — Bode, Gœthes Aesthetik; Drei Reden des Kanzlers Friedrich von Müller. — Lesebuch aus Freytags Werken, p. Scheel. — Ruskin, Das Adlernest. — Rendix, Carlo Dalgas. — L. Schröder, Enrico Mylius Dalgas. — Boesch, Kinderleben in der deutschen Vergangenheit. — Graesel, Handbuch der Bibliothekslehre, 2e éd.

Archiv für Religionswissenschaft (1902), V, I : J. von Negelein, Bild. Spiegel und Schatten im Volksglauben. — A. Döhring, Kastors und Balders Tod. — P. Sartori, Ersatzmitgaben an Tote. — *Comptes rendus critiques :* ouvrages de MM. F. Murad, T. Pluss, E. Doutté, F. Giesebrecht, G. Zimmermann, J. C. Mardrus, S. Giamil, W. Caland, H. F. von Criegern, H. Schurtz.

— Heft II : A. Döhring, Kastors und Balders Tod. — E. Siecke, Max Müllers mythologisches Testament. — E. Hardy, « Narrenfest » in Altindien. — T. Achelis, Religion und Wissenschaft. — J. von Negelein, Die Luft. und Wasserblase im Volksglauben. — F. Branhy, Himmelsbriefe. — *Comptes rendus critiques :* Ouvrages de MM. K. Haug, C. Pascal, F. Schwally, A. Borchert, H. Schick; Field Columbian Museum, Chicago, Publications 42, 55, 56; Annual Reports (17th and 18th) of the Bureau of American Ethnology.

— Heft III : W. Geiger, Buddhistische Kunstmythologie. — E. Lehmann, Zur Charakteristik des jüngeren Avesta. — B. Meissner, Babylonische Bestandteile in modernen Sagen und Gebräuchen. — R. Lasch, Die Ursache und Bedeutung der Erdbeben im Volksglauben und Volksbrauch, I. — G. Krüger, Der Fortschritt der Dogmengeschichtsschreibung. — J. von Negelein, Die abergläubige Bedeutung des Zwillingsgeburt. — *Comptes rendus critiques :* Ouvrages de MM. E. Mogk, G. Wobbermin, O. Crusius (Erwin Rhode), The Journal of american Folk-lore, XIV, Mélusine, X.

COLLECTION
DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

I. — **Contes populaires grecs,** traduits par Émile Legrand. In-18 . . . . . 5 fr.

II. — **Romanceiro portugais.** Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18 . . . . . 5 fr.

III. — **Contes populaires Albanais,** traduits par Aug. Dozon. In-18. . . . 5 fr.

IV. — **Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura,** recueillis et traduits par J. Rivière. In-18 . . . . . 5 fr.

V. — **Contes populaires slaves,** traduits par L. Léger. In-18. . . . . 5 fr.

VI. — **Contes indiens.** Les trente-deux récits du trône, traduits du bengali par Lo Feer. In-18. . . . . 5 fr.

VII. — **Contes arabes.** Histoire des dix vizirs (*Bakhtiar Nameh.*), traduite par René Basset. In-18. . . . . 5 fr.

VIII. — **Contes populaires français,** recueillis par E.-H. Carnoy. . . In-18. 5 fr.

IX. — **Contes de la Sénégambie,** recueillis par le Dr Bérenger-Féraud. In-18. 5 fr.

X. — **Les Voceri de l'Ile de Corse,** recueillis et traduits par Frédéric Ortoli. In-18, avec musique. . . . . 5 fr.

XI. — **Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge,** recueillis par Bérenger-Féraud. In-18. . . . . 5 fr.

XII. — **Contes populaires Berbères,** recueillis, traduits et annotés par Basset. In-18 . . . . . 5 fr.

XIII-XIV. — **Contes de l'Égypte chrétienne,** traduits par Amélineau. 2 vol. in-18. . . . . 10 fr.

XV. — **Les chants et les traditions populaires des Annamites,** recueillis et traduits par G. Dumoutier, in-18. . . . . 5 fr.

XVI. — **Les contes populaires du Poitou,** par Léon Pineau. In-18. . . . 5 fr.

XVII. — **Contes ligures,** Traditions de la Rivière, recueillies par J.-B. Andrews. In-18. . . . . 5 fr.

XVIII. — **Le Folk-Lore du Poitou,** par Léon Pineau. In-18. . . . . 5 fr.

XIX. — **Contes populaires Malgaches,** recueillis, traduits et annotés par G. Ferrand. Introduction par M. René Basset. In-18 . . . . . 5 fr.

XX. — **Contes populaires des Ba-Souto** (Afrique du Sud), recueillis et traduits par Jacottet. In-18. . . . . 5 fr.

XXI. — **Légendes religieuses bulgares,** traduites par Lydia Schischmanov. In-18. . . . . 5 fr.

XXII. — **Chansons et fêtes du Laos,** par Pierre Lefèvre-Pontalis. In-18 illustré. . . . . 2 fr. 50

XXIII. — **Nouveaux contes berbères,** recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18. . . . . 5 fr.

XXIV. — **Contes birmans,** d'après le *Thoudamma* Sâri Dammazat, par Louis Vossion, ancien consul à Rangoon. In-18 (*Sous presse*). . . . . 5 fr.

Carmen Silva (S. M. la Reine de Roumanie). Contes du Pelech. traduction de Salles. In-18 de luxe. . . . . 5 fr.

Légende de Montfort la Cane. Texte par le baron Ludovic de Vaux. Illustrations en couleur par Paul Chardin. In-4 de luxe, illustré en chromotypographie, camaïeux, vignettes à huit teintes. . . . . 7 fr. 50

Sichler (Léon). Contes russes. Texte et illustrations. Un beau volume in-4 avec plus de 200 dessins originaux, et couverture en chromotypographie. . . . 7 fr. 50

Chansonnier français (Le), à l'usage de la jeunesse. In-18, illustré. . . . 2 fr.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 39 Trente-sixième année 29 septembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, septembre 1902 : E. Levasseur, La Convention et le maximum. — Van der Smissen, La question du suffrage universel en Belgique. — Mille, Le Vote noir au Sénégal. — Lavagne, La politique financière de l'empire Anglo-Indien (fin). — Lefébure, A la conquête d'un Isthme. La solution diplomatique : le traité Hay-Pauncefote. — Cleray, Les délégations financières algériennes. — Ch. Dupuis, Chronique internationale (1901). — *Analyses et comptes rendus* : Taine, sa vie et sa correspondance ; Boutmy, Psychologie du peuple américain ; A. Leroy-Beaulieu, Les doctrines de haine ; Lameire, La conquête dans l'ancien droit ; Chevalley, Victoria, sa vie, son rôle, son règne.

Le Bibliographe moderne, mai-juin : Arnauldet, Catalogue de la bibliothèque du château de Blois en 1518. — Stein, Inventaire des archives royales sous Louis XI au Plessis-lez-Tours. — L.-G. Pélissier, La bibliothèque Barberini en 1777. — Haebler, Le soi-disant Cisianus de 1443 et les Cisianus allemands (fin). — Chronique. — *Analyses* : Invent. des archives hist. du ministère de la guerre ; Nentwig, Das aeltere Buchwesen in Braunschweig ; Van Eys, Bibliographie des Nouveaux Testaments en langue française ; Mühlbrecht, Wegweiser durch die neuere Literatur der Rechts = und Staatswissenschaften.

Nouvelle revue rétrospective, 10 septembre : Godélier, La guerre de 1870 et la Commune (fin). — Les armes de Napoléon Ier, note de Bertrand. — L'arrestation du roi à Varennes et le Conseil général de Brioude. — Requête de la Comédie française contre la Comédie italienne, 1683. — Le club de Bayeux, 1790. — Souvenirs de l'abbé Vallet, député de Gien à la Constituante, 1789-1807 (suite).

Revue d'Alsace, septembre-octobre : Helmer, La manufacture d'armes blanches d'Alsace. — Danzas, Les châteaux de S. Hippolyte (fin). — A. Ingold, Les troubles de Landser il y a cent ans. — Ch. Hottmann, Les municipalités de la Haute-Alsace (suite). — Clarac, A travers notre dialecte alsacien. — Livres nouveaux : Bulletin de la Société belfortaine d'émulation, nº 21 ; Holl, Maurice de Saxe et le mausolée de saint Thomas à Strasbourg ; articles de revues. — *Supplément* : table générale des matières, 12e et 13e feuilles.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nº 7, juillet : V. Hahn, De Plutarchi Moralium codicibus quaestiones selectae.

Academy and Literature, nº 1584 : Huysmans, De tout. — Besant and Milton, The fascination of London, the Strand District. — Boulger, The history of Belgium, Coesar to Waterloo, I. — Education Supplement. — The early days of Chateaubriand. — The new hieroglyphic script. (Legge).

Athenaeum, nº 3907 : Delhi, 1857, the siege, assault and capture as given in the diary and correspondence of the late Col. Keith Young. — Dix, Books printed in Dublin in the XVII century. — The Act Book of the Ecclesiastical Court of Walley 1510-1538, p. Alice Cooke. — Brownell, Victorian prose masters. — Copinger, History of the parish of Buxhall in the county of Suffolk. — Jewish Encyclopaedia, II, Apocrypha-Benash. — New Testament criticism (travaux de R. Harris et de K. Lake). — Philip James Bailey. — The congress of orientalists. — Historical manuscripts commission, the Stuart papers,

vol. I. — COLLIGNON et COUVE. Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes ; A. de RIDDER, Catalogue des vases peints de la Bibliothèque nationale, I. — The exhibition of early Flemish art at Bruges. — Anatolian hive-marks (Paton). — Shakspeare, Marina, a dramatic romance, p. WELLWOOD. — The Edinburgh folio edition of Shakspeare's works, p. HENLEY. — A Macbeth note (Hales).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 37 : Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft, hgb. von A. L. Jellinek. I, 1. 2. — OTTO, Leben und Wirken Jesu nach historisch-kritischer Auffassung. — Die apostolischen Väter. Hgb. von F. X. Funk. — THÜMMEL, Die Versagung der kirchlichen Bestattungsfeier, ihre geschichtliche Entwickelung und gegenwärtige Bedeutung. — MARIANO, Della scaturigine ideale della regione e del suo cominciare nel tempo. — KROELL, Die Seele im Lichte des Monismus. — EISLER, Wundts Philosophie und Psychologie. — WEIMER, Geschichte der Pädagogik. — VIËTOR, Die Methodik des neusprachlichen Unterrichts. — SETHE, Imhotep, der Asklepios der Aegypter, ein vergötterter Mensch aus der Zeit des Königs. — CADIÈRE, Phonétique annamite (Dialecte du Haut Annam). — ENGELMANN, De Statii Silvarum codicibus (très soigné). — SITZLER, Ein ästhetischer Kommentar zu Homers Odyssee. — Gœthe und Lavater. Briefe und Tagebücher. Hgb. von H. Funck. — HEBEL, Allemanische Gedichte, hgb. von O. Heilig. — LAWRENCE, The first riddle of Cynewulf. — MENGIN, L'Italie et les Romantiques. — Paradoxe sur le Comédien de Diderot, éd. par M. E. Dupuy. — BASINER, Ludi saeculares (très consciencieux). — KLOSTERMANN, Ein diplomatischer Briefwechsel aus dem zweiten Jahrtausend vor Christo. — Schlesiens Kirchorte und ihre kirchlichen Stiftungen bis zum Ausgang des Mittelalters, hgb. von H. Neuling. — SCHORNBAUM, Die Stellung des Markgrafen Kasimir von Brandenburg zur reformatorischen Bewegung in den Jahren 1524-1527. — BIBL, Das österreichische Reformationsedikt vom J. 1578. — Zum Streitfall Hoensbroech-Finke. — BAEDEKER, Die Riviera, das südöstliche Frankreich, Korsika, die Kurorte in Südtirol, an den oberitalienischen Seen und am Genfer See. 3 Aufl.; id. Italien. I. Th. 16 Aufl. Die Reisen des Bergassessors Dr. Dantz in Deutsch-Ostafrika in den Jahren 1898, 1899, 1900. I. — GRÜNBERG, Die handelspolitischen Beziehungen Oesterreich-Ungarns zu den Ländern der unteren Donau. — HOFMANN, Die Schweiz als Industriestaat. — JADASSOHN, Melodik und Harmonik bei Richard Wagner.

Literarisches Centralblatt, n° 37 : Handcommentar zum N. T. p. HOLTZMANN, 1-2. — Bullarium Franciscanum, V I, p. EUBEL. — ROTH, Augsburger Reformationsgeschichte, 1517-1530. — Venezianische Depeschen, vom Kaiserhofe. II, 1. 1657-1661, p. PRIBRAM. — BLOK, Geschiedenis van het nederlandsche volk, V (mêmes recherches détaillées). — FESTER, Die Bayreuther Schwester Friedrichs des Grossen (solide et vivant). — BOBÉ, Rantzau-Breitenburgs Erindringer. — GARDINI, In der Sternbannerrepublik. — STRECKER, Auf den Diamanten und Goldfeldern Südafrikas. — DIGBY, Prosperous British India, a revelation from official records. — SIEVERS, Metrische Studien I, Hebräische Metrik, 2 Textproben (à étudier à fond). — Leo MEYER, Handbuch der griech. Etymologie (n'est pas à la hauteur de la science). — Petrarca's Triumphe, p. APPEL (remarquable au point de vue de l'histoire littéraire et de la critique du texte). — GENT, The Vallant Welshman, nach dem Drucke von 1615 p. KREB. — VEIT, Ostdorfer Studien, 1 et 2.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 40. Trente-sixième année 6 octobre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Academy and Literature, n° 1585 : W. James, The varieties of religious experience. — Flint, Theism. — Emerson, A history of the XIX century. — The real Ruskin. — A quiet hour with Durer.

Athenaeum, n° 3908 : Coyne, Ireland industrial and agricultural. — Manchester Sessions, notes of proceedings before Oswald Mosley 1616-1623, p. Axon, I. — Max Egger, Denys d'Halicarnasse. — Barfield. Thatcham, Berks and its manors. — Finance and money-making. — Mediaeval romance and folk-lore. — Greek plays. — The Hatfield papers. — The International Congress of Orientalists. — Miss Kealing, Sir Joshua Reynolds. — The exhibition of Flemish art at Bruges. — The British archaeological association at Westminster, I. — Anatolian hive-marks (B. J. Walker). — Hill, Stradivari, his life and work.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38. Edw. Schröder, Philologische Beobachtungen zu den ältesten Mainzer und Bamberger Drucken in deutscher Sprache. — Beck, Der Prolog des Lukas-Evangeliums. — Hauri, Das Christenthum des Urgemeinde und das der Neuzeit. — Kierkegaards Samlede Vaerker, udg. af A. B. Drachmann, J. L. Heiberg og H. O. Lange. — Batiffol, Etudes d'histoire et de théologie positive. — Badstübner, Beiträge zur Erklärung und Kritik der philosophischen Schriften Senecas. — Müffelmann, Das Problem der Willensfreiheit in der neuesten deutschen Philosophie. — Verhandlungen der III. Jahresversammlung d. Allgemeinen deutschen Vereins für Schulgesundheitspflege. — Kemsies, Die Entwickelung der pädagogischen Psychologie im 19. Jahrh. I. — The Chronicle of King Theodore of Abyssinia ed. by E. Littmann. — Garbell, Brieflicher Sprach. und Sprech-Unterricht für das Selbststudium der russischen Sprache. — Koldewey, Die Pflastersteine von Aiburschabu in Babylon. — Max C. P. Schmidt, Realistische Chrestomathie aus der Litteratur des klassischen Alterthums. III. — Fick, Das alte Lied vom Zorne Achills aus der Ilias ausgeschieden und metrisch übersetzt. — Le Liriche di Orazio comment. da V. Ussani. — L. Pineau, Les vieux chants populaires scandinaves. II (moins bon que le premier). — Dähnhardt, Heimathklänge aus deutschen Gauen. — Ernst, Lenaus Frauengestalten. — Sherman, What is Shakespeare? Italienische Volksromanzen ausgew. von J. Ulrich. — Mohl, Les origines romanes. II. — Winckler, Die politische Entwicklung Babyloniens und Assyriens. — Salvioli, Le decime di Sicilia e specialmente quelle di Girgenti. — Tille, Zum Zülpicher Stadtrecht. — Ch. de Coynart, Une sorcière au xviii^{e} siècle. Marie-Anne de la Ville, 1680-1725. — Lippert, Friedrichs d. Gr. Verhalten gegen den Grafen Brühl während des 7 jährigen Krieges. — Purtscheller, Ueber Fels und Firn. Bergwanderungen. Hgb. von H. Hess. — Levantin, Le « Mutasarrifat » ou Gouvernement autonome du Liban. — Prestel, Des Marcus Vitruvius Pollio Basilika zu Fanum Fortunae.

Literarisches Centralblatt, n° 35 ; Ignatii et Polycarpi epist. et martyria, p. Hilgenfeld. — Hauck, Kirchengeschichte Deutschlands, IV, Die Hohenstaufen, 1. — Cosmidromius Gobelini Person p. Max Jansen. — Bauch, Deutsche Scholaren in Krakau, 1400-1250. — A. Stern, Gesch. Europas 1885-1871, III (très soigné, mais le point de vue est, comme chez Droysen, celui d'un Legationsrat, et le récit est un Leitartikel très sec qui s'étend indéfiniment ; ce livre devrait s'intituler

« matériaux pour l'histoire de la politique étrangère des états européens entre 1827 et 1830 »). — Ahnentafeln der letzten Markgrafen von Baden. — ERSLEV, Erik af Pommern. — RÜTTENAUER, Studienfahrten. — WARSBERG, Von Palermo zur Scylla und Charybdis. — Kriton, p. Cron, 11e éd. p. UHLE. — Statius, II, s. Achilleis, p. KLOTZ. — BARDENHEWER, Gesch. der altkirchlichen Literatur, I (soigné, mais n'est ni chair ni poisson). — Snorre Sturlason Kongesagaer oversat of G. STORM. — SCHULTZ, Görres (très bon). — SZILY, A magyar nyelvujitas szotara. — FABRICZY, Die Handzeichnungen Giuliano's da Sangallo; Salomon REINACH, L'album de Pierre Jacques, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577.

Désiré CHARNAY

CODEX RAMIREZ

HISTOIRE DE L'ORIGINE DES INDIENS QUI HABITENT LA NOUVELLE-ESPAGNE, SELON LEURS TRADITIONS

Un volume in-8, avec figures........................ 20 fr. »

Alfredo CHAVERO

PINTURAS JEROGLIFICAS

Primera parte. In-folio, planches........................ 20 fr. »
Segunda parte. In-folio, planches........................ 15 fr. »

Calendario o Rueda del año de los antiguos Indios. Estudio cronologico

In-folio........................ 5 fr. »

CODEX BORBONICUS

MANUSCRIT MEXICAIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS-BOURBON, LIVRE DIVINATOIRE ET RITUEL FIGURÉ

Publié en fac-similé, avec un commentaire explicatif, par **E.-T. HAMY,** membre de l'Institut

Un vol. gr. in-4 oblong, avec planches en couleur, en un carton.. 200 fr. »

Congrès international des Américanistes (huitième session, Paris 1890)

Compte rendu et Mémoires. In-8 de 700 pages, fig. et planches... 20 fr. »

D^r E.-T. HAMY, de l'Institut

ÉTUDES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

In-8, contenant 10 cartes hors texte et 21 figures........................ 20 fr. »

GALERIE AMÉRICAINE DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE AU TROCADÉRO

Choix de pièces archéologiques et ethnographiques décrites et figurées. 60 pl. avec texte explicatif. In-fol., publié en deux livraisons en cartons 60 fr. »

Arthur HEULHARD

Villegagnon, roy du Brésil (1510-1572). Un homme de mer au XVI^e s.

In-4, nombreux dessins, cartes, planches........................ 40 fr. »
— Le même, avec les miniatures de Le Testu coloriées........ 60 fr. »
— Exemplaire de luxe, papier de Hollande, miniatures coloriées. 100 fr. »

Gabriel MARCEL

CARTES ET GLOBES RELATIFS A LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE

Texte in-4 et atlas in-folio de 40 planches en héliogravure....... 100 fr. »

CHOIX DE CARTES ET MAPPEMONDES DES XIV^e ET XV^e SIÈCLES

16 planches, grand in-folio, en un carton........................ 40 fr. »

Pierre MARGRY

LA CONQUÊTE ET LES CONQUÉRANTS DES ILES CANARIES

Nouvelles recherches sur Jean IV de Béthencourt et Gadifer de La Salle. Le vrai manuscrit du Canarien. In-8, 3 planches........................ 15 fr. »
Le même, sur papier de Hollande........................ 20 fr. »

Henry VIGNAUD

Premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis

La Lettre et la Carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest

Adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Etude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474, avec traductions, annotations et fac-similé.
Grand in-8, 2 planches........................ 16 fr. »
— Le même, sur papier de Hollande........................ 20 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 41 Trente-sixième année 13 octobre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 104, août : Momméja, Bernard Palissy agenais. — Vial et Capon, Monographie de la rue de Popincourt, suite du Journal d'un bourgeois de Popincourt, avocat au Parlement. 1784-1787. — Bournon, Acquisitions de la Bibliothèque du Roi en 1786-1787. — *Réponses :* R. R., Poids du Midi.

Revue celtique, n° 3, juillet, d'Arbois de Jubainville, Encore un mot sur le Barzas Breiz. — Loth, Études corniques, IV, remarques et corrections au Lexicon cornu-britannicum de Williams. — Whitley Stokes, The deaths of some Irish heroes. — Loth, La version galloise des Sept Sages de Rome. — Chronique. — Périodiques.

Academy and Literature, n° 1586, 27 sept. 1902 : Lady Duff Gordon's Letters from Egypt. — Memoirs of Casanova, a new and abridged edition. — Menpes, World-pictures; Anon. In a Tuscan garden; The law of copyright. — The woman journalist. — Tennyson and the Pyrenees. — The new Bayreuth. — Science and mysticism (Legge).

Athenaeum, n° 3909, 27 septembre : Findlay, Principles of class teaching. — Tennant, The origin and propagation of sin. — Earl of Ronaldshay, Sport and politics under an eastern sky. — Keating, Forus feasa ar Eirinn (the history of Ireland), vol I, p. Comyn. — Azan, Annibal dans les Alpes. — Gairdner, A history of the English church in the XVI century from Henry VIII to Mary; Boulger, History of Belgium; Spink, The Gunpowder Plot; O, Browning, The history of Europe in outline; The Register of the Privy Council of Scotland, III, 1629-1630, p. P. Hume Brown, Calendar of State Papers relating to America and the West Indies 1689-1692 p. Fortescue. — Publications of the S. P. C. K. — Norwegian literature. — The library association at Birmingham, I. — The Hohenzollern candidature. — The mystery of Tilsit. — The British archaeologicnl association at Westminster, II.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39 : Partsch, Kiepert. — Birt, Deutsche Wissenschaft im neunzehnten Jahrhundert. — Die Oracula Sibyllina, bearbeitet von J. Geffcken. — Geffcken, Komposition und Entstehungszeit der Oracula Sibyllina. — Kabisch, Ueber die Lehrbarkeit der Religion. — Wotke, Milde als Pädagoge und sein Verhältniss zu den geistigen Strömungen seiner Zeit. — Reynier, La vie universitaire dans l'ancienne Espagne. — S. Stern, Der Kampf des Rabbiners gegen den Talmud im XVII. Jahrhundert. — Scheftelowitz, Die Sprache der Kossäer. — Aeli Donati quod fertur commentum Terenti. Rec. P. Wessner (soin, méthode, compétence). — Hannig, De Pegaso. — Lohre, Von Percy zum Wunderhorn. — P. Vogel, Fritz Reuter, Ut mine Stromtid. — Dekker, The pleasant comedie of Old Fortunatus. — Hgb. von H. Scherer. — Kempe, Die Ortsnamen des Philomena. — L. de Vega, Arte nuevo de hazer comedias en este tiempo, p. p. A. Morel-Fatio. — K. Lorenz, Der moderne Geschichtsunterricht. — Paolina Salluzzi, Sui prezzi in Egitto nell'età ptolemaica. — Schönbach, Studien zur Erzählungslitteratur des Mittelalters. IV. — Schoop, Geschichte der Stadt Düren bis zum Jahre 1544. — Knapp, Matthias Hoe von Hoenegg. — Günther, Jean Paul Marat der « Ami du peuple » als Kriminalist. — Denoinville, Edme Saint-Marcel, peintre, graveur, dessinateur. I.

Literarisches Centralblatt, n° 39 : Festgruss B. Stade dargebracht. —

Drews, Das kirchliche Leben der evang. luther. Landeskirche des Königreichs Sachsen. — Duboc u. Wiegler, Gesch. der deutschen Philosophie im XIX Jahrh. (intéressant). — Enikels Werke, p. Strauch. — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, XVIII. Polit. Verhandl. 11, p. Hirsch. — Fürst, Biogr. Lexikon für das Gebiet zwischen Inn und Salzach. — Russ. Stab, Gesch. des russisch-türkischen Krieges 1877-1878, trad. Krahmer, I. — Gudmundsson, Die Fortschritte Islands im XIX Jahrh. — M. von Brandt, Dreiunddreissig Jahre in Ost-Asien. — Franke, Gesch. und Kritik der einheim. Pali-Grammatik und Lexikographie (bon). — Aristophanes, The Knights, p. Neil. — Somborn, Das venezianische Volkslied, die Villotta. — Thomas Kyd's Spanish tragedy, p. Schick, 1, kritischer Text und Apparat, mit 4 Facsimiles aus alten Quartos. — Tielo, Die Dichtung des Grafen Moritz von Strachwitz (soigné). — Grabbe, Werke, p. Grisebach.

Revue byzantine russe, tome VIII, fasc. 3-4 (1901). Le plus ancien formulaire de confession et de pénitence dans l'église orientale (N. Souvorine). — L'époque de la vie de saint Romain (A. Vasiliev). — Les manuscrits des Ἐκλογαί περὶ πρέσβεων (M. Krachennikov). — Les mosaïques du baptistère d'Albenga (Aïnalov). — Manuel Chrysaphis (A. Papadopoulo-Kerameus). — Critique : Papadopoulo Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη. — Stephan Beissel, Bilder aus der Geschichte der altchristlichen Kunst und Liturgie in Italien. — Alexandre van Millingen, Byzantine Constantinople. — Voulovitch, Description des manuscrits slaves de la Bibliothèque de Sophia. — Bibliographie : Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Hollande, Espagne. Notices et nouvelles.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot.

N° 42 Trente-sixième année 20 octobre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et critique musicales, n° 9 : MALHERBE, Un précurseur de Gluck. — ROLLAND, Rossini. — L. SCHNEIDER, La harpe chromatique. — P. J. THIBAUT, La musique des derviches tourneurs, textes inédits. — LALOY, Exercices d'analyse. — Bibliographie musicale ; publications nouvelles ; périodiques. — VINCENT D'INDY, Sérénade.

Revue de philologie française, fascicule 4, 4e trimestre 1902 : L.-G. PELISSIER, Le vrai texte des lettres de X. Doudan. — VIGNON, Les patois de la région lyonnaise, le pronom régime de la troisième personne. — BOURCIEZ, Etymologie, français et provençal « biais ». — REGNAUD, Le français quenouille. — NEDEY, Patois de Sancey, de Mesnay et de Vitteaux, corrections et additions. — YVON, Sur la réduction de l'initial + y à y — *Comptes rendus :* WELTER, Aubanel ; WAHLUND, Brendans Meerfahrt ; Etudes de philologie moderne publiées par la Société néophilologique de Stockholm ; MARMIER, Friedrichsdorf am Taunus ; BARTSCH et HORNING, Chrestomathie de l'ancien français, 7e éd.

Academy and Literature, n° 1587 : 4 octobre 1902 : T. Douglas, MURRAY, Jeanne d'Arc, the story of her life as set forth in the original documents — BUDGE, A history of Egypt from the end of the neolithic period to the death of Cleopatra VII. — J. GAIRDNER, The English church in the XVI century ; Betty F., Sketches from Paris. — Zola. — Bret Harte as letter writer.

Athenaeum, n° 3910 : Memoirs of Sir Edward Blount. — BUDGE, A history of Egypt. — HARRISON, Ruskin. — BROOKS, The elements of mind. — Casanova, Memoirs, (édition abrégée). — Modern theology. — Zola. — Unpublished letters from Tolstoy. — Latey. — The library association at Birmingham, II. — A papal bull (J. Gerard, S. J.). — MACALISTER, Studies in Irish epigraphy, II. — The excavation of Gezer.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40 : HAUSRATH, Zur Erinnerung an Otto Ribbeck. — BRUCKNER, Die Irrlehrer im Neuen Testament. — EWALD, Probabilia betreffend den Text des ersten Timotheus-Briefes. — J. WEISS, Die christliche Freiheit nach der Verkündigung des Apostels Paulus. — SCHIPPER, Alte Bildung und moderne Kultur. — ROSIKAT, Kants Kritik der reinen Vernunft und seine Stellung zur Poesie. — POESCHEL, Das Kollegium der Fürsten=und Landesschule Grimma von 1849 bis 1900. — BERNEKER, Slavische Chrestomathie (utile). — Ephraim's Quotations from the Gospel. Collected and arranged by F. C. Burkitt. — Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis. Ed. E. Oder (bon). — L. BLOCH, Alkestis-Studien. — O. WEISE, Deutsche Sprach. und Stillehre. — Johann von Schwarzenberg, Das Buchlein vom Zutrinken hgb. von Scheel (soigné). — O. BRENNER, Die lautlichen und geschichtlichen Grundlagen unserer Rechtschreibung. — UHDE-BERNAYS, Der Mannheimer Shakespeare. — VORETZSCH, Einführung in das Studium d. altfranzösischen Sprache (bien fait). — DEGENHARDT, Die Metaphern in den Dramen Victor Hugos. II. — TARVER, Tiberius the tyrant (sans valeur). — STREHL, Grundriss der alten Geschichte und Quellenkunde. — HEIDEMANN, Die deutsche Kaiseridee und Kaisersage im Mittelalter und die falschen Friedriche. — FINKE, Aus den Tagen Bonifaz' VIII. — MEINARDUS, Der Katzenelnbogische Erbfolgestreit. II. Bd. — OETTINGER, Untersuchungen zur Schlacht bei Kesselsdorf. — GARDINI, In der Sternenbanner-Republik.

Deutsch von M. Rumbauer. — PERLEWITZ, Versuch einer Darstellung der Isothermen des deutschen Reichs. — SIGNAC, D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : MERX, Das Evang. Matthaeus. — ROSENORN, Greve Gert of Holsten og Njels Ebbeson af Norring Ris. — LINCOLN, The revolutionary movement in Pennsylvania 1760-1776 (très estimable). — H. GRANIER, Preussen und die Katholische Kirche seit 1640, VIII u. IX. 1797-1807. — RUVILLE, Das deutsche Einigungswerk im Lichte des amerikanischen. — PÈNE-SIEFERT, Jaunes et Blancs en Chine. — H. BARTH, Konstantinopel. — VAMBÉRY, Altosman. Sprachstudien (texte très intéressant). — POLITIS, Meletai, etc. I-III. — Tacitus, Germania, p. Schweizer-Sydler, 6e éd. p. SCHWYZER. — MAYNADIER, The Wife of Bath's tale, its sources and analogues (matériaux abondants). — O. BRENNER, Die lautlichen und geschichtl. Grundlagen unserer Rechtschreibung.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiozese Kœln, 74e fascicule : ILGEN, Die Entstehung der Städte des Erzstifts Köln. — F. SCHRÖDER, Eine Gesandtschaftsreise Adams von Schwartzenberg. — H. SCHAEFER, Das Alter der Parochie Klein S. Martin. — S. Maria im Kapitol und die Entstehungszeit des Marienstiftes auf dem Kapitol zu Köln. — REDLICH, Die Auflehnung der Kanoniker am Kunibertstift zu Köln gegen ihren Dechanten 1386. — von LOE, Kritische Streifzüge auf dem Gebiet der Albert Magnus-Forschung. — E. PAULS, Aus der Gesch. der Inquisition in der Erzdiözese Köln, ein päpstlicher Inquisitor 1735. — C. FÜSSENICH, Zur Gesch. der Eremiten in der Erzdiözese Köln. — Miscellen : Al. MEISTER, Pasquille gegen Gebhard Truchsess; H. SCHAEFER, Zur Entwickl. von Namen und Beruf des Küsters; R. KNIPPING, Ungedr. Urkunden der Erzbischöfe von Köln aus dem 12 u. 13 Jahrhundert. — Berichte und Notizen : Generalversammlung; Hauptversammlung des Gesammtvereins der deutschen Geschichts = und altertumsvereine zu Freiburg i. B. 23-26 sept. 1901; Ueber Archivinventarisirung in Rheinland und Westfalen; Das Linnicher Geschlecht van Weyrdt; etc.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 43 Trente-sixième année 27 octobre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle revue rétrospective, nº 100 : Lettres d'un bourgeois nantais pendant les guerres de Vendée, 1793-1795. — Souvenirs de l'abbé Vallet, député de Gien à la constituante 1789-1807. — Bataille de Trafalgar. 1805, journal du commissaire de la marine à bord du Bucentaure. — Apparition d'une île nouvelle dans l'archipel grec en 1708. — Un professeur de droit payé en blé, 1796.

Revue des études historiques, septembre-octobre : Comte Fleury, Les amazones de Charette. — M. Marion, Etat des classes rurales au XVIIIe siècle dans la généralité de Bordeaux (fin). — Peyre, Une lettre retrouvée de Colbert. — Funck-Brentano, L'imprimerie à Paris en 1645. — *Livres analysés :* Déprez, La guerre de Cent ans ; Daumet, Calais sous les Anglais ; Mailfait, Omer Talon ; Couyba, La Fronde en Agenais ; Hardy, Turenne et Condé ; Emm. de Broglie. Catinat ; Bliard, Dubois cardinal et premier ministre ; Bonnassieux et Lelong, Inventaire des procès-verbaux du Conseil du commerce ; Blachez, Bouchamps ; Vaudoré, Autour du drapeau blanc ; Desbrière, Projets de débarquement aux Iles Britanniques ; Grasilier, Le baron de Kolli, le comte Pagowski ; Perrin, Sens en 1814 ; Dollot, La Barrière ; Biré, Dernière années de Chateaubriand ; Taine, sa vie et sa correspondance ; Mme Durand de Fontmagne, Un séjour à Constantinople.

Academy and Literature, nº 1588 : Wesley's Journal. — Federn, Dante and his times. — Creighton, Historical essays and reviews. — The later years of Chateaubriand. — The precursor of man (Legge).

Athenaeum, nº 3221, 11 octobre : Sir Martin Conway, Aconcagna and Tierra del Fuego. — Bellot, The Inner and Middle Temple. — Cicero, correspondence p. Tyrrell and Purser, vol. VII. Index ; Epistulae, III, p. Purser. — Halsey, Our literary deluge. — Oriental literature (Udana, trad. Strong ; V. Henry, Elément de sanscrit classique ; Ibn Gabirol, Moral qualities, trad. Wise, etc.). — France and Denmark. — Canon Rawlinson. — The English domicile of Berachyah the fabulist (Jacobs). — Alex. Sutherland (Petherick). — Boulhot, Un ancêtre de la gravure sur bois. — The preservation of Cairo monuments (Stanley Lane-poole). — The exhibition of decorative art at Turin.

Literarisches Centralblatt, nº 41 : Gould, The biblical theology of the u. T. Sabatier, Actus beati Francisci et sociorum eius ; Description du manuscrit franciscain de Liegnitz. — Ueberweg, Grundriss der Gesch. der Philosophie, IV, Das XIX Jahrh. 9e ed. — Hentschel, Naruna, eine Welt = und Geschichtsbetrachtung vom Standpunkte des Ariers (Il faut envier celui qui a le courage d'écrire un livre pareil, qui ose résoudre des problèmes si lointains). — Indberetninger fra Charles de Dançay p. Bricka. — Die Matrikel der Universität Leipzig, p. Erler. — Jaurès, La Constituante (attachant). — Asiaticus, Die Kämpfe in China. — Samson-Himmelstjerna, Die gelbe Gefahr als Moralproblem. — Heidentstam, Landschaften und Menschen. — Courtnay, The idea of tragedy. — Jüthner, Der Gymnastikos des Philostratos (très bon). — Corpus inscript. etrusc. p. Pauli, I. — Poetischer Hausschatz der Amerikaner. p. Knortz. — Holzmann und Bohalta, Deutsches Anonymenlexikon, I, A-D. — Grabbes Werke, III, p. Grisebach. — Heydenreich, Bau = und Kunstdenkmäler im Eichsfeld und in Mühlhausen. — Kaufmann, Das Kaisergrab in den vatikanischen Grotten. — Noltenius, Zur Erinnerung an Sanders und seine Zeit.

Le Puy, Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44. Trente-sixième année 3 novembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), lès livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, 18 octobre 1902 : Sir Alfred LYALL, Tennyson. — ALGER, Paris in 1789-94, farewell-letters of victims of the guillotine (cf. un prochain numéro de la *Revue*). — A. LANG, James VI and the Gowrie Mystery. — ADAMSON, The life of the Rev. Joseph Parker. — Kielmansegge, Diary of a journey to England 1761-1762. — Reyce, Suffolk in the XVII century. — An autograph poem of Robert Burns (Truelove).

Athenaeum, 18 octobre 1902 : DOBSON, Side-walk studies. — Mrs BOSANQUET, The strength of the people. — KENNEDY, The black police of Queensland. — Sir Alfred LYALL, Tennyson ; Alfred, lord Tennyson, Works. — MORRIS, On principles and methods in Latin syntax. — The Bodleian tercentenary festival. — Lionel Johnson. — The Sigurd cycle and Britain (Nutt).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : HEIDENHEIMER, Peter Schöffer der Kleriker. Peter Schöffer der Jüngere in Basel und Venedig. — SOLTAU, Unsere Evangelien, ihre Quellen und ihr Quellenwerth. — SCHERMANN, Die Gottheit des h. Geistes nach den griechischen Vätern des 4. Jahrh. s. — STEINWEG, Schluss! Eine Studie zur Schulreform. — VILLARI, La psicologia di un cieco di Ansaldi. — LAUX und BOOCK, Die Erziehung des Deutschen zum Staatsbürger. — STUCKEN, Beiträge zur orientalischen Mythologie. I. Istars Höllenfahrt und die Genesis. Grün die Farbe des Mondes. Ruben im Jakobsegen. — Westasiatische Studien. — Leo MEYER, Handbuch der griechischen Etymologie (trop de faiblesses). — Remigii Autissiodorensis in artem Donati minorem Commentum. Ed. W. Fox. — Fünf Volkslieder komponirt von Corona Schroeter. Für Klavierbegleitung instrumentirt von M. Friedländer. — H. Burkhardt, Das Grabmal der Corona Schroeter in Ilmenau. — PASIG, Gœthe und Ilmenau. — FELDMANN, Bertuch. — PUGHE, Studien über Byron und Wordsworth. — THACKERAY, The English Humourists of the Eighteenth Century. Ed. Phelps. — Altitalienische Novellen, übers. von P. Ernst. — NITZE, The old french Grail Romance Perlesvaus. — JUNG, Hannibal bei den Ligurern. — BOUCHÉ-LECLERCQ, La question d'Orient au temps de Cicéron (suite et fin). — VIGENER, Bezeichnungen für Volk und Land der Deutschen vom 10. — 13. Jahrh. — KEMPF, Froumund von Tegernsee. — CALMETTES, Choiseul et Voltaire. — LIEBY, Marie-Joseph Chénier et la fête de l'Etre suprême. — Griechische Erinnerungen eines Reisenden, hgb. von Th. Birt. — MAASS, Bei liebenswürdigen Wilden. Ein Beitrag zur Kenntniss der Mentawei-Insulaner. — HEROLD, Der Schweizerische Bund und die Eisenbahnen bis zur Jahrhundertwende. — BODE, Florentiner Bildhauer der Renaissance. — DOREZ, Un manuscrit précieux pour l'histoire de Léonard de Vinci.

— N° 42 : Van EYS, Bibliographie des Bibles et Nouveaux Testaments en langue française des XV^e et XVI^e siècles. II. — FRIEDLÄNDER, Der Antichrist in den vorchristlichen jüdischen Quellen. — Ignatii Antiocheni et Polycarpi Smyrnaei epistulae et martyria. Ed. Ad. Hilgenfeld. — STEPHAN, Hamanns Christenthum und Theologie. — SPICKER, Versuch eines neuen Gottesbegriffs. — KRESSNER, Die Religion im Lichte des Bewussten. 2. Aufl. — STANGE, Der Gedankengang der « Kritik der reinen Vernunft ». — WOBBERMIN, Der christliche Gottesglaube in seinem Verhältniss zur gegenwärtigen Philosophie. — K. T. FISCHER, Der naturwissenschaftliche Unterricht in England, insbesondere in Physik und Chemie. — Fr. RICHTER, Die

Anfänge des Dresdener Realschulwesens. — BLAU, Studien zum althebräischen Buchwesen und zur biblischen Litteraturgeschichte. — SCHEER, Theon und Sextion (instructif et fait avec grand soin). — P. FISCHER, De Dionis Chrysostomi orationis tertiae compositione et fontibus. — REICHEL, Gottsched der Deutsche (plus calme et plus rassis que les ouvrages précédents de l'auteur). — BOSSERT, Le Faust de Goethe. — HACKAUF, Die älteste mittelenglische Version der Assumptio Mariae. — LINDNER, Zur Geschichte der Oberonsage. — Ueber die Beziehungen des Ortnit zu « Huon von Bordeaux ». — Ph. A. BECKER, Der pseudohistorische Alberich. — SCHWALLY, Semitische Kriegsalterthümer. I (intéressant). — P. MONCEAUX, Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe. — G. KURTH, Clovis. 2e éd. — PAYN, Cromwell on foreign affairs together with four Essays on international Matters. — JANY, Das Gaudische Journal des siebenjährigen Krieges. Feldzüge 1756 und 1757. — K. BERGMANN, Die Volksdichte der grossherzoglich hessischen Provinz Starkenburg. — SAPPER, Die mittelamerikanische Landschaft. — SIMONDE DE SISMONDI, Neue Grundsätze der politischen Oekonomie oder Der Reichthum in seinen Beziehungen zu der Bevölkerung. Uebertr. von R. Prager.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : MENZIES, The earliest gospel. — SCHLECHT, Bayerns Kirchenprovinzen. — WAHLE, Kurze Erklärung der Ethik von Spinoza. — FORRER, Zur Ur= und Frühgeschichte Elsass. — Lothringens (bon). — STEENSTRUP, Danmarks Sydgraense og Herredoemet over Holsten (très remarquable). — SCHWEMER, Restauration und Revolution, Skizzen zur Entwicklungsgesch. der deutschen Einheit (utile et soigné). — Lord Edmond FITZMAURICE, Ch. W. F. Duke of Brunswick (peu profond). — LETTOW-VORBECK, Gesch. des Krieges von 1866 in Deutschland, III (fin de l'ouvrage qui a une grande valeur). — BIRT, Griech. Erinnerungen eines Reisenden. — POPPE, Zwischen Ems und Weser. — SEIDEL, System. Wörterbuch der nordchinesischen Umgangssprache (rendra des services). — Thucydidis hist, II, 5-8, p. HUDE. — Ciceronis Rhetorica p. WILKINS, I. — WIWEL, Synspunkter for dansk Sproglaere. — BEHAGHEL, Der Heliand u. die altsächsische Genesis (convaincant). — Meier Helmbrecht von Wernher dem Gartenaere, p. PANZER (bon travail et qui sera profitable). — HUPP, Gutenbergs erste Drucke. — O. von Wolkenstein, Geistliche und weltliche Lieder, ein = und mehrstimmig Bearb. : der Text von J. SCHATZ, die Musik von O. KOLLER.

Euphorion, IX, 2 et 3 (Vienne, Fromme) : REUSCHEL, Ein altes Kindergebet und seine Entstehung. — KOPP, Die niederrheinische Liederhandschrift, 1574. — LANDAU, Vittoria Accorambona in der Dichtung im Verhältnis zu ihrer wahren Geschichte. — STRZYGOWSKI, Hat Gœthe Leonardos Abendmahl richtig gedeutet? Ein Beitrag zur Methodik der Kunstbetrachtung. — JUNK, Krystallisirtes Menschenvolk (Faust, II, Laboratorium). — RIEGER, Zum letzten Akte des Faust. — R. M. WERNER, Ein Besuch bei Gœthe. — KOSSMANN, Die Quelle von Chamissos Fortunat. — STEIG, Von den Berliner Patrioten 1811. — Von KOMORZYNSKI, Die Ahnfrau und die Wiener Volksdramatik. — H. von MÜLLER, Zu Hoffmann, Verzeichnis der Schriftstücke von ihm, an ihn und über ihn, die im Besitze seines Biographen Hitzig gewesen sind. — TIELO, Strachwitz's episch-lyrisches Nordland und Romanzen und Historien : Heinrich der Finkler, Diner in Walhalla, Das Geisterschiff, Ein anderer Orpheus, Helzes Treue. — BOLIN, Anzengruber, Erinnerungen und Streiflichter. — Mizellen :

Kraus, Breite Bettelsuppen; Fasola, Sieben Tage in Weimar im August 1799; Hauffen, Zu Gœthes Tagebuch, August 1823; Baldensperger, Notes sur la prononciation française du nom de Gœthe; L. Geiger, Nachtrag zu p. 122; Zu Euphorion 7, 695, des Trinkers fünf Gründe. — *Rezensionen und Referate* : Eloesser, Das bürgerliche Drama (Schlösser); Brand, Müller von Itzehol (F. J. Schneider); Schriften zu Gœthes Leben : Prem, Witkowski, Geiger, Bode, Ilwof, K. Fischer, Schultze, A. Fischer, Gœthes unterhaltungen mit Friedrich von Müller, F. von Müller (V. Michels); Novalis Schriften p. Heilborn; Heilborn, Novalis (Walzel); Pick, Aus der Zeit der Noth 1806-1815 (Steig); Guglia, Gentz (R. M. Meyer); Baldensperger, Keller (Köster); Schumacher, Was ich als Kind erlebt (R. M. Meyer); Bulthaupt, Dramaturgie des Schauspiels, IV (R.-M. Meyer); Stein, Ibsen (R.-M. Meyer); Lamprecht, Zur jüngsten deutschen Vergangenheit, I (Breysig); Poll, Bericht über die 1900 und 1901 in Amerika veröffentlichten Aufsätze über deutsche Literatur. — Rosenbaum : Bibliographie. I. Zeitschriften II Bücher (Max Schmidt, Gesammelte Werke, 21, 22). — Nachrichten. — Berichtigungen.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Trente-sixième année 10 novembre 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy, n° 1590, 25 octobre : Brooke, The poetry of Browning. — Graham, Success. — Armstrong, The Emperor Charles V. — Dobson, Side walk studies. — Lacon-Watson, Hints to young authors. — The antiquity of science (Legge). — The pretented science of astrology (Legge).

Athenaeum, n° 3913, 25 octobre : Armstrong, The Emperor Charles V. Brownell, The heart of Japon. — Liddell, An introduction to the scientific study of English poetry. — Merivale, Bar, stage and platform, autobiographic memories. — Greenidge, Roman public life. — The Sigurd cycle and Britain (Gollancz). — Historical manuscripts commission, some local records. — The grave of Chaucer (Stores). — Big words and boasting (Skeat). — Comité de conservation des monuments de l'art arabe, fasc. 18, appendice par M. Herz Rey. — Baldwin Brown, The fine arts, a manual Notes from Rome (Lanciani).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43 : Schierse, Das Breslauer Zeitungswesen von 1742. — Semeria, Dogma gerarchia e culto nella Chiesa primitiva. — Chiappelli, Nuove pagine sul cristianesimo antico. — H. von Schubert, Auffassung und Behandlung der Kirchengeschichte, Fortschritte und Forderungen. — Markus, Die Associationstheorien im XVIII. Jahrhundert (recommandable). — Romundt, Kants philosophische Religionslehre eine Frucht der gesammten Vernunftkritik. — Fauth u. a., Wie erzieht und bildet das Gymnasium unsere Söhne? — Geschichte von Sul und Schumul, unbekannte Erzählung aus Tausend und einer Nacht. Aus dem Arabischen übersetzt von C. F. Seybold (trad. d'un récit inconnu). — Peterson, Collations from the Codex Cluniacensis s. Holkhamicus (utile). — The Antigone of Sophokles ed. by M. A. Bayfield. — Zwymann, Das Georgesche Gedicht. — Frommel, Neuere deutsche Dichter in ihrer religiösen Stellung. — Hartenstein, Studien zur Hornsage. — Reusch, Ein Studienaufenthalt in England. — Zumbini, Studi sul Leopardi. I. — Zünd-Burguet, Méthode pratique, physiologique et comparée de prononciation française. — Festschrift des thüringisch-sächsischen Geschichtsvereins. Ernst Dümmler dargebracht zur Feier seines 50 jährigen Doktorjubiläums. — Uhlirz, Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Otto II. und Otto III. I. Bd. : Otto II. 973-983. — F. v. Krones, Das Cisterzienserkloster Saar in Mähren und seine Geschichtschreibung. — Schiemann, Die Ermordung Pauls und die Thronbesteigung Nikolaus' I. (de grande valeur). — Fester Die Erlanger Zeitung im 7 jährigen Kriege. — [B. Heidecke], Tableau von Leipzig im Jahre 1783. — Tümpel, Die Herkunft der Besiedler des Deutschordenslandes. — Frhr. von Canstein, Der Zweck des Zivilprozesses. — R. von Mohl, Lebenserinnerungen 1799-1875. Hgb. von D. Kerler. — Th. von Frimmel, Ludwig van Beethoven. — Albert Müller, Das attische Bühnenwesen. — Cottasche Handbibliothek. 6. 7. 21. 24. 36. 38.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : Saadia Al-fajjûmi's arab. psalmenübersetzung u. Commentar. — Wernle, Die Anfänge unserer Religion. — Marshall, Die Richt. der Religions-philosophie in England. — Schoenfeld, Der isländ. Bauernhof. — Stuber, Haushalt der Stadt Hildesheim am Ende des 14 u. in der ersten Hälfte des 15 Jahrhunderts. — Urkundenarchiv in Sterzing, p. Fischnaler. — Uzielli, Cenni storici sulle imprese scientifiche maritime e coloniali di Ferdinando I granducca di Toscana. — Günter, Das Restitutionsedict

von 1629 u. die katholische Restauration Altwirtembergs (soigné et impartial). — BOSKAMP, Unter dem Banner des Drachen und im Zeichen des Kreuzes, Zerstörende und aufbauende Mächte in China, Aus der Verbotenen stadt; LEUSCHNER, Ken-Loi; Chinesische Liebe oder der Kampf um eine Frau. — STRACK, Gramm. des Biblisch. Aramäischen 3e ed. — Odyssey, 13-24, p. MONRO. — KEMPF, Romanorum sermonis castrensis reliquiae (bon). — GOUGH, The Constance saga. — MEIERS, Legenden und Geschichten des Klosters St. Ægidien zu Braunschweig. — ZEDLER, Die aelteste Gutenbergtype. — GASS, Die Bibliothek des Priesterseminars in Strassburg. — GURLITT, die Westtürme des Meissner Domes. — ALTSCHUL, Nutzen und Nachteile der Körperübungens.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 46 Trente-sixième année 17 novembre 1902

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue historique, novembre-décembre 1902 : Paul MATTER, La Prusse au temps de Bismarck. La Révolution de 1848 (suite et fin). — Jacques FLACH, Les origines de l'ancienne France. xe et xie siècles. — Henri HAUSER, La liberté du commerce et la liberté du travail sous Henri IV. Lyon et Tours. — A. CANS, Lettres de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, à la comtesse de Gramont, 1776-1789 (suite et fin). — *Correspondance* : L'Europe et la question d'Autriche. Lettre de M. André CHÉRADAME et réponse de M. Louis EISENMANN. — Lettre de Mgr C. DOUAIS et réponse de M. Aug. MOLINIER. — *Bulletin historique* : France, Nécrologie : M. du Fresne de Beaucourt, par G. MONOD, de l'Institut. — Epoque moderne, par Henri HAUSER et G. MONOD. — Epoque contemporaine, par André LICHTENBERGER. — Belgique, 1899-1901 (suite), par Eug. HUBERT. — *Comptes rendus critiques* : LEVASSEUR, Hist. des classes ouvrières (Fagniez) ; Jean GUIRAUD, L'Eglise et les origines de la Renaissance (G. Monod) ; INGOLD, Nouvelles œuvres inédites de Grandidier (R. Reuss). — GUIBAL, Mirabeau et la Provence, 2e éd. (Bourguet).

Revue d'histoire littéraire de la France, no 3, juillet-septembre : BÉDIER, Etablissement d'un texte critique de l'Entretien de Pascal avec M. de Saci. — POTEZ, La jeunesse de Lambin. — H. CHATELAIN, Les critiques d'Atala et les corrections de Chateaubriand. — *Mélanges* : Cinq poésies inédites de Ronsard (Laumonier) ; Bernardin de Saint-Pierre, ses deux femmes et ses enfants (Largemain) ; Notes lexicologiques (Delboulle). — *Comptes rendus* : GRISELLE, Bourdaloue ; BERNARDIN, La comédie italienne en France et les théâtres de la Foire et du Boulevard ; MENGIN, L'Italie des romantiques ; E. DUPUY, Diderot, Paradoxe sur le comédien (Brunel et Tourneux) ; réplique de M. Tourneux. — *Chronique*.

Revue musicale, no 10 : LA RÉDACTION, Souvenirs inédits de Chopin. — X, à l'Opéra. — Louis LALOY, Musique moderne (MM. Debussy et Dukas). — Jean CHANTAVOINE, Beethoveniana, texte musical inédit de Beethoven. — Ch. MALHERBE, Un précurseur de Gluck. — H. QUITTARD, L'opinion d'un Français sur la musique italienne au xviie siècle. — COMBARIEU, Esthétique musicale (les théories d'H. Spencer). — L. LALOY, Exercices d'analyse. — L. SCHNEIDER, Quelques mots sur la harpe chromatique sans pédales, système Gustave Lyon (suite). — L. M., Lectures musicales (Saint-Saëns, Bourgault-Ducoudray, etc.).

Annales du Midi, no 56, octobre : P. FOURNIER, Le royaume de Provence sous les Carolingiens. — GUY, La science et la morale de Du Bartas. — A. DE CAZENOVE, Campagnes de Rohan en Languedoc. — *Mélanges et documents* : TEULIÉ et ROSSI, L'anthologie provençale de maître Ferrari de Ferrare (fin) ; ARNAUDIN, Un mot attardé sur Bouha prou bouha ; COUDERC, Note sur un missel à l'usage de l'église de la Daurade. — *Comptes rendus critiques* : JULLIAN, Vercingétorix (Lécrivain) ; Mgr DOUAIS ; I, Documents pour servir à l'hist. de l'Inquisition dans le Languedoc ; II, La procédure inquisitoriale en Languedoc au xive siècle (Dognon) ; BOURCIEZ, Les mots espagnols comparés aux mots gascons, époque ancienne (Jeanroy) ; A. THOMAS, Mélanges d'étymologie française (Dauzat).

Academy, no 1591, 1er novembre 1902 : Sir Robert ANDERSON, The Bible and modern criticism. — CHESTERTON, Twelve types. — Helen

Bosanquet, The strenght of the people, a study in social economics. — Merivale, Bar, stage and platform, autobiographic memories. — Brownell, The heart of Japan. — What is grammar? (Legge). — Matthew Arnold and his critics.

Athenaeum, n° 3914, 1er novembre : Count Frederick Kielmansegge, The Diary of a journal to England 1761-1762. — Riley, The founder of Mormonism ; Linn, The story of the Mormons from the date of their origin to the year 1901. — Poems, charades and inscriptions of Pape Leo XIII. — Paul Meyer, L'Histoire de Guillaume le Maréchal, III (rend un grand service à l'histoire d'Angleterre). — Etymology of pulque (Platt). — Henry Lonelich the skinner (Bradley). — The Sigurd cycle and Britain (Nutt). — The etymology of boast (Mayhew). — A beaver hat. — Konody, The art of Walter Crane. — Rouse, Greek votive offerings ; The Annual of the British school at Athens, VII, 1900-1901.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : The New Volumes of the Encyclopaedia Britannica constituting in combination with the existing volumes of the ninth edition the Tenth Edition. — Mémoire historique et détaillé pour la connaissance exacte des auteurs qui ont travaillé au Mercure de France (1672-1761). — Zahn, Athanasius und der Bibelkanon. — Kyriakos, Geschichte der Orientalischen Kirchen von 1453-1898. Uebs. von E. Rausch. — Bertholet, Buddhismus und Christenthum. — E. de Roberty, Frédéric Nietzsche. — Oehmichen, Grundriss der reinen Logik. — Uphues. Die Pädagogik als Bildungswissenschaft. — Victor Chauvin, Bibliographie des ouvrages Arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885. VI : Les 1001 nuits. 3e p. — Fran Filologiska Föreningen i Lund. Sprakliga Uppsatser. II. — M. Egger, Denys d'Halicarnasse (soigné, clair, utile). — Die Epitome des Iulius Exuperantius hgb. von Landgraf und Weyman. — Veltmann, Die politischen Gedichte Muskatbluts. — Reuschel, Ein altes Kindergebet und seine Entstehung. — Franz, Die Grundzüge der Sprache Shakespeares. — Judith, Phoenix, and other anglo-saxon poems transl. by J. Lesslie Hall. — Fehse, Christof Wirsungs deutsche Celestinaübersetzungen. — Byland, Das Patois der « Mélanges Vaudois » Louis Favrarts. — Haltern und die Alterthumsforschung an der Lippe. — Bilfinger, Untersuchungen über die Zeitrechnung der Germanen. II. Das germanische Julfest. — Boehmer, Die Fälschungen Erzbischof Lanfrancs von Canterbury. — Vatikanische Urkunden und Regesten zur Geschichte Lothringens, bearb. von H. V. Sauerland. I. — Mémoires d'Aimée de Coigny, p. p. E. Lamy. — Jordan, Der Uebergang der kaiserlichen freien Reichsstadt Mühlhausen in Thüringen an das Königreich Preussen 1802. — The White World ed. by Kersting. — Defourny, La Sociologie positiviste. Auguste Comte. — Fürst P. Krapotkin, Memoiren eines Revolutionärs, übs. von M. Pannwitz. — Aegyptische Grabsteine und Denksteine aus süddeutschen Sammlungen. I : Karlsruhe, Mühlhausen, Strassburg, Stuttgart. Hgb. von Spiegelberg und Pörtner. — P. Toesia, II. Liber Canonum della Biblioteca Vallicelliana.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Jacoby, Ein apokrypher Bericht über die Taufe Jesu. — De Besse, Le bienheureux Bernardin de Feltre et son œuvre. — Kants Briefwechsel, III. — Hollitscher, Das historische Gesetz. — Histoire de l'Algérie par ses monuments (très recommandable). — Gesch. des Kantons Schaffhausen bis 1848, Festchrift.

— Weltgeschichte, von Helmolt, VIII, 1 : KLEINSCHMIDT, Westeuropa im Zeitalter der Revolution, Napoleons I und der Reaction; ZWIEDINECK, Die staatl. und gesellschaftl. Neugestaltungen in Europa 1830-1859. — Parthenii Nicaeni quae supersunt, p. MARTINI. — Q. Curti Rufi hist. p. STANGL. — OLRIK, Danske Heltesagn. — Schnabel, Die Insel Felsenburg, I, p. ULLRICH. — GILKIN, Neue russische Grammatik. — WISSOWA, Religion und Kultus der Römer (très bon).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 47 Trente-sixième année 24 novembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études anciennes, nº 3 : P. Masqueray, Le Cyclope d'Euripide et celui d'Homère. — A. Fontrier, Le site du temple d'Aphrodite Stratonicide à Smyrne; Inscriptions de Smyrne et des environs. — P. Perdrizet, Une recherche à faire à Rosas; Sur l'action institoire. — G. May, La question de l'authenticité des XII Tables. — S. de Ricci, Notes sur le t. XIII du *C. I. L.*— C. Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise, II. — H. de Gérin-Ricard, Inscriptions de Calviès (Bouches-du-Rhône). — A. Fontrier, Inscriptions d'Asie-Mineure. — Bibliographie.

Revue des études grecques, nº 64, mai-juin : *Partie administrative :* Statuts, etc. — Assemblée générale du 1er mai 1902, Discours de M. P. Girard, rapports de M. Hauvette, de la commission administrative. — *Partie littéraire* : E. d'Eichthal, Hérodote et Victor Hugo. — A. E. Contoléon, Inscriptions de la Grèce d'Europe. — Ph. E. Legrand, Στρατεύεσθαι μετὰ Ἀθηναίων. — *Chronique*. — *Bibliographie :* Comptes rendus. — Ch. E. Ruelle, Bibliographie annuelle des études grecques, 1899-1900-1901.

Romania, nº 124, octobre : A. Thomas, Les substantifs abstraits en -ier et le suffixe -arius. — Nigra, notes étymologiques et lexicales. — Raynaud, Un nouveau manuscrit du Petit Jehan de Saintré. — Sainéan, Les éléments orientaux du roumain (fin). — *Mélanges :* Particelle pronominali sarde (Guarnerio); Ancien fr. « gers » et « moule de frument » (A. Thomas); Sur le poème latin des Misères de la vie humaine (Wallner); Un nouveau texte de la pièce Flors de Paradis (P. M.); Un manuscrit de la Cour amoureuse de Charles VI (Piaget). — *Compte-rendus* : Monaci, Scritti varii di filologia (G. P.); Beitraege zur romanischen und englischen Philologie, Festgabe für W. Foerster (G. P.); Pillet, Studien zur Pastourelle (Jeanroy); Thurau, Der Refrain in der franz. Chanson (Jeanroy).

Bibliographe moderne, juillet-août 1902 : Bourlier, La bibliothèque wallonne à Leyde. — Les archives du ministère de la justice à Paris. Auvray, Chartes originales et manuscrits de la collection Desnoyers à Orléans. — Chronique des archives, des bibliothèques, des livres. — *Comptes-rendus :* Lippi, Inventario del R. archivio di stato di Cagliari; A. Molinier, Les sources de l'histoire de France, I-II; Pirenne, Bibliographie de l'histoire de Belgique, 2e éd; R. M. Meyer, Grundriss der neuern deutschen Litteraturgeschichte; Elias de Molins, Ensayo de una bibliografia literaria de Espana; Tourneux, Marie-Antoinette devant l'histoire; Kircheisen, Bibliographie napoléonienne; Richardson, Classification theorical and practical; Cordier, L'imprimerie sino-européenne en Chine.

Academy and Literature, nº 1592, 8 nov, Podmore, Modern spiritualism. — Kate Norgate, John Lackland. — Demetrius on style, p. W. Rhys Roberts. — Alliston, Unpopular papers. — Travel.

Athenaeum, nº 3915, 8 nov. Oman, A history of the Peninsula War, I, 1807-1809. — Escott, Gentlemen of the House of Commons. — Dom Kuypers, The Book of Cerne. — Ayroles, La vraie Jeanne d'Arc; La Vierge guerrière; L'Université de Paris au temps de Jeanne. — Murray, Jeanne d'Arc. — Petrie, Abydos; Caulfeild, The temple of the Kings at Abydos; Rossi, Grammatica egizia. — Swifts political

tracts (Lavers-Smith). Hégésippe Moreau (W. Roberts). Encyclopaedia Britannica, IV, ele-gla; V, gla-jut. — Eugène Müntz.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45 : Haebler, Le soi-disant Cisianus de 1443 et les Cisianus allemands. — Chauvin, Felix Liebrecht. — Böklen, Die Verwandtschaft der jüdisch-christlichen mit der Parsichen Eschatologie. — Schnedermann, Der christliche Glaube im Sinne der gegenwärtigen evangelischlutherischen Kirche. 1. Hälfte, 3. Abth. — Tocco, Di un nuovo documento su Giordano Bruno. — Peteut, Dubos. — Cauer, Palaestra vitae. Eine neue Aufgabe des altklassischen Unterrichts. — Nolle, Experiments in the training of teachers in secondary school in Germany. — Torp, Etruskische Beiträge. I. — Reiner, Der Budhismus. — Apollodors Chronik. Sammlung der Fragmente von F. Jacoby (guide sûr). — Freund, De Suetonii usu atque genere dicendi. — Wahl, Johann Christoph Rost 1717-1765 (trop long et manque de vues). — Patzak, Friedrich Hebbels Epigramme. — King Alfred's Version of the Consolations of Boethius, transl. Sedgefield. Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt nach der Pariser Handschrift. Nat.-Bibl. f. 1553, hgb. von C. Wahlund (bon). — W. von Wurzbach, Die Preziosa des Cervantes. — Azan, Annibal dans les Alpes. — Desideri, La Macedonia dopo la battaglia di Pidna. — G. Koch, Manegold von Lautenbach und die Lehre von der Volkssouveränität unter Heinrich IV. — Bresslau, Die echte und die interpolirte Vita Bennonis secundi episcopi Osnabrugensis. — P. de Ségur, Le maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange (1668-1678) (rien de très nouveau). — Wittichen, Die dritte Koalition und Friedrich von Gentz. — Asbach, Zur Geschichte und Kultur der römischen Rheinlande. — Hedin, Die geographisch-wissenschaftlichen Ergebnisse meiner Reisen in Zentralasien 1894-1897. — Joulin, Les établissements gallo-romains de la plaine de Martres-Tolosanes. — Gauss, Die Heiligen der Gotteshäuser von Basselland.

Literarisches Centralblatt, n° 45 : Passio S. Theclae virginis, p. O. von Gebhardt. — Pirenne, Gesch. Belgiens, II. (très bon) — Mailänder Briefe zur bayer. und allgem. Gesch. des XVI Jahrh. p. Simonsfeld, 1 u. 2. — Das Gaudische Journal des siebenj. Krieges, 1756-1757. — Stieda, Die Anfänge der Porzellanfabrication auf dem Thüringerwalde. — Der silbenj. Krieg 1756-1763, II, 3. (public. du grand état-major). — Dellenbaugh, The North. Americans of yesterday. — Curatulo, Die Kunst der Juno Lucina in Rom. — Rand, Der dem Boethius zugeschriebene Traktat de fide catholica (n'est pas de Boèce). — Lindner, Zur Gesch. der Oberonsage ; A Becker, Der pseudohistorische Alberich. — Vogel, Weyde, Gemss, Ouvrages sur la nouvelle orthographe. — Fries, Gœthes Achilleis. — Bulthaupt, Dramaturgie des Schauspiels, IV. — Maas, Die Tagesgötter in Rom und den Provinzen.

Altpreussische Monatsschrift, V et VI, juillet-septembre : Kühn, Der Staatswirtschaftslehrer Christian Jacob Kraus und seine Beziehungen zu Adam Smith. — Karge, Herzog Albrecht von Preussen und der deutsche Orden. — Briefe von Timotheus Gisevius an L. E. Borowski. — Kritiken und Referate : Sembritzki, Memel in XIX Jahrhundert. — Mitteilungen und Anhang : Urkunden u. Regesten aus den Dohnaschen Archiven über einige Königsberger Grundstücke und deren Gerechtigkeiten, 1553-1725. — Universitätschronik 1902. — Lyceum Hosianum in Braunsberg.

Zeitschrift fur katholische Theologie, XXVI, n° 3 : N. Paulus, Johann

Herolt u. seine Lehre. — J. B. Becker, Die moralische Beurtheilung des Handelns aus Lust. — E. Dorsch, Die Gottheit Jesu bei Clemens von Rom. — H. Schmid, Die eucharistischen Wundererscheinungen u. die Dogmatik. — E. Michael, Zur Beurtheilung einiger Geschichtswerke der deutschen Mittelalters. — Recensionen. — Analekten Kleine Mittheilungen.

Museum, 10e année : nous saluons avec joie la réapparition de cette excellente revue), nº 1 : Blok, Pirenne's Geschichte Belgiens, II. — Album gratulatorium in hon. Henrici van Herwerden (Speyer). — Euripidis Fabulae edd. Prinz et Wecklein, II, vi-III, vi (Houtsma). — Germanici Caes. Aratea ed Breysig (Karsten). — Littmann, Arabische Schattenspiele (De Goeje). — Herrmann, Erläuterungen z. dän. Geschichte des Saxo Grammaticus, I (Boer). — Duncker, Fürst Rudolf der Tapfere v. Anhalt (P. L. Muller). — Sauerland, Urkunden u. Regesten z. Geschichte d. Rheinlande, I (Brom). — H. Kern, Indische verwanten van Gotisch *usbaugjan* enz).

— Nº 2, nov. : Caland, Parallelen zu den altindischen Bestattungsgebräuchen. — Demoulin, Epiménide de Crète (Ovink). — Robert, Studien zur Ilias (Valeton). — Wynkoop, Handleiding tot de Kennis der Hebreeuwsche taal, II (Van den Ham). — Logeman, Elckerlyc — Everyman (De Raaf). — Kippenberg, Die Sage vom Herzog von Luxemburg (Blöte). — Chamberlain, Die Grundlagen des XIX. Jahr. (Calenbrander). — Stavenisse de Brauw, Algemeene Geschiedenis, II (D'Ailly). — Speyer, Hetwoord « venenum » en zyne verwandten.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 48 Trente-sixième année 2 décembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, nos 65-66, juill.-oct. : P. Girard, Comment a dû se former l'Iliade. — J. Dupuis, Le nombre géométrique de Platon. — M. Holleaux, Φιλέταιρος 'Αττάλου. — Fr. Cumont, Nouvelles inscriptions du Pont. — P. Tannery, Sur les intervalles de la musique grecque. — P. Jamot, Sur la date de la réorganisation des Mouseia.

Revue de l'histoire des religions, n° 3 : E. de Faye, Introduction à l'histoire du gnosticisme au IIe et au IIIe siècles, I. — A. Barth, Bulletin des religions de l'Inde, Hindouisme. — L. Sainéan, Les rites de la construction d'après la poésie populaire de l'Europe orientale. — Revue des livres. — Chronique.

— N° 4 : A. Bouché-Leclercq, La politique religieuse de Ptolémée Soter et le culte de Sérapis. — E. de Faye, Introduction à l'étude du gnosticisme au IIe et au IIIe siècles, II. — Ch. Renel, L'arc-en-ciel dans la tradition religieuse de l'antiquité. — A. Réville, La critique biblique et son introduction dans le clergé catholique français au XIXe s. — Revue des livres. — Chronique.

Revue d'Alsace, novembre-décembre : A. Ingold, Eug. Müntz (avec un portrait). — Feuvrier, Le Sundgau en 1785 d'après le P. Tiburce. — Liblin et Gasser, La chronique de Hartmannswiller (fin). — Lortet, Soldats alsaciens, le chef d'escadron François-Michel Martin, 1776-1850. — Ch. Hoffmann, Les premières municipalités de la Haute-Alsace (fin). — Livres nouveaux. — *Supplément* : Table générale des matières de la Revue d'Alsace, 1850-1899 (fin).

Correspondance historique et archéologique, nos 105-106, septembre-octobre : F. de Villenoisy, Le Congrès de Bruges. — Lavoine, Notes historiques sur les premiers imprimeurs de l'Artois. — Momméja, Bernard Palissy agenais (suite). — Deslandres, Un musulman au « Bourgeois gentilhomme » en 1704. — Momméja, Les retables en albâtre des XIVe et XVe siècles et les albâtres de Lagny. — Maïstre, Plainte contre un gardien du Panthéon en 1796. — Mazerolle, Marché passé par Claude Barbé, maître peintre et sculpteur, et Claude Dory, peintre, pour Claude Beaudoin, ci-devant conseiller du roi au Chatelet de Paris pour des travaux à exécuter dans la maison habitée par ce dernier rue Saint-Denis-en-l'Ile à Paris, 1674; Marché passé entre Jean Moustel, maître menuisier, et les locataires des maisons sises sur le Pont-Marie, à Paris, pour la construction d'un reposoir sur ledit pont, 1674. — *Questions* : Pose de la première pierre de l'église de Choisy-le-Roi.

Nouvelle revue rétrospective, n° 101, 10 novembre 1902 : capitaine Pineau, Un fils du général Dugommier, 1812-1844. — Candidats chambellans de Napoléon Ier. — L'esthétique du peintre Millet, lettre de Jean-François Millet à Théophile Thoré, 1862. — Souvenirs de l'abbé Vallet, député de Gien à l'Assemblée Constituante, 1789-1807 (suite).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 2 : Em. Dony, Les procédés intuitifs en Belgique. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Willamowitz, Rodier, les Bollandistes, de Saint-Léger, de Limburg-Stirum, Duncker, Bloch, Landormy, Meyer-Lübke, Toudouse, Candiani, Potez, Le Breton, Sarcey, Simon, Demolins, Mees. — Chronique.

— N° 3 : P. Hoffmann, Les principes fondamentaux d'une réforme dans les humanités modernes. — J. Bastin, « Nul » dans la langue française. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Bloch et Lévy, Schœmann, Hude, Giardelli, Rietschel, Rodocanachi, Toutey, Spahn, Demoulin, Griselle, Pellissier, Abel, Queyral, Demeuse. — Chronique.

— N° 4 : J. Feller, La question de l'enseignement moyen devant les maîtres de la pédagogie française. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Dümmler, Leo, Sitzler, Joël, Chaineux, Valmaggi, Leclercq, Le Grand, Pergameni, Huisman, E. Daudet, de Calan, Albalat, André, Renouvier, Bloch. — Chronique.

Academy and Literature, n° 1593, 15 novembre : The life and letters of James Martineau. — Dobson, Hogarth. — Rochester and other literary rakes of the court of Charles II. — Sarat Chandra Das, Journey to India and central Thibet. — Talk and print. — Don Quixotes of polemic. — The mystery of the universe (Legge).

Athenaeum, n° 3916, 15 novembre : Creighton, Historical essays and reviews. — Graham, Success. — Poetical works of Robert Bridges, vol. IV et V. — Copinger, Supplement to Hain's Repertorium Bibliographicum. — The Gowrie arms and the Gowrie conspiracy (A. Lang(. — Stevens's Catalogue Index (H. S. Brown). — The Viscount of Rome in Morte Arthure. — An early Irish Service. — Book.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46 : Graesel, Handbuch der Bibliothekslehre. — Teza, Scipione Mercurii e gli Errori popolari d'Italia. — Mariano, Il cristianesimo nei primi secoli. — Rehrmann, Die Christologie des hl. Cyrillus von Alexandrien. — Füllkrug, Jesus und die Pharisäer. — Sully Prudhomme et Ch. Richet, Le problème des causes finales. — J. H. Leopold, Ad Spinozae opera posthuma. — Pietzker, Sprachunterricht und Sachunterricht vom naturwissenschaftlichen Standpunkt. — Eskuche, Sarcerius als Erzieher und Schulmann. — R. Fick, Praktische Grammatik der Sanskrit-Sprache. 2. Aufl. — Betz, Studien zur vergleichenden Litteraturgeschichte der neueren Zeit. — E. Thomas, Pétrone et l'envers de la société romaine. 2e éd. — Alciphronis rhetoris epistularum libri IV rec. Schepers. — May, Die Behandlungen der Sage von Eginhard und Emma. — Gering, Die Rhythmik des Ljódahattr. — Libau, König Eduard III. im Lichte europäischer Poesie. — Porena, Delle manifestazioni plastiche del sentimento nei personaggi della Divina Commedia (belle étude). — H. Meyer, Matteo Bandello nach seinen Widmungen. — Xenopol, Les sciences naturelles et l'histoire. — Burr, European Archives. — Urkundenbuch des Hochstifts Hildesheim und seiner Bischöfe. Bearb. von H. Hoogewey. 2. — Hampe, Aus verlorenen Registerbänden der Päpste Innozenz III. und Innozenz IV. — Ziekursch, Die Kaiserwahl Karls VI. (1711) (bon). — Pauls, Aus der Geschichte der Inquisition in der Erzdiözese Köln. — Viertel, Busbecks Erlebnisse in der Türkei 1553-1562. — Sagnac, L'histoire économique de la France de 1683 à 1714. — J. Regnault, Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites. — Schubring, Unter dem Campanile von San Marco. — Foth, Das Drama in seinem Gegensatz zur Dichtkunst. I.

Literarisches Centralblatt, n° 46 : Th. Simon, Der Logos. — Häring, Das christliche Leben. — J. M. Robertson, A short history of christianity. — Naumann, Zarathustra-Commentar, 1-4. — Hohenlohisches

Urkundenbuch, p. WELLER, II, 1311-1350. — MARX, Studien zur Gesch. des niederländ, Aufstandes (clair, précis, bien disposé). — SCHIEMANN, Die Ermordung Pauls und die Thronbesteigung Nikolaus I (important). — Kaiserreden, ein charakterbild des deutschen Kaisers. — P. KOCH, Geschichte der deutschen Marine (bon guide). — SIENKIEWICZ, Briefe aus Afrika. — KRUMBACHER, Romanos und Kyriakos (brillante sagacité). — Hrotsvithae opera p. WINTERFELD (un modèle). — HARTENSTEIN, Studien zur Hornsage. — ENGELIEN, Grammatik der uhd. Sprache. — BASS, Beiträge zur Kenntniss deutscher Vornamen. — GERSTENBERG, Aus Weimars nachklassischer Zeit (esquisse, mais qui sera utile). — SCHÖNBACH, Die Legende vom Erzbischof Udo von Magdeburg. — H. GRUBER, Unserer Ruth Lernjahre. — SEILER, Das Buch der Berufe, VII. Der Oberlehrer. — VOLLMÖLLER, Das Rezensions-exemplar und die bezahlte Rezension (contre les directeurs de journaux qui n'acceptent les comptes rendus d'ouvrages que si l'éditeur du livre leur paie tant la ligne).

Zeitschrift fur katholische Theologie, n° 4 : J. B. MUNDWILER, Deutsche Jesuiten in spanischen Gefängnissen im 18 Jht. — J. B. BECKER, Die moralische Beurtheilung des Handels aus Lust. — E. DORSCH, Die Gottheil Jesu bei Clemens von Rom. — Recensionen. — Analekten.

Le Puy. — Imprimerie Régis MARCHESSOU, boulevard Carnot, 23.

N° 49 Trente-sixième année 8 décembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, n° 2594, 22 novembre : Essays of Montaigne, trad. Cotton, p. Hazlitt. — The Memoirs of Paul Kruger, told by himself; Statham, Paul Kruger and his times. — Collins, Episodes of rural life. — Minstrelsy of the Scottish border, p. Henderson. — Maclogan, Evil eye in the Western Highlands. — Life, and a man of letters. — The dangers of mysticism (Legge).

Athenaeum, n° 3917, 22 novembre : Letters of Dorothea, Princess Lieven, during her residence in London 1812-1834, p. L. G. Robinson. — S. Whitman, Personal reminiscences of Prince Bismarck. — Albee, A history of English. utilitarianism. — Neilson, Huchown; Sir Hew of Eglintoun and Huchown; History in the romance of Galagros and Gawayne.— Hebrew and Syriac (Duff, A Hebrew grammar; n° XI des Studia Sinaitica; Wright, Catalogue of the Syriac mss.). — Henty (not. nécr.). — The translator of the Graal (Skeat). — Chaucer's Knights tale (Hales). — Bengal, 1746-1747 (S. Ch. Hill).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : Wustmann, Der Wirth von Auerbachs Keller, Dr. Heinrich Stromer von Auerbach 1428-1542. — Riedel, Alttestamentliche Untersuchungen. — Harnack, Die Mission und Ausbreitung des Christenthums in den ersten drei Jahrhunderten. — Schleiermachers Monologen hgb. von Schiele. — Kinkel, Herbart. Sein Leben und seine Philosophie. — Mertz, Das Schulwesen der deutschen Reformation im 16. Jahrh. (utile). — Kemsies, Die Entwickelung der pädagogischen Psychologie im 19. Jahrh. II. — Stein, Kalhaṅa's Rājataraṅginī, a Chronicle of the kings of Kasmīr. — Hetherwick, A. Handbook of the Yao Language. 2ᵉ éd. — Demetrii Cydonii de contemnenda morte oratio ed. H. Deckelmann. — H. de la Ville de Mirmont, Etudes sur l'ancienne poésie latine. — Gorter, « Mehr Licht ». Die Klarstellung des Grundgedankens in Gœthes Faust, II. — Lothar, Ibsen. 3. Aufl. — Gorges, Deutsche Heldensage. — Erlemann, Das landschaftliche Auge der angelsächsischen Dichter. — Baumann, Londinismen. — Köhler, Die Allitteration bei Ronsard. — Foss, Die « Nuits » von Alfred de Musset. — Niese, Die Welt des Hellenismus. — Pirenne, Geschichte Belgiens, übs. von Fr. Arnheim. II. Bd. — Hertel, Die ältesten Stadtrechnungen der Stadt Calbe. — Mayer, Geschichte Oesterreichs mit besonderer Rücksicht auf das Kulturleben. 2. Aufl. II. — K. von Landmann, Wilhelm III. von England und Max Emanuel von Bayern im niederländischen Kriege 1692-97. — Kinderlied und Kinderspiel im Kanton Bern gesamm. von G. Züricher. — Blanckenhorn, Die Geschichte des Nilstroms in der Tertiär- und Quartärperiode, sowie des paläolithischen Menschen in Aegypten. I. — Willis, A History of the Latin Monetary Union. — Schmauser, Die Entwickelung des Kontingentirungssystems in den deutschen Branntweinsteuergesetzen von 1887-1902. — Roetteken, Poetik. I. Vorbemerkungen, Allgemeine Analyse der psychischen Vorgänge beim Genuss einer Dichtung.

Literarisches Centralblatt, n° 47, 22 novembre : Boehmer, Die Fälschungen Bischofs Lanfranc von Canterbury. — Sickenberger, Die Lukaskatene des Niketas von Herakleia. — Juritsch, Der dritte Kreuzzog gegen die Husiten, 1427. — Kittel, W. von Humboldts geschichtliche Weltanschauung. — Th. Scheffer, Die preuss. Publicistik im Jahre 1859 (solide). — Herre, Europäische Politik im cyprischen Krieg 1570-1573, I. (très méritoire). — Tetzner, Die Slawen in Deutschland (excellent). — Muhammad ibn Ahmad Abulmutahhar alazdi, Abul-

kâsim ein Bagdader Sittenbild, p. MEZ. — JACOBY, Apollodors Chronik. — Theoduli eclogam p. OSTERNACHER (très soigné). — REMY, The influence of India and Persia in the poetry of Germany. — Gœthe und Lavater, Briefe und Tagebücher p. FUNCK. — NENTWIG, Das ältere Buchwesen in Braunschweig. — HANNIG, De Pegaso (du labeur, mais sujet trop difficile pour un étudiant). — HUELSEN, Die Ausgrabungen auf dem Forum Romanum. — WITTING, Die Anfänge christlicher Architektur. — STEPHANI, Der aelteste deutsche Wohnbau und seine Einrichtung. — FRANKENBURGER, Beitraege zur Geschichte Wenzel Jammitzers und seiner Familie. — CRANE, Die Grundlagen der Zeichnung. — Minerva, p. TRÜBNER, XII.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, 23, boulevard Carnot

Nº 50 Trente-sixième année 15 décembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, novembre 1902 : Gabriel-Louis Jaray, La question du rachat et la gestion financière des chemin de fer de l'État français. — G. Lecarpentier, Le nouveau gouvernement local de l'Irlande. — Joseph Wilhelm, Les industries minérales et métallurgiques en Russie. — Gilbert Flandin, La Caisse des dépôts et consignations. — L.-Paul Henry, L'hospitalité de nuit à Paris (fin). — *Analyses et comptes rendus* : Silvestre, Considérations sur l'étude du droit annamite; R. Dollot, Les origines de la neutralité de la Belgique et le système de la Barrière; Maurice Lair, L'impérialisme allemand; Nicolay, Hist. des croyances, superstitions, mœurs, usages et coutumes.

Annales de l'Est, n° 4 : Debidour, Le général Fabvier, sa vie et ses écrits (suite). — R. de Souhesmes, La criminalité en Lorraine d'après les lettres de rémission (fin). — Dantzer, Les relations des ducs de Lorraine avec les rois de France pendant la guerre de Cent Ans jusqu'à la mort de Charles II, 1328-1431. — *Comptes rendus* : Derichsweiler, Geschichte Lothringens; Gény, Schlettstadter Stadtrechte; Boos, Gesch. der Stadt Worms, III et IV; Barclay, Euphormio, trad. Waltz; Spanheim, Relation de la cour de France, p. E. Bourgeois; P. Bliard, Dubois cardinal et premier ministre; L. Ehrhard, L'ambassade de Louis de Rohan à Vienne, La question d'Alsace et Frédéric II; Madelin, Fouché; La Bédoyère, Ney; Bardy, Miscellanées, II.

La Revue musicale, revue d'histoire et de critique, n° 11, nov. : A de Longepierre, A propos de la grève des musiciens. — Laloy, Musique moderne, V. d'Indy, Debussy, Chausson. — Quittard, Couperin. — Laloy, La harpe moderne. — Pfeiffer, La commission de technique musicale. — Ch. Garnier, La salle de l'Opéra (lectures musicales). — Texte musical, deux pièces inédites de Couperin.

Academy and Literature, n° 1595, 29 novembre 1902 : Mallock, Religion as a credible doctrine. — Paston, Side-lights on the Georgian periode. — E. G. Browne, A literay history of Persia. — Maclean, The literature of Celts. — Letters of princess Lieven, p. L. G. Robinson. — Critic and author. — The increase of the unfit (Legge).

Athenaeum, n° 3918, 29 nov. 1902 : Villari, Italian life in town and country; Countess Martinengo-Cesaresco, Lombard Studies; In a Tuscan garden. — H. J Ross, Letters of the East. — Craigie, A new English dictionary on historical principles, Q. VIII. — The poetical works of John Payne. — Miltoniana. — The translator of the Graal. — A new Chaucer word. — Commando. — To boast. — Sarat Chandra Das, Journey to Lhasa and Central Thibet. — Jahrbuch der kön. preussischen Kunstsammlungen, XXII Band.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48 : Veterator (Maistre Patelin) und Advocatus. Hgb. von J. Bolte. — Chatelain, Catalogue des incunables de la Bibliothèque de l'Université de Paris. — Boehmer, Der alttestamentliche Unterbau des Reiches Gottes. — Deissmann, Ein Original-Dokument aus der Diocletianischen Christenverfolgung. — E. von Schrenck, Jesus und seine Predigt. — Vaihinger, Nietzsche als Philosoph. 2. Aufl. — Jerusalem, Lehrbuch der Psychologie. 3. Aufl. — Schule und Haus, Vorträge, unter Mitwirkung von Umlauft, Dressler, Feichtinger und Haas hgb. von V. Thumser. — The Kathâkautuka of Srîvara. Ed. by Mahâmahopâdyâya Pandit Sivadatta and Kâsinâth Pândurang Parab. — Cejador y Frauca, Los gérmenes del lenguaje. — Ciceronis Epistulae. III. Rec. Purser (ne semble pas toujours au cou-

rant). — [illegible]a, Gli epigrammi di Platone. — Stieda, Ilmenau und Stützerbach, eine Erinnerung an die Goethezeit. — Urban, Tabellen zur Geschichte der deutschen Litteratur. — Maynadier, The Wife of Bath's Tale, its sources and analogues. — Vaudon, Nouvelles études et notes littéraires sur quelques écrivains du XIXe siècle. — Canti popolari toscani scelti e annotati da Giannini. — Tropea, Studi sugli scriptores Historiae Augustae. — Catalogo illustrato del Tabulario di der S. Maria Nuova in Monreale. Per Garufi. — Ilgen, Die Entstehung der Städte des Erzstifts Köln. — E. S. Stokoe, With Napoleon at St. Helena : Being the Memoirs of Dr. John Stokoe. Translated from the French of P. Fremeaux. — Arnsperger, Graf Wilhelm zu Schaumburg-Lippe. — Starr, The Tastoanes. — Ellering, Die Allmenden im Grossherzogthum Baden. — Keferstein, Beiträge zur Würdigung der neueren französischen Kolonialbestrebungen. — His, Das Strafrecht der Friesen im Mittelalter. — Krick, Der Bundesrath als Schiedsrichter zwischen deutschen Bundesstaaten. — K. Michel, Gebet und Bild in frühchristlicher Zeit. — Kügelgen, Drei Vorlesungen über Kunst.

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Kittel, Ueber die Notw. und Möglichkeit einer neuen Ausgabe der hebräischen Bibel. — Loofs, Symbolik oder Konfessionskunde, I. — Descartes, Meditationes p. Güttler. — Klarmann, Gesch. der Familie von Kalb auf Kalbsrieth. — Die Matrikel der ungarischen Nation an der Wiener Universität 1453-1630 p. Schrauf. — Alma Söderhjelm, Le régime de la presse pendant la Révolution française, II (très méritoire). — Souvenirs du général d'Hautpoul, 1833-1834, p. Fleury. — Lenz, Geschichte Bismarcks (la meilleure caractéristique de Bismarck). — Nisbet, Burma under British rule and before. — H. Keller, Weser und Ems. — Finck, Lehrbuch der neuostarmen. Sprache (bon). — The politics of Aristotle, p. Newman, III and IV. — Glover, Life and lettres in the fourth century. — Einstein, Luigi Pulci and the Morgante Maggiore. — Firmery, Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français du moyen âge (instructif). — Lohre, Von Percy zum Wunderhorn. — M. Langkavel, Die französ. Uebertragungen von Gœthes Faust. — Van der Wet, Het Blenboec van Thomas van Cantimpro en zijn exempelen. — Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft, p. Glossy, XI. — Forrer, Achmim-Studien, I. Über Steinzeit-Hockergräber zu Schmin, Naguada, etc.

Revue Byzantine russe. Les δρούγγοι (Koulakovsky). — Saint Théophane le Chronographe et ses rapports avec Saint Théodose Studile J. Pargoire (ce travail est en français). — Matériaux pour l'histoire de l'art byzantin et ancien russe (Riedine). Documents concernant le mont Athos (en grec : Alexandros E. Lauriotès). — *Critiques* : Strygowski, Orient oderRom ; V. Bok, Matériaux pour l'histoire de l'Egypte chrétienne (Aïnalov) ; V. Sauerland, Der Psalter Erzbischof Egberts von Trier (Riedine). — Bibliographie (Russie, Allemagne, Italie, Angleterre, Grèce et Turquie).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 51 Trente-sixième année 22 décembre 1902

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Academy and Literature, n° 1565 : Sir Leslie Stephen, Studies of a biographer, III and IV. — On the heels of De Wet; De Wet, Three year's war. — Ricci, Pintoricchio, trad. Fl. Simmonds. — Elwin, Some XVIII century men of letters. — A. Lang, The disentanglers. — Some significant books of the year. — The author and himself : Dickens and David Copperfield, George Eliot and The Mill on the floss.

Athenaeum, n° 3919 : Leslie Stephen, Studies of a biographer, III and IV. — A. Lang, James VI and the Gowrie Mystery. — Dawson, Hidden Manna. — Reeves, State experiments in Australia and New Zealand. —Travel. — Boer books on the war. — Branch. breaking and the priest of Nemi (A. Lang). — The Sigurd cycle and Britain (Bradley). — The author of the Holy Grail (Skeat). — A vocabulary of the Italian works of Dante (Toynbee). — Three dates in Morte Arthure. — Collie, Climbing the Himalaya and other mountain ranges. — Lina Eckenstein, Albert Dürer. — The orient altar piece and the Flora of the Van Eycks (Weals). — Exploration in Tarsus and the vicinity (Ramsay).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49 : Bücher und Wege zu Büchern. Unter Mitwirkung von Elisab. Foerster-Nietzsche, Peter Jessen und Philipp Rath hgb. von Arthur Berthold. — Wille, Karl Zangemeister. — Köhler, Reformation und Ketzerprozess. — Ménégoz, Die Rechtfertigungslehre bei Paulus und bei Jakobus. — Wandt, David Friedrich Strauss' philosophischer Entwickelungsgang und Stellung zum Materialismus. — Windelband, Präludien. 2. Aufl. — Edelheim, Beiträge zur Geschichte der Sozialpädagogik mit besonderer Berücksichtigung des französischen Revolutionszeitalters (inégal, mais intéressant). — Knabe, Die einheitlichen Ziele im Schulwesen. — Beiträge zur Kenntniss der religiösen Dichtung Balai's Hgb. und übs. von K. V. Zettersteen. — Olcott, Der buddhistische Katechismus. Uubs. von E. Bischoff. — Hesiodi Carmina rec. A. Rzach (bon et soigné, manque de vie). — Kampe, Ueber die Adelphen des Terenz. — C. von Klenze, The treatment of the nature in Nikolaus Lenau's poems (bon). — Bürger, Beiträge zur Kenntniss des Teuerdank. — Alex. Schmidt, Shakespeare-Lexicon. 3d. ed. by Gr. Sarrazin. — C. F. Meyer, Englische Komödianten am Hofe des Herzogs Philipp Julius von Pommern-Wolgast. — Faguet, André Chénier. — Macdonald, The coinage of Tigranes I. — A Molinier, Les sources de l'histoire de France des origines aux guerres d'Italie. — O. Hahn, Ursprung und Bedeutung der Goldenen Bulle Karls IV. — H. v. Petersdorff, König Friedrich Wilhelm der Vierte. — Neu, Geschichte der evangelischen Kirche in der Grafschaft Wertheim. — Putzgers Historischer Schul-Atlas zur alten, mittleren und neuen Geschichte. Bearb. und hgb. von A. Baldamus und E. Schwabe. 25 Aufl. — Sievers und Kükenthal, Australien, Ozeanien und die Polarländer. — Pleyte, Die Buddhalegende in den Skulpturen des Tempels von Bôró-Budur. — Altmann, Architektur und Ornamentik der antiken Sarkophage.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Graf von Hœnsbroech, Das Papstum in seiner social-kulturellen Wirksamkeit, II, Die ultramontane Moral. — Lotzers Schriften, p. Gœtze. — Strehl, Grundriss der alten Gesch. und Quellenkunde. — Boguslawski, Methode und Hülfsmittel der Erforschung der vorhistorischen Zeit in der Vergangenheit der Slaven,

trad. Osterloff (mauvaise traduction d'un livre sans valeur). — Steenstrup, Venderne og de Danske for Valdemar den Stores tid. — Sello, Der Roland zu Bremen. — M. von Meysenbug, Individualitäten. — Schmitz, Aus dem Feldzuge 1870-1871. — Al Mu Tazilah. — Gercke, Abriss der griech. Lautlehre. — Jorga, Istoria literaturii Romine in secolul al XVIII, 1688-1821 (très important et plein de matériaux). — Zuni folk tales p. Cushing. — Mager, Grundzüge der deutschen Literaturgeschichte (bon). — Miessner, Tiecks Lyrik. — Harnack, Gœthe in der Epoche seiner Vollendung, 2e ed. — Proelss, Deutsch-Capri in Kunst, Dichtung und Leben, historischer Rückblick uud poetische Blüthenlese. — Pelka, Altchristliche Ehedenkmäler. — Volkmann, Naturprodukt und Kunstwerk.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS, VIe

PUBLICATIONS

DE

M. ALEXANDRE BERTRAND

Membre de l'Institut
Conservateur du Musée de Saint-Germain

Cours d'Archéologie Nationale

NOS ORIGINES

INTRODUCTION. ARCHÉOLOGIE CELTIQUE ET GAULOISE. 2e édition. In-8, dessins, planches et cartes en couleur. . . . . 10 fr. »

I. LA GAULE AVANT LES GAULOIS, d'après les monuments et les textes. Seconde édition. In-8, nombreuses illustrations et cartes . . . . 10 fr. »

II. LES CELTES dans les vallées du Pô et du Danube. In-8, nombreuses illustrations. (En collaboration avec M. S. Reinach, de l'Institut.) . . . . 7 fr. 50

III. LA RELIGION DES GAULOIS. Les druides et le druidisme. In-8, nombreuses illustrations et 31 planches... 10 fr. »

L'Amentum et la Cateia sur une plaque de ceinture en bronze du cimetière gaulois de Watsch (Carniole). In-8, planche. 2 fr. »

Les deux divinités gauloises de Sommerécourt (Haute-Marne). In-8, 2 planches . . . . 1 fr. 25

Le vase d'argent de Gunderstrup. 2 fasc. in-8, fig. Chaque. 1 fr. 50

Les druides et le druidisme, leur rôle eu Gaule. In-8. 0 fr. 50 »

Les Ibères et les Ligures de la Gaule. In-8 . . . . 1 fr. »

M. DELOCHE, membre de l'Institut.

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

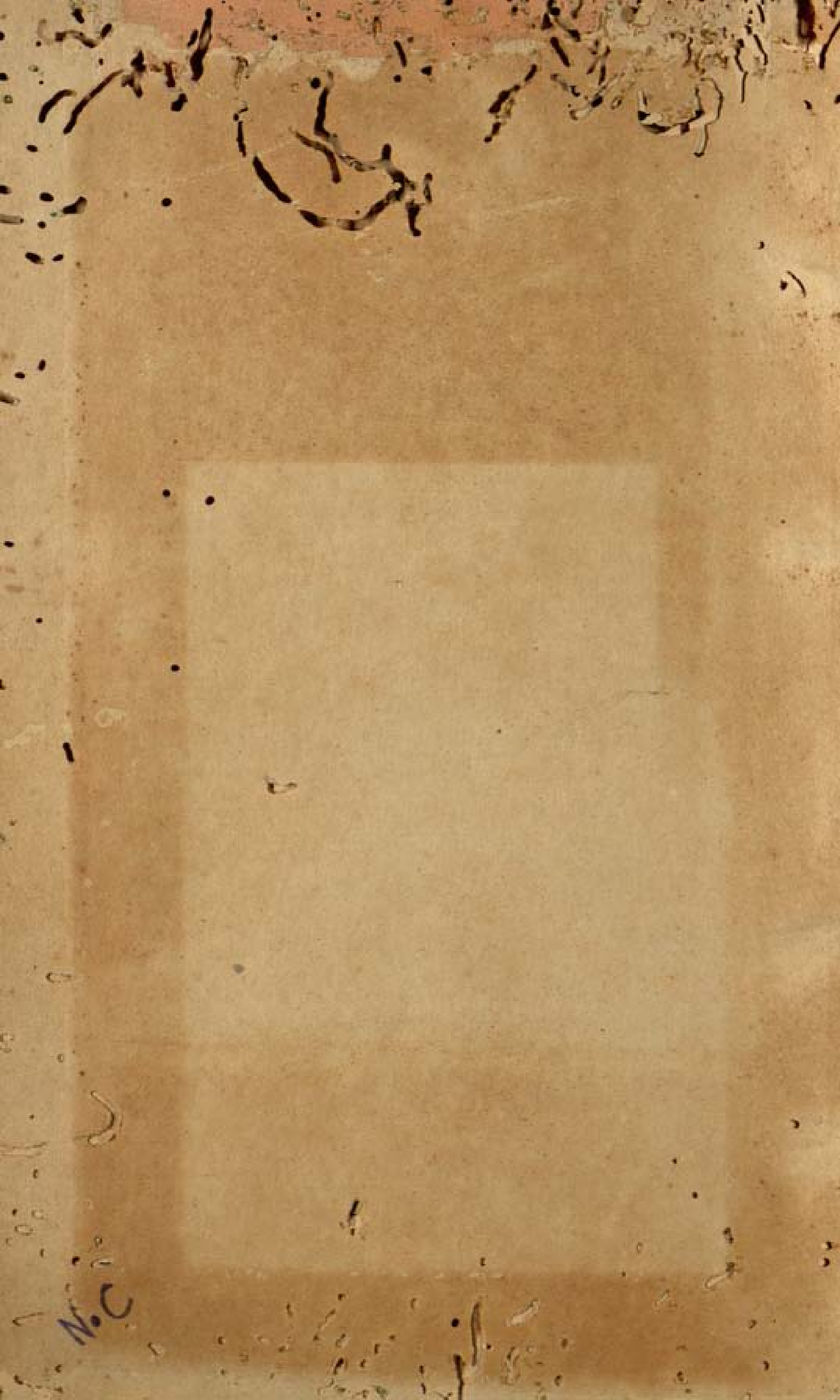
SUR LES

ANNEAUX SIGILLAIRES

ET AUTRES DES PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN-AGE

In 8, 315 figures . . . . 20 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.


N.C